Entre gens

Recueil

Portraits revisités par

Guy Didier

(2006 – 2016)

Volume 1 : **La Marche**

Le contenu de ce recueil est intégralement issu des articles publiés entre 2006 et 2016 sur le site www.entre-gens.com, portail de portraits de la diversité française. Le site de journalisme citoyen, administré et enrichi au jour le jour de façon entièrement bénévole pendant plus de dix ans, a cessé son activité en septembre 2016. Ce recueil en est la mémoire.
Les textes et photos comme les innombrables liens sont ceux qui figuraient sur le site au moment de leur publication en ligne, les dates étant indiquées en ouverture des chapitres.
Les sources sont innombrables et sont le plus souvent citées. Les textes ont été pour la plupart *revisités*. De nombreux contenus sont cependant exclusifs. Que tous les contributeurs de ce travail soient ici vivement remerciés. Le recueil ne peut être mis en vente et il ne peut être diffusé qu'avec l'accord des auteurs.

(GD, décembre 2016)

Retrouvez la table des matières et l'index en fin de volume 4

Ouverture

par Achille Mbembe[1] (juin 2016)

Tisser des solidarités

"La France change, elle y est obligée. C'est justement parce que des transformations irréversibles sont en train de s'opérer autour de ces questions que les lignes de confrontation et de conflit se raidissent. Les temps sont propices, pour les pays européens, à redéfinir les paramètres non plus de l'universel, mais de ce qui nous est commun en cet âge planétaire. A cause de sa très riche et complexe histoire, la France pourrait, si elle le voulait, contribuer à une compréhension inédite des enjeux nouveaux liés à notre condition terrestre. Ce que l'humanité a désormais en commun, c'est le fait que nous sommes appelés à vivre exposés les uns aux autres, et non enfermés dans des frontières, des cultures et des identités. C'est le propre de l'humain, mais c'est aussi le cours que prend désormais notre histoire avec d'autres espèces sur cette Terre. Vivre exposés les uns aux autres suppose de reconnaître qu'une part de notre *identité* s'origine dans notre vulnérabilité. Celle-ci doit être vécue et entendue comme un appel à tisser des solidarités, et non à se forger des ennemis. Malheureusement, tout cela est trop compliqué pour le tempérament de notre époque, portée qu'elle est vers des idées toutes faites. Plus notre monde se complexifie, plus nous avons tendance à recourir aux idées simples."

Nous sommes tous des passants

"Ni l'Europe, ni la France ne sont le monde. Le problème, c'est quand l'universalisme se fait ethnique. C'est quand l'identité se conjugue avec le racisme et que la culture se présente sous les traits d'une essence immuable. En vérité, ce que l'on appelle l'identité n'est pas essentiel. Au fond, nous sommes tous des passants. Le monde que nous habitons a commencé longtemps avant nous et continuera longtemps après nous. Alors qu'émerge lentement une nouvelle conscience planétaire, la réalité d'une communauté objective de destin doit l'emporter sur l'attachement à la différence... Etre né quelque part est une affaure d'accident. Ce n'est pas une affaire de choix. Sacraliser les origines, c'est un peu comme adorer des veaux d'or. Cela ne veut rien dire. Ce qui est important, c'est le trajet, le parcours, le chemin, les rencontres avec d'autres hommes et femmes en marche, et ce que l'on en fait. On devient homme dans le monde en marchant, pas en restant prostré dans une identité."

La France en héritage

"Je suis attaché à la France, conséquence d'une rencontre. Or, je ne suis pas né ici. Je ne vis pas ici non plus. Il y a des héritages qui n'ont rien à voir avec des histoires de naissance. J'écris par exemple en français, une langue que j'ai reçue en héritage. Je pense en langue française. Je contribue avec d'autres au rayonnement mondial de la pensée française, et cela n'a strictement rien à voir avec je ne sais quelles racines. Au contraire, cela à voir avec le fait qu'à un moment historique donné, la langue française a cessé d'être une langue ethnique. L'Afrique a permis à la langue française d'échapper à son destin ethnique. Au demeurant, c'est toujours Autrui qui nous octroie notre pesant d'universel. On ne peut pas s'autoproclamer universel.

Quant aux plus faibles d'entre nous, il s'agit justement souvent de gens qui, pour survivre, doivent absolument bouger. Il s'agit de gens en permanence en mouvement. Or, on sait combien,

---

[1] **Achille Mbembe** est l'auteur en 2016 de *Politiques de l'inimitié* (éditions La Découverte). Ce texte est extrait d'un entretien accordé à *Libération*.

de nos jours, il est presque devenu impossible de bouger, du moins pour certaines catégories de l'humanité. Celle-ci se divise entre ceux qui peuvent aller partout dans le monde et ceux qui, soit ne doivent pas bouger, soit ne peuvent le faire que sous des conditions draconienne."

La jouissance perverse du racisme

"Il faut secouer cette Europe assoupie qui n'arrête plus de ronfler. Sinon, plongée dans une sorte d'ennui existentiel, elle risque de devenir une menace pour le reste de l'humanité... L'Europe devient violente par ennui. La violence devient le moyen de son divertissement, une manière de se rassure. Le racisme qui va avec l'ennui est, lui aussi, une forme de joyeuseté. Il est pratique au nom d'une pseudo-critique du *politiquement correct*, cette expression fourre-tout que beaucoup assimilent à la répression. A la place, on cherche à se défouler, à briser tabous et interdits. On se met à rêver à des temps de licence absolue lorsque tout, croit-on, était permis. Le racisme contemporain est de ce point de vue une forme de démocratisation d'une jouissance perverse. Par ces temps de grand ennui, tout le monde peut y avoir accès. Il n'y a pas de tarif d'entrée. Si, à l'époque coloniale, le racisme et la violence européenne étaient symptomatiques de la montée en suprématie du continent, aujourd'hui leur fonction est tout autre: ils sont le fait d'une vieille puissance qui refuse de faire face à son déclassement international."

L'expérience partagée du terrorisme

"Le terrorisme n'est pas une fiction. Il est bien réel et la France en fait l'épreuve. Mais le centre de gravité du terrorisme n'est pas l'Occident. Boko Haram a provoqué la mort de dizaines de milliers de gens au Nigéria, au Nord Cameroun et sur les pourtours du lac Tchad. L'expérience de dévastation due au terrorisme n'est pas une exception européenne, c'est une expérience partagée. Hormis les deux épisodes de 1914-1918 et 1939-1945, l'épicentre de la violence de notre monde, c'est hors d'Europe qu'il se situe depuis le XVe siècle... A vrai dire, les terroristes font assez peu dans la discrimination. Pour les victimes, il suffit parfois d'être là, au mauvais endroit et au mauvais moment. Le terrorisme s'attaque à l'Etat de droit. En même temps, il favorise la montée en Europe de discours paranoïaques qui accompagnent par ailleurs le déclassement international dont l'Europe fait l'expérience. De tels discours évoquent la sorcellerie: il y a toujours quelqu'un qui m'en veut en raison de qui je suis et non à cause de ce que je lui ai fait. Le discours paranoïaque et le discours sorcier sont tous deux des raisonnements mythologiques. A un moment où la mythologie de la nation est vide de sens, où la politique et la démocratie font de moins en moins sens, où les véritables centres de décision sont dénationalisés, sinon *offshore*, le raisonnement mythologique permet de combler un vide presque métaphysique. Mais il nourrit également des violences potentielles. C'est en effet un type de discours qui a toujours besoin d'un ennemi, peu importe lequel: d'un bouc émissaire ou de quelqu'un contre lequel on peut déployer une violence sans retenue. Ce fut le cas hier avec les Nègres et les Juifs. Si l'on n'y prend garde, ce sera bientôt le cas avec les musulmans et toutes sortes d'étrangers."

La guerre en exutoire

"Plus elles perdent de leur signification à l'intérieur, plus les démocraties atlantiques ont besoin de conduire des guerres interminables au loin. Tout cela exige l'invention permanente du *bon ennemi*, celui-là qui permet de décharger à l'extérieur le surplus de violence qu'on aurait sinon à exercer à l'intérieur, au risque de déclencher une guerre civile. La guerre externe permet de à la démocratie de faire reculer le spectre de la guerre civile. Auparavant, ce sont les colonies qui servaient d'exutoire à ce surplus de violence. Elles servaient de champ d'expérimentation de toutes sortes de guerre hors-la-loi et de toutes sortes d'atrocités.

Aujourd'hui il faut externaliser cette violence d'une autre façon. La guerre est devenue un rouage essentiel de la vie économique et technologique des démocraties. Elle est devenue une

nécessité et ne relève plus de l'épisodique. Enfin la violence prend part à l'ordre économique international, où la force brute ne s'exerce pas seulement aux dépens de des ex-colonies. L'histoire récente de la Grèce est tout à fait significative de ce point de vue. Peu importe la volonté démocratique des Grecs, les puissances financières sont capables de la congédier pour imposer le remboursement des dettes."

La fixation sur le voile

"Quand la peur devient si intense et si interne, et le préjugé si viscéral et si partagé, le désir de démasquer l'ennemi potentiel, de l'exposer, d'en révéler l'identité profonde et secrète devient un besoin presque anal ! Je crains que la fixation sur le voile ait davantage à voir avec cette forme de l'analité qu'avec la laïcité !... Qui êtes-vous ? D'où venez-vous vraiment ? Quelles garanties avons-nous que vous êtes bien celui ou celle que vous dites être ? Tout tourne désormais autour de cela. Démasquer et dévoiler font partie des opérations dont on pense qu'elles nous permettront de savoir avec exactitude qui est parmi nous, pour nous ou contre nous. Or, le visage nu, à découvert, sans sociabilité, aussi important soit-il, ne permet pas à lui seul de répondre à ces questions. Vous pouvez dévoiler toutes les femmes musulmanes de France et de Navarre, cela ne vous fera pas avancer dans la connaissance véritable de qui elles sont. Dans le régime de surveillance généralisé que favorise la guerre contre la terreur, et le désir d'apartheid, l'identité est devenue une affaire purement policière. Des histoires de traçage, de fichage, de délation... Il faut faire confiance aux femmes musulmanes. Elles sont capables de défendre elles-mêmes leurs droits. Elles auront le pouvoir qu'elles s'octroieront. En attendant, essayons surtout de sortir de la logique coloniale: - *Ce sont des enfants, il faut les aider*. Les opprimés se libèrent eux-mêmes. Dans l'histoire de l'humanité, personne n'a libéré les opprimés à leur place."

L'en-commun

"(L'histoire nationale) ne veut rien dire ! Il n'y a d'histoire que dans la circulation des mondes, dans la relation avec Autrui. C'est l'autre, le lointain, qui m'octroie mon identité. Une société qui refuse de se voir donner son identité par l"Autre est une société profondément malade, agitée par toutes sortes de troubles... Quand j'entends ces gens - toutes sortes d'individus venus d'horizons divers qui ont fini par faire souche ici, mais que l'on ne cesse de renvoyer à leur différence, dire - *Je suis Français*, je n'ai pas l'impression qu'ils veulent créer un Bantoustan en plein coeur de Paris. Ce que j'entends, c'est - *Ouvrez-la toute grande, cette porte*. La malhonnêteté consiste à voir du *communautarisme* là où cherche à s'exprimer une requête d'appartenance et d'inclusion, de possible vie commune ou à tout le moins conviviale. L'universalisme péteux, c'est celui qui, tout en les assignant à une différence supposée inéradicable, leur adresse le reproche de ne point vouloir s'intégrer... (Ce système symbolique) étale partout ses limites. Il faudrait en assurer l'approfondissement non plus dans le sens de la différence ou même de cet universel que je viens de critiquer, mais en direction de l'en-commun. Dans un pacte de soin, le soin de la planète est le soin apporté à tous ses habitants, humains et non-humains."

Vive la poésie

"Vive la poésie ! Elle est d'autant plus nécessaire que la trajectoire inverse, à savoir la relation d'inimitié, est implacable. On a besoin d'ouvrir portes et fenêtres. On a besoin d'un peu d'air par ces temps touffus et irrespirables. L'époque nous force à dormir tout en nous empêchant de rêver. Il faut redonner sa chance au rêve et à la poésie, c'est-à-dire à de nouvelles formes de la lutte, cette fois-ci sur une échelle vraiment planétaire."

I

Mémoires d'exil

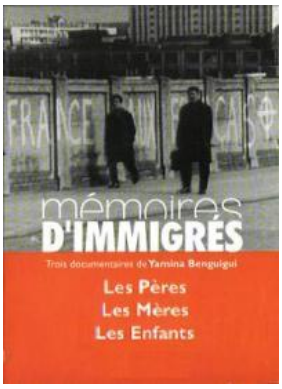
"L*'Arbre est un Je autre que moi qui n'ai de jeu que dans l'émoi*" (Claude Albarède)

Pour mémoire

(octobre 2007)

" *Papa aimait bien le bois de Vincennes, à cause des joueurs de boules, il les regardait, il appréciait les jolis coups en crachant sa chique...* ". 1931. Cavanna, huit ans, convainc son père de visiter l'Exposition coloniale à l'entrée du Bois de Vincennes. " *On a vu des maisons d'indigènes* - indigènes*, ça veut dire des gens pas blancs comme nous, mais si on dit* des nègres*, ça leur fait de la peine, comme nous quand on nous dit* macaronis. Octobre 2007. Cavanna, 84 ans, est content de pouvoir vivre l'ouverture de la *Cité nationale de l'histoire de l'immigration* en lieu et place de l'ancien Musée des colonies. "*Papa y sera oui. Sous la forme de sa vieille truelle, bien usée, mais toujours vaillante, et aussi en portrait, avec ses potes ritals sur le chantier. J'irai le voir de temps en temps* ".

François Cavanna a confié à la Cité les quelques objets de son père qui lui tiennent à cœur, comme d'autres ont légué le vieux couscoussier, l'armoire métallique du vestiaire de l'usine, le lit à étages du foyer, les photos du dimanche, les affiches des luttes, le transistor.



Dans le transistor, une voix parle. Celle de Manuel Dias. Il raconte la mémoire, la petite histoire du quotidien qui fait la grande histoire de la France. Manuel est arrivé en France comme tant d'autres pour vivre de ses mains, il s'est engagé dans la vie associative portugaise, a élargi son action pour conquérir la citoyenneté, a formé des centaines de militants, est devenu directeur régional du FAS, est aujourd'hui à la retraite, en profite pour terminer sa thèse sur l'histoire de la politique de la ville, constitue un réseau en Aquitaine pour l'histoire des migrations.

Ce 10 octobre 2007, Manuel Dias était là pour le grand jour de l'ouverture de la *Cité nationale de l'histoire de l'immigration*, comme était là André Videau [2], qui en 1984 avait conçu l'exposition *Les enfants de l'immigration* à Beaubourg, comme étaient là des centaines de personnes qui depuis une vingtaine d'années ont voulu, porté, accompagné ce projet devenu enfin réalité. Aujourd'hui, des politiques ont fait le déplacement. Jacques Toubon, ancien Ministre, a depuis cinq ans mis tout son poids pour réussir le pari. Il a convaincu le Président de la République d'alors, le Premier Ministre - et aujourd'hui, Jean-Pierre Raffarin est venu en ami, presqu'en parrain. Hollande est là. Delanoe est là. Hortefeux n'est pas là, il est venu faire un saut deux jours

[2] Notre ami André Videau est décédé en août 2015 à l'âge de 80 ans.

avant, en catimini presqu'en clandestin. Cela fait bien sûr débat dans les allées de la Cité et personne ne semble vraiment regretter l'absence aujourd'hui du nouveau gouvernement.

Nous étions là aussi avec beaucoup d'amis. Avec eux, nous avons déambulé dans ce lieu magnifiquement rénové et dans cette exposition remarquablement mise en scène. Face à l'entrée, le forum s'ouvre à nous : à gauche, l'espace du Réseau, les fameux transistors suspendus et leurs témoignages vivants, à droite, l'espace vidéo où chacun peut venir apporter son propre témoignage, en face des kiosques sous parasols où l'on peut se rencontrer, converser.

La Cité fait la part belle aux nouvelles technologies, à l'interactivité, à la convivialité. A l'étage, des murs d'images racontent l'histoire des migrations que les historiens ont synthétisé en grandes périodes : les voisins, les Européens, l'industrialisation, l'urbanisation. Dans les mezzanines, des vitrines hautes présentent ces fameux objets du quotidien, du bleu de travail au poste de radio, d'autres vitrines, thématiques, présentent aux visiteurs les apports des migrations à la France, pas seulement à l'économie, mais aussi aux arts, au sport, aux luttes syndicales, sans tabous et jusqu'à aujourd'hui, jusqu'aux émeutes urbaines de novembre 2005. Dans une visée pédagogique, on peut aussi découvrir combien la langue française s'est aussi faite de tous ses apports venus d'ailleurs.

Dans Charlie Hebdo, Cavanna signe son édito *Les bons immigrés. Cette semaine : mon papa*... " *Il n'y aura pas d'inauguration officielle, donc pas de petits fours. J'aime mieux ça, papa et moi on n'est pas très à l'aise avec les ministres de maintenant*".

(septembre 2008)

1940. Les responsables des Archives de Paris prennent l'initiative de transférer certains documents sensibles et les embarquent sur un bateau sur la Seine afin qu'ils ne soient pas saisis par les Allemands. Les archives ne franchiront pas le cap d'une écluse, seront finalement récupérées par les occupants, partiront pour Berlin, avant d'être envoyées à Moscou par les Soviétiques à la Libération. Elles sont revenues en France il y a moins de dix ans - on les appelle les Archives de Moscou - et se trouvent aujourd'hui à Fontainebleau. Ces documents si précieux étaient les archives des migrations et des étrangers.

L'anecdote est racontée par Driss El Yazami, de l'association *Génériques*, feignant de s'étonner de l'importance donnée alors à ces archives en comparaison du peu d'intérêt que l'on accorde dans la période récente à la sauvegarde des archives sur les migrations. Jusqu'à, faut-il alors préciser, la création de la toute nouvelle *Cité nationale de l'histoire des migrations*. Explications.

Au gré des élus

Il faut savoir que les Archives départementales sont administrées par les conseils généraux et, au gré de la volonté des élus, la question des migrations y est traitée de façon très

variable. Dans le Val d'Oise par exemple, où l'Est du département est hyper-urbanisé avec une population immigrée plus qu'importante (mais l'Ouest agricole n'est pas non plus loin s'en faut "étranger" aux phénomènes migratoires), la question n'est pas du tout traitée, en tout cas en tant que telle, elle ne constitue pas une priorité et si elle l'était les principales archives publiques concerneraient des affaires criminelles, comme l'arrestation très médiatisée des Moudjahidines du Peuple d'Auvers-sur-Oise, ou, de toutes les manières, conflictuelles comme "l'affaire" de l'interdiction du turban sikh dans les établissements scolaires.

(Driss El Yazami, un pionnier)

Dans le Val de Marne au contraire, la question est prioritaire pour les élus qui souhaitent disposer d'une visibilité de la présence immigrée dans le département. Cela montre en tout cas la difficulté aujourd'hui de disposer d'une connaissance juste et complète de "l'histoire et des mémoires des immigrations" en France.

De la marge à la centralité

Mais là n'est pas la seule difficulté, comme ont pu le constater les chercheurs mobilisés par l'ACSE (Agence nationale pour la cohésion sociale et l'égalité des chances) depuis deux ans pour mener des études (25 au total) dans les différentes régions françaises de métropole comme de l'outre-mer.

En restituant leurs travaux lors d'un colloque national les 15 et 16 septembre 2008 (à la Maison des Polytechniciens à Paris), ils ont souhaité que s'engage une véritable réhabilitation des archives, publiques comme privées, pour que l'histoire des migrations ne soit pas traitée comme une histoire à la marge, avec des gens eux-mêmes à la marge, mais comme l'histoire de France en tant que telle et qu'elle soit bel et bien enfin enseignée ainsi.

Ce sont les associations et l'action de certains professionnels engagés qui ont au fil des ans rendu possible ce qui pendant longtemps a été ignoré, et délibérément refoulé, par les pouvoirs publics. L'association Génériques a été pionnière en la matière. En 1993, le sociologue Saïd

Bouamama a voulu commémorer les 10 ans de la Marche pour l'Egalité (dite "Marche des Beurs"). En 1997, la cinéaste Yamina Benguigui a réalisé ses *Mémoire d'immigrés*. En 2005, un Colloque national au Havre s'est intéressé à l'histoire des migrations dans les villes portuaires. La Cité de la Porte Dorée a été inaugurée en 2007. Les actions mémorielles se développent aujourd'hui de façon impressionnante. L'ACSE en dénombre pas moins de 450, financées par elle et menées cette année dans toutes les régions de France.

("*L'histoire de l'immigration complète celle des immigrés, contribuant à modeler les sociétés plurielles d'aujourd'hui*", Marie Poinsot, rédactrice en chef de la revue *Hommes et Migrations*)

Sous l'autorité scientifique de l'historien Gérard Noiriel, les chercheurs des différentes universités françaises (25 groupes de recherche) ont su en deux ans produire un véritable corpus de connaissances, dont les synthèses sont désormais rendues publiques avec le concours de la revue *Hommes et Migrations* et les différents travaux seront présentés dans les semaines qui viennent dans la plupart des régions françaises lors de restitutions publiques (s'adressant aux élus, acteurs associatifs et institutionnels,...) : de Marseille le 26 septembre 2008, à Strasbourg le 3 octobre, et de Lyon à Rennes ou encore Le Havre où s'organisent les Journées de la Diversité (9 octobre).

Le tour de France de deux enfants migrants

Chaque région présente des spécificités si l'on considère les mouvements migratoires qui la traversent. En Alsace, région frontalière, les migrants ont ainsi souvent transité par l'Allemagne. Mais qu'en est-il en Normandie ? Peut-on parler d'un effet-frontière ? Et de quelle frontière parle-t-on ? Dans les territoires français ultra-marins, la fin de l'esclavagisme a été marquée par l'engagisme (Océan Indien) et l'arrivée des "zarabes", c'est-à-dire des musulmans indiens. Et qui sont les "étrangers"? A la Réunion et aux Antilles, ne serait-ce pas les métropolitains, les "zoreilles"?

En Bretagne, on aurait fait le constat du plus grand intérêt porté aux réfugiés du Sud-Est asiatique plutôt qu'aux immigrés économiques issus des anciennes colonies du Sud de la Méditerranée. Y aurait-il des étrangers plus dignes que d'autres ? Pascale Petit, directrice régionale de l'ACSE, a pris le parti de réunir un comité de pilotage large pour l'étude régionale, espérant ainsi que cela permettra demain une appropriation large des travaux menés, par les élus, les établissements culturels, l'Education nationale, les associations,...

Le Nord - Pas de Calais a mis la priorité sur la question du patrimoine, en ancrant ses travaux dans des lieux symboliques, comme un foyer de travailleurs migrants, avec la volonté d'une mise en réseau des "acteurs de la mémoire".

Si, on l'a dit, 450 actions sur la mémoire ont été recensées au niveau national cette dernière année, la seule région Midi-Pyrénées en auraient connu pas moins de 70. Serait-ce de l'activisme ou bien plutôt le signe qu'une question jusqu'ici refoulée ou non reconnue ne demandait qu'à surgir dans l'espace public ?

En Picardie, cette "prolifération mémorielle" a été particulièrement organisée autour d'initiatives - phares impulsées par l'ACSE et son Directeur régional Yassine Chaïb, sous la forme de productions culturelles : le Tour de France de deux enfants migrants, les Mille et une nuits dans l'imaginaire picard, ...

Là où le monde associatif a été peu mobilisé, comme dans le Limousin, au contraire de Midi-Pyrénées ou de la Picardie, le constat est fait par tous d'une moindre qualité de production. La grande histoire se tisse à travers des histoires individuelles et la mémoire, forcément subjective, faite d'émotions, souvent même de passions, incarne des faits historiques auxquels les historiens, en hommes de science, donnent du sens. Chercheurs et associations ont tout intérêt à associer leurs efforts pour co-produire une connaissance partagée.

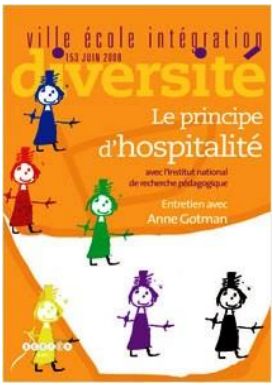
De la mémoire à l'histoire, de l'histoire à la mémoire

Ils étaient donc réunis pendant deux jours en cette rentrée 2008 dans les superbes salons aux lambris dorés du prestigieux Hôtel de Poulpry, aujourd'hui Maison des X. Au coeur des débats, ce n'était pas des étrangers dont il était question, mais de la France. Dans cette histoire, il n'y a pas "eux" et "nous" -n'est-ce pas Derrida qui a pu dire "je n'ai jamais rencontré de nous" -, il y a des histoires singulières, personnelles, intimes, il y a donc des mémoires, qui se frottent les unes aux autres pour donner une histoire commune. Cela ne se fait bien sûr pas sans conflits, sans tensions et on connaît ces tensions mémorielles et cette propension de certains à en jouer en mettant les "victimes" en compétition. Les historiens ont aujourd'hui pris conscience de leur responsabilité pour que les mémoires soient un enjeu de citoyenneté et non des facteurs de divisions. Cela dit la nécessité de rendre visible et digne cette histoire des gens, démocratiser la production de cette connaissance, assurer sa diffusion et son enseignement.

Générations silencieuses ?

Longtemps, on a parlé de "génération silencieuse" pour décrire cette "première" génération de migrants, venus pour travailler, avec l'idée de repartir et souvent logés dans des foyers. Mais cette expression indigne Salah Oudahar de *Strasbourg Méditerranée* : "*Cette génération n'était pas si silencieuse que cela. Le 17 octobre 1961, elle existait. Mais l'histoire officielle a voulu cacher le plus grand massacre que la France a pu connaître depuis la Commune. Il faut aussi parler de la mémoire ouvrière qui se cristallise dans les luttes sociales. Ce n'est donc pas que les migrants ont été silencieux, c'est plutôt que l'on a cherché à les rendre invisibles dans l'espace public*". Rendre visibles les migrations dans la construction de la France, ce n'est certes pas seulement

faire l'inventaire de ses tensions, de ses rapports de force, c'est aussi et surtout en montrer la beauté.



Qu'est-ce que la beauté d'un pays ? interroge Marie Raynal de la revue *Diversité*. Qu'est-ce que la beauté de l'histoire d'un pays ? Qu'est-ce que la beauté de l'enseignement de l'histoire d'un pays ? Le véritable défi aujourd'hui est d'être capable d'enseigner ce que nous sommes.

"Oui, mais moi je n'ai pas d'origine"

Les migrations sont souvent enseignées dans des lieux hors-disciplines. La question était encore inexistante dans les programmes d'histoire 2007 - 2008 pour les collèges. Ils entrent enfin dans les nouveaux programmes 2008 - 2009 où on y consacre un chapitre. Mais il faut distinguer ce qui est dans les programmes, ce qui est dans les manuels (en rappelant que ces derniers sont réalisés par des éditeurs privés), ce qui est dans les pratiques et... ce que les enseignants disent de leurs pratiques. Certains profs "engagés" prennent des initiatives. Ils invitent par exemple Frédéric Praud de *Paroles d'hommes et de femmes* pour une intervention dans une classe. L'intervenant est accompagné de témoins ayant l'expérience de la migration, des témoins âgés qui permettent un échange transgénérationnel.

(l'équipe de *Paroles d'hommes et de femmes*)

Souvent, les enseignants interrogent les enfants: "parle-moi de ton origine" ou "fais venir tes parents en classe" et on imagine toutes les erreurs pédagogiques que de telles pratiques mal maîtrisées peuvent entraîner. Muharem Koç, de l'*Association de Solidarité avec les Travailleurs de Turqui*e (ASTTu) à Strasbourg, met en garde contre les récits "zoos" absolument contre-productifs, ou on raconte cet anecdote de l'enfant qui dit : "*Mais moi, monsieur, je n'ai pas d'origine*"! Ou l'on dit que l'on devrait prévoir dans les IUFM une formation méthodologique pour aborder les récits de vie en classe. La question n'est pas simple, elle nécessite un grand professionnalisme mais les expériences montrent que le sujet fait alors consensus parmi les élèves et dans toute la communauté éducative. Souvent, confirme Frédéric Praud, on nous fait venir lorsqu'il y a de la violence, mais dans la classe les interventions se passent vraiment de façon tout à fait apaisée.

Immigration - 100 clichés

"*Loin du misérabilisme, dans un souci de montrer la présence de la diversité humaine et sociale dans le quotidien*", sans clichés, l'AIDDA a réalisé une exposition photographique: cent clichés qui montrent l'apport de chacun à la vie de la cité. La mixité (sociale, culturelle), facteur d'enrichissement et d'ouverture, se vit d'abord dans la proximité. Mais Manuel Dias, du *Réseau aquitain pour l'histoire et la mémoire de l'immi*gration (Rahmi) s'inquiète de l'actuelle fragilisation des actions de proximité qui irriguent pourtant tout ce travail sur la mémoire. Les agents de l'ACSE qui depuis deux ans portait cette dynamique, par la voix de Hossein Mokry, sont préoccupés par l'évolution annoncée de leur agence "*réduite à des fonctions gestionnaires*". Pour beaucoup, ce Colloque est apparu comme une sorte de baroud d'honneur pour l'Agence. En concluant, Murielle Maffessoli, vice-présidente du Conseil d'administration de l'ACSE, a appuyé l'idée d'un passage de relais. C'est à la *Cité nationale de l'histoire de l'immigration*, représentée ici par Jacques Toubon, que l'ACSE confie le soin de faire fructifier ces travaux.

Se souvenir de Saïd Bouziri

(juillet 2009)

Né à Tunis le 4 juin 1947 et décédé à Paris le 23 juin 2009, Saïd Bouziri a gardé toute sa vie une sensibilité particulière aux plus démunis. Arrivé en France en 1966, il s'est engagé au lendemain de mai 1968 dans la défense des droits des immigrés. Alors même que les étrangers étaient exclus du droit d'association, il a participé à la fondation du *Mouvement des Travailleurs Arabes* et du *Comité de Défense de la vie et des droits des travailleurs immigrés*. En février 1972, il entame avec sa femme une grève de la faim pour la régularisation des sans-papiers et tous deux sont visés par une mesure d'expulsion du territoire pour atteinte à l'ordre public. Le 14 septembre 1973, il organise la grève générale des travailleurs immigrés de la région parisienne contre la vague raciste du midi de la France puis participe de manière active au comité de soutien au mouvement de grèves des loyers des foyers Sonacotra. Il milite également dans le quartier qu'il a habité jusqu'à son décès : la Goutte d'Or, en créant une association culturelle d'animation du quartier et une librairie rue Stephenson. Après avoir été l'un des fondateurs des journaux *Sans Frontière* (1979-1986) puis *Baraka*, il est aussi l'un des pionniers des radios libres : en juin 1981, il crée avec ses amis *Radio Soleil Goutte d'Or*. Membre du Conseil d'administration du *Fonds d"Action Sociale* (FAS), du *Conseil national des populations immigrées* et du Conseil d'administration de la *Fonda*, Saïd Bouziri participe en 1987 à la création de l'association *Génériques* dont il deviendra le deuxième président.

Responsable de la Commission immigrés de la *Ligue des Droits de l'Homme* puis trésorier national, Saïd Bouziri a animé jusqu'à ses derniers moments la campagne de la votation citoyenne, en faveur de l'octroi du droit de vote aux étrangers aux élections locales. Directeur de publication de la revue *Migrance*, revue spécialisée dans l'histoire de l'immigration, Saïd Bouziri donnait le 11 juin dernier le coup d'envoi à une grand exposition accueillie aux archives municipales de Lyon et qui s'intitule : *Générations, un siècle d'histoire culturelle des Maghrébins en France* et qui sera visible à la *Cité nationale de l'histoire de l'immigration* à Paris à partir du 17 novembre 2009. Il faut se souvenir de Saïd Bouziri !

"On nous appelle les euros"

(décembre 2006)

Mohamed Benchaabane, chargé de mission au Conseil général de Meurthe-et-Moselle, et Rahvia Tahardji ont recueilli 23 témoignages de *chibani* [3], de vieux travailleurs immigrés, vivant leur retraite dans les foyers de l'agglomération nancéienne. Ils racontent "les sanglots (qui) se taisent sous le poids des croyances", ce quartier Saint-Nicolas où des hommes dignes, résistant aux sarcasmes, ont vu leurs rêves s'effilocher, sous le poids des ans et des souffrances.

" Ma femme est le père de mes enfants "

H., 80 ans. En France depuis 50 ans. Cinquante ans de sueur à suivre le développement économique du pays. Années 50. La France avait besoin de construire des villes. Ce sera donc le Bâtiment. Années 60. Les villes généralisaient l'utilisation du gaz. Ce sera les Travaux Publics. Années 70. Les besoins énergétiques se tournaient vers le tout-électrique. Ce sera donc la construction de la centrale nucléaire de Cattenom. Années 80. Il est peut-être temps de penser à construire une famille. Huit enfants. Vingt petits-enfants. Tous au pays. H., 80 ans aujourd'hui, remercie sa femme. "*Elle a été le père de mes enfants*".

Il partage désormais sa vie entre une chambre au Foyer Stauffer, plusieurs mois par an, "pour conserver ma retraite" et plusieurs mois au pays, " pour dormir auprès de ma femme". H., 80 ans, repense au canal gelé lorsqu'il est arrivé, ne parvient pas à oublier le travail, la pelle, la pioche. H., 80 ans, souffre du diabète. Il craint de devenir fou, de finir à l'Hôpital psychiatrique à Laxou, celui-là même qu'il a construit quand il était encore jeune... dans les années 50.

" L'oncle d'Amérique"

A Batna (Algérie) vit un vieil homme aveugle, père de dix enfants. Tous les mois depuis cinquante ans, il reçoit son argent de France qui lui permet de vivre, lui qui ne peut travailler, et de faire vivre la famille. Le vieil homme doit tout à son frère, installé à Nancy, quartier Saint-Nicolas. Saint-Nicolas, c'est le nom d'un bienfaiteur, qui fait des cadeaux aux enfants, vénéré par les gens de là-bas, les Lorrains. Sait-il, le vieil aveugle, que son bienfaiteur à lui a toute sa vie enduré les conditions de manœuvre, n'a jamais voulu être maçon, et quand il le pouvait, enseignait l'arabe et le Coran aux compatriotes, faisait le courrier des immigrés destiné à leurs familles d'origine ? Sait-il le vieil aveugle que son jeune frère, 81 ans aujourd'hui, n'a jamais pu en cinquante ans apprendre cette langue française qui pourtant lui serait si utile. Sait-il que si l'argent pouvait arriver régulièrement tous les mois, c'est parce que la matrone du quartier Saint-Nicolas, dont le bistrot accueillait tous ceux qui venaient du bled, faisaient bien souvent crédit ? "En Algérie, les immigrés, on les appelle les euros". Le vieil aveugle n'a jamais rendu visite à son frère. Il ne sait pas qu'en Lorraine, ce n'est pas l'Amérique.

---

[3] *Ma femme est le père de mes enfants. Poésie et récits.* Ed. Conseil général de Meurthe-et-Moselle, 4e trimestre 2006

"Je me souviens de tout"

Le 13 mars 1954. Quatre heures et demi de marche pour aller de l'aéroport à la gare Saint-Charles. Puis dix jours pour monter à Nancy en train, le temps de s'arrêter à Lyon, sans argent, pour trouver un ami qui l'aiderait pour aller plus loin. Arrivé à minuit à la gare de Nancy. Pourquoi Nancy ? C'est là que vivaient les gens du même village. R. se souvient. Le 11 juin 1996, liquidation judiciaire de l'entreprise après 32 ans de bons et loyaux services. Puis le chômage. Puis l'intérim. R. n'a pas oublié. Le 19 juin 1995, à une heure du matin, le pied qui enfle. C'est la goutte. Puis le diabète. R. s'en souvient comme si c'était hier. Le 6 octobre 2001, R. arrive au Foyer Barthou. R. se souvient de tout.

(photo Emmanuel Carcano -AIDDA, sur www.aidda.com)

"A part ça, tout va bien"

Mohamed Benchaabane et Rahvia Tahardji ont ainsi recueilli 23 témoignages de *chibani*, de vieux travailleurs immigrés, vivant leur retraite dans les foyers de l'agglomération nancéienne. Avec sa verve de militant humaniste, Mohamed raconte "les sanglots (qui) se taisent sous le poids des croyances". Il invite à partager " les dattes qui sucrent le sel des bouches et s'ouvrent aux goûts d'hier". Il tend sa main à ceux "dont les identités se sont effacées laissant place à l'immigration". Avec son talent de poétesse et d'écrivaine de la douleur, Rahvia raconte la Rue des Sœurs Macaron, quartier général des arrivants, où une pioche dans la main, l'autre sur le cœur, des hommes dignes, résistant aux sarcasmes, ont vu leurs rêves s'effilocher, sous le poids des ans et des souffrances, physiques et morales. Arrière, bourreaux ! Ils restent fidèles à leurs origines, dussent-ils en payer le prix de leur vie. Leur seule récompense ? Le droit de mourir, dans le silence et le respect qui leur est dû.

Vivre sa vieillesse

Depuis 2000, le pouvoir d'achat des retraités a baissé de près de 5 %. La base des petites pensions est aujourd'hui égale à 45 % du SMIC. Elle était de 63 % en 1983. Parallèlement la vie ne cesse d'augmenter. C'est particulièrement vrai pour tout ce qui touche de près les personnes âgées : médicaments et forfaits hospitaliers, cotisations complémentaires, EDF-GDF, ... Les vieux immigrés, venus en France dans les années 60, sont aujourd'hui en retraite. Souvent seuls, très démunis, ils subissent plus que d'autres encore des conditions de vie très difficiles qui les ont vieillis prématurément. Certains vivent dans le même foyer, dans la même chambre de 4,5 m2 depuis 40 ans. Les ressources sont faibles, amputées par une vie professionnelle pas toujours linéaire, par l'envoi d'argent à la famille au pays au détriment de leurs propres besoins en alimentation et en soin.

A Nancy, leur situation a ému **Abdelkader Benadjila** qui a décidé de créer une structure d'accompagnement qu'il a appelé MAVIS, pour *Médiation Aide pour Vieux Immigrés Seuls*.[4] Il a reçu le soutien du Conseil général de Meurthe et Moselle, par l'intermédiaire de Mohammed Benchaabane, du Service des Personnes Agées. Pour les immigrés vieillissants, Abdelkader Benadjila est un médiateur pour certaines démarches administratives. Il lutte contre l'isolement en créant des occasions de partage et de convivialité. Certains vieux redécouvrent le plaisir de jardiner et redécouvrent ainsi la terre qu'ils ont connue dans leur jeunesse. Avec l'association d'insertion spécialisée dans le jardinage *LORTIE*, ils se mettent à cultiver des légumes bios et des fleurs.

Dans une société confrontée à la longévité et aux risques de rupture entre les âges, l'intergénération est un autre défi essentiel. Partout en France, des habitants, des bénévoles, des associations, des professionnels issus de différents milieux et des élus oeuvrent au quotidien pour tisser des liens entre les générations. Souvent locales, les initiatives sont peu connues au-delà de leurs sites de réalisation. Dès lors, le recensement des actions, la diffusion de l'information, le partage des connaissances et des savoir faire deviennent une nécessité pour affirmer les valeurs et faire épanouir les potentiels de l'intergénération.

C'est la démarche d'*Accordages*. Ses domaines d'action sont diversifiés : culture, mémoires, valorisation du patrimoine, éducation, soutien scolaire, parrainage, insertion, prévention, prévention santé, habitat services, sociabilité et solidarité de proximité, loisirs, activités physiques et sportives, environnement et cadre de vie en milieu urbain, technologies de l'information et de la communication...

Ces actions sont facteurs de dynamismes individuels et de reconstruction des liens sociaux. Les aînés y trouvent des opportunités de rencontre, de valorisation leur savoir-faire et de leur rôle social dans la cité. Leur impact est très positif sur le développement social local.

Nos adieux à Hmida Karmim

(janvier 2008)

Hmida Karmim s'est éteint le 21 janvier 2008. Il était un être exceptionnel, un ami, un homme dévoué et engagé, inlassable militant de l'*Association des Travailleurs Marocains en France* dans le Bassin Houiller Lorrain, où il habitait à Stiring-Wendel (Moselle). Hmida avait de grands qualités humaines que Wafaa, son épouse, Reda et Yanis, ses enfants et tous ses amis continueront à porter, en souvenir de lui. Nos condoléances attristées.

[4] MAVIS - 15, rue des Soeurs Macarons 54000 Nancy

Kalima : "Et si comme moi, on est Alsacienne"

(avril 2006)

Nous, femmes maghrébines vivant l'immigration, sommes en permanence confrontées dans le même temps à la tradition, sous-tendue par le religieux musulman, dans la sphère privée, à la loi, sans discrimination, dans la sphère publique. Il s'ajoute un troisième état lorsque nous sommes Berbères. Et si comme moi, on est Alsacienne...

L'histoire commence en avril 2002 où je suis invitée, par une femme écrivain marocaine d'envergure internationale, active dans la société civile du Maroc à participer à la *Caravane Civique*. Cette manifestation est le lieu de rencontres de l'ensemble des associations faisant partie de la Synergie Civique regroupant des associations de femmes du Maroc. Cette rencontre a lieu à Marrakech. J'étais loin d'envisager le bouleversement qui allait s'opérer en moi.

Je ne pouvais m'imaginer sans cette confrontation combien j'étais imprégnée de la culture et de la vision occidentales. Depuis mon arrivée à Strasbourg en 1952, l'Afrique du Nord, lieu de mes origines, que j'avais ignoré, se rappelle à mon souvenir. Viennent alors à mon questionnement des mots tels qu'exil, origines culturelles, transmission, identité, citoyenneté, etc. Lorsque je parle de ma culture d'origine, je m'aperçois qu'il s'agit bien plutôt d'un *mixed*, mélange de kabyle-algérienne-française-alsacienne qui m'inscrit dans une sensibilité d'universalité.

Les petites bonnes

Le matin à notre arrivée à Marrakech, nous trouvons devant la porte un sac poubelle qui bouge, sous la bonne garde d'un chat tout blanc qui montre les dents dés que nous approchons. Avec l'aide du jardinier qui saura faire fuir *la bête*, nous découvrirons un nouveau-né dont le cordon ombilical encore sanguinolent est maintenu avec une pince à linge. Pour parvenir à protéger voire à sauver un maximum d'enfants, tel que ce bébé, tout un réseau a été mis en place entre services sociaux : planning familial, sages-femmes, cliniques, assistantes sociales, gynécologues. Pour ces enfants abandonnés devant la porte de la crèche, les adoptions sont très faciles. Dans la majorité des cas, il s'agit d'une entente verbale. Dés qu'une jeune fille, une *petite bonne* le plus souvent, est en état d'accoucher et de vouloir abandonner l'enfant, tout ce petit monde s'entraide pour éviter à la maman la prison et à l'enfant de mourir faute de soins.

La situation sociale du Maroc est telle que les enfants sont aujourd'hui une force vive du marché du travail. Le problème que pose le marché du travail de l'enfant est le fléau des *petites bonnes*. Il s'agit de petites filles qui viennent de la campagne et dont les parents sont particulièrement pauvres.

La misère conduit des familles à constituer des réseaux de *pourvoyage* d'enfants salariés. Les filles sont placées comme bonnes. Elles vivent dans des conditions d'une extrême précarité et subissent des violences de tous ordres. Elles font les corvées les plus difficiles, dorment sur un morceau de mousse dans un coin de la cuisine, mangent les restes du repas familial, se font abuser par leurs employeurs et les hommes de la famille. Une multitude d'associations s'occupent de ces jeunes filles. Des centres d'accueil et d'hébergement prennent en charge ces futures mamans ayant été violées par leurs employeurs.

Au sein de nombreuses associations de femmes strasbourgeoises, j'ai rencontré des jeunes femmes qui ont témoigné et qui ont osé dire qu'elles étaient d'anciennes *petites bonnes* et que leurs employeurs au Maroc les avaient mariées à des hommes très âgés, la soixantaine passée. Elles se considèrent comme une *sous-qualité* de femmes puisque ayant subi le viol, les affronts de leurs patrons au Maroc, elles portent en elles la honte et acceptent les affronts de la communauté. Mais maintenant que les enfants ont grandi, et surtout les garçons, que les pères sont pour la plupart décédés, elles osent parler.

D'ici et de là-bas

A mon retour du périple à travers le Maghreb, j'ai pu constater combien les femmes d'ici en France venues du Maghreb, de 40 à 55 ans, appartenant aux classes dites populaires et défavorisées de la société d'accueil, vivaient des situations similaires aux femmes restées au pays. Elles vivent les mêmes conditions dans leur sphère domestique. Là-bas, elles vivent dans des quartiers qui les *ghettoïsent*. Ici, ce sont aussi des *ghettos*, sauf que les occupants du ghetto sont des immigrés.

Mais les modes de vie, les coutumes se vivent de façon totalement différente là-bas et ici. Dans notre petit groupe de 12-15 femmes à Strasbourg, toutes les femmes étaient analphabètes. Nous étions deux à ne pas être voilées. Ce qui les amenait à se voiler était plus la peur du *qu'en dira-t-on* que la connaissance authentique du Livre Sacré. C'est au travers de la transmission des savoirs acquis par leurs enfants suivant des cours qoraniques, leurs amies et autres relations qu'elles connaissaient l'Islam, donc le Qoran. Toutes ces femmes étaient connectées à la maison à des chaînes de télévision arabophones. Lorsque nous nous rencontrions chez l'une ou chez l'autre, la télévision fonctionnait toujours, le programme arrêté sur une chaîne religieuse qui psalmodiait le Qoran en boucle. Il m'a semblé que là-bas, les choses étaient moins oppressantes, moins ostentatoires. Les femmes voilées semblent se confondre avec la masse des femmes non voilées. Il y a une forme d'égalité, pas d'agressivité entre elles.

Un combat acharné

Je comprenais mieux ce qui nous unissait les unes aux autres et le pourquoi de mon désir de témoignage. Lorsque je suis arrivée à Strasbourg en 1952, avec mes parents, nous étions des Français venant d'un département français. J'ai pu jusqu'à l'âge de dix ans suivre une scolarité plus ou moins normale. A partir du moment où j'ai été pubère, les choses se sont compliquées et je dois le fait d'avoir pu poursuivre mes études à la lutte de trois femmes : l'assistante sociale qui suivait notre famille depuis notre arrivée à Strasbourg, la directrice de l'école que je fréquentais, qui était mon institutrice, ainsi qu'une dame qui venait donner des cours d'alphabétisation à ma mère et qui la sermonnait sans cesse lorsqu'elle me trouvait à la maison. Pour ma mère, l'école n'était pas nécessaire. Elle avait besoin d'une suppléante qui puisse la soulager, la charge de onze enfants étant un poids difficile à gérer seule. En tant qu'aînée, elle considérait que tel était mon devoir. Mon institutrice, une femme d'une grande détermination, avait mis au point tout un stratagème pour lever l'opposition de mes parents. Cette merveilleuse femme va *se battre* contre eux durant des semaines pour leur faire admettre que j'avais des possibilités pour étudier et qu'il

lui semblait inhumain de me les refuser. Après une menace de suspension des allocations familiales, j'ai enfin pu reprendre les cours jusqu'à l'obtention du certificat d'études primaires.

Le relais fut pris par des associations caritatives gérées par des femmes issues de la bourgeoisie locale. Mme S. apprenait à ma mère à lire et à écrire et en même temps me faisait faire des exercices de français, de mathématiques, etc. Son mari me donnait des cours d'allemand. J'ai livré une bataille acharnée pour suivre ensuite des cours du soir au Lycée Schoch et préparer un CAP. Mon père était draconien sur le respect des horaires. Le pont Churchill venait d'être construit. Il décida arbitrairement qu'à vélo, il ne me fallait pas plus de vingt minutes entre le quartier Lizé et la rue Schoch, quelles que soient les conditions climatiques. Sur ce pont, j'ai pleuré, j'ai glissé, j'ai eu peur, je me suis fait agresser, j'ai maudit mon père et ce pont. Mais j'ai eu mon diplôme.

Ma quête d'identité, qui étais-je ? Etais-je une Française ? Alors pourquoi étais-je cloîtrée à la maison, sans le droit de sortir, d'aller à l'école, d'écouter de la musique ? Etais-je une Kabyle ? Pourquoi mes parents ne me parlaient-ils pas dans cette langue ? Etais-je algérienne ? L'Algérie avait acquis son indépendance, mon père avait opté pour elle et moi : qui étais-je ? Lorsque la vague des premiers immigrés est arrivée ils se sont moqués de moi en m'insultant ; me disant qu j'étais une vendue qui ne savait même pas parler sa langue maternelle ? Etais-je alsacienne ? De toute ma famille, j'étais la seule à parler ce dialecte. Dans les années 70, durant une vingtaine d'années, nous exploiterons, mon ex-époux et moi-même, un restaurant que nous avons créé à l'enseigne de *Baraka* dans un quartier très touristique de Strasbourg, la *Petite France*.

Je vivrai là l'état de cette soumission que j'ai rencontrée chez toutes ces femmes, l'état de peur-respect de l'autorité masculine. Après bien des luttes, j'ai su me défaire de ce poids. Par ce témoignage, j'aimerais dire à toutes ces femmes que rien n'est impossible. Quels que soient notre âge et l'état de nos connaissances, nous pouvons nous élever en nous instruisant toujours et encore.

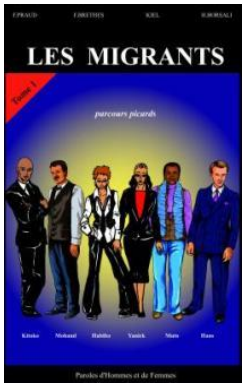
(Kalima Arbouche)

Kalima Arbouche a obtenu avec succès, plus de cinquante ans après son arrivée en France, un Diplôme des Hautes Etudes de la Pratique Sociale (DHEPS) par le Département de Formation Continue de l'Université Marc Bloch de Strasbourg. Son mémoire s'intitulait : Mineure à vie - la femme berbéro-maghrébo-musulmane d'ici et de là-bas*.*

Parcours picards

La première Bande Dessinée en France sur les parcours de migrants vient de sortir.[5] *La BD est un outil pour faire vivre la mémoire, L'ouvrage présente ces six récits autobiographiques (trois hommes, trois femmes, originaires d'Algérie, Allemagne, Cameroun, Congo, RDC, Haïti, Maroc) de témoins migrants installés en France. Les récits s'articulent autour de l'enfance dans le pays d'origine, les raisons du départ et le parcours, l'intégration en France et la vie dans leur région*.

Habiba est née en 1956 au Maroc. Élevée dans l'idée qu'une fille vaut moins qu'un garçon, elle s'émancipe très tôt et se bat pour son indépendance. Professeur à Agadir et mère célibataire, elle fuit une société étouffante, pour s'installer en Picardie, avec la volonté farouche de rester une femme libre.



Muto est née en 1959 au Cameroun, à Douala. Malgré les moyens trés modestes de la famille, sa mère tient à envoyer ses enfants à l'école. Elle a la chance de réussir ses études et de pouvoir les poursuivre à Amiens. Entre difficultés d'emplois et problèmes de papiers, elle devient médiatrice sociale et reste en France, le pays de ses enfants, à Clermont.

Mohand Aït Hammou est né en 1931 en Algérie, Michelet, Kabylie**.** Militaire de carrière dans l'armée française, il choisit la France après la guerre d'Algérie. Démobilisé, il s'installe comme restaurateur à Beauvais jusqu'à sa retraite. **Hans Buse** est né en 1924 en Poméranie, Allemagne. Mobilisé dans l'armée allemande pendant la seconde guerre mondiale, il est fait prisonnier en France à la fin de celle-ci. L'amour le fait rester, et s'installer à Corbie.

Yanick Leflot-Savain est née en 1954 en Haïti. Elle grandit sous la dictature de Duvalier, avec un père opposant. Contraints de fuir le pays pour les États-Unis, elle est envoyée par la suite, seule, en France, afin de poursuivre des études dans un cadre francophone. Son lieu d'étude deviendra le lieu où elle fondera une famille et s'installera en tant que gynécologue.

Michel Kitoko est né en 1967 en République Démocratique du Congo. Héritier de Lumumba, résistant anti colonial, il grandit en rébellion contre la dictature de Mobutu.En opposition aux décisions politiques de la RDC, il choisit la France, Amiens.

---

[5] ***Les migrants*****,** Tome I : *Parcours picards***.** Auteur : Frédéric Praud ; Scénariste : Florence Brèthes; Dessinateurs : Hamed Borsali et Kiel.Edité par *Paroles d'Hommes et de Femmes*.

Les yeux ouverts

Festival 2007

Les yeux ouverts sur l'immigration est un festival pas comme les autres. Voici ce que les cinéphiles picards ont pu découvrir pour la deuxième édition qui s'est déroulée en 2007 dans tout le département de l'Oise.

Négar Zoka : *Comment peut-on être français ?*

La question de l'identité nationale a été l'un des enjeux de l'élection présidentielle 2007. Le nouveau Ministère de l'immigration a désormais aussi pour compétences "l'identité nationale" ! En installant sa caméra parmi ceux qui souhaitent devenir français, Négar Zoka, elle-même en cours de naturalisation, nous propose une approche de l'intérieur du problème. Le film fait pénétrer dans une zone trouble, dans cet "entre-deux" de tous ceux qui, comme elle, sont Français sans l'être tout à fait.

Nadia Brya : *J'ai fait un rêve*

Nadia Brya est originaire des quartiers nord de Marseille. Bania Medibar l'a suivie lorsqu'en 2001 elle était candidate PS aux élections cantonales dans ces mêmes quartiers. Grâce à son enthousiasme, Nadia a mobilisé tout son entourage jusque-là indifférent à la politique. Le film est l'histoire d'une femme de la deuxième génération maghrébine qui entre en politique. Avec elle, les habitants d'un des quartiers les plus défavorisés de la ville ont transformé cette aventure en un combat pour la dignité.

Farid Haroud : *Fils de harkis*

1962 : fuir ou mourir ? Que reste-t-il aujourd'hui de l'histoire oubliée des harkis ? Que sont devenus leurs enfants et petits-enfants ? Ils sont aujourd'hui une partie de notre communauté nationale.

Leïla Habchi et Benoît Prin : *Les jardiniers de la rue des Martyrs*

Près de 40 ans après la fin de la guerre d'Algérie, dans un jardin ouvrier du Nord de la France à Tourcoing, Français et Algériens cultivent leur bout de terre. Ces hommes ont été les appelés, les militants du F.L.N ou les "harkis" d'une guerre coloniale menée par la République Française. Ce jardin est le lieu d'une mémoire multiple où se retrouvent des hommes qui auraient pu se rencontrer à la guerre ou à l'usine. C'est la culture d'un potager, activité universelle s'il en est, qui les rassemble ici. Contemporains à distance d'une histoire commune, parfois indifférents voire hostiles les uns aux autres pour des motifs culturels, sociaux ou politiques, ils travaillent côte à côte le même morceau de terrain. Ce film, composé des conversations entre ces jardiniers d'origines diverses et de courtes interviews montrent la réalité des rapports entre les protagonistes de la Guerre d'Algérie tant dans les années 60 qu'aujourd'hui.

Amina Touidjine : *Amina ou la confusion des sentiments*

Amina Touidjine est arrivée en France en 1996 à l'âge de 8 ans. De son enfance brutalement interrompue par la violence et le terrorisme, il ne reste plus que des souvenirs mutilés. Elle mène une scolarité brillante. En 2001, elle est retenue à l'issue d'un casting pour camper le personnage de Louison dans *Le Malade imaginaire* à la Comédie Française. Elle récidive en 2003 en jouant Mina enfant dans *Papa doit manger*. La pièce tourne dans toute la France. Amina garde au fond d'elle-même un lien avec les paysages sur lesquels elle a ouvert les yeux. Mais un jour, il faudra choisir, dit-elle. Choisr sans décevoir, choisir sans renier. C'est tout l'enjeu qui est au coeur de son premier voyage de retour sur les lieux de son enfance, cet été là, en Algérie.Un film de Laurette Mokrani.

Tahar l'étudiant

Pourquoi fait-il des études ? "Parce que je veux changer de statut social, parce que je veux faire ce cadeau à ma famille qui croit en moi" dit Tahar, le regard voilé par une inquiétude. Il est un des soixante mille étudiants de Montpellier, catégorie sciences humaines, spécialité sociologie. Un film de Cyril Mennegun.

Ado d'ailleurs

Itinéraire de la demande d'asile d'un jeune Afghan. Il a aujourd'hui le statut de réfugié en France et travaille sur les chantiers. Peut-être faudrait-il consacrer un documentaire à chaque personne.

Qui a peur des Tsiganes Roumains ?

Ils vivent dans des caravanes, ils aiment leurs enfants et les "exploitent"... une histoire à la croisée des chemins. Sur les pas d'un photographe qui les côtoie depuis trois ans, ce film est l'histoire d'une improbable rencontre... une histoire d'hommes à la croisée de chemins, d'itinéraires et de voyages.

Bretagne : Nous n'étions pas des bécassines

Marilou, Suzanne, Hélène et les autres...sont parties de Bretagne dans les années 50 pour devenir bonnes à Paris, rejoignant le flot des quelques 200.000 émigrés d'origine bretonne dont la catégorie "domestiques" était la plus importante. Considérées bien souvent comme des "bouches de plus à nourrir" par leurs parents, elles partaient dès l'age de 13 ans. La réputation

donnée à ces petites bonnes était alors celle de travailleuses dociles, ne rechignant pas à la tâche, mais aussi de provinciales niaises et bornées... Cette vision tout à fait bourgeoise et Parisienne est bien celle de toute l'imagerie portée par Bécassine. Le film *Nous n'étions pas des bécassines* (Thierry Compain) raconte leur histoire, des témoignages sensibles et vivants qui disent comment elles durent se battre pour ne pas être maltraitées : la patronne, la clochette, et parfois ces "Monsieur" qui croyaient qu'elles étaient bonnes à tout faire.

Antilles : Les descendants de la nuit

Une réflexion sur l'esclavage qui a duré deux siècles dans les Antilles avant d'être aboli en 1848, jusqu'à la réalité d'aujourd'hui de ces îles françaises avec en toile de fond la musique, la langue, les pratiques religieuses, les comportements sociaux.

Et encore onze autres films programmés sur cette quinzaine dans une quinzaine de lieux décentralisés du département de l'Oise.

Festival 2008

(du 30 mai au 8 juin 2008 en Picardie)

Elles ont ensemble réalisé un film documentaire : *Une chaîne sans fin*. Le documentaire raconte l'histoire de ce pays picard où ont fait souche successivement des Belges, des Polonais, des Tchécoslovaques, des Italiens, des Maghrébins, des Portugais, des Espagnols, des Africains. Ils ont construit, tous ensemble, une identité ouvrière, agricole et industrielle commune. Ils ont laissé leur empreinte dans les champs, sur les murs, les bitumes des villes et dans les esprits.
Corine Wable et Nabila Amghar sont allées ensuite à la rencontre des habitants du quartier Rouher de Creil. Elles en ont fait un film *Nous d'en haut*, présenté dans le cadre du 3e festival du film documentaire *Les yeux ouverts sur l'immigration* du 30 mai au 8 juin 2008 dans une dizaine de villes picardes.
Pour la 3e édition du festival, c'est le thème des Frontières qu'ont choisi les organisatrices avec un regard particulier sur la Belgique.

Les Sénégalaises et la Gauloise
Le portrait d'une cour et des femmes qui y vivent

Le cercle des noyés
La mémoire des détenus politiques enfermés dans un ancien fort colonial

Boma-Tervuren
Les zoos humains à Bruxelles en 1897 avec 267 Congolais exhibés dans des cases (un film de Francis Dujardin, 2000)

Je suis votre voisin
Galerie de portraits à Bruxelles (1990)

Cargo
Un voyage en bateau, coupés du monde

La traversée
Entre la France et l'Algérie

Checkpoint

Les yeux ouverts sur les lieux de passage aux "frontières" intérieures des territoires occupés

Barcelone ou la mort

En partant de Dakar, ceux qui risquent leur vie pour arriver en Europe... (un film d'Idrissa Guiro, 2007)

(Corine Wable et Nabila Amghar)

Festival 2009

La Ligue de l'Enseignement de l'Oise a présenté du 5 au 13 juin 2009 le 4e Festival du Film documentaire *Les yeux ouverts sur l'immigration* autour du thème :"*Europe, rêve(s) d'immigrés ?*". L'équipe de Nabila Amghar et Corine Wable a proposé 21 films: dix films qui évoquent l'Afrique, le point de départ des immigrations, huit films qui évoquent l'Europe, le point d'arrivée, et trois films-regards sur un pays, l'Italie, terre d'émigration, devenue terre d'immigration.

Une balle pour rêver

Le football est le rêve de la jeunesse de Yaoundé. Le film *Une balle pour rêver* (2008, 27') donne la parole aux acteurs de l'exil des joueurs africains en Europe.

Harguine Harguine

A l'Est de l'Algérie, des jeunes témoignent de leurs malheurs et de leurs déterminations à partir pour l'Europe. Avec le film *Harguine Harguine* (2008, 24'), Meriem Bouakas tend le micro à des rescapés qui ont échappé de justesse à la mort en haute mer. Pourquoi les haragas veulent-ils partir, coûte que coûte ? Qu'est-ce qui les pousse à fuir leur pays en acceptant tous les risques ? Quel est ce rêve pour lequel ils sont prêts à mourir ?

Enquête d'asile

Le film *Enquête d'asile* (2003, 67') d'Anne Georget pénètre dans les arcanes de l'OFPRA et suit chaque étape de la demande d'asile en donnant un visage humain à ces fonctionnaires confrontés aux témoignages des solliciteurs d'asile et la complexité des situations qu'ils ont à connaître.

Gerboise bleue

Des témoignages bouleversants ont été recueillis par Djamel Ouahab du côté de Reggane, dans le Sud algérien, là où la France a procédé de 1960 à 1966 à quatre essais nucléaires en atmosphère suivis de treize autres tirs souterrains. Poumons brûlés, soldats aux yeux énucléés, enfants malformés,... les preuves sont accablantes mais les plaintes contre l'Etat français n'ont jamais abouti.

Les passeurs

La réalisatrice du film *Les passeurs* (2004, 52'), Laetitia Moreau, est partie sur la trace d'un jeune homme mort noyé le 14 juillet 2003, en voulant traverser le détroit de Gibraltar. Deux frères espagnols ont mis leur entreprise au service des défunts et de leurs familles.

Une affaire de nègres

La réalisatrice Osvalde Lewat évoque un escadron de la mort qui, en 2000 au Cameroun, a fait plus d'un millier de victimes et s'interroge: "Si les Africains ne sont pas prêts pour la démocratie, l'ont-ils jamais été pour la dictature ?".

Le monologue de la muette

Guero est une petite bonne au service de sa maîtresse Seymabou Diallo. Le film *Le monologue de la muette* (2008, 45') se construit sur sa voix intérieure et raconte le destin des petites bonnes, corvéables à merci et boucs émissaires des familles qui les emploient.

En attendant les hommes

Les personnages féminins de ce film de Katy Lena Ndiaye (2007, 56') s'expriment avec liberté sur leur relation avec les hommes dans une société mauritanienne dominée par la tradition, la religion, les hommes.

Questions à la terre natale

De retour au pays, Samba Felix Ndiaye va à la rencontre de ceux qui font l'Afrique de demain, révélant la diversité des points de vue et les contradictions qui traversent le continent.

Les fils de la vie et de la mort

Le quartier de Mont Ngafula à Kinshasa est envahi par les groupes électrogènes et les habitants veillent laborieusement sur les câbles électriques.

Mayasi le taximan

Le récit du chauffeur d'un vieux taxi déglingué et celui d'une mécanicienne - garagiste de Kinshasa nous emmène dans la vie quotidienne de la capitale de la RDC.

Article 15 bis

"Interdiction d'uriner sous peine d'une amende de 5000 francs" est-il écrit sur le mur d'en face de la résidence d'un général. Mais que faire lorsque l'on est pris d'un besoin urgent ?

Mahaleo

En malgache, Mahaleo signifie "libre". C'est aussi le nom d'un groupe de sept musiciens qui jouent avec succès depuis trente ans sans jamais avoir quitté leurs métiers. Leurs chansons bercent la vie des Malgaches et sont le levain de leurs luttes sociales.

Come un uomo sulla terra

Ou le rêve d'émigration des populations africaines qui toune au cachemar en Libye

Siamo sulla stressa barca

Ou l'arrivée des immigrés à Lampedusa

I fratellini semaforo

Ou la recherche d'intégration des Albanais de Brindisi

Welcome Europa

La caméra suit le parcours chaotique de huit jeunes, kurdes, marocains et roumains, qui tentent de gagner Paris, Amsterdam ou Madrid.

Aguaviva

Aguaviva est le nom d'un petit village espagnol d'Aragon. Son maire a décidé de passer une annonce : "Village espagnol cherche familles candidates à l'immigration". *Aguaviva* (2005, 52') raconte l'arrivée de familles venues d'Argentine, de Roumanie, d'Uruguay, d'Equateur.

Bab Sebta

La "porte de Ceuta" est le dernier barrage avant l'Europe. Le film *Bab Sebta* (2008, 108') parcourt quatre villes : Tanger, Oujda, Nouadhibou et Ceuta, où attendent les voyageurs en direction de leur rêve.

El Ejido, la loi du profit

El Ejido, c'est cette ville d'Espagne où se concentrent les serres de production de tomates où triment des milliers de clandestins pour 60 euros par mois, en toute illégalité, et au profit exclusif des habitants de la ville, propriétaires de serres.

Festival 2010

Pour sa cinquième édition (2 au 18 juin 2010), le festival *Les yeux ouverts sur l'immigration* décrypte en onze films ces histoires de migrants et de descendants d'esclaves qui constituent le *melting pot* américain. Depuis le XIXe siècle, 70 millions de personnes sont venues tenter leur chance aux USA. Précédemment des millions d'esclaves y ont été amenés de force. Aujourd'hui, le pays compte une immigration illégale de plus de 12 millions de personnes.

Toutes ces histoires de migrations représentent donc bien un des éléments fondamentaux de développement du pays. Fidèle à son approche des questions migratoires, le festival s'intéresse autant aux situations de départ, en particulier à l'Amérique latine, qu'aux situations d'arrivée.

Ehia pour Césaire

Peu de temps après la disparition d'Aimé Césaire, la réalisatrice Sarah Maldoror est revenue sur les pas du poète, chantre de la négritude. Découverte intime de celui qui a crié: "*Je pousserai un tel cri nègre que les assises du monde en seront ébranlées*".

Hunky Blues The american dream

Entre 1890 et 1921, des milliers de Hongrois sont arrivés aux Etats-Unis. C'était les débuts du cinéma. Le réalisateur a retrouvé des archives de film et de photographies qu'il a rassemblées pour un documentaire unique.

Italianamerican

Martin Scorsese a interrogé ses parents sur leur origine italienne. Ils évoquent leur départ de Sicile et leur arrivée aux USA. *A Little Italy* (NY), le cinéaste a passé toute son enfance. On retrouve ici tout le mode de vie à la sicilienne.

(Histoire italienne, au *Musée Ellis Island*, New York)

Les récits d'Ellis Island, c'était le lieu où tout immigrant devait passer pour pouvoir pénétrer sur le territoire américain. Les réalisateurs ont enquêté en 1978 dans ce lieu d'incertitudes et d'angoisses, que l'on a appelé "l'île des Larmes".

A la poursuite du bonheur

Les nouveaux immigrants américains viennent du monde entier. Louis Malle a brossé d'eux en 1986 des portraits vivants, chaleureux, surprenants... critiques aussi.

Made in LA

Guadalupe, Maura et Maria sont trois immigrées mexicaines installées aux USA, des combattantes. Le film les suit dans leur vie quotidienne et dans leurs engagements militants.

Mi vida con Carlos (Chili)

Le film est l'histoire d'un voyage vers la mémoire. Un fils recherche son père héroïque, mais comment se construire lorsque la famille est dévastée ?

La tierra sin mal (Paraguay)

L'histoire du Paraguay est vue ici dans le regard de plusieurs figures historiques du pays. Ce film très récent (2008) seta présenté à la Maison d'Arrêt.

Angela Davis

Dans ses cours comme hors ses cours, Angela Davis, professeur de philosophie, milite. Le militantisme est toute sa vie. Le film la suit de manifs en meetings et dans ses cours de philo à l'UCLA.

El árbol olvidado (Mexique)

On se souvient des *Olvidados* de Buñuel. Dans ce film documentaire de 2009, il y a toujours la même misère, la vie au bord de la voie ferrée, l'absence d'espoir, sauf peut-être... l'émigration vers les Etats-Unis, seule solution pour les miséreux de Mexico.

Du Shtetl à Broadway

Un documentaire musical qui nous mène des shtetls de Russie aux lumières de Broadway, l'histoire de la migration des juifs au début du XXe siècle. A Broadway, musiciens, juifs et noirs se retrouvent sur les mêmes scènes.

Kassim the dream

Un enfant soldat ougandais continue son combat par la boxe aux Etats-Unis

Two faces one story

Un vétéran américain à Ho Chi Minh City et un réfugié vietnamien aux Etats-Unis

*Giornata Ne**ra*** (Sale journée)

Une comédie satirique sur les relations entre Italiens et immigrés

Festival 2011

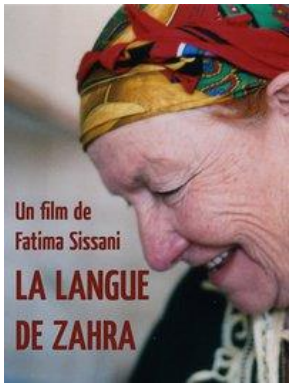
Nous y sommes. Pour la sixième fois, Nabila Amghar, Corine Wable et l'équipe de l'ORPC nous ouvrent les yeux sur l'immigration. Point de départ cette année, la Pologne, la ferme familiale au milieu d'une nature sauvage un bout d'été (*Kawalek Lata*) ou la rue de Lodz où l'on vit face à l'usine depuis cinq générations (*Notre rue*), la mine de Walbrzych (*Ouvrez la mine*), la Pologne de Marzi.

(Aldona)

Le Festival *Les yeux ouverts sur l'immigration* se déroule en Picardie du 7 au 15 octobre 2011. Points d'arrivée: Creil, Amiens, Beauvais, Montataire... Les lieux et le nombre de projections des films documentaires se multiplient d'une année à l'autre.

Cette année, la programmation est particulièrement remarquable. Elle porte un message: la création, l'art sous toutes ses formes, accompagnent le mouvement, le déplacement des migrants. C'est à découvrir à partir des témoignages de Zahra la Kabyle, filmée par sa fille Fatima Sissani, des artistes des diasporas africaines d'*Untitled*, des breakdancers des rues de nos villes... La Picardie aussi est le creuset des arts multiples venus du monde entier.

La langue maternelle de Fatima Sissani



"Les Kabyles existent d'abord par la parole. Chaque geste, chaque instant de leur quotidien peut donner lieu à une langue de vers, de métaphores, de proverbes... Pourquoi n'évoque-t-on jamais la question de l'immigration à partir de la langue de l'immigré-e, celle du pays natal ? Les immigré-e-s vivent pourtant et d'abord l'exil d'une langue. C'est particulièrement vrai pour les exilé-e-s kabyles qui sont proprement habité-e-s par le verbe. Chaque geste de leur quotidien donne libre cours à une langue de métaphore, de vers, de proverbe... Relégué-e-s dans l'immigration, au rang d'ouvriers et de femmes au foyer, à cause notamment, de leur français boiteux, on imagine mal les orateurs qu'ils deviennent lorsqu'ils retournent dans leur langue." Le film *La langue de Zahra* est un magnfique témoignage de femmes entre la France et l'Algérie, un hommage aux *analphabètes de grande culture*. Il est le premier long-métrage documentaire de la réalisatrice franco-algérienne Fatima Sissani présenté cet été aux *Etats généraux du film documentaire* de Lussas (le 26 août 2011) et aux *Ateliers d'Angers* (le 29 août). La cinéaste interroge sa mère kabyle vivant dans les tours d'Argenteuil.

Le portrait de Zahra est touchant de poésie. Il dit l'histoire de l'exil mais aussi la dignité d'un peuple. C'est à voir à Montataire au Cinéma Le Palace le 7 octobre 2011.

Le rêve utile de Simon Njami

"*La culture africaine est très dynamique, vivante*" constate le curateur (commissaire) de l'exposition *Un rêve utile*, vue en 2010 au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, "*mais il manque les moyens et les infrastructures pour que les arts s'exposent, s'expriment.*" Les cinquantenaires des indépendances ont été des occasions manquées. *Un rêve utile* est une vue d'ensemble de la photographie africaine actuelle (1960-2010). L'Occident colonial a longtemps eu le monopole du regard sur le continent africain, avec ses clichés exotiques. La photographie a émancipé le regard des Africains sur eux-mêmes. Né à Lausanne de parents camerounais, Simon Njami a tout d'abord été journaliste à Paris, co-fondateur et chef de rédaction de la revue culturelle *Revue noire*. De 2000 à aujourd'hui, il a conçu de nombreuses expositions d'art et de photographie dans le monde entier. Ecrivain prolixe dans les années 1985 à 1990, aujourd'hui sur mille projets, agitateur d'idées, remueur de sensibilités, mais il ne se laisse jamais emporter par la pression du marché, suivant son propre rythme."*Si tu veux te mélanger, il faut que tu existes d'abord*" dit ce fils d'un professeur de théologie et de philosophie bassa installé en Suisse (d'une famille de sept enfants). Il a fait toutes ses études dans une école internationale de Lausanne. Il a toujours dévoré les livres. Il monte une exposition comme une fiction. "*Laissez à l'entrée tout ce que vous croyez savoir sur l'Afrique. Sinon, en sortant, vous serez perdu.*"

Simon Njami est l'un des artistes qui ont été invités à témoigner dans le film *Untitled. Portraits d'artistes en clair-obscur,* succession de conversations intimistes où Bili Bidjocka, Joel Andrianomearinoa, Zoulikha Bouabdellah, Patrice Chicaya, Bruce Clarke nous parlent d'identités, de métissage, de regard sur l'autre, du rapport aux origines, de la sublimation par l'art. Ils disent aussi leur lutte pour être reconnus. Le film *Untitled* (Nicolas Fontang, 2009, 52') est présenté le 9 octobre 2011 à la Cité nationale de l'histoire de l'immigration.

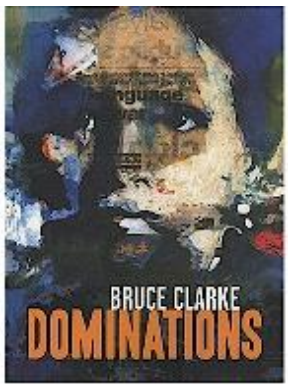
Les presque-songes de Joel Andrianomearinoa

Voilà un artiste plasticien pour qui l'itinérance est un art de vivre autant qu'un moyen pour vivre de l'art. Ce printemps 2011, il était à Antananarivo, sa ville de naissance, pour l'avant-première de son exposition *30 et Presque-Songes*, avant de la présenter à Paris puis à Port-au-Prince, Douala... Toute l'oeuvre de Joel Andrianomearinoa est croisement, des temps, des corps, des espaces, des matières. "*La seule chose qui m'importe, c'est de faire avec le temps. Et ce qui m'angoisse le plus, c'est de n'être jamais dans le temps, d'être dépassé.*" Sa manière de répondre à ce défi, c'est d'être en permanence à contre-courant. Incessant va-et-vient entre ici et ailleurs, entre affirmer et nier, entre construire et déconstruire, habiller et déshabiller, remplir et vider, froisser et plier, éclairer et éteindre.

Parti pris du noir: "*Le noir n'est pas seulement une couleur. C'est une attitude...*" qui dérange, qui intègre, qui fait sens, qui tend vers l'universel. Joel Andrianomearinoa mêle les étoffes parce que les tissus peuvent se superposer, se mettre en scène, se nouer, se découper, s'assembler, parler, muter (vêtement le jour et couverture la nuit). Il y a une vie dans les plis, des effets de surprise, de découvertes, des manipulations. "*Je suis quelqu'un qui fait des images*" dit l'artiste, alchimiste.[6]

Bruce Clarke car l'humanité n'est jamais stationnaire

C'est à Paris, dans le quartier du Marais, que Bruce Clarke expose actuellement et jusqu'au 15 novembre 2011, au Musée des Arts derniers. Ici, au 28 rue St Gilles, Paris 3, on dit "arts derniers" par opposition à "arts premiers" comme primitifs, qui est le terme généralement utilisé pour parler de l'art africain. L'exposition *Who is afraid ?* est une galerie de portraits d'Africains anonymes, de boxeurs peints en acrylique ou aquarelle par collages successifs. Sur un fond bleu, trois femmes sont inquiètes, les clandestins sont en route vers l'Europe. L'oeuvre de Bruce Clarke, artiste sud-africain qui travaille sur l'apartheid ou le génocide du Ruanda, est percutante, engagée. "*On vit dans un monde d'images*, explique-t-il, *où une minorité dominante impose son regard et il s'agit d'inverser le rapport de force.*" L'art comme contre-pouvoir, contre toutes les mystifications, face aux vérités imposées. Qui a peur ?



L'écriture infinie de Bili Bidjocka

"*Ecrire comme si c'était la dernière chose que tu peux faire avant qu'on ne te tranche la main*" conseille Bili Bidjocka, car l'écriture manuscrite s'éteint, remplacée par la technologie. L'écriture infinie est une oeuvre de cet artiste peintre d'origine camerounaise qui vit à Paris depuis l'âge de 12 ans. Mais le séjour dans l'eau ne transforme pas un tronc d'arbre en crocodile; l'oeuvre de Bili Bidjocka est ancrée en Afrique. L'exposition *Fictions 3*, troisième volet d'un projet initié en 2009

[6] d'après Revue noire

au Cap et à Paris, est une parabole philosophique et humaine où deux continents, deux histoires se rencontrent. Deux rois devisent sur les affaires de leur royaume, sur le dur métier de régner. Ils parlent philosophie, poésie, musique, comparent leurs instruments. Ils jouent aux échecs. La métaphore où Saint-Louis (1214-1270) rencontre Soundiata Keita (1190-1255), empereur du Mali, renvoie à notre troisième millénaire et le spectateur devient acteur de sa propre fiction. De l'autre côté du miroir, il nous reste à voir le monde tel qu'il aurait pu être... La fable est un clin d'oeil, une invitation à un transfert de nos perceptions du monde. Le plasticien n'utilise ni toiles ni pinceaux. Il a fait les Beaux-Arts à Paris mais il n'a jamais réussi à peindre les corps. Alors dans son atelier des Frigos à Paris, il suspend des objets qui flottent dans le vide. Ses oeuvres sont femelles. Pas comme les sculptures qui sont des érections. Au Louvre, constate Bili Bidjocka, il manque les Noirs et les femmes. Le manque est le même: celui de l'expérience poétique.

Bili Bidjocka a connu la révélation artistique alors qu'il était gamin dans les rues de Douala, fils d'un fonctionnaire international. A l'adolescence, il jouait plutôt de la musique et surtout il dansait. Mais il n'aimait pas s'exposer. Après une scolarité chaotique, il découvre la vie à Saint-Maurice (Val de Marne), en collant des ardoises récupérées, en rencontrant l'artiste suisse Verena Merz avec qui il danse et il commence à fréquenter les Beaux-Arts de Paris. Il se met à travailler avec acharnement. En 1985, il s'installe aux Frigos, fréquentant le monde des artistes et vivant de petits boulots. "*Enduire un mur, c'est une expérience à vivre*". Son coup de chance ? La rencontre avec Katerina Koskina qui lui fait découvrir son africanité, d'origine bassa. Les Bassa sont des aristocrates anarchistes. Bili a trouvé son identité. Il peut maintenant se mélanger.[7]

Habib Dembélé Guimba, star et immigré

Le 21 octobre 2010, les artistes maliens étaient sur scène au Zénith de Paris, à l'invitation de Fantani Touré, la griotte de Bamako à la voix pure et vibrante qui chante la poésie, la femme, la tolérance. Sur la scène, elle avait invité et honoré les artistes de la diaspora qui contribuent au rayonnement de l'art et de la culture du pays. Parmi eux, le "Guimba national", le comédien le plus populaire du Mali, Habib Dembélé, complice sur scène et conjoint dans la vie. Acteur de cinéma, comédien au théâtre, écrivain, poète, Habib Dembélé dit Guimba est aussi un citoyen engagé. Pour lui, l'art n'a pas de sens s'il n'est pas engagé. Il cite Federico Garcia Lorca: "*Un théâtre qui ne prend pas en considération toutes les pulsions de son peuple est un théâtre moribond*". Lui-même, pur produit de l'Institut National des Arts du Mali, a fait le tour du monde en porte-drapeau du théâtre malien.

[7] d'après *Jeune Afrique*

Le film *Star et immigré* (de David Helf et Eva Santamaria, 2009, 52') raconte son expérience d'artiste confronté à l'immigration entre la France, le Mali et les lieux de ses tournées. Il se termine par un extrait du spectacle qu'il a donné dans le grand stade de Bamako: *le visa de Kanuté*. Du stade de Bamako au Zénith de Paris, il y a la même fougue d'un artiste dans la cité, suivant de très près l'actualité de son pays à la veille des présidentielles de 2012 (au Mali), avec selon lui un enjeu majeur: lutter contre la corruption. Pour ce combat là, il faut être révolutionnaire. Soyons-le ![8]

Aldona, "*une Kate Bush slave inspirée par le théâtre japonais*" (*Libération*)

Elle donne un visage à la liberté, un nom ou plutôt un prénom à l'âme slave, une voix à la lumière, une mémoire au monde. Aldona Nowowiejska, mais dites simplement Aldona, a l'inspiration de son innocence toute enfantine, la dignité de son peuple de Pologne et elle chante, elle joue de la musique, elle joue la comédie, elle compose, écrit, interprète, en polonais parce que c'est de là que vient son univers sonore, les bruits de la rue, de la fête, de la guitare de son père et de ses chansons paillardes, ceux de l'église, du cabaret, du théâtre. Née en Pologne, elle est arrivée en France en 1998 après des études d'art dramatique à Varsovie pour entrer au CNSAD à Paris. Son nouvel univers, c'est désormais Belleville et ses langues, ses cultures, ses parfums qui se mélangent. Le monde d'Aldona n'a pas de frontières. L'Amazone de l'Est propulse le spectateur dans un tourbillon de sons interprétés par ses musiciens, tous des "pointures", Stephen Harrison, rencontré en 2002, Raphaël Dumas, en 2004, Michel Schick, en 2008.

Sur la scène s'ébattent en liberté la guitare, la mandoline, le banjo, la contrebasse, la clarinette basse, le ukulélé, les percussions et surtout cette voix, envoûtante, tantôt murmurée et tantôt criée, qui nous captive et nous transporte dans un monde imaginaire. Peu importe de comprendreou non les mots (elle chante en polonais, en grec, en lapon, en russe, en français), on se laisse guider par les émotions, par cette explosion de sincérité, par cette poésie. Aldona n'est alors plus ni Polonaise ni Française mais tout à la fois le métissage de Belleville où se devinent les échos de l'Afrique, la flamme du flamenco, les rythmiques orientales, les énergies tsiganes et

[8] d'après *Maliweb*

slaves, les notes indiennes...[9] A la dernière fête de la musique, la Kate Bush slave inspirée par le théâtre japonais, dixit Libération, est venue à la *Cité nationale de l'histoire de l'immigration*, autour de l'exposition *Polonia*. Un moment inoubliable.

Inés Ammar

(janvier 2007)

Dans l'exil des mots et des êtres
Je cherche la voix la chaleur
L'encens des ancêtres
Je reprends le cycle de la quête
Avec vigueur et fureur
Je joue avec l'Inconnu
Pour me trouver des racines carrées
Pour m'accrocher à l'arbre nu
Contre le déluge des senteurs

Ancrage est extrait du recueil *Rives rimées, rides mimées* d'Inès Ammar.[10] Tunisienne, née en 1979, Inès Ammar a poursuivi des études doctorales en littérature et civilisation françaises à Paris. Elle écrit des poèmes et des nouvelles en langue française.

Dans ce recueil de poèmes écrits entre 2001 et 2004, l'auteure se laisse guider par les mots en explorant toutes les ressources de la langue française. Ce faisant, elle invite le lecteur à partager sa nostalgie de la terre natale et ses réflexions sur l'amour, l'homme et la poésie.

[9] d'après *Métisse Music*
[10] *www.babelmed.net* / Tunisie

Les nouveaux visages

(janvier 2007)

Un Alsacien sur dix est immigré. Les nouveaux venus sont Ukrainiens, Arméniens, Camerounais, Gabonais, Indiens... Ils viennent de pays de plus en plus divers. Ils sont de plus en plus diplômés. Mais "l'intégration est souvent une question très aléatoire, qui dépend des opportunités et des rencontres de chaque migrant", nous explique le géographe Stéphane de Tapia, spécialiste des questions migratoires. Ce qui est sûr, c'est que les immigrés sont une véritable chance pour renouveler les générations et pour renforcer le dynamisme économique de la région. Les étudiants en journalisme du CUEJ de Strasbourg (Université Robert Schuman) ont rencontré des hommes et des femmes immigrées en Alsace, des nouveaux visages de la région. Portraits également publiés sur *News d'Ill*.

Le griot amoureux [11]

Dès les premières notes, le public du *centre socio-culturel du Fossé-des-Treize* de Strasbourg s'envole vers de lointaines contrées... En cette fraîche soirée de novembre dédiée à la culture africaine, Moussa Coulibaly fait chanter le tam-tam qui parle. Bien calé sous son aisselle, l'instrument fait de bois et de peaux de chèvre tendues résonne sèchement sous les coups portés à l'aide d'une crosse en bois.En compagnie des autres musiciens, Moussa réchauffe le cœur des spectateurs en s'affairant également sur le balafon, sorte de xylophone exotique composé de lamelles boisées et de calebasses faisant office de caisses de résonance.

Aux portes de Peugeot [12]

Originaire de Tamatave, la grande ville portuaire de Madagascar situé sur la côte orientale de l'île, Eric est l'aîné d'une fratrie de huit enfants. Après des études en sciences économiques à Madagascar, il met à profit ses connaissances en travaillant, entre autres, pour un programme international de développement de la micro-finance sur l'île. Dans son appartement du 14e étage de l'une des tours HLM du quartier des Coteaux à Mulhouse, Eric Miasa est fier. Fier d'avoir quitté Madagascar pour s'installer en France, fier de ce qu'il possède grâce au fruit de son travail, fier de sa femme et de sa fille, âgée de huit mois. Il ne perd jamais de vue son objectif : travailler définitivement au sein de la marque au lion. Une entreprise qui lui rappelle son enfance, bercée par la culture française, qui correspond à sa passion pour l'automobile et qui pourrait lui apporter une certaine stabilité sociale...

Fier d'avoir quitté Madagascar pour s'installer en France, fier de ce qu'il possède grâce au fruit de son travail, fier de sa femme et de sa fille, âgée de huit mois. Il ne perd jamais de vue son objectif : travailler définitivement au sein de la marque au lion. Une entreprise qui lui rappelle son

[11] portrait de Moussa, né en 1972 à Bokuy, au nord-ouest du Burkina Faso, près de la frontière avec le Mali, sa destinée de griot, le coup de foudre de Laure, étudiante alsacienne, le mariage, la vie en Alsace,... Portrait par Nicolas Lepigeon, le 15/1/2007, CUEJ, *News d'Ill*

[12] portrait par Jean-Michel Hennebert, CUEJ, *News d'Ill*

enfance, bercée par la culture française, qui correspond à sa passion pour l'automobile et qui pourrait lui apporter une certaine stabilité sociale... [13]

Elle cherche la paix [14]

Quand elle monte dans le taxi, à la sortie de l'aéroport de Roissy, ce 26 mars 2003, Miria demande : *Les droits de l'Homme*. Le chauffeur voit bien alors que cette petite jeune femme africaine et sans bagage, ne parlant pas français, a des problèmes. Pour lui, les droits de l'homme, c'est à Strasbourg. Direction gare de l'Est où il l'aide à acheter un billet. Après une nuit passée dans le train, la jeune femme arrive dans la capitale alsacienne, frigorifiée. Un homme à qui elle demande de l'aide l'emmène au foyer d'hébergement d'urgence. Mère d'un garçon de sept ans et d'une fille de neuf ans, Miria arrive seule dans un pays dont elle ne connaît rien, fuyant les exactions du pouvoir rwandais. Le passeur lui avait recommandé, une fois arrivée, de "chercher les droits de l'Homme". Aujourd'hui, Miria a 30 ans. Elle bénéficie du statut de réfugiée, touche le RMI et vient d'emménager dans un trois pièces, à Schiltigheim. La Rwandaise plaisante déjà avec ses voisines comme si elles étaient des amies de longue date...

Enfants-soldats, le combat d'un père [15]

Originaire du Nord du Congo (province de Bunia), Olivier Bokouka Buana vit à Mulhouse depuis 2003, en situation de demandeur d'asile. C'est la guerre qui l'a poussé à fuir son pays. Opposant au nouveau pouvoir congolais, il a décidé de partir pour la France, estimant que sa sécurité était impossible en Afrique : "Les services de renseignements congolais opèrent aussi à l'étranger." Il est arrivé à Mulhouse avec seulement 100 euros en poche. Il souhaite reconstruire sa vie à Mulhouse, même s'il n'a toujours pas le droit de travailler. " L'accueil qui m'est réservé en Alsace est bon. L'église et des amis m'aident financièrement et me disent comment je peux m'en sortir. Reste le risque pour moi qu'on me renvoie. " Il est aujourd'hui toujours sans nouvelles de la seule famille qui lui reste après la mort de ses deux enfants, sa mère : "Elle est soit en Ouganda soit morte, je ne sais pas."Parler d'avenir reste difficile pour lui. Olivier assure ne plus avoir peur depuis qu'il est en France…

La France à contrecœur [16]

Galère, stress, contraintes administratives... La France ne laissera pas un souvenir impérissable à Ingrid Avome Nkoghe. A la fin de ses études de management, c'est sûr, elle repartira chez elle, au Gabon, peut-être pour y passer le concours des douanes. Même si elle ne compte pas rester en France après la fin de ses études, la jeune Gabonaise envisage de demander une carte de séjour de 10 ans pour *vie familiale*. Ce qui, si elle l'obtient, lui permettra de revenir quand elle voudra, mais aussi d'échapper au renouvellement annuel de sa carte. "Cela m'évitera de faire le pied de grue devant la préfecture qui me demande à chaque fois les mêmes papiers. " Lassée et déçue par cette vie contraignante, elle ne peut s'empêcher de la comparer au mode de vie gabonais, plus solidaire et surtout plus détendu...

---

[13] portrait par Jean-Michel Hennebert, CUEJ, *News d'Ill*

[14] portrait par Guillaume Guichard, CUEJ, *News d'Ill*

[15] portrait par Simon Giovannini, CUEJ, *News d'Ill*

[16] portrait par Ilan Caro, CUEJ, *News d'Ill*

Ils ont déplu aux Kabila [17]

Elodie Filankembo, 40 ans, et Eric M'Bama, 33 ans, ont trois points communs. Ils sont journalistes, Congolais, et ont dû fuir leur pays à la suite de la publication d'articles critiques à l'égard du pouvoir en place. Elle à Strasbourg, lui à Mulhouse. Elodie, arrivée en 1999, exerçait son métier de journaliste dans un groupe de presse. Elle avait une bonne situation et menait une vie paisible avec sa famille et ses enfants. Jusqu'à ce que certains de ses articles déplaisent au *Mzee* (vieux sage). Eric, lui aussi, a payé le prix de ses écrits. Lorsqu'il a décidé de fuir, il a trouvé un passeur pour rejoindre Brazzaville, la capitale du pays voisin que seul un fleuve sépare de Kinshasa, puis s'est embarqué pour la France. Connaissant un ami à Mulhouse, il part le rejoindre avec pour seul bagage, un attaché case vide, "pour ne pas arriver sans rien et attirer l'attention". L'écriture lui manque. Pour remplir ce temps mort de sa vie, il a entrepris de rédiger un roman. Ce livre racontera l'histoire d'un immigré rencontré dans la salle d'attente de l'Ofpra. A l'avenir, Eric envisage une collaboration avec son journal... depuis la France, tant que la liberté d'expression des journalistes en RDC ne sera pas assurée.

L'espace Boniface, l'Afrique dans le quartier Gare [18]

Un petit coin d'Afrique. Entre masques traditionnels et musique zouk, l'atmosphère est chaleureuse. Des saveurs exotiques émanent de la cuisine. Le restaurant Le Gourmet d'Afrique a ouvert il y a deux ans dans la rue des Païens, à proximité de la gare. "C'est un lieu cosmopolite, affirme Appolinaire Tengo, le gérant. Les blacks viennent déguster principalement des côtes de bœuf ou du saka-saka, un plat congolais à base de feuilles de manioc pilées. Les blancs préfèrent les plats yassa d'Afrique de l'Ouest avec du poulet ou du lapin." Sur la carte figurent également des poissons braisés ou fumés, des brochettes, des plats épicés, du mafé (bœuf à la sauce d'arachide) et d'autres spécialités africaines. Un bar ajoute à la convivialité de l'établissement. On y vient pour discuter entre copains ou pour faire de nouvelles rencontres, autour d'une bonne bière camerounaise ou d'un cocktail... Quand l'Afrique se réunit dans le quartier de la gare, c'est toute la ville qui se teint d'exotisme...

Le sari, bleu de travail [19]

C'est Bollywood en miniature dans la Grand-rue. Depuis septembre, Dalwinder Singh, un Indien de 30 ans, vend des vêtements, des bijoux et d'autres accessoires de son pays dans un petit magasin au centre de Strasbourg. Pourtant, les Strasbourgeoises ne s'intéressent que rarement aux saris multicolores de la *Punjabi Boutique*. La plupart du temps, le propriétaire ne fait qu'attendre - soit des clients, soit sa femme Saideep, 27 ans, qui le rejoint souvent l'après-midi... Saideep est venue en France avec ses parents à l'âge de 13 ans. A l'époque, son père cherchait un travail bien payé, son oncle avait fait fortune comme restaurateur à Strasbourg.

"Nous habitons tous à la Meinau, les uns à côté des autres", précise Saideep. Les trois familles forment une petite communauté... Le père de famille ne sait pas combien de temps il pourra continuer à travailler ainsi à son propre compte. En Inde, Dalwinder était propriétaire d'une agence de voyages, d'un magasin d'ordinateurs et d'un restaurant. Il ne doute pas une seconde de sa réussite future : " I am a business man. I want to make good business. Je sais tout faire, j'ai confiance en moi. "

---

[17] Les noms ont été changés. Portraits par Nicolas Blasquez et Nicolas Martin, CUEJ, *News d'Ill*

[18] article de Nicolas Lepigeon et Yoann Terrasse, CUEJ, *News d'Ill*

[19] portraits par Sebastian Drolshagen, le 15/01/2007, CUEJ, *News d'Ill*

Paria de l'islam [20]

D'une pochette en plastique, Ahmad Iqbal tire une feuille de papier : on peut y lire, traduite de l'ourdou, la fatwa ordonnant sa condamnation à mort. C'est elle qui a obligé ce Pakistanais à quitter son pays en 1998...Il fait partie de la communauté Ahmadiyya. Même ici, Ahmad Iqbal connaît parfois des problèmes du fait de sa religion. S'il ne veut pas donner son véritable nom, ni montrer son visage sur une photo qui date pourtant de plusieurs années, c'est que certains Pakistanais de Strasbourg l'ont rejeté, dès qu'ils ont appris qu'il appartenait à la communauté Ahmadiyya...

Gagner sa vie et retourner au pays [21]

Cela fait déjà cinq ans que Wichai Yotma, un jeune Thaïlandais de 24 ans vit en France loin de sa famille. Il parle très peu français, mais il connaît bien son travail. Il est employé dans un petit supermarché asiatique de Strasbourg depuis un an, après avoir quitté Lyon. Arrivé en France en 2001 avec un visa d'étudiant, le jeune Thaïlandais a pourtant vite changé d'avis : au bout de quelques mois, il décide d'abandonner ses études. Wichai travaille du mardi au samedi dans le magasin et termine à 19 heures. Le samedi soir, après avoir fini son travail, il file dans un restaurant thaïlandais où il sert les clients jusqu'à minuit. Wichai est le cadet d'une famille paysanne thaïlandaise habitant la province Phychit, située à 400 km de Bangkok. Il a deux grands frères et deux grandes sœurs. Wichai a prévu de rendre visite à sa famille qu'il n'a pas vue depuis six ans, lors de ses prochaines vacances. Il souhaite retourner dans son pays. Le jeune homme a déjà un projet précis en tête : construire et louer des logements pour étudiants. Sa famille habite juste à côté d'une université...

Self-made cuistot [22]

A 26 ans, Rui Chen, natif de la ville de Changchun, dans la province de Jilin, au nord de Pékin, se lance dans les affaires. Entouré de cartons et de piles de vêtements dans son appartement strasbourgeois, Rui Chen reçoit en plein déménagement. Ce jeune Chinois de 26 ans quitte Strasbourg pour emménager dans le restaurant qu'il vient d'acquérir à Schirmeck. Rebaptisé *Le Jasmin*, le restaurant ouvre ses portes en janvier. Pour autant, le jeune Chinois sait qu'il ne sera pas cuisinier toute sa vie. Il rêve de créer son entreprise pour importer des produits de décoration de Chine vers la France. Rui Chen ne pense pas non plus finir sa vie en France, ni demander la nationalité française. Pourquoi pas, un jour, retourner s'installer dans son pays auprès de ses parents qu'il n'a pas revus depuis trois ans et demi ?...

Des rizières au monde des affaires [23]

Zhao Yu Ping, 33 ans, est le seul Chinois parmi les employés de l'entreprise Steelcase. Arrivé en France en 2002, il travaille depuis deux ans à Strasbourg dans cette entreprise américaine de fournitures de bureaux haut de gamme. Il est chargé de l'importation de matériel en provenance d'Asie. Dans les années 1970, son père était instituteur à Xinzhou, dans le centre de la Chine, le reste de la famille travaillait dans les champs. Zhao Yu Ping poursuit sa scolarité. Après son baccalauréat en 1991, il est retenu par l'université de Canton. Aujourd'hui, dans son appartement de l'Esplanade à Strasbourg, Zhao Yu Ping profite de sa nouvelle vie. Il est bien intégré dans son travail, où il s'est fait plusieurs amis français qu'il retrouve toutes les semaines

[20] Son nom a été changé à sa demande. Portrait par Emilie Brotel, CUEJ, *News d'Ill*
[21] portrait par Dina Ros, CUEJ, *News d'Ill*
[22] portrait par Victor Roux-Goeken, CUEJ, *News d'Ill*
[23] portrait par Agnès Verry, CUEJ, *News d'Ill*

pour jouer au tennis. Il n'est retourné qu'une fois en Chine et n'envisage pas dans l'immédiat de retourner dans son pays...

Des mots pour trouver ses marques [24]

Dix-huit heures, dans une salle de la maison de l'enfance à Hautepierre. Cours de français pour adultes organisé par l'association Contact et promotion. Martine Wollenburger est coordinatrice et enseigne aux primo-arrivants. Ce soir, exercice pratique, les élèves vont déambuler dans la pièce, s'arrêter à son signal et répéter " je suis devant, derrière, à côté ". Ils sont une dizaine, hommes et femmes de tous âges et ne parlant pas français. Tugo, Nicole, Ellen, Bislan et Mayengo viennent du Vietnam, du Libéria, de Tchétchénie ou du Sri Lanka. " On a une petite géographie des endroits où ça va mal dans le monde ", résume Martine Wollenburger. Le français, une langue assez difficile à apprendre, admet Tugo. La jeune femme est en France depuis 18 mois et a encore du mal à prononcer certains mots. Bislan est arrivé depuis un mois, mais pour lui " le français, c'est plutôt facile ". Le niveau de français des élèves est très variable. Pour ceux qui ont le plus de mal, le professeur de français a recours à l'allemand ou à l'anglais...

Voyage au bout de l'exil [25]

Il a l'air discret, presque timide. Les sacs, tentures et autres bibelots de toutes les couleurs qui s'accumulent sur son stand attirent davantage le regard que lui. Gholamali Bandali est un jeune homme calme qui prend sa tâche - s'occuper du stand de l'Association franco-iranienne d'Alsace - au sérieux. Rien dans son apparence ne laisse supposer que le chemin qui l'a mené là, au marché de Noël de Haguenau, a été long et périlleux... Né en 1973 à Mazar-e-Sharif dans le Nord de l'Afghanistan, Gholamali Bandali a compris très jeune le sens du mot *exil*. Lorsqu'il avait six ans, sa famille a dû se réfugier une première fois en Iran fuyant l'invasion des troupes soviétiques. Vingt ans plus tard, en 1999, c'est l'intolérance religieuse des Talibans, fondamentalistes sunnites, qui ne laisse d'autre choix à la famille chiite de Gholamali que de quitter une nouvelle fois son pays. Il se rend dans une ville frontalière de la Turquie et paie les services d'un passeur. Il franchit la frontière grecque de nuit, sur un bateau gonflable. Puis un ferry pour l'Italie, à bord d'un camion, au milieu de copeaux de bois. A chaque franchissement de frontières, de nombreuses tentatives infructueuses avant la réussite. Il arrive à Strasbourg en septembre 2000. Cette persévérance est récompensée en 2005 par un passeport français qui le rapproche un peu plus de ses deux rêves : ouvrir un magasin de tapis et rendre visite à sa famille en Afghanistan...

Diamants au Zaïre, pois chiches à Strasbourg [26]

A en croire Tarek, debout derrière le comptoir de son épicerie, aucun Libanais du quartier ne peut survivre plus de deux semaines sans venir faire ses courses chez lui. Cageots de fruits et légumes à l'extérieur, produits directement importés du Liban, le commerce, ouvert il y a deux ans, a ses habitués. Mais qu'ils s'avisent de parler politique au propriétaire, et Tarek leur répondra farine de pois chiches ou variétés d'olives, selon l'humeur... Pour ce chiite de Baalbeck, le souvenir du mois de juillet, au cours duquel le Hezbollah a affronté l'armée israélienne, est encore trop vif.

Rêve en plusieurs rounds [27]

Quand ce Libanais de 26 ans arrive à Strasbourg en 2004, il ne connaît personne et parle très mal le français. Ce qui ne l'empêche pas de s'inscrire à des cours de boxe. Le jeune homme

---

[24] article de Valérie-Anne Maitre, CUEJ, *News d'Ill*
[25] portrait par Silke Koltrowitz, le 15/01/2007, CUEJ, *News d'Ill*
[26] Le prénom a été changé... Portrait par Cordélia Bonal, CUEJ, *News d'Ill*
[27] portrait par Emilie Brotel, CUEJ, *News d'Ill*

prend une licence amateur et participe à quelques combats. Peu à peu, l'idée d'aller plus loin fait son chemin. La boxe a surtout été pour lui l'occasion de se faire des amis, tout comme les cours de salsa où il s'est inscrit. Avec eux, il a rapidement appris le français, sans suivre aucun cours. Aujourd'hui décidé à rester en France, Ahmed Rifaie a demandé la nationalité française au début de cette année. Pour lui, la démarche est naturelle. Mais Ahmed, qui garde les pieds sur terre, a aussi d'autres projets : il pense à ouvrir son restaurant...

Irfan Saleh, Irak : Damné de Saddam [28]

Posée sur la table du salon, parmi les tasses fumantes de thé iranien, une carte d'identité : Irfan Saleh, né le 19 avril 1966, nationalité française. Dans son appartement de l'avenue de la Forêt Noire, à Strasbourg, Irfan, confortablement installé dans son canapé de cuir rouge, peut enfin sourire. Depuis quatre mois, il est citoyen français. Cette carte plastifiée, c'est le sésame d'une vie paisible. Un luxe pour ce Kurde d'origine irakienne qui a trop longtemps connu les souffrances de la guerre et de l'exil. Irfan est originaire d'Halabjah, ville frontalière avec l'Iran, au nord de l'Irak. Mais en mars 1988, c'est l'apocalypse qui s'abat sur la ville d'Halabjah : l'armée de Saddam Hussein attaque à l'arme chimique. 8000 victimes, sans compter ceux qui mourront peu à peu, de cancers ou d'autres maladies. Irfan, ce jour-là, perd son père et beaucoup de ses amis. Il fuit avec sa mère vers les camps installés en Iran... Tourner la page, sans l'effacer. Irfan a écrit un livre pour raconter sa vie, la guerre, l'errance et la sécurité retrouvée. Reste à trouver un éditeur...

Le sacré coup de main des pentecôtistes [29]

Achot et Narine viennent d'Arménie. Orthodoxes non pratiquants, ils se sont convertis au pentecôtisme en France après avoir reçu l'aide de l'Eglise pentecôtiste internationale de Strasbourg (EPIS). Achot est arrivé en France en 2003, et affirme : " J'ai dormi dans la rue pendant un an et demi, aucune association ne m'a vraiment aidé. Ici, quand je suis entré, des gens sont venus me demander si j'avais besoin de quelque chose. " Le mouvement protestant évangélique est connu pour son prosélytisme. Ses membres espèrent trouver dans les immigrés, de plus en plus nombreux à bénéficier de leur aide, de nouveaux fidèles...

L'épopée d'une rescapée [30]

Elle s'amuse à se définir comme un pur produit géographique de l'ex-URSS. Tatiana est née au Kazaksthan d'une mère ingénieur, d'origine estonienne, et d'un père ouvrier, Ukrainien. Du fait du climat, ses trois premières années sont marquées par des pneumonies chroniques. Les parents de Tatiana partent alors pour Léningrad. Les diplômes jaunis et autres médailles ornées de la figure de Lénine attestent de son agilité de l'époque. Enfant, la jeune Russe remportait tous les concours de tir et de ski de fond de son école. En dépit de la perte de son bras droit, à l'âge de neuf ans, dans un accident de tramway. C'est à Saint-Pétersbourg que Tatiana passe son diplôme d'ingénieur en économie et obtient un poste de *manager* dans une entreprise d'importation de produits alimentaires, emploi qu'elle occupera durant sept ans. En 2001, elle rencontre Yannick. Une histoire devenue habituelle : un site spécialisé, des heures de discussions par écran interposé, avant le premier coup de téléphone.... Celle qui deviendra bientôt Mme Hornecker va connaître un grave accident de la route qui la rendra invalide à 80 %. Tatiana habite aujourd'hui un appartement de la cité-jardin du Stocfkeld. Depuis sa naturalisation en janvier 2006, aucun organisme ou administration n'a pu lui trouver un emploi. Tatiana assure pourtant fièrement pouvoir accomplir n'importe quelle tâche du quotidien. Balayer, jardiner ou lacer ses chaussures.

[28] portrait par Adelise Foucault, CUEJ, *News d'Ill*
[29] article de Jeanne Cavelier et Julie Chabanas, CUEJ, *News d'Ill*
[30] portrait par Celian Macé, le 15/01/2007, CUEJ, *News d'Ill*

Elle pratique le ping-pong et bat régulièrement les amis de Yannick au billard. Tatiana ne regrette pas sa venue en France et parle d'écrire un livre sur son parcours...

La voix de l'intégration [31]

En Arménie, Noël se fête en janvier, comme dans tous les pays orthodoxes. Alors Naïra Ghazaryan est surprise de voir le marché de Noël installé à Colmar dès la fin novembre. Surprise, mais ravie de partir à la découverte d'un nouvel aspect de la culture française. Naïra vit en France depuis six ans. C'est d'ailleurs l'année de son arrivée en France, en 2000, que, dit-elle, les miracles de sa vie ont commencé. Depuis 2000, elle donne des concerts dans toute la France avec une formation baroque. Pour chanter dans une langue étrangère, elle n'a jamais eu de difficultés. S'exprimer en français dans la vie de tous les jours, c'est une autre histoire. Naïra parle l'arménien, le russe, l'italien et l'anglais mais à son arrivée en France, elle ne connaissait pas le français. C'est grâce à ses élèves, lors des cours de chant qu'elle donnait à Marignane, qu'elle l'a appris. Le soir, elle étudiait dans un livre de grammaire. En Alsace, cette jeune femme de 31 ans se sent bien, l'artiste se dit charmée par la ville de Colmar et son architecture. Naïra rêve de pouvoir travailler à l'opéra ou dans une troupe de la région. Elle a élargi sa gamme, désormais elle s'intéresse également à la musique italienne. Aujourd'hui c'est avec un grand bonheur que Naïra dévore la littérature française. Des romans d'Eric-Emmanuel Schmitt aux livres de Marek Halter, la jeune femme se réjouit de ne perdre aucune subtilité de la langue. Naïra est d'ailleurs ravie d'avoir pu relire les pièces de Molière, en français dans le texte cette fois...

Exclue par Tchernobyl [32]

En France depuis cinq ans et naturalisée depuis août 2006, Nadejda Baloban se sent moins étrangère ici que dans son pays d'origine, la Biélorussie. Mais reste toujours la crainte de la maladie, conséquence de l'explosion de la centrale nucléaire de Tchernobyl, en Ukraine, située près de la frontière avec la Biélorussie. Malade de la thyroïde, Nadejda a quitté la Biélorussie pour la France en décembre 2001, avec ses fils de 14 et 17 ans. Descente du bus au premier arrêt, Strasbourg. Elle ne supportait plus de vivre comme une étrangère dans son propre pays, rejetée parce qu'elle est originaire de la zone contaminée interdite. Depuis le 26 avril 1986, date de l'explosion de la centrale nucléaire de Tchernobyl située à 20 km de son village, elle a peur. Dans l'un de ses poèmes, écrit en français il y a deux ans, la Biélorusse décrit le champignon dans le ciel, la destruction des maisons et la fuite. Ses fils la trouvent triste, comme la plupart des textes qu'elle rédige pour évacuer sa peur...

[31] portrait par Valérie-Anne Maitre, CUEJ, *News d'Ill*
[32] portrait par Jeanne Cavelier, CUEJ, *News d'Ill*

Business classe [33]

Alona enseignait l'anglais à Sébastopol. Fille d'ouvriers soviétiques devenus ukrainiens, la jeune femme affirme alors son goût pour le commerce. Une reconversion facilitée par la nouvelle donne économique du pays. Elle arrive pour la première fois en France lors d'un salon professionnel à Paris. Elle ne parle alors pas un mot de français. La société qui l'emploie, désireuse de développer ses activités en France, l'encourage à apprendre le français. Une occasion unique pour la jeune femme d'acquérir un maximum d'expérience à l'étranger. Son choix se porte alors sur Strasbourg, à la suite d'une rencontre fortuite avec l'une de ses anciennes élèves installée dans la capitale alsacienne. Preuve de son intégration dans son nouveau pays, la jeune femme vient de signer, le 12 décembre, son premier CDI en France. Désormais assistante commerciale, Alona Joly se considère intégrée au microcosme strasbourgeois dans lequel elle compte de nombreux amis, russophones ou alsaciens...

Libres d'entreprendre

Vodka, caviar et pilminis. Yevgeniya et Alexandre Tchen ont lancé un nouveau type de commerce à Strasbourg : l'alimentation *made in Russie*. A Karaganda, leur ville d'origine au Kazakhstan, elle était coiffeuse. Lui occupait un poste d'ingénieur. Depuis son ouverture le 1er juillet 2006, l'épicerie *La Russie*, située dans le quartier de Neudorf, accueille de nombreux clients originaires des pays de l'Est. Arrivé en avion par hasard dans la cité alsacienne en juin 2002, c'est grâce à l'aide de l'association *Casas* (Collectif pour l'accueil des solliciteurs d'asile), qu'ils se sont adaptés peu à peu à la société française. "Ici, les gens sont accueillants, sociables. Cela n'a rien à voir avec le Kazakhstan", remarque Yevgeniya, très élégante dans son long manteau blanc et ses talons aiguille...

Kanechka Sorkhabi et ce que l'on ne dit pas

A Paris, Kanechka, Yama et Gauhar ont fait la liste de leurs amis et de tous ceux que frustre l'information à propos de l'Afghanistan qui se limite à un décompte macabre de victimes. Ils sont chercheurs et ont créé IRFAN Asia. A Genève, Zohra Saïdali et quatre de ses amies, jeunes afghanes, ont créé en 2008 Zeba Watan. Pour le *Now Rouz* (nouvel an iranien), elles ont réuni la communauté afghane de Genève et leurs amis suisses qui voulaient découvrir la culture de leur pays d'origine. Kanechka Sorkhabi est ces jours-ci à Toulouse, sa ville d'adoption. Il est arrivé en France fin 1992. A Toulouse déjà, où il était étudiant avant de *monter à Paris*, il animait des activités socio-culturelles franco-afghanes avec l'association *Pamir*. Diplômé en géopolitique et sécurité internationale, il est retourné régulièrement à Kaboul pour différentes missions qui lui ont permis de sillonner le pays. Autant qu'il peut, il s'implique dans des activités de coopération à travers des organismes publics comme avec des O.N.G. Comment parler de l'Afghanistan aujourd'hui ? La presse internationale montre des images faisant croire au monde que les armées de l'OTAN rencontrent des succès décisifs. Mais sur le terrain, la situation est tout autre et de fait, la préoccupation aujourd'hui n'est plus de savoir pourquoi rester mais comment partir. Il est difficile malheureusement de montrer en images les réalités du pays. Kanechka Sorkhabi rend hommage à un ami français, réalisateur de documentaires, Séverin Blanchet, mort à Kaboul en février 2010, victime collatérale d'un attentat à la bombe. Séverin était "animé de la conviction indéracinable qu'il fallait que les Afghans parviennent à parler d'eux-mêmes au monde, par le cinéma. Son travail acharné au cours de nombreux et longs séjours à Kaboul avait permis de faire émerger de jeunes réalisateurs et des films qui racontent le quotidien des Afghans avec pertinence, originalité et humanité" (Jérôme Clément, Arte). Le regard des Afghans sur eux-mêmes a commencé de voir le jour grâce aux ateliers que Séverin Blanchet avait créé. Kanechka à Paris comme Zohra à Genève veulent dire au monde qui sont vraiment les Afghans.

[33] portrait par Jean-Michel Hennebert, CUEJ, *News d'Ill*

Vu d'ailleurs

Maïmouna Gueye chez les yeux bleus[34]

Née *déracinée* au Sénégal, rejetée par sa famille qui ne la jugeait pas assez obéissante, moins sensible, avoue-t-elle, aux tam-tams qu'à la musique de la langue française, scandalisée par certaines traditions africaines ("Mutiler la femme et la vendre ! "), Maimouna Gueye a grandi avec l'idée d'aller un jour "du côté des yeux bleus d'Alain Delon". Elle avait en effet été subjuguée par le regard de l'acteur, aperçu à la télévision. Arrivée il y a peu en Europe (elle préfère parler du continent que de la France), elle n'a pas rencontré Delon, mais elle est devenue comédienne. Comédienne, et auteure: "J'ai besoin, dit-elle, de faire sortir un texte de moi".

Au Théâtre international de la Langue française de la Villette, ses *Souvenirs de la dame en noir* ont fait salle comble.

La vie rêvée de Rachida Khalil

Née dans les montagnes du Rif au Maroc, installée depuis l'âge de 16 ans avec sa famille à Mantes-la-Jolie (Yvelines), Rachida Khalil a créé au Théâtre Jean Vilar de Suresnes (Hauts de Seine) *La vie rêvée de Fatna* qui raconte les destins croisés de trois femmes d'aujourd'hui. C'est en 1995 que Rachida Khalil s'est lancée dans l'aventure du spectacle en solitaire avec *Sept de vie* à la Main d'or à Paris et *Kholota* à l'Espace Landowski à Boulogne (Hauts de Seine). Elle a aussi animé diverses activités théâtrales de 1997 à 2003 à Mantes-la-Jolie.

Rachida Khalil, avec son apparence fragile mais "batailleuse, émouvante et drôle", est une sorte de "jeune soeur" de Fellag : comme lui, elle aime faire rire de nos petits travers et de sujets les plus graves. *La vie rêvée de Fatna* est un spectacle engagé. Il y est question de la femme en général et pas seulement de la femme orientale. Guy Bedos en a co-signé le texte.

Le soleil voilé de Katia Hacène

Originaire de la Grande Kabylie, Katia Hacène fut journaliste et enseignante dans la capitale algérienne. Membre fondateur du quotidien francophone *Le Soir d'Algérie*, elle réside actuellement dans la ville rose, où de Toulouse elle nous fait part de ses mots et du recueil de poésie, *Soleil voilé*, aux Editions *Le Manuscrit*.

Planète Zanzan

Hadda Guerchouche est devenue une vedette à Rennes, ville bretonne dans laquelle elle vit, depuis la multi-diffusion sur une chaîne de télévision locale d'un documentaire réalisé en 2001 pour France 3, *Planète Zanzan*. On la suivait dans ses activités d'éducatrice sportive, pour rapprocher deux mondes qui s'ignorent encore trop, celui des valides et des "zanzans". Avec comme premier outil son sourire, son entrain, sa joie de vivre. Des armes qu'elle a acquises au fil d'une vie mouvementée, marquée par un rapport difficile avec la tradition familiale : "Dans la

[34] extrait du portrait réalisé par *Médiatropiques*. Le site se penche, par le biais de portraits et d'interviews, sur le quotidien des femmes et des hommes, établis en Suisse (mais également en France et en Belgique). et issus du "monde noir". Les portraits de *Médiatropiques* sont des rencontres avec des célébrités mais aussi des personnalités moins connues que les auteurs du site appellent les *sudartistes*. Voir aussi : quand la banlieue s'exprime, cela donne ceci...

culture maghrébine, le handicap c'est dommage... Je vivais le handicap comme une punition, un châtiment...".[35]

Maylin Pultar pose ses valises

Après de longues années aux Etats-Unis, Maylin Pultar, française d'origine malgache (père franco-allemand, mère malgache), qui est née à Colmar et a grandi dans un petit village du Poitou, ex mannequin Elite, aujourd'hui actrice et chanteuse, pose ses valises à Paris.

Ornela Vorpsi[36] pense en quatre langues

Elle est née à Tirana, vit à Paris et écrit en italien. La tumultueuse femme de lettres albanaise, également photographe et peintre, a un handicap majeur : un physique à tomber par terre. Ornela a toujours vécu sa beauté comme un handicap. Au moins durant ses années albanaises quand le communisme persistait à vouloir rendre tous les gens identiques et que la beauté représentait aux yeux du régime un élément perturbateur, un facteur déstabilisant... Bien qu'elle continue à écrire en italien, Ornela pense en quatre langues. "Pour moi, c'est naturel. Je continue à parler italien avec mon mari, albanais quotidiennement avec ma mère au téléphone et français dans la vie publique. Je crois que la langue de mes romans est la synthèse de plusieurs langues et cultures qui se mélangent. De ce patchwork naît ce que je communique aux autres... "

Aïni Iften conte son enfance

Au début, Aïni Iften a voulu conter son enfance. Elle est née en banlieue parisienne de parents algériens. Sa mère chaque jour la berçait avec des contes traditionnels kabyles qu'elle lui contait dans sa langue maternelle. Alors elle, dans la journée, elle en faisait revivre les personnages. Mais son décor, ce n'était pas les montagnes kabyles, c'était les HLM de l'usine Renault à Meudon-la-Forêt.

Le premier souvenir de José Vieira

Premier souvenir, l'arrivée au bidonville (1963). "*Mon père nous a donné un sac plein de capsules multicolores en plastique et une moto à pédales. C'était merveilleux!* "...

Zahia Teraha transmet sa passion

"Après mes études de Beaux-Arts à Poitiers et à Bourges, j'ai choisi de quitter la région de mon enfance et celle de mes parents pour m'installer à Lyon, il y a maintenant onze ans". Enseignante en arts plastiques, Zahia Teraha transmet sa passion aux enfants...

Najat El Hachmi et le conflit des générations

"Jo tambe soc catalana" (moi aussi, je suis catalane). Najat El Hachmi, 28 ans, a reçu le 31 janvier 2008, le Prix Ramon Llull, la plus prestigieuse distinction littéraire catalane, pour "L'ultim patriarca" (Le dernier patriarche), racontant un conflit de génération entre un père patriarche, un maçon immigré marocain, et sa fille, une adolescente rebelle. Najat El Hachmi est médiatrice culturelle à Granollers (Catalogne espagnole).

---

[35] son portrait sur le site *Yannous*, "le premier hebdomadaire français sur le handicap"
[36] voir sur les sites *Cafébabel* et *Balkans.courriers*

Désirs de France

(novembre 2006)

Elle s'appelle Jeanne d'Arc. C'est son prénom ! Dans la famille, là-bas en RDC (Congo), on s'appelle comme ça de tante en nièce. C'est un peu une tradition. Elle arbore avec fierté un médaillon de Jeanne d'Arc, celle de Domrémy. La maison natale de la Pucelle, elle l'a visitée. Normal ! Elle habite maintenant à quelques kilomètres, à Mirecourt, où son mari est luthier. Enfin, était... Car aujourd'hui, il doit exercer son métier en Allemagne, à Cologne. Jeanne d'Arc et son mari apprennent l'allemand. "*Il faut, sinon on ne peut rien faire*". Mais tous les week-ends ou presque, ils rentrent à Mirecourt.

N. habite à Farébersviller. "*C'est là qu'est toute la famille*". Sauf, son mari, qui travaille à Genève. "*Je viens d'avoir mes papiers en France et le droit de travailler. Mais il n'y a pas de travail à Far. Tous les week-ends, mon mari fait le trajet de la Suisse à la Moselle. Que dois-je faire ? La Suisse ne me donne pas la possibilité de travailler. Et puis, toute la famille est ici en Moselle."*

S. a la pêche. On peut s'en rendre compte dés la première minute où l'on fait sa connaissance. A Dakar, elle a travaillé pour l'Ambassade de France. Mais que faire à Etain (Meuse) ? Pas de travail. Pas de loisirs.

S. connaît tout du droit. Beaucoup de choses la révoltent : les pensions des combattants sénégalais pour la France qui étaient cristallisés depuis cinquante ans, les millions d'emplois fermés aux étrangers. Etain ? Un bourg calme et tranquille. Bien trop calme pour elle qui a plein d'idées et d'énergie.

V. est roumaine. Elle parle roumain, français, italien mais aussi couramment le turc, l'anglais et a des notions de plusieurs langues slaves. C'est sûr : en Roumanie, elle travaillait dans une agence de voyages ! L. est tchétchène. Il parle russe et tout à fait couramment l'arabe. M. est arménienne. A Erevan, elle était professeur de piano. Ici, elle vit dans un foyer d'hébergement d'urgence avec ses trois enfants collégiens et lycéens. Elle rêve de continuer à apprendre la musique aux enfants français. Mais comment ?

K. a un doctorat en droit en Algérie. Il voyage dans le monde entier pour les contrats de l'entreprise de son frère implantée à Nancy. Il va s'installer en France mais il garde des liens de travail quotidiens avec le pays. Le droit français, il connaît mieux que n'importe qui.

Sur quelques 500 personnes rencontrées ces deux derniers mois lors de journées d'accueil de primo-arrivants, j'aurai vu passer tous les talents, toutes les compétences, tous les enthousiasmes mais aussi les premières désillusions de ne pas voir reconnue leur volonté d'agir et de réussir dans ce pays. Les analphabètes ? Je pourrais peut-être les compter sur les doigts d'une main. Généralement, des personnes âgées qui se demandent un peu ce qu'elles font là, pleines d'humour pourtant, parlant avec leurs yeux malicieux, pas vraiment malheureuses, parce que leurs projets sont des projets de grands-mères. Ah si, une jeune fille d'une vingtaine d'années, plutôt jolie, mais enfermée dans un mutisme de soumission, ne lisant et n'écrivant ni en arabe (sa langue maternelle), même pour signer, et ne pouvant quitter un seul instant le regard *protecteur* du frère. Quelques autres, scolarisées elles, se protègent derrière leur voile pour approuver clairement les droits des femmes dés que le mari n'est pas présent.

Et les centaines d'autres, qu'ils ou elles viennent du Kosovo, du Cap Vert, de Madagascar, du Bénin, du Ruanda, du Kazakhstan, d'Afghanistan, de Géorgie, de Turquie (un participant sur

cinq aux journées environ), tous et toutes débordent de projets. La plupart viennent d'arriver. Mais certains sont là depuis dix ans ou même dix-sept ans. R. avait oublié de faire renouveler sa carte de dix ans et il avait ensuite peur de se signaler à la Préfecture ; il est aujourd'hui considéré comme primo-arrivant !. L. a vécu toute sa scolarité ici (12 ans) mais elle était *retournée* adolescente au pays des parents. G. avait été expulsée *par erreur* alors que son mari et tous ses enfants sont restés en Moselle ; juste le temps d'effectuer le recours et de revenir en France, à ses frais. J., sans papiers, a harcelé la Préfecture pendant dix ans, jusqu'à ce que celle-ci profite de la circulaire de juin 2006 pour la régulariser. Ils ou elles sont des dizaines en Lorraine à avoir pu ainsi bénéficier de la circulaire, grâce aux enfants qui sont *premiers de leur classe* et qui vont devenir les futurs dirigeants de ce pays.

En attendant, leurs parents sont encore dans la galère mais tous sont optimistes. Ne viennent-ils pas d'avoir les papiers ? Pour un an. Ne viennent-ils pas de se marier ? D. s'est mariée le 14 juillet et son mari avec humour lui a fait croire que c'était pour elle tous les feux d'artifice. Elle en rit encore ! Tous observent la vie politique française avec beaucoup d'intérêt. Nicolas Sarkozy et Ségolène Royal sont premiers à l'indice de notoriété. "*On les voit tous les jours à la télé* ". La discrimination, ils ne l'ont pas encore rencontrée ou en tout cas, ils n'en ont pas tout à fait conscience. Et sûr qu'aussi vite que possible ("*quatre ans, c'est long !* "), ils vont demander la nationalité française. C'est leur projet. Et vive la France !

Portraits d'immigrés, années 1950-1960

C'était un dimanche matin, une petite promenade aux marchés des Puces à Saint-Ouen (Paris). Je découvre sur un étal à même le sol une caisse pleine de photographies. Elles proviennent toutes des archives de l'ancien studio Claude Despoisse, rue de Broca dans le Ve arrondissement de Paris. Le studio était spécialisé dans la publicité et le reportage. Ce qui m'a intéressé dans ce lot photographique, c'est une série de portraits d'immigrés algériens, africains, asiatiques... réalisés entre les années 50 et 60. Les reproductions, la retouche photographique leur permettaient de se retrouver, grâce à la "magie" du labo avant l'ère numérique, sur une photographie avec la famille ou des proches. J'ai pu acheter une centaine de ces photographies... (Brahim Chenchabi)

Les films de Yamina Benguigui (1997), 3 x 52 min, coproduits par *Bandits* et *Canal +* [37]

La réalisatrice Yamina Benguigui est née à Lille et a passé son enfance dans le nord de la France, où ses parents, Kabyles d'origine algérienne, avaient émigré dans les années 1950. "*Pourquoi étaient-ils partis ? On ne l'a jamais su*, dit-elle aujourd'hui. *C'était un sujet tabou : ils n'en parlaient jamais.* " En 1994, elle réalise Femmes d'Islam, une trilogie sur les femmes musulmanes de plusieurs pays du monde. En interrogeant des Maghrébines qui vivent à Marseille, elle découvre que *ces mères* ne connaissent rien de ce que leurs maris ont vécu à leur arrivée en France. Et qu'elles n'ont elles-mêmes jamais rien raconté à leurs enfants. "*C'était mon histoire*", dit la cinéaste. Elle décide donc de remonter le temps et de partir à la recherche d'une histoire occultée : celle de l'immigration et de l'intégration maghrébines. Son film se compose de trois parties : les pères, les mères, les enfants. "Une structure qui respecte nos codes culturels, dit-elle. Les hommes n'ont jamais raconté à leurs femmes ni à leurs enfants les souffrances qu'ils ont vécues. " En réunissant trois séries de témoignages qui pourtant ne se recoupent jamais, la réalisatrice fait

[37] Benguigui Yamina, *Mémoires d'immigrés. L'héritage maghrébin*, Albin Michel, 1997. Cet ouvrage est la reprise in extenso des entretiens accordés par les immigrés et leurs enfants à la réalisatrice du film. Stora Benjamin, *Ils venaient d'Algérie. L'immigration algérienne en France, 1912-1992*, Fayard, 1992. Bentchicou Nadia (sous la dir. de), *Les Femmes de l'immigration au quotidien*, L'Harmattan, 1997.

œuvre de réconciliation. Son documentaire est le résultat d'une enquête de trois ans et d'un tournage de six mois. Le montage, qui a duré neuf mois, alterne images d'archives (empruntées au CNDP, à Pathé, à l'INA) et images personnelles et contemporaines. C'est cet aller-retour constant entre passé et présent qui permet au spectateur de retracer l'itinéraire oublié des acteurs de l'immigration.

Les Pères

Ils sont arrivés dans les années cinquante, sans famille, sans épouse. Regroupés par communautés villageoises, ils travaillent sans relâche en chantier, en usine. Faute de structures d'accueil, ils ont vécu dans des baraquements. Ce sont des hommes seuls, dociles, mobiles et rentables.

Les Mères

Venues souvent à la faveur du regroupement familial, elles ont plié leur voile, appris (quoiqu'analphabètes) à se déplacer en repérant les panneaux d'indication selon leurs couleurs. Elles sont devenues des individus à part entière. Rien ne les avait préparées à cette nouvelle vie, à la découverte de l'émancipation, et personne ne songeait à les rassurer.

Les Enfants

Nés en France ou venus en bas âge dans le cadre du regroupement familial, les enfants d'immigrés maghrébins vont subir de plein fouet, tout comme leurs parents, les contradictions de la politique qui leur est appliquée.

Des enfants comme les nôtres

(septembre 2006)

Rentrée des classes

Ela (9 ans) et Mona (11 ans) de l'école de la Veuë à Saint-Etienne ont vu leur caravane écrasée par un bulldozer fin juillet. Depuis lors, leur famille (des Roms originaires de Roumanie) squatte en attendant un vrai logement. Mais leur père doit être expulsé ces jours-ci. La police met la pression sur l'école pour expulser toute la famille.

Valera (17 ans) ne sait plus quoi penser de la bourse nationale du mérite qu'on lui avait accordée.

Dominique (13 ans), Diana (8 ans), qui n'a été scolarisée qu'en France, et Valera, viennent d'être arrêtés (menottés) avec leurs parents malgaches. La famille, qui vit à Amiens, remplit pourtant tous les critères de la circulaire du 13 juin.

Youssouf venait de quitter son lycée (Saint-Pierre de Lébisey) à Caen, mardi 12 septembre. Il a été arrêté alors qu'il attendait le tram avec ses amis. Majeur, et malgré le parrainage de la Vice-Présidente de la Région Basse-Normandie, il attend son expulsion imminente.

Chances, malchances

On le voit. Selon les Préfectures, même des familles qui remplissaient tous les critères de régularisation, se trouvent aujourd'hui expulsées ou sous la menace d'une expulsion. Quant aux personnes qui ont la malchance de ne pas répondre à l'un ou l'autre des critères, leur demande de régularisation a été, dans presque tous les cas, refusée.

Ce sont les enfants scolarisés ayant atteint 18 ans et qui ont eu la malchance d'arriver en France après l'âge de 13 ans. Plusieurs expulsions ont eu lieu dés cet été, dont plusieurs ont été médiatisées. Ce sont les jeunes étrangers âgés de 18 ans, qui ont été confiés aux services de l'aide sociale à l'enfance après l'âge de 15 ans. Trop tard ! Trop âgés ! Entre 16 et 18 ans, ils sont pourtant la majorité de ceux que l'on appelle les *mineurs étrangers isolés*. Ce sont les jeunes devenus majeurs, arrivés durant leur minorité avec leurs parents demandeurs d'asile mais dont la demande d'asile a été refusée. Ceux-ci ont à subir doublement les parcours de vie de leurs parents. Ce sont aussi ceux que les parents n'ont pas pu ou pas su faire à temps les démarches nécessaires auprès de l'administration française, ou ceux envers qui l'administration a appliqué aveuglément des lois comme un absolu.

Ils sont ainsi encore des milliers d'enfants dans toute la France, retournés en classe à la rentrée, et confrontés à des situations dont ils ne sont en rien responsables, alors même que,

comme l'attestent tous les témoignages, leur vie et leurs rêves sont dans notre pays. Regards sur quelques situations, rencontrées au cours de l'été 2006, où des enfants se sont trouvés pris dans une tourmente qu'ils sont souvent très loin de pouvoir comprendre. Dans certains cas seulement, l'histoire aura peut-être bien fini, au terme de cette période de régularisation ("au cas par cas").

Permis de rester

Au printemps 2003, Elmira, Ruslan et leur petite fille Kamila quittent le Daghestan pour des raisons politiques. Arrivés à Marseille contre 3000 euros, le couple et l'enfant âgé de deux ans sont envoyés au bout de quelques mois au centre d'accueil des demandeurs d'asile de Volgelsheim. La famille s'agrandit avec la naissance de deux autres enfants, Shamil et Adilgerei. Les parents n'ont pas le droit de travailler et leurs multiples démarches pour obtenir l'asile politique sont toutes déboutées. Il ne leur restait qu'un mince espoir qui s'est transformé en réalité le 31 juillet, quand un courrier de la Préfecture leur annonce qu'ils remplissent les conditions fixées dans la circulaire du ministre de l'intérieur et bénéficient donc d'un permis de séjour temporaire. Ruslan, autrefois professeur de sport, et son épouse, comptable, attendent désormais d'obtenir des permis de travail.[38]

Expulsé

Abdellah, jeune habitant du 20e, était arrivé légalement en France en 2002 à l'âge de 14 ans pour rejoindre son père originaire du Maroc qui réside en France depuis 1964 avec une carte de séjour et a travaillé en France pendant 42 ans. Il a été expulsé le 7 juillet 2006.[39]

Un ballet d'enfants

Dans cette école parisienne, début juillet, c'est un ballet incessant d'enfants qui vont et viennent dans un local associatif, en plein quartier de Belleville, à Paris. Leurs parents sont venus s'informer sur la circulaire de *Monsieur Sarkozy* après avoir vu l'affichette placardée sur les murs des écoles du quartier. Une douzaine de cas ont été recensés, dans ce seul établissement, la maternelle Piver.[40]

Lili et ses études

Née en Azerbaïdjan d'un père paysan azéri et d'une mère arménienne, Lili, 15 ans, a eu la douleur de perdre son papa "tué, parce qu'il vivait avec une Arménienne", explique-t-elle. Après ce meurtre, elle se réfugie avec sa mère à Petigorsk en Russie. Mais un jugement du Tribunal prononce l'expulsion de Lili et de sa maman. "Nous sommes venus en France car c'est un pays des libertés, un pays humanitaire. Et puis, je suis bien ici maintenant pour les études", ajoute-t-elle. A Nancy, un oncle est déjà installé. Lui-même a subi des menaces dans son pays car il avait épousé une Arménienne. Lili est donc arrivée en août 2004 et, après les démarches administratives habituelles, a été accueillie au mois de novembre suivant au collège Alfred-Mézières de Nancy dans une classe pour primo arrivants. Elle a appris rapidement le français et a pu être intégrée progressivement au cursus scolaire normal Dans l'année scolaire 2005/2006, la jeune fille était première de sa classe de 3e. Elle s'est fait des copines au collège et ses professeurs ne tarissent pas d'éloge sur cette élève attentive et douée. Elle aime les mathématiques et veut s'orienter vers les métiers de la comptabilité ou vers la traduction. Lili parle cinq langues : le russe, l'arménien, l'anglais, l'espagnol et le français, auxquelles s'ajoutent des connaissances en ukrainien. Elle veut poursuivre ses études au lycée l'année prochaine en seconde générale. Mais la demande d'asile

[38] Source : *France 3 Alsace* - 7 août 2006

[39] Source *:* RESF

[40] Source : *le Monde*, Catherine Rollot, 2 juillet 2006

déposée par la maman de Lili a été rejetée car insuffisamment étayée par des témoignages établissant la réalité des menaces ou du danger à retourner dans le pays d'origine. La Préfecture a notifié à la famille une *invitation à quitter le territoire*. A la suite d'une forte mobilisation associative et citoyenne, cette décision préfectorale a été finalement annulée fin juin 2006. Lili sera normalement là pour la rentrée des classes en septembre dans son lycée.[41]

Histoires de sans papiers

Les histoires qui suivent se passent à Paris en juillet 2006. La Fédération des conseils de parents d'élèves apporte son soutien à ces familles ainsi qu'à plusieurs centaines d'autres.

Premiers pas

Le père d'Alfred est arménien. Sa mère est kazakhe. Alfred, lui, ne connaît que la France. Ses camarades, qu'il fréquente depuis son arrivée en septembre 2001 à l'école maternelle, l'attendent au CE2 à la rentrée de septembre à l'école Marsoulan (Paris 12e). Un petit frère, Alain, est né en France en 2005. Il fait ses premiers pas sur le sol de son pays d'origine, la France. Mais voilà, leurs parents attendent en vain un titre de séjour.

Confiance

Eucharistie avait 2 ans en 2001, Confiante avait 7 ans. Céline, leur mère, a fui les violences de Kinshasa avec les enfants. Depuis 5 ans, les deux petites filles sont scolarisées à l'école Marsoulan. Elles ne comprennent que le français. Depuis 5 ans, Céline attend un titre de séjour. Confiante a confiance. Eucharistie partage avec sa sœur et sa mère une même espérance.

Devant l'école

Vassilissa devrait rentrer au CE 2 de l'Ecole Saint-Maur (Paris 11e) en septembre, après 3 années à l'école maternelle Roquette. Sa petite sœur Avrora, née il y a un an, devrait l'accompagner dans sa poussette avec leur maman Svetlana. Leurs parents, de nationalité russe, sont parfaitement bilingues franco-russes. Le père, à son arrivée, avait un titre de séjour et une autorisation de travail temporaire. Mais voilà, leur demande de prolongation du titre de séjour a été refusée. Ils craignent l'expulsion.

Asile

Fuyant Haïti, Nerlande et Samuel ont cherché asile en France. C'est là qu'ils se sont rencontrés. Leur fils, Isaac, né en France en 2003, sera scolarisé à l'école Belzunce dans le 10e arrondissement de Paris, si tout va bien. Ils parlent français. Ils sont intégrés dans leur quartier. Ils y croient.

La petite famille

Christine, 3 ans, et Michel, 2 ans, se préparent eux aussi à rentrer à l'école Belzunce. Mais voilà ! Leurs parents, de nationalité chinoise, arrivés en France en 1999 pour le père et 2001 pour

---

[41] Source : *Est républicain*, François Moulin

la mère, malgré leurs nombreuses démarches à la Préfecture depuis lors, n'ont pas obtenu satisfaction à leurs demandes d'asile territorial. Où seront-ils en septembre ?

Le bac

Xiao Qiu s'apprête à entrer en terminale et à préparer son Bac S. Elle est chinoise. Elle vit à Paris depuis plusieurs années chez son oncle. Son titre de séjour provisoire a expiré le 1er août. Le lycée Colbert (élèves, parents, professeurs, agents et personnel administratif) est uni pour soutenir Xiao Qiu.

Un bon métier

Monika est arrivée de Pologne en 1998. Elle veut travailler légalement dans la restauration, sa spécialité pour laquelle elle possède un diplôme polonais. L'offre est importante mais Monika est sans papiers. Sa fille Pauline est née en France en 2001. Elle est scolarisée à l'école maternelle de la Cité Voltaire, dans le 11e.

*Le chemin des écolier***s**

Yun Hai est arrivé à Paris lui aussi en 1998. Il y a rencontré Xia Li entrée en France une année auparavant. Ils se sont mariés en 2000 et ne se sont jamais retournés en Chine. Leurs enfants ne connaissent que la France. Laurence, 4 ans et demi, est à l'école maternelle Cité Voltaire. Son petit frère Luc, âgé d'un an et demi, pourra-t-il suivre le même chemin des écoliers ?

Au pays de Voltaire

Elizabeth est arrivée d'Equateur en 2001 avec ses trois fils, Kerwin en CE 2 à l'école élémentaire Cité Voltaire, Danilo en 2de au Lycée Diderot. Retrouveront-ils leurs camarades de classe à la rentrée ?

Partage

Juan Antonio, 11 ans, est arrivé à Paris en 2004 pour rejoindre sa mère Dalcy qui y réside depuis 2002. Il a fallu 2 ans à Dalcy pour préparer la venue de son fils et réunir l'argent du voyage. Pendant ce temps, Juan Antonio vivait avec sa grand-mère en Bolivie. Aujourd'hui, Juan Antonio parle français, l'écrit, joue au foot avec ses camarades du groupe scolaire Pyrénées où il est scolarisé. Pourra-t-il rentrer en 6e au Collège Doisneau à la rentrée ? Dalcy et Juan Antonio pourront-ils en septembre continuer à danser avec l'association de danse bolivienne qui s'attache à faire partager les traditions avec les Français ? Pourront-ils continuer à s'impliquer dans la vie du quartier et de leur paroisse ? Juan Antonio ne savait pas que sa mère était en situation irrégulière - celle-ci ne voulait pas l'inquiéter. Maintenant il sait.

Koni au judo

Koni, 8 ans, aime le judo qu'il pratique dans un club de la rue des Pyrénées (Paris 20e), le Coopyr. Avec ses copains, ils ont remporté cette année plusieurs compétitions. A l'école voisine, Koni est au cours élémentaire. Sa sœur, Zamblé, est à l'école maternelle. Leur mère, Kadiatou, les élève seule. Elle est arrivée à Paris avec les enfants en 2002. Sa demande de titre de séjour lui a été refusée. Elle a été *invitée* à quitter le territoire. Koni ne comprend pas qu'à la rentrée, il pourrait être séparé de ses camarades.

Le délégué

Dorin, 9 ans, est délégué de sa classe à l'Ecole des Récollets (Paris 10e). Comme sa sœur Inga, il est bon élève, assidu à l'école. Lorsqu'ils sont venus il y a six ans pour rejoindre leur père, ils ne pensaient pas être sous la menace d'une expulsion en 2006.

Des papiers pour la rentrée

Jairo et Maria-Lida sont colombiens. Ils vivent en France depuis six ans. Leur frère Anthony est né en France. Leurs parents parlent bien français. Ils sont bien adaptés à l'école. Tous sont intégrés dans le quartier et la vie de l'école. La famille, entrée légalement en 2000, se trouve maintenant *sans papiers*.

Ménilmontant

Le père de Sékou et Diomo est en France depuis 1989. Sa compagne l'a rejoint en 2002. Elle apprend le français à la maison de quartier. Les enfants sont nés en France en 2003 et 2005. Sékou devrait rentrer à l'école maternelle de Ménilmontant en septembre mais il manque encore le précieux titre de séjour.

Shérille veut son papa

Shérille, née en France et scolarisée à l'école maternelle Georges Thill (19e), son petit frère et sa mère, résidant légalement en France, pourraient être séparés de leur père et mari, irrégulier en France, après avoir été abusé par un avocat qui n'a effectué aucune des démarches pour lesquelles il avait été sollicité. Shérillle ne comprend pas !

Fatoumata fait l'interprète

A l'école du 7e art, l'institutrice ne peut pas le croire. Le petit Cheik Omar, si gentil, si ouvert à toutes les découvertes de son jeune âge (4 ans), ne sera peut-être pas là à la rentrée, pas plus que sa mère Aminata, que son père, dont la demande d'asile a été *déboutée* (un mot qu'elle vient

d'apprendre), et que sa grande sœur Fatoumata, 9 ans. Souvent Fatoumata, dans son école, faisait *l'interprète* pour des enfants qui parlent le français moins bien qu'elle.

Là-bas, c'est la guerre

Anne-Tharine est scolarisée depuis trois ans à l'école maternelle Bouvines (Paris 11e). Son petit frère Andrew est né en France il y a deux ans et demi. Sa famille sri-lankaise risque à tout moment l'expulsion vers le pays d'origine en proie à la guerre civile.

Ancien combattant

Aymane était en juin au CM2 à l'école Montempoivre (Paris 12e). Entrera-t-il comme prévu en 6e au collège de son quartier en septembre ? Il est arrivé en France en 2001 avec sa sœur Lamia qui vient de passer son BEP au Lycée Jean Lurçat (13e). Leur père, Ali, a combattu aux côtés de l'armée française pendant la guerre d'Algérie et possède une carte d'ancien combattant. Une fille aînée d'Ali vit en France. Elle est elle-même mère d'une fille de nationalité française. Son frère (l'oncle des enfants) et les cousins vivent aussi en France. Il est où leur pays ?

Photo de famille

La maman de Steven, né à Paris, et de Mauricette, scolarisée depuis 1999 à Bouvines (Paris 11e) a depuis longtemps un titre de séjour valide mais le regroupement familial lui a été refusé. A tout moment, son mari, le père des enfants, risque l'expulsion.

Photo de classe

Karina, 11 ans, et Steven, 7 ans, sont à l'école Alexandre Dumas (Paris 11e). Leurs parents sont arrivés en France depuis l'Equateur en 2003. A Paris vivent leurs cousins, leurs amis. Retrouveront-ils leurs camarades à la rentrée ?

Valentina et les autres...

Valentina a 6 ans. Elle est arrivée en France à l'âge d'un an avec sa mère Leydi qui rejoignait sa sœur déjà installée à Paris. L'école Lasalle (Paris 19e) où Valentina est inscrite accueillera-t-elle la petite Colombienne à la rentrée ?

Pour tout dire

(par Andrada Noa, septembre 2015)

La vidéo est courte, en direct, sans montage: la BBC montre un train de migrants débarquant à Munich sous les applaudissements de la foule. *Welcome in Germany*. On offre à un petit garçon une peluche, à une petite fille, des bonbons. Mes yeux se mouillent. J'aurais pu être un de ces enfants, il y a vingt-cinq ans. Et d'un coup me saisit la tendresse de prendre sur mes genoux la petite fille que j'étais, ou d'étreindre mes parents, de les remercier pour leur courage.

En 1990, mes parents ont quitté la Roumanie, mon frère et moi les avons retrouvés un an plus tard. Pas de Méditerranée à traverser, seulement l'Europe et sa succession de frontières. Mais peut-être au ventre la même peur de mourir et, dans le coeur, le seul désir de vivre.

Mon père avait essayé à plusieurs reprises de quitter la Roumanie de Ceausescu. Il n'a pas cessé de craindre pour sa vie, même après la chute du dictateur en décembre 1989: pendant que les scènes de liesse se répandent à la télévision, c'est l'heure des ménages, des nettoyages, des achats au silence des témoins dérangeants, des dernières petites vengeances contre les concurrents ou les résistants discrets. Mon père était ingénieur, il travaillait dans l'industrie, en recherche appliquée, ses travaux étaient surveillés. Nous faisions partie de la petite bourgeoisie communiste, il ne faut pas croire, ça existe aussi. Nous avions un appartement, un beau canapé, une Trabant, parfois de la viande ou une bouteille de whisky occidental. Pour le reste, nous étions logés à la même enseigne: les coupures d'électricité, les hivers non chauffés, les professeurs et élèves qui faisaient classe en doudoune, les pénuries alimentaires. Ce fut peut-être moins la soif de liberté que le froid, la faim, la peur des prisons politiques ou des éliminations discrètes, qui renversèrent la dictature.

"De chercheur, je suis devenu clochard"

Je n'ai pas vécu l'enfer comme ces enfants syriens. A part quelques coups de feu, je n'ai jamais entendu le bruit d'une bombe. J'ai grandi avec mon frère chez ma grand-mère, à la campagne où, malgré les rationnements, elle arrivait à mettre de côté quelques produits de sa ferme: un peu de beurre, du lait, des oeufs, des pommes de terre du jardin. Je n'ai pas eu peur, je n'ai pas eu faim. Et quand il faisait froid on allumait un feu. Mon père nous a laissés là, en sécurité, il est parti en éclaireur, souvent seul, parfois aidé. Comme les Syriens qui arrivent en gare de Munich, il est passé par ce quai avec un sac pour tout bagage, pour tout souvenir, abandonnant maison, livres, commerce...

Puis, continuant son voyage, arrivé en France, sa première nuit à Strasbourg s'est interminablement écoulée sur un banc, parmi les clochards: "Imagine ce que je pouvais ressentir,

de chercheur dont les travaux étaient suivis par Ceausescu, je suis devenu clochard à l'autre bout d'une ligne de chemin de fer.

"Puis ma mère l'a rejoint, aidée par un réseau de connaissances en Allemagne. Ils ont vécu au camping, sous une tente, ils ont arpenté les labyrinthes administratifs, flirté avec l'illégalité, les nuits qu'angoisse et humidité harcèlent.

"Mes parents m'ont envoyé... une boite de feutres ! "

L'hiver arrivait, c'est là que Thérèse, son mari et leurs enfants les ont hébergés. Thérèse, cette bonne étoile, engagée et généreuse. Elle a aidé mes parents à constituer leurs dossiers, à apprendre le français, à obtenir des équivalences de leurs diplômes - ils étaient tous les deux ingénieurs - et à compléter leur formation. Et mon père donnait des cours de maths et de physique-chimie à la plus jeune de la famille. Pendant ce temps, en Roumanie, mon frère et moi recevions parfois des cadeaux venus du bout du monde. J'ai toujours aimé dessiner. Alors mes parents m'ont envoyé... une boîte de feutres ! Un enthousiasme enfantin me brûle encore les poumons rien que d'y penser. Mais comme on économisait tout, ma grand-mère a décidé qu'il ne fallait pas que je les abîme et les a mis au clou en hauteur dans la pièce où l'on vivait (c'était à la fois un salon, salle à manger, là où il y avait le poêle, où l'on recevait, et où mes grands-parents dormaient). Ils ont fini par sécher.

L'électricité venait selon son bon vouloir. L'eau courante était une promesse sans cesse reportée. Avec les cousins, nous allions chercher de l'eau à la fontaine du village. A l'aube et le soir venu, nous aidions mon grand-père à porter le lait de nos vaches - que nous apprenions aussi à traire - à la laiterie. En journée, après l'école, nous mangions des prunes, des pommes et des mirabelles à même les arbres ou nous allions nous baigner dans la rivière proche. En hiver, lorsque le froid nous dévorait les joues au dehors, nous rentrions près du poêle où ma grand-mère veillait sur l'un ou l'autre pourceau ou agneau, pendant que chauffait une conserve faite maison pendant l'été ou une grande casserole d'eau pour donner un bain au plus petit des cousins.

"La bagnole la plus épatante qu'il nous fut donné de voir"

Et puis un an plus tard, maman et Thérèse sont arrivées. Elles sont venues nous chercher. Il paraît que j'ai dit à ma mère: "Ah, tiens, c'est toi ? Ca va ?" Nous avons rêvé, mon frère et moi, de belles voitures, de maisons somptueuses... A la hauteur de ce que nous pouvions imaginer. Si bien que nous tombâmes en admiration devant la Peugeot 205 de Thérèse: la bagnole la plus classe, la plus moderne et la plus épatante qu'il nous fut donné de voir ! Sur la route, tous entassés dans cette 205 de luxe, je me demandais comment on pouvait rouler si longtemps sans arriver au bout du monde. J'interrogeais: "Maman, est-ce que la distance jusqu'en France, c'est aussi loin que jusqu'à la lune ?" Ca n'avançait pas bien vite sur les routes roumaines et hongroises, déglinguées, criblées de nids de poules, encombrées de Dacia, de charrettes, coupées par des troupeaux de vaches ou de moutons. Les frontières étaient sévères: après des heures d'attente, des files de

plusieurs kilomètres, les douaniers inspectaient tout, jusqu'au châssis, espérant trouver de quoi se faire un pourboire.

"En route pour le paradis, où la faim et la peur n'existent pas"

J'ai rencontré l'Occident et l'abondance à notre arrivée en Autriche, dans une station essence sur l'autoroute: mon frère et moi sommes restés hébétés devant les portes automatiques du magasin. Elles s'ouvraient et se fermaient toutes seules. Outre le fait que je ne comprenais pas à quoi cette coquetterie pouvait servir, j'avais l'impression d'être dans un monde du futur. Et je n'avais jamais vu autant d'opulence que dans la boutique de cette station essence: se déployaient là, sur les étals, plus de bonbons, de gâteaux, de jouets, de boissons que je n'en avais comptés pendant toute ma vie. Des couleurs dont, habituée aux bâtiments soviétiques passés à la grisaille des années, je n'avais soupçonné la vivace existence. Je n'avais jamais vu non plus de carreaux aussi luisants, de gens aussi bien habillés, de voitures aussi rutilantes. J'étais scotchée. Je comprenais que nous étions en route pour le paradis, un monde beau, où la faim et le peur n'existent pas.

"A l'école, nos camarades nous ont accueillis avec des jeux"

Quand nous sommes arrivés à Strasbourg, mes parents avaient trouvé du travail, un appartement de trois pièces, puis une place pour nous dans l'enseignement privé catholique, sur les conseils de Thérèse et avec l'aide de Jean-Claude, inspecteur des écoles qui a, par la suite, accueilli d'autres réfugiés. Nous avons été bienvenus: nos petits camarades, voyant que nous ne parlions pas encore la même langue, nous ont accueillis avec des jeux qui ne nécessitaient pas de causer. Nous avons appris vite. Bon, un jour, la maîtresse nous a demandé de dessiner un squelette et j'ai dessiné un papillon. J'ai eu honte. En deux mois, nous parlions français, avec quelques mélanges assez drôles. Pour consolider cette nouvelle langue, mon frère et moi avons été envoyer passer des vacances dans le Sud-Ouest chez Jeanine, la soeur de Thérèse. Quel accueil, encore ! Elle a donné sans compter, cuisiné, shampouiné, expliqué, dicté, corrigé, promené, couché. Et je me demandais si je pouvais considérer Jeanine et Thérèse comme des grands-mères sans trahir celles qui étaient restées en Roumanie.

"Un seul mot d'ordre: étudier. 16/20 n'était pas une bonne note"

Mes parents se sont ruinés, nous nous sommes tous privés, pour pouvoir vivre au centre ville - car ils voulaient que nous ayons accès à tout, que nous nous sentions être au coeur de la cité, dans le sens antique du terme - et avoir une éducation solide. Nous faisions des courses au Lidl et mon père me coupait les cheveux lui-même pour économiser le coiffeur - chapitre pénible de mon enfance. Un seul mot d'ordre: étudier. 16/20 n'était pas une bonne note. Puis, avec l'argent qu'il restait, nous allions marcher et nager, visiter les châteaux de la Loire et apprenions les fromages français: à les nommer et à les apprécier (ce qui se révéla être une véritable épreuve de volonté, car ce n'est pas acquis d'avance, le goût pour le moisi et le rance). Il fallait apprendre à les aimer parce que c'était notre nouveau pays. Aujourd'hui, je ne les aime pas, je les adore.

"Suis-je une mauvaise Française si je ne suis pas blasée ? "

J'ai eu très peu de jouets et ce fut bien assez. Quand je vois les enfants lassés par leurs caisses de jeux devenir des adultes tristes qui accumulent sans conviction, mais n'ont rien à partager, je donne raison à Easterlin et son désolant paradoxe: on s'habitue à l'abondance, on s'habitue à tout, même au bonheur. Je n'ai jamais réussi à m'y habituer à ce bonheur inouï, à ma joie d'être au monde, en bonne santé, libre de penser, d'aimer, de voyager... Suis-je une mauvaise Française si je ne suis pas blasée? Cette petite fille est bien arrivée au paradis, et elle y est toujours. Changez de lunettes, vous y êtes aussi.

Mon pays, c'est la France, cette France qui m'a ouvert ses bras et ses bibliothèques - je payais 1,50 euros par an à la BNU - comme en me disant "viens, prends la lumière et partage-la à ton tour !". J'ai appris avec enthousiasme, j'adore les doubles consonnes dans cette langue sublime qui est devenue mienne, je jubile quand je récite Baudelaire dans les rues de Paris sur mon scooter - "SavaM-Ment consteL-Lé de rimes de cristal" - je parle de Gary ou de Nietzsche sur les terrasses bobo-intello du XVIIIe arrondissement de Paris, et j'ai écrit ce texte après avoir déjeuné d'un rôti saignant de charolaise, en sirotant un Montagne-Saint-Emilion 1996.

"C'est en parquant ces réfugiés que nous semons les problèmes qui font peur à nos lendemains. "

Aurais-je été cette même Française si on m'avait parquée dans une boîte à réfugiés ? Que serions-nous devenus, sans ces fées penchées sur notre destin ? Je n'ai pas oublié la tendresse de Thérèse, de Jean, de leurs enfants, de Jeanine, de Ginette et son drolatique chien Nougat, ni la bienveillance de Bernadette, maîtresse d'école, ni les repas érudits avec le meilleur ami de mon père, Alphonse, et son épouse Mimi, ni comment Jean-Claude et Marinette nous ont culturellement ouverts au monde, je ne me suis séparée qu'une fois adulte de la poupée que Michèle et Thierry m'ont offerte pour un Noël. Je leur dois d'être une adulte instruite et émancipée.

Offrir un jouet, un sourire, un repas, un toit, c'est peut-être la meilleure façon d'intégrer, d'insérer, de faire corps commun, d'acquérir à jamais une cause commune, peut-être nommée France ou Liberté, ces gens qui ne demandent que le droit de vivre. Ce n'est pas en les accueillant, mais c'est en les parquant, en nourrissant leur ressentiment, en leur signifiant que leur vie vaut moins que la nôtre, que nous semons les problèmes qui font peur à nos lendemains. Leur tendre une main, c'est démultiplier nos forces.

Mon énergie intarissable vous est rendue. Allez dire à mes amis (que j'écoute sans jugement ni réserve et qui ont toute licence pour me réveiller au milieu de la nuit en cas de besoin), aux associations dans lesquelles j'ai oeuvré, aux commerçants de ma rue, à mon centre d'impôts, à mes auditeurs de documentaires, à mes lecteurs, aux collègues que je remplace volontiers au pied levé... que je suis un poids pour eux.[42]

Selon l'INSEE, un quart des 166 280 immigrés âgés de plus de 20 ans et arrivés en France en 2012 déclarent vivre en couple avec enfant et 2 % sont parents d'une famille monoparentale. Il y a autant de projets d'immigration et de conditions de vie en France que de personnes. Aucune comparaison entre la situation d'une famille en "danger de mort" dans son pays et celle de ceux qui viennent ici pour faire des études et qui se marient avec une ou un Français. Quand on vient d'un pays en guerre ou pauvre, l'école est source de tous les espoirs. L'école française est perçue comme la promesse d'un bel avenir pour ses enfants, une quête fondamentale pour les parents. Cependant, même après plusieurs années, certains parents ne maîtrisent pas la langue française. Ils sont alors isolés, en difficultés pour accompagner les enfants dans leur scolarité. Quelle que soit leur motivation initiale, les parents ne découvrent que peu à peu l'investissement demandé par l'école française pour le suivi et la scolarité de leurs enfants.

[42] Témoignage d'Andrada Noa, paru le 7 septembre 2015, dans *Le Parisien*, où elle est journaliste.

L'**Union Nationale des Associations Familiales**, qui représente l'ensemble des familles, y compris les familles étrangères, a réalisé une étude [43], rendue publique en septembre 2015, pour mieux comprendre les réalités vécues par les parents immigrés primo-arrivants, évaluer les causes de leurs éventuelles difficultés d'intégration avec un éclairage sur leur rapport à l'école. L'étude qualitative réalisée par l'UNAF a permis de définir quatre types de situations rencontrées: le confort, l'ascension, l'usure, le combat. Ce sont autant de profils différents de familles étrangères. Retrouvons leurs mots reçus lors d'entretiens réalisés par l'UNAF.

Le confort

- "Je parle couramment le français, ma mère est des Antilles françaises, mon père est américain. Après son divorce, ma mère est venue s'installer en France. Il y a cinq ans, j'ai décidé de la rejoindre." Femme, Etats-Unis.

- "J'ai quitté le Cameroun il y a sept ans. Je cherchais une vie meilleure. J'avais des amis en France, je suis venu et j'ai rencontré ma compagne. J'ai emménagé avec elle." Homme, Cameroun.

- "Dans le 91, j'ai envoyé plein de lettres pour m'inscrire à des cours de français, mais on ne m'a pas prise. Il paraît qu'ils donnent la priorité aux chômeurs... Je parle bien, mais j'aurais besoin de cours de phonétique. Au début, je parlais anglais, mais personne ne parle anglais à la Préfecture... Ce qui est essentiel, c'est de maîtriser la langue du pays où on habite... Ce n'est pas du tout facile d'apprendre le français. J'ai pris des cours très chers, je payais de ma poche. Le niveau n'était pas très bon, alors je regardais la télé sans arrêt, j'écoutais la radio, j'essayais de comprendre les gens autour de moi, je leur demandais: qu'est-ce que ça signifie ? C'est ma motivation et mon envie d'apprendre la langue qui m'ont aidée." Femme, Italie.

- "C'est lui, mon fils, il m'apprend à causer... Il me dit: maman, ce n'est pas comme ça..." Femme, Thaïlande.

- "Je m'adapte de mieux en mieux. Avant je ne sortais pas beaucoup, d'autant que mon mari est jaloux. Mais j'ai fait une formation, on n'était que des filles, ça s'est super bien passé ! Et puis les parents (à l'école) sont sympas avec moi, ça se passe très bien, c'est un parent qui a conseillé qu'on mette mon fils au club de foot... Et tous les mardis, j'ai des ateliers pour cultiver l'estime de soi." Femme, Cameroun.

- "J'étais attirée par la politique sociale française. La France est un pays plus ouvert, plus flexible, un pays de droit. En Italie, on est jugé d'après les vêtements, on ne juge pas d'après ce qu'on est... Et il y a beaucoup de racisme." Femme, Italie.

- "On essaie d'emmener les enfants en Russie tous les étés pour voir les grands-parents." Femme, Russie.

- "Nous avons vécu dans plusieurs pays. Donc mon fils s'adapte facilement. Avoir une double culture, c'est une richesse, ça pousse tout le monde vers le haut." Femme, Thaïlande.

- "Je fais réviser à mon fils un jour sur deux et ma femme le reste, moi pour la lecture, elle pour l'écriture." Homme, Portugal.

- "L'école n'est pas pour remplacer les parents." Femme, Thaïlande.

---

[43] *S*ource: Etude qualitative de l'UNAF, *Etre parent immigré en France, quelle relation avec l'Ecole ?*, septembre 2015

- "Aux Etats-Unis, il y a des échanges entre parents sur les programmes, sur l'école, les parents participent beaucoup à des projets artistiques et culturels." Femme, Etats-Unis.

Pour ces personnes, l'intégration est réussie. Elles ne sont pas parties pour fuir une situation catastrophique, mais plus par choix professionnel ou familial. Elles sont là pour leur propre épanouissement et sont donc dans une vision particulièrement positive de l'immigration. Elles vivent leur situation d'immigré comme une richesse, pas une faiblesse. C'est d'ailleurs une valeur qu'elles souhaitent transmettre à leurs enfants. La plupart - mais peut-être surtout les mères - tentent de perpétuer les traditions de leur pays d'origine, par la cuisine traditionnelle, les fêtes, les contes. Elles n'ont pas rompu le lien avec leur ancien pays et y vont régulièrement en famille. Ces parents sont attachés à l'apprentissage solide des fondamentaux, car ils ont beaucoup d'ambition pour leurs enfants. Mais ils attendent aussi que l'école enseigne des valeurs de dignité, d'humanité, d'ouverture d'esprit, et qu'elle construise des adultes complets, forts et autonomes. Généralement, la scolarité des enfants est suivie avec attention, et la situation paraît "sous contrôle". Le rôle des parents leur apparaît comme primordial, au côté de l'école, à laquelle il n'est pas question de tout déléguer - l'école française apparaît comme parfois laxiste.

L'ascension

- "Au début, la langue, quand on sait juste dire bonjour et merci, c'est dur. Mon fils parle mieux que son papa. J'apprends avec lui. Le mercredi, il rapporte toujours un petit livre de la bibliothèque et on le lit ensemble." Homme, Portugal.

- "J'avais un voisin en Algérie qui habitait Tours. Quand je suis venu, il m'a hébergé, puis j'ai sous-loué un appartement." Homme, Algérie.

- "Des fois la vie est dure, je remercie Dieu d'avoir une fille, sinon je serais morte." Femme, Portugal.

- "En arrivant à Tours, j'ai contacté l'association *Chrétiens Migrants*. Ils me paient ma carte de bus. *Le Secours Catholique* nous aide de temps en temps, et je m'adresse aussi aux *Restos du Coeur* pour l'alimentation. De mon côté, je fais du travail bénévole pour *la Croix Rouge*, qui m'a aussi aidé." Homme, Algérie.

- "Parler arabe à la maison, non, c'est un peu difficile. Avec le temps, on perd." Homme, Algérie.

- "Quand je vois les enfants ici, ils sont gâtés. J'aurais aimé grandir ici." Homme, Portug

- "Il y a beaucoup d'activités sportives, la piscine, le basket, la patinoire. C'est bon pour eux, ça apporte un confort moral et physique... L'été, ils vont au centre aéré." Homme, Algérie.

- "Papa aide pour les maths, maman pour le vocabulaire et on est un peu sévère avec les enfants." Homme, Algérie.

Pour ces personnes, immigrer en France a été un acte choisi. Elles parlent correctement le français - appris dans leur pays natal ou en arrivant. Mais leur situation matérielle est difficile. Elles ont l'énergie de s'en sortir, croient en l'avenir, mais connaissent parfois des moments de découragement. Néanmoins, si leur niveau de langue leur permet de se débrouiller au quotidien, elles ont des difficultés à travailler à un niveau équivalent à celui qu'ils ont quitté, ce qui est parfois source de frustration. Leur venue en France s'est accompagnée d'une perte de statut social. Elles se battent pour le reconquérir. Elles ont tendance à abandonner la pratique de la langue maternelle à la maison, au profit du français, dans leur volonté d'intégration. Elles sont conscientes que leurs enfants ont de la chance et espèrent qu'ils vont en tirer profit pour avoir une vie plus facile que la leur. Elles sont reconnaissantes du soin qu'on prend de leurs enfants à l'école et du relationnel parents-écoles. Elles sont très consommatrices des activités sportives ou culturelles que l'école ou la commune peut proposer à leurs enfants, et qu'elles n'auraient pas les moyens de leur offrir. Elles attendent des enfants qu'ils deviennent autonomes et responsables, même si les parents se déclarent "fermes" avec eux.

L'usure

- "Quand je suis arrivée, j'aurais aimé qu'une structure me dirige, m'oriente, parle avec moi, pour savoir ce que je pouvais faire, mes besoins. L'exemple typique, c'est les cours, j'aurais aimé prendre des cours plus tôt, au lieu de faire de la broderie à la maison." Femme, Maroc.

- "Je suis seule, je n'ai pas de vrais amis ici. Je n'ose pas parler, parce que je ne sais pas m'exprimer en français, du coup, je n'ose pas aborder les gens. C'est difficile à cause de la langue." Femme, Algérie.

- "Mon mari voulait que je vienne depuis longtemps, mais j'étais bien au Maroc, je ne voulais pas venir." Femme, Maroc.

- "Ici, c'est très dur. On avait acheté une maison au Portugal, et mon mari s'est retrouvé au chômage. On est venu parce qu'on avait de la famille à Tours. Maintenant, mon mari est chauffeur de bus. Là-bas, j'étais secrétaire chez un avocat. Ici, je fais des ménages." Femme, Portugal.

- "Je n'ai pas le temps de prendre des cours, avec les trois enfants. J'ai essayé mais le niveau des cours était trop difficile." Femme, Algérie.

- "Ici mon mari gagne mieux, il installe des climatiseurs. La vie est plus facile concernant la santé, la PMI, l'école... Ici je gère ma vie comme je veux, alors que là-bas il y a ma belle-mère qui contrôle. Ici, c'est la liberté." Femme, Algérie.

- "J'ai pas eu la chance de faire des études, mais mes enfants, ils vont pas faire le même boulot que moi maintenant. C'est ce que je veux pour mes enfants." Femme, Maroc.

- "Ma fille se sentait à l'écart. Elle avait un accent, des fois les enfants sont méchants et elle a eu mal." Femme, Portugal.- "Ici, les élèves ne respectent pas les profs, s'assoient n'importe où,

n'importe comment, ont une dégaine pas possible, répondent aux profs et les profs restent passifs." Femme, Turquie.

- "Mon appartement donne au-dessus de l'école. Je les vois se bagarrer de ma fenêtre pendant les récréations. Les surveillants ne font rien." Femme, Algérie.

- "Je ne vais pas voir les professeurs à l'école parce qu'on ne me sollicite pas. Ma fille ne me dit rien. Elle a honte de sa mère qui ne parle pas français. Je suis très timide. J'aimerais que l'école m'appelle, me force à y aller!" Femme, Portugal.

- " Il y a des fêtes à l'école, mais les parents ne se mélangent pas, c'est des clans, les Français avec les Français, les Arabes entre Arabes, ça aide pas à avancer." Femme, Algérie.

- "Quand on récupère le carnet, c'est difficile, c'est quelque chose que je n'aime pas, pour aller voir, discuter... Elles me disent, c'est bon, ce n'est pas bon... je n'aime pas montrer que je ne comprends pas, c'est gênant. Pour moi, c'est une honte." Homme, Algérie.

- "Les plus grands les ont traités de tous les noms, de chinois, ils ont été un peu chahutés. Surtout vis-à-vis de ma fille, en 6e, on lui disait: - mais qu'est-ce que tu viens faire ici, tu es une fille chinoise de petite vertu - ce genre de réflexion, - tu es une petite p... ! Finalement la gamine s'est plainte et les profs ont fait attention et il n'y a plus eu ça." Femme, Vietnam.

- "S'il y a une bagarre entre enfants, les parents peuvent finir par en venir aux mains car chacun défend son propre enfant." Femme, Algérie

- "Au Maroc, c'est plus sur l'humain, on leur enseigne le bien et le mal. Ici, ce n'est pas très prononcé." Femme, Maroc.

Ces personnes ont l'impression d'avoir partiellement échoué dans leur insertion, principalement à cause de la langue. Il s'agit en majorité de femmes qui ont suivi ou rejoint leur conjoint. Elles n'étaient pas malheureuses dans leur vie d'avant, mais ont pu le devenir depuis qu'elles sont en France, pour des raisons plus psychologiques que matérielles. Elles se sentent étrangères et en souffrent, elles ne communiquent qu'avec des personnes de leur communauté d'origine et ont le sentiment de n'avoir que peu de pouvoir sur leur existence.

Eloignées du circuit des associations, elles ne savent plus vers qui se tourner. Quand elles ont pu suivre des cours, ceux-ci leur apparaissent peu adaptés: trop légers ou au contraire inaccessibles. Leur consolation est de construire un avenir plus heureux pour leurs enfants. Mais elles n'ont pas les moyens de superviser leur scolarité. Ce sont ces enfants, en manque de signaux culturels homogènes entre leur foyer et le monde extérieur, privés de certains repères, qui peuvent se révéler fragiles, plus tard. Les parents sont dépendants des enfants, dans une inversion des rapports de transmission, ce qui comporte un risque en terme éducatif. Ils ne sont pas forcément conscients par ailleurs de ce que demande l'école française aux parents en termes de suivi scolaire. Leur confiance dans l'école est grande.

Le combat

- "Si je n'étais pas venue en France, je serais morte." Femme, Turquie.

- "En Turquie, mon mari est parti du jour au lendemain. Je suis restée dans ma belle-famille, avec un traitement impensable, traitée comme une esclave, les enfants maltraités, aucune ressource. Après quatre ou cinq ans, j'ai décidé de venir par mes propres moyens, j'ai vendu les bijoux de mon mariage, je suis venue dans des conditions impossibles." Femme, Turquie.

- "Comme je viens d'un pays où il y a la guerre, je suis venue surtout pour sauver ma peau." Femme, Niger.

- " Le voyage était vraiment très difficile. Quand on est partis de Mongolie, on nous a fait des faux passeports, à l'époque, c'était interdit de passer la frontière mongole. Pendant 15 jours, on a traversé la Russie puis la Hongrie en train, puis on a pris des bus." Homme, Mongolie.

- "Pendant un an et demi, on était au 115. On appelait le 115, on arrivait au foyer le soir et il fallait partir le matin." Homme, Mongolie.

- "Chaque fois que je passe à l'hôpital, je vois des étudiants en médecine. Ils sont très gentils, jeunes, et je pense à mon fils, je me demande si un jour ça pourrait être lui." Femme, Turquie.

- "Quand on arrive, on connaît personne, la seule personne qui vous dit bonjour le matin, c'est la maîtresse de votre enfant: - bonjour madame, bienvenue, on va travailler ensemble. C'est un soulagement énorme. On est tombé sur une directrice super, Madame X, c'était quelqu'un ! Elle disait: - Ici, c'est la France, tous les enfants sont pareils !" Femme, Kosovo.

- "J'ai l'asile politique et j'étais obligée de faire des cours de français, il y a un nombre d'heures obligatoires. Et maintenant, je vais continuer. Par rapport à ma fille, pour les devoirs, c'est très important." Femme, Niger.

- "C'est grâce à l'école qu'on a eu un logement. L'école a fait des attestations en disant qu'on était une famille bien, que les enfants étaient scolarisés. Les professeurs sont allés à la Mairie pour nous. Il y a eu une mobilisation de tout le monde, les grands-parents à la retraite nous aidaient. Il y a même eu une manifestation devant la gare de Tours, avec les professeurs ! Quand on a eu un logement, on a invité tout le monde, il y avait 20 personnes." Homme, Serbie.

- "Ca s'est bien passé, l'enfant s'adapte facilement à 3 ans, pas de problème." Femme, Niger.

- "J'ai participé pour emmener les enfants à la piscine, mon fils et sa classe. J'étais volontaire, avec un professeur et une autre maman, pour accompagner les enfants, les habiller... On est là pour gagner notre vie, pour éduquer nos enfants, il faut s'intégrer !" Femme, Kosovo.

- "Mon fils a été très bien accueilli, il dessine très bien et du coup, il fait beaucoup de dessins et les profs viennent voir, adorent et c'est pour ça qu'ils sont très gentils avec mon fils." Homme, Mongolie.

- "Mon fils me disait que les enfants étaient très gentils; ils lui nomment les choses pour qu'il apprenne... mon fils m'a dit au bout de quelques jours: - ça y est maman, personne ne m'a rien dit ! Il était content, il s'était débrouillé seul." Femme, Serbie.

- "Je préfère parler, je le fais facilement, je ne veux pas être loin des gens, je veux rester proche." Femme, Niger.

- "Quand il y a une fête à l'école de la petite, je fais des gâteaux. On connaît les maîtresses, elles nous embrassent. Et les professeurs des plus grands, ils viennent chez nous, on les invite." Femme, Serbie.

- " Je ne peux pas l'aider, je suis désolé, ça m'embête, je m'inquiète pour mon fils qui a été mal orienté. Il dessine très bien, il est très doué mais il a été orienté en professionnel soi disant en architecture mais il n'y a aucun cours de dessin. Avant, j'aidais mon fils en Mongolie." Homme, Mongolie.

- "Mon fils a été orienté en SEGPA, je suis très déçue. Ils ne se sont pas donné assez de mal pour mon fils, ils ont été trop laxistes avec lui, lui permettant de sécher les cours de soutien."

Ces personnes sont arrivées relativement récemment en France, après avoir quitté une situation politique, sanitaire ou familiale très pénible ou dangereuse. Non issues de l'Union Européenne, elles "débarquent" en France, souvent sans y avoir aucun contact, parfois de façon irrégulière (par des "passeurs"). Leur survie est un parcours du combattant. A leur arrive, elles décrivent toutes des situations très précaires: après un voyage souvent pénible et dangereux, elles sont parfois "lâchées" en centre ville avec valises et enfants. Au hasard des rencontres avec de "bonnes personnes", comme elles les appellent, elles trouvent un peu de soutien dans leur recherche d'un toit, de la nourriture, d'une école pour les enfants. Pourtant elles n'ont nul regret: les situations qu'elles ont laissées derrière elles étaient tellement invivables que tout est supporté, avec l'espoir que les choses vont s'arranger. L'école est la première institution française qui va structurer la vie des enfants... et les maintenir au chaud et en sécurité durant la journée, alors que les parents "battent le pavé"

L'enjeu de l'école

Pour toute famille étrangère arrivant en France, l'école joue un rôle primordial. Elle représente l'espoir d'une vie plus heureuse pour ses enfants, espoir qui justifie le sacrifice des parents et leur donne l'envie et le courage pour surmonter les obstacles. Inscrire ses enfants à l'école est souvent le premier acte social des personnes qui arrivent en France, parfois même avant le logement. Et pour ceux qui peinent à apprendre le français, l'une des principales motivations pour s'accrocher reste de pouvoir superviser la scolarité de leur enfant.

Le rapport à l'école va dépendre de plusieurs facteurs, et d'abord de l'âge de l'enfant. Dans les classes maternelles et primaires, les rapports parents-écoles sont en général plus personnalisés, voire affectifs, tandis que les années de collège et de lycée correspondent à une perception d'éloignement des parents de l'école, notamment car les enfants sont plus mûrs, et plus autonomes. La maîtrise de la langue française est par ailleurs plus aisée chez les plus petits, arrivés en bas âge ou même nés en France, ce qui facilite naturellement l'intégration scolaire. Pour les enfants arrivés en France plus tardivement, non francophones, la difficulté est d'acquérir suffisamment de notions de français pour pouvoir suivre le programme, si possible en bénéficiant d'un dispositif de rattrapage spécial. Cela peut être déstabilisant pour l'adolescent, qui peut avoir à gérer des différences de culture ou d'âge. L'accueil de la part des autres enfants de la classe n'est pas toujours bienveillant

L'attitude de chaque parent est également déterminante dans le rapport avec l'établissement scolaire. Certains parents étrangers vivent la scolarité de leur enfant comme un tremplin d'insertion pour eux-mêmes: ils participent à la vie de l'école, nouent des relations avec

les autres parents, même alors qu'ils parlent très peu le français. Pour d'autres, au contraire, l'école est vue comme un lieu inaccessible, peu accueillant à leur égard, et ils en souffrent.

L'enjeu de la langue

A la lueur des entretiens réalisés par l'UNAF, dont certains avec le concours d'un interprète, une constante pour tous: l'apprentissage du français est primordial pour s'intégrer, tisser des liens, suivre la scolarité de ses enfants... se sentir heureux en France. La maîtrise de la langue n'est pas uniquement indispensable à l'intégration matérielle - trouver un logement, un travail, se mettre en règle avec l'administration, comprendre ses droits, consulter des médecins, s'informer, mais elle sert également à créer du lien social. Parmi les personnes interrogées, toutes celles qui n'avaient pas réussi à apprendre suffisamment le français au bout de quelques années exprimaient un sentiment de grande solitude et de découragement. Ceux qui avaient une relative maîtrise du français, parce qu'ils l'avaient appris ou qu'ils étaient issus d'un pays francophone, dégageaient l'impression d'un meilleur contrôle de leur vie et d'une meilleure capacité à surmonter les obstacles inévitables liés à leur intégration.

Quand on présente aux personnes interviewées la mission des associations familiales, les réactions sont très intéressées par la forme d'accompagnement qu'elles proposent. La plupart en attendrait des services en matière d'éducation dans deux champs essentiels: l'apprentissage de la langue française, y compris pour du perfectionnement, l'accompagnement scolaire des jeunes. Pour les personnes qui n'ont pas eu droit aux cours de langue prévus par le Contrat d'accueil et d'intégration, trouver des cours de langue française abordables, à des créneaux horaires compatibles avec la vie familiale et/ou la vie professionnelle, de niveau adéquat (ni trop difficiles ni trop faciles) serait essentiel.

- "Pour avancer dans la vie, pour les démarches à faire." Femme, Maroc.

- "Quelqu'un qui me guide." Femme, Sénégal.

- "Très intéressé par des services comme écrivain public, lecture du courrier administratif." Homme, Algérie.

- "Comme une maison de quartier: poterie, peinture, sorties." Femmes, Algérie.

- "En quête de chaleur humaine, rencontrer des Asiatiques pour qu'ils me fassent comprendre les Français, comment s'adapter ici." Femme, Thaïlande.

Quand les personnes arrivent en situation d'urgence, elles sont souvent prises en charge par des associations caritatives. En revanche, pour les autres, notamment celles qui sont en France depuis plus longtemps, il est difficile de savoir à qui s'adresser en cas de difficultés (administratives, sociales...) et pour des cours de français. Les associations familiales pourraient, dit l'UNAF, développer des services pour ces familles, dans la durée.

Il est temps de témoigner

(*Tous les textes reproduits et partagés ici ont été écrits par des bénévoles de* La Cimade *ou par des "anonymes" ayant transmis leurs témoignages et publiés pour la plupart sur les supports de communication de l'association*)

Avez-vous déjà dû renoncer à vivre chez vous ? Vous couper de vos racines, de votre famille, de vos repères, des codes sociaux de votre culture, de votre langue, celle qui vous vient de votre mère, de la mère de votre mère et de sa mère avant elle ? Avez-vous déjà pris le risque de partir, de tout laisser et de venir seul face à l'inconnu ? Avez-vous déjà été éloigné de tout ce qui vous attachait à la vie au point de perdre la mémoire de vous-même, le goût des autres, la mesure de tout ce qui est possible... et de vous jeter à la mer jusqu'à peut-être un jour, arriver autre part, pour essayer, simplement essayer une vie meilleure ?

(dessin de Wolinski, assassiné le 7 janvier 2015 avec l'équipe de *Charlie Hebdo*)

Savez-vous le poids du regard que porte sur vous le policier qui vous menotte devant vos enfants, ce policier qui vous pousse dans un fourgon en direction d'un centre de rétention pour vous cracher comme un microbe, loin, ailleurs ? Loin de votre famille, de tout ce que vous avez construit, loin de vous-même ?

Connaissez-vous la couleur des murs à l'intérieur d'un centre comme celui du Mesnil-Amelot ou de Vincennes ? Le quotidien, les juges, l'odeur, les visages des autres qui sont avec vous: un Cambodgien, trois Indiens, deux Afghans, dix-huit Maliens, sept Tamouls, trois Soudanais, quinze Algériens. Autour de vous: l'exil du monde, les conflits, les coups policiers de temps en temps, les cellules d'isolement, l'enfermement des marmailles innocentes, des Français au teint trop basané, les expulsions par bateau pour neutraliser toute forme de résistance ou de solidarité.

Voulez-vous seulement savoir ?

La liste que le policier accroche chaque matin dans la zone des retenus: allez-y, courez, ce matin... votre nom peut-être: Vol Roissy R2C AF2184 10h40 Kinshasa. Hier, c'était le tour du Pakistanais qui vous dépannait en cigarettes. aujourd'hui, c'est le vôtre. Les recours épuisés. Le soutien enrayé. L'insupportable qu'on vous oblige à supporter et l'espoir qui étouffe sous des procédures marécageuses. Il vous reste votre corps et parfois le choix entre l'hôpital si vous avez

le courage de vous faire mal, la prison si vous avez l'audace de vous débattre ou l'avion si vous abandonnez.

Environ 35 000 étrangers sont enfermés inégalement ou illégalement dans les centres et locaux de rétention chaque année. Depuis 30 ans, La Cimade est à leurs côtés à l'intérieur des murs. En 1984, les intervenants se comptaient sur les doigts d'une main. Aujourd'hui, ils sont près de dix fois plus. Cette mission de défense des droits des étrangers et de solidarité est unique en Europe. Loin d'être une caution à la réalité catastrophique de la rétention, cette force de regard et de réaction a été remise en question par l'Etat à la fin de l'année 2008. Sans doute avons-nous trop défendu. Trop parlé.

Il est temps de témoigner

Humour noir, analyse politique, poésie, dialogues, anecdotes: loin des clichés irréels, des images médiatiques ou des communiqués de presse; nous, intervenants de La Cimade, avons décidé de prendre les mots comme on prend les armes.

Insomnie administrative [44]

L'information sans son ni visages. Une belle métaphore de la préfecture de Bobigny que ces écrans plasmas, muets, retransmettant BFM TV à longueur de journée. Au sein du "bâtiment des étrangers".

En ce mois d'octobre 2014, tandis que les speakers de l'info et les agents au micro s'époumonnent de concert, d'autres finissent leur nuit d'attente sur des cartons aménagés, installés à la va vite aux portes de l'administration de la République. Arrivé.e.s à minuit, deux heures, cinq heures, pour obtenir un de ces rares et précieux tickets qui leur permettront peut-être d'être, eux aussi, appelés en stéréo.

Les demandeurs d'asile à 8h30, les primo-demandeurs de titres de séjour à 13h30. Hiérarchie temporelle, hiérarchie formelle. En attendant, les traits se tirent, les enfants blêmissent et les couches se superposent.

Mais que se passe-t-il à Bobigny en cette rentrée 2014 ? Albertine, douze ans en France, se présente pour la dixième fois en six mois. Devenue experte en matière d'organisation préfectorale, elle nous certifie que l'attente ne fait que s'empirer. Selon la Préfecture, donc, mieux vaut faire venir dix fois une personne qu'une fois dix personnes.

La veille. Une femme, trente et unième sur la liste d'attente. Arrivée: 5 h du matin. Un enfant de deux mois dans les bras. Pitrerie administrative, seuls trente tickets seront distribués. Accès refusé.

[44] par Marion Dupourqué, *La CIMADE Ile-de-France*

Incendie du CRA Vincennes le 22 juin 2008

Engorgement artificiel ou sous-effectifs justifiant la diminution du nombre de tickets "d'accueil" au guichet ? Quelles qu'en soient les causes, en attendant l'hiver, des personnes dorment, encore aujourd'hui devant la préfecture de Bobigny.

Le ping-pong prison – rétention [45]

Les étrangers sans-papiers ne sont pas des criminels. Les centres de rétention sont soi-disant là pour décriminaliser les personnes en situation irrégulière. Mais quand le système s'en mêle, ce sont les mêmes qui pérorent et qui créent cette "criminalité" qui n'a aucune réalité sociale, uniquement légale.

Il est 9h10 et Amine vient de sortir du centre de rétention, libre après 1 an d'enfermement et une partie de ping-pong dont il a été la balle bien malgré lui. La fin de sa rétention était aujourd'hui 9h13. Il sera resté jusqu'au bout, sans doute "pour le faire réfléchir". Malheureusement la privation de liberté "pour faire réfléchir" reste l'apanage de bien des préfectures.

Il y a un an, il a goûté durant 4 mois aux joies de la Villa chagrin (maison d'arrêt de Bayonne) pour avoir utilisé de faux papiers lors d'un contrôle d'identité. A sa levée d'écrou, c'est une voiture de la police aux frontières (PAF) qui l'attendait dans la cour, direction le centre de rétention. Jusque là, rien de bien original...

Au 25e jour, il sera déféré, n'ayant pas voulu parler au consulat, dont il n'arrête pas de clamer qu'il n'est pas le ressortissant. Ce sera un mois ferme pour cette obstruction à une mesure d'éloignement, le tribunal correctionnel ayant suivi les réquisitions du Parquet. Trente jours après, toujours cette même voiture et cette même destination: le centre de rétention. Cette fois, c'est au 40e jour de rétention qu'il va se retrouver dans le même prétoire, devant le même accusateur pour terminer son parcours une nouvelle fois derrière les barreaux froids de la prison. Pourquoi ? Pour avoir tourné les talons lorsqu'un policier souhaite l'interroger sur sa "réelle identité". Cette fois, ce n'est pas un mois que le Parquet avait requis mais trois mois fermes et cinq ans d'interdiction du territoire français.

Selon l'adage bien connu, "jamais deux sans trois". C'est donc le centre de rétention qui l'attendait encore une fois. Endroit où il sera resté 45 jours à la minute près. Cette fois, pas de consulat, pas d'interrogatoire. Juste le garder pour le faire réfléchir, après quelques questions sur le pays dont il se déclare ressortissant. Un an passé droit dans ses bottes, sûr de lui, sans une vague, sans un mot plus haut que l'autre, juste attendre que le temps passe.

Ode aux employés de maison [46]

Il est de bon ton d'avoir comme employés de maison des Philippins, "les meilleurs nounous", aux dires des mères de bonne famille du 16e arrondissement de Paris. Tu m'étonnes!

---

[45] par Sarah Danflous, intervenante pour *La Cimade* au CRA de Hendaye

[46] par Sarah Danflous

Toujours souriants, conciliants, ne faisant pas d'histoire, et puis c'est exotique pour les enfants, ça leur ouvre l'esprit à d'autres cultures. Au moins, on n'en fera pas des adultes fermés au monde qui les entoure.

Et bien sûr, comme on est des employeurs cool, nous, à l'heure où l'appel de l'océan se fait entendre, on met la super nounou dans les valises, direction la maison de la famille sur la côte; ça ne peut pas lui faire de mal l'air marin, ça lui fait découvrir la France, ses belles régions. Accessoirement, elle pourra s'occuper des enfants et de la grand-mère aussi, elle lui fera la conversation pendant qu'on va faire les boutiques. D'ailleurs, bien souvent, elles vont ensemble à Lourdes. Et là, les ennuis commencent: la police aux frontières est en embuscade. C'est la panique. L'employée se retrouve en rétention avec une mesure d'éloignement et l'employeur avec l'URSSAF aux trousses pour travail dissimulé.

Et on reçoit les uns, terrorisés à l'idée de rentrer comme ça dans leur pays et surtout de causer des soucis à "Madame" pendant ses vacances; et on rencontre les autres, pas très rassurés mais faisant face, la tête haute. Ils sont offusqués par ce qui arrive à leur super nounou, "ce n'est pas une délinquante", "elle est en France depuis longtemps et est bien intégrée", prêts à tout pour aider.

Sentiment de devoir se racheter après une grosse bêtise ? Peur que la douce nounou, découvrant enfin ses droits, se transforme en chien enragé et les enfonce aux prud'hommes ? C'est d'ailleurs comme ça qu'ils entament les conversations: "mon mari a des relations ici, il est actionnaire d'un club de rugby pro du coin"; "mon mari connaît le commissaire"; "l'officier a été sympa, peut-être que je peux l'appeler ?"; "comment puis-je avoir le numéro du juge pour l'appeler et lui expliquer la situation ? Il comprendra. Vous en pensez quoi ?". Nous sommes toujours sidérés par cet aplomb que leur statut social leur procure. Il n'y a qu'eux pour oser penser qu'un coup de fil à un juge pourra changer le destin de leur très chère employée de maison, et peut-être leur éviter des ennuis par la même occasion. Faire d'une pierre deux coups, si vous voyez ce que je veux dire.

Ils vous affirment d'un faux air supérieur qu'ils assumeront les deux années d'arriérés que l'URSSAF va leur réclamer. Qu'ils ne savaient pas comment régulariser leur nounou. Que leur avocat (celui qui s'occupe de gérer leur petite fortune) peut, peut-être, faire les démarches pour régulariser leur employée. A cet instant, toute la culpabilité qu'ils ont enfouie leur saute à la figure. Nous sommes face à eux, ils se sentent jugés, bredouillent des phrases tellement hors de propos: "vous savez, on la paie bien. Elle peut sortir de la maison, elle a ses amis, sa petite vie". Une fois de plus, sous-entendu "on est des gens bien, on aide la monde à aller mieux, que ferait-elle si elle ne nous avait pas rencontrés ?" Heureusement que vous êtes là, braves gens riches, pour permettre à ces mamans de travailler dans des conditions dignes et envoyer de l'argent à leur famille restée au pays.

Ils disent qu'ils assument la situation et seront présents au tribunal le jour de l'audience - une fois qu'ils ont compris que ce n'est pas "grave", sous-entendu "pour eux", que ne sera pas évoqué le fait qu'ils emploient des étrangers sans papiers - mais demandent quand même si c'est

possible que l'audience soit le matin car ils attendent 40 invités à la maison le midi pour les 80 ans de la grand-mère.

Et puis, ils viennent rendre visite à leur nounou, avec le petit dernier, qui ne dort plus depuis qu'elle n'est plus là pour le bisou du soir. Maman avec son joli bronzage, tenue légère et grandes lunettes de soleil, suivie par la petite famille d'ados blonds, beaux, qui auraient quand même préféré passer leur après-midi à se prélasser sur le transat au bord de la piscine. Mais on est une famille unie, y compris face aux galères qui viennent noircir les vacances familiales.

Voilà comment régulièrement nous sommes confrontés à ce genre de situation. On en rit presque, on l'attend presque. Et nous ne sommes jamais déçus. Annuellement, la même ritournelle revient et avec elle, la même question: cette fois, qui sera l'employeur ? Haut fonctionnaire d'Etat, investisseur dans un club sportif, grande famille de la gastronomie française ?

Expulsion en toute illégalité vers l'Italie [47]

A la suite d'un contrôle routier le 24 mars, Hassen fait l'objet d'un arrêté de réadmission vers l'Italie. Il est enfermé dans la foulée eu centre de rétention administrative (CRA) du Mesnil-Amelot par la préfète de Seine-et-Marne.

Hassen a 29 ans, il est Tunisien, titulaire d'une carte de séjour italienne et circule également avec son passeport en cours de validité. Il réside à Vérone et est entré en France le 10 mars dernier pour rendre visite à un ami compatriote, titulaire d'une carte de résident et chez lequel il est hébergé à Villeneuve-Saint-Georges. En France depuis moins de deux semaines, Hassen est donc en situation parfaitement régulière sur le territoire national au regard des accords européens. Mais pour la préfète de Seine-et-Marne, ces éléments ne font visiblement pas obstacle au prononcé de sa reconduite d'office en Italie et à son placement en rétention.

A son arrivée au CRA du Mesnil-Amelot, Hassen prend attache avec La Cimade. Le 25 mars, un recours est introduit par devant le tribunal administratif de Melun, qui audience l'affaire pour le 27 mars, à 9h30. En vertu de la jurisprudence du Conseil d'Etat du 30 décembre 2013, ce recours contre l'arrêté de réadmission et le placement en rétention est suspensif de plein droit.

Nonobstant l'introduction du recours, Hassen est expulsé dans la soirée du 26 mars par la préfète de Seine-et-Marne. Le lendemain matin, le tribunal administratif de Melun, après avoir constaté l'absence du requérant à l'audience, annule les arrêtés préfectoraux du 24 mars.

Hassen a été privé de liberté, enfermé durant deux jours et expulsé (aux frais du contribuable) sur le fondement de décisions parfaitement illégales. L'exécution de la reconduite d'office vers l'Italie, faisant fi du recours suspensif introduit, a non seulement méconnu la jurisprudence du Conseil d'Etat, mais également les articles 16 de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, 6 et 13 de la Convention européenne des droits de l'homme, qui consacrent comme une liberté fondamentale le droit de toute personne à un recours juridictionnel effectif. Par ailleurs, le comportement de la préfète de Seine-et-Marne constitue un camouflet pour la juridiction administrative.

[47] par Steve Irakoze, intervenant pour *La Cimade* au centre de rétention du Mesnil-Amelot

L'Inspection Générale de l'Administration (IGA) s'était émue, dans un rapport de septembre 2013, face à l'émergence d'un contentieux indemnitaire en droit des étrangers. L'IGA analysait ce contentieux, non pas comme une demande légitime de réparation d'un-e étranger-e lésé-e à une administration fautive, mais comme "une nouvelle stratégie juridictionnelle des avocats", qui tenteraient de le transformer en "une source de revenus importante". L'IGA concluait en estimant que ce contentieux représentait un "risque majeur à contrôler au plus vite". Le cas de Hassen, comme tant d'autres situations rencontrées régulièrement par *La Cimade* au Mesnil-Amelot, démontre au contraire que les pratiques préfectorales sont loin d'être irréprochables.

Chronique illustrée de deux jours au CRA de Bordeaux [48]

Voir un centre de rétention administrative (CRA), encore un autre, on ne s'y habitue pas, à chaque fois on redécouvre l'absurdité de ce genre de lieux. Le CRA est neuf, en sous-sol du commissariat, trop coloré. Le bureau de *La Cimade* est minuscule et pleine zone de vie, ce qui n'est pas sans créer une certaine gêne réciproque quand les gars vont à la douche... la télé située dans la salle de restauration est collée au mur du bureau de *La Cimade*. Les entretiens en écoutant *BFM-TV* où les clips *NRJ12* à fond sont un grand plaisir. La porte du bureau se ferme avec un système magnétique au bruit angoissant. Le mur violet lavande est du meilleur goût mais ceci n'est que mon affaire. A trois dans le bureau, on ne peut plus se retourner, ouvrir la porte relève du twister avec les chaises, l'ordinateur dont l'écran est surdimensionné par rapport au bureau... un retenu pour traduire en plus, et on est comme des cons. J'ai pu voir le fameux "patio" et ses fresques magnifiques destinées à faire oublier que le centre est en sous-sol; le CRA enferme donc 45 jours, oui mais en couleurs et en poésie. On peut voir le bleu étincelant du ciel et apercevoir les arbres; dommage, sur les photos, on ne voit ni les oiseaux ni les petites fleurs sauvages en bas - tout ceci n'est que peinture et non réalité... Remerciez la police aux frontières (PAF) qui en est à l'initiative. La PAF se balade en zone de vie, elle répand ses paroles bienveillantes aux personnes retenues avec un tutoiement appuyé et des gestes amicaux, tels les gardiens suisses tout droit sortis de Vol Spécial...

Ceci dit. Bordeaux a un très joli palais de justice (oui, les audiences se tiennent dans les bulles coniques en bois et dedans ça donne ça, autre chose que le tribunal délocalisé dans le CRA du Mesnil-Amelot, j'vous l'dis !) mais quand il est question de trouver les infos sur les audiences d'Astérix dans les 12 travaux, je suis ressortie bredouille; en fait, il n'y avait pas d'audience mais l'info ne pouvait se vérifier nulle part, j'ai mis ça sur le compte de la grève des greffier.e.s et ça serait tant mieux, mais Mélanie me disait que les bénévoles ou familles qui s'y rendent se font parfois balader (involontairement sûrement).

(CRA Hendaye)

[48] par Maryse Boulard, *La Cimade*

Voilà, c'est un CRA qui enferme et qui humilie, avec une armée d'avocats du groupe de défense local (IDE), des bénévoles en visite en en audiences, une intervenante au taquet dont le ministère de l'intérieur croit qu'une intervention de 10 heures hebdomadaires suffit (2 heures par jour...), un peu plus et La Cimade va se faire surnommer "bonjour au-revoir".

De la mer au parquet: quelle justice pour les étrangers en Guadeloupe ? [49]

Dans la nuit du 10 au 11 février, quelque part au fin fond des Caraïbes, en pleine nuit une embarcation fend les flots séparant l'île de la Dominique et de la Guadeloupe. Imaginez plutôt une barquette de pêcheur, de quelques mètres à peine, chargée d'une vingtaine de personnes. Les lumières du rivage de l'imposante côte sud de la Basse-Terre se rapprochant petit à petit. Dissimulés dans un bouquet de végétation sur une falaise de la commune de Bananier, plusieurs agents de la PAF observent à la jumelle l'entrée du petit port de pêche... Finalement l'embarcation touche terre à proximité de la commune de Trois-Rivières. Les personnes à bord, haïtiennes et dominicaines sont entraînées par les passeurs par un chemin étroit, les jambes mouillées et couvertes du sable noir volcanique. C'est la pleine lune, on voit plutôt bien cette nuit-là. Après environ quarante-cinq minutes de marche, migrants et passeurs arrivent sur le parking du port de Bananier. Ils "s'engouffrent" dans un van et deux voitures qui démarrent, direction Petit Bourg sur le nord de la Basse-Terre. En haut de la falaise au-dessus du port des yeux n'ont pas tout perdu du spectacle, une radio s'active. Les véhicules roulent tranquillement dans la nuit, il est près de deux heures du matin. Les passeurs ont prévu d'emmener les migrants dans une maison du Petit Bourg où leurs familles viendront les récupérer. Soudain le conducteur du véhicule de tête aperçoit des lumières, bleues et rouges cette fois. Le convoi est stoppé par un barrage de la police aux frontières (PAF), les conducteurs et passagers sont sortis des véhicules. Les passeurs sont amenés sur le côté tandis que les migrants sont attachés avec des cordes, certains sont attachés les uns aux autres pour éviter qu'ils s'enfuient. Un officier s'approche du groupe terrorisé: "Je vous annonce que vous êtes placés en garde à vue pour entrée irrégulière, en flagrance à la suite d'une enquête préliminaire." L'officier répète sa phrase trois fois en parlant, puis en hurlant plus fort, mais personne ne saisit ce qu'il dit. Les migrants se regardent. Personne ne comprend.

17 février - Tribunal de grande instance - Pointe-à-Pitre

Il est huit heures du matin, le soleil écrase déjà la cour intérieure du tribunal, en fait une annexe installée dans l'ancienne gendarmerie de Pointe-à-Pitre. Pour éviter les accidents (et les suicides), le couloir extérieur qui dessert les greffes et autres bureaux est solidement grillagé. Sur les dix-huit migrants tombés du bateau, seuls huit passent les portes du tribunal. Les autres ont été expulsés expéditivement en dépit des demandes d'asile ou des recours déposés. Depuis ils croupissent au centre de rétention dans l'attente de l'audience. Ils ont mis leurs meilleurs vêtements. La PAF les fait monter à l'étage et les installe dans une pièce adjacente au greffe.

Quatre avocats sont sur un petit banc dans le couloir menant à la salle d'audience. Dans leurs robes noires ils transpirent à grosses gouttes. Personne ne connaît les heures de passage et c'est une juge de permanence. Ce qui veut dire qu'elle n'a pas l'habitude de ce contentieux, que les délibérés vont être longs. On pensait que la garde à vue pour infraction à la législation des étrangers n'existait plus depuis un arrêt de la Cour de Cassation de juin 2012. Mais les avocats lisent et relisent la procédure. Le procès-verbal de garde à vue mentionne un "délit d'entrée irrégulière". Aucun article de loi n'est cité dans la procédure pourtant.Pendant que les avocats fouillent leurs papiers, je vais voir les gens dans la salle d'attente. L'interprète vient d'arriver en

[49] par Pierre Carpentier, intervenant pour *La Cimade* au CRA de Guadeloupe

même temps que les personnes enfermées. Il me dit bonjour en souriant. Il est aussi le chef d'escorte. Son uniforme de la police aux frontières est impeccable.

La première audience commence: Pour le premier des Haïtiens, c'est visiblement la première fois qu'il vient au tribunal. Pour la juge, la greffière et l'avocate aussi. Elles découvrent le Ceseda (Code de l'entrée et du séjour des étrangers et du droit d'asile) en même temps qu'elles doivent l'appliquer. La juge donne immédiatement la,parole à la Préfecture. Puis laisse parler l'avocate dix minutes. Puis pose des questions au monsieur haïtien qui tente de répondre en disant qu'il a de la famille en Guadeloupe, qu'il ne veut pas repartir en Haïti. La juge finit par nous faire sortir.

Dans la cour, le soleil tourne, on se serre dans le mince filet d'ombre autour du banc où les avocats affûtent leurs arguments et relisent leurs jurisprudences. La greffière-stagiaire passe, la décision tant redoutée dans les mains. Nous retournons dans la salle d'audience. La fraîcheur qui y règne est un soulagement pour tous. En revanche, la décision du juge fait sauter l'avocate sur sa chaise. Il fallait soulever les exceptions de nullités In Limine Litis. Dans une langue ancienne et étrangère, cela signifie que les arguments auraient dû être soulevés avant que la Préfecture ne prenne la parole. Aucun argument juridique n'est recevable autrement. La rétention est prolongée pour vingt jours. Pour l'avocate décontenancée, ce premier piège procédural est de mauvais augure.

La deuxième audience commence: "Madame le Juge, j'ai des moyens de nullités à soulever !" s'exclame l'avocate à peine assise. Cette fois l'avocate est mordante, elle rappelle que la garde à vue pour séjour irrégulier a été abrogée par la loi, puis soutient que la garde à vue pour entrée irrégulière est elle aussi non conforme au droit européen et à la jurisprudence de la CJUE (Cour de Justice de l'Union Européenne). Les avocats relèvent aussi que les gens ont été attachés comme des animaux au moment de leur interpellation, que les questions ont été menées avec des interprètes policiers dans une langue différente de celle parlée par les Haïtiens, qu'aucun procès-verbal ne motive en droit le délit ayant justifié la garde à vue, ou encore que le monsieur en train de faire une hernie, tordu de douleur sur son fauteuil, il faudrait l'emmener à l'hôpital; vite. il apparaît d'ailleurs que plusieurs des migrants présentés ce jour-là ont été emmenés à l'hôpital et souffrent de problèmes de santé, mais qu'aucun certificat ou document médical n'est présenté au juge.

L'affaire semble entendue, toutes les personnes ayant été placées selon la même procédure. La juge va forcément libérer tout le monde. J'apprends cependant assez vite que le Parquet décide de faire appel. Pis, soudain le Procureur descend de son bureau en personne entre deux audiences et rentre dans le bureau de la juge, il en ressort un peu plus tard. A la surprise de tous, la juge va valider l'ensemble des procédures lors des audiences suivantes. Les avocats se regardent. Personne ne comprend.

Dans le ventre de la machine à expulser [50]

La Cimade a publié en 2010 ses *Chroniques de rétention*, témoignage inédit de la réalité de l'enfermement des étrangers en France. Loin du discours officiel d'une France accueillante et généreuse, une trentaine d'intervenants racontent leur quotidien derrière les barbelés des centres de rétention. Outre les histoires ubuesques qu'ils rencontrent, ils livrent aussi leurs doutes, leurs angoisses, leurs colères. Ce sont des chroniques à la fois instructives, drôles, émouvantes et révoltantes, qui dépeignent la réalité sordide des antichambres de l'expulsion. Morceaux choisis... Ils disent: "Mes parents sont français. Mes frères et ma soeur sont français. Ma petite amie est française."

[50] extraits du journal *L'Humanité*, 6 octobre 2010, par Marie Barbier, Eve Chrétien, Sarah Danflous, Kéchéri Doumba

Ils disent: "Mes parents sont morts. Mes frères et soeurs sont morts. Mon mari est mort." Ils disent: "Dans l'avion, j'ai mordu l'oreille d'un policier, alors ils m'ont sorti et ils m'ont vite fait faire le test pour le sida pour savoir s'il y avait un danger pour le policier." "Ils m'ont emmené dans la fourgonnette à l'aéroport, j'ai pris un avion pour Montpellier. Ensuite, en voiture jusqu'à Sète, et puis trente heures de bateau à Tanger. J'ai eu peur... c'était long, je ne savais pas où ils m'emmenaient. On nous fait manger de la nourriture périmée ici.

(Cercle de silence, *voir page 297*)

Ils ont débarqué à la maison à 6 heures du matin. Et moi, quand j'étais dans le centre de Vincennes qui brûlait, j'ai fait une crise d'asthme parce que je suis très asthmatique, et l'infirmière du centre a voulu m'aider. Un policier s'est mis à m'insulter: "Fils de pute, fils de pute !", en disant à l'infirmière: "Je le connais celui-là, il fait du cinéma." Trouvez cette infirmière et demandez-lui si je mens, elle a carrément dû s'interposer à un moment, tellement elle hallucinait devant ces insultes envers moi."

Ils disent: "Alors ils ont mis leurs gants et ils se sont mis à trois sur mois. Ils m'ont étranglé. je ne pouvais plus respirer. J'ai cru que j'allais mourir."

Ils disent et nous transmettons: "Quand j'ai aperçu la voiture des flics, j'ai fait semblant de ne pas les voir en continuant mon chemin. Ils ont fait le tour du rond-point, revenant sur leurs pas pour me rejoindre et me demander si j'avais des papiers. J'ai répondu que je les avais oubliés au boulot où j'allais. Alors, ils m'ont arrêté, et le plus petit d'entre eux, qui doit être plus jeune que le dernier de mes quatre enfants au pays, m'a dit: "On t'amène au poste pour t'arranger ta gueule de gros menteur, pauvre blacki. Tu vas voir si tu as des papiers ou des couilles." Dans la voiture, j'étais menotté dans le dos, et ma ceinture de sécurité non attachée. Quand j'ai signalé que la porte était mal fermée, une policière m'a répondu: "Tu la boucles; c'est pas toi qui fais la loi ici, connard !" A un rond-point, entre Saint-Quentin et Plaisir, le chauffeur a accéléré et je suis tombé de la voiture. Les trois policiers ont dit que j'avais tenté de sauter de la voiture, que ça m'apprendra ! Ils m'ont

conduit au centre de rétention, mais le chef du centre a refusé de me recevoir dans cet état, en leur disant de me transporter d'abord à l'hôpital. Et voilà, je suis là, encore vivant. Dieu merci !"[51]

"Ils étaient six, Elder, Hasa et leurs quatre adorables enfants, dont Arblin, seize mois. Un petit bonhomme qui commençait tout juste à marcher. Un petit bonhomme qui emplissait ce couloir, aux couleurs blafardes, de ses cris, qui se lançait dans ce couloir sans fin sur ses deux petites jambes en manque d'assurance. Une gamine de six ans qui me parle de maquillage. Sa soeur de sept ans qui me demande si, être dans cette prison, ça veut dire qu'on ne peut plus aller à l'école.

Ils sont arrivés un jeudi en fin d'après-midi. On savait qu'ils arrivaient. Le RESF (*Réseau Education Sans Frontières*) de Pau m'avait appelée. L'avocate de la famille aussi, et nous nous étions déjà réparti le travail pour être le plus efficace possible. Une longue soirée s'annonçait, il fallait que tout soit "plié" avant le week-end. On ne sait jamais ce qui peut se passer durant le week-end dans un centre de rétention.

Le médecin revient au centre car la maman est à bout, suivie pour une grave dépression. J'essaye tant bien que mal de m'occuper des trois filles. Les sortir de l'infirmerie pour qu'elles n'assistent pas à toute cette horreur; leur mère allongée, le regard complètement hagard. Leur père change la couche de leur petit-frère, souillée depuis bien longtemps car elle n'est pas faite pour affronter douze heures de garde à vue. Un policier, les yeux baissés, porte le sac de couches. Que ressent-il à cet instant précis ?"

"Le 2 décembre, c'est son anniversaire. Pour sûr, Malik saura la faire sourire et l'emmènera dans un restaurant indien ou faire une balade en amoureux le long de l'eau. C'est ce qu'ils avaient prévu sans doute, mais ils devront remettre cela à plus tard dans la journée, car le 2, à 9 heures, ils sont convoqués à la gendarmerie pour subir un interrogatoire sur leur vie commune dans le cadre de l'enquête.

La convocation dit: "Veuillez vous présenter tous les deux." Et c'est souligné deux fois. ce doit être important alors. il est ajouté à la main "pour enquêter sur la véracité du projet de mariage". Ils ne sont pas inquiets... La véracité est là, elle transpire par leurs mains qui se tiennent quand ils poussent la porte de la gendarmerie... Les policiers laissant là cette femme qui comprend à peine ce qui se passe. On l'a convoquée, et on lui menotte son homme. A croire qu'on lui a demandé de venir pour assister à ça. Ou bien... ou bien on lui a demandé de venir pour que le piège soit plus crédible, car, en réalité, ce n'est pas elle qu'on voulait, mais lui [...]

Malik s'est maintenu sur le territoire français au-delà de la date autorisée par son visa. On lui notifie un arrêté préfectoral de reconduite à la frontière et on l'emmène menotté, dans un fourgon, au centre de rétention administrative de Palaiseau. C'est à pleurer. Et il en pleure. Elle s'en souviendra, de son anniversaire 2008. [...] Pour son anniversaire, l'administration de son propre pays lui aura bien signifié qu'aimer un étranger signifie contrainte, obstacle, souffrance, humiliation

Valeur ajoutée

La France est plurielle. Elle est ce qu'elle est, belle et dynamique, parce qu'elle a pu bénéficier depuis des siècles de l'apport de migrations. Des Français témoignent sur le site Valeur ajoutée (ci-après une centaine de témoignages dès les premiers jours d'ouverture de l'appel lancé par La Cimade fin novembre 2014, et cela continue depuis !)

[51] Après un transit de près de cinq heures au centre hospitalier André-Mignot de Versailles, M. a été ramené au CRA avec un certificat médical: huit jours d'ITT, des fractures et commotions, une minerve, des bandages aux deux coudes, un plâtre à la main droite fracturée. Il y restera dix-sept jours malgré les diverses saisines des juges. Par peur, M. a catégoriquement refusé de porter plainte ou simplement de plaindre de son sort.

Ils témoignent :

"Ma grand-mère maternelle, polonaise, arrivée en France à trois ans, a permis pendant la guerre l'évasion de prisonniers enfermés par les nazis dans la prison de Loos... Mon père, arrivé en France à 21 ans, a bénéficié du statut de réfugié politique apatride à l'époque, qu'on ne lui attribuerait peut-être pas aujourd'hui, alors qu'il était en danger de mort (encore faut-il pouvoir le prouver...). Il a refait sa vie en France, a employé plusieurs salariés et a contribué à la richesse de ce pays." (Virginie)

"En rencontrant Ruben en novembre 2013, je ne pensais pas partager autant de moment de galère certes mais de complicité aussi... jeune Espagnol de 24 ans, aveugle à 80 pour cent, il voyage en train de ville en ville, à faire la manche pour se mettre à l'abri à l'hôtel premier prix et manger un bout tous les soirs, je l'ai vu faire et aider un peu durant 4 jours, partageant la chambre ces jours-là, en réelle confiance de se faire guider ainsi par moi d'institutions en structures." (Gaël)

"Mon père, garde républicain espagnol, a été jeté sur les plages d'Argelès en ce glacial mois de février 39. C'était un *étranger* qui a fait sa part, comme les trois enfants qu'il a eu d'une immigrée économique portugaise. Né à Toulouse, j'ai été accusé à l'école primaire d'être venu manger le pain des Français. Xénophobie ordinaire d'une bêtise dont Einstein était sûr, a contrario de l'univers, qu'elle était infinie. Merci à ceux qui oeuvrent pour faire de chaque humain un citoyen du monde." (Théo)

Melting pot

"Je suis Française, petite fille d'une Suisse allemande Brésilienne, d'un Marseillais, de Bretons ayant mis au monde ma maman au Maroc, mariée à un Ukrainien venant d'une région anciennement roumaine mais profondément attachée à la Russie. Chaque jour, j'apprends à mes enfants quelle richesse nous avons de bénéficier de ce melting pot de cultures. Depuis toujours, j'ai eu la chance de travailler avec et auprès de personnes étrangères et chaque jour je m'enrichis de nos échanges de points de vue." (Véronique)

"En 1976, j'ai accueilli chez nous un Libanais de 20 ans (via la Cimade !) lors de la guerre qui déchirait son pays. Il a courageusement travaillé en intérim pour payer ses études en France puis celles de son jeune frère qu'il a fait venir car il n'y avait plus de cours réguliers au Liban. Ils ont bien réussi professionnellement, fondé famille... n'ont pas été à charge: à cette époque, on ne limitait pas aux arrivants la possibilité de travailler, de s'inscrire à l'Université, etc." (Marie)

"Père Kabyle Musulman, Mère Française Catholique, 8 enfants, pas de religions imposées, pas de d'obligations de croire, le Choix sans aucune culpabilité, juste respecter les Sentiments, les Croyances de tous les Autres, la Vie en général. La Véritable Richesse consiste à s'ouvrir et à comprendre les autres et non de les condamner, ne jamais généraliser. Mon Père disait toujours: Si ton pied peut éviter la fourmi, alors évite là. C'est ça le respect. Et j'ai transmis cela à mon fils..." (Nora)

"Et pourquoi nous haïr et mettre entre les races ces bornes ou ces eaux qu'abhorre l'oeil de Dieu ? De frontières au ciel voyons-nous quelques traces ? Sa voûte a-t-elle un mur, une borne, un milieu ? Nations, mots pompeux pour dire barbarie. L'amour s'arrête-t-il où s'arrêtent vos pas ? Déchirez ces drapeaux Une autre voix vous crie: L'égoïsme et la haine ont seuls une patrie; La fraternité n'en a pas !" Alphonse de Lamartine (Elisabeth)

Petite planète

"La France se veut terre d'accueil. Elle a su et sait honorer ce principe d'humanité et de richesse socio-économico-culturelle. Mais elle se montre aussi frileuse, même opposante, à l'entrée et à l'installation des migrants. Les boucs émissaires endossent encore tous les prétendus délits. Hier: les Juifs, les Grecs, les Italiens, les Portugais, les Espagnols, les Maghrébins.

Aujourd'hui les Roms, mais pas que... Restons mobilisés ! Soyons dignes vis-à-vis de l'Autre, notre alter ego ! (Myrille)

"D'origine britannique, arrivée en France en 1969 lors de mon mariage avec un Français, et naturalisée en 1970. A l'époque, j'étais souvent confrontée à des *plaisanteries* foireuses et blessantes à propos de Jeanne d'Arc. Plus tard, j'ai trouvé la parade aux insinuations selon lesquelles les étrangers *mangent le pain des Français*: Il suffit de dire qu'à cause de moi, un Français est au chômage... La réaction systématique: mais toi, c'est pas pareil ! Je suis blonde aux yeux bleus: étonnant, non ?" (Wendy)

"Je suis étranger par ma grand-mère grecque. Nous sommes tous des étrangers et fiers de l'être." (Olivier)

"Moi, en tant qu'étranger en France depuis 12 ans, souhaite que mon pays d'adoption garde le coeur et les yeux ouverts et ne laisse pas la haine et la peur s'installer sur cette terre de grâce ! On est tous des êtres humains." (Christian)

"Mon grand-père était belge. Hé oui, après la guerre 14/18, il n'y avait plus beaucoup d'hommes dans nos campagnes. Ils sont venus donner un coup de main pour les récoltes et il est resté. Puis après la deuxième guerre, ce sont les Espagnols qui sont montés pour la saison des betteraves. Mes beaux-parents sont d'origine espagnole. Une de mes filles a un beau-père thaïlandais puis notre histoire continue. Il serait normal que toute personne ait le droit de se déplacer et de chercher un endroit pour vivre. " (Agnès)

"Je n'ai pas vraiment d'histoire, sauf d'avoir vu de près des check-points en Cisjordanie occupée; mais comment encore parler d'étrangers sur une aussi petite planète, où les frontières sont devenues bien dérisoires avec tous les moyens technologiques dont nous disposons aujourd'hui. Les murs, les barbelés, les Frontex et autres protections sécuritaires n'y pourront rien changer. Bravo, la Cimade, malgré tous les bâtons dans les roues." (Robert)

Echangiste

"Chercheur scientifique, j'ai eu la grande chance durant ma vie professionnelle de rencontrer et d'accueillir de nombreuses personnes venant d'autres pays. Au-delà du pur échange scientifique, ces rencontres ont été la source d'une ouverture considérable sur d'autres modes de pensée, d'autres cultures. Découverte d'autres hommes et femmes, si différents et si proches: un incroyable enrichissement personnel !" (Claude)

"La France est une terre *échangiste* et mêlée. J'y ai contribué avec vigueur ! Nous avons recombiné, recomposé, réorganisé les éléments que nous avons empruntés et nous continuons de la faire. Il n'y a pas de *race française* et il n'y en a jamais eu. *La France est une réalité qui se rêve et qui s'écrit*. Regardons autour de nous avec lucidité, revendiquons notre complexité. Nous sommes des sang-mêlés ! N'en déplaise aux obscurantistes et aux possédés ! (Manuela)

Diversité

"J'ai épousé un Chinois de l'île de la Réunion, île qui rassemble sous le drapeau français des personnes venant de trois continents: Europe, Afrique, Asie. Que j'aime ton non REUNION. Même si le passé a été dramatique: esclavage, misère, nous vivons aujourd'hui la cohabitation de religions, croyances très différentes, de métissages multiples qui nous appellent à la tolérance." (Françoise)

"Présidente d'une association d'aide aux réfugiés, je peux témoigner chaque jour de leurs difficultés et de leur précarité, suite aux dispositions prises par l'Etat; mais aussi de leur richesse de coeur, et de leur générosité. Une dernière manifestation festive nous a fait découvrir une diversité incroyable de plats et pâtisseries, très appréciés par tous... nous sommes tous des Hommes ou Femmes et avons droit au respect et à la dignité de tous." (Martine)

"Il n'y a rien de plus beau que la diversité et le respect des différences..." (Fatemy)

"Tous les jours, nous côtoyons des personnes d'origine étrangère: quelle richesse ! quelle diversité ! Quels mensonges, jamais vraiment dénoncés par nos responsables sont divulgués sur l'immigration... La terre est à tous; les frontières ne sont que des créations des possédants pour mieux asseoir leur pouvoir et celui de l'argent." (Gérard)

"En 1936, j'avais six ans, sur une route de campagne je rencontre un monsieur avec une moustache à la Vercingétorix. Il me demande en occitan: *sios pas un drolle de l'lauvergnas* ? (Tu n'es pas un fils de l'Auvergnat ?) *Si, puta ! Amb'un avergnas et un ca cal toujon aver una peira a la man* (Putain! Avec un Auvergnat et un chien, il faut toujours avoir une pierre à la main). Je savais que mes ancêtres étaient venus d'Auvergne en Tarn-et-Garonne. J'ai su ce jour-là ce qu'est un étranger !" (Durand)

"L'autre est un homme ou une femme comme comme moi, respectons le. La vie, c'est accepter les différences et s'enrichir de nos différences. N'acceptons plus de nous laisser submerger par des flots d'informations en continu. Réfléchissons, n'acceptons pas l'opinion dominante, martelée par les médias dominants, par les partis de gouvernement qui nous avouent leur impuissance et qui prétendent défendre l'intérêt général. Refusons la stigmatisation des étrangers

"J'aurais bien voulu raconter une histoire mais 500 caractères ne sont pas suffisants. J'ai toutefois quelques questions à partager: Quelle est l'origine des frontières entre les Etats ? Sont-elles vraiment nécessaires ? Ces lignes de séparation ne sont elles pas tracées par l'homme par peur ?" (Frédérique)

"Cet étrange pas si étranger de nous-mêmes... Car si notre planète Terre nourricière, dans sa générosité, a enfanté autant de différences, Tout dont nous faisons partie, c'est bien pour enrichir dans l'éveil notre Connaissance, sans frontière, car elle est infinie. Amitié et Empathie à tous ceux qui souffrent, qui subissent l'obscurantisme de la bêêêtise et qui résistent de par le monde. Stop à l'abrutissement par la manipulation de l'ego." (Marie du Pilar, artiste-peintre)

Nouvelles d'ailleurs

"En tant que conseillère en insertion puis chargée de mission sur le site migrations.besancon.fr, j'ai entendu, lu de nombreux témoignages de migrants racontant leurs parcours et surtout des fils et filles de 2e voire de 3e génération encore en butte aux idées reçues et devant *prouver* leur légitimité à vivre comme tout le monde. Heureusement certain(e)s y arrivent ! Que de leçons de vie et de saines rencontres au coeur de l'interculturalité ils m'ont permis de vivre. Merci à chacun(e)." (Geneviève)

"Ma mère était française de souche, mon père français par colonisation jusqu'au combat pour l'indépendance de l'Algérie, où il a choisi la nationalité algérienne. Bien avant cette époque, ils ont mis au monde quatre petits métis. Quatre petits humains. Humains au-delà des identités factices, au-delà des frontières dont le tracé change au caprice de politiques diverses. Quatre petits humains, quatre petites vies ! Mon identité, c'est celle-là, et c'est ce que je vois en chaque être à deux jambes." (Sadia)

"Nous faisons partie du réseau WELCOME qui permet à des demandeurs d'asile de souffler, se reposer, dormir au chaud, d'échanger avec des Français le temps de quelques jours... et à chaque fois que nous avons accueilli une personne, nous avons été très heureux de cette rencontre, très admiratifs aussi de la force qu'ont ces personnes déracinées pour tenir. Ils nous apprennent ce que c'est la résilience et nous goûtons vraiment ce qu'est la fraternité... MERCI à eux !!!" (Marie et Philippe)

"Je suis née française, mes parents aussi mais ma grand-mère maternelle était italienne (arrivée en France avec ses parents pour les mines lorraines) et son mari issu de Pologne pour les mêmes raisons et je suis fière d'habiter..... la Terre." (Viviane)

"De souche bien française, j'ai eu une fille magnifique avec un Togolais, un autre de mes enfants est marié à une Ivoirienne et un autre encore avec une Libanaise. J'ai constaté que cela permet d'ouvrir les oeillères et le coeur, de moins camper sur des positions restrictives et de nourrir une curiosité pour d'autres cultures, d'autres façons de vivre et raisonner. Nous sommes tous des humains et nos différences doivent nous enrichir et non nous séparer." (Eliane)

"Bonjour. Déjà, par ma culture et mon éducation, on m'a toujours appris à tendre la main à celui qui en a besoin. En tant qu'ancien Président et bénévole de l'association Une Chorba Pour Tous, je connais la douleur, la souffrance et le besoin des nouveaux migrants et des personnes dans la précarité. Ces nouveaux migrants sont le reflet de la société, leur pays a été anéanti, ils ont fui: Afghanistan, Irak, Syrie... Savoir donner, c'est savoir aimer ! Félicitations au travail de la Cimade !" (Ali)

"D'origine française, j'ai vécu trente ans au Cameroun. C'est là que j'ai appris ce beau proverbe: *l'étranger est celui qui apporte les nouvelles d'ailleurs*. Je peux dire que ce long temps m'a appris ce que veut dire être frère, sans nier sa propre culture. Aujourd'hui qui nous soigne dans les hôpitaux et dans les maisons de retraite. Qui répare nos maisons ? Qui nous dit volontiers bonjour et nous indique la route ? Nous avons tant de richesses à partager. Risquons le partenariat." (Roger)

"Je n'ai pas d'histoire, mais seulement un dicton: un étranger, c'est un ami que l'on n'a pas encore rencontré. Dicton irlandais, je le dis à qui veut bien l'entendre. Amitiés." (Nicky)

Solidarité

"Autrui, pièce maîtresse de mon univers, disait Michel Tournier - expérience et sentiments partagés avec lui." (Christiane)

"Au *Secours Catholique* où j'ai passé 7 ans comme bénévole, j'ai rencontré plusieurs personnes d'un courage extraordinaire, en particulier des femmes africaines qui par leur persévérance et leur volonté de s'intégrer ont finalement réussi, après avoir été parfois dans la

rue, pour l'une d'elles enceinte puis avec un tout petit, parfois sans papier... pendant des mois. Je garde avec elle une expérience d'amitié et de l'admiration pour leur foi dans la vie et dans leur capacité à devenir françaises." (Véronique)

Regards

"Nous, les exilés, nous sommes malades d'une maladie incurable. Aimer une patrie mise à mort." Maram al-Masri, poète syrienne (Thierry)

"La grande humanité voyage sur le pont des navires Dans les trains en troisième classe Sur les routes à pied La grande humanité va au travail à huit ans Elle se marie à vingt Meurt à quarante La grande humanité Le pain suffit à tous sauf à la grande humanité Le riz aussi Le sucre aussi Le tissu aussi Le livre aussi Cela suffit à tous sauf à la grande humanité Il n'y a pas d'ombre sur la terre de la grande humanité. Pas de lanternes dans les rues pas de vie" (Thierry)

"Toute culture naît du mélange, de la rencontre, des chocs. A l'inverse, c'est de l'isolement que meurent les civilisation." Octavio Paz (Thierry)

"J'ai eu la chance de pouvoir vivre ailleurs qu'en France et d'apprécier les actes d'hospitalité de ceux qui trop souvent en France sont considérés comme des personnes pas tout à fait nos égales ! Alors que ce qu'ils peuvent nous apprendre sur nous-mêmes nous aiderait à mieux vivre. Ouvrons-nous, écoutons les et détruisons les murs au propre et au figuré." (Odile)

"J'ai habité plusieurs années en Afrique subsaharienne, j'ai aussi pas mal voyagé de par le monde. Aujourd'hui, élu dans ma commune, je souhaite remercier mes hôtes de m'avoir si bien reçu et de m'avoir apporté une telle richesse culturelle et cet autre regard sur les valeurs humaines. La France est un confetti à l'échelle de la planète et son rayonnement ne tient que par son ouverture au monde et les nombreux métissages dont elle est issue à travers les siècles." (Nicolas)

"Mieux vaut vivre ensemble comme des frères plutôt que de mourir ensemble comme des idiots." Martin Luther King (Gérard)

"Bravo à *la Cimade* et à tous ceux qui s'occupent de solidarité et de lutte pour que notre République retrouve la lettre et l'esprit de nos valeurs fondatrices ! Je signe des deux mains comme citoyenne française, citoyenne du monde et professeur d'histoire-géographie-éducation civique

"Hier, dans une maison de quartier de Saint-Denis, j'ai passé un moment fabuleux qui m'a fait chaud au coeur: petite fête entre voisins, parents, jeunes et enfants du quartier, de toutes couleurs et religions... Chansons, danses et goûter, gentillesse et convivialité... Si loin du racisme haineux et insidieux de nos médias !"

"Bénévole à l'*ASTI* depuis de longues années, je donne des cours de français à des adultes étrangers primo-arrivants. C'est exigeant... Mais c'est un très grand bonheur pour eux comme pour moi. Je suis témoin d'actes très fraternels et de réels moments d'entraide." (Gaby)

"Je suis d'origine suisse et je me suis mariée avec un Français. Nous avons adopté des enfants de différents pays (Corée, Djibouti, Portugal, Roumanie) et aussi des enfants handicapés. Chaque membre de notre famille nous enrichit" (Edith)

"Souvenirs émus d'un bénévolat d'accueil de travailleurs étrangers au sein du Gisti avec des avocats fidèles à l'idée que la ville a pour mission d'être la maison de tous les hommes. J'attendais avec impatience le samedi, jour de rencontres passionnantes au coeur de l'humain. Si seulement la société décidait de ressembler aux arbres qui font de la place aux oiseaux donnant du fruit, aménagent leurs racines, acceptent chacun la présence des autres arbres, cahcun se gardant de cacher la forêt." (Christiane)

"Ma vie est mon histoire, mes deux parents sont nés à l'étranger dans des pays différents. je suis la richesse de l'immigration !" (André)

"L'humanité passe par l'autre ! Quelle belle maxime ! Cette phrase prend tout son sens, tant les hommes et les femmes de la Cimade s'engagent à fond aux côtés des personnes étrangères en difficulté face à l'administration. Un grand merci à vous tous pour votre engagement sans faille et votre discrétion légendaire." (Diélika)

"La différence est cette chose merveilleuse que nous avons tous en commun ! Quelqu'un a écrit cela et des personnes magnifiques ont oeuvré pour la paix et la tolérance. Je n'ai pas d'histoire particulière, seulement ce sentiment qu'il vaut mieux vivre ensemble comme des frères que de se faire des guerres stupides qui ne mènent à rien. Un détail me fait prendre confiance: la solidarité envers des drames ! l'ESPOIR !" (Dominique)

"Auxiliaire socio-éducatif à l'accueil du jour à l'asso *F.AR.E*, j'adhère à ces valeurs ajoutées."

"Celui qui marche d'un pas lent est dans la rue de l'exil. C'est toi, c'est moi. Regarde-le-bien, ce n'est qu'un homme. Qu'importent le temps, la ressemblance, le sourire au bout des larmes. L'étranger a toujours un ciel froissé au fond des yeux. Aucun arbre arraché ne donne l'ombre qu'il faut ni le fruit qu'on attend. La solitude n'est pas un métier... Demander l'asile est une offense, une blessure avalée avec l'espoir qu'un jour on s'étonnera d'être heureux ici ou là-bas" Tahar Ben Jelloun (Michel)

Partage

"Je suis marocaine et musulmane, depuis 48 ans en France. Pour moi, l'intégration, nous l'avons connue et je suis fière de mes deux cultures. J'ai des neveux et des nièces de diverses origines: italiens, basques, français, algériens et turcs. Nous avons toujours appris à respecter les origines de mes belles-soeurs et leurs convictions chrétiennes ou autres. Un respect mutuel qui nous a enrichis dans l'éducation de nos enfants. Partager, aimer, s'enrichir, respecter et grandir." (Touili)

"De formation infirmière, j'ai exercé ce métier pendant plus de dix ans. Depuis, je suis en congés longue maladie, suite à un cancer. Mon métier m'a appris l'humanité: noirs, blancs, jaunes, métis, musulmans, juifs, chrétiens, athées, bouddhistes, tous nous naissons de la même façon, nous sommes malades pareils, nous souffrons de la même manière et nous mourrons tous !!!!!! La différence, c'est la façon d'exprimer notre souffrance, de la partager ou non, mais nous restons des humains !!!!!" (Christiane)

"A Martigues, Yannick, Congolais, allait être expulsé. La solidarité (*Ligue des Droits de l'Homme* et *RESF*) a permis de mettre en échec son expulsion. Aujourd'hui, il est marié et père d'une adorable petite fille de 2 ans. Il suit une formation qualifiante. Et il aurait fallu que cette belle histoire ne voit pas le jour ?" (Jean-Claude)

"La France a toujours été une terre d'accueil, ce qui a fait d'elle une exception dans le monde. Un paradoxe si on sait que l'origine de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen émane de ce beau pays. La France séduit, comme elle l'a fait brillamment à travers l'histoire, par sa diversité culturelle et sa capacité d'insertion et d'intégration par le biais du savoir et de la culture. La langue française reste, incontestablement, un vecteur de sauvegarde humanitaire." (Abousalem)

"Un jour, une *camarade* m'a confié un jeune homme sans papiers, sans logement, sans rien... car elle partait en province, je ne la connaissais pas; j'ai accepté de devenir sa marraine de coeur. Je l'ai accueilli chez moi pendant environ 4 ans jusqu'à ce qu'il soit régularisé; je savais que j'étais dans l'illégalité en accueillant un *sans-papiers* dans notre logement, mais cela m'était bien égal, il m'a raconté ses *galères* et depuis il a trouvé un travail, a obtenu un logement, il s'est marié." (Françoise)

"J'ai toujours vécu depuis mon enfance avec des personnalités de pays différents, de cultures différentes, handicapés, en détresse familiale... moi-même n'étant pas dans la normalité, je ne supporte pas ce racisme, cet ostracisme, cette cruauté." (Yann)

Accueil

"Chaque année, des amis ont des difficultés à obtenir leurs titres de séjour, ils commencent leurs thèses l'année prochaine, une chance qu'aucun d'eux n'ait abandonné la France pour autant. Pour l'instant." (Raphaël)

"Il m'arrive de me demander si je suis à la hauteur de l'accueil que j'ai reçu en Afrique, quand je travaillais au Burkina Faso. C'était pendant la saison sèche, je faisais des enquêtes chez les villageois, pour mieux comprendre les systèmes de culture. Un jour, un chef de village m'a dit: personne n'a essayé de comprendre notre travail comme vous l'avez fait. Il m'a accompagné à ma voiture, il l'avait remplie de légumes, alors qu'on était en pleine zone sahélienne, et en pleine disette." (Catherine)

"Je suis allé au Sénégal, la téranga, vous connaissez ? Partage, chaleur humaine, j'ai ramené beaucoup de sourires et de chaleur humaine. On apprend beaucoup en voyageant, mes amis pour la plupart sont africains et tous les jours, j'apprends. Partageons nos cultures, ouvrons les frontières de nos coeurs." (Nelly)

"A chaque pays correspond un mode de vie, une histoire et un passé fondateurs d'une pensée typique qui la caractérise. Mais dans le monde, malgré ces frontières fixées par le passé, nous ne devons jamais oublier que tout habitant a le droit d'habiter et de manger quels que soient sa race, son histoire, son passé. Tous sauf ceux qui, par leur choix, politique ou religieux, refusent le mode de vie ou de pensée d'un pays." (Rebeca)

"J'ai connu mon actuelle épouse en Argentine dans une auberge de jeunesse. Il a suffi de parler de marelle, des expériences de vie, pour savoir qu'elle était mon âme jumelle. J'ai décidé de la suivre en France, pays qui m'attire profondément. Malgré les trois premiers mois pénibles, avec les papiers qui n'arrivent pas, avec une dame de la Préfecture qui m'a menacé de me faire expulser, j'ai réussi finalement à les avoir, et continuer ma formation dans la biotechnologie. Merci Cimade !" (Ariel Gustavo)

"D'origine Belge -Sud-Africaine, me voilà depuis quelques mois en France. Avec mon fiancé français, qui a vécu avec moi pendant quelques années en Belgique, on a décidé de s'installer à Lyon. Du coup, je me retrouve dans la même situation que beaucoup d'autres personnes *étrangères*, *immigrées*, *migrants*,... Quel que soit le label qu'on veut nous donner; on est tous à la recherche de bonheur en voulant poursuivre nos rêves, comme tout autre être humain sur cette terre qui est la nôtre !" (Narelle)

"Grands écrivains, grands scientifiques français qui ont fait le rayonnement culturel de notre pays, combien y-a-t-il parmi eux d'étrangers arrivés comme réfugiés ou immigrés sur notre sol et naturalisés français ? Amis, membres de la famille, combien avons-nous dans notre entourage de réfugiés, d'immigrés ou de fils, fille, petit-fils, petite fille de réfugiés ou d'immigrés ? Toutes ces personnes ont fait et font par leur diversité notre richesse. Ma France est un pays d'échange et d'ouverture." (Emmanuelle)

Paix

"Bonjour, ce n'est pas une histoire, c'est la vie de mon papa, prisonnier de guerre (pas STO, militaire) des Allemands pendant 5 ans. Il ne vouait aucune haine de l'étranger et nous a tous élevés, nous ses 8 enfants, dans l'amour du prochain, la solidarité et le respect de l'autre, voilà, on se nourrit de la richesse de l'autre et non pas de la haine. PEACE..." (Laurence)

"Je suis une grande voyageuse qui est déjà partie en Asie, en Afrique de l'Ouest, en Amérique Latine, en Europe et j'ai pu découvrir et vivre tellement de belles choses à travers les êtres humains qui m'ont accueillie à bras ouverts, qui m'ont offert leur sourire, leur joie, leur hospitalité. C'est grâce à leur culture que j'ai pu m'enrichir intérieurement. J'ai ainsi trouvé l'amour, l'homme que j'aime est d'origine africaine." (Pia)

"Mon frère vit au Canada. Toute notre famille est en France. Là-bas, il est l'étranger. Il nous manque. Nous lui manquons aussi. On se voit une fois par an. Heureusement, nous avons accès à internet, la modernité... Grâce à nos revenus... On oublie trop souvent que beaucoup d'étrangers sont loin de leur famille, des amis d'enfance... C'est difficile à vivre. Alors, souhaiter la bienvenue, c'est le minimum que l'on peut offrir !" (Cécile)

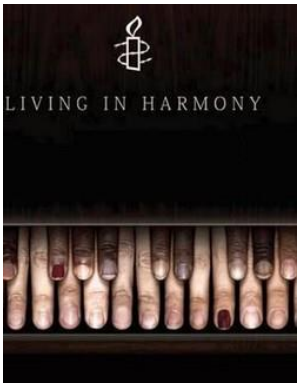
"Comme plus de 2 millions de Français, je suis expatrié et je vis à l'étranger. J'ai été souvent victime de racisme et des dérives du nationalisme dans mon pays d'accueil. Alors que je m'apprête à revenir en France, je souhaite témoigner de tout ce que les étrangers, dans leur diversité, nous

apportent. A chaque fois que l'on se respecte et se découvre comme êtres humains, on grandit, on apprend, on s'élève au-delà de nos difficultés, égaux dans nos différences, on vit en paix, ensemble." (Guillaume)

"Simple... Je vis à Calais et, tous les jours avec mon mari, nous essayons d'apporter sur les différents camps de réfugiés de l'énergie pour recharger leurs téléphones et aussi leur permettre d'écouter leur musique, ce qui permet de parler avec eux, d'écouter *leur histoire*, de danser, de dessiner, de faire un peu de français à travers des jeux de société, d'être avec eux pendant plus de deux heures. Nous avons baptisé *génération voyageur* de Calais cette initiative qui est toute nouvelle..." (Nadine)

Emotions

"Je viens en aide (distribution de nourriture, bâche, vêtements, etc...) à ces personnes depuis plusieurs semaines dans la *jungle* et le camp près de l'usine Tioxide de Calais. A chaque fois nous sommes accueillis avec des sourires, ils nous proposent du café, du thé, etc alors qu'ils n'ont presque rien pour se nourrir. Nous discutons en anglais. C'est à chaque fois de purs moments d'émotion quand je suis avec eux. Ils ne demandent simplement qu'à vivre..." (Bruno)



"Du haut de mes 21 ans, c'est en partant à plusieurs reprises en Afrique que j'ai appris à aimer l'être humain et à avoir une certaine philosophie sur la vie. C'est ce partage de connaissances, de cultures, d'amour et de façons de penser que l'homme se construit. Aujourd'hui, je donne des cours de français bénévolement à des adultes étrangers. Je n'ai jamais autant aimé me lever un lundi matin. Moi je dis oui à l'immigration. C'est grâce à elle que j'ai pu rencontrer l'amour." (Joséphine)

"Je suis moi-même une étrangère et ce depuis très longtemps, par choix, en Turquie pendant 13 ans, que j'ai tant aimée, et à présent en Angleterre, pour le travail d'abord. Divorcée, j'ai élévé 4 enfants et aujourd'hui j'ai une retraite qi s'élève à 440 euros, autant dire que je travaillerai jusqu'à ce que je n'en puisse plus. Le travail que je fais marche mieux ici qu'en France: j'enseigne en libérale 4 langues. Je suis et reste... une étrangère, même si je suis bien partout." (Isabelle)

"Il n'y a pas d'étrangers sur cette terre. *La terre est ma patrie, l'humanité ma famille.*" Khalil Gibran (Mercier)

"Je suis Président départemental des Restos du Coeur et, à ce titre et en conformité avec mes convictions, je viens en accompagnement des personnes en difficultés et notamment ceux que l'on appelle les *sans-papiers*. J'agis également auprès de la communauté Roms afin qu'ils soient accueillis comme tout homme au sein des restos. Plus nous serons nombreux à accompagner ces personnes au sein des assos plus nous ferons avancer dans le bon sens la société." (Jean-Marc)

"J'ai vécu presque 10 ans à l'étranger, en Europe centrale, en Russie, en Asie centrale et en Afrique. Jamais je n'aurais pu vivre de telles aventures humaines si je n'avais pas été accueillie, si

je n'avais pas bénéficié de l'hospitalité de tous ces peuples. Aujourd'hui, en France, je ne peux pas imaginer que l'on puisse par des lois que je qualifie d'injustes nous priver du devoir et de la joie de l'hospitalité qui nous grandit, qui nous élève, ensemble, avec celui/celle qui est accueilli(e)." (Christelle)

"Bonjour, je suis belge et je vais vous raconter une histoire... belge ! Un ami tombe en panne d'essence sur le ring de Bruxelles à la nuit tombante. Après quelques minutes, une voiture s'arrête et un monsieur de nationalité marocaine descend du véhicule. Mon ami, ayant à l'époque des préjugés sur les étrangers, n'en menait pas large. Ce monsieur a passé un coup de fil à un de ses potes. 10 minutes plus tard, son copain est arrivé avec 5 litres d'essence. Ce jour-là, mon ami a changé..." (Giot)

"Le pluralisme est une richesse. La culture de l'autre est aussi une richesse, je le vois quotidiennement dans mon travail de thèse sur les pratiques numériques des migrants à Lorient." (Philippe)

"En décembre 2013, Brigitte et moi avons rencontré pour la première fois des familles Roms, à Maubeuge. Ce n'est pas sans crainte que nous leur avons rendu visite la première fois, au nom du *collectif Roms*. Et nous avons subi un choc: elles nous ont accueillis, invités; ça a commencé comme ça. Des liens se sont créés, nous les avons revues souvent, aidées, accompagnées, elles nous ont enrichis. Nous avons, avec elles, grandi en humanité. A leur départ, un vide s'est formé: nous avions perdu des amis !" (Brigitte et Jean-Marie)

Sans papiers

(octobre 2006)

"Un beau jour on se décide. " Ainsi débute le périple du narrateur de ce récit. L'homme pourrait être né au Congo, au Liban, au Kurdistan, au Cambodge.... Il a décidé de quitter son pays dévasté par la guerre civile, de fuir les difficultés économiques avec femme et enfants. C'est au "pays des droits de l'Homme" que son exil, via un réseau de passeurs, le mène. C'est en France qu'il demande l'asile. Mais lorsqu'il pose le pied sur le sol français, le plus difficile reste à faire : assurer le quotidien, comprendre la loi et l'administration, les combattre parfois ; tout tenter pour ne pas retourner "d'où il vient", et demeurer dans ce pays où une vie normale serait peut-être, un jour, possible.

En rassemblant des milliers de témoignages et de situations vécues dans ce personnage anonyme, Michel Weckel[52] raconte un monde qu'il connaît bien : celui de la misère, de la déprime des sans papiers, d'une législation kafkaïenne et du précaire qui dure. Un témoignage riche, pour faire tomber les préjugés des uns et des autres.[53]

Les premières lignes

" C'est un récit à la jointure entre les faits et la fiction. À l'endroit où la mémoire recourt à l'imaginaire pour élaborer ce que nous appelons communément la réalité. Il est inspiré par ma confrontation personnelle avec la quête des exilés et la trace que laisse en nous *le passage des étrangers* pour reprendre le titre d'un livre de Jacques Hassoun. Il est nourri d'observations authentiques recueillies dans la marge d'un décor qui n'est pas n'importe quel décor Celui du Limes latin. Le Limes est moins qu'une marge. C'est une ligne de flottaison. Une ligne bleue entre ciel et terre, se confondant avec l'horizon quand vibre la clarté du jour. C'est la ligne de la frontière, telle la ligne bleue des Vosges, qui ferme l'horizon en même temps qu'elle l'ouvre. Le regard s'y attarde sans lassitude. Il veut voir plus loin et s'autorise des rêveries inédites. L'esprit des hommes d'ici sait là-bas, au delà du Limes, des paysages fabuleux où d'autres communautés humaines vivent leurs vies étranges. Le coeur les imagine avec émotion. Il aspire à fréquenter ces contrées peuplées d'humains aux moeurs différentes et aux divinités mystérieuses. Que font ces peuples lointains dont on disait autrefois entre inquiétude et fascination que c'étaient des barbares ? En quoi leur condition est-elle plus enviable ? Leur vie est-elle plus authentique ? On leur prête jalousement d'inavouables jouissances. Leur rapport au monde et à la nature paraît plus fort. Connaissent-ils des plaisirs plus intenses ? Sont-ils plus riches et plus libres ? Derrière le Limes les territoires inconnus et les cultures ignorées suscitent l'intérêt autant qu'ils réveillent d'irrationnelles inquiétudes. Le Limes trace un contour autour de la vaste patrie. Il borde l'univers connu qu'on dit civilisé, lui donnant l'apparence d'un monde rassurant mais, dans un même mouvement, délimitant le territoire acquis, il ouvre sur le pays fascinant de l'autre. Dans le petit village alsacien où je passais de trop longues vacances d'été, mon grand-père possédait un paisible verger fleuri, baigné d'ombres mouvantes et de claires lumières, tendre royaume de mésanges et d'hirondelles voyageuses. Ce souvenir a aujourd'hui pour moi la douceur printanière d'un paradis d'enfance. Une balançoire était accrochée à la branche puissante d'un vieux marronnier dans la ramure duquel je reconnaissais la mâture d'un voilier géant. C'était mon inépuisable terrain d'aventures. Ce parc verdoyant et familier était traversé par un discret sentier herbeux à peine visible. Peu emprunté, il marquait, disait mon grand-père, la frontière entre l'Alsace et la Moselle. "

---

[52] Michel Weckel, après des études en théologie protestante, a été délégué régional de *la CIMADE*, de 1987 à 2006. Il vit à Strasbourg.

[53] présentation éditeur, Michel Weckel, *Le Verger éditeur*, oct.2006

Coeurs en Papier [54]

" Les sans-papiers, les immigrés, on leur dénie le statut d'être humain ". Révolte de Christian Mambou. Pourtant, lui, d'origine Congolaise, a eu la chance d'obtenir le sésame qui lui a permis de continuer à vivre en France. Mais pas le cas de son ami dont il raconte l'histoire dans son deuxième livre *Coeurs en papier*. Une histoire sur laquelle se greffent les destins d'autres immigrés.

Christian Mambou s'est aussi retrouvé dans le personnage de Polhit, comme lui "métissé culturellement", jeune homme venu étudier en Lorraine. A quelques jours de son retour chez lui, au Waba (pays d'Afrique imaginaire), un coup d'Etat vient d'éclater.

La condition africaine vue des Vosges

L'appartenance tribale de Polhit le condamne désormais dans son pays natal. Son titre de séjour qui n'est pas renouvelé le condamne à la clandestinité dans son pays d'accueil. "Sa carte de membre du club des hommes" a expiré, le plongeant du jour au lendemain "dans une catégorie inférieure", celle des étrangers qui rasent les murs dans la crainte d'un "contrôle au faciès". Entre la prison en France ou la prison au Waba, il ne lui reste plus que la solution d'un "mariage blanc". Impasse à la misère "que notre système produit". Après avoir abordé l'excision dans son premier livre *La Gazelle et les exciseuses* [55], Christian Mambou sensibilise une seconde fois ses lecteurs à la condition africaine, mais cette fois-ci vue de la France. Vue des Vosges même, où "dans un petit patelin la présence d'un Noir restait aussi bizarre que celle d'une hirondelle en hiver". Où le mariage d'amour entre un Africain et une Française est forcément suspect.

Christian Mambou est né à Brazzaville au Congo. Il avait 8 ans quand il rejoint ses parents déjà installés à Vandoeuvre. En attendant les retrouvailles, il est élevé par sa grand-mère et sa tante. " A Brazzaville, un enfant n'est jamais seul. Il n'appartient pas à la mère, mais à tous ceux qui peuvent participer à son éducation. Ce qui fait qu'on a des cousins et des grands frères partout. Africanellement parlant, le mot séparation n'a pas de sens pour nous".

Journaliste et écrivain

C'est à l'école, en cours moyen, que son instituteur va déclencher chez lui "le goût de la littérature et de l'écriture". Là "j'ai commencé à rêver d'être un jour écrivain". Retour au Congo où il rencontre une journaliste, Nadette Richard, qui lui apprend les rudiments du métier. Ses premiers articles sont publiés dans le journal de son lycée. Il se professionnalise en Côte d'Ivoire. Pays qu'il quitte " juste avant le coup d'Etat contre Laurent Gbagbo" pour retrouver ses parents à Vandoeuvre en 2002. Galères. Il devient correspondant de presse. Puis le voici aujourd'hui animant une émission quotidienne sur *Radio Guémozot* dans les Vosges. Où il propose aussi une vision africaine de l'Afrique. Un continent qu'il aime autant que la France. Même si, dans son dernier livre, les propos sont parfois durs pour dénoncer la situation des sans-papiers dont l'existence ne tient plus qu'à un bout de papier, jamais il n'écrit et jamais il ne dira que la France est raciste, parce qu'il n'en a jamais été victime, "parce que ça serait aussi manquer de respect. Et puis d'ailleurs aucun pays n'a le monopole du racisme. On le trouve aussi bien chez les Noirs que chez les Blancs. Il n'y a que la connerie qui est la chose la mieux partagée".[56]

---

[54] roman de Christian Mambou, éditions *Le Marchand de Tyr*
[55] éditions *L'Harmattan*
[56] Gisèle Mougeot, *Est Républicain*, 2.11.2006

Cléo, à cœur ouvert

(février 2007)

En novembre 2005, Clémence R., alias Cléo, le petit nom que lui a donné Jean, son mari, était opérée à cœur ouvert. Les jours qui ont précédé l'opération, tous ses souvenirs se bousculaient dans sa tête, de 1941, son premier souvenir lorsqu'elle avait trois ans, à aujourd'hui. Il y avait tant à raconter, à transmettre à ses deux enfants, à ses cinq petits-enfants. Elle regrettait de ne pas les avoir écrits quelque part, pour que Maud, Adrian, Johann, Clamenç et Romane reçoivent cette mémoire et la transmettent plus tard à leurs propres enfants. Aujourd'hui, grand-mère (elle ne veut pas que l'on dise mamie) veut parler. Elle, " *la fille de la Polak et du communiste* ", comme disaient les gens, descendante de "gueules noires", va se raconter à cœur ouvert. Elle est si généreuse !

Le péché originel

Menie était très belle. A Saint-Etienne, on l'appelait la Dame du Panassa, du nom d'un quartier de la ville. Elle était corsetière. Elle plaisait à tous les hommes du faubourg. C'est ainsi qu'elle, la couturière, fille de mineur, est tombée enceinte du fils du pharmacien.

Mais celui-ci n'a jamais reconnu l'enfant, Roger, le père de Cléo. Cette alliance illégitime entre une ouvrière et un notable n'était pas possible en 1915 à Saint-Etienne. Un Tardy ne pouvait pas épouser une Giry. C'était comme ça. Sans doute Roger portera-t-il toute sa vie ce fardeau d'être le fils d'une fille-mère. La Rosine, grand-mère de Roger, avait sa fierté. Elle allait tout faire pour que l'enfant de la honte grandisse comme un Giry. On allait taire la véritable paternité de l'enfant pour lui donner un père issu de la famille, un cousin homonyme.

La Polak

Wanda, la mère de Cléo, venait de la colonie des Homps à Cagnac-les-Mines. La colonie, le mot a vraiment tout son sens. On dirait peut-être aujourd'hui la communauté. Il y avait la colonie des Italiens et il y avait la colonie des Polonais. Chacune avait son curé, son instituteur. Les Polonais allaient à l'école polonaise. Les Italiens vivaient avec des Italiens. Parfois des croisements se faisaient, mais jamais avec des Français. Wanda ne savait ni lire ni écrire, contrairement à ses parents qui avaient été propriétaires fermiers (et gendarme) à Jaworzno, en Silésie, pays minier, avant d'émigrer vers la France.[57]

Elle avait 7 ans à l'arrivée en France. A 10 ans, elle a commencé à travailler chez un jardinier. Ses frères, à cet âge, triaient le charbon à la surface et descendaient au fond à 12 ans. A 18 ans, la jeune fille est allée faire les vendanges. C'est là que s'est joué son destin.

---

[57] Sur les traces de Wanda : la vie des anciens mineurs de fond. A découvrir au Musée de Cagnac-les-Mines, lien : www.capdecouverte.com. Egalement, partout en France, la mémoire des mineurs (charbon, fer, argent, cuivre,...) dans les musées suivants (liste non exhaustive): Villars, Firminy et Saint-Etienne (Loire): le puits Couriot (www.travers-bancs.org); Petite-Rosselle (Moselle): le carreau Wendel; l'écomusée des mines de fer de Lorraine à Neufchef et Aumetz (Moselle); le carreau du Val de fer à Neuves-Maisons (Meurthe-et-Moselle); Anzin, Escaudain, Lewarde (centre historique minier, www.chm-lewarde.com), Denain, Rieulay (Nord); Auchel, Bruay-Labussière, Harnes, Marles, Noeux-les-Mines, Oignies (Pas-de-Calais); La Machine (Nièvre), Blanzy et Le Creusot, écomusée (Saône-et-Loire); la mine-témoin d'Alés (Gard); Decazeville et Aubin (Aveyron); Brassac-les-Mines (Puy-de-Dôme), Le Pradet, mine de cuivre (Var); Gréasque (Bouches-du-Rhône); Le Molay-Littry (Calvados); Faymoreau (Vendée); Ronchamp (Haute-Saône); la mine de cuivre de Cabrières (Hérault); les mines d'argent de Sainte-Marie-aux-Mines (Haut-Rhin) et de Melles (Deux-Sèvres); Trélazé et la mine bleue de La Gratelière à Noyant-la-Gravoyère (Maine-et-Loire); le Souterroscope des Ardoisières à Caumont-L'Eventé (Calvados); la Motte d'Aveillans (Isère)...

La carpe et le lapin

" *Mon père était un foutraque* " raconte Cléo. A douze ans, Roger jouait du violon comme un Dieu. Il y exprimait sa tristesse. On l'a retrouvé un jour en pleurs sur le caveau de Rosine. A dix-sept ans, il s'engage dans la Marine. Le marin avait une âme d'artiste. En 1935 - 1936, il chantait au Capitole à Toulouse. " *Je connais tous les airs d'opéra grâce à mon père*". Après moins de trois ans dans la Marine, en 1937, il déserte. " *C'était un électron libre. Il n'a jamais supporté de recevoir des ordres* ". Dés lors Roger va errer, dormir sur les plages, faire les vendanges. C'est là qu'il rencontre Wanda, la jeune Polonaise, comme lui fille de mineur et tout aussi écorchée vive. Et pourtant Cléo dit d'eux que " *c'était l'union de la carpe et du lapin* ". La jeune fille de 18 ans, qui ne parlait que le polonais, et le jeune marin déserteur de 22 ans se marièrent, sans l'accord de leurs parents. Un Français ne pouvait pas épouser une Polak. Un Giry ne pouvait pas épouser une Noworyta. Une Noworyta ne pouvait pas épouser un jeune errant, qui plus est communiste. Ils eurent pourtant six enfants (trois garçons, trois filles), " *six de trop* ". Cléo est l'aînée d'entre eux.

La guerre

Cléo avait, selon ses termes, la passion de son père, même s'il avait tous les défauts de la terre. Il avait des doigts en or - il était capable de tout faire, même de souder du plomb et de l'alu - mais une tête de cochon. Il se disputait avec tous ses patrons au bout de quelques jours. Il était surtout extrêmement généreux : quand il aidait un paysan, il se faisait payer avec trois fromages et un litre de vin. " *Ils sont plus pauvres que moi* ", disait-il, " je *ne peux tout de même pas leur prendre de l'argent !* ". Cléo a aujourd'hui l'extrême générosité de son père, le cœur sur la main. Nul ne sait pourquoi du jour au lendemain, Roger est parti en 1943 avant de réapparaître en 1945. Résistance ? Travail forcé ? La mère de Cléo devait s'occuper seule de ses quatre enfants (les deux derniers n'étaient pas encore nés). Elle partait faire des ménages et laissait les petits aux soins de l'aînée, Cléo, qui avait six-sept ans à peine. Cléo avait la consigne quand elle entendait la sirène de mettre les petits dans le landau et de fuir dans la forêt. Longtemps après, quand Cléo entendait des avions, elle allait se jeter dans les fossés. La mère rentrait le soir, chargée du charbon qu'elle avait *volé* sur le carreau de la mine pour que la famille puisse se chauffer ou de pommes de terre pour qu'elle puisse manger. Un soir, se souvient Cléo, sa mère lui dit : " *Chut ! Papa est revenu. Il dort* ". Un des plus beaux jours de sa vie. Pendant deux ans, les enfants avaient prié tous les soirs avec leur mère : " *Mon Dieu, faites que papa revienne !* ".

Le temps perdu

Pendant ces années terribles, la famille a plusieurs fois pris la direction du Sud vers la France libre, revenant toujours au berceau familial à Saint-Etienne. A la maison, il ne fallait pas parler polonais, peut-être par peur d'une rafle. On savait qu'il y avait des rafles d'enfants dans les familles juives ou communistes ou étrangères. Ce n'est qu'après la guerre que Cléo a enfin pu

commencer l'école, à huit ans jusqu'à l'âge de quatorze ans. Une Assistante sociale l'a inscrite pour un séjour de quelques semaines en Suisse, ses premières vacances, son meilleur souvenir d'enfance. Son père l'a emmenée à Saint-Germain-Laval (Loire) où il désirait maintenant s'installer. La petite fille restait seule à l'hôtel quand elle n'était pas à l'école. L'enfant travaillait autant qu'elle pouvait, cherchant à "*rattraper le temps perdu*". Au certificat d'études, elle a été la première du canton. Mais pour les gens, "*j'étais l'enfant de la Polak et du communiste* " et personne n'a fait le moindre effort pour elle. Les enseignants étaient sans pitié à l'époque. Le directeur d'école dit à l'enfant : " *Là où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute* ". Le revoyant quelques années plus tard, elle a pu prendre sa revanche : "*vous voyez, la chèvre, elle a coupé sa corde* ".

Saint-Germain-Laval

A Saint-Germain-Laval, il fallait toujours rester discret. " *Le dimanche, on allait à la messe à 7 h pour ne pas se montrer* ". La famille accueillait tous les errants. Toujours la générosité, le cœur ouvert. A 14 ans, l'adolescente rêvait d'entrer dans la haute couture. Comme il fallait travailler ("*il n'y avait pas d'allocs en ce temps-là et les bourses étaient inaccessibles* "), elle entre à l'usine en apprentissage comme canut dans la passementerie. Le travail, c'était neuf heures et demi par jour (du lundi au samedi midi) pour 30 francs par mois dans les années 50. " *Au métier à tisser, on savait tout faire. Je saurais aujourd'hui encore refaire tous les gestes* ". En hiver, il faisait très froid. Marguerite, la sœur cadette de Cléo, souffrait d'engelures. Les deux fillettes devaient tous les jours parcourir les rues de la ville mal équipées pour les rigueurs du climat. Hiver 54 : Marguerite souffrait tellement de ses engelures qu'elle ne pouvait plus marcher. Cléo frappe à L'étoile blanche, une épicerie - bazar inaccessible au budget de la famille, pour demander du secours.

Elle est restée très marquée par la générosité de l'épicier qui a accepté de faire crédit d'une paire de pantoufles. Après 11 ans dans l'usine de Saint-Germain, c'est la rencontre avec Jean au bal de l'Ecole Normale. " *Lui a eu un parcours de vie pire que le mien. Je ne vous dis pas...* ".[58]

Jean

Jean était fonctionnaire à *France Telecom*. Cléo va quitter le travail pour suivre le mari à chaque mutation. Nancy : " une ville que j'ai adorée. J'ai été salariée d'une grande agence de

[58] Sur les traces de Clémence **:** la mémoire des ouvrières du textile. A découvrir à Retournac (Haute-Loire), le Musée des Manufactures de Dentelle ou à Lyon, le Musée des tissus et des arts décoratifs. Egalement partout en France, la mémoire ouvrière au Musée textile de Haute-Alsace à Wesserling (Haut-Rhin), les musées du textile de Ventron (Vosges), Labastide-Rouairoux (Tarn), Lavelanet (Hautes-Alpes), Cholet (Maine-et-Loire), Fourmies (Nord),...

communication, éducatrice dans un Institut médico-pédagogique, bénévole sur le quartier du Haut-du-Lièvre".

Lyon. Les Antilles. " *Nous avons aux Antilles pu prendre du recul, mais on n'a jamais coupé les ponts avec la famille* ". Jean a progressé dans l'entreprise. En passant les concours, il est devenu administrateur civil.

" *Moi, j'ai repris des études à 37 ans avec le CNED. Un examen spécial m'a permis d'entrer à Jussieu. J'allais un peu piocher dans toutes les disciplines des sciences humaines* ". Deux enfants naissent. Dans toutes les villes où la famille arrivait, il fallait à chaque fois repartir à zéro.

L'intégration

" *Ils sont votre épouvante et vous êtes leur crainte* ". Jean me lit le discours en vers de Victor Hugo prononcé à l'Assemblée nationale en juin 1871 évoquant la peur que les bourgeois avaient des Communards. Ce vers est le titre d'un roman de Thierry Jonquet (2006) parlant du rapport de la France *inclue* et de ses banlieues *exclues*. C'est le livre de chevet du couple de retraités. Domiciliés aujourd'hui à Cachan pour être proches des enfants et petits-enfants, ils parlent souvent de l'intégration. Ils ont vécu dans leur chair les évènements des banlieues en novembre 2005 et l'affaire du gymnase de Cachan en été 2006 à quelques hectomètres de chez eux. Et pourtant " *l'intégration aujourd'hui est plus facile, il y a des aides sociales que nous n'avons pas connues* ". Cléo et Jean ont des valeurs qu'ils veulent transmettre à leurs petits-enfants. Le sens de la famille est de celles-ci. Cléo pleure ses trois frères, décédés en quelques années. Elle regrette sa maison du Mont Pilat aujourd'hui revendue mais est contente d'avoir toute la famille proche d'eux en banlieue Sud de Paris.

Des racines et des bourgeons

Adrian, jeune sportif de douze ans, brille au football où il est défenseur et plus encore au tennis où il est offensif. Il n'aime pas perdre. Adrian est supporteur du Paris Saint-Germain, mais aussi un peu de Lyon. Son grand-père Jean est supporteur de Saint-Etienne. Il ne lui en veut pas. Adrian sait maintenant la force qu'il tient de ses racines, d'ici et d'ailleurs. Son cousin Clamenç, trois ans, porte le nom de sa grand-mère, " *avec une cédillle* ", dit-il déjà, " *parce qu'il n'y a pas d'e* ". A Cachan, en ce 5 février 2007, les arbres bourgeonnent déjà en cet hiver décidément très doux. Rien à voir avec l'hiver 54 ! [59]

[59] De tous temps, face à un destin qui se présentait comme inéluctable, face à une évolution qui pourrait paraître immuable, des gens simples se sont levés et ont pris en mains leur devenir. Ils ont contribué à construire une société un peu plus humaine. Aujourd'hui encore, plus que jamais leur engagement est plein d'enseignements. C'est pour valoriser l'histoire sociale du bassin minier de Blanzy (71) qu'a été créée l'association La mère en gueule.

Des lieux et des gens

Jaworzno est une ville minière de 100 000 habitants en Silésie (sud de la Pologne), entre Katowice et Cracovie. De cette ville et de cette région sont partis de nombreux mineurs de fond partis vers la France dans les années 1920, dont la famille Noworyta. La Cité ouvrière des Homps à Cagnac-les-Mines (Tarn) a été construite pour accueillir les Polonais de la Société des Mines d'Albi à partir de 1920. Le dernier puits a été fermé en 1987. L'*Association pour l'Histoire des Mines du Carmausis* animée par d'anciens mineurs de fond est à l'origine du Musée - mine de Cagnac, ouvert au public aux Puits 1 et 2. A Carmaux, la Grande Découverte rend hommage à cette mémoire ouvrière.

(le puits de la Grillatié à Carmaux)[60]

Le quartier du Panassa à Saint-Etienne est un des plus anciens de la ville. Faubourg populaire, peuple de *forgeurs* et de mineurs, il a une identité forte que retrace l'exposition " Tarentaize (nom de sa rue principale) : enquête d'identité ", présentée au Musée du Vieux Saint-Etienne. A voir en particulier la partie de l'exposition intitulée " Quartier ouvrier, quartier métissé " (1815 - 1930) où l'on retrouve le contexte évoqué ici dans ce portrait.

Saint-Germain-Laval et toute la région de Roanne constituent en région Rhône-Alpes un pôle historique de l'industrie textile en particulier pour les productions de qualité (travail de la soie, passementerie,...). Les premiers tisserands étaient des ouvriers - paysans mais la région a aussi attiré vers elle une importante main d'œuvre venue d'ailleurs (migrations interrégionale et internationale).

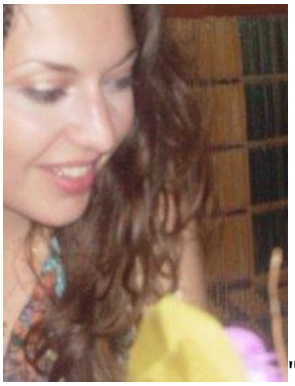
[60] source : www.karl.heupel.de

La traversée singulière

(octobre 2009)

Il y a le parcours déjà riche d'une jeune vie de 28 ans, un parcours d'embûches - "*Nul ne peut atteindre l'aube sans passer par le chemin de la nuit*"- de doute - "*Pour croire avec certitude, il faut commencer par douter"* - et puis de foi - "*Ce que je crois est la seule chose qui m'appartient*".

Klara - avec un K, c'est important, car c'est le K des racines lituano-polonaises - n'est pas blonde comme les blés mais brune comme... elle ne sait pas vraiment comme quoi ou plutôt comme qui ? Peut-être comme son arrière grand-mère (Genovefa) d'origine tsigane. Klara est née et a grandi à Paris, d'une mère venue de Varsovie. Sa mère Krystina - avec un K s'il vous plaît - est arrivée à Paris au coeur des événements de mai 68. Des récits de cette époque, elle en a entendu parler, mais Klara ne parle pas le polonais, peut-être parce que sa mère a voulu qu'elle soit française. Il demeure que le caractère slave se transmet par la mère, et Klara se sent profondément slave. Klara est une slave française, historienne de l'Afrique, un foisonnement d'identités portées avec une certaine singularité.


"*faire de l'Autre un semblable*"

(octobre 2009) Klara est parisienne, enseignant actuellement l'histoire en banlieue, elle est une passionnée de l'Afrique. Klara Boyer-Rossol est historienne et travaille sur la traite et l'esclavage en Afrique et à Madagascar. Une Afrique plurielle, mouvante, en perpétuelle reconstruction, qui a contribué à sa propre construction. Klara Boyer-Rossol est doctorante en Histoire de l'Afrique, elle s'est d'abord intéressée à l'islam en Afrique. Klara a adopté le message de l'islam mais comme sans doute il faut le faire, sans aucune rupture avec ses racines et ses aspirations.

"*De Varsovie à l'Afrique en passant par Paris, une traversée singulière*"

Kilomètre 0

Le 8.08.1981 à Paris, deux pupilles s'ouvrent au monde, elle s'appellera Klara. Quelques mois à peine après sa naissance, sa mère l'amène en Pologne, c'est alors *Solidarnosc*, elles prendront le dernier avion pour rentrer en France, "de l'autre côté du mur". Mais Klara ira passer chaque grande vacance en Pologne, elle se souvient des étés passés aux bords des grands lacs de Gdansk, lorsqu'elle était enfant, la queue qu'il fallait faire au magasin du coin, une ration de savon le mardi et des bocaux de cornichons le lendemain matin, la voiture tellement chargée de provisions à ramener "de l'autre côté" que l'on ne voyait plus les roues, et sa mère qui ne cessait de lui dire : "*Quelle chance tu as d'être française !*". Même si, par un excès de "conscience slave", sa mère lui apprenait à rouler les -r, "*roules bien le -r, comme ça... sinon, tu ne pourras jamais être une vraie polonaise*".

Klara roule donc les -r parfaitement, elle sait lire aussi cette langue faite de cs et de cz, mais elle ne la parle pas. Klara Boyer-Rossol est française.

"*Ka avancer. Toujours libre de rester soi-même*", un précepte décliné au féminin...

Pielgrzymka (pélerinage)

La saga des Rossol a commencé il y a très longtemps quelque part en Europe de l'Est, dans l'ancienne grande Pologne. Des Lituaniens installés dans l'actuelle Biélorussie, des Polonais et des Tsiganes ne savent pas encore qu'ils s'uniront pour engendrer une génération de femmes inavouées. Puisqu'on est slave par la mère, c'est cette origine qui coule dans les veines de Klara. Avoir une mère polonaise n'est pas un héritage léger à porter, non pas un petit baluchon transmis de génération en génération mais un tas de gravats de siècles de domination empaquetés dans une toile d'exception culturelle, devenue anachronique. Une passion pour les arts et la soupe de betterave, pierogi et marteau à viande, l'exagération cultivée avec un rare talent, des bougies à la Vierge Noire de Cracovie, bouteilles de vodka et colliers d'ambre ramenés à foison des marchés de Varsovie où on négociait encore le bout de ficelle en russe et en zloty. Krystyna Rossol était championne de patinage de vitesse, son père Kasimir - avec un K s'il vous plaît - était venu de sa Lituanie natale. Champion d'échecs de Varsovie, Kasimir Rossol était de ces généraux polonais à cheval contre les tanks allemands. Depuis aussi longtemps que l'on se souvienne, les Rossol étaient des "résistants", résistants anti-nazis, résistants anti-communistes. Pour Krystyna, partir à Paris à l'âge de 22 ans, était quelque chose qui allait de soi...

Un Konstant refus de s'enfermer dans les diktats sociaux, une identité plurielle

De son éducation religieuse catholique, Klara a retenu un goût prononcé pour le sernik (gâteau de fromage blanc) et le makowiec (gâteau à base de graine de pavot), ramenés de l'Eglise polonaise. Mais la rigidité du catholicisme la rebute. Bien plus tard, c'est en lisant le Coran qu'elle redécouvrira la Bible (faut-il souligner encore que les musulmans reconnaissent le prophète Issa - Jésus - et sa mère Marie), c'est finalement l'islam qui l'a ramenée vers le christianisme.

Et depuis qu'elle est toute petite, depuis qu'elle sait tenir un stylo entre les doigts, Klara écrit, des mots griffonnés à un coin de table, un coin de monde au café du coin, dans le métro, en marge des feuilles de cours... une écriture tout-terrain, des rails de mots, des petits cailloux sur le chemin. Ecrire contre l'oubli, écrire pour esquisser les marques de sa présence sur terre, parcours solitaire et universel. Eternelle quête, étancher sa soif grandissante de connaissance, d'ici et d'ailleurs. Mais c'est surtout la vie qui lui a servi d'école. Elle a depuis toujours des copines de toutes origines et de toutes couleurs. Pour arriver là où elle est aujourd'hui, Klara dit qu'elle n'y serait jamais parvenue sans ses amis, sa "famille de coeur", comme elle les appelle, ce sont eux qui les premiers ont cru en elle et lui ont montré un soutien constant, ses amis de Paris originaires de

Tunisie, d'Algérie, du Sénégal, du Cameroun, ou encore du Vietnam, ses "amis-continents" qui lui ont offert de grandir avec les portes ouvertes sur le monde.

A Toronto, mai 2009

La petite fille de Varsovie, quelques vingt ans plus tard, monte à la tribune de la Conférence internationale de Toronto sur l'esclavage (mai 2009) et est invitée par le Burkina-Faso à participer (du 25 au 31 octobre 2009) à la "confrontation des regards en sciences humaines et en arts visuels" sur les esclavages et les traites négrières.

Afri K

Histoire des religions, Histoire de l'Art, Histoire des civilisations, Histoire des mondes extra-européens, Histoire de l'Afrique. Apprendre que l'Histoire ne commence pas nécessairement par l'écriture, mais davantage par les hommes. A un carrefour de la vie de Klara Boyer-Rossol, il y a eu cette rencontre déterminante avec l'Histoire orale, transmise de génération en génération, par les gardiens de la tradition. Alors qu'elle s'apprêtait à entamer une maîtrise en Histoire de l'Afrique, qu'elle souhaitait réaliser sur la diffusion de l'Islam en Afrique noire, elle a finalement atterri à Madagascar, et s'attachant à garder cette "perspective" africaine, elle a commencé à s'intéresser aux liens qui unissaient les deux rives du canal du Mozambique.

C'est dans ce contexte qu'elle entend vaguement parler d'un groupe, appelé "Makoa", installé dans l'ouest malgache, qui serait d'origine africaine. Plus précisément, on disait ce groupe formé par des descendants d'esclaves africains. C'est ainsi qu'elle s'est retrouvée à travailler sur la traite et l'esclavage. Mais cette recherche est d'abord née d'une rencontre...

Kazambo

En 2004, Klara Boyer-Rossol a 23 ans à peine lorsqu'elle part pour son premier voyage malgache, dont elle aurait pu ne jamais revenir debout en raison d'une très grave crise de paludisme où elle a été considérée comme condamnée. Elle cite l'épisode aujourd'hui avec

humour, préférant retenir de ce voyage sa rencontre avec Ban Kazambo, ce monsieur makoa qui lui a dit : "Nos ancêtres sont venus d'au-delà les mers". A ces mots, un pont semblait avoir été jeté entre les deux rives du canal de Mozambique, et depuis, Klara n'a plus cessé d'en retracer l'histoire. Ainsi, au carrefour du monde, à la croisée de l'Afrique et de l'Asie, dans cette Grande Ile de Madagascar, la jeune chercheuse a recueilli ces mémoires d'hommes. Des hommes qui, en transmettant leur histoire, ont brisé les chaînes du silence qui pesaient sur l'esclavage, affirmant par là-même leur humanité. En 2008, après de nombreux mois de terrain menés avec son "aîné" Kazambo, Klara Boyer-Rossol a organisé la première journée de commémoration historique et culturelle des Makoa dans l'Ouest malgache, évènement qui s'est tenu le 29 novembre 2008 à Morondava, sous le haut patronage du Ministre de la Culture et du Ministre de l'Environnement et du Tourisme de Madagascar. Aujourd'hui de retour à son Paris natal, elle essaye de terminer sa thèse de doctorat. Ne bénéficiant plus de financement pour finir sa thèse, Klara enchaîne les petits boulots puis décroche un poste de remplacement de professeur d'histoire-géographie dans un lycée dit "difficile" de banlieue.

"*sur le chemin*"

K d'école

Parlant de la démocratie, Madame Boyer-Rossol interroge ses élèves : "Quel est le régime politique actuel en France ?". Réponse : "Heu, régime communautaire, Madame ?!", "Non, ça c'est uniquement au lycée de Bagneux, en dehors, c'est la démocratie". Désespoir. "Hé, Madame, vous êtes musulmane ? Franchement, ça se voit trop que vous êtes musulmane !", "Heu, mes croyances religieuses n'ont pas leur place en cours, Mademoiselle", "Ouais, mais vous êtes quand même musulmane, hein Madame ?". Désespoir. Klara est prof contractuelle, remplaçante évidemment, on ne va quand même pas sortir de la précarité, ce serait moins drôle. Passer de Toronto à Bagneux, via Tananarive et Ouagadougou, cela fait partie de l'expérience à acquérir. En conférence internationale, à une tribune devant d'éminents spécialistes, 10 minutes pour transmettre des années d'études, des nuits blanches pour voir apparaître son nom dans des ouvrages collectifs, négocier inlassablement des aides à la recherche et dire avec le sourire encore "Klara à l'accueil, bonjour"... Puis troquer son poste d'hôtesse d'accueil et faire l'expérience, à la fois douloureuse et enrichissante, de "l'enseignement précaire". Précarité du statut des non titulaires, précarité des moyens et des conditions d'enseignement. Précarité, un mot qui a si souvent résonné dans une traversée qui semble rimer avec liberté, égalité, fraternité.

Un K parmi tant d'autres

"Mais madame, comment ça se fait que vous vous intéressez à l'Afrique ?" Klara aimerait trouver des formules toutes faites pour rassurer ses interlocuteurs, ébranlés par l'effondrement de leurs clichés refoulés. Elle voudrait répondre : "Mais je me suis intéressée à l'Afrique parce que j'ai vu un petit noir à la télé et j'ai reçu la révélation messianique d'apporter la blanche connaissance à cette terre plongée dans les ténèbres". L'interlocuteur serait ainsi rassuré et le danger qui planait sur ses clichés enfin écarté. Mais plus simplement d'habitude elle répond :

"Ben, je travaille sur l'histoire de l'Afrique parce que ça m'intéresse". Et là, consternation dans le regard de l'Autre, même pas une petite anecdote exotique à se mettre sous la dent.

Toujours assumer sa différence, son identité. Une croyante non-pratiquante qui cuisine polonais halal, une femme blanche qui travaille dans la recherche en Histoire de l'Afrique, accumulation des paradoxes, déroutement du regard de l'Autre. La vraie liberté, n'est-ce-pas d'affirmer sa différence comme une marque d'égalité, la déclamer tel un chant de fraternité. L'altérité comme une source intarissable de richesse à partager. Cultiver sa différence comme un jardinier appliqué, à faire de l'Autre un semblable. Et Klara y croit encore...[61]

Jean-Luc Raharimanana hanté par la mémoire

(juin 2011)

Il fête son anniversaire en même temps que celui de l'indépendance de son pays. Madagascar indépendante a 51 ans ce 26 juin. Lui en a 44. Il était il y a quelques jours l'invité d'*En sol majeur* (RFI). La voix de Jean-Luc Raharimanana est douce autant que son écriture est violente. Les mots ont la violence de l'histoire, du colonialisme ravageur "qui a amputé l'Afrique des hommes et des femmes qui auraient pu lui donner un autre destin', qui a réprimé les émeutes de 1947 en massacrant les insurgés. Jean-Luc Raharimanana leur a rendu hommage[62].

Il parle d'une histoire occultée. Il bâtit la mémoire. Jean-Luc Raharimanana a résidé à Madagascar jusqu'à l'âge de 22 ans. Il est arrivé en France avec une bourse d'étude en 1989. A Paris, il a étudié à la Sorbonne puis à l'INALCO. C'est sur RFI qu'il a commencé une carrière de journaliste puis il a enseigné le français en Seine Saint-Denis jusqu'en 2002. Cette année-là, son père, historien, a été arrêté, torturé par les autorités malgaches. Pour Jean-Luc Raharimanana s'affirme alors la conviction de la nécessité d'écrire, de dire cette mémoire trahie. Il le fit d'abord par des nouvelles (Lucarnes), sept ans après son arrivée en France. Il écrit des pièces de théâtre, des poésies. Fin 2010, il a publié Les cauchemars du Gecko. Il écrit en français, la langue du colon, et sa plume est l'une des plus belles de la francophonie d'aujourd'hui. Mais sa plume est un couteau aiguisé qui laisse le lecteur en état de choc tant la violence est partout, l'obsession des corps abimés, déchiquetés. Il y a la femme "avilie, amoindrie, abrutie à coup de trique, à coup de bâton, à coup de queue et d'humiliation sociale". Il y a l'enfant qui a les yeux aussi grands que son ventre affamé. Il y a l'homme déshumanisé. Il y a la mort.

---

[61] Klara Boyer-Rossol est notamment l'auteure de *Regards sur l'Afrique*, guide pour les enseignants d'histoire en collège (Académie de Créteil)

[62] Portraits des insurgés, Madagascar, 1947

Grains de sel

(août 2008)

"- *J'ai entendu dire que tu écrivais un livre sur la famille, tu l'as fini ? - Oui, presque. Y-a-t-il des choses que tu ne voudrais pas que je dise ?*". Fatima, la seconde mère de Bachir Hadjadj réfléchit un peu puis lui demande : "*Tu vas dire comment on m'a vendue à l'âge de quinze ans ? - Oui, je le dirai ! - Alors, écris*".

Mettre son grain de sel en français, c'est s'immiscer dans une conversation, le plus souvent pour briser un non-dit. Le grain de sel est un symbole : mêlé à l'eau, il se fond en elle, le moi se fond dans le Soi universel, les histoires individuelles font la grande histoire. Mais le sel purifie, il protège. Le sel est le symbole de l'amitié, parce qu'il est partagé, et de la parole donnée.Bachir Hadjadj**,** Hubert Haddad**,** Skander Kali**,** Minh Tran Huy mettent leurs grains de sel. Ils sont parmi les dix finalistes du prochain Prix 2008 des Cinq Continents de la Francophonie, qui sera attribué le 13 octobre 2008 à Québec. Leurs romans sont de fabuleux témoignages.

Les voleurs de rêves

"La mémoire se bâtit sur les blessures" (Derrida).

Bachir Hadjadj renoue les fils de l'histoire. Les histoires individuelles se tissent et s'entrelacent pour écrire la grande histoire.

Il y a bien longtemps, ses ancêtres étaient des cow-boys, sauf qu'on ne les appelait pas comme ça sur les Hauts-Plateaux algériens, ils étaient des bergers à cheval, des Oulad Madhi, du nom de la tribu.En 1870, le pays est occupé, "pacifié". En 1900, les Gouer, les colons, n'en finissent pas de travailler. Les Roumis sont si puissants ! Ils font fi du désert et du sirocco. En 1915, le père de Bachir Hadjadj se battait pour la France sous les déluges de feu de Douaumont. Son ami le Breton, le typographe de Saint-Brieuc, n'est jamais revenu d'un ultime assaut en 1917. Le père est rentré, sept enfants sont nés. Deux mères veillent sur Bachir, M'Ma et Fatima.

(Delloula, dite M'ma, la mère)

En 1946 à Constantine, Bachir est dans la grande classe de Mr Lebrun qui lui parle des pipes de Saint-Claude et élève des vers à soie. C'est fascinant des chenilles qui deviennent papillons ! L'instituteur lit aux enfants Selma Lagelöf que Bachir prenait pour une Arabe avec un prénom pareil. Le docteur Bertrand battait la campagne pour faire un peu d'éducation sanitaire. Tellement d'enfants mouraient de diahrées fulgurantes ! Que Dieu bénisse "le toubib Bitran"! En

1949, les filles à robes d'été et chapeaux à fleurs, les garçons en costumes cravates font la rentrée des classes aux portes du lycée d'Aumale. C'était un grand jour à immortaliser par une photo.

(rentrée des classes en 6e à Constantine, 1949)

On éprouve une joie forte et cette impérieuse nécessité de réussir. Mais au lycée français de Constantine, on ressentait de plus en plus qu'il y avait "eux" et "nous". Les idylles de Roméo "eux" et de Juliette "nous" naissaient parfois mais étaient violemment rejetées par l'entourage. 1958. Les chasseurs alpins ont remplacé le maître Lebrun et le docteur Bertrand. Les armes ont remplacé le crayon. Bachir Hadjadj, étudiant à Grenoble, s'engage à l'ALN. 1964. L'Ordre moral règne. Le commissaire de police se fait menaçant: "Ignores-tu donc qu'on ne boit pas de bière en terre d'islam ?". L'inquisition règne. L'Algérie construit sa propre histoire en rejetant tout ce qui peut rappeler la présence française et tout ce qui était antérieur à l'islam n'a jamais existé. Le "Efélène" est le seul maître. Bachir Hadjadj, ingénieur dans une société industrielle d'Etat, s'engage dans la vie politique, tente de construire la démocratie. Mais le parti unique cadenasse la pays. En 1972, il quitte l'Algérie pour la France. A la retraite aujourd'hui, Bachir Hadjadj écrit, parce que sa fille, née en France, l'interroge : "Je voudrais savoir d'où je viens".

(le père, à gauche, et le grand-père, à droite)

"La mémoire se bâtit sur le disjoint". Bachir a rompu le silence. Il raconte l'épopée de sa famille. Il révèle comment les "voleurs de rêves" ont brisé l'Algérie. Et pourtant Bachir rêve encore. La saga familiale continue. Sa fille "française jusqu'au bout des ongles" et ses deux fils continuent l'épopée. La mémoire se bâtit sur l'hétérogène.[63]

Palestine

Hubert Haddad a un air de Jacques Higelin, le visage buriné d'un père marchand forain ex-tailleur de pierre en Tunisie et le regard inquiet d'une mère d'origine algérienne qui souffrait de

[63] Les voleurs de rêves, Bachir Hadjadj, *Albin Michel*, 2007

troubles de l'identité. Son identité à lui est celle d'un titi de Ménilmontant. Au sortir de l'adolescence, il plonge tête baissée dans la poésie surréaliste.

En 1968, il a 21 ans, il promène sa dégaine hallucinée sur les boulevards, il écrit Armelle ou l'éternel retour qui ne paraîtra qu'en 1985. Né à Tunis en 1947, ila suivi l'exil de ses parents à Paris alors qu'il avait cinq ans. Il a dressé dans *Un rêve de glace* en 1974 le portrait d'un héros atypique qui tombe amoureux d'un cadavre, la dépouille d'Eve, suicidée. Hubert Haddad vit entre réalité et hallucination. Il cultive l'hystérie et les paradoxes. Il cultive l'écriture dans des ateliers... d'écriture, des magasins d'écriture. Il voyage. En 2007, il publie *Palestine*, sans doute une façon d'interroger sa judéité et son arabité. *Palestine* est un reportage poétique à Hébron. Il raconte l'amnésie de Cham, soldat de Tsahal prisonnier d'un commando palestinien puis recueilli par d'autres Palestiniens qui l'appelleront Nessim et le coifferont d'un keffieh. Une nouvelle identité se construit au contact de ses "sauveurs". *Palestine* est un roman sur l'identité. Quand on parle de la guerre, on ne définit pas qui nous sommes, dit Hubert Haddad. De la misère de Ménilmontant en 1962 à sa vie d'écrivain prolifique aujourd'hui (une cinquantaine d'ouvrages à son actif), Hubert Haddad témoigne de l'écriture qui sauve, qu'à 18 ans, il a rencontré comme une obsession qui lui a donné l'envie de respirer et le goût d'aimer, le désir de liberté. A 61 ans, Hubert Haddad est plus poète que jamais. La poésie est une source, un coeur qui bat, une voix qui donne l'espoir... l'espoir qu'un jour Palestiniens et Israéliens coexisteront, que juifs, musulmans, chrétiens cohabiteront, citoyens d'une même terre.[64]

Abreuvons nos sillons

Skander Kali a 38 ans. Il habite Paris. Il a vécu 27 ans à Vitry-sur-Seine. Il raconte... Skander Kali fait parler Cissé, un ado de banlieue (Vitry-sur-Seine) dont le destin violent l'amène du collège à la prison.

[64] Palestine, Hubert Haddad, Zulma, 2007

En prison, Cissé découvrira la littérature en autodidacte. Skander Kali fait parler Cissé dans sa langue d'ado, crue et directe, réduite au minimum. Mais Skander Kali ne veut pas s'entendre dire qu'il appartiendrait à un nouveau courant de littérature urbaine. Il est tout aussi capable d'écrire en faisant parler un berger des Hautes-Pyrénées ou un pêcheur des Cyclades. Il a écrit *Abreuvons nos sillons* sans influence extérieure, dans son coin, dans sa bulle. *Abreuvons nos sillo*ns est son premier roman. Il raconte la banlieue qui brûle. "*Il y a toujours quelque chose qui flambe quelque part en France. Des bagnoles, des collèges, des gymnases, des écoles maternelles, des forêts. Les gens se savent impurs. Tout ce qu'ils veulent, c'est une forme de purification. Rien ne vaut la flamme lorsqu'on veut éradiquer un virus. Il nous restait que ça en fait : la purification par le feu. C'était exactement ça, aussi sûrement que la pourriture qui est en nous, la flamme de la destruction doit brûler notre péché. Celui d'exister*". Le roman commence par l'épreuve du feu. La prison brûle quand la canicule fait monter la température à 42 degrés dans les cellules. Cissé sait qu'il va mourir là. Ses souvenirs remontent à la surface. "*La misère, c'est dans le sang. Celui de nos parents. C'est génétique. C'est racial. Pour nous, pas de femme souriante, pas d'écran à plasma, pas de déjeuner du dimanche en famille. Non, pas de truc comme ça. Non, pour nous, que des embrouilles minables à deux euros. Il y a eux et il y a nous... une fois que vous avez compris ça, vous avez compris le monde qui nous entoure*".[65]

La princesse et le pêcheur

Minh Tran Huy raconte une histoire. Lan a 15 ans. Elle est née en France. Ses parents vietnamiens ont émigré à Paris au début des années 1960 pour poursuivre leurs études. Nam est plus âgé qu'elle de quelques années. Il fait partie de ces "boat people" qui ont fui le Vietnam en laissant tout derrière eux. Au cours d'un voyage linguistique en Angleterre va naître entre eux une complicité, pour lui une amitié, pour elle un amour, une passion. Histoire banale ? Le récit ne l'est pas qui permet à son auteur, Minh Tran Huy, jeune romancière de 28 ans, d'exprimer tout son talent dans une narration presqu'autobiographique.

Minh Tran Huy est née en 1979 à Clamart. Elle a poursuivi des études de Lettres et de Sciences Po. Elle est aujourd'hui rédactrice en chef du *Magazine Littéraire*. *La Princesse et le Pêcheur*, l'histoire de Nam et de Lan, est son premier roman (2007). Elle mêle habilement à son histoire des contes traditionnels vietnamiens - celui de la princesse et du pêcheur - et l'expérience d'un voyage au Vietnam où la réalité cache l'indicible. En 2008, Minh Tran Huy a publié un recueil de contes vietnamiens, *Le lac né une nuit...*, les contes que lui racontait sa grand-mère. En mai dernier, aux *Etonnants Voyageurs* à Saint-Malo, Minh Tran Huy a raconté aux festivaliers son identité de Française, qu'elle est totalement par sa façon de vivre, et de Vietnamienne, qu'elle est par ses racines, les contes et légendes de sa grand-mère, des odeurs, des sentiments, un

[65] source: le bibliomane. *Abreuvons nos sillons, Skander Kali*, *Ed.du Rouergue*, 2008

attachement à cette façon d'être ensemble. La vietnamité est la source de son identité de femme française.

Minh Tran Huy écrit pour mettre des mots sur le silence des parents, pour dire ce qu'ils n'ont pas pu ou pas su dire.[66]

Voilà que ma vie me remonte à la gorge, je ne suis pas simplifiable, chaque événement me le prouve, chaque geste me ramène à moi-même, écrivait Albert Memmi en 1953. Son livre s'appelait... *la statue de sel*.

Salah Oudahar, témoin du temps

(décembre 2013)

Salah Oudahar cite René Char: "En poésie, on n'habite que le lieu que l'on quitte, on ne crée que l'oeuvre dont on se détache, on n'obtient la durée qu'en détruisant le temps. Mais tout ce qu'on obtient par rupture, détachement et négation, on ne l'obtient que pour autrui. La prison se referme aussitôt sur l'évadé. Le poète ne jouit que de la liberté des autres".

Salah Oudahar cite Kateb Yacine: "On n'entend pas la voix des femmes. C'est à peine un murmure. Le plus souvent c'est le silence. Un silence orageux. Car ce silence engendre le don de la parole". Alors aujourd'hui, c'est nous qui allons citer Salah Oudahar, metteur en scène, directeur artistique du festival *Strasbourg Méditerranée*[67].

Natif d'Iflissent (Tigzirt), ancien enseignant de l'Université de Tizi-Ouzou, strasbourgeois depuis 1992, Salah Oudahar présente jusqu'au 4 janvier 2014 l'exposition *Témoins du temps*, à la *Médiathèque André Malraux* à Strasbourg, ses mémoires d'enfance dans son village où toutes les empreintes du passé ont laissé des traces dans les pierres, dans les paysages, dans les traditions.

"Aujourd'hui, le Festival affiche un thème ouvrant un kaléidoscope de possibles, donnant sens à nos engagements culturels, artistiques et citoyens, pour une identité mêlée, dynamique, plurielle, ouverte, en devenir, où la notion de métissage se transcende et où le processus de créolisation du monde (Edouard Glissant) - le métissage qui crée de l'imprévisible, de l'inattendu - dessine un devenir ensemble débarrassé du mythe de la pureté originelle. "

Le *Festival Strasbourg Méditerranée*, c'est pendant 15 jours 75 manifestations dans 30 lieux, proposées par 45 structures impliquées, et c'est aujourd'hui un focus sur le trentième anniversaire de la Marche pour l'égalité et contre le racisme, dont le passage ici en novembre 1983 a marqué les esprits et les mémoires.

---

[66] La Princesse et le Pêcheur, Minh Tran Huy, *Actes Sud*, 2007
[67] du 30 novembre au 14 décembre 2013

Thérésa Révay, xénophile, romance l'histoire

(février 2015)

Est-ce en raison d'une origine hongroise, par son père ? Thérésa Révay est passionnée par l'histoire des peuples de l'Europe orientale et par la période des années 1920. L'écrivaine française est la reine des romans historiques. Autour d'un cadre: une ville, une époque, qu'elle s'attache à décrire avec la plus grande précision et le souci permanent de la vérité historique, elle fait vivre ses personnages, avec leurs forces, leurs faiblesses, leurs passions.

Ses livres deviennent ainsi des témoignages vivants du récit des gens et des peuples, racontés avec l'empathie d'une femme qui les aime, tels qu'ils sont. Extraits...

(La Louve blanche) L'exil

Les exilés russes s'étaient regroupés dans certains quartiers de la ville. Avec ses enseignes en cyrillique, son épicerie aux parfums de cornichons salés et de poisson fumé, ses passants aux pommettes aiguisées, ses éclats de voix qui jaillissaient d'une fenêtre entrouverte, la rue des Ossoline offrait une ambiance parfaitement russe. A la cantine, on venait réchauffer ses repas entre les services du midi et du soir. Dans les meublés misérables ou les hôtels de troisième ordre, on se partageait un lit, l'un partant travailler le jour, l'autre la nuit. Pour beaucoup, la Russie était devenue leur gagne-pain, du moins cette Russie que s'imaginaient les Français et les touristes. On ne compatit plus en ville les restaurants à thèmes, les orchestres tziganes, les cabarets, les spectacles équestres animés par les cavaliers cosaques. Xénia trouvait parfois humiliant de voie son pays réduit à un folklore coloré pour attirer le chaland. Ce qui la liait à sa patrie lui semblait tellement plus viscéral. Une question de coeur, un parfum d'âme.

Echoués sur les rives de la Seine, comme beaucoup de leurs compatriotes à Berlin, les exilés se croisaient sur les paliers et les trottoirs, dans les escaliers en colimaçon qui sentaient la pisse de chat, sur les chaînes de montage chez Renault ou Citroën. C'étaient souvent les femmes qui rapportaient les premiers deniers à la famille. La plupart d'entre elles brodaient, cousaient, tricotaient, dessinaient des peintures sur soie aux couleurs vives, se présentaient comme mannequins chez les couturiers. Elles ouvraient de petites maisons de couture faubourg Saint-Honoré, fabriquaient des chapeaux ou des *kokoshniks*, ces couvre-chefs décorés de pierreries qui avaient inspiré Jeanne Lanvin pour plusieurs collections. Les hommes hantaient les cafés pendant des heures, jouaient aux échecs, évoquaient les combats perdus, l'assassinat de l'amiral Koltchak en Sibérie, le départ des soldats de Wrangel, ces derniers combattants de l'Armée blanche à avoir quitté la Crimée et qui avaient été parqués dans des conditions inhumaines à Gallipoli. Tous

revenaient inlassablement à la terre russe, noire et lourde, et au parfum des lilas, tandis que leurs vieilles valises patientaient dans les chambres dans l'attente d'un retour imminent.

La nouvelle vie s'organisait, précaire et anxieuse. Niania sortait peu de leur mansarde. Elle était soulagée de pouvoir faire ses courses sans quitter le pâté de maisons. Elle ne s'intéressait pas à Paris, ni à la France. Elle veillait sur ses petits, son unique point d'ancrage. Seule exception à la règle, le dimanche, lorsqu'elle enfilait son tailleur bleu marine avec sa longue jupe, nouait son fichu autour de la tête et se rendait à l'office. Elle traversait le square, cheminait le long des rues encore assoupies et arrivait enfin à la paroisse orthodoxe, installée dans le local d'un ancien garage. Pour la Pâque russe, elle prenait le bras de Xénia, la main de Macha, et elle s'aventurait de l'autre côté de la Seine, jusqu'à la rue Daru et l'église Saint-Alexandre-Nevski.

(Réfugiés de 2015, Syrie / Irak)

(*La Louve blanche*) *Apatrides*

- Xénia, c'est quoi un apatride ? demanda-t-il d'une petite voix serrée. C'est vrai qu'on est des vagabonds comme les gitans ?

- Qu'est-ce que tu dis là ? Qui t'a raconté ces bêtises ?

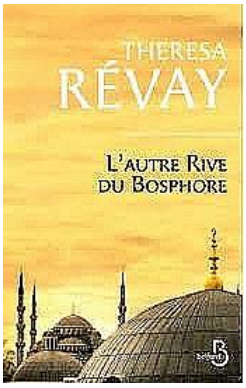
- Les garçons à l'école. J'ai pas su quoi leur répondre. Brusquement, il se détourna et retira son manteau. Il cherchait à dissimuler son émotion, n'aimant jamais montrer une quelconque faiblesse à se soeur aînée. Mais Xénia lui saisit les mains et remarqua les éraflures qui marquaient ses phalanges. Elle poussa un soupir, sachant qu'elle serait bientôt convoquée par la directrice qui accuserait une nouvelle fois Cyrille d'être un enfant trop turbulent. Elle fit signe à son frère de s'asseoir à la table et se baissa pour prendre le carton placé au fond de l'armoire qui contenait leurs papiers. Avec soin, elle en sortit leurs passeports de dix-huit pages qui se déployaient en accordéon et portaient, imprimée sur la couverture orange, l'appellation "passeport Nansen".

- Regarde, dit-elle d'une voix douce. Ces papiers sont l'oeuvre d'un homme qui s'appelle Fridjof Nansen. C'est un Norvégien, le genre d'explorateur que tu aimes. Il a été le premier à atteindre une latitude extrême dans l'Arctique. Il y a quelques années, la Société des Nations l'a chargé d'élaborer un statut pour les Russes comme nous qui étions en effet devenus apatrides en 1921, quand le gouvernement bolchevique a privé de leur nationalité "certaines catégories de personnes résidant à l'étranger", comme ces canailles nous ont surnommés.

Elle se tut quelques instants, repensant à cette terrible impression de flottement qui s'était emparée d'elle à l'époque. Privés de statut légal, ces hommes, ces femmes et ces enfants n'avaient plus existé aux yeux de la loi, et aucune autorité n'avait plus protégé les réfugiés devenus des êtres transparents.

- Il a bien fallu remédier à cette situation intolérable, poursuivit Xénia. Nous étions des centaines de milliers à errer en Europe, surtout des sujets de l'ancien Empire russe, mais aussi d'autres nations. Ce passeport nous a redonné un statut. L'année dernière, plusieurs Etats, dont la France, l'ont officiellement reconnu. Ainsi, tu vois, nous sommes désormais des "personnes d'origine russe n'ayant acquis aucune nationalité", et la France nous protège puisque nous avons choisi de vivre ici.

Parmi les détenteurs notables du passeport Nansen dans notre pays, on pourra citer Serge Rachmaninoff, Igor Stravinsky, Marc Chagall, Vladimir Nabokov,...



De Thérèsa Révay, on pourra lire sept autres romans, pour la plupart édités chez Belfond, dont en 2013 l'excellent *L'autre rive du Bosphore* sur les traces des héros de la résistance nationale turque des années 20, vue par les yeux de l'héroïne du livre, Leyla Hanim, engagée dans la lutte.

J'ai deux amours

(novembre 2011)

On entre en exposition comme on entre en exil. On avance sur les sables mouvants de l'étrangeté. On se laisse surprendre par une subite intimité. Etrangers partout. Foreigners everywhere. Estrangeiros en todo lugar.

C'est à la lumière des néons du collectif d'artistes *Claire Fontaine* (comme les cahiers d'écoliers) que le visiteur de l'exposition d'art contemporain *J'ai deux amours* pénètre dans l'univers hybride des héritiers de Joséphine Baker, les exilés, les sans papiers fixes, les résidents à durée déterminée, les transhumants, les cosmopolites. Les étrangers sont partout. Ils sont en nous.

J'ai deux amours, la collection d'art contemporain de la CNHI, est présentée en exposition temporaire du 16 novembre 2011 au 24 juin 2012, au Palais de la Porte Dorée, Paris 12e.[68]

Barthélémy Toguo en quête d'ailleurs

(*Bottari Truck - Migrateurs*, Kimsooja, 2009)

Une frêle embarcation pleine de baluchons multicolores. C'est ainsi que Barthélémy Toguo a mis en scène la route de l'exil. "A Abidjan, j'ai appris le sens de l'observation et la maîtrise du dessin. A Grenoble l'utilisation des nouveaux médias. A Düsseldorf, j'ai acquis la force de concrétiser une création". L'artiste franco-camerounais est cosmopolite. En tant qu'immigrant, surtout après la chute du mur de Berlin, il a réalisé combien profond est le désir de partir, de

[68] d'après le catalogue de l'exposition, *éd. montag*

voyager et de découvrir. "L'exil est une notion inhérente à la condition humaine sans distinction de race ni d'origine culturelle."

Kimsooja et la mémoire des êtres

Les Coréens transportent leurs objets personnels dans des *bojagi*, des tissus traditionnels qui constituent le matériau de prédilection de Kimsooja. On l'appelle la "femme-aiguille". Elle plie, déplie, coud, transforme les étoffes. Elle façonne des baluchons à partir de vêtements et de draps qu'elle collecte, en France, auprès de l'association *Emmaüs*. Ses tissus sont comme une peau de mémoire qui porte en elle la séparation, puis l'errance, et enfin les lueurs de l'ailleurs. L'artiste aux racines coréennes est à la Cité avec sa performance *Bottari Truck Migrateurs*, après avoir parcouru, avec son pick-up Peugeot, les banlieues et le coeur de Paris.

Shen Yuan dans la séduction

C'est au fil de ses errances que Shen Yuan parcourt les chinatowns dans chacun des pays où elle va. Son installation est ainsi composée de cinq lits-trampolines couverts de patchworks de tissus traditionnels placés sur des matelas gonflables. Les enfants sauteurs sont les bienvenus. Une exposition est pour l'artiste chinoise un moment de sociabilité. En 1990, lorsqu'elle s'est installée à Paris, nourrie de son expérience des mouvements artistiques d'avant-garde des années 80 en Chine, elle a dû se confronter aux brisures du déracinement, aux barrières de la langue, aux épreuves de la distance. Mais elle a vécu cette transculture comme un enrichissement dans une vie en mouvement. De cette expérience, elle fait un dialogue. C'est pour cela que son oeuvre est si dynamique, si féminine.

Bouchra Khalili au coeur de l'univers

De Marseille à Ramallah, de Bari à Rome, de Barcelone à Istanbul, elle explore les trajets migratoires, les zones frontalières, les existences clandestines. De Casablanca où elle est née en 1975 à Paris où elle vit et travaille, Bouchra Khalili efface les frontières pour consteller les villes comme on constelle les existences. Son univers est une mappemonde ou une carte du ciel. Sa géographie se fonde sur la parole et sur le geste. Ses huit vidéos réalisées entre 2008 et 2011 pour *The Mapping Journey Project* sont des plans fixes sur des parcours nomades, singuliers, trop longtemps invisibles, souterrains.

(*Mapping Journey*, Bouchra Khalili, 2008)

Karim Kal dans une ville irradiante

Ne voyez-vous pas combien le paysage d'Alger est une ouverture sur l'extérieur, un appel au reste du monde ? Bab-el-Oued regarde la mer, infiniment bleue. La ville se dresse entre terre et ciel. Karim Kal est né en Suisse de père algérien et de mère française. En 2002, il a ressenti l'appel des racines. Il a alors pu vivre intimement la force des habitants d'Alger martyrisés par la guerre civile et se relevant pour un nouveau destin. *Images d'Alger 2002*, ensemble de six mille

affiches, s'effeuille comme pour se délivrer des stigmates. Ne voyez-vous pas combien Alger la blanche est si méditerranéenne, si au milieu des terres et des mers ?

Djamel Tatah et la mélancolie

On les appelle les "hittistes". Ils attendent. Mais qu'attendent-ils aujourd'hui ? Un travail, une réponse, quelqu'un. Ah, et que feront-ils demain ? Ils attendront. Djamel Tatah, né à Saint-Chamond, a peint ce personnage solitaire, qui se projette à l'infini, se fond dans le noir, se fige dans le silence, les mains ancrées dans les poches, les yeux absents, tournés vers le sol, Il est sans nom. Les tableaux s'appellent *Sans titre*. Les hittistes sont en dehors du temps, comme en suspension. Ô temps, suspends ton vol !

(*Sans Titre, les Hittistes*, Djamel Tatah, 2008)

Kader Attia dans la métaphore

De parents algériens, Kader Attia a grandi entre Garges-les-Gonesse et Bab-el-Oued. Il a présenté sa *Machine à rêve* à la Biennale de Venise en 2003. Pour la Cité nationale de l'histoire de l'immigration, il en a imaginé une version féminine. Un mannequin vêtu d'un sweat-shirt griffé Halal, coiffée d'un hijab, devant un distributeur automatique de kits de mariage, de rouges à lèvres halal, de préservatifs halal. Kader Attia ne critique en rien la religion, mais ce qu'un mot qui veut dire "pur" est devenu dans un monde de consommation. La Machine à rêve installe la jeunesse dans un ordre capitaliste en normant la vie dans un vide de sens.

Mohamed Bourouissa dans la profondeur du champ

L'artiste capte l'instant où tout va basculer. Il crée de vrais-faux instantanés. Ses fictions s'ancrent dans une réalité regardée dans sa beauté artistique. Ses photos sont des tableaux de Géricault mais le radeau de la Méduse est ici un soir en banlieue, des instants de vie dans les périphéries de nos villes. Y a-t-il un message ?

(*Portrait d'une PME*, Marc Kruczek, conducteur de rame, apprêteur, Rajak Ohanian, 1999)

"Je ne suis pas un militant, ce que je cherche c'est l'art". Si les oeuvres de Kader Attia s'attachent à la banlieue où il a vécu, c'est d'abord une charge symbolique qui surgit au détour de chacun de ses clichés. L'art, c'est une émotion.

Rajak et Melik Ohanian ou des histoires de rencontres

Le Lyonnais Rajak Ohanian, fils d'immigrés arméniens, a appris la photographie dans les années 50 dans une arrière-boutique. Ses créations ont un intérêt social en même temps qu'artistique. En 1999, il s'est installé pendant six mois dans une PME lyonnaise d'impression sur tissu. Histoires de rencontres. Il a créé avec les employés une relation de confiance et les prises de vue qui en résultent mettent en valeur la dignité des personnes. C'est cette oeuvre commune, un ensemble de 32 photographies, qui est ainsi présentée aux visiteurs de *J'ai deux amours*. Non loin de là, c'est Melik Ohanian, le fils du précédent, qui propose les déclamations sonores des poètes urbains. Sur un grand tapis blanc, les slameurs apparaissent. Dans la périphérie des grandes villes, ils inventent de nouveaux territoires. Histoires de rencontres encore.

Chen Zhen en transit

Puisque vous êtes ici, vous connaissez ce besoin vital d'ouvrir votre culture et votre expérience aux autres; vous avez cette curiosité de vous enrichir au contact d'environnements pluriels. Chen Zhen appelle *transexpériences* cette conversation entre les identités. L'artiste originaire de Shangaï, ville-monde, exilé en France en 1986, a choisi Paris pour ville d'adoption, mais il est un véritable citoyen du monde. "Trans" veut dire croisements. Il y a transfert, il y a transcendance, il y a comme une thérapie dans cette interaction (transaction) avec l'autre. L'art a cette dimension thérapeutique. L'installation que nous offre Chen Zhen à la Cité, *Un-interrupted Voice*, est une invitation au partage, au dialogue entre l'esprit et le coeur, au rapprochement entre les gens.

(*Urgent*, Ghazel, 2007)

Ghazel, le moi et l'autre-moi

Vous prenez un tchador, la langue anglaise, la culture française et vous mélangez tout ça. Le tissu noir, c'est la femme iranienne, une silhouette, une figure fantomatique. Il revient de façon lancinante comme un principe graphique dans l'espace-temps. La langue anglaise, ce sont les mots dits: "Me", moi, autoportrait, "God", "if I were God". Mais il y a la France. En 1986, Ghazel, créatrice de l'exposition *Me (2003-2008)*, autoportraits, a quitté l'Iran pour venir étudier en France. En 1997, à Montpellier, elle reçoit une lettre d'expulsion. Il en résulte un projet artistique *Urgent*. En 2011, Ghazel a une carte de résidence pour dix ans; elle expose au Palais de la Porte Dorée. Le travail de Ghazel est tout en dérision. Comment une expérience personnelle prend-elle ainsi une portée universelle ? "Partout dans le monde, il y a des gens délocalisés qui essaient de s'enraciner ailleurs".

Mona Hatoum et la trame du monde

En rouge et blanc, un tapis au sol trame un planisphère en projection de Peters. Chaque noeud de laine, tissé jadis, est un point du monde. Haïfa, 1948: les parents palestiniens de Mona Hatoum sont contraints de quitter leur maison, ne pouvant sauver que quelques uns des tapis de l'importante collection familiale. Beyrouth, 1952, ville d'exil et ville de naissance de Mona. Londres, 1975: alors que la guerre civile s'abat sur Beyrouth, Mona Hatoum en visite en Angleterre se trouve dans l'impossibilité de rejoindre le Liban. Paris, 2011: Mona Hatoum présente à la Cité son tapis *Bukhara*. La mappemonde dit le nomadisme planétaire. Le tapis est pourtant un "chez-soi" qui a su traverser les générations, d'un exil à un autre.

(*Collages structurels*, extraits, Roman Cieslewicz, 1966)

Roman Cieslewicz, Djadi Diop et les autres

Et bien d'autres artistes encore à la Cité. Ils utilisent le réel pour le subsumer et donner naissance à un récit autobiographique: Bruno Boudjelal, Hamid Debarrah, Malik Nejmi ou Zineb Sedira, que les lecteurs d'entre-gens connaissent déjà. Ils croisent leurs parcours individuels avec les mouvements du monde: Taysir Batniji. Ils traduisent leur exil en allégorie: Eduardo Arroyo, Oscar Rabine, Roman Cieslewicz. Ils sont passeurs d'mages: Denis Darracq, Ad van Denderen, Olivier Jobard, Florence Lazar, Thomas Mailaender, Mathieu Pernot, Maureen Ragoucy, Jacqueline Salmon, Bruno Serralongue, Patrick Zachmann, Santi Zegarra ou bien encore Gilles Delmas. Djadi Diop,qui a quitté en 1994 le Sénégal pour la France, auteur de *Dans le bonheur*, par sa sculpture monumentale, invite au voyage, au rêve, à l'utopie. L'oeuvre d'art, explique Isabelle Renard, chargée de mission pour la collection d'art contemporain du musée et co-commissaire à l'exposition, "*se frotte au documentaire, mais le dépasse bien souvent par sa dimension symbolique, métaphorique*". En abordant le fait migratoire par l'art contemporain, la Cité nationale de l'histoire de l'immigration bouscule, bouleverse, parce que "le contemporain est vivant, mondial, engagé, ou du moins concerné par la réalité" (Jacques Toubon).

Chroniques d'exil

(octobre 2012)

En 1954, près de 250 000 Algériens, dont 6 000 femmes et 14 000 enfants vivaient en métropole. En 1962, au moment de l'indépendance, ils étaient 350 000 Algériens en France. Pourquoi cette immigration s'est-elle ainsi développée pendant la guerre d'Algérie et pourquoi sont-ils restés après l'indépendance ? Les historiens Benjamin Stora et Linda Amiri se sont penchés sur cette histoire en recueillant la mémoire de celles et de ceux qui ont vécu cette époque. Ils se sont confiés avec passion, offrant non seulement leurs mots mais aussi les objets "précieux" témoins d'évènements trop longtemps occultés.

Le résultat de ce travail de collecte est l'exposition *Vies d'exil, 1954-1962. Des Algériens en France pendant la guerre d'Algérie*, présentée à la *Cité nationale de l'histoire de l'immigration* (Palais de la Porte Dorée), du 9 octobre 2012 au 19 mai 2013.[69]

Les pionniers

2 juin 1937: M. Messaoudi a 22 ans. Il arrive en France. "C'était un des premiers de son village, Guenzet en Kabylie, à partir. Il a quitté sa maison dans la nuit, prétextant la fraîcheur sur la route, laissant derrière lui les siens. Il quittait la Kabylie et l'eau des sources et des fontaines souhaitait bonne route au voyageur... Plus tard d'autres villageois sont venus; ils habitent toujours aujourd'hui à Levallois, mais aussi à Clichy, Saint-Denis. Le village est transposé dans cette région parisienne où ils ont créé une association et se retrouvent chaque année pour partager le souvenir de Guenzet, comme il est de tradition d'organiser des réunions de village. Chaque assemblée compte plus de 200 Guenzétiens issus de deux ou trois générations." A 98 ans, M. Messaoudi raconte souvent ses souvenirs à ses enfants, petits-enfants et arrières petits-enfants... (témoignage de **Samia Messaoudi**, sa fille)

1939: M. Zennaf était marié depuis trois ans et en France, seul, depuis deux ans, ouvrier à la fonderie de Saint-Chamond dans la Loire, lorsque la France entre en guerre. Mobilisé au front, il est fait prisonnier pendant cinq ans. A sa libération en 1945, sa femme n'avait pas eu de nouvelles de lui depuis neuf ans ! Après la guerre, il reprend son travail à la fonderie et ce n'est qu'en 1951 qu'il fait venir sa femme et leurs deux enfants: Abdelkader Zennaf, né en 1948, qui témoigne, et sa soeur aînée. La famille mène une vie toute simple: un père qui faisait les trois-huit à l'usine et dont le seul loisir était le jardinage, une mère qui ne sortait presque jamais, "même pas pour accoucher !", les veillées chez les cousins car beaucoup d'Algériens de Saint-Chamond venaient du même village. Le sous-sol du café-restaurant d'un oncle tenait lieu de salle de réunion du FLN et toutes les familles devaient cotiser au parti.

Les plus âgés racontaient qu'ils se faisaient chasser des bals par les paysans qui les traitaient de "bougnoules" et de "bicots". Plus tard pourtant, les enfants d'ouvriers jouaient ensemble aux cow-boys et aux Indiens dans les bois environnants. "On était avec des fils d'ouvriers français qui travaillaient à l'usine, comme nos parents. Mais je n'ai jamais mis les pieds chez mes camarades français." Le jeudi, il y avait le patronage. Les curés faisaient le catéchisme.

---

[69] avec tous nos remerciements à Luc Gruson et à toute l'équipe de la *Cité nationale de l'histoire de l'immigration*

(Photo de classe, 1957, Abdelkader Zennaf, © Collection particulière, CNHI)

"J'ai gardé un tellement bon souvenir du patronage qu'aujourd'hui, c'est moi qui ouvre et ferme bénévolement l'église de mon quartier." (témoignage d'**Abdelkader Zennaf**)

(Algérie 1960, Mohammed Issiakhem, © Mohammed Issiakhem, Art et mémoire)

8 mai 1945: Kateb Yacine a 16 ans. Il est issu d'une famille de lettrés de la tribu des Keblout du Nadhor. Son père avocat souhaitait qu'il devienne fonctionnaire et vive à l'abri du besoin, mais il n'en a rien été. Le jeune homme a choisi le chemin de la lutte. Ce jour-là, il participe au soulèvement de Sétif et il est emprisonné. Pendant sa détention, Kateb Yacine a lu et relu les grands textes poétiques de Baudelaire, Lautréamont, Rimbaud ainsi que les tragédies antiques de Sophocle, Eschyle, Euripide. A sa sortie de prison, il part vivre chez son oncle à Annaba. "Il fait la connaissance de sa cousine Zouleikha, dont il tombe éperdument amoureux. La jeune femme est malheureusement déjà mariée. Pour le jeune homme, Zouleikha, inaccessible, devient une muse, sa muse, celle qui lui inspirera Nedjma, étoile en arabe..."

En septembre 1947, Kateb Yacine se rend en France, pour la première fois, puis il vagabonde à travers le monde. En novembre 1954, lorsque la guerre éclate, Kateb Yacine est à Paris. Il se sent coupable de ne pas se trouver près des siens, ceux auprès desquels il aimerait lutter. (récit par **Kaoutar Harchi**, écrivaine)

Les activistes

En 1950, dans le quartier du Neuhof à Strasbourg se trouvait un foyer d'hébergement de travailleurs nord-africains. Jean-Pierre Meyer n'a pas encore 16 ans lorsque, militant de la Jeunesse étudiante catholique, il y donne des cours d'alphabétisation. Quelques années plus tard, courant 1954, dans ce foyer *Sonacotral*, il se lie d'amitié avec Mohammed Ben Saddok, originaire

d'Annaba. Il raconte: "Très vite le conflit qui a éclaté en Algérie fait tache d'huile en métropole, je le perçois clairement dans ma vie quotidienne avec mes activités associatives."

Ben Saddok était plombier de métier, autodidacte, "un homme intelligent, mesuré et réfléchi... (qui) entretenait de bonnes relations avec les locataires du foyer." Jean-Pierre Meyer se souvient des "longues discussions sur la situation politique, économique et sociale de l'Algérie... Il était très affecté par les souffrances et les injustices endurées par la très grande majorité des Algériens." Un matin de 1957, Jean-Pierre Meyer découvre une grande photo de Mohammed Ben Saddok à la une des *Dernières nouvelles d'Alsace*. Le vice-président de l'Assemblée algérienne avait été assassiné lors de la finale de la Coupe de France de football. Ben Saddok est mis en cause. "Je n'avais pas de nouvelles de mon ami depuis pas mal de temps. Je suis atterré." Ben Saddok sera libéré en 1962 à la suite des accords d'Evian et il rejoindra son pays et sa famille. (témoignage de **Jean-Pierre Meyer**)

(Famille de Gennevilliers, 1955 © Pierre Boulat / Cosmos / Musée national de l'histoire des cultures de l'immigration, CNHI)

Saïd Slyemi était au début des années 50 ouvrier chez Renault et délégué syndical. Militant convaincu de la cause algérienne, après son travail, il distribuait le journal *L'Algérie Libre* dans les cafés nord-africains. Le soir, dans sa mansarde, il avait des discussions politiques avec le jeune étudiant en droit **Ali Haroun** qu'il hébergeait et qui témoigne: "je le voyais revenir épuisé et parfois même amoché après des manifestations où les CRS étaient intervenus". Le meeting qu'ils organisent au Vel' d'Hiv' est interdit par le préfet Baylot: "La police est intervenue brutalement, a bastonné et interpellé des milliers d'Algériens. Là encore, mon ami Sleymi a été sérieusement atteint. Au défilé du 14 juillet 1953, où six Algériens ont été tués par la police, il fut encore blessé." Le 8 novembre 1954, le *Mouvement pour le triomphe des libertés démocratiques* (MTLD) est dissous par les autorités françaises. Les partisans de Messali Hadj créent le Mouvement national algérien (le MNA). Les premières cellules du FLN naissent au Maroc autour du journal *Résistance algérienne*, dirigé jusqu'en mai 1957 par le même Ali Haroun qui en février 1958 est envoyé en France pour diriger les actions du "second front". La guerre d'Algérie va franchir la Méditerranée...

Pour juger les attentats des nationalistes algériens sur le territoire français, le gouvernement met en place une justice expéditive. Quatre camps d'internement sont ouverts d'une capacité totale de 6 000 places. Ces camps sont constamment pleins. La guerre se prolonge et la résistance s'organise jusqu'à l'intérieur des camps. Les autorités françaises échouent à éradiquer la marche inéluctable vers l'indépendance.

Dans les bidonvilles

En 1958, à l'arrivée au pouvoir du général De Gaulle, **Saad Abbsi**, originaire de Oued Souf, habitait chez un ami coiffeur à Gennevilliers. A l'époque, le travail ne manquait pas, il a été embauché par l'entreprise qui fabrique les peintures Valentine. Responsable FLN à Gennevilliers, il a été ensuite désigné permanent régional à Argenteuil. puis de la région de Saint Denis, enfin de la zone d'Aubervilliers jusqu'à Meaux, qui comptait 28 000 adhérents. Tombé dans une rafle en 1959, il a été interné à Vincennes. Après sa libération, le FLN l'a envoyé à Lyon. C'est là qu'il est arrêté le 29 mars 1961 avec 32 personnes. A Lyon, il avait 43 000 adhérents et Saad Abbsi a pu constater combien les rafles arbitraires et la répression avaient contribué à populariser le FLN.

(Le café, 1955 © Pierre Boulat / Cosmos / Musée national de l'histoire des cultures de l'immigration, CNHI)

La métropole n'a jamais été un eldorado pour les immigrés algériens. Les conditions de vie à la fin des années 50 étaient très difficiles. Saad Abbsi se souvient des bidonvilles: "Le plus grand bidonville était celui de Nanterre qui s'étendait jusqu'à Colombes. Il y avait environ 3 000 Algériens. La plupart étaient célibataires. Ceux qui étaient mariés l'étaient, pour la plupart, avec des Françaises. Ils travaillaient dans les usines du coin."

(La Folie © Monique Hervo, Bibliothèque de documentation internationale contemporaine, MHC)

Les premières familles arrivées de Khenchela (Aurès), de Kessabia (Constantinois) ou de Maghnia (Oranais) au milieu des années 50, n'ont pu trouver à se loger. En 1961, ce sont ainsi quelque 800 familles qui vivaient dans la dizaine de bidonvilles de Nanterre. Le bidonville de La Folie était le plus grand et le moins équipé de tous, un seul point d'eau, pas d'électricité, la boue qui collait aux chaussures quand il pleuvait, pas de ramassage d'ordures,... mais de petits commerces, des cafés, des coiffeurs. Les hommes travaillaient dans les usines ou les entreprises de construction de la région. Les enfants étaient scolarisés dans les écoles voisines. Les femmes sortaient peu.

Monique Hervo est issue d'une famille populaire catholique violemment xénophobe. Etudiante aux Beaux-Arts, elle prend ses distances avec ses parents et commence à donner des cours d'alphabétisation aux Algériens puis à retaper des logements avec le Service civil international. En 1959, elle découvre avec surprise en lisant le journal (à la suite d'un incendie) qu'il existait des bidonvilles à Nanterre. Elle s'y rend, est accueillie à bras ouverts par les habitants, prend de nombreuses photos, crée une coopérative de matériaux et d'outillage qu'elle installe dans un vieux wagon frigorifique désaffecté. Jamais elle n'avait vu autant de solidarité, pour chercher l'eau, pour porter les enfants jusqu'à la route à cause de la boue afin qu'ils arrivent à l'école avec des chaussures propres.

(Famille du bidonville, © Monique Hervo, Bibliothèque de documentation internationale contemporaine, MHC)

En 1961, Monique Hervo est arrêtée par la police et tabassée, accusée d'avoir amené un journaliste au bidonville. Le 17 octobre 1961, elle voit tous les hommes, les femmes, les enfants sortir du bidonville. Elle se demande ce qui se passe...

Ce 17 octobre 1961

Tous les Algériens de la banlieue convergent vers le centre de Paris. A l'arrivée à Opéra vers 18h, ils sont "cueillis" par la police dès leur sortie du métro. Sur chaque lieu de rassemblement, la police attend les manifestants venus là à l'appel du FLN pour une démonstration pacifique de masse en faveur de l'indépendance algérienne. Partout elle matraque et tire des coups de feu avec une violence inouïe: au pont de Neuilly, sur la place de l'Etoile, sur le boulevard Saint-Michel, dans tout le Quartier latin,... Toute la nuit, la "chasse à l'homme", des "ratonnades" sont menées dans tous les quartiers de la capitale. Au total, 12 000 Algériens sont conduits dans une dizaine de lieux d'internement où, "à froid", les violences continuent.

Samia Messaoudi avait alors six ans. Elle raconte le récit que ses parents lui ont fait de cette nuit noire et des jours suivants au cours desquels eut lieu un véritable pogrom colonial en plein Paris: "Le lendemain, il fallait compter les siens, ceux qui manquaient à l'appel et tous ceux qui étaient blessés. On a écouté les témoignages de ceux qui avaient pu aller à la manifestation en passant la place de Clichy. Deux jours plus tard, les femmes ont manifesté pour montrer leur volonté de savoir où étaient les maris, frères, oncles. Mon père nous a raconté que ma mère, comme beaucoup d'autres, avait été interpellée, puis enfermée au Palais des Sports; comme les hommes, les femmes étaient regroupées dans un coin. Après des heures d'enfermement, elles ont eu du pain et de la Vache qui rit pour seul repas. Ma mère a jeté le fromage: Ce n'est pas le moment de rire ! a-t-elle dit aux policiers. Cette histoire a longtemps marqué notre histoire familiale."

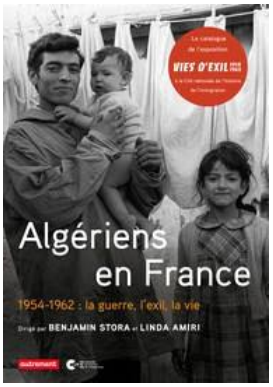
(5 juillet 1962 à La Folie, l'indépendance © Monique Hervo, Bibliothèque de documentation internationale contemporaine, MHC)

Ce 17 octobre 1961, une femme parmi d'autres a défilé avec le drapeau algérien sur le boulevard Saint-Michel. Cela lui a valu une semaine de détention. Elle a été libérée grâce à l'intervention d'un avocat sympathisant du FLN. Le FLN ? Mme Ravissot, puisque tel est son nom d'état-civil, d'origine algérienne mais "adoptée" à l'adolescence par un couple français arabophile dont elle a épousé le fils, avait un rapport complexe avec le parti. Elle risquait sa vie pour le pays qu'elle a toujours considérée comme le sien en collectant de l'argent pour le FLN qu'elle transportait à Bruxelles ou en Allemagne. Comme elle s'appelait Mme Ravissot avec un passeport français, la police ne la fouillait pas ! Mais par son métier, elle était terrorisée par le FLN qui faisait des descentes à *El Djazaïr*, cabaret parisien fréquenté par des Saoudiens, des Egyptiens, des Tunisiens comme Bourguiba pas encore président, des Français comme Line Renaud, Loulou Gasté... Car Mme Ravissot était danseuse orientale avec le nom de scène **Sherazade**. Elle avait la passion de la danse, aurait risqué sa vie pour la danse. Les danseuses étaient mal vues par le FLN: "On n'avait pas le droit de boire du champagne avec les Français, on n'avait pas le droit de s'asseoir avec les gens parce que le FLN nous l'interdisait." Les costumes faits mains de Sherazade, tout en perles, étaient de toute beauté. Quand elle partait en tournée, elle emportait avec elle une quinzaine de costumes. Le jour de l'indépendance, Sherazade a dansé sur les tables. Le cabaret *El Djazaïr* a fermé en 1985.

(Saad et sa femme © Monique Hervo, Bibliothèque de documentation internationale contemporaine, MHC)

Kamal Hamadi, chanteur kabyle à succès repéré à Alger par la maison Teppaz, jouait au Quartier latin, le fief des musiciens et des artistes algériens, où se trouvaient tous les cabarets. Il a rencontré Sherazade au *El Djazaïr*, elle est devenue son amie. **Kamal Hamadi** raconte le jour de l'indépendance: "C'était de la folie ! C'était la fête, d'autant que les prisonniers sortaient, on revoyait nos héros ! Beaucoup de Français ont fait la fête avec nous... C'était la fin de la guerre. Il n'y avait pas de haine entre les Français et les Algériens. La haine, c'était le colonialisme !

L'Algérien n'était pas contre le Français. Ce que l'Algérien demandait, c'était la fin du colonialisme."



Tous ces témoignages et beaucoup d'autres sont à retrouver, avec leurs objets témoins (les photos de Monique Hervo, les robes de Sherazade, les articles de presse originaux, les tableaux d'artistes, les instruments de musique de Kamal Hamadi, les photos de classe,...) dans l'exposition *Vies d'exil, 1954-1962*, et dans le magnifique ouvrage-catalogue *Algériens en France, 1954-1962: la guerre, l'exil, la vie*. Au Palais de la Porte Dorée, vous passerez un moment inoubliable, si comme moi, vous avez l'incroyable chance d'y croiser **Benjamin Stora**, commissaire à l'exposition avec **Linda Amiri** et co-auteurs du livre, et si comme moi, vous avez la non moins incroyable possibilité de vous laisser guider par **Hakim Tagzout**, médiateur à la Cité nationale de l'histoire de l'immigration. Il fait vivre avec émotion chaque étape de l'exposition qui rend hommage à son vieux père, encore porteur de cette histoire d'il y a maintenant plus de 50 ans.

Yasmina Adi, le devoir de mémoire

(octobre 2011)

"Il faut savoir regarder son histoire en face" dit Yasmina Adi, réalisatrice du film *Ici, on noie les Algériens*, rappelant la répression sanglante du 17 octobre 1961 au coeur de Paris. Ce jour là, plusieurs dizaines de milliers de manifestants algériens s'étaient rassemblés pacifiquement pour dénoncer le couvre-feu imposé à leur encontre depuis quelques jours. Ce film est le deuxième de la documentariste après celui qu'elle a réalisé sur "*l'autre 8 mai 1945*", jour du massacre de manifestants indépendantistes par l'armée et des milices françaises dans plusieurs villes algériennes. Ces deux dates tragiques marquent symboliquement le début et la fin de la guerre d'indépendance de l'Algérie. Yasmina Adi a, pour ces deux films, pu accéder à de nombreux témoignages des acteurs encore vivants des événements et aux archives enfin disponibles. Ce fut, avoue-t-elle, un travail de titan, cette recherche de documents jusqu'ici inédits et sciemment occultés. Pour Yasmina Adi, dire cette histoire, rappeler cette mémoire, c'est permettre enfin de refermer les cicatrices. Française, née à Saint Martin d'Hères de parents algériens originaires du Constantinois, elle avait entendu parler des "événements" par sa famille.

Le 17 octobre 1961, l'Algérie était encore française. Les travailleurs algériens et leurs familles vivaient nombreux dans les bidonvilles de Nanterre et de la couronne parisienne. A l'appel du FLN, ce sont des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants qui se sont rassemblés dans les rues de Paris. La police, aux ordres du Préfet Papon, s'est déchaînée contre eux, tirant sur la foule, noyant des hommes dans la Seine, entassant les manifestants sans soins pendant plusieurs jours au Vél' d'Hiv', au stade Pierre de Coubertin, au Fort de Vincennes.

La répression, qui a duré des semaines, a fait plusieurs centaines de morts et disparus (selon l'historien Jean-Luc Einaudi). Le 17 octobre 2011, plusieurs communes de la région

parisienne ont commémoré l'événement par des stèles (Sarcelles), des rassemblements (Esplanade de la Défense, Bezons, Pont Saint Michel à Paris,...), des projections - débats.

Le film *Ici on noie les Algériens* est sorti en salle le 19 octobre 2011. Le devoir de mémoire s'impose. Le prochain festival *Strasbourg Méditerranée* rend hommage à Pierre Bourdieu qui avait dit: "J'ai maintes fois souhaité que la honte d'avoir été le témoin impuissant d'une violence d'État haineuse et organisée puisse se transformer en honte collective. Je voudrais aujourd'hui que le souvenir des crimes monstrueux du 17 octobre 1961, sorte de concentré de toutes les horreurs de la guerre d'Algérie, soit inscrit sur une stèle, en un haut lieu de toutes les villes de France, et aussi, à côté du portrait du Président de la République, dans tous les édifices publics, Mairies, Commissariats, Palais de justice, Écoles, à titre de mise en garde solennelle contre toute rechute dans la barbarie raciste."

Linda Amiri, présidente de l'AMSED

(juin 2011)

"J'étais en DEUG d'histoire et très honnêtement, c'était la première fois que j'entendais parler du 17 octobre 1961. Et ça a été une belle claque parce que je me suis dit, mais mince ! mon père était là, il était présent, il était en région parisienne, donc forcément, il a fait la manifestation, je savais qu'il était FLN mais je n'en savais pas plus, et donc finalement la transmission, elle s'est faite à partir du moment où j'ai questionné mon père et là il m'a parlé" raconte Linda Amiri, auteure en 2004 du livre *La bataille de France - La guerre d'Algérie en métropole*.[70]

Au 1er novembre 1954, début de l'insurrection en Algérie, les frontistes du FLN restaient très marginaux dans l'immigration algérienne, à peine une poignée d'hommes, selon l'historienne. En 1955, le quartier de la Goutte d'Or comptait précisément 3792 Nord-Africains dont 47 femmes seulement. En 1958, on pouvait compter 115000 Algériens dans l'ancien département de la Seine. Une véritable guerre interne a opposé le MNA de Messali Hadj et le FLN pour le contrôle politique de la communauté. Le succès de "la grève des huit jours", du 28 janvier au 4 février 1957, a installé la prédominance du FLN. Le Préfet de Paris Maurice Papon met en place un système de contrôle et de répression très structuré à l'encontre de l'immigration algérienne. Le 5 octobre 1961, il décide un couvre-feu pour les seuls Algériens visant à asphyxier l'organisation du FLN, lequel organise une manifestation pacifique et invite hommes, femmes, enfants à défiler dans les rues de Paris le 17 octobre 1961. La répression sera terrible. Les forces de l'ordre tirent dans la foule, faisant des dizaines de mort tués par balles ou noyés dans la Seine, des centaines de blessés, 11000 hommes arrêtés puis parqués dans les gymnases parisiens avant d'être "renvoyés dans leur douar d'origine". C'est à l'IEP de Paris que Linda Amiri a présenté son doctorat sur l'histoire de l'immigration algérienne en France. Aujourd'hui elle enseigne à Sciences Po Strasbourg et préside l'AMSED, depuis l'Assemblée générale du 10 juin 2011.

L'Association Migrations Solidarité et Echanges pour le Développement est un centre de ressources et d'appui à la mobilité (chantiers de solidarité internationale, échanges internationaux de jeunes, formations interculturelles). Ce sont également des actions de développement local et de coopération, des outils pour le développement du pays d'origine par les migrants, des actions d'insertion, de parrainage, d'animation dans les quartiers strasbourgeois.

[70] *éd. Robert Laffont*, préface de Benjamin Stora

Benjamin Stora, récits d'une enfance

(août 2014)

Il est le nouveau président du Conseil d'orientation de la Cité nationale de l'histoire de l'immigration. Récits d'une enfance de Benjamin Stora, à Constantine, Algérie, et de l'exil, par lui-même (extraits)

Dans ma vie, il y aura toujours un avant et un après 16 juin 1962. Ce jour-là, avec ma famille, nous avons quitté Constantine, la ville de l'Est algérien, où je suis né et j'ai grandi. J'avais onze ans. Je suis allé vers un autre univers, dans l'oubli de la société d'Algérie dans laquelle j'ai vécu, et qui reviendra hanter ma mémoire bien plus tard.

Une ville haute et secrète

J'ai donc toujours vécu dans une ville qui était doublement encerclée. D'abord sur le plan géographique, bâtie sur un rocher, d'accès difficile, assez impénétrable, pleine de ponts. Le sentiment d'encerclement était très fort. Mais existait également l'enfermement à l'intérieur même de la ville. Durant les deux dernières années de la guerre d'Algérie en 1961-1962, nous sortions très peu dans la rue. Les enfants jouaient à l'intérieur des maisons, sur les terrasses principalement, ils ne s'amusaient plus dans les rues.

Des frontières invisibles

Près de 30 000 juifs vivaient à Constantine, la "Jérusalem du Maghreb". Je suis né le 2 décembre 1950 au 2, Grand'rue considérée comme le coeur du quartier juif de Constantine, qu'on appelait le "Charah".Ma naissance eut lieu à l'intérieur du petit appartement familial, dans le vieux quartier où Juifs et Musulmans vivaient imbriqués les uns avec les autres, séparés du quartier dit "Européen". Nous sentions bien que c'était une autre ville. Une sorte de frontière invisible, qui n'était jamais dite, apparaissait sans cesse entre deux cités, les deux univers... Avec une autre vie, une autre histoire, pas les mêmes rythmes de vie, ni les mêmes sons.

Les bruits de la ville

Je garde en mémoire la vie quotidienne de cette ville, la grande gaieté qui y régnait. Avec beaucoup de cafés et de musiques. La rue de France prolongée par la rue Caraman regorgeant de cafés fréquentés par des Juifs, des hommes bien sûr pour la plupart. Des dizaines de cafés, où partout s'échappait de la musique. Une grande gaieté régnait dans cette ville, avec ses temps de fête, des mariages, des circoncisions. Mon père allait quelquefois au café prendre l'apéritif avant de rentrer à la maison. Je l'accompagnais. Ca riait fort, ça parlait très fort, c'étaient les grosses blagues.

Beaucoup de salles de cinéma étaient alors pleines à craquer. J'habitais en face d'un cinéma. De la terrasse de ma maison, j'entendais la bande son du film. Il me suffisait de monter sur la terrasse et j'écoutais ce que disaient les acteurs. Les films étaient programmés en même temps à Alger, Paris et Constantine. De là peut-être vient mon amour du cinéma. Parmi les bruits de la ville, il y avait aussi les chants religieux qui venaient des innombrables synagogues du quartier du "Charah" et l'appel à la prière du muezzin.

Dans la chaleur de la ville

Une sensualité se dégageait de cette ville. Les gens se connaissaient, se parlaient, se regardaient, se saluaient... se draguaient. En été, nous partions à "Stora", une plage de Skikda (ex-Philippeville). Nous partions le vendredi pour le week-end. Du 1er juillet au 1er septembre, c'était le rush vers la Méditerranée, pour se baigner, aller à la plage, se brûler au soleil, rire dans les retrouvailles familiales.

Je suis allé au hammam très tard avec les femmes. Jusqu'à ce jour où la femme qui gardait le hammam a dit à ma mère: "ça suffit ! il est grand le gosse !". La proximité des garçons avec les femmes dans les appartements et les hammams servait d'éveil à la sensualité, au désir.

Des images de la guerre

C'est le 20 août 1955... ma première image de guerre: la pénétration dans l'appartement des militaires français. J'avoue que ce fut une grande frayeur. Les barbelés, les barrages, les chicanes ont fait irruption dans la cité en 1957-1958. Pour acheter le pain, faire ses courses, il fallait faire un grand détour. On ne pouvait pas aller d'une rue à l'autre.

La peur

Dans la situation de guerre, la famille se resserre: le père, la mère, ma soeur. Les parents s'imaginent toujours, quand ils couchent les enfants, que ceux-ci dorment. Nous ne dormons pas; avec ma soeur, nous écoutons, à l'affût de la moindre information. Il n'y a rien de plus terrible pour un enfant que de sentir l'incertitude et la souffrance de ses parents.

Une photo de classe

J'ai été scolarisé au lycée d'Aumale (un établissement qui allait du primaire à la terminale). Dans mon souvenir, la moitié était composée d'enfants juifs. Sur les photos de classe, entre les Juifs et les Musulmans, il s'avère difficile de faire la différence. Ce sont des enfants d'Algérie. Mais en 6e, le choc était grand, il n'y avait pratiquement plus d'Algériens musulmans dans la classe. Je ne comprenais pas ce qui s'était passé. Cette disparition "me travaillait". Le paradoxe voulait que ce lycée était implanté au coeur du quartier juif, du quartier judéo-arabe, comme une enclave européenne. En tout cas, je le vivais ainsi.

La mort de Raymond

Le 22 juin 1961, dans la communauté juive de Constantine, c'était le grand choc. Le grand chanteur de malouf Raymond Leyris dit "Cheikh Raymond", avait été assassiné au marché. Quand les coups de feu ont retenti, je me trouvais sur le marché d'en haut, place Négrier. La foule s'est immédiatement dispersée et revenue ensuite: "Ils ont tué Raymond !" C'était quelque chose d'énorme, de gigantesque. Il ne faisait pas très beau ce jour-là, ciel gris, soleil voilé. L'un de mes oncles qui était à l'enterrement avait dit en regardant le ciel: "Raymond a été tué. Même Dieu le pleure."

Les préparatifs de départ

A la fin du mois de mars et tout le mois d'avril 1962, les attentats et les plasticages de l'OAS ont alourdi l'atmosphère. Les Juifs se tenaient dans une position d'expectative, de neutralité. Ils ne pouvaient pas rejoindre l'OAS, cette organisation truffée d'anciens de Vichy qui les avaient exclus de la fonction publique quinze ou vingt ans auparavant En même temps, ils ne pouvaient être avec le FLN, se vivant complètement français depuis plusieurs générations.

A la fin du mois d'avril 1962, mon père prit la décision de partir. Ma mère, ma soeur et mon père ont fait la queue pendant trois jours pour avoir les billets d'avion.

L'arrachement

Nous sommes partis le 16 juin 1962, parmi les derniers. J'avais onze ans, mais j'avais compris la gravité des choses. Je me souviens d'une scène cruelle de ma mère nettoyant à fond l'appartement avant de partir. Jusqu'à la dernière minute, elle a lavé le parterre juste avant de descendre les marches de l'escalier et monter dans le camion militaire.

Le "cadre"

Le souci de mon père était ce qu'on appelait à l'époque le "cadre", pour mettre nos affaires le jour de notre départ. Quand il a voulu partir, c'était trop tard pour faire le "cadre". Mes parents s'étaient résolus à partir en laissant le "cadre". Nous avions droit à deux valises chacun. Ceux qui ne pouvaient pas partir avec le "cadre" emportaient avec eux le maximum d'affaires. En fait, mon père a cru jusqu'au bout qu'il pouvait rester en Algérie.

Quand je suis retourné à Constantine en octobre 1985, j'ai retrouvé tout de suite la tombe de mon grand-père. C'était écrit "Benjamin Stora", je porte le même prénom que mon grand-père. J'éprouvais la sensation étrange que c'était ma propre tombe qui était là, à Constantine.

La France que veut El Yamine Soum

(novembre 2011)

La France que nous voulons vote pour l'humanisme et contre les extrêmismes. Elle vote pour l'adhésion de la Palestine à l'UNESCO aujourd'hui et à l'ONU bientôt. Elle dénonce les idéologues de tout poil qui font des musulmans de France une industrie pour leur carrière. Elle a les yeux ouverts, est capable de comprendre et de construire, a envie du vivre-ensemble. Elle parle plus de citoyenneté que d'identité. Il n'y a ni exotisme ni paternalisme dans son rapport au Sud. La France que nous voulons est celle qu'aime El Yamine Soum, sociologue français qui a co-dirigé le livre qui porte ce titre francoptimiste: "*La France que nous voulons*".

Natif de Jijel (Algérie), El Yamine Soum dénonce toutes les formes de communautarisme. Il applaudit à la Tunisie qui passe de la révolution à la démocratie. Il veut en finir avec les scandales politico-financiers qui abiment notre pays. Pour la France, il pose les bonnes questions: comment rendre le système éducatif et politique plus égalitaire ? Est-il possible de rembourser la dette publique sans condamner l'avenir ? Comment concilier travail et bien-être ? Quelle agriculture et quels transports durables pour demain ? Y a-t-il un avenir industriel pour la France ? Quelles valeurs la France peut-elle et doit-elle porter à l'international ? Il tente les bonnes réponses ("50 propositions d'avenir") en réunissant autour de lui un cercle de contributeurs, tous jeunes, car "les jeunes sont aujourd'hui les grands absents des débats politiques". Toutes ces contributions sont réunies dans le livre "*La France que nous voulons*" que les auteurs présentent le 14 novembre 2011. Une contribution à débattre avant 2012: quelle France voulons-nous ?

L'humanité, tout ça, tout ça !

Fatima a écrit dans son cahier: "Là où il y a un parent blessé, il y a un enfant en colère". C'est l'histoire de la colère de sa plus jeune fille, Souad, et de l'énergie de l'aînée, Nesrine. "Un arbre qui tombe fait plus de bruit qu'une forêt qui pousse". C'est ce qu'aime à dire Philippe Faucon, réalisateur du film *Fatima*, qui raconte une histoire d'intégration après avoir présenté celle d'une "désintégration".

Mais, dans tous les cas, le cinéaste expose la nature humaine, dans sa brutale authenticité. Un travail déshumanisé, pénible, sans attrait. Les jalousies: "On a tous plus ou moins tendance à jalouser ou dénigrer celui ou celle qui parvient à ce à quoi on ne parvient pas soi-même." Les points de rupture. Une mère qui n'arrive plus à faire face à toutes les difficultés auxquelles elle est confrontée, gagnée par la crainte de l'échec de son aînée, dans des études qui ont coûté tant d'efforts, à l'une comme à l'autre, hantée par l'idée que sa plus jeune fille ne puisse s'affranchir du parcours de relégation sociale qui a été le sien. Un besoin d'expression. Exprimer dans sa langue ce qu'on ne peut pas dire dans celle de ses filles - et de la société dans laquelle toutes trois vivent.

Donner vie à des personnages, les plus authentiques possibles, c'est le cinéma qu'aime faire le cinéaste, Prix du meilleur film aux Césars 2016.

Soria Zeroual, le premier [71]

Soria Zeroual n'était jamais allée au cinéma jusqu'à la première de *Fatima*, à Cannes, l'an passé; cette femme de ménage est aujourd'hui "fière" d'avoir tenu le premier rôle d'un film qui "donne du courage" à toutes les Fatima... Soria Zeroual, Franco-Algérienne de 45 ans, est arrivée en France en 2002. "Les Maghrébines, les immigrées qui ne parlent pas bien le français souffrent parce qu'elles n'arrivent pas à parler avec leurs enfants qui sont nés en France ou avec leurs copains", souligne cette mère de trois garçons qui vit à Givors, dans la métropole lyonnaise.

[71] article de l'AFP

"Elles ne savent pas écrire, elles ont du mal à avoir des contacts. C'est une histoire vraie", explique-t-elle. L'apprentie actrice, qui a quitté l'école à 16 ans, a suivi trois mois de cours d'alphabétisation seulement à son arrivée en France, après son départ de Batna, la "capitale" des Aurès. "Moi aussi, comme dans le film, je parle à mes enfants en arabe et en français, ils me répondent toujours en français, ils ne parlent pas arabe". Portant le foulard, elle assure que son intégration s'est "bien passée" et qu'elle n'a, contrairement à la Fatima du film, jamais été confrontée au racisme.

Visage lumineux, chaleureuse, Soria a donné vie à ce personnage de "Mère Courage", qui augmente ses heures de ménage pour payer le studio de son aînée (Nesrine), étudiante en médecine. "C'est important d'avoir tourné ce film pour toutes les Fatima. Elle est courageuse, Fatima ! C'est un film qui donne du courage". Pourtant elle a bien failli rater le rôle de sa vie. L'aventure commence lorsque son frère, en contact avec la production, lui demande de trouver des femmes et des jeunes filles pour le casting. "J'ai appelé des voisines, des copines. On est allées à deux voitures à Vénissieux. La salle était pleine de monde. J'ai pensé: non, non, c'est pas pour moi. On nous a donné des fiches à remplir", raconte-t-elle. "Très timide", elle laisse quand même ses coordonnées et repart faire le ménage dans la banque où elle travaille tous les samedis après-midi. Suivront deux autres séances d'essais. On la rappelle un peu plus tard pour lui annoncer qu'elle est engagée.

"*Tout le monde m'a donné du courage*"

"Félicitations ! Vous êtes le premier rôle dans *Fatima*. J'ai dit merci. Jamais je n'avais imaginé tourner dans un film. J'étais heureuse avec le stress", se souvient-elle. Le stress ne l'a guère quittée pendant les sept semaines du tournage qui s'est déroulé à Lyon et à Marseille."Ca a été difficile... La caméra, la lumière... J'ai beaucoup travaillé, j'ai répété tous les soirs. Tout le monde m'a donné du courage, mes enfants, l'équipe du film, Philippe... Après, c'est devenu plus naturel. Comme chez moi avec mes enfants. J'ai improvisé certains mots, Philippe les a laissés". Son père est venu la voir d'Algérie le dernier jour du tournage à Marseille. "J'ai pleuré comme à la première à Cannes. J'ai pensé: c'est pas moi, c'est quelqu'un d'autre."

Après le film, Soria a repris sa vie d'avant mais diminué le nombre de ses heures de ménage car elle veut davantage s'occuper de ses trois fils de 12, 11 et 8 ans. L'argent qu'elle a gagné sur le tournage ? Bien loin du cachet d'une star. "Il est parti tout de suite. J'ai fait des cadeaux et ça remonte déjà à 2014." Un autre rôle ? "Pourquoi pas ?", conclut-elle en riant.

Zita Hanrot, dans le rôle de Nesrine[72]

A 26 ans, Zita Hanrot a reçu le César du meilleur espoir féminin pour son rôle dans *Fatima*, le film de Philippe Faucon. La jeune femme peine à contenir sa joie: "Quand j'ai entendu mon nom, j'ai eu l'impression d'avoir pris une bourrasque dans la tête, j'ai eu envie de faire des câlins à toute mon équipe. J'avais envie de les serrer très fort", avoue la jeune artiste qui dit avoir "été habitée" par ce tournage. Une expérience vraiment pas facile. Ce personnage est tellement bien écrit. Je voulais au mieux raconter cette histoire. C'était un honneur de pouvoir servir la vision de Philippe. J'avais peur, il fallait que je sois dans sa tête. Je me disais: est-ce que je comprends bien tout ? C'était un combat d'exigence. C'était la volonté de servir au mieux son histoire." Elle se souvient du casting: "très agréable, quelque chose de très fluide. Très vite, j'étais dans l'univers de Philippe."

[72] d'après l'article du *Figaro*

(Zita Hanrot, photo d'agence)

La jeune actrice, sortie il y a un an du Conservatoire, revient sur sa fascination pour Béatrice Dalle, "un choc de sensualité, de jeunesse et de fougue", à laquelle elle s'est identifiée après l'avoir découverte à l'aube de ses 18 ans, dans *37°2 le matin*, de Jean-Jacques Beineix. Une histoire d'amour qui l'a "bouleversée". Comme son idole, Zita Hanriot s'est fait "couper les cheveux comme elle, s'habillait comme elle."

C'est un spectacle, *Les Ephémères* d'Ariane Mnouchkine, dont elle est sortie éblouie, qui a décidé Zita de sa vocation. Née d'une mère d'origine jamaïcaine et d'un père champenois, elle a suivi les classes de Daniel Mesguich et de Gérard Desarthe au Conservatoire de Paris. Zita Hanrot a déjà tenu de plus petits rôles dans *Ma nouvelle amie* de François Ozon en 2013 et *Eden* de Mia Hansen-Love en 2014. Elle vient de tourner dans le nouveau film de Rachida Brakni, *De sas en sas*.

Kenza Noah-Aïche, dans le rôle de Souad

Souad, 15 ans, est une adolescente en révolte. Sa grande soeur, Nesrine, 18 ans, commence des études de médecine. Leur mère, Fatima, maîtrise mal le français et le vit comme une frustration dans ses rapports quotidiens avec ses filles. Toutes deux sont sa fierté, son moteur, son inquiétude aussi.

Souad parle le langage de ses 15 ans et des ados de son environnement social, à la fois restreint, inventif et provocateur, avec des expressions inattendues pour sa mère: "Arrête de dire que c'est un garçon pas assez bien pour moi ! Comme si j'étais sortie du cul d'une poule en or !"

(Kenza Noah-Aïche, photo d'agence)

La jeune actrice est particulièrement crédible dans son rôle. "Cela se passe tout à fait comme ça dans les familles maghrébines", confirment les spectatrices interrogées dans les sorties de salles.

Tout est parti d'un livre, un petit recueil de poèmes, de pensées, de fragments écrits divers, *Prière à la lune*, écrit par Fatima El Ayoubi une personnalité extraordinaire.

Fatima El Ayoubi, l'inspiratrice [73]

En septembre 1983, Fatima quitte à 32 ans la maison familiale de Rabat, au Maroc, et débarque dans une chambre de 7 m² dans le 9e arrondissement de Paris. La jeune femme ne parle pas le français, si ce n'est de dire "oui et non". Elle vit avec un homme qu'elle ne connaît pas. Avec un homme absent, pris par son travail du matin au soir. Un homme qui ne partage pas sa soif d'art et de littérature; et des auteurs comme Naguib Mahfouz, Khalil Gibran, Mustapha Manfalouti, s'enfouissent au fond de sa mémoire. Un homme qui laisse la féminité de Fatima se faner au gré du temps et de sa besogne de femme de ménage. Cet homme silencieux qu'elle ne connaîtra jamais. Au terme de 16 ans de mariage, elle dit, dans son livre *Prière à la lune*, n'avoir "jamais su ce qu'était un mari". Cette femme à l'allure aujourd'hui imposante et sereine témoigne. Elle confie à la lune sa jeunesse frustrée: du jour où elle arrête l'école dès l'enfance, ses premiers temps en terre d'adoption, ses deux filles et surtout son travail pénible qui la rend "sans âme et sans énergie". Une sorte de journal intime écrit avec des mots simples, des phrases concises mais envoûtantes par leur grâce poétique, l'intensité d'une pression morale éjectée sur le papier.

En 2001, alors qu'elle passe de médecins en médecins suite à une chute accidentelle au travail, Fatima se met instinctivement à écrire. En arabe. Pendant 4 ans, ses nuits sont perturbées par des souvenirs et des réveils incessants qui jailliront à travers la plume. "Je me mets à écrire à tous les moments de la journée", ajoute l'auteure. Puis elle partage ses écrits avec le docteur Adeline, qu'elle voit chaque semaine au *service Souffrance et travail* de l'hôpital de Nanterre.

Prière à la lune: "*le livre de Fatima*"

"Le livre de Fatima" prend forme. Le docteur traduit le manuscrit en français au fil des séances. Là où beaucoup de femmes taisent leur souffrance morale, Fatima a saisi son destin en mains et décide, en mars 2006, de poser les pieds au Salon du Livre de Paris avec, dans son sac, les feuillets de sa vie. Son ambition: rendre son histoire publique. Une fois n'est pas coutume, cette idée a porté ses fruits, puisque les éditions Bachari ont accroché. "Je ne comprends toujours pas pourquoi j'ai été fasciné par ses pages que j'ai feuilletées le soir même dans le métro", avoue Moufdi Bachari, le directeur de la maison d'édition.

Fatima, elle, a compris qu'elle doit communiquer pour changer les choses qui font mal. Et prend le courage de dire tout haut un quotidien que beaucoup de femmes immigrées vivent tout bas. "A 58 ans, je ne veux pas partir en silence", confie-t-elle en français, assise sur un banc devant l'Esplanade de l'Arche de la Défense. Puis elle poursuit: "Je parle au nom de toutes les Fatima qui travaillent dans l'ombre, seules, loin de leurs familles et se contentent de pleurer dans leur coeur."

[73] un article de Nadia Boudaoud, pour *Babelmed*

Philippe Faucon, le réalisateur [74]

Les "Fatima" d'aujourd'hui ont trouvé leur réalisateur, Philippe Faucon. Fin connaisseur du monde arabe et de la communauté maghrébine en France, il a des choses à dire. Il les dit avec parcimonie (cinq long-métrages en 15 ans) et loin des journaux à scandales, mais toujours avec une grande justesse, un ton intimiste et une économie de moyens remarquable. Son film précédent, *La Désintégration*, disséquait avec précision mais non sans empathie, la radicalisation de trois jeunes musulmans français qui s'achevait dans le terrorisme et la mort. C'était un film sombre, dans lequel la figure maternelle apparaissait déjà, criant sa douleur dans le dernier plan du film.

En se penchant cette fois-ci, sans pathos ni angélisme, sur le sort d'une femme modeste, en mettant en valeur sa bonté, sa détermination et son intelligence, le film de Philippe Faucon vise juste, aussi juste que le jeu de ses interprètes. Il émeut, il fait sourire et il interroge, tout en incitant le spectateur à porter un regard bienveillant sur des héroïnes du quotidien universelles; les mères, d'où qu'elles viennent et où qu'elles vivent.

"Philippe Faucon n'est pas le plus connu, le plus lisible, le plus spectaculaire, mais il est unique dans sa façon de traiter les évènements contemporains et la société française, analyse Bernard Benoliel, directeur des affaires culturelles à la Cinémathèque. Il propose une véritable réflexion sur les moyens de faire venir l'émotion sans draguer le spectateur. Ce qui l'intéresse, c'est de nous faire réfléchir. Il a un regard bien à lui sur la communauté maghrébine, son fonctionnement, la question du vivre-ensemble. Il filme comme personne les groupes et la circulation des personnages au sein de ce groupe. Il interroge les raisons pour lesquelles les gens persistent dans leur détermination, dans leur désir. C'est un cinéma immergé."

Yasmina Nini, la productrice[75]

Toulonnaise avant tout, la productrice est aussi l'épouse du réalisateur Philippe Faucon. Infirmière de formation, elle a travaillé en mairie à l'époque du FN. On imagine alors son soulagement de voir Toulon reprendre vie et se dessiner une autre image. "C'est drôle, dit-elle, de voir que le RCT (Racing Club Toulon) avec ses nombreux joueurs étrangers, fasse rayonner la ville autrement que par le passé." L'improbable revanche d'un territoire soumis de longues années durant au clientélisme et à la loi du plus fort !

Aujourd'hui, Yasmina produit les films de son mari. Elle a répondu aux questions de *Var Matin*.

- Passer d'infirmière à productrice, ce n'est pas un cheminement commun !

[74] d'après *theboboblog*, le blog de Valérie Boas, et Les Echos

[75] d'après *Var Matin*, entretien avec Gisèle Koson-Dray, 2009, extraits

" Non, cela s'est fait un peu par hasard, lorsque le producteur de mon mari est décédé."

- En passant à la production, vous avez pris des risques ?

"Oui, pour le film *Dans la vie*, nous avons commencé à travailler en 2003, le film a été tourné en 2006... La préparation d'un film, c'est très long. En fait, un film s'écrit jusqu'au premier jour de tournage. Avec les scénaristes, William Karel et Sarah Saada, nous avons souhaité aborder le conflit israélo-palestinien avec finesse, de même que nous avons traité de la vieillesse, ou des relations entre les différentes communautés. Le film a beaucoup plu..."

- Vous qui êtes née à Toulon, que pensez-vous de votre ville ? Quels sont vos lieux préférés ?

"Il y a une amélioration incontestable et nécessaire. Personnellement j'ai très mal vécu les années FN. La ville a été très mal aimée. On sent qu'aujourd'hui, la ville est regardée autrement... Je suis très attachée au Cours Lafayette. Il est toujours aussi vivant et les touristes sont de plus en plus nombreux. J'aime beaucoup aussi la Place de la Liberté, et le sentier du littoral au Mourillon. Mais j'aime par dessus tout mon quartier: Claret. C'est un petit village, les commerçants y sont compétents et accessibles. Quand je m'éloigne, notamment à Paris, j'aime y revenir. Je soutiens le RCT comme tous les Toulonnais. Globalement, le milieu du rugby est plutôt sympathique. Et que voulez-vous, Toulon c'est mon univers ! J'y suis vraiment très attachée !"

Sa société de production, Yasmina l'a appelée *Istiqlal*: "C'est un mot arabe qui signifie indépendance. Je trouve que c'est un mot qui est très beau, dans sa sonorité et dans son sens. Et je trouve que souvent les personnages des films de Philippe sont beaux, dans leurs luttes. Ils ont à affirmer leur indépendance. Ils se battent, ils cherchent leur voie, ils ne laissent pas les autres décider de leur vie. Ils tiennent à leur libre-arbitre, même au risque de se tromper."

Mustapha Kharmoudi, co-scénariste

Romancier et homme de théâtre bisontin (de Besançon), Mustapha Kharmoudi s'est fait, à la suite d'une belle rencontre avec la productrice et son mari réalisateur, le scénariste du film *Fatima*, il raconte...[76]

Besançon. Tout a vraiment commencé par une rencontre. Un coup de foudre amical. Quand Mustapha Kharmoudi fait la connaissance du cinéaste Philippe Faucon et de son épouse et productrice Yasmina Nini, il tombe "amoureux": "Il est d'une incroyable sensibilité, elle a quelque chose d'une princesse". Quelque temps auparavant pourtant, le romancier et homme de théâtre avait dit non au réalisateur: "On ne se connaissait pas. Il avait acquis les droits d'une de mes nouvelles., *L'immigré*, et me proposait d"écrire un scénario avec lui. J'avais refusé."

[76] articles de *l'Est Républicain,* par Céline Mazeau, et de *MaCommune.info*

La rencontre change la donne et lie le Bisontin au duo. Mustapha Kharmoudi participe aux différents projets développés par Philippe Faucon - parmi lesquels *La Désintégration*, film prémonitoire et âpre sorti en 2012. Et puis arrive *Fatima*, un film tourné à partir d'une histoire vraie: "On l'a coécrit à deux de bout en bout, puis j'ai participé au tournage en tant que consultant et en tant que répétiteur, pour faire répéter les dialogues en arabe. C'était une expérience étrange. Je suis un solitaire: se retrouver pendant un mois à vivre nuit et jour avec quarante personnes est un peu perturbant. Mais ce sont des gens adorables, des professionnels qui ont une expérience du cinéma incroyable !"...

"*Oustadi*"

Mustapha Kharmoudi a bien d'autres cordes à son arc et c'est à *Ma Commune* qu'il a pu raconter ses multiples expériences (mai 2015)

- Vous avez traduit de l'arabe toutes les chansons de l'album de la chanteuse Souad Massi. Parlez-nous d'elle.

"Souad Massi cherchait sur Facebook (faut le faire) un traducteur d'un seul poème arabe. Il se trouve que j'ai écrit un roman sur ce poète du 10e siècle. J'ai hésité un peu en me disant qu'il allait y avoir foule. Puis j'ai envoyé un petit message. Et c'est Souad qui m'a très vite répondu. Puis j'ai fait la traduction du fameux poème. Et au bout de deux semaines, Souad m'a demandé de vérifier une autre traduction d'un autre poème. Et de fil en aiguille, elle a fini par me confier toute la traduction. Il y a des poètes arabes d'avant l'islam, et il y a des poètes actuels. C'est dire l'étendue. Et c'est dire la difficulté de faire une traduction honnête, mais harmonisée pour le lecteur.

Je suis allé au concert du lancement de son album à la Cigale à Paris et j'ai été heureux qu'elle me remercie en public en disant "Oustadi", mon maître (de traduction, ça va de soi). Nous allons coécrire un scénario de film historique à propos d'un haut personnage arabe du Moyen-Âge. Il s'appelle Zyriab, et c'est lui le premier qui a introduit en Europe les instruments de musique à cordes: le luth, l'oud.

- Ces chansons vous ont-elles touché ?

"Les poèmes sont très touchants, mais la voix et la musique de Souad leur ont donné une plus grande émotion."

"*L'humanité, tout ça, tout ça !*"

- Vous êtes président d'une association avec laquelle vous soutenez le compositeur bisontin Fayçal Salhi. Parlez-nous de votre association.

"Fayçal m'a demandé de présider l'association *Ass de Zik* (ce n'est pas joli comme nom mais bon !). Fayçal est joueur de luth (oud) et compositeur. On le classe dans le Jazz oriental. Avec ses musiciens de grand talent qui ont chacun une audience internationale dans son domaine, Fayçal a déjà fait des tournées internationales (Chine, Russie)... En vérité, j'aime beaucoup Fayçal, c'est un garçon d'une incroyable sensibilité, on le sent en connexion permanente avec sa musique. Moi je lui donne un coup de main pour son nouvel album. J'essaie d'utiliser mon expérience passée pour lui trouver les moyens de son talent. Et comme son talent est grand, ça rend ma démarche parfois pénible... Mais je ne suis pas seul. A Paris, il y a entre autres Marc Chapuis et puis à Besançon, il y a Leila Monnier, jeune coach dynamique et formidable. Et artiste en sus."

- Vous êtes également romancier et homme de théâtre...

" J'ai deux romans en cours. L'un est une belle histoire d'amour, et l'autre le roman historique sur le poète arabe que je viens d'évoquer. Et j'écris aussi pour le théâtre. J'ai coécrit une pièce de théâtre avec l'excellent metteur en scène parisien Jean-Marie Lehec. Grand professionnel auprès de qui j'apprends des facettes qui m'échappent. Mais que de douceur que de travailler avec lui ! La pièce relate une soirée entre le pape Léon X et Léon l'Africain. J'ai été primé deux fois par la Scène francophone internationale. Mes pièces ont été lues dans plusieurs théâtres parisiens (l'Odéon, l'Aquarium, le Tarmac, le théâtre de Rungis). L'une d'elles s'intitule *L'humanité, tout ça, tout ça*. Elle raconte les déboires d'une petite fille entrée en France clandestinement avec sa mère. Elle a été mise en scène par la Parisienne Véronique Vellard et interprétée par l'excellente Caroline Stella pendant trois ans. Elle a été jouée partout. Sauf à Besançon et en Franche-Comté évidemment ! (rires)

A la criée

(juillet 2006)

Dix étudiants français et étrangers de l'Ecole de journalisme de Sciences Po (Paris) ont décidé de faire découvrir la diversité culturelle et la communauté internationale qui donnent ses couleurs à Paris.

Les "avec papiers"

"Je préférerais que vous ne montriez pas mon visage. Je veux garder un profil bas. La Préfecture n'aime pas les grévistes de la faim..." A l'occasion du vote de la loi Sarkozy et des manifestations contre l'immigration jetable on a beaucoup parlé des sans papiers. Mais que se passe-t-il lorsqu'ils obtiennent le Saint Graal, un permis de séjour ? Se marient ils, ont-ils beaucoup d'enfants, vivent ils heureux pour toujours ?

Pour savoir ce qu'il advient après, je suis allée revoir Ahmed que j'avais rencontré Bourse du Travail en mai dernier. Le 6 mai 2005, lui et ses 12 compagnons entamaient, soutenus par le 9è collectif parisien d'aide aux sans-papiers, leur 53e et dernier jour de grève de la faim. (*Constance, le 22 mai 2006*)

Pour savoir ce qu'il advient après, je suis allée revoir Ahmed que j'avais rencontré Bourse du Travail en mai dernier. Le 6 mai 2005, lui et ses 12 compagnons entamaient, soutenus par le collectif parisien d'aide aux sans-papiers, leur 53e et dernier jour de grève de la faim. (*Constance, le 22 mai 2006*)

Le café tient son ambassade à Paris !

Elle signe ses courriers d'un sobre "*caféologiquement* ", tutoie facilement et veut d'emblée qu'on l'appelle par son prénom. Pas de cérémonie avec Gloria Montenegro. Si ce n'est celle de la dégustation du café.

Dans son "*sanctuaire du café*" le *Soluna Café* situé sur le quai de l'Hôtel de Ville à Paris, cette brune guatémaltèque ne peut rester une heure sans consommer un café ! Au milieu d'une discussion, elle revêt son tablier vert foncé avec le logo du Soluna Cafés, s'installe derrière le comptoir et se prépare une tasse à chaque fois qu'un client lui en commande une, ou presque. (*Marie, le 17 avril 2006*)

Du Chili à Paris : itinéraire d'un peintre latino-américain

"On ne connaît pas mon nom, mais tout le monde connaît ma peinture parce que tout le monde a eu ces disques en main", résume René. Jeune artiste dans le Santiago de Salvador Allende, il côtoie Violeta Para, les membres du groupe Quilapayún, Victor Jara... Et les musiciens des Jaivas.... Toute sa vie, René peindra pour un groupe engagé à gauche... Pourtant, difficile de dire s'il est vraiment politisé. Le jour du coup d'Etat militaire au Chili (le 11 septembre 1973 pour ceux qui auraient oublié), il est convoqué par la junte des généraux qui est en train d'assassiner les opposants politiques par centaines. Mais c'est juste une *"erreur"* d'après lui !... (*Cécile, le 13 avril 2006*)

L'un reste, l'autre part

A 9h, l'un roule dans les rues de Paris, défiant les embouteillages sur les quais pour transporter ses passagers, des personnes à mobilité réduite. L'autre se réveille, un café et l'*Adevarul*, le quotidien bucarestois, à la main. Des milliers de kilomètres séparaient John de George, Paris de Bucarest. Leurs chemins se sont croisés en 1999 lorsqu'ils sont arrivés en France. Tous deux alors âgés de la cinquantaine -un profil peu évident pour attirer les employeurs- ont tout quitté pour rejoindre la France sur un coup de foudre... (*Constance, le 7 avril 2006*)

Ça y est ! Ça y est ! Ali devient une star !!!

Le nom d'Ali Akbar n'est pas inconnu aux gens qui sont habitués du 6e arrondissement, côté Saint Germain, Odéon. Tout en énergie et en bonne humeur, Ali, le dernier vendeur de journaux à la criée à Paris, est un petit bonhomme surnommé *Ça y est ! Ça y est !* Pourquoi ce surnom ? Parce que pour attirer l'attention des passants, ce fameux vendeur donne constamment aux unes du Monde, une tournure inimaginable. Exemple : "*Le Monde, Le Monde, ça y est ! Ça y est ! Sarkozy se convertit à l'Islam*" (*Nandita, le 17 mars 2006*)

Se prendre en main

Mercedes Erra a 6 ans lorsqu'elle arrive en région parisienne. La famille, issue de la petite bourgeoisie espagnole, rejoint un père parti un an plus tôt faire fortune en France. *"J'ai l'impression qu'avant cette immigration, j'étais superficielle. Puis, il y a eu un déclic et je me suis sentie volontaire, combative. J'ai dû inconsciemment ressentir le changement de statut et me dire qu'il fallait me prendre en main. C'est comme si j'étais née à ce moment là"*, explique Mercedes Erra, qui ne retournera plus en Espagne avant longtemps... (*Maya Larguet, le 25 juillet 2006*)

Ouvrons ensemble les albums photos que nous proposent trois artistes dont chacun, avec la singularité de son parcours, révèle une image spécifique de la France de 2007.

(avril 2007)

Mehrak la Téhéranaise de Paris, nous invite à une pérégrination de la métropole persane à la capitale française en passant par l'Anatolie et par Istanbul. Son regard s'aiguise en nous montrant l'immigration féminine à Paris, jusqu'à son enracinement. **Malik Nejmi**, l'Orléanais de la Source, retrouve son père marocain en voyageant à travers le Maroc et les liens qui s'y tissent dans les familles. **Saïd Bahij** photographie le Val Fourré où il a grandi et où il tente aujourd'hui d'introduire de la culture par son activité artistique multiforme et toujours talentueuse. Ces albums photos sont des récits, des récits de vie dans la tragédie du quotidien.

Mehrak, le pari de l'enracinement

Mehrak Habibi (Mehrak est son nom professionnel) a 35 ans. Elle est arrivée en France avec sa famille lorsqu'elle avait 15 ans. Cette Iranienne originaire de Téhéran, en tant qu'immigrée, n'était pas satisfaite de la façon dont l'immigration était montrée par les médias, soit trop glamour soit trop négative. Dans *Le pari de l'enracinement*, elle montre des gens normaux, ayant surmonté des problèmes et réussi à s'intégrer dans la société. Malienne, Iranienne, Turque, Indienne, Chinoise,... elles sont venues de partout, ont eu pour la plupart des vies cabossées, ont souvent divorcé, éduqué seules leurs enfants, autant d'obstacles qu'elles ont vaincu pour s'imposer.

Leaf est originaire de Pole (Chine), arrivée en France en 1992, par amour pour Joël, postier et globe-trotter.
Howida vient d'Egypte. Elle est arrivée en 1986 à l'âge de 22 ans.
Gaye, née à Izmir, est arrivée en France en 1955 à l'âge de six ans.
Tanya est née en Ukraine, à Odessa. Elle est arrivée en 1994.

(Tanya et son fils, photo Mehrak)

Selvi, d'origine tamoule de Pondichéry, a été adoptée en 1984 par une Française.
Azar, née à Téhéran, est arrivée en France à l'âge de deux ans en 1982 avec ses parents réfugiés.
Shehida, rom du Kosovo, est arrivée en 1965.

Aïssa, Malienne de Bamako, en France depuis l'âge de 10 ans (en 1981), a créé une association de femmes-relais.
Fatyma est née en France (Dijon) en 1967, de parents marocains.
Marielena est née à Caracas en 1965. Arrivée en France en 1988 elle a créé en 2002 l'association *Raconte nous ton histoire*, dont le but est de développer les liens interculturels et intergénérationnels par la transmission du vécu de chacun.

Toutes ont raconté leur histoire et Mehrak les a photographiées. Des instants à partager grâce à l'association *Les yeux de la terre*. Aujourd'hui *Les yeux de la terre* travaille sur un autre projet (depuis 2004) : *Les rives de la parité*. Une vingtaine de jeunes filles franciliennes, dont les parents sont originaires de la vallée du fleuve Sénégal, apportent leur témoignage. Elles s'appellent Aïssé, Bintou, Haiva, Machita, Salamata, Sokona, Tyguida.

(Tyguida, DESS de conseil en entreprise, s'investit dans deux associations: *Paris Mboko* et *Les jeunes de Diakhaba*, photo S. Lagoutte)

La ténacité dont elles font preuve au quotidien pour atteindre "les rives de la parité" malgré le poids des traditions a été vue par "les yeux de la terre" et photographiée par Stéphane Lagoutte.

Retour sur Mehrak. Entrée à 23 ans à l'Agence Rapho comme documentaliste, elle réalise parallèlement ses premiers reportages. Très vite, elle s'est intéressée aux femmes de Téhéran et d'Istanbul. Mais Mehrak est par ses travaux souvent au coeur du débat public français : La question du voile en France, Le mal-logement à Paris... Dans Regroupement familial, elle montre l'immigration turque entre là-bas et ici, dans les Derviches tourneuses, elle met en lumière la seule confrérie soufie dont la porte est ouverte aux femmes. Mehrak a photographié les ouvriers nettoyeurs de la Gare de Lyon mais s'est aussi intéressée au renouveau du strip-tease à Paris ou aux télévisisions locales en France. Elle navigue entre Paris - *Jeunes Iraniens à Paris, Portraits de femmes turques à Paris* - et Téhéran - *Etre jeune à Téhéran - via Istanbul* - "Atatürk est vivant!". Les portraits de Mehrak sont une véritable pérégrination dans le temps et dans l'espace.

Malik Nejmi, l'ombre de l'enfance

" *Un jour, j'ai montré à mon père quelques-unes de mes photographies. La tombe de sa mère et le portrait de ses soeurs, à Rabat. Il m'a alors simplement dit: J'ai compris. Et j'ai pris ça pour une preuve d'amour. Les images le ramèneraient au pays*". Malik Nejmi travaille aujourd'hui sur un projet qui lui tient à coeur: *Entrada*. Il reprend le trajet de son père (avant son arrivée en France

en 1970), en suivant l'historique des différents tampons et visas touristiques inscrits sur son passeport: Barcelone, Brême, Dortmund, Rotterdam, Hendaye, Madrid, Irun.

L'Académie des Beaux-Arts remet le Premier Prix de Photographie le 14 novembre 2007 à Malik Nejmi pour *L'ombre de l'enfance*. Né en 1973 à Orléans, de père marocain et de mère berrichone, Malik Nejmi a grandi à La Source. Il est diplômé du Conservatoire Libre du Cinéma Français. Son travail sur le Maroc, le pays d'origine de son père, intitulé tout simplement "El Maghreb", avait déjà fait sensation aux Rencontres d'Arles. Il y présentait, selon ses propres mots, "*le regard d'un étranger sur une partie de son origine, sur une partie de lui-même*". Il a photographié le Maroc de l'intérieur, celui où se tissent les invisibles liens familiaux. Dans *l'ombre de l'enfance*, il s'intéresse au handicap en Afrique, à l'enfance illégitime en Algérie, aux jumeaux de Madagascar.

Saïd Bahij, l'artiste du Val Fourré

Les parents de Saïd Bahij sont arrivés du Haut-Atlas marocain alors qu'il avait deux ans. Le père a d'abord travaillé dans les mines du Nord avant de s'installer à Mantes-la-Jolie pour travailler chez Renault. Le fils, Saïd, raconte qu'il a vu dans son immeuble du Val Fourré disparaître les uns après les autres les Français. "*L'ascenseur était devenu tribal !*". Autodidacte pour éviter le LEP qui était sa destinée imposée, il devient animateur.

(photo Saïd Bahij et Marlène Mauboussin)

Poète, photographe, musicien, artiste polyvalent, il juxtapose textes et images pour réaliser en 2001 l'exposition *La cité du raide-chaussée au XXIe siècle*. Saïd Bahij éveille les consciences.

"*S'il faut passer pour l'écriture pour être entendu, j'utilise l'écriture. Si demain, une autre méthode est reconnue, je m'en servirai*".

Mon premier jour

Le Centre communal d'action sociale de Besançon a créé le site http://migrations.besancon.fr/, avec l'appui de l'Université de Franche-Comté. Nourri de nombreux témoignages de migrants dans la ville, il est question par cette initiative d' "*ancrer les parcours individuels dans l'histoire collective*" d'une cité de 178 000 habitants (le Grand Besançon), de permettre à tous les Bisontins de changer de regard sur celles et ceux qui ont rejoint la région au fil des ans, au fil des migrations. Dans son principe même, ce site se veut collaboratif. Il se compléte au fur et à mesure des apports que lui fournissent les habitants, les chercheurs, ... Dans ce reueil, quelques extraits, quelques histoires commencées... un jour à Besançon.

Mon premier jour [77]

Mon premier jour à Besançon il pleuvait, si bien que toutes mes affaires étaient mouillées. J'ai atterri à l'hôtel Foch Gare qui est juste en face de la Gare de Besançon pour ne pas me perdre dans cette ville ou tout me semblait nouveau et dans laquelle j'étais un peu perdu je l'avoue. Le lendemain c'était la routine qui commençait, il fallait que je trouve où se situait la fac pour compléter mon inscription, franchement, ça n'a pas été facile. Une fois cette étape terminée il me restait encore un grand parcours à franchir : aller me trouver un logement moins cher car à l'hôtel les poches se vidaient très vite (j'ai dû payer 850 euros juste pour 2 semaines). Au Crous c'était toujours la même réponse : "Monsieur il n'y pas de chambre pour vous, vous n'êtes pas prioritaire". Pendant plus d'un mois je n'avais pas d'adresse fixe faute de moyens car j'avais presque tout dépensé à l'hôtel. Entre temps les cours ont commencé et j'accumulais du retard dans mes études. j'ai fini par trouver un couple d'étudiant qui m'a hébergé pendant 3 mois jusqu'à ce qu'enfin je trouve une chambre au Crous suite à l'intervention d'un responsable de la fac.

Puis il reste encore l'étape la plus difficile celle de faire les papiers: la carte de séjour, ouvrir un compte alors qu'on n'a plus grand chose à placer dans ce compte. Une fois qu'on a trouvé sa chambre il faut trouver un cautionnaire qui habite nécessairement en France pour qu'il paie une garantie de 3 mois. Toutes ces démarches te coûtent souvent ton premier semestre.

Pour pouvoir garder ma chambre j'ai du trouver un travail en plus de mes études ce qui n'est pas facile. Une fois qu'on a trouvé un travail on a l'impression que tout va rentrer dans ordre, mais très vite on se rend compte que c'est très difficile d'être un étudiant salarié.

[77] raconté par un étudiant venu d'Afrique, 2008

Malheureusement beaucoup d'entre nous sont obligés de passer par là : d'étudier et de travailler à côté ce qui laisse peu de temps pour réviser, et se consacrer à ses études...

Et un jour, una mujer...[78]

Consuelo Hidalgo Tejero est née le 3 mars 1929 en Espagne, dans un village situé aux alentours de Cordoba à Baena, dans la région de l'Andalousie. Son père, Manuel Tejero Serrano, était fermier et sa mère, Laura Lozano Lopez était mère au foyer. Son père est mort le 28 mars 1976 et sa mère en 1985. Monsieur et Madame Tejero ont eu 12 enfants, mais 6 d'entre eux sont morts jeunes. Donc il ne restait plus que Consuelo, Natalia, Laura, Manola, Antonio et José. Seuls Laura et Consuelo sont toujours en vie.

Étant jeune, Consuelo ne put suivre une scolarité à l'école. En effet, la guerre civile ainsi que le régime franquiste le lui interdisaient, car les enfants socialistes n'étaient pas acceptés au sein de l'école. Ce fut donc son frère José, qui était instituteur, qui lui apprit à lire et à écrire, mais seulement en espagnol, leur langue maternelle. Consuelo apprendra le français une fois arrivée en France. Même si elle n'a pas pu aller à l'école, elle a su dire à ses enfants l'importance de l'école car ils avaient les capacités. Mais malgré cela, certains d'entre eux ont arrêté leur scolarité très jeunes pour pouvoir rentrer dans la vie active.

En 1945, Consuelo rencontra José Hidalgo qui fut son mari le 10 mai 1953. Ensemble ils eurent 6 enfants. Leur premier enfant fut Josepha, née le 8 mars 1954. Puis le 29 septembre 1955 arriva leur second enfant, Consuelo, suivi de José le 21 novembre 1957. En effet, Consuelo et José Hidalgo donna leurs prénoms à deux de leurs enfants, car dans leur temps c'était une tradition de donner les prénoms des parents aux enfants. Ensuite, en quatrième position arriva Miche le 21 septembre 1959. Leurs quatre premiers enfants sont nés à Victoria en Espagne.

Consuelo n'a jamais travaillé. Ce n'est pas parce qu'elle ne voulait pas, mais dans la mentalité espagnole la femme préfère se consacrer entièrement à ses enfants et à son mari, même si on ne lui impose pas ! Mais elle pense que de nos jours il est devenu nécessaire de travailler...

Consuelo et son époux décidèrent de quitter l'Espagne pour aller vivre en France, car ils voulaient fuir le régime franquiste. Pour Consuelo, la France représentait un pays plus démocratique que l'Espagne, où les gens ont le droit d'exprimer leurs pensées à l'inverse du franquisme qui était instauré. Donc, le 30 juin 1960, Consuelo accompagnée de ses 4 enfants vint en France en train. Son mari José l'avait devancée d'un mois pour leur trouver un logement et du travail. Donc, lorsque Consuelo arriva, José leur avait trouvé un appartement à Lods dans la Franche-Comté. Ce furent des réfugiés espagnols qui les aidèrent à trouver l'appartement. Mais étant en France, Consuelo n'a jamais demandé la nationalité française.

Le 19 septembre 1961, elle donna naissance à son troisième fils Georges, à Lods. Le 25 juin 1961, Consuelo, son époux et leurs 5 enfants déménagèrent à Besançon. Puis le 28 mars 1964, Consuelo a mis au monde leur dernier enfant : Laura.

Consuelo se confiait beaucoup à sa maman, Laura. Elle lui racontait ses histoires de coeur car pour elle, sa mère était sa confidente et d'une grande tolérance avec ses enfants. Donc elle a suivi le même exemple avec ses enfants, ce qui permit à ses filles de se confier à elle. Même si Consuelo et José étaient espagnols, ils n'avaient aucune préférence pour leurs gendres, qu'ils soient espagnols ou français ; ça leur était égal, du moment que c'était leur choix. Cela leur

[78] témoignage recueilli par des élèves de Première du Lycée Victor Hugo de Besançon dans le cadre d'un projet intitulé "*Parlons-nous ! Des lycéens à la rencontre de migrants*", encadré par leur professeur Alain Gagnieux

convenait. Aux trois filles de la maison, Consuelo a appris à faire la cuisine espagnole. En ce qui concerne les tâches ménagères, c'étaient les filles qui aidaient le plus Consuelo, car dans l'éducation espagnole ce sont les femmes qui font les tâches ménagères ainsi que la nourriture ; mais Josepha, Consuelo et Laura aimaient bien aider leur mère, donc ce n'était pas un problème.

Après quelques années à Besançon, Consuelo et son mari décidèrent d'aller vivre à Perpignan dans les Pyrénées Orientales en avril 1982. Seulement deux de leurs enfants, Laura et José, les rejoignirent, car étant célibataires ils préféraient rester aux côtés de leurs parents. Donc Consuelo, José et leurs deux enfants habitèrent au Moulin à Vent dans le centre de Perpignan.

Depuis son arrivée en France, Consuelo est souvent retournée en Espagne pour les vacances afin de voir sa famille ainsi que la famille de son mari. Et aujourd'hui, les contacts que Consuelo garde avec l'Espagne sont les appels téléphoniques et les visites.

Les enfants ainsi que les petits enfants de Consuelo et de José sont sensibles à leurs origines. Consuelo y attache beaucoup d'importance car si ses petits enfants, voire même ses enfants, reniaient leurs origines, elle serait malheureuse. Avec son mari et ses enfants, elle parle l'espagnol, mais avec ses petits enfants Consuelo parle le français avec quelques mots en espagnol.

Aujourd'hui Consuelo habite toujours à Perpignan, à Saint-Cyprien-Plage dans un F4, depuis plus de 17 ans en compagnie de son mari et de son fils José. Tous ses enfants sont encore en vie. Josepha habite en Espagne. Michel, Georges, Consuelo et Laura, eux, habitent à Besançon.

Consuelo a aujourd'hui 78 ans et a dix petits enfants, ce qui la comble énormément.

Yamina, d'une rive à l'autre [79]

Yamina m'accueille avec douceur et réserve. Peu à peu, la distance se dissout, nous nous rencontrons. Au Maroc, elle avait 5 frères et 3 sœurs. Elle est arrivée en France en 1979, en août. Son beau-père avait fait la guerre "avec le France", il a ramené sa femme et son fils au Maroc en vacances. Le jeune homme a demandé le consentement aux parents de Yamina, mais c'est elle qui a accepté le mariage. Ses parents ne l'ont pas forcée. Il lui plaisait. Au Maroc, cependant, on dit que c'est toujours mieux de se marier avec son cousin. Maintenant la femme peut demander le divorce. Si elle est malheureuse, elle retourne chez ses parents et le mari essaie d'arranger les choses avec eux. Au bout de trois fois la séparation est admise.

Ils se sont mariés. Ils avaient 18 ans tous les deux. Elle est venue tout de suite en France car son mari y travaillait. Yamina ne savait pas dire bonjour. Elle ne pouvait pas aller acheter son pain, ni amener ses enfants chez le médecin. Au Maroc, elle n'avait pas appris à lire et écrire. Sa Grand'mère, qui décidait pour toute la famille, pensait qu'une femme n'en n'avait pas besoin. Ses

[79] par Eugénie Poret Czorny, extrait de l'ouvrage *D'une rive à l'autre*, publié en 2005 à l'initiative du Centre Communal d'Action Sociale de Besançon

frères et sœurs qui ont suivi, eux sont allés à l'école. Lorsqu'elle a quitté le Maroc, son père était triste, il disait : "elle traverse la mer et elle ne sait pas lire ni écrire".

Arrivée ici, elle ne voyait personne et se trouvait seule entre ses 4 murs. C'était très dur. Et ses yeux sont encore mouillés de larmes en l'évoquant. Elle a habité au début rue de Vesoul et est demeurée seule pendant 3 ou 4 ans en attendant son mari qui rentrait du travail le soir. Personne ne lui adressait la parole. Elle en a encore la chair de poule. Même les voisins ne lui adressaient pas la parole, ne lui disaient même pas bonjour. Elle avait "une peur bleue, sortir dans la rue toute seule".

Au Maroc, ils disaient : "la France, c'est dur". On garde ça dans la tête. Elle était terrorisée à l'idée de sortir, pensait que si quelqu'un l'attaquait par derrière, elle ne pourrait même pas se défendre, car elle ne savait pas parler. Elle avait le sentiment de se mettre en danger, rien qu'en se mettant à la fenêtre. Elle ne l'ouvrait jamais. Lorsqu'elle était dans la rue avec son mari, elle lui disait : "si tu me lâches, je suis perdue, je ne sais même pas comment rentrer". Si elle devait emmener son bébé quelque part, son mari devait prendre sur ses heures de travail qui lui étaient décomptées du salaire. Elle se sentait totalement perdue.

Un jour, elle a rencontré une femme qu'elle voit toujours, en allant faire vacciner sa fille dans un centre PMI. C'est la première personne qui se soit intéressée à elle. Elle est venue à la maison et lui a montré comment s'occuper d'un bébé. Ensuite, elle a découvert le centre où elle a appris la cuisine et la couture. L'ambiance était bonne; les femmes venaient de 9 à 16H et chacune préparait la cuisine de son pays. Elles parlaient, échangeaient beaucoup. On lui a appris les mots, les uns après les autres en lui montrant les objets : des ciseaux...

Après, elle a continué de *galérer*. Un jour, elle avait rendez-vous chez l'ophtalmo, elle ne savait pas sur quel bouton elle devait appuyer pour faire ouvrir la porte. Elle est restée une heure devant avant que quelqu'un ne vienne de l'extérieur lui ouvrir. Quand elle est arrivée chez le médecin, il lui a dit que son rendez-vous était passé. Il était trop tard. Cette image-là, elle la gardera toujours dans sa tête. Ensuite, elle a appris à lire et à écrire très sommairement à St-Claude, au Centre. Maintenant, elle n'arrive plus à apprendre. Elle pense dans les 2 langues, mais elle rêve en français. On lui a dit que c'était très important. Elle parle très bien. Parfois, lorsque les gens viennent sonner à sa porte pour lui vendre quelque chose, elle fait semblant de ne pas comprendre, mais ils lui répondent qu'elle a très bien compris, c'est une ruse. Elle a obtenu son permis de conduire au bout de la 3e fois.

Yamina a eu 3 filles qui ont maintenant 23, 20 et 18 ans et un garçon de 17 ans. Elle est heureuse avec ses enfants et sa famille. Elle aime la "France qui (lui) a beaucoup donné". Ce qui demeure chez elle comme un *trou noir* c'est cette heure passée devant la porte du médecin. "Ne pas comprendre la langue du pays où l'on est, c'est comme être sourd".

Elle m'offre ensuite le café et les gâteaux à l'anis et au gingembre qui viennent de son pays. Ses filles lui ont demandé d'acheter le livre que nous ferions ensemble. Nous partageons ce moment d'humanité avec beaucoup d'émotion. Parfois, ses yeux deviennent humides à l'évocation de ce qu'elle a vécu dans une telle solitude, un isolement. Elle est fière d'elle et digne d'admiration comme beaucoup de femmes qui ont vécu cet arrachement.[80]

[80] en partenariat avec Paroles d'hommes et de femmes, et beaucoup d'autres témoignages encore sur le site http://migrations.besancon.fr : des gens "ordinaires" (*migrants, mi-petits, moyens en quelque sorte*), des créateurs, des artistes, des sportifs, etc

Yahia Belaskri et les destins asphyxiés

(juin 2011)

Ecrire est un acte de liberté. Dans son enfance oranaise dans les années 70, Yahia Belaskri écrivait déjà de la poésie, sans jamais publier. Dans les années 80, s'il a cessé d'écrire, il s'est nourri de ses auteurs favoris, Albert Camus, Kateb Yacine, Pablo Neruda, Gabriel Garcia Marquez... il s'essaie au théâtre, il se laisse surtout le temps d'observer le monde. Après des études de sociologie, il devient responsable des ressources humaines dans plusieurs grandes entreprises algériennes. Mais après les émeutes d'octobre 1988 arrivent les années meurtrières.

Exilé en France, Yahia Belaskri devient journaliste. Il reprend la plume pour témoigner, pour défendre la vie contre ceux pour qui elle ne compte pas, pour faire entendre la voix de ceux qui en sont privés, pour faire parler le coeur contre la saleté, pour dire l'espérance contre les désespoirs, la bonté face à la sauvagerie, l'amour face à la barbarie. En 2005, un voyage en Algérie va le bouleverser. Il mettra deux ans pour mettre en mots *Le bus dans la ville*. Assis dans un bus, il traverse la ville... En 2010, il publie son deuxième roman *Si tu cherches la pluie, elle vient d'en haut*. Les petites histoires reflètent la grande. Déhia, rescapée de sa condition de femme, jeune, belle, universitaire, et Adel, rescapé de sa condition sociale, vont s'aimer, lier leurs destins, jusqu'à ce jour de pluie...

Tout peut basculer en un instant. En mettant des mots contre la malfaisance, le romancier veut l'exorciser, pour résister, pour construire un autre monde. Le jeune jury du 7e *Prix Ouest France - Etonnants Voyageurs* a aimé la belle écriture et l'humanisme profond de Yahia Belaskri en lui attribuant le Prix ce 12 juin 2011.

Les mots de Yahia font des vagues pour atteindre l'autre rivage, du côté Sud de la Méditerranée.

Paroles d'hommes et de femmes

L'association Paroles d'hommes et de femmes a mis en place une action d'échanges interculturels intitulé *100 témoins pour 100 écoles* depuis 2004.[81] Ce projet vise à valoriser la mémoire des migrants aînés francophones directement auprès des jeunes et de l'Education Nationale. L'objectif est de faire témoigner des aînés migrants francophones, devant des jeunes français scolarisés, sur leur parcours de migration de leur pays d'origine à leur lieu de vie en France et donner ces récits aux écoles, collèges et lycée de leur ville d'enfance et de leur ville actuelle en France.... La mémoire est source d'action éducative. Vous êtes nés dans un pays tiers et y avez passé votre enfance, votre scolarité... Vous êtes venus en France pour une raison ou une autre, votre expérience est unique et peut être source d'action éducative et d'ouverture interculturelle.

L'association recherche des témoins migrants volontaires, hommes et femmes, pour venir raconter leur parcours devant des lycéens et collégiens. Elle recherche des partenariats avec les associations pour mettre en valeur la mémoire ou les actions de leurs membres...[82]

La mémoire est une source de pédagogie. Ce type de projet permet de décloisonner chaque génération, de redonner un rôle social à la mémoire, de l'intégrer à l'Education Nationale, de la mettre en scène et de créer des événements culturels dans les établissements scolaires ou éducatifs en France et dans les pays francophones avec cette matière. Ce travail intergénérationnel, travail pédagogique de mise en relation et d'écriture des biographies est réalisé par des écrivains publics biographes sous l'égide de l'association *Paroles d'Hommes et de Femmes*. Cette action a pour origine une réflexion sur l'utilisation de la mémoire des aînés dans les multiples processus éducatifs et les travaux intergénérationnels déjà menés par l'Ecrivain Public, Frederic Praud, au sein des établissements scolaires et des collectivités locales. Son souci, et le souci de chaque écrivain public qui participera à l'action, est de rendre utile la mémoire auprès des jeunes et de redonner un rôle social éducatif à chaque aîné.

Ce type de travail intergénérationnel a également pour objectif de permettre une réflexion sur le parcours migratoire et les difficultés d'intégration, d'apprendre aux élèves à poser des questions aux aînés, à sa propre famille, de faire comprendre que les processus migratoires sont de tous ordres, pas uniquement Sud/Nord et que les problématiques liées aux migrations et aux conflits sont malheureusement communes à l'humanité, de réfléchir sur les modes de représentations des migrants (à travers la presse, les livres), de réfléchir sur son propre environnement... d'où viennent mes camarades en classe, de faire chair des mots et maux d'aînés, de faire intervenir des aînés au sein de l'Education Nationale, de créer des jumelages, le texte servant de prétexte à la création de lien.

Paroles d'hommes et de femmes recherche des témoins francophones et non francophones... femmes et hommes... L'essentiel est la volonté de donner sa culture aux élèves pour leur ouvrir de nouveaux champs de compréhension du monde, de la société, de leur famille.

---

[81] La démarche sur la francophonie fait suite au projet sur la mémoire polonaise en France, où des migrants franco-polonais se sont exprimés dans 11 établissements scolaires répartis sur l'ensemble du territoire national au cours de l'année scolaire 2004/2005.

[82] Les professeurs ou responsables d'établissements scolaires soucieux d'utiliser l'expérience des migrants comme source d'action éducative peuvent solliciter Frederic Praud - *Paroles d'Hommes et de Femmes* - 10 rue Lamblardie, 75012 Paris ----- 06 32 53 16 06, courriel frederic.praud@wanadoo.fr

Romans de vie en Romandie [83]

Les mots de Valérie Kernen disent son amour des gens. Depuis huit ans, à Neuchâtel, elle dresse les portraits de ces personnes "vivant ici et venant d'ailleurs". Tous les mois, elle retrace le parcours d'un homme ou d'une femme qu'elle présente dans la presse régionale. La journaliste indépendante a ainsi déjà réalisé près d'une centaine de portraits, a publié un livre *Regards d'ailleurs* et monté une exposition. La "femme aux semelles de vent" avait eu cette idée dans un hamac en Amazonie !

(Valérie Kernen, photo Stefano Iori)

"*Pourquoi m'interviewer moi ? Vous n'avez trouvé personne de plus intéressant !*" demande Véra en souriant. La modestie de cette femme originaire de Serbie est sincère, même si son parcours n'a rien de banal... Véra se raconte à Valérie Kernen.

Elle dit son enfance dans cette campagne pauvre où l'on parle un patois roumain, l'absence du père, son premier départ pour Vienne où la jeune fille à la longue chevelure noire croyait pouvoir devenir coiffeuse, puis son arrivée en Suisse deux mois avant le déclenchement de la guerre dans l'ex-Yougoslavie, l'impossible retour, les emplois "au noir" de fille au pair, la fuite d'un hôtel où "*ça sentait le réseau de prostitution*", sa rencontre avec Michel, un Français vivant en Suisse, le voyage de noces dans une Serbie détruite et misérable, la naissance de sa fille... "*La Suisse, un véritable paradis au coeur de l'Europe ! je n'ai pas été déçue*", conclut Véra.

Valérie Kernen, la femme aux semelles de vent[84]

"*J'aime me nourrir de la différence. J'adore aller dans des pays où tous mes repères, mes valeurs et mes références sont remis en question*". Valérie Kernen a beaucoup voyagé. En Amazonie, elle a partagé la vie des Yanomanis. En Afrique du Sud, au Maroc, en Roumanie, elle emmène son calepin, parfois son micro, et elle réalise des reportages pour les médias romands. Bourlingueuse, avide de rencontres, Valérie aime la diversité des gens, des paysages, le lac, les montagnes, la nature. Le projet de Valérie Kernen a rencontré celui des édiles locaux qui voulaient valoriser la diversité neuchâteloise. "*Pour moi qui cherchais la diversité à l'étranger, lors de mes voyages, ces rencontres avec les migrants m'ont permis de faire de petits voyages, ici, dans le canton.*" Elle a été

[83] avec nos remerciements à Irena Guidikova, Direction de la Culture et du Patrimoine naturel et culturel du Conseil de l'Europe, qui nous a permis de connaître le travail de Valérie Kernen

[84] d'après l'interview par Christophe Kaempf, *Vivre la ville !*

invitée dans les appartements, a été touchée par la chaleur humaine des gens et en discutant avec eux, elle a mieux compris le monde et partagé les rêves de ses interlocuteurs. Leur arrivée en Suisse était une conquête de liberté: ils peuvent exister en tant qu'individus. La vie après n'a pourtant jamais été facile. Souvent l'amour a fini en séparation, le travail en chômage. Mais tous et toutes se sont toujours relevés dignement et ont construit des liens forts avec le pays d'accueil sans se séparer jamais de leurs racines.

Présentation condensée de dix témoignages de migrantes, d'origines très diverses, parmi la centaine de portraits de femmes et d'hommes réalisés dans le cadre du programme interculturel de la Ville de Neuchâtel, ville-pilote du réseau européen des Cités interculturelles.

Amina (Erythrée), avril 2006

"*Lorsqu'elle prépare du café érythréen, Amina s'assied sur un petit tabouret à vingt centimètres du sol. Devant elle, un trépied contenant du charbon lui permet de faire bouillir le breuvage... au milieu de sa cuisine au carrelage étincelant.*"

Amina avait quinze ans lorsqu'à la sortie de l'école, son oncle l'a confiée, avec trois de ses frères et soeurs, à un passeur qui devait les emmener à pied jusqu'au Soudan. Le voyage de nuit sur les chemins a duré deux mois. A Asmara, la famille vivait sous la menace des militaires éthiopiens s'opposant à la lutte des Erythréens pour leur indépendance. Avec leurs habits d'école, les enfants sont arrivés sains et saufs au Soudan, avant de prendre l'avion et de se retrouver à Genève... 25 ans plus tard, Amina vit toujours dans le pays d'accueil, à La-Chaux-de-Fonds, où entourée de ses charmants enfants métisses, elle accueille ses voisins pour le café érythréen ou pour l'apéro suisse. "*Pas besoin de se téléphoner ! Tout est très spontané ici... comme en Afrique*", sourit Amina.

Belen (Philippines), octobre 2008

A la maison à Neuchâtel, on l'appelle "mama lola" (ce qui signifie grand-mère en tagalog). Les petits enfants prennent sa main et la passent sur leur front pour la saluer. C'est leur petite révérence à la mode philippine. Belen est née dans un village de montagne aux Philippines au bord du lac Buhi entouré de forêts et aux eaux scintillantes où vit le sinarapan, le plus petit poisson comestible au monde. Le père de Belen vivait de la pêche des poissons du lac que, lorsqu'elle avait huit ans, elle allait vendre dans les rues du village. En 1960, Belen quitte son paradis pour Manille où elle a connu son mari, un Philippin qui a hérité d'un grand-père neuchâtelois d'origine une nationalité suisse. Belen est arrivée à Neuchâtel en 1991 quand son mari, après une première émigration en Arabie Saoudite, est "retourné" sur la terre natale de son aïeul. Mama Lola a les yeux

qui scintillent comme les eaux du lac quand elle raconte son enfance au village à ses six petits-enfants qui ne connaissent que le mode de vie helvétique.

Ghislaine (Maurice), mars 2005

Des fenêtres de son appartement, avec une vue imprenable sur le lac de Neuchâtel, s'envole une musique joyeuse de sega mauricienne. Ghislaine a grandi à l'île Maurice dans une maison de briques avec un toit en tôle, auprès de ses six frères et soeurs. A la maison, on parlait créole, mais sa mère est d'origine chinoise, alors que son père a des racines tamoules. A Port-Louis, il dirigeait les grues du port pour charger et décharger les bateaux de cannes à sucre, de thé, de matières textiles.

A la Coop de St Blaise en Suisse, Ghislaine s'amuse à retrouver les produits du pays. Dans son nouveau pays, elle est arrivée comme touriste et a rencontré son futur mari, un jeune neuchâtelois d'origine italienne, en jouissant de sa liberté de vacancière. Tout est allé très vite, le mariage a suivi. Divorcée, elle a choisi de rester en Suisse. Avec des amies, elle a créé un groupe de danse traditionnelle mauricienne qu'elles ont appelé tout simplement Sega. Elle connaît un nouvel ami suisse, "*un vrai fan de Sega*". Aujourd'hui, elle se sent comme une petite Suissesse, même si dans les bacs à géraniums, elle préfère cultiver les pensées dont les couleurs lui rappellent son pays d'origine.

Gicelia (Brésil), octobre 2005

Gicelia a des yeux qui brillent comme des diamants. Le sourire facile, cette Brésilienne de 30 ans cache pourtant au fond de son coeur le poids d'une vie tourmentée marquée par de nombreux revers de fortune. "*Vous pourriez écrire un livre avec mon histoire*", plaisante Gicelia, qui réside dans le canton de Neuchâtel depuis 2001. Un premier amour avec un beau blond aux yeux bleus l'a emmenée à l'âge de 17 ans vers l'Allemagne. Une petite fille est née. Il a fallu apprendre

l'allemand mais le conte de fée prit fin et le divorce a suivi. Un deuxième amour avec un Suisse. Un petit garçon est né. Il a fallu apprendre le français. Puis à nouveau la séparation.

Les échecs amoureux n'empêchent pas Gicelia de continuer à danser la samba, comme lorsqu'elle avait 17 ans à Recife. A Neuchâtel, il y a un centre de formation impliqué dans l'insertion des femmes migrantes. C'est là que Gicelia a appris le français. Le centre s'appelle RECIF ! Gicelia pense à sa mère qui lui a transmis les valeurs chrétiennes. C'est la foi qui la porte aujourd'hui. Dans son deux-pièces à Neuchâtel, elle loue le Seigneur.

Irma (Pérou), juillet 2005

La terre est un village global et Irma est son enfant. Le Pérou a une communauté d'origine chinoise importante qui a traversé le Pacifique dans les années 30 pendant la guerre sino-japonaise. Le père d'Irma avait 14 ans lorsqu'il a quitté la Chine pour s'installer au Pérou et c'est cinquante ans plus tard qu'Irma a traversé l'Atlantique pour s'installer en Europe. Elle avait connu la Suisse à l'âge de 26 ans alors qu'elle tenait le stand péruvien à la Fête des Vendanges à Neuchâtel. Son frère, quant à lui, a opté pour le Canada. Sa mère et sa soeur (photo) sont toujours à Lima. "*La terre est un village global*".

Irma se sent toujours proche de ses racines chinoises. Elle a appelé ses enfants Mayven qui signifie "joli nuage" et Yao-Linh, qui signifie "ton soleil". A Neuchâtel, elle participe aux fêtes de la communauté péruvienne. Son mari est très actif sur la scène culturelle neuchâteloise. Ils ont choisi de se marier à Hong-Kong qu'ils ont rejoint par le Transsibérien. Pour Irma, aller en Chine était le rêve de sa vie. La terre est un village global, n'est-ce-pas ?

Kaori (Japon, minorité aïnou), octobre 2009

Quelque part dans le Grand Nord du Japon, sur l'île de Hokkaïdo, habite une population autochtone qui vit ici depuis des milliers d'années, avec une langue aux origines mystérieuses que

les derniers locuteurs tentent aujourd'hui de faire survivre. Kaori Tahara est une personnalité en vue de la minorité aïnou, historienne et femme politique engagée pour défendre la culture des premiers habitants du Japon, qui depuis des siècles résistent à l'assimilation et aux discriminations. L'action de Kaori Tahara comme "ambassadrice" de son peuple à Genève (à l'ONU) a permis la reconnaissance en 2008 par le gouvernement japonais des Aïnou comme peuple autochtone.

Mariée à un anthropologue genevois, Kaori est active sur la scène politique nippone en tant qu'élue au Sénat et elle enseigne à l'Université des études internationales à Tokyo. Mais elle apprécie plus que tout la maison vigneronne qu'elle habite à Corcelles, où elle a fondé une petite famille. En Suisse, elle apprécie son anonymat et la tranquillité.

Natalia (Moldavie), septembre 2005

Natalia avait une dizaine d'années lorsque l'effondrement de l'URSS a permis à son pays, la Moldavie, d'acquérir son indépendance. Son père, chauffeur de taxi, venait de mourir dans un tragique accident de la route. Sa mère, veuve, a dû subvenir seule aux besoins de ses deux enfants. Difficile pour Natalia de poursuivre des études. Lorsqu'à 18 ans, elle devient serveuse dans un restaurant chic de Chisinau, elle découvre avec surprise le monde du luxe de la classe supérieure moldave. "*Nous disons toujours que si un Moldave a beaucoup d'argent, c'est qu'il est bandit.*" Elle apprend le métier de sommelière.

Natalia est venue en Suisse pour rejoindre son futur époux d'origine jurassienne "*connu par téléphone*". Ils se sont mariés religieusement en Moldavie dans une église orthodoxe. En Suisse, elle a été confrontée aux préjugés. "*A l'aéroport, on m'a arrêtée pensant que je venais bosser dans un cabaret !*". A Auvernier, la jeune émigrée a perfectionné son français et commencé à apprendre l'allemand. Elle sourit des subtilités des différentes mentalités cantonales.

Tatiana (Slovaquie), novembre 2007

Au coeur du massif des Carpates, dans l'actuelle Slovaquie, il y a une petite ville du nom de Martin. Dans cette montagne, on peut pratiquer le ski et le VTT, cueillir les myrtilles, les framboises, les mûres, les champignons. Ce qu'elle faisait enfant à Martin, Tatiana le pratique aujourd'hui dans le Jura suisse. Issue d'une famille slovaque très modeste, Tatiana qui était alors étudiante en chimie est arrivée à La-Chaux-de-Fonds en 2002 pour un boulot d'été. Dès le premier jour, elle a rencontré un jeune homme d'origine turque et ne l'a plus jamais quitté.

Tatiana s'installe en Suisse, devient laborantine dans une multinationale à Neuchâtel, parcourt avec celui qui est devenu son mari les sentiers du canton, à pied et à VTT, passe ses vacances en Slovaquie ou en Turquie pour se rapprocher des familles, compare ses trois pays, s'ouvre l'esprit, construit l'Europe. En Suisse, elle se dit heureuse, "*même si les gens d'ici sont plus fermés qu'en Slovaquie ou qu'en Turquie où les portes sont toujours ouvertes !*".

Usha (Népal), juillet 2008

Autre montagne, autre histoire. Usha est née dans un petit village au sud de l'Himalaya au Népal. Il n'y avait ni eau ni électricité. L'école était à une heure de marche de la maison et le ruisseau où en tant qu'aînée elle devait chercher l'eau était aussi à une longue distance. Lorsqu'avec sa famille elle a dû quitter la montagne pour rejoindre le père militaire à Hong-Kong, ce fut une véritable révolution qui a commencé par une marche d'une semaine à travers la montagne et qui a fini dans cette ville immense où tout est cimenté et lui paraissait si propre. Retour au Népal, à Dharan, à l'âge de 17 ans, lorsque le père prend sa retraite. La jeune fille, soumise à une éducation très stricte, prend conscience de son sort.

Avide de liberté, elle part à Katmandou pour poursuivre ses études. C'est là qu'elle rencontre Jean-Denis, un Suisse de Neuchâtel, venu au Népal pour créer une ONG. Usha dit: "*C'était mon karma, mon destin. je devais le rencontrer, puis venir en Suisse.*" Usha arrive donc en Suisse,

souffre au début du calme des rues helvétiques et de la solitude mais est heureuse avec son mari. Une petite fille naît. Elle est aujourd'hui presque adulte, parle népalais. Usha fait tout pour offrir à la jeune femme la liberté dont elle-même a tant manqué.

Wivine (Angola), juillet 2009

Au Centre de loisirs de Neuchâtel, on salue la fiabilité de Wivine. La jeune leader des *Lady's Sweety*, un groupe de danse africaine qui rencontre un succès grandissant dans les milieux culturels locaux. Avec son corps souple, Wivine enchaîne avec aisance les gestuelles coupé-décalé, kuduro, dancehall. Elle a la danse dans la peau. Arrivée de son Angola natal à l'âge de sept ans, elle se souvient de Luanda où elle était toujours entourée de sa grande famille. Elle est l'avant-dernière d'une famille de six enfants et l'ambiance à la maison, en Suisse, est pluriculturelle. Les langues et les cultures se mêlent. Les parents parlent lingala, les enfants parlent français.

Au sortir de l'adolescence, Wivine rêve de faire carrière dans la danse. Elle a déjà tourné un clip. Elle dit ses révoltes. Mais quand elle parle de musique, ses yeux s'éclairent d'un éclat de passion. Pour elle, ses parents vivent au ralenti: dans une autre époque. La Suisse de demain est dans les rêves de Wivine. Soif de vivre. Envie de légèreté.[85]

[85] d'après les textes de Valérie Kernen, avec les dates de leur publication dans la presse romande. Les photos sont également de Valérie Kernen.

Maliken pis

"*L'art est ce pourquoi respire l'âme*", nous dit Samia Smahi, artiste peintre originaire de Mostaganem et installée aujourd'hui en Belgique. "*L'art est par essence l'expression de l'être. Il est l'expression du vécu de l'artiste et de son environnement. Il nous interpelle dans nos manières d'être avec soi et avec autrui et nous éveille... Les finalités de l'art sont sans fin et ses acquis illimités*". L'art de Samia Smahi est un recueillement. Il interroge sur le sens de la vie. Il est une quête spirituelle.

La lumière des oeuvres de Samia Smahi éclaire les corps et les coeurs. Cette artiste est l'une des personnalités qui témoignent de la place acquise par les "originaires du Maghreb" en Belgique, dans toutes les sphères de la vie locale et nationale, et cela se traduit aussi dans la vie politique, d'une façon absolument remarquable.

Saïd El Khadraoui le Flamand rose

Le Parlement européen de Strasbourg a renouvelé ses élus le 7 juin 2009. Depuis son élection en 2003, le Flamand Saïd El Khadraoui, réélu en 2009, a toujours insisté pour dire qu'il y représente tous les Belges. Mais il n'oublie jamais que parmi eux, il y a ceux qui, comme son père, sont arrivés du Maghreb dans les années 60 et ont fait leur vie dans ce pays. Le père de Saïd est originaire de la région de Meknés au Maroc. Il a épousé une Flamande et Saïd est né en 1975. Le belgo-marocain, né à Louvain, s'est intéressé très jeune à l'engagement politique. A l'âge de 19 ans, il a été élu avec le Parti socialiste au conseil communal de sa ville et en est devenu très vite un échevin (adjoint au maire), le plus jeune de l'histoire politique de la Belgique. Fonctionnaire du Ministère des Affaires Etrangères, sa carrière professionnelle a commencé à New-York mais aujourd'hui, c'est à Strasbourg qu'il agit depuis six ans en tant qu'eurodéputé (2003) et qu'il y apporte une sensibilité particulière liée à ses origines.

Saïd El Khadraoui, porte-parole de la Jeunesse européenne, est aussi très actif au sein du Centre pour l'Egalité des Chances et la Lutte contre le racisme où il entend "*promouvoir l'aspect positif de la diversité culturelle*". A l'équipe de télévision marocaine venue l'interviewer, il était particulièrement fier de faire visiter la magnifique salle du conseil communal de Louvain dans le non moins magnifique Hôtel de Ville de style gothique où il a fait son entrée en tant qu'élu, il y a quinze ans déjà.

Faouzia Hariche ne décroche pas

Née en Algérie, Faouzia Hariche est arrivée en Belgique en 1974 à l'âge de 7 ans. Elle est depuis 2000 échevine de la ville de Bruxelles, "l'échevine allochtone", comme on dit dans la capitale belge. Cette diplômée en philologie romane de l'Université de Bruxelles a d'abord mis ses compétences au service des associations agissant contre le "décrochage scolaire" et les discriminations. Elle a contribué à mettre en place des projets de soutien scolaire destinés aux jeunes Bruxellois d'origine étrangère.

Elue sous les couleurs socialistes dés 1994, il apparait clair aujourd'hui que son unilinguisme est devenu un frein dans l'évolution de sa carrière politique.

Fadila Laanan, le sourire comme carte de visite

"*J'ai toujours été bruxelloise et mon pays c'est la Belgique*", dit Fadila Laanan, qui a grandi à Molenbeek dans une grande fratrie de trois soeurs (Fatima, Amina et Mimouna) et trois frères (Miloud, Kader et Mohamed). "*Étudiez pour devenir quelqu'un*" ("*qraouw ya ouladi bech tkounou chiwahed*"), répétaient leurs parents. "*Je ne sais pas si je suis devenue quelqu'un, mais en tous cas j'ai étudié*", indique aujourd'hui la Ministre de la Culture et de l'Audiovisuel, avec une évidente reconnaissance envers son père et sa mère.

Fadila Laanan est la fille de Tlaïmas et Bouziane, tous deux originaires de Beni Sidel, village du Rif marocain, près de Nador. Ses parents sont arrivés en Belgique après un passage par l'Algérie puis, en 1964, la Corse et ensuite l'Allemagne.

Fadila Laanan, née le 29 juillet 1967, a passé son enfance à Molenbeek, puis s'est installée à Auderghem et, enfin, à Anderlecht, où elle vit depuis 1997 et où elle siège au conseil communal depuis 2000.La famille qu'elle se refuse fermement à médiatiser, revêt pour elle une importance considérable. Et elle souligne que sa carrière doit beaucoup à son mari, Guy, père de sa fille, Mina, et de son fils, Mekki. Depuis leur rencontre à l'Athénée, celui qu'elle décrit comme son *compagnon de route* l'a toujours soutenue à travers toutes les épreuves, qu'il s'agisse de passer des examens, de distribuer des tracts, de coller des affiches, de surmonter les aléas d'un monde politique parfois rude... Même s'ils restent dans l'ombre, tous trois sont pour beaucoup dans l'indéfectible sourire qui sert presque de carte de visite à la Ministre de la Culture.

Après ses études de droit, Fadila Laanan, qui s'est toujours beaucoup investie dans le tissu associatif local - dans le secteur de la culture et de la jeunesse, déjà -, a commencé sa carrière professionnelle comme conseillère dans des cabinets ministériels chargés, aussi, de la Culture... Ceci avant de travailler au Conseil Supérieur de l'Audiovisuel, puis de devenir chef de département à la Société de développement pour la Région de Bruxelles-Capitale.

En parallèle, Fadila Laanan s'est également très vite engagée en politique, par passion, à la fin de ses études. Deux ans plus tard seulement, en 1995, elle ne ratait un siège de députée régionale bruxelloise que d'une dizaine de voix. Élue conseillère communale en 2000, à Anderlecht, elle a ensuite réalisé des scores impressionnants, pour la presque inconnue qu'elle était alors dans les médias, aux élections sénatoriales puis européennes. Ce qui lui a valu, après son élection comme députée régionale, en 2004, d'être choisie par son président de parti, Elio Di Rupo, pour devenir ministre au sein du gouvernement de la Communauté française. Avec, par-delà cette symbolique, un défi de taille à relever : celui de gérer des secteurs partagés, auparavant, entre plusieurs Ministres.

Une tâche qu'elle assume, depuis, avec une sincérité, un dynamisme et une bonne humeur qui lui sont comme une marque de fabrique. Et avec, surtout, après la refondation globale des politiques culturelles qu'elle a initiée à travers les États Généraux de la Culture, des résultats concrets, marqués au sceau de la transparence de la gestion et de l'accessibilité de la culture.[86]

Mohamed Ouriaghli a la politique au coeur

Il est tombé très jeune dans la marmite politique. Par ses origines ouvrières, Mohamed Ouriaghli a été dans son enfance confronté aux difficultés sociales des familles qu'il côtoyait dans les quartiers bruxellois. Son engagement à défendre les minorités dans le monde du travail a trouvé son expression au Parti socialiste belge. Plutôt que de faire le siège des politiques pour obtenir des subsides pour son action militante, il a pensé qu'il pouvait aussi être de l'autre côté du bureau en devenant lui-même un homme politique.

C'est ainsi qu'en 1994, il s'est retrouvé le premier élu d'origine marocaine dans la capitale belge et le plus jeune élu dans l'histoire de la ville. Aujourd'hui, l'échevin Ouriaghli a entre autres la responsabilité des propriétés communales et à ce titre il travaille à créer quelques 5000 nouveaux logements publics, en plus des 2800 existant déjà. Et il milite activement pour développer les coopérations entre le Maroc et la Belgique. Il sait que pour lui-même son identité belge et ses racines marocaines ne sont pas des éléments de contradiction, mais qu'au contraire elles s'additionnent et se dit que de même si le Maroc et la Belgique développaient un vrai partenariat, ce serait une addition d'atouts, au bénéfice de tous.

[86] source: www.fadilalaanan.net

La voix intérieure

Les Maghrébins (ou disons plutôt "originaires du Maghreb") de Belgique sont si nombreux dans la vie artistique, scientifique, sportive, etc. de ce petit pays au coeur de l'Europe que toutes les colonnes d'entre-gens ne suffiraient pas à en faire le tour.

(Samia Smahi)

La télévision marocaine *medi1sat* a présenté ces derniers mois sur le web, en portraits filmés, quelques uns parmi cette densité de talents. Tous rivalisent de fraîcheur et de sincérité.

Larbi Khtouta, originaire de Tanger, spécialiste de médecine naturelle est aussi un artiste reconnu qui crée depuis près de quarante ans, en étant auteur de chansons (plus de 170 titres dans son répertoire) et écrivain (une douzaine de livres à son actif).

Mourad Boucif est l'auteur de films documentaires tels que *La couleur du sacrifice*, film qui rappelle la mémoire de ces combattants marocains qui ont contribué à libérer l'Europe et il est à l'initiative du Festival du film arabe de Bruxelles.

Nezha Marzouk est styliste. Avec sa soeur **Tourya,** elle crée des tenues originales, pas tout à fait marocaines et pas tout à fait européennes, qui puisent dans la tradition du caftan[87] mais que l'on peut considérer comme les créations d'une mode internationale, où le rouge domine. Les tissus des soeurs Marzouk sont européens, les ateliers de production sont marocains et la clientèle est de partout, des femmes qui aiment marier tradition et modernité.

[87] Lire le livre de Hind Joudar *Les Merveilles du caftan*, Éditions Marsam, 2011. Passionnée d'art et d'histoire, elle a consacré plusieurs années à la recherche des origines de la mode en parcourant l'histoire de la route de la soie. Présidente de l'association *Route de la Soie* et d'*Al Anda*lus (qui œuvre pour le rayonnement culturel oriental), Hind Joudar est aussi la première à avoir lancé un défilé de mode Haute Couture Orientale à Paris.

Karima Haji est photographe. Elle exprime dans l'image toute sa sensibilité féminine. Originaire du Rif, elle dit que trouver son chemin dans la photo n'a pas été chose facile pour elle. C'est un milieu très masculin. La photo est une mémoire pour l'éternité; c'est pourquoi Karima Haji refuse de se laisser enfermer dans un genre, elle fait aussi bien de la photo de mode, de paysages, animalière, de publicité... Mais son voeu le plus cher serait de travailler sur le Maroc, un pays qui offre aux photographes une telle palette de couleurs et de sujets !

Ghalia Benali est artiste, chanteuse, graphiste. Elle est née en Belgique mais, d'origine tunisienne, elle a pu vivre en Tunisie de l'âge de trois ans jusqu'à ses vingt ans. Pour elle, la musique est de l'ordre du mystique. "Dieu, c'est la voix intérieure de chacun. Il faut écouter cette voix intérieure. Dieu est unique pour chacun".

La vie comme ils veulent

Hicham Slaoui est comédien. Cet originaire de Tanger est arrivé à Bruxelles à l'âge de six ans. Enfant ou adolescent, il a fait du théâtre amateur. Sa première expérience au cinéma a été pour le film *La vie comme elle veut* (téléfilm) où il interprétait le rôle d'un boxeur. Plus récemment, le court-métrage "*Absurde*" s'est attaché à faire tomber les préjugés. Mais pour finir, last but not least, comment ne pas terminer ce petit tour de Flandre et de Wallonie par celui qu'écoutent le matin tous les Belges ou presque à la radio, **Walid Wahbi**, animateur à la RTBF, est la voix des matinales à la radio belge. Lui aussi est d'origine marocaine et lui aussi a des projets sur le Maroc. Les Maghrébins de Belgique ont en commun un attachement très fort avec leur petit pays du vieux continent et parce qu'ils aiment leur Belgique, ils ont tous et toutes dans un coin de leur tête le projet de développer des liens forts avec le Maghreb des origines, parce que pour chacun d'entre eux, ces liens sont leurs richesses qu'ils aimeraient tant partager.[88]

[88] A lire également: Elections, 23 députés bruxellois allochtones, journal *La Meuse*, 9 juin 2009

Mémoires d'émigrés. Le Creusot

Un jour, le Vieux est allé au marché... Le soir, il me remet l'argent des bœufs... " *Prends cet argent, va en France, débrouille-toi pour faire de ton mieux. Fais-toi une situation. Quand tu auras réussi, pense à tes deux frères*". Du village à Alger, c'est tout un périple..."*C'est la première fois que j'y allais. Je ne savais même pas à quoi ça ressemblait une capitale... J'ai dormi tout habillé avec l'argent des bœufs dans ma poche... Après le bateau, je suis arrivé à Paris par le train...*" (Mohamed O. - Kabylie - Algérie)

"*Pour parler de trucs comme ça, vous savez, on pourrait écrire un livre !* ", dit **Juan**, arrivé d'Espagne (des Asturies) en 1961, avec un contrat de travail pour la Société des Forges et Ateliers du Creusot. Et bien, ça y est ! Le livre existe.

C'est *Mémoires d'émigrés. Creusot-Montceau, un bassin d'accueil*, publié par le Centre Francophonie de Bourgogne.

Le métier, Juan l'apprendra "*de bouche à oreille*". Difficile lorsque l'on ne parle pas la langue ! Depuis 1961 jusqu'à la pré-retraite, Juan a toujours "*travaillé à la même place* ". Il se souvient des vexations quotidiennes qu'il avait à subir au début, de la pénurie de logement : "*Dix mois pour trouver un logement...une cave*". Maria, son épouse, l'y a rejoint avec sa fille de 3 ans. Philosophe, Juan a bien compris que "*l'émigration, c'est d'abord un commerce*". Juan et Maria ont aujourd'hui six petits-enfants... français.

Victor, lui, a rejoint son père à l'âge de 12 ans. Comme la plupart des Portugais, celui-ci était arrivé clandestinement, en "*camions bâchés*", "*parachuté*" à Chartres par des passeurs. Victor a épousé une Alsacienne...d'origine polonaise. Ses enfants ne connaissent pas le portugais. Les filles ont toutes fait des études : professeur, anesthésiste,... Qui se souvient des hommes morts pour avoir pris tous les risques en vue de rejoindre le pays de leurs rêves ? Ce sont des "*oubliés*", comme sont des "*oubliés*" tous ceux qui s'apitoient sur leur passé et qui n'ont pas vu que le monde avait évolué. Victor, lui, est bien français, même s'il a conservé un accent et s'il compte en portugais... " *parce que c'est dans les gènes*".

La mère de **Mahdi** a été mariée à l'âge de 13 ans, remariée à l'âge de 18 ans... avec un homme de 57 ans. Celui-ci, le père de Mahdi, avait combattu pour la France contre les Allemands puis en Indochine. A son retour au Maroc, après 20 ans de vie en France, il n'a jamais reçu sa retraite promise par la France. Mahdi, lui, a tout fait pour réussir : un bac, des études d'électrotechnique. Il voulait devenir ingénieur. Les profs lui ont conseillé d'aller tenter sa chance en France. Il a fallu payer le passeur, les hôtels, les bus, les rackets, se faire exploiter en travaillant au noir. Et Mahdi a vite compris que dans la galère, c'était "*chacun pour soi*".

L'intégration peut être une réussite. C'est ce que prouvent **Nourredine** et **Khadija**. Il faut dire que dans la famille de Nourredine, on travaille et on a le sens de l'entreprise. Un père agriculteur qui s'est lancé dans l'exportation des agrumes mais aussi dans un magasin de pièces détachées pour automobiles. Le fils, Nourredine, réussira un doctorat de physique en France, entrera comme cadre dans une entreprise du Creusot et, à la suite d'un licenciement économique, va créer sa propre entreprise. Son épouse, Khadija, décroche un poste de conseillère commerciale et tient le bureau du Creusot d'une compagnie d'assurances.

Souvent la petite histoire rejoint la grande. Peut-être aurez-vous la chance de rencontrer dans son jardin du Creusot, cultivant les carottes et les pommes de terre, un homme de 89 ans aux yeux bridés qui vous dira : "*Elle est belle la vie !* ". C'est M. Kazan, né avec la Révolution d'octobre

en Ouzbékistan, orphelin de père à l'âge de six mois, à cause de la 1ère Guerre mondiale, victime à 12 ans de l'expropriation des terres agricoles que sa famille exploitait péniblement mais dignement, ouvrier agricole au kolkhoze, appelé à la guerre contre les Allemands, fait prisonnier, rescapé par miracle du gazage, travailleur de force dans une ferme autrichienne, déserteur, réfugié en France, au Creusot, à 31 ans, cantonné dans un baraquement de travailleurs immigrés. L'état-civil, à son mariage avec Monique, jeune femme au caractère bien trempé qui a grandi en famille d'accueil, inverse ses nom et prénom. Le livre l'appellera **Ahmeydzan**, le nom que portent aujourd'hui ces cinq garçons et les petits-enfants. Ahmeydzan est Français depuis les années 1990. Il est retourné il y a quelques années pour la première fois dans son village natal d'Ouzbékistan où il a été accueilli comme un héros, un miraculé. Elle est pas belle la vie !

La grande histoire se mêle à l'histoire des petites gens. Quand naît le père de **Michel** à Riga, actuelle capitale lettone, la ville était polonaise, mais sous domination russe. C'est sous le drapeau russe qu'il sera enrôlé de force à la 1ère guerre mondiale. Après la guerre, un prospecteur français est venu le chercher en 1922. Direction Chalon-sur-Saône. Quand Michel, né en 1931, sera scolarisé, à la campagne, pour échapper aux bombardements de 1944, il ne sera pas, en tant que Polonais, autorisé à passer son certificat d'études. A 21 ans, il est appelé par la France pour faire son service militaire. On lui dit qu'il n'avait pas opté pour la nationalité polonaise à 16 ans et était donc français. Bon pour la guerre d'Algérie qui avait besoin d'appelés. Il y effectuera trente mois. Pendant ce temps, Blandine, sa jeune épouse, elle aussi fille d'émigrés polonais, fait des ménages, se fait embaucher à l'usine. A son retour, Michel se déplace souvent pour des missions à l'étranger, pour installer des turbines, en Algérie (retour !), en Côte d'Ivoire, en Yougoslavie, en Corée du Nord,... C'est au retour de ce pays d'Asie qu'il apprendra sa mise en pré-retraite. Aujourd'hui, Michel est toujours actif. Il fabrique des meubles pour toute sa famille, une passion de toujours.

Attila, quant à lui, avoue une passion pour la France : les voitures Renault, qu'en Turquie on prononce "*Rénaoulte*", Victor Hugo et Emile Zola, qui ont si bien décrit Paris, le Concorde et le TGV, les Musées du Louvre et d'Orsay, la Révolution française, Brigitte Bardot...Il est arrivé à Dijon qu'il a aimé comme une ville chargée d'histoire, puis au Creusot qu'il a apprécié, au contraire, comme un ville " *historiquement artificielle* ": le Creusotin n'existe pas, c'est un alliage. "*C'est dans une ville comme le Creusot qu'on accepte mieux les diverses origines*. " Attila sait de quoi il parle, lui Français, d'origine turque, de père Tatar d'origine mongole, de mère Turque d'origine gréco-bulgaro-turkmène. Attila a des cousins en Allemagne, en Espagne, aux Etats-Unis. Mais "*quand je vote*, dit Attila*, je suis français pur sang. Je pense à l'intérêt que mon vote représente pour la France.*"

Et puis, il y a **Wassagoudou**, né en Guinée voilà 24 ans. Enfance pauvre en périphérie de Boké. Confié à la grand-mère maternelle. Douze kilomètres par jour pour aller à l'école et le soir commerce de bois pour vivre (dés l'âge de 7 à 10 ans). A 18 ans, amoureux d'une jeune fille *de rang supérieur* et violemment agressé par ses frères qui refusaient cette alliance. Kadiatou, la jeune fille, a perdu la vie à la suite de l'avortement clandestin de l'enfant qui était le leur. Ensuite le départ pour la France, dans l'accompagnement d'une chanteuse. Petits boulots. Cohabitations difficiles. Wassagoudou est toujours sans-papiers. Il est passionné d'électricité. Il croit à la France, a une amie française. Dans sa langue, son prénom veut dire : "*Je suis bien ici*".

Mais tout déracinement laisse toujours une plaie. Parlez-en à **Paulette**, de Sanvignes (71), " *Pieds Noirs de mère en fille* ", soixante-dix ans aujourd'hui. Les souvenirs heureux du village de montagne en Algérie, parce que c'était l'enfance, le soleil, le mélange des populations. Les souvenirs difficiles de l'installation en France, dans l'écurie d'une ferme appelée *Les beaux draps* ! " *La commune de Sanvignes ne nous a pas du tout aider à nous loger* ", se souvient-elle. C'est pourtant là que le mari de Paulette, ancien militaire de carrière de la caserne de Mostaganem, construira de ses mains sa maison qu'ils habitent toujours. Les photos de famille, les photos de classe, les livres, les revues... tout les ramène avec nostalgie à l'Algérie perdue des années 1950.

Au total, *Mémoires d'émigrés* réunit 29 témoignages, tous plus poignants les uns que les autres. Que dire de **Mama** l'Algérienne et son enfance vécue sans son père, tirailleur pour l'Armée française jusqu'à la capitulation nazie puis travailleur immigré à Metz, jamais scolarisée ("*il fallait s'occuper des frères et des sœurs plus jeunes et ramasser les feuilles de palmier pour les vendre aux Français*"), mariée à 15 ans, sans son père, puis la guerre *("les évènements, comme on les appelle en France* "), veuve à 16 ans, le mari torturé et assassiné par les légionnaires français, puis le père torturé et assassiné par les résistants algériens (suspect de recevoir une pension de l'armée française). C'est elle-même qui a organisé le voyage en France de son deuxième mari qu'elle n'a pu rejoindre, elle et les enfants, que plusieurs années plus tard. "*Je crois que j'ai réussi ma vie malgré les épreuves* ", soupire Mama, fière de ses enfants qui ont réussi.

Les uns et les autres ont *réussi* malgré les épreuves. **Marian** le Polonais, "*d'un petit village près de Cracovie*", immigré à 14 ans, dirige la Régie des Quartiers du Creusot. **Sokthéa** a connu l'exil forcé et le travail obligatoire, "*sans être payé*", par les Khmers rouges, la fuite dans la forêt pendant un mois ("*ceux qui n'avaient pas pensé apporter un peu de riz sont morts de faim*"), les camps de réfugiés en Thaïlande (pendant six ans), la naissance des enfants dans les camps, l'asile en France ("*grâce au H.C.R.* "), le foyer de Créteil. Sokthéa est très actif dans une association d'entraide franco-cambodgienne. " *Il est très long notre parcours, très difficile. Parce que des fois, on a vraiment eu très peur. On a frôle la mort, quoi. C'est pour ça qu'on a eu le courage de tout quitter, partir ailleurs et chercher pour gagner sa vie. C'est tout. Parce que, si on était resté là-bas, c'était rien à manger et la mort certaine. Il fallait manger et survivre* ".

Les fées – miroir de Samira

(décembre 2006)

Samira B. a des yeux d'un gris profond, de longs cheveux bruns ondulant sur des épaules tatouées d'un visage d'Indien, des pendentifs en laiton aux oreilles s'agitant délicatement à chaque mouvement et une pêche d'enfer. Elle a le teint clair des filles de l'Allier et une force intérieure venue d'ailleurs. Couleurs métisse. Dans son appart' de ZUP, aux murs décorés d'affiches de Bob Marley, elle repense à son enfance à Digoin[89], à son terroir du Charollais et du Clunisois qu'elle aime tant, à son aventure de Saint-Gengoux le National, au prix qu'elle a payé pour le nom qu'elle porte. Une Arabe à la campagne. Arabe, vous avez dit Arabe ? Elle n'a d'arabité que le nom venant d'un père débarqué par hasard de sa Tunisie rurale profonde et resté par amour d'une paysanne des bords de Loire. Samira est née de ce couple mixte, réuni peut-être par une même ruralité. Elle se voit bien plus comme une fille du terroir venant de la France profonde. Mais voilà : son nom la poursuit comme une ombre. Où qu'elle aille, elle sera toujours une Arabe ! Pourtant Samira n'est pas celle que vous croyez. De son métissage, elle a fait un combat.

Bob Marley, dreadlocké comme aux plus beaux jours de sa splendeur, la regarde de ses yeux enfumés. Samira se souvient de quelques moments de son enfance. La violence verbale de sa grand-mère maternelle à l'égard de son père. La petite fille qu'elle était devait avoir cinq ans tout au plus. Sans doute la famille paysanne de l'Allier n'a t-elle jamais accepté ce mariage *contre – culture*. Le père de Samira, qui cultivait des olives en Tunisie, était venu passer quelques jours avec son frère à Digoin, capitale de la céramique, en 1970. Il n'en est plus jamais reparti. Il n'est plus retourné en Tunisie avant douze longues années. La jeune ouvrière de l'usine de Digoin, fille de paysans, qu'il avait rencontrée lors de ses sorties nocturnes, allait le fixer pour toujours dans les HLM de la petite ville de Saône-et-Loire.où le couple réside toujours. Un autre frère est venu plus tard de Tunisie. Même scénario : il va épouser sa belle-sœur mais le mariage n'a pas tenu. Le couple formé par les parents de Samira, lui, va tenir. Trois enfants vont naître. Tous ont des

[89] Digoin

prénoms arabes. Samira est l'aînée, née en 1972. "*En deux ans, tout s'est joué*", me dit-elle, consciente que là s'est scellé aussi son propre destin à elle.

"*Notre histoire était celle d'*Elise ou la vraie vie*. Mon père s'est imposé avec le choix de nos prénoms. Ma mère nous a élevée comme des Français du terroir* " (un mot qui revient souvent dans sa bouche). "*Mais j'ai le nom et les emmerdes qui vont avec*". Samira, son frère et sa sœur, ne sont pas nés dans des berceaux dorés. Le père, presque analphabète, 23 ans en arrivant en France, puis 23 ans comme manutentionnaire dans la poterie industrielle, avant de finir chômeur puis Rmiste, puis invalide et enfin bientôt retraité en 2007. La mère, pas loin d'être analphabète elle aussi, sortie de l'école trop jeune, pour aller travailler. " *A la maison, c'est moi qui ai toujours fait les papiers. En tant qu'aînée, je m'occupais de mon frère et de ma sœur mais je m'occupais aussi des parents. C'est peut-être de là que je tiens ma force intérieure.* " La famille vivait de bric et de broc. "*Mon père a toujours aimé faire la fête. Il sortait beaucoup. Il m'emmenait avec lui au café* ".

Samira prépare un BEP comptabilité qu'elle réussit sans difficultés. A l'époque, les filles de milieu populaire, on les envoyait toutes vers cette impasse, comme celles des générations précédentes, on les envoyait à l'école ménagère. Puis ce sera un Bac commerce qu'elle ne passera jamais. " *J'étais la cancre de la classe. En fait, cela ne m'intéressait pas du tout. C'est à ce moment là que j'ai eu l'amour de la littérature en lisant Guy de Maupassant . J'avais ma petite bande de filles, une Italienne, une Portugaise, une Turque, une Française, une Malgache. Toujours le mélange. On traînait entre nous. On se construisait toutes seules. Les jeunes de la ville qui sont restés sont tombés dans la délinquance. Moi, j'ai eu la force de partir. Ceux qui sont partis, comme ma petite bande, s'en sont sortis (relativement). Une fois sortis de Digoin, on s'est rendu compte que le monde respirait. Nous nous connaissons toujours. En fait, c'est plutôt moi qui suis le lien entre tous* ".

Une enseignante s'aperçoit que Samira passe son temps à dessiner. Elle l'incitera à s'inscrire à l'Ecole des Arts graphiques de Rillieux-la-Pape. Pendant un an, elle suivra les cours avec le GRETA. La Mission locale lui obtient un hébergement d'urgence dans "*le foyer SONACOTRA le plus pourri de France*" à Caluire. " *C'était un foyer mixte. Nous mangions dans des cuisines collectives. C'était le lieu de tous les dangers pour une jeune fille* ". Elle retourne chez elle " *chercher du taf*". Mais désormais, elle décidera de vivre de l'artisanat d'art : les bijoux. "*J'adore les pierres semi-précieuses, l'améthyste,…* ". Elle découvre aussi l'art du tatouage et décide d'en porter elle-même : un chaman Indien, symbole de sagesse, sur le bras, un papillon, symbole de liberté, une orchidée, symbole de beauté, sur la cheville. Aujourd'hui, elle assume ses tatouages. "*Ils font partie de ce que je suis, de mon histoire.* " Elle fréquente toujours des gens plus âgés qu'elle. "*En fait, j'ai toujours été dans l'intergénérationnel*". Elle écoute alors les Doors. Samira frôle depuis si longtemps tous les dangers que la mystique morrisonienne (*Personne ne sortira d'ici vivant*) ne l'emportera pas plus que les autres risques de sa vie. Elle va adorer le reggae, se nourrir de Bob Marley. Elle part en stop avec une copine ("la copine portugaise") pour faire les marchés et vendre ses colliers de perles, en Ardèche, au Festival des Arts de la rue d'Aurillac,… Elle crée des bijoux, s'inscrit à la Chambre des Métiers. Elle rencontre Les Mères Noël [90], des artisanes associées du Sud de la Saône-et-Loire. Elle se rend vite compte que sous le nom de Samira B., elle n'obtient pas les plaquettes professionnelles, les places sur les marchés de Noël ou dans les festivals. "*J'ai vraiment pris conscience des discriminations. Même pas des discriminations, je dirais plutôt du racisme*". Dans l'urgence, elle prend le nom *La Pierre d'Estérelle*.

Estérelle, c'est son intuition géniale. Connaissez-vous Estérelle ? C'est une fée de la légende provençale, l'héroïne du poème mistralien *Calendau*, une jeune femme très belle qui fuit un mariage malheureux avec un Comte malfaisant pour finalement être libérée par un chevalier aux sentiments purs. Estérelle est un symbole de la liberté de la femme. Samira aime les fées. Estérelle sera sa fée. L'effet-miroir joue à plein dans cette représentation nouvelle que Samira donnera à présent d'elle-même. Estérelle est la fée qu'elle n'avait jamais eue, celle qui ne s'était pas penchée sur son berceau, celle qui désormais conduira sa vie. Sous le nom *La Pierre d'Estérelle* [91], elle

[90] *Les Mères Noël*

[91] *La Pierre d'Estérelle*

deviendra une artisane d'art reconnue. Elle s'installe à Saint Gengoux le National, cité médiévale. Elle convainc le maire d'organiser un festival. "*Imaginez 250 personnes sur la place du village à écouter du reggae*". Des potes de Nevers font un spectacle de rue. Dans la gare de Chalon, elle rencontre Mamadou Sall et les Conteurs du Désert de Mauritanie (guides et conteurs) qui s'apprêtaient à prendre un train pour y dire des contes. Elle décide d'organiser avec eux des spectacles et animations. Mais le maire a pris peur en voyant les rastas dans le village.

Aujourd'hui, Samira vit à Montceau-les-Mines. "*C'est à 45 kms de chez moi, de Digoin. Je peux voir souvent la famille. Et puis, il n'y avait rien à Montceau en ce qui concerne l'interculturel. Alors, autant aller là où il n'y a rien*". Elle habite la ZUP. "*Les HLM, ça me colle à la peau*". Elle écoute désormais Zebda. "*Pour leur musique et pour le message qu'ils portent*". Elle a passé un Brevet d'Etat d'animateur (un BEATEP) pour continuer à mener des actions culturelles pour la diversité, le mélange, le métissage. Le temps d'un stage pratique pour le BEATEP, elle a organisé l'animation culturelle d'un Centre d'accueil de demandeurs d'asile (CADA) de sa ville de Digoin. Elle a créé une association : *Couleurs métisse*, pour lutter contre les discriminations, pour agir pour la diversité, pour créer des évènements. Elle a été repérée par une association interculturelle chalonnaise qui désormais l'emploie en tant qu'animatrice - médiatrice à Montceau où on lui laisse les coudées libres. Elle y cherche encore un peu sa place. Elle n'est qu'en contrat d'accompagnement vers l'emploi, mais voit ce contrat comme un tremplin, une nouvelle étape vers autre chose. Elle a été repérée aussi par le FASILD qui l'a désignée comme personne - qualifiée dans la Commission régionale de l'intégration et de la lutte contre les discriminations (CRILD) de Bourgogne. Mais le FASILD est devenu ACSE (Agence pour la cohésion sociale et l'égalité) et elle ne sait pas si elle y retrouvera à nouveau une fonction. Elle le voudrait bien, parce que " *c'est important d'avoir une vision globale des choses, de pouvoir prendre du recul, de rencontrer des gens* ".

En février 2006, le père de Samira a emmené sa fille pour un retour aux sources, dans les montagnes qui surplombent Saouaf, là où il est né il y a soixante ans. Des paysages magnifiques mais un dépaysement total. Le père comme la fille vont vivre ce voyage comme une réconciliation. Lui retrouve sa dignité. Elle se trouve des racines et "*la fierté qui va avec*". Peut-être en mai repartira t-elle à nouveau avec lui. Ce portrait est l'occasion pour la famille rassemblée pour le Nouvel An de se pencher sur son histoire. Samira échange avec sa mère sur ses propres origines sur lesquelles celle-ci a toujours été très distraite. Avec sa sœur Kheira, elles se disent qu'elles porteront désormais leur identité pleine et entière. " *Pas question de rendre nos C.V. anonymes*". Samira veut écrire un livre qu'elle a commencé il y a quelques jours, juste avant Noël. Parce qu'elle veut témoigner. "*C'est important de témoigner. La lutte contre les discriminations, c'est désormais vraiment mon combat. J'ai eu un parcours peu conformiste. Je veux raconter tout ça*". C'est ce qu'elle commence à faire aujourd'hui. Elle se regarde dans le miroir et voit tout ce qu'il y a derrière elle. D'autres peut-être se reconnaîtront. Elle sait qui elle est. "*Je dégage un truc qui vient d'ailleurs*". C'est cette énergie qu'elle veut transmettre.

Chalonnaises et Chalonnais

"*Tout pays a une histoire. Tout homme a des racines. Nul ne procède de rien. Notre passé colle à la peau comme la terre glaise à nos chaussures. Notre présent est relié à un autrefois par un lien caché, obscur et ténu, sorte de cordon ombilical fait de peines, de souffrances, de visages, de lieux, d'objets, de déplacements, d'ëtres chers ou rejetés, d'expériences accumulées, de révoltes ou de résignation, de souvenirs ou d'amour*".

C'est par ces mots que le Centre Francophonie de Bourgogne introduisait son ouvrage "*Mémoires d'émigrés*". Les tranches de vie relatées par les propres mots des gens se déroulaient dans le bassin d'accueil du Creusot et de Montceau-les-Mines. Dans le même esprit et avec la même intelligence du coeur, pas très loin de là, c'est aujourd'hui l'Open-Café de Chalon-sur-Saône qui nous invite à de nouvelles rencontres. Les portraits qui suivent ont été présentés dans une exposition organisée par l'association. Ces Chalonnaises et Chalonnais font la diversité et la qualité de la ville, de leur ville.

Après avoir passé quelques années à Toulouse, la famille a rejoint un oncle qui habitait du côté de Vitteaux (21), pour ensuite déménager à Dijon. Alice poursuit sa scolarité à Dijon où elle décroche son BEP de coiffure qu'elle mettra en pratique pendant 15 ans. En 1973, elle rencontre son mari, un immigré portugais. Après la mort de ses parents en 1975, elle fait le choix, avec son mari, d'aller vivre près de sa sœur et son frère à Chalon-sur-Saône. En venant à Chalon-sur-Saône, Alice cherchait la chaleur et la solidarité familiale connues chez les familles portugaises. Son frère tenait une boulangerie-pâtisserie à la Colombière où elle a travaillé pendant quelques années. Alice dit ne pas avoir eu de problème d'intégration.Elle se rappelle qu'à leur arrivée, les enfants de leur âge leur faisaient juste quelques réflexions, "*des petits problèmes comme tous les gosses mais c'est tout !* " dit-elle. Pour elle, l'immigration enrichit chacune des parties : "*La France apporte aux étrangers et les étrangers apportent à la France aussi*", ajoute-t-elle. Bien qu'elle se sente pleinement chez elle en France, parfois elle se dit : "*Moi je suis déracinée. Parce que je suis française et je suis portugaise*". Quand elle se trouve dans l'un des deux pays, l'autre lui manque. Alice ajoute qu'elle ressent " *plus souvent le racisme au Portugal qu'en France.* " Mère de deux fils, elle a tenu à leur enseigner la langue portugaise et les a encouragés à faire de leur passion leur métier ; l'art culinaire pour l'un et la musique pour l'autre. Auteur, compositeur, interprète, le fils d'Alice est le chanteur principal de la comédie musicale *Les 10 commandements*. La réussite de ses enfants est une source de fierté pour Alice.

Lydia

" *Je suis de langue mère espagnole, de langue père italienne et de langue terre française.* " nous dit Lydia pour se présenter. Lydia M., l'aînée d'une fratrie de 3 enfants, est née en France de mère espagnole et de père italien. Bien qu'à la maison on ne parlait que le français, elle parle aussi l'espagnol et l'italien qu'elle a appris à l'école ou en vacances dans les pays respectifs de ses parents. L'apprentissage de ces trois langues lui a apporté la culture de ces pays.

Son père a quitté l'Italie pour d'abord vivre en Suisse alémanique, puis sur l'invitation de son ami argentin, d'origine italienne, il s'installe à Chalon-sur-Saône où il rencontre sa future femme, d'origine espagnole. Durant son enfance, elle passait ses vacances en Espagne ou en Italie. Elle garde particulièrement un doux souvenir de ses vacances passées en Italie car ce pays représente pour elle les vacances en famille dans le village natal de son père. Elle n'y subissait pas de jugement par rapport à ses origines contrairement au reste de l'année où Lydia était sujette aux réflexions et moqueries de la part de ses camarades. Après le bac, Lydia décide de partir pendant 9 mois à Londres en tant que fille au pair pour poursuivre ses études afin de devenir

interprète. La semaine, elle y suit des cours de langue dans une école anglaise et passe ses dimanches avec ses compatriotes italiens.

En octobre 1990, elle rencontre Rosario, un Sicilien, qui deviendra son mari en 1998. Lydia souhaite compléter ses études d'interprétariat. Le couple décide alors de s'installer à Milan, en Italie, où la famille de Rosario pouvait les accueillir le temps de trouver un logement et du travail. Installé à Milan depuis 13 ans, le père de Lydia lui demande de revenir en France afin de l'aider dans la gestion de son bar-restaurant-discothèque. Bien que pas très enthousiaste pour revenir vivre en France de prime abord, aujourd'hui, elle est très " *contente d'être ici* " et a beaucoup d'amis. Lydia vit mieux sa "*deuxième approche de la France que la première*.Pour exprimer sa pensée concernant l'immigration, Lydia cite une phrase de Kennedy : "*Il ne faut pas se demander ce qu'un pays peut faire pour toi, mais ce que tu peux faire pour ce pays*". "*Parce que c'est toi qui fais la grandeur d'un pays, ce n'est pas le pays qui fait ta grandeur*", ajoute-t-elle. Selon elle, l'intégration passe par l'apprentissage de la langue car c'est à travers "*la langue qu'on va comprendre un peuple... et le respect des règles du pays d'accueil*". Elle cite Londres en exemple où les gens n'attachent pas d'importance aux différences ethniques. "*Les langues ne peuvent qu'ouvrir aux autres cultures.* "

M Z.

Arrivé en France en 1971 à Marseille puis à Chalon-sur-Saône, il atterrit au foyer Sonacotra où il réside jusqu'à aujourd'hui. M Z. est venu pour des raisons économiques, pour travailler. Il a travaillé à l'usine de poulets, puis à l'usine de sucrerie ensuite dans les entreprises de travaux publics Terrad, les agences d'intérim...

Durant cette période, il faisait des allers-retours entre son pays d'origine, l'Algérie, et la France, son pays d'accueil, car toute sa famille est restée au pays. M Z. a eu 8 enfants d'une première épouse. A l'âge de 58 ans, il se retrouve veuf avec 8 enfants à élever seul. Il décide alors de se remarier pour ne pas laisser ses enfants seuls au pays. Avec sa seconde épouse il a eu 4 autres enfants. Il travaillait beaucoup pour subvenir aux besoins de sa famille restée au pays en leur envoyant chaque mois une somme d'argent pour qu'ils puissent vivre dignement.

Résidant au foyer *Sonacotra*, M. Z. était très apprécié par l'ensemble des résidents par sa disponibilité et son dynamisme au sein du foyer. Il était le représentant des résidents et s'occupait de la cafétéria, organisait des manifestations avec l'aide d'autres résidents. D'ailleurs, il a choisi de continuer à vivre au foyer *Sonacotra*, actuellement *Adoma*, avec sa femme car il s'y sent bien.

Au départ, M Z. avait fait le choix de ne pas amener sa femme et ses enfants en France car il avait le mythe du retour toujours présent dans son esprit. Au fil des années, à la suite d'un parcours difficile dû à la pénibilité du travail, la santé de M. Z. nécessitait la présence d'une tierce personne pour prendre soin de lui, il fit venir sa femme auprès de lui dans le cadre d'un regroupement familial. Actuellement à la retraite, quand on lui demande pourquoi il ne retourne pas dans son pays natal, il nous répond qu'il se sent bien en France, qu'il continue encore à soutenir financièrement la famille en Algérie ; mais aussi il nous confie qu'en partant définitivement en Algérie, il verra sa retraite diminuer d'une part, et d'autre part, ayant cotisé à la Caisse d'Assurance Maladie toute sa vie professionnelle en France, il se retrouverait en Algérie sans aucune couverture maladie.

M. Z. nous dit avoir bien vécu son immigration car il était entouré de personnes de son origine ainsi que des amis d'autres cultures.

Radia

Radia S. est arrivée en France en 1970 à l'âge de 25 ans, dans le cadre d'un regroupement familial, avec ses deux enfants âgés de 5 ans et 18 mois. Son mari était déjà installé en France depuis un an, travaillant dans une entreprise dans son domaine de compétences (mécanicien d'engins agricoles). Radia a fait des études d'infirmière dans son pays, chose qui n'était pas gagnée d'avance car son père s'opposait, à l'époque, à la poursuite de ses études secondaires. Après avoir obtenu son diplôme, elle travailla dans un hôpital en Tunisie. Maîtrisant le français, elle n'a pas eu de difficulté a trouvé un emploi en France.

En décembre 1970, elle est recrutée pour un poste d'aide soignante au sein de la clinique du Château à Paray-le-Monial en service de nuit. Bien que le poste soit inférieur à sa qualification, elle a bien vécu cette expérience d'autant qu'elle a su gagner la confiance de ses employeurs durant 35 ans de service. Son poste de nuit permettait à Radia, tout en travaillant, de s'occuper de ses trois enfants en leur inculquant une éducation respectueuse des valeurs des deux pays. En 198...., son mari perd son emploi. Le couple décide alors de vendre leur maison pour ouvrir un restaurant et créer l'emploi du père et des deux fils de la famille. En parallèle de son travail à la clinique, Radia aide son mari quotidiennement dans la tenue de leur restaurant.

Tout au long de sa vie, Radia a su démontrer à sa famille, et notamment à ses fils, la valeur du travail et le plaisir de récolter le fruit de son labeur. Entourée de voisins français, dans le petit village charollais, grâce à son tempérament enthousiaste et chaleureux, Radia réussit à créer des liens amicaux avec ses voisins ; et ceci malgré une appréhension concernant leur mode de vie à leur arrivée. Elle nous explique aussi que grâce à la solidarité et les liens qu'elle a tissés avec eux, ainsi que son implication dans les fêtes organisées dans son quartier, elle a pu concilier vie de famille et vie professionnelle. Dans le souci de ne pas oublier ses origines, Radia impliquait sa famille à tous les évènements organisés par la communauté tunisienne. Une fois par mois, ils se rencontraient dans le cadre d'une association pour échanger et organiser des fêtes et soirées.

Cette femme déterminée a su préserver et transmettre des valeurs sûres à ses enfants et continue avec la même conviction avec ses petits-enfants. Bien qu'en retraite actuellement, Radia continue d'avoir une vie active en aidant sa fille qui tient un magasin à Chalon-sur-Saône.

Mohamed B.

En 1941, âgé de dix-sept ans et demi, Mohamed B. ment sur son âge pour s'engager volontairement dans l'armée française et aller combattre les Allemands, avec plusieurs amis, son frère et son cousin. La première motivation de cet engagement faisait suite à un discours de De Gaulle qui, dans un discours prononcé à Beyrouth, appelait les hommes de l'Empire colonial à combattre l'envahisseur allemand en promettant, à l'issue de la Guerre, l'Indépendance. Il est incorporé au sein de la 2e troupe de Tirailleurs du 1er bataillon de Mostaganem. En 1944, il embarque pour l'Italie. Il fait partie de la deuxième ligne offensive qui débarque à Naples. Il remonte ensuite la botte, participe à la bataille de Monte Cassino. Il se souvient de ce paysage où l'on ne trouvait rien d'autre que des mines et des casemates. Il continua ensuite vers Sienne pour faire demi-tour et participer à la contre-attaque générale puis rentrer par bateau en Algérie. Lors de la Bataille du Doubs, il est gravement blessé et envoyé à l'hôpital militaire de Dijon où la commission de santé décide de l'envoyer à l'hôpital de Bordeaux. On le transfère ensuite à Toulouse où aucun lit n'est disponible. Il est alors renvoyé vers Biarritz où il passe sa convalescence dans un hôtel réquisitionné par l'armée, au bord de l'océan. Le 5 mai 1945, on l'envoie à Marseille afin d'être rapatrié vers l'Algérie. En juin 1945, il est embarqué vers Oran. Après trois mois de permission, il passera devant la commission de réforme qui le déclare "invalide" et le rend à la vie civile.

En 1952, il quitte l'Algérie en tant que "travailleur immigré" et s'installe au Creusot avec plusieurs amis. Ils vivent dans des baraquements insalubres où les hommes doivent se percher sur leurs lits pour échapper aux rats et dormir tranquilles. La vie est très rude dans ces baraques. Les hommes y sont répartis par nationalité et les différentes communautés ne communiquent pas entre elles. En effet, la plupart des travailleurs présents ne parlent que leur langue maternelle, quels que soient leurs pays d'origine. Durant la Seconde Guerre Mondiale, on les appelait les hommes "d'Afrique du Nord", dénomination dont il était très fier. Aujourd'hui, on les appelle les "Maghrébins". A son sens, cette dénomination ne veut rien dire.

En 2001, Mohamed B. a choisi de faire venir sa femme auprès de lui par le biais d'un regroupement familial pour rompre avec sa solitude. Très attaché à la France, il mène sa vie à Chalon-sur-Saône et continue à rendre visite à sa famille en Algérie.

Francesco

Francesco est né le 6 janvier 1952 au Portugal. Il est issu d'une famille pauvre et dit : " *ce n'est pas de ma faute d'être né dans une famille d'un pays pauvre.* " Il est venu en France en 1967 dans le but d'avoir un meilleur avenir. Alors âgé de 18 ans, plusieurs raisons le poussent à quitter son pays, notamment la guerre contre l'Angola et le Mozambique, guerre à laquelle il ne voulait pas prendre part. et en France il est considéré comme un étranger. "*Un immigré mérite une médaille car quitter sa famille, ses amis, sa terre, ses voisins, c'est courageux*", nous dit-il. Francesco explique la douloureuse expérience de sa vie d'immigré quand il a du enterrer un copain dans une fosse commune, faute de moyens.

Durant ces années loin de son pays natal, Francesco a été marqué par la perte de son père, ses tantes et sa sœur. Francesco n'a pas que des souvenirs négatifs de sa vie passée en France, il y a fondé une famille, a appris le français grâce aux copains et a créé sa propre entreprise de nettoyage à Dijon. Il revend son entreprise pour se lancer dans le domaine du textile. Cette dernière affaire fut très prospère, il a ouvert 11 magasins un peu partout en France, construit sa maison ici et au Portugal. Francesco s'attriste d'être considéré comme un étranger au Portugal, dans son propre pays. Il nous explique que son intégration en France a été très difficile car les patrons le regardaient " *de travers et avaient peur*". Il dit : "*Ce n'est pas simple de plaire à tout le monde. Quand on fait une prise de sang on a le même sang !* ".

Déterminé à réussir sa vie, Francesco a travaillé très dur tout au long de sa vie pour que sa femme et ses deux garçons ne manquent de rien. Bien qu'il ait réussi à concrétiser ses projets, il reste toujours nostalgique de son pays natal, le Portugal. Il nous dit : "*La France c'est mon pays, le Portugal c'est ma patrie.* " Il retourne régulièrement au Portugal pour rendre visite à sa mère qui a 91ans et à sa famille. Pour parler de l'immigration, Francesco souligne qu'il ne se considère pas comme étranger en France car il fait partie des pays latins comme l'Espagne, l'Italie, le Portugal. " *On est des romains*", dit-il.

Giuseppe

Giuseppe est né au Sud de l'Italie en 1947. Il est arrivé en France à l'âge de 10 ans et demi en juillet 1957. Non francophone, il intègre le cours préparatoire pour apprendre le français et la deuxième année il est placé en CM1. Par manque de travail, le père de famille vient en France et sa famille le rejoint un mois plus tard. Les M. résidaient à l'époque dans un petit village. Un facteur facilitera leur intégration, remarque Giuseppe.

10 ans après sa venue en France, Giuseppe retourne en Italie. Il revoit sa grand-mère 16 ans après. En effet, la famille avait déjà fait un premier exil en Sardaigne lorsqu'il avait 4 ans. Fatigué de travailler la terre avec une simple pioche, il quitte sa terre pour trouver un meilleur

avenir et décide d'immigrer vers les pays du nord notamment la France. Il devient "*un homme libre, un homme sans courbette, un homme respecté sans baisemain*", nous confie-t-il.

Giuseppe nous explique que son père "*a adopté tout de suite la France*", qui lui a permis d'avoir un salaire, une situation stable, structurée et une vie meilleure. Quant à sa mère, elle s'est aussi appropriée le mode de vie français ainsi que la cuisine française. Seul bémol, elle n'a jamais pu s'habituer au climat froid de la France. Elle n'a jamais revu ses parents depuis l'âge de 24 ans.

Giuseppe "*quitte la Sardaigne avec une étrange allégresse*", en se disant qu'il va aller dans un autre pays qui va lui donner quelque chose de mieux. "*C'était l'Eldorado, l'Amérique comme on dit !* " A 14 ans il obtient son CAP soudure et commence à travailler dans une petite entreprise locale pour ensuite intégrer l'usine Schneider au Creusot.

Il rencontre sa future femme, d'origine polonaise, au bal à Montceau-les-Mines, avec qui il aura une fille. Sa fille est mariée avec un Portugais. Il retourne en Italie plusieurs fois pour des raisons professionnelles et a même l'opportunité d'y rester travailler, il ne l'a pas souhaité pensant qu'il n'avait plus sa place dans ce pays. Aujourd'hui, Giuseppe se considère " *français dans sa citoyenneté* " ; quand on lui demande si l'Italie lui manque, il nous répond : "*Ce n'est pas l'Italie qui me manque mais ce sont mes racines... c'est mon corps qui le demande.* "

Pour finir, Giuseppe conseille aux jeunes générations de "*considérer l'autre comme soi-même.* "

Hasan

Hasan K. est né en Turquie et vit en France depuis 30 ans. Il est venu rejoindre son père déjà installé en France depuis 1973. En 1980, le père décide de faire venir sa famille dans le cadre du regroupement familial. Hasan a alors 10 ans et est l'aîné de la famille. A son arrivée, l'intégration a été difficile pour lui car chaque mot non compris était interprété comme une moquerie, ce qui pouvait générer des tensions, des malentendus avec ses camarades. Etant non francophone, il a intégré l'école ouverte à Chalon-sur-Saône pour apprendre le français le matin et rejoignait l'après-midi ses camarades pour le reste des autres matières. Une brillante scolarité le mène à un diplôme d'ingénieur électronique informatique alors que son père voyait en lui la relève dans le domaine du bâtiment.

Le père, travaillant dur, n'a pas eu la possibilité d'apprendre le français, Hasan devait "*apprendre deux fois plus vite que les autres*", afin d'accompagner et de servir d'interprète pour ses parents dans leurs démarches administratives. Sa position d'aîné le "*condamnait à réussir et à être un exemple pour les autres*".

Malgré son diplôme en poche, Hasan n'arrive pas à trouver un emploi dans son domaine. Par le biais d'un subterfuge sur son prénom sur son curriculum vitae, il décroche un emploi à la hauteur de ses qualifications et travaille dans la même entreprise pendant 10 ans.

Souhaitant être son propre patron, il décide alors de créer son entreprise d'informatique. Aujourd'hui il est à la tête de 3 magasins et emploie 5 salariés. Hasan précise que même en étant chef d'entreprise, son nom à consonance étrangère et ses origines lui portent préjudice dans le monde des affaires.

Hasan a fait la démarche "*d'une naturalisation française par volonté*". Pour lui "*l'intégration passe en faisant partie de la société, en allant au cinéma, en écoutant la musique française*. " Il est partisan d'une philosophie "*d'aller vers l'autre, il faut les connaître avant de les juger*". "*Nos valeurs à nous sont les mêmes, elles sont universelles* ", ajoute-t-il. Pour une meilleure intégration, Hasan invite les immigrés "*à participer et à faire participer à des soirées thématiques pour des fêtes des*

différentes cultures". Père de 3 garçons, aujourd'hui, Hasan transmet sa double culture à ses enfants afin de leur assurer un avenir prospère.

Yousef

Yousef M. est né au Maroc (dans un village entre Er Rachidia et Ouarzazate). A partir de ses 15 ans, il a commencé à travailler avec son père en tant qu'agriculteur. Il a quitté le Maroc par bateau de Casablanca pour Marseille. Il est arrivé en France en 1964 à Valenciennes dans le Nord. Il rejoint son cousin qui lui a trouvé un contrat de travail dans cette ville. A l'époque la France était en demande de main d'œuvre. En arrivant en France, Yousef ne parlait pas français, c'est grâce en partie à ses collègues français qu'il a pu apprendre à parler la langue.

Yousef a multiplié les emplois tantôt dans le bâtiment tantôt en usine jusqu'à son déménagement à Saint-Etienne où il a travaillé pendant plusieurs années dans une usine de pièces détachées. Sérieux et travailleur, Il était apprécié par ses employeurs et ses collègues. Il nous dit : "*J'ai toujours travaillé pour moi, mes parents et mes enfants*". Arrivé à Chalon-sur-Saône, il a travaillé dans les travaux publics et a participé à la construction des chaussées de toute la région allant de Besançon jusqu'à Mâcon. Pendant plusieurs années, il a été logé dans des baraquements sans chauffage ni lumière où il partageait une chambre avec 4 autres personnes. Il nous confie qu'il était très difficile de mener une vie seul tout en travaillant et assurant les tâches ménagères du quotidien, Alors il prend la décision de faire venir son épouse auprès de lui. Actuellement à la retraite, Yousef M. profite de sa vie avec sa femme et son petit-fils, venus les rejoindre, pour veiller sur eux.

A 80 ans, il se sent français, chalonnais, sans avoir le besoin de passer par une naturalisation administrative. En effet il a vécu plus longtemps ici qu'au Maroc. Il est "*content de vivre en France* ", nous dit-il, après 44 ans de vie passés sur le sol français, où il a tissé des liens d'amitié et de fraternité avec son voisinage et son entourage. Il ne s'est jamais senti étranger à ce pays. Il continue à passer ses vacances chaque année dans son village natal, au Maroc.[92]

Lokman

Dans les années 70, Lokman K. travaillait à Istanbul en tant qu'ouvrier. Au même moment la France avait besoin de main d'œuvre pour reconstruire le pays détruit par la seconde guerre mondiale. M. K. était déjà inscrit au bureau de main d'œuvre de son pays pour travailler à l'étranger. Il a été choisi, en compagnie d'une dizaine de personnes, pour une première mission à Orange. Arrivé seul en France en 1974, en laissant sa famille derrière lui, Lokman fait partie de la dernière vague des recrutés immigrés dans les pays étrangers. Ne parlant pas français, des cours d'apprentissage de la langue furent mis en place par l'employeur tous les jeudis matins. Il s'y est rendu pendant six mois, mais la pénibilité et la surcharge du travail ne permettaient pas à Lokman de dégager du temps pour continuer les cours. Il continua, malgré cela, à apprendre le français sur les chantiers par l'intermédiaire de ses collègues et ensuite grâce à ses enfants.

Après sa mission à Orange, une proposition de prolonger la durée de son contrat fut faite par son patron pour effectuer une autre mission à Marseille puis à Avignon où il a participé à la construction d'une centrale nucléaire. En 1978, il reçoit la proposition d'effectuer d'autres missions en Saône-et-Loire : construction des immeubles de la ZAC, les immeubles de la Colombière, la poste de Saint- Rémy ainsi que l'hôpital et le collège de Tournus. Lokman K. atterrit à Chalon-sur-Saône et s'installe alors au foyer Sonacotra. Durant toutes ces années, il avait "*l'esprit au pays*". En 1980 il décide de faire venir sa femme et ses trois enfants

[92] Tous ces témoignages ont été collectés par l'équipe de l'*Open-Café*, 28 rue Pierre Vaux à Chalon-sur-Saône, avec les élèves du Collège Jacques Prévert. Les portraits ont fait l'objet d'une exposition présentée en début d'année 2010 à la Galerie du Châtelet à Chalon puis dans différents établissements scolaires de la ville.

alors âgés de 10 ans, 6 ans et 3 mois, dans le cadre d'un regroupement familial comme la loi l'y autorisait. Avec sa famille, il a habité au quartier du Stade durant plus d'une quinzaine d'années.

Aidé de ses fils, il a construit une maison à Saint Loup de Varennes où il vit avec sa famille, entouré de ses enfants et petits-enfants. Bien que le projet de départ de Lokman était de travailler quelques années, ici en France, dans l'objectif de réunir suffisamment d'argent pour ensuite retourner au pays, le cours de la vie a changé le projet initial et le mythe du retour s'est peu à peu éloigné. En effet les enfants ont grandi et ont été scolarisés ici. Le papa comme les enfants se sont adaptés et ont construit leur vie en France. Le père est très heureux du parcours de chacun de ses enfants et particulièrement de constater "*qu'ils sont allés plus loin*" que lui. Il a repoussé son retour jusqu'à sa retraite. Partagé entre ses deux pays, il continue, aujourd'hui, de faire des allers-retours entre son pays natal et son pays d'accueil.

CoExister, avec le témoignage de Fatma Cakir

L'association Coexister a une certitude : le dialogue entre les convictions différentes est non seulement possible, mais il est nécessaire. La Coexistence Active, est le modèle retenu par les 30 groupes locaux en France pour vivre ce partage. L'association, constituée par des jeunes de toutes origines culturelles, propose dans chacun de ces pôles d'activités, des projets, des programmes ou des événements, qui permettent de créer du lien s'appuyant sur cette diversité. A Montreuil, Fatma Cakir est responsable du groupe local. Le 24 décembre 2016 était un jour symbolique et sacré, puisqu'il faisait la conjonction entre Noël et la fête juive de Hanouka, comme l'an passé c'était le Mawlid musulman qui croisait la fête chrétienne. Ce samedi, *Coexister Montreuil* a distribué des roses dans les rues et métros de Paris ("*la rose qui symbolise le prophète Muhammet dans la littérature musulmane*"). Les jeunes sont allés à la rencontre des réfugiés et sans abris (SDF) sans distinction d'origine ou de religion justement pour rappeler la notion du Vivre-Ensemble. En ce jour sacré, les plus démunis étaient à l'honneur.

Cette année aura été pour Fatma une année importante. Née en France d'une famille d'origine turque, elle était le 15 juillet 2016 en Turquie et elle raconte : "*Arrivée il y a à peine 24h à Ankara j'ai été témoin du coup d'état militaire avec des avions qui rasaient carrément les toits des bâtiments ... Ce qui est étonnant, c'est la diversité de la foule :il y avait des gens de l'opposition (reconnaissable par les signes, tenus vestimentaires etc.) , autant que ceux qui sont pro-AKP (reconnaissables par les slogans) Personne n'a eu peur de mourir, alors que tout le monde nous disait d'éviter les foules et les places au risque d'être une cible facile. Bref j'ai menti à ma mère en disant que j'allais dormir mais c'était plus fort que moi, fallait que je vois de mes yeux pour mieux comprendre*." Etudiante en géopolitique à Paris, Fatma Cakir vient de présenter avec succès (17/20) son mémoire sur la laïcité comparée en France et en Turquie et entame maintenant un nouveau travail sur les relations entre la France, la Turquie et le Sénégal. En septembre, elle représentait le *Conseil parisien de la jeunesse*, auquel elle appartient, à l'invitation du Ministère de la Défense et de la Ville de Paris, lors d'une action de promotion de la Réserve et de son engagement pour la sécurité. En février, au titre de ce même Conseil, elle faisait partie du jury de la Ville de Paris pour choisir les projets d'avenir pour la capitale et elle a eu la joie de remettre les prix aux côtés de Mme Hidalgo. Résolument parisienne et attachée à la démocratie, elle ne cesse pourtant pas en cet automne 2016 de tourner son regard vers la Turquie qui doit faire face à tous les terrorismes. Elle ne comprend pas la sympathie que rencontre le PKK dans certains milieux européens et se dit convaincue d'une chose : s'il y avait une guerre, "*les femmes que certains considèrent comme soumises en Turquie défendront leur pays. C'est la réaction que j'entends sur le terrain depuis quelques semaines.*"

Mémoires d'émigrés, Thionville

Le 15 août 1944, des Français des colonies ... débarquent sur la côte des Maures en Provence pour libérer la patrie du joug nazi. **Mohammed M.** est de ceux-là. Avec 250 000 soldats comme lui, des troupes coloniales et des divisions anglo-américaines, sous les ordres du Général De Lattre de Tassigny, Mohammed pose pour la première fois les pieds sur le sol de la métropole, plein d'espoir. Il vivra des heures difficiles: blessé, maltraité, volé (il perd ses papiers d'identité), rapatrié. Après la guerre, il revient sur le sol français, pour travailler. Il sera O.S. À Terville en Moselle. Jamais la France, ne lui a témoigné la moindre reconnaissance.

Le 5 décembre 1965 naît **Djelloul**, fils de Mohammed. Djelloul est un enfant de la sidérurgie. Il grandit au côté de Polonais, Ukrainiens, Italiens et Maghrébins. Il se souvient de la solidarité d'alors entre les ouvriers, quels que soient leurs origines. Mais lorsque son père, Mohammed, le soldat de la Libération, veut acheter une maison à Terville, ville qu'il habite depuis vingt ans, une pétition est adressée à la Mairie. Il n'est pas question que des Arabes vivent rue du Maréchal Lyautey ! Djelloul, encore enfant, suit ses parents lorsque ceux-ci rentrent en Algérie en 1984, lorsque son père atteint l'âge de la retraite. Trop difficile pour le jeune Djelloul. C'est un déracinement total. Djelloul est enfant de la France. A 23 ans, il revient en Lorraine. C'est un second déracinement. Dés lors, sa vie sera Foyer de jeunes travailleurs, intérim, solitude. Sa rencontre avec **Christel**, jeune femme sans père ni mère, sans mémoire familiale, lui permettra de se reconstruire. Aujourd'hui, Christel et Djelloul ont deux petites filles ravissantes, **Maelle** et **Mélissa**. Sur la table du salon, Christel dessine au fusain des arbres. Les arbres ont un large tronc, peu de branchages, pas de racines apparentes. Le fusain aide Christel à dire l'indicible.

Yamina se raconte. Yamina parle beaucoup. Sa parole est son arme. Une arme pacifique pour dire tout ce qu'elle a sur le coeur, pour évoquer ces Algériens galériens (c'est un anagramme, presqu'une définition), pour dire les discriminations, celles que l'on reçoit en face, directes, violentes, et celles que l'on ressent, plus insidieuses, mais tout aussi violentes. Elle connaît l'arrogance des dominants, de ceux qui détiennent les clés ... du pouvoir, du réseau de relations. Elle en parle bien, parce qu'elle connaît ! Elle en parle si bien qu'ils sont nombreux, élus, acteurs sociaux, décideurs, à vouloir l'écouter. Mais Yamina n'est pas un singe savant que l'on expose. Yamina a aussi des idées, des projets, pas seulement pour elles-mêmes, mais aussi pour la société,. Combien de fois se dit-elle qu'on l'écoute pour avoir bonne conscience mais sans avoir vraiment envie de changer l'ordre établi !

Younes est un promeneur solitaire, descendu de sa montagne avec son accent de Bouznika. Cet accent, sa condition sociale de jbala, vont le briser. Jusqu'à... jusqu'à ce qu'il rencontre le sport, le rugby, en cachette des siens, après avoir eu la chance de croiser Abdellatif Benazzi. Comme sur le terrain, Younes va désormais foncer tête baissée, la rage au ventre. Dans la vie, il faut franchir les lignes, les étapes, courir... jusqu'à la victoire. La victoire sur soi-même. La victoire sur le destin, les déterminismes sociaux. Younes aujourd'hui conduit les bus à Metz, en Lorraine. Younes a rencontré Yamina. Il est le corps. Elle est la parole. Leur fils Yanis grandit entre ses parents qui s'aiment. Les trois Y forment un triangle.

Jean-François est né et vit à Metz. Sa mère, **Maria**, son père, **Mario**, sont enfants de l'immigration italienne. Jean-François est poète et prosateur, l'auteur d'un roman, Salam Shalom, de plusieurs recueils de poèmes, Le cueilleur de ruines, L'île sans hommes, L'homme-barbelé. Il a cofondé une revue littéraire et une maison d'édition, l'Estocade. Yamina a rencontré Jean-François au hasard de ses cheminements dans la vie culturelle de sa région qu'elle aime plus que tout, la Lorraine mosellane.

C'est décidé. Yamina va accompagner Jean-François pour raconter dans un livre la vie de Djelloul, de Younes, mais aussi de **Ferroudja**, qui à 21 ans, croyait à l'eldorado. Son eldorado, ce sera les barres de Froidcul. Enfermement, misère sociale, poubelles brûlées, isolement. Bien loin de la Kabylie natale dont ne restent que les souvenirs d'un village accroché à la montagne enneigée. Jean-François va aussi raconter la vie d'Aïcha. Lorsqu'elle avait huit ans, **Aïcha**, née dans l'Est algérien, est arrivée chez les Soeurs à Tressange, dans l'Est de la France. Elle se souvient des prières qu'on lui faisait réciter tous les matins, des signes de croix. Analphabète, Aïcha se jette avec frénésie dans les études. Elle voulait devenir institutrice. Elle deviendra infirmière. A l'Höpital Bel Air à Thionville, elle soigne les gens qui souffrent.

C'est décidé. Il faut raconter **Abdeslam**, franco-marocain, paysagiste et musicien. Abdeslam, au terme d'un long périple en voiture, de Marrakech à Thionville, sans savoir lire les panneaux de signalisation, a découvert la Lorraine. Abdeslam ne savait pas lire mais il a des mains en or. Elles réparent tout. Elles font chanter les tars et les bendhirs. Elles font bourgeonner les arbres et fleurir les jardins. Il faut raconter **Saïda**. Lorsque son père, pontier à la Sollac, fait venir Saïda, alors qu'elle avait deux ans, se doutait-il que cette petite fille allait devenir journaliste. Elle a tout connu, Saïda, toutes les galères, d'un contrat emploi solidarité à un autre. Elle a tout affronté. Le rejet par les siens, parce qu'elle était toujours trop quelque chose ou pas assez autre chose. Ni d'ici ni d'ailleurs. Saïda tout simplement. Aujourd'hui, Saïda brandit avec fierté sa carte de presse. Acquise de haute lutte. La vie est un combat. Et puis il y a ces deux vieillards. **Abdelkader**, né en 1911, **Ahmed**, né en 1917. Ce sont des sages. Des vies pleines et entières, dévoués. Ahmed est fatigué. Il habite Uckange, auprès des siens. Chaque jour, il demande s'il a plu en Algérie. Abdelkader est comme un frère. Leurs yeux brillent lorsqu'ils se racontent leurs prouesses.

Un proverbe arabe dit : "*Tu peux enlever l'enfant du pays, tu n'enlèveras jamais le pays de l'enfan*t". L'Algérie coule dans les veines de **Zohra**. Elle n'y a pourtant vécu que deux mois après sa naissance. Zohra est française. Elle a servi le thé à François Mitterrand, sous une tente de bédouin, au pied d'un foyer Sonacotra, à Garges-les-Gonesse. Zohra est un kaléidoscope. Elle enseigne la philosophie, qu'elle a pu apprendre grâce à une bourse de la Sollac, aux enfants des lycées dont beaucoup ont des *origines* maghrébines. **Hassi**, lui, a connu les baraquements en tôle proches de la cokerie, les chambres du foyer, l'usine où il fallait plonger les mains dans les fours brûlants pour retirer les briques incandescentes. Aujourd'hui, il préside l'association franco-marocaine et sa parole compte. Hassi est un patriarche. Tout le monde dit qu'il a le coeur sur la main.

Yamina a accompagné Jean-François pour écrire ce livre magnifique *Parcours de vie*, préfacé par Blandine Kriegel, Présidente du Haut Conseil à l'Intégration (encore un coup de culot de Yamina qui a usé de ses mots justes pour convaincre ce haut personnage de l'Etat). "Parcours de vie *est un défi collectif pour changer la vision que nous avons de nos voisins*", écrit l'éditeur (*Serge Domini Editeur)*, avec l'appui et le financement du Contrat de ville de l'agglomération thionvilloise. Ne quittons pas ce livre sans rencontrer encore **Kamel** et ses croissants, au Beur bien entendu. Kamel tient un commerce. Il ne vole pas le pain aux Français. Il leur en fabrique. Et puis **Mustapha**. Mustapha, les échecs (le jeu !) lui ont appris la maîtrise de soi, le sang-froid, l'analyse rapide. Le jeu d'échecs n'a pas de frontières, ni de pays, ni d'origines, ni d'âge. C'est un jeu noble. Noble comme tous les amis que vous allez rencontrer à la lecture de ce livre. Sur l'échiquier, Mous passe d'un côté à l'autre sans le moindre problème. Il nous dit : "*Je voudrais être raciste que je ne pourrais pas*". Et vous ? [93]

---

[93] *Parcours de vie* Textes de Jean-François Patricola, *Contrat de ville de l'agglomération thionvilloise* - septembre 2005

La vallée des anges

(octobre 2007)

Algrange, Knutange, Nilvange.... "*Y'a pas de touristes dans les rues. C'est un vieux pays pas très connu. Le ciel a souvent des teintes étranges. La vallée de la Fensch, ma chérie*". Dans les années 70, Bernard Lavilliers chantait cette vallée usinière, au cœur de la sidérurgie lorraine. Ici, les bleds ont des noms d'anges. Sur les trottoirs de Florange et d'Hayange, vous pourrez pourtant croiser des visages de tous les horizons... tous les visages de l'immigration et de leurs descendants. Retour sur l'aventure de cinq garçons d'ici qui, dans les années 80, ont pendant trois ans recueilli les témoignages de leurs voisins. Ils leur ont raconté le départ d'Algérie, de Slovénie, du Cap Vert, leurs premières visions des hauts-fourneaux, des chevalements, des cheminées, des trémies, leurs amours, leur labeur, leurs espoirs.

Dino l'Italien, Hojok le Gitan, Waclaw le Polonais ont croisé leurs regards et partagé leur quotidien pendant tant d'années qu'ils se sont fondus en un seul peuple : celui des gens d'ici - fils d'ailleurs, *passagers du solstice*. Elia, Daniel, Smaïn, Ipe, Thierry. Ils sont nos vaillants précurseurs. En 1987, vingt ans déjà !, ils nous emmenaient à la rencontre des portraits de la diversité de leur terroir à eux, la vallée de la Fensch, en Lorraine. C'était dans un très bel ouvrage, préfacé par Jean-Pierre Chabrol, *Les passagers du solstice*.

Les Passagers du Solstice

Elia Bortignon s'est défini lui-même (Passerelles, revue d'études interculturelles) comme " *une personne d'origine paysanne de la région de Venise, qui a fait ses études en Italie, qui vit depuis des années en France, qui est prêtre, qui travaille et qui est content de vivre ! , qui a (en lui) la culture paysanne, vénitienne, italienne, française, ecclésiastique, ouvrière*", mais qui ne s'identifie à aucune : " *je suis moi !* ".

Daniel Laumesfeld est né en 1955 à Basse-Ham, village de Lorraine francique. Passionné de langues, de cultures, de voyages, d'écritures, Daniel a milité, dessiné, joué de la musique, animé, philosophé, beaucoup parlé, beaucoup écrit, beaucoup partagé. En 1991, la maladie l'a emporté. C'est dans sa terre francique que son corps repose aujourd'hui. Son esprit est toujours là au milieu de ses potes.

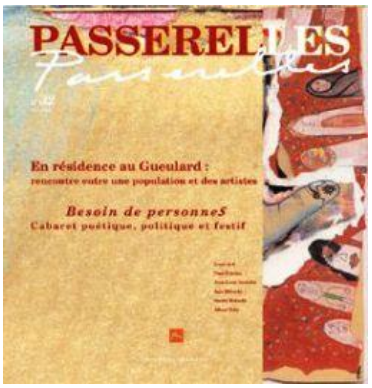
Smaïn Mebarki voulait faire de Thionville un pôle interculturel. Il y a réussi, emportant l'adhésion autour de lui de ses amis et de tous ceux qui comptent dans la Lorraine du fer. Il a poursuivi l'aventure à Mulhouse, au pays de la potasse, à Cluny et ailleurs. Mais l'appel du gueulard était plus fort. Le voilà revenu dans la vallée de la Fensch qu'il n'a jamais vraiment quitté.

Jean-Philippe Ruiz, dit Ipe (Ipé), s'affaire en cet automne 2007 à clore l'exposition *Retour de Babel* à Dudelange (Luxembourg), dont il est le brillant *commissaire*. Le fondateur de la très belle et toujours passionnante revue Passerelles n'a pas cessé depuis les Passagers d'agir pour l'interculturalité, que ce soit au CLAE (Luxembourg) où il est, bien entendu *chargé des relations interculturelles* ou à *Retour de Babel*, avec le Centre de documentation sur les migrations humaines.

Thierry Speth est le photographe de l'équipe. Depuis 1982, il n'a de cesse de photographier les métiers du fer. Vingt ans après seulement (par respect pour les individus et pour les sociétés concernées), il révèle enfin les 60000 photographies prises dans les ateliers, depuis les stations d'agglomération jusqu'aux laminoirs. Il est l'un des narrateurs du court-métrage *Carreaux de mines* (1997) d'Anne Schroeder qui explore les vestiges et les souvenirs que les mines, aujourd'hui disparues, de la frontière franco-luxembourgeoise ont laissés dans les têtes et dans les paysages.

La revue *Passerelles*

Créée en 1990 à Thionville et éditée en Lorraine, cette revue est nourrie de son Histoire : région transfrontalière, interculturelle, de migrations, la Lorraine est elle-même une passerelle. Mais cette revue s'intéresse aussi aux cultures d'Europe et de Méditerranée, à la construction européenne, aux *nationalités*, aux minorités à travers le monde, aux nouvelles citoyennetés individuelles ou collectives. Passerelles par des approches multiples - sociologie, littérature, histoire, ethnologie, photographie - essaie de comprendre ces Temps nouveaux dans lesquels nous sommes entrés.



N°1 : Méditerranée - Lorraine; N°2 : Mémoires collectives; N°3 : Islam et modernité; N°4 : La dimension interculturelle dans le monde du travail; N°5 : Le métissage culturel; N°6 : Nomadismes; N°7 : Spiritualité et cultures; N°8/9 : Violences... Misères... Cultures; N°10 : Nations, langues et cultures; N°11: L'Algérie; N°12 : Résistances et combinaisons culturelles; N°13 : Récits de la création; N°14 : Viet Nam, Laos, Cambodge; N°15 : Sciences et cultures; N°16 : Afriques; N°17 : Algérie. Le francique en Lorraine. Le droit d'asile en France. Le Kosovo; N°18/19: Le biculturalisme belge. Le francique en Lorraine. Littératures et métissage. Le Tibet; N°20 :...; N°21 : La Méditerranée. Caraïbes; N°22 : Un siècle d'immigration en Lorraine; N°23 :... ; N°24 : Peuples, identités et langues berbères; N°25 : Métissage et littératures. Fenêtres sur l'art et les migrations. En attendant l'Algérie; N°26 : Art contemporain arabe. Modernité et mondialisation; N°27 : Récits de vie; N°28 : Actes du Colloque d'Agadir. Migrations et développement; N°29 : Un homme en résistance ; N°30 : Kurdistan; N°31 : Tsiganes à Thionville; N°32 : Le Gueulard…

Ce dernier numéro collecte les témoignages des publics ayant participé aux grands moments de la salle de spectacle du Gueulard et des artistes y ayant joué.

Le Gueulard

En 1984, une douzaine de personnes, âgées entre 20 et 30 ans, ont eu un projet intuitif de résistance face aux chocs de la crise de la sidérurgie (Plan Acier de 1979, Plan Fabius de 1984, etc). Ils ont eu envie de créer un lieu de convivialité, où l'on pourrait boire une bière, voir un spectacle et surtout parler. Petit à petit, le Gueulard s'est transformé en salle de spectacle à part entière, perdant un peu sa vocation initiale. Les représentations sont passées d'un rythme mensuel à un rythme hebdomadaire puis davantage encore, avec deux entités bien distinctes : le "P.A.V.É.", gestionnaire de la programmation et le Gueulard, SCOT (Société Coopérative Ouvrière de Travailleurs) entreprise gérant économiquement le lieu. En 1991, le ministère de la Culture de Jack Lang a accordé le label "café-musique" puis le Gueulard est devenu "S.M.A.C." (scène de musiques actuelles), pendant six années. C'était avant la fameuse loi "Bruits et Nuisances", censée protéger le public et le personnel de salles de spectacle contre les excès sonores. Le Gueulard a été invité à ne pas franchir un seuil de 77 décibels, c'est-à-dire moins que ce qu'une batterie produit à elle seule. Autant dire que cette loi signifiait pour la salle une mort programmée. Elle a fermé le 21 décembre 2000. En quinze ans, le Gueulard avait permis d'ouvrir de nouveaux horizons, sur le plan professionnel et privé, à ceux qui l'ont fréquenté. La programmation a permis de rencontrer des artistes fabuleux, qui ont toujours donné le meilleur d'eux-mêmes sur scène. Les Michael Jones, Karim Kacel, Jean-Jacques Milteau, Zebda, Tété n'ont jamais oublié leur passage au Gueulard; le public non plus ! Le Gueulard fêtera ses 23 ans d'existence en décembre (2007). L'association *Pavé* entame sa 7e année de diffusion hors les murs pour les musiques amplifiées...

Au programme pour cette rentrée, une diffusion où la chanson a la part belle, chanson dans tous ses états et surtout sous toutes ses formes... avec de jeunes artistes lorrains comme Aïssate. Aïssate, franco-mauritanienne, peule, est née au Thillot, dans les Vosges, dans une fratrie de douze enfants. Aïssate a un immense talent, une voix douce pour des mélodies au charme obsédant, une foi profonde où l'amour est un accomplissement. Sur les traces de Tracy, son idole, elle sera au Gueulard le 16 novembre 2007.

Tout un homme

"Si je range l'impossible salut au rang des accessoires, que reste-t-il ? Tout un homme, fait de tous les hommes, et qui les vaut tous, et qui vaut n'importe qui" (JP Sartre) Toutes ces vies traversées sont uniques. Chacune mérite d'être racontée dans sa complexité et sa richesse. L'une de ces vies a fait signe plus que d'autres à Jean-Paul Wenzel. Celle d'un Algérien, né comme lui en 1947 à Saint-Etienne, "reparti" très jeune enfant avec sa famille en Algérie, puis abandonné par son père et qui tente sa chance à 16 ans, quitte l'Algérie, arrive en France, à Paris d'abord, puis dans les mines de Lorraine. C'est l'histoire d'Ahmed.

Enfant, il a vécu dans le quartier du Pontiffroy. Les Messins l'appelaient "le quartier des Algériens". Jean-Paul Wenzel a été le témoin de ratonnades. Il se souvient avoir un jour, en rentrant de l'école, enjambé le corps d'un homme mort sur le trottoir. On était en pleine guerre d'Algérie.Plus tard, il habite Hagondange. Sa famille l'encourage à travailler dans cette "merveilleuse entreprise" qu'était pour eux l'UCPMI. Il se souvient de leur fierté de travailler là. Il aimait le paysage du flamboiement des grandes coulées les soirs d'hiver qui ont inspiré ses premiers poèmes. Il quitte la Lorraine pour rejoindre le Théâtre National de Strasbourg (TNS). A son retour à Hagondange, un seul haut fourneau avalait les restes de l'usine démantelée. "Le paysage de désolation renvoyait à un lointain passé. J'avais le sentiment d'être l'archéologue d'une civilisation engloutie." Depuis lors, Jean-Paul Wenzel ne peut revenir en Lorraine sans être envahi d'une immense nostalgie, rempli d'un sentiment d'absence, de vide, en voyant ça et là les restes de ces paysages industriels. Alors quand on lui a proposé d'être l'auteur d'un livre, d'un récit-fiction, nourri des entretiens menés par une équipe de chercheurs de l'Université de Metz (Tamara Pascutto et Alexia Serré, sous la direction de Piero Gallero), il a tout de suite accepté d'être le porte-voix de ces hommes et de ces femmes, témoins de ce temps aujourd'hui révolu.

La mémoire de la mine

A quelques encablures des vallées de l'acier, les mines de charbon. Une autre Lorraine industrielle. Il y a quelques années, on s'est aperçu que les mineurs maghrébins de Lorraine avaient été totalement oubliés. En 2009, l'Université de Metz à lancé une grande enquête sur eux et leurs familles. Jean-Paul Wenzel était déjà bien connu pour être l'auteur en 1976 de *Loin d'Hagondange* et pour ses objectifs de donner au théêtre la parole aux minorités et aux exclus. Il a été alors fait appel à lui pour une résidence de trois mois à Forbach. Dans cette période, i; a écouté, lu, entendu des dizaines d'entretiens réalisés à partir de 2007 qui évoquaient les parcours et les trajectoires uniques de ces mineurs. Le départ du pays, la mine, la première descente au fond, la peur, la solidarité... De ces récits poignants, il a tiré un livre *Tout un homme*, publié aux éditions Autrement. C'est à partir de ce livre qu'il a eu envie de réaliser un spectacle complet. Avec l'aide d'Arlette Namiand, il a transposé ce récit à la scène, autour de personnages de fiction inventés pour les besoins du récit, ponctués d'épisodes tumultueux, drôles ou tragiques.

Ahmed a 16 ans lorsqu'il quitte la Kabylie pour s'embarquer vers la France en 1963. Ahmed conte son voyage d'Alger à Marseille, puis Paris, son travail, sa rencontre avec Leila, la fille de Mohamed qui va le faire embaucher à la mine, le foyer dans le cité minière de Farébersviller, la descente au fond, la cage, le petit train, le chantier à boiser, la taille, le dur labeur partagé avec les Lorrains, Italiens et autres Polonais. Pause avec le briquet, le soutien des autres, la camaraderie, la catastrophe de Sainte Fontaine à Merlebach, 26 morts qui resteront au fond. Ahmed est en retraite, il a la nostalgie de son pays, il construit une maison mais son épouse et les enfants ne veulent pas le rejoindre. et décident de tenter l'aventure. 1974. C'est le plan de relance du charbon. On cherche en priorité à embaucher des hommes de la campagne de Ouarzazate. Saïd

et Omar rejoignent la Lorraine. Ils fondent une famille et habitent la cité Maroc à Creutzwald. Une grande grève pour obtenir le statut du mineur.

Un poème épique

"Le théâtre de Wenzel est un poème épique. L'auteur raconte cette épopée de gens qui sont partis du bled dans dee conditions presque tragiques. Leur parcours est en quelque sorte le voyage d'Achille. Le théâtre de Wenzel ouvre un champ poétique et montre l'humain avec sa sensibilité. Le théâtre est un endroit où chaque individu peut trouver une part d'humanité et toucher le coeur des gens."[94]

Le spectacle, créé au *Carreau* de Forbach par *Dorénavant Cie*, a tourné ce printemps 2012 en Lorraine (*Scène Nationale de Forbach*, *ATP* Vosges, Saulcy à Metz, *TIL* de Mancieulles, *La Manufacture* à Nancy) et ailleurs (*Espace Malraux* de Chambéry) avant de clore la tournée nationale en novembre 2012 au *Théâtre des Amandiers* de Nanterre, coproducteur de la création. Jean-Paul Wenzel et Arlette Namiand ont fait appel à cinq acteurs, parmi lesquels Hammou Graïa et Fadila Belkebla, et deux musiciens. La musique donne une note très intéressante au théâtre de récit. Le public entend du oud, du djembé, des percussions. La mise en scène est volontairement minimaliste. Le décor est dépouillé. Tout passe par le récit.

Hammou Graïa, tout un homme

C'est en décembre 2009 au *Carreau*, *Scène Nationale* de Forbach, que fut présentée la première adaptation théâtrale du récit avec une équipe de trois acteurs: Hammou Graïa, David Geselson, pour tous les personnages masculins, Messaouda Sekkal, pour tous les personnages féminins) et un musicien (Hassan Abd Alrahman). Hammou interprète Ahmed l'Algérien. La langue est simple mais poétique. Le décor est minimal: une table et quelques chaises; "Ahmed n'est pas un seul homme, mais l'humanité à lui tout seul. Il est la figure d'une multitude de parcours : tous ceux qui ont quitté l'Algérie pour la France" raconte Charlotte Lagrange, metteuse en scène issue du TNS et témoin de cette première représentation. En 2012, sur son carnet de bord, elle écrit: "Les comédiens Fadila Belkebla, Mounya Boudiaf, Hovnatan Avedikian et le musicien Jean-Pierre Rudolph sont venus agrandir l'équipe. Origines algériennes, marocaines, syriennes, arméniennes, juives, allemandes ou encore bretonnes et alsaciennes se mêlent sur ce projet. Un croisement dont on s'amuse, tant il est riche et évident... Les comédiens doivent jongler entre le récit et les situations... C'est un véritable numéro d'équilibrisme. Encore une piste de compréhension à cette sensation persistante d'humanité".

Fadila Belkebla, toute une femme

Dans la famille Belkebla, elle est la 7e d'une fratrie de dix enfants, tous sportifs. Karim dirige le Club d'Aubervilliers, Youssef a été joueur pro à l'AS Saint-Etienne, Zizek...

Fadila, dans son enfance, a été championne d'Ile-de-France du 400 m en minime. Mais l'athlète s'est orientée plutôt vers la danse et le modern jazz, qu'elle a pratiqué intensément jusqu'à donner elle-même des cours, créé des chorégraphies, donné des spectacles. Etudiante en anglais, elle s'est présentée un jour à un casting et ce fut le début d'une carrière brillante de comédienne: Prix d'interprétation féminine aux Festivals du film de Bastia (1995), d'Amiens (1998), de Valenciennes (2005), et d'une belle carrière au théâtre. Sur son site professionnel, pour découvrir ses photos de scène, il faut cliquer sur les ailes d'un papillon ! [95]

---

[94] *Vosges Matin*, 7 mars 2012

[95] Portrait par Maria Domingues, réalisé en 2004 pour le site de la Ville d'Aubervilliers

Enfants volés

Elsa Sabado, collaboratrice de *Slate*, magazine en ligne, s'est intéressée en 2013 au "cinquantenaire oublié" de l'exil forcé, pendant près de vingt ans, de plusieurs milliers d'enfants venus des DOM et envoyés en métropole pour repeupler les départements ruraux. Elle a pour cela mené l'enquête en recherchant les sources de l'information dans une bibliographie longtemps restée confidentielle avant qu'elle ne finisse par intéresser les médias mainstream très récemment, mais sans que l'Etat n'ait jamais apporté les réponses attendues par ceux que l'on a appelé (de façon restrictive) "les enfants réunionnais de la Creuse".

Elsa Sabado en quête de témoignages

Diplômée du CUEJ, crû 2012, Elsa Sabado a mis les pieds à l'étrier en pigeant pour *La Croix*, *Le 13 du mois*, *le Pélerin*, *l'Expansion*. Enracinée dans son 93 natal, foisonnant de sujets, elle s'intéresse à tout ce qui tourne autour des questions sociales, migratoires et de genre. Mais elle est aussi tentée par l'aventure à "l'étranger", et plus particulièrement dans le monde arabe. Elsa a en horreur l'image d'un postérieur vissé à sa chaise tournante. Son plus grand plaisir est de partir en reportage, enquêter, réaliser des portraits. Elle a pris connaissance avec les histoires des "enfants de la Creuse" avec un intérêt non feint qu'elle a voulu partager avec les internautes dans son article daté du 17 décembre 2013, qui pointait dès le titre sa cible: "Quand Debré envoyait des enfants réunionnais dans la Creuse pour repeupler la France".

Elsa Sabado rappelle cette histoire. Extraits... Entre 1963 et 1981, 1600 enfants ont été transférés, via la DDASS de la Réunion à celle de la Creuse, afin de repeupler les départements de "la diagonale du vide". C'est Michel Debré, père fondateur de la Ve République, qui commandite l'opération. En 1963, il est élu député de la Réunion. Son principal objectif: moderniser l'île. Sur cette terre de l'Océan indien, on compte alors en moyenne sept enfants par femme. L'ami du général de Gaulle s'inquiète: "Bientôt, 60 % de cette île aura moins de 20 ans !". Ajoutez un taux de chômage frôlant les 40 % et une région en plein bouillonnement décolonial. Le cocktail est prêt à exploser. Le député se charge de déminer le terrain et tente d'éloigner les jeunes Réunionnais d'une île qu'il estime surpeuplée. Michel Debré donne ses directives. Pour être transférés, les enfants sélectionnés doivent être immatriculés comme "pupilles de l'Etat", c'est à dire que leurs parents renoncent à tout droit sur eux. Une fois choisis, les enfants embarquaient dans un avion pour Paris, puis étaient acheminés jusqu'au foyer de Guéret, dans la Creuse, avant d'être dispatchés dans toute la France. Certains ont été adoptés, d'autres placés en foyer, en couvent ou à gages, pour aider aux travaux des champs dans l'entreprise familiale.

Aujourd'hui, de nombreux pupilles parlent d'un "destin sacrifié". Ils demandent à l'Etat français de faire son mea culpa. Témoignages...

Le témoignage de Jean-Jacques Martial: "*la 2CV camionnette*"[96]

Nous sommes le 20 janvier 1966. Sur une pleine page, la Montagne rapporte l'inquiétude du conseil général de la Creuse, à la lecture du dernier recensement. Le directeur régional de l'INSEE a même été convoqué pour expliquer "ce chiffre énorme de la perte provisoire de 8 000 habitants en deux ans". Le 31 mars suivant, Paul Pauly, le président de l'Assemblée départementale, lance "un véritable SOS". Trois mille jeunes de 18 à 25 ans quittent la Creuse chaque année. "Il faut rechercher ailleurs une autre médication [...] pour stopper l'hémorragie", tonne l'orateur, qui promet d'alerter le Président de la République, Charles de Gaulle.

A 10 000 kilomètres de là, dans ce lointain département de l'océan Indien où Michel Debré vient d'être élu député, deux enfants jouent près des cannes à sucre. Debré, parachuté sur ordre du Général, a un credo obsessionnel pour l'île: combattre la surnatalité. Mais Jean-Jacques et son copain sont loin de cette préoccupation. Leur souci, le souci de la douzaine de gamins vivant ensemble chez une même nourrice, c'est "la 2CV camionnette". La voiture qui vient prendre les enfants pour les emmener on ne sait où. "Quand on entendait ce bruit de moteur bien caractéristique, on courait se cacher dans les cannes. La plupart du temps, c'était le facteur.

"*Matricule 2010*"

Sauf ce jour d'avril 1966. La Ddass est là. Avec un papier signe du secrétaire général de la préfecture. "L'enfant Martial Jean-Jacques, né le 27/05/1959 à Saint-André (de La Réunion), est admis dans les services de l'aide sociale à l'enfance [...] sous le matricule 2010." Choc affectif. Depuis quelques mois, les fiches de signalement se sont ainsi multipliées. Toutes soulignent la tenue "douteuse" d'enfants à la santé "déficiente", la "case exiguë" au sol "en terre battue", le père "n'ayant pas le sens des responsabilités" qui "travaille régulièrement mais pour combien de temps" dans les plantations. Le 8 avril, le père de Jean-Jacques pose son pouce encré sur la feuille que lui tend le garde-champêtre. "M. Martial Antoine nous déclare vouloir effectuer l'abandon à la direction sanitaire et sociale de Martial Jean-Jacques". Et les deux enfants montent dans la "2CV camionnette". Quelques jours plus tard, une nouvelle fiche décrit Jean-Jacques, 7 ans, "en observation" au foyer de Saint-Denis de La Réunion. Désormais, le petit "créole mi-sombre" est décrit comme "un bel enfant robuste en bonne santé". Le rapport reconnaît que la séparation d'avec la nourrice, "qu'il considérait comme sa mère", a été "très pénible", induisant "un choc affectif certain". On estime pourtant Jean-Jacques prêt pour le grand voyage.

Avant de prendre l'avion, on lui explique qu'une tante l'attend à Paris. Mais c'est à Guéret qu'on l'envoie, préfecture de la Creuse. Dans le foyer de l'enfance tout neuf, en haut du chemin des Amoureux, ils sont des dizaines de petits Réunionnais, arrachés comme lui à leur île. Les plus jeunes ont 6 mois, les plus âgés, 20 ans... Aux plus grands, aux parents, on a fait la promesse d'une "formation" ou d'un apprentissage en métropole. L'apprentissage se fera au grand air et la formation sur le tas de foin. Les enfants sont placés chez les paysans de la région. "Il y avait de la demande ! Certains enfants arrivaient le soir au foyer et repartaient le lendemain dans des fermes", se souvient Eliane Crousty, qui fut éducatrice au foyer de Guéret...

"*Sur la couverture, il y avait un nom qui n'était pas le mien.*"

[96] article de Marc Pivois, *Libération*, 13 juillet 2007

Jean-Jacques Martial est placé lui aussi. "Une femme âgée est venue au foyer. Une paysanne. Au premier regard, il s'est passé quelque chose entre elle et moi. Quelque chose de généreux. On a pris un car jusqu'à La Chapelle-Taillefert. Ils sont devenus mon Tonton et ma Tata, ils avaient un gros coeur. J'y suis resté quatre ans. De belles années. Tant qu'ils sont restés vivants, je les ai revus". A l'école, Jean-Jacques était le chouchou de la maîtresse.

Jusqu'au jour où un couple se présente. "On va t'emmener aux sports d'hiver". Mais, se souvient Jean-Jacques, "la maîtresse est là, elle a apporté mes cahiers, elle pleure, Tata ne desserre pas les dents, prépare la valise, des larmes dans les yeux. Me voilà embarqué dans une Ami 8. Des heures de route, pour atteindre Saint-Vaast-la-Hougue. Au bout, la mer, ni neige ni montagne. On m'avait encore menti. "A l'école de son nouveau village normand, on lui donne des cahiers neufs. "Sur la couverture, il y avait un nom qui n'était pas le mien: Barbey Jean-Jacques. Je n'ai rien dit, pas posé de questions." Les Barbey sont ouverts, accueillants, attentifs. Mais trois ans après l'adoption de Jean-Jacques, ils se séparent. Celui-ci affirme que son père adoptif a abusé de lui à plusieurs reprises. En 1985, Jean-Jacques veut se marier. Il demande un extrait de naissance à la Ddass. Sur le document, le nom de ses parents, celui de son village: Saint-André de La Réunion. "Mais je n'étais pas prêt. Ce n'est qu'après une profonde dépression que j'ai parlé à mon thérapeute: le viol, l'histoire de mon enfance.

A l'automne 2006, encouragé par sa femme, il écrit au maire de Saint-André. Trois jours avant Noël 2000, dans la boite aux lettres, il devine une lettre frappée du tampon réunionais. "Je n'y ai pas touché. J'avais trop peur. Ma femme l'a ouverte. Il y avait un mot de mon frère, de ma soeur, de ma mère. Et un numéro de téléphone. Là-bas, il devait être 4 heures du matin. On a appelé. Depuis, on s'écrit. J'ai l'impression que ma vie repart à l'envers. Que le soleil brille à nouveau en moi". Dimanche, Jean-Jacques, sa femme et leurs deux enfants se sont envolés pour rencontrer La Réunion.

Jean-Jacques Martial a raconté son histoire dans un livre, *Une enfance volée*, publié aux éditions Les Quatre Chemins. Estimant avoir été la victime d'un acte criminel de déportation, il a entamé une procédure contre l'Etat.

Le témoignage de Jean-Pierre Moutoulatchimy: "*élevé dans le mensonge*"[97]

Ginette Arzouz vit toujours à Sardent, le village où elle était institutrice, lorsque fut placé Jean-Pierre Moutoulatchimy. "Un jour de 1966, le maire est arrivé dans ma classe. - Je vous amène des élèves de La Réunion. Je lui ai demandé pourquoi ils étaient là. Il m'a répondu qu'ils allaient vivre chez la veuve Canthe, qui n'avait plus personne pour l'aider. Je les vois encore ! Un gamin tout noir en parka bleu marine, tout petit, et, derrière, son copain, un peu plus grand. Les autres élèves les regardaient bouche bée. "Des nègres, ils n'en avaient jamais vu en vrai, raconte Jean-Pierre. Les gosses du coin venaient nous toucher la peau, voir si ça déteignait".

Fratries séparées, enfants parfois considérés comme des "boys", fugues incessantes. Chaque fois, les enfants se réfugient au foyer de Guéret, se retrouvent entre eux. "J'en ai connu qui, à 10 ans, étaient placés dans des fermes isolées sur le plateau de Millevaches, se souvient Nicole Gazut, ex-monitrice éducatrice du foyer. Certains parlaient aux arbres en créole, d'autres aux photos sur les tombes. Il y avait pire que les fugues: délinquance, dépressions, suicides. On leur a menti, sur la formation, sur tout. Ils ont été élevés dans le mensonge. Leurs questions restent posées, leur mal-être vient de là.

[97] suite de l'article de Marc Pivois, *Libération*, 13 juillet 2007

Plus encore...

L'Assemblée nationale a voté le 18 février 2014, à l'initiative de la député réunionnaise Ericka Bareigts (photo ci-dessous) une résolution courte en trois points qui émet le voeu que "la connaissance historique de cette affaire soit approfondie et diffusée", constatant que "l'Etat a manqué à sa responsabilité morale envers ces pupilles" et souhaitant que "tout soit mis en oeuvre pour permettre aux ex-pupilles de reconstituer leur histoire personnelle".

Le témoignage de Jean-Pierre Gosse, "*seul au monde*"

Enlevé à sa mère et transporté (il dit "déporté") à 11 000 km de son pays natal, à l'âge de 15 ans en 1966, il est l'un de ces "enfants volés" de l'île de La Réunion. Jean-Pierre Gosse n'a pas seulement été brutalement, cruellement, coupé de ses racines; il a vécu, des années durant, un véritable enfer dans diverses "familles d'accueil" où il a été placé. Chez lui, il connaissait la pauvreté, le cadre miséreux de la case où sa mère élevait seule tous ses enfants. En métropole, on lui promettait le progrès, une éducation, un avenir... En réalité, il a pratiquement été réduit en esclavage, travaillant dur, sans salaire, parfois sans nourriture, contraint de partager la litière des animaux, de manger les granulés que l'on donne aux porcs, subissant des violences physiques et morales, des injures racistes. Tout cela dans l'indifférence générale et en particulier celle des services sociaux. Enfant puis adolescent, il s'est senti seul au monde et a tenté plusieurs fois de se suicider. Adulte, il a failli sombrer également dans l'alcool. C'est aujourd'hui un homme brisé, usé. Mais un homme debout qui crie sa colère et réclame justice, qui n'a trouvé que depuis quelques mois la force d'affronter son passé, la force de dire.

Son témoignage, celui de sa souffrance et de sa révolte, est saisissant, parce qu'il est sans effets, sans artifices. Dur et nu comme la vérité. Une vérité que Jean-Pierre Gosse veut faire connaître, veut porter le plus loin possible.[98]

Le témoignage de Marie-Thérèse Gasp: "*reconstituer le puzzle de ma vie*"[99]

Soustraite à sa mère à l'âge de 6 semaines, Marie-Thérèse Gasp a 3 ans lorsqu'elle arrive dans la Creuse en avril 1866, en compagnie de plusieurs dizaines d'enfants de la Réunion. Elle raconte:

---

[98] *La bête que j'ai été*, par Jean-Pierre Gosse, avec la collaboration de Guillaume Clavaud, Alter Ego éditions, 2005

[99] source: *Rue 89*, 30 mars 2012. L'émission *Histoires en série*, présentée par Béatrice Schönberg a également diffusé un portrait de Marie-Thérèse Gasp sur *France 3*.

"Je ne sais pas comment me présenter: Dominique Foucher, mon nom d'adoption, ou Marie-Thérèse Gasp, mon nom d'origine ? A 35 ans, j'ai découvert l'histoire des Réunionnais de la Creuse, grâce à un article de Marc Pivois dans le journal Libération (ndlr, voir page précédente). Il m'apportait la réponse à la question que je me posais depuis toujours: qu'est-ce qu'une enfant réunionnaise comme moi faisait à la Ddass de la Creuse en 1966 ? Je savais que j'avais été adoptée par la famille Foucher, en 1967. Mais je n'en savais pas plus sur mon histoire. Après avoir lu cette enquête, j'ai consulté mon dossier d'adoption. Au début, le personnel de la Ddass me photocopiait certaines pièces. Au bout de la troisième consultation, j'ai enfin pu accéder à l'ensemble de mon dossier et procéder moi-même aux reproductions. Mais il y a des pièces manquantes, et je ne peux pas être certaine qu'elles n'ont pas été retirées du dossier. Les employés ne s'expliquent pas cette disparition. C'est dans ce dossier que j'ai découvert que je m'appelais en réalité Marie-Thérèse Gasp. Comme je connaissais enfin mon nom d'origine, je pouvais enfin me mettre à la recherche de ma famille réunionnaise. J'ai retrouvé ma mère en 1999. Elle m'a contactée par téléphone. Au départ, j'étais méfiante. Son fils, Julius m'a expliqué qu'elle lui avait un jour confié avoir eu un premier enfant, une fille, en 1963. Par la suite, j'ai reçu des photos d'elle. La ressemblance entre nous deux était trop frappante pour être une simple coïncidence.

J'ai appris que ma mère naturelle m'avait confiée à un foyer tenu par des religieuses, La Providence, à l'âge de six semaines. A 3 ans, le foyer ne pouvait plus me garder. J'ai donc été expédiée dans la Creuse. Entre 1966 et 1967, j'ai fait des allers-retours entre un foyer, dans lequel je vivais avec d'autres enfants réunionnais, et une ferme, où je tenais compagnie à une vieille dame à la retraite. En 1967, la famille Foucher cherchait à adopter un troisième enfant, de préférence réunionnais. Ils ont donc contacté la Ddass de La Réunion, qui les a renvoyés vers celle de la Creuse, où étaient inscrits plusieurs enfants originaires de l'île. Mes parents adoptifs, qui habitaient la Sarthe, ne se sont pas trop demandés pourquoi ils étaient là, ou bien ils me l'ont caché.

"*Ils ont fermé les yeux*"

Pendant ce temps-là, à La Réunion, ma mère me réclamait auprès de l'institut religieux qui gérait La Providence. Elle n'avait jamais compté m'abandonner et m'y avait placée temporairement parce qu'elle était malade. On lui a répondu que j'étais désormais en France. Pourquoi ces instituts n'ont-ils rien dit, alors qu'ils assistaient à une hémorragie de jeunes enfants vers la métropole. Quand je leur pose la question, ils me répondent: "On n'était pas au courant." Je pense qu'ils ont fermé les yeux. J'essaye actuellement de reconstituer le puzzle de ma vie. J'aimerais savoir, par exemple, si l'enquête réalisée avant que l'on ne me juge abandonnée a réellement été menée et, si oui, comment. Pour moi, cette histoire ne repose pas seulement sur un dysfonctionnement administratif, c'est aussi une affaire de morale. L'Etat n'a pas cherché à comprendre les familles réunionnaises. A cette époque, les habitants de l'île, qui ne savaient

souvent ni lire ni écrire, faisaient ce que les autorités leur disaient de faire. Ils signaient d'une croix des papiers administratifs stipulant qu'ils abandonnaient leurs enfants...

J'ai le sentiment que mes origines n'ont pas été respectées. Du coup, j'ai eu beaucoup de mal à me projeter dans le futur. Je ne parvenais pas à aller au bout de mes projets, qui m'éloignaient de ma quête, celle de la vérité sur mes origines. Je voudrais comprendre qui je suis."

Le témoignage de Jessy Abrousse: "*ce n'est qu'un au revoir*"[100]

Pour l'état-civil, elle s'appelle Jessy Abrousse, née le 28 juin 1956 au Port, à La réunion. Et, comme nombre d'exilés forcés, elle essaye depuis des années de recomposer son passé en rassemblant les pièces d'un puzzle que l'administration a autrefois truqué. Parcours du combattant qu'elle poursuit opiniâtrement, contre elle-même aussi. "Pour se protéger de certains mauvais souvenirs, ma mémoire a occulté pas mal de choses, explique-t-elle, tentant de rassembler des lambeaux d'images pour remonter le film de sa vie. Que sa mère faisait des ménages, qu'elle était illettrée. Qu'une "promesse de mariage suffisait à l'époque" pour que la famille s'agrandisse d'un bébé sans pour autant hériter d'un père. "Notre grand-mère nous élevait, je pense qu'elle nous aimait, mais elle était alcoolique, violente..." Bref, profil parfait pour la Ddass de l'île. Raflée, elle s'est retrouvée au foyer Notre-Dame, à Saint-Gilles du haut, département de La Réunion. Toute seule, ça, elle en est sûre, alors même que les papiers de l'administration les présentaient déjà en un "lot" de trois, avec son frère et sa soeur ! "Tout le monde nous a menti tout le temps", répète-t-elle. Et "personne ne nous a demandé notre avis. Le jour du départ, les bonnes soeurs nous ont fait chanter -ce n'est qu'un au revoir - en sachant qu'on ne reviendrait jamais. On pleurait tous."

Du voyage vers la France, Jessy ne se souvient pas. Mais le 7 octobre 1967, elle ne l'a pas oublié. "Nous sommes arrivés à l'Aérium de Saint-Clar, dans le Gers. Ils avaient 11, 7 et 6 ans. Et, "moi, ce qui m'a fichu en l'air, c'est notre adoption". Ses parents adoptifs ? Un couple sans enfants, la trentaine en 1968. "Ils habitaient Auch, présentaient bien, des gens de l'Education nationale avec beaucoup de relations ". Le père avait pourtant laissé une mauvaise impression à la directrice de Saint-Clar. Mais, avec sa femme, ils prenaient les trois. Dès le premier été, il l'a touchée. "Je suis devenue très agressive, très violente, j'ai voulu protéger mon frère et ma soeur. Mais il a tout fait pour casser notre relation. A 12 ans, j'ai voulu me tuer. Ma *mère* disait que j'étais caractérielle..." Un "pervers cruel", c'est le portrait qu'elle a gardé de cet homme qui les frappait à coups de règle et les traitait de "bicots". "Mon frère a subi des humiliations ignobles aussi." En 1974, elle a tout

[100] article de Pierre Challier, *ladepeche.fr*, 17 février 2014

raconté à l'assistante sociale. "Non seulement, elle ne m'a pas cru, mais s'est précipitée chez *ma mère* pour tout lui répéter". La majorité venait de passer à 18 ans. Alors Jessy s'est enfuie.

Le témoignage de Marie-José Virapin: "*c'est dans le regard des autres que j'ai découvert ma couleur*"[101]

Le Gers, Saint-Clar... Marie-José Virapin avait aussi 11 ans lorsqu'elle y a atterri en 1969. Avant ? "Pour moi aussi, c'est presque une amnésie. J'ai l'impression qu'on nous a tous drogués, le voyage, on l'a tous oublié. Je ne suis juste réveillée à Orly", raconte-t-elle aujourd'hui. Marie-José ? Arrivée le 27 septembre à l'Aérium, elle a été déclarée "pupille de la nation, orpheline de père et de mère", alors qu'on avait fait signer les papiers à sa mère dix jours avant, l'assurant que sa fille ferait de bonnes études, qu'elle reviendrait en vacances, billet payé... "Ensuite, on a fait croire à mes parents que j'étais morte et à moi qu'ils étaient morts."

"*on nous montrait du doigt*"

La peur, le froid, la honte, la rébellion, les quatre mots qui jalonnent son récit, charpentent son histoire: "ça a été une cassure terrible. On t'enlève d'un foyer. Tu pars en France sans un mot d'explication... et il faudrait ensuite se construire sur ce rien, ce vide ! Alors oui ! ça rend sauvage, agressif, révolté, c'est difficile d'être normal dans une situation qui ne l'est pas", explique-t-elle. Car, en plus, à l'arrivée, "on vous classe officiellement parmi les débiles mentaux légers". A l'école, 6e de transition chez les bonnes soeurs à Condom, 5e de transition à Lectoure... "On nous montrait du doigt. C'est dans le regard des autres que j'ai découvert ma couleur. Non seulement on était les négros mais on était de la Ddass et classés idiots. Ma rébellion a été totale, j'ai refusé toute adoption et je suis restée 10 ans à Saint-Clar, on s'y était refait notre petit monde entre Réunionnais, c'était ça ma famille." Sa fierté ? S'être prouvée qu'elle n'était pas bête. "J'ai réussi à faire ma place dans la société et j'ai eu mon bac à 45 ans"...[102]

[101] article de Pierre Challier, ladepeche.fr, 17 février 2014

[102] Lire: *Tristes tropiques de la Creuse* (livre du sociologue Philippe Vitale), *Enfants en exil* (livre de l'historien Ivan Jablonka) Voir: *Une enfance en exil* (film 52' de Wiliam Cally, 2013)

Présence turque

Lorsque deux Turcs se rencontrent, ils se posent mutuellement la question: "Türkmüsünüz ?" ("Etes-vous Turc ?") et une deuxième interrogation suit toujours: "Içindenmi ? disindenmi ?" ("De l'intérieur ou de l'extérieur ?"). La diaspora fait partie de l'imaginaire turc.

(photo privée, famille Kayar 1984, entre Kayseri et Nevers)

L'immigration turque en Europe constitue la dernière vague de migration officielle des Trente Glorieuses. La pénurie de main d'oeuvre d'une part (France, Allemagne), l'excédent d'autre part (Turquie), ont poussé les Turcs à émigrer pour répondre à la demande des pays européens. C'est le 30 octobre 1961 que l'Allemagne a signé avec la Turquie un accord de main d'oeuvre.

La France a signé un accord avec la Turquie le 8 avril 1965, à la demande du patronat français. C'était le début de l'émigration turque vers notre pays. Cette immigration reste très méconnue malgré ces cinq décennies de présence citoyenne.

1965 - 1970, de l'Anatolie à l'Alsace

1965, c'est l'année de naissance de Güler Yilmaz. Elle avait trois ans à son arrivée en France. Son père avait d'abord séjourné à Paris mais il n'était déjà à l'époque pas facile de se loger dans la capitale française. La famille s'est alors installée en Alsace, à Marienthal puis à Kurtzenhouse. La fillette va à l'école des soeurs, se force à apprendre l'alsacien de peur que ses petits camarades ne parlent d'elle à son insu en récréation. En 1970, en se rendant à son travail, son père meurt dans une collision entre deux cyclomoteurs. Il laisse une veuve qui ne parle pas un mot de français, et quatre enfants, âgés de 7 ans à 2 mois. "Quand la soeur de Marienthal a appris la mort de mon père, elle nous a rendu visite avec une 2CV remplie d'habits, elle nous a apporté de l'argent et m'a emmenée à l'église en me disant: tu vas prier pour ton père."

(photo privée, famille Zilyan, date inconnue, SDC)

Les premiers travailleurs turcs embauchés dans les entreprises alsaciennes dans les années 60 l'ont été dans les pépinières du Sundgau, les scieries de la vallée de la Bruche, l'industrie de Bischwiller. Ils venaient du centre de la Turquie et de la côte sud-égéenne. Les premiers arrivants ont généré des "filières", un processus d'entraînement: à Sainte-Marie aux Mines et Sélestat, on venait de Denizli, à Strasbourg de Sivas, à Mulhouse de Maras, à Barr et Obernai de Kayseri, à Bischwiller d'Istanbul et Ankara. Le regroupement familial s'est ensuivi au fil des alliances réalisées avec un conjoint originaire de la même région, souvent du même village. Les Turcs représentent aujourd'hui 15 % de la population dans des villes comme Barr et surtout Bischwiller. A Bischwiller, Güler Yilmaz et son mari Yakup témoignent: "Nous n'avons jamais eu de problème de voisinage, ni souffert de discrimination au travail. Mais on sent une xénophobie latente. on nous dit - toi, tu es bien mais les autres !" Un proverbe turc dit: "Avant d'acheter une maison, il faut d'abord acheter des voisins

(photo privée, famille Kurban 1982, père originaire d'Akarköy, près de Karaman, immigré à Lyon en 1974, a travaillé dans le textile, SDC)

1970-1975, de l'obéissance à la lutte sociale

La France se réjouissait de voir arriver ces Turcs considérés comme obéissants, endurants, droits, sobres, des traits de caractère qui les font apprécier des employeurs français. La population trouvait sympathique ces Turcs qui avaient des traits physiques voisins de ceux des Français. La Turquie, disait-on, est le seul réservoir abondant de forces de travail pour les années à venir. Un journaliste français appréciait: "Ils n'ont pas de tradition de lutte. Ils restent murés dans leur langue qui ne ressemble à aucune autre."

(photo privée, famille Yenisen 1971, originaire de Gaziantep, immigrée à Lyon, père régleur sur presse, SDC)

Mais le coup d'Etat du 12 mars 1971 en Turquie a poussé vers l'exil de nombreux militants politiques et syndicaux et de jeunes étudiants qui voulaient faire leurs études supérieures dans un pays démocratique. Dans les entreprises françaises, les Turcs se trouvaient souvent bernés par leurs employeurs qui les inscrivaient automatiquement dans des syndicats qu'ils contrôlaient. Les conditions de logement étaient indécentes. Cela a provoqué des luttes sociales: grèves de Vigneux (1971), de Laval et d'Aix-en-Provence (1974), de Belfort, de Metz (1975).

1975-1980, de la maçonnerie à la création d'entreprises et de commerces

Nous sommes en 1974. Dursun Asan, 28 ans, quitte son village de deux cents âmes. Inutile de chercher Okelkit sur une carte, il se situe entre Gumushane et Erzincan, dans l'est oublié de la Turquie. Le père a une petite épicerie et sept enfants à nourrir. Dursun n'est pas l'aîné, donc pas de travail pour lui dans la région. Il lui faut partir et tenter sa chance en Europe. Direction Paris puis Strasbourg. L'entreprise Kesser Constructions lui propose son premier job de maçon sur le chantier de l'Holiday Inn.

Au début des années 80, il reprend une épicerie rue du Travail. La belle aventure commence. Maintenant propriétaire d'une "chaîne" de magasins d'alimentation, il crée des emplois et des richesses. Les voisins des magasins sont contents: "Vous savez, il faut juste savoir écouter les gens pour les servir. Il faut le respect. Quand un enfant entre dans le magasin avec sa maman, on lui donne une sucette, un bonbon. Comme ça, tout le monde est content."

(photo privée, famille Tekin 1971, père originaire de Karaman, mère originaire d'Erzurum, immigrés à Montreuil, tailleur, SDC)

Dès qu'une communauté atteint une certaine taille, des besoins spécifiques à celle-ci apparaissent. Ils se font sentir dans le domaine de l'alimentation, de la restauration, de la communication, des loisirs... On observe l'installation d'épiceries qui proposent des produits du pays puis bientôt d'autres produits: des ustensiles de ménage, des vêtements, des tissus.

1980-1985, des foyers à l'achat de maisons

Selami est arrivé en 1977 à l'âge de sept ans. Son père avait d'abord travaillé pour un viticulteur de Barr. Klipfel, le patron, mettait à la disposition des Turcs quelques baraques transformées en logement. Six familles vivaient là. Puis un jour l'une d'elles a acheté une première maison. C'était en 1975. Selami, lui, a acheté la sienne en 1993.

"C'est une maison construite en 1723, c'est dire si elle appartient au patrimoine alsacien ! Quand je l'ai achetée, elle était complètement délabrée. On l'a refaite entièrement, dans le plus pur style de la région. Les familles turques de Barr ont redonné toute leur beauté à ces maisons traditionnelles, rue des Cigognes.

(photo privée, famille Ayhan 1982, père originaire de Afyon, immigré à Carling en Moselle, "irrégulier" pendant un an, seul pendant 5 ans, ici dans sa chambre de foyer de travailleurs, avant le regroupement familial,SDC)

1985-1990, de l'arrivée à l'intégration

En 1962, l'ONI avait recensé 111 travailleurs permanents turcs en France. 30 années plus tard, le nombre de Turcs en France était estimé à 250 000 et on estime aujourd'hui la population turque et originaire de Turquie à 550 000 personnes, présentes dans toutes les régions.

(photo privée, famille Kayar 1984, père maçon originaire de Kayseri, immigré à Nevers, 5 enfants dont 4 nés en Turquie, SDC)

Dès les années 80, les migrants turcs de France sont attirés par la possibilité de constituer des associations pour développer des activités favorisant l'intégration des familles: cours d'alphabétisation pour les femmes, suivi scolaire pour les enfants, cours de langue et de folklore, organisation de conférences,... des activités qui contribuent à faire connaître la culture française aux Turcs et la culture turque aux enfants issus de l'immigration et aux Français.

1990-2000, de l'intégration à la citoyenneté

"Je suis turc de nationalité, français de coeur, alsacien de mentalité." Né de parents turcs, Faik Ekiz est arrivé en France à l'âge de huit ans. Il est aujourd'hui le gérant d'une entreprise de plâtrerie à Buhl et se considère français. Il ne comprend pas les résistances que doivent affronter sans cesse les Turcs. La date du 23 mars 1993 marque sa mémoire. Ce jour-là, le projet d'installation d'un centre culturel turc au milieu du village a dérapé dans la xénophobie. Deux cents villageois ont pris d'assaut la mairie en criant: "Pas de Turcs à Bühl !", en brûlant des pneus, en actionnant des sirènes de pompiers, en jetant des oeufs contre les vitres. Le maire n'a pas eu le choix. Il a dû faire marche arrière.

(photo privée, Ibrahim Kayar, commerçant, reçoit ses voisins à Saint-Avold, Moselle)

Le football est une planète multiculturelle.Fatih Kiricoğlu est bien éloigné des dérives communautaires que craignent les autorités fédérales du football. Il est devenu arbitre officiel et s'en réjouit: "Il faut jouer le jeu de l'ouverture. L'arbitrage va tout à fait dans ce sens: on est au centre du dispositif et on gère toute la diversité qu'on trouve sur le terrain."

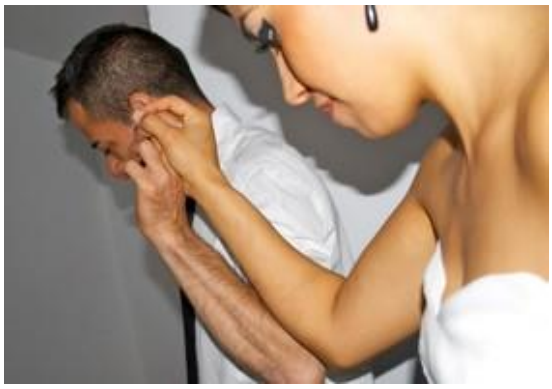
2000 à aujourd'hui, devenus franco-turcs

Ce soir, les jeunes filles affichent leur féminité. Leurs yeux, dans la tradition orientale, ont fait l'objet d'une attention particulière: les paupières sont fardées et soulignées d'eye-liner, les cils sont épaissis et allongés à grand renfort de mascara, on soupçonne ici ou là l'ajout de faux cils. Les ongles sont vernis. Les pantalons blancs, roses ou noirs laissent deviner de jolies fesses bombées. Ebru, 13 ans, venue avec sa jeune cousine, s'impatiente: quand donc apparaîtra Ismaïl-YK ? "Il esr trop beau..." dit-elle. Ebru habite Hautepierre. Toutes ses copines de collège savent où elle passe la soirée mais aucune Française de souche n'a eu l'autorisation de l'accompagner. "Dommage. Parce que nous, on écoute des chansons françaises..." dit-elle sur un ton de reproche.

Hakan Akgün est responsable d'une association de parents d'élèves turcs à Strasbourg. Il est très présent sur les réseaux sociaux turcophiles où il diffuse des vidéos ou des liens sur les évènements marquants pour tous les Franco-Turcs (il dit les FT). Très généreux dans l'âme, il l'est aussi par sa chaleur humaine et son humour. Aujourd'hui, il a publié pour ses amis, ce qui pour lui fait la particularité des Turcs:

" Les Turcs ont de la famille en Allemagne. Il leur arrive de parler moitié turc moitié français ou d'ajouter un mot turc dans une phrase française. Ils aiment beaucoup s'amuser mais sont à la fois très sentimentaux. Ils aiment aider les gens, sont généreux. Les Turcs sont les rois de l'hospitalité. Les filles turques font du café pour la personne qui vient lui demander sa main et sa famille. Et elle met du sel dans le café du marié, celui-ci est obligé de le finir sans rien dire pour prouver son amour à la mariée...

Quand quelqu'un parle de la Turquie, leur visage se tourne automatiquement sur la personne qui parle. Ils aiment leur pays et peuvent mourir pour lui. L'honneur est sacré chez eux. Chaque ami(e) est un frère/une soeur pour les Turcs. Quand ils font la connaissance d'un autre Turc, ils sont obligés de leur demander Nerelisin ? Ils connaissent la douleur du "terlik". Ils connaissent au moins une personne de leur entourage qui a un kebab. Les Turcs n'ont pas besoin de boîte pour se défouler, les mariages suffisent...



Si l'équipe nationale joue, même les personnes qui ne s'intéressent pas au football regardent le match. Et ils crient comme des malades. Tous les Turcs ont dû dire au moins une fois "Non, nous ne sommes pas arabes !!!". Les Turcs amènent des cadeaux quand ils rendent visite à quelqu'un de malade. Les Turcs sont respectueux des gens plus âgés qu'eux. Ils sont très têtus. Dans les kina gecesi, ils font pleurer la mariée puis dansent comme s'il n'y avait rien eu...

Les Turcs préfèrent les repas en famille. Les Turcs sont obligés de boire du thé avec les invités et ils peuvent en boire à tout moment de la journée. Le petit-déjeuner turc est très riche. Ils grignotent souvent des graines de tournesol et sont fiers quand ils voient des gens qui galèrent pour les ouvrir alors que pour eux c'est inné. Ils sont fiers de la gastronomie turque.

Ibrahim Kayar habite à Saint-Avold où il est commerçant en centre ville. "La population originaire de Turquie est concentrée, principalement en Alsace et en Lorraine, dans la région parisienne et dans la région lyonnaise. Après cinquante années de présence turque dans notre pays, il est temps de rendre hommage aux pionniers de cette immigration, partis à la découverte de leur nouvelle vie, et de changer l'image de cette immigration et de leurs descendants auprès de la population française.

Müret Isitmez et le cinquantenaire de l'immigration turque

(avril 2015)

La France a signé un accord avec la Turquie le 8 avril 1965 à la demande du patronat français. C'était le début de l'émigration turque vers notre pays. Au moment où nous commémorons ce cinquantenaire, la réalisatrice Müret Isitmez présente son premier film en hommage à ses parents et plus généralement à cette immigration turque en France.

Müret Isitmez et Maxime Labruyère, après des études respectives en cinéma et en sociologie, se sont rencontrés en 2007, à l'Ecole supérieure de création audio-visuelle (ESCRA) de Paris. Suite à leurs deux premières collaborations, un magazine et un documentaire d'école, la passion commune pour le cinéma, l'entente et la complémentarité artistiques et professionnelles qu'ils se découvrent les incitent à continuer ensemble leur aventure cinématographique.

Ils créent en 2010 la société MIML Production, dans le but de produire des films d'auteur, du court-métrage au long-métrage, du documentaire à la fiction, ayant pour caractéristiques la sincérité, l'intelligence et l'originalité. Une production qui, à travers ses oeuvres, amène un regard différent sur le cinéma et la société. Une production à l'image de la diversité de notre monde.

Ma mère et mon père

La réalisatrice Müret Isitmez présente son film *Ma mère et mon père* (*Annem ve babam*), produit par MIML avec le soutien du CNC et du "Fonds Image de la Diversité", à Morteau pour la 5e édition du Festival Diversité qui se déroule du 8 au 25 avril 2015 en Franche-Comté. La volonté de ce festival est de proposer une programmation abordant toutes les facettes de cette notion de diversité (sociale, culturelle, sexuelle, dans l'entreprise, etc.) mais également de mettre en lumière une diversité d'écriture cinématographique, une diversité de visions, une diversité d'images.

Le film *Ma mère et mon père* raconte l'histoire de Gülperi et Hasan, Français d'origine turque, qui ont émigré de la Turquie vers la France dans les années 70. Il est un hommage à tous ceux et toutes celles qui, un jour, ont eu le courage d'aller vers un ailleurs, dans l'espoir d'un meilleur, tout comme Gülperi et Hasan. Le documentaire (105 mn), présenté en avant-première en novembre 2014 à Nancy pour *Automne aux couleurs de Turquie*, sorti dans les salles françaises

le 11 mars 2015, présenté à Istanbul le 7 avril 2015 à l'Institut français de Turquie propose un portrait croisé de ces deux êtres ordinaires aux parcours extraordinaires.

Un hommage au courage[103]

A travers un retour sur leurs différents lieux de vie et de migration, le film retrace les chemins qu'ils ont empruntés, les difficultés qu'ils ont rencontrées en Turquie et en France, ainsi que les raisons qui les ont poussés à immigrer. Tout au long du film, nous découvrons aussi leur histoire d'amour, marquée par de multiples séparations, conséquences de la pauvreté et de la nécessité d'aller chercher du travail toujours plus loin. A l'origine de ce documentaire, il y a la volonté de la réalisatrice Müret Isitmez de rendre hommage à ses parents dont elle a fait ses personnages principaux: "J'avais depuis longtemps l'envie de porter (leur parcours) à l'écran pour rendre hommage à leur courage, mais aussi pour montrer les différentes raisons qui peuvent pousser une personne à quitter son pays, et démontrer que, dans la plupart des cas, l'immigration n'est pas un acte choisi mais plutôt subi. Retracer le récit singulier de leur parcours, riche d'un point de vue social, culturel et historique, me permettait de rétablir en toile de fond un pan du vécu de l'immigration française et de rendre ainsi hommage à toute cette partie de la population dont l'image est encore trop souvent écornée."

Une histoire personnelle donc, mise au service de l'Histoire.

Une histoire parmi d'autres, celle de la famille Meric[104]

Vaulx-en-Velin. Musa Meric détient le record de précocité du palmarès des patrons de moins de 30 ans qui ont créé leur boîte malgré la crise. Avec Speed échafaudages, la société qu'il a lancée en 2011, il a trouvé sa vitesse de croisière. Musa Meric vit un rêve éveillé. Du haut de ses 21 ans, il dit savourer cette trajectoire unique. Celle qui lui a permis avec son nom, Meric, "un véritable nom de code", d'être un entrepreneur épanoui, qui désavoue aujourd'hui ses professeurs qui, lorsqu'il était collégien, lui disait qu'il "ne réussirait jamais".Avec un grand-père entrepreneur dans le bâtiment en Turquie, un père créateur d'entreprise depuis qu'il a 18 ans, des oncles - neuf au total - tous entrepreneurs, présents dans la fabrication d'échafaudages, l'installation, le ravalement de façades, dans la plâtrerie-peinture, etc. Musa ne pouvait échapper à son destin d'entrepreneur. Avec l'envie de prouver aux siens et pourquoi pas "de faire mieux", il a trouvé sa voie au sommet d'un échafaudage. "Alors que mon père voulait que je devienne plaquiste", sourit-il aujourd'hui, alors qu'il est à la tête d'une entreprise ayant réalisé sur le dernier exercice communiqué 360 000 euros de CA, correspondant à 48 000 m2 d'échafaudages montés et démontés, avec 8 salariés.

L'esprit d'entreprise

Lorsqu'il arrête le collège en 4e, il n'a que 15 ans, et rêve déjà de grimper dans les échafaudages, "mon puzzle géant", un jeu qu'on lui interdit depuis qu'il est enfant. "Mais qui exerçait en moi une véritable fascination", confie ce casse-cou. A 16 ans, il est embauché chez un autre oncle à la tête d'une société d'échafaudage. Il devient chef d'équipe échafaudeur à 16 ans et 6 mois, passe le diplôme et démissionne pour créer sa propre boîte à 18 ans et quelques mois. Avec 6 100 euros d'économie et la "solidarité familiale", avoue-t-il, il démarre l'aventure de *Speed échafaudages* en débauchant, pour l'anecdote, trois salariés de son oncle pour lequel il effectue pendant ses neuf premiers mois des prestations de services. De quoi pouvoir acheter ses premiers échafaudages d'occasion quelques mois plus tard. Une vraie fierté pour celui qui a investi depuis dans 20 000 m2 d'échafaudages neufs (1 million d'euros de valorisation) qu'il regarde avec émerveillement. Et qui devraient lui permettre de faire grimper dès cette année son chiffre

[103] source: *Musée de l'histoire de l'immigration*
[104] un article de Franck Bensaid, *Le Progrès*, 3 février 2015

d'affaires. Celui-ci devrait atteindre, prédit-il, les 600 000 à 800 000 euros dans les deux ans à venir.

Ecemnur Demirhan, Esra Yuksel et Meliha Aypadin interrogent leurs mères et grands-mères

(décembre 2015)

[105]En 1965, la France et la Turquie signaient un accord bilatéral pour organiser la main d'oeuvre turque immigrée en France. Alors que l'année du cinquantenaire de cette convention touche à sa fin, un documentaire réalisé par trois jeunes femmes franco-turques raconte la part oubliée de cette histoire, celle de leurs mères et grands-mères, "tombées ici comme des poules"...

Ayse Erdem se souvient des premiers mots qu'elle sut dire en français: balayer, habits, cuisiner. Nimet Apaydin que dans la maison où elle arriva, il n'y avait ni chaise, ni table. Guldane Firat qu'elle entendit les cloches d'une église et qu'elle fut terrorisée à l'idée de perdre sa religion. Hawa Igde qu'il était très compliqué d'acheter des oeufs quand on ne savait pas comment les décrire. Asiye Celik était stupéfaite par ces Français qui se faisaient la bise quatre fois et pleure encore quand elle pense à la poupée avec laquelle sa fille jouait toujours seule. Nuran Bag se rappelle avec nostalgie l'émission *Mosaïques*. Et Rahime Avci ne voulait qu'une chose, repartir. Assises sur des canapés, sous des photos et entre des coussins imprimés de photos d'Istanbul, toutes rient en se remémorant les journées passées à verser des larmes. Dans les années 1970, ces sept femmes-là avaient en commun d'avoir quitté leur Anatolie natale pour rejoindre leurs maris partis travailler en France, à Chalette-sur-Loing, ville de 15 000 habitants de l'agglomération de Montargis, à 100 kms au sud de Paris. Aujourd'hui, elles sont réunies dans un film de 52', où elles se dévoilent comme jamais auparavant.

Parler enfin

Le projet est né en 2013. Christian Corbes, passionné de la Turquie et de la vidéo, a réuni deux puis trois étudiantes franco-turques de la région, de la deuxième ou troisième génération, prêtes à affronter les multiples obstacles, tant techniques que psychologiques ou identitaires, pour parvenir à ce récit rare. La sociologue Gaye Petek, qui travaille depuis des années sur l'immigration turque au féminin, a également accompagné l'aventure jusqu'à la projection publique en présence de l'équipe et des participantes, le 31 octobre 2015 à Chalette-sur-Loing, devant une salle comble, en présence du consul de Turquie en France.

La plus grande difficulté rencontrée a été de convaincre ces mères ou grands-mères de parler, qui plus est devant une caméra, souvent en plan serré, et de laisser paraître leurs émotions.

[105] *De femmes à femmes*, un article de Sylvie Braibant, *TV5 Monde*

Sept ont accepté de se livrer, des pionnières aujourd'hui, comme elle le furent hier, en débarquant des campagnes d'Anatolie.

Ces mots, Ecenmur Demihan, Esra Yuksel et Meliha Aypadin les ont presque arrachés à leurs interlocutrices, des femmes chaleureuses mais peu habituées à parler d'elles-mêmes, de leurs souffrances comme de leurs joies, de leur intimité comme de leurs rêves. Une expérience partagée, réciproque, d'où les aînées comme les jeunes adultes sont sorties renforcées.

Témoigner

Ecemnur Demirhan, attirée par le journalisme et désormais encore plus par l'étude de l'Histoire, en est convaincue: "Ce travail m'a permis de me placer dans la société française en tant que Franco-Turque. Face à leurs difficultés à elles, je me suis rendue compte à quel point nous avions eu de la chance. Ca nous encourage à faire plus, à nous battre, à étudier plus."

Meliha Aypadin confie: "Moi, je ne savais rien de ma maman avant le documentaire. Et même encore à la projection, j'ai appris des choses. Mes frères aussi, ils ont été stupéfaits. Moi, je ne veux pas vivre ce qu'elle a vécu, comme me marier avec quelqu'un qui partirait loin. Je ne veux pas m'éloigner de ma famille et de ma maman."

Esra Uksel, au milieu d'un aller-retour Barcelone/Paris où elle étudie le commerce international, en parle toujours avec émotion: "Nous avons tourné sept heures de témoignages pour 50' de documentaire, entrecoupées de rires et de pleurs. C'était très émouvant. Ca se voyait que c'était la première fois qu'elles parlaient de ces moments durs de leur arrivée en France. Nous avons compris le poids du regard des autres au sein de la communauté. Et il y avait des questions délicates comme quand on leur demandait de parler des retrouvailles avec leur mari. Ca les faisait rougir !"Ecemnur renchérit: "En fait on se rendait compte qu'elles avaient été jeunes et ça, c'était bouleversant pour nous".

Sortir de l'invisibilité

Elles prennent conscience aussi de l'invisibilité des femmes immigrées. Ecemnur convient qu'elle savait "plus de détail sur l'histoire des hommes de nos familles parce qu'ils parlent plus facilement de leur vécu. On connaissait leur parcours professionnel". Ce que surligne Esra 'parce qu'eux, on savait pourquoi ils étaient venus, pour le travail. Tandis que les femmes attendaient toute la journée à la maison. Il y en a une qui nous raconte ça: elle attendait et elle pleurait. Elles ont commencé à travailler seulement 5 ou 10 ans après leur arrivée. Il y en a qu'une qui a travaillé un an après avoir *atterri*, comme elles disent, mais c'est parce que son mari était mort."

Gaye Petek rappelle que "depuis 1974 et l'arrêt, dû à la crise, de l'immigration de main d'oeuvre, ce sont principalement des femmes qui venaient, d'Anatolie du centre, du sud, du nord et de l'est, pour rejoindre leurs époux. Elles étaient surtout originaires de milieux ruraux, et analphabètes dans leur propre langue. 60 % de celles qui arrivaient ici ne savaient ni lire ni écrire, alors que dans l'Anatolie, l'analphabétisme féminin n'est que de 26 %".Pourquoi voulaient-elles venir ? D'abord pour être avec leur mari, avec lequel, pour la plupart, elles avaient à peine vécu. Mais une fois arrivées, face à l'adversité au premier rang de laquelle la solitude et l'incompréhension, elles voulaient repartir. Certaines naviguèrent entre les deux pays, sans savoir où elles étaient.

S'émanciper

Ezra parle de sa mère, assise à côté d'elle: "elle est venue à 12 ans, elle a vécu 15 ans en France puis elle est repartie en Turquie". Emine prend la parole doucement: "c'était difficile et ma

mère ne travaillait pas, tandis que mon père n'était jamais là, il faisait les trois huit. Et moi, je l'attendais tout le temps."

Serpil prend à son tour la parole, pour dire que ses enfants "sont nés ici en France et qu'il faut y rester pour leur épanouissement". Son grand regret est de ne pas avoir été mieux prise en charge à son arrivée pour s'intégrer plus facilement, de ne pas avoir bénéficié de stages ou de cours de français. Ce qui n'étonne pas Gaye Petek: "En France, on a fait une très grande erreur: on voulait par exemple que les nouvelles arrivées aient accès à la pilule mais qu'elles en comprennent le mode d'emploi en français et tout de suite ! Si l'on compare l'accueil des deux côtés du Rhin, on voit que la France ambitionne l'intégration tandis que l'Allemagne accepte la cohabitation de communautés. En même temps, l'Allemagne a mis immédiatement en place des médiateurs et interprètes pour aider et coordonner ces communautés."

Et pourtant, malgré toutes ces difficultés, elles se sont ouvertes au monde. Ecemnur en est convaincue: " en fait, je pense qu'elles ont réussi à s'émanciper mais à leur manière, en passant leur permis de conduire, en allant travailler. Et puis, elles faisaient des gâteaux. Tous les Français parlent des gâteaux des dames turques. C'est ce qu'elles pouvaient faire pour se rapprocher des Français !"

Elles ont tant à dire...

"La nourriture comme langue universelle !" s'enthousiasme la sociologue... A juste titre. Un moniteur d'auto-école, présent lors de la projection publique à Chalette-sur-Loing, raconte, avec émotion, comment il a appris à ces femmes formidables à conduire: "ce n'était pas de la tarte, et pourtant j'ai mangé beaucoup de gâteaux !".

Gaye Petek remarque encore: "En France aussi, très peu de femmes seules sont venues, parce qu'il n'y avait pas de demande en main d'oeuvre féminine, contrairement à l'Allemagne pour ses industries textiles. Et ça, c'est aussi très important piur l'émancipation: des femmes qui viennent seules pour travailler, elles sont déjà, malgré elles, sur le chemin de l'émancipation. Celles qui venaient d'Anatolie avaient toujours dépendu d'une autorité masculine, un père, frère ou mari. Durant toute sa vie, une femme de cette communauté n'exercera une autorité que sur une autre femme, celle que lui ramènera son fils pour l'épouser. Pour que ça change, il faut de la révolte ou une violence extérieure". Maintenant qu'elles ont commencé à parler, Ayse Erdem, Nimet Aypadin, Guldane Firat, Hawa Igde, Asiye Celik, Nuran Bag, Rahime Avci et aussi Emine Demirhan aimeraient bien continuer. Elles ont tant à dire... [106]

[106] *"De femmes à femmes", un article de Sylvie Braibant, TV5 Monde*, début de citation

La ville te suivra

(décembre 2007)

Les mots vont et viennent Entre Paris et Istanbul Cette nuit les rêves reviennent (poème *Chez Aragon et Elsa*, Elif Su Alkan, Saint-Arnoult, France)

Au Mans, ce 1er décembre, **Nedim Gürsel**, l'écrivain qui navigue entre deux villes (Istanbul et Paris), était invité à une rencontre-débat par les éditions Cénomane (à la Maison Charles Trénet). Il a raconté comment lorsqu'il est à Paris, la ville d'Istanbul le suit et lorsqu'il est à Istanbul, Paris n'est jamais très loin. La ville suivra... A Paris, **Georges Daniel**, né à Istanbul sous le nom **Coskun Tunçtan**, écrit ses souvenirs d'un demi-siècle de présence en France.

(Göksin Sipahioğlu, le fondateur de *SIPA Press* à Paris)

1949 : Fahrettin Petek

Au Café Le Sélect, à Montparnasse, une vingtaine de copains, tous ou presque originaires de Turquie, se retrouvent tous les soirs pour refaire le monde. Parmi eux, Fahrettin Petek, opposant politique dans son pays, est venu à Paris pour ses études de pharmacie. Il aime à rencontrer là ses compatriotes, les artistes comme les hommes de sciences.

Aujourd'hui, sa fille Gaye, membre du *Haut Conseil à l'Intégration*, aime à rappeler cette mémoire de l'ancienne génération turque à Paris. Quelle joie pour la fillette des années 50 de partager souvent chez elle des moments intenses avec des personnalités comme l'artiste Abidine Dino, établi à Paris depuis 1952, et qui passait souvent à la maison, à moins que ce ne fut elle qui passât chez ce grand peintre de l'Ecole Turque de Paris. Nombreux sont les Turcs venus à Paris au cours de cette deuxième moitié du vingtième siècle à avoir marqué de leur présence tous les espaces de la vie française.

1958 : Georges Daniel, 1

Assis à sa table de travail, dans sa bibliothèque où des milliers d'ouvrages témoignent d'une vie passée avec pour amis les livres, pour passions la musique, le théâtre, les voyages, Georges Daniel écrit. Il écrit son histoire, celle d'un homme né en Turquie en 1935 et arrivé à Paris en juillet 1958, à l'âge de 23 ans. "*Dès les premiers jours, j'étais convaincu de fouler enfin le sol d'un pays où je me sentais absolument chez moi (la France)* ". Sa première visite en France, il l'avait effectuée l'année précédente pour participer avec des centaines de jeunes, venus de nombreux pays fort différents, au Festival d'Avignon de Jean Vilar. Pour sa première sortie hors de Turquie, il avait alors pris le bateau (Athènes, Naples, Gênes), avait débarqué à Marseille, était monté jusqu'à Paris et avait logé dans un modeste hôtel de Montparnasse, rue d'Odessa, la rue où il a

vécu durant 36 ans. Paris fut un coup de foudre. Il faut dire que Georges Daniel (Coskun Tunçtan), qui avait passé son enfance au Collège Saint-Michel d'Istanbul, était déjà très francophile, avant même ses premiers pas au pays de Voltaire. A Ankara, le jeune comédien qu'il était fréquentait assidûment le *Centre culturel français* où il participait activement à des soirées poétiques. C'est une bourse d'études du Quai d'Orsay qui lui a permis de venir à Paris en 1958. Il a retrouvé Jean Vilar au TNP, installé à l'époque au Palais de Chaillot. Il a eu pour professeurs Gérard Philipe, Georges Wilson, Philippe Noiret,... Il assiste aux répétitions de Jean-Louis Barrault. Et très vite, il a fait ses premiers pas sur une scène en France, d'abord au festival de Cap d'Ail où il incarnait dans un théâtre en plein air des personnages de Shakespeare et de Lorca. C'est sur une idée de Gérard Philipe qu'il choisit le nom Georges Daniel, parce que c'était un double prénom (comme Gérard Philipe). Cela devient son nom de scène, puis son état-civil, parce que dans l'administration française personne n'était jamais capable de prononcer correctement Coskun Tunçtan. Vilar lui offre un rôle dans la première pièce d'Armand Gatti. Il enseigne l'art dramatique au sein du Comité d'entreprise de la Régie Renault, monte un spectacle au Théâtre Récamier puis sillonne la France avec la Compagnie André Mairal qui joue Racine et Courteline. Il s'initie à la gestion d'un établissement culturel en intégrant l'équipe permanente du Théâtre des Nations...

(la "petite Turquie" à Paris)

1961 : Demir Fitrat Onger

La Turquie compte sept établissements scolaires francophones : à Istanbul, les lycées St Benoît, St Joseph, St Michel, Ste Pulchérie et le Lycée de Galatasaray, à Izmir, le Lycée St Joseph. Demir Fitrat Onger a effectué ses études au Lycée St Michel puis au Lycée St Benoît. Il est arrivé en France pour ses études de médecine et est devenu dans notre pays un éminent cardiologue, directeur d'une clinique gérontologique.

1965 : Nil Yalter

"*Tous les artistes peintres d'Istanbul étaient francophones et croyaient que Paris était le centre de l'art*". C'est Nil Yalter, elle-même artiste peintre qui le dit. Elle est arrivée dans la ville-

lumière. On considère aujourd'hui Nil Yalter comme une des plus grandes *artistes féministes*.En 1974, elle a réalisé une œuvre vidéo, La femme sans tête ou la danse du ventre, qui aborde la sexualité féminine avec franchise. La vidéo montre en gros plan le ventre de l'artiste. Avec un feutre noir, il est écrit un passage du livre Erotique et civilisations (René Nelly) où elle dénonce la négation du plaisir des femmes. Elle se souvient qu'en Anatolie, il n'y a pas si longtemps, les femmes stériles ou désobéissantes étaient amenées à l'imam du village et sur leur ventre, l'imam écrivait des phrases à caractère religieux (!).

1969 : Nesim Fintz

Le Général de Gaulle, en visite officielle en Turquie en novembre 1968, octroie quelques bourses aux meilleurs élèves du lycée franco-turc de Galatasaray. Parmi les bénéficiaires, Nesim Fintz, 18 ans, élève de terminale, qui rejoint Limoges le 2 novembre 1969 où il intègre Maths Sup avant de poursuivre par Maths Spé au Lycée Saint-Louis à Paris. Diplômé de l'ESSEC et titulaire d'un DEA de Maths, il devient enseignant à Paris IX Dauphine puis à l'EDHEC tout en terminant son Doctorat de Mathématiques. En 1983 ; il crée à Cergy l'Ecole Internationale des Sciences du Traitement de l'Information. "*Je suis un boursier De Gaulle et je ne l'oublie jamais* ", aime à rappeler le fondateur de l'EISTI.

1970 : Cafer Özkül

En cette année 1970, Cafer Özkül obtient une bourse lui permettant de poursuivre ses études en France. Plus tard, il deviendra le Doyen de la Faculté des Sciences de Rouen.

1970 : Ibrahim Yildiz

C'est à Bordeaux que Ibrahim Yildiz s'installe à son arrivée en France et c'est dans cette même ville qu'il va fonder la Librairie Mon Livre, bien connue de tous les étudiants bordelais. La librairie est aujourd'hui à Pessac à proximité des facs. A la retraite en 2002, Ibrahim Yildiz s'est engagé dans la vie associative en présidant l'Association France - Turquie Amitié Aquitaine (AFTAA).

1971 : Nedim Gürsel

Mars 1971, une période de répression s'ouvre en Turquie, selon un scénario désormais classique. Nedim Gürsel, qui fut élève pendant huit ans au Lycée de Galatasaray, arrive en France à l'âge de 20 ans. Il est un brillant étudiant en Lettres Modernes à Poitiers puis à Paris où il a passé son Doctorat sous la direction d'Etiemble. Ses romans disent sa passion pour sa ville d'Istanbul. Dans son roman, *La première femme*, où se superposent malicieusement quatre figures féminines : la putain, la mère, l'héroïne d'une vieille légende turque et la Ville d'Istanbul, il a choisi de mettre en exergue cette citation de Cavafy : "*D'autres lieux, tu n'en trouveras point... La ville te suivra*".

1972 : Neveser Aksoy

Neveser Aksoy est la première artiste turque à avoir obtenu le diplôme de l'Ecole supérieure des Beaux-Arts de Paris en 1972. Elle est également la seule artiste turque qui figure dans *L'Officiel des Arts - Annuaire International des Arts Plastiques*. Ses œuvres sont des fenêtres ouvertes sur Paris, Istanbul, sur les paysages de Cappadoce, de Bodrum, mais aussi des fenêtres fermées, bouchées, murées, des œuvres où domine le bleu, la couleur de son pays d'origine. "*Quand j'expose à l'étranger*, dit-elle, *non seulement je représente la peinture contemporaine turque, mais aussi la femme moderne turque*".

1973 : Georges Daniel, 2

Pendant quinze ans, Georges Daniel vit avec un passeport turc avant d'adopter la nationalité française et le nom qui est le sien aujourd'hui. De 1962 à 1969, il réalise une quinzaine de spectacles, en France et en Turquie. Il se lance aussi dans la traduction du turc au français bien entendu mais aussi du russe au français. Sa mère russe était arrivée à Istanbul à l'âge de 13 ans, avec ses parents et son frère qui fuyaient la révolution bolchevique.

A Paris, Georges Daniel traduit Tolstoï en français et en turc. Toutes ces expériences lui ont donné l'envie de devenir un *révélateur*, un homme qui ouvre des fenêtres, qui fait découvrir des paysages. Sans fausse modestie, il pense aujourd'hui que des dizaines de milliers d'hommes et de femmes, de tous âges, de toutes professions, de toutes convictions, de toutes origines, se sont, sous l'effet de l'action qu'il a menée au fil des années, imprégnés d'une passion qui ne les quittera jamais. Cette action, Georges Daniel, l'a menée d'abord à Asnières, puis à Troyes où il a dirigé pendant douze ans le Centre Culturel. "*S'il ne tenait qu'à moi, je serais encore aujourd'hui à Troyes, une ville à laquelle je m'étais profondément attaché*". Après avoir quitté Troyes, à la suite d'un changement de politique culturelle de la municipalité de l'époque, il est nommé chargé de mission dans différents ministères, rédige des rapports comme *La politique culturelle méditerranéenne de la France*.

1975 : Meliscan Sezer

C'est grâce à une bourse d'études que celle qui fut une brillante élève du Lycée de Galatasaray, Meliscan Sezer, arrive en France pour des études juridiques de droit international et de sciences politiques. Française depuis 1993, elle s'est rendue plutôt célèbre par l'art de la danse et du conte.

(Meliscan Sezer)

1976 : Mümtaz Teker

Venu pour faire des études de droit, Mümtaz Teker était déjà lui aussi imprégné de culture française, dés l'âge de 8 ou 9 ans, au Collège et au Lycée de Galatasaray. En France, il s'est lancé dans le tourisme et a fondé Pacha Tours.

1976 : Zeki Argaç

Zeki Argaç a 23 ans lorsque, diplômé de langue française à Ankara, il arrive à Paris. Il est devenu le Directeur général d'un grand hôtel parisien proche des Champs Elysées, l'Hôtel Amarante Arc de Triomphe.

1980 : Muharrem Koç

(le restaurant Anadolu à Colmar)

Le responsable de l'association ASTTu à Strasbourg, arrivé en France au tout début des années 80, a décidé de franchir le pas de la naturalisation le 21 avril 2002, horrifié par la présence du leader du Front National au deuxième tour des élections présidentielles. Il a compris là à quel point il était intégré à la société française et que c'est en France qu'il devait se battre pour défendre certaines valeurs. "*Que l'extrême-droite tienne un discours nationaliste, on peut comprendre*, précise-t-il, *mais quand ce sont des personnes que l'on assimile au courant républicain et démocrate, il y a de quoi s'alarmer !* ".

1981 : Karahan Yilmaz

Le poète de Metz-Borny arrive dans cette région lorraine où avec son ami nancéien Murat Erpuyan il fondera huit ans plus tard *Olusum / Genèse*, la revue qui vogue entre deux cultures, qui en est aujourd'hui à son 107e numéro, édité par l'association *A ta Turquie*.

1982 : Ali Keskin

Le coup d'Etat de septembre 1980 en Turquie a obligé de nombreux opposants à fuir le pays. Ali Keskin est arrivé ainsi en France en 1982. Hébergé d'abord par *France Terre d'Asile* à Paris, puis à Gaillon dans l'Eure dans un foyer Sonacotra, il a pu, dés sa demande d'asile acceptée, travailler dans une société d'intérim. Trois ans après son arrivée, il crée à Dieppe le restaurant Ankara, un lieu atypique avec une décoration extraordinaire, où peut-être vous aurez la chance de voir le patron, Ali, s'adonner à son hobby favori, la peinture sur verre.

Avril 1983 : Câglayan Özkül

Lorsque Câglayan Özkül arrive à Rouen, elle ne parle pas un mot de français. Elle est devenue professeure certifiée de physique appliquée. Leurs enfants (des filles) sont, elles, parfaitement bilingues.

1983 : Elise Apaydin - Sapci

Elise Apaydin - Sapci arrive à l'âge de 11 ans. Elle apprend le français en classe d'adaptation. En Terminale S, elle obtient le Prix de la Vocation Scientifique, poursuit de brillantes études scientifiques. Elle devient française à l'âge de 18 ans. A 19 ans, elle adhère au Parti Républicain, est élue en 2001 sur la liste de Jean-Marie Rausch, maire de Metz, et devient adjoint chargée de l'emploi. Elle préside la Mission locale et plus tard l'Association des missions locales de Lorraine.

Mai 1984 : les Anciens de Galatasaray

Les Anciens de Galatasaray résidant en France ont eu l'idée de se réunir. Ils fondent l'AGS. Aujourd'hui, l'association compte 400 membres dont 350 anciens élèves et 50 professeurs. Chaque semaine, les Anciens se retrouvent le mardi soir à l'Atlas (Paris 6e) et chaque année au mois de juin, ils se rassemblent autour du pilav, le plat traditionnel du vendredi au grand lycée stambouliote.

(Galatasaray, le Lycée, le club de football)

Août 1984 : Elif Su Alkan

Elif a passé huit ans à Notre Dame de Sion à Istanbul. Son père a consacré une grande partie de sa vie à traduire les grands auteurs et poètes français. Elif Su Alkan, née à Ayvalik au bord de la Mer Egée, lisait dés son plus jeune âge Rimbaud, Verlaine, Baudelaire, Aragon, Prévert, Apollinaire. En arrivant en France, elle a eu la chance de pouvoir travailler comme documentaliste à Sipa Press. Poétesse, elle écrit en turc et traduit elle-même en français. Ses poèmes nous parlent de la nostalgie de l'enfance, de ses émotions d'adolescente. Elle aime la France, sa langue, sa culture

multiraciale, son histoire. Elle n'aime pas les propos des hommes politiques français à l'égard de la Turquie.

(Sipahioğlu, SIPA-PRESS, Place Stanislas à Nancy, avec Murat Erpuyan, *A ta Turquie*)

1987 : Seymus Dağtekin

Seymus Dağtekin est né au français à l'âge de 22 ans. Né dans une famille kurde à Haroun, un village du Sud-Est de la Turquie, il a fait des études en audio-visuel à Ankara. Réfugié à Paris depuis 1987, il écrit, en kurde, en turc, en français. Son livre *Les chemins du nocturne* lui a valu le Prix International de poésie francophone Yvan Goll. Il a publié en juin 2007 "Juste un pont sans feu" (éditions *Castor Astral*), qui lui vaut d'être récompensé, le 12 décembre, du Prix Mallarmé de la poésie française.

1991 : Tan Sağtürk

Tan Sağtürk est né à Izmir en 1969. Il a quitté une première fois cette ville pour entrer au Conservatoire d'Ankara. Après dix ans d'études de danse, il décroche l'un des deux contrats offerts par l'Opéra de Vienne parmi 300 personnes auditionnées. Mais dans le même temps, le *Rambert Dance Company*, de Londres, et le *Jeune Ballet de F*rance, de Paris, lui proposent également un contrat. C'est ce dernier qu'il choisit. Avec ce ballet, il voyage dans le monde entier. En 1991, il entre au *Ballet National de Nancy* où il est le premier étranger. Il réalise sa première chorégraphie qu'il a appelé *Soudé* à Nancy, sur une musique composée par MFÖ (Mazhar-Fuat-Özkan), chantée par Sezen Aksu. Tan Sagtürk est devenu un acteur de série TV, aux côtés de la grande actrice Türkan Soray et de Sener Sen.

1992 : Georges Daniel, 3

En 1990, Hubert Prévôt, alors Secrétaire général à l'intégration, confie à Georges Daniel une mission d'étude sur la communauté turque en France. Le rapport est remis en 1992. La

richesse et la qualité de cette immigration dans sa très grande diversité sont pour lui des révélations que son rapport illustre particulièrement bien.

Georges Daniel le dit et le répète à qui veut bien l'entendre : "*Rien ne me semble plus enrichissant que les relations interculturelles*.v Il précise : "*J'adore voyager, visiter d'autres pays. Je suis toujours heureux de l'intimité qui se crée, ailleurs, entre moi et des civilisations fort différentes les unes des autres. Cependant, où que je sois à l'étranger, j'ai besoin, pour me sentir tout à fait à l'aise, d'avoir la certitude totale que je peux retourner en France dés que je le souhaite*". Plusieurs fois par an, il "*retourne*" en Turquie.

A chaque voyage, il consacre toutes ses soirées à voir les nombreux spectacles de la scène stambouliote. A chaque retour, il en fait un article pour la revue *Olusum/Genèse*, revue bilingue franco-turque, pour laquelle il réalise depuis près de vingt ans un Bloc-Notes de tout ce qui paraît en France et en Turquie. Pendant toutes ces années, Georges Daniel a multiplié les conférences (sans doute plus de mille), sur la vie et l'oeuvre de Molière, sur Victor Hugo (conférence en français au Lycée de Galatasaray), sur Jules Verne (conférence en turc). Il se lie d'amitié avec Georges Brassens, avec Charles Aznavour, qui contrairement à une idée reçue, est un grand ami des Turcs et de la Turquie ("*savez-vous qu'il existe une rue Charles Aznavour à Istanbul* ?" me précise Georges Daniel). Il publie aussi, en particulier deux ouvrages sur Atatürk qui font référence, l'un chez Chronique (1998): Atatürk, avec plus de 300 photos, et l'autre chez L'Harmattan (2000): Atatürk, une certaine idée de la Turquie, où l'on suit jour après jour de sa naissance à sa mort le parcours de l'homme qui " *a changé les moeurs*" en Turquie.

14 avril 1992 : François Mitterrand à Galatasaray

Ce jour du printemps 1992, la France (François Mitterrand) et la Turquie (Turgut Özal) signent un accord qui fonde le nouvel Etablissement d'enseignement intégré de Galatasaray, de l'école primaire à l'Université. Avec le soutien d'un consortium de sept établissements français d'enseignement supérieur, l'Université de Galatasaray a ouvert ses portes deux années plus tard le 12 octobre 1994, un nouveau développement pour l'ex Ecole Impériale qui avait été fondée en... 1481. Plus que jamais, le Galatasaray, c'est la France sur les rives du Bosphore.

1993 : Georges Daniel, 4

Georges Daniel se précipite pour acheter la toute nouvelle compilation CD de 44 chansons d'Edith Piaf. Il se souvient que trente ans plus tôt, il était assis au premier rang à Bobino, lorsqu'elle y présentait, quelques mois avant sa mort, son dernier récital. "*Sa petite et svelte silhouette déjà fortement rongée par l'inexorable mal qui devait l'emporter, était toujours remplie d'une impressionnante vitalité. Elle a chanté toute la soirée, debout, au milieu de la scène, fascinante par sa présence, troublante par sa personnalité si exceptionnelle*", écrit Georges dans ses Mémoires. Tout à l'heure, en ce jour de 1993, Georges Daniel va se rendre à l'Institut Charles De Gaulle. "*J'aime retrouver l'ambiance à la fois émouvante et enrichissante de cet Institut. L'accueil que l'on y reçoit est bien plus que courtois. Il est agréablement chaleureux*".

2007, Georges Daniel, 5 (suite mais pas fin...)

Georges a la sérénité de la sagesse. Il regarde l'évolution de la Turquie avec toute l'affection de quelqu'un qui y a vécu les premières années de sa vie, ses premières amours, ses premiers salaires. Il avait trois ans quand Atatürk est mort. C'est dire combien il a été imprégné par le kémalisme, l'esprit laïc, résolument moderne, occidentalisé. Quant à la France, jusqu'à son dernier souffle, il aimerait lui être utile, lui offrir son expérience. A l'âge honorable où d'autres préféreraient se reposer, lui, reste plus qu'actif. "*Je déteste l'oisiveté*". Au milieu de ses livres,

Georges Daniel continue d'écrire, pour faire partager ses passions, ses découvertes, pour continuer à être un révélateur, un passeur de culture (s).

(à la rencontre des turcophiles à Paris, octobre 2007)

Nous avons rencontré Georges Daniel au cours de cette soirée d'automne 2007 à Paris, sur les Champs-Elysées.

(la jeunesse franco-turque à Nancy)

Semih Vaner nous a quittés

(février 2008)

Semih Vaner a été un ardent défenseur de l'entrée de la Turquie au sein de l'Union Européenne. Né à Istanbul, il a d'abord enseigné à Lausanne puis à Paris, à la Sorbonne. Il nous a quitté le 12 février 2008 à la suite d'une longue maladie. Il était Directeur de recherche à la Fondation Nationale des Sciences Politiques, chercheur au CERI (*Centre d'Etudes et de Recherches Internationales*) et directeur des Cahiers CEMOTI, les *Cahiers d'Etude sur la Méditerranée Orientale et le Monde Turco-Iranien*.[107]

[107] lire ses prises de position sur le site *Turquie européenne*

L'incroyable histoire d'Aïché Nana (Ayse Nur Nanah)

(février 2014)

La biographie officielle d'Ayse Nur Nanah la fait naître en février 1936 à Beyrouth mais sa famille est turque d'Istanbul d'origine arménienne. Lorsqu'elle arrive à Paris, elle n'a même pas 20 ans mais déjà une impressionnante filmographie dans le cinéma turc. Comédienne et danseuse orientale, Miss Bosphore à l'âge de 14 ans, Ayse Nur a grandi dans une famille très francophile et c'est vers la France qu'elle se dirige pour faire carrière. Elle prend le nom d'artiste Aïché Nana, en référence à l'héroïne de Zola. Ce sera alors comme dans le roman: la jeune fille fait tourner la tête des hommes.

Il y a une immigration avant l'immigration. C'est à dire que bien avant l'arrivée des ouvriers les décennies suivantes, ce sont les artistes et intellectuels turcs qui sont venus à Paris, ville cosmopolite et de culture. Aïché Nana fréquentait les lieux bouillants de Saint-Germain des Prés où elle côtoyait Gilbert Bécaud, Juliette Gréco et les musiciens de jazz. Sans doute est-ce là aussi qu'elle rencontra des réalisateurs et des producteurs italiens comme Sergio Pastore. En 1956, elle est dans le casting d'un film-culte de l'année, production franco-italienne, *la Chätelaine du Liban*, où elle interprète la Danseuse.

Aïché Nana suit Pastore jusqu'à Rome où elle va l'épouser. C'est à son bras que, le 5 novembre 1958, elle entre dans la soirée privée donnée par une comtesse de 25 ans au sous-sol d'un restaurant romain, le Rugantino. Il y avait là, parmi les quelque 150 convives, les plus grandes beautés du monde: la belle Italienne Elsa Martinelli, l'Indienne du film *La rivière de nos amours*, Linda Christian, la belle Mexicaine de Hollywood, Anita Eckberg, la belle Suédoise à la plastique si spectaculaire qu'on a dit d'elle que ses parents auraient mérité le Prix Nobel d'Architecture, et puis il y avait la belle Turque, Aïché Nana, 22 ans. On pouvait aussi y rencontrer les plus grands producteurs, réalisateurs, artistes et agents du moment.

La "nuit du scandale"

Aux alentours de minuit, au milieu d'une torride cha-cha-cha, la danse à la mode, les bandoulières de la robe moulante d'Anita Ekberg se mirent à craquer et la fermeture Eclair à glisser. Mais quand la jeune Turque à la chevelure de jais entreprit quelques mouvements de danse orientale, toutes les plus belles stars furent reléguées à un second rôle. Elle entama un strip-tease, parfois un peu aidée par des mains masculines bienveillantes, en continuant de danser, les mains en papillon sur sa poitrine dénudée. Tout juste vêtue d'une fine culotte de dentelle noire, elle passait d'une pose lascive à une autre, au milieu des instruments de l'orchestre de New Orleans puis allongée sur les vestes des hommes jonchant le sol, quand les policiers sont entrés dans la salle. Si la presse n'avait pas été conviée, un paparazzo avait pourtant saisi toute la scène...

Les photos sont parues trois jours plus tard dans le tabloïd *Espresso*. Ce fut le plus grand scandale de l'année en Italie. Le journal du Vatican demanda l'expulsion des étrangers. Aïché Nana fut renvoyée à Paris. Elle commenta la soirée: "J'aime les Italiens. Ils ont le sang chaud comme les Turcs. Mais il est préférable de vivre à Paris où le strip-tease est permis". L'évènement inspira une scène mythique du film *La Dolce Vita* de Fellini interprétée par... Anita Ekberg.

Aïché Nana qui s'apprêtait à tourner pour Vittorio de Sica vit sa carrière s'arrêter. On ne lui proposa plus que de petits rôles dans des westerns spaghettis ou des comédies érotico-burlesques. Elle a ouvert un théâtre à Rome mais qui dut s'arrêter faute d'argent. Celle qu'on appelait maintenant "la fille du scandale" commenta un jour ce qui s'est passé: "On paie toujours le fait d'appartenir à une minorité. Pour Ekberg, ce fut la gloire, alors que pour moi, ce fut le début de la fin". Elle est partie vivre à Nettuno au bord de la mer avec ses chiens et ses chats: "Je préfère leur parfum à celui des hommes" concéda-t-elle.

55 ans plus tard, en décembre 2013, elle devait encore se confronter en justice contre le réalisateur d'un film qui la faisait passer pour une intruse intriguant au milieu des stars. Mais sa fille Sara Pastore, chanteuse soprano, dit de sa mère: "C'était une intellectuelle. A Paris, elle fréquentait les existentialistes."

Le 29 janvier 2014, Ayse Nur Nanah s'est éteinte dans la solitude. Le 1er février, une trentaine de personnes et un chat de passage assistaient à son inhumation. Sara Pastore interpréta un chant arménien et l'Ave Maria de Schubert. Sur les notes d'un livre que Nana était en train d'écrire, on a retrouvé cette phrase emplie de tristesse: "Toute ma vie, je me suis sentie comme une robe de mariée oubliée dans le placard."[108]

[108] parmi les sources qui nous ont été utiles, un article datant de 1960, *How Anita Ekberg was duped into a roman orgy* et un article du 5 février 2014 du correspondant du Monde à Rome, *Les dessous de la Dolce Vita*

La movida turque

(janvier 2008)

La "*tête de Turc*" vient du XIXe siècle et concernait les dynamomètres des foires sur lesquels il fallait frapper le plus fort possible, et qui représentaient un visage surmonté d'un turban. Sous le turban se cache le Turc, c'est bien connu... "*Moi, franchement, une tête de Turc, ça ne me déplairait pas forcément*", écrit pourtant dans son blog Gilles Devers.

Deux évènements marquent ce début d'année parisien : à l'Assemblée nationale le 14 janvier, les citoyens originaires de Turquie s'expriment sur les discriminations; à Marne-la-Vallée, le 19 janvier, la movida turque s'invite pour une *Nuit curieuse*. *Turkish Délices*, avec la troupe Baba Zula. La dessinatrice Ceren Oykut accompagne Baba Zula dans sa scénographie.

(Ceren Oykut)

Lorsque l'on entre dans les locaux de l'*Assemblée citoyenne des originaires de Turquie*, à deux pas de la Gare de l'Est à Paris, on pourrait s'attendre à voir là un drapeau turc ou bien les affiches de l'une ou l'autre organisation politique de Turquie. C'est pourtant le portrait en grand de Hrant Dink, le fondateur et directeur de publication d'un grand journal arménien d'Istanbul, Agos, assassiné le 19 janvier 2007, qui est affiché là, face à la porte. Sur les murs de l'association ACORT et sur les divers rayonnages, on y parle aussi beaucoup de droits des femmes, face aux violences conjugales, aux mariages forcés, d'égalité des chances et de lutte contre les discriminations. **Umit Metin**, le directeur, vous accueille avec un thé, toujours prêt pour les visiteurs.

L'ACORT n'est pas d'accord avec les inégalités des chances et des droits et le groupe des jeunes de l'association organise à l'Assemblée nationale un colloque sur les discriminations le 14 janvier 2008. Les jeunes "franco-turcs" ou "originaires de Turquie" se posent bien entendu des questions sur leur identité. Leurs racines sont entre la Turquie et la France. Elles sont entre la modernité française et la tradition turque.

A moins qu'elles ne soient entre la tradition française et la modernité turque !

Istanbul n'est pas pour ces jeunes que la ville des vacances. C'est la ville d'où émergent toutes les nouvelles expressions musicales et artistiques. C'est à Istanbul qu'est née ce que beaucoup appellent aujourd'hui la movida turque.

En 2008, à l'instar d'Istanbul ou de Berlin, Paris devient une nouvelle capitale de la movida. A Paris, on va applaudir la chanteuse franco-turque **Özge** qui a de nombreux admirateurs dans la capitale. On se presse au Djam Café pour voir les photos de **Günsel Nuroglu**. On va boire un verre et assister à un bon spectacle au Kibélé. Et le 19 janvier prochain, on va à Noisiel à la Nuit Curieuse... La Ferme du Buisson à Noisiel (Marne-la-Vallée) accueille ce jour-là **Baba Zula**, un groupe de scène estampillé stambouliote. Leur spectacle *Turkish Délices, Nuit Curieuse* est comme la ville, la fusion de la tradition (les instruments anciens : saz, ney, darbuka) et de la modernité (l'électronique), le mélange des styles artistiques: musique, danse du ventre, costumes, poésie, théâtre, dessin. Baba Zula, c'est un son "dub oriental" proche du rock'n roll et un jeu de scène décalé et joyeux. Après une tournée au Japon au printemps 2007, ils se produisent en France en janvier.

La movida turque est bien à Paris !

Ici et là-bas

(janvier 2007)

Özlem[109]

Özlem est présidente de l'*Association Étudiante Franco-Turque* (AEFT). Sa "*Lettre à François*" lui a valu le premier prix au concours d'écriture de l'association ELELE réalisé en 2001 sur le thème "Ici et là-bas : appartenance à une double culture". Extrait.

Dans le quartier de ma grand mère, toutes les maisons ont une couleur différente, rose, vert, bleu... Quel festival! Ce détail qui te paraîtrait minuscule suffit amplement à me mettre de bonne humeur! Ici, mes voisins me parlent, pas seulement pour me dire bonjour, ou me demander de faire moins de bruit, ils me demandent comment je vais, et mieux encore ils écoutent ma réponse, ils m'ouvrent la porte de leur maison, viennent me rendre visite, cela doit te paraître étrange, la plupart des gens ont des soucis financiers, mais ils sont heureux, heureux d'être là malgré tout. Est-ce que l'on t'a déjà proposé un verre de thé chez Carrefour ? Moi non plus... Mais ici il m'est impossible de quitter un magasin sans avoir bu une boisson.

Keziban Yigit[110]

Keziban est originaire d'Isparta en Turquie. Elle a fait des études de lettres modernes à Bordeaux. Depuis l'âge de 13 ans elle écrit des poèmes; à 19 ans, elle a édité son premier recueil vendu à 200 exemplaires dans la région bordelaise. Elle est secrétaire d'une association nommée "Ici et là-bas"; "Iki toprak, iki Kültür" ayant pour but de promouvoir la culture turque et la double culture.

---

[109] lien
[110] portrait

Aslı Erdoğan[111]

Elle a commencé à écrire très jeune. C'était vers dix ans, se souvient-elle. Puis elle s'arrêta net. En tout cas, elle n'écrivit rien durant son adolescence, contrairement à beaucoup qui le font au moment des premiers chagrins d'amour. Le vrai désir lui est venu plus tard, quand elle était étudiante à la faculté des sciences. Après ses cours de physique, elle s'enfermait dans sa chambre pour écrire frénétiquement, nuit après nuit, souvent jusqu'au petit matin. Il fallait que les tourments qui l'habitent s'évacuent...

Sevil Sevimli

(février 2013)

Originaire de Maras, le grand père de Sevil est arrivé en France en 1973, rejoint 16 ans plus tard par son épouse et ses enfants. En famille, dans la région lyonnaise, on parle turc - celui de Sevil est mâtiné par un accent français prononcé - et on fréquente le cemevi (lieu de culte des alévis) de Villefranche-sur-Saône."[112] Sevil Sevimli, jeune lyonnaise de 21 ans, était étudiante en troisième année de licence information-communication à l'Université Lumière Lyon II lorsqu'elle a fait la demande de bénéficier d'une mobilité dans le cadre du dispositif européen Erasmus. Française d'origine turque, elle a choisi de se rendre dans l'Université Anadolu d'Eskisehir en Turquie. De sensibilité politique très à gauche, à Eskisehir, elle participe à des manifestations, à un concert de *Yorum*, groupe musical "socialiste er révolutionnaire". Elle rassemble toutes les informations qu'elle peut trouver sur les mouvements d'extrême-gauche et en particulier sur le DHKP-C (Parti Révolutionnaire de Libération du Peuple), "un groupuscule stalinien qui défile le 1er mai en tenue militaire". Parmi leurs leaders, on compte beaucoup de jeunes femmes très motivées, entraînées et préparées à la répression, car le "front" est l'auteur d'attentats visant généralement les forces de sécurité turques ou les militaires de l'OTAN. Le dernier attentat du groupe a visé le 1er février 2013 l'ambassade américaine à Ankara et il a fait deux morts, un agent de sécurité et le kamikaze.

Le 10 mai 2012, Sevil Sevimli a été arrêtée à son domicile, soupçonnée d"appartenance à ce mouvement clandestin considéré par l'Etat turc et par l'Union européenne comme une organisation terroriste. Dès les premiers jours, les réseaux sociaux étudiants s'émurent de l'incarcération de la jeune franco-turque (binationale). Mais ce n'est que début juin qu'apparurent les premières dépêches dans les rédactions françaises. Sevil Sevimli a été libérée le 6 août 2012 et placée sous contrôle judiciaire. Pendant ces trois mois de prison, elle a poursuivi ses études, passé ses examens et validé son semestre. Le Président de l'Université Lumière lui a exprimé son soutien. Une pétition demandant sa libération puis son acquittement aurait recueilli au total plus de 135000 signatures en France. Le 15 février 2013, à l'issue de sa cinquième comparution, le Tribunal de Bursa l'a condamnée à 5 ans et 2 mois de prison pour "propagande en faveur d'un mouvement" et "actes délibérés en relation avec un mouvement" (terroriste). Elle a été laissée libre sous contrôle judiciaire et sous condition de versement d'une caution de 10000 lires (environ 4250 euros). Son interdiction de sortie du territoire a été levée et elle pourra donc rejoindre la France. Son avocat a cependant décidé de faire appel.

La Turquie mène une lutte implacable depuis de longues années contre le terrorisme au prix d'une législation très dure. Le gouvernement annonce cependant une réforme de la loi qui pourrait se traduire par la libération de plusieurs centaines de détenus.

---

[111] portrait d'une jeune écrivaine tourmentée, par Mehmet Basut
[112] extrait du portrait par Ariane Bonzon pour *Slate*

Ayse, terre à terre

La petite fille qui gambadait dans les jardins fleuris d'Ordu au bord de la Mer Noire s'imaginait-elle un jour cloîtrée dans cette minuscule chambre parisienne, dans cette solitude forcée que connaissent les exilés ? Devant sa fenêtre fermée pour que la pollution et la grisaille ne pénètrent pas sa modeste demeure, Ayse se souvient. Lui reviennent à la mémoire ses cris d'enfant jouant au bord de l'eau et se baignant aux dernières lueurs du jour finissant, son plaisir à poursuivre les vagues qui refluaient sous ses pieds comme si elles lui demandaient de jouer avec elles. Les arbres fruitiers en fleurs, ondulant sous la douce brise du printemps, l'invitaient à grimper de branche en branche pour mieux humer leurs parfums. Ayse n'a pas de souvenirs malheureux de cette tendre enfance.

Son père était proviseur du lycée professionnel de la ville et sa mère y enseignait la géographie. Lorsque ses parents lui annoncèrent qu'il lui faudrait quitter cette très belle ville d'Ordu pour rejoindre Istanbul, la petite fille imaginait-elle que ce n'était que le début d'un long exil ?Istanbul est la ville de toutes les magies. Ici la ville a poussé comme un champignon. Les immeubles y sont si grands pour la jeune Ayse qu'elle se demande comment ils peuvent tenir debout. Mais ici, dans cette immensité, la mer n'est jamais très loin et, plus étrange encore, la ville laisse vivre en son sein des écrins de verdure où poussent les vignes vierges. Dans ce quartier de Baglarbasi, sur la rive asiatique du Bosphore, les arbres fruitiers n'y sont pas rares. Ils résistent au béton qui envahit les zones commerciales voisines. Ayse passera là son adolescence et dans cette ville qui s'ouvre à la modernité elle prendra goût à dessiner des maisons, une façon pour elle d'allier une passion précoce pour les arts et le sens pratique de la jeune fille de la campagne. Au lycée, Ayse a toujours aimé le dessin, la peinture. Il lui arrivait parfois la nuit d'oublier de dormir pour, au petit matin, jouir enfin de cet agréable sentiment du travail accompli. Pour les autres élèves, le dessin semblait une torture. Pour Ayse, cela se révéla très vite une passion.

(source : www.jpdzisiak.be)

Dessiner des maisons, c'était simplement la possibilité de faire des plans, de mettre en application un intérêt fort pour les mathématiques et la science physique, tout en satisfaisant une passion pour l'art. La licence d'urbanisme obtenue brillamment à l'Université d'Istanbul devait permettre à la jeune femme d'exercer un premier emploi dans la planification urbaine et régionale à Ankara. C'est à Ankara qu'Ayse eut un véritable coup de foudre pour la céramique. Ses maîtres d'atelier comprirent vite les talents de cette jeune femme qui mettaient tant d'enthousiasme à manipuler la terre. Mais, pour elle, ce n'était encore qu'un hobby. Eût-elle dû reprendre des études d'art ? Ce n'est pas l'envie qui lui manquait. Mais cela paraissait inconcevable de retourner à l'Université et de repartir pour un cycle de cinq ans, après avoir déjà terminé deux facultés. Curieusement, ce sera en France, que cet art, appris en Turquie, pendant longtemps pratiqué comme une activité secondaire, allait petit à petit, au fil du temps, au gré de la vie, devenir l'activité professionnelle d'Ayse.

Partageant sa vie avec un autre passionné, amoureux du septième art, c'est sans regret qu'un jour de 1996, la jeune épouse accepta de suivre son mari pour vivre l'aventure française. Lui, attendait de la ville-lumière d'y vivre sa passion du cinéma. Elle, aurait préféré l'Angleterre mais la présence d'un ami de son époux à Paris allait les décider à se diriger vers la France. L'exil a été décidé comme on part pour un voyage, avec l'idée simplement de vivre une expérience, d'apprendre une nouvelle langue, de quitter un pays, la Turquie, avec l'impression d'avoir, à trente-deux ans, épuisé tout ce qu'on pouvait y faire.

On s'attendait à ce que ça ne soit pas facile, mais on a beau imaginer ou échafauder des scénarios, il n'y a que lorsqu'on est en situation que l'on réalise les vraies difficultés. Et des difficultés, nous en avons eues... raconte Ayse. Il a fallu d'abord vivre avec le strict minimun, après avoir connu une certaine aisance en Turquie. Il a fallu apprendre la solitude, du fait de tout ignorer de la langue française. Personne avec qui partager ses émotions, ses interrogations. Aucune amie à qui se confier. Aucun vrai contact avec la réalité quotidienne française. Des tracasseries administratives interminables. Personne ne fait jamais aucun pas pour accueillir. Et ce malaise impalpable qui s'empare de tout déraciné. Bien sûr, il y avait bien quelques relations avec des Turcs mais ce n'est pas parce que vous partagez la même langue que vous avez des centres d'intérêt communs. Dans ce quotidien difficile, la céramique s'est vite transformée en passion indispensable à l'équilibre de la jeune femme, une bouée de sauvetage, seul moyen de rester debout et de tenir. Au début, l'appartement a servi d'atelier. Mais les oeuvres prennent beaucoup de place et c'est vite devenu intenable. Et que faire sans four ? Sans aucun moyen pour assurer une production importante. Dés qu'il a été possible de partager un atelier avec des amis, l'idée de vendre la production et finalement peut-être d'en vivre est devenue un objectif. Le rêve commence à devenir réalité. Une première exposition à Londres, puis une autre à Paris. Déjà presque une consécration.

Aujourd'hui encore, Ayse ne retrouve pas à Paris la saveur des cafés ou des jardins de thé d'Ortaköy ou de Beylerbeyi. Elle continue à trouver cette ville sans couleur et plutôt tristounette. "*Ici, rien n'éveille d'émotion chez moi, contrairement à Istanbul où je prends plaisir à me promener pour goûter son architecture, profiter de l'environnement naturel*." Pourtant, Ayse n'imagine plus de vivre ailleurs. Paris offre des possibilités exceptionnelles. "*Paris est un carrefour qui m'offre des opportunités d'expositions et de rencontres avec le public*." La Turquie ? Oui, mais pour les vacances seulement. Et pour retrouver les vieux parents. "*Un jour, je vaincrai ma peur de l'avion pour leur rendre visite !*" Terre à terre, Ayse.[113]

Le 8 mars de Leyla Koçgözlü

(mars 2010)

Ce samedi 6 mars 2010, en anticipation de la *Journée Internationale des Droits de la Femme* à Strasbourg, Mine Günbay, conseillère municipale aux droits des femmes et à l'égalité des genres, accueillait dans le Grand Salon du Centre administratif de la Ville, Leyla Koçgözlü, référente de la Commission *Lutte contre les Discriminations et accès aux droits* et membre du bureau du Conseil des Résidents Etrangers (CRE) de Strasbourg. Quel symbole ! C'était en ouverture de la *Rencontre Témoignages de femmes engagées dans la vie sociale et professionnelle*. Dans la salle, Phonesavane Xaysongkham, présidente du Conseil des Prud'hommes de Schiltigheim, Aziza Chakri, présidente de l'association *Espoir*, Ana Reverdito, violoniste, professeur au Conservatoire de Strasbourg et toutes les autres ne cachaient pas leur plaisir d'être là.

[113] Voir Gül Ilbay *Récits de vie. Portraits de femmes*. Editions A ta Turquie (2005), en vente auprès de l'association. www.ataturquie.asso.fr

Mine Günbay, comme Leyla Koçgözlü sont françaises d'origine turque. Leyla est actuellement en fin de thèse, thèse en science de la vie, et compte soutenir en juillet. Elle est d'ores et déjà à la recherche d'un post-doctorat aux Etats-Unis, où elle sera d'ailleurs le mois prochain pour un congrès scientifique à San Francisco.

En dehors de son travail de recherche scientifique, elle est *cojépienne*, c'est-à-dire active dans l'association Cojep International (Conseil de la Jeunesse Pluriculturelle).

Le COJEP, c'est ce réseau d'associations, né d'une petite association sportive de quartier à Belfort, au sein de l'immigration turque, au début des années 90, et qui est devenu un réseau associatif aujourd'hui présent dans 14 pays européens, avec son siège social à Strasbourg. Le COJEP veut construire un XXIe siècle de compréhension interculturelle dans la République. L'islamophobie croissante en France et en Europe l'inquiète. En préparant son Congrès du 26 mars à l'Assemblée Nationale (Paris), il a lancé un concours photographique du plus beau minaret d'Europe (concours ouvert jusqu'au 15 avril). Les plus belles photos, choisies par un jury interconfessionnel et interdisciplinaire, seront ensuite exposées au Conseil de l'Europe ainsi qu'aux Journées Européennes du Patrimoine à Istanbul. A la suite du triste référendum suisse de novembre 2009, c'est une façon constructive de répondre aux peurs et aux préjugés.

(Leyla Koçgözlü)

"L'oppresseur ne se rend pas compte du mal qu'implique l'oppression tant que l'opprimé l'accepte" a écrit Henry David Thoreau. C'est une des citations favorites de Leyla qui illustre parfaitement ses engagements. Elle explique : "*Mon père est aujourd'hui retraité, il a travaillé de si nombreuses années en France, on lui demande de s'intégrer, mais on l'exclut des élections régionales, municipales*". Leyla Koçgözlü défend donc le droit de vote pour ses parents. Et ce qui la tient à cœur, c'est la lutte contre les discriminations : "*Vous savez, je pense que la discrimination quand elle touche une personne frappe celle-ci au cœur de sa personnalité, et parfois peut chambouler ses propres valeurs, son regard sur soi, et sur les autres.* " Pour elle-même, Leyla ne se sent pas concernée par le mot *intégration*: "*Française, d'origine turque et de confession musulmane, je l'ai bien assumé jusqu'à présent et j'avoue que je n'aime pas le mot intégration en ce qui me concerne, moi je suis française, j'ai grandi en Alsace, je finis mes études à Strasbourg, alors oui je suis turque également bien sûr mais mon avenir, lorsque je l'envisage, il est en France.* "

Dans les différents environnements où elle évolue, elle ne se sent ni rejetée, ni discriminée. Elle apprécie que, dans la recherche, elle soit souvent amenée à collaborer avec des labos étrangers. Mais l'islamophobie qui monte l'inquiète elle aussi et l'incite à agir. Elle cite Einstein : "La folie, c'est se comporter de la même manière et s'attendre à un résultat différent. " Le 8 mars à Strasbourg, c'est tout cela que Leyla a en tête après avoir entendu tous les témoignages de ces femmes *engagées dans la vie sociale et professionnelle*.

In(c)lassable Murat Erpuyan

(octobre 2010)

Istanbul fascine. Istanbul sublime. Cette ville est à l'Europe ce que Rio est à l'Amérique latine. Elle bouillonne. Elle est fusion. Ici la modernité rencontre la tradition. Les tours modernes grattent le ciel et les appels des muezzin enveloppent la ville dans une mélopée polyphonique (contraste encore, contraste toujours).

Murat Erpuyan est directeur de publication de la revue franco-turque *Olusum* (Genèse) et président de l'association culturelle *A ta Turquie*. Inclassable militant de l'amitié franco-turque, il a fondé la revue en 1989. Elle en est aujourd'hui à son 123e numéro. Pour célébrer Istanbul, capitale européenne de la culture 2010, c'est une édition exceptionnelle de la revue, consacrée à la ville, qui est présentée ce week-end au Salon de la Revue, Espace des Blancs Manteaux, Paris 4e. Au fil des pages, des mots des auteurs rassemblés par le comité de rédaction et des nombreuses photographies qui les illustrent, le lecteur baignera dans les rumeurs d'Istanbul au fil de son histoire et jusqu'à aujourd'hui. Istanbul est habitée pas seulement par ses 18 millions d'habitants, elle est habitée par une âme. Murat Erpuyan le dit depuis plus de 20 ans. Inlassable !

L'acte citoyen de Huseyin Uyar

(décembre 2015)

Une carotte pour le vote. Pour inciter les Nancéiens à voter lors des élections régionales, Huseyin Uyar (dit Lulu) a imaginé une méthode peu banale. Son idée ? Offrir un kilo de fruits et légumes à qui voudra, sur simple fréquentation de la carte d'électeur tamponnée. Oranges, pommes, ou encore oignons -"français !", précise-t-il, sont au menu. Le tout sans obligation d'achat. Installé au Marché central de Nancy depuis 20 ans, il voit dans son geste un acte citoyen. "Je suis arrivé en France en 1980.

Deux ans plus tard, j'ai acquis la nationalité française. Je suis fier d'appartenir à ce pays, et il est important pour moi d'être engagé dans la vie politique. Voter fait partie de mes devoirs." D'ailleurs, un drapeau français orne la façade de son étalage. Et, au-delà de sa démarche citoyenne, Huseyin souhaite valoriser les actions de sa région. Il se dit d'ailleurs très intéressé par la politique locale. "J'aime rencontrer les personnalités lorraines et discuter avec elles pour leur donner mon point de vue sur certaines questions. C'est important d'échanger". Quant aux réactions de sa clientèle, Huseyin se dit ravi: "Beaucoup viennent me féliciter, me dire que mon initiative est belle." Il pense d'ailleurs renouveler l'opération pour les prochaines élections. En attendant, les électeurs nancéiens peuvent aller chercher leur kilo de fruits gratuits jusqu'au 19 décembre. [114]

[114] source : *L'Est Républicain*, un article de Léa-Océane Lallemant

Etoiles turques

(mars 2010)

C'est la fin de la Saison de la Turquie en France. Nous vous proposons de clore cette belle aventure par trois étoiles qui brillent dans la "communauté franco-turque". **Ece Ege** est la créatrice de mode en vue aujourd'hui à Paris (***Dice Kayek***). **Ergün Demir** qui a vécu son enfance en Eure-et-Loir et sa jeunesse à Paris est un comédien et metteur en scène de renom à Istanbul. Quant à **Yeliz** (de Clichy-sous-Bois/Montfermeil), infographiste et chanteuse, elle rencontre déjà un franc succès sur le net et dans le milieu du rap/Rn'B, avant même la sortie de son premier album.

(Yeliz)

Ergün Demir, le Petit Prince

Le jour où Ergün Demir a reçu la lettre qui lui stipulait sa nouvelle nationalité française, il s'est bien gardé de retenir ses larmes. "*La France m'a donné tant de choses, tout ce que je sais, tout ce que je suis. Tout ce que j'ai, je le dois en grande partie à la France, aux Français qui m'ont façonné, permis de me révéler à moi-même.*" Il se souvient de son arrivée en France, en 1974. Habiter dans un "trou à rat", un lieu-dit en bordure de la Nationale 10, "le-Gué-de-Longroi", n'est pas facile pour un enfant de quatre ans.

Trois ans passés au milieu des souris, des poux, de la gale, avant d'accéder à un HLM avec radiateur dans la petite commune d'Auneau (Eure-et-Loir). Le racisme de l'institutrice, rencontré dés l'âge de six ans à l'école primaire, l'a fait souffrir mais l'a incité à commencer à gribouiller des choses sur le papier, jusqu'à ce moment magique au CM2 où un autre enseignant l'a fait monter sur scène pour quelques répliques du Petit Prince de Saint-Exupéry. Près de trente ans plus tard, Ergün Demir met en scène Kücük Prens, le Petit Prince, cette oeuvre universelle, à l'Institut Français d'Istanbul.

Le jeune Ergün, face à l'ostracisme, s'est réfugié dans l'écriture. "*Je me suis pris de passion pour l'écriture*", se souvient-il, "*je m'étais construit un monde dont je me refuse aujourd'hui encore à délimiter les frontières. Assis, je pouvais voyager, dessiner, écrire et peindre. Et sans cesse soliloquer : pourquoi ? pourquoi ?*". Et dés ce jour du Petit Prince, en fin d'école primaire, Ergün avait en projet de faire du théâtre. Mais son père ne cessait pas de lui dire qu'il fallait d'abord gagner le pain quotidien pour les sept membres de la famille avant de penser à ces "frivolités artistiques". La plus grande ambition de Metin Demir, le père, pour son fils était qu'il devînt régleur de machine dans une usine quelconque. L'adolescent d'alors allait accepter les compromis avec la famille: travailler en usine pendant les congés scolaires (dés l'âge de 15 ans), apprendre à fabriquer le pain en boulangerie, vendre des voitures chez Volvo et BMW à 18 ans, fonder une entreprise d'import-export de pipes en écume de mer à l'âge de 20 ans. Mais les rêves d'enfance étaient toujours là. Ergün confie la SARL à son frère et prend des cours de théâtre et de guitare au Théâtre de Chartres avant d'entrer à l'Ecole Normale de Musique de Paris et réussir le concours d'entrée à l'Institut pour les Jeunes Artistes (IPJA) au Théâtre de l'Atelier. "*Les trajectoires de vie sont rarement des lignes tracées à la règle*" constate-t-il aujourd'hui, "*mon ascension sociale m'imposait de m'exiler à Paris où j'entamais réellement ma carrière de comédien-musicien. Ma collaboration avec Jean Darnel scellait définitivement ma vocation.*"

Pour ne pas s'éloigner de ses racines, Ergün Demir ouvre le Byzance à Chartres, un minuscule café-concert, où il donne ses premiers spectacles. Au "Byzans", il y avait sur les murs blancs le pont Fatih Sultan Mehmet surplombant le Bosphore et une petite scène où Ergün, assis, jouait Albaniz et Vivaldi. En 1994, c'est au Châtelet, sous la direction de Jean-Pierre Vincent, qu'il joue Mithridate, tout en dirigeant un petit établissement sous la Tour Eiffel. Mais les plateaux parisiens ne lui offraient que de petits rôles. Ergün Demir décida alors de partir à Istanbul. Les portes de l'Ekol Drama Sanat Evi s'ouvrent à lui. Il y enseigne aujourd'hui l'improvisation et le théâtre de Molière. Il joue dans des téléfilms. ***Bin Bir Gece*** (les Mille et une nuits) battent des records d'audience. Dans la rue, on le reconnaît. "*Ma célébrité, j'essaie de la rendre utile en la mettant à la disposition de causes humanitaires. J'interviens, j'enseigne sous forme de stage le théâtre dans des écoles à titre gracieux. Je milite pour le don du sang et d'organe. Comme artiste franco-turc, je travaille avec enthousiasme au rapprochement de nos deux pays*".

Mais Ergün Demir n'a pas changé. Il prend toujours le bus (drapé d'une casquette et de lunettes), fait sa vaisselle et continue de tendre les mains vers le ciel en guise de prière. "*Dans la vie Dieu m'a donné tous les jouets que je lui ai réclamés avec tant d'insistance qu'il me les a donnés par dépit.*" S'il devait partir sur une plage avec trois livres, il emporterait le Coran, la Bible et la Torah pour "*essayer de mieux comprendre comment des hommes ont pu perdre la tête au point de prendre en otage les préceptes de Dieu*". Ergün Demir partage son temps entre Paris et Istanbul: "*Paris est un cadeau des hommes. Istanbul est un cadeau de Dieu*", n'hésite-t-il pas à dire. Il prend sa guitare qu'il caresse comme on le ferait du corps d'une femme. Il joue Django. Il écrit à ses amis, aimerait les inviter à Tepeköy, dans son village, sur les hauteurs d'une colline coincée parmi les collines. Il veut se souvenir. Le travail de mémoire est vital. "*Se souvenir du commencement des choses, c'est refaire les gammes de sa vie.*" Tel est le cri sourd du Petit Prince.

Yeliz au pays des merveilles [115]

Le père de Yeliz est turc, originaire de Bursa, et sa mère française, d'origine algérienne. Mais elle-même est née à Blanc-Mesnil, en 1988. Ce sont ses grands-parents qui ont immigré en France dans les années 1970. La scolarité de Yeliz a été moyenne dans un premier temps puis excellente, dés lors qu'elle a pu exprimer toute sa créativité en optant pour les métiers de l'art. Depuis qu'elle a obtenu son Brevet des Métiers de l'Art, ses parents la soutiennent et l'encouragent 200 % dans sa passion. Aujourd'hui elle est secrétaire de direction et infographiste. Elle dessine sur ordinateur, crée des images, des logos, pour les mettre ensuite sur des vêtements. Mais elle a une autre passion, la musique. Elle écrit ses propres chansons. Des amis rappeurs lui accordent une place dans leur album. Elle participe à des concours de chant et reçoit un soutien très important de la communauté turque de France car elle est décidée à faire briller une étoile turque en France.

"sortir mon album en 2010"

Yeliz a écrit une chanson qu'elle a appelée "*La richesse de nos différences*". Elle apprécie de dire ce double apport de la France et de la Turquie, regrette d'avoir perdu tout contact avec l'Algérie, car ce sont ses arrière-grands-parents maternels qui se sont implantés en France depuis très longtemps. Elle se plaît aussi à préciser qu'elle se sent universelle, en rappelant ces origines, turque avec un soupçon de bulgare, algérienne et française. Ses "trois cultures" lui donnent un équilibre.

"passer mon été à Erdek"

Tous les ans, Yeliz va à Bursa et surtout à Erdek, la plus belle ville balnéaire de Turquie selon elle. "*Ses palmiers, ses plages, ses immenses çay bahçesi, quel bonheur de prendre son petit déjeuner dans ses çay bahçesi, face au port avec ses pêcheurs enlevant de leurs filets les poissons.Que dire de Ayvalik, sa plage de Sarimsakli, une pure merveille. Partir en croisière avec ses bateaux pour*

[115] d'après l'entretien avec Aurélien Roulland, pour *Olusum*

toute la journée. Musique, animations diverses et plongeons dans les eaux limpides de la mer Egée."
Tous les ans, la Turquie lui offre un nouveau visage, plus moderne, évoluée, des routes de plus en plus belles. Elle parle assez bien le turc avec un accent français.

"supprimer les barrières"

A 22 ans (depuis le 6 avril), Yeliz fourmille de projets. L'infographiste aimerait créer son propre style de marque dans le domaine de la mode. La musicienne aimerait sortir son album bientôt. la musique l'habite, la suit partout. Et surtout elle chante, en voiture, dans sa chambre. Elle écrit, cela l'apaise, lui permet de s'évader. Elle dessine. Pour elle, une page ne reste jamais blanche. Elle écrit, dessine et chante ses espoirs : "*l'espoir pour moi serait que les barrières de la religion soient totalement supprimées. Après tout, nos lieux de culte sont différents, mais nous prions le même dieu. Je suis musulmane, et cela ne me pose aucun problème de créer une totale harmonie avec des chrétiens, juifs ou autres...*"

Ece Ege, la miss du nouveau siècle

Rue du Mail à Paris (2e). **Ece Ege** crèe de petites robes d'été faussement sages, aux formes épurées et aux détails délicats, ornées d'une myriade de broderies faites mains. Dans son atelier, on se prend à rêver au bazar de Bursa, d'où les Ottomans ont bâti leur empire, à l'extrémité occidentale de la Route de la soie. Bursa est la ville de naissance de la créatrice de mode. Le père d'Ece était joaillier. Elle le remercie de lui avoir donné le goût du détail, mais à la création de bijoux elle a préféré la couture. Ece Ege quitte Bodrum, où elle poursuivait ses études, et la gemmologie pour s'installer à Paris, capitale de la mode. Il faut dire aussi qu'elle avait un professeur, fou de Baudelaire, qui lui a transmis l'amour du français, et puis à Paris, il y a l'ESMOD où Ece va s'inscrire, avec de grandes ambitions. Sa soeur Ayse l'accompagne dans cette belle aventure qui va les amener à la renommée avec la création de la collection Dice Kayek. "*A Paris, vous êtes obligé de réussir !*" explique-t-elle, "*sinon vous êtes barré de la liste assez vite. C'est un peu cruel le monde de la mode*".

Le succès à Paris a un grand impact en Turquie. Sans fausse modestie, Ece Ege a conscience d'incarner une bonne image de la créativité turque en Europe et d'ouvrir la voie aux jeunes créateurs. "*Le talent est un don de Dieu*" mais "*il faut aussi beaucoup travailler et croire en soi*", conseille-t-elle aux plus jeunes. Dans cette belle rue parisienne prestigieuse, elle rêve déjà à de nouveaux défis : ouvrir une deuxième, une troisième boutique à New-York, à Tokyo, à Istanbul... Pour célébrer la fin de la Saison de la Turquie en France, elle vient de présenter sa nouvelle collection *Istanbul Contrast* (ici en photos), d'un glamour épicé comme la ville d'Istanbul qui l'a inspirée.

Ce qui l'inspire ? "*les gens, la rue et... Patricia Kaas*". On va vraiment quitter avec regret cette Saison de la Turquie en France et on attend avec impatience son Printemps Européen.

Les *blasfemmes* d'Aurel

(novembre 2010)

Ce 6 novembre 2010, Aurélien Roulland n'en croyait pas ses yeux. Des gens qui font la queue pour acheter de la poésie ! Cela se passait à l'Espace Lumière d'Epinay-sur-Seine. Sur la table de vente, le livre *Pyromania*, écrit par "*une copine*". Aurel est un poète maudit, mi-Rimbaud mi-Gainsbourg, écolo-anar et "turcopathe", poète et photographe. Il "shoote" les femmes, toutes turques, toutes belles, pyrogènes. Il aime plus que tout Istanbul, la ville de tous les plaisirs que dans ses délires gainsbouriens, il appelle Xtanbul ou même "clitoristanbul". Il a la poésie dans la peau: "*un jour, je devais avoir 7 ou 8 piges, je dévorais les mots et je récitais les poèmes de Rimbaud à ma vioque. Ma bohême. Et la vioque, dans tout ce qu'elle a pu dire d'éclairé de toute sa vie, m'a sorti: "c'est tout à fait toi!" Voilà une phrase qui vous marque jusqu'à la fin de vos jours.*" Il a la photo dans la peau: "*depuis le temps, le reflex que je ne pouvais m'offrir habitait mes nuits. Maintenant, je dors avec et comme j'ai peur dans le noir, je dors avec le doigt appuyé sur le bouton du flash*." Il a la Turquie dans la peau et fait des photos pour changer les clichés.

"*A l'âge de 11 ans, je rêvais de devenir photographe... je photographie des femmes turques pour révéler la clarté au milieu des ténébres, je photographie l'amour, la femme turque et la liberté.*" On entre en photographie comme on entre en religion. Une religion particulière. Avec ses rites et son éternelle quête vers la lumière. "*C'est aussi la religion d'une déesse unique, jalouse, capricieuse, exigeante, susceptible, à la fois dramatique et touchante. Celle de Bérénice, "celle qui porte en elle la victoire", la sainte patronne de tous les photographes. Ce n'est pas pour rien qu'elle est née en Turquie !... Dieu est turque*" proclame Aurel,"*Il n'y a de Dieu que la Femme et le photographe est son prophète*". D'ailleurs "*il n'y a pas de femmes moches, il n'y a que des photographes avec le compas dans l'oeil*".

Devant l'appareil d'Aurel, elles dansent avec la lumière. Aurel a Istanbul dans la peau, la capitale des poètes: "*j'ai découvert la poésie turque, cette langue gorgée de soleil, cette passion sanguine, ce jusqu'-au-boutisme, cette rage*". Les poètes crèvent la dalle à Paris, alors il aimerait tenter sa chance à Istanbul. Il rêve d'y publier ses poèmes, traduits par ses copines, et d'y ajouter ses photos. Le 6 novembre, à l'Espace Lumière, Aurel rêvait tout éveillé. Sur la scène, la poétesse organisatrice de la soirée resplendit dans sa robe blanche mais "*le soleil n'a pas besoin de se vêtir pour briller*" lui glisse Aurel à l'oreille. "*J'aime les flammes* (femmes) *comme elles dansent. Belles et libres comme l'air ! J'aime les voir qui se balancent Entre la nuit et l'univers*".

Belya Dogan en attendant la suite

(septembre 2010)

"Il est plus important d'être soi-même plutôt que n'importe qui d'autre." (George Sand) En prenant sa plume, Belya entend bien suivre ce principe philosophique qui la guide dans sa vie comme dans son écriture, car Belya Dogan est journaliste en même temps que scénariste de bande dessinée. Qui est-elle ? " *Le mystère des naissances, le hasard des pérégrinations de nos parents nous ont permis de naître ou de vivre dans un pays qui nous garantit dans une certaine mesure liberté et égalité.* " écrit la jeune femme, française (de Perpignan) née d'une famille d'origine kurde de Turquie. Cette chance la rend solidaire des femmes, comme Sakineh l'Iranienne, dont le mystère en a décidé autrement, "*ces femmes qui pourraient être nous, nos mères, nos filles, nos soeurs,...*"

Belya, journaliste, écrit de beaux portraits (comme ceux de la styliste Dice Kayek, du pianiste virtuose Fazil Say ou de la chanteuse Melike Tarhan) mais elle dit ressentir "*une difficulté particulière à être soi-même mise en lumière*", sauf peut-être sur Entre-gens, dont "*les portraits sont des traits d'union entre le visible et l'intime*", apprécie-t-elle. Belya, citoyenne, n'affiche pas ostensiblement ses idées politiques mais elle sait s'indigner lorsque l'humour français est mis en liberté surveillée ou lorsqu'il est question de déchéance de la nationalité française, des sujets qui la touchent, comme l'image de la Turquie. Alors elle prend la plume *"la Turquie racontée aux enfants"*, *"les musiques traditionnelles anatoliennes"*, *"Turquie et modernité"* ou bien encore *"Réussir ses vacances en Turquie"*... Belya Dogan est un des rédacteurs les plus prolixes de *suite101*, avec des sujets très divers, de société, de vie quotidienne. Ses premiers articles portaient sur *"Les demandes en mariage jouent l'originalité"* et sur *"La Saint Valentin et l'homosexualité"*. Les plus récents sont sur *"Les chaussures d'enfant*: *troc et échange, mode d'emploi"*. La journaliste écrit ce qu'elle vit en tant que mère, en tant que femme. Elle écrit ses coups de coeur, comme *Fluide Glamour*, magazine féminin, sexy et impertinent. Elle s'intéresse aux gens: *"Parents solo"*, à l'histoire concrète: *"Les origines de la carte nationale d'identité"*. Elle observe la rue: *"Le scooter au féminin"*. Belya Dogan ne fait pas son âge, mais disons qu'elle est de la Génération Goldorak. Le 9e art est sa grande passion. Son envie d'écrire, de raconter des histoires, Belya Dogan l'exerce en tant que scénariste de BD. Elle a créé avec son ami Philippe Bringel. dessinateur, la série *Jed-Kan*, en même temps que la maison d'édition *Philya*.

Le tome 1 de Jed-Kan a été très apprécié des connaisseurs avec son humour, "ses héros sympathiques et attachants", "ses créatures bizarres", "cette histoire construite autour d'une mission" (critique de Francoise Bachelet, *Livredumonde*). Le tome 2 est attendu prochainement. Belya a écrit une *Petite histoire de la BD de l'antiquité à nos jours*. Elle suit l'actu BD sur le web (wwww.opalebd.com), l'émission *Un Monde de Bulles*, la seule émission du PAF entièrement consacrée *à* la BD (sur *Public Senat*), s'intéresse à l'avenir de la BD numérique, recense *"Les expressions BD célèbres à l'assaut de la langue francaise"*, monte à Paris pour voir *"La ville dessinée"* actuellement au Palais de Chaillot, rentre tout juste du Festival BD de Fabrègues (4 et 5 septembre). Belya suit son chemin de journaliste, scénariste, éditrice dans ce qui la passionne et fait *L'éloge de la patience*.

Elif Kayi sonde la France

(septembre 2010)

A voir ces enfants multicolores tous vêtus de bleu entonner la Marseillaise à l'aube d'un nouveau cycle Blanc de l'Equipe de France de football, on aurait pu croire revenu le rêve de 98. Mais voilà, une heure et demie plus tard, le cauchemar était toujours là... (98, citation EK) " Ah on était fier de cette équipe qui ne ressemblait à aucune autre, et surtout pas à celle de nos voisins européens. On méprisait les commentaires des journalistes étrangers notamment allemands qui ricanaient jalousement en parlant de l' "autre équipe africaine". On était en avance sur notre temps, on était les champions du monde de la société moderne et du discours post-assimilationniste. On en profitait pour faire table rase sur toutes ces discussions stériles autour d'une intégration ethnico-religieuse en rade et d'un ascenseur social en panne. "

Elif Kayi est la jeune journaliste qui en 2009 a brillamment remporté, devant 600 autres candidats âgés de 17 à 35 ans, l'*European Young Journalist Award*, organisé et offert par la Commission Européenne, pour son plaidoyer "Pitié, arrêtez de nous parler de la Turquie ! ". Elle est née en France d'une famille turque, a fait des études de langues étrangères appliquées à Lyon ainsi qu'un master d'études européennes à l'Université de Hambourg et travaille comme journaliste free lance depuis 2006, en France, en Allemagne, en Roumanie, en Italie. Elle navigue aujourd'hui entre Montpellier et Istanbul. Elle est une observatrice attentive de la France, son immigration, son islam, son identité, son équipe de foot.

"2010 sonne notre glas. La machine s'est grippée. On souffre car c'est le miroir qu'on a dessiné de notre société qui s'est brisé. Aïe aïe aïe, sept ans de malheur ! On nous ressert le thème des valeurs, de l'identité, du communautarisme. Il est même question de racisme anti-blanc dans des cités. L'origine sociale qui détermine aussi les affinités. Les joueurs venus des cités dites sensibles qui se serreraient les coudes. Et la conclusion d'Alain Finkielkraut avec *l'esprit de la cité (qui) se laisse dévorer par l'esprit des cités*. Mais ce n'est pas le prétendu échec de l'intégration soi-disant incarné aujourd'hui par l'esprit de l'équipe de France qui nous dérange vraiment. Au fond, c'est notre pays, en panne, à la recherche chimérique d'une identité improbable qui nous fait si mal. "[116]

Elif ressemble aux jeunes Européens d'aujourd'hui, mobiles et curieux de ce qui se passe ailleurs. Par son écriture décalée, elle fait passer avec efficacité son message. Elle manie avec perfection l'art de l'ironie, dans la presse allemande, française, sur Mediapart où elle tient son blog *Aux carrefours de l'Orient*, sur cafebabel... Le Club de la Presse de Marseille Provence vient de lui attribuer le *Prix de la Parole Libre* pour "Tout Turc ne naît pas soldat". Pour "On ne leur pardonnera jamais !", son article sur la France et son football, un internaute lui a adressé ce compliment "Elif, là tu touches au génial !".

"Perdre dans un dédale de questionnements existentiels, en proie à toutes sortes de fantasmes pour se convaincre de son existence. Avec une équipe gagnante, on pouvait avoir trouvé un mirage identitaire auquel se raccrocher. Mais l'équipe de France n'a pas continué à jouer le jeu qu'on lui demandait. Pas le jeu sur le terrain. Mais celui qui consistait à nous faire rêver et par-là même notre vie. Le discrédit qu'on lui reproche, c'est le nôtre. Nous ne rêvons plus. Nous sommes simplement, ennuyeusement, mornement, banalement, tristement, immanquablement, froidement, cruellement, violemment, insolemment Français. "

[116] 2010, citation EK

Özlem, sa méthode assimile

(janvier 2007)

Özlem Öztürk. Difficile de faire plus turc comme nom. Et pourtant Özlem n'hésite pas à dire : " *Je suis Vosgienne*". Comme son compagnon (elle dit "*mon copain*"), un Vosgien de Nancy, qu'elle a rencontré il y a trois ans, peu de temps après son arrivée en France. Özlem parle de la France bien mieux que toutes les Marie Dupont et elle a envie de faire aimer la France à tous les immigrés qu'elle a désormais en face d'elle en tant que formatrice linguistique auprès de l'Association pour l'enseignement et la formation des travailleurs immigrés et de leurs familles.

Ankara

Il y a peu de temps encore, Özlem, née à Tarsus, mais qui a grandi à Ankara, ne connaissait (presque) rien de la France. Elle était étudiante à l'Université de Haceteppe. Au lycée, elle avait fait des études bilingues en anglais mais également appris l'allemand. Elle était une jeune fille moderne d'Ankara. Elle est très sportive, a pratiqué le volley et beaucoup d'autres sports. La journée, elle était à la fac. Le soir, elle sortait dans les cafés de la ville, allait au cinéma, au théâtre, au club de sport comme la jeunesse parisienne ou la jeunesse de toutes les grandes villes du monde. Ses parents, le père originaire d'Elazig, la mère d'Adana, ont une maison de vacances au bord de la Méditerranée, à Ayvalik, en face de Lesbos. Les Grecs de Lesbos peuvent venir librement à Ayvalik. Les Turcs ont besoin d'un visa pour aller à Lesbos. Cela la révolte.

Dans son métier d'aujourd'hui, elle découvre une réalité qu'elle ignorait. "*Je découvre chez certains immigrés une Turquie que je ne connaissais pas à Ankara, que je croyais disparue depuis les années 60, c'est un choc culturel pour moi*". Depuis trois ans qu'elle vit en France, lorsqu'elle se présente aux gens, elle se fâche lorsqu'on lui parle de *Midnight Express*. Özlem se dit européenne comme toute la jeunesse étudiante turque, d'Istanbul ou d'Ankara.

Paris 1999

Son premier voyage à l'étranger, c'est en France qu'Özlem le fait avec sa mère en 1999 à l'âge de 18 ans. Elle visitera Paris, retrouvera avec passion ce qu'elle avait lu dans les livres en dévorant Victor Hugo ("*j'ai eu un coup de foudre pour Victor Hugo*"), surtout Notre-Dame de Paris. Aujourd'hui encore, elle se passe en boucle la comédie musicale Notre-Dame de Paris. Elle ne lit que de la littérature française, ("*ah non, je viens de relire Orhan Pamuk, mais en français !* "), adore Molière, mais aussi Baudelaire, Eluard, Saint-Exupéry. Elle écoute Noir Désir, Bruno Pelletier (le Gringoire de Notre-Dame de Paris), Garou (Quasimodo). "*Quand le vent m'emportera...* ". Elle est très touchée par cette chanson, "*parce que, moi aussi, le vent m'a emportée... vers la France*". En 1999, Özlem et sa mère sont accueillies à Paris par une connaissance qui travaille dans la mode

avec Yves Saint-Laurent. Justement Özlem est passionnée de mode. Depuis sa plus tendre enfance, elle dessine des modèles "*mais surtout des chaussures*". A dix-huit ans, son rêve était d'être créatrice de mode. "*Quand j'étais petite fille, j'habillais les poupées Barbie*". Elle peint aussi... mais aujourd'hui, toutes ses œuvres sont restées à Ankara. Elle ne peint plus, par manque de temps, manque de matériel, changement de priorité, mais peut-être que ... à Noël, son copain lui a offert un chevalet. Quant à la mode, elle a (provisoirement ?) abandonné l'idée. Son amie l'a mise en garde. "*La mode, c'est un univers impitoyable*". Paris, c'est la capitale de la mode et c'est aussi bien d'autres trésors que Özlem s'empresse de découvrir à chaque fois qu'elle peut y aller. Elle connaît par cœur le film *Amélie Poulain*. Mais elle s'éclate aussi sur les Louis de Funès.

Nancy 2000

Son deuxième voyage sera pour les cours d'été à Nancy. Elle va aussi très vite aimer cette ville. Elle habite aujourd'hui au cœur de la Ville Vieille, en face du Musée Lorrain et du Palais ducal. Elle a ses habitudes au Chtimi, le bar à bières de la Place Saint-Epvre, là où on avait tourné Une femme française. Pour le troisième voyage qui allait être celui de son installation en France, elle débarque seule à l'aéroport de Strasbourg avec cinquante-cinq kilos de bagage. Ses parents sont pendant tout le trajet en communication depuis Ankara sur le téléphone portable. Özlem est fille unique. Son prénom veut dire : "*celle qu'on attendait*". Ils ont tellement attendu une grossesse qui ne voulait jamais venir et qui ne s'est plus jamais produite après, malgré le renfort de tous les médicaments possibles. Et voilà que maintenant Özlem s'en va faire sa vie. "*Mes parents sont*", dit-elle, "*ma seule liaison avec le pays*". Mais tout ce qui va suivre, les parents vont l'accepter, même l'accompagner, en envoyant de l'argent. "*Je leur dois tout. Maintenant, c'est à moi de penser à eux*". Les débuts d'Özlem à Nancy ne sont pas faciles. Pour son premier logement, elle se fait exploiter. "*J'avais réservé un logement depuis Ankara par internet. Je ne savais pas qu'il fallait faire un état des lieux en entrant. Quand j'ai quitté le logement, le propriétaire m'a fait payer une remise en état pour des dégradations qui étaient antérieures à mon arrivée. Ils arnaquent les étudiants étrangers*".

La passion de la langue

Özlem a un infini goût d'apprendre et de comprendre. Dans notre conversation, des expressions bien françaises se glissent fréquemment dans mes propos : "*coup de pouce*", elle note sur un papier, "*battre de l'aile*", elle renote, cherche un équivalent en turc, ne trouve pas, "*déodatien*" (habitant de Saint-Dié des Vosges, d'où est originaire son compagnon, ou plutôt d'un tout petit village à côté de Saint-Dié), elle n'a plus de papier, elle note sur sa main. Maintenant, elle dira peut-être : "*Je suis déodatienne*". Elle apprend tout. Elle assimile. Elle "*ingurgite*". Je lui dis. Elle ne connaît pas le mot. Elle n'a plus de place sur sa main. Elle l'écrit dans un coin de son cerveau. Elle écrira plus tard. Elle est passionnée de linguistique. Elle adore découvrir une langue dans ses profondeurs, avec l'univers culturel qui va autour, ses expressions, ses chansons... et puis surtout les gens qui la parlent, comment ils portent leur langue, comment ils l'habitent. Elle va adorer le français, la langue. Elle va adorer les Français, les gens. Elle a commencé à apprendre le français à 18 ans, en a 25 aujourd'hui ("*bientôt 26*"), le parle couramment, sauf quelques expressions qu'elle découvre ainsi tous les jours, l'apprend aux immigrés (dont de nombreux Turcs mais pas seulement) qui arrivent en Lorraine. Elle a fait de la formation son métier, aimerait aussi proposer ses services en traduction et en interprétariat. Elle pense à l'édition : "*ce serait bien de traduire des livres de cuisine, par exemple...*".

Le métier de formatrice

Özlem a surtout un inlassable goût d'apprendre aux autres et de transmettre. Elle a fait son mémoire de didactique des langues étrangères sur les différences dans l'acquisition de la langue française selon le niveau des connaissances dans la langue d'origine. Elle a obtenu un

17/20 et ainsi son Master 2. Son stage pratique obligatoire, elle l'a effectué pendant six mois dans l'organisme où elle travaille aujourd'hui. Lorsqu'elle regarde un peu en arrière, elle voit le chemin parcouru en trois petites années. Elle est fière d'avoir franchi les obstacles les uns après les autres, certaine de ses compétences, et laisse derrière elle ses rêves de jeune fille pour se lancer totalement dans le métier de formatrice.

Tous les matins désormais, Ôzlem retrouve avec plaisir ses groupes de stagiaires à Nancy, Lunéville, Pont-à-Mousson. Elle met en pratique les principes qu'elle préconisait dans son mémoire universitaire. Elle sait l'importance que peut avoir la prise en compte des facteurs sociaux et personnels pour l'apprentissage. Elle adapte sa pédagogie en fonction des niveaux de scolarisation des apprenants. Elle constitue ses groupes en conséquence. Pour elle, il ne peut y avoir d'apprentissage linguistique réussi sans la valorisation de ce que sont les personnes. Ils avaient avant d'arriver un bagage culturel. C'est en s'appuyant sur ces savoirs, ces savoir-faire, ces savoir-être qu'ils vont découvrir leur nouvel environnement et bientôt, le plus vite possible, trouver leur place dans la société française. C'est sa *méthode Assimil* à elle et elle a prouvé avec sa propre expérience combien c'était possible. Les stagiaires le savent. Ce qu'elle a fait, eux peuvent le faire. Ils boivent ses paroles sur ses lèvres. Ainsi ils apprennent...

Les amis d'Özlem

Dans la vie d'Özlem, les amis comptent beaucoup. Ce sont celles et ceux qui ont accompagné ses premiers pas en France. Olivier, l'animateur des cours d'été lors de son premier séjour à Nancy. Ihsan, le journaliste, qui l'a beaucoup aidé dés son arrivée en 2003. Et puis, il y a Ecevit et Seval. Ils avaient fait leurs études à Ankara dans la même faculté qu'Özlem, avec les mêmes professeurs, mais quelques années plus tôt. Ils ne s'étaient pas connus. Ils se connaîtront à Nancy. Seval a réalisé son mémoire sur l'acquisition de l'autonomie chez les femmes immigrées par le permis de conduire. "*Elles obtiennent le code en l'apprenant par cœur, sans avoir la moindre notion de français. Mais elles échouent à la conduite parce qu'elles ne comprennent pas ce que leur dit l'examinateur*". Seval et Özlem mènent souvent ensemble des réflexions pédagogiques.

Les Vosges

Les amis d'Özlem sont turcs (ses copines Mehtap et Seval) mais aussi français. Elle fera connaissance avec la famille de son copain Mallory, sa belle-famille vosgienne, avec beaucoup d'affection. Les parents de Mallory, lui carrier (contremaître) dans le gré des Vosges, elle dirigeante d'une entreprise familiale, ne connaissaient des Turcs et de la Turquie que les clichés éculés et plutôt négatifs véhiculés par les médias et l'opinion publique vosgienne. Quelle découverte ! La rencontre avec Özlem a été une heureuse surprise qui a bousculé totalement leurs représentations. Aujourd'hui, comme Mallory qui aimerait apprendre le turc, ils sont allés plusieurs fois en Turquie, à Ankara et ailleurs. Les familles se sont appréciées et estimées. Les uns et les autres se sont invités pour des séjours qui ont été d'excellents souvenirs partagés. Il y avait bien au début, chez Özlem, de petits étonnements lorsqu'elle allait dans la belle famille : "*les parents et les enfants se font des bisous tous les soirs avant de se coucher et tous les matins en se levant, chez nous cela ne se fait pas*". Dans certaines familles, les enfants appellent les parents par leur prénom, "*chez nous, c'est toujours baba et anne* (papa et maman) ". Les parents de Mallory aiment Özlem comme leur fille. La jeune femme turque découvre avec plaisir la cuisine lorraine, la simplicité des relations chez les Vosgiens. Elle le dit et le répète : "*Je suis Vosgienne. Ce n'est pas de l'intégration. Je suis assimilée*".

Et pourtant elle s'invente son métissage. Par les mots. Dans son appartement nancéien, Özlem caresse son lapin angora. Elle lui souffle des mots doux de son invention, des mots "*francöztürk*" ou bien plutôt "*francözlem*" comme "*vila vila*" (voilà, voilà). Elle est "*cosma*", Özlem, ce qui en francözlem veut dire : elle est comme ça…

Cemile Naz Şimşek, la fille turque que la France applaudit debout[117]

(septembre 2012)

Cemile Naz Şimşek, 26 ans, est née en Turquie d'une mère géorgienne et d'un père grec. A son arrivée à Paris en 2004, elle ignore encore tout de la langue de Molière. La jeune femme apprend le français à la Sorbonne puis suit des études de théâtre et de cinéma à l'Université Paris 8. Après avoir joué Antigone dans la guerre éponyme de Sophocle puis La Princesse dans "Les sept princesses" de Maurice Maeterlinck (mise en scène de Claude Merlin, elle rejoint la compagnie Famille Mundi. Dirigée par Dimitar Uzunov, la petite troupe a présenté les 26 et 28 juin derniers au Bouffon Théâtre de Paris la première d'une pièce intitulée "La plus amusante et affligeante tragédie de Roméo et Juliette". Dans cette adaptation du théâtre de William Shakespeare, Cemile Naz Şimşek interprète Juliette, le rôle-titre.

Les médias turcs ont eu vent de l'évènement et lui ont consacré des articles enthousiastes. Ils l'ont même rencontrée lors de son passage à Bodrum cet été. "Cette fille turque que la France applaudit debout" titre l'agence de presse Dogan qui a diffusé le 31 août une interview de la comédienne. Cemile Naz Şimşek explique qu'elle s'est présentée au casting de Juliette et qu'elle a été choisie parmi quelques 120 autres candidates. Les répétitions ont duré trois trois mois jusqu'à la première, fin juin. La comédienne indique qu'elle retrouvera son rôle au retour des vacances. Une tournée est prévue dans les pays des Balkans et la compagnie espère participer à des festivals en Europe, notamment à Sofia (Bulgarie), en novembre. Cemile souhaite continuer à jouer en France. Elle évoque aussi son rêve de fonder une troupe de théâtre de rue, qui s'inspirerait des rituels de son Anatolie natale. Et pourquoi pas un prochain Roméo et Juliette sur les planches stambouliotes.

Arzu Adiyaman, femme active

(avril 2013)

Ce dimanche 7 avril a lieu à Pantin (Seine Saint-Denis) la "rencontre annuelle des femmes actives" à l'invitation du réseau Pro'Actif, constitué par des cadres franco-turcs désireux de partager les compétences multiculturelles et d'ouvrir les entreprises à leurs talents. Arzu Adiyaman n'y sera pas, parce qu'elle est lilloise et qu'elle vient de découvrir ce réseau. Et pourtant.

Arzu Adiyaman est née à Lille en 1985. La famille, immigrée de Turquie, a toujours recherché l'immersion dans la société française. Pendant son enfance, elle a tout au plus fréquenté deux ou trois familles turques du Nord. Toute sa scolarité a été orientée vers la réussite et c'est sans difficultés que les études se sont ainsi déroulées jusqu'à un Master 2 en Droit passé avec succès à l'Université de Lille et une spécialisation en droit du travail européen préparé à l'Université de Strasbourg. Le dur retour à une réalité plus complexe s'est produit en 2008-2009

[117] portrait par Anne Andlauer, *lepetitjournal.com*

au moment de la première recherche d'emploi. C'était une période de crise financière et économique où peu d'entreprises recrutaient.

(Arzu Adiyaman, présidente de *Nor'actif*)

Mais le chômage ne convenait pas à cette jeune femme active et ambitieuse. Elle a compris que les entreprises recherchaient des collaborateurs ayant déjà une expérience. Elle s'est donc inscrite à l'IAE pour préparer un nouveau Master plus professionnalisant et surtout proposant une alternance: le Master Administration des Entreprises. Elle a profité également de cette période pour perfectionner son anglais.

C'est alors que les portes de la société Decathlon dont les services centraux sont à Lille se sont ouvertes à elle. Arzu Adiyam exerce, depuis trois ans, une fonction correspondant à sa formation de juriste social (Ressources Humaines) au sein de la Direction Industrielle Internationale de Decathlon. C'est cette direction qui conçoit les projets de nouveaux produits pour le groupe et Arzu se trouve profondément à l'aise dans cette grande entreprise à l'esprit jeune et conquérant. Elle ressent aujourd'hui la nécessité de transmettre un message aux plus jeunes et particulièrement aux filles. Elle leur dit: "Ne vous contentez pas de vous laisser bercer par le cocon familial. Allez de l'avant. Prenez des risques. Sachez estimer vos compétences et analyser vos manques".

En 2011, elle a décidé de créer une structure d'appui aux jeunes pour les accompagner dans leur orientation et leur choix professionnel.. Elle a choisi le statut associatif, le plus approprié pour son projet, et a rencontré une équipe prête à s'y engager avec elle. L'équipe-pivot de l'association Nor'actif, lancée en janvier 2012, est constituée de jeunes femmes également franco-turques, qui avaient un profil similaire au sien mais que Arzu ne connaissait pas: Aynur est vice-présidente, Aylin est trésorière.

(Aynur Gürbüz, vice-présidente de *Nor'actif*)

Si le slogan de l'association est "la synergie franco-turque", son activité s'adresse, et de plus en plus, à tous les jeunes quelles que soient leurs "origines". Depuis janvier 2012, *Nor'actif* a multiplié les évènements: les Forums de l'orientation, les cocktails professionnels. Certains

évènements sont empreints de culture turque: les Börekfast, les Turkish Delight. Tous ont le même esprit et poursuivent les mêmes objectifs: créer la rencontre entre étudiants, professionnels et entreprises, de la synergie, des passerelles.

Les femmes sont les plus battantes dans la jeunesse franco-turque. Arzu est convaincue de cela. Le 9 mars dernier, elle a organisé à l'occasion de la Journée internationale des droits des femmes une soirée où elle a invité Öznur Küçüker, créatrice du cabinet IsteBul (basé à Istanbul et Paris), pour une conférence sur l'entrepreneuriat féminin. Dans plusieurs villes de France, des associations naissent autour de projets similaires à Nor'actif au sein de la jeunesse franco-turque. Lors d'un débat organisé par l'une d'entre elles cette semaine à Strasbourg, nous avons entendu cette réflexion: "Les Arméniens de France sont avocats, chirurgiens, hommes politiques,... Mais ils sont juste arrivés avant nous. Ils ont cinquante ans d'avance. Nous aussi, nous sommes décidés à prendre toute notre place.". Arzu à Lille, Öznur à Paris et toutes (tous) les autres ouvrent des portes.

Tarik Yildiz se fait copé-coller

(septembre 2012)

Un jeune homme calme, posé, attentif à son environnement s'installe en ce 30 mars 2012 à une table du *Grand Bal de l'Amitié Franco-Turque*. Il prend place au côté d'un grand homme de théâtre turc, à Paris depuis une bonne cinquantaine d'années (Georges Daniel). Le jeune et l'ancien s'apprécient. Tous deux n'hésitent pas à bousculer, quitte à être "politiquement incorrects". Tarik Yildiz, le plus jeune, est quant à lui né en France de parents originaires de Turquie. Diplômé de Sciences Po, il apprendra trois jours plus tard avec une grande tristesse la mort subite d'un "directeur au grand coeur", Richard Descoings, qui a été pendant ses études un de ses meilleurs soutiens.

Aujourd'hui chercheur au sein du Centre de recherches sociologiques et politiques de Paris (CRESPPA), il travaille sur des sujets relatifs à l'islam, à l'intégration sociale. Séjournant régulièrement en Turquie et en Syrie, il publie ici ou là des articles toujours dans le seul souci de faire part d'une réalité pas toujours exprimée et parfois même tabou.

Il en est ainsi du sujet qu'il a travaillé sur ce qu'il a appelé dans un essai "le racisme anti-blanc". Le sociologue ne confond pas racisme et discrimination. Les discriminations ne touchent pas la population majoritaire dans notre pays. Mais le racisme est un mal très partagé. Tarik Yildiz a recueilli des témoignages, particulièrement dans les quartiers populaires, notant un développement dangereux des propos stigmatisants adressés à des gens supposés "blancs", "gaulois",... Voilà donc un phénomène qui peut intéresser le sociologue, d'autant qu'il fait l'objet d'un déni de la part des militants se réclamant de l'antiracisme.

Récemment un grand dirigeant politique de droite, prétendant aux plus hautes fonctions, s'est engouffré dans la brèche, instrumentalisant la cause. Pas sûr que Tarik Yildiz s'en réjouisse ! Mais il prend cela avec humour: "La France est un pays qui aime débattre... pour savoir s'il faut débattre".

La force turcophile

(janvier 2012)

Une force turcophile est née le 21 janvier 2012 sur le pavé parisien. Ils sont 600 000 en France à avoir leurs racines, directes ou à une génération, en Turquie. Parmi eux près de 200 000 sont électeurs.

Gökhan Mert, citoyen franco-turc, a lancé le site www.lesfrancoturcsvotenten2012.fr à la suite de "la grande manifestation"qui a réuni près de 45 000 personnes dans les rues de Paris à la veille de l'adoption par le Parlement d'un texte de loi où ils se sont sentis stigmatisés, bâillonnés. Ironiquement, la Parisienne Kader Demirkan, 26 ans, remercie Nicolas Sarkozy car, par son action turcophobe, il a réveillé les Franco-turcs, ce qu'elle attendait désespérément depuis des années.

A Villefranche sur Saône, Binnur Acar ne s'était jusqu'ici jamais vraiment engagée dans l'action citoyenne. Elle a désormais compris l'intérêt de s'impliquer dans ce pays et elle agit en conséquence... C'est une jeune femme simple, une mère de famille tranquille, qui n'a pas un très haut niveau d'étude mais qui se bouge et qui, depuis plusieurs semaines, ne cesse plus de parler de ce qui se passe à ses collègues de travail, en regrettant de n'être pas toujours bien comprise. A Haguenau, Halil Karayel a même décidé, après la "grande manifestation", de changer d'orientation professionnelle pour investir les métiers de la communication.

Gökhan Mert: "*nous ne voulons plus raser les murs !*"

Il est difficile d'exister quand on est franco-turc. Les débats liés à l'adoption par le Parlement français d'une loi pénalisant "la négation du génocide arménien" ont profondément marqué les Franco-turcs décidés enfin à exprimer leur parole, sur la situation de la Turquie, bien sûr, discriminée dans la construction européenne, mais aussi sur la situation en France , où ils observent et subissent les inégalités et les dangers du racisme.

Longuement, posément mais avec détermination, Gökhan Mert, se disant tout simplement "citoyen franco-turc", explique ce qui l'a motivé à lancer, après la grande manifestation, le site "les Franco-turcs votent en 2012" autour d'un texte d'engagement qui en quelques jours a rassemblé près de 1500 signataires: "La principale préoccupation des Franco-turcs porte sur les discriminations qu'ils subissent en matière de logement, de formation, de travail, d'accès à la culture. Les jeunes Franco-turcs ont beaucoup de choses à dire. Nul ne peut ignorer ces difficultés. Des dizaines de milliers de fils et de filles d'immigrés d'origine turque sont devenus professeurs, ingénieurs, entrepreneurs, avocats, médecins, fonctionnaires, autant de professions inaccessibles à leurs parents. Mais la République a préféré choyer certains de ses enfants plutôt que d'autres. Qui veut que les communautés s'affrontent ? En ne prenant pas en compte la souffrance de ces Franco-turcs, les gouvernements successifs persistent à ne pas tenir leur rôle de médiateur et mettent en quelque sorte à l'écart ces habitants. Les jeunes Franco-turcs ont beaucoup de choses à dire. Ils se disent affectés par le mépris des Turcs qui est transmis de génération en génération. Il suffit pour cela d'aller voir certains sites internet, d'écouter certaines radios ou lire certains journaux.

Les Franco-turcs d'aujourd'hui n'ont pas à raser les murs, car nombre d'entre eux font entendre leur voix avec leurs associations et plus récemment dans les urnes. Car ils savent bien qu'il leur faut prendre en main leurs affaires et se battre pour changer la politique menée depuis des années par les gouvernements successifs de gauche comme de droite. Malheureusement les voix communautaires deviennent un enjeu électoral. Les Franco-turcs préfèreraient qu'il soit appliqué le principe d'indifférence aux origines. Or, pour l'instant, ces étapes ne sont pas dépassées. Ils disent aimer la France mais une France ouverte. C'est aux jeunes eux-mêmes de décider comment ils entendent défendre leurs revendications. Il faut le dire clairement: les fils et les filles d'origine turque n'ont guère de chance de vivre et de faire vivre à leur descendance une vie décente, s'ils ne prennent pas toute leur place, avec les compromis que cela implique, dans la société française. A l'inverse, cette dernière n'a guère de chance de sortir de la crise économique, sociale, politique, mais aussi culturelle, spirituelle et identitaire qu'elle traverse si elle s'ampute de l'apport des énergies et des compétences d'une part non négligeable de sa population. Cette facilité à s'exprimer sur la Turquie est due au fait que nous sommes absents dans la vie politique en France.

Pour corriger cela, nous devons répondre présent dès la prochaine présidentielle des 22 avril et 6 mai 2012. Il faudra se déplacer aux urnes et voter pour le candidat qui défendra le mieux nos idées. Tous les citoyens français d'origine turque se mobilisent pour les élections à venir. Les voix passent par les urnes, alors je vote !"

Kader Demirkan:"*il faut agir à l'intérieur*"

Kader est une jeune fille pleine d'énergie de l'Est parisien. Elle n'appartient à aucun mouvement associatif même si, lorsqu'elle était enfant, elle allait à l'association *Elele*, aujourd'hui disparue, pour y suivre des activités de soutien scolaire que, plus tard, elle a finalement animées elle-même pour les plus jeunes. Elle se souvient qu'au collège, en cours d'histoire, les enseignants avaient parlé du génocide arménien qu'auraient perpétré les Turcs. Elle en avait été bouleversée: "sommes-nous des barbares ?"

Elle a alors voulu en savoir plus, a mené elle-même ses enquêtes. Elle a regretté que les associations franco-turques ne traitaient absolument pas du sujet. En 2001, lorsque la première loi est passée, elle était encore adolescente. En 2006, lorsqu'est venu un premier projet de loi, elle avait une vingtaine d'années et avec ses amis du 11e arrondissement, elle a voulu manifester, puis à nouveau en 2007 en disant : "les jeunes Franco-turcs sont en colère. Nous défendons notre histoire." Elle a cherché du soutien du côté de l'Ambassade mais celle-ci n'a pas bougé. Pas plus qu'en 2011-2012 d'ailleurs, pense Kader Demirkan, qui s'est bougée toute seule avec ses amis et amies sur Facebook. "Heureusement que nous avons entendu Radio MIT (*Made in Turkey*)", le seul média franco-turc à relayer toute l'information, une radio lyonnaise qui diffuse sur toute la France via internet.

"Nous nous sommes rendu compte que nous n'étions pas seuls. Dans toutes les villes de France, des gens pensaient comme nous !" Lorsque l'appel à manifester le 21 janvier a été lancé par les associations, relayé par la radio et sur les réseaux sociaux, Kader et ses amis ont bricolé des banderoles. A la manif, elle a retrouvé des groupes venus de Strasbourg avec qui elle conversait sur les réseaux sociaux. Kader Demirkan, qui a suivi des études de Master Management et stratégie d'entreprise en alternance, travaille à Paris dans une entreprise de service à la personne des quartiers chics parisiens (XVe). Elle est proche du Parti Socialiste mais n'avait pas repris son adhésion depuis un certain temps. Elle le regrette aujourd'hui car "il faut agir à l'intérieur". Elle va reprendre sa carte, pense créer des événements culturels, aimerait organiser une conférence avec des historiens spécialistes de cette période de l'histoire turco-arménienne. Elle veut aussi que l'on parle dans son pays qu'est la France un peu plus des exactions subies par les Azéris dans le Caucase. Elle ne fait pas vraiment confiance aux associations des parents. Elles ne font pas, selon elle, suffisamment leur part de travail pour parler de "notre Histoire". Elle précise: "Nous ne sommes pas des fascistes, comme j'ai pu souvent l'entendre dans les médias. Nous n'avons aucune haine envers les Arméniens. Au contraire, nous tendons toujours la main à ceux qui veulent la paix et le dialogue." A la manif, Kader a enfin senti que les générations se retrouvaient et elle en éprouve beaucoup de joie et d'optimisme.

(Sumeya)

Binnur Acar: "*c'est très important d'aller voter !*"

Binnur est elle aussi née en France, à Villefranche sur Saône, en 1977. Comme Kader, elle n'est pas engagée dans la vie associative, mais elle respecte beaucoup Turgay Eryildiz, président de l'Association culturelle des Caladois turcs et conseiller municipal dans sa ville. La famille de Binnur Acar est originaire de Burdur, non loin d'Antalya. Lorsqu'elle a atteint l'âge de 18 ans, elle s'est empressée d'aller voter, car "c'est très important", mais elle regrette de n'avoir jamais réussi à convaincre sa soeur aînée d'en faire autant. "Elle pense, comme beaucoup de gens, que de toute façon ça ne sert à rien !". Binnur pense le contraire.

(Binnur)

Travaillant dans un laboratoire en charge du contrôle qualité, elle n'a pas cessé ces dernières semaines d'engager la discussion avec ses collègues de travail mais convient que c'était très difficile: "Ils ne nous comprennent pas." Elle a pris une part active dans l'organisation de la manif mais n'a pas pu y participer, comme beaucoup de femmes, à cause des enfants. "Emmener la petite Pelin à Paris, pour aller manifester, non ce n'était pas possible ! " Mais elle se bouge partout où elle le peut, dans sa ville et sur les réseaux sociaux, et elle aussi est une fidèle auditrice de Radio MIT. Elle est très fière du réveil des Franco-turcs. Cela lui donne un peu plus de force maintenant pour en parler avec ses collègues de travail.

Halil Karayel: "*ma liberté de penser*"

Les Strasbourgeois ont pris la route en pleine nuit pour arriver tôt à la grande manifestation. Des bus sont partis de chaque quartier de la ville ainsi que des petites villes de la région. Halil Karayel, lui, est parti de Haguenau. Les Alsaciens sont arrivés à Paris dés 6h30 du matin. Halil avait préparé des détournements de comptines en guise de chants pour les manifestants qu'il a distribués dans les bus. La présence gaie et colorée des Strasbourgeois a fait sensation au coeur du défilé.

En milieu de journée de ce samedi 21 janvier, une rumeur court au milieu des 45 000 manifestants: la presse a reçu l'ordre de ne rien dire ! Il faut dire que pas un média ne traite l'information sur ce qui apparaît pourtant comme un évènement fort. Peut-être simplement personne n'a vraiment pensé à sensibiliser la presse en amont. Les portables sont sortis pour appeler les rédactions. On leur répond: "la manif, quelle manif ?". Les journalistes "amis" sont en congé. En milieu d'après-midi enfin, un message bref apparaît sur France Info qui donne le chiffre de la police (trois fois inférieur au chiffre réel de participation) en "équilibrant" l'info, reprenant un communiqué de presse des Arméniens. Service minimum ! Visiblement, la presse est passée à côté du sujet. Sur le nombre de participants, Halil Karayel est sûr de son fait: le nombre de bus est connu et ils étaient tous pleins; les commerçants aux abords de la manifestation ont été consultés car ils ont l'habitude de comptabiliser à partir de la durée du temps de passage. De source policière non officielle, on a apprécié la qualité de l'organisation de cette manifestation qui était l'une des

plus encadrées de ces derniers temps à Paris. Halil apprécie: "Sur 45 000 personnes, il y en avait 40 000 chargés de la surveillance !". Les Allemands ont été particulièrement remarqués.

Les jeunes Franco-turcs comme Halil sont très nombreux dans le cortège. Dans la presse, ils entendent parler des "ressortissants turcs". Ils sont une nouvelle fois choqués, eux qui sont nés en France et n'ont toujours vécu qu'en France ! Halil, lui, est arrivé à l'age de un an. Sa famille venait de Urfa, au Sud-Est de la Turquie Il a été naturalisé à 18 ans. Ingénieur en électronique, il rencontre de la discrimination à l'emploi et pense à se convertir vers les métiers de la communication. Il est hyper présent sur les réseaux sociaux et la manifestation a été un déclic dans ses engagements citoyens et politiques. Pour le moment, Bayrou a ses faveurs car il est de ceux qui ont eu un discours de soutien à sa cause très net, au contraire de Sarkozy, l'homme à battre, mais aussi de Hollande. Les associations traditionnelles qu'il connait en Alsace ont été aussi, selon lui, hors du coup et il le regrette. L'enjeu pour Halil n'est pas communautariste. Ce qu'il défend, c'est la liberté d'expression. Sur Facebook, il publie "Ma liberté de penser" de Florent Pagny et puis il déclare son enthousiasme retrouvé : "Moi je vais vous dire comment je vois tout ça. Je suis comblé et très heureux, car tout simplement ça fait des années que je me demandais quand nous les Franco-turcs allions enfin nous intéresser à l'actualité en France, qui tend, comme beaucoup de pays européens, vers le racisme et l'islamophobie... Merci Sarko! Grâce à votre haine du Turc ,vous avez fait renaître notre ancestrale solidarité ;-) et notre prise de conscience que NON nous ne serons pas des citoyens français de seconde classe :-) Pire!! Après avoir écouté le Parlement, le Sénat, et comparé avec les interventions sur Facebook de nos Franco-turcs, je me rends compte combien nous avons plus d'estime et de grandeur à nous dire français que tous ces politiciens "vendus" et incultes qui soutiennent un lobby, plutôt que la raison!".[118]

[118] La manifestation franco-turque du 21 janvier 2012 a vu converger vers Paris au moins 526 bus répertoriés venant de toutes les régions de France et des pays voisins. Liste non exhaustive (entre parenthèses, le nombre de bus):
Albertville (1), Alès (1), Angers (2), Annecy (3), Annemasse (1), Argenteuil (4), Aulnay-Sous-Bois (2), Avignon (4), Beauvais (2), Bellegarde (1), Béziers (2), Bordeaux (7), Bouzonville / Creutzwald (1), Bourg en Bresse (1), Bourgoin-Jallieu (2), Bron (2), Caen (1), Carrières sous Poissy (3), Cergy-Pontoise (1), Châteaubriant (1), Clermont-Ferrand (3), Cluses (1), Colmar (2), Compiègne (1), Creil (2) Dole (2), Dreux, Verneuil sur Avre, Breteuil sur Avre (5), Epernay (1), Fameck (1), Flers (3), Forbach (2), Gien (1), Givors (1), Grenoble (1), La Tour du Pin (1), Les Mureaux (2), Leves (1), Lille (1), Lons le Saunier (1), Lyon (2), Mâcon (2), Mantes la Jolie (3), Marseille (1), Metz (9), Migennes (1), Montbéliard (1), Montpellier (1), Montargis (2) , Montereau (2), Montluçon (1), Montpellier (1), Mulhouse (2), Nancy (1), Nantes (8), Narbonne (1), Neufchâteau (4), Nimes (1), Orléans (1), Oyonnax (2), Perpignan (1), Pont-à-Mousson (1), Redon (1), Reims (3), Rennes (2), Revigny (1), Roanne (1), Romans (1), Rouen / Louviers (5), Rumilly (1), Sarcelles (3), Sarreguemines (2), Sens (1), St Dizier (1), St Etienne (3), St Julien (1), Strasbourg (6), Thiers (2), Thonon-les-Bains (1), Toulon (1), Toulouse (1), Trévoux (1), Troyes (2), Vannes (2), Vendôme (7), Vienne (1), Villefranche sur Saône (4), Allemagne (20), Belgique (4), Pays-Bas (5), Suisse

La Turquie à Lyon

(avril 2011)

"*Ecoute le ney raconter une histoire, il se lamente de la séparation: Depuis qu'on m'a coupé de la jonchaie, ma plainte fait gémir l'homme et la femme. Je veux un coeur déchiré par la séparation pour y verser la douleur du désir. Quiconque demeure loin de sa source aspire à l'instant où il lui sera à nouveau uni.*" (Djalâl ud-Dîn Rûmi)

Après le succès de la première édition en 2010, le Centre Culturel Turc de Lyon a décidé de réitérer cette année *Festiculture*, un salon sur la Turquie. En effet, avec une influence record de visiteurs pour une première, ce salon a été victime de son succès et le Parc Expo de Villefranche n'a plus été suffisant pour les accueillir. Du coup Festiculture 2011 aura lieu à Lyon Eurexpo**,** les 6, 7 et 8 mai 2011 avec 30000m2 d'expositions, soit trois fois plus grand que l'an passé. Festiculture est l'événement de l'année pour tous ceux qui s'intéressent à la Turquie et aux relations franco-turques. Pour la rédaction d'Entre-gens, c'est l'occasion de porter notre regard sur quelques personnalités franco-turques de Lyon et environs, exclusivement dans la vie culturelle et économique).

Radio MIT, la radio des turcophiles (le dimanche de 22 h à minuit sur *Radio Pluriel 91.5* FM). Chaque dimanche soir, l'équipe de MIT (Made in Turkey) propose aux Lyonnais (et aux autres via Internet) un mix des événements touchant à la vie des franco-turcs ainsi qu'une "Antenne Libre" à tous ses auditeurs.

Les fondateurs

Halil Ustundağ: "Après mes études à l'IFSI Croix Rouge, je suis infirmier dans une maison de retraite. Parallèlement à mon activité, j'écris et joue des pièces de théâtre. Je suis un passionné de cinéma turc et de théâtre (notamment par le jeu et la mise en scène...). Au sein de Made In Turkey je suis animateur et j'ai en charge la coordination technique de l'émission.".

Mathieu Muhammet Akyuz : "Natif de Samsun, je me suis retrouvé à Bourganeuf (en Creuse) avec le regroupement familial à l'âge de 5 ans. Diplômé en maintenance audio-visuel et électronique, je me suis aperçu que l'éducation et l'information de la culture turque doivent être des priorités pour les franco turcs. Aujourd'hui, conseiller en assurance, j'essaie d'allier mon hobby pour le théâtre à mon souhait de passer certains messages sur les ondes.Pour ce faire, j'ai décidé de devenir animateur au sein de *Made In Turkey* en plus d'être le président de l'association *Kebab Show*."

Les chroniqueuses

Muserref Topuz: "Je suis née à Konya, je suis étudiante en Biochimie à l'Université Claude Bernard Lyon1. Occasionnellement, je suis traductrice pour des foires ou des évenements qui touchent à la Turquie en France. J'adore la litterature turque et j'aime écouter toutes formes de musique (particulièrement la musique instrumentale). Pour résumer, je participe beaucoup aux conférences, débats, ou n'importe quel thème qui concerne la Turquie ou la France".

Nermin Girisit: Cette jeune femme nous fait découvrir chaque semaine de sa voix douce des poèmes qu'elle prend soin de traduire.

Sophie Cane (pseudonyme): "Titulaire d'un Dess en management, je travaille actuellement dans les finances en tant que contrôleur de gestion. Je suis une pure Lyonnaise ayant eu un coup de foudre pour la Turquie. A travers les ondes, j'essaie de faire connaître à mon entourage ce peuple. *Made In Turkey* me permet de retrouver un petit air de la Turquie mais je sais qu'un jour j'irai vivre là-bas". Mais encore **Tuna Lalabas**, **Kihcaslan Gonca**, Fatma Altuntaş...

Halil Ustundağ et le Kebab Show, des passionnés de théâtre

"Le théâtre est le premier sérum que l'homme ait inventé pour se protéger de la maladie de l'angoisse" (Jean-Louis Barrault). Alors à Lyon, depuis plus de huit ans, la troupe de théâtre du Kebab Show (photo à la une de cet article) rassemble des passionnés de théâtre. Halil Ustundağ, l'un de ses fondateurs, parle du théâtre avec enthousiasme: "Si chacun savait à quel point le théâtre est bénéfique, le monde entier en ferait. Le théâtre, c'est apprendre à être avec les autres, apprendre à se concentrer, à faire confiance à autrui, à développer son imagination... Mais surtout et le plus important, le théâtre c'est apprendre sur soi-même. à ne pas "se prendre la tête" dans la vie." Il regrette que beaucoup ne cherchent dans la vie que l'intérêt financier: "à croire que nos parents nous ont simplement élevés à faire rentrer de l'argent à la maison." Les comédiens de la compagnie viennent de Lyon mais aussi de Mâcon, Villefontaine, Villefranche, Bourg en Bresse.

Bilal Dinç, chef d'entreprise

Il est passionné d'histoire et de vie associative. Consultant en gestion d'entreprise, Bilal Dinç dirige deux sociétés dont Deniz Lyon et il est depuis 2007 le président de l'UNEFT Lyon (l'Union des entrepreneurs franco-turcs). Il est un des piliers de la Chambre de Commerce de Lyon, particulièrement actif au sein de la Commission Proximité et Entreprenariat.

Fatma Altuntaş, cheffe d'entreprise

Mais comment dit-on chef au féminin ? Il est vrai que la langue turque ne connaît pas de genre ! L'Ardéchoise Fatma Altuntaş, née à Montélimar, est gérante de société en même temps que la présidente de l'association *Femmes du monde* et chroniqueuse de *Radio Made in Turkey*. Une personnalité qui compte à Lyon où elle préside l'association des commerçants du 3e arrondissement.

Les 24 et 25 mars 2011, Fatma Altuntaş a été invitée à Istanbul au Forum des ONG "*Les nouveaux défis multiculturels*", organisé par la Conférence des Organisations Internationales Non Gouvernementales du Conseil de l'Europe, en coopération avec COJEP International. La présidence turque du Comité des ministres du Conseil de l'Europe avait souhaité cette Conférence pour encourager les actions de la société civile dans la promotion du dialogue interculturel. Le Forum a réuni les participants d'une cinquantaine de pays européens et voisins intéressés à partager les bonnes pratiques. Il est certain que le patrimoine historique et culturel d'Istanbul a été pour tous une valeur ajoutée non négligeable. L'initiative s'inscrivait ainsi dans le suivi des actions du statut de capitale culturelle européenne en 2010 pour cette ville.

Levent Acar, un homme de passions

Il est l'homme aux cent passions ! L'informatique d'abord: à l'Université Claude Bernard de Saint-Chamond, il a étudié les technologies de l'information (Master 2). Le dessin: passionné

depuis son plus jeune âge, il s'est lancé en tant qu'auto-entrepreneur à côté de ses études. La musique. Le football. La vie associative: à Lyon et dans la région Rhône-Alpes, Levent Acar est dirigeant du COJEP et il agit pour le développement du mouvement chez les jeunes et particulièrement chez les étudiants. Il regrette que si le nombre de jeunes d'origine turque est important, peu d'entre eux sont étudiants. Les membres du COJEP-Univ entendent être "les ambassadeurs pour élever la communauté turque". Ils souhaitent que grâce à eux, la culture turque soit connue, que la langue turque soit utilisée de façon plus correcte. "Les universitaires devront être la force, le symbole de cette population turque, pour que celle-ci atteigne de bons postes et qu'elle se fasse entendre".

Le Ney et la cuisine turque

Levent Acar a réalisé le site du restaurant *Le Ney*, 17 rue d'Inkermann à Villeurbanne.

"La cuisine turque qui bénéficie de l'héritage ottoman est à la charnière des saveurs asiatiques, orientales et méditerranéennes. Elle est l'une des plus riches dans le monde, enrichie grâce aux migrations des Turcs au cours des siècles, de l'Asie centrale à l'Europe. Par sa position géographique qui permet une diversité climatique, la Turquie préserve le caractère hétérogène de sa cuisine. Toutefois les traditions d'un passé lointain sont bien conservées. La cuisine turque est riche en pâtes, viandes, poissons, légumes et desserts. Le Ney propose les spécialités les plus connues telles les brochettes d'Adana et les soupes. En plus de ces plats, le plat principal est le pide, une sorte de pizza turque cuite au feu de bois dont les garnitures peuvent varier du fromage turc à la viande hachée aux épices. Les célèbres desserts, le baklava, le künefe et le sutlaç fait maison ravissent les clients."[119]

Turquoise Production et les trésors culturels turcs

"Turquoise Production oeuvre à la promotion des musiques traditionnelles d'inspiration savante et populaire de Turquie, du Caucase, d'Asie Centrale et du Sous-continent indien. Soucieuse de faire connaître à leur juste valeur des artistes au sommet de leur art, porteurs de trésors culturels souvent méconnus, l'équipe lyonnaise de Turquoise Production se consacre au booking ainsi qu'à l'organisation de concerts et au développement de projets de rencontres."

[119] présentation entreprise

Tuna Baş pour développer les relations franco-turques

Le 9 février 2011 a été une date très importante pour le réseau ProActif, présidé par Tuna Baş, de l'*Association des cadres franco-turcs*. Ce jour-là, les personnalités françaises liées à la Turquie étaient reçues pour un dîner amical à l'Assemblée nationale, à l'invitation du député Michel Diefenbacher, président du Groupe d'Amitié France - Turquie, et de Jean-Philippe Maurer, député du Bas-Rhin. Le réseau ProActif, fondé en 2010 par des personnes d'origine étrangère, entend accompagner les jeunes pour qu'ils expriment leur créativité, leur intelligence et leur talent et refusent de se laisser gagner par le fatalisme. ProActif est parti du constat que ceux et celles qui ont su éviter les obstacles avec succès étaient les personnes qui bénéficiaient d'un réseau adapté. L'un des objectifs majeurs du Réseau est donc d'accompagner les nouveaux diplômés dans leur recherche d'emploi afin de leur permettre de bénéficier du soutien et de l'expérience des plus âgés. L'échange d'expériences et de bonnes pratiques contribue au développement professionnel des membres. A l'Assemblée nationale, on notait ainsi, parmi les convives, autour du Consul général de Turquie en France et du Premier Conseiller de l'Ambassade, la présence d'Akif Altuntaş de l'UNESCO, de François Bernard (*Invest in Turkey*), de Cafer Özkul, président de l'Université de Rouen,... Le Réseau sera à Festiculture pour prolonger la démarche engagée.

Serafettin David Kaygisiz, un conférencier pour mieux connaître l'immigration turque

Du 29 janvier au 4 février 2011, le Caladois (région de Villefranche-sur-Saône) s'est mis à l'heure turque en accueillant Trio Istanbul avec un grand maître du kanun, Savas Özkok, avec une exposition d'artisanat traditionnel turc et une exposition touristique et culturelle. Le président de l'*Amicale des citoyens franco-turcs du Beaujolais* et vice-président de l'*Association culturelle des Caladois turcs* est aussi chargé de cours en sociologie. David Kaygisiz a animé un débat sur "Turcs de France, une histoire d'immigration". A Villefranche-sur-Saône, ville de 34000 habitants, on compte environ 6000 Turcs "dont près de 1700 sont inscrits sur les listes électorales" se félicite Turgay Eryildiz, conseiller municipal UMP.

Cevahir Simen et Erdoğan Dursun en toute sérénité

"Cevahir Simen a fondé avec David Matos la société *Sereny Time*, spécialiste du massage bien-être en entreprise et en événementiel (à Bron, rue Christian Lacouture). Après plusieurs expériences commerciales et marketing, notamment dans le milieu pharmaceutique (marché du stress) et de l'alimentation biologique, Sereny Time est née de leur grande sensibilité au bien-être ainsi que de leur ouverture à de nouvelles idées. C'est au pays du bush et du kangourou qu'ils

découvrent un nouveau concept, qu'ils adaptent aujourd'hui au marché français. Après plusieurs années de pratique en qualité de masseur-kinésithérapeute au sein d'un cabinet lyonnais, Erdoğan Dursun a décidé de se joindre à l'aventure *Sereny Time*. Son savoir-faire a permis de développer les massages bien-être et apporte l'expertise nécessaire à la croissance de l'entreprise. Erdoğan est aujourd'hui en charge de la formation et du suivi des équipes *Sereny Time*."[120]

Alper Irmak, self-made-man

(Alper Irmak, styliste à Lyon)

C'est en préparant son Bac Pro commercial en alternance chez Alexis Carrel que le jeune Alper Irmak a touché du doigt son rêve d'enfance. Dans la boutique *Graphiti*, lieu très huppé de la presqu'île lyonnaise, il côtoie de près le milieu de la mode et surtout Guillaume Fouchère qui le prend sous son aile en lui accordant toute sa confiance. Alper crée sa propre griffe avec son patronyme Irmak, avec des produits d'abord vendus exclusivement dans la boutique de la rue Pleney avant de se diffuser à Marseille, Toulouse, Saint-Etienne,... La ligne Irmak est à la fois chic et sportive. Elle rencontre l'appui de grands noms de la ville comme Jean-Michel Aulas. Avec lui, il va habiller les joueurs de l'OL (en particulier Fabio Grosso) et des artistes en vogue. La success story de Alper Irmak n'est pas venue toute seule. Depuis ses 17 ans où il est tombé dans la marmite, il a fallu beaucoup de travail et même quelques années de galère. Autodidacte, il a pu réussir grâce à la volonté et à la détermination. Son modèle ? Hédi Slimane. "Le meilleur créateur au monde" selon Alper. Self-made-man, il ne se refuse aucun défi. Fin 2008, il s'est lancé dans des collections féminines et les femmes ont d'emblée aimé ses lignes jeunes et branchées.

(Leïa Charamathieu habillée par Irmak)

[120] présentation entreprise

Nilhan Öztürk écrit son histoire

C'est sous le nom de *Empire Ottoman* que Nilhan Öztürk apparaît sur Facebook. Tant qu'à faire ! Géographe et historienne, promotion 2011 de l'Université Lumière Lyon 2, Nilhan est une vraie Européenne, elle qui parle français, turc, italien et anglais. Quotidiennement, elle fait part de sa philosophie de la vie. 19 avril 2011: "Sois le capitaine de ton propre bateau rempli de rêves." 18 avril: "La vie est un combat. Bats-toi sans cesse." Optimiste: "C'est parfois d'une situation désespérée qu'apparaît l'espoir." Déterminée: "Il ne faut pas être un héros pour aller jusqu'au bout de ses rêves." Turque: *Kendi tarihinizi kendiniz yasarsiniz*. Ecrivez pour vous-même votre propre histoire.

"*Sois le capitaine de ton propre bateau*"

Durant ces trois jours, vous allez pouvoir découvrir ou redécouvrir toutes les facettes de ce magnifique pays dans les thèmes suivants : art, culture, gastronomie, tourisme, commerce... *Festiculture* a pour objectif de mieux faire connaître le dynamisme et la créativité de la Turquie contemporaine ainsi que d'encourager les relations entre la Turquie et la France. Plus de 200 artistes vont venir de Turquie comme la fanfare impériale ottomane de Bursa (50 personnes), les derviches tourneurs (30 personnes), la lutte à huile qui est un sport national en Turquie (10 personnes), des expositions sur différentes régions de la Turquie comme par exemple Cappadoce ou Bursa...

A l'extérieur, 40 stands de restauration pour goûter à la 3e gastronomie mondiale après la France et la Chine, selon les experts. Des invités de haut rang sont attendus à l'inauguration le 6 mai 2011, comme son Excellence M. Tahsin Burcuoglu, ambassadeur de Turquie en France. Pendant ces trois jours, des conférences auront lieu par des intervenants turcs et français, comme par exemple sur le thème : *Pourquoi investir en Turquie ?* Pour les plus petits, une aire de jeux de 2000m2 leur sera dédiée ainsi que des ateliers d'art avec de la poterie, de la peinture marbrée ou l'initiation au soufflage de verre.

Comme l'année dernière, une nouvelle tentative de record du monde aura lieu par le champion du monde de taekwondo, le Stéphanois Sakir Uyar. originaire de Konya Des entrepreneurs venus spécialement de Turquie notamment dans les secteurs du tourisme et de l'hôtellerie vont tenter de gagner de nouveaux clients. Mais aussi de grandes entreprises françaises seront sur place comme le groupe Parex, fabricant d'enduit de façade, ou l'assureur MMA ou encore Bouygues Telecom... Mais vous aurez aussi l'occasion de faire de bonnes affaires dans les trois secteurs de la foire : ameublement de la maison, grand bazar d'Istanbul et habillement."[121]

[121] présentation organisateurs

Mais d'où nous viennent-ils ces Turcs ?

Nermin, amoureuse des mots et de la poésie de la langue turque, nous répond en nous racontant son histoire.

"Le groupe des langues turques ou turciques appartient à la famille des langues altaïques. Il comprend une trentaine de langues réparties dans une vaste région allant de l'Europe de l'Est à la Sibérie et à l'ouest de la Chine. On estime que 200 millions de personnes pratiquent une de ces langues comme langue maternelle, et plusieurs dizaines de millions supplémentaires comme seconde langue. Les traits caractéristiques des langues turques sont l'harmonie vocalique, l'agglutination au moyen de suffixes, et l'absence de classes nominales ou de genre grammatical. L'ordre SOV est universel à l'intérieur de cette famille. Toutes ces caractéristiques distinctives sont partagées avec les langues mongoles et les langues toungouses, ainsi qu'avec le coréen, le japonais et l'aïnou, qui sont considérées par certains linguistes comme liées génétiquement avec les langues turques au sein d'une famille globale qu'on a proposé de dénommer la famille des langues altaïques. Le turc (en turc Türkçe ou Türk dili) appartient à la famille des langues turques, considérée souvent comme une sous-classe des langues altaïques, comme les langues mongoles d'où le terme aussi utilisé de langue turco-mongole. Bien que les langues d'autres pays turcophones (principalement des républiques de l'ancienne URSS) soient proches du turc (surtout l'azéri et le turkmène), il existe tout de même d'importantes différences entre ces langues, qu'elles soient d'ordre phonologique, grammatical ou lexical. Le turc est une langue fortement agglutinante. Elle utilise principalement des suffixes et très peu de préfixes. Elle utilise un système complexe d'harmonie vocalique. Il utilise l'alphabet latin avec quelques spécificités. C'est une langue SOV (Sujet-Objet-Verbe)."

Au-delà de la Turquie elle-même, le turc est utilisé dans l'ancien territoire de l'Empire ottoman par des populations d'origine ottomane, turcique ou des populations islamisées, qui ont adopté cette langue. Ces turcophones sont nombreux en Bulgarie, en Grèce (concentré en Thrace occidentale), dans les Balkans en Bosnie-Herzégovine et au Kosovo, dans la partie nord de l'île de Chypre (République turque de Chypre du Nord), dans le nord de l'Irak (surtout à Kirkouk), en Macédoine, en Roumanie, en Crimée, en Podolie, en Moldavie et dans le Sud de l'Ukraine (Bessarabie). C'est pourquoi le turc de Turquie est aussi nommé *turc ottoman* (*Osmanlı Türkçesi*). Le turc est parlé par 73 millions de locuteurs : 70 millions en Turquie et 3 millions de locuteurs dans d'autres régions (principalement en Bulgarie et en Allemagne).

Jeunes et franco-turcs

(avril 2006)

La petite fille sans papiers

Tout commence dans un petit village, non loin de la capitale turque. Les générations se succèdent et se ressemblent : tous ont ce rêve de l'ailleurs, là où les arbres ont des billets de banques pour feuilles, là où les rues, les avenues sont pavées d'or ... Tous. Mon père part à la quête de ce monde enchanteur seul, laissant sa femme et ses deux enfants au village, chez ses parents. Il revient quelque temps plus tard et décide qu'il ne pourra pas une fois de plus repartir seul. Il emmène sa femme et son fils cadet avec lui, sa fille aînée ne voulant pas laisser ses grands parents. Une fois sur place la vie est plus difficile que prévue, la différence de culture, le choc est trop rude, mais petit à petit tous s'y font. Et là je pointe mon nez un hiver en 1985, ma mère n'a toujours pas de papiers en règle et mon père se complait à m'appeler "ma petite fille sans papiers". Je nais en tant que sans papiers.

Après quelques mois nous rentrons au pays sans mon père, je n'ai que 6 mois. Pendant qu'il travaille et se démène pour avoir enfin des papiers en règle pour ma mère, je fais mes premiers pas au village, j'apprends à parler ...La veille de mon premier anniversaire, nous repartons. Nous sommes tous réunis.

Ensuite les années se succèdent, identiques, marquées par l'incompréhension d'une double culture. J'ai eu du mal jusqu'à il y a quelque temps à me sentir Française ET Turque. D'autant plus que dans mon entourage les turcs étaient très peu, nous avons toujours vécu loin des cités où sont regroupés *les nôtres*. Mon père a toujours préféré nous voir entasser dans des chambres minuscules à trois et nous épargner l'environnement des cités, et je lui en suis extrêmement reconnaissante, maintenant que je connais quel peut être le poids d'une communauté...

Aujourd'hui, étudiante en commerce, j'évalue ma chance d'avoir eu des parents ouverts, ambitieux mais désireux de nous inculquer les valeurs chers à leurs cœurs : le partage, la tolérance, la transmission de notre culture si complexe ... Notre culture ...avec ses türkü, ses principes, ses traditions, elle a été au cœur de notre vie, tout le temps.

J'accepte enfin ma double culture, j'ai compris que c'était avant tout une richesse, je l'ai apprivoisée, elle a cessé d'être un handicap. Cependant les difficultés persistent, le regard des autres, leur intolérance, et surtout leur méconnaissance de ma culture m'ont maintes fois blessée. Je me suis lancé un défi : casser ces stupides préjugés qui ternissent la diversité de mon pays, de mon peuple, ma richesse...

Une étoile dans le RER

Je m'appelle Yildiz, on me prénomme généralement Yildizcik ou Etoile. Je suis née en février 1982 à Paris, j'ai passé mon enfance dans un petit quartier du 17e arrondissement. Aujourd'hui j'habite dans la banlieue sud de Paris. Tous les matins je vais travailler dans un quartier très animé à Paris. Après des études de comptabilité, je me suis spécialisée dans la gestion. Je suis gestionnaire dans le service import export des semences au Ministère de l'Agriculture.

Ma turcophilie est née avec la découverte du mysticisme soufi et de la confrérie de Mevlâna Djalal al-Din Rumi. A 16 ans ma sœur m'a présenté un écrivain exceptionnel Madame Eva de Vitray de Meyerovitch, à présent décédée. Je n'oublierai jamais les traits de son visage, agonisante. C'est

en lisant ses livres, en écoutant les récits de ses voyages assise près de son lit, que j'ai découvert le soufisme et la richesse de la ville de Konya d'où mes deux parents sont originaires. Grâce à ses traductions cet écrivain a permis de faire connaître au monde occidental Mevlâna et sa pensée. J'ai découvert une philosophie soufie extraordinaire, riche et humaine.

Ayant beaucoup voyagé grâce à ma sœur, j'ai assisté à des conférences en Amérique et dans certains pays d'Europe. J'ai été fascinée par l'importance de Mevlâna. Outre mon émerveillement pour le soufisme Mevlevi, ceci me rend fière de mes origines turques et aussi de la ville de Konya. A chaque voyage dans cette ville, je visite le mausolée de Mevlâna, j'ai l'impression d'être attirée par lui. C'est comme s'il me disait "viens, viens, qui que tu sois viens...". Je me souviens d'un rêve où j'entendais cette phrase, le lendemain je parti tôt rejoindre le mausolée. Je me sens comme on dit en turc "Mevlâna torunuyum", une petite fille de Mevlâna.

Depuis l'âge de 16 ans, je suis plongée dans les livres et les musiques soufie. Quand j'écoute ces musiques, je suis détendue, il m'arrive même de vouloir me lever et de tourner comme un derviche. C'est pourquoi après le saz je me suis mise aux cours de ney, je vais d'ailleurs commencer avec le célèbre musicien Kudsi Erguner.

Concernant ma double culture, je me sens aussi bien française que turque, ainsi je ne dirai pas que je suis à 100% turque. Cependant la Turquie me manque beaucoup, le ezan, les plats, les champs, les villages ! J'espère inchallah avoir l'occasion cette année d'y aller, après 4 ans d'absence. Mon rêve serait de visiter les régions de la Mer noire et certaines villes comme Zonguldak, Sinop, Trabzon, Rize, Ordu, Giresun, Bayburt, Artvin... Aussi plus particulièrement Istanbul, que je ne connais pas...

Un Volkan en effusion

Je m'appelle Volkan, 25 ans, né sous le signe des Gémeaux. Je suis diplômé depuis peu, ayant obtenu un Master d'école de commerce, Administration des Entreprises plus précisément, ce qui signifie, que cette formation me permet de voir en globalité comment fonctionne une entreprise à tous les niveaux (du marketing à la force de vente en passant par la finance, la gestion des flux de stocks, etc) et avec une touche d'internationale (ouverture, analyse du marché et implantations à l'étranger notamment).

Ce diplôme a fait davantage plaisir à ma mère qui s'est dit : "ouf en sonunda adam ettim bu oglanı", en gros, c'est devenu un "homme", quoique sur le plan : réflexion personnelle, certains jours, ce n'est pas ça.

Parce qu'avant cela, j'ai eu la chance de pouvoir, sur le plan des études, tester toutes les voies et filières que proposait l'Education Nationale, c'est-à-dire, général, jusqu'en 3e, 2 ans de B.E.P. (secrétariat, non ce n'est pas parce que je voulais être avec des filles, c'est pour cela d'ailleurs que je les comprends... parfois...), technologique après une première d'adaptation, pour finalement revenir dans le giron général avec un D.U.T. et pour, pratiquement , finir avec 3 ans d'école de commerce.

Aujourd'hui, je suis une formation, en alternance, pour valider mon diplôme et mon Master dans une société d'informatique où je m'éclate complètement.

Sur le plan associatif, je suis membre (au début adhérent puis maintenant dans la direction) depuis plus de 3 ans de l'A.E.F.T. (Association Etudiante Franco Turque) avec laquelle, nous essayons d'aider, à tous les niveaux possibles dans la mesure de nos moyens, les étudiants franco-turcs.

Mes passions ? Principalement deux, en tout cas pour lesquels, je trouve toujours du temps : l'Histoire (avec un grand H) car ça vient de l'enfance où je passais mon temps à lire des livres sur tout ce qui concernait les faits historiques et parce qu'une personne doit connaître le passé pour avancer dans le futur et vivre le présent. Et puis le basket-ball, parce que ce sport est ancré dans mon coeur depuis l'adolescence et le club d'Efes, dont je suis un fervent supporter.

Etant né en France, la Turquie n'était pour moi, dans ma jeunesse, que le pays des vacances, de la famille et du farniente, bon d'accord, surtout le farniente, on doit l'avouer.

Mais avec le temps, le fait d'être à la fois français et turc et d'avoir la chance de connaître deux pays est un facteur important dans ma vie mais je n'ai jamais été dans le "délire" de m'intégrer, puisque, grâce à l'éducation reçue par mes parents, je me suis toujours senti français en France et turc en Turquie sans distinctions ni reniements de mes origines. D'ailleurs, j'ai toujours considéré les doubles cultures comme une richesse pour soi-même mais aussi pour les autres dans la mesure où ça permet de connaître plusieurs cultures, plusieurs traditions, plusieurs langues aussi, la multitude est source de connaissances.

Une double culture permet d'avoir une vision plus large et une ouverture d'esprit qui favorise les échanges et le dialogue plutôt que la fermeture et l'ignorance.En même temps, quelles que soient les origines de la personne, il suffit tout simplement d'apprendre à la connaître et d'essayer de partager ses connaissances, c'est pourquoi, que l'on soit turc, français ou autres, l'essentiel est de trouver sa voie et de savoir découvrir ce que l'autre a au fond de son cœur.

La Turquie et la France ont beaucoup de points communs mais il est nécessaire de faire l'effort de sortir tout cela au grand jour et de faire accepter sa "personnalité" sans pour autant renier ses racines.

Randevu[122]

Rendez-vous avec le siècle. La movida turque s'invite en France. Celles et ceux qui ont leurs racines de l'autre côté du continent apportent à ce pays une fraîcheur, une authenticité, une créativité remarquables. Bien sûr, ce n'est pas la première fois que nous partageons avec vous ce bouillonnement culturel dans la jeunesse franco-turque et dans l'immigration venue de cette Europe orientale. Mais quel plaisir de découvrir encore dans ces colonnes les talents de **Deziray Zengin**, le graffeur, d'**Emel Bayram**, la photographe, d'**El Turquito**, le danseur de tango, l'énergie de **Özlem Akdoğan**, la chef d'entreprise, ou encore l'engagement citoyen et politique de **Ulkü Yanik** ! Et tellement d'autres personnalités (pour de nouveaux articles !) dont beaucoup se retrouvent sur les ondes de Made in Turkey, MIT, la radio des turcophiles. Rendez-vous avec l'histoire. En turc on dit *randevu. Randevu* avec NOTRE histoire.

Emel Bayram, la déesse de la photographie

Gracile, volubile, funambule, noctambule, pas facile de saisir Emel entre Paris et Istanbul. De retour du Bosphore en ce mois de décembre 2010, elle voit Paris sous la neige. Sa messagerie est pleine. Trop de mots. Emel Bayram préfère la photo à l'écriture. Elle est photographe professionnelle, free lance depuis 2007. Non, elle est plus que photographe, elle est la déesse de la photographie. Chacune de ses photos est une création, une oeuvre d'artiste, une composition

[122] Rendez-vous, en langue turque

où chaque détail compte. Elle travaille pour la mode et ses modèles sont sublimées par la lumière, par le mouvement. Emel Bayram capture la beauté, mais une beauté toujours étrange, des cheveux qui font des vagues, des yeux qui hypnotisent, des lèvres qui suggèrent, des corps qui caressent les vêtements. "C'est le genre de beau qui intrigue" dit un fan, une beauté sauvage. Emel saisit les sentiments. Les photographies d'Emel Bayram sont aériennes, légères, çok seksi, so sexy. La femme au gré des fantaisies de l'artiste se fait nénuphar ou épi de blé, explosive ou boudeuse, lunaire ou solaire. La photographe aime les ambivalences. Les vêtements dessinent les corps, les habillent et les déshabillent.

(Emel Bayram**)**

(ne dit-on pas que la patronne des photographes est une femme d'Antakya, Antioche, Sainte Véronique ou Bérénice ?)

Emel Bayram est fashionist. Elle travaille pour Dice Kayek, pour Deby Debo, pour Marz Atashi, des amis autant que des clients, des partenaires. Sans doute avez-vous déjà vu les photos d'Emel sans le savoir, dans Grazia, Cosmopolitan... et même dans la presse people. De retour d'Istanbul, Emel n'a pas trop le temps de se raconter à vous mais inutile de faire parler Emel, ses photos parlent d'elles-mêmes.

L'esprit d'entreprise d'Özlem Akdoğan[123]

Regard d'ambre et sourire à faire craquer un bataillon de maçons, cette jeune femme est dotée d'un sacré tempérament. Les trois frères et soeur crèent leur première société en 2006, quelques années après le dépôt de bilan de l'entreprise de construction créée en 1990 par leur père arrivé de Turquie dix ans plus tôt. La jeune fille avait tout juste 15 ans, du temps de l'entreprise paternelle, quand déjà elle se faisait expliquer par la comptable comment on faisait une fiche de paie. "*Je me suis mariée à 18 ans, j'ai eu ma fille et j'ai repris mes études, je voulais mon bac, je l'ai passé en alternance*", raconte-t-elle. Akdoğan Constructions, installée à Trégueux, monte pavillons et résidences en Côte d'Armor et dans le Morbihan. Traditionnels ou basse consommation. Özlem commercialise et gère la comptabilité, ses frères montent les maisons. Une belle-soeur, dessinatrice, se charge des plans. Le plus souvent, l'entreprise est sous-traitante de constructeurs connus. Un système duquel Özlem souhaite en partie s'émanciper, et qui fait travailler un peu trop au jour le jour la petite entreprise. "*Certains nous paient à deux mois, alors qu'ils ont, eux, déjà touché l'argent. On veut travailler par nos propres moyens. trouver des clients qui veulent construire et à qui on proposera une aide gratuite... La maîtrise d'oeuvre*" explique la jeune femme. Alléchant au regard du prix final de la maison. "*On leur proposera aussi, s'ils le veulent, des artisans en qui on a confiance et on suit les chantiers, sans prendre de marge*", affiche Özlem Akdoğan,"*ce qu'on veut, c'est avoir nos propres chantiers de maçonnerie. Notre savoir-faire est là.*"

[123] article de Claudine Chaupitre, *Ouest France*

(Özlem Akdoğan**)**

Le dernier chantier en date, c'est ce restaurant turc que la fratrie a ouvert le 6 septembre 2010 au 3, rue Becquerel à Saint-Brieuc. Un projet ambitieux dont la réalisation comble le besoin d'activité de l'ardente jeune femme. Özlem le tient, aidée de ses deux belles-soeurs, Muriel et Aurore. "*On fait des recettes traditionnelles, beaucoup à base de grillades. Des saucisses grillées turques aussi...*" Le restaurant est au rez-de-chaussée d'un immeuble qu'elle et ses frères viennent de construire. Au-dessus, deux appartements à louer. "*Parce qu'on sait bien, nous, à notre âge, qu'on n'aura pas de retraite, je la prépare dès maintenant.*"

Ülkü Yanik, l'élan jeune

A La Chapelle Saint-Luc (Aube), l'épicerie sociale est devenue un vrai service public. Elle compte aujourd'hui plus de 500 inscrits ! L'Adjointe au Maire déléguée aux affaires sociales et à la solidarité a profité de la Semaine du Goût pour exprimer aux Chapelains combien elle considère ce lieu comme un service à part entière de la municipalité tant il correspond à un besoin réel. Au coeur de la ZUP, rue Franklin, l'Espace Jeunes ne désemplit pas. Avec l'arrivée de Ülkü Yanik, en tant qu'Adjointe au Maire, il a trouvé un nouvel élan et les initiatives se multiplient pour encourager les jeunes à agir et sortir de leur quartier. Les 19 et 22 décembre 2010, devant la Mairie, on lâchera les ballons de la solidarité pour fêter Noël. Les membres de l'Espace Jeunes ont construit la maison du Père Noël et les enfants des bénéficiaires de l'épicerie sociale recevront tous un cadeau du Père Noël qui viendra en personne et pourra assister au spectacle et concerts gratuits devant la chapelle vivante, ses vingt brebis, le chien de berger. Les habitants, qui pendant des années ont utilisé le centre de loisirs du quartier aujourd'hui fermé, attendent avec impatience la future maison de quartier programmée dans le Plan de renouvellement urbain de la ville. Ülkü Yanik est émue de voir l'ancien centre qu'elle a elle-même fréquenté lorsqu'elle était enfant voué à la démolition mais elle se réjouit du nouveau projet, la Maison Palissy.

(Ülkü Yanik)

Ülkü est l'aînée des quatre enfants de la famille. Elle s'est racontée longuement cet été au journaliste de l'Est Eclair venu la rencontrer: "*Je suis née dans une famille pauvre*", lui a-t-elle expliqué, "*mon père est arrivé de Turquie au début des années 70. Il travaille encore dans une usine*

de soudure. Ma mère est ouvrière chez Senoble. Ils ont d'abord été logés par le patron de mon père, avant de s'installer à La Chapelle Saint-Luc, quand j'avais 2 ans. J'ai grandi à la ZUP de Chantereigne, à côté de l'Espace Jeunes... On manquait de moyens (dans la famille) *mais on était tellement bien ensemble. On n'a jamais manqué d'amour. On a été élevé dans le respect. L'image qui m'a marquée, c'est quand le marchand de glaces passait dans la cité. Tous les enfants couraient vers lui mais la plupart ne pouvaient pas s'acheter de cornets. C'était toujours les mieux habillés qui repartaient avec une glace !*". Mais Ülkü dit ne jamais avoir vécu le racisme: "*Il faut dire que les Turcs sont une communauté très discrète. Il ne se font jamais remarquer.*"

Adolescente, elle allait déjà aider les autres. "*Depuis que j'ai 16 ans, j'accompagne les femmes turques aux cours de français. C'sst essentiel pour qu'elles s'intègrent mieux. J'ai toujours beaucoup travaillé avec les associations.*" C'est tout naturellement qu'elle a accepté en 2008 l'invitation d'Olivier Girardin (PS) de faire partie de son équipe municipale. Elle a tout de suite compris le rôle qu'elle pourrait jouer comme militante de l'intégration, pour aider les jeunes particulièrement à trouver du travail, un logement, en défendant leurs intérêts auprès des bailleurs sociaux. Elle a appris auprès de plus expérimentées à exercer au mieux sa fonction municipale, a quitté pendant deux ans son poste à Pôle Emploi pour mieux exercer sa mission. Ülkü Yanik vient de reprendre ses fonctions professionnelles mais continue son engagement avec conviction. "*Il y a tant de choses à faire sur le plan social.*"

Deziray Zengin graffe sur scène

Il a tout juste 20 ans mais une passion déjà bien affirmée et une certitude sur ses projets professionnels: la création artistique (graphiste, designer, dessinateur de BD). Tout commence à son enfance, Deziray Zengin a débuté en dessinant sur des papiers standard A4, jusqu'en 2007. Cette année-là se tenait à Lyon, sa ville, un "meeting of style", une rencontre de graffeurs venus du monde entier, comme il s'en tient chaque année dans une ville différente. Pour Deziray, ce fut la découverte. Il avait toujours rêvé de peindre sur de grandes surfaces. il a découvert la bombe de peinture et s'est tout de suite habitué à l'outil, à en apprendre les techniques. Grâce à la bombe, il a pu peindre sur 7 mètres de haut et 13 mètres de long. un sacré plaisir. Deziray adore la création, il essaye de varier les outils: la bombe, le pinceau, l'aérographe, le crayon à encre de Chine... Il adore aussi le spectacle et se produit avec un ami qui est dans la musique hip hop. Il dessine sur scène.

Le 6 novembre 2010, il a été invité à se présenter sur la scène du *Grand Bal de la République de Turquie en France*, où il a peint, à l'envers pour ménager le suspense, un portrait géant d'Atatürk sous les regards enthousiastes des 900 spectateurs. Un show très spectaculaire. Fin décembre 2010, il va réaliser une fresque, "pour mon propre intérêt" explique-t-il. En 2011, il prévoit beaucoup de spectacles comme celui du 6 novembre. Zubeyde, une fan, s'enthousiasme: "*Je vous*

félicite pour le portrait d'Atatürk au bal. ce que vous avez fait, c'est incroyable, vous pouvez être fier de vous !".[124]

(Dez le Lyonnais)

El Turquito "embrasse la société" en organisant des bals

Le tango est apparu en Turquie dans les années 20. De nombreux compositeurs se mirent alors à écrire des chansons sur des compositions originales influencées par les traditions musicales locales. Amours brisés ou impossibles, amertume, regrets sont les thèmes favoris des tangos turcs. **Metin Yazir** est né dans le centre de la Turquie en 1969. Pour cet émigré en Allemagne (Munich), la danse était un facteur d'intégration et de réussite. Il voulait rencontrer des gens, rencontrer l'âme soeur et danser avec elle, seulement avec elle. Aimer. Danser. Progresser. Enseigner. C'est finalement avec la Bordelaise Vanessa Gauch, née de la danse et pour la danse, qu'il va créer à Munich son école de danse, le Baila Tango.

Metin est un magicien, un danseur né et un talentueux enseignant. En 1997, *Buenos Aires Tango Trio* passe à Istanbul, avec deux couples de danseurs dont Metin Yazir qui s'était fait passer pour Argentin afin de décrocher le contrat. A la fin du spectacle, il proclame sa véritable identité et reproche publiquement la discrimination dont il est l'objet dans son propre pays. Cette soirée fut le début de la nouvelle fièvre du tango qui allait dés lors embraser Istanbul et la Turquie. Le tango est ici très pur. Il fait miraculeusement corps avec les Turcs. La danse revêt en Turquie une émotion particulière. La femme dans la danse exprime une âme profonde que l'homme accompagne, met en valeur. Ils sont aujourd'hui des centaines de couples de tangueros à danser chaque semaine dans la seule ville d'Istanbul. Le tango, dynamique et passionné, révèle le métissage culturel de la société turque.

(Metin Yazir à Ankara)

[124] La planète graffiti se retrouve sur internet sur www.fatcap.org, le site leader du street art.

Il y a dix ans, **El Turquito** a invité Metin Yazir en France pour le faire connaître aux tangueros parisiens. Il a ainsi pu suivre lui-même les stages du danseur turc d'une qualité exceptionnelle. Yazir a ensuite été invité au festival du Nouvel An du Temps du Tango. Dans son répertoire, El Turquito a certes quelques morceaux de tango turc mais il est d'abord un danseur de tango argentin. Son nom d'artiste, il l'a choisi à ses débuts pour soutenir le tango argentin en Turquie en favorisant sa reconnaissance à travers sa notoriété. Il a longtemps enseigné à Dijon avec l'association *Tango d'Or* et à Caen pendant deux ans. Mais il exerce surtout à Paris et en région parisienne avec *Le temps du tango* et l'association *Acia Nogent*. Il joue de la musique avec son duo café lunfardo et organise pas mal de soirées tango, au Chalet du Lac, la contradanza à la Bellevilloise, le Divan, le Cargo, le Trakia... et il intervient souvent comme DJ.

El Turquito nous précise: "*Avec mes différences, mon histoire personnelle, mes origines, je me sens pleinement appartenir à la communauté française, où j'ai passé la très grande majorité de ma vie.*" Pour El Turquito, comme il le dit, "*l'organisation de bals est ma manière d'embrasser cette société*".

C'est tout naturellement que le 6 novembre, le *Grand Bal de la République de Turquie* d'Epinay-sur-Seine a fait honneur au tango, malheureusement en l'absence d'El Turquito en déplacement en Amérique du Sud mais avec plusieurs couples de danseurs parisiens conseillés par lui.

et encore ...

Selin, la seule fille turque disc-jockey (DJ) en France qui mixe en free-lance depuis 7 ans en Allemagne, en Suisse et en Turquie sous le nom de **DJ Cicek** (tournesol).[125]

[125] les portraits d'Özlem Akdoğan et Ülkü Yanik sont aussi sur *Turquie news*

Gül et ses paysages humains

(juillet 2007)

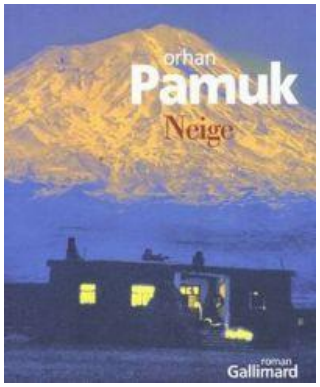
" *Tu es comme le mouton, mon frère Quand le bourreau habillé de ta peau Quand le bourreau lève son bâton Tu te hâtes de rentrer dans le troupeau Et tu vas à l'abattoir en courant, presque fier*" (Nazim Hikmet)

Gül Ilbay a toujours refusé de rentrer dans le rang. Elle me tend ce poème et cette citation comme le témoignage de ce qu'elle est, de ce qu'elle veut être, une femme libre. Gül Ilbay a quitté en 1981 son poste de Professeur de français à l'Ecole normale supérieure d'Ankara pour s'installer en Lorraine. La jeune enseignante a choisi l'aventure, l'exil comme Nazim, son illustre compatriote.

En Turquie, ces années là, le nom même de Nazim Hikmet ne peut être prononcé ! En France, on chante le poète à l'Olympia. Comme un acte de résistance aux bourreaux de tous les temps qui ont fait de leurs peuples des troupeaux. L'exil de Gül est choisi. Elle a toujours eu le goût de l'inconnu. De la France, elle connaissait tous les écrivains qu'elle avait lus dans le texte dés son plus jeune âge. Et puis en France l'attendait Claude qui deviendra son mari.

"Vivre comme un arbre. Seul et libre"

Gül Ilbay est née à Kars, à l'extrême-est de la Turquie, près du Mont Ararat, en 1953. C'est dans cette ville qu'elle a vu le jour, tout simplement parce que ses parents avaient été nommés là, sans doute pas tout à fait par hasard : ils étaient jeunes (22 et 23 ans), inexpérimentés, et c'est souvent dans ces régions lointaines que l'on envoyait les jeunes hussards de la République turque pour débuter leur carrière. Gül a quitté Kars à l'âge de cinq ans. C'est dire qu'elle a peu de souvenirs de Kars. Près d'un demi-siècle plus tard, elle a été passionnée par la lecture de *Neige*, d'Orhan Pamuk, un autre très grand de la littérature turque et récent Prix Nobel.



Le héros de Pamuk s'appelle Ka, le livre *Kar* (Neige), la ville Kars. La neige est partout à Kars, lourde, pesante. Elle isole la ville du reste du monde. Elle est immaculée à perte de vue. C'est le souvenir qu'a aussi Gül de cette région, la neige, une blancheur quasi permanente. La vie y est rude. Les hivers sont longs. L'été est court. Mais la mère de Gül, une petite dame à l'œil vif, aime encore aujourd'hui raconter la gentillesse des gens de cette région et leur courage face à des conditions de vie au quotidien très difficile. Quant à Gül, elle me dit sa révolte de voir ces régions abandonnées par les gens de l'Ouest, volontairement, consciemment. " *On pourrait pourtant y faire tant de choses. Pourquoi pas profiter de la neige, pour faire là des stations de sports d'hiver...* ".

A cinq ans, une autre vie commence, à Gaziantep. C'est la ville natale du père de Gül, une ville qui, au Sud-Est du pays, est un grand pôle d'activités économiques, dans une région qui, elle, n'a pas été *oubliée* par les autorités, aujourd'hui reliée par autoroute avec le reste du pays, peu concernée par l'activisme kurde. Mais c'est une ville où pèse le poids de l'histoire.

(le parc Atatürk à Gaziantep)

Ne s'appelle-t-elle pas Antep la glorieuse, pour témoigner de la résistance des Turcs contre les Alliés et les Arméniens en 1920 ? Gül ne se considère pas particulièrement comme étant de Gaziantep. Peut-être parce que sa mère est originaire de la Mer Noire. " *Les deux régions sont si différentes l'une de l'autre. J'ai grandi dans une atmosphère de double culture. Les traditions, les mœurs, les habitudes étaient tellement différentes ! En fait, quand je me suis installée définitivement en France, je n'ai pas eu de problème d'adaptation. Je me suis adaptée, car j'avais appris à m'adapter !!* ".

"*Vivre en frères. Comme les arbres d'une forêt*"

Le lycée de Gaziantep était une cité scolaire qui abritait à la fois le collège et le lycée avec l'internat. Dans les années 60, existaient encore des collèges et lycées séparés pour filles et garçons. Le lycée était mixte mais le collège ne l'était pas. "*Mes parents, qui travaillaient dans cet établissement, souhaitaient que je sois scolarisée là. Ils ne pouvaient accepter une ségrégation entre filles et garçons. Alors, ils m'ont inscrite à l'ortaokul (collège). Personne à la direction ne s'y est opposé. C'était comme une petite révolution*" Gül, aînée de la famille avec ses quatre frères, a toujours grandi dans un milieu masculin. Elle ne comprend pas les distinctions qui peuvent être faites entre filles et garçons. Les discriminations la révoltent. Elle me dit que la langue turque ne connaît pas la différence des genres. Petit détour pour me raconter l'histoire de la ségrégation des femmes. Les Oghouz, anciens Turcs d'Asie centrale, étaient un peuple nomade. Les femmes étaient comme les hommes des guerrières et bénéficiaient de la liberté au même titre que les hommes. Dans le chamanisme, qui était leur religion, les femmes dominaient le monde par la magie et la religion se manifestait dans la force sacrée de l'homme. La magie et la religion avaient une force égale. "*C'est le monothéisme qui a séparé la magie de la religion et placé la femme dans un statut inférieur. C'est avec l'islamisation que la femme turque a perdu le statut d'égalité naturelle dont elle disposait auparavant*".

"*le monothéisme a placé la femme dans un statut inférieur*"

La jeune Gül au Lycée de Gaziantep n'avait pas conscience de cela mais elle avait déjà comme l'intuition que le combat pour l'égalité ne la quitterait jamais. "*A partir de cette année là (où elle est arrivée au collège), ortaokul est devenu également mixte. Après mon inscription, quelques familles ont aussi fait la même chose. Nous n'étions pas nombreuses (six filles dans tout ce grand complexe scolaire la première année de mon inscription). Pour moi, cette décision et l'acte de mes parents sont importants en soi*". Gül se souvient que, dans les mariages, les hommes et les femmes se séparaient, s'amusaient chacun de son côté. "*Les musiciens hommes étaient séparés aussi avec un rideau épais : ils ne pouvaient pas voir ainsi les femmes qui dansaient !!! En fait, ma mère a toujours mal vécu ce genre de choses. Elle qui était une laïque convaincue n'avait pas connu cela ni dans sa région natale ni à Kars*". Elle explique cela par le fait qu'à Gaziantep, l'influence de la culture arabe était dominante. Mais dans la famille Ilbay, le plus important, pour les filles comme pour les garçons, était de réussir ses études. De ce côté-là, il n'y avait pas trop de soucis. D'une génération à l'autre, on rencontre même de nombreux cas de précocité intellectuelle. Les parents encourageaient les enfants aux bons résultats scolaires. Ils avaient eux-mêmes effectué leur scolarité dans les années 30 dans l'enthousiasme, l'élan, l'espoir de la nouvelle République turque, qui avait aboli le califat en 1924, inscrit la laïcité dans la Constitution en 1928, et qui tournait résolument son regard vers l'Europe.

"*C'est un dur métier que l'exil*"

Très tôt, Gül a baigné dans la culture française. "*Mon père nous faisait écouter, à mon frère et moi, des textes en français qu'il avait enregistrés sur son magnétophone : les Cours de langue et de civilisation françaises de G. Mauger. Il lisait beaucoup en français et traduisait des passages à ma mère. Je leur prêtais souvent l'oreille*". Les photos de Doisneau, le métro de Paris, la gastronomie française, Voltaire, Montaigne, Mme de Staël, Molière, Littré,... Tout cela était des noms, des images, qui lui étaient familiers avant même son entrée dans l'enseignement secondaire. Elle a encore aujourd'hui chez elle le livre qu'utilisait son père. Quand elle le feuillette de temps à autre, elle ressent une certaine nostalgie. Les textes sont toujours là. Les images sont figées. Les personnes photographiées n'ont pas vieilli. "*Avec ce livre, je fais un petit voyage, je retourne à mon enfance, au pays de merveilles qu'était la France*". Au lycée en Turquie, on apprenait que la France et la Turquie, depuis l'époque de François Ier et de Kanunî Sultan Süleyman, ont entretenu tout au long de leur histoire des relations étroites. Quelle tristesse en arrivant en France de constater que la réciproque était inexistante !

(Gül Ilbay a été Présidente de l'association A ta Turquie de 1996 à 2005)

A la maison, à l'école, dans la presse, et plus tard à la Fac de Lettres à Ankara, Gül se souvient que partout régnait une sympathie forte pour la France. "*En plus, elle est devenue le symbole de la démocratie, le pays des droits de l'homme. Tout cela, malgré le rôle qu'avait joué la France lors de la guerre 14 - 18. Les Français ont occupé la région natale de mon père (Gaziantep), selon la Convention de Sèvres. Chaque 25 décembre est la journée de commémoration de la libération de cette ville des Français. Je me souviens que les cérémonies se déroulaient sans aucun mot de rancœur. Ici, en France, il n'y a aucune référence dans les livrets scolaires concernant ces périodes, ces relations entre les deux pays. Qui sait aujourd'hui, hormis les historiens que cette partie de la Turquie a été occupée par la France qui n'a quitté la région d'Antakya (Antioche) qu'en 1938 ?* ". A l'école, ses parents avaient choisi pour elle le français comme langue étrangère. Pouvait-il en être autrement ? Elle se souvient avoir été une bonne élève, avoir eu de bons professeurs. A plusieurs reprises, elle a eu ses propres parents comme enseignants au lycée. Cela créait des relations particulières avec les autres élèves qui évitaient avec elle de trop en dire sur leurs professeurs comme tous les jeunes le font généralement à cet âge. Elle avait choisi une voie scientifique au lycée - elle a d'ailleurs toujours eu une certaine passion pour la biologie - avant d'entrer en Fac de Français (Lettres) à Ankara. "*Mais j'ai toujours préféré la grammaire, la conjugaison, l'étymologie aux dissertations !* ". Son père aurait préféré qu'elle fît des études de médecine, de droit ou d'ingénieur. "*Peut-être n'a-t-il pas eu conscience à quel point il m'avait inoculé le goût de la France, dés la première carte postale de Saint-Malo qu'il m'avait envoyée de France alors que j'étais encore à l'école primaire. Avait suivi une image de la Tour Eiffel. Puis vinrent les contacts gustatifs, olfactifs, auditifs... quand mon père rapportait du champagne, du camembert, des savonnettes,... Bien que jeunes, nous avions le droit de goûter du champagne, mes frères et moi*".

(Gül Ilbay, au premier plan, et ses amis)

Autour d'un demi de bière au bistrot *Les artistes*, Gül me raconte ses premiers pas en France. Elle avait 20 ans. Elle est arrivée à Armentières, près de Lille. Elle est venue pour un stage de découverte. Elle avait dû faire des économies pour le billet d'avion. Elle avait été sélectionnée en raison de ses bons résultats au cours de ses études. "*Au dernier moment, le voyage a failli être annulé. C'était juste à l'époque de la guerre de Chypre. On nous a fait visiter la brasserie Stella Artois, les houblonnières, la sucrerie Béghin Say, la grande braderie de Lille...* ". Avec deux amis égyptiens, elle prolonge la visite par une semaine à Paris. "*Mais tous les soirs, j'étais rentrée à vingt heures. J'étais une jeune fille sérieuse !* ". Suit un deuxième voyage en 1977 où elle encadre un centre aéré pendant deux mois à Charleville-Mézières. A la fin de ses études, elle devient professeur de français (comme son père) à Ayaş (pour son année de probation) puis à Ankara jusqu'à son départ définitif pour la France en 1981. Plusieurs fois par an, Gül fait le voyage vers la Turquie. Maintenant elle fait le voyage avec sa fille Alba, 19 ans, qui parle couramment le turc, et qui apprécie de faire une pause dans ses études de médecine pour retrouver le soleil et le farniente de la mer Egée. Prochain voyage dans quelques jours, pour les vacances d'été.

"Etre captif, là n'est pas la question. Il s'agit de ne pas se rendre : voilà ! "

Gül Ilbay a commencé sa vie professionnelle en France en tant que formatrice au GRETA, étant titulaire d'un Doctorat en Lettres Modernes. Elle est aujourd'hui conseillère d'orientation. Elle aime ce métier qui fait appel en même temps à l'économie, à la psychologie, à la sociologie, qui la place au cœur de la société. Comme elle aimait le métier d'enseignant qui répondait bien à son autorité naturelle. Elle parle même d'un goût pour le "*commandement*" et pour la "*rencontre*" avec les gens. Son premier poste était à Verdun, pendant trois ans. Elle exerce depuis sa titularisation à Briey, une ville qui a subi de plein fouet la fin de la sidérurgie et la crise économique. Elle aimerait aller plus loin dans son offre aux enfants et à leurs parents. "*Le métier de conseiller d'orientation est très mal connu par les familles... et par les enseignants. Et notre métier doit aussi savoir évoluer. Nous sommes des psychologues de l'enfant. Nous pourrions accompagner autrement les jeunes si nous en avions les moyens, en particulier pour les enfants primo-arrivants pour lesquels nous n'avons pas toujours de réponses possibles ou appropriées*". Gül est donc fonctionnaire de l'Education nationale. Elle estime que si elle a réussi le concours, elle qui était étrangère, arrivée à l'âge de vingt ans, c'est à la Turquie qu'elle le doit, grâce à la qualité de son enseignement qui n'a rien a envier à l'école française. Elle vante de même la qualité de la médecine en Turquie (l'un de ses frères est médecin à Istanbul) ou des études scientifiques dans son pays. Elle a beaucoup à dire sur l'Education nationale en France, elle qui en fait partie, regrette les corporatismes. Elle est syndiquée par ce que c'est une chance de pouvoir être syndiquée en France. Longtemps, le syndicalisme était interdit dans la fonction publique en Turquie.

Elle a retrouvé récemment quelques femmes turques qu'elle avait pu connaître dans ses activités d'alphabétisation et de *français langue étrangère*. Elle en a fait un livre (bilingue) de récits de vie, dans lequel ces femmes racontent leurs parcours, souvent difficiles, où beaucoup ont connu la précarité, la misère, les violences conjugales. Certaines ont quitté leur mari, ont souffert de solitude, du rejet. Mais toutes ont su combattre pour exprimer leurs talents, que ce soit par l'art ou par l'organisation de visites touristiques ou plus simplement par l'éducation des enfants. Gül a engagé un dialogue avec elles (en langue turque) avec beaucoup d'écoute et d'humanité. Ce livre a été pour elle le début d'une activité éditoriale en France (en tant qu'auteur avec récemment ses *Petits pas en poésie* ou en tant que traductrice) qu'elle entend poursuivre avec l'association A ta Turquie dont elle est une des dirigeantes. Elle en a été la Présidente pendant neuf ans et assure un important travail au sein du comité de rédaction de la revue franco-turque *Olusum/Genèse*. Elle est aussi membre du MRAP, des Clubs UNESCO et surtout depuis quelques années d'une association qu'elle a elle-même fondée pour défendre les cultures indiennes...

Les (l)armes aux yeux

"Il faut du génie permanent pour échapper à la pensée sur le rail". Gül Ilbay me propose cette nouvelle citation, d'Edgar Morin cette fois-ci. Le sociologue n'est pas que l'auteur du doute méthodique. Il est aussi, et cela intéresse beaucoup Gül, passionné par les rites chamaniques depuis qu'il a vécu dans sa jeunesse en Amérique du Sud. Gül refuse de dire Amérique latine, mot qui évoque trop la colonisation. Elle est, à l'instar d'Edgar Morin, passionnée par les cultures indiennes et ne cache pas la passion qui est la sienne depuis l'adolescence pour Che Guevara. Elle conserve de cette période une certaine affection pour Fidel Castro et pour le peuple cubain. Mais sa rencontre totalement fortuite avec un musicien indien (des USA), Will Dunn White (William Knapp pour l'état-civil), en errance en Europe et *sédentarisé* à Metz pour raisons de santé, a été pour elle un épisode déterminant de sa vie. Avec lui, elle a partagé plus qu'une passion, elle est entrée dans le personnage, et depuis la mort de *Wagonburner* (son nom de scène), elle vit littéralement sur les traces de Will. Trois fois, elle s'est rendue aux Etats-Unis, dans le Kansas, pour rencontrer sa famille d'adoption, ses amis, pour visiter les réserves indiennes. Elle agit au sein du comité de défense de Leonard Peltier, "*un prisonnier politique accusé d'avoir tué deux agents du FBI*". Avec le Comité de soutien aux Indiens d'Amérique (le CSIA), elle organise des conférences et des animations auprès des enfants pour faire connaître les cultures amérindiennes (ci-après à Metz) et lutter contre l'anéantissement culturel des peuples autochtones.

A 54 ans, mais elle ne les fait pas (!), Gül Ilbay est restée une rebelle. C'est l'héritage des générations qui l'ont précédée et qui disent l'histoire tragique en même temps qu'héroïque de sa Turquie natale. Sa grand-mère maternelle avait une dizaine d'années à Ordu, au bord de la Mer Noire, lorsque se sont déroulés les évènements de 1920, opposant Turcs et Arméniens. Elle a raconté à sa fille puis à sa petite fille le climat lourd qui pesait entre les deux peuples. La haine - réciproque - était là, se traduisant par des propos et des faits que sans doute on lui cachait. Mais la grand-mère a aussi témoigné des actes de ceux qu'ailleurs on appellerait des Justes et qui ont sauvé les vies des gens avec qui ils cohabitaient. Un jour, sa fille (la mère de Gül) aimerait transmettre cela dans un livre. Plus tard, à Kars, tout près de Ani, ancienne capitale des Arméniens, aujourd'hui en ruines, elle aurait aimé visiter le site historique mais il était fermé sous encadrement militaire. La famille Ilbay habitait dans ce qu'on appelait *les maisons russes* et plus tard à Gaziantep, Gül se souvient très bien de ce bâtiment dans son lycée que l'on appelait *le bâtiment des Arméniens*. Il n'y avait là plus aucun Arménien mais on dit qu'autrefois l'ancienne Ecole normale leur aurait appartenu.

Rebelle

A Gaziantep vivaient aussi, et plutôt aux portes de la ville, des gens très pauvres. C'était des Kurdes. Leurs maisons étaient en terre. Certains vivaient même dans des grottes. Gül enfant était étonnée de cela. Elle croyait voir la Préhistoire, là, à deux pas de chez elle. Les enfants turcs ne jouaient jamais avec les enfants kurdes. Cela ne se faisait pas. C'était au début des années 60. Les parents de Gül très progressistes avaient considéré plutôt avec sympathie le coup d'Etat de 1960, une sympathie qui s'est très vite transformée en déception. Son père avait photographié les habitations des Kurdes et avaient transmis les clichés aux autorités dans l'idée de lutter contre leur pauvreté. Mystérieusement, les pellicules ont été endommagées et ont disparu ! C'est dans ces années-là que des Américains, dits *Volontaires de la Paix*, sont arrivés pour "étudier les mentalités et la topographie". On a su ensuite le rôle d'agents que ceux-ci jouaient dans la région. A Ankara, où la famille est venue habiter pour permettre aux enfants d'entrer à l'Université, les parents de Gül ont continué à défendre des valeurs politiques de gauche. A plusieurs reprises, sa mère s'est retrouvée pour cela au Tribunal. Les évènements français de mai 68 ont été suivis avec intérêt. En Turquie aussi, le monde étudiant était en effervescence. Les enfants Ilbay ont toujours grandi dans cette ambiance d'opposition. La religion n'y avait pas sa place. Mais l'engagement social était fort. Gül est donc aujourd'hui encore une femme engagée. Toute son action trouve sens dans cette culture de l'engagement. Cela se traduit même dans son métier, où elle s'oppose souvent à des collègues, qui se satisfont dans leur conformisme, qui "se hâtent de rentrer dans le troupeau".

"*Je voulais m'engouffrer dans la vie de la poésie Et pour cela, il me fallait traverser la poésie de la vie*" (Blaise Cendrars)

Ce n'est bien sûr pas un hasard si Gül Ilbay a choisi de faire sa thèse de Doctorat en Lettres Modernes sur Blaise Cendrars, celui qui "trempe sa plume non pas dans un encrier mais dans la vie". Les traductions qu'elle en a fait en turc ont été remarquées par un éditeur qui a publié en Turquie en 1993 *Du monde entier au cœur du monde*, préfacée par Myriam Cendrars, la fille de Blaise. Et plus récemment, elle a pu également publier en Turquie un recueil de poésie érotique féminine (poèmes écrits donc exclusivement par des poétesses). En France comme en Turquie, que ce soit par ses traductions ou par sa propre activité éditoriale, elle prend goût à soutenir dans leurs productions les artistes, les poètes, les musiciens. Elle l'a fait avec Phil Donny, artiste et poète meusien. Elle l'a fait avec Will.

(Will, le chanteur sioux, à Loupmont, Meuse, 1999)

Le rêve d'aventure et la rébellion de Gül s'expriment aussi dans son action culturelle. Quand Will prenait sa guitare ou quand son amie Malika chante à Metz, elle pense à tous ses troubadours oubliés, partout de par le monde. Il y a tant de paysages humains à découvrir, sur les traces de Nazim et de Will.[126]

Récits de vie. Portraits de femmes, par Gül Ilbay, éditions A ta Turquie

" (L'auteur) nous livre le témoignage souvent poignant (brutal) de la vie et du parcours de ces femmes écartelées entre les traditions et la modernité. A travers leurs souffrances et leurs joies de la vie quotidienne, se dessinent en toile de fond les forces occultes et les préjugés dont la femme est la victime innocente. Le poids des valeurs traditionnelles des sociétés patriarcales et le désir d'émancipation s'entrechoquent parfois avec violence et nous éclairent sur le rôle essentiel qu'auront les femmes dans leur combat pour leur émancipation. "

Petits pas en poésie, de Gül Ilbay, éditions A ta Turquie

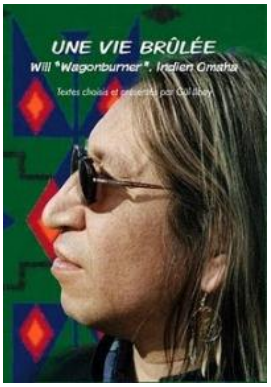
"Dans ce recueil de textes, Gül Ilbay enfile ses chaussons de ballerine, revêt son justaucorps et accomplit une suite de pas poétiques légers et emplis de grâce. Exercice de style réussi pour cet auteur originaire de Turquie qui manie avec aisance la langue française et qui chorégraphie avec tendresse et subtilité notre quotidien... "[127]

[126] Liens : l'association Les Troubadours oubliés, présidente : Gül Ilbay
[127] note de l'éditeur, extraits

Une vie brûlée

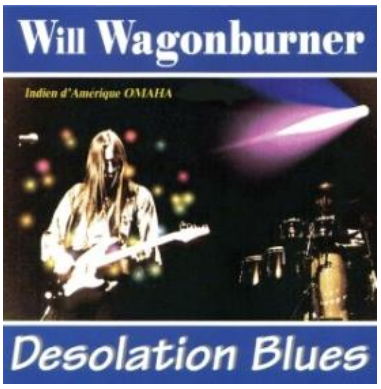
(juin 2010)

Douze ans, douze ans déjà. En juin 1998, Gül Ilbay profitait des douceurs de l'été pour flâner avec ses amies dans les rues de Metz et s'attabler avec elles dans l'un de leurs cafés préférés. Celui-ci s'appelait à l'époque *Au Vieux Metz*, rue Mazelle. Elles étaient venues là pour écouter Malika, leur amie chanteuse. Et c'est là qu'il se trouvait, lui aussi.



Lui aussi était venu pour Malika. Ce lieu était vraiment exigu pour autant de monde. Dans le brouhaha, on n'entendait que le cliquetis des verres que les buveurs vidaient au fur et à mesure que la nuit avançait. Les présentations sont faites pendant le café-concert. Il dit qu'il s'appelait Will. Gül raconte :

" Will était à l'image de cet *Indien* stéréotypé que nous avons tous à l'esprit, sorti tout droit de l'album de photos d'Edward Curtis, ou d'un western, à quelques détails près : il était habillé tout en noir. Avec une veste noire en cuir, un pantalon en jean noir, des lunettes noires qui cachaient son regard, il avait l'air *plutôt moderne* ! N'empêche, il était grand, sportif et avait la tête d'un *vrai indien* avec ses longs cheveux noirs, un nez aquilin, un teint mat... Il a attiré mon attention non seulement par son aspect presque irréel mais aussi parce qu'il avait dit qu'il était musicien, compositeur et interprète à la recherche de concerts. Nous avons tout naturellement échangé nos numéros de téléphone afin de reprendre contact en septembre. Je partais pour la Turquie pour tout l'été, et, lui à Marseille où il semblait vivre.



J'ai aussitôt pensé qu'on pouvait organiser *un concert* mais un concert seulement, par l'intermédiaire d'une de mes multiples activités associatives. A mon retour de Turquie, j'ai repris contact comme prévu avec une personne qui se disait son agent artistique. Ce ne fut pas difficile

de trouver des dates car, avant l'artiste, *l'Indien* a toujours intéressé les gens. Ses qualités artistiques m'ont aidée ensuite à décrocher deux dates immédiatement, à l'Espace Gérard Philipe à Jarny.

J'ai l'habitude d'accueillir et d'héberger des personnes proches ou moins proches. Je suis loin de mon pays. Les amis (es) et les membres de ma famille ne viennent pas me rendre visite pour une ou deux heures. Ils restent plusieurs jours voire plusieurs semaines. Dans le cadre des activités associatives, héberger une personne aide beaucoup, soulage les dépenses de l'association. Il était donc tout à fait normal que l'on accueille Will quelques jours : le temps d'arriver, de donner son concert et de repartir. Mais, j'étais loin d'imaginer que j'allais être entraînée dans une péripétie, durant seize mois, qui allait ébranler mes habitudes, ma vie quotidienne, familiale et professionnelle et qui allait me transformer en agent artistique, en infirmière, en accompagnatrice en me mettant dans une situation incongrue.

Quelle ne fut pas ma stupéfaction lorsque je l'ai retrouvé à la gare de Metz en train de débarquer avec toutes ses affaires ! Je suis restée sans voix, en désarroi ! Il a fallu deux voitures bien pleines pour transporter tout son matériel dans la petite chambre d'ami, qui devint son ultime refuge..."

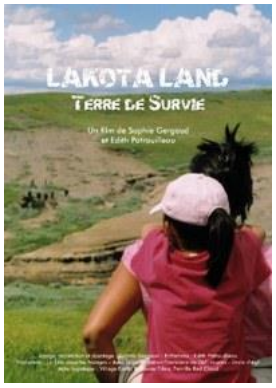
Dans une écriture délicate et passionnée, Gül Ilbay raconte dans le livre *Une vie brûlée* ces seize mois qu'elle va partager avec l'Indien Omaha, sa musique inspirée par les Esprits du vent, sa poésie rimbaldienne, une vie à s'abandonner, l'alcool, sa maladie, sa mort. Le livre est paru en juin 2010, aux Editions A ta Turquie. Il comprend le portrait touchant de Will - de son adoption par la famille Knapp, des Américains de lointaine origine allemande, à sa mort à Metz en 1999, rongé par la maladie - et le recueil de poésie - une soixantaine de poèmes inédits, traduits de l'américain par l'ethnologue Sophie Gergaud, qui depuis 1997 sillonne les terres indiennes avec sa caméra.

:

[128]"Qu'est-ce-que la vie ? " C'est l'éclat d'une luciole dans la nuit". C'est le gazouillis des mésanges dans le jardin au printemps. C'est le souffle léger d'une brise d'été dans les arbres. C'est cette lueur complice dans les yeux de la femme qu'on aime. Will a vécu. Il aimait tellement la nuit qu'il s'y est perdu à vouloir suivre toutes les lucioles qui suspendaient leurs ailes aux zincs des cafés branchés. Il s'est perdu comme un oiseau tombé du nid qu'un vieux matou sadique se plaît à saccager. Will ne riait pas quand la nature pleurait. Will aimait les femmes et les femmes l'ont aimé.

(Gül Ilbay et Sophie Gergaud)

Gül a le nom de la rose : " Belle rose elle est libre Comme un petit bout de saule". Will est arrivé en solitaire dans la ville métisse où Paul Verlaine connut ses premiers émois : " ...il bruit un murmure charmant Le premier oui qui sort des lèvres bien-aimées". Metz, dit-on, est une patrie accidentelle mais on peut s'en éprendre. Le troubadour oublié portait avec lui tous ses bagages comme un nomade suivant son destin, au gré du vent et des rencontres. Il n'est pas arrivé à Metz, il a "débarqué", dit Gül. Il n'a quitté Metz que pour disparaître, rongé par une maladie qui faisait partie de lui. Un oiseau perdu ne peut vivre en dehors du nid.



("*C'est grâce aux Amérindiens que Obama a pu gagner l'Etat de Montana*", Sophie Gergaud)

Will a brûlé sa vie. Oui, et alors ? Qu'est-ce-que la vie pour un Omaha ? La nature ne nous appartient pas, c'est nous qui lui appartenons. Qu'est-ce -que la vie pour un Indien coupé de ses racines ? " C'est un orphelin sans pays Qui profite simplement de chaque porte entrebâillée". Will Wagonburner était " un mutant de la survivance". Gül Ilbay fut pour les derniers mois de sa vie un clin d'œil, un sourire, un parfum et, plus prosaïquement... une infirmière, une interprète, une confidente, une amie, une femme, une rose, une muse. Gül est l'amie des poètes et des musiciens. Sa vie à elle est une traversée au cœur des paysages humains. Elle n'a jamais été du côté des bourreaux, elle n'a jamais été dans le troupeau. Elle est née à Kars, mais c'était déjà et pour elle aussi une patrie accidentelle. Elle a grandi à Gaziantep, mais c'était une ville chargée de tragédie. Puis elle a vu Ankara : "Vois, Ankara ! La fleur dont les rues se parent". Elle est aujourd'hui messine. "Dans ce petit café de Metz près de la rivière Dans ce café où tout le monde se rend , elle

[128] Préface du livre (GD)

a croisé le musicien indien et n'a plus jamais quitté ses traces. Will laisse peu de traces, il aimait brouiller les pistes comme le loup dans la forêt, mais Gül danse avec les loups, et Will a demandé à Gül de faire vivre sa mémoire.

Je voudrais dire à Gül Ilbay mes remerciements pour avoir depuis plus de dix ans eu l'amitié de partager avec moi le récit de son aventure avec Will, puis de m'avoir fait lire, au fil des avancées de la narration, cette histoire hors du commun. Gül sait ma passion pour les gens, les histoires de vie, pour les hommes et les femmes qui font de leur vie des œuvres d'art, pour les mots qui gardent fertile la mémoire. Elle m'a donc confié son texte et je lui en sais gré. Elle m'a fait l'honneur de me demander d'ouvrir son propos et je le fais de bon cœur au nom d'une amitié, dans le respect pour ses combats, en hommage à Will. J'ai eu la chance moi aussi de croiser le chemin de cet homme. Son authenticité m'a frappé. Poète, musicien, artiste, il faisait tout dans l'excès. L'art est l'expression de l'excès. Will a goûté à tous les excès, mais d'abord à l'excès d'amour. Il est mort un jour de décembre, un jour d'excès. Le jour de sa mort, le ciel s'est fâché soudainement, excès de vent, tempête. Ce jour-là, j'ai vu des sapins de plusieurs dizaines de mètres vaciller, se courber, avant de s'effondrer. Will nous a quittés, dernière envolée de son destin. Mais ce n'était pas encore la fin de l'aventure, le Grand Esprit n'avait pas encore dit son dernier mot...

En partant, l'oiseau perdu a enfin trouvé la vie, puisqu'il a rejoint les esprits de la nature, l'âme de la mer. Qu'est-ce-que la mort ?"[129]

[129] *Une vie brûlée*, *Will "Wagonburner"*, *Indien Omaha*
Textes choisis et présentés par Gül Ilbay
Poèmes traduits de l'américain par Sophie Gergaud
Editions A ta Turquie, juin 2010

Blogosphère

(novembre 2008)

Interactifs et libres, les blogs ne sont pas que des journaux intimes ou des carnets de bord personnels, ils font aussi bouger les lignes en exprimant les profondeurs d'une société. La blogosphère - on parle de huit millions de sites en France - est riche de sa diversité. Nous vous proposons de glisser un oeil sur une goutte d'eau de cet océan qui nous dit la France qui crée (Sadio Bee), qui s'exprime ("*sekel*"), qui réagit (Fatima Aït Bounoua), qui se raconte, qui fait sa "promo" (Nurhan K.)**,** qui invente l'avenir (*Business Bondy Blog*).

Carton rouge

A 24 ans, elle chante déjà depuis une dizaine d'années, chez elle, ou dans les mariages turcs de la Meuse et de l'Est de la France (des mariages qui comptent souvent 700 ou 800 invités !). Mais ce n'est qu'en 2008 qu'elle a décidé de devenir professionnelle, sur les traces de Ismaïl YK, son idole. En juin, elle a sorti un disque dans les bacs en Turquie, un disque qu'elle vend aussi sur internet. "*4 euros, même pas le prix d'un paquet de cigarettes !* ".

Le 31 octobre 2008 était un grand jour pour Nurhan, son premier (vrai) concert à Nancy, à l'invitation de l'association *A ta Turquie*, à l'occasion d'*Automne aux couleurs de Turquie*.

Une cinquantaine de jeunes originaires de Turquie sont venus l'écouter, l'encourager, et une dizaine d'autres, turcophiles mais non turcophones, partageaient leur enthousiasme. Au premier rang, les filles, déjà des *groupies*, très jeunes, venant pour la plupart de Pont-à-Mousson, boivent les paroles de **Nurhan K.**, l'artiste, la première jeune fille française originaire de Turquie à se lancer dans l'aventure de la chanson.

Elle écrit elle-même textes et musique, passant d'un türkü traditionnel ("*les gens âgés aiment beaucoup ça, je respecte les vieux, ils ont beaucoup de choses à nous apprendre*") à un morceau rap très moderne, Mais ce qu'elle aime d'abord, c'est le Rn'B, qu'elle teinte à l'orientale, pour en faire du *Rn'Besk*. Son morceau de prédilection dit "Carton rouge" aux garçons. Elle a sollicité le soutien du producteur de Ismaïl YK qui lui a demandé: "-*Tu n'aimes pas les garçons ? - Si, j'aime les hommes, tous les hommes."* Elle précise pour qu'il n'y ait pas de malentendu "- *J'aime les humains, tous les humains*". Et son carton rouge, qu'elle sort de sa poche, fait un carton. Toutes ses chansons sont en turc. Elle les commente à son public, en langue turque avec beaucoup d'humour, en langue française sur un ton un peu plus pédagogique. "*Ecoutez ces violons. Cela me fait toujours pleurer, chez moi, quand j'écoute ça. C'est beau, c'est fort*". Pour ses premiers pas dans le grand bain du professionnalisme, Nurhan, la chanteuse de Belleville sur Meuse, est très

heureuse de sa soirée. Elle se balade avec son micro au milieu du public, fait chanter l'un(e) et l'autre, danser les garçons et les filles, un jeu de scène certes perfectible, une tenue de scène à rechercher, mais c'est une première et "*même si vous n'aviez été que dix, j'aurais été contente*" et elle ajoute "*passez me voir sur le web, sur le blog*[130]*, laissez-moi des messages, mon producteur sera content.*"[131]

Fumigènes

C'est le 20 février 2007 que Libération a publié *Toutes des salopes ?*, un texte qui a fait depuis lors un tabac dans la blogosphère. Son auteur ? **Fatima Aït Bounoua**. Un texte qui commence comme ceci : "Je croyais naïvement que *beurette* était simplement le féminin du terme argotique *beur*, lui-même verlan d'arabe. Mais le suffixe *ette* change bien plus que le genre du nom. En effet, si vous tapez *beur* sur Google, vous trouverez Beur FM ainsi que des sites variés... Par contre tapez *beurette* et là vous aurez uniquement une liste de sites pornographiques... La beurette est devenue de fait une catégorie sexuelle, au même titre que *gros seins* ou *fétichiste*".

Fatima Aït Bounoua explique toutes les représentations associées à ce terme: la beurette habite l'immeuble d'en face, la beurette transgresse les interdits, est assoiffée par toutes ses privations... Les fantasmes masculins néo-colonisateurs ont biaisé une appellation "a priori neutre" pour en faire une insulte, une humiliation.

Fatima Aït Bounoua a le talent de l'écriture. Ses mots sont des pavés lancés dans la mare. Ils éclaboussent. Ses mots sont des fumigènes, elle est d'ailleurs chroniqueuse pour le magazine *Fumigène*. Ses mots sont des ressources urbaines, elle écrit d'ailleurs pour *Ressources urbaines*. Ses mots racontent la honte... La Honte, c'est d'ailleurs le titre d'un recueil de nouvelles qu'elle diffuse dans son univers privilégié, la blogosphère. Fatima Aït Bounoua dissèque les êtres humains.[132]

Mix-tissage

(Sadio et ses mannequins)[133]

Il était une fois... Sadio Diallo. Né à Dakar, d'une mère sénégalaise et d'un père guinéen, il a grandi à la Médina à Dakar. La maison familiale était un atelier de confection. Il a grandi au milieu des tissus et des teintures. A 20 ans, il débarque en France. Qu'y fait-il ? Il fait des modèles. Les commandes affluent très vite. Il crée sa propre marque, ***Sadio Bee***. En 2000, il ouvre sa boutique - atelier au coeur du 10e arrondissement de Paris, au 10 rue Sainte-Marthe. Ses créations partent toutes du concept du métissage des tissus. Il dit "mix-tissage". Il mélange le coton, la soie, le jean,

[130] http://nurhank-officiel.skyrock.com
[131] en lien le reportage photo de Murat Erpuyan
[132] sur son blog http://recueildenouvelleslahonte.blogspot.com/
[133] source : cordelia.blog.mongenie.com

avec le wax, le basin, le bogolan... Sadio est chaleureux et souriant. Ses mannequins sont gai(e)s, eux (elles) aussi : chez Sadio Bee, on recherche plus le modèle bien dans sa peau que la taille normée.[134]

Le buzz des banlieues

Le Bondy Blog est né en novembre 2005 à la suite des émeutes dans les banlieues françaises, en donnant la parole aux habitants de Seine-Saint-Denis. Son petit frère économique, le *Business Bondy Blog*, est né le 16 octobre 2008. Par ce nouveau média, l'équipe de **Mohamed Hamidi** entend mettre en évidence l'énergie entrepreneuriale du 93. La presse économique suit jour après jour le CAC 40. Mais s'intéresse-t-elle au CAC 93 ? La rédaction du BBB se penche sur cette économie en émergence au-delà du périphérique.

A Bondy, **Jahida Hameurlaine** réalise un rêve d'enfants. Elle ouvre (prochainement) "Le temps d'un rêve", un hammam ouvert aux femmes 7 jours / 7 de 9 heures à 19 heures et aux hommes le week-end de 19 heures à 22 heures. "Le temps d'un rêve", ce sera plus qu'un hammam, ce sera un salon de coiffure, d'esthétique, une salle de sport, un sauna. A **Zineb Mirad**, la journaliste du Bondy Blog, qui a réalisé son reportage en juillet, Jahida a raconté son défi: "*Ce genre d'institut devient une réelle tendance. Il n'y a donc pas de raison que la banlieue n'en profite pas*".

Nordine Nabili, 41 ans, est journaliste depuis 1995. Il a successivement dirigé la radio locale de Marne-la-Vallée, la rédaction de Beur FM, a été collaborateur de Radio France Internationale et de l'Agence Reuter. Il est aujourd'hui le rédacteur en chef du Bondy Blog et il feint de s'étonner: pourquoi un département, qui se situe dans le tiercé de tête des départements les plus riches de France, peut-il ainsi concentrer un taux de population pauvre des plus élevés du pays ? Les nouvelles richesses vont émerger de cette banlieue dite "déshéritée", "sensible", "difficile". Nordine Nabili et son équipe en ont la certitude.[135]

Une part de rêve

La Ronde Couture à Charleville est un quartier comme il y en a des centaines d'autres en France. On a construit de grandes barres dans les années de prospérité. On déconstruit aujourd'hui quand rien ne va plus. Les deux tours des Bouvreuils symbolisaient ce passé qu'il faut maintenant désamianter, démolir, concasser, oublier. Il n'existe pas de pelle suffisamment haute pour aller jusqu'au 17e étage, alors il faut écrêter, avaler les étages les uns après les autres. Cet automne, on déconstruit les Bouvreuils, on attend le printemps où devrait renaître en ce lieu un jardin public, une vraie place, et de nouveaux "petits" immeubles où il devrait faire bon vivre. C'est du moins l'espoir que l'on donne aux habitants, une part de rêve. Dans le quartier, on ne rêve plus beaucoup. Ces dernières années, sans crier gare, le quartier a connu des flambées d'adrénaline brutales, inattendues,...

---

[134] Dimanche 19 octobre 2008, Sadio Bee a présenté sa nouvelle collection automne / hiver 2008 - 2009 "Ma couleur est l'ébène", au Théâtre de la Reine Blanche. Cet automne, Sadio (Diallo) Bee fait le bonheur des blogs made in medina (*blog.madeinmedina.net*), du black is beautiful (*blackisbeautiful.over-blog.fr*), du Paris secret (parissecret.20minutes-blogs.fr) mais il a aussi son site *www.sadio-bee.com*

[135] http://businessbondyblog.20minutes-blogs.fr

Sur la blogosphère, les habitants parlent pourtant. Les mots, les images (photos, vidéos), les provocs (parfois), les censures, les délires... des jeunes du quartier, les rappeurs et autres créatifs de la cité sont sur leur blog.[136]

Ici, on retrouve la diversité des origines. On se raconte sur les blogs. Une blogueuse du quartier, d'origine turque, a raconté son enfance à La Ronde, un témoignage fort, juste, bien plus juste que bien des analyses journalistiques ou sociologiques. Extraits...

Une autre histoire [137]

Arrivée en France à l'âge de 7 ans, j'ai grandi dans une ZUP, zone urbaine prioritaire, appelée Ronde Couture, banlieue d'une petite ville industrielle de l'Est. Aujourd'hui, on appellerait ça pudiquement "un quartier". Très tôt ce nom tout rond m'a fait réfléchir. Je l'aimais bien au fond, même si je saisissais son côté cercle infernal. De mon immeuble, on pouvait voir les quartiers pavillonnaires où vivaient nos instituteurs et nos profs. Ce n'était donc pas tout à fait un ghetto, la Ronde Couture, disons que des espaces différents se côtoyaient malgré tout, et qu'il y avait quelques échanges entre eux. Nous habitions un immeuble de 17 étages, particulièrement laid.. mais à 16 ans je me suis rendue compte que la laideur en matière d'urbanisme était chose relative.... Je m'en souviens comme si c'était hier. J'avais reçue une copine d'enfance d'Istanbul qui voulait apprendre le français et qui est venue passer l'été en France. Le premier jour de son arrivée, nous sommes allées passer un coup de fil à sa mère. Elle lui a dit : - C'est très joli par ici, c'est tout vert, on se croirait à Ataköy. Ataköy est une banlieue résidentielle d'Istanbul construite dans les années 80, et plutôt bon chic bon genre. Certes Ataköy est elle aussi constituée de hautes tours, mais les entrées sont dallées de marbre, et des rosiers et des jasmins fleurissent les alentours. Si je me souviens bien et ne confonds pas, il y a entre les immeubles des piscines découvertes, entourées de parasols blancs et de chaises longues en teck.

J'ai essayé de regarder d'un autre œil ma cité et ses tours. C'est vrai qu'elles étaient décorées de pelouses assez vertes pour un mois de juillet. (Elle a compris par la suite, ma copine, que toute cette verdure, n'est pas comme à Ataköy dûe aux bons soins des concierges et jardiniers qui y pullulent, mais à une pluie têtue...) D'ailleurs ce doit être symptomatique je n'ai conservé aucune photo de la Ronde Couture. A Istanbul, je suis au regret de le dire, les tours n'évoquent pas (encore ?) la cité de banlieue en voie de relégation et sont l'apanage des bourgeois. Mais bon, de là à dire que c'est joli.... Même en me décentrant je n'y arrive pas bien. Surtout que j'avais en mémoire les grandes flaques d'eau qui envahissaient les entrées des immeubles de notre vert quartier, dès qu'il pleuvait un peu trop tôt, c'est à dire le plus clair de l'hiver...

[136] http://sekel082.skyrock.com
[137] source : *ilederacinee.canalblog.com*

Il faut dire aussi que ma copine a changé très rapidement d'avis... quand elle a découvert le trait principal de notre cité, à savoir l'ennui. Parce qu'il n'y avait pas grand chose à faire à la Ronde Couture l'été. L'hiver non plus d'ailleurs, mais au moins on pouvait aller se divertir à l'école. A Ataköy, il y a de la légèreté, les bourgeois turcs aiment à s'amuser et ne connaissent pas la solitude. A Ataköy les voisins se parlent, vont les uns chez les autres, boivent le thé, jouent aux cartes, dansent. A la Ronde Couture, non. Je ne sais pas ce que font les gens pour passer le temps à la Ronde Couture. C'est qu'au fond je les ai peu fréquentés. Enfant, probablement à cause du statut de mes parents, j'ai en effet toujours été un peu à la marge. Mes parents étaient turcs mais instits, donc pas tout à fait "immigrés". C'est fou comme les classes sociales et les origines se confondent !

La seule famille française que j'ai un peu fréquentée était celle de mon instit du CE1, Mme Saliou, envers qui j'ai une reconnaissance sans bornes. Mme Saliou m'avait à plusieurs reprises invitée chez elle pour l'anniversaire de sa fille ou à d'autres occasions. J'ai toujours ressenti une grande gêne chez elle, malgré sa gentillesse. J'étais heureuse d'y être invitée, j'étais la seule élève de l'école à l'être, je savais que c'était un privilège et qu'elle attendait beaucoup de moi. Je crois que j'ai fait de mon mieux. Je me souviens même d'avoir mangé les betteraves rouges qu'elle nous a servies, alors que je n'en avais jamais mangées et que de la première à la dernière bouchée ça a été un supplice. C'est elle encore qui m'a conduite à la bibliothèque municipale de mon quartier pour m'y inscrire le jour où elle s'est aperçue que j'avais lu tous les livres de l'école. Encore elle qui m'a fait sauter une classe pour combler le retard dû à mon arrivée en France. C'est en turc que j'ai appris à lire, au fond de la classe de ma mère à Istanbul alors qu'elle enseignait encore.

Du plus loin que je me souvienne, j'ai toujours lu. A sept ans je suis tout naturellement passée au français. On apprend vite quand est môme. Comme je lisais beaucoup, j'étais aussi très à la marge des enfants des gens que mes parents fréquentaient dans cette petite ville de l'Est où mon père avait été muté pour enseigner le turc aux enfants d'immigrés.

Je ne sais pas si c'était parce que moi je me sentais différente, ou parce que je me voulais différente. Je devais sentir que pour pouvoir quitter la Ronde Couture et les Turcs d'ici que j'ai sentis beaucoup moins libres que ceux du quartier d'Istanbul dont je venais, encore une question de classe sociale -évidemment, je n'avais pas vraiment d'autre choix que d'être très différente. Ce n'est qu'aujourd'hui que j'envisage les choses de cette façon. A l'époque, quand même, j'aurais bien aimé avoir des amis, même turcs. Mais ça ne marchait pas. Or mes parents recevaient toujours beaucoup de monde à la maison, continuant à porter en France pour les gens de leur communauté la fonction d'instituteur, repère et personnalité au même titre que l'imam avec lequel par ailleurs ils ne se sont jamais bien entendus. Pourtant ils ont essayé. Mon père soutenait que pour être une personne à part entière je me devais de connaître ma culture or "l'islam fait partie de notre culture", disait-il.

C'est ainsi qu'une année, j'avais 10 ans, il m'a envoyée au "cours de Coran" pour que j'apprenne les principes de ma religion, son histoire et le parcours de son prophète. J'y suis allée tous les matins pendant près d'un mois. J'emmenais un foulard dans mon sac, et recopiais les sourates du Coran, mémorisais des versets en arabe pour pouvoir prier, apprenais à faire correctement les ablutions de purification. Puis mon père s'est aperçu que l'imam s'était mis en tête de nous apprendre à lire le Coran en arabe, et que j'étais déjà en bonne voie, alors il a crié un grand coup, comme il sait le faire, et est venu avec moi pour expliquer à l'imam que c'était stupide de nous apprendre à lire un texte qu'on ne comprenait même pas, et que nous nous avions besoins d'apprendre le français, le turc aussi pour continuer à parler avec nos parents mais pas l'arabe en tout cas pas comme ça, à le lire sans comprendre le sens. Alors j'ai arrêté, et je ne sais donc pas lire le Coran dans sa lettre sacrée. Au fond ça ne doit pas être si grave parce que quand je récite les versets que j'avais appris à l'époque à mes amis arabophones, ils sont morts de rire... l'arabe prononcé à la turque, ça vaut le détour... Mais Allah n'a pas l'air d'en prendre ombrage alors ça va. En revanche les autres membres de ma communauté ils ont pris ombrage, eux, des idées farfelues de mon père et de son opposition avec

l'imam. Et il a dégusté mon papa, mais c'est une longue histoire, et j'en parlerai peut-être une autre fois.

Je ne sais pas si c'est aussi à cause de ça, mais je n'ai pas eu non plus d'amis turcs. De toutes façons, ils ne m'aimaient pas, je devais être très pimbêche à passer mon temps plongée dans des bouquins terrée dans ma chambre, même quand ils venaient à la maison. Une jeune fille turque qui ne se dérange pas pour servir le thé aux invités, ça ne se fait pas. Mes parents m'encourageaient quand même à me montrer, mais sans vraiment insister. Cependant mes parents, malgré leur grande liberté d'esprit, étaient assez dépendants de leur communauté. Et je l'ai payé assez cher, je trouve. Parce que comme ils étaient assez exposés aux regards, je me devais d'être irréprochable. Ceci veut dire, une liberté réduite, pas de petit copain, pas de séance de piscine (lieu de perdition), pas de ballade en ville, pas de cinéma, voire pas de vélo, parce que c'est quand même un bel instrument de liberté le vélo. A 16 ans, j'ai quand même trouvé un sujet de chantage assez efficace, et fait accepter à ma mère que c'était ridicule que je ne sache pas faire du vélo à mon âge pour d'obscures raisons et à cause de l'imam. Ca a l'air simple comme ça. Pourtant ça a été de la haute lutte. Parce qu'évidemment, ma mère qui est une femme intelligente n'osait pas me dire les choses qu'elle se forçait à respecter juste par peur du qu'en-dira-t-on. Ainsi, c'est au bout d'une bagarre mémorable, ponctuée de cris, et au cours de laquelle je la sommais de me dire pourquoi je ne pouvais pas faire du vélo, qu'elle a fini par me crier à la figure : - Parce que tu es turque ! Et c'est comme ça que j'ai gagné. Elle n'a plus eu d'autre possibilité que celle d'accepter que c'était assez ridicule comme raison...

A 16 ans je suis donc montée sur un vélo pour apprendre enfin à en faire. Ma fidèle amie Anne m'a amené le sien. J'étais excitée comme on ne peut pas l'imaginer. Je suis montée tout en haut d'une colline verte de la Ronde Couture avec le vélo, Anne et ma mère (qui ne pouvait quand même pas me lâcher comme ça) me suivaient, et j'ai enfourché le vélo. Puis j'ai tout lâché et me suis mise à dévaler la pente à une vitesse foudroyante pour un vélo. L'arrivée a été un peu rude... A ce régime, en trois collines j'ai réussi à garder l'équilibre, les jambes un peu amochées mais le vent de la liberté dans les oreilles. D'ailleurs elle ne devait pas avoir totalement tort ma mère, car je me suis effectivement servie de ce vélo pour aller voir mon petit ami qui habitait à 10 km de la Ronde Couture dans un petit village. Bon, j'ai un peu menti à ma mère, mais je n'avais pas vraiment le choix. Et puis c'est de sa faute, on ne peut pas encourager son enfant à lire, aiguiser son appétit et sa curiosité du monde et attendre d'elle une obéissance débile et soumise au qu'en-dira-t-on. C'est comme ça que j'ai quitté la Ronde Couture, à vélo et à bouquins, mais c'est une autre histoire...

L'histoire, l'histoire des gens, se raconte tous les jours sur la blogosphère.

Petites histoires dans la grande

"Quand on est adolescent, on est idéaliste, on dit que l'on peut changer le monde, on pense que l'on peut battre les dictatures, que l'on peut faire de grands changements dans la société. Avec le cinéma, C'EST POSSIBLE !

J'ai vu ça dans ma vie, en Iran, comment un film peut avoir des influences immenses sur un peuple, dans un pays trois fois plus grand que la France, un pays de 90 millions d'habitants, comment un film peut changer des choses dans la société. J'AI VU CELA ! On ne peut pas tout changer mais on peut avoir des influences, on peut ouvrir une fenêtre de plus dans la vie des gens où ils peuvent regarder une autre vue dans leur vie. C'est notre mission. Parce que les gens peuvent avoir une très belle maison mais avoir une fenêtre fermée. Si on arrive à ouvrir cette fenêtre avec un film, on fait cette mission. Cela peut être une sensation, cela peut être un moment de joie, un moment de tristesse, un moment d'émotions et cela suffit." (Golshifteh Farahan**i**)
Elles/ils en parlent, pour le Forum des images[138]:

Hiner Saleem

Baran est un ancien combattant de l'indépendance, envoyé là-bas pour tenter de faire respecter l'ordre et la loi; Govend est une jeune institutrice. Ils sont tous les deux insoumis, le devoir et la fierté en bandoulière. Deux personnages qui ne se laissent avoir, ni par les caïds locaux, ni par les traditions familiales, ni par le poids de la religion, ni par la vie elle-même. Deux célibataires qui vont s'aimer sous les regards suspicieux voire hostiles, au nom de la liberté, et peut-être même tout simplement au nom de l'avenir. C'est l'histoire du film *My sweet pepper land*...

[138] source: *un état du monde, webdoc*

Déjà réunis pour *Si tu meurs je te tue*, le réalisateur Hiner Saleem et l'actrice Golshifteh Farahani se sont retrouvés pour ce film incandescent présenté au festival de Cannes (2013) dans la section *Un certain regard*...
Hiner Saleem, nom de plume d'Azad Shero Selim, né le 9 mars 1964 à Acra (Kurdistan irakien, a fui le régime de Saddam Hussein à l'âge de 17 ans et s'est réfugié en Europe, d'abord en Italie puis en France. (

Signature

Je m'appelle Hiner Saleem. Je suis né au Kurdistan irakien. Enfant, quand j'ai vu la télé pour la première fois, tout était en arabe et je ne comprenais rien ! J'ai rêvé de faire parler un jour cette boite en kurde. Adolescent, je rêvais de faire une école de cinéma. Il existait une école à Bagdad, mais c'était extrêmement difficile pour un Kurde d'y accéder. C'était considéré comme des études sensibles. Les évènements et les guerres à répétition de l'Irak contre les Kurdes m'ont poussé à l'exil au début des années 80. J'ai fait après cela plein d'autres choses jusqu'à la réalisation de mon premier film.

Exil

Je ne pense pas que l'exil soit une maladie très exceptionnelle. Quelqu'un d'aveugle "voit" les choses un peu différemment. Quelqu'un qui n'entend pas très bien se concentre sur le son. On peut être plusieurs fois exilé dans sa vie. La première fois, c'est quand on quitte le ventre de sa mère, la deuxième fois, quand on quitte la ville où on est né et après, quand on quitte le pays. Ensuite on se rend compte que de toute façon on est exilé partout et nulle part.

Donc, je ne me considère pas du tout exilé. Au contraire, les évènements qui m'ont fait quitter la ville où je suis né, le pays où je suis né et que j'ai été obligé de quitter m'ont fait prendre vite conscience qu'il me fallait considérer que partout c'est chez moi. Je m'en fiche si les autres ne le voient pas comme ça. Finalement, la terre est un seul pays. L'exil m'a donné la chance de découvrir d'autres cultures et de comprendre que le monde est plus grand que celui que ma grand-mère m'avait raconté. En tout cas, moi je préfère le voir sous cet aspect positif et joyeux, riche. Je me sens 100 % français et je me sens 100 % kurde. Je suis aussi africain, japonais... On est tous dans le même autobus et on ne sait pas où il va. Je décide pour mon destin et je suis heureux comme ça.

Engagement

L'homme cartésien, l'homme occidental a besoin de tout comprendre et de définir toutes les choses. Pour certains actes, certaines histoires, on parle d'engagement. Je devine ce que ça veut dire d'être "engagé". Mais je pense que, dès la naissance, tous les êtres humains sont engagés, qui pour le ventre, qui pour le sexe, qui pour la politique, qui pour conquérir d'autres pays, qui pour une classe contre une autre classe, un sexe contre l'autre sexe. C'est un mot inventé pour simplifier les choses.

Vivre, c'est s'engager pour les spaghettis comme pour la politique, pour Hegel ou pour le fascisme de l'islam d'aujourd'hui, ou parce que je suis intéressé par un bon plat de boeuf bourguignon et je passe quatre heures dans la cuisine à faire à manger. Bref toute la vie est un Mais de dire que le chef est le plus beau et le plus intelligent, non, c'est ridicule ! Je n'ai pas d'idéologie. Un proverbe kurde dit: "Si tu ne parviens pas à être une rose, essaye de ne pas être une épine". C'est ce que j'applique sur moi.

Impact

L'homme apprend et refait pourtant toujours les mêmes erreurs. Avec ce que l'humanité a créé jusqu'à aujourd'hui, on a assez pour rester en paix pendant 100 ans. On apprend mais on continue à détruire. On voit de sublimes oeuvres d'art, des poèmes, des discours humanistes, mais on continue de détruire. En tout cas, c'est mieux de faire des films que d'opprimer des minorités ou des religions ou d'être intolérants ou d'avoir des idéologies totalitaires ou de faire la guerre. C'est beaucoup mieux de faire de la poésie, de la peinture, du cinéma et surtout il faut apprendre aux enfants que ça sert à quelque chose.

Si je raconte à Daesh (Etat islamique) la beauté de l'art, l'humanisme, avant de finir ma phrase, je serais déjà détruit et tué. Il faut bien sûr toujours raconter le monde de manière positive et la nécessité d'être tolérants et de vivre ensemble. Mais malheureusement, il faut être toujours prêt à faire face aux fous, aux violents, aux intolérants, aux ignorants, comme l'était le nazisme, et comme le sont aujourd'hui certaines formes de cette religion qu'est l'islam. Certains de leurs dirigeants ont des palais à Paris ou à Londres. Si Dieu est l'ignorance et l'intolérance, et bien non ! Il faut se battre contre cela...

On est tous éphémères. Le temps que je passe sur la terre, je fais des films, je préfère cela que d'être ministre ou d'avoir un restaurant. Après, si cela sert à quelque chose, je suis content. *Kilomètre 0* était le premier film kurde en compétition à Cannes. Cela a eu un grand impact parce que là-bas les gens regardent des chaînes de télé, ils ont des satellites, des paraboles et maintenant l'Internet. Tout le monde était très fier de voir un film kurde aller à Cannes. Quand j'ai présenté le film à Cannes, il y avait une dizaine de journalistes des pays arabes et j'ai senti un peu d'agressivité. Ils n'ont pas vraiment senti le film, parce que le film dénonce tout ce que l'Irak a fait contre les Kurdes. Ils ont donc considéré que c'était un film "anti-arabe", alors que c'était un film anti-fasciste, anti-ultranationaliste, anti-panarabiste, anti-idiots. Dans un autre genre, en projetant le film *Sous les toits de Paris*, j'ai vu dans la salle des gens pleurer. J'ai vu un autre jour des dames d'un certain âge qui avaient les yeux rouges et qui sont venues vers moi, nerveuses, elles tremblaient, je ne savais pas si elles voulaient me frapper et puis elles sont venues dans mes bras. Quand un de mes techniciens a vu le film, il a disparu, il est parti en Corse voir ses parents et il m'a dit: "Ton film m'a tellement bouleversé que je suis parti".

Hiam Abbass

"Dans ma jeunesse, les langues me servaient d'échappatoires. Je rêvais en anglais d'histoires sans soldats et sans femmes opprimées... J'avais sept ans quand la guerre des Six-Jours a éclaté, mon père avait peint les fenêtres de notre maison en bleu. Au-dessus de nos têtes, hélicoptères et avions militaires vrombissaient. D'autres conflits ont suivi, je me disais: "Des cousins que je ne connais pas luttent de l'autre côté de la frontière". Adolescente, j'ai imaginé prendre les armes. Mais ce n'était pas mon chemin. Je ne cessais de me poser la question de l'appartenance. J'habitais parmi les Israéliens, j'étudiais avec eux; or, dès qu'un problème d'ordre politique surgissait, on me faisait sentir que j'y avais ma part... Avant de quitter Israël, je ne voulais pas d'enfant. Pourquoi reproduire "ça" dans ce pays ?..."

Ses deux filles, Lina et Mouna Soualem, qui jouent dans le film réalisé par leur mère, *Héritage*, se lancent toutes les deux aujourd'hui dans le cinéma... (L'Obs)

Signature

Je m'appelle Hiam Abbass, je suis née à Nazareth, j'ai grandi dans un village au nord de la Galilée, en Israël, d'une famille palestinienne. Ma première rencontre avec le cinéma était au théâtre où il y avait Michel Kherifi, venu pour son premier court-métrage qui s'appelait *Noces en Galilée*. C'est la première fois que j'ai vu un plateau de cinéma. Il m'a demandé si j'avais envie de jouer, c'était un petit rôle, une sorte de silhouette dans le film, et le virus m'a attrapée. J'ai commencé comme ça une carrière de comédienne au cinéma. J'ai écrit un premier court-métrage réalisé en 2000, puis en 2002 un deuxième, j'ai ensuite travaillé en tant que comédienne jusqu'en 2009. En 2010, j'ai reçu un scénario écrit par un collègue palestinien d'Israël qui m'a proposé de réaliser le film. *Héritage* est sorti en 2012 en France.

Exil

Vous pouvez être chez vous et exilé à la fois. C'est un état: on y est ou on n'y est pas. Mais quand on y est, cela devient une nécessité d'en parler. Etant née d'une famille palestinienne en Israël, j'ai déjà grandi dans une double nationalité et j'avais toujours l'impression que l'une chassait l'autre pour exister. L'identité n'est pas ce qui m'intéresse, c'est plus la recherche du chez soi qui devient un peu l'identité. Le mot lui-même rétrécit la pensée et diminue le sens de l'exil et diminue le sens du voyage finalement. Choix ou non-choix ? Chacun son histoire. Dans ce sens-là, l'exil m'intéresse. Ce peut être au cinéma un sujet magnifique, parce que ça permet de voyager, de rêver, de parler, de repartir dans le passé, de se projeter vers un avenir, ça permet beaucoup de questions, beaucoup d'interrogations et beaucoup de rencontres entre ces gens qui s'interrogent.

Engagement

Je n'aime pas le mot "engagé" pour une simple raison: c'est que cela m'engage déjà. On est engagé parce qu'on est sur cette terre, on est engagé à se lever le matin, à vivre , à réfléchir, à penser à ses enfants, à les nourrir. L'engagement n'est pas nécessairement politique... Dans l'engagement, il y a une responsabilité que l'on prend su soi. Quand on est artiste, c'est surtout essayer d'être soi-même et de faire ce que l'on a envie de faire, des choses dont nous sommes avant tout le monde satisfaits et que nous envoyons au monde extérieur. L'engagement, c'est aussi l'engagement envers l'autre, envers ce qui se passe autour, c'est le respect de l'autre, l'acceptation de l'autre, de la différence. C'est un mot qui est encadré, comme une prison et quand on est en prison, je ne suis pas sûre que cela soit productif !

Impact

J'ai vécu quelque chose de très fort dans un film anglais qui s'appelle *I am slave*, tiré de l'histoire réelle d'une femme esclave qui a échappé à la famille qui la détenait et qui a écrit un livre dont il a été fait ce film. Je devais jouer la femme qui l'a achetée au Soudan. J'ai rencontré l'auteure du livre à Toronto où elle participait à la promotion du film. Mon personnage était l'auteur de tortures infligées à l'esclave. Vivre cela sur le plateau m'a humainement bouleversée et le revoir dans une salle de cinéma l'était tout autant, je suis partie me cacher après la projection, c'est comme si j'avais honte de l'humanité. J'ai compris que j'avais fait ce film pour cette raison.

Serge Avedikian

En France et sont partis en Arménie, mon grand-père est né en Anatolie et est arrivé en France, moi, je suis né à Erevan et je suis arrivé à Paris. Ce sont des voyages qui fragmentent physiquement le temps et la pensée... Des gens m'écrivent pour me dire qu'ils ont beaucoup aimé *Chienne d'histoire* en le voyant sur Arte et qu'ils vont le montrer à leurs enfants. C'était déjà le cas pour *Ligne de vie*. Normalement, ce sont des sujets que l'on ne montre pas aux enfants, mais c'est ça la vertu de la peinture, de l'animation. Des enfants peuvent sentir qu'il y a une violence très forte dans un film mais qu'elle ne se retourne pas contre eux, qu'il y a une mise à distance par la poésie et l'esthétique." (*Format court*)

Signature

Je m'appelle Serge Avédikian. Je suis né en Arménie en 1955 et je suis arrivé en France en 1970 et assez rapidement j'ai appris que j'avais besoin de parler, de montrer mes émotions. J'ai rapidement eu envie de fonder une troupe théâtrale, jusqu'à ce que j'aille à Avignon en 1978. Assez rapidement, j'ai eu des projets de cinéma, comme comédien. J'ai tourné pour la télé. Disons que voilà, j'ai enchaîné...

C'est comme ça que le goût de la réalisation m'est venu et c'est seulement en 1986 que j'ai réalisé mon premier film personnel qui s'appelle *J'ai bien connu le soleil*, d'après des textes d'André de Richaud, qui est un auteur que Michel Piccoli m'avait fait connaître, un auteur français maudit. Cela a été le premier film personnel, fictionnel, ma première réalisation. Après, je n'ai cessé de réaliser des courts, des moyens.

Exil

J'ai l'impression que l'exil, dans sa teneur, est dramaturgiquement très riche. C'est à dire que dans l'exil on doit recommencer sa vie, on doit faire face, on doit résister, on doit durer, on doit reconstruire, on peut aussi mettre fin à ses jours, ne pas supporter. L'exil est une sorte de limite, comme une frontière à franchir et donc, dramaturgiquement, c'est fort.

Je n'oublie pas que lorsqu'on est arrivé en France, mes premiers papiers ont indiqué que j'étais apatride. Il y a un statut pour ça, le statut Hansen, qui existe depuis 1922 (heureusement qu'il y a des Norvégiens pour inventer des statuts pour les autres !) et c'est marqué noir sur blanc sur vos papiers que vous êtes apatride, vous n'avez pas de pays. C'est très intéressant quand on a 15 ans d'avoir cette notion, ça m'a poursuivi après, de se dire: qu'est-ce-que c'est la nation ? qu'est-ce-que c'est le nationalisme ? qu'est-ce-que c'est que l'attachement à un territoire ?

Toutes ces questions qui n'ont l'air de rien continuent et continueront à poser de réels problèmes, d'ailleurs politiques aussi. On devrait tous finalement se dire apatrides, pour vivre heureux, ne pas s'attacher à une patrie, à cette notion de nation qui a créé tant de malheurs et tant de guerres et tant d'affrontements pour des bouts de territoire, pour des langues...

Engagement

Lorsque j'ai tourné *Le pull-over rouge*, c'était un moment fort sur la peine de mort qui allait bientôt être abolie, les journalistes m'invitaient tous. D'un seul coup, j'étais sous les projecteurs. Ils me disaient: "Alors, vous qui venez de la banlieue, qui habitez maintenant à Paris, vous venez de faire deux films, l'un sur l'homosexualité, et l'autre sur la peine de mort, vous êtes donc un acteur engagé ?" Moi je ne savais pas trop quoi répondre, parce que dans ma vie, je n'ai jamais été vraiment militant, ni dans un syndicat, ni dans un parti.

On peut bien sûr "militer" dans sa vie, pour sa corporation, pour le métier de comédien... J'ai posé la question à Michel Drach, pour lui demander ce que je devais répondre et il m'a dit: "tu diras que tu es un acteur engagé, si on t'engage !" (rires)

L'engagement est une nécessité, de toute façon. Un artiste se doit d'être engagé. Voilà ce que je dirais, et ce n'est pas politique, ce que je dis. L'engagement est avant tout dans la vision artistique et subjective qu'on a du monde qui nous habite et que l'on veut transmettre aux autres, je pense que c'est ça, l'engagement.

Obsession

On n'existe pas chacun sur une seule fréquence. Chacun parle de là où il est, à l'intérieur de soi, surtout quand on fait des films dits d'auteur, c'est-à-dire des films qu'on écrit, des films qu'on a envie de faire, et non pas des commandes. Les documentaires que j'ai faits traitent beaucoup de l'expatriation, des mouvements de population, de la grande Histoire, des petites histoires à l'intérieur de la grande Histoire. Cela concerne beaucoup les Arméniens, mais pas seulement ! Les fictions étaient plus abstraites et poétiques, elles parlaient plus de l'impossibilité d'atteindre quelque chose, mais en ayant quand même un idéal, en luttant, en résistant contre une réalité qu'on nous oblige de subir.

Ensuite, avec l'animation, j'ai eu envie de traiter de sujets qui étaient trop violents pour être traités en prises de vue réelles, comme dans *Ligne de vie*, où un prisonnier d'un camp de concentration dessine et on lui coupe les mains, je n'avais pas envie de montrer cela, au moins si aujourd'hui, avec les trucages, on peut tout faire. Pour cela, il y a le pictural qui a fait irruption et je me suis dit: pourquoi tu ne ferais pas de la peinture animée plutôt que du dessin animé ? Comme je ne suis pas dessinateur, plutôt travailler avec des peintres et voir comment on pouvait animer de la peinture et comment on pouvait créer de la profondeur de champ, une image touchante, une image qui s'incarne, mine de rien. D'autres thématiques sont apparues, comme la liberté d'expression, dans un milieu plus que carcéral, avec l'idée de lutter contre l'uniformisation. Avec *Chienne d'histoire* surtout, il s'agissait encore une fois de raconter la petite histoire à l'intérieur de la grande histoire, comment on éradique des chiens comme on a pu éradiquer des êtres humains.

J'aime beaucoup aussi ce côté perdu des gens qui ne parlent pas une langue, qui ne sont pas intégrés là où ils sont. Ces thèmes-là aussi ont fait partie du parcours.

Impact

Franck Pavloff avait écrit une nouvelle, *Matin brun*, face à la montée du Front National. J'en ai fait un court-métrage. Le film a été le support à beaucoup de débats dans l'Education nationale, sur l'inanité de la pensée, sur la montée d'une forme de totalitarisme dans la société, sur l'uniformisation... des thématiques qui sont très angoissantes pour beaucoup de gens.

Le documentaire *Nous avons bu la même eau* a créé aussi un débat très fort entre des intellectuels arméniens et turcs, entre des gens qui découvrent cette histoire. C'est un film qu'on ne pouvait pas imaginer être distribué en Turquie, qui a pourtant été traduit en turc. Il passait sous le manteau parce qu'il ne pouvait pas être distribué en DVD, officiellement parce qu'il utilisait le mot "génocide", mais il a été énormément vu. On m'a invité et je suis allé débattre. Il y a eu des débats extrêmement violents, très houleux, en ma présence en Turquie. Cela a créé vraiment une ouverture. D'autres gens se sont dits que le dialogue était possible. Cela a donné des expositions. Des artistes se sont exprimés, des peintres, des photographes. Cela a créé des liens, une sorte de mouvement...

Inconsciemment, je suis obligé d'être un pionnier, je l'ai été en France avec les Arméniens, en faisant les premiers documentaires sur la mémoire, et puis ensuite en Turquie, en créant le dialogue, non seulement entre intellectuels mais aussi avec les gens. Je crois beaucoup malgré tout à la force de la société civile.

Michale Boganim

"C'est en allant à Pripiat (Ukraine), pour une visite de la zone, que j'ai découvert ces décors incroyables. Cela m'a donné envie de faire ce film et surtout de m'intéresser aux gens qui avaient vécu la catastrophe. J'ai tout de suite voulu en faire une fiction pour parler de l'avant et de l'après, pour évoquer l'invisibilité de la catastrophe. Je me suis beaucoup inspirée d'histoires réelles pour écrire le scénario. J'ai passé beaucoup de temps sur place pour interroger les gens. Pripiat représentait une ville modèle. Comme ils étaient à proximité d'une centrale nucléaire, les habitants étaient des privilégiés et étaient gâtés par le régime soviétique. Ils faisaient partie de l'élite du peuple. Les gens avaient des appartements personnels et vivaient bien mieux que la

moyenne des Russes de l'époque. Je voulais témoigner de ce contraste... La thématique du déracinement m'est précieuse et au-delà de la catastrophe, c'est l'exil forcé qui a constitué le principal drame pour les habitants, qui a été traumatisant." (*Paris Match*)

Signature

Je m'appelle Michale Boganim. Je suis née à Haifa où j'ai grandi jusqu'à l'âge de 8 ans. Ensuite j'ai passé une partie de ma vie à Paris où j'ai fait des études de Sciences Politiques et d'Anthropologie. J'ai été notamment l'aide de Jean Rouch. De fil en aiguille, je me suis intéressée au cinéma, parce que Jean Rouch était le maître du cinéma anthropologique et puis j'ai finalement décidé de faire des études de cinéma à Londres. Mon premier documentaire était sur la mémoire familiale. C'était un portrait mythologique d'un grand oncle à moi. Beaucoup de mythes circulaient autour de lui et toute ma famille raconte des histoires à la fois contradictoires et complètement imaginaires et fantasmées sur ce personnage. Ce film s'appelle *Mémoire incertaine*.

Exil

Dans l'exil, il y a toute la partie fantasmée de cette vie que l'on n'a pas vécue, cette obsession du retour, ce fantasme de ce que l'on laisse derrière. Il y a quelque chose de l'ordre de l'abandon. Il y a la question de l'identité qui est aussi très forte, parce qu'on est emmené sur une nouvelle terre, qu'il faut qu'on s'adapte, qu'on apprenne une langue... Tout est difficile et on recrée une nouvelle identité.

C'est un thème cinématographique très fort. L'exil rend les personnages plus complexes, plus intéressants. Ils ont eu la force de quitter ce lieu qu'ils ont laissé derrière eux mais ce vide les hante. Et puis il y a le voyage. Il y a la double culture. On a alors des personnages toujours un peu en recul, jamais vraiment adaptés.

Engagement

Je ne fais pas vraiment des films engagés, même si j'ai fait *La terre outragée*. C'est plutôt un film sur l'exil, justement, qu'un film sur le nucléaire. Je n'ai pas envie de faire des films engagés qui du coup perdent un peu de la poésie. Cela devient des discours filmés. Par contre il y a toujours un environnement sociopolitique dans mes films, ça c'est récurrent. Dans mes fictions, il y a toujours une situation sociale. Mais je déteste imposer un point de vue. Les films qui nous imposent un point de vue politique me dérangent. Bien sûr il y a des grands films politiques comme Sacco et Vanzetti , mais c'est aussi le portrait de deux personnes et c'est ça qui est intéressant. Au-delà du procès, on approche de façon intime ces deux personnages. C'est cela qui m'intéresse: quand la grande histoire se heurte à des histoires intimes, à des histoires personnelles, à des gens. Ce qui m'intéresse, c'est de filmer des gens, quand l'intime et le politique se rencontrent, font collusion. C'est ce point d'orgue qui m'intéresse dans le cinéma. Ce n'est en tout cas pas d'imposer un point de vue aux spectateurs. Il faut leur laisser l'espace de la réflexion.

Impact

Dans *La terre outragée*, c'est un portrait de femmes, c'est un film qui parle de Tchernobyl, de l'incapacité de l'Union Soviétique à gérer la situation, avec ses mensonges. Le film a été mal pris par les gens car ils sont dans le déni. On peut toucher une certaine émotion, mais seulement sur des gens déjà réceptifs. C'est le temps qui permet aux gens d'accepter de parler de certaines choses. C'est encore trop à vif, ça ne passe pas. *La terre outragée* a été mal reçu sur place. En France, je pense que ça a eu un impact sur des gens qui découvraient une réalité qu'ils ne connaissaient pas et qui ont été bouleversés par le film. Les gens se sont sentis un peu plus concernés par ce que peut être une catastrophe nucléaire et ses conséquences. Pour Greenpeace, mon film n'était pas assez engagé, ils auraient voulu que je fasse un film antinucléaire, avec des chiffres et des positions clairement affirmées. Alors que mon film parle des aspects humains. On rencontre chez les gens des situations complexes. On voit des gens qui viennent revivre sur des lieux contaminés, parce qu'ils ne peuvent pas quitter leur terre. On est loin des schémas manichéens. Aborder les choses d'un point de vue humain est pourtant beaucoup plus fort que de l'aborder d'un point de vue politique. Incarner des questions politiques dans des destins humains, c'est beaucoup plus fort que de simplement dénoncer.

Le cinéma peut nous aider à nous libérer des fonctionnements de pensée totalitaires. Le cinéma est là pour apporter de la complexité et peut montrer que les choses ne sont pas manichéennes. Le cinéma peut permettre à des individus de ne pas être aliénés à des pensées. Est-ce possible de pénétrer des sociétés déjà aliénées par des modes de pensée totalitaires ? En Israël, les religieux orthodoxes ne vont pas au cinéma, ils s'interdisent l'image, ils ne regardent pas Internet, ils ont des téléphones coupés des images. C'est pourquoi il y a des limites à faire changer le monde, on fait changer le monde qui est déjà ouvert à l'image, ouvert à se remettre e question. Mais les gens qui sont dogmatiques, qui sont dans la religion, sont impénétrables par l'image, parce qu'ils la rejettent.

Migrations cristoliennes

(octobre 2008)

Les migrations construisent une ville, font son histoire, bâtissent son avenir. La Ville de Créteil a bien compris l'importance que revêtent ces flux de toutes sortes dans la constitution d'une citoyenneté urbaine. *Immigration et citoyenneté*, projet porté par la Ligue des Droits de l'Homme et l'Union locale des centres culturels et sociaux de Créteil, a permis de valoriser tout au long de l'année 2008 l'apport des différentes populations étrangères qui ont contribué à la construction de la ville et à son histoire. La Ville de Créteil a envisagé les migrations sous un angle architectural et urbain, notamment à l'occasion des *Journées du patrimoine*. Cette approche originale et pédagogique a permis d'aborder les problématiques liées à l'immigration à partir de ses acteurs : les migrants, les associations locales d'aide à l'insertion, les associations culturelles, etc. **Fanny Lilas** a coordonné l'élaboration du *Carnet de voyages cristoliens* : les métissages qui construisent la ville [139].

(Fanny Lilas)

Comment la Ville de Créteil a-t-elle souhaité participer au projet ?

La ville de Créteil est une ville très cosmopolite. Les immigrés ou étrangers sont très présents dans la ville, et sont souvent représentés à travers des associations culturelles actives. L'initiative du projet *Immigration et citoyenneté* revient à l'Union Locale des Centres culturels et sociaux et à la Ligue des droits de l'homme. La municipalité s'est alliée à ce projet et son service culturel, dans lequel j'ai effectué mon stage, a choisi de créer un parcours du patrimoine sur le thème des migrations. La municipalité socialiste est également impliquée sur ce sujet depuis longtemps puisqu'elle avait mis en place pendant plusieurs années un *Office des migrants* municipal.

Comment as-tu été amenée à t'occuper du carnet ? Quelle a été ta principale motivation ?

Dans le cadre de mon master 2 *Culture et développement* à Sciences Po Lille, j'ai recherché un stage dans les services culturels en région parisienne. J'ai eu plusieurs propositions mais celle de la Ville de Créteil m'a paru la plus intéressante car j'étais chargée de missions précises. En effet le service culturel m'a confié la coordination du parcours du patrimoine et l'élaboration de son *carnet de voyages* et le suivi des évènements *Immigration et citoyenneté*. L'équipe de la direction de la culture a toujours été à l'écoute de mes besoins et m'a vraiment délégué des responsabilités.

[139] un entretien avec Fanny Lilas par Melek Kocabicak

Ce qui m'a le plus motivé dans ce projet, c'est son ouverture et sa pluridisciplinarité. Bien sûr, les enjeux culturels ont été centraux. Mais il a également fallu réfléchir à des enjeux historiques, mémoriels, urbains... Et pour cela, rencontrer des partenaires : associations, service des archives, historien etc. Cela correspond à ma vision des politiques culturelles : ouvrir et décloisonner la culture, mener des projets dans une vision de partenariat et de projet et non pas sectorielle.

Quels étaient les différents partenaires ? Y a-t-il eu des difficultés particulières ?

Concernant le parcours, tous les sites auxquels nous avions pensé ont été très motivés par le projet et y ont donc participé. Ce n'était pas évident au départ car les lieux étaient très différents : la récente Mosquée, le foyer *France Terre d'Asile*, un atelier d'artiste congolais, une expo en bibliothèque et une démo de danse africaine en MJC. La collaboration a été assez facile, sans difficultés à mes yeux. Je pense que les lieux pensaient que ce parcours pouvait les faire connaître aux Cristoliens.

As-tu été bien accueillie dans les lieux où tu allais dans le cadre du projet ?

Oui. Je pense que ce projet répondait à une attente des lieux ou des représentants des migrants, qui ne sont pas toujours valorisés. Par exemple certains Cristoliens ne connaissaient pas l'existence du foyer *France Terre d'Asile*.

Le carnet a-t-il été largement distribué ? A quelles occasions ?

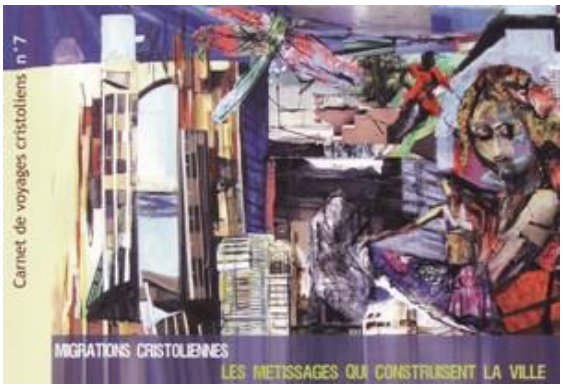
Le carnet a été imprimé à 3500 exemplaires et a été distribué lors des Journées du Patrimoine de septembre 2008. Il est également disponible dans les bibliothèques de la communauté d'agglomération Plaine Centrale Val de Marne, ou sur demande auprès de la direction de la culture de la Ville de Créteil.

Comment a-t-il été reçu par les habitants ?

Je ne sais pas vraiment puisque mon travail à Créteil s'est terminé fin septembre, mais lors du parcours nous avons eu beaucoup de retours positifs sur le carnet. Les Cristoliens ont notamment fait remarquer qu'ils découvraient des aspects de leur ville.

Penses-tu que ce projet a changé quelque chose dans ta conception de l'immigration et des mouvements migratoires en général ?

J'ai appris beaucoup de choses ! En effet, j'ai rédigé un mémoire concernant ce stage dans lequel je me suis servi notamment des thèses de Gérard Noiriel sur la patrimonialisation de l'immigration. J'ai également assisté à des débats, projections de films (de Yamina Benguigui notamment) puisque le projet *Immigration et citoyenneté* consistait en de nombreux évènements. J'ai eu l'occasion d'aller à la *Cité nationale de l'Histoire de l'Immigration*. Donc j'ai approfondi mes connaissances sur le sujet.



Et puis j'ai également eu une vision beaucoup plus concrète des migrants et de leur réalité. J'ai lu beaucoup de témoignages de migrants cristoliens, rencontré des associations qui les représentent ou travaillent avec eux.

Dernières nouvelles cristoliennes

La Mosquée de Créteil ouvrira ses portes pour la prochaine fête de l'Aïd (8 décembre 2008). Le projet a été lancé en 2003 par l'Union des associations musulmanes de Créteil. Il s'agit de la première mosquée avec un dôme et un minaret dans le Val-de-Marne. Le bâtiment comprend un espace cultuel, financé par les fidèles, et des espaces culturels et de loisirs, financés avec des aides publiques : des salles polyvalentes destinées à des conférences, des cours, des expositions, un hammam, une bibliothèque, un salon de thé-restaurant, un espace librairie, un espace de vente d'objets d'art et d'artisanat.

(The Bubble)

Israel est à l'honneur de la 27ème édition du festival "*L'oeil vers...*", du 25 novembre au 9 décembre 2008 au cinéma *La Lucarne*. On y présentera notamment, le 4 décembre, le film "The Bubble" (la bulle, comme les Israeliens appellent Tel-Aviv), du cinéaste Eyla Fox.

L’ange vint

Il est passé des jardins de Sfisef, village voisin de Sidi Bel Abbès, aux jardins de la région angevine. Chez lui à Angers Ali Silem accueille comme savent accueillir les peuples méditerranéens. Il invite ses hôtes à une promenade au milieu de l'univers coloré de son atelier. Son oeuvre est un vrai régal pour les yeux. Miki Nakamura est née en 1974 à Hiroshima. Elle sortait de l'école d'art d'Osaka et travaillait depuis une semaine dans l'atelier Fujimori à Shikoku quand Jean-Michel Letellier est arrivé en formation, sans rien connaître de la langue japonaise. C'était en 1997.

Miki a épousé Jean-Michel. Elle est arrivée en France en 2004. Ils vivent et travaillent ensemble. Leur atelier est dans l'ancienne manufacture d'allumettes de Trélazé en Anjou. Près de dix ans après sa découverte du fusain et ses premiers portraits réalisés pour les membres de sa famille, Emma-Özlem Kaya est elle aussi devenue une artiste de premier plan d'une ville qui sait valoriser ses talents, ce qu'elle a fait cet automne (du 3 octobre au 11 novembre 2012) avec *Art d'ici*, dans différents espaces de la ville. L'évènement a réuni pas moins de 75 artistes de la région angevine, dont Ali Silem, Miki Nakamura et son mari (exposition *L'Apocalypse perdue*) ainsi qu'Emma -Özlem Kaya (exposition *L'arbre dans la ville*). Mais si vous voulez connaître Angers et la douceur de sa diversité, laissez vous guider par Naz Öke**.** L'artiste aux multiples facettes vous fait partager son regard toujours neuf sur une ville qui bouge.

Attentions d'Angers

C'était à l'école élémentaire de son village d'Oranie. L'institutrice avait demandé de recopier la récitation *La chèvre de Monsieur Seguin*. Ali a passé beaucoup de temps à reproduire ce poème. Il aimait bien cette institutrice, était même un peu amoureux d'elle tout en la redoutant,

car elle donnait des surnoms aux élèves. Pour qu'elle l'aime, il avait dessiné la chèvre. Elle lui a donné 10 sur 10. A partir de ce dessin, il y a eu un déclic pour la peinture et la poésie. Depuis cet âge là, Ali n'a plus jamais arrêté de dessiner.

Un petit Algérien qui ouvre les yeux à la vie voit autour de lui des tapis, des objets traditionnels, de la dinanderie, de la calligraphie,... Il mange dans des poteries faites et lissées par des mains de femmes. Il est nourri de ces symboles et de ces matières. Alors, dès qu'il s'est mis à dessiner, Ali Silem a inclus dans ses créations des signes de sa culture imprégnée des apports berbères, arabes, ottomans, français,... La peinture identifie le créateur. Elle est comme la langue, elle a un accent, elle transmet des émotions qui viennent de la matrice originelle. Les Français sont venus avec des chevalets. La peinture de chevalet se fait à deux dimensions. Mais pour donner vie à une peinture, il faut lui en donner une troisième, c'est celle de l'émotion. L'émotion qui se dégage de Guernica (Picasso) transcende l'évènement qui lui a donné naissance. Parmi les grands artistes, sur les pas de qui Ali Silem s'est mis à marcher pour ses apprentissages, le peintre cite en premier lieu Claude Monet.

Ali Silem est entré en 1969, à l'âge de 22 ans, à l'Ecole des Beaux-Arts d'Alger mais il dit qu'aucune école au monde ne peut "fabriquer" des peintres. Une école, c'est un microcosme protecteur, on y apprend des techniques. Mais l'école ne forme pas des créateurs. "Tout créateur est un autodidacte. Il le devient à la force des poignets." Il trouve son inspiration en lui. L'inspiration d'Ali Silem est profondément algérienne: "On est du pays que l'on peint.". Devenu professeur à l'Ecole des Beaux-Arts d'Alger, le peintre a dû quitter son pays en 1994, contraint à l'exil en France par les obscurantistes qui terrorisaient les créateurs et la population. Mais il reste physiquement attaché à son pays d'origine. Il expose aujourd'hui en France comme en Algérie et a des oeuvres dans le monde entier. La peinture est sa respiration: "La peinture est moi. Je suis immergé, fertilisé, phagocyté par elle. Je me laisse faire et j'aime bien cela. Il faut qu'il y ait une osmose, car il y a un énorme plaisir à faire de la peinture. Ce n'est pas un travail, c'est une activité ludique indispensable. Les peintres sont de grands enfants et les enfants ont besoin de s'amuser."[140]

L'ange vainc

Enfant, sans doute avez-vous joué à retirer la chair des feuilles tombées des arbres pour ne laisser que les nervures. Avec cette liberté poétique de l'enfant, Miki Nakamura, artiste de la fibre, nous montre ses visions bouddhistes de l'impermanence des choses. Quand la sève n'est plus, que reste-t-il sinon la structure de l'essentiel ? Son mari, Jean-Michel Letellier, a la passion du papier dont les fibres se tissent et s'entrecroisent. En incorporant la terre noire à la pâte à

[140] d'après *El Watan*, entretien avec Benaouda Lebdaï, novembre 2005

papier, l'artiste dessine une expression plastique avant lui inexplorée. Le couple instaure un dialogue esthétique entre deux cultures, par delà les frontières et les traditions. Dans la chapelle de Grand Claye où ils exposaient cet été 2012, Miki avait introduit des bougies votives que l'on retrouve à la fois dans les lieux de prière chrétiens et devant les autels bouddhistes. Ces petites bougies contemporaines représentent des papillons qui vont de fleur en fleur, transmission de vie comme la sève de l'arbre.

Le travail de Miki Nakamura est féminin, car son sujet, c'est la vie. Le travail de Jean-Michel Letellier est masculin, son sujet, c'est le mouvement. Pour fabriquer le papier, Miki utilise une fibre découverte il y a plus de 2000 ans qui provient de l'écorce du mûrier. Cette matière, explique-t-elle, est très "féminine": "elle est fragile, sensible, nécessite de la patience pour tisser les fils et obtenir des traits très fins." Dans l'atelier, Jean-Michel fait les grands formats et Miki produit les choses "minuscules", car la matière exige de la finesse. C'est un peu comme en cuisine, c'est elle qui fait les mélanges, c'est lui qui fait la finition: "si je ne l'aide pas au début de la fabrication, il appelle à l'aide, se plaint de ne pas y arriver" (rires).

Miki a réalisé son oeuvre *Les ballerines* après avoir mis un enfant au monde, elle a pensé aux chaussons. Elle a réalisé son oeuvre *La méduse*. La méduse, c'est l'image de la mer. La méduse fond dans la mer. Elle a réalisé son oeuvre *Les papillons*. Comme la méduse, ils sont éphémères. Avant le tsunami, les Japonais croyaient que la vie "normale", pour être heureux, c'est d'avoir un travail, un toit et d'avoir à manger. Chaque jour, après le tsunami, ils se sont dits: j'avais un travail, une maison, une femme, des enfants mais j'étais trop gâté. La vie, c'est comme la méduse, c'est joli, léger, "on dirait une femme qui nage dans l'eau avec sa robe. Mais elle pique aussi, elle fait mal, elle est comme la rose qui pique quand on la touche. Il faut faire attention, il faut prendre ses distances et la laisser tranquille", dans son élément. Les belles choses ont toujours des piquants. Miki a créé des boules. C'est encore féminin, on dirait des ovules. Puis elle a créé des bulles. Elles sont encore éphémères. Elles disparaissent dans la mer. Un jour, elle aimerait faire quelque chose

de grand... "avec des méduses dans l'eau, des bulles dans des grandes boites et puis des roses, ou peut-être des tulipes, "parce que les tulipes sont droites !" Miki s'entend bien avec les hommes parce qu'ils sont plus simples, il n'y a pas de jalousie. Jean-Michel s'entend bien avec les femmes, parce que c'est plus simple...

"Les femmes françaises sont libres. Au Japon, leur statut n'est pas encore au top. Les Françaises, dès qu'elles ont accouché, elles retournent au travail. Au Japon, quand tu as un enfant, tu ne travailles plus. Toutes les carrières des femmes s'arrêtent à ce moment là." Les femmes artistes ne restent pas au Japon: "elles vont à droite à gauche, en résidence d'artiste, en Finlande, Thaïlande,... Pour être reconnu au Japon, il faut avoir réussi à l'étranger." Quand Miki travaillait au Japon, ses clients étaient américains.

A la naissance de Massaki, son fils, Miki Nakamura s'est mise à lui parler en japonais. Elle peut exprimer plus de choses en japonais. Le garçonnet a les yeux bridés et les cheveux clairs. L'enfant est à l'image de leur complémentarité. Miki et Jean-Michel adorent travailler en couple: "on est complémentaires comme la France et le Japon. La France a une longue tradition de travail manuel. Au Japon, on a travaillé longtemps le textile. Chacun respecte l'autre, je lui ai apporté une attitude zen, il m'a donné la liberté de créer."[141]

Anges et vin

Un petit prénom: Naz. Un petit nom: Öke. Un petit surnom: Nazou. De grands rêves. De grandes passions. Une grande chevelure rouge. Le rouge lui va si bien !

[141] d'après l'entretien pour la revue *Etoiles d'encre*, éd. Chèvre-feuille, novembre 2011) En lien, le site des artistes.

Naz Öke est sur tous les fronts mais de gauche toujours. Des petites histoires, des petits dessins sur des petits papiers: des carrés de 9 cm. Petite, elle se faisait taper sur les doigts à l'école, parce qu'elle n'arrêtait pas de dessiner dans les marges de ses cahiers. Elle a grandi en Turquie et a fait les Beaux-Arts à Istanbul. Elle est passée par Rennes mais c'est à Angers où Naz est arrivée en 2006 qu'elle a développé son amour du dessin. Elle a commencé à faire ses 100 papiers (on a le droit d'y voir un jeu de mots). Les cases de Nazou racontent la vie autour d'elle. Elle se laisse émouvoir par un rouge-queue qui petit à petit fait son nid, par un double arc-en-ciel vu de sa fenêtre de Fontaine-Milon, par un champ de coquelicots au printemps, par son chat jaloux du pinceau japonais qui caresse le papier.

Naz Öke dessine des arbres et lance: "J'ai le vent du peuplier", ce qui en turc signifie "je suis amoureuse". Nazou aime jouer avec les mots, en langue turque - quand elle écrit des articles culturels pour la revue *Hillsider* - comme en français - quand elle décrit ses expressions graphiques. Elle dessine des nus pour illustrer ses messages pour l'égalité. Nazou s'engage contre l'homophobie et filme le kiss'in du 3 octobre, 200 baisers sur la bouche. Elle se bouge contre le projet d'aéroport de Notre-Dame-des-Landes, pour la liberté du peuple malien,..

Nazou, artiste aux multiples talents, réinvente, avec le réalisateur Philippe Edouard (Squat de Luxe), les romans-photos d'autrefois, mais à la mode 2013. Ses *fotoromanzi* lui donnent l'occasion de promener son regard sur la ville d'Angers et de la faire vivre sur le net. Ses lieux sont angevins: le Snooker, la gare, le tram, le kiosque du Jardin du Mail, le manège du Pilori, le Twist, la Civette... Les acteurs sont angevins. Elle a repéré dans la rue Allison Andriatsiresy, jolie brunette de 20 ans, et l'a fait jouer dans *Une table pour deux*. Allison est bourrée de talent. Naz a monté pour elle un press-book vidéo et la jeune angevine a maintenant rejoint une école de théâtre parisienne.

Alors si vous passez par Angers, un petit conseil: prenez du rêve, prenez du rouge, avec Nazou, OK ?[142]

Anges sur la ville

Née à Angers où elle a toujours vécu, Emma-Özlem Kaya a commencé à s'intéresser très tôt au pastel et au fusain. En 2003, elle a rencontré deux artistes peintres auprès de qui elle a décidé de développer et de perfectionner son travail. L'une lui a enseigné la gravure et l'autre la peinture à l'huile. En 2004, elle a réalisé huit tableaux (huile et pastel), inspirés des photos réalisées par son amie Julie Marran de retour de Sapa au nord du Vietnam. Le résultat est étonnant de grandeur et de sensibilité. Ensemble elles ont exposé leurs oeuvres dans le hall de la mairie de La Flèche. "Les autres cultures m'attirent et je suis curieuse d'aller à leur rencontre" explique alors la jeune Emma-Özlem qui avait déjà réalisé quelques tableaux sur des sujets tibétains avant de se lancer dans ce projet avec son amie Julie.

La famille d'Emma-Özlem Kaya est originaire d'Anatolie. Ses grands parents lui ont servi de modèles pour décrire la vie quotidienne des paysans de l'est de la Turquie. La jeune peintre, autodidacte qui a commencé en 2006 les cours du soir à l'Ecole des Beaux-Arts d'Angers. a voulu décrire des scènes d'une agriculture traditionnelle vouée à disparaître avec la modernisation du pays. Elle s'est ainsi prise de passion pour les kilims. " La production des tapis est très ancienne en Turquie. Elle fait partie de la culture et de l'économie turques. Les tapis turcs et kilims sont des produits uniques portant des messages. Le sens des motifs est différent selon les régions. Chaque tapis contient un message exprimé par ses dessins et ses couleurs. C'est ce que je veux faire découvrir au public." C'est dans le cadre de la *Saison de la Turquie en France* qu'Emma-Özlem Kaya a présenté son exposition *Un regard vers l'Anatolie* en février 2010. En 2011, elle a exposé son travail à l'Abbaye de Bouchemaine au milieu des tapis rassemblés par l'association TRAD (Tapis de tradition) Textiles insolites des nomades d'Orient. En 2012, elle a exposé en Serbie (Nis, Knjazevac, Bor).

Emma-Özlem est membre depuis plus de trois ans de *Impression Expression* et avec cette association artistique elle participe au moins à une exposition par an. C'est ainsi qu'en 2012, elle a participé à *Art d'ici* pour l'exposition collective *L'arbre dans la ville* à la Chapelle Saint-Lazare. Les anges se sont penchés sur la ville d'Angers pour lui apporter bien plus que des moments artistiques: une esthétique, des émotions, une âme.

[142] En lien, le site de l'artiste.

A vies favorables[143]

"Le Conseil nantais pour la citoyenneté des étrangers (CNCE) est un espace d'échanges et de communication ouvert à tout le monde. Je me sens bien avec le groupe, j'aime bien les motivations de ses membres et leur efficacité. C'est aussi une façon de découvrir la vie de Nantes et de rencontrer d'autres personnes. Je souhaite que ce soit un repère pour les nouveaux arrivants et que les projets sur lesquels nous travaillons aboutissent. Quant à mon avenir personnel, j'aimerais aboutir dans mes projets de travail, rencontrer d'autres personnes et continuer à m'enrichir culturellement." (Huaying Zhou)

Huaying Zhou [144]

Huaying a vécu dans sa ville natale jusqu'à l'âge de 22 ans. Etudiante en graphisme, elle commence l'apprentissage du français au cours de sa deuxième année universitaire en Chine. "Cela me paraissait une manière efficace de me distinguer dans un environnement très concurrentiel, de vivre autre chose."

C'est son professeur de français qui l'aide à s'installer à Nantes en 2007. Son projet est de suivre des cours de langue dans un premier temps puis d'intégrer une école de graphisme. "Je me rappelle le jour de mon arrivée en France. Je suis venue avec six gros bagages, y compris une boite de médicaments: ma mère pensait que j'allais mourir par manque de médicaments chnois ! Je portais un grand manteau rose au début de mon séjour et une amie française se moquait gentiment en m'expliquant que cette couleur faisait gamine. Je l'ai toujours dans mon armoire !"

Aidée par ses parents au cours de sa première année en France, Huaying se débrouille ensuite pour financer ses études par des jobs: distribution de journaux, traduction, guide interprète pour des entreprises chinoises en visite... Elle abandonne l'idée de graphisme, trop chère, et poursuit par un master information-communication à l'université. En 2011, tournant décisif dans son projet de vie, même si "j'étais loin d'imaginer que l'homme que j'avais rencontré en visitant le musée de l'imprimerie deviendrait un jour mon mari". Passionnée depuis toujours par le monde de l'image, Huaying cherche d'abord du travail dans ce secteur puis se lance d'abord en tant que graphiste multimédia free lance. Elle propose aujourd'hui ses services de webdesign et traduction à des entreprises chinoises et françaises. Curieuse d'autres cultures. Huaying contacte le CNCE en 2012.

---

[143] Les portraits qui suivent ont été recueillis par la Mission égalité, intégration, citoyenneté de la Ville de Nantes et publiés dans *La lettre du CNCE* en 2012 et 2013.

[144] La Lettre CNCE n°9, février 2013

Thom Lissouere [145]

C'est sa cyberdépendance qui a conduit Thom jusqu'au CNCE en avril 2011, en fouillant sur le site de la Ville de Nantes. Entre le CNCE et moi s'est établie une relation de confiance. Le CNCE m'apporte l'espace d'expression, la joie de faire ensemble. Moi, j'apporte mes contributions: c'est du donnant-donnant. Pour le futur, Thom espère voir le CNCE gagner en autonomie. Une façon pour les migrants de prendre leur destin en main !

"La migration est l'une des transitions les plus radicales au cours d'une vie. L'environnement familier, des expériences marquantes, la petite enfance, tout doit être abandonné au profit d'un espoir à combler." C'est par ces mots que Thom Lissouere commence le récit de son parcours. Travaillant comme comptable, engagé dans une association pour le droit de vote, Thom subit des pressions et doit quitter précipitamment le Congo-Brazzaville en mai 2009, à 35 ans. "La France m'a accueilli avec grande chaleur, puisque sept mois seulement après mon arrivée, j'avais tout obtenu: le statut de réfugié, le logement et la formation professionnelle."

Terre d'asile. Il est logé à Adoma et suit une formation d'intervenant à domicile via l'association *Culture et Liberté* à Rezé. Puis il devient préparateur de commande, mais est rapidement rebuté par le travail en chambre froide. En septembre 2011, il se lance dans un titre professionnel de responsable d'association avec le CNAM Nantes. Il poursuit en 2013 par un diplôme universitaire en éducation thérapeutique du patient, côtoyant des médecins, des infirmières et des diététiciennes. Aujourd'hui, Thom ne regrette pas sa situation, riche de multiples liens: sa femme et son petit garçon, un réseau d'amis, des engagements associatifs, une activité professionnelle dans laquelle il s'investit. Il a quelques temps, Thom représentait le CNCE à Bruxelles et fait part de son enthousiasme. "Je me suis senti plus que citoyen nantais. C'est toute la France qui était vue à travers mes dix minutes d'intervention ! Une intervention en anglais, une langue pour laquelle je n'avais plus assez de pratique, et au final des applaudissements réconfortants pour l'estime de soi."

Hawa Diakité [146]

"Je suis partie de la Guinée après l'obtention de mon baccalauréat en 1997. Arrivée en France en 1998, mon objectif était d'y continuer mes études. Comme j'étais sans papier, cela n'a pas été possible. Heureusement j'ai pu être aidée. Des associations défendant la cause des personnes immigrées m'ont accompagnée. Principalement dans mes démarches administratives qui se sont révélées longues et difficiles. En effet, je n'ai pas obtenu le titre de séjour qu'au bout de six années en France. A la suite, j'ai intégré le monde professionnel comme auxiliaire de vie dans une maison de retraite de la Ville de Nantes. Après quelques années d'exercice, j'ai souhaité

[145] La Lettre CNCE, n°10, juin 2013
[146] La Lettre CNCE, n°8, juin 2012

évoluer dans ma carrière et et entrepris une formation. J'ai ainsi obtenu mon diplôme d'aide médico-psychologique à Nantes en 2010. En parallèle, je me suis rapprochée du monde associatif. De l'association *Guinée 44* en particulier. Grâce à sa responsable d'animation, je suis intervenue dans une école des Sorinières, jumelée avec un établissement scolaire de ma ville natale, Koundara. Je me suis également investie auprès de la Maison des Citoyens du Monde en participant à la rencontre *Regard sur l'Afrique de l'Ouest*.

(L'accueil à Nantes)

Depuis 1999, j'habite à Nantes. Je m'y sens bien. Même si une partie de son histoire liée à la traite des esclaves est douloureuse, la ville est agréable et riche sur le plan culturel. En 2011, un ami m'a parlé du CNCE. Il me l'a décrit comme un lieu d'expression libre sur les sujets de préoccupation des migrants et leur intégration en France. Un espace de dialogue et de débat. Attirée par les échanges, j'ai eu envie de le rejoindre. si je suis bavarde, j'aime aussi beaucoup écouter les autres et j'apprécie la diversité des points de vue exprimés. Désormais membre du CNCE, je me sens encore plus citoyenne... Mon avenir, le le vois haut en couleurs. J'aime aller de l'avant !

Joël

Etudiant à l'Université de Nantes depuis septembre 2010, Joël est originaire de Brazzaville, capitale de la République du Congo. Titulaire d'un DEA de physique obtenu dans son pays d'origine, Joël a d'abord enseigné en lycée avant de reprendre ses études en France dans sa discipline de prédilection: la physique médicale. Pour venir étudier en France, Joël a d'abord effectué une demande d'inscription auprès des universités via l'organisation Campus France (ndlr: Campus France est l'agence française pour la promotion de l'enseignement supérieur, l'accueil et la mobilité internationale. Elle informe les étudiants internationaux sur l'enseignement supérieur français, les guide dans leur choix de formation, dans la constitution de leurs dossiers de candidature et leur demande de visa).

Grâce à l'Ambassade de France au Congo, Joël avait connaissance de l'OFII... mais pas du guichet unique de l'Université la première année. Malgré l'information reçue par mail au moment de son inscription, il n'identifiait pas vraiment la fonction de guichet unique... et ne s'y est donc pas rendu. Dès les premières heures, ce sont ses amis qui l'ont orienté et guidé dans la ville et ses démarches. Grâce à eux, il a notamment trouvé une colocation. Après avoir obtenu son Master 1, Joël poursuit ses études en rayonnements ionisants et applications à l'Université de Nantes. Il sait maintenant où trouver les informations pour les démarches et sa vie sociale et culturelle à Nantes. Il sait maintenant où trouver les informations pour les démarches et sa vie sociale et culturelle à Nantes. Selon Joël, l'accueil pourrait être réfléchi dès la gare ou l'aéroport là où arrivent souvent les étudiants étrangers.

Marjorie [147]

Marjorie et son mari sont équatoriens. En 2001, ils ont trente ans, un enfant, et décident d'émigrer en France pour offrir une meilleure qualité de vie à leur famille. A l'époque, bac comptable en poche, Marjorie travaillait comme assistante comptable dans l'entreprise de sa belle-famille. A son arrivée à Nantes, elle trouve un travail dans un pressing dont la patronne est péruvienne. Une chance pour Marjorie qui ne parlait pas le français ! Puis elle fait des ménages chez des particuliers. L'expérience lui plaît, car elle adore faire connaissance et aider les gens. C'est après avoir obtenu une carte de résidence de 10 ans qu'elle est embauchée en CDI dans l'entreprise de nettoyage où son mari travaille déjà. En tant qu'étrangers, c'est très difficile de trouver sa place dans une société. C'est grâce au travail qu'on retrouve la dignité. Le ménage n'est pas un travail reconnu ni valorisé. Mais pour Marjorie, le plus important est de montrer à ses enfants qu'on peut réussir, même si cela demande beaucoup d'efforts quand on est étrangers. Aujourd'hui, Marjorie et plusieurs collègues, dont son mari, sont en train de créer leur propre entreprise sous forme coopérative. Sous le nom Very'fiable, ils proposent des services de nettoyage de haute qualité pour les entreprises et aussi pour les particuliers. Ils sont aussi aidés dans la création de leur activité par la coopérative L'Ouvre-Boites 44. Le but est aussi de donner des opportunités à des personnes qui n'ont pas forcément de diplômes. "Aujourd'hui, je me sens bien dans mon activité professionnelle, dans ma vie familiale et dans mon nouveau pays, le pays de mes deux derniers enfants. Maintenant, c'est à mon tour d'aider les autres ! Pour le futur, Marjorie espère améliorer se situation économique, mais pas seule. "Je veux le faire avec les autres!"

Cristina Dumitru [148]

Nantes, station de tramway Egalité. Cristina Dumitru travaille à deux pas, dans un supermarché de quartier où elle effectue un stage de CAP vente. Menue, de longs cheveux noirs et l'air intimidé, la jeune Roumaine (née en 1993), arrivée en France en 2005 sans parler un mot de français, a reçu la médaille d'or des "meilleurs apprentis de France", catégorie pressing. Sa décoration lui a été remise au Sénat le 29 mars 2012 lors d'une cérémonie officielle. Ce jour-là, Cristina ne possédait pas de titre de séjour. Grâce à des soutiens associatifs et à la médiatisation de l'évènement, la Préfecture lui a accordé le lendemain un récépissé de trois mois, dans l'attente d'une carte de séjour d'un an renouvelable.

Originaire de Bouila Mica, un petit village du sud-ouest de la Roumanie, elle a été gardée par sa grand-mère, avec son petit frère, Cosmin, pendant que les parents partaient travailler en Serbie, puis en Italie, comme ouvriers agricoles journaliers. "Mon père connaissait un peu l'italien

[147] La Lettre CNCE n°9, février 2013
[148] *La Vie*, portrait par Blandine Dahéron, avril 2012

et aimait l'Italie, se souvient-elle. Mes parents ont choisi d'émigrer en France pour y soigner mon frère qui avait une maladie rare au bras."

La famille arrive à Nantes en 2005 et loge d'abord pendant deux ans dans une caravane isolée, sans eau ni électricité. "L'attention des parents était surtout portée sur le petit frère de Cristina, se souvient Nathalie Arnold, présidente de l'association *Solidaires Roms Nantes Est* qui participa chaque soir au soutien scolaire auprès d'enfants habitant le terrain conventionné par la Ville de Nantes.

(Enfant rom de Nantes)

Cristina s'est trouvée assez seule. Sans doute a-t-elle puisé dans ces deux années difficiles une énergie farouche pour s'en sortir et apprendre. Le petit frère guérit et l'adolescente intègre une classe spéciale dédiée aux enfants immigrés qui ne parlent pas le français. Scolarisée ensuite au collège public, elle y bénéficie d'un soutien individuel. En 2009, la famille Dumitru obtient un logement social dans le quartier de la Bottière, proche du lycée professionnel Léonard de Vinci dans lequel Cristina s'inscrit en CAP pressing puis en CAP vente. "J'ai vécu des expériences agréables et des expériences désagréables, décrit-elle sobrement. Je suis plus mature que les jeunes de mon âge, parce que j'ai connu des difficultés que les autres n'ont pas connues. Cela m'a afit grandir aussi dans ma tête. Je suis aussi très aidée par ma foi chrétienne sur ce chemin."

A travers les réactions de son entourage, Cristina découvre la portée symbolique de son parcours. "J'ai été appelée hier par une journaliste roumaine, ce qui m'a beaucoup touchée ! Les familles roms habitant sur les terrains nantais me félicitent et les interviews me font prendre conscience d'une réalité qui me dépasse", explique-telle avant d'ajouter: "je voudrais vraiment faire passer le message que tous les Roms ne font pas des bêtises. Je connais des gens qui souhaitent vraiment s'intégrer."

Malgré tous leurs efforts, les parents de Cristina ont essuyé deux refus de sde demande de titre de séjour. "Alors qu'ils enchaînent des CDD de façon continue depuis trois ans", précise Nathnalie Arnold. Elle rappelle que les Roumains ont un droit de libre circulation, mais sans

autorisation de travailler, jusqu'en 2014. Pour le père Christophe Sauvé, vice-président de l'Association nationale des gens du voyage catholiques qui accompagne la famille depuis plusieurs années, "la presse a mis en lumière les incohérences de notre politique d'intégration. Cristina a fourni plus d'efforts que d'autres, elle veut passer son permis pour s'inscrire dans un autre lycée, elle rêve d'ouvrir un petit commerce. Cette famille a été relogée et il faut aller jusqu'au bout de cette politique, sinon on crée de l'injustice. J'ai dit au Sénat combien Cristina rayonne par son sourire, malgré sa discrétion. Il est important que notre République lui donne l'égalité !"... La semaine prochaine, Cristina se rendra encore deux fois en stage dans le magasin situé près du tramway Egalité. Symbole étonnant: ce commerce de proximité se situe boulevard de la Fraternité.

Ces Roms autour de Nantes est le titre d'un livre témoignage de l'Orvaltais René Boiteau. Fin 2009, uns quarantaine de familles roms, indésirables à Nantes, tractant des caravanes hors d'âge, sont arrivées à Indre, commune de 4000 habitants située à 8 km de Nantes. Dès le lendemain, le maire Jean-Luc Le Drenn décide de mettre un terme à ce qu'il appelle "la politique de la patate chaude", en refusant de les expulse à son tour.[149]

Etonnantes

(octobre 2011)

Nantes, la 6e ville de France, a séduit plus de 104 200 nouveaux arrivants ces 5 dernières années. **Saadet Yilmaz**, d'origine alsacienne et de famille turque, y vit depuis 2001. En mai 2011, elle réalisait un visuel présentant l'exposition *Nantais venus d'ailleurs*, actuellement au Château des Ducs de Bretagne. Les photos sont signées Matthieu. Elle signe la vidéo. En juin, elle en réalisait une autre où, avec talent, elle invitait les Français en général et les franco-turcs en particulier à voter en 2012, quelles que soient leurs options politiques, mêlant habilement ce qui passionne les uns et les autres, musique, sport,... Ne laissez pas les autres décider pour vous !

"J'ai toujours baigné dans le milieu associatif. A 14 ans, j'ai organisé une exposition sur la Turquie dans mon collège afin de faire découvrir mon pays d'origine. Grâce à l'aide que j'ai reçue de l'association ASTTu de Strasbourg et à la grande gentillesse de Haydar Kaybaki, nous avons monté cette animation à Marckolsheim. La culture turque fait partie de moi : c'est un besoin vital de parler turc, de manger turc, d'écouter de la musique turque.

Je ne peux pas m'en passer. Je souhaiterais transmettre cette culture à mes fils, qu'ils connaissent mon pays d'origine. L'année dernière, j'ai commencé à écouter la radio afin

[149] Voir en lien l'article du journal *Le Monde* sur cette solidarité locale envers les familles roms (dans votre revue de presse, 10 octobre 2013) et le film Cause commune, Indre aux côtés des Roms).

d'améliorer mon Turc. Un soir je suis tombée sur *Radio Made in Turkey*, que j'ai beaucoup appréciée : le ton est libre et les actualités franco-turques y sont traitées dans les deux langues. Aujourd'hui, je suis une habituée, fidèle au poste, chaque semaine. J'aimerais savoir parler comme Nermin, l'une des chroniqueuses de la radio qui, de sa jolie voix, s'exprime dans un turc particulièrement élégant. Petit à petit, j'ai commencé à commenter les émissions sur le mur Facebook de la radio, et j'ai été contactée par Sophie qui m'invitait à devenir chroniqueuse bénévole. Ma première chronique a été le visuel sur l'exposition *Nantais venus d'ailleurs* que j'avais envie de traiter autrement qu'en faisant un article écrit, j'ai voulu faire quelque chose de plus original, et qui rende grâce à la qualité de cette exposition. J'ai été très bien accueillie par les membres de la radio : Sophie, Halil, Muhammet, Ferdi et Claude-Exeter Désiré (avec qui je travaille mes sujets). Le prochain grand rendez-vous sur *Made in Turkey* sera un jeu que nous souhaitons mettre en place pour le mois d'octobre 2011 afin d'inciter les franco-turcs à voter massivement."

(Saadet Yilmaz :"*Ne laissez pas les autres décider pour vous !*)

Le débat actuel sur la "binationalité" offusque Saadet: "*Supprimer la double nationalité, c'est comme demander à un enfant de choisir entre son père et sa mère*" dit-elle. "*Nous sommes Français à part entière ; avec les mêmes droits civiques et politiques que n'importe quel autre citoyen français. Cela est non discutable non négociable.* "

Garbis Durdabak, fraternellement

(décembre 2012, par Saadet Yilmaz)

"Au détour du stand de la radio *Made in Turkey*, au Festival d'Anatolie, j'entends une interview en direct. Une atmosphère chaleureuse règne. Je m'approche des deux interlocuteurs, décontractés, qui échangent avec le sourire, un thé à la main, comme si les micros n'existaient plus. Ce qui m'interpelle, c'est le regard, la sincérité de cet échange qui vous attire comme un aimant.

L'interview commence, l'invité se présente en toute simplicité mais avec un réel plaisir: "Merhaba, je m'appelle Garbis Durdabak. Je suis turc d'origine arménienne." Le début de l'interview se fait en langue turque. J'apprends au fil de l'échange qu'il vit en France depuis longtemps, tient une mercerie depuis 1982. Garbis bey (bey= monsieur en turc) présente sa société familiale, des laines, les marques qu'il représente en France. Une majorité de ses produits sont achetés en Turquie et sa clientèle variée vient des quatre coins de France. L'interview se poursuit en français. A la question "que pensez-vous de ce Festival d'Anatolie ? " il répond "Je suis ravi d'être en famille et fier de présenter des produits turcs. Un vent de Turquie souffle à Villepinte au Festival d'Anatolie !

Il explique longuement le fait de regarder l'avenir: "Nos enfants sont nés ici mais il est de notre devoir de leur transmettre notre culture et nos traditions." Il précise l'importance de sortir du cercle du passé: les cicatrices, nos blessures ne doivent pas nous empêcher de regarder ce qui nous rapproche, nos points communs. L'essentiel est d'avancer main dans la main." Il explique également qu'on ne lui a jamais reproché sa proximité avec la Turquie, qu'il n'a jamais subi de pression ou de remarques désagréables.

Je me laisse porter par cet échange, je ne pourrais dire combien de temps il a duré, j'étais totalement emportée par ce dialogue.

L'animateur -d'origine turque- demande alors: "Comment dit-on frère en arménien ?" "yeghbayr" lui répond l'invité, "Nous sommes tous frères". Et il ajoute: "Enlevons les toiles d'araignées dans nos têtes, avançons main dans la main. Le reste n'est que politique." Pour conclure, nous entendons la même envie de rassembler: "yeghbayr, kardes, frère". Voilà ce que j'ai retenu de cet échange. Il m'est difficile de résumer cette interview en quelques mots, je dirais un moment d'exception, de réel plaisir, de fraternité, d'intimité aussi.

Cette interview m'a transportée dans un moment unique de grâce et d'émotion et si je vous disais que cette interview me faisait penser à une citation d'André Malraux "Les hommes unis à la fois par l'espoir et l'action accèdent comme les hommes unis par l'amour à des domaines auxquels ils n'accèderaient pas seuls". Ce qui est important, c'est l'émotion et la sincérité des échanges. Je me suis posé cette question de savoir comment construire un monde meilleur, eh bien peut-être en renouvelant ce genre d'interview, peut-être chacun en tendant une main, en faisant un pas, plus nous aurons de grands hommes comme Garbis et Muhammet et plus nous serons nombreux, plus vite nous y arriverons. "

Carine Monga Nzefa, Camerounaise vivant à Nantes

Être d'ici ou d'ailleurs ? Beaucoup de jeunes se posent la question. Aujourd'hui, la société française renvoie énormément à la question des origines. Autour de *Tissé Métisse***,** Carine Monga Nzefa et Laïla Ennassiri ont bien voulu répondre.[150]

"Je suis Camerounaise, fière de vivre en France. Je me sens à l'aise en étant métisse. Culturellement, cela m'apporte beaucoup. J'ai un esprit très ouvert, je sais que je peux m'intégrer facilement partout. Mais, quand je vais au Cameroun, je suis une "bounty". Cela peut être choquant de l'entendre mais je crois que c'est plus ou moins de la jalousie. Ou alors cela vient de personnes qui ne veulent pas évoluer. A part quelques attitudes isolées, à Nantes, je n'ai pas souffert du racisme."

Laïla Ennassiri, née en France de parents marocains, Nantaise

"L'origine de mes parents, je la ressens plus fort lorsque, par exemple, dans le cadre du recensement, on me demande de nombreux documents, j'ai droit à quelques regards... L'administration française me renvoie souvent à mes origines. J'ai l'impression que nous, enfants nés en France de parents étrangers, nous avons toujours un double effort à faire. Personnellement,

---

[150] témoignages dans *Ouest France*, 13 décembre 2010

je me sens intégrée à Nantes. Lorsque je voyage au Maroc, je ne suis pas une Marocaine, je suis *une vacancière*, c'est assez vexant. Parfois, je me sens perdue comme si je n'avais pas d'identité. "

(Laila Ennassiri et Carine Monga Nzefa, photo Ouest France)

Laila Ennassiri est volontaire en service civique à *Tissé Métisse*. Implanté dans le quartier populaire de Bellevue à Nantes, *Tissé Métisse* est un réseau d'une quarantaine d'associations et centres socioculturels de la ville et d'une vingtaine de comités d'entreprise. L'association a été fondée en 2003 par la rencontre entre le Centre Interculturel de Documentation (CID) et l'Association des comités d'entreprise de la région de Nantes (ACENER)

Depuis 1984, le CID fait connaître, dans la région nantaise, les cultures issues de l'immigration, fait découvrir les pays d'origine, favorise les échanges interculturels, accompagne et promeut la vie associative. Depuis 1993, soit dix ans avant la création de l'association éponyme, la Fête interculturelle *Tissé Métisse* est l'événement incontournable du paysage culturel nantais en décembre.

Aïcha Boutaleb, d'une génération à l'autre, d'un genre à l'autre

C'est au sein du *Centre Interculturel de Documentation* (CID) où elle a d'abord bénéficié d'un contrat en "emploi jeune" avant d'être recrutée comme "femme relais", qu'Aïcha Boutaleb s'est engagée dans des responsabilités associatives et citoyennes à Nantes. En 2004 - 2005, Aïcha Boutaleb a réalisé, avec l'écrivain Driss Amraoui, un long travail de recueil de la mémoire des immigrés de Nantes. Elle ne voulait pas que cette histoire des chibanis disparaisse un jour avec eux. Elle les a rencontrés, écoutés, vus (en arabe, on dit "regardés"). Cette coordinatrice des actions jeunes anime le *Comité Local d'Aide aux Projets* (Clap), outil nantais d'appui aux initiatives des jeunes. Elle-même fille d'immigrés, elle a créé en 1995 *Style Alpaga*. Cette association développe une action d'insertion sociale et professionnelle d'adolescentes et de jeunes femmes sur le quartier de Bellevue, avec pour outil pédagogique la couture. Par cette activité, elles peuvent acquérir un savoir-faire, se rencontrer, échanger, rompre leur isolement, s'orienter, développer leur capacité d'organisation et d'autonomie.

(Aïcha Boutaleb)

Olga Boldyreff, née à Nantes de parents russes, 54 ans, artiste

"Je n'ai pas comme Baudelaire dans *L'invitation au voyage* espéré "la douceur d'aller là-bas vivre ensemble." Pour moi, le voyage est dominé par une logique de l'errance, lieu de nulle part et de l'absence. Je reste incapable de répondre à la question : où puis-je me sentir chez moi ? Je suis née en France de parents russes exilés. J'ai passé une partie de ma vie à tenter de reconstruire une histoire dévastée par des évènements qui ne m'appartenaient pas : guerre, déportation, exil, mort prématurée du père. Ma vie devait commencer, mais pas celle-ci pleine de privations. J'attendais l'autre, celle qui serait marquée par une vitalité agissante et qui me permettrait de surmonter la fatalité du destin. J'ai trouvé dans l'acte créateur absurde et gratuit le sens que je voulais donner à ma vie. Dans une de ses lettres à Gorki, Tchekhov observa un jour : "on écrit, parce qu'on se casse le nez et qu'il n'y a rien d'autre à faire." La constitution de mon territoire par une série de postures, lignes et couleurs me conduit à plonger au cœur de mon identité composée de russe et de française. Cette identité a tracé les contours de ma personnalité, a forgé mes comportements et mes opinions. Un premier voyage en 1976 en Union Soviétique, le premier d'une longue liste, me permet de réellement concevoir mon identité comme étant faite de contributions diverses et d'influences parfois contradictoires. En 1981, j'aborde lors d'une performance intitulée *La maison mobile* les thèmes de la possession et de la renonciation, des racines et du déracinement. Pas à pas je cherche à construire une grammaire à la lisière de mes deux pays, de mes deux langues, de mes deux traditions culturelles. Loin des modes et des tendances, je constate que mon identité composée m'impose son rythme propre. Depuis la rétrospective en 2006 au Musée de Tournai en Belgique de vingt cinq années de ma création, j'ai vu ce rythme fonctionner d'œuvre en œuvre.

Mon identité composée m'impose son rythme propre. Dès le milieu des années 1980, je commence à développer une esthétique de la lenteur, avant de développer une esthétique de la mobilité. Aucune œuvre ne peut être dictée par des considérations extérieures. Tout ce que je crée depuis vingt cinq ans, reflète la réalité du monde qui est le mien, entre orient et occident, démesure et raison...

Ma double appartenance m'a souvent permis de jouer avec le sens des mots. Ainsi, le mot russe daroga" veut tout à la fois dire route et voyage et le verbe "pissat" signifie écrire, dans le sens d'écrire une lettre et de peindre un tableau. Dans toute mon œuvre, il y a cette interpénétration du dessin et de l'écriture. " (extrait de conférence à Helsinki)

Sous le titre *Voyages et autres investigations*, **Olga Boldyreff** a conçu un programme d'expositions s'appuyant sur les spécificités de son identité composée russe et française. Les parents d'Olga Boldyreff étaient des exilés originaires de Rostov-sur-le-Don. C'est après son premier voyage, effectué en 1976 pour retrouver sa famille, qu'elle commence à s'interroger sur les questions d'identité composée et de leurs influences sur la création. Titulaire d'un baccalauréat option arts plastiques obtenu en 1977, elle intègre l'Ecole des Beaux-Arts de Nantes où elle obtient le Diplôme national supérieur d'expression plastique option art en 1982. Dès 1980, elle réalise une performance intitulée "*Moi, je me balance*"**.** Elle entame dès lors une création continue entre la France et la Russie, entre tradition et modernité...

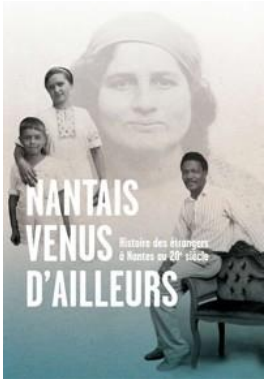
L'oeuvre d'Olga Boldyreff couvre indifféremment les champs du dessin, de l'écriture, de la peinture, de la sculpture, de la vidéo et de la performance. Elle associe aux pratiques traditionnelles des beaux-arts des matériaux (fil, feu) et des techniques (broderie, crochet, tricot, tricotin, pyrogravure) non conventionnels. Cette oeuvre aux influences multiples pose les questions de la frontière entre art majeur et art mineur, du rapport au temps et à l'espace dans leurs dimensions intime et monumentale. Elle se structure autour de trois grands axes : la quête, l'amour, l'attente. L'artiste donne régulièrement des conférences et anime des workshops dans les écoles d'art. Elle est aussi animatrice FIP à Radio France depuis 1982.[151]

Agathe Konaté et les Nantais nés ici ou venus d'ailleurs

Olga Boldyreff est la fille de Yvan Nicolaievitch Boldyreff, l'un des neuf immigrés dont les parcours de vie sont présentés à l'exposition *Nantais venus d'ailleurs. Histoire des étrangers à Nantes au 20e siècle*, jusqu'au 6 novembre 2011, au Château des Ducs de Bretagne à Nantes. Cette exposition présente un siècle d'immigration à Nantes, de la Première Guerre mondiale à nos jours. Elle montre aux publics dont les scolaires que la notion d'"étranger" est vaste et qu'elle dépasse l'émigration extraeuropéenne. Ainsi elle englobe tous ceux qui ont été traités comme des *étrangers*, des Bretons du début du XXe siècle aux Roms d'origines bulgare et roumaine de nos jours. L'exposition présente neuf parcours de vies emblématiques des grands courants migratoires que Nantes a connus depuis un siècle. Cette séquence de l'exposition s'appuie sur une démarche inédite et originale de collecte d'objets et de documents personnels engagée depuis 2008. Elle a été réalisée auprès de Nantais d'origine étrangère, de leurs descendants et familles. Le musée a également réalisé une série de témoignages filmés pour conserver la mémoire de ces destins singuliers. Cette partie du parcours de l'exposition insiste donc sur la dimension humaine de la migration en présentant le portrait de la personne, le témoignage de son parcours de vie et de ses moments clés, ses objets et ses documents personnels.

Les personnes retenues comme emblématiques de l'histoire migratoire de l'agglomération nantaise au XXe siècle sont - outre Yvan Nicolaïevitch Boldyreff - un Breton du début du XXe siècle, Louis Kervarec, un Italien de l'entre-deux guerres, Giovanni Vineis, une Polonaise des années 30, Jozefa Jaworska, un Kabyle algérien de la reconstruction, Tayeb Amoura, une Portugaise des années 1970, Maria Dorinda Dos Santos, un *boat people* vietnamien, Tran Van Binh, une Turque d'origine kurde, Hacer Karatas, un *sans-papiers* d'aujourd'hui, Patrick Berv Beverly. "Ils se sont sentis rejetés et méprisés, même à Nantes, dans cet Ouest réputé *sans étrangers*", explique **Agathe Konaté**, commissaire de l'exposition. "Mais c'est grâce à eux que nous avons tel hôpital, tels immeubles, tel quartier. Nous allions les chercher par autocars entiers pour cela. Ils ont contribué à construire la ville que nous connaissons. Ils ont aussi apporté leur diversité, leur histoire, leurs engagements politiques, leurs valeurs et leur culture. "

[151] d'après Wikipédia et le blog de l'artiste



Les voeux de Louisa Battoy

(janvier 2012)

Mais qui donc êtes vous Louisa ? En trois petites années, vous avez réveillé votre quartier de Nantes Nord. Les habitants qui se craignaient aujourd'hui se parlent. Ils ne s'enferment plus à double tour. Ils s'intéressent à leurs voisins. Les mères reprennent leurs liens avec leurs ados. Les "professionnels", comme vous les appelez, les assistantes sociales, les éducateurs de rue, les enseignants, qui s'étaient coupés des habitants, se mettent à les découvrir, et réciproquement. Mais qui êtes-vous donc Louisa ?... Louisa se raconte très spontanément, très modestement. Aide à domicile de métier, elle est, disons, "adulte-relais", mais tout à fait bénévolement et sans même le savoir: elle a même découvert le mot il y a quelques jours. Elle n'est même pas d'ici, elle est de Pézenas et s'est retrouvée à Nantes il y a une vingtaine d'années en suivant celle qui n'était à l'époque pas encore son mari mais elle dit: "Elle m'a intégrée cette ville". Louisa Bouchlaghem, de son nom de naissance, est née d'une famille berbère du Maroc. Son père était ouvrier agricole, sa mère était au foyer; trois enfants sont nés au Maroc et quetre autres, dont Louisa, à Pézenas. Tout semble s'enchaîner facilement dans la vie de Louisa, telle qu'elle la raconte, dans un flot de paroles enthousiastes. Chaque phrase ou presque commence par "du coup". Il y a trois ans, elle a réuni quelques femmes de son quartier, elles ont créé un "collectif" et l'ont appelé "*Casse ta routine*". Aujourd'hui, elles s'appellent les "routinettes". Les éducateurs du quartier leur ont prêté une pièce de leur local, aménagée comme un salon de maison.

"Du coup", là elles ont inventé mille projets: "chaque idée sort du groupe". Elles font des "ateliers" et présentent leurs créations dans leur marché de Noël ou leur fête du Nouvel an. Tous les ans, au mois de mai, elles invitent les professionnels au Couscous du printemps: "à notre grande surprise, la première année, il est venu plus de 80 personnes, la deuxième 180 et la troisième 200." Tout est si simple ? Non, au début, on ne nous a pas crus, il a fallu nous imposer ! "Maintenant, le député écologiste François de Rugy est un inconditionnel ! *Nantes Passion* a fait un bel article sur nous dans son numéro de janvier 2012." Les routinettes inventent des solidarités concrètes, tissent des liens: "notre combat, c'est que notre quartier ne soit pas un ghetto." Le "collectif" est devenu association en juillet 2011.

Louisa Battoy communique autour d'elle son optimisme: "lorsqu'on évoque des sujets, ce n'est pas pour se lamenter sur notre sort, c'est pour que chacune en sorte plus forte." Elles ont créé un groupe facebook très actif où Louisa est "Fillah Mano", Fillah comme aimer en arabe littéraire et Mano comme le lieu où on peut se retrouver pour se parler (la Maison de Nantes Nord). Les routinettes rêvent encore de cet espace à elles qu'elles n'ont pas encore, un lieu bien visible au coeur du quartier. Sur facebbok, Fillah Mano (Louisa Battoy) nous transmet ses voeux: "L'amour n'a pas de frontières, de race, de langue, de religion. Le métissage est l'avenir de l'homme, de la femme et de leurs enfants. Petit message en ces temps de repli sécuritaire, identitaire qu'on aimerait bien dépasser en 2012 ..."

Les couleurs de la toile

" *Je n'ai pas de couleur préférée, car je les aime toutes, il suffit de savoir les harmoniser !"* (Cassia Matsuda, créatrice de mode à Paris).

Campé sur ses milles racines, le baobab rayonne en mille branches vers le monde" (Patricia Grange, Bordeaux)

Patricia Grange, le papillon

Patricia Grange est comme le papillon, passeuse de vie. Elle sème des vers et des poèmes de lecteurs en auditeurs. Elle aimerait être le papillon dont le battement d'ailes peut provoquer un séisme bénéfique dans le coeur de ceux qui la lisent. Elle s'exprime sur son blog, *le jardin de mariposa* (papillon, en espagnol) et sur le site *Esprit métis*. Elle raconte ce Sénégal aux mille racines, aux mille branches sur *Esprit Métis*.

Perrine Fifadji la chrysalide

A Bordeaux, Patricia Grange a rencontré Perrine Fifadji. Perrine est la voix du trio "*La chrysalide*". La chrysalide est la métamorphose perpétuelle, la circulation entre les mondes, les terres, les musiques. Perrine est d'origine béninoise. Elle chante en langue fon. Elle a grandi entre le Bénin, le Congo et la France. Elle explique : "*Dans une relation avec l'autre, il y a trois personnes. Il y a l'autre, il y a moi et il y a la relation entre l'autre et moi. Cette relation est la troisième personne. Et le métissage, c'est ce troisième espace. Le soi demeure, tout en abandonnant certaines parties de soi et en prenant des parties de l'autre*".

Kellie Dubois, l'esprit métis

"Je m'appelle Kellie et je ne suis pas blonde. Ma mère est américaine, mais je ne suis pas bilingue. Mon père s'appelle Dubois et il n'est pas blanc. Je suis née au Cameroun, je ne connais pas ce pays, je suis de nationalité française. Je suis dyslexique et directrice de publication d'un magazine..." Ainsi se présente Kellie Dubois, créatrice du magazine *Esprit Métis*.

Kellie Dubois (photographiée par Anthony Rojo) Son truc à elle n'est pas l'orthographe mais les idées biscornues et l'action. Timide, elle gère une équipe de plus de 50 personnes. Elle rit au nez des préjugés en les remerciant car sans eux *Esprit Métis* n'aurait jamais vu le jour. C'est bien dans sa quête d'identité qu'est sortie l'idée. Dans les kiosques, Kellie ne trouvait que des secrets de beauté de Beyoncé et des magazines qui traitaient de la couleur de peau. Elle a alors décidé de créer son propre magazine. Au cours de l'été 2006, elle effectuait des recherches pour des sujets à venir et contactait quelques amis pour l'accompagner dans son défi. Le premier numéro est sorti en septembre 2007 pour une distribution gratuite à Bordeaux..

"Un métis, explique Kellie, est une personne qui vit avec des cultures différentes, quelles que soient ses origines. C'est une personne qui ne peut s'enfermer dans un communautarisme culturel exclusif. Avoir l'esprit métis, c'est accepter l'autre tel qu'il est... Le métissage est plus un état d'esprit qu'un critère physique". En 2013, la petite revue trimestrielle est devenue grande avec déjà quatorze numéros au compteur.

Du Lot-et-Garonne, où elle a grandi à Bordeaux, d'où elle s'exprime aujourd'hui, il y a l'expérience d'une jeune femme créative qui se retourne avec délectation sur ses sept belles années d'Esprit Métis: le lancement du magazine, la création de la troupe de danse *Bordollywood*, le lipdub en langue des signes, les deux éditions du festival *Métis'et vous*, l'émission de radio *Dis'Fusion Métis*, les T-shirts *Esprit Métis* pour toutes les tailles et pour tous les goûts (bleu, violet, doré ou classic style), la consécration avec le concours *Envie d'agir*, la subvention de l'Ambassade des Etats-Unis et puis cette année la participation active à *Regards croisés, destins bordelais*, du 15 février au 11 mars 2013. Florent Mazzoleni, commissaire à l'exposition, a donné vie par les portraits de Bordelais à des lieux insolites dont le point commun est leur proximité avec la ligne du tram B. Chacun a mis sa personnalité éclectique et interculturelle dans le projet avec leur sensibilité d'ici et des influences venues d'ailleurs (Maurice, Martinique,...). "Cette ville, raconte Gabriel Tapia, président de l'association *Solar espagnol* et membre du *Conseil de la Diversité*, nous a intégrés depuis si longtemps que la notion de communautés n'est plus de mise. Nous sommes les héritiers de l'histoire d'une ville qui s'est construite par sa diversité." Plus de cent témoignages comme le sien ont été recueillis pour l'exposition, tantôt une expérience personnelle, tantôt une perception de la ville, tantôt un poème, tantôt des maximes.

Le 8 mars 2013, Kellie est partie vers le Cameroun pour quelques jours de retrouvailles avec les terres d'origine. Elle y a rencontré Joseph Antoine Bell qui lui a révélé: "Quand j'étais petit, je regardais ton père jouer à Kribi; j'étais impatient que les grands finissent pour pouvoir récupérer le terrain" J.A. Bell est devenu le roi des Lions indomptables, ballon d'or africain, capitaine des Girondins de Bordeaux.[152]

Dominique Deblaine a fait escale

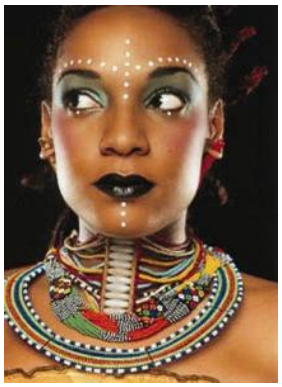
"Née à la Guadeloupe, y ayant vécu toute mon adolescence, l'histoire de cet espace culturel s'est inscrite en moi comme des pas sur le sable humide. Je suis donc de là, et de là j'imagine l'ailleurs, je l'entends." L'île natale de Dominique Deblaine fait corps avec l'auteure de *Paroles d'une île vagabonde*. Ses mots ont les couleurs et les senteurs de son adolescence. Les paysages, les hommes et les femmes, les langues s'y mêlent dans un joyeux métissage. Dominique Deblaine a d'abord lu avant d'écrire. Les auteurs caribéens sont sa famille. Alors le 6 avril 2013, elle a invité ses lecteurs à une rencontre autour d'Aimé Césaire. Son ami Rafael Lucas, maître de conférences à l'Université Michel de Montaigne et directeur de la revue Aquisuds, est venu modérer la rencontre, lui qui dit de Dominique Deblaine qu'elle a ouvert une nouvelle trace dans l'écriture antillaise, une écriture qui exprime les confidences plurielles d'une île où s'exhale "la vigueur de ceux qui ont survécu à l'indigne". Dominique Deblaine, par ailleurs enseignante et membre du Centre de recherches *Les Afriques dans le Monde* (LAM) à l'Université Montesquieu, a fait escale à Bordeaux. Ce même 6 avril, la *Fondation du Mémorial de la Traite des Noirs* rendait hommage à Martin Luther King. Kellie et *Esprit Métis* étaient à la *Nuit du Costume Africain*.

Hélène Faussart et ses contes drolatiques

Dans les salles de spectacle bordelaises, Perrine a rencontré Hélène. Hélène Faussart chante avec les *Nubians*. Elle chante et elle écrit, "*des petits contes*

[152] Kellie Dubois est sur le net : son site, son blog

*drolatiques et insomniaques, des petits contes climatiques, celtiques et conjoncturels, des petits contes botaniques, angéliques et photographiques, des petits contes circonflexes, cinétiques et mytho-urbains, des petits contes cours-vêtus épisodiq*ues". Hélène Faussart est marraine du magazine *Esprit Métis*. "*De tous âges, étudiants et salariés constituent l'équipe métisse. Citoyens du monde, ils ne connaissent pas les frontières. Leur point commun : un esprit créatif, une addiction au chocolat et une furieuse envie de briser les préjugés !* ". Ils sont issus de divers horizons. Leurs routes se sont croisées grâce à *Esprit Métis*.



Alya Toth sur la scène bordelaise, la petite comète

Alya Toth est une jeune musicienne bordelaise pleine de talent. Elle aime faire partager à son public son univers singulier. *Little Comet* (son nom de scène) avait 16 ans en mai 2011 lorsque le journal *Sud Ouest* l'a repérée et écrivait ceci: "(Alya) a déjà un parcours hors du commun, à seulement seize ans. Cette jeune fille d'origine coréenne a vécu d'abord en Thaïlande puis en Belgique, pays d'origine de ses parents. Par la suite, elle a posé ses valises en France, et plus précisément à Lorient. Pour poursuivre ses études d'anglais, elle est ensuite venue s'installer à Bordeaux (en 2007*)*. Au-delà de ses études au lycée Magendie, Alya consacre beaucoup de son temps à la musique. Depuis sept ans qu'elle joue de la guitare, elle a composé et écrit une trentaine de chansons en anglais. Musicalement, Alya se réfère à ses icônes: les groupes de rock *The White Stripes* et de jazz *Birk's Works*. Elle baigne aussi dans un autre univers, grâce à son père auteur de bande dessinée et pour lequel elle a composé la musique de son film. Cromwell, connu comme auteur de BD et chanteur punk, lui a d'ailleurs trouvé son nom d'artiste et l'a poussée à se produire sur scène où elle a donné une dizaine de concerts. Elle souhaite faire carrière dans la musique." Pour cela, elle s'est mise sur Youtube et c'est à découvrir.

Cathy Schein au croisement des cultures

Il y a quelques semaines, *Esprit Métis* a rencontré Cathy Schein. Cathy est une artiste franco-vietnamienne. Elle vit au croisement des techniques et des cultures. L'évolution de sa peinture représente le trajet de sa vie, du Vietnam à la France, et de la recherche sur soi entre ces deux entités inséparables pour elle qui sont sa famille.

Sha'Aden et Maylan, la vague métisse

C'est Sha'Aden qui raconte *Esprit Métis*. Ses articles sur le site ne s'intitulent-ils pas *Vague métisse*, *Métisse ta vie !, Métis de printemps...* Sha'Aden a rencontré Maylan. Maylan est un artiste réunionnais ou en fait, c'est plus compliqué que cela. Sa mère est réunionnaise d'origine indienne malgache. Son père est français d'origine espagnole. Né à La Réunion, il est arrivé en France à l'âge de dix ans. Sa (double) culture l'inspire. Il chante du reggae dancehall en trois langues : le créole, le français, l'anglais. Son objectif est d'avoir un public international métis. "*Pour moi, le métissage apporte de l'air frais et permet de passer outre les frontières. Chacun apporte sa couleur*".[153]

[153] http://www.espritmetis.com.

Toulousains d'exception

Voilà une ville où 20 000 nouveaux venus s'installent chaque année. Trois habitants sur quatre sont nés ailleurs. Cette ville est "mangeuse d'hommes". Dans la première partie du livre Toulouse melting pot, paru en 2010 aux éditions Autrement, en illustration des analyses de l'historienne Laure Teulières, on partage des rencontres avec des "anonymes" de la ville aux histoires singulières. Une vingtaine de témoignages émouvants dont ceux de Victorine, la fille de paysans italiens, de Pierre et Victoria, enfants de l'exil espagnol, d'Alexandra et les hasards de l'exode, de Joao qui a fui la dictature salazariste, de Ken Khun, réfugié du Cambodge ou bien encore de Massrara, originaire du Lot-et-Garonne mais dont la peau dorée provient du désert marocain d'un père venu de Zagora...

La ville de Toulouse a une attractivité remarquable: elle attire la "classe créative", les scientifiques, les artistes, les innovateurs en tous genres qui font le développement de la métropole. N'est-ce-pas à Toulouse qu'est né le *Forom des langues du monde* ? Le livre de la journaliste Agnès Baumier-Klarsfeld invite à des promenades toulousaines interculturelles à travers boutiques, restaurants, marchés, lieux de culte, centres de danse, écoles, clubs de sport, réseaux d'affaires, musées,... Sous sa plume alerte, on rencontre aussi (en séquence 2 du livre) ces Toulousains d'adoption qui font Toulouse. Ils sont des Toulousains d'exception qui font non seulement la grandeur de la ville mais la grandeur de la France. Extraits de ce livre, les cinq récits qui suivent (parmi 16 personnalités rencontrées par la journaliste toulousaine) sont particulièrement révélateurs de la capacité de cette ville à s'ouvrir aux talents extérieurs qui lui donnent toute son énergie positive.

Mo Bachir, pour des moments inoubliables [154]

"J'étais en classe de quatrième lorsque je suis arrivé à Toulouse avec mes parents, à l'époque où sévissait la guerre civile en Algérie. Je lisais difficilement le français car j'avais suivi une scolarité arabophone, avec juste deux heures de langue française par semaine, mais je me suis accroché et j'ai été reçu au lycée hôtelier de Toulouse. J'étais déterminé. J'ai obtenu trois diplômes coup sur coup: cuisinier, pâtissier chocolatier et sommelier", raconte Mo Bachir, devenu président du Syndicat des restaurateurs de Haute-Garonne et chef de *La Corde*, une des plus vieilles tables toulousaines, puis du *Manoir du Petit Prince* à Portet-sur-Garonne.

Une jolie réussite qui témoigne d'une volonté hors norme. Une histoire de rencontres aussi. Après un service militaire dans les cuisines de l'Elysée, Mo, pour Mohamed, a passé tour à tour plusieurs mois chez des grands de la cuisine française, tels Ducasse ou Ledoyen, puis Philippe Conticini.

[154] *Toulouse melting pot*, Agnès Baumler-Klarsfeld, *éd. autrement, p 100*

"A partir de cette époque, la consonance étrangère de mon nom n'a plus dérangé personne", affirme le jeune chef, qui en 2004, après une échappée de deux ans à New-York, se sent mûr, à 27 ans, pour s'installer à son compte dans la Ville rose, où vivent toujours ses parents. Revenir à Toulouse, c'est retrouver une ville qui lui a donné sa chance lorsqu'il y est arrivé adolescent. Mais c'est aussi militer pour faire évoluer la restauration locale. "Toulouse possède un nombre impressionnant de restaurants. C'est la deuxième ville de France après Paris pour leur nombre au kilomètre carré. La cuisine régionale est réputée. Mais il n'y a pas suffisamment de chefs innovants. Nous pouvons offrir bien davantage question gastronomie", affirme le jeune chef, très impliqué dans les réseaux professionnels locaux, et qui, dans ses restaurants, a transformé cassoulets et autres recettes du terroir en plats inédits, voire un brin déroutants. (2010)

2012: En février, Mo Bachir était avec les plus grands chefs toqués de France au Salon des Arts de la Table à Toulouse.

Ferdinand Djammen N'Zepa, quand la défense n'a plus la parole [155]

Ferdinand Djammen N'Zepa est membre fondateur d'Avocats Sans Frontières France, une association créée à Toulouse en 1998 pour envoyer des avocats français bénévoles en mission ponctuelle dans des pays où les juristes locaux ne peuvent défendre certaines causes, qu'ils soient trop peu nombreux, insuffisamment formés ou qu'ils craignent pour leur vie.

"Nous étions partis au Rwanda avec deux confrères toulousains pour plaider lors des procès des génocidaires, à la demande d'avocats belges déjà réunis en association. Nous avons décidé de pérenniser cette action à notre retour. Une centaine d'avocats, de toute la France, nous

[155] *Toulouse melting pot*, Agnès Baumler-Klarsfeld, éd. autrement, p 104

ont progressivement rejoints", explique Ferdinand Djammen N'Zepa, intervenu récemment au Cambodge lors du procès des responsables des Khmers rouges.

Des combats militants qui passionnent cet avocat à l'énergie débordante. Arrivé à Toulouse en classe de première, après deux années d'interruption de scolarité au Cameroun pour gagner de quoi faire son lycée en France. Il a ensuite financé ses études de droit en organisant des fêtes étudiantes, et s'est construit un réseau d'amitiés solides grâce à ses talents footballistiques et à son enggement en tant qu'arbitre.

Toulouse a été pour moi une ville vraiment accueillante. Grâce au sport, j'ai fréquenté tous les milieux. Le président du club de foot dans lequel j'étais licencié était avocat. J'ai effectué mon premier stage dans son cabinet, puis les choses se sont enchaînées assez naturellement", raconte-t-il. 100 % toulousain ? Patriote camerounais lorsqu'il s'agit de foot, Ferdinand Djammen N'Zepa a gardé des liens forts avec son pays d'origine, mais il s'y rend très rarement. En revanche, il a fait le voyage à Washington pour assister à l'investiture du président Obama.(2010)

2012: du 6 au 27 avril, *Avocats Sans Frontières* France présente à Nantes l'exposition "La Justice sans les frontières", à la Maison de l'Avocat (derrière le Palais de Justice)

Raja Chatila, pour une université plus "universelle" [156]

D'origine syrienne, Naja Chatila dirige le LAAS, un des plus grands laboratoires scientifiques du CNRS, célèbre en particulier pour ses travaux dans le domaine de la robotique.

"Je vis à Toulouse depuis 1972. J'y suis arrivé un peu par hasard. J'avais fait toute ma scolarité en Syrie, à la mission langue française de Damas, à l'initiative de mes parents très francophiles. Au sein de ce lycée franco-arabe, j'ai baigné dans les deux cultures, puis obtenu une bourse pour étudier à l'Ecole nationale de l'aviation civile, qui venait de s'y implanter. Mes premières années toulousaines ont été très stimulantes. Je me suis passionné pour l'électronique, puis j'ai bifurqué vers la robotique, sur les conseils d'un scientifique exceptionnel, Georges Giralt, un fils d'exilés catalans qui a dirigé ma thèse, la première de France dans le domaine de la robotique mobile. Je ne suis pas certain qu'aujourd'hui un jeune Syrien, comme je l'étais alors, pourrait suivre un tel parcours. Les étudiants étrangers se heurtent en général à beaucoup plus de difficultés qu'à l'époque.

J'ai rencontré ma future femme durant cette période, à Toulouse, une étudiante qui venait du Béarn. Nous sommes partis peu de temps après en Californie. On m'a offert d'y faire carrière. Mais j'ai peu hésité. Intellectuellement, culturellement, la France me manquait. Et la France, cela signifiait alors Toulouse. La ville me plaisait, je la trouvais vivante, dynamique. Mais surtout, c'était à Toulouse que la recherche la plus intéressante dans mon domaine avait lieu.

Grâce à l'action volontariste menée par le gouvernement français dans les années 1960, un pôle scientifique très actif s'était développé autour de l'aéronautique et de l'espace. La situation évolue aujourd'hui très vite. Le gouvernement met plutôt les régions en compétition pour l'obtention d'investissements. Il est de la responsabilité de ma génération de conserver et accroître l'attrait scientifique de Toulouse. Rien n'est gagné d'avance." (2010)

[156] *Toulouse melting pot*, Agnès Baumler-Klarsfeld, éd. autrement, p 106

2012: Le Laboratoire d'Analyses et d'Architectures des Systèmes (LAAS), désormais dirigé par Jean Arlat, a intégré le réseau des instituts Carnot. Ce réseau pluridisciplinaire de recherche au service de l'innovation des entreprises est partenaire des *Forums de Croissance* (avril 2012 à Marseille, Metz, Lyon et Nantes).

Ou Yang Jiao Jia inspiré par le vent [157]

Métisser la calligraphie chinoise et la peinture occidentale pour créer un style artistique nouveau enrichi de ces influences, telle est l'ambition d'Ou Yang Jiao Jia lorsqu'il arrive à Toulouse en 1988. Diplômé de la très réputée école des Beaux-Arts de Shanghai, il travaille depuis déjà vingt ans en Chine, où il est reconnu comme peintre et calligraphe, mais il aspire à mieux connaître les artistes européens, à une époque où les échanges entre la Chine et l'Occident restent encore extrêmement limités. Amateur de peinture impressionniste, il n'a jamais eu l'occasion de voir véritablement un seul des tableaux qu'il admire tant... Les Beaux-arts de Toulouse ouvrent leurs portes à cet étudiant atypique, contrairement aux autres écoles françaises contactées par Ou Yang Jiao Jia qui rejettent les candidatures de quadragénaires. Il a économisé toute sa vie pour s'offrir ce départ et appris le français. Arrivé à Toulouse, il finance ses études en travaillant dans un restaurant, puis déniche un emploi de graphiste dans la publicité, qui lui permet d'avancer ses travaux personnels et de faire venir assez rapidement en France sa femme et sa fille laissées à Shanghai. Un calligraphe chinois dans la Ville rose ! Aussi saugrenu que cela paraisse, la greffe a pris. Ou Yang Jiao Jia donne des cours dans la région, conçoit une méthode d'initiation à la calligraphie chinoise, rééditée chaque année dans de multiples langues depuis 1995. En 1997, il reçoit le grand prix des Artistes occitans et, l'année suivante, le grand prix des Artistes méridionaux. Il ouvre un atelier dans le quartier des Minimes.

Son épouse se fait également à la vie toulousaine. Maquilleuse styliste à l'Opéra de Shanghai, elle met ses talents au service de la télévision locale ! Surtout, Ou Yang Jiao Jia fait connaître peu à peu son travail original qui associe calligraphie et peinture à l'huile, dans un style souvent proche de l'abstraction lyrique. Il expose à Paris, Pékin, Shanghai, est très présent également sur Internet... tout en vivant à Toulouse. Rue de l'Orient. (2010)

2012: Ou Yang Jiao Jia a exposé du 27 février au 31 mars 2012 à la Bam Gallery à Toulouse.

Kader Arif au milieu de la mêlée

Député européen depuis 2004, réélu en 2009, Kader Arif enchaîne les voyages vers Strasbourg et Bruxelles et les missions internationales, toujours entre deux avions. De partout et

[157] *Toulouse melting pot*, Agnès Baumler-Klarsfeld, éd. autrement, p 114

de nulle part ? Européen ? Maghrébin ? Lorsqu'on l'interroge sur son identité, la réponse fuse, immédiate: "Je suis de Castres et de Toulouse." Puis il explique: "Je n'ai pas de maison de famille dans laquelle les générations se seraient succédées. Mais j'ai toujours un peu de terre de la région attachée à mes semelles. Castres et Toulouse, ce sont des lieux que je porte en moi charnellement, qui font que je me sens français..."

Castres est la ville de son enfance et de son adolescence. Il est né en Algérie en 1959, arrivé en France à l'âge de 3 ans. Sa famille s'est installée dans le Tarn, où son père, d'abord bûcheron pour l'Office national des forêts, devient employé du service des eaux. Castres, c'est l'école où il réussit, encouragé par des parents qui n'y sont pas alléz. C'est le réseau rugby, la rencontre avec sa future femme, les débuts du militantisme dès le lycée...

"Toulouse, c'est la ville de ma vie d'homme", dit-il. Une cité où il arrive après son bac pour étudier, où il trouve assez vite ses repères. "Je me suis inscrit à l'université du Mirail, puis j'ai fait mille métiers, et surtout j'ai continué le militantisme, qui m'a permis de m'intégrer", raconte-t-il. Sa rencontre avec Lionel Jospin est déterminante. "Il m'a repéré et embauché comme chargé de mission en 1987. Un an plus tard, il devient ministre de l'Education... ça a changé ma vie. A Toulouse, beaucoup de portes se sont ouvertes."

Kader Arif devient une figure clé du socialisme toulousain à une époque où la Ville rose n'est politiquement pas vraiment rose. "C'est une ville radicale, dans les deux sens du mot. Ville de révolte radicale, dans laquelle l'extrême-gauche réalise toujours des scores élevés. Ville radicale-socialiste aussi, où le milieu du rugby pèse beaucoup, la franc-maçonnerie également, la culture de la bonne bouffe et des tribunes de stade. Un radicalisme qui peut être teinté de conservatisme, mais profondément tolérant", observe-t-il.

Ses origines algériennes ? "Au Parlement européen, il n'y a pas dix députés sur plus de sept cents à être nés sur l'autre rive de la Méditerranée. Mais je pense qu'être issu de l'immigration est aussi une chance. On est de la terre qui nous nourrit. On sait qu'il faudra peut-être tenter sa chance ailleurs. Mes filles sont totalement toulousaines. Mais elles ne feront pas forcément leur vie ici."

2012: Kader Arif est dans le premier cercle de François Hollande, candidat à la Présidence de la République. Spécialiste des questions communautaires et transméditerranéennes, il s'occupe des enjeux relatifs à la coopération dans l'équipe de campagne. Le 16 mai 2012, il est entré au gouvernement Ayrault en charge des Anciens Combattants.

Carcassonne, entre le frêne et l'olivier

(décembre 2007)

"*Bien sûr, je ne suis pas d'ici. Bien sûr, ce n'est pas mon pays. Mais mes enfants y pousseront. Et s'il veut de moi, j'y vieillirai sans doute Entre le frêne et l'olivier. Bien sûr, je n'ai pas l'accent. Bien sûr, je ne sais pas l'occitan. Mais mes enfants l'attraperont. Et s'il veut de moi. Je passerai un jour du trouvère au troubadour. Bien sûr, je n'oublie pas mon pays. Bien sûr, c'est la moitié de ma vie. Mais le meilleur est toujours à venir. Et s'il veut de moi. J'espère dire un jour L'Aude, es moun païs*
(Frédéric Gras, auteur - compositeur - interprète et producteur du spectacle *Jacques et Gretel*, avec Yuliana Goubareva)

Yuliana Goubareva, une Russe à Carcassonne

Yuliana a appris en Russie son métier de chanteuse. Elle y a d'ailleurs remporté de nombreux concours et a même été finaliste de la Star'ac russe.

Le spectacle *Jacques et Gretel*, le retour, est interprété par Frédéric Gras, chanteur carcassonnais originaire de Lille et Yuliana Goubareva, chanteuse originaire de la province de Krasnodar en Russie, le tout dans un décor de toiles de Karim Guerguer. Frédéric Gras et Yuliana se produiront le 27 janvier 2008 à Villegahienc pour le *Réseau Education Sans Frontières* (le RESF de l'Aude).

Mais de temps à autre, Yuliana Goubareva se prête aussi volontiers au mannequinat.

Karim Guerguer, un "irrécupérable" devenu artiste [158]

Il est né en 1969 à Orléans et a grandi à Semoy près d'Orléans. Il était un très bon élève à l'école communale. Et puis à 15 ans, ce fils de harki, perturbé par son histoire familiale, dérape : la drogue, la prison, la spirale... Il passe onze ans en prison où il prépare et réussit son bac, où il se met à lire des livres sur ses origines, sur la guerre d'Algérie.

Karim Guerguer, à 20 ans, croupissait donc dans la maison d'arrêt de sa ville natale. Transféré à Fresnes en 1990, il partage sa cellule avec Raymond (un faussaire condamné pour une très longue peine). Raymond deviendra son Maître. Sa première grande réalisation est une fresque de 60 mètres sur les murs de Fresnes. A sa sortie de prison, il peint dans la rue, dans les villes du Sud, arrive à Carcassonne. En 1998, il ouvre son atelier dans cette ville. Karim Guerguer travaille souvent pour des causes humanitaires : la lutte contre le sida (sa première compagne en est morte), l'expression picturale des personnes handicapées, des jeunes en difficulté, l'enfance défavorisée. Ses expositions disent sa vie : *Tranches de vie* (2001), *Couleurs d'une vie* (2003). Son premier client a été un médecin carcassonnais. Son talent est aujourd'hui reconnu bien au-delà des fortifcations de la ville.

Mohamed Meghabbar en mémoire de Samir

Le quartier Le Viguier à Carcassonne est considéré comme "sensible". Samir Meghabbar, issu du quartier, a fait des études de sociologie avant de devenir animateur culturel au centre social. Sa grande idée a été, au début des années 90, de créer l'Astronaute, un lieu de concert pour les jeunes. Personne ne donnait plus d'un mois à un tel projet ! Et pourtant l'expérience a été un immense succès... jusqu'à la mort accidentelle de Samir en juin 1994. Son frère, Mohamed, reprend le flambeau. il invite Zebda, des centaines de personnes extérieures au quartier viennent assister au spectacle. L'Astronaute est devenu un café-musique reconnu sur la place, qui n'a jamais rencontré de problèmes de violence... jusqu'au départ de Mohamed. Jamais depuis, et malgré le soutien de nombreux artistes, la salle n'a pu retrouver son aura d'antan, dévorée par les crises internes et la concurrence du Chapeau rouge, l'autre salle carcassonnaise.

Badr Zouggagh avec le FAC en CFA

Il est arrivé du Maroc à l'âge de cinq ans pour s'enraciner dans le quartier Saint-Jacques où, adulte, il est devenu conseiller en insertion à la Mission locale. Mais sa grande affaire, c'est le FAC, le Football Association Club, de Carcassonne qui brille en championnat de France amateurs (CFA / CFA 2). Il en fut longtemps un capitaine emblématique. Il forme aujourd'hui les plus jeunes.

[158] Karim Guerguer est décédé en juillet 2012.

Guibril N'Diaye: le demi d'ouverture

Sa mère était originaire de Mouthoumet (Aude). Comme disent les gens d'ici, elle était "de pure souche". Son père était le maire de Kaolack au Sénégal avant d'être accusé de tentative de coup d'Etat par Senghor et d'être emprisonné pendant douze ans. Guibril, lui, est enraciné à Carcassonne. Guibril, âgé aujourd'hui de 56 ans, fut longtemps le demi d'ouverture à l'AS Carcassonne. Aujourd'hui, son "tabac - presse" est au coeur de toutes les palabres de la ville. Dans son magasin, on sent vivre et vibrer le peuple carcassonnais.

Et comment pourrait-on quitter Carcassonne sans évoquer Olivia Ruiz. Le 1er janvier 1980 à 5h20 du matin Olivia est née à Carcassonne dans l'Aude en Languedoc Roussillon. La tribu familiale majoritairement d'origine espagnole est passionnée de musique. La musique était en quelque sorte déjà dans le biberon d'Olivia.

Une décennie de cercles de silence

Les Cercles de Silence, nés à Toulouse en octobre 2007, réunissent une fois par mois sur les places publiques d'une centaine de villes françaises des citoyens de tous horizons qui, devant l'enfermement systématique des *sans-papiers* dans les Centres de Rétention Administrative (CRA), s'élèvent contre les atteintes à l'humanité. Témoignage des frères franciscains de Toulouse :

"Le 30 octobre 2007, nous commencions très modestement un Cercle de Silence sur la Place du Capitole à Toulouse. - Combien de temps allez-vous faire cela ? nous demandait-on ; nous répondions : - autant de temps qu'il y aura un sens à continuer. Peu après on nous a demandé : - quels sont les résultats ? Nous avons rappelé alors que nous étions engagés dans une action pour éveiller et réveiller des consciences sur des événements qui détruisent ce qu'il y a de plus précieux dans l'être humain : son humanité. Destruction chez les étrangers, victimes évidentes, et destruction à l'intérieur de ceux qui acceptent d'être injustes ou méprisants. Nous sommes engagés dans un changement de l'opinion publique. Nous observons certaines réactions plus positives à l'égard des sans-papiers. Nous ne cherchons pas de résultats rapides et mesurables, nous travaillons pour un changement durable d'attitude à l'égard des étrangers. Nous espérons apporter notre petite pierre à un débat national qui a besoin de se faire. Nous invitons nos concitoyens à prendre le temps d'écouter en eux-mêmes les exigences de leur conscience par-delà les peurs. Nous l'avons écrit, ces problèmes sont mondiaux et complexes…. Nous ne prétendons pas avoir la solution. Mais aujourd'hui nous pensons que nous pouvons aller plus loin ensemble et que le chemin passe par le respect de la dignité de toute personne humaine. "

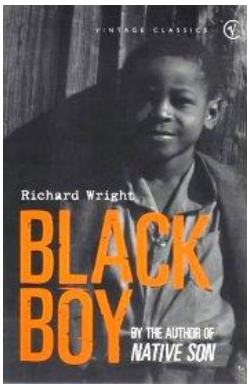
(Cercle de Silence à Strasbourg, photo DNA)

Bouge avec Marseille

Johana Fidalgo a le militantisme dans le sang. Combative, elle se bat pour ses idées. Mieux: elle veut montrer l'exemple de cette énergie aux plus jeunes, aux jeunes filles des quartiers populaires de Marseille, pour leur donner de l'ambition et une place élevée dans la société. Née au Cap-Vert, Johana Fidalgo a créé ou été membre de nombreuses associations, à Marseille, qui travaillent pour l'intégration. Aujourd'hui elle est la déléguée régionale pour la région Provence-Alpes-Côtes d'Azur de l'association nationale "*Les Marianne de la Diversité*", qui se bat pour une plus grande participation en politique, des femmes issues de l'immigration. Titulaire d'une maîtrise d'histoire, elle est cadre de la fonction publique, pour la Mairie de Marseille.[159]

Comment êtes-vous venue au militantisme?

C'est un long cheminement: depuis plus de 15 ans, je me bats pour la reconnaissance de la diversité et pour l'intégration. Je suis née au Cap-Vert, et je suis arrivée en France à 5 ans. Très tôt, je me suis engagée dans la vie associative. A 15 ans, je m'intéressais beaucoup aux actions des militants noirs aux Etats-Unis, comme Angela Davis. La révélation, ce fut, à 20 ans, la lecture du livre de Richard Wright, *Le Transfuge*, qui m'a incitée à m'investir totalement dans l'action associative.



J'ai eu envie de faire une démarche personnelle, au lieu d'attendre qu'on me donne quelque chose. A la faculté, je suis allée à la rencontre des étudiants africains - j'ai fait ma maîtrise sur la Collecte des objets d'art africains au XIX° siècle, ce qui m'intéressait, c'était le paradoxe entre le fait qu'on considérait ces gens comme inférieurs, et qu'on allait chercher des œuvres d'art raffinées, pour les mettre en valeur!

Après mes études, je suis entrée dans la vie associative: avec une amie antillaise, nous avons créé la Fédération des associations africaines de Marseille. Mais nous avons découvert qu'il n'y avait pas d'unité des communautés africaines de Marseille. Pire: elles ne se parlaient pas! La communauté noire de Marseille est hétérogène, ce sont plusieurs cultures différentes. En tant que femmes aussi, cela a été difficile de se faire entendre par rapport à des gens d'une certaine génération. Moi, cap-verdienne, j'ai grandi dans une culture créole, je ne suis pas habituée à ça. Donc j'ai fini par quitter la Fédération.

[159] Propos recueillis à Marseille par Nadia Khouri-Dagher (pour *Amina, 7 juillet 2007*) et diffusés ici sur son aimable proposition.

Pour vite reprendre d'autres activités militantes...

C'est plus fort que moi! C'était en 1992, et dans les cités de Marseille, il y avait des jeunes filles, de 12-13 ans, qui ne trouvaient pas le moyen de s'exprimer. Toutes les actions développées par la ville dans ces quartiers étaient ciblées vers les garçons. Les filles sont allées voir l'une de mes collègues à la mairie, Hélène Mendy, qui est mandjak, du Sénégal, qui est venue me trouver. Avec une autre collègue africaine qui travaille à la Mairie, Evelyne Mondongou, centrafricaine - nous sommes les 3 seuls employés d'origine africaine de la Mairie! - nous avons créé l'*Association Femmes Afrique Méditerran*ée. Nous avons été les premières à dire qu'il y avait une problématique des jeunes filles dans les banlieues, qu'elles rencontraient des problèmes spécifiques - bien des années avant des associations comme "Ni putes ni soumises". Quand nous allions voir des interlocuteurs, on nous disait : "il n'y a pas de problématique "jeunes filles" dans les quartiers". Alors on s'est dit: "si tout ce qui les intéresse, ce sont des activités pour les garçons, on va organiser quelque chose pour les garçons, mais l'organisation sera faite par les filles!". Nous avons organisé un tournoi d'athlétisme, qui a impliqué des dizaines de jeunes, de 12 à 17 ans. Ca s'appelait "Bouge avec Marseille", et le slogan a été repris ensuite. Mais toute l'organisation - les préparatifs, les arbitres, l'accueil du public,...- a été faite par les filles! Comme on avait eu un financement pour le tournoi, on a pu mener des actions en direction des filles: elles aimaient la danse et la mode: nous avons organisé un défilé de mode, suivi d'un spectacle de danse.

Quel rapport entre la mode et l'intégration?

Pour la première partie du défilé, nous demandions aux jeunes filles: "D'où venez-vous?". Elles venaient du Sénégal, du Mali, des Comores, du Cap-Vert, des Antilles, de Centrafrique, du Cameroun, de Côte d'Ivoire,... Elles devaient mettre en avant l'habit traditionnel des parents, et défiler avec un objet-symbole de la vie quotidienne: certaines étaient en tenue de mariée, d'autres en robes traditionnelles, avec une calebasse, un pilon, un service à thé.... Ca, c'était l'image de la mère. La deuxième partie, c'était "Qui êtes-vous?" Là, elles ont défilé avec tout l'attirail des noirs américains, les tenues ragga en vogue dans les cités: baskets et vêtements de sport. Enfin, on leur demandait "Qui voulez-vous être?" Et là, comme toutes les jeunes filles du monde, toutes voulaient être des Sissi! *(l'Impératrice Elisabeth d'Autriche, jouée au cinéma par Romi Schneider dans des robes de rêve*, ndlr). Elles avaient le rêve de toute jeune fille occidentale: la Barbie! Mais elles intégraient à leurs rêves de haute couture les tissus africains: elles ont défilé en robes du soir, certaines occidentales, d'autres en tissus africains.

Quel impact cette action a-t-elle eu sur ces jeunes filles des quartiers populaires?

L'objectif de cette manifestation, c'était de leur dire: "vous pouvez entrer partout". Je les envoyais dans les institutions, faire des démarches. Au début, elles étaient timides. Notre but était de leur apprendre à sortir à sortir de la cité, pour mieux intégrer la ville. De leur dire: "il n'y a pas que le bas de l'immeuble, il y a la ville". Pour le défilé, on a imposé des règles très strictes: pas de retard, sinon elles ne défilaient pas; pas de chewing-gum. On leur disait: "tu n'es pas à l'école, ni dans la rue". L'objectif était le message de l'*Association Femmes Afrique Méditerranée*: "si tu veux quelque chose, tu frappes à une porte, tu cherches, et tu trouves".

Cette manifestation a eu énormément d'impact: dans la ville, dans les médias - on a même eu un article dans *Le Monde*. Et beaucoup ont repris ce genre de manifestation. Aujourd'hui, parmi ces jeunes filles, l'une est cadre à la SNCF, l'autre dans une ONG, une autre a un CAPES (*diplôme national de professeur*, *ndlr)* la plupart travaillent et s'en sortent bien. On leur a appris à démarcher, on leur a donné l'envie d'aller loin dans les études. Elles viennent me voir aujourd'hui et me disent par exemple: "j'ai fait comme toi: il fallait trouver une salle, j'ai demandé la salle, et je l'ai eue!". Nous voulions casser l'esprit cité, et nous avons réussi!

Pourquoi vous engager dans les Marianne de la Diversité à présent ?

Parce qu'après cette étape, il fallait réveiller les consciences politiques. Leur dire: "vous avez la carte d'électeur, allez voter!". Cette année, pour les élections législatives, nous avons organisé un débat avec toutes les personnes issues de la diversité, investies par des partis ou souhaitant l'être, pour amener une réflexion sur les enjeux de la diversité dans les partis politiques en France.

(la campagne à Paris de Fadila Mehal, présidente des *Marianne de la diversité*, affiches taguées)

La région PACA est celle où le Front National a fait le plus gros score, en 2002, et Françoise Jupiter était la seule personne noire investie par un parti politique - le MODEM - dans toute la région PACA! Dans sa circonscription, elle a obtenu 5,6% des voix, ce qui était bien mieux que d'autres candidats ailleurs. Pour sa campagne, on est allés au MODEM, avec le photographe noir, la maquilleuse noire, ils ont vu débarquer tout un troupeau noir au MODEM, on a fait une superbe affiche, et une superbe campagne. On a montré notre savoir-faire: en tant que noirs, on pouvait réagir et vite. On a repris le mot de Senghor: "vous prenez cette pierre qu'on vous lance, le mot "nègre", et vous en faites une arme".

Sur le dock

(juin 2007)

Nacéra Benmaria est tombée enfant dans le militantisme associatif: petite fille, elle accompagnait son père très actif dans les organisations algériennes, et servait de scribe aux Algériens illettrés, pour leurs papiers administratifs et les lettres à la famille. A 16 ans, elle s'engage dans l'Union nationale de la jeunesse algérienne, part les étés en Algérie pour encadrer des colonies de vacances.

Aujourd'hui, la quarantaine heureuse, un mari militant comme elle, et quatre enfants, elle préside l'*Union des familles musulmanes des Bouches-du-Rhône* qui, comme son nom ne l'indique pas, se bat pour la reconnaissance de la culture des Maghrébins de France, hors culture religieuse. Elle organise chaque année à Marseille le festival "*L'Aïd dans la cité*".[160]

[160] Propos recueillis à Marseille par Nadia Khouri-Dagher, pour *Afrik* (6 juin 2007) et diffusés ici sur son aimable proposition.

Qu'est-ce qui vous a motivé à créer l'Union des familles musulmanes des Bouches-du-Rhône?

Nous les musulmans, nous appartenons à la société française, nous sommes complètement Français, et nous voulions participer aux décisions importantes qui se prennent sur les familles en France. L'UFMBR est affiliée au Mouvement familial, une organisation française qui est consultée par les pouvoirs publics dans tous les choix de politiques familiales.

Quelles actions concrètes avez-vous menées?

Quand on parle de la reconnaissance des musulmans de France, c'est toujours par le biais des pratiques religieuses. Par exemple, à Marseille il est question aujourd'hui de construire une mosquée, mais nous, ce que nous voulons, c'est, en plus d'une mosquée, un centre culturel! Pour l'Aïd, nous sommes partis du constat que cette fête, comme Noël, est célébrée aussi par ceux qui ne sont pas pratiquants. C'est la fête la plus importante pour les musulmans, et rien n'était fait pour les aider à la célébrer! Un Marseillais sur cinq est musulman, et rien n'était mis à disposition des familles pour le sacrifice du mouton, point fort de la fête. Nous avons mis en place un groupe de travail, avec la mairie, et en 1996, un site d'anciens abattoirs nous a été affecté pour le jour de l'Aïd, avec des vétérinaires, et un contrôle sanitaire. Avant ça, on allait à la ferme, on égorgeait le mouton là-bas, et on le rapportait à la maison. Il n'y avait pas de contrôle.

Aujourd'hui, à chaque Aïd, 5.000 bêtes sont sacrifiées dans ces abattoirs - sur les 20.000 pour tout le département, qui nous a accordé 12 sites temporaires pour ce jour-là. Nous voulions que les familles ne soient plus tracassées par le souci de faire sacrifier le mouton. Et puis, beaucoup pensaient qu'avec le renouvellement des générations, cette pratique allait disparaître, mais nous avons remarqué que quand les jeunes créent une famille, ils perpétuent ce rite. Aujourd'hui, on vient en famille choisir son mouton, trois jours avant la fête, avec les enfants et les grands-parents, et le jour de l'Aïd, on vient le tuer et le rapporter chez soi. On explique des choses aux enfants, il y a un aspect important de transmission de la culture qui se passe à cette occasion.

Comment en êtes-vous venue à créer le festival "L'Aïd dans la cité"?

Pour beaucoup, l'Aïd c'était "les agneaux qu'on égorge", "le mouton qu'on tue dans sa baignoire". Nous, on voulait sortir de ces clichés, et donner toute sa place à cette fête, qui est la plus importante dans la culture musulmane. C'est, comme Noël, la fête de la famille, et la fête du partage. Dans la symbolique, le mouton est divisé en trois parts: une pour la famille, une pour les démunis, une pour les autres. Et cet esprit de fête était totalement occulté. Nous avons proposé le projet d'une fête qui inclut tous les habitants de la ville: parce que dans le partage, "les autres", ça veut dire les non-musulmans.

Quand j'étais petite, dans notre famille, pour l'Aïd, nous allions offrir une épaule d'agneau à nos voisins espagnols ou portugais, qui étaient pauvres. Et puis, il y a une dimension culturelle très forte dans cette fête: par exemple, des plats spéciaux sont préparés pour l'occasion, la panse farcie, ou la tchicha en Algérie, avec les pieds et la tête. Or le patrimoine culinaire, c'est du patrimoine culturel! En 2004, a eu lieu le premier "Aïd dans la cité", sur une semaine. Nous avons eu l'appui de la ville et de la région. Nous préparons actuellement la 4° édition.

Comment se déroule la fête?

Nous offrons des concerts, des films avec débats avec les réalisateurs, des conférences, des expositions, des ateliers pour les enfants, et un thé dansant pour les personnes âgées. C'est comme une kermessse géante! L'an dernier, nous avons fait une exposition sur les tapis, nous avons fait venir un spécialiste d'Algérie, qui a expliqué la symbolique des signes dans le tapis, et deux tisserandes. Pour les lieux, nous choisissons des lieux prestigieux, comme les Docks des Suds, la

bibliothèque L'Alcazar, le cinéma Les variétés au centre-ville. On nous disait: "pourquoi vous ne faites pas ça à La Busserie?" *(théâtre des quartiers nord, populaires, ndlr).* Quand on parle de culture maghrébine en France, on parle souvent de sous-culture, mais nous voulions être présents aussi dans ces lieux importants de la culture marseillaise.

Un pari réussi

L'an dernier nous avons touché 14.000 personnes. 60 associations se sont jointes à nous, comme l'UNICEF ou des associations juives ou arméniennes de Marseille. Pour les concerts, nous avons fait venir, à côté de chanteurs de variétés du Maghreb, sœur Marie Keyrouz, qui chante des chants religieux chrétiens du Liban: elle a réuni 700 personnes. Oui, pari réussi, car dès la première édition, le public a été très mixte, avec un tiers du public non musulman.

(photo THYSSEN : http://photothyssen.20mn.com)

Et les gens sont contents: pour tous ces lieux de culture où nous organisons nos manifestations, ils nous disent: "on passait devant et on ne rentrait pas. On pensait que ce n'était pas des lieux pour nous". Par exemple, les Docks des Suds, lieu culturel important à Marseille, nous avons dû faire un travail de communication pour leur expliquer où c'était!

Parce qu'à Marseille, on vit ensemble, mais il y a quand même une ségrégation: on ne vit pas dans les mêmes quartiers: il n'y a pas beaucoup de musulmans dans les 4°, 6°, ou 8° arrondissements. Tout ne va pas si bien. Mais tout ne va pas si mal non plus: la météo s'y prête. Nos enfants fréquentent les mêmes plages, et on se retrouve tous dans les stades de foot![161]

[161] Contact: Union des Familles Musulmanes des Bouches-du-Rhône17 bd d'Athènes 13001 MarseilleTél: 33 4 91 91 99 35 - ufm13@wanadoo.fr; www.ufm13.org

Mirabelles et piments

(juin 2011)

De 2004 à 2009, chaque semaine, ils ont animé l'émission *Mirabelles et piments*, enregistrée en public au *Jean Lamour*, le café de la place Stanislas à Nancy. De quoi rendre solide cette amitié entre Rémy Nelson, journaliste à *RCF Jerico Nancy*, Eric Ilunga, animateur radio sur *Graffiti* (*Antenne Diversité*) et la chroniqueuse Anna Fonseca.

(François Noseda, Anna Fonseca, Rémy Nelson)

De quoi aussi créer des liens avec les dizaines d'invité(e)s reçus dans l'émission et particulièrement toutes celles et ceux issu(e)s de cette diaspora africaine de la ville. L'idée a germé d'en faire un livre, *Mirabelles et piments*[162], un recueil de portraits, de témoignages de la diversité des talents dans la ville de Stanislas. Quel plaisir pour tous de découvrir le produit fini, avec cette écriture "pleine de fraîcheur et de subtilité" (dixit le Maire de Nancy) et ces magnifiques photographies réalisées par François Noseda ! Le livre, en librairie depuis le 3 juin 2011, a été présenté à l'Hôtel de Ville à l'occasion de la Journée de l'Afrique. Il est l'histoire d'une succession de belles rencontres. "*Seul journaliste noir dans les conférences de presse à Nancy, je fais tache.*" ironise Rémy Nelson.

(Eric Ilunga sur la place Stanislas)

[162] par Rémy Nelson, Anna Fonseca, Eric Ilunga. (*en vente auprès de la Librairie L'Autre Rive à Nancy, 90 pages, juin 2011, 10 euros*).

Il y a longtemps qu'en couvrant l'actualité locale, il ne se gêne pas pour mettre ses pointes de piment dans les douceurs sucrées des mirabelles lorraines. C'est sa recette succulente, expérimentée à l'antenne par le "clan", comme Rémy se plaît à appeler ce réseau local de la diversité. Nous vous dévoilons ici quelques éléments du livre, vous invitant à le découvrir en totalité.[163]

Danielle Gabou

"*J'ai un rapport physique à l'art, car c'est un corps qui travaille*", avoue Danielle Gabou. Cette comédienne et danseuse doit à son père ses premières émotions artistiques: "*Il m'avait emmené voir Holiday on Ice. J'avais 7 ans. Je fus fascinée.*" Depuis ce contact fondateur, les chemins de son existence croisent sans cesse le monde de la création. Quand cette Parisienne de naissance arrive en Côte d'ivoire à 18 ans, elle rejoint l'école de Rose-Marie Guiro, la plus grande danseuse du pays: "*Je le faisais d'abord par plaisir sans plan de carrière.*" Etudiante en Faculté de Lettres à Nancy, Danielle qui se définit comme une "artiste texte et corps" continue ses explorations artistiques avant de fonder en 2001 sa propre compagnie *Sans Sommeil* :" *J'ai d'abord travaillé sur l'exil, puis sur l'enfermement, la double culture, et le décalage. J'ai choisi de questionner l'identité et la dignité de l'être humain. Cette quête traverse toutes mes aspirations. Il faut s'adapter à ce qu'on est pour pouvoir transformer et dépasser certaines peurs.*" Il n'y a jamais d'emportement dans les phrases de Danielle. Elle préfère suivre le tracé des arabesques dessinées par ses envies de rencontres créatrices de mouvement: "*Si une femme ou un homme vient m'agresser sur mes origines, j'ai suffisamment d'amour pour ne pas répondre par la haine. L'amour est la seule résistance qui vaille et j'espère que ma fille n'aura jamais honte de ce qu'elle est.*"

A l'aise dans sa vie et ses inspirations, Danielle Gabou veut continuer son pas de deux avec sa ville d'épanouissement: "*A Nancy, je me sens libre et en confiance. Cette cité m'a construite physiquement et esthétiquement.*" C'est cette sérénité qui donnera peut-être vie à un de ses rêves les plus chers: "*Danser avec le silence, c'est une expérience que j'aimerais atteindre car elle procure un profond repos en soi.*" Sa fille se prénomme Lorraine. S'il fallait encore une preuve de son attachement à la région où elle vit, Danielle Gabou ne pouvait en offrir de plus belle.

Amadou Sissokho

Quand on a l'esprit rebelle et libre, il vaut mieux éviter la discipline militaire. Amadou Sissokho, au grand dam de son père qui le voit pilote dans l'armée de l'air sénégalaise, choisit sans hésiter la voie artistique. Dakarois jusqu'au bout de la créativité, il se lance un challenge majeur: "*Je voulais réaliser la maquette de la ville de Dakar à grande échelle. Je suis venu en France à l'origine pour ce projet innovant.*" Amadou se forme à l'Institut Géographique National et suit également des études en publicité. Malheureusement, le gouvernement sénégalais abandonne l'idée.

[163] Extraits du livre

Changement de cap: "*Je me retrouve à Paris dans un vagabondage culturel qui me fait découvrir de nouveaux univers.*" C'est le coeur qui conduit Amadou à Nancy quand il rencontre sa femme : "*Ici je me suis ouvert. Dans une ville bourrée de possibilités artistiques quand on sait frapper aux portes.*"

(Allée Aimé Césaire à Nancy)

En observant son nouvel environnement, Amadou relève un manque flagrant: "*Je pensais trouver un espace axé sur l'Afrique en Lorraine mais rien de tel n'existait.*" Qu'à cela ne tienne ! *Afrique Arts Village* voit le jour pour combler ce vide et favoriser la rencontre: "*Avec cette association nous voulons avant tout mettre en lumière un carrefour africain d'échanges.*" La tempête qui sévit sur la France en décembre 1999 laisse beaucoup de bois à terre. Amadou et Afrique Arts Village imaginent alors le concept des cases africaines réalisées avec ce matériau à disposition. "*Pour les concevoir au mieux, nous avons utilisé le savoir-faire lorrain, cela a créé des emplois et fait tourner un atelier de menuiserie.*" Depuis leur création, les cases en kit ont participé à plusieurs manifestations, et un village permanent vient de s'installer au parc de Velaine-en-Haye. Toutes les actions de ce défricheur s'inscrivent dans une démarche de culture équitable: faire connaître ce qui émane du continent africain par tous ceux qui en ont une connaissance et désirent la partager. "*En particulier avec nos enfants nés ici, pour que demain ils n'aient pas honte, ni peur. Nous travaillons avec une diversité de partenaires pour nos actions. Il n'y a pas de sectarisme.*", martèle Amadou. La preuve, ses cases en kit made in Lorraine s'exportent au Sénégal: "*Le modèle est breveté et il peut servir à de multiples usages et j'espère, dans quelques années, y recevoir mes amis lorrains de passage au pays.*" Parole de rebelle !

Céline Yahouedeou, pignon sur rue; Ange Yahouedeou, la fête de la rue

Une Européenne qui se fait des tresses africaines dans un magasin en plein centre de Nancy. La scène relève du banal chez *Nana Benz*, l'antre des produits cosmétiques et de la coiffure black au coeur de la cité ducale. A voir Céline Yahouedeou affairée et dynamique derrière son comptoir, on se dit qu'elle était faite pour évoluer entre crèmes, défrisants et laits corporels estampillées peaux noires. Fausse piste ! "*J'avais horreur de coiffer, ce n'était pas vraiment mon*

truc. Je voulais faire médecine comme mon père et j'ai une formation scientifique", s'esclaffe cette commerçante, native du Bénin.

Au fil du temps, avec son mari Ange, ils ont imposé leur enseigne comme un passage incontournable pour les adeptes du look afro chic et choc. Elles semblent bien loin les premières années nancéiennes, et les galères du marché du travail: "*J'ai cherché dans tous les domaines. Ce ne fut pas facile, entre les problèmes de papiers, les difficultés à trouver un stage, et les portes qui se ferment brusquement.*" Devant tant d'aléas, le couple décide de se lancer dans la vente des objets d'art et des tissus africains: "*Ce sont les clients qui nous ont orientés vers les produits cosmétiques et la coiffure, à force de nous demander des conseils dans ce domaine.*" Aujourd'hui, ayant pignon sur rue dans le quartier Saint Sébastien, on pourrait croire Céline enfin sereine. Pas tout à fait. Dans un secteur devenu concurrentiel en quelques années sur Nancy, la passionnée de musique qu'elle reste, veut continuer à jouer juste pour que sa petite entreprise ne connaisse pas la crise: "*Je suis une grande inquiète à l'opposé de mon mari qui prend les choses avec calme. Quand on acquiert une certaine visibilité, on ne peut éviter les ragots, les jalousies, les mesquineries et les coups bas. J'ai entendu et vu de tout. Même du démarchage devant le magasin, mais avec le temps, j'ai appris à laisser courir.*" Histoire de se concentrer sur l'essentiel: que Nana Benz demeure un rendez-vous esthétique ouvert à toutes les origines. "*Les tresses africaines peuvent aller sur toutes les têtes, il suffit simplement de se laisser tenter*", certifie cette mère de famille hyperactive. Et pour que la tentation perdure, Céline aidée par tous les siens, creuse inlassablement son sillon lorrain en faisant fi des obstacles. Comme la Moselle qui coule imperturbable au pied de sa maison à Messein.

Qui ne connait pas Ange Yahouedeou à Nancy ? Avec son look dandy décontracté. Il est le chanteur du groupe *Bossembo* qui joue de la musique africaine, antillaise, cubaine depuis plus de vingt ans sur la scène nancéienne, européenne (Belgique, Allemagne, Luxembourg), mondiale (pélerinage cubain en 1998). Leur morceau phare *En passant par la Lorraine* est demandé par leur public à chaque concert, un public de plusieurs générations qui se souviennent avec nostalgie de leur jeunesse et des fêtes de la musique inoubliables dans les rues de Nancy. Eba ! Invitation à danser. Le terme Bossembo, en lingala, dit ce qu'ils savent le mieux faire. c'est l'expression à travers la musique de la joie de vivre, de la paix C'est à la faculté de Nancy, en 78/79, certainement pour affronter le froid et la nostalgie des origines, qu'un groupe d'étudiants a fondé Bossembo. Le personnel de cette formation étudiante a évolué sans cesse autour de Jérôme Bantsimba (guitare solo, basse) qui en est le pilier jusqu'à aujourd'hui. La stabilité est arrivée avec Abraham Wassiama et ses animations endiablées (guitare accompagnement et solo, basse), puis Ricardo Meire 'salsero' hors pair de retour de Cuba (guitare accompagnement et solo, basse) et Ange Yahouedou, la voix du Bénin, et enfin Laurent Cloux (batterie), Hubert Abadge (percussion) et leur connaissance des rythmes de l'Afrique et des Antilles.[164]

[164] d'après le site Bossembo

Dans le livre ***Mirabelles et piments***, retrouvez également (par ordre alphabétique du prénom):

Abdelrahni Azzab, amoureux du mouvement personnel, inventeur du pavé de Nancy, un savon à la bergamote : "*Tout m'interpelle ici, l'Art nouveau, la mirabelle, les rues, l'histoire et les gens. Nancy est une véritable ville de création qui me stimule en permanence. Je suis comme un arbre dont les racines s'ancrent en Afrique* (El Jadida au Maroc, ndlr) *et les fruits mûrissent en Lorraine.*"

Aïssate, musicienne: "*Petits, nous avons connu le racisme, mais aussi de belles rencontres humaines. pour moi, l'entre-deux n'est pas un terrain vague où je me suis égarée, mais un lieu d'accomplissement qui me rend citoyenne du monde.*"

Alain Ngassam, chef d'entreprise (COEFF Strategy), dévoreur d'espaces (travaille avec la Chine, ndlr): "*dépasser la monochromie de nos pratiques professionnelles*"

Almany Bocoum, patriarche de la Coordination d'Acteurs et d'Associations Africaines à Nancy, organisateur du Festival international de Thilogne (Sénégal): yes, we CAAAN !

Amidou Dathe, journaliste (Républicain Lorrain), veilleur : "*La presse demeure fermée à la diversité. Les arbres (Harry Roselmack, Audrey Pulvar) ne doivent pas cacher la forêt.*"

(le Mouvement Artistique des Jeunes Africains de Nancy)

Apollinaire Ngun, prêtre: "*Je m'entends bien avec l'hiver et mes paroissiens. Alors j'avance !*"

Armand Mballa, ancien urbaniste au Grand Nancy où il a participé à la mise en place de tous les grands chantiers de la ville: "*Cela m'intéresserait de mettre mes compétences à profit pour participer à la restructuration du quartier de mon enfance* (au Cameroun, ndlr) *dont l'ambiance fraternelle me manque parfois*".

Cédric Séa, conseiller fédéral PS: "*Je ne suis pas un obsédé de la lumière et des premiers rôles.*"

Chyc Polhit Mamfoumbi, poète, conteur: "*Je me réjouis que de nombreuses oreilles d'ici et d'ailleurs écoutent ma petite rumeur. Tout le monde peut avoir la sensibilité voyageuse et me comprendre quand j'évoque nos ancêtres les bantous.*"

Elie Baudelaire, chercheur en génie des procédés et en nutrition humaine: "*On a besoin de rapprocher l'université et l'entreprise. C'est un objectif qui m'a toujours guidé. En Lorraine, je peux donner libre cours à mes projets.*"

(Elise Ahimon)

Elise Ahimon, du Centre d'information sur les droits des femmes et des familles: "*J'aime les gens, On a été nourri au dialogue des cultures religieuses avec un père protestant et une mère catholique qui nous ont enseigné l'amour et ce qui rassemble. C'est ma colonne vertébrale.*"

Grégoire Niango, avocat au Barreau de Nancy: "*J'ai toujours été fier de mes racines européennes et africaines. Un être humain doit avoir conscience de toutes les valeurs qui le composent sans exclusion.*"

Houcine Camara, musicien (ancien de la Star Academy): "*La famille m'a fait comprendre qu'il faut lutter et prouver qu'on mérite notre place. Nous sommes tous redevables à nos parents de nous avoir transmis ces principes structurants.*"

Jacques Ngondy, professeur d'éducation physique, footballeur : "*Ma double culture m'a conduit à en faire un peu plus sportivement et professionnellement pour devancer l'argument de la différence comme facteur explicatif, car je suis d'abord perçu comme un noir.*"

Jean-Armand Kouakou, chef d'entreprise (SIGECOM): "*Pour changer l'image stéréotypée des noirs qui prévaut encore dans la population, nous devons nous positionner dans tous les domaines de la vie sociale. Nos parents avaient tendance à faire profil bas, notre génération n'a plus de complexes.*"

Jean-Marie Ibata, de l'association Congo Lorraine pour l'Initiative Economique et le Développement: "*Il faut se situer dans les appareils et dans les lieux de décision pour changer les choses. Il y a ainsi des barrières qui tombent et peu sont définitivement infranchissables.*"

Jeanne Rousseau, de l'association Abana d'aide au Rwanda: "*Abana, cela signifie les enfants. C'est pour eux que nous oeuvrons, Un gosse éduqué est armé pour le futur... je n'oublie jamais que Dieu est partout et dans chaque personne il y a son visage.*"

Jean-Paul Catherin Noah musicologue et membre du cabinet du maire de Nancy, cite Mandrian: "La surface des choses fait jouir, leur intériorité fait vivre."

Karim Oumnia, chef d'entreprise (Baliston): "*Mon père nous disait qu'il fallait d'abord étudier, puis faire du sport, et après ce qu'on voulait*".

Keba Birane Cissé, co-créateur de l'espace beauté Awa, en plein centre de Nancy: " *Chez moi* (au Sénégal, ndlr)*, Awa veut dire Eve. Elle incarne la pluralité cosméto-ethnique. Maghrébine, Européenne, Noire, Asiatique. Quelle que soit la femme qui pousse la porte du magasin, elle doit se retrouver en terrain de connaissance.*"

(Laki Sola)

Laki Sola, futur avocat: "*C'est à Nancy que je suis né, c'est là où vivent mes parents, j'y ai mes amis, le climat est jeune et on vit sans le stress des énormes agglomérations.*"

Lat Diagne, restaurateur à Nancy (*Les Fontaines*) marie les mirabelles et les piments car chacun est libre de choisir ses nourritures physiques et intellectuelles, du moment qu'elles sont *saf-sap* (délicieuses), comme on dit si bien à Dakar.

Marie-Noëlle Daingui, catéchiste et chef d'entreprise dans le commerce équitable, rapatriée de Côte d'Ivoire: "*Quand on nous a demandé quelle ville nous intéressait, j'ai répondu n'importe quel endroit que Dieu choisira*". Il a choisi Nancy.

Modeste Tiendrebeogo, président de l'Amicale des Burkinabé de Nancy, tisseur de lien social: "*Quand je suis arrivé ici, j'ai connu des gens de toutes nationalités qui m'ont ouvert à leurs cultures. Cela me sert au quotidien.*"

Nancy Asuoha, gospel singer (G-Sound), apprécie sa ville homonyme: "*Cette cité est ouverte sur l'autre par nature et je le vois chaque jour. On sent que ses frontières ne sont pas figées.*"

Oscar Befadi, fonctionnaire territorial: "*Ce n'est pas parce qu'on participe à la vie de la cité qu'on renie ses origines. Au contraire, on s'enrichit et on apporte. Raser les murs ne sert à rien.*"

Paul Kéré, avocat au Barreau de Nancy: "*Pour ceux qu'on appelle les minorités visibles, le premier plan n'est pas encore pour demain, comme s'il existait dans certaines têtes un rapport colonial. Je suis lucide, les mutations ne viendront que par un patient travail de persuasion.*"

Pierre Kabisso, professeur de mathématiques, prof des villes amoureux des champs, auteur pendant cinq ans de chroniques malicieuses dans l'émission *Mirabelles et piments* (RJC): "*S'il faut s'indigner, cela doit d'abord servir à construire du positif et de l'ouverture*".

Rahim Faiq, responsable associatif et élu communiste (majorité municipale de Vandoeuvre-les-Nancy), partage le goût des autres avec ses enfants: "*Mon fils ingénieur est parti en stage chez des paysans boliviens après avoir travaillé comme volontaire au Congo et ma fille a choisi le social.*"

René Okitaudji, enseignant, fondateur de l'association Afrique Multiculturelle (AME), membre de l'Académie Lorraine des Sciences : "*Je me sens comme un petit monsieur qui a toujours désiré l'émergence de la jeunesse africaine et un égal dialogue entre l'Afrique et le monde*".

Roméo, DJ : " *J'ai défriché le terrain en amenant les Nancéiens vers de nouvelles danses. Pour moi, l'important demeure le plaisir apporté à toutes les personnes qui me font confiance.*"

Sadrack Makon Makon, directeur des études du CNAM Lorraine, maître de conférences à l'Ecole des Mines, habitant dans la Meuse: "*Quand tu arrives dans un village de mille habitants, tu es un peu la curiosité locale mais on apprend à se connaître petit à petit.*"

Sonia Sadoune, médecin urgentiste: "*Quand j'étais petite à Longlaviille, on discutait le soir avec les anciens qui nous parlaient de leurs souvenirs pendant l'Occupation. On trouvait des familles ouvrières aux origines diverses. Il y avait la dureté de la vie mais aussi du brassage nourrissant.*"

Sylvain Ya, vigile, boxeur, cueilli par un direct en plein coeur décoché par Cupidon, Français depuis 2010: "*Ce jour-là, j'ai ressenti de la fierté en repensant à tout ce que j'avais traversé*".

Waël Ali Soufian, chef d'entreprise (communication et soins à la personne): "*Quand on me ferme les portes, je passe par la fenêtre* "

et **Sébastien Olinga**, in memoriam, éternellement nancéien.

Abdelrhani Azzab pour la beauté et la sensualité

(juin 2013)

Ce samedi 22 juin 2013, les balcons de l'Hôtel de Ville de Nancy surplombant la majestueuse Place Stanislas avaient pris les couleurs de l'Afrique. Dans les magnifiques Grands Salons, l'association *Mirabelles et Piments* recevait des amis, celles et ceux qui puisent leurs racines en Afrique et offrent leurs fruits à la ville lorraine, connue depuis longtemps pour son esprit humaniste et d'ouverture. Pour cette première cérémonie de *Nancy Cauris 2013*, tous et surtout toutes avaient rivalisé d'élégance et de glamour pour une soirée qui allait mettre à l'honneur une douzaine de personnalités nancéiennes remarquées pour leurs engagements dans la cité. Rémy Nelson, le président de l'association, accompagné des deux brillants co-animateurs de la soirée, Eric Ilunga, dit Kazé, et Anna Fonseca, invitaient l'assemblée et le jury à apprécier les parcours de chacun(e) des candidat(e)s dans des domaines aussi divers que l'action politique ou associative, l'animation, la restauration, le commerce, l'artisanat, le sport, le développement solidaire, la musique, le monde de la nuit,... Les nominé(e)s étaient présentés par leurs "avocat(e)s" et un jury de personnalités devait au final désigner un vainqueur, qualifiant tout autant les qualités de la plaidoirie que celles du candidat. C'est finalement le douzième dans l'ordre des présentations qui a recueilli les suffrages du jury: le discret mais talentueux Abdelrhani Azzab, l'artisan-savonnier.

Les rives océanes d'El Jadida, sa ville natale au Maroc, n'ont jamais quitté sa mémoire, et lorsqu'il en parle, Abdelrhani Azzab a des traînées de nostalgie au fond des mots. Mais ses yeux s'allument dès qu'il aborde son aventure nancéienne. L'inventeur du Pavé de Nancy, un savon à la bergamote très recherché, a décidé de mettre en permanence le patrimoine de sa terre d'adoption au coeur de ses créations: " Quand j'arrive en 1989 à 21 ans, je commence par des études de pharmacie. Je bifurque vite vers l'agro-alimentaire et deviens technicien fromager." Un monde trop étroit pour cet amoureux du mouvement personnel: "On peut venir du Maghreb et vendre

autre chose que du couscous ! Je voulais créer quelque chose par moi-même; la vie en usine, c'était pas mon truc." Alors place à l'imagination: "Lors du changement des pavés de la Place Stanislas, je pense à créer un savon alliant mon amour des plantes et mon attachement à Nancy." Aujourd'hui, entre les offices de tourisme, les grandes enseignes et une compagnie aérienne, son produit a conquis une place de choix. Avant la réussite, il y a eu les doutes, les inquiétudes et les remises en question: "Je croyais que ce serait facile. J'ai commencé à faire des essais dans ma cuisine, mais pour arriver à quelque chose de concret et de commercialisable, il a fallu du temps." Au moment de lancer la production, Abdelrhani se heurte à l'inévitable mur des contraintes financières. Les banques font la sourde oreille: "J'ai frappé à d'autres portes en contactant Matthieu Klein, vice-président du Conseil Général qui m'a orienté vers des structures d'aide à la création d'entreprises. Les médias ont parlé de moi et André Rossinot, le maire de Nancy, m'a félicité pour cette mise en lumière originale de la cité. " Les feux passent au vert. Un associé entre dans l'affaire et les carnets de commande se remplissent.

Malgré le succès, l'homme conserve intacte la passion de l'artisan. Dans son local, les projets fourmillent et naissent en permanence.

"Tout m'interpelle ici, l'Art nouveau, la mirabelle, les rues, l'histoire et les gens. Nancy est une véritable ville de création qui me stimule en permanence. Je suis comme un arbre dont les racines s'ancrent en Afrique et les fruits mûrissent en Lorraine. C'est ma façon d'apporter ma patte citoyenne, et j'espère que cela va durer."

Ne pas arrêter de rêver pour que là-bas, à El Jadida, sa famille continue à être fière de son parcours. Ne pas arrêter de rêver, pour vivre tout simplement. Ainsi avance Abdelrhani Azzab.[165]

[165] présentation du lauréat par l'équipe de *Mirabelles et Piments*. En liens, le site internet et la page facebook de *Berga'Sens*, 23 rue Claudot, Nancy

La flamme au foyer

(août 2007)

*Les talents sont parmi nous et nous les ignorons. Rencontre avec **Célestine Ondo**, ingénieur génie civil experte en géotechnique, en interculturalité, humaniste et citoyenne, sa devise : le proverbe africain " la torche qui éclaire ma vie ne s'allume qu'avec ma propre flamme". Quiconque possède cette flamme est capable de brûler toute sorte de discrimination, à l'âge, au genre, à l'origine, au quartier,... Les illustrations en noir et blanc sont l'oeuvre de l'artiste nancéien Roland Grünberg.*

Le pays de Pahé

D'abord, une fois n'est pas coutume, commençons par une BD, *la vie de Pahé*. Nous partons à destination de Bitam, petite ville du Nord du Gabon. C'est là qu'est né Patrick Essono, alias Pahé, auteur de BD. Et quand Pahé nous raconte sa vie par le dessin, c'est un pur délice : les premiers pas à l'école primaire, la cohabitation entre les co-épouses au village d'Eboro, la première sortie à Libreville et la rentrée des classes dans la capitale, avant de rallier la France dans les années 70, la découverte des HLM, la télévision où Claude François chantait encore en direct avant de faire l'électricien, la connaissance des voisins et l'obligation de faire le calme, la première neige, la Mère Denis, l'autorité du gardien du parc, l'école où les enfants s'exclament " il est tout noir ! ", puis le retour au Gabon où il est traité de *blanc*, les allers-retours entre l'Afrique et la France, les photos de famille,...[166]

Célestine Ondo, elle aussi, est née à Bitam. Enfin, pas vraiment ! Au Gabon, en 1954, on n'était pas né là où la mère avait accouché mais là où l'enfant était enregistré. Bitam a la particularité d'être la ville la plus septentrionale du Gabon. Elle est située à 20 km des 3 frontières (Gabon, Guinée et Cameroun), en plein pays Fang (prononcez fañ avec un g presque muet), groupe ethnique qu'on rencontre au Gabon, au Cameroun, en République centrafricaine, au Congo Brazza, en Guinée équatoriale ou même dans les îles de Sao Tomé. A Libreville, les Fang du Cameroun ne peuvent séjourner sans titre de séjour valide. A Bitam, leur présence ne dérange personne. Ici, les frontières sont artificielles. Elles ne correspondent pas aux limites ethniques ou linguistiques.

Donc Célestine Ondo aurait pu naître à Bitam, mais elle est née un peu plus au Sud entre Oyem, la capitale de la province de Woleu Ntem, et Mindzic (comme disent les Fangs) ou Mitzic (comme l'administration coloniale a enregistré le nom), quelque part du côté de Mimbeng.

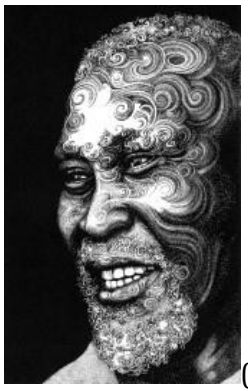
---

[166] vu par Jean-Marc Lernould, www.bdparadisio.com

La bataille

Tous les Gabonais ont entendu parler de la bataille de Mimbeng, un des faits majeurs de la Première Guerre Mondiale en Afrique centrale. Mimbeng en a gardé les traces avec ce cimetière en pleine brousse. Il date de la guerre 14-18. A cette époque, l'Allemagne se battait pour un petit territoire au cœur de la forêt équatoriale et on se souvient ici de la guerre des *brigands*, comme la population locale a appelé les Allemands et les Français, en fait beaucoup de *tirailleurs africains* dans cette guerre qui ne les concernait pas. Les automitrailleuses rouillées se laissent aujourd'hui manger par la forêt. Célestine Ondo est donc née pas très loin de là en mai 1954 au sein du peuple fang.

Les Fang


(Albert Lutuli, Prix Nobel de la Paix)

Au Woleu Ntem, cette province du Nord du Gabon peuplée majoritairement de Fang, on se dit depuis des générations que l'on vient du Nord, ce que les chercheurs comme Georges Balandier ou Cheikh Anta Diop ont pu d'ailleurs confirmer. Les Fang auraient quitté le Haut-Nil, le Nord-Soudan, à la fin du XVIIIème siècle pour arriver dans cette région au cours du siècle suivant. Ici, on parle de l'Obagne ou Oban, la grande migration. Les Fang sont venus avec leur langue et une identité culturelle très marquée, où comptent beaucoup l'organisation tribale et la parentèle. Les autochtones ont regardé les Fang avec méfiance, les considérant même comme des cannibales ("quand vous mangez chez des Fang, n'acceptez que du poisson", disent-ils encore parfois aujourd'hui), ce qui relève bien entendu du fantasme face à un peuple qui les intriguait par certains de leurs rites. Les Fang aujourd'hui, dans les six pays africains où ils vivent, comme dans l'immigration, défendent leur identité et, dés notre rencontre à son domicile nancéien, Célestine Ondo me fait découvrir le site www.monefang.com qui tente de faire connaître cette culture et de créer des liens dans la diaspora fang.

Parentés

Célestine est née Okomo, nom de la grand-mère paternelle, d'Ondo, nom du père Joseph. Joseph a aujourd'hui 77 ans, il ne sait pas combien il a eu d'enfants. Chez les Fang, avoir beaucoup d'enfants est un honneur en même temps qu'une richesse. Un homme peut avoir des enfants avec plusieurs femmes. Tout le monde appartient à la même famille. Ici, les familles sont élargies. Dans la même génération, on s'appellera frères et sœurs. Les appellations : demi-sœurs ou frères, cousins et cousines, oncles et tantes n'existent pas. Célestine Ondo est l'aînée de sa fratrie, ce qui lui donne une place et une autorité particulières. Elle est catholique, mais elle est la seule de la famille où tous sont protestants. La religion est l'héritage de la colonisation par les Allemands avant la grande bataille. Un oncle (de la famille élargie) est l'Archevêque (donc catholique) de Libreville. Mais tous sont animistes. Pour tous, il n'y a pas là contradiction, le christianisme est une religion, l'animisme une culture, une philosophie, une façon de vivre. Fortement influencée par une de ses petites sœurs, anthropologue et avocate au barreau de Paris : Maître Joëlle Passy, Célestine Ondo vient fréquemment parler de sa culture aux travailleurs sociaux et aux psychologues du CIRFA (Centre d'Initiatives et de Recherches de la Famille) à Nancy (Laxou). Elle se passionne pour l'interculturalité et espère ainsi contribuer à lutter contre les incompréhensions et les erreurs d'analyse. Inlassablement, elle explique comment se structurent les familles africaines, quels sont les rapports entre les générations, comment a été établi l'état-civil et elle le fait en montrant aux participants aux formations des documents authentiques comme son acte de naissance, où son ethnie fang est indiquée. C'est en confrontant aussi avec d'autres ses analyses qu'elle ne cesse de découvrir des éléments de sa propre culture. Elle découvre ainsi que certains mythes fondateurs fang sont les mêmes que les mythes grecs qui sont devenus ensuite les mythes de l'Europe toute entière. Elle se prend à imaginer que son peuple nilotique a été à l'origine de bien des éléments des cultures européennes.

(Miles Davis et Desmond Tutu)

Québeco-gréco-franco-gabonaise

Le père de Célestine Ondo était instituteur et il devait fréquemment changer d'affectation, du Nord au Sud du pays. Sa mère est décédée alors qu'elle avait six ans. La petite fille a donc été placée chez des sœurs canadiennes. A cet âge, "*je croyais que tous les Blancs étaient québecois !* ", me dit-elle avec malice. Adolescente, c'est à Libreville qu'elle poursuit ses études, à l'internat du Lycée Léon MBA, du nom du premier Président du Gabon dans les années 70. Quand arrive pour elle le temps de poursuivre des études universitaires, c'est en Grèce que les autorités gabonaises décident de l'envoyer, dotée d'une bourse d'étudiant, pour entrer à l'Institut National Polytechnique de l'Université Aristote de Thessalonique. Pourquoi la Grèce ? Elle se le demande encore. La Grèce était un pays dont elle connaissait à peine l'existence et dont bien entendu elle ne connaissait pas la langue. Tout juste sait-elle que les relations franco-gabonaises connaissent des hauts et des bas, qu'à cette époque, nous étions plutôt dans une *période basse* et que des liens personnels existaient entre certains hauts responsables grecs et gabonais. Célestine débarque donc à l'Université Aristote à Thessalonique.

(Thessalonique)

Elle était de la première génération d'étudiants gabonais à posséder un passeport. A l'époque, en France, les étudiants gabonais n'avaient pas besoin de ce document pour entrer sur le territoire national. A l'Institut Polytechnique, elle était surtout la seule fille étrangère toutes sections confondues. Elle a d'excellents souvenirs de cette période grecque : "*Partout, j'étais très bien accueillie. Les Grecs étaient fiers que l'on vienne de si loin pour poursuivre des études dans leur pays*". Elle sait aujourd'hui que la France malheureusement n'a pas le même rapport avec ses étudiants africains : "*La France est toujours marquée par son histoire coloniale*". En Grèce, Célestine apprend très vite la langue qu'elle parle aujourd'hui couramment, au point même qu'à Nancy, elle est devenue traductrice-interprète assermentée en grec auprès du Tribunal ! Elle apprend aussi les danses grecques à l'Institut polytechnique. C'était un cours obligatoire les 2 premières années, car cette école était censée former les élites de la nation, et tout Grec destiné à un poste important doit savoir danser le sirtakis, le pondiakis, le rébétika, etc .... Il en est de même pour toutes les grandes écoles en Grèce, mais vu que la majorité des Grecs dansent et surtout adorent leur folklore, on peut se demander si cet apprentissage ne débute pas à la maternelle ! Avec sa meilleure amie Orthodoxie, elle s'engage dans la Maison Franco-Hellénique de Lorraine en même temps qu'elle participe aux activités de l'Association des Gabonais. Quand Célestine parle d'interculturalité, elle sait de quoi elle parle. Son identité même est *transculturelle*.

Nouveau départ

Retour au début des années 80. Célestine Ondo rentre au Gabon pour exercer son métier d'ingénieur civil. Elle devient Chef de Laboratoire au Ministère de l'Equipement où elle se spécialise dans l'analyse des sols pour le Bâtiment et les Travaux Publics. Elle effectue la cartographie des sols de la région de Libreville**.** Au labo, elle côtoie au moins autant d'expatriés européens et américains que de compatriotes et devient amie avec beaucoup de ces collègues occidentaux. L'expérience interculturelle s'enrichit encore de tous ces nouveaux apports. A Libreville, à chaque fois que le Consul de Grèce recevait à dîner une haute personnalité, Célestine et son mari étaient toujours invités, c'était pour parler grec avec elle, et surtout danser le sirtakis avec elle. Mais c'est à cette époque qu'elle décide de quitter son pays pour des raisons familiales

et surtout pour son aversion pour la politique : " *Je n'aime pas la politique, parce que je ne suis pas très docile. Je ne veux pas entrer dans un parti et y perdre tout esprit critique*". Avec l'appui des relations françaises, elle part pour la France, avec ses deux enfants alors âgés de 4 et 5 ans, où elle est acceptée à l'Ecole des Mines de Paris. Elle y obtient un Mastère de Géologie de l'ingénieur. Elle a pour maître de conférences en risques naturels Monsieur Haroun Tazieff qui la recommande pour trouver un logement à Nancy où elle doit effectuer un stage à l'Ecole Nationale Supérieure de Géologie. En Lorraine, elle encadre des élèves ingénieurs (français et africains) à l'ENSG jusqu'à ce que son contrat prenne fin en 2001. Depuis lors, elle s'est investie ponctuellement dans des projets internationaux initiés par des sociétés d'ingénierie qui travaillent avec des organismes tels que Rincent BTP Services pour le projet Francophonie, avec la France, le Gabon, mais aussi le Cambodge, l'Egypte, le Sénégal, qui met en commun un système d'acquisition et de résolution de données topographiques. Dans les rapports qu'elle rédige, elle donne aussi des recommandations culturelles pour le Gabon, telles que celles-ci (citation) : "*Il faut éviter de programmer certaines activités (levés sur le terrain, enquêtes) durant les mois de juillet et août, pour ne pas être confronté aux problèmes d'absentéisme. C'est la période des pratiques traditionnelles de retraits de deuils, de mariages coutumiers et de rites initiatiques en tout genre. Avec ou sans permission, tout Gabonais retourne dans son village natal à cette période*". Elle, mieux que n'importe qui, peut expliquer l'importance chez les Africains en général et chez les Gabonais (toutes ethnies confondues) en particulier de ces rites tels que les festivités de retraits de deuils. Son expertise est à la fois dans l'ingénierie des travaux publics et dans l'ingénierie interculturelle ![167]

(Nelson Mandela)

Les Ondo du Hautdul

Les enfants Ondo ont grandi, élevés par leur mère seule, dans ce quartier du Haut du Lièvre, communément appelé Hautdul' par ses habitants, dans un environnement urbain de cité (avec ses barres bien connues de quinze étages et de plusieurs centaines de mètres de long aux noms d'arbres, le Cèdre bleu, le Tilleul argenté, le Hêtre pourpre, le Marronnier rouge, les Bouleaux,...). Elle scolarise ses enfants à l'école primaire du quartier (Buffon) au pied de son immeuble, contre l'avis de tous qui prédisent à ses enfants toutes les difficultés du monde à fréquenter cette école publique, que d'aucuns appellent *l'école corani*que. Elle s'investit comme parents d'élèves pour faire bouger les choses. Il y avait par exemple deux cantines, une pour les musulmans, une pour les autres. Elle défend la mixité et la cantine deviendra unique, avec des repas adaptés. La classe de neige avait été supprimée. Elle défend l'idée de la remettre en place. La classe de neige sera de retour. Une enseignante refuse de figurer sur la photo de classe : "Je ne me fais pas photographier avec des enfants du Haut-du-Lièvre", aurait-elle affirmé aux élèves de sa classe du primaire ! Célestine me montre les photos de classe de son fils où, deux années consécutives, les enseignants ont refusé d'être sur la photo. Elle est intervenue auprès de la direction de l'établissement. " *Les conflits culturels sont fréquents dans les établissements scolaires, le plus souvent par méconnaissance plus que par racisme. On voit parfois des interventions de grands*

[167] voir sur le site indiqué plus haut, www.monefang.com

frères ou de parents qui finissent de manière violente parce que l'on se traite réciproquement de racisme, alors qu'une médiation calme, expliquant les questions culturelles, suffit généralement à régler le problème. Par exemple, des enseignants s'affrontent aux enfants qui baissent la tête quand on leur parle, alors que chez nous en Afrique, un enfant baisse toujours les yeux devant un adulte qu'il respecte ! ". Célestine Ondo va au fitness à Maxéville, elle accueille des jeunes espagnols en séjour linguistique tous les ans en juillet et pratique maintenant presque couramment l'espagnol et l'anglais. Elle chante du gospel à la Paroisse de la Vierge des Pauvres. Sur le mur de son salon, on peut voir une grande affiche avec cette belle phrase de Malcom X : " *Ce que nous, le peuple noir, voulons, c'est le droit d'avoir raison mais aussi le droit d'avoir tort*".

(I have a dream)

Les enfants Ondo ont grandi dans cette éducation humaniste, nourrie du bon sens africain de leur mère. Célestine a pour devise le proverbe africain : "*la torche qui éclaire ma vie ne s'allume qu'avec ma propre flamme*". Quiconque possède cette flamme est capable de brûler toute sorte de discrimination, à l'âge, au genre, à l'origine, au quartier,... Dans son foyer, c'est cette idée qu'elle a voulu transmettre.

Ian et Sarah

Célestine est fière de ses deux enfants : Ian, le garçon, et Sarah, la fille, qui ont aujourd'hui plus de vingt ans. C'est par amitié avec un ami belge néerlandais, Jan, qu'elle a donné ce prénom à son fils (mais à l'état-civil, le J est devenu I). Ian a un deuxième prénom David, comme le grand-père, qui a beaucoup insisté pour que la tradition de la transmission des noms soit respectée. Ian a goûté au judo. Au bout de six mois, il avait un double surclassement. Il rentrait fièrement à la maison en proclamant " je les ai battus ! " jusqu'au jour où il est revenu en disant " ils m'ont étranglé ! ". Il jouait déjà contre les meilleurs régionaux ! Puis après la Coupe du monde de 1998, il s'est mis au football. Très vite, il est repéré par l'AS Nancy-Lorraine, le club professionnel, qui l'intègre dans l'équipe des moins de treize ans. L'entraîneur le cherchait et le reconduisait à la maison cinq fois par semaine. Ian gagne le trophée du meilleur attaquant avec le Club d'Essey-les-Nancy. Mais au judo comme au football, sa mère prend peur de l'engrenage et " *tout le monde ne devient pas Zidane* ". Ian découvre alors la capoeira, art martial sans vainqueur ni vaincu venu du Brésil et dont on situe l'origine en Afrique centrale (Angola), forme de résistance utilisée par les esclaves noirs avant d'être au XXIe siècle une danse urbaine très populaire dans le monde entier. Célestine promet à Ian un voyage au Brésil s'il a son bac. Il réussit son Bac S, part au Brésil et ramène plusieurs berimbaus, arcs musicaux utilisés par les danseurs de capoeira.

(la capoeira sur une plage brésilienne)

A Nancy, il impulse un groupe de capoeira et devient un instructeur apprécié et réputé, anime cette activité dans les MJC et en juillet dans des centres de vacances à Montpellier où il rencontre des capoeiristes de toute la France et même de l'étranger, il se destine au métier de biologiste (4e de sa promo cette année). Sarah est à l'Ecole de sages-femmes de Metz. Elle a pu entrer sans concours grâce à ses bons résultats à la fac de médecine.

L'arbre et la route

En 2006, le Conseil général de Meurthe-et-Moselle organise un jury citoyen, initiative innovante de participation des habitants, pour l'aider à la décision sur l'avenir des arbres, nombreux au bord des routes départementales et dangereux pour la sécurité routière. Faut-il les couper au nom de la sécurité ou faut-il les garder au nom du patrimoine naturel ? Trois cent Meurthe-Mosellans sont tirés au sort pour participer à ce jury citoyen. Célestine Ondo est parmi eux. 75 ont répondu favorablement à la démarche dont Célestine. Puis 15 ont été retenus par un nouveau tirage au sort : il y avait un Martin, un Dupont ,... (réellement, ce n'est pas une image !) et il y avait parmi eux Célestine Ondo. Il a fallu tirer au sort pour savoir qui allait tirer au sort les 5 derniers : Célestine est tirée. Elle effectue donc elle-même le tirage... elle tire son nom !

(route de Meurthe-et-Moselle)

Il était donc dit que le jury citoyen, ce serait elle, à la fois citoyenne et experte puisqu'au Gabon, l'une de ces activités était de réaliser des études de dimensionnement de chaussées ! Cela ne s'invente pas. La presse s'est bien entendu intéressée à elle, ce qui lui a fait un peu peur. Elle me cite cette phrase qu'elle pense être de Bruno Coquatrix (elle n'en est pas sûre) : " *Plus on veut me rendre visible, plus je deviens invisible* ". Pour cette raison, elle me demande de ne pas publier de photos d'elle pour ce portrait. Dommage pour vous, vous ne connaîtrez pas son visage, sauf si vous prenez contact avec elle, pour une formation à la connaissance des cultures africaines par exemple, ou pour une expertise ou formation en ingénierie du BTP, ou pour toute autre raison. Elle ne demande pas mieux, car au début de cette année, elle a créé CELOKOM SERVICES (CELOKOM= contraction de Célestine et de Okomo) sa propre société de services en ingénierie, traductions et formation interculturelle. Les talents sont parmi nous, et nous les ignorons !

La ville en visages

(avril 2013)

Pendant tout ce mois d'avril, la grande Médiathèque André Malraux de Strasbourg propose l'exposition *La ville en visages* [168]. L'idée, portée par le Conseil des résidents étrangers de la ville, est de mettre en images 26 personnalités strasbourgeoises, de toutes origines et de tous milieux sociaux, qui font la ville par leurs métiers et leurs talents.

Janet Fleming, une pionnière

Ce matin-là, Janet Fleming avait donné son cours en anglais aux élèves des sections internationales du collège de l'Esplanade. Il était question des batailles napoléoniennes et Waterloo était une victoire. Elle enseigne l'histoire dans la langue et la culture d'outre-Manche. Mais ne dites surtout pas à Janet qu'elle est anglaise car elle a certes grandi dans le port de pêche de Grimsby en Angleterre mais dans une famille écossaise. L'enseignante a aujourd'hui la double nationalité britannique et française. La nationalité française, c'était très important.... pour le droit de vote. Lorsqu'elle a demandé la naturalisation, elle allait se marier (avec un Français d'origine marocaine) et on lui a dit: "Mais, madame, cela ne sert à rien de faire ça, ça ira plus vite par le mariage !" Indépendante, elle n'a pas vraiment aimé. Janet Fleming n'a pas la langue dans sa poche pour s'amuser de l'administration française. Avant la nationalité, avant d'être certifiée, elle a enseigné l'anglais comme lectrice puis comme vacataire à l'Université (Département de Formation Continue). Un jour qu'elle réclamait son salaire, on lui répond: "Mais, madame, vous n'avez aucun statut !". La rémunération avait plusieurs mois de retard. Elle le fait remarquer et on lui répond: "mais personne ne demande à être payée d'avance !". En avance sur le retard... s'en amuse-t-elle aujourd'hui.

Née sur une île, Janet Fleming est fascinée par les frontières. A Strasbourg, elle aime cette passerelle entre les deux rives du Rhin qui a une vraie valeur de symbole. Son premier long séjour à l'étranger a été à Berlin où elle a passé un an pour apprendre la langue allemande. C'était bien avant la chute du Mur. Elle se rendait régulièrement à Berlin Esta avec un visa d'un jour. Naturellement, Strasbourg l'a attirée. L'Université de la ville est jumelée à celle de Bath. Janet Fleming est une pionnière de l'Europe, avant Erasmus, avant Schengen, avant l'UE. Elle vit le monde en elle, avec une mère née en Chine, avec une fille vivant en Ecosse et une autre à Paris, avec de fréquents séjours au Maroc, le pays de son mari. Le week-end, elle se rend dans sa maison de campagne de l'Alsace bossue. Mais la mer lui manque...

Lydia Madero, de souvenirs en avenirs

[168] Tous les portraits de l'exposition *La ville en visages*, l'intégrale ici en lien

Seuls trois pays non-européens disposent au Conseil de l'Europe d'un statut particulier d'observateur permanent: le Canada, le Japon et... le Mexique. La représentante à Strasbourg est depuis quatre ans une femme, Lydia Madero. Au Mexique, l'expérience de cette femme politique est grande, en tant que parlementaire du parti PAN de centre droit (humaniste et démocrate-chrétien). Dans son bureau du Boulevard du Président Edwards, elle collectionne des souvenirs fabuleux qui la rattachent à sa famille d'abord, restée au pays, photos personnelles et objets intimes, à sa patrie ensuite: un livre d'art édité pour le bicentenaire de l'indépendance et le centenaire de la révolution des fleurs d'Alcatraz dans des vases de cuivre, des instruments de musique du patrimoine aztèque. Le bureau de Lydia Madero est très féminin, comme sa manière élégante de mettre à l'aise ses hôtes. Dans un français parfait, elle vous raconte alors son enfance à Monterrey, ses débuts en politique à Tamaulipas, ses premiers séjours en Europe (en Angleterre). Mais très vite elle vous parle de ses engagements et de ses passions: les femmes en politique ("Ce sont elles qui font le travail !"), la francophonie ("Je lis tout le temps la littérature française. Même la littérature espagnole, je lis les traductions françaises."), l'immense regret d'une Année du Mexique avortée ("Nous avons perdu là une formidable opportunité."), son action quotidienne à Strasbourg ("Cet après-midi, je fais une conférence sur la place de l'enfant dans la famille au Mexique dans une association féminine et demain en Italie pour la Commission de Venise, commission pour la démocratie par le droit"). Lydia Madero aime particulièrement Strasbourg, bien plus fleurie que Paris, bien plus calme. Elle peut aller à pied de chez elle jusqu'à son bureau dans une vraie tranquillité. Elle aime y retrouver son havre de paix franco-mexicain, face au Parc de l'Orangerie.

Zey K (Zeynep Kaya) sur la scène strasbourgeoise, la Strasbourgueuse

Strasbourg is a woman ! *La Station*, le Centre Gay Lesbien Bi Trans de Strasbourg, solidaire de la lutte pour l'égalité et le respect de la dignité de chacune et de chacun, a créé l'évènement le 8 mars, journée internationale des droits des femmes. Pour marquer ce jour, les animateurs du lieu ont voulu paraphraser le titre du film de Greta Schiller, *Paris is a woman*. Le documentaire met en lumière des femmes étrangères célèbres du début du XXe siècle qui ont quitté leur vie toute tracée à la recherche de liberté et d'indépendance. *Strasbourg Woman* a donc été un week-end dédié à la création et rassemblant des femmes actives et créatives, des figures féminine et féministes de Strasbourg, passionnées de leur art et la liberté de leurs vies. Dans cette édition 2013, ils avaient ainsi invité Zeynep Kaya, qui porte le nom de scène Zey K avec son groupe *Hermetic Delight*, sélectionné pour le Nord-Est des inRocks Lab 2013.

La musique et la scène sont au centre de la vie de Zeynep depuis aussi loin qu'elle s'en souvienne. Elle chante sur la scène musicale d'Ankara et d'Istanbul depuis 1998. Elle est venue de sa Turquie natale pour étudier le chant lyrique au conservatoire de Strasbourg et ne semble pas prête d'en repartir tant elle est attachée à cette ville. Dans un article paru le 29 mars 2013, le blog *désimposture.com* décrit sa découverte de Hermetic Delight avec Zey dont la voix lumineuse donne aux rythmes implacables et lancinants des compositions du groupe une aspiration et une énergie

incroyables. Les cinq individualités du groupe (trois garçons, deux filles) viennent de tous les horizons culturels. Zey est inspirée par les riot grrrls autant que par des références plus traditionnelles. Elle cite aussi bien Aperghis que Madonna. Elle chante aussi bien l'opéra, le jazz, la soul, le punk, toujours "à la recherche de ce qui est prêt à surgir de son âme". Zeynep Kaya est comme sa ville. *Désimposture* dit ceci de la métropole alsacienne:

"Entendre parler toutes les langues dans la rue, c'est ce qui frappe à l'arrivée sur Strasbourg. On sent comme un air de Tour de Babel au pied de la cathédrale de grès rose. Les sociologues parlent de ville européenne, de proximité avec l'Allemagne, d'universités qui attirent les étudiants du monde entier. Peu importe les raisons, Strasbourg est peut-être, de toutes les grandes villes de province, celle qui brasse la plus grande diversité culturelle. Et ça s'entend !"

Landry Mbiaba, un génie du son

Ce qu'il voit, ce qu'il sent, ce qu'il touche devient du son, du rythme, de la mélodie, de la musique. Ce qu'il aime, ce qu'il respire, ce qu'il vit devient du partage, de la rencontre, de l'amour. "Je me sens moi lorsque je joue." La musique transcende les frontières. Par les arts de la scène, la musique, le chant, le conte, le théâtre, Landry Mbiaba se rapproche de ses racines bamiléké mais en cultivant toujours les métissages et le dialogue des cultures, la fusion, en balayant tous les clichés que l'on peut avoir sur l'Afrique. A Douala, il avait décidé de faire de la musique sa profession. A Strasbourg, il s'est mieux armé pour affronter le monde du spectacle mais il retient surtout une chose: "ici, j'ai fait beaucoup de belles rencontres".

Afsaneh Chehrehgosha n'a pas froid aux yeux

"J'adore Strasbourg. Lorsque j'étais enfant, j'ai toujours dit à mes amis que je vivrais un jour dans une petite ville de province. Ils avaient du mal à me croire !". Pour qui a grandi jusqu'à l'âge de 24 ans à Téhéran, immense mégalopole, Strasbourg est effectivement une ville à taille très humaine. Ce qu'elle savait aussi, c'est qu'elle ferait du cinéma. "Je suis une enfant de la télé". Son premier long métrage (un 52 mn), elle l'a réalisé sur la toute nouvelle grande mosquée de Strasbourg. Pour obtenir un titre de séjour durable, Afsaneh Chehrehgosha n'a pas hésité à aller directement se présenter au Préfet à l'occasion d'un concert et elle attend maintenant sa nationalité française. La cinéaste et photographe n'a pas froid aux yeux.

Guillermo Jerez, sa mémoire est un jardin

"Mon jardin, je suis né au Chili. Ton jardin, tu es né ici. Notre jardin, c'est un pays, c'est la terre entière. Bien sûr que c'est le soleil qui en fait chanter les couleurs. Mais c'est nous qui en sommes les jardiniers." De sa voix, née de la terre, de la terre des ancêtres, Guillermo chante. De ses doigts nés de l'horizon, de par-delà les mers, il gratte sa guitare. Guillermo aime fredonner cette langue des bords du Rhin. Avec ses élèves du *Centre d'Education Musicale et Culturel* de la Robertsau, il crée des contes musicaux. Il est poète autant que musicien. Ses mots comme ses notes parlent de voyages, d'exil, de passages. Il dialogue avec les anges. Il cultive son jardin. Son jardin, c'est la terre entière.

Yakup Kazanci, un bouquet de fleurs à la main

Peut-être allez-vous croiser Yakup sur le marché de Neudorf ? Il adore les fruits et les légumes. Il aura sans doute un bouquet de fleurs à la main, car il prend toujours des fleurs pour sa femme Yeliz. Tous deux peuvent être fiers de leurs enfants. Le fils, 20 ans, est en fac de droit. La fille, 14 ans, est en 3e, l'année du brevet. Ils sont nés à Strasbourg. Yakup Kazanci, lui, vient d'Izmir. A son arrivée, il a dû rester 4 ans sans papier et cela veut dire sans possibilité de travailler !

Il remercie les amis qui l'ont aidé pendant ce temps. Il est aujourd'hui français et chef d'entreprise (du bâtiment). Son épouse suit de près la gestion et la comptabilité de l'entreprise. Demain, Yakup lui amènera encore un bouquet de fleurs !

Abdullah Allahverdiyev, plein d'allant

Sa mère était battue. Lui sera un battant. A 15 ans, sa décision était prise: partir, quitter Bakou, l'Azerbaïdjan, la violence familiale. Ou ça passe ou ça casse ! Il n'est plus jamais revenu. Abdullah n'a qu'une idée en tête: se débrouiller seul, apprendre très vite la langue française, se former et réussir ses diplômes, accepter tous les boulots qui lui sont proposés, ne compter que sur lui-même ou parfois sur le petit coup de pouce. Arrivé seul et sans bagage à la gare de Strasbourg, il s'adresse en azeri au premier "döner kebab" qu'il voit: "connaîtriez-vous des azéris dans cette ville ?" Il rencontre... un Arménien qui deviendra son meilleur ami. "On est comme des frères, on peut dire".

Lieth Cassoret, généreuse

Huit heures du matin. Les enfants de Lieth sont déjà partis à l'école. Pourtant ils sont partout présents sur les murs avec leurs si jolis visages métissés. Mais les autres enfants sont déjà arrivés, laissés pour la journée par leurs parents à leur nounou préférée. Lieth Cassoret aime son métier d'assistante maternelle et remercie la vie. Elle ouvre son coeur, elle qui a connu l'horreur, la fuite du Cambodge à l'adolescence, l'accueil à Strasbourg, une vie à reconstruire. Au Lycée des Pontonniers, elle rencontre l'amour. Le mari de Lieth est passionnée de photographie. "Il faut absolument que vous puissiez le rencontrer ! Il aimera beaucoup discuter avec vous." Lieth est généreuse. Tout respire la bonté chez les Cassoret. Les enfants rient.

Soraya Menouer au service des enfants

Les enfants écrivent des poèmes aux infirmières et médecins du service de néphro-pédiatrie du CHU de Hautepierre. Eux qui font un parcours du combattant, de dialyse en dialyse, attendant une greffe, malgré tout réussissant leurs études. Savent-ils que leur Docteur a connu, elle aussi, un parcours du combattant ? Mais ce n'était pas le même combat. Soraya Menouer est arrivée à Strasbourg en 1990 avec un diplôme algérien non reconnu en France. De récépissé en récépissé, de diplôme en diplôme, la course d'obstacles a abouti enfin en 2004, avec la nationalité et le droit d'exercer la médecine. Mais Soraya reste humble: "je me suis fait un honneur de travailler" dit-elle, pour ses parents qui lui ont fait confiance, pour les enfants du service, parce qu'ils le méritent tellement.

Esteban Villasmil danse avec ses doigts

Danse, Esteban, danse. Danse comme les nuages dans un ciel d'Alsace. Esteban, enfant de Maracaibo, a traversé les océans pour danser dans ce pays dont la langue est si belle. Depuis toujours, il avait inscrit dans ses espoirs ce pays où tout lui semblait possible. Ton art à toi, dans cette ville qui pointe son clocher vers le ciel, ce ne sera ni la danse qui t'a amené ici ni l'architecture que tu avais apprise. Ce sera la coiffure. C'est ici à la Krutenau, où Esteban Villasmil se sent si bien, c'est là dans ce salon qu'est maintenant sa danse, la danse de ses doigts dans les chevelures blondes et brunes des Strasbourgeois et des Strasbourgeoises, la danse de ses mots quand il leur parle du temps qui fut et surtout du temps qui sera.

Lucia Levert en retraite active

Par monts et par Vosges, elle parcourait dans sa petite voiture les routes de Strasbourg à Contrexéville pour enseigner la langue et la culture portugaises aux enfants. Par amour et par

passion, elle a toujours adoré faire partager sa lusophilie, auprès des jeunes bien sûr, mais aussi auprès de toutes celles et de tous ceux qu'elle a pu croiser dans sa vie, en 37 ans de présence sur le sol alsacien. Elle était venue pour deux ans ! Lucia Levert s'intéresse au monde, milite pour les droits de l'homme un peu partout sur la planète. Elle aime tout dans cette ville de Strasbourg. Dans sa maison où elle a vécu plus de trente ans et qu'elle a dû quitter en 2011, elle pouvait savourer les framboises, les groseilles, les cassis, les pommes... "Mais je suis trop bavarde, non ?"

Lucia Reyes, fleur de cactus

Qui déambule dans les allées du Jardin Botanique ? Une artiste. Elle hume les couleurs et s'éblouit des parfums. Elle seule sait voir la brise qui se pose sur les roses, le corps qui dort écorché au milieu des pétales. "Je veux réaliser des oeuvres indépendantes d'un lieu" dit Lucia Reyes. Mais il est des lieux qui font du lien. "La serre du Jardin Botanique, c'est le coeur de Strasbourg. C'est d'une grande beauté." Bien loin de Coyoacan (Mexique), Lucia Reyes s'étonne que son mari n'ait pas appelé son fils, Hans mais Tlaloc, comme le dieu aztèque de la fertilité. L'artiste strasbourgeoise veut réaliser une oeuvre de lumières sur les fleurs du Jardin Botanique. Quand arrive l'hiver, Lucia Reyes se sent comme les roses: "Je suis en train de disparaître". Mais il y a une vie après l'amor.

Nikolaï Stengel parle comme un chef

Nikolaï vous explique mieux que quiconque l'araignée de boeuf, "le steak du boucher", la qualité (tendre) de cette viande, sa texture, son goût prononcé, son poids, la façon de la préparer, de la servir. La passion l'emporte lorsque Nikolaï parle de son métier. L'Alsace est sans doute l'une des régions de France où l'art culinaire est le plus prisé et ce n'est pas un hasard évidemment si le meilleur établissement du Grand Est pour la formation des toques blanches de demain se trouve ici à Illkirch-Graffenstaden, au coeur d'un terroir et de ses traditions, au coeur de l'Europe et de ses ambitions. Le vivier des talents du CEFFPA s'est enrichi du partenariat né du jumelage entre Strasbourg et Dresde.

Youssef Chabou de la lune au soleil

Le secret d'une bonne pizza, c'est le basilic et l'origan. Frais bien sûr ! Mais pour cela, il faut connaître Nino, le fournisseur des meilleurs produits italiens à Strasbourg. Cela tombe bien pour Youssef, Nino est son meilleur ami et dans sa pizzeria de la rue des Bouchers, il peut offrir à ses clients, souvent des habitués du quartier, les meilleurs pizzas faites maison, de ses propres mains, avec les meilleurs ingrédients directement importés du sud de l'Italie. Il faut dire que Youssef Chabou est le plus italien des Algériens ou le plus algérien des Italiens. Le plus alsacien aussi.

Mohamed Aatifi, l'homme tranquille

C'était il y a bientôt 40 ans à Casablanca. Mohamed a vu le jour dans la ville blanche. Dans ses rêves de jeunesse, au blanc de Dar el Beida, il a ajouté du bleu et du rouge. L'appel de la France. Puis il y a mis des étoiles. L'appel de Strasbourg, les étoiles de l'Europe. Enfant, Mohamed se serait-il imaginé dans ce Parlement européen où, chaque matin, qu'il y ait session ou pas, il retrouve ce lieu immense où il veille que tout soit parfait pour accueillir les députés.

Ramany Doré au parfum d'humanité

Quand s'ouvre la porte du magasin Indian Bazar, ce ne sont pas des clients qui entrent, ce sont des amis. Ramany Doré n'aime pas dire "clients". Les "amis" qui franchissent le pas de la porte entrent dans un univers de parfums, d'épices, de produits d'art et d'artisanat. C'est tout l'univers

indien qui baigne dans ce petit "bazar" un peu perdu dans la ville, loin des circuits touristiques traditionnels. Ramany prend le visiteur par la main, ou presque, pour lui faire partager son infini bonheur d'être là. Ramany partage sa joie de vivre autour d'elle, dans cette ville de Strasbourg qu'elle aime car elle est si multiculturelle, si humaniste aussi, si apaisée, tout comme elle.

Antony Ernst aime les villes de synthèse

Strasbourg est une ville de synthèse. Elle a un dialecte merveilleux que Antony aime entendre chez les commerçants de la Krutenau où il habite. Toute la personnalité de Antony Ernst est synthèse, entre yiddish, autrichien (allemand), australien (anglais). Antony aime cette ville d'histoire, de culture, de caractère, si particulière entre le respect de ses traditions et sa modernité européenne. Pour combler Antony dans sa vie strasbourgeoise, il y a la musique qu'il aime faire partager: comment ne pas se sentir transcendé en écoutant la 7e symphonie de Chostakovitch? Il aime faire découvrir au public strasbourgeois des oeuvres peu connues ou des musiciens virtuoses.

Kaushik Gupta, kidnappé par Strasbourg

Cet homme là a un humour gigantesque ! Il ne dit pas: "J'ai rencontré ma femme". Il dit: "Elle m'a kidnappé !". Après avoir croisé par hasard cette jeune Alsacienne au sud de l'Inde, dans un bus, avec son Guide du Routard, il s'est mis à ne plus cesser de correspondre avec elle. Il lui écrivait: "Je suis marié avec mon travail". Elle n'avait pas bien compris. Maintenant elle sait. Kaushik Gupta a son cabinet de kinésithérapie à Strasbourg et y travaille souvent tard le soir. Il a suivi jusqu'ici sa belle Alsacienne et l'a épousée. Kaushik aime cette ville qui, dit-il, a beaucoup évolué depuis son arrivée en 1995. Et si c'était Strasbourg qui l'avait kidnappé ?

Frédérick Kodjo à l'heure dite

Sa ville, Frédérick la connaît par coeur, car il a conduit les bus pendant 7 ans et conduit les trams depuis 2007. Un conducteur de tram a toujours une horloge dans la tête, car "il faut toujours être à l'heure". Alors dans son quotidien, il a appris à se donner du temps pour vivre, chanter du gospel à la chorale, jouer de la musique et puis lire. Il est aussi un grand sportif. Au Togo déjà, il jouait au tennis, à un très bon niveau. A Strasbourg, il est devenu arbitre. Chaque jour au volant de son tram, Frédérick Kodjo reconnaît les passagers fidèles. Dans la rue, les gens qui le croisent le fixent du regard, certains de le connaître, mais où ? "Vous ne travailleriez pas à la CTS ?"

Kathleen Fortin chez ses cousins germains

Quand elle retourne au Québec de son enfance, on lui demande toujours: "Comment ça va, dans les vieux pays ?" Kathleen répond qu'elle se sent bien à Strasbourg parce que l'Alsace, ça ressemble au Québec: on est à l'heure, on est clair, on est réglo. Kathleen Fortin aime les villes-frontières. Elle aime Strasbourg, une ville où elle peut exprimer complètement son art de "tradition contemporaine". Sa prochaine création théâtrale est "L'été où le ciel s'est renversé". La pièce raconte cet exil si particulier entre l'enfance et l'âge adulte. Kathleen laisse autour d'elle cette subtile impression d'être dans cet entre-deux.

Mikhail Kroutov et le jeu du nous

"Le théâtre est un apprentissage de soi: on apprend à devenir ouvert, souple, humble. le théâtre, c'est une école de la vie." Mikhail Kroutov sait que les plus grands (acteurs) sont les plus exigeants avec eux-mêmes, les plus petits sont ceux qui croient tout savoir. Il en est du théâtre comme de la musique, il faut apprendre ses gammes et sans cesse les répéter. Peu importe la forme, l'essentiel dans le jeu théâtral est "ce qui se passe dans votre tête, dans votre coeur, dans

votre corps". A la rentrée 2012, le Laboratoire de Recherche Théâtrale, créé par cet ancien élève de l'Académie d'Arts GITIS de Moscou, va ouvrir une Ecole de théâtre pour les enfants de 6 à 18 ans qui s'engageront pour une formation d'une année. L'Ecole de Moscou est devenue l'Ecole de Strasbourg.

Jabrail Gadaev en champion

"Depuis tout petit, je rêvais de faire du sport." Le père de Jabrail était lui-même un sportif accompli. Mais comment pratiquer à Grozny, dans cette ville assiégée où il était impossible de sortir dans la rue, où il n'y avait pas d'électricité, pas de classe pour les enfants ? Jabrail Gadaev est arrivé en France, il y a neuf ans, à Strasbourg il y aura bientôt six ans. La famille tchétchène est aujourd'hui à Mulhouse mais Jabrail est resté à Strasbourg où est son club de lutte (Schiltigheim). Quelle joie de pouvoir participer aux championnats de France pour ce petit gabarit (catégorie 66), bouillonnant d'énergie !

Alexandre Sisouvanh pour le rire des enfants

Sabai di, cela veut dire bonjour en laotien. Vous connaissez le Laos ? C'est peut-être l'un des pays les plus pauvres au monde mais tellement naturel, souriant. Les enfants dans les villages ont des écoles en terre battue, souvent inondées pendant les moussons. Celui qui raconte cela travaille à la Meinau à Strasbourg où il a créé un Centre de contrôle technique automobile. Quand les amis viennent à Strasbourg, Alexandre aime surtout leur faire visiter la Petite France, les Ponts Couverts, le Parlement européen. Alexandre Sisouvanh a peut-être quitté le Laos de nuit en cachette comme la plupart des réfugiés d'alors, mais c'est maintenant à la vue de tous qu'il s'engage activement dans l'association Ecoles Champa Lao pour les enfants du Laos.

L'histoire de Nora

Des racines et des ailes ! Les racines de Nora sont quelque part dans cette famille de dix enfants des environs de Jijel (Algérie), peuple des Taoutaou. Elle raconte les croyances populaires et cette proximité avec la nature qui, aujourd'hui encore, la rend si sensible aux odeurs, à la lumière. Les ailes de Nora, ce sont tous ses projets et tous les objectifs qu'elle se fixe et tient toujours. S'investir à fond dans son métier d'infirmière libérale. Vivre. Profiter de sa belle maison villageoise. Inviter toutes les voisines. Danser sur des musiques orientales aussi bien que françaises. Nora Taoutaou, un jour, écrira son histoire: l'histoire de Nora. Elle racontera la petite Cendrillon de Cernay (Haut-Rhin), "la petite Arabe" qui aimait tant sa liberté.

François Ramesvadanane, en vies

La vie de François Ramesvadanane est comme une succession de miracles. Lui qui a traversé l'Asie et l'Europe dans une incroyable épopée a fini par arriver ici dans ce jardin merveilleux des Deux Rives. Il aime vivre auprès des plantes, des arbres, des saules qu'il taille en ce début de printemps 2012. Il aime cette nature vivante, faire connaître et partager les fruits et légumes de sa culture tamoule avec ses collègues; philosopher avec Guy, son chef d'équipe, sur cette nature et cet humanisme profond qui les unissent.

Dans la ville inclusive

(février 2013)

"Vous êtes étranger et vous habitez Strasbourg ? Participez à la vie de la cité en rejoignant le Conseil des Résidents Etrangers. Pour une citoyenneté active, portez-vous candidat à cette instance consultative de la Ville en téléphonant à..." Serge Moundounga a entendu ce message sur une radio locale diffusée en fond sonore sur son lieu de travail. Vite, il a pris un stylo, a noté le numéro de téléphone et il a appelé. Il a été tiré au sort pour rejoindre le Collège 1 des personnes physiques. Il est aujourd'hui le Président du Bureau du CRE.

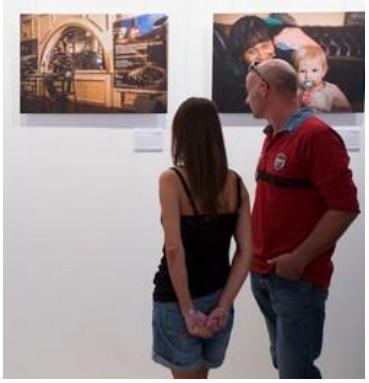
Rencontres avec quelques visages de la nouvelle équipe sortie des urnes, illustrées par des citations de Thierry Tuot, auteur d'un remarquable rapport, remis le 11 février au Premier Ministre, pour refonder la politique d'intégration dans une nation et sur des territoires inclusifs.

Serge Moundounga: "*rendre visible la présence citoyenne des étrangers dans la ville*"

La famille Moundounga est dispersée. Un frère est en Afrique du Sud. Une petite soeur est au Maroc. Un autre frère est à Strasbourg. Les plus jeunes sont tous au Gabon. Serge est l'aîné de la famille, venu en Europe (Nancy puis Luxembourg, Paris et enfin Strasbourg) pour ses études de Droit international et il vient de présenter avec succès son Doctorat. Il a multiplié les expériences professionnelles tout au long de ses longues études mais il le dit sans ambages: le Conseil des résidents étrangers est pour lui un apprentissage intellectuel et politique qui l'éclaire sur ses idées et où il apprécie de côtoyer des personnalités d'origines culturelles diverses, des hommes aussi bien que des femmes: "Les femmes ont une générosité naturelle et sont donc disposées à l'action publique." Dans les sociétés africaines qu'il connaît bien, par son origine angolaise, "les hommes ont failli à leur devoir et il est temps de laisser toute leur place aux femmes", affirme le nouveau président du bureau du CRE, élu cette fois avec l'association EUCASO (Europe Cameroun Solidarité): "La société africaine n'existe que grâce aux femmes. Elle doit faire confiance à ses filles comme à ses fils."

Originaire de Mouila, dans la province de Ngounié au sud du Gabon, Serge Moundounga, qui parle cinq dialectes dont le punu, langue maternelle, est le fils d'un haut fonctionnaire, très exigeant dans l'éducation de ses enfants. "Il aurait dû être militaire !" ironise-t-il. Serge a un infini respect pour son père, mais il sait combien celui-ci, par ses fonctions publiques, a été pris par "le système" et par "la dure réalité des caciques". Serge Moundounga a bien conscience d'appartenir à une classe privilégiée mais quand il rentre dans sa région d'origine, il ne supporte pas de se prêter à l'aumône auprès des gens les plus démunis. Il préfère leur permettre de se réaliser.

Sa démarche à Strasbourg est la même. Lors de son premier mandat, il s'est fortement investi dans la *commission égalité urbaine* pour produire un rapport à la demande du maire Roland Ries. Aujourd'hui, dans son deuxième mandat, sa priorité sera de rendre visible la présence positive des résidents étrangers dans la ville et cet effort va commencer par l'exposition *La ville en visages*, à la Médiathèque André Malraux, qui sera inaugurée le 14 mars 2013 et close le 4 mai.



Le CRE est un bel outil avec ses commissions Lutte contre les discriminations, Culture, Vie scolaire et universitaire, Communication et ses groupes de travail en auto-saisine ou en saisine par le Maire. C'est ainsi que le CRE ouvre une réflexion et un travail autour des chibanis, ces retraités immigrés qui méritent de vivre leurs vieux jours dans la dignité.

Thierry Tuot: "Avant de parler de mixité sociale, parlons de mixité des âges. Quand un grand-père ou une grand-mère traverse un hall, s'assied dans un square, raconte sa guerre et dit ses souvenirs, part prier, on peut prédire que les trafiquants baissent d'un ton, que les gamins sont un peu plus surveillés, qu'on pratique une religion plus paisible et qu'on pondère son irrédentisme. La présence des vieux incite au respect, elle accrédite l'existence de racines qui sont ici, elle montre une forme de sagesse sociale qui, sans qu'on s'illusionne sur sa portée, contribue quand même à pacifier les lieux et les esprits. Encore faut-il que nous ne donnions pas l'actuel spectacle de l'indifférence, du mépris et de la dureté envers eux."

Zeyneb Chouaieb: "*mettre la lumière sur les jeunes talents*"

"Le sourire. Tu dois toujours sourire, car celui qui te regarde n'est pour rien dans ce qui t'arrive". Celle que Zeyneb appelle "maman", qui est en fait sa grand-mère, lui a transmis ce message et toutes ces valeurs qui constituent un trésor qui ne finira jamais et qu'elle transmet elle-même à ses garçons, Charles et Valentin. Les deux jeunes hommes sont de fait souriants, gentils, respectueux, polis. Ils adoraient leur père, un Alsacien originaire d'un village du nord de Strasbourg. Il les a quittés prématurément à cause d'un cancer et depuis lors Zeyneb va à Strauss (le centre régional de lutte contre le cancer) tous les jeudis soir pour assister les personnes en fin de vie. "Il est mort seul", déplore Zeyneb, "on l'a enterré juste nous trois, mes enfants et moi". Les parents de Zeyneb voulaient venir car pour eux, "il était comme un dieu" mais ils n'avaient pas idée que Strasbourg était si loin. Les beaux-parents n'ont pas pris la peine de faire vingt kilomètres. Depuis longtemps, ils avaient rompu avec leur fils qui avait épousé une Arabe.

C'est pour cela que Zeyneb Chouaieb agit, qu'elle a présenté sa candidature à l'élection du Conseil des résidents étrangers de Strasbourg. Un grand ami, Aziz Meliani, lui avait dit: "Tu pourras apporter quelque chose". Elle a apporté son sourire, son grand coeur et sa musique, sa voix.

Zeyneb Chouaieb a été élevée par sa grand-mère. Elle portait le même prénom et venait du même village que Saliha, la grande chanteuse tunisienne (1914-1958), au parcours et au talent extraordinaires, vénérée par tout un peuple. Est-ce un clin d'oeil du destin ? Enfant, Zeyneb aimait plus qu tout chanter mais elle devait le faire en cachette de son père car, pour une fille, cela ne se faisait pas. Sa grand-mère maternelle, une femme très ouverte, chantait elle aussi, en bédouin, et avait depuis longtemps repéré le timbre de voix de sa petite fille. Zeyneb avait cinq frères et soeurs. "Maman" disait toujours: "Si tu as six oeufs, tu en prends cinq pour l'omelette et le dernier, tu le gardes, il te fera un joli poussin." Alors elle a emmené Zeyneb, toujours en cachette, à des répétitions d'opérette. Un soir, le spectacle est passé à la télévision tunisienne, en différé. En le voyant, le père dit à sa fille: "Si tu n'étais pas à côté de moi, j'aurais cru que c'était toi !". Plus tard, furieux, il a compris que c'était bien elle. La grand-mère a eu comme une vision, elle a dit à Zeyneb: "Je te vois en Europe" et elle a tout fait pour réussir à l'envoyer à Marseille, en 1989. C'est là, dans la cité phocéenne, que Zeyneb Chouaieb a rencontré un Alsacien...

La musique est sa liberté

A Strasbourg, Zeyneb n'a jamais cessé de chanter et de transmettre sa passion. La musique, c'est la liberté. Alors, elle a créé une chorale pour les femmes en janvier 2004, puis pour les enfants issus de mariages mixtes pour les aider à se construire dans leur identité plurielle. Mais les instances consulaires qui la soutenaient voulaient qu'elle s'adresse exclusivement aux enfants

tunisiens. Zeyneb préfère agir au coeur des quartiers de la ville, avec les écoles comme à la Canardière, avec les médiathèques comme à Neudorf. Elle le fait avec son association qu'elle a appelée *Jasmin Yasmina Méditerranée*. Les enfants, il faut les aider à grandir: "quand un arbre, on l'arrose, il donne de beaux fruits".

(le CRE au coeur des quartiers, Meinau)

Zeyneb Chouaieb a rencontré Lotfi Ben Ayed de l'association *Diwan Club* sur la suggestion de son mari. Ce fut le début d'une belle collaboration artistique. Lotfi est aux percussions. Elle chante. Zeyneb est une artiste engagée pour la liberté de son pays, la Tunisie, et pour la liberté des femmes, "on est née libre" proclame-t-elle. Très choquée par l'assassinat à Tunis du leader politique Chokri Belaïd, elle a organisé le rassemblement du 9 fèvrier 2013 sur la Place Kléber à Strasbourg en affirmant: "l'homme fort de la Tunisie, c'est la femme".

(Place Kléber, le 9 février 2013)

Avec le Conseil des résidents étrangers, elle aimerait créer des ateliers artistiques pour tous les jeunes qui ont plein de talents dans les quartiers: "ils ont juste besoin d'avoir la lumière sur eux. Dans la ville, chacun peut apporter sa part au grand gâteau que nous allons partager ensemble. C'est cela le rôle de l'artiste." Les répétitions au Studio Crica, 57 rue de la Canardière, mercredi soir (19h à 23h), sont ouvertes à tous ceux qui ont envie de chanter et partager. Zeyneb Chouaieb (ou Choaïb) parle beaucoup en images et même en paraboles. De ceux qui ne veulent pas venir, elle dit simplement: "je ne peux pas les hisser au paradis avec une ficelle".

Thierry Tuot: "La reconquête des classes populaires par la société doit passer par une éducation populaire artistique. La seule manière d'égaliser les capacités, de transcender les origines, de passer outre les interdits religieux ou les coutumes culturelles, de parler aux plus jeunes notamment de discipline, de morale, d'efforts et de respect, c'est faire de la musique, peindre, sculpter, écrire, déclamer."

Medine Tulu: "*soulager les coeurs autant que les corps*"

En Turquie, Medine Tulu vivait dans une belle et grande maison avec des animaux de la ferme et avec un immense jardin. Toute la grande famille, avec les oncles et les tantes, vivait à proximité dans le village. La grand-mère était une femme de caractère qui a dû élever seule ses trois garçons après le décès de son mari. Le père de Medine est parti en Allemagne pour travailler et aider financièrement sa famille. Il a toujours parlé positivement de l'Allemagne et a transmis à Medine un goût affirmé pour ce pays et pour sa langue. La grand-mère, figure forte du village, gérait toute la famille. "C'est les femmes qui géraient chez nous. Cela ne dérangeait pas les hommes car elles faisaient cela très bien !" précise-t-elle. La mère de Medine travaillait pour subvenir aux besoins. Elle était connue de tous pour ses qualités: un grand coeur, toujours disponible pour tous, autonome, respectueuse et respectée. Tous les jours, elle consacrait du temps à ses voisins, pour les conseiller dans les affaires de la vie et pour apaiser les coeurs.

"Elle avait un don. Rien que sa présence, sa grande générosité, sa justice, sa justesse étonnaient plus d'un. Elle était un visage rayonnant d'amour". De famille, la mère de Medine Tulu était une magnétiseuse. Elle soulageait les maux du coeur et du corps. "Ce n'était pas de la sorcellerie ni de la voyance. Simplement des mains et un coeur ouverts à tous". Très proche de la nature, elle s'occupait des animaux aussi bien que s'ils étaient des bébés et elle cultivait de tout pour en faire une cuisine subtile qui ravissait les papilles."Là où elle allait, se souvient Medine, elle laissait des traces indélébiles".

(congrès du COFRACIR à Lille)

Medine a un frère

"Ah, mon frère, nous étions très complices. On se comprenait sans se parler. Tout le monde nous prenait pour des jumeaux. Cela continue toujours !" Son éducation, Medine la décrit comme "libre" et "spirituelle". Elle était l'aînée (la abla, comme on dit en turc, la grande soeur). Elle est

arrivée à Strasbourg à l'âge de huit ans. La France est devenue aussitôt son deuxième pays. Elle aime le dialecte alsacien qui est "une langue chaleureuse et charmante, qui vous prend". Son premier souvenir parfumé est à la boulangerie de la rue Lothaire où elle a découvert les croissants et les petits pains au chocolat. Quelles merveilles ! Elle a très vite parlé le français, a même sauté une classe. Elle s'est imprégnée de sa nouvelle culture tout en gardant ses racines. Quel beau mélange !

Ses parents, surtout son père, ont suivi de très près sa scolarité. Mais pour lui, le bonheur était plus important que les diplômes. Il avait une autorité douce: "on l'écoutait pour ne pas le vexer... Il m'a appris à vivre et à parler l'allemand. L'allemand l'aide bien en Alsace" (rire). Ouvrier, il a pris très rarement des arrêts de maladie. "On doit travailler tant que nos mains et nos pieds tiennent" dit-il. Medine Tulu a poursuivi ses études après le bac. Certains disent qu'elle n'a pas réussi ses études, elle dit qu'elle a réussi sa vie: elle sait qui elle est, où elle va, elle aime aller à l'essentiel: l'humain avant toute chose. Elle dit qu'elle a un mari formidable, avec qui elle continue de s'épanouir, qui la soutient dans ses passions, qui la comprend. Ils surmontent ensemble les difficultés de la vie: "L'amour fait traverser des montagnes". Le couple a créé une entreprise. Medine gère le secrétariat. Comme sa mère, elle fredonne souvent des chansons d'amour et des chants religieux. Elle est entourée de ses princesses, ses filles au milieu de leurs oncles maternels et paternels.

PARENchantement

Medine Tulu garde toujours du temps pour s'investir dans son quartier de Koenigshoffen. Elle dit comme disait sa mère: "Il ne faut pas attendre que les gens viennent. Il faut aller vers eux". Alors Medine va sonner aux portes. Elle crée des liens sincères. Elle leur parle de l'association ParEnchantement qui organise des groupes de parole et d'échanges entre parents. Elle fait cela depuis des années. C'est un travail de longue haleine qui porte ses fruits. "Maman dit toujours: beaucoup savent réunir les corps mais très peu les coeurs. A méditer !' Dans son quartier, Medine cultive un jardin partagé. La nature lui apprend beaucoup: "Se rapprocher de la nature, c'est se rapprocher de son être le plus profond et trouver son équilibre. La nature, quel bel éducateur !" Alors, c'est pour cela que souvent, elle part en randonnée pendant de longues heures, pour s'éloigner du stress, revenir à soi pour mieux aller vers les autres, méditer, réfléchir, découvrir d'autres horizons.

(le CRE à Dublin, 6-8 février 2013)

C'est comme cela qu'elle s'est intéressée au Conseil des résidents étrangers. Lorsqu'un ami l'a appelée pour lui en parler, elle a répondu: "mais je ne suis pas étrangère !" Pour elle, la France est son pays. Et puis elle a finalement accepté et ne le regrette absolument pas: "Ce Conseil est

génial ! Avec toutes ses nationalités ! Et tous sont bénévoles. Ils donnent de leur temps pour mieux vivre ensemble et défendre les droits des étrangers.

Au Conseil, elle découvre des savoir-faire formidables. Mandatée pour trois ans, elle a pris la responsabilité de la commission culture et s'intéresse aussi aux activités scolaires, aux liens entre les parents et les écoles, entre les parents et les enfants. Cette belle instance, pense-t-elle, mérite d'avoir de beaux jours devant elle.

Elle veut terminer par un poème, parce qu'elle écrit beaucoup et elle aime les mots. Les mots qui lui viennent pour parler de la France, c'est "fraternité", "rencontre" et "authenticité". "Authentique toujours tu as été. Novatrice tu montres l'exemple. Charme fou, tout le monde le dit. Eternellement tu habites mon coeur. Mon beau pays, la France". Pour nous saluer, elle nous dit: "Hopla, je vous laisse, je vais prendre un bon thé turc, avec un bon croissant, naturellement !"

Thierry Tuot: "La participation des habitants se travaille. Elle a un coût, une technique, un temps de maturation. Mais elle est seule de nature à restaurer la confiance et à permettre aux décisions d'aménagement, de construction, de rénovation, de répondre aux désirs et aux besoins de tous les habitants. Elle est en outre l'occasion de faire émerger une élite locale moins académique mais riche de savoirs et de compétences laissées en jachère. Connaître un territoire et son passé, avoir la mémoire des habitants, être à même de parler plusieurs langues (de tribus sociologiques plus qu'étrangères) sont autant de capacités qui... reconnues, font les patrons, chefs, cadres de demain dans le logement social, l'aménagement urbain, la vie des quartiers."

Dilara Hatipoğlu: "*reconnaître la citoyenneté de résidence*"

Ecole primaire à la Robertsau, collégienne à Vauban puis lycéenne aux Pontonniers, c'est pour une jeune Strasbourgeoise le parcours scolaire de la classe privilégiée de la ville. Pour Dilara Hatipoğlu cependant, il s'est agi à chaque étape d'un véritable "choc culturel", un terme qu'elle n'aime pas si on l'applique pour attiser les différences, mais qui chez elle se traduit par des réalités concrètes. D'abord l'arrivée à Strasbourg à l'âge de 9 ans. Née à Ankara en 1989, la fillette ne connaissait pas un mot de français. Elle avait passé les premières années de sa vie au Kazakhstan, un pays nouvellement indépendant qui avait une ambassade turque où travaillaient ses parents, un pays turcophone où les uns et les autres s'invitent beaucoup, où les amis caucasiens et circassiens sont nombreux. A Alma-Ata, Dilara était dans une école dite islamique, avec mixité dans la classe mais récréations séparées entre filles et garçons. Son père, homme de gauche, est intervenu auprès de l'établissement pour que Dilara reçoive un enseignement laïc et non religieux.

(sur les ondes de RBS)

Dilara était fille unique. Elle suivait un enseignement en turc et en russe qu'elle parlait alors couramment. A Strasbourg où ses parents ont été mutés pour exercer au Consulat de Turquie, elle a rencontré un tout autre univers culturel. A Vauban, puis plus encore aux Pontonniers, elle s'est trouvée confrontée à un milieu grand bourgeois individualiste bien éloigné de sa culture familiale. Elle est aujourd'hui étudiante en anglais (licence). A l'université, elle a découvert une vie estudiantine passionnante par son cosmopolitisme. A Strasbourg un étudiant sur cinq est étranger. Dilara trouve que c'est une richesse pour les habitants de cette ville. Ce multiculturalisme, elle l'entretient tous les jours grâce à son association, l'*Union des étudiants étrangers de Strasbourg*, qui accueille des étudiants issus des quatre coins du monde et qu'elle préside depuis peu. L'*UDEES* est une association locale créée par des étudiants afin d'accueillir au mieux et aider à l'intégration les étudiants étrangers. Elle les accompagne dans leurs démarches administratives, que ce soit au niveau de l'Université ou de la Préfecture. Elle organise également des soirées culturelles, environ tous les deux mois, pour lutter contre l'isolement des étudiants étrangers mais également pour favoriser leur contact avec les étudiants français. Enfin l'association appuie les démarches de régularisation des étudiants étrangers qui se retrouvent sans papiers avec l'aide d'avocats militants. Les étudiants bénéficient d'une aide juridictionnelle. "Nous travaillons beaucoup avec l'UNEF, indique la présidente de l'UDEES, parce qu'on estime qu'il est important d'avoir un partenaire aussi fort au niveau national, par lequel nous pouvons faire passer des revendications importantes concernant l'amélioration des conditions de vie et d'études des étudiants étrangers."

Le décret du 6 septembre 2011

Dilara Hatipoğlu est scandalisée par le décret du 6 septembre 2011 qui augmente le montant des ressources à justifier pour le renouvellement du titre de séjour étudiant. En France, on exige de disposer de 600 euros par mois, ce qu'aucun étudiant français ne serait capable de justifier, alors qu'au Danemark on donne aux étudiants un revenu minimum garanti du même montant. En 2011, il avait fallu lutter contre la circulaire Guéant. En 2013, il faut lutter contre cette sélection par l'argent et avoue Dilara, "j'ai peur que même avec le gouvernement actuel nous n'arrivions pas à voir des avancées". Elle-même se trouve dans la situation absurde d'une étudiante étrangère, avec obligation de réussite aux examens pour n'avoir pas à risquer l'expulsion, alors qu'elle a réalisé toute sa scolarité en France et que ses parents vivent à Strasbourg mais ils sont, en tant que personnels consulaires, considérés comme extra-territoriaux et donc sans droits.

Quant à demander la nationalité française, elle le voudrait bien mais pour avoir des chances de l'obtenir, il faudrait justifier d'un CDD de six mois minimum à temps plein, car ce qui importe le plus ce sont les ressources financières, et pour un étudiant, c'est impossible !

Dilara ne connaît la Turquie que par ses vacances où elle va chaque été. Elle est aussi très inquiète des atteintes aux libertés qu'elle constate dans le pays d'origine de ses parents. La justice accuse de terrorisme des intellectuels ou de simples militants (de gauche généralement) et les droits des femmes sont bafoués chaque jour. Mais elle apprécie la chaleur de l'accueil que reçoivent les émigrés partout où ils vont en Turquie.

Le CRE ? C'est Farid, ancien porte-parole, qui dit-elle en riant, l'a "entraînée là-dedans". Elle s'y engage avec détermination parce que les combats du CRE sont les siens, comme la revendication du droit de vote portée par le *COFRACIR* (*Conseil français de la citoyenneté de résidence*). Dilara Hatipoğlu a pris la responsabilité de la *Commission Enseignement universitaire et vie scolaire*. Pourtant ses projets personnels avec son copain, un Français originaire de Lorraine, vont bientôt la diriger vers une autre ville, Toulouse, où elle pense déjà à créer une *UDEET* (une

Union des étudiants étrangers de Toulouse) et pourquoi pas s'investir aussi au sein du *Conseil toulousain des résidents étrangers*. Mais, pour cette passionnée de la vie associative et syndicale, c'est une autre histoire qu'il lui reste maintenant à construire.

Thierry Tuot: "Puisque la nationalité est ressentie comme le signe d'une parfaite intégration, donnons-la en vertu d'une simple déclaration à tous ceux qui auront suivi une scolarité complète, du primaire à seize ans et plus, quelles qu'aient été les conditions de leur séjour. On ne peut soutenir que l'école de la République intègre et imposer aux jeunes qui l'ont fidèlement fréquentée que l'irrégularité de leur séjour fait obstacle à la délivrance d'un titre d'identité. Quiconque a passé autant d'années à l'école peut par définition être français: donnons-en acte."

Araceli Valdez: "*être utiles à la société et à sa ville*"

"Le nouveau bureau du CRE est très motivé" se réjouit Araceli Valdez. "Un CRE qui reflète dans sa composition d'ores et déjà cette diversité culturelle et sociale que nous aimerions rendre visible et prise en compte par les politiques publiques de la Ville et par la société strasbourgeoise." Araceli est née au Mexique en 1974. Elle a grandi dans la grande ville de Mexico où elle a effectué des études de Sciences Politiques et de Droit à l'Université Nationale Autonome de Mexico (UNAM), l'institution universitaire la plus grande d'Amérique Latine. Elle est arrivée à Strasbourg en 2002 pour s'installer avec son mari français connu au Mexique de longues années auparavant. Elle a passé en Alsace son Master 2 de Sciences Politiques. Aujourd'hui divorcée, elle est restée à Strasbourg pour que ses filles soient plus proches de leur père. Elle déplore que ses recherches d'emploi soient un vrai parcours du combattant, témoignant à l'évidence des discriminations à l'égard des étrangers dans la capitale de l'Europe. Elle se trouve actuellement au chômage après avoir été responsable du centre de ressources du Furet, spécialisé dans la Petite enfance et la Diversité.

Araceli Valdez a deux passions: le cinéma et la politique. "J'aime Strasbourg, convient-elle, car c'est une petite ville, géographiquement parlant, paisible et facile à vivre. Après avoir vécu pendant plus de vingt ans à Mexico, une gigantesque ville avec des millions d'habitants, très bruyante et polluée." Sa vision de Strasbourg est très positive. Elle prend plaisir à se promener calmement sur les quais, apprécier les cygnes, les hirondelles et les cigognes, tout au long de la journée d'utiliser le vélo pour aller au travail ou à l'école, sans oublier qu'elle adore la choucroute et la raclette.

Strasbourg, carrefour économique, politique et centre de l'Europe, englobe réputation et espoir. Elle trouve à la ville de grands atouts: "J'ai l'impression qu'ici les choses marchent pour le mieux. Par exemple, les services et son administration sont efficaces et proches de la population. Les politiciens à la tête de la Ville sont soucieux de servir ses habitants. Par contre, sur le plan cosmopolite, il y a encore beaucoup à faire pour que cela devienne une sorte d'ambiance naturelle et respectueuse dans chaque geste de la vie quotidienne de chaque Strasbourgeois en lien avec autrui."

C'est pourquoi Araceli Valdez s'investit au sein du CRE, parce que, dit-elle, "j'ai la conviction que nous tous sommes des individus ayant la responsabilité d'être utiles à la société sans l'importance de la couleur de la peau, l'origine, la langue, etc." Elle veut apporter au CRE une nouvelle vision sur l'immigration et sur les étrangers résidant à Strasbourg, faire de l'interculturalité une richesse et non un danger, donner un pas de plus vers le vivre ensemble dans le cadre de la démocratie locale. 'Pour cela, le CRE a comme première mission de devenir un exemple dans le vivre ensemble et de transmettre sa diversité interne aux politiques de la Ville."

Récemment Araceli Valdez a été élue présidente de l'association *Schilick Langues* qui cherche à promouvoir la diversité linguistique par la voie de l'apprentissage de langues étrangères peu connues, comme par exemple le persan, le maori, etc. Elle a aussi un projet d'édition, un journal multilingue nommé 1605 où elle ura l'opportunité d'écrire sur l'actualité de l'Amérique Latine. Elle déplore que les relations entre la France et le Mexique aient été si tendues ces dernières années. Elle profite de chaque occasion pour faire connaître aux Français, aux Alsaciens, aux Strasbourgeois "la très grave et insoutenable situation qui se vit dans (son) pays d'origine, lequel est submergé dans la spirale de la violence extrême, de la corruption et de l'impunité institutionnelle. Le crime organisé a pris en otage tout le pays du Nord au Sud." Araceli Valdez s'inquiète de ce que l'aide logistique promise par la France pour créer une nouvelle gendarmerie nationale ne soit entachée par les liens entre les narcos et le pouvoir d'Etat. Elle aimerait que les Français jouent un rôle fort et décisif pour dénoncer la barbarie qui se propage au Mexique: 100 000 morts depuis six ans, 25 000 disparitions, des féminicides à la hausse, etc.

Liberté, solidarité, diversité

Tout au long de sa résidence à Strasbourg, Araceli a eu l'opportunité de découvrir différentes cultures. Cela lui a permis d'avoir une vision globale de l'humanité et de s'approprier le principe de l'interculturalité, tout en valorisant le fait qu'elle vient elle-même d'un pays fortement métissé, indigène et coloré, riche en diversité. Elle y puise ses valeurs les plus chères: la liberté et la solidarité. Si elle s'est engagée au sein du CRE, c'est parce qu'elle a connu dès son plus jeune âge un système autoritaire où toute proposition d'action citoyenne et démocratique est étouffée. Donc pour elle, avoir l'opportunité de participer en tant que citoyenne à part entière et être actrice de la démocratie locale, jouissant d'une liberté de parole et d'action, c'est un rêve qui devient réalité.

Idéaliste et très soucieuse pour le monde qui l'entoure, Araceli Valdez apporte des idées neuves pour faire de Strasbourg une ville plus inclusive encore.

Thierry Tuot: "La République est décentralisée, l'intégration - il serait temps de le comprendre - doit donc l'être. La politique d'intégration doit être conduite là où elle est multifactorielle et lourde, sur le territoire lui donnant le plus de pertinence - ici une commune, là une agglomération, ailleurs un département ou une fraction importante de celui-ci. Soyons paisibles et demeurons sans crainte. Un grand pays comme le nôtre a pour principale défense son intelligence. Que des millions parmi les siens aient une vie spirituelle, impliquant ou pas une divinité d'ailleurs, qui pourrait ne pas s'en réjouir ? Que la ferveur, la croyance, l'élan, l'ascèse et la discipline, soient partagés au profit d'idéaux, quelle meilleure preuve à trouver de valeurs communes ?... Il ne faut pas grand chose pour pacifier notre horizon mental commun."

Mémoires vives [169]

(mai 2016)

"Lorsqu'on s'est perdu, qu'on ne trouve plus vraiment son chemin, il est nécessaire de revenir sur ses pas et de comprendre à quel moment précis nous nous sommes égarés. Revenir aux références, à l'Histoire, aux mémoires qui nous ont constitués, qui nous ont déterminés, qui ont fait de nous ce que nous sommes fondamentalement.

Quand nos luttes auront des elles

Nous retrouver enfin, nous retrouver encore autour d'un projet commun... La France de la Révolution, des Luttes Sociales et de la Résistance... La France de l'intelligence, de la générosité... La France de l'Egalité des Droits, la France de la Liberté de dire et de penser, la France de la Fraternité et de la Solidarité..." (Yan Gilg, directeur artistique)

En 2016, *Mémoires Vives* poursuit plus que jamais son but: mettre les habitants, les territoires, leurs mémoires au coeur de ses projets de création, stimuler la production de pensée, la nécessité de penser. En 2016, la Compagnie strasbourgeoise écrit encore les dialogues d'ici et d'ailleurs, chante plus fort les polyphonies de nos vies, rape et slame nos rêves, joue nos héritages, éclaire nos destins et danse toujours autour du grand feu de nos joies, passées et futures.

(Yan Gilg)

Les activistes culturels, dirigés par Yan Gilg, sourient à la face des bourreaux du peuple et de leurs complices... ceux qui ont décidé de faire de nous des marchandises, des moyens de production, des alibis, des cibles.

[169] Tous les textes de cet article sont les mots de la Compagnie Mémoires Vives

Sorcières

Entre le crépuscule du Moyen-Âge et l'aube des Lumières, au coeur de l'Europe humaniste, un vent de folie a saisi les terres rhénanes, s'en prenant à toutes celles qui s'écartaient de la norme... Exacerbant les peurs et les troubles passions de populations en proie aux guerres et aux misères, d'implacables juges envoyèrent au bûcher des cohortes de "sorcières", au terme de simulacres de procès et après d'atroces tortures...

Dans un univers scénographique digne de *Le Nom de la Rose*, c'est une réflexion sur la condition de la femme qui est proposée dans cette création de Mémoires Vives. La femme est l'éternelle coupable. La religion est instrumentalisée au profit d'intérêts mortifères. Les pouvoirs civils et religieux s'allient pour écraser les révoltes populaires. L'obscurantisme se met au service de l'ordre nouveau.[170]

Opération Salam Shalom Elsass

L'Alsace se referme-t-elle sur elle-même ? L'Alsace se radicalise-t-elle ? L'Alsace est-elle en pleine rechute ? Est-elle encore tourmentée par ses vieux démons au point de les laisser remonter à la surface, de se laisser submerger ?

(Selia Setodzo)

La *Compagnie Mémoires Vives* dépêche en plein coeur de l'Âme alsacienne son "agence", une équipe à l'objectivité implacable. Sa mission: ausculter, sonder, diagnostiquer cette psychologie alsacienne tellement singulière. Les agents très spéciaux de l'Opération sont des chanteurs, comédiens et musiciens placés sous la responsabilité d'un inspecteur, sorte de fusion des deux entités alsaciennes antagonistes mais non moins constitutives... moitié haut-rhinois, moitié bas-rhinois, moitié protestant, moitié catholique, moitié cave coopérative de Beblenheim, moitié vignoble de Blienschwiller.[171]

Quand nos luttes auront des elles

LITTLE, chef d'un gang 100 % féminin, réunit ses nouvelles recrues: VENUS, EVE, COTON, BULLE et MADEMOISELLE. Leur objectif: le braquage de leurs droits. Ceux qu'elles n'ont jamais pu obtenir par la loi.

---

[170] avec Nathalie Mercier, *Selia Setodzo*, Alexia Walter, Hugo Roth et Yan Gilg; scénographie: les *Bâtisseurs d'Instants*

[171] avec Maeva Heitz / Sélia Setodzo, Hugo Roth, Yan Gilg, Lior Blindermann, Yves Béraud, Mathieu Goust

(Saori Jo)

Pas d'angélisme ou de féminisme de principe dans cette création. La plupart des femmes ne sont ni muettes et soumises, ni activistes de l'ultra féminisme. Mais à l'intersection. QUAND NOS LUTTES AURONT DES ELLES consacre la femme ordinaire qui décide un jour de "se donner des ailes" et de défendre une cause, petite ou grande, noble car humaniste, dans l'oubli de tout ce qui fait une femme, en survolant tout ce qui était prévu qu'elle soit.[172]

Parmi n(v)ous

EUX sont 4 danseurs d'origine hip-hop, à la recherche de nouveaux espaces pour expérimenter, inventer, transformer, questionner... Ils squattent un théâtre et créent une pièce sur les sans-papiers. Toujours menacés d'être expulsés, ils travaillent dans une tension toujours sur le fil.

(Yvonnette Hoareau et Sébastien Vela-Lopez)

PARMI N(v)OUS raconte par le corps, le mouvement ou non, le geste comme verbe, l'invisibilité, l'absence, la fuite permanente, l'enfermement, l'indifférence.[173]

Conte "ça handi long"

Barnabé est un jeune un peu bizarre, un peu absent... il est autiste. Son monde, c'est celui des plantes, des fleurs avec qui il communique, avec qui il a construit une relation particulière puisqu'avec les humains cela semble plus difficile. Sa connaissance de la flore, sa sensibilité, sa

---

[172] .pièce écrite par Maeva Heitz; musiques originales de Saori Jo, avec *Maeva Heitz*, Séverine Mayima, Yvonnette Hoareau, Angélique Hertzog, Sélia Setodzo et *Saori Jo*

[173] chorégraphie de Sébastien Vela Lopez; a*vec Yvonnette Hoareau, Sébastien Vela Lopez, Marino Vanna, Mickaël Stoll, Yan Gilg*

lucidité sur les choses de la vie font de Barnabé un personnage à la fois lunaire, poétique mais aussi éminemment complexe.

Raconté par un griot et un narrateur, à la fois témoins et protagonistes, ce conte poétique questionne par la musique, le théâtre et la danse, le rapport à l'autre différent, le handicap visible et invisible, des handicaps réels et fantasmés.[174]

Kerakoum (Strasbourg - Marseille - Alger)

KERAKOUM, "Comment allez-vous ?" en arabe. C'est une attention délicate, une preuve d'amitié, un témoignage de fraternité. KERAKOUM, ce sont des sonorités d'ici, de là-bas, passant par d'autres raccourcis ou d'autres détours. KERAKOUM, ce sont des langues qui se rencontrent et se parlent. Du français à l'occitan, du berbère au français, de l'arabe au lari... une musiclaité du verbe, des caresses ou des coups de mots aux parfums d'ici et d'ailleurs. KERAKOUM, c'est un voyage de Strasbourg à Marseille en passant par Alger. KERAKOUM, ce sont des allers-retours, des envolées, des descentes aux enfers, des montées aux nues. [175]

Beautiful Djazaïr

Plus de 50 ans après la fin de la colonisation française en Algérie, plus de 50 ans après une guerre de libération meurtrière et fratricide, que reste-t-il de cette histoire dans nos mémoires ? Les metteurs en scène Yan Gilg et Hamid Ben Mahi associent leurs démarches artistiques, confrontent leurs points de vue, croisent leurs esthétiques.

Samudaripen (le génocide des Tsiganes)

Il hante encore notre passé, notre présent, il est encore, ici et là, ancré et résurgent, ce démon "qui veut dépouiller l'homme de tous ses attributs pour le réduire à la vie nue, chose sans valeur, matière brute que l'on peut vendre, exploiter, tuer à merci. Mêlant danse hip-hop, slam-rap et jazz manouche, cette pièce chorégraphique pour cinq danseurs, trois musiciens et un slameur raconte le SAMUDARIPEN (génocide en langue rom) des Tsiganes internés par Vichy, déportés et exterminés par le régime nazi.[176]

Folies - Colonies !

Ne craignez-rien, Mesdames et Messieurs, approchez, approchez, rangez vos mouchoirs, dépliez votre coeur et sortez tous vos yeux... L'origine du monde et ses troupeaux de sauvages, les invasions barbares et leurs Mille et Une Nuits, le grand jeu de la guerre et sa galerie de monstres, le siècle des Lumières et les siècles de l'Ombre, Joséphine Baker et le poids de ses chaînes, les chevaliers d'antan et les poilus d'un temps...

Bateleurs, acrobates, marionnettistes, danseurs, rappeurs et autres pousseurs de chansonnettes où le hip-hop est roi racontent, dans une oeuvre burlesque et grandiloquente, la

---

[174] sur une idée originale de Abdi Rider; *a*vec Séverine Mayima, Hyacinthe Gau-Lopez, Hugo Roth, Thierry Ndinda, Abdi Riber

[175] avec Daniel Gaglione, Mathieu Goust, Malik Ziad, Noël Baille, Yves Béraud, Séverine Mayima, Yan Gilg

[176] avec Mickaël Stoll, Yassine Allouache, Marino Vanna, Oskar Wagner, Jean-Baptiste Boley, Sébastien Weiss, Fabrice Weiss, Yan Gilg

construction des stéréotypes, les "zoos humains", l'exposition coloniale de 1931. Des fracs et des frasques. Des rires aux larmes. Des rires jaunes.

(Sabine Samba)

Mesdames et Messieurs, dans le monde merveilleux des FOLIES-COLONIES, laissez-vous guider par les cris et les rires qui jailliront de ces nuits d'infâmie où l'homme fut pour l'homme plus cruel que le loup.[177]

A nos morts

Ils étaient de tous les combats... Ils étaient des centaines de milliers... en 14-18... en 39-45... Que sait-on vraiment de ces hommes et femmes, de leur courage, de leur sacrifice ? Combien de pages dans les livres d'histoire, d'images dans nos mémoires ?

A NOS MORTS... un fragment d'histoire... Celle de ces soldats sénégalais, maliens, ivoiriens, burkinabés, malgaches, marocains, algériens, tunisiens, indochinois, antillais, camerounais, tchadiens... "indigènes", requis ou engagés volontaires.

(Maeva Heitz)

Les arts hip-hop réunis pour un devoir de mémoire en hommages aux tirailleurs, aux résistants étrangers, aux femmes... à celles et ceux à qui nous devons aussi une part de ce que nous sommes.[178]

[177] avec Sabine Samba, Bernard Cupillard, Ibrahima M'Bodji, Yassine Allouache, Marino Vanna, Yan Gilg

[178] avec Maeva Heitz / Sélia Setodzo, Séverine Mayima, Yan Gilg, Hugo Roth, Mickaël Stoll, Yassine Allouache, Joël Ossafo Brown, Marino Vanna

Créations partagées

Les mémoires des immigrations, des habitants et des quartiers populaires sont essentiellement territoriales, enracinées quelques part. Les habitants sont les acteurs, auteurs et interprètes, encadrés par les professionnels de la Compagnie Mémoires Vives. Les créations collectives et partagées valorisent les nouvelles émergences, les nouvelles pratiques artistiques, nées des rencontres interculturelles, des métissages. A la croisée des arts, mêlant cultures urbaines, cultures d'origines et culture régionale, elles consacrent la richesse de la diversité culturelle d'une ville, d'un territoire.[179]

Usines

Le corps déshumanisé, les discriminations, les luttes... la pièce chorégraphique pour 4 danseurs (création partagée avec avec quelques-unes des artistes du spectacle Sur les traces de nos pas) questionne notre rapport au travail, avec une gestuelle plurielle, métissée, avec pertinence et impertinence.[180]

Les raisons d'un retour au pays natal

Pat est sénégalais, Ninw est comorien. Echoués sur une plage du sud de la France, au sortir d'une traversée hasardeuse de la Méditerranée, ils font connaissance et c'est une amitié qui se construit au fil du chemin tortueux et chaotique d'une vie de *sans papiers*. Vont-ils réussir ou échouer, s'échouer une fois encore ?[181]

N° 187

Alerte ! Appel à la vigilance citoyenne ! Un pouvoir autocratique et totalitaire s'installe par les urnes, porté par le populisme et nos abandons successifs aux sombres desseins. La haine de l'Autre. La déshumanisation des êtres. L'élimination par la sélection. La création et l'exploitation des superflus. L'Homme doit être vidé de son humanité pour en faire une superfluité efficiente, une individualité sans identité, indéfinie, utile et nécessaire à la production et à la consommation. Le Camp des Milles, devenu lieu de mémoire, est affecté à l'internement, à la mise en quarantaine et à la guérison des 'inutiles", des "malades" et des "déviants". S'y retrouvent des artistes libres penseurs, d'origines et d'horizons divers. Ils vont réaffirmer l'art comme outil de résistance et d'humanité.[182]

Histoire et mémoires des 3 Neuhof

Polygone, Neuhof Cité et Stockfeld... 3 entités, 3 territoires partageant la même géographie mais pas la même démographie, la même sociologie et les mêmes mémoires... et pourtant 3

[179] avec les habitants de Miramas, du Pays-Haut Val d'Alzette, de Schiltigheim, de Saint-Avold, de Libercourt, de Colmar, de Port de Bouc, d'Audun-le-Tiche
[180] avec Jessica Bichy, Mariam Bacaryoussouf, Abdillah Mdahoma, Abdelhadi Hadj-Benïchouche
[181] sur des textes de Mohamed Nour Mhoumadi, Issa Youm, Yan Gilg
[182] avec Laura Serfaty, Jules Sauvage, Camille Lozzi, Robin Zanger, Flora Gervais, Mathieu Mimart, Sofy Jordan, Cindy Renaudie, Chloé Droulin, Nicolas Drumon, Agnès Maury, Arthur Serfaty, Sophie Cortade, Hélène Mohamed, Mélissa Cherit, Morgane Lacass, Florian Onnein, Stéphanie Beltramo, Mohamed El Eudjama

territoires au destin commun et dont les représentations discriminatoires, les stéréotypes handicapent, grèvent tout autant leur intégration totale à la Ville. Au centre.

Des ateliers de création et de transmission, menés avec les collégiens inscrits dans le dispositif *Classes Arts*, ont permis une oeuvre collective et partagée, dans un quartier qui est une ville dans la ville, un monde dans la ville, dans la Ville monde.

Tranchés, les Alsaciens dans les tranchées

En ce centenaire de la guerre des tranchées, la FDMJC du Bas-Rhin s'est engagée avec la Compagnie Mémoires Vives et l'association Masterpeace dans la création d'une pièce sur la Première Guerre Mondiale. Des millions d'êtres humains ont été sacrifiés au nom du patriotisme, de l'impérialisme et du capitalisme. La troupe et les jeunes qu'elle a encadré appellent à se remémorer des vents contraires aux rêves libertaires, les haleines fascistes et les haines racistes, les souffles de luttes anticolonialistes et féministes, les identités meurtries que 14-18 a réveillées.[183]

La guerre des chiffons

Entre les deux villages, séparés à peine d'un champ, que sont la germanophile Germansheim et la francophile Franckenbach, règne en 1915 un conflit presque aussi puissant que la guerre elle-même. Deux bandes se retrouvent régulièrement après la classe dans le fameux champ de bataille appelé le Champ de la Mort. Cette adaptation libre de la *Guerre des boutons* a été créée avec la participation d'une cinquantaine de jeunes de 11 à 17 ans à l'initiative de la FDMJC du Bas-Rhin.

Héritages

De la conscience de ces racines à la conscience d'appartenir à la communauté humaine, c'est l'universalité qui est en marche, dans le lutte pour les libertés, pour la dignité de l'Homme. La poésie des mots et des corps combat les obscurantismes et les régressions.

[183] avec Tara Abelack, Marion Arthur, Sihame Hamsi, Pierre Biache, Chloé Bumb, Laura Charbau, Leah Chercham, Camille Frison, Inès Gilg, Lara Grebmayer, Mickaël Hervé, Tom Hofer, Emilie Huber, Zoé Kastner, Charlotte Klein, Zoé Knaebel, Marie-Christine Kompter, Kévin Labbé, Elisa Linck, Amandine Muller, Saloua Ouallal, Hugo Roth, Claudia Rustenholz, Olivia Rustenholz, Alexandra Schumacher, Jeanne Corneille, Léa Frison, Léa Heitz, Rose Lom, Eva Schreiner

La poésie des mots et des corps [184]

La création *Héritages* rend hommage à l'oeuvre poétique et politique d'Aimé Césaire, lui qui écrivit (*Discours sur le colonialisme*): "L'Europe eût mieux fait de tolérer à côté d'elle, bien vivantes, dynamiques et prospères, entières et non mutilées, les civilisations extra-européennes; qu'il eût mieux valu les laisser se développer et s'accomplir que de nous en donner à admirer, dûment étiquetés, les membres épars, les membres morts: qu'au demeurant, le musée par lui-même n'est rien; qu'il ne veut rien dire, qu'il ne peut rien dire, là où la béate satisfaction de soi-même pourrit les yeux, là où le secret mépris des autres dessèche les coeurs, là où, avoué ou non, le racisme tarit la sympathie."[185]

[184] Saori Jo
[185] Compagnie *Mémoires Vives*, 19 rue de la Rhinau, BP 20034 67027 Strasbourg Cedex. Direction artistique: Yan Gilg

II

Res publica

"*Qu'importe le temps la ressemblance le sourire au fond des larmes,*
l''étranger a toujours un ciel froissé au fond des yeux" (Tahar Ben Jelloun)

Née d'un rêve

(novembre 2013)

C'est peut-être là que tout a commencé. Là mais aussi ailleurs. Hanifa le raconte[186] elle avait alors à peine 18 ans. Le jour où un CRS "à la gâchette facile" a tiré sur le jeune Lahouari lors d'un banal contrôle routier dans la cité des Flamants, 13e arrondissement de Marseille: "Lorsque Lahouari Ben Mohamed a été assassiné en bas de chez moi, j'avais déjà entendu plusieurs fois parler de crimes racistes.

(Hanifa Boudjellal, ép.Taguelmint)

J'entendais les mots *ratonnade* et *bougnoule* qui ont pratiquement disparu maintenant. Je voyais mes parents algériens souffrir, les flics nous tombaient dessus. Mais au lycée où j'étais scolarisée, nous, les enfants d'immigrés, n'étions pas nombreux. Et puis il y avait déjà la crise. Au fond, nous avons continué à vivre avec. Pour ma part, je connaissais davantage le racisme par l'éducation et les témoignages qui me revenaient indirectement."

A bout portant

13 janvier 1980, mort de Yazid Naili, 21 ans, abattu par un policier à Strasbourg. 6 février 1980, Abdelkader Ghruie, tué d'une balle dans la tête, tirée à bout portant par un policier. 14 février 1982, Nasser M'raidi grièvement blessé par balle par un policier parce qu'il ne portait pas de casque. Mai 1982, Mohamed Larbi tué par des gendarmes à Saint-Avertin (Loiret) après un vol de voiture. 28 septembre 1982, Ahmed Bouteldja, tué de deux balles tirées à bout portant par un vigile. 18 octobre 1982, Wahid Hachichi, tué par un policier à Lyon. 23 octobre 1982, Abdenli Guémiah, tué par un voisin à l'âge de 19 ans; il était le fondateur de l'association Gutenberg s'occupant de la scolarité des enfants et de l'action pour un relogement décent des habitants de sa cité de transit...[187]

(et en 2013 encore, ici rue Félix Pyat à Marseille)

[186] mots recueillis par Elodie Crezé pour *Marsactu*, 22 octobre 2013
[187] d'après l'article d'Eric Favereau, *Libération*, 14 octobre 2013

Hanifa [188]

"Ce jour du 18 octobre 1980, avec des habitants du quartier, nous nous sommes rassemblés pour aller présenter nos condoléances à la mère du jeune Lahouari Ben Mohamed. Le 21 février 1981, c'est mon jeune frère qui a été tué. Violemment, sans raison, comme ça, par ce que j'appelle un facho. Mon petit frère Zahir Boudjellal avait seulement dix-sept ans. Ma mère est morte six mois après de chagrin. D'une famille militante, nous sommes devenus une famille victime. Inutile de préciser que j'ai tout arrêté, la préparation de mon baccalauréat, les cours... Mais rapidement, j'ai souhaité adopter à nouveau une posture militante. Je voulais être actrice de ma vie, et surtout pas ne faire que pleurer...

Libération

Athènes: les Dix en quête d'une volonté commune

La marche des jeunes franco-arabes «pour l'égalité» traverse Paris

PARIS SUR «BEUR»

La plupart d'entre nous étions Algériens, nous risquions l'expulsion. Qu'importe, nous avons créé Radio Gazelle, c'était notre lieu de rassemblement. Nous nous sommes mis à écouter de la musique arabe, à reparler arabe alors que jusqu'à présent, nous faisions tout pour *être intégrés*, nous nous moquions de ceux qui n'avaient pas rompu avec leurs racines culturelles. On était ce que j'appelle la génération Tonton, avec plein d'espoir placé dans l'arrivée au pouvoir de François Mitterrand. Mais de la rose, nous n'avons vu que les épines."

Cité de la Cayole

En cette mi-octobre 1983, c'est de la Cayole que partira la Marche. Pourquoi la Cayole ? C'est dans cette cité de transit que quelques mois plus tôt un jeune gitan est mort, à la suite d'un attentat à l'explosif signe d'un certain *Comité Charles Martel*. Quand quelques centaines de personnes sont parties de là pour parcourir la cité phocéenne du nord au sud, l'évènement a été totalement ignoré par la grande presse, sauf par le petit journal *Sans Frontière* et par l'*Agence Im'média* des frères Mogniss et Samir Abdallah, porte-voix de l'immigration.

Quand le jeune journaliste Mohamed Nemmiche propose à Libération un carnet de route quotidien, Serge July le refuse: c'était pour lui un non-évènement. Ce sont les radios locales qui, de Marseille (Radio Gazelle) à Paris (Radio Beur, Radio Soleil Goutte d'Or) en passant par Strasbourg (Radio Bienvenue), donneront à la Marche son retentissement avant que la presse nationale ne finisse par s'y intéresser.

[188] source: Marsactu

Toumi [189]

Toumi Djaidja est né le 25 octobre 1962 dans le Sud-est algérien. Son père est emprisonné alors que sa mère est enceinte de lui. Toumi ne le verra pour la première fois qu'à l'âge de 5 ans. Cet évènement constitue certainement la première injustice qui sera déterminante et tracera le chemin de Toumi dans sa quête de justice et d'égalité pour tous.

Ils quittent leur pays natal le 6 octobre 1967 et arrivent en France rapatriés par la Croix-Rouge, dans la précipitation son frère jumeau reste au pays. Ils sont *parqués* dans le camp de Saint-Maurice l'Ardoise, situé dans le Gard, ironie du sort, celui-là même qui a servi à l'occupant allemand pendant la seconde guerre mondiale pour emprisonner la résistance française. Ils y séjournent pendant quelques mois.

(Toumi Djaidja en 1983)

Au début de l'année 1968, ils s'installent à Ruoms (Ardèche) où son père travaille comme ouvrier forestier. La famille est enfin réunie, ce sont les retrouvailles avec son jumeau. Ils y restent jusqu'à la fin de l'année 1969. début de l'année 1970. Ils vivent dans une pièce vétuste du Foyer Notre-Dame des Sans-Abri à Lyon. Ils s'y sentent bien, dira-t-il. Le 7 février 1971, ils emménagent dans un appartement de la ZUP des Minguettes. L'appartement dont le confort pourrait paraître banal aujourd'hui est pour eux luxueux. Il est équipé d'une salle de bain et WC. Ils ont erré depuis le 6 octobre 1967 et posent enfin leurs valises.

Des violences...

En 1973, la situation économique en France connaît le premier choc pétrolier. Dans les grands ensembles urbains, les habitants cumulent les "handicaps": la barrière de la langue, la barrière de l'instruction, aussi les effets de la crise y retentissent plus profondément et les inégalités se creusent. Cela conduit au climat de tension du début des années 80.

Les cités de France sont le théâtre de violences notamment dans l'est lyonnais et plus particulièrement à Vénissieux dans le quartier des Minguettes. "Vénissieux, la belle, la rebelle", celle des luttes ouvrières de 1936, de la résistance du FTP-MOI figure de l'extraordinaire fraternité entre français et immigrés. Les émeutes urbaines se font quotidiennes et exponentielles. Cette violence est la réponse qu'apportent les les jeunes face à la discrimination.

[189] source: Toumi Djaidja, site officiel

... à la non-violence [190]

Le 21 mars 1983, des émeutes d'une rare violence éclatent. Des affrontements entre plus de 400 jeunes et les forces de l'ordre s'y déroulent toute cette journée. Vénissieux devient la scène grandeur nature d'une "guérilla urbaine". A la suite de cet évènement majeur des jeunes dont Toumi Djaidja que l'on surnommera le "meneur des Minguettes" campent pacifiquement devant la mairie, emblème de la République.

Leur *sit-in* fait reculer les forces de l'ordre, anéantissant toute volonté de faire usage de la force. Il prend alors conscience de l'arme redoutable qu'est la non-violence et entame une grève de la faim. Sans le savoir il est au coeur d'un processus initiatique (dans le combat non-violent) dont "la marche pour l'égalité" est l'aboutissement qui fera de lui le personnage-clé de cette jeunesse qui se soulève.

"Il faut faire une marche" [191]

Cette année 1983, le nombre de jeunes qui tombent sous les balles grossit chaque jour, c'est l'été meurtrier. Les nuits sont chaudes aux Minguettes mais celle du 20 juin sera brûlante et marquera à jamais la vie de Toumi Djaidja. Un adolescent est aux prises avec un chien policier. Toumi Djaidja, armé de son seul courage, lui porte assistance pour le dégager. C'est alors que le policier tire sur lui à bout portant. La bavure est flagrante et "caractérisée". Alors même qu'il revient à la vie, Toumi déroute ses amis non convaincus en arrachant ces mots au plus profond de son être: "Il faut faire une marche". Cette nuit tout bascule, la vie triomphe de la mort, l'amour de la haine, l'espoir du chaos. La non-violence va devenir son seul langage, et plus encore son mot d'ordre. Ainsi son destin est scelle, un symbole est né.

Toumi Djaidja prend alors l'initiative d'une marche pour l'égalité. Il conduira ses troupes et ralliera Marseille à Paris du 15 octobre au 3 décembre 1983, pour porter ce message de paix qui l'habite depuis sa plus tendre enfance, peut-être parce que la guerre d'Algérie est passée par là, par lui, le privant de son père. Elle l'a traversé lui laissant des marques indélébiles attisant sa soif de paix, de justice et d'égalité pour tous.

Trente ans après, s'étant peu exprimé depuis lors, il a gardé son idéal intact. Ce qu'il souhaite par-dessus tout ? "Replacer l'humain au centre de l'équation. La Marche pour l'égalité est

[190] source: Toumi Djaidja, site officiel
[191] source: Toumi Djaidja, site officiel

l'expression d'une soif de justice. C'est un message de paix que nous délivrons à notre pays, une déclaration d'amour que nous lui faisons".

Djamel [192]

"Je suis parti des Minguettes avec cette idée que la France était raciste. Mais au contraire, tout au long de la Marche, j'ai rencontré cette France généreuse qui manifestait sa solidarité et qui ne voulait pas que le pays soit gangréné par le racisme. Avant la blessure de Toumi, il y avait à travers la France, quand on regardait la presse, tous les quinze jours un jeune d'origine maghrébine tué ou grièvement blessé. Nous ne pouvions pas le comprendre. Il y avait dans le quartier des Minguettes une brutalité policière que l'on voulait dénoncer."

Djamel Atallah et Toumi Djaidja étaient entourés par des gens qui étaient déjà dans l'action politique et dans l'action non-violente. Avec eux (le père Christian Delorme, le pasteur Jean Costil), ils ont fait le choix de la non-violence pour interpeller la société française.

Djamel revient sur ces premiers pas de militantisme. "Nous voulions dire à la société française que nous existions. Les immigrés qui sont arrivés sont venus avec des enfants. Je me souviens de mon père qui me disait: ne t'intéresse pas à ce qui est politique, antiracisme et autre. Il avait une phrase qui me sonne toujours dans la tête: n'oublie pas que, quoiqu'il arrive, tu seras toujours vu comme un Arabe et jamais comme un Français. Trente ans après, cette phrase me poursuit encore. Même si, aujourd'hui, la troisième génération est plus active. Beaucoup ont fait des études, ils sont dans des organisations syndicales, politiques, etc. Ils on des moyens de s'organiser que nous n'avions pas il y a trente ans. Moi à l'époque, j'avais un peu de mal à m'affirmer en tant que Français parce que l'on me renvoyait toujours mon arabité, mon islamité."

Hanifa [193]

"On a souvent lu et entendu que les jeunes marcheurs étaient illettrés mais c'est une idée reçue ! Il y avait beaucoup de jeunes comme moi qui lisaient, comme tout lycéen, Chateaubriand et bien d'autres auteurs. Mais les meurtres racistes nous ont rappelé que, quoique nous ferions, nous resterions toujours pour certains les *bougnoules*.

Nous étions donc des petits animateurs de quartiers et Radio Gazelle est devenue le relais de la marche de 1983. Les trois quarts d'entre nous sont montés à Paris. Moi, j'ai marché mais j'étais surtout organisatrice. Nous expliquions le but de notre mouvement aux jeunes, nous nous inscrivions sur les listes, nous distribuions des tracts. Parmi nous, il y avait même des mineurs de seize ans. Nous étions convoités par des politiques, mais nous souhaitions éviter que des partis politiques nous récupèrent, car nous voulions rester indépendants.

C'est à cette époque, lors des municipales à Dreux, qu'est apparu le Front national. On s'est pris cette nouvelle comme un boomerang."

---

[192] entretien avec Fabienne Sintes, *France Info*
[193] source : *Marsactu*

(Les marcheuses à nouveau réunies en 2013)

Les filles

"Nous n'avions pas le temps de pleurer nos morts. Avec passion, avec engouement, nous étions hyperactivistes. A mon sens, un engouement pareil ne s'est jamais retrouvé. Peu de médias nous suivaient. Il y avait Libération et quelques indépendants. La marche de Paris a constitué un moment d'euphorie et de communion. Il régnait cette espèce de naïveté liée à notre jeunesse. Nous étions des Arabes, des Juifs, des Blancs, un vrai bonheur partagé. Nous nous sommes dits, ça y est, on nous voit. Interrogés par une chaîne de télévision, je me suis exprimée: *on ne demande pas la lune, on demande juste à vivre*.

(Marilaure Mahé, marcheuse, en 2013)

En ce qui concerne les femmes, la marche a clairement contribué à leur émancipation. A l'époque, les filles ne sortaient pas beaucoup. Alors sortir la nuit pour animer une émission de radio, ce n'était pas banal. Et puis les débats avec les marcheurs de Paris on joué également un rôle. Les Parisiens assuraient que si leur soeur couchait, ils s'en foutaient, alors que les Marseillais, eux, s'emportaient: *si ma soeur couche, je la tue !* Mais nous, les femmes du mouvement, nous n'avions pas le temps de se faire draguer. Sous couvert de "Nous n'avions pas le temps de pleurer nos morts. Avec passion, avec engouement, nous étions hyperactivistes. A mon sens, un engouement pareil ne s'est jamais retrouvé. Peu de médias nous suivaient. Il y avait Libération et quelques indépendants. La marche de Paris a constitué un moment d'euphorie et de communion. Il régnait cette espèce de naïveté liée à notre jeunesse. Nous étions des Arabes, des Juifs, des Blancs, un vrai bonheur partagé. Nous nous sommes dits, ça y est, on nous voit. Interrogés par une chaîne de télévision, je me suis exprimée: *on ne demande pas la lune, on demande juste à vivre*. En ce qui concerne les femmes, la marche a clairement contribué à leur émancipation. A l'époque, les filles ne sortaient pas beaucoup. Alors sortir la nuit pour animer une émission de radio, ce n'était pas banal. Et puis les débats avec les marcheurs de Paris ont joué également un rôle. Les Parisiens assuraient que si leur soeur couchait, ils s'en foutaient, alors que les Marseillais, eux, s'emportaient: *si ma soeur couche, je la tue !* Mais nous, les militantes on n'était pas des putes, mais des combattantes, respectées comme telles."

Farid [194]

Originaire de Vienne, Farid L'Haoua est entré dans la Marche tout naturellement. Il avait 25 ans et militait depuis quelques années déjà à l'ASTI, l'association de solidarité avec les travailleurs immigrés. S'investir dans cette aventure était pour lui une évidence. Avec des potes, il est allé voir les associations, les syndicats et la mairie de Vienne pour accueillir les marcheurs qui arrivaient de Valence. Puis il les a accompagnés jusqu'à Lyon. Là, il a trouvé la mobilisation insuffisante, il a failli ne pas aller plus loin:

" (A Lyon), j'avais l'intention d'arrêter, mais on m'a demandé de rester. Finalement, vu que j'étais un militant aguerri, un peu plus vieux que Toumi, Djamel et les autres, je suis devenu coordinateur et porte-parole".

Il fait les allers-retours entre les futures étapes et la Marche.

"J'étais chargé de préparer le terrain, de faire en sorte que l'accueil se passe dans les meilleures conditions. Dans l'autre sens, je faisais redescendre vers les marcheurs les interrogations des collectifs qui nous attendaient. C'était un gros boulot. L'étape finale à Paris a été la plus difficile à mettre en place.

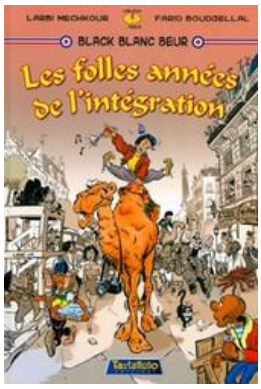
(L'accueil à l'Elysée, à droite, Ségolène Royal)

Il a fallu que je négocie avec les autorités, les partis politiques, les syndicats, les bénévoles. Il fallait aussi organiser le système de transport en bus depuis la province pour la grande manifestation du 3 décembre. J'avais beau être rôdé au militantisme, là j'évoluais dans une autre dimension. C'était extrêmement formateur."

Une expérience unique [195]

Tous les marcheurs ont vécu ces quelques semaines sur la route entre Marseille et Paris comme une expérience initiatique. "Le soir nous étions accueillis, puis il y avait une déambulation dans la ville-étape, et enfin une rencontre-débat. On faisait passer notre message mais nous étions aussi le réceptacle de toutes les doléances. Très hétéroclite au départ, le groupe a trouvé progressivement son homogénéité. On s'est construit mutuellement. On a vu que les espérances de la population pouvaient se retrouver dans nos propres revendications, que les problèmes étaient partagés." Les marcheurs découvrent aussi une autre France, celle des campagnes, des villes moyennes.

[194] source: *marcheegalite.wordpress.com*
[195] source : *marcheegalite.wordpress.com*



(La BD, 2004)

Ces scènes de marche le long des routes, protégés de l'hiver par un keffieh palestinien, avec en toile de fond des champs et le clocher d'un village, Farid les saisit avec son petit appareil Yashika qui ne le quitte jamais. Il se fait le témoin privilégié de la Marche. Pressent-il qu'un pan de l'histoire est en train de s'écrire sous ses yeux ? "Je n'irais pas jusque là mais c'est vrai qu'à partir de Chambéry, quand le mouvement a pris de l'amplitude, j'ai eu le sentiment qu'on était en train de vivre quelque chose d'important."

Strasbourg [196]

Quand on demande à Farid L'Haoua quelles images de la Marche lui reviennent spontanément en mémoire, sa réponse est contrastée: il y a d'abord la lumière des étapes à Strasbourg, en présence de la Ministre Georgina Dufoix, puis à Nancy, des "arrivées en fanfare avec marche aux flambeaux, dans une ambiance extraordinaire".

(Dans les rues du Neuhof à Strasbourg)

Mais il y a l'ombre de l'assassinat de Habib Grimzi, défenestré le 14 novembre 1983 dans le train Bordeaux-Vintimille par trois candidats à l'engagement dans la Légion étrangère. "On a déposé une gerbe de fleurs sur les rails, c'était un moment très fort." D'un côté la générosité, la chaleur et l'empathie, de l'autre le racisme et la violence qui tuent: "cela illustre vraiment la situation de l'époque."

Fadia

Fadia Demerdji, issue de "la bande de Radio Ivre", est à Nova depuis le tout début. Dans les années 2000, c'est elle qui a numérisé et archivé tous les trésors sonores de la radio. Elle dit avoir tout appris de Bizot, le visionnaire, celui qui a ramené du Nigéria les cassettes de Fela et du Zaîre un sac plein de rumba. Bizot a disparu en 2007 mais ses trésors sont restés. Bizot s'est toujours intéressé aux faces B. Nova est découvreuse de talents, aujourd'hui encore, même si elle paye maintenant un loyer à Dassault, propriétaire des murs de la station, avenue Ledru-Rollin. Radio

[196] source : *marcheegalite.wordpress.com*

Ivre était à l'origine une radio pirate, avant la libéra(lisa)tion des ondes en 1981. Elle a fusionné avec Radio Nova en 1982.

Le 3 décembre 1983, Fadia Demerdji est à la Bastille avec son magnétophone et son micro. Elle enregistre cette foule fraternelle qui scande déjà (un an avant Convergence 84): *la France est comme une mobylette, il lui faut du mélange pour avancer*. Cela devient un jingle de Nova. La radio devient une sono du monde et de cette France plurielle et pacifiste. La Marche pour l'Egalité ?

Nadia n'imaginait pas que trente ans plus tard un film sortirait pour raconter cette histoire, avec des comédiens prestigieux qui portent avec émotion les personnalités historiques de la Marche: Jamel Debbouze campe la marcheur plus ou moins toxico, Hafsia Herzi la fille un peu ingénue, Tewfik Jallab le rôle de Toumi Djaidja, Nader Boussandel celui de Hassan, le doux rêveur, Charlotte Le Bon le rôle de sa copine Claire, Olivier Gourmet le rôle de Christian Delorme, Philippe Nahon celui de René le taiseux, Lubna Azabal le rôle de la militante un peu psychorigide, qui doit sans cesse composer avec le groupe improbable. Le chef d'orchestre du film est Nabil Ben Yadir, le réalisateur des Barons, qui sait toujours trouver le ton juste où l'humour fait passer des messages.

(La Marche, le film, 2013)

Kaïssa [197]

Kaïssa Titous était militante du Collectif Jeunes qui a organisé l'arrivée à Paris le 3 décembre 1983 de la Marche. Elle se souvient parfaitement de cette période du début des années 80. "Il fallait se battre pour faire reconnaître un crime raciste ou sécuritaire. On parlait de bavure ou d'accident. Certains ouvriers marocains avaient été tués à coups de pioche en Corse. Il faut relire Sans Frontière pour mesurer l'horreur de ces évènements. Peu de journalistes s'y intéressaient. Il faut saluer le travail de Mogniss Abdallah et de son frère Samir. Dans toutes les initiatives, il y avait toujours un Forum police justice et souvent les débats commençaient par une minute de silence pour tous ces jeunes tués... C'était cette période où un gamin pouvait se faire

[197] source: indigenes-republique.fr

buter dans une grande surface par un vigile, comme à Livry-Gargan, et l'assassin ne prenait que 4 mois de prison."

Au Relais-Ménilmontant où était hébergé le Collectif Jeunes s'organisait la défense des victimes. Lors de la Marche, les manifestants arboraient des badges *Rengainez, on arrive, la chasse est fermée*.

Les femmes au premier rang [198]

Kaïssa rend hommage aux femmes qui ont pris une part très active: "Aux premiers rangs, des mères de familles, des femmes, des soeurs des jeunes qui avaient été tués portaient les portraits de ces jeunes. L'une des premières associations fut celle des Mères de victimes de crimes racistes en 1983. Impliquées dans la dénonciation des crimes racistes et sécuritaires, elles voulaient que justice et dignité soient rendues à leurs garçons décédés. Cet évènement a été fondateur pour l'émergence d'associations dans les quartiers dont beaucoup à l'initiative et dirigées par des femmes. Kaïssa cite l'ANGI à Aubervilliers, dirigée par Saliha Amara, l'EMAF dirigée par Alima Boumediene, les Nanas Beurs, dirigée par Souad Bennani ou les Zaama de banlieue à Lyon dirigée par Djida Tazdaït, Radio Gazelle à Marseille, l'Association des Femmes Maghrébines à Toulouse, la Nahda de Nanterre, l'Association des femmes des Francs-Moisins avec Adjera Lakehal ou encore AFRICA avec Mimouna Haja.

(Une image du film, La Marche)

Kaïssa Titous: "Les Nanas Beurs, association dirigée par Souad Bennani, étaient les plus en pointe à mon avis sur la question des femmes. Elles s'occupaient d'aider les jeunes filles en fugue ou sans papier. Elles se battaient contre le statut personnel des femmes, pour l'autonomie du statut du séjour des femmes par rapport aux maris. Elles ont été traversées par les questions liées à l'avortement, la contraception, au travail et à la précarité. Souad Bennani des Nanas Beurs a toujours revendiqué des convictions féministes et a eu des responsabilités dans le cadre des mouvements féministes français." Pour tous et pour toutes, il s'agissait d'une demande de citoyenneté. Comme l'a si bien dit Farida Belghoul: "On nous fait vivre dans des caves et personne ne veut entendre la beauté de nos chants et regarder nos âmes". Farida Belghoul allait prendre l'année suivante l'initiative d'une nouvelle "marche": Convergence 84. Mais c'est une autre histoire !

Comme un mai 68 [199]

De ce "Mai 68 des enfants d'immigrés post-coloniaux", comme l'a défini le chercheur en sciences politiques, Abdellali Hajjat, que reste-t-il aujourd'hui ? Farid L'Haoua hésite sur cette question difficile du bilan: "Je pense que trop de gens ont été laissés sur le carreau, lance-t-il après quelques secondes de réflexion. Même si on peut se féliciter que les crimes racistes aient quasiment disparu, que des enfants de la deuxième ou de la troisième génération connaissent de véritables réussites sociales, il me semble que le bilan est bien maigre. Nous réclamions l'égalité: il suffit de consulter les chiffres en matière de chômage dans les quartiers populaires pour voir

[198] source : indigenes-republique.fr
[199] marcheegalite.wordpress.com

qu'on en est loin, très loin. On peut parler de rendez-vous manqué avec l'histoire car je crois que dans l'élan de la Marche, nous aurions pu créer les conditions de l'égalité et de l'émergence d'une communauté nationale qui englobe toutes ses composantes.

(La Marche, vue par Kouka, sur les murs, 2013)

La faute en revient au moins en partie au renoncement d'un certain nombre d'hommes de gauche, je pense en particulier à François Mitterrand qui n'a pas tenu sa promesse d'octroyer le droit de vote aux étrangers. A l'époque, cette mesure aurait fait sens, elle aurait constitué une vraie fenêtre pour la reconnaissance et la réintégration dans la communauté nationale."

Djamel

"L'euphorie du vivre ensemble a été malheureusement très éphémère. Après la Marche, les réalités ont repris les choses et la République à laquelle nous tendions la main a complètement ignoré ces populations dans ces quartiers. Dans les 110 propositions de 1981, la promesse du droit de vote a été oubliée. La première revendication des marcheurs était la relation avec la police et la justice, car à ce moment-là, le Parquet de Lyon avait particulièrement la main lourde ! Mais, à l'arrivée à l'Elysée, lors de la rencontre avec François Mitterrand, c'est la revendication de la carte de dix ans qui a abouti. Ce n'était pas une revendication des Marcheurs, mais elle a été annoncée par le comité de soutien national de la Marche qui était composé de militants assez aguerris. Ils ont tout fait pour que cette revendication aille au bout."

(à Nantes et ailleurs, le temps de la mémoire et de l'action)

Hanifa [200]

"Quand les marcheurs ont été reçus par François Mitterrand et qu'il nous a accordé la création d'une carte de séjour de dix ans, pour moi il s'agissait seulement d'un pourboire. Il n'y a pas eu de véritable acte politique, ni de discours. A partir de là, j'ai commencé à désenchanter. Arrivés à ce stade de la Marche, nous étions devenus médiatiques et populaires mais nous n'avions aucune reconnaissance réelle de la part des politiques... La Marche est née d'un rêve, d'un désir, d'une envie collective de crier. Ce rêve n'existe plus aujourd'hui. Toute une génération est devenue

[200] source : *Marsactu*

apolitique et ne semble plus croire en rien. Le pognon règne. Les jeunes ne marcheront plus, je crois qu'ils casseront. Pourtant j'aimerais que les jeunes des quartiers Nord créent leur propre marche.

A l'époque je crois que nous nous sommes battus aussi un peu contre nous-mêmes, pour éviter de détester l'autre. Nous aurions pu céder à la facilité... Mais je dis souvent que nous marchions pour nos morts, avec leurs photos dans les bras.

Plus tard devenue mère de trois filles, j'ai souhaité leur transmettre une conscience politique. Je les ai toujours emmenées avec moi, à toutes les manifestations, notamment celles du 1er mai.

Un jour de marche sur la Canebière, je portais contre moi ma fille qui avait six ans. Elle s'est mise à me chanter à l'oreille: *1e, 2e génération, tous enfants d'immigrés*. J'ai ressenti une vague d'émotion et chancelante, m'asseyant sur des marches, une crise de larmes m'a en submergée. Vingt ans après, la chanson restait la même. Les problèmes n'étaient toujours pas réglés. Qu'en sera-t-il alors dans quinze ans ?

Après 1983, et jusqu'à aujourd'hui, je ne souhaitais pas m'exprimer, un peu comme nos parents qui refusaient de nous parler de la guerre d'Algérie. Mais on réécrit notre histoire alors que nous sommes encore vivants, il est temps de parler. Et puis, avec les marcheurs, nous n'avons jamais cessé de nous voir, nous avons créé une communauté de valeurs. Je ne veux pas transiger avec l'écriture de la Marche parce qu'elle appartient à l'histoire nationale."

Quelques livres sur la Marche

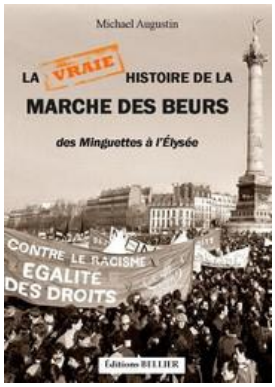
Après les livres de Bouzid (1984), de Saïd Bouamama, *Dix ans de marche des beurs. Chronique d'un mouvement avorté* (1994), puis de Abdelalli Hajjat, *La marche pour l'égalité et contre le racisme*, ed.Amsterdam (octobre 2013), voici en ce mois de novembre, 30e anniversaire, cinq nouveaux livres présentés par les principaux acteurs de la Marche eux-mêmes ou par des journalistes attachés à la cause de l'égalité pour laquelle le combat continue en 2013.

(le livre de **Marilaure Mahé**, marcheuse de Marseille à Paris, *SOKRYS Ed.*)

(le livre de **Toumi Djaidja**, initiateur de la Marche, entretiens avec Adil Jazouli, *éd.de l'aube*, octobre 2013)

(le livre de **Nadia Hathroubi-Safsaf**, journaliste, éd.*les points sur les i*, octobre 2013)

(le livre de **Christian Delorme**, le curé des Minguettes et marcheur, *éd. Bayard*, novembre 2013)



(le livre de **Michael Augustin**, journaliste lyonnais, *éd. Bellier*, novembre 2013)

En leur nom propre

(octobre 2007)

Et si au lieu de désigner les gens par des noms communs (les étrangers, les immigrés, les beurs, les jeunes des cités, ...), on les désignait par leurs noms propres. C'est un tout un nom propre : mon premier, le nom de famille, dit d'où l'on vient, mon deuxième, le prénom, dit où l'on va, mon tout dit qui l'on est. On peut parfois ajouter un nom choisi, comme le nom d'épouse. Le nom propre, c'est le nom de l'identité. Rencontrons ces personnalités qui, avec leurs noms, mènent ce combat de l'identité. Les plus jeunes d'entre eux ont choisi l'écriture pour se raconter. Les plus âgés mènent depuis longtemps un combat contre les discriminations.

Stéphane Méterfi [201]

Son père a fait la guerre pour la France, il était harki. A Rouen, il est devenu ouvrier d'usine. Sa mère a élevé les onze enfants (nés entre 1962 et 1974) dans l'appartement de la Houssière à Saint-Etienne du Rouvray, en banlieue rouennaise. Stéphane Méterfi, né en 1972, a grandi là. Il se souvient de "la bande" qui jouait en bas des immeubles d'abord dans le bac à sable, puis au tourniquet, puis dans le terrain vague, puis à se faire peur face à la police.

Stéphane avait une "tête d'arabe" mais un "prénom français", comme tous ses frères et soeurs, sauf l'aîné né en Algérie. Cela aide dans les rapports avec la police et avec les employeurs. Les enfants Méterfi ont été élevés à l'européenne. Au collège Picasso, tous les gars "les plus chauds" avaient été mis ensemble. Stéphane avait la tchatche. Il a donc été délégué de classe. Les grands frères l'ont cadré, alors qu'il flirtait avec la délinquance. C'est l'aîné qui allait aux réunions avec les profs, car les parents ne savaient ni lire ni écrire, et qui faisait toutes les démarches administratives. Le sport (la boxe) a structuré Stéphane. En avril 90, un frère se fait tabasser à mort par "les fachos". Suite à ce décès, il y a une flambée de violence dans le quartier. Stéphane devient le porte-parole de la révolte. Cela a été le tournant de sa vie. Sur son quartier, il a monté sans l'aide de personne des activités de loisirs pour les jeunes. Il rencontre Mgr Gaillot, MC Solaar, l'Abbé Pierre, et bluffe tous les copains qui n'en croient pas leurs yeux.

(Stéphane Méterfi aux côtés de Jamel Debbouze, avant-première d'*Indigènes*)

[201] *Débarquement jeunes*, portrait d'après son blog

Il apprend à organiser la vie associative, le dialogue avec les institutions. Il organise une méga-teuf à Rouen. 3000 jeunes viennent de tous les quartiers de la ville. *Débarquement Jeunes* est née (1994). L'association s'installe en centre ville et devient vite un véritable centre de ressources pour les jeunes. Elle est médiatrice dans les rapports avec les médecins, les pompiers, la police... et bientôt les entreprises. Depuis dix ans, les "forums citoyenneté" attirent les politiques, les journalistes,... Aujourd'hui, Stéphane Méterfi conseille des grands patrons du CAC 40 dans leur approche de "la diversité". Il prépare pour le 1er décembre 2007 la Nuit des Trophées Tout simplement positif au Palais des Congrès d'Oissel (Rouen).

Nordine Nachite, *j'aime ma banlieue*

Il est né à Casablanca en 1961. Nordine Nachite a atterri en France à l'âge de 6 ans. Il a passé son enfance dans le quartier des Martinets dans l'Oise. Enfant, il a joué au football, s'est converti au judo et au karaté pour finir adepte du full contact. En 1983, il a créé un club sportif à Creil. En 1985, il est médaillé de bronze aux championnats du monde de full contact. En 1990, il est responsable du Service Jeunesse du Plateau Rouher. Il responsabilise les jeunes en mettant en place des chantiers de nettoyage et de rénovation dans le quartier. Il organise des rencontres entre les jeunes et la police. Aujourd'hui, il dirige deux sociétés de remise en forme pour lesquelles il a reçu le Prix de l'Entreprise Innovante. Il emploie 27 salariés. Il a créé l'association "J'aime ma banlieue", initie le concours "Je crée dans ma cité". En 2008, il est candidat (tête de liste UMP) aux municipales à Creil. Son engagement et sa passion sont de parvenir à une société apaisée.

Adnan Azzam, *la France qui marche* [202]

C'est à l'âge de 24 ans, en 1982, qu'Adnan Azzam a quitté son village natal de Syrie. Il est parti en globe-trotter pour parcourir le monde à cheval. Le cheval est depuis toujours un médiateur, une passerelle entre les peuples. Ne dit-on pas que les plus belles réussites de l'élevage équin sont nées du mariage des chevaux d'Orient et des chevaux d'Occident ? Adnan a voulu ce périple non seulement comme un exploit sportif mais aussi pour réconcilier l'Orient et l'Occident, pour échanger des idées. Il longe le Nord de la Méditerranée, ralliant Damas à Paris via la Turquie, la Grèce, l'Italie. Puis il traverse les Etats-Unis d'Ouest en Est, regagne son pays natal par l'Afrique du Nord, l'Arabie Saoudite, le Golfe et enfin la Jordanie.

En 1986, Adnan Azzam s'installe à Paris. Il crée un centre culturel oriental convivial (restaurant, conférences, débats, rencontres), *la Reine Zénobie*, à Montmartre (234, rue

[202] Ouvrages : *Le cavalier de l'espoir*, mon tour du monde à cheval (Stock, 1989), *A cheval entre l'Orient et l'Occident* (éd.du Rocher, 2004)

Championnet). Cet espace est devenu un haut lieu parisien de culture et d'échange entre l'Orient et l'Occident.

Adnan Azzam a créé l'association *La France qui marche* qu'il préside. L'association se donne pour but d'agir pour une citoyenneté égale pour tous. Elle organise depuis 2005 des "marches des valeurs". La prochaine aura lieu les 24 et 25 novembre 2007. Les marcheurs sont invités à parcourir une douzaine de kilomètres par jour entre la Seine Saint-Denis et Paris, pour l'égalité des chances.

(Adnan Azzam, au centre, et les marcheurs)

D'ici là, à Noisy-le-Sec, il invite le 13 novembre à voir ou revoir son documentaire "La marche des valeurs" à l'occasion de la Rencontre territoriale de la ville et le 15 novembre à débattre à la Reine Zénobie avec l'historien Gérard Noiriel (qui dédicacera son livre, "*Immigration, antisémitisme, racisme*", paru chez *Fayard*).

Karim Amellal, *qui fait la France ?*

"*Ce que je pense, c'est que la religion ou l'origine n'ont rien à voir avec le fait qu'un individu, à un moment donné, renonce et s'abandonne dans une spirale d'échecs qui, parfois, peuvent le conduire à faire des choses extrêmes. Ce qui compte, c'est la façon dont le milieu, l'environnement, le béton, l'absence d'horizons sculptent une identité et la rendent explosive*". C'est Karim Amellal qui le dit. Karim Amellal n'est pas un immigré choisi, ni un immigré tout court d'ailleurs ! Il est né en France, d'une mère française et d'un père algérien. Certes il a vécu plusieurs années en Algérie. Cela lui donne un avantage : il est aussi à l'aise dans l'un ou l'autre de ses deux pays. Il se dit d'ailleurs franco-algérien. Il préside aujourd'hui le collectif Qui fait la France ?

(photo du collectif au complet, par Jérémie Nassif)

Et avec quelques amis, il vient de publier *Chroniques d'une société annoncée* (septembre 2007, Stock). Ce recueil de (dix) nouvelles raconte la banlieue (littéralement, le lieu du ban, du bannissement). En 2006, il avait déjà publié chez Flammarion *Discriminez moi ! Enquête sur nos inégalités*, et chez Stock, *Cités à comparaître*.

Du 16 au 19 novembre 2007, Karim Amellal sera avec ses livres à la Fête départementale du Livre à Toulon (place d'Armes). Chaque année, cette Fête du Livre, ouvre ses horizons sur la Méditerranée. Avec Karim Amellal, elle tournera aussi ses regards vers nos banlieues.

(Faïza Guène et Mohamed Razane, assis, sur RMC le 4 octobre 2007)

Les co-auteurs de *Chroniques d'une société annoncée* (tous et toutes du *Collectif Qui fait la France ?*) sont Mohamed Razane, auteur en 2006 de *Dit violent* (Gallimard), roman qui dit la vie quotidienne en banlieue parisienne, Khaled El Bahji, né en 1984, originaire de la "cité du carrefour" à Saint-Denis, rappeur (groupe Eternels sanglots) et président de l'association Misé Record, qui a pour but la réalisation de projets artistiques et culturels de jeunes artistes. Il y a aussi les jeunes écrivaines Faïza Guène (*Kiffe kiffe demain*), de Pantin, et Habiba Mehany (livre à paraître prochainement, annoncé sous le titre provisoire de *Kiffer sa race*), puis Thomté Ryam, auteur de *Banlieue noire*, qui raconte l'univers d'une banlieue française, vu à travers les yeux d'un footballeur, Samir Ouazène, né en Seine Saint-Denis en 1979, Rachid Djailani, auteur de *Boumkeur*, Mabrouck Rachedi, auteur de *Le poids d'une âme* (2006), *Eloge du miséreux* (2007) et *Le petit Malik* (2008).A propos de Mabrouck Rachedi, un critique écrit : "*L'auteur propose un témoignage* (sur la banlieue) *sans trop en faire. Il suggère là où d'autres montrent. Le style est d'une précision chirurgicale, fait de phrases et de chapitres courts... Absolument passionnant, ce premier roman (Le poids d'une âme), se lit comme un roman policier... Un auteur à suivre*".

Tous mettent en récit la diversité, investissent le champ culturel et récupèrent un espace confisqué. Tous ont le feu pour réussir, même s'il faut pour cela démolir quelques portes. Lorsqu'ils passent à la télé, leur charisme crève l'écran. Un éditeur a dit d'eux: " *Ils ont la hargne du sportif, la beauté du livre, le caractère de l'Afrique, l'odeur du Maghreb, l'amour du drapeau tricolore, la poésie de la France*..." Ils sont la chair de la France.

Faïza Guène : kiffe kiffe demain[203]

Faïza Guène, née en 1985 à Bobigny, habite la Cité des Courtillières [204]. Cette jeune romancière de Pantin de parents d'origine algérienne, a publié son premier roman, Kiffe kiffe demain, en 2004. Ce fut l'une des meilleures ventes de l'année, traduit en 22 langues. Elle a publié en 2006 *Du rêve pour les oufs*.

(actualisation septembre 2008)

"Jusqu'à ce fameux samedi, il ne s'était jamais rien passé d'extraordinaire à Joigny-les-Deux-Bouts, petite bourgade tranquille en fin de ligne du RER. Yéva, minijupe à ras et verbe haut, rêvait toujours d'une vie ailleurs. Jacquot, son mari chômeur, creusait une fosse dans le canapé à

[203] Le portrait de Faïza Guène par L'Humanité, 8 mars 2006

[204] Faïza Guène, rencontrée en 1999 (elle était alors une collégienne de 14 ans) par Marie Gauthier, journaliste. Elle nous parlait de sa vie dans la cité. A lire ici

force de jeux télévisés. Leur fils Yeznig, déficient mental, recomptait ses dents après chaque repas. Son frère Tanièl, renvoyé du lycée pour avoir abîmé le conseiller d'orientation, peaufinait sa technique pour serrer les blondes. Le jeune Ali, Marseillais au gros nez, essayait de se fondre dans le décor. Et Magalie, LA blonde du lycée, suivait à la lettre les conseils de son magazine préféré pour rendre crazy tous les mecs. Bref, la routine pour ces habitués qui, un matin, découvrent le patron de *leur* bar, baignant dans son sang. Un drame ? Pas pour les gens du Balto.

Avec son nouveau roman, *Les gens du Balto*, Faïza Guène dévoile de nouvelles facettes de son talent, réussissant à se glisser avec autant d'aisance dans la peau de tous ses personnages. Humour, justesse du trait, *Les Gens du Balto* confirme que cette jeune romancière n'est pas devenue une figure des lettres par hasard."[205]

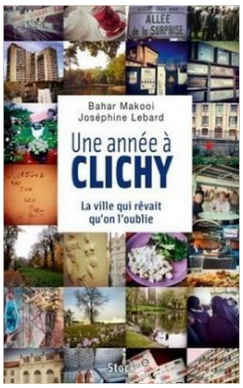
(à droite, Faïza Guène)

[205] présentation de l'éditeur

Bahar Makooi et Joséphine Lebard à l'écoute des Clichois [206]

(octobre 2015)

Le 27 octobre 2005, deux ados de Clichy-sous-Bois, Zied et Bouna, mouraient électrocutés dans un transformateur alors que, sortant de leur entraînement de football, ils ont pris peur en croisant des policiers. Cette tragédie a entraîné, dans les semaines qui suivirent, des scènes d'émeutes dans de nombreuses banlieues françaises. Dix ans plus tard deux jeunes femmes publient un livre, *Une année à Clichy*,[207] récit journalistique sur la vie quotidienne dans la ville de Seine Saint-Denis, considérée comme la plus pauvre en France dans le département le plus pauvre du pays.



(Bahar Makooi)

Bahar Makooi et Joséphine Lebard nous font découvrir une ville qui rêve d'abord de se faire un peu oublier, car les habitants sont excédés de l'image que les médias donnent d'eux et de leur cité depuis maintenant une décennie. Elles ont pris quant à elles le temps de découvrir (une année), le temps d'aller à la rencontre des habitants, le temps du souvenir aussi.

Le pèlerinage

Bahar, la brune, et Joséphine, la blonde, se sont connues au lycée en Seine Saint-Denis, dans ce département au nord de Paris, où elles ont grandi, puis elles se sont perdues de vue. Bien plus tard, elles se sont rendu compte qu'elles étaient devenues journalistes, qu'elles arrivaient sur le 93 et qu'elles avaient bien envie de réconcilier leur profession et leurs souvenirs d'enfance. Dans de précédents reportages, elles avaient déjà à plusieurs reprises rencontré des habitants et avaient laissé un bon souvenir: "On ne se rend pas compte quand on est journaliste, mais on laisse des traces, bonnes ou mauvaises, lors de nos interviews et elles restent", explique Bahar. Cela les a aidées à se lancer dans leur projet: collecter des récits authentiques et découvrir un autre visage de la ville, loin des clichés et des fantasmes généralement véhiculés: "Au début, on n'osait pas trop aborder les gens, on se contentait d'observer, et avec le temps, on s'est mise à leur parler très facilement." Elles ont commencé par aller voir le transformateur EDF - sans doute fallait-il passer par cette étape qu'elles ont considéré comme "un pèlerinage", puis elles se sont baladées dans le bas-Clichy, pavillonnaire.

L'ambiance y est plutôt champêtre. La bourgeoisie moyenne s'est installée là dans les années 60 pour cela, à distance raisonnable de Paris. Bahar déplore: "Pendant longtemps, on a cru que l'A87 allait passer par Clichy et que c'était un bon investissement d'acheter là-bas. Malheureusement, il n'y a toujours ni autoroute ni tramway, même si le chantier de ce dernier avance doucement, et il faut toujours une heure et demie pour aller à Paris !"

Clichy-sous-Bois a vu pousser les immeubles dans la partie haute de la ville. Bahar et Joséphine ont rencontré Madeleine, 79 ans, arrivée dans les années 60 au Chêne-Pointu pour

[206] source, article et photos: entretien avec Myriam Levain, de ChEEk Magazine

[207] Joséphine Lebard et Bahar Makooi, *Une année à Clichy, la ville qui rêvait qu'on l'oublie*, Stock

accéder à la propriété. Clichy, c'est très vert et très ensoleillé, elle leur a raconté comment à une époque, elle sclichyclichy mettait en maillot à sa fenêtre pour bronzer ! "Dans la plupart des apparts, il y a une vue de malade sur Paris !", s'exclame Bahar.

Les gens

Au Chêne-Pointu, il y a un salon de thé: c'était un excellent poste d'observation, pour aller échanger avec les nombreuses jeunes femmes qui fréquentent le lieu. Tout comme le MacDo. Elles y ont passé beaucoup de temps: "Les jeunes qu'on a croisés n'avaient pas grand-chose à voir avec la caricature qui en est faite", souligne Bahar. Elles, en tenue ordinaire, sans rien changer à ce qu'elles portent à Paris: Bahar, avec son jean et sa doudoune grise, Joséphine, en jupe et ses décolletés habituels. Eux, certes un peu bruyants mais très polis avec les jeunes femmes, et quand une personne âgée a besoin, ils se proposent volontiers pour porter ses courses. Elles se souviennent d'un seul incident, que Bahar raconte: "On s'est fait interpeller par des ados qui nous ont demandé agressivement si on était journalistes. On a dit que non et on est parties." Les médias n'ont pas bonne presse car, pense-t-on, ils viennent "faire leur beurre" sur le dos des Clichois. Au lendemain des évènements de Charlie Hebdo, les jeunes femmes étaient à Clichy, la presse a débarqué, à l'affût de "l'islamisme". Les habitants, eux, étaient plus préoccupés par leur quotidien: "Les personnes qu'on a vues étaient rattrapées par leurs difficultés matérielles, prendre les transports pendant deux heures, aller au boulot, nourrir les enfants...", se souvient Bahar. Le fait d'être des femmes a favorisé, pour les jeunes journalistes, l'accès à des espaces de convivialité très précieux, comme le hammam ou l'atelier de couture, même s'il en a fermé d'autres: certains cafés, trop masculins. Elles ont fait de belles rencontres, recueilli des anecdotes étonnantes, obtenu des entretiens touchants, découvert des trucs insoupçonnables: "Le club de country, ouvert par Marie-Laure et Caro, le premier couple homo qui s'est marié à Clichy-sous-Bois. La rando de nuit dans la forêt de Bondy. D'habitude, cet endroit fait peur aux habitants, je n'en revenais pas d'apprendre que des excursions nocturnes y étaient organisées. La forêt de Bondy est celle d'où est parti Louis XVI lors de sa fuite vers Varennes en 1791."

L'authentique

En mars 2015, la ville a enterré "son" maire, Claude Dilain, une personnalité emblématique, un rassembleur. Ce fut un moment très fort: "On sentait que les habitants étaient vraiment tristes (moi, la première, il avait été mon pédiatre), raconte Joséphine. Et surtout on a vu défiler tous les plus hauts représentants de l'Etat. C'est la particularité de Clichy-sous-Bois, la seule ville qui réunit Najat Vallaud-Belkacem, Claude Bartolone et Jean-Paul Huchon pour l'inauguration de son école."

Depuis 2005, le haut Clichy a été presque entièrement rénové: il y a maintenant un Pôle Emploi, un commissariat, une piscine, un nouveau groupe scolaire... Et les projets de tramway et du Grand-Paris devraient poursuivre la transformation, faire baisser le chômage endémique, rapprocher la ville de Paris, pour les habitants vivre enfin une vie normale.

La journaliste Bahar Makooi, d'origine familiale iranienne, persanophone, collabore notamment à Slate, France 24, Radio France, France Culture. Elle a collaboré à l'équipe d'*Echappées Belles*. Ses articles, ses reportages décryptent aussi bien la société française que les relations internationales, mettant à profit sa connaissance du Moyen-Orient et du monde chiiite. Elle le fait avec le même souci d'authenticité et le même attachement à la vie des gens, la même humanité.

Après la publication du livre *Une année à Clichy*, le 21 octobre dernier, Bahar et Joséphine n'entendent pas en rester là: elles veulent continuer à rendre à la Seine Saint-Denis ce qu'elle leur a donné. Pourquoi pas un atelier d'écriture ?

Leyla Arslan et la francité

(novembre 2011)

Elle travaille sur "la gestion publique de l'ethnicité", c'est à dire sur la manière dont les élus, les décideurs, conçoivent les différences culturelles dans l'espace public. Leyla Arslan, 27 ans, est docteure en sciences politiques. A L'Ile-Saint-Denis, elle est arrivée toute petite, avec ses parents venus de Turquie. Elle est aujourd'hui conseillère municipale déléguée à la politique de la ville. Il y a quelques années, elle avait créé une association de jeunes dans sa ville. En 2005, à la fin de ses études, elle a travaillé à Sciences Po pour développer les conventions "égalité des chances", une action positive pour l'accès des jeunes issus de quartiers ZEP dans cette Grande Ecole. Elle-même a rejoint Sciences Po après de brillantes études secondaires suivies d'une année de Prépa. Pendant son cursus universitaire, elle est partie une année en Egypte, s'intéressant à l'étude du monde musulman, du Moyen-Orient au Maghreb. Elle est depuis lors "arabisante". En 2006, elle a été assistante de recherche à l'Université américaine de Paris. Leyla Arslan ne voit pas de communautarisme dés lors que les groupes culturels affectifs ne cherchent pas à exister au niveau politique, mais où c'est l'individu qui prime. Les menaces communautaristes viennent plutôt de l'ignorance, de la méconnaissance. En 2010, Leyla Arslan a publié sa thèse aux PUF sous le titre "Enfants d'Islam et de Marianne". En 2011, chargée de recherche à l'Institut Montaigne, elle a mené, sous la direction de Gilles Kepel et avec la collaboration de Sarah Zouheir, une enquête à Clichy-sous-Bois et Monfermeil où elle analyse les trajectoires familiales et personnelles des habitants des cités, issus des immigrations tunisienne, algérienne, turque, africaine d'Afrique noire,...

Le livre *Banlieues de la République* vient de paraître. Il comporte six chapitres: logement et rénovation urbaine, éducation, emploi, sécurité, politique, religion. La situation économique est au coeur de la question de l'intégration: "Plus l'individu se sent inséré d'un point de vue socio-économique, plus la gestion qu'il fera de ses différentes identités, territoriale, ethnique, religieuse, tendra à être souple et apaisée." Si le référent religieux tend certes à être plus visible, constate-t-elle, c'est qu'il s'agit d'abord, particulièrement pour les musulmans, de "retrouver une dignité écornée, de réenchanter son quotidien". Ce qui pose problème, insiste Leyla Arslan, ce n'est pas que la présence musulmane soit désormais plus visible, c'est la ségrégation territoriale et sociale qui constitue "un intolérable gaspillage pour l'ensemble du pays".

Au-delà des constats, l'Institut Montaigne s'attache à élaborer, en concertation avec les élus locaux Claude Delain, maire de Clichy-sous-Bois, et Xavier Lemoine, maire de Montfermeil, des réponses pour la banlieue qu'ils comptent bien présenter en 2012, à la veille d'importantes échéances politiques pour notre pays.

Amal Benazzouz et la diversité de la République

(mars 2011)

"Le discours est le visage de l'âme" a écrit Sénèque, le philosophe moral contemporain de Jésus, que Amal Benazzouz apprécie de lire et de relire. Les grands discours font les grands hommes, ceux capables de prendre de la hauteur sur les sujets les plus profonds. Lorsque Claude Bartolone, son mentor en politique, parle de la laïcité en inaugurant la nouvelle église des Lilas, elle apprécie particulièrement le propos et l'homme qui le prononce. Le président du Conseil général de Seine Saint-Denis parle de ce département "dans lequel la religion juive est présente depuis 2000 ans", où "le bon roi Dagobert en 630 a eu l'incroyable idée de construire la basilique devenue la nécropole des rois de France" et où aujourd'hui, "nous devons accueillir nos compatriotes musulmans". Amal Benazzouz, née à Pantin, a été la conseillère de Claude Bartolone, au Conseil général, sur les questions de citoyenneté et de lutte contre les discriminations, après avoir suivi des études de droit à l'Université de Saint-Denis et commencé sa vie professionnelle par l'enseignement.

Cette jeune femme, Chevalier dans l'Ordre national du Mérite, était la candidate de la gauche rassemblée (PS-MRG-EELV) pour les cantonales à Villepinte où elle habite. Amal Benazzouz est engagée dans la vie associative en Seine Saint-Denis où elle préside l'association des "Parents adoptifs d'enfants nés au Maroc et en Algérie" (*Paraenam*). La kafala est la procédure de prise en charge d'un enfant abandonné, au Maghreb, selon les principes de l'islam. L'Europe attribue les visas au compte-goutte pour ces enfants dans la mesure où il n'y a pas de lien de filiation entre les parents adoptifs et les enfants. Avec l'association elle défend l'idée de la reconnaissance de la kafala par les pays européens. Cela suppose une capacité du droit européen à évoluer dans ses pratiques en même temps qu'une compréhension moderne de l'islam dans l'intérêt supérieur des enfants.

Amal Benazzouz cherche ses sources chez Mohammed Arkoun, décédé en septembre 2010, "cet homme de savoir, de tolérance et de grande humanité qui a su rappeler au monde avec audace et modernisme les fondamentaux de l'islam".

Le roman à plusieurs voix de Mehdi Meklat et Badroudine Saïd Abdallah [208]

(septembre 2015)

Mehdi Meklat et Badroudine Saïd Abdallah, les "Kids" du *Bondy Blog*, signent un premier roman qu'ils ont écrit, comme presque tout ce qu'ils font, à quatre mains. "*Burn out*" (Seuil) s'inspire d'un fait divers: en 2013, un homme s'immole devant une agence de Pôle Emploi. Un premier roman où l'on retrouve la patte du duo, cette manière et ce ton bien à eux de dire le monde qui les entoure. Le chômage. La misère. Les fins de droit... Ce sont des sujets que Mehdi Meklat et Badroudine Saïd Abdallah connaissent bien. Depuis des années, pour nourrir les reportages du *Bondy Blog* (ils étaient lycéens quand ils ont commencé), puis leurs chroniques dans l'émission de Pascale Clark sur *France Inter*, les "Kids" ont arpenté les quartiers, fréquenté les agences de Pôle Emploi, questionné les chômeurs.

Les deux auteurs ont construit un roman à plusieurs voix. Pour essayer de comprendre un homme, ils ont imaginé la parole à Djamal Chaar, mais aussi de son entourage: sa femme, sa mère, ses cousins, ses amis. Mais aussi le petit monde de Pôle Emploi, ses agents, ses psychologues, ses

[208] Un article de Laurence Houot, *Culturebox*

chargés de clientèle. Et aussi son style. Sec et administratif: "En application de l'assurance chômage, vous devriez notamment justifier d'au moins 610 heures de travail au cours des 28 mois précédant la fin de votre dernier contrat de travail pour pouvoir prétendre aux allocations de chômage". On entend aussi les voix de ceux qu'il a laissés derrière lui en Algérie: sa mère, son cousin, mais aussi des islamistes qui l'ont torturé. Le roman fait aussi parler les douaniers (plus ou moins corrects) ou le ministre du travail (scène d'autosatisfaction cynique et hilarante: "Etre ministre, c'est savoir gérer son potentiel d'acteur. J'ai appris ça d'un ancien"). Chacun son monde, chacun son langage. Une construction à plusieurs voix qui dessine le portrait d'un homme autant que d'une société.

"*Burn out*" est un roman sombre: "Chaque fois que quelque chose a bougé dans ce monde, ça a toujours été pour le pire. Voilà pourquoi personne ne bouge: personne n'aime provoquer l'avenir. Faudrait être fou pour provoquer l'avenir" y lit-on. Les deux auteurs parlent de la France des presque 3 millions de chômeurs. Mehdi et Badroudine ont 23 ans et ils racontent le monde avec une simplicité féroce. On retrouve dans ce premier roman leur patte, celle des "Kids", une manière bien à eux de raconter les histoires, qui tranche avec le ton neutre des journaux d'information. Une musique. Un rythme. Avec des mots scandés, des phrases répétées et des notes subtiles qui composent une mélodie mélancolique.

Karima Delli veut sauver les riches

(mai 2009)

Il faut sauver les riches qui ont mauvaise conscience à rouler en carrosse doré alors que la majorité des citoyens a du mal à boucler les fins de mois. Il faut sauver les riches qui ont une vie si triste à ne jamais rencontrer le peuple, entre leurs "jets" privés et leurs yachts en Méditerranée.Karima Delli n'est pas de ce monde. Elle est la neuvième d'une famille de treize enfants, où à la table familiale, la conversation portait sur la réussite à l'école, seul moyen d'améliorer sa condition sociale. Aujourd'hui, Karima Delli est engagée en politique, car un jour un professeur de sciences politiques lui a dit sa confiance en elle : "*Un jour, Karima, tu feras bouger la vie politique de ce pays*". Elle avait 22 ans, c'était il y a six ans. Aujourd'hui, elle est en quatrième position sur la liste francilienne d'*Europe Ecologie*, derrière Daniel Cohn-Bendit et Eva Joly, pour les élections du 7 juin au Parlement européen. Elle va de meeting en meeting. Le 26 mai 2009 à 18 h au métro Michel-Ange Auteuil et le 28 mai 2009 devant la gare de Lyon, elle sera à la tête du *Collectif Sauvons les riches*, qu'elle préside, pour dire que pour sauver la planète, il faut cesser les inégalités. Il ne faut pas laisser les riches se morfondre seuls dans leur honte. Il faut leur offrir l'hospitalité au sein du peuple, qui est tout à fait prêt à accueillir leur repentance ![209]

[209] (mise à jour au 08/06/09 : " *Ce n'était pas prévu. J'ai à peine 30 ans. J'ai ma thèse à finir*". Karima Delli, presqu'angoissée, est cependant radieuse. Quatrième de la liste francilienne d'*Europe Ecologie*, elle est élue au Parlement européen. Elle est portée jusqu'au micro par les militants. "*Je remercie tous les copains*, crie-t-elle pour dominer les clameurs, *parce qu'ils en ont marre de ce système à bout de souffle et qu'ils portent un projet de société ensemble*. ")

"On est chez nous !"

(Appel lancé par Baya Kasmi, Mehdi Thomas Allal,
Yagoutha Belgacem, Karim Miské,... le 13 février 2012)

Nous qui sommes des enfants héritiers de l'immigration, demandons: combien de fois faudra-t-il le crier ? Combien de fois faudra-t-il le répéter ? Nous sommes français ! Nous ne pouvons plus supporter que certains représentants de cette République nous attaquent, nous réduisent, nous humilient, nous montrent du doigt.

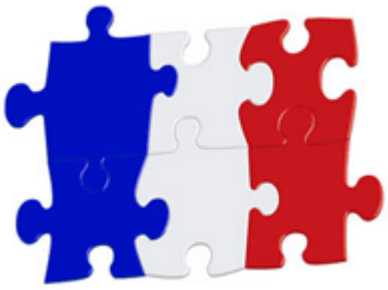
Comment accepter que les ministres de cette République laïque refusent de comprendre que la religion est un choix, non une naissance ou une couleur de peau, que la religion est affaire privée et non publique. Il serait temps que certains représentants du peuple français cessent de donner des leçons à leurs concitoyens, de semer la confusion entre "civilisation" et politique, "culture" et "citoyenneté", passant outre le sens des mots de notre langue française, comme la complexité de l'histoire, et la différence entre les idées et les peuples, autant d'approximations que l'on dirait là pour masquer l'indicible notion de "race".

La civilisation française n'appartient pas plus à nos représentants actuels qu'à nous tous! Nous, les enfants de l'immigration, Français parmi les Français, nous refusons d'être toujours et encore pris à partie, utilisés, caricaturés pour agiter les peurs et les haines. Hier, il y avait les Espagnols, les Portugais, les Italiens, les juifs. Aujourd'hui, on agite chaque jour la peur du musulman, et on voit déjà pointer les reproches au Chinois ou au Roumain.

Malgré nos différences, malgré notre multitude et notre diversité, montrons-leur que nous sommes unis ! Montrons-leur que nous sommes comme les autres ! Nous sommes des citoyens français !

Nous n'avons pas l'intention d'envahir ou d'écraser, nous sommes là comme nous sommes. On est chez nous ! Nous ne sommes pas des victimes, malgré la discrimination à l'embauche, malgré les arrestations au faciès, malgré la violence des propos sans cesse répétés par les ministres de l'immigration depuis cinq ans.

Nous ne sommes pas des victimes, nous ne sommes pas des revanchards. Et si une minorité de Français nous montre du doigt comme des étrangers, nous savons qu'une grande partie des Français nous considère depuis longtemps comme des leurs. Nous devons lutter pour prendre notre place. Nos places dans la République, nos places au coeur de l'Assemblée nationale, des partis politiques. Car ces trois mots "Liberté, Egalité, Fraternité" doivent avoir le même sens pour tous les Français !



Ne nous laissons pas réduire à des voiles, à des accents ou à des croyances ! Ils nous rejettent, ne nous mettons pas à l'écart ! Ce harcèlement moral à l'égard des "musulmans", des "racailles", des "voyous" que nous sommes, attaque le système nerveux. Il faut le vivre pour le comprendre ! Il pénètre dans tous les pores de la peau, il vous donne des envies de "*vous ne m'aimez pas, et bien je ne vous aime pas non plus !*", des envies de siffler l'hymne national, des envies de paranoïa et d'amertume, des envies de retour au bled. Ne leur laissons pas ce plaisir.

Nos parents ont fait la route, ils sont venus du monde entier et ils se sont posés là. Nous, on est d'ici et on y reste ! Nous n'oublierons pas d'où nous venons, nous n'avons pas besoin de renier notre histoire pour entrer dans l'histoire de la France. Nous sommes français ! Le drapeau français est à nous ! L'hymne national est à nous ! La laïcité est à nous ! Rassemblons-nous partout en France, quelles que soient nos origines, tous ensemble et pareillement français ! Brandissons le bleu, le blanc et le rouge au-dessus de nos couleurs et montrons-leur nos cartes d'électeurs ! On est chez nous !!!!

Baya Kasmi au nom des gens

Nous sommes tous les produits d'une histoire. Celle de Baya Kasmi a sa part de tragédie. Tous les hommes de sa famille, le grand-père, les oncles, ont été fusillés sans autre forme de jugement par l'armée française pour le simple fait qu'ils étaient en âge de combattre. Nous sommes tous les enfants d'un mélange. Le père de Baya était algérien et sa mère française. Nous sommes tous les enfants d'un amour. Alors comment continuer à s'enfermer dans des identités meurtrières ? L'enfant qui grandit dans le respect des autres découvre un jour le racisme avec beaucoup de stupeur et d'incompréhension. La Shoah, les génocides, le terrorisme sont dans un univers mental étrange, étranger, pour les enfants du métissage. Baya Kasmi en 2012 est triste d'assister à cette société malade. Alors, elle qui scénarise les gens, les histoires de vie de ceux qui aiment la France, a pris la plume. Elle veut entendre et lire des textes intelligents et positifs. Elle avait signé avec enthousiasme le Manifeste des Libertés pour dire non aux forces liberticides agissant au nom d'une culture et d'une civilisation détournées. Elle porte aujourd'hui le flambeau d'un nouveau texte qui dit oui: oui à la France de chez nous, c'est à dire la France de partout, la France des enfants d'une histoire, d'un mélange, d'un amour.

Mehdi Thomas Allal positive l'action

Evidemment, parler d'égalité, c'est condamner les discriminations, c'est les comprendre c'est à dire expliquer comment elles se produisent, c'est lutter contre ces atteintes au droit et à l'humanité. Mehdi Thomas Allal, juriste et historien, s'est largement exprimé contre la disparition de la HALDE qui est un retour en arrière, une façon d'enterrer une lutte menée depuis une quinzaine d'années. Aujourd'hui conseiller pédagogique auprès de l'ENA et une des plumes avisées du think tank Terra Nova, il tente de réhabiliter ou en tout cas de positiver le concept de "discrimination positive". Si une politique différentialiste est possible en France concernant le genre et le handicap, il n'y aurait aucun obstacle à ce qu'il en soit de même sur des fondements autres et en particulier ethniques. L'action positive (terme bien plus judicieux et juste que celui de "discrimination positive") peut être menée si elle s'intéresse au niveau individuel comme l'apparence physique. Il s'agirait de faciliter l'insertion sociale de toute personne porteuse de signes distinctifs pouvant donner prise à rejet. Mehdi Thomas Allal lance une piste de réflexion. En s'associant à l'appel public "on est chez nous", il entend en tout cas réaffirmer le principe constitutionnel d'égalité, là où il est menacé par toutes les injustices sociales subies par les habitants des quartiers populaires oubliés de la campagne présidentielle.

Yagoutha Belgacem et la mobilité de l'art

Siwa, cela veut dire oasis en arabe. Siwa, c'est le nom d'une plate-forme de réflexion sur la création dans le monde arabe, un laboratoire en quelque sorte, un lieu d'échange entre artistes arabes et européens, travaillant et inventant ensemble. La directrice artistique de cet espace est

Yagoutha Belgacem. Ce qui l'intéresse est ce qui se passe "entre", entre des lieux, quand on passe du local à l'international, entre des mots, quand on change d'univers linguistique, entre des images, entre des gens. Yagoutha Belgacem s'interroge et nous interroge: comment créer face aux blocages à la mobilité ? Il y a des soucis de visas et les oeuvres ne circulent pas. La mobilité est pourtant la condition de la création. La directrice artistique de Siwa sait l'intérêt de permettre à des publics français de culture musulmane de se confronter avec des artistes du monde arabe. Elle s'empare de la langue arabe pour mieux exprimer les mentalités. Elle fait danser la femme pour rendre audible sa voix. Elle ouvre des portes, elle lance des débats. Mais comment le faire efficacement quand les identités sont meurtries par des peurs fabriquées ?

Karim Miské et l'histoire qui se répète

En 1944, Jean-Paul Sartre écrivait: "C'est l'antisémitisme qui fait le juif". Aujourd'hui, Karim Miské écrit: "C'est l'islamophobie qui fait le musulman". Peu importe pour l'islamophobe que l'on soit croyant, agnostique ou athée, toute personne perçue à ses yeux comme musulman apparait comme dangereuse. Le réalisateur athée franco-mauritanien qu'il est se demande ce qu'il a de commun avec celui qui interdit de bâtir des églises en Arabie Saoudite ou qui empêche les filles afghanes d'aller à l'école. Il a la commune identité qu'on lui assigne, même si elle n'est pas la sienne. On ne peut pas rester longtemps un Français "authentique", amoureux des terroirs de son pays. Le nom, le faciès l'assignent à une identité musulmane. Alors finit par dire Karim Miské, autant l'occuper pleinement et en pleine conscience, pour mieux s'en libérer, pour mieux libérer la société de ses poisons primaires. Et Karim alors se fait écrivain. Le 15 mars 2012, il publie *Arab Jazz,* son premier roman.

Leila Babès s'en prend aux apprentis sorciers

(juin 2009)

"*A l'exception des Verts, particulièrement engagés sur les questions qui touchent à l'Europe...*", personne n'aura vraiment motivé les électeurs à se rendre aux urnes ce dimanche, analyse Leila Babès. Cette sociologue française d'origine algérienne (elle est née à Guelma) enseigne à l'Université catholique de Lille la sociologie des religions et "l'islamologie". Elle est l'auteur de nombreux ouvrages et articles où elle s'intéresse particulièrement au statut et à la condition de la femme dans l'islam. Mais dans son dernier message sur son blog, où Leila Babès se révèle toujours très réactive sur l'actualité, elle a observé l'apparition dans la campagne européenne de la coalition hétéroclite réunie autour de Dieudonné.

Un "*cocktail détonnant*" pour notre observatrice qui dénonce les propos d'incitation à la haine raciale portés par cet "humoriste", métis de père camerounais, "*plus connu pour son outrance que pour ses sketches*".Derrière le leitmotiv du "*lobby sioniste*", le discours de Dieudonné présente tout l'arsenal idéologique de la droite extrême où il trouve ses principaux amis. Leila Babès conclut ainsi son billet : "*L'islam n'en peut plus d'être instrumentalisé par toutes sortes d'apprentis sorciers : pouvoirs, clergés, terroristes, tueurs en série, psychopathes, dictateurs, fascistes, antisémites, délinquants, convertis de la dernière heure, opportunistes en tous genres et aventuriers politiques*". Aux élections européennes, Dieudonné a réalisé un score marginal. Ouf !

La marche des soeurs

(juin 2007)

Liberté, égalité...diversité, féminité [210][211]

Ce n'est certes pas un raz-de-marée, mais c'est assurément plus que quelques vaguelettes. Dans toutes les régions de France et dans tous les partis politiques, des femmes dont les parents étaient des immigrés maghrébins prennent en mains leur citoyenneté pour défendre leur idée de l'intégration et de l'action politique. Elles ont toutes la *gnaque* et l'énergie que leur parcours de combat leur a permis de se construire. Elles sont le plus souvent encore très jeunes au regard de la moyenne d'âge du personnel politique français. Elles ont pour la plupart de 30 à 45 ans. Les plus âgées ont connu leur première expérience militante avec la *Marche des Beurs* de 1983. Les plus jeunes ont décidé d'agir là où d'autres se résignent, refusant d'être les victimes de déterminismes qu'elles s'engagent à combattre. Ce ne sont pas les "beurettes" de service que l'on a pu connaître il y a encore quelques années, que l'on parachutait en politique parce que cela faisait bien sur la photo et que l'on jetait aussi vite au premier remaniement. Ce sont toutes des personnalités fortes, quelles que soient leurs choix politiques.

(Najat Belkacem, 2007)

La campagne est lancée avec Lynda Asmani, Djemila Azrou, Rachida Dati, Tokia Saïfi et Myriam Salah-Eddine (UMP), Najat Azmy, Najat Belkacem**,** Fatima Benmehdi, Daouia Bezaz, Nadia Brahimi, Naïma Charaï, Kheira Drissi, Samia Ghali, Bariza Khiari, Elyssa Kraiem, Salima Mami, Zoubida Naïli et Mouna Viprey (PS), Saliha Ayadi (PRG), Yasmine Boudjenah et Malika Zediri (PCF), Alima Boumediene, Khedidja Bourcart et Djamila Sonzogni (Les Verts). Elles, parmi beaucoup d'autres...

Najat Belkacem

(mars 2007)

Sur LCI, sur Itélé... (il n'y a pas que TF1 en France), Najat Belkacem arrive avec sa fraîcheur et sa spontanéité. Elle parle femme. Elle parle jeune. Sur son site et sur son blog, elle n'a aucun scrupule à se dire opportuniste, "*au sens positif du terme*", c'est à dire capable de saisir les

---

[210] Les textes et photos sont, sauf mention contraire, extraits ou inspirés des sites et blogs des femmes politiques concernées ou des collectivités dans lesquelles elles sont élues

[211] Liens connexes **:** L'association Les Marianne de la diversité a été créée fin 2005 par Fadila Mehal pour faire rimer parité et diversité dans la République française. Parmi ses membres actives, Najat Azmy, candidate socialiste aux élections législatives dans la 10e circonscription du Nord. Voir le blog de Najat Azmy. L'association Assemblée des femmes[211] a pour objectif de promouvoir l'accès à la parité des femmes et des hommes dans les lieux de décision politique. L'association Elles aussi, fondée en 1992, réunit des associations de femmes (dont l'*Union féminine civique et sociale*) défendant la parité dans les instances élues.Enfin, un site officiel, le site de l'Observatoire de la parité.

occasions qui se présentent à elle. Née dans un petit village du Rif, au Nord du Maroc, elle arrive en France à l'âge de 4 ans. A 16 ans, elle demande la nationalité française. Dans sa tête, elle l'avait déjà depuis longtemps. Picarde et encore étudiante, elle était conseillère d'une députée socialiste. Devenue lyonnaise, elle devient conseillère de Gérard Collomb. Déjà conseillère régionale en Rhône-Alpes, elle est aujourd'hui porte-parole de Ségolène Royal et candidate aux législatives à Lyon face au Ministre des Transports, Dominique Perben.

A ceux qui disent que Ségo a désormais sa beurette, elle répond qu'elle a pris ses responsabilités : " *A crier au beur de service à chaque fois qu'on nomme un Français un peu coloré, on risque de longtemps éloigner les Français issus de l'immigration des responsabilités*", affirme-t-elle.

Lynda Asmani, 33 ans, UMP, candidate aux élections législatives à Paris 10e

"Une génération qui refuse le renoncement"

Lynda Asmani est originaire de la Loire où elle débute son engagement associatif et politique au début des années 90. Après avoir été journaliste au journal *Le Progrès*, elle collabore auprès de Jean-Pierre Philibert, ancien député et secrétaire de la Commission des Lois à l'Assemblée nationale. En 1997, elle"monte à la capitale" pour s'installer dans une nouvelle vie professionnelle, notamment au Conseil d'Architecture, d'Urbanisme et d'Environnement de Paris.

Parallèlement, elle poursuit son implication associative en militant pour la parité au sein de "Femmes en marche" qui fédérait l'ensemble des structures associatives féminines de droite. Elle s'attache à Paris, ses quartiers, ses habitants, la richesse historique et culturelle de la ville, son rayonnement international. Elle est Présidente de l'*Association Laïque des Franco-Berbère*s et secrétaire générale de *Femmes pour la France*. Elle portait déjà les couleurs de l'UMP en 2002, dans la 20e circonscription de Paris. Elle les porte à nouveau en 2007 et installe sa permanence de campagne à proximité immédiate de la Gare de l'Est et surtout du Q.G. de campagne de Nicolas Sarkozy pour les élections présidentielles. Sur son site, elle se dit "une femme de son temps, d'une génération qui refuse le renoncement".

Saliha Ayadi, 38 ans, PRG, candidate aux élections législatives dans l'Aube

Née en 1969, Saliha Ayadi est bragarde (de Saint-Dizier) depuis l'âge de deux ans et demi. Elle est entrée en politique en devenant conseillère municipale de sa ville alors qu'elle était en congés parental de son emploi de secrétaire commercial. D'abord sympathisante du Parti Radical de Gauche et fervent soutien de Christiane Taubira, elle est aujourd'hui la Présidente régionale du Parti. Conseillère régionale de Champagne-Ardennes, elle est candidate (PRG, soutenue par le PS) aux élections législatives 2007 dans la 2e circonscription de l'Aube.

Djemila Azrou [212], 40 ans, UMP, adjointe au Maire de Strasbourg

Djemila Azrou-Isghi apparaît au premier abord plutôt réservée. Mais, qu'on ne s'y trompe pas, cette fille de harki, qui a repris la présidence de la coordination "Les harkis d'Alsace et leurs enfants", en 1997, après la mort accidentelle de son frère, est également une passionnée. Elle a manifesté et fait signer des pétitions, avec les responsables des autres associations de Français musulmans, "pour une grande mosquée française" à Strasbourg et continue de militer "pour un islam républicain, s'opposant àtoute dérive intégriste". "La manière dont la mosquée a été attribuée a eu sur moi l'effet d'un déclic", confie-t-elle. A l'époque, par l'intermédiaire d'un responsable national des Français musulmans, elle entre en contact avec Robert Grossmann (RPR) pour lui demander de plaider leur cause au conseil municipal. "J'ai décidé de m'investir dans cette équipe", explique-t-elle, ravie de participar à la campagne avec l'équipe Grossmann. "Au moins, si je suis élue, je veillerai à ce que les deux projets de mosquée soient traités à égalité. Car les anciens, comme mon père, qui ont tout quitté pour la France, se sentent frustrés, trahis". Son père, M'hamed, ancien supplétif de l'armée française, arrivé en France après l'indépendance de l'Algérie, a d'abord travaillé à Paris, avant d'être embauché par la SNCF pour l'entretien des lignes à Strasbourg.

Djemila grandit au Neudorf et fréquente un collège privé. "Nos parents nous ont poussés à faire des études pour avoir une situation". Responsable de l'unité Alzheimer d'une maison pour personnes âgées, elle continue de se battre pour la reconnaissance des harkis. Son père l'a encouragée à se lancer en politique. "C'est une fierté pour lui", observe-t-elle, soucieuse de défendre aussi "les jeunes de la 2e et de la 3e génération qui subissent les mêmes discriminations à l'embauche et lors de la recherche d'un logement que les enfants d'origine immigrée". L'association, située dans un local à l'Elsau, est ouverte à tous ceux qui rencontrent des difficultés. "Il faut agrandir le cercle et ne pas rester replié, s'ouvrir à toute la communauté", suggère Djemila, qui est passionnée par les questions liées à l'intégration et veut y travailler... Mais elle prévient: "Les causes qui me tiennent à coeur, je les défends avec mes tripes".

Fatima Benmehdi, PS, Haute-Garonne, conseillère régionale déléguée à l'égalité hommes-femmes

Secrétaire de profession, Fatima Benmehdi a été élue en 2004 au Conseil régional de Midi-Pyrénées dans le département de Haute-Garonne (conseillère régionale déléguée à l'égalité hommes-femmes et à la parité, membre des commissions "politique de la ville" et "solidarité, affaires sociales, logement, thermalisme"). Elle anime le Comité consultatif régional de l'égalité

[212] portrait par le journal *L'Alsace* du 8 mars 2001

hommes-femmes réunissant associations, élus, syndicats et personnalités de la société civile. Cette instance de concertaition et de dialogue est consultée pour tous les champs d'intervention de la Région et notamment en matière d'emploi et de formation.

Daouia Bezaz, PS, conseillère régionale de Lorraine

"Actionner les leviers de la prévention"

Assistante socio-éducatrice, déléguée régionale de la S.F.P.S. (Société française de prévention du suicide), Daouia Bezaz a été élue en 2004 conseillère régionale de Lorraine (PS, vice-résidente de la commission "services publics et services d'aide à la personne", membre de la commission "formation professionnelle et insertion"). En Lorraine, elle est sur tous les fronts de la solidarité. Particulièrement sensible à la cause des femmes, elle a commencé par le MLF. Puis elle s'investit dans diverses associations touchant à la santé mentale et à la protection de l'adolescence. Elle considère la Région comme "un interlocuteur privilégié et incontournable si l'on veut actionner les leviers de la prévention que d'autres, résolument, abandonnent sans aucun scrupule".

Yasmina Boudjenah, 36 ans, PCF

Yasmina Boudjenah est née à Paris en 1970. En 1994, elle obtient sa Maîtrise de mathématiques appliquées aux sciences sociales, option Economie et un doctorat d'économie en 2000 qu'elle consacre à la restructuration du secteur public algérien. Elle a été membre du Bureau national du Mouvement des jeunes communistes de France de 1990 à 1998, première secrétaire nationale de l'*Union des Etudiants Communistes* de 1994 à 1997. Elle est membre du Conseil national du Parti communiste français depuis mars 2000, conseillère municipale de Bagneux et Présidente de l'association *Méditerranée solidaire(s)*.

Alima Boumediene, Verts, sénatrice [213]

Alima Boumediene-Thiery est franco-marocaine. Ses parents sont arrivés en France avec la première vague d'immigration maghrébine, dans les années 1960, avec dans leurs bagages leur coeur et leurs racines venant de l'autre côté de la Méditerranée. Pour sa part, étant née ici, elle a commencé par refuser ses racines maghrébines qui ne lui semblaient pas vraiment être les siennes. Adolescente, c'est le militantisme anarchiste qui a incarné pour elle le refus de l'Islam, de l'arabité, du Maghreb. Cet engagement politique dans une mouvance qui cherche à libérer l'homme de toute contrainte sociale, familiale, religieuse ou économique lui a permis de ne pas se

[213] d'après le blog de Alima Boumediene

sentir déterminée par quelque chose d'extérieur. Et puis elle a compris... Compris que ces racines multiples (arabo-berbère par son père, judéo-chrétienne par sa mère, française), si on ne les vivait pas comme une contrainte, comme une obligation qui s'imposerait à soi, sont une richesse fabuleuse.

Alima Boumediene a toujours vécu en banlieue parisienne. Elle appartient à cette première vague de ceux que les sociologues, journalistes et intellectuels de tous bords ont appelé "la seconde génération". Elle ne se reconnaissait pas dans leurs discours stéréotypés : "choc entre deux cultures, ruptures familiales et échecs scolaires, probèmes d'intégration...", alors qu'elle était à l'Université. Elle milite dés 1979-80 dans diverses associations : pour le soutien scolaire des plus jeunes, pour le dialogue entre les générations, pour le droit des femmes maghrébines en France, pour une revalorisation culturelle, contre le racisme et les discriminations, pour l'égalité des droits notamment des droits politiques des étrangers...

1981 fut pour elle un grand espoir puis une déception aussi importante. 1983 puis 1985, ce fut la période des premières coordinations d'associations dont les marches à travers la France. Depuis sa "marche" ne s'est jamais terminée : manifestations, grève de la faim, rencontres, débats, actions diverses, privilégiant toujours l'action associative.

En 1995, elle est élue pour la première fois dans sa ville natale, Argenteuil, à l'occasion des élections municipales en place d'ouverture, sans étiquette politique, sur une liste de gauche (plurielle avant l'heure). Elle fait alors l'expérience des responsabilités politiques locales. Elle fonctionne ainsi, sans parti politique mais comme apparentée pendant 3 ans. En 1998, elle décide de rejoindre le parti des Verts. C'est ce qui correspondait le mieux à ses idées: la parité hommes-femmes, la revendication du droit de vote pour les étrangers, la dépénalisation de certaines drogues et leur légalisation, les minima sociaux, la prise en compte des questions posées par les jeunes, le PACS, etc.

Avec les Verts, elle devient députée européenne (elle tient au féminin). Elle, beurette de banlieue, représente la France au Parlement européen ! Pendant tout son mandat, elle impulsera des initiatives devant permettre un rôle accru du PE, le développement des droits des migrants en Europe et la lutte contre toutes les formes de discriminations. En septembre 2004, elle est élue sénatrice malgré les dénonciations calomnieuses d'antisémitisme pour lui reprocher son engagement de parlementaire européenne en faveur du peuple palestinien.

Khedidja Bourcart, Verts, Paris

Aujourd'hui adjointe au Maire de Paris en charge de l'intégration, Khedidja Bourcart a beaucoup à dire sur la stigmatisation qu'elle n'a cessé de rencontrer tout au long de son enfance. Elle se souvient de cette enseignante qui devant elle et tous les élèves parlait de "ces Nord-Africains aux bleus de travail jamais lavés" et de "ces Nord-Africains qui ne sont pas bronzés et ont des yeux bleus. Ce sont des Kabyles", précisant aussitôt: "mais toi, Khedidja, ce n'est pas pareil". Khedidja Bourcart est candidate aux élections législatives dans la 7e circonscription de Paris.

Nadia Brahimi (née Moussaoui), 42 ans, PS, Val de Marne

Nadia Brahimi est née à Maisons-Alfort et a toujours vécu et milité dans le Val de Marne. Aujourd'hui, elle est maire-adjoint de Choisy-le-Roi et conseillère régionale d'Ile-de-France. Son marquage à gauche, sa manière à elle d'animer les débats et d'écouter tous les points de vue sont remarqués à Créteil où elle fait partie de la génération montante des femmes politiques de la banlieue parisienne.

Naïma Charaï, 34 ans, PS, Aquitaine [214]

"*Moins vous me donnerez d'espaces, plus j'en aurai*", Björk, extrait de la chanson *Alarm Call*

Naïma Charaï a quitté le Maroc à l'âge de 4 ans. Elle est née en 1972 à Douar Karia, un petit village situé près de Taounate. Sa famille a rejoint la France en 1976 grâce au regroupement familial. Issue d'une famille très modeste, originaire d'un village rural pauvre, fille d'immigrés... à la base rien ne la prédestinait à vivre ce qu'elle vit en 2007.

Qui est-elle aujourd'hui ? Elle écoute les Têtes Raides et la Rue Kétanou. C'est très loin d'Oum Khaltoum, de Cheikha Rimitti ou de Najat Aatabo. Elle éprouve tout de même toujours une certaine émotion et une certaine nostalgie lorsqu'elle entend les musiques orientales. Pour ses lectures, elle est plus souvent plongée dans l'histoire de la France que dans celle du Maroc. Elle adore le bouquin de Blanchard "Sud-Ouest, porte des outre-mers" (éd.Milan), un livre magnifiquement illustré qui retrace le passé colonial et de l'immigration de 1982 à 2006 dans le grand Sud-Ouest. Avec ce livre qui fait une large place à ses aïeux et à travers cette reconnaissance, elle a enfin le sentiment de faire partie de l'Histoire de France.

Naïma Charaï est conseillère régionale d'Aquitaine. Elle y lutte contre les discriminations. Certaines catégories de population connaissent des taux d'échec scolaire et de chômage trois fois supérieurs à la moyenne. Lutter contre les discriminations qui conduisent à ces injustices sociales, rétablir l'égalité des chances, remettre l'ascenseur social en marche, voilà l'objectif que s'est fixé Naïma Charaï durant son mandat. Elle travaille à l'élaboration d'un programme régional de lutte contre les discriminations sociales en ciblant les efforts sur les jeunes de 16/25 ans avec un oeil particulièrement attentif aux jeunes issus des territoires les plus fragiles. Elle sensibilise les branches professionnelles à la lutte contre les discriminations, entend faciliter l'accès à l'apprentissage, veut définir une charte d'égalité des chances établissant un principe d'égalité dans le mode de recrutement des entreprises.

Rachida Dati [215]**, 42 ans, UMP, porte-parole de Nicolas Sarkozy**

"*La politique sert à empêcher les déterminismes*"

Père maçon marocain, mère algérienne, deuxième d'une famille de douze enfants, Rachida Dati a grandi à la Cité du Bout du Lac, entre le silo et la déchetterie, à Chalon-sur-Saône. A 16 ans, elle travaille dans un supermarché puis comme aide-soignante tout en poursuivant ses études. A 21 ans, alors qu'elle est en fac d'économie à Dijon, elle se présente à Albin Chalandon lors d'une réception à l'Ambassade d'Algérie où elle a tout fait pour être invitée. A 24 ans, elle interpelle Jean-Luc Lagardère qui acceptera de lui financer son MBA. Puis elle rencontre Marceau Long et Simone

[214] d'après le blog de Naïma Charaï

[215] portrait par Gaël Tchakaloff, *le Nouvel Economiste*, extrait

Veil qui lui conseillent de s'orienter vers la magistrature. Elle réussit brillamment chaque expérience professionnelle (Matra, BERD, Lyonnaise des Eaux) avant d'accéder à la magistrature. En 2002, elle écrit à plusieurs reprises à Nicolas Sarkozy avant que celui-ci ne lui réponde. Il la fait entrer dans son cabinet ministériel. Aujourd'hui, elle est son porte-parole pour la campagne présidentielle. "Pour lui, je ne suis pas l'Arabe de service. J'ai une vraie place de conseillère", dit-elle.

On ne peut lui refuser. Elle le sait. Structurellement, son intelligence et son tempérament la placent au-dessus de la mêlée. Conjoncturellement, son image de "beurette" et ses origines défavorisées arrivent à point nommé. Cerise sur le gâteau, elle vibre et sait faire vibrer. Son regard réveillerait un Sénat.

Avec ses mots, tour à tour bruts et policés, avec ses manières, jamais familières mais toujours personnelles, elle force l'intimité des puissants. Dans les arcanes du pouvoir, elle est tous allée les voir. Et ils l'ont tous aidée. Rachida a toujours des choses à dire. A leur dire. D'abord, elle raconte son histoire, ensuite, elle interprète celle de ses interlocuteurs. Adolescente, elle a passé des nuits à feuilleter le Who's Who et à découper les journaux, s'inspirant des réussites de ceux qui ne venaient de rien, apprenant par coeur les chemins de ceux qu'elle prévoyait de rencontrer. Conseillère technique de Nicolas Sarkozy en charge du projet de loi "prévention de la délinquance", elle est parvenue à ce qu'elle voulait. "J'ai eu peur du déterminisme. Il fallait que j'accède à autre chose"...

Samia Ghali, 37 ans, PS, Marseille

Conseillère municipale et communautaire chargée de l'éducation et de la petite enfance à la mairie du 8e secteur, conseillère régionale PACA cette militante a été, depuis son adolescence, de toutes les luttes. Adolescente, habitant dans les quartiers Nord (elle a grandi dans la cité Campagne Lévêque), elle se battait avec ses copains contre les ravages de la drogue ou encore pour dénoncer l'absence de structures pour les jeunes. Puis elle a adhéré au PS parce que la politique lui semblait la seule voie pour peser sur les décisions, changer les choses. Elle s'inquiète de la régression de l'intégration. "Je vois des gamines qui restent en te-shirt sur la plage, des jeunes qui veulent aller en pantalon à la piscine... On régresse !" (Le Nouvel Observateur, 2001). Elle est une fidèle supportrice de l'Olympique de Marseille. Chaque été, la région PACA permet à des jeunes de 8 à 14 ans, issus de quartiers difficiles ou de zones rurales, de participer à des stages Sports et découverte. Les jeunes (ils sont des milliers) partent pendant 5 jours s'initier à la pratique du sport tout en assimilant les règles de vie en collectivité, de respect de soi et de l'autre. L'Olympique de Marseille est un partenaire de ce dispositif : il accueille à ses côtés sur l'île des Embiez près de 1400 enfants. Samia Ghali continue à faire bouger les montagnes comme lorsqu'elle avait seize ans.

Bariza Khiari [216], 60 ans, sénatrice de Paris

Bariza Khiari se définit comme un pur produit de l'école laïque. Elle reprend souvent la formule de Jaurés : "L'égalité des droits est un leurre tant qu'il n'y a pas égalité des chances". Née en Algérie avant l'indépendance et arrivée en France à moins d'un an, elle a été nourrie de la lutte anti-coloniale de ses parents. En 1980, elle s'engage au MRAP, fonde le magazine "Différences", se mobilise en 1983 pour accueillir à Paris la Marche pour l'égalité, milite à la CFDT puis, lorsqu'elle a des enfants, à la FCPE.

Elle y défend les valeurs de la laïcité. Son engagement politique ne peut être qu'au Parti Socialiste. En 2003, elle prononce au Congrès du Parti socialiste un discours remarqué engageant à lutter contre les discriminations. Elle milite pour que le Parti soit plus le reflet de la société française dans toutes ses composantes.

Elyssa Kraïem, 28 ans, PS, Rouen

Elyssa Kraiem est juriste. Elle a une Maîtrise de Droit public des Affaires et un DEA Droit des Finances Publiques. Elle a été élue conseillère régionale de Haute-Normandie en 2004.

Salima Mami, PS, Lyon

Mère de quatre enfants, travaillant dans le secteur de l'action sociale, Salima Mami est élue locale dans le 3e arrondissement de Lyon. Elle y habite depuis plus de quarante ans. Son ancrage personnel est donc très fort. Dans son action politique, elle veut casser les ghettos et prouver que l'on peut vivre ensemble dans les quartiers de Lyon. Elle s'intéresse particulièrement aux questions d'éducation, d'insertion, d'action sociale et d'environnement avec le souci permanent de privilégier la concertation avec les associations.

Tokia Saïfi, 47 ans, UMP, Nord

Tokia Saïfi, née en 1959 à Hautmont (Nord), est la fille d'un ouvrier sidérurgiste algérien arrivé en France en 1945, décédé lorsqu'elle était adolescente, et d'une mère de famille nombreuse (elle a eu neuf frères et soeurs). Elle s'éveille à la politique au moment de la *Marche des beurs pour l'Egalité* en 1983. En 1987, avec Amo Ferhati, elle fonde et anime l'association Espace Intégration, alors proche de Pierre Mauroy, pour "tirer l'immigration par le haut". Animatrice d'une action nationale de coordination entre jeunes et policiers dans les quartiers sensibles, elle est également secrétaire d'un groupe local de l'association *France Plus*, présidée par Amo Ferhati. Aux élections régionales en 1998, Tokia Saïfi et Amo Ferhati sont candidats, dans le Nord, sur la liste de Génération Ecologie, qui n'obtient aucun siège. En 1999, elle coordonne une action d'aide à la création de micro-projets économiques dans les quartiers défavorisés. Membre fondatrice du Mouvement syndical pour 'égalité et la participation (MSEP) des Français issus de l'immigration, elle rejoint les rangs de *Démocratie libérale*, le parti d'Alain Madelin, parce qu'elle estime que "la gauche manipulait les immigrés pour faire monter le Front national". Elle est élue au Parlement européen en 1999 sur la lsite RPR-DL. En 2002, elle milite au sein du comité de campagne d'Alain Madelin, candidat à la Présidence de la République. Le 7 mai, elle est nommée Secrétaire d'Etat au développement durable dans le gouvernement de Jean-Pierre Raffarin. Elle est la première descendante d'immigré algérien à siéger dans un gouvernement français depuis la décolonisation. Le 13 juin 2004, elle quitte le gouvernement pour son siège de député européen.

---

[216] d'après le blog de Bariza Khiari

Myriam Salah-Eddine, 33 ans, UMP, Marseille

Myriam Salah-Eddine a été conseillère municipale de Marseille dans l'équipe de Jacques Gaudin à 27 ans. Aujourd'hui, à 33 ans, elle est toujours "l'étoile de la droite" à Marseille, comme le titrait Le Point en 2003. A la tête de sa délégation à l'action familiale et aux droits de la femme à la Ville de Marseille, elle est à l'initiative de *Génération Elles*, manifestation qu'elle a lancée en 2002.

"Son look de mannequin tranche avec l'image attendue d'une femme qui dit respecter la loi du Coran", a écrit Le Point. Elle est membre du Haut Conseil à l'Intégration mais n'aime pas le mot intégration. "Je préfère celui d'adéquation. Les deux parties doivent faire l'effort de vivre ensemble".

Djamila Sonzogni [217]**, 47 ans, Verts, Mulhouse**

Les parents de Djamila sont arrivés à Paris au début des années cinquante, bien avant l'indépendance de l'Algérie. Leurs neuf enfants sont nés en France. "Notre chance a été le refus de mon père, qui était commerçant, de s'installer en banlieue. Nous avons vécu dans le 20e arrondissement avec des voisins français et espagnols", raconte-t-elle, en soulignant que cette mixité sociale facile à une époque de plein emploi, leur a permis d'échapper à toute tentation de repli identitaire. A l'époque, l'islam restait du domaine de la sphère privée. Chaque année, la famille retournait au pays, avec l'idée de s'y réinstaller définitivement. Un jour, lorsque la situation en Algérie se serait arrangée ? La politique, Djamila s'y est intéressée alors qu'elle n'était que lycéenne, avec la rencontre de militants parmi lesquels de nombreux universitaires engagés au sein du PRS, le parti de Mohamed Boudiaf qui prônait la démocratie en Algérie. "Mohamed Boudiaf a été assassiné, quelques mois à peine après son accession à la Présidence... Il y avait peu de femmes et peu de jeunes. Mais ce parti était très actif, il organisait de nombreuses réunions", se

[217] portrait par le journal *L'Alsace* du 8 mars 2001

souvient-elle, consciente d'avoir délaissé alors ses études. Puis elle part travailler outre-mer. A Mayotte, elle rencontre son mari, un enseignant d'origine alsacienne. Durant quinze ans, ils séjourneront à La Réunion, puis à Madagascar, vivront un an sur un voilier, avant de revenir en France, en 1997. "Nous avons oublié la richesse de la vie culturelle et associative". Elle décide de s'impliquer dans la vie politique. "J'ai adhéré aux Verts parce qu'ils sont avec la gauche. Le discours ni droite, ni gauche, très peu pour moi" affirme-t-elle, tout en partageant la préoccupation de l'environnement, ancrée chez ses amis haut-rhinois. Educatrice spécialisée, elle connaît les difficultés des "jeunes issus de l'immigration". Cette formule la hérisse. "Ce sont d'abord des jeunes dont les parents sont souvent dépassés et l'adolescence est un âge difficile. Si je peux contribuer à trouver des solutions ! "

Djamila Sonzogni est élue au Conseil municipal de Mulhouse en 2001 et au Conseil régional d'Alsace en 2004. Elle met en place à Mulhouse un pôle de lutte contre les discriminations. Elle lance la campagne de la Médina. Elle invite Blandine Kriegel pour un débat sur les femmes dans l'immigration et dans les quartiers. Plus de 600 personnes y participent. Cette forte mobilisation la motive plus encore pour développer la mixité sociale sur sa ville et dans sa régon d'Alsace. Elle crée et préside l'association ALDA, association de lutte contre les discriminations en Alsace, fait campagne contre les discriminations légales trop nombreuses dans le droit français.

Mouna Viprey [218], 38 ans, PS, Montreuil

Mouna Viprey est née en mars 68 à Fés, au Maroc, dans une famille de classe moyenne, père fonctionnaire et mère au foyer. Elle a été élevée dans un esprit d'égalité entre filles et garçons et dans le culte de la réussite scolaire. Bilingue depuis son plus jeune âge, elle est allée à l'école française jusqu'au baccalauréat. Arrivée en France en 1989 pour suivre des études supérieures, elle plonge dans l'inconnu, même si elle ne s'est jamais sentie déracinée.

Bien que francophone, elle doit apprendre les codes et les habitudes de ce pays. Sa principale force est alors la présence de celui qui allait devenir son mari. A cette époque, il était professeur de philosophie à Montreuil, au Lycée Jean Jaurés. Ce fut son premier contact avec cette ville. En juin 2003, une petite fille est née, Lou. Après une thèse de doctorat en économie, elle est devenue chercheure à l'Institut de Recherches Economiques et Sociales (IRES), poste qu'elle occupe toujours aujourd'hui. Ses travaux l'ont amenée à s'intéresser particulièrement aux discriminations dans l'accès à l'emploi. Parce qu'elle est l'exemple même d'une école républicaine qui a fonctionné, elle est consciente que l'ascenseur social peut être en panne pour certains, que des inégalités et des discriminations sont à l'oeuvre. Et c'est ainsi que, de ce constat très concret ressenti au plus profond d'elle, est né son engagement politique. Etant une femme, jeune, d'origine étrangère, non issue d'un milieu politique ou engagé, elle croyait la politique inaccessible.

[218] d'après le blog de Mouna Viprey

Longtemps elle a pensé que ceux qui lui ressemblaient physiquement n'y avaient pas leur place. Mais le besoin de se battre était le plus fort et c'est pour cela qu'elle a adhéré au Parti socialiste. Elle est candidate aux élections législatives à Montreuil au prochain scrutin.

Malika Zediri[219], 45 ans, PCF, Val de Marne

"Ma première association, je l'ai créée à 12 ans. Elle s'appelait *Joie de vivre*: on faisait du porte-à-porte pour acheter de la nourriture aux chats de la cité". Trente et un ans plus tard, Malika Zediri fait son entrée au Conseil régional d'Ile-de-France dans la majorité de gauche. Au premier tour, elle figurait, dans le Val de Marne, sur la liste de Marie-Georges Buffet, constituée de communistes et militants associatifs. Malika Zediri est justement les deux. Au second tour, après de difficiles tractations pour former la liste d'union, elle a été "repêchée" dans l'Essonne, grâce à l'insistance de Mme Buffet. "Mon engagement s'enracine dans ce que je suis", explique-t-elle. De père algérien arrivé en France "je ne sais pas quand exactement, en 1955 je crois" et de mère française, Malika est l'aînée d'une famille nombreuse. "J'ai toujours entendu mon père se faire tutoyer. On a accédé aux HLM, et j'ai alors découvert, à 8 ans, que de l'eau coulait du robinet. J'ai quitté l'école tôt, après un BEP sanitaire et social- option social", précise-t-elle. Petits boulots, galères... et engagement au PCF. Pas par idéologie, mais parce que "ce sont eux qui m'ont aidée, les cocos du coin".

"Dans le parti, j'ai mis du temps à trouver mes marques", reconnaît-elle, "je ne parlais pas comme eux, je n'avais pas les mêmes références culturelles: "congrès", "ligne", ça ne voulait rien dire pour moi. Mais c'était l'endroit où on défendait la classe ouvrière. Je suis communiste parce que je ne trouvais pas normal que des gens dorment dehors". Repérée au début des années 1980 par Marcel Trigon, qui était alors le maire (PCF) d'Arcueil, elle devient conseillère municipale, puis adjointe aux affaires sociales. Parallèlement, en 1987, elle est cofondatrice d'APEIS, un mouvement de chômeurs. Continuité logique: "Il s'agissait de se rassembler pour faire valoir les droits auxquels ils pouvaient prétendre. A l'époque, 200 000 chômeurs ne touchaient pas l'aide qui leur était due, par manque d'information". Presque vingt ans plus tard, Malika Zediri n'a pas lâché l'APEIS et le mouvement associatif. Dernière mobilisation en date : le soutien à l'action en justice menée par des chômeurs "recalculés". Elle est toujours au PCF, siège même au Conseil national, mais ne mâche pas ses mots. La direction du parti est "coupée des réalités", elle ne porte plus "la lutte contre les inégalités et la pauvreté", estimait-elle au lendemain du premier tour de l'élection résidentielle de 2002, en cosignant avec Patrick Braouezec, le maire communiste de Saint-Denis, un appel intitulé "Il doit se passer quelque chose au PC".

Son avis n'a guère changé: "Le parti s'est éloigné des couches très populaires, et il est passé à côté de la deuxième génération d'immigrés. On nous a utilisés, mais on ne nous a pas entendus, on n'a pas eu de place", assène-t-elle, de sa voix grave, un peu rauque. Armée d'un tel franc-parler, cette mère de trois enfants pourrait faire grincer des dents au Conseil régional. Mais elle est habituée à "ne pas se faire que des amis" et ne recule pas devant les conflits. D'autant qu'elle est impatiente de faire bouger les choses. "J'arrive avec cette expérience. Je veux imprégner le Conseil des urgences que j'ai u voir. Je veux avancer sur des questions concrètes : la gratuité des transports pour les chômeurs, les logements sociaux, notamment pour les mères célibataires... Je veux m'investir sur les questions sociales". Celle qui se verrait bien présider la Commission des affaires sociales sait pourquoi elle est là : "Etre l'élue des pauvres et des plus pauvres, pas à leur place, mais avec eux".

[219] Article d'Amélie Baubeau, *Le Monde* du 4 avril 2004

Kheira Drissi

(mars 2007)

Haute-Marnaise de toujours, Kheira Drissi est native de Bayard-sur-Marne où elle a grandi. Elle a fréquenté le collège et le lycée de Saint-Dizier avant de monter à Paris, comme de nombreux jeunes de son âge, pour poursuivre des études de biologie et de littérature. A trente et un ans, cela fait dix ans qu'elle est engagée au Parti socialiste, et particulièrement au sein du Mouvement des jeunes socialistes. Aujourd'hui, elle est candidate aux élections législatives à Saint-Dizier, convaincue que la gauche républicaine est seule en position de restaurer l'égalité dans une société multi-fracturée. A Saint-Dizier, elle est particulièrement attentive à ce que pensent les jeunes du Vert-Bois de la campagne présidentielle et législative. Au Vert-Bois, quartier populaire de la ville, tant de jeunes et moins jeunes pointent tous les matins sans succès aux portes de l'ANPE et des agences intérim...

Nora Berra au gouvernement

(juin 2009)

Question d'équilibre. Il n'était pas question pour les stratèges du marketing UMP de faire moins en 2009 qu'en 2007 sur "la diversité au gouvernement". Rachida Dati devait être remplacée. Les prétendantes étaient nombreuses : Malika Benlarbi, Fatine Layt,... C'est Nora Berra qui a été "élue", à la surprise générale. Comme elle avait été élue, à la surprise générale, le 7 juin dernier au Parlement européen de Strasbourg où finalement elle ne siégera pas. Nora Berra entre donc au gouvernement pour s'occuper des "aînés". Ce médecin généraliste lyonnais, d'origine algérienne (oranaise), porte, il est vrai, très bien le discours qu'on attend d'elle, gaulliste de père (tiraileur de 39-45) en fille, pour qui les valeurs républicaines et les valeurs européennes (l'unité dans la diversité) ont du sens. Avec Nora Berra, l'UMP conserve sa longueur d'avance sur le PS sur la question et Lyon apparaît de plus en plus comme le berceau de cette nouvelle génération politique, féminine, jeune, "issue de la diversité".

Leila Aïchi, sénatrice de Paris

(octobre 2011)

L'écologie s'installe au Sénat avec une équipe de dix éclaireurs décidés à transformer cette vieille institution un brin ronronnante. Leila Aïchi, nouvelle sénatrice de Paris, représente bien cette génération politique émergente prête à engager la révolution écologique et solidaire des années 2010. En 1998, Franck Laval fondait *Ecologie sans frontière*, association de défense de l'environnement qui promeut une écologie pragmatique, qui s'appuie sur les outils juridiques pour s'attaquer aux pollueurs, une écologie ouverte au Sud (la Tunisie, l'Algérie, la Mauritanie, le Mali, le Sénégal,...), parce que l'Afrique est le continent qui pollue le moins mais qui est le plus vulnérable. Leila Aïchi est de ce combat. En 2000, jeune avocate de trente ans, elle attaque le gouvernement français sur la pollution de l'air qui constitue un danger sanitaire grave pour la population. En 2002, elle fonde *Ecologie sans frontière Afrique* dont le siège est à Dakar et crée une Ecole normale dédiée à l'environnement au Sénégal. Elle fonde *Métafrica* pour promouvoir de nouveaux outils de développement local.

Leila Aïchi ne cache pas sa sensibilité à la question des discriminations pour en avoir été elle-même victime. Elle a dû franchir bien des obstacles pour réussir brillamment et successivement un DEA en droit des affaires, un DESS en gestion d'entreprise et un MBA. Success story ? Non, plutôt l'image d'une battante. En 2010, pour être désignée candidate d'Europe Ecologie Les Verts aux élections sénatoriales, il lui a fallu une fois encore justifier sa présence, parce qu'elle n'était pas encartée, ayant toujours opté plutôt pour un engagement associatif. Pour certains, elle venait "de nulle part". Mais est-ce nulle part cette action professionnelle pour le droit à la santé, au sens de l'OMS - "le fait de respirer de l'air pur est considéré comme une condition

essentielle de la santé et du bien-être de l'homme" - ? Est-ce nulle part cet engagement pour le Grenelle de l'environnement en 2007 avec Ecologie sans frontière ? Et cette action militante pour la défense des étrangers dont les droits sont aujourd'hui réduits de façon drastique. Leila Aïchi se bat pour le maintien de l'Aide Juridictionnelle pour les étrangers les plus démunis, les "sans-papiers". Son nouveau bureau du Sénat et celui du (peut-être) futur groupe parlementaire EELV sera la base de ses nouveaux combats pour 2012, année électorale bien sûr, mais aussi et surtout Année du Sommet de Rio (du 4 au 6 juin 2012) pour une gouvernance mondiale verte.[220]

"La République allant droit" de Bouchera Azzouz

(février 2011)

"A chaque fois qu'on assassine au nom de l'islam, c'est une partie de nous qu'on assassine" ont dit les signataires de l'appel "*L'islam bafoué par les terroristes*" le 29 janvier 2011 sur le Parvis des Droits de l'Homme à Paris. Bouchera Azzouz est l'une des personnalités co-organisatrices du rassemblement pour dire "non au rapt de notre identité". Elle a créé l'association *La République allant droit* dont elle est la Présidente pour que cesse cette "escroquerie intellectuelle" qui racialise les problèmes. "On cherche à éviter la question sociale en enfermant les gens dans des problématiques ethniques... Les gens sont renvoyés à une identité qui n'est pas la leur."

La militante de Corbeil-Essonnes a démissionné en 2009 de *Ni putes ni soumises* qui, selon elle, est de ceux qui "agitent le danger de l'intégrisme pour éviter la question sociale". Elle déplore cette instrumentalisation de l'islam par les politiques. "Ils communautarisent. Ils créent du sectarisme... Cela leur permet d'éviter de répondre aux vraies questions que sont les inégalités".

(Bouchera Azzouz: "un rêve d'égalité")

Bouchera Azzouz est musulmane, a porté le voile, a décidé de ne plus le porter. C'est une décision facile à prendre mais "c'est plus difficile de se libérer de l'oppression sociale". Elle était là le 29 janvier pour dire que "la terreur n'a pas sa place dans l'islam". L'islam de France existe et il est républicain. "J'ai un rêve, dit-elle, et j'incarne celui des milliers de personnes qui ne veulent ni de discrimination positive ni de discrimination négative. On veut l'égalité".[221]

[220] Leila Aïchi, ici en vidéo
[221] d'après l'interview à *Respect Mag*, 24 janvier 2011

Au nom de la République

"*La République, c'est comme les discothèques. On fait d'abord entrer les habitués*". (Rama Yade)

Rama Yade annonce la couleur

(avril 2007)

Rama Yade a conscience d'incarner tout ce que les hommes politiques ne sont pas : elle est femme, jeune, noire et musulmane. On peut ajouter qu'elle est mariée à un socialiste. Elle milite à l'UMP où elle est secrétaire nationale à la francophonie.

Née à Dakar il y a trente ans, elle a passé au Sénégal les huit premières années de sa vie, élevée par ses deux grands-mères. Elles lui ont appris la grande histoire de l'Afrique. Sa mère lui a donné le goût de la politique et transmis les valeurs de l'effort et du travail. Arrivée à Colombes en 1983 dans un quartier populaire, elle brille dans ses études. Diplômée de Sciences Po, spécialiste de littérature allemande, elle anime aujourd'hui le Club XXIe siècle qui milite pour la reconnaissance de la diversité dans la société française. Elle travaille pour Public Sénat. En mars, en pleine campagne électorale où elle est invitée dans de nombreuses villes de France par les Jeunes Populaires, elle publie Noirs de France (éd. Calmann-Lévy). Quand Rama parle dans les meetings de l'UMP, les jeunes boivent du petit lait, eux qui en ont marre qu'on les traite de fachos, les vieux marmonnent, le ciel leur est tombé sur la tête

Bertin Mampaka Mankamba ouvre la voie ("*au nom du Royaume*")

(mai 2009)

"*Au début, on ne vous invite que pour servir d'attrape-voix communautaire. Il faut beaucoup de persévérance pour imposer ses idées, monter dans l'appareil et peser sur les décisions*" explique Bertin Mampaka Mankamba, dans un entretien à *Jeune Afrique*. Il est le premier noir à exercer la fonction d'échevin (équivalent de la fonction d'adjoint au maire) à Bruxelles. C'est en 2004 que lui a été confiée la charge des sports, de l'environnement, des espaces verts, de la solidarité internationale et de l'équipement communal, au sein du "gouvernement" de la ville.

Pour ce natif de Kinshasa (1957), fils d'un chef traditionnel et parlementaire au Kasaï, les débuts du séjour en Belgique ont été très difficiles: étudiant le jour et plongeur la nuit, il réussit néanmoins ses études de sciences économiques à Mons et rencontre sa future épouse. Après quelques années de retour au Congo, il revient en Belgique en 1990. Bertin Mampaka Mankamba acquiert la nationalité belge et milite au Parti social-chrétien (devenu Centre démocrate

humaniste). En 2000, il devient conseiller communal de police de Bruxelles, le premier noir à occuper déjà une telle fonction en Belgique.

Aujourd'hui, il est devenu un des hommes politiques les plus en vue dans son nouveau pays et on parle de lui pour un poste de ministre de la coopération, qui lui permettrait de boucler la boucle. Mais pour lui comme pour d'autres personnalités politiques issues de l'immigration en Belgique, la méconnaissance du flamand reste un obstacle. La génération suivante ne sera pas confrontée à cette difficulté. Les enfants de Bertin Mampaka Mankamba sont à l'école néerlandaise.[222]

Eva Joly, la femme de l'année 2009

(décembre 2009)

"*La société française est caricaturale dans sa dureté envers les petits et sa tolérance envers les puissants*", dit **Eva Joly**. Mais pour la députée au Parlement de Strasbourg, le plus important, c'est l'action. Et elle agit ! En mai 2009, le ticket de la franco-norvégienne avec le franco-allemand Dany Cohn-Bendit a fait mouche auprès des Français aux élections européennes. Six mois plus tard, elle ne s'ennuie pas dans les travées de l'Assemblée. A la Présidence de la Commission du développement, elle continue son combat contre la corruption, contre les paradis fiscaux, pour le retour du droit dans l'action publique, pour créer un Parquet européen... Là où Eva Joly agit, elle fait bouger les lignes. Enfant, Gro Eva a grandi à Oslo dans un milieu modeste où "*un seau sur le palier servait de commodités à la famille Farseth*", raconte *Géo* (août 2009) dans son portrait d'Eva (signé Cristina L'Homme). Le père travaillait le bois pour fabriquer un réfrigérateur, pour bâtir un chalet de vacances et le bateau qui permettait à la famille d'explorer les îles du fjord d'Oslo. Gro Eva allait à la bibliothèque municipale et se plongeait en cachette dans les livres : Voltaire, Rousseau. A l'Université française d'Oslo, elle apprend les mathématiques.

A 20 ans, elle débarque à Paris comme fille au pair et tombe amoureuse du fils de la maison, Pascal Joly. La famille Joly coupe les vivres à Pascal, étudiant en médecine, en raison de cette "mésalliance". Eva multiplie les petits boulots et apprend le droit en cours du soir. A 38 ans, elle entre en magistrature à Orléans, puis Evry, et retour à Paris. Sa traque de la corruption commence et la France des magouilles tente de l'écarter. Après la mort de Pascal (2001), elle rentre en Norvège (2002) et conseille le gouvernement norvégien dans sa lutte contre la corruption et le blanchiment de l'argent sale. Ses fonctions la mènent souvent en Afrique, un continent qui la fascine. En France, elle a son petit coin de paradis sur l'île de Groix, face à l'océan. La France, Eva Joly l'aime comme le pays des droits de l'homme, son pays d'adoption. Et le débat sur l'identité nationale, qu'en pense Eva Joly ? Sa réponse est nette : "*un débat inutile et dangereux*".

Liem Hoang Ngoc dédramatise

(mai 2010)

La bataille économique n'est pas un jeu. Dans la famille "renouvellement de la classe politique", on demande "Liem Hoang Ngoc". Le natif de Saïgon, qui a grandi en Picardie, économiste (maître de conférences à la Sorbonne) est, dans la minorité, de plus en plus visible, depuis son élection au Parlement européen avec le PS. Sur les retraites ? Liem Hoang Ngoc affirme que les 40 milliards nécessaires pour leur financement jusqu'en 2025 peuvent être dégagés en supprimant quelques niches fiscales, en taxant les revenus du capital, en augmentant de façon raisonnable les cotisations (pour retrouver les taux des années 60).

Loin de toute dramatisation, il croit au retour à une croissance plus forte en relançant l'économie et à une population active se rééquilibrant par l'immigration. Son discours fait mouche

[222] d'après *Jeune Afrique*, n°2514

à gauche, à Attac, à "*Un monde d'avance*" (la gauche décomplexée). Liem Hoang Ngoc ne croit pas à la rigueur car "*trop de rigueur tue la rigueur*", il croit à l'impôt et veut sortir de "*la pensée unique*". Sur la santé économique de l'Europe ? Le 20 mai dernier, il présentait un rapport au Parlement européen visant à soustraire les Etats membres aux "*diktats des marchés*", accusant "*les libéraux et les conservateurs*" de "*crispation idéologique*". On peut être ou ne pas être d'accord avec Liem Hoang Ngoc, mais il est certain que dans la morosité ambiante, sa présence est un rien rafraîchissante !

Azdine Ouis y était

(juin 2010)

The place to be ? Ils sont venus en bus depuis Corbeil-Essonnes, encadrés par leur éducateur, Azdine Ouis, par ailleurs conseiller municipal de la ville. Ils portaient des T-shirts rappelant un fait de légende, Villepin à l'ONU en opposant à la guerre en Irak. Ces derniers mois, Dominique de Villepin a labouré le terrain des banlieues, en rassemblant les déçus du sarkozysme.

L'ancien Premier Ministre a trouvé les mots justes pour parler à cette jeunesse révoltée par l'islamophobie des "Sarko boys", comme Azdine les appelle. A la Halle Freyssinet, Azdine Ouis était là pour la création de *République solidaire*, au milieu de près de 5000 personnes venues de toute la France. Il n'a pas de mots assez durs pour fustiger ces ministres "racistes" au passé d'extrême-droite. Il savoure les mots de Villepin condamnant devant les habitants du Val Fourré l'assaut par Israel de la flottille humanitaire pour Gaza. Il reprend contact avec ses réseaux d'amis footballeurs. Il salue le film *Hors-la-loi* "*qui va permettre d'ouvrir le débat sur ces événements tragiques de notre histoire*". Azdine Ouis a quitté le Rassemblement du 19 juin gonflé à bloc. Ambition 2012, et au-delà...

Selda Gloanec, au nom de la République

(mars 2011)

A Alfortville, en ce 11 novembre 2010, c'est avec fierté que Selda Gloanec a déposé une gerbe au monument aux morts en hommage aux Anciens Combattants. C'était pour cette fille d'un militaire breton et d'une mère "française d'origine turque" le premier acte d'une carrière politique qu'elle a commencée par sa candidature aux élections cantonales du 20 mars 2011 (UMP-Parti Radical-Nouveau Centre).

(Selda Gloanec: "ne jamais s'avouer vaincu")

Selda est née à Strasbourg parce que sa mère l'a voulu. Mais elle est arrivée à Alfortville en 1997, la moitié d'une vie: collège, lycée, sport, tous ses souvenirs d'adolescente sont dans cette ville. Son parcours universitaire a commencé à Arles, s'est prolongé à Aix, pour finir à la Sorbonne. Ses enseignants lui laissaient entendre qu'elle ne pourrait jamais réussir à l'Université. Aujourd'hui elle a deux Masters en droit!

"Je reste persuadée qu'aucun étudiant ne doit s'avouer vaincu en écoutant les recommandations de ses professeurs pour son orientation et qui seraient trop éloignées de ses rêves." Elle a découvert la politique avec Jean-François Lamour: "Alors que j'ai frappé, pendant plus d'un an, à toutes les portes de l'emploi (qui se refermaient les unes après les autres: trop jeune, trop femme, trop banlieue, trop RER D, trop diplômée, pas assez d'expérience... la liste est longue), il m'a donné la chance de travailler à ses côtés. Il m'a transmis le goût de la politique, parce que j'ai découvert que l'on pouvait, en étant élu, agir, intervenir pour ses concitoyens. Parce que j'estime que l'intérêt général prime sur l'intérêt personnel, parce que je suis lassée de constater que notre ville n'était pas estimée à sa juste valeur, j'ai déposé ma candidature auprès des instances de la Majorité présidentielle, comme tout militant motivé peut le faire. Et c'est parce que ces partis politiques m'ont offert leur soutien que je me suis présentée aux élections cantonales à Alfortville". C'est la politique de proximité qui l'intéresse avant tout: "C'est elle qui forge notre quotidien, nos lois, notre économie." Elle a axé sa campagne sur la vie quotidienne des Alfortvillais: améliorer les dessertes des transports, arrêter de bétonner, sécuriser Chinagora, les berges de Seine.

Actuellement Selda Gloanec est collaboratrice parlementaire de Arlette Grosskost, députée du Haut-Rhin. Avec elle, elle élabore des propositions parlementaires, en mobilisant ses compétences de juriste. La mère de Selda ne lui a pas transmis sa langue maternelle, elle a toujours privilégié l'intégration ou même "l'assimilation" de ses enfants en France. Selda Gloanec s'assume totalement. Elle assume sa culture hip hop comme ses opinions politiques et économiques de droite. Rien n'est incompatible. "Pour moi, nous dit-elle, les différences et les connaissances de l'un consituent les richesses de l'autre. Je suis une personne ouverte qui aime aller à la rencontre d'autrui, découvrir ses idées, ses opinions, sa culture."

Un internaute interroge Selda Gloanec sur le débat sur la laïcité. Sa réponse (14 mars): "Ce débat est inutile. Nous sommes en France, le principe de laïcité est protégé par la loi de 1905. La Constitution dispose que les citoyens sont libres et égaux en droits... sans distinction d'origine, de race, ou de religion. Elle respecte toutes les croyances. Arrêtons de monter les Français les uns contre les autres en renforçant le communautarisme (qu'il soit religieux ou en fonction des origines de chacun). Soit le débat porte sur le respect des croyances de chacun et sur le vivre-ensemble et dans ce cas là, pourquoi pas, soit il a vocation à cibler une tranche de la population et dans ce cas-là je dis non. Stop à la division, oui à l'unité. Nous sommes égaux en droits. Le communautarisme favorise la haine de l'autre... Il y a tant d'autres sujets qui semblent plus importants actuellement : l'emploi et la lutte contre le chômage, l'apprentissage, la sauvegarde des PME et du petit commerce qui subit encore les séquelles de la crise etc."

Zafer Girisit attaché à ses convictions

(février 2012)

Lancé en politique aux cantonales en 2009 sous les couleurs d'*Europe Ecologie - Les Verts*, Zafer Girisit est le premier candidat franco-turc à se présenter à des élections législatives, selon Zaman France, et cela se passe dans la 14e circonscription du Rhône. Zafer a toujours reçu une éducation autour de valeurs ancrées à gauche mais il n'a pas voulu adhérer au PS qui comportait, selon lui, un noyau dur de "cadres" cumulant les mandats à outrance. D'après lui, "aucun homme ne peut se dévouer corps et âme à deux mandats qui exigeraient une mobilisation à temps plein". Zafer Girisit considère qu'EELV est le seul parti à mettre vraiment l'homme au coeur de la politique. Prônant le développement durable, le Franco-turc propose autant de réduire la consommation des bâtiments, en améliorant par exemple leur isolation, que d'instaurer des cycles de recyclage efficaces. Il défend également l'utilisation des produits non polluants et mise sur une sensibilisation des entreprises et de leurs employés au développement durable. Proche d'Eva Joly, M. Girisit dit ne pas comprendre les faibles scores d'intention de vote de la candidate d'EELV et ses difficultés pour décoller dans les sondages. "Elle est simple, elle est issue de l'immigration, de

la classe ouvrière, elle a effectué un parcours exemplaire en tant que juge d'instruction et son projet politique tient la route", affirme-t-il... Zafer Girisit réfute toute idée de "vote utile": il faut, dit-il, "rester attaché à ses convictions et le montrer par l'expression du vote". Pour lui, "il faut que les citoyens sachent pour qui et pourquoi ils votent et ils doivent s'investir pleinement dans la politique". Il cite l'exemple de la Tunisie où "le peuple s'est battu pour avoir le droit de voter, alors qu'ici on l'a depuis plus de deux siècles". "Il faut en profiter !' conclut-il. [223]

Chenva Thieu sans langue de bois

(mars 2012)

La 10e circonscription de Paris est sise sur une partie du Chinatown du 13e arrondissement. Celui qui part au combat des législatives aux couleurs de l'UMP pour séduire l'électorat du quartier s'appelle Chenva Tieu. Il n'est pas vraiment un inconnu dans le réseau des personnalités dites "de la diversité" en France puisqu'il est l'un des co-fondateurs du Club du XXIe siècle que nos lecteurs avisés connaissent bien. C'était en 2005 et c'était un an avant de prendre sa carte au parti sarkoziste. On l'a tout de suite désigné comme secrétaire national en charge de l'Asie. Chenva Tieu n'a pas la langue de bois lorsqu'il fait le constat de l'incapacité de la France à marchander avec l'Asie: le déficit commercial avec la Chine a été multiplié par cinq ces dernières années. Il explique: "Les Chinois sont des gens pragmatiques, terre à terre et très forts dans la compréhension des réalités humaines. Le piège à éviter avec eux est l'extrapolation. Il faut être dans le donnant-donnant et s'inscrire dans le court terme pour faire du commerce." Leçon au Ministre de l'Intérieur : "Guéant serait-il devenu une agence de notation civilisationnelle ?". Ce n'est pas le PS qui interroge mais Chenva Tieu, un entrepreneur créatif qui dispose d'une vraie intelligence pour les relations humaines, apprécie-t-on au Club du XXIe siècle. Il faut dire que l'expérience humaine de cet homme là est forte.

Naissance à Phnom-Penh d'un père qui a fui la pauvreté du sud chinois dans les années 50 pour faire fortune au Vietnam avant de fuir à nouveau les mouvements antichinois au Vietnam et de rejoindre le Cambodge. Chenva Tieu avait 12 ans en 1975 quand la famille s'est trouvée prise au piège de Phnom-Penh encerclé par les Khmers rouges, au milieu des corps déchiquetés par les roquettes. Depuis lors, il a horreur du sang et il est devenu "anticommuniste primaire".Chenva Tieu a une conviction forte qu'il entend porter auprès des plus jeunes: un réfugié peut accéder à l'élite en travaillant. Il est lui-même "un gros bosseur", apprécie Fleur Pellerin, un Asiatique qui pratique la valeur travail: "ça m'emmerde le concept de redistribution. La solidarité, oui, l'assistanat non." Et voilà comment on se retrouve dans le camp de la droite, avec son atypisme et un charisme qui va bien au-delà des appartenances partisanes. Pour raconter tout ça, Chenva Tieu prend la plume pour un livre dont il rédige les dernières pages. Le titre est déjà tout trouvé: "Quand la France s'éveillera."[224]

Razzy Hammadi à 100 %

(juin 2012)

On ne résume pas Razzy Hammadi à ses "origines", milieu modeste, Toulon, père algérien, mère tunisienne. Il entre cette semaine à l'Assemblée nationale, élu de la République, non comme un alibi de la "diversité" (nous ne sommes plus en 2007 !) mais parce que les électeurs de la 7e circonscription de Seine-Saint-Denis (Montreuil, Bagnolet) ont reconnu ses combats. Jeune étudiant, il avait fermement combattu le Front National. Jeune socialiste, il avait mobilisé les facs contre le CPE. Au PS, il a très vite pris une place de premier plan: brillant orateur, plein d'idées,

[223] source: Sinan Oncuoğlu, *Zaman France*
[224] d'après *Libération* du 1er mars 2012

ferme sur les valeurs, amoureux de la France, infatigable, ambitieux pour lui-même comme pour son pays. Razzy Hammadi fait, dit-on, l'unanimité dans son parti.

Le nouveau député s'engage auprès de ses électeurs à une présence totale à l'Assemblée et on le croit. Au Parlement né du changement de 2012, il sera un point de repères contre la banalisation de l'extrême-droite. S'il n'est domicilié à Montreuil que depuis trois ans, il est déjà connu de tout le monde, tant il a "tracté", "boité", parlé dans toutes les rues de la circo. Le 17 juin est un aboutissement ? Non, plutôt le début. Razzy Hammadi n'a t-il pas été élu à 100 % ?

Eduardo Rihan Cypel et les dépoussiéreurs

(juillet 2012)

"Il a grandi avec un léger accent brésilien ultra sexy. Il s'est fait connaître pour son combat contre la politique d'immigration de la droite. Avec 52,77 %, il a saisi la 8e circonscription de Seine-et-Marne à Chantal Brunel en place depuis 2002. Souvenez-vous la députée UMP proposait devant les caméras en mars 2011 de remettre les immigrés dans des bateaux. Ce représentant de la jeune garde socialiste est né au Brésil il y a 36 ans. Il arrive en France à 10 ans et grandit à Créteil. Ce diplôme de philosophie et de Sciences Po aime parler de ses deux passions: le football et le jazz. Eduardo Rihan Cypel rejoint le PS en 2004, est élu au conseil municipal de Torcy depuis 2008 et au Conseil régional depuis 2010. En 2008, au Congrès de Reims, il était du côté des vaincus, les partisans de Ségolène Royal. En juin 2011, il rallie François Hollande. Dans sa circonscription, il a su faire jouer à plein le label du nouveau président. Son mentor est le ministre de l'Education Vincent Peillon. Ce professionnel de la politique, comme il se définit lui-même, entend dépoussièrer l'image de la politique et exister dans les médias".[225][226]

Sonia Dahou, de la fac à la mairie

(juillet 2012)

C'était le 9 juillet dernier. Sonia Dahou endossait son écharpe de maire des Ulis. La ville nouvelle, créée en 1977 sur le plateau de Courtaboeuf, est connue pour l'originalité de son urbanisme inspiré de Le Corbusier, mais aussi comme la commune qui ne cesse d'expérimenter une démocratie locale dynamique. Sonia Dahou a appris cette histoire en s'investissant dans la vie locale dès les premiers temps de sa venue. Née en Tunisie en 1974, c'est une jeune étudiante en mathématiques qui débarque à 18 ans en 1992 à la fac d'Orsay et qui trouve très vite un logement aux Ulis car c'était moins cher que partout ailleurs. Elle habite dans une tour de 15 étages. Elle apprend à connaître les jeunes Ulissiens en les aidant dans leurs études. Ils lui parlent beaucoup des problèmes qu'ils rencontrent. Devenue cadre de la Direction générale des finances publiques, la jeune femme s'engage au Parti Socialiste. Dans l'équipe municipale élue en 2008, elle était jusqu'ici en charge de la démocratie locale, de l'information et de la communication. Quand Maud Olivier est élue en juin à l'Assemblée nationale, elle quitte son poste de maire et propose Sonia Dahou. Pour autant, la nouvelle élue, femme issue de l'immigration, ne voudrait pas n'être qu'un symbole. Elle entend surtout prolonger un travail où ses maîtres mots sont démocratie participative, développement durable, jeunesse et surtout solidarité. "Les Ulis, c'est une ville solidaire, dans laquelle la promotion de la citoyenneté a une place importante" déclare-t-elle lors de son premier discours de maire.

---

[225] par Anne Laffeter, *Inrocks*

[226] avec une pensée attristée pour Olivier Ferrand, subitement disparu le 30 juin 2012. Tout nouveau député des Bouches-du-Rhône, le fondateur de *Terra Nova* était de ces dépoussièreurs jeunes et brillants, humanistes et europhiles, éclaireurs de l'avenir.

Marieme Tamata-Varin, maire de Yèbles [227]

(mars 2014)

Son visage rayonne de fierté. Mariame Tamata-Varin, 32 ans, est la nouvelle maire (sans étiquette) de Yèbles, petite commune de 700 habitants, au Nord-Est de Melun (Seine-et-Marne). Alors que le 1er tour des élections a montré une montée du FN partout en France, les membres de son conseil municipal qui ont raflé les 15 sièges en jeu dimanche dernier, ont élu hier soir à l'unanimité cette femme noire et musulmane. Une première: "Je n'ai pas vu d'autres cas dans l'Hexagone, confirme Louis-Georges Tin, le président du Conseil représentatif des associations noires (CRAN), je crois malheureusement qu'elle est une exception. "On a enfin réussi à bousculer les a priori, jubile la nouvelle édile de Yèbles. Les gens s'imaginaient que ce n'était pas possible. Mais si !"

Arrivée à Paris il y a 14 ans pour y suivre des études de commerce international, cette Mauritanienne a quitté Courbevoie (Hauts de Seine), à la recherche d'espace, pour Yèbles, en 2004. Un an après s'être marié à un Tahitien converti à l'islam. Leurs premiers pas dans ce village de Brie, terre plutôt fertile pour le FN, n'ont pas toujours été simples. "Les gens nous regardaient bizarrement", se rappelle cette maman d'une famille recomposée de quatre enfants. Déléguée de parents d'élèves, elle est approchée par le maire d'alors, en vue d'intégrer sa liste pour les municipales de 2008: "Si j'ai été bénévole, c'est parce que j'avais envie de participer à la vie de la commune, assure celle qui a obtenu la nationalité française la même année. Je n'avais jamais envisagé de faire de la politique."

Conseillère municipale puis 2e adjointe, elle s'est démenée afin de trouver les financements pour construire une école maternelle. Avant de se lancer en novembre dans la course à la mairie, après un ultime désaccord avec le maire. Celui-ci figurait sur la liste opposante, montée après sa déclaration de candidature: "Si j'avais été blonde aux yeux bleus, il n'y aurait pas eu de liste adverse, mais comme je suis noire et d'origine étrangère..."

D'après elle, la campagne a été virulente, elle a même déposé une plainte en diffamation: "Le vrai racisme à Yèbles, je l'ai vécu pendant la campagne, dit-elle. On a sali mon nom; ça m'a fait beaucoup de mal. Mais je ne voulais pas être la victime." Dans le village, certains se cachent derrière des "sans commentaire" ou des "on n'y peut rien". D'autres n'ont pas regardé sa couleur; "Je m'intéresse plus à son bilan et ses compétences qu'à sa religion" lance un habitant. "Son bilan parle pour elle" assure un autre.

Rafika Rezgui sur le front de l'emploi

(novembre 2012)

Il y a 13 ans, elle était encore étudiante en doctorat à l'*Institut du Droit de la Paix et du Développement* (IDPD) à Nice. Ses parents tunisiens émigrés à Cannes l'ont élevée dans l'esprit des valeurs de la République française: "liberté, égalité, fraternité et laïcité". Rafika Rezgui a fait sa thèse sur "la politique de l'eau comme facteur d'apaisement au Proche-Orient". Elle rêvait d'une carrière internationale et a accompli des stages aux Nations-Unies. La jeune femme a la passion du droit, car c'est le droit qui conditionne le bien-vivre-ensemble. Le droit touche la vie des gens (PACS, CMU, police de proximité,...). C'est donc par le droit que Rafika Rezgui s'intéresse à la politique: "j'ai pris conscience d'appartenir à une génération qui pour la première fois vivrait moins bien que ses parents. Cela a été un déclic." A la fac, l'étudiante organise des meetings. Benoit Hamon la remarque. En 1999, il lui propose de monter à Paris pour devenir assistante parlementaire de François Lamy. Le député socialiste, aujourd'hui ministre de la Ville, lui a fait confiance en l'intégrant dans son équipe.

Installée désormais en région parisienne, elle entre à la Communauté d'agglomération du Plateau de Saclay en tant que directrice de cabinet, avant de commencer une carrière dans le privé, chargée des relations extérieures chez *Bouygues Telecom*. Elle habite à Chilly-Mazarin, "une ville

[227] article du *Parisien*

attractive pour les jeunes ménages, comme ce fut mon cas", apprécie-t-elle, désormais mariée et mère de deux enfants. Le maire de la ville, Gérard Funès, aux manettes depuis 1977, fait naturellement appel à la jeune femme aux élections municipales de 2008. Elue chargée des solidarités, de l'emploi et de la petite enfance, elle a su montrer son talent et son implication. Si bien qu'en septembre 2012, lorsque le maire est élu à la vice-présidence du Conseil Général de l'Essonne, il s'applique la règle du non-cumul des mandats et démissionne en proposant à Rafika Rezgui de lui succéder. Le 14 octobre 2012, dans un gymnase plein, seuls les plus jeunes enfants sont un peu indisciplinés pour accueillir dans ses nouvelles fonctions leur nouvelle Maire, élue en ce dimanche matin lors d'un conseil municipal extraordinaire.

Le maire sortant passe l'écharpe sur les épaules de la nouvelle édile qui a la moitié de son âge. Désormais à la tête de cette ville de 18000 habitants, son premier discours de maire sera pour dire: "En tant qu'adjointe, j'ai pu constater combien l'action publique avait du sens. Elle permet de corriger les inégalités. Etre maire, c'est avoir un pacte de confiance avec les habitants. Je veux en être digne." Très vite, elle est confrontée aux urgences. Le 26 octobre 2012, elle reçoit une délégation des 200 salariés de Sanofi qui manifestent devant l'Hôtel de Ville. Les dirigeants de la société pharmaceutique ont présenté un plan de restructuration qui menace le Pôle Recherche &Développement dont certains laboratoires sont justement installés ici à Chilly. Madame le Maire devra une nouvelle fois faire montre de tout son talent pour gérer cette crise.

Battue, Nisrine Zaïbi demande pardon

(mars 2014)

"Merci à toutes celles et ceux qui nous ont fait confiance. Merci à tous ceux qui ont cru en nous. Merci à toux ceux qui nous ont accompagnés pendant six ans... Merci à toi, Christophe Sirugue, d'avoir fait de moi ce que je suis et d'être resté toi-même, un homme intelligent, formidable, humaniste et honnête... Merci à mes colistiers et aux militants. Je suis fière d'avoir partagé ce combat avec vous.

Je vis ma toute première défaite et je vous avouerai que c'est dur. Dur non pas pour ma petite personne mais pour les habitants qui attendaient de nous un souffle nouveau... J'ai mal pour

tous ceux qui m'ont personnellement soutenue. Je tiens à leur dire pardon. Pardon de ne pas avoir réussi".

Peu de temps avant cette triste soirée du 23 mars 2014, Nisrine Zaïbi écrivait son amour pour sa ville:

"Chalon est un peu la grande soeur que je n'ai jamais eue, ma confidente. Elle m'a vu naître à Boucicaut, elle m'a vu grandir à la Fontaine aux Loups. Elle m'a proposé de rester étudier à Chalon, plus précisément d'intégrer l'Ecole de gestion et de commerce. Elle m'a vu trébucher, rebondir et sourire. Durant les moments de doute, elle était là à veiller sur moi. Elle m'a offert la chance de rencontrer un monde fou, des gens divers et venus de tous horizons. Je considère par ailleurs ses enfants que sont les Chalonnais et en particulier les habitants de mon quartier comme les membres d'une même grande famille à laquelle j'appartiens. On partage des souvenirs communs, des valeurs communes, des galères identiques, on aspire aux mêmes rêves mais on finit par tracer des chemins différents. Ce qui fait de nous une famille, c'est de ne jamais s'oublier les uns des autres et de garder en mémoire d'où l'on vient et où l'on va. Quand la vie nous amène à quitter Chalon, on n'a qu'une envie, c'est d'y revenir. Vous l'aurez compris. Chalon est tout pour moi, elle m'a tout donné. Aujourd'hui, c'est à moi de leui accorder de mon temps."

Nisrine Zaïbi a 27 ans. Elle n'avait que 22 ans lorsqu'elle est devenue vice-présidente du Conseil régional de Bourgogne, la plus jeune élue en France à se voir confier autant de responsabilité politique dans un exécutif régional. En 2011, François Hollande alors candidat aux primaires, l'avait choisie pour élaborer un pré-programme électoral sur la jeunesse aux côtés de Jean-Louis Bianco.

En 2014, elle avait décidé de se recentrer sur son territoire, ses racines à Chalon sur Saône. Sa déception est forte mais ses motivations ne sont pas éteintes, en souvenir de cette autre terrible soirée lorsqu'elle était encore enfant. C'était en avril 2002, elle a entendu sa mère pleurer, une femme très solidaire, engagée dans les associations caritatives locales. Le Pen était au second tour des présidentielles: un électrochoc. Elle entend encore sa mère lui dire: "Si cette personne passe, il faudra prendre nos valises et partir".

Souad Aouami, une alliée qui compte [228]

(mars 2014)

Ici, nul signe ostensible de richesse. Dans le gymnase du quartier Sainte Geneviève à Auxerre, une douzaine de femmes suivent une séance de fitness. Foin des baskets de marque ou des survêtements tape-à-l'oeil, chacun vient comme il veut ou comme il peut. Il y a là Jamila Harid, 39 ans et agent de service, Marie Brulé, 30 ans, assistante scolaire, Annie Penin, 35 ans, ancienne esthéticienne devenue peintre en bâtiment, ou Nadia Bourouma, 38 ans et mère au foyer. Dans la pièce mitoyenne, leurs enfants jouent sous la surveillance d'un animateur.

D'une voix douce, presque flûtée, le sourire aux lèvres, Souad Aouami, 27 ans, mène la séance de torture, se moque gentiment des visages contractés par la douleur. Au dernier accord de musique, les victimes poussent un soupir de soulagement, plaisantent, enfilent leur manteau

[228] archives, *Le Monde*, 23 février 2009

et rameutent les enfants. Quelques unes, il y a cinq minutes encore en tenue de sport, emprisonnent discrètement leurs cheveux dans un foulard avant de sortir. Musulmanes ou non, ces femmes apprécient avant tout d'échapper au regard, à l'inquisition.

"Il n'y a pas de remarques, constate Annie Penin. Du coup, on est bien dans son corps et bien dans sa tête en repartant". "Depuis longtemps, je me trouve trop forte, explique Marie Brulé. Dans les salles traditionnelles, je me sentais examinée de la tête aux pieds. Ici, on ne se juge pas entre nous. Alors, qu'une femme porte le voile en dehors ne me dérange pas."

Faire tomber les barrières

Née à Oujda, au Maroc, Souad Aouami a été élevée en France. Nantie d'un diplôme ad hoc, elle est devenue professeur de fitness dans une salle de sport à 350 euros l'abonnement annuel. Elle s'est très vite lassée de sculpter les abdominaux d'une population par trop uniforme, par trop loin de son milieu d'origine aussi, "je ne me sentais pas finir ma vie dans un club". A la fin de 2005, elle crée une association baptisée *Forme et bien-être* qui propose à des milieux défavorisés, moyennant 10 euros par mois, la possibilité d'une quinzaine de cours par semaine dans différents lieux de la ville. Les premiers cours sont déprimants: "Je me retrouvais seule à chaque séance, raconte la jeune femme. J'ai compris qu'il fallait absolument faire tomber les barrières, les préjugés." Elle a rencontré des femmes qui n'imaginaient même pas que ses cours leur étaient accessibles. Elle écume alors les maisons de quartier, propose des démonstrations. Le bouche à oreille fait le reste. Aujourd'hui (ndlr, février 2009), l'association revendique 250 adhérents, dont 5 hommes. Peu à peu, Souad Aouami a vu se présenter des femmes voilées. "Elles me disaient qu'elles voulaient travailler leur fessier. Elles avaient envie de plaire". La professeure ne se leurre pas. Elle sait que bien d'autres ne franchiront pas le pas, qu'un interdit moral plane encore. "Ce n'est pas forcément dans les moeurs". Elle n'en reste pas moins persuadée que les mentalités évoluent favorablement. "J'ai le sentiment que des obstacles culturels tombent, que se développe un cheminement intellectuel sur les femmes issues de l'immigration et le sport, que les familles accordent plus facilement leur consentement aux jeunes filles" se réjouit Souad Aouami. A ses côtés, Nadia Bourouma acquiesce: "Nos mères ne faisaient pas de sport. Leur éducation ne le permettait pas. Elles s'occupaient plus de nous que d'elles." "Il y a vingt ans, même nous, nous n'avions pas le droit à ce genre d'occupation", renchérit Jamila Harid. "Aujourd'hui ma fille fait du foot et je trouve cela très bien". Mais la mère de famille admet également que des réticences demeurent: "Auparavant je vivais à Avignon. Là-bas, une fille qui allait courir était critiquée, on disait qu'elle cherchait les hommes"

Fais nous rêver !

L'originalité du projet de Souad Aouami est remontée jusqu'à Paris. En 2007, l'association est devenue lauréate du concours *Fais-nous rêver*, créé par l'*Agence pour l'éducation par le sport*. La jeune femme est également devenue conseillère municipale d'Auxerre aux dernières élections (ndlr, 2008). Elle parle volontiers mais sans forfaiture de la réussite de son projet qui contrebat bien des idées reçues... (article de Benoit Hopquin)

8 mars 2014. Le Maire sortant, Guy Ferez, a proposé aux femmes d'Auxerre une projection privée du film *Supercondriaque*, en présence de sa colistière aux élections municipales 2014, Souad Aouami. En 2e position sur sa liste, Souad a fait pendant toute la campagne le lien avec les femmes et avec les jeunes des quartiers, mais aussi avec les commerçants de la ville. Souad Aouami est une alliée de premier plan pour appeler les Auxerrois aux urnes en renouvelant leur confiance au maire sortant.

Zou est d'avenir

(février 2007)

Ses amis l'appellent Zou. Sa famille dit *la Zou*. A son anniversaire des trente ans, ils lui avaient offert une affiche sous forme de BD la représentant de dix ans en dix ans. A 40 ans, ils avaient écrit : "La Zou présidente". **Zoubida Naïli** n'est pas (encore) Présidente mais déjà candidate aux législatives pour le PS sur *la 3* du Bas-Rhin avec de sérieuses chances de l'emporter. Chez elle, il n'y a jamais eu de plan de carrière, pas de stratégie, juste une progression logique, un désir d'avancer, un besoin d'agir.

24 janvier 1962. L'Algérie est encore française. Zoubida Naïli naît à Bouira à une centaine de kilomètres d'Alger. Elle naît donc française. Trois ans plus tard, l'Algérie étant indépendante, le père de Zoubida est exproprié de ses terres qui sont nationalisées, la petite Zoubida est envoyée en France avec son frère, de quatre ans son aîné.

Elle y rejoint le grand-père Ali, qui a alors 61 ans et sa nouvelle épouse plus jeune que lui de 28 ans (Zoubida dit "*ma mère*" lorsqu'elle parle d'elle et pour sa mère biologique elle dit "*ma mère d'Algérie*"). Le grand-père et sa jeune épouse deviennent les tuteurs légaux de l'enfant.Ali, le grand-père, était un véritable caïd, au sens noble du terme, dans son quartier, s'habillant toujours de sa tenue traditionnelle, dans des tissus de luxe (c'était le seul à l'époque à s'habiller ainsi dans la rue), respecté de tous.

Zoubida Naïli passe toute son enfance à la Cité Erstein (on l'appelle aujourd'hui la *Cité des Ecrivains*), à cheval entre les villes de Bischheim et de Schiltigheim. Elle ne retournera plus en Algérie avant l'âge adulte. Très studieuse en classe, elle se nourrit des petits livres des Bibliothèques Rose puis Verte. Le seul livre adulte à la maison est le dictionnaire. A la maison, on parle arabe mais on écoute l'ORTF ("*de toutes façons, il n'y avait que cela à l'époque à la télévision*"). Ali impose au frère de Zoubida de lire tous les soirs quelques pages du dictionnaire. Sur le quartier, les meilleures copines de la fillette sont espagnoles. Elle voudra, comme ses copines, aller à l'école espagnole qui fonctionne les jeudi et samedi, en plus de l'école traditionnelle. Elle y fera toute son école primaire, en complément à l'école publique du quartier. La carte scolaire l'envoie dans une école puis un collège un peu éloignés de chez elle mais où elle connaît la mixité sociale. A l'entrée en sixième, Zoubida aurait dû aller à Strasbourg, à quelques kilomètres de là, pour pouvoir continuer l'espagnol. Mais c'était trop loin pour la famille. Elle restera dans le quartier, comme tout le monde dans la cité. La flèche de la cathédrale que l'on apercevait au loin était d'un autre monde pour les enfants des cités.

L'adolescente avait le droit de fréquenter le Club de gymnastique *Liberté Bischheim - Hoenheim*, puis le Club de basket, de handball. Zoubida fréquentera assidûment ses activités sportives. Plus tard, elle deviendra entraîneur bénévole des filles à la Gym. Elle les accompagnera aux compétitions. Ce sont ses premières expériences d'animation. A seize ans, elle fait ses premiers stages d'animatrice avec l'*Organisation populaire des activités de loisirs* (OPAL), organisme issu des *APF syndicales* (association populaire des familles). Elle animera ses premiers *points verts*, des centres de loisirs sans hébergement organisés à la journée pour les enfants des cités. Elle continuera ensuite sa formation d'animatrice à l'*UFCV*.

Du lycée et de son adolescence, elle n'a que de bons souvenirs, son bac littéraire, son engagement dans les activités d'animation.

24 janvier 1980. Zoubida attendait ses dix-huit ans avec impatience. Aujourd'hui tant de souvenirs la relient à cette période. Il était pour elle essentiel d'obtenir enfin cette majorité. Après le bac, elle tente la faculté de sociologie, mais n'y rencontre que des fils et des filles à papa et quitte la fac au bout du premier trimestre. Elle est embauchée comme animatrice au Centre social de son quartier. Des responsables du centre d'alors, elle conserve toujours un souvenir plein de respect.

1983. Aux Minguettes à Vénissieux près de Lyon, des jeunes beurs, comme la presse les appelle alors, se mettent en marche pour l'égalité et la dignité. Partis de Lyon, les marcheurs traversent toute la France sous la conduite du Père Delorme et du pasteur Costil. La marche arrivera à Strasbourg. Zoubida Naïli en a un souvenir magnifique, et surtout de la dernière étape à Paris. A Paris, que presque tous découvraient pour la première fois, des milliers de bus venant de toutes les régions de France (dont des dizaines venant de Strasbourg) confluaient vers la capitale. Un souvenir fantastique pour Zoubida qui avait 21 ans.

1985, *Strasbourg Ville en Couleurs*. Pour cette exposition aussi, toutes les cités se sont mises en mouvement, chacune avec son projet et son activité, les uns produisant une exposition autour du pain dans les différentes cultures, les autres montant un petit spectacle... Zoubida sympathisera avec Leila et avec bien d'autres filles venant de tous les quartiers de la ville. Une identité strasbourgeoise, diverse et colorée, se construit dans l'action. Un an plus tard, c'est *Mille feuilles en couleurs* qui mobilise les associations des quartiers autour du livre et de la lecture.

Pour Zoubida Naïli, le livre et la lecture sont des vecteurs essentiels pour l'intégration. "*On ne devrait pas avoir à payer pour aller à la bibliothèque municipale*". En tant qu'animatrice, elle milite pour démocratiser l'accès à la culture. Elle fonde une coordination des animateurs avec ses collègues des autres quartiers. Pour favoriser et faciliter la diffusion culturelle. Zoubida passe son DEFA, poursuit une formation d'un an à la gestion d'une entreprise culturelle avec l'OGACA. Seules quelques années passées à Colmar l'éloigneront un peu de sa ville de Strasbourg. De retour à Strasbourg, elle organise avec quelques amis (dont Marie-Nicole Rubio, aujourd'hui directrice du *Furet*, revue de la parentalité et de l'interculturalité) un Colloque sur la petite enfance. Zoubida a un sens profond de l'amitié et de la fidélité avec les proches, amis et famille. Avec Michel, alsacien dialectophone, qu'elle a connu en 1979, elle fonde une famille. Ils auront quatre enfants : Stephien, l'aîné, Sara qui, comme sa mère l'a été, est aujourd'hui formatrice à l'UFCV et prépare une Licence des Arts du spectacle, et puis les jumeaux, Antoine et Elisa, tous deux des accros du sport (surtout Antoine qui dans n'importe quelle discipline "*après trois séances d'entraînement devient champion régional*", dit de lui sa mère).

Le grand-père meurt en 1982, son épouse le suivra en juin 1986. De tous les évènements familiaux ou de la vie, Zoubida Naïli garde des traces écrites, des centaines de pages, pas vraiment un carnet intime, plutôt une sorte de carnet de route, qu'elle continue encore aujourd'hui, lorsqu'elle le peut, et qu'elle sortira peut-être un jour, lorsqu'il sera temps, pour témoigner. Zoubida est collectionneuse. Tous ses amis savent qu'elle collectionne les chameaux. Ils lui en ramènent du monde entier, de Tchéquie, de Russie, du Maghreb aussi bien sûr. Chez elle, il y en a partout et dans tous les matériaux, en poterie, en cristal, en broderie,... Il y en a des dizaines dans une valise au grenier. Chez elle, il y a aussi beaucoup de livres et beaucoup de disques et de CD de toutes les cultures, de Idir à Roger Siffer. Il y a surtout "Seppi, Fatima, Jo et les autres", un CD de Liselotte Hamm et de Jean-Marie Hummel, produit pour résister à la montée du Front national en Alsace.

Les enfants ont baigné toute leur jeunesse dans cet univers multiculturel où l'on écoute des contes et des chants alsaciens en même temps que des contes et des chants venus d'ailleurs. Zoubida Naïli s'implique dans de nombreux projets associatifs : *PasSages*, créé pour une pédagogie de l'interculturalité, en réaction à cette progression du FN, puis l'*Observatoire régional de l'intégration et de la ville* (ORIV), créé pour offrir des ressources aux acteurs de l'intégration.

Aujourd'hui *PasSages*, qu'un temps Zoubida a présidé, réalise chaque année en février une *Fête des Cultures* qui réunit 700 personnes, où chaque culture respecte l'autre, où chacun peut débattre en même temps que s'amuser. Pour la Fête des Cultures, Zoubida n'est pas allée à Villepinte, même si, dit-elle avec malice, "*j'étais un peu là-bas puisque l'on pouvait me voir sur le fond d'écran, derrière Ségolène*". A l'ORIV, Zoubida s'intéresse particulièrement aux réflexions sur la participation des habitants, qui est une préoccupation permanente dans son activité professionnelle.

D'une friche à l'autre

Professionnellement, Zoubida a d'abord été embauchée comme chef de projet contractuel à Illkirch-Graffenstaden où elle a pu développer de nombreux projets avec la population et en particulier avec les jeunes, comme l'opération *Jobs d'été* ou l'action culturelle à l'Illiade. A l'unanimité du Conseil municipal, Front national inclus, il est décidé de passer son emploi à plein temps. Ce sera pour elle une étape vers un poste de chargée de mission *contrat de ville* à la Communauté urbaine de Strasbourg. Elle qui voulait s'orienter vers les métiers culturels trouve sa voie dans les métiers de la politique de la ville. Elle confirmera cette direction en réussissant le Master d'urbanisme, préparé une semaine par mois à Grenoble. Là encore, son sujet de mémoire s'intéressera à la participation des habitants qu'elle illustrera avec l'affaire de la Brasserie Adelshoffen. Elle montre comment d'une friche industrielle on peut faire une friche sociale, en reconstruisant un nouveau projet urbain tout en conservant la mémoire des lieux et des gens.

A trente ans, Zoubida Naïli a réintégré la nationalité française**.** Enfin, elle pourra voter ! A 39 ans, elle entre au Conseil municipal de sa ville de Bischheim (dans l'opposition). En 2002, elle célèbre son premier mariage en tant qu'élue, pour la fille de Richard, un *camarade* de toutes les luttes. Elle revêt l'écharpe tricolore avec une grande émotion. C'est une immense fierté pour elle. Chacun des actes symboliques qui marque son histoire citoyenne comme professionnelle est comme une façon de régler ses comptes avec sa propre histoire. Chaque étape est une place qu'elle prend et qui lui donne la force d'aller plus loin.

24 janvier 2006, date de son anniversaire. Quelques 120 militants socialistes sont réunis pour décider du profil des candidats aux futures législatives. Le débat fait rage, sérieux et ouvert. Beaucoup de militants souhaitent que des progrès soient faits vers plus de parité, vers plus de diversité, vers un renouvellement, vers plus de jeunesse, moins de Strasbourg et un peu plus de périphérie, vers des personnes enracinées dans le tissu associatif, avec un ancrage populaire, plutôt que des *parachutés*. Avec son sens de la synthèse, sans doute acquis par son activité professionnelle, Zoubida Naïli prend la parole et énonce un profil qui correspond à ce qu'attendent les militants et qui, dit-elle sans fausse modestie, "*me ressemble beaucoup*". Sans l'avoir anticipé, sans l'avoir cherché, elle fait, selon les participants, un véritable discours de candidature, qui suscite des salves d'applaudissements.

(Zoubida Naïli, photo J.L. Hess, 2007)

Zoubida n'a adhéré au PS qu'en 2001, après avoir depuis longtemps gravité autour comme personnalité civile d'ouverture (comme l'on dit), lorsqu'elle a compris que c'était la seule façon d'agir efficacement et de peser vraiment. "*Les partis politiques, c'est tout de même la base de la démocratie, même si on peut dire beaucoup sur leur fonctionnement...* ". Et la voilà donc propulsée sur le devant de la scène, attirant toutes les sympathies, sauf celles de quelques *éléphants* pas spontanément prêts à laisser la place. En tant que femme, constate-t-elle encore aujourd'hui, il faut être deux fois plus compétente que les hommes pour être reconnue. Mais elle a la force d'y aller - "*quand il est temps, il faut y aller*", il y a du Ségolène dans ses propos - et sa candidature sera une candidature de combat. Elle est retenue le 1er juillet 2006 par les instances fédérales.

Zoubida Naïli refuse de se laisser enfermer dans les questions d'intégration. Elle est là pour prouver qu'il n'y a pas d'espaces réservés. Sa campagne est forcément participative. Elle se considère comme quelqu'un qui fédère les énergies, rassemble les compétences, met en acte des aspirations, des souhaits d'avenir, des désirs, oui, plutôt qu'un espoir, mot à connotation peut-être un peu trop religieuse. Actuellement, elle cherche les mots qui doivent faire mouche dans sa campagne. Sa permanence, inaugurée de façon très conviviale le 17 février 2007, est en ébullition. Le discours et les propositions se construisent collectivement en utilisant des techniques utilisées en formation - action. Elle agit un peu comme lorsqu'elle était animatrice culturelle, mais à un autre niveau, consciente de ses responsabilités. Lorsqu'elle a lancé sa campagne, elle a eu des témoignages de sympathie qui l'ont profondément touchée, comme celui d'Ali, un ami franco-turc, qui lui a écrit : "*Mon cœur est avec le tien*". Elle a côtoyé Ali dans les centres socio-culturels, il l'a *initiée* aux contes de Nasreddin Hodja. Ils étaient aussi ensemble à la CRIPI (la Commission régionale pour l'intégration des populations immigrées). Lui comme d'autres, Richard bien sûr, Jean-Marie, Robert,... sont là pour l'inauguration. Ils croient en Zoubida pour le 17 juin. Même ses adversaires la regardent avec une particulière attention.

Devenirs

Zoubida Naïli me reçoit chez elle, dans sa maison de la Rue Nationale, qui fait face au cimetière israélite. La synagogue et le temple protestant ne sont pas très loin. A deux pas, les musulmans prient pour la prière du vendredi dans la cour d'une maison à colombages (c'est, dit-on, la mosquée la plus ancienne d'Alsace). Sur la place au bout de la rue voisinent un snack döner, une pizzeria döner et un magasin de kilims. Le quartier est multiculturel. Des enfants tapent la balle avec un jeune garçon assis sur une chaise roulante. Le quartier est solidaire. Un couple alsacien se promène : lui se met à uriner contre le mur d'une maison, elle enceinte au neuvième mois me demande une cigarette. Le quartier est très populaire. Zoubida est enracinée dans le quartier. C'est là qu'elle vit. C'est là qu'elle agit. C'est là qu'elle s'engage pour *devenir*, non pas pour elle, mais pour tous. Son journal de campagne s'appelle *Devenirs*, au pluriel, en souvenir d'un autre magazine *Devenir* qui était le journal du Conseil consultatif des étrangers à Strasbourg, que la municipalité de droite a rayé d'un simple coup de gomme en arrivant aux affaires en 2001. Mais, dit Zoubida, " *on ne nous enlèvera pas notre mémoire collective*".

Nadia Lamarkbi, l'étincelle

(novembre 2009)

Il y a eu le déclic, ce sont les paroles prononcées par le Ministre de l'Intérieur au cours de l'Université d'été de son parti. Sur son lieu de vacances, la journaliste parisienne **Nadia Lamarkbi** (*Le Courrier de l'Atlas*) se sent atteinte dans sa dignité. "*L'humanité n'est pas un état à subir. C'est une dignité à conquérir*" (Vercors). Elle contacte quelques amis et lance sur Facebook une idée, faire du 1er mars 2010 une journée du Respect réciproque et de la Dignité. Elle sait combien l'immigration est le carburant de l'économie française, et l'idée est de montrer à la France ce que serait "*une journée sans nous*", mais de le montrer concrètement en invitant les immigrés, leurs descendants, leurs amis à s'arrêter pendant 24 heures de travailler, de consommer... La "Journée sans immigrés" est lancée. "*Ce sera*, dit Nadia Lamarkbi, *notre manière de faire réfléchir sur la place des immigrés et de leurs descendants en plein débat instrumentalisé sur l'identité nationale*". En deux mois, le cercle d'amis sur Facebook s'élargit à plus de 26000 personnes, une association est créée avec des comités d'organisation dans les régions. Comme dit d'elle un de ses amis, Nadia sera "*l'étincelle qui mettra Hortefeux en poudre*".

Que serait la France sans… ?

Amel Guerraiche (Amiens), Ali Aissaoui (Reims), Abbes Benharrat (Strasbourg), Youcef Adjaj (Lille), Rachida El Gharrabi (Saint-Etienne), Chaynesse Khirouni (Nancy)

En 2006, aux Etats-Unis, lorsque les latinos ont initié ces manifestations gigantesques pour mettre en garde contre les politiques répressives vis-à-vis des immigrants mexicains et sud-américains, **Ali Aissaoui** s'est pris à rêver. Et si nous nous inspirions de cela en France ! Quand le Collectif ***La Journée sans immigrés La Journée sans nous*** (LJSI) s'est créé, Ali a sauté le pas et comme il le dit avec enthousiasme: "*Me voici engagé dans cette aventure humaine formidable comme il n'y en a pas eu depuis 1983 et la Marche pour l'Egalité*".

(Ali Aissaoui)

"*une aventure humaine formidable*"

Ali Aissaoui est urgentiste à l'hôpital de Rethel et Adjoint au Maire socialiste de Reims. L'an dernier, le journal L'Union de Reims s'était attaqué dans ses colonnes à ce militant politique et associatif, l'accusant d'antisémitisme et d'être un "médecin imaginaire". Le journal a été condamné en double diffamation le 25 février 2010. A Reims, le rassemblement du 1er mars sera festif à la Fontaine de la Solidarité, place d'Erlon.

Une quinzaine de Groupes Associatifs de Pays (GAP), espaces d'échanges et de partage entre les associations locales, irriguent le territoire picard. L'équipe des cinq permanents de la

CPCA, en place depuis janvier 2010, est l'outil opérationnel pour le développement de la vie associative. **Amel Guerraïche** en est l'assistante de direction. Elle apprécie quand le président de la CPCA cite le Pasteur Samuel Kobia: "*Si tu veux marcher, marche tout seul, si tu veux aller loin, marche avec les autres !*". Le 31 décembre 2009 au soir, elle a fêté le Nouvel An avec les femmes du Centre d'hébergement d'urgence d'Amiens; "*J'ai eu le plaisir de donner un peu de chaleur à ces adorables femmes*" dit Amel.

(Amel Guerraïche)

"*donner un peu de chaleur*"

Pour le 1er mars, elle a appelé à une mobilisation générale pour une journée de non-activité économique dans les associations, les entreprises, les écoles, les lycées, les universités, les hôpitaux, les commerces, les industries, l'agriculture. Amel Guerraïche sera avec les Amiénois, en tant que référente locale de LJSI, devant l'Hôtel de Ville, à midi.

"*Je ne m'attarderai pas sur le parcours semé d'embûches de ma scolarité jusqu'à ma première expérience professionnelle*" explique **Rachida El Gharrabi**, directrice du *Centre Social Jardin des Plantes* à Saint-Etienne et référente locale de LJSI. Elle témoigne: "*Double tare, me disait non sociologue de prof à l'Université, issue de l'immigration et femme de surcroît !*". Malgré cela, rien ne l'a arrêtée, au contraire, cela n'a fait qu'exacerber sa motivation et son acharnement... Elle le devait à ses parents qui ont tout misé sur sa scolarité et sur leur confiance aveugle à la société française. Cet investissement, elle leur dédie aujourd'hui. Eux qui n'ont fait que subir.

(Rachida El Gharrabi :"*l'éducation populaire est notre force !*")

Militante associative depuis de nombreuses années, Rachida a choisi d'en faire sa profession afin de mettre en oeuvre des projets orientés en direction du vivre ensemble et de la cohésion sociale. Depuis septembre 2009, elle trépignait d'impatience à l'idée de s'investir dans un collectif et une initiative porteuse d'un message fédérateur, symbolique, fraternel et apolitique. "*A l'heure des divisions et des manoeuvres machiavéliques*, conclut-elle, *qui de mieux placés que les mouvements d'éducation populaire pour porter cette invitation au vivre ensemble que nous propose l'association La Journée Sans Immigrés 24 h sans nous !*". Le 1er mars, elle sera à midi au pique-

nique citoyen devant l'Hôtel de Ville et à 14 h à l'Université pour une conférence "Interculturalité et Vivre ensemble, mythe ou réalité ?". Son absence au centre social ce jour là sera pour démontrer la nécessité de sa présence.

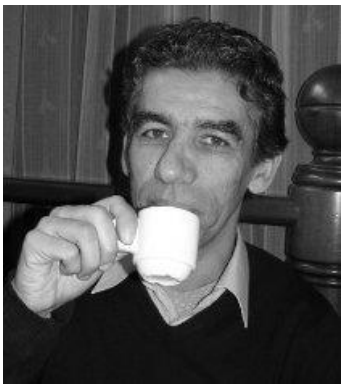
Le principe de *La Gueule de l'Emploi* est simple : "*Ce que tu caches est une faiblesse, ce que tu montres une force !*". Le CV vidéo en ligne permet aux "compétences de la diversité" de déclencher instantanément une première rencontre visuelle avec le recruteur. L'association ***Symbole***, à l'origine de l'initiative *La Gueule de l'Emploi* entend déconstruire les représentations négatives et valoriser la diversité au travers de la vidéo et du théâtre. Elle propose une autre approche du recrutement et de l'accès à l'emploi, prenant le contre-pied du CV anonyme.

Lagueuledelemploi.fr
site de vidéo cv pour la diversité

"*Je n'ai pas le regard d'un professionnel de l'emploi*" explique **Youcef Adjadj**, le responsable du projet qui réalise les CV vidéos. Youcef milite pour un nouveau "rapport à l'autre", convaincu que "*de la diversité naît la performance*". Rue de Béthune à Lille, à 12h30, aura lieu un flash mob (une mobilisation éclair). A l'annonce du signal (sifflet), l'assistance restera figée pendant cinq minutes. Youcef sera derrière sa caméra.

A 48 ans, **Abbès Benharrat**, originaire de la région de Nancy, issu d'une famille de huit enfants, a déjà connu dans sa vie le chômage et "*les stages bidon*". Mais il est aujourd'hui fonctionnaire, guichetier et comptable de La Poste, en Alsace depuis 1994…

L'Alsace blues d'Abbès. Pas français, pas vraiment algérien, Abbès qui n'avait toujours vécu qu'en France (et presque toujours dans le même village) devait passer tous les trois mois voir la secrétaire de mairie de Malleloy qui lui donnait un récépissé pour avoir droit au séjour ! Sa demande de naturalisation est restée bloquée à cause d'un tampon en trop sur la copie de sa pièce d'identité algérienne traduite en français. *Tu m'irradieras encore longtemps Le dimanche à Tchernobyl*. Enfin, après un an d'attente, il peut enfin être *réintégré* à la nationalité française et en 1990 passer le concours de la Poste, brillamment réussi. "Je connaissais toutes les capitales du monde, tous les chefs-lieux de département,... ", s'amuse-t-il à raconter. Mais une fois titulaire, il ne trouve pas de poste. Il finit bien longtemps plus tard par être embauché comme animateur de centre de vacances et de loisirs par le service social de la Poste en Alsace. "Animateur, voilà à quoi on destine les enfants d'immigrés", s'insurge-t-il. Hors vacances, on l'emploie comme agent d'entretien à l'ASPTT. *Ma vie sous verre s'avère ébréchée avec le temps qui passe.* Il prend alors sa belle plume et écrit au Directeur des Ressources Humaines qui le reçoit et lui dit : "Visiblement, votre histoire est une vraie erreur de management".


(Abbès Benharrat : "*une action d'abord citoyenne*")

A Strasbourg, il a pris l'initiative de mobiliser pour réussir le 1er mars dans sa ville, il espère réunir un maximum de personnes sur la Place Broglie, car pour lui il est essentiel de "*valoriser les acquis passés et présents de l'immigration pour notre pays, la France*". Toujours prêt à agir pour le "vivre ensemble", il tient à souligner qu'il n'est encarté dans aucun parti politique et dans aucune association. Avant tout, la *Journée sans immigrés 24 h sans nous* est une action citoyenne.

A Nancy, je rencontre avec **Chaynesse Khirouni** ce 27 février 2010 une journaliste de l'Est Républicain pour lui présenter l'action.

(Ch . Khirouni :"*Il faut absolument faire quelque chose!*")

Nous évoquons son enfance en Moselle, dans les cités de la sidérurgie, ce père ouvrier arrivé en France à l'âge de 20 ans. Il ne savait ni lire ni écrire mais il a toujours poussé ses enfants à bien travailler à l'école. Les parents de Chaynesse ont valorisé l'école et les enseignants : "bien travailler pour ne pas être ouvrier, avoir un bon métier, être médecin, avocat...". Mais il a fallu à l'aînée de la famille - elle a sept frères et soeurs - montrer l'exemple, résister aux conseillers d'orientation qui dirigent facilement les enfants d'immigrés vers des études courtes. Elle raconte cela à la journaliste qui l'interroge. Elle lui dit : "*Je suis très fière d'être Française, fière de cette devise qui est la nôtre Liberté, Egalité, Fraternité, qui ne figure même pas sur ce fronton de l'Hôtel de Ville de Nancy !*", elle m'interpelle ; " *Il faudra faire quelque chose pour cela, tu ne crois pas, Guy ?*", A l'intention de la journaliste, elle précise clairement : "*Je suis une Arabe"* et explique alors pourquoi elle se mobilise aujourd'hui. Quand un Ministre s'est amusé à dire "un Arabe, ça va, mais plusieurs...", ce fut la goutte d'eau, il fallait "*faire quelque chose*". Alors aujourd'hui, elle fait, et un peu partout en France, d'autres avec elle font ...

Chaynesse Khirouni pour l'emploi dans les quartiers

Préoccupée par les questions d'emploi, Chaynesse Khirouni a vite compris combien la création d'entreprises pouvait être une solution et un choix porteur pour de nombreux habitants de nos cités se trouvant au chômage. Elle est persuadée que le travail indépendant va se développer, les entreprises préférant aujourd'hui externaliser une partie de leurs activités. Beaucoup des habitants des quartiers ont les talents et compétences pour lancer leurs projets mais ils rencontrent les plus grandes difficultés dés lors qu'il faut s'engager dans une démarche financière avec des banques. Les banques ne prêtent qu'aux riches, c'est bien connu ! La solution est le micro-crédit, proposé par l'ADIE aux personnes au chômage, indemnisées ou non, aux personnes aux minima sociaux. C'est ce qu'a compris Chaynesse Khirouni, aujourd'hui responsable de la formation des aalariés de l'Association pour le Droit à l'Initiative Economique (ADIE) et candidate en 3e position sur la liste socialiste pour les élections municipales à Nancy. [229]

[229] Chaynesse Khirouni est devenue députée aux élections législatives de 2012. Elle est co-auteure d'un rapport sur la politique d'intégration, novembre 2013.

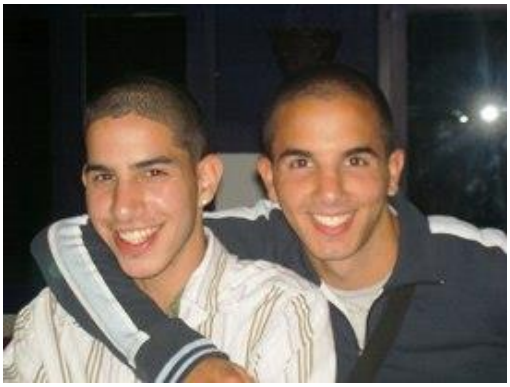
Madame sans gène

(octobre 2007)

Elle est à l'origine du projet de rassemblement des acteurs de l'éducation en 2008. En septembre, elle faisait circuler une pétition contre les tests ADN dans le projet de loi (aujourd'hui adopté) du ministre Hortefeux. Aux prochaines municipales, elle est tête de liste socialiste dans sa ville de Thiais (Val de Marne). Zohra Bitan, la présidente de ma6tvachanger.fr est sur tous les fronts.

Zohra Bitan est de gauche et ne s'en cache pas. Elle se fâche contre celles et ceux qui, ayant le coeur à gauche, vont à la soupe à droite. Elle dit sa fidélité à un parti, le Parti socialiste, malgré ses années de retard sur la reconnaissance des compétences de ses militants (entendez "de la diversité").

Car "*quand on aime les siens, on reste avec eux pour les éclairer et les aider à corriger ce qui n'est pas en adéquation avec les valeurs portées*". Et si cette reconnaissance, ce n'est pas elle qui l'obtient, ce sera ses enfants.



Ses enfants, parlons-en justement. **Omar,** 22 ans, a déjà un engagement citoyen bien affirmé. Avec son jeune frère **Maxime**, 20 ans, dit "le webmaster", il a lancé, peu après les évènements de novembre 2005 dans les quartiers et à cause de cela, le site www.ma6tvachanger.fr. Un peu moins de deux ans plus tard, le site est devenu un espace de parole "remarquable", comme dirait quelqu'un, pour les jeunes de Thiais d'abord, puis du Val de Marne, puis d'Ile-de-France, puis de plus en plus des cités de France.

Retour quelques années en arrière. Nous sommes en 1964. Zohra Bitan naît à Paris. d'un père qui avait été ouvrier agricole dans un petit village à une quarantaine de kilomètres de Mostaganem et d'une mère qui l'a rejoint en France dans l'immigration. Du couple naîtront 13 enfants, sept garçons et six filles, dont Zohra au septième rang. Quand le père est parti en France pour travailler, la famille a suivi, habitant d'abord le bidonville de Villejuif. Elle va ensuite être relogée à Tours. "*On ne choisissait pas. Il fallait aller là où l'Etat avait décidé de reloger les habitants des bidonvilles*". Pour la famille de Zohra, ce sera donc Tours, dans des immeubles collectifs de 1969 à 1972, jusqu'à l'achat d'une maison qu'ils habiteront pendant une vingtaine d'années.

(la Résidence Grignon à Thiais où habite la famille Bitan)

Aujourd'hui, Zohra pense toujours que c'est pour les garçons des cités qu'il faut agir car "*pour les filles, j'ai confiance*". Les filles savent s'en sortir par l'école. "*L'égalité ne peut se gagner que par les compétences intellectuelles*". Elle se souvient d'elle lorsqu'elle était petite fille. Elle avait décidé de réussir et l'école allait l'y aider. Elle a 16 ans en 1980. Ce sont ses premiers combats militants, pour la reconnaissance de la double nationalité. Elle zappe la Marche pour l'égalité en 1983 mais pas les premiers signes d'une liberté nouvelle, "les radios libres", entre à Radio Beur, anime l'émission Parloir 107. Elle entre au PS à 25 ans, à la LICRA à 35 ans (elle en sera même quelques temps la secrétaire générale). C'est elle qui conçoit, propose et met en oeuvre la campagne d'accompagnement citoyen menée alors par la Ligue contre le racisme et l'antisémitisme. Elle participe aux Assises de la citoyenneté, voulues par Jean-Pierre Chevènement et Martine Aubry (gouvernement Jospin). Avec Karim Zéribi, qui partage alors avec elle souvent les mêmes combats, elle fonde Agir pour la citoyenneté, précurseur du Parlement des banlieues. Pendant ce temps, elle passe les concours de la fonction publique territoriale. Elle est aujourd'hui cadre territorial en charge de la politique de la ville à L'Hay-les-Roses. Elle habite à Thiais et c'est là, avec ses voisins, ses voisines, et surtout avec ses garçons, leurs copains, leurs copines, qu'est le coeur de son engagement aujourd'hui. Avec les jeunes, elle lance en mai-juin 2007 la campagne *Range pas ta carte*, pour que la forte participation constatée aux élections présidentielles continue aux législatives.

A la maison, c'est la maison de quartier. On entre. On sort. Les jeunes reviennent d'un reportage. D'autres partent à Vitry pour préparer les Ateliers Ma6tvachanger avec les collèges et lycées de la ville. A Vitry-sur-Seine, l'association EDIAC (Ecouter, Dialoguer, Informer, Agir pour la citoyenneté), autrement dit l'association qui gère le site www.ma6tvachanger.fr dont Zohra est la Présidente, rencontre une écoute. Pas comme à Thiais, où "*le maire réclame le retour de la peine de mort et l'inscription des racines chrétiennes dans la Constitution européenne*". Zohra Bitan se positionne pour la tête de liste socialiste aux prochaines élections municipales dans cette ville du Val de Marne, connue pour son cimetière, son centre commercial Belle Epine, son second centre Thiais Village. Car Thiais est une ville plutôt calme, un ancien village devenu banlieue. Les enfants Bitan ont grandi là et c'est de là qu'ils parlent aux autres jeunes des cités d'Ile-de-France, devant leur ordinateur au milieu de l'appartement familial.

L'équipe de ma6tvachanger recueille les paroles des jeunes des cités, des jeunes et parfois des moins jeunes.

Elsa a rencontré la prof de philo de son lycée, le Lycée Apollinaire à Thiais. Mme Rajkumar estime qu'elle ne peut pas faire un cours sur la liberté ou le droit en philo et "faire comme si on ne savait pas". Elle voit dans sa classe des élèves en danger parce que leurs familles sont sans papiers. Et pour mettre en cohérence son enseignement et ses actes, elle monte pour eux des dossiers administratifs, elle accompagne les élèves dans leur démarche à la Préfecture s'il le faut, elle construit un réseau de mobilisation.

Laurie est allée à l'école Henri Wallon de la Cité des 4000 à la Courneuve pour rencontrer des élèves de CM1. Elle leur a laissé la parole. Rym a peur des chiens parce qu'ils sont gros. Bektas n'aime pas quand "ils ont brûlé la piscine" du quartier. Sephora a honte quand elle est avec des amis et que l'on voit des rats partout. Salwa n'aime pas les tags. Amin n'aime pas que "les racailles empêchent les gens de travailler pour la cité", comme ceux qui venaient installer le câble et qui se sont faits caillassés. En novembre 2005, la voiture du père de Mohammed a brûlé. L'oncle de Yssoumoudine a brûlé une voiture. Quand le gamin lui a dit que ce n'était pas bien, son oncle l'a frappé. Quand ils seront grands, ils le disent en choeur, ils ne feront pas comme les jeunes d'aujourd'hui. Séphora sera "vétérinaire sauvage", Rym sera "maîtresse", Yssoumoudine sera "acteur", Mohamed sera "dessinateur de mangas", Sokona sera "hôtesse de l'air", Abdelhakim sera "footballeur", Amélie sera "docteur", Nasser sera "pompier", Shaïna sera "policière". Toute la classe éclate de rire.

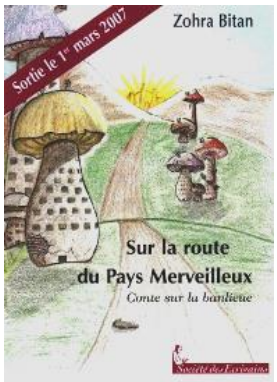
Samira a enquêté sur les fast food. KFC s'installe en banlieue parisienne avec un certain succès. Ils proposent du halal aux musulmans et du casher aux juifs. Ils recrutent dans les quartiers en s'appuyant sur les missions locales. Mais Samira conclut son reportage en disant mille fois oui à la cuisine de la maison où l'on peut consommer avec plaisir et sans crainte.

Sanaa envoie ses premiers reportages de Nice. L'équipe de ma6tvachanger s'élargit. Elle est implantée localement mais elle n'a pas de frontière. Elle exprime la majorité silencieuse des cités, celle que les médias ne viennent pas voir, eux qui ne s'intéressent qu'aux "élites" ou aux "racailles" mais entre Zidane et les brûleurs de voitures, il y a tous les autres, "90 % des jeunes". L'équipe est volontaire et enthousiaste. Elle tient son webdo, un hebdomadaire sur le web. Maintenant, elle a un carnet d'adresses de la presse francilienne et nationale qu'elle sait utiliser. C'est comme ça qu'elle a fait plusieurs fois la une du *Parisien*, que *Public Sénat* a fait un documentaire en quatre épisodes, que la grande presse nationale s'est intéressée à ce noyau de jeunes thiaisiens qui font parler les cités, coachés par Zohra Bitan.

(Fares, en campagne "Range pas ta carte")

Zohra accompagne le projet d'Omar, de Maxime et de leurs amis depuis le début, en novembre 2005, le mois des émeutes. Elle ne fait jamais d'ombre aux jeunes. Elle leur donne rendez-vous à midi heure solaire pour que personne ne soit à l'ombre de l'autre ! Pour Zohra, ce qui est le plus important, c'est l'éducation, toute l'éducation, rien que l'éducation". Zohra dit aux jeunes : "*Remplissez-vous la tête avant de vous remplir les poches*".

En mars 2007, Zohra Bitan a signé un livre, *Sur la route du Pays Merveilleux*, un conte sur la banlieue.



Les "villages de champignons" n'ont qu'une envie, celle de se rendre au Pays Merveilleux. Dans les "villages de champignons", dans les premiers temps, on vivait en harmonie. Mais le temps passant, les "champignons perdent peu à peu la beauté et la vigueur de leurs premières années". Ils se déteignent. Leurs couleurs flétrissent. Mais les habitants restent attachés à leurs lieux d'habitation. Ils ont peur d'un second déracinement. Une poignée d'entre eux réussit à

prendre l'ascenseur social. En toile de fond se joue une histoire d'amour entre "un Polype à la peau dorée" et une "Princesse aux cheveux lisses".[230]

Toute Zohra est dans cette histoire pleine de métaphores. La famille, c'est une histoire d'amour, pas une histoire de gènes. Zohra Bitan a le sens de la famille mais sa famille n'est pas ethnique. Madame sans gène. La veille de notre rencontre, elle avait dû batailler ferme jusque tard dans la nuit pour défendre sa tête de liste pour les prochaines municipales. Les jeunes de l'association poursuivent la rédaction de leur webdo. Ils préparent aussi les Ateliers pour janvier 2008 dans les collèges et les lycées de la ville. Zohra fourmille d'idées et quoiqu'il arrive, à Thiais ou ailleurs, elle continuera à bousculer les pratiques et ceux qui craignent les gens comme elle, parce qu'ils parlent trop vrai. Madame sans gêne.

(mai 2009, un texte de Zohra Bitan)

L'ultime recours contre les discriminations

J'étais enfin décidée à relever le défi ; celui de remettre entre les mains des Français, les mille et une discriminations, qu'ils avaient accrochés à ma vie à la moindre occasion. Comme un *j'accuse* qui soulage, j'avais envie de cracher enfin toutes ces mauvaises blagues tues et prises avec le sourire, tous ces signes qui vous repoussent au dernier rang et où l'on se rend sans sourciller tout en disant presque merci. La tribune était mienne et c'est de là, derrière le pupitre, que j'allais pouvoir ouvrir le clapet du tiroir à dossiers que j'ai soigneusement conservés, d'années en années, de parcours dans la société, pour en extraire, de quoi accuser ! Ils étaient loin de se douter que dans quelques instants, ils allaient devoir fouiller dans leur mémoire, figer leurs yeux dans leurs chaussures et tenir leur tête entre leurs mains. Je les avais habitués à une certaine complicité mais surtout à leur répondre sans cesse ce refrain : - "même pas mal, on s'marre bien, on est une belle bande de citoyens". Je les avais habitués à faire comme si tout cela n'existait pas et à taire ces exclusions qui creusent dans ma chair de telles révoltes qu'il m'est devenu insupportable de les laisser dans l'ombre au risque de me voir entièrement gangrénée.

J'avais donc décidé d'amputer le mal, de sa racine jusque ses branches et demander à leurs auteurs de procéder eux-mêmes à l'amputation. Je savais que j'avais très peu de chance de changer le logiciel de base des discriminateurs, ni le 1er degré de leur mode de pensée ou de représentations mais au moins j'avais le courage de les faire passer de la salle à la barre.

C'est de cette tribune France, habitée par l'hypocrisie, les compromis indispensables, les verbes aux emballages convenus, les déguisements de circonstances et les postures versatiles, que je décidais de changer le cours de ma vie et peut être celle de tant d'autres silencieux ou victimes maladroitement accusatrices. C'est donc par un *Vous me discriminez* que je comptais lancer ma première charge et je mesurais le poids d'une telle accusation sur toute une société dont je savais qu'une partie n'avait rien à voir dans le procès que j'avais décidé de faire. Mais je savais aussi que le tri se ferait au fil de cet échange que je provoquais et qui obligerait chacun à chercher sa culpabilité ou non. Le tribunal ouvrait donc par ma détermination à contraindre tout un peuple, d'entendre des scènes de la vie courante, soigneusement choisies, dont chacune d'elles représentent une discrimination avérée, un racisme, une xénophobie, une exclusion en bonne et due forme.

J'énumérais donc, une à une les scènes vécues, authentiques, réelles, qui, tout au long de ma vie se sont inscrites dans ma mémoire à jamais. Pour exemple et pour n'en citer que quelques unes ; la première s'est présentée à mes 8 ans. Alors écolière, la maitresse m'avait fait remarquer la saleté de mon tablier tout en signifiant à camarades de classe : - "*c'est normal, les Arabes sont*

[230] d'après Assmaâ Rakho Mom, *Saphirnews*

toujours sales." Le monstre récidiva à mes 12 ans. Un garçon, à peine plus âgé que moi m'avait suivi sur le chemin de l'école pour me cogner dessus tout en me traitant de *sale bougnoule*. Puis au fil du temps, adulte bien mûre, le savoir en poche et ayant trouvé un ascenseur social en état de fonctionnement, les mots crus se sont transformés en blagues aseptisées. Et ce sont les dernières, récemment entendues, qui sont venues comme des gifles me sortir d'un silence pour relever le défi de monter à la tribune et d'accuser publiquement ceux qui se reconnaîtront. En paix et en parfaite harmonie quant à ma diversité, et tout autant avec ma citoyenneté française, je me sentais donc à l'aise de ce côté et je n'avais pas non plus à rougir de mon parcours, de mes actes encore moins de mon histoire.

Je considérais donc légitime de demander à mes compatriotes de me démontrer qu'ils ne me discriminent pas. Quelle folie ou bien quelle audace, me disais-je, de mettre entre les mains de tout un peuple, une souffrance, tout en sachant que celui passe son temps à fabriquer sa matière première, puis la cultiver, tout en qualifiant ses effets de scandale. J'assistais donc depuis mes 20 ans environ, (âge où je considère avoir pris conscience de cette folie), à une escroquerie intellectuelle à laquelle je participais juste pour ne pas endosser les habits de victime, pour rester digne et surtout ne pas me voir enfermée uniquement dans cette cause, intéressée par tant d'autres toutes aussi inacceptables. Et c'est justement parce que j'ai vu ce que peut susciter les plaintes des discriminés, à savoir : comportements coloniaux, réponses malhonnêtes, voire davantage de racisme, que je me suis murée dans le silence, jurant que je me débrouillais très bien avec ce boulet qu'est la discrimination, en m'enfermant seule devant ce spectacle insupportable de jour en jour. La tribune France m'appartenait donc pour quelques instants et j'ignorai si l'escroquerie allait enfin être mise à nue où être tue à jamais.

Allaient-ils les uns après les autres, me remplacer derrière le pupitre pour justifier qu'ils ne me discriminent jamais ? Je n'en savais rien et je prenais le risque de passer pour une plaignante de plus, à la posture d'éternelle victime, comme sont souvent qualifiés la plupart de ceux qui portent les mêmes caractéristiques que moi ; Je prenais le risque d'être accusée d'utiliser l'injustice comme un moyen d'obtenir l'accès à un étage supplémentaire de l'ascenseur social. Je prenais le risque de les entendre m'énumérer le nombre de marches que la société m'a permis de monter. Je prenais le risque aussi de devoir admettre être endettée vis à vis de la société, tant ma vie sociale est bien meilleure que ce que j'aurai pu espérer compte tenu de mon histoire, mes origines... Je prenais le risque qu'ils n'entendent rien, ne comprennent rien et par conséquent, ne changent rien ! Je prenais le risque de voir avorter ma demande par d'habiles réponses de Français lâches, qui font qu'au final, tout le monde est résistant, personne n'est coupable !

Pourquoi donc, à 45 ans, décider de sortir du silence, s'emparer de la tribune France et s'adresser à ma société toute entière ? Parce que je n'ai pas le droit d'être engagée depuis si longtemps, au fait de d'une injustice que mes enfants, que des milliers de citoyens de demain de notre République risquent de subir sans que je ne m'invite dans le débat. Du haut de la tribune France, j'ai décidé enfin de porter l'accusation publiquement, dans mon premier cercle quotidien : Ma France et les Français. Car il est temps que chacun prenne conscience des dérives dans ses verbes, des maladresses dans ses choix, des exclusions qu'il opère inconsciemment ou consciemment, des révoltes qu'il sème, des crises et/ou ambigüité identitaires qu'il provoque, des divisions qu'il opère, des avenirs qu'il détruit, des richesses dont il ampute notre pays, des drames qu'il engendre, d'un passage à un autre siècle qu'il rate...enfin d'un mieux vivre ensemble tant espéré et dont tout est bâti pour ne jamais le voir arriver...

Il est temps que la France avoue l'urgence de revoir sa base intellectuelle quant à la diversité. Il est temps de reconnaître que le terreau dans lequel ont poussés ses représentations est nourrit de préjugés, de stéréotypes, d'images péjoratives des citoyens de la diversité. Comment soigner un malade s'ils nient l'être ? C'est de cette tribune France que je viens, modestement, par la plume et le partage d'un bout de mon histoire, au secours de ceux qui discriminent pour qu'ils

se soignent à leur tour. C'est de cette tribune France, que j'ai décidé de demander des comptes à mon pays en l'invitant à me, à nous, démontrer qu'il ne nous discrimine pas. Il ne nous appartient plus aujourd'hui d'expliquer pourquoi nous sommes discriminés mais de demander aux autres les preuves qu'ils ne nous discriminent pas ! Pour nous, pour nos enfants et surtout pour que chaque citoyen se décharge d'un mensonge qui soulagera tout le monde !

Pierre N'Gahane, Préfet

(novembre 2008)

"*Dans la vie, il y a un peu de grâce, fruit du hasard ou de quelque chose d'autre si on a des croyances, mais après il y a beaucoup de travail*". Pierre N'Gahane, 45 ans, est né à Yaoundé au Cameroun, le dernier d'une famille de sept enfants. Il est arrivé en France en 1983 pour des études de sciences économiques à l'Université Catholique de Lille. Il est français depuis 1997. Dix ans plus tard, cet enseignant devenu vice-président de "la Catho" et président de l'association Initiative pour le développement en Afrique - Lille (Idéal), reçoit un coup de fil. On lui propose le poste de préfet délégué pour l'égalité des chances dans les Bouches-du-Rhône. Il accepte pour mettre en application ses convictions. Le 20 septembre dernier, il est titularisé préfet et nommé aujourd'hui Préfet des Alpes de Haute-Provence.

Les sept mois de Nacer Meddah

(janvier 2011)

Voilà tout juste un an disparaissait Philippe Séguin, le "gaulliste social". A la Cour des Comptes qu'il réintègre en ce mois de janvier, Nacer Meddah a une pensée émue pour celui qui, comme il le dit, l'a laissé "faire le préfet". Dans la haute fonction publique, on est serviteur de l'Etat et on ne doit pas avoir d'état d'âme. Pourtant, pour Nacer Meddah, cette fin d'année 2010 aura été éprouvante: sept mois à peine après être arrivé à Besançon en tant que Préfet de région, le voilà débarqué sans affectation, un record de courte durée dans l'histoire de la préfectorale. Le 17 décembre dernier, le Préfet faisait ses adieux sous l'ovation de tous les acteurs francs-comtois tant il aura dans sa courte présence fait preuve de "ses compétences, sa disponibilité et son écoute" (dixit la Présidente du Conseil régional).

Lorsque *l'Est Républicain* faisait remarquer le nombre élevé de régularisations d'étrangers courant décembre, le Préfet répondait calmement qu'il n'y avait aucune raison de refuser un droit à des personnes qui remplissaient toutes les conditions pour en bénéficier. Nacer Meddah est un Juste, assurément, et on ne peut oublier le remarquable parcours personnel qui est le sien. Né dans le Pas-de-Calais d'une famille ouvrière kabyle, pupille de la Nation après le décès de son père, élévé par une mère femme de ménage dans des conditions très difficiles, amoureux des livres, passionné d'apprendre, Nacer Meddah a le sens du service public, de l'intérêt général et son parcours dans l'Administration l'a mené, lui spécialiste des finances publiques, de la Cour des Comptes à la préfectorale, avec sa première nomination (remarquée du fait de ses "origines") en 2006 (Aube). Le Préfet rêvait d'organiser à la Citadelle de Besançon un spectacle avec de jeunes talents de la Seine Saint-Denis connus lors d'une précédente affectation. Il n'en aura pas le temps. On peut difficilement s'empêcher de voir dans cette valse des préfets en 2010 (de Grenoble à Besançon,...) autre chose qu'un "symbole malheureux", comme beaucoup l'ont exprimé. 2012 se prépare dans les Préfectures et les Préfets peuvent être aussi des boucs émissaires de l'univers impitoyable de la politique.

Osez la diversité !

(avant les élections municipales 2008)

Montreuil : le casse-pipe d'Aminata Konaté

L'UMP mise sur la diversité à Montreuil, première ville de Seine Saint-Denis. Aminata Konaté, 28 ans, née d'une famille malienne, a été désignée tête de liste dans cette ville dirigée par un communiste depuis 1984. Ce n'est pas du goût de tous à l'UMP puisque la jeune femme, que l'on connaissait active par ailleurs dans la vie associative franco-malienne, devra affronter une liste dissidente de son parti, sans compter une liste MODEM et la liste dirigée par Dominique Voynet. Aminata Konaté se démène dans les rues de la ville pour affronter une population locale majoritairement hostile, non pas tant à sa personne qu'à la politique du Président de la République qu'elle tente tant bien que mal de défendre.

Hagondange: Emir Deniz contre les effets de la mondialisation

A 28 ans, **Emir Deniz** a déjà l'expérience de l'Assemblée nationale - il a été pendant deux ans l'assistant d'Henri Emmanuelli lorsque celui-ci en était le Président - et du Conseil régional - il est conseiller du Président du Conseil régional de Lorraine, Jean-Pierre Masseret. A Hagondange, il dirige la campagne socialiste "pour une ville dynamique et solidaire". Emir Deniz a été pendant de longues années militant de l'UNEF et du Mouvement des Jeunes Socialistes. A Hagondange, il combat les effets de la mondialisation en étant très présent auprès des salariés d'Arcelor-Mittal de l'usine voisine de Gandrange. Emir Deniz porte aussi toujours un regard attentif sur la Turquie et la gauche turque, s'inquiétant du risque d'une "alliance avec l'armée sur une base laïcarde (qui se couperait totalement) de la base populaire".

Montereau-Fault-Yonne : Nada Chkif au confluent

Montereau-Fault-Yonne, à la confluence de la Seine et de l'Yonne, est une ville d'histoire, une ville de mémoire marquée, même meurtrie, par les guerres successives et les batailles destructrices qui s'y sont déroulées. Cette mémoire d'un passé glorieux en même temps que difficile est un élément important de l'identité de la cité. Le plateau de Surville qui domine la ville était agricole jusqu'au début des années 60. C'est alors que l'architecte Xavier Arsène-Henry a été chargé d'imaginer là un *grand ensemble* urbain sur un secteur de 60 hectares, pour résorber une cité d'urgence et répondre à une grande ambition industrielle. Surville est vite devenu une ville dans la ville, la *ville haute*, avec ses tours allant chatouiller le ciel, bâties sur la colline surplombant la *ville basse*. Plus tard, le concepteur du site a reconnu lui-même que le nouveau quartier souffrait de n'être pas suffisamment intégré à la ville alors même que la population ne cessait de se paupériser. Ici, la population est certes plus cosmopolite que dans la ville basse - on parle d'une vingtaine de nationalités -, plus populaire aussi avec un taux de chômage nettement plus élevé, plus jeune. Ici le quartier a certes connu son lot de faits de délinquance dont les plus violents ont marqué les esprits mais un seul acte de violence devient un stigmate pour tout le quartier, là où ailleurs il ne serait qu'un fait divers. Et pourtant tous les acteurs locaux le disent : il y a une identité survilloise à laquelle ses habitants sont positivement attachés, il y a des commerces dynamiques, des réussites individuelles, des gens d'ailleurs qui demandent à vivre ici, des gens d'ici qui demandent à rester. Le quartier a donc tous les atouts pour un développement urbain qui soit un développement humain.

Nada Chkif est née à Montereau. Elle a grandi et fait toutes ses études jusqu'au lycée sur le plateau de Surville. De brillantes études et une vie professionnelle passionnante ne l'ont pas

éconduit d'un engagement pour les autres au sein d'une importante association de locataires. Elle a décidé de s'engager auprès du maire sortant, Yves Jego (par ailleurs porte-parole de l'UMP et dont l'action pour la politique de la ville et l'intégration est notoire). Nada Chkif est n°2 sur la liste *Vivre au confluent* aux prochaines élections municipales, une liste remarquablement ouverte à la diversité monterelaise et qui n'oublie pas le plateau de Surville.

Villeurbanne : Sirma Oran a rencontré la turcophobie

Villeurbanne est une ville qui revendique sa diversité et Jean-Paul Bret en fait un moteur de sa campagne. Les migrations ont fait de cette ville, ce qu'elle est aujourd'hui et Villeurbanne est une ville où le brassage se réalise plutôt bien. Chaque année en juin, les Invites, festival d'arts de rue et de musique, rassemblent la population. Mi-février, un *Centre Mémoire et société*, qui rappelle les migrations successives qui ont fait la ville, sera inauguré. "(A Villeurbanne*), les processus d'immigration sont comme des fils qui se sont entremêlés pour donner l'identité de notre ville*", a dit Jean-Paul Bret, en présentant ses voeux pour 2008. Et pourtant...

Sirma Oran, villeurbannaise, est la fille de Baskin Oran, universitaire et politologue turc, bien connu pour ses positions ouvertes sur l'identité plurielle de la Turquie et pour le dialogue turco-arménien (il était un ami de Hrant Dink). Elle n'en peut plus de ce climat qui pèse sur les Français d'origine turque depuis les débuts du débat sur l'entrée de la Turquie dans l'Union européenne. Elle ne supporte plus cette stigmatisation de tout un peuple. Lorsque les Verts ont proposé Sirma Oran-Martz sur la liste du maire sortant PS, c'était reconnaître toutes les qualités de cette jeune femme, très active dans plusieurs associations socio-culturelles dont *l'Association des femmes turques*, qui oeuvre pour sortir les femmes immigrées de leur isolement. Fin janvier 2008, elle s'est retrouvée elle-même confrontée à ce qu'elle condamnait, la turcophobie, et elle jette l'éponge.

Sirma Oran a pu constater à ses dépens les dégâts de la turcophobie ambiante lorsque le maire, Jean-Paul Bret, l'a convoquée pour s'expliquer devant huit personnes dont un représentant de la communauté arménienne de la ville. Lorsqu'on lui a demandé des comptes sur les liens supposés de sa mère avec le consulat de Turquie, sur des associations auxquelles elle adhère que le maire juge inféodées au consulat, sur sa participation à une manifestation pro-turque en mars 2006, elle a décidé de jeter l'éponge, après cette humiliation liée à son origine qu'on lui avait fait subir. Mais les Verts et les associations antiracistes n'entendent pas en rester là ! "*Il arrive que la haine,la bêtise, l'obscurantisme gagnent. Il arrive moins souvent, heureusement, que des gens de gauche s'en fassent les complices actifs*", condamne Maryse Oujdaoudi, secrétaire régionale des Verts. C'est pourtant ce qui est arrivé à Villeurbanne fin janvier 2008. Il faut dire que Jean-Paul Bret est l'un des parlementaires socialistes les plus investis pour que la loi française pénalise la négation du génocide arménien. Il faut dire aussi que la communauté arménienne est particulièrement importante dans cette ville et surtout politiquement très influente. Le maire sortant présente sur sa liste un tiers de candidats de la diversité, dont **Chafia Tifra**, 38 ans, ingénieur d'études et militante d'une association valorisant la culture berbère. Chafia Tifra a été fonctionnaire européenne. Elle assure ne pas être venue "*pour faire du cosmétique*".

Samia Belaziz a créé le collectif *Jeunes à gauche*. Les jeunes ont émis 20 propositions parmi les 200 du programme de la liste Bret : parmi elles, la création d'une halle des cultures urbaines, dédiée aux sports de glisse et à la culture hip hop, la mise en place d'un système de prise en charge des cautions locatives, des bourses aux permis de conduire.

Benamar Bekhald, de l'association *Connexcités*, a quant à lui proposé un site web jeunesse interactif qui pourrait se mettre en place sur le site internet de la Mairie.

Mahrez Ben Hadj, 30 ans, président de l'association *Citoyenneté villeurbannaise*, a préféré quant à lui rejoindre le MODEM. Il prône le renouvellement autant que la diversité: le maire sortant était déjà candidat en 1977, l'année de sa naissance !

Lille

Dalila Dendouga a 29 ans. La jeune avocate lilloise, fille d'un ouvrier algérien et d'une mère marocaine, est née à Lille. Elle a la mémoire de son oncle, disparu politique au Maroc où il militait pour les Droits de l'Homme. Dalila Dendouga est en troisième position sur la liste dirigée par Martine Aubry pour les municipales.

Strasbourg

Nawel Rafik-Elmrini, 36 ans, est avocate d'affaires à Strasbourg. Elle est en 2e position sur la liste socialiste aux municipales à Strasbourg. Cette liste s'est ouverte à la diversité avec la présence également en position éligible de **Malika Souci**, 53 ans, chef de service éducatif et présidente d'un centre socio-culturel, ainsi que de **Mine Günbay**, 28 ans, chargée de projets à l'association *Migrations Santé Alsace* et présidente de l'association ASTTu (Association de Solidarité avec les Travailleurs de Turquie).

Mustapha El Hamdani, ancien Président du Conseil Consultatif des Etrangers et dirigeant de la section strasbourgeoise de l'*Association des Travailleurs Marocains en France*, figure sur la liste des Verts, conduite par Alain Jund, ancien directeur régional du *FASILD* et très actif dans des associations de lutte contre les discriminations (*ALDA*) comme au sein de l'*ORIV* (centre de ressources pour la ville et l'intégration).

Quant à **Bornia Tarall**, que l'on avait connue candidate du MODEM aux dernières législatives, elle a choisi pour les municipales de s'engager dans la liste du "tandem" sortant (UMP).

Paris

La plus jeune tête de liste parisienne pour les municipales est socialiste. Elle se présente dans le 1er arrondissement. Elle s'appelle **Seybah Dagoma.** Elle porte l'investiture socialiste dans le 1er arrondissement de Paris, où elle habite. Son "quartier" a 17 000 habitants mais 800 000 personnes y transitent tous les jours (Châtelet - Les Halles). Sûr que si elle gagnait, ce serait une entrée fracassante en politique.[231]

La réalisatrice de cinéma **Yamina Benguigui** sera à Paris sur la liste de Bertrand Delanoë pour les municipales 2008.

Thiais

Zohra Bitan, *Madame sans gène*, est tête de liste socialiste dans la ville de Thiais où elle habite et où elle a fondé *ma6tvachanger*. Depuis les évènements de Villiers-le-Bel, elle redouble d'action pour organiser en 2008 des Etats-généraux de l'éducation qui réuniraient tous les acteurs de la "chaîne éducative".

[231] Lire l'article de Rue89 du 3 décembre 2007 et voir son blog.

Vénissieux

Lahcéme Touati est secrétaire de section à Vénissieux. C'est donc lui qui portera les couleurs du PS aux prochaines municipales.

Les Mureaux

"*L'avenir des relations entre les pays en voie de développement et les pays développés réside dans la coopération décentralisée*". **Papa Waly Danfakha** veut voir sa ville s'ouvrir à d'autres parties du monde et à l'Afrique (dont le Sénégal de ses origines). Cet adjoint à la petite enfance et aux actions périscolaires croit d'abord aux valeurs de l'éducation.

Vernon

"*Un peti air de campagne*". C'est sur ce slogan que **Philippe N'Guyen Thanh**, médecin généraliste, se lance à Vernon. On dit de lui qu'il est calme, a beaucoup de sang-froid. Il a en tout cas déjà montré une capacité à rassembler autour d'un projet : "*sortir Vernon de sa léthargie*".

Garges-les-Gonesse

Nous avons déjà présenté **Abdel Mokhtari** lorsqu'il était candidat aux législatives en 2007. Il repart en campagne pour les municipales à Garges-les-Gonesse, tête de la liste PS.

Etaples

Bagdad Ghezal devrait y aller à Etaples. Le conseil fédéral du PS du 19 novembre avait pourtant préféré un énarque parachuté à ce militant de terrain, dans cette ville du Pas-de-Calais de 11 000 habitants. **Bagdad Ghezal**, 51 ans, secrétaire de section du PS, avait été désigné le 15 novembre par les militants. Il dit avoir pensé à la tête de liste après avoir entendu dans son propre parti des réflexions sur le fait que s'appeler Bagdad à Etaples pouvait être un handicap, décidé à faire la démonstration que ce qui compte réellement, c'est l'action de terrain, peu importe le nom et *l'origine* (algérienne en ce qui le concerne).

Evreux

Portrait de **Rachid Mammeri** par lui-même

Je suis né à Evreux il y a 38 ans. Je suis marié et l'heureux père de quatre enfants. J'ai effectué toute ma scolarité à Evreux de l'école primaire au lycée. A l'université de Rouen, j'ai obtenu une licence, une maîtrise et un DEA de physique. J'ai dû travailler très tôt pour financer mes études, mais aussi pour nourrir ma famille ; j'ai fait ce choix de concilier à la fois le travail, la vie de famille et les études. J'ai été ouvrier à RMC découpage dans la zone industrielle de La Madeleine, surveillant d'externat, enseignant du secondaire et à l'université de Rouen. En 2000, je suis devenu ingénieur territorial. J'ai intégré en 2002 le Conseil Général de l'Eure en tant que chef de projet informatique. Je n'ai jamais habité autre part que dans notre belle région de Haute-Normandie. Mon attachement à cette région, à ce département, à cette ville est sans limite. En 1995, faisant le constat du manque de structures associatives à but éducatif et culturel sur le quartier de La Madeleine, j'ai décidé avec des amis étudiants et ébroïciens, de créer la première association qui aurait pour vocation l'accompagnement scolaire. Pourquoi l'accompagnement scolaire? Parce que c'est par l'école de la République que passe la réussite. Notre association, en six ans d'existence, a touché plus de 1200 collégiens et lycéens venant de tous les quartiers d'Evreux. Nous avions même réussi, et j'en suis fier, à amadouer la forteresse de l'Education nationale. Nous avons été homologués par elle, ce qui nous a permis d'effectuer des permanences

dans les collèges aussi bien à Pablo Neruda qu'à Jean Jaurès. Malheureusement l'association a dû fermer ses portes avec l'arrivée de Jean Louis Debré et Jean-Pierre Nicolas. Ces deux-là n'avaient pas mieux à faire que de diviser nos subventions par sept, nous obligeant à nous séparer de nos 7 salariés et nos élèves. Proche du Parti Socialiste, dès le lycée, j'ai milité surtout en terminale lors des manifestations de la réforme Devaquet. Et c'est en poursuivant ce militantisme que j'ai été candidat sur la liste Plaisance en 1995 pour siéger au Conseil municipal de 1999 à 2001. J'étais aussi candidat en 2001 sur la liste conduite par Rolland Plaisance. Au Parti Socialiste j'ai adhéré en 1996, j'ai été secrétaire de la section d'Evreux, de 1998 à 2000 et je siège actuellement au bureau et au Conseil Fédéral. Conseiller régional depuis 2004, je suis vice président de la commission de l'enseignement. Dans cette commission, je m'occupe des lycées, de la recherche et de l'enseignement supérieur. A la demande d'Alain Levern, je préside le comité de pilotage des Technologies d'Information et de la Communication. Je siège également à la commission d'appel d'offre...

Bischheim

Vous connaissez maintenant Zoubida Naïli ! Après une belle campagne des législatives, cette militante socialiste repart pour les municipales en n°2 de la liste de son ami Richard Sancho, qui était en juin son "directeur de campagne". Tous deux, alsaciens dont les familles sont venues d'ailleurs, elle d'Algérie, lui de Catalogne via l'Algérie, militent activement et depuis longtemps dans l'association *PasSages*, pour le dialogue interculturel. Tous les ans, ils organisent une belle Fête des Cultures qui a un retentisseent dans toute l'agglomération strasbourgeoise et au-delà. La dernière, le 27 janvier 2008, n'a pas failli. Elle fut plus belle et chaleureuse encore que les éditions précédentes.

Nanterre

L'UMP a accordé son investiture à **Rachid Kaci** pour conduire sa liste à Nanterre (Hauts-de-Seine) aux élections municipales. Ce Français d'origine kabyle est un fervent défenseur du modèle français de laïcité, s'opposant à toute idée de discrimination positive, considérant le voile comme une soumission de la femme. Président de la Droite Libre, conseiller technique à la Présidence de la République, il tentera de ravir la mairie au PC.

La Réunion (élections cantonales)

Qui est femme, musulmane et Présidente de Conseil Général ? Il s'agit de **Nassimah Dindar** (UMP). Cette fille d'une famille nombreuse (12 enfants), de condition modeste et de culture musulmane, est née en 1960. Elle est aujourd'hui la Présidente du Conseil général de La Réunion. Nassimah Dindar est "zarabe" (terme créole qui désigne les Français musulmans d'origine indienne vivant à La Réunion). Elle dit souvent qu'elle doit à l'école sa liberté. Elle a rompu un mariage arrangé par ses parents peu de temps après avoir réussi son bac et de partir

pour la métropole préparer sa maîtrise de Lettres à Aix-en-Provence. Aujourd'hui, elle garde des convictions et des pratiques religieuses. Considérant qu'à bien des égards le département de La Réunion montre un exemple réussi d'intégration, alors même que la population y est extrêmement métissée et cosmopolité, l'UMP a désigné Nassimah Dindar comme sa "conseillère politique à la diversité". Depuis sa désignation, elle défend fortement au sein du parti l'idée, non pas d'une "discrimination positive", mais celle d"une "diversité valorisée".[232]

(après les élections municipales de mars 2008)

A Strasbourg, **Nawel Rafik** (épouse **Elmrini**) est 2e Adjointe au Maire, en charge des relations internationales et européennes.[233] "Sourire étincelant, manières affables, français impeccable, parfois jusqu'à l'académisme : il se dégage de Nawel Rafik-Elmrini une impression de grande douceur, renforcée par son apparente timidité — à 38 ans, l'avocate se planque encore un peu derrière sa mèche.... Ordonné et sans fioritures, le bureau qu'elle occupe dans un cabinet d'avocats de l'Avenue des Vosges suggère en tout cas que l'on a affaire à une bosseuse.... " Née à Casablanca, Nawel Rafik-Elmrini rejoint la France et Strasbourg à la fin des années 80, une fois son bac B décroché. Après une 1ère année de Deug d'Eco ratée, la jeune fille trouve sa voie en Droit. Elle termine ses études par un DEA de droit international privé, puis un DESS Distribution et franchise. Issue de la classe moyenne marocaine — père expert comptable, mère au foyer — Nawel Rafik-Elmrini boucle son cursus sans bourse. Elle doit néanmoins travailler " *pour améliorer l'ordinaire*". Elle fait du télémarketing, se retrouve hôtesse d'accueil dans une grande enseigne de fast-food et trouve le temps de faire du bénévolat au Collectif d'accueil des solliciteurs d'asile à Strasbourg (Casas). La directrice de l'association, Pascale Adam, a gardé le souvenir " *d'une étudiante rigoureuse, souriante et dôtée d'un grand sens du contact* ". Elle n'est pas étonnée de la retrouver en politique. " *On sentait une volonté de s'engager. Chez elle, comme chez son mari d'ailleurs* ", se souvient Pascale Adam. [Mehdi Elmrini, que Nawel a rencontré à la fac, est devenu lui aussi avocat. Il se spécialise dans le droit des étrangers, ndlr DNA.]

" *Je veux m'adresser aux personnes qui sont tellement exclues qu'elles se sentent indifférentes au destin de la ville. Je veux les convaincre qu'elles sont un pouvoir et que tout commence dans l'urne* ", précise-t-elle. Elle admet sans détours que ses origines marocaines lui permettront peut-être de mobiliser aussi dans cette communauté. Elle réfute pourtant toute tentation communautariste : " *Je suis avant tout républicaine. Pour ma part, ma double culture, je ne demande qu'à la partager. Je ne me sens appartenir à aucune communauté, mais plutôt à une ville.* " En outre, " *la démocratie locale, en redonnant la parole aux habitants* "peut, selon elle, " *empêcher le repli sur soi*". Autre chantier à lancer dans les quartiers : le soutien à la création. " *La ville regorge de talents et de jeunes souhaitant se lancer. Il faut leur donner les outils, implanter des points d'information sur la création d'entreprise, la façon de protéger ses œuvres*", développe Nawel Rafik-Elmrini. Elle sait qu'on veut faire d'elle le symbole d'une réussite possible et du renouveau du parti. Elle n'a pas

[232] Son portrait par *Saphir News*, 30 octobre 2007, à l'occasion de la fête de fin du Ramadan sur l'île : Nassimah Dindar, l'autre islam de France.
[233] Son portrait par Manuel Plantin des *Dernières Nouvelles d'Alsace* (portrait réalisé près de deux mois avant les élections municipales, le 24 janvier 2008)

la grosse tête pour autant : " *Je suis très fière d'être avocate, c'est un très beau métier, mais rien qu'à Strasbourg, nous sommes 700 à porter la robe.* " (fin de citation)[234]

Parmi les nouveaux visages du Conseil de Paris

Yamina Benguigui est Adjointe au Maire de Paris chargée des droits de l'homme et de la lutte contre les discriminations. La réalisatrice Yamina Benguigui est née à Lille et a passé son enfance dans le nord de la France, où ses parents, Kabyles d'origine algérienne, avaient émigré dans les années 1950. Depuis 1994, par ses films, elle explore la mémoire et le vécu de l'immigration maghrébine.

Hamou Bouakkaz est Adjoint au Maire de Paris chargé de la démocratie locale et de la vie associative. Hamou Bouakkaz aveugle. Il a lancé *Le Pari de l'Egalité* et proposé les 26 et 27 février 2008 un événement unique, "Les Aveugles éclairent Paris". Il a alors montré l'incroyable ressource créative que peut constituer la réunion solidaire de talents d'artistes, aveugles ou non.

Seybah Dagoma est Adjointe au Maire de Paris chargée de l'économie sociale et solidaire

Seybah Dagoma est née à Nantes il y a 29 ans d'une famille originaire du Tchad et elle a vécu toute son enfance à Sarcelles, élevée par sa mère. Elève brillante à l'école, elle assure du soutien scolaire pour les plus jeunes avec l'association *France Espoir*. Elle s'investit ensuite dans "A gauche en Europe". Diplômée de l'Ecole nationale des Ponts et Chaussées (droit des affaires et de l'économie), cette bûcheuse, aujourd'hui avocate d'affaires, entre dans l'arène politique de belle manière.

Fatima Lalem est adjointe chargée de l'égalité femmes / hommes. Elle est de ceux (et de celles) qui s'inquiétent de voir la cause de l'antiracisme et les luttes altermondialistes trustées par la défense de l'islam politique et à prendre la parole face à cette supercherie qui consiste à soutenir ceux qui prônent le voile comme un symbole positif. C'est pourquoi elle a décidé de rompre le silence, sous peine de devenir complice, de ce qui se mettait en scène sous ses yeux, à savoir : un deal politique et idéologique avec une approche communautariste fondée sur des valeurs religieuses et devenant le lieu premier des luttes contre les discriminations. Face à cette montée de l'islam politique et ce qu'il charrie, ici comme ailleurs : la misogynie, l'homophobie et l'antisémitisme, elle s'est engagée publiquement par *Le manifeste des libertés*[235].

[234] Ceci est un (large) extrait du portrait réalisé par Manuel Plantin : pour lire l'article dans son intégralité et son support d'origine, cliquer sur le lien DNA

[235] Son portrait, par Leila Slimani dans *Jeune Afrique* (du 1er au 7 mars 2009)

Lotfi Ben Khelifa, métropolitain positif

(juillet 2011)

Mael Maralli-Ballou, urbaniste au CAUE du Rhône, anime un blog autour du "concept" de métropole, terme ambigu mais porteur sur une nouvelle réalité territoriale au statut convoité par les édiles. Ce blog vu de Lyon (*Lyon Métropole* évidemment !) présente aussi des "portraits métropolitains", comme celui de Lotfi Ben Khelifa, élu de banlieue[236]. Le matin, Lotfi Ben Khelifa est agent municipal à Givors et l'après-midi, il est à son bureau d'élu à Vénissieux. Et quatre à cinq fois par semaine, il va au centre de Lyon pour ses responsabilités syndicales. Vivent les transports en commun ! C'est par un engagement associatif (d'abord avec le sport, puis contre les discriminations) que Lotfi a rejoint le monde du militantisme politique. Les élections de 2002, et le FN au deuxième tour, ont joué un rôle dans sa *vocation*. Il intègre le parti socialiste en 2004. Il devient adjoint au Maire de Vénissieux à l'Etat Civil en 2008... Il a débuté sa vie professionnelle en 1992 comme agent de propreté à la COURLY, entrée précoce dans la vie active (à la sortie de la seconde). Il est d'ailleurs toujours officiellement affecté là bas comme agent territorial après avoir réussi les concours de l'administration. Un parcours de réussite donc pour cet homme de 40 ans né en Tunisie. Ses seuls diplômes, comme il aime à le dire, sont des permis poids lourds et cariste. Comment voit-il son rôle d'élu local ?

L'adjoint au Maire *positive* sa ville. "Vénissieux c'est la 3e ville du Rhône, 2500 entreprises, 57 000 habitants, environ 80 nationalités. C'est pas la terre de la burqa, c'est pas celle de l'intégrisme, de la drogue...Vénissieux ne doit pas être plus stigmatisée qu'une autre commune. On y fait des choses extraordinaires qui ne sont pas médiatisées. La réalité c'est qu'il y a une majorité de gens qui travaillent, veulent s'en sortir, font des activités associatives aussi...etc. Et il y a une minorité de personnes qui sont dans le désespoir. Et ça se traduit par de l'extrémisme. Mais ce n'est pas plus qu'ailleurs. Dans le 7e, il y a plus de bacs poubelle brûlés qu'à Vénissieux. La délinquance est partout et pas qu'à Vénissieux. On veut donner cette image là à des fins électoralistes. Alors l'adjoint au maire a une expression pour parler de son travail de sape des préjugés : *positiver sa commune*. Bien sûr qu'il faut dénoncer les dérives. Moi j'ai compris. Je positive toujours ma commune parce que j'estime que c'est mon devoir, en tant qu'élu... "[237]

Houria Bouteldja, le mal conduit au PIR

(octobre 2011)

Ils ethnicisent la vie sociale. Ils clivent la société. A droite, ils se disent "identitaires". En face, ils se disent "indigènes de la République". Mais les identitaires (ou communautaristes) se nourrissent les uns les autres. Leur pire ennemi est la ressemblance qui fait lien et affinités. Houria Bouteldja est porte-parole du Parti des Indigènes de la République. Le PIR est né à Saint-Denis en février 2010, issu du mouvement fédéré autour de l'*Appel des indigènes de la République* de janvier 2005, appelant à "combattre les inégalités raciales qui cantonnent les Noirs, les Arabes et les musulmans à un statut analogue à celui des indigènes dans les anciennes colonies." Pour le PIR, décoloniser passe par la constitution d"une "force politique indigène autonome contre la suprématie blanche... impériale, coloniale et sioniste". Houria Bouteldja revendique d'avoir inventé un "concept" qui, selon elle, fait sens, celui de "souchien" pour parler des "Français de souche". Elle a utilisé ce néologisme dans une émission de télévision en juin 2007 entraînant une plainte déposée par les identitaires d'en face pour "racisme anti-blanc". Plus de quatre ans et demi plus tard, elle comparaît le 12 octobre 2011 devant le Tribunal de Grande Instance de Toulouse pour "propos racistes". Les identitaires ont trouvé une tribune à leur clivage. La République n'en sort pas gagnante.

---

[236] sous la plume de Hassen Haddouche, 27 juin 2011)

[237] d'après l'article de Hassen Haddouche, pour *Echos de métropole*

Les candidats de la diversité

(prairial 2008)

Appelons *candidats de la diversité* toutes celles et ceux qui ont connu la migration au cours de leur enfance ou dont l'un des deux parents au moins a connu une migration d'origine non-européenne. Pour d'autres raisons, nous pouvons également appeler candidats de la diversité les personnes d'ascendance antillaise ou ultramarine en métropole. La volonté de présenter ici ces candidats que nous appelons, pour faire court, *issus de la diversité*, n'a rien d'une vision communautariste, elle en est même à l'opposé. Il ne s'agit aucunement de sous-entendre que ceux-ci auraient, du seul fait de leurs *origines*, des qualités ou des compétences supérieures à d'autres. Il s'agit seulement de porter témoignage d'une évolution de la société française, se reconnaissant un peu plus dans sa diversité, et de s'attendre en conséquence à ce que la France politique ressemble un peu plus à ce qu'est la population. Nous devons constater que nous en sommes encore loin. Et bien entendu, il ne faut pas non plus être naïf : les manipulations, le carriérisme, les manœuvres politiciennes ne sont pas moins, ni plus, présentes dans ces candidatures dites *de la diversité* que dans les autres. Cette présentation est bien entendu incomplète. Elle n'a pas la prétention d'être exhaustivr, d'autant qu'il n'y a pas de limite à la diversité. Tous les candidats dont nous parlons s'affirment d'abord comme des candidats de la République, et c'est cela bien évidemment le plus important.

Avant les élections législatives

En février dans La marche des sœurs, nous vous parlions de Rachida Dati et de ces jeunes femmes nées de familles maghrébines se présentant aux suffrages de leurs compatriotes français. Trois mois plus tard, la Bourguignonne est entrée au Gouvernement en tant que Garde des Sceaux. L'enfant de la cité du Bout du Lac de Chalon-sur-Saône, en accédant par sa compétence et un brin de culot au rang de Ministre de la Justice, a lancé un signal fort que d'autres sont prêts à saisir eux-mêmes. Tout est possible !

Aujourd'hui, les candidats de la diversité, hommes et femmes, sont entrés dans la campagne des législatives. Les candidatures que nous vous présentions en février se sont confirmées : Lynda Asmani (UMP, Paris Xe), Najat Azmy (PS, Xe du Nord), Najat Belkacem (PS, Lyon), Kheira Drissi (PS, 2e Haute-Marne), Mouna Viprey (PS, 7e Seine Saint-Denis), Saliha Ayadi (PRG, Marne), Djamila Sonzogni (Verts, 5e Haut-Rhin), Karim Zéribi (Nouvelle Gauche, Marseille). Sans oublier ceux que nous n'avons plus à présenter : le parcours tumultueux d'Azouz Begag (MoDem), candidat à Lyon, le parachutage cahoteux de Malek Boutih (PS), candidat à Angoulême, ou bien encore le très médiatique Mouloud Aounit, le Président du MRAP, en campagne dans son département de Seine Saint-Denis.

Zoom sur les quartiers Nord de Marseille **:**

L'UMP et Jean-Claude Gaudin présentent Nora Remadnia - Preziosi, fille d'une famille algérienne de 13 enfants des Quartiers Nord, connue pour son franc-parler, pour s'opposer à la députée sortante socialiste, fille de sénateur.

Zoom sur les quartiers Nord du Havre

Née à Rouen en 1974, d'un père soudeur au Chantier naval de Normandie et d'une mère au foyer, tous deux Français d'origine marocaine, Najwa Confaits milite au PS depuis l'âge de ses 18 ans. Cette juriste (DEA Droit des Affaires à la Sorbonne) pourrait détrôner le député communiste sortant.

Zoom sur l'Alsace du Nord : les Verts présentent Songül Kiraz, une étudiante de 24 ans de famille turque dans cette circonscription de Wissembourg et de Bischwiller, ville que d'aucuns se plaisent parfois à appeler *Türkwiller*. Zoom sur Poitiers-Nord : le MoDem présente Sadiman Anil. Née à Yalvac (Turquie), Sadiman Anil est la présidente de l'association Shéhérazade. Elle est Professeure de danse orientale et a créé l'émission *Melten* sur *Radio Pulsar*.

"*Osez, osez, osez...*"

(Myriam Benoudiba avec Ségolène Royal le 29 mai 2007 au Zénith)

La circonscription de Drancy-Bobigny verra la jeune et frêle Myriam Benoudiba (avec son suppléant Sélim Ben Abdesselem) affronter Fodé Sylla, l'ancien Président de SOS Racisme, ancien député européen et membre du Conseil économique et social, mais aussi Abdel Sadi, le Premier Adjoint au Maire (soutien PC) de Bobigny, enfant de la Courneuve voisine, qui avait commencé son activité de terrain à Bobigny par son métier d'animateur, un véritable enfant du 9-3 donc. Excusez du peu ! Chacun y croit : Myriam Benoudiba entend transformer l'essai de Ségolène Royal dans la circonscription (plus de 60 %), Fodé Sylla a le soutien de Christiane Taubira et du PRG, Abdel Sadi, celui de la Mairie de Bobigny. Ils ont en face d'eux le centriste Jean-Christophe Lagarde, maire de Drancy, qui tente de plaire à la fois à l'électorat du centre et à celui de la majorité présidentielle. Une des circonscriptions les plus "sensibles" de l'Hexagone !

Ferten Djendoubi (PS)

"Ségolène Royal a dit qu'il fallait que les femmes se remettent debout. Alors je me mets debout ! " C'est Ferten Djendoubi qui le dit ! Ferten Djendoubi est juriste au Centre d'Information sur les Droits des Femmes de Marseille. Elle est candidate dans la 6e circonscription des Bouches-du-Rhône.

Djamel Bouras (MoDem)

Ce champion olympique de judo à 25 ans (1996) est candidat aux élections législatives à 36 ans pour le MoDem dans la 2ème circonscription de Seine Saint-Denis.

Jeannette Bougrab (UMP)

Ses parents ont dû fuir l'Algérie en 1963 et vivre chichement leurs conditions de harkis, ouvriers, illettrés, dans le pays qui pour eux avait toujours été le leur et pour lequel ils avaient combattu pendant la deuxième guerre mondiale. Ils ont donné à leur fille le prénom le plus français qu'ils ont pu trouver. Jeannette, née en 1973, a fait de sa vie un combat. Jeannette Bougrab, membre du Haut Conseil à l'Intégration depuis 2002 (elle avait 29 ans à sa nomination) est aujourd'hui candidate aux législatives dans le XVIIIe arrondissement de Paris. Professeure de droit et finances publiques à la Sorbonne, elle est la fondatrice de l'association *Les Gazelles* dont le but est de développer les PME à Paris.[238]

Kamel Hamza (UMP)

Ancien attaché parlementaire d'Eric Raoult, Kamel Hamza, enfant de La Courneuve, s'est engagé au RPR en 2001 puis à l'UMP. Il est aujourd'hui l'un des chefs de file de la conquête du 9-3 par l'UMP. Il est candidat dans la 3e circonscription de la Seine Saint-Denis.

Salem Kacet (UMP)

Ce fils de mineur a choisi Sarkozy dont il retient tous les propos de fraternité et de rassemblement (tout en ayant *fait son job* de Ministre de l'intérieur, avec la fermeté qu'impose la fonction). Salem Kacet est candidat chez lui à Roubaix.

Abdel Mokhtari (PS)

Ce fils d'ouvrier de 46 ans a commencé sa vie professionnelle dans l'animation socio-culturelle et l'éducation populaire. Abdel Mokhtari milite au PS depuis plus de 20 ans. Il est membre du Conseil national du parti en charge des relations internationales. Il est candidat à Creil dans l'Oise.

Fadela Mehal (MoDem)

La Présidente des *Marianne de la Diversité* est candidate à la Goutte d'Or à Paris (19e).

[238] Portrait dans *Libération* du 2 juin 2007: un itinéraire d'énergie

Faouzi Lamdaoui (PS)

Faouzi Lamdaoui, co-fondateur de l'association *Coup de soleil*, est candidat à Argenteuil-Bezons.

Akli Mellouli (PS)

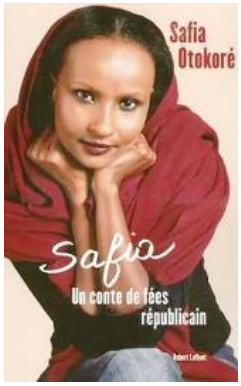
Dans les années 80, Akli Mellouli, animateur de MJC, participait à *Convergences 84*, la deuxième "marche" pour l'égalité, à mobylette. Enfant de la Cité Saint-Exupéry à Bonneuil-sur-Marne, Akli Mellouli est candidat aux législatives là où il a toujours vécu: Bonneuil, Créteil Nord, Saint-Maur, La Varenne.

Six Emmanuel Njoh (UMP)

Personne à l'UMP n'osait affronter le député-maire socialiste d'Alfortville. Sur cette circonscription qui compte dans son territoire Vitry-sur-Seine et la Cité des Alouettes, Six Emmanuel Njoh a décidé d'y aller, seul candidat de son parti originaire de l'Afrique subsaharienne en métropole.

Safia Otokoré (PS)

Rien ne prédestinait Safia Otokoré à son destin extraordinaire. Fille d'un tailleur d'un quartier populaire de Djibouti, issue d'une famille de dix enfants, Safia Ibrahim (son nom de jeune fille) a échappé à son destin par le sport (l'athlétisme).



(le livre de Safia Otokoré)

Egalement passionnée de lecture, elle dévore les écrits de Nkrumah, Lumumba, les visionnaires panafricains. Le sport et sa scolarité brillante seront ses passeports. Partie à Abidjan, elle y rencontre l'amour en la personne d'un footballeur professionnel, joueur à l'AJ Auxerre, Didier Otokoré. Elle le suit, s'installe à Auxerre, s'y investit comme elle s'investissait en Afrique. A 30 ans, elle quitte Otokoré, une amie la convaint d'adhérer au PS. Elle gravit tous les échelons :

1ère Adjointe au Maire d'Auxerre (2001), conseillère régionale sport-jeunesse et lutte contre les discriminations (2002). Pour les élections législatives 2007, Safia Otokoré est *parachutée* à Trappes, une circonscription tout à fait gagnable. L'ascension continue.

Laroussi Oueslati (PS)

Cet aîné d'une famille de 9 enfants, né à Carthage en Tunisie, a grandi à Toulon. C'est là qu'il brigue les suffrages des électeurs dans la 2e circonscription du Var aux prochaines élections législatives. Membre du Parti Radical de Gauche, il est le candidat de la Gauche Unie. Laroussi Oueslati, Docteur es Sciences, est le Président de l'Université de Toulon-Var.

Aziz Senni (MoDem)

"L'ascenseur social est en panne... j'ai pris l'escalier". Tout est dit dans cette phrase qui fait le titre du livre d'Aziz Senni. Celui qui a grandi au Val Fourré à Mantes-la-Jolie est devenu aujourd'hui le fondateur et PDG de l'entreprise ATA France, du club des *Jeunes Entrepreneurs de France* et d'un fonds d'investissement. Il est candidat aux législatives dans sa ville de Mantes.[239]

Autres candidats UMP : Fatiha Rahaoui (Nord, Denain), Nora Remadnia-Preziosi (Bouches-du-Rhône, Marseille) et Khalida Sellali (Nord, Lille). Autres candidats MoDem : Hacène Abdesselam (Seine Saint-Denis), Ahmed Bahaddou (Aisne), Miloud Boualem (Marseille), Samia Boukhalfa (Rouen), Djamila Bouguerra (Rhône, Rillieux-la-Pape,...), Ahmed Khelfi (Seine Saint-Denis), Mohamed Laqhila (Marseille, Quartiers Nord), Leila Leghmara (Hauts-de-Seine, Colombes Nord, Gennevilliers, Villeneuve-la-Garenne), M'Barek Manir (Val d'Oise), Haïba Ouaissi (Val d'Oise), Bornia Tarall (Bas-Rhin), qui est déléguée régionale adjointe de l'Agence nationale de l'accueil des étrangers et des migrations (ANAEM) et vice-présidente des *Marianne de la diversité*, et enfin Laura Tared à Metz. Autre candidate PRG : Djamila Khelaf (Seine Saint-Denis, Aubervilliers, La Courneuve, Le Bourget). Autres candidats PS : Farida Andasmas (Somme), Noria Chaïb (Nice), Naïma Charaï (suppléante de Noël Mamère, désignée selon l'accord Verts-PS en Gironde, voir La marche des soeurs), Najwa Confaits (Seine-Maritime), Ali Harabi (Haute-Savoie), Fawaz Karimet (Aisne), Zabida Nakib-Colomb (Valence).

Les Verts présentent des candidats *issus de la diversité* à Paris avec Khedidja Bourcart, dans le Bas-Rhin avec Songül Kiraz, dans le Nord avec Slimane Tir (Roubaix), en Seine Saint-Denis avec Toufik Taaleb et Viet Tan Tran. En Moselle (Metz), Aminata Diagne retrouve face à elle Laura Tareb et la lauréate de *Talents des cités*, Louisa Benzaïd (soutien Bové). Les candidatures vertes des Yvelines ont suscité quelques remous en raison de la proximité des candidats au mouvement

[239] Entretien avec Aziz Senni

des *Indigènes de la République* : Nabila Keramane, à Mantes-la-Jolie et Mohamed Sik, à Rambouillet.

A signaler de nombreuses candidatures dissidentes des principaux partis (à Trappes notamment), la candidature de Arezki Dahmani (ex *France Plus*) à Paris contre Jeannette Bougrab et Daniel Vaillant, celle de Abdel Belmokadem, le fondateur de l'entreprise de médiation Nes ("les gens" en arabe) dans le Rhône, et enfin celle de Farid Smahi du FN à Paris. Des *candidatures communautaristes sont présentées par un mouvement qui se dit de Résistance citoyenne*, revendiquant le droit au port du foulard à l'école, ainsi que deux ou trois candidats sur l'Hexagone présentés par le *Parti des Musulmans de France*, dont le Président de ce Parti, candidat contre Zoubida Naïli et contre Bornia Tarall à Strasbourg (3e du Bas-Rhin).

Dans les sphères du pouvoir...

Coumba Aïdara (UMP) brûlait de s'investir en politique mais avait "besoin que quelqu'un (lui) tende la main". Ce fut Jean-Louis Debré. Professeur d'anglais à Evreux, cette Sénégalaise d'origine est aujourd'hui Adjointe au Maire et l'interlocutrice des étrangers de la ville qui auparavant "n'osaient pas franchir les portes de la mairie". Elle n'accepte pas que l'on puisse penser que le Maire l'ait choisie par *exotisme politique*.

Rama Yade (UMP) est aussi Sénégalaise d'origine (elle a passé à Dakar les huit premières années de sa vie). Elle a trente ans. Rama Yade a déclaré sa flamme à Nicolas Sarkozy à la tribune de son congrès d'investiture le janvier. Elle dit aimer ses actes, un peu moins ses mots. Elle est secrétaire nationale à la francophonie à l'UMP et vice-présidente de *XXIe siècle*.

En 2002, Kacim Kellal (56 ans aujourd'hui) se retrouvait bien dans l'allocution de Jacques Chirac juste après le séisme Le Pen : "La première exigence, c'est celle de la cohésion nationale. La nation française, forgée par l'histoire, constitue une communauté de valeurs et de destin. Elle reconnaît la diversité, s'enrichit des différences, revendique son pluralisme. Mais dans l'écoute et le respect de l'autre, elle a toujours su privilégier ce qui unit sur ce qui sépare" (J.C., le 16 mai 2002). Kacim Kellal était alors secrétaire national à la cohésion nationale à l'UMP.

Dans les sphères de l'opposition...

Zohra Aït-Maten (PS) fut un temps candidate aux législatives, désignée par les militants locaux. Cette fille de tirailleurs algériens a dû laisser sa place pour cause de négociations avec les autres partis de gauche, idem pour Mehdi Benhabri dans la 10e circonscription des Yvelines.

Hamid Belakhdar (PS) est enseignant à Bondy. Ce militant socialiste est un hussard de la République qui n'hésite pas à faire des heures supplémentaires pour les jeunes de Bondy Nord. Hamid Belakhdar a choisi de vivre et de travailler en Seine Saint-Denis, lui qui a l'âge des plus vieilles barres du quartier, 45 ans.

Fayçal Douhane (PS) a été invité par le gouvernement américain en 2006 pour un voyage d'études sur la diversité en politique et dans les médias. Lui, le socialiste, en est revenu convaincu que les Etats-Unis ont une avance sur la France dans la lutte contre les discriminations. Fayçal Douhane considère que l'attribution des marchés publics aux entreprises devrait être conditionnée au respect par elles de normes citoyennes, notamment en matière de lutte contre les discriminations.

Ouarda Karraï (PS) esr arrivée d'Algérie à l'âge de 6 ans. Naturalisée à sa majorité, Ouarda Karraï a grandi à La Source, quartier populaire d'Orléans. Elle a aujourd'hui 34 ans, se dit *Française comme beaucoup d'autres*.

(Ouarda Karraï)

La campagne participative de Ségolène Royal l'a enthousiasmée. Elle se souvient avec émotion de débats tels que celui de Grenoble le 1er février où des milliers de mains se sont levées pour parler de la vie quotidienne dans les quartiers. Elle milite, quant à elle, dans le XXe arrondissement de Paris où elle habite mais commence à se dire que décidément, son parti, bon sur tout, est "à côté de la plaque sur la question des minorités".

Ali Kismoune (PS), Président du *Club Rhône-Alpes Diversité*, est candidat dans sa viller de Grenoble. Karim Meklat (PRG) l'est dans l'Ardèche. Chafia Mentalecheta est une décue du PS, incapable selon elle de faire une place aux minorités. Jusqu'au 13 mai dernier, elle était déléguée nationale du parti à la lutte contre les discriminations et à l'accès à la citoyenneté. Elle vient de quitter le parti et se présente néanmoins en candidature autonome aux élections législatives dans la 1ère circonscription du Puy-de-Dôme. Chafia Mentalecheta est une des fondatrices de *Prairial 21*, groupe de pression interne au PS créé en 2004 par des militants issus de la diversité

Saliha Mertani (MoDem), adjointe au Maire de Feyzins, s'est engagée dans la vie associative et politique dans la continuité de la *Marche des Beurs* de 1983.

Dans l'entre-deux...

Hakim El Karoui est un ancien conseiller de Jean-Pierre Raffarin, dont il a écrit de nombreux discours. Ce Chiraquien convaincu est le Président - fondateur de *XXIe siècle*. Il est l'auteur de *L'avenir d'une exception* (Flammarion). Le 27 avril 2007, sa Tribune dans le Monde est remarquée : il fustige Nicolas Sarkozy dont, selon lui, le programme est fondé sur une idée : celle de l'inégalité. Il déclarait son choix pour Ségolène Royal. Le *Club XXIe siècle*, mi-groupe de réflexion, mi-lobby, a pour but de "démontrer et de populariser l'idée selon laquelle la diversité de sa population est une chance pour la France" (article 2 des statuts). Il propose aux partis de signer une Charte de la diversité politique.

Et ailleurs...

Rachid Nekkaz a échoué à la dernière minute pour quelques signatures de maires manquantes, retirées sur pression politique, Rachid Nekkaz n'a donc finalement pas été candidat aux élections présidentielles mais il rempile pour les législatives en créant son propre parti, qui porte son nom, et présent dans 116 circonscriptions.

Entre les deux tours des élections législatives

Le PS présentait une vingtaine de candidatures aux élections législatives du 10 juin : huit d'entre elles figurent au deuxième tour. L'UMP en présentait une dizaine : cinq se trouvent en ballotage plutôt favorable.

(Zoubida Naïli)

Le MoDem en présentait une quinzaine et les Verts une dizaine : aucune ne passe le cap du premier tour, mais nul doute que les voix de leurs électeurs pourront faire la différence dimanche prochain 17 juin. Le PC pourrait gagner en Seine Saint-Denis avec un candidat de la diversité. Au final, sur 577 circonscriptions, le résultat sera incontestablement faible et l'Assemblée nationale restera massivement une *Maison Blanche*. Mais quelques couleurs franchiront enfin le Palais Bourbon, c'est une certitude désormais. Les lignes bougent... le plafond de verre se fissure et laisse entrevoir le ciel, un ciel plein d'étoiles !

Les huit candidats PS-PRG au 2e tour et leur score au 1er : Safia Otokoré, Yvelines, 27,24 % ; Faouzi Lamdaoui, Val d'Oise, 26,78 % ; Mouna Viprey, Seine Saint-Denis, 25,39 % ; Najat Belkacem, Rhône, 24,82 % ; Najat Azmy, Nord, 21,10 % ; Zoubida Naïli, Bas-Rhin, 20,83 % ; Zabida Nakib-Colomb, Drôme, 20,55 % ; Saliha Ayadi, Marne, 15,81 % ; ainsi qu'une candidate d'ascendance antillaise George Pau-Langevin, Paris, 27,84 %.

Les cinq candidats UMP au 2e tour et leur score au 1er : Salem Kacet, Nord, 36,32 % ; Nora Remadnia-Preziosi, Bouches-du-Rhône, 30,34 % ; Jeannette Bougrab, Paris, 29,58 % ; Lynda Asmani, Paris, 28,97 % ; Six Emmanuel Njoh, Val de Marne, 25,29 % ; ainsi qu'un candidat d'ascendance antillaise Jean-Claude Beaujour, Paris, 24,36 %.

Après les élections législatives : la fête des pairs

Bleue teintée de rose, **l'Assemblée nationale** manquera encore cette fois-ci de couleurs. Tous se ressembleront. On pouvait le deviner : sur le calendrier, il était écrit... "fête des pères". Depuis plusieurs mois, nous nous sommes intéressés sur ce site aux candidats de la diversité aux élections législatives : quelques centaines de candidats au 1er tour dont une centaine dans les seuls "partis de gouvernement", une vingtaine en position de maintien pour le second tour. A l'arrivée... zéro pointé pour la diversite.

Vague monochrome

L'Assemblée nationale restera une "maison blanche". En métropole, le score de George Pau-Langevin (d'origine antillaise) à Paris est certes remarquable (62,7 %) mais nous ne sommes pas là dans le même type de diversité.

Les héritiers de l'immigration n'ont cette fois-ci pas encore pu franchir la porte du Palais Bourbon. La faute à quoi ? la faute à qui ? Pas à eux en tout cas. Tous ont fait une belle campagne. Pas au racisme supposé des électeurs. L'origine n'a pas semblé constitué en-soi un handicap. La faute au "système" (sans parler du mode de scrutin majoritaire) qui donne toujours la prime au sortant, comme on a pu encore le constater ce 17 juin. Les uns (les sortants) sont positionnés sur les circonscriptions les plus faciles. Les autres (les prétendants, donc les candidats de la diversité)

se retrouvent sur des circonscriptions difficiles. Faire une place peut-être mais égalité de chances, pas encore, et loin s'en faut !

(George Pau-Langevin, députée PS de Paris)

UMP : échec donc à l'UMP pour Nora Remadnia-Preziosi (42,21 %, Bouches-du-Rhône), Salim Kacet (43,14 %, Nord), Lynda Asmani et Jeannette Bougrab (respectivement 36,81 % et 36,71 % à Paris), Kamel Hamza (38,48 %, Seine Saint-Denis), Emmanuel Six-Njoh (37,21 %, Val de Marne).

PS : échec pour Najat Belkacem (43,43 %, Rhône), Faouzi Lamdaoui (le meilleur score : 48,99 %, dans le Val d'Oise), Safia Otokoré (Yvelines, 48,25 %), Zoubida Naïli (Bas-Rhin, 42,25 %), Najat Azmy (Nord, 41,44 %). Mouna Viprey, qui avait pourtant toutes ses chances, avait laissé la victoire au sortant communiste, seul en lice au second tour à Montreuil. Quant au PC Abdel Sadi en Seine Sant-Denis, il se contentera de 40,13 %. Exit également le MRC Sami Naïr et la PRG Saliha Ayadi.

Session de rattrapage**...** le Gouvernement s'ouvre à la diversité.

Au fond des urnes

Nous aurions aimé ne pas avoir à écrire ce recueil, ne jamais parler de "*candidats de la diversité*", ne pas parler de "*diversité*" du tout, puisque la diversité est partout et "*existe depuis la nuit des temps tout comme les mouvements migratoires*" (Meryem Kaf). Nous aurions aimé que l'on demande à un acteur métis de jouer le rôle d'Alexandre Dumas, qu'un acteur arabe joue le rôle de Jésus, que l'on puisse représenter Adam et Eve avec une peau noire. Nous aurions aimé que Modibo Diarra n'ait pas été contraint de quitter la France où il était victime de discrimination pour s'installer aux Etats-Unis où il est devenu Directeur du *Mars Exploration Program Education and Public Outreach* (Programme Mars) à la NASA. Nous aurions aimé que cette belle phrase de l'Emir Abd el Kader nous guide aujourd'hui:

"*Ne demandez jamais quelle est l'origine d'un homme; interrogez plutôt sa vie, son courage, ses qualités et vous saurez qui il est*."

Nous aurions aimé ne jamais entendre cet élu de la région parisienne qui, en découvrant le nom **d'Ali Soumaré** aux élections régionales, a déclaré: "*J'ai cru lire la composition de l'équipe réserve du PSG*". Nous aurions aimé ne pas avoir à distinguer ici ces candidats de tous les autres, tant il devrait être normal que la classe politique corresponde à la sociologie du pays.

Mais voilà... nous DEVONS le faire, nous devons parler d'eux aujourd'hui pour ne plus les différencier demain.

Alain Dolium (MoDem) encourage les talents

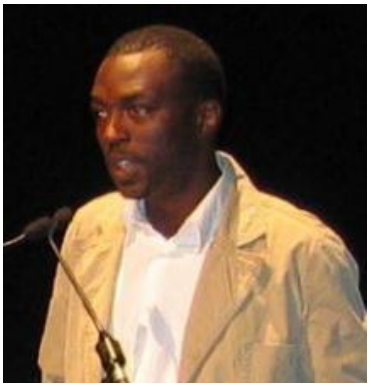
"*Je suis une erreur sociologique, je ne devrais pas être là*", dit Alain Dolium, tête de liste du MoDem aux élections régionales en Ile-de-France. "*Pour moi, la non-égalité des chances est inacceptable et je voulais avoir des leviers importants pour agir*" ajoute-t-il pour expliquer son engagement en politique. Jeune chef d'entreprise à la tête d'une start-up, il est un enfant de la banlieue parisienne (Malakoff). Sa mère aide-soignante guadeloupéenne l'a élevé seule. Alain Dolium n'a jamais connu son père qui a quitté le domicile conjugal à sa naissance. Au collège, en troisième, son professeur principal voulait l'orienter en BEP. Le jeune Alain a décidé de se battre contre ces processus de sélection arbitraires. "*J'ai eu*, dit-il, *le dynamisme de celui qui, mal parti, cherche à redresser la barre*". Après le lycée puis l'IUT, il réussit le concours de Sup de Co avant d'entamer une carrière dans des entreprises multinationales tout en montant des associations de soutien scolaire.

Pourquoi le MoDem ? demande-t-on à celui qui a voté Jospin en 2002. Il répond qu'il a trouvé là "*des gens qui sont ce qu'ils sont, qui ne jouent pas et qui ne* (lui) *ont pas demandé de jouer*

la comédie". Alain Dolium parle sans langue de bois. Il a même le sens de la formule que n'ont pas la plupart des "professionnels" de la politique. Dans sa campagne, il se prête aisément à l'exercice du *speed dating* politique dans les quartiers, il fait de l'emploi sa priorité, il rencontre des maraîchers, puis des médecins, il visite la pépinière d'entreprises de Montreuil : "*Les entrepreneurs ont besoin de réponses concrètes, qu'on facilite l'accès des TPE/PME à la commande publique*". Il veut lancer un programme "Embauche sans crainte". "*La situation des Franciliens, je la vis*" déclare-t-il à la presse qui se précipite pour écouter ce sémillant et séduisant quadragénaire. Du genre idéal, titre Libération, mais en le suivant dans sa campagne, on découvre un combattant : "*Mon itinéraire de vie fait que je pense être formaté pour me battre*".

Ali Soumaré (PS) défend son identité plurielle

Une fan du Val d'Oise a écrit sur son mur Facebook: "*Ali, on te soutient. Pas seulement parce que tu as grandi à nos côtés, mais parce que tu es fédérateur, que tu sais rassembler et apaiser. Ce sont des qualités essentielles pour exercer en politique*". Sur son profil elle a écrit: "*Yes we can*". En 2001, lorsqu'a été diffusé à la télévision le film *Fatou la Malienne*, Ali Soumaré avait alors 21 ans. Il a réagi comme beaucoup de franco-maliens à l'image tronquée et négative que l'on donnait d'eux. Animateur socio-culturel à Villiers-le-Bel, il prit alors une initiative pour mettre en valeur la culture d'origine de son père, émigré du Mali dans les années 60, employé à Roissy pour ravitailler les avions, et de sa mère, femme de ménage, venue par le regroupement familial. Il crée la cellule jeunesse du Haut Conseil des Maliens de France, précurseur de l'association *Deuxième génération* et du *Forum de la Jeunesse aux Identités Multiples et issue des migrations* (FOJIM) qu'il préside aujourd'hui.



Né à Montmorency, Ali Soumaré dit avoir eu une enfance humble mais heureuse dans sa famille malienne. Certes sa scolarité a été freinée par la non-maîtrise des codes dominants par ses parents, mais la vie associative et l'éducation populaire ont compensé. Depuis toujours Ali a voulu être animateur, à la fois très investi dans son quartier et dans la communauté franco-malienne. Avec le soutien de l'INJEP il crée le Forum de la jeunesse franco-africaine. Certains responsables institutionnels ne comprennent pas la démarche: "*Vous vous sentez français ou africains ?*". Ali répond déjà qu'on peut tout à fait être franco-africain sans être schizophrène. Pourquoi faudrait-il se déconnecter de son pays et de sa culture d'origine pour se sentir Français ? Le Forum a instauré le *Peuplier à Palabres*, permettant aux jeunes de s'exprimer. Ils sont nombreux à cette occasion à souligner cette fâcheuse tendance de l'orientation scolaire à diriger les jeunes franco-africains vers des filières professionnelles sans même leur demander leur avis. Ali Soumaré portait cette parole en direction des politiques, il a toujours eu un esprit de médiateur. C'est tout naturellement qu'il a fini par s'investir lui-même en politique dans la section socialiste de Villiers-le-Bel. Lors des événements que sa ville a connus en 2007, il est devenu tout aussi naturellement le porte-parole des familles et des jeunes. Il a assumé ce rôle avec beaucoup de tact, sans jamais perdre sa cordialité et son calme. Deux ans plus tard, le PS le sollicite pour conduire la liste du Val d'Oise aux élections régionales. Certains hiérarques du parti vont chercher en vain à l'en écarter.

Chez les adversaires de l'UMP, on joue plutôt la carte du mépris, à l'image du maire de Franconville qui crut faire un bon mot en disant : "*En voyant son nom, j'ai d'abord cru lire la composition de l'équipe réserve du PSG*". Toujours aussi calme, Ali préfère ne pas relever et évoque les véritables problèmes des Franciliens. Apaiser et fédérer...

Abdelhak Kachouri (PS), l'autre voi(e)x

Une tour sinistre à l'entrée de Saint-Ouen. C'est là qu'Abdelhak Kachouri a grandi. Ses parents y vivent toujours. Ils ont élevé neuf enfants dans un environnement violent (chômage, trafics, suicides,...). Ses copains sont soit morts soit en tôle. Et pourtant c'est à Saint-Ouen qu'Abdelhak, 32 ans, se sent chez lui. Quand il file de marché en marché pour se présenter aux électeurs de Seine Saint-Denis, le plus souvent en scooter, il est très à l'aise, le regard déterminé mais toujours souriant.

Abdelhak Kachouri a quitté le lycée à 16 ans mais s'est forgé sa personnalité et ses compétences dans les activités associatives. A Saint-Ouen, son dynamisme, ses interventions constructives dans les débats publics ont été vite repèrés par les élus locaux. En 2004, il adhère au PS et dés l'année suivante, il est élu secrétaire de la section de Saint-Ouen. Aux élections municipales de 2008, il devient adjoint au maire en charge de la sécurité. Quand aujourd'hui son concurrent UMP propose de réserver des wagons pour femmes dans les transports en commun, il rétorque que la proposition est absurde, "*la sécurité des Français ne passe pas par un enfermement de telle ou telle catégorie dans un pré carré vidéo-protégé*". Il reproche au gouvernement d'avoir supprimé la police de proximité. A Saint-Ouen, le "grand frère" Abdelhak remonte souvent les bretelles aux jeunes qui font des bêtises. Tête de liste pour les élections régionales en Seine Saint-Denis, son action est la même. Il montre aux plus jeunes qu'il n'y a pas de fatalité, que c'est possible. A 32 ans, il peut déjà témoigner d'un véritable "parcours républicain". Sur son blog, il dit ce qu'il souhaite pour la région, ce qu'il appelle un "bouclier social" face à une droite dure avec les faibles. Une tour sinistre à l'entrée de Saint-Ouen. Les habitants de Boute-en-Train se mettent à espérer.

Jean-Paul Makengo (PS), pour la dignité

Le 21 mars est la journée internationale de lutte contre le racisme. Le 21 mars 2008, le Conseil municipal de Toulouse a élu pour la première fois un Adjoint au Maire noir. Jean-Paul Makengo a depuis lors en charge la délégation de l'égalité et de la diversité, lui qui, natif du Congo, a rencontré si souvent le racisme ordinaire, quand en raison de sa couleur de peau il ne trouvait pas d'appartement et quand les employeurs fermaient leur porte le cantonnant aux petits boulots en dépit de ses diplômes.

Né il y a 34 ans à Kinshasa, Jean-Paul Makengo débarque en France en 1991. Il achève des études universitaires de Sciences Politiques à Toulouse et adhère au Parti Socialiste. Il comprend vite le fonctionnement du parti et les mécanismes de gestion d'une ville de la dimension de "la ville rose". En vacances en RDC, son pays d'origine, il en profite pour prendre des contacts et réfléchit à des projets de coopération entre Toulouse et Kinshasa. Dans sa ville, l'Adjoint au Maire a créé un observatoire des discriminations, en partenariat avec le master "lutte contre les discriminations" de l'IEP de Toulouse; l'Observatoire est pensé comme un instrument de veille, un outil d'aide à la décision politique. En 2011, un *Espace des diversités et de la laïcité* regroupera l'ensemble des associations luttant contre les discriminations. En mars 2010, Jean-Paul Makengo part à nouveau en campagne pour les régionales derrière Martin Malvy. Devant lui, sur la liste, il a laissé une place à une habitante presque anonyme du quartier de Bellefontaine, **Fatima Ghelamallah**; "*Je suis fière d'être là*, dit-elle, parlant des initiatives dans le quartier, comme l'école de la deuxième chance, qui "*ont créé de l'espoir et de la dignité*".

Nadia Azoug (Europe Ecologie), pour agir

"*Tout est trop lent. Il faut faire bouger cette machine bureaucratique*" dit Nadia Azoug. La vie militante de la Pantinoise a réellement commencé, comme beaucoup de personnes de sa génération, avec la *Marche pour l'Egalité et contre le Racisme* de 1983. A Paris (11e arrondissement) où elle a grandi, elle s'est investie très tôt dans les mouvements d'éducation populaire. Ce sont les enjeux de l'économie sociale et solidaire qui l'ont rapprochée de l'écologie. Prenant en charge la délégation de la jeunesse, l'élue verte (Adjointe au Maire de Pantin) sait de quoi elle parle. Enseignante, elle est chargée de l'apprentissage dans un IUT de Seine-et-Marne. Ouverte aux autres, elle a toujours été proche des luttes des travailleurs immigrés et des enjeux internationaux (Algérie, Palestine,...). Pour Nadia Azoug, l'engagement politique est l'aboutissement d'un acte généreux. Son maître-mot est "agir"... agir par, pour et avec tous.

Sur la liste de l'ex-communiste Stéphane Gatignon et de Nadia Azoug, on retrouve le fondateur d'*AC le feu* Ali Meziane mais aussi la plus jeune de la liste **Kirushanti Sakhitasan**, 23

ans. Cette jeune française, née au Sri Lanka, d'origine tamoule, vit à Bondy et fait des études médicales. Les Verts ont des couleurs en Seine Saint-Denis !

Gülsen Yildirim (PS), d'un combat pour soi au combat pour les autres

Dans les années 60, afin de répondre à la demande de la filière bois, le Limousin s'est tourné vers les travailleurs turcs. C'est ainsi qu'une importante communauté s'est structurée dans cette région. Gülsen Yildirim est arrivée d'Anatolie à l'âge de deux ans, avec sa mère, son frère et sa soeur. Pour la petite fille, l'enfance a été plutôt douloureuse. Le père interdisait aux enfants de parler le français à la maison. A l'école, la fillette se trouvait seule aux récréations. Quand elle est devenue une jeune fille, les interdits traditionnels et l'emprise paternelle se sont encore renforcés: l'interdiction de sortir, de porter des jupes courtes. L'adolescente devait utiliser des subterfuges pour pouvoir sortir malgré tout. Avant le bac, le père a voulu la marier avec un cousin, comme sa soeur aînée. Il ne voulait pas qu'elle fasse des études alors que les profs lui conseillaient de s'inscrire en prépa. La jeune fille réussissait parfaitement ses études malgré les travaux qu'il fallait faire à la maison pour gagner un peu d'argent, comme trier les cerneaux de noix dans l'appartement familial. L'année du bac, Gülsen a refusé de partir au pays en été. Cela l'a sauvée d'un mariage forcé. Elle s'inscrit en fac à l'encontre de ses parents et est chaque année major de sa promotion. Elle soutient sa thèse avec les félicitations du jury. Jamais ses parents n'ont assisté à aucune cérémonie. Jamais ils n'ont témoigné de soutien ni de reconnaissance. Ce n'est qu'aujourd'hui, alors qu'elle est trentenaire, mère d'un petit garçon, maître de conférences à l'Université de Limoges, élue locale, reçue avec les honneurs au Consulat de Turquie, que ses parents lui disent enfin qu'ils sont fiers d'elle.

Ce qui pendant longtemps a été pour Gülsen Yildirim un fardeau, son origine et sa culture turques, elle le vit désormais comme une richesse, elle a appris deux langues, deux cultures, elle jongle entre les deux, elle a appris à se battre, à utiliser l'école comme ascenseur social. Elle a eu un parcours militant dans toute sa vie - contre l'autorité, contre les déterminismes. Elle a aujourd'hui un parcours militant avec le Parti Socialiste. Lorsqu'elle était enfant, elle suivait déjà

à la télévision les débats politiques. A la maison, elle traduisait les discours de François Mitterrand. En 2005, elle a été nommée secrétaire fédérale à la citoyenneté et aux questions de société. Elle qui enseigne chaque jour le droit défend les valeurs républicaines : "*la responsabilité vis-à-vis des autres et la solidarité que l'on peut attendre de la société*". Ce sont ces valeurs qui la guident et pour lesquelles elle s'est engagée sur la liste socialiste de Haute-Vienne aux élections régionales.

Ilker Ciftci ose le changement

Ilker a son identité française fortement affirmée dans toutes ses prises de position publiques avec un regard particulier pour la Turquie, le pays d'origine de ses parents. Au micro de Radio MIT, il précise sa pensée: "L'Europe a accepté en son sein des pays qui sont devenus des boulets économiques. La Turquie sera une chance pour elle", tant par ce qu'elle est politiquement (une République moderne et laïque) qu'économiquement (une économie à croissance forte). Les tensions sur la question arménienne, Ilker ne les comprend pas: "Jamais dans mon entourage turc, je n'ai entendu la moindre réaction négative vis-à-vis des Arméniens. J'ai moi-même beaucoup de patients arméniens." Pour lui, cette tension n'a aucun fondement; elle est provoquée par une méconnaissance profonde de la Turquie et des Turcs dans une part importante de la classe politique française, de droite comme de gauche. La candidature d'Ilker Ciftci à Montbéliard face à Moscovici prend tout son sens, non comme une candidature de témoignage mais comme une candidature d'expression, l'expression d'une nouvelle génération politique issue des quartiers populaires. Pour Ayhan (13 ans), Hasan (9 ans) et Esra (7 ans), ses enfants, et pour tous les enfants de ces quartiers, Ilker Ciftci entend dessiner un avenir.

Safia Lebdi (Europe Ecologie), l'insoumise

L'une gouverne l'autre pas. L'une serait carriériste l'autre pas. Mais la réalité est sans doute un peu plus complexe. Fadela et Safia sont des compagnonnes de lutte depuis très longtemps, depuis leur jeunesse à Clermont-Ferrand. Elles ont ensemble fondé le mouvement *Ni putes ni soumises*. Ensemble elles ont organisé en 2003 la *Marche des Femmes contre les ghettos et pour l'égalité*, traversant la France de quartier en quartier. Ensemble elles ont écouté les paroles libérées des jeunes filles qui leur écrivaient ou venaient leur parler à la permanence. Ensemble elles ont rédigé le livre *Respect*. Safia en a été la plume qui mettait en forme la parole des filles et des garçons des cités.

Et puis en 2007, Fadela Amara a dit oui à l'appel de Sarkozy. Safia ne l'a jamais accepté. Elle a quitté le mouvement NPNS et a créé *les Insoumises*. Et puis en 2009, Safia Lebdi a dit oui à l'appel des Verts pour la campagne des régionales dans le Val d'Oise. La liste a été présentée à l'Institut du Monde Arabe. La campagne a été lancée par une visite du domaine de Villarceaux, la plus importante exploitation d'agriculture biologique du Val d'Oise. Il y a sept ans, Safia Lebdi disait: "*Mon père était ouvrier, ma mère était femme de ménage. J'ai grandi dans un quartier d'immigrés à Clermont-Ferrand et pourtant je me sens complètement française. Ce sont les valeurs*

de la République qui me permettent de vivre librement, qui font qu'en ce moment je n'ai pas peur de dire ce que je dis." En 2010 elle affute ses arguments contre le gouvernement de son ex-amie Fadela. "*Le gouvernement a depuis son entrée en fonction fait une politique allant à l'opposé de la lutte contre les discriminations raciales, sexuelles et territoriales.*" Elle considère que Dati, Yade, Amara sont "*les alibis de couleur*", s'indigne de "*la terrible illusion*". Elle sait que pour Europe Ecologie, elle est un symbole, "*candidate enfin représentative de la richesse de notre pays*". Elle dit "*La secrétaire d'Etat ne pèse plus rien dans le gouvernement*". Elle, par contre, pense peser aux prochaines élections régionales.

Hamida Rezeg (UMP), la rescapée

Parler de Hamida Rezeg, c'est presque parler d'une rescapée tant ces derniers mois ont marqué le retour d'une vieille droite se disant "décomplexée", c'est-à-dire autorisée à tenir des propos xénophobes, et que décrivait parfaitement bien l'élue parisienne UMP Lynda Asmani en février 2010, après son éviction de la liste UMP de Paris aux élections régionales : "*Les élections régionales étaient mon rendez-vous avec la République et la reconnaissance de ma famille politique. Mais...on ne fait pas partie de cette famille politique si l'on n'est pas bien né ou parrainé*". Elle ajoute : "*Quelle est donc cette injustice moderne et assumée par notre droite décomplexée qui, au moment du grand débat sur l'identité nationale, repousse sans vergogne ceux-là même qui ont fait sa crédibilité sur ces sujets?*". Et pour ceux qui n'auraient pas bien compris, elle conclut sur la nécessité de "*déringardiser cette vieille droite héritière pour une partie d'entre elle de certains atavismes de la France de Pétain*" avec ses "*conservatismes... qui n'acceptent pas la richesse de la diversité culturelle* ". Elle se reproche à elle-même d'avoir eu "*la naïveté de croire à la méritocratie réelle, celle de l'égalité des chances, celle de l'effort, du travail, de la constance et de la loyauté*". Pour les bien nés, les élections sont une formalité, il suffit d'être présentés devant des électeurs gagnés d'avance; pour les autres, les parrainés, il faut aller au front chercher un nouvel électorat et quand les ailes sont grillées, l'oiseau est abandonné.

Dans ce contexte, Hamida Rezeg a donc été très bien parrainée. C'est le maire de Meaux, Jean-François Copé, qui a demandé à son Adjointe (en charge de la petite enfance, de la famille et du secteur périscolaire) de "sauter dans le grand bain régional". Elle est même à la 2e place de la liste UMP de Seine-et-Marne derrière Yves Jego, le maire de Montereau-Fault-Yonne. "*C'est la première fois que je m'engage dans un scrutin de cette ampleur*" confie l'enseignante de 37 ans et, dit-on, son mentor meldois suit sa campagne de très près. Au Quartier Beauval-Colbert à Meaux, on suit la progression de celle qui, dans le sillage de *Génération France*, fait son apprentissage en politique. Le 10 décembre 2009, le Club présidé par Copé organisait un débat sur le thème "*Identité et diversité*", avec plus de 1200 participants. On y a avancé l'idée d'un "*Grenelle de l'égalié et de la diversité*". Hamida Rezeg a fait part de son expérience de jeune femme noire impliquée dans la politique locale et sollicitée d'abord par ses compétences.

Au fond des urnes il y a de l'espoir mais aussi de l'amertume.

L'aminattitude

(juin 2007)

Aminata Diagne n'aime pas que l'on parle d'elle. "*Mon parcours de vie est commun. Je n'ai pas grand-chose à raconter*". Et puis elle milite chez les Verts et chez les Verts, on ne personnalise pas. A Dakar, au Sénégal, sa ville de naissance, la ville où elle a grandi, dans ses plus lointains souvenirs d'enfance, il y avait les arbres : ceux que, petite fille, elle plantait avec son grand-père.

A Paris, où elle habite, elle milite chez les Verts. A Metz, où elle était candidate aux élections législatives, elle défend le Mont Saint-Quentin, le poumon vert de la ville et de la région. Dans la circonscription voisine, le PS a présenté Aurélie Filipetti. "*C'est une femme intelligente, combative... et en plus, elle est très belle*". Aurélie Filipetti, désormais députée socialiste, avait milité chez les Verts avant de s'exprimer complètement auprès de Ségolène Royal. Aminata Diagne a été très attentive à l'ouverture du Gouvernement à la diversité.

Elle ne connaît pas personnellement Rama Yade. Elle l'a vue à la télévision et à nouveau la même antienne : "*Rama Yade est une fille brillante. Elle est combative. La fonction qu'elle occupe désormais est taillée sur mesure pour elle. C'est une première qu'une femme noire arrive à ce niveau en France. Elle est un modèle pour de nombreuses Francaises d'origine étrangère. Et je suis persuadée qu'elle sera à la hauteur de sa tâche*".

Dans la circonscription de Metz, Aminata a trouvé en face d'elle deux candidates issues de la diversité et des quartiers (les quartiers populaires de Woippy) et elle a trouvé cela bien : "*Cela montre que nous prenons notre place*". En face d'elles, elles avaient le député sortant UMP, maire de Woippy, celui-là même qui a fait campagne pour interdire certaines paroles chez les rappeurs et qui s'est fait siffler à l'Assemblée quand il a parlé des you-you des femmes. L'autre soir, le député et Aminata se sont rencontrés dans un endroit public. Ils se sont faits la bise. Elle dit : "*C'est la campagne ici. On n'est pas à Paris*". Car Aminata Diagne est Parisienne. Elle a été parachutée à Metz, pour porter ici et à la demande des militants locaux la parole des Verts, et elle ne s'en cache pas. Elle a dû apprendre à prononcer *Mess* et pas *MeTz*, comme disent les Parisiens. Elle a découvert une ville plutôt verte, avec beaucoup d'arbres : " *on voit le rôle qu'a pu avoir ici Jean-Marie Pelt, le fondateur de l'Institut européen d'écologie*".

Amie nature

L'écologie, pour Aminata Diagne, c'est toute sa vie. "*C'est un style de vie*". Etre écologiste, "*c'est éteindre la lumière lorsque l'on quitte une pièce, c'est trier ses déchets, les recycler, c'est acheter bio lorsqu'on en a les moyens, c'est se priver de téléphone portable autant que possible*". Ce

sont dans tous ces actes de la vie quotidienne que l'on est écologiste. Mais c'est aussi plus que cela. C'est être solidaire près de chez soi.

(Blaise Diagne, premier député noir en France, né à Gorée en 1872, élu en 1914)

"*Je suis noir, ma femme est blanche, mes enfants sont métis, quelle meilleure garantie de mon intérêt à représenter toute la population !*" (Blaise Diagne)

Dans son quartier, Aminata *entoure* (c'est le terme qu'elle a utilisé) des enfants qui ont besoin d'un petit coup de pouce dans leur scolarité. Elle le fait chez elle, en dehors de toute structure organisée. Elle a ainsi apporté un soutien en maths à un jeune qui ensuite est entré à Prépa. Elle entoure aussi des femmes immigrées qui ont besoin d'apprendre le français. Elle a visité des personnes âgées pendant la canicule. Et puis, il faut aussi être solidaire loin de chez soi. Elle collecte des objets qu'elle fait recycler et qu'elle amène ensuite elle-même là où ils pourront être utiles : en Afrique par exemple. Elle fait cela sur ses deniers personnels. Elle a créé l'association *Débog Sud* pour recycler du matériel informatique. "*On peut créer une association pour lancer une dynamique et l'arrêter ensuite quand cela n'est plus nécessaire et passer à autre chose*". C'est ce qui s'est passé avec Débog Sud. "*D'autres aujourd'hui ont repris la démarche et c'est tant mieux*". Pour Aminata Diagne, être solidaire et être écologiste, c'est la même action, c'est penser que ses actes ici ont des répercussions sur la vie des gens ailleurs et sur la vie des générations qui vont suivre. Aminata a des maîtres à penser. Elle cite René Dumont, un homme en avance sur son temps qui a le premier parlé de développement durable, des conséquences de la mondialisation (terme que l'on n'utilisait pas encore). C'est lui qui a fait entrer l'écologie dans l'ère moderne de l'écologie politique.

Le pari du cœur

Le combat d'Aminata Diagne est pour lutter contre le fossé qui se creuse entre les peuples du Nord et ceux du Sud. Modestement mais énergiquement, elle veut porter en France le message de Wangari Muta Maathai, l'écologiste kenyane, défenseure des droits de la femme, Prix Nobel de la Paix en 2004 pour son action pour le développement durable et pour sa campagne de plantation d'arbres en Afrique. A Metz, Aminata Diagne défend le Mont Saint-Quentin, le poumon vert de la ville et de la région. A Dakar, au Sénégal, sa ville de naissance, la ville où elle a grandi, dans ses plus lointains souvenirs d'enfance, il y avait les arbres : ceux que, petite fille, elle plantait avec son grand-père.

Aujourd'hui, le grand-père est mort, les arbres sont toujours là, ils témoignent du passé et ils perpétuent la vie. C'est avec beaucoup d'émotion qu'Aminata parle de son grand-père et de sa grand-mère. C'est eux qui l'ont élevée. C'était un personnage, le grand-père. Non seulement, il travaillait la terre, perpétuant ainsi la tradition du village, mais il était un génie de la mécanique. Il avait créé un atelier de tournage - fraisage, il a fabriqué de A à Z le moteur du bateau qui a été le premier vainqueur de la course Dakar - Gorée. Grâce à sa réputation, il a ensuite accueilli des stagiaires venant de toute l'Afrique de l'Ouest, de Nouakchott à Bamako. La jeune Aminata a

attrapé le virus. Aujourd'hui, elle est Prof' de Génie Mécanique dans un Lycée d'enseignement technologique parisien. Elle aussi a la passion d'enseigner, de transmettre aux plus jeunes. Et elle aussi a la passion de créer, d'inventer, qu'elle met au service de l'écologie. Elle a étudié un procédé de récupération des eaux qu'elle va développer en Afrique autant de fois qu'elle le peut.

Tirailleur sénégalais, accueilli par la population de métropole
"*Mes aïeux ont combattu pour la France...*" (Aminata Diagne)

Toute Sénégal par ailleurs

C'est Amadou Hampaté Bâ qui a dit : "*L'homme, c'est l'univers en miniature. L'homme et le monde sont interdépendants. L'homme est le garant de l'équilibre et de la création*". Les Lébous ont dans leur culture cette relation forte à la terre et à la mer. On dit d'eux qu'ils auraient, il y a de nombreux siècles, traversé une partie de l'Océan Atlantique pour arriver dans cette presqu'île du Cap Vert où ils ont pu à la fois utiliser les richesses que leur offrait la terre et celles de la mer, très poissonneuse à cet endroit. Les Lébous sont devenus pêcheurs. Ils allaient pêcher très loin jusqu'au large de la Mauritanie et peut-être plus loin encore. Aminata est une Lébou, de langue wolof. Dans ses propos, revient souvent l'expression "*On raconte que...*". Sur de nombreux sujets, Aminata ne veut pas être affirmative, mais "*on raconte que....* " Les Lébous ont une grande tradition orale, perpétuée par les femmes. Aminata dit aussi souvent : "*contrairement à ce qu'on croit*". Contrairement à ce qu'on croit, au Sénégal, "*ce sont les femmes qui décident et les hommes sont les gardiens*". Les hommes sont respectés. Lorsqu'ils rentrent à la maison, le soir, avec leur prestance, leur autorité naturelle, et qu'ils viennent s'enquérir des résultats scolaires, les enfants ne peuvent que les respecter. Mais au quotidien, ce sont les femmes qui élèvent les enfants, qui transmettent la culture et les valeurs, explique Aminata. Lorsque les enfants faisaient des bêtises, la grand-mère ne réprimandait jamais. Elle se mettait à raconter une histoire. "*Il était une fois...* " et elle mettait en scène les aventures qui arrivaient à une petite fille qui avait un jour fait cette bêtise et l'histoire finissait toujours mal. Plus jamais, les enfants qui avaient entendu cette histoire ne pouvaient refaire cette bêtise !

Liberté, sénégalité,...

Aminata aimerait tellement avoir elle-même ces qualités qu'avait sa grand-mère. Dans son métier d'enseignant, il lui arrive fréquemment de rencontrer des jeunes racistes. Un jour, en début d'année, un élève lui a dit : "Les Noirs n'ont pas d'âme", en précisant bien : "c'est mon père qui me l'a dit". Aminata et cet élève ont beaucoup parlé tout au long de l'année scolaire. Vers la fin de l'année, le jeune en demandant la parole a fait un lapsus : devant toute la classe, il a dit "Maman" à la Prof' avant de partir dans un rougissement mémorable. L'enseignante défend autant qu'elle le peut l'égalité des chances. Elle se souvient de son propre itinéraire. Son entrée en scolarité a été retardée : "*ils ont dû oublier de m'inscrire ! Et j'ai dû attendre un an !*". Mais la scolarité a ensuite été très bonne. "*Dés mon plus jeune âge, mon grand-père me faisait découper des articles du Soleil. Il y avait toujours quelque part à la maison un journal ou un livre. Aujourd'hui, j'ai deux jeunes enfants à l'école maternelle, je leur permets de grandir avec toujours des livres autour d'eux. Malheureusement je sais que tous les enfants n'ont pas cette chance*". A Dakar, toutes les petites

filles n'avaient pas la chance d'aller en classe. Les amies d'Aminata allaient vendre sur les marchés de *la Médina*, et le soir après la classe, elle allait les rejoindre et elle les aidait à vendre, surtout lorsqu'elles avaient fait un *chiffre* insuffisant dans la journée. Aujourd'hui encore, Aminata a gardé des liens avec ses amies de ce quartier populaire de Dakar. A Paris, Aminata Diagne, l'enseignante en génie mécanique, défend les métiers techniques considérant que trop de jeunes, particulièrement de milieu populaire, sont envoyés dans des filières sans issue (de bureautique par exemple) alors que les métiers technologiques sont aujourd'hui des métiers modernes, propres, d'avenir, gratifiants, de haut niveau, où on parle plus des lois de la physique que du graissage des machines !

"*Il faut faire connaître aux jeunes les métiers techniques*" (A.D.)

Elle organise des portes ouvertes dans son Lycée pour montrer cela. Aujourd'hui, des filles viennent dans ces métiers. Mais c'est plus souvent des Sophie ou des Lucie que des Atika ou des Aminata. Les jeunes qui ont des racines ailleurs ont aussi de ce fait des compétences, ne serait-ce qu'en langues ou en connaissances culturelles, qu'il faut reconnaître et faire valoir. Il y a encore beaucoup à faire pour l'égalité des chances, en France comme au Sénégal.

La terre en gage

"*ne jamais oublier que l'eau est un bien précieux*" (A.D.)

Aminata Diagne était venue déjà en France en vacances avant de s'y installer définitivement. Les vacances, c'était toujours la récompense pour une année scolaire réussie. Venant du Sénégal, elle est donc arrivée pour finir ses années - lycée à Paris où vivait un oncle expert-comptable. L'intégration dans le lycée a été facile, car" contrairement à ce qu'on croit", le niveau scolaire à Dakar était tout à fait à la hauteur du niveau à Paris. Puis ce furent les études supérieures. Et enfin l'entrée à l'Education Nationale. Aminata Diagne est aujourd'hui fonctionnaire. Elle a épousé un Français, du Sud, et fervent écologiste comme elle. Avec sa belle-famille, elle se sent comme avec sa propre famille. Elle voit bien plus les ressemblances que de supposées différences. A 32 ans, elle se souvient de ses premières années au lycée où en tant que noire et peut-être surtout en tant que femme, dans une filière technique, il fallait démontrer deux fois plus de compétences que d'autres. Les discriminations sont encore fortes. A cela s'ajoutent les discriminations sociales. Elle, qui vit dans un quartier populaire de l'Est parisien travaille dans un

quartier aisé de l'Ouest parisien, où les parents sont, comme on dit, (ou comme ils disent) *de bonne famille*.

Elle a aussi comme modèles Nelson Mandela et Martin Luther King. Mais la France n'est ni l'Afrique du Sud ni l'Amérique des ghettos. Aminata Diagne regarde avec intérêt les évolutions de la société française. Elle sait que ce n'est pas par discrimination positive qu'Harry Roselmack a pu présenter le sacro-saint journal de 20 heures de TF1, mais par sa compétence. Elle a confiance. D'ailleurs, le prénom Aminata veut dire confiance (selon son origine arabe). Mais cela ne viendra pas tout seul. Il faut continuer à agir, ici et là-bas, à Metz comme à Paris comme à Dakar. Elle qui vient du pays de la Teranga (terme wolof qui désigne la tradition de l'accueil, de l'hospitalité, et donc de l'intégration), elle sait qu'elle a la terre en gage, la terre en héritage, comme on dit chez les Verts et comme on le pratique tous les jours chez les Lébous du Sénégal.

Savez-vous que le maire de Gorée est écologiste ? Gorée est une île sans voiture. Ici, on entretient la mémoire et les pires heures du monde noir et on construit l'avenir. Ce n'est pas l'attitude de la France aujourd'hui envers l'Afrique. La France et l'Afrique, c'est tout de même quatre siècles en commun. Nous avons la francophonie en commun. Mais " *la France tourne le dos à ses anciennes colonies*".

Consciente de son passé, combattante aujourd'hui, confiante pour son avenir, ce n'est pas un slogan (Aminata n'aime pas les slogans, regardez "La France, tu l'aimes ou tu la quittes", il y a de la violence derrière ce type de slogan), plutôt que des slogans, ce que défend Aminata Diagne, ce sont des comportements, c'est l'aminattitude. Sans vouloir personnaliser. On ne personnalise pas chez les Verts.[240]

Deux années Sarkozy vues par Zaki Laïdi

(mai 2009)

En décembre 2005, des universitaires (économistes, politologues,...) ont créé *Telos*, un think tank, comme disent les anglo-saxons, une agence intellectuelle, comme on pourrait dire en français. *Telos* s'affiche europtimiste et défend l'idée d'une mondialisation maîtrisée. La mondialisation est "*un formidable mouvement d'interdépendance des économies*" qui "*ne fait pas disparaître la médiation nationale*" mais qui la transforme. Zaki Laïdi, professeur à Science Po, un proche de Pascal Lamy, Directeur général de l'OMC, préside *Telos* et publie de façon régulière des éditoriaux sur le site de l'agence. Son dernier éditorial s'intéresse aux deux années que nous venons de connaître avec la présidence Sarkozy. Zaki Laïdi note d'abord la capacité du président français à "*être présent partout et à s'attaquer à tous les problèmes à la fois*": la carte judiciaire, l'université, la "*désincitation au travail*", l'Europe, la crise financière. Mais, selon lui, cet activisme privilégie le mouvement au détriment du résultat et le résultat immédiat au détriment de la réforme en profondeur. Zaki Laïdi énumère alors les erreurs de Sarkozy. Dans sa lutte pour l'emploi, les réformes entreprises sont toutes contre-productives. Son volontarisme à promouvoir la diversité se limite à "*une politique de sélection d'icônes médiatiques dont la compétence politique reste à démontrer*", alors que "*en France, c'est toujours presque impossible de faire élire un maire ou député d'origine arabe ou africaine*". Et Zaki Laïdi conclut en disant que, finalement, "*la seule force de Sarkozy... est l'incroyable faiblesse de l'opposition de gauche*".

---

[240] Liens : le blog d'Aminata Diagne; Aminata Diagne sur le banc de France Culture le 11 août 2010 ;
De la crise des subprimes à la crise globale : en avril 2008, Aminata Diagne analysait la crise globale qui était déjà, six mois avant son déclenchement mondial, largement visible mais que par une méthode Coué hautement irresponsable les dirigeants de la planète ne voulaient pas voir ou entendaient camoufler, pour mieux aller droit dans le mur. Sudonline a publié cet article le 6 mai (cosigné avec Jérôme Gleizes), ici en lien.

Liste d'attente…

Elle est une figure du communisme lyonnais. **Sabiha Ahmine** veut construire "*une société pas seulement forte, mais aussi belle et séduisante... c'est à dire diverse et métissée*". Elle tient de son père, ancien résistant, et de son grand-père, ancien combattant, qui ont sacrifié leurs vies pour les causes qu'ils défendaient, le gène de la lutte "*pour que vive la République contre la barbarie*"....

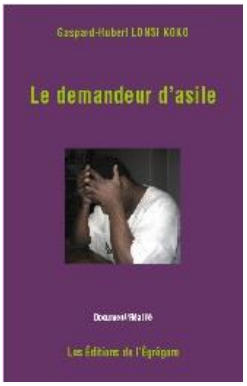
Le 17 février 2003, Sabiha Ahmine accueille à Lyon la *Marche des femmes pour la mixité et le métissage*. L'année suivante, elle accueille les Caravanières venues du Sud. Elle soutient activement "*Elle, résister, exister*" au Centre d'Histoire de la Résistance et de la Déportation (CHRD), dont elle préside le Conseil d'orientation. Début juillet 2007, elle organise à Lyon la commémoration du 20e anniversaire du Procès Barbie. Fin juillet, elle défend au Conseil régional de Rhônes-Alpes le Plan régional handicap. Un parcours sans faute pour cette élue communiste à la Ville de Lyon et à la Région ?

Ce serait sans compter sur trois évènements en septembre 2006 qui ont fortement agacé le maire Gérard Collomb : l'organisation d'un scrutin populaire pour le droit de vote des étrangers aux élections locales, l'animation d'un débat arméno-turc dans une ville où les rapports entre les deux communautés sont très sensibles, la présence dans une manifestation où l'adjointe au Maire Sabiha Ahmine a été vue (et photographiée) non loin d'un drapeau du Hezbollah. Le maire a retiré sa délégation à l'élue, sous la pression de l'opposition comme de membres de sa majorité. Deux mois plus tard, Gérard Collomb revient sur sa décision et confie à Sabiha Ahmine la délégation de la Promotion des Droits des femmes.

Mais qui donc est cette Sabiha Ahmine que le Front national lyonnais a fustigée comme la trublionne de Lyon ? Sabiha Ahmine est née à Bgayet (Bejaïa, Bougie) en Kabylie dans les années 60. Sa grand-mère maternelle était la cousine de Mouloudji. Très jeune, elle milite au Parti communiste algérien interdit. Elle affronte pour ce parti le candidat du FIS aux premières élections libres à Tizi-Ouzou. Elle effectue ses études de médecine en Algérie avant d'arriver à

Lyon où elle exerce son métier de médecin. Ayant acquis la nationalité française, elle est élue successivement avec la nouvelle majorité de gauche à la Ville puis à la Région. En juin 2007, elle est candidate PC aux élections législatives à Lyon où elle obtient un score conforme au poids électoral actuel de son Parti. Aujourd'hui "réhabilitée", elle continue à défendre le dialogue euro-méditeranéen et la défense des droits des populations les plus marginalisées, en particulier des derniers migrants. Mais ses combats gênent souvent, dans "cette bonne ville de Lyon".[241]

A Paris, **Gaspard-Hubert Lonsi-Koko** se positionne. Ce Franco-congolais quadragénaire né à Kinshasa milite activement auprès de ses amis socialistes pour une meilleure représentation des citoyens d'origine non-européenne dans la vie politique française sans toujours parvenir à faire entendre sa voix ...



Dans *Le demandeur d'asile* (2006), Gaspard-Hubert Lonsi Koko décrivait le parcours du combattant du demandeur d'asile, opposant d'une dictature africaine, "refoulé administratif" dans son pays après le rejet de sa demande. Dans "*Un nouvel élan socialiste*", il témoigne en tant que militant engagé dans l'élaboration du projet socialiste en 2007. Dans *Mitterrand l'Africain ?*, il retrace les 45 ans de liens entre un homme et un continent, en décortiquant les réseaux troubles de la Françafrique. Membre du Bureau fédéral du PS de Paris et président du Club de réflexion Enjeux socialistes et républicains, il ne cesse de promouvoir dans le Parti les principes de l'intégration républicaine dans une France indivisible ouverte à la diversité. Ce Franco-congolais quadragénaire, né à Kinshasa, n'est pas rancunier, car depuis des années, il rencontre d'évidents problèmes d'intégration dans le parti, lui qui s'est trouvé plusieurs fois évincé des listes électorales. Pour cause de "panne informatique", lui a-t-on répondu ![242]

Karim Zéribi, un électron libre

(avril 2007)

"Vous savez Karim Zéribi, c'est "la grande gueule" sur RMC (1,2 million d'auditeurs par jour), c'est le footballeur ami de Didier Roustan (*Foot citoyen*), de Bernard Caïazzo (le Président de l'AS Saint-Etienne), de Dominique Rocheteau (le Président du *Conseil national de l'éthique*), c'est le fondateur de l'Association *Agir pour la citoyenneté*, du *Parlement des Banlieues*. Karim Zéribi, dans la vie professionnelle, s'occupe de ressources humaines. Il a contribué à diversifier le recrutement dans la police, puis à la SNCF. Il a créé le cabinet *APC Recrutement*. Son blog est de plus en plus visité. C'est sur ce blog que le 26 avril, il annonce sa candidature aux élections législatives à Marseille (*Nouvelle Gauche*). C'est tout cela Karim Zéribi. Sur le terrain de la France présidente, il joue désormais au poste d'attaquant, pour marquer le but de la victoire de la nouvelle République, celle de la diversité.

---

[241] Blog : http://sabihaahmine.centerblog.net
[242] Blog : http://wwww.lonsi-koko.net

Fiers de Fily

(juin 2008)

Fily Keïta, 24 ans, de Champigny-sur-Marne, remercie beaucoup Mme Doucet, sa prof' en BTS Comptabilité qui lui a donné confiance en elle. Tout comme cette prof' de maths, prête à donner des cours à la maison pour ses élèves les plus motivées.

Aujourd'hui - Fily l'a appris par hasard par de plus jeunes élèves - Mme Doucet expose avec fierté le 18/20 qu'elle a obtenu dans l'épreuve de comptabilité du BTS, une étude de cas, la montrant en exemple à tous les étudiants : "*Vous voyez, ce que Fily a pu faire, vous aussi vous pouvez le faire*". Fily Keïta m'a fixé rendez-vous rue de la Roquette à Paris. De "l'an vert du décor", le café où nous avons pris place, nous voyons la rue animée en cette heure chaude de juin.

Un groupe d'Africains, que l'on dirait tout droit sortis du désert dans leurs tenues traditionnelles, tirent des valises à roulettes, empressés on le devine d'arriver à bon port après un long voyage. Fily sourit, pense à ses parents maliens. Elle voit aussi passer quelqu'un sur le trottoir d'en face. "*Oh, regardez... c'est X* (je n'ai pas retenu le nom), *le meilleur danseur house de la capitale !*". De la tradition à la modernité...

"***L'important, c'est...***"

Le père de Fily Keïta est arrivé en France en 1965, sa mère en 1981 à l'âge de 21 ans. Tous deux sont des Malinkés, de la région de Kayes. "*La vie est un ballet, on ne le danse qu'une fois*", dit un proverbe malinké. Maman Keïta, qui depuis plus de 25 ans est "agent de propreté", a toujours appris à sa fille, aînée d'une famille de huit enfants, que l'important était de pouvoir donner de la fierté autour de soi, à ses parents, à ses petits frères et petites soeurs, à ses amis, ses voisins, ses oncles et tantes du Mali,... et bien entendu de pouvoir d'abord être fière de soi-même. "*L'important, c'est de toujours rester fidèle à soi-même ainsi qu'à ses idées, faire le bien autour de soi... et de réussir*", me dit Fily. C'est le message qu'elle veut faire passer. Son père, en arrivant à Ménilmontant en 1965, a trouvé un studio et un emploi en quelques jours, dans le gardiennage. Aujourd'hui, il est le gardien, trois fois douze heures par semaine, d'une caisse de retraite. Toute la famille habite depuis une quinzaine d'années au douzième étage d'une tour qui en compte seize au Bois-l'Abbé, à Champigny-sur-Marne. C'est encore là, au sein d'une famille très unie et solidaire, qu'habite Fily Keïta, adjointe au maire aux quartiers du Bois-l'Abbé, 10 000 habitants, et des Mordacs, 6000 habitants, élue en mars 2008. Fily Keïta habite le Bois-l'Abbé depuis l'âge de quatre ans. "*En tant qu'aînée, je n'avais pas le droit à l'erreur*", me dit Fily, qui partage beaucoup avec ses frères et soeurs, dont la plus jeune a six ans. Elle partage sa chambre avec sa soeur Sayon quand

celle-ci n'est pas à Londres où elle poursuit ses études. Dans la famille Keïta, tous les enfants ont Fily comme modèle.

(Fily Keïta)

Retour aux sources

Retour aux sources. Lorsqu'elle était adolescente, elle a participé à la création d'une association qui portait ce nom mais ces sources-là se sont taries. Elle s'est alors engagée, à 15-16 ans, dans une autre aventure associative, Main dans la main. Elle est aussi membre de Vijana Ya Congo, pour promouvoir les cultures africaines et aider les jeunes à se forger une identité épanouie. Vijana Ya Congo rassemble des jeunes de toutes les origines africaines et même antillaises. Fily a été très marquée par le Forum de la Jeunesse organisé à Bamako. Elle a passé un mois à Siby, ville de grand patrimoine, puis un mois dans sa famille. Siby est une ville de légende au pied des monts mandingues. On raconte que le grand roi Kamandjan Camara transperça la montagne de son épée à l'issue d'une grande bataille qu'il remporta à la tête des tribus alliées. Des projets de développement touristique de Siby sont portés par les associations franco-maliennes et, en sirotant son jus de mangue, Fily me parle avec passion de cette région qu'elle appelle "*le pays des mangues*".

(Fily Keïta à Siby)

Voyages

Fily Keïta est passionnée de voyage. Dés qu'elle le peut, elle boucle ses valises. "*Depuis que j'ai eu 17 ans, je me débrouille toute seule. J'ai eu le permis à 18 ans et souvent je pars, parfois avec une cousine, en Corse, en Espagne, en Hollande, en Angleterre, au Maroc. J'ai visité le Taj Mahal en Inde. Au Mali, je suis allée au moins cinq fois. Je rêve d'aller en Amérique latine, au Mexique, à Cuba. Les voyages m'ont tout apporté. Ils ont fait ce que je suis aujourd'hui*".

(Fily Keïta, dans le camp d'Al-Fawar)

Mais le voyage qui l'a le plus marquée, c'était la Palestine en 2006. La Ville de Champigny a développé un partenariat avec le camp de réfugiés palestiniens d'Al-Fawar. Elle travaillait alors au service jeunesse de la Ville et a été invitée à faire partie de la délégation de 5 personnes. Les Campinois ont apporté des livres scolaires, des médicaments. Le Hamas venait de prendre le pouvoir. C'était une expérience forte. Fily Keïta a appris à connaître les élus de Champigny, l'adjointe à la santé, et puis Georges Charles, l'adjoint à l'urbanisme. C'était son premier pas vers l'engagement politique, ou plutôt le deuxième : "*Pour moi, le déclic, c'était en 2002, lorsque Le Pen s'est retrouvé au deuxième tour des présidentielles. Un choc terrible !*". En 2008, les élus lui ont demandé si elle acceptait de rejoindre leur liste. Elle a accepté. Une fois élu avec une confortable majorité, le Maire lui a proposé d'être Adjointe aux Quartiers là-même où elle vit et où a été toute son enfance. C'est avec enthousiasme qu'elle apprend maintenant sa nouvelle charge. Les habitants du quartier, les jeunes comme les vieux, les hommes comme les femmes, sont fiers de Fily.

(Fily Keïta en Palestine)

Maire-Adjoint

Fily Keïta, qui a une Licence d'Administration Publique et un Master en cours, se confronte aujourd'hui à la pratique quotidienne de la gestion d'une ville de 70 000 habitants. Très sportive depuis toujours (basket, foot,...), férue de danse (hip hop, danse orientale, danse africaine, salsa,...), elle court tous les dimanches dans le Parc départemental du Plateau à Champigny avant de se diriger vers les activités liées à sa charge de Maire-Adjoint. Tout juste après une longue nuit de fête de la musique, "*pour toute la ville*", elle a pris part ce 22 juin à l'inauguration de la stèle commémorant la présence de l'immigration portugaise dans ce qui fut dans les années 50-60 le plus grand bidonville de la région parisienne. Petit détour vers cette page marquante de l'histoire campinoise et, on peut le dire, de l'histoire française (avec le concours d'Eva Lacoste, historienne, dans les pages de "Champigny, notre ville").

(Fily Keïta devant le Taj Mahal)

O salto, le saut... "*Ce mot porte en lui une part de l'histoire des Portugais, partis vers le Nord de l'Europe au tout début des années 60. O salto, le grand saut par-dessus les frontières, à pied, cachés sous les bâches de camions, à la merci des passeurs. Emigration clandestine, qui vide des villages entiers, dans le secret et la peur. Des hommes pour la plupart travailleurs agricoles, sans perspective d'avenir, fuient un mode de vie presque moyen-âgeux, une économie de subsistance*" (Eva Lacoste).

En 1962, sur les hauteurs de Champigny, des baraques et des carcasses de wagons ont remplacé les arbres fruitiers. Les sentiers du bidonville rappellent le passé rural du Plateau. Au début, ils étaient peu nombreux, une petite centaine sur des terrains vendus ou loués à des Portugais arrivés dans les années 30, puis 3 000 personnes en 1962, puis 10 000 en 1965. Les travailleurs arrivent par convois. Les entreprises du BTP les recrutent directement à l'entrée du bidonville. Les femmes arrivent, mettent des rideaux aux fenêtres des baraques, puis les enfants naissent ... De 1966 à 1972, les hommes seuls sont relogés dans des foyers et les familles dans les grands ensembles construits à proximité dont le Bois-l'Abbé. Le bidonville est définitivement "résorbé" en 1972. Aujourd'hui, Champigny est jumelé avec Alpiarça au Portugal et Champigny se souvient. Fily, née le 10 août 1983 à Paris-Lariboisière, fille de Maliens, lorsqu'elle court désormais dans le parc, s'arrête devant la stèle et dit son respect à ces immigrés qui, hier, ont eu le courage de faire le grand saut.

(Fily Keïta, tableau de famille)

Le Bois-l'Abbé

Le Bois-l'Abbé a été construit dans les années 60. Le quartier a été inscrit en Grand Projet de Ville (GPV) en 2001. L'Agence nationale pour la rénovation urbaine (ANRU) l'a classé en 2004 parmi 180 quartiers prioritaires, intégrant les projets de renouvellement urbain des Mordacs et des Quatre-Cités. Fin juin, la Ville dépose à l'ANRU un projet ambitieux pour le quartier et pour la ville. Elaboré en concertation avec les habitants, il comprend la réhabilitation des logements, l'ouverture du quartier sur la ville, la reconstruction des écoles. Mais la Ville est inquiète : l'ANRU ne disposerait plus des fonds nécessaires pour sa participation financière. Les habitants sont invités à signer des cartes-pétition.

Le 25 juin, un Conseil municipal extraordinaire s'est réuni au Gymnase Léo-Lagrange. Fily Keïta est en première ligne pour son quartier. Elle aime plus que tout ce quartier. En novembre 2005, il est resté relativement calme, n'ayant à déplorer "que" l'incendie d'un bus urbain. En juin 2008, Fily entend prendre toutes ses responsabilités, mais elle sait qu'elle ne peut pas tout faire. Le jeudi matin, elle tient sa permanence. Elle regrette de ne pas pouvoir répondre à toutes les (3500) demandes de logement, car le Préfet et la Ville de Paris ont chacun un contingent de dossiers plus importants que la Ville pour l'attribution des logements. Seulement 20 % pour la Ville, à côté des 30 % pour l'Etat !

Justice

Ce qu'elle réalise avec succès à Bonneuil-sur-Marne, où elle est animatrice depuis mars dernier, elle le fait aussi à Champigny, en tant qu'élue : elle monte avec les jeunes (15-17 ans) des projets théâtre avec des intervenants spécialisés (une comédienne, Maryse, des musiciens), elle les emmène au Tribunal de Paris pour assister à des procès... "*les jeunes imaginent la justice comme à la télé, comme aux Etats-Unis, ils découvrent là une toute autre réalité*". Elle s'étonne un peu qu'à Bonneuil, ce soit surtout les garçons qui sont intéressés, alors qu'à Champigny, ce sont plutôt les filles. Chacune de ses initiatives est une invitation à rendre les jeunes combattifs pour eux-mêmes et solidaires pour tous et pour chacun. Dans les Thanatonautes de Bernard Werber, un livre et un auteur qu'elle apprécie particulièrement, elle a pu lire la phrase suivante: "Nous ne sommes que des grains de sable mais nous sommes ensemble. Nous sommes comme des grains de sable sur la plage mais sans les grains de sable, la plage n'existerait pas". Sous les pavés la plage, disait-on il y a quarante ans.

(Jeunesse campinoise, à la manif')

Voici l'été. Fily se souvient de ce mois d'août tragique, il y a deux ans, où une jeune voisine de 20 ans, qui s'apprêtait à entrer dans une école d'infirmières, s'est fait assassiner en allant à son travail. On parle d'un crime passionnel, "*quelle expression inadaptée !*". Elle sait combien pour cette voisine, elle était un exemple, un modèle. Elle avait la vie devant elle, brutalement interrompue. Fily a la voix qui pleure. Mais les tragédies de la vie l'aident à combattre pour toutes celles et ceux qui, autour d'elle, - et ils sont nombreux - sont fiers de Fily.

Vitaminée

(février 2008)

Elle est née le 8 mars, et tous les ans, ce jour-là, depuis qu'elle a eu trois ans, et jusqu'à aujourd'hui encore, elle passe ses anniversaires à fêter la journée internationale des droits des femmes avec sa mère et d'autres femmes, avec l'espoir que les choses pourraient changer. Mine Günbay, qui aura donc 29 ans le 8 mars 2008, croit plus que tout en la force des collectifs et de la collectivité... et surtout au rôle à jouer par les femmes.

Et si l'histoire commençait avec sa grand-mère maternelle. C'est une femme que Mine (*on prononce Miné, pour les non-turcophones*) admire... c'est une femme exceptionnelle...une paysanne d'une force incroyable. Et pourtant elle est à l'opposé de ce que la jeune Strasbourgeoise a toujours voulu être en tant que femme, elle qui est aujourd'hui candidate sur la liste socialiste aux municipales à Strasbourg (au lendemain de son anniversaire), mais nous y reviendrons...

La grand-mère, Nafiye, a eu sans doute la vie difficile des femmes des campagnes en Turquie mais sa petite-fille a toujours considéré qu'elle était une vraie leçon pour la jeune génération. La jeune femme, d'apparence si posée, dont le visage exprime beaucoup de douceur, dont tous les gestes semblent mesurés, sait plus que d'autres se révolter. Elle ne peut accepter de voir une femme si intelligente être si peu valorisée.

Aujourd'hui, dit Mine, "*on a l'impression que tout est acquis, on oublie trop souvent que la lutte pour la contraception, pour l'IVG, pour l'émancipation des femmes n'est pas si ancienne en France....et on est loin d'avoir tout réglé*". A 5 ans déjà quand sa mère en avait marre où quand elle faisait des bêtises et qu'elle lui demandait de se taire "*je me plantais devant elle... silencieuse, selon la consigne, et je disais quant même ce que j'avais à dire sans émettre un son, seules mes lèvres bougeaient....* ". Sa mère lui a raconté que déjà à cette époque elle avait compris que sa fille n'allait pas être de tout repos et qu'elle dirait ce qu'elle avait à dire quoi qu'il en coûte ! "*Peut-être vais-je changer avec cet engagement politique !* ".

Mine Günbay est née à Metz et cela fait dix ans maintenant qu'elle habite à Strasbourg. Elle s'est toujours sentie très proche de ses parents. "*C'est sans doute pour cela que je suis si attachée à la Turquie*". Elle est fascinée par l'histoire de ce pays : ses contradictions, ses paradoxes... "*Pour moi l'Identité est un concept aussi complexe que la Turquie... il est compliqué d'en parler, de la définir... au risque de lui faire perdre ses subtilités et ses nuances...* ". Enfant, elle n'a jamais été une élève studieuse... plutôt du genre à se contenter du strict minimum hormis pour les choses qui la passionnaient, à savoir le théâtre et l'histoire... D'ailleurs sa mère lui disait toujours : "*tu as passé toutes les classes de justesse mais le bac ça ne se passera pas comme ça ...* ". Mais encore une fois la chance était de son coté... elle a eu son bac à 9,99...même pas besoin d'aller au rattrapage... "*si ça ce n'est pas savoir doser son énergie !* ". Il y a eu une rencontre qui a changé le cours de sa vie, c'est celle avec un prof de théâtre. Au cours de la troisième au collège, elle a participé à un atelier de

théâtre avec lui dans une petite association de quartier et c'est de là qu'est venue la passion du théâtre et l'envie d'en faire ... Au point qu'en troisième alors que les profs envisageaient de l'orienter vers un BEP sanitaire et social, son prof de français a cru en son projet d'accéder à une seconde, option principale théâtre, au lycée St Chrétienne à Metz... C'est ainsi qu'elle a intégré le lycée et qu'elle y a vécu les années les plus intenses de sa jeune vie... "*Je crois,* me dit-elle, *que le théâtre m'a permis d'avoir un regard plus nuancé sur les choses... c'est aussi à ce moment que la rencontre avec des personnes de cultures différentes m'a attirée*". Depuis qu'elle est arrivée à Strasbourg en 1998, elle ne fait plus de théâtre... Mais elle va souvent au théâtre ("*au moins 1 fois par mois*").

Et depuis sa quinzième année, Mine danse beaucoup... " *J'ai fait de la danse africaine, de la danse orientale, du modern-jazz, de la danse indienne, du flamenco, du ragga-jam, de la danse contemporaine... Quand j'étais étudiante je dansais presque 10 heures par semaine. Pour des raisons de santé j'ai du freiner ce rythme...* " . Avec des copines, elle a créé une association de promotion des danses orientales. " *La danse orientale a une connotation assez négative dans la culture turque... sa dimension artistique est souvent occultée... mes parents ont toujours su que je faisais beaucoup de danse mais la première fois que j'ai osé inviter mon père à une représentation de danse orientale j'ai été très surprise car il avait invité beaucoup de monde avec lui*". Mine adore la danse égyptienne qu'elle continue encore de pratiquer. La passion de la danse va de pair avec celle de la musique : "*je ne sais pas si c'est lié à ma passion de la danse mais c'est quasi impossible pour moi d'écouter de la musique...assise sur un canapé... si j'écoute de la musique c'est forcément que je danse !!!* ". Alors elle évite d'écouter de la musique turque sinon elle est rapidement prise dans "*ce syndrome qui touche une majorité des originaires de Turquie...à savoir la NOSTALGIE !* ".

Ah, l'identité ! Elle vient de lire *La bâtarde d'Istanbul* d'Elif Safak, un livre d'une force incroyable et qui décrit si justement la complexité des Identités qui traversent la Turquie... avec ses fantômes et ses blessures, ses injustices et ses joies... Avec comme fil rouge le regard de turcs et d'arméniens sur les évènements de 1915... Tous les questionnements identitaires de l'étudiante qu'elle était en 1997-1998 l'ont amenée à arrêter la fac d'histoire de Metz pour aller étudier la turcologie à Strasbourg. Etait-ce la volonté de comprendre ses origines ? Ou bien la volonté de s'émanciper du cocon familial ? Elle n'a toujours pas répondu à la question...et d'ailleurs quelle importance ? La turcologie lui a ouvert une fenêtre sur l'ethnologie et l'ethnologie a nourri sa passion des voyages...

"*J'adore voyager... Mon dernier voyage en Inde est certainement celui qui m'aura le plus bouleversée et interpellée. J'ai également été au Maroc, en Tunisie, à Cuba, en Guadeloupe, en Allemagne, Pologne, Italie, Espagne, Portugal, j'aimerais retourner en Inde et surtout voir l'Ouzbékistan, la Jordanie et le Mexique...* "

La fac de Turcologie aura finalement été pour elle un vrai "*choc culturel*". Elle ne partageait rien avec les personnes qui y étaient. Elle y a vécu la plus grande stigmatisation de sa vie...par des turcs !! C'est à ce moment là qu'elle a pu comprendre qu'il n'y avait pas UNE CULTURE mais des cultures.... Et que d'être de la même origine n'est en rien gage d'une culture commune... Mais cela lui a permis de nouer des liens avec un étudiant, Fabio...qui est devenu un ami... un prêtre italien... Il officie aujourd'hui à Istanbul. Tous deux ont gardé des liens très forts. "*C'est ma plus belle rencontre dans cette section. Quand une laïque et un prêtre arrivent à lier une amitié aussi forte, c'est déjà qu'ils partagent une valeur primordiale qui est la tolérance...*"

On l'aura compris, Mine Günbay a des valeurs. Sur le plan humain, ce qui est important pour elle, c'est le bonheur de ses proches. Elle a besoin de les voir régulièrement.... "*Mes amies... et aussi ma famille, c'est auprès d'elle que je me ressource... d'ailleurs je dis toujours quand je vais en Turquie que je rentre me ressourcer...* ". Ses convictions, elle les exprime aujourd'hui dans sa vie personnelle comme dans sa vie militante et professionnelle. Elle est chargée de mission pour la

formation dans l'association *Migrations Santé Alsace*. "*L'engagement et la formation sont pour moi intimement liés. L'engagement est forcément formateur, et la formation un processus qui devient au fur et à mesure un engagement avec soi même et qu'il faut mener à terme. Je crois que ce sont vraiment les deux choses les plus importantes pour moi*".

Depuis qu'elle est toute petite, Mine Günbay est dans le milieu associatif... Et quand elle est arrivée à Strasbourg, elle s'est d'abord engagée aux CEMEA, pour les valeurs d'éducation populaire que porte ce mouvement, et aujourd'hui elle en est administratrice.

En 2005, quand on lui a proposé de déposer sa candidature pour la présidence de l'ASTTu (l'Association de solidarité avec les travailleurs de Turquie, qui a une longue histoire, puisqu'elle a été créée près de dix ans avant sa naissance !), elle n'a pas réfléchi trop longtemps, car les valeurs qui y étaient défendues étaient aussi celles qu'elle défendait. "*Je n'ai pas peur des responsabilités et cela me semblait être une continuité logique de mes engagements*" L'ASTTu, avec la présidence de Mine, a pris un nouveau développement associatif, affirmant une présence culturelle et citoyenne forte des *originaires de Turquie* à Strasbourg et en Alsace.

Elle ne souhaitait pas s'engager en politique... mais quand Roland Ries, tête de liste socialiste aux prochaines municipales, lui a demandé de participer à cette aventure, elle s'est simplement remémorée cette phrase qu'elle a pu dire un jour à une réunion où elle était très en colère suite à un nouveau projet de loi : " *y'en a marre qu'ils parlent toujours à notre place et qu'ils croient savoir mieux que nous comment on se sent !* ". Elle combat pour une égalité des droits ("*et non pas une égalité des chances*", me précise-t-elle aussitôt, qu'elle a tendance à considérer comme un artifice tant que des droits égaux ne sont pas garantis), pour les populations immigrées et étrangères. Si Mine Günbay est aujourd'hui sur cette liste, elle le dit haut et fort dans toutes les rencontres et réunions qu'elle multiplie dans la dernière ligne droite avant l'échéance, "*c'est en tant que citoyenne d'abord, en tant que femme mais aussi bien évidemment en tant que fille d'un ouvrier originaire de Turquie*".

Elle sait bien que l'on va la regarder un peu comme une représentante de *la diversité*, comme on dit aujourd'hui, même si elle est née en France et qu'elle y a toujours vécu ! "*La diversité c'est bien*, m'explique-t-elle, *mais il y a beaucoup de dérives et d'approches différentes de la diversité dans ces municipales... il y a des personnes qui ont le culot de dire qu'elles représentent la communauté turque par exemple... faudra qu'elles m'expliquent deux choses : d'abord d'où elles trouvent cette audace car quand on est originaire d'un pays aussi complexe que la Turquie par exemple (multiethnique, multiconfessionnel, où le religieux et le politique sont tellement imbriqués...) on ne peut pas se vanter d'être représentant de quoi que ce soit ... sinon d'une vision nationaliste*".

Plus que tout, elle craint toute forme de *communautarisation* de la question. "*La prise en compte de la diversité de la société française, point barre !* ". Que des personnes d'origines turques (elle met un pluriel à l'expression) se disent "*ah c'est chouette une fille d'origine turque est sur la liste, on prend enfin en compte notre présence dans cette ville*" est une chose, mais qu'on dise "*je vais voter pour elle parce qu'elle est turque !* ", c'est contraire à ses convictions. "*Si on commence à choisir des enfants de l'immigration turque pour les turcs, maghrébines pour les maghrébins, d'Afrique noire pour les noirs...on est dans une aberration républicaine ! Sans parler de l'aberration de représentativité erronée que cela représente... quel Africain peut-il se targuer de dire qu'il peut à lui seul représenter les originaires du Sénégal, du Cameroun et du Gabon ?*

Elle précise : "*Je veux que les personnes d'origines turques votent... D'abord pour être dans un acte citoyen, et que si elles votent parce que je suis sur la liste qu'elles le fassent en connaissance de causes des valeurs et des principes défendus par la gauche*", ajoutant : "*Je refuse de jouer sur le vote communautaire. Si je suis conseillère municipale je n'accepterai aucune tentative de réponse et de dispositifs spécifiques en fonction des groupes... Le droit commun doit à lui seul prévaloir...*".

Les engagements de Mine Günbay sont le fruit des réflexions qu'elle a pu mener dans son travail comme dans son action associative et des expériences des personnes qui l'entourent. Elle croit beaucoup au rôle particulier des associations. "*C'est le rôle des associations référées à l'immigration que d'alerter et de proposer des démarches de soutien complémentaire*. "

La jeune femme n'a vraiment pas peur de l'engagement ni du travail que cela représente... "*J'ai toujours mené à terme ce que j'entreprends...* ". De 1998 à 2006, elle a mené ses études conjointement à ses emplois d'interprète (franco-turque), d'animatrice, de formatrice, de directrice de centre de loisirs, de chargée de mission à MSA... En 2005, après sa maîtrise d'ethnologie, elle a passé un DESS Ingénierie et Management de l'Education, de la Formation et du Socio-Educatif, une formation qu'elle a adorée ! Elle est fréquemment sollicitée pour des interventions en sociologie de la famille et de l'immigration dans les Instituts de Formation au Travail Social, aux Soins Infirmiers, etc.

Aujourd'hui encore elle travaille à temps plein, et elle prépare en parallèle un DU de Santé Publique, elle est toujours présidente de l'ASTTu et engagée dans cette campagne des municipales, mais "*je garde du temps pour danser 4 heures par semaine...et ça va !* " Mine Günbay est une hyperactive... "*Je crois que je suis encore au stade où cela est soignable mais bon pour le moment je n'ai pas envie de me calmer...je suis curieuse de la vie et j'ai envie de profiter de toutes les expériences qui se présentent à moi... J'ai toujours accumulé deux, trois jobs en même temps, mes études, mes activités, des engagements associatifs.... Sans oublier de préserver un peu ma vie privée...* ". Alors ses ami(e)s la taquinent beaucoup... sur cette bougeotte ! Et paradoxalement "*quand on ne me connaît pas on croit que je suis quelqu'un de calme !!! Mais je crois qu'être hyperactive n'empêche pas d'être quelqu'un de posé*".[243][244]

Des femmes... en responsabilité

Bornia Tarral et **Fadela Mehal** étaient plus habituées à fréquenter les dîners annuels des Clubs Convergences, qui depuis 2003, tentent de promouvoir et mettre en valeur les réussites professionnelles des personnes issues de l'immigration dans les domaines de la culture, du social, du sport, de l'économie et de la littérature pour en valoriser l'exemplarité. Elles y côtoyaient les personnalités les plus illustres : Etienne Mougeotte (Directeur Général de TF1), Blandine Kriegel (Présidente du Haut Conseil à l'intégration), Charles Villeneuve (Directeur des Sports de TF1), Craig Roberts Stapleton (Ambassadeur des Etats-Unis d'Amérique en France).Depuis juin 2006, elles parcourent les quartiers le samedi avec l'association *Les Marianne de la diversité* et vont à la rencontre des jeunes pour les inciter à s'inscrire sur les listes électorales. En novembre, l'association prévoit d'organiser dans le quartier de Hautepierre à Strasbourg une soirée-débat où seront présentés des parcours de réussite et où seront imaginées des pistes d'action.[245]

---

[243] Mine Günbay, élue en 2008, a été conseillère municipale puis adjointe au maire de Strasbourg en charge des droits des femmes et de la démocratie locale. Elle a démissionné en avril 2016, rendant publiques ses divergences de fond et de méthode avec le maire.

[244] Le grand et beau discours de Mine Günbay, prononcé devant 1100 personnes le 20 novembre 2014 à Strasbourg, en ouvrant le colloque "Les vulnérabilités au coeur des violences faites aux femmes". Lien Youtube.

[245] http://www.lesmariannedeladiversite.org/sommaire.php3

La voix capitale de Myriam El Khomri

(mars 2008)

Myriam El Khomri est Adjointe au Maire de Paris chargée de la protection de l'enfance et de la prévention spécialisée. Myriam El Khomri, 30 ans est née d'une famille franco-marocaine. La militante socialiste de Paris racontait son parcours devant un parterre de partisans au Gymnase Ronsard: quelques mots encore bien timides, sauvegardés en images, pour se souvenir d'un autre temps.[246]

(août 2014)

Myriam El Khomri est arrivée en France (Thouars) à l'âge de neuf ans. Née à Rabat de la rencontre entre un père, commerçant marocain, et une mère, enseignante française (bretonne), c'est à Tanger qu'elle passe les premières années de sa vie. Elle y vit une enfance qu'elle qualifie de "fabuleuse" et son arrivée dans les Deux-Sèvres sera pour elle très perturbante. Au lycée à Bordeaux, Myriam El Khomri, très bonne élève, témoigne vite d'un engagement civique très fort. Déléguée de classe, elle est élue par ses camarades au Conseil général des jeunes de Gironde.

Les années d'études

Fillette et adolescente, Myriam a beaucoup pratiqué, non sans passion, le théâtre, le karaté, le jeu d'échecs. Après le bac, elle doit sacrifier le théâtre pour ses études de droit public à Paris - Sorbonne. La jeunesse étudiante de Myriam El Khomri n'a pas été un long fleuve tranquille. Sa mère lui a appris à ne compter que sur elle. Elle a multiplié les boulots: téléprospectrice, baby-sitter, hôtesse d'accueil, vendeuse de maillots, travailleuse agricole... pour compléter sa bourse et financer ses études. Son stage de DESS, elle le réalise auprès de Claude Bartolone, alors ministre délégué à la Ville. En 2001, elle suit la campagne de Bertrand Delanoe et devient auprès de lui chargée de mission pour les affaires scolaires, la prévention, la sécurité et la lutte contre la toxicomanie. En 2002 (elle a alors 23 ans), elle est horrifiée par la présence de Le Pen au second tour des élections présidentielles. Elle entre alors au Parti socialiste, avec l'ambition d'y imposer sa jeunesse: "Une société qui a peur de sa jeunesse va dans le mur" déclare-t-elle alors.

Elue locale

Au deuxième mandat de Delanoe, elle devient son adjointe chargée de la protection de l'enfance et de la prévention spécialisée. Sérieuse et engagée, volontaire, elle bénéficie très vite d'une belle reconnaissance auprès des gens comme des élus par son travail de proximité. Avant même qu'on lui pose la question, elle répond: elle n'a pas été choisie parce qu'elle était femme, jeune, issue d'une double culture, mais en raison de sa compétence. Myriam El Khomri n'a peur

[246] Myriam El Khomri au Gymnase Ronsard, 2008, images vidéo

de personne. La droite ? "Ils ont cassé les services publics". Les cadors de la politique ? "Les petites phrases qui dézinguent, ce n'est pas mon truc". La vie de famille (elle a trois enfants: Arthur, Jasmine et Thelma) ? "Etre mère aide à aborder les problèmes de manière très concrète": accroître la place des enfants dans la ville, sécuriser les espaces publics, diversifier les modes de garde; aider les familles monoparentales, donner la parole aux jeunes. Lorsqu'elle était jeune élue, Anne Hidalgo lui a donné des trucs pour lutter contre les freins de l'administration. Tous pourris les politiques ? "C'est à nous de convaincre que nous pouvons agir": éradiquer les logements insalubres, installer des logements sociaux à Montmartre

Ministre

"Il est tout à fait possible de changer la vie" annonce la Ministre. Au gouvernement, elle pense développer à une plus grande échelle des formes d'action expérimentées à Paris. C'est dans la capitale que la nouvelle Secrétaire d'Etat à la politique de la ville a fait ses armes: lutter contre la traite des êtres humains et la prostitution en donnant la parole aux victimes, sensibiliser les jeunes au respect filles - garçons, soutenir les associations. Crédible, Myriam El Khomri ? Capable en tout cas de redonner ses lettres de noblesse à l'engagement politique au plus haut niveau.

Mohamed Bouklit ni béni oui-oui ni béni non-non

(avril 2012)

Il y a dix ans, Mohamed Bouklit présentait une liste de l'*Union des étudiants musulmans* aux élections du CROUS, demandant d'ouvrir des salles de prière dans les Cités U. En juillet 2011, il était adoubé par Jean-Luc Mélenchon, *fondamentaliste laïcard*, qui l'invitait à rejoindre le Conseil national de campagne du Front de Gauche ! Entre ces deux dates, il y a eu "un cheminement militant" dit l'intéressé lui-même, qui a connu l'expérience de l'éducation populaire, de l'altermondialisme (mouvement Résistances au Larzac en 2003) et surtout de l'éveil politique des quartiers populaires. Ce Montpelliérain, natif du Petit-Bard, habite depuis plus de 25 ans à La Paillade où il a lancé en 2008 la Plateforme citoyenne, avant de se présenter aux élections cantonales où il a fait un score décoiffant: 22 % au 1er tour, le maintien face au Président PS du Conseil Général, 35 % au 2e tour. Docteur en informatique, il a présenté sa thèse sur la démocratie participative sur internet. Frèche qui s'est fait une solide réputation de "dérapages" verbaux l'a traité de cousin de Ben Laden. Mais Mohamed Bouklit s'est aguerri dans la joute politique et sait répondre à tous ses détracteurs: "il y a différentes revendications religieuses mais ce n'est pas aux élites de nous dire lesquelles sont acceptables ! Et permettre la construction de lieux de culte dignes me semble juste normal..."

Pour Mohamed Bouklit, il s'agit d'apporter une réponse républicaine à l'islamophobie. Ses engagements vont alors vers ces assemblées citoyennes qui sont l'expression des quartiers populaires et qui, dans ses rêves, contribueront à construire ce Front populaire qu'il appelle de ses voeux. Il croit à l'intelligence collective capable de faire front commun. L'engagement citoyen doit se traduire dans les urnes par une expression politique de "gauche radicale" dans laquelle "la diversité" s'exprimera sans être instrumentalisée ("nous ne sommes pas des béni-oui-oui") et sans communautarisme ("nous ne sommes pas des béni-non-non"). Voilà un discours qui semblait sonner juste dans les oreilles de Mélenchon,... jusqu'à il y a quelques jours. Fin mars, Bouklit claque la porte du Front de Gauche, lui reprochant finalement de "ne pas réellement prendre en compte la problématique des quartiers populaires" et de "continuer ses pratiques oligarchiques" à la veille des législatives. Pour le scrutin de juin, Mohamed Bouklit se présentera de nouveau devant les électeurs mais ce sera sans le Front de Gauche et il compte bien à nouveau surprendre.

Salima Yenbou et les valeurs de la République

(février 2015)

Mère de famille de 40 ans, enseignante, conseillère municipale d'opposition à Dammarie-les-Lys et militante socialiste, Salima Yenbou a participé le 1er février dernier au rassemblement national des secrétaires de section du PS. Elle y a pris la parole au micro au milieu du brouhaha de l'entrée solennelle du Premier Ministre et de sa garde rapprochée dans une salle remplie comme un oeuf. Son intervention a littéralement "scotché" l'assemblée et la vidéo a ensuite fait le buzz sur les réseaux sociaux. Elle nous a adressé son texte, dans la volonté de continuer à faire bouger les choses, non seulement en interne dans son propre parti mais aussi au-delà. Extraits...

(début de citation) - Tu viens d'où ? - Je viens du 93. - Non mais, de quel pays ? - Le 93, c'est en France, au nord-est de Paris. - Non, mais tu sais ce que je veux dire ! - Ben non, je ne sais pas ce que tu veux dire, si ce n'est que tu me vois comme une étrangère du Maghreb et pas du tout comme une Française de France. Je ne suis pas forcément l'exemple le plus frappant car je suis une fille et pas trop typée mais souvent, à l'énonciation de mon nom, c'est à ce dialogue ubuesque que je suis confrontée. Ma mère m'a dit lorsque j'avais une vingtaine d'années: - Ma fille, tu pourras faire tout ce que tu veux, tu ne seras jamais considérée comme une Française. Elle avait et elle a toujours raison. Pendant l'affaire Merah, j'écoutais la radio, le journal a commencé par ces propos: - Mohamed Merah, d'origine algérienne, et a fini par: -le Français Karim Benzema a marqué pour le Real. Que pensez-vous que l'on ressente lorsque l'on entend cela ?

Pourquoi ?

Suite aux monstruosités qui ont touché de plein fouet notre pays en ce mois de janvier, je me suis dit: - Heureusement que c'est la gauche et mon parti au pouvoir, ils vont prendre les choses en main. J'ai écouté nos politiques, j'ai manifesté, j'ai réécouté nos politiques et qu'ai-je entendu ? Des mesures de sécurité: certes il en faut et c'est la première mesure à prendre mais elle ne doit pas être la seule réponse, et telle Anne dans Barbe-Bleue, je guettais les infos mais je n'ai rien vu venir, donc je suis venue ici, au coeur du PS, pour dire tout haut, ici entre nous socialistes, ce que beaucoup de Français pensent. Le problème est un problème de fond, ces jeunes qui partent faire le djihad sont des Français. La vraie question est: -Pourquoi ces Français commettent-ils des actes aussi violents dans leur propre pays ? Une grande partie de la réponse est dans la non-reconnaissance de cette jeunesse toujours nommée *issue de l'immigration*, une non-reconnaissance par la République comme ses enfants. Nous sommes pour la plupart intégrés à la société française mais la société ne nous a pas intégrés.

En politique, croyez-vous que nous allons accepter longtemps d'être de simples faire-voter, de simples alibis ? Moi qui suis intégrée et qui aime la France, comment dois-je comprendre

que dans mon département où il a été annoncé un rajeunissement des candidats aux élections départementales, on ait choisi une femme de 70 ans à ma place ? Il m'a été dit qu'elle rassurerait, elle, les électeurs parce qu'elle est *moins marquée* ! Au lendemain de la victoire de Jean-Marie Le Pen au 1er tour des présidentielles en 2002, des élèves m'ont dit être contents et espérer qu'il soit président pour chasser les Arabes et les Noirs de leur pays. Ai-je porté plainte pour propos racistes ? Non, j'ai construit avec eux une séquence pédagogique.

Comment ?

Le gros travail fait par la Commission Stasi sur la laïcité en 2003 s'est résumé à un interdit: le port du voile, alors que ce qui est important, c'est de fixer des règles de vie en commun. Mais ces règles doivent s'appliquer à tous. Comment accepter que des élus aillent honorer des saints, mettre des crèches au beau milieu d'une mairie au nom de la tradition. De quelle tradition s'agit-il ? De la tradition judéo-chrétienne. Cela relève donc d'une croyance religieuse, et ce n'est pas plus laïc que le port du voile ! Je cite M. Stasi: "La laïcité n'est pas une notion familière pour nombre de nos concitoyens. S'il est nécessaire de promouvoir la laïcité, celle-ci ne retrouvera sa légitimité que si les pouvoirs publics et l'ensemble de la société luttent contre les pratiques discriminatoires et mènent une politique en faveur de l'égalité des chances". Le communautarisme commence par l'utilisation du vocabulaire. Pourquoi utiliser les mots islamophobie et antisémitisme ? N'est-ce pas simplement du racisme et du rejet de l'autre ? Si tout cela continue, les conséquences seront un communautarisme accru et un rejet de société qui ne les reconnaît pas comme ses enfants. Et une folie que l'on ne pourra pas maîtriser. Toutes ces brimades font à la longue le lit de l'intégrisme qui les utilise pour attirer ces jeunes même diplômés en leur proposant un groupe d'appartenance.

Je pense qu'il est encore temps d'enrayer le problème, ne laissons pas passer ce rendez-vous avec la République et tous ses citoyens comme cela a été fait lors des émeutes de 2005. Mesdames et messieurs, prenons le problème à bras le corps et avec la même audace et le même courage que pour le mariage pour tous, soulevons le tapis et allons chercher tout ce que l'on y a caché. Construisons ensemble un pays où nos différences seront des atouts et nos ressemblances une force. Vive la France, vive la République ! (fin de citation)Salima est sortie émue par les témoignages de tout ce public et de son voisin qui n'a cessé de pleurer. A ce monsieur, elle a dit: "Ne pleurez pas camarade, ensemble nous construirons cette France que nous aimons; celle des droits de l'Homme, celle de la diversité, celle du respect de tous, celle du partage, celle de la Fraternité, celle de l'Egalité, celle de la reconnaissance de tous ses enfants quelles que soient leurs origines ou leur préférence sexuelle, en somme celle de la République et de ses valeurs."

Points de vue

Depuis un mois, les prises de position de Salima Yenbou sont observées de près par les internautes.

Le CRIF: "Ce qui serait drôle, chers amis, ce serait de saisir le CRIF contre son président et ses propos racistes. Je m'explique. Sur son site, le CRIF prétend se donner comme principale mission de combattre toutes les formes d'antisémitisme, de racisme, d'intolérance et d'exclusion. Les propos tenus par son président étant racistes, ils doivent s'en saisir.

Les *chibani* : "Je suis allée à la rencontre de ces *chibani* et des personnes courageuses qui s'occupent d'eux depuis juin 2014. Je lis partout le dégoût concernant les conditions de départ et je partage complètement. Il est inadmissible de venir chercher ces personnes âgées à 5 heures du matin et de les évacuer par les gendarmes, ces gendarmes qui les renvoient à des moments difficiles de leur vie d'ex-colonisés. Les vendeurs de sommeil font vivre ces *chibani* dans des conditions d'insalubrité ignobles et ce pendant des années pour leur profit. Ils s'enrichissent sur

le dos de la misère sans avoir rien investi pour améliorer les conditions de vie de ces personnes qui pourraient être leurs pères. Il faut dénoncer ces personnes-là !"

Roger Hanin: "Les journaux semblent s'étonner de la tolérance des Algériens au cours de l'enterrement de Roger Hanin. Voilà encore un exemple de l'Histoire commune passée que beaucoup ignorent puisque non étudiée à l'école. Il faut rappeler que, pendant la colonisation, juifs et musulmans étaient aux yeux de la France des indigènes et partagèrent le même sort de 1830 à 1870. En 1870, un décret va séparer les juifs et les musulmans: le décret Crémieux, qui va attribuer la nationalité française aux juifs et pas aux musulmans. Afficher une préférence, c'est rejeter les autres, c'est monter les uns contre les autres, c'est diviser pour mieux régner, c'est créer du communautarisme."

Communautarisme: "Aujourd'hui, si vous écoutez les politiques, ils continuent à nous diviser en utilisant les mêmes méthodes. Commençons par les termes: la langue française a un mot, la discrimination, qui se suffit à lui seul pour parler de toute atteinte envers quelqu'un au regard d'une différence quelle qu'elle soit. Le fait d'utiliser le mot antisémitisme divise les discriminés en attribuant un degré de gravité supérieur. Aujourd'hui, c'est le mot islamophobie que l'on sort et qui va encore plus séparer et même opposer les juifs et les musulmans. Sans parler des autres discriminés qui restent dans le pot commun de la discrimination. Juifs et musulmans ne doivent pas se laisser piéger par ces manipulations où personne ne sortira ni grandi ni gagnant.

Patriarcat et islam: "Comment vivaient les gens dans le monde jusqu'en 609 ? Les hommes étaient polygames et avaient 10, 20, 30 femmes pour se multiplier très vite et être plus forts que le voisin ! Comme on avait moins besoin d'hommes que de femmes, ce sont donc les hommes qui allaient à la guerre, c'est l'homme qui est le militaire. C'est ainsi que naît le pouvoir patriarcal. La voix d'un homme valait celle de dix femmes, la femme n'était pas respectée. Arrivée de Mahomet et de ses idées progressistes: il dit qu'il faut respecter les femmes et donc va vers la monogamie. 4 femmes au maximum. Mais aussi respecter sa parole, donc la parole d'un homme ne vaudra plus que celle de deux femmes. Ramenées dans le contexte de l'époque, ses paroles sont progressistes et il sera chassé pour ses idées en 622."

Ecrire une culture commune

Salima rassure ceux qui craignent que son investissement actuel se perde et qu'elle oublie ses combats si elle était amenée à un mandat politique important: "Je me suis investie en politique pour oeuvrer en direction de la société dans son ensemble et pas pour moi. J'ai un attachement au sens premier de la politique, à savoir ce qui a trait au collectif. Je n'aurai de cesse de porter ces idées." A celles et ceux qui lui renvoient encore son arabité, elle entend questionner l'intégration: "L'intégration sous forme d'assimilation ne fonctionne pas: on ne peut pas effacer les cultures des gens pour en écrire une autre. L'assimilation a mené au concept d'identité nationale. Posée comme telle, cette identité signifierait que la Nation Française n'avancerait plus, ne changerait plus. Regardons ensemble l'exemple de l'Algérie qui a choisi de se définir comme arabe et de facto a exclu ses composantes berbères, juives, chrétiennes... Cela ne fonctionne pas. Dans un monde où on essaie de tout normaliser, le multiculturalisme pourrait être une piste de réflexion et est une force. Une force pour fermer la porte à une grande partie des racismes, des questions identitaires nauséabondes que nous avons connues et même au communautarisme. Le multiculturalisme permettrait d'écrire une culture commune, ancrée dans le présent, un futur que l'on écrit ensemble sans oublier le passé de chacun. Je suis et je veux être reconnue comme une citoyenne de cette Histoire commune."[247]

[247] Voir la vidéo 2 présentée par Salima Yenbou le 10 mars 2015.

République, où es-tu ?

"Vous êtes une redoutable rhétoricienne" a dit d'elle Alain Juppé, invité de l'émission *Des paroles et des actes*, sur France 2 le 2 octobre 2014, faisant face à une contradictrice déterminée.

Normal ! A 28 ans, Sihame Assbague a déjà derrière elle son histoire personnelle dans les banlieues franciliennes, des années d'activisme pour les droits civiques, une expérience dans l'enseignement comme prof de français en Seine Saint-Denis - ses élèves se souviennent encore des cookies qu'elle préparait elle-même et qu'elle partageait avec eux ! - et elle est aujourd'hui consultante pour le cabinet *Studio Praxis* qu'elle a fondé à Paris.

PAS SANS NOUS

(*Discutante: Sihame Assba*gue)

Le monde des médias ne lui est pas inconnu: Sihame Assbague participe régulièrement au talk-shox *Les Zinformés* de Beur FM, où quatre invités (politiques, journalistes, personnes de la société civile, etc.) débattent de l'actualité; elle publie des tribunes comme celle qu'elle a co-écrite avec Rokhaya Diallo: "*Il n'y a pas qu'à Ferguson que la police tue... des non-blancs* " (*Libération* du 25 août 2014). Elle est aussi très au fait du débat public, étant l'une des principales porte-parole du collectif *Stop le contrôle au faciès* et c'est à ce titre qu'elle a participé activement les 6 et 7 septembre 2014 à Nantes *à* la coordination citoyenne des quartiers populaires, se concluant par la création d'un "syndicat" des banlieues de France (12 à 15 millions d'habitants) et l'appel *Pas sans nous*.

L'activisme pour la banlieue est son quotidien: organisant des formations "levée de fonds", comme elle l'a fait les 12 et 13 septembre 2014, circulant d'une banlieue à une autre en appui aux initiatives populaires, comme elle le faisait encore deux jours avant son passage sur France 2, invitée à Forbach et Farébersviller en Moselle pour la web-émission Citizens movies et pour la présentation du guide des droits sur les contrôles d'identité.

Mais pour ce grand rendez-vous du 2 octobre, elle sentait bien que ce ne serait pas un moment comme les autres. Elle ne disposerait que de cinq minutes pour exprimer une parole et faire réagir un major de la politique, tout en faisant passer un message aux 2,8 millions de téléspectateurs. Elle avait préparé son affaire en consultant ses amis: quelle question aimeriez-vous poser à Alain Juppé ? Il fallait en si peu de temps dire que la gauche (PS) avait trahi les banlieues qui avaient voté à 80 % pour Hollande il y a deux ans, dire que les quartiers populaires ne croyaient pas plus en la droite (UMP), dire que la classe politique était homogène, qu'elle ne

représentait pas le peuple dans sa diversité, qu'elle s'auto-reproduisait et ainsi se coupait des réalités du peuple.

Le propos était clair, cohérent, structuré... mais il a dérapé. Le collectif *Stop le contrôle au faciès* lutte contre l'essentialisation des gens derrière leurs caractéristiques visibles, mais Sihame a attaqué la personne Juppé en le rendant lui-même porteur des stigmates du personnel politique ("blanc", "âgé de plus de soixante ans", "héritier"). Elle avait préparé trois grandes idées à défendre: 1- "Toute la classe politique se ressemble", mais face à cette personnalisation, Juppé avait beau jeu de de se poser en "victime" pour le coup de la "caricature", coupable d'être, rétorquant qu'il n'y était pour rien s'il était blanc (ndlr: c'est sans doute LA phrase que retiendra le téléspectateur moyen), qu'il s'est construit lui-même sans "héritage" dans le berceau. 2- "Vous êtes en décalage avec la réalité", mais Juppé, maire d'une grande ville, pouvait dès lors dérouler des arguments concrets prouvant le contraire (création d'un Observatoire contre toutes les discriminations, actions dans les quartiers), allant jusqu'à inviter son interlocutrice à venir sur place s'en rendre compte (ndlr: il faut répondre favorablement à l'invitation), ajoutant encore qu'en tant que Premier Ministre, il avait créé les Zones Franches Urbaines. 3- Vous nourrissez un système qui s'autoreproduit, vous êtes un "bourreau" de la République.

Sihame a certes lu Bourdieu mais le téléspectateur, lui, est dans l'affectif: il y avait l'homme calme et la femme agressive. Voilà un passage en prime-time sur une antenne de grand public qui fera peut-être date mais qui sentait le piège pour notre activiste des droits civiques. Elle saura sans doute rebondir sur une expérience à analyser dans les stages du collectif et de Studio Praxis pour faire mieux la prochaine fois. Ne pas porter le poids de la représentation des millions de personnes qui comptent sur cette tribune mais se poser en égal (pas en ennemie) de son débatteur sur le sujet que l'on maîtrise et que l'on vit dans son quotidien: les déterminismes qu'il faut attaquer, la conception qu'a l'enseignante de son rôle de gardienne de l'égalité réelle, par des exemples concrets et pouvant toucher les téléspectateurs. Alors peut se produire le miracle:

"*Miracle*: nom masculin qui désigne un fait extraordinaire, positif, non explicable scientifiquement. Il est vu comme surnaturel, attribué à une puissance divine et accompli soit directement, soit par l'intermédiaire d'un serviteur de cette divinité" explique la prof de français à ses élèves de Villetaneuse.

Au lendemain de sa prestation, Sihame Assbague remercie tous ses amis pour leurs encouragements et leurs soutiens. "Ils me touchent mais entre nous, je sais qu'ils ne sont pas du tout mérités. Je n'ai pas été à la hauteur ce soir, ni sur le fond ni sur la forme. Je suis vraiment vraiment désolée pour celles et ceux qui partagent habituellement mes propos et qui ne se sont pas sentis bien *représentés*. Votre déception est ce qu'il y a de pire pour moi (pire que le déchaînement de haine que j'ai suscité !). Je ferai mieux la prochaine fois, bien que je doute qu'il y en ait."

Si, il y aura une prochaine fois ! Il y en aura même beaucoup d'autres et chaque pas sera meilleur que le précédent.

Leïla Chaibi à la convergence des luttes[248]

(1er mai 2016)

C'était au tout début de l'année 2016, le réalisateur François Ruffin, auteur du film *Merci patron* et animateur du site ***Fakir***, appelle Leïla: "On monte un petit groupe pour tenter de mobiliser autour du film, ça te dirait de participer ? On ne sait pas trop ce que ça va donner..." Ils organisent une projection le 8 février à la salle Olympe de Gouges, à Paris, dans le XIIe arrondissement. L'organisation est faite à l'arrache, et surprise: la salle est pleine à craquer, les amis de *Fakir* - portant le tee-shirt "*I love Bernard*" (de Bernard Arnault, le milliardaire propriétaire de LVMH, ciblé dans le film) - sont contraints d'empêcher les retardataires d'entrer - la jauge de sécurité est atteinte.

A la fin du film, longs applaudissements. C'est l'enthousiasme. Quelques orateurs se succèdent sur la scène, comme Mickael, des Goodyear (syndicalistes condamnés pour avoir retenu quelques heures leur patron). François Ruffin prend la parole, et c'est pour dire qu'il faut aller plus loin, que son film veut servir la mobilisation générale. François Ruffin le sait, "il y a un tel degré de résignation dans le pays que ce n'est plus la dénonciation qui mobilise. Si les films *Merci patron* et *Demain* marchent, c'est parce qu'ils disent aux gens qu'ils peuvent changer les choses".

L'étincelle

Quelques jours plus tard, le gouvernement Valls 2 arrive, déterminé à réformer le Code du Travail. Salimasaliamest aux manettes du Ministère du Travail et ses premières interventions, aux ordres du chef du gouvernement, sont maladroites. Elle parle de 49.3, de passage en force. C'est l'étincelle. Les jeunes se mobilisent dans les lycées et les universités, les manifestations du 9 mars, puis du 17 mars, et enfin du 31 mars, connaissent un succès grandissant qui surprend même les syndicats, dépassés par le mouvement, malgré les tentatives de désamorçage par le gouvernement. Au soir du 31, Leïla Chaibi et ses amis sont sur la place de la République à Paris. La décision est prise de rester au pied de la statue de bronze symbolisant la République. *Nuit Debout* vient de commencer. François Ruffin explique: *Nuit Debout* n'est pas un mouvement spontané, il a fallu l'organiser... Des tas de revendications s'agrègent, sociales, écolos, antisécuritaires... Tout est parti du rejet de la loi El Khomri. C'est une opposition commune et solide, mais aujourd'hui, on a le sentiment que c'est presque devenu un prétexte. Ce qui fédère les uns et les autres, c'est l'absence de perspective politique."

La brûlure

Il y a bien longtemps que Leïla Chaibi rêve d'une "convergence des luttes". Née le 15 avril 1982 à Créteil, de père algérien et de mère française, elle a suivi des études de cinéma avant de débuter sa carrière en tant que Reporter Images au sein du groupe *France Télévisions*. Cadreur en

[248] Parmi les sources: *Reporterre, Africultures, Ressources urbaines, Le Monde, poteapote*

free lance, essentiellement pour la télévision, d'abord en France, puis dans l'Océan Indien et au Maghreb, elle a collaboré à divers magazines et documentaires. En 2009, elle a réalisé *La Brûlure*, puis en 2011, *Tous brûlés*, sur un thème, cher à sa propre histoire, l'immigration. "La lutte, c'est classe". Leïla commence à s'engager à Toulouse, à *SUD-Etudiant* en 2001. En 2002, elle se mobilise lorsque Le Pen parvient au second tour des élections, puis en 2003 contre le G8 d'Evian. Au contre-sommet à Annemasse, elle participe au collectif altermondialiste. Elle est aussi impliquée dans la création de médias alternatifs. A cette époque, elle cherche à construire concrètement des alternatives pour essayer de faire bouger les choses.

En 2005, elle arrive à Paris pour un stage. Le collectif des stagiaires de *Génération Précaire* vient de se créer, elle s'y greffe. "*Génération Précaire* a été monté à quatre dans une cuisine, avec la volonté de faire de situations individuelles d'échec une situation collective de l'échec de la jeunesse", raconte Julien, l'un de ses fondateurs. Le buzz médiatique, avec les masques blancs, est immédiat.

Le rire militant

Un an après, elle monte le collectif *Jeudi Noir*, pour protester contre les logements trop chers, avec la même problématique du "bizutage social", ce parcours du combattant pour obtenir un travail et un logement. Elle comprend bien que, pour être vues, les actions doivent être "formatées média". Par exemple, s'incruster avec du champagne et des cotillons dans les visites d'appartement ! Il faut toucher l'opinion publique, c'est à dire la télévision: "Les médias instrumentalisent, instrumentalisons les médias..."

La société idéale pour Leïla Chaibi, c'est le communisme libertaire. Elle fait un passage (bref) chez *Alternative Libertaire*. Mais il lui semble que ces anars là, "limite sectaires", prêchent dans le désert: "C'était une perte de temps totale. Des querelles de chapelle, des réunions mortelles d'ennui. On se regardait le nombril, on se gargarisait au devoir de camaraderie."

Alors elle s'engage au *NPA*, parce qu "il y a urgence à sortir du capitalisme (et) ça ne peut pas être en portant un parcours abstrait." Puis, consciente que les luttes ont besoin de débouchés politiques, elle se rapproche du *Parti de Gauche*, tout en restant vigilante: "Je flippe de me transformer en apparatchik !". Surtout ne jamais s'isoler du mouvement social. Et toujours, prendre son pied: "Personne ne nous force à militer, ce n'est pas un sacrifice !" Avec ses amis, elle prônerait plutôt le rire militant et ses moyens d'action, des happenings symboliques.

Happenings[249]

En 2009, on la voit arpenter les rayons du Carrefour de Saint-Denis, en banlieue parisienne. Elle garnit un chariot de gâteaux, de bonbons, de jus de fruits. "On va pas leur prendre du caviar quand même..." Pour la deuxième fois, avec ses amis du collectif L'appel et la pioche, elle organise un "pique-nique de fin de mois". L'idée ? Improviser un casse-croûte dans un supermarché et inviter les clients à le partager. L'objectif ? Dénoncer les marges de la grande distribution alors que le pouvoir d'achat stagne. 750 millions d'euros de bénéfice pour Carrefour au premier semestre 2008, une augmentation des prix de 9 % en huit mois... "Nous voulons dire aux gens de manière ludique: servez-vous à votre tour. Chaque fin de mois, nous investirons un supermarché", explique alors Simon, 22 ans, étudiant à Sciences Po. Avec des slogans comme: "Ils grignotent votre pouvoir d'achat, grignotez leurs marges à votre tour !"

Depuis 2005, de tels happenings bousculent le jeu classique des manifestations en y introduisant créativité, surprise et amusement. *L'Appel et la pioche*, *Génération précaire*, *Jeudi noir*, *Sauvons les riches*, *les Clowns à responsabilités sociales* (CRS) ont changé la donne de la militance. A leur tête, on retrouve souvent les mêmes. Leïla est de ceux-là.

[249] d'après *Le Monde magazine*

Contre-pouvoir

En 2007, pendant la campagne présidentielle, les manifestations matinales de *la France qui se lève tôt* réveillent en fanfare les électeurs contre Sarkozy. En avril 2009, *Sauvons les riches* fait campagne pour les élections européennes aux côtés d'Europe Ecologie en montant divers gros coups: le collectif remet un "diplôme de fils à papa" à Jean Sarkozy lors d'une réunion du Rotary Club, et une Casio à 7 euros à Jacques Séguéla, l'homme qui prétend qu'on a raté sa vie si on n'a pas de Rolex à 50 ans. A Clermont-Ferrand, les CRS (*Clowns à responsabilités sociales*), vêtus de costumes bariolés et de gros nez rouges, lancent plusieurs actions: sur les marches de la mairie de Chamalières, ils disposent des cartons en guise de logements sociaux - la municipalité étant largement sous les quotas; en gare de Clermont-Ferrand, ils font gagner des CPE (*Calvaires pour l'employé*) au nom de l'ANPE (*Agence nationale de première débauche*); ils procèdent (déjà) à l'enterrement du code du travail, organisent un *Richothon* pour aider les plus favorisés... "Les idées viennent et on les balance sur Internet et ça prend ou non." Ils sont parfois beaucoup, parfois peu. Des gens de tous horizons s'invitent, dont beaucoup de comédiens professionnels: "On a envie de rire de ce qui se passe. L'absurdité est tellement présente partout qu'il vaut mieux s'amuser avec. C'est aussi efficace, et sans arrière-pensée politique. On crée un contre-pouvoir."

Tous ces nouveaux militants s'appuient sur ce formidable outil qu'est Internet. Toutes les actions ont le même déroulement: on programme, on prévient les médias et on y va. Parfois, le discours tombe à plat. Comme pour l'opération *grippe précaire*, montée deux jours après la mise en application du RSA, remplaçant le RMI. Pour Leïla, c'est un trompe-l'oeil qui durcit les discriminations à l'égard des étrangers et renforce le contrôle des bénéficiaires d'allocations. Mais l'opération dans une CAF ne fonctionne pas: le personnel s'insurge, les usagers sont perplexes. "C'était peut-être un peu confus, concède Leïla en partant. Il faudra rebosser le scénario." En 2013, une nouvelle opération dans une CAF, en soutien à une allocataire ("Fahima"), a prouvé qu'en cassant l'isolement et en s'organisant collectivement, il était possible de faire face à la machine institutionnelle administrative et de faire respecter des droits bafoués. Au bout, il y avait une victoire !

Des frites aux passants

Apprendre à désobéir ! Les actions doivent être non-violentes. Et en les menant, savoir résister à la pression physique, gérer le stress. Ce genre de happening a essaimé, échappant au cadre de l'action politique pour envahir celui des moeurs, avec les mouvements féministes. Faut-il en passer par les urnes ? L'élection à Bruxelles de Karima Delli, quatrième sur la liste de Daniel Cohn-Bendit aux Européennes de 2009, venue de *Sauvons les riches*, est une des plus belles réussites. Aux élections municipales de 2014, Leïla Chaibi était la candidate de la liste Parti de gauche-MRC à la mairie du XIVe arrondissement de Paris. Elle a choisi un moyen original de se faire connaître des électeurs: un camion aux couleurs du parti distribue des frites aux passants. A l'heure de la sortie des collèges, de nombreux adolescents se pressent autour du camion, les doigts pleins de mayonnaise. Les frites sont distribuées : "Passez le tract à vos parents", leur conseille Leïla, qui avait été déjà candidate aux législatives 2012 pour le Front de gauche. A deux pas du camion, un militant explique aux passants pourquoi il est devenu "impossible de se loger à Paris avec moins de 5000 euros de revenu mensuel", un autre militant distribue des pass "Navi'gauche", appelant à la gratuité des transports pour tous. Au dos du tract, format carte à puce, le pass Navig'or, pour qui a les moyens de "faire des rencontres dans le métro". Leïla Chaibi raille une déclaration de sa concurrente UMP, tout en expliquant aux passants qu'elle "n'est pas de la même gauche que François Hollande".

Jeudi Noir

Pour défendre le droit au logement, des squats sont organisés. En 2006, *Jeudi Noir*, "collectif des galériens du logement", organise la "réquisition citoyenne" d'une banque laissée vide

pendant 3 ans, située rue de la Banque, juste face à la Bourse, "plutôt pas mal pour le symbole". Le CIC n'a pas vendu l'immeuble pour spéculer. Il prenait "10 à 20 %" de valeur de plus par an. *Jeudi Noir* ouvre en janvier 2007, avec les associations Macaq (Mouvement d'Animation Culturelle et Artistique de Quartier) et Droit au Logement, le Ministère de la Crise du Logement, et y loge des artistes, des familles et des jeunes actifs. Grâce aux interventions du collectif auprès de Delanoë, 21 logements sociaux verront le jour. Victoire !

Le 13 février 2008, pour dénoncer les loyers trop élevés qui poussent certains jeunes à se prostituer en échange d'un logement, *Jeudi Noir* défile habillé en prostituées, proxénètes et travestis devant le Ministère du Logement. Le 1er mai 2008, il occupe temporairement un immeuble du boulevard Montmartre, puis un bâtiment abandonné de 2500 mètres carrés en plein Marais, un immeuble du 16e arrondissement, avenue Kléber (1er novembre 2008), il soutient un squat de la rue de Sèvres, occupe La Harpe, au coeur du Quartier latin, un ancien centre médical appartenant au CROUS, vide depuis 2004, puis un immeuble du groupe hôtelier Costes (janvier 2011), un ancien foyer de la Poste, l'hôtel Coulanges ("la Marquise"), place des Vosges, un immeuble du groupe Axa, à deux pas de l'Elysée, et encore une propriété d'Ali Bongo. Mediapart a publié, avec le concours du collectif, une carte de près de 50 immeubles vides à Paris, représentant près de 200 000 m2.

Pour les télés, le "casting" est important. "Quand les télés arrivent au squat, je mets derrière tous nos mal-rasés et pousse en avant la charmante Solène, étudiante au Conservatoire, et je lui fais jouer une sonate au piano", explique le "scénariste", Manuel Domergue, "la ménagère de moins de 50 ans devant son JT sera davantage sensible à la pauvre petite Solène.

Génération précaire

Le collectif *Génération Précaire*, né en 2005, est formé en majorité de jeunes diplômés, dont la recherche d'emploi est difficile, ce que le collectif attribue à l'abus de stages dans les entreprises françaises. Il revendique l'intégration des stagiaires dans le droit commun et donc le Code du Travail, avec l'inscription du stagiaire dans le Registre Unique du Personnel (RUP), une protection sociale et le fait que la période de stage soit prise en compte dans le calcul de la retraite ou la possibilité de régler les conflits entre un stagiaire et un employeur devant les Prud'hommes. Il souhaite un plafonnement du nombre de stagiaires à 10 % des effectifs d'une entreprise. Il demande une gratification progressive, en fonction de l'année d'étude et de la durée du stage. *Génération Précaire* demande que soit appliquée aux stages une véritable "troisième voie" de l'alternance, avec une vraie dimension pédagogique et un véritable tutorat, permettant de valider les compétences acquises en entreprise. En 2010, le collectif a envahi la Sorbonne à la recherche des "étudiants fantômes" au son de *Ghostbusters*. En novembre 2012, il organise un match de foot devant la boutique du Paris Saint-Germain Football Club. Il distribue des cadeaux tracts de Noël aux Galeries Lafayette. Les militants sont déguisés en lutins masqués, pour sensibiliser les clients au fait que nombreux parmi les vendeurs sont des stagiaires non rémunérés. Le collectif fait une action chez le traiteur de luxe Fauchon qui venait de publier des annonces pour recruter 10 stagiaires pour la période des fêtes de fin d'année.

Nuit debout

Le site *Fakir* est au coeur de la "convergence des luttes". Le 6 juin 2012, c'est lui qui organise *la Fête de leurs défaites*, "une soirée pour fêter nos victoires contre la finance, dans l'histoire, dans le monde entier et pour trinquer ensemble". C'est dans ce contexte qu'en 2016, est arrivée la loi dite El Khomri et son cortège de mesures réformant le droit du travail pour mieux "l'assouplir". Lorsque tous ces nouveaux militants se sont retrouvés au soir du 31 mars, place de la République, la décision était vite prise: "nous ne rentrons pas chez nous". *Nuit Debout*, sans leader, car les décisions doivent être prises "horizontalement" et avec le plus large consensus, tente de réinventer une démocratie directe.

Sonya Perdigao, génération 22 mars [250]

(juin 2014)

Elle n'a pas connu "l'âge d'or" des 507 heures en douze mois avant la réforme de 2003. Sonya Perdigao, 31 ans, régisseuse et créatrice lumière, "fait" ses heures au Théâtre des Treize Vents, au festival *Montpellier Danse* et auprès de diverses compagnies de la région. Avec d'autres intermittents, la jeune femme vient de jouer un tour au nouveau maire Front National de Béziers, Robert Ménard, qui, par arrêté municipal du 19 mai, a interdit d'étendre le linge "aux balcons, fenêtres et façades des immeubles visibles des voies publiques".

Jeudi 12 juin, il était présent au Théâtre municipal de Béziers pour la présentation de la saison 2014-2015. "Il a commencé son discours. Puis on l'a interrompu par de bruyants applaudissements, on a occupé la scène et on a déployé un fil à linge avec des sous-vêtements suspendus".Lui n'a trop rien dit, précise-t-elle, mais des spectateurs se sont fâchés. "Un vieux monsieur m'a dit que sa femme touchait 80 euros par mois pour sa retraite ! Je lui ai répondu que je me battais aussi pour eux. J'avais les larmes aux yeux." Car pour Sonya Perdigao, c'est l'ensemble de l'accord du 22 mars, qui concerne les 4 millions de chômeurs, qui doit être revu, pas seulement les annexes VIII (techniciens) et X (artistes). Tant pis pour les protestations, Sonya Perdigao continuera les actions. Et fera grève, quitte à perdre son éligibilité aux indemnisations chômage. Ce qui la forcera à quitter son logement, près de Clermont-l'Hérault, faute de pouvoir payer son loyer. "J'ai donné mon préavis au propriétaire. Je n'ai pas d'enfants, et des amis peuvent me loger pour quelque temps. Ce n'est pas comme ceux qui ont une famille à nourrir."

Sa détermination vient, selon ses propres mots, "d'un milieu prolo", mère portugaise, père italien. Une enfance à Trappes (Yvelines), an banlieue parisienne, avec l'idée que la culture n'était pas pour elle. "Pour moi, les artistes, c'étaient des privilégiés." Mais elle a croisé le chemin des arts à l'école. Et s'est inscrite en licence des arts à Nanterre, enchaînant les petits boulots. Elle rêvait

[250] extrait de l'article de Clarisse Fabre et Isabelle Régnier, *Le Monde*, 15-16 juin 2014

de monter des pièces, avant d'avoir une révélation. "Un jour, j'ai senti que je voulais faire la mise en scène à travers l'éclairage, en laissant de côté mon ego et celui des comédiens." La suite ? L'accord du 22 mars, et le mouvement unitaire qui s'est mis en branle.

"Un 22 mars et ça repart", lit-on aujourd'hui partout à Montpellier. Habile slogan inspiré par la barre chocolat ("Un mars et ça repart") et de l'histoire politique: c'est le 22 mars que lés évènements de 1968 ont débuté à Nanterre. Pourquoi s'engager, alors qu'elle avait trouvé sa place dans le spectacle vivant ? "Je ne peux pas croire à cette France qui va taxer les pauvres. Le pacte de responsabilité de Hollande, c'est Tartuffe." Quand elle voit quelqu'un qui a l'air malheureux dans un café, elle ne peut s'empêcher de lui murmurer un poème à l'oreille. "J'en connais quelques uns et je choisis celui qui me paraît le plus approprié." Et ça repart.

Fleur Pellerin entretient l'excellence

(mai 2010)

Côté face, elle a les traits d'une Asiatique hérités de ses origines coréennes. Côté pile, elle serait plutôt Marianne, la femme française, issue du peuple, prônant la Liberté et les valeurs de la République. A sa naissance à Séoul, elle portait le prénom Jong-Sok. Après son adoption en France à l'âge de six mois, elle est devenue Fleur. "*Je ne suis pas biculturelle mais adoptée*" précise-t-elle. Pendant longtemps elle ne s'est pas sentie concernée par la question de la diversité, même si quand elle était petite, à l'école, on l'appelait "la Chinoise". Fleur Pellerin a passé les premières années de sa vie dans une HLM de Montreuil et c'est de là qu'elle a commencé son parcours d'excellence : entrée en sixième dans un collège franco-allemand, bac à 16 ans, puis Prepa, ESSEC, Sciences Po et enfin l'ENA, promotion Averroès. A la Cour des Comptes, où elle officie aujourd'hui comme conseiller référendaire, elle ne passe pas inaperçue avec "sa robe de soie légère et ses longues bottes de cuir noir aux talons acérés". un look bien éloigné des clones masculins de la maison.

A 36 ans, elle a gardé une allure très jeune et plusieurs personnalités politiques d'importance se sont déjà intéressées à elle qui symbolise la méritocratie française. Elle ne pouvait ignorer le Club du XXIe siècle, ce cercle qui réunit "l'élite des minorités visibles". Après trois ans au 21, elle vient d'en prendre la présidence et c'est elle qui, le 10 avril 2010, accueillait pour les *Entretiens de l'Excellence* un millier de collégiens et de lycéens de ZEP dans les locaux de Sciences Po à Paris. Elle apprécie particulièrement de leur dire avec ses mots et son exemple les métiers de la haute fonction publique. Elle parraine actuellement une jeune Congolaise de 20 ans qui vient d'entrer à Sciences Po après une scolarité en ZEP. C'est ainsi qu'elle fait la promotion de la diversité, loin de toute idéologie.[251]

[251] d'après le portrait par Cécile Daumas, *Libération* du 10/04/2010. Fleur Pellerin est entrée au gouvernement en mars 2012 et est restée ministre dans les gouvernements successifs jusqu'en février 2016, où elle a quitté le Ministère de la Culture, confié à Audrey Azoulay.

Discriminations

(janvier 2010)

Elles peuvent être liées à un handicap. Elles peuvent être syndicales. Elles peuvent être sexistes ou liées à une origine. Les discriminations sont partout et souvent elles se cumulent. En 2010, des hommes et des femmes continuent à agir. Les discriminations, ils et elles les ont rencontrées et cela leur donne plus encore l'énergie pour agir. **Bachir Kerroumi** force le respect, **Fazia Lavergne** s'engage, **Rayhana** ne baisse pas les bras, **Fatima Jenn** combat les rigidités... Quatre histoires d'un combat contre les discriminations en 2010.

Bachir Kerroumi[252], un Mandela des handicapés

Le style de la maison n'est pas de faire pleurer dans les chaumières et **Bachir Kerroumi** n'aimerait guère plonger dans le misérabilisme. Mais tout de même... Lorsque l'on naît dans un quartier populaire d'Oran dans une famille ouvrière, avec des parents qui divorcent, que l'on débarque à 15 ans seul et sans papiers en Bretagne, qu'à 18 ans on devient aveugle - un voile rouge de vaisseaux éclatés qui envahit les yeux -, il y aurait de quoi plonger dans le fatalisme. Mais le *mektoub* de Bachir est de "*ne pas se laisser enfermer dans le ghetto*". Il entre dans un club de judo et devient ceinture noire, "*le premier aveugle à atteindre ce niveau*" à l'époque. Il poursuit des études de gestion, ne demande pas aux profs de s'adapter, c'est lui qui s'adapte.

En 1985, Bachir adopte la nationalité française. Il devient ingénieur de recherche au CNAM et consultant pour les grandes entreprises françaises. Son combat est l'insertion des handicapés dans le monde du travail. Il a connu les entretiens d'embauche difficiles : "*Je me demandais si ce qui posait le plus de problèmes, c'était que je sois aveugle ou maghrébin !*". Ou peut-être les deux ? Il a connu les difficultés de commencer une relation amoureuse avec des femmes : "*Le jeu d'accroche des yeux m'est interdit*". Lors de sa thèse, le jury lui donne une mention très honorable.

Aujourd'hui Bachir Kerroumi, militant des Verts, conseille la Mairie de Paris. Il a créé ***Braille Net*** et forme les aveugles à l'usage de l'outil informatique. Il a fondé ***Savoirs et Compétences***. Le 12 janvier 2010, il a raconté son histoire à la *Cité nationale de l'histoire de l'immigration*. L'auditoire a applaudi. Bachir Kerroumi force le respect, un Mandela des handicapés.

Fazia Lavergne, d'un combat à l'autre

C'était en 2005. Chloé, 23 ans, jeune fille avenante, très souriante, trisomique, travaille comme assistante de financement dans un grand groupe automobile. Les clients apprécient l'accueil que leur réserve la jeune fille qui gère avec compétence les projets de financement. Son chef de service est alors Fazia Lavergne qui lui a d'emblée accordé toute sa confiance. Fazia a aimé communiquer sur cette expérience réussie d'insertion des handicapés dans le monde du travail.

Fazia Lavergne n'imaginait pas qu'elle pouvait être plus tard victime d'un autre type de discrimination dans cette même entreprise, la discrimination syndicale. Jusqu'à son engagement syndical (CFDT), Fazia, débordante d'énergie, était considérée comme un des "meilleurs éléments" de l'entreprise. Dès son adhésion, elle a eu à connaître toutes les formes de harcèlement au travail et a dû quitter la société.

[252] *Le voile rouge*, Bachir Kerroumi, Gallimard, 2009

C'est par les actions de solidarité dont elle prit l'initiative qu'elle a pu se relever d'une période psychologiquement difficile. Fazia Lavergne est une organisatrice d'événements. En octobre 2009, elle organisait avec la ***Gazette des Arts*** un défilé de mode pour le vernissage du premier ***Salon Business'Art*** à l'Espace Cardin (lieu d'échanges entre les acteurs du milieu de l'art et les entreprises). Le 13 janvier 2010, elle a été la cheville ouvrière de la soirée Solidarité de l'Espace Cardin à la Brasserie Minim's à Paris, où elle avait invité des artistes, une danseuse orientale, sans oublier de penser aux endeuillés du séisme de Haïti qui avait eu lieu la veille. Devoir de solidarité!

Rayhana, plus jamais ça !

"*A mon âge, je me cache encore pour fumer*". Neuf femmes dans un hammam se racontent librement, loin du regard des hommes.

Rayhana doit, en France en 2010, se mettre sous protection policière pour s'exprimer par son métier de comédienne. La pièce qu'elle jouait en ce début d'année à la *Maison des Métallos* porte la parole des femmes non soumises à la domination masculine. C'était trop pour ses agresseurs qui lui ont aspergé le visage d'essence en pleine rue parisienne le 12 janvier 2010. D'origine algérienne, née à Bab-el-Oued (Alger), **Rayhana** se souvient de sa mère qui portait "*des talons et des jupes*" en Algérie, de ses amis assassinés pendant la décennie noire où elle-même devait changer d'adresse tous les jours, des crachats qu'elle recevait dans la rue, de l'écriture qui lui a permis de tenir, de la thérapie des vers de Kateb Yacine... C'est ce que raconte la pièce dont elle est l'auteur.

Après l'agression, elle a continué les représentations. Elle s'attaque aujourd'hui à une nouvelle pièce pour ne jamais renoncer, ne jamais céder à la peur, aux menaces. Elle a refusé de rencontrer tous les dirigeants politiques qui ont souhaité la recevoir, car elle ne veut pas être instrumentalisée. Rayhana est une femme libre.

Fatima Jenn pour une diversité engagée, pas seulement affichée

Adjointe au Maire de Mulhouse, Fatima Jenn s'engage pleinement dans la mission de lutte contre les discriminations que lui a confiée Jean-Marie Bockel. Militante du parti radical (valoisien), elle anime l'association *Nouvelles énergies républicaines* d'Alsace, "*pas un parti*", précise-t-elle, "*plutôt un espace de parole pour les gens des quartiers*".

Fatima Jenn vit dans cette Alsace qu'elle aime. Dans sa maison alsacienne, le décor est mi-alsacien mi-marocain, avec son salon aux coussins brodés, le thé à la menthe et les cornes de gazelle sur la table basse. Elle aime le mélange, comme son patronyme mi-alsacien (par son mari) mi-marocain. Née près de Casablanca, dans une famille d'exploitants agricoles (son père était le maire du village), Fatima Jenn est en même temps de culture urbaine, ayant grandi à Casablanca. C'est pour ses études qu'elle est arrivée en 1983 à Mulhouse à l'Université de Haute-Alsace. De la physique-chimie, elle passe à la gestion d'entreprise et au commerce international. Entrée dans la vie professionnelle, elle cultive les réseaux franco-marocains, crèe la société *Espace Formation Découverte Tourisme (EFDT)*, dont le siège est à Casablanca et qu'elle dirige depuis Mulhouse. EFDT propose des prestations de service aux entreprises françaises souhaitant se développer au Maroc comme aux investisseurs marocains souhaitant travailler avec l'Alsace.

Elle cherche sans cesse à rapprocher les deux mondes. Très pragmatique, elle organise les séjours. En tant que chef d'entreprise, elle cherche à agir contre le fatalisme marocain et contre les rigidités françaises. A Mulhouse, elle a créé le Centre culturel du monde arabe. Fatima Jenn n'aime pas le communautarisme qui n'est que le résultat de l'ignorance et de la peur de l'autre. "*Si on veut une France multiculturelle*, dit-elle, *il faut commencer à recréer des quartiers mélangés*".(source: Plate-Forme Intercontinentale des MRE, septembre 2006)

L'élue mulhousienne est candidate n°2 dans le Haut-Rhin sur la liste centriste "Pour l'Alsace" aux élections régionales de 2010. Au Conseil régional, elle pense pouvoir porter la voix de la diversité, comme elle le fait à Mulhouse où elle a créé les "rencontres de la diversité" et un comité local de lutte contre les discriminations. Dans sa famille politique, elle entend garder sa liberté de ton. A propos du débat sur l'identité nationale, elle relaye volontiers le propos de Mohamed Miloudi de l'association mulhousienne *Clemence* en faveur d'un islam républicain : "(Ce débat) *est en dehors de la réalité, qui du reste est malvenu en ces temps difficiles où l'heure est à la solidarité*" (journal *l'Alsace*, 16 janvier 2010).

A quoi ça ressemble un Alsacien ?

(mars 2011)

La Tour Europe domine la ville avec son restaurant panoramique tournant au 31e étage. Le temps d'un repas, on fait le tour complet d'un panorama superbe sur la plaine d'Alsace et les massifs des Vosges et de la Forêt-Noire**.** Fatima Jenn, adjointe au Maire, y invite les amis. Elle aime leur faire découvrir ainsi sa ville de Mulhouse avant de les emmener faire le tour des quartiers populaires où tout le monde la connaît et l'accueille à bras ouverts. Ce jour là, on inaugure les *Rencontres de la Diversité*, une initiative qu'elle porte avec enthousiasme pour valoriser les talents et les parcours des Mulhousiens de toutes origines.

Mulhouse est une ville cosmopolite, c'est l'héritage de son histoire, sa situation rhénane, ses industries et sans doute aussi d'une qualité de vie et d'accueil. Toute la ville en ce printemps 2011 est mobilisée autour de cette initiative.

Les rubans de la diversité

Le Kinépolis a ouvert sa plus grande salle pour un spectacle interreligieux réunissant des chorales juives et chrétiennes en même temps qu'un spectacle de musique sacrée musulmane d'inspiration soufie avec les derviches tourneurs en fond d'écran. Les centres socioculturels proposent des repas d'ici et d'ailleurs aux habitants qui font partager eux-mêmes leurs savoir-faire culinaires. Des jeunes montent un théâtre-forum sur le thème des discriminations. D'autres ont préparé *les rubans de la diversité* pour décorer les abords de Porte Jeune. Dans le centre commercial, les jeunes de Papin se sont installés pour présenter un film racontant leur participation à un tournoi international de football et leur vécu du regard discriminant des jeunes allemands ou italiens à leur égard, surpris de rencontrer cette diversité mulhousienne. *Carton rouge sur les discriminations*. L'expérience fut très enrichissante pour tous et mérite d'être partagée.

Plusieurs dizaines d'entreprises locales ont signé à l'occasion des Rencontres la *charte de la diversité*, s'engageant à gérer sans discriminer leurs ressources humaines. Toute la ville s'est couverte de la belle affiche appelant à participer aux dizaines d'initiatives, portées par plus de quarante associations mulhousiennes, pour faire la fête à la diversité.

Les visages de la ville

Dans ses (quatre) discours prononcés au cours de la semaine des Rencontres, Fatima Jenn a rendu un hommage appuyé à tous les porteurs de projets qui, au quotidien, montrent les talents des cités. Elle a demandé à un documentariste alsacien, Zouhair Chebbale, de réaliser un

film autour des portraits vidéos de Mulhousiens des quartiers et le journal *l'Alsace* en a fait de même en couvrant toute la semaine l'événement autour de portraits de Mulhousiens, témoins de cette diversité.

(les jeunes de Papin)

Zouhair Chebbale lui-même pour commencer. Le cinéaste pour l'occasion est passé de l'autre côté de la caméra. Dans la région et au-delà, on connaît la qualité des films de cet Alsacien d'origine marocaine tant par leur qualité technique que sur le fond de leurs messages. Zouhair, qui a grandi dans le quartier de Bourtzwiller à Mulhouse, aime particulièrement parler de l'immigration, de l'accueil, du vivre-ensemble dans les quartiers et lorsque Fatima Jenn lui a commandé le film *Nos différences sont une chance*, il a évidemment accepté bien volontiers. Il en a fait un film d'une grande sensibilité qu'il diffuse pour la première fois cette semaine, au Kinépolis, en présence des neuf personnes présentées dans le film.

Première rencontre : **Oualid Bensalem**. Lui, sa passion, qui est devenue sa profession, c'est la photo. Il est *reporter de quartier*. Il a eu le coup de foudre pour le métier lorsqu'il était enfant, quand un de ses enseignants avait monté au collège un laboratoire photo. Enfant, il rêvait aussi d'intégrer l'odyssée Cousteau. Alors tout ce dont il avait rêvé, il l'a fait. Un jour, il a pris son sac à dos, il a quitté sa cité et il est parti faire de la plongée sous-marine. Il est ainsi devenu moniteur de plongée en apnée. De retour à Mulhouse, il a créé en free-lance son entreprise en tant que photographe et a remporté pour cela le prix national des *Talents des cités* 2008. Cette récompense et la prime qui va avec ont bien lancé son activité et lui ont ouvert de nombreux appuis, même s'il regrette avoir rencontré plus de reconnaissance en dehors de sa région natale. Il n'est pas facile de suivre son chemin personnel en échappant aux déterminismes dans la France du XXIe siècle : " *on a voulu des enfants d'ouvriers faire des ouvriers*". Les " *citoyens nouveaux* ", comme Oualid les appelle, doivent faire deux fois plus d'efforts pour réussir. Oualid a réussi et il a découvert une chose en revenant à Mulhouse, lui qui voulait découvrir le monde : "*Le tour du monde, je l'avais fait dans mon quartier*".

Mohamed Dendane est lui aussi un passionné. Il a créé le cinéma Bel Air au centre socioculturel éponyme. Ce lieu mulhousien symbolise l'ouverture au monde. En 2010, cette salle a accueilli des films originaires de près de 50 pays différents et comme le dit Mohamed, avec son humour percutant, "*aucun d'eux n'a été éconduit ou reconduit à la frontière*". Ouverture au monde, le cinéma qu'il préside a été fréquenté par 27 500 spectateurs. Pour un cinéma d'art et d'essai, qui recherche la qualité et la diversité des produits présentés au-delà du business, 27 500 entrées en une année, c'est très fort ! Et ceci dans un contexte budgétaire très difficile et sans les soutiens financiers qu'il aurait pourtant été en droit d'attendre. Mohamed Dendane entend par le cinéma avoir un rôle éducatif. Avec les jeunes des écoles, des collèges, des lycées, il fait une éducation à l'image. Eduquer la jeunesse à l'image, c'est lui apprendre le respect, le sens des valeurs, de la beauté, et à Bel Air, on le fait en osant présenter des documentaires, des fictions de qualité, par une programmation exigeante, sans tête d'affiche. Ici on propose la découverte, la curiosité. Cette activité pour Mohamed Dendane est bénévole. Professionnellement, il a gravi tous les échelons de l'AFPA pour diriger une équipe de formateurs et il a ainsi sous sa responsabilité 300 000 heures de formation par an. Il aime "*travailler avec des gens*" et pour eux, "*changer un peu les choses pour changer le monde*", "*leur filer un coup de main pour les faire avancer*", les aider à "*grandir*". Il sait comme Oualid Bensalem que pour tous "*les Français d'extraction exotique*", comme il les appelle, l'effort à fournir est particulièrement important face aux discriminations de toute nature. Il aime donner aux gens l'exemple de Charlie Chaplin, d'extraction populaire, très populaire, et qui par sa persévérance et son talent est devenu l'une des plus grandes étoiles du XXe siècle.

(Valérie Gerrer)

Valérie Gerrer a toujours vécu dans un monde masculin et a dû auprès des hommes se faire respecter dans son métier d'art, la sculpture lapidaire. Enfant déjà, elle jouait avec des outils à casser des cailloux. Il faut dire qu'elle descend d'une lignée de sculpteurs marbriers depuis 1836. A 16 ans, c'était une évidence pour elle qu'elle allait travailler la pierre comme les ancêtres. En 1986, quand elle a passé son diplôme de l'Ecole de l'Architecture de la Pierre, elle faisait partie des premières femmes en France à exercer ce métier. Aujourd'hui son activité est double, la sculpture et la gravure. Elle réalise des commandes de décoration murale pour de grands projets muséographiques ou à la demande de particuliers. Elle a un gros créneau dans le funéraire. "*En tant que femme, il faut s'imposer, se faire respecter*". Valérie Gerrer a beaucoup appris en fréquentant l'association des femmes chefs d'entreprise. Ensemble elles se solidarisent, échangent leurs expériences, pour être plus fortes dans un monde professionnel encore très phallocratique.

Paola et Malika sont plus jeunes mais tout aussi entreprenantes et combatives. A Bel Air, elles ont monté début 2011 leur entreprise de restauration rapide sur un concept original où les clients choisissent leurs produits frais qui vont servir à faire des pizzas ou des lasagnes ou toute autre spécialité de cuisine italienne. Paola, qui avait commencé des études d'italien, se sent beaucoup mieux dans ce métier où il faut certes faire beaucoup d'heures, et ce n'est pas facile lorsque l'on est une maman avec un enfant en bas-âge, mais elle aime être sa propre patronne, travailler avec sa meilleure amie et avoir le contact avec sa clientèle du quartier. Pour le moment,

beaucoup de personnes âgées profitent de ce service de proximité mais Paola et Malika savent qu'elles vont bientôt décrocher le marché des jeunes et là, l'affaire sera vraiment lancée !

(Hasan Bajrakteri, au micro, et les Mulhousiens du film)

En arrivant du Kosovo en 1999, Hasan ne parlait qu'albanais. Il a dû apprendre le français qu'il parle aujourd'hui parfaitement, avec une pointe d'accent alsacien. Il a monté son entreprise de nettoyage, à Sausheim, qu'il a appelée *Alsanet*, et aujourd'hui, il a déjà embauché 6 personnes, des Alsaciens. Alsanet est sous-traitant de plusieurs entreprises locales et s'il décroche certains marchés attendus, il pourra peut-être bientôt doubler voire tripler son personnel. Hasan Bajrakteri a quitté un pays en guerre, est arrivé comme réfugié politique et il a maintenant la nationalité française. Sa première fille est née un 15 mars, un mois après l'arrivée de la famille. La deuxième est née un an plus tard, également le 15 mars ! Les deux fillettes, déjà presque adolescentes, sont d'excellentes élèves en classe. Elles ont envie d'apprendre la langue de leurs parents. Elles sont en admiration devant leur père et ont raison de l'être. Hasan est un homme très posé, très calme, très travailleur. L'Alsace est aujourd'hui son pays. Il s'y sent totalement chez lui.

Ce couple arménien, rencontré par Zouhair Chebbale, ne dit pas autre chose. Ils étaient les premiers Arméniens à arriver dans la région, la deuxième famille précisément. Aujourd'hui, on en compte une quarantaine. Ils ont eux aussi créé leur entreprise et se félicitent qu'après les premiers temps où il a fallu gagner la confiance des clients, les affaires tournent dés lors que la clientèle peut constater le sérieux du travail. Mme B. est fière de son fils, champion d'Alsace de gymnastique dans sa catégorie : "*Quand je vois les photos de mes enfants dans le journal l'Alsace, j'ai envie de pleurer*".

Faiza dit la fierté de ses parents et de son entourage après son arrivée en tant que chargée de recrutement, à la suite d'un stage de fin d'étude, dans l'équipe de *Pro-Evolution*, un cabinet en Ressources Humaines né ici en Alsace et qui défend des valeurs de diversité, particulièrement pour le recrutement des cadres et dirigeants. Elle porte cet engagement citoyen avec conviction : "*Les personnes issues de la diversité sont de grands atouts pour les entreprises dans leur développement à l'international*". Elle aime Mulhouse, la ville où elle a grandi, où elle a fait ses études, une ville qui se développe et qui va offrir de plus en plus de belles opportunités selon elle.

Gharib Hamzine a été footballeur professionnel (à Strasbourg, à Troyes). Il entraîne aujourd'hui les jeunes dans sa ville de Mulhouse et a lui aussi appris que "*quand on a un rêve, il faut s'accrocher et on peut y arriver*".

Dans le journal L'Alsace

Dans le journal *L'Alsace*, les lecteurs ont pu découvrir, sous la plume de Frédérique Meichler, les portraits de Meral Ulus, de Sinim Rouhani, Mohamed Djadel et Adrea Philopon.

(Meral Ulus)

"*Mon père est venu en France en 1979, j'étais bébé. Je ne l'ai pas connu avant l'âge de 4 ans, quand nous l'avons rejoint à Sainte-Marie-aux-Mines où il travaillait dans une scierie*", explique Meral Ulus. Toute petite, elle entendait la voix de ce pays lointain à travers des cassettes enregistrées dans lesquelles il racontait sa vie en France. En 1983, Meral fait à son tour la grande traversée de l'Europe avec sa mère et sa fratrie, la famille compte trois filles et deux garçons. Elle se souvient d'un logement exigu dans une maison ouvrière vétuste, de l'école maternelle. "*J'étais très introvertie, je ne parlais pas. A la maison, on parlait turc et kurde. En CP, on m'a mise en Clin* (classe d'initiation réservée aux enfants non francophones). *Mais très vite, l'enseignant s'est rendu compte que je comprenais parfaitement le français et j'ai rejoint le cursus ordinaire.*" Meral est bonne élève. "*Ma mère ne sait ni lire, ni écrire. Mon père doit avoir un niveau CE2-CM, mais ils nous ont toujours encouragés à beaucoup travailler, ils étaient exigeants.* " Education stricte, pas de sortie, pas de *soirée pyjama* chez les copines. En revanche, les parents de Meral ont poussé tous les enfants à faire des études, les filles comme les garçons. "*J'avais la volonté de réussir, je bouquinais tout le temps... Je lisais Zola en classe de 6e et mes parents ont toujours considéré l'école comme une grande chance qu'ils n'avaient pas eue. Pour eux, les professeurs sont des gens importants qui éduquent les autres.* " Meral se souvient aussi de quelques enseignants qui ont compté, de l'entraide scolaire entre frères et sœurs.

Après son bac, Meral s'inscrit en fac de lettres à Strasbourg, elle est boursière et logée dans une cité universitaire où les conditions ne sont pas idéales pour travailler. Elle revient à Milhouse, mène de front des études avec la gestion d'un petit restaurant rue des Franciscains. Sa maman au fourneau, elle au service. Après une licence en sciences de l'éducation, elle décroche à la 3e tentative le concours pour entrer à l'IUFM (Institut Universitaire de Formation des Maîtres), obtient sa naturalisation française. "*Mon année de formation à l'IUFM a été très dure*, explique-t-elle. *J'ai fait mes stages dans des écoles de la région frontalière, j'étais la seule à porter un nom à consonance étrangère. Je sentais vraiment le mépris des parents qui n'admettaient pas une maîtresse* turque*, toutes mes décisions étaient remises en cause.* " Meral a même douté, se demandant si sa place était bien là. A l'IUFM aussi, c'était parfois éprouvant. "*J'en avais assez d'entendre les exemples des profs du genre : Là, vous avez les petits Turcs qui ne comprennent pas les consignes ou encore : Là, vous avez le petit Turc qui frappe... Des collègues disaient au prof : on a aussi notre petite Turque dans la promo !* " Mais les professeurs l'ont aussi encouragée à ne pas baisser les bras. Après son diplôme, elle obtient un premier poste à Wittenheim. " *Là-bas, tout s'est très bien passé*". Depuis la rentrée 2009, elle travaille à l'école élémentaire Fürstenberger. Très heureuse d'y être et bien entourée. "*Je suis respectée par tous les parents, quelle que soit leur origine.* " Malgré son nom turc affiché sur la porte, elle n'est pas perçue d'emblée comme une enseignante d'origine turque. "*Mes élèves d'origine turque le découvrent souvent tardivement, lorsque je dois téléphoner aux parents pour leur expliquer quelque chose et que j'utilise ma langue maternelle quand je me rends compte qu'ils ne comprennent pas suffisamment le français.* " Meral Ulus mesure toute la richesse de sa double culture. "*J'ai un bon contact avec les parents turcs, ils m'écoutent. Je peux aussi expliquer certaines choses à mes collègues parfois...* "

(Simin Rouhani)

"*Quand je suis arrivée ici*, explique Simin Rouhani, *je ne parlais pas un mot de français... J'avais une maîtrise de psychologie obtenue à l'Université de Tabriz en Iran. J'ai recommencé à zéro.*V Simin Rouhani s'est mise à apprendre avec acharnement. "*J'ai pris des cours de français à Papyrus, je regardais beaucoup la télé française, j'écoutais la radio... Je ne m'arrêtais jamais, même si à la fin de la journée, le français me cassait les oreilles... J'avais une écoute active, je cherchais sans cesse la signification des mots que je retranscrivais phonétiquement...* " Simin Rouhani qui est une grande lectrice avait dévoré beaucoup de livres d'auteurs classiques français en persan. Elle avait hâte de les lire dans le texte. "*Dès que j'ai commencé à apprendre cette langue, j'étais impatiente, non pas de parler, mais d'entrer dans la beauté du français, de comprendre ses subtilités, ses finesses...* "

Elle se souvient de ses premières heures à Mulhouse. "*Je me suis réveillée le matin, j'entendais des gens qui parlaient dehors et je ne comprenais pas un mot. J'ai vraiment ressenti ce que signifiait le mot* étranger*. Je savais que j'étais destinée à vivre ici et je voulais apprendre la langue, découvrir vraiment cette société, ses codes... En Iran, la lecture était plus qu'un passe-temps, c'était mon refuge. Non seulement j'étais réfugiée ici mais j'avais aussi perdu mon refuge...* " Son acharnement a payé. "*Je crois que c'est une question de volonté et de besoin.* " En 2005, Simin Rouhani est embauchée à l'***Aada*** (Association d'accueil des demandeurs d'asile). Au terme de deux ans, l'association transforme son contrat aidé en contrat à durée déterminée. C'est à cette époque qu'elle décide de tenter le concours d'entrée à l'Institut supérieur social de Mulhouse. Elle réussit à la 3e tentative. "*J'étais vraiment contente !* " Simin achève actuellement son cursus à l'ISSM, avec la rédaction d'un mémoire consacré au "déclassement social des réfugiés politiques". Ce dont elle a souffert le plus, au début, c'était la solitude et l'impossibilité de pouvoir exprimer sa pensée. "*Les mots me manquaient.* " En revanche, elle s'est toujours sentie très bien accueillie. Par les bénévoles de l'Aada notamment. "*J'ai rencontré des gens magnifiques, j'ai pu me faire un réseau d'amis. J'avais tellement envie d'aller vers les autres. Le milieu social est ouvert, bienveillant avec les étrangers.* "

Aujourd'hui, sa plus grande peine est l'éloignement de sa famille. Sa maman vit à Tabriz et ne peut pas voyager pour des raisons de santé. "*Je ne suis retournée qu'une seule fois en Iran en 2005 avec mes filles. Je leur transmets notre culture. C'est une grande richesse d'avoir deux cultures.*V Son aînée, en particulier, est très réceptive à tout ce qui touche à l'Iran, elle a des contacts étroits avec ses cousins et ses cousines grâce à Internet. "*Revivrai-je un jour en Iran ? Je me suis souvent posé cette question. S'il y avait un jour la démocratie, peut-être... Mais malgré les difficultés de l'exil, je suis devenue une autre personne ici et mes enfants se construisent en France. Je ne pourrais pas les arracher une nouvelle fois...* " Elle a particulièrement regretté d'être loin de l'Iran au moment des manifestations de 2009. " *J'ai vécu une révolution, la guerre où j'ai perdu un père et un frère, l'exil... Mais tous ces événements tragiques m'ont aussi fait mûrir, prendre du recul... La France m'a apporté la possibilité de m'exprimer plus librement. La liberté, c'est fondamental.* "

Simin Rouhani a trouvé, chez les nombreux réfugiés qu'elle a interrogés pour son mémoire, une grande sagesse. "*La plupart d'entre eux ont une situation matérielle beaucoup plus difficile que dans leur pays d'origine. Mais ils ont gardé leur dignité intacte.* "

(Fatima Jenn)

(Bel Air, Mulhouse

"*Vous voulez connaître mon parcours ? Il est chaotique !* ", indique d'entrée Mohammed Djadel, médecin généraliste à Mulhouse. Né en Algérie du temps où le pays était une colonie, il a grandi dans une famille où on parlait autant le français que l'arabe. Après avoir obtenu son diplôme de médecine à Alger, il est venu en France en 1986, à Strasbourg, pour faire une spécialisation en chirurgie viscérale. Il obtient son diplôme en 1992. Avec... l'interdiction d'exercer en France. Dura lex, sed lex. "*C'était les années noires en Algérie, il n'était pas question d'y retourner pour m'installer là-bas avec mon épouse...* "

D'autant plus que le couple, algéro-polonais a décidé de choisir un pays *neutre*, loin de leur famille respective, pour construire leur vie. Dans l'impossibilité d'exercer en France, Mohammed Djadel se rapproche alors des Allemands et refait des études de médecine à Fribourg, pendant deux ans. Il obtient un nouveau diplôme allemand puis revient en France. "*J'avais 45 ans et déjà trois filles, il fallait que je gagne ma vie.* " Pendant neuf ans, il exerce comme médecin urgentiste à la clinique Saint-Sauveur à Mulhouse. Avec de nombreuses gardes chaque mois, il ne voit pas beaucoup sa petite famille qui habite près de Colmar. Lassé par ce rythme mais aussi par "*l'ingratitude des gens souvent agressifs*", il cherche à s'installer. "*J'aspirais à plus de tranquillité*". Il a rouvert un cabinet fermé depuis plusieurs années, boulevard des Alliés, en novembre 2010. "*J'ai des patients qui me connaissaient de la clinique. Le bouche à oreille commence à fonctionner aussi dans le quartier.* "

Parmi ses clients, des personnes d'origine maghrébine qui sont heureuses de rencontrer un docteur pouvant leur expliquer les choses en arabe. Des patients turcs aussi qui viennent parfois avec un traducteur et quelques patients alsaciens, encore peu nombreux. "*C'est une fierté pour moi qu'ils viennent, qu'ils me fassent confiance. Aux urgences, je me suis heurté parfois au racisme.* " Le Dr Djadel compte sur le temps pour faire tomber les barrières. "*Il faut aller vers les autres, s'ouvrir. On tisse un fil au début, puis on apprend à se connaître... Les gens ont peur de l'inconnu. Quand des contacts s'établissent, la peur tombe.*"

"*Qu'est-ce que vous voulez dire par diversité ? Je ne vis pas du tout les choses comme cela...* " Plutôt réticent au départ à parler de *sa* diversité, il faut clairement dissiper les malentendus pour qu'Adrea Filopon accepte d'évoquer le sujet. Ses parents sont originaires de Martinique. Comme de nombreux Antillais, il est descendant d'esclaves, et alors ? Qu'est-ce-que ça peut vous faire... "*C'est vrai que j'ai grandi dans cette culture noire*, constate-t-il, *mes parents m'ont parlé de ce peuple qui a souffert, des békés qui leur ont fait du mal... Tu as la peau noire, tu dois être meilleur que les autres...* "

Adrea Filopon a grandi avec un père militaire qui a emmené avec lui sa petite famille dans différentes casernes du grand Est, de part et d'autre de la frontière allemande. "*Il a tenu à ce que ma mère traverse le pont de Kehl pour que je naisse à Strasbourg... Je suis un Alsacien de souche.*" C'est généralement la réponse qu'il fait quand on lui demande d'où il vient... Pourquoi lui pose-t-on cette question ? N'est-elle pas incongrue ? Suspecte ? Adrea Filopon cite Gaston Kelman et son livre *Je suis noir et je n'aime pas le manioc*, un ouvrage qui exprime exactement sa façon de voir les choses.

"*Et puis, à quoi ça ressemble un Alsacien ?*"

Après des études en informatique, un service militaire de 20 mois au Gabon, Adrea Filopon réalise qu'il préfère l'animation et l'éducation populaire. A son retour, il décide de préparer un Defa (diplôme d'Etat relatif aux fonctions d'animation), travaille dans ce domaine à Reims. "*Dans un quartier populaire où vivaient des familles originaires du Maghreb et où il y avait beaucoup de tension. La couleur de ma peau m'aidait. Quand on travaille avec des populations d'origine étrangère et qu'on n'a pas la couleur du peuple qui a dominé, les contacts sont facilités... Mais c'est aussi la manière dont on parle aux gens. Les portes d'ouvrent ou ne s'ouvrent pas.* " Pour Adrea Filopon, ce qui importe, c'est de combattre les clichés à chaque fois qu'ils pointent leur nez. "*La première chose que j'explique, c'est que je suis ici chez moi... Je ne renie pas mes racines antillaises mais elles sont lointaines et ce qui compte, c'est là où je vis et là où je travaille. J'ai grandi ici et je me comporte davantage comme un Alsacien... Et puis, à quoi ça ressemble un Alsacien ?* "

Les vœux de Fatima Jenn à Khadija Abed

(1er janvier 2012)

La Ville de Mulhouse honore ses anciens âgés de plus de 80 ans en leur offrant un cadeau d'anniversaire. Depuis 15 ans, Mme Khadija Abed était ignorée par la municipalité. Pourquoi ? Parce que de nationalité étrangère et très discrète dans sa vie, elle n'était pas "répertoriée". Il a fallu l'attention particulière de Fatima Jenn, pour que nous puissions enfin croiser son chemin et lui souhaiter un merveilleux anniversaire pour ses 95 ans, qu'elle a fêté le 31 décembre 2011.

En effet, depuis quelques semaines, l'Adjointe au Maire passe des coups de téléphone aux associations et sollicite les Mulhousiens, à la recherche de ces anciens ignorés. La rencontre avec Khadija a été magique. Quel plaisir elle a eu de raconter sa vie, née en Algérie (et donc Française d'origine !), la naissance de sa fille, de ses 9 petits-enfants, qui aujourd'hui se relaient pour l'accompagner dans sa vie quotidienne, de ses 11 arrière-petits-enfants ! L'état-civil a attribué à Khadija le 31 décembre comme jour de naissance. Quelle joie de partager avec elle le passage à la nouvelle année ! Une année 2012 que Fatima Jenn lui a souhaité pleine de bonheur auprès de sa famille mulhousienne. L'Adjointe au Maire est très émue:" Nous avons perdu 15 années ! Vous vous rendez compte ?"

Et elle repart de plus belle à la rencontre d'autres Khadija ou d'autres Emilien ignorés.

Ahlam Lahrach et Hajar Sany ont le sens du collectif

(mars 2013)

Karima S., Saadia B., Zoubida B., Ghizlane ont des enfants, Ahlam Lahrach et Hajar Sany pas encore. Elles se préoccupent pourtant toutes de "parentalité". La nécessité d'agir sur leur quartier de Bourtzwiller à Mulhouse était pour elles une évidence à la suite des "émeutes" qu'a connues leur cité l'été dernier. De très jeunes garçons, à peine collégiens, affrontaient les forces de police plus par effet d'entraînement et pour se donner de l'adrénaline que par esprit de révolte. Les femmes ont alors rencontré des mères désemparées, souvent isolées, désignées comme responsables et même coupables, alors qu'elles n'ont qu'une préoccupation: vivre tranquillement et éduquer au mieux leurs garçons. Ces familles, Ahlam et Hajar les connaissent bien. Ahlam a côtoyé les enfants dans les activités d'accompagnement à la scolarité qu'elle animait au Centre socioculturel Pax. Hajar est ATSEM (agent territorial spécialisé des écoles maternelles) à Brossolette, l'une des écoles de ce quartier qui compte 13000 habitants, en périphérie de Mulhouse, au-delà de la voie ferrée, de l'autoroute et de la Doller. L'ancien village de Bourtzwiller a été rattaché à Mulhouse après la guerre. La cité a été construite plus tard à deux pas de la "Place du Rattachement", coeur historique de "Bourtz", comme les habitants appellent leur quartier. En février 2013, en réaction à la stigmatisation dont elles sont victimes et surtout pour développer l'entraide, les femmes ont créé un collectif. Elles étaient 250 à se réunir ce jour là dans une ambiance festive mais en pleine conscience de leurs responsabilités. Ahlam et Hajar sont parmi les plus jeunes. Elles ont été désignées porte-parole.

(Hajar)

(Ahlam)

Le 6 mars 2013, elles se sont réunies pour débattre de la parentalité. Toutes les participantes étaient d'origine marocaine. Ahlam et Hajar sont nées et ont grandi à Bourtzwiller et n'ont pas envie de quitter ce quartier qu'elles aiment et défendent face à tous les préjugés. Ces derniers temps, la police était encore très présente. Certains jeunes ont été contrôlés cinq à six fois par jour. Les jeunes femmes n'ont pas hésité à s'adresser directement aux CRS. Elles pensent à organiser une rencontre jeunes-police. Aux mères isolées, elles offrent leur générosité. "Les femmes mettent leur coeur dans ce qu'elles font. C'est pour cela qu'elles s'engagent plus que les hommes" disent les deux jeunes filles à l'unisson. Derrière leurs yeux rieurs on peut lire une immense énergie. Elles veulent rencontrer les professionnels et leur expliquer les discriminations, se mettre en réseau avec des femmes d'autres quartiers, investir de nouveaux espaces. L'Adjointe Fatima Jenn s'en réjouit: la relève est assurée. Elle l'espère: les préjugés vont enfin tomber pour permettre de mieux vivre ensemble. "Portez un autre regard sur la ville, un autre regard sur sa diversité !" Aux 5es *Rencontres de la diversité*. Ahlam et Hajar porteront la parole des femmes.[253]

[253] photos ©Anouar Brissel, Rétine et Tympan

Kamel Boulhadid, la franchise du super-franchisé

(avril 2016)

"On parle souvent du rêve américain. Moi, je veux vous parler du rêve français. Si je suis là en train de vous parler ce soir, c'est grâce à toute mon équipe, composée de toutes les nationalités et de toutes les religions."

Ainsi parlait Kamel Boulhadid, le 7 avril 2016, lors de l'inauguration du *Starbucks* qu'il a implanté place Kléber, en plein coeur de Strasbourg, capitale européenne.

Le lendemain, il offrait 300 *mugs* à ses premiers clients et la file d'attente pour accéder au salon de café s'est constituée dès 5 h du matin, avant de s'étaler sur plusieurs centaines de mètres tout au long de la journée. Sa prochaine implantation sera dans sa ville natale de Mulhouse, avant Dijon cet été, Besançon et d'autres villes du Grand Est: on parle de Colmar, Metz, Nancy...

Family factory

Kamel Boulhadid était le 21 mars 2016, à l'occasion de la Journée Internationale pour l'élimination de la discrimination raciale, l'invité d'honneur de l'élue mulhousienne Fatima Jenn qui lançait le *Cercle Martin Luther King*. Quelques semaines plus tôt, l'élue et l'entrepreneur avaient partagé un dîner où ils s'engageaient mutuellement à *coacher* les jeunes des quartiers pour qu'ils croient en leur chance et pour qu'ils prennent en mains leur destin. Kamel cite son exemple personnel... Gamin du quartier des Coteaux à Mulhouse, il était en échec scolaire, il a même échoué au CAP Cuisine. Il s'est alors engagé à l'Armée, a fait une courte carrière militaire au 8ème RIPMA de Castres avant de revenir à Mulhouse, où il a rencontré sa future femme qui travaillait dans une pizzeria. Chaque jour, des clients lui demandaient s'il était possible d'être livré à domicile. Le couple décida alors de se lancer et de créer un service de livraison de pizzas. Les quelques économies ont été investies pour louer et aménager deux garages à Hésingue (Haut-Rhin). C'était en 1990. Il se souvient très précisément du jour d'ouverture du *Rapido Pizza*: le 17 septembre. Après deux ou trois premières années difficiles, Kamel peut enfin réinvestir ses bénéfices dans une SARL: *Family Factory*. Le commerçant devient alors un entrepreneur et même, on le verra, au fil des années, un grand entrepreneur.

Marketing

En 1992, Kamel Boulhadid part pour les Etats-Unis. Il y rencontre les dirigeants de *Domino's Pizza*. La renommée de la marque et le concept l'ont séduit. Il n'existait à l'époque en France aucune enseigne susceptible de lui apporter la dynamique qu'il recherchait: "*Domino's Pizza* offre à des chefs d'entreprise de véritables opportunités de développement. Contrairement à d'autres chaînes, nous ne sommes pas considérés comme de simples investisseurs, mais véritablement impliqués dans la vie de l'enseigne. Nous bénéficions d'un très bon produit et d'un accompagnement marketing proche de l'excellence", explique-t-il alors.

Le marketing est la clé des entreprises nouvelles venues des Etats-Unis et d'Australie: une marque, un concept, des produits modélisés, un design, des équipiers formatés à l'esprit maison, une logistique et des techniques de fabrication taylorisées, des montages financiers verticalisés du magasin franchisé vers la maison-mère, une clientèle jeune attirée par un effet de mode et de modernité... Le développement prend très vite une puissance exponentielle. Pour *Starbucks*, le marketing se fait autour du logo bien connu et évolutif (la sirène nordique aux longs cheveux et à la poitrine dénudée) que l'on retrouve dans tous les "conditionnements", des produits imaginatifs selon les goûts du client, servis dans les fameux *mugs* maison, le salon de café qui "doit être un endroit qui crée des liens", qui doit "se fondre avec le voisinage", dont l'impact environnemental "doit être le plus faible possible", des communautés "pour rassembler les gens, inspirer le changement et changer la vie des autres", pour "apporter des changements positifs".

(Starbucks Strasbourg, vue de l'intérieur) (Starbucks Strasbourg, vue de l'extérieur)

Voilà pour le discours-marketing de la maison-mère, que Kamel Boulhadid relaye volontiers dans sa communication.

Success-story

Retour sur un parcours de réussite. En 1994, à 22 ans, Kamel Boulhadid devient le premier franchisé de France avec l'ouverture d'un *Domino's Pizza* à Hésingue. Il enchaîne ensuite les ouvertures. D'abord dans l'Est de la France: Saint-Louis, Mulhouse, Colmar, Strasbourg (3 sites), Haguenau, Besançon. Puis à Paris et région parisienne (7 sites). Détenant plus de 40 implantations sur les 250 que compte l'enseigne dans l'hexagone, le jeune entrepreneur est en mesure de peser sur les dirigeants lorsqu'ils sont trop gourmands sur ce qu'ils prélèvent aux franchisés. Le 25 octobre 2010, il crée à Cernay (Haut-Rhin) un *Domino's Pizza* au concept inédit et innovant: le premier *Domino's Drive* européen. Ce magasin d'un nouveau genre combine sur une superficie de 2000 m2 toutes les options possibles offertes par *Domino's Pizza*, le service traditionnel de vente à emporter et de livraison de pizzas, le plus grand espace dédié à la restauration sur place pouvant accueillir 80 personnes et surtout le tout nouveau concept *Domino's Drive* qui donne une capacité de 2,5 à 3 fois supérieure à une surface de vente classique. Le restaurant de Cernay emploie une cinquantaine de salariés et est ouvert 7 jours sur 7, de 10 h à 22 h30.

Fun

Ambitieux, Kamel Boulhadid fonde en 2001 le groupe BK et décide en 2009 de lancer sa propre marque, *Sushi's*: "J'avais envie de créer une marque avec des produits frais, un service de qualité et une image fun" glisse-t-il. Le concept, ce sont d'abord les produits phares de la marque; le donburi, les yakitori, le sashimi, les sushi évidemment, les maki, les rolls, les tulips, le temaki, le chirashi, accompagnés de riz nature, tartare ou vinaigré, les soupes, les salades, les sauces, sucrées ou salées, le wasabi, le gingembre, les boissons avec ou sans alcool et des vins d'Alsace. Kamel ouvre Colmar, puis Sélestat, Strasbourg Centre, Strasbourg Robertsau et bien sûr Mulhouse.

Il embauche des managers issus des quartiers, "issus de la diversité". L'accueil se veut, et il est, de fait, chaleureux. Cela fait partie du concept, mais cela tient aussi du profil des personnes embauchées. Dans chacune des villes où il s'implante, les élus applaudissent. Même les professionnels du café ne se plaignent pas, car ils ne vendent pas le même produit. Tout en ironie, Thomas Riegert, PDG des *Cafés Reck*, se fend d'une tribune dans la presse: "Bienvenue à *Starbucks* à Strasbourg, et à tous ceux qui, après avoir découvert le capuccino de la place Kléber, voudront goûter la différence dans nos bistrots alsaciens ou dans nos boutiques." Pendant ce temps, Kamel noue des contacts, les entretient, les développe et transmet l'exemple aux jeunes qu'il rencontre.

Management

Ainsi le 1er novembre 2015, Kamel Boulhadid annonçait sur facebook l'arrivée de *Starbucks* à Strasbourg: "Bonjour à tous, comme vous le savez, le groupe BK qui développe depuis de nombreuses années maintenant, la marque mondiale Domino's Pizza sur le territoire français ainsi que la marque nationale Resto Sushi's, a l'honneur et le privilège de vous annoncer officiellement la venue dans le Grand Est (Alsace-Franche-Comté et Lorraine) de la marque prestigieuse Starbucks Coffee. Mon programme de développement est ambitieux. C'est pourquoi je recherche des collaborateurs et collaboratrices motivés, courageux et tenaces pour que tous ensemble nous atteignions nos objectifs. Notre District Manager Fanny Wehrey sera chargée du recrutement. Si parmi vous il y a des intéressés, nous recherchons 8 Store Managers, 14 Shift Supervisors, 80 Baristas (équipiers). Vous pourrez joindre Fanny dès mercredi par e-mail: fanny.wehrey@groupebk.com. Dans un premier temps, les implantations se feront dans les villes de Strasbourg, Mulhouse et Colmar. Je vous remercie tous et j'ai hâte de vous retrouver, lors de nos ouvertures dans ces magnifiques salons de café, pour des moments de connexion inoubliables qui, je pense, vont être extrêmement bénéfiques pour toutes les personnes qui attendent depuis de nombreuses années la venue de cette prestigieuse enseigne. Je vous souhaite à tous un excellent dimanche. (Kamel Boulhadid) Il accueille aussi ses nouveaux "partenaires" sur les réseaux sociaux…

Dream

(13 septembre 2015) "Bonjour à tous. Demain sera un très très beau jour pour Abdou. Il ouvrira, avec mes équipes et moi, so n premier magasin *Domino's Pizza*. Abdou travaille avec nous depuis 7 ans et a commencé au bas de l'échelle en étant livreur puis a gravi tous les échelons: 1er Equipier, puis Assistant, pour être enfin Manager d'un de nos magasins où il a été extraordinaire, tant en performance qu'en tant qu'homme de grande valeur humaine avec ses équipes. Il rêvait d'être un jour chef d'entreprise et a toujours travaillé dur pour atteindre son objectif. Au début, je lui disais que rien n'est Impossible. Car il suffit d'enlever le I et le M pour trouver le mot Possible. Il faut savoir que réaliser son rêve n'appartient pas à une seule catégorie de gens, ça nous appartient à tous. Il est écrit nulle part que des gens comme nous ne peuvent réussir à concrétiser nos objectifs. Bien au contraire. Aujourd'hui, Abdou est le 15ème de mon groupe qui se prouve à lui-même que c'est possible. Seul on croit peut-être aller plus vite mais tous ensemble nous irons très loin, c'est la devise des gens qui m'entourent. Bonne chance, Abdou, et nous te souhaitons le Meilleur. Bonne journée à vous tous." (Kamel Bolhadid)

(9 août 2015) "Bonjour à tous. Content de vous retrouver. Tout d'abord, je souhaite d'excellentes vacances à tous ceux qui profitent en famille ou entre amis de bons moments et surtout qu'ils reviennent avec de belles images. Aujourd'hui est un beau jour pour le groupe BK, avec l'ouverture de son 8ème restaurant *Resto Sushi's* à Sélestat, ouvert par Sabrina, 3 ans après le premier à Colmar. La détermination de Sabrina a été exceptionnelle. Je lui souhaite un Grand Succès. Comme je viens de lui dire, il y a deux jours importants dans une vie: le premier, c'est quand on naît, et le deuxième, c'est quand on décide de prendre sa vie et son destin en main. (Kamel Boulhadid)".

Fatima Jenn et le pouvoir d'agir

(décembre 2015)

"*Ils ne savaient pas que c'était impossible, alors ils l'ont fait*", Mark Twain

La vie, les rêves, les émotions, les enthousiasmes, les révoltes de Fatima Jenn sont, comme pour chacune et chacun, dans des souvenirs personnels, dans son enfance marocaine, dans sa jeunesse alsacienne, dans sa vie d'adulte en responsabilités: mère de famille (un garçon et une fille, aujourd'hui adultes et dont elle peut être fière), présidente d'association, élue locale.
Chacun est le produit de son histoire. Mais il y a quelque chose de plus dans cette femme-là, quelque chose qui s'appelle l'histoire collective. La vie, les rêves de Fatima Jenn lui viennent de la lutte des suffragettes pour le droit de vote des femmes, de la résistance de Rosa Parks pour l'égalité entre les Blancs et les Noirs aux Etats-Unis. Les enthousiasmes, les révoltes de Fatima Jenn lui viennent de toutes celles et ceux qu'elle croise tous les jours dans les rues de Mulhouse, aussi bien Porte Jeune que Place du Rattachement.

Enfance

Enfant, elle a grandi dans une famille proche de la terre, parfumée des senteurs de blé et de fleurs des champs. Fatima admirait son père, un homme droit, juste, respecté. Elle admirait sa mère, une femme modeste, dévouée, attachante. Dans sa fratrie pourtant, Fatima s'est toujours un peu distinguée des autres: elle n'a jamais attaché d'importance aux barrières sociales. Avec elle, il n'y a ni maîtres, ni domestiques, il y a des hommes et des femmes. Ses amies étaient plus pauvres qu'elle, sans doute, mais elles étaient ses amies, sans aucune autre considération. Elle est comme ça, Fatima: chez elle, le coeur ne s'ouvre pas au nom de la morale, mais au nom de l'amour et de l'amitié.

Après ses études secondaires, Fatima Jenn s'est inscrite en faculté de physique - chimie à l'Université de Haute-Alsace. Mais elle a vite ressenti le besoin d'élargir son horizon et elle a opté pour prolonger ses études vers le Commerce international. L'association qu'elle a créée ensuite était le développement d'une ambition: que le commerce entre la France et le monde arabe soit une opportunité pour l'une comme pour l'autre. Fatima a la France dans son coeur depuis toujours, la France des Droits de l'Homme, la France des peintres et des écrivains, la France du général de Gaulle et du maréchal Lyautey. Elle ne les a jamais considérés comme des colonisateurs mais comme des hommes de culture et d'esprit. Fatima a le Maroc dans sa mémoire, dans toutes les fibres de son corps. Le Maroc est une porte entre les mondes, entre tradition et modernité, entre la mer et le désert, entre la terre et le ciel. Dans la culture musulmane, on baise la terre par respect et on élève son coeur vers le ciel.

En France

Fatima Jenn a épousé l'Alsace et l'Alsace a bien voulu d'elle, elle lui rend son amour au centuple. Cette région est aussi une porte entre les mondes. Blottie dans sa vallée rhénane large comme une plaine, l'Alsace est paysanne et ouvrière, agricole et industrielle, travailleuse et ambitieuse, enracinée et éclairée. Fatima aime l'Alsace dont le coeur bat aussi fort que le sien.

Une femme comme elle ne pouvait décidément pas passer inaperçue. Le Département d'Etat l'a invitée en 2008 aux Etats-Unis. Elle a visité les lieux des luttes pour "l'égalité raciale". Fatima Jenn est profondément marquée par ce voyage sur les traces de Rosa Parks et de Martin Luther King. Imaginez cette ville, Montgomery (Alabama) où, jusque dans les années 60, on imposait aux Noirs la séparation d'avec les Blancs, dans les autobus, dans les commerces, dans la rue même (chacun son trottoir, les Blancs à l'ombre, les Noirs au soleil). Imaginez le courage des

résistants contre le racisme et la ségrégation. En 2008, elle a suivi Obama dans sa campagne. Quel symbole que cette présidence des Etats-Unis, dans une Amérique qui n'a pas définitivement rompu avec cette histoire !

Républicaine et solidaire

Une femme comme elle ne pouvait pas non plus être ignorée des hommes politiques alsaciens à la recherche de compétences et de talents pour composer leurs listes aux élections locales. Quand Jean-Marie Bockel l'a contactée, elle a dit: "Oui". Oui, parce que son père, avant elle, avait été élu local, oui, parce qu'elle avait saisi les limites de la vie associative et les opportunités de l'action politique pour faire avancer ses idées au service de tous. Dès son entrée en politique, elle est donc devenue adjointe au maire et elle l'est toujours restée depuis, d'un premier mandat à un deuxième. Elle a agi pour les droits des femmes, contre les violences qu'elles subissent, contre les inégalités, pour la diversité. Elle est aujourd'hui aussi au Département pour les mêmes raisons qu'elle est à la Ville, pour l'intérêt général, c'est-à-dire au service de toutes celles et ceux qu'elle croise quotidiennement dans la rue et qui lui accordent sa confiance. Elle agit pour la protection de l'enfance, pour les solidarités, pour la dignité du logement et du cadre de vie, pour le *pouvoir d'agir* de chacun.

Dans la vision du monde de Fatima Jenn[254], il n'y a pas un trottoir de gauche et un trottoir de droite, l'un à l'ombre et l'autre au soleil, il y a une rue et cette rue appartient à tous.

Latifa Ibn Ziaten, mère digne

(septembre 2012)

Elle est la mère d'Imad Ibn Ziaten, le premier soldat tué par Mohamed Merah. Elle réclame que soit reconnu qu'Imad est "mort pour la France", car assassiné en raison de son statut de militaire. Elle vient de créer une association pour la jeunesse et la paix. Elle a visité la cité où habitait Merah pour passer un message de paix. Les jeunes qui étaient là considéraient Merah comme un martyr, un héros de l'islam. Quand elle a dit qui elle était, ils étaient abasourdis et se dirent désolés. Elle dit que ces jeunes sont perdus, qu'ils ont besoin d'aide de la part de l'école et de la part des mères, des parents. "Pour les jeunes, vous savez, tout ce que je souhaite, c'est la paix, qu'ils essayent de prendre le bon chemin, mais ils ont besoin d'aide. Si on ne les aide pas, ils n'avanceront pas, parce que j'ai vu à Toulouse de la haine dans leurs yeux et cette haine, c'est parce qu'ils sont perdus. Si on ne les aide pas tout de suite, je vous assure qu'il y aura un autre Merah ici en France, parce que de ce que j'ai vu, ils sont livrés à eux-mêmes".

Le fond du problème est là. Puisse-t-elle être entendue !

---

[254] Le pouvoir d'agir au féminin, le site de l'association *W(e)Talk* *http://wetalk-community.org/a-propos* , et le site de Fatima Jenn*: www.fatimajenn.fr*

Reda Didi change les idées

(octobre 2012)

Graines de France a été fondé en octobre 2009. Le groupe de réflexion réunit une trentaine de personnalités ayant un ancrage dans les quartiers populaires. Le fondateur de ce cercle est Reda Didi. Originaire de Meaux, diplômé de l'Institut des Hautes Etudes de Défense Nationale; il poursuit un objectif: recoller les morceaux entre la police et la jeunesse des quartiers, renforcer la mission de service public de la police, restaurer le rapport de confiance. Il le fait en organisant des rencontres citoyennes en présence des policiers. Elles ont eu lieu à Bobigny, à Meaux, à Sartrouville, Asnières, Villiers le Bel,...La prochaine est le 23 octobre 2012 à Nantes. Partout la question des contrôles d'identité au faciès apparaît de façon récurrente comme une pratique clivante, renforcée dans les années Sarkozy par la politique du chiffre. Ne pas agir face à cela serait une erreur. Les contrôles ne sont pas seulement liberticides; ils sont inefficaces, n'ont jamais fait baisser la délinquance. Par contre, "la police se sent mal aimée et instrumentalisée. La population se sent mal-aimée et stigmatisée".[255]

Reda Didi et *Graines de France* s'inspirent du travail communautaire (en anglais *Community Organizing*) imaginé par le sociologue américain Saül Alinski dans les années 30 à Chicago. "Il faut dans les quartiers faire émerger des leaders de terrain capables de mobiliser les habitants du territoire pour changer et résoudre leurs problèmes quotidiens, pour interpeller les élus, contacter la presse,..." Un temps, Reda Didi s'est engagé en politique au sein des Verts, mais la politique est chronophage, constate-t-il. Aujourd'hui il s'investit totalement en développant *Graines de France*: "Nous ne pouvons pas changer le monde mais nous pouvons changer les idées".

Le fil de soi

(novembre 2014)

Intervenant au Forum de Mulhouse consacré aux nouvelles formes de démocratie et de participation citoyenne les 24 et 25 octobre 2014**,** Reda Didi, fondateur de *Graines de France*, a pu expliquer tout l'intérêt de ces outils que sont *l'empowerment* et la *community organizing*. Par communauté, il faut entendre ici, non pas l'entre-soi culturel mais au contraire le fait de cultiver la communauté de vie commune, la communauté d'intérêts locaux, la "remobilisation par le bas" qui seule peut permettre de redonner du sens à l'action publique, à l'action politique. Il s'agit de reprendre une parole autonome dans des quartiers privés de représentation politique, marginalisés. C'est une attention portée à tous ces gens qui se bougent, quittant toute posture de victimes, prêts à se repolitiser au sens le plus civique et républicain du terme. Quand le système politique se ferme, il faut inventer de nouveaux espaces de formation des leaders de demain. C'est ce que propose une structure telle que *Créavif*, engagée dans la *Coordination citoyenne des quartiers populaires* née à Nantes en septembre 2014.

Maryem Harras crée à vif

Maryem Harras est entrepreneur social. Avant de se lancer, elle a participé à un speed-dating à l'Atelier, centre de ressources régional de l'économie sociale et solidaire en Ile de France. Son objectif était de trouver des partenaires financiers pour *Créavif*, activité de coaching des jeunes.

---

[255] Elisabeth Weissman, auteure de *Flics, chronique d'un désastre annoncé*

(Maryem Harras, fondatrice de *Créavif*)

Dans sa démarche, elle se rend compte qu'elle n'est pas seule: le secteur de l'entrepreneuriat social représente plus de deux millions de salariés, soit 10 % de l'emploi en France et 61 % des créateurs seraient des femmes de 35 à 45 ans. Mais Maryem avouait ses questionnements sur la forme juridique la plus appropriée: "lorsque l'on vient du monde associatif, on n'est pas très à l'aise avec tout ce qui est financier".

Le pouvoir d'agir

Avant de chercher à se développer en région parisienne, l'association *Créavif* [256]est née deux ans plus tôt, presque simultanément au Québec et en Belgique. Son but est de donner aux jeunes de 18 à 25 ans ce qu'au Canada on appelle l'*empowerment*, que l'on a traduit en français par "le pouvoir d'agir". Mais autant la démarche semble naturelle à Montréal comme à Bruxelles, autant en France elle a fait face à un certain scepticisme: en France, il faut d'abord faire ses preuves.

(Au gala Mont'au ring, d'Aubervilliers à Montréal)

C'est à Aubervilliers qu'elle a rencontré un environnement propice à son projet. Elle s'est associée à Riad Terki pour proposer aux jeunes un processus novateur qui permet à chacun de prendre conscience de ses potentialités en explorant en même temps le corporel, le créatif, l'intellect. *Créavif* organise des stages de survie. Le principe: apprendre à survivre en pleine nature, dans des yourtes installées dans une forêt de Seine-et-Marne et à venir en aide à une personne en apprenant les premiers gestes de secours. Les objectifs: découvrir et valoriser son potentiel grâce à des apprentissages qui renforcent la confiance en soi. Les stages *Survivor* se sont déroulés cet été en deux sessions d'une semaine chacune.

---

[256] le site de *Créavif*: *www.creavif.org*

Un pacte jeunesse

Mi-octobre 2014, *Créavif* s'est rendu à Montréal pour participer à la création et à la signature d'un Pacte Jeunesse, un évènement organisé par la ROCAJQ, regroupement des organismes communautaires autonomes de jeunesse du Québec, "des organismes minuscules qui font des majuscules tous les jours". La délégation franco-belge, composée des personnes qui suivent (*paragraphes suivants*) ainsi que d'Edgar Minimbu, Mehdi Bigardene, Sofienne Karroumi, Haïkel Drine et Sarah Turine, a été reçue par le Premier Ministre du Québec, Philippe Couillard. Un engagement commun a été signé par les participants au colloque: s'engager à travailler sur la jeunesse, s'engager à le faire ensemble, entre élus, organismes et jeunes, s'engager soi-même dans sa vie personnelle et sociale.

Sarah Turine donne la parole aux jeunes

Echevine de la jeunesse, de la cohésion sociale et du dialogue interculturel à Molenbeek - Saint Jean ("écolo-groen") vient de mettre en place un Conseil des jeunes. Les 17 000 électeurs ont entre 12 et 25 ans, les élus entre 17 et 25 ans. Les élections ont eu lieu du 22 au 25 octobre 2014. Une première dans la capitale belge !

Sofienne Karroumi, un jeune avec les anciens

Lors des élections cantonales du 20 mars 2011 à Aubervilliers, le taux d'abstention était de 72,29 %. C'était le taux le plus important de toute la France. Sofienne, qui avait à peine 20 ans, s'est décidé avec quelques amis de créer une association citoyenne, En avant Aubervilliers. Son but: impliquer les jeunes dans la vie publique à travers des actions civiques et solidaires.

Sofienne Karroumi a présidé l'association de sa création en septembre 2011 à novembre 2014. Elu à 22 ans, plus jeune maire-adjoint de l'histoire de la ville, en mars 2014, il a demandé la délégation aux seniors et aux relations intergénérationnelles: "J'ai souhaité m'occuper des anciens pour mettre en place une politique de proximité, lutter contre la dépendance, l'isolement mais tout en insistant sur les liens entre les jeunes et les anciens". Pour Sofienne, le Pacte Jeunes est très important: à ses yeux, il va dans la continuité du travail qu'il mène dans le cadre de son association. L'élu confie: "Ce que je veux, c'est mettre le jeune au coeur de l'action et que ce dernier décide par lui-même".

Haïkel Drinne, multi-activiste

Sa vie, Haïkel Drinne l'a construite entre Paris et New-York. Elu en mars 2014 maire-adjoint aux nouvelles technologies de l'information et de la communication, cet informaticien de formation (Master 2 Sciences de l'information et de la communication) a un pied en France, dans son quartier d'origine, et l'autre à New-York aux Etats-Unis, où il vit depuis près de cinq ans. Entrepreneur privé de longue date, il est aussi salarié. Ce multi-activiste travaille sur la gestion autonome de projets aussi bien informatiques que culturels, économiques, sociaux. Il a connu le service public en tant que chargé de mission au sein de la Caisse des Dépôts et Consignations (développement du projet Cyber-Pass) aussi bien que l'entreprise privée en tant que Service Delivery Manager puis Team Leader pour la BNP Paribas.

Ce trentenaire s'inscrit dans une action sociale où qu'il se trouve. Il préside l'association *Lumières et Couleurs 93*, basée dans sa commune d'origine, Le Blanc-Mesnil, mais qui a des antennes sur les 5 continents. L'association a pour but de lutter contre la fracture numérique, toute forme de discrimination et de favoriser les projets socioculturels et humanitaires. Haïkel Drine est aussi le président du *Collectif citoyens* qui a pour but d'améliorer le cadre et les conditions de vie des habitants de tous les quartiers du Blanc-Mesnil. Son engagement dans sa ville d'origine passe aujourd'hui au premier plan avec ses nouvelles fonctions d'élu.

Edgar Minimbu, la reliance

Lorsqu'il était conseiller municipal délégué à la jeunesse à Aubervilliers, Edgar Minimbu a lancé le contrat local jeunesse. C'est dès le lycée qu'il a fait l'apprentissage de l'engagement en étant délégué de classe, puis délégué de son collège et en adhérant à la FIDL lorsqu'il était lycéen. Par la FIDL, il devint membre du Conseil National de la Vie Lycéenne (CNVL). C'est en 2001 qu'il fit la rencontre de Jacques Salvator qui accéda à la mairie d'Aubervilliers en 2008. Elu dans cette équipe, il mit en place ce contrat qui a permis de soutenir plusieurs centaines de jeunes de 16 à 25 ans pour réaliser leurs projets (dans les domaines scolaires, professionnels, sportifs ou culturels). En contrepartie, les jeunes s'engageaient à une action d'utilité sociale.

Devenu adjoint au maire, Edgar Minimbu a pris des responsabilités nationales en tant que président de l'Association des Jeunes Elus de France (AJEF) qu'il a créée en 2009. Avec son sourire engageant, un discours parfaitement maîtrisé, Edgar Minimbu n'a de cesse de créer des leviers pour l'engagement des jeunes. Il a imaginé le BAGA, brevet d'aptitude à la gestion associative, une formation à la portée de tous les jeunes de la ville qui le souhaitent et qui répond à toutes les questions que peuvent se poser des bénévoles. Pour développer les solidarités, il combat "les précarités relationnelles et identitaires". C'est dans la grande proximité que les liens se construisent ou se déconstruisent. Chaque micro-action a son importance: ce sont les petits ruisseaux qui font les grands fleuves. Ici on se bat pour qu'un DAB (distributeur automatique de billets) de la Poste soit maintenu; ailleurs on met en place une "accorderie", système d'échanges de services entre habitants, ou une "troc-party" ou bien encore un "garage solidaire". Les 500 élus de moins de 35 ans membres de l'AJEF ont, pour la plupart, des idées et se donnent à fond, bien plus que leurs aînés, installés dans une carrière et dans un prêt-à-penser.

Mehdi Bigardene contre les ghettos

Issu d'une famille marocaine de Clichy-sous-Bois, Mehdi Bigardene est adjoint à la vie associative dans la ville où il a toujours vécu. Après le décès de Zyed et Bouna en 2005, il s'est engagé dans l'association ACLEFEU, née pendant l'explosion de colère qui s'ensuivit. Mais aujourd'hui il constate amèrement qu'on n'a pas tiré les leçons de 2005.

La désertification des services publics s'est encore amplifiée: "Le Pôle emploi, la CAF, le tram, ils sont où ? Les aides s'empilent comme un mille-feuilles et les gens n'en voient pas la couleur". Il y a même encore plus grave: "Au Chêne Pointu, on a vu réapparaître des maladies comme la tuberculose, liée à l'insalubrité des appartements. On voit aussi se créer de nouveaux métiers comme les porteurs de courses - les habitants ayant fini par renoncer à voir leurs ascenseurs réparés".

Presylia Alves, l'éducation d'abord

Comédienne, elle apparaît dans le film *Rue des cités* (de Carine May et Hakim Zouhani) où elle jouait le rôle de Laura. Elle est "la philosophe" du groupe, se demandant ce qui est "nature" et ce qui est "culture" dans ce que nous faisons et dans ce que nous sommes, se préoccupant de l'éducation des plus jeunes.

Elle cite Hannah Arendt: "C'est avec l'éducation que nous décidons si nous aimons assez nos enfants pour ne pas les rejeter de notre monde ni les abandonner à eux-mêmes, ni leur enlever la chance d'entreprendre quelque chose de neuf, quelque chose que nous n'avions pas prévu, mais les préparer d'avance à à la tâche de renouveler un monde commun". Presylia n'aime pas les injustices. Elles commencent dès l'école entre les enfants dont les parents peuvent acheter leurs livres et les autres. On peut au moins pratiquer des tarifs groupés, cela se fait à Aubervilliers, mais il faut au minimum être 12 parents souscripteurs pour un abonnement de 37 euros l'année. Le résultat est que même en zone ZEP, certaines familles y renoncent !

Mohammed Mechmache et Fatima Hani ont des idées pour les quartiers

(août 2013)

Le 8 juillet 2013, Marie-Hélène Bacqué, sociologue, et Mohamed Mechmache, président d'*ACLEFEU*, remettaient au Ministre de la Ville leur rapport sur la participation des habitants. Demandé en décembre par François Lamy, il invite à mettre en place les bons outils et leviers pour favoriser le pouvoir d'agir des citoyens dans les quartiers populaires. Le rapport fait suite à plusieurs mois de consultation menée auprès de 350 acteurs associatifs issus des banlieues. Plus d'une centaine d'entre eux ont été réunis les 29 et 30 juin à Saint-Ouen (*Mains d'Oeuvres*, ancienne usine Valéo) pour une Conférence des citoyens validant ou précisant les propositions du rapport. Trente ans après le rapport Dubedout et la Marche pour l'Egalité, tout reste semble-t-il à faire.

Mohamed Mechmache

En 1983, Mohamed Mechmache était un peu trop jeune pour prendre une part active dans la *Marche pour l'égalité et contre le racisme*, mais il en a entendu parler par ses oncles et en est un héritier. Né dans un bidonville à Nanterre en 1966, de parents algériens, il a grandi aux Bosquets à Clichy-sous-Bois - Montfermeil. Il a vu la dérive de la jeunesse de son quartier, et des oncles encore, morts d'overdose.

Lorsqu'en 2005 éclatent les "révoltes sociales", il approchait déjà la quarantaine et s'est posé en médiateur entre une jeunesse explosive et des élus désemparés. Aux Bosquets, il connait toutes les familles. Lorsque ses parents, arrivés d'Algérie à la fin des années 50, ont emménagé, c'était pour eux le grand standing, ils avaient une cuisine et une salle de bains. Adolescent, deuxième d'une fratrie de six enfants, il est témoin de l'arrivée du chômage et de la drogue. Alors, après les évènements de 2005, il décide de créer *ACLEFEU*[257], une association qui se donne pour mission de faire "remonter" la parole des quartiers populaires auprès des institutions. En janvier 2006, il entreprend avec l'association un tour de France des quartiers dans 120 villes du pays qui se conclut le 25 octobre par la remise d'un Cahier des doléances aux députés et sénateurs. Il se pose alors en leader d'un mouvement citoyen sans jamais s'encarter.

En 2008, Mohamed Mechmache est candidat indépendant aux élections législatives dans sa circonscription. En 2012, il fait le constat que la question urbaine est totalement ignorée dans la campagne présidentielle alors que l'urgence sociale est extrême. Pour remettre les quartiers périphériques au centre, il installe symboliquement un "ministère de la crise des banlieues" en plein coeur de Paris et reçoit la visite du candidat Hollande. Mais après l'élection de ce dernier à la présidence de la République, il ne voit rien venir. Le regard sur la banlieue ne change pas et ses habitants sont toujours aussi stigmatisés jusque dans leur foi.

Fatima Hani

La secrétaire nationale d'*ACLEFEU*, Fatima Hani, alerte: "Toute cette génération est en colère. Pour les trois quarts, ils ne sont pas pratiquants, mais ils se sentent insultés. On craint que ça n'explose. Dans les quartiers sensibles, la cocotte minute est en train de siffler." Fatima Hani et Mohamed Mechmache se sont connus dans la rue, au moment des révoltes de 2005. Fraîchement arrivée de Picardie en 2003, elle n'avait alors jamais connu la discrimination, les problèmes de mixité ethnique, les tensions avec la police... Elle s'est mobilisée, s'est engagée politiquement, est entrée au conseil municipal de Clichy.

Docteure en lettres, Fatima Hani a des idées pour les quartiers populaires. Il faut une cohérence interministérielle, car il ne s'agit pas d'une ou deux propositions; toutes s'imbriquent pour relever la situation des quartiers fragilisés. En 2008 déjà, elle écrivait: "Il s'agit de créer des pépinières d'activités, de développer une nouvelle manière d'organiser les services dans les villes. Par exemple, beaucoup de mamans gardent les enfants des voisines. Pourquoi ne pas créer des crèches populaires ? Favoriser les agréments ? En même temps, ces mamans pourraient ouvrir à des horaires plus flexibles pour permettre aux autres parents d'aller travailler. C'est ce qu'on appelle des emplois parents dans notre contrat social et citoyen. Au sortir de ces crèches, il y aurait des navettes conduites par des jeunes sans emploi, à qui on aurait fait passer des stages de qualification pour emmener les parents vers les bassins d'emploi et les ramener le soir. C'est l'une des façons de briser les cercles vicieux. Il s'agit de recréer le lien. On pourrait aussi développer les microcrédits pour aider à la création d'entreprises. Tout cela semble tellement évident qu'on a parfois l'impression de ne pas parler la même langue."

[257] comme *Association Collectif Liberté Egalité Fraternité Ensemble Unis*

Made in France

L'économie française a tout à gagner à s'ouvrir aux viviers de la diversité, à renouveler ses élites. Les PME ont un rôle essentiel à jouer pour conquérir de nouveaux marchés. Les créateurs de PME issus des quartiers et des cités sont dans une dynamique gagnante et performante que **Soumia Belaidi Malinbaum** a compris depuis longtemps. Cette Française d'origine algérienne s'est engagée dés son entrée dans la vie professionnelle dans la promotion et le management de la diversité dans l'entreprise.

En 1984, jeune diplômée en droit de la faculté d'Assas, elle entre chez IBL, un grand cabinet de consultants international. Sa carrière est lancée. En 1987, elle devient Directrice commerciale France de HTI (200 consultants), avant de fonder en 1981 sa propre société d'ingénierie et de conseil *SPECIMEN* (50 consultants), tout en créant une PME d'assistance informatique à domicile (30 techniciens). Depuis 2006, Soumia Belaidi Malinbaum dirige *Keyrus* (1500 collaborateurs présents dans 9 pays). Elle préside l'*Association Française des Managers de la Diversité* (AFMD) et devient porte-parole Diversité du MEDEF et membre du Comité consultatif de la HALDE. En siégeant au Conseil d'Administration de l'Université Paris-Dauphine, elle oeuvre au rapprochement de l'Université et des entreprises. Elle entre au Conseil d'Administration de l'Institut du Monde Arabe. Pour elle, les entreprises engagées dans la diversité doivent s'ouvrir à la culture arabo-musulmane. Partout où elle a l'occasion de s'exprimer, elle lutte contre les discriminations et pour l'ouverture des entreprises au potentiel de la diversité française.

Le livre *Boss made in France*[258]raconte l'aventure d'hommes et de femmes, nouveaux Français, qui ont grandi à l'école des quartiers et des cités, et qui ont défié les discriminations et la xénophobie, pour devenir entrepreneurs. Plutôt que d'attendre l'emploi, ils l'ont créé et chacun de ces parcours révèle de grandes qualités humaines.

Oumié Yansanne tient-elle de sa mère son sens aigu des responsabilités ? Sa mère, Française vivant en Guinée-Conakry, s'est retrouvée veuve très tôt après le cancer de son mari guinéen, avant de mourir elle-même dans des conditions tragiques. Oumié était l'aînée. Elle n'avait que onze ans. La petite famille se retrouve à Chamonix chez les grands-parents maternels. A 21 ans, Oumié s'engage auprès de *Médecins Sans Frontières* et part pour des missions difficiles : le Rwanda en plein génocide (1994), Haïti en plein embargo (1995), le Soudan, l'Ouganda. Elle pense alors que plutôt que des missions humanitaires, c'est le développement des économies locales qu'il faut promouvoir et elle se lance dans le commerce équitable. A Paris, elle ouvre une boutique

[258] *Editea,* 2008

Place de la Bastille (le 11 septembre 2001 !) et ses produits équitables et durables contribuent aujourd'hui à renforcer les économies guatemaltèque, ivoiriennne, zimbabwéenne et... guinéenne.

Najet Smida est arrivée de Tunisie à l'âge de 5 ans avec sa mère et sa famille pour rejoindre le père, fondeur dans la région lyonnaise. Au sortir de l'adolescence, elle a choisi le droit et a effectué de brillantes études. Mais lorsqu'elle a voulu exercer son métier d'avocate, elle essuyait des refus sur ses candidatures. Elle a donc créé son propre cabinet à Vaulx-en-Velin et, dans cette ville de la banlieue lyonnaise, Najet Smida est devenue une brillante avocate qui défend quand il le faut des causes militantes et sans jamais oublier sa Tunisie d'origine.

En quittant le Souss marocain à l'âge de 19 ans, **Hassan Bouod**, issu d'une famille paysanne de huit enfants, tentait l'aventure vers la France, pour rejoindre son frère aïné, chauffeur-livreur. Les deux frères achètent à crédit une petite boucherie marseillaise. Ils travaillent 24h/24, en dormant dans la boutique pendant trois ans. Hassan se retrouve un jour dans les locaux de la Préfecture en instance d'expulsion mais parvient à se maintenir en France. Dans un climat difficile de montée de l'extrême-droite dans la région PACA, il parie pourtant sur l'avenir. Les dettes sont remboursées en quelques mois. La petite boutique devient une PME qui ne cesse de croître pour devenir aujourd'hui le plus grand groupe agro-alimentaire de viande hallal en France. Le pari est réussi. L'entreprise *Bouod* répond aux besoins de la communauté musulmane.

Aujourd'hui, Hassan Bouod préside l'*Association des entrepreneurs de la zone franche*, est entré au Conseil économique et social de PACA, est membre de la Chambre économique de Marseille chargé des relations avec le Maroc. Il sponsorise de nombreux événements sportifs. Depuis 2003, il préside l'Association *Tremplin pour Entreprendre*. Celui qui aurait pu devenir berger dans son village, qui est arrivé en France avec un CAP d'aide-comptable et sans connaître la langue, a dû tout apprendre et tout réussir. Il pense souvent aux larmes de son père au moment des adieux. Ces larmes lui ont donné du courage et de l'ambition.

Dans sa cité de Lucé, près de Chartres, les jeunes sont parfois un peu bouillants. Mais **Mohamed Ali Ben Abda** impose le respect, non seulement par sa taille (1,90 m) mais plutôt par les valeurs qu'il fait partager. Depuis la naissance, Mohamed a un bras en moins, mais le courage en plus. En 2003, il a créé l'entreprise de gardiennage *Scorpion* et à Lucé, la sécurité est assurée, car grand-frère est là !

En 1971, lorsque la famille Yildiz est arrivée à Bordeaux, c'est tout naturellement vers le Bâtiment que le père s'est orienté. Mustefa est né ici, à Cenon, quartier Palmer, et il a passé son adolescence à aider son père. A 25 ans, il crée lui-même son entreprise de rénovation et d'électricité. Il n'oublie pas non plus les jeunes de son quartier et crée une association culturelle et sportive. Il a de l'ambition pour eux et trouve qu'ils ne sont pas suffisamment représentés politiquement. **Mustefa Yildiz** a l'ambition de prendre des responsabilités dans sa ville.

A Lomé où il est né il y a près de quarante ans, peu savent que la Constitution institue le devoir de désobéissance en cas de coup d'Etat. **Didier Acouetey**, lui, le sait et il a créé *Initiative 150*, "groupe de réflexion indépendant" qui fait référence à ce fameux article. Didier Acouetey ne vit plus au Togo mais en France où il est arrivé à l'âge de 13 ans. Il dirige *Afric Search*, premier cabinet de chasseur de têtes parisien dédié à l'Afrique. Il est convaincu que le salut de l'Afrique viendra des jeunes entrepreneurs et gestionnaires formés en France qui auront compris qu'ils pourront "rentrer" si on leur ouvre des opportunités intéressantes. Il incite les grands groupes internationaux à proposer des salaires de niveau français à ces nouveaux collaborateurs qui trouvent là le moyen de contribuer au développement du pays d'origine, à "impacter" durablement et efficacement les villes et les régions africaines, tout en exerçant leurs compétences et leurs métiers.

Didier Acouetey affirme que les entreprises internationales ont tout intérêt à accorder leur confiance à ces cadres de haut niveau, connaisseurs des cultures locales et prêts à investir toute leur énergie pour le développement du pays d'origine. L'Afrique a des ressources humaines exceptionnelles qu'il invite à rencontrer dans les *Salons Afric Talents* qu'il organise à Paris, Dakar, Bamako ou même Washington.

Ce fils d'immigré algérien est devenu, dans une ascension fulgurante, le quatrième éditeur de BD de l'Hexagone. Dés l'enfance, il était passionné de BD. A 15 ans, il fonde un festival à Hyères avec des amis. Devenu adulte, il ouvre une librairie et à 28 ans, il crèe la maison d'édition *Soleil Production*. Aujourd'hui, **Mourad Boudjellal** préside le *Rugby Cub de Toulon* qu'il fait tourner avec le sponsoring de son entreprise qui emploie plus de 400 personnes.

Lorsque vous commandez du fromage de brebis dans les grandes tables parisiennes, savez-vous que ces produits venant de Reigny, au "fin fond" du Cher, ont été fabriqués par **Sylvie Kebe**, qui n'a pas craint de s'installer, elle noire et venant d'ailleurs, comme éleveuse de brebis et productrice de fromages frais, en pleine campagne française ?

Nezha Lahyani a grandi dans une famille d'origine marocaine à côté de ses six frères et soeurs. A l'école, au collège, au lycée, elle a été une élève sérieuse et motivée. mais lorsqu'elle a voulu exercer son métier d'assistante de direction trilingue, elle a rencontré beaucoup de discriminations. Les expériences professionnelles ont été nombreuses mais souvent précaires. Elle a alors décidé de créer avec son frère une entreprise de chauffage et de climatisation spécialisée dans les énergies renouvelables et cette jeune entrepreneure aujourd'hui trentenaire préside l'association *Jeunes Entrepreneurs de France* qui aide à la création d'entreprises en banlieue. Mais elle continue bien entendu dans le même temps à superviser l'activité florissante de sa propre entreprise.Carcassonne.

Abdel Aïssou à titre d'exemple

(octobre 2013)

Créés par le cabinet *Diversity Conseil*, les *Trophées de la diversité* récompensent chaque année des entreprises et des managers pour leur innovation en matière de lutte contre les discriminations. Le 26 septembre dernier, c'est Abdel Aïssou, directeur général de Ranstad France qui a reçu le trophée. Né en 1958, il avait 25 ans en 1983 lorsqu'il prit part à la Marche pour l'égalité et contre le racisme, rejoignant ensuite l'équipe de Radio Beur. Après avoir passé son enfance dans le quartier du Faubourg du Temple à Paris, il a commencé sa vie professionnelle en dirigeant une structure de l'enfance inadaptée. Passé par Sciences Po puis par l'ENA dont il est sorti en 1995, il est entré dans la Préfectorale en suivant les étapes successives: directeur de cabinet (Eure) puis Sous-Préfet (Oise, 2005). Le fils d'immigrés kabyles, qui fut conseiller de Dominique de Villepin alors Premier Ministre, a très vite imprimé sa marque dans la politique de la ville en étant à l'origine des Cadets de la République, un programme destiné à favoriser l'accueil de jeunes de tous niveaux et horizons au sein de la police.

Dans l'*Institut Vedior pour l'égalité des chances et le développement durable* qu'il rejoint ensuite, il entend montrer l'exemple en termes de recrutement dans les quartiers populaires: actions de coaching, aussi bien pour les jeunes sans qualification à qui il propose des formations courtes, que pour les jeunes diplômés, à qui il permet les premières expériences professionnelles. Abdel Aïssou a le souci permanent de rendre chacune et chacun "employable". Son arrivée à la direction générale de Ranstad France lui a permis de mettre en pratique ses idées sur la politique de la diversité dans l'entreprise: pour lui, il ne s'agit pas de "cosmétique", pas plus que d'une politique de communication, mais d'un engagement constant autour de pratiques dont la traçabilité est vérifiable quotidiennement. Chez Ranstad, on bannit les blagues sexistes et on respecte l'égalité femmes-hommes, on coupe court aux stéréotypes en formant les managers. Tout nouveau salarié du groupe suit trois jours de modules dont une journée sur la diversité et l'égalité des chances. Pour Abdel Aïssou, "aucune entreprise (ne peut) faire l'économie de se poser la question de sa responsabilité sociétale".

Flora Coquerel porte haut les couleurs de la France

(décembre 2013)

Sa mère vient du Bénin, un pays où son père a été *Volontaire du progrès*. Aujourd'hui domiciliée à Orléans, la famille maintient des liens forts avec le pays d'origine, après y avoir créé une association pour aider les enfants béninois. A 19 ans aujourd'hui, Flora a toujours baigné dans cette ambiance franco-béninoise. Son métissage lui a donné non seulement sa beauté physique mais une beauté de l'âme: sa générosité, son ouverture d'esprit. Elue Miss France 2014 le 7 décembre 2013, elle se dit fière de représenter cette France cosmopolite et a des projets pour continuer à soutenir la formation des femmes et l'éducation des enfants. Elle va pendant un an mettre entre parenthèses sa formation au BTS Commerce International mais ce qu'elle va apprendre au cours de cette année 2014 lui sera utile pour ses projets professionnels dans le "marketing de luxe".

Avec son large sourire et sa spontanéité très simple et naturelle, elle n'hésite pas à dire qu'elle portera très haut les couleurs de la France, toutes ses couleurs

Vive la fiance !

(février 2012)

Non, il n'y a pas une erreur dans le titre ! Croire en les ressources que peuvent apporter à notre pays les diplômés étrangers formés en France, avec **Fatma Chouaieb**. Croire en les talents que l'on peut rencontrer partout dans nos banlieues françaises, avec **Wahiba Zedouti**. Croire en les relations fortes et séculaires entre nos sociétés française et turque, avec **Ülker Akyol**. Croire en vous.

En finir avec la méfiance, avec la défiance. *Vive la fiance !* la confiance ! "Aucune circulaire ne doit empêcher de circuler les étudiants, les savants, les artistes, pour qu'ils nous donnent le meilleur d'eux-mêmes." (François Hollande, le 22 janvier 2012). Vive la France ! " L'égalité est l'âme de la France." Vive la République !

Latifa, la diabétologue hors la loi

"Dans les années 90, la France a fait massivement appel à des praticiens venus essentiellement du Maghreb, d'Afrique et du Proche-Orient. Ils ont été recrutés pour compenser les effets négatifs du numerus clausus qui limitait le nombre de médecins. Embauchés sous contrat précaire, ils sont rémunérés de 30 à 50 % de moins que les diplômés français via des contrats d'attachés ou des postes de "faisant fonction d'interne" (FFI). Ils exercent massivement dans des disciplines sinistrées, comme la médecine d'urgence. Pratiquant la médecine sur la base de diplômes non reconnus, ils n'ont pas d'autorisation officielle d'exercer en France. Ils ne sont pas inscrits au Conseil de l'Ordre et ne peuvent pas exercer dans le privé ou en libéral".[259]

[259] source, *L'Humanité*, A. C., 16/06/2011

Ils seraient environ 6700 praticiens de nationalité étrangère (hors Union Européenne) à exercer en France et 4000 praticiens à exercer avec un diplôme étranger dont près de 3000 de nationalité étrangère. Ils sont médecins mais aussi pharmaciens, chirurgiens-dentistes, sages-femmes,... Ils soignent, délivrent les médicaments, opèrent, pratiquent des accouchements dans les hôpitaux publics quotidiennement et partout en France. Le Syndicat National des Praticiens à diplômes hors Union Européenne défend depuis des mois leur cause.

Au 1er janvier 2012, ils sont devenus "hors la loi" puisque désormais dans l'impossibilité d'exercer leur profession s'ils n'ont pas pu à temps obtenir leur concours français et donc de rester sur le territoire français s'ils sont de nationalité étrangère. **Latifa** (prénom modifié) est diabétologue. Cette jeune Algérienne est arrivée en France en 2006. Elle aurait bien passé le concours mais, dans sa spécialité, il n'y a pas eu de concours ouvert depuis 2005. Certains Préfets auraient déjà adressé des lettres de reconduite à la frontière dès cet automne pour des praticiens à bac + 10 ou 12, exerçant dans des hôpitaux publics.

Face à une aberration et à un vide juridique, le Parlement s'est enfin saisi de la question. Le 18 janvier 2012 à l'Assemblée nationale et le 23 janvier 2012 au Sénat, un texte de loi a été adopté qui permettra à ces praticiens de continuer à exercer jusque fin 2016, leur laissant le temps de passer un examen (et non plus un concours). Dans cette attente, une circulaire ministérielle (datant du 21 décembre 2011) leur permet d'exercer. Latifa n'est plus hors la loi.

Fatma Chouaieb, porte-parole des diplômés étrangers

Des histoires dignes de la plus ubuesque des fictions, on nous en a raconté pendant ces six mois *horribilis* ! Atiqa (prénom modifié), Parisienne originaire de Casablanca, cadre d'une grande entreprise nationale française spécialisée dans l'international, nous raconte ses déboires, depuis qu'au mois d'août 2011, elle a reçu dans sa boite aux lettres, en même temps que sa feuille d'impôt, son refus d'autorisation de travail. Elle se dit triste de voir cette France perdre son âme, cette France qui a bercé son enfance, depuis sa ville d'origine, qui l'a accompagnée dans toute sa scolarité (puisqu'au Maroc, elle a étudié avec les manuels français), cette France qui l'a accueillie et qui s'est laissée aimer. Il a fallu une intervention forte de sa hiérarchie auprès des pouvoirs publics pour finalement, fin décembre, obtenir le sésame.

Fatma Chouaieb, quant à elle, est d'origine tunisienne, diplômée de HEC et auditeur-junior chez KPMG. Depuis juin 2011, elle est mobilisée contre la circulaire ministérielle du 31 mai sur les diplômés étrangers qui leur interdit de travailler en France à l'issue de leurs études. Fatma, 24 ans, avec le soutien de la Confédération étudiante, est devenue très vite porte-parole du collectif des étudiants pour le retrait de la circulaire. Après plusieurs mois d'action, elle parvient à mobiliser les Présidents d'université, les dirigeants patronaux et des centaines de personnalités

disposées à parrainer les jeunes étrangers. Finalement, le 12 janvier 2012, le gouvernement a présenté une "circulaire complémentaire" adoucissant la précédente pour les diplômés les plus qualifiés, titulaires d'un Master 2. Fatma analyse la nouvelle mouture en déplorant qu'à aucun moment le gouvernement n'ait jugé bon de se concerter avec le collectif et les organisations étudiantes. En positif, elle apprécie que ce soit désormais l'université et l'entreprise qui apportent la preuve que le poste correspond aux compétences du jeune, et non plus l'administration préfectorale. Mais Fatma Chouaieb continue à se battre pour faire changer la législation et améliorer les procédures.

L'UNEF prévoit d'organiser une rencontre nationale des étudiants étrangers pour faire des propositions sur leurs conditions de vie et d'études. Le syndicat étudiant dénonce l'augmentation vertigineuse des conditions financières d'accès à un titre de séjour d'étudiant qui s'ajoutent aux frais d'inscription aux établissements et Grandes Ecoles. Il demande un élargissement de la circulaire à d'autres catégories d'étudiants. La FAGE demande elle aussi le retrait de la circulaire et met en cause la loi CESEDA qui en est la base légale. Dans le même temps, le 13 janvier 2012, des directeurs de laboratoires scientifiques ont publié une prise de position ferme où ils s'opposent à toute forme de discrimination à l'égard de leurs collaborateurs.

Wahiba Zedouti et les millions de l'émir

Rien ne prédestinait cette jeune femme originaire de Levallois-Perret, où elle a grandi dans une fratrie de cinq frères et soeurs, à l'histoire que l'on va vous raconter maintenant. Son père, immigré marocain, travaillait dans le secteur automobile. Sa mère était au foyer. Wahiba Zedouti a fait des études de gestion et intégré professionnellement la Banque de France. En 2007, elle emménage à Saint-Ouen et constate la déshérence de cette ville aux portes de Paris. Elle s'engage aux municipales de 2008 sur une liste citoyenne et est élue dans l'opposition.

Au cours de l'été 2011, elle entend comme tout Français le fabuleux investissement du Qatar auprès du Paris Saint-Germain. Elle a l'idée, avec quelques amis de l'*Association nationale des élus locaux pour la diversité* (ANELD) de solliciter des fonds qataris pour aider les projets d'entrepreneurs issus de la banlieue. Elle et ses amis décrochent, en novembre 2011, un rendez-vous à Doha avec le Premier Ministre puis avec l'émir du Qatar. Quelques jours a peine après le retour en France, l'ambassade annonce qu'elle crée un fonds d'investissement franco-qatari pour les entreprises à potentiel dans nos banlieues. "Il ne s'agit pas de philanthropie", précise Wahiba, "mais de business". Les projets doivent être pertinents et solides, mais au moins on peut être sûr qu'il n'y aura pas de discrimination à l'origine ou à l'adresse. Wahiba est une femme énergique. Elle est fondatrice avec son mari de l'association *Fracture numérique* qui récupère des ordinateurs pour les mettre à disposition des écoles et des associations. Elle s'est engagée en 2010 dans *République solidaire* avec Dominique de Villepin. Elle jette toutes ses forces dans ses combats dès lors qu'ils lui paraissent justes et elle n'a peur de rien ni de personne.[260]

Ulker Akyol vous invite au bal

19h30 - Le discours de bienvenue sera magique, poétique, chaleureux. Il ne sera pas maléfique, politique, coléreux. Nul doute que, dans sa robe festoyante, celle qui exprimera la parole de l'amitié franco-turque sera portée par un élan de générosité 20h - Güray Başol se mettra à son piano. Le virtuose, Premier Prix du Concours de musique de chambre de l'UFAM, étudiant en musicologie à la Sorbonne, a mûri son art à l'Ecole Normale de Musique de Paris puis aux Conservatoires de Rueil-Malmaison, d'Aubervilliers-La Courneuve et de Gennevilliers. 21h - Le dîner sera non seulement gastronomique mais agrémenté d'une succession de belles surprises. 22h30 - Serkan Uyar offrira sa voix exceptionnelle à un public conquis par la diversité des répertoires savants et populaires de l'Asie mineure et d'Azerbaïdjan, entre tradition profonde, métissage et modernité. 22h - Le Trio Lunfardo, initié par El Turquito, danseur-enseignant de tango, selon la très réputée école turque, ouvrira le feu de la passion. 23h - L'Europe orientale fera la fête avec ses mélopées et rythmes tsiganes des Balkans et les compositions savantes ottomanes. La musique turque de Gülay Hacer Toruk et de Orhan Killis brillera de toutes ses facettes. Minuit sera bien passé quand les DJ de Raki Balkans Sound System vont mettre la salle dans une transe festive mémorable. Tous les nouveaux sons d'Istanbul seront là dans un mezze musical relevé qui finira quand le soleil printanier se lèvera déjà sur l'Anatolie.

"*je vous attends le 30 mars au Grand Bal*"

Bien que son prénom soit turc, **Ülker Akyol** est de plusieurs origines: turque, mais aussi italienne et française. Journaliste, passionnée de mode, terriblement féminine, cette diplômée de la Sorbonne s'est toujours investie dans des activités culturelles relatives à la Turquie. Le 30 mars 2012, elle célèbre l'amitié franco-turque en organisant avec un duo d'amis le *Grand Bal* à l'Espace

[260] d'après l'article de Nadia Hathroubi-Safsaf pour *Presse Cité*

Venise à Sarcelles. Lors de cette soirée, elle entend montrer l'image d'un pays moderne et en plein essor. La Turquie est un pays qu'elle a découvert en y allant les étés et elle s'est rendu compte combien la réunion de la culture du pays de son père et la sienne, la culture française, pouvait être porteuse d'une incroyable richesse. C'est dans cette union qu'Ülker a grandi, où elle a appris à être tolérante et ouverte à l'égard du monde et surtout ne pas avoir peur de sa différence. Chaque jour, elle démontre que l'on peut vivre dans un pays, la France, le respecter et l'aimer en étant issu de diverses cultures.L'idée d'organiser le *Grand Bal* en l'honneur de l'amitié franco-turque va bien plus loin que l'idée de rassembler des personnes. C'est un défi, celui de créer un espace de découverte et d'échange qui puisse perdurer bien après le Bal, pour en finir avec la défiance, avec la méfiance. Vive la fiance !

Aïcha, la clé des gens

(décembre 2006)

Lille, dans les années 80

A voir cette gamine et ses trois frères s'ébrouer dans les rues de la ville du Nord au coeur de l'été flamand, on aurait sans doute eu peine à imaginer que la petite famille venait d'Alger pour passer là comme chaque année les vacances d'été. Faïza, son prénom en Algérie - en France, on l'appelle Aïcha, son deuxième prénom - venait là pour rejoindre son père. Avec ses longs cheveux bruns et ses yeux noirs, elle respirait la liberté. Le père, enseignant d'arabe et passionné de linguistique, exerçant à Lille, aimait faire venir sa petite famille pour cette période de l'année. Il faut dire aussi que la mère est depuis toujours éprise de culture française et de la vie à la française.

Paris 2006, retournement de situation

Aujourd'hui, le père est à Alger et ce sont la mère et les enfants qui sont en Europe. C'est à Alger que le père vit sa retraite de proviseur. C'est à Paris que vit la mère, "gouvernante", pourrait-on dire, d'un vieux monsieur handicapé. Aïcha vit à Metz, un frère est en Allemagne, un autre en Angleterre, le troisième est tombé à 17 ans sous les balles du terrorisme algérien en 1994. La famille est éclatée.

Chez les Kébir, les parcours de vie sont tout sauf linéaires. On ne finit pas toujours sa vie avec qui on l'a commencée. C'est peut-être une fatalité. C'est presque une tradition, pas vraiment choisie, plutôt subie. La mère d'Aïcha n'aurait jamais imaginé que son mari lui témoignât si peu d'attention lorsque les ennuis de santé se multiplièrent. Aïcha elle-même, trente-trois ans aujourd'hui, n'aurait jamais imaginé que l'homme qu'elle avait épousé n'était pas celui qu'elle croyait. La séparation est proche.

Aïcha adulte n'a pas d'attachement particulier avec la ville de Lille qu'elle a connue enfant, pas plus qu'avec la ville de Metz où elle vit aujourd'hui. Trop froid. "*Je suis une Africaine. J'aime le soleil*", me dit-elle en ce jour de décembre où à Metz, il fait soleil mais deux petits degrés à peine au thermomètre. "Cet été, j'ai visité Cannes, et Monaco, grâce à des amies rencontrées par hasard. J'ai beaucoup aimé, mais il n'y a pas de travail dans cette région".

Metz, août 2005

Aïcha est arrivée comme une primo-arrivante, elle qui connaissait déjà tout de la France. Elle a signé le contrat d'accueil et d'intégration, comme tout le monde. Quelques mois plus tard,

c'est elle qui animait la journée de formation civique pour les arrivants, s'aidant de ses compétences juridiques (le Certificat d'Aptitude à la Profession d'Avocat, diplôme algérien équivalent à un Masters), s'aidant sutout de son sens de la communication, de son amour des gens.

Metz, décembre 2006

Aïcha ne sait plus trop où elle en est. "*Si c'était à refaire...*". Elle attend un enfant, parce qu'à trente trois ans, c'est maintenant ou jamais. Elle est assistante d'un directeur d'école primaire (en "contrat d'avenir"). Elle fait l'intermédiaire entre tout le monde, le directeur, les enseignants, les parents. Comme partout elle noue des amitiés. Elle aime les gens. Mais elle attend mieux de la vie professionnelle. *Sahara, années 2000*

Aïcha est plutôt heureuse de son sort. Deux mille euros par mois en Algérie, c'est plutôt bien, expatriée à 900 kms au Sud d'Alger, en plein Sahara, à exercer son métier de juriste au service de compagnies étrangères (AGIP, Hydraulic Well Control) qui exploitent la manne pétrolière.

Elle repense aux C.V. qu'elle distribuait à tour de bras, quand elle donnait leurs clés aux clients, lorsqu'elle était réceptionniste dans un grand hôtel algérois. C'est comme cela, "*et en parlant*", qu'elle avait réussi à se faire embaucher. Mais la solitude finit par être pesante "*à la Base*", même si les avantages sont intéressants, "*les shampooings à l'eau minérale, les salles de sport, les billets d'avion offerts pour rentrer régulièrement à Alger,...*" Lorsque la décision est prise de partir pour l'Europe, comme sa mère et ses frères, elle ne sait pas vraiment ce qui l'attend.

A Metz, ses vacations de formatrice, elle les réalise avec conviction, sérieux, avec la plus grande conscience professionnelle. Pour donner l'information la plus juste aux immigrés aux situations les plus diverses, elle court les administrations pour obtenir les renseignements les plus précis. Mais elle aime cela, elle respecte les gens, elle aime leur donner les clés qui leur permettront peut-être, en tout cas l'espère-t-elle, d'ouvrir les portes de l'intégration, elle n'aime pas que l'on ne se conforme pas au mode de fonctionnement de la société française. Aïcha n'a pas peur du combat. "*J'ai passé ma vie à refaire ma vie*". Mais maintenant, elle aimerait rencontrer celle ou celui qui lui proposera, aussi à elle, les clés de son insertion professionnelle en tant que juriste.

En attendant, elle continue de diffuser son C.V. Parce qu'un contrat d'avenir, elle le sait, cela n'a pas d'avenir...

Faïza Guelamine est là hic et nunc

(décembre 2012)

Le 11 décembre 2012 à Strasbourg, Jean Baubérot conclut le colloque sur la laïcité, organisé par l'Observatoire régional de l'intégration et de la ville, en invitant les participants à une gymnastique intellectuelle. En chacun de nous sommeille un cléricalisme. La laïcité n'est pas une contre-religion, pas une contre-doctrine. La morale laïque, c'est le lien social. Il invite à la distanciation - "l'humour est un facteur de distanciation"- et à l'analyse historique car "chaque pays a son historicité". Depuis la loi de 1905, où l'islam était un peu l'impensé bien que déjà présent dans l'univers français, les accommodements avec la religion n'ont jamais cessé: le jeudi puis mercredi des enfants pour le catéchisme, le maintien du statut personnel des "musulmans" (marque ethnique plus que religieuse) en Algérie. "Le Conseil constitutionnel a accepté la différenciation selon les intérêts du moment" indique l'historien de la laïcité, auteur en 2012 de *La laïcité falsifiée* (éd. La Découverte)

A ses côtés, Faïza Guelamine approuve. Depuis plus de dix ans, cette ancienne assistante sociale et aujourd'hui responsable de formation à l'*Association Nationale des Cadres du Social* (ANDESI), outille les intervenants sociaux et médico-sociaux à la compréhension de la "diversité culturelle" et à l'exigence de cette "gymnastique" dont parle Baubérot. Ses publications, conférences, formations sont ancrées dans leur temps, ici et maintenant.

"*Le guide de l'assistante sociale*", dont elle est co-auteure avec Chantal Le Bouffant, en est à sa troisième édition pour tenir compte des évolutions du métier et de la législation depuis dix ans. Les travailleurs sociaux ne savent pas quelle posture adopter face aux revendications alimentaires, vestimentaires,.. des usagers. Elle conduit des formations à la compréhension du fait religieux. Elle sensibilise à l'attention aux parcours personnels, à bien distinguer les publics et donc leurs besoins. Pour les immigrés (qui ont connu eux-mêmes la mobilité), l'enjeu est celui de l'intégration, c'est à dire de leur participation active à la société. Pour les personnes nées et socialisées en France mais stigmatisées par leur apparence, leur patronyme, leur adresse, l'enjeu est celui de l'égalité de traitement et de l'accompagnement face aux discriminations. Pour tous, la question est la prise en compte d'une histoire personnelle et d'un projet de vie ici et maintenant.

Depuis deux ans, FaÏza Guelamine a accompagné les travaux de l'ORIV Alsace dans cette réflexion sur la laïcité, élément clé de la démocratie, éthique du lien social. Les participants au Colloque de Strasbourg, responsables associatifs et professionnels, en sont sortis confortés à ne pas se laisser abuser par cette "laïcité falsifiée" qui instaure clivages et stigmatisations, c'est à dire le contraire de ce que défendait le philosophe Ferdinand Buisson, "inventeur" du concept en 1883.

Nadia Remadna, "l'urgence, c'est maintenant !"[261]

(mars 2016)

"Debout les mères, réveillons-nous !", c'est leur cri de ralliement. *La Brigade des mères* est sur tous les fronts. Flanquées de leurs gilets blancs, elles tournent le soir dans la rue et demandent aux enfants de remonter chez eux et de ne pas traîner; elles sont aux côtés des femmes pour traduire un dépôt de plainte au commissariat, pour soutenir l'une, expulsée par son mari et condamnée à passer ses nuits sur le parking du Quick, pour épauler l'autre à qui on a retiré les enfants sans qu'elle ait pu se défendre; elles interpellent les politiques sur le fait que les mères des quartiers ne sont jamais consultées.

[261] sources: *L'Humanité*, *Pleine Vie*, *La Croix*, *France TV*, *Bondy Blog*

A leur tête, Nadia Remadna, la cinquantaine, mère de quatre enfants, dont des jumeaux, aujourd'hui adultes et qu'elle a élevés seule. Elle vit à Sevran: "J'adore ma ville car Sevran, ce n'est pas ce qu'on en dit, il y a aussi de la solidarité. C'est pour ça que je mène ce combat, pour la protéger", explique-t-elle.

Nadia est née en France avec un frère jumeau, ils sont les benjamins d'une famille de cinq enfants. Elle est orpheline de mère à deux ans. Son père l'élève "à l'ancienne", il l'emmène en Algérie à 13 ans pour lui trouver un mari, "par tradition, pour l'honneur", précise-t-elle. "J'aurais voulu être avocate mais malheureusement je n'ai pas pu, car en Algérie je n'ai pas été scolarisée", regrette-t-elle. Douze ans plus tard, elle s'enfuit de la maison familiale pour retourner en France où, dés lors, elle sait qu'elle veut travailler dans le social. Après plusieurs formations, elle passe le bac à 35 ans. Elle peut enfin entrer dans le métier qu'elle a choisi: la médiation.

D'abord médiatrice scolaire, elle ne tolère aucune entorse au principe de laïcité; la République doit être présente autour de l'enfant pour qu'il ne tombe pas dans l'échec scolaire, l'exclusion, qu'il ne rencontre pas la stigmatisation. Devenue médiatrice sociale, Nadia Remadna accompagne les femmes victimes de violences et veut être un appui pour les mères de banlieues. Elles sont très investies pour la réussite scolaire de leurs enfants mais le danger est à l'extérieur: la drogue, la radicalisation. Elle alerte: "Avant on craignait que nos enfants tombent dans la délinquance. Maintenant on a peur qu'ils deviennent des terroristes." Elle fait tout pour éviter que des enfants soient exclus des établissements scolaires: "Un enfant, il ne faudrait jamais l'exclure de l'école. Dans la rue, ça va trop vite, ce sont des proies trop faciles", prévient-elle. L'enfermement, elle l'a vu s'accentuer depuis une dizaine d'années, chez des jeunes qui commençaient à changer de comportement, à ne plus faire la bise, à refuser de dialoguer. C'était le début de la radicalisation. "Le pire, c'est qu'en voyant leurs enfants aller vers la religion, des mères se sont dits: c'est bon, il se range, se désole-t-elle. Comment des jeunes peuvent-ils ressentir tant de haine ? C'est terrible d'en être arrivés là".

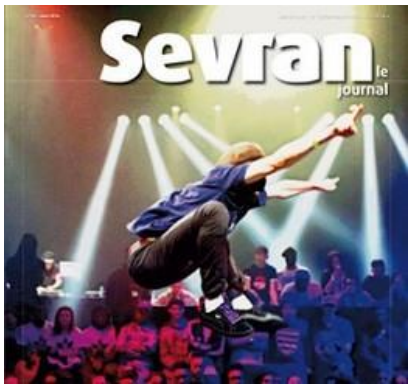
Aujourd'hui, elle en appelle à "tout le monde, aux mères, aux politiques, aux professeurs... Reprenons les rênes, réapproprions-nous nos valeurs et nos religions, il faut dire à nos enfants comme elle est belle la France, qui permet de se soigner gratuitement et qui a rendu l'école obligatoire jusqu'à 16 ans. Pas dans un an, ni dans un mois, mais tout de suite, il y a urgence."

Les mères et la République

Pour aller au-delà de son combat personnel, Nadia Remadna a créé *la Brigade des mères*. Cela n'a rien à voir avec une milice de quartier, ici on parle d'action sociale, de proximité avec les mères et les familles: "Accompagner les familles face aux difficultés de leurs enfants: échec scolaire, perte de repères, violences de la rue afin d'éviter aux jeunes et très jeunes la prison. Impliquer les familles dans les quartiers pour occuper les espaces que leurs enfants fréquentent.

Faire prendre conscience aux parents des dangers de la rue. Dire stop à cette violence afin de sauver les enfants de la rue. Faire des actions de terrain et redonner leur place aux parents. Faire des médiations de rue, pour mieux aider nos jeunes. Travailler avec les institutions pour le bien-être des familles et de la jeunesse, dans l'intérêt général. Assister les familles dans les conseils de classe, dans les conseils d'école, au côté des enseignants dévoués et sincères, pour assurer le suivi de l'assiduité et de la progression dans les études, dans le savoir et peser sur les choix d'orientation scolaire, de formation. Procurer une assistance éducative, sociale et juridique aux familles. Donner un coup de pouce à notre jeunesse pour faire d'eux de bons citoyens. Impliquer les mères dans toutes les décisions concernant leurs enfants. Suivi des jeunes à leur sortie de prison, ainsi que leurs familles".

Elle a créé une *Ecole des mères et de la République*. Une certaine idée de l'éducation populaire: elle pense à proposer des modules tels que "du droit, et de la philosophie pour l'ouverture d'esprit car les gens sont enfermés dans leur culture et leurs traditions". Elle recherche actuellement des partenariats.



En mars 2015, Nadia Remadna a été reçue par le Président Hollande. En janvier 2016, elle a publié le livre *Comment j'ai sauvé mes enfant*s, éd. Calmann-Lévy, 174 p. Le livre lui ressemble, avec son franc-parler, son humour, ses colères aussi. Elle en veut à tous ceux qui fuient leurs responsabilités mais n'attend pas les politiques et les institutions, car ce sont les gens eux-mêmes qui détiennent les clés, à condition qu'ils s'en convainquent. Aux politiques, elle dit: "C'est nous qui prenons la parole et vous, vous écoutez !" Aux jeunes, elle dit: "Comme vous respectez votre mère, il faut respecter la République".

En mars 2016, son nom a été ovationné au *Printemps républicain*. Elle n'a rien demandé. Certains propos islamophobes qui y ont été entendus ne sont pas de nature à l'aider dans ses engagements. Elle veut créer des ponts, pas des clivages. Elle veut réveiller les consciences, pas attiser les haines. Elle veut donner du pouvoir d'agir: "La victimisation, c'est terminé !")

Un air de campagne

(mars 2014)

Ils sont "franco-turcs" et têtes de liste aux élections municipales. Aucun d'eux n'a trouvé sa place dans les listes présentées par les partis politiques traditionnels. Ils expriment pourtant dans des registres différents une régénérescence de la démocratie. Le pays légal est de plus en plus en décalage avec le pays réel. Les élections municipales 2014 arrivent à un moment bien particulier de la vie politique française. Les partis politiques de droite comme de gauche ne font plus rêver personne: le désamour est total avec la société et, sur les documents de campagne, les logos des appartenances politiques se font de plus en plus petits, voire disparaissent. Le "système social" cultive l'entre-soi et reproduit les élites de la "classe politique".

(*Mouvement citoyen de Strasbourg*, le 8 mars 2014)

Bora Yilmaz (Nancy) n'est pas "sans étiquette", il affirme au contraire clairement ses valeurs de gauche. Tuncer Sağlamer (Strasbourg) cherche à construire un Mouvement citoyen sur la base d'un programme ambitieux pour la ville et solidaire pour ses habitants. Metin Yavuz (Valenton) se prévaut d'une grande proximité avec les habitants et propose des actions concrètes pour changer la vie quotidienne.

Tuncer Sağlamer a des ambitions pour sa ville[262]

A Strasbourg, les habitants vivent les choses en grand. La ville, qui est régulièrement présentée comme la capitale de l'Europe puisqu'elle est le siège de nombreuses institutions (Conseil de l'Europe, Parlement européen...) sait aussi inspirer le civisme à nombre de ses citoyens. C'est le cas de Tuncer Sağlamer, né en Turquie et naturalisé français, qui a décidé de se lancer dans la course aux municipales. Du haut de ses 44 ans, ce diplômé de l'Université Marc Bloch de Strasbourg, dans un cursus relatif à la vie associative, a été l'un des membres fondateurs de l'association *Cojep international*, créée en 1989. Une ONG reconnue aujourd'hui par les Nations Unies et le Conseil de l'Europe pour son action dans les domaines de la démocratie, les droits de l'homme, le vivre ensemble, la lutte contre les discriminations er la citoyenneté active.

[262] source: *Zaman*, article reproduit intégralement

(Le signe civique, à *Mosaïque,* Strasbourg Neuhof)

Un parcours politique en dents de scie[263]

Chef d'entreprise dans le secteur de l'immobilier, Tuncer a eu un parcours politique plutôt éclectique."J'ai fait partie de la gauche pendant une dizaine d'années et de la droite également pendant dix ans. Quand je me suis lancé en politique, les gens venant de la diversité avaient plutôt tendance à aller à gauche. L'expérience que j'en ai tirée est qu'il n'y a pas de place pour les nouveaux. Il y a des blocages pour ceux qui veulent évoluer. Pendant 20, 30 ans, les mêmes candidats restent aux mêmes places, confie-t-il à *Zaman France*. Après un passage à Démocratie libérale d'Alain Madelin, il décide donc de lancer le Mouvement citoyen de Strasbourg (MCS) qu'il définit comme un parti centriste. "Il y a des valeurs de droite que je partage comme la famille, le respect de la morale. A gauche, je partage les valeurs du social, de la solidarité et du partage et au centre, j'adhère au principe de l'économie de marché."

Logement, emploi et innovation

Les projets du candidat Sağlamer, "élaborés par des citoyens de la base et venant de divers horizons", sont orientés vers l'emploi et le logement. Sur ce dernier point, Tuncer espère réduire les lenteurs administratives. "Certaines personnes attendent deux ou trois ans pour avoir une réponse pour un logement ou un permis de construire. Je connais un restaurateur qui veut s'installer et qui attend depuis six mois une réponse de la Ville" assure-t-il.

Le candidat franco-turc défend également la création de 25 % de logements supplémentaires pour répondre à la demande. Il souhaite par dessus tout améliorer l'attribution de ces logements et mettre fin à une certaine ghettoïsation en créant un peu plus de mixité sociale. "Aujourd'hui, les personnes de même origine ou de condition sociale équivalente sont mises dans un même immeuble", dit-il avec agacement.

[263] le portrait de Tuncer Sağlamer sur son support original, Zaman France

L'emploi est aussi l'un des défis de la candidature de Tuncer Sağlamer. Pour y arriver, le Strasbourgeois mise sur l'innovation et la lutte contre les discriminations. "Nous voulons créer le premier centre d'innovation des technologies mobiles. Il n'y a pas encore en France de centre dédié aux mobiles. Nous voulons aussi améliorer la concertation entre les commerçants et leur visibilité à Strasbourg. L'idée est de créer plus d'attractivité à Strasbourg, ville plutôt tertiaire et où il y a peu de grosses industries comme à Mulhouse", précise-t-il.

Quant aux discriminations, elles se combattent à plusieurs, dans l'esprit de Tuncer Saglamer. Pour ce faire, le candidat envisage de centraliser les CV des institutions chargées de l'emploi pour créer une CVthèque anonyme qi permettra un accompagnement plus adapté dans ce domaine.

Un transport aérien pour Strasbourg

Mais le projet le plus révolutionnaire de Tuncer est consacré à l'amélioration des transports urbains. Il s'agit du projet Skytran, un système de transport aérien avec des véhicules légers, composés de nacelles sous forme de capsules qui peuvent transporter 2 ou 4 personnes en se déplaçant dans les airs, le long d'un rail de guidage en suspension alimenté par des lignes électriques existantes. Un système de transport qu'il juge "plus sophistiqué, le moins cher, plus vert et plus efficace".

En lutte contre le communautarisme et l'abstentionnisme

En attendant, Tuncer Sağlamer soigne son image et se fait un devoir de prévenir deux fléaux électoraux récurrents; le communautarisme et le l'abstentionnisme. "Je suis contre le communautarisme et contre ceux qui le pratiquent électoralement alors même qu'ils le dénoncent. Mon engagement est citoyen pour la ville de Strasbourg", répond Tuncer à tous ses détracteurs qui l'accusent de surfer sur un électorat turc. Sans pour autant renier sa double culture qu'il qualifie de "richesse personnelle". "Cela me donne un regard plus large et différent sur le monde". Muni d'une liste de 65 personnes et d'un noyau dur de 25 personnes qui l'accompagnent, Saglamer espère convaincre et rallier les abstentionnistes. "Ce n'est pas en s'abstenant qu'on résoudra les problèmes mais en allant voter. Des gens se sont battus pour qu'on ait le droit de vote. Il faut regarder le contenu des programmes pour savoir pour qui voter. Tel est le message qu'il présentera aux électeurs strasbourgeois. Verdict, le 23 mars.

Metin Yavuz croit d'abord en la jeunesse [264]

Ce mardi 26 novembre, à 21h, la radio préférée des turcophiles *Radio Made in Turkey* (MiT) a eu le plaisir d'accueillir sur ses ondes Metin Yavuz, candidat indépendant aux municipales de 2014.

Originaire d'Erzurum, en Turquie, Metin Yavuz est arrivé en France à l'âge de 13 ans, rejoignant sa famille installée à Valenton même quelques années auparavant. Ce père de famille cumule les activités depuis lors. Ayant dû reprendre le cours de sa scolarité dans une langue totalement étrangère pour lui une fois en France, Metin Yavuz déclare avoir eu beaucoup d'efforts à fournir pour ne pas être en décalage par rapport à ses camarades. Mais l'effort n'est pas ce qui semble effrayer cet homme dont le portrait suit.

Un club de foot où il a joué adolescent, puis qu'il a dirigé, aux places des marchés où il vendait des produits textiles les week-ends, il poursuit ses efforts en créant son propre commerce de retoucherie, qu'il multipliera ensuite, mais pas avant d'avoir créé l'Association des commerçants de Crosne, tout en dirigeant, en qualité de vice-président, une association culturelle franco-turque. Il crée également la salle de réception "Aux tulipes" à Crosne. Enfin Metin Yavuz intègre le milieu politique en qualité de Conseiller municipal de Crosne, élu en 2008, et endosse en parallèle la

[264] sources: *Radio Made in Turkey* et *Turquie news*, article reproduit intégralement

fonction de Chargé de développement économique et des transports dans la Communauté d'agglomération du Val d'Yerres.

De fil en aiguille, voilà Metin Yavuz sur la voie des élections municipales de mars 2014 pour lesquelles il se porte candidat pour diriger une liste indépendante. Interviewé dans le cadre de l'émission Politika (radio MIT), animée par Ozcan Bey, Metin Yavuz fait le plaisir aux turcophiles d'évoquer son cheminement, ses motivations et son projet d'avenir pour la ville de Valenton.

Un parcours accompli la sueur au front

Aîné d'une fratrie de 7 enfants, Metin Yavuz précise qu'il a décidé très tôt d'aider ses parents qui travaillaient dur. En travaillent sur les marchés tous les week-ends, de 14 à 18 ans, il saisit alors l'occasion d'aller à la rencontre des autres, d'entendre leurs préoccupations. C'est à son contact qu'il comprend "les besoins de proximité de la population " qui l'entoure.

Metin Yavuz explique tout d'abord que, lorsqu'il a établi son premier commerce à Crosne, c'est aussi en se rapprochant de ses "collègues" commerçants qu'il crée dans la commune une Association des commerçants. Cette activité lui aura permis de prendre une part active à la vie locale de la ville, de rencontrer le Maire, Alain Girard, et de côtoyer les élus afin de mener un travail associatif "main dans la main avec la municipalité". Le candidat précise également que sa motivation, l'économie locale, va bien au-delà de tout préjugé hostile puisque la totalité des commerçants de la ville de Crosne a adhéré à cette association créée par le seul commerçant franco-turc de la ville.

Metin Yavuz évoque aussi son intérêt grandissant à mesure de la multiplication de ses contacts avec les élus. Il explique comment il a été élu Conseiller municipal en 2008, s'engageant au sein du PS avec Alain Girard lorsque ce dernier a créé une liste d'ouverture, car, dit-il, c'est la politique locale du maire de Crosne qui l'avait motivé. Alain Girard lui a ensuite confié une mission dans la commission du développement économique où il représenté la ville de Crosne.

Metin Yavuz avoue cependant avoir rencontré quelquefois des préjugés anti-turcs, mais pas au point d'entamer sa motivation. D'ailleurs il insiste bien sur ce point: "Il faut aller au-delà et travailler en ce sens pour casser, justement, ces préjugés".

Un projet d'avenir

Metin Yavuz expose quelques lignes conductrices du projet qu'il entend mener sur Valenton. Sa préoccupation majeure étant le sort de la jeunesse. Le candidat insiste sur la nécessité de valoriser davantage la jeunesse en ce qu'elle représente l'avenir de la ville. Cela passe par un soutien dans leurs études, un soutien également destiné aux familles dans leur mission d'éducation. Il ajoute qu'il est également nécessaire de prendre en considération les jeunes en leur faisant prendre part à la vie locale, aux prises de décisions. En sa qualité de Vice-Président de l'Association culturelle franco-turque, le Conseiller municipal a déjà commencé à oeuvrer en ce sens puisque cette association est principalement centrée sur le soutien aux jeunes dans leurs activités, qu'elles soient scolaires, sportives voire dispensent une aide à l'emploi et à la formation.

"L'avenir c'est la jeunesse"

Metin Yavuz a évoqué aussi quelques idées contenues dans son projet concernant la lutte contre le chômage. Il souhaite créer des structures destinées à recenser les compétences disponibles au sein de la ville, à dispenser les formations nécessaires, notamment. Mais le plus important serait de favoriser l'installation à Valenton, voire la création, d'entreprises porteuses d'emplois. Mais il précise: "pas des entrepôts qui ne génèrent que des taxes".

Un autre point que soulève le projet du candidat est la question de la sécurité. Metin Yavuz rappelle que la commune de Valenton abrite 13 000 habitants, mais que la ville ne dispose ni d'un commissariat, ni même d'une police municipale. Or, selon Metin Yavuz, une police de proximité est importante pour une ville, pas forcément sur l'aspect "police d'intervention" mais à tout le moins à titre d'interlocutrice dans les quartiers ou en relation avec les éducateurs spécialisés, serait-ce aussi pour apporter un sentiment de sécurité à la population.

Le constat que dresse Metin Yavuz est "l'absence d'échange constructif" à Valenton même. Les quartiers, les associations, la population, sont tous isolés. Etant parvenu à mettre en place "un travail collectif, mais dans la main avec la municipalité" à Crosne, il souhaite, pour l'avenir de Valenton, une ville plus vive, plus active, plus communicative et une municipalité à l'écoute et au service de sa population.

Pour Metin Yavuz, il est nécessaire de faire tomber cette barrière qui existe entre les élus et la population, il n'y a qu'ainsi que les préoccupations quotidiennes pourront être mieux cernées et donner lieu à des actions concertées. D'ailleurs sa démarche consiste justement à présenter sa campagne en se mêlant ou encore en démarchant au porte à porte, démarche au demeurant fort bien accueillie ainsi que le précise le conseiller municipal. "On me dit même souvent que c'est une première dans la ville".

Pour conclure l'interview, Metin Yavuz livre son ressenti sur la Turquie d'aujourd'hui. Il fait remarquer que le gouvernement de R. Tayyip Erdogan a permis de développer le pays au point de "transformer l'image qu'elle dégageait il y a de ça 20 ans". Selon Metin Yavuz, compte tenu de son développement économique, c'est une Turquie qui "n'a rien à envier à l'Union Européenne", mais qui y a "tout à fait sa place".

Bora Yimaz veut redonner le pouvoir au peuple

Il est de gauche depuis tout petit. Il vient d'une famille de gauche. A la fac, il s'est mobilisé pour des luttes étudiantes en militant à l'UNEF. Il a rejoint plus tard la Ligue Communiste Révolutionnaire et il y est resté dix ans, c'est à dire jusqu'à la dissolution en 2008. Il a participé à la création de Gauche Unitaire, pensant par là faire vivre une tradition trotskiste ouverte aux mouvements sociaux et à l'écologie. Le 10 mai 1981, Bora Yilmaz n'avait pas deux ans. Il n'a donc pas vraiment de souvenir de l'Union de la Gauche des années Mitterrand. Pour lui, le gouvernement d'aujourd'hui est fondamentalement issu d'un parti bourgeois. Le Président et les principaux ministres sont issus des groupes sociaux dominants. Sa composition sociale est dominée par les couches intermédiaires et supérieures du salariat, plutôt âgées et majoritairement issues du secteur public. Le parti socialiste, selon Bora Yilmaz, n'est pas seulement en crise profonde de projet politique mais surtout d'enracinement social. Il a renoncé au statut de parti porteur d'un projet émancipateur au profit d'une organisation structurée autour d'élus locaux issus de l'empilement des institutions territoriales. Le poids des élus y a supplanté le rôle des bases militantes enracinées dans le corps social. Pas étonnant donc, comme le dit Edwy Plenel, que Hollande ait "réussi la prouesse de décevoir même ceux qui ne se faisaient aucune illusion".

Mathieu Klein, tête de liste socialiste, avait cru rassembler autour de lui toutes les forces de gauche dès le 1er tour. Mais il fera sans Bora Yilmaz et le Parti de Jean-Luc Mélenchon.

Sur son tonitruant leader, le Nancéien n'hésite pas à dire sa différence: "la voix qu'il fait entendre est contreproductive, sauf à vouloir mobiliser ceux qui sont déjà convaincus". Sauf le respect qu'il lui doit, précise-t-il aussitôt, avant de recevoir son leader national le 11 mars à Nancy. Bora Yilmaz, a écrit le journaliste lorrain Pierre Taribo (La semaine) est "un jeune homme poli, professeur de sciences économiques et sociales. Pas un mot plus haut que l'autre, jamais le moindre signe d'énervement. On pourrait le croire lisse. Erreur ! Il est tout sauf un être de compromis. Certains se demandent d'où il arrive. Une certitude, il n'est pas là par hasard et pour faire de la figuration, mais pour réveiller les consciences politiques de cette gauche qui en prend pour son grade parce qu'elle prêche l'austérité et renonce à ses engagements."

Ses argumentaires sont millimétrés. Ce qu'il dénonce: la fracture entre le peuple et l'ologarchie politicienne. Lorsqu'il a présenté sa liste dans la petite brasserie *La Fabrique*, il a bien pris soin de faire s'exprimer toutes ses composantes, rassemblées derrière son slogan de campagne: *Osons la gauche* !

La diversité agissante

Pour toutes les personnalités présentées ici, l'engagement politique est une résultante de l'engagement citoyen et associatif. Une génération nouvelle, nourrie et enrichie par sa diversité, est en marche, et ce qui est un fait intéressant, elle s'exprime dans le spectre large des partis politiques français.

Juin 2009. Le couple Obama est en Normandie. **Fatiha Boyer** rencontre Michelle Obama. Entre la "première dame des USA" et la militante normande de la diversité en politique se crèe une véritable complicité.

Ils et elles se sont engagé(e)s en militant(e)s dans les élections européennes avec la conviction que l'Europe est l'espace d'une nouvelle destinée politique, parce qu'elle exprime dans son essence même la diversité.

Ces nouveaux visages sont "la diversité agissante" : Fatiha Boyer, Mezhoura Nait Abdelaziz, Fatiha Benatsou, Farida Boudaoud, Auguste Senghor, Khedidja Bencherif, Malika Benlarbi ou encore Madi Seydi.

Fatiha Boyer et ses réseaux sociaux

Pour Fatiha Boyer, il faut bien commencer quelque part. Elle se présente aux élections pour devenir maire virtuelle de Mont-Saint-Aignan. Sur Facebook. Elle est très active sur le site des réseaux sociaux, mais pas que dans la vie virtuelle. Avec le groupe *Ni Putes Ni Soumises* de Seine-Maritime, dont elle assure la présidence, elle a organisé le 18 avril 2009 la Marche pour le

Respect, pour dire "*non à la dégradation constante et inadmissible que subissent les filles dans nos quartiers*", pour protester contre les paroles de la chanson "*sale p...*" du rappeur Orelsan.

Fatiha Boyer s'engage dans la lutte contre toutes les discriminations et le fait au sein du *Cercle de la Diversité Républicaine* dont elle est déléguée départementale et au sein de l'UMP. C'est sous l'étiquette de ce parti qu'elle s'est présentée aux dernières cantonales en Seine-Maritime.

Elle multiplie les rendez-vous à Paris (au Ministère de la Ville et même à Matignon) ou dans les médias et partout où elle se rend, c'est pour défendre les droits des femmes et des enfants. Elle s'associe à la campagne contre l'excision et les violences faites aux femmes lancée par Valérie Létard, secrétaire d'Etat à la Solidarité. Elle s'apprête à mener un partenariat avec l'Algérie pour créer à Alger une "école de la deuxième chance". Elle milite pour l'Europe qui "le peut quand elle le veut". Elle s'associe aux Trophées *Débarquement Jeunes* de Rouen. Elle adhère au *Café dédié aux Echanges sur la Diversité politique et culturelle*. Son parcours de vie lui a donné ses valeurs et sa volonté d'agir. Ses interventions en milieu scolaire, ses réunions, ses conférences, de plus en plus fréquentes, parlent de "laïcité", de "république", de "liberté".

Mezhoura Nait Abdelaziz au plus proche des gens

Elle n'est pas à Paris, elle est à Charleville-Mézières et c'est son choix. Elle habite depuis plus de vingt ans à La Houillère et c'est là qu'elle agit, car elle a fait le choix d'une vie meilleure : solidaire, équitable et pour l'environnement. L'économie ? Pour elle, c'est ce qui doit permettre à un territoire d'être attractif et solidaire. L'écologie ? Pour elle, c'est ce qui doit permettre aux générations d'aujourd'hui de construire l'avenir des générations de demain. Lorsque nous avons rencontré Mezhoura Nait Abdelaziz à Charleville-Mézières, elle venait à peine de terminer l'édition 2009 de "*la semaine interculturelle*", une initiative dont elle est l'instigatrice. Mais Mezhoura ne tire jamais la couverture à elle, elle nous parle de son équipe, de l'Adjoint à la Culture, des associations locales. La Semaine interculturelle est l'événement printanier de Charleville et de Nouzonville, un festival de chants, de danses, d'expressions artistiques.

Mais l'événement de l'année à Charleville, c'est le *Festival mondial de la marionnette*. Un restaurateur turc de Charleville, passionné de théâtre, nous donne lors de notre passage dans la cité ardennaise quelques numéros de la publication locale *Karagöz*, au ton libre mais très professionnel, qui parle de théâtre et du festival de Charleville-Mézières. Les Turcs, nombreux dans la ville avec une association particulièrement rassembleuse, n'ont-ils pas comme tradition culturelle, le karagöz, le théâtre d'ombres ? Nous évoquons cela avec Mezhoura, toujours à l'écoute de toute bonne initiative interculturelle dans sa ville.

Mezhoura Nait Abdelaziz est enseignante, elle est prof d'anglais, mais comme elle est toujours décidément solidaire, elle enseigne en classe-relais. En ce jour de classe où nous l'avons rencontrée, elle a dû interrompre notre échange rapidement pour aller rejoindre ses élèves. Juste

le temps tout de même de nous raconter l'énergie que ses élèves développent. Mezhoura Naït Abdelaziz est Verte et elle est engagée avec conviction dans la majorité municipale plurielle. En tant qu'Adjointe au Maire, elle s'intéresse particulièrement aux actions interculturelles et à la lutte contre les discriminations. Quand nous lui parlons de la Kabylie, de Oued Aissi, à côté de Tizi-Ouzou, où nous étions quelques jours auparavant, elle s'exclame: "*Mais, c'est chez moi ! Vous donnerez le bonjour à la Kabylie*." On peut être carolomacérien et garder au fond de soi le pays d'origine. "*Parce que je sais d'où je viens, je sais où je vais*", ajoute-t-elle. Les Verts ? "*Je suis depuis toujours une femme engagée. C'est assez logiquement que j'ai pris ma carte au syndicat CGT Enseignants. Les Verts sont les premiers à avoir proposé des candidats issus de l'immigration. Ils répondent à mes attentes : le respect de l'environnement mais la possibilité aussi d'être plus radicale par rapport aux sujets qui me touchent. C'est le parti où je me sens libre et où on me respecte* !".

Mezhoura Nait Abdelaziz a passé à La Houillère son enfance et y habite encore. Elle a de beaux souvenirs d'enfance de ce quartier de mixité sociale. La Houillère a connu des changements au fil des années. En présidant son centre social, elle a pu voir le quartier évoluer... et agir. "*Il y a eu le départ de ceux qui pouvaient acheter des maisons, puis le relogement des habitants les plus précaires. Et tout cela a créé un véritable ghetto. Mais le respect revient*". Mezhoura est aussi une mère de famille avec ses trois enfants, deux garçons et une fille. Sofia, 25 ans, l'aînée, a toujours voulu être danseuse professionnelle et son rêve se concrétise. La jeune Ardennaise a rejoint en 2008 la comédie musicale *Fame*. Formée à l'Ecole nationale de musique et de danse de Charleville-Mézières, elle est partie à Paris en 2004, elle a rejoint l'*Académie Kamel Ouali*. Mais avant cela, elle a connu les contrats à trois balles, à danser entre les machines à sous dans les casinos de la côte normande, à courir les castings, à danser à Disneyland (huit shows de vingt minutes par jour, en plein air et par tous les temps, comme à l'usine). C'est en allant de casting en casting que Sofia Nait Abdelaziz est devenue une danseuse professionnelle, ce que devant sa télé à La Houillère elle rêvait de devenir en regardant les comédies musicales. Sa maman Mezhoura lui a donné l'énergie nécessaire pour arriver, la même énergie qu'elle donne à ses élèves des classes-relais et dans son action municipale.

Fatiha Benatsou et "*le rêve de Djamila*"[265]

Elle se souvient du taudis insalubre où elle a vécu quatorze ans, avec ses parents, émigrés kabyles, et ses sept frères et sœurs entassés dans quinze mètres carrés. Haut fonctionnaire, membre du Conseil économique et social, conseillère technique auprès du ministère de la Défense, Fatiha Benatsou raconte le bidonville où elle a passé son enfance, dans le nord de Paris. Brutalisée par un mari alcoolique, enfermée dans le bidonville dont elle ne sort que pour accoucher, la grand-mère de Fatiha, Aïcha, n'imagine pas d'autre vie. Mais la mort de sa fille Djamila, à l'âge de trente-deux ans change tout : sa propre soumission et celle de Djamila lui paraissent tout à coup insupportables. Malgré les tabous, au risque de sa vie, elle quitte son mari et le bidonville...

Huit années après Aïcha, Fatiha trouve à son tour la force de dire non à la tradition, non à la soumission. À l'âge de vingt-deux ans, elle annonce à l'homme auquel elle a été mariée sa décision de faire des études et s'inscrit à des cours du soir. Le parcours sera long et difficile, parfois humiliant, parfois exaltant, mais jamais elle ne reniera ses origines. L'action sociale et politique qu'elle mène aujourd'hui, au sein des cabinets ministériels des gouvernements successifs autant que dans le milieu associatif, est indissociable de sa révolte et de celle de sa grand-mère. *Le Rêve de Djamila* est l'hommage qu'elle rend à cette femme qui a refusé de perpétuer l'asservissement de mère en fille, et dont le courage a finalement brisé l'engrenage de l'oppression.

---

[265] source : www.infosjeunes.com

Fatiha Benatsou, après avoir obtenu un master en ingénierie des affaires à l'École polytechnique féminine, a occupé différents postes à responsabilité dans l'informatique et le logement social. Nommée en 2004 au Conseil économique et social, elle a rejoint en 2005 le cabinet du ministre des Anciens combattants comme conseillère technique chargée de la mémoire. Depuis 2006, elle est chargée de mission pour l'insertion sociale et professionnelle des jeunes.

Farida Boudaoud croit en la formation qui cimente les citoyens

Née à Lyon en 1966, elle a grandi à Décines, au sein d'une grande fratrie de huit frères et sœurs. Ses parents ont quitté la Kabylie en 1962, essentiellement pour des raisons économiques. Animée par un désir de justice sociale et des valeurs humanistes, Farida Boudaoud milite très tôt dans les organisations syndicales étudiantes. En 1986, elle participe activement au mouvement étudiant contre le projet Devaquet. Elle s'investit dans le domaine socioculturel durant près de dix ans, exerçant successivement les fonctions d'animatrice, de responsable de secteur et de directrice. Elle a longtemps été Vice-présidente du manifeste contre le Front national dans le Rhône. Elle adhère au Parti socialiste, au lendemain de la défaite des élections législatives de 1993.

Diplômée en administration économique et sociale, titulaire d'une licence de psychologie et de science de l'éducation, Farida Boudaoud s'est engagée en politique au niveau local à Saint-Fons. Déléguée interrégionale de formation depuis 1999 et conseillère régionale depuis 2004, c'est tout naturellement sur le terrain de la formation qu'elle exprime ses valeurs altruistes : " *la formation cimente les citoyens autour des valeurs fondamentales*", proclame-t-elle. Pour elle, l'enseignement et la formation demeurent les principaux moyens d'intégration de l'individu au corps social et de démocratisation de la société. Elle devient, en 2007, Conseillère régionale déléguée à l'apprentissage. Ses fortes convictions, en particulier les valeurs d'égalité, constituent le fondement de son action politique. Et malgré un emploi du temps chargé, Farida Boudaoud

trouve encore de l'énergie pour se détendre en pratiquant, la natation, la danse, la musculation, pour lire et pour restaurer les meubles qu'elle chine dans les brocantes.

Auguste Senghor, le neveu

Connaissez-vous un élu, né à Dakar en 1939, noir de peau, qui a réussi le tour de force de l'emporter dés le premier tour aux dernières élections municipales - alors qu'il y avait trois listes en présence - dans un village de Bretagne qui porte le doux nom de Saint-Briac-sur-Mer ? Sans doute, non, il s'agit d'Auguste Senghor, vétérinaire en retraite, en France depuis 50 ans. Celui qui est le neveu du "poète-président" est l'un des très rares élus "de la diversité" à diriger une collectivité française de moins de 5 000 habitants. Monsieur le Maire s'était qui plus est lancé dans la campagne sans préparation. Il avait certes déjà une expérience puisqu'avant d'arriver à Saint-Briac, port de plaisance et coquette station balnéaire de la côte bretonne, où il espérait passer une retraite paisible, avec sa femme native de la commune, il était déjà maire d'une petite commune du Maine-et-Loire (pendant 24 ans !).

Elu "sans étiquette", Auguste Senghor gère sa commune avec les valeurs qui lui ont toujours servi de guides dans sa vie. Il met en avant les compétences, la jeunesse, la mixité. Il va toujours au devant de la vie publique locale, le conseil paroissial, les associations de parents d'élèves. Il ne s'intéresse pas aux ors de la République, n'aspire pas à devenir député ou sénateur. En ancien vétérinaire, passionné par les animaux, il sait parler aux paysans. "*Les paysans, en pays sérère comme dans les campagnes françaises, sont des gens sains. Ils ne vous jugent pas à la couleur de votre peau*", dit-il, "*mais à vos compétences. Faire véler une vache, ça ne s'invente pas !*".

Auguste Senghor est arrivé en France le 28 septembre 1958, le jour du référendum sur la création de la Vème République. Le jeune homme de l'époqué ne voulait pas continuer ses études de "sciences expérimentales" à Dakar, où l'université était trop souvent en grève. Il a choisi la France. Au Lycée Marcelin-Berthelot de Saint-Maur des Fossés, puis à l'Ecole Vétérinaire de Maisons-Alfort toute proche, il a appris le métier qu'il exercera toute sa vie professionnelle en Pays de Loire. Français au moment de quitter le Sénégal pas encore indépendant, il l'est toujours resté. Monsieur le Maire garde bien sûr quelques attaches au Sénégal, mais il est tellement heureux à Saint-Briac qu'il partage tous les jours son enthousiasme avec ses concitoyens qui le lui rendent bien... en l'élisant dés le premier tour ![266]

[266] d'après *Jeune Afrique*

Madi Seydi, la jeune pop'

Elle dit qu'elle construit sa crédibilité. Elle ne voudrait pas que l'on puisse dire que les fonctions qu'elle occupe ou qu'elle entend un jour exercer tiennent à de la discrimination positive, à ses origines, à la couleur de sa peau, et non pas à son engagement, à ses compétences. D'aucuns le pensent déjà depuis que les *Jeunes Pops*, les jeunes UMP, l'ont désignée comme porte-parole et la mettent en avant, de réunion en réunion.

Madi Seydi est née à Paris, elle avait 25 ans à peine lorsqu'elle a fait son entrée dans le monde de la politique en 2005 en intégrant le cabinet d"Azouz Begag, recommandée par un ami. Elle est d'abord préposée aux discours avant de s'occuper des questions parlementaires. Mais qui est donc et d'où vient cette Madi Seydi qui court aujourd'hui de fédération en fédération, où elle n'hésite pas à s'affronter souvent au "caractère moutonnier" de beaucoup de cadres de l'UMP ? Elle a grandi à la Rose des Vents, une cité d'Aulnay-sous-Bois, au milieu de ses huit frères et soeurs et de leurs parents originaires du Sénégal. A 14 ans, elle est partie à Dakar et c'est au Sénégal qu'elle a passé son bac, tout en militant déjà en politique dans le parti d'Abdoulaye Wade, alors dans l'opposition. Elle revient en France pour ses études à la Sorbonne qu'elle parvient à mener de front avec les petits boulots pour vivre, dans les Mac Do ou les supermarchés. Elle entre à l'UMP en 2004 quand Sarkozy devient président du parti. Elle y retrouve une façon d'agir, "*le militantisme de l'intérieur*", qu'elle avait expérimentée au Parti Démocratique Sénégalais (PDS). Et pourtant, elle y rencontre l'adversité, ceux qui veulent placer leurs amis et qui l'empêchent de présenter sa liste aux municipales à Saint-Ouen en 2008, elle n'aime pas "le discours de Dakar", mais la voilà désormais placée dans le sillage de Christian Demuynck. Le sénateur-maire de Neuilly-Plaisance la recrute comme attachée parlementaire. Elle travaille dans une annexe de la mairie où elle partage un bureau avec son fiancé. Ils partagent tout, même le double jeûne du Ramadan (elle est musulmane) et du Kippour (il est juif), et bien sûr l'engagement politique.

Madi Seydi est déjà prête pour de nouveaux défis et saisir les opportunités, qu'elle qu'en soit l'échelle, devenir maire, puis sénatrice ("*des Français de l'étranger*", se met-elle à rêver), représenter l'Afrique dans une organisation internationale. Madi Seydi aime bien être porte-parole, alors pourquoi pas être "*porte-parole du continent*" [267]

Malika Benlarbi avance les pions

En octobre 2008 se tenaient à l'Assemblée nationale les premières *Assises de l'enseignement de la langue et de la culture arabes* en France. Le discours du chef de l'Etat, qui indiquait avoir lancé l'idée en décembre 2007 à Constantine, lors de son voyage d'Etat, était lu par Malika Benlarbi. L'*Association française des arabisants (AFDA),* qui a une "légitimité historique"

[267] d'après *Jeune Afrique n° 2515*

sur le sujet, a apprécié l'engagement politique, pris par deux Ministres, dont le Ministre de l'Education nationale, mais elle s'est cependant trouvée quelque peu marginalisée, pour ne pas dire écartée, dans cette initiative. En mars 2009, le conseiller spécial du Président de la République, Henri Guaino, appuie l'idée d'une rencontre des "musulmans laïcs" de France qui, avec le soutien plus ou moins affiché du Qatar, devait préparer la création d'une nouvelle organisation représentative de l'islam de France et s'inscrire dans une volonté de dialogue interreligieux. Le *Conseil français du culte musulman (CFCM)*, écarté du projet, a bien évidemment réagi fortement et l'initiative a avorté dans l'oeuf. Et c'est encore une fois Malika Benlarbi qui avait été envoyée en "éclaireur", en bonne "serviteur de l'Etat" qu'elle est, pour organiser cette rencontre.

Fondatrice de l'association *Convergence méditerranéeenne*, membre du bureau politique de l'UMP (où elle est la seule non élue mais où elle représente le mouvement *Dialogue et diversité*), Malika Benlarbi, 38 ans, a été repérée depuis longtemps par son "aptitude à l'action".

Malika Benlarbi est née à Aulnay-sous-Bois, dans une famille algérienne de sept enfants, d'un père machiniste à la RATP et d'une mère femme de ménage. A 19 ans, alors qu'elle est étudiante en communication, elle adhère au RPR. Elle y côtoie Jean-François Lamour, Eric Raoult, Brice Hortefeux et déjà... Henri Guaino, des très proches de l'actuel Président. Jean-François Lamour, d'abord conseiller technique de Jacques Chirac puis Ministre de la Jeunesse et des Sports, appelle Malika Benlarbi à son cabinet. C'est pour la jeune femme, mère de trois enfants, le début d'une carrière dans les cabinets ministériels. Jamais élue, ni même candidate elle-même, elle est cependant souvent appelée dans les circonscriptions pour appuyer des candidatures UMP.

Mais pour elle, c'est vers la "préfectorale" qu'elle se dirige et en septembre 2007, elle est devenue la première femme sous-préfète "issue de...", comme on dit aujourd'hui (on pourrait compléter par "issue des quartiers de Seine Saint-Denis") et, pour cette première expérience, c'est dans le Cher qu'elle exerce son activité en tant que directrice de cabinet du Préfet. Malika Benlarbi avance ses pions, mais ne veut pas en être un elle-même. A bon entendeur.

Khedidja Bencherif dans le village de la diversité

"A une époque où en quelques heures d'avion, de train ou même de clics derrière son ordinateur, on peut passer de la neige au soleil, des plaines aux montagnes, comment peut-on ne pas être européen ? Comment en effet peut-on ne pas avoir conscience de l'étendue de notre planète et de la nécessité d'exister à une échelle un peu plus large que l'échelle hexagonale ? L'Europe est une réalité. Aux prismes de l'économie mondiale et des crises politiques, c'est évidemment une nécessité". C'est ce qu'affirme *Les Nouvelles Parisiennes*, un club de femmes habitant le Grand Paris (75, 92, 93 et 94). Elles se sont décidées à intervenir dans le débat public à l'approche des élections européennes.

Parmi elles, Khedidja Bencherif n'en est pas à sa première sortie médiatique. En novembre 2008, en tant que présidente de l'association "*Le village de la diversité*", elle lançait avec Yazid Sabeg et avec "*Les Marianne de la Diversité*" le *Manifeste pour l'égalité réelle en France*. Khedidja Bencherif a participé activement l'automne dernier à l'obamania française en initiant un groupe de soutien parisien. Dans le XVIIème arrondissement de Paris où elle est élue (conseillère d'arrondissement UMP), elle prend depuis des années des initiatives visant à favoriser les relations de voisinage, comme la Fête des Voisins, tout en portant son regard au loin. Son engagement avec les Nouvelles Parisiennes allait de soi. Car comme elles, elle franchit naturellement le périphérique et, comme elles, elle n'aime rien tant que l'unité dans la diversité. Justement, est-ce que ce ne serait pas la devise de l'Europe ?

Ramzi Khiroun, un communicant atypique[268]

(juin 2011)

Enfance: Fils d'un artisan taxi d'origine tunisienne, Ramzi Khiroun a grandi, de 10 ans à 21 ans, à Sarcelles..."Bien qu'il soit né dans le XVe arrondissement de Paris, il a le style crâneur des gamins de la banlieue. Les gestes, la tchatche et un physique de body guard musclé." C'est là qu'il a entendu parler de DSK. Jeunesse: après de courtes études d'économie à la Sorbonne, il crée une agence de communication.

1998-1999: pendant plus d'un an, Khiroun, qui a pris connaissance des éléments du dossier de la Mnef, tente d'alerter le ministre du danger qui le menace. "Quand DSK se retrouve tout seul, Khiroun l'aide à remonter la pente. Il le soutient moralement autant qu'il le conseille en le bombardant de notes tous les deux jours. DSK est bluffé par ce gamin de 27 ans. Il le présente à la petite équipe de juristes, dirigée par son ami l'avocat Jean Veil, qui l'épaule en cette période difficile." Veil est épaté: " C'est un type étonnant. Il a fait des progrès époustouflants, a une très bonne connaissance du droit de la presse et du pénal. C'est une boîte à idées, avec de bons réflexes, il oblige les avocats à aller au bout d'eux-mêmes. " [269]

2001: Entrée à Euro RSCG, la cinquième agence mondiale de publicité. "Khiroun détonne dans le petit monde très policé des *pubards* de Neuilly. Il ne cherche pas à imiter leurs bonnes manières, mais il apprend très vite les techniques de la com." 2007: il appuie Arnaud Lagardère soupçonné de délit d'initié pour EADS (affaire classée sans suite) et rejoint le groupe Lagardère comme porte-parole et membre du comité exécutif. Il négocie un statut qui lui permet de continuer à faire des missions de consultant pour Euro RSCG. Fin 2008: il porte assistance au patron du FMI après la révélation de sa liaison avec une économiste hongroise.

---

[268] d'après l'article de Philippe Martinat, pour *le Parisien* du 15 mai 2011, citations en italique

[269] cité par Martinat

28 avril 2011: un photographe en planque devant le domicile privé de DSK à Paris le *shoote* avec son épouse au moment où ils s'installent dans la luxueuse Porsche Panamera de Khiroun, véhicule mis à sa disposition par le groupe Lagardère.

14 mai 2011: DSK arrêté à New-York pour une agression sexuelle présumée. 1er juin 2011: Khiroun accuse plusieurs médias de diffamation, d'injure ou de dénigrement à son encontre. Le communicant atypique n'a pas dit son dernier mot et c'est à suivre un peu partout dans la presse mondiale…

Le cinquantenaire de Faouzi Lamdaoui

(décembre 2012)

Il y a dix ans, Faouzi Lamdaoui écrivait ceci: "Dans ce pays qui se veut le chantre de la démocratie, les Français maghrébins restent confinés dans un rôle purement folklorique (musique, raï, mariage mixte, tradition, etc.) mais la politique et le pouvoir *pas touche*... Les états-majors des partis politiques nous ont oubliés quelque part sur les quais. Et pourtant nous pensions que nos tickets de transport étaient toujours valables. Le destin, le *mektoub*, en aura décidé autrement... nous n'avons été que des figurants effacés. Ce ne sont pourtant pas les compétences qui manquent chez les Français maghrébins. Nous refusons d'être confinés dans des rôles subalternes. Nous ne sommes pas dans une kermesse où les *petits* reçoivent des lots de consolation. Triste souvenir que celui du 1er et du 2ème collège de l'Algérie coloniale."

Faouzi Lamdaoui est arrivé en France à l'âge de 10 ans. Le 17 mai 2012, il a été nommé par décret conseiller à l'égalité et à la diversité auprès du Président de la République. Le voyage d'Etat de François Hollande en Algérie apparaît pour lui comme une consécration, au moment où son pays d'origine célèbre le cinquantenaire de son indépendance, l'année même de sa naissance à Constantine. En juillet, le correspondant d'El Watan en France écrivait un panégyrique de celui que d'aucuns appellent "le sherpa", "le porteur d'eau", "le couteau suisse"... de Hollande, des qualificatifs pas si bienveillants que cela. Car il y a des ombres au tableau, ils sont quelques uns à chercher à faire tomber l'homme du Président, y compris en le visant par des plaintes en justice.

"Tout prédestinait Faouzi Lamdaoui, 50 ans, à cette trajectoire ascensionnelle: l'atavisme familial, la culture du secret forgé par les épreuves de l'histoire, la formation d'ingénieur en logistique, propice à sa réactivité dans toutes les situations, ses qualités personnelles de ténacité, d'abnégation, d'altruisme. Aujourd'hui, Faouzi Lamdaoui dispose de l'expérience et des compétences requises pour être un grand ministre. Le Président de la République, en homme d'Etat avisé, préfère garder au plus près ce précieux compagnon, proche parmi les proches, dans son premier cercle de conseillers au Palais de l'Elysée. Dans son vaste bureau de l'Hôtel Marigny où El Watan l'a rencontré, il reçoit à longueur de journée en audience des ministres, des ambassadeurs, des représentants institutionnels, des syndicats, des associations, des organisations non gouvernementales des personnalités de la société civile. Toujours égal à lui-même, il reste d'un optimisme et d'une détermination à toute épreuve. Le chantier est immense. Il épluche les dossiers, veille à l'application concrète du programme présidentiel, retrace les plans d'une société à dimension humaine, respectueuse de la liberté et de la dignité de chacun. Faouzi dessine les contours d'une politique nouvelle, en prise directe avec les exigences de citoyenneté, d'égalité et de diversité. En fait, derrière l'architecte s'affaire l'abeille."[270]

La belle plume d'Aurélie Filipetti, députée à Rombas

(juin 2007)

Elle est née le 17 juin 1973 à Villerupt, au coeur du Pays-Haut lorrain. Elle a grandi face à l'usine de Micheville. Son père, Angel Filipetti, est devenu maire en 1983 (PCF). Depuis l'âge de 14

[270] extraits, article de Yacine Farah

ans, il était mineur de fer, et militant syndical, il est devenu délégué mineur à la mine de Tressange avant d'être placé en invalidité après un cancer du poumon. C'était en 1984, il s'est alors beaucoup battu pour que ce cancer soit reconnu comme maladie professionnelle. En vain...

La famille d'Aurélie Filipetti est d'origine italienne comme une bonne partie des habitants du Pays-Haut. Pendant la guerre, son grand-père paternel et deux de ses frères ont été arrêtés au fond de la mine d'Audun-le-Tiche et déportés pour faits de résistance. Ils appartenaient à un groupe de Résistants bien connu en Lorraine: le groupe "Mario". Il s'agissait d'ouvriers pour la plupart immigrés qui organisaient un grand nombre d'actions de part et d'autre de la frontière du Reich.

Après des études secondaires au Collège Emile Zola d'Audun-le-Tiche, puis au Lycée Georges-de-la-Tour de Metz, elle a réussi le concours de l'Ecole normale supérieure de Fontenay St Cloud et a ensuite obtenu l'agrégation de Lettres classiques en 1995. Elle a raconté la vie du Pays-Haut lorrain dans un livre paru en 2003, Les derniers jours de la classe ouvrière (Stock). Ce livre fut le fruit d'un travail d'écriture et de recueil de témoignages qui a duré cinq ans, et une immense fierté pour elle que de contribuer à faire mieux connaître l'hsitoire dramatique des mines et de la sidérurgie, de l'immigration et de la culture populaire. Son deuxième roman, Un homme dans la poche, est paru en mars 2006 chez Stock. Aurélie Filipetti, qui fut la collaboratrice de Ségolène Royal dans la campagne des élections présidentielles dont elle a été l'une des "plumes" les plus affûtées, a été élue députée aux élections législatives 2007 à Rombas.

Audrey Azoulay passe de l'ombre à la lumière

(juillet 2014)

Le jeu des chaises musicales continue à l'Elysée. François Hollande partira à la rentrée avec une nouvelle équipe à ses côtés pour tenter de remonter la pente d'une popularité en berne et de recadrer une politique à bout de souffle. Le rôle des conseillers est pour l'opinion publique plutôt occulte mais les titulaires des postes sont des hommes et des femmes pourtant très exposés. C'est particulièrement le cas de la fonction de "conseiller à la culture et à la communication".

On aura ainsi vu passer ces dernières années des nominations très médiatiques... En 2007, Nicolas Sarkozy avait recruté Georges-Marc Benamou, journaliste, écrivain, un dandy jamais très éloigné des allées du pouvoir, comme si celui-ci exerçait une fascination sur ce Rastignac des temps modernes. Né à Saïda en Algérie, ce fils de rapatriés d'Afrique du Nord avait comme une revanche à prendre sur l'histoire en "montant à Paris" pour y assouvir une ambition sans mesure. En 2008, le même Sarkozy a nommé Eric Garandeau, renouant ainsi avec le vivier moins atypique des technocrates (il est Inspecteur des Finances), mais surtout établissant une passerelle entre un établissement public au coeur des enjeux culturels contemporains, le Centre national de la cinématographie (CNC), et l'Elysée. Avec l'arrivée de Audrey Azoulay, on est à la fois dans le parcours "atypique" que les médias, pas seulement people, se sont empressés de relever - franco-marocaine, elle est la fille d'un ancien conseiller très renommé du Roi du Maroc - et dans ce vivier

de la haute fonction publique - énarque, elle vient de ce même CNC où elle fut nommée directrice générale par Garandeau lorsqu'il présidait l'institution.

Un conseiller culturel au 55, rue du Faubourg Saint-Honoré organise pour le Président des rencontres avec les intellectuels et travaille sur les dossiers culturels et audiovisuels, au détriment parfois du locataire de la rue de Valois. Mais on dit en haut lieu que Aurélie Filipetti et Audrey Azoulay s'estiment et sont capables de travailler en bonne intelligence. Née le 4 août 1972, Audrey Azoulay, Magistrate à la Cour des Comptes, a précédemment travaillé à la Direction générale des médias et des industries culturelles au Ministère de la Culture avant de rejoindre le CNC en 2003. Promue d'abord à la direction financière, elle a pris en 2011 la Direction générale de l'institution créée après la Libération et devenue *Centre national du cinéma et de l'image animée*. Le CNC a pour mission d'observer l'évolution des professions et activités du cinéma et des autres arts et industries de l'image animée, leur environnement technique, juridique, économique et social ainsi que les conditions de formation et d'accès aux métiers concernés. Il réglemente, soutient et promeut le cinéma français et la création audiovisuelle, particulièrement en gérant les fonds dévolus à la production des courts et longs métrages.

Depuis trois ans, Audrey Azoulay a pu conduire de grandes choses comme la numérisation de toutes les salles de cinéma de France, la numérisation - restauration des grands films du passé et la réalisation de la plateforme *Cinécult*, la réforme des soutiens aux producteurs et aux distributeurs, la nouvelle politique de la musique dans l'image, le renforcement des programmes d'éducation artistique, la création du *Jour le plus Court* (fête du film court lancée en 2011), la création du *Fonds Cinéma du Monde*, la signature d'accords internationaux (avec des pays aussi différents que l'Arménie, la Bulgarie, la Colombie, la Croatie, l'Italie, le Kenya, la Pologne, l'Ukraine), la création du Fonds d'avance remboursable à l'export, la réforme des modalités de l'avance sur recettes, le renouvellement des conventions régionales, la réforme des aides aux séries TV et la réforme des aides aux documentaires, la refonte du Fonds à l'Innovation audiovisuelle, la création des aides aux programmes du web (*WebCosip*), la réforme des crédits d'impôt au cinéma, à l'audiovisuel et au jeu vidéo, le sauvetage et la consolidation des industries techniques et la mission prospective, sans oublier les éditions successives du Festival de Cannes, avec les Palmes d'Or attribuées à des films français, l'organisation des Assises pour la Diversité du Cinéma et de la Conférence internationale de Cannes pour l'Exception Culturelle, qui a été décisive pour obtenir l'exclusion de la culture du projet de Traité de libre-échange transatlantique, la consolidation du réseau des CNC européens, les EFADs (où la France joue un leadership incontestable), le partage de l'expertise française sur tous les continents de Buenos Aires à Oulan Bator...

L'écosystème culturel

Arrivant à l'Elysée en pleine crise des intermittents du spectacle, un dossier sur lequel le pouvoir reste très attendu et le gouvernement mobilisé, elle portera auprès du Président cette pédagogie de "l'écosystème culturel français" lors de toutes les négociations avec la Commission européenne. Le combat pour l'exception culturelle n'est jamais fini et la France doit rester la "maison-mère" des cinémas et des images du monde, hors du rouleau compresseur des géants américains.

Tels sont les enjeux pour Audrey Azoulay. On ne lui souhaite pas d'être victime de ce terrible syndrome des conseillers de l'Elysée, souligné récemment par le chroniqueur Renaud Revel (L'Express): "Dés lors que vous franchissez les grilles de l'Elysée et que vous endossez le costume de conseiller, vous perdez toute identité."

Pierre Rabhi, le terrien humaniste

(juillet 2011)

"Un jour, il y eut un immense incendie de forêt. Tous les animaux terrifiés, atterrés, observaient impuissants le désastre. Seul le petit colibri s'activait, allant chercher quelques gouttes avec son bec pour les jeter sur le feu. Après un moment, le tatou, agacé par cette agitation dérisoire, lui dit : "Colibri ! Tu n'es pas fou ? Ce n'est pas avec ces gouttes d'eau que tu vas éteindre le feu !" Et le colibri lui répondit : je le sais, mais je fais ma part." La légende du colibri inspire l'action de Pierre Rabhi et de son mouvement *Colibris*. C'est à chacun d'entre nous de chercher, à son niveau personnel, "des solutions locales au désordre global". Cet été, Pierre Rabhi travaille avec Cyril Dion au tournage du film documentaire écologiste *Une (R)évolution* (avec la voix de Marion Cotillard), pour une sortie à l'écran prévue début 2012. Fort de son expérience de vie qu'il raconte admirablement:

"Lorsque l'on est, comme moi, composé de deux cultures, du Nord et du Sud (je suis français d'origine algérienne), on se construit sur des valeurs qui ne sont pas nécessairement convergentes. Vers 42 ans, je me suis beaucoup questionné sur mon identité. Durant des années, mes préoccupations avaient été tournées vers ma ferme. Allais-je réussir à nourrir ma famille ? Devions-nous rester ou nous en aller ? Nous étions absorbés par notre production agricole, jusqu'à ce que nous réussissions enfin à en vivre.

C'est à ce moment-là que mes problèmes d'identité m'ont rattrapé. La crise s'est d'abord manifestée par une grande fatigue. Toutes mes interrogations, notamment sur la religion, me menaient dans l'impasse. J'ai eu le réflexe, au début, de me raccrocher à l'une ou l'autre de mes cultures. Mais à quoi ? Aux dépens de quoi d'autre ? Plus je cherchais des repères clairs, plus le doute augmentait, et plus cela m'était douloureux... Il est temps de cesser de regarder ce qui nous sépare pour trouver une convergence sur ce qui nous unit et qu'aucun humain ne peut nier. Prendre soin de la Terre comme bien commun, universel, indispensable à la vie de chacun sans exception, est une nécessité bien plus urgente et irrévocable pour l'espèce humaine tout entière."

A 73 ans, Pierre Rabhi, né dans l'oasis de Kenadsa et vivant aujourd'hui sur sa terre cévenole, multiplie les conférences et les essais[271], pour que se multiplient les "oasis en tous lieux", des oasis d'agroécologie, des oasis d'humanité.

Kag Sanoussi, chantre de la diversité

(juillet 2011)

La *Ligue contre le racisme et l'antisémitisme* (LICRA) tenait début juillet sa première Université d'été au Havre, sous l'intitulé joliment trouvé : *Un havre contre le racisme*. Elle y avait invité Kag Sanoussi, secrétaire général de la Charte de la diversité et auteur de *Le réflexe sapiens*, un ouvrage où il "fouille les mécanismes sous-jacents de nos rapports à l'altérité" (avril 2011). Il y a une dizaine d'années, on connaissait l'écrivain Kag Sanoussi, poète (*Des femmes*), conteur (*L'école du village, contes d'Afrique et d'ailleurs*), essayiste (*La magie du conte africain*).

Devenu ensuite directeur régional de l'ACSE en Midi-Pyrénées, il a lancé en 2004 à Toulouse le programme *l'autre et l'ailleurs*, en partenariat avec l'Education Nationale. Il s'agissait d'initier les élèves de premier et second degrés, en Zep et hors Zep, à l'interculturalité. "Les préjugés qui mènent aux discriminations naissent de notre ignorance les uns des autres",, expliquait-il alors. L'absence de l'histoire de l'immigration dans les manuels scolaires biaise la construction identitaire des jeunes d'origine étrangère. Pour autant, cette histoire ne concerne pas qu'eux, mais toute la France! Le projet, par le biais d'animations (ciné, théâtre, bd...), amène

[271] *Graines de possibles*, regards croisés avec Nicolas Hulot, *Vers la sobriété heureuse*

les élèves à s'ouvrir à la différence. "Sans s'y enfermer."Combler ces tabous est une première étape, permettant ensuite de mieux rassembler. Et de changer de logiciel de pensée: comprendre que l'autre, c'est aussi moi. Que l'ailleurs, c'est aussi ici." En septembre 2009, il est à *l'origine de la première Université d'été de lutte contre les discriminations pour l'égalité et la di*versité et il est nommé en juin 2010 Secrétaire général de la Charte de la Diversité.

La Charte, c'est 3000 entreprises signataires, un réseau d'acteurs s'appuyant sur les équipes d'IMS Entreprendre pour accompagner la promotion de la diversité dans les entreprises. L'ouvrage *Réflexe Sapiens*, que Kag Sanoussi vient de publier, adopte une démarche stimulante et pragmatique. Parsemé de témoignages de différents acteurs invités à dialoguer avec l'auteur, ce livre apporte des réponses aussi bien, aux responsables d'entreprises, aux professionnels de la diversité, aux acteurs politiques, aux chercheurs, aux étudiants, ainsi que de manière plus générale, aux acteurs de la société civile. Parce que nous sommes tous concernés !

Yassir Hammoud au Sénat [272]

(novembre 2011)

Yassir Hammoud a 26 ans. Il est militant socialiste à la section Chapelle-Goutte d'Or du XVIIIe arrondissement, celle de Lionel Jospin. Il y est le plus jeune. Quand il a aménagé rue de Panama, dans l'un des quadrilatères les moins réputés de Paris, on l'a prévenu: "Tu vas te faire couper la gorge". Rien de tout cela n'est arrivé. Ce dimanche de primaire rue St Mathieu, face à l'église St Bernard, au cœur du quartier de la Goutte d'Or, il regarde défiler les électeurs d'un genre nouveau. "Ces familles, ces couples, les gens du quartier, toute cette diversité culturelle. Si il n'y avait pas eu de mobilisation, j'aurais eu un vrai coup au moral".

A tout hasard, il avait apporté *Le portrait de Dorian Gray*. Il n'a pas sorti le livre de sa poche. Avec le succès de la primaire, la "fierté d'être un militant PS" revient. Cela faisait longtemps. Yassir a adhéré en 2004, à 19 ans. Au moment du débat sur le Traité européen, qui a déchiré la France et le PS. Alors inscrit en géographie, à Bordeaux, et syndicaliste étudiant, Yassir a fait la campagne du *Oui*. Ca a été une vraie baston", se souvient-il. Il vient d'une famille qui s'est toujours intéressée à la politique "sans être encartée": son père, maître de conférences en arabe, sa mère intendante dans un lycée, tous deux d'origine marocaine se sont rencontrés en France et votent à gauche. A 10 ans, en 1995, le soir de l'élection de Jacques Chirac, il pleure.

Depuis l'enfance, il se présente pour être délégué de classe. "J'ai toujours eu envie d'être au service des gens et aussi de participer aux décisions. " Il vient d'être choisi pour être l'assistant parlementaire de Dominique Gillot, nouvelle sénatrice du Val-d'Oise. Il confie sans minauderie un sentiment de fierté. "Par rapport à ma famille venue d'un autre pays, ce n'est pas rien d'être aujourd'hui au cœur du parlement français."

[272] portrait par Charlotte Rothman, *Libération*, extraits

Conseillers de la République

(février 2016)

On parle de la transition numérique avec Tariq Krim (Conseil national du numérique) et Aziz Ridouan (Conseiller à Matignon). On parle de la transition économique par la croissance du capital humain avec Cecilia Garcia Peñalosa (Conseil d'analyse économique). On parle de la transition inclusive avec Sonia Hamoudi (Conseil économique, social et environnemental, mandature 2010-2015) et on élargit le débat politique avec une porte-voix des familles populaires, Aminata Koné (Conseil économique, social et environnemental, mandatures 2010-2015 et 2015-2020). La République peut-elle écouter ses conseillers qui tiennent leur légitimité non pas de l'affiliation clanique à un parti ou à une élite", mais de leur confrontation au réel ?

(*image AFMD*)

Il est temps de redonner une place à la société civile quand la sphère politique n'est plus à la hauteur de son peuple. Février 2016, cinq nouveaux portraits inédits de personnalités françaises, "des gens" qui ouvrent des perspectives. Votre site a toujours la même philosophie depuis 2006: l'entre-gens contre l'entre-soi. La République en a bien besoin !

La république numérique de Tariq Krim et Aziz Ridouan

C'est le député socialiste de la Nièvre Christian Paul qui décrivait le mieux Tariq Krim, il y a de cela dix ans déjà, en ces termes: "Il a une capacité réelle à éclairer les choix publics, pas comme un lobbyiste, plutôt comme un poisson pilote". C'était au moment du vote de la loi DADVSI (loi du 1er août 2006 relative au droit d'auteur et aux droits voisins dans la société de l'information).

Un an plus tôt, le jeune Français avait lancé *Netvibes*, outil personnalisable de veille de l'information permettant d'agréger du contenu en provenance d'autres sites en s'abonnant à leurs flux RSS (notifications automatiques des mises à jour). Avant-gardiste, comprenant avant tous les autres les évolutions du web, il a créé un service utilisé aujourd'hui par tous les médias et par un nombre croissant d'internautes, privés comme professionnels.

Young global leader

Tariq Krim est né à Paris, quartier du Marais. Ses parents, tous deux Algériens; sont enseignants (le père en économie, la mère e éducation physique). A l'âge de 12 ans, en 1984, il conçoit un serveur minitel pour échanger des messages avec un ami. Mais n'imaginez pas un jeune garçon s'enfermant dans sa chambre devant son ordinateur. Tariq joue du piano au conservatoire, est passionné de basket, de hip-hop et de rap, est expert de la scène électro et apprécie le cinéma indépendant. Après le bac, passé au Lycée Charlemagne, il étudie la physique à l'université de Jussieu, avant d'enter à la prestigieuse Ecole nationale supérieure des télécommunications (ENST). Il écrit des articles dans le *Nova mag* sur sa passion, la cyberculture. En 1995, il décroche un stage à San Francisco. C'est en Californie qu'il crée sa première entreprise, *MPTrois.com* (plus

tard rebaptisé *GenerationMP3.com*), site consacré à la musique en ligne; avec une filiale à Paris. Il pige pour *la Tribune*. Lorsque se déclenche le débat sur le téléchargement illégal, il devient l'un des porte-voix des pro-P2P. L'Adami, société civile de gestion de droits pour les artistes, le consulte. Premier Français à recevoir le prestigieux prix scientifique TR35 dans la catégorie "Internet" de la revue américaine T*echnology Review* publiée par le MIT, récompensant les innovateurs de moins de 35 ans. Il est désigné par le Forum économique mondial comme *Young Global Leaders* en 2008. Il crée *Jolicloud*, un système d'exploitation basé sur Linux pour netbooks. En janvier 2011, il est nommé chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres par le Ministre de la Culture et de la Communication, Frédéric Mitterrand.

En 2012, Tariq Krim vend *Netvibes* pour 20 millions d'euros au groupe français Dassault Systèmes. Devenu riche, il n'affiche aucun signe ostentatoire lorsqu'il déambule dans les rues de Paris: "Je n'ai pas choisi la capitale pour des raisons rationnelles mais pour la proximité avec mes frères, mes nièces et parce que c'est une superville quand on sort du bureau."[273]Niklas Zennström, fondateur de Skype, dit de lui: "Tariq est l'un des meilleurs concepteurs produits en Europe et l'un des rares à avoir une vraie dimension internationale". Quand Fleur Pellerin arrive au Ministère délégué à l'Economie numérique, elle le sollicité, mais il refuse d'entrer dans une fonction officielle de cabinet, tout en se chargeant d'une mission aboutissant en mars 2014 par le rapport "Les développeurs, un atout pour la France", qui met à l'honneur 100 développeurs français, où il égrène des propositions pour mieux valoriser le métier dans l'Hexagone.

Depuis 2013, Tariq Krim est vice-président écosystème et innovation du Conseil national du numérique (CNN). Il ne cesse de rappeler combien les technologies sont des gisements d'emplois. Il met le doigt sur le décrochage numérique, facteur d'inégalités. "La France besoin aujourd'hui de 200 000 développeurs', proclame-t-il. Or, que fait l'école ? La programmation, le latin du XXIe siècle, devrait être introduite dès la sixième. Tariq Krim suggère de créer une université du numérique en ligne, gratuite, ouverte à tous, avec des diplômes reconnus par l'Etat.

[273] *Libération,* 29 mars 2013

Il préconise de s'inspirer du modèle *edX*, la plateforme de e-learning de Harvard, du MIT et de Berkeley. Ses propositions touchent à toutes les sphères de la société.En page suivante: Aziz Ridouan

100 % numérique

Une nouvelle politique de santé: "Aujourd'hui, tout Français devrait avoir accès à la prévention assistée par smartphone... Cela permettrait à l'Assurance maladie de sérieuses économies, de renforce le leadership de nos start-up et de définir un nouveau standard de justice sociale: l'accès à la prévention moderne pour tous."

La lutte contre le chômage: voir la proposition de Paul Duan, développeur de 22 ans, né à Trappes de parents chinois, et son application pour résoudre le problème du chômage.

L'Etat 100 % numérique en cinq ans: "Passons tous les services de l'Etat sur mobile, simplifions les interfaces et les services. Pourquoi la France ne serait-elle pas le pays qui montre l'exemple ?" Le "made in France" 2.0. Pour Tariq Krim, l'imprimante 3D serait "notre seconde chance de recréer notre industrie: produire à la demande des modèles uniques, réinventer la haute couture, les petites productions indépendantes, les pièces détachées... C'est aussi le retour des usines en France. "Comme aux Etats-Unis, il devient urgent de nommer un CTO (directeur technique) capable de définir une action cohérente de l'Etat, de soutenir des start-up françaises et de réduire les dépenses idiotes ou inutiles." [274]

Des pépinières

Le Ministère poursuit son objectif de développer à Paris et dans d'autres grandes villes françaises des *quartiers numériques*. Il s'agit de concentrer géographiquement "enseignement supérieur, recherche, incubation de jeunes entreprises innovantes, pépinière de petites et moyennes entreprises, centres d'innovation de grandes entreprises, espaces partagés de travail, espaces événementiels, plateforme de fabrication décentralisée, agences de design, fonds de capital-risque."

(*dessin de Piyale Madra*)

Fleur Pellerin avait sollicité auprès d'elle un autre jeune héraut du web 2.0 français, Aziz Ridouan, repéré dans l'entourage de campagne de Ségolène Royal en 2007, alors qu'il avait à peine 18 ans. Son histoire est racontée dès 2004 par le journal Le Monde: "Aziz et Quentin, deux défenseurs du peer-to-peer" (*un article de Marie-Pierre Subtil*), puis en 2006 encore, sous le titre "L'enfant prodige des internautes" (*un article de Luc Bronner*). C'est de sa chambre d'adolescent, au quatrième étage d'une barre HLM donnant sur le cimetière de Doué-la-Fontaine, une petite ville du Maine-et-Loire, qu'Aziz s'est transformé en redoutable lobbyiste, fondateur de l'association *Les Audionautes* pour la défense des utilisateurs du peer-to-peer.

[274] source: *Manpower Group*

[275]Aziz a découvert l'informatique à 10 ans. Il commence par naviguer sur des sites d'actualité, lorsqu'il se heurte à des problèmes d'abonnement. Le voilà, à 12 ans, à la tête d'une croisade contre son fournisseur d'accès - ce qui lui vaut d'être cité dans la presse américaine ! Il s'intéresse ensuite à l'élaboration de la loi pour la confiance dans l'économie numérique. "S'il connaît le dossier du P2P par coeur, c'est parce qu'il y travaille depuis trois ans, témoigne Jean-Baptiste Soufron, un juriste spécialisé dans les nouvelles technologies. Il connaît ces questions beaucoup mieux que les consultants du milieu."

Cet adolescent à l'allure bien sage est sorti de l'ombre début octobre, en prenant la parole lors d'une conférence de presse organisée par la SCPP et le SNEP, les organisations de maisons de disques. Il y a fait son petit effet en tenant tête à Pascal Nègre, le patron d'Universal Music France, sur un point de fiscalité aux Etats-Unis. Depuis, il a eu les honneurs de quelques plateaux de télévision, et l'association qu'il préside a reçu en trois semaines 1500 offres d'adhésion.

Concertation en ligne

Il est possible de l'appeler au téléphone. Mais seulement après les cours, précise le site de l'ADA. Sa mère vit avec le RMI. Son billet de train pour Paris, des amis se sont cotisés pour le lui offrir. Nul doute qu'il s'en souviendra à l'avenir.[276]

(dessin de Pénélope Bagieu)

Aziz Ridouan s'est mis au service de Fleur Pellerin, après la présidentielle de 2012, lui ouvrant son carnet de contacts. Azie n'a pas fait l'ENA mais il a déjà un CV bien fourni: collaborateur de Frédéric Martel à France Culture, cofondateur en 2007 du site *Nonfiction.fr*, chargé de mission chez *Ogilvy One*, responsable internet et média global de La Chaîne

[275] *Le Monde*, 4/11/2004, début de citation
[276] *Le Monde*, 4/11/2004, fin de citation

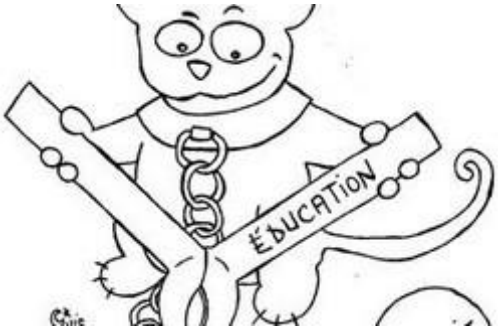
Parlementaire (LCP). En mai 2014, à l'âge de 27 ans, il a rejoint Matignon où il s'occupe du numérique dans l'équipe de communication du Premier ministre.

En 2016, ce n'est plus Fleur Pellerin, mais Axelle Lemaire et Emmanuel Macron qui portent le projet de loi pour une République numérique. La particularité de ce texte ? Il est écrit par une concertation en ligne. Au total, ce sont 21 330 contributeurs qui ont voté près de 150 000 fois et déposé plus de 8 500 arguments, amendements et propositions de nouveaux articles sur le site *republique-numerique.fr*. Cette large participation engage le gouvernement, à qui il reviendra de mettre à profit cette intelligence collective, exercice inédit de démocratie ouverte.

La République du capital humain de Cécilia Garcia Peñalosa

La transition numérique est en marche. L'apparition de nouveaux modèles d'affaires basés sur les technologies numériques modifie, souvent en profondeur, la quasi-totalité des secteurs, aussi bien les médias que l'automobile ou encore le tourisme, l'agriculture et la santé. Une note récente du Conseil d'analyse économique (CAE) fait des propositions au gouvernement pour répondre à ces deux défis majeurs: innover en matière de réglementation et de politique de concurrence et favoriser la création d'emplois.

Place auprès du Premier ministre, le Conseil d'analyse économique réalise, en toute indépendance, des analyses économiques pour le gouvernement et les rend publiques. Il est composé d'économistes universitaires et de chercheurs reconnus. Parmi ses membres éminents, on compte une économiste espagnole, Cecilia Garcia Peñalosa.



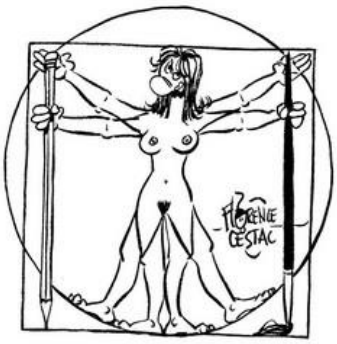
(dessin de Nadia Khiari, prix *Couilles-au-cul* au festival off d'Angoulême 2016)

Directrice de recherche au CNRS et membre de l'Ecole d'économie d'Aix-Marseille, elle a fait ses études en Angleterre et détient un doctorat d'économie de l'Université d'Oxford. Elle a enseigné à l'Universitat Autonoma de Barcelona et a été *Prize Research Fellow* à Nuffield College (Oxford). Elle est chercheur associé du Cesifo (Munich), membre fondateur de la *Society for the Study of Economic Inequality* (ECINEQ). Ses travaux portent principalement sur la croissance à long terme et en particulier sur le rapport entre croissance et inégalités de revenus. C'est ainsi que Cecilia Garcia Peñalosa a analysé les écarts de rémunération entre les hommes et les femmes. En France, les hommes gagnent 16 % de plus que les femmes. Deux facteurs expliquent cet écart. D'un côté, les femmes font un nombre d'heures de travail inférieur. En 2012, le taux d'activité des femmes était de 67 % contre 76 % pour les hommes, et parmi les actives, 27 % des femmes travaillaient à temps partiel contre 6 % des hommes. Ces différences impliquent moins d'heures payées mais aussi une pénalité due au fait que les postes à temps partiel ont un salaire horaire inférieur. D'un autre côté, hommes et femmes travaillent dans des secteurs et postes différents. Les femmes sont surreprésentées dans des secteurs offrant des horaires souples et peu d'incertitude dans les progressions de carrière (services à la personne, secteur public, etc.) et qui se caractérisent par des rémunérations plus faibles que celles qu'on trouve ailleurs.

Outre la ségrégation des femmes dans certains métiers, il existe une ségrégation verticale qui les confine en bas de l'échelle des carrières. Les hommes et les femmes ont des rythmes de promotion très différents qui contribuent à l'écart salarial et qui expliquent pourquoi il est bien plus important en fin qu'en début de carrière.

(dessin de Zviane)

L'économiste s'interroge alors si les "préférences" sexuées peuvent changer. On sait que celles-ci résultent de constructions sociales. "Il est nécessaire d'entamer une réflexion sur les normes sociales dans le monde du travail si nous souhaitons atteindre un jour l'égalité professionnelle", explique-t-elle. Dans la course vers l'égalité professionnelle, il y a un aspect dans lequel les femmes ont devancé les hommes, l'éducation. D'après les données de l'OCDE, en 2011, la proportion des Françaises en âge de travailler avec un diplôme d'éducation supérieur était 3 points de pourcentage plus élevée que celle des Français. Si les causes indiquées plus haut disparaissaient, on connaîtrait alors un écart salarial inversé. Mais nous n'en sommes pas encore là.



(dessin de Florence Cestac)

Cecilia Garcia Peñalosa et les économistes du CAE s'interrogent par ailleurs sur les moyens de la France pour redresser sa capacité à créer de la richesse, aujourd'hui en panne. On constate ainsi, en comparant la France aux Etats-Unis dans le discours politique - que d'améliorer la "croissance potentielle". Pour cela, Cecilia Garcia Peñalosa propose les directions vers lesquelles

l'économie française doit tendre. La France doit plus investir dans son appareil productif et doper la concurrence dans les services intermédiaires. La France est bien placée en termes de brevets. Mais "elle peine à transformer cette capacité d'invention en capacité d'innovation dans les entreprises", souligne-t-elle, invitant l'Etat à ne surtout pas réduire les dépenses publiques dans le domaine du soutien à la recherche."Enfin, le niveau de compétences de la force de travail en France est inadapté pour répondre aux besoins des entreprises. Il faut développer les filières technologiques et professionnelles et l'accès à la formation continue pour augmenter le taux d'emploi en haut et en bas de la distribution d'âges, mieux adapter les formations en ouvrant les filières professionnelles post-bac, plus difficiles d'accès que les filières générales, en renforçant l'alternance - y compris pour les adultes et en favorisant l'évolution des formations en fonction des besoins des entreprises. Dans tous ces domaines qui nous concernent, non pas le coût du travail mais bien le "capital humain", les marges de notre pays sont immenses.

La République inclusive de Sonia Hamoudi

L'enquête *Trajectoires et Origines*, rendue publique par l'INED le 8 janvier 2016, réfute le repli communautaire de la "deuxième génération" issue de l'immigration, mais met une nouvelle fois en évidence les discriminations qu'elle rencontre. Ainsi son intégration économique ne suit pas son insertion sociale. Un diplôme n'a pas le même rendement pour un enfant de migrant et pour un Français de lignée. Même si le niveau scolaire n'a rien à voir, la répartition des emplois des descendants d'immigrés s'approche de manière estompée de celle des emplois occupés par les immigrés de même origine, preuve du déclassement manifeste des personnes de secondé génération.

(image *AFMD*, association française des managers de la diversité)

"Ayant plus de mal à s'insérer dans le monde du travail, ils acceptent plus souvent des postes déqualifiés et ensuite y progressent moins vite que leurs collègues qui ne sont pas issus de l'immigration... Les enfants d'immigrés sont partout confrontés à des discriminations. Ce qui est vrai dans la recherche d'un emploi l'est aussi pour le logement ou l'accès aux loisirs... En fait, eux font le travail d'intégration. Mais quand la dynamique doit venir de la société française, là les blocages apparaissent", constatent les auteurs de l'étude.

Sonia Hamoudi, conseillère au CESE (Conseil économique, social et environnemental), précédente mandature, spécialiste des questions de diversité, avait présenté, le 23 septembre 2014, une étude sur "L'apport économique des politiques de diversité à la performance de l'entreprise, le cas des jeunes diplômés d'origines étrangères", puisant ses connaissances dans spn parcours de responsable des ressources humaines, où elle a pu conseiller des grandes entreprises sur la mise en place de leurs politiques de diversité.

Changer le regard et redoubler d'efforts en matière de formation des managers et des recruteurs est une urgence. "Il faut, en particulier, arrêter de voir la diversité ethnique comme un sujet social, mais la considérer comme une source de performance économique, c'est beaucoup plus motivant !', martèle Sonia Hamoudi. "Pour que l'égalité des droits soit plus effective, il importe de désinhiber le sujet de la diversité ethnique aussi bien auprès de la sphère politique que de la sphère privée et de désinhiber les acteurs de son évaluation chiffrée".

Psychologue de formation, la Lilloise a effectué sa trajectoire professionnelle dans le domaine des ressources humaines, plus spécifiquement dans le recrutement et la diversité. Après avoir évolué en cabinet de conseil puis en PME et en grande entreprise, elle rejoint en 2005 un cabinet spécialisé en RSE avec pour mission d'accompagner les grandes entreprises dans la mise en oeuvre opérationnelle des politiques de diversité.

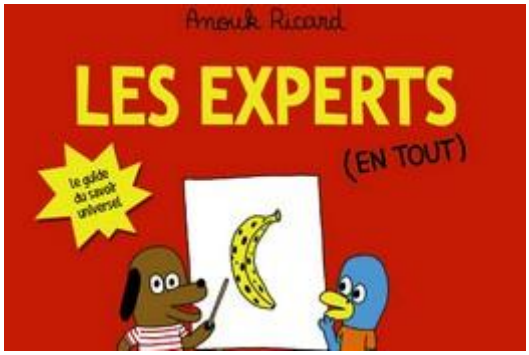
Son réquisitoire est implacable: en dépit des efforts déployés depuis quelques années par les pouvoirs publics, par un certain nombre de grands patrons ayant signé la Charte de la diversité, par des associations prônant la reconnaissance effective du métissage indiscutable de notre société française, les grandes entreprises du CAC 40 n'ont toujours pas réellement pris conscience des discriminations dont sont victimes des jeunes Français diplômés de grandes écoles ou de

d'universités. Il est nécessaire, explique-t-elle, de proposer aux directeurs des ressources humaines (DRH), notamment de grandes entreprises, une modalité de sensibilisation nouvelle, insolite, qui attire vraiment leur attention.

Suggestion: raconter le parcours du combattant vécu par un jeune diplômé, par exemple dont le patronyme est à consonance étrangère, dans l'accès au premier entretien de recrutement; raconter, sous une forme romancée, les freins rencontrés aussi bien dans sa recherche du premier emploi que dans l'évolution de carrière; fournir aux DRH du CAC 40 et à leurs collaborateurs une lecture non professionnellement formatée, en l'occurrence romancée, en vue d'une prise de conscience - par ceux qui n'ont jamais rencontré de difficultés dans leur recherche d'emploi - des embûches rencontrées par les diplômés issus des "minorités visibles" confrontés à des obstacles invisibles. Des déclics se produisent au travers de telles lectures.

La République solidaire d'Aminata Koné

A l'occasion de la présentation de son 21e rapport sur *l'état du mal-logement en France*, le 28 janvier 2016, la Fondation Abbé Pierre a notamment mis en lumière les liens entre le mal-logement et les problèmes de santé: "A bien des égards, la France est malade du mal-logement: la précarité énergétique, l'insalubrité, l'indignité des logements ou l'absence d'un domicile personnel ont des conséquences très graves sur l'état de santé de milliers de personnes (maladies respiratoires, allergies, bronchites, dépression, stress...). Les carences des politiques de logement et de santé s'alimentent mutuellement pour toucher les personnes les plus vulnérables, en particulier celles qui souffrent de troubles psychiatriques."



(dessin d'Anouk Ricard)

La ségrégation urbaine

Le nouveau rapport consacre également un chapitre à la lutte contre la ségrégation urbaine. Après les attentats de janvier 2015, le Premier ministre avait annoncé un projet de loi

pour lutter contre "l'apartheid territorial", intitulé "*Egalité et citoyenneté*", ce texte législatif actuellement soumis à la concertation ambitionne de favoriser la mixité sociale. Pour la Fondation Abbé Pierre, cet objectif est légitime face à une ségrégation accrue des "zones urbaines sensibles", à condition de ne pas pénaliser les ménages modestes, comme c'est encore trop souvent le cas. Cela passe par une action volontaire dans les quartiers aisés: renforcement de la loi SRU, construction de logements très sociaux, mobilisation du parc privé et renforcement des intercommunalités. S'il y a des quartiers sensibles, c'est parce qu'il y a des quartiers insensibles.

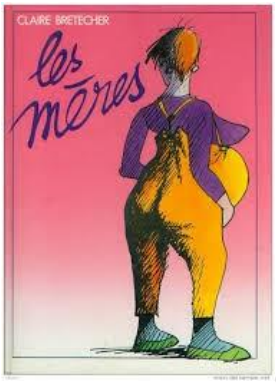
Et, comme chaque année, le rapport de la Fondation Abbé Pierre dresse le tableau de bord du mal-logement, à partir de chiffres actualisés. Il montre la dégradation alarmante de nombreux indicateurs, ainsi le nombre croissant de personnes sans domicile, souffrant de précarité énergétique, devant faire un effort financier excessif ou en hébergement contraint chez des tiers.

Vice-présidente de la Fondation, secrétaire générale de la Confédération syndicale des familles (CSF), administratrice de l'Union nationale des associations familiales (UNAF), présidente de la section des affaires sociales et de la santé et présidente du groupe de l'UNAF au CESE, Aminata Koné ne cesse d'alerter sur l'aggravation des conditions économiques et sociales vécues au quotidien par les familles populaires, comme dans le département de la Seine -Saint-Denis où s'enracine depuis de longues années son action militante. C'est au nom de la CSF qu'elle publie régulièrement ses prises de position dans l'éditorial de "*nous*", le magazine de la confédération.

La politique familiale

(*début de citation*) La Confédération syndicale des familles s'oppose résolument à l'idée qui consiste à faire payer aux familles le déficit de la branche famille. La mesure modulant la prime à la naissance et à l'adoption en fonction du rang de l'enfant est particulièrement injuste et s'appuie sur des considérations aléatoires. En effet, si la naissance du premier enfant coûte cher, le deuxième est aussi onéreux, d'autant que l'écart entre les âges des enfants dans une fratrie peut être très réduit au point que cela impose l'achat du matériel de puériculture en double, ou très important, auquel cas il faut alors tout racheter. Et l'arrivée d'un enfant génère d'autres dépenses que les dépenses de puériculture. Par ailleurs, la réduction prévue ramène cette prestation au tiers de son montant initial, ce qui conduit à une diminution très importante pour l'accueil d'un nouveau-né. Il est dit que l'économie réalisée permettra "d'apporter une aide financière importante pour l'équipement des familles qui n'ouvrent pas droit aux allocations familiales". Or, le déficit de places pour l'accueil des jeunes enfants est chronique. La mesure pour favoriser l'égalité hommes - femmes vise le partage du congé parental avec une incitation forte en direction du père, sans possibilité de report sur l'autre parent. Nous savons que c'est essentiellement la mère qui prendra un congé parental, le principal arbitrage étant l'aspect financier puisque l'égalité des salaires n'est pas en vigueur. Ce sera donc un droit ouvert très peu utilisé, ce qui va entraîner des choix difficiles à l'issue des trente mois de congés parentaux, notamment des périodes de

congés sans solde comme alternative à l'absence de solution d'accueil pour l'enfant de deux ans et demi. La CSF estime que l'on peut donner des droits au père sans rogner sur les droits de la mère.



(dessin de Claire Bretécher)

La majoration pour âge intervenait, avant 2008, une fois à l'âge de onze ans et une autre à l'âge de seize ans (entrée au collège puis au lycée). En 2008, au motif d'unification, le supplément pour âge des allocations familiales a subi une première cure d'amaigrissement permettant à l'Etat de réaliser d'importantes économies. L'argument du gouvernement était alors que "cette période de onze-treize ans ne génère pas de dépenses supplémentaires". Pour les familles, c'est plus de dix-sept mois de prestation qui leur échappaient et une perte de 580,92 euros par enfant. Aujourd'hui, on franchit une nouvelle étape en repoussant cette majoration de quatorze à seize ans pour exactement les mêmes motifs: "cette période de quatorze-quinze ans ne génère pas de dépenses supplémentaires". Contrairement à l'argumentaire qui prétend que "cet effort demandé aux familles ne réduit pas leur pouvoir d'achat", nous affirmons l'évidence, à savoir que c'est un manque à gagner de 64,67 euros par mois, soit 776,04 euros par an, ce qui représente le budget moyen pour la rentrée scolaire d'un enfant en seconde. Nos enquêtes sur le coût de la scolarité montrent que plus les enfants progressent dans leurs études, plus le coût induit pèse lourdement sur le budget familial. Le gouvernement ne s'en cache pas. L'objectif affiché est de faire des économies. Toute fois, ces économies sont réalisées sur le dos des familles. Leur effort financier atteindra près de 2 milliards d'euros en 2017. La CSF appelle son réseau à se mobiliser auprès des partenaires pour défendre le pouvoir d'achat des familles. Elle lance un appel aux élus de la République. Ne laissons pas détruire la politique familiale, qui est un des éléments structurants du contrat social de la nation. Elle demande l'ouverture de la concertation avec les associations familiales.

Aucune des mesures proposées ne repose sur une volonté de progrès social, y compris celle qui concerne le congé parental. Les mesures d'harmonisation engendrent une mise à niveau vers le bas. En sacrifiant la politique familiale au nom de la réduction des déficits publics, le gouvernement tue la croissance. (*fin de citation, Aminata Koné*)

L'action collective comme réponse aux défis politique et économique

(*début de citation*) Avec la baisse drastique des dépenses tant au niveau de l'Etat qu'à celui des collectivités territoriales, le gouvernement s'attaque aux principes fondateurs de notre système de prévoyance sociale, qui incarnent les fondamentaux d'une véritable solidarité collective et intergénérationnelle: aujourd'hui, l'universalité des allocations familiales, et peut-être demain, pourquoi pas notre système de santé. Cette baisse des dépenses publiques touche nos associations dans leur existence même alors qu'elles sont les seules structures citoyennes qui, par leurs actions, s'efforcent encore de maintenir un cadre souvent invisible d'un vivre ensemble dans une situation économique et sociale particulièrement dégradée. Leur survie se fait parfois au prix de l'abandon d'une partie de leur utilité sociale, du sens de leur action et de leur projet associatif.

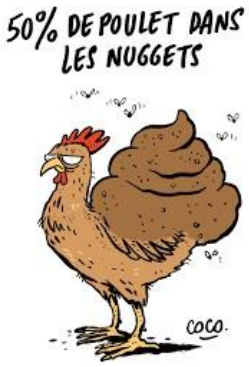
Loin de se laisser abattre, les militants se mobilisent et exigent une lisibilité et une cohérence des décisions publiques. Ils rappellent sans cesse leur désir de prendre part au débat national et de coproduire des solutions alternatives à la crise économique et sociale. (*fin de citation, Aminata Koné*)

Lutter contre les inégalités à l'école

(*début de citation*) L'exigence démocratique est de se mettre tous autour de la table pour discuter de ce qui paraît aujourd'hui une plaie de la République: l'échec scolaire. En effet, toutes les études convergent pour attester des médiocres performances de l'école française. Celle-ci ne remplit plus sa mission qui est de permettre à TOUS les jeunes de maîtriser les savoirs fondamentaux à l'issue de la scolarité obligatoire. C'est ce que confirme un récent avis du Conseil économique, social et environnemental (CESE) qui fait un constat alarmant, affirmant que la France est aussi "le pays de l'OCDE où l'origine sociale pèse le plus sur le destin scolaire, avec un nombre important d'élèves issus de milieux défavorisés en situation d'échec... Lutter contre les inégalités à l'école, c'est permettre à chaque élève d'aller au bout de ses possibilités. Pour cela, il est indispensable que toute réforme soit portée par l'ensemble des parties prenantes dont les parents, premiers acteurs de l'éducation de leurs enfants. C'est ensemble que l'on pourra bâtir un véritable projet éducatif répondant aux besoins de notre jeunesse. (*fin de citation, Aminata Koné*)

La transition écologique

(*début de citation*) Les crises écologiques font naître des enjeux nouveaux. A la problématique du changement climatique et de ses multiples catastrophes naturelles, du problème d'accès à l'eau ou du maintien de la biodiversité, s'ajoutent des questions de santé liées à l'environnement, à la précarité énergétique ou aux conditions de vie des familles modestes dans des logements indécents voire insalubres. Toutes ces situations posent la nécessité pour toutes les Nations d'engager des actions politiques fortes en faveur de la transition écologique. Mais cette évolution des mentalités est freinée notamment en France par le fait que 30 % des Français soient confrontés à un quotidien précaire et que 14 % vivent dans la pauvreté. Une situation qui les met dans l'incapacité de s'approprier des préoccupations environnementales. Alors, comment parler de mutation écologique lorsque trop de Français n'accèdent pas à des services qui leur permettent de satisfaire leurs besoins fondamentaux: se nourrir, se loger, se chauffer, se vêtir ou encore travailler. Le développement durable doit profiter à tous. (*fin de citation, Aminata Koné*)



(*dessin de Coco, de Charlie Hebdo*)

Comment faire confiance à une classe politique qui élections après élections continuent à ignorer les besoins des familles ?

(*début de citation*) L'ensemble des penseurs mais aussi des acteurs économiques, des collectivités territoriales et leurs habitants doivent se mettre ensemble pour partager les diagnostics, partager le sens commun du progrès social. L'ampleur du chômage et le désespoir des personnes commandent de sortir de la logique d'affrontement, pour travailler en coopération avec l'ensemble des parties prenantes notamment les salariés. La compétitivité n'est pas que le financier, c'est aussi la considération accordée aux consommateurs à travers le respect des engagements relatifs à la qualité des services. Des organisations qui trompent les consommateurs dans le but de réaliser d'importants profits aont en place depuis longtemps. Elles connaissent très bien la faiblesse des réglementations européennes et savent en profiter...

(extrait d'un dessin de Posy Simmonds)

En 2012, les familles populaires avaient fait un rêve. Le rêve du changement promis par Monsieur le Président de la République. Nous ne baisserons pas les bras car, il y a toujours d'autres choix possibles. Il appartient aux politiques d'assumer leur responsabilité et à la population de les y contraindre. L'action des associations est déterminante car elles sont le creuset de la démocratie et de la participation citoyenne. Elles jouent également grâce à leurs actions, un rôle de cohésion sociale et d'accès aux droits fondamentaux dont l'emploi. L'Etat doit les soutenir financièrement et reconnaître leur rôle dans la société. (*fin de citation, Aminata Koné*)

De la lutte contre le racisme au Conseil économique et social

(octobre 2006)

Radical et de gauche

Fodé Sylla = S.O.S Racisme. Une équation à aucune inconnue pour beaucoup de monde. On ne saurait pourtant résumer l'enfant de Thies et de Tambacounda, au Sénégal, à cela. Car derrière la personnalité médiatique, aujourd'hui membre du conseil économique et social, se cache un humaniste, façonné par une singulière histoire personnelle. *Afrik* est allé à la découverte de l'homme.[277]

Au(x) rapport(s) !

(15 décembre 2013)

C'est une mention très bien que nous donnons aux auteurs[278] des rapports remis au Premier Ministre en novembre en requestionnement de la politique dite "d'intégration".

Le **rapport Lamarre-Maffessoli** d'abord, portant sur "Connaissance et reconnaissance". Il invite à reconnaître les singularités dans une logique d'égalité, à faire des apports multiples un atout pour tous, à mettre en cohérence l'action publique et les discours (politiques, médiatiques,...), à permettre aux descendants d'immigrés d'être enfin considérés pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire des Français. Leur cosmopolitisme, leurs appartenances multiples peuvent permettre à ceux qui ont pu développer des compétences linguistiques d'établir des liens avec d'autres pays, de faire perdurer ou de revaloriser l'image de la France, de mieux gérer la mondialisation. La France sortirait positivement de son ethnocentrisme si elle savait concilier son "identité nationale" et les identités multiples.

Le **rapport Boubeker-Noël**, portant sur "Faire société commune dans une société diverse", invite à "faire droit aux gens". La refondation doit porter sur les politiques publiques à destination des milieux populaires, sous une autorité interministérielle, avec de nouveaux outils pour cela. Ce qui a été détruit ces dernières années doit être reconstruit sous des formes nouvelles adaptées au temps et aux enjeux; une Haute Autorité capable de s'autosaisir pour garantir l'effectivité du droit, une instance de transformation sociale au service des acteurs sociaux, une réforme radicale de l'orientation à la sortie du collège qui connait aujourd'hui des pratiques dont les effets sont fortement discriminatoires, un pacte pour l'engagement culturel, civique et solidaire des jeunes. Pour bien situer l'importance de l'enjeu, les auteurs citent Aimé Césaire: "Une civilisation qui s'avère incapable de résoudre les problèmes que suscite son fonctionnement est une société décadente. Une civilisation qui choisit de fermer les yeux à ses problèmes cruciaux est une civilisation atteinte. Une civilisation qui ruse avec ses principes est une civilisation moribonde".

Le **rapport Dhume-Hamdani**, portant sur "Les mobilités sociales" montre combien notre société est traversée par des frontières intérieures. L'intégration est considérée comme une

---

[277] Portrait. Par David Cadasse *d'afrik.com* (22/10/2006

[278] Ahmed Boubeker, Olivier Noël, Murielle Maffessoli, Chantal Lamarre, Chaynesse Khirouni, Chantal Talland, Bénédicte Madelin, Dominique Gential, Fabrice Dhume, Khalid Hamdani

injonction normative et non pas pour ce qu'elle devrait être: pour la société, un indicateur de cohésion sociale, et pour chacun, un indicateur de participation à la vie citoyenne, sans aucune considération ethno-raciale. On fabrique ainsi des minorités. On stigmatise les allophones alors que le plurilinguisme ouvre un potentiel de réussite tant scolaire que professionnel. Une vision faussée de la laïcité produit de la distance au lieu de souder la communauté nationale. Les auteurs pointent les discriminations telles qu'elles se vivent dans l'enseignement, de l'école maternelle à l'université, et même au-delà, dans la formation professionnelle continue. Le surchômage résulte de cette hiérarchisation des populations, malgré "l'offensive patronale" sur la question des discriminations, mais qui pour les auteurs tient plus d'une vision élitiste qu'égalitaire et d'un souci d'image que d'une responsabilité sociétale. 'L'engagement officiel contre les discriminations ne s'est pas accompagné d'une idée politique explicite en matière de reconnaissance de la pluralité de la société". Les auteurs prônent la création d'une Cour des Comptes de l'Egalité, en mesure de mobiliser tous les leviers, généraux, transversaux, Ecole, Université, Travail pour une égalité réelle.

Le **rapport Madelin-Gential**, portant sur la protection sociale. "Construire une société inclusive est un effort partagé pour tous ceux qui résident ici. C'est un horizon commun d'effacement des divisions, non un effort asymétrique où certains ont des droits et d'autres des devoirs; c'est une politique publique et un mouvement de transformation sociale non une prestation qu'on condescend à verser à certains aux dépens d'autres, c'est une élévation collective de nos richesses et de nos conditions de vie." Les auteurs posent l'enjeu: un enjeu de dignité, un enjeu de cohésion sociale, un enjeu de santé publique. Les rapporteurs observent que l'application des textes produit dans certaines situations des effets inverses aux résultats recherchés et contribuent ainsi à provoquer et à alimenter l'exclusion. L'accueil et l'accompagnement dont doit pouvoir bénéficier le public étranger en situation administrative précaire doivent être non discriminants, adaptés et professionnalisés.

Le **rapport Khirouni-Talland** sur l'habitat. La demande de mixité sociale, priorité des Français, impose de requalifier les espaces publics. C'est là où s'expriment les forces de la vie sociale d'un quartier. Reconnaître cette vie sociale, c'est déjà la valoriser: valoriser les micro-projets (jardins partagés), coproduire son quartier, reconnaître sa diversité sociale et culturelle, révéler toutes les capacités de ressources culturelles de résilience, mobiliser les habitants dans leur hétérogénéité (sexe, générations,...)

Au final, à travers ces cinq rapports, une production collective de qualité dont le Président de la République ferait mieux de s'honorer au lieu de les envoyer aux oubliettes, comme le fut le rapport Tuot (février 2013). A force d'enterrer les rapports sans même une prière, on va finir par mettre une croix sur le tombeau de la République.

Entre gens

Recueil

Portraits revisités par

Guy Didier

(2006 – 2016)

Volume 2 : **Les chemins des possibles**

Ouverture

Toute ressemblance avec des faits réels et avec des personnes existant ou ayant existé serait purement voulue. Nous sommes bien ici dans la "vraie vie" avec des "vrais gens".

Le 7 octobre 2010, Leonora Miano a publié son *Blues pour Elise*, le roman de la France telle que vous ne l'avez jamais lue. ***Blues pour Elise*** "*dresse des portraits de femmes dans une France métissée, montre la face méconnue du pays, ses visages d'ambre et d'ébène. A travers un ensemble d'histoires ayant Paris pour décor, se répondant les uns aux autres et présentant des personnages unis par des liens familiaux ou amicaux, ce roman éclaté est une plongée dans l'intimité de cette France urbaine et colorée dont on parle parfois sans la voir véritablement, sans rien en savoir.*"[279]

Mot pour mot, nous pourrions reprendre la présentation que l'auteure et l'éditeur font de ce livre pour raconter un projet éditorial. Mots croisés entre le *fauteur* du présent recueil et les gens dont il nous parle. Plongée dans leur intimité…

Leonora Miano, écrivaine, auteure de *Blues pour Elise* [280]

"la quête de l'amour"

" Ils sont de nationalité française. Ce ne sont pas des sans papiers. Ils ne grugent pas les Allocations familiales, ils ne vivent pas d'activités illicites. Ils font du Vélib, se marient, travaillent, cherchent leur identité sexuelle, vont chez le coiffeur, se réjouissent (ou pas) de l'élection de Barack Obama, découvrent des secrets de famille, détestent qu'on leur demande s'il leur est déjà arrivé de coucher avec des Blancs... Si leurs spécificités ethniques ne sont pas dissimulées, ils sont avant tout montrés dans ce qu'ils ont de commun avec les autres: la quête de l'amour. Celui de soi, celui qui se partage."

Le fauteur : Comme elle sait toujours si bien le faire, en quelques mots bien sentis, Leonora Miano dit tout sur cette identité métisse qui est celle de la France d'aujourd'hui. On peut sans dissimuler ses racines se sentir "bien de chez nous" sur la terre de France. Les vrais gens dont nous parlons ici sont des gens de chair et de coeur, des gens que l'on croise dans la rue, dans le métro, au bureau ou ailleurs, des gens qui ont une âme, pas des chiffres, pas un fantasme, pas une question extérieure à nous. Ils sont nous-mêmes ! Ils sont notre époque. Ils sont notre ville, notre quartier.

[279] www.leonoramiano.com
[280] Plon, octobre 2010

Et si l'on cessait enfin de parler d'immigration dans l'abstraction de la statistique ou de la polémologie ! Parlons plutôt de culture, mais pas de la culture paysanne du XIXe siècle, de la culture populaire de notre époque, urbaine, jeune, cosmopolite.

Naïma Bouguerioune, 3ème adjointe au maire de Laxou (16000 h, Meurthe-et-Moselle)

"J'ai visité (vos mots) et il est agréable de voir qu'on peut parler de l'immigration, des arabes, des noirs et des blancs, sans tomber dans le stéréotype. La France est pluriculturelle, dommage qu'on y voit un problème plutôt qu'une solution. Mon action municipale est particulièrement tournée vers cette population des quartiers qui a tant à offrir mais qui ne sait ni quand ni comment s'exprimer et à mon modeste niveau, j'essaye de faire en sorte de promouvoir autant que possible ces quartiers et cette génération."

Le fauteur : Nous sommes dans cette belle ville de Laxou, aux sentiers mystérieux qui grimpent le long de la colline des Fourasses, aux maisons de ville de caractère (style 1930) et aux quartiers populaires, communément appelés cités, du Champ le Boeuf et des Provinces. Naïma Bouguerioune est la plus jeune élue de l'équipe municipale de Laurent Garcia et sa connaissance de sa cité (les Provinces) est un atout pour agir en direction de cette jeunesse multiculturelle. Membre actif de la LICRA depuis de nombreuses années, féru de sport, Laurent Garcia[281] porte pour sa ville un projet humain où de l'enfance au troisième âge doit primer la qualité du vivre-ensemble. Le maire fut l'un des premiers adhérents de l'association simplement dénommée *Entre gens*, qui porta le site www.entre-gens.com (2006 – 2016).

Les internautes fidèles d'*entre-gens*, nous avons créé pour eux un (beau) néologisme, ils seront ***les intergènes - ni exogènes ni indigènes***. Nous pensons comme eux: pour que la France évolue, il faut que sa représentation politique soit enfin à son image et la France sportive donne un exemple heureux de cette belle diversité. Mais les enfants de l'immigration ne sont pas que des muscles, ils sont aussi des cerveaux, des artistes, des entrepreneurs, et cela nous le montrons aussi.

Fatima Jenn, adjointe au maire de Mulhouse (110000 h, Haut-Rhin):

"ne pas baisser la garde"

"Guy, je suis très contente qu'il y ait une résistance de lapart de nos concitoyens. Les gens comme toi ne doivent pas baisser la garde. Bravo pour tes articles !"

Le fauteur : Nous donnerons dans ce qui va suivre une place importante aux professionnels des médias issus de la diversité. Comment pouvons-nous penser agir sur les représentations tant que les médias expriment un regard biaisé du fait même de l'origine sociale des journalistes ? Une nouvelle génération de journalistes apparaît depuis une décennie. Nous apprécions

[281] sans étiquette, dit-il, centre droit, dit la Préfecture

d'accompagner ce mouvement par notre *journalisme citoyen*. L'originalité des contenus, le souci de l'investigation pour mettre en lumière des compétences inconnues, la qualité de l'écriture en sont des éléments essentiels, Ce *journalisme citoyen* se doit d'être une vigilance citoyenne. Son indépendance politique ne signifie en rien absence du débat, bien au contraire. Quand un gouvernement est attentif à s'ouvrir avec intelligence à la diversité, sachons l'apprécier. Quand il crée dans le pays un climat de xénophobie, comme nous avons malheureusement souvent pu le constater au cours de ces dix années, condamnons-le, par nos portraits !

Samia Laabassi, conseillère en recrutement au Luxembourg:

"mettre en valeur les gens"

"J'ai pu découvrir vos portraits. Ils sont variés et bien écrits. Parler de soi est un exercice difficile: je sais mieux parler des autres dans mon travail ! Mettre en valeur des candidats et donner envie aux sociétés de les rencontrer... Au départ, je rêvais d'être journaliste. J'aime écrire, informer... Les RH me donnent cette satisfaction, placer des candidats et aider les entreprises à trouver "the" candidat, j'y mets beaucoup de moi."

Le fauteur : L'essentiel de la question sociale aujourd'hui est évidemment l'emploi. A notre niveau, nous voulons agir contre ce gâchis humain que sont les discriminations. Les entreprises se privent des meilleures compétences et motivations du pays tout simplement parce que dans leurs pratiques de recrutement, dans leur approche des ressources humaines, elles ne sont pas ouvertes à la diversité. Dans notre région, nous participons aux travaux du Club Diversité Lorraine, dans les actions de *consulting* de l'association (en Alsace, en Bourgogne, ...), nous mettons l'exigence de l'égalité des droits et des chances au coeur des réponses sociales. Nous avons particulièrement aimé accompagner les habitants d'un quartier populaire de La Charité-sur-Loire à produire leurs mots sur leur vie, leurs émotions, leur ressenti sur la précarité, les discriminations. Et tout cela avait donné une magnifique exposition, en plein air, dans "le Jardin des Mots", à l'occasion du festival des Mots, un festival national mais qui a pris à cette occasion une couleur locale assez étonnante. Nous retrouvons ces expériences sur le site à la disposition de qui veut fouiner un peu à travers nos pages internet.

Zohra Bitan, (Thiais, Val de Marne)

"Le progrès a de bons côtés: celui de créer des liens, des échanges de fraternité, de savoirs, de conseils, d'opinions, de convictions, d'idées, de plaisirs aussi, de se retrouver au travers de quelques lignes écrites même derrière un écran. Facebook moucharde beaucoup de choses et celles et ceux qui s'y trouvent le savent. Et alors ! Profitons de cet espace démocratique qui n'est pas un mur des lamentations mais aussi celui qui permet, comme tu le fais, Guy, de souhaiter un printemps de plus à quelqu'un ou un hiver en ce qui me concerne, d'ouvrir sa besace de solidarité quand l'appel s'inscrit, de s'insurger lorsqu'une injustice noircit un profil, de prendre son agenda quand un lien se crée... Enfin, tout un tas de choses vivantes et bien utiles.

L'aventure militante, humaine, citoyenne, solidaire et fraternelle prend source dans des engagements, une détermination et l'obsession de rendre le monde meilleur."

"ouvrir sa besace de solidarité":

Le fauteur : Modestement, nous apportons notre petite contribution à la démocratisation de l'information par l'outil internet. Il faut résister face aux menaces de toute nature qui pèsent sur cet espace de liberté. La presse en ligne est tout aussi responsable que la presse papier, et sans doute plus encore, car elle est (le plus souvent) indépendante des pouvoirs économiques. Elle a aussi l'avantage d'être très réactive et cela, c'est un atout énorme au XXIe siècle !

Aïssatou Baldé, photographe

"tous ces projets solidaires"

"La diversité française a besoin de soutien. C'est un réel plaisir de découvrir tous ces projets solidaires. Félicitations à toi pour la démarche de votre association, pour votre parole plurielle, citoyenne et culturelle."

Le fauteur : Y a-t-il meilleure manière de soutenir tous ces projets qui nous entourent, portés par autant de gens talentueux, que d'en parler, de publier ? Nous aimerions soutenir le travail remarquable d'Aïssatou Baldé et de bien d'autres, présentés ici, ceux de Belya Dogan, de Myriam Chetouane, de Mounia El Gharbouj,... Si nous faisons parfois office de chercheur de talents, eux sont aussi chasseurs de sponsors ! Décideurs, ouvrez un peu vos yeux du côté de ces compétences-là !

Rokhaya Diallo, chroniqueuse télé

" Bravo, Guy, pour le travail que tu mènes avec *Entre-gens*."

Le fauteur :" Bravo à toi surtout, Rokhaya, pour la place que tu t'es faite dans le monde des médias. Tu es celle qui interpelle avec un immense talent. La presse te chasse, aujourd'hui, et c'est tant mieux.

"humour toujours"

Sans prétention aucune, mais cela va aussi en le disant, c'est le site *Entre-gens* qui fut sans aucun doute l'un des tout premiers médias (pour ne pas dire le premier) à t'avoir "chassée", en janvier 2008. J'ai particulièrement aimé réaliser ton portrait, parce que j'ai tout de suite senti cette intelligence de la communication avec ton arme favorite (une arme de paix) qui est l'humour.

Samira Ibrahim, journaliste

"l'incroyable richesse"

"Bonjour Guy. Enchantée ! Félicitations pour votre site. Votre travail est précieux."

Le fauteur : Les félicitations, lorsqu'elles viennent des plus grands professionnels des médias, comme Samira Ibrahim, comme Ahmed El Keiy, ... nous font plaisir, évidemment. Avec eux, nous aimons surtout partager une proximité d'analyse des enjeux de société. Un petit tour rapide de notre "Index" montre nos choix éditoriaux face à toutes les formes de xénophobie. Islamophobie. La très grande majorité des visages que nous montrons sont de culture musulmane et leur rapport à l'islam est pluriel mais fort; l'islam a sa place dans la République bien évidemment; la République trouve(rait) son sens en permettant aux musulmans de vivre paisiblement et sereinement leur foi et leur culture dans ce pays, dans leur pays. Turcophobie ? Elle est une honte dans la France d'aujourd'hui alors que tout nous rapproche de ce grand pays qu'est la Turquie. Il est temps de changer de regard sur ce pays, sur ce peuple et sur tous les Français d'origine turque. C'est aussi un de nos chevaux de bataille comme chacun peut le constater dans nos portraits. Et si l'on parlait un peu des Tsiganes, des Roms, des Manouches, des "voyageurs" comme des "sédentaires", qu'ils soient français ou européens... Nous sommes aussi à leurs côtés face au rejet pour dire l'incroyable richesse des cultures du voyage.

Ody Saban, artiste peintre

"Vous êtes merveilleux, Guy, en soutenant Rona Hartner. Moi aussi, j'aime beaucoup cette artiste. J'aime beaucoup Tony Gatlif. Ses films me font pleurer de bonheur. C'est très beau ce que vous avez écrit."

Le fauteur : Merci, Ody ! Tu as écrit ce message il y a quelques mois, dans ton style toujours très explosif. Nous nous sommes rencontrés depuis. Cette rencontre a été un grand moment pour moi, dans l'exposition que tu présentais alors à la Galerie Claire Corcia. Nous nous tutoyons aujourd'hui. L'activité crèe un contact puis une amitié puis nous finissons par créer les uns avec les autres un réseau social, comme on dit aujourd'hui. Techniquement, il faut dire que l'outil Facebook nous y aide bien, avec ce groupe à taille humaine où les intergènes peuvent se rencontrer, se connaître et s'apprécier dans leur diversité".

Elif Kayi, journaliste

"originale et chaleureuse"

"Merci pour ce joli portrait que vous avez fait de moi et pour tous les autres aussi que j'ai découverts. Bravo pour cette initiative originale et chaleureuse."

Le fauteur : Tout à l'heure j'exprimais la bêtise de la turcophobie française. J'adore les articles de Elif lorsqu'elle en dissèque les mécanismes profonds, comme lorsqu'elle raconte le rapport de la France à sa diversité à travers sa relation à son équipe nationale de football. Elif explique les Turcs aux Français et elle explique les Français aux Turcs. Elif est aussi profondément européenne. Elif comme le millier de visages d'Entre-gens est une passerelle, entre les cultures, entre les gens. Comment pouvons-nous nous passer de ces passerelles ? Une chose est simple: où nous considérons enfin les talents de la diversité et la France du XXIe siècle s'épanouira, où nous les ignorons et elle s'étiolera, irrémédiablement.

Belya Dogan, journaliste et scénariste BD

"Merci pour ce très joli texte; ça fait toujours bizarre de se voir ainsi passer à la "loupe" (même bienveillante). je ne m'y ferai jamais. En tout cas, joli travail de collecte d'info et de reformulation; je n'ai même pas senti que tu fouillais ainsi dans mes tiroirs !" (lol)

Le fauteur : Chacun peut aussi constater la place des femmes dans ce recueil. Il y a entre elles et nous une complicité. Elles nous permettent de fouiller dans leurs tiroirs! Nos "sitoyennes" se retrouvent dans notre démarche "entre l'intime et le visible", comme tu me l'as si bien écrit un jour, Belya. Pourquoi tant de femmes sur Entre-gens ? Dans l'article *Entre femmes*, nous citons Clarissa Pinkola Esté, auteure de *Femmes qui courent avec les loups*. Elle exprime, je crois, parfaitement notre idée : "Chaque femme porte en elle une force naturelle, riche de dons créateurs, de bons instincts et d'un savoir immémorial". Elle explique comment la femme dans l'histoire a été "traquée, capturée, muselée,...". Assignée à un rôle réducteur, la femme doit aujourd'hui faire entendre "sa voix généreuse issue de son âme profonde". Tout est dit ici, en quelques mots. Merci à nos "sitoyennes" pour leur contribution !

I

Patchwork

"*Métisse ta toile aux couleurs du monde ! Métisse le monde aux nuances plurielles !*"
(Patrick Aubert, postier du bureau de Pigalle, Paris)

Paris est une fête

(janvier 2016)

"Du 3 au 18 décembre 2015, la Fondation Jérôme Seydoux-Pathé a invité la programmatrice du célèbre festival *Il Cinema Ritrovato*, qui se déroule chaque année à Bologne. Mariann Lewinsky a eu carte blanche pour présenter au public de la Fondation un cycle 100% féminin.

L'émancipation de la femme au cinéma connut une ascension fulgurante.[282] Le cinéma nous démontre qu'elles n'ont pas attendu les années 1920 pour se libérer sur les écrans. Rosalie, Léontine ou Mistinguett, vedettes de comédies anarchiques et libératoires tournées en 1910-1912, détruisent en cinq minutes le vieil ordre patriarcal. Jusqu'alors épouses et femmes au foyer, les héroïnes du septième art sont devenues les femmes d'action dignes des plus grands personnages masculins, comme Protéa et d'autres héroïnes athlétiques qui comblent les rêves de liberté dans des serials et des films d'aventure.

De la Belle-Epoque aux Années Folles

Au-delà des films de fiction, beaucoup de films d'actualité accordent de l'importance à la lutte politique des suffragettes qui, en Angleterre, cassent les vitrines, vont en prison et, comme Emily Davison en 1913, meurent pour la cause. Femmes libres, indépendantes, affublées de pantalons sur les écrans, on les retrouve aussi peu à peu derrière la caméra. **Germaine Dulac**, qui réalise le cinéroman *Gossette* en 1923, continue d'être considérée comme une exception absolue, un cas unique de femme-réalisatrice d'avant-garde. Mais en jetant aussi un oeil sur *Shoes* (1916), chef-d'oeuvre de la réalisatrice **Lois Weber**, ou sur *La femme de demain* (1914) avec l'incomparable **Vera Youreneva**, sans oublier le charmant *Et pourquoi pas ?* (1918) de **Elsie Jane Wilson**, on réalise aujourd'hui ce que le cinéma a perdu en excluant pour des décennies la force créatrice des comédiennes et réalisatrices."[283]

(*Musidora*)

Pour ce premier article de l'année 2016, nous vous invitons à un voyage dans le passé, à travers l'incroyable histoire de **Paris de la Belle Epoque aux Années Folles**, avec ses personnalités du music-hall, du cinéma (muet), de l'art de la mode. Où l'on découvre que Paris est une fête, comme l'a écrit Hemingway, spectateur et acteur des années 1920, que Paris se nourrit

[282] Le dossier complet (fichier pdf): SILENT LADIES - Portraits *glamour* de 855 stars du muet, est disponible sur demande auprès de l'auteur. Ce document exclusif (855 actrices, 136 pages, 600 photos) vous apportera un autre regard sur la femme de la Belle Epoque aux Années Folles (1900 à 1930).
[283] dossier de presse Pathé

joyeusement de son cosmopolitisme, et que ce sont "les petites femmes de Paris" qui inventent la société de demain.[284]

Le cinéma est né à Paris

En 1896, **Alice Guy**, secrétaire de l'industriel Louis Gaumont, essaye de convaincre son directeur de l'intérêt de la toute nouvelle technologie de l'image pour initier des "vues comiques". Léon Gaumont trouve d'abord cette idée pas très sérieuse, mais il finit par l'autoriser à tenter un essai "à condition que ce soit en dehors de ses heures de travail". Alice Guy réalise alors *La Fée aux choux* et devient la première réalisatrice de l'histoire du cinéma. Le film dure 60 secondes. Une fée apparaît à l'écran, dans un jardin, et fait naître des bébés dans des choux. Alice Guy fut aussi la première femme productrice au monde. C'est elle qui embauchera ainsi plus tard Ferdinand Zecca puis Louis Feuillade. Ses réalisations personnelles sont de plusieurs centaines de films dans tous les genres possibles: les premiers peplums (*la Passion de Jésus-Christ*), les premiers spectacles enregistrés (photoscènes), puis plus tard, aux Etats-Unis, des mélodrames, des westerns. Sur les plateaux, elle avait écrit, sur un grand panneau, "*Be natural*" (soyez naturels !), pour ses acteurs et ses actrices, dont Olga Petrova**,** Bessie Love**,** Blanche Cornwall**,** Vinnie Burns**,** Doris Kenyon**,** Marion Swayne.

Résultats du féminisme

"On m'a souvent demandé pourquoi j'avais choisi une carrière si peu féminine", a déclaré Alice Guy. "Or, je n'ai pas choisi cette carrière, ma destinée était tracée." Elle réussit dans ce milieu d'hommes parce qu'au début on ne prête guère attention aux films de fiction, ce qui lui permet de montrer toutes ses qualités féminines. Elle réalise en 1906 *Résultats du féminisme*, un film qui montre l'organisation domestique inversée: les hommes à la cuisine et aux couches à changer, et les femmes confortablement allongées sur des sofas, bavassant, fumant et houspillant la gent masculine. "Que le premier réalisateur du film, au sens précis qu'a pris cette expression, soit une réalisatrice ne manque pas de piquant, au vu de la misogynie qui régna ensuite dans le cinéma." (Pascal Mérigeau, Le Monde). "Alice Guy était une réalisatrice exceptionnelle, d'une sensibilité rare, au regard incroyablement poétique et à l'instinct formidable. Elle a écrit, dirigé et produit plus de mille films. Et pourtant elle a été oubliée par l'industrie qu'elle a contribué à créer." (Martin Scorsese)

(*Jeanne d'Alcy*)

Qui se souvient aussi aujourd'hui que Jeanne d'Alcy (1865 - 1956) fut la première actrice française dans l'histoire du cinéma, puisqu'épouse de Georges Méliès, elle en était aussi "la muse".

[284] tous les noms cités sont les noms d'artistes

Bleuette Bernon (1878 - 1919), artiste lyrique, tourna elle aussi une vingtaine de films avec Méliès.

La tentation de l'érotisme

Dès l'origine du cinéma, on connut la tentation de l'érotisme. On filme *Le lever d'Yvette* ou *Le coucher de la Parisienne* puis *Le coucher de la mariée* (1896): l'artiste française de cabaret **Louise Willy**, qui joue la jeune mariée, se déshabille derrière un paravent, l'actrice se dénude pour le spectateur, c'est le premier striptease de l'histoire du cinéma, avant beaucoup d'autres, comme *After the ball, the bath* (1897).

En ces temps-là, le théâtre

Les premières actrices parisiennes sont souvent venues du théâtre où elles excellaient. **Jeanne Devair** (1877 - 1949) et sa soeur **Germaine Dermoz** (1888 - 1966) étaient sociétaires de la Comédie française, tout comme **Emilienne Dux** (1874 - 1950). **Marie-Nelly Cormon** (1877 - ?) a commencé également au théâtre avant de se tourner vers le cinéma. La comédienne **Madeleine Roch** (1883 - 1930) tourna plusieurs films de 1910 à 1912.

Le génie français

Yvette Andréyor (1891 - 1962) a fait ses débuts à l'âge de six ans sur la scène du théâtre de l'Odéon. Dans les années 1910, elle fut la muse très populaire du réalisateur Louis Feuillade. **Berthe Jalabert** (1885 - 1935), fille de comédiens (Louis Péricaud), rencontra avec intérêt le cinéma. **Sarah Bernhardt** (1884 - 1923), monstre sacré du théâtre français, s'est aussi essayée au 7e art avec un succès de curiosité mais qui n'est pas passé à la postérité. **Eve Francis** (1886 - 1980) a consacré sa vie au théâtre et à la poésie. Elle créa *l'Otage* de Paul Claudel, le 5 juin 1914, au théâtre. Entre eux se noua une rare amitié. Dans une dédicace, Claudel déclara que le nom d'Eve Francis "s'il n'est pas en tête est toujours en filigrane dans tous (mes) livres".

(*Marie Bell*)

Marie Bell (1900 - 1985) a subjugué André Malraux, futur Ministre de la Culture, qui s'est exclamé: "Voir Marie Bell dans Phèdre est une chance unique pour quiconque veut savoir ce qu'est le génie français".

Quand les Belges arrivèrent à Paris

A six ans, **Berthe Bovy** (1877 - 1987), petite fille belge, sillonnait déjà les routes avec "les comiques" que les villageois attendaient: "Le destin a toujours été très gentil avec moi, Paris

aussi". Paris se toque d'elle et le cinéma fait très vite appel aux services de la comédienne belge, devenue sociétaire de la Comédie Française. D'autres actrices belges rencontrèrent le succès à Paris: **Marcelle Corday** (1890 - 1971), **Suzanne Christy** (1904 - 1974), **Germaine Dury**, une des principales interprètes d'Alfred Machin, **Gilberte Legrand**, actrice connue pour *Gigi ou la folle poupée* (1922), *Le coup de Gilberte* (1922), *La maison dans la dune* (1925) et les deux soeurs **Léontine Massart** (1885 - 1980), actrice de 1908 à 1922, et **Mary Massart** (1891 - 1993), actrice de 1914 à 1922.

En ces temps-là, la danse

Sur la scène parisienne, la danse et le cinéma n'ont jamais cessé de se croiser. **Josette Day** (1914 - 1978) commença sa carrière à l'âge de 5 ans avec le cinéma muet, tout en suivant, à partir de l'âge de 9 ans, une formation de petit rat à l'Opéra de Paris. **Paulette Dubost** (1910 - 2011), fille d'une chanteuse d'opérette, intégra l'Opéra de Paris comme petit rat dès l'âge de 7 ans. Alors qu'elle avait 14 ans, le financier Alexandre Stavisky tomba amoureux d'elle. A 16 ans, elle tourna son premier film au cinéma pour Jean Renoir.

"*1909, des femmes... rien que des femmes*"

Gina Manès (1893 - 1989) qui a grandi au Faubourg Saint-Antoine, a été ballerine avant d'être actrice, elle avait une beauté troublante, un regard vénéneux, une démarche féline et elle s'imposa rapidement en séductrice et en femme fatale, "vamp aux yeux d'émeraude", "Athéna au regard vert".

(*Gina Manès*)

L'autre Gina, **Gina Palerme** (1885 - 1977), comédienne, danseuse et chanteuse de music-hall française, est montée sur scène pour la première fois en 1909, dans une revue à l'Olympia: "*1909, des femmes... rien que des femmes*". Internationalement réputée comme la femme la plus glamour de France, "la cocotte française" entretenait sa forme et sa beauté par le sport et la culture physique.

Les Folies Bergère

Paris ne serait pas Paris sans ses revues du Faubourg-Montmartre. Le premier music-hall ouvert à Paris dès la fin du XIXe siècle, les *Folies Bergère*, a inventé un genre nouveau, celui des revues à grand spectacle où la femme, entre féerie et frivolité, est au coeur du concept. Les "cocottes" qui firent le renom du music-hall furent interdites de déshabillage jusqu'en 1912, quand fut acquise la nudité des poitrines.

Musidora (1889 - 1977) a d'abord ébloui les scènes de music-hall et les cabarets, les *Folies Bergère*, *Concert Mayol* et *la Cigale*, avant d'éblouir les cinéphiles des années noires de la Grande Guerre,dans ses rôles de femme-gangster, Irma Vep et Diana Monti, dans les séries *Les vampires* (1915 - 1916) et *Judex* (1916), dirigées par Louis Feuillade. Elle devint plus tard elle-même scénariste, réalisatrice et même productrice, mais sans jamais atteindre le succès prodigieux qu'elle a connu en tant qu'actrice.

Ginette Maddie (1898 - 1980) grandit dans le quartier de Montmartre à Paris avant d'entrer comme petite-main chez Paquin, prestigieuse maison de couture. Repérée par sa beauté, elle devint mannequin avant de tenter sa chance au music-hall. Elle fit ses débuts au cinéma en 1919 et remporta un grand succès en 1922 avec *Le Diamant noir*. Le film fit de sa vedette une artiste très en vue jusqu'en 1929. Sa voix haut perchée des faubourgs parisiens ne lui permit cependant pas de franchir une nouvelle étape vers le cinéma parlant. Elle a fait la couverture de *Paris Plaisirs*, novembre 1926, le Graal de la revue de charme des années 1920, où on retrouvait régulièrement des danseuses des *Folies Bergère* et du *Moulin-Rouge*, des publicités troublantes, des illustrations de Lorenzi ou Labocetta, des montages avant-gardistes, du pur plaisir. Le corps de Ginette Maddie repose au cimetière de Pantin, aux côtés de celui de son amie, la chanteuse Damia.

De Montmartre à Broadway

Suzanne Grandais (1893 - 1920), danseuse au *Moulin-Rouge*, n'a que 17 ans lorsqu'elle tourne son premier film. Un réalisateur parle d'elle ainsi: "... une scène illuminée par la présence d'une jeune interprète toute légère et ensoleillée". Un autre parle de son "sex-appeal fluide et pénétrant". Elle avait tout pour devenir une icône du cinéma. Sa mort tragique en 1920, à l'âge de 27 ans, dans un accident de voiture, la fige à tout jamais dans l'image de la jeune fille parisienne, fraîche et volontaire.

(*Suzanne Grandais*)

La famille d'**Anna Held** (1872 - 1918), née à Varsovie, fille d'un Allemand et d'une Française, s'est installée à Paris en 1881 pour fuir les pogroms antisémites. Anna s'est mariée en 1894 avec un Uruguayen, ils ont eu une fille, **Liane Carrera** (1895 - 1988), qui deviendra actrice. Anna Held a débuté au théâtre en 1896. C'est là qu'elle a rencontré Florenz Ziegfeld. En 1905, elle s'installa avec lui à New-York, Broadway. En 1907, elle eut l'idée des *Ziegfeld Follies*, s'inspirant des revues des *Folies Bergère* qu'elle avait connues à Paris. Les *Ziegfeld Girls* sont devenues tout au long de l'ère du cinéma muet une source intarissable, non seulement pour la danse mais aussi pour le cinéma, avec les plus belles jeunes filles américaines des *10's* et des *roaring twenties*.

La danse libre

Paris révolutionna la danse en accueillant dans ses murs **Isadora Duncan** (1877 - 1927) en 1900. Dans la capitale française, l'Américaine a trouvé l'effervescence culturelle qu'elle recherchait. Installée en 1909 dans deux grands appartements de la rue Danton, elle habitait au rez-de-chaussée et son école de danse était au premier étage. On y dansait pieds nus et seulement vêtus de fausses tuniques grecques. Finie la rigidité chorégraphique du ballet classique et place à l'improvisation, à l'émotion, à l'expression naturelle du corps. Les Parisiennes, en nombre, se rallièrent à cette philosophie qui inspira écrivains, peintres, sculpteurs, photographes. En 1913, on grava le portrait d'Isadora Duncan dans les bas-reliefs du Théâtre des Champs-Elysées et on peignit la danseuse sur la fresque murale de l'auditorium représentant les neuf Muses. C'est avec Isadora Duncan qu'**Elsa Lanchester** (1902 - 1986), issue d'une famille de *bohemians* (marginaux) anglais, apprit la danse, qu'elle interpréta dans les cabarets parisiens, avant de commencer au cinéma en 1925.

(*Djuna Barnes, une Américaine à Paris*)

Le cinéma fit connaître la danse libre au public international. **Grete Wiesenthal** et ses deux soeurs **Elsa Wiesenthal** et **Berta Wiesenthal**, pionnières de la danse libre à Vienne en Autriche, apparurent dans plusieurs films dès 1910. **Olga Desmond**, danseuse nue, dans la lignée d'Isadora Duncan, annonça l'avènement de l'*Ausdruckstanz* des années 1920. Elle se produisit dans neuf films de 1909 à 1919. **Claire Bauroff** a pris des cours de danse à Munich dans les années 1910 avant de jouer au cinéma. Elle est devenue célèbre pour sa danse nue artistique dans les théâtre autrichiens et allemands. Les images de la danse ont été exploitées par les réalisateurs de cinéma pour promouvoir le naturisme et la liberté du corps dans les années 1920. Des Etats-Unis arrivèrent enfin le charleston et le fox-trot. La danse libéra la femme.

En ces temps-là, les suffragettes

La manifestation du 6 mai 1912 à New-York avait fait couler pas mal d'encre. Ce jour-là, à l'appel des associations féministes, vingt mille femmes tout habillées de blanc, rejointes par cinq cents hommes, ont marché de la 59th Avenue jusqu'à Washington Square, pour réclamer une fois de plus le droit de vote. Fait nouveau, la plupart arboraient du rouge à lèvres. Ce geste, tout aussi courageux que politique, signifiait à la fois leur émancipation et leur volonté de rejeter les tabous. Cette attitude décontractée, presque un manifeste, reste encore choquante. Edward Bok, l'éditeur du *Ladies Home Journal*, n'a-t-il pas écrit que "les hommes continuent à voir le rouge à lèvres comme une marque du sexe et du péché" ?

Les conférences de **Lilian Russel** (1860 - 1922) faisaient le plein. Fille de Cynthia Leonard, qui fut la première femme à briguer la mairie de New-York, l'actrice américaine avait été une

chanteuse très populaire à la fin du XIXe siècle. Elle rayonnait par sa beauté, son style, sa voix, sa présence scénique. Elle plaidait, comme sa mère avant elle, pour la cause féminine.

Les rédactrices de mode interrogèrent les stars américaines, **Mary Pickford**, **Lilian Gish** ou **Gloria Swanson** sur leur façon de s'habiller ou leurs recettes de beauté. Les actrices font plus pour l'adoption du maquillage par les classes moyennes que n'importe quel mouvement féministe.

Belles et rebelles

"Sex-symbol avant l'heure, **Theda Bara** qui joue et pose à moitié nue, suscite l'engouement particulier du public. A tort ou à raison, la star estime que son regard n'est pas mis en valeur par les caméras, comme il le mériterait. Elle s'adresse à Helena (Rubinstein) pour le valoriser. Inspirée par sa beauté, Madame crée la ligne *Vamp* tout exprès pour elle, en hommage à son rôle de vampire dans le film *The fool was there*. L'effet produit est si spectaculaire que le mot vamp passe dans le langage commun. Tous les journaux en parlent. Les clientes réclament le même maquillage. Mais, s'amuse Madame, le bruit fait autour de ça n'était rien à côté du scandale produit le jour où Theda Bara a exhibé ses ongles de pieds... peints en rouge ! Le chemin est encore long pour que les femmes puissent faire ce qui leur plaît de leur corps.

Dans les night-clubs, on danse avec insouciance le charleston et le fox-trot... **Clara Bow**, vedette du film *It*, est l'idole des jeunes filles qui copient ses cheveux frisés, ses sourcils dessinés en arc de cercle, sa bouche en forme de coeur, soulignée par un rouge à lèvres vif. Elle possède une vitalité, une exubérance et pour tout dire un magnétisme animal qui expliquent l'engouement pour sa personne. A la suite, on voit apparaître les *it girls*, plus sexy que douées pour la comédie. **Theda Bara** et **Louise Brooks** ont, elles aussi, droit au titre. Les concours de beauté apparaissent, la première Miss America est élue en 1921... La beauté est à la fois un plaisir, un besoin de séduire et l'affirmation de la liberté des femmes est en train de se positionner aussi comme un enjeu économique et financier. Les femmes ont fait le lien entre l'utilisation des cosmétiques et l'émergence de leur propre modernité. Belles et rebelles, en somme."[285]

Helena Rubinstein (1870 - 1965), Polonaise, née dans le quartier juif de Cracovie, est partie à 21 ans en Australie. Elle s'est installée à Paris en 1912 parce que "les Françaises ont le goût du maquillage". Elle y fréquenta Marc Chagall, Louis Marcoussis, Louise de Vilmorin, Misia Sert, Salvador Dali, Pablo Picasso, Jean Cocetau qui l'appelait "l'impératrice de la cosmétique". Dans sa *Maison de Beauté* de la rue Saint-Honoré, elle proposait des massages et choquait la bonne

[285] extraits de *Helena Rubinstein, la femme qui inventa la beauté*, Michèle Fitoussi, Grasset, 2010

société bourgeoise. Colette fut l'une des premières à accepter de se dénuder pour se faire masser et elle lança la mode.

Josette Andriot (1886 - 1942) était une sportive accomplie (natation, cyclisme, équitation) et se révéla une actrice-née avec une soixantaine de films en dix ans. "Tout ce que peut oser la plus intrépide des femmes, elle l'entreprend le sourire aux lèvres" observait un critique en 1913.

Germaine Dulac (1882 - 1942), réalisatrice française, fut parmi les premières en France à envisager le cinéma comme un grand art et à s'y consacrer dès 1916. Journaliste féministe, elle rédigea principalement des portraits de femmes. Au cinéma, son chef-d'oeuvre est *La Souriante Madame Beudet* (1923), où elle critique la vie conjugale de la société bourgeoise. Après 1924, elle milita activement pour répandre l'amour du cinéma en développant les ciné-clubs.

Madeleine Renaud (1900 - 1994), née avec le siècle, a grandi à Paris dans une atmosphère de gynécée, sans fastes, où elle apprendra à prendre sa vie en mains. Collégienne, elle fabriquait des chapeaux et les vendait à ses camarades de classe. Mais elle voulait "un métier intelligent". Sa curiosité la poussa vers le journalisme. Sa nature de comédienne ne pouvait cependant rester longtemps ignorée.

En ces temps-là, la chanson

C'est au XIXe siècle que tout a commencé avec **Félicia Mallet** (1863 - 1928). Artiste complète, funambule, pantomime et chanteuse, Félicia était l'une des plus grandes interprètes d'Aristide Bruant dans les cafés-concerts de l'époque. La chanson *Le fiacre* a été initialement créée pour Félicia Mallet en 1888. Puis vinrent **Yvette Guilbert** (1865 - 1944), la reine de la chanson grivoise à la Belle Epoque, "timide à la ville et audacieuse à la scène", **Anna Thibaud** (1867 - 1948), **Paulette Darty** (1871 - 1939). La *French Doll*, **Irène Bordoni** (1889 - 1953), française d'origine corse, enthousiasme l'Amérique où elle a débarqué en 1907.

Les coquines de Paris

Originaire de Pau, **Emma Liébel** (1873 - 1028) a débuté à Toulouse avant de monter à Paris. Sa chanson *Bonsoir m'amour* était l'une des chansons préférées des Poilus de 14/18. Elle sera interdite par l'armée car c'est sur son air qu'un anonyme écrira la très anti-militariste *Chanson de Craonne*. Surnommée plus tard *la Reine du phono*, elle a enregistré plus de 200 disques 78 tours. Bien que Béarnaise, elle n'a pas hésité à chanter les coquines de Paris.

La Marseillaise **Gaby Deslys** (1881 - 1920), chanteuse et actrice, fut une vraie star internationale. Berthe Sylva (1885 - 1941) était "fleur de misère". **Eugénie Buffet** (1886 - 1934) est née à Tlemcen, en Algérie, on l'a appelée "le caporal des poilus". A plus de soixante ans, elle chantait encore sa joie de vivre. **Damia** (1885 - 1978) était la plus grande des chanteuses de son temps. Originaire des Vosges, Marise Damien était une enfant de la cloche. Elle connut la rue à Paris alors qu'elle n'avait pas 15 ans. Attirée par le monde du spectacle et sans le moindre sou, elle s'est fait embaucher comme figurante au théâtre du Chatelet. Ce fut le début d'une vie d'artiste qui dura plus de cinquante ans. Sur scène, la chanteuse réaliste faisait corps avec les personnages de ses chansons. La succulente et truculente biographie *Damia, une diva française*, par Francesco Rapazzini, évoque en pointillés la mémoire de la chanson française, de la Belle Epoque aux Années Folles (éditions Perrin).

Mistinguett (1875 - 1956), chanteuse et actrice française, la reine parisienne de la Belle Epoque aux Années Folles, commença au cinéma en 1908. Elle marque l'histoire du music-hall français pour toujours.

(*Mistinguett, 1911*)

"On dit que j'fais voir mes gambettes / Mais je s'rais pas Mistinguett / Si j'n'étais pas comme ça"

Cora Madou (1891 - 1931) chantait la rue et **Frehel** (1891 - 1951) fricotait: "Pour tirer son cou / teau de sa profonde / c'est lui qu'est l'premier / lui qui a la loi". **Marie Dubas** (1874 - 1972) chantait, dansait, mimait ses textes, parfois jusqu'à la caricature, jouant des hanches, des yeux, de sa frange brune ou des intonations aiguës de sa voix, qu'elle faisait mine de rattraper d'un geste de la main. Lorsqu'elle se lançait dans une parodie d'opérette, Marie Dubas occupait toute la scène, avec une vitalité exceptionnelle et une sorte de jubilation on ne peut plus communicative. Ce qui fit écrire à Michel Georges-Michel (historien du théâtre et du music-hall): "Avec elle, le sujet ne compte plus. Le texte et la musique même s'effacent. C'est Marie Dubas que l'on écoute, que l'on regarde: rien d'autre."

Germaine Lix (1893 - 1986) faisait vibrer sa voix brisée comme un violon, riant à la fin de chaque complainte, histoire de rassurer son public. Pour **Gaby Morlay** (1893 - 1964), le bonheur n'était plus un rêve. Elle est un symbole de la femme libre des Années Folles, notamment en étant la première femme à obtenir son brevet de pilote de dirigeable.

Yvonne Printemps (1894 - 1977) ironisait sur son amant. Sacha Guitry dit d'elle: "Sur votre tombe, Yvonne, on écrira Enfin froide". Yvonne Printemps lui rétorqua: "Vous, Sacha, je ferai écrire sur la vôtre Enfin raide".

(*Yvonne Printemps*)

Gaby Montbreuse (1895 - 1943), elle aussi, parlait d'amour... et de domination masculine: "Tu m'as possédée par surprise. **La Palma** (1896 - 1979), fille d'artistes ambulants, originaires de Marseille, était attirée par la chanson. Elle a pris à 16 ans, le nom de La Palma, est montée à Paris au cours de la guerre 14-18, est passée au *Concert Mayol*, avant de rentrer à Marseille où elle a fini par s'établir. **Claudine Boria** (1896 - 1918) interpréta un répertoire composé presque exclusivement de chansons de Gaston Couté, d'Aristide Bruant et de Jean Richepin. Mais elle mourut très jeune, atteinte de tuberculose.

Germaine Sablon (1899-1992), chanteuse et actrice française, débuta une carrière de chanteuse d'opérette en 1915 et joua dans des films muets à partir de 1919. Plus tard, elle deviendra un symbole de la Résistance. Par contre, **Arletty** (1898 - 1985) a la gouaillerie de la Parisienne quand elle avance: "Si vous ne vouliez pas que je couche avec les Allemands, fallait pas les laisser entrer" et pour ceux qui n'auraient pas bien compris, elle précise: "Si mon coeur est français, mon cul est international !"

Suzy Solidor (1900 - 1983) ne prend pas plus de gants, lorsque dans ses chansons, elle popularise auprès du grand public les amours lesbiennes (*Ouvre*, *Obsession*, etc.).

Les mômes de Paname

Nine Pinson chante "les mômes de la cloche". **Dora Stroeva** se met au piano. **Lucienne Boyer** (1901 - 1985) est chanteuse, mais aussi mannequin, elle pose pour Foujita (peintre, dessinateur, graveur, illustrateur, céramiste, photographe, cinéaste, créateur de mode, etc.).

Mais **Kiki de Montparnasse** (1901 - 1953) fut la modèle favorite de l'artiste français d'origine japonaise, en plus d'être d'abord celle de l'Américain Man Ray.

(*Kiki, photographiée par Hemingway*)

C'est "une fille de rien du tout", Alice Prin, qui est née ce 2 octobre 1901, à Châtillon-sur-Seine en Bourgogne, d'une mère pauvre et de son amant, un riche marchand de bois, qui ne reconnaîtra jamais l'enfant, pas plus que ses frères et soeurs. Elle deviendra plus tard, durant l'entre-deux-guerres, "la Reine de Montparnasse", modèle, muse et amante d'artistes célèbres, mais également chanteuse, danseuse, gérante de cabaret, peintre et actrice de cinéma. Durant les *Années Folles*, Montparnasse abritait de prestigieux cafés, comme la Coupole, le Dôme, la Rotonde et la Closerie des Lilas. Les écrivains américains de la "Génération perdue", Scott Fitzgerald, Henri Miller et Ernest Hemingway, y côtoyaient les exilés, qui ont fui les dictatures, et les peintres de l'Ecole de Paris, le Lituanien Soutine, l'Italien Modigliani, le Russe Chagall. Les surréalistes occupaient le devant de la scène culturelle: des poètes comme André Breton, Louis Aragon, Paul Eluard ou Robert Desnos, des peintres comme Max Ernst, Joan Miro, Salvador Dali, Francis Picabia,

le sculpteur Jean Arp. Le jazz connut une ascension spectaculaire. On dansait le charleston. La France s'est prise d'une passion pour les Etats-Unis, la culture américaine, le cinéma américain, la mode américaine des *flappers*, jeunes femmes modernes avec leurs cheveux courts et leurs moeurs libres (alcool, cigarettes, sexe,...) fait des émules à Paris chez "les garçonnes": silhouette androgyne et longiligne, cheveux courts, robes droites et courtes, à dos nu, ou habit masculin, chapeaux portés bas, maquillage soutenu et bijoux voyants. La "garçonne" est féministe, bisexuelle. Kiki incarne parfaitement cette Parisienne des années 1920.

Née à Sarreguemines, en Alsace-Moselle annexée, d'une famille juive, **Marianne Oswald** (1901 - 1985) est orpheline à 16 ans. Elle est envoyée en pension à Munich. La Lorraine a entamé sa carrière de chanteuse dans les cabarets de Berlin, avant de s'exiler à Paris pour fuir la montée du nazisme. "Elle introduisit dans la chanson française des techniques propres à l'expressionnisme allemand, séduisant par sa diction très particulière, son *parlé-chanté* brechtien, un accent dialectal mosellan, sa voix tour à tour brute et tendre".[286]

Plus tard viendront "les mômes": **la môme Moineau** (1908 - 1968), **Rina Ketty** (1911 - 1996). Cette dernière, arrivée à Paris dans les années 1930 pour y retrouver ses tantes, découvrit alors avec ravissement l'atmosphère de la Commune Libre de Montmartre. Elle commença à se produire dans les cabarets du quartier, en particulier au Lapin Agile. Puis **Lucienne Delyle** (1913 - 1962), **Elyane Celis** (1914 - 1962), le rossignol du music-hall, et surtout **Edith Piaf** (1915 - 1963) dont nous venons de célébrer le centenaire de la naissance. C'est la chanson des rues dont on ne connaît pas la fin.

Entre Paris et l'Amérique

En visite à Paris, Clara Bow s'étonnait avec ravissement du climat de liberté qui régnait dans la capitale française. Il en fallait pourtant beaucoup pour étonner "le brasier de Brooklyn". Nombreuses furent les Américaines à s'installer à Paris et non moins nombreuses furent les Parisiennes à se diriger vers les Etats-Unis.

C'est à Paris que la danseuse américaine **Loïe Fuller** (1862 - 1928) a révolutionné les arts de la scène. Engagée aux *Folies Bergère*, elle réalisa des scénographies avant-gardistes, emplissant l'espace scénique de mouvements amples et sinueux, de formes lumineuses se répondant à l'infini par des jeux de miroirs, de nombreux accessoires, des costumes dégagés de toute contrainte. Tout comme sa vie privée. Elle noua une relation amoureuse de près de trente ans avec l'une de ses admiratrices, Gabrielle Bloch, dite "Gab". A partir de 1900, les deux femmes vécurent ensemble, Gab devenat l'associée de Fuller.

Pola Negri (1897 - 1987), actrice d'origine polonaise, était une tempétueuse vamp aux yeux verts. Elle fut l'une des nombreuses maîtresses de Charlie Chaplin, ainsi que celle de Rudolf Valentino. Pola Negri a commencé par la danse, à l'âge de 13 ans, avant de faire une grande carrière au cinéma et de devenir une légende hollywoodienne. Une partie de sa carrière s'est déroulée à Paris à la fin des années 1920.

Joséphine Baker (1906 - 1975), la première star noire (en fait, métissée afro-amérindienne), née dans un milieu d'artistes itinérants, danseuse dès son plus jeune âge, mariée

[286] Source : *Wikipédia*

une première fois à 13 ans, bisexuelle, entra à Broadway à 16 ans après plusieurs refus en raison de sa couleur, puis aux *Folies Bergère* à Paris. Elle devint française en 1937.

(*Joséphine Baker*)

Mathilde Comont (1886 - 1938), actrice française, **Yola d'Avril** (1907 - 1984), danseuse et actrice française, **Renée Adorée** (1898 - 1933), actrice française, prirent la direction contraire et firent carrière aux Etats-Unis. Fille d'artistes de cirque, Renée Adorée participait aux représentations dès l'âge de cinq ans en compagnie de ses parents. Malgré sa petite taille, sa sensuelle beauté, ses yeux pénétrants lui conféraient une fascinante présence en noir et blanc qui convenaient parfaitement à Hollywood.

Origines composées

Plusieurs stars américaines étaient d'origine française. **Anita Page** (1910 - 2008), dont le père était d'origine espagnole et la mère d'origine française, était "la latine blonde de Hollywood". Retenue par tous les castings dès l'âge de 15 ans, elle était au sommet de sa popularité lors de la transition du cinéma muet au cinéma parlant en 1930. **Pauline Garon** (1900 - 1965), d'origine française par son père et irlandaise par sa mère, cadette d'une fratrie de onze enfants, ne parla anglais qu'à partir de l'âge de 10 ans. Diplômée de théâtre, elle partit pour New-York à 20 ans, où elle trouva du travail à Broadway, et fit ses débuts au cinéma. L'actrice américaine **Lillian Lorraine** (1892 - 1955) est, elle aussi, née d'une famille d'origine française. Elle commença à l'âge de 14 ans et fut la "petite amie" de Ziegfeld. **Marguerite Courtot** (1897 - 1986), actrice américaine d'origine française, a commencé en tant que mannequin-enfant. **Helen Menken** (1901 - 1966), née d'un père d'origine franco-allemande et d'une mère irlandaise, apparut à Broadway dans *Red Mill* (1913), alors qu'elle n'était âgée que de 12 ans.

L'Amérique aimait la France autant que la France aimait l'Amérique

L'Américaine **Patsy Ruth Miller** (1904 - 1995) fut acclamée pour son interprétation d'Esmeralda (*Notre-Dame de Paris*, 1923). Plusieurs actrices américaines ont choisi des noms à consonance française pour noms d'artistes: la star des stars, **Carole Lombard** (née Jane Alice Peters, 1908 - 1942), **Louise Lorraine** (née Louise Escovar, 1904 - 1981), **Grace La Rue** (1882 - 1956), actrice, chanteuse et meneuse de revue à Broadway. Ne pas confondre avec **Fontaine La Rue** (1897 - 1976), qui était d'origine mexicaine mais, dans le marketing du cinéma muet, il valait mieux porter un nom français que s'appeler Matilda Fernandez !

Les plus grandes stars américaines appréciaient de passer par Paris. **Gloria Swanson** (1899 - 1983), qui commença sa carrière en 1915 à Chicago, tourna en France *Madame sans-gêne* en 1924. Elle fut une des plus grandes stars internationales des années 1920, et entretint une

liaison avec Joseph Kennedy, patriarche du clan Kennedy. Elle créa même avec lui en 1927 la *Gloria Swanson Pictures Corporation*, destinée à produire ses propres films. Qu'est ce qu'une star ? Beaucoup plus qu'une simple comédienne-vedette, c'est avant tout une personnalité charismatique,élevée au-delà même de son personnage public au rang d'étoile mythique et glorieuse. Les producteurs obligeaient leurs vedettes à sortir, à s'habiller luxueusement, à se déplacer en limousine, à sourire constamment sous les nuées des flashs et à boire du champagne à toute heure... Ainsi Gloria Swanson prendra ses bains dans une baignoire entièrement plaquée d'or ! Et Clara Bow se promènera avec huit pékinois roux assortis à la couleur de ses cheveux ! En les poussant à se démarquer de la sorte, les chefs de studio offrent, à travers elles, du rêve aux masses laborieuses.

(*l'Américaine Solita Solano à Paris*)

En ces temps-là, les artistes

Beaucoup d'actrices, d'une remarquable beauté, ont commencé leur carrière en posant pour des artistes: peintres, sculpteurs et photographes.

(*Catherine Hessling*)

Catherine Hessling (1900 - 1970) fut la "Nana" du XXe siècle. "Dédée" Heuschling était dotée d'une beauté icomprable. Matisse trouvait qu'elle "ressemblait à un Renoir". Il lui fit donc rencontrer Auguste Renoir. Elle posa pour le maître (souvent nue), de 1915 jusqu'à la mort du en 1919. "Sa peau repoussait encore moins la lumière que celle de tous les modèles que Renoir avait eus dans sa vie. Elle chantait d'une voix un peu fausse des refrains à la mode,... était gaie et dispensait à mon père les effluves vivifiants de sa jeunesse épanouie. Andrée a été l'un des éléments vivants qui aidèrent Renoir à fixer sur la toile le prodigieux cri d'amour de la fin de sa vie", déclara Jean Renoir, deuxième fils du peintre, qui épousa le modèle en 1920. Dédée copiait les manières des stars américaines, s'habillait comme elles. Jean Renoir dit qu'il n'a mis les pieds dans ce métier que dans l'espoir de faire de sa femme une vedette. En 1926, avec Nana, d'après

l'oeuvre d'Emile Zola, le grand public a découvert Catherine Hessling (son nom d'actrice), grâce aux affiches qui couvraient les murs de Paris.

Gabrielle Colonna-Romano (1888 - 1981), actrice française, fut également, avant Dédée, modèle de Renoir.

Venues de l'Est

Misia Sert (1872 - 1950) était la fille d'un sculpteur polonais. Elle est arrivée à Paris au début des années 1890, commença à se faire connaître dans le milieu artistique parisien par ses talents de pianiste, sa beauté, son charisme. Mallarmé, Proust, Satie, Colette, Coco Chanel, Picasso, Cocteau, Serge Lifar l'appelaient simplement "Misia". Elle devint le modèle des plus grands peintres de l'époque. Renoir la représenta plusieurs fois. Chez elle, se réunissaient les peintres, les musiciens (Ravel, Stravinsky, Poulenc, Diaghilev). Les journalistes la surnommèrent la "Reine de Paris".

Stacia Napierkowska (1891 - 1945), actrice et danseuse français d'origine polonaise fut la partenaire fréquente de Max Linder, proche de Mistinguett et de Germaine Dulac, avec laquelle elle a tourné Venus Victrix. Elle a réalisé elle-même un film en 1917.

(extrait de l'affiche d'*Atlantide*, par Manuel Orazzi, avec Stacia Napierkowska, 1921)

Elle a connu l'un de ses plus grands succès au cinéma avec le rôle d'Antinéa dans l'*Atlantide* de Jacques Feyder en 1921.

Le charme slave

Assia Granatouroff (1891 - 1982), venue d'Ukraine, a été le modèle nu de nombreux photographes, peintres et sculpteurs parisiens. Assia avait 11 ans quand elle arriva à Paris avec ses parents. Elle a quitté le domicile familial à 16 ans pour s'établir près de Montparnasse, alors centre de la vie artistique de Paris. Elle pratiquait le dessin, réalisait des travaux de couture et des motifs floraux qu'elle vendait aux usines textiles du Nord. Elle posa pour les artistes les plus réputés de Paris. Assia était un modèle idéal. Ils disaient d'elle: "elle rayonne d'une beauté et d'un charme parfaitement naturels", "un peu garçonne, avec son carré blond, bouclé, ses jambes solides, son buste fin", "un corps puissant qu'aucune maternité ou promesse de maternité n'alourdit", "les épaules sont égyptiennes, le bassin est grec" (*Wikipédia*). Elle a commencé ensuite le théâtre et joua quelques rôles au cinéma. Pendant la Seconde Guerre Mondiale, arrêtée par la Gestapo, elle parvint à se faire libérer et a rejoint les rangs de la Résistance.

Nathalie Lissenko (1884 - 1969), actrice russe, a fait l'essentiel de sa carrière en France dans les studios Albatros de Montreuil: "Souple, gracieuse, aimable, s'excusant dans le français le plus pur de ne pas interrompre le minutieux maquillage qui, pour l'instant, absorbe toute son attention, Mme Lissenko parle, et il émane d'elle un charme étrange auquel on ne saurait se soustraire. Si, lorsque fuyant son pays où régnait la terreur, Mme Lissenko était à peu près inconnue à Paris où elle se réfugia en 1920, il n'en était pas de même en Russie où elle était déjà une grande vedette de théâtre doublée d'une parfaite artiste cinégraphique. A Odessa, où elle est née, je crois, ses aspirations la poussent déjà vers la scène et elle rêve d'interpréter les classiques russes et étrangers dont elle fait sa lecture favorite. Elle prépare donc le Conservatoire d'où elle sort à 17 ans et débute au Théâtre Artistique de Moscou, puis au Théâtre Korche. Elle n'interprète pas seulement les oeuvres de ses compatriotes, mais se plaît au contraire à jouer tout le répertoire français moderne: *La Vierge Folle*, *La Femme nue* entre autres... Le cinéma qu'elle aime, tout artiste aime son art, avec passion, le cinéma qui, dit-elle, peut devenir un instrument incomparable entre les mains qui savent le manier, le cinéma qui n'en est encore qu'à son enfance, mais dont elle prévoit toutes les magnifiques possibilités et l'avenir immense".[287]

(*Misia*)

Sandra Milowanoff (1892 - 1957), actrice française d'origine russe, était toute jeune passionnée de danse classique. Elle est entrée dans l'univers des petits rats de Saint-Pétersbourg pendant huit ans. Après une tournée triomphale dans différentes capitales d'Europe, elle quitta sa Russie natale en 1917 pour fuir la révolution bolchevique. Réfugiée à Monte-Carlo, elle trouva un petit rôle d'actrice de cinéma dans un feuilleton réalisé par René Navarre. Charmé par sa beauté, le réalisateur Louis Feuillade lui donna un rôle dans le film *Les deux gamines* aux côtés de Blanche Montel. De succès en succès, la carrière de Sandra Milowanoff s'acheva avec la venue du cinéma parlant. Elle s'est éteinte à Paris dans l'anonymat le plus complet.

Des Roumaines à Paris

Sylvia, Rose, Bianca et Simone Maklès étaient quatre soeurs d'origine roumaine. Sylvia débuta au théâtre avec le Groupe Octobre, troupe théâtrale d'agit-prop, animée par Jacques Prévert, avant de se lancer dans le cinéma. Elle a épousé Georges Bataille à l'âge de 20 ans, avant de partager plus tard la vie du psychanalyste Jacques Lacan. Elle parle de son expérience chez Jean Renoir : "Chez Renoir, nous ne sommes pas toujours beaux mais nous sommes toujours vrais" *(Les Cahiers du Cinéma*). Ses soeurs ont aussi été des personnalités parisiennes de renom: Rose, épouse d'André Masson, Bianca, comédienne à l'Atelier sous le nom de Lucienne Morand et épouse de Théodore Fraenkel, et Simone, épouse de Jean Piel.

[287] *Cinémagazine*, février 1923, André Tinchant

(Sylvia Macklès, épouse Georges Bataille puis Jacques Lacan)

La première femme qui assura la mise en scène d'une pièce à la Comédie Française, *Iphigénie* de Racine, était d'origine roumaine. Avant cela, **Marie Ventura** (1888 - 1954) eut aussi une carrière cinématographique, principalement entre les années 1909 et 1922.

Elvire Popesco, de son vrai nom Elvira Popescu (1895 - 1993), est née à Colentina, aujourd'hui quartier de Bucarest, et s'est formée au Conservatoire d'art dramatique de la capitale roumaine. Elle a débuté à 19 ans sur la scène du Théâtre National de Bucarest. Encouragée par Jean Richepin, l'écrivain, poète et auteur dramatique de passage à Bucarest, elle décida de gagner Paris et son Théâtre de l'Oeuvre pour y offrir quelques représentations en roumain. Elle tomba follement amoureuse de Louis Verneuil qui lui proposa de remplacer Mme Orska, une comédienne d'origine ukrainienne, défaillante pour sa "*cousine de Varsovie*". La pièce fit merveille, elle en sortit éblouissante. Elvire Popesco avait abordé le cinéma dans son pays, dès 1912. Sa carrière en France (une trentaine de films) est surtout composée de transpositions de ses grands succès théâtraux.

Quant à **Pola Illery** (Paul Iliescu), elle représentait dans *Sous les toits de Paris*, le premier film parlant de René Clair (1930), la vraie Parisienne et le public l'admirait. Elle avait alors 21 ans. Pola est morte en 2012 à l'âge de 103 ans.

Grande précocité et grande longévité

Dans la famille américaine des Eaton, il y avait 7 enfants. On les appelait les *Seven Little Eatons*. Tous dansaient. La plupart ont fait du cinéma. Mary, danseuse exceptionnelle, se produisait au *Belasco Theatre* de Washington avec ses deux soeurs et son frère. Les soeurs Eaton combinaient la beauté, l'intelligence, le charme et l'esprit. Pearl, l'aînée, est entrée la première aux *Ziegfeld Follies*. Doris, la plus jeune soeur, a accompagné un jour sa soeur et elle a été recrutée. Elle avait 14 ans et elle dansait déjà depuis une dizaine d'années. Elle a figuré dans les revues de 1918, 1919 et 1920. Elle est morte en 2010 à l'âge de 106 ans. Le cinéma muet était souvent une affaire familiale. Des époux géraient des compagnies de production, on jouait la comédie de mère en fille et des fratries entières étaient recrutées par les producteurs, depuis les plus jeunes années des frères et plus encore des soeurs.

Parmi les fratries les plus célèbres de l'ère du muet, outre les *Seven Little Eatons*: Olive et Alma Tell, les deux soeurs new-yorkaises qui ont commencé elles aussi leur carrière à Broadway; Lucille Lee, Anna Stewart et leur jeune frère George; Mary, Jack et Lottie Pickford; Isabel, Phyllis et Paulette MacDonagh; les soeurs Viola Dana, Shirley Mason et Edna Flugrath; Sally O'Neill et sa soeur Molly O'Day; Seena Owen et sa soeur Lillie Hayward; les Norvégiiennes Aud, Gerd et Ada Egede-Nissen; les quatre Emerald Sisters; Mae et Marguerite Marsh; les soeurs jumelles ("*the*

twins") Madeline et Marion Fairbanks; Dorothy et Lilian Gish; Beatriz et Vera Michelena; les Italiennes Diomira et Maria Jacobini.

Les plus jeunes arrivaient alors très tôt dans le monde du spectacle, invitées par les aînés et souvent poussées par des parents exploiteurs. Il était fréquent de tricher sur les dates de naissance et d'apparaître sous une nouvelle identité, pour éviter tout problème. Hollywood fut aussi, il faut le dire, le lieu des mariages hors normes et des aventures les plus licencieuses.

Une vie pleine et entière

La précocité de l'entrée dans la carrière pouvait s'observer à Paris également. **Blanche Montel** (1902 - 1998) fut engagée à 11 ans par le cinéaste Alfred machin pour *La fille de Delft*. **Germaine Rouer** (1897 - 1994) commença à 13 ans en 1910. **Simone Genevois** (1912 - 1995) débuta à l'age de... un an ! On se souviendra longtemps des actrices enfants, comme Olinda Mano (1911 - 1962), actrice dans *La course du flambeau* (1918), *La maison d'argile* (1918) et surtout *Les deux gamines* (1921).

Pourtant les jeunes artistes furent rarement des feux de paille. **Françoise Rosay** (1891 - 1974), actrice française qui débuta au cinéma en 1911, fit ensuite une carrière brillante de soixante ans de cinéma. Elle enchaîna les films, passant d'un chef-d'oeuvre à un autre, virtuose sur tous les registres, de l'émotion au drame, de la comédie de boulevard à la farce. Pendant l'occupation allemande, elle fut une résistante très active.

Plusieurs actrices hollywoodiennes nées en 1910 et antérieurement ont vécu centenaires : Doris Eaton (1904 - 2010, 106 ans), Barbara Kent (1907 - 2011, 105 ans), Carla Laemmle (1909 - 2014, 105 ans), Leila Danette (1909 - 2012, 103 ans), Mae Laborde (1909 - 2012, 103 ans), Dolores Hope (1909 - 2011, 102 ans), Gloria Stuart (1910 - 2010), Sylvia Davis (1910 - 2010). Liane Haid (1895 - 2000), chanteuse, danseuse et actrice autrichienne, qui fut la première star de son pays, a vécu sur trois siècles (elle aurait atteint 2001 à 33 jours près).

Le record de longévité appartient à Frederica Sagor (1900 - 2012, 112 ans), la scénariste qui a lancé Clara Bow dans les années 1920 ! La très sensuelle actrice mexicaine de Hollywood, **Lupita Tovar**, née en 1910, est décédée le 12 novembre 2016 à Los Angeles à l'âge de 106 ans. N'aurait-elle pas supporté l'élection de Donald Trump ? Elle était jusque là la dernière star du cinéma muet encore en vie. Avec elle s'éteint une grande époque et une belle aventure, celle du *muet*.

Des longévités qui surprennent les médecins spécialistes. Mais les étoiles ne meurent jamais !

Venues d'Allemagne… et de l'Alsace annexée

Symbole même de la résistance au nazisme, **Marlène Dietrich** (1901 - 1992), la légende allemande, "on Kopf bis Fuss auf Liebe eingestellt" ("faite pour l'amour de la tête aux pieds"), a commencé par le cinéma muet dès 1923, avant d'être la sublime héroïne du premier film parlant allemand. C'est à Paris qu'elle choisit de finir sa vie.

Plusieurs actrices françaises sont originaires de l'Alsace devenue allemande de 1870 à 1918, **Marie-Thérèse Kolb** (1856 - 1935) est née avant l'annexion.

Mais **Jeanne Helbling** (1903 - 1985) est née en Alsace annexée. Plus tard, pendant l'Occupation allemande, elle sera une grande figure de la Résistance. C'est chez elle que s'est tenue la réunion du Comité de Coordination des mouvements de la Résistance de la zone Nord, préfigurant le Conseil National de la Résistance.

Venues d'Espagne

Raquel Meller (1888 - 1935), chanteuse et actrice espagnole, est considérée comme l'une des plus grandes figures du music-hall parisien de 1919 à 1937, tête d'affiche de l'Olympia, l'Alhambra, et surtout ayant fait des revues au Casino de Paris et au Palace. Originaire de Tarazone, dans la province de Saragosse, elle a émigré avec ses parents à Barcelone en 1992 en pleine croissance économique grâce à l'Exposition universelle. Après une enfance pauvre, elle est engagée à Valence dans un cabaret à l'âge de 13 ans, puis à Madrid, en tant que chanteuse et danseuse, et enfin à Paris. Louis Verneuil la décrit ainsi: "Elle avait des toilettes somptueuses; elle faisait sa première apparition à Paris dans cet étonnant répertoire durant lequel elle changeait de costume pour chaque chanson... Pendant une heure, elle chantait uniquement en espagnol sans même annoncer les titres de ses chansons en français et, par la grâce de son art, ravissait le public qui ne comprenait pas un mot de ce qu'elle disait".

En Espagne, elle tourne des films, comme *La gitane blanche*, elle tient le premier rôle dans une grande fresque historique *Les opprimés* et elle continuera avec *Violettes impériales*, *La terre promise*, *Carmen*, *La ronde de nuit*. En France, elle monte sur les grandes scènes parisiennes: le Bataclan (1922), le Palace (1923), la revue *Luxe de Paris* (1928), *Paris Madrid* (1929), *La revue de la femme* (1930).

Maria Dalbaicin (1902 - 1931), gitane espagnole, danseuse de flamenco devenue actrice, a aussi choisi de venir danser à Paris, dans les ballets de Diaghilev.

Hôtel Crillon : et soudain le drame

L'histoire du cinéma muet est aussi malheureusement celle d'une succession de drames. Les drames hollywoodiens ont atteint Paris.

Le 10 septembre 1920, une dépêche radiophonique en provenance de l'hôtel Crillon: la jeune et belle actrice américaine **Olive Thomas** vient d'être retrouvée dans sa chambre, morte empoisonnée. La nouvelle fait rapidement les gros titres. L'actrice est étendue sur le sol de sa suite royale, entièrement nue, un flacon de comprimés dans la main. Empoisonnée ou suicidée ? On découvre que, sous son joli minois, elle était très dépendante à la drogue et venait d'être victime

d'escrocs. Sa belle-soeur Mary Pickford aura toutes les peines du monde à calmer la meute des journalistes aux abois.[288]

Lucille Ricksen (1910 - 1925) commence sa carrière de modèle et d'actrice à l'âge de 4 ans, devenant vite très populaire et une source de revenus pour ses parents. Dès l'âge de 11 ans, elle obtint des rôles importants à Hollywood, incarnant souvent des personnages plus vieux qu'elle. Sa maturité lui permettait de jouer des rôles d'adulte. Elle tomba malade pendant un tournag et mourut à l'âge de 14 ans. Son cas est cité en exemple pour que les parents n'exploitent pas leurs enfants.

Thelma Todd (1906 - 1935) était une brillante élève qui envisageait de devenir enseignante, quand elle a été élue Miss Massachusetts en 1925. Remarquée par un découvreur de talents de Hollywood, "Hot Toddy" débuta alors une carrière au cinéma. Durant la période du muet, elle apparait dans de nombreux seconds rôles mettant particulièrement en valeur sa beauté. Elle est décédée dans sa voiture dans le garage de l'actrice **Jewel Carmen**, d'une mort inexpliquée (officiellement suicide, plus probablement meurtre).

Virginia Rappe (1885 - 1921) entama une carrière de mannequin dès l'âge de 14 ans puis elle tourna à partir de 1916 dans des films le plus souvent produits par ses amants successifs. En septembre 1921, elle meurt lors d'une fête entre acteurs et producteurs. Les circonstances de son décès font scandale. Son histoire illustre certains dessous tragiques de l'univers hollywoodien.

Dorrit Weixler (1892 - 1916) jouait dans les années 1910 des rôles d'adolescente "irrésistible de vivacité", faisant d'elle une actrice très populaire. En mai 1916, lors d'une "semaine Dorrit Weixler", opération promotionnelle, où elle devait jouer des sketchs et danser, elle s'écroula et le spectacle dut être arrêté. Placée dans un sanatorium de Berlin, elle se pendit le 30 novembre 1916.

Helen-Lee Worthing (1905 -1948), "la plus belle fille du monde", venue des *Ziegfeld Follies*, connut une mort tragique. On l'a retrouvée empoisonnée dans son appartement new-yorkais.

Martha Mansfield (1899 - 1923) entreprit à 18 ans une carrière artistique, danseuse dans la troupe des *Ziegfeld Follies*, puis actrice. En 1923, pendant un tournage, elle mourut des suites de graves brûlures dues à une allumette jetée par un fumeur de l'équipe qui avait mis le feu à son costume.

Fille d'une actrice de Broadway, **Mary Miles Minter** (1902 - 1984) fut encouragée par sa mère à faire carrière sur scène. A l'âge de 5 ans, elle accompagne sa grande soeur **Margaret Shelby** à une audition, faute de baby-sitter pour la garder. Le réalisateur lui offre son premier rôle. Depuis lors, elle restera rarement inactive, grâce à son charme et son talent qui ne laissaient personne indifférent. Elle devient, en même temps que sa mère et de nombreuses autres actrices et scénaristes, la maîtresse du réalisateur William Desmond Taylor de trente ans son aîné. Quand Taylor a été retrouvé mort, dans son appartement de Beverly Hills avec deux balles dans le coeur le 1er février 1922, on retrouva chez lui des photos pornographiques de ses actrices, une collection de dessous féminins brodés aux initiales de ses maîtresses avec la date de leur

[288] *L'histoire du cinéma pour les nuls*

rencontre, et d'importantes quantités de drogue. La jeune carrière de Mary prit fin après le meurtre de son mentor.

(Illustration de Lorenzi, Paris)

Des gloires aussi, et pas seulement au cinéma

Les actrices du cinéma muet étaient souvent bien éloignées des représentations que l'on peut se faire plus d'un siècle plus tard de jeunes filles futiles s'éclaboussant au bord de l'eau et incapables de prononcer une seule phrase ou victimes d'une vie à la merci de personnages douteux.

Gertrud Homan Thanhouser (1882 - 1951) apporta une contribution majeure au développement de la *Thanhouser Company*, fondée avec son mari en 1909. Actrice, scénariste, réalisatrice, productrice, elle en était l'inspiratrice, à la créativité toujours au service de la qualité du 7ème art encore balbutiant.

Antiracisme

Lule Warrenton (1882 - 1932) avait compris avant les autres la portée pédagogique et sociale que pouvait avoir le cinéma en traitant le sujet sensible du racisme. Elle se lança dans la production en 1916, avec son studio et sa compagnie, faisant jouer de jeunes Afro-Américains comle la talentueuse **Ernestine Jones**. Cette dernière interprétait une fillette rejetée par les élèves issus de la *all-white-class*.

Fredi Washington (1903 - 1994), danseuse et actrice, militait elle aussi pour les droits des acteurs afro-américains et elle collabora de fait dans les années 1920 au mouvement Renaissance de Harlem.

Dorothy Farnum (1896 - 1970), qui fut actrice et l'une des scénaristes les plus prolifiques du cinéma muet, était connue pour son intelligence autant que pour sa beauté. Polyglotte, elle parlait couramment anglais, français, allemand, espagnol.

Le corps et l'esprit

Tina Modotti (1896 - 1942) était mannequin, actrice, photographe mais aussi militante révolutionnaire. A 14 ans, elle travaillait dans une usine textile et était la seule à apporter un salaire à la maison pour nourrir se mère et ses quatre frères et soeurs. A 17 ans, elle émigre aux Etats-Unis, trouve rapidement un emploi de couturière dans le prestigieux magasin de mode I. Magnin qui propose notamment les dernières créations de Paris. Sa grande beauté est vite

remarquée et elle est alors employée comme mannequin pour présenter les collections. En 1916, elle abandonne le métier de mannequin et se tourne vers le théâtre. En 1918, un chercheur de talents de Hollywood la découvre. A Los Angeles, Tina fréquente un cercle d'avant-garde composé d'artistes, d'anarchistes et d'intellectuels, tous fascinés par l'art, le mysticisme oriental, l'amour libre et la révolution mexicaine. C'est le début d'une vie de baroudeuse internationale de l'art et de la révolution jusqu'à sa mort brutale en 1942.

Hedy Lamarr (1914 - 2000) acquit une notoriété mondiale avec le film *Extase* où elle apparaissait dans une longue scène, se baignant nue dans un lac, puis courant, encore nue, à travers la forêt, le film se poursuivant par la première scène d'orgasme féminin de l'histoire du cinéma. Pourtant aujourd'hui, on se souvient d'elle moins du fait de sa beauté brune qui a fait d'elle la coqueluche de Hollywood que parce que c'est la même femme, fatale autant que géniale, qui inventa en 1941 un système de communication cryptée précurseur du GPS, alors classé "secret défense". L'intelligence sied à la beauté.

Paris sera toujours Paris

Paris Belle Epoque... **Gabrielle Robinne** (1886 - 1980), actrice française, tourne son premier film en 1906. Le poète Catulle Mendès écrit à son propos: "Une telle beauté suffit à la gloire de la France."

(Sylvia Bataille née Macklès, vers 1928)

"Là où l'imbécile regarde le sein, le sage voit la liberté" (Pascal Riché, 23 décembre 2015)

Paris Années Folles... Ernest Hemingway flâne sur les terrasses de Paris. Il écrit ceci: "Je t'ai vue, mignonne, et tu m'appartiens désormais, quel que soit celui que tu attends, et même si je dois ne jamais te revoir, pensais-je, tu m'appartiens et tout Paris m'appartient et j'appartiens à ce cahier et à ce crayon." (Paris est une fête)

Julia Kristeva et les maladies de l'âme

(avril 2016)

"Souad a été hospitalisée pour anorexie grave, froide passion mortifère, accès de boulimie et vomissements épuisants: la *déliaison* est en marche. Ce lent suicide, adressé à sa famille et au monde, avait aboli le temps, avant de se métamorphoser en radicalisation. Le jeans troué et le gros pull flottant avaient disparu sous la burqa. Souad s'emmurait dans le silence et ne décollait pas d'Internet où, avec des complices inconnus, elle échangeait des mails coléreux contre sa famille d'apostats, pires que les mécréants, et préparait son voyage là-bas, pour se faire épouse occasionnelle de combattants polygames, mère prolifique de martyrs ou kamikaze elle-même."

C'est la psychanalyste Julia Kristeva qui, dans un très brillant article, Comment peut-on être djihadiste ?, [289]décrivait les mécanismes par lesquels le besoin de croire peut se transformer en pulsion de mort chez certains adolescents.

Julia Kristeva analyse la *maladie d'idéalité* spécifique à l'adolescence. Elle pratique la psychanalyse dans le monde hospitalier à l'invitation du professeur Marie-Rose Moro, directrice de la Maison de l'Adolescent (Maison de Solenn), à l'hôpital Cochin. Nous avons retrouvé pour vous un brillant portrait de Julia par son amie, la femme de lettres Catherine Clément (*Mémoire,* éd.Stock, 2009, pp217-219). Extraits.

Une femme étoile

Mais il y avait une femme dans *Tel Quel*, une femme étoile... Je n'aimerais pas Sollers de la même façon si je n'avais pas surpris à la terrasse d'une brasserie, un matin que je conduisais ma fille à l'école rue Delambre, Philippe et cette femme embrassés. Je fus saisie au coeur. J'avais vu les Amants. Sartre et Beauvoir ? Oui, mais avec de la chair.

(hier)

(aujourd'hui)

J'avais aperçu Julia Kristeva dans les couloirs de la Sorbonne alors que, jeune boursière, elle venait d'arriver de Bulgarie, son pays natal. Elle avait une beauté Tatare, des yeux noirs étirés, une peau couleur de miel de châtaignier, une voix avec un bel accent. Mon jeune mari le Bien-Aimé papillonnait autour de Julia, mais curieusement, je n'étais pas jalouse. Enfin, tout de même un peu; il ne faut rien exagérer. Je ne l'avais plus revue et soudain, c'était elle, cette fille aux yeux défaits par la nuit. Philippe l'épousa. Ils eurent un enfant au centre de leurs vies, dont elle peut parler mais pas lui, sauf parfois dans ses livres. Philippe est très pudique; il appelle ça "secret". Il applique la devise des Royals d'Angleterre, "Never explain, never complain". Pour être heureux, vivons caché, dit-il.

[289] *Slate*, 2 décembre 2015

Erudite, brillante, d'une agilité intellectuelle sans égale, Julia fut vite promue coeur féminin de *Tel Quel*, comme Béatrice Portinari fut la bien-aimée de Dante. Elle tint le rôle à la perfection, sans affèterie ni arrogance, se contentant de penser pour les autres, et plus souvent encore à la place des autres. Quand les autres décalquaient Sollers, les uns avec bonheur, les autres en catastrophe, Julia avançait dans sa pensée. Il y eut une exception chinoise, mais comme Barthes, Julia sut traverser les zones de danger avec prudence. Elle écrivit sur les Chinoises et n'en fut pas autrement affectée. Elle avait une présence sincère, presque naïve, une sorte d'impunité naturelle et lointaine.

L'infini féminin

Puis elle devint psychanalyste et j'étais toujours là, ni trop loin ni trop près. Elle n'était plus lacanienne, moi si. Elle était psychanalyste, moi non. Elle se mit à écrire des romans, moi aussi. Les essayistes romanciers sont très mal vus en France; c'est ce qui nous rapprocha. Je vivais à Dakar quand nous eûmes l'idée d'écrire ensemble un livre sur les femmes et le sacré par correspondance, à l'antique époque où les fax fonctionnaient. Nous avançâmes très vite au rythme d'un fax par jour de l'Afrique à Paris, de Paris à Dakar et le livre parut chez Stock (*Le féminin et le sacré*, 1997). Il n'est pas mal du tout; il est beaucoup traduit. Ce fut une expérience simple et heureuse; telle est Julia pour moi.

Quand elle fut décorée de la Légion d'honneur par le président Jacques Chirac à l'Elysée, elle m'invita. Deux ans auparavant, elle m'avait demandé de lui faire rencontrer Jacques Chirac: sur ce que ce président avait en commun avec elle, Julia avait son idée. Ils se rencontrèrent, mieux, ils se trouvèrent. Jacques Chirac lui confia une mission sur le handicap. Le jour de sa décoration, Julia était maquillée comme une star, belle en tailleur d'un blanc pur. Née étrangère, Julia souffre d'un déficit d'assimilation; c'est un mal que j'ai connu en famille autrefois. Elle a besoin d'honneurs. Elle en reçoit beaucoup, et toujours mérités. C'est une part de sa vie.

L'autre part, c'est Sollers, son éternel frondeur. A la fin des années soixante-dix, Philippe quitta *le Seuil* pour *Gallimard* et *Tel Quel* se changea en *L'Infini*. Il n'était plus mao. La jeunesse s'achevait. Passé l'expérimentation romanesque d'une écriture sans ponctuation dans *Paradis*, Philippe publia *Femmes*, simple roman et grand best-seller. Combien fûmes-nous de femmes à nous y reconnaître ?...

Comment Malika Ferdjoukh, née à Bougie (Algérie) devint écrivain à Paris

(février 2014)

Dans les années 60, quand le quartier de la Goutte d'Or était encore un village, j'habitais avec mes parents au 5ème étage d'un meublé drôlatiquement nommé Hôtel franco-suisse. Nous étions 3 dans une chambre de 16 m2, toilettes à la turque à l'étage au-dessous, vue époustouflante sur le Sacré Coeur - ah la la, le feu d'artifice du 14 juillet ! - et à la fenêtre du palier, autre vue imprenable sur le métro aérien, les toits de Paris avec l'horizon, la Tour Eiffel et son phare mystérieux - les beaux quartiers. La rue de la Goutte d'Or, c'était la boulangère qui faisait les meilleurs croissants du monde, c'était la brocanteuse à la perruque marron, Madame A, la marchande de journaux qui fut souvent ma baby sitter, José le ferrailleur, Djilali le coiffeur. L'Hôtel franco-suisse, donc, a cinq étages cosmopolites. Il y avait des familles espagnoles, italiennes, algériennes, marocaines, la dame polonaise au 1er, aucun Suisse mais des Français, nombreux même dont une mère Michel avec deux chats.

Et puis il y avait Yvette…

Yvette

Yvette vendait ses charmes rue Germain Pilon sur les pentes de Montmartre. Mais attention, sa chambre à l'Hôtel franco-suisse ne lui servait pas pour son commerce. Au contraire, c'était sa maison, le refuge quand elle avait fini. Elle l'occupait avec l'homme de sa vie jusqu'à sa mort en 2005. Yvette, elle était montée ù Paris au début des années 50, depuis son Figeac natal, dans le Lot, et lorsque sa famille d'agriculteurs débarquait en visite, elle cachait mari, cigarettes, maquillage et talons hauts, car elle leur avait dit qu'elle tenait les vestiaires dans un dancing, ceci pour expliquer qu'elle dormait le jour. Sur son cosy, sa collection de poupées des provinces de France et sa boite de boules Quiès. Par les méandres de la vie qu'elle taisait pudiquement, elle avait atterri, comme des naufragés rescapés que nous étions tous alors, à l'Hôtel franco-suisse.

Yvette adorait les romans-photos, les italiens surtout... Pourtant Yvette n'avait pas toujours lu. Elle avait même été complètement analphabète, mais à l'époque où elle avait été petite bonne dans une grande maison, sa patronne s'était exclamée: "Pas possible, Yvette, vous ne savez pas lire ?" et l'aimable patronne de lui donner des semaines durant le b.a.ba du déchiffrage. C'est ainsi que, friande d'histoires comme nous le sommes tous, Yvette s'était mise à lire des romans photos, surtout ceux où il y avait des enfants, qu'elle achetait chez madame A, la marchande de journaux.

Un jour, j'étais au CE2, me voyant plongée dans "Je t'aimerai toujours" ou "Un amour pour la vie", elle s'écria: "Il ne faut pas lire ça, ma chérie, il faut lire des livres, des vrais" et Yvette de m'emmener séance tenante dans la seule librairie du quartier, rue Myrha. Les libraires, un couple de Français, vendaient aussi de la presse, mais ils avaient sur une étagère, à l'accès difficile car très haut perchée, des livres. A noter qu'il n'y avait que des livres pour enfants, Bibliothèque Rose, Verte, des Deux Coqs d'Or... Yvette m'acheta les Trois Mousquetaires, parce qu'elle en avait entendu parler. De ce jour, durant les deux ou trois années qui suivent, elle devint le bâtisseur de mon éveil intellectuel, l'entrepreneur de ma première bibliothèque, un carton Rivoire et Carret debout sous notre lavabo dans lequel je plongeais avec délice pour lire, relire, classer par auteur, puis reclasser par titre, puis reclasser par couleur, puis recommencer.

C'était ça être riche

Elle rentrait de son travail vers 7 h du matin, se collait des boules Quiès dans les oreilles car nous étions beaucoup d'enfants qui jouaient bruyamment dans les couloirs du Franco-suisse, quand le mercredi était alors le jeudi. Parfois, ébouriffée, nous la voyions sortir, nous demandant de faire "un peu moins de bruit, les enfants, soyez gentils !" Pas rancunière, elle m'accueillait à mon retour de l'école et commençait - une chose fascinante pour une petite fille, - à se préparer. Elle se crêpait les cheveux en boule, crachait sur sa tablette de Rimmel avant d'y passer la brosse,

chaussant ses talons aiguille et hop, je l'accompagnais faire les courses, rue des Poissonniers. Délice suprême, après le livre, j'avais droit à une pâtisserie. Pour moi, c'était ça être riche, pouvoir offrir à quelqu'un un livre à deux francs cinquante et une pâtisserie à quarante centimes, et ça, deux ou trois fois la semaine.

Alors, la lecture dans tout ça ? Et bien, dans ce domaine, je m'aperçois que je dois à Yvette, tout, tout. Je lui dois la Comtesse de Ségur et les Contes d'Andersen, Fantômette et Jack London, le Clan des Sept, Perrault et Fenimore Cooper, Alice et Charles Dickens, je lui sois des auteurs oubliés... et des titres inoubliables quand on entre en lecture, le Château maudit, la Petite fille aux oiseaux,... C'est à Yvette que je dois d'avoir fabriqué des livres à un exemplaire où j'étais à la fois l'auteur, l'illustratrice, la relieuse, à elle que je dois d'avoir osé mettre les pieds pour la première fois dans cet endroit qui m'impressionnait, me ratatinait de trouille et de désir, la Bibliothèque municipale de la rue Pierre Budin, un bâtiment du XIXe siècle sous les hautes fenêtres duquel venaient battre, par des jours de pluie absolument délicieux, les branches de marronniers centenaires.

Lorsqu'en 2005, j'ai fermé les yeux d'Yvette à l'Hôpital Saint-Louis, ce jour là, j'étais la gamine éperdue de gratitude à celle qui m'avait dit: "Il faut lire des livres". J'ai lu, Yvette, je lis et merci de m'avoir sauvé la vie.

Katrina Kalda dans la chaîne des souvenirs

(juillet 2013)

La question n'est pas: pourquoi on écrit, mais pourquoi on continue à écrire. L'écriture est une chaîne humaine, d'autres ont écrit avant nous; on les a lus, on a eu aussi envie d'écrire,...

L'évènement qui a le plus marqué Katrina Kalda dans sa jeune vie - elle a 33 ans - est la chaîne balte. Le 23 août 1989; près de deux millions d'Estoniens, de Lettons, de Lituaniens (le quart de la population des trois pays réunis) se sont tenus par la main pour former une chaîne humaine de 600 kilomètres, traversant les trois pays baltes, de Tallinn à Vilnius en passant par Riga. Ils exprimaient ainsi leur espoir de retrouver enfin l'indépendance et la liberté perdues 50 ans auparavant avec le pacte germano-soviétique. La chaîne humaine balte, exemple de résistance pacifique, est désormais inscrite au registre *Mémoire du monde* de l'UNESCO.

Cette année là, Katrina avait 9 ans. La petite fille est allée avec sa mère à Leningrad à l'Ambassade de France pour préparer leur départ vers ce pays. Elles ont été reçues par une dame et Katrina a trouvé dans sa voix la langue française très belle, chantante. Elle s'est dit: "Je veux apprendre cette langue". Quand elle est arrivée à Calais et qu'elle a fait ses premiers pas dans l'école française, à l'école Pascal, elle ne parlait pas un mot de cette belle langue. Elle a trouvé que l'ambiance y était très détendue.En Estonie, sous le règime soviétique, c'était très strict en classe. En France, elle avait l'impression qu'on s'amusait à l'école. Au collège Jean Jaurès, puis au lycée Berthelot, elle a passé, se souvient-elle, des moments très chouettes. Elle jouait du violon à l'école de musique. Tout le monde se connaissait dans cette petite ville. La jeune fille était une brillante élève. Après une classe Prépa à Paris, elle s'est dirigée vers l'Ecole normale supérieure de Lettres à Lyon et est agrégée de Lettres.

Katrina Kalda prend sa plus belle plume pour magnifier sa langue d'adoption. En 2010, Gallimard édite son premier livre *Un roman estonien*. Ceci n'est pas son histoire ou alors juste par ricochet ou par effet de style: "Ne m'en veuillez donc pas si j'affabule, car dans l'intervalle, cette histoire s'est élimée, elle s'est égarée dans la chênaie du temps. La guerre froide, le velours chaud

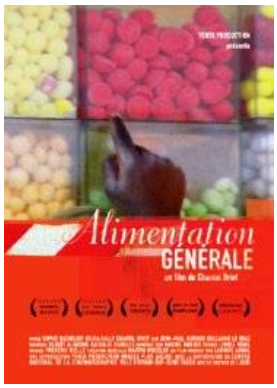
des révolutions, les chars soviétiques et les chars allemands se mettent bruyamment au travers de ma mémoire."

En 2013, Katrina récidive dans ses récits faussement autobiographiques avec *Arithmétique des dieux* (toujours chez Gallimard). Le roman est bel et bien un livre de souvenirs, peuplé de signes où, dans des paysages estoniens, des générations passent, construisent une mémoire collective que l'on ne soupçonnait même pas.

Ali Zebboudj, à titre posthume

(novembre 2007)

A Epinay-sur-Seine, une cité s'appelle La Source. On y trouve un centre commercial vétuste, menacé de destruction. Jusqu'en septembre dernier, le coeur de la cité, c'était l'épicerie d'Ali. C'est là que 7 jours sur 7, on venait se retrouver entre habitants du quartier, y acheter parfois une ou deux bricoles, souvent à crédit. Les plus jeunes un peu chahuteurs se faisaient raisonner par le patron. Les plus âgés presqu'invalides passaient un coup de fil pour se faire livrer à domicile.



L'épicerie d'Ali, c'était un lieu de vie, presque le seul de la cité, et Ali se faisait tour à tour commerçant, psychologue, banquier, écrivain public, conseiller, grand frère, chanteur (il animait les mariages le samedi soir), jusqu'a ce que... Le 4 septembre 2007, Ali le Kabyle s'est fait assassiner par un malade mental.[290]

A Strasbourg, **Georges-Yoram Federman** a voulu rendre hommage à Ali Zebboudj. Psychiatre, il a eu, il y a tout juste deux ans, la douleur de voir sa propre femme, Véronique Dutriez, militante pour les droits des étrangers, assassinée dans son propre cabinet par un malade mental. Un hommage double, à Ali Zebboudj et à Véronique Dutriez, sera rendu à son initiative au cinéma l'Odyssée le 18 novembre 2007 (en partenariat avec le MRAP et le Syndicat des Avocats de France). On y projettera le film *Alimentation générale*[291], qui avait été tourné dans l'épicerie d'Ali. Pendant 4 ans, la réalisatrice, Chantal Briet, y avait installé sa caméra.

Nous n'oublions pas que l'idée de ce travail de mémoire et de recueil de visages doit beaucoup à Véronique Dutriez et à sa mort tragique en novembre 2005.

---

[290] en lien, *l'article de Magali Gruet* pour "20 minutes" du 5 septembre
[291] sorti le 1er novembre 2006

Entre femmes

(juillet 2010)

Le porte-jarretelles inspira Eiffel pour dessiner cette tour, emblème de ma ville où les genres se mélangent, où les allures se combinent, ou blanches, noires, asiatiques, banquières, comédiennes, étudiantes se côtoient, échangent, rient, dansent... Et où parfois rien n'invite à être sage sur les quais de Seine ! (Axelle) [292]

Femmes en Capitale(s)®, c'est l'autre feuilleton de l'été sur internet, au rythme de près d'un nouveau visage par jour, sur l'idée originale d'Axelle, ***entremetteuse de talents*** et profondément amoureuse. Amoureuse de Paris. PARCE QUE PARIS EST DIVERSITE. Depuis le 1er mai 2010, **Axelle Jah** tire le portrait de Parisiennes d'aujourd'hui. Elles s'appellent Clara, Soledad ou Melody. Elles sont originaires des quatre coins de la France, d'Afrique, du Maghreb, d'Amérique du Sud, d'Asie ou d'Europe. A la fois d'ici et d'ailleurs, elles incarnent le métissage culturel de leur ville. ELLES sont Paris.

D'origine camerounaise, Axelle Jah, conceptrice de *Femmes en Capitale(s)®,* vit à Paris depuis sa plus tendre enfance. Entremetteuse de Talents (®, elle compte à son actif une quinzaine d'années d'expérience à assurer organisation, gestion et coordination de prises de vues au sein de

---

[292] Nos remerciements à Axelle Jah, Klara Boyer-Ros**sol** et Boubacar Seck. **©** Photos **:** Doris Lê pour Femmes en Capitale(s)®-Les Parisiennes. Tous Droits Réservés. Idée originale **:** Axelle Jah. Conception, Rédaction, Interview, Casting & Production **:** Axelle Jah. Direction artistique **:** Noëlla Boivent & Axelle Jah. Les sites et blogs des Parisiennes ***:*** cliquer sur les liens dans l'article *Femmes en Capitale(s)***®** sur le web et sur Facebook.

magazines de mode, d'agences de publicité et de sociétés de production. *Femmes en Capitale(s)*® est un concept né de son imagination en août 2005.

Paris, tes talents m'entourent, ils m'inspirent, ils me font vivre. (**Doris**, photographe)

Pour *Femmes en Capitale(s)* ®, Axelle s'est associée à la talentueuse **Doris Lê**. Depuis l'hiver dernier, Doris parcourt Paris avec son appareil photo et shoote les Parisiennes, sur les quais de Seine ou les pentes de Montmartre. En tous ces lieux magiques que les *Femmes en capitale(s)* ® adorent et qu'elles nous font découvrir.

*Paris est un tourbillon. Le tourbillon de la vie (***Noella**, directrice artistique)

Quand le ciel est laiteux dans ton brouillard lumineux, Paris, je bois un chocolat chaud et regarde les passants devant l'église Saint-Eustache. Les passantes surtout qui, au premier rayon de soleil, les jambes pas encore bronzées, juchées sur des talons hauts, claquant sur le bitume, ont la démarche vive. (**Noella**, comédienne, graphiste)

Noella Boivent complète l'équipe en assurant la direction artistique de *Femmes en Capitales*® "Elle avait des yeux, des yeux couleur d'opale Qui me fascinaient qui me fascinaient Y avait l'ovale de son visage pâle De femme fatale qui m'fut fatal". (Jeanne Moreau, *Le Tourbilon de la Vie*)

Ici tout est possible, les rencontres les plus insolites. Au détour de ruelles, tout à coup, au coeur de Paris, tu te retrouves dans un petit village... Tout peut arriver, aussi bien du point de vue des rencontres que des événements ou des actions. (**Rachel**)

Quand Rachel raconte son arrivée à Paris venant de Lyon, c'est pour se souvenir qu'une semaine après, elle téléphonait à Carbone 14, radio libre de l'époque, qui une nuit cherchait deux filles acceptant de converser en direct avec Serge Gainsbourg. Une heure plus tard, elle était en

studio et passait la nuit à converser avec lui. Rachel Pham est aujourd'hui agent de photographes (*RProfile*, la première agence de photographes de portraits) et directrice de casting. De père vietnamien et de mère française, elle adore le Paris cosmopolite, chanté magnifiquement par Yael Naïm.

(Rachel Pham : "*ici tout est possible*")

Embrasser Paris, apéro brasserie, le brassage du grand Paris, de vernissages en soirées soul, made in Paris, mode in Paris. (**Michèle**, styliste)

L'Afroparisienne fait de la vie la poésie de l'amour. Lorsque **Michèle** (Misginga) dessine ses modèles, elle met en application ce qu'elle a lu et adoré dans son livre de chevet, "*Femmes qui courent avec les loups*" (*Clarissa Pinkola Estés*). "Chaque femme porte en elle une force naturelle riche de dons créateurs, de bons instincts et d'un savoir immémorial. Chaque femme a en elle la Femme Sauvage. Mais la Femme Sauvage, comme la nature sauvage, comme l'animal sauvage, est victime de la civilisation. La société, la culture la traquent, la capturent, la musellent, afin qu'elle entre dans le moule réducteur des rôles qui lui sont assignés et ne puisse entendre la voix généreuse issue de son âme profonde...

La femme qui récupère sa nature sauvage est comme les loups. Elle court, danse, hurle avec eux. Elle est débordante de vitalité, de créativité, bien dans son corps, vibrante d'âme, donneuse de vie. Il ne tient qu'à nous d'être cette femme-là."

(Michèle, vibrante d'âme)

"*Avec ton air de grande dame, Paname*"

Entre filles, c'est Paris Beauté, des soirées inoubliables au cinéma en plein air à La Villette, fuir le 15ème vraiment naze, fuir les beaufs, se balader à Pigalle et shopper chez Cancan. (**Kristina**, styliste)

Après son baccalauréat, Kristina Gisors décide de poursuivre des études de cinéma, tout en travaillant ponctuellement comme habilleuse pour de grandes maisons parisiennes. Elle

découvre un monde féerique qui la fascine mais aussi la rigueur du travail. Elle tente une aventure d'attachée de presse et apprend la couture en étant costumière pour des compagnies de danse et de théâtre. En 2005, alors qu'elle est merchandiser dans la vente en ligne, elle s'envole pour New-York. En 2007, de retour à Paris, elle s'installe en tant que styliste et consultante mode.

Paris est en mouvement et Laure en roller. Paris est un moment que Laure n'oubliera pas: sur les quais, à côté d'un gros arbre. Sur la Seine, les péniches. Sur la scène, on danse. Laure adore danser la salsa. Les gens, l'énergie. Paris est en mouvement et Laure brille (**Laure**, entrepreneuse)

Avec ses rollers, Mitcha dévale dans tout Paris, n'a pas de promenade préférée, "*ça va trop vite pour me limiter à un seul quartier*", rando sauvage dans Paris la nuit, pole dance avec le mobilier urbain. La rue, toujours la rue, les spectacles de rue, les musiciens dans la rue. Un arrêt papotage chez Marylin, "*la meilleure esthéticienne que je connaisse*", hymne à la vie, les Champs-Elysées verts (Nature Capitale). "M*a mère m'a dit que c'était incroyable et je crois ma mère !*". Paris diversité, le monde entier est représenté, hymne à l'amour (**Mitcha**, auteur-chorégraphe-interprète)

Elle a un slogan, Mitcha: "*Si j'arrête d'apprendre, j'arrête de vivre*". **Anne (Mitchiko) Foussadier** est une artiste. La vie lui a donné l'amour pour avancer, mais pas n'importe lequel... "*Je danse pour vivre et je vis pour l'art, l'art d'apprendre le savoir universel*". Mitcha a une formation de danseuse classique (au Conservatoire de Paris), elle découvre le jazz et le moderne, la danse africaine et la comédie, puis des bases de hip hop. Aujourd'hui, quand on lui demande de quelle danse elle est spécialiste, elle répond : "la danse !". Après avoir secoué son corps d'énergies très différentes, on lui a dit: "Tu n'as jamais pensé à travailler dans le non-mouvement ?". !?!?!? "Excusez-moi, vous parlez quelle langue ?". Retour aux sources (l'Asie), rencontre avec le qi-gong. C'est le déclic d'une démarche qui s'opérait en elle depuis toujours: le développement de la "conscience du corps".

Mitcha: "*la conscience du corps*"

Mitcha enseigne la danse afro-contemporaine et la compréhension du mouvement africain à travers des techniques asiatiques (no comment). Cette méthode allie toutes ses connaissances, ses apprentissages et ses prises de conscience, tant corporelles que spirituelles. Mais le corps sans la voix... alors elle se met en chemin vers l'écriture, la comédie et le chant, toujours et encore cette soif d'apprendre, de ne pas cloisonner les apprentissages, ne pas les figer. Mitchiko, en japonais, cela veut dire "l'enfant de la voie". Mitcha est en route...[293]

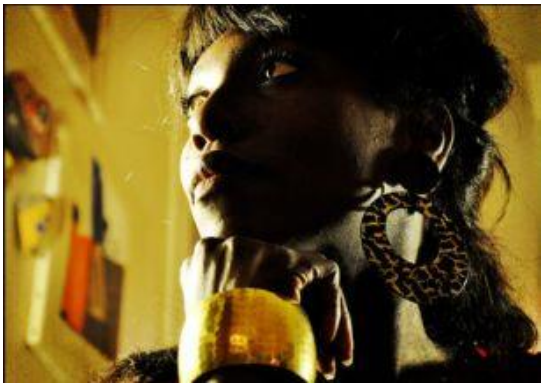
Paris est un terrain de jeux, la ville de l'amour. Paris et tous ses anonymes, qui ont des espoirs et des envies et qu'il est donné de rencontrer au détour d'un resto avec des amis et qui nous touchent. (**Estelle**, conceptrice-rédactrice)

[293] source: *le blog de Mitcha*

Alors **Estelle** parle. Ele parle de son enfance, lorsqu'elle jouait au tennis à Roland-Garros, de ses boutiques préférées - en fait, elle n'en a pas, préfère fouiner pour dénicher la petite robe qu'elle pourra porter au prochain vernissage -, des peintures d'une fraîche modernité de **Olga Karadimos**, du courage de **Saphia Azzedine** et de ses *Confidences à Allah*. Estelle va se mettre en beauté au hammam de la Mosquée de Paris.

Ecrire dans une église (la Chapelle Notre-Dame de la Compassion, 17ème, avec ses vitraux de Dominique Ingres), bouquiner dans la bibliothèque d'un bar (au Fumoir), et en prime, si vous y allez l'après-midi, quelque soit le jour de la semaine, vous y trouverez le même écrivain à cheveux blancs qui écrit là depuis des années, "*Je ne lui ai jamais demandé son nom.*" (Isabelle, scénariste)

A **Isabelle** comme à toutes ces Parisiennes d'aujourd'hui, *Femmes en capitale(s*) ® demande quelle est leur Paris, les lieux qu'elles aiment, où elles ont des souvenirs inoubliables, leurs lieux rêvés voire idylliques et puis ce qu'est pour elle Paris Beauté, Paris Diversité, Paris Novateur, Paris Culturel, Paris Mode, Paris Moderne, Paris Créatif, Paris Shopping, Paris Lumière, Paris éternel...pour chacune.


(Mata Gabin, citoyenne du monde)

Des milliers et des milliers d'années Ne sauraient suffire Pour dire la petite seconde d'éternité Où tu m'as embrassé Où je t'ai embrassée Un matin dans la lumière de l'hiver Au parc Montsouris. A Paris, A Paris. Sur la terre. La terre qui est un astre.(Jacques Prévert)

A Montsouris, je rêvais tellement d'y mettre les pieds quand j'étais encore à Marseille et prenais mes cours de comédie. Le jour où je m'y suis rendue, c'était comme réaliser un rêve. (**Mata**, comédienne, auteure, slameuse, chanteuse)

En Gabynnie, le pays virtuel de Mata Gabin, on vous accueille par un chaleureux *Akwaba !*, ce qui veut dire bienvenue en baoulé. Mata est née à la frontière du Libéria et de la Côte d'Ivoire, d'une mère libéro-guinéenne et d'un père martiniquais, adoptée par une grand-mère argentine et

un grand-père italien puis par un oncle corse et une tante martiniquaise. Alors quand on lui demande de quelle origine elle est, elle rigole. Elle se sent citoyenne du monde... et parisienne. Sur son blog, elle invite à découvrir sa bio et son parcours professionnel, à lire, à écouter, à voir, à vivre. Mata est parisienne depuis 15 ans. A Paris, dit-elle, "*le brassage culturel est génial !*".

Toutes les grandes villes ont des faces cachées ! J'aime penser aux époques que nous n'avons pas connues et aux personnes qui ont vécu dans cette ville et dont l'âme demeure. Je le ressens parfois au détour d'un mur... Paris EST éternelle. La ville a connu tellement d'épisodes, glorieux ou pas, et elle est toujours là. J'aime le regard que les touristes portent sur elle. "*L'identité d'une ville existe autant par ses habitants que par l'idée que les étrangers s'en font.*" (**Sugar**, artiste dans l'univers de l'effeuillage burlesque)

Le premier spectacle solo de Sugar Da Moore s'est terminé le 29 juin 2010 mais l'artiste se dévoilera encore cet été, le 6 août 2010, au *Festival burlesque Qollywood* de Lamastre (Ardèche). Le ***Coquineries Show***, de la première à la dernière minute, invite à entrer dans un univers original où l'artiste se découvre à son public dans une mise en scène multipliant les effets visuels et musicaux. L'effeuillage burlesque n'est pas du strip-tease, ce n'est pas la mise à nu du corps, mais celle de la personnalité. La chorégraphie combine la danse, les attitudes, les expressions du visage. A Paris, Sugar a créé son école, la *Coquineries School*. Si on s'inspire de la tradition parisienne héritée de Joséphine Baker ou du Pin-up Art américain des années 50, l'effeuillage burlesque de Sugar est résolument moderne et permet aux élèves de la Coquineries School de se découvrir d'abord soi-même dans sa féminité, entre filles, et sans discrimination où toutes les femmes de 18 à... sont les bienvenues.

Paris est canaille. Paris a un visage féminin, celui que l'on a rencontré il ya longtemps et auquel on a fait la promesse de ne pas quitter l'endroit où on l'a vu, où on l'a connu. Paris a ses galères et il faut mériter cette ville où a mendié François Villon, où Philippe Le Bel devait se déguiser pour marcher parmi son peuple et acheter des oublis, les ancêtres des crêpes, où on a des rues qui s'appellent de la Petite et de la Grande Truanderie. (**Leonora**, " être écrivant")

Les comédies musicales ? Leonora Miano les regardait au cours de son enfance en rêvant. C'était au Cameroun où elle est née en 1973. En France depuis 1991, elle écrit et si elle écrit, pense-t-elle, c'est qu'elle avait depuis toujours la tournure d'esprit qui l'y conduisait. Leonora habite la frontière. Son identité est frontalière. La frontière est l'endroit où les mondes se touchent, inlassablement. Son esthétique est frontalière. Elle utilise la langue française mais ses références, qu'elle déploie sur la page, appartiennent à d'autres sphères. Ses textes empruntent au jazz, musique métisse par excellence. Leonora Miano écrit jazz, soul, blues. L'identité sexuelle de ses personnages, qui ont des corps féminins habités par une énergie masculine et des corps masculins perturbés par les femmes, est elle aussi frontalière et réside dans l'entre-deux.[294]

Paris est métisse. Que faut-il entendre par métissage ? Rien à voir avec le communautarisme, mais tout à voir avec la rencontre. Paris est comme le monde, une palette d'émotions et d'expressions colorées. Paris est le paradis de la Femme. Paris Beauté, c'est la Parisienne avec son petit rouge à lèvres rouge ! (**Fatou**, rédactrice en chef Beauté de Ghubar Magazine)

Je voudrais encore plus de métissage ! Paris Beauté, c'est tous les métissages. Paris inoubliable, la Coupe du Monde de 98. Paris Mode, c'est partout dans la rue. Paris Novateur, ce serait si, comme au Japon, tout le monde faisait la queue avant d'entrer dans le métro, ça éviterait

[294] d'après les propos de l'auteur lors de sa conférence à l'institut français de Copenhague le 19 mars 2009

la bousculade! C'est le quartier chinois du 13ème et ses bonnes odeurs. (**Cynthia Lily**, hôtesse d'accueil).

(Leonora Miano, une identité frontalière)

Paris en bus donne le sentiment à **Liz** d'être aux premières loges d'une grande galerie itinérante. **Anne**, rédactrice en chef mode chez *Grazia*, aime Paris comme UN quartier et, folle de cocktails, apprécie les bars des grands hôtels. Paris, C'EST la diversité, selon **Jane**, restauratrice, qui apprécie particulièrement le quartier du Marais, le meilleur poste d'observation durant la Fashion Week, tandis que **Rosemonde**, coach en développement personnel, adore le quartier Montorgueil. Particulièrement attachée au quartier Saint-Michel, **Maria Isabel** aime Chanel, la diversité, l'énergie charnelle, la vibration un peu décadente, romantique, vieille Europe, indémodable, de la cité. Son Paris nocturne est intime. Son Paris Lumière émane de l'intérieur vers l'extérieur. Son patrimoine exceptionnel. **Minh-Lan**, Business manager dans la finance, en apprécie le patrimoine exceptionnel.

A Paris, les artistes sont créatifs. Ils écrivent, composent, créent, chantent, peignent, imaginent, cousent, fabriquent, collent... même si leurs noms n'apparaît pas en haut de l'affiche. (**Carine**, chef de projet événementiel)

S'émerveiller de vivre dans une ville aussi belle. Redécouvrir le beau à chaque retour à Paris. Aimer la modernité de Beaubourg. Et puis se mettre à rêver d'un bel appartement, avec une belle terrasse et un espace vert (**Lucile**, directrice de production)

"*Je ne me lasse pas de le regarder par devant, par derrière, Beaubourg que j'adore !* " (Clara, créatrice de bijoux)

Paris Diversité, c'est sur la barre du métro, une main rebeu, une main blanche, une main asiatique et une main renoi... vive l'arc-en-ciel ! Paris Beauté, ce sont les filles dans le métro qui parviennent à être si belles en dépit de l'éclairage de merde ! (**Annabelle**, comédienne, metteur en scène, chanteuse, née il y a 23 ans dans le métro parisien, station Châtelet-Les Halles)

La grimpette est interdite, en haut de cette très grande grue de chantier en pleine nuit. La grue tremble, moi aussi, mais arrivée en haut, c'est fabuleux et superbe la vue qu'elle offre sur Paris (**Eugénie**, artiste plasticienne)

Au pays d'Eugénie, il y a le père, artiste peintre, Jacques Fauny-Lerendu, il y a le fils, Valentin. Son père lui a dit: 'Tu peux faire de l'art avec n'importe quoi". Alors, elle a inventé le plastik-art. Son fils, 8 ans, dessine de petits bonshommes. Alors les oeuvres d'**Eugénie Fauny** laissent paraître de petits robots, créés par Valentin et assemblés dans les compositions de l'artiste. Eugénie recolle les morceaux de sa vie et ses œuvres hasardeuses sont des cris jetés dans les tumultes du temps.

Paris Idyllique, ce serait avoir un jour à soi un atelier sous une verrière sur les toits de Paris, et sans vis-à-vis, vivre la bohême et pour une promenade, s'éloigner du bruit et se prendre à rêver... Montmartre hier, Montmartre demain, Montmartre encore. (**Melody**, artiste peintre)

Mais Paris... dans les rues, ce sont aussi... les embouteilleges ! Les bouchons. Plutôt marcher la nuit. Marcher jusqu'au petit matin, Et ses croissants et sa baguette... (**Audrey**, galériste)

Tous les talents sont dans cette ville qui abrite Oumy**, styliste et musicienne,** Aline **(Afanoukoe)**, l'animatrice de radio, Imany, la chanteuse, **Yola**, la chasseuse de têtes pour agence de mannequins, ou bien encore **Annabelle**, chef de projets en agence de com et formatrice au métier d'hôtesse de l'air et steward chez AeroSchool. Paris, c'est Capital, c'est le folklore, les petits ou grands boulots, les cafés en terrasse, les apéros, l'architecture haussmanienne, les parcs, les boutiques, les musées... tout ce qui fait cette ville. (**Sandrine**, agent d'escale, qui adore la Fashion Week et qui, la nuit, de chez elle, admire la Bibliothèque François Mitterrand illuminée, "*c'est reposant*").

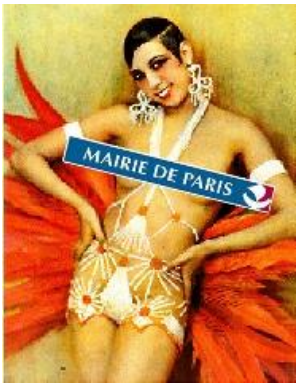
(Imany, la Voix)

Elle n'est pas hôtesse de l'air, **Klara**, mais doctorante en histoire de l'Afrique et jeune chercheuse. **Danielle** n'est pas seulement pianiste mais aussi gérante de l'Institut Coryse-Salomé,

Rokhaya produit, milite et "chronique". **Cécile** est chargée de production, **Lydia** est agent de mannequins, **Virginie**, agent d'image et **Nadine** est vendeuse. Et puis il y a **Susan**, ex rédactrice de mode et agent de photographe, aujourd'hui restauratrice, **Sophie**, entrepreneuse, fondatrice du site www.secondsexe.com, la culture du plaisir féminin, "*Y a-t-il à Paris une cour secrète, à l'abri des regards, où l'on puisse bronzer à son aise ?* " demande **Aïcha**, webdesigner.

Loin des pouffes et des beaufs, se retrouver dans Paris, au marché des Enfants Rouges ou sur les quais, de nuit, se promener en amoureux, se faire un hammam, pouvoir se faire masser thaï ou chinois. Parisiennes, osez l'arrogance, l'extravagance, l'audace. Tenez votre rang ! (**Mariane**, entrepreneuse)

Mais aussi se poser et observer les gens, manger des crêpes dans ce restaurant tenu par un Breton et une Japonaise qui transposent dans leur carte ce métissage, et se sentir carrément mal si l'on n'a pas sa dose hebdomadaire (**Liz**, assistante de post-production), et se faire une toile à La Bastille. "*J'aime l'ange de la Bastille. La liberté, la hauteur et l'envol que figure cette représentation...*" s'enthousiasme **Soledad**, directrice de communication, "*... et ce qu'évoque la Bastille... ça doit probablement être mes gènes révolutionnaires.*"



(Paris mythique)

" *J'ai deux amours, mon pays et Paris*" (**Joséphine Baker**, 1906-1975)

II y a un Lubitsch à la Pagode, Paris mythique, un penthouse aux Invalides, Paris rêvé. Musique à fond dans ma voiture. Paris vivant. Le printemps à Saint-Germain-des-Prés. Paris effervescent. Le champagne sous les feux d'artifice. Paris magique. (**Stéphanie**, attachée de presse)

Cherche appart genre loft avec de vraies chambres fermées, au dernier étage d'un immeuble haussmanien, avec une immense terrasse pour bronzer, prendre l'apéro et faire des barbecues ! (**Marie**, comédienne, artiste interprète)

Déjà enfant, **Marie Guillard** montait des "pestacles" dans le salon familial. Elle a connu les planches dés l'âge de trois ans. A huit ans, elle danse, elle fait des photos de mode. Mais en 91, elle passe son bac d'abord. C'est dix ans plus tard qu'elle joue enfin le premier rôle féminin d'un long-métrage. On la retrouvera ensuite dans cinq longs-métrages.

Apprivoiser la vie, apprivoiser la ville. Apprivoiser la ville, s'acclimater, se balader, s'inventer des petits voyages, dépaysement garanti, d'une rive à l'autre, se choisir une terrasse comme poste d'observation. (**Virginie**, coordinatrice de programmes).

Observer la ville, observer la vie, observer Paris.

Le temps des Clodettes

(juillet 2015)

C'était au temps des années ORTF Ces noms-là ne vous diront peut-être rien: Cynthia Rhodes dite Cindy (Américaine), Pat Kerr (Jamaïcaine), Solange et Siska Fitoussi, Lydia Baronian, Maddly, Evelyne et Nelly Bamy (originaires de la Guadeloupe), Jocelyne Charlery dite Cathy (originaire de la Martinique, *ndlr, élue Mlle France d'Outre-Mer 1968*), Lydia Naval dite Ketty (également Antillaise), Sandra Alma Martinez Cadet (Haïtienne), Patricia Criton (d'origine sénégalaise), Ketty Sina (d'origine camerounaise), Peggy Nguyen-Thi ("l'Eurasienne"), Nadine Ligeron dite Prisca, Anne Lafitte, Marion Halphen, Dany Donne Borg, Julie Lacroix. On peut encore citer Monecia Lyttle Mc Clellan, Clara Lesueur, Carole Plumelle, Jenny Dupin, Anne Sérard, Hussawa Funnilay, Karine Babou, Dominique Neron, Nicole Bize, Maya, Malika et Béatrice Sergueïeff...

Elles furent les Claudettes ou Clodettes, de trente à quarante danseuses au total sur une période qui s'étend de 1967 à la mort du chanteur Claude François en 1978. La dernière, Béatrice, a été engagée quelques jours seulement avant le décès de son patron le 11 mars 1978, électrocuté dans sa salle de bain.

Dernier concert à Paris

Si certaines n'ont fait que passer, au gré des remplacements de dernière minute, d'autres ont suivi pendant de nombreuses années le chanteur-vedette de la chaîne nationale. Toutes les Clodettes gardent un souvenir ému de cette période de leur vie: "La troupe multiethnique que nous formions a marqué les esprits, explique Ketty (**Lydia Naval**). Beaucoup de femmes de couleur m'ont dit combien les Clodettes leur avaient redonné confiance. On renvoyait également une image nouvelle de la femme à une époque où le sexe féminin était encore très en retrait dans la société. Les gens nous voyaient comme des femmes inaccessibles et sûres d'elles, même si notre succès était beaucoup dû au fait qu'on était peu habillées. C'est Claude qui voulait que ce soit ainsi. Plus les années ont passé d'ailleurs et plus courtes ont été nos tenues."

Le 30 juin 1975, le journaliste Yves Mourousi organisait un concert de Claude François au profit de la recherche médicale, devant un public de 30 000 personnes rassemblées au Jardin des Tuileries à Paris. Claude ne peut attaquer sa première chanson qu'au bout de dix minutes de hurlements frénétiques. Après divers débordements de ses admiratrices, le spectacle se termine par un feu d'artifice et sous une pluie de confettis et de ballons à l'effigie du chanteur. Ce sera son dernier concert dans la capitale. C'était il y a 40 ans, la fin des années ORTF.

Les dessins d'Aslan [295]

Au temps des blousons noirs et du rock'n roll venu d'Amérique, au temps du yé-yé propulsé par l'industrie du disque, le jeune Claude François avait un atout pour les parents de ses premiers fans: sa tenue soignée et toujours impeccable, bon chic bon genre, rassurait les familles. Sur scène, le chanteur natif d'Alexandrie (Egypte) aimait danser et rêvait que son public puisse reprendre après lui ses pas de danse. C'est alors que Michel Bourdais, du magazine *Salut les copains*, lui soumit l'idée: "Si tu veux que les gens apprennent rapidement tes nouvelles danses, eh bien, je vois une solution. Tu pourrais monter une partie de ton spectacle avec des danseurs qui leur montreraient les pas et qui les entraîneraient à faire comme eux. Avec toi comme chef de file, tous ceux venus te voir ne mettraient pas longtemps à bouger, crois-moi. De plus, tu es toujours en gala et tu circules dans toute la France, alors c'est sûr que tes danses seraient connues en un rien de temps." Il y eut un blanc. On aurait entendu une mouche voler. Après réflexion, Bourdais ajouta: "Mieux, tu ne mettrais que des danseuses." Aussitôt, Claude François rétorqua: "Oui, mais alors... rien que des filles canon !" Et Michel Bourdais de surenchérir: "Des filles comme les pin-up d'Aslan par exemple !" Eclats de rire.

Pin-up

Alain Aslan était un peintre, sculpteur et illustrateur, connu pour les filles très sexy qu'il peignait dans un style hyper-figuratif et de façon particulièrement suggestive. Ses pin-up étaient publiées dans le magazine *Lui*, "le magazine de l'homme moderne", un mensuel lancé par Daniel Filippachi en novembre 1963. Dans chaque numéro, il y avait la fameuse "pin-up du mois" dessinée par Aslan, qu'on retrouvait ensuite placardée dans les cabines des camionneurs. L'idée resta pour l'heure plutôt comme une plaisanterie, car le garçon soigné et bien élevé ne pouvait pas casser son image en faisant monter sur scène des filles à moitié nues dans la France puritaine de 1964.

Las Vegas

Las Vegas, il fut émerveillé et enthousiasmé par la splendeur et le professionnalisme des shows américains. Le faste, les éclairages, les costumes, les danses le fascinèrent. Une vraie révélation. A son retour, l'idée d'enrichir son spectacle de danseuses trotta à nouveau dans sa tête et c'est ainsi qu'arrivèrent les quatre premières *Claudettes* - on n'écrivait pas encore *Clodettes* à l'époque, comme on l'a fait plus tard en référence au surnom *Cloclo*.

Fidèle à sa prudence affichée un an plus tôt, l'artiste veillait à ne laisser pointer aucun soupçon de vulgarité. Plus les Claudettes s'effeuillaient, plus le chanteur exigeait d'elles de l'élégance et de la classe. Elles devaient être un écrin de luxe au milieu duquel l'artiste pouvait resplendir. Les Clodettes se souviennent...[296]

Les sœurs Fitoussi

Aussi loin que remontent ses souvenirs, **Solange Fitoussi** a toujours voulu être danseuse. Dès son enfance passée en Anjou, un de ses professeurs, impressionné par sa précoce détermination, lui affirme déjà: "Oui, tu seras sûrement danseuse puisque tu en as décidé ainsi !" Elle ira d'ailleurs, plus tard, jusqu'à entamer une grève de la faim pour démontrer l'exigence de son désir. Elle commence à danser, en 1958, en amateur à Lyon puis monte à Paris où elle est danseuse de b-bop au *Club Saint-Germain*, devenu *Le Bilboquet*, club de jazz mythique de Saint-Germain des Prés. Solange sera vite repérée pour sa parfaite technique et son sens du mouvement.

---

[295] témoignage de Michel Bourdais, auteur d'un livre sur Claude François, éd. Fan de toi

[296] principale source des entretiens qui suivent: *Gala*, mars 2012

Elle fait de nombreuses rencontres, notamment Maurice Casanova, le patron du *Bilboquet*, puis du *Fouquet's* plus tard, et l'artiste américain James Brown. On peut trouver trace de ses prestations dans les films *Les Tricheurs* de Marcel Carné, sorti en 1958, puis dans *Paris Blues* de Martin Ritt, sorti en 1961.

L'Olympia

Avec des amis et presque incognito, Cloclo s'est rendu au *Bilboquet* pour repérer des danseuses. Solange sera engagée dans la foulée. Elle fera partie, avec sa soeur **Siska Fitoussi**, de la première équipe des quatre "Claudettes". Elle travaillera très dur pendant un an. "Claude était intransigeant, se souvient-elle, systématiquement en retard (parfois même de trois heures), bref un être difficile à supporter. Le film de Siri donne d'ailleurs une image proche de la réalité de ce que fut notre collaboration au quotidien." Mais l'homme était "très attachant", reconnait-elle. Elle "fera" le premier Olympia de Claude François en 1967: "Après l'Olympia, Claude a offert (à chacune de ses danseuses) une corbeille de fruits magnifique accompagnée d'une bague "trois ors" de Cartier. Il s'agissait bien là de la preuve de la reconnaissance des efforts fournis.

Au bout d'un an, Solange Fitoussi jette l'éponge en raison d'un rythme harassant et des caractères bien trempés de Claude et de son entourage. Peut-être aussi du sien... Mais elle reconnait que cette expérience a été hors du commun. Avoir été Claudette a été un vrai tremplin pour sa carrière. Elle enchaîne directement au Palais des Sports en 1968-1969 avec Johnny Halliday, dont elle garde un excellent souvenir: "On avait plus de moyens, ce qui rendait les conditions de travail plus souples. Avec Claude, on était souvent dans l'improvisation."

La danseuse, peintre et bijoutière

Après ces années trépidantes, Solange éprouva le besoin de travailler pour son propre compte. Elle a ouvert une minuscule bijouterie au 44, rue de Clichy, où elle accueille, depuis lors, toujours très chaleureusement ses clients. Infatigable, elle peint également, sa nouvelle passion. Solange a toujours la même énergie et l'entrain d'une Claudette, comme si la danse et la musique étaient les ressorts de sa vie.

Les sœurs Bamy[297]

C'est l'histoire d'une fratrie de cinq personnes venues de Pointe-à-Pitre, dont quatre rêvaient de réussite dans le show-business. Les filles, Evelyne, l'aînée, Maddly, la cadette; et Nelly, la benjamine, ont toutes été des Clodettes pendant que leur frère Erick s'essayait à la chanson.

[297] source: le blog *La musicaliste*

Seul l'aîné des garçons, Claude, est resté éloigné des flonflons, faisant carrière dans un groupe pharmaceutique.

Evelyne était une personne posée, élégante et réservée, le genre de grande soeur rassurante que l'on peut souhaiter à tout le monde. Si elle a quitté l'univers artistique pour travailler dans le privé, elle a continué à conserver des liens étroits avec le monde musical, en épousant Mbida Douglas, le claveciniste du groupe Kassav. Parolière, elle a écrit quelques chansons pour son époux et pour son frère, dont "*why, why woman now*", le générique de la série *David Lansky* qu'Erick chantait.

Enfants du soleil

Maddly a quitté Claude François pour entamer une carrière de comédienne à la télévision et au cinéma. Elle a joué notamment dans *La Piscine* de Jacques Deray, avec Alain Delon, dans *L'Amour fou* de Jacques Rivette et *L'Aventure c'est l'aventure* de Claude Lelouch. C'est au cours du tournage de ce dernier film qu'elle rencontra Jacques Brel. Elle fut sa compagne jusqu'à sa mort (1978), partageant avec le chanteur et poète à l'immense talent un goût affirmé pour la littérature, écrivant elle-même une douzaine d'ouvrages, dont *Tu leur diras*, sa toute première publication, et *Deux enfants du soleil pour deux monstres sacrés*.

Après son expérience avec Claude François, Nelly la benjamine, est restée dans le milieu de la culture, travaillant à la Cité de la Musique à Paris. Au moment de la retraite elle a quitté le brouhaha parisien pour vivre dans la Nièvre.

Quant à Erick, le frère, il fut pendant 25 ans le "coordinateur artistique" de Johnny Halliday, entamant ensuite une aventure de chanteur solo sans grand succès, jusqu'à sa participation en 2010 à l'émission "La France a un incroyable talent", où ceux qui ne le connaissaient pas ont pu découvrir sa voix chaleureuse. En 2012, associé à Vigon (The Voice 2012) et Jay (Ex Poétic Lover), est publié l'album *Les Soul Men*, où le trio reprend quelques classiques revisités sauce soul et jazzy. Le succès est enfin là, mais il sera de courte durée car une tumeur foudroyante met fin brutalement à la vie de l'artiste, le 27 novembre 2014.

Lydia Baronian

Lydia Baronian a été Clodette de 1967 à 1974. Elle a commencé comme simple danseuse avant de devenir "capitaine" de l'équipe. Claude François fut même témoin à son mariage (avec le chef d'orchestre René Urtreger). Quand elle a été engagée, elle avait 20 ans. Le recrutement s'est fait de manière habituelle. Elle dansait un soir sur la piste du club Twenty One aux Champs Elysées. Claude François, qui dinait dans le fond de la salle, l'a vu danser et lui a fait la proposition de le rejoindre.

C'était une aubaine pour la jeune fille qui, danseuse classique, ne pouvait plus porter de pointes en raison d'une blessure et qui cherchait à se recycler. Devenue très vite leader du groupe, elle travaillait les chorégraphies avec Claude et les enseignait aux filles. Elle a elle-même recruté des danseuses. Pour trouver des nouveaux pas et des "ballets" intéressants, Claude et Lydia visionnaient les cassettes des émissions auxquelles participaient les artistes de la Motown. Claude pouvait reproduire immédiatement les pas qu'il voyait à la télé. Chacun avait un rôle particulier: elle devait trouver les pas pour les couplets et lui se chargeait des refrains.

Lydia Naval (Ketty)

C'est l'autre Lydia ! Elle est devenue Clodette en 1969 à l'âge de 20 ans après avoir rencontré deux filles qui répétaient un ballet dans une pension de famille. Elles cherchaient un renfort pour participer à une émission avec Claude François. Cela ne pouvait pas mieux tomber pour elle qui, enfant, rêvait de devenir danseuse classique et avait dû se réorienter vers le jazz par manque de référent dans un milieu où les danseuses métisses étaient inexistantes. Elle est restée sept ans au sein du "carré d'or", comme on les appelait: il y avait une vraie danseuse classique (Lydia Baronian), une Jamaïcaine (Pat Kerr), une Asiatique (Peggy N'Guyen) et puis elle, l'Antillaise.

Le chanteur l'impressionnait beaucoup: "Claude était un homme très fort et très fragile à la fois. Juste avant les galas, il était très tendu. Tout devait être prévu, il n'y avait pas de place à l'improvisation. Même s'il arrivait toujours en retard aux répétitions. Les danseuses n'avaient pas le droit de boire, ni de fumer. Nous n'avions pas le droit de sortir en ville avant le spectacle et, si on sortait en discothèque après le gala, on devait se tenir: c'était son image qui était en jeu. Lui non plus ne prenait aucune drogue. Tout juste avait-il une bouteille de Chivas douze ans d'âge dans sa loge pour ses invités. Mais n'allez pas croire qu'on était des esclaves !"

Entre elles, les filles l'appelaient "le coq". Parce qu'après les spectacles, c'était le débriefing sur scène, lui, en peignoir rouge ou noir, devant elles, qui marchait, bondissait, énervé, de long en large, avec ses petites jambes ! Elles se pinçaient pour ne pas rire: "il savait très bien qu'on le surnommait ainsi. Pendant le spectacle, on se donnait tous à fond, c'était un moment d'explosion pour lui comme pour nous. On sortait rincés de la scène."

Un soir, en sortant du chapiteau du spectacle, Lydia se souvient avoir trouvé Claude assis sur les marches d'un escalier, pleurant toutes les larmes de son corps. Pas des larmes de chagrin, non, c'était plutôt l'épuisement, le relâchement qui l'avait brisé. Elle lui a demandé pour quelle raison il pleurait. Mais il n'était pas en mesure de répondre. Alors elle l'a pris dans ses bras et puis d'autres personnes sont venues. "C'était ça, Claude. Beaucoup de passion. Et de générosité. Presque tous les soirs après les galas, il invitait la troupe au restaurant et on faisait la fête ensemble. Je crois que nous avons toutes eu un jour un cadeau de Claude: l'alliance Cartier, faite de trois anneaux".

Patricia Criton [298]

Patricia Criton est loin, bien loin de l'image que l'on peut se faire des danseuses de la télévision. Les Clodettes, c'était non seulement des corps qui faisaient fantasmer plus d'un homme, mais aussi des têtes bien faites. Claude François ne s'entourait pas de la première venue et Patricia ne faisait pas exception. Même si c'est le plus grand des hasards qui a mené la jeune fille, alors âgée de 18 ans, dans le bureau de la plus grande star de l'époque.

La jeune beauté d'origine sénégalaise, fille d'un militaire de carrière, se destinait plutôt à devenir enseignante ou médecin. Elle a croisé un jour vers le théâtre de l'Odéon Maddly Bamy. "Mademoiselle, vous êtes très jolie, vous ne voudriez pas faire du cinéma ?" lui demande la future compagne de Jacques Brel. Un mois plus tard, elle l'aborde à nouveau en lui proposant de danser avec Claude François. Elle lui répond alors qu'elle ne sait pas danser. Maddly insiste et Patricia se retrouve chez elle à danser sur un disque. "A l'internat, j'avais juste appris la danse classique naturelle, c'est à dire les gavottes et les menuets..." sourit-elle. Maddly lui a répondu que ça ferait l'affaire: "Si Claude te demande si tu sais danser, tu lui diras oui..."

Dès qu'elle arrive dans le bureau du boss, Claude François va droit au but: "Vous êtes belle, mais savez-vous danser ?" demande Cloclo. "Oui" répond timidement Patricia. "Mon histoire de Clodette a donc commencé par un petit mensonge..." Le lendemain de l'audition, Patricia participe à son premier gala." Claude s'est vite rendu compte que je n'étais pas une excellente danseuse, mais il a été très humain. Il me dit: - C'est incroyable que ce soit moi, un blanc, qui apprenne à danser à une noire !" Comme quoi les clichés selon lesquels la danse serait innée chez les noirs ont la vie dure... Puis j'ai vite progressé à ses côtés" ajoute Patricia.

(octobre 1969)

Nous sommes en 1968, une aventure professionnelle de trois ans auprès de la plus grande star de l'époque commence pour la jeune Patricia qui enchaîne aux côtés du chanteur populaire les galas en province et les shows télévisés. "A l'époque, on se produisait partout, même dans les très petites villes. Je me disais que jamais on ne remplirait la salle, et c'était toujours complet." Côtoyer presque au quotidien un Claude François aussi exigeant dans le travail a été la meilleure des écoles pour Patricia dont le parcours de Clodettes n'était pas vraiment du goût de sa maman à l'époque. "J'ai passé un deal avec elle qui ne voulait pas que sa fille *lève la jambe*: si j'intègre les Clodettes, je continue mes études, j'ai donc passé le bac en parallèle."

Le prolongement de l'idole

Deux années et demi merveilleuses au cours desquelles Patricia Criton était appréciée des hommes autant que des femmes qui voyaient en les Clodettes un peu le prolongement de leur

[298] source: *c'est-à-dire*, le journal du Haut-Doubs

idole. "Pour les fans, on faisait partie intégrante de Claude." Le chanteur et l'homme qui fait aujourd'hui l'objet d'un film étaient deux personnages sans doute très différents. Patricia a connu un chanteur "très exigeant, mais très humain. Jamais il n'a été dur avec nous. Il m'a appris à être exigeante vis-à-vis de moi-même. Il respectait ses Clodettes. Il n'était pas du genre à penser que le droit de cuissage pouvait exister" confie l'ex-Clodette qui a gardé quelques liens avec certaines de ses anciennes camarades de travail.

(Patricia Criton, aujourd'hui)

En 1971, la belle Africaine a quitté l'aventure, pour se marier. Et pour continuer ses études. "Je ne voulais pas lever la jambe ad vitam aeternam !" Sans regret, mais avec "que des bons souvenirs." "Je ne suis pas du genre fétichiste, ce passé là, je l'ai dans mon coeur. J'ai gardé de cette époque une ou deux tenues... que je ne pourrais plus porter aujourd'hui..." rit-elle. Patricia intégrera et suivra avec brio un cursus supérieur à l'Ecole française des attachés de presse à Paris. Après ses études, elle est entrée en tant que chargée des relations publiques à Air Afrique, la grande compagnie aérienne qui regroupait onze pays de l'Afrique Noire. Attachée de presse pour la France et l'Europe, elle terminera sa carrière comme directrice de la communication et du marketing de la compagnie jusqu'à la dissolution de celle-ci en 2002. Une carrière professionnelle au cours de laquelle elle accumulera de fructueuses expériences et côtoiera le monde du sport, de la mode ou des affaires. Toujours attachée à l'Afrique où elle est n'a pourtant pas vécu, l'ancienne Clodette s'envole au moins une fois par an pour le Sénégal, "où les réalités de la vie remettent vite les choses en place. C'est mieux que des anxiolytiques" sourit l'ex-Clodette. Elle est aujourd'hui installée à Morteau, dans le Haut-Doubs, où elle a eu le double coup de foudre: pour les paysages et pour son compagnon avec qui elle vit. Après la période paillettes et une brillante carrière, elle vit un autre bonheur, loin du show-biz et des affaires.

Peggy N'Guyen

Claude François cherchait une Asiatique. Il a repéré Peggy parce qu'elle dansait dans un ballet qui faisait beaucoup de télés. Elle se souvient: "Quand on me l'a présenté, il m'a juste demandé: - Est-ce que t'as un beau cul ?" - J'ai répondu avec l'affront de mes seize ans et demi - Oui ! -, ça l'a fait rire - Alors je t'embauche ! Et voilà comment ça a commencé !"

(Peggy)

Peggy n'était pourtant pas fan de Claude François, elle préférait Adamo. D'ailleurs, Claude le lui reprochait souvent, en rigolant. "C'était un père pour les plus jeunes d'entre nous, confie-t-elle. Elle avait un jour perdu tout l'argent de ses gains de plusieurs galas, elle lui en a parlé. Le lendemain, elle avait un chèque du montant de son préjudice.

Claude pouvait aussi être colérique, virer subitement une danseuse et la réintégrer peu de temps après. Mais quand ce fut elle qui lui a donné sa démission, un soir après un gala, ça a été terrible: "Il a éclaté en sanglots, il était à ramasser à la petite cuillère."

Anne Lafitte

Anne n'avait pas d'affinités particulières avec le chanteur, mais elle n'en garde pas pour autant un mauvais souvenir: "Il n'était pas toujours agréable, plutôt exigeant et perfectionniste. Mais travailler avec lui était fantastique. Il m'a appris la scène avec ses tournées folles, chaque jour dans une ville différente, où l'on devait se maquiller et se changer n'importe où... J'avais dix-neuf ans, c'était une très bonne école. Mais Claude pouvait piquer des colères épiques, comme ce jour où les musiciens de notre car ont demandé au chauffeur de rouler moins vite, pour pouvoir regarder dans son intégralité un match de foot à la télé que nous avions à bord. Du coup, on est arrivé en retard. Claude, qui voyageait de son côté, nous a hurlé dessus à notre arrivée et nous a confisqué l'écran pour le reste de la tournée. Evidemment, lui qui était toujours en retard, avait été à l'heure ce jour-là.

Le jour où j'ai démissionné pour rejoindre une autre troupe, il l'a très mal pris. Le quitter, c'était le trahir. Nous nous sommes croisés plus tard sur des plateaux télé. Il ne m'a jamais adressé la parole. Malgré ce caractère bien trempé, Claude était très correct. Nous avons toujours été payées et défrayées comme il se devait." Anne Lafitte reconnaît en Claude François l'un des plus grands professionnels de son époque.

Marion Halphen [299]

Marion a intégré les Clodettes en 1973 alors qu'elle était mannequin. Claude cherchait une rousse aux yeux bleus. Il l'appelait l'Irlandaise et se fichait pas mal qu'elle ne soit pas danseuse. "A l'époque, raconte Marion, 40 % du public venait aux galas pour notre plastique et dans l'espoir qu'un soutien-gorge se dégrafe".

Marion est restée quatre ans dans la troupe alors que rien ne l'y prédisposait, elle, l'enfant du 16ème arrondissement, élevée dans un milieu bourgeois. Elle trouvait en fait assez ringards les chanteurs français de l'époque. Elle était plus Beatles, Led Zep', Bowie... Mais cela l'a amusée de faire cela, et elle le faisait bien. Elle se souvient avec plaisir de cette période qui reste une

[299] source: *Le Monde*

parenthèse joyeuse dans sa vie: "Il y avait de beaux hôtels, beaucoup d'argent liquide qui circulait... Nous avons même joué à l'Elysée pour le Noël du personnel, avec un costume moins indécent: des tee-shirts bleu-blanc-rouge à paillettes ! Giscard était venu jouer de l'accordéon." Elle a quitté la troupe après un show en Haïti où la scène n'avait pas les dimensions requises. Claude était furieux et a "insulté tous les blacks de la Terre". Les danseuses sont allées le voir pour lui dire qu'elles ne voulaient pas travailler avec un facho: "Il aurait pourtant rêvé d'être noir et ne jurait que par la Motown[300]" soupire Marion.

Marion Halphen est ensuite partie vivre à Los Angeles où elle a ouvert des boutiques de prêt-à-porter, puis à Ibiza, avant de revenir travailler en France dans la mode puis pour une marque de maillots de bain. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'elle s'est rendue compte de l'impact des Clodettes. Pour elle, Claude était mort et enterré. Jamais elle n'aurait pensé que son oeuvre fût aussi vivante dans toutes les couches de la société.

Dany Borg [301]

Dany Borg avait vingt-cinq ans quand elle a rejoint les Clodettes. En 1976, elle appartenait à un groupe de danseurs quand Claude a voulu la rencontrer. Elle a refusé le premier rendez-vous en raison des rumeurs folles qui disaient qu'il fallait coucher avec lui et qu'il frappait ses danseuses... Elle s'est finalement rendue au deuxième rendez-vous qu'il lui a fixé. Il l'a regardée de la tête aux pieds, il s'est tourné vers le manager de Dany et lui a dit: "Ah, c'est ça ? Elle n'est même pas blonde !". La danseuse, très vexée, eut ensuite l'explication: "En réalité, il avait vu une photo de moi en noir et blanc et ne s'attendait pas à ce que je sois rousse. Il m'a tout de même recrutée. Sans même me voir danser."

Pendant les deux années où elle a travaillé avec lui, les coups de gueule ont été nombreux, mais sans conséquences. Elle confie: "Il savait très bien jusqu'où il pouvait aller en fonction des personnes à qui il s'adressait. Il était très psychologue. Une fois, je lui ai dit: -Puisque c'est comme ça, je m'en vais ! Il a répondu: - Non, non, tu ne pars pas. C'est moi qui te vire ! Et puis le lendemain, on a repris le travail comme si de rien n'était. Son caractère de cochon ne durait pas. Il était très passionné, en réalité. Très généreux aussi. En cadeau de nouvel an, il a offert à toutes les danseuses une bague Cartier !". Avec ses danseuses, Cloclo était très paternaliste. Il avait fait analyser les eux minérales pour savoir laquelle était la meilleure pour leur santé: "On a dû boire de la Volvic à chaque repas ! Un jour, il a découvert les gélules de bronzage par hasard. Une fille devait en prendre, certainement. Alors pour être sûr qu'elles n'étaient pas nocives pour la santé, il les a fait analyser également."

Après la mort de Claude, les danseuses ont remonté un spectacle *Les Clodettes associées*. Cela a duré deux ans et demi et puis chacune a voulu vivre sa vie. Certains producteurs ont voulu faire chanter Dany mais elle avoue elle-même qu'elle chantait comme un oisillon. Elle a donc préféré revenir au mannequinat, avant de continuer dans la mode comme styliste. Elle a installé une boutique de luxe à Saint-Tropez avant de passer à autre chose: la direction d'une plage à Pampelonne.

Aujourd'hui, elle avoue volontiers que la musique de Claude François n'était pas vraiment sa tasse de thé. Dans les années 1970, elle était plutôt Stones mais elle dit aussi: "Ce qui me portait, c'était son énergie. Etre sur scène avec lui, c'était comme une expérience orgasmique !".

---

[300] compagnie de disques américaine
[301] source: *Var Matin*

Cynthia Rhodes (Cindy)

La danseuse américaine Cynthia Rhodes, après son expérience de Clodettes, s'est tournée vers la cinéma, avec tout d'abord quelques apparitions dans des comédies musicales, un rôle mineur dans *Flashdance*, et surtout *Staying alive* où elle est la partenaire de John Travolta. Ses choix de carrière ont toujours été très stricts, elle refuse notamment tout script présentant une scène de nudité. Née et élevée dans une famille baptiste, elle tient à garder une image irréprochable. Elle refuse même de poser pour le magazine *Playboy*. En 1984, elle obtient son premier rôle non dansant dans le film de science-fiction *Runaway: L'Evadé du futur*. Mais son rôle le plus mémorable reste celui de Penny Johnson dans la comédie musicale *Dirty dancing* (1987). Elle apparaît également dans de nombreux clips vidéo: *Rosanna* par Toto, *Woman in you* par les Bee Gees, *Don't mean nothing* par Richard Marx. Elle fut également danseuse pour le groupe The Tubes et même chanteuse pour Animotion durant les années 80. En 1989, elle a épousé le chanteur Richard Marx qu'elle avait rencontré lors du tournage de *Staying alive*. A l'exception d'une dernière apparition en 1991 dans un film d'aventures, elle a abandonné ensuite le cinéma pour se consacrer à ses trois fils: Brandon, Lucas et Jesse.

Ketty Sina [302]

Ketty a pu voir en avant-première le film "Cloclo" dans un grand cinéma des Champs-Elysées (film de Florent Emilio Siri sorti en 2012, avec Jérémie Rénier dans le rôle du chanteur). Elle apprécie: "Le film est formidable et Jérémie Rénier juste sublime. C'est incroyable comme il ressemble à Claude."

"*ça s'en va et ça revient*"

L'ex-Clodette au caractère bien trempé garde une faille depuis le 11 mars 1978, lorsqu'elle apprit la nouvelle de la mort de Cloclo. "J'étais dans une boite de nuit à Libreville. J'avais monté un bobard à Claude pour sécher une télé, ce qui me permettait d'accepter un tournage au Gabon. Je m'en suis toujours voulu de l'avoir quitté sur un mensonge. Je suis donc arrivée à la séance avec ce noeud au ventre. "Au-delà de cet épisode personnel, Ketty a été captivée par un film qui lui a dévoilé des facettes méconnues de son patron d'alors.

(Ketty Sina aujourd'hui au Kamukera)

"A l'époque, j'avais 18 ans et je ne m'intéressais pas à sa vie privée. Je ne savais rien de son enfance à Alexandrie, des années de dèche à Monaco ni de ses relations difficiles avec son père." Son seul bémol à l'issue de la projection concerne les Clodettes, moins convaincantes que les originales. "Mais ce n'était pas le propos du film." Enfin, la Camerounaise Ketty Sina n'a pas

[302] source: *Le Maine libre*

attendu ce biopic pour contribuer à la mémoire de Claude François. Depuis plusieurs années, son restaurant parisien joue sur la nostalgie lors de soirées karaoké où il lui arrive toujours de danser au son de "ça s'en va et ça revient..." Le restaurant à Paris (le *Kamukera*) est entièrement dédié à la mémoire de son ancien patron pour ne rien oublier de cette époque tout en paillettes.

Trente-cinq ans après la mort de Claude François, Ketty Sina a publié en mai 2014 une autobiographie et RFI l'a rencontrée. Extraits...

[303] Claude François est-il vraiment mort ? Le doute est permis dès que l'on franchit les portes du Kamukera, un restaurant africain de Paris, sis à deux pas de la Bibliothèque François Mitterrand. Officiellement, le chanteur est décédé il y a trente-sept ans. Et pourtant, il donne l'impression de n'avoir jamais été aussi présent. A chaque coin du restaurant, le visiteur aperçoit des bustes du "grand homme", des affiches de sa "belle époque seventies" et des disques d'or. Et surtout de grands écrans permettant de le voir danser avec ses mythiques Clodettes.

L'illusion est d'autant plus grande que, dès l'entrée, le visiteur est accueilli par Ketty, une accorte Clodette sur laquelle le temps semble avoir très peu de prise. Propriétaire des lieux, elle a publié son autobiographie intitulée *Je n'ai pas toujours dansé* (Editions Yg Publishing). Elle raconte avec verve son histoire étonnante. D'origine camerounaise, Ketty a grandi au Gabon dans une famille de modestes boutiquiers. A la suite d'un mariage forcé, elle débarque à Paris afin d'y retrouver ce mari qu'elle ne connaît pas, un Bamiliké (ethnie du Cameroun) tout comme Ketty. Mais elle découvre qu'il a déjà une autre femme dans sa vie... une Française dont elle ignorait jusqu'à l'existence.

"*Danse ma vie*"

Femme battue, Ketty prend l'habitude de s'échapper dans la nuit parisienne. Un soir en boite, Ketty rencontre Claude François. Le lendemain, elle est embauchée. Commence alors une vie de faste: "Pour moi, danser ce n'était pas un travail. C'était juste du plaisir. Pourtant, je ne pouvais m'empêcher d'arriver en retard. Claude aurait dû me virer, mais il ne l'a pas fait alors qu'il ne supportait pas les gens qui se comportaient ainsi. Il était sans doute fasciné par ma liberté", imagine Ketty qui reste persuadée que son mentor la protège toujours: "Dans la tradition bamiléké, les ancêtres jettent des regards positifs. Je suis certaine que Claude le fait. Il me communique son énergie", estime Ketty, toujours prompte à ranimer la flamme des fans de Claude François. D'ailleurs, le soir dans son restaurant, elle danse et chante Cloclo en compagnie de ses filles.

Alors que tant d'ex-collaborateurs du "petit blond" survolté dénoncent son supposé "despotisme" elle se montre toujours positive à son égard: "Il était très correct avec nous. Claude était juste

[303] *RFI*, début du portrait

exigeant. C'est d'ailleurs l'un des premiers à avoir donné leur chance aux Noirs. En Egypte, il avait grandi avec des Arabes et des Noirs. Son enfance à Alexandrie lui a donné un sens du rythme très africain".

Le jour de sa mort brutale en mars 1978, à 39 ans, tout bascule. "Je lui en ai terriblement voulu. Comment pouvait-il nous abandonner ? Sur nous, les Clodettes, les regards portés étaient terribles. Terribles de pitié. Alors, j'ai préféré quitté Paris" explique Ketty, qui avait un merveilleux viatique: la danse. Après un séjour en Italie, elle devient meneuse de revue à l'Alcazar. Et incarne même Joséphine Baker sur scène: seins nus avec une ceinture de bananes autour de la taille. "Cela ne me dérangeait pas. L'essentiel, c'est de donner du plaisir aux spectateurs", estime Ketty. Par la suite, Ketty a même créé la première agence de mannequins noirs à Paris. Autre aventure: à l'écran, elle a interprété avec ses proches le rôle d'une famille noire qui change de couleur et devient blanche. Elle en tire une conclusion pragmatique. "En France, dans les beaux quartiers, plus que la couleur de la peau, c'est l'argent en poche qui compte", analyse Ketty, qui affirme avoir été très rarement victime de racisme.

"*Belles ! Belles ! Belles !*"

"Il est vrai, note t-elle avec le sourire, que lorsqu'on est jolie, on est bien moins victime de racisme". Ketty est consciente du fait que son physique lui a ouvert bien des portes. Mais ce n'est pas ça qui lui permet de faire tourner son restaurant: "Je n'hésite pas à mettre la main à la pâte. A servir moi-même les clients. Même si je suis la patronne, j'agis", explique Ketty.

Pour conserver sa fière allure, elle s'impose une discipline: "Lorsque l'on a été Clodette, il faut assurer. Même si on est fatiguée le matin au réveil, il faut redresser la tête, avoir de l'énergie. Etre digne de ce que l'on attend d'une ex-danseuse et ex-directrice d'une agence de mode", explique-telle. Alors qu'elle sert un rhum gingembre, Ketty entend une chanson de Cloclo, "Alexandrie Alexandra, tu as plus d'appétit qu'un barracuda". Il n'en faut pas plus pour qu'elle se remette à danser afin de ne pas vieillir. Un pacte avec le diable ? "Non, impossible. Je suis une fervente catholique", répond Ketty. Non, plutôt un pacte avec celui dont le fantôme hante les lieux. Claude François, "le petit blond" qui reste bien vivant, trente-sept ans après sa mort. "Celui qui me regarde toujours de là-haut", ajoute Ketty avec une dernière pirouette dansante.[304]

Sandra Alma Martinez Cadet [305]

Le dimanche 18 mai 2014, Sandra-Alma Martinez-Cadet est morte des suites d'une infection pulmonaire. La danseuse ne pesait plus que 30 kilos pour 1,72m. De 1975 à 1978, Sandra a fait partie des dernières Clodettes à danser aux côtés de Claude François avant qu'il ne meure tragiquement. Profondément marquée par le décès du populaire chanteur, la jeune femme aura beaucoup de mal à rebondir. "Je le revois chez lui, boulevard Exelmans, le visage paisible. Avec Dany, Julie et Prisca, on l'a veillé pendant deux jours. Nous chuchotions à voix basse comme s'il dormait de crainte de le réveiller", racontait alors Sandra lors d'une interview exclusive accordée à *OK ! âge tendre* en avril 1978. Si par la suite elle a vécu de belles heures avec ses collègues, en sortant notamment le single *Hey Marry Me*, elle finira par se mettre en retrait et s'isolera pendant que les autres Clodettes refont leurs vies. Mariée puis divorcée, sans enfants, Sandra vit recluse dans un petit appartement de Paris, près du célèbre Palace. Elle y écoute en boucle les chansons de Cloclo, enregistrées sur une clef USB par son amie Murielle.

Touchée par les épreuves de la vie, Sandra-Alma Martinez-Cadet, qui avait été repérée par le chanteur sur son île natale Haïti au *club Michel Scotch* et avait rejoint l'artiste en France avec de

[304] *RFI*, fin du portrait
[305] sources: *France Dimanche* et *Pure people*

faux papiers d'identité parce qu'elle était encore mineure, a souffert d'anorexie et de douleurs aux hanches.

Si elle a d'abord refusé tout net de se faire opérer, Sandra sera finalement contrainte d'aller d'hôpital en hôpital avant de refaire un séjour à l'établissement La-Croix-Saint-Simon dans le 20e arrondissement de la capitale, où elle était admise pour une infection pulmonaire. Veillée jusqu'à son dernier jour par son amie Muriel, la danseuse rendra l'âme en ce dimanche de printemps. Lorsqu'elle meurt, elle ne pèse plus que 30 kilos...

Désormais son amie fait tout pour respecter les dernières volontés de Sandra, laquelle voulait que ses cendres soient dispersées au sein du mythique *Moulin de Dannemois* dans l'Essonne, la demeure de Claude François aujourd'hui transformée en musée.

Julie Lacroix

On écoutera également avec grand intérêt les belles confidences de Julie Lacroix sur les dernières années et les derniers jours de l'artiste.[306]

Nadine Ligeron (Prisca)

Aujourd'hui professeure de danse en Saône-et-Loire, Prisca Ligeron entraîne les Clodinettes que l'on a pu voir dans l'émission *A la recherche du nouveau Claude François* sur W9 (2012).

(les Clodinettes à Prisca, *Journal de Saône-et-Loire*)

La première fois qu'elle a travaillé pour Claude, elle avait quinze ans. Elle a fait une télé avec lui. Mais il la trouvait trop jeune. Il lui a conseillé d'aller travailler la danse jazz. Comme elle venait de l'Opéra, elle a suivi son conseil. Mais l'histoire ne s'est pas arrêtée là. Elle était fan de lui

[306] 1e partie et 2e partie

et avec une amie elles le suivaient partout en gala, faisant du stop pour le suivre dans sa tournée. Elle confie: "Il connaissait tous ses fans, c'était incroyable. Quand il me voyait, il disait: - Tiens, voilà la petite danseuse de quatorze ans ! Et puis au bout de quelques mois, j'en ai eu assez de le suivre, je trouvais ça futile et comprenais bien que ça ne menait à rien. J'ai tout jeté de lui, ses dédicaces, ses souvenirs et je me suis inscrite dans une agence de mannequin. Croyez-le ou non, mon premier contrat a été de faire des photos pour *Podium*, le journal de Claude François ! On a fait la séance chez lui et à la fin, il m'a proposé d'aller me rafraîchir dans sa salle de bain. Il fallait traverser sa chambre pour y accéder, je me méfiais un peu, à cause des rumeurs qui couraient à son sujet. Lorsque je suis sortie de la salle de bain, il m'attendait assis sur son lit et m'a demandé de m'asseoir à ses côtés. J'ai obtempéré, mais je n'en menais pas large ! Claude a été très correct. Il m'a seulement demandé si je voulais être Clodette, j'ai accepté et je suis restée jusqu'à sa mort."

C'était un peu un père pour Nadine. Il était très attentionné. Comme il savait qu'elle aimait les animaux, il lui a proposé un jour de l'accompagner, avec son amie, au haras de Jean-Luc Lagardère, où il était invité. Très émue, elle raconte un autre souvenir: "Après un gala à Monte-Carlo, nous sommes rentrés à pied ensemble à l'hôtel, main dans la main. C'était tendre, rien de plus, il était comme ça avec moi, certainement parce que j'étais la plus jeune. Sa mort a été terrible. Il avait prévu de nous emmener tous en Egypte (son pays natal) l'été de cette année-là. Mais le sort en a décidé autrement." Prisca a publié un livre de souvenirs, "Ma belle étoile".

Clodettes à vie [307]

Qui aurait cru qu'on reparlerait d'elles un jour ? Trente-cinq ans après la mort de Claude François, les Clodettes sont revenues dans l'actualité, non pas sur scène mais sur le terrain judiciaire. La sortie du film *Cloclo* a servi de révélateur. Elles ont pris conscience que, depuis tout ce temps, leur image était exploitée à longueur de rétrospectives, d'émissions spéciales et autres commémorations. Douze d'entre elles en ont eu marre, estimant qu'elles devaient toucher de l'argent au nom de leur droit à l'image.

Mais pour réclamer ce qu'elles considéraient être leurs droits, il leur a fallu retrouver trace des unes et des autres, visionner des centaines d'heures d'enregistrements afin de déceler qui dansait tel jour aux côtés de Cloclo. Pas une mince affaire car nul ne sait exactement combien de danseuses ont accompagné le chanteur pendant sa carrière (1966-1978).

[307] source: *Le Monde*

Si Claude avait été là...

Le 27 juin 2013, le Tribunal de grande instance de Paris a rejeté le recours engagé par les Clodettes contre la Société de perception et de diffusion des droits des artistes-interprètes (Spedidam). La société, créée en 1959, estime qu'elles n'ont jamais apporté la preuve de leur activité par des bulletins de paie ou des contrats de travail, documents qu'elles n'ont effectivement pas toujours en leur possession. Ce qu'elles possèdent en commun, en revanche, est d'avoir été marquées pour la vie par cette expérience artistique dont toutes ne mesuraient pas l'impact au coeur des "trente glorieuses".

Comme dit l'une d'elles, "on reste Clodette à vie". Et elles en ont la certitude, si Claude avait été là, "il se serait battu avec nous pour que nos droits soient reconnus".

La figure de la Claudette (ou Clodette) noire en France

Dans la continuité de l'héritage laissé par Joséphine Baker en France, durant les années folles, et de l'image de la femme noire africaine exhibée lors des expositions coloniales françaises, la Clodette noire porte le poids historique d'une perception biaisée de l'image de la femme noire en France. Entre colonialisme et suprématie blanche, l'image de la femme noire a souffert de préjugés primaires, en France, l'excluant d'un système esthétique de canons de beauté. L'hyper-sexualisation du corps de la femme noire autre que celle offerte par l'ethnographie et l'anthropologie est exacerbée à travers la Clodette noire dans les années 1960-1970. Une mauvaise appréciation culturelle et un amalgame demeurent entre les perceptions de la femme noire à travers la figure de Joséphine Baker et de la femme noire africaine à moitié nue dans les expositions coloniales et celle de la Clodette noire dans l'espace télévisuel français.[308]

"Les accompagnatrices sur scène (de Claude François) animaient (aux côtés du chanteur) des chorégraphies endiablées et pleines de rythme, dignes d'un cours de fitness. Ces danseuses sont blanches, noires, asiatiques, blondes, rousses, brunes et relèvent d'une mixité ethnique remarquable entre 1967 et 1978, dans l'espace médiatique français.

Ainsi, (les Clodettes) permettent une nouvelle représentation de la conception de la beauté. Femmes racisées et femmes blanches sont mises au même plan, à la même échelle, sous le prisme de l'industrie musicale et d'une forme de divertissement emprunté Outre-Atlantique, notamment inspiré de Tina Turner ou encore Ray Charles. Claude François s'entoure de ces

[308] C'est *le point de vue de Virginie Ehonian, fondatrice d'african links*...

Amazones de la danse, important le show à l'américaine à la télévision française à la fin des années 1960. Le chanteur est conscient et désireux de composer une équipe de Clodettes avec des femmes venant de tous horizons.

Les Clodettes permettent par ailleurs l'insertion et l'intégration de la figure de la femme noire francophone dans l'espace médiatique français des années 1960 et 1970, et ce suite aux indépendances africaines. Assiste-t-on à une instrumentalisation du corps de la femme racisée dans l'industrie musicale et l'espace médiatique français ?

Le mouvement culturel *Black is beautiful* bat son plein dans une atmosphère politique tendue de ségrégation raciale, aux Etats-Unis, tandis qu'en 1966, Miriam Makeba est la première Sud-Africaine qui se voit recevoir un Grammy Award. Un parallèle peut être établi entre l'image de la femme noire aux Etats-Unis et la Clodette noire.

(Les années Clodettes) sont incarnées par un attribut culturel et physique propre aux Africains-Américains, à savoir la coupe de cheveux dite Afro. Il n'est alors pas anodin qu'une Clodette noire utilise cet attribut physique. Cependant, la coupe Afro est arborée aussi bien par des femmes noires africaines et antillaises. Les tenues clinquantes hollywoodiennes respectent les codes de l'industrie de l'*entertainment* américain en référence aux tenues de Tina Turner.

Pouvons-nous parler d'objétisation du corps de la femme noire à travers le statut de la Clodette? Les Clodettes ont-elles contribué à véhiculer l'image d'une femme noire africaine aux moeurs légères en France ? La sexualisation du corps de la femme noire demeure au même titre que celui de la femme blanche à travers le concept des Clodettes. Un concept qui permet cependant une certaine promotion sociale et l'accès à un statut d'icône médiatique."

Les témoignages des Clodettes constituent aujourd'hui des pièces relevant de l'histoire de l'industrie musicale en France comme de la mémoire interculturelle de notre pays.

La voi(x)e

(avril 2016)

C'est une autre histoire de la chanson française. Ce sont des parcours peu ordinaires et des destins tragiques, agrémentés des textes les plus audacieux. Ce sont des portraits intimistes de chanteuses d'hier à aujourd'hui, d'ici venant d'ailleurs ou d'ailleurs venant d'ici, si françaises.

Marie-José Neuville

Elle est née en 1938. A 12 ans, en 1950, Marie-Josée monte sur le podium du Salon de l'Enfance, s'accompagnant d'une guitare. A 17 ans, en 1955, elle se présente à un concours d'amateurs nommé "la Kermesse aux étoiles". Elle décroche le 1er Prix avec sa chanson "*Une guitare une vie*". Son succès auprès des ados est grandissant mais elle subit la censure en raison de ses textes considérés comme osés: *Le monsieur du métro*, *La nativité*, *Les petites pestes*, *Par derrière et par devant*, *On voudrait, on n'peut pas*... On peut sans que ce soit excessif comparer Marie-Josée Neuville à Georges Brassens, mais voilà elle est une femme et on l'a donc censurée.

Le monsieur du métro

Parmi la foule automatique Dans le métro il me tenait D'affreux propos pornographiques Auxquels rien je ne comprenais En expertise digitale Une main chercheuse et discrète Sur ma colonne vertébrale Tapotait une musiquette Je savais qu'en cette occurrence Le mieux était de ne rien dire Ma mère ayant eu la prudence En son temps de m'en avertir Un souffle puissant d'asthmatique Et malodorant par surcroît M'obligeait à une gymnastique Pour m'éloigner du maladroit A me voir frétiller de la sorte Une dame en courroux s'écria "Pour la bagatelle de la porte Elles sont championnes à cet âge-là" Je savais qu'en cette occurrence Le mieux était de ne rien dire Ma mère ayant eu la prudence En son temps de m'en avertir En me retournant sans douceur Pour insulter le téméraire Je m'aperçus avec stupeur Qu'il était presque octogénaire C'était un barbu abondant Et le visage débonnaire Qu'on voit sur les billets de cinq cents Lui ressemblait comme un vieux frère Je compris qu'en cette occurrence Le mieux était de ne rien dire Ma mère ayant eu la prudence En son temps de m'en avertir Mais au diable les convenances Que m'enseignait ma maman Peut-être qu'en cette circonstance Elle aurait fait tout autant J'apostrophai le vieux butor. Avant de franchir la portière Souvenez-vous d'Hugo Victor Relisez l'art d'être grand-père.[309]

[309] Le monsieur du métro, 1956

Catherine Ribeiro

"Je mourrai sans m'être jamais remise de ma naissance", disait il y a quelques années Catherine Ribeiro. Née en 1941 à Lyon, elle s'ancre dans ce sillon rhodanien de l'après-guerre avec ses usines chimiques, son père d'origine portugaise, ouvrier syndiqué à la fois en lutte et écrasé par son sort, sa mère qui se souvient du fado et lui lèguera sa voix, à défaut d'avoir le temps de lui donner de l'amour: "Mon enfance de gosse de pauvre avec une mère illettrée, je ne m'en remets pas".

L'ambition de Maman était que je sois chimiste à Rhône-Poulenc. A Saint-Fons, en face de mon immeuble, il y avait les usines Rhône-Poulenc, Specia, Saint-Gobain, Ciba et Rhodia-Ceta - des fumées de toutes les couleurs." Actrice principale du film de Jean-Luc Godard *Les Carabiniers* en 1963, elle y rencontre Patrice Mouillet qui la convainc de se lancer dans la chanson. Lui compose, elle écrit les textes qu'elle interprète de sa voix d'une force exceptionnelle. Elle chante en 1970 devant 100 000 personnes au Festival Pop d'Aix-en-Provence pour un concert d'anthologie, à 5 heures du matin. En avril 1971, la revue *Rock et Folk* situe Catherine Ribeiro parmi les 5 meilleures interprètes du monde, en compagnie de Janis Joplin, Joan Baez, Tina Turner et Aretha Franklin. Elle ne passe pourtant jamais à la radio ni à la télévision. Jusqu'à aujourd'hui, Catherine, retirée à Sedan, dans les Ardennes, reste l'icône de toute une génération.

Elles

Elle était là tout près / Son rire cristallin / Bruissait au fil des pages / De mes livres d'école / Elle parlait d'amitié / Eternelle et sans faille / Comme si de rien jamais / Devait nous séparer.
Nous avions l'âge de nos poupées / Et si nous jouions à chat perché/ Elle était là tout près/ Allongée sur mon lit / La brume de ses cheveux / S'entremêlant aux miens / Ses bras de porcelaine / S'abandonnaient aux draps / J'étais neuve et fragile / Etrangement vaincue.
Nous avions l'age de nos vingt ans / Et nous jouions à faire semblant / Elle était là tout près / Désarmant ses contours / Je fouillais ses trésors / Aux charmes transparents / Elle collait à ma peau / Comme l'abeille au miel / Vertige de l'absence / De l'homme tant aimé.
Nous étions d'un âge avancé / Et nous cherchions à nous calmer / Elle n'est plus là tout près / J'ai renversé le temps / De la divinité / Toutes griffes rentrées / J'invoque mes démons / Aux lumières éclatées / Pour laisser place nette / A l'homme tourmenté.
Nous n'avons plus d'âge ni mémoire / Nos chemins se sont séparés / Elle n'est plus là tout près / J'ai le corps enchaîné / A l'homme du présent / Et de mon devenir / J'ai plié le genou / Sans jamais courber l'âme / Ferme les yeux amour / Et trouve le repos. J'ai traversé des nuits d'orages / Pour n'être plus qu'à mon image

Danielle Messia

Danielle Messia (1956 - 1985) se raconte: "Je suis née en Israël sous un feu nourri de bombes et de roquettes. Vrai il est 1956 à l'heure du monde et ça se déchire sur ce coin de terre. Béni soit le Nom, cela ne me rendit pas sourde. Mon père. Né au Soudan, parfum d'une orient paresseuse, grande famille genre tribu. Ma mère. Née en France de parents polonais, guerre-tourments, famille dispersée façon Exodus. J'ai trois ans quand on s'installe en France. Souvenirs aigus d'une drôle de bicoque au beau milieu d'un jardin follet. Mon père s'en va sans laisser d'adresse. Enfance joueuse, rien à dire. On change de banlieue, d'abord un truc genre H.L.M. populaire - solidaire, bons souvenirs. Après, quelque chose d'un peu mieux question standing mais nettement plus froid. Quatorze ans. Les cordes familiales se distendent à nouveau. Maladie chronique. Ma soeur s'en va en me laissant sa guitare. Révélation: les mots qui chantent. Et il y en a dire; je me balade dans un monde intérieur de plus en plus touffu.

Dix-sept ans. Rencontre d'une bande de jeunes à guitare. Sympathie... ça devient sérieux: Woodstock, Lanza del Vasto, Bébé l'an 01.Tout le monde à la campagne, on fera de la musique et notre pain nous mêmes. Bref, la communauté à cinq sous un même toit. Ravie, je trouve d'un coup une famille et un mode de vie. Tu rigoles, ça va durer cinq ans. Beaucoup de petites soirées, maisons de jeunes, festivals, foyers socio-cu, tu vois c'que j'veux dire. Et puis, on cultivait le jardin. Moi, têtue, j'étudie l'histoire à la fac d'Orléans. Rien à voir ? Mais si, tout ça c'était pareil: Racines. Donc, cinq ans plus tard, je craque; et ce, juste avant de devenir une sainte. Traduisez: affranchie de la pollution socio-idéologique du système. Et bien, c'est raté. La greffe n'a pas pris. Etrange pour étrangère, me voilà à Paris. Non, d'abord je pars chercher en Roumanie et à vélo quelque chose que je ne trouve pas. Et je rentre.

De la main gauche

Chambre de bonne deux mètres sur trois. Quand je me lève, je me cogne au toit en pente. Voilà les fêtes de fin d'année 79 et tous ces gens qui s'aiment en famille. J'ai trouvé à chanter dans un cabaret derrière Montparnasse. 1 à 1,5 spectateurs chaque soir. Carrément désespérant. Je prends le guide du show-biz. Les invite tous à venir m'entendre. Deux viendront sur cent personnes invitées: Maurice Marouani puis Claude Righi qui me fera rentrer chez Barclay. Me voici dans le panier à crabes du show-biz où l'on se fait manger tout cru à peine y a-t-on posé le moindre petit orteil. Touchons du bois, j'y trouve pour ma part des moyens vrais pour m'exprimer: un premier 33 tours sorti en novembre 1980, sous la direction très artistique de Jean Fredenucci. On récidive en janvier 1982 avec un nouveau 33 tours. On lui donne un titre De la main gauche. Et on croise les doigts... P.S.: Je chante parce que je ne peux pas faire autrement." En 1985, Danielle Messia a rejoint Le paradis des musiciens, à la suite d'une maladie fulgurante.

Mama Bea

"Regardez Maman, Papa, votre super-super nana qui, grâce à tous vos bienfaits, se débat dans son merdier. Y a des rêves sous sa jupe, à faire rougir une pute. Y'a la peur et puis la rage, qui se battent contre une image. Regardez dans la vitrine, Papa, Maman, votre infirme !!!"

Née en 1948 à Avignon, Mama Bea Tekielski, nourrie d'une double culture, polonaise du côté de son père, violoniste, et italienne du côté de sa mère, fleuriste, est arrivée sur la scène musicale française, à tout juste 20 ans, avec un premier album *Je cherche un pays*. Les médias l'ont ignorée, mais pas nous ! Parce que sa rage est unique, parce que sa *mort musik* est pleine de vie, parce que son énergie est solaire.

Guesh Patti

Elle aime dire qu'elle est née "dans le livre d'une grande histoire de théâtre", "née dans une famlle très colorée, en attitudes, en vocabulaire". Seule à avoir choisi la scène et la lumière, elle résume ainsi son parcours: "On a pressé le citron familial et c'est moi qui en suis sortie".

Danseuse et chorégraphe autant que chanteuse, Guesh Patti a connu le succès en 1988 avec la chanson *Etienne*, disque d'or en France, un million et demi d'exemplaires de ce disque, classé numéro un dans neuf pays.

Mais l'inconvénient d'un tel "monstre" est de masquer tout ce qu'elle a pu faire depuis lors. Wake-up !

Sirima

En 1986, une voix descendue des cieux captive les Parisiens affairés, sur un quai de la station Châtelet. Elle chante "*Yesterday*". Le passant s'approche du groupe formé autour d'elle, subjugué par cette beauté sauvage et cette voix cristalline parfaite. Le passant lui parle longuement, lui prédit un grand avenir. Moment exceptionnel ! Si le passant avait su ce qu'il adviendrait par la suite, il aurait sûrement hurlé de douleur.

Sirima est maintenant là-haut, dans le bonheur éternel du paradis des artistes, et dans la mémoire des passants du Châtelet. La voix est repartie vers les cieux d'où elle était venue. Sirima est cette voix qui répond à Jean-Jacques Goldman, auteur et interprète de la chanson *Là-bas* (1987).

Là-bas / Tout est neuf tout est sauvage / Libre continent sans grillage / Ici nos rêves sont étroits / C'est pour ça que j'irai là-bas / Là-bas / Faut du coeur faut du courage / Mais tout est possible à mon âge / Si tu as la force et la foi / L'or est à portée de tes doigts / C'est pour ça que j'irai là-bas
(La voix) *N'y va pas / Y a des tempêtes et des naufrages / Le feu, les diables et les mirages / Je te sais si fragile parfois / Reste au creux de moi / On a tant d'amour à faire / Tant de bonheur à venir / Je te veux mari et père / Et toi, tu rêves de partir*
Ici tout est joué d'avance / Et l'on n'y peut rien changer / Tout dépend de la naissance / Et moi je ne suis pas bien né
(La voix) *Là-bas / Loin de nos vies de nos villages / J'oublierai ta voix ton visage / J'ai beau te serrer dans mes bras / Tu m'échapperas déjà, là-bas*
J'aurai ma chance, j'aurai mes droits
(La voix) *N'y va pas*
Et la fierté qu'ici je n'ai pas / Là-bas / Tout ce que tu mérites est à toi
(La voix) *N'y va pas*
Ici les autres imposent leur loi / Là-bas / Je te perdrai peut-être là-bas
(La voix) *N'y va pas*
Mais je me perds si je reste là / La vie ne m'a pas laissé le choix
(La voix) *N'y va pas*
Toi et moi, ce sera là-bas ou pas / Là-bas / Tout est neuf tout est sauvage
(La voix) *N'y va pas*
Libre continent sans grillage / Beau comme on n'imagine pas
(La voix) *N'y va pas*
Ici même , nos rêves sont étroits / C'est pour ça que j'irai là-bas
(La voix) *N'y va pas*
On ne m'a pas laissé le choix / Je me perds si je reste là / C'est pour ça que j'irai là-bas

L'histoire de la rencontre entre Jean-Jacques Goldman et Sirima a commencé quelques mois avant. Fin 1986, Philippe Delettrez, musicien et producteur, traversait Paris en métro. A Châtelet, son attention est attirée par une voix, celle d'une toute jeune fille qui interprète des reprises de Joan Baez, de Diane Tell ou de Barbra Streisand, s'accompagnant elle-même à la guitare électrique, branchée sur un ampli qu'elle trimbale d'une rame à l'autre grâce à un chariot de supermarché. Delettrez s'arrête, écoute, "déguste" et engage la conversation, proposant à Sirima une participation dans son prochain spectacle. Sirima griffonne son adresse sur un bout de papier. Pour la première fois, Sirima va alors chanter devant un vrai public. Elle s'en sort admirablement. On lui propose des engagements... qu'elle refuse, préférant retourner dans le métro !

Là-bas

La suite, c'est Goldman qui la raconte: "La chanson (*Là-bas*) était finie. Je cherchais la femme qui allait me répondre dans cette chanson. J'ai demandé à tous mes amis, autour de moi, dans les maisons de disques, de me faire écouter des voix de chanteuses. J'ai écouté des centaines de disques, des centaines de cassettes. Un jour, Pinpin (*son saxophoniste*) est arrivé avec une cassette, en disant, j'ai un copain qui s'appelle Philippe Delettrez, qui est saxophoniste aussi, qui travaille avec une fille qui actuellement chante dans le métro. Elle s'appelle Sirima. J'ai écouté la voix, c'était tout à fait le genre de voix que je cherchais. Un jour, je l'ai rencontrée près du Châtelet parce que c'était là qu'elle officiait dans le métro. On est allés dans un bistrot et je me suis rendu compte tout de suite que non seulement c'était la voix, mais que c'était aussi le personnage. On a fait un essai en studio, qui s'est révélé concluant, et on a pris rendez-vous pour la séance d'enregistrement".

Le succès de *Là-bas* auprès du public est immédiat. La chanson se positionne à la première place du Top 50 pour de nombreuses semaines, seulement concurrencée par *Etienne* de Guesh Patti (*voir plus loin*). Sirima reçoit des tas de propositions alléchantes, mais une fois encore, elle choisit de rester libre. Elle reprend son caddie et redevient underground. Elle se décide pourtant à aller vers un studio d'enregistrement, le Studio Davout, fait des essais avec l'Opéra symphonique d'Europe. Cela ne lui convient pas, elle veut l'orchestre de l'Opéra de Paris. Elle pose ses conditions, avec le culot de la débutante.

Quand le 33 tours est mis en place chez les disquaires le 17 novembre 1989, elle songe déjà au suivant: elle aimerait chanter sur des textes de Claude Nougaro et Charles Aznavour, ses idoles. L'album s'appellera *A part of me* (Une part de moi). Elle s'y livre à coeur ouvert, dédie une chanson à son jeune fils, Kym, et une autre évoquant sa situation de femme battue. Trois semaines après la sortie du disque, son compagnon l'assassine avec un couteau de cuisine dans leur petite chambre sous les toits de Paris, parce qu'elle avait décidé de le quitter. Sirima avait 25 ans.

Baila

La courte vie de Sirima aura toujours été baignée dans la musique. De mère française et de père sri-lankais, Sirima, née en Angleterre, a vécu sa petite enfance au Sri Lanka, avec autour d'elle la guitare de son père, la flûte en bois de son oncle, les percussions jouées dans les fêtes bouddhiques. Elle a grandi avec les baïlas, la musique populaire et classique du Sri Lanka, et avec les hymnes anglais de l'Eglise catholique que chantent les enfants sri-lankais. Sirima a quitté le Sri-Lanka pour l'Angleterre à l'âge de huit ans. Elle n'a jamais cessé de rechercher les sons familiers de son enfance, tout en découvrant la pop-musique anglaise et anglophone. Elle a formé un groupe folk avec ses soeurs, avant de partir pour Paris à 18 ans comme "fille au pair" et musicienne dans le métro. La suite, vous la connaissez maintenant...

Derya [310]

Derya espère que c'est Zazie qui se retournera lorsqu'elle l'entendra chanter ce soir dans l'émission *The Voice* sur TF1. Et même si cette jeune femme de 19 ans connaît déjà la suite des évènements, elle reste tenue au silence pour les besoins de la production. "C'est Zazie qui correspond le plus à mon univers musical", dit Derya. Qui ajoute, modeste: "Si un seul se retourne, c'est déjà beaucoup !". Et pourtant Derya a de la ressource et du talent. En septembre 2015, elle remportait les deux prix du concours de chant strasbourgeois *La Voie des talents*, déjà coachée par Christel Kern, la talentueuse créatrice du concours. "J'ai gagné le prix du public et le prix du jury, se souvient Derya. Je ne m'y attendais plus du tout, c'était vraiment énorme. J'étais sous le choc." Et ce soir-là, à Illkirch, parmi le public présent dans la salle de l'Illiade, se trouvait Bruno Berberes, directeur de casting pour *The Voice*. Quelques jours auparavant, il avait eu l'occasion d'entendre chanter Derya, mais n'avait pas été convaincu par sa version de *La vie en rose*, d'Edith Piaf. Une chanson trop entendue, peut-être.... Alors, à *La Voie des talents*, Derya avait dégainé *Là-bas*, de Jean-Jacques Goldman (que le chanteur interprétait en duo avec Sirima dans les années 80). Apparemment, l'interprétation de la jeune artiste a beaucoup plu...

Orada

Depuis son enfance, Derya Yildirim chante. "Petite, je m'amusais à faire ma star, à chanter sur la musique des clips", raconte-t-elle. A l'âge de 10 ans, elle est inscrite par sa maman à des cours de piano, avec sa petite soeur de cinq ans sa cadette. Derya entre au conservatoire, étudie le solfège et sait maintenant parfaitement s'accompagner au clavier. Une musicienne complète. Derya est très influencée par le chanteur Josef Salvat, le chanteur australien spécialisé dans la "pop baroque". Mais ses autres inspirations sont variées, et pas nécessairement de son temps: musique classique, jazz, rock psychédélique, et les noms de Janis Joplin cités à la volée. L'étudiante en prépa à l'école d'art MJM à Strasbourg, très tentée par le métier d'architecte d'intérieur, bifurquera-t-elle vers le métier de sa passion, la musique ? "Le fait d'avoir été sélectionnée pour participer à des auditions à l'aveugle me prouve que j'ai un certain niveau et des qualités; ça me donne confiance, dit-elle, ça me motive plus encore, pour aller le plus loin possible". En pleine réflexion sur son avenir, Derya espère que *The Voice* lui ouvrira de belles portes. Franco-turque et maîtrisant parfaitement les deux langues, Derya a aussi participé à l'émission *The Voice*, en Turquie, il y a deux ans.[311]

Orada, hayatimdan sehirimden uzak
Sesini yüzünü unutabilirim
Seni kollarimda sarsamda
Kaybettin seni orada

(*Là-bas / Loin de ma vie, de ma ville / J'oublierai ta voix, ton visage / J'ai beau te serrer dans mes bras / Tu m'échappes déjà, là-bas*)

[310] *DNA*, 5 mars 2016, un article de Denis Tricard
[311] *DNA*, fin de citation

Le 16 avril 2016, Derya a quitté *The Voice*. Ses mots en turc, elle les dédie à Sirima. Elle nous dit: "Bravo pour votre initiative de rendre (ici) un hommage à cette chanteuse décédée injustement". Derya va retrouver son public, à Paris d'abord, le 12 mai au Réservoir, pour un concert exceptionnel, puis entre autres dates le 21 juin, à la Fête de la Musique à Strasbourg, pour le public de sa ville, bien sûr. Elle chantera *Là-bas*, en français et en turc: Si tu as la force et la foi / L'or est à la portée de tes doigts.[312]

Les visages d'Irma

Ce lundi 2 juin 2014 sort le deuxième disque d'Irma: *Faces*. La jeune femme, née le 15 juillet 1988 à Douala, se souvient de son enfance, lorsqu'elle chantait et composait dans sa chambre au Cameroun. Elle n'imaginait pas alors le destin qui serait le sien en venant en France à l'âge de 15 ans pour y suivre ses études secondaires. Bachelière avec mention très bien, elle s'est engagée dans des études conclues par un diplôme de l'Ecole supérieure de commerce de Paris.

(le 31 mai 2014 à Strasbourg)

C'est à l'âge de 7 ans qu'Irma Pany a commencé son apprentissage musical par le piano classique avant de découvrir la guitare. A 12 ans, elle a composé *I know*. Elle avait envie de crier contre l'injustice et que les gens s'emparent de sa chanson. Irma a toujours considéré la création comme une urgence. L'inspiration est un état d'esprit qui vient lorsque l'on a les yeux ouverts et que l'on regarde les gens. En 2007, tout en préparant ses concours, elle poste ses compositions sur Youtube. Ce sont les internautes qui vont financer son premier album, lui permettant de récolter 70 000 euros. le disque *Letters to the Lord* sort sur le label communautaire *My Major Company*. Le public est conquis par la beauté de sa voix et par ses textes. L'album devient disque de platine. Un navigateur internet, Google Chrome, repère que la trajectoire de la chanteuse s'est essentiellement accompli en ligne et fait entrer Irma dans sa publicité. *I know* fait le tour des radios. En 2009, Irma part à New-York pour digérer. Elle n'y connaissait personne. Mais la ville est accueillante. Elle y rencontre aisément des musiciens et finalement elle y restera plus d'un an. Elle teste ses nouvelles chansons dans le métro de New-York et ce sont les touristes français qui créent l'attraction autour d'elle ! Irma est habituée des concerts "sauvages" dans les rues de Paris qu'elle annonce à ses amis (fans) sur Facebook; elle recherche des décors les plus originaux; elle a même chanté derrière une vitrine des Galeries Lafayette à la plus grande surprise des chalands. Mais Irma a découvert la scène comme une vraie révélation. Elle sort de sa pudeur lorsqu'elle se rend compte que le public est bienveillant. Elle a envie de parler à chaque personne. Alors, à la fin du concert, elle descend avec sa guitare pour chanter au milieu des gens. Tout le monde s'assoit autour d'elle et ce sont de grands moments de communication, d'émotion, d'authenticité. Avec Irma, tout finit toujours par un grand éclat de rire qui vient du fond du coeur.

[312] en lien ici, Derya, le site.

La musicaliste à la chasse aux trésors

(mai 2015)

La Musicaliste

Le 11 juin 2015, Sir Paul Mc Cartney va livrer un concert au Stade de France. Devant son billet acheté depuis longtemps déjà, elle est comme un enfant ébloui devant une belle vitrine de Noël. "Bientôt je vais pouvoir dire: j'y étais !" Cricri fait partie de ces gens qui se demandent sans cesse pourquoi les Beatles ne sont pas venus au monde plus tard: "J'aurais viré hystérique, sûrement... Le pire de tout ça, c'est que mon père, qui est très conservateur, a tous les vinyles de Gainsbourg et autres Chaussettes Noires. Quand je lui demande pourquoi il n'a pas accroché avec les Fab Four, il me répond qu'il aimait trop la provoc de l'homme à la tête de chou. A chacun ses idoles, n'est-ce-pas ?". Vivement donc le 11 juin 2015 !

Cricri -appelons-la ainsi puisque c'est le pseudo qu'elle s'est choisi dans la blogosphère - est une franco-camerounaise qui a baigné dans la musique depuis son adolescence. Elle a eu la chance d'avoir une mère artiste et ainsi de côtoyer quelques grandes pointures du milieu artistique et notamment instrumental. Son blog est une vraie chasse aux trésors. La Toulousaine y publie des coups de gueule, rarement, et beaucoup de coups de coeur, surtout. Son souhait est que son enthousiasme transporte ceux qui la suivent, là où elle se trouve... au pays des fabricants de mélodies qui transmettent des émotions positives.

Le jour où elle a zappé Johnny Clegg

Remontons dans ses souvenirs jusqu'en mai 1987. La Fondation Danielle Mitterrand avait patronné un festival dont les thèmes tournaient autour des cultures afro et caribéennes. *Ethnicolors* se tenait sur quatre jours dans la capitale, avec des expos de photo, de peinture, d'art plastique, des défilés de mode, des spectacles de danse africaine et de Hip-Hop et surtout un concert géant à la Grande Halle de la Villette. Cricri avait été embauchée par l'un des producteurs et se trouvait donc dans les rouages de l'organisation. Le soir du concert géant, elle avait ainsi eu l'immense chance d'accéder aux coulisses. Elle a couru après Catherine Lara, Jacques Higelin et Manu Dibango pour prendre la pose avec chacun d'eux. Johnny Clegg est passé à côté d'elle et elle n'a même pas fait attention à lui, pour ne pas dire qu'elle l'a dédaigné. Comme elle avait été occupée à ses tâches, elle n'a pas pu voir sa prestation. Il faut dire qu'à l'époque, elle ne s'intéressait pas à la chose musicale comme maintenant et "le zoulou blanc" lui était alors totalement inconnu. Elle venait juste de louper l'une des figures emblématiques de la lutte contre l'apartheid. Aujourd'hui encore, elle en ressent honte et désolation. Elle est surtout décidée de ne rater aucun évènement musical important se déroulant en France.

La princesse d'Afrique

Cette année-là, Cricri décide de rentrer au Cameroun: "Y en avait marre des Parisiens grognons et du froid ! A moi le soleil à volonté et les grillades de poisson, de poulet et de crevettes dont je suis friande. Slurp !" A peine débarquée, ses amis l'emmènent swinguer dans un club de Douala. La soirée se déroule bien. Tout le monde ou presque se déhanche sur la piste. Et puis elle entend un son qui lui rappelle ce qu'elle venait d'entendre à Paris, en découvrant la culture sud-africaine en direct à la Grande Halle de la Villette.

La musicaliste se souvient: "Il faut dire que peu de temps avant, on avait vu sur nos postes de télé le feuilleton Shaka Zulu et surtout on avait eu un avant-goût avec l'album Graceland de Paul Simon. Et cet univers me semblait extraordinaire. Alors, ce jour-là, quand j'ai entendu ce

morceau sud-africain, avec son rythme bien reconnaissable, je me suis levée d'un bond de mon siège. Et j'ai vu tout le monde faire comme moi. Nous étions en plein apartheid et la musique du pays de Mandela venait jusqu'à nous au Cameroun. A la fin de ma danse, je suis allée en courant voir le DJ poir lui demander le titre et le nom de la chanteuse. Il m'a griffonné sur un bout de papier: *Umqombothi*, par Yvonne Chaka Chaka. A le lecture du billet, tout ça là, ça sonnait si bien dans mes oreilles. La Yvonne, on l'entendait du matin au soir et du soir au matin, et personne ne semblait s'en lasser. On regrettait juste qu'elle soit un enfant de ce pays si compliqué où les gens sont enfermés pour rien pendant des années. On se demandait même comment sa musique avait fait pour traverser les frontières avec un pays isolé du reste de la terre. Et pour finir, on pleurait, car aucune chance de la voir un jour sur scène au Cameroun. Comment une si belle musique et un si bon rythme peuvent rendre les gens autant amers ?"

(**les Nubians**, artistes franco-camerounaises)

Yvonne Chaka Chaka, dite la Princesse d'Afrique, de son vrai nom Yvonne Ntombizodwa Moloko Machaka, est née dans un quartier de Soweto en 1965. Elle perd son père à l'âge de onze ans et est élevée avec ses deux soeurs par une mère femme de ménage qui ne gagne que 40 rands par mois, soit à peu près 15 € de maintenant ! La mère de notre chanteuse aurait souhaité qu'elle devienne avocate. Mais avec un père pianiste de grande renommée, il aurait été difficile qu'aucune carrière artistique ne rattrape les filles. En 1981, elle participe à un concours de jeunes talents à la télévision nationale et sort son premier album en 1985. Il rencontre un succès instantané avec de nombreux tubes, et notamment *Umqombothi* et *I'm burning up*. *Umqombothi* a connu une seconde jeunesse par le film *Hôtel Rwanda*, sorti en 2004. Le titre fait partie de la bande-son et figure même en ouverture.

Une grande voix dans un corps frêle

En 1997, Cricri et ses amis avaient coutume de se rendre dans un endroit de Douala malheureusement disparu aujourd'hui, qui s'appelait *le Sénat*. C'était un cabaret de jazz et beaucoup d'artistes venaient y séduire un public composé d'amateurs de sorties sympathiques. On y entendait de tout. Elle se rappelle de ce garçon au timbre extraordinaire que l'on appelait Soul Monthé et dont la particularité était d'interpréter James Brown mieux que lui-même. Mais elle se souvient surtout de Charlotte Dipanda. Cette artiste au talent immense était aux prémices de sa carrière, presque perdue voire même apeurée, dans ce cabaret de Douala. "Charlotte était toute petite dans ce monde d'adultes. Elle semblait à peine sortie de l'adolescence. Ceci étant, elle avait quand même un petit répertoire dans lequel figurait *Si j'étais un homme* de Diane Tell. Et je dois dire que c'était une interprétation magistrale. Le son qui sortait de ce corps si frêle en émouvait plus d'un."

Quelques années plus tard, elle est partie du pays. Cricri l'a suivie de temps en temps. Et tout doucement, Charlotte a fait son bonhomme de chemin. A chacun de ses concerts à Douala, quand elle pouvait, Cricri y allait. Et elle a vu ses progrès. Elle a touché son ascension du doigt. Elle a vu des gens se battre à l'entrée des salles de concert pour assister aux représentations. Cricri a été tellement fière de voir évoluer Charlotte Dipanda le 8 mars 2015 à la Cigale à Paris ! "Malaika

Lokua, fille de Lokua Kanza, a touché le public par sa grâce, sa simplicité et surtout son talent. Nul doute qu'avec ou sans papa, elle a en elle tout ce qu'il faut pour aller loin. Charlotte est arrivée enrobée d'une salve d'applaudissements. Elle a commencé tout doucement, puis au fur et à mesure de sa représentation, elle s'est amusée avec le public comme dans une cour de récréation. Nous avons ri avec elle et elle nous a touchés par moments jusqu'aux larmes tellement sa voix nous a emportés."

Carte Vermeil

La semaine suivante, le 15 mars 2015, Cricri revenait à la Cigale pour un artiste qui fait partie du patrimoine mondial de la musique. Six mois auparavant, quand elle a entendu dire que Art Garfunkel allait se produire à Paris, elle a sauté de joie. Elle avait encore en mémoire ce fameux concert de Central Park à New-York. C'était donc pour elle un agréable retour. En arrivant à la Cigale, elle a eu peur que l'on lui demande sa carte Vermeil. Le public n'était pas si jeune comme elle s'y attendait, malgré la présence de quelques trentenaires.

"L'artiste est arrivé seul accompagné d'un guitariste. Nous étions donc dans un concert acoustique. Mais je dois vous livrer mon premier choc. Art est arrivé sans boucles blondes ! Min-ceu ! Donc l'effet Carte Vermeil cité plus haut avait toute sa place. Hum ! Donc la photo sur l'affiche ne correspondait pas. Je ne vais pas demander de remboursement pour ça, mais... " Un moment fort: quand Art rend hommage à son compère Paul Simon, racontant comment ensemble ils jouaient sur le Boulevard St Michel à Paris pour avoir quelques pièces pour ne serait-ce que manger en attendant la gloire. Un regret: Pourquoi il n'a pas interprété *Mrs Robinson* ? C'est pas cool ! Rien que ça m'a créé un immense sentiment de frustration. Le public l'a réclamé. Nous l'aurions chanté à sa place. Moi, je chante faux, c'est connu. Mais noyée dans la masse, ça le fait ! Bon, je n'en mourrai pas, mais quand même !!"

Craquants

"Les artistes, et surtout les grandes pointures, il faut les voir sur scène quand l'occasion se présente. Ils ont quelque chose à transmettre et sûrement à léguer. Avec ce monde qui tourne à l'envers, un jour quelqu'un viendra nous obliger à écouter des *trucs* et à danser sur des *machins* qui n'auront rien à voir avec les purs trésors que la pop et le rock ont engendrés. Joan Armatrading, my Sista, je dois te demander pardon. J'ai dû te déclasser et mettre les prestations de Sting et Paul Simon (les 3 et 4 avril 2015 au Zénith de Paris) au top de mon classement. Tu me diras que deux gars contre une fille, c'est pas cool de ma part. Mais il faut savoir reconnaître quand les petits plats sont mis dans les grands.

Le son, oh my God ! Une merveille. J'avais l'impression d'avoir du sucre dans les oreilles. Peut-on dire qu'un son est resplendissant ?" Sting et Paul Simon ont chanté ensemble, mais aussi séparément. Chacun avait sa propre formation. Tout ce beau monde pétrissait une pâte bien homogène et plus que digeste. Ce n'était que talent et virtuosité à la pelle. Le violoniste de Sting, un feu follet, dont l'instrument virevoltait dans tous les sens et à un moment donné j'ai eu l'impression qu'il poursuivait Sting de ses assiduités sur scène et surtout pendant l'interprétation de *Driven to tears*. Le guitariste de Paul Simon. Vous ne pouvez pas le louper. Il a une crinière blanche qui finit en un long catogan et qui lui arrive au milieu du dos. De quoi donner une rage de dents à Karl Lagerfeld. Mais ceci mis à part, il joue de plusieurs sortes de guitare, du violoncelle, du saxo, de la flûte et chante même. Et sans fausse note !

Le show a duré trois heures au total. Mais j'en aurais voulu un peu plus. Sting n'est plus le plus beau gosse d'avant. Il a une barbe qui me barbe... Mais bon, si madame l'aime comme ça. Mais quand même ! A côté de ça; il a un accent so sexy quand il parle français. Ouch ! A 63 ans, Sting reste un éternel ado et à 73 ans bien portés, Paul Simon reste craquant voire même étourdissant. Si vous voulez garder de vieux os, mettez vous au rock and roll... ça conserve trop bien !"

Volcaniques

(juillet 2015)

En 1969, l'homme a marché sur la lune. En 1982 est né l'internet. En 1998, on a découvert le clitoris. En 2015, douze écrivaines noires francophones ont publié *Volcaniques. Une anthologie du plaisir*.

Paru le 27 janvier 2015, aux éditions *Mémoire d'encrier*, cet ouvrage collectif est en fait le deuxième volet d'un travail sur le couple et l'intimité. Le premier volet (*Première Nuit. Anthologie du désir*) était entièrement masculin et pour tout dire était resté plutôt prude. Le second, entièrement féminin, se révèle totalement décomplexé. Les hommes ont du désir. Les femmes ont du plaisir. Là serait la différence...[313]

Gisèle Pineau, un petit feu sans conséquence [314]

Le plaisir ne faisait pas partie de leur vocabulaire. C'était une invention des Blancs. L'héroïne de Gisèle Pineau a été mariée pendant 48 ans à "un petit fusil inanimé". Le jour de sa mort, le mari impuissant l'a remerciée d'avoir été une bonne épouse. Il est parti en paix, ignorant tout du petit feu sans conséquence dont se sont occupés d'autres hommes qui avaient pris l'habitude de venir suçoter entre ses jambes...

Mots créoles

Gisèle Pineau est l'auteure de vingt romans où l'espace antillais est toujours central, soit que les récits s'y déroulent, soit que les personnages y effectuent des allers-retours. Née à Paris en 1956, de parents guadeloupéens, elle a parcouru le monde pendant son enfance en suivant son père, militaire de carrière. Gisèle avait 5 ans quand elle séjourna en Guadeloupe où elle s'émerveilla des mots créoles de sa grand-mère. Cette émotion laissera une trace indélébile dans son imaginaire et plus tard dans son écriture. Man Ya, la grand-mère, a rejoint ensuite la famille dans l'exil métropolitain, pendant que Gisèle, en grandissant, découvre le racisme, les préjugés, l'exclusion, tous ces regards qui pèsent sur elle, Française, née à Paris, dans une famille où on appelait le Général "Papa de Gaulle". En 1970, quand la France répond "non" au référendum de de Gaulle sur la régionalisation et sur la réforme du Sénat, le père de Gisèle se sent trahi et demande son affectation aux Antilles.

---

[313] avec Gisèle Pineau, Axelle Jah-Njiké et Nafissatou Dia Diouf, Hemley Boum, Gilda Gonfier, Fabienne Kanor, Marie-Dô, Nathalie Etoké et Silex, Gaël Octavia, auteure de l'oeuvre illustrant ce sujet

[314] sources: *Jeune Afrique, Potomitan, La1ere.fr*

Gisèle, amoureuse des mots et qui nourrit le projet de les enseigner, s'inscrit en Lettres Modernes à Paris, après le bac passé en Guadeloupe. Mais elle abandonne les Lettres par manque d'argent et, découragée par l'approche universitaire de la littérature, elle se découvre une nouvelle vocation, la psychiatrie. Infirmière, elle apprend à accompagner des personnes fragilisées par un parcours de vie difficile et elle en fait son métier. Sans cesser d'écrire...

Mots impuissants

Gisèle Pineau écrit pour la jeunesse et pour les adultes. Elle s'exprime à travers le roman et la nouvelle. Elle écrit contre la violence physique et psychique infligée aux femmes et aux enfants. Ce sont des mots de femmes qui donnent corps à des vies tourmentées. C'est une écriture vivante qui témoigne de l'exubérance personnelle du voyage et du racisme comme de l'expérience professionnelle de l'écoute et de l'empathie. *Espérance macadam* (1995), c'est la résistance de deux femmes, épargnée par le déferlement du vice et de la déveine, et la résilience d'Angela, la fille aînée, au terrible Secret, qui la fouille et la souille depuis le fond de son enfance, elle, le petit "ange" de son père... *L'exil selon Julia* (1996), c'est l'exil de Man Ya, la grand-mère. *Chair Piment* (2002), c'est l'histoire de Mina, jeune Guadeloupéenne, hantée par le passé, la malédiction, qui engage un voyage du retour pour lever les ombres funestes de sa vie.
En 2015, *Les voyages de Merry Sisal*, c'est le récit de deux femmes, victimes du séisme du 12 janvier 2010 en Haïti, qui a fait environ 300 000 morts. La catastrophe a particulièrement marqué la romancière guadeloupéenne. Le lendemain, elle devait se rendre à Port-au-Prince pour participer à l'évènement littéraire *Etonnants Voyageurs*. Ce qui fut bien sûr impossible. "Après le séisme, j'étais pétrifiée, je n'arrivais même pas à demander des nouvelles à mes amis haïtiens", confie-t-elle à La1ere.fr. "On m'a demandé d'écrire des nouvelles dans des anthologies, mais j'en étais incapable. Je pensais que les mots étaient dérisoires, insignifiants et impuissants à dire. Il m'a fallu attendre cinq ans pour écrire sur Haïti et exprimer l'amour que j'ai pour cette terre qui est pour moi une terre soeur de la Guadeloupe."

Axelle Jah-Njike: "Dieu ressemble à une femme qui jouit"

A l'occasion de la sortie en cette année 2015 de deux ouvrages sur le plaisir féminin, *Petit éloge de la jouissance féminine* et *Volcaniques, une anthologie du plaisir*, Axelle Jah-Njiké a livré sa définition de la jouissance.

[315]"La jouissance féminine, c'est apprendre à être soi, toutes les dimensions de soi, de la plus charnelle, animale à la plus cosmique et spirituelle. On y accède en acceptant d'être son sujet d'études, en se faisant passer avant le reste, avant toute autre personne ou considération, avant le monde en fait ! Nous avons été éduquées pour satisfaire nos partenaires, et pas pour nous satisfaire nous-mêmes. Notre jouissance est supposée passer par le contentement de notre

[315] *Cheek-Magazine*, 30 juillet 2015, début de citation

partenaire. Il faut que les femmes apprennent à revendiquer le bonheur pour elles-mêmes. Le lâcher-prise, c'est se faire confiance, s'autoriser à.

"Au moment où je jouis, j'ai l'impression d'être vraiment divine."

Nous sommes en 2015, ce n'est pas possible de se concentrer autant sur le plaisir de son partenaire sans penser à soi, le vrai pouvoir des femmes est dans leur corps. Je suis persuadée qu'il faut alimenter son imaginaire. Pour ma part, je suis une grande lectrice de littérature érotique et ce, depuis mes 13 ans. J'ai traîné des heures et des heures dans les bibliothèques pour y lire des choses que je n'aurais pas dû lire à cet âge-là.

La lecture m'a appris à me faire jouir sans me toucher. J'ai cette capacité, de par l'imaginaire que je me suis construit, d'accéder au plaisir uniquement en pensant à quelque chose. Quand on lit de la littérature érotique - la bonne littérature érotique se lit d'une seule main d'ailleurs (*Rires*)-, il se passe a priori des choses dans votre corps. On apprend alors à faire attention à ce qui réagit physiquement, quelles sont les situations qui vous excitent. La lecture, contrairement au porno devant lequel on est simple spectateur, fait de vous le metteur en scène. Je suis venue à la masturbation plus tard, j'avais 27 ans. Je n'ai jamais eu de sentiment de honte. La première fois, j'ai ressenti une grande colère parce que j'ai compris ce que l'on cherchait à nous enlever avec l'excision. Je me suis dit: "C'est ça que vous ne voulez pas qu'on éprouve". Je me suis mise à pleurer. Sans le désir, le monde n'existerait pas. C'est ce qui nous fait vivre. Aujourd'hui, avec toute la maturité de mes 43 ans, je vois la jouissance comme une secousse sismique. Au moment où je jouis, j'ai l'impression d'être le monde, d'être vraiment divine. Dieu ressemble à une femme qui jouit."[316]

Nafissatou Dia Diouf, "Maître Es"[317]

Il y a des antécédents. Comme Ken Bugul. Mais, en 1982, il fallait un pseudonyme en Afrique pour publier une autobiographie comme *Baobab fou*, où l'auteure parlait ouvertement de sexe et de drogue. En 2015, et à l'âge de 42 ans, "je peux m'affranchir de certaines convenances pour dire des choses qui sont naturelles et vécues par tout le monde", déclare Nafissatou Dia Diouf, de sa voix chantante qui roule les "r". Le titre de sa nouvelle, *Maître Es*, est déjà un jeu de mots. Son héroïne est une jeune femme qui a tout pour être heureuse et en fait ne l'est pas. Avocate, elle a une carrière épanouissante, elle a des relations amicales, mais pas véritablement de relation amoureuse. Son sommeil est hanté par un mystérieux fantôme qui lui fait vivre des nuits torrides. Pendant la journée, elle est très fatiguée, en raison de ses nuits qu'elle ne peut pas raconter. Le fantôme entrera-t-il un jour dans sa vie ?

[316] *Cheek-Magazine*, 30 juillet 2015, fin de citation
[317] sources: *Le Monde, le blog de Lareus Gangoueus*

Née à Dakar d'un père diplomate et d'une mère professeur, Nafissatou Dia Diouf a suivi sa scolarité dans des écoles privées catholiques de la capitale sénégalaise. Munie de son baccalauréat littéraire, elle s'est inscrite à l'Université Michel de Montaigne de Bordeaux, en Langues Etrangères Appliquées spécialisées en Affaires et Commerce, avant de se diriger vers une spécialisation plus technique, la logistique industrielle. Après ces cinq années d'études en France, elle est rentrée au Sénégal.

Mots épicés

Nafissatou Dia Diouf a déjà publié une dizaine de livres, des nouvelles, de la poésie, de la littérature jeunesse, avant de répondre favorablement à la proposition de Léonora Miano. L'écrivaine espère que Volcaniques sera distribué, diffusé et lu au Sénégal. Elle pense qu'aucun éditeur sénégalais n'aurait pris le risque de l'éditer: "Notre société n'est pas prête à ça. Autant un pamphlet politique peut être un best-seller, autant certaines questions taboues sur le sexe seraient ostracisées par les bien-pensants."

En 2015, l'écrivaine sénégalaise a publié *La maison des épices*. La Maison des Epices est un ancien fort, bâti sur une haute falaise en pays sérère au Sénégal. Une équipe de médecins décide, sous la férule d'une jeune femme déterminée, de construire un hôpital dans un lieu chargé d'histoire mais à l'abandon. Le docteur Aïssa N'Daw y expérimente un service de soins où le malade ne se résume pas à un chiffre, à une donnée rentable. Médecins et guérisseurs y travaillent dans une harmonie relative pour le bien-être des patients. Nafissatou Dia Diouf conduit le lecteur dans une quête existentielle pour donner sens à la vie.

HEMLEY BOUM, si d'aimer...[318]

Hemley Boum le dit, elle a un goût immodéré pour la littérature érotique. L'orgasme passe par les mots. Son héroïne s'initie à l'exploration de son corps en lisant des livres que lui prête un garçon du lycée, son "dealer" de plaisir. Tout commence quand elle s'étonne de voir sa cousine, femme de ménage, partir guillerette tous les matins à son travail, jusqu'à ce qu'elle lui raconte, sans épargner le moindre détail, les assauts qu'elle "subit" de la part de son patron comme du fils de ce dernier. C'est ensuite ce camarade de classe qui lui glisse entre les mains, jour après jour, les plus beaux joyaux de la délicieuse littérature. Le résultat est là pour cette nouvelle, jubilatoire et innocente.

[318] sources: *Sylvie Darreau, Amina*

[319] Née en 1973 à Douala au Cameroun, Hemley Boum aspire très tôt à la découverte du vaste monde. Le choix des sciences sociales option anthropologie n'est dès lors pas anodin et servira plus tard son écriture. L'obtention de sa maîtrise à l'Université Catholique d'Afrique Centrale lui permet de passer le concours d'entrée de l'Université Catholique de Lille. Hemley bascule des pluies tropicales à la grisaille humide et froide d'une ville du Nord de la France, dont elle retient pourtant trois années d'études où elle s'est amusée. Se dessine alors un certain regard sur le monde, les gens et la vie, qui caractérise son écriture, pleine d'humour. Dans *Si d'aimer...* elle rend hommage à ces gens du Nord qu'elle a aimés. Son DESS de commerce international et un troisième cycle en marketing lui offrent un premier poste à Paris qui lui permet rapidement de découvrir le Cameroun autrement, en tant que responsable du service grands comptes de la filiale camerounaise d'une société française.

Mots explorés

Elle revient dans son propre pays en exploratrice, à la rencontre de sociétés forestières, d'industries agro-alimentaires ou cotonnières, et de grands planteurs. Il faut s'imaginer les immenses forêts traversées, d'où surgissent de nulle part de petits villages traditionnels, puis de nombreuses villes dortoirs installées en périphérie des sociétés industrielles datant de l'époque coloniale. A n'en pas douter, le regard de Hemley s'aiguise aux vents mauvais de la pauvreté rencontrée, des disparités sociales et culturelles d'un pays riche de ressources naturelles, et donc internationalement convoité, et d'une tradition ancestrale qui perdure dans quelques îlots, ces petits villages sortis de nulle part...

La forêt monumentale, abritant parmi les arbres les plus grands du monde, lui a certainement fait grandir l'âme aussi. Cette expérience en pays natal plantée dans son coeur ne demandait qu'à se ramifier sur le grand continent. Elle accompagne alors son époux en République Centrafricaine, à Bangui , puis en Gambie, à Banjul, où elle occupe un poste de cadre commercial et préside le conseil de gestion de l'école française où ses enfants sont inscrits. L'exploration de l'Afrique s'étend au Sénégal, à la Côte d'ivoire, au Mali. Passage du Centre vers l'Ouest, du vert au désert, qui s'installe dans l'imaginaire d'Hemley.

Mots cultivés

De retour à Paris, le pas est franchi. Toutes ces expériences l'ont enrichie d'un terreau géographique et humain qu'elle a intimement besoin de planter quelque part, en un lieu partageable, les pages d'un livre issues des grands arbres ! Ce qu'elle a vécu en tant que femme lui

[319] portrait de l'auteure, par l'éditrice Sylvie Darreau, début de citation

permet certainement d'espérer le meilleur pour les femmes, s'il est possible un jour de déverrouiller le poids d'une misogynie séculaire.

En octobre 2010, son premier roman voit le jour, *Le clan des femmes*. Un style est né, qui ne juge pas mais déroule le fil de la vie sous le regard bienveillant, lucide et joyeux de son auteur. Une force de vie dont hérite pleinement le second roman de Hemley Boum, *Si d'aimer...* ou la dureté des sujets abordés ne laisse jamais en route l'espoir. La maîtrise de sciences sociales option anthropologie, mise en pratique dans une expérience professionnelle très enrichissante au coeur de l'Afrique, trouve tout son sens et sa finalité dans l'écriture. Une écriture qui met en perspective la destinée humaine dans les sociétés contemporaines à fleur d'un vécu émotionnel profond.[320]

Si d'aimer devenait une liberté. Si d'aimer devenait une victoire. Si d'aimer devenait une solution. Si d'aimer devenait une rédemption. Si d'aimer devenait une réconciliation. Si d'aimer devenait une réparation. Si d'aimer devenait une renaissance. Si d'aimer...

Mots aiguisés

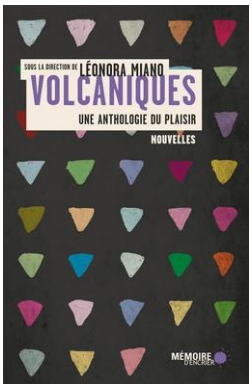
Interrogée par Ralphanie Mwana Kongo pour Amina, après la sortie de son deuxième livre, *Si d'aimer*, en 2013, sur sa perception de la condition féminine, elle cite Jules Ferry: "Celui qui tient la femme tient la société tout entière". C'est ce qui justifiait pour cet homme d'Etat que "les femmes aient accès à la même éducation que les hommes et puissent participer à la transition nécessaire de l'obscurantisme religieux à la lumière républicaine." C'est pourquoi les religions ne s'y trompent pas, précise Hemley, "toutes, aussi nombreuses qu'elles soient, ont depuis longtemps compris la nécessité de *tenir la femme*, de maîtriser son corps et son esprit." Hemley Boum s'est mise à l'écriture sur le tard. Elle ne la considère certainement pas comme une arme. Il s'agit simplement d'un mode d'expression. Malgré tout, l'écrivaine camerounaise est bien consciente qu'un livre est "une prise de position officielle" s'ancrant sur des questions de société. Ses héroïnes (*Si d'aimer*) en témoignant, elles s'écartent d'un mari violent, ou infidèle, et qui a transmis le VIH, elles construisent elles-mêmes leur destin en fonction de leurs convictions et de leurs expériences, certaines croquent les hommes d'autres sont fidèles aux traditions. Mais aucune ne pleurniche, aucune n'est "victime".

Dans son dernier roman, *Les maquisards*, mars 2015 (éditions La Cheminante), Hemley Boum a construit sa narration autour d'une saga familiale et du désordre structurel des sociétés forestières africaines. Dans les filiations complexes, les femmes ne sont-elles pas les seules à connaître l'identité de leurs rejetons ? Par cette posture, elles détiennent les clés de l'ordre patriarcal, pour le préserver ou pour le contester. Le pseudonyme *Hemley* ne signifie-t-il pas *Espérance* en bassa ?

Gilda Gonfier, "Léto, c'est moi !"[321]

Lorsque Léonora Miano lui a fait la proposition de collaborer à *Volcaniques*, franchement, elle ne pouvait pas dire non, c'était un cadeau ! Gilda Gonfier a vécu cela comme une chance, une opportunité, mais aussi avec beaucoup de peur. "Léto, c'est moi !", livra-t-elle au Musée Dapper (*Mahogani March*, le 8 mars 2015), évoquant le personnage central de sa nouvelle, une artiste qui revient sur le lieu d'une désillusion amoureuse et y redécouvre une nouvelle passion charnelle. La relation homme - femme, entre désir et plaisir, est complexe. L'homme ne serait-il pas attaché, comme par fétichisme, à la première nuit et la femme à celles qui vont suivre ?

[320] portrait par Sylvie Darreau, fin de citation
[321] sources: *Association des diplômés de Sciences Po Toulouse, le Monde, le blog de Lareus Gangoueus*



Née à Pointe-à-Pitre en juin 1972, Gilda Gonfier est diplômée de Sciences Po Toulouse, promotion 1994. En entrant à Sciences Po Toulouse en 1990, elle se rêvait déjà écrivain, tout en s'imaginant journaliste ou bibliothécaire. Boursière, venue d'outre-mer et issue d'une famille modeste, son père étant pêcheur et sa mère secrétaire, Gilda a eu du mal à trouver ses marques en première année en débarquant à Toulouse. Elle a "redoublé" mais elle s'est accrochée et en a profité pour faire en parallèle une licence en droit, la fac étant juste en face. Après ses études, elle a fait un mois de stage au quotidien *Libération*, avant de décider de revenir en Guadeloupe. "J'ai fui !, raconte-t-elle aujourd'hui. J'ai pris peur, impressionnée par la vie parisienne et par ce métier stressant." En parallèles d'études de droit à Pointe-à-Pitre, elle donnait des cours de langue dans une maison des jeunes du Gosier, station balnéaire de 27 000 habitants au sud de la Grande-Terre. Elle apprend alors que la médiathèque flambant neuve cherche un directeur. "Je n'avais pas d'expérience dans ce domaine, mais j'ai su que ce poste était pour moi. Alors j'ai passé le concours de catégorie A de la fonction publique territoriale. La préparation au grand oral à Sciences Po m'a beaucoup servi pour montrer une certaine assurance. J'ai réussi à convaincre le jury pour décrocher ce poste. Depuis 1996, elle est à la tête de cette médiathèque de 1500 m2, où travaille une équipe d'une quinzaine de personnes.

En 2006, Gilda Gonfier a fondé l'association *Varan Caraïbes* destinée, sur le modèle des ateliers Varan, à former au cinéma documentaire. Une trentaine de courts métrages ont déjà été produits, essentiellement en Guadeloupe, Gilda s'occupant principalement de trouver des financements.

Mots laminaires

Après l'abolition de l'esclavage en 1848, 250 000 esclaves ont été libérés en France, principalement en Guadeloupe, en Martinique et à la Réunion. C'est en découvrant que l'un de ses ancêtres avait été affranchi qu'elle a voulu s'intéresser à l'esclavage, il y a une dizaine d'années. En janvier 2015, Gilda Gonfier a publié *Libres et sans fers: paroles d'esclaves* aux éditions Fayard: "Ils s'appellent Cécilia, Maximin Daga, Jean-Baptiste ou Lindor... Tous sont esclaves en Guadeloupe, à la Réunion et en Martinique dans la première moitié du XXe siècle. Ils s'expriment, libres et sans fers, selon l'expression consacrée des tribunaux, lors de procès tenus en raison de larcins, de rixes, de mauvais traitements, parfois de meurtres. Leurs témoignages inédits racontent le quotidien de ces hommes, femmes et enfants, soumis aux châtiments les plus rudes qui entretenaient la terreur et provoquaient parfois la mort. Ces précieux fragments de vie éclairent les conditions de vie des esclaves sur les plantations et en dehors, les liens qui les unissent à leurs pairs (solidarité mais aussi violence) ou à leurs maîtres et commandeurs, leur culture et les moments privilégiés où ils peuvent échapper aux impératifs de leur statut. Ni rebelles obsédés par la destruction de la société coloniale ni aliénés, ils projettent une humanité

digne face à des maîtres qui le plus souvent refusent de renoncer au pouvoir absolu sur cette main-d'oeuvre jusqu'au bout assimilée à leur propriété."[322]

Gilda regrette: "Il y a peu de récits de l'esclavage en langue française écrits par des esclaves eux-mêmes". Elle a alors réuni des témoignages d'esclaves devant les tribunaux au cours de la première moitié du XXe siècle. "Ces sources n'avaient jusqu'à présent pas été exploitées, explique Gilda Gonfier. Pourtant, qu'ils soient accusés ou simples témoins dans des affaires pénales, les esclaves évoquent leur quotidien. Je voulais fuir le manichéisme avec d'un côté le méchant maître et de l'autre l'esclave victime. Ici, il s'agit, sans jugement moral, de connaître et de comprendre la condition d'esclave et aussi pourquoi ce système a duré aussi longtemps."

Gilda Gonfier a coécrit *Le cachot*, une pièce de théâtre radiophonique racontant le procès d'un maître ayant donné la mort à son esclave. Passionnée de cinéma, elle a écrit des scénarios et préparé des documentaires: "Ce genre permet de rendre des témoignages forts et accessibles", confie-t-elle. Dans un blog qu'elle a appelé *Le petit lexique colonial*, elle montre que le vocabulaire colonial reste très prégnant, aujourd'hui encore, dans les Antilles.

Fabienne Kanor, rayon hommes [323]

Dès son premier livre, *D'eaux douces* (Gallimard, 2004), Fabienne Kanor mettait dans son histoire une verve érotique, faisant battre le coeur de son récit par le rythme des relations sexuelles ou amoureuses - subies, volontaires, contraintes, fantasmées - entre Blancs et Noirs. Dans *Faire l'aventure* encore, elle scrutait le commerce amoureux d'ambiguïtés et d'arrières-pensées. Il est question de tourisme sexuel, il y a cette cruauté exotique qui germe dans la cervelle des garçons, chaque fois qu'ils se figurent "avoir affaire à une vieille salope", il y a la culpabilité de la blanche Hélène qui semble porter sur ses frêles épaules le poids de l'esclavage et du colonialisme réunis. Mais il y a aussi un "désir obscur de moralité" et une soif universelle de bonheur. Pour *Volcaniques*, Fabienne Kanor a encore une fois signé une nouvelle cruelle pour la gent masculine, mais très drôle: *Rayon hommes*. Elle met en scène une femme de 53 ans, "mariée à un homme à situation", qui se paie des escapades sexuelles à l'étranger. Et, où qu'elle aille, une seule règle: consommer local. "Non pas que je sois raciste et que je ne fantasme que sur les Blancs, mais parce que je refuse de me taper huit heures d'avion pour copuler avec mes frères." Victime tacitement consentante, le mari, lui, se préoccupe juste de savoir si elle lui a rapporté la bonne couleur de cravate.

---

[322] *Libres et sans fers: paroles d'esclaves*, coécrit avec Frédéric Régent et Bruno Maillard, éditions Fayard, présentation éditeur

[323] *sources: Outre-Mer1, afrik.com - interview par Eloïse Fagard, France Info - interview par Hind Meddeb, Hommes et Migrations*

Fabienne Kanor est née le 7 août 1970 de parents martiniquais et a grandi à Orléans. Après des études de littérature comparée, elle a travaillé comme journaliste (France Îles, Actuel, Nova). Avec sa soeur, Véronique Kanor, elle a réalisé un triptyque de documentaires intitulé *La Noiraude* (2012). Trois courts-métrages pour décrire les méandres féminins et identitaires de Marlène. Trentenaire, Marlène est née et a grandi "ici" en métropole. Mais elle reste habitée par ce "là-bas" qui illumine les yeux et les mots de sa mère. Le premier volet, *Marlène et les coqs noirs*, s'interroge sur l'angoisse viscérale de la jeune femme. Perpétuellement en lutte contre l'infidélité de "son" homme. immanquablement en butte à la virilité de "son" homme... Les stéréotypes du coq antillais volage.

Mosquitos

Fabienne Kanor se consacre aujourd'hui totalement à l'écriture. Elle a publié aux éditions Gallimard *Humus* (Prix RFO du Livre) et *Les chiens ne font pas des chats*. Dans ce dernier roman, l'action se passe à Belém, au Brésil. En haut, vivent les pauvres, et en bas, les riches. Une réalité qui existe dans d'autres grandes villes, comme Abidjan, en Côte d'Ivoire, par exemple. Mais, ne vous y trompez pas, le côté glamour du Brésil l'intéressait aussi: "Ecrire sur un air de bossa nova était une idée qui me plaisait bien !". Elle interroge aussi la transmission. Elle, africaine - caribéenne, qui traîne ses casseroles, est-ce que le passé lui donne des ailes, ou est-ce qu'il l'enlise ? Il y a entre les Africains, Caribéens, Kémites, une même "trace".

"J'ai assez mal vécu l'émigration de mes parents, confie Fabienne Kanor, ils sont arrivés par le BUMIDOM dans les années soixante. C'était des Français marron, des Noirs de France, avec tout ce que cela supposait à l'époque. Mes parents ont été les bras de la France, ils étaient entre l'île et la France, mais cela a été une immigration ratée sur le plan social. Ils ont encaissé aussi le racisme."

Les parents ont transmis à leurs enfants cette "sueur de l'immigré" mais par souci d'intégration, ils ne lui ont transmis ni la langue ni la culture créoles. Trop curieuse pour se laisser faire, elle trouvera pourtant le moyen de reconnecter avec ses origines, à travers les études qu'elle choisit de suivre. C'est pourquoi, pendant longtemps, Fabienne a dû s'interroger sur sa place: "C'est parce que moi-même, je ne me suis jamais sentie à ma place que cela m'a amené à parcourir tous ces territoires, à marcher le monde. Aujourd'hui à Yaoundé, demain à Rabat, puis à Paris, à Fort-de-France, à la Nouvelle-Orléans...

C'est ainsi que je porte tous ces mondes en moi, et leurs fardeaux aussi. Je suis en quelque sorte condamnée à écrire des histoires de déplacement. Je suis dans une lignée d'écrivains voyageurs, un peu comme Maryse Condé qui m'intéresse beaucoup. Et je vais continuer à marcher."

Mots migratoires

Dans *Faire l'aventure*, en 2014 (éditions JC Lattès), la romancière martiniquaise, en racontant l'itinéraire de deux migrants, aborde la question de l'identité individuelle. Une aventure intime et humaine qui résonne en chacun de nous. Ce sont les histoires entrecroisées de Biram et Marème, deux jeunes Sénégalais (un homme et une femme) qui vont quitter Mbour et Dakar pour les mirages de l'Europe, Tenerife, Lampedusa, Rome, Paris...
Pour l'écriture de ce livre, qu'elle mûrissait depuis 2008, Fabienne Kanor a pu faire une écriture in situ, grâce à une bourse Stendhal. Elle s'est rendue à Tenerife aux Iles Canaries, où elle a rencontré des vendeurs ambulants sénégalais et passé du temps avec eux. Cela lui a permis de prendre la mesure de ce qu'ils vivent. Elle est allée également à Almeria en Andalousie où elle a été hébergée par des émigrés. Elle a même travaillé avec eux dans des serres en plastique à ramasser les tomates et les aubergines. Elle est allée aussi à Rome et à Lampedusa pour visiter le centre de rétention. Dans ce roman, elle ne voulait surtout pas rester à l'extérieur des flux migratoires. Elle voulait être dans ces lieux.

Comment voit-elle son travail d'écrivain ? "En tant qu'écrivain, on ouvre des portes. On ne sait pas toujours où l'on va. Mais, au bout du compte, on a envie de raconter une histoire, de faire parler des gens qui parfois n'ont pas du tout la parole, parce qu'ils n'ont pas le temps, ou l'envie; ou la légitimité; ou bien parce qu'ils sont tout simplement au bout du rouleau. Comme écrivain, nous avons envie de sentir les émotions et de les restituer. En tant que romancière, c'est aussi important pour moi de retrouver des arrières-pays et de les habiter." Dans ses livres, la plupart de ses personnages sont noirs. Cela veut dire qu'ils ont des histoires communes, qu'elles se passent en Afrique, dans la Caraïbe, ou dans l'Amérique noire: "Je me sens profondément de ce terroir noir, que je porte comme une couleur politique", affirme l'auteure.

Mots circulaires

L'écriture est venue en elle insidieusement. Les parents de Fabienne n'avaient pas les moyens de les emmener en vacances, elle et ses soeurs, donc elles voyageaient tous les soirs en imagination. Depuis toute petite, Fabienne se raconte des histoires, dans son monde à elle. Elle a donc fini par écrire tout cela dans l'urgence, dans la nécessité d'écrire. Elle confie: "Je ne sais pas faire la cuisine, je ne sais pas faire le ménage mais au moins mes mains me servent à écrire. J'écris sans plan, il y a un aspect circulaire, un mot en entraîne un autre. il y a aussi un aspect douloureux, pas au moment de la rédaction mais à celui de la publication. On dévoile quelque chose d'intime."

Elle apprécie l'intensité de Marguerite Duras, le mystère de Marie Ndiaye, se sent proche de Maryse Condé, mais de manière presque intime. A la fois parce qu'elle est femme antillaise et parce qu'elle est allée en Afrique, "expérience de solitude" vécue douloureusement par Fabienne Kanor. Il y a dans tous ces auteurs des femmes, une sorte de parenté.

On assigne à Fabienne Kanor une appartenance à "la communauté antillaise", mais pour elle, sa communauté, ce sont ses personnages: "Ils sont en moi, comme s'ils étaient mes enfants. Je les habille, je les déshabille, j'ai envie d'eux, je n'ai pas envie d'eux. Ma première communauté, elle est vraiment là. J'ai des comptes à rendre à mes personnages, mine de rien !" Souvent ce sont des femmes, mais ce n'est pas une volonté délibérée: "Dans le cas d'*Humus*, je n'ai pas inventé cette histoire, j'ai trouvé ces 14 femmes, ces 14 esclaves qui décident ensemble de se jeter à l'eau plutôt que de partir pour les Amériques. Je n'ai pas trouvé 14 hommes, c'est pour cette raison que mes personnages sont féminins."

Par contre, elle ne conteste pas aimer beaucoup l'homme: 'J'ai beaucoup de tendresse pour lui car il est extrêmement fragile et malmené. Un homme ça se caresse. Je peux être mécontente de mes personnages, mais pas des hommes."

L'hymne à la danse de Marie Dô [324]

La poésie est dans le texte. Les mots sont comme les corps, ils s'enchevêtrent et c'est parfois, souvent même, la violence qui se mêle à la volupté. La littérature devient alors une danse. On zouke avec Marie Dô, entre élan et lascivité. Marie-Dominique Chaize, Marie Dô pour la plume, est écrivaine et danseuse. Passion double et métissage unique. Un père noir (guinéen) et une mère blanche (bretonne et russe). "Le métis a un devoir: celui de l'harmonie et du partage. Le métis est fait pour rassembler, pas pour séparer. Le métissage est un message universel." Marie Dô n'aime rien moins que ce qui mène à la ghettoïsation, au communautarisme. "Je ne suis pas une militante pour la cause noire... Je suis une militante pour la cause humaine et universelle". La métisse a fait la paix avec son enfance. La nouvelle de Marie Dô, *Ta bouche sur mon épaule gauche*, écrite pour *Volcaniques*, rappelle, explique Gangoueus, le blogueur littéraire, que "le sexe ne guérit pas les blessures de l'âme. Il les véhicule. Et cela pourrait avoir quelque chose de désespérant. La tentative de dialogue est donc pleine d'espoir... Ce qui m'a semblé intéressant dans (cette nouvelle), ajoute-t-il, c'est finalement une exploration du rapport à l'autre et à soi et que la description érudite et technique d'une nuit d'ébat n'apporte malheureusement pas." Le métissage de Marie Dô est une force. Son personnage est un double littéraire. Il est elle.

Mots de l'âme

Déjà sa mère, une femme en fauteuil roulant, atteinte de sclérose en plaques, voulait écrire un livre sur sa vie. Marie Dô lui avait promis de le faire avant qu'elle ne meure. Il lui a fallu sept ans pour l'écrire car elle a commencé par sa biographie, puis celle de sa grand-mère qu'elle n'a pas connue pour arriver à la sienne. Cela a donné *Fais danser la poussière* (éditions Plon). Par ce livre, paru en 2006, Marie Dô a tenu sa promesse à ces femmes qui n'ont pas eu la parole. Elle ne pensait pas alors que ce livre deviendrait un film. Le téléfilm, adapté de l'oeuvre éponyme de Marie Dô, a été diffusé pour la première fois sur France 2 le 9 février 2010 (et rediffusé deux fois depuis), suivi d'un débat animé par Christophe Hondelatte sur le thème "La revanche des mal-aimés".

Le film *Fais danser la poussière*, c'est l'histoire de Maya, une petite fille métisse, née d'un père noir et d'une mère blanche, qui grandit dans l'ignorance de son géniteur, alors qu tout le ramène à lui. Maya se sait différente de sa mère ou encore de sa tante - sa couleur de peau et la frisure de sa chevelure en témoignent, et pourtant sa naissance reste un mystère pour elle. Ce poids pèsera sur son enfance et son adolescence, notamment quand sa mère se remarie. Mais bientôt, elle trouve dans sa passion pour la danse le moyen de s'en décharger et de se construire entre Paris et New-York, où elle intègre le célèbre ballet afro-américain d'Alvin Ailey.

[324] sources: *Afrik.com - article de Falila Ghadamassi, Amina - propos recueiillis par Monique Chabot, le blod de Gangoueus*

Marie Dô a tenu à coécrire le scénario et elle a raconté (Afrik.com) la violence de la gestation: "Une adaptation est non sans difficulté. C'est violent. Il y a des gens qui rentrent chez vous avec respect et concertation, d'autres agissent comme s'ils étaient chez eux, au point d'essayer d'expulser le propriétaire. C'est une expérience douloureuse, enrichissante, exultante et assez initiatique", a-t-elle alors expliqué. Une véritable césarienne qui a donné naissance à un beau bébé. Elle le dit sans ambages, cette oeuvre, réalisée par Christian Faure, "c'est ma vie !".

Mots du corps

Marie Dô a commencé sa carrière de danseuse à l'âge de 15 ans. Elle avait une énergie démesurée qu'elle a canalisée dans la danse. Elle a franchi l'Atlantique pour travailler aux Ballets Jazz de Montréal avant d'intégrer le célèbre Alvin Ailey American Theater à New-York, première non-Américaine à avoir cette opportunité. Elle a mis fin à sa carrière à 32 ans pour se consacrer à sa fille, tout en continuant de danser pour le plaisir. Non seulement le film, tout en restant une fiction, véritable hymne à la danse en même temps qu'hommage à la résilience, se nourrit fortement de la vie de la danseuse, mais celle-ci a exercé un rôle majeur tout au long de sa réalisation. C'est Marie Dô qui a choisi les danseurs -elle en a retenu 50 après en avoir auditionné 200, elle qui a chorégraphié la quinzaine de ballets - on lui a pour cela laissé la plus grande liberté artistique. Le film retrace le parcours d'une jeune danseuse, Maya, de l'enfance à l'âge adulte. Trois jeunes danseuses ont interprété Maya aux âges successifs: Ambre N'Doumbé (Maya à l'âge de six ans), Nastasia Caruge (Maya de neuf à douze ans) et Tatiana Seguin (Maya de quinze à vingt-cinq ans). Maya, petite métisse, part à la recherche de son histoire. A travers ses rencontres, ses expériences, elle parvient à se hisser au sommet de son art: la danse. Le plus grand chorégraphe du moment l'emmène à New-York... "Maya personnifie la résilience, explique Marie Dô. Elle aurait dû mourir vu ce qui lui est arrivé, mais son histoire l'a rendue forte et joyeuse."

Le choix de Tatiana Seguin pour incarner ce rôle fut à l'évidence le bon. Tatiana Seguin et Marie Dô partagent le même amour de la danse. Tatiana danse depuis l'âge de deux ans, entraînée par sa mère, professeure de danse. Elle rentre au Conservatoire à Paris à l'âge de 14 ans où elle passe cinq ans. Son diplôme en poche, elle fait ses débuts sur scène dans la comédie musicale *Les demoiselles de Rochefort*. Tatiana rencontre plus tard Kamel Ouali qui la recrute notamment pour une autre comédie musicale: *Cléopâtre*. Entre les deux spectacles, elle tourne avec Kylie Minogue et collabore avec Beyoncé.

Avant le film, Marie et Tatiana s'étaient déjà croisées dans des cours de danse mais, en envoyant son dossier pour le casting, Tatiana n'y croyait pas trop, car elle n'était pas comédienne. Elles avaient pourtant beaucoup de points communs et toutes deux sont passées par le ballet Alvin Ailey. "Quand on est métisse et qu'on fait du jazz, note Tatiana Seguin, le ballet Alvin Ailey est une référence". "Tatiana est une superbe danseuse", souligne Marie Dô.

Mots du coeur

Maya est sauvée par la danse. Tatiana, elle, quand elle ne danse pas, elle meurt ! Pour la jeune comédienne, ce rôle fut à la fois confortable et angoissant. Etre dans la peau de quelqu'un qu'on connaît est une démarche délicate. "Pour une première expérience d'actrice, cela m'a facilité les choses d'avoir la vraie en face de moi... L'expérience est assez angoissante parce que je voulais pas la décevoir." Le film a fait deux heureuses: "Je pense avoir fait la paix avec mon enfance", constate Marie Dô. "Je ne pensais pas m'amuser autant sur un tournage", exulte Tatiana Seguin. "Si un jour, quelqu'un est intéressé, je suis là !", déclare, un magnifique sourire aux lèvres, la jeune femme qui compte se perfectionner en comédie.

Quant à Marie Dô, depuis sa première expérience littéraire, elle a écrit deux autres livres: *Qu'importe la lune quand on a les étoiles*[325], puis *Dancing Rose*.[326]On retrouve Maya, mère divorcée, chorégraphe dans sa propre troupe de ballet, préparant une tournée au Canada. Elle tente d'aider ses jeunes danseurs à s'épanouir. Elle-même est marquée par une enfance de métisse illégitime et rejetée. Elle reste hantée par la disparition de sa demi-soeur blanche, Benny, à laquelle elle est très attachée. Dans la famille, plus personne n'ose en parler... Mais une surprise concernant sa demi-soeur lui fera comprendre qu'on n'échappe jamais vraiment à son hérédité.

Nathalie Etoke, afrodiasporique [327]

Nathalie Etoké est née le 20 juin 1977 à Paris. Aînée d'une famille de quatre enfants, son père est notaire et sa mère juriste d'entreprise à Douala. De 1978 à 1995, elle vit au Cameroun puis elle retourne en France pour y faire ses études. Elle passe cinq ans à Lille où elle obtient une maîtrise de Lettres modernes. En 2001, elle quitte la France pour les Etats-Unis où elle poursuit ses études à Northwestern University à Evanston (Illinois). En juin 2006, elle y obtient un Doctorat et enseigne dans le département de français de Connecticut College, New London (USA). Voilà pour la biographie officielle.

Quand elle se présente, elle remonte bien plus loin que sa date de naissance, en 1492. C'est là qu'a commencé le projet de développement impérialiste - c'est à dire la découverte de l'Amérique et tout ce qui en découle pour les personnes non-blanches. Et c'est là que commence son travail, les "études afrodiasporiques", c'est à dire le monde Noir dans sa globalité, en Afrique, dans la Caraïbe, en Amérique du Nord, en Europe, et dans le contexte de l'héritage.

Nathalie Etoké est l'auteure de plusieurs livres: *Un amour sans papiers* (1999), *Melancholia africana*, *l'indispensable dépassement de la condition noire* (2010). C'est lorsqu'elle était étudiante en thèse de doctorat à Northwestern que Nathalie Etoké a décidé de s'intéresser aux représentations littéraires du corps féminin dans la littérature de l'Afrique francophone au sud du Sahara. Regard d'une femme africaine militante pour une Afrique digne.

Mots de travers

Les recherches de l'enseignante sont interdisciplinaires. Elles portent sur l'écriture du corps féminin, la question LGBT, la melancholia africana (perte, deuil et survie en Afrique et dans la diaspora), les formes musicales nées de l'expérience africaine en Amérique (spirituals, blues, jazz, soul, hip-hop), l'immigration et l'identité.

[325] Plon, 2007
[326] éditions Anne Carrière, 2013
[327] sources: *Cases rebelles, Tribune2lartist*

Le 8 mars 2015, dans la salle de la 4ème édition du festival *Mahogany March*, Nathalie Etoké participait à un débat sur "les usages de l'érotisme". Elle a pris l'exemple de deux films, *Dakan* (le Destin) et *Karmen Geï*, qui ont fait date dans le cinéma de l'Afrique francophone en mettant au centre de la narration l'homosexualité. Autant dire que les oeuvres, acclamées en France et en Amérique, ont été perçues comme transgressives au Sénégal et en Guinée, où l'on a parlé de corruption des moeurs, de produits dérivés du néo-colonialisme. Elle interroge: "Si ces personnages avaient été blancs, aurait-on dit que ces films sont si révolutionnaires ? Dans ces films, on avait vu des corps et pas seulement des corps: des corps homosexuels. Cette dimension sexuelle avait masqué tout l'environnement. Si dans un film, des femmes ne peuvent avoir des relations sexuelles que dans l'espace d'une prison, conditionnées dans des rapports de pouvoir... ce n'est pas l'homosexualité entre prisonnières, c'est l'homosexualité entre la directrice de la prison et une prisonnière... Voir deux femmes nues dans un lit, ce n'est donc pas suffisant. Comment elles se retrouvent là ? Dans quel espace ? Pourquoi la prison d'un point de vue symbolique, du point de vue de l'imaginaire ? Pour *Dakan*, les deux personnages masculins sont victimes de leur identité sexuelle, poussés au renoncement. Dans *Karmen Geï*, le personnage féminin se suicide. Se suicide-t-elle parce qu'elle est homosexuelle ou pour autre chose ? La directrice de prison, Angélique, est vue comme une prédatrice sexuelle qui utilise son pouvoir pour assouvir son désir charnel. Il n'y a pas d'échange; rien que du corps à corps... Les personnes sont représentées sans intériorité, déshumanisées, permettant de reproduire le discours hétéronormé, hétéropatriarcal.

Et puisque la bouche de la femme est son carquois, Nathalie tire une dernière flèche: "En rêvant de la France, aucun Africain ne rêve de Sarcelles, de la Seine-Saint-Denis, des quartiers Nord de Marseille... et c'est pourtant là qu'ils échouent en provenance de leur pays natal." (*Aux frontières entre deux genres*)

Silex, l'âme orale de l'histoire [328]

C'est la rencontre avec le slameur Félix J qui a marqué l'entrée de Silex dans le monde du slam. Elle a slamé la CIP (Coordination des intermittents et précaires) qui défend des propositions alternatives à la précarisation, ainsi que dans de nombreux festivals. Son spectacle *L'âme orale de l'histoire*, coécrit avec Nebil, Afro, JLS, Néggus, Sania et Madah, s'est notamment joué sur la scène du théâtre de la Reine Blanche, Paris 18ème.

Mots inattendus

"Dire" est un espace-temps qui n'appartient à personne et dans lequel Silex propose de partager des histoires. En slam, parce que c'est une façon de prêter un corps et une énergie au

[328] sources: *le site bagdam.org, espace lesbien*

service des mots mais aussi parce que c'est un mode d'expression qui se passe de codes. C'est un moment d'interaction avec son lot d'inattendu et de spontanéité. Dans l'intervalle qui se crée, Silex slame des vécus, des rages, des amours et des parcours. Aucune de ces histoires ne tend à être universelle et même plusieurs disent la spécificité d'être femme, migrante, noire et gouine masculine dans différents territoires. "Dire" participe à l'importance de créer se propres représentations de soi, de se faire exister partout, pour se libérer de l'imagerie et des schémas dominants. Silex pense qu'il n'y a pas à s'excuser pour dire. Alors, elle raconte avec des mots vivants, des morceaux de vécus autonomes. Des histoires d'individuEs, d'intimités, de luttes, d'identités et de parcours. Elles naissent de l'intérieur ou de la proximité, de l'envie de se représenter soi-même et d'occuper des espaces-temps.

Pour sa collaboration au recueil *Volcaniques, une anthologie du plaisir*, Silex avoue: "Je fais de la contamination: quand on m'invite, je viens faire mon job." Pour Léonora Miano, Silex était une évidence: "Il me fallait un texte qui ne soit pas une nouvelle, précise la lauréate du Prix Fémina 2013 (*La saison de l'ombre*), Silex est slameuse et Léonora apprécie son écriture: "C'est un texte subtil qui se mérite".

Gael Octavia, le voyage par les arts [329]

"Je ne voulais pas parler de moi, explique Gaël Octavia, mais je souhaitais plutôt aborder l'adolescence. Des choses imperceptibles prennent une ampleur intéressante à cette période de la vie." Ainsi commença sa contribution à *Volcaniques*, la nouvelle *Nez d'aigle, dents d'ivoire*.

Gaël Octavia, née le 29 décembre 1977 à Fort-de-France, vit et écrit à Bagnolet. A Fort-de-France, Gaël a bénéficié d'un riche environnement culturel. Après des études au lycée Victor-Schoelcher, elle a quitté la Martinique pour s'installer à Paris et y poursuivre des études scientifiques. Son diplôme d'ingénieur en poche, elle a d'abord travaillé dans les télécommunications, avant de collaborer, dès 2002, en tant que journaliste scientifique au magazine *Tangente*, un bimestriel français consacré aux mathématiques. Depuis 2008, elle est responsable de la communication à la Fondation Sciences Mathématiques de Paris.

Mots fléchés

Mais Gaël est touche-à-tout: "Tout m'intéresse. Et dès que quelque chose m'intéresse, je ne m'interdis pas d'y toucher." Elle est autodidacte. C'est d'abord le théâtre. Ses premières tentations d'écriture étaient plutôt de la poésie, du roman. Si elle avait déjà beaucoup joué et un peu mis en scène, elle considérait d'emblée l'écriture théâtrale hors de sa portée. Elle écrira pourtant ses premières pièces, *Un procès équitable* (texte inédit), dès 2003, puis *Moisson d'avril* qui fera l'objet d'une lecture radiophonique sur RFO Martinique en janvier 2005. La Caraïbe l'a suffisamment marquée pour imprégner ses écrits. Dans *Le voyage*, les lieux ne sont pas explicitement mentionnés, volontairement, parce qu'il s'agit d'une réalité mondiale, mais elle a écrit ce texte en écoutant de la musique haïtienne, avec des images de Haïtiens dans des bateaux plein la tête: "Cette pièce, explique-t-elle à Afrik.com, parle d'esclavage moderne, mais on peut y voir maintes évocations de l'autre esclavage, l'Esclavage, celui qui a redessiné le visage de la Caraïbe." Son personnage a fait le voyage en bateau, à fond de cale, comme les esclaves d'antan. Les Caribéens ne sont-ils pas tous issus du fameux "triangle commercial" ? *Congre et homard* est un dialogue d'abord courtois puis tranchant, dans un restaurant désert entre un homme d'âge mur, pêcheur de son état, et un autre plus jeune, chômeur, respectivement mari et amant d'une même femme. Une histoire qui lui a été, entre autres, inspirée par un pêcheur de Catalogne, après

[329] sources: *Africulture, Afrik.com*

qu'il lui eut raconté comment, dans les profondeurs marines, "le congre et le homard marchent ensemble contre le poulpe dont ils sont le prédateur et la proie.

L'oeuvre théâtrale de l'auteure dramatique est dès lors devenue prolifique et récompensée par de nombreux prix. Elle y aborde les questions de l'exil, du rapport entre les sexes. Gaël Octavia est féministe. C'est le féminisme d'une femme antillaise, qui a grandi au contact d'autres femmes antillaises, qui a été le témoin de situations familiales très antillaises, celui de la mère poto-mitan faisant face aux absences des pères, maris volages. Etablie en France métropolitaine, Gaël a confronté ces images à d'autres modèles féminins, masculins, familiaux. Au pays comme dans l'exil, la Caraïbe est son inspiration.

Mots croisés

L'élan créatif et la curiosité insatiable de Gaël Octavia la porte à expérimenter tous les arts. Elle pratique la peinture, l'écriture, la réalisation, la musique. Gourmande, elle considère aussi la cuisine comme un art loin d'être mineur. Cela n'empêche pas l'artiste de rester l'ingénieure en télécommunication et la journaliste scientifique à l'esprit cartésien. L'ancienne première de la classe est abonnée à tous les prix d'excellence. Sa passion est le monde tel qu'il est. Avec ses turpitudes et les tourments des humains. Dans son court-métrage, *Cocktail*, un film muet en noir et blanc, une femme tente d'empoisonner son mari en lui concoctant un mystérieux breuvage. L'auteure révèle là une filiation avec ses maîtres, Gogol, Brecht, Copi...

Comment peut-on, étant dans tous les pores de sa peau et dans toutes les gouttes de son sang si imprégnée de Caraïbe, vivre l'exil parisien ? La dramaturge répond sans fard: "Les exilés de nécessité m'ont toujours fascinée. Pour moi, ce sont les héros du monde moderne... Je suis une exilée. Mais une exilée volontaire, une exilée heureuse, une exilée optimiste, et surtout une exilée légale. Pourtant, malgré ces conditions favorables, il y a toujours quelque chose d'effrayant dans le fait de partir." Ce sont les arts qui sont ses voyages. A travers l'écriture, la peinture, la vidéo, elle franchit des portes qui s'ouvrent sur un monde singulier, passionnant.

A propos de *Volcaniques*, Léonora Miano (à l'origine du projet), a dit...

(Pour le livre précédent: *Première nuit - Une anthologie du désir*), "l'idée d'une femme passant commande à dix hommes d'une nouvelle sur le thème du désir me séduisait." (En soumettant ce deuxième livre à des femmes, je voulais) "quelque chose de plus concret, afin d'apporter une dimension supplémentaire à ce travail sur l'intimité et sur le corps. Nul ne s'étonnera que j'accorde du crédit à ces dames pour être en prise directe avec la réalité."

Pari plus que réussi !

Que ne durent que les moments doux

(mars 2015)

"Je suis cette femme, celle qui porte la flamme, celle qui à sa manière fait surgir la lumière." (Nell@) Le **Gala de la Femme Africaine**, le 7 mars 2015, organisé par "Un sourire d'ici ou d'ailleurs" (UNSIA) à l'Espace Seven Spirits, a nominé pas moins de 26 femmes, créatrices d'entreprises, chanteuses, journalistes, écrivaines, militantes associatives et politiques. Toutes pourraient faire leurs ce précepte de l'association organisatrice: "

Améliorer une vie, c'est changer le monde". Marcher sur l'eau. Eviter les péages. Jamais souffrir. Oser. Soyez ma muse et que ne durent que les moments doux. Osez, osez Suzie, Adrienne, Oum, Destinée...

Oum

Oum est le prénom que l'on donnait jadis aux petites filles nées dans le désert lors d'une journée ou d'une nuit pluvieuse. Oum est d'origine sahraouie, comme l'indique bien son nom, Benessahraoui. Née le 18 avril 1978 à Casablanca, elle a grandi à Marrakech, ville au carrefour des influences de l'Afrique noire, des mondes arabe, berbère et andalou. Dès l'enfance, elle s'imprègne du patrimoine chaâbi des fêtes familiales, de la musique berbère qui résonne chez les commerçants de la médina, de la grande tradition arabo-andalouse omniprésente au Maroc, de la chanson française qu'écoutaient ses parents, du hip hop qu'elle rencontre à l'adolescence, de la soul, du gospel, du jazz et de toutes les musiques du monde qui, au fil des ans, peupleront son univers.

A l'âge de 14 ans, elle intègre un groupe gospel où elle se lance dans ses premiers solos, révélant une voix impressionnante. A 17 ans, elle interprète "Tel est ton coeur" dans une émission de télévision dédiée aux enfants malades du coeur. En 1997, elle entame à Rabat des études d'architecture qu'elle poursuivra jusqu'à leur terme, sans savoir encore qu'elle allait faire de la musique son métier. C'est en 2003 qu'elle décide de se consacrer à plein temps à la musique. Elle s'installe alors à Casablanca, où elle fait plusieurs scènes sur un répertoire soul funk et disco avant d'accepter l'invitation du producteur Philippe Delmas pour enregistrer en France.

Mais la jeune artiste marocaine ne se reconnaît pas dans la variété française et retourne à ses origines sahraouies pour s'intéresser aux rythmes gnaoui tout en montant sur scène dans plusieurs festivals de musiques urbaines. C'est sous le label Sigma que Oum signe ses premiers singles, avant d'autoproduire son premier album, *Lik'Oum*, qu'elle écrit elle-même avec le compositeur et arrangeur italien Kermit et présente à Casablanca en mai 2009. Elle rencontre immédiatement le succès sur les ondes nationales ainsi qu'auprès du public des festivals espagnols (*La Mar de Musicas*), entourée des meilleurs musiciens. Oum El Ghait Benessahraoui a choisi de se présenter sur scène avec la sobriété douce de son petit prénom, Oum.

Son authenticité est dans cette façon personnelle de fusionner ses sources musicales métissées, de mêler modernité urbaine et tradition du désert, jusque dans sa tenue de scène. Dans la vie comme face au public, elle transmet un message d'universalité qui s'enracine dans une histoire, portant son héritage avec fierté. Elle est venue présenter son deuxième album, *Sweety*, au public parisien à l'occasion de la Journée Internationale des Droits des Femmes, par un concert à l'UNESCO en 2012. Mais son troisième album, *Soul of Morocco*, enregistré à Paris en octobre 2012, c'est tout naturellement au public du Festival Taragalte des Musiques du désert et du monde à M'Hamid El Ghizlane (Taragalte) qu'elle a choisi de le présenter.

Taragalte est un rendez-vous annuel (en janvier) d'art et de culture du désert qui a pour vocation de promouvoir le patrimoine ancestral de cette région aux Portes du Sahara, en redonnant vie aux anciens Moussems (fêtes traditionnelles). Chants, musiques du désert, poésie, contes et coutumes s'y donnent rendez-vous durant trois jours de fête dans un esprit qui allie la musique traditionnelle à la musique moderne. Oum a été la marraine de la quatrième édition qui avait pour thème: Femmes du désert. Dans cet album, "l'âme du Maroc",

Oum illumine de sa voix les neuf titres, chantés en darija, le dialecte arabe marocain, et interprétés dans une complicité très forte avec ses sept instrumentistes. Elle était en concert à l'Institut du Monde Arabe le 14 février 2015.

WHOWA (Lui) - *Celui qui me tient la main et me fait traverser les saisons. Celui dont j'écris, chante et dis avec raison, qu'il a tant de valeur et autant de saveur.*

SHINE - *J'espérais du ciel une délivrance, sans jamais croire que c'est toi qu'il m'enverrait. Tu es ma lumière.*

SALAM *(Salut, Paix) - Salut à la beauté de l'Univers. Appel à la conscience des hommes. Invocation à la Paix.*

LIK *(A toi) - L'aveu, et voeux joyeux. "Ouvrir le livre de mon destin, et de ma main, y inscrire les lettres de ton prénom."*

HAYLALA *(Pleine lune) - Chante Lune ! Comme chante mon coeur: "Grand est Allah". Nous sommes son oeuvre; et toi, et moi.*

MNAMA *(rêve éveillé) - Sacré est le passage secret entre la nuit et le jour. Et bénis sont ceux qui l'ont traversé un jour.*

TARAGALTE - *Hymne au désert du Maroc Saharien et à la culture hassanie.*

MENNI LIK *(De moi à toi) - Si la distance fait souffrir, nul autre qu'elle ne fait voir l'amour de plus près. C'est à force de te chercher qu'enfin je me suis trouvée.*

AJI *(Viens) - Nul ne sait le chemin, ni de quoi sera fait demain. C'est là une invitation à la vie. En chercher l'essence, avec tous nos sens.*

Cissé Yatera

Depuis son succès aux Francofolies de Rennes en 2009, la jeune chanteuse de Trappes a fait du chemin. Originaire de Mauritanie, Cissé fait partie d'une caste noble qui n'a traditionnellement pas le droit de chanter, une problématique qu'elle aborde à travers des textes très personnels. Elle y parle d'un père qui ne sait pas encore qu'elle chante. Cela la renvoie à des traditions. Elle se dit qu'elle est peut-être la brebis égarée. Même si elle y trouve du sens. Même si cela devient vital pour elle de pouvoir chanter, de pouvoir s'exprimer. Pour Cissé, ses premiers shows furent une véritable thérapie mais aussi un choix de vie: pouvoir vivre de son art. "Aller le plus loin possible" - en disant cela, elle lance son bras vers l'avant - "et diffuser mon message" - elle éclate d'un rire franc.

Cissé Yatera a fait son entrée parmi les artistes de la diaspora africaine en participant en juin 2011 à la 2e édition du Festival Walo Musik International à Rosso en Mauritanie. Son style musical pop soul, teinté de percussions et d'instruments traditionnels africains, à la croisée des influences musicales avec lesquelles elle a grandi, s'est défini au fil du temps: une musique à la fois libre et profondément humaine. Elle s'est appropriée cette "musique populaire", sans distinction d'origine qu'elle soit française, africaine, américaine, espagnole, indienne. Un style universel finalement ! Elle explique: "Tout comme la mer, la musique n'a pas de limites et symbolise l'abolition des frontières. Son pouvoir est incommensurable, car au-delà de la barrière du langage, la musique véhicule des émotions fortes que tout le monde peut percevoir." C'est la raison pour laquelle elle utilise dans ses chansons, sans aucun complexe, son dialecte maternel (le soninké) et bien d'autres (wolof, peul, anglais, arabe,...): "la langue embellit la musique, lui donne un sens."

Ainsi cette chanson: *Safoura*. Safoura est le prénom d'une petite fille rencontrée dans un bidonville du Mali (Mékin Sikoroni), lors d'un voyage à caractère humanitaire. Cissé ne savait pas qu'elle était malade: elle était pleine de vie, elle était incroyable. Cissé pensait qu'elle avait des choses à lui apporter, et c'est elle qui a finalement bouleversé sa vie ! Elle lui a appris à voir le monde à travers ses yeux d'enfant, à apprécier les choses à leur juste valeur. Quand elle partait au marché avec une seule pièce pour acheter à manger, elle trouvait toujours le moyen de lui offrir quelque chose au retour. Les rôles étaient inversés ! Safoura prenait soin de Cissé comme pour l'aider à supporter la vie qu'elle menait tous les jours ! Elle qui était censée faire des cadeaux à la petite n'a rien pu lui donner de plus significatif que son coeur ! Quelques semaines après son retour en France, Safoura est décédée du paludisme. C'est à ce moment-là qu'elle a écrit cette chanson... "J'ai écrit Safoura pour qu'elle puisse continuer à vivre dans mon coeur. Des Safoura, il y en a aux quatre coins du monde. Je veux contribuer à rendre hommage à ces enfants qui brillent et dont la vie est trop courte. A travers mes chansons, je milite pour un idéal commun à tout être humain sans aucune distinction... Je milite pour la paix dans le monde ! C'est peut-être naïf ou même utopique, surtout dans le contexte actuel, mais cette quête conserve une dimension mythique, et j'ai choisi la musique comme fidèle destrier." (propos recueillis par Papis Diako)

Jungle Leez [330]

On peut vous le dire si vous n'avez pas encore croisé son chemin: "She gives you fever". Jungle Leez est une artiste, née au Cameroun et qui a grandi en France, résidant aujourd'hui à Londres. Se destinant d'abord au cinéma ou à la danse hip hop, c'est au final la musique qui l'emportera. Après un DEUG en sociologie, une licence en Sciences de l'éducation et Bachelor en publicité en poche, elle se rend vite compte qu'elle ne tient pas en place derrière un bureau. Qu'elle n'y est pas à son aise et qu'il est temps qu'elle vive ce qu'elle EST.

Auteure et interprète, elle définit son style musical comme de la "Cosmic Soul", mêlant hip hop, soul, jazz, reggae et pop. Pourquoi ce nom ? "JunGle" pour le côté électrique coloré de son univers, et "Leez", pour son côté planant, suave et raffiné. Mais si notre artiste sait où elle va, elle sait aussi d'où elle vient, elle a des projets humanitaires et culturels en faveur de l'Afrique. Son Art au service des autres, c'est comme cela qu'elle se positionne. Come to the Jungle !

Samia

Samia est née un jour de 1989 à Mulhouse. C'est en 2004, après avoir senti un potentiel non négligeable qu'elle décide de s'inscrire dans un club de chant pour s'améliorer, acquérir de la technique et maîtriser sa voix. Elle intègre un collectif et rejoint un atelier R'and'B.

Beat Bounce lui compose deux morceaux: "Je vis mon rêve" et "Etre là une dernière fois". De concours en concours et de concerts en concerts, elle acquiert une expérience et une maîtrise du chant. Samia a débarqué et compte bien imposer sa voix !

[330] lauréate du GAFA 2015 dans la catégorie des chanteuses

Kenza Sadoun El Glaoui [331]

- Bonjour à tous et bienvenue sur mon blog ! Pour ceux qui ne me connaissent pas, je m'appelle Kenza Sadoun-el-Glaoui, j'ai 28 ans et je vis à Paris depuis que j'ai vu le jour. J'ai créé mon blog en juillet 2008. Celui-ci traite de tout: billets d'humeur, bons plans, coups de coeur musicaux, description de mes tenues, photographies, voyages... Tout ceci, toujours autour de l'univers féminin, le mode de vie d'une jeune Parisienne. En ce qui concerne mon parcours, j'ai passé un bac STT, avec une option communication. A la suite de ça, ne sachant pas quelles études faire, je me suis lancée dans un LEA anglais / italien... Autant vous dire, un échec total ! J'ai abandonné au bout de deux semaines. Puis classique, j'ai fait des petits boulots pendant neuf mois... La rentrée suivante, j'ai été acceptée, à la suite d'un concours, dans l'école de journalisme Itaim / IEJ, j'y ai étudié six mois et après un stage au magazine Numéro, j'ai décidé de tout stopper et de me lancer dans la vie active. Stage dans une boite de production de photos, représentant également des photographies de mode, création de mon blog. Un beau jour, j'ai décidé d'envoyer mon CV à des magazines de mode et j'ai commencé à piger. Tout en réalisant de temps en temps le stylisme d'éditoriaux mode.

Aujourd'hui, tout ce que je réalise (photos, vidéos, articles...) se concentre sur mon blog et lorsque je suis rémunérée pour parler d'une marque, je le précise dans mon article en indiquant qu'il s'agit d'une collaboration ou d'un partenariat. Néanmoins, j'accepte ce type de collaborations uniquement si la ligne éditoriale de mon blog s'y prête mais surtout si je suis à l'aise pour communiquer sur une marque ou un produit.

Mes vêtements, mes articles ? Les vêtements que je porte sont les miens, soit ceux que j'ai achetés, soit ceux que j'ai sélectionnés en partenariat avec une marque. On ne me les prête pas pour les photos. je cite leur provenance en dessous de chaque article.

Les photos ? Ce sont des photos que je prends moi-même ou sinon je collabore régulièrement avec des photographes. Je n'ai aucun problème pour que l'on utilise mes photos, mais veillez à en indiquer la provenance de mon blog, s'il vous plaît !

Les commentaires ? Les commentaires que je reçois sont modérés, ils peuvent mettre du temps à apparaître sous un article. Généralement je publie tous les commentaires, je n'ai aucun souci avec le fait que l'on ne soit pas d'accord avec moi, bien au contraire, je suis pour échanger intelligemment. Mais parfois, certains "anonymes" m'obligent à censurer les commentaires que je juge mal intentionnés, insultants et surtout non constructifs. Ceci afin d'éviter que mon blog ne

[331] Kenza du blog: http://www.larevuedekenza.fr/

devienne un terrain de dérapages puérils et pour qu'on y retrouve toujours une atmosphère agréable !

Publicité ? Je suis affiliée et représentée par *Talent Agency*, mais je reste ouverte à toutes propositions, que ce soit pour de la publicité, sponsorisation ou partenariat. Je tiens seulement à ce que cela coïncide avec l'univers du blog et que mes lecteurs y trouvent également un intérêt.

Kenza, arrière-petite-fille du célèbre pacha du Maroc, Thami El Glaoui, est née dans le XVIe arrondissement de Paris, d'un père producteur de clips et d'une mère, ancien mannequin Elite, avec qui dès sa plus tendre enfance la fillette partage une véritable complicité. Son QG est à Paris, au 1er étage d'un immeuble de la rue de Turenne. Son Mac portable n'est jamais très loin. Au début, elle s'est mise à raconter son univers, de façon très personnelle: les vêtements qu'elle porte, ses sorties, l'actualité de la mode. Elle y passait quelques heures par jour et puis, elle s'en étonne elle-même, elle est devenue "influente", "très influente", sans doute parce que son ton, très spontané, son style, toujours simple, son enthousiasme, son dynamisme plaisaient aux internautes, correspondaient à l'air du temps. L'activité ludique est devenue lucrative, très lucrative. En quelques mois, Kenza est devenue une businesswoman. Hyperactive, elle a créé son métier sur mesure. Ses journées sont finalement très organisées et font 24 h car son cerveau est toujours en ébullition. Mais ce n'est pas du travail, que du plaisir ! Son blog, traduit en anglais et consulté dans 190 pays, est suivi chaque jour par plusieurs dizaines de milliers de personnes. De quoi intéresser au plus haut point les partenaires ![332]

Aida M'Dalla [333]

Elle a galéré en 1989 pour trouver un maître d'apprentissage - "une coiffeuse maghrébine, ça ne se faisait pas". Elle a changé de prénom pour devenir manager d'un salon à 22 ans. Et elle a frappé à la porte de 80 banques en 1988, à 23 ans, pour financer sa première affaire à Dijon, se confrontant à tous les préjugés des banquiers.

Née à Dijon il y a 40 ans, elle passe les cinq premières années de sa vie chez ses grands-parents en Tunisie, dans le village de Ghraiba, entre Sfax et Gabès, avant de rejoindre ses parents dans un quartier modeste de Dijon. Le papa est ouvrier dans une usine de la ville, la maman est femme de ménage. Deux frères et une soeur agrandiront la famille. Aïda dit n'avoir manqué de rien mais l'école n'est pas son fort. Elle arrête le collège en classe de cinquième pour préparer un CAP de coiffure en pré-apprentissage à 14 ans et demi. Elle en rit aujourd'hui: "J'ai bien eu mon bac finalement, le bac à shampooing !"

[332] lire le portrait de Kenza par *L'Etudiant*
[333] sources: *Le Bien Public, Jeune Afrique, Capital*

Quand elle a décidé de devenir son propre patron et d'ouvrir son salon, ce fut avec les petites économies accumulées par son père sur un plan d'épargne entreprise (50 000 francs de l'époque). Elle avait déjà en tête le concept: offrir une prestation de qualité à bas prix. Elle ouvre un deuxième salon en 2003, puis un troisième en 2005. A partir de cette date, elle lancera entre cinq et dix salons par an, dont deux en région parisienne depuis peu. Elle vise aujourd'hui 50 enseignes d'ici à cinq ans en développant un système de franchises du groupe *Allure Coiffure*. Si Aïda M'Dalla a pris le chemin de la franchise, c'est qu'il y avait une demande de la part de certains de ses 150 salariés. Dans chaque salon, pour garder des tarifs mais toujours un service de qualité, les prestations sont millimétrées, les professionnels sont formés dans son centre de formation de Dijon, les produits esthétiques sont choisis dans sa gamme. Les géants de la distribution, Casino, Cora, Leclerc, ont été séduits.

Aïda a converti ses "handicaps" - femme issue de la diversité et d'un milieu modeste - en forces. Elle sourit: "Je remercie les misogynes et les racistes qui ont tenté de me barre la route." Elle coache ses employées: "Le salon que j'ai ouvert à Garges-lès-Gonesse est aujourd'hui dirigé par une jeune fille originaire du Cap-Vert. Elle parlait à peine français quand je l'ai recrutée. Il y a aussi cette employée d'origine turque. J'ai reçu son père qui était désespéré face à l'échec de sa fille. Cette année, elle repasse son diplôme, elle est bien partie pour s'en sortir". Très proche de sa grand-mère maternelle, Aïda retourne deux à trois fois par an en Tunisie, observe avec un peu d'inquiétude les évolutions du pays: "Il ne faut pas mélanger religion et politique." Le dimanche, elle aime faire la cuisine pour la famille élargie mais elle est elle-même restée célibataire: "Difficile pour un homme d'accepter ma réussite, le fait que je gagne mieux ma vie que lui... Je ne sais plus dans quel milieu trouver l'âme soeur".

Fatoumata Sidibe [334]

Quand elle était enfant, sa mère et elle partaient à Villepinte, leur ville de banlieue à une vingtaine de kilomètres au nord de la capitale, en train et métro, pour faire les courses au marché africain de Château-Rouge à Paris. Fatoumata aidait à porter les lourds sacs de riz et autres denrées. Elle en a gardé un souvenir cauchemardesque. Plus tard, quand elle a eu une voiture, sa mère et ses tantes la sollicitaient pour les conduire faire leurs achats. Il fallait soulager les mamans.

Fonctionnaires modestes, les parents de Fatoumata Sidibé ont encouragé leurs enfants dans leurs études, soutenu la famille au pays et sont devenus propriétaires de leur maison. De son expérience d'enfance, Fatoumata a eu l'idée de créer un service à distance pour des livraisons à domicile. Le concept d'E-Market Africa est né, un cybermarché africain proposant trois gammes: taille "solo" (pour les célibataires), "familiale" (pour 4 à (personnes) et "tribu". Fatoumata fait le pari de ne

[334] source: *Le reporter*

pas solliciter d'emprunt bancaire. Elle préfère présenter ses projets à divers concours qui lui ouvrent des partenariats. En octobre 2013, elle gagne le Prix "Talents des Cités" pour ce projet, avec à la clé le parrainage par SFR et le soutien de la Ministre Najat Vallaud-Belkacem ainsi que de la Communauté d'agglomération "Terres de France". En 2014, E-Market Arica s'installe à Tremblay-en-France (93), dans 120 m2, répartis sur deux étages, avec tout de suite un temps fort: le mois de Ramadan et ses ruptures de jeûne. Mais la livraison à domicile des produits alimentaires halal n'est pas le seul projet de Fatoumata Sidibé. Elle obtient le "Prix ID" décerné par Créo-Adam, association révélatrice de talents, pour son projet de "mariages clés en main", proposés aux Maliens de l'extérieur qui souhaitent s'unir au Mali. Pour soutenir les familles au pays, elle propose l'envoi de denrées alimentaires, veillant ainsi à ce que l'aide au développement ne soit pas diminuée par le coût élevé des transferts d'argent.

Fatoumata Sidibé dédie ses succès à son père et à sa mère qui ont tout quitté pour une vie meilleure. Enfant, elle souffrait de sa double culture, comme beaucoup de jeunes afro-descendants. En France, elle était vue comme étrangère à cause de la couleur de sa peau; et au Mali, elle était considérée comme étrangère, car elle était Française. Mais sa double culture a cessé d'être un frein. Fatoumata en a fait une force.

Suzie Wokabi [335]

Suzie Wokabi a été invitée à Paris pour assister au GAFA. Le gala honore les femmes africaines qui ont un impact sur le continent africain d'une manière ou d'une autre. Elle est nominée dans la catégorie Entrepreneur.

Suzie est née à Nairobi (Kenya). C'est en 2009 qu'elle a commencé à créer son maquillage / marque de beauté, conçu spécialement pour les besoins particuliers des femmes vivant sous le climat africain. La marque de produits *SuzieBeauty* a été officiellement lancée en décembre 2011. Diplômée en Relations Internationales aux Etats-Unis, elle a plongé aussitôt dans l'industrie de la mode et des cosmétiques après une formation intensive à Los Angeles. Elle a travaillé à New-York dans les industries de la mode et de la beauté de 2001 à 2007, avant de revenir dans sa ville natale, pour y créer sa ligne de produits, de haute qualité et à des tarifs abordables. Pionnière mondiale du maquillage pour la femme africaine, elle parraine aujourd'hui la plupart des grands évènements de la mode sur le continent. Finaliste en 2013 d'un prix récompensant les femmes les plus influentes en Afrique, elle s'intéresse aujourd'hui à former de jeunes talents africains et à développer son réseau de magasins de détail à Nairobi, Mombasa, Kisumu, à Kampala, à Addis-Abeba, en Côte d'ivoire et bientôt au Nigéria.

[335] site internet: suziebeauty

Destinée Mboga

Son prénom "Muetse" signifie "le clair de lune" et sa poésie est d'une subtile finesse, empreinte de couleurs et d'émotions. Née en 1986 à Libreville d'une famille originaire de la province de la Ngoumié dans le sud du Gabon, Muetse Destinée Firmine Ngotou Mboga (son nom complet) était une enfant solitaire au milieu de ses six frères et soeurs et de nombreux cousins. Elève brillante, Destinée a suivi sa scolarité à l'Ecole de l'Association des Parents d'Elèves des Charbonnages (EAPEC), puis au Lycée d'Application Nelson Mandela avant de rejoindre le Lycée National Léon Mba. Arrivée en France après l'obtention de son bac en 2004, elle prépare actuellement un doctorat en Droit international humanitaire à l'Université d'Aix-Marseille.

La jeune auteure gabonaise aborde différents genres littéraires. D'abord la poésie avec son premier recueil "*Muendu murime - Le voyage du coeur*", paru en 2012, qui rend hommage à son père, décédé en 2011, et à tous les siens, mais aussi les nouvelles, avec "*demain, je m'en vais, je meurs...*", paru en 2014. Elle s'est racontée à Merey Edna, dans un entretien intimiste réalisé pour la revue Amina en 2012. Extraits...

Les débuts en écriture

"J'avais onze ans quand j'ai commencé à griffonner mes cahiers, j'écrivais des petites histoires, des contes, des poèmes... J'étais une enfant solitaire, un paradoxe car je suis issue d'une famille nombreuse. J'avais l'impression d'être *l'enfant incomprise* et mal dans sa peau, alors quand je me sentais mal, j'ouvrais la porte de *ma cachette* - l'écriture - et je m'y réfugiais. Je n'ai cependant jamais vraiment eu le désir de publier. J'écrivais surtout pour moi; j'ai d'ailleurs perdu tous mes vieux cahiers, et par conséquent tous mes anciens poèmes. Mais avec le temps et suite aux encouragements de mes proches, je me suis dit qu'il fallait que je me lance."

Les sources d'inspiration

"Mes sources d'inspiration sont multiples et diverses. Ma famille, ma terre et mes émotions sont des sujets récurrents... Ce recueil est très personnel, c'est une sorte de *journal intime*... L'idée principale est que le coeur recherche avant tout l'amour: l'amour des siens, l'amour d'un être, l'amour de sa terre, de son pays... l'amour sous toutes ses formes. En somme, l'amour est la destination finale pour un coeur, mais tout au long du voyage, on se découvre tel que l'on est et on découvre aussi les autres. Lorsqu'on a fait cette découverte, on recherche ensuite ses origines, ses racines, on les valorise, on se les approprie ou réapproprie... Et ce n'est qu'après ça qu'on aime, ou qu'on arrive à aimer. Après, chaque poème a son message, mais l'idée de base est celle-là. J'essaie de traduire des émotions que chacun de nous peut ressentir mais qu'on a parfois du mal à exprimer."

Conseils aux débutants en écriture

"Lancez-vous, c'est le seul conseil qui me vient à l'esprit. Vivre son rêve n'a pas de prix et on ne peut pas savoir si on n'a pas essayé... Le deuxième conseil, c'est d'être soi-même. Toute oeuvre de l'esprit brille d'abord par son authenticité. S'il est vrai que vous pouvez apprendre beaucoup des autres, il est important de garder son originalité, d'assumer ses particularités. En littérature comme dans la vie réelle. On ne peut pas plaire à tout le monde."

Eveline Mankou [336]

Seule l'écriture peut libérer l'Africain de "sa façon exagérée de vivre le monde", déclare Eveline Mankou. D'ailleurs, pour elle-même, elle avoue volontiers que l'écriture est une forme de thérapie, ce qu'elle ne peut pas dire au quotidien, elle l'écrit. Lorsqu'elle avait 14-15 ans, elle tenait ce qu'on appelle en Afrique un *cahier d'amitié*, un *journal intime* comme on dit en France. Après une enfance à Brazzaville et une scolarité à Abidjan, elle arrive en France en 1999. Dans sa première oeuvre, *La patience d'une femme* (2005), elle puise dans sa propre expérience de jeune fille immigrée empêtrée dans un mariage interculturel où son conjoint européen la soupçonne de l'avoir épousé pour avoir ses papiers. Dans *La misère humaine* (2010), la condition d'immigrée de l'auteure continue de dominer l'oeuvre.

Elle prend enfin de la distance avec son propre vécu dans *Dialogue imaginaire et imagé avec un foetus* et plus encore dans *Danseur de l'ombre* et dans *Instinct de survie*, où elle s'intéresse au viol et à l'albinisme, deux sujets tabous en Afrique. Mais là encore, l'auteure fait la part belle à ses souvenirs. Ainsi se souvient-elle que, enfant, lorsque les gens voyaient un albinos, ils procédaient à des rites - ils faisaient un geste, crachaient - pour se défendre d'un éventuel mauvais sort et qu'elle-même l'avait fait. De la même façon, lorsqu'elle parle d'un personnage, une sorte de diable, un être surnaturel qui kidnappe les enfants, c'est parce que ce personnage, on lui en parlait pendant son enfance, pour la dissuader de sortir seule. L'histoire d'*Instinct de survie* se passe dans un village africain. Une jeune fille de 13 ans, très belle, va se faire violer par son cousin et va accoucher d'un enfant albinos. En Afrique, les filles qui ont été violées ont peur de parler car elles se sentent coupables. Dans son sixième roman, *Elikia - Espoir*, l'histoire se déroule à Paris. L'un des personnages, Sého, partage sa vie entre son boulot de plombier, les prostituées parisiennes et sa piaule de banlieue. Il s'amourache d'une prostituée nigériane de Pigalle avant de rencontrer la Niçoise Miamona, franco-congolaise, dans un restaurant de la gare du Nord à Paris. Tout pourrait les séparer mais au fil des pages commence et s'incruste une histoire sentimentale jusqu'à l'expérience physique torride où Miamona mettra en pratique un conseil de sa mère: "Pour gagner un homme, il faut être experte en deux domaines: la cuisine et la chambre."

[336] sources: *Afrik.com, Congo liberty*

Eveline Mankou vit aujourd'hui entre Nice, Paris, Londres et Temuren en Belgique, à deux pas du Musée Royal de l'Afrique Centrale (en cours de rénovation). Sa plume s'inspire de ses voyages. Elle voit la diversité culturelle comme un troisième oeil qui entraîne le commun vers une destinée enrichissante.

Florelle Manda [337]

Florelle Manda a toujours réussi à aller au bout de ses envies. Elle a voulu faire de la radio, elle y est parvenue. Elle a voulu tester la télévision et elle y est parvenue aussi. Née dans le sud de la France, d'un père congolais et d'une mère franco-sénégalaise, ayant grandi une partie de son enfance au Congo (de 3 à 10 ans), Florelle a fait des études en Arts du Spectacle et en journalisme. Après quoi elle a fait de la programmation musicale chez Trace Tv. Une réelle chance pour cette passionnée de musique. Sa première animation d'émission, elle l'a faite sur une webradio associative, *Fréquence 3*.

Lorsqu'elle a commencé à démarcher des radios FM, envoyant des maquettes partout, peu importe la taille ou la notoriété de la radio, tous disaient qu'elle avit une voix intéressante mais la trouvaient trop peu expérimentée. Le responsable des antennes locales de Fun Radio lui a cependant fait confiance en lui proposant Tarbes. Il fallait tout faire, tenir l'antenne, gérer la technique, prendre en charge les partenariats de la station. Ce fut pendant trois ans une belle expérience, très formatrice. Mais elle a cherché à revenir sur Paris, ce qu'elle put faire en enchaînant chez Gloom.

C'est en 2006 que Florelle Manda est entrée à Tropiques FM, la 1ère radio communautaire d'Ile de France, où elle passait, jusqu'à l'été 2014, les après-midi avec les auditeurs, tout en assurant ses chroniques matinales dans l'émission tv *Tantine*, diffusée sur la chaîne panafricaine Télésud. Ensuite il y a eu *Africaine et Parisienne* sur *Demain TV*.

Florelle ne prône aucun communautarisme. Elle veut simplement que tous les talents trouvent à s'exprimer et ils sont nombreux chez les Caribéens et Afro-descendants. Elle veut qu'on voit plus "les Français comme nous". Elle regrette que le contexte ne soit pas favorable pour les noirs et espère contribuer modestement à ce que cela change. Son métier est sa passion. Elle ne se voit pas faire autre chose et a des modèles qui la poussent en avant, comme Oprah Winfrey: "C'est un métier où tu te challenges tout le temps, où tu dois toujours être bon". Accompagner les gens dans leur quotidien est son plaisir et pour une pipelette comme elle, le live est son adrénaline.

---

[337] sources: *Choklate, Nofi*

Juliette Fievet

Pilibo, aux Antilles, désigne une douce friandise colorée, proche du sucre d'orge. Mais c'est aussi sur le web un excellent support d'informations consacrées à la sphère Outre-mer: un panel riche en portraits, dossiers société, entrepreneuriat, lecture, actualités, manifestations associatives, beauté-coiffure, musique, cuisine-péyi, avec en plus de cela un agenda, des reportages, un carnet d'adresses utiles, le tout illustré en photos !

[338] Sa voix, on peut l'entendre sur *Tropiques FM* ou sur *RFI*, et sa jolie frimousse on pouvait, il y a encore peu, l'admirer sur France Ô dans l'émission *Ô rendez-vous*. Rt elle en a des choses intéressantes à dire Juliette Fievet, surtout lorsqu'elle parle de cultures urbaines, son thème de prédilection. Juliette, c'est une démarche volontaire et un sourire à toutes épreuves... Cette métisse éthiopienne est une jeune femme bien faite et à la tête bien pleine. Une jeune femme multicartes, qui n'a pas froid aux yeux, c'est le moins qu'on puisse dire. Directrice artistique, animatrice, chroniqueuse, dans les domaines de la production et de l'audiovisuel, il est peu de métiers qu'elle n'a exercé. Pour Juliette, l'aventure commence à Lille en 1998.

A 20 ans à peine et avec un BTS Force de Vente en poche, la jolie demoiselle commence à s'occuper d'artistes dont elle met en place la promotion et la communication. Parmi ses clients, des pointures dont la liste est très longue... Une précoce, cette Juliette. Dans ses cordes: signature d'artistes, rédaction de contrats, gestion de catalogues, développement, promotion et marketing, entre autres. Juliette prouve très rapidement ses compétences. A tel point que l'Aéronef, salle de spectacles lilloise reconnue, lui accorde sa confiance. Mais pas question de s'arrêter en si bon chemin car on n'est jamais mieux servi que par soi-même. Donc, logique, pour cette travailleuse acharnée de monter sa propre "boîte". Et cette passionnée de musique y propose ce qu'elle sait faire de mieux: de l'édition et du management d'artistes. Ce qui frappe chez cette spécialiste des musiques urbaines, c'est son enthousiasme et sa force vive. On la croirait prête à déplacer des montagnes. Et modeste et généreuse avec ça ! En guise de vacances, avant même de penser à se poser, la jeune femme au coeur sur la main envisage de partir au Tchad pour une mission humanitaire. Objectif: aider à construire un puits. Car la construction, cela ne fait pas peur à Juliette, c'est même une bâtisseuse et tout ce qu'elle touche se transforme en or ![339]

Karima Peyronie

Karima, diplômée en master de l'Institut international de communication de Paris (IICP), avait tenu à parfaire son cursus universitaire par un stage de fin d'études en Algérie, le pays d'origine de sa maman. Après quoi, elle a pu se lancer avec ferveur dans son métier de journaliste.

---

[338] et c'est dans le *pilibomag* que nous avons eu le plaisir de découvrir ce très beau portrait de Juliette Fievet, signé C.Ode, début de citation
[339] fin de citation

Elle se fait vite repérer par son professionnalisme, avec pour leitmotiv l'ambition sur chaque sujet d'aller au bout des choses.

Passionnée, Karima Peyronie accumule les expériences: chroniqueuse dans l'émission *7 milliards de voisines* sur RFI, rédactrice d'un site sur la santé, chef de rubrique de Yahoo-pour-elles. Karima est rédactrice en chef d'un site autour de la maternité: mumtobeparty.com qui s'adresse aux jeunes et futurs mamans avec comme fil conducteur la transmission. Depuis huit ans, elle est journaliste à *Gazelle Magazine*. Elle participe aussi bien aux rubriques beauté que société. Elle met en avant avec la même passion toutes les personnalités aux origines maghrébines. Des portraits d'artistes, de chanteurs, comédiens, écrivains, politiques... Parlant de ses origines personnelles, elle précise: "j'aime cette double culture qui me permet d'avoir un regard métissé sur les sociétés qui m'entourent, ce mixte entre tradition et modernité."

Addicte de la beauté, Karima s'affirme en femme moderne qui témoigne de grandes qualités humaines dans notre société en perpétuelle mutation ayant bien besoin de telles personnalités aux talents multiples.

Prisca Ogouma [340]

Originaire du Bénin où elle est née le 24 septembre 1986 et où elle a grandi, Prisca Ogouma, diplômée de l'Ecole nationale d'administration de son pays, avait déjà accumulé les expériences au Bénin (animatrice radio, comédienne, mannequin), avant d'arriver en France, à Aix-en-Provence, à l'âge de 22 ans, pour des études de journalisme, avec très peu de ressources financières et sans aucun lien familial sur place. Trois ans plus tard, elle est sortie de l'Ecole Supérieure de Journalisme de Paris avec un Master 2 en poche.

Son aventure professionnelle a commencé sur Canal + Afrique où elle prend les rênes de la chronique *Tendances*. L'émission accueille chaque semaine des personnalités africaines du monde culturel, sportif et associatif. Ensemble, ils échangent et apportent un regard optimiste et dynamique sur l'Afrique qui bouge, avance, crée et rayonne. Avec la passion qui la caractérise, Prisca met en lumière les talents du continent. Sa devise: "L'art de la réussite consiste à savoir s'entourer des meilleurs". Son engagement: jouer pleinement son rôle de citoyenne du monde et d'Afrique, en menant à terme des projets de développement.

Sa notoriété est continentale. Elle présente Africamillions diffusé au Sénégal, en Côte d'Ivoire, au Congo-Brazzaville, en République Démocratique du Congo, en Gambie et au Kenya. Elle affiche sur son parcours des expériences radio, télé, presse écrite et web aussi diverses que: Africacable TV, Jeune Afrique, LCI, RFI (au *Rendez-vous des Tchatcheuses*, où des femmes journalistes de la presse étrangère en poste à Paris réagissent à l'actualité de l'art de vivre en

[340] lauréate du GAFA 2015 dans la catégorie des journalistes, source: *Acotonou.com*

Afrique, Style, Design, Mode, Tendance), *Ado FM* (une émission musicale animée par et pour les jeunes), *A + Mag* (un magazine d'informations papier et numérique), Liane (le magazine du Bénin en France), *Gincko Lab*, web agency, où elle anime *e-logick.com*, site d'emploi dédié aux ingénieurs, experts et consultants, ainsi qu'un forum internet sur les nouvelles technologies de l'emploi...

Tout cela n'empêche pas la belle et gracieuse Prisca de croquer la vie à pleine dents et de donner à ses amis ce conseil: "Souris à la vie et la vie te sourira".

Adrienne Ntankeu [341]

Adrienne Ntankeu est née en avril 1978 à Yaoundé, au Cameroun. A l'âge de 5 ans, à cause de son albinisme, elle est envoyée en France, chez un membre de la famille. Elle connaît alors une enfance très dure, subissant continuellement humiliations et maltraitances. Elle est prise en charge par les services sociaux à l'âge de 19 ans, qui lui offrent la possibilité de retourner durant 6 mois au Cameroun pour renouer des liens avec sa famille. Elle commence ainsi à comprendre l'étendue des difficultés rencontrées par les personnes albinos en Afrique.

En février 2011, révoltée par les massacres d'albinos en Afrique, elle crée l'association ANIDA[342] et quitte son poste à la Préfecture de Versailles pour se consacrer totalement à l'association. L'objectif principal est d'informer les populations sur ce qu'est l'albinisme avec des campagnes de sensibilisation. Au-delà de ça, l'association collecte du matériel, essentiellement des crèmes solaires, des casquettes, des chapeaux, des produits d'hygiène afin d'en faire don aux populations albinos en Afrique. De plus, l'association organise des évènements en vue de valoriser les albinos.

[341] sources: *Afrik.com* et *Beauté Ebène*, devenu *Chronique Beauté Noire*
[342] Association Nationale et Internationale de Défense des Albinos

L'Afrique est le continent le plus touché par l'albinisme, avec en moyenne un albinos pour 4 000 naissances contre un pour 20 000 dans le reste du monde. Les albinos en Afrique encourent des dangers vitaux. Le climat ensoleillé du continent est peu clément à la santé des albinos qui ne peuvent exercer aucune activité exposée au soleil. La myopie prononcée et incorrigible les exclut des professions exigeantes en acuité visuelle. Dans de nombreux milieux africains, les albinos sont considérés comme porteurs de malheur. Ils sont majoritairement marginalisés et persécutés. En zone rurale, les personnes albinos se retrouvent cloîtrés dans l'ignorance et la crainte. C'est pourquoi on a pu constater un déplacement des personnes atteintes d'albinisme vers les grandes villes.

ANIDA a réalisé en 2012, avec le concours de Mélodie Appel, jeune Directrice Artistique dans la publicité, une exposition itinérante "Les visages de l'albinisme", lancée à la Maison de l'Afrique à Paris.

Chantal Faida Mulenga

"La femme est le symbole de toute nation. Assurer sa dignité doit être notre combat quotidien" affirme Chantal Faida; jeune Congolaise de 26 ans, engagée pour la cause des femmes et des enfants démunis depuis son plus jeune âge. Au Congo où elle agit, elle a grandi dans la guerre et suivi l'exemple de son père qui a travaillé dans les ONG humanitaires. Elle-même est la coordinatrice de UWEMA, une association dont le leitmotiv est d'éduquer, car elle est persuadée que l'éducation est la clé de l'émergence.

Elle salue le Docteur Denis Mukwege: "Une perle pour la RDC. Il fait un travail extraordinaire au Kivu. Pareil homme on en a tous les cinq siècles." Craint-elle pour sa vie ? Un soir, elle s'est fait braquer par des militaires en revenant du boulot et dépouiller de tous ses biens. Mais elle dit que ces cas sont légion et attend du gouvernement qu'il assure la sécurité pour tous. Au début de cette année 2015, Chantal Faida, diplômée en Economie de l'Université Libre du Pays des Grands Lacs de Goma, a rejoint le cabinet du Ministre du Tourisme et là où elle est, elle veut faire le mieux possible son travail pour le bien-être de tous les Congolais.

Josiane Ndongue [343]

Aînée d'une famille de quatre enfants, Josiane Mireille Ndongue a vu le jour le 2 février 1972 à Koula-Moutou au Gabon. Elle fait ses études primaires dans sa ville natale, puis elle va rejoindre ses parents qui reviennent d'Europe où ils étaient étudiants. Elle continue ses études secondaires puis universitaires et quitte le Gabon avec une licence d'anglais. Arrivée en France, elle s'inscrit au CNAM pour obtenir un Diplôme Préparatoire aux Etudes Comptables et Financières (DPECF) mais elle n'aime pas les chiffres, elle valide tout de même son année (95 -

[343] présentation GAFA

96). Elle voulait une formation pratique pour acquérir de l'expérience et s'est inscrite pour un BTS Assistante de Direction Trilingue (Français, Anglais, Allemand).

Une fois son diplôme obtenu, elle est recrutée par des chasseurs de têtes en tant qu'assistante de direction pour des grands groupes. En parallèle, elle suit une formation par correspondance en Management des Organisations et obtient un Master 1. Mais elle ne reste pas plus de trois ans pour une même structure, jusqu'au jour où l'un de ses responsables lui conseille de créer sa propre entreprise. Josiane Ndongue est la présidente du *Réseau Africain des Femmes Actrices Entrepreneurs* (RAFAEL).

Maryam Bouslam

Cadette d'une famille de trois enfants, Maryam Bouslam vit à Courdimanche dans le Val d'Oise. L'émission *Energies Positives* de *BDM TV*, présentée par Katia Diaf, l'a reçue longuement. Elle y parle de son engagement pour la citoyenneté des jeunes, de son implication dans la vie associative locale puis dans l'équipe municipale, de son respect des anciens qui ont libéré la France sans en avoir la reconnaissance. Elle est heureuse dans cette ville qui a su évoluer tout en respectant son identité et ses valeurs, son esprit de village, où tout le monde se connait, se respecte.

Maryam Bouslam a voté pour la première fois en 2007 à l'âge de 19 ans. La campagne de Ségolène Royal l'avait alors beaucoup émue, elle avait su créer un véritable engouement populaire dans les banlieues. Maryam a été cependant touchée par le fort taux d'abstention des jeunes, de celles et ceux qui ont été ses camarades de classe. Elle a donc voulu agir et s'est investie concrètement et naturellement dans la vie locale. Elle croit surtout à l'action politique de proximité. Investie dans l'association Génératon citoyenne et partenaire de l'association Les Cahiers de l'Espoir depuis 2011, membre du Conseil Communal d'Action Sociale depuis 2012, c'est dans la maison de quartier qu'elle a fréquentée lorsqu'elle était enfant qu'elle agit aujourd'hui, toujours pour promouvoir la participation citoyenne des jeunes.

Houria Sehili [344]

Houria est née en France en 1962, année marquée par l'indépendance de l'Algérie d'où sont originaires ses parents qui ont souhaité l'appeler "Liberté", symbole de cette victoire tant attendue. Elle s'engage, dès le lycée, auprès de jeunes militants, pour combattre certaines réformes de l'Education Nationale. Depuis 13 ans, elle est représentante des parents d'élèves en milieu scolaire et référente du Projet de Réussite Educative (PRE) sur sa commune (Gennevilliers). Elle a participé au montage et à la création du "Fil Continu", programme de soutien destiné aux collégiens exclus. Elle est aussi membre du Conseil Local Educatif et administratrice de la Caisse des Ecoles. Sensible à tout ce qui touche à la vie locale, elle a rejoint le bureau de son Conseil de Quartier afin d'aider à son développement et aux rencontres entre les habitants. Depuis plusieurs années, elle est également administratrice de l'*Association des Parents et Amis du Conservatoire de musique* (APAC) et de l'association du cinéma de quartier, afin d'offrir un large choix à tous les bénéficiaires de ces structures culturelles. Enfin elle s'est engagée politiquement dans un parti dont elle partage les valeurs, pour y défendre les droits des citoyens, ainsi que des migrants et sans-papiers. Aux dernières municipales, Houria Sehili a intégré une liste citoyenne représentée aujourd'hui par trois élus. Houria est très active pour soutenir le peuple palestinien. Elle milite pour la reconnaissance d'un Etat et l'arrêt des conflits dans la bande de Gaza.

Professionnellement, Houria, avec un bac en poche, a évolué dans les secteurs privés, publics et associatifs. Son expérience marquante à tout jamais a été celle d'attachée de direction à la Ligue contre le cancer où elle a développé des partenariats de compétences, animé l'action des bénévoles et surtout oeuvré au service des malades et de leurs proches et soutenu la recherche, la prévention et l'éducation à la santé. Etre au contact permanent avec les patients lui a apporté un épanouissement personnel sans égal et appris à beaucoup relativiser dans sa vie en général, grâce à leur courage.

Solange Pitroipa

Cadette d'une famille de quatre enfants, l'enfant de Samandin, l'un des quartiers populaires de Ouagadougou, était agile comme une gazelle. Sportive depuis l'âge de 5 ans, elle a toujours adoré pratiquer plusieurs sports, dont le basket-ball, le karaté, l'athlétisme, le volley,... A l'âge de 11 ans, elle fut sélectionnée pour rejoindre déjà l'équipe nationale burkinabé des minimes avec laquelle elle a participé en France en 1982 au Tournoi international de basket-ball (*Jamboree International*).

Indépendante de nature, c'est avec brio qu'elle décrocha son baccalauréat avant d'entreprendre une formation en maintenance informatique dans un institut de la ville de

[344] présentation GAFA

Ouagadougou. Pour mieux se parfaire, elle se décida d'aller en Europe, mais elle déclina l'offre que lui fit un parent d'aller en Italie. Elle préféra alors le Royaume de Belgique, où elle débarqua sans savoir que ce pays était bilingue et qu'à côté de la langue française, on y parlait le néerlandais.

Avec une volonté de réussir, Solange Pitroipa s'est inscrite à l'Ecole régionale d'administration publique belge. Au bout de cinq années d'études, elle en sort nantie du diplôme de management communal et a commencé à exercer son métier à l'Administration communale d'Ixelles en tant que responsable du recouvrement des taxes et des poursuites, puis en tant que responsable de gestion du Service de la Culture, tout en préparant et obtenant un diplôme en expertise-comptable.

Elle vit aujourd'hui à Bruxelles où elle a été élue conseillère municipale en 2006. Après avoir fait ses preuves comme fonctionnaire à la Commune d'Ixelles, cette ancienne élève des lycées Saint Joseph et Bogodogo passe pour la première représentante de l'Afrique de l'Ouest à réussir en politique en Belgique, où elle vit depuis 1993.

Son engagement en politique s'est fait naturellement: "Votez pour moi et en m'élisant, je lutterai en votre nom contre la précarité, l'exclusion sociale et la maltraitance des faibles. Mes défis sont l'emploi, l'accès au logement, la diversité culturelle. Faites moi confiance, je suis intègre, persévérante et créative et ensemble, on fera du bon travail à la satisfaction de tous."

Solange Pitroipa a été élue et réélue successivement aux élections de 2004 (régionales), 2006 (communales), 2007 (fédérales) et 2009 (régionales). Le 14 octobre 2012, elle a été réélue dans sa commune en renouvelant son siège jusqu'en 2018. En plus de son mandat de conseillère communale, elle est aussi conseillère de police de la zone de police Bruxelles Capitale - Ixelles.

Afin d'élargir ses horizons, Solange Pitroipa a suivi en 2011 une formation en Coopération au Développement, organisée par la Coopération technique belge. C'est une battante. Ses valeurs ? Elle croit à la liberté de pensée, d'expression et d'entreprise. Elle croit à la responsabilité citoyenne, au dialogue interculturel et à la solidarité humaine. Elle croit à la démocratie participative et au respect de la loi et des libertés individuelles. Elle croit à la solidarité intergénérationnelle qui implique la protection des personnes âgées moins valides et à leur participation à la vie citoyenne. Son slogan: "Les mêmes droits et les mêmes devoirs pour TOUS". Solange Pitroipa; une force souriante, une intègre ! Et hors du travail et de la politique, la fille du Burkina trouve toujours, comme lorsqu'elle était enfant, ses centres d'intérêt dans le sport, la musique, la danse, le théâtre.

II

Intergènes

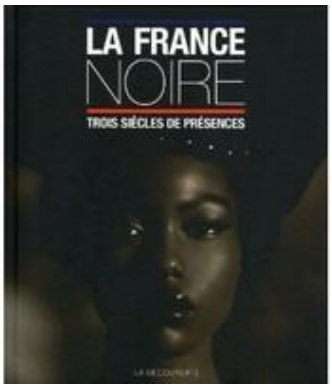
"*Impose ta chance, serre ton bonheur et va vers ton risque. A te regarder ils s'habitueront*"

(René Char)

" Les Noirs de France"

(novembre 2011)

Nous sommes en 2011, près de cinq ans après le livre "*Noirs de France*" de **Rama Yade**[345]. Un peu partout cet automne, il est enfin question de l'histoire des Noirs dans notre pays. A Metz en particulier, ce samedi 19 novembre 2011, le film de **Pascal Blanchard** et **Juan Gelas** (documentaires de télévision en trois épisodes) sera projeté. Les réalisateurs seront aux Arènes pour une conférence-débat, en présence de **Jean-Claude Tchicaya**, président du Collectif *Devoirs de Mémoires*, et de **Patrice N'Zihou**, Adjoint au Maire de Metz.[346]



C'est l'occasion de vous présenter, en quelques grands visages du XXe siècle, cette histoire racontée dans un (très) beau livre *La France noire* (ACHAC, éditions La Découverte) et de vous inviter également à lire le dossier spécial de *Respect Mag*, voulu par **Marc Cheb Sun** et sa rédaction.

"*La France noire*", sous la direction de **Pascal Blanchard**, est un album de famille que l'on feuillette pour réveiller ses souvenirs. De page en page, on lit ce paradoxe de notre pays à l'égard de nos compatriotes qui portent leur couleur comme un stigmate. Depuis trois siècles, la société française s'est partagée entre la négrophobie des élites "savantes" et politiques et la négrophilie des élites culturelles.

La France noire

Dans les années 20, Marcel Mauss, père de l'ethnologie française, affirme que "la race noire" n'est pas égale, entre autres "à cause de la petitesse de son cerveau" qui proviendrait d'un "arrêt précoce de son développement cérébral". Le Ministre des Colonies entreprend de recenser ceux que l'on appelle "les indigènes". La droite populaire (déjà !) les prend pour cibles : "Que valent les indigènes ? Absolument rien." Pendant ce temps là, le Tout-Paris se précipite aux Folies-Bergère pour applaudir **Joséphine Baker** qui s'impose comme la muse de la modernité. Les habitants de Sablé-sur-Sarthe élisent en 1929 **Raphael Elizé**, le premier maire noir au XXe siècle en France métropolitaine. Il exercera son mandat jusqu'en 1940 avant d'être déporté par les Allemands.

Dans les années 30, l'Exposition coloniale exhibe et met en scène "les sauvages" pour les présenter au peuple dans un climat de xénophobie montante et Charles Maurras interpelle le

[345] Ed. Calmann-Lévy

[346] Les prochains rendez-vous de "la France Noire" en région: les 1er, 13 et 16 décembre 2011 à Toulouse, les 8 et 9 décembre 2011 à Bordeaux, les 16 et 17 janvier 2012 à Montpellier, renseignements : ACHAC www.achac.com

lecteur de *l'Ami du peuple*: "Qui colonise désormais ? Qui est colonisé ? Est-ce nous ?". Il appelle à protéger le Blanc contre la promiscuité du Noir. Mais **Blaise Diagne**, en 1931, devient le premier Ministre africain de la République française et son fils **Raoul Diagne** le premier noir à être sélectionné en équipe de France de football. L'art nègre est à son apogée. **Joséphine Baker** chante : "*J'ai deux amours*", air populaire déjà mythique, emblème de la culture noire en France, qui donne son magnifique titre à la nouvelle exposition (depuis le 16 novembre 2011 et jusqu'en juin 2012) à la Cité nationale de l'histoire de l'immigration.

(Raphael Elizé)

(Blaise Diagne)

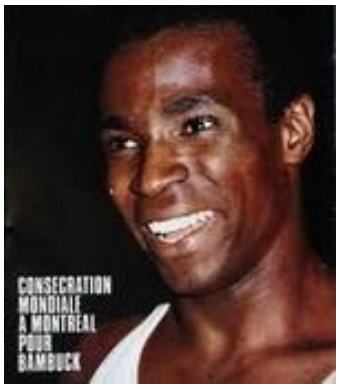
En 1940, cinq mille tirailleurs sénégalais combattent sur le front français. Près d'un sur deux ne reviendra jamais. Les troupes hitlériennes massacrent les combattants africains. Les nazis utilisent les personnes de couleur comme cobayes pour des expériences médicales et comme main d'oeuvre dans des camps de travail. Les parcours exemplaires de résistance sont nombreux. Le boxeur **Assane Diouf** défend treize fois son titre de champion de France pendant l'occupation. L'Armée d'Afrique libère la France en 1944. En 1946, **Alioune Diop**, professeur de français à Louis-le-Grand, entre au Sénat. Il fonde *Présence Africaine*.

(Alioune Diop)

(Solange Faladé)

Dans les années d'après guerre, le Quartier Latin brille par ses artistes noirs. Les artistes américains rendent hommage à cette France multiculturelle. La nouvelle pensée noire s'exprime par **Frantz Fanon**, par Aimé Césaire, par Edouard Glissant, par Léopold Sedar Senghor. Les bourses de l'Union française permettent à de nombreux étudiants afro-antillais de venir étudier en France. C'est la création de la *Fédération des Etudiants d'Afrique noire en France* (FEANF) en 1950. Une femme en prend la tête: **Solange Faladé**, étudiante en médecine. En 1956 se tient le premier Congrès des écrivains et artistes noirs à la Sorbonne.

Une nouvelle histoire commence après les indépendances. La France n'est pas à un paradoxe près. Les immigrés africains logent et travaillent dans des conditions effroyables et **Gaston Monnerville** est élu à la présidence du Sénat, **Léopold Sedar Senghor** à l'Académie des Sciences Morales et Politiques de l'Institut de France. En 1966, Alioune Diop contribue à l'organisation du premier *Festival des Arts nègres* de Dakar, alors que le discours de Malcolm X à Londres a marqué les esprits. La pensée noire est en mouvement. En 1967, **Gésip Légitimus** est le premier chef d'orchestre noir de la télévision française.

(Gaston Monnerville) 

(Roger Bambuck)

Dans les années 70 apparaît une véritable révolution musicale autour d'artistes comme **Manu Dibango** ou **Pierre Akendengue** et les travailleurs des foyers entrent en lutte. Les sportifs brillent sur les stades d'athlétisme (**Roger Bambuck**) et les terrains de football (**Marius Trésor**). Le Président de la République, Valéry Giscard d'Estaing, reçoit quatre éboueurs à son petit-déjeuner.

L'album de famille se poursuit dans les années 80. Les Noirs deviennent des Blacks, euphémisme "branché" inspiré de la culture américaine. La musique black a pour capitale Paris. Son public ne cesse de s'élargir. **Joelle Ursull** représente la France à l'Eurovision avec *White and Black blues*, composée par Serge Gainsbourg. Bernard Pivot invite des plumes noires sur le plateau d'Apostrophes. Il reçoit la toute jeune **Marie N'Diaye** en 1987.

(Joelle Ursull)
(MC Solaar)

Dans les années 90, la révolution musicale est celle du rap. La culture hip hop conquiert la rue. **MC Solaar** reçoit la médaille de la chanson française, attribuée par l'Académie Française, consécration suprême. En 1998, la Coupe du monde de football est remportée par l'équipe de France "black blanc beur". Ce soir là, tous les Français sont scandalisés par l'expulsion d'un black, **Marcel Desailly**... expulsé à la 77e minute du match.

Dans les années 2000, **Yannick Noah**, ancien vainqueur de Roland-Garros devenu musicien, est la personnalité préférée des Français. L'espoir d'une société métissée se brise cependant avec la présence de Jean-Marie Le Pen au second tour des élections présidentielles. La révolte dans les quartiers populaires révèle une fracture sociale. Les allocutions du nouveau Président de la République en 2007 montrent que les propos "décomplexés" de la droite populaire (encore elle !) baignent dans le terreau du racisme dont le discours de Grenoble est le point d'acmé. La France connaît alors l'une des périodes de rejet les plus fortes de son histoire.

(Yannick Noah)

En 2011 paraît *La France noire*, qui marque la nécessité d'affirmer une visibilité de cette "présence noire". Trois à quatre millions de Noirs - personne ne sait vraiment donner un chiffre. Est-ce important d'ailleurs de les compter ? Pour la plupart, ils sont désormais français. Ils font partie de la France, de son histoire, de sa culture, de son économie... et ce depuis trois siècles. La France noire est mise en lumière par ce beau livre d'images et de textes historiographiques à plusieurs plumes. Dans les médias, **Alain Dolium** dénonce ce passage subit de la France "black-blanc-beur" à la France "blanc-blanc-blanc". **Rama Yade** tait sa déception en intégrant une société de conseil en ressources humaines. **Rokhaya Diallo**, chroniqueuse radio et télé, est la nouvelle bête noire des racistes. **Louis-Georges Tin** est le nouveau Président du Conseil représentatif des associations noires (le *CRA*N).Tous disent à haute voix et chacun à sa manière: France, assume tes couleurs.

100 % Noirs de France*: Marc Cheb Sun en contrepoint dans *Respect Mag

C'est là que tout a commencé: il y a une vingtaine d'années à Berlin. A l'époque, en Allemagne, on ne pouvait pas être étranger et diriger une association. Il codirigeait une petite revue associative, *Dipipol*, qui regroupait des immigrés venus de partout. Il a donc été amené à prendre un pseudonyme: **Marc Cheb Sun**. Revenu en France, il a conservé cette signature. Marc Cheb Sun est entré dans le journalisme sans s'en rendre compte, après beaucoup d'errances, mais des errances positives. Il a l'habitude de dire qu'il est arrivé à l'écriture par la musique. Il lit un texte avec une oreille musicale.

Quand un nouveau rédacteur arrive à *Respect Mag*, le magazine qu'il a fondé en 2003, il lui dit toujours qu'un texte, c'est aussi une musique: il doit "sonner". Respect Mag a été créé pour établir des passerelles entre les quartiers populaires et l'ensemble de la société française, pour valoriser les dynamiques de métissage, donner une voix et des visages à la diversité. La diversité, pour Marc Cheb Sun, ne se décrète pas, elle s'impulse. La diversité est d'abord la mixité qui permet de progresser, qui rend la vie beaucoup plus intéressante, qui donne de l'enthousiasme. Il a assisté récemment à un colloque à l'UNESCO. A la tribune, il y avait 11 intervenants et pas une seule femme. Marc en a fait un article mordant sur le site *au-féminin*. Marc Cheb Sun, directeur de publication de Respect Mag, ne s'intéresse pas beaucoup aux CV mais aux personnalités: "*J'aime les gens enthousiastes et je fuis les autosatisfaits. C'est peut-être pour ça que je m'intéresse, empiriquement, plus aux femmes qu'aux hommes*". Le dernier numéro s'appelle *100 % Noirs de France.* A 47 ans, Marc, enfant de Saint-Ouen, se dit "décomplexé" face aux suspicions de communautarisme.

D'ailleurs, lui qui a toujours quelques numéros d'avance dans sa tête pense déjà à un numéro *100 % juifs de France*. Est-ce enfermer les individus que d'explorer les regards et les pratiques qui les stigmatisent ?[347]

[347] à lire son tout nouveau blog www.marc-chebsun.com en attendant le livre (roman) *This is not a love song*, promis pour 2012

Aïssatou Baldé en séquence émotions

(septembre 2010)

A comme Autodidacte. Enfant, Aïssatou Angela Baldé dévorait les pages des magazines en quête d'images. C'est ainsi qu'elle a développé sa sensibilité et son regard. Dès qu'elle a pu obtenir son premier appareil photo, elle s'est mise à déambuler dans les rues pour capter la vie parisienne. L'image, pour cette autodidacte de la photographie, permet de "*questionner les émotions, les temps suspendus, les rêves, la perte et le souvenir. C'est un mélange entre l'imaginaire et le réel*".I comme Identités. Aïssatou Baldé est née aux Ulis d'un père guinéen et d'une mère vietnamienne. C'est là qu'elle a grandi, puis à Saint-Quentin-en Yvelines; elle vit aujourd'hui à Villejuif, se rapprochant de plus en plus de Paris. Elle aime la capitale et ses quartiers vivants, qu'elle parcourt à pied de long en large, les lignes de chemin de fer abandonnées, passer à travers les murs, s'asseoir sur les bancs publics. L'exposition *Vibrations identitaires* "raconte une histoire individuelle pour pouvoir interroger l'histoire collective, à travers des lieux, des rencontres, des imaginaires, des identités multiples parce que la quête et les sentiments qu'elle procure sont universels".

S comme *Save Art*, l'exposition qu'elle présente cet automne[348]au *June Shop*. S comme *Sensualité*, l'exposition qu'elle a présentée ce printemps à Trappes, à l'occasion de la Journée Internationale des Droits des femmes (Festival Regards de femmes). "*La sensualité est dans le mouvement:... une main sur une épaule, se brosser les cheveux, un tendre baiser entre amis, une lumière chaude arrivant sur un corps...*"

A comme Amour, comme Art, La photographie est "un cri d'amour pour l'art". Elle est "une déclaration d'amour à la liberté, à l'errance, aux rencontres d'ici et d'ailleurs". T comme texte. "C'est ce soir d'hiver au milieu d'un désert que je me suis arrêté de chercher, que j'ai renoncé à me posséder, que j'ai arrêté d'attendre en cessant de me regarder. C'est ce soir d'hiver, déposé au milieu de l'absence, que j'ai compris que j'étais arrivé au point de départ. Et que j'étais né loin de moi." Aïssatou aime ce texte de *Karim Azem* (15 septembre 2010). Elle est de la génération slam. A Trappes, pour l'exposition *Sensualité*, les slameurs (*Miss Käely*) ont mêlé leurs mots et leurs voix à ses photos.

Aïssate Ba, l'humain dans la main

(août 2012)

En ce jour de fête de l'Aïd pour clore le ramadan 2012 et de canicule venue du Sahara, le parc de la Pépinière de Nancy sera irrigué d'un son mélodieux, celui de la voix douce d'Aïssate Ba et du délicat frottement de sa guitare. Aïssate est une douceur d'âme. Elle vous parle de ce qui la nourrit, l'amour de l'autre, la foi en son destin, un cadeau divin que l'on se construit soi-même par le respect de soi et de l'humanité. Elle prend son instrument et partage ses textes comme autant d'offrandes faites à ceux qui veulent bien entrer dans son univers. Aïssate est d'ici, de cette terre lorraine.

Elle est née et a grandi au Thillot, dans les Vosges, de parents peuls mauritaniens. Aïssate a découvert sa voix dans son enfance. Elle en joue. Elle la module. Elle l'offre à la langue française pour décrire ce qu'elle ressent et pour la partager autour d'elle, à ses amis, à son public. Ce printemps, elle a sorti son dernier titre: Mieux vaut rire que pleurer. Elle l'a interprété dans le tram de Nancy devant des passagers de tous âges et de toutes couleurs, surpris et séduits. Aïssate a tourné tout l'été dans les salles et les fêtes de Lorraine et au delà. En Sarre voisine, à Châteauroux, en Alsace sa voix à la Tracy Chapman a rencontré le coeur de son auditoire. Aïssate la métisse est un trait d'union.

[348] du 18 septembre au 2 octobre 2010

(Aïssate Ba)

(Aïssatou Diamanka)

Aïssatou Diamanka va de l'avant

(janvier 2010)

"*Dans l'écriture, il n'y a pas de discrimination: on y défend ses idées, sa façon de penser... Lorsque j'écris, je redeviens quelqu'un*". Au Sénégal, lorsqu'elle était enfant, Aïssatou Diamanka-Besland ne manquait pas chaque année de s'inscrire à la Bibliothèque du Centre Culturel Français de Dakar. "*C'était un lieu magnifique, je passais mes journées à lire, à découvrir les paragraphes, les histoires*". C'est là qu'elle a connu très jeune la passion de l'écriture et qu'elle a commencé à se poser des questions. Sa mère disait d'elle qu'elle était "*un petit corps rempli de questions*". Son père avait été tirailleur. Pour la France il avait fait les guerres coloniales d'Indochine et d'Algérie.

Mais la France a très vite oublié ses "indigènes" en "cristallisant" leurs pensions. L'esprit d'Aïssatou est peuplé de mots et d'images. Elle écrit et elle peint. Elle a réalisé plusieurs expositions à Dakar sans jamais cesser d'écrire. Son premier roman serait-il autobiographique ? Elle y raconte l'excision à l'âge de six ans, que l'on dit aux petites filles que le sexe est sale, qu'on leur interdit d'aimer. Celles qui aiment, on dit d'elles qu'elles ont "le pagne léger". Le premier roman d'Aïssatou, c'était "*Le pagne léger*".

Les mots d'Aïssatou Diamanka-Besland disent ses questionnements. Pourquoi les femmes ont-elles tous les interdits et les hommes tous les droits ? Pourquoi les Français ont-ils ainsi dépouillé l'Afrique de ses hommes et de ses richesses ? Pourquoi la traite négrière ? Pourquoi l'esclavage ? Venue en France pour y poursuivre ses études à Paris 8 (Nanterre), elle a co-écrit avec Pierre Lunel "*Le requiem noir*", un spectacle musical, en hommage à Senghor, avec un rappeur sénégalais et des choeurs franco-sénégalais. A Dakar, Aïssatou avait commencé ses études par le journalisme à l'ISSIC (Institut Supérieur de l'Information et de la Communication). A Paris, elle a fait un Doctorat en Sciences Politiques en effectuant des recherches sur les difficultés d'intégration des familles peules de Montargis. Les Peuls tiennent toujours à leur "pulaago", leur identité peule. Les parents sont arrivés dans les années 70. Les enfants ne se reconnaissent ni dans la culture des parents ni dans la culture française. Ils rencontrent trop de discriminations.

En 2009, Äïssatou Diamanka-Besland a publié son deuxième roman, *Patera*. Patera, c'est le nom espagnol de la barque de fortune où s'entassent tous ceux qui ont leur imaginaire dans ce pays fantasmé qu'est la France. Ils s'embarquent à quel prix ? Pour beaucoup d'entre eux, au prix de la mort. Aïssatou écrit la nuit, dans le métro, dans le train. "*Je veux savoir pourquoi*".

Le dessein animé de Rokhaya Diallo

(janvier 2008)

Les Indivisibles *sont nés d'un ras-le-bol. Ras-le-bol d'être sans cesse soupçonnés de venir d'un "ailleurs" exotique, d'être "présumés étrangers" ou d'être félicités pour une "intégration" sans faute. Ni "beurs", ni "blacks", ni "issus", tout simplement Français, sans commentaires ! Rencontre avec* ***Rokhaya Diallo****, la Présidente de l'association Les Indivisibles.*

Années 80 dans le 19ème arrondissement de Paris. **Rokhaya Diallo**, née le 10 avril 1978, va à l'école, emmenée par sa nounou laotienne. En classe, les enfants ont toutes les couleurs de peau ou de cheveux, mais jamais la petite fille n'a ressenti la moindre "différence". Ses parents à elle sont venus du Sénégal. Son père a transité par le Sierra Leone... et par les Vosges, avant d'arriver à Paris où son épouse l'a rejoint. Tous les enfants du quartier auraient une histoire à raconter sur le parcours de leurs parents mais ils n'en savent pas grand chose. Leurs centres d'intérêt sont ailleurs. Quand ils rentrent à la maison, ils se plongent dans le Club Dorothée et se nourrissent de dessins animés japonais. Rokhaya, enfant, a autant baigné dans les cultures laotienne, par sa baby-sitter et ses voisines, et japonaise, par la télé, que sénégambienne. La petite fille se passionne pour la BD venue du Pays du Soleil Levant. Quand elle entre au collège, elle commence à s'interroger sur les origines de ces dessins animés et surtout sur leurs créateurs.

C'est ainsi qu'elle découvre que tous les dessins animés en question étaient adaptés de bandes dessinées à succès (les mangas) et qu'elle commence à fréquenter les librairies japonaises de Paris pour acheter en avant-première les BD qui allaient devenir des dessins animés.

Gnahahahahahaha !!!

Même si depuis, elle s'est aussi intéressée aux productions européenne et américaine de BD et de dessins animés, la passion de Rokhaya pour le Japon a duré toute son adolescence. A 12 ans, elle découvre Rumiko Takahashi, l'une des rares femmes mangaka (terme japonais qui désigne les auteurs de mangas), qui s'est illustrée dans un genre destiné aux garçons.

Une association de fans de mangas s'est constituée sous l'impulsion d'un noyau de Franciliens qui souhaitaient se retrouver autour d'une passion qui n'avait pas encore le vent en poupe. Certains dessinaient, les autres écrivaient, dans le cadre de fanzines (dont certains sont devenus des magazines professionnels depuis). La majorité de ces lycéens et jeunes étudiants était composée de garçons. Beaucoup de ces structures associatives se sont professionnalisées pour devenir des sociétés éditrices de BD ou de DVD, organisatrices de salons, sociétés de doublage, etc. Rokhaya et ses amis ont commencé aussi à faire des doublages. Le plus souvent, dans le milieu, les voix sont celles de comédiens adultes, leurs voix jeunes étaient particulièrement recherchées. Ils ont aussi appris à négocier un contrat et cela a souvent orienté des carrières professionnelles.

C'est le cas pour Rokhaya qui s'est dirigée, après une maîtrise en droit international européen, vers des études commerciales et un master en marketing de distribution dans l'industrie audio-visuelle. Elle travaille aujourd'hui (en CDI, ce qui est plutôt rare dans ce secteur économique) en tant que chargée des acquisitions pour une chaîne jeunesse du câble, issue d'un grand groupe international. Tant lors de ses études hier que dans sa vie professionnelle aujourd'hui, elle a fait le constat qu'elle était souvent la seule personne noire de son environnement.

Dans le plus simple pareil

Toute sa vie, la jeune femme (29 ans) a rencontré des interrogations curieuses : "*D'où venez-vous ?*", quand ce n'était pas des exclamations extatiques: "*Wow, c'est incroyable, tu parles super bien le français !!*". Parfois, on lui demandait la recette du mafé. Les plus connaisseurs lui glissaient quelques mots en poular (la langue peule), son nom étant supposé révéler son appartenance à ce peuple.

© Emeka Okereke

Pas de chances, Rokhaya ne connaît pas le peul, et si elle comprend parfaitement le wolof, la langue de ses parents, elle ne le parle pas. Elle n'aime pas plus le mafé que le pot-au-feu. Et lorsqu'on lui demande: "*D'où tu viens ?*", elle répond "*De Paris*". Lorsque l'on insiste : "*Oui, mais avant ?*", elle glisse malicieusement: "*Avant, je n'étais pas née*". Rokhaya est née dans le 4ème arrondissement de Paris, a passé toute son enfance dans le 19ème et sa jeunesse à La Courneuve.

Bien sûr, Rokhaya a fini par se poser des questions: "*Qu'est-ce-qui peut bien laisser penser que je serais "venue" ou que je pourrais avoir des difficultés à m'exprimer dans ma propre langue ?*". La réponse était évidente. Lasse d'être présumée étrangère ou considérée comme une attraction exotique dans son pays, elle a décidé d'affirmer haut et fort: "*La France, c'est chez moi !*" et de créer avec quelques amis qui ressentaient la même chose une association qu'ils ont appelé "les Indivisibles".

Côté pile ou coté faciès ?

Les Indivisibles sont nés d'un ras-le-bol. Ras-le-bol d'être sans cesse soupçonné-e-s de venir d'un "ailleurs" exotique, d'être "présumés étrangers" ou d'être félicité-e-s pour une "intégration" sans faute. Ni "beurs", ni "blacks", ni "issu-e-s", tout simplement Français, sans commentaires ! Quelques articles de presse visant juste ont suffi à propulser *le site Les Indivisibles* que l'association a lancé en décembre 2006.

(avec *les Indivisibles* en 2007)

Noria Belgherri est une amie de Rokhaya. Elle a aussi 29 ans. Elle habite Drancy. A Charlotte Rotman, la journaliste de Libé qui l'interrogeait sur son identité -elle a le teint mat et les cheveux noirs - elle ne pouvait répondre autre chose que "*Française. Point.*" Française, sans commentaire. Tout simplement pareille à tous les Français, dont certains ont les yeux bleus, d'autres les yeux bruns. Tout simplement. Autour d'elles se sont réunis quelques amis sensibles à leur message.

Alexandra Henry, 28 ans, est enseignante à Montrouge. **Adrien Dainat**, 35 ans, de Paris s'insurge contre les stéréotypes diffusés par les médias. **Anne Akinosho**, 25 ans, enseignante à Crépy-en-Valois, veut enlever "ces étiquettes qu'on nous colle injustement et qui nous suivent malgré nous". **Linda Baha**, 30 ans, de Puteaux, juriste à Paris, en a marre qu'on lui serine à tout bout de champ: "Oui, mais toi, c'est pas pareil ". **Kama Cissoko**, 27 ans, des Hauts-de-Seine, passionnée par le journalisme veut surligner les abus de langage à l'encontre de l'autre. **David Cosset**, 29 ans, de Herblay, est graphiste. Il pense que c'est par l'humour que l'on peut faire passer des messages. **Sébastien El Beze** est blanc, masculin, hétéro, athée, rarement visé par le racisme, le sexisme, ou autre, mais il a de l'empathie, et franchement un peu marre du communautarisme des riches.

© Valentine Vignault

Jann Halexander, 25 ans, est chanteur. **Yann Vigile Hoareau**, 27 ans, est psychologue. **Utku Kaplan**, 28 ans, de Lyon, est chef de projet multimédia. **Gilles Sokoudjou**, 30 ans, du Raincy est chef de projet informatique. **Clément Oubrerie** est dessinateur à Paris. **Muriel Londres** est d'Ivry-sur-Seine. Toutes et tous se retrouvent dans cette France à la fois multicolore et unie.

Tous ensemble, ils ont fondé le site *Les Indivisibles* et ont plein de projets dans la tête: intervenir dans les écoles, dans les entreprises, dans les médias, créer des évènements publics. Ce ne sont pas des "militants professionnels", c'est peut-être pour cela qu'il y a toujours tant de fraîcheur dans leurs débats et tant d'humour dans leurs propos.

© Emeka Okereke

C'est à la Courneuve, où Rokhaya Diallo est arrivée à l'adolescence, que son engagement citoyen s'est affirmé. La Courneuve, c'est à deux pas du 19ème arrondissement, mais il faut franchir le périphérique et Rokhaya a perdu de vue ses anciennes copines du quartier. Elles la croyaient partie très, très loin. Au-delà du périph', c'est forcément loin ! Elles viennent de renouer contact grâce à Copains d'avant. La jeune fille a commencé à fréquenter le Service jeunesse de la ville et en 2001, elle a été sollicitée lors de la création du Conseil Local de la Jeunesse. Au début, elle participait comme simple membre puis elle en a eu la responsabilité, en tant que Présidente, pendant deux ans. Rokhaya Diallo, féministe, s'est aussi engagée à Mix-Cité, et altermondialiste, à ATTAC. Elle ne milite plus dans ces "assoces" même si elle en reste sympathisante. Elle a eu des sollicitations politiques en prévision des prochaines municipales mais ne souhaite pas y répondre. Son véritable engagement d'aujourd'hui, ce sont *Les Indivisibles*.

L'association *Les Indivisibles* a pour but de déconstruire grâce à l'humour les préjugés ethno-raciaux et en premier lieu, celui qui nie ou dévalorise l'identité française des Français non-Blancs. Cette thématique préoccupait depuis quelques années Rokhaya. C'est après avoir vu un documentaire sur Arte où intervenait Noah Sow, chanteuse allemande fondatrice du mouvement *der braune Mob* qu'elle a eu l'idée de l'association.

Le site propose des clips d'animation humoristique, mis en ligne sur les sites de partage de vidéos. L'équipe travaille en grande partie par le biais d'internet. Les articles sont écrits en réaction à l'actualité, avec une veille permanente que les membres effectuent sur tous les supports (TV, presse écrité, internet, cinéma).

La ménagère de moins de 50 ans

Rokhaya fréquente beaucoup les salles de cinéma. Elle a eu quelques coups de coeur en 2007 : *La vie des autres*, *Les chansons d'amour* (en fiction), *Persépolis* (en animation) et *Les Lip, l'imagination au pouvoir*, un documentaire plein d'espoir.

Tous les ans, Rokhaya Diallo participe à l'organisation d'un festival de films africains à Louvain en Belgique. Les cinématographies africaines sont méconnues et leurs films souvent snobés par les festivals internationaux majeurs. Elle aime aussi beaucoup la chanson française, les paroles bien écrites, qu'elles traduisent un engagement politique ou de la légéreté.

Ménagère, gentille ménagère,
Ménagère, il faut te ménager !
Ménager du temps d'loisirs (bis)
Bouquiner (bis)
Et chanter (bis)
Et baiser (bis)
Militer (bis)
Ne rien faire (bis)
Mmmmmmmmmm...[349]

Elle aime les auteurs qui incarnent les chansons sur scène. Enfant, Rokhaya se rendait régulièrement dans le pays de ses parents, mais elle n'y est plus allée depuis l'adolescence. Ses activités et ses loisirs l'amènent à voyager beaucoup en Europe et dans le monde. Mais en cette fin janvier 2008, ce qui l'occupe, c'est encore et toujours *Les Indivisibles* qui va proposer dans quelques jours un site rénové beaucoup plus interactif ...[350]

Les bonnes feuilles de Rokhaya

(juin 2011)

"*On voudrait faire des formations, plus de conférences et des ateliers d'intervention*" explique Vincent Boutry, animateur de l'*Université Populaire et Citoyenne de Roubaix* le 14 juin 2011 en recevant Rokhaya Diallo, auteure de *Racisme, mode d'emploi*.[351] Rokhaya était le 18 juin 2011 aux *Journées de Strasbourg*, invitée du Nouvel Observateur et de Terra Nova, "*pour que laïcité rime avec égalité*". Elle était le 23 juin 2011 à Limoges, invitée par le Collectif *D'ailleurs nous sommes d'ici*. Elle a été du 8 au 13 juin 2011 la marraine du 5ème festival *Résisdanse* "*Discrimoi1 mouton*" à Paris, organisé par l'association *Kolors*. Au début du mois, elle était invitée à la Semaine de l'Europe à Tbilissi en Géorgie (le pays au "*gouvernement jeune et écolo*", rapporte-t-elle avec enthousiasme à son retour à *la Matinale*). Depuis 2009, elle est chroniqueuse de *la Matinale* de *Canal Plus* ainsi que sur *RTL* et régulièrement invitée sur les plateaux de télévision et dans les studios de radio.

---

[349] extrait de *Ménagère, gentille ménagère*, sur l'air de *Alouette*, www.mix-cite.org
[350] liens : La charte des indivisibles (pdf), contact : contact@lesindivisibles.fr
[351] Ed. Larousse

Identité et citoyenneté

Depuis quelques années, la politique dessine de plus en plus précisément le portrait-type du Français idéal, établissant ainsi différents niveaux d'appartenance à la nation française. Mais *identité* ne signifie pas *identique*. Il y a autant de façons d'être français qu'il existe de Français, chacun d'entre nous porte une identité singulière. Si certains sont ici par hasard, d'autres le sont par choix. Ce que partagent les habitants de la France, c'est un destin politique commun... La citoyenneté française n'exclut en rien d'autres possibles appartenances multiples qui ne se menacent nullement.

Nationalité et francité

N'allez pas croire que le fait d'être né en France, d'y avoir voté, d'avoir servi à l'armée ou d'être en possession de papiers délivrés par l'administration constituent de quelconques preuves de votre francité. Grâce au zèle des administrations, certains ont découvert, après toute une vie en France que finalement, non, ils n'étaient pas français ! Il s'agit là d'une véritable remise en cause du droit du sol : seuls les Français de *sang* (nés en France, de parents français nés en France) sont à l'abri de ces tracas administratifs et de l'humiliation liée au fait de ne pas être reconnus par leur propre pays. Aux autres de démontrer qu'ils sont dignes d'être parmi nous. La nationalité de certains est devenue douteuse. Ce n'est pas la loi qui a changé mais le climat qui s'est étoffé d'une suspicion généralisée.

Origines

Régulièrement, nous sommes confrontés à cette interrogation ou en sommes les auteurs : d'où venez-vous ? A priori rien d'insidieux - on peut être curieux de la provenance des personnes que l'on rencontre. Mais l'interrogation n'est pas toujours aussi innocente qu'elle le paraît et camoufle souvent un renvoi des non-Blancs vers *l'ailleurs*... Pour les personnes dont le visage ou le nom évoque une origine *suspecte*, la question se répète souvent, parfois en introduction de chaque nouvelle rencontre... En France, lorsque l'on demande à une personne blanche d'où elle vient, c'est simple : elle évoque naturellement sa ville natale. Pour les autres, les choses sont plus compliquées. Qu'elles indiquent innocemment leur lieu de naissance (une banale ville de France) et la mine déçue de leur interlocuteur indiquera que ce n'est pas la bonne réponse. "Mais d'où viens-tu pour de vrai ? " les interroge-t-on... L'une de mes amies, agacée par ces questions incessantes, a fini par adopter une réponse-type cinglante : "Voulez-vous savoir d'où je viens ou pourquoi je suis noire ? "

Diversité

Eriger la diversité en principe, c'est entretenir l'altérité. On évoque d'ailleurs de plus en plus souvent des minorités ethno-raciales comme des personnes *issues de la diversité* voire de *divers*. Cette appellation pour le moins curieuse laisse entendre que certaines personnes viendraient d'un mystérieux pays nommé la Diversité dont les habitants seraient les Divers. La diversité ne serait donc pas le produit d'un mélange entre Blancs et non-Blancs mais le nom que l'on donne à l'entité exclusivement composée de non-Blancs. Les personnes blanches n'étant pas *issues de la diversité*, nous en déduirons logiquement qu'elles sont déjà dans leur pays, la Normalité.

Patte blanche

Hormis s'il est en guenilles, un Blanc n'est pas interpellé par un vigile ou accompagné de regards suspicieux lorsqu'il se rend dans un cocktail mondain. Alors que les minorités ne peuvent pas éviter les *espaces blancs*, les Blancs peuvent eux tout à fait n'évoluer que dans des espaces à

majorité blanche. Et même lorsqu'ils se trouvent dans des espaces *colorés*, ils sont dans une position d'autorité supposée (un Blanc au milieu de non-Blancs est naturellement présumé en être le chef).

Minorités

Les majoritaires tendent à se considérer comme l'incarnation de l'humanité... Cela explique par exemple le fait que, dans le domaine du doublage de films et séries, on accepte que les comédiens blancs puissent interpréter toutes les voix possibles et imaginables alors que les comédiens noirs, réduits à une supposée compétence particulière, se contentent de doubler les acteurs noirs. Les minoritaires sont donc les spécialistes des questions qui les concernent (et qui n'intéressent qu'eux) alors que les majoritaires ont la faculté de s'adapter à tous les problèmes du monde.

Communautarisme

Dés lors que deux Noirs ou trois Arabes réalisent quoi que ce soit ensemble, ils sont soupçonnés de *comploter*, de remettre en cause l'universalisme républicain. Lorsqu'ils ne sont pas blancs, les leaders d'associations antiracistes se voient interpeller quant à la composition *ethniqu*e de leur organisation. Un discours porté par un groupe monocolore manquerait-il de légitimité ? Les groupes composés de minorités sont ainsi obligés de préciser : "Attention, nous ne sommes pas communautaristes, nous sommes d'authentiques républicains" et d'exhiber un militant blanc pour prouver leur bonne foi.

Assimilation

Ah, l'assimilation, le maître-mot ! Ce concept, curieuse métaphore du processus digestif, induit dans son essence l'idée qu'il existerait un socle ethnoculturel français intangible et définitif auquel devraient se fondre les *nouveaux arrivants* sans l'influencer d'aucune manière. Or les personnes visées par les aspirations assimilationnistes sont rarement primo-arrivantes. Même si elles peuvent manifester divers héritages culturels, elles appartiennent au corps national et n'ont pas à changer pour y être acceptées. Souvent, les origines des protagonistes de faits divers sont citées, alors que cela n'apporte rien à l'information. On peut ainsi lire dans certains journaux : "le jeune délinquant d'origine algérienne"... Lors des attentats d'Oklahoma City, les soupçons se sont portés dans un premier temps sur des terroristes arabes. Quand il s'est avéré que le responsable était en fait un homme catholique pratiquant, il n'a pas été question d'incriminer sa religion.

Dérapage

Lorsque les militants du Front national tiennent des propos racistes, la condamnation est unanime : "Ouh, les vilains racistes ! " s'insurge toute la classe politique. Les mêmes discours tenus

par des personnes issues de partis considérés comme respectables ne provoquent pas les mêmes réactions. Mais non, ce ne sont pas des propos racistes, tout juste d'innocents *dérapages* !... Mais le méchant Le Pen, lui, il ne dérape pas. Il est foncièrement raciste, ça se voit à sa tête... Le contexte est aussi une parade prisée. Désormais, dès lors que des propos incriminés circulent et échappent à leur contrôle, les responsables politiques qui ont été filmés lors de leurs *dérapages* prétendent que les images ont été *sorties de leur contexte* -comme s'il fallait baigner dans une ambiance particulière pour comprendre la finesse du raisonnement.

Humour

Vous souvenez-vous ce sketch dans lequel un humoriste imitait un Africain ? Lorsqu'on lui demandait d'ôter ses lunettes de soleil, celui-ci répondait avec un accent grossier : "Ce ne sont pas mes lunettes, ce sont mes narines. " Ha ha ha, qu'elles étaient drôles les années 1980 ! Vous trouvez cela raciste ? Mais non, c'était de l'humour !

Ressemblance

Il m'arrive souvent d'être confondue avec des femmes noires qui ne me ressemblent aucunement. Quand j'étais en école de commerce, le personnel de l'administration m'appelait souvent par le prénom de l'autre fille noire de la promotion. A leurs yeux, nous étions identiques. Plus récemment le site web d'une radio pour laquelle je travaille a illustré mon nom de la photo de Rokhaya Niang, une actrice sénégalaise posant en boubou devant des baobabs...

Black, blanc, beur

Vous noterez que dans l'expression ultra-positive de *black, blanc, beur*, seul le mot *blanc* est resté intact. Les mots *noir* et *arabe* ne collent sans doute pas à un slogan si optimiste. Ils auraient plutôt pour effet de casser l'ambiance...

Banlieue

Le terme *banlieue* recouvre une appellation quasi-racialisée au point que, lorsqu'une altercation éclate entre deux hommes politiques blancs d'âge mûr sur un plateau de télévision, la journaliste Arlette Chabot, en charge du débat, s'insurge: "C'est la culture banlieue qui entre dans le débat politique. " Selon elle, les banlieusards partagent vraisemblablement un trait culturel : la violence. Mais jamais elle n'a songé à incriminer la *culture* des deux hommes.

Islam

Lorsqu'elles sont musulmanes, les personnalités publiques non-arabes ne suscitent pas de méfiance et ne sont d'ailleurs pas non plus assignées à leur islamité. Les articles concernant Rama

Yade ont très vite révélé son appartenance religieuse : "Elle a étudié dans des écoles catholiques alors qu'elle est musulmane. Elle trimbale son tapis partout", s'amuse Michel Charasse. Est-ce que cet *amusement* serait le même si Rama Yade avait été un homme arabe ?

Emancipation

Une figure émerge : la *beurette émancipée*. Le racisme compassionnel porte aux nues ces guerrières, sorties de leur condition par la force de leur volonté. A la télévision, les informations regorgent d'exemples de ces jeunes femmes *sauvées* de la violence de leur quotidien... Certaines de ces égéries se sentant *récupérées* finissent par quitter ces mouvements... d'autres réalisent finalement que les violences faites aux femmes traversent toutes les couches sociales.

Beauté

Dans la vie normale, on ne peut décemment être une avocate ou un médecin digne de ce nom et porter des cheveux crépus. Essayez de gravir les échelons d'une grande entreprise avec une tignasse crépue, on vous fera vite comprendre qu'on n'est pas chez les sauvages ici, non mais ! A la limite, on peut admettre l'illusion de chevelure lisse que peuvent donner les longues tresses *ethniquement correctes*, mais guère plus de fantaisies. J'ai moi-même eu droit à mon premier défrisage chimique à l'âge de six ans. Je me souviens à quel point j'étais heureuse d'avoir des cheveux lisses et de pouvoir me coiffer comme ma copine Audrey pour ressembler à ce que j'associais alors à la beauté. Lorsque, des années plus tard, j'ai pris la décision de cesser de défriser mes cheveux, j'ai dû faire face à l'incompréhension de mon entourage auprès duquel je suis apparue quelque peu dérangée. Comment une femme disposant d'un minimum d'éducation peut-elle "cesser de se coiffer" ? Les *beautés exotiques* suscitent bien des fantasmes ! Du fan de mangas, qui rêve des femmes *asiatiques* discrètes à l'image de celles qui secondent les héros de bandes dessinées, à la légende du sexe surdimensionné des *Noirs* et de leur sexualité bestiale, les clichés sexistes et les préjugés racistes forgent encore une grande partie de notre imaginaire sexuel... On retrouve aujourd'hui dans l'imagerie populaire un héritage évident de la fantasmagorie érotique née de l'époque coloniale.[352]

[352] L'actualité et les anayses de Rokhaya Diallo sont à suivre sur son blog.

Les rencontres de l'été

(août 2011)

Anne Roy *(L'Humanité)* rencontre Esther Benbassa.[353]

"On connaît Esther Benbassa pour son savoir encyclopédique sur le peuple juif mais aussi pour sa défense sans concession des minorités discriminées par la République. Des prises de position exigeantes, à la hauteur des rêves qu'a représentés la France pour l'historienne, née en 1950 à Istanbul, dans un univers francophile? Son père, "qui récitait Shakespeare par coeur", considérait la langue française comme "inégalable". Jeune fille, elle l'a donc apprise tôt, par l'intermédiaire de sa préceptrice arménienne, puis à l'école des soeurs françaises. A l'époque, pour elle, la France, c'était aussi l'Atlantique et ses marées, inexistantes en Méditerrannée, qu'elle avait découvertes dans un petit film où la mer se retirait au Mont-Saint-Michel. Et enfin, l'affaire Dreyfus, dont son père lui parlait "la larme à l'oeil", pour évoquer la grandeur du pays qui avait réhabilité le capitaine. Alors, à la fin de ses études en Israël, où elle avait déménagé avec sa famille à l'âge de quinze ans, et qui représente sa deuxième nation après la Turquie qui l'a vue naître, cette très bonne élève a préféré la France aux Etats-Unis pour poursuivre ses études. Et en a également adopté la nationalité. C'est là, étudiante puis jeune professeur de littérature française, qu'elle a découvert une autre France, qu'elle n'avait pas imaginée. Une France frileuse à l'égard de son accent, son "*marqueur identitaire*", sa "*négritude*", au sujet duquel un inspecteur de l'Education nationale lui a un jour demandé si elle ne pensait pas que ses élèves allaient le prendre, "*la majorité ne prend jamais l'accent de la minorité*" se souvient-elle lui avoir répondu. Une France "*où il est difficile d'être français quand on vient de l'étranger*" et qu'"*on emporte avec soi toutes les cultures qui nous ont façonnées, même si on se sent français et qu'on pense en français*".

Détentrice de trois passeports, Esther Benbassa, qui parle sept langues, se sent "*comme chez elle*" quand elle arrive à New-York, sans que cela remette en cause les affinités qu'elle entretient à l'égard du pays dans lequel elle s'est installée. "*Citoyenne du monde*", l'historienne se revendique "*cosmpopolite*" et souligne que depuis l'entre-deux-guerres, en France, l'adjectif a pris une connotatiion antisémite pour devenir l'équivalent de "*juif*". A ne pas oublier.

Evidemment Esther Benbassa est très sensible au débat sur les binationaux qui agite la droite de l'UMP depuis plusieurs mois, "*une vision élaborée dans des bureaux par des gens qui ne*

[353] Cet article d'Anne Roy est le premier d'une série de portraits publié par le journal *L'Humanité*, sous l'intitulé *Carrefour d'identités*. Les autres portraits parus entre le 8 et le 12 août 2011 sont ceux du photographe franco-iranien *Reza Deghati*, de la psychologue franco-vénézuélienne *Marielena Salazar*, de la championne de badminton franco-chinoise *Pi Hongyan* et du grand reporter franco-portugais *Paul Moreira*.

savent pas ce qu'est la nationalité". Et ne s'y trompe pas. "*C'est une facette du rejet des immigrés qu'on soupçonne de ne pas être de vrais Français.*" Et de retourner le problème. "*C'est à la société majoritaire d'apprendre à intégrer ses minorités. Pour elle, considérer que "la fidélité à la culture des siens" soit une menace est une hérésie*". "*C'est très important. Notre société souffre de cette perte de valeurs. En quoi est-ce un problème de manger avec ses parents à l'issue du ramadan ou d'aller en visite dans le village de ses grands-parents ?*"

Elle-même entretient des liens forts avec la Turquie, Israël, les Etats-Unis avec qui elle travaille. Et, "*allergique à tout nationalisme*", considère ses différentes nationalités "*comme autant de balises*" qui font référence à son histoire, Et sont d'autant plus importants que l'exil est "toujours douloureux". "*On laisse derrière soi des paysages, des couleurs, des odeurs*" se souvient-elle. "*Mais c'est une douleur dans laquelle on apprend et on se construit.*" A cette douleur de l'exil répond, parfois, la confrontation avec la réalité du pays dans lequel on arrive. Il en va ainsi de "*la France réelle*" qui ne répond pas à celle que lui décrivait son père. "*Quand il lui parlait du capitaine Dreyfus. Il oubliait la première partie de l'histoire, sa dégradation de l'armée*", regrette Esther Benbassa, "*venue avec ses diplômes*" et qui estime "*avoir payé le prix*" de son identité, dans un pays où "*l'ascenseur social est grippé*" et où "*les élites se reproduisent entre elles*". Et de constater avec amertume qu'"*aujourd'hui la France ne fait plus rêver*" - du pays des droits de l'homme et de la Révolution, ne restent plus que "*les parfums et la gastronomie*". "*Or, c'est le rêve qui fait de l'immigré un Français qui assume sa citoyenneté*", précise la chercheuse, qui souligne l'échec de la France à prévoir le printemps arabe. "*La France, qui a formé les plus grands arabisants, a perdu cette connaissance. Nos étudiants ne veulent plus faire d'études sur le monde arabe, ils ne trouvent plus de travail.*"

Heureusement, certains pans de la France de son enfance ont résisté à cette confrontation âpre avec la réalité. Tous les étés, l'historienne se retire dans sa maison de campagne, au bord de la Manche, où le rythme des marées n'a pas fini de la fasciner… "Mon nom est ma vraie patrie, une patrie virtuelle comme celles que je préfère, sans tendance aucune à un quelconque chauvinisme. Il me rappelle mes origines liées à cette Espagne médiévale de laquelle mes ancêtres furent expulsés pour s'installer dans les Balkans, gardant leur langue et culture espagnoles à travers les siècles. Une expulsion qui marque le début des pérégrinations des miens et aussi celui de mes propres émigrations. Ce parcours tortueux et l'apprentissage des langues qui l'a accompagné me rendent totalement imperméable au rejet de l'Autre. Je passe une partie de ma vie, avec mon compagnon Jean-Christophe Attias, au rapprochement entre Juifs et Arabes, sans trop d'illusions. Universitaire, spécialiste de l'histoire des Juifs, sujet sur lequel j'ai publié nombre d'ouvrages. Je cherche à mettre cette compétence au service d'un champ de recherche plus vaste : l'étude comparée des minorités. Mes interventions dans la vie de la cité, je les considère comme faisant partie des devoirs du savant et de l'intellectuel, qui ont aussi pour mission de transmettre et qui bénéficient du luxe d'être payés pour penser. Un privilège que j'apprécie hautement, sachant que je le dois aux contribuables, essayant d'être à la hauteur de leur confiance, tout en conservant intacte une exigence de rigueur et de qualité." (Esther Benbassa)

Tuna Baş *(Réseau Pro'Actif*[354]*)* **rencontre Hüseyin Sermet.**

Le teint clair, les yeux bleus, il n'a rien du Turc de l'image d'Epinal, émacié à peau mate et longues moustaches. Le pianiste et compositeur Huseyin Sermet, lauréat de nombreux concours internationaux, qui a reçu en 1991 la plus haute distinction, celle d'*Artiste d'État*, en Turquie, est un artiste de renommée internationale. Il est de ceux qui proposent les plus belles interprétations de Ravel, de Bartok et surtout de Liszt. Il vit en France depuis 43 ans, habite aujourd'hui à Neuilly-sur-Seine depuis si longtemps que les commerçants de la ville le saluent bien chaleureusement ! La rencontre a eu lieu sur le thème de l'amitié. Monsieur Sermet sait recevoir ses invités avec la plus grande des sympathies. Il est un homme charmant et cultivé avec qui partager un déjeuner est un fin plaisir.

Natif d'Istanbul en 1955, Hüseyin Sermet apprend la musique dès l'âge de sept ans et entre en 1965 au Conservatoire d'Ankara. Il suit alors notamment l'enseignement d'Adnan Saygun, élève de Bartok. Hüseyin Sermet n'est pas de ceux qui crachent dans la soupe. Il aime son pays, qui le lui rend bien. En 1968, alors jeune étudiant au Conservatoire d'Ankara, il a bénéficié de la fameuse loi enfant prodige de 1966, dite "loi Idil Biret" (nom d'une fameuse pianiste turque), qui dote d'une bourse un enfant particulièrement doué afin qu'il puisse étudier à l'étranger.

"*L'enseignement de la musique n'était pas une chose prioritaire en Turquie à l'époque*, concède-t-il, *mais on en avait conscience ! Les trois endroits possibles étaient la Juilliard School à New York (trop chère, trop loin), le Conservatoire de Moscou (c'était le camp adverse et on craignait que les enfants ne soient embrigadés), et Paris (la solution idéale).*" Il est arrivé en France avec sa famille en 1968, à l'âge de 13 ans. Ses premières années en France furent difficiles. Grâce à cette bourse du gouvernement turc, Hüseyin Sermet s'inscrit au Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris. "*Je ne parlais pas un mot de français, j'avais le mal du pays et l'enseignement très technique de mon professeur, Pierre Sancan, n'avait réussi qu'à me bloquer complètement.*" Il obtient pourtant en 1973 les Prix de piano, de musique de chambre, de contrepoint et d'analyse musicale. Il étudie la composition auprès de Olivier Messiaen, puis de Nadia Boulanger, et le piano à l'École Normale de Musique de Paris Alfred Cortot, auprès de Thierry de Brunhoff, puis auprès de Maria Curcio à Londres. A ce moment-là, les étrangers n'avaient pas le droit de faire le 3e cycle de perfectionnement, précise Sermet. *Alors j'ai commencé à passer des concours (Maurice Ravel, Santander)...* " Ont suivi trois années sabbatiques pendant lesquelles il se marie, joue au badminton et divorce. Pour gagner sa vie, il joue et chante dans un restaurant turc, rue des Petites-Ecuries... avant de se remettre aux concours internationaux (Busoni, Jaen, José Iturbi, etc.). Au

[354] Le *Réseau Pro'Actif* est une association, basée dns le 20e arrondissement de Paris, créée en février 2010 par des jeunes issus de milieux modestes et diplômés de l'enseignement supérieur qui souhaitent faire partager et développer les réussites de chacun(e). Il s'agit ainsi de permettre aux membres du réseau de monter en compétence. Tuna Baş en est l'un des membres fondateurs et actuel Président. Ce portrait de Hüseyin Sermet, revu par nous, est également inspiré d'un article de la musicologue Marie-Aude Roux.

Reine Elizabeth de Belgique, il termine huitième : "*Je ne dis pas que mes origines m'ont desservi mais je pense que dans une finale, face à des lauréats issus des grandes puissances qui se partageaient le monde, un pianiste turc ne pesait pas grand-chose.*"

Ce musulman a lu le Coran et la Bible, récite des sourates entières en arabe, croit à "une transcendance sans pratiquer" mais pense que les intégristes sont des ignorants manipulés. Il se souvient avec nostalgie du temps où il voyait des musulmans faire la prière sur le parvis d'une église. C'était à Nice en 1968. "On ne pourrait plus voir cela aujourd'hui", dit-il avec regret. La question de retourner vivre dans son pays est en train de se poser. Cet "artiste d'Etat" (depuis 1991), qui a gardé la nationalité turque, dénonce la partialité et la méconnaissance de la presse occidentale quand elle rend compte du conflit entre les "frères ennemis", Grèce et Turquie, autour du problème chypriote. Mais il dénonce aussi les surenchères nationalistes et populistes des deux nations. "*C'est devenu un problème psychiatrique"*, affirme-t-il. Le processus d'apaisement sera long et difficile.

Hüseyin Sermet est également le co-Président de l'ADAP [355], une association qui organise des concerts avec des duos de musiciens de pays qui sont en conflit. Le but est de montrer que les peuples et les individus savent tendre la main pour la paix ; un message très fort est donc donné à chacun de leurs concerts. Le dernier en date s'est déroulé sur l'île de Chypre et il a mis en scène des artistes de divers horizons et notamment des Grecs et Turcs Chypriotes.

Hüseyin Sermet a été choisi pour défendre les couleurs de son pays lors de la *Saison de la Turquie en France*. Dans le cadre du cycle *Orientalism*es, la Cité de la Musique a programmé trois concerts illustrant le dialogue qui s'est noué entre cultures turque et française à travers le temps. Le 30 janvier 2010, Hüseyin Sermet a présenté un programme de musique française tournée vers ce que le XIXe siècle a baptisé le *Proche-Orient*. Au programme : Debussy, Ravel, Koechlin, Moussorgski. Le musicien évoque la longue et fructueuse histoire des relations diplomatiques entre la France et l'Empire ottoman puis avec la Turquie.

Il pense aussi que le "*blocage*" actuel de la France n'est qu'un épiphénomène. Hüseyin Sermet reconnaît que la Turquie n'est pas le "*plus parfait pays du monde*", mais il constate qu'à part l'Allemagne, aucun pays en Europe ne s'est penché sur son passé. Il ne voit pas ce qui pourrait l'empêcher la Turquie d'entrer dans l'Union européenne.

"*La Turquie est la 17e puissance économique mondiale*, précise-t-il. *Elle fait partie du G20 et de l'OTAN. On ne peut pas lui demander ad vitam aeternam de garder les frontières à l'Est tout en continuant de l'exclure de l'Union européenne. Il n'y a plus rien à voir entre le pays que j'ai connu enfant et celui dans lequel vivent aujourd'hui mes parents et où je passe mes vacances.*"

[355] *Association of Artists for Peace*

Damien D. *(TéléSphère)* **rencontre Samar Youssef**

"Paris, capitale modesque, avec ses ruelles pittoresques, sa culture dantesque, sa cuisine gargantuesque, ses réverbères livresques, sa lumière burlesque et ses habitants picaresques ... Bienvenue à Vous dans la ville de tous les arabesques. Dans mes rêves les plus fous, je parcourrai le monde, du Bouthan à New York à la rencontre des gens, des lieux qu'ils habitent et des objets qui les animent "

Particulièrement francophile et curieuse, Samar Youssef a créé, il y a un an, son blog : *Une Libanaise à Paris*. Mi-juin 2011, elle a lancé une nouvelle version. Entre expos (Murakami...), défilé de haute couture, événements divers, et autres papiers humoristiques, Samar s'en donne à cœur joie. Une passion, un plaisir, oui, mais *Une Libanaise à Paris,* c'est aussi un vrai travail journalistique "*Quand on est journaliste, on l'est tous les jours, peu importe le support, la rigueur ne change pas !*" et l'affirmation de son identité "*Avec Une Libanaise à Paris, j'affirme mon identité: je suis libanaise, j'ai grandi en Côte d'Ivoire, je suis très fière de cette richesse culturelle.*" Épanouie professionnellement, et d'un tempérament positif, Samar imagine la vie comme un émerveillement au quotidien.

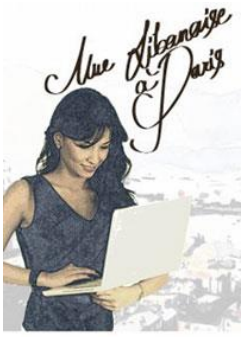
(Samar Youssef, une Libanaise à Paris)

Ses livres préférés : *Le Rocher de Tanios* de Amin Maalouf, *Le prophète* de Gibran Khalil Gibra, *La route* de Cornac Mc Carthy, *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Vernes, *Les fleurs du mal* de Baudelaire. Son centre d'intérêt : la vie. Journaliste-pigiste au desk arabophone de France24 où elle traite d'actualité internationale, elle travaille aussi sur *TV4Finance*, la première webTV 100% féminine dédiée à l'économie et à la finance, où elle parle d'économie et d'écologie. Samar Youssef est une journaliste touche-à-tout. La pétillante jeune femme présente sur *TV4Finance* deux émissions : *La Librairie*, un face à face avec l'auteur d'un livre sur la finance ou l'économie, et *Eco-système*, ou comment concilier économie et écologie. Elle en a fait du chemin depuis ses débuts à Direct8 !

Toute petite déjà elle baigne dans l'actualité, grâce à son père très engagé. A 16 ans, elle profite de vacances au Liban pour réaliser son premier reportage "*J'ai rencontré un photographe à la plage, et nous sommes allés faire un reportage dans les camps de réfugiés palestiniens de Sabra et Chatila sur le quotidien des femmes dans ces lieux. J'ai écrit un papier, c'était mon premier vrai contact avec ce métier, mon père était furieux!*" raconte-t elle. Samar intègre l'ESJ Paris avant de poursuivre des études à l'ILERI et obtient une double maîtrise en relations internationales et commerce international tout en gardant pour objectif d'être journaliste "*C'est le métier où on rencontre le plus de monde et où on ne fait jamais la même chose tous les jours !*". A peine ses études terminées, Samar rejoint *Direct8* d'abord en stage puis enchaîne les CDD. Préparation des émissions et chroniques, elle fera un peu de tout sur cette chaîne et travaillera aux côtés de Marc Menant. "*Marc Menant m'a mis le pied à l'étrier, il ne m'a pas ménagée et je lui en suis plus que reconnaissante, ça a été très formateur de travailler avec lui !*".

Après 3 belles années, l'aventure *Direct8* continue sans elle. Samar poursuit sa route notamment sur TV5monde où elle officie en tant que chroniqueuse littéraire. Par la suite, elle fait un petit tour par Africa24 pour le lancement de cette chaîne d'information destinée au contiennent africain. Elle en part très rapidement et c'est une autre chaîne d'informations internationales qui la contacte: France24, pour son pôle arabophone. "*J'appréhendais au début car l'arabe littéraire est subtile. C'est comme si aujourd'hui on demandait à un Français de parler version 18ème siècle !*" confie Samar.

Juste avant son départ pour les vacances à Ibiza en août 2011. Samar Youssef a enfin accepté de passer de l'autre côté, de se confier, d'être interviewée, elle qui d'habitude est plutôt l'intervieweuse. Damien D. l'a rencontrée et l'a questionnée sur son métier, sur elle-même, sa vie parisienne.



Depuis moins d'un an, on vous découvre sur TV4Finance. Quel est le concept de cette webTV ?

TV4Finance est une webTV 100% féminine qui dépoussière la finance et l'économie ! Elle a été créée par Mélody Szymczak (ndlr, que Samar Youssef a rencontrée sur les plateaux de TV5 Monde). On est très fière d'avoir pour parrain Alain Weill le PDG de NextradioTV (BFM TV, RMC,..).

Alors comment on dépoussière la finance ?

Tout simplement en parlant de sujets concrets avec un vocabulaire accessible à tout un chacun dirais-je, quand sur toutes les chaînes ou presque, s'agissant d'économie, c'est généralement une affaire d'hommes, de jargon technique et de chiffres compliqués... Ça ne parle pas à tout le monde, alors que l'économie intéresse aussi la ménagère qui veut savoir comment dépenser moins, le jeune actif qui doit déjà prévoir sa retraite ou placer ses économies. L'économie est au centre de tout, je rappelle que la crise est devenue notre quotidien.[356]

[356] retrouvez la suite de l'entretien ici sur *Télésphère*

Sur le banc

(août 2010)

Cet été, du 26 juillet au 27 août 2010, nous nous sommes assis sur le banc et avons partagé des moments d'humanité avec 25 "anonymes surprenants et touchants au parcours atypique". C'était sur France Culture, avec Raphäl Yem et Chloé Juhel (les producteurs et animateurs de l'émission *Sur le banc*) assistés de Kahina Bordji et Nordine Aftis (attachés d'émission).

La jeune équipe radiophonique a trouvé le ton juste, choisissant le tutoiement et un dialogue très intimiste, pour permettre la rencontre avec ces personnalités de France. Sur entre-gens, nous relayons l'échange en vous présentant plus particulièrement quatre des invités de l'été pour prolonger ce dialogue sur le banc.

Nassurdine Haïdari, un imam en politique

"La diversité n'est pas un programme politique, c'est une exigence républicaine" affirme Nassurdine Haidari, 37 ans, adjoint au maire du 1er arrondissement de Marseille, d'origine comorienne. A Marseille, les originaires des Comores sont 70000. Ils sont 10 % de la population de la ville. Marseille est "la première ville comorienne dans le monde". Pourtant, avant lui, il n'y avait aucun Franco-Comorien parmi les élus.

Il a fallu que lors d'un débat public organisé par le CRAN, Nassurdine interpelle directement l'élu PS Patrick Menucci en proposant ses services. C'était avant les élections municipales. Un peu bluffé par l'intervention publique talentueuse du jeune homme, diplômé de Sciences Po (IEP d'Aix-Marseille), l'élu a fini par dire "Chiche !" et Nassurdine a aujourd'hui dans l'équipe municipale la délégation des sports et de la jeunesse. Le maire de l'arrondissement ne regrette pas la confiance accordée à celui qui eut l'idée par exemple d'organiser à Marseille la *Caravane des Sports et de la Santé*, parce que "*la pratique sportive permet la prévention par l'accès aux soins*". Au quotidien, l'adjoint imprime sa marque, son style, sa proximité avec les gens. "*La politique*, dit-il, *c'est l'art de parler, mais c'est aussi l'art de faire*".

Lorsque son père est arrivé dans cette ville, il a commencé dans la rue, par la mendicité, mais Nassurdine retient qu'il a appris avec lui à construire sa vie. "*J'ai commencé à travailler à l'âge de 8 ans pour aider ma famille parce que les débuts comme les fins de mois étaient difficiles*". L'islam l'a aussi aidé à se construire: "*j'ai été imam à 11 ans !*". De cet islam social qui était le sien, un "islam des caves" mais digne, il a puisé une philosophie de la vie: "*il faut donner la chance à celui qui est à côté de toi de t'apporter ce qu'il est*", "*on grandit avec les gens, un enfant ne se construit pas seul*".

Enfant, Nassurdine parlait peu, il écoutait. Aujourd'hui, il est le porte-parole des Comoriens de France (il préside le Conseil représentatif des Français d'origine comorienne) et bien entendu des Comoriens de Marseille.

Le 30 juin 2009 aura été un des moments les plus éprouvants de sa vie lors du crash de l'avion de la Yemenia, lorsqu'il lui a fallu annoncer aux familles la liste des victimes. Le Docteur en Sciences Politiques a eu pendant toute son enfance la soif des études et la volonté de s'engager: "*la religion et la politique ? il n'y a pas à choisir, mais à savoir séparer*". En 2009 toujours, il a appris avec tristesse la mort de son mentor et professeur, l'islamologue et politologue Bruno Etienne. Il dit de lui: "*La vie personnelle nous permet de rencontrer des hommes et des femmes d'exception. Sa volonté de savoir et de comprendre l'autre qui est en nous nous a donné des valeurs et des interrogations permanentes. Dans le combat politique qui est le mien, je sais que son enseignement est et sera toujours avec moi*".

Marwan Muhammad, le trader repenti

Il y avait ces odeurs, ce brouhaha incessant, ce jargon, le vocabulaire barbare du milieu, plein de mots anglo-saxons parce que ça te pose quelqu'un, un jeu permanent de prédateurs et de victimes, des mâles dominants et des femelles qui tournent autour. Il y avait cette espèce de violence d'un espace fermé qui ressemblait à un lieu de détention. Cet univers de caïds que décrit Marwan Muhammad, c'est celui de la salle des marchés dans une grande banque parisienne, tel que l'ingénieur en mathématiques financières, enfant de Barbès, l'a ressenti dés son arrivée le premier jour et tel qu'il l'a vécu pendant cinq ans, avant de le quitter par dégoût en démissionnant par un mail adressé à tous ses collègues. Dans son métier de trader, Marwan avait de plus en plus le sentiment d'adopter la posture du bourreau. Le 11 septembre 2001, il raconte des scènes terribles, les traders profiteurs de l'événement et qui y prenaient un réel plaisir, des "*assassins économiques*", l'oeil du cyclone.

En partant un jour au Japon pour exercer son métier, n'avait-il pas le sentiment d'être arrivé au sommet de la montagne, lui le fils du nettoyeur de fosses septiques égyptien et d'une sage-femme algérienne ? Plutôt au sommet de la schizophrénie, oui ! Etre musulman croyant et s'adonner à la spéculation ! Se cacher tous les jours de sa pratique musulmane lorsqu'il s'agit d'aller déjeuner avec les collèques. Il raconte : "*La réalité de tous les jours, c'est que les personnes d'autres confessions de notre génération ont partagé tant de choses avec nous. On a grandi ensemble, mangé des Flamby ensemble, on s'est fait virer du cours de philo ensemble, punir pour devoir non rendu, coller samedi matin qaund le soleil du printemps arrivait, ensemble. On a convoité les mêmes baskets, squatté les mêmes parcs, joué aux mêmes jeux vidéos jusqu'à pas d'heure, mangé les mêmes sandwiches, regardé les mêmes dessins animés sanglants. Il faut croire que ces hommes et ces femmes et le respect qu'ils ont pour nous quand on leur expliquera simplement mais du fond du coeur que ce qui nous anime et l'essentiel du sens de notre vie est notre foi: l'islam*." Alors ce jour-là, Marwan a décidé de tout quitter, de changer radicalement de vie. Aujourd'hui, à 32 ans, il écrit (est l'auteur de *Foule Express*), a même créé sa maison d'édition (*Sentinelles*), est consultant, anime des conférences pour faire connaître la finance islamique et il a gardé ses vrais amis, comme Ben, son meilleur ami, et autour de lui on s'en étonne, mais Marwan n'aime pas les gens à moitié.

Eros Sana et l'écologie populaire

Il s'appelle Eros comme le dieu grec de l'amour et pour lui, ce prénom que son père lui a confié a été d'abord un lourd fardeau. Peut-être en a-t-il joué lorsque dans sa jeunesse, il se sapait comme ses idoles de la soul music dans son quartier de La Muette à Garges-les-Gonesse. Aujourd'hui, c'est dans les couloirs du Sénat qu'**Eros Sana** déambule, en sa qualité d'assistant parlementaire du sénateur vert Jacques Müller, maire de Wattwiller en Alsace. "*La séduction est quelque chose de bien*" dit néanmoins le militant qui après avoir fait ses premières armes au côté de José Bové ne cesse d'aller au dialogue dans les quartiers pour leur parler de "*l'écologie populaire*", loin de l'écologie bobo de certaines représentations. L'écologie populaire, c'est lutter contre la mal bouffe pour une consommation saine, contre les pollutions domestiques, pour un habitat salubre, contre la frénésie de la consommation pour une économie responsable. Ce fils et petit-fils de cheminot, né à Brazzaville ("*qui fut capitale de la France libre*" s'empresse-t-il de préciser), est arrivé en France à l'âge d'un an et demi. La famille, dans les premiers temps, a "squatté" chez des amis. On a le sens de l'hospitalité en Afrique.

Changer la vie réelle

Aujourd'hui il habite dans une maison de ville dans le 20ème arrondissement de Paris, une maison gérée en communauté par d'anciens soixante-huitards. "*Une maison n'a de sens que si la porte est ouverté*". Chez lui il accueille des gens venant d'un peu partout, particulièrement d'Europe de l'Est. Enfant, il était tellement habitué à côtoyer le monde entier, avec ses voisins italiens, kabyles,.. avec les avions qui ne cessaient d'atterrir et de décoller en face de ses fenêtres. "*Il faut des fenêtres ouvertes sur le monde*". L'enfant de La Muette a beaucoup appris de sa mère,

"*une femme fantastique, une femme forte, pétrie de fermeté*". Il est arrivé à l'écologie petit à petit, "*par paliers*", d'abord outré par les essais nucléaires dans le Pacifique décidés par le Président Chirac alors nouvellement élu. scandalisé par l'exploitation de l'Afrique par de grandes entreprises françaises qui lui font dire que "*le sang et le pétrole vont parfois ensemble*". L'écologie d'Eros Sana, c'est faire changer la vie réelle : "*On peut voyager en rencontrant l'autre*". Son engagement militant est une spiritualité, un chemin de tolérance. "*L'autre est une terre inconnue*". En juillet, il était aux côtés des familles expulsées de la Cité des 4000 à La Courneuve. L'écologie d'Eros Sana, c'est vivre avec les gens.

Angela Bousquet Keita, la cuvée du soleil

"*Chaque vendange est une nouvelle aventure*" dit **Angela Bousquet Keita**, vigneronne et propriétaire au Domaine Saint-Antoine à Rieux-en-Minervois dans l'Aude, et à chaque fois il faut se remettre en jeu. Autodidacte en oenologie, elle n'a pas le côté visionnaire du professionnel qui sait voir comment une cuvée va évoluer, mais elle n'hésite pas à penser que sa sensibilité féminine l'aide à apprécier la force d'un vin, sa douceur, sa rondeur. Lorsqu'elle arrive chez un client, on la prend pour la livreuse. Il faut dire que Angela a 42 ans mais a conservé une taille de guêpe de jeune fille, et surtout Angela est noire et à sa connaissance la seule Noire vigneronne et propriétaire en France, peut-être en Europe voire dans le monde. Mais après un moment de surprise marqué par un petit temps d'arrêt, le client comprend vite qu'il a en face de lui une femme énergique et passionnée qui, avec son sourire généreux, sait parler du vin avec amour. Pour arriver là, Angela Keita, la malinké, de la famille éloignée du grand Salif Keita, a bravé tous les obstacles, depuis sa naissance à Cancan en Guinée-Conakry qu'elle a quitté à l'âge de 6 ans, son éducation musulmane mais sa scolarité en internat chez les soeurs catholiques à Saint-Brieuc en Bretagne, la rencontre avec son futur mari et les accrochages avec sa belle-famille, *pas raciste mais*... et puis son apprentissage du métier. Son mari lui a très vite apporté sa pleine confiance et elle a fait grandir le Domaine avec une production annuelle de 45000 bouteilles.

Angela Bousquet-Keita, dans son vignoble, reste solidaire du monde. Elle accueille des réfugiés du Darfour pour faire les vendanges. Elle est tellement enthousiaste lors de l'arrivée de Obama à la Maison Blanche qu'elle veut créer une Cuvée spéciale. Pour des raisons de droit commercial, celle-ci ne pourra pas porter le nom du président américain, mais le Coffret Vin du 20 marque tout de même l'événement. "*Il faut toujours essayer*" enseigne-t-elle à ses deux filles Lisa et Laura. Avec son chapeau jaune tournesol, comme pour fêter le soleil qui murit les raisins, elle hume l'air du Minervois et se dit que décidément non, elle ne voudrait rien changer à sa vie.[357]

[357] Le site de l'émission : http://www.franceculture.com/emission-sur-le-banc.html et les sites ou blogs des invités: Eros Sana, Marwan Muhammad, Angela Bousquet Keita et enfin Nassurdine Haïdari sur le *Média Euroméditerranéen des Diversités à Marseille* (*Med'in Marseille*).

Les vies des autres (*Öteki Hayatlar)*

Yaman Okur, yeah man !

(décembre 2010)

Pour muscler sans forcer presque toutes les parties du corps, les abdos, les bras, les épaules, les cuisses, la nuque... Rien de plus simple ! Faites le poirier sur la tête. Un tapis au sol ou un oreiller et faites l'équilibre juste sur la tête, les mains en appui de chaque côté. Pour un ventre plat et ferme, il n'y a pas de secrets, il faut travailler les abdos... Sur le dos, les pieds en l'air, mettez les mains derrière la tête et faites cinq séries de cinq pour commencer, en ramenant les coudes jusqu'aux genoux. Ce sont les conseils de Yaman Okur, finaliste de l'Incroyable talent 2010 (sur M6), franco-turc, danseur et chorégraphe à Cergy. Yaman le dit (interview de Katia Abdesselam, Femme actuelle): "*Je danse tout le temps. J'écoute beaucoup de musique. Je suis toujours en mouvement. Ma pêche est mon fonds de commerce. Danser me permet de rester en forme. Depuis que je breake, je n'ai pas pris un gramme de graisse !*". Et Yaman breake depuis longtemps. En 2001, il était déjà champion du monde avec son groupe *Wanted*. Il fait partie de la troupe de danseurs de son ami Kamel Ouali. Il a joué *Le Roi Soleil*. Il a dansé avec Madonna. Yaman voit son ostéopathe tous les jours. "*Mon corps est mon principal outil de travail, j'en prends soin*". Son quotidien, ce sont les hammams et les saunas. Yaman Okur, le Cergy-Pontain, est un habitué des plateaux de télévision. Ce 22 décembre, en finale de Incroyable Talent, il a superbement su présenter son art, son style très personnel. Yaman "Yamsonite" est un artiste sans égal, mais du côté de Cergy on dit aussi que "humainement il déchire". Un grand monsieur !

Sibel Diker fait son jardin de campagne

(juillet 2008)

Le *Jardin de campagne* de Grisy les Plâtres dans le Val d'Oise expose des oeuvres de Sibel Diker tout l'été et jusqu'au 25 Octobre 2008. Née en 1981, et sortie en 2006 de l'Ecole nationale supérieure d'arts de Paris-Cergy, Sibel Diker, qui vit et travaille à Paris et Istanbul, est co-fondatrice du collectif d'artistes *Vacancy*, composé de vidéastes et de performers.

C'est lors de l'exposition collective *Chapitre*, organisée en 2005 dans le parc de l'Abbaye de Maubuisson pour les *Rendez-vous aux jardins*, que Sibel Diker a pu se faire connaître par l'originalité de son oeuvre où elle réunissait des rives de fossés par un astucieux maillage de corde rouge. La jeune artiste expose aujourd'hui au *Jardin de Campagne* ses oeuvres ludiques et poétiques en pleine osmose avec leur environnement végétal.

Selin Tenik, la petite voix qui monte

(juin 2013)

Ce samedi 15 juin 2013 au soir était nuit de spectacle un peu partout en France. Dépêche Mode a rempli le Stade de France. Johnny Halliday fêtait ses 70 ans à Bercy. Non, nous n'allons pas vous parler de ces "monstres" du show-biz. Small is beautiful ! Nous allons vous parler d'une petite chorale qui se présentait pour la première fois devant un public à l'Auditorium de l'Espace Saint-Martin, dans le 3e arrondissement de Paris, avec une singularité intéressante: la chorale est franco-turque et le choeur, actuellement composé d'une trentaine de chanteurs, est ouvert à toute personne curieuse et désireuse de découvrir la culture turque par le biais de la musique. A l'origine de cette initiative, on aura plaisir à rencontrer une jeune femme née en 1984 à Paris, Selin Tenik, qui a su fédérer autour de son projet des personnes de 17 à 57 ans, pas seulement d'origine turque.

Dans la vie professionnelle, Selin Tenik est psychologue clinicienne. Diplômée de l'Université Paris VII, elle exerce en libéral pour des consultations transculturelles, de la guidance infantile. Formatrice à l'IFSI de Marne-la-Vallée sur le thème "Soins et cultures", elle est aussi responsable de la consultation turcophone à l'Association Maison Sunjata Keita et est formée à la Psychosomatique. Elle effectue des visites à domicile, en cabinet ainsi qu'en services hospitaliers. Mais elle a aussi cette particularité: elle utilise la musicothérapie.

(Psychologue et musicothérapeute)

C'est que Selin joue du piano depuis l'âge de neuf ans et est diplômée du Conservatoire National de Musique et de Danse de Montreuil. Elle chante aussi ! Puisqu'elle est choriste au sein du Choeur Philharmonique International de l'UNESCO et a participé en 2011 au Festival International de Choeur Amateur de Vérone en tant que soliste dans le Gloria de Vivaldi. C'est même Amine Kouider, directeur artistique de ce choeur résidant à l'UNESCO et fondateur de l'Orchestre Symphonique Algérie-France qui l'a aidée à créer cette Chorale franco-turque de Paris dont le travail est supervisé par le chef de choeur de la chorale de musique classique turque de New-York, Levent Armagan.

C'est en 2012 que Selin Tenik a créé l'*Association Musicale Franco-Turque de Paris*. Dès le début, des choristes français, francophones, qui ne parlent pas le turc ou très peu, l'ont rejoint. En chantant, ils travaillent la prononciation d'une langue qu'ils apprécient de découvrir. Beaucoup sont débutants aussi dans le chant. Lors des répétitions qui se déroulent au Centre Culturel Anatolie, ils peuvent développer une première culture musicale: découvrir et interpréter des oeuvres, écouter, créer, inventer, apprendre à respirer et à se relaxer avant le chant, à chanter à l'unisson et à plusieurs voix, à travailler sur les *nagme*.

Le registre des chants proposés est assez varié. Il s'appuie essentiellement sur ce qu'on appelle le *Türk Sanat Muzigi* (musique classique turque) avec des *Türkü* qui sont rentrés dans le répertoire classique. Mais ce sont aussi des chants anciens traditionnels de l'Empire ottoman, la

musique du sérail et, au fil des mois, d'autres registres ont fait leur apparition comme les *karadeniz*, chants populaires de la région Est de la Mer Noire, accompagnés de *kemençe* (instrument à cordes).

(le 15 juin 2013 à l'Espace Saint-Martin)

Autant de sonorités que la jeune directrice artistique a découvertes dans sa famille lorsqu'elle était enfant. Cela lui a donné l'idée et l'envie de donner la possibilité à d'autres jeunes d'origine turque d'accéder au répertoire classique de la musique turque, de donner aussi la possibilité à des amateurs de musiques turques de se retrouver autour d'une activité, de réunir des amateurs et des artistes professionnels turcs et français de nationalité ou d'origine, pour au final réaliser des concerts et des manifestations culturelles en France.
La chorale, qui bénéficie du soutien de la TRT, radio turque, est déjà sollicitée dans plusieurs villes de la région parisienne où vit une communauté turque: La Courneuve, Ris-Orangis... Mais elle vise tous les publics: par ce projet, Selin Tenik entend participer au rayonnement et à la promotion de la culture turque en France et promouvoir l'entente et l'amitié franco-turques. Le rêve de Selin ? Réaliser des concerts en partenariat avec les différents choeurs de musique turque dans le monde: Londres, Berlin, Toronto, New-York...[358]

Gülçin Kaya Rocheman et la vie des autres

(février 2012)

Une jeune femme (Pinar), ultra soigneuse et perfectionniste, a invité son ex (Gürkan) pour un petit déjeuner de dimanche. Elle fait tout pour lui montrer sa nouvelle vie parfaite, y compris son copain actuel (Melih), après leur séparation. Par ailleurs, son ex a également une nouvelle vie. Il a trouvé le travail de ses rêves: la publicité. Comme il dit: "donnez-moi quelque chose d'ordinaire, je vais le transformer à vos yeux en la meilleure chose au monde en cinq minutes." C'est ainsi que s'ouvre la pièce *Mükemmel Sevgili* (La copine parfaite) interprétée par le groupe de théâtre turc PaTuTi, qui sera jouée le 26 février 2012 à 14:15 au Théâtre du Gymnase (salle Petit Gymnase) à Paris. Le spectacle, composé de 4 courtes pièces comiques en turc, a été joué devant une salle comble le 5 février pour une première représentation qui a enthousiasmé les 160 spectateurs. Cette belle expérience a incité Gülçin Kaya à remettre le couvert une seconde fois. La personnalité de la fondatrice du groupe mérite un petit coup de projecteur avant votre standing ovation et nous ne nous en priverons pas."

Gülçin est née en Allemagne mais a passé toute son enfance à Denizli (Turquie) où elle a été élevée par sa grand-mère après le décès de ses parents. Elle a fait ses études dans un lycée anglophone mais elle a choisi après son bac d'entrer dans la fameuse Université francophone de Galatasaray à Istanbul, fortement motivée par le fait qu'elle pouvait, huit heures par semaine, y

[358] Le site du cabinet de psychologie clinicienne et psychothérapeute de Selin Tenik, 170 rue du Temple, Paris 3e, tel: 06 48 74 83 59, http://www.selintenik.fr. Le site de l'*Association Musicale Franco-Turque de Paris*: http:// www.pariskorosu.com

pratiquer le théâtre, à côté de ses études de droit. Elle dit du théâtre, très joliment: "Je savais que c'était mon amour". Dans l'équipe du théâtre de Galatasaray, on n'apprend pas seulement à jouer la comédie, on apprend la régie son et lumière, la réalisation des décors, des costumes et tout ce qui a trait à l'art théâtral.

C'est là qu'est née la troupe professionnelle *Öteki Hayatlar* (Les vies des autres), créée par les anciens élèves de la troupe de théâtre de l'Université Galatasaray.

Après six années d'études (2 ans de classe préparatoire pour les non-francophones puis 4 ans d'université) et de pratique théâtrale, Gülçin Kaya a travaillé dans un cabinet d'avocats à Istanbul avant de s'inscrire au Master "Entreprises et Droit de l'Union Européenne" à Paris 11 grâce au Programme Copernic et à une bourse du Ministère français des Affaires Etrangères. Elle a prolongé ensuite par Sciences Po Paris et un stage de 9 mois chez Danone Eaux France. Mais l'amour du théâtre ne l'a jamais quittée. En 2010, elle fonde le groupe *Paris'te Türkçe Tiyatro* 'le théâtre en turc à Paris), en abrégé PaTuTi, recherche un peu partout autour d'elle des personnes intéressées et aujourd'hui, PaTuTi, c'est dix personnes d'âges et d'horizons professionnels divers (employés, programmeur informatique, prof de maths, étudiants du lycée au doctorat...).

Le groupe commence par répéter dans les locaux de l'association ACORT puis au Centre Culturel Anatolie depuis deux ans, tous les dimanches après-midi. Gülçin travaille même maintenant au CCA où elle donne des cours de turc. Mariée à un Francais qui, lui aussi, apprend la très belle langue turque, elle a bien sûr la nostalgie de la qualité de vie d'Istanbul ("les petits-déjeuners au bord du Bosphore n'ont pas d'équivalents au monde!") mais construit sa vie à Paris, grâce à sa deuxième passion: les langues étrangères et les échanges culturels. La première représentation a été fabuleuse: "je suis très contente; je ne pouvais pas imaginer comment le public parisien turcophone allait réagir !". Gülçin Kaya Rocheman aura grand plaisir à retrouver tous les amis turcophiles du réseau d'Entre gens pour la deuxième représentation. Mais dépêchez-vous ! Les billets (10 euros) partent comme des petits pains.

Melda Başusta laisse de belles traces

(juillet 2012)

Izmir est la ville de son enfance, Istanbul la ville de sa jeunesse, Nancy la ville de ses études et de beaucoup plus encore... Pour la petite histoire personnelle, Melda a un ancrage rural autant qu'urbain: une famille originaire d'un petit village de la région de Bingöl, de langue kurde en même temps que turque, immigrée vers les grandes villes de l'ouest et, à chaque fois qu'elle le peut, elle apprécie de rendre visite à ses racines anatoliennes.

Alors quand elle est arrivée en Lorraine, elle a aussitôt partagé sa vie entre la ville de Nancy et un village meusien proche de Ligny-en-Barrois où s'est construite une vie affective au sein d'une famille paysanne au sens le plus digne du terme, une famille du pays.

Avec eux, elle a partagé le quotidien difficile, appris à connaitre une façon d'être, de parler ou même de ne pas parler... Elle, étudiante en Lettres, a partagé avec eux, pendant plusieurs années, cette vie à la campagne, cette proximité avec la nature mais aussi cette solitude qui donne des idées étriquées. Il y a eu dans la famille un avant Melda où quand on votait, c'était plutôt vers les extrêmes que l'on regardait et puis un après Melda, où toute la famille s'est mise à apprendre le turc alors qu'elle apprenait le patois lorrain.

Melda s'est passionnée de permaculture, la culture pour un développement durable et a partagé sa passion autour d'elle. A Nancy, à la fac, elle vivait à fond sa vie étudiante, dans un cercle d'amis très cosmopolite, avec les sorties du soir, les spectacles, la musique, la fête.A Nancy, pour gagner sa vie, Melda travaillait dans la restauration rapide, dans un petit snack familial, devenant encore une fois une vraie amie de la patronne. L'été, c'était quelques semaines en Turquie pour retrouver la famille et quelques semaines en France pour d'autres expériences professionnelles enrichissantes: animatrice dans des centres de vacances pour personnes handicapées. Tout cela s'est fait peut-être un peu au détriment des études mais l'essentiel pour elle a toujours été de vivre à fond sa rencontre avec les autres, de s'enrichir de l'autre.

En ce 21 juillet 2012, Melda reprend l'avion pour quitter (définitivement ?) la France, Nancy, Ligny, ses amis... Elle tourne une nouvelle fois une page mais elle ne referme pas le livre. Elle sait que pour un temps elle va retrouver ses parents, ses tantes auxquelles elle est très attachée, son amie d'enfance, la promesse d'une vie sentimentale épanouie, des envies d'action culturelle et surtout avec en elle un énorme bagage interculturel, une maturité extraordinaire née de ses expériences en France bien plus que de ses études.

1,2,3 Istanbul avec Bekir Aysan, dit BekO

(juin 2013)

Le projet est né autour de ses 40 ans, d'un besoin de se perdre dans sa ville de naissance, d'y promener ses yeux et son âme... et de se retrouver. Au cours de trois voyages dans la ville des villes, Istanbul, Bekir Aysan a pris en photo des gens dans la rue, en leur demandant de sauter en l'air et de lui raconter un souvenir d'enfance. "Sauter pour se souvenir de l'enfant qui est en nous... se rappeler de ce qu'on voulait devenir, pour ne pas oublier" déclare ce graphiste mulhousien de 43 ans. BekO fige avec son appareil l'instant unique des gens qui sautent en l'air. Lorsque l'on saute, on ne réfléchit pas à l'atterrissage. "Dans le saut, dit l'artiste, il y a une connexion avec l'enfance, la spontanéité. Dans une photo classique, on compose. Dans le saut, on ne réfléchit pas à son bon profil. L'énergie est dans l'instant. Dans ce micro-moment, on peut renouer avec des sensations oubliées, celles de son enfance".

Bekir Aysan est un grand enfant. Lorsqu'il avait cinq ans, à la maternelle, il "volait" de la pâte à modeler pour la ramener à la maison et faire des bonshommes avec des patates et de grandes oreilles. A l'adolescence, pour séduire les filles, la pâte à modeler n'est pas ce qu'il y a de

mieux, alors il se met au dessin et à la B.D. Plus tard, il découvre l'informatique et le monde de l'animation. Après ses études de technico-commercial, il déchire son diplôme car décidément ce monde ne lui convenait pas. Parti vivre à Paris, il s'achète des tonnes de bouquins et potasse jour et nuit pour apprendre l'animation 3D. Il confie: "Quand tu es autodidacte, tu ne sais jamais quand tu as fini d'apprendre, tu bosses dix fois plus".

Bekir s'inscrit au salon *Imagina* de Monaco dédié aux technologies 3D. Il termine 2e. Ce succès lui ouvre des portes. Mais quand la boite de jeux vidéo qui l'a embauché est liquidée, il décide de retourner à Mulhouse. C'est dans cette ville qu'il a grandi, au 14e étage d'une tour dans la ZUP. C'est donc à Mulhouse que BekO s'est mis à son compte en tant que graphiste de sites internet, réalisateur de court-métrages et de dessins animés.

Pourtant, il lui manque ce contact avec la matière, "ce côté sensuel du modelage". Il retourne à la pâte à modeler de son enfance. Avec ce matériau, l'imagination est sans limite. En 2012, Bekir Aysan dit BekO a créé plus de 400 personnages pour les Monsteurs, un jeu en ligne sur Facebook.

C'est peut-être parce qu'ainsi il a retrouvé la spontanéité de l'enfance qu'il s'est lancé en 2013 dans ce nouveau projet: photographier les gens dans la rue... d'abord les gens qui passent sous sa fenêtre de la Place de la Réunion à Mulhouse, qui se croisent avec leurs téléphones portables (ils communiquent tous avec quelqu'un mais jamais entre eux), des gens à vélo (ils se croisent comme dans un ballet), des gens qui dansent (les enfants ne sont pas dans le rythme mais ils sont libres, beaux). Il commence alors sa série de photographies de gens ordinaires qui sautent en l'air. Son projet le mène dans plusieurs villes du monde et naturellement à Istanbul, sa ville natale. Dans ses compositions, il glisse parfois un intrus, comme un Charlie au pays des Hansi (Mulhouse) ou des Mustafa (Istanbul). Tout le ramène à l'enfance. Tout le ramène à ses rêves. [359]

Un ami a dit à BekO: "Méfie toi de tes rêves, parce que parfois ils se réalisent."

---

[359] sources: les sites internet de Lili et BekO, le site 123istanbul, l'article de Sandrine Bavard dans *JDS Pestacles*, le guide des loisirs des enfants du Haut-Rhin

Copirate

"*Il me semble d'ailleurs qu'on ne devrait lire que les livres qui vous mordent et vous piquent. Si le livre que nous lisons ne nous réveille pas d'un bon coup de poing sur le crâne, à quoi bon le lire ? (...) Un livre doit être la hache qui brise la mer gelée en nous. Voilà ce que je crois*." Extrait d'une lettre de Franz Kafka à Oskar Pollak

Viens dans ma bulle, si tu lis nomade... Mieux vaut rester dans sa bulle que de buller dans ses restes. (Briacosaure Calvitis)

Celui qui a connu le désir... trouve ces jours chauds bien tièdes. Ftx

Copirate, toi qui es seule à me comprendre, je t'invite à déambuler avec moi en juillet dans le 16ème munis de tee shirts: "observatoire de la bourgeoisie" afin d'interroger les gens sur leur état de santé, leurs conduites délinquantes, leurs résultats scolaires, leurs difficultés financières, leur sentiment d'insécurité, etc. T'es partante ? Si oui, je fais imprimer les tee-shirts vite fait.

16ème, c'est sûr que c'est moins bien que 15ème..., mais c'est mieux que 303ème. Par contre j'ai un doute, faut-il accuser les petits-pois, les carottes et les navets ? Bon, en même temps, les navets peut-être, parfois. C'est vachement compliqué. Moi, j'ai du mal à adhérer au coup du parent pauvre qui représente en réalité un marché coté. Vous en pensez quoi vous ? (Briacosaure Calvitis)

Les mots de La Mô (Mo.Maitte), les dissections de Fatimaxx (Ftx), les aphorismes extravagants et maximes miniatures de Briacosaure Calvitis... Sachez croiser ! Au lieu de gaspiller votre temps, votre intelligence et votre argent dans les sinistres soldes du capitalisme vérolé, vous feriez bien mieux d'investir dans l'émergence abracadabrante de la littérature minuscule. (Briacosaure Calvitis)

Il n'y a pas de détails insignifiants, il n'y a que des signes minuscules qu'on ne sait pas toujours lire. Ftx

Chassés croisés.

Les grandes vagances

Hier soir une bénévole âgée de Caritas a demandé à l'enfant du squat ce qu'il allait faire pendant ses vacances. "Je vais attendre" a-t-il répondu. Comme elle ne comprenait pas la situation elle insista: "Tu vas te promener, jouer avec les copains,...". "Non, je vais attendre". (Mo.Maitte)

Il est tard je vais au bistrot. Dans le bruit des notes dispersées le chaos permanent les rires les effleurements les coups d'oeil qui se cherchent et se fuient parée de mon invisibilité tu n'es plus là je ressors repars m'en vais et allumant une cigarette je me retrouve plongée dans une conversation secrète une échappée en solitaire d'où les barbares sont gommés. ce monde va s'écrouler il s'écroule déjà un peu et s'écoule le temps. La voix de la fille saoule repasse, vous n'êtes pas gentille, mais ce monde n'est pas fait pour les gentils il faut plus, bien plus. Ces mots franchissent mes parois et se dissolvent. Nous vivons dans le mensonge de notre amour secret de la dictature de son attrait puissant de sa force illimitée, amour nourri d'ambitions bien rangées dans leur cadre. Je ne vais pas maintenant me vautrer dans l'idée que nous allons faire vivre les droits de l'homme avec des hommes. Je voudrais bien te plaire, ce

mensonge là m'appartient. Je ne connais personne qui ait touché la ligne d'horizon. (Mo.Maitte)

Etes-vous prêts à aller la tête haute à Cuba ? (Briacosaure Calvitis)

Etrange sensation que cette inconnue qui, du soir au lendemain, devient plus que connue, vitale. Il appelait son répondeur pour entendre sa voix et pesait ses mots comme d'autres des bombes. Surtout, surtout ne rien faire exploser. Les mots... Il était vieux. Cheveux en moins, rides en plus, les deux difficiles à compter. Il avait de la peine à monter ses sacs et les escaliers. Il mettait des baskets avec son costume. Les manches toujours longues même en été. Il voyait plus les médecins que ses propres enfants. il souriait pourtant sous son bonnet-béret gris de chibani. Il disait: -Al hamdoulillah- souvent. Les jeunes en bas de l'immeuble l'imitaient et répétaient ce -Al hamdoulillah- comme une simple ponctuation... Pourtant, pour lui, c'était une respiration. Ftx

C'est avec une émotion discordante que je suis obligé de vous annoncer la sortie de DésaCCordéOn: chansonnettes lourdes, poésies faciles et slams balbutiants, éditées dans ma cuisine dans la soirée du 18 joints... Poésies populistes à l'usage des yeux mal élevés. (Briacosaure Calvitis)

Ni trop vite, ni trop tard, le désir se savoure -al dente- Ftx

"Divagances"
Vraiment les amis poètes, m'offrir cette Anthologie de la poésie érotique, il ne fallait pas. Non vraiment c'est trop. Comme tout le monde, entre deux poèmes, je me suis retrouvée à lire une histoire de langue enflammée et de fièvre. Tout ce qu'une langue peut faire, je crois l'avoir lue au fil des années passées à lire. Mais là, cinq siècles de jeux de mains de langues de chavirement d'exploration, je ne peux pas accepter. Je n'ai qu'un demi-siècle d'âge et peu de temps encore pour exprimer un jour mes propres impudeurs. Je veux donc rester vierge. (Mo.Maitte)

Le BAC c'est comme le premier baiser, tu es heureux une journée puis tu te rends compte que ce que tu prenais pour un point d'arrivée n'est que le point de départ:) Le plus gros reste à venir ! Ftx

Un fou courait derrière un coup fourré. Rer b: le chef de ligne est un boute en train... Les vrais farfelus ont les phares fêlés. (Briacosaure Calvitis)

Il se servait de son stylo comme d'un fer à repasser: Il lissait toutes ses idées jusqu'à gommer le moindre pli d'intelligence. Il était ami avec tout le monde, le front lisse de toute contrariété. Surtout ne pas froisser... Il pensait le recto et disait le verso si l'air était au verso. Le costume impeccable pour aller au bureau. Sans cravate pour ne pas provoquer. Il riait aux blagues même les moins drôles et évitait de commenter en premier les statuts ou les débats. Surtout pas de faux-plis... Il ne parlait pas en premier mais disait souvent "oui, moi aussi !" avec l'enthousiasme de celui qui allait justement le dire... Il draguait les femmes en les laissant parler et en piochant sur facebook leur passion. Il déclarait ensuite avoir les mêmes passions "c'est fou, on aime les mêmes choses". Au bureau, on oubliait souvent son nom. Mais comme on parlait peu de lui, personne ne s'en inquiétait. Il n'avait pas d'ennemi déclaré. Pas d'avis déclaré. Pas de

vie ni d'éclat. Il oubliait une chose: être l'ami de tout le monde c'est être l'ennemi de soi-même… Personne ne remarqua quand il ne revint pas au bureau ce lundi 02 juillet... d'ailleurs comment s'appelle-t-il déjà ? Ftx
Le contrat du croque mort a expiré en pleine période décès. (Briacosaure Calvitis)

Y'en a qui ont le moustique asiatique d'autres le frelon asiatique lui aussi, y'a la crevette tueuse aussi, nous les alsaciens et plus spécifiquement les strasbourgeois nous avons le légume pourfendeur de lard (Mo.Maitte)

Extravagances

Aujourd'hui j'ai remporté ma 1752ème victoire contre le sarkozisme. Je tenais à vous en informer. Personne ne signale ce genre de records. (Briacosaure Calvitis)
Aujourd'hui je lance ma série de PICS quotidiennes (PIC= Provocation d'Initiative Citoyenne). Le malheur de mon planning veut que j'erre dans les rues du 7ème au détour d'un rendez-vous au conseil régional. La surbourgeoisitude et la blanchité intégrale des gens de ce quartier m'énerve. Je m'arrête devant le café le Babylone. Je prends mon téléphone et je dis bien fort "allo; observatoire du communautarisme, il n'y a que des blancs à la terrasse du Babylone, vous pouvez venir voir, je crois qu'ils préparent quelque chose"... Les gens médusés n'osent rien dire, d'autant que j'adopte des gestuelles de déséquilibré qui font peur. Je leur jette un regard méprisant et poursuis mon chemin. Parfois j'aime bien rigoler tout seul. (Briacosaure Calvitis)

Le comble du bouffon, c'est de faire le guignol dans une société de clowns.
J'ai fouillé dans mon langage pour rigoler. Et j'y ai trouvé de profondes horreurs.
Il vaut mieux porter des cols roulés que de supporter des rôles coulés.
L'un des paons danse.
Si je brasse à mi temps, c'est pour faire un quart nage.
Je crois que j'ai succombé à une rupture d'aphorisme.
J'aime les êtres sans cibles.
La néglégance, c'est l'élégance du négligé.
Mes vers écoeurent vos coeurs ouverts.
Le doigt d'honneur du corrompu: remettre en main propre un tas d'argent sale.
Seul le bailleur rêve d'une cité dortoir.
La loi rate l'antique.

Dédicace à Toutes les banques ignobles qui aiment les branquignoles.
Vous reprendrez bien un peu de sirop anti tout ?
Heureusement que le journal de 20 h ne dure que 30 mn ! (Briacosaure Calvitis)

Vous prenez (encore) des vagances ?

Celui qui mesure la qualité d'une femme à la longueur de ses cheveux ou de ses jupes et qui pèse son estime à la taille de ses seins ou de ses fesses... peut toujours essayer, aussi, d'attacher l'eau avec du fil... il a autant de chance d'arriver à quelque chose. Ftx

Nous irons au gré du temps, dis-tu, m'accrocher à ton gréement et me laisser emporter est une idée que je laisse dans ce silence qui souvent t'interroge. Si je te livrais toutes ces folies ce serait comme de libérer une mer agitée. je ne suis hélas pas assez folle c'est pourquoi j'écris. Tu l'échappes belle, mais ne le mesures pas. Tu reprends la main, celle de la parole, pendant que mes mains semblent vouloir vivre leur propre songe sur du papier songé de piètre qualité. Tu m'énumères tes dernières journées qui laissent présager un même sort aux prochaines. Tu enchaînes les mots, les phrases les paragraphes. Tu connais ton sujet, tu es un excellent orateur. Chacune de tes phrases commence par nous. Nous projet nous combat nous réunion nous, non je rêve, tu as osé le mot révolution. Est-ce correct de reprendre une bière ? Je me concentre sur cette idée. Le temps passe et avec lui gré et gréement. Un mot se détache, sacerdoce, ça ne me sert pas à grand-chose, je ris et pouffe dans ma bière. Tu m'offres un sourire, tu es

satisfait. Sans même te rendre compte tu me morcelles, tu me découpes, tu ignores des pans de moi. Je cherche un synonyme d'incongru. Je ne trouve rien, je t'offre un sourire. Nous avons un peu refait le monde. N'est-il pas temps de reprendre une bière ? Un jour il faudra que je t'avoue que je n'aime pas du tout ta coupe de cheveux. (Mo.Maitte)

Briacosaure Calvitis

Athée non pratiquant, bien décidé à vivre et convaincu que vivre est une conduite à risque, Briacosaure Calvitis, est dans la vie normale anthropologue (avec par ailleurs un vrai nom et un vrai prénom qui ne seront pas dévoilés par respect pour la bipolarité du personnage). Briacosaure Calvitis est formateur - il forme des artificiers à la dynamite de groupe -, sociologue - il rédige un mémoire sur l'amnésie -, activiste - il n'oublie pas, après les législatives, les gifles actives, à distribuer largement car "la gauche molle et la gaule moche ont décidément besoin de quelques bonnes baffes". Il prend la plume et dédicace ses brouillons à ses soeurs et frères de la compagnie des écriveuses et écriveurs: lis tes ratures.

Fatima Aït Bounoua

Fatima Aït Bounoua alias Fatimaxx dissèque les êtres humains du bout de sa plume et toujours proprement. Qui sait... A détour d'une chronique c'est vous, vos secrets, votre passé que vous allez croiser ? Elle n'écrit pas pour être récompensée. Elle n'écrit pas parce que c'est à la mode. Elle n'écrit pas pour gagner de l'argent. Elle n'écrit pas pour combler un manque. Elle n'écrit pas pas pour tromper l'ennui. Elle n'écrit pas pour être reconnue. Elle n'écrit pas pour raconter sa vie. Elle écrit, c'est tout. "Mes mots resteront peut-être au fond d'un placard avec deux lecteurs par an, peut-être. Mais si ces deux lecteurs comprennent ce que j'ai voulu dire et sentent que chaque virgule pèse de tout son souffle, si ces deux lecteurs sentent que ces mots leur parlent plus qu'ils n'auraient même voulu ou pensé, si ces deux lecteurs finalement se rencontrent sans jamais se voir, si ces deux lecteurs y pensent encore le lendemain et se sentent bousculés ou compris, alors, alors elle sera là ma récompense. La littérature est une affaire sérieuse. On peut mourir pour un mot, oui... pour un mot oublié, pour un mot en trop ou par absence de mots... Ftx (Fatimaxx)

Monique Maitte

Pendant toutes ces années, que faisiez-vous quand Monique Maitte, alias Mo.Maitte, alias La Mô, était là devant vous: et personne, personne pour m'entendre, personne pour me tendre la main alors que je m'époumonne à dire "café". La Mô, l'amie des poètes, écrit. Devant elle, une tasse de café à moitié pleine et vide. "Le jour ne va pas tarder à se lever. Musique du passage de la nuit au jour. Sortir de l'obscur à petits gestes. Peut-être que mon attente est vaine. Il n'est pas nécessaire d'ouvrir la fenêtre pour voir. Soudain une apparition. Le sommeil s'éloigne une nuit s'enfuit une ligne d'horizon. Nul n'a besoin de ne pas voir pour ne pas voir la forêt le ciel la rivière. la poésie te permet de voir sous les jupes des nuages. Une tasse de café vide. La première cigarette. La forêt de Brocéliande. Un chemin à prendre par son milieu. Tracer la route pas à pas. Ecrire." ©Mo.Maitte

[360]

[360] Les auteurs de ces extravagances et autres dissections ont des droits, des copyrights. Notre piratage n'a d'autre but que de vous inviter à aller plus loin avec elles et lui et à les accompagner dans leurs piques et leurs PICS. Le désaccordéon, Les aphorismes extravagants, Les extravagances miniatures, Les maximes miniatures de Briacosaure Calvitis sont disponibles à l'achat sur le catalogue de TheBookEdition. Le premier recueil de nouvelles *La Honte* de Fatima Aït Bounoua est disponible à l'achat sur fnac.com. Les chroniques Les dissections de Fatiimaxx sont sur facebook. Les mots de Monique Maitte sont sur http://artsansdomicile.blogspot.fr

L'ouzine

L'association a été créée en 1998 par Hocine Boukella, dit **Elho**, musicien et dessinateur de presse algérien, Hanni Ryad, directeur du label musical "Samarkand", et l'Orchestre National de Barbes (groupe musical maghrébo-français). C'est un collectif d'artistes maghrébins et français qui ont décidé de s'unir pour louer dés 1994 une ancienne usine située à Arcueil et qui en ont fait un lieu de travail, de rencontres et de création artistique. *L'Usine* regroupe aujourd'hui plus de 100 artistes de tous horizons, musiciens pour la plupart, mais aussi dessinateurs, peintres et photographes, qui exercent leur profession dans trois studios de répétition et d'enregistrement, un atelier de peinture et dessin, un atelier de photo et un atelier de musique. Régulièrement, les artistes organisent des *bœufs* des soirées *louzine* qui financent l'activité tout en créant des liens forts entre les membres.

Samira Brahmia entre ciel et désert

[361]Samira Brahmia est née dans le Doubs mais a été élevée en Algérie. Dotée dès le berceau d'une double culture, la jeune femme assume très bien ses origines et ses acquis avec un naturel déconcertant. Ses chansons mêlent influences pop rock (tendance Police ou Sheryl Crow), chaâbi, traditions celtiques ou instruments du Grand Sud algérien. Ses mélodies ciselées sont dominées par sa voix pure et claire et une capacité étonnante à faire passer l'émotion.

Il faut dire que la donzelle ne triche pas. Elle n'est pas là pour ça. Rien ne la prédestinait vraiment à une carrière artistique. Sitôt son bac en poche, elle entame l'Ecole Polytechnique ("*Mais vite fait, hein*, précise-t-elle en souriant. *J'ai très vite constaté que ce n'était pas pour moi..* ") puis se rabat rapidement sur des études de Sciences Eco. Tout en suivant son cursus universitaire, elle mène la vie étudiante d'Alger et commence jouer de la guitare et à écrire des mélodies. Voilà qui lui convient nettement mieux que les statistiques ou les relations entre marchés financiers et défiscalisation. Elle troque rapidement la macro contre le micro, et devient choriste au sein d'*Index*, LE groupe de rock du moment. Peu à peu, Samira commence à écrire ses propres textes, elle se lance.

Le coup de pouce viendra d'un réalisateur algérien plein de promesses, **Merzak Allouache** [362], à l'époque où il prépare un film intitulé *L' autre monde*.

"*Le tournage se déroulait en plein Sahara à Timimoun*, raconte Samira. *C'était magique, là-bas les gens ont un autre rapport au temps. Je me souviens d'une vieille femme habillée en bleu qui marchait dans la rue et s'est mise à contempler le ciel. Doucement, je me suis assise à ses cotés et nous sommes restées là, sans échanger un mot pendant plus d'une heure. Il émanait une telle sérénité de cette femme et de ce moment que je ne pouvais plus bouger tant j'étais bien. Au bout d'une heure (au moins) elle s'est levée m'a dit au-revoir. Et là je me suis rendue compte que l'équipe du film me cherchait partout...* ".

En mars 2003, Samira est invitée à participer au deuxième festival *Femmes d'Algérie*, dont elle sera la découverte-phare. Depuis Samira travaille sur son premier album, peaufinant un style personnel profondément métissé, tout en prêtant son talent à d'autres aventures comme la compagnie équestre Salam Toto, dans un spectacle où Samira Brahmia assure les parties musicales en direct, tandis que les chevaux dansent, envoûtés par cette voix pure et profonde.

---

[361] présentation site *louzine*

[362] qui depuis a signé le célèbre *Chouchou* avec Gad Elmaleh

Samia Diar a la Méditerranée dans les doigts et dans la voix

[363]Née à Annaba, dans l'Est de l'Algérie en 1973, la première rencontre musicale de **Samia Diar** est la guitare. Elle fait son premier pas dans le milieu artistique, en 1993 avec la formation Triana d'Alger. En 1998 elle rejoint le groupe *Mediterraneo* avec lequel elle se produit à travers l'Algérie et en Italie. Artiste étonnante, et engagée, aux textes puissants et à la voix mélodieuse, Samia Diar est l'une des artistes les plus prolifiques de la nouvelle génération. Elle chante, en français et en arabe avec sensibilité et conviction des bribes de vie de l'Algérie d'aujourd'hui.

Auteur, compositeur et interprète, Samia Diar puise son inspiration aux sources des musiques traditionnelles algérienne et nous offre des compositions où se marient percussions du nord et du sud, mandole, gumbri, violon, guitare et rhodes. Samia Diar sait si bien jongler avec les genres, allant du flamenco au chaâbi en passant par les musiques des Aurès avec aisance et fluidité. Toutes les influences de la Méditerranée sont dans les doigts et la voix de Samia Diar qui, joyeuse et combative prête l'oreille à tout et développe un style unique qui n'a pas fini de nous surprendre.

Sa rencontre, à Paris, avec trois bons "multi instrumentistes" a contribué à donner puissance et couleurs à sa musique et chaque concert de ce joyeux quartet est un moment où l'émotion et la danse sont au rendez-vous !

L'élan d'Elho

[364] **Hocine Boukella**, alias Elho, biologiste de formation, est un musicien et dessinateur autodidacte. Dès les années 80, étudiant à l'université d'Alger, il croque avec un humour corrosif la société algérienne. Il réalise une BD intitulée "*Le Crieur*" sur l'univers des musiciens algérois. Cette BD sera interdite pour "obscénité" et les planches originales lui seront confisquées.

En 1985, Elho vient à Paris pour suivre des études de Génétique des Populations. En 1988, il abandonne sa carrière de scientifique et se consacre entièrement à ses deux passions : le dessin et la musique. Elho fonde le groupe Sidi Bemol qui tourne surtout en région parisienne, publie trois recueils de dessins, collabore aux revues *Salama* et *Pour!*, expose dans plusieurs festivals avec son ami Gyps (Angoulême, Saint-Just-Le Martel,..), et participe en tant que graphiste, parolier ou musicien à divers albums (Youcef, Gnawa Diffusion, Orchestre National de Barbes, Djamel Laroussi, Takfarinas, ...). Il enregistre son premier album *Cheikh Sidi Bemol* (1998). Il dirige le collectif *L'Usine* et participe à la fondation des groupes *Thalweg* (celto-berbère) et *Zalamite* (groove berbère).

Les dessins d'Elho et ses chansons révèlent une personnalité complexe et riche, solidement enracinée dans sa double culture, tiraillée entre la nostalgie lancinante de l'Algérie et le quotidien d'un exil chargé de contradictions.

Halim Zénati a une histoire avec l'Algérie

[365] Ingénieur agronome de formation, **Halim Zénati** est un photographe autodidacte. Il apprend la photographie en parallèle avec ses études en 1974. Pendant 4 ans, il explore les rudiments de la photo, commence à saisir quelques portraits de ses voyages dans le pays, et en 1978 il expose, d'une manière amateur, pour la première fois à la salle El-Mouggar à Alger. C'est le déclic, il abandonne son travail d'agronome et se met au service du département audiovisuel du

[363] présentation site *louzine*
[364] présentation site *louzine*
[365] présentation site *louzine*

Ministère de l'Agriculture. Dans le même temps, il sillonne l'Algérie en couleur au gré de ses déplacements pour le Ministère, et Alger, sa ville natale, en noir et blanc.

En 1984, il vient en France pour suivre un Doctorat en information et communication et se met à son compte en tant que photographe. Sentant déjà les prémices des événements qui allaient secouer l'Algérie, il y passe environ 6 mois par an afin d'emmagasiner le maximum de choses qui allaient disparaître. Pendant ses séjours en France, il s'intéresse au théâtre, particulièrement celui de la rue, à la musique de scène et suit des artistes plasticiens, il collabore également à quelques revues et journaux et expose régulièrement ses travaux dans toute la France.

En 1992, à cause des événements, il arrête provisoirement son histoire avec l'Algérie. A l'occasion d'une commande de reportage, il découvre le Brésil et son incommensurable richesse. Il tombe amoureux de ce pays qui ressemble un peu à l'Algérie. En 1999, à l'occasion d'une campagne de la FNAC *Algérie, j'écris ton nom*, dont il réalise l'affiche, il publie un livre de photos sur la famille algérienne et renoue avec sa ville natale après 8 ans d'absence. En 2001, il participe à la publication d'un livre sur l'œuvre d'un plasticien sculpteur : Rachid Khimoune. Puis, il éditera un livre de photos dédié aux artistes algériens des 2 côtés de la Méditerranée. Il travaille actuellement sur 8 maquettes de livres, fruit de 20 ans de photo. Quels que soient ses centres d'intérêt, l'Algérie reste au cœur de son travail et en constitue la pièce maîtresse.

Pollens

(décembre 2007)

"*Pollens*" est le titre d'un roman de Mahi Binebine[366] : l'errance d'un jeune homme qui fuit les Vosges pour le Maroc en quête d'un bonheur qui tourne à la folie. Mahi Binebine n'est pas seulement romancier. Il est l'un des plus brillants artistes de la diaspora marocaine en France dont nous découvrons ici quelques uns des principaux visages : Mohamed Rachdi, Meki Masmoudi, Yamou, Rim Laâbi, Brahim Bachiri, Ymane Fakhir, Mohamed Elbaz, Hicham Benohoud. Comme le roman, la toile "Pollens" parle d'une fuite impossible: le passé ne peut se quitter, il ne peut s'oublier... Mahi Binebine peint le jour et écrit ses romans la nuit (ou parfois le contraire). Cet admirateur de Bacon peint des masques désespérés et désespérants. Il écrit sur le drame quotidien des clandestins jouant leur vie à pile ou face sur des barques (roman *Cannibales*). Il se préoccupe exclusivement de ses semblables.

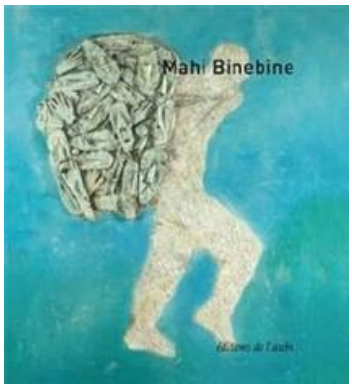
Chez lui, pas de paysage. Seul l'homme le hante. Ses personnages sont dépouillés de tout vêtement et de tout accessoire, nus comme leur destinée. Cet ancien professeur de mathématiques qui s'est installé à Paris en 1980, qui a passé 5 ans à New York, est retourné à Marrakech, se consacre aujourd'hui exclusivement à la peinture et à l'écriture.

Mohamed Rachdi, un puits de désir

C'est un homme rare, Mohamed Rachdi, un poète sensible et intelligent, un homme de l'art qui veille sur les artistes, un enseignant (de l'Université de Valenciennnes) qui fait parler les oeuvres muettes. C'est un peu tout cela et plus encore. Le fondateur du RARE (Réseau

[366] Ed. Fayard, 2001

d'Art Recherche et Essai)[367] est artiste plasticien lui-même. Il est né en 1964 à Goulimime, au Sud du Maroc. Il vit et travaille à Amiens. Mohamed Rachdi, Docteur en Art et Sciences de l'Art (Paris I - Sorbonne), monte des expositions d'art contemporain. En 2006, c'était "*Les puits du désir*", qu'il a présenté à Montataire: dix-sept artistes femmes dans une église. Ce lieu de culte, le temps d'une exposition, est devenu un lieu d'écriture, où il a invité les artistes à habiter l'intériorité du O : le O de l'Origine du monde (hommage à Courbet), le O de l'Oasis, le O de l'Oeil, le O qui s'Ouvre à l'abîme de cette altérité : la femme.



Le 21 décembre prochain, Mohamed Rachdi sera le commissaire pour la sélection marocaine du 7ème Festival d'images artistiques vidéo (FIAV) au Centre Pablo Neruda de Nîmes. Le *F.I.A.V. 07* est la septième édition d'un festival, organisé par la galerie d'art contemporain Esca, qui a la particularité d'être itinérant entre le Sud de l'Europe et le Nord de l'Afrique. Il est le moment de la prise de conscience d'un champ culturel euroméditerranéen. Accueilli l'an dernier en Tunisie par le Centre culturel international d'Hammamet il se déroule donc cette année à Nîmes. Le FIAV 2007 invite cette année sept pays : l'Algérie (commissaire: Nadia Boubekir), la France (Noëlle Tissier), l'Espagne (Gerardo Peral), le Portugal (André Sousa), la Tunisie (Nadia Jelassi) et donc le Maroc (Mohamed Rachdi).Un jury décernera le prix Ibn Batuta, en hommage à ce géographe grand voyageur tangérois du XIVème siècle.

Meki Masmoudi dans un tourbillon

Nous avons connu Meki voilà plus de vingt ans entre les plants de tabac d'une ferme alsacienne où nous passions notre été à cueillir ces feuilles qui, une fois séchées dans de hauts hangars, devaient prendre la direction des manufactures de la région. *El Mas*, comme il aimait se faire appeler par les amis, est né à Tetouan et a grandi à Ceuta. Enfant, il était déjà à l'interstice entre le Maroc et l'Espagne et l'espagnol est sa seconde langue. C'est d'ailleurs en Espagne que l'artiste marocain a accroché ses premières toiles à la *Escuela Superior de Bellas Artes San Fernando* de Madrid.

Il arrive à Strasbourg en 1980, y reste par amour pour l'Alsace et pour une Alsacienne. Il devient vite l'un des artistes les plus prolifiques de la ville. Sa peinture est toujours en recherche. D'une idée surgissent des couleurs, où dominent souvent les ocres, les rouges et les noirs, des matières, qui s'incrustent dans la toile, des formes souvent tourbillonnantes. L'amateur d'art qui veut appréhender cette "écriture" doit pénétrer l'oeuvre.

Meki Masmoudi cite cette phrase de Nietzsche :

"*Une oeuvre d'art n'est lisible que par approfondissements successifs*"

[367] http://www.le-rare.com/expositions.html

Yamou cultive son jardin

Il faut toucher de l'oeil les oeuvres de Yamou. Il faut en sentir les effluves comme s'ils surgissaient de la toile. L'artiste peint des jardins, écrit des jardins, sculpte des jardins. Son atelier est un jardin au coeur de Montreuil. Quand il était enfant, Yamou dessinait déjà sur les murs. Il a découvert la peinture dans les magazines au Maroc où il est né en 1959 à Casablanca. Après son bac, il arrive en France pour des études de biologie mais laisse tomber pour la sociologie. Son DEA porte sur l'art contemporain au Maroc. Car Yamou n'a jamais cessé de peindre et de fréquenter les galeries. A 27 ans , il a décidé de s'y consacrer totalement. Dans ses oeuvres, il utilise la terre séchée, les végétaux et sa peinture devient sculpture.

Abderrahim Yamou sculpte les formes du vivant, dont il libère l'énergie. C'est un artiste inspiré qui, comme un retour aux sources, expose du 15 décembre 2007 au 15 janvier 2008 à la Galerie Noir sur Blanc à Marrakech. Mais c'est à Paris qu'il vit, travaille et exprime toute la charge émotionnelle de son art abouti.

Rim Laâbi et ses échevettes

Elle tisse les entrelacs du désir, entrecroise les imaginaires. Cette artiste marocaine, née à Rabat en 1973, récupère des fragments de matières végétales, animales et minérales du Maroc, le pays de son enfance, de la Grèce, le pays de son adolescence, et de la France, le pays de l'âge adulte, pour en faire un tissu complexe, celui de son identité, qui s'inscrit dans l'esthétique arabo-musulmane. L'art féminin de cette diplômée des arts plastiques et des sciences de l'art de la Sorbonne s'enracine à Paris où vit Rim Laâbi et se déploie dans les interférences des cultures vivantes.

Brahim Bachiri, fenêtre sur court (-métrage)

"*J'existe autant par mon nom que par mon corps*". Et vice versa. Brahim Bachiri refuse de trancher sur cette question existentielle. Cet artiste est né en 1965 dans le village minier de Sidi Boubekeur, près d'Oujda. A 19 ans, il est venu en France pour entrer à l'Ecole des Beaux-Arts de Tourcoing. Son oeuvre polymorphe utilise la vidéo, la sculpture. Il crée des installations esthétiques où des lunettes de vue se collent sur un poste de télévision, un oeil observe les grands ensembles d'habitation, où un enfant joue avec des lettres rouges calligraphiées en langue arabe, ne parvenant pas à écrire le mot Paix.

Ymane Fakhir sur la Canebière

Quand Ymane avait huit ans, sa mère s'est mise à acheter, commander, faire coudre et broder par des professionnelles tout ce qui leur paraissait nécessaire pour le trousseau de sa fille. D'année en année, de nouveaux articles venaient s'ajouter.

En 2005, âgée de 35 ans, Ymane a commencé à vider les lourdes malles des placards et des greniers pour photographier tous ces objets : des bouquets de fleurs, des maquillages et accessoires, des objets hétéroclites. Elle en a fait une exposition dans a ville de Marseille. Photographe, Ymane Fakhir s'intéresse à l'image de la beauté féminine, qu'elle explore lorsqu'elle est exposée (monde des mannequins) ou dissimulée (voiles et tchadors).

A Marseille, Ymane Fakhir est chargée de projets pour l'association et maison d'édition *Le Port a jauni*. Le Port a jauni développe et structure des activités liées au livre à Marseille et dans les villes du bassin méditerranéen. A travers le livre, les enfants de Marseille, Arles, Casablanca, Le Caire, Istanbul posent un regard sur leur ville et leur vie au quotidien. Ymane Fakhir les accompagne dans sa démarche artistique.

(photo Ymane Fakhir)

Mohamed Elbaz fait dans le détail

Il considère toutes les manifestations auxquelles il prend part comme des détails. Son dernier détail : exposer ses oeuvres du 15 novembre au 4 décembre 2007 dans une galerie marchande de Casablanca. Mohamed Elbaz bricole l'incurable depuis 1993. Auparavant, ce natif de El Ksiba (Maroc) avait bourlingué de Dunkerque (Ecole Régionale d'Art) à Cergy en passant par l'Institut des Hautes Etudes en Arts Plastiques de Paris. Parfois, il se prête à réaliser des courts-métrages comme Niquer la mort, réalisé avec des étudiants en BTS Audiovisuel du Lycée Rostand de Roubaix. Mohamed El Baz fait un pied de nez à la mort par l'amour. Love suprême.

Hicham Benohoud, en version soft

Il navigue entre Marrakech et Paris. Il vogue entre deux cultures, celle de l'Islam, où tout est certitude, et celle de l'Occident, où tout est doute. Par la photographie, il interroge les interdits: se montrer nu, porter une croix,... Ce que Hicham Benohoud ne peut faire au Maroc, il l'ose à Bruxelles, à Paris, à Strasbourg, où il a suivi un cursus au Centre de Formation de plasticiens intervenants à l'Ecole Supérieure des Arts Décoratifs. Ses résidences d'artiste à Marseille, à Lorient, à Arc-et-Senans, font de lui un artiste qui n'a cessé de créer les passerelles entre France et Maroc, entre France et Maghreb.[368]

[368] source : www.bladi.net

Une artiste nommée Diane

(avril 2008)

C'est quoi pour vous un intermittent du spectacle ? Si vous imaginez quelqu'un qui se lève (au mieux) à midi pour fumer deux ou trois joints avant de sortir siroter un café ou une bière sur une terrasse, vous n'y êtes pas tout à fait. ***Diane Guiéké****, artiste (danseuse et chorégraphe), court après le temps.*

Diane est Reine de la Nuit : elle tourne depuis deux ans avec la Compagnie Pernette en interprétant ce rôle de la Flûte Enchantée, version hip hop contemporain. Diane est aussi une bosseuse de jour. Du matin huit heures au soir minuit, quand elle n'est pas sur scène, elle multiplie les contrats dans tous les recoins et recoins de l'Ile-de-France, et même de la France entière : danse thérapeutique avec des enfants atteints de handicap, ateliers pédagogiques avec des collégiens,... Partout où elle va, elle fait la promotion de la danse urbaine, "*parce que les gens en ont souvent une image péjorative*", elle s'intéresse, avec un sens critique aiguisé, aux phénomènes de mode ou de marketing, comme la Tecktonik, elle est surtout en recherche permanente sur l'art-thérapie. Elle préfère d'ailleurs cela à la vie d'artiste. C'est son sens de l'humain.

"*La danse est l'essence même de l'homme*". Tous les jours, Diane Guiéké peut vérifier cet adage qui est le sien auprès des enfants et des jeunes à qui elle transmet la passion qui l'habite.

(Diane Guiéké)

"*La danse, c'est la vie, depuis la nuit des temps*". Diane Guiéké est danseuse professionnelle. Elle me parle du dernier phénomène à la mode, la Tecktonik, née au Métropolis au début de la décennie, et qui se répand dans les banlieues franciliennes où Diane exerce son activité. Le Métropolis à Rungis est le plus grand complexe de discothèque de la région parisienne. Cette boite a lancé la Tecktonik (marque TCK déposée en 2002) : une mode (T-shirts moulants et toute la panoplie vestimentaire), un look (plutôt transsexuel), des boissons (énergisantes), un son techno venu de Hollande et de Belgique (hardstyle), une danse (faite essentiellement de mouvements de bras) et... une idéologie.

En témoigne cette image promotionnelle représentant un visage caché derrière un masque à gaz, dégageant de la fumée, et sur la tête une casquette de la Luftwaffe, l'armée de l'air allemande datant de la deuxième guerre mondiale, avec l'aigle comme logo. Les promoteurs de TCK se défendent de toute proximité avec une quelconque idéologie nazie, mais témoignent pour le moins d'une inquiétante absence de références, pour une mode sortie maintenant des discothèques et envahissant la rue. Des battles (batailles) de tecktonik killers (danseurs) se multiplient sur les places publiques (au Forum des Halles, entre autres). La banlieue parisienne est devenue tecktonique, chaque garçon cherchant à danser comme Jey Jey et chaque fille voulant imiter Lili Azian (Julie, d'Ivry-sur-Seine, originaire de Shangaï, où elle est née).

La tecktomania venue de France s'est même propagée dans toutes les villes du Maroc, où les jeunes ados, garçons et filles, se réunissent pour des "aprem's de folie". Diane Guiéké voit en cette mode un effet de société pour une génération en recherche de facilité et de plaisir immédiat. Lorsqu'elle enseigne la danse aux ados, c'est un tout autre message qu'elle fait passer...

Le XIIIème arrondissement

Diane Guiéké est la dernière des trois enfants d'une famille d'origine ivoirienne. Ses soeurs sont dans la police pour l'une (lieutenant), à l'Education nationale pour l'autre (prof de SVT). Leur père était un Akan du Sud de la Côte d'Ivoire. Leur mère est originaire d'Abidjan. Le couple est arrivé en 1959. Diane est née à Issy-les-Moulineaux en 1978. Sa petite enfance s'est passée dans le XIIIème arrondissement de Paris. Diane n'a que des mauvais souvenirs de ce quartier sans vie sociale et où elle a profondément ressenti le racisme ambiant. Le déménagement vers La Courneuve a tout changé dans son existence. De l'oxygène ! Le grand parc, les gens, la vie...

La Courneuve

Dans le XIIIème, elle se sentait marginalisée, exclue. A La Courneuve, elle s'est décidée à réussir sa vie. Elle s'est d'abord engagée dans les mouvements de jeunesse chrétienne, l'Action Catholique des Enfants, puis la Jeunesse Ouvrière Chrétienne. Elle a participé aux Journées Mondiales de la Jeunesse, à Paris, en 1997. Depuis lors, elle a compris que son centre d'intérêt, c'était l'humain, "*connaître les gens*". Et puis à La Courneuve, il y a les maisons de quartier. Diane, enfant, les a toutes fréquentées, au gré des activités choisies : la boxe française, l'équitation. L'activité d'équitation était organisée pour "*soulager les plus tordus*", la sélection se faisait par la police montée de La Courneuve, chacun avait son cheval, le but était de discipliner les plus dissipés, les séjours au vert se déroulaient dans des centres UCPA.

Diane a du "*jouer à la racaille*" pour être sélectionnée. Sa comédie a fonctionné. Elle a pu passer le Galop 3. Elle a un très bon souvenir de l'équitation. Elle côtoyait pourtant les plus durs du quartier, mais elle avoue un côté "garcon manqué" et tout s'est toujours très bien passé.

Diane et Nadia

Avec sa copine Nadia, elle vient de fêter ses vingt ans d'amitié. Nadia et Diane ont fait beaucoup de chemin ensemble et ont découvert la danse à 12-13 ans, plutôt la danse moderne, "*parce que la danse classique, c'est trop féminin*". A 15 ans, Diane a vraiment choisi de s'orienter vers les métiers de l'art vivant : le théâtre, la danse.

(les noces de Nadia)

A 16 ans, elle suit une formation théâtrale au Centre d'Animation des Abbesses. En 1999, elle tient un second rôle dans Ecoute Bernadette avec la Compagnie Incarnat. En 2000, elle a intégré la Compagnie Etincelle pour des matches d'improvisation. Elle se dit "*autodidacte du hip hop*". Elle s'est lancée en 2001 dans le programme Danser en banlieue, mené en Seine Saint-Denis et a été 2ème lauréat du Prix des jeunes chorégraphes.

Danse à l'école

Après le bac, Diane s'est un peu perdue dans un BTS Commerce International, puis s'est orientée vers une formation d'éducateurs spécialisés à l'IRTS de Neuilly-sur- Marne. Elle y a tenu... un mois. Sa destinée, c'était la danse, et c'est avec la danse qu'elle allait avoir une action éducative beaucoup plus efficace. Depuis 2004, elle anime des ateliers danse dans les écoles avec le programme "danse à l'école" (classes de 3ème).

Le travail corporel qu'elle enseigne à ses jeunes élèves l'amène aujourd'hui à s'intéresser à toutes les danses modernes et contemporaines, issues du hip hop. A La Courneuve, elle est Prof de danse à Guy-Môquet trois fois par semaine avec des ados (des filles et deux garçons): "*je travaille avec leurs propres créations musicales*". Elle intervient dans les classes à horaires aménagés (CHAM) de plusieurs collèges de Seine Saint-Denis. Elle intervient en vacation avec l'association Project'Art.

Diane danse tous les soirs à Sainte-Geneviève-des-Bois (pour une séance de quatre heures) en entraînement collectif. Avec la Compagnie Nathalie Pernette, elle a dansé dans Délicieuses (une centaine de dates), puis dans la Flûte Enchantée, où elle interprète la Reine de la Nuit (en tournée française depuis deux ans).

L'art-thérapie

Diane Guiéké organise des stages et collabore à la préparation des grandes manifestations de hip hop en région parisienne, comme le 8 mars 2008 à La Courneuve (festival hip hop au féminin, à l'occasion de la Journée de la Femme). Mais c'est à l'Art Thérapie, la thérapie par la danse, qu'elle cherche aujourd'hui prioritairement à se former. Elle anime des ateliers de danse avec les publics inadaptés, autistes, déficients mentaux... d'un Institut médico-pédagogique dans l'Essonne : "*ils adorent l'impro* (visation)".

L'Art-Thérapie est reconnu à l'étranger, particulièrement au Canada, mais ne l'est pas, ou pas suffisamment, en France. Elle a le sentiment qu'elle bouclerait la boucle en mettant son art au service de l'humain. Elle ne pratique pas la danse pour se montrer, pour se produire en spectacle, même si elle le fait volontiers, mais pour soigner. Pour elle-même, elle sait que la danse fait partie de son équilibre. Elle ne boit pas, elle ne fume pas, mais elle danse. "*Ne plus danser, ce serait me tuer, ce serait mourir*". Elle connait ses fragilités, une fragilité du tendon qu'elle a depuis toujours, mais elle a appris à dompter son corps au service de la danse. Et elle apprend la danse aux autres pour les aider à soigner leurs maux. Sa famille n'a pas toujours accepté ce qu'elle fait, car "*ce n'est pas un vrai métier*". Elle doit sans cesse chercher des contrats, mais c'est aussi ce qu'elle aime.

(répétition de *La Flûte Enchantée*, la Reine de la nuit rejetant Pamina)

Métissages

Lorsque j'ai rencontré Diane Guiéké à deux pas du Palais de Chaillot en ce jour de printemps (pluvieux) 2008, elle rentrait tout juste d'un stage à La Géroulde, dans l'Eure, aux Ateliers de la Source.

En pleine campagne normande, dans la maison de La Poultrière, le plasticien **Gérard Garrouste** a fondé ces Ateliers où il accueille en résidence des artistes, avec une forte dimension interculturelle et toujours en recherche d'échanges avec le Sud. Ce type de stage résidentiel permet d'associer chorégraphes et plasticiens. Diane aime que les arts vivants (danse, théâtre, pantomime) se conjuguent pour proposer au public un spectacle complet. Elle a en projet une création ("*ma création*") qui sera un spectacle autour de la langue des signes et elle a constitué une équipe autour d'elle, la danseuse, avec un psychomotricien, une comédienne, une éducatrice spécialiste des métiers du spectacle. L'équipe répète à Levallois-Perret.

Diane Guiéké aime aussi métisser les danses, en mélangeant danse africaine et danse moderne ou danse moderne et danse indienne, à l'instar de **Georges Momboye**, le fondateur du Centre de danse pluri-africaine, de qui elle a beaucoup appris.

Juste debout

Diane me quitte pour un rendez-vous avec un producteur. Elle doit danser sur un clip avec Mod'X, le compositeur de musique électronique, qui combine remarquablement Afro, House, Electro, Jazz, Tribal. Et puis, elle devait préparer un battle prévu le jour de Pâques à la Belliloise. Son dernier battle était le 2 mars à Bercy, organisé par *Juste Debout*. Juste Debout, c'est le magazine (bimestriel et gratuit) des autres danses, qui en est à son 17ème numéro, et ce sont surtout des créateurs d'événements dans tous les styles "debout" (par opposition au breakdance, qui est une danse "au sol"): poping, locking, hip hop newstyle, housedance.

(répétition de *La Flûte Enchantée*, à Marseille, avec orchestre, la Reine de la nuit ordonnant à Tamino le Prince d'aller sauver sa fille)

Juste debout est né de la rencontre entre des ténors du hip hop new-yorkais et quelques passionnés parisiens. Juste debout, c'est aussi des stages d'une semaine réunissant, comme au début de ce mois, quelques 250 jeunes et une journée de battle au cours de laquelle 80 danseurs s'affrontent (se rencontrent) dans un esprit cool devant un jury de professionnels reconnus du monde entier. Le Juste debout n'est pas un concours: c'est l'essence même de la danse hip hop. Toutes les (autres) danses y trouvent un écho, sans discrimination. L'esprit Juste debout, c'est tout à fait autre chose que les opérations de marketing autour de la Tecktonik, mais notre danseuse humaniste ose croire que les jeunes tecktomaniaques font là un premier pas vers la découverte de ce qu'est vraiment la danse. Diane Guiéké entend bien, par son activité trépidante et par le moyen des danses urbaines, accompagner toutes celles et ceux qu'elle peut croiser (à la Courneuve, à Levallois, à Paris,...) vers un épanouissement personnel. Diane Guiéké, une Courneuvienne passionnée, une Française de talent.[369]

BDM TV, ça déchire !

Moteur, ça tourne ! Sur le Canal 21 de la TNT en Ile-de-France, la chaîne de la diversité, une chaîne qui vous ressemble et vous rassemble, diffuse ses toutes premières émissions le matin, avant de mettre en place une programmation complète à la rentrée de septembre. BDM TV, c'est son nom - ce qui veut dire *Banlieue Diversité Médias*, mais n'est pas sans rappeler *Banlieues du monde*, à l'origine du projet - ce sont quelques émissions-phares d'ores et déjà diffusées ou annoncées : Energies positives, Diasporama, Cours toujours, Oriental Style,...

Ibrahim Keïta Sorel, président de *Banlieues du Monde* et de la *Coordination des Associations Guinéennes de France*, présente BDM TV comme la chaîne des quartiers qui bougent et du métissage.[370]

[369] à lire également : Diane Guiéké, la danse comme une éthique (par Cyril Pocréaux, Regards, journal de la Ville de la Courneuve, janvier 2008)
[370] en lien: la bande-annonce de BDM TV

Les mots pour le dire

(décembre 2009)

Attention aux mots qui vont suivre, les mots sont psychotropes, ils modifient votre activité mentale. **Saliâme Kheloufi** est une artiste pluridisciplinaire, avec elle, les mots trouvent toute leur sève. **Samia Boukhlifa** n'est pas mauvais genre, elle est une femme qui use de sa liberté en jouant avec les mots. **Nadir Dendoune** s'invite dans le débat sur "l'identité nationale", ses mots ne sont pas toujours ceux que l'on voudrait entendre. Est-il si difficile d'entendre les mots de la rue ? La rue est un espace où la parole prend corps.

Samia Boukhlifa souffle le show et l'effroi

Un psychotrope est une substance qui agit sur le système nerveux et modifie l'activité mentale. Sur Facebook, Samia Boukhlifa a créé un groupe psychotrope. Serait-elle gainsbourienne à prendre ainsi sa cigarette de la tête jusqu'à son filtre, dans un acte érotique qui finit toujours dans sa bouche ? Serait-elle baudelairienne à vouloir ainsi que son existence se dénude de tous ses sens pour habiller son héroïne du parfum de Süskind ? Samia des Batignolles, où elle habite, serait presque BCBG, middle-class du XVIIème, si elle n'avait pas été taquinée par Malpomène, la muse du chant, et par Thalie, la muse de la comédie. En 2002, à l'âge de 27 ans, elle s'est mise à prendre des cours de théâtre et a créé l'association Thalie et Malpomène.

Mais pour cette passionnée des métiers de la communication, il fallait surtout passer à l'écriture. Dans les années 2000, la poésie se fait urbaine, on l'appelle Slam. Pour Samia Boukhlifa, SLAM cela veut dire "*Soufflez lentement avec moi*". C'est le titre du livre qu'elle a fait paraître en avril 2009 chez L'Harmattan, coll. Slam. L'existence de Samia est comme une allumette, elle lui consume la tête et dans son groupe psychotrope, elle traite l'existence de salope. Mauvais chic, mauvais genre, Samia ? Pas vraiment, juste un peu gainsbourienne, juste un peu baudelairienne, façon 2009. Le théâtre mène à tout à condition de s'en servir. Samia joue avec les mots, mais souffler n'est pas jouer, son souffle est aussi amer qu'un cancer.

Saliâme Kheloufi s'lamente et les amants s'embrassent

"*Dans les mots de Prévert Je me suis enveloppée Pour ne plus jamais les quitter*". Saliâme Kheloufi n'est pas Samia Boukhlifa, l'autre côté du périph'. A Bagnolet, on lit Prévert à la Médiathèque où Saliâme mettra ses mots en scène le 15 janvier 2010. Les gens des Coutures viendront l'écouter. Comme le 27 novembre à la Salle des Malassis où ils sont venus s'asseoir, et puis ils ont dansé. A Bagnolet, danse se dit hip hop. Au Centre Social, on danse et on slame, à quatre temps de préférence, un temps pour lire, un temps pour écrire, un temps pour dire, un temps pour rire. Saliame rit aux éclats. Elle a le rire facile. Le rire l'aide à vivre. "*J'ai les yeux pleins de rire D'avoir trop pleuré*".

Saliâme Kheloufi a une formation théâtrale classique (Molière) au Théâtre Contemporain, l'Ecole de la Rue Blanche, à Paris, de l'autre côté du périph', complété par une formation à l'ENSATT, l'Ecole Nationale supérieure des Arts et Techniques du Théâtre (2004). Mais sa véritable école, c'est la rue. "*La rue est un espace où la parole prend corps*". En 2005, elle a créé un spectacle devant 300 lycéens d'Amiens. Les spectacles de Saliâme puisent dans tous les arts : l'art des mots bien sûr (la poésie) mais aussi l'art de l'image (la photographie), l'art des corps (la danse). Tout cela est mis en scène, les arts deviennent vivants. Le théâtre, c'est les colles des femmes, quand elles s'y essaient, elles y essaiment, elles y sèment leurs désirs, leurs ruptures. Saliâme en 2003 avait mis en scène une femme de ménage algérienne qui, une journée par mois, allait sur la terrasse de son immeuble pour y étendre son linge. Elle lâchait son balai pour laisser libre cours à ses rêves. Elle posait son balai pour poser sa pensée. "*Il n'y a que la terrasse où je peux respirer librement, parler librement*" disait-elle. Les colles des femmes, c'est une création de Saliâme Kheloufi avec un groupe de femmes du quartier La Guérinière à Caen.

Saliâme Kheloufi rabote les mots, "*Et les voilà en copeaux/Pour mieux les apprécier/Pour qu'ils puissent retrouver toute leur sève*". Elle a créé le *Festival International de Sl'âme au Féminin et au Masculin* (septembre 2006). Saliâme, au nom prédestiné, ne dit pas slam mais sl'âme. A-t-on déjà vu la couleur d'une âme ? Aux jeunes qu'elle rencontre en ateliers slam, elle dit : "*Il y a une multitude de voix, trouve la tienne*". Elle leur dit encore: "*L'important, c'est de raconter une histoire, de faire passer une émotion*". Saliâme l'a fait en publiant *S'l'âme aleikoum* aux Editions L'Harmattan. Elle a essuyé les plâtres de la collection Slam en décembre 2008. Les critiques ont dit de son écriture qu'elle était "pudique et intelligente", "miroir de notre société, de notre âme". Saliame Kheloufi y parle de l'identité - les identités sont plurielles, pas formatées, pas comme tous ceux qu'elles voient à la télé, "*propres à l'extérieur, noirs à l'intérieur*" -, elle y parle du rapport aux autres, de la reconnaissance et du respect. Tous les 19 du mois, dans le 19ème, elle va au Vent se lève (espace culturel), pour y partager "les uns chez les autres" les soupes et les bouillons de mots et couleurs. Le voyage cafézoïdal finit toujours en rire. Saliâme a le rire facile...

Nadir Dendoune, pour en finir avec les origines

Au début des années 80, alors qu'il était tout jeune garçon, Nadir est parti en voyage organisé de L'Ile Saint-Denis jusqu'au Centre Beaubourg, pour la première fois. Combien de kilomètres ? Trois, quatre ? Mais un autre monde. A cette époque, le Centre Georges Pompidou avait accueilli l'exposition *Les enfants de l'immigration*. Pendant combien de générations reste-t-on immigrés en France ? Le père de Nadir, Mohand, a quitté son village kabyle en 1950 pour venir en France. Il avait 22 ans. Il était français, puisque l'Algérie était française. La mère de Nadir, Meffaouda, est arrivée en 1957. Au bled, c'était la guerre d'indépendance. Toute la famille - les parents, suivis année après année de neuf enfants - est toujours restée à l'Ïle Saint-Denis, d'abord en bidonville, dans 9 m2, puis dans une tour de la Cité Maurice Thorez, un "palace" avec balcon, placards, ascenseur. Les parents ont toujours travaillé. Les enfants ont toujours travaillé. Chez ces gens-là, monsieur, on se lève tôt, on travaille, on prend le premier métro à cinq heures du matin.

"*Il est vachement bronzé, le métro, à cette heure-là !*", dit Nadir, qui s'est raconté à Cédric Mathiot, journaliste de Libération, en plein débat sur "l'identité nationale".

Nadir Dendoune est devenu lui aussi journaliste... et écrivain, en publiant *Lettre ouverte à un fils d'immigré*, aux Editions Danger Public. Nadir n'a rien d'un danger public, sauf peut-être lorsqu'il raconte la rage qu'il a en lui, qu'il se sent toujours étranger là où il est né et là où il a grandi, parce qu'on voit bien dans la rue que "*les Blancs*" s'y sentent chez eux. Les élites "bien pensantes" n'aiment pas entendre cela. Nadir a voyagé. En Australie, les gens l'appelaient le *french guy*. Sur l'Everest, il a voulu planter un drapeau français et un drapeau algérien, mais les circonstances en ont décidé autrement. Il a écrit 93 (Seine Saint-Denis) sur un carton en forme de coeur. C'est en voyageant que Nadir Dendoune a pris conscience qu'en France, on le regardait toujours comme un Arabe, c'est-à-dire "*comme de la merde*" et que "*dans l'inconscient collectif, tu ne peux pas être arabe et français en même temps*". Il ajoute : "*Ce serait plus simple, si en France, on ne considérait pas qu'être français, c'est bouffer du porc et picoler. Etre français, c'est payer ses impôts, participer à la vie française*".

Nadir a intégré le Centre de formation des journalistes en 2005, en remportant la bourse Julien-Prunet, la bourse qui est faite pour les "atypiques", qui leur permet d'éviter le concours. Les parents de Nadir, ils en disent le moins possible sur leur vie d'avant, par pudeur, ou pour ne pas déranger "les Français". Nadir aujourd'hui parle pour eux. Et tant pis si cela dérange. car il est français, lui, depuis toujours.[371]

Sabri Louatah et le nouveau Président

(mai 2012)

Nous sommes le 6 mai 2012. Le verdict des urnes est tombé: 52,9 % des voix pour le challenger du candidat sortant. Le nouveau président élu a fait une belle campagne, l'emportant d'abord à la primaire socialiste, avant de couvrir tous les murs de France de son beau slogan: "L'avenir, c'est maintenant". Il a une haute idée de la démocratie. Pour lui, la démocratie, "ce n'est pas quand on est tous égaux, mais quand nous sommes tous nobles". Ces derniers jours, il a su rassembler de Mélenchon aux leaders de la droite et du centre anti-Sarkozy: réunir tous les Français au lieu de les diviser. Le Président est un homme calme, cultivé. Il tient sa rassurante autorité de l'ENA et quand il cite Proust et Saint-Simon, il agrandit les yeux des gens. Le nouveau président s'appelle... Idder Chaouch. Il est d'origine algérienne, plus précisément kabyle. C'est le scénario du livre "Les sauvages" de Sabri Louatah, tome 1 paru le 4 janvier 2012, tome 2 paru le 5 mai, en attendant la suite aux tomes 3 et 4. A la fin du tome 1, à la veille des élections, le 5 mai, Chaouch a été victime d'un attentat. Au début du tome 2, au jour de son élection, il est dans le coma. "Les sauvages " est une histoire croizée entre une famille et un pays. La famille, c'est les Derrouche. On vit avec eux pendant 24 h, ce samedi 5 mai, jour de mariage, Krim est le personnage principal. Il est hyper-acoustique; il a l'oreille absolue; il entend tous les bruits du monde. Krim est de la "2ème génération", comme le cousin Fouad, l'Arabe intégré, qui a réussi. Le cousin Nazir, lui, est est tout le contraire: fantôme, opaque, obscurantiste, communautariste. Sabri Louatah dresse le portrait de tous les membres, nombreux, de la famille Derrouche, jusqu'au terme sanglant de cette journée où Chaouch est assassiné par Krim, commandité par Nazir. Les portraits des uns et des autres sont vrais. L'auteur passe d'un français pur et rythmé à des dialogues succulents où se mêlent le gaga, "dialecte" de Saint-Etienne et le ouech ouech. Mais Sabri Louatah ne fait pas de la sociologie: il remplace les sociotypes par des gens vivants. il ne fait pas une

[371] d'après *Libération*, article *Bleu Blanc Rage*, 5-6 décembre 2009

chronique sociale, même si cela en a tout l'air, mais de la littérature. L'auteur e tout appris de Patriciia Highsmith, "L'art du suspense" et surtout de Dostoievski, *Les démons*.

Sabri Louatah voudrait rassurer sa mère: "*Ma grand-mère est merveilleuse. Pas comme celle du livre*", devant tous ceux qui lui font remarquer la part autobiographique de la fiction "Les sauvages". Sabri a 28 ans. Ses grands-parents, des Kabyles émigrés pendant la guerre d'Algérie, ont eu 10 enfants dont 7 filles. "L*eurs époux étaient ouvriers, ébénistes, chômeurs, les plus chanceux se faisaient embaucher à la société des transports qui offrait la fameuse sécurité de l'emploi*" (notice autobiographique). Sabri a fait ses études à Notre-Dame de Valbenoît, à côté du domicile familial, "p*arce que le taux de réussite au bac impressionnait ma mère*". Les heures d'aumônerie, il les passait en permanence. En face de l'appartement de sa grand-mère, il y avait la Médiathèque de Saint-Etienne. C'est là qu'enfant, il allait se réfugier quand toutes ses tantes envahissaient l'appartement. En terminale, son prof de philo l'a encouragé à aller en Prépa littéraire au Lycée du Parc à Lyon. Le feu de la lecture et de l'écriture ne l'a jamais quitté mais il a échoué à Normale Sup où "l*e mode dialectique des dissertations si cher à la République*" ne lui convenait pas. Sabri ne voulait pas devenir prof mais écrivain.

Pendant les émeutes urbaines de 2005, il lisait *les Démons* de Dostoïevski. Dans un pays en explosion, ce fut une révélation. En 2008, il s'installe à Paris, vit du RSA dans un douze mètres carrés à côté de la gare de Lyon, dans la rue des hôtels de passe. Dans son terrier, il s'est inventé un candidat à la présidentielle d'origine algérienne et commencé à écrire le feuilleton de la famille Derrouche. Au milieu des débats sur l'identité nationale, imaginant son candidat charismatique et fédérateur, Sabri alors n'avait plus peur, plus honte, se sentait pousser des ailes. Soudain la société française devenait plus belle !

Autre part

Les *Rencontres des Acteurs Publics* (2, 3 et 4 juillet 2013) s'intéresseront cette année, et pour la première fois, à la manière dont le cinéma participe à la conscience citoyenne de millions de spectateurs. Il faut dire que le printemps 2013 aura été marqué par la sortie de deux films qui en témoignent magnifiquement: la *Cité Rose* (sorti en salle le 27 mars) qui filme la banlieue de manière enfin authentique et *Né quelque part* (sorti en salle le 19 juin) qui questionne l'identité avec humour et simplicité.

Retour sur ceux qui ont permis ce beau début d'année cinématographique dans un climat créatif d'exception culturelle française.

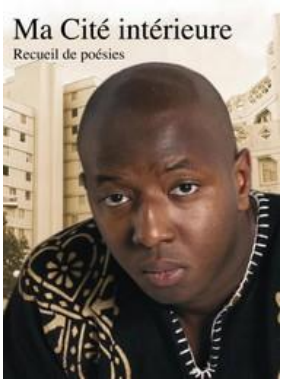
DES MECS A PART

L'un a grandi à la Cité des Poètes ou Cité rose à Pierrefitte (Seine Saint-Denis): Sadia Diawara, 34 ans. L'autre habite au bord du lac d'Enghien (Val d'Oise): Julien Abraham, 37 ans. Ils se sont rencontrés il y a une douzaine d'années: le premier dirigeait le Centre d'animation Curial du XIXe arrondissement de Paris, le second était déjà réalisateur. Dès cette première rencontre, ils ont partagé l'idée de créer une série télé qui s'intéresserait à faire un parallèle entre les quartiers riches et les quartiers pauvres en montrant leurs côtés positifs. En 2007, alors qu'ils se lançaient dans l'écriture du scénario, ils sont rejoints par Diouc Koma et Jimmy Laporal-Trésor.

Sadia Diawara de part en part

"*Le meilleur trajet d'un point A un point B n'est pas la ligne droite, c'est le rêve*" (dit l'oncle de Mitraillette)

Sadia avait 19 ans lorsqu'il a créé sa première association, l'AJEP (Avenir Jeunesse Education Partage) à la Cité rose. Il mobilise les jeunes autour de lui pour nettoyer le quartier, repeindre des bâtiments, mettre en place des ateliers de musique et de danse. L'association existe toujours et Sadia y milite toujours. Depuis cinq ans, Sadia Diawara, issu d'une famille d'origine malienne, est également actif au sein de *Road Tree'P*, une initiative solidaire dont il est l'instigateur pour lutter contre la désertification au Sahel. En 2008, il est parti au Mali avec quelques potes au village de son père pour y planter des arbres. En 2009, ce n'était plus neuf personnes qui partaient mais trente, et pas que des amis du quartier mais des gens de toute la France. Les réseaux sociaux ont fonctionné à plein tube ! Le prochain voyage est prévu cet été 2013, après le ramadan. Il concernera le Maroc.



Dans un article de Chloé Juhel pour le *Melting Book*, la journaliste le compare à un couteau suisse. Quand il n'est pas dans l'action, Sadia écrit. Il a auto-édité un recueil de poésie qu'il a appelé "Ma cité intérieure" et il a créé sa boite de production, DGK. C'est ainsi qu'il a su trouver la confiance d'Agat Films & Cie/Ex Nihilo, pour financer le projet de série qui entre-temps s'est transformé en projet de long-métrage. Le budget du film a été atteint avec le soutien de France 2 et du distributeur UGC. Les lieux de tournage ont été choisis: la Cité des Poètes et Sarcelles. Pour constituer le casting, l'équipe retient Azize Diabate Abdoulaye, 13 ans, pour jouer le rôle de Mitraillette, un gamin de la cité qu'il ne voudrait quitter pour rien au monde, Ibrahim Kona, acteur formé aux cours Vinots, Juliette Lamboley, jeune actrice de la première promotion de l'Ecole de la Cité de Luc Besson,... et une pléiade de figurants issus du quartier. Le tournage au cours de l'été 2011 s'est fait dans une ambiance très familiale.

La galerie de portraits, tous plus truculents les uns que les autres, que propose ce film montre une banlieue ni enfer ni paradis, juste authentique, avec de vrais gens qui ont des émois, des rêves, des petits bonheurs, des confrontations, des chemins à suivre ou à ne pas suivre...

Jimmy Laporal Trésor et la part du rêve

"*Il existe une journée cachée sous la torpeur Où des rêves de douceur tachent la réalité Où les songes de candeur se calquent sur des baisers Eve y existe sous des heurts et des airs de jeune femme Qui s'amuse de ses larmes, pourtant son âme pleure*"[372]

Jimmy a commencé à écrire ses premières histoires à 8 ans, en CE1 au fond de la classe. Il a toujours aimé le français, écrire des rédactions, des poèmes qu'il pouvait adresser aux filles. A 11 ans, il s'est lancé dans les jeux de rôle et a continué jusqu'à ses 30 ans. Il s'est mis plus tard à slamer dans les bars. En 2005, il a créé sa première boite de production 27 Prod et écrit son premier polar. C'est Diouc (Koma) qui lui a parlé le premier du projet de la Cité rose - avec Diouc, ils avaient collaboré pour le spot *La France est à l'image de notre vote*. Diouc lui a raconté que Julien (Abraham) voulait faire une série façon "Cité de dieu" à la française, qu'il avait démarché toutes les chaînes mais qu'elles ont refusé le projet parce que ça se passait en cité.

Après avoir essuyé de nombreux refus, l'équipe finit par contacter Nicolas Blanc d'Agat Films en décembre 2010. Surprise ! En quelques jours, le contrat a été signé. De Nicolas Blans, Jimmy dit: "Ce mec, c'est mon héros ! Un producteur profondément humain, un homme que je respecte." Il a fait une confiance totale, donné carte blanche, soutenu le projet avec ferveur.

Jimmy Laporal Trésor a maintenant sa boite de production, *A 3 plumes*, qu'il a crèée avec Diouc et avec Sébastien Birchler. Ils veulent offrir un cadre à de jeunes auteurs qui n'ont pas toujours accès aux bons réseaux. La recette pour exister, Jimmy l'a comprise en se confrontant au réel: "la clé est de rester proactif". Avec Diouc, cela faisait dix ans qu'ils se côtoyaient sur les plateaux avant de se dire qu'ils pourraient peut-être bosser ensemble. Il faut, dit-il, "casser l'isolement, essayer de rencontrer le plus d'auteurs possible, aller aux projections, courir les festivals." Pour écrire, il faut une hygiène de vie -Jimmy se réveille tous les jours à la même heure, cours pendant une heure ou fais de la boxe, se met 4 heures à sa table de travail, pas plus -, et il faut lire un maximum de scénarios: "il y a des sites comme *my Pdfscript* qui sont très bien". Et quand on tient un scénario, il faut le protéger, le déposer à la SACD. Pour voir la réaction des gens, "tu peux aller au ciné voir ton film et la réaction des gens sans qu'ils sachent que tu en es le scénariste !'.

---

[372] extraits de *Au-dessus d'un dégât*, poème de Jimmy Caporal Trésor

Aux jeunes qui s'intéressent au métier, Jimmy Laporal Trésor leur dit la vérité: "Il faut être hyper rigoureux pour écrire tous les jours. Il faut compter au moins 4-6 ans de galère." Jimmy aime raconter des histoires prêtes à produire. pour cela, il faut toujours rester dans la simplicité, dans l'émotion.

Diouc Koma repart 2.0

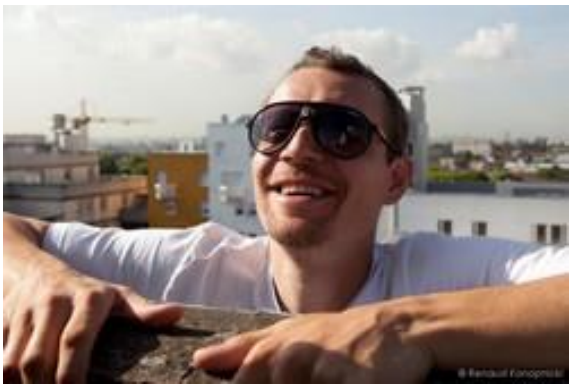
Lorsque Diouc Koma est venu au Festival de Louvain pour la 17e édition de l'*Afrika Film Festival* où l'acteur franco-malien était à l'honneur, il a voulu prendre un verre dans l'un des bars les plus réputés de la ville, le *Louvain Louvain*. On lui a refusé l'entrée, ainsi qu'à d'autres invités du festival !

Le fils d'Adam, dans *Un homme qui crie*, le film tchadien Prix du Jury à Cannes en 2010, parcourt maintenant les plateaux de télévision pour la promo de La Cité rose. On y perçoit une belle complicité de grand frère avec les jeunes comédiens de la distribution, une présence positive et rassurante.

Lorsqu'il était lui-même enfant, Diouc avait deux rêves: le cinéma et le foot. Mais à l'âge de 14 ans, il est tombé d'un toit de dix mètres de haut. Il aurait pu mourir. Ou finir paralysé. Il a eu un traumatisme crânien et de multiples fractures. Contraint d'abandonner le sport, il s'est lancé à fond dans son autre passion, a pris des cours de comédie, rencontré un agent, joué avec Depardieu dans *Le plus beau métier du monde*. Tout s'est alors accéléré, jusqu'aux *Indigènes* avec son ami Jamel. Du sport pratiqué intensément quand il était gamin, il garde le mental. Diouc a interprété le grand frère de Bouna Traoré, mort dans un transformateur électrique à Clichy-sous-Bois en 2005, tragédie qui a engendré les émeutes urbaines de novembre 2005. En co-écrivant le scénario de La Cité rose, il avait tout cela en tête: la vie à la cité est faite de drames et de passions.

Julien Abraham et sa part d'enfance

Lui ne vient pas de la cité mais d'une banlieue pavillonnaire où il est né en 1976. Il est le cadet d'une famille de trois enfants de la petite bourgeoisie: père directeur d'entreprise, mère enseignante. Sa banlieue, "sûre et agréable", ne se mélangeait ppas avec les cités voisines et Julien le regrette. Son père a été obligé d'intervenir pour qu'il ne soit pas envoyé en lycée professionnel auquel on le destinait parce qu'il était un élève dissipé. D'autres n'ont pas cette possibilité d'une intervention familiale ! Encore aujourd'hui, lorsqu'il discute avec des jeunes, Julien Abraham leur dit qu'ils ne doivent pas se laisser imposer un choix. Après le bac, il entre à la Sorbonne, plutôt pour échapper à Epinay-sur-Seine et pour vivre une vraie vie universitaire. Ce n'est vraiment qu'à 23ans qu'il trouve sa voie. Après une rencontre avec des Sahraouis au Maroc, il ressent le désir de rencontrer l'autre, se rend compte que l'on peut toujours regardé le monde de plusieurs manières et il le dit dans un film documentaire qu'il réalise, 2001: l'odyssée des musiques.



C'est dans sa ville d'Enghien où il projette son film qu'il rencontre dix gars de la Cité rose venus assister à la séance. Parmi eux, Sadia Diawara. Les années de galère pour tenter de vivre du cinéma conduisent Julien vers d'autres horizons: l'Argentine où il vivote pendant un an. C'est en 2007 qu'il se lance dans le pilote de La Cité rose. Il n'a qu'un seul objectif: rétablir la vérité sur les banlieues. Les gens doivent être capables de comprendre combien un jeune de 15 ans qui a des origines étrangères, la peau noire et qui grandit en cité devra affronter tout ce qu'on lui renvoie comme images négatives. La France aurait-elle oublié son passé d'immigration et que les principaux artistes français sont d'origine étrangère ? L'immigration est la vraie richesse de la France et lui dont les quatre grands-parents sont nés en France entend le dire par ses films. La banlieue qu'il filme est souriante et ensoleillée dans les yeux des enfants.

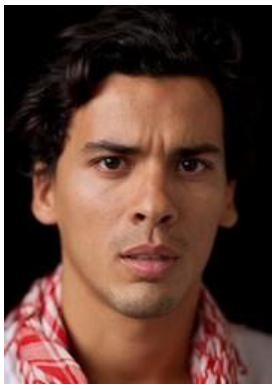
Nés quelque part

En Algérie, l'humour pousse sur les terres les plus arides. La rencontre du beur et du blédard est un cliché qui fait rire et jaser des deux côtés de la Méditerranée. Quand Farid, le Françaoui, étudiant, joué par le talentueux Tewfik Jallab, rencontre le fantasque cousin, "paysan", joué par le non moins génial Jamel Debbouze, on vous garantit du 100 % pur clichés mais c'est la recette même de la "comédie ethnique". Le film *Né quelque part* est aussi le produit de la rencontre entre trois hommes (au moins) qui se racontent une histoire si authentique que tout le monde peut s'y reconnaître. C'est aussi le secret d'une rencontre avec un public qui ne demande que ça.

Mon premier est le réalisateur, **Mohamed Hamidi**, Né à Bondy. il y a fondé le Bondy Blog et enseigné le journalisme (Nouveaux médias) à Sciences Po (master journalisme). Economiste agrégé, il a enseigné à Bobigny. Militant associatif, il a fondé Alter-Egaux qui aide les jeunes des quartiers populaires à acquérir un réseau et à prendre confiance en eux. Metteur en scène, il a participé à la direction artistique du Marrakech du rire et des spectacles de Jamel Debbouze,... Né quelque part est son premier film, co-écrit avec Alain-Michel Blanc.

Mon second est le scénariste, **Alain-Michel Blanc**. Après avoir travaillé en tant qu'assistant-réalisateru, il a d'abord réalisé plusieurs épisodes de séries télévisée avant sa fructueuse collaboraion avec Radu Mihaileanu: Va, vis et deviens (César du meilleur scénario original en 2006, *Le Concert* (2009), *La Source des femmes* (2011).

Mon troisième est le comédien, **Tewfik Jallab**. Né en 1982 d'une mère d'origine marocaine et d'un père algéro-tunisien, il a commencé à jouer dès l'âge de 10 ans. Formé ensuite au Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris, il a déjà à son actif des présences remarquées tant au théâtre qu'au cinéma. Meilleure interprétation au Festival de la fiction TV de La Rochelle pour son rôle dans le téléfilm *Frères*, Tewfik est un talent très prometteur.



Mon tout est le film *Né quelque part* avec de belles cerises sur le gâteau: Julie de Bona et Jamel Debbouze: "Ma cité, c'était un endroit magnifique, magique même, jusqu'à l'invention du flashball. Ma cité, c'était un melting-pot. Un melting pot, c'est quand t'as des potes et qu'ils se melting."[373]

Nassima et Nassima

(mai 2016)

Vous connaissez l'histoire de "la madone de Bentalha" ? Le 23 septembre 1997, le photojournaliste algérien Hocine Zaourar, travaillant pour l'AFP, avait saisi l'image d'une femme terrassée par la douleur, à l'hôpital de Zmirli, près d'Alger. Sa famille avait été tuée par le Groupe Islamique Armé (GIA), à Bentalha, lors d'un massacre qui avait fait près de 200 victimes. L'image a fait le tour de la planète. Aujourd'hui, Nassima Guessoum n'en veut plus de cette image de la femme en pleurs, a femme victime, la femme à sauver. Fille de parents immigrés, elle a compris qu'elle ne pouvait pas se construire sur l'image de sa propre mère prise dans un système patriarcal. Il lui fallait un autre regard.

Elle est marquée par *Le Vent des Aurès*, film algérien de Mohamed Lakhdar Hamina (1966). Dans une Algérie colonisée par la France, au fin fond de la campagne, une mère cherche désespérément son fils, raflé par l'armée française et incarcéré depuis plusieurs semaines dans un camp. Avec courage, elle défie les soldats français pour le trouver, allant d'un camp à l'autre; son obstination l'amène à trouver le camp dans lequel se trouve son fils, pour y revenir jour après jour, indifférente aux menaces et aux intimidations des soldats français, animée par le plus pur et le plus fort des sentiments humains: l'amour d'une mère.

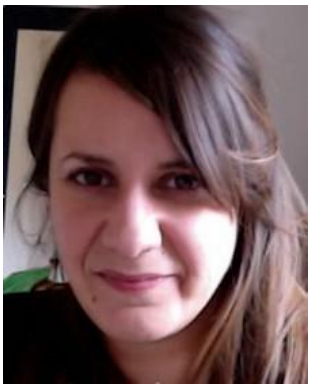
---

[373] sources de l'article: *Melting book*, "le book où on se melting", *Le Parisien*, *Saphir-News*, *Quirky Magazine*, le magazine dédié aux jeunes artistes; sources des photos: albums Facebook des films et de leurs auteurs

Les héroïnes oubliées

Parlons-en de la guerre d'indépendance ! La mythologie veut que le pays ait remporté la victoire par les armes et, dans le roman national algérien, les femmes sont des martyrs, toujours, des poseuses de bombes, souvent, mais on ne les voit jamais comme des dirigeantes de la Révolution qui ont joué un rôle prépondérant dans la libération de l'Algérie. Alors Nassima (Guessoum) est partie en quête des héroïnes oubliées, ignorées, et elle a rencontré... Nassima (Hablal).

Nassima Guessoum arrive à Alger le 25 octobre 2009. Elle commence par se procurer une caméra. Elle filme tout d'abord la cérémonie du 1er novembre 2009 qui commémore le début de la guerre d'indépendance algérienne. Mais ces commémorations, ces images qui mettent en avant le rôle des hommes dans la guerre d'Algérie, sont surfaites; on ne voit qu'elles à la télévision algérienne. Voilà deux ans que Nassima se documentait, lisait, visionnait des films, rencontrait des femmes. Elle faisait ses repérages, son casting.



Depuis l'enfance, Nassima Guessoum, née à Paris, fait des allers et retours entre l'Algérie et la France. C'est d'ailleurs au cours d'une année passée en Algérie que son désir de cinéma est né. Elle a un parcours universitaire, des études d'histoire à la Sorbonne, une spécialisation dans l'histoire de l'Algérie post-indépendance, puis des études en cinéma documentaire. A la fin de son master2, elle a réalisé un court-métrage documentaire, *Naïm*, le portrait d'un jeune travesti algérien. C'était il y a plus de dix ans ! Entre-temps, elle a travaillé dans la production audiovisuelle et comme assistante réalisatrice sur des documentaires, sans toutefois réellement y trouver sa place. Car elle a toujours été attirée par la réalisation.

Un potentiel romanesque

Le film *10949 femmes* a mûri sur plusieurs années. Une amie journaliste en Algérie avait parlé de Nassima Hablal à la réalisatrice. Elle a mis du temps à pouvoir la rencontrer, parce qu'elle vivait retirée, n'avait pas de téléphone. Et puis un jour, elle a "débarqué" chez elle, elle a toqué à la porte entrouverte. Nassima a alors reçu Nassima, humblement mais chaleureusement. Tout de suite, la jeune Française a senti son potentiel romanesque, sa capacité à se projeter dans le projet, à entrer dans le film. C'était en 2007. Le premier tournage a commencé en 2009. Elle l'a filmée jusqu'en 2013. C'est un peu comme le bon vin, il prend une saveur différente au fil des ans; le lien entre Nassima et Nassima a pris lui aussi de la force avec le temps.

L'idée de la réalisatrice était de chercher une forme narrative différente pour raconter la guerre. Elle voulait se détacher des documentaires traditionnels qui alternent images d'archives et témoignages. Elle voulait incarner la Révolution, dans une figure d'identification à une personne qui, au fond, pourrait être la grand-mère de chacun. Nassima Hablal n'est pas "la soeur" qui héroïquement combat aux cotés de ses frères en armes, "la mère" qui cherche son fils... Nassima

Hablal est une personnalité à elle toute seule, avec son histoire personnelle, son parcours militant, avec son charisme, son tragique, mais aussi sa légèreté, sa joie, sa générosité.

La conversation

Et Nassima se raconte à Nassima. Elle raconte comment sa mère l'a prénommée Nassima, en disant que personne ne s'appelait comme ça à l'époque, de fait elle "se désigne" comme une pionnière, puis elle renvoie la question: "Et vous ?" Nassima, la jeune, répond: "Et moi, quoi ?" "Comment on a décidé de vous appeler Nassima ?" "Est-ce que ma mère a fait un rêve, je ne sais pas" "Il faut lui demander". Le film est bâti comme ça, sur un dialogue, sur une transmission. Nous ne sommes pas dans la fiction, nous sommes dans la filiation. Pour la réalisatrice, c'est son identité qui prend forme, c'est une généalogie, c'est une origine. Pour le spectateur du film aussi, sans doute. Il y a entre Nassima et Nassima une affection. La réalisatrice avoue: "Je ne crois pas être capable de filmer, pour le moment, des gens sans les aimer".

Puis est venu le temps du montage. Restant sur l'idée première d'une conversation au quotidien, les personnages secondaires ont été écartés. Seul devait rester le récit central, l'image brute, encore accentuée par les décors naturels, l'absence de lumière, le "grain", sans volonté d'embellir, dans la pure vérité. On rencontre une femme qui n'a rien perdu de sa beauté en vieillissant. Une femme qui l'a connue en 1948 se souvient d'elle portant des chapeaux extravagants sur les marches du Palais du gouvernement. Elle ne voulait rentrer dans aucun code. Elle a pris ce risque-là. Elle dérangeait profondément par sa liberté d'être. En tant que personne et en tant que femme. On découvre quelqu'un qui a été marginalisée politiquement, qui a toujours défendu sa liberté de femme, mais dont la parole n'a pas été entendue.

La jeune Parisienne demande alors à la vieille dame algéroise, 85 ans: "Mais pourquoi tu ne t'es pas révoltée ?" Elle lui explique qu'elle ne pouvait pas s'opposer à son pays, pour lequel elle s'est battue. Après l'indépendance, elle aurait aimé être chanteuse: "J'aurais chanté des chansons politiques !", elle est devenue directrice d'école, elle a formé des enseignants. Travailler a toujours été sa manière à elle de ne pas se résigner. Dans les années soixante-dix, le ministère de l'Education nationale lui tapait sur les doigts car elle emmenait ses jeunes accompagner la troupe de Kateb Yacine. Elle oeuvrait à la transmission pour l'émancipation des jeunes Algériens. Elle a eu l'immense tristesse de perdre son unique fils.

Des femmes dans la guerre

Nassima Guessoum a appelé son film *10949 femmes*. C'est le nombre plus ou moins officiel des combattantes reconnues comme telles par l'Organisation Nationale des Moudjahidines (ONM). Nassima Hablal était la secrétaire du Comité de Coordination et d'Exécution (CCE), composé des cinq chefs de la direction politique du FLN. "J'étais le premier élément féminin contacté de la révolution", s'enorgueillit-elle. Entre autres actions, Nassima a procuré de fausses cartes d'identité aux membres du FLN, a acheminé des militants vers le maquis, a préparé la "grève

des huit jours", juste avant que le sort de l'Algérie française ne soit débattu à l'ONU en janvier 1957. Or on valorise peu l'action politique, c'est l'action armée qui est survalorisée, alors que dans les faits, 90 % de ces femmes, dans un contexte de guérilla, n'avaient pas d'arme. Ce qui ne veut pas dire qu'elles ne risquaient pas autant sinon pire. Nassima Hablal est ignorée des livres scolaires algériens. Elle a été pourtant une militante de la première heure, dès les années 40. Elle a connu la torture dans la villa Sesini, par des bourreaux qui ont été ensuite honorés par l'armée française. Comme l'ont été beaucoup d'autres *moudjahidates*: la solaire et bouleversante **Baya Laribi,** atrocement torturée, ou comme la très douce **Nelly Forget**.[374]

Mais, à l'indépendance, Nassima s'est retrouvée dans le camp des vaincus de la crise de l'été 1962, quand "le clan d'Oujda" s'est emparé d'un pouvoir qu'ils n'ont plus lâché depuis, progressivement éliminés de la scène politique et sociale, marginalisés. Nassima Hablal est décédée en 2013, dans la solitude, seulement entourée de quelques voisines et voisins charitables. Contrairement à de nombreux acteurs dont la contribution à la libération du peuple algérien est beaucoup moins avérée, la *moudjahida* Nassima Hablal sera enterrée sans égards particuliers. Sans même que les organes officiels du régime n'annoncent sa disparition. Un silence éloquent. Le film répare une injustice.

Sortie en salles

Le documentaire *10949 femmes* est fini en 2014. Vient alors pour la réalisatrice le souci de la distribution. Les chaînes de télé bloquaient: le sujet, le traitement, le 1er film, etc. La chaîne *Histoire* fait des choix effarants, centrés sur l'Algérie française, avec des films comme *Les dieux meurent en Algérie*, sur les soldats français.

La réalisatrice ne voulait pas non plus avoir de compte à rendre à l'Algérie, qui aurait sans doute exigé un autre scénario. Alors Nassima Guessoum y a mis de sa poche, avec cependant quelques aides et quelques bourses.

Bien heureusement, le film a eu un très beau parcours en festival, surtout à l'international (Italie, Chine, Amérique latine, Afrique: en Algérie, au Maroc, au Bénin, en Egypte, au Burkina, au Burundi, au Cameroun, sélection officiel du Fespaco, prix du meilleur documentaire à la 7ème édition du Festicab). C'est après avoir circulé à l'étranger qu'il a été demandé dans les festivals en France, notamment grâce à Jacques Choukroum (Les films des deux rives), petit distributeur indépendant et militant, qui a un lien très fort avec l'Algérie, et qui a craqué pour le film.

Le film *10949 femmes* est enfin sorti en salles le 27 avril 2016.[375]

[374] lire notamment, *Des femmes dans la guerre d'Algérie*, par Amrane-Minne Danièle Djamila, éd. Karthala, 1994

[375] (sources: *Monde du cinéma, Culturopoing, HufPost, Entre Algériennes*)

Aïcha Belaïdi est partie aider les anges à faire des films

(janvier 2016)

Deux bien tristes nouvelles en cette première semaine de l'année 2016: la mort, le 5 janvier, de Brahim Chenchabi, qui depuis 35 ans était le témoin photographique de l'histoire des migrations en France et la mort, le 4 janvier, d'Aïcha Belaïdi.

Les hommages de celles et ceux qui ont bien connu Aïcha, fondatrice du festival *Les Pépites du cinéma*, détectrice de talents, se sont multipliés ces derniers jours et nous vous en proposons quelques extraits...

Les pépites

Claire Diao: Il y a des nouvelles que l'on ne peut comprendre, que l'on ne peut entendre, que l'on ne peut accepter. Celle du décès d'Aïcha Belaïdi est de celles-là... Une femme de l'ombre qui savait mettre en lumière ceux qui avaient la sensation d'être quelque peu "oubliés" du cercle fermé du cinéma français. Et qui faisait le lien entre beaucoup de créateurs solitaires dans leur acte de création...

Créée en 2006 par Aïcha Belaïdi, l'association *Talents urbains* mène des actions d'éducation à l'image - comme le court-métrage *Respire* réalisé par Akim Isker avec des adolescents de La Courneuve -, promeut des évènements artistiques, élabore des programmations ou apporte son soutien par des partenariats... Dans la liste de festivals urbains et métissés français, *Les Pépites du cinéma*, qui se déroule depuis 2007 entre La Courneuve, Saint-Ouen et Paris, a un statut particulier.

Festival non compétitif, *Les Pépites du cinéma* soutient la production et la diffusion de longs-métrages autoproduits, là où d'autres festivals privilégient le financement d'un prochain court-métrage... La démarche des Pépites du cinéma n'est donc pas de monter un concours de soutien aux jeunes cinéastes (que le festival préfère mettre en avant lors de projections scindées entre films professionnels et films d'atelier) mais c'est bien de donner les moyens aux réalisateurs confirmés de pouvoir terminer leurs projets (en amont du festival), de les montrer et d'en débattre (durant le festival) et de les financer (a posteriori)... L'annonce de son décès est une douleur pour l'ensemble des réalisateur(rice)s sélectionné(e)s par son festival, l'ensemble des admirateur(rice)s de cette femme courage qui défendait un cinéma français indépendant et métissé...

Ce 4 janvier 2016, Aïcha Belaïdi nous a quittés. Laissant derrière elle un travail de longue haleine, difficile, majestueux, à l'aune des 10 ans d'un festival qui accompagnait avec exigence et qualité les pépites, "ses" pépites, aujourd'hui orphelines. Et dont elle était fière, si fière. Repose en paix, Aïcha.

Une luciole

Alice Diop: Tu m'appelais ma grande, comme on s'adresse à une petite soeur. C'est vrai que j'étais toute petite lorsque l'on s'est connue. J'avais peu de films à mon actif. Apprentie cinéaste timide, empêtrée dans les sempiternelles questions de légitimité... Toi, tu m'as tout de suite accueillie dans la famille, avec ta bienveillance et ta chaleur tu m'as présentée aux frères. Je me souviens qu'en octobre, aux Pépites du cinéma, on venait au cinéma comme on prend plaisir à se rendre à une réunion de famille. On s'émerveillait de ta capacité à dénicher chaque année des films qu'on n'aurait vus nulle part ailleurs, rassuré aussi de nous savoir si nombreux, confiant dans le fait que bientôt ils ne pourraient plus nous ignorer. Ton obstination à nous mettre sur le devant de la scène finirait, c'est sûr, par payer... C'était hier, on riait, on fumait, on parlait de l'angoisse du film qui n'intéresserait personne, de l'idée à venir. Toi, inlassablement, tu nous donnais confiance, tu nous disais qu'on avait de la valeur, du talent. Tu étais là, au moindre doute, à la moindre faille. Une fée... De celle qui reste dans l'ombre mais guide l'autre vers sa propre lumière. Une luciole, qui fuit la lumière aveuglante des lieux de pouvoirs mais qui luit pour celui qui ne connaît encore que l'obscurité.

Bientôt on ne parlerait même plus de cinéma, mais de nos vies de femmes, et avec la même générosité, tu écoutais, tu consolais... Grande soeur bienveillante. Partir comme ça sans crier gare, sans nous laisser la possibilité de te dire je t'aime, nous laissant seuls, à faire de ta présence des souvenirs. C'est comme si d'un coup on avait grandi trop vite...

Mais les pépites deviendront grandes, la graine que tu as plantée sera une feuille, puis un arbre, puis des arbres, puis une forêt... On continuera à dire ton nom, et chaque nouveau film sera une consolation.

Delphine Toussaint: *Les Pépites du cinéma*, ce n'est pas qu'un festival de cinéma, c'est une façon de voir les choses, des valeurs, du partage... C'est ta deuxième famille, Aïch, et tu m'as ouvert la porte. Y en as du monde là-dedans ! Septembre 2013: c'était a priori un entretien d'embauche, on a parlé de tout, de rien, on s'est marré pendant 3 heures. C'était comme nos réunions, j'avais compris après, je bloquais l'aprèm entière. On prenait le temps de vivre. T'avais besoin d'un coup de main pour la 7e édition. Je me suis cassé le poignet deux jours après notre rendez-vous, heureusement le gauche, ça t'a fait rire, t'as signé le contrat, on ne s'est pas quitté. Tu avais ce don pour donner confiance à ceux qui t'entourent, pour déceler les talents, pour voir toujours plus grand. Peu importe qui tu es et d'où tu viens. C'est comme ça que tu gérais les Pépites aussi, comme dans ta vie, avec une grande générosité. En octobre dernier, tu as dit à Malika: "c'est bon, c'est une pepitas". Quel baptême du feu, cette édition sans toi, j'étais tes bras, tes yeux. Tu te foutais de ma gueule avec mes tableaux Excel à codes couleurs et mes Google Drive, tu y avais pris goût. Je suis très fière d'avoir travaillé à tes côtés. Je vais garder précieusement tout ce que tu m'as appris, c'est un petit trésor. Aïch, t'as laissé toute la vie des Pépites sur mon disque dur d'ordi, je vais en prendre bien soin. On va en prendre bien soin avec les filles et tous ceux qui veulent, pour que tous ces beaux projets continuent d'exister et que tu continues à être un peu avec nous.

Les voisinades

Anaïs Volpé: La journée d'hier a été lourde, je n'ai fait que penser à toi, Aïcha, durant tout l'accrochage. Aujourd'hui encore. Demain aussi. Et tous les jours qui suivront. Pour toujours. La pensée haute et la reconnaissance éternelle.

Je me souviens de nos voisinades, nos cafés en terrasse, Jourdain - Gambetta à pied, toujours du retard. "J'arrive dans 10 mn - Non, en fait dans 15 mn - Sorry." Mais toujours un peu en avance dans nos retards. Grosse dédicace pour toi pour toute la partie installation de HEIS, ne pas penser à toi et ne pas te dédier ce travail aurait été contre-nature. Tu mérites que l'on pense à toi à chaque projet, à chaque clou que l'on plante dans le mur. Toi qui as cru en nous tous, alors que nous sortions de nulle part. Grâce à toi, nous en sommes là aujourd'hui et on ne te remerciera jamais assez pour cela. Tu as été pour moi une artiste qui donnait envie d'être artiste. *Les Pépites du cinéma*, c'est magnifique, c'est tout plein de brillants, ça coule de lumières, ça déborde de justice dans ce milieu, ça casse les cordes avec des marteaux en mousse. T'as créé une immense montagne... accessible. Nous resterons hyperactifs pour toi. Je sais que c'est ce que tu voulais. Nous remplirons le vide avec les clés que tu nous laisses. Merci Aïcha !

Nadir Dendoune (*Le Courrier de l'Atlas - La Chronique du tocard*): Il y a quelques années, quand Aïcha B avait toute sa patate légendaire, elle m'avait reçu dans son bureau à Saint-Ouen avec le sourire, une petite blague au passage sur ma sape, et on avait ri comme si nous nous connaissions depuis toujours. J'étais venu avec mon ordinateur portable, sous les conseils d'un ami qui m'avait dit: "Tu verras, elle est pas comme les autres". J'étais là pour lui montrer mon premier documentaire, qui était un film sur la Palestine. Un truc que j'avais du mal à diffuser ailleurs que dans mon salon, à cause de la "trouillardise" dont font preuve la plupart des responsables des festivals quand il s'agit d'aborder ce sujet-là. Aïcha avait regardé avec attention mon film, s'arrêtant de temps à autre pour tirer avec grâce sur sa clope et m'avait très vite félicité chaudement. Puis elle avait dit: "Banco, je prends ton film". C'était aussi simple que ça avec elle. Il y a quelques jours, son coeur avait lâché prise. Elle allait avoir 48 ans. Tellement jeune, trop jeune, ouais...

Aïcha avait créé un festival de cinéma quelques mois après les révoltes sociales de 2005. Sa pierre à l'édifice. Ne jamais oublier d'où elle venait. Elle qui avait grandi dans un quartier de Saint-Quentin, dans l'Aisne, en Picardie. Elle qui avait baigné très tôt dans le combat, avec un papa qui fut l'un des principaux responsables du mouvement national algérien en France. Aïcha voulait avec ses *Pépites du cinéma* donner sa chance aux autres. Aux sans réseaux, aux oubliés de la République française laïque et indivisible. Mettre aussi un peu de couleur dans ce cinéma français monochrome, consanguin, où papa et maman ne cessent de propulser leur enfant sur le devant de la scène. Faire de la place aux autres donc et ainsi empêcher un peu cette élite blanche et bourgeoise de se reproduire interminablement. Et au fil des années, elle avait réussi son pari: son festival était devenu un évènement incontournable pour nous tous. Nous étions de plus en plus nombreux à venir présenter nos films.

Mais en vérité, Aïcha voyait bien plus loin que ça. Elle voulait que ces deux mondes, qu'elle connaissait parfaitement et qui ne faisaient que se croiser, finissent enfin par se rencontrer réellement. Se connaître véritablement pour enfin avancer ensemble. Elle savait qu'il n'y avait pas d'autre choix. La France n'avait pas d'autre choix... Et ça elle savait faire. Très bien même... Elle l'avait appris dans sa précédente vie où elle avait côtoyé cette fameuse élite. Celle des beaux quartiers. Celle qui pratique l'entre-soi. Celle qui admire, fantasme la banlieue, ou au contraire la craint. Quinze ans à trimer pour la Fondation Danielle Mitterrand, forcément ça vous donne un peu de réseau. Des contacts qu'elle n'hésitait pas à offrir à ceux qui en avaient le plus besoin. Le coeur avant tout.

La dernière édition des *Pépites du cinéma* s'était faite sans elle, enfin, elle n'avait pas pu être là physiquement. Elle avait eu lieu avec un peu moins de bonheur donc. Presque un vide sidéral. Mais en vérité, Aïcha était présente à chaque instant puisque ses amis lui racontaient tout,

minute par minute. Aicha portait tellement ce projet en elle. Et on espérait tant que pour la prochaine, Aïcha soit présente. Le Mektoub en a décidé autrement...[376]

Rest in paradise

Jalil Naciri: Nous perdons une femme exemplaire et une militante majeure et indispensable du cinéma indépendant, c'est extrêmement triste.

Slimane Dazi: Depuis *Rengaine*, tu étais là. Tu as ouvert ma conscience, tu m'as fait prendre confiance. C'est toi, la Pépite.

Nadja Harek: Je suis bouleversée, dégoûtée, attristée.

Akim Isker: Nous venons tous de perdre une très grande amie et une soeur.

Brahim Fritah: De la tristesse teinte ce début d'année, une pensée pour Aïcha et pour tout ce qu'elle a réussi et fait pour un cinéma différent, vivant.

Nabil Ben Yadir: C'était la première à avoir cru aux *Barons*, mon premier film qui faisait l'ouverture des Pépites en 2009. Je suis triste et malheureux.

Bonny Anomal: Si je continue à faire des films encore aujourd'hui, c'est en grande partie grâce à des gens comme Aïcha qui croyait profondément au cinéma français en provenance des milieux modestes.

Malika Aboubeker: Une belle âme nous a quittés. Rest in paradise, Aïcha. Longue vie aux *Pépites du cinéma*.

Hicham Ayouch: Aïcha Belaïdi est partie aider les anges à faire des films. Une belle route pavée d'étoiles et de lumière...

[376] pour lire l'article complet de Nadir Dendoune, c'est ici

III

La une de la pluralité

"*Etre cultivé aujourd'hui, c'est admettre jusqu'à sa propre création la culture des autres, c'est même au besoin se mêler à elle et la mêler à soi*" (Jacques Lacarrière)

De Myriam Bellazouz (Promenade des Anglais) **à Yassine Bouzrou** (Champs-Elysées)

L'ADN de l'avocat

(juillet 2016)

"Notre profession doit être considérée pour ce qu'elle est: une communauté de femmes et d'hommes (des combattants) aux côtés de tous les justiciables, garante des libertés individuelles et fondamentales, un rouage essentiel de notre démocratie et ce y compris et surtout en ces temps particulièrement troublés et difficiles." (Emmanuel Daoud, avocat)

(*Myriam Bellazouz, décédée à Nice le 14 juillet 2016*)

Promenade des Anglais

Myriam Bellazouz était âgée de 29 ans. Jeune avocate au barreau de Nice, "libre de penser", elle profitait de cette douce soirée d'été sur la Prom' à Nice, en assistant avec sa mère Léa au feu d'artifice du 14 juillet. Elles ont été fauchées par un camion conduit par un fou et opportunément terroriste, parmi une centaine d'autres victimes.

Plusieurs dizaines d'avocats, en robe, se sont réunis devant le Palais de la Méditerranée pour leur rendre hommage. "Je voudrais rappeler son talent, sa passion, son sourire et sa pugnacité à la barre", a témoigné Jacques Randon, le bâtonnier de Nice. Les larmes coulaient sur les joues des confrères et des passants rassemblés. Myriam était une fille aimante et une avocate aimée. "Un rayon de soleil, une avocate appréciée des jeunes et des moins jeunes", racontait une consoeur. Myriam avait prêté serment le 9 janvier 2013. Très active au sein de l'Union des Jeunes Avocats, elle s'accomplissait dans sa profession. Généreuse, elle s'impliquait pour les autres. Joyeuse, elle aimait chanter, danser, jouer la comédie. Elle était une force de vie et la mort l'a fauchée.

Champs-Elysées[377]

En s'installant sur l'avenue parisienne des Champs-Elysées, Yassine Bouzrou, jeune avocat de 30 ans, s'est offert son propre plan marketing. Son bureau est minuscule, anonyme, sombre, déjà surchargé de dossiers. Mais peu importe: c'est l'adresse qui compte. En haut des Champs,

[377] *Le Monde, 14/10/2009, un article de Luc Bronner, extraits*

près de la place de l'Etoile, parce qu'aux yeux de ses principaux clients, originaires des cités, il est désormais "avocat Champs-Elysées". Un statut social à part entière, pour les jeunes, que d'avoir un défenseur installé sur l'avenue parisienne. Infiniment mieux qu'une paire de Nike Air dans la hiérarchie symbolique des quartiers. Comme une belle voiture ou un costume de "bogoss"...

Et des clients, il commence par en ramasser en nombre, son nom circulant dans le petit monde des cités. Car le jeune avocat est un acharné, passionné de procédure pénale, convaincu de pouvoir dénicher les preuves des "bavures policières". Comme dans l'affaire Abou Bakari Tandia, un sans-papiers qui tombe dans le coma et meurt après son passage en garde à vue au commissariat de Courbevoie en janvier 2004.

Une sale histoire, mais sa première affaire importante. Yassine Bouzrou venait tout juste de prêter serment en 2007 et de s'installer à son compte. Peu d'affaires, donc "beaucoup de temps pour étudier le dossier", au point qu'il en connaît désormais certains procès-verbaux par coeur. Dans un premier temps, le parquet classe l'affaire sans suite, reprenant les déclarations des policiers qui affirment que le sans-papiers est mort après s'être jeté la tête contre le mur. Lui fouille, demande des actes, s'étonne de l'absence de certaines pièces, notamment du dossier médical. Avec une association de soutien, il dépose plainte pour obtenir la nomination d'un juge. Après quatre ans d'un combat sans relâche, il obtient la réalisation de nouvelles expertises. Lesquelles viennent de démontrer que la version policière est "peu compatible" avec les constatations médico-légales.

Jusqu'à l'âge de 14 ans, il voulait banalement être footballeur professionnel, avant-centre évidemment. Mais un incident le fait basculer. En quatrième, à Courbevoie, il se retrouve au milieu d'une bagarre générale. On l'accuse d'avoir frappé un de ses camarades. "Injustement", dit-il. Lui a le profil du coupable idéal: hyperactif, suffisamment intelligent pour répondre et argumenter face aux enseignants, il a la réputation de pourrir la vie des classes. "Je rendais les profs fous de rage." L'adolescent est convoqué devant le conseil de discipline. Verdict: exclusion définitive de l'établissement. "Un simulacre". Son premier scandale judiciaire, plaide-t-il, en reconnaissant toutefois avoir été "un emmerdeur".

Il atterrit à Puteaux dans un collège "de voyous". La catastrophe. Trop de mauvaises fréquentations. Ses parents l'expédient dans un internat privé, hors contrat, au Pré-Saint-Gervais en Seine Saint-Denis. Pour la famille, c'est un choix financier difficile: ses parents, arrivés du Maroc dans les années 1960, ne roulent pas sur l'or; sa mère est garde-malade, son père chauffeur-livreur. Mais il est inconcevable, pour eux, qu'un de leurs enfants se perde et n'obtienne pas de diplôme... Le pensionnat donc pour le jeune Yassine. Une discipline de fer. Vie en dortoir. Travail forcené. Le choc est efficace. Il reprend pied, calme son tempérament d'agitateur. Et finit par obtenir son baccalauréat au rattrapage. "Un bac techno", de ceux qui permettent généralement

d'accéder à l'université pour mieux y échouer ensuite. Mais, pour le jeune homme, le droit agit comme un révélateur. "Pour la première fois, pendant mes études de droit, j'ai été un bon élève"...

Au culot, il se fait inviter dans une soirée du barreau de Versailles et entre en contact avec un ténor, Jean-Yves Liénart. Il lui dit qu'il rêve de faire un stage dans son cabinet. "Bienvenue à bord", lui répond le pénaliste. Même culot avec Jean-Yves Le Borgne, avocat d'affaires. Un ami doit déjeuner avec l'avocat, il s'incruste et le convainc de lui offrir un stage non rémunéré. "Je voulais travailler avec les meilleurs". Il obtient son diplôme d'avocat et ouvre dans la foulée son propre cabinet: "J'avais fait mes calculs: en obtenant un nouveau client par semaine, c'était jouable." Pari gagné: il obtient trois relaxes sur ses quatre premiers dossiers... Le bouche à oreilles commence à fonctionner. On l'appelle, on le recommande. un des accusés du "gang des barbares" entend parler de lui en prison et le désigne comme défenseur. Il obtient son acquittement sur cinq des six infractions reprochées. Verdict: 5 ans de prison une peine inespérée. Beau joueur, l'expérimenté Philippe Bilger, l'avocat général dans le procès, qui avait demandé une peine de 10 ans contre son client, le décrit comme "un des meilleurs" avocats de sa génération.

Dans son combat, il n'hésite pas à médiatiser. Parce que la justice est ainsi faite qu'il faut parfois la bousculer pour l'obliger à se mobiliser. Comme sur l'affaire Tandia, où le parquet a longtemps défendu les thèses des policiers, malgré leur caractère peu vraisemblable. Ou sur l'histoire du jeune homme frappé par des policiers à Montfermeil en octobre 2008,devant la caméra d'un habitant. L'avocat est convaincu que, sans médiatisation, le procureur n'aurait jamais accepté d'ouvrir une information judiciaire. "Dans certains cas, les liens entre le parquet et les auteurs de l'infraction sont trop étroits, se désole l'avocat... Je n'accepte pas de constater que certains tribunaux condamnent plus sévèrement les jeunes de banlieue." Yassine Bouzrou n'est pas un militant de la banlieue. En bon avocat, il voudrait juste éviter que les cités deviennent des zones de non-droit(s).

Le 29 juillet 2016, Yassine Bouzrou a été désigné avocat de la famille d'Adama Traoré, décédé dix jours plus tôt (d'un "syndrome asphyxique" !) lors d'une garde à vue. On peut s'attendre à ce que, comme d'habitude, il ne lâche rien !

Zy'va [378]

Ce jour de décembre, Me Yassine Bouzrou reçoit Houria Touhami, 23 ans, qui a grandi dans le quartier du Petit Nanterre. La jeune femme vient lui annoncer une bonne nouvelle: elle est admise à l'école d'avocats de l'Académie de Versailles. "Je suis fier d'elle, rayonne Yassine Bouzrou. Houria a réussi son examen du premier coup. Alors que moi, je l'ai eu au deuxième !" Tous deux se sont rencontrés par le biais de l'association *Zy'va*, installée depuis 1994 au coeur de la cité des Pâquerettes, dans le quartier du Petit Nanterre. L'association met en contact des professionnels et des étudiants pour ouvrir au second le réseau relationnel des premiers. L'opération, baptisée *1 par 1 pour réussir*, est plébiscitée par tous...

Yassine Bouzrou et Houria se sont croisés pour la première fois début 2008. Le premier venait juste de prêter serment l'année précédente et de s'installer à son compte... "Je me suis dit que j'aurais aimé profiter de ce type de dispositif quand j'étais étudiant, explique l'avocat. Sans réseau, sans piston, c'est très difficile de trouver de bons stages en droit. Les étudiants qui ont fait leur scolarité à Henri IV, dont les parents sont déjà avocats ou qui ont des amis... ont forcément plus de facilité à trouver la bonne adresse. Or les stages sont obligatoires. Je connais des gens qui

[378] *Le Parisien*, 4 janvier 2011, extraits

n'ont jamais pu prêter serment, beaucoup de jeunes juristes qui, faute de relation, n'ont donc jamais pu devenir avocat."

Quand elle rencontre Yassine dans les locaux de *Zy'va*, Houria est alors une jeune étudiante de la fac de Nanterre, en licence de droit. Elle fréquente l'association. Depuis toujours, c'est à dire depuis qu'elle est entrée à l'école élémentaire, ses frères et sa soeur aussi. "Adhérente, bénévole, j'ai tout fait à *Zy'va*", confie la jeune femme. L'avocat et l'étudiante se rencontrent régulièrement. En bon coach, le pénaliste lui conseille de choisir le droit des affaires: "On peut passer ensuite du droit des affaires au droit pénal, mais on ne fait pas le chemin inverse." Houria a donc décroché finalement un Master 2 en droit des affaires européen... Le parrain ne compte pas abandonner sa filleule maintenant. Il attendra à la sortie de l'école: "L'école d'avocats dure deux ans. Mais après, l'entrée dans la vie active est compliquée. Cinquante pour cent des jeunes avocats change de profession dans les trois premières années", rappelle Yassine Bouzrou.

(*hommage des avocats niçois à Myriam Bellazouz*)

Pas en mon nom

(*Discutante: Hanane Harrath. Point de vue et questionnements écrits le 24 septembre 2014*)

Ce soir me revient à l'esprit une phrase lue récemment dans un article de Jean-Claude Guillebaud, une phrase de Lytta Basset, qui dit ceci: "le contraire du Mal ce n'est pas le Bien c'est le sens"…

Alors ce soir, au milieu de mon désarroi, je rêve d'une grande marche silencieuse, dans tous les pays arabes et musulmans, pour réclamer dignement, parce qu'il en est temps, ce sens, en disant "Assez". "Assez" de l'enseignement religieux obscurantiste et dénué de toute dimension historique ou critique que l'on dispense dans les écoles, "assez" des discours y compris politiques qui font de l'Occident pourtant imité mais pas vraiment accepté ni même compris la source de tous les maux, "assez" de l'avenir refusé sans concessions et sans raisons à une jeunesse qui représente souvent plus de la moitié de la population, "assez" de ces fous qui attisent le désespoir en désignant "l'autre" comme le coupable expiatoire, "assez" de cette absence de réponses face à tant de questions. "Assez" de cette absence de sens qui enfante de la chair à canon pour des semeurs de haine en mal de pouvoir. ASSEZ ! *Not in my name* !

La campagne de musulmans anglais pour dénoncer "l'Etat Islamique" m'interpelle. Je me suis demandé si j'allais la relayer, mais quelque chose me dérangeait. Car de quel "nom" je parlerai si je disais à cette monstruosité de l'histoire "pas en mon nom" ?

Je parlerai de mon "nom" en tant que musulmane, et ce faisant, je me ferai à moi-même ce que je refuse que l'on me fasse, à savoir une essentialisation de mon être. Car si je suis aussi

musulmane, je ne suis pas QUE musulmane: c'est pourtant ce que j'aurai le sentiment de proclamer en disant "pas en mon nom". C'est en tant que femme, être humain, qui fait du respect de la liberté et de l'intégrité de chaque homme, quel qu'il soit et où qu'il soit, un principe absolu et non négociable, que j'ai envie de m'indigner contre cette tache immonde qui nous ensanglante tous. il ne peut y avoir de solidarité mécanique, alors pourquoi faudrait-il une indignation mécanique dictée par une de ses références personnelles, par un de ses marqueurs identitaires, laquelle indignation occulterait par sa simple "évidence" toutes les appartenances qui nous mêlent les uns aux autres

Hanane Harrath, fière et digne

(avril 2011)

"Fière de voir le monde arabe revenir dans l'Histoire avec une dignité exemplaire et une détermination inébranlable. J'en rêvais depuis longtemps. J'en rêvais à chaque fois qu'un bien-pensant parlait du peuple arabe avec condescendance, jugeant qu'il se préoccupait plus de pain que de liberté ou de démocratie. J'en rêvais à chaque fois qu'un homme politique défendait les valeurs de la démocratie ou de l'humanisme tout en fermant les yeux sur ses amis dictateurs, reniant toute conscience. Toute décence. J'en rêvais chaque fois que j'en entendais ignorer le monde arabe au prétexte qu'il n'était pas assez mature, ne se battait pas pour ses droits, était soumis ou au contraire violent. Aujourd'hui je suis fière de voir le peuple arabe arracher, seul et dans la paix, sa part de justice et de liberté.

Emue aussi de voir cette incroyable jeunesse se lever à Amman et au Caire, à Sana et à Tunis, pour dire d'une seule voix: assez. Emue de voir sourire, rire, danser, espérer enfin, cette jeunesse sacrifiée, étouffée, qui paie depuis bien trop longtemps le prix fort de politiques éducatives, sociales et économiques désastreuses. Quand elles existent. Cette jeunesse, personne ne pourra l'accuser de suivre, aveuglément et fanatiquement- on aime tant dire du monde arabe qu'il est aveugle et fanatique- un leader charismatique type Khomeiny. Cette jeunesse, personne ne pourra lui reprocher de ne savoir gronder et descendre dans la rue que quand il s'agit de fustiger Israël ou "l'Occident". Cette jeunesse, elle a parlé en son nom pour dire: non. Cette jeunesse, aujourd'hui, se fiche bien de la géopolitique: ce qu'elle veut, c'est la liberté et la dignité. Elle les a gagnées toutes deux. Avec le respect. Confiante, enfin. Même si les prophètes de malheur prédisent déjà des lendemains difficiles. Invoquent le spectre islamiste. Encore... Mais cette jeunesse aujourd'hui ne renoncera pas à une démocratie et à des libertés qu'elle a été prête à payer de son propre sang. Cette jeunesse a changé. Elle n'est plus, dans son immense majorité, disponible pour les discours autoritaires ou obscurantistes. Elle est vigilante et exigeante. Elle veut sa place dans le monde. Elle l'a toujours voulu. Elle y a cru. Et elle l'a eue. Cette jeunesse a fait irruption dans le monde et dans l'histoire. Quoiqu'il arrive maintenant, elle a écrit pour la première fois dans notre histoire moderne les mots démocratie, liberté, droits, justice. Et tout comme la Terreur n'a rien enlevé à l'éclat de la Révolution, les lendemains difficiles, s'il y en a, n'enlèveront rien à la lumière vive qui s'est allumée maintenant. Rien."

Hanane Harrath, 32 ans, est journaliste, habite à Paris. Elle est de la promotion 2001 de Sciences Po Rennes et 2002 de Sciences Po Paris. Elle travaille actuellement à une enquête sur les aumôniers musulmans dans les prisons[379] et dirige *Histoire, Dictionnaire et Anthologie des femmes musulmanes* (chez Robert Laffont). Sa philosophie personnelle: *Deviens ce que tu es. Fais ce que toi seul peux faire* (Nietzsche). Sa philosophie citoyenne: *Ce qui m'intéresse, ce n'est pas le bonheur de tous, c'est le bonheur de chacun.* (Boris Vian)

[379] à paraître chez Fayard

Chemins

(septembre 2008)

De l'ombre à la lumière, du mépris à la reconnaissance, de l'anonymat à la notoriété, le chemin a été long, cahotique, semé d'embûches pour celles et ceux qui font aujourd'hui ce que nous appelons "la une de la pluralité", qui montrent de cette France de la diversité, le visage créatif que nous aimons.

Cheminons donc aujourd'hui avec quelques personnalités qui peuvent témoigner de ce parcours difficile et pourtant "réussi": leurs vies sont des témoignages, leurs créations sont des actes de générosité.

Jeanne Benameur lave les ombres

On ne choisit pas d'être écrivain. On en ressent le besoin. On écrit par nécessité. Jeanne Benameur a écrit son premier conte à sept ans. Deux ans auparavant, elle était arrivée en France en suivant son père tunisien et sa mère italienne dans leur immigration. La guerre d'Algérie a marqué sa petite enfance. De La Rochelle où sa famille a débarqué, Jeanne a gardé son goût pour les bateaux et l'univers marin. A l'adolescence, elle lit Stendhal, Mauriac, s'ouvre au théâtre avec Racine.

"Laver les ombres"

A l'âge adulte, Jeanne Benameur a choisi de transmettre son goût pour les lettres en devenant enseignante. Elle commence en milieu rural dans les Deux Sèvres. C'est là qu'elle anime ses premiers ateliers d'écriture. Puis elle quitte sa campagne pour arriver en région parisienne. Dans son école de banlieue, elle a voulu raconter à ses élèves des témoignages qui puissent les aider à progresser dans leur vie. Elle publie *Samira des quatre*, puis *Pourquoi pas moi*, et enfin *Adel coeur rebelle*, trois livres qui se complètent et qui ont beaucoup plu à ses élèves. Mais Jeanne

Benameur écrit aussi pour les adultes. Dans *Les demeurées*, elle raconte l'histoire d'une femme analphabète qui est la risée de son village et lorsqu'elle doit se rendre à l'école obligatoire, la petite craint d'être séparée de sa mère par le fait d'apprendre à lire et écrire. En 2006, elle a porté à la scène sa propre autobiographie dans *Ca t'apprendra à vivre*.

Ses personnages, Samira, Adel et Yasmina ont entre 13 et 15 ans. Ils sont "d'origine maghrébine", de familles ouvrières, vivant dans des cités. Ils sont déterminés à mener leur projet jusqu'au bout, refusant de se soumettre aux traditions (Samira), devenant chef de bande dans un groupe de garçons (Yasmina). Ils veulent devenir peintre (Yasmina) ou journaliste. Leur adolescence est l'histoire de rencontres. Samira rencontre François des beaux quartiers. Des enseignants jouent un rôle-clé pour les accompagner dans leurs projets. Le professeur d'histoire-géographie fait découvrir le centre de Paris à Adel. Le professeur de dessin encourage Yasmina dans la peinture. Le professeur de lettres demande à Samira d'aider François...

Léa, le personnage principal de *Laver les ombres*, le dernier livre de Jeanne Benameur[380], est une jeune danseuse. Son corps gracile dégage la grâce. Mais elle sent des entraves pour arriver au sommet de son art. C'est l'ombre de sa mère qui à l'âge de seize ans vendait son corps dans une maison close. Avis de tempête sur la ville de son enfance. Avis de tempête sur son corps qui lui échappe.

Jeanne Benameur est très sollicitée pour intervenir dans les collèges et les lycées. Bien avant Entre les murs, elle avait décrit par une galerie de portraits le collège de sa banlieue, entre la jeune prof fraîchement mutée et dépressive, la principale névrosée, la documentaliste qui anime un atelier d'écriture, la jeune collégienne en échec scolaire mais génie du dessin. C'est en 2000 qu'elle a abandonné l'enseignement pour se consacrer totalement à l'écriture mais elle continue à rencontrer encore beaucoup d'élèves et d'enseignants. Elle anime des ateliers d'écriture en milieu carcéral ou avec des enfants tsiganes. L'approche de la psychanalyse lui permet d'aborder les profondeurs des émotions, des sentiments, des angoisses, de parler de la mort. Elle lave les ombres. Elle rend l'intime universel

Fatima Rhazi entre midi et deux[381]

"Fatima Rhazi a fait son premier séjour en France à 15 ans, comme élève d'une école de coupe et couture. Un apprentissage obligé, qui ouvrira sur une passion, mais après bien des détours... Revenue au Maroc avec son diplôme en poche, Fatima ne s'attarde guère dans les ateliers de confection, où son penchant pour la créativité lui nuit : " *Je n'étais pas rentable !* ". Elle postule pour un poste de réceptionniste-archiviste dans une agence photos de presse sportive, et à sa grande surprise, est embauchée. Athlète elle-même, elle connaît le milieu sportif. Elle va s'initier à la photo " entre midi et deux " dans le labo, puis suivre son patron en reportage. Elle devient bientôt apte à voler de ses propres ailes, mais on tarde à lui délivrer la carte de presse, " *comme si j'allais semer la pagaille dans les stades !* ". Une femme photographe, c'est du jamais vu au Maroc ! Fatima a d'ailleurs caché son activité à sa famille. Quand celle-ci l'aperçoit sur une image de télévision, c'est le scandale, la rupture. La réconciliation viendra avec la consécration officielle, à 24 ans, quand elle entre dans l'équipe des photographes du roi. Mais au moment où elle récolte les fruits de sa persévérance, un problème

[380] sorti le 20 août 2008 aux éditions Actes Sud
[381] son portrait par le site Femmes d'ici et d'ailleurs

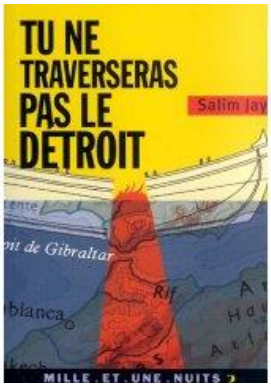
de couple l'oblige à fuir avec sa fille. Elle s'installe à Marseille. Son espoir de trouver du travail dans son domaine est vite déçu : sa réputation ne l'a pas suivie en France, et puis, " *être basanée et crépue, ça n'était pas un avantage non plus !* ". Alors, Fatima suit des stages qui, s'ils ne lui apprennent pas grand chose, l'ont de son propre aveu " *socialisée* ". C'est ainsi qu'elle rencontre la graphiste Martine Derain, la première à saluer ses compétences et à l'encourager, et qui facilite sa première embauche, comme animatrice dans un centre socio-culturel. Là, Fatima découvre la détresse morale des exclu(e)s, une leçon qu'elle n'oubliera jamais. Elle y reste jusqu'en 1993, tandis que mûrit le projet d'ouvrir son propre studio. Quand elle demande un financement pour monter son entreprise, on lui donne " six mois pour se casser la gueule ".

Elle sait pourtant avoir trouvé un créneau innovateur : les photographies de mariages maghrébins. Effectivement, c'est le succès. Elle étend sa prestation à la préparation des mariées, qu'elle pare de ses créations en costumes et accessoires. La voici donc revenue à la couture, à la stupéfaction de sa mère ! Sur le chemin de sa propre réussite, Fatima n'a pas perdu le sens de la solidarité : "*J'ai réussi à m'insérer professionnellement en préservant ma culture. Si ça marchait pour moi, les autres pouvaient faire pareil.*"

Sur ce principe est née l'idée de *Femmes d'Ici et d'Ailleurs*, qu'elle a créé pour mettre en commun les compétences, les espoirs et les énergies des femmes à Marseille. Elle, qui a connu les affres de l'insertion sociale et professionnelle à son installation dans cette ville, a su vaincre les obstacles grâce à ses atouts personnels et sans renier sa culture. Elle est convaincue que les autres femmes peuvent y réussir également en utilisant leurs compétences, issues des savoir-faire traditionnels transmis au sein de la famille. "*Plutôt que de gâcher son talent dans des petits boulots sous-payés, ou son temps dans des stages-parking, mieux vaut créer des activités économiques, qui généreront des emplois plus que dignes, épanouissants*", raconte Fatima Rhazi qui sait de quoi elle parle.

Les miracles improbables de Salim Jay

En 1973, Salim Jay, jeune journaliste de vingt-deux ans, prend la décision de quitter le Maroc. Ce départ brutal, avec cinq cents francs en poche, le conduit très vite à manquer à peu près de tout. Comme l'a écrit Michel Tournier à son propos : "J'eus alors le spectacle d'un personnage totalement désarmé, non viable, résolument réfractaire à toute solution rationnelle et durable des problèmes matériels de la vie et subsistant néanmoins par une suite de miracles imprévisibles. "



Né d'un père marocain musulman et d'une mère française juive d'origine roumaine, Salim passe à Paris les six premières années de sa vie. Il grandit ensuite à Rabat où il est élève au lycée français. La littérature a pris toute sa place dans la vie de Salim le jour où il a entendu pour la première fois son père réciter l'un de ses propres poèmes. Il a alors pu mesurer le plaisir que cet homme avait à dire un texte qu'il avait composé. Ce fut une révélation et, paradoxalement, une

révélation d'autant plus forte qu'il ne comprenait pas le sens de ce qu'écrivait son père puisqu'il ne lui avait pas enseigné l'arabe.

Dans *Portrait du géniteur en poète officiel*, publié pour la première fois en 1985, Salim règle la question du père, qui rendait hommage au Roi par ses vers enthousiastes, mais poète alcoolique pour qui "chaque poème était une chanson à boire". Salim Jay a éprouvé pour ce géniteur du dégoût et de la tendresse mais il a en commun avec lui ce besoin éperdu du Maroc mythique et quasi-mystique. Il a pour le dire, avec son père, un terrain commun : la littérature.[382]

Abel Jafri que le désert inspire

Son père était touareg du sud de l'Algérie (Alouef-Oasis), sa mère italo-tunisienne. Il est né en Tunisie mais a grandi (dans une famille de onze personnes) dans un bidonville de Saône-et-Loire (pas d'eau, pas de chauffage), avant d'arriver à Aubervilliers. Il a commencé sa vie d'adulte par une kyrielle de petits boulots avant de fréquenter assidûment le centre d'animation de son quartier où il s'essaie au théâtre d'improvisation. Abel Jafri à 18 ans voulait faire du théâtre ou du cinéma. Ses parents ne comprennent pas très bien ou ils sont trop occupés. Il joue dans une première pièce, file un jour en Suisse à l'occasion d'un festival (le Festival de Genève), bavarde un peu par hasard avec une dame américaine sans savoir que c'est une "casteuse" influente et c'est par elle qu'il va trois ans plus tard se retrouver dans le casting de *Ma passion du Christ* de Mel Gibson ! Il interprète le chef des gardiens du temple. Mais de retour en France, on ne lui propose que des rôles de terroriste. On l'a vu en 2006 dans *Bled number one*, l'histoire d'un retour forcé, après expulsion, vers une Algérie que l'on découvre tiraillée entre un désir de modernité et le poids des traditions ancestrales. En 2008, il est dans *L'autre moitié*, l'histoire des retrouvailles entre deux frères d'origine algérienne ou la confrontation de deux itinéraires opposés.

La *Passion du Christ* aura été l'expérience capitale pour Abel Jafri, non seulement pour sa carrière de comédien, mais surtout dans sa vie d'homme. Il raconte : "*La violence du film est un miroir de la violence qui habite le cœur de l'homme. Cette méchanceté, ce mystère du mal, nous en sommes tous un peu complices, et si nous en prenons conscience il n'est jamais trop tard pour inverser la vapeur, pour aimer. Seule une force d'amour peut triompher de l'absurde*". Et il conclut : "*Nous pouvons être solidaires dans le bien, décider que la lumière brille dans les ténèbres, par nos actes quotidiens*". A méditer.

Salima Aït Mohamed et le Printemps des poètes

(mars 2011)

"*Avancer au fil des mots. Ouvrir nos portes scellées. Bousculer nos préjugés. Braver nos peurs. Traverser nos silences. Réinventer la liberté. Exploser d'amour et d'espérance*" (Salima Aït Mohamed, le 4 mars 2011)

C'est le *Printemps des Poètes*, du 7 au 21 mars. La poésie de l'exil est souvent la plus belle. Elle dit la souffrance et elle dit l'espérance. En 1995, il fallait partir ou mourir. Salima a quitté sa famille, ses racines. Née à Aït Erbah, petit village perché dans la magnifique montagne du Djurdjura, lorsqu'elle était enfant, elle écoutait sa grand-mère qui l'a nourrie de la sagesse séculaire des Kabyles. D'Alger, où elle habitait, elle venait tous les printemps, tous les étés au village. Là elle se reliait à la parole ancestrale qui lui a donné ce verbe merveilleux qu'à Aix-en-Provence où elle s'est exilée, dans ces années noires de l'Algérie, elle exprime aujourd'hui. Au moment de son départ, Salima était journaliste dans la presse écrite, mais aussi à la radio, sur la

[382] Quelques autres livres de Salim Jay: *Cent un Maliens nous manquent* (1987, roman qui évoque les premiers "charters" de Maliens au temps de Charles Pasqua); *L'oiseau vit de sa plume* (Belfond, 1989); *Du côté de Saint-Germain-des-P*rés (1992); *Tu ne traverseras pas le détroit* (2001); *Dictionnaire des écrivains marocains* (2005); *Embourgeoisement immédiat* (2006); *Victoire partagée* (2008) ...

Chaîne 2, la station kabyle de la radio nationale. En janvier de cette triste année 1995, elle assiste horrifiée à un carnage en pleine rue au coeur d'Alger. Elle le raconte dans la presse. Elle doit partir... Il y a quelques semaines, l'écrivaine algérienne Salima Aït Mohamed a retrouvé, par la magie de Facebook, une amie d'enfance, une copine de lycée. "Dans la joie de nos retrouvailles, Sihem et moi nous sommes souvenus de l'ambiance insouciante et agréable qu'il y avait au Lycée Omar Racim. Combien nous étions belles et rêveuses! Toutes les deux nous avions lancé le journal du lycée. A cette époque j'avais attrapé le virus de la philosophie et celui de l'écriture.Tandis qu'Alger dormait, sans doute, sur des oeillets de révolte. Nous étions au milieu des années 80. Un retentissant orage allait voir le jour." Lire de Salima Aït-Mohamed *Alger triste soir, D'Alger et d'amour*... et bientôt une histoire d'amour entre une jeune Algérienne et un jeune Français. "Dans le creuset de l'exil, des éclats de mots glissent dans le silence blanc de la page".

Les hommes de Malika Mokeddem

(décembre 2008)

Dans son lycée en Algérie, elle était la seule fille de la classe de 5ème à la classe de terminale. Plus tard, elle était la seule pionne d'internat à côté de surveillants tous masculins. En fac de médecine à Oran, elle a dû se battre avec les garçons pour être aimée pour elle-même et garder sa liberté.

Née en 1949 à Kenadsa (Sahara algérien), Malika Mokeddem a terminé ses études de médecine à Paris puis à Montpellier. Elle épousera finalement un Français et s'installera en tant que néphrologue à Montpellier en 1989. Six ans plus tard, elle quitte le monde de la médecine pour se consacrer à la littérature. Dans ses livres (de 1990 *Les hommes qui marchent* à 2005, *Mes hommes*), elle peut enfin parler "des hommes", pour cicatriser ses blessures d'enfance, élevée dans une culture où "un homme vaut quatre femmes". Dans son dernier livre, *Je dois tout à ton oubli* (Grasset, 2008), l'écrivaine règle ses comptes avec les mères matrones et complices de l'ordre masculin. Malika Mokeddem réveille le passé pour apaiser le présent.

L'attente de Najet Ghaouti

(juillet 2008)

L'attente. C'est le titre du prochain roman de Najet Ghaouti chez Plon (2009). L'auteure de *Nour*, son premier roman en 2005[383], attendait elle aussi. Ayant reçu en février une "obligation à quitter le territoire français", il lui a a fallu attendre la décision de régularisation accordée le 2 juillet par le tribunal administratif de Paris. Mais elle a dû pour cela multiplier les messages de soutien, particulièrement dans les milieux de l'édition. "*Ce serait dommage de se priver d'un auteur qui peut beaucoup pour les lettres en France, elle a vraiment une voix, un talent*" a ainsi écrit son

[383] publié chez Jean-Claude Lattés

éditeur chez Plon, ajoutant: "*Son approche du français fait avancer la langue. Elle la change, la modernise, la développe*".

(photo éditeur)

Najet Ghaouti a 23 ans. Elle est née en Algérie et a grandi au Maroc. Elle est arrivée à Paris à l'âge de 17 ans. Elève au Cours Florent, elle a multiplié dans le même temps les expériences d'assistante sur les plateaux de tournage de cinéma et au théâtre. Les soutiens de metteurs en scène, d'éditeurs, de profs de fac ont sauvé Najet de l'expulsion, elle qui se dit "*clairement française*" pourra continuer à faire bénéficier la France de son immense talent à multiples facettes. Ouf !

La vie singulière de Fadela M'rabet

(janvier 2009)

Dans les rues d'Alger, une petite lumière. Une petite fille est en train de faire ses devoirs sur le trottoir à la lumière d'une lampe électrique à côté de sa mère. Cette scène est décrite par l'écrivain Anouar Abdelmalek (ndlr, sociologue égyptien vivant à Paris depuis 1959) et souvent racontée par Fadela M'rabet : "*L'image de cette petite fille est à la fois d'une tristesse infinie, mais d'une extrême beauté, parce que tant qu'il y aura une petite fille qui, contre vents et marées, contre les inondations, les tremblements de terre, continuera à faire ses devoirs, l'espoir est permis*".

Dans les années 50, Fadela M'rabet faisait des études supérieures à Strasbourg. De retour en Algérie dans les années 60, elle publie *La femme algérienne* et *Les Algériennes*, des pamphlets qui lui valent un opprobre national dans un pays qu'elle doit quitter pour la France en 1971. Ce qui lui vaut ce déshonneur ? D'avoir écrit que si la femme n'était pas un être humain, l'homme ne pouvait être un citoyen. Fadela M'rabet en France a pu exercer son métier de professionnel de la santé à l'Hôpital Broussais - Hôtel Dieu à Paris tout en continuant à écrire. Dans les années 2000, elle publie *Une enfance singulière*[384] où elle raconte sa grand-mère, son modèle de femme. puis "*Une femme d'ici et d'ailleurs*"[385]et enfin *Le muezzin aux yeux bleus* en 2008.

Les livres de Fadela M'rabet sont autobiographiques. *L'islam du muezzin aux yeux bleus* est poésie, humanisme, don de soi aux autres. Sa voix dit la beauté de la langue arabe. La voix de Fadela M'rabet, 72 ans, a atteint la sagesse. Dans son dernier livre, elle livre une belle réflexion sur l'identité :

"*Notre corps est semblable à un cristal... chaque mot, tel un choc, défait et refait le fragile édifice de notre vie. Il soulève un nuage de poudre d'or quand il touche la féerie de notre enfance*".

[384] Balland, 2003
[385] L'Aube, 2005

Une femme un homme

Souad Massi, belle de nuit

(juin 2007)

"Je m'inspire toujours de ce que j'ai gardé en moi, de mon vécu. Mais avec le phénomène de l'exil, j'ai beaucoup écrit sur la nostalgie. Comme j'ai un peu de recul par rapport à ce qui se passe en Algérie, j'ai écrit des chansons sur la liberté et l'espoir."[386]

Tout juste de retour d'une tournée au Proche-Orient (Alexandrie, Le Caire, Dubaï, Abu Dhabi, Amman, Ramallah), Souad Massi était en concert à Sens le 30 juin où elle a conclu le Festival *Quinte et Sens*, festival de musiques et danses du monde.

La Cour du Palais Synodal a reçu celle qui fut distinguée en 2006 d'une Victoire de la musique pour *Mesk Ellil* (Belles de nuit) et qui a offert sa voix et ses textes en arabe, berbère, français à un public conquis par un talent désormais internationalement reconnu.

La pensée a des ailes, nul ne peut empêcher son envol (Youssef Chahine)

(juillet 2008)

"*La pensée a des ailes, nul ne peut empêcher son envol*". Cette phrase est placée en exergue au générique du film *Le destin* de **Youssef Chahine**. La pensée de Youssef Chahine était celle d'Averroès, une philosophie éclairée, le vrai visage de l'islam. Le cinéaste égyptien a quitté mi-juillet la France où il était hospitalisé pour Le Caire où il s'est éteint, mais sa pensée vit toujours. L'amour ne s'éteint jamais. Youssef Chahine est un homme qui a beaucoup aimé - "*je ne sais pas haïr, ça gâte la tête*". Il a aimé les femmes - "*quand j'aime, j'aime profondément, j'écris des vers, je reste devant sa porte, sur le trottoir et j'écris*". Il a aimé les gens - "*j'aime les gens. Avec leurs défauts, leurs différences. Tolérance est un beau mot, mais je préfère amour*".

Il a aimé la France et les Français - "*les Français ressemblent tellement aux Alexandrins, aussi menteurs et gesticulateurs ! Toute ma jeunesse, mes amis, mes amours. Quand je suis en France, je suis français, en Egypte, je suis super-égyptien, c'est mon pays et je l'aime*".

Il a plus que tout aimé Alexandrie, sa ville. Il a aimé la vie, la musique, la chanson, la danse. Nous l'avons aimé. Adieu !

---

[386] *Mondomix*, avril 2003

Houria Aïchi pour Ghaza *(Gaza)* la meurtrie

(février 2009)

Dans les Aurès, il est de tradition que les femmes chantent a capella la poésie populaire lors des cérémonies familiales. Elles se transmettent ces berceuses ou ces chants d'amour ou de travail, de grands-mères à petites filles. Houria Aïchi, qui vit en France depuis plus de trente ans, n'a pas oublié cet art ancestral. Elle est même devenue une chanteuse internationalement reconnue depuis les années 80 où elle a effectué sa première tournée dans le monde. Houria Aïchi a chanté pour la paix aux côtés de Miriam Makeba à l'initiative de Yehudi Menuhin. Elle offre aujourd'hui sa voix magnifique aux populations meurtries de Ghaza dans un concert de solidarité à l'Institut du Monde Arabe.

Taysir Batniji et les traces d'un futur

(juillet 2009)

Il est un homme de l'image, qui a appris son métier à Naplouse (Palestine) puis à Bourges, et à Paris où il vit aujourd'hui. L'hiver dernier, alors que sa ville natale était bombardée, il préparait l'exposition *Transit* qu'il a présentée à la Galerie Saint-Séverin (Paris 5ème). Comment le travail de Taysir Batniji, Palestinien né à Gaza en 1966, ne pourrait-il pas être marqué par les questions de l'identité, de l'exil, de la mémoire ? Ses photographies racontent les ruelles de Gaza, ses boutiques, ses marchés. C'était avant. Le film *Transit* est une succesion d'images fixes qui expriment l'attente, une valise posée sur le sable, une "fenêtre au voyage"... Pour les Palestiniens, le voyage est interdit. Cet été, à Nantua (la Maroquinerie), et jusqu'au 25 juillet 2009, il croise son regard avec Léa Eouzan. La jeune photographe lyonnaise d'origine corse a travaillé sur d'autres lieux de mémoire, les camps de la Shoah. L'un et l'autre recomposent les paysages d'inhumanité. Ce sont les stigmates d'un passé douloureux. Mais ce sont aussi et surtout les traces d'un futur.

Hayet Ayad

(novembre 2007)

"*Mon coeur est prairie pour les gazelles, cloître pour les moines, temple pour les idoles, Kaaba pour les pélerins, Tables de la Thora et livre saint du Coran. L'Amour seul est ma religion. Partout où se dirigent ses montures, l'Amour est ma religion et ma foi*". Hayet Ayad aime particulièrement cette ode d'Ibn'Arabî.

Hayet est née à Strasbourg. Son père est venu en Alsace travailler sur les chantiers. D'origine kabyle, elle a été bercée, dans la plus pure tradition orale, par les chants que lui chantaient sa mère et sa grand-mère. Elle a assimilé les traditions musicales du bassin méditerranéen et les interprète aujourd'hui de sa voix chaleureuse et sensuelle qui nous captive dés les premières minutes.

Cela fait maintenant une quinzaine d'années que l'Alsacienne Hayet Ayad nous restitue au travers de ses chants cette histoire colorée du métissage des cultures qui vont des déserts d'Orient aux jardins d'Espagne, en passant par les hauteurs de Kabylie. Hayet a déjà interprété ses chants d'amour de Perse, de Turquie et des rivages d'Orient. ses romances séfarades, les castigas, les chants arabo-andalous dans le monde entier (Europe, Etats-Unis, monde arabe). C'est Hayet qui interprétait les chants en langue arabe de *Swing*, le film de Tony Gatlif ou les chants berbères du documentaire "Ne restent dans l'oued que ses filets". Le 29 novembre au festival Strasbourg-Méditerranée "Tomber la frontière !". Elle est chez elle, en Alsace, où elle est née, où elle a grandi, où elle a mûri, comme les prairies où paissent les gazelles.

Samir Abdallah, cinémétèque

(janvier 2010)

Il a rapporté des images de Gaza, Palestine, "*ce pays qui ressemble de plus en plus à une métaphore*". Il est entré dans Gaza, au lendemain de la dernière guerre, voilà un an. Il a découvert l'étendue de la "gazastrophe". Il a recueilli des dizaines de témoignages de la guerre israélienne contre Gaza. Malgré leur drame quotidien, les Gazaoui lui ont offert des poèmes, des chants et même des "nokta" (blagues ou histoires à raconter). Samir Abdallah présente avec Kheridine Mabrouk le film *Gaza-strophe* dont ils sont les auteurs, le 13 janvier 2010 sur France Ô. L'année d'après.

Samir Abdallah est né en 1959 à Copenhague d'un père égyptien et d'une mère danoise. Il est arrivé en France à l'âge de six ans et a aujourd'hui la nationalité française. Lorqu'il avait 24 ans, en 1983, il a suivi la *Marche pour l'Egalité et contre le racisme*, avec son appareil photo. Avec son frère Mogniss, il a alors décidé de se lancer dans le journalisme citoyen en créant l'*Agence Im'Média*, spécialisée dans l'immigration et les cultures urbaines. Pendant 10 ans, Mogniss et Samir vont produire de nombreux reportages sur les banlieues, bien avant le Bondy Blog et le JT des Quartiers. Depuis 1994, Samir Abdallah anime le réseau Cinémétèque, pour faire connaître le cinéma de ces "peuples de trop" en résistance, comme le peuple de Gaza. En 2010, l'année d'après, Samir réveille les consciences, pour ne pas oublier les Gazaoui.

La plume inspirée de Rhavia Tahardji[387]

(juin 2010)

"*L'homme est l'enfant de son milieu mais avec la connaissance on devient incontestablement un homme universel*" (Ibn Khaldoun).

Toute la philosophie de Rhavia, la reine du slam, qui a pour seule attache la liberté - celle d'Aimer et de Donner - est là ! Rhavia est invitée de l'Autre Canal à Nancy, le 24 juin 2010. Valérie Croy, "coach de vie", a brossé d'elle un portrait tout en finesse, que nous avons voulu partager.

"Née pour écrire, mais sans le savoir, Rhavia est une enfant issue de l'immigration algérienne. En 1948, son père arrive en France pour subvenir aux besoins de sa famille laissée en Algérie. Elevée à Behren-lès-Forbach, elle devra se battre entre une adolescence déchirée et une scolarité à réussir. Issue d'une fratrie de 11 frères et soeurs, révolutionnaire née dans l'âme, elle quitte le domicile familial avec pour seul compagnon de route, un sac à dos, un stylo et quelques feuilles. Durant ses pérégrinations, elle rencontre Roger Bichelberger, qui l'encourage à écrire son premier roman. La poésie l'obsède. Elle cède à la tentation, et écrit avec une démesure inégalée plusieurs recueils inédits. Parallèlement, elle anime des ateliers d'écriture et de poésie dans des quartiers dits sensibles, avec un succès inattendu. Pourtant le décès de ses parents en 1998 la plonge dans une dépression profonde. Elle quitte la France en 2000, se réfugie en Syrie puis en

[387] portrait par Valérie Croy

Jordanie pendant une longue année, en quête d'un amour spirituel et fascinée par la langue arabe et le pays de Cham. Son retour en 2001 sonne le glas.

L'apocalypse est proche : sérénité, renaissance, éveil de conscience, Rhavia parvient désormais à transformer sa colère en une créativité exigeante, plus aboutie et structurée, et toujours plus proche de ses engagements. Sa rencontre avec Paolo Coelho sera déterminante : coup de foudre philosophique et spirituel, qui l'anime à agir toujours avec plus de ferveur, de justesse, de droiture, et lui donne la conviction que l'on puisse réussir un jour à réaliser son rêve de vie. Elle reprend ses ateliers d'écriture, à la grande joie de ses élèves, tant le monde la réclame.

Son énergie talentueuse et poétique fait l'unanimité, elle fonde alors l'association SLAM ATTITUDE et répand le slam dans tout le bassin lorrain. Son secret : elle donne la parole à ceux qui ne l'ont pas, à ceux qui ne l'ont jamais prise, à ceux à qui on ne l'a Jamais donnée ! Nancy continue à la soutenir et la reconnaît comme *la Reine du Sla*m. Entre Brahms et Mozart, Ferré et Brel, Barbara et Ferrat, elle recrée son univers, fustige les conventions, s'aliène dans une fougue sans limite où l'écriture s'inscrit comme son seul exutoire. Sa rencontre avec Alain Bashung ou Richard Bohringer est décisive quant à sa carrière, car Rhavia ne s'arrête pas là, et va jusqu'au bout de ses rêves en accouchant de l'album *CALAM*E fin 2009 : "*seule une plume inspirée de l'encrier divin a la faculté de nourrir les âmes assoiffées de connaissance et d'amour*", soulignera le grand Bashung !

Un album phare lucide et explosif, une originalité universelle à fleur de peau où l'amour est scandé inlassablement à l'unisson d'une allégresse orientale maîtrisée. Le reste est dit dans l'album dans un crescendo de souffle poétique époustouflant. L'interprète ici se fait l'auteure de la vaste tragédie humaine dénoncée dans une vision kaléidoscopique aux mille visages. De la pierre brute jaillit un diamant, celui de la vie bien sur et bien au delà des mots et d'elle même dans une évanescence lyrique et spirituelle elle s'évanouit afin de laisser place au silence et à son écho sacré. Rhavia Tahardji est résolument une grande dame, doux euphémisme ..."

Le oud selon Smadj

(juin 2010)

"Ce qui m'excite, c'est non pas d'assembler des cultures, car ça ne suffit pas, mais de trouver les ponts qui permettent aux gens d'interagir entre eux".

Smadj (Jean-Pierre Smadja) est français d'origine tunisienne (né à Tunis) et il vit depuis sept ans à Istanbul. Dans la ville aux deux continents, il trouve son unité. Le musicien est fasciné par "*la virtuosité technique et la finesse stylistique des Turcs, capables de jouer très vite et très juste plusieurs instruments*"[388]. Smadj est oudiste, comme l'était son grand-père qu'il n'a jamais connu, car "*il est parti avec une danseuse*". Sa grand-mère était pianiste. A 11 ans, il prend la guitare et se lance passionnément dans la musique. A 15 ans, il entre dans une école parisienne de jazz. Devenu ingénieur du son, il monte plusieurs groupes multi-ethniques. A 30 ans, il découvre le oud puis s'associe au percussioniste turc Burhan Öçal. A Istanbul, la plus grande métropole d'Europe, il découvre pléthore de virtuoses. En 2002, Smadj a rencontré pour la première fois Natacha Atlas, la diva du chant arabe, qui vit aujourd'hui en France, dans le Gers. Ensemble ils vont préparer à Istanbul l'événement du Festival Métis de Seine-Saint-Denis.

Le 17 juin 2010, à Saint-Denis. Smadj et Natacha Atlas présenteront une création originale, véritable célébration du oud, avec 15 musiciens, dont Cem Yildiz, chanteur et joueur de saz et balama : prélude baroque de oud, chants soufis, cavalcades jazzy, chansons composées pour Natacha Atlas, improvisations... La musique n'aura pas de frontières le 17 juin dans la basilique des rois.

[388] Libération, 5 juin 2010

Meriam Azizi de Lorient à l'Orient

(septembre 2009)

De Vannes à Van, de Lorient à l'Orient, le groupe Bostan (*Jardin*, en arabe) s'est créé en 2006 sur un concept de métissage, du fruit d"une rencontre entre la musique celtique et mélancolique et la musique orientale et pop tunisienne, la rencontre entre le Breton Ronan Vilain, qui passe aisément de la guitare au saz, et la Tunisienne Meriam Azizi, qui chante au son de son oud. A eux se joint "Ludwin" pour les percussions. La musique de Bostan franchit les siècles, du Moyen-Age à aujourd'hui et les espaces, de la Bretagne à la Turquie, de l'Andalousie à l'Anatolie.

Meriam Azizi a appris son art en Tunisie auprès de la grande Yosra Dhahbi, la princesse du oud. Férue de musique du monde et de cinéma (elle est critique de cinéma par ailleurs), Meriam a parcouru la Grèce, la Turquie et tout le bassin méditerranéen, avant de s'installer à Paris pour un doctorat en cinéma et audio-visuel où elle cultive les fruits les plus savoureux en son jardin.

Souleymane Diamanka

(avril 2007)

"*Je lève mon vers à la suite des évènements Les sourires qui se dessinent Sur les visages sont des signes Les voeux n'ont pas été faits vainement La vie savait que cette aventure aurait une suite Je lève mon vers aux rêves aux souhaits et aux réussites*".

Souleymane Diamanka, le slameur peul de Bordeaux, sort son album, *L'hiver peul* aujourd'hui 10 avril et se produit à Strasbourg le 11 avril (La Laiterie), à Nancy le 13 (L'Alhambra), à Sannois le 15 (EMB), à Brest le 19 (Le Caravansérail), à Paris le 24 (Lavoir moderne),...[389]

Ody Saban, pour nos graphies

(janvier 2010)

" *Je suis beaucoup plus libre que beaucoup de ceux qui se promènent à ciel ouvert. Ceux-là sont prisonniers par la pensée. Ils sont enchaînés par leurs propriétés, par leur intérêt d'argent, par leurs tristes nécessités de vie, absorbés au point de ne pouvoir vivre en êtres humains, en êtres pensants*" (Louise Michel, prison de Saint-Lazare).

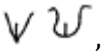
Ody Saban dédie son oeuvre à Louise Michel. A bientôt 57 ans, l'artiste parisienne ouvre sa boite à souvenirs: ses premières années dans le ghetto juif d'Istanbul, déjà libre dans ce monde clos, sa découverte de l'art avec son beau-père artisan turc musulman, son éducation catholique par les soeurs françaises et italiennes, son expatriation en Israël où elle épouse la cause palestinienne, son arrivée à Paris (1977), Beaubourg, "*Singulières plurielles*", "*Art et regard des femmes*", puis New-York, à l'âge de 27 ans, où sous le grand ciel de Manhattan, elle se crée sa mythologie personnelle...

Ody Saban se prend pour une chamane. Elle voudrait venger Lilith, la femme maudite, parce qu'elle était l'égal de l'homme. Dans son imagination (ses halluciations ?), elle métamorphose les êtres et les objets, elle entre dans leur peau. Les oeuvres d'Ody Saban sont des tourbillons d'art brut. A Paris, elle a vécu dans les squatts artistiques à la recherche de la "*mixité effective*" : Art Cloche, rue d'Arcueil, un ancien dépôt de bombes !

"*On appelle progrès un monde où chaque millimètre carré doit être utile sous peine de fatwa*." Squatter, c'est ouvrir des espaces.

---

[389] http://souleymanediamanka.artistes.universalmusic.fr

Dans son rêve, elle a inventé une lettre, lui a donné cette forme  , l'a appelée Kous, mot arabo-hébreu, il veut dire le sexe de la femme. Cette lettre prend son envol, remue le monde, elle se débrouille. Le rêve peut continuer... L'artiste peint des sexes, elle peint l'amour, "*aucune autre jamais n'a délivré avec autant de liberté la libido féminine*" (Michel Lequenne).

(*Le baiser)*

Istanbul (avec Guy Didier et Claire Corcia, debout)

mounir fatmi, artiste majuscule

(avril 2009)

mounir fatmi ne veut pas de majuscules à son nom, une manière pour lui d'échapper à une identité qui ne serait pas la sienne. Né en 1970 à Tanger, il a grandi dans cette ville qui puise autant dans l'Europe toute proche que dans l'Afrique et ses traditions. mounir fatmi est lui-même à la croisée des cultures et à la croisée des arts. Jeune peintre reconnu au Maroc, il a voulu se déraciner, tenter les Etats-Unis et l'Europe, il a aussi choisi d'allier les arts, la vidéo et la peinture et ses expositions sont des sculptures architecturales où le visiteur peut se perdre, un parcours d'obstacles, comme la vie, comme le monde moderne. On retrouve chez mounir fatmi toutes les violences contemporaines : la domination libérale, marchande, l'embrigadement religieux, le terrorisme... Les passants ont des ceintures d'explosifs, les détenteurs d'otages parlent dans des vidéos, les intégristes du capital sont à Davos,... mounir fatmi vit avec son histoire, il pense donc il ne suit personne, pas même son ombre. Retrouvez mounir fatmi à Sélestat (Bas-Rhin) jusqu'au 17 mai 2009 au *Fonds Régional d'Art Contemporain* (FRAC), 2 espace Gilbert Estève.[390]

Rosie Pinhas-Delpuech en souvenir d'Istanbul

(décembre 2009)

Voilà 45 ans que Rosie Pinhas-Delpuech vit en France ! Mais dans sa tête elle n'a jamais vraiment quitté Istanbul. Aujourd'hui, dans l'émission *Carnet nomade* sur France Culture consacré à la ville entre deux continents, elle raconte ses jeunes années, son rapport fort à la ville cosmopolite où elle aimait tant déambuler pendant son enfance. De cette époque, elle a conservé le plaisir de la marche. Rosie Pinhas-Delpuech raconte son rapport à la langue. Elle vivait à Istanbul mais n'a appris le turc que plus tard à l'école, car sa mère parlait allemand et son père parlait français. Rosie est née à Istanbul en 1946 dans une famille juive. Elle décrit son ouverture au monde à travers les langues dans *Suite byzantine*.[391] Rosie Pinhas-Delpuech est traductrice. Elle aime la langue turque qui n'est pourtant pas sa "langue-mère". Elle savoure cette langue qui produit des mots comme yol qui veut dire "chemin" : "*un mot si bref pour désigner un parcours si long et si complexe*". Elle s'exprime aujourd'hui dans le cadre de la *Saison de la Turquie en France* pour dire son amour d'Istanbul, son amour de la Turquie de son enfance.

---

[390] d'après le site www.mounirfatmi.com

[391] éd.Bleu autour

Youcef Hafid expose à Toulouse

(mars 2009)

Youcef Hafid est né en 1949 à Alger. Dès son enfance, il a dessiné et peint. Après ses études et une carrière de technicien supérieur dans le bâtiment, il a décidé de se consacrer entièrement à la peinture. Il vit et travaille à Toulouse depuis 2003. Son travail est présenté en permanence dans les galeries Esma et El Kenz à Alger. Depuis 2003, il a été rapidement reconnu en Midi-Pyrénées comme un peintre de talent. Représentant de la peinture algérienne contemporaine, Youcef Hafid nous dit son press-book, "*nous offre à voir un art d'une pureté rare et simple, signifiant mesure et rigueur. Son œuvre est imprégnée de souvenirs orientaux. Il nous invite au voyage, à l'évasion, par l'harmonie des formes et des couleurs, par l'intensité de la lumière et le foisonnement des compositions. Rondeurs et arabesques de l'Orient mêlées aux minarets dressés, ornés de losanges, couleurs ocres rappelant les pigments de lointaines peintures rupestres...*" Youcef Hafid expose à la Galerie Alain Daudet, 10 rue de la Trinité à Toulouse, jusqu'au 28 mars 2009.

Farah Kartibou, envoûteuse des nuits

(octobre 2008)

Au pied du Mont Ventoux chantent les cigales. Au pied du Mont Ventoux, les paysages ont l'ocre de la terre, le jaune des tournesols, le bleu de la lavande, le rouge des coquelicots. L'ocre rouge est la couleur du brasier flottant, de la frénésie pétillante, de l'irritante blessure, de l'ardent hérétisme, de la poudre d'escampette, de l'insaisissable désir, de l'amour fossilisé. C'est au pied du Mont Ventoux où elle est née que Farah Kartibou peint.

(Farah sort de l'ombre sur son site)

Elle peint la passion. Elle peint les mirages. Elle met de la magie dans ses songes de catherinette. Elle peint des bustiers élégants et bizarres qui envoûtent les nuits. Elle peint la vénusté. Ses doigts aiment créer des couleurs et ses doigts aiment froisser les tissus. Peintre, Farah Kartibou est aussi styliste. Le vêtement lui permet d'exprimer sa créativité, sa multiformité. Farah est hors norme, elle rassemble Orient et Occident, elle module son palet, elle modèle son palud. Le vêtement peut se faire cow-boy (ou cow-girl) dans la country ou tailleur dans la city. Et le vêtement peut se faire jardin secret, péché mignon, charnelle fantaisie lorsqu'il est lingerie. Aujourd'hui installée à Paris, Farah présente ses créations stylistiques et picturales à la Galerie Ben Azri, 24 rue Charles Baudelaire, Paris 12ème, jusqu'au 25 octobre 2008.

La Saint-Valentin avec Ben Azri

(février 2008)

Si vous passez du côté de la Bastille, à Paris, le thé fumant est toujours prêt pour les visiteurs sympas chez Ben Azri. A Meaux, les 9 et 10 février, c'est le Salon de la Saint-Valentin à la Chapelle Marquelet de la Noue. Ben Azri y fera une conférence sur le thème: "*Bijou message,*

porteur d'âme et d'amour" et exposera sa création: la Fibule. La Fibule est le seul objet antique que portaient la déesse Hathor (déesse de l'amour et des festivités), la déesse Aphrodite (déesse de l'amour et de la beauté) et la reine Kahina (reine berbère).

Pendant plus de quinze ans, il a parcouru la planète. Seul. Il a partagé le thé avec les Touaregs à Attar en Mauritanie. La coutume veut que l'on serve toujours 3 thés pour les raisons suivantes : le premier est amer comme la mort, le deuxième doux comme la vie, le troisième sucré comme l'amour. En Tanzanie et au Kenya, il a porté des bijoux masaï aux couleurs chatoyantes. Il admirait les allures fières de ce peuple vêtu de tunique rouge, la lance à la main, les cheveux tressés luisants et teints en rouge. Il a chassé avec les Vézous, pêcheurs à la lance dans la région de Morombé à Madagascar. Il a bu du rhum avec les derniers Amérindiens des Caraïbes en Dominique. Ils ne sont plus que 3 000 à vivre dans un territoire qui leur appartient et sur lequel ils ont leurs propres us et coutumes. Tous ces peuples lui ont apporté bonheur, couleur, et lui ont donné leur sourire malgré toutes les difficultés qu'ils rencontrent pour survivre.Tout ce qu'il a emmagasiné au plus profond de lui - ces voyages, ces rencontres, ces moments de contemplation, de spiritualité - il les transmet aujourd'hui à ses clients en leur conseillant une âme, un bien-être dans leur vie, dans leur décoration d'intérieur car, "*tout comme la mode, la décoration d'intérieur n'a pas de frontière, elle nous permet d'être fraternel*".

En novembre 2007, Ben Azri, membre de Ateliers d'Art de France, a exposé au 13ème Salon du Patrimoine Culturel au Carroussel du Louvre qui, cette année, était sur le thème "Patrimoine et environnement".[392]

Yiqing Yin vous met dans des histoires
(janvier 2014)

C'est Chloé Lambert qui en parle le mieux: "Les robes de Yiqing (prononcez Yi Tching) vous abritent et vous donnent accès au monde, avec la séduction et la sensualité. La robe vous accompagne, accompagne votre corps. Vous vous sentez protégée donc libre."

Elle ajoute: "La robe vous met dans des histoires"... La créatrice française,"d'origine chinoise" comme l'ajoutent généralement tous les médias, a tout compris de l'élégance: l'élégance, c'est quand les vêtements épousent les corps sans que cela demande le moindre effort. La comédienne se souvient de la première fois où elle a porté une robe de Yiqing Yin. C'était lors d'une cérémonie où elle ne connaissait personne. En moins de cinq minutes, chacune des personnes présentes était venue lui adresser la parole pour la féliciter sur sa robe. Audrey Tautou portait une robe de Yiqing

[392] Galerie Ben Azri : 24, rue Charles Baudelaire, Paris, 12e

Yin lorsqu'elle officiait en maîtresse de cérémonie au Festival de Cannes 2013. Le lendemain, toute la presse ne parlait que de cette robe qui sculptait l'actrice de ses plissés d'organza et de mousseline de soie: une robe fait main en quelque 400 heures de travail.

Yiqing, 28 ans, a quitté la Chine à l'age de quatre ans. Elle a passé une partie de son enfance en Australie avant d'arriver à Paris. Diplômée de l'Ecole Nationale Supérieure des Arts Décoratifs (ENSAD), elle a reçu en 2011 le Prix des premières collections de l'ANDAM destiné à soutenir les jeunes créateurs français ou travaillant en France. Pour la troisième année consécutive, elle est invitée à présenter ses collections aux défilés de Haute couture à Paris et elle collabore avec les marques les plus prestigieuses. Ses collections Prêtes à porter sont distribuées dans le monde entier. Le 8 janvier 2014, la créatrice est devenue la directrice artistique de Léonard Paris. Elle présentera sa première collection Léonard aux défilés prêt-à-porter de mars. Le 23 janvier 2014, elle présentait la collection Haute couture de sa Maison à la Fashion Week printemps-été.

En 2010, la créatrice n'avait que 24 ans lorsqu'elle présentait sa première collection qu'elle avait appelée *Exil*. Dans ses voyages d'enfance, ses vêtements étaient ses points de repère. Où qu'elle aille, elle pouvait habiter avec eux son corps et ses émotions et être partout chez elle.

Mourad Mazouz, le boss de sept lieux[393]

(juillet 2009)

A Paris, il y a "le 404", le restaurant à couscous du Marais. Et juste derrière, il y a "Derrière", un appartement-restaurant dont tout le décor est composé des souvenirs de 46 ans du patron du lieu, Mourad Mazouz, dit Momo. Natif de Kabylie (Sidi Aïch, près de Bejaïa), Mourad a l'âge de l'indépendance algérienne. A Londres, il y a "Le Momo", le premier restaurant maghrébin de la ville mais aussi le lieu branché où viennent tous les people. Mais Mourad préfère la discrétion là-dessus, pour la tranquillité du client. Au sous-sol du Momo, il y a un bar à tapas où viennent tous les artistes world. Mourad Mazouz a d'ailleurs produit lui-même une compilation musicale aux consonances afro-maghrébines. Dans ses restaurants, il emploie un personnel cosmopolite.

Mourad Mazouz crée des lieux branchés à travers le monde. Il a créé à Londres "Le Double Club" pour confronter pendant six mois la cuisine congolaise et la cuisine occidentale. Il a créé "Le Sketch", toujours à Londres, un salon de thé - galerie d'art. Il a ouvert "Almaz by Momo" à Dubaï. Il va ouvrir "Momo at the Souk" à Beyrouth. Il a des vues sur un lieu à Istanbul.

Mourad Mazouz, né d'une famille modeste de huit enfants, a tout connu. Il a été exclu de son lycée, a commencé dans la restauration par le travail saisonnier dans des stations de ski du Colorado ou sur des voiliers dans les Caraïbes, a convoyé des voitures en Afrique (des 404 ?). A Paris, pour se loger, il partageait son appart' comme beaucoup et Smaïn était son coloc'. Sa première affaire, il l'a achetée en 1988, rue Réaumur à Paris et en six mois, cela a fait un carton. Sa dernière, c'est Beyrouth. La prochaine ? Peu importe. Mourad Mazouz a depuis longtemps repoussé toutes les frontières.

Les plaisirs charnels de Melek Karaağaç

(octobre 2009)

Dans la famille, les femmes sont connues pour avoir du caractère. La grand-mère de Melek ne s'est-elle pas mariée trois fois ? Elles sont des artistes, des intellectuelles. Née à Ankara, Melek passera son enfance dans les champs de blé et les vergers du village d'Anatolie dont son grand-père paternel. grand propriétaire terrien, était le maire. Ibret, le père de Melek, policier, rêvait d'aventure. Il part en France en 1972 où il devient menuisier. Melek avait 14 ans lorsqu'elle rejoint son père en même temps que toute la famille, à Pau. Depuis sa plus tendre enfance, Melek peint. Mais le 30 août 1987, alors que la famille Karaağaç passe de paisibles vacances en Turquie, sa

[393] d'après le portrait par Jean Berry, *Jeune Afrique*, n°2527

mère meurt subitement d'une occlusion intestinale. Melek, meurtrie, gardera dés lors un blocage lui empêchant longtemps de pouvoir retoucher à un pinceau. A 19 ans, elle tombe amoureuse de l'homme qui deviendra son mari. Le jeune couple quelques années plus tard finit par s'installer à Paris. Elle devient interprète traductrice assermentée auprès des tribunaux. Ses amis la pressent de reprendre la peinture, lui offrent une trousse à fusains.

A 24 ans. Melek reprend donc le pinceau et renoue avec son premier amour : l'Art. Elle prend des cours, rencontre l'artiste tunisienne Fatma Ben Osman avec qui elle va nouer une grande amitié et qui l'incitera à exposer. Dés lors, Melek propose peu à peu ses toiles à de petites salles, puis devient vite reconnue parmi les artistes peintres turcs montant. Elle fonde avec quelques amis l'association des peintres turcs et tient la salle d'exposition de Coulommiers comme secrétaire. Puis c'est Londres, Istanbul, Izmir... Parce qu'il est difficile à la fois d'être femme, mère, et artiste et qu'elle ne voit plus ses enfants grandir, Melek décide d'arrêter les expositions. se consacre à sa famille et reprend l'interprétariat. Mais quelque part au fond de son cœur, sur la palette de ses rêves s'agite incessamment le pinceau de son esprit libre. Or, chassez le naturel et il revient comme un cheval au galop. Un soir que l'une de ses peintures se brise, Melek décide de reprendre à nouveau l'exquis chemin de ses esquisses... pour notre plus grand plaisir ! Melek a aujourd'hui 3 enfants, Kamilia, Melina et Irfan qui sont à ses yeux ce que la peinture est à ses veines: son sang ![394]

Avec Djamel Ouahab, le désert parle

(mars 2009)

C'était au début des années 60 dans le Sud algérien, du côté d'Hamoudia et d'In Ekker. En six années, la France a procédé à dix-sept tirs nucléaires. Le silence a duré plus de quarante ans. Aujourd'hui, les habitants comme les vétérans de l'armée française parlent, souvent pour la première fois, car même à leur famille, ils n'avaient pas osé raconter ce dont ils ont été témoins. L'Association des vétérans des essais nucléaires (Aven) se bat pour que le statut de victimes soit reconnu pour les militaires français qui ont participé à ces essais, comme Lucien Parfait, défiguré, ou Gaston Morizot. Ce dernier est le témoin clé du documentaire de Djamel Ouahab, "*Gerboise bleue*". Le film vient de sortir sur les écrans français et algériens. Djamel Ouahab, "franco-algérien", a appris récemment l'existence de ces faits et il a voulu en faire un film : "*je n'y ai d'abord pas cru, tellement ça me semblait énorme*". A Reggane, point zéro, le désert s'en souvient encore, marqué pour très longtemps.

Farida Hamak et la mémoire de sa mère

(octobre 2008)

Derniers jours pour voir à la Galerie *Regards du Sud* la très belle exposition de photographies de Farida Hamak**, "***Ma mère, une histoire d'immigration***"**[395]. Farida Hamak est née en 1950 dans la Mitidja en Algérie. Elle s'est longtemps confrontée à la guerre, en Algérie d'abord, qu'elle a quittée pour la France à l'âge de six ans (1956), puis au Liban, en Irak, en Palestine. Elle a photographié les conflits, la souffrance. En 1977, elle a commencé à photographier sa mère. "*Dans notre famille, parler de soi, se donner à voir n'est pas coutumier. La photographie m'a appris à oser dire. A braver cette pudeur familière à mon éducation, tout en la respectant. Là où la parole se taisait, mes images, elles, ont choisi de me parler*".

Farida Hamak était étudiante à la Sorbonne au début des années 70, puis bibliothécaire jusqu'en 1982. Le retour en Algérie en 1977 a été pour elle un déclic. Lorsqu'elle a commencé à photographier sa mère, elle ne pensait pas que cela donnerait un jour un livre, puis un film... et le début d'une carrière de photographe de presse (Viva, Newsweek,...). Ses photographies sont une écriture où elle raconte ses origines, l'éclatement de sa famille, l'éclosion des nouvelles

[394] "*Plaisirs charnels*" du 13 au 31 octobre 2009 au Boudubar, 4 rue Blainville, Paris 5e, texte, d'après la présentation de l'exposition

[395] jusqu'au 1er novembre 2008

générations franco-algériennes. "Ma mère, une histoire d'immigration" est un hommage au courage et à la dignité des femmes déracinées. "*Son déracinement m'a construite*".

Le si beau voyage de Khaled Ghorbal

(mars 2009)

A l'âge de 20 ans, le Tunisien Khaled Ghorbal a quitté Tunis et son Centre d'Art Dramatique pour entrer à l'Université Internationale du Théâtre de Paris. L'Université Paris VIII et l'Ecole du mime Jacques Lecoq ont parfait sa formation théâtrale. Le désormais franco-tunisien a d'abord animé des ateliers théâtre puis dirigé des salles d'art et d'essai avant de se lancer dans la réalisation. Son court-métrage *El Mokhtar* (l'élu) en 1996 a recueilli de nombreux prix internationaux. Mais ce n'est qu'en 2001 qu'il réalise son premier long-métrage, *Fatma*. Il raconte l'histoire d'une jeune femme, violée par un cousin à l'âge de 17 ans, puis qui aura sa première relation d'amour pendant ses études à Tunis. De retour au village, elle se marie avec un médecin qu'elle aime. Avant la nuit de noces, elle se fait recoudre son hymen. Une histoire si fréquente traitée avec délicatesse par le cinéaste. Le 18 mars 2009 sort le deuxième film de Khaled Ghorbal qui, cette fois, raconte le retour au pays du vieil immigré tunisien. Le film va nous conduire des quais de la Seine au désert du sud tunisien. Des images naturellement belles, forcément lentes, comme le regard du vieillard sur ce pays qu'il ne connaît plus. Ces images sont aussi le dernier voyage du comédien Farid Chopel avant sa disparition.

Sandra Nkaké, échappée belle

(octobre 2009)

Sur scène, Sandra Nkaké est chez elle. Là est son secret. Et elle invite le public à l'y rejoindre. Dans son univers familier, on retrouve la spontanéité camerounaise et la liberté française. Sur scène, Sandra Nkaké est une pile électrique. Elle bouge sans cesse, elle disparaît, réapparaît, elle descend sa voix, puis l'élève, elle s'adresse à ses musiciens, elle s'adresse à vous. Là est son secret.

Sandra Nkaké aime la langue anglaise, parce qu'elle est la langue de la soul music. Elle voulait être prof d'anglais au départ mais à la fac, à la Sorbonne, elle passait son temps à chanter dans les couloirs, elle chantait Nina Simone et dansait Fela. Sandra Nkaké aime la langue française. Elle a grandi en France, meme si elle a passé son enfance entre Paris et Yaoundé.

Sandra Nkaké , comédienne (une quinzaine de films et téléfilms à son actif), se laisse guider par son instinct et son instinct l'a poussée à monter sur scène, alors qu'elle avait déjà plus de trente ans. Sur scène, Sandra Nkaké est elle-même. Elle chante *Stay true*. Là est son secret. Et c'est pour cela qu'on l'aime. Sorbiers (Loire) le 24 octobre, Massy le 28, la Cigale le 29.

Ayant chanté tout l'été, Sandra ne se trouva pas dépourvue quand la bise fut venue.

Yassine Belattar, fan de Coluche

(juin 2008)

Il est né en 1982 à Conflans Sainte-Honorine. Il a grandi à L'Etang-la-Ville, banlieue "chic". Mohamed Belattar, son père, chauffeur de taxi, est arrivé du Maroc dans les années 70 pour entrer chez Simca à Conflans dans les années 70, tenait à ce que ses enfants grandissent au milieu des Français : "*Si tu veux voir des Marocains, tu vas au bled*". Yassine Belattar, le fils, est aujourd'hui le porte-voix de ces mêmes cités. Yassine est entré tout petit à la radio. A dix ans, il causait déjà dans le poste sur une petite antenne locale. A vingt ans, il envoie des cassettes à des radios parisiennes et, à force d'insister, il finit par entrer à Générations 88.2. Il y est toujours. En novembre 2005, il accueille les auditeurs en disant : "*Emeutier, émeutière, pense à ta mère*". Aujourd'hui, son jingle est : "*Cartes d'identité, cartes de séjour, bonjour !*". Cent mille auditeurs l'écoutent tous les matins. Il n'est pas seulement écouté, mais il est respecté. Son humour est une arme. En 2003, il en a fait un spectacle : "*Cécilia XXL*".

En 2008, Yassine Belattar prépare un documentaire sur les émeutes de Villiers-le-Bel : "*Souriez, vous êtes Villiers !*". Lorsqu'on lui demande qui il est, il parle de son grand-père, l'épicier raconteur d'histoires sur la place Djamaa-el-Fna à Marrakech, qui a combattu dix-sept ans dans l'armée française, de son grand-oncle tué par les Allemands, d'un autre qui a été fait prisonnier. Yassine Belattar a la certitude d'être français.[396]

Amelle Chahbi métisse bien son rôle

(septembre 2008)

Tu prends une scène vide, un micro, de la tchatche et tu t'adresses directement au public. Cela s'appelle le stand up. Cela a été inventé aux Etats-Unis par les minorités…

En France, le stand up dit les mots d'une génération métissée qui est née et a grandi en banlieue. Le *Jamel Comedy Cl*ub rassemble les meilleurs d'entre eux et parmi eux, Amelle. Et pas besoin, comme Amelle Chahbi, d'avoir du sang marocain et l'accent du 78 pour se laisser emporter de rire avec les personnages de Zouzou Kalthoum, de la présentatrice télé, de la chanteuse de R'n'B. Elle est jeune (27 ans). Elle est belle, ce qui lui fait dire du glamour que c'est une galère car "*tu dois faire croire que tu pètes pas, que tu rotes pas, que tu fais pas caca*". Elle est fine "*comme les téléphones portables*" et "*comme je suis plus légère, je passe mieux*", dit-elle avec malice. Elle est brune, bien entendu, car c'est dans ses gènes (qui a dit, c'est dans ses gênes ?).Elle est surtout drôle, irrésistiblement drôle et elle vous attend au Théâtre Comedy Club.

Pour Mamane, toute naissance est une "déconnade"

(avril 2009)

N'est pas Français qui veut. Moustapha Mohamed Moctari en sait quelque chose, lui qui vient du pays le plus pauvre de la planète ("*même pas du monde !... de la planète ! vous imaginez... plus pauvre encore que les poissons des océans*").

---

[396] d'après l'article de Luc Bronner, *Le Monde* du 19 juin 2008 et le portrait par Stéphanie Binet, dans *Libération* du 12 août 2006

Pendant trois ans, MMM, sans papiers, fuyait toutes les caméras de télésurveillance. Et maintenant toutes les caméras sont braquées sur lui... les caméras de télévision. MMM se fait appeler Mamane et il est devenu le plus célèbre (ou presque) des Nigériens. Il a tellement d'humour - mais "*l'humour est la façon la plus intelligente de parler de la misère*" - que Ruquier l'a repéré et en a fait l'un de ses chroniqueurs réguliers. Depuis trois ans, Mamane fait ses *one-mamane shows*. Lui, l'ancien étudiant en botanique, est passé des plantes aux planches. Lui qui est né au Niger, a grandi au Cameroun, est passé par la Côte d'Ivoire, raconte l'Afrique aux Français, attaquant des citadelles de clichés mais sans jamais blesser les gens. "*Quand tu pointes le doigt, pointe-le d'abord sur toi*". Mamane était passionné de BD et est toujours admiratif devant ces caricaturistes qui en quelques traits font vivre des personnages. Les personnages de Mamane l'humoriste viennent d'un pays "*au sud de l'Afrique du Nord et au Nord de l'Afrique du Sud*", un pays imaginaire, le Gondwana. Tous les matins sur RFI, Mamane raconte le Gondwana.

C'est un pays où le pape a oublié de s'arrêter. Pourtant les Gondwanais font tout pour plaire au pape, ils luttent contre le sida, "*en allant voir toujours la même prostituée*". C'est un pays très très démocratique où "*Président-Fondateur est réélu dés le premier tour quinze jours avant les élections*". Mais Mamane sait aussi parler de la France où il vit depuis une quinzaine d'années. Son sketch sur "*la langue de Descartes*" est un pur régal, du vrai Devos. Mamane a connu le temps où en France tout le monde s'aimait, c'était en 1998 et la France était black-blanc-beur, "*la police sortait le carnet dans le métro quand ils voyaient un noir pour lui demander un autographe*". Plus de dix ans après, la France est plus que black-blanc-beur, les sans-papiers ont toutes les couleurs, mais attention quand un policier sort maintenant son carnet, c'est direct à Bamako. La France en 2009, c'est "*united colors of tenez-bon !*". Le 26 mars dernier, Mamane a fait son premier spectacle en terre d'Afrique, à Dakar, et de retour de Dakar, il remonte tous les soirs sur scène à la Goutte d'Or, un quartier où "*tu peux voir l'Afrique sans visa et sans vaccin*".[397]

Kenza Aloui, demoiselle décalée

(mai 2014)

Kenza Aloui voulait être diplomate. A la fin de ses études de Sciences Po pourtant, c'est un festival culturel qu'elle organise avec son amie Inès Weill-Rochant. Kenza est Marocaine. Elle a 24 ans. Elle vit à Paris. Après son bac à Rabat, elle a rejoint le campus Moyen-Orient Méditerranée de Sciences-Po Paris à Menton. Dans sa promo, il y avait une cinquantaine d'étudiants venant de 26 pays différents. C'est là qu'elle a connu Inès. Après deux années d'études, l'année d'échanges internationaux amène l'une au Caire (Inès) et l'autre à Tel-Aviv (Kenza). La jeune Marocaine a rencontré des réactions négatives dans son entourage: on l'accusait de trahison à la nation arabe. Pourtant, c'est sur les rives du Jourdain qu'elle parviendra à appréhender toute la complexité d'une région qui la passionne en même temps qu'elle découvrira son propre pays tant sont nombreux les Israéliens d'origine marocaine.

[397] ndla: si quelques subtilités vous échappent dans les lignes ci-dessus, y compris dans le titre, vous pouvez toujours vous référer aux plus fameux sketchs de Mamane

En mai 2013, Kenza et Inès se retrouvent au Festival Gnaoua d'Essaouira au Maroc. L'idée germe dans cette rencontre d'organiser un festival à Paris qui leur permettrait de programmer ensemble des artistes et créateurs israéliens et palestiniens. De retour dans la capitale française, elles contactent la Bellevilloise, la salle parisienne qui est emballée par le projet. Belleville n'est-il pas le quartier le plus judéo-arabe de Paris ? Les deux jeunes femmes ne demandent aucune aide publique, recourant entièrement au *crowdfunding* pour financer la venue et le séjour des artistes à Paris. Elles gagnent "leur Paris" en s'appuyant beaucoup sur les réseaux sociaux.[398]

Diplômée en relations internationales et résolution de conflit, Kenza Aloui compte beaucoup sur le festival (24 et 25 mai 2014) pour confronter les visions israélo-palestiniennes et susciter l'intérêt du public parisien. La programmation est particulièrement riche et recouvre toutes les expressions artistiques de créateurs motivés par la démarche. Les histoires de mur finissent mal en général; les histoires d'amour donnent le vertige ! Le nom même du Festival, *Pélerinage en décalage*, est un appel au voyage. Kenza rêve d'offrir un avenir itinérant à l'évènement. Pourquoi pas New-York, Téhéran, Beyrouth ou bien Tanger, la ville la plus décalée du Maroc ?

Mouss Zouheyri a le théâtre dans la peau

(décembre 2007)

A 48 ans, Mouss Zouheyri a l'idée d'ouvrir une salle de théâtre près de chez lui. Son dernier spectacle *La Saleté*, présenté à Dijon, est l'histoire du rapport à l'Autre, à l'Etranger. L'Etranger vient vers vous. Il vous dit: "*Je vous aime. J'aime vos paysages, vos lacs, vos forêts, vos campagnes. J'aime votre cuisine. J'aime votre langue, vos livres, votre culture*". Comment recevons-nous cet étranger ? Dans un monologue saisissant, accompagné de percussions, Mouss Zouheyri nous interpelle.

Mouss, natif de Casablanca, est arrivé en France à l'âge de cinq ans et demi. Déjà enfant, il suivait des cours de théâtre en cachette de son père. Devenu adulte, il passe avec succès le Concours d'entrée au Conservatoire national de Paris (20 admis sur 1500 candidats). Il anime Micro Kid, un jeu télévisé pour enfants sur Antenne 2 (années 80) mais un jour, il va débarquer un peu par hasard en Bourgogne et c'est dans cette région qu'il va prendre de nouvelles racines...

Mouss Zouheyri transmet sa passion du théâtre aux enfants du collège Jean Moulin de Montceau-les-Mines, aux jeunes et aux femmes en difficulté sociale du quartier Harfleur du Creusot, aux lycéens d'Autun (dans 4 lycées) et du Creusot (le Lycée Lavoisier), aux collégiens de Semur-en-Auxois, de Montchanin et de Mâcon, aux enfants du primaire à Arnay-le-Duc. Sa première mise en scène date de 1997. Il joue dans la pièce "Emigrés" en tournée nationale. Il fonde la Mouss Cie puis la Cie La Ribambelle à Chalon sur Saône. A Dijon, il dirige un stage théâtre au Centre Dramatique National. Avec Itinéraires singuliers,il intervient dans les hôpitaux à l'occasion de Lire en fête, à la Maison d'Arrêt de Dijon où il envisage de monter un spectacle à partir de la parole des détenus. Il a suscité quelques vocations (l'une de ses élèves est aujourd'hui à l'Ecole des Arts et Métiers).[399]

Félicité Wouassi, l'actrice française

(novembre 2008)

"*Quand tu ne sais pas où tu vas, rappelle-toi d'où tu viens*", dit le proverbe africain. Félicité Wouassi est née au Cameroun mais a grandi au Libéria où son père était attaché culturel. Ses parents se sont installés à Paris en 1973 alors que Félicité avait 21 ans. Sa mère était folle de théâtre et de cinéma. Félicité fait une entrée fracassante au cinéma à l'âge de 24 ans dans Black Mic Mac. Et puis derrière, plus rien ! On ne lui proposait que des rôles typés de femme africaine. Elle se tourne alors vers le théâtre. Et voici qu'un jour, Roman Polanski l'appelle.

---

[398] voir reportage vidéo sur *La télé libre*

[399] le portrait de Mouss Zouheyri dans *Le Bien Public*

Son charisme, sa présence, sa force sont enfin remarqués. Puis François Dupeyron. "*Aide-toi, le ciel t'aidera*". Le film de Dupeyron sort en salle aujourd'hui. Félicité y joue une femme forte, mère de quatre enfants dans une cité, qui se bat avec courage contre les malheurs qui s'abattent sur elle. Félicité Wouassi était faite pour ce rôle. On parle d'elle, qui a déjà reçu le Prix d'interprétation au Festival de Tokyo, pour les Césars, en tant que meilleure actrice française.

Booder dans le boudoir

(octobre 2007)

Critique de spectateurs / Samtam (26 octobre):"*Aucun mot n'est assez fort pour définir la soirée que nous avons passée. Quel débit! Quelle générosité! Un régal*" Nataly (26 octobre): "*Il mériterait d'aller dans une salle plus grande. Très bonne interprétation. Aucune vulgarité. Il joue beaucoup avec son physique et cela marche très bien*". Mais de qui parlent-ils ?

Ne boudez pas votre plaisir d'aller rencontrer Booder au Théâtre du Gymnase. Booder (dans la vraie vie, Mohamed Benamnya) est petit mais il est vaillant. Il n'est peut-être pas un beau gosse mais sa tchatche et son humour sont sans pareil.

Si, il y a bien entendu Jamel Debbouze. Lorsqu'on le compare à lui, Booder prend cela bien entendu comme un compliment mais il réplique aussitôt: "*Mais moi, j'ai ma personnalité*". Booder est humoriste. Dans son one-man-show, il joue de son apparence pour étriller les beaux gosses et raconter son parcours de jeune beur d'origine marocaine en banlieue parisienne: l'ennui, l'exclusion scolaire, la galère, l'université, les flics, les diplômes qui ne servent à rien quand tu n'es pas dans la norme, beau, blanc, grand. Booder est petit et cela lui va très bien. "*J'ai toujours aimé l'univers des dessins animés. Je refuse de grandir, en quelque sorte*". Pourtant sur scène, Booder est grand.

Basma El Asri, de l'injustice au soulagement

(septembre 2013)

Les El Asri sont arrivés sur le sol français en 1994 - il y a près de vingt ans - et tous les deux ans il faut renouveler les titres de séjour. M. El Asri enseigne l'arabe dans les écoles primaires "publiques et laïques" et collèges de Maubeuge. Il est rémunéré par la Fondation Hassan II pour les Marocains à l'étranger agissant au nom de l'Etat marocain. Il est ce que l'on appelle un ELCO (enseignant en langue et culture d'origine) comme 300 autres enseignants marocains en France et autant dans les pays voisins (principalement en Belgique et en Espagne). Les ELCO sont considérés comme "diplomates", c'est à dire qu'ils ont tous les inconvénients de l'extraterritorialité - ils n'ont aucun des droits liés à la résidence, pas de couvertures sociales et maladie - et aucun des "avantages" - sans immunité diplomatique, ils touchent une rémunération correspondant à peine à la moitié des plus faibles indemnités d'expatriés de leur pays. Ils exercent leur activité professionnelle dans les établissements publics français et auprès des enfants pour la plupart français (ainsi que étrangers résidents), ils s'acquittent en France de leurs taxes d'habitation. Ils ne bénéficient pourtant d'aucuns droits socioprofessionnels.

A la fin de l'année scolaire 2012-2013, ils étaient une centaine (113) à avoir appris subitement la fin de leurs missions. Pour les familles concernées, la nouvelle était une catastrophe. Basma, fille de M.El Asri, a crié à l'injustice.

Basma El Asri est institutrice à Maubeuge, avec un titre de séjour temporaire valide jusqu'en février 2014. Elle s'est enracinée en France, a tout fait pour réussir. Sa petite soeur, mineure, est née en France. On leur demande de repartir dans un pays qu'elles ne connaissent que pour les vacances. Zahra, la mère, n'a jamais pu travailler en France, car elle n'en avait pas le droit. Elle est prête à tout pour rester dans le Nord. La famille s'apprêtait à acheter une maison à Maubeuge.

Le 1er juin, puis encore le 15 juin 2013, Basma a participé à une marche au Trocadéro à Paris qui rassemblait les familles concernées venant de toute la France.

Eté 2013: Basma est allée voir un avocat à Maubeuge. Il l' a guidée dans ses démarches. Son père a pris contact avec la sous-préfecture d'Avesnes sur Helpe et fait une demande pour rester. Septembre 2013: M. El Asri a un récépissé de trois mois et devrait recevoir un titre de séjour de trois ans, ainsi que son épouse. Il peut désormais exercer son métier de médiateur social en milieu scolaire pour lequel il se forme à Paris. Il effectue sa rentrée au Collège Vauban. Dans un an, il pourra être formateur avec un meilleur salaire. Zahra, la mère, qui a obtenu un diplôme de stylisme haute couture au Maroc, va aussi enfin pouvoir travailler. Elle projette de s'associer à quelqu'un à Maubeuge. La famille va avoir la possibilité d'acheter sa maison. Avant, ce n'était pas possible.

Basma a fait une demande de naturalisation: "en principe, c'est bon !". Elle s'est fiancée cet été. Le mariage est prévu en mai 2014. Pour toute la famille, l'horizon s'éclaircit. Les El Asri peuvent rester en France. Le soulagement.[400]

Coco... rico

(août 2008)

"*Un jour mon fiston, je t'emmènerai à Casa et tu pourras gambader comme moi j'ai gambadé toute mon enfance, dans ces rues et ces boulevards où l'on s'en fout de la différence*". Un père (Gad) parle à son fils (Noé). Il a quitté Casa(blanca) à l'âge de 17 ans, direction Montréal. C'était en 1988. Quatre ans plus tard, il débarque à Paris. A Paris en 2008, Papa (Gad) est en haut (de l'affiche).

En quelques années, **Gad Elmaleh** est devenu l'humoriste chouchou des Français: *La vie normale* (2001), *Chouchou* (2003), *L'autre c'est moi* (2005), *Papa est en haut* (2007). Dans chacun de ses spectacles, Gad se raconte lui-même. Cet été, Gad Elmaleh tourne à Versailles et dans les rues de Paris son premier film en tant que réalisateur, *Coco* (sortie prévue le 18 mars 2009). Il va camper lui-même le personnage d'un père qui veut "éclater" ses amis en organisant une grande fête pour la bar mitzva (la communion juive) de son fils. Cela n'a pas empêché Gad de faire un saut par les Vieilles Charrues le 19 juillet et d'éclater (de rire) le public breton avant une tournée nationale de son one-man-show l'automne prochain... **Arié Elmaleh** est le petit frère du premier, 33 ans. Lui aussi comédien et lui aussi réalisateur, il entame dans quelques jours le tournage à Strasbourg d'une série pour Arte que l'on annonce comme une sorte de *Sex and the City* avec des mecs, des mecs qui abandonnent leur vie rangée pour connaître l'aventure.

Elmaleh à la mode de chez nous. Cocorico !

[400] d'après *La Voix du Nord*

Bouge ta vie

Les sandales blanches de Malika Bellaribi[401]

(août 2009)

"*La musique est une loi morale. Elle donne une âme à nos coeurs, des ailes à la pensée, un essor à l'imagination. Elle est un charme à la tristesse, à la gaieté, à la vie, à toute chose. Elle est l'essence du temps et s'élève à tout ce qui est de forme invisible mais cependant éblouissante et passionnément éternelle*" (Platon).

Depuis plus de vingt ans, la voix de Malika Bellaribi-Le Moal, mezzo-soprano, "la diva des cités", enchante les salles les plus prestigieuses. La chanteuse lyrique, marraine des Marianne de la diversité, a raconté sa vie dans *Les sandales blanches*.[402] Elle y exprime magnifiquement sa quête d'identité. Elle veut par ce récit partager sa soif de vivre et donner de l'espoir à tous. Malika Bellaribi-Le Moal est en concert tous les soirs jusqu'au 7 août 2009 au festival lyrique *De bouche à oreille* en Gascogne.

Née de parents algériens, dans une fratrie de 7 enfants, la petite dernière, Malika va vivre une partie de son enfance dans le bidonville de Nanterre jusqu'au jour, où, elle va passer sous un camion. Suite à cet accident, elle va connaître les séjours en hôpitaux et maisons de convalescence, et va découvrir les plaisirs des draps blancs, la cuisine occidentale, mais aussi et surtout, les cantiques religieux.

Quelques années plus tard, guérie de ses souffrances malgré les traces qui resteront à vie sur ses jambes, elle va retrouver le chemin de la maison, une maison qu'elle ne connaît pas, des enfants - ses frères et soeurs - qu'elle ne connaît pas. Elle qui appréciait le silence se retrouve à évoluer au côté d'enfants qui crient, qui hurlent. Elle qui appréciait la cuisine légère doit partager les tajines familiaux à chaque repas. Elle qui appréciait le confort d'un lit partage maintenant la couche de 8 personnes, installées tête bêche, à même le sol, sur des peaux de mouton. C'est le choc des cultures ! Et plus encore, elle sera contrainte de courber l'échine devant une mère toujours plus violente. Ses débuts à l'école seront difficiles aussi, bien sûr, avec tout le retard pris lors des hospitalisations. Mais, Malika ne cessera de se battre pour devenir cantatrice.

Les mille et une nuits d'Amel Brahim-Djelloul [403]

(juillet 2007)

Voilà un immense talent ! La franco-algérienne Amel Brahim Djelloul est soprano. Née à Alger en 1975, elle a commencé par jouer du violon avant de se tourner vers le chant à vingt ans. C'est à Montreuil qu'elle a préparé l'entrée au Conservatoire national de Paris. Son répertoire s'est élargi de la musique ancienne à la musique contemporaine. Le public d'Alger l'a découverte en 2001. Celui de Paris l'a adoubée avec les 1001 Nuits, composé par des musiciens européens sur des poèmes d'inspiration orientale. C'est la rencontre des cultures qui sont les siennes. En 2006, elle est nommée aux Victoires de la Musique classique. La soprano a tourné dans toute l'Europe, aux Etats-Unis et bien entendu en France (Lille, Aix-en-Provence, Nantes,...). Le 16 octobre 2007, elle sera *Salle Pleyel* à Paris avant le Théâtre du Châtelet en janvier 2008.

---

[401] source : Annie, sur le canalblog *L'antre des mots*
[402] éd.Calmann-Lévy
[403] lien : http://amelbrahimdjelloul.online.fr

Zahia Ziouani, la maestra

(novembre 2010)

C'était à Pantin dans les années 90. Les parents Ziouani, algériens, modestes, mélomanes, franchissent la porte du Conservatoire pour y inscrire les trois enfants, Zahia, son frère, sa soeur. Ils étaient tous bien intimidés dans ce lieu où ils étaient les seuls "petits arabes". Zahia se souvient des profs qui ont accueilli avec joie la motivation des enfants: il n'y a pas besoin d'être nés avec une petite cuillère en or pour écouter Mozart. A treize ans, elle est placée par un de ses enseignants devant un orchestre ! Dans sa chambre, Zahia Ziouani avait un poster de Sergiu Celibidache, Roumain, l'un des plus grands chefs de l'histoire du XXe siècle. Diriger un orchestre est le rêve d'enfance de Zahia.

Diriger un orchestre, c'est transmettre une énergie aux musiciens, une humanité, une sensibilité. Zahia Ziouani a tout cela en elle. En 1996 (elle a alors 18 ans), son rêve se réalise. Elle est sélectionnée pour intégrer la classe de Celibidache à Paris et à Munich. En 1998 (elle a 20 ans), elle crèe elle-même son propre orchestre symphonique, *Divertimento*, où elle réunit de jeunes talents de Paris et de Seine-Saint-Denis. En France, il est difficile de se faire une place dans le monde de la musique malgré son talent. On pense au mieux pour elle à une fonction d'animatrice socioculturelle. C'est donc à l'étranger que Zahia Ziouani et son orchestre vont acquérir leur légitimité artistique: en Allemagne d'abord, puis en Russie, en Algérie. C'est en 2004 que Michel Beaumale, le maire communiste de Stains, confie à Zahia la direction de l'école de musique et de danse de sa ville. En quelques années elle double les effectifs. Zahia est séduite par la ville de Stains, son dynamisme. Elle met tout son enthousiasme à ouvrir les portes de l'école aux jeunes des quartiers dits difficiles. Elle se revoit elle-même, petite banlieusarde, abattant les murs invisibles des frontières sociales. Zahia allume les espoirs et gagne son combat qu'elle raconte dans un livre à paraître prochainement. A l'auditorium de Stains, chaque représentation fait le plein. L'école de musique compte 400 élèves de 40 nationalités différentes et issues de tous les quartiers. Le 20 mai 2010, la Basilique des Rois de France de Saint-Denis a ouvert ses portes à Zahia Ziouani. Des cars entiers sont venus de toute la Seine-Saint-Denis pour Divertimento. Le 6 novembre 2010, la jeune chef d'orchestre a ouvert à Marseille la septième édition de *l'Aïd dans la cité*, festival placé cette année sous le signe de l'étranger: *Carmen*, des danses slaves, des tangos, des musiques de films et tout un répertoire classique. Tout Zahia Ziouani est dans cette ouverture, cette capacité incroyable à dresser des ponts, à toucher tous les publics.

Le voyage sonore de Chimène Seymen

(août 2009)

Au XVIIème siècle, au Palais de Topkapi à Istanbul, on jouait des musiques baroques mêlant les influences européennes et orientales. La musique ottomane invite au voyage et au dialogue des cultures, passant du mysticisme inspiré (Taksim) à la sensibilité galante du harem, mêlant rythmes et mélodies, voix et percussions. Chimène Seymen est française d'origine turque. Née à Izmir, elle a reçu ses premières leçons de musique en écoutant les airs populaires de

l'Anatolie méridionale, chantés et joués par son père. Des cours de piano l'ont familiarisée dès l'âge de neuf ans avec la musique occidentale et l'ont amenée à continuer ses études de musique en France. La découverte de la musique baroque fut l'un des moments forts de ses études de musicologie à Paris 8. Le style déclamatoire du chant et l'humanisme qui émanent des textes poétiques de l'époque baroque l'attachent à ce répertoire. Le 25 août 2009, Chimène Seymen était au Festival de Sablé où elle a dirigé sa dernière création *Müsennâ* Le spectacle réunit danse, théâtre, chant et musique. Il évoque les multiples plaisirs des divertissements stambouliotes dans le regard d'un voyageur de la Chrétienté. Müsennâ est le reflet des fêtes et réjouissances au XVIIème siècle au palais de Topkapi, au sein des ambassades occidentales, et dans les quartiers cosmopolites de la ville d'Istanbul.

Hend Zouari, l'envol

(septembre 2008)

Surnommée "La princesse de la Cithare", Hend Zouari est une musicienne, chanteuse, auteur compositeur tunisienne. Son instrument sur les genoux, ses mains de jeune femme virevoltent sur les cordes du "Kanoun", nous faisant parvenir des sons sublimes. Parfois entraînante grâce aux subtiles percussions de ses musiciens, parfois émouvante par son chant et les douces notes de sa cithare, Hend Zouari est une belle révélation de la musique orientale. Le Satellit Café la reçoit en ouverture de sa programmation culturelle. Au Satellit Café, 44 rue de la Folie Méricourt, Paris 11ème, le mardi 9 septembre.

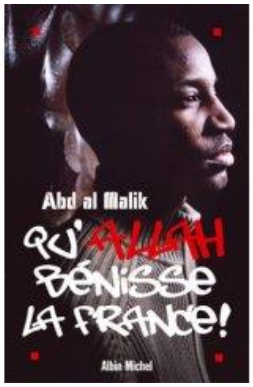
Amel est d'ici [404]

(juillet 2007)

Elle est née Amel Bent Bachir, au solstice d'été de l'an 1985, d'un père algérien et d'une mère marocaine. C'était à Joué-les-Tours, mais elle a grandi à La Courneuve. C'est par la télé-réalité qu'Amel (appelée plus simplement Amel Bent) est devenue une star. Elle a atteint la demi-finale de *La nouvelle star*. *Un jour d'été* s'est vendu à plus de 650 000 exemplaires. En 2006, elle a été récompensée d'une Victoire de la Musique, révélation de l'année. Son dernier disque, *A vingt ans*, est sorti en juin. Dans le titre *Nouveaux Français*, elle chante : "Je viens bien de quelque part mais je suis d'ici".

Abd al Malik bénit la France

(octobre 2007)



Abd al Malik est aujourd'hui une star. Mais le jeune Régis, son nom de baptême, d'origine congolaise mais né à Paris (14 mars 1975) et qui a grandi dans la cité du Neuhof à Strasbourg, a tout connu avant de vivre sa célébrité d'aujourd'hui : le divorce des parents, la rébellion, la

[404] Lien : http://www.amelbent.com

délinquance, la drogue, puis la conversion à l'islam, le flirt avec l'activisme islamiste. A deux doigts de franchir la ligne rouge, l'étudiant en philo qu'il est devenu découvre le soufisme : il devient alors un militant de la paix. Et puis il s'exprime par le slam et la musique et il obtient très vite la consécration. Sur son site, il écrit : "*La forme de récit qui me touche le plus souvent est autobiographique... nos histoires de vie sont singulières mais elles se ressemblent en cela : le partage d'une même humanité. Longtemps, j'ai voulu fuir cette évidence, nous la fuyons tous...*"

Régis Fayette-Mikano, dit Abd al Malik, a raconté son histoire dans un livre autobiographique [405], *Qu'Allah bénisse la France*. Il sera la tête d'affiche de *Cité Rap* à Saint-Brieuc du 27 octobre au 3 novembre.[406]

Nawel, alias Wallen, vous emmène en bateau ("*O capitaine, mon capitaine*")

(octobre 2007)

Après Abd Al Malik, voici Wallen, née Nawel. A la ville, la seconde est l'épouse du premier. Sur la scène, tous les deux expriment leurs talents dans la chanson. Wallen, qui lorsqu'elle était enfant à Bobigny accompagnait parfois sa mère à "l'alphabétisation" et Abd Al Malik, l'enfant du Neuhof, ont décidé aujourd'hui de s'engager contre l'illettrisme. Ils viennent de réaliser un CD musical inédit, *O capitaine, mon capitaine*, en vente à partir du 22 octobre et dont les bénéfices seront entièrement reversés à l'*Association de la Fondation Etudiante pour la Ville* (AFEV) et à l'*Association pour favoriser une Ecole Efficace* (APFEE).

Wallen est une grande artiste du R&B. Elle soigne particulièrement ses paroles qu'elle écrit elle-même. Elle rend hommage à ses parents immigrés venus du Maroc. " *Parle moi de Bobigny en 70 et de tes sacrifices pour tes chers filles et fils*". Elle dit son amour pour son propre enfant qu'elle emmène aujourd'hui au CP : " *A mon tour maman j'ai un fils. Je lui décrirai Bobigny en 90* ". La petite Nawel est née en 1978. A huit ans, sa grande sœur l'a inscrite au Conservatoire. Elle y apprend le violon. Elle chante aussi. Et c'est le programmateur de la salle *Le divan du monde* qui l'a invitée à monter sur scène, après avoir entendu des jingles qu'elle réalisait pour la radio TSF de Bobigny. Nawel avait 17 ans. Des amis lui permettent de rencontrer des producteurs de hip-hop qui vont finir par ciseler le diamant. Aujourd'hui elle est devenue le porte-drapeau du R&B féminin français. "*La lumière est sur toi. Tu joues ta saga, saga. Bouge cette vie. Suis la musique et bouge la, bouge la*".

Le CD *O capitaine, mon capitaine* est distribué dans les 71 FNAC de France. Wallen et Abd al Malik en feront la promotion dans les FNAC de Paris-Les Halles (31 octobre), Lyon (3 novembre), Montpellier (7 novembre), Thiais (9 novembre), Marseille (10 novembre), Bordeaux (8 décembre).

---

[405] publié chez *Albin Michel*

[406] son portrait par *RFI*

Lââm, respect !

(octobre 2008)

Elle a eu des bas et des hauts, elle a dû trier le vrai du faux, imposer son avis, détruire les a priori, prendre sa vie entre ses mains, construire elle-même son chemin, mériter le respect et ne jamais lâcher. C'est le prix de la liberté. Elle a dû faire des compromis, des choix importants dans sa vie, faire pencher la balance, briser des silences, pousser des coups de gueule, balayer les soucis. C'est le prix de la liberté. Lââm vient d'en dessous, de la rue, du métro. Née le 1er septembre 1971 à Paris d'une famille tunisienne, Lamia (c'est son prénom) aura tout connu, le foyer de Ménilmontant, la passion de la chanson qui l'a empêchée de plonger, de belles rencontres, de dures déceptions, et pour cette soirée du 14 octobre 2008 où tu chantais la Marseillaise au Stade de France... avec courage, avec dignité... et tant pis pour les imbéciles... elle était belle ta Marseillaise, Lamia ! Bravo ! Merci ! Respect !

M. Ekotatebaz aime et écoute l'Alsace

(mai 2007)

Le 9 mai, Maïgari Ekotatebaz alias Lord Fifty, son nom de scène, sort dans les bacs son album *Le lion et la cigogne*. Le lion, c'est le Cameroun qui lui a offert des racines (par sa mère, car lui est né en Allemagne). La cigogne, c'est l'Alsace qui lui a offert sa jeunesse : le lycée de Barr, les copains de Schweighouse et surtout... sa ville de Strasbourg. Sur sa poitrine, il a tatoué 67. Tous ses textes disent sa passion pour l'Alsace : *Africain - Alsacien*, *Fier d'être du 67*, *67 Party, Jetzt geht's los* et puis *Pour une fille d'Alsace* où sur un air de valse, il dit à sa mère comment il a craqué pour une blonde aux yeux bleus. Tout est pourtant improbable chez Lord Fifty, l'enfant du vignoble qui fait du hip hop, le rapper diplômé de HEC, l'étudiant en commerce qui a oublié ses papiers.

Ce même jour du 9 mai, Lord Fifty est auditionné au Tribunal Administratif, sa dernière chance avant l'expulsion vers un Cameroun qu'il n'a jamais connu. Passionné par la vie, le musicien n'a jamais pris garde à sa situation administrative. Mais la Préfecture ne l'a pas entendu de cette oreille. "Je dois être fou de penser ça, nous dit Lord Fifty, mais je suis persuadé qu'il s'agit d'une erreur d'appréciation. Quand je dis aux gens que je ne suis pas de nationalité française, ils ne me croient même pas, et pourtant... Pour moi, être français commence par aimer la France et à ce niveau, je suis bien plus français qu'un bon nombre de personnes qui résident en France. J'ai le sentiment qu'une injustice est en train d'avoir lieu. J'ai du mal à concevoir que la France veuille m'expulser alors que je souhaite participer à son développement, et ce durablement". Car Lord Fifty a des valeurs. "Je suis conscient des problèmes qu'il y a dans notre société mais je pense que pour avancer, il ne faut pas se focaliser dessus [...] avec le lot quotidien de discriminations de toutes sortes, on se communautarise trop, moi ma musique est un pas vers mon prochain ". Le rap de Lord Fifty est une musique de métissage, une musique qui adoucit les mœurs. Même son refrain sur Sarkozy qui ouvre désormais son site n'a aucune agressivité. Maïgari, la France il l'aime. Comment pourrait-il la quitter ? Décision du Tribunal, début juin 2007.

Avec Diam's, les larmes aux cieux

(novembre 2009)

Mélanie Georgiades porte bien son nom d'artiste. Un diamant n'est fait que d'éléments naturels. Un diamant ne peut être brisé que par un autre diamant. Mélanie, née à Nicosie (Chypre), arrivée en France à l'âge de 4 ans, a grandi dans l'Essonne (adolescence aux Ulis), avant d'entamer sa carrière sur la scène rap. Diam's est en concert ce soir au Mans avant de poursuivre à Angoulême, Bordeaux, Lyon, Nancy. Pour ceux qui ont cru que Diam's (Mélanie Georgiades) avait pété les plombs, cachée derrière une burqa, la réponse de l'artiste a été claire toute cette semaine sur les plateaux de télévision. Les téléspectateurs ont été scotchés sur leur fauteuil et ils le disent sur le site de l'artiste :

" J'ai regardé par hasard *France 3* ce soir (mercredi 18/11/2009) et je suis tombée sur vous. Vous m'avez scotchée devant l'écran durant toute la durée de votre interprétation. Je suis étrangère alors pour comprendre la chanson, je suis obligée de suivre les sous-titres sur l'écran (d'ailleurs, merci *France 3*). Vos paroles m'ont vraiment bouleversée, j'en ai eu des larmes aux yeux"... "Comme tous les soirs, j'ai regardé *Le grand journal*, et je ne connais pas du tout Diam's. En effet, je suis une mamie de 65 ans mais quand je vous ai vu j'ai vu une lumière, vos paroles m'ont bouleversée et elles sont d'une telle justesse que j'en ai eu les larmes aux yeux. Merci à vous pour cet instant de pure magie. C'est bien la première fois que je vais acheter un disque de RAP quitte à passer pour une mamie déjantée, mais franchement j'en suis encore toute retournée. Merci et comme vous dites gros big'up". "Je regardais *Ce soir ou jamais* quand t'es apparue et t'as tout fait pété sourdement avec *Si c'était le dernier*, je me suis effondrée en larmes devant tant de vérité. Le rap français n'est pas mort. Big up de Belgique à la reine des damnés". "Merci Diams un grand moment! je regarde et écoute en boucle, j'ai 50 ans et quelquefois je désespère alors merci de continuer à te battre et è chanter". "Un grand merci à *Canal* qui a su respecter tes choix, tes convictions et ta vie privée..." "J'ai vu ta prestation ce soir sur *Canal*, ainsi que ton clip, *Enfants du désert* ce midi et tu sais quoi, les 2 chansons m'ont fait verser des larmes!! Tes textes sont sublimes, très proches de la réalité et je m'y suis identifiée. Maman de 42 ans d'un enfant métisse et folle de rage contre notre "cher" président, je ne peux que valider et approuver ce que tu chantes, rap et discours. Bravo Diam's, tu es vraiment pleine de sincérité, de vérité, et de franchise... Big up and love!"

Sidi Larbi Cherkaoui entre les mondes

(décembre 2008)

Larbi danse. Sa danse est pure, souple, fluide. Il danse comme Nijinski. Larbi a une particule devant son nom, Sidi, qui le rattache à la sagesse de ses ancêtres. Larbi a un nom, Cherkaoui, qui le rattache à l'Orient, peut-être même au Prophète. Sidi Larbi Cherkaoui est né à Anvers, en 1977, une identité flamande qui le rattache à sa mère, Monique. Monique est une femme pleine d'énergie et pleine d'humanité. Elle a rencontré Mohamed, un Marocain de Tanger. Sidi Larbi Cherkaoui est l'enfant de cette union. Sa danse est une union, une fusion même. La *Cité Nationale de l'Histoire de l'Immigration* (CNHI) lui donne carte blanche les 18 et 19 décembre 2008, dans ce Forum du Palais de la Porte Dorée, où il sera en duo avec la danseuse Maria Pages, entre danse contemporaine et flamenco. Entre Anvers et Tanger, entre ici et ailleurs, Sidi Larbi Cherkaoui est toujours dans l'entre-deux. A découvrir absolument.

Hymne à Najoua

(juin 2007)

Son père est ouvrier et marocain. Sa mère est égyptienne et commerçante. Elle, est chanteuse, française, d'origine lorraine. Les ados adorent Najoua Belyzel, 26 ans. Les vieux (de plus de vingt ans) ont peut-être zappé en novembre 2005 la sortie de *Gabriel* pourtant vendu à

350 000 exemplaires. Alors ne manquez pas le prochain single: *Quand revient l'été*, sur les ondes de Fun ou NRJ dans quelques jours, tout juste avant le solstice. Pour les plus vieux, *Quand revient l'été*, c'était Dalida. Pour les plus jeunes, ce sera désormais Najoua. Première scène avec ses nouveaux titres à la Scène Bastille le 4 juillet avant une tournée en France en automne. Première ville de la tournée : c'est promis, ce sera Nancy, sa ville, la ville où elle a grandi avec ses cinq frères et sœurs.

Babelo Boulo et les festivals de l'été

(août 2007)

De Morlaix à Aurillac, Babelo Boulo a tourné tout l'été, spectacle proposé par les Rouennais du Cercle de la Litote. "Babelo Boulo, c'est l'histoire de huit ouvriers étrangers qui ne parlent pas la même langue. Ensemble, ils doivent construire un édifice, une sorte de Tour de Babel et la tâche n'est pas facile. Il faut être ensemble et se comprendre pour parvenir à monter les pièces de bois composant la charpente de l'édifice." la suite sur le site des *Arts dans la rue*. Le Festival d'Aurillac prend fin aujourd'hui. Rendez-vous à l'année prochaine...

SheinB, gymnaste littéraire, au Musée Dapper

(mai 2007)

La télé endort les masses, SheinB les réveille. De sa vie, elle est l'auteur et l'interprète. Originaire de Valenciennes, elle a découvert avec passion la gymnastique jusqu'à ce que son rêve d'enfant de devenir championne olympique se brise par une tumeur au cerveau. Après quatre ans de combat contre la maladie, elle arrive dans la région parisienne et se reconstruit par le slam. Elle rebondit, saute, jongle avec les mots. Elle écrit sur les murs de la vie. En mars 2007, SheinB a animé un atelier d'écriture avec les élèves du lycée Jean Lurçat (Paris 13e). Les artistes en herbe ont interrogé le passé : la colonisation, l'esclavage.

Le 20 mai à 15 h (spectacle unique), ils investiront le musée Dapper, accompagnés de musiciens, pour un moment de partage inoubliable. C'est *Des mots pour le dire* dans le cadre de *Mémoire partagée* (2 au 20 mai 2007). En organisant chaque année *Mémoire partagée*, le musée Dapper est LE lieu de rencontres et de dialogues autour de cette histoire qui nous est commune : la traite négrière, l'esclavage puis leur abolition hier, les nouvelles identités créoles, les discriminations aujourd'hui. Le slam, une véritable lame de fond dans la société française de 2007.[407]

[407] Slam de fond : le slam au féminin, la planète slam, la poésie démocratisée, un flot d'encre venu du 93, ivoirien et iditou ...

Rost, enfant des lieux bannis

(octobre 2008)

"La réalité implacable nous conduirait au suicide si le rêve ne me permettait d'attendre". Le livre de Rost, "Enfant des lieux bannis", s'ouvre sur cette citation de Maupassant. On connaissait Rost le rappeur, Rost le président de l'association Banlieues actives qui porte la parole des quartiers populaires sur les plateaux de télévision, voici Rost écrivain, qui publie son autobiographie chez Robert Laffont. Togolais vivant en France depuis ses 10 ans, il se raconte. "*On a toujours eu des sociologues qui venaient de je ne sais où pour nous raconter... ce sont toujours les autres qui parlent pour nous...* (et pourtant) *personne ne peut mieux parler de ce que tu vis toi-même*". Rost, en tant qu'artiste, est sur le devant de la scène. Il profite de cette lumière pour apporter quelque chose de positif aux petits frères, leur donner du courage, leur dire que c'est possible. Son bouquin, c'est ça, le rêve plutôt que le suicide.

Serge Aimé Coulibaly, le chti burkinabé

(juin 2008)

Babemba Traoré était le dernier grand roi mandingue avant la colonisation de ce qui est aujourd'hui le Mali. Quand les troupes coloniales françaises se sont emparées du pays, Babemba s'est suicidé en disant que la mort vaut mieux que la honte. *Babemba* est le nom d'une création chorégraphique qui sera présentée au Tarmac à la Villette du 27 juin au 19 juillet 2008. Son auteur: Serge Aimé Coulibaly. La danse de S.A. Coulibaly, chorégraphe d'origine burkinabé né en 1972 à Bobo Dioulasso, révèle une Afrique en mouvement.

La scénographie convoque quatre grandes figures de l'Afrique contemporaine : Patrice Lumumba, "*qui a voulu le bien de son peuple, ce qui a causé sa perte*", Thomas Sankara, "*personnage controversé, mais capable d'enflammer les jeunes*", Nelson Mandela, "*un modèle d'humilité et de pardon*", Kwame Nkrumah, "*l'unificateur qui avait une vision pour l'Afrique*", quatre icônes pour porter une autre parole, un autre regard, sur un continent "*mal représenté*" en Europe)[408].

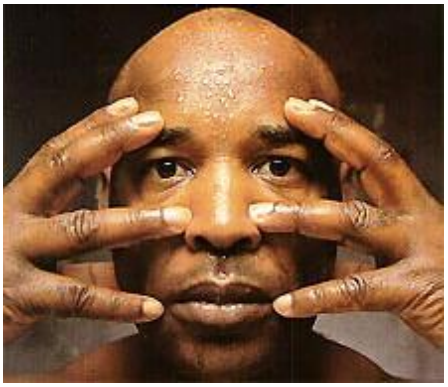
Guem, l'homme qui fait danser ses doigts

(mai 2008)

Longtemps, la percussion a été reléguée en arrière de la scène, comme un accompagnement. Guem est l'homme qui a fait de la percussion une musique à part entière, qui l'a mise sur le devant de la scène et qui en a fait l'instrument du dialogue des cultures. "*Le rythme, c'est la vie et la percussion, c'est le corps*", et cela est universel. Les racines mêmes de Guem sont l'histoire d'une rencontre. Né à Batna en Algérie, descendant d'esclaves nigériens, il est arrivé en France à l'âge de 16 ans dans les années 60 pour faire une carrière de footballeur professionnel

[408] d'après *La Terrasse*, les expressions entre guillemets sont de Serge Aimé Coulibaly

au Red Star. Mais la passion de la percussion l'a rattrapé et il la transmet depuis 35 ans maintenant.



Sur scène, Guem a une présence fabuleuse. Ses doigts se mettent à danser. Ses mains d'or caressent le djembé pour lui donner vie. Il en joue comme d'un violoncelle, "*avec plus de poigne dans l'approche*". Son corps tout entier s'irrigue du rythme qui va crescendo. Le regard lui-même entre en transe, captant celui des spectateurs assis. Un spectateur se lève - le plus souvent une spectatrice, puis un(e) puis deux, puis toute la salle est dans le rythme, et du plus jeune au plus vieux, de l'étudiante au cadre supérieur, blancs ou noirs ou métisses, ce sont des dizaines, des centaines parfois, de corps qui fusionnent avec Guem et ses musiciens d'un soir. Ce 23 mai, Guem était avec **Akacombé Duo**, les percussionnistes locaux, et avec **Monsif**, en parrain de la soirée. Guem était à Laxou (Meurthe-et-Moselle) à l'invitation de la Ville ("la Mairie"). Une soirée inoubliable !

Akli D., le kabyle mental

(décembre 2007)

Au début des années 80, la répression s'abattait sur le "printemps berbère" en Kabylie. Akli a pris le chemin de l'exil vers Paris. A Beaubourg, il emprunte le banjo d'un musicien de rue pour arpenter les couloirs du métro. Le destin lui fait rencontrer une mécène américaine qui l'emmène à San Francisco. Puis il revient à Paris où il accompagne les charmantes chanteuses du combo "El Djazira". Mais il préfère se lancer seul dans l'aventure musicale. Il fonde "Les rebeuhs des bois", tourne dans les lieux underground de la capitale, rencontre Manu Chao. Cette amitié devient une complicité musicale.

La musique d'Akli D. est celle d'un troubadour qui assimile tous les métissages : châabi, folk, jazz manouche, ... A Strasbourg le 7 décembre pour le festival *Strasbourg-Méditerranée "Tomber la frontière !"* à l'invitation de l'*AMSED*.

Monsif, le soleil de septembre

(septembre 2007)

Né à Safi au Maroc d'une mère originaire d'Afrique de l'Ouest et d'un père Marocain, Monsif a baigné dés son plus jeune âge dans un univers de reggae et de rythmes d'Afrique Noire. Après avoir fait ses débuts dans un groupe de reggae au milieu des années 90, Monsif a découvert son goût pour l'écriture et le chant. C'est ainsi qu'en 1996, il décide de se lancer dans une carrière solo et de composer ses propres chansons. Il sort son premier album, *Baraka*, en 1999, et le second Exode, en 2003. Alpha Blondy, qui aura eu une certaine influence dans sa carrière musicale l'invite même à monter sur scène durant les NJP (*Nancy Jazz Pulsations*) en 2000.

Monsif prépare la sortie en 2008 de *L'âme du monde* où, à travers des textes et des mélodies arabo-africaines, il nous délivrera un message de paix et de partage. C'est dans les rencontres de tous les jours et dans l'actualité qu'il cherche l'inspiration.

En 2005, Monsif crée le *Festival Transatlantique* à Safi. Il invite plus de 70 musiciens nancéiens. Il renouvelle la manifestation chaque année. Après une tournée en Norvège et au Maroc, il se produit dimanche 16 septembre au *Festival Teranga* (2ème édition) à Nancy-Maxéville. Il clôturera trois jours festifs sous le soleil de la fin d'été avec des rythmes eux-mêmes tout ce qu'il y a de plus ensoleillé.

Jessy Matador, pour entuber l'été

(mars 2010)

Avant d'être un matador, Jessy était un Kimbangui. Avant d'être chanteur, Jessy Matador était danseur. Avant d'être à Oslo, Jessy était au Cotton Club. Avant d'être à l'Eurovision, Jessy Matador était à la Séleçao... Et puis au printemps 2010, France Télé a voulu faire un coup. Finies les chansons à texte que les étrangers ne comprennent pas. Finies les émotions genre Patricia Kaas. Cette année, on va zouker, couper-décaler, on va ollé-ollé, allez, bougez. Et pour envoyer la France se déhancher, c'est à Jessy Matador que France Télé a demandé de s'y frotter. Jessy est un Français nourri au n'dombolo de Kinshasa et allaité au hip hop de la cité. Né en octobre 1982 dans une famille congolaise, il se passionne pour la danse dés son plus jeune âge. En 2005, il tourne avec les *Coeurs brisés*, de l'Europe aux Etats-Unis. Il crée la *Séleçao* qui fait la première partie de *Magic System*. En 2008, il fait le buzz sur internet avec *Decalé Gwada* et sort *African New Style*. En 2010, il fait le buzz avec sa sélection pour la France à l'Eurovision: les racistes sont les premiers à sauter sur leurs claviers, les étrangers semblent plutôt apprécier, paroles minimales, rythmes faciles à mémoriser. On a certes connu mieux chez Jessy Matador que ce *Olé Allez* bon pour les tribunes de la Coupe du Monde de foot et pour les soirées chaudes du Club Méditerranée. Ici on n'a pas vraiment le souci de la qualité mais s'il y avait de la qualité à l'Eurovision, il y a longtemps que ça se saurait !

Alfreda Nabo, Valentine Nagata,... sources de vie à Morteau

(janvier 2008)

Native du Japon, **Valentine Nagata** commence le Break Dance à l'âge de 18 ans. Très vite elle gagne plusieurs battles en solo féminin à un niveau international : Rotterdam, Los Angeles. "*Tu danses trop bien, Valentine, tu es ma prof de danse préférée*" dit sur son blog l'une de ses élèves de l'Ecole des Friches à Maurepas (Yvelines).

Alfreda Nabo est, avec Valentine, un symbole de sa génération au sein du mouvement hip hop.

Ce soir du 18 janvier 2008, on peut retrouver l'une et l'autre dans deux spectacles proposés par le Festival Hip Hop de Morteau (Doubs) pour une soirée 100 % féminine.

Défilles : en 25 mn, les deux danseuses mettent en scène le quotidien... de la rue à la cuisine, du métro à la chambre. Elles défient l'espace et le temps.

Au féminin: pour 40 mn, on prend les mêmes et on ajoute Magali Lefay, Setha Chap, Emilie Schram et Manuela Bolegue pour une performance de spontanéité, une sensation de liberté, où se mêlent humour et tendresse. Les danseuses synchronisent leur humeur, le plaisir de danser ensemble. L'effort de chacune se fond dans un mouvement à l'unisson.

Le spectacle est proposé par l'équipe artistique de *Black Blanc Beur*, chorégraphie de Christine Coudun, aux platines DJ Mouss et Docteur L. Le vent du hip hop souffle sur Morteau en ce mois de janvier, une énergie sacrément positive.

Sheyen Gamboa, juste moving

(septembre 2013)

Sa passion pour le Hip Hop est née avec la proximité du fameux terrain vague de La Chapelle. Trop jeune pour le fréquenter, elle s'exerce avec ses copains de classe dans la cour de récréation de son collège en mimant les performances de l'émission de Sidney H.I.P H.O.P sur TF1 (1984). Aujourd'hui, celle qui fut rédactrice du magazine *Juste debout*, présente *Urban Backstage* et *Dancing Machine* sur CanalStreet. Ingrid "Sheyen" Gamboa se raconte à Rémi Chervier qui partage avec nous cette belle rencontre (juillet 2013).

"Mes parents sont arrivés à Paris en 1968. A l'époque, il y avait très peu de Colombiens en France. Ils se sont sentis très isolés. Je n'ai donc pas fréquenté la communauté. J'ai grandi dans le 18ème arrondissement, Porte de Clignancourt, près des Puces. Un quartier composé de grandes rues, des bâtiments gris, quelques cités, des rails et très peu de verdure, mais habité par une population très riche dans sa diversité, riche et dense. A l'époque, le communautarisme était rare. Nous étions réellement en melting pot. C'était un quartier populaire, flirtant avec la précarité, mais tout de même à deux pas du luxe. Les différentes disciplines sont arrivées très vite dans le quartier, notamment le graffiti. Dans les années 80, des danseurs s'exerçaient déjà devant mon collège Gérard Philipe, qui faisait parfois la une pour ses manifestations étudiantes, mais aussi ses agressions. Plutôt bonne élève, écrire était un jeu pour moi. Je me souviens d'un professeur de français en primaire, qui nous demandait d'écrire nos rédactions comme des journalistes. Mais l'élément déclencheur dans ma carrière a été la mixité du quartier. Au début des années 90, avec une amie d'enfance, Sista Chéefa, nous avons eu l'idée de créer un fanzine 100 % Hip Hop français, YOURS, dans une chambre du 18ème."

L'universalité de la danse

"Alors que le Hip Hop a débarqué aux quatre coins du globe dans les quartiers défavorisés, les pionniers du Hip Hop japonais ont dû vraiment avoir un coup de coeur pour cette culture, vu que les ghettos tokyoites n'existent pas. Aujourd'hui, les danseurs japonais comptent parmi les meilleurs. J'ai eu également la chance de suivre les traces du Rock Steady Crew dans le Bronx. Le festival *Juste Debout* est à ce titre un évènement fédérateur, vu que les pré-sélections traversent près de 12 pays.

Tous ces gens qui battent le rythme de la tête en même temps, alors qu'ils ne parlent pas la même langue, c'est impressionnant ! La danse est un langage universel !"

(culturellement métisse)

"Régulièrement, ma mère cuisine colombien. Je le fais goûter à ma fille, à qui j'essaie de parler espagnol le plus souvent possible. Je lui ai donné un deuxième prénom d'origine colombienne, Chibcha, en référence aux indiens de la région de Bogota. En ce moment, j'écoute El Hijo de la Cumbia, qui donne une sonorité très moderne à cette musique traditionnelle. Je suis retournée 4 ou 5 fois en Colombie. Les odeurs, les gens, l'accueil, tout me semble familier. Bogota est loin d'être la plus belle ville du pays, ni la plus intéressante, mais je lui trouve un certain charme. La Colombie change de visage. La sécurité a beaucoup progressé. En août dernier (2012), je m'y suis même sentie plus en sécurité que dans certains quartiers en Ile de France. Dans mes veines et ma culture, je suis colombienne. Mes valeurs le sont également. Mais je suis née et j'ai grandi en France, et j'en suis fière. L'Education Nationale française m'a donné un esprit plus critique que les jeunes de là-bas. Ayant grandi dans le 18ème, quartier de la diversité par excellence, et étant biologiquement 100% colombienne, je me sens culturellement métisse."[409]

Racines et émotions avec le R.A.F. Crew de retour de Las Vegas

(août 2009)

C'était cette semaine le Championnat du monde de danse hip hop à Las Vegas *and the winners are*... les *frenchies* du *R.A.F Crew*. Les *Roots and Feelings* ont été les meilleurs, *the best* devant l'armada mexicaine, asiatique et bien entendu américaine. Il faut dire que les six membres du groupe sont déjà de grands professionnels reconnus sur les *battles* et auprès des aficionados de danse contemporaine. Le Nordiste Romuald Brizolier (dit *Romss*), organisateur des *Juste debout* de Lille, danse avec le pionnier Farid Berki, le chorégraphe de Melting Spot. Le Parisien Marvin Gofin (dit *Mar20*) danse avec la Pokora Team. Francis Quessary (dit *Cisfran*), enfant du 9.3 (Bobigny), enseigne son art à Montfermeil. L'Angoumoisin Grichka Carruge (dit Monsta) a de qui tenir. Sa mère Katia Seguin dirige une école de danse réputée à Angoulême et sa soeur Tatiana Seguin est une danseuse professionnelle que l'on a pu voir et admirer sur les plus grands plateaux de télévision, en particulier avec Kamel Ouali à la Star Ac'. Brice Larrieu (dit *Skorp*) est comédien lorsqu'il ne danse pas. Il a rejoint le groupe récemment, tout comme Nicolas Medea (dit Niko). Niko a quitté son île de La Réunion il y a cinq ans pour entrer dans une école de danse parisienne et se produit aujourd'hui sur les scènes du monde entier. Tous se retrouvent dans la Compagnie Pietragalla et savourent leur victoire au plus grand événement mondial du hip hop. Racines exprimées avec fierté. Emotions garanties.

Pap et Marie N'Diaye, à l'encre noire

(novembre 2009)

Dans la famille N'Diaye, il y a Pap, historien, et il y a Marie, raconteuse d'histoires. **Pap N'Diaye**, maître de conférences à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, a fait un parcours d'excellence et il n'a de cesse aujourd'hui de contribuer à la lutte contre les discriminations dues

[409] Un oeil sur mon quartier, les portraits de Rémi Chervier

à la "condition noire"[410]. Sa soeur Marie a choisi un autre chemin, la littérature. Elle écrit depuis l'âge de douze ans. Elle était encore lycéenne lorsqu'elle a envoyé son premier manuscrit à Jérôme Lindon : "*Quant au riche avenir*". Le patron des Editions de Minuit, mort en 2001, a immédiatement perçu l'immense talent de **Marie N'Diaye**. L'écrivaine est restée pendant vingt ans chez Minuit et c'est aujourd'hui chez Gallimard qu'elle reçoit le Prix Goncourt 2009.

L'écriture de Marie N'Diaye est "puissante", car elle parle de l'âme, cet espace du silence, ce réceptacle de tous les tourments, ce lieu du divin. Les héros de Marie N'Diaye sont des héroïnes et elles sont "puissantes", c'est-à-dire qu'elles ont une âme, cette force intérieure qui permet d'affronter le mal et peut-être aussi le mâle. Marie N'Diaye, raconteuse d'histoires, nous parle de trois femmes, toutes trois originaires du Sénégal. Chacune a un combat à mener contre les égoïsmes, contre les humiliations, contre les violences. Marie N'Diaye ne connaît pas l'Afrique. Elle connaît la Beauce, où elle est née, la banlieue parisienne, où elle a grandi, l'Italie, où elle a ciselé son écriture, l'Allemagne, où elle vit en exil (presque politique)... mais elle ne connaît pas l'Afrique. C'est par son écriture qu'elle retrouve aujourd'hui un lien avec l'Afrique de son père, qu'elle n'a jamais connu, et surtout l'Afrique de ses lecteurs, qui l'ont reconnue parmi les leurs.

A Paris, Marie a retrouvé Pap, son frère aîné. Ils se racontent la cité de leur enfance, à Fresnes, où jamais ils ne se sont sentis "étrangers" mais toujours ils se sont sentis "décalés". Pap, professeur à Sciences Po, se fait très souvent contrôler son identité dans le RER. Marie, "goncourtisée", occupe depuis ce 2 novembre tout l'espace médiatique mais il lui tarde de retrouver Berlin, la ville de son exil, et sa table d'écriture, le lieu de sa solitude, de sa puissante solitude.

Eva Doumbia

(avril 2008)

Eva Doumbia est franco-ivoirienne, c'est à dire que son père est ivoirien et sa mère française. Elle a effectué des études de Lettres et de Théâtre à l'Université de Provence avant d'intégrer l'Unité Nomade de Formation à la mise en scène. Elle a créé en 1999 à Marseille la Compagnie La Part du Pauvre. Aujourd'hui, elle mène une activité croisée en France et en Afrique : des ateliers de formation en Côte d'Ivoire, au Burkina Faso, au Niger, des résidences d'artistes au Niger et au Burkina.

Eva Doumbia vient de mettre en scène *Exils 4* qu'elle présente aux *Rencontres de la Villette* du 23 au 27 avril 2008. La pièce a été écrite par un auteur burkinabé, **Aristide Tarnagda**. Ce très beau texte interroge la culture métisse. La chorégraphie hip hop de **Sabine Samba** apporte la touche supplémentaire d'un spectacle à découvrir absolument. La mise en scène d'Eva Doumbia est simple : une chaise à barreaux, une valise à roulettes, une bassine pleine de mousse. Elle est

[410] Il est l'auteur de *La condition noire. Essai sur une minorité française*, Calmann-Lévy

aussi extraordinairement efficace, propre à faire vaciller les certitudes d'une France gangrénée par des décennies de propos racistes et de disqualification des émigrés.

Exils 4 nous aide à changer de regard. C'est une belle contribution pour construire enfin cette société métissée qui n'a plus rien à voir avec la France des années 60.

Béa, simplement créole

(décembre 2007)

Née en 1979, à Fort-de-France, de parents martiniquais, Béa évolue dés son plus jeune âge, au rythme des musiques caribéennes. Mais ce n'est qu'à Paris, où elle vient pour ses études, qu'elle fait une rencontre musicale déterminante avec Rejs, un producteur convaincu de son talent. L'album *Simplement Kreol* est à son image. Béa s'est produite le 7 décembre au Pica Pica Bar (Paris 11ème), le bar à tapas d'un couple franco-russe, Julien et Oliessa. Le public est tombé sous le charme de la douce voix chaloupée de Béa.

Flora Mouheb a la curiosité en éveil

(janvier 2009)

A l'occasion de *Yenneyer*, le nouvel an berbère, nous vous invitons à faire connaissance avec Flora Mouheb, qui fait tant pour faire vivre la culture kabyle. C'est en écoutant sa mère fredonner à la maison les chants et les complaintes de Taos Amrouche que Flora Mouheb a appris à chanter. Aujourd'hui encore, la regrettée Taos Amrouche donne à Flora la force de défendre ces femmes méprisées, ballotées, plantées, replantées, au gré de la volonté des hommes. Le chant et les contes pour enfants sont les expressions de sa rébellion.

C'est en donnant des représentations avec les enfants de familles africaines ou des îles que la chanteuse, si imprégnée de son identité kabyle, s'est ouverte aux cultures minoritaires du monde. "*Chez eux, les âmes, les esprits des anciens, la nature, les éléments terrestres ont une très grande importance*".

Fatma Flora Mouheb fait d'incessants allers-retours entre la France où elle côtoie avec délectation les identités multiples, et l'Algérie, dont elle s'imprègne à chaque voyage de toutes les pluralités. Sa curiosité est sans cesse en éveil. Son chant est une résistance. Sa résistance est un art. Son art est la vie, la liberté.

Mes tissages

Alain Mabanckou jette un pavé dans la mare

(janvier 2009)

Barack Obama entre à la Maison Blanche. A l'Université de Californie à Los Angeles, Alain Mabanckou enseigne la littérature francophone. Pour ce Français dont les racines puisent au Congo, pour cet écrivain auteur de *Black Bazar* (Seuil, 2008) et de *Mémoires de porc-épic* (Prix Renaudot 2006), il y a entre les Etats-Unis et la France des différences fondamentales. Les Noirs américains sont arrivés par l'esclavage et la communauté s'est soudée dans la lutte. Les Noirs français sont arrivés par des itinéraires éclatés et lorsqu'ils revendiquent, il n'y a pas unité. Les Etats-Unis ont une identité associée au rêve américain. La nation française ne s'est jamais imaginée multicolore. En Amérique, l'étranger est une richesse. En France, il est perçu comme une menace. Le héros de Black Bazar est un *sapeur*, attiré par la face B des filles - on l'appelle *le fessologue* -, un dandy qui se cherche. La France vue par Alain Mabanckou se cherche elle aussi...

Aya enjaille à Yopougon, avec Marguerite Abouet

(février 2009)

A Yopougon, "ya" des maquis (des bars), des boites de nuit, des snacks à perte de vue. A Yopougon, ya la Rue (Princesse), avec son alcool et ses filles à volonté. A Yopougon, Abidjan, Côte d'Ivoire, ya Aya. Elle vit là, entourée de ses "frères" et de ses "soeurs" qui ne pensent qu'à aller enjailler (draguer) dans les maquis. Aya n'existe pas, en fait. C'est l'héroïne d'une bande dessinée, écrite par Marguerite Abouet, qui raconte par le dessin le quartier de son enfance.

Marguerite Abouet est née à Abidjan il y a trente-sept ans. Elle a passé son enfance à Yopougon. A l'âge de douze ans, ses parents l'ont envoyée en France chez son grand-oncle maternel. Au collège, on l'appelait Tour Eiffel à cause de sa coupe de cheveux. A 17 ans, elle se retrouve sans papiers. Elle multiplie les petits boulots.

Elle fait le siège de la préfecture pour obtenir des papiers et pour ne pas devenir folle entre les quatre murs de sa chambre, elle se met à écrire. Elle raconte Yopougon, les enfants qui jouent dans la rue, une communauté de quartier où tout le monde se connaît. En 2004, elle obtient enfin un titre de séjour. Elle propose à son ami dessinateur Clément Oubrerie de raconter ensemble une histoire qui se passerait à Yopougon. Et Aya est née. Le premier volume paraît en 2005 et obtient en 2006 le prix du meilleur album à Angoulême. Le succès dépasse tous les meilleurs pronostics. Les auteurs en sont aujourd'hui au Tome 4 et bientôt le Tome 5 et une adaptation au cinéma. A Noisy-le-Sec, où vit Marguerite Abouet, elle crée l'association *Des livres pour tous*. Un jour, c'est sûr, elle ouvrira à Yopougon une bibliothèque de quartier.[411]

Fatou Diome, elle écrit et elle parle...

(août 2007)

Fatou Diome avait déjà traité des difficultés de l'immigration dans *le Ventre de l'Atlantique* en 2003, tentant de désamorcer le phénomène de l'immigration clandestine qu'avec prémonition elle voyait venir. Elle y décrivait son expérience personnelle où, avant de "réussir", elle a été femme de ménage pendant six ans pour vivre et payer ses études, rencontrant souvent le racisme

[411] d'après l'article de Clarisse Bouillet, *Jeune Afrique* n°2507

et les discriminations. Elle s'apprête à effectuer l'année (scolaire) prochaine une tournée dans les lycées sénégalais pour sensibiliser les adolescents. Fatou Diome, qui ne mâche jamais ses mots, profite de cette annonce pour dire ce qu'elle pense des nouvelles orientations politiques françaises en matière d'immigration. Faire de la langue française une condition pour immigrer en France ? "*Cela me choque*, dit la romancière strasbourgeoise d'origine sénégalaise. *Quand les Français arrivent au Sénégal, ils ne parlent pas le wolof*". Un Ministère de l'Identité nationale ? "*La nationalité française, ce n'est pas une question de mélanine,* répond-elle. *Etre française, ce n'est pas quelque chose qu'on prouve dans un laboratoire avec des cobayes*".

Tahar Bekri

(janvier 2008)

Cette année, la Tunisie est à l'honneur pour le 14ème Maghreb des Livres qui se tiendra les 23 et 24 février 2008, à la Mairie du 13ème à Paris. C'est l'occasion pour nous de nous intéresser à cette littérature tunisienne, dans l'exil en France, en commençant par Tahar Bekri, l'une des voix importantes du Maghreb. Poète né en 1951 à Gabés en Tunisie, Tahar Bekri vit à Paris depuis 1976. "*Si la musique doit mourir Si l'amour est oeuvre de Satan Si ton corps est ta prison Si le fouet est ce que tu sais donner Si ton coeur est ta barbe Si ta vérité est voile Si ton refrain est une balle Si ton chant est oraison funèbre Si ton faucon est un corbeau Si ton regard est frère de la poussière. Comment peux-tu aimer le soleil dans ta tanière ?*" (Tahar Bekri, 2006)

Mina Oualdlhadj

(juin 2008)

Le père de Mina Oualdlhadj, pêcheur marocain, est parti travailler en Belgique en 1972. Mina est arrivée à Bruxelles trois ans plus tard en 1975 à l'âge de onze ans et a acquis la nationalité belge quelques années plus tard. Après une licence de langue et littérature françaises, elle travaille comme médiatrice scolaire et coordinatrice de projets dans les quartiers "sensibles". Elle dirige aujourd'hui le service des crèches de la commune de Schaerbeek.

Mina Oualdlhadj a toujours eu le goût de l'écriture. Son premier roman vient de paraître, avec ce titre frais et truculent: "*Ti t'appelles Aïcha, pas Jouzifine!*"[412]. Aïcha et Mimi sont deux amies, de la "seconde génération". Aïcha a eu une enfance heureuse au Maroc, Mimi est née en Belgique. Toutes deux sont confrontées à la double culture. Aïcha a trouvé un certain équilibre, elle se bat. Mimi le cherche toujours, elle baisse la tête. Ce roman n'est pas (tout à fait) autobiographique, mais un peu tout de même. Mina l'écrivain est un peu Mimi, mais plus encore Aïcha. Ce roman bourré d'anecdotes et plein d'humour parle donc de ce rapport difficile entre des parents qui croient bien faire et des filles qui s'émancipent.

[412] Paru aux *éditions Clepsydre*, 160 pages, 16 euros *(www.clepsydre.be/jouzifine*)

Spôjmaï Zariâb

(mai 2008)

Son prénom signifie "pleine lune". Spôjmaï Zariâb vit à Paris avec son mari Rahnaward - qui l'a rejointe en exil en 1994 - et ses trois filles - la plus jeune est née en France. Elle est elle-même née en 1949 à Kaboul. C'est à son père, antiquaire, qu'elle doit son amour de la littérature. Il avait une grande fascination pour le côté héroïque de la France sous l'occupation nazie. Quand elle a eu six ans, elle a été inscrite au lycée franco-afghan de jeunes filles de Malalaï à Kaboul. Si le lycée franco-afghan de garçons de Kaboul (Esteqlal) a été créé en 1923, il a fallu attendre 1950 pour que puisse ouvrir Malalaï, le lycée de filles. Les deux lycées ont formé plusieurs générations de l'élité afghane avant d'être "défrancisés" après l'invasion soviétique. Le régime des talibans a ensuite fermé le lycée de filles et profondément "islamisé" le lycée de garçons. Les deux lycées ont été réouverts en 2002. Spôjmaï Zariâb a eu le privilège de grandir sous un régime libéral. En 1959, elle avait dix ans quand le port obligatoire du voile a été aboli. Elle fait partie de la première génération afghane qui n'a pas eu à porter la burqa. Les femmes ont obtenu le droit de vote en 1964. Elles pouvaient s'inscrire à l'Université, travailler.

Spôjmaï a enseigné pendant 17 ans le français à Kaboul et travaillait comme interprète-traductrice pour l'Ambassade de France. En 1990, quand les bombardements répétés ont mis sa vie et celle de ses deux filles en danger, elles se sont installées à Montpellier. Lectrice vorace, c'est tout naturellement qu'elle a commencé elle-même à écrire. Elle a eu la chance de grandir dans une période où la littérature du monde entier était disponible à Kaboul. Elle a dévoré tous les grands auteurs français: Molière, Balzac, Lamartine, Victor Hugo, Proust, Sartre... Spôjmaï Zariâb a commencé à écrire à l'âge de 17 ans. Elle écrit principalement des nouvelles, un genre qui lui convient bien. Bien que ses nouvelles tournent autour des thèmes de la guerre, de la condition féminine, son véritable engagement est celui des valeurs de l'universel et de l'humain.[413]

Linda Lê, in memoriam

(mars 2010)

"Je suis au pays de mon enfance. Je cherche la maison aux volets bleus. Il ne reste qu'un tas de cendres. Des lettres brillent au fond, voyelles mutilées, consonnes aux jambages arrachés" (Voix). La maison de Linda Lê était à Dalat, agréable station de montagne, au sud de Saïgon. Le lac, les pique-niques. A l'âge de six ans, Linda a dû quitter ce paradis pour l'enfer. "*A partir de ce moment là commence la chute, l'impression d'être damnée*" raconte-t-elle.[414]

Saïgon la fournaise, des parents qui se déchirent, un père adoré mais humilié, "*enfermé dans son pays comme dans une prison*". Linda Lê s'est mise à écrire, adressant ses livres à son père, "*mon lecteur idéal, mon lecteur imaginaire*". A sa mort en 1995, le monde de Linda est soudain sans Dieu, "*le ciel est devenu désert*". Hallucinations. Pensées suicidaires. Conduites paranoïaques. *Voix* est l'histoire de la folie, *Lettre morte* dit la trahison d'une fille qui refuse d'aller voir son père mourant. Le père de Linda est mort au Vietnam en 1995. Linda Lê écrit *Les Trois Parques* "*dans un état de solitude absolue et volontaire*". Mais l'écriture va la sauver de la folie. "*Météque écrivant en français... je suis une étrangère au monde, au réel, à la vie, au pays dans lequel je vis, à mon propre pays.*" Elle porte le Vietnam comme on porterait un enfant mort. L'écriture est son exil. "*En écrivant, vous n'avez plus de toit, juste le ciel comme abri*." Linda Lê s'est aujourd'hui réconciliée avec elle-même. La crise qu'elle a traversée a fait voler en éclats les barrières qu'elle s'était mises jusque là. Elle attend ses lecteurs au 30ème Salon du Livre de Paris (du 26 au 31 mars 2010).

---

[413] Articles en lien : Le courrier de l'UNESCO, mars 2001 et Le courrier de l'UNESCO, février 2008

[414] entretien avec Catherine Argand, *Lire*, 1999

Les portraits d'Akynou

(juin 2007)

Un racontar, c'est une histoire vraie qui pourrait passer pour un mensonge. A moins que ce ne soit l'inverse. Akynou (son pseudo, 48 ans, mère, voisine, citoyenne, blogueuse, Paris-Montmartre) se raconte mais raconte surtout, avec une plume particulièrement bien aiguisée, ses voisins. Akynou fait des papiers sur les sans-papiers. Sur Terres d'accueil, elle ouvre son blog à celles et ceux qui veulent partager leurs petits territoires avec les gens à qui on dénie le droit de rester là où ils sont. Les photos sont belles. Les portraits sont touchants.

Naïma M'Faddel pour la promotion de la langue arabe

(février 2011)

Le seul nom d'Averroès (Ibn Rushd) est porteur d'esprit d'ouverture et de tolérance. Ce philosophe malékite du XIIe siècle reste d'une incroyable modernité. A Dreux, la Maison d'Averroès est un lieu ouvert à tous, que l'on aie ou non des ancêtres au Maghreb ou au Proche-Orient. C'est le lieu où, en apprenant la langue, on peut s'immerger dans la pensée, dans l'environnement, dans les cultures du sud de la Méditerranée. Et tout cela se passe dans un cadre laïc. En effet, c'est souvent dans un cadre religieux que la langue arabe est enseignée. En "désacralisant" cet apprentissage, la Maison d'Averroès accueille un public plus large et devient un espace de mixité sociale et d'ouverture culturelle.

La Présidente de la Maison est Naïma M'Faddel. Née à Casablanca, elle a vécu à Dreux la montée de l'extrême-droite dans les années 80 et a décidé de s'investir dans les activités auprès des jeunes et des familles. Animatrice socioculturelle à Trappes puis chef de projet pour la politique de la ville, aujourd'hui déléguée du préfet des Yvelines pour le quartier du Val Fourré à Mantes-la-Jolie, elle défend avec force la promotion de la langue arabe comme passerelle entre les peuples. Elle constate pourtant combien cette langue est stigmatisée, ce qui freine la qualité des relations de la France avec le monde arabe. Il faut, dit Naïma M'Faddel, former des cadres bilingues pour développer les liens économiques. Le bilinguisme français-arabe est une plus-value dans le monde du travail. Mais la France n'exploite pas cette richesse. "L'Education Nationale ne fait pas son travail" regrette-t-elle. A la Maison d'Averroès, on ne fait pas qu'apprendre la langue, on propose des rencontres culturelles, des voyages linguistiques, on découvre l'identité plurielle du monde arabe, on déconstruit les préjugés.

Expolangues a été créée pour promouvoir l'apprentissage des langues, défendre le plurilinguisme, encourager les échanges internationaux. L'édition 2011[415] a accueilli la langue arabe, "une langue sans frontières". A Dreux, modestement, sans moyens financiers, la Maison d'Averroès propose une démarche que Naïma M'Faddel aimerait beaucoup développer dans d'autres villes, pour créer un véritable réseau. Mais elle attend aussi de l'Etat et des collectivités qu'ils prennent enfin la mesure de cet enjeu stratégique pour notre pays.

Samia Essabaa pour faire connaître la Shoah

(janvier 2011)

Au Moulin Fondu à Noisy-le-Sec, le Lycée Professionnel Théodore Monod a des élèves très majoritairement de culture musulmane. La Prof d'anglais Samia Essabaa, elle-même issue d'une famille maroco-tunisienne, a assisté horrifiée et désemparée aux conversations des lycéens après les attentats des Twin Towers en septembre 2001. L'antisémitisme s'exprimait à son comble. L'enseignante a alors pris conscience de la nécessité d'agir. Le mal était profond. Il fallait une

[415] à la Porte de Versailles du 2 au 5 février 2011

action forte. Les adolescents "issus de l'immigration" ignoraient tout de la Shoah, de la déportation des enfants juifs, des réalités du nazisme que les Africains ont combattu avec la France.

Samia Essabaa engage dés lors avec ses élèves un travail en profondeur. Elle invite des anciens déportés, des enfants cachés, à venir témoigner. Elle emmène les lycéens à la Grande Synagogue de la Victoire à Paris puis à la Grande Mosquée. Elle les fait travailler sur l'islam, leur religion, et fait resortir les paralllèles avec le judaïsme. En 2005, elle organise pour eux un premier voyage à Auschwitz. Les jeunes sont bouleversés par ce qu'ils découvrent.

En 2007, elle organise un second voyage en y associant une classe d'un lycée juif de Pavillon-sous-Bois et une classe d'un lycée mixte juif-musulman de Casablanca. En 2008, elle emmène une classe au Maroc. Les lycéens de Seine Saint-Denis découvrent le rôle essentiel des Marocains pendant la 2de Guerre Mondiale. Ils rencontrent aussi une jeunesse juive du Maroc qui leur ressemble. Les préjugés tombent. En 2009, c'est au Mémorial de l'Holocauste à Washington que la prof d'anglais emmène ses élèves. Cette même année, elle publie avec Cyril Azouvi un livre qui raconte ces expériences: *Le voyage des lycéens. Des jeunes de cité découvrent la Shoah*[416]. Pendant toute cette décennie d'action militante en faveur du dialogue judéo-musulman et de la tolérance, elle a croisé le chemin de Simone Veil qui en 2008 lui a demandé de participer aux travaux du Comité de réflexion sur le préambule de la Constitution. Elle a aussi croisé Elisabeth Guigou. La première lui a remis la médaille de Chevalier de l'Ordre national du Mérité et la seconde celle de l'Ordre des Palmes Académiques. A quelques jours du 27 janvier, *Journée Internationale de mémoire des victimes de l'holocauste et de prévention des crimes contre l'human***ité,** c'est Samia Essabaa que nous voulons honorer nous aussi par cet article.

"Résister doit toujours se conjuguer au présent" (Lucie Aubrac).

Myriam Chetouane organise des soirées originales

(juillet 2010)

"Coupe du monde 2010... Anelka insulte Domenech, ou du moins on rapporte ses propos... "Va te faire enc..., fils de p...!" Qui veut sa peau ? Qui est le traître de cette coupe du monde ??? Serait-ce une invention créée de toutes pièces par Raymond Domenech, évincé de l'équipe de France ? Ne voulait-il pas partir en disant merde à tout le monde, et en mettant en scène un départ où il ne serait pas le seul lésé ? Peut-être est-ce la sulfureuse Zahia, pour se venger de cet acharnement médiatique, peut-être a-t-elle voulu semer le trouble chez les Bleus ? Ribery ? Qui a eu tellement honte à cause de cette fameuse Zahia, il ne voulait pas avoir honte tout seul... Gourcuff? Qui a toujours voulu "pêcho la meuf" à Anelka... Sarkozy ? En baisse radicale dans les sondages qui veut trouver un bouc émissaire, se faire oublier... Et trouver pire que son "Casse toi pauvre con!" Roselyne Bachelot ? Pour faire oublier tous les vaccins qu'elle a achetés pour rien !

[416] éd. Stock

Zidane ? Parce qu'il veut toujours être le meilleur de tous les temps. Et surtout il voulait faire oublier son coup de boule. Evra ? Parce qu'il était pressé de rentrer chez lui, il faisait trop moche en Afrique du sud. Thierry Henry ? Car il n'était pas titulaire et faut pas charrier quand même, c'est grâce à sa main qu'ils avaient gagné § Ben Arfa ? Parce qu'il n'y avait pas d'arabes dans la sélection..." (Myriam Chetouane)

Qui est le traître ? Myriam Chetouane invite à une murder party, dans un restaurant de Saint-Germain-des-Prés, le New Bagdad, le bar à chichas de Djamel Bouras, pour répondre à cette question qui angoisse tant les Français en ce début d'été. Cela se passera le 13 juillet 2010.

Les 40 premiers inscrits via facebook recevront, autour d'un repas sympathique, des indices remis par la rusée et imaginative animatrice de la soirée et tenteront de découvrir le fameux coupable ! Myriam Chetouane n'en est pas à son coup d'essai. Elle sévit tous les mois dans un restaurant parisien, réunissant des personnes de tous horizons, de toutes origines et de tous les sexes. A 29 ans, l'originaire de Clichy-sous-Bois qui puise ses racines du côté de l'Algérie du grand-père a fait de la comédie son métier: elle a déjà interprété Juliette Greco et c'est vrai que son physique comme son tempérament ont quelque chose de la grande artiste germanopratine. Chaque matin quand elle se lève, Myriam s'invente de nouveaux scenarii. Sa carte de visite de scénariste commence à faire le tour de Paris. Ce qui l'inspire ? L'actu, les faits de société, les gens, "les filles et les garçons", vous et moi. Retenez bien ce nom: Myriam Chetouane.

Kad Merad au sommet

(juillet 2008)

Kaddour (Kad) Merad est né à Sidi-Bel-Abbès en 1964 mais a passé son enfance à Balbigny (Loire). Adolescent, il jouait du rock (chanteur et batteur). Il entre ensuite au Club Med où il propose ses talents de comédien. De retour dans "la vraie vie", il se met à jouer des classiques dans une troupe de théâtre, devient animateur radio en 1993, le compère et complice d'Olivier Baroux pour le duo Kad et Olivier. En 1999, il entre dans la chaîne câblée *Comédie* et commence sa carrière cinématographique. C'est le début de "la grande vie", rien que du bonheur !, fait du buzz, "*je vais bien, ne t'en fais pas !*". Des Choristes en 2004 à Bienvenue chez les Chtis en passant par Iznogoud, Kad Merad est au sommet... En présence des chefs d'Etat de l'Union Européenne et de l'Union pour la Méditerranée, il lit aujourd'hui des extraits du *Préambule de la Déclaration des Droits de l'Homme*, lors de la cérémonie de la Fête Nationale, place de la Concorde à Paris.

Sami Bouajila

(mars 2007)

C'est aujourd'hui, 7 mars, que sort le film *Les témoins* d'André Téchiné avec Sami Bouajila. L'acteur, primé en 2006 pour son rôle dans *Indigènes*, revient sur les écrans dans un rôle de bisexuel pas facile à porter. Ce fils de Tunisien, qui a grandi en banlieue grenobloise (Echirolles),

rejette tous les clichés liés à l'immigration. Il dit: "*mes parents sont de l'exil, moi je suis de Grenoble*". Il se souvient du temps où il ne savait pas encore qu'il était un beur, lorsqu'il faisait des sorties de ski de fond et de la varappe avec ses copains. Aujourd'hui, il dit qu'il faut remettre les Français, tous les Français, dans la dignité de la vie. La France est belle avec ses métissages. C'est un trésor humain, un pactole culturel. La France est moderne mais elle est encore dirigée par des archaïques qui ne sont plus en phase avec la société. C'est lui qui le dit. Sami Bouajila n'est pas qu'un acteur de cinéma. C'est un acteur tout court.[417]

Bienvenue à Firat et Derya Ayverdi

(mars 2009)

Vincent Lindon, l'acteur, et Philippe Lioret, le réalisateur, n'en reviennent toujours pas. Lorsque la dernière scène du film *Welcome* a été tournée, Derya Ayverdi a joué à la perfection le premier tournage de sa vie. La jeune fille devait pleurer et et elle a pleuré de vraies larmes. Derya interprète Mina, la fiancée de Firat (son frère dans la vraie vie). Firat Ayverdi joue Bilal, un jeune Kurde irakien sans-papier décidé à traverser la Manche à la nage. Pour Firat aussi, c'est le premier film. Vncent Lindon interprète un maître-nageur qui s'est pris d'affection pour le jeune Kurde. Bilal parviendra-t-il un jour à réaliser son rêve de jouer au Manchester United ? Rejoindra-t-il sa fiancée à Londres ? Vous le saurez à partir du 11 mars 2009, date de sortie du film *Welcome* dans les salles. *Welcome* donne un visage à ces réfugiés de Calais qui errent dans les forêts avant de tenter la traversée au péril de leur vie, un visage profondément humain.

La première étoile de Lucien Jean-Baptiste

(mars 2009)

Lucien Jean-Baptiste a tout appris de sa mère. Elle est venue toute seule en France (en métropole) avec six enfants et elle a dit : "*On est là pour taffer*". A la cité, la moindre connerie était interdite. Sa mère n'a eu de cesse de favoriser l'intégration des enfants. C'est pour cela qu'elle les a amenés à la montagne "*avec ses deux francs cinquante*". Lucien raconte cette histoire à la presse[418] plutôt étonnée du succès de son film *La première étoile*, sorti le 25 mars 2009. *La première étoile* est une histoire à 80 % autobiographique, sauf le père qui dans la famille Jean-Baptiste n'existait pas. Mais tout ce qui est dans le film est vrai : "*la neige* (a été) *la solution chimique* (pour raconter) *le racisme, les problèmes sociaux, la famille...*" par une comédie pleine de gags (humour noir !) où tous les acteurs (tous néophytes) sont convaincants, et particulièrement les enfants.[419]

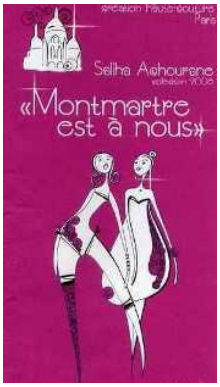
Saliha Achourane

(mars 2007)

Elle vit et travaille à Saint-Ouen. A trente ans, elle fait l'actualité de la nouvelle mode parisienne, une mode qui a l'esprit de la Méditerranée, puisant ses racines dans l'antiquité latine comme dans la culture berbère et sa modernité dans une vie urbaine décomplexée. Son nom ? Saliha Achourane. Ce 26 mars, elle présentait sa collection 2008 au Théâtre de l'Atelier, au coeur de Montmartre, la colline en face de chez elle. Ce sont les femmes de Montmartre qui portent les créations de Saliha, pas des mannequins d'agences. Le style Achourane, ce sont des couleurs et des transparences, des bijoux en accessoires festifs et toujours, une liberté de création sans limite. Saliha Achourane est de ces nouveaux créateurs parisiens qui sont le produit d'un métissage d'Orient et d'Occident, un mouvement d'expression moderne qui plaît de plus en plus sur les quais

[417] Portrait dans *Libération* par Gérard Lefort
[418] *www.commeaucinema.com*
[419] Site *: www.lapremiereetoile.com*

de la Seine, comme l'annonçait déjà en 2005 la journaliste Nadia Khouri-Dagher sur *Absolu féminin*.[420]



Adama Diallo parmi l'élite

(août 2008)

Habituellement, les mannequins, vous l'avez sans doute remarqué, sont très maigres et très blancs. La faute, dit-on, aux ménagères de moins de cinquante ans qui s'identifieraient plus facilement à la belle blonde aux yeux bleus et pour qui la peau noire porterait encore et toujours les stigmates du colonisé, du dominé. Même Naomi Campbell en son temps avait fait chuter les ventes des magazines féminins lorsqu'elle était en page couverture et depuis lors plus aucun "féminin" n'a tenté de braver cette mode uniforme et monocolore ("fascisante" dit Jean-Paul Gautier). Et voilà qu'arrive Adama Diallo...

En avril, la jeune Rouennaise qui est née à Saint-Louis au Sénégal et a grandi en Mauritanie, a quitté ses copines du lycée de banlieue pour se rendre à la finale mondiale du concours Elite Model Look, présidé par un jury international de journalistes de mode et de couturiers. Elle était l'une des trois représentantes françaises (parmi 56 participantes). Elle en a été l'une des quinze finalistes (la gagnante étant une autre Française, Jennifer Messelier, dite "Jen", de Tourcoing).

L'été dernier, Elite avait organisé des castings en banlieue (Seine saint-Denis, Val de Marne) et en régions et ont pu voir plus de 12 000 candidates. Jen et Adama sont arrivées en finale mondiale à Prague, ce qui leur vaut un joli contrat garanti d'au moins deux ans avec Elite.

Adama a deux jeunes frères "dans la cité". Amadou et Coumba Diallo, les parents, sont depuis six ans en France. La maman fait des ménages à Rouen. Elle dit à sa fille: "*Reste toujours souriante et polie avec tout le monde*". Le papa est responsable associatif. Il dit: "*Je suis attentif à ce que ce ne soit pas l'origine d'Adama qui soit mise en avant mais ses qualités de mannequin*". Qu'on ne sorte pas d'un stigmate pour entrer dans un autre !

Chloé Mortaud, yes we miss

(décembre 2008)

Avec les Miss France, c'est chaque année la même chose. A peine est-elle "sacrée" que le lendemain enfle déjà la polémique. Est-elle vraiment la plus belle ? Son élection n'a-t-elle pas été truquée ? Avec Chloé Mortaud, le clin d'oeil de la production n'est-il pas en direction de l'Amérique - effet Obama ? Elle est franco-américaine, d'une Amérique métissée et d'une France profonde. La nouvelle Miss France 2009 est d'abord de Bénac, dans l'Ariège. C'est le message qu'elle veut faire passer : "*Je ne suis pas le symbole du métissage*". Elle veut être le symbole de la France, d'une France

[420] La boutique de Saliha Achourane : *les Accords de Crystal*, 51 avenue Gabriel Péri (Saint-Ouen)

du terroir qui s'exporte - elle est étudiante en commerce international. Mais dans sa région (Albigeois Midi-Pyrénées), une concurrente malheureuse lui conteste déjà sa couronne. Avec les Miss France, c'est chaque année la même chose, c'est la polémique et la polémique est plus forte encore lorsque la lauréate exprime une certaine diversité française.

Gloria Mika, ange de la transparence

(décembre 2009)

"*Sur les podiums, elle est splendide*", écrit d'elle *Afrique Tribune*. Mais ce qui étonne tous les observateurs à propos de la mannequin Gloria Mika, c'est la qualité de son engagement citoyen. Ces derniers mois, elle s'était mobilisée pour que les élections présidentielles de son pays d'origine, le Gabon, se déroulent démocratiquement, en créant à Paris l'association *Les anges gardiens de la transparence*. Les résultats proclamés la rendent plus que perplexe. Aujourd'hui elle élargit son action pour la transparence électorale dans toute l'Afrique. A 29 ans, Gloria Mika Ndzila, née d'un père Gabonais et d'une mère Grecque, en a déjà passé dix dans le mannequinat. Il n'est pas courant de s'engager en politique lorsqu'on appartient au monde de la mode. Très attachée à son origine (au Gabon vit toute sa famille), Gloria a vécu en Côte d'Ivoire, en Afrique du Sud, aux Etats-Unis et en Grèce, où elle s'est installée et où elle poursuit à côté de son métier de mannequin des études de communication. A Paris, capitale de la mode, elle a vécu trois ans et y séjourne encore régulièrement, pour son métier, travaillant avec les plus grands stylistes, et pour son engagement associatif. "*Be the change you want to see in the world*".

L'association *Les Anges Gardiens* est pour elle une initiative de vigilance citoyenne. Gloria Mika Ndzali est d'une nouvelle génération, la Génération Diversité, engagée dans le monde. Il y a quelques jours, elle ajoutait son nom à la mobilisation contre les paradis fiscaux. "*There is nothing that can't be done if we raise our voice as one*" (Michael Jackson).

Hommage à Assia Djebar, porte-plume des femmes d'Algérie[421]

(juin 2008)

Le Centre Culturel International de Cerisy accueille du 23 au 30 juin 2008 un colloque consacré à l'écrivaine algérienne Assia Djebar, avec la participation de l'auteur de *Nulle part dans la maison de mon père* (Fayard). De son Algérie natale à New-York où elle enseigne aujourd'hui, Fatma-Zohra Imalhayene - son nom de naisance (en 1936 à Cherchel) - a construit une brillante carrière d'écrivain de langue française, entamée en 1957 avec *La Soif*. Assia Djebar, dans son oeuvre, a raconté la présence des femmes dans la guerre d'indépendance. C'est à Paris qu'elle était installée lorsqu'elle a publié *Femmes d'Alger dans leur appartement*. C'est à Montpellier qu'elle a obtenu son Doctorat de Lettres. L'Académie Française l'a accueillie en son sein en 2005. Elle est la cinquième femme à y siéger depuis l'élection de Marguerite Yourcenar en 1981 et la seconde personnalité africaine après Léopold Sedar Senghor en 1983.

[421] Nous avons eu la tristesse d'apprendre le décès d'Assia Djebar le 6 février 2015

Origines contrôlées

Les frangins

(novembre 2007)

Les deux frangins de feu Zebda, les Toulousains **Mouss et Hakim Amokrane**, reprennent dans leur nouvel album *Origine contrôlée*, sorti en octobre, les titres des chanteurs de "la première génération" de l'immigration algérienne: Slimane Azem, Cheikh El Hasnaoui, Mohamed Zerbout, Dahmane El Harrachi, Lounis Aït Menguelet, Lounes Matoub, Djamel Allam, Mohamed Mazouni. Mouss et Hakim seront en concert à la Laiterie à Strasbourg pour l'ouverture du festival Strasbourg-Méditerranée le 24 novembre avant de passer par Lyon le 30 novembre (au Bistroy) et Nantes le 8 décembre (festival Tissé Métisse). Egalement au Festival, **Idir** le 27 novembre à la salle des fêtes de Schiltigheim, la grande et libre chanteuse algéroise **Biyouna**, le 4 décembre à l'Iliade, **Akli D.,** le chanteur kabyle engagé de Ménilmontant, et beaucoup d'autres encore...

Sur le pont d'Avignon, l'on y tance

(décembre 2010)

Du côté des quartiers populaires du Vaucluse, tout le monde se souvient de **Mohamed Jamjama**. Avant sa mort en 2005, à l'âge de 38 ans, il avait été un juste, infatigable travailleur contre les discriminations. Son obsession: faire en sorte que la jeunesse des cités possède la culture et la conscience politique nécessaires pour faire aboutir son combat pour l'égalité et le droit. Lorsque Mohamed a rencontré Nadia, elle vivait dans le quartier de Fourchevieilles à Orange. A l'école et au collège, elle n'a jamais été une très bonne élève. A l'âge de 16 ans, elle a dû quitter le cursus scolaire, mariée par des parents qui craignaient pour l'avenir de leur fille. Mais c'est sur les conseils de Mohamed que **Nadia El Bouroumi** a repris des études en suivant des cours du soir pour passer le bac et s'inscrire en fac de droit en cursus normal. Elle a terminé major de sa promotion au concours d'avocat !

(Nadia El Bouroumi)

"En mars 2008, Nadia El Bouroumi entre au conseil municipal d'Avignon dans l'opposition de gauche. Dés lors elle doit se confronter à l'arène politique. Elle s'étonne du ton cynique et méprisant avec lequel on s'adresse à elle. En décembre 2008, Mme Roig, maire d'Avignon, boucle le Conseil après vingt minutes à la suite d'une altercation avec elle. Elle parle de la jeune élue, par ailleurs mère de deux enfants, comme d'une "adolescente attardée".

Février 2010, une jeune Avignonnaise voilée, **Ilhem Moussaïd**, figure sur la liste du NPA pour les élections régionales en PACA. Ilhem est très engagée depuis son adolescence dans son quartier pour l'aide aux devoirs dans une association locale de la jeunesse contre le racisme. La

présence de la jeune musulmane sur cette liste suscite de vifs remous dans un parti qui défend une image populaire certes mais surtout féministe et laïque. Les vagues vont atteindre la France entière en plein débat sur l'identité nationale et le "voile intégral". L'avocate Nadia El Bouroumi, amie de la famille Moussaïd, prend la défense de la jeune militante. Décembre 2010, dans le hall du commissariat de police d'Avignon, Me El Bouroumi demande à assister un client gardé à vue. Les policiers le lui refusent et l'avocate bien évidemment s'en offusque. Le commandant de police signale l'incident par écrit: "Une femme particulièrement excitée s'adressait à l'adjointe de sécurité de façon extrêmement désobligeante, le verbe haut... l'accompagnant de gestes larges qui m'ont tout d'abord fait penser que cette personne était une mise en cause, sa gestuelle et son accent étant tout à fait semblables à celle des délinquants que nous avons l'habitude de côtoyer dans notre métier." Nadia El Bouroumi a été choquée mais pas étonnée par cette réaction policière : "*Je crois que certains n'ont pas encore compris que l'accent des quartiers était devenu un accent au même titre que le corse et le marseillais. Ils ont du mal à comprendre que la France de la République est chantante. Mais je ne changerai pas. Simplement parce que le quartier, c'est une véritable force d'amour, de solidarité et surtout une rigolade permanente.*"

Sihem Souid suspendue

(décembre 2010)

La loi du 13 juillet 1983 définit le devoir de réserve comme "l'obligation faite aux fonctionnaires à exprimer leurs opinions de façon prudente et mesurée, de manière à ce que l'extériorisation de leurs opinions, notamment politiques, soit conforme aux intérêts du service public et à la dignité des fonctions occupées". Petite question: est-ce que dénoncer le racisme dans son corps professionnel porte atteinte à celui-ci ? Depuis la publication le 14 octobre 2010 de son livre *Omerta dans la police*, Sihem Souid connait tous les soucis. Cette Française d'origine tunisienne, policière "par vocation", a raconté ce qu'elle rencontre chez ses collègues et supérieurs: le racisme, l'homophobie, le sexisme, la corruption. Dés le lendemain de la sortie du livre (Ed. du Cherche-Midi), elle a été convoquée au Tribunal correctionnel pour "violation du secret professionnel". En novembre, elle apprend sur un plateau de télévision que sa plainte pour discrimination déposée à la Halde a été rejetée.

Le 1er décembre 2010, elle apprend sa suspension pour quatre mois des rangs de la police. La carrière policière de cette jeune femme de 29 ans, commencée par un viol, n'a jamais été un fleuve tranquille : le mépris, les agressions verbales permanentes ('Tu n'as qu'à appeler SOS journalistes !"). Elle est témoin quotidiennement du "racisme ordinaire" ("Tiens, encore un avion de nègres"), les humiliations lors des contrôles, comme cette Congolaise filmée nue dans une cellule. Son livre, Sihem Souid l'a écrit pour aider les victimes. Avant le livre, ses collègues disaient d'elle; "oui, mais toi, tu n'es pas comme les autres". Depuis sa publication, elle est redevenue une "sale arabe", une traître. A suspendre.

Sihem Habchi, en lutte et insoumise (la nouvelle présidente de l'association Ni putes ni soumises)

(juin 2007)

Elle est un peu comme un chat. (Pendant quelques années), elle a été en observation de milieux autres que les siens. Maintenant qu'elle a compris tous les rouages, elle passe à l'action". C'est Mathilde, sa meilleure amie du lycée qui parle de Sihem Habchi, "fille du regroupement familial", aînée de quatre soeurs et d'un frère, 32 ans aujourd'hui, laïque, républicaine, nouvelle présidente de Ni putes ni soumises, fidèle à Fadela. Son portrait dans Libération.

" Elle est née en Algérie il y a 32 ans, mais a grandi en France. A la ville, elle est consultante multi-média. Jusqu'à l'entrée de Fadela Amara au Gouvernement, elle était vice-présidente de l'association Ni Putes Ni Soumises. Elle en assure désormais la Présidence. Son premier acte de

Présidente a été, le 23 juin, de manifester au Parvis des Droits de l'Homme, place du Trocadéro à Paris, pour défendre Nawal El Saadawi, écrivain et grande figure de la lutte féministe et démocratique en Egypte et dans le monde arabe. Nawal el Saadawi a dû fuir son pays en mars 2007, accusée d'apostasie à cause d'une pièce de théâtre "Dieu démissionne au sommet".

Pour Sihem Habchi, qui avait rédigé avec Safia Lebdi, pour NPNS, le *Guide du respect*, le combat de Nawal est exemplaire et universel. Il témoigne de "*l'idée que nous nous faisons d'un XXIème siècle des lumières, un siècle qui ne plie pas sous le joug des intégrismes religieux et des autoritarismes politiques*". C'est ce qu'elle écrit dans Libération (22 juin). Sans Fadela, qui pourra désormais (on l'espère en tout cas) agir ailleurs et autrement, il est sûr qu'on ne démissionne pas au sommet de NPNS !

Liwen Dong réunit pour réussir

(octobre 2007)

A Wenzhou (une agglomération de sept millions d'habitants à 400 kms au sud de Shangaï), on a depuis toujours *la bosse du commerce* et depuis un siècle des liens privilégiés avec la France, depuis que 140 000 travailleurs de la province du Zhejiang ont été *importés* en France pour faire tourner les arsenaux de la Première Guerre Mondiale.

Xian Nan, littéralement *la fée du Sud*, était un village. Absorbé par la métropole voisine, c'est aujourd'hui un faubourg de Wenzhou. C'est là qu'a grandi Liwen Dong, connaissant tout de la France par la télévision : la Tour Eiffel, les Champs-Elysées, la tombe du soldat inconnu. C'est à Paris qu'est depuis toujours le rêve familial. Trois enfants Dong vivent aujourd'hui en France. La fille aînée est devenue française ; elle est mère de trois enfants nés français ; elle est propriétaire de son logement à Paris. Liwen est le dernier arrivé, en 1999, à l'âge de 25 ans. Sa famille a payé 130000 yuans (16000 euros) aux *têtes de serpents* (les passeurs). Il est arrivé via la Grèce et l'Italie. Il a travaillé comme tant d'autres dans la confection puis la restauration. Aujourd'hui, il parle français et dirige l'association *Hui Ji* (Ji comme *chance*, Hui comme *réunir*) : réunir pour réussir.

Samedi 6 octobre, il a organisé à Paris une manifestation silencieuse en hommage à **Chulan Liu**, décédée pour s'être défenestrée le 20 septembre par peur de la police. Chulan, 51 ans, ne venait pas du Zhejiang (le Sud) mais du Dong Bei (le Nord), région sinistrée de la Chine. Mais tous les Chinois étaient rassemblés, sortant de leur réserve habituelle. Tous voulaient agir. Les pancartes disaient : "*elle est morte à cause des quotas*" ou "*les expulsions tuent*". Sur le boulevard passe une limousine de mariés chinois. Gao, huit ans, né en France de parents sans papiers, fond en larmes : "*J'ai peur que la police prenne ma famille*" (AFP). Liwen Dong prend la parole : "*Les Chinois en ont marre d'être persécutés, d'être raflés, de vivre dans la terreur*". Avant pour les Chinois, être courageux voulait dire être travailleurs ; maintenant cela veut dire être solidaires.

Farida Belghoul, la marche à suivre

(juillet 2008)

Cette semaine, ils seraient 150 000 jeunes à quitter l'école sans qualification, maîtrisant mal la lecture, l'écriture, le calcul. Ils vont maintenant "errer" dans les quartiers. **Farida Belghoul**, qui fut en 1984 la porte-parole de *Convergence*, la seconde marche pour l'égalité, et en 1986 l'auteur primé (Prix Hermés) du roman *Georgette !* a décidé d'agir. Elle lance *le REID*, une association et un dispositif de "remédiation éducative indiviudelle à domicile". Elle, qui enseigne en lycée professionnel à Bezons, propose aux jeunes dés la rentrée, si elle trouve les quelques fonds nécessaires, une alternative à la rue : le matin, des instructeurs iraient chez les jeunes pendant deux heures pour travailler le français, les mathématiques, l'histoire de France et l'après-midi.

Mariame et Khadija Tighanimine, hijab et cécité

(novembre 2009)

La France a décidément beaucoup de difficultés à intégrer son islam. Lorsque notre amie Rokhaya Diallo, devenue une talentueuse chroniqueuse télé et radio, parle avec respect du hijab et des femmes qui le portent, *Marianne* sort un torchon islamophobe "digne" des pires logorrhées de *Minute*. Comme Rokhaya, depuis des mois, nous (la rédaction d'entre-gens) lisons avec intérêt les articles de Khadija et de Mariame Tighanimine, animatrices du site hijab and the city. D'abord, sur la forme, elles écrivent bien et nous aimons la belle écriture. Ensuite, sur le fond, elles ont su rassembler autour d'elles et de leur site une expression féminine sans doute inattendue pour beaucoup. Les femmes ou les jeunes filles, voilées ou non, qui s'expriment sur *hatc* (les *hatciennes*, comme elles les appellent) ne sont pas des femmes soumises et analphabètes. Elles ont une vie sociale et des passions comme toutes les femmes modernes et urbaines. Elles ne sont pas asexuées. Elles aiment être belles. Elles sont tolérantes. Elles aspirent seulement à ne pas être discriminées par le seul fait qu'elles ont décidé, pour certaines d'entre elles, de porter un voile. C'est ce que Khadija et Mariame (qui a réalisé en octobre une interview remarquée de Tariq Ramadan, auteur de *L'autre en nous*) expriment avec conviction. C'est ce que Rokhaya a relayé avec son intelligence habituelle et c'est ce que *Marianne* n'a pas aimé. La cécité n'est pas où l'on croit !

Mamadou Fofana, Youssouf Nassourou, Issoufou Soumahoro, Sannou Coulibaly

(avril 2007)

Ils sont d'anciens "squatteurs" du bâtiment F de la résidence universitaire de Cachan. Ils sont de ceux qui ont campé au gymnase Belle-Image. Leur épopée, ils ont décidé d'en faire une pièce de théâtre. Depuis décembre, ils se réunissent une fois par semaine avec le metteur en scène Annie Quentin. Les spectateurs de la Forge de Belleville ont pu assister le 31 mars en avant-première au travail de la troupe. C'est au Théâtre de Cachan en septembre que celle-ci aimerait pouvoir présenter le spectacle, un an après l'évacuation du gymnase.

Solidaires

Saadi Younis Bahri et l'enfant de l'île sauvage

(octobre 2008)

Un enfant vit seul dans une forêt sur une île déserte. Cet enfant sera-t-il dévoré par les bêtes sauvages ? Vivra-t-il ? Qui pourra le "sauver" ? Quittera-t-il son petit paradis pour la "civilisation" ? C'est *Lire en fête* ce week-end des 10-11-12 octobre 2008, avec des milliers de manifestations un peu partout en France, et maintenant dans plus de 150 pays. A Paris, la libraire **Najet Miled**, de la Librairie Averroes, 7 boulevard Saint-Germain, reçoit samedi et dimanche à 17 h le grand comédien franco-irakien **Saadi Younis Bahri**. Il racontera aux enfants la belle histoire de *L'enfant de l'île sauvage*.

Saadi Bahri a passé son enfance à Mossoul puis à Bagdad. Sa mère comédienne lui a transmis la passion de la scène. A l'âge de sept ans, il a fait sa première expérience à la radio irakienne. L'Irak a une longue tradition théâtrale. Sous l'empire ottoman, on jouait des karagöz dans les villages. Dans les années 20, les pionniers du théâtre moderne, comme Al-Shibli, sont venus étudier les arts dramatiques en France et en Italie. La mère de Saadi Bahri a joué le rôle de Roxana dans Cyrano de Bergerac, traduit en arabe. Saadi, lui, arrivé à Paris en 1981, puise son inspiration dans ses racines lointaines, l'épopée de Gilgamesh - le mythe de l'homme qui voulait être un dieu, la quête de l'immortalité, la femme sacrée qui enseigne à l'homme, le Déluge, l'Arche de Noe...-. les mythes fondateurs du monde méditerranéen. Tous les Irakiens ont dans leurs rêves une histoire multimillénaire. Saadi Bahri met ces rêves en scène, pour les enfants comme pour les adultes. Et ces sources d'inspiration vont bien au-delà, de Bagdad au Sénégal, du Nil à la Mongolie. Conteur, musicien, comédien, Saadi Bahri a plus de soixante-dix pièces à son actif. Après une brillante carrière à Bagdad jusqu'en 1980, c'est en France désormais qu'il fait partager avec son public la culture arabe qui est la sienne, et qu'il vous attend, vous et vos enfants, pour un Lire en fête insolite. Que va-til donc arriver à l'enfant de l'île sauvage ?

Batoul et Fati Doumkodji, l'autre façon de "*sauver les enfants du Tchad*"

(novembre 2007)

(Batoul)

(Fati)

En mai 2004, Batoul et Fati Doumkodji, deux jeunes Tchadiennes vivant en France (Bagneux), se considérant comme les témoins passifs de la misère qui accablait leur pays d'origine et qui touchait en particulier les enfants, se sont décidées à agir. Elles ont créé, avec leurs amis Djamal Mahmat et Bertrand Sandoz, l'association Iyal Dari, ce qui signifie "les enfants de mon pays" en arabe tchadien. Le Tchad est l'un des pays les plus pauvres du monde. Seulement 53 %

des garçons et 27 % des filles sont scolarisés. 95 % des femmes sont analphabètes. Iyal Dari refuse la fatalité, en amenant des fournitures scolaires et de la nourriture au pays, en agissant pour l'éducation nutritionnelle et sanitaire, en organisant des parrainages. Un parrainage, c'est le moyen d'offrir aux enfants défavorisés tchadiens les moyens de construire leur avenir et de vivre leurs vies d'enfants... au pays, avec les leurs. En offrant 50 euros, un parrain paye une année de scolarité. En ajoutant 30 euros, il permet l'achat de fournitures scolaires.

L'association *Iyal Dari* est ouverte sur la France moderne et métissée. A la Fête de la République laïque et métissée qui s'est tenue récemment à Paris 20ème, le stand de Iyal Dari était l'un des plus fréquentés et animés.

Nadia Agsous, femme solidaire

(février 2009)

Juba est un petit garçon qui inspire sa maman dans sa vie et dans ses écrits. Ils vivent à Bagnolet et le maire de la ville a publié sur son blog les écrits de Nadia Agsous, des petites histoires du genre "tu seras un homme mon fils". Tous les citoyens internautes ne comprennent pas très bien. Peut-être préfèrent-ils d'autres genres littéraires: les communiqués de presse, les procès-verbaux de réunion. A Bagnolet, on est communiste depuis 1882... ou presque ! Nadia Agsous a des ancêtres ailleurs, en Algérie. Cela crée des liens avec les souffrances des peuples du Sud de la Méditerranée. En 2005, elle avait été partie prenante du jumelage de Bagnolet avec Chatila. En 2009, elle est solidaire des populations de Gaza.

Nadia Agsous est journaliste, professionnelle et citoyenne. Son journalisme citoyen, elle l'exprime sur *Le Mague*. Elle vient de lire *La régulation des pauvres*[422]. Elle explique, à la suite de Serge Paugam, que "*les gens de rien*", ces sans-domicile fixe, ces bénéficiaires de minimas sociaux, ces travailleurs pauvres, ces jeunes exclus du système scolaire, ces étudiant(e)s précaires, ces disqualifiés ne sont plus aujourd'hui considérés comme des "pauvres" mais comme des "coupables", paresseux, forcément paresseux. Nadia Agsous est solidaire, forcément solidaire.

Kerroum Achir

(avril 2007)

L'horreur en Algérie. Le terrorisme a frappé au coeur d'Alger. Un écrivain creusotin, Kerroum Achir, évoque dans un livre qui vient de paraître, *Les Kaffars* , cette Algérie des années 80 qui portaient en germe les drames des années 90 et d'aujourd'hui. En quatre nouvelles, Kerroum dépeint avec un humour incisif l'Algérie insouciante de cette époque, inconsciente des événements dramatiques qui se profilaient. Il dépeint les violences des Islamistes aux aguets et la corruption latente dans le pays. Cette troisième œuvre fait suite aux publications de *Nassim*a une chronique des mal logés, et de *Fazo* où il dépeint une enseignante prise en otage par des conflits entre militaires et islamistes, *les Zirsutes et les Zéradic*s.

La beauté crue d'Isabel Lunkembisa

(avril 2008)

"*J'apprécie la sincérité, l'ouverture d'esprit, la beauté de la diversité. Je déteste l'ignorance, le racisme*". Isabel Lunkembisa, qui a quitté l'Angola lorsqu'elle était enfant, vit en Suisse. Dans *Beauté crue* (Cruda Belleza), une chorégraphie de Tiziana Arnaboldi, la danseuse raconte sa vie. A 32 ans aujourd'hui, elle n'a d'yeux que pour la danse qu'elle a découvert à l'âge de 4 ans. Sa danse est un langage qui lui permet de communiquer avec l'Autre. Elle pratique la danse africaine, le hip hop et depuis 2005, la danse contemporaine, en fusionnant les styles. Depuis peu, elle travaille

[422] le livre-entretien de Serge Paugam et Nicolas Duvoux, PUF, novembre 2008

dans le domaine de la danse thérapeutique. Elle veut démontrer que les personnes malades peuvent danser, parce que la danse touche la partie "saine" qui est en chacun de nous.

Leila Kilani en quête de vérité

(octobre 2008)

"Les femmes ont une position particulière et un regard particulier dans cette région du monde (Méditerranée). Elles font des films souvent de résistantes aux idées reçues, au sort qui leur est réservé, au système économique qui ne leur laisse pas de place" explique la directrice du festival *Films Femmes Méditerranée*, du 30 septembre au 7 octobre à Marseille. Leila Kilani peut témoigner de cela. Elle le fera à Strasbourg où elle est l'invitée de la *Quinzaine du cinéma marocain*, du 1er au 15 octobre 2008.

Née en 1970 à Casablanca, elle a suivi des études supérieures en économie avant de se consacrer à l'histoire. Elle est titulaire d'un DEA d'Histoire et de Civilisation de la Méditerranée. Mais, journaliste indépendante, c'est par la réalisation de films documentaires qu'elle s'exprime vraiment. Son premier film, "Tanger, le rêve des brûleurs", décrit la situation des candidats à l'exil. Dans "Lieux interdits", elle a suivi quatre familles en quête de vérité sur le sort des leurs qui ont "disparu", pendant ces années de plomb entre 1956 et 1999 (où les opposants politiques emprisonnés étaient officiellement disparus). Après le Festival du film documentaire de Marseille en juillet puis Lussas en août, Leila Kilani témoignera à Strasbourg de cette force du cinéma documentaire féminin au Maghreb.

Smaïn Laacher donne la parole aux femmes invisibles

(janvier 2009)

Il y a dix ans, Michelle Perrot avait écrit le fameux livre *Les Femmes ou les silences de l'Histoire* [423] Dans une éclatante démonstration, elle expliquait comment le pouvoir masculin s'était érigé au cours du XIXème siècle en occupant les espaces de la politique, de la finance, de la technologie, en divisant sexuellement le travail, en confinant les femmes dans des activités considérées comme de moindre importance. Ainsi absentes de l'Histoire confisquée par les hommes, elles devenaient invisibles. En tant qu'historienne, elle est allée dépouiller les correspondances privées des femmes pour percer les secrets du silence.

Dix ans plus tard, le sociologue Smaïn Laacher a effectué une démarche similaire, perçant le secret de ces femmes invisibles, victimes de violences morales voire physiques, en s'intéressant particulièrement aux femmes et jeunes filles, nées en France pour la plupart mais ayant grandi dans des familles immigréesA partir d'un matériau de 300 lettres adressées aux associations *Voix de femmes* et *Ni putes ni soumises*, de 400 fiches téléphoniques, d'une trentaine d'entretiens, il a fait émerger la parole des femmes qui témoignent des violences subies dans leur environnement familial.

Le livre qui s'appelle justement *Les femmes invisibles*[424], est un précieux porte-voix pour toutes ces femmes qui, en disant leurs souffrances, aspirent simplement à dire leur droit, à exister. Smaïn Laacher, sociologue à Paris VIII, avait dans son précédent livre, *Le peuple des clandestins*, enquêté sur les itinéraires des sans-papiers. Il continue ainsi son travail minutieux d'investigation dans les marges invisibles de notre société.

---

[423] *Flammarion*, 1998
[424] *Calmann-Lévy*, 2008

Adamo Sayad et les vibrations du cœur

(mars 2012)

18 heures, un mercredi, dans le gymnase de l'école Jean Monnet, à Sélestat. Adamo, baggy kaki, dreadlocks de rasta, sourire accroché aux oreilles, danse face à ses élèves. Ils sont une vingtaine, de 6 à 16 ans. Ils dansent aussi. Ils dansent la chanson de Virginie Schaeffer. Mais ils ne se contentent pas de danser. Comme Adamo, dans son rythme, ils signent les paroles avec leurs mains, du bout des doigts. Intense moment de communion entre le professeur et ses élèves. Adamo Sayad est sourd. Sourd et professeur de hip hop. Le hip hop, il l'a appris tout seul. "Je ressens les vibrations de la musique, du rythme. Je les ressens dans mes cuisses, sur mes bras, sur mon visage. Le hip hop, c'est une façon de m'exprimer. Tout est en moi !"

Quand il ne danse pas, Adamo fait du théâtre avec la *Compagnie Art'Sourds*, qu'il a créée avec son ami Arnaud Cromer. Arnaud est aussi interprète de langue des signes pour la Compagnie (un petit plus lorsque l'on sait que l'Alsace compte six interprètes seulement !). Avec Adamo, Arnaud a redécouvert le hip hop, "l'échange est beaucoup plus fort. Au bout de quelques jours, on s'extériorise complètement". Voilà, c'est ça l'objectif d'Adamo: faire sortir ses élèves, entendant ou malentendant, de leur monde de silences. Et en fait, ils en pensent quoi les élèves du mercredi soir ? Réponse en coeur: "C'est mieux avec Adamo ! Il sourit tout le temps".[425]

Bruno et Zohra Guillaume font un rêve pour le don d'organes

(février 2012)

Bruno et Zohra Guillaume (Ambérieu-en-Bugey) mènent une campagne sur le don et la greffe d'organes avec une vente aux enchères au bénéfice de la *Fondation Centaure* et la réalisation d'un livre d'artistes qui reprendra des oeuvres, des portraits de vie, des photos, des contributions sur le sujet.

"Il ne suffit pas d'avoir des rêves. Il faut y croire" dit-elle. "Transcender la réalité pour mieux la sublimer", dit-il. Bruno Guillaume est artiste peintre, dessinateur. Son sujet de prédilection est l'Etre Humain. Il représente le corps dans sa simplicité, sa nudité, sa vérité. Pour faire un portrait, il cherche l'âme. L'esthétique et les émotions s'entremêlent. Le corps est la partie visible de l'individu. L'imaginaire est sa partie cachée. Le rêve de Bruno est de vivre pour et par son art. Zohra Guillaume a des valeurs: elle dit que c'est dans la diversité des individus et dans la rencontre que se vit l'unité de l'humanité. Et elle a fait un rêve: que l'on parle le plus possible du don d'organes, un bel acte de solidarité. Alors elle s'est mise à collecter des messages en faveur du don et des portraits de vie pour illustrer cette générosité avant de lancer une campagne de presse parrainée par Jean-Claude Guillebaud et par Michelle Kessler, chirurgien. Zohra sait combien il est difficile de parler et d'agir pour le don d'organes. Le don commence toujours par un drame, un décès subit, une mort encéphalique, mais il ouvre sur la vie.

"Exprimez votre choix. Donnez votre accord et portez sur vous votre carte de donneur." demandent Zohra et Bruno Guillaume au moment de lancer leur campagne d'information. Ils organisent prochainement à Lyon une vente aux enchères des oeuvres de Bruno qui réserve le produit de la vente à la Fondation Centaure. Un beau geste !

[425] source: *Tout le Bas-Rhin*

Hauts talents

Octave Klaba propose d'héberger la France

(juillet 2010)

Vous allez voir ce que vous allez voir ! annonçait le gouvernement. Le 14 juillet, la France allait enfin communiquer sur internet une belle image dans le monde avec son portail *France.fr*. Mais le feu d'artifice a fini en pétard mouillé. Le serveur d'hébergement a totalement planté dés les premiers instants. La France est momentanément indisponible !

En 1989, Octave Klaba a 14 ans lorsqu'il arrive en France, avec ses parents et toute la famille dans une vieille Trabant chargée de bagages. Il a beau avoir une nationalité française héritée de son grand-père, mineur de Bruay-en-Artois retourné en Pologne à la fin de la seconde guerre mondiale, il ne parle pas un mot de français et les premiers mois dans son collège de Flines-lez-Râches sont difficiles pour un garçon très doué en mathématiques mais relégué par sa méconnaissance de la langue. Octave est passionné d'informatique. Un parcours sans faute le mène à l'ICAM, l'Ecole d'ingénieurs de Lille. Tous ses loisirs, il les consacre à un site internet et crèe lui-même un serveur pour ne pas avoir à payer d'hébergement. En 1999, il crée *OVH*, ce qui pourrait vouloir dire "on vous héberge" ou bien "Oles Van Herman" (son pseudo sur les forums) ou bien encore "online virtual hosting" et propose un hébergement aux internautes.

OVH est une entreprise familiale créée par Octave Klaba avec son père Henryk et son frère Miroslaw. Dix ans plus tard, OVH est leader en France et peut-être même en Europe avec 80000 serveurs, installés à Paris XIXème et dans une friche industrielle de Roubaix, dans 2200 baies refroidies par échanges avec la nappe phréatique. L'entreprise s'est désormais élargie à une équipe de techniciens et ingénieurs, a créé des filiales dans plusieurs pays d'Europe, dont la Pologne. Octave aime à dire que chez OVH, "*il y a toutes les nationalités, toutes les religions, toutes les couleurs*". L'entreprise sponsorise le perchiste français Romain Mesnil, lâché par un grand équipementier sportif et en 2010...

Octave Klaba entend parler de la débâcle de *France.fr*. OVH ne s'était pas positionnée sur l'appel d'offres de 1,6 million d'euros, peut-être un peu tétanisée par la peur de ce que cela pourrait engendrer, comme elle n'a pas suivi les offres de grandes entreprises. La philosophie d'OVH est plutôt d'offrir le meilleur prix au plus grand nombre d'internautes.

Mais aujourd'hui, dit Octave Klaba, "*il est important que France.fr soit hébergé en France par une entreprise française*". Alors il vient de proposer un hébergement gratuit pendant un an et estime qu'ensuite, sans connaître précisément le cahier des charges, pour 10 000 euros par mois, il devrait être possible de gérer l'hébergement d'un tel portail "sans plantage". En 1989, c'était un adolescent qui était blessé par l'accueil méprisant du "petit Polonais" dans son collège du Nord. En 2010, c'est le chef d'entreprise qui propose d'héberger la France. La parabole est belle, non ?

Yacine Djaziri entreprend le monde

(mars 2012)

"Et toi que fais-tu pour l'humanité ?" Cette question de Soeur Emmanuelle, c'est le leitmotiv de Yacine Djaziri, entrepreneur social dans le BTP à Nanterre. Le business oui, mais pas seulement. "J'ai toujours eu une fibre sociale" précise-t-il. Très vite, et par delà ses projets, il se tourne vers des publics fragiles. Refusant le fatalisme ambiant, il assume "le fait de faire de l'argent

en menant des actions sociales". Son entreprise compte une douzaine de salariés. Presque tous ont des passés... pour ne pas dire des passifs. Son équipe est un concentré de problèmes de notre temps. Mais ça ne l'empêche pas d'honorer ses contrats. Yacine Djaziri acquiert rapidement une crédibilité dans le métier. Un seul critère de recrutement est important à ses yeux: la motivation: "Même si le mec a deux bras gauches, je lui fais confiance pourvu qu'il soit motivé. J'ai embauché un jeune qui dormait dans une cave. Il s'est accroché. Aujourd'hui, je le paye 2000 euros et il a son appartement. On peut déplacer des montagnes à force de motivation" affirme-t-il, plein d'enthousiasme. La motivation, il sait ce que c'est. Encore novice en BTP il y a dix ans, il pratique "l'autoformation", concept qui lui est cher. Cours du soir en ingénierie du bâtiment puis en droit. Il met toutes les chances de son côté. il parle même de sacrifice. N'est pas patron qui veut. "La première année, je n'avais aucun salaire, la deuxième j'étais au SMIC mais ma famille m'a beaucoup encouragé" confesse-t-il. Heureusement il a de la ressource physique et mentale surtout. Il saisit très vite l'intérêt, comme il le dit lui-même, "de s'extraire du quartier, de compenser le manque de réseau par la réactivité". Régulièrement il organise des sorties culturelles avec ses salariés: "La lecture m'a beaucoup aidé dans mon parcours pour développer un capital culturel et social" aime-t-il à rappeler. Yacine Djaziri est candidat du PS aux élections législatives 2012 à Nanterre avec un slogan qui ne manque pas d'ambition: Entreprendre le monde.

Nabila Moumen, Mounira Hamdi et Anthony Babkine, le trio gagnant

(décembre 2011)

Hauts talents ! Ces trois jeunes entrepreneurs se sont tout d'abord rencontrés en 2008 à l'IUT d'Evry où ils étudiaient en DUT Techniques de Commercialisation. C'est ensuite par le plus grand des hasards qu'ils se sont retrouvés à Telecom Ecole de Management. Cela fait des années qu'ils s'intéressent tous trois à leur "identité numérique": comment être présent positivement sur Internet ?

Nabila Moumen, pour se présenter, nous a tout d'abord dit: "*le plus puissant de tous les leviers est la volonté*", une citation de Lamennais qui est sa devise et qui l'accompagne au quotidien, dans sa formation, dans ses projets personnels, dans ses engagements associatifs, dans son parcours professionnel. Jeune femme très curieuse et "native digital", elle se passionne pour le marketing numérique et la e-reputation. Ce qu'elle entreprend, elle le mène à fond et surtout à terme.

Son amie, **Mounira Hamdi**, quant à elle, se définirait plutôt par sa nature autonome qui l'a amenée à découvrir des univers professionnels de la PME à la grande entreprise, en y acquérant de solides connaissances qu'elle investit aujourd'hui dans le monde du Web 2.0

Anthony Babkine est ravi de ces belles rencontres, lui qui aime plus que tout partager et échanger. Anthony est un créatif, déjà expérimenté dans la communication événementielle. Cet

entrepreneur enthousiaste aime les projets ambitieux et innovants. Ecrire un livre à 3, sur le sujet de leur passion, leur est apparu comme une évidence.

"*Bien gérer sa réputation sur Internet*"[426] est le résultat de leur fructueuse collaboration. L'ouvrage donne des clés sur les règles de base pour gérer son image sur Internet. Leur cible privilégié: les jeunes diplômés. Pour écrire ce livre, le trio a rencontré de nombreux professionnels. Ils ont souvent fait le constat que le jeune âge pouvait susciter beaucoup de doutes auprès des recruteurs. En même temps que la sortie du livre, Nabila Moumen, Mounira Hamdi et Anthony Babkine ont mis en ligne le site www.ma-ereputation.com et comme l'écrit le 20 décembre 2011 le conseiller en recrutement Jean-Christophe Anna (*job2-0.com*): "*Pour bien gérer votre image, faites vous coacher par 3 experts !*"

Salima Saa crèe un *Club des entreprises*

(mai 2011)

Nommée le 1er mars 2011 à la présidence du Conseil d'administration de l'*Agence nationale pour la cohésion sociale et l'ég*alité (ACSE), Salima Saa fait de l'emploi des jeunes sa priorité. Le 4 mai 2011, elle a annoncé la création d'un Club d'entreprises "adossé à" l'Agence et le déploiement d'antennes régionales du programme *Nos quartiers ont des talents*. Ce dispositif est destiné à favoriser l'insertion des jeunes diplômés Bac + 4 et plus issus des quartiers prioritaires dans les entreprises. Après un premier déplacement dans la région Nord-Pas de Calais le 24 mai 2011 à Lille pour rencontrer les acteurs de terrain, Salima Saa sera à Valenciennes le 6 juin pour encourager Bougez vers l'emploi, une plateforme de services visant à proposer des solutions aux personnes qui rencontrent des difficultés de mobilité pour accèder à l'emploi. La plateforme valenciennoise compte ainsi deux "conseillères à la mobilité" en mesure de proposer ou d'élaborer des solutions: aide au permis, autoécoles sociales, garages solidaires, mise à disposition de véhicules, autopartage, covoiturage, mini-transports collectifs, transports à la demande,... Salima Saa retrouvera avec plaisir la région où elle a poursuivi ses études de biologie (DESS en environnement à Lille).

Native de Soissons, cette fille de militaire avait au cours de son enfance suivi sa famille dans plusieurs villes de garnison. A 19 ans, elle avait créé sa propre entreprise, revendue deux ans plus tard, pour se former au management. Elle a ensuite créé un cabinet-conseil de communication en environnement dans les Bouches-du-Rhône, région qui a fait l'objet de sa première visite de "terrain" début avril en tant que présidente de l'ACSE. En 2008, Salima Saa avait rejoint le groupe Saur (gestion de l'eau et des déchets) en tant que directrice commerciale. Cette militante de l'UMP, membre du Haut Conseil à l'Intégration et du Haut Conseil aux Rapatriés, considère comme un enjeu essentiel l'implication des entreprises. Coca Cola est la première au Club, mais d'autres devraient suivre ces prochaines semaines.

Fatiha Gas et les *Entretiens de l'Excellence*

(avril 2011)

Sciences Po Paris ouvre ses portes le 30 avril 2011 aux jeunes collégiens et lycéens qui vont découvrir que les filières "d'excellence" sont aussi pour eux à condition qu'ils se mettent à croire eux-mêmes en leurs chances. Fatiha Gas est directrice du Développement et de la Recherche à l'Ecole d'ngénieur des Technologies de l'Information et de la Communication (EFREI). Ce jour-là, elle sera aux *Entretiens de l'Excellence* en tant que déléguée de l'événement et membre du Club du XXIe siècle. Artiste, elle pratique la peinture sur porcelaine et présente ses productions sur son site personnel.

[426] Dunod, 4e trimestre 2011

Dotée d'un sens relationnel fort et spécialement intéressée par le développement personnel, elle s'investit totalement malgré ses charges professionnelles importantes dans le succès des Entretiens 2011. Il lui semble en effet essentiel que la France évolue dans la prise en compte des talents de sa diversité. Elle sait ce que signifie préparer en amont un plan de carrière et elle veut faire passer le message auprès des jeunes. Des entrepreneurs, haut fonctionnaires, chercheurs, avocats, dirgeants de PME comme de grandes entreprises... seront là pour témoigner de leurs parcours et répondre aux interrogations des jeunes. Des actions de parrainage suivront. Fatiha Gas souhaite aussi créer des relations de partenariat avec le système d'orientation scolaire pour un accompagnement sur le long terme. Après Paris, les *Entretiens de l'Excellence* vont se décentraliser par de nouvelles étapes, à Lyon, Rouen, Marseille, Bordeaux, Reims, Strasbourg, Lille mais aussi à Fort-de-France, Pointe-à-Pitre et Saint-Denis de la Réunion. On peut aider les jeunes à emprunter l'ascenseur social, Fatiha Gas en est convaincue.

Najoua Arduini-Elatfani construit l'avenir

(novembre 2014)

Elles sont souvent l'objet de clichés et de fantasmes. Les "femmes héritières du Maghreb" sont souvent méconnues du grand public. Pourtant elles sont nombreuses à nous surprendre dans notre quotidien. Sélectmaghreb, réseau euro-maghrébin qui fidélise plusieurs milliers de membres, a organisé le vendredi 31 octobre aux Salons La Boétie à Paris un évènement autour des réussites au féminin. La table-ronde, introduite par El Yamine Soum et animée par Idris Aourdache, directeur de cabinet de recrutement *BestShore* engagé dans l'entrepreneuriat social et solidaire, a réuni une dizaine de "femmes audacieuses".

Férue de maths

A 31 ans, cette jeune femme symbolise l'idée même de cette réussite féminine. Fille d'un ouvrier d'origine marocaine, elle a grandi dans la cité des Brouets à Mantes-la-Ville avec ses quatre frères et soeurs. Elle rend grâce à ses parents d'avoir fortement encouragé leurs enfants - elle, son jumeau et leurs aînés - à s'impliquer dans leurs études. Najoua adorait les maths. C'est sa grande soeur qui a fait une prépa HEC, qui lui a parlé de Maths sup - Maths spé. Une chance: le lycée de Magnanville (Yvelines) a été construit dans les années 90 entre une zone pavillonnaire entourée de champs de blé et son quartier populaire. Ce fut pour Nadia l'opportunité de créer des amitiés insoupçonnables entre des jeunes de milieux sociaux et culturels très divers. Ce lycée était aussi le seul de la région à proposer des filières d'excellence pour ses élèves les plus brillants. Najoua a toujours été très studieuse. Elle se rêvait actuaire, par son goût pour les mathématiques, mais au lieu de l'ISUP, voie royale vers l'actuariat, c'est à l'Ecole spéciale des travaux publics, du bâtiment et de l'industrie (ESTP) qu'elle fut admise. Si ce fut un deuxième choix, elle n'a jamais regretté d'avoir intégré cette filière, piquée par ce défi d'apprendre un métier longtemps réservé aux hommes.

"Ingénieuse" en bâtiment

Najoua aime l'action. La construction, c'est palpable. Le bâtiment est un univers riche en termes d'échanges Diplômée en 2005, elle est aussitôt embauchée par Vinci et devient "ingénieur travaux" sur des chantiers au sein d'une filiale, l'entreprise Petit, puis "ingénieur commercial" car, douée pour les chiffres, elle l'est aussi pour "vendre" des messages.

En 2007, Vinci l'envoie représenter le groupe au sein du Club XXIe siècle, réseau professionnel de promotion de la diversité créé trois ans plus tôt. Elle y rencontre Pap' Amadou Ngom et Chenva Tieu, deux membres historiques du Club. Avec eux, elle s'investit dans les Entretiens de l'Excellence, évènement dont l'objectif est de faire connaître les filières d'excellence aux jeunes "issus des diversités ethnique, rurale et sociale". La diversité est encore la grande absente des conseils d'administration du CAC 40 et même des instances moins élevées.

La communication intrigue beaucoup Najoua Arduini-Elatfani qui tente en 2011 une expérience dans les relations publiques avant que le groupe Vinci ne la rappelle pour diriger le développement de NEOM, une filiale spécialisée dans le désamiantage et la déconstruction. Le 13 février 2014, elle devient la nouvelle présidente du Club du XXIe siècle et tous les membres du réseau s'en réjouissent. Elle est adoubée par son prédécesseur, Pap' Amadou Ngom, qui dit d'elle: "Elle a une intelligence, un charisme remarquables. Mais elle est surtout à l'aise dans l'action. Elle a beaucoup d'énergie pour animer un Club dont les membres, des professionnels, par nature, manquent de temps.

Présidente

Depuis son élection en février 2014, la présidente du Club du XXIe siècle, Najoua Arduini - Elatfani affronte la monochronie du monde politique. Elle a profité des élections municipales pour lancer un baromètre de la diversité dans 41 villes du pays et se lance dans une opération de mentoring auprès des femmes "issues de la diversité". Najoua s'appuie sur son expérience personnelle pour conseiller les plus jeunes. L'importance du réseau: "Quand on habite en banlieue, on a un train à prendre, on se dépêche, on rentre vite. Si l'on m'avait expliqué l'importance de créer du lien avec les étudiants pour plus tard, j'aurais fait en sorte de rester une ou deux soirées par semaine à Paris, pour juste prendre un verre, discuter". L'importance du diplôme: "Un diplôme, personne ne pourra jamais vous l'enlever". L'importance de l'estime de soi: apprendre à valoriser ses compétences, prendre la parole en public, s'exprimer. L'importance de maîtriser les codes de l'entreprise; "Il ne faut pas tomber dans la revendication systématique. Si quelque chose ne va pas, ce n'est pas du fait que l'on est une femme issue de l'immigration".[427]

Nabéla Aïssaoui pour de nouveaux possibles

(novembre 2012)

Journées de l'Entrepreneur 2012. En 5 ans, *100 000 entrepreneurs* a sensibilisé 75000 jeunes à la création d'entreprise. A l'occasion de son cinquième anniversaire, l'association a rencontré Nabéla Aissaoui pour recueillir son témoignage. Elle regrette: "L'école forme les jeunes au salariat. Elle ne les forme pas à l'entrepreneuriat." Pourtant, lorsqu'elle intervient dans un établissement scolaire, comme encore récemment dans un lycée à Suresnes, ce sont eux qui lui transmettent la gnaque. Elle s'émerveille: "Cela paraît incroyable qu'à 17 ans, ils soient déjà capables d'exprimer un projet très précis. Ce qu'ils attendent de mon intervention, c'est de savoir quelle est la vie au quotidien de l'entrepreneur, comment il concilie sa vie personnelle et sa vie professionnelle, se

[427] sources: *Les Echos, Journal des femmes, Vanity fair, L'Opinion*

lever tôt, se coucher tard,..." Les jeunes sont dans l'attente de modèles. Nabéla Aïssaoui présente son expérience personnelle et leur montre que c'est possible, qu'on peut entreprendre même sans avoir le capital social, qu'il faut oser se lancer pour atteindre ses rêves. Le modèle de Nabéla serait Coco Chanel, par ses origines certes -très populaires- mais aussi par cette capacité qu'elle a révélé à croire en elle, à abattre des murs, à saisir sa chance et surtout par son intuition: "elle s'inspirait de la rue".

Née de parents originaires de Kabylie, Nabéla Aïssaoui a grandi à Mantes-la-Jolie avant de s'installer à Gennevilliers. Après le bac, elle s'est lancée dans des études de droit. Titulaire d'un DESS Droit des affaires, elle envoie des milliers de CV. Mais si vous êtes de la banlieue, on ne vous donne pas la chance d'un entretien. Elle écoute sa mère qui lui a appris à ne jamais se résigner. Autour d'elle, elle voit tous les jours des gens désemparés par les questions juridiques et comprend très vite qu'il y a place pour des services de conseils. Elle entend parler du concours *Nos quartiers ont des talents* et présente un dossier de candidature. Elle est primée et marrainée. Puis elle découvre le programme HEC Entrepreneurs, s'y présente - une seule place pour une centaine de candidatures. Elle est sélectionnée ! La formation lui convient parfaitement. Elle acquiert toutes les compétences pour se lancer dans la création d'entreprise, en respectant les étapes, en développant sa clientèle et en communiquant beaucoup. C'est cette expérience qu'elle raconte aux lycéens qui boivent ses paroles: "La chance est la faculté de saisir les bonnes occasions".[428]

Emmanuel Gabla et le nouveau CSA

(février 2009)

Le Conseil supérieur de l'audiovisuel s'est intéressé en 2008 à analyser comment la diversité des téléspectateurs se retrouvait ou non dans les programmes de la télévision française. Sur une semaine "ordinaire" en février 2008, les conclusions du CSA ont consterné les membres du "groupe de travail diversité" du CSA (Anne Debet, Marie-France Picart, Lidya Meziani, Richard Senghor, Jeannnette Bougrab, Yamina Benguigui, Renaud Le Van Kim), présidé par le journaliste Rachid Arhab. Dés lors, le CSA a décidé d'agir en créant un Observatoire de la Diversité et le CSA 2009 nouvellement nommé s'est donné tous les pouvoirs d'intervention pour que les choses changent, par tous moyens à sa disposition. En son sein même, dans sa composition, le CSA témoigne de la diversité française. En cela, l'arrivée d'Emmanuel Gabla n'a rien de l'alibi. Il est l'un des grands spécialistes français des enjeux internationaux de la téléphonie et des télécommunications, expérience nourrie par l'activité au plus haut niveau qui fut la sienne, tant à New-York, à Bruxelles, qu'à Paris.

Au Togo, son père avait connu les missionnaires alsaciens qui l'ont encouragé à 18 ans à venir à Strasbourg poursuivre ses études de philosophie et de sociologie. C'est là qu'est né Emmanuel Gabla et c'est là qu'il a vécu les huit premières années de sa vie, avant de vivre ses années-collège à Charleville-Mézières, puis de retourner à Strasbourg pour passer son bac au Lycée Kléber et y faire ses classes préparatoires.

En intégrant Polytechnique en 1988 et le corps des Telecoms en 1993, Emmanuel Gabla avait fait un choix : travailler dans le service public. Son premier stage à l'étranger a été pour les Etats-Unis, à l'antenne new-yorkaise de France Telecom. Il a été étonné de voir combien aux Etats-Unis, au contraire de la France, les équipes professionnelles sont *mixed*. De retour en France, il entre à la Direction générale des Postes et Telecoms du Ministère où il suit les affaires internationales avant de passer trois années à Bruxelles à l'Ambassade de France auprès de l'UE. Jean-Pierre Raffarin, Premier Ministre, l'appelle à son cabinet en 2002. Aatignon puis au Ministère

[428] citation de Mac Arthur

de l'Industrie, il est notamment chargé de préparer la transposition des directives européennes sur la poste et les télécommunications dans le cadre législatif français.

En dix ans passés à Bruxelles et dans l'administration française, il dit n'avoir jamais rencontré de personnes noires ou afro-antillaises, au contraire des Pays-Bas où les équipes sont diversifiées "naturellement", c'est-à-dire sans le moindre souci de discrimination positive. Emmanuel Gabla vient d'être nommé membre du CSA où il préside la *Commission de réflexion prospective sur l'audio-visuel* ainsi que les groupes de travail "*concurrence et questions économiques et européennes*" et "*nouveaux services audio-visuels*".

Fouziya Bouzerda, la diversité en action

(juin 2009)

L'avocate lyonnaise Fouziya Bouzerda a souvent fait la une de la presse rhône-alpine. En 2003, elle a pris la défense, bénévolement a-telle alors précisé, d'une jeune lycéenne, aux excellents résultats scolaires mais qui s'est trouvée interdite d'accès en classe pour avoir refusé de quitter le bandana qu'elle portait sur ses cheveux pour des raisons religieuses. En 2008, elle a porté la protestation auprès du Ministère de l'Intérieur à la suite du fichage des musulmans effectué par les services des Renseignements généraux. En 2009, elle accompagne des jeunes diplômés victimes de discriminations. Tout cela bénévolement toujours. Elle mène son action contre les discriminations au titre du *Club Rhône-Alpes Diversité* dont elle est l'une des deux vice-présidentes, au côté du président Ali Kismoune.

Ce 15 juin 2009 est un grand jour pour le Club qui organise avec le journal *Le Progrès* sa soirée "*La diversité en action*", à la Cité Internationale, diffusée en direct sur TLM. Les plus hautes personnalités régionales comme nationales (Rama Yade notamment) sont attendues à cet événement pour débattre de la diversité dans les entreprises et de la diversité en politique. Ce sera aussi l'occasion d'une cérémonie de remise de distinctions pour des actions exemplaires en faveur de la diversité. Un hommage sera rendu à des hommes et à des femmes " *qui ont fait de la diversité une priorité à travers leur parcours, leur action, leur générosité*". Pour un soir, Fouziya Bouzerda oubliera qu'elle est élue UMP (transfuge du MODEM) du 3e arrondissement de Lyon. Car le Club Rhône-Alpes Diversité affirme fortement son indépendance de toute organisation politique ou idéologique. Le mot d'ordre est rassembleur : la diversité en action !

Anousheh Karvar contre toutes les discriminations

(avril 2009)

Conservatrice en chef de bibliothèque, Anousheh Karvar est entrée en 2006 à la Commission Exécutive de la CFDT et depuis lors, elle porte avec toute la force de sa conviction la question de la lutte contre les discriminations. A la HALDE, cette dirigeante syndicale apporte son

expertise, après avoir publié de nombreux travaux sur les cadres dans l'entreprise comme sur les inégalités qu'elles soient liées aux origines, au genre ou bien encore aux préférences sexuelles.

Le 1er mai 2009, dans la rue avec son syndicat, elle défend le principe d'égalité dans l'entreprise. Les discriminations sont partout, et pas seulement en matière de recrutement. Anousheh Karvar a pu analyser les évolutions de carrière où les discriminations sont persistantes. Les sept entreprises qui viennent de recevoir pour la première fois le "*label diversité*" sont des arbres qui cachent la forêt.

Pour Anousheh Karvar, la question des discriminations est un enjeu de dialogue social et les syndicats ont un rôle essentiel à exercer sur cette question de société.

Tawfik Jelassi, l'homme des Ponts

(mai 2009)

Quel est le point commun entre Vincent Gillet, DGA d'Arcelor-Mittal, et Saïd Elhadi, président de Tanger Med, la plus grande plateforme portuaire de Méditerranée ? Tous deux ont été formés à l'Ecole Internationale de Management, la section "commerce international" de l'ENPC (autrement dit "les Ponts") dirigée par Tawfik Jelassi. Dans un portrait que dresse de lui *Jeune Afrique* (du 10 au 16 mai 2009), on découvre un Doyen qui, de Monastir en Tunisie où il a grandi à Paris où il vit aujourd'hui, est devenu cette personnalité immense qui ne cesse de multiplier... les ponts, entre l'Orient et l'Occident.

Tawfik Jelassi sait d'où il vient : l'étudiant boursier arrivé en France (à Paris-Dauphine), avec son bac obtenu au rattrapage et qui, deux ans plus tard, était major de sa promotion. Tawfik Jelassi sait qui il est : ce qu'il a aujourd'hui, il le doit à une ténacité hors du commun. Tawfik Jelassi sait où il va : à Tunis, il a créé la *Mediterranean School of Business* (MSB) et à Paris, il dirige le fleuron de la formation des nouveaux managers du commerce international. Pour ce spécialiste des nouvelles technologies, un seul défi : enseigner l'art du management international à penser l'économie de demain. Tawfik Jelassi puise son inspiration en lisant et relisant *Léon l'Africain*, d'Amin Maalouf, et entre deux voyages en retournant à ses racines, sous le soleil de Monastir.

Fatma Benbrima, du génie biologique au génie de la vie

(décembre 2009)

Au début de la décennie, Fatma Benbrima s'orientait vers les métiers de la biochimie et du génie biologique. Le BTS Qualité dans les industries agro-alimentaires allait l'amener à travailler dans un laboratoire pharmaceutique. Mais pour cette jeune femme qui aimait par dessus tout la relation avec les gens, l'idée de passer sa vie derrière des pipettes n'était certes pas très réjouissant. Un bilan de compétences opportun allait confirmer ses choix. En 2004, elle passe une licence en communication journalistique et se retrouve aussitôt dans une agence de relation presse (GBC Conseil). Avec des origines familiales du côté de Sétif (Algérie), Fatma Benbrima apporte dans ses conseils aux entreprises un regard interculturel qui intéresse les dirigeants travaillant à l'international et particulièrement en direction du Maghreb.

Mais jamais Fatma Benbrima ne laissera réduire ses compétences à une assignation identitaire ou disons plutôt que son identité est aussi ailleurs. Née en France, en région parisienne, le regard porté sur les tours de la Défense, Fatma Benbrima s'est fabriquée une culture qui est celle de sa génération. Les "nouvelles technologies", les TIC, n'ont pas de secret pour elle et elle oriente son activité professionnelle vers les conseils en relations médias, tout d'abord avec l'agence Oxygen, puis avec l'agence qu'elle a fini par fonder elle-même, Shade RP. Les dirigeants d'entreprise la contactent sur des questions stratégiques sur l'image de leur entreprise: pourquoi dans mon secteur professionnel ne suis-je pas cité en exemple ? Pourquoi mon image médiatique

est-elle différente de celle que je veux donner ? Pourquoi ne parle-t-on pas de ma société, de mes produits dans la presse ? Comment faire parler de moi dans les médias ? Ses réponses sont toujours très pragmatiques et les résultats visibles.Mais surtout c'est sa philosophie de l'entreprise qui conduit son action: l'entreprise doit placer l'homme au coeur de son développement économique et de sa performance. La croissance se fait PAR les entreprises mais POUR les citoyens. Pour Fatma Benbrima, l'entreprise est ouverte, intégrative, non discriminante et sensible à son environnement. C'est le message qu'elle fait passer auprès des jeunes qu'elle reçoit dans son bureau de Colombes. "*L'entreprise est vivante*" dit Fatma qui est passée avec succès du génie biologique au génie de la vie, du laboratoire biochimique au laboratoire sociétal.

Anouar Hassoune moralise la finance

(novembre 2008)

Depuis le début de la crise financière mondiale, il est un homme dont on s'arrache les compétences. Anouar Hassoune, 32 ans, est bardé de diplômes - normalien, HEC, IEP Paris, agrégé en sciences de gestion. Un de ses anciens amis et coéquipiers de l'équipe du MIB (Men in Black), les footeux de Sciences Po, dit de lui : "*Je me souviens d'Anouar Hassoune, ses petits ponts, et son CV long comme un numéro de l'Etudiant*". Mais si Anouar, aujourd'hui analyste chez *Moody's Investors Services*, est devenu si intéressant ces dernières semaines, c'est qu'il est un (voire "le") spécialiste de la finance islamique, et que la finance islamique n'est pas loin d'être présentée comme une (voire "la") réponse à la crise actuelle. De quoi s'agit-il ? Vous savez que le Coran, tout comme l'Eglise catholique il y a cinq siècles d'ailleurs, condamne le principe de l'usure, la prise d'intérêt sur l'argent - l'argent ne doit pas servir à fabriquer de l'argent mais à faciliter le commerce et la production -, la spéculation et les investissements sur des secteurs "impurs" comme les jeux d'argent, les armes, la pornographie, l'alcool, la charcuterie. On sait aussi que les crédits classiques et spéculatifs des banques ont créé une bulle virtuelle qui s'est avérée autodestructrice pour le système bancaire, là où la finance islamique repose au contraire sur des actifs bien réels, protégeant ainsi les acteurs économiques et les solidarisant entre eux par des risques partagés. "*Contrairement à la finance conventionnelle, la finance islamique ne s'est jamais déconnectée de l'économie réelle*", plaide ainsi Anouar Hassoune, pour qui il ne s'agit pas seulement de morale mais aussi d'efficacité économique.

Le 26 novembre 2008 se tient à Paris le deuxième *Forum français de la finance islamique*. L'Ecole de management de Strasbourg crée un diplôme universitaire en finance islamique. Avec cinq ans de retard sur la Grande-Bretagne, le business "charia-compatible" prend son envol en France.

La marque personnelle de Fadhila Brahimi

(août 2009)

"*Faire de sa vie un rêve et de son rêve une réalité*" était le leitmotiv de Pierre Curie et il est aujourd'hui celui de Fadhila Brahimi. Lorsqu'en 2005, elle a créé son entreprise, le *Cabinet FB Associés*, elle a voulu mettre en cohérence son activité et sa personnalité, ses centres d'intérêt et sa vision... et c'est ce qu'elle propose aujourd'hui à ses clients dans ses prestations de coaching. Son origine algérienne, sa "diversité culturelle", dit-elle elle-même, lui permet d'agir dans des situations complexes et multiculturelles. Les hommes et les femmes qu'elle accompagne se trouvent face à des changements à opérer dans leur vie. Elle les aide à réaliser leurs projets en affirmant leur identité propré, leur marque personnelle (*personal branding*). La créativité vient lorsque l'on exprime ce que l'on est et le marketing est réussi lorsque c'est cette marque personnelle que l'on communique. Pour communiquer elle-même, Fadhila Brahimi le fait à travers le blog du personal branding, un outil qu'elle a développé et modernisé cet été. Elle le fait aussi à travers de nombreux colloques auxquels elle est invitée à participer. "*Le capital le plus important, c'est vous*" affirme Fadhila Brahimi, qui esr devenue en quelques années la reine du marketing par

internet (blogs, twitter, Facebook,...) et son approche interculturelle et personnalisante fait mouche dans les réseaux sociaux.

Le Pr. El Mouhoub Mouhoud regrette le rendez-vous raté

(avril 2009)

Ce Professeur d'Economie à l'Université de Paris Dauphine et à Sciences-Po Paris dirige le Groupement de Recherches International DREEM (Développement des Recherches Economiques Euro-méditerranéennes) du CNRS. Ses travaux actuels portent sur la mondialisation, l'intégration européenne et l'élargissement de l'Union Européenne, la localisation des activités, les délocalisations industrielles ainsi que les migrations internationales. Il est l'auteur de nombreux ouvrages, dont *Mondialisation et délocalisation des entreprises*, (Repères, La Découverte, 2008), et *L'Europe et ses migrants. Ouverture ou repli ?* (avec J. Oudinet, L'Harmattan, 2007). Il est membre du Conseil d'Orientation Scientifique de la Fondation Terra Nova et c'est tout naturellement dans le cadre des travaux de ce *think tank* qu'il s'est intéressé au pacte européen sur l'immigration et l'asile, adopté par le Conseil européen des 27 chefs d'Etat et de gouvernement de l'UE. Six mois après, il regrette toujours le rendez-vous raté. Le Pacte ne prend pas en compte la réalité des nouvelles migrations: les migrants viennent d'un plus grand nombre de pays, ils sont plus qualifiés et plus mobiles dans l'espace européen. Le Pacte est loin de définir une véritable politique européenne d'immigration: les régimes européens semblent davantage concurrents que complémentaires. Le Pacte criminalise l'immigration illégale sans mettre en place la moindre mesure concrète pour agir sur les donneurs d'ordre et sous-traitants qui emploient les migrants en situation irrégulière. Le Pacte introduit l'idée d'une sélection de l'immigration légale mais qui n'offre que des statuts précaires aux migrants, alors qu'il conviendrait d'offrir plus de stabilité. Le Pacte ignore les opportunités de l'immigration pour le co-développement, alors même que des mesures concrètes pourraient être prises pour rendre plus faciles et moins coûteux les flux de transferts de fonds. La France a-t-elle à se réjouir de ce Pacte, comme le fait bien évidemment le Ministère ? Pour le Professeur El Mouhoub Mouhoud, la France a plutôt raté un rendez-vous.

La semaine de Nedjma Boutlelis

(février 2011)

... Dans le rétroviseur. Mercredi: "du simple délire, notre diplomatie a perdu la tête! s'exprimer sur un jugement au sein d'un pays souverain est totalement déplacé et ce n'est pas la meilleure façon d'aider une ressortissante française!"; mardi: des parents dénoncent une instit' qui enseigne une berceuse en arabe, "combien d'enfants ont appris "jingle bell" et ça n'a dérangé personne! en France, nous avons une réaction passionnée, irraisonnée et pleine de préjugés sur la langue arabe, le monde arabe!"; lundi: "aujourd'hui, les élus ne peuvent rester dans l'impunité! Les Français en ont assez des avantages de la République destinés au profit personnel des élus! Transparence et éthique sont attendus des responsables politiques!"; dimanche: "comment peut-on porter le droit des femmes au niveau européen quand nous avons un pays voisin qui est

gouverné par une b.....!"; samedi: "il est bon d'envoyer des messages de soutien et de paix aux peuples arabes mais vous arrivez un peu tard! certains territoires vous attendent depuis 50 ans!"; vendredi: "être dans la communauté nationale n'implique pas de gommer ses origines!" : jeudi: "comment peut-on dire dans une même phrase que notre pays évolue et donc on travaille plus, l'agriculture n'est plus la même et dire en même temps que nos concitoyens ne veulent pas changer leur modèle culturel? Contresens en permanence!"... La meillleure façon de vous présenter Nedjma Boutlelis est de faire écho à ce qu'elle dit, ce qu'elle aime, ce qu'elle dénonce quotidiennement sur son blog *Restons éveillés* et sur les réseaux sociaux.

Nedjma Boutlelis, née à Oran et arrivée en France à l'âge de six ans, a reçu en novembre des mains de Hervé Morin la Médaille de Chevalier de l'Ordre National du Mérite**.** L'ancien Ministre de la Défense est un homme politique qu'elle estime beaucoup. Elle se dit centriste mais jamais sectaire, prête à s'allier aux compétences et à la bonne volonté de responsables ayant d'autres sensibilités. Son expérience politique dans l'opposition municipale à Angers a été brève. Elle se sent mieux dans le monde de l'entreprise. Elle a créé et elle dirige *Isis Conseil RH*, *Acasaide*, une entreprise de services à domicile, et *Néa*, une société spécialisée dans le coaching et la gestion. Mais d'abord et avant tout, Nejma Boutlelis est une citoyenne engagée. Elle veut être digne de ses parents immigrés arrivés à l'âge de trente ans et quarante ans pour que toute la famille (six enfants) vive mieux, en travaillant dans le bâtiment (le père ouvrier maçon, la mère femme de ménage) et en habitant le quartier populaire Bellevue à Nantes. Ses parents lui ont transmis un très bel héritage, entreprendre dans sa vie. Lorsqu'en 2004 , elle a créé sa première société, un cabinet-conseil en ressources humaines, les pofessionnels lui prédisaient le pire. Pour eux, c'était impossible. Nedjma n'avait alors encore qu'un diplôme de conseillère en économie sociale et familiale (elle a aujourd'hui un DESS en ressources humaines). L'entreprise, atypique, entre l'économique et le social, se porte aujourd'hui au mieux et Nedjma a créé et dirige deux autres entreprises. Très jeune déjà, elle s'était engagée dans la vie associative en étant animatrice pour les loisirs des enfants de son quartier. A l'âge de 20 ans, elle a créé et présidé une association pour les jeunes de Bellevue. Aujourd'hui, elle s'engage auprès des jeunes entrepreneurs et pour la responsabilité sociétale des entreprises, pour le business équitable, pour une économie qui a des valeurs. Elle continue d'être dans la réflexion politique, car ce qu'elle aime par-dessus tout, c'est agir et la politique locale reste, malgré tout, un formidable levier pour changer la vie des gens.

Youssoufou Abdoul Baki

(mai 2008)

Il est le nouveau président de la *Cé* (Confédération étudiante), syndicat étudiant né en 2003 et associé à la CFDT depuis 2004. Etudiant à Limoges, Youssoufou Abdoul Baki est élu au CNESER (Conseil national de l'enseignement supérieur et de la recherche). Avoir 20 ans en 2008, c'est pour lui ne pas accepter qu'on nous dise qu'il n'y a rien à faire de plus ou de différent de ce qui a déjà été fait, "*même s'il faut s'entendre dire par ceux qui ont les réseaux, la puissance des moyens: mais pour qui il (elle) se prend celui-là (celle-là)*". Youssoufou n'oublie pas non plus le Niger de ses racines familiales puisqu'il est également investi dans l'action *Jeunes Solidaires contre le Désert*, qui apporte un appui aux agriculteurs de la région de Guidiguir.

Nadia Bellaoui pour la Grande Cause nationale

(juin 2014)

C'est lorsqu'elle était étudiante en droit à Strasbourg que Nadia Bellaoui a contribué à fonder Animafac, le réseau des associations étudiantes qui tient son Assemblée générale ce 8 juin. Nadia Bellaoui, née en 1975 à Marrakech, est aujourd'hui toujours membre du conseil d'administration d'Animafac en tant que "personnalité qualifiée". Animafac, comme à ses débuts en 1996, met en réseau des associations, des initiatives, des ressources. Agitateur de citoyenneté et pépinière de talents, Animafac a choisi pour cette A.G. 2014 de s'intéresser

particulièrement à l'engagement des jeunes en Europe. La stat' du jour: 36 % des jeunes Irlandais s'investissent dans la vie de leur quartier. De quoi intéresser les jeunes Français, non ? A la fin des années 90, Nadia Bellaoui avait été le témoin de l'effondrement de toutes les formes d'engagement politique et associatif nées dans les décennies précédentes mais simultanément du foisonnement d'associations étudiantes, à taille humaine, dont chaque acteur peut mesurer directement l'impact. Elle a vite compris l'intérêt de mettre en réseau ces espaces d'apprentissage du civisme et de la citoyenneté. C'est ainsi qu'est né Animafac.

De la crise....

2002. Nadia Bellaoui était alors déléguée générale d'Animafac. C'est le grand émoi avec le score du Front national aux élections présidentielles. Les associations de jeunesse expriment leur attachement aux valeurs républicaines. En 2005, patatras ! L'Université d'été, un temps unique de formation et d'échange, est annulée pour cause de réductions budgétaires. A la trappe, quatre jours d'effervescence associative: cinquante ateliers de formation, trente ateliers d'initiatives culturelles, vingt-cinq ateliers d'échanges de pratiques, seize débats, douze spectacles. Le tout pensé, conçu et mis en oeuvre par des étudiants.

Militante de la Ligue de l'Enseignement depuis 2000, Nadia en devient secrétaire nationale en charge de la communication, de la jeunesse et de la vie associative, tout en présidant le Réseau national des Juniors Associations (jusqu'au début 2012). Nommée en 2011 au Haut Conseil de la Vie Associative, elle est élue en juillet 2012 présidente de la Conférence Permanente des Coordinations Associatives (CPCA) qui se transforme en Mouvement Associatif. Sous son instigation, l'engagement associatif est déclarée Grande Cause Nationale 2014 par le gouvernement.

... **à l'espoir**

Pour Nadia Bellaoui et pour le Mouvement Associatif, c'est l'occasion de mieux faire connaître la diversité et la force des associations, ainsi que l'importance de leur contribution à la société et à l'économie de notre pays. Les associations en France, ce sont 18 millions de personnes engagées, à titre bénévole, volontaire ou salarié, c'est un budget qui représente plus de 3 % du PIB, 6 % des salariés du privé travaillent dans une association. Le 3 juin 2014, le Mouvement Associatif tenait son Assemblée Générale à Paris en présence de la Ministre Najat Vallaud-Belkacem. Celle-ci a indiqué les grands axes de sa politique de soutien à la vie associative: sécuriser les financements des associations, conforter leur indépendance, respecter leur rôle d'interpellation et d'expertise, rendre totalement transparentes les subventions de l'Etat attribuées aux associations, soutenir l'engagement des citoyens et notamment des jeunes. A ses côtés, Nadia Bellaoui a pris note de cette feuille de route au moment où le Parlement discute du projet de loi sur l'Economie Sociale et Solidaire. Pour gagner la bataille de l'emploi et de la solidarité nationale, la France a besoin des associations et en particulier des initiatives des jeunes.

Success stories

(novembre 2015)

Aminata Niakate, pro bono

Elue le 22 juin 2015 à la Présidence de l'UJA (Union des Jeunes Avocats) de Paris, Aminata Niakate, 34 ans, a prononcé un discours de prise de fonction où elle revient sur son parcours et fait part de son projet.

"On me renvoie souvent (à mon grand désarroi) à une sorte d'emblème de la diversité. Mais la diversité, c'est quelque chose de multiculturel, de pluraliste et d'universel. La diversité, en somme, c'est vous, c'est nous tous. Et c'est quelque chose de beau, c'est quelque chose de précieux que nous nous devons de préserver...

Troupière de la Revue

Je me suis toujours trouvée affreusement chanceuse, d'être née en France, de pouvoir aller gratuitement à l'université, d'avoir un passeport qui me permet de voyager partout où le coeur m'en dit. Et j'ai toujours voulu restituer cette chance et m'engager. C'est ainsi que je me suis engagée en politique, chez les écologistes.

J'ai débarqué à l'UJA en 2009. Je suis d'abord arrivée à l'UJA par sa Revue, spectacle en rires et en chansons, alors que je n'étais encore qu'élève-avocate. A l'époque, j'étais rédactrice au Baromètre, journal des élèves-avocats, édité par l'AEA (Association des Elèves-Avocats), et la fin de mon périple scolaire approchant, j'ai voulu continuer cette aventure journalistique. Je me suis donc naturellement tournée vers l'UJA, que je me représentais en une sorte de grande soeur de l'AEA. J'y adhère pour 10 euros seulement. Je coche la case Revue, m'imaginant qu'il s'agissait certainement du journal des jeunes avocats.

A ma première réunion de Revue, je me rends très rapidement compte de ma méprise et me convainc alors que c'est le destin qui veut ma présence à la Revue et me voilà érigée au rang de troupière de la Revue de l'UJA de Paris.

La Revue se révèle être une formidable expérience avec de forts moments de partage, de solidarité et de fantaisies. Et cette Revue 2009, drôle, insolente, aborde également de nombreux sujets de fond intéressant la profession et auxquels j'ai été ainsi sensibilisée.

En 2010, j'intègre, parallèlement à la Revue, la Commission permanente de l'UJA, en simple observatrice (ndlr: Aminata Niakate y prend vite des responsabilités, successivement: animation de la commission Conditions d'exercice en 2011; Jeunes Avocats Magazine en 2012; la CASA,

commission actions syndicales et associatives, sous la Présidence de Leila Hamzaoui, en 2013; la vice-présidence, en 2014).

***L**a liberté chevillée au corps*

A l'aube de ma prise de fonctions à la présidence de l'UJA de Paris, il est temps d'évoquer la façon dont je me projette avec mon bureau et ma Commission permanente. La première chose qui me vient à l'esprit est le mot "libertés". Rien de plus essentiel que la liberté. C'est une prérogative que j'ai chevillée au corps. Mais aujourd'hui, j'ai le sentiment que nous traversons une période de dérive autoritaire grave qui menace justement nos libertés. Plus qu'une vague impression, c'est quelque chose que nous pouvons constater régulièrement au plus haut niveau de l'Etat. Nous en avons l'illustration parfaite avec le projet de loi Macron que le Gouvernement nous impose à coup d'article 49-3.

La Loi sur le renseignement qui instrumentalise les peurs exacerbées par les terribles attentats pour porter démesurément de violentes atteintes aux libertés en est un autre exemple mortifère. Dans ces moments-là, je pense que nous, l'UJA, les jeunes avocats, avons une partition à jouer. Nous devrons faire usage de notre précieuse liberté de parole, pour dénoncer, chaque fois que cela sera nécessaire, la moindre atteinte aux libertés Je veux qu'à l'UJA, le jeune avocat incarne la défense des libertés, cette défense qui relève de sa vocation, à mon sens. C'est la raison pour laquelle je veux créer à l'UJA, une commission lanceuse d'alertes, dédiée aux libertés et à la défense des droits de l'homme.

Pour le bien public

Je veux également une UJA ouverte sur le monde, ambitieuse pour la profession et solidaire. J'envisage ainsi de mettre en place une commission dédiée à l'international qui traiterait également des questions de droit des étrangers. Je ne souhaite pas de barrières invisibles entre le glamour diplomatique des relations internationales et la misère des migrants étrangers et des réfugiés. Je veux dire qu'on aborde ces sujets ensemble, sans oeillères. Je veux aussi une UJA qui réfléchisse aux moyens de développer une culture du Pro Bono (pour le bien public) au sein du Barreau de Paris et même des actions solidaires. Je veux une UJA qui reste, comme toujours, insoumise et indépendante des institutions. Une UJA qui n'a pas peur de bousculer les usages tout en sachant rester constructive. Une UJA qui continuera de dire, sans langue de bois, ce qu'elle pense, fidèle à ses idéaux et à ses principes. Je souhaite aussi que l'UJA accompagne et stimule une profession entreprenante et imaginative, une profession qui réussit sa révolution numérique et technologique. Notre profession doit impérativement la réussir ou elle mourra, asphyxiée, *uberisée*, par les braconniers du droit qui ne s'encombrent d'aucune déontologie et d'aucune autre préoccupation que leurs intérêts financiers. Les avocats doivent être les *startuppers* du droit de demain, dans le respect de nos principes et de nos règles idéologiques.

Nous devons quitter les postures défensives et adopter une attitude conquérante pour gagner et développer de nouveaux marchés. Face aux experts comptables, qui nous mènent une concurrence déloyale, souvent au détriment de leurs clients, nous devrions peut-être songer à inverser la tendance. Et pourquoi pas, imaginer de concurrencer à notre tour, à titre accessoire, leurs activités comptables ?

Si aujourd'hui, nous sommes envahis de toutes parts par d'opportunistes *startuppers* du droit non -avocats, c'est avant tout parce que nous leur avons laissé le champ libre et que nous ne répondons pas suffisamment aux besoins croissants d'accès aux droits. Il en va de même s'agissant des besoins des entreprises. Si nous n'allons pas conquérir les marchés au sein de l'entreprise, nous allons finir par être débordés, voire absorbés, par les juristes d'entreprises qui ne rêvent que de fusion avec la profession d'avocat.

C'est à nous, avocats, d'apporter aux entreprises les réponses à leurs besoins légitimes en termes de secret professionnel et de sécurité juridique..."

(**Leila Hamzaou**i, présidente de la Commission Droit et Entreprise, Conseil National des Barreaux: "*Donnons à l'entreprise de la sécurité juridique !*" et **Aminata Niakate**)

L'école de la République

Dans un long entretien accordé à la journaliste Léa Baron, pour TV5 Mo*nde, Aminata Niakate en dit un peu plus sur son parcours de vie. Un parcours qui interpelle…*

Avocate, féministe et écologiste, conseillère municipale de l'opposition à Vitry-sur-Seine, là où elle a grandi, dans une fratrie de 16 enfants. Les filles sont les plus grandes et les garçons les plus jeunes. Mère et belle-mère au foyer, père manutentionnaire, tous deux originaires du Mali.

Enfant, avant de rentrer au collège, elle a rencontré une conseillère d'orientation qui avait l'air très sceptique sur son projet professionnel: "Peut-être que sa réaction m'a aussi donné davantage l'envie de devenir avocate", suggère-t-elle.

Ses parents ont toujours été très pragmatiques. Ils l'encourageaient. Mais si elle n'y arrivait pas, ce n'était pas grave: "Pour eux, la réussite n'est pas essentielle. Ce sont les liens familiaux, la religion, le fait d'être une bonne personne qui leur importent plus que d'avoir du succès. Mais ils m'ont encouragée... Dans ma famille, quand on passait au niveau supérieur, on avait toujours des cadeaux. C'était un équilibre parfait. On était stimulé sans pression."

Très jeune, son père lui a dit: "Regarde bien ce que tu veux faire parce que je ne peux pas te payer une école de commerce, donc privilégie l'université." Ses parents l'ont poussée à se renseigner, échanger avec les profs pour avoir les bons tuyaux et privilégier la voie de l'école gratuite: "Peu importe le milieu social ou les origines, l'université est accessible à tous". Finalement, elle est donc allée à la fac et elle a bénéficié d'une bourse.

Quand elle a voulu devenir avocate, on lui disait: "Laisse tomber, tu n'y arriveras pas, c'est trop dur, ce n'est pas pour nous." Il y a de l'autocensure: "Quand j'étais en Zone d'éducation prioritaire (ZEP) au collège, on se disait que nous ferions tous des BEP, mais que nous irions plus loin... J'insiste pour dire que c'est possible de devenir avocate. Je ne suis pas surdouée. Si j'y suis arrivée, d'autres peuvent y parvenir." Elle ne voudrait pas que son élection à la présidence de l'UJA Paris soit vue comme un fait exceptionnel parce qu'elle est une femme noire: "Je suis juste quelqu'un comme les autres. Et je revendique cette égalité."

Aminata, qui était l'aînée, ouvrait la voie pour la fratrie. Parmi ses frères et soeurs, personne n'a de complexe sur ce qu'il ou elle veut faire. Chacun fait ce qu'il peut avec ce qu'il a. Il n'y a pas de sous-métier. Elle a aujourd'hui un frère conseiller financier, une soeur dans les ressources humaines, une autre comptable, une coiffeuse, une auxiliaire de vie,...

Que les femmes se bougent

Dès le début des années fac, Aminata lisait tout ce qu'il se passait dans le monde. Elle avait un peu l'impression de vivre dans une bulle et de ne rien faire pour contribuer, ne serait-ce qu'un petit peu, à changer les choses. C'était frustrant de regarder passer les trains et, surtout en politique, de voir que les autres décidaient pour elle. Elle avait envie de participer à ce processus de décision sur ce que doit être la société de demain.

Aminata Niakate instille du féminisme dans son propos et dans sa vision du monde des juristes et avocats: "Cela reste un milieu très machiste où il existe toujours de grosses disparités de revenus: plus de 40 % de différence d'indemnités entre hommes et femmes. Ce sont encore des combats que l'UJA doit mener, car les femmes sont aussi sources de richesses pour les cabinets".

Autre discrimination qui lui tient à coeur: "Le père aussi a vocation à participer à l'éducation des enfants. Sa participation allégera la charge qui pèse sur les femmes et qui en payent souvent le prix dans la profession. Soit elles perdent la collaboration, soit elles n'accèdent pas à l'association au sein des cabinets. Dans les grosses structures d'affaires, les associés sont souvent des hommes. Même si la profession se féminise, les femmes deviennent davantage collaboratrices, ou individuelles (indépendantes). Elles restent rarement associées à de grosses structures... Mais il faut aussi que les femmes se bougent. Il faut que ça vienne d'elles-mêmes. Les femmes vont parfois avoir tendance à s'autocensurer. Même moi, ça m'est arrivé par moments et je me le reproche quand je me dis que je ne suis pas légitime... alors que les hommes se posent moins la question."

Aminata a grandi dans une famille très conservatrice. Sa mère et sa belle-mère n'étaient pas commodes. Les femmes sont souvent plus conservatrices que les hommes ! Elle tente une explication: "Au Mali, les hommes travaillent aux champs et les femmes restent dans la cuisine. Finalement, c'est vrai que ce système préserve les femmes parce que le travail aux champs est tellement dur."

Aminata Niakate se sent autant malienne que française. Elle aimerait bien passer le Barreau du Mali, un pays où elle n'a pas été élevée mais où elle "retourne" dès qu'elle le peut. Ce serait une manière aussi pour elle de solidifier ses attaches.

Kamel Mennour, dans l'art du temps [429]

C'est au BHV qu'a été inventé l'art contemporain, au début du XXe siècle, quand Marcel Duchamp a acheté un porte-bouteilles et en a fait le premier ready-made. "L'art contemporain n'est pas une masturbation compliquée. Je veux en faire des moments de bonheur. Communier. Je me vois comme un découvreur, un accompagnateur. Disons, un créateur, mais sans être artiste. Il faut avoir l'humilité de rester à sa place. J'ai envie d'écouter, envie de faire et de produire", explique Kamel Mennour, un siècle plus tard.

ST.ART **et** *Str'Off*

ST.ART, foire européenne d'art contemporain à Strasbourg (27 au 30 vembre 2015) et STR'OFF, "son" festival off, viennent de refermer leurs portes. ST.ART, ce sont près de cent galeries, venues d'Allemagne, de Belgique, d'Espagne, de France, d'Italie, du Japon, de Pologne et des Etats-Unis, qui ont participé à l'évènement. L'art contemporain interroge, permet de sortir du monde. "C'est une vraie nourriture pour moi. Quelque chose d'essentiel", confie Kamel Mennour. Et pour nous, c'est l'occasion de vous présenter le plus grand (osons le superlatif !) galeriste

[429] sources: articles de Frédéric Migeon, *Jeune Afrique*, et de Stéphane Guibourgé, *Le Figaro Magazine*

spécialisé dans l'art contemporain sur la place de Paris, où il expose des artistes de renommée internationale, tout en soutenant les jeunes pousses des pays émergents

On le reconnaît aisément. Boule à zéro et gueule glamour, parfois encadrée par de fines lunettes rondes. Kamel Mennour accueille le visiteur dans sa galerie, au rez-de-chaussée d'un hôtel particulier du XVIIe siècle, au coeur de Saint-Germain-des-Prés. Jeux de lumière. Plexiglas coloré. Impression de légèreté.

(Kamel Mennour)

Un appétit pour l'art

La réussite de Kamel Mennour est singulière. Arrivé en France à l'âge de 1 an après que ses parents eurent décidé de quitter leur Algérie natale pour s'installer à Montreuil, en banlieue parisienne. Kamel manifeste très tôt son audace et sa pugnacité. Des qualités qu'il tient à l'évidence de sa mère. A l'époque, son père est peintre en bâtiment et fait vivre la famille. Mais lorsque sa maman, alors femme au foyer, décide de quitter son mari et d'élever seule ses trois enfants en jonglant avec les petits boulots, Kamel prend très à coeur son rôle de frère aîné.

Afin de la soulager, il multiplie les jobs sans intérêt qui lui permettent de financer ses études. L'un deux va changer le cours de sa vie. Un jour, un ami lui propose de faire du porte-à-porte pour vendre des lithographies pas vraiment du meilleur goût. Le gagne-pain est ingrat mais, cinq ans durant, il aiguise son appétit pour l'art. Le vrai.

En 1999, il n'a pas un sou. Il vient de terminer sa maîtrise d'économie à la fac. Et puis, il y a eu ce coup du destin. Un lieu, minuscule, fermé depuis dix-huit mois, rue Mazarine, boite à chaussures et escaliers de métal en colimaçon: sa première galerie. Mennour s'engage à remettre l'endroit en état en échange d'un bail de longue durée et d'un loyer très raisonnable. Il choisit d'y exposer de la photo. Connaît-il personnellement des photographes ? Peut-il être introduit auprès d'eux ? Non. Rien n'a été facile. Mennour rassemble alors ses maigres économies pour payer les billets d'avion. "Je dormais dans les auberges de jeunesse", se souvient-il. Il part d'abord convaincre le photographe tchèque Jan Saudek, puis le Japonais bondage Araki. Suivront Pierre Molinier, Peter Beard, Larry Clark, Alberto Garcia-Alix, Martin Parr, Roger Ballen, Stephen Shore, Daido Moriyama, Annie Leibovitz...

"Les choses ont marché très vite, je voulais construire avec eux." Construire ? Produire pour chaque expo un livre et pas seulement un catalogue, qu'il va distribuer lui-même et laisser en dépôt dans les librairies alentour. "J'ai toujours eu besoin de constructions communes, précise-t-il, de laisser une trace." Il parvient à faire venir les plus grands dans sa galerie située loin des endroits classiques et reconnus du monde de l'art.

"Je suis là pour servir les artistes. Pour convaincre. Un galeriste et ses artistes doivent oeuvrer ensemble..."

Un lieu de vie

Kamel fonce. Il force toutes les portes, prend conseil auprès de commissaires d'expositions, rencontre des artistes, dévore livres d'art et catalogues de ventes aux enchères. Annika (son épouse, d'origine allemande, la mère de ses cinq enfants) l'a toujours soutenu. On voulait le rabaisser d'un cliché, il s'en amuse: "Je suis arabe et je ne suis pas sportif. Il aurait fallu que je sois rappeur ! Mais lorsque je te parle, je m'appelle Philippe ! Nous avons la même culture, fréquenté les mêmes soirées, dragué les mêmes filles..."

Quand il ouvert sa deuxième galerie, rue Saint-André-des-Arts, tout le monde lui conseillait plutôt de s'installer au Marais. Mais il voulait écrire quelque chose à Saint-Germain-des-Prés. Il joue sa chemise sur ce coup-là. Il adû faire un emprunt important (800 000 euros). La galerie est située dans l'hôtel particulier de la Vieuville (XVIIe siècle). Elle est inaugurée avec une exposition monographique de Daniel Buren. L'espace initial de la rue Mazarine voisine reste quant à lui dévolu à la présentation de projets spécifiques.

"Galeriste people" pour ses détracteurs, ou pour les jaloux; il organise des soirées branchées sans regarder à la dépense. Ceux qui le connaissent mieux savent qu'il est avant tout un bosseur. Il s'enthousiasme, dit que Claude Lévêque, qu'il présente à Miam, est "génial", la jeune vidéaste égyptienne Doa Aly l'éblouit.

(Doa Aly)

Un défricheur

Il fourmille toujours de projets. "L'Inde, l'Afrique, les Balkans. De plus en plus, l'art viendra des pays émergents, raison pour laquelle nous devons faire l'effort de soutenir leurs artistes." Les arristes que soutient Kamel Mennour ont un point commun: le mélange des moyens d'expression. Parmi ses "poulains", le Français d'origine algérienne Kader Attia, qui explore les traumatismes de son enfance et questionne le déracinement, et le Franco-Algérien Adel Abdessemed, qui s'interroge sur l'identité et la sexualité. Est-ce à dire que les Arabes tiennent une place à part dans ses choix ? "Ils ont une vitalité. Ils veulent transgresser la culture, l'islam, être un peu plus tranchants, mais je ne les sélectionne pas en fonction de leur passeport. De manière générale, je suis attiré par les artistes non conventionnels, qui ont un vrai discours, qui s'interrogent sur l'avenir ou la géographie sociale et politique. J'aime les créateurs de ma génération. Sans eux, je n'aurais pas pu continuer."

Mennour est un défricheur. Mais si on l'interroge sur sa plus grande réussite ? "Mes enfants !", lance-t-il alors sans hésiter. Il cherche une photo de l'une de ses filles, un bâtonnet de glace à la main, on croit à sa sincérité.[430]

[430] Galerie Mennour, 47 rue Saint-André-des-Arts, Paris

Ravi Viswanathan sans modération[431]

Il laisse parfois filer un rire léger qui tranche avec sa voix calme et posée. Ancien banquier, Français d'origine indienne, Ravi Viswanathan contemple l'étendue de ses vignes qui épousent les courbes de la vallée de Nashik, sur le plateau fertile du Maharashtra. A trois heures de Bombay, cette région concentre 37 vignobles. Parmi eux figurent les deux plus gros producteurs indiens de vin, dont Viswanathan est devenu un actionnaire clé. Sula est le numéro un avec 60 % de parts de marché et Grover Zampa, fraîchement installé à Nashik, mais aussi implanté près de Bangalore, suit avec 15 %.

A 53 ans, le financier est l'un des rares Français à s'offrir un tel privilège, dans un pays où les affaires sont aussi juteuses que laborieuses. Son fonds d'investissement, VisVires Capital, a raflé en 2012 la moitié du capital de Grover Zampa, en s'associant au milliardaire Anil Ambani. Et l'an dernier, le duo a repris 30 % de Sula.

Viswanathan, qui a injecté près de 50 millions de dollars dans le vin indien, croit dur comme fer en cette industrie inexistante il y a vingt ans. Comme pour lui donner raison, les ventes ont augmenté cette année de 21 %. Certes, les Indiens consomment avec modération: 9 millilitres par personne et par an, contre plus de 60 litres en France !

Le vin, un style de vie

Au pays des 200 millions d'adeptes du whisky, le vin a peu d'échos dans la culture et encore moins dans le palais qui s'enchante de vins très sucrés et saturés d'arômes de fleurs. Mais à delhi, Bombay ou Bangalore, la nouvelle classe moyenne urbaine, familière des codes occidentaux, s'intéresse au vin. Selon Vinexpo, les ventes augmenteront d'ici à 2017 de 73,5 % "Dans quinze ans, ce marché va ressembler à celui de la Chine", assure Viswanathan. Les jeunes et les femmes sont ciblés en priorité. "Il faut convertir le vin en style de vie, en donnant aux Indiens l'envie d'en boire durant les repas et pas seulement en apéritif, et de faire passer sa consommation du restaurant à la maison." La publicité pour le vin étant interdite, les exploitants développent dégustation et tourisme viticole. Dans les coteaux de Grover Zampa, Viswanathan désigne une étendue vierge: "Ici, il y aura un spa. Là, des bungalows et là-bas, un hôtel de luxe". Chez Sula, 35 chambres affichent complet et la visite du domaine attire 200 000 visiteurs par an.

Viswanathan possède une cave de 10 000 bouteilles, stockées pour l'essentiel dans sa maison du Doubs. Polytechnicien, il a démarré chez Indosuez, développé ses réseaux et créé, à partir de 1993, un joint-venture puis une petite banque. En 2012, avec sept compères, dont certains liés au milieu de vin, il fonde VisVires Capital, enregistré à Singapour. C'est là qu'il vit avec son épouse russe et son fils, et a par ailleurs monté quatre restaurants. Son fonds a investi 50 millions de dollars en France et confié la société de production *Mars Films*.

[431] un article de Vanessa Dougnac, *Le Point*, octobre 2015

En sari dans les vignobles

Ravi Viswanathan est cosmopolite. Son père qui a opté en 1962 pour la citoyenneté et la vie françaises, lors de la rétrocession du comptoir de Pondichéry à l'Inde a enchaîné les postes de professeur de français: Sénégal, Djibouti, Algérie, Martinique. Le fils ne parle pas hindi et à peine tamoul. Mais son visage et son nom, qui incarnent l'Inde du Sud, le font passer auprès des Indiens pour l'un des leurs. Ces derniers en oublieraient presque que derrière lui se cache un groupe de Français qui a mis la main sur le marché du vin indien. La presse locale le qualifie de financier discret. Observant les ouvrières en sari dans les vignobles, il s'étonne du miracle indien: "Ici, les vendanges ont lieu à la fin de l'hiver. C'est une culture unique dans un pays tropical de l'hémisphère Nord !"

Dans les chais de Grover Zampa et de Sula, Viswanathan s'entraîne à la dégustation. "J'ai appris", dit celui qui a acheté un Veuve Cliquot 1820 à 40 000 euros, retrouvé dans une épave de la Baltique, et deux bouteilles de champagne Juglar, "la marque favorite de Napoléon que j'ouvrirai en 2021 pour le bicentenaire de sa mort", précise-t-il. "Le vin est une passion, mais ici c'est un business", recadre-t-il. Veut-il excuser la qualité d'un Sufa, pas toujours convaincante ? "Ces terres sont si riches que nous pourrions sans problème produire des qualités proches d'un 2e ou 3e cru classé, dit-il. Mais ce n'est pas l'idée." Il entend proposer des produits adaptés à la classe moyenne. L'ancien banquier fait cependant remarquer que ses vins sont médaillés dans les concours en Asie, comme récemment La Réserve rouge et l'Art Collection Sauvignon blanc de Grover Zampa. Ses domaines exportent dans une vingtaine de pays, dont la France, et vendent principalement dans les restaurants indiens. "Dès qu'on organise des dégustations à l'aveugle, les gens sortent de leur scepticisme initial lié à un vin made in India", souligne Bhovan Gandhi, distributeur de Grover Zampa à Melbourne et Sydney.

La coopération franco-indienne

Le vignoble de Sula est le premier à avoir planté du Sauvignon ou du riesling en Inde. L'outillage moderne comprend des fûts de chêne américain et français réservés à quelques vins. Selon Viswanathan, le secteur a digéré les erreurs de gestion commises par Château Indage, l'ancien leader du marché qui a fait faillite en 2010. De fait, Sula est un domaine "à la californienne" en monocépage et Grover, une exploitation "à la française" conçue avec l'appui du vinificateur Michel Rolland.

La production est pourtant semée d'embûches, entre des systèmes de taxation du vin qui varient d'un Etat de l'Inde à l'autre, et la production des terres agricoles qui oblige les producteurs à sous-louer des terres aux agriculteurs voisins pour s'étendre et se fournir en raisins. "Mais tout s'améliore, affirme l'intéressé, qui affiche l'optimisme de rigueur chez les hommes d'affaires. Nous profitons de la croissance indienne. Et si l'importation des vins étrangers en Inde était facilitée par une baisse des taxes, nous serions prêts pour la compétition, puisque nous sommes moins chers qu'eux à qualité similaire. Enfin, nous voulons être au top de la technologie." Ainsi une coopération technique devrait voir le jour avec un domaine français. Sula s'apprête également à installer des systèmes d'irrigation enterrés, ou lance encore cet hiver l'usage de drones avec des capteurs, achetés à Bordeaux, pour contrôler l'évolution des vignobles.

La visite se termine avec une dégustation du premier "cognac" indien, bientôt commercialisé sous l'appellation brandy. Le projet a été développé avec Rémy Cointreau et racheté cette année par Sula. Portant le breuvage à ses lèvres, l'amateur savoure: "Pas mal, non ?"[432]

[432] Ravi Viswanathan était l'invité du *Poin*t, lors du forum Vino Bravo organisé avec *Vin et société* à l'Hôtel de Ville le 18 octobre 2015.

Cartes de visite

(décembre 2012)

A quelques jours de la visite d'Etat de François Hollande en Algérie (19 et 20 décembre 2012), les réseaux franco-algériens sont en effervescence pour que les relations entre les deux pays retrouvent enfin un climat apaisé. Le 7 décembre 2012, Djamila Zeraoui a rassemblé "la force des réseaux" en réunissant quinze d'entre eux parmi les plus actifs. Cela se passait dans le très beau théâtre *Le passage vers les étoiles*, Cité Joly, Paris 11e. "Pour tout investisseur qui voit loin, l'Algérie c'est tout près !" a-t-on pu entendre. Le pari fédérateur de l'organisatrice de la soirée a été gagné. Le réseau, Djamila ne fait pas que le dire, elle le fait.

Djamila Zeraoui comme DZ

Voilà plus de sept ans qu'elle organise des afterwork. Le concept est simple: d'abord on ouvre les portes très tôt dans une ambiance lounge qui favorise les prises de contact puis le DJ entre en scène vers 21 h pour une belle soirée de musique maghrébine. Djamila Zeraoui, d'origine oranaise, a fondé Maghreb-in pour ces soirées dating, le site internet Maghrebzine pour l'actualité culturelle et Selectmaghreb pour la mise en réseau. La soirée du 7 décembre organisée sous l'égide de Selectmaghreb, elle l'a judicieusement appelée "*la force des réseaux*".

Près de deux cent personnes y ont répondu présentes et voici ce qu'elles en disent. **Karima Berkouki**: "Soirée très réussie. Le lieu idéal pour développer son réseau. Merci Djamila !". **Jalal Aslani**: "Merci pour cet évènement, pour ses intervenants pertinents, ces parcours intéressants. J'ai hâte de voir ce genre d'initiatives se multiplier et donner leurs fruits". **Kawthan Raji**: "Bravo à l'organisatrice de la soirée et à l'animateur ainsi qu'à l'ensemble des intervenants. Soirée très réussie." **Chahira Baki**, diplômée en communication et en langues (arabe littéraire, anglais), travaille en tant qu'assistante commerciale en CDD chez un sous-traitant automobile dont PSA est un gros client. La crise frappant l'automobile, elle craint que son contrat ne soit pas renouvelé. Pour elle, cette soirée a été une opportunité pour constituer un carnet d'adresses et créer des contacts pour un futur emploi: "Quand on est timide, on a souvent tendance à aller vers les gens que l'on connaît déjà. Ce type de soirées permet des approches, de nouvelles relations qui pourront un jour s'avérer très utiles. "Ne surtout pas oublier ses cartes de visite pour venir à ces soirées", rappelle Djamila Zeraoui à tous ses invités.

Nadia Bennacer: échanger nos savoirs

"Aujourd'hui les acteurs issus de la société civile excellent dans l'art de se construire des alliances et des réseaux" se réjouit Nadia Bennacer, elle-même fondatrice du *réseau ICE* (*Ingénieurs Consultants Experts*) *France-Algérie,* "la société de la connaissance est indispensable à l'évolution de notre système."

(Nadia Bennacer) (Ali Mazzouz)

"l'art de se construire des alliances"

Le réseau ICE a été fondé en 2005 par des citoyens français d'origine algérienne pour s'inscrire dans cette dynamique d'échanges de savoirs. Tous ses membres sont créateurs de richesses, révèlent des parcours de réussite, souhaitent participer à la mise en place d'un partenariat renouvelé entre la France et l'Algérie. Nadia Bennacer poursuit depuis huit ans un objectif qui lui tient à coeur: porter appui aux entreprises algériennes qui souhaitent développer des partenariats avec des sociétés françaises en exploitant notamment le riche potentiel des Franco-Algériens.

Ali Mazouz: la transparence pour des relations saines

"L'économie algérienne se structure pour que l'organisation juridique et fiscale tende vers celle d'autres pays" constate Ali Mazouz, expert-comptable et commissaire aux comptes. Il a fondé le *Réseau des Experts-comptables France Maghreb* pour accompagner cette évolution." L'Etat (algérien), ajoute-t-il, a pris les dispositions pour assainir le climat des affaires et faciliter l'accueil des investisseurs. Il procède de même pour avoir des banques saines et transparentes". Voilà de quoi encourager les initiatives des Franco-Algériens, réunis désormais au sein du Forum France-Algérie.

Farid Yaker le fédérateur

L'Algérie les a vu naître ou a vu naître leurs parents. Ils ont traversé la Méditerranée à la recherche d'une vie meilleure ou pour fuir les violences de la décennie noire ou bien encore pour quitter une Algérie promise à l'indépendance, selon les époques et selon les histoires familiales. D'autres ont été à jamais marqués par les années passées en Algérie comme appelés ou en tant que coopérants techniques. Quels que soient leur situation, leurs origines ou convictions religieuses, ce qui les unit, c'est leur attachement et leur amour pour l'Algérie. Tous se retrouvent au sein du Forum France-Algérie, animé par Farid Yaker.

Ils aiment aussi la France qui pour la plupart d'entre eux est leur patrie. Ils aiment par-dessus tout la France des Lumières, la France de la liberté, de l'égalité et de la fraternité. Pas celle du 17 octobre 1961, de la gégène ou des ratonnades. C'est dans la France républicaine, universelle, tolérant et solidaire qu'ils se reconnaissent et c'est cette France qu'ils veulent faire prospérer et enrichir de leur différence et de leurs atouts. La plupart sont binationaux et leur présence est une chance à la fois pour l'Algérie et pour la France, comme l'explique Farid Yaker, exposant les projets du Forum.

"Notre souhait est de faire la promotion de ces talents et de les valoriser à travers notamment l'organisation des trophées annuels qui récompenseront des Franco-Algériens qui s'illustrent en France dans les domaines scientifique, culturel ou économique ou qui mettent en place des actions innovantes et performantes en direction de l'Algérie."

La création du Forum en 2012 intervient dans un contexte intérieur dégradé, caractérisé par une montée en puissance de l'islamophobie et de la stigmatisation des immigrés sur fond de crise socio-économique. Cela inquiète fortement Farid Yaker: "Par touches successives, de petites phrases en petites phrases et de débats en débats, certains n'hésitent pas à mettre en danger la cohésion sociale pour donner des gages à l'électorat frontiste. La parole raciste se libère et demeure souvent impunie. Tout cela est inacceptable et nous nous devons de réagir." Il invite les membres du Forum France-Algérie à contribuer à faire prévaloir le dialogue entre toutes les composantes de la société française. Il invite le Forum à jouer un rôle de trait d'union entre l'Algérie et la France pour rapprocher les deux peuples et atténuer les préjugés. Les Franco-Algériens et leurs familles sont particulièrement affectés par les difficultés de visas et "nous souhaitons être force de proposition sur les questions du séjour" avance Farid Yaker.

Le Forum entend bien valoriser la diaspora algérienne. Par diaspora il faut entendre tous ceux qui ont un lien affectif avec l'Algérie qu'ils soient Algériens de France, Franco-Algériens, Français de diverses confessions attachés à l'Algérie. Le Forum est une structure naissante mais qui suscite déjà de grands espoirs et qui en peu de temps a su agréger un grand nombre de soutiens" s'enthousiasme Farid Yaker, conscient cependant des difficultés. Le taux de chômage des jeunes Franco-Algériens atteint 40 % dans les quartiers en difficulté? Les discriminations sont passées par là: à diplôme égal, un Franco-Algérien a deux fois moins de chances de trouver un emploi qu'un jeune d'une autre origine.

Pour Farid Yaker, le travail de promotion des Franco-Algériens passe sans nul doute par l'amélioration de leur image dans la société française. C'est l'enjeu de la promotion des talents qui doivent être rendus plus visibles et c'est là qu'interviennent d'autres formes d'action comme celle de *La nouvelle PME*.

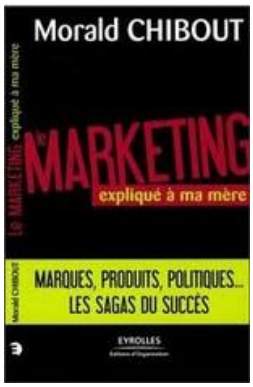
Abdellah Aboulharjan et sa "PME" pas comme les autres [433]

L'idée d'Abdellah Aboulharjan, originaire de Mantes-la-Jolie, partait d'un constat. Les entrepreneurs issus des quartiers rencontrent souvent des difficultés: manque de réseaux, méconnaissance des démarches administratives, recherche de moyens financiers, discriminations. Lorsqu'il dirigeait l'association JEF, "Jeunes Entrepreneurs de France", montée en 2002 avec son ami Aziz Senni, il a réussi l'incroyable défi de participer à l'installation de plus de 80 entreprises dans des quartiers dits "sensibles" et dans des domaines très divers: la restauration, le BTP, l'informatique, les services d'aide à la personne... Ce coaching, du lycée à la création d'entreprise, a été une belle expérience qu'il évoque encore avec nostalgie.

En novembre 2008, il lance *La Nouvelle PME* (comme Place pour les Minorités et l'Entrepreneuriat), une Place du Marché pour les entrepreneurs, une plateforme de mutualisation de services. *La Nouvelle PME* met en relation jeunes et investisseurs, entrepreneurs et cadres en marketing, communicants, fiscalistes. Abdellah a toujours été un intuitif, avec une longueur

[433] d'après l'article de Nadia Hathroubi Safsaf pour le *Bondy Blog*

d'avance, un créateur prolixe et efficace. Aujourd'hui, à 38 ans, cet agitateur d'idées est toujours à l'affût de nouveaux projets.



(le livre de Morald Chibout, parrain de la soirée *La force des réseaux*)

Youssef Rahoui ou la presse pour tous

"En voilà une idée qu'elle est bonne !" Faites votre magazine vous-même. *Madmagz* vous offre la maquette, il ne vous reste qu'à insérer du texte et des images. Cette idée simple, c'est Youssef Rahoui qui l'a eue en 2008. Cela faisait neuf ans que le Havrais, né de parents d'origine marocaine, travaillait dans le monde du web, dans plusieurs start-up. Youssef crée l'entreprise à Noël 2008 avec quatre associés qui apportent des fonds. La première année a été consacrée à développer le site. En 2010, il fait une deuxième levée de fonds en passant par son propre réseau. L'année de la construction (du produit, du modèle économique, de l'équipe) aura été véritablement 2011. Nouvelle levée de fonds et passage de la start up à la PME en 2012. L'offre s'élargit. la gestion est rigoureuse. Madmagz s'ouvre même à l'international. A 42 ans, Youssef Rahoui répond à une interview de France Investissement. Comment les agences de publicité voient-elles votre concurrence ? lui demande-t-on, "certaines regardent cela comme une poule devant un couteau, d'autres se disent au contraire qu'ils vont pouvoir conquérir de nouveaux clients, parce que leurs prix vont être plus compétitifs."

Youssef Rahoui a compris l'importance des réseaux. Il a créé un groupe d'entraide professionnelle qui répond au nom de *Tech à la menthe*. Le groupe réunit près de 300 personnes d'origine orientale évoluant dans les nouvelles technologies. Ils échangent sur Linkedin et se rencontrent une ou deux fois par mois.

La force des réseaux

Sélectmaghreb a porté l'organisation de la soirée du 7 décembre 2012. Le site de mise en réseau business et pro dédié aux Maghrébins offre régulièrement la possibilité aux créateurs et investisseurs d'échanger leurs cartes de visite lors de soirées dédiées. Elles permettent de mettre en avant les compétences de la communauté.

Ce vendredi soir, a vu la participation de nombreux amis et partenaires; Kamel Hamza de l'*Association Nationale des Elus Locaux de la Diversité* (ANELD) raconte son coup de maître: l'arrivée du fonds qatari pour les jeunes entrepreneurs. Tarek Rekik de l'*Association des Tunisiens des Grandes Ecole*s (ATUGE) explique comment il accompagne la création d'une dizaine d'entreprises sur les deux rives de la Méditerranée. Pascal Fleury de *LESPRITCOM* est présent: conseiller en marketing et en communication, il se tourne résolument vers l'entrepreneuriat social et solidaire et aime dire qu'en baignant dans l'interculturalité, il en tire une force inestimable. Les principaux réseaux orientés Maghreb sont là: le *Club des Cadres Marocains de France*, *les Dérouilleurs* (avec Zouhair Ben Terdeyet), réseau très actif dans la recherche de stages et d'emplois, l'*Association Nationale des Jeunes Entrepreneurs* (ANJE, avec Abdelbasset Zitouni) qui sensibilise les jeunes à entreprendre et soutient les porteurs de projets, *Xing France* avec Louis Serge Real del Sarte, le cercle d'affaires CEO Club avec François Lavergne,... Mais il y a surtout le grand témoin, Morald Chibout, qui apporte son parrainage à la soirée.

Morald Chibout, le moral du visionnaire[434]

Cet homme là a un tel humour et une telle décontraction que, quand il se raconte, son propos percute. Enfant, il voyait sa mère se lever à cinq heures pour aller faire des ménages et rentrer à huit heures pour lui préparer son petit-déjeuner, son père revenir du chantier épuisé. Alors, pour espérer vivre autrement, il est devenu un forcené des études, connaissant aussi, comme beaucoup, les injustices, comme lorsque ce professeur voulait qu'il fasse un CAP de menuiserie alors qu'il était un excellent élève. Heureusement il résista ! "Quand l'ascenseur social est en panne, il faut prendre la caisse à outils". Très vite, il a compris l'importance des réseaux. Alors, aujourd'hui, seul "issu de la diversité" à ce niveau du top management des entreprises du CAC 40. Morald Chibout veut être utile aux plus jeunes, pas comme modèle, plutôt comme pionnier. Il veut leur dire comment transformer des faiblesses en qualités, lui qui a transformé en or tout ce qu'il a pu toucher. Il le doit au fait d'être visionnaire: il sent tous les coups à l'avance pour répondre aux attentes des consommateurs. En 2008, Morald Chibout a été élu l'homme marketing de l'année (lorsqu'il était chez *EDF*). Il dirige aujourd'hui le marketing du réseau de véhicules en libre-service *Autolib*.

Originaire de Châteauroux, Morald (qui aurait pu s'appeler Mourad si son père n'avait pas été illettré) est resté proche des habitants de son quartier d'enfance. Pour sa mère, il a écrit un livre de marketing (photo plus haut) pour qu'elle comprenne ce qu'il faisait. Il a mis trois ans pour l'écrire et ce fut un vrai succès de librairie. Le livre est aussi vendu en Algérie. Morald en est très heureux. Il ne faut jamais oublier d'où l'on vient: "L'Algérie est un très grand pays dont je suis fier. Notre culture et notre histoire sont nos valeurs ajoutées dans la société française." La famille lui a transmis des valeurs éthiques: la confiance, l'amitié, l'entraide, le travail aussi. C'est tout cela qui nourrit sa culture des réseaux. Pour le reste, c'est le destin. Le destin, ce sont des portes qui s'ouvrent, mais pour les voir, il faut l'intelligence de la vie. Au lendemain de la soirée, sur les réseaux sociaux, on s'enflamme: "Big up, Morald!".

[434] d'après *Salam News* et *Marketing Magazine*

Iles et elles

(septembre 2011)

Que dire de cette *Année des Outre-mer* sinon qu'elle ne peut être qu'un travail de mémoire mais qui se tourne vers l'avenir : "Je n'ai pas le droit de me laisser engluer par les déterminations du passé. Je ne suis pas esclave de l'esclavage qui déshumanisa mes pères. " (Frantz Fanon).

Que dire sinon qu'elle est un travail sur les identités qui ne peuvent être que de relation : "L'identité est toujours plurielle, toujours tissée de relations avec d'autres peuples, d'autres cultures, d'autres régions, d'autres mondes. Elle ne saurait être d'une seule racine et quand elle le prétend, c'est qu'elle s'illusionne sur elle-même, se replie et se nécrose... Les seules politiques véritablement d'émancipation sont celles qui relient les identités, les peuples, les pays. Elles sont de relation, quand celles qui asservissent et oppriment sont d'exclusion." (Edwy Plenel).

(Amel Aidoudi et MaliSiLa, photographiées par Nicolas Derné)

Ici, les racines sont des ailes, sur les traces toujours bien vivantes du poète martiniquais **Edouard Glissant**, à l'invitation de la journaliste réunionnaise **Mémona Hintermann** née Affejee (Prix *Livre et Droits de l'Homme* de la Ville de Nancy remis le 16 septembre 2011 au *Livre sur la place*) comme de l'artiste guadeloupéenne **Cynthia Phibel**, ou de **Christiane Falgayrettes-Leveau**, la directrice d'origine guyanaise du Musée Dapper, ou bien encore de la comédienne algérienne de Fort-de-France **Amel Aidoudi**. Des ultramarins extra-muros.

Champs d'iles

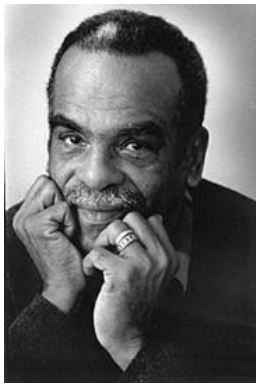
Edouard Glissant, âme vivante du monde

Né le 21 septembre 1928 à Sainte-Marie, en Martinique, sur le flanc volcanique de la Montagne Pelée, Edouard Glissant était jeune étudiant dans le Paris de l'après-guerre quand il a publié ses premiers écrits, dont *Un champ d'îles* (1952). De Gaulle aurait dit, à l'occasion d'un voyage en Martinique : "Entre l'Europe et l'Amérique, je ne vois que des poussières." Oui, mais ces poussières réinventent l'entièreté du monde, s'imaginent en univers, écrit Edwy Plenel (Médiapart) dans son hommage au poète martiniquais qui s'en est allé cette année, à Paris, au petit matin du jeudi 3 février 2011, à l'âge de 82 ans.

(extraits) "C'est bien là, dans cette courbe d'archipels où s'inaugura la projection exploratrice et dominatrice de notre Occident européen autour de la Terre, qu'ont été tracées les voies d'une renaissance libératrice, délivrée des pensées de système qui forgent les oppressions et des systèmes de pensée qui fabriquent les soumissions. Oui, là, entre esclavage et marronnage, souffrance et résistance, violence de la traite et invention de la liberté. "

De ces échappées belles et prometteuses, Edouard Glissant fut le guide inlassable, avec l'acuité du visionnaire et la générosité du conteur...

"Je devine peut-être qu'il n'y aura plus de culture sans toutes les cultures, plus de civilisation qui puisse être métropole des autres, plus de poète pour ignorer le mouvement de l'Histoire", écrit-il dans *Soleil de la conscience*...



Venu de la Martinique et vivant à Paris, il se dit alors "engagé à une solution française" qu'il résume d'une formule où s'affirme d'emblée son refus entêté des identités closes, fermées aux autres et aveugles aux imprévus, refusant les rencontres improbables et n'acceptant que des itinéraires balisés : savoir cultiver, dit-il, "le regard du fils et la vision de l'Etranger".

Etre à la fois dedans et dehors. Ici et ailleurs. Ici en étant ailleurs. Ailleurs en étant d'ici. Posé sur la frontière et, résolument, passeur de frontières. Telles furent, dès le départ, l'originalité et la puissance de la vision glissantienne. Sa séduction et sa force, sa force de séduction. Loin de s'achever avec sa mort, le siècle de Glissant ne fait donc que commencer... A la menace d'un monde uniforme, dominé par la marchandise et possédé par la puissance, Glissant opposait son Tout-Monde où les humanités sont multiples, où la diversité est le premier bien commun, où le sentiment de fragilité est la première lucidité et le principe d'incertitude la précieuse boussole. "L'île suppose d'autres îles", affirmait-il dans *L'Intention poétique* (1969).

Démontant avec patience les fantasmes d'identités à racine unique, mortifères et épuisées, qui traversent sous toutes latitudes nos temps de transition, il délivrait le seul message qui puisse efficacement les combattre. Non pas le refus de l'identité, ni des nations, ni des pays, ni même des frontières, mais l'affirmation de cette évidence que nos identités sont toutes de relation. Tissées d'autres apports, nourries de divers mondes, nées d'imprévisibles rencontres. La diversité est notre similitude et l'ailleurs notre richesse. Notre humanité est d'abord une pluralité : nous sommes faits par le monde que nous faisons et que nous frayons, modelés par les lointains qui nous portent et qui nous croisent.

Seuls les poètes, aimait dire Glissant, n'ont pas peur d'admirer. Sa dernière œuvre publiée de son vivant fut un hommage aux autres, une vaste anthologie de la poésie du Tout-Monde (aux éditions Galaade, 2010) au titre bachelardien, *La Terre, le Feu, l'Eau et les Vents*. Certes, on y croise surtout des poètes, sans hiérarchie de notoriété, mais aussi des improbables en tous genres, philosophes, politiques, cinéastes, peintres, romanciers... "

Un solide entrelacs d'amitiés l'a toujours accompagné. Soutenu par la *Fondation agnès b.*, l'Institut du Tout-Monde en est l'un des lieux de rendez-vous, aussi nomade que son inventeur. C'est sous cette bannière qu'il lui a été dit adieu le dimanche 6 février 2011, lors d'une veillée parisienne à la *Maison de l'Amérique latine*, dirigée par son ami François Vitrani. Puis il s'en est allé rejoindre son île-monde, la Martinique.

Champs d'ailes

Mémona Hintermann, tête haute

Pologne 1989. Lors d'une visite officielle du président Mitterrand, Lutz Krusche est fusillé du regard par "des yeux grands et verts, couleur des mers du Sud". Ces beaux yeux, ce sont ceux de Mémona Hintermann, grand reporter de France 3. Lutz est correspondant du magazine *Der Spiegel*. Ces deux êtres hors norme ne vont plus se quitter. Ils se marieront en 2001.

Mémona et Lutz.[435]

"En feuilletant un carnet de Lutz où il consigne des citations depuis sa jeunesse, je tombe sur les paroles fascinantes du théologien Friedrich Christoph Ôtinger : *Dieu, donne-moi la sérénité d'accepter les choses que je peux changer et la sagesse de faire la différence*. Voir la différence. Savoir faire la différence. Relativiser. Un effort philosophique de chaque jour. Grâce à notre parcours, nous avons eu le privilège, rare, d'entrer à Buckingham Palace à Londres, dans la Maison Blanche à Washington, au Kremlin à Moscou, dans le Palais du Peuple à Pékin, dans les salons royaux en Arabie Saoudite et... et...

Pas une fois, la splendeur, le luxe, le pouvoir ne nous ont fait oublier - et surtout pas mépriser - nos chemins à travers la pauvreté, la faim. Voir la différence. Au sommet des pouvoirs, les cœurs vides, l'atmosphère presque malsaine des tensions derrière une façade de cordialité, les embrassades, les rires faux des puissants dans des numéros d'amitié pour les caméras, les bains de foule dans l'œil des tireurs d'élite sur les toits...

Un rideau de théâtre. Aucun lustre en cristal d'un palais présidentiel habillé de rideaux brodés d'or, meublé d'antiquités historiques, ne peut camoufler la vacuité malgré les soldats en uniforme d'opérette. Impossible de ne pas penser à un des personnages de William Shakespeare : *The world will be deceived by ornaments*.

Le monde veut être trompé par la pompe. Voir la différence. Nous ne voulons pas faire l'éloge de la pauvreté, nous en avons trop souffert. Pourtant, je fais une révérence aux pauvres du monde entier, les gens simples. Quelle chaleur humaine, quelle générosité j'ai trouvées dans une tente balayée par le vent en Afghanistan, dans une maison en ruines en Palestine, chez des petits paysans qui se battent pour leur survie en Colombie. Une tasse de café, une galette de maïs, une goyave offertes en signe d'hospitalité... " (Mémona Hintermann)

[435] Extrait de *Quand nous étions innocents*. Un amour franco-allemand. J.Cl. Lattès

Chacun leur tour et ensemble, Mémona et Lutz décrivent les faiblesses des puissants et la force tranquille de ceux d'en bas. Elle dévoile pour la première fois les coulisses de ses reportages, il raconte avec humour sa découverte de la France et des Français. Tant de personnages importants ont croisé leur route.

[436]"Pas de triche dans cette autobiographie écrite à l'estomac. Le style ressemble à la journaliste : carré, franc, direct. On comprend mieux, à la lire, ce qui a forgé ce caractère d'acier que l'indomptable a mis au service de son métier de grand reporter de la façon la plus courageuse qui soit. Grande baroudeuse, elle a souvent rapporté des documents-chocs dont on comprend au fil des pages qu'elle ne les a pas collectés par bravade ou pour l'esthétique du métier, mais pour servir de relais, pour donner une chance à ses pareils. Son parcours est celui d'une authentique écorchée vive de naissance dont l'histoire personnelle force le respect. De La Réunion, son "chez elle" dont elle parle avec ferveur, à la métropole, cette France fantasmée dont elle découvrira assez vite les grandeurs et les limites, elle a accompli en un demi-siècle un long chemin ponctué de succès et de douleurs. Sans jamais démordre de l'antienne serinée par sa mère (onze enfants, dont quatre morts), qui l'a armée contre l'échec et les mauvais coups : "Si tu veux, tu peux !"

Premières chaussures à l'entrée en 6e (et encore, c'est parce que sa soeur vient enfin d'accéder à un emploi), première fourchette à dix-huit ans (stagiaire à la télé réunionnaise, il lui est un jour impossible de refuser une invitation au restaurant !).

Mémona s'est accrochée comme une forcenée à l'Ecole de la République dont elle parle avec des accents lyriques ("l'école, ma bouée de sauvetage"). Elle lui a tout apporté, tout permis. Et notamment de sortir d'une misère que les Métropolitains sont bien en peine d'appréhender correctement. Si petite, voler pour manger, voler pour survivre... fuir les gendarmes, "détourner" les poules du voisin, utiliser "le système D à la sauce créole" : la famille "au casting d'enfer" ne doit qu'à une grande tendresse de se maintenir à flot. Et puis de déchéance paternelle en abandon de famille, de déménagements en déménagements, d'un propriétaire rapace à l'autre, toujours vers des baraques plus rustiques et plus sommaires, maman Séry transbahute sa nichée, toute seule finalement. Enfin la paix après les orages semés par ce père qui venait là au "deuxième bureau", selon une tradition locale solidement ancrée, toutes ethnies confondues.

Ballottée entre deux cultures (papa indien de Bombay, maman française d'origine bretonne, vieille famille aisée qui condamne à la misère la pécheresse et ses fruits...) et deux religions (papa musulman et maman catholique), Mémona fait très tôt des choix définitifs, ayant échappé de peu au mariage forcé, dont une de ses aînées est près d'être aussi la victime...

"La vie n'est pas une ravine tranquille ! "... Mariages blancs, mariages forcés... "Tout ce que nous avons vécu, mes soeurs et moi, ne se passait pas sur une étoile, dans une lointaine galaxie.

[436] source : *Dianne, blog Mediapart*, 20 octobre 2009, *à propos de Mémona Hintermann, Tête haute*

C'était hier dans le cadre de la République française, donc laïque, sur un territoire sous drapeau français depuis plus de trois cent cinquante ans... Pour elle, le communautarisme est une plaie s'il déborde sa sphère et s'immisce dans la gestion des affaires publiques. Un jour, Memona attrape la chance par les cheveux et c'est direction France 3 Orléans, le début d'une carrière qui lui fait côtoyer au fil des ans ses frères humains proches en souffrance et dont elle ne finit pas de partager les humiliations.Des ors de la République à l'enfer des combats, elle "assure" sauf quand, en 2000 la mairie de Neuilly lui refuse le renouvellement de sa carte d'identité ("Prouvez que vous êtes française" !). Ou bien se rebelle (quand un rédac chef imbécile lui conseille de changer son nom : Affejee, par trop exotique à ses oreilles sensibles).

Enfant, Memona est, selon son institutrice, "comme une éponge sèche jetée dans l'eau", dans une classe "ONU à la sauce réunionnaise" : la plupart (quarante-deux garçons et filles, en exemplaires uniques : visages européens, chinois, africains, mélanésiens, indiens et toutes les nuances possibles du métissage") vient le ventre creux et les mains vides. Elle en sortira blindée contre toute tentation d'apitoiement sur soi- même : tête haute ! Magnifique, revigorant !"

Elle l'avait dit à la fin de *Tête Haute* : un jour, elle raconterait l'histoire des autres. D'autres, qui comme elle, sont partis du mauvais pied, d'autres qui, parfois en plein vol, ont eu leurs ailes brisées. Aujourd'hui, c'est en tant que journaliste, avec l'aide de son mari, que Mémona Hintermann raconte ces histoires. Comme celle de Georges Charpak, déporté à Dachau en 1943, prix Nobel de Physique en 1992 ; ou celle de Dominique Loiseau, veuve d'un des plus grands chefs cuisiniers français disparu en 2003, aujourd'hui à la tête de son empire ; celle de Nora, une Algérienne qui, jeune fille, a échappé à un mariage forcé et qui s'est battue pour obtenir la nationalité française ; ou encore celle de Corinne, petite héroïne du quotidien, sans le sou, arrachant jour après jour le droit de subsister encore un peu, elle et ses deux enfants... Portés par le regard sans fard de Mémona Hintermann et Lutz Krusche, ces récits bruts de vie témoignent de la force inaltérable, tranquille, qui malgré les revers de l'existence, nous pousse à toujours relever la tête.[437]

Cynthia Phibel ici et là-bas

"Cela ne peut signifier qu'une chose : non pas qu'il n'y ait pas de routes pour en sortir mais que l'heure est venue d'abandonner toutes les vieilles routes" (Aimé Césaire, *Lettre à Maurice Thorez*).

En février 2009, Cynthia Phibel saluait le profond mouvement social qui s'est installée dans son île, la Guadeloupe, et qui s'est ensuite répandu en Martinique et au-delà. "Souvent oubliée ou laissée à la seule pensée de la carte postale de sable blanc, au bleu turquoise des plages,

[437] Mémona Hintermann - Lutz Krusche, *Ils ont relevé la tête* Editions Lattès - octobre 2010

aujourd'hui elle se lève devant la face de la République". La vie chère, les faillites, le scandale du chlordécone, ce pesticide polluant des bananeraies...

Cynthia est à Paris. Elle mène sa série photographique sur les caddies et la frénésie de la consommation et elle pose la question : "comment vivre autrement aux Antilles ? ". Elle est artiste et conçoit ses expériences photographiques comme des parcours où son regard se balade, tantôt ici, tantôt là-bas. L'image de la rue est toujours imprévue. Les objets sont bavards de mille vies, de mille histoires. Née en 1979 aux Abymes en Guadeloupe, elle était cet été la plus jeune des artistes caribéens invités à présenter leurs œuvres à l'exposition OMA (Outre-Mer Art Contemporain), du 10 juin au 8 juillet 2011, à l'Orangerie du Sénat. L'OMA a été voulu par la Fondation Clément qui mène des actions de mécénat en faveur des arts et du patrimoine architectural et culturel dans la Caraïbe et l'Océan Indien.

Les 22 artistes présents sont souvent bien connus dans leurs outre-mer mais fort peu en France hexagonale. Les 900 happy few qui ont assisté au vernissage sur les pas de François Pinault, première fortune de France, de Gérard Larcher, président du Sénat, et de Bernard Hayot, le chef d'entreprise qui compte, sont maintenant les ambassadeurs des arts ultramarins, loin de toute forme d'exotisme.

Christiane Falgayrettes-Leveau en humanités

Certes la Guyane n'est pas une île, au sens géographique du terme, mais elle en a la culture, l'âme métisse. Elle, dans cette *île*, c'est Christiane Falgayrettes-Leveau, née à Cayenne et arrivée en métropole à l'âge de trois ans. La Guyanaise d'origine a étudié les Lettres modernes à Paris X Nanterre, avant de suivre les cours de Maryse Condé sur la littérature négro-africaine. A 20 ans, elle rêvait d'un lieu à Paris où pourraient se retrouver les différentes formes d'expression de l'Afrique plurielle. Elle l'a fait !

De 1979 à 1983, elle a exercé en tant que journaliste spécialisée sur la littérature africaine d'expression française, avant de créer avec son mari Michel Leveau, la *Fondation Dapper* en 1983 puis le musée éponyme en 1986.

Le Musée Dapper est, à Paris, "un espace des arts, des cultures pour l'Afrique, les Caraïbes et leurs diasporas". Olfert Dapper était cet humaniste hollandais du XVIIe siècle qui a étudié et décrit cette Afrique où il ne s'est jamais rendu. Depuis 2000, en ses nouveaux lieux du 35bis, rue Paul Valéry, le Musée Dapper est un espace aménagé pour accueillir non seulement des expositions mais aussi des spectacles et animations.

En 2004, Christiane Falgayrettes-Leveau a rejoint le *Comité pour la mémoire de l'esclavage.*

Amel Aidoudi des maux tus aux mots dits

2006: Départs. La scène est une arène sculptée par la lumière dans laquelle une voix s'élève, à la fois rageuse et fragile, dansant au milieu des notes de musique et d'accessoires imaginaires. Un corps accord. Celui d'Amel qui prend son envol. 2010: Amel Aidoudi interprète Frantz Fanon, Aimé Césaire, Edouard Glissant, Kateb Yacine. Elle magnifie les textes qui sont autant des déchirures que des rencontres. Amazigh Kateb entretient la flamme de son père au côté d'Amel Aidoudi. Les mots sont brodés de nostalgie et d'espoir. 2011: le Centre culturel départemental de Fort de France s'appelle l'Atrium et ce 22 mai, on y commémore l'abolition de l'esclavage en Martinique. L'entrée est libre pour le spectacle *Des maux tus aux mots dits*. Sur la scène, parmi le panel d'artistes, il y a la plus Martiniquaise des Algériennes ou bien peut-être la plus Algérienne des Martiniquaises, Amel Aidoudi. Elle a un vrai tempérament, cette comédienne ; il lui suffit de quelques accessoires pour illuminer la scène derrière sa crinière de feu.

(Amel Aidoudi par Nicolas Derné)

Le public de l'Atrium, qui l'avait vue déjà dans *L'Orchidée violée*, se laisse emporter par l'indéniable talent d'Amel Aidoudi, capable de jouer tous les registres, du rire aux larmes, du cri au silence. A tous ces politiciens conservateurs qui voudraient mettre la poésie en conteneurs, elle répond par sa liberté, entre Fort de France, Paris, Avignon, Alger, Biskra. Hybride et fertile comme une orchidée. Deux feuilles, trois racines. Inviolable. Amel Aidoudi, originaire de Biskra, vit et travaille en Martinique depuis plus de quinze ans. C'est à Paris qu'elle a effectué ses études de théâtre. Son parcours caribéen est une expérience de créativité sans cesse renouvelée. Elle apprend la danse pour mieux conjuguer le corps et les mots. Elle anime des ateliers de Théâtre de l'Opprimé en milieu scolaire avec l'*Union des Femmes de Martinique*. C'est en Haïti que Kateb Yacine lui a été révélé ! Jamais elle ne se délie de son Algérie natale. El Djazaïr, en arabe, cela veut dire "les îles".

Champ libre

En on ou en off de l'Année des Outre-Mer, ce sont quatre événements qui marquent ou vont marquer cet automne à Paris (présentation par les organisateurs).

Combattants des Outre-Mer, dans la Cour d'Honneur des Invalides, jusqu'au 9 octobre 2011

"Cette exposition rappelle l'engagement des combattants français issus des territoires extra-métropolitains, depuis les tranchées de la Grande Guerre jusqu'aux actuelles opérations militaires extérieures. Nés dans les îles du Pacifique ou des Antilles, en Guyane, à La Réunion, à Saint-Pierre et Miquelon ou à Mayotte, nos compatriotes issus de quatre continents ont combattu sur tous les théâtres d'opérations où furent engagées les armées de la France. Si le rôle et le sacrifice de tous les combattants ultra-marins, en près d'un siècle de conflits, ne sauraient être représentés de manière exhaustive à travers les 30 photographies sélectionnées, il va de soi que c'est à chacun d'entre eux que cette exposition entend rendre hommage. Certaines des

photographies exposées soulignent les destins exceptionnels de grandes figures historiques qui se sont illustrées pendant les deux Guerres mondiales, comme, parmi les plus célèbres, le Guadeloupéen Camille Mortenol, le Réunionnais Roland Garros ou le Guyanais Félix Eboué. L'exposition permet aussi d'évoquer les combattants anonymes de la Grande Guerre, comme les Poilus martiniquais, les Tirailleur malgaches (intégrant les soldats comoriens, dont des Mahorais), ou les Poilus calédoniens et les Tirailleurs kanak. Sont également honorés, pour la Seconde Guerre mondiale, le célèbre Bataillon du Pacifique, les marins des Forces navales françaises libres défilant à Saint-Pierre et Miquelon dès décembre 1941 ou le Bataillon des Antilles. Enfin, sont en outre rappelés la présence et le rôle des soldats ultramarins dans les conflits de la seconde moitié du XXe siècle jusqu'à aujourd'hui. "

Les Antilles à Paris, à la Bibliothèque Mazarine du 19 septembre au 18 octobre 2011

"Espace d'une très grande diversité géographique, naturelle et humaine, l'archipel des Antilles a fait l'objet de convoitises et d'une fascination continues depuis la découverte des "Indes occidentales". Nombreux sont les récits de voyage qui documentent, depuis la Renaissance, les relations nouées et entretenues entre Européens et peuples Caribéens. Ils constituent aujourd'hui des sources exceptionnelles, souvent illustrées, et généralement orientées par les préoccupations de leurs auteurs, qui furent botanistes ou cartographes, marins ou négociants, missionnaires ou administrateurs... Cette exposition repose sur un fonds précieux de manuscrits et de livres rares qui représente aujourd'hui l'une des principales ressources pour l'histoire naturelle et humaine des Antilles. "

Mascarades et carnavals, au Musée Dapper, du 5 octobre 2011 au 15 juillet 2012

"Cette exposition fera découvrir à un large public les diverses fonctions que remplissent les sorties de masques en Afrique et les rôles sociaux, politiques ou identitaires propres à certaines pratiques carnavalesques des Caraïbes. Cet événement majeur réunira des oeuvres traditionnelles et inédites d'Afrique - masques d'une forte qualité plastique - et des productions caribéennes : *mas*, assemblages, photographies, vidéo... "

Exhibitions, l'invention du sauvage, au Musée du Quai Branly du 29 novembre 2011 au 3 juin 2012

"Depuis l'arrivée des premiers ambassadeurs *exotiques* en Europe au XVIIe siècle, jusqu'aux exhibitions d'étrangers dans les expositions universelles et les jardins d'acclimatation du monde entier dans la deuxième moitié du XXe siècle, parcourez cette exposition inédite. Peintures, sculptures, affiches, cartes postales, films et photographies, moulages et mannequins, dioramas, maquettes, costumes et masques... explorez l'étendue de ce phénomène et du succès de ces spectacles exotiques à travers 250 objets et documents. Par une grande variété de supports, l'exposition montre comment ces outils de propagande, objets scientifiques et moyens d'amusement ont formé le regard occidental pendant l'apogée coloniale. Autour de la notion de spectacle, le musée du quai Branly met ainsi en lumière l'histoire d'hommes, de femmes et d'enfants venus d'Asie, d'Amérique, d'Océanie et d'Afrique montrés en Occident. "

En sol majeur

(août 2009)

Un CD de Richard Bona est lancé, une superbe mélodie, Suninga, une voix qui nous emporte dans le rêve, dans la tendresse, ça chante, ça chaloupe, et dans le studio de RFI, **Charlotte Dipanda** suit... On lui ouvre le micro, et elle pose sa voix sur la chanson, et c'est juste pile, juste un grand moment de radio (forcément improvisé). Mais toutes les émissions de **Yasmine Chouaki** sont de grands moments de radio.

Yasmine Chouaki fait parler la France métissée et ce métissage est ludique et musical. Tous les jours, dans *En sol majeur*, elle reçoit des amis, elle recueille les confidences. Nous l'avons suivie ces derniers jours sur les ondes de RFI et sur le Facebook de l'émission. En journaliste de talent, elle nous fait aimer ses invités, venus d'ailleurs, d'Argentine, d'Algérie, d'Iran, ...

Cet été, la chanteuse et enchanteuse algérienne et algéroise Biyouna, la chanteuse et délicieuse canadienne de parents haïtiens Mélissa Laveaux sont passées chez Yasmine Chouaki. Sur entre-gens (et d'après des textes des sites internet de RFI et RFI Musique), nous vous invitons à faire connaissance avec les invités qui ont pu vous échapper en juillet-août 2009.

Amobé Mévégué, hier, aujourd'hui, demain *(émission du 30 juillet 2009)*

Originaire du Cameroun, c'est en France que grandit Amobé Mévégué. Citoyen d'Afrique, il est avant tout un homme de conviction, militant activement pour le développement du continent et la reconnaissance de la "communauté noire" en France. Depuis 20 ans, il anime et produit des émissions de radio sur RFI et de télévision sur les réseaux internationaux francophones. Il s'investit également dans la presse écrite, la production audiovisuelle et l'événementiel, ce qui fait de lui une référence médiatique reconnue. Ses nombreux voyages, rencontres, interviews, l'ont guidé sur le chemin d'un projet de développement au profit de la jeunesse africaine. Ainsi naît Madinas, une vitrine pour l'Afrique, un projet qu'il défend avec une équipe de porteurs d'initiatives dont l'idéal partagé voyage entre la France et l'Afrique.

Les choix musicaux d'Amobé Mévégué: Marvin Gaye *Yesterday*, Miriam Makeba *Kilimandjaro*, Bob Marley *Redemption Song*, Fela *Shakara*

Charlotte Dipanda, dans l'univers de l'autre *(émission du 23 juillet 2009)*

A 23 ans, Charlotte Dipanda vient de sortir son premier album, *Mispa*. La musique ! Charlotte la chantait déjà au Cameroun où elle se produisait dans des cabarets. Mais elle a eu envie d'élargir un peu les horizons et, au Cameroun, il n'y a pas d'école de musique. Elle s'est alors

inscrite dans une école à Paris (IACP) et a multiplié les collaborations avec de nombreux musiciens : Papa Wemba.pour son album *Emotion,* Lokua pour *Carnet Sud Nord 17*, mais aussi Idrissa Diop, Manu Dibango et Rokia Traoré.

Née à Douala, elle se souvient de son enfance insouciante, de sa vie un peu nomade qu'elle évoque dans un des titres de l'album, *Eyaya*. C'est sa grand-mère qui l'a élevée à l'ouest du Cameroun, chez un oncle. Elle aurait aimé grandir dans une famille classique, avec un père et une mère, mais voilà : son destin était autre. De cette enfance, elle a gardé une sensibilité qu'elle exprime dans ses chansons. Interviewée par *RFI Musique*, elle s'est confiée : "*Cela m'a manqué de ne pas avoir de figures maternelle et paternelle auxquelles me raccrocher. C'est évident que du fait d'avoir manqué de structuration familiale, cela a développé en moi une sensibilité un peu à fleur de peau. Une sensibilité qu'à un moment, j'ai eu envie d'exprimer dans mes propres chansons, après avoir été l'interprète des autres. Soit à travers des reprises de la variété française et américaine, quand j'étais au Cameroun, soit en tant que choriste. Cet album me permet de parler de certains sujets personnels, de me mettre à nu en quelque sorte*". Dans le studio de Yasmine, elle dit son désir le plus cher d'une collaboration avec Richard Bona, son rêve éveillé d'entrer dans son univers. Charlotte Dipanda aime entrer dans l'univers des autres.

Les choix musicaux de Charlotte Dipanda : Sara Tavares *Balance,* Richard Bona *Laka mba,* Lizz Wright *Speak your heart* Lokua Kanza *Mbife*, Asa *Jailer* , Anita Balker *Serious*

Alejandro Valente, gooool ! *(émission du 31 juillet 2009)*

Franco-argentin, né à Buenos Aires, Alejandro Valente a quitté l'Argentine en 1976, à la suite du coup d'Etat militaire. Actuellement rédacteur en chef de la rédaction latino-américaine de *RFI*, il est également un spécialiste du football sud-américain en espagnol, ce qui lui a valu d'être consultant à diverses occasions pour *France Football* ou *Canal+*.

Les choix musicaux d'Alejandro Valente : Cat Stevens *Wild world*, les Beatles *Let it be*, Boris Vian et Magali Noel *Fais moi mal*, Julio Sosa *Madame Yvonne*

Naïma Yahi, née de l'exil *(émission du 3 août 2009)*

Elle est née le 7 juin 1977 à Tourcoing dans le Nord. Fille d'immigrés algériens ouvriers textiles, Naïma Yahi est la quatrième d'une fratrie de 6 enfants. Elle poursuit ses études à Tourcoing puis à l'université de Lille III de Villeneuve d'Asq. Ayant longtemps voulu être journaliste, elle opte pour la recherche dans un premier temps et poursuit ses études à Grenoble en obtenant un DEA d'histoire culturelle. Elle exercera quelques années dans le milieu de la banque avant de revenir à la recherche et entamer un doctorat portant sur l'histoire culturelle des artistes algériens en France de 1962 à 1987. Dès lors, elle intègre l'équipe de l'association *Génériques* et se voit chargée dans un premier temps de la coordination d'un projet européen

Equal visant à lutter contre les discriminations ethniques sur le marché du travail en favorisant la multiplication des projets mémoires portant sur les étrangers en France.

Depuis 2006, Naïma Yahi coordonne le projet d'exposition *Générations: un siècle d'histoire culturelle des Maghrébins en France*" sous la direction du délégué général de Génériques, Driss El Yazami. Naïma Yahi est également à l'initiative du coffret de trois disques *Hna Lghorba : nous sommes l'exil* (Emi).

Les choix musicaux de Naïma Yahi: *The message* de Grand Master Flash, *Ya rabi Sidi* de Noura, *Quin Quin* sur la BO du film Exil de Toni Gatlif, *La carte de résidence* de Mouss et Haki, *Casta Diva* par Maria Callas

Toufik Benaïchouche, d'Alsace et d'Algérie *(émission du 29 juillet 2009)*

Il est né en 1956 à Mulhouse en Alsace. Toufik Benaïchouche a effectué toute sa scolarité à Mulhouse pour ensuite faire l'école de journalisme de Strasbourg. A l'issue de ses études, il décide d'aller en Algérie, son pays d'origine qu'il connaissait très peu mais qu'il a toujours adoré. Il s'installe en 80 à Alger où il ne connaissait personne et travaille à la radio algérienne francophone *Alger Chaine 3.* Il quitte Alger fin 94 et vient à Paris. Il fait des piges dans le journal *Info Matin* et devient présentateur à RFI en tant que pigiste. En avril 96 les Israéliens bombardent le Liban lors de l'opération Raisins de la Colère. RFI lui demande de couvrir l'évènement. Scoop... Il annonce la paix avant même qu'elle soit officiellement proclamée. Fin septembre il assiste à la chute de Kaboul aux mains des talibans en Afghanistan. Depuis il sillonne le Proche Orient (Iran , Irak, Arabie saoudite, Qatar, Syrie, Kurdistan, etc..). En 2001 il assiste à la chute des Twin Towers alors qu'il était en reportage pour un tout autre sujet. En 2006 on lui décerne le 3e prix Bayeux du reportage de guerre pour son travail sur la guerre entre le Hezbollah et Israël. Et l'aventure continue...

Les choix musicaux de Toufik Benaïchouche : Dahmane El Harachi *Ya Rayah*, Bud Powell *Just one of those things*, Bob Dylan *Mister tambourine man*, Khaled *Bakhta*, John Coltrane *Blue train*

Reza, objectif liberté *(émission du 6 août 2009)*

Né il y a 50 ans en Iran, Reza découvre très vite une arme formidable pour défendre la liberté : le journalisme. A l'ère des dictatures, il ne fait pas bon être rebelle. Reza connaît la prison, la torture, l'exil. Depuis 1981, date de son départ du pays natal, il habite de ce côté-ci du monde, celui de l'Occident. Mais régulièrement, il refait sa valise, visse son objectif et repart de l'autre côté, vers ceux qui vivent la lutte et la douleur. Du Maghreb à l'Asie, de l'Afrique aux Balkans, Reza arpente le monde, ou plutôt son monde. Les photos de Reza sont actuellement exposées au Mémorial de Caen. *National Geographic* a édité un ouvrage regroupant les photos de Reza, *Entre guerres et paix*, 30 ans de reportage.

Les choix musicaux de Reza : *Ey Encanlar* de Alim Qasilmov, *Como Tu* de Paco Ibanez, *Ya Habibi Taala* de Asmahan Del, *Miravad ze dastam* de Shahram Nazeri, *Mast Qalander* de Nusrat Fateh Ali Khan, *Mara Bébous* de Hasan Golnaraghi

Sumana Sinha, une Indienne à Paris *(émission du 5 août 2009)*

D'origine indienne (bengalie) vivant depuis presque six ans à Paris, Sumana Sinha est fascinée par la langue et la culture françaises qu'elle n'a commencé à apprendre qu'il y a une dizaine d'années. Auteur, traductrice, elle essaie de créer une passerelle littéraire/culturelle entre l'Inde et la France. Les mots la séduisent. Ils sont, selon elle" *ce miroir absolu de la vie et de mon vécu : ils deviennent la vie même. Je suis dans le perpétuel va-et-vient entre la vie et ses infinis miroirs...* " Son dernier ouvrage *Fenêtre sur l'abîme*, qu'elle a écrit directement en français, est sorti aux *Editions la Différence*.

(Sumana Sinha, dans d'infinis miroirs)

Les choix musicaux de Sumana Sinha : *La vie en rose* de Edith Piaf, *Quand je serai KO* de Alain Souchon, *Who knows where the time goes* de Nina Simone, *Back to black* de Amy Winehouse, *40eme Symphonie* de Mozart, *Walk on by* de Stanley Turrentine

Benson Diakité entre ombre et lumière *(émission du 27 juillet 2009)*

Né à Bancoumana, village situé à 60 km de Bamako, capitale de la République du Mali, au coeur du Mandé (ex Empire du Mali), que de chemin parcouru par ce fils de paysans cultivateurs, quatrième d'une famille de cinq enfants! De cette vie pastorale à la simplicité rustique aux studios lumineux de Radio France Internationale à Paris, Abdoulaye Benson Diakité a connu une traversée d'ombre et de lumière. Mais il dit "*être un enfant béni de Dieu*".

Les choix musicaux de Benson Diakité : Salif Kéita *Moussouldu*, ABS *C'est la fête*, Edith Lefel *Si Seulement...*, Percy Sledge *Take Time to Know her*, Mamou Sidibé *Mary*

Juan Gomez te invita a pecar *(émission du 28 juillet 2009)*

Passionné de radio depuis son plus jeune âge, Juan Gomez réalise tous les jours son rêve de gamin. Etudiant en Lettres et civilisation espagnole, il frappe à la porte de France Inter. Standardiste puis assistant d'émission au *Téléphone sonne* , il devient reporter. En 1992, alors que l'Espagne s'apprête à accueillir l'Expo universelle à Séville et les Jeux Olympiques à Barcelone, Juan Gomez saisit l'occasion pour se rendre sur place et propose ses premiers reportages à RFI... Séduite, la direction lui confie la présentation de *Génération*, un magazine destiné aux 15-25 ans. Il présentera ensuite *Les visiteurs de la nuit*, une émission sur l'Europe avant de lancer en 1996, *Appels sur l'actualité,* la 1ère émission interactive de la chaine. Depuis 13 ans, Juan Gomez ouvre tous les jours l'antenne aux auditeurs pour débattre sur les sujets d'actualité.

Les choix musicaux de Juan Gomez : Alain Bashung *Comme un légo*, Bébé *Malo*, Arthur H *Si tu m'aimes*, Paquita la del Barrio *Invita me a pecar*, Miles Davis *Ascenseur pour l'échafaud*

Renée Kaplan, l'amie américaine *(émission du 21 juillet 2009)*

Elle est américaine et journaliste à France 24. Si elle parle couramment le français, c'est qu'elle a passé son enfance entre la France et les USA, dans une petite ville rurale de l'Etat de New York, loin de Manhattan. Diplomée de Princeton University et Harvard Law School, Renée Kaplan s'est soustraite à la dernière minute à une carrière d'avocat pour tenter sa chance dans le monde des médias.

A New York, elle a commencé sa carrière de journalisme dans la presse écrite, à *Gear magazine* et au *New York Observer*, pour enchainer ensuite avec le news à la télé, où elle a travaillé pour l'émission "60 Minutes" à *CBS* et finalement à *CNN*. Elle a quitté New York en 2006 pour venir à Paris et participer au lancement d'une nouvelle chaine d'info, *France 24*, où elle est aujourd'hui rédactrice en chef. Son livre *L'amie américaine, chroniques d'une new-yorkaise à Paris*, est paru aux Editions du Toucan.

Les choix musicaux de Renée Kaplan : Yaz *Midnight*, Nina Simone *My baby just cares for me*, The Velvet Underground *Stephanie says*, Aimee Mann *Wise up*, Phoenix *Too young*, Aretha Franklin *People get ready*

Santiago Amigorena post coïtum *(émission du 24 juillet 2009)*

Après une enfance en Argentine et en Uruguay, Santaiago Amigorena se fixe en France en 1973. En tant que scénariste, il a travaillé sur une trentaine de films, notamment avec Cédric Klapisch : (*Le péril jeune*, *Peut-être)*, Laurence Ferreira Barbosa (*Les gens normaux n'ont rien d'exceptionnel*), Brigitte Rouan (*Post Coïtum Animal Triste*)... Il est l'auteur de cinq romans (*Une enfance laconique* en 1998, *Une jeunesse aphone* en 2000, *Une adolescence taciturne* en 2002, *Le premier amour* en 2004, *1978* en 2009), publiés tous par P.O.L. Le premier film qu'il a réalisé, en 2006, *Quelques jours en septembre* a été présenté en Sélection Officielle aux festivals de Venise et de Toronto, puis dans une vingtaine d'autres festivals. Il a été distribué dans plus de vingt pays.

Les choix musicaux de Santiago Amigorena : Caetano Veloso : *Mora na filosofia*, Carlos Gardel : *Pa'l cambalache*, Barbara : *Les voyages*, Paco Ibanez : *Palabras para Julia,* Miles Davis : *Concierto de Aranjues*

Heurts et bonheurs

"Je ne cesse de dessiner l'arbre généalogique de ma famille, les lignes de mes pensées et de mes errances, les combinaisons du temps et de l'espace, pour justifier mon parcours. (...) J'ai peur de moi. (...) Quelques mois auparavant, j'avais claqué la porte au nez de mon compagnon et celle aussi du bureau où je travaillais. (...) Année de ruptures, de pénurie, de manque de tout. Je vivais dans un état d'agacement et de confusion. La ville me semblait s'être refermée sur elle-même. Ses portes étaient de nouveau lourdes. (...) C'était angoissant de voir les portes fermées dans une ville, dans un pays où l'on avait mis tant de soi pour les ouvrir." (Shumona Sinha) On avait fait appel à elle pour ce travail d'interprète. "La gymnastique des langues allait commencer." là-bas, des centaines d'histoires d'hommes et pourtant une seule et unique histoire. Les récits ressemblent aux récits. Seuls les détails changent, des dates, des noms, des accents, des cicatrices. ils racontent des crimes, des assassinats, des agressions, des viols, des persécutions. Ils ne racontent pas la misère, parce qu'ils savent qu'on n'a pas le droit de prononcer ce mot. Pour justifier l'asile politique, il faut une raison plus noble. Il faut donc cacher la misère et la nature vengeresse qui dévaste le pays. Il faut inventer une autre histoire, désapprendre la vérité.

Shumona Sinha si baudelairienne

L'interprète de l'OFPRA qu'était Shumona Sinha doit traduire à "l'officier de protection" ces contes des peuples migrateurs. Mais que faire avec ces rêves qui font traverser des frontières et des océans. Mais que faire avec ces hommes qui "envahissent la mer comme des méduses mal-aimées et se jettent sur les rives étrangères ?"

Le soir, en rentrant du travail, Shumona recrachait ce qu'elle avait entendu dans la journée. Elle était femme, ils étaient hommes (le plus souvent). Elle était à Paris depuis 10 ans, ils venaient de s'échouer. Elle écrivait à merveille le français et ses mots étaient une parade amoureuse avec la langue de Molière, ils zozotaient. Elle avait connu la Sorbonne, ils venaient des rues boueuses des moussons interminables. Elle était naturalisée française, ils étaient tusitalas malgré eux. Elle était rayonnante et charmante, ils avaient "les ailes brisées, aux plumes crasseuses et puantes".

Le roman de Shumona Sinha a pour titre un récit en prose de Baudelaire. Dans le roman, l'interprète finit par assommer dans le métro l'un de ces immigrés de couleur qui envahissaient ses jours et ses nuits. Dans la vraie vie, Shumona Sinha, née à Calcutta en 1973, pris du meilleur jeune poète du Bengale en 1990, arrivée en France en 2001, écrivain de langue française déjà en 2008 (*Fenêtre sur l'abîme*), diplômée en Lettres modernes, dans la vraie vie donc, Shumona Sinha a travaillé à l'Office français pour la protection des réfugiés et apatrides comme interprète parce qu'elle aimait les langues. Dans la vraie vie, elle était accablée jour après jour par les récits vrais ou faux qu'elle devait décrypter, contextualiser, crédibiliser (ou non). Dans la vraie vie, elle devait

porter le poids des rêves des requérants ou la responsabilité de son devoir professionnel, prendre parti entre l'empathie et le pays ("d'accueil"). Alors le soir, elle écrivait *Assommons les pauvres* et lorsque le livre est paru (Editions de l'Olivier, août 2011, Prix Larbaud 2012), l'OFPRA, que jamais elle n'a nommé dans le roman, l'a licenciée. En exergue de son livre, elle cite Pascal Quignard expliquant que le mot liberté en ancien grec (Eleutheria) définit la possibilité d'aller où on veut. "Pas comme ces animaux domestiques, entourés de barrières, de murets, de fils de fer barbelés, de frontières".

Boualem Sansal si camusien

De retour d'Israel (13 au 16 mai 2012), sous la menace du Hamas et sous celle de son pays, l'Algérie, réfugié en littérature auprès de l'édition française, Boualem Sansal se dit que là où tous ont échoué pour le dialogue judéo-palestinien, peut-être les écrivains y parviendront. Alors il est allé au Festival des Ecrivains de Tel Aviv. Boualem Sansal est entré en littérature très tardivement, à 50 ans, après une carrière dans la haute fonction publique algérienne. Mais lorsque dans ses livres il a assimilé islamisme et nazisme, lorsqu'il a décrit l'autocratie et la corruption dans son pays, il a été limogé et ses livres censurés.

Flatté à Paris, primé en Allemagne, traduit dans le monde entier, l'écrivain n'a plus sa place au Salon international du Livre d'Alger. En ce mois de juin 2012, la presse algéroise lance une diatribe violente contre celui qui a grandi rue Darwin, là même où a vécu Albert Camus. "Il faut affronter le danger. Si tu le fuis, il te rattrape. Si tu l'affrontes, tu as une chance de gagner" dit l'écrivain de Boumerdès, auteur de *Rue Darwin*.[438]

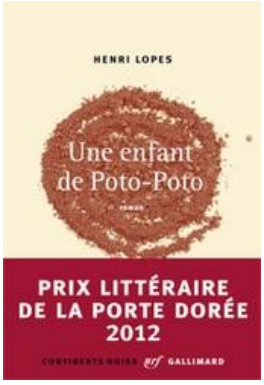
Henri Lopes, si dumassien

Le *Prix Littéraire de la Porte D*orée récompense un roman ou un récit écrit en français et traitant du thème de l'exil. Les romans de Shumona Sinha et de Boualem Sansal (plus haut) ou encore ceux de Ali Magoudi et de Ahmed Kalouaz (plus loin) ont été nominés parmi les onze oeuvres et auteurs de la très belle cuvée 2012. Le 6 juin 2012, le jury a désigné Henri Lopes lauréat pour son dernier roman *Une enfant de Poto-Poto*. Henri Lopes est congolais. Mais l'est-il vraiment ? De père belge et de mère congolaise, il a aussi des racines asiatiques et, lorsqu'il était enfant à Brazzaville, on l'appelait Sinoa (Chinois) en raison de ses traits eurasiens. Il a connu à Brazzaville les enseignants *moundélé* (blancs). Dans son dernier roman, la narratrice, Kimia, raconte sa rencontre avec un professeur de lettres blanc et la rivalité avec son amie Pélagie, amoureuse.

Le pays bantou, c'est cette terre africaine qui fait la substance des romans d'Henri Lopes, écrits dans un français coloré, "congolisé". Henri Lopes a été transplanté en France, à Nantes, à l'âge de onze ans. Il vit à l'étranger mais son écriture est faite "d'une pâte extraite de la terre

[438] Gallimard, Prix Roman-News 2012)

africaine". Henri Lopes n'est pas un auteur en émergence. Le roman primé ce 6 juin est son huitième et l'écrivain a reçu en 1993 le Grand Prix de la francophonie de l'Académie française. Henri Lopes n'est pas une personnalité en devenir. Il a été Premier Ministre de la République du Congo, il a été directeur général adjoint de l'UNESCO et il est aujourd'hui ambassadeur. Qu'est-ce-qu'un ambassadeur ? Un homme qui crée des liens et même des métissages



Ali Magoudi si lacanien

C'était au Festival Médiapart à la Maison des Métallos. Edwy Plenel rendait un hommage vibrant à ce "vieux compagnon de notre histoire républicaine". A ses côtés, Ali Magoudi réagit avec un humour non feint: "C'est toujours un grand moment d'entendre sa rubrique nécrologique". Ali Magoudi vit... et écrit la vie des autres, celle de son propre père qu'il ne lui a jamais raconté. Et pour cause, comme il le découvrira après enquête, une enquête fouillée, minutieuse, "archéologique" dans les archives de Paris, de Varsovie, de Berlin, de Caen, de Munich et peut-être d'Alger,... L'écrivain a fait oeuvre d'historien en même temps que de psychanalyste, ce qu'il est professionnellement. Le père d'Ali Magoudi est né en 1903, sujet français de droit local. Voilà pour le fils une première découverte: comment peut-on être "sujet français de droit local, c'est-à-dire de droit coranique, en République ?" Seuls les musulmans, dits indigènes, avaient cette particularité française.

Venu en France, il aurait ensuite un peu "arrangé" sa vie, laissant une femme et deux enfants en Algérie dont Ali aurait découvert ainsi l'existence. En 1942, il rencontre la mère d'Ali, polonaise, à Varsovie. Que faisait-il en Pologne ? Il se serait inventé un camp de concentration pour ne pas dire qu'il était parti en travail volontaire en Allemagne. Ce père itinérant s'enferme dans un silence. Comment dire sa collaboration en 1945 ?

Ali Magoudi, né en 1948, fera l'autopsie de ce silence. Le psychanalyste, dans d'autres travaux, s'était déjà intéressé à François Mitterrand (Portrait total), à Jacques Chirac (Portrait total encore), à Jean-Marie Le Pen (Les dits et les non-dits), à Nicolas Sarkozy (J'vais vous dire un

truc). Dans *Le monde d'Ali*, il s'était interrogé: "comment fait-on une psychanalyse quand on est Polonais, chirurgien, arabe, élevé dans le Sentier ?" Dans *Un sujet français*, il interroge ce silence du père, mort en 1973, sans avoir rien révélé. Le narrateur questionne cette identité diffractée. Cela donne un livre original qui, par la grâce de la littérature, nous fait voyager dans les facéties d'une vie totalement singulière. Tout homme naît d'un trou fondateur.

Ahmed Kalouaz si pennachionien (de Pennac)

"Cette vie avance et un jour on se dit que l'on écrit. Et puis, par hasard, cela intéresse deux ou trois personnes, un cercle d'initiés; ça donne du plaisir ou de l'émotion. On écrit mais il est aussi important de respirer, de courir ou d'aimer. Il paraît que de tant aimer et de tant marcher naissent les livres. Ils naissent ainsi mais on avait oublié que le plus important pour un livre, c'est de vivre." (Ahmed Kalouaz) Prix Littéraire des Lycéens et Apprentis 2012, Ahmed Kalouaz, auteur d'une trentaine d'ouvrages (poésie, nouvelles, roman, théâtre, textes pour la jeunesse), constate que les années en 2 ont marqué la vie de son père. En 1942, il débarque sur les plages de France pour libérer le pays. En 1952, il revient en France et Ahmed naît à Arzew (Algérie). En 1962, l'Algérie est indépendante. En 2002, il décède. Ahmed Kalouaz raconte son père dans *Avec les mains*[439]. Ahmed écrit pour ses lecteurs et pour ceux qui viennent le rencontrer lors de ses lectures à voix haute. "J'aime voir leurs visages, sentir leurs réactions" dit l'écrivain. Il est profondément humaniste. Les seuls titres de ses oeuvres disent son humanité. *Race blanche* est une pièce de théâtre sur la différence et le racisme. *Attention fragiles* est un texte en prose où deux êtres dévoilent leur fragilité "entre les humeurs du Lubéron (l'auteur vit à Villeneuve-les-Avignon) et le vent des souvenirs",...

Ahmed Kalouaz aime les gens, les rencontres. il aime croiser le regard des passants et des passantes. Ahmed Kalouaz est un poète qui met en scène des instants de vie. Il n' y a pas de fait mineur, tout est comme le vol des papillons. A la jeunesse qui adore ses livres, il raconte l'histoire d'*Ibrahim, clandestin de 15 ans*. L'Eldorado rêvé est une souricière dont il sera difficile de s'extraire. le corps de Ahmed Kalouaz est fait du "bruit des autres" (le nom de son éditeur), son coeur est fait de leur silence, du silence des "gens de peu", cabossés par la vie. Ahmed Kalouaz est taiseux. C'est pour ça qu'il écrit. Il donne la parole aux gens d'hier car il puise dans leurs racines. Il aime la rue, il aime les sports, car il a le goût de la vie. Dans *Une étoile aux cheveux noirs* (2011), il rend hommage à sa mère qui a élevé 14 enfants. Elle a quitté l'Algérie et est arrivée ici. Elle ne comprend pas pourquoi son mari et ses enfants sont ainsi humiliés. Elle cache sa colère dans la prière. Elle souffre des vexations qu'ils ont à subir, de la destruction de cet immeuble où elle a vécu 40 ans, elle sait ce que l'exil veut dire. Dans l'exil, il y a ces heurts mais il y a aussi ces bonheurs. Mme Kalouaz ne sait pas lire et son fils est écrivain. "J'aurais pu me souvenir de tout ?" écrit-il. Dans les parcours de vie, la malchance et le bonheur se croisent.

[439] éd. du Rouergue, 2011

Au pays des écritures

(août 2007)

L'écriture est née il a 5000 ans. Son art, la calligraphie est un patrimoine pour l'humanité.[440]

Moustapha Mebarki est natif de la Vallée de la Fensch en Moselle. De son terroir, il revendique les mille et un visages et les mille et une cultures, comme les couleurs du futur. Pour lui, ce futur plonge dans un passé multimillénaire. Moustapha s'est intéressé à l'aventure de l'écriture. Il a un faible pour le cunéiforme, l'alphabet d'Ougarit.

En 1989, il a créé à Metz l'association *Cultures 21* pour permettre la rencontre de ce patrimoine avec un large public. Il a créé à Terville un Fonds Universel de l'Ecriture et de la Calligraphie, accessible à tous, dans cette Lorraine, carrefour de mémoires, de cultures et de populations. A Terville, Mouss a déjà invité de nombreux calligraphes.

(Moustapha Mebarki, en animation avec *Cultures 21*)

Abdollah Kiaïe est né à Téhéran en 1954. Issu d'une famille de calligraphes de père en fils, il a débuté dans la calligraphie dés l'âge de cinq ans (!), avant de suivre, à dix ans, l'enseignement d'un maître. En France depuis 1987, il fonde Ductus, une association de calligraphes regroupant différents styles (arabe, latin, hébraïque, chinois, etc.). Il se consacre plus particulièrement à la calligraphie persane, mais n'hésite pas à "toucher" aussi aux calligraphies latine, chinoise et hébraïque.

Abdollah Kiaie expose régulièrement ses oeuvres depuis 1988, lors des manifestations personnelles ou collectives : Bruxelles, Paris, Luxembourg... Il exerce de multiples activités professionnelles et pédagogiques : réalisations de différentes commandes de calligraphie, animations de stages de formation(notamment pour les professeurs d'art plastique), cours réguliers de calligraphie persane et arabe, démonstrations, conférences, ateliers dans divers organismes, de l'école primaire aux écoles d'art... Il est également consultant auprès des agences de communication, de l'Education nationale, de musées, d'associations et centre culturels, de la Bibliothèque nationale.

---

[440] La présentation ci-après de cinq calligraphes est directement issue, in extenso, du *site de l'association Cultures 21* que nous vous invitons bien entendu à découvrir: pour y rencontrer d'autres calligraphes, l'actualité de l'association, etc. *Les illustrations de calligraphie nous viennent de Toit du Monde et de Calligraphis, association pour l'enseignement et la promotion de la calligraphie et de toutes les activités culturelles gravitant autour de l'écriture et des arts plastiques, 16 rue Visconti Paris 6e)*

Salah Moussawy est né à Al-Najaf en Irak en 1950. Professeur, il a dirigé le Département de la calligraphie arabe et des arts décoratifs islamiques à l'Institut des Beaux-Arts à Baghdad de 1977 à 1982. Il vit aujourd'hui en France (à Saint-Etienne) où il enseigne la calligraphie arabe. Pour Salah Moussawy, la calligraphie est l'art de forger, de sculpter des formes et des symboles qui interprètent des mots, mais aussi d'une tentative personnelle d'exprimer un sens instantané, que cache le mot, et de lui donner l'occasion d'acquérir une dimension supplémentaire.

(calligraphie persane)

Dessiner un son ou un mot, et exprimer par un signe donné, exige un ressenti, une compréhension, jusqu'à faire corps avec lui au point de transformer tous les éléments qui le composent en une "réponse". Cette réponse est une traduction des sentiments, de la volonté, du désir, de l'imagination et de l'état d'âme du calligraphe, depuis le moment où il commence à penser à son travail, jusqu'à ce qu'il entreprenne de dessiner le mot ou la phrase.

Abdelilah Baghli est né en 1953 à Tlemcen (Algérie). Il vit et travaille actuellement à Metz, après une formation à l'Ecole des Beaux-Arts d'Alger, puis une expérience de plusieurs années en atelier. Ce peintre-calligraphe aime à conjuguer l'abstrait et le figuratif, jouant des continuelles métamorphoses de la lettre et du signe. La lettre s'avance à la rencontre du monde pictural pour retrouver pureté et équilibre. Dans sa recherche, il souhaite donner une dimension nouvelle, cherchant à déplier l'espace intérieur. Plusieurs expositions: Tlemcen, Alger, Oujda... puis en France, entre autres, lors des 2e et 3e Rencontres Internationales d'Ecritures et de Calligraphies de Metz en 1996 et 1999 en hommage à Paul Verlaine et à l'Epopée de Gilgamesh.

(calligraphie arabe)

Safia est une céramiste algérienne, de culture berbère. Elle vit en Bretagne. Dans leurs costumes de céramique, les personnages de Safia invitent à un voyage au pays des écritures. Les personnages de cette histoire sont des "sentinelles de la mémoire", familiers mais emplis d'éternité. "*La calligraphie que je pratique m'amène tout d'abord vers les signes et les tatouages berbères. J'y découvre là une façon d'écrire l'hsitoire, autrement qu'avec des mots. Je me suis intéressée aux Phéniciens et aux autres civilisations de la Méditerranée*". La nouvelle "La légende des hommes plats: les Iférawen" de Chawki Amari (Editions de la Baleine) a été déterminant pour la création de Safia. Ce que Safia pétrit, avant de mettre au four, c'est un peu des souvenirs et du patrimoine de chacun (mémoires familiales, héritages historiques...).

Chen Dehong répond régulièrement à l'invitation de Cultures 21, pour participer à des expositions collectives ou pour animer des ateliers de calligraphies chinoises à Metz, avec scolaires ou adultes. Chen Dehong est un pur artiste chinois diplômé des Beaux-Arts de Pékin. En 1960, lorsqu'il termine sa formation, la Chine exige de ses artistes qu'ils mettent leur art au service du pays. Pas question d'abstraction ni d'autres "fantaisies", il convient de choisir uniquement des sujets imposés: grands dirigeants, ouvriers, etc... En 1982, Dehong obtient une bourse pour les Beaux-Arts de Paris. Vient alors la découverte d'un monde pictural nouveau.

(calligraphie extrême-orientale)

Ce n'est pas pourtant que notre peintre va renier ses origines. Lui-même dit: "Ma peinture trouve ses racines dans la calligraphie chinoise, l'une des plus anciennes et fascinantes créations artistiques de l'histoire".

Dehong reste fidèle à la tradition chinoise. A la différence de notre peinture qui distingue les deux actions "peindre" et "dessiner" (cela au moyen de deux outils différents), la peinture chinoise ne voit qu'un seul et même acte, accompli par un seul outil, le pinceau. La moindre tache non voulue, la moindre hésitation du trait ne peut être corrigée...

Dehong a une prédilection pour les êtres vivants: animaux, tels le tigre, le cheval, mais réinterprétés de telle manière que la tableau échappe au figuratif traditionnel... La poésie est présente partout, dans le choix des couleurs comme dans la souplesse du geste.

Regards

(mai 2011)

"Dans un petit village, quelque part entre l'Afrique du Nord et le Moyen-Orient, la tradition impose aux femmes d'aller chercher l'eau à la source, en haut de la montagne, sous un soleil de plomb. Leïla, jeune mariée, propose aux femmes de faire la grève de l'amour : plus de sexe tant que les hommes n'apportent pas l'eau au village". En sélection du Festival de Cannes, on remarque forcément *la Source des Femmes*, avec les pétillantes Hafsia Herzi, Leila Bekhti et Sabrina Ouazani, du réalisateur Radu Mihaileanu, qui sort là son dixième film.

Radu Mihaileanu à Cannes

Fils d'un journaliste juif roumain, Radu Mihaileanu a fui la dictature roumaine et a étudié le cinéma à Paris (IDHEC, devenu FEMIS). Poète, il est l'auteur du recueil *Une vague en mal de mer*. Cinéaste, il a déjà obtenu plusieurs prix lors de festivals (Montréal, Istanbul, Sao Paulo).Le franco-roumain avait raconté en 2005 l'histoire vraie des Falashas, ces juifs noirs venus d'Ethiope, qui ont tant de mal à se faire accepter en Israel, malgré leurs efforts. Le film s'appelait *Va, vis et deviens*. Il avait repris le sujet dans un documentaire en 2007, *Opération Moïse.* Le film *La source des femmes* sera présenté au jury du festival de Cannes (du 11 au 21 mai).

Rachid Djaidani en écriture

La "*discrimination pacifiste*", dit Rachid Djaïdani, c'est de tuer un artiste en l'appauvrissant. Il suffit de ne pas parler de lui ou de le caricaturer, de le stigmatiser, par exemple de dire que Rachid Djaïdani est un écrivain de banlieue, alors qu'il est un écrivain tout court. Quand en 1999, il a publié *Boomkoeur*, on a dit de lui qu'il était dans l'effet de mode. Quand en 2007, il a sorti *Viscéral*, la réaction était plus négative parce que, dit-il, "*on commence à déranger... non pas parce*

que c'est violent... mais parce qu'ils (les critiques du monde littéraire) *n'ont pas nos codes et forcément cela peut enrouer les machines*". Rachid Djaïdani trouve ses références littéraires dans le hip hop où on parle avec le coeur d'un vécu, "*on a essayé de nous lobotomiser, mais on est la force, la créativité, l'universalité parce qu'on se met en danger quand on est dans la création*".

Rachid Djaïdani est né en 1974, d'un père algérien qui travaillait chez Peugeot et d'une mère soudanaise. La famille a vécu aux Grésillons à Carrières-sous-Poissy. Après avoir travaillé sur les chantiers, été champion de France de boxe anglaise, il est employé comme vigile de plateau sur le film *La haine*. Il décide alors de devenir acteur mais c'est par la littérature dite urbaine qu'il se fait ainsi connaître.

Erika, juste elle

Elle est née en 1964, Erika Dobong'na, de parents exilés après avoir combattu la dictature camerounaise. A l'âge de cinq ans, elle va au conservatoire où elle suit des leçons de solfège et de piano. En 1976, elle découvre le reggae de Bob Marley. Ses parents lui offrent une guitare. En 1982, dans son groupe *Princess and the Royal Sound*, elle fait ses premiers concerts et en 1988, elle sort son premier disque solo qui rencontre un succès immédiat. Vous connaissez tous, "trop de bla-bla" ! Elle apparaît sous le nom d'artiste ***Princess Erika***. En 1992 sort le premier album et en 1996, le deuxième, *D'origine*. Dans le même temps, la chanteuse joue la comédie, avec à son actif six films, des séries, des pièces de théâtre.

Le 9 mai 2011 est sorti son neuvième album *Juste Erika*. Elle y chante son vécu, ses expériences amoureuses. Elle a eu des parents modernes qui lui ont donné des racines. Dans *La main de mon père*, elle rend hommage à son père. Après la mort de son producteur, l'homme qui lui apportait l'énergie pour monter sur scène, elle a dû se remobiliser pour prendre en main sa carrière. "*Le reggae est une musique de révolte, une musique révolutionnaire. C'est la musique de la fraternité et de la liberté du peuple. Elle sonne l'avénement de l'Afrique*", dit-elle, trente ans après la mort de Bob Marley.

Lamine Kouyaté for love

Lamine Badian Kouyaté, dit **Xuly Bêt** (on prononce "*khouly beut*") est né au Mali en 1962. Ses parents (mère sénégalaise et père malien) sont arrivés en France dans les années 70. Après avoir suivi des études d'architecture à Strasbourg, il se lance dans la mode ouvrant en 1986 son premier atelier dans le 18e arrondissement de Paris. Au départ, il recycle les vêtements des Puces. Son talent fera le reste. En 1996, il reçoit le Prix du meilleur jeune créateur de mode féminine au *Trophée de la Mode*. L'année suivante, il ouvre une boutique à New York, dans le quartier alternatif de Lower East Side (aujourd'hui fermée). Il participe pour la première fois en 1999 à la *Fashion Week* de New York et apprécie l'espace que l'on accorde dans cette ville aux jeunes créateurs.

Xuly Bêt, en wolof, cela veut dire quelque chose comme "tu veux ma photo ?", mais dit sans agressivité, plutôt avec malice, "ouvre grand tes yeux !", à la manière africaine. L'Afrique transpire dans ses créations, par ses tissus (wax, bogolan,...), ses cotons bio et équitables du Mali, comme par l'esthétique de ses drapés. dans ses collections, il fait même passer des messages, comme "*Speak up ! Stop discrimination*", sur des foulards diffusés par les 3 Suisses. Xuly Bêt a aujourd'hui une boutique au Forum des Halles (niveau - 1) et une autre au 95, boulevard Beaumarchais à Paris.

Lamine Kouyaté a partagé sa jeunesse entre le Mali, le Sénégal et la France. Son père était ministre. Il a été emprisonné pendant sept ans après le coup d'Etat de 1968 au Mali. La famille a vécu à Argenteuil. Il est aujourd'hui un créateur français qui vend ses produits dans le monde entier, propulsé par les partenariats qu'il a su créer. Des stars internationales adoptent ses vêtements. Les créations de Xuly Bêt sont des invitations à l'interculturalité, une ouverture sur le monde. Les voyeurs savent désormais ce qui les attend. Les corps habillés, on dirait plutôt moulés, par Xuly Bêt s'affichent sans complexe. L'Afrique est là devant nos yeux. Paris est là, urbaine et métissée, jeune et branchée.

"*Et le meilleur espoir du racisme est décerné à...* "

Quel est le point commun (entre autres) de ces quatre personnalités ? Elles font partie du jury 2011 des *Y'a bon awards*, organisé par l'équipe des *Indivisibles*. La cérémonie parodique, décernant des "prix" aux personnalités, ayant proféré dans l'année des propos racistes dans l'espace politico-médiatique, aura lieu le 23 mai 2011 au *Cabaret Sauvage*. "C'est la 3e édition de cette soirée réunissant journalistes et artistes pour dénoncer avec humour les paroles qui assassinent le vivre ensemble dans notre pays. Créée en 2009, la cérémonie rencontre un succès qui ne se dément pas. Cette année encore, les prétendants au titre sont nombreux, beaucoup trop nombreux. Décidément, nos politiques, journalistes et intellectuels de plateaux sont de plus en plus créatifs pour trouver la phrase qui tue, le débat le plus fédérateur possible et le plus urgent pour les Français... (Enfin... ceux reconnus comme tels). Ils ont vraiment été coopératifs pour pérenniser cette remise de prix, mais cela ne veut pas dire qu'ils repartiront avec un trophée, car le jury est exigeant. " Qui sont les nommés cette année ? Dans quelle catégorie ? Rendez-vous le 23 mai.

Dignité

(mars 2013)

Fatoumata Diawara pour le Mali[441]

A tout juste 29 ans, elle se permet de réunir plus de 40 artistes maliens pour créer la chanson *Mali ko* (pour le Mali en bambara) pour réhabiliter l'image de son pays en crise. Le Nord tente de sortir d'une occupation jihadiste qui a meurtri son peuple, interdit sa musique, détruit son patrimoine, enfermé les femmes. "La femme malienne est brillante. Profonde. Elle possède en elle les valeurs de la famille mais je l'invite à plus travailler et à devenir indépendante pour se faire respecter davantage. Une femme peut bien conduire un taxi, être mécanicienne ou entreprendre des affaires. Mais la Malienne est parfois trop figée dans sa mentalité".

Fatoumata Diawara est auteure-compositrice et interprète. Dès le plus jeune âge, elle dansait, jouait la comédie, composait, chantait. Sa voix magnifique la relie à ses parents, à sa mère, à son pays. Elle chante en bambara avec l'accent de Wassoulou. Quand elle chante, elle donne sa voix: "je veux qu'à travers elle, on sente tendresse et amour".

A 15 ans, Fatoumata Diawara est repérée par le cinéaste Cheick Oumar Sissoko qui l'engage dans le film La genèse, primé à Cannes en 1999. Elle interprète le premier rôle féminin. En 1998, elle quitte le cocon familial pour rejoindre le Théâtre des Bouffes du Nord à Paris. Pendant six ans, elle va tourner avec la Compagnie Royal de Luxe. En 2006, elle est remarquée cette fois par Cheick Tidiane Seck qui la lance dans la carrière musicale. Jouer, chanter, danser, Fatoumata ne cherche pas à choisir. Elle prend tout comme du positif. Elle est d'abord passionnée par le spectacle. En 2007, elle joue Karaba, la sorcière de Kirikou: "Au théâtre, je sers une idée et un personnage. Dans les concerts, je suis présente à 100 %." C'est ce que pourront constater les spectateurs le 21 mars 2013 à Strasbourg, le 22 à Digne, le 23 à Béziers où Fatoumata est invitée à se produire avant une tournée européenne. Elle interprétera son premier album éponyme qu'elle a simplement appelé *Fatou*. Elle en a composé elle-même les douze titres, ciselé les paroles, assuré les arrangements, géré la production. Elle a eu la chance d'être signée par un grand label. Cet album est un vrai délice auditif. Ses concerts sont de grand moment de grâce. Elle détonne par un sourire large et un coeur grand ouvert. Ses textes et sa musique sont inspirés: "Le Mali m'inspire. C'est une terre de grands hommes. Le rôle de l'artiste est d'aider ce pays à retrouver sa dignité."

[441] d'après *Journaldumali.com*

Wiam Berhouma s'explique, toujours avec le sourire[442]

(31 janvier 2016)

"Etes-vous conscient de faire mal à la France ?" C'est la question posée par Wiam Berhouma, professeure d'anglais, (le 21 janvier 2016) à Alain Finkielkraut, sur le plateau de *Des paroles et des actes* (France 2). Elle a souhaité revenir sur les réactions suscitées par son intervention qui a fait beaucoup de remous sur internet et dans les médias.

(*début de citation*) L'émission intitulée ce soir-là *Les deux France* opposait - ou du moins devait opposer - l'intellectuel Alain Finkielkraut à l'homme politique Daniel Cohn-Bendit. C'est dans ce cadre-là que j'ai été invitée à intervenir en tant que "citoyenne de confession musulmane". C'est comme cela que j'ai été castée. J'ai mis peu de temps à accepter; comme beaucoup nombre de propos tenus par Finkielkraut m'avaient ulcérée et je voulais le mettre face aux conséquences de tels discours.

La polémique

Malgré le format difficile (qui ne permet ni un vrai débat, ni la formulation d'une argumentation précise), il me semblait important de pointer les problématiques d'une parole raciste devenue normalisée, d'un climat dangereux et délétère, ainsi que d'une islamophobie institutionnalisée. Si je m'attendais à ce que mes propos ne plaisent pas à -ce que j'espérais être - une minorité de personnes, je ne m'attendais pas à susciter une telle polémique. Suite à mon passage, beaucoup de personnes se sont laissées aller aux théories les plus fantaisistes et aux connexions les plus incongrues, allant m'inventer des identités, des occupations et des relations qui ne sont pas les miennes. Si certains se sont arrêtés aux insultes racistes, sexistes et misogynes, (j'ai d'ailleurs décerné la palme à la mention "Beurette siliconée"), d'autres ont poussé la diffamation encore plus loin en s'adonnant à toutes sortes de raccourcis douteux de "raisonnements logiques" à en faire se retourner Descartes dans sa tombe et des conclusions dignes des plus grands saute-mouton de la planète. Je vais être claire, donc. Oui, comme plus d'une centaine de citoyens, de personnalités et d'organisations (*Collectif Mwasi*, *Union Juive Française pour la Paix*, *Ferguson in Paris*, *Europe Ecologie Les Verts*...), j'ai signé l'appel de la Marche pour la dignité et ai manifesté contre les violences policières et le racisme ce fameux 31 octobre 2015. Mais non, je n'ai pas eu la chance de l'organiser. Non, je ne suis affiliée à aucun parti politique. Non, je ne suis pas membre du *Parti des Indigènes de la République*. Non, je ne suis pas la soeur de Nabilla. Non, je ne suis pas la première femme à avoir posé un pied sur la lune, et non je n'ai pas brillamment vissé le dernier boulon de la Tour Eiffel.

[442] *un article de l'Obs, Le Plus, 29 janvier* 2016

Une vérification sommaire, que l'on aurait même pu confier au stagiaire de troisième, aurait permis de lever le doute à ce sujet... Mais c'était sans compter sur la course au clic de certains médias, qui ont préféré s'appuyer sur les dires de la twittosphère pour sortir, dans la précipitation et sans aucune vérification, des informations qui tenaient de l'hypothèse plutôt que de la vérité indéniable.

Les "vérités" de Finkielkraut

Le plus déplorable dans tout ça - au-delà du fait que ce sont toujours aux mêmes que l'on demande de justifier telle ou telle phrase, tel ou tel lien associatif - c'est que ces vaines polémiques ont occulté mon propos. Pourtant, il est primordial d'en parler, d'analyser l'islamophobie ambiante et les processus de confiscation de la parole au profit de certains intellectuels réactionnaires surmédiatisés, notamment sur les chaînes publiques. Alain Finkielkraut en est un. Il fait partie de ces gens qui prétendent dire "des vérités dérangeantes" mais qui ne font que nuire à notre capacité à faire société et à construire un "nous" inclusif et juste. Il fait partie de ceux dont les amalgames et les propos tendancieux, inexacts et fantasmés contribuent à opposer les citoyens les uns aux autres. Et ce n'est pas nouveau.

En 2005, il commentait les révoltes urbaines de Clichy-sous-Bois de la sorte: "En France, on a tendance à réduire ces émeutes à leur dimension sociale, de les voir comme une révolte des jeunes des banlieues contre leur situation (...), le problème, c'est que la plupart de ces jeunes sont des Noirs ou des Arabes avec une identité musulmane."

Non, le problème n'était ni leurs origines ethniques ni leur religion, mais dans la perception qu'en ont les institutions et le traitement différencié, notamment de la part de l'institution policière, qui en découla.

Quelques mois plus tard, il taclait notre équipe de foot nationale en la qualifiant de "black-black-black", regrettant que cela en fasse "la risée de toute l'Europe". La liste des propos nauséabonds s'est allongée au fil des années. En 2006, lors d'une table-ronde du CRIF, Alain Finkielkraut évoque "un lien visible entre Islam et violence" dans notre pays. Etrange donc que les 5 à 7 millions de musulmans vivant en France n'aient pas encore de casier judiciaire !

En 2014, se lâchant sur les musulmans, il déclarera que "la majorité des antisémites sont musulmanas". Sur quoi s'appuie-t-il pour sortir de telles inepties si ce n'est sur ses préjugés et son idéologie mortifère ? Il continuera en 2015, en expliquant que le djihad au sens de "combat armé pour la défense et l'expansion de l'Islam... est une obligation léguée par Mahomet à tous les musulmans".

Apaiser au lieu d'enflammer

On pourrait citer bien d'autres propos. Leur point commun ? Ils sont souvent racistes, complètement hors-sol et créent de la défiance à l'égard d'une partie de la population. Surtout, leurs auteurs ont généralement carte blanche - même sur les chaînes publiques - pour exprimer ces idées et ce, sans que le format ni la ligne éditoriale ne permettent une vraie contradiction. C'est en ce sens que j'ai également interpellé David Pujadas. Plus que jamais, les médias ont un rôle à jouer dans l'apaisement des tensions sociales et politiques auxquelles nous faisons face.

Lorsque je vois qu'une intervention de quelques minutes a créé autant de tumulte et déchaîné autant de passions, je me dis qu'il nous reste encore beaucoup de chemin à parcourir et de défis à relever. Je compte bien y prendre ma part... toujours avec le sourire. (*fin de citation*)

Jeunes

(novembre 2013)

Connaissez-vous un parlement paritaire, représentatif de la diversité, se réunissant sur des sujets de fond et intéressant au plus près la population, où les mandats ne sont pas renouvelables ? C'est le *Parlement alsacien des jeunes*, troisième assemblée régionale (après le Conseil régional et le CESER), créé en 2011, sous l'impulsion de Lilla Merabet.

Connaissez-vous une expérience où des jeunes considérés comme décrochés scolairement puis professionnellement expriment leurs talents et compétences dans un projet collectif et montrant une belle image d'eux-mêmes et de la société ? C'est le film *Jeune*, réalisé sous la direction de Christian Zerbib, où vingt jeunes filles et garçons prennent la parole pour dire leurs rêves et donnent un sens au mot avenir.

Connaissez-vous ce parcours d'une jeune femme française à travers toute l'Europe, du nord au sud, tout au long de cette année, partie à la rencontre des jeunesses du continent pour en revenir plus confiante encore, plus europhile, plus déterminée à vivre au quotidien l'interculturalité ? Ce sont les *Portraits d'Europe* de Caroline Megglé.

Lilla Merabet et les quarante parlementaires

"Ma passion d'Alsace est née voilà 17 ans et s'anime chaque jour sur cette terre de tous les possibles auprès d'un peuple qui a toujours su écrire les pages de son destin face à l'histoire." Lilla Merabet est arrivée dans la région pour prolonger ses études à Strasbourg après sa maîtrise d'histoire acquise à l'Université Pierre Mendes France de Grenoble. Aujourd'hui, entrée en politique dans la majorité régionale, elle dit qu'elle essaye de rendre à l'Alsace un peu de tout ce qu'elle lui a permis. Elle parle souvent du "destin" de cette région, "un peu à part, humaniste, innovante, généreuse, exigeante, fière". A peine élue à l'assemblée régionale, celle qui fut la directrice régionale de l'association Unis Cité Alsace (pendant cinq ans) puis la déléguée régionale de la *Fondation de France*, imprima sa marque, sous le regard bienveillant du Président Richert.

Tout juste sortie avec succès du Cycle des Hautes Etudes Européennes de l'ENA, elle porte auprès de l'Association des Régions d'Europe son rapport sur la participation des jeunes pour qu'ils choisissent un métier qui leur convient, correspondant à leurs goûts et ne subissant pas les préjugés discriminatoires à leur encontre, s'engage pour le dialogue interreligieux et la reconnaissance de l'islam dans sa région concordataire, agit aussi pour le retour du centrisme dans sa ville de Strasbourg avec l'UDI.

Le PAJ

En charge de la jeunesse au Conseil régional de la 3e région la plus jeune de France, Lilla Merabet a initié le programme *Priorité Jeunesse*: "l'Alsace se veut pour chaque jeune, d'ici, d'ailleurs, de passage, une terre de sérieux et de fantaisie, d'excellence et d'expérience, d'ouverture et de sincérité". En quelques mots-clés, l'ambition est donnée pour "une Alsace à Haute Qualité Humaine". L'agence régionale de la jeunesse en sera l'outil, le Parlement Alsacien des Jeunes une démonstration concrète.

Qu'est-ce que le PAJ ? Un outil de démocratie participative, une assemblée de 39 jeunes âgés de 15 à 28 ans, tirés au sort sur un total de 300 candidatures adressées à la Région. Ils sont représentatifs de la jeunesse alsacienne dans sa diversité: parité filles et garçons, présence de tous les âges (de 15 à 28 ans), représentation de tous les statuts: lycéens, apprentis, étudiants, salariés, jeunes en recherche d'emploi / inscrits auprès d'une mission locale, équilibre territorial (jeunes issus de tous les territoires alsaciens, urbains comme ruraux). Les jeunes parlementaires se saisissent de questions intéressant les jeunes, contribuant ainsi à faire bouger les politiques régionales.

Le PAJ est ainsi la 3ème assemblée régionale. Le mandat est de deux ans. Durant leurs premiers mois de mandat, les membres du PAJ se sont mobilisés près d'une vingtaine de fois, avec des séances de travail sur la formation, l'insertion professionnelle, la mobilité des jeunes, l'environnement, etc. Ils contribuent ainsi à la réflexion sur un projet régional lié à l'orientation et aux métiers, dont ils seront les coauteurs: *Les 100 métiers*. Retour sur une année 2013 du PAJ riche en évènements.

Un printemps hors norme

Le 11 mars, Marie Hunyadi, étudiante en cinéma et design à l'Université de Strasbourg, créative, motivée, curieuse et investie, administratrice de la page Facebook du PAJ en 2011-2012 transmet le flambeau à la nouvelle équipe. Passionnée d'Art avec un grand A depuis l'enfance, Marie n'a qu'un rêve: "être publicitaire ! Jouer avec les mots, accrocher les regards, influencer sans forcer, vendre sans imposer, trouver l'harmonie entre les couleurs et les typographies et le subtil équilibre entre efficace et classe..." Elle n'oubliera jamais l'engagement et l'ardeur que l'on côtoie lorsque l'on s'investit dans une telle entreprise et dit avoir beaucoup appris dans cette aventure enrichissante et épanouissante.

Le 28 mars, le Parlement Alsacien des Jeunes participe à la grande rencontre régionale du *Mois de l'Autre*, encore une initiative originale de la Région. Créée en 2004 à l'initiative d'Adrien Zeller en association avec le Rectorat, à la suite d'actes racistes et antisémites qui avaient profondément marqué les esprits, l'opération, désormais annuelle, vise à sensibiliser les lycéens et apprentis d'Alsace au respect de l'Autre, dans toutes ses différences. Il se déroule depuis lors

chaque année tout au long du mois de mars dans les lycées et Centres de Formation d'Apprentis d'Alsace. Plus de 400 lycéens ont été rassemblés autour de six tables rondes (homophobie, relations garçons - filles, liberté de conscience...) et des spectacles conçus par les lycéens eux-mêmes. Tous les lycées et CFA d'Alsace ont été impliqués pour cette neuvième édition et le rendez-vous final est un évènement hors norme.

Le 29 avril, le PAJ participe à la Rencontre régionale "*Jeunesses d'Alsace aujourd'hui et demain: réalités, enjeux, perspectives*". Le 4 mai, c'est la *Journée de la Mobilité européenne des jeunes* et le 20ème anniversaire du dispositif *Boussole* à la Maison de la Région. Le 8 juin, le PAJ s'engage à un partenariat actif avec son homologue allemand, le *Jugendparlament am Oberrhein*. Le 25 juin, le PAJ se met au vert à la Maison de la Nature du Ried et de l'Alsace Centrale à Muttersholtz avec dans la journée un débat sur les enjeux de la biodiversité en Alsace et l'après-midi la visite de la Réserve Naturelle Régionale (RNR) de l'Illwald près de Sélestat, avant de participer aux *Rencontres Alsaciennes de l'Environnement*, en cette dernière semaine de juin, à la Maison de la Région.

Un été studieux

Fanny, Laura et Maude ont vécu une fin d'été studieuse. Du 17 au 25 août, ces trois membres du Parlement alsacien des jeunes ont participé au séminaire *JOB, la jeunesse au boulot*, à Ohrid, en République de Macédoine. Relayé en France par l'association *Alma* qui promeut les échanges culturels entre la Macédoine et l'Alsace, le séminaire JOB avait pour but de former une quarantaine de jeunes, venus de Macédoine, France, Luxembourg, Lettonie, Croatie, Serbie, Kosovo, Albanie, Monténégro et Roumanie, au développement de projets internationaux. Sélectionnées parmi huit candidats français, les trois Alsaciennes ont ainsi pu se rendre en République de Macédoine pour y participer.

"Nous devions échanger nos points de vue sur la question de l'employabilité. Par exemple, chacun devait faire une présentation de la situation économique dans son pays", explique **Laura Huber**. En formation d'assistante sociale, la jeune femme s'intéresse à la question du chômage des jeunes. Le séminaire était l'occasion d'aborder ce sujet avec d'autres, tout en suivant des ateliers pratiques. "On a appris que si l'on ne trouvait pas d'emploi, on pouvait toujours créer le nôtre" ajoute-t-elle. Savoir présenter au mieux ses atouts sur un CV, rendre son profil professionnel attrayant sur les réseaux sociaux, faire des exercices en équipe, ou encore monter un projet, toutes ces compétences, utiles pour trouver un emploi, ne sont pas toujours évidentes à acquérir. Mais à Ohrid, pas de conférence interminable au programme: les jeunes étaient "acteurs de leur formation". Pour Maude, qui a déjà connu une période de chômage, le voyage était l'occasion "de réfléchir et d'apporter des réponses personnalisées aux questions qu'elle se posait. Le séjour a également permis la rencontre avec des jeunes confrontés à des réalités différentes. Fanny voyait les Balkans comme "un ensemble vaste". Pour elle, le séminaire était aussi "une aventure humaine" qui lui a permis de découvrir d'autres mentalités. L'échange avec les autres se faisait

principalement en français, mais aussi en anglais et en allemand, en fonction du niveau des participants. "J'étais surprise de voir à quel point les gens originaires des Balkans parlaient bien français", souligne-t-elle, même s'il est vrai qu'"un grand nombre de participants faisaient des études européennes". Des jeunes mobiles et motivés qui forment désormais un réseau solidaire au-delà des frontières.

Du 10 au 14 septembre, une délégation du PAJ part pour Ankara où se tient le Forum européen des Conseils de jeunes.

Le 14 septembre, tous les membres du PAJ se retrouvent en commissions, pour décider de l'attribution des aides régionales au titre du dispositif *Expériences de Jeunesse*, puis en séance plénière pour finaliser leur contribution au rapport de l'Assemblée des Régions d'Europe (ARE) sur la participation des jeunes à la vie démocratique en Europe. Une séance de formation à la conduite des projets pour clôturer la journée.

Un automne coups de cœur

Le 19 octobre, le *Parlement Alsacien des Jeunes* accueille le Conseil Académique de Vie Lycéenne (CAVL) et présente ses actions en faveur de l'inclusion professionnelle et de la mobilité des jeunes, l'occasion de mettre en avant des initiatives remarquables pour lesquelles le coup de pouce régional est déterminant. Cinq coups de coeur sont ce jour-là ainsi primés par le PAJ: Coline Schwartz pour son spectacle itinérant jeune public, Coline Gauthier pour son projet architectural en Turquie, Nicolas Lefebvre pour ses témoignages, *L'art dans les camps*, Daphné Buisson, pour son Atelier de restauration d'arts graphiques *Empreinte du temps*. Entre 2011 et 2013, grâce aux deux dispositifs pilotés par le PAJ, *Expériences de Jeunesse*, qui soutient les projets visant à construire un avenir professionnel et *Sac à dos*, ce sont plus de 100 jeunes Alsaciens qui ont pu obtenir un appui financier de la Région Alsace.

Le 29 octobre, les jeunes parlementaires ont participé au *Carrefour des Solidarités*, organisé par la Ville de Strasbourg et ses partenaires associatifs. **Ouarda Benabderrahmane**, la benjamine du PAJ, a animé un groupe autour de l'engagement des jeunes. Elle a présenté son rôle et son propre engagement avec une très grande conviction. Ses priorités sont la mobilité des jeunes (surtout pour les jeunes du milieu rural) et l'opération *Sac à dos* qui permet à des jeunes de partir pour réaliser un projet à l'étranger. Elle fait partie de la Commission des projets et a invité les uns et les autres à lui adresser leurs projets pour qu'elle puisse les défendre auprès des autres élus. Elle a beaucoup apprécié d'être associée au *Mois de l'Autre*, qui permet de défendre la tolérance et de lutter contre la peur de l'autre.

Le 30 octobre, le *Parlement Alsacien des Jeunes* prend une part active au débat sur la participation des jeunes aux élections européennes en 2014 dans l'Hémicycle de la Maison de la Région:

Comment inciter les jeunes à aller voter ? Comment les convaincre de l'importance d'exercer ce droit démocratique ? Pourquoi un tel manque d'intérêt pour le Parlement européen, pourtant la seule institution élue au suffrage universel direct et représentant plus d'un milliard d'habitants ? **Soraya Baccouche**, membre du Parlement Alsacien des Jeunes, intervient à la tribune aux côtés de Lilla Merabet.

Le 12 novembre 2013, à la Maison de la Région, c'est le 2ème Forum alsacien des Volontaires du Service Civique, auquel les membres du PAJ sont invités à participer.

Un hiver talentueux

Le 22 novembre, le PAJ présente aux Conseillers régionaux leur année d'actions et d'engagement où l'on voit que depuis leur prise de fonction le 9 mars, les membres se sont pleinement investis dans leur mission.

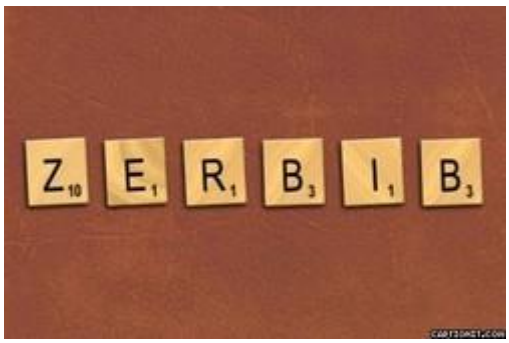
Après une présentation de la mandature, **Souad Boutaleb** a évoqué les formations dont les membres du PAJ ont pu bénéficier depuis mars dernier, afin d'assurer au mieux leur responsabilité: pilotage de projets, prise de parole en public, présentation de la collectivité régionale et du paysage institutionnel. Elle a ensuite exposé les perspectives du PAJ. Jean-Marie Malefant a, quant à lui, mis en exergue le dispositif *Expériences de jeunesse*, pour lequel le PAJ a examiné, depuis mars 2013, 78 dossiers et attribué 53 aides, ainsi que le dispositif *Sac à dos*, pour lequel le PAJ a récemment apporté son soutien à trois projets.

Laura Huber-Mahouchi, enfin, a présenté la contribution du PAJ au Rapport de l'Assemblée des Régions d'Europe (ARE) sur la participation des jeunes à la vie démocratique locale en Europe, en proposant des solutions concrètes pour mobiliser la jeunesse et l'impliquer dans la prise de décisions et la mise en place des politiques qui la concernent, sa participation au World Café de l'*Association of Local Democracy Agencies* (ALDA) le 25 juin ainsi qu'au *Forum Européen des Conseils de Jeunesse* organisé par l'association COJEP International à Ankara (Turquie), du 10 au 14 septembre 2013. Elle a terminé en évoquant sa participation avec Fanny Roth et Maude Meyer, au séminaire *JOB, la Jeunesse au Boulot* à Ohrid (République de Macédoine).

Fin novembre, les jeunes ont pu participer au *Forum Mondial de la Démocratie* à Strasbourg, un évènement d'ampleur initié par le Conseil de l'Europe, avec le soutien de la Région Alsace et de la Ville de Strasbourg. Juste le temps pour le jeune Haguenovien Mathieu Amrhein de fermer ses valises pour une semaine de séminaire à Bakou (Azerbaïdjan).
Le 7 décembre, le PAJ a désigné son lauréat pour les *Trophées d'Alsace, terre de jeunes talents*.
Le 9 décembre, il a lancé l'édition 2014 du *Mois de l'Autre*, qui marquera les dix ans de la manifestation, dix ans d'engagement régional en faveur du respect et de la tolérance.
En 2014, les jeunes parlementaires du PAJ s'associeront à la démarche prospective *Alsace 2030*, pour apporter leur vision sur l'Alsace de demain et un temps fort est d'ores et déjà prévu avec l'organisation en mai du Mois de l'Europe.

Christian Zerbib et son film aux quarante mains

"Lorsque j'ai rencontré pour la première fois les participants de l'école de la deuxième chance, je me suis souvenu comment j'avais été à leur âge et je leur ai parlé de ma déscolarisation..." confie Christian Zerbib, réalisateur et producteur du film *JEUNE*. "Alors que c'est bien nous qui ne comprenons pas que, si les bancs de l'école les ont fait tant souffrir, c'est que le système, la société qui leur est proposée, ne les fait pas rêver et que les modèles si souvent mis en avant ne sont pas les fruits du travail, du savoir, mais ceux de la réussite médiatique et de l'argent facile... Ce qui frappe, c'est la richesse perdue de ces jeunes en rupture et qui, à elle seule, justifie de leur offrir la possibilité de se raconter de la façon la plus autonome qui soit, avec le moins de filtres possibles".[443]

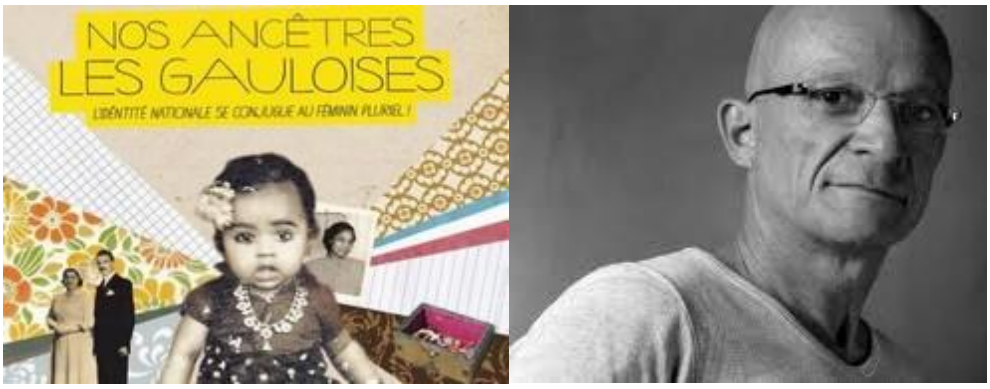


Christian Zerbib commence sa carrière en 1983 dans le film *La fuite en avant* retraçant une occupation d'usine. Il en signe la réalisation et le scénario. En 1991, il délaisse la caméra et se consacre au script de *Cheb* de Rachid Bouchareb, film centré sur l'expulsion d'un jeune Algérien, signant également les dialogues. Il faut attendre 1994 pour que Christian Zerbib retourne derrière la caméra pour *Dernier stade* dont il est le scénariste, monteur et producteur. En 2009, aux côtés de Charles Berling, Emmanuelle Béart, Josiane Balasko, le réalisateur aborde un sujet épineux, dans le documentaire *En terre étrangère*, sur la condition des clandestins en France. En 2011, le documentariste poursuit son travail sur l'intégration avec *Nos ancêtres les Gauloises*, dans lequel dix femmes françaises d'origine étrangère, âgées de 40 à 74 ans, racontent leur trajectoire.

Pour la première fois de leur vie, elles racontent en public leur histoire d'amour avec la France. Comment devenir française ? Comment faire de ses enfants des citoyens français ? On le découvre avec leur engagement dans l'aventure artistique provoquée par le film: une pièce de théâtre écrite à partir de leurs témoignages. Nos Gauloises d'adoption livrent avec émotion leurs secrets de fabrication, les écueils et les joies sur le chemin.

Avec *JEUNE*, Christian Zerbib fait parler vingt jeunes, mais pas n'importe lesquels. Ils ont été sélectionnés à partir des listes des Missions locales de Dijon et de Toulouse, chacun après de longs entretiens avec le réalisateur. Ceux-là ont connu la déscolarisation qui les a entraînés sur la pente de la marginalisation et de l'exclusion. Il leur tend la perche pour qu'ils s'approprient eux-mêmes le film. Ils auront une formation sur l'image, sur le son, sur la narration, avec une académicienne de renom. Pendant deux mois, ils se filmeront et tous les dix jours ils rendront compte de leur production filmique pour le montage du film. Ils se raconteront sans filtre ni intermédiaire par le biais d'une expérience qui leur donnera l'occasion de dire leur parcours et d'exprimer leur désir. Ils prendront conscience qu'ils peuvent devenir acteurs de leur destin et révéler le potentiel qui est en eux.

[443] sources: *le Bien Public*, *réseau des Missions Locales*, sites spécialisés en cinéma, *veo2max films* productions, Le Lokal productions



(C.Zerbib)

[444]*Christian Zerbib, pourquoi choisir de réaliser un film sur la déscolarisation ?*

Parce que c'est un phénomène universel, pas seulement français, et que c'est une bombe à retardement - rien que chez nous, près de deux millions d'hommes et de femmes de 15 à 29 ans ne sont ni en emploi, ni en études, ni en formation. Nos sociétés laissent à la dérive des pans entiers de la jeunesse. Qui s'en alarme ? J'ai voulu rendre audible et visible cette jeunesse en déshérence, résignée et vulnérable. Montrer de l'intérieur la réalité de cette gigantesque machine à broyer de l'avenir.

Et pourtant JEUNE n'est pas une enquête sociologique ou politique. On a même plutôt l'impression d'un film choral...

Son titre le dit: c'est avant tout un film sur ce que c'est d'être jeune aujourd'hui. Et pour cela j'ai voulu donner la parole à des jeunes déscolarisés. Faire en sorte qu'ils se racontent et se livrent sans interface, sans grille de lecture préétablie. C'est eux qui nous parlent, dans leur langue, avec sa vérité crue. Ils portent aussi en eux une sorte de condition universelle de la jeunesse, déscolarisée ou non. En ce sens, c'est un film choral parce que JEUNE est fait de l'agrégation de leurs multiples points de vue.

Mais aussi du vôtre, parce que vous agissez auprès de ces jeunes comme un révélateur d'eux-mêmes. Comment y êtes-vous parvenu ?

Avec mon équipe, j'ai choisi vingt jeunes hommes et femmes, tous déscolarisés, originaires de Dijon et de Toulouse. J'avais la conviction que seule la personnalisation extrême de leur cheminement et de leur histoire pouvait nous permettre d'établir un pont avec eux. Alors il a fallu inventer un dispositif qui leur permette d'être libre et en confiance, de se raconter et se dire sans la peur d'être encore une fois catégorisé. Accéder au tissu fragile de l'émotionnel, de l'intimité. Et la première chose que nous avons faite, c'est de partir. Nous avons choisi le voyage, le retrait et l'isolement.

Le déplacement semble jouer un grand rôle dans le film. Pourquoi ?

Parce qu'il fallait s'extraire du monde pour pouvoir se trouver. Il fallait quelque part changer de temps et d'espace pour changer de peau et se retrouver neuf, lavé de ce que la vie vous a fait subir. Nous avons commencé par visiter le Musée des Beaux-Arts de Dijon puis ceux des Augustins à Toulouse. Retrouver ce rapport à l'art, à l'esthétique, c'était un peu renouer avec sa propre valeur ou sa propre dignité. Puis nous sommes ensuite partis nous mettre au vert à Sorèze, au pied de la Montagne Noire. Là a commencé le grand retrait.

[444] Interview de Christian Zerbib par la production du film

Vous l'avez même filmé ce grand retrait plutôt studieux...

Nous leur avons dit: pour que personne ne parle à votre place, nous allons vous confier la réalisation de vos propres autoportraits. C'est vous qui allez nous parler de vous, de vos joies comme de vos peurs, dites tout ce que vous avez envie de dire, comme vous le voulez. Mais pour cela, nous allons d'abord vous former à la prise de vue et au montage. Et ils ont dit oui.

Les résultats sont bluffants. D'où viennent cette spontanéité et cette richesse dans la prise de parole ?

Mais du simple fait de la prise de parole, tout simplement. Le meilleur des révélateurs, c'est la liberté, l'envie, l'énergie, et l'interaction. Et c'est justement cet abîme entre le potentiel, la richesse intérieure et la réalité d'une mise à l'écart impitoyable que j'ai ainsi voulu montrer. Presque sans le savoir, nos jeunes déscolarisés posent en réalité des questionnements de société universels. Comment imaginer faire société lorsqu'une telle relégation des forces vives de votre pays est à l'oeuvre ?

Il y a en sous texte ce regard saisissant sur l'évolution de nos sociétés industrielles et de leur devenir. Cela faisait partie de votre projet de départ ?

Ce qui m'intéresse, c'est la rupture, la différence. Le refus du normatif. Cette distance et cette réflexion vis-à-vis d'eux-mêmes et de la société font clairement partie du champ de réflexion des jeunes. Dans cette foire d'empoigne sans moralité qui leur est proposée, avec le chômage comme perspective promise, il est passionnant de voir comment ils réagissent. Ils ne sont pas rentrés dans le moule, et c'est ce décalage qui est fascinant à voir.

A l'issue de ce voyage que vous nous proposez, on hésite entre espoir et crainte.

Il n'y a pas de crainte à avoir: juste de la lucidité par rapport aux désillusions qu'engendre cette société du paraître et de la réussite à tout prix. Quant à l'espoir, il suffit d'entendre ce que disent nos jeunes pour en être imprégné.

***Jeune**, 2013, France, 94 min. Couleurs. Numérique DCP. Avec Marieke Ambroise, Soufiane Asraoui, Fayed Ben Ali, Sarah Bonnet, Jean-Clément Boussaert, Souleiman Dialo. Production VEO2Max Films Productions / Le Lokal Productions.*[445]

[445] Le film sera présenté le 12 décembre 2013 à la Cinémathèque de Toulouse.

Caroline Meggle et son Europe aux quarante visages

Elle pense à Ridhi, jeune Portugaise d'origine indienne du Mozambique rencontrée à Lisbonne et vivant à Oxford. Elle pense à Eri, jeune Japonaise vivant en Italie et rencontrée à Modène. Elle pense à Lorena à Madrid, à Natalia à Varsovie, coordinatrice du Festival Transeuropa, aux musiciens Danny et Pablo rencontrés dans le train Zagreb-Budapest. Caroline pense à eux, à cette génération traits d'union, cette génération européenne. Caroline Megglé rêve d'Europe, d'interculturalité, d'humanisme. Elle a toujours les yeux ouverts, une empathie naturelle, des valeurs de générosité. C'est plus qu'une vocation, c'est une raison d'être. Alors, si elle candidate pour une bourse *Déclics Jeunes* de la Fondation de France, ce n'est pas pour elle, mais pour eux tous et toutes qui font et qui sont cette génération.

Nous avons rencontré Caroline alors qu'elle était invitée à Strasbourg pour présenter son projet et son action devant un amphithéâtre de plusieurs centaines de personnes. L'échange portait sur cette belle idée de coopération: coopérer pour être solidaires, coopérer pour bâtir ensemble. Nous avons été saisis par la force de son message et de ses convictions, par ses qualités humaines. Son action Portraits d'Europe rejoignait les nôtres, nos portraits de la diversité française, nos portraits de la solidarité dans la ville. Avec *Portraits d'Europe*, Caroline Megglé réalise une enquête sur de jeunes adultes qui, dans différentes régions d'Europe, portent des initiatives produisant un impact social, éducatif ou culturel sur leur environnement local. Elle les appelle des créateurs de ponts parce qu'ils contribuent à faire communiquer des personnes qui, tout en vivant sur le même territoire, peuvent s'ignorer pour des raisons sociales ou culturelles. Un printemps 2013 vers le Sud, de la région parisienne à Athènes, un automne 2013 vers le Nord, de Madrid à Varsovie. La démarche de Caroline Megglé vise à promouvoir une autre image de l'Europe, ces derniers temps plutôt associée à des institutions lointaines et à des économies moribondes. En recueillant des récits de parcours passionnants et de projets inspirants. Le 20 octobre 2013, au terme de son voyage, Caroline a participé à une *Transeuropean Walk* à Varsovie. Cette marche a aussi eu lieu à Barcelone et à Berlin, dans le cadre du Festival Transeuropa organisé par le mouvement *Alternatives Européennes*. Chacune à sa façon, ces trois villes européennes ont créé quelque chose à partir d'une idée commune: marcher sur le thème de la migration. Le groupe de Varsovie a choisi un texte extrait du Journal de l'écrivain polonais Witold Gombrowicz. Cinq acteurs, de cinq origines différentes, ont interprété ce texte dans leur langue maternelle, dans cinq décors de la ville. A chaque étape, une mise en scène, des musiciens et des danseurs ont créé une situation particulière et une atmosphère autour de la figure du migrant. Entre chaque station, toute la petite tribu se déplace, en solitaire ou en petits groupes, en silence ou en discutant.

La musique de la langue varie, chaque comédien a sa propre histoire et son tempérament, mais la corde qui lie, qui attache et qui sépare, l'excitation de la découverte, l'inévitable dose de violence, l'énergie du désespoir, l'agitation, l'abrutissement... des accessoires, des accents, des regards rappellent les émotions qui se ressemblent, quand on est migrant.

Esprit laïc

(décembre 2007)

Sophia Chikirou, pour en finir avec les communautarismes

"*Peut-on continuer à vivre ensemble et comment ? Pour Sophia Chikirou, cette question l'emporte sur toutes les autres: ne pas y répondre ou la contourner reviendrait à priver la politique de son sens. De son parcours, qu'elle juge semblable à celui de millions de Français issus des différentes vagues de migration et d'immigration qu'a connues la France, elle tire la conviction que la République est une chance. Sophia Chikirou a 27 ans. Elle préside l'association "Votez!". Elle est membre du Conseil national du Parti socialiste. Parce que la laïcité lui a permis d'être la femme émancipée qu'elle est aujourd'hui, elle veut, pour toutes les autres, que ce principe d'organisation de la vie connaisse un retour de flamme et porte les espérances de la jeunesse*".[446]

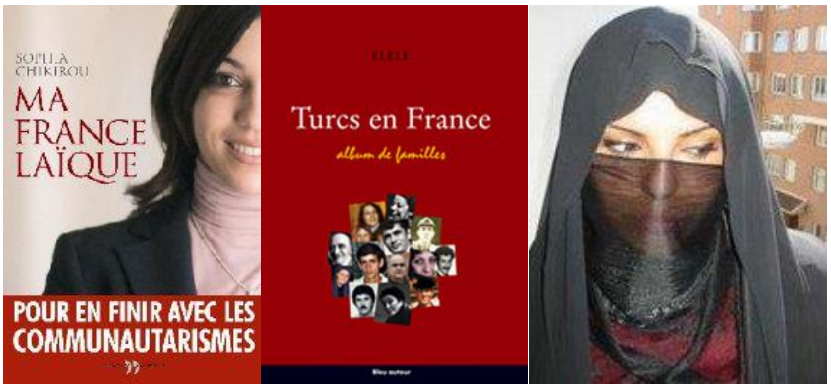
Sophia Chikirou est l'auteure du livre "*Ma France laïque*" aux Ed. La Martinière (2007). Les dernières élections législatives à Paris ont eu pour elle un certain goût amer: son parti n'a pas suivi le choix des militants locaux qui l'avaient désignée comme candidate et c'est en tant que suppléante du candidat dissident Michel Charzat qu'elle a dû faire campagne. C'est George-Pau-Langevin qui a été choisie par le PS sur cette circonscription (la 21e de Paris) et, comme on le sait, c'est elle qui a finalement été élue. Elle a dénoncé un choix "*communautariste*" de la part de son parti: "*à quoi bon jouer le jeu de l'intégration républicaine si nous devons être écartés au profit d'autres qui font ouvertement le choix du communautarisme ?*", a-t-elle ainsi écrit sur son blog de campagne.

Chahla Chafiq Beski et le *Manifeste des Libertés*

Militante de gauche et féministe, c'est vers notre pays que Chahla Chafiq Beski a dû s'exiler en 1983. Depuis un quart de siècle en France, elle n'a cessé d'être attentive à la situation de son pays d'origine tout en s'engageant professionnellement dans son pays d'accueil pour y promouvoir une place digne pour les immigrés et favoriser l'intégration. Sociologue, elle a en particulier exercé son métier de formatrice et consultante au sein de l'Agence pour le développement des relations interculturelles (ADRI) puis de l'ADRIC, à la suite de la disparition en 2003 du service formation de l'ADRI. Cette activité l'amène à une présence sur des dizaines de quartiers dits "sensibles" où elle assiste avec effarement à la montée de l'islamisme et une régression de la condition des femmes. Elle signe alors le *Manifeste des Libertés* en 2005, expliquant ainsi sa signature : "*Dans mon parcours d'exil et d'intégration, j'ai rencontré plusieurs France: la France ouverte et la France fermée! Et puis, ayant à travailler dans le contexte migratoire, j'ai connu la France islamiste. Cette découverte a été, pour moi, sujet d'étonnement et de réflexion et, bien sûr, de passage à l'action. L'exil a été le temps du recul pour réfléchir sur les mécanismes du développement de l'islam politique dans mon pays, l'Iran, lieu de victoire de l'islamisme et d'expérimentation de son projet social... Dans les quartiers, depuis des années, les islamistes travaillent à la promotion du voile comme moyen de protéger des femmes contre les tentatives de les transformer en objets sexuels. En confondant la libération sexuelle et la marchandisation du sexe, le discours islamiste propage le rejet des femmes libres, qui réclament la maîtrise de leur corps... L'ordre islamiste transforme la liberté en péché et instaure un système de hiérarchisation et de ségrégation selon l'obéissance à la loi religieuse. Au nom du culturel, réduit au cultuel, les inégalités et les discriminations sont légitimées et soutenues, non seulement entre les musulmans et les non-musulmans, mais également parmi les musulmans, entre les femmes et les hommes, enre les bons et les mauvais musulmans...*"

[446] présentation éditeur

En 2007, Chahla Chafiq Beski participe à la création d'un réseau international des féministes iraniennes exilées (Allemegne, Autriche, Angleterre, France, Suède, Canada, Etas-Unis,...) et anime *son blog*. Elle a publié successivement aux Editions du Félin : *La femme et le retour de l'Islam* (1991), *Femmes sous le voile, face à la loi islamique*, en collaboration avec Farhad Khosrokhavar (1995), *Le nouvel homme islamiste* (2002), *Chemins et brouillards* (2005).[447]



Gaye Petek Salom, la laïcité comme lien entre la France et la Turquie

Elle préside l'association *Elele* qu'elle a créée en 1984 comme un lien entre la France et la Turquie et comme un appui aux familles turques d'Ile-de-France et d'ailleurs comme aux professionnels confrontés à cette population que très souvent ils méconnaissent. L'expérience de Gaye Petek Salom lui avalu d'être sollicitée en tant que membre du Haut Conseil à l'Intégration. Les pouvoirs publics la consultent régulièrement, elle qui, plus que n'importe qui, défend avec force les valeurs républicaines et laïques. Elle répète à l'envi que son pays d'origine (la Turquie) et son pays d'accueil (la France) ont des cultures qui toutes deux s'appuient sur des schémas communs: laïcité, indivisibilité de l'Etat,... Elle observe avec attention les résistances et les luttes des jeunes filles franco-turques pour leurs droits de femmes, leur aspiration à la modernité, leur motivation pour les études et y voit des indicateurs d'espoir. "*D'ores et déjà*, écrit-elle, *l'exemplarité de certains parcours féminins influence, ou tout au moins, interroge les jeunes garçons. Ils montrent quant à eux plus de résistance à transgresser les valeurs familiales et les prérogatives liées à leur statut masculin*". Ce que Gaye Petek Salom demande à la France aujourd'hui est d'être capable de se pencher sur les histoires, les parcours, les imaginaires individuels de ces hommes et de ces femmes transplantés qui s'inventent, les uns et les autres, des réponses particulières dans leur exil et leurs efforts d'intégration. L'association *Elele*[448] vient de faire paraître l'ouvrage *Turcs en France*, préfacé par Gaye Petek. Le portrait de treize familles turques installées en France et, au sein de chacune d'elles, celui d'une figure centrale, qui décida d'émigrer. Des autoportraits composés de photos tirées des albums familiaux et de paroles données. Pourtant, bien des Turcs taisent leur histoire intime et familiale, au point parfois de l'oublier. Affaire d'éducation, qui enjoint l'effacement de soi derrière le mari, les parents, le lignage, la République laïque, la Nation. Mais sondez les mémoires, et sourdent ces émouvants récits de voyages qui, cahin-caha, ont conduit à Paris, Vesoul ou Quimper, des réfugiés politiques, des immigrés "économiques", des amoureuses, des courageux... Issus d'Istanbul, des bords de la Mer Noire ou du coeur de l'Anatolie, ces nomades n'ont que l'exil en commun, le sentiment d'être d'ici et de là-bas, de n'être ni d'ici ni de là-bas[449].

[447] photo de droite vue sur la "blogosphère" féministe iranienne !
[448] L'association *Elele* a dû mettre la clé sous la porte en avril 2010 pour raisons financières.
[449] présentation éditeur, Bleu autour.

Persona grata

La France a honoré Charles Aznavour, dont les racines on le sait puisent en Arménie. Elle a honoré l'Iranienne Chirine Ebadi qui lutte en Iran pour le droit des femmes. Tous deux sont Commandeurs de la Légion d'Honneur. La France a honoré Enrico Macias, dont les racines on le sait aussi puisent en Algérie. Il est Officier de la Légion d'Honneur. La Légion d'Honneur représente une consécration dans la reconnaissance de l'apport d'une personnalité à la collectivité nationale. Comment alors pouvions-nous ne pas nous intéresser sur votre site - portail de portraits de la diversité à celles et ceux qui, originaires du Sud de la Méditerranée ou d'ailleurs, ont reçu, récemment ou de façon plus ancienne, cette distinction ?

En janvier 2009, Yassia Boudra, notre amie de l'association *Femmes debout*, a eu l'honneur et le plaisir de recevoir à Dole la médaille de Chevalier. Nous notons également avec satisfaction la médaille reçue par François Cheng, l'homme qui depuis si longtemps fait tant pour créer des passerelles entre les cultures de France et de Chine. De Yassia Boudra à François Cheng et tous les autres avant eux, toutes sont des personnalités de grand talent, des *persona grata*. Petit tour d'horizon, bien entendu non exhaustif.

La beauté-bonté de François Cheng

"*De son exil, de son exploitation bouleversante des chemins de l'amour vrai, de son itinéraire entre Orient et Occident, François Cheng a conçu une oeuvre riche, profonde et délicate. Une oeuvre universelle.* " C'est un extrait du propos de Jacques Chirac, alors Président de la République, lorsque François Cheng a été élu à l'Académie française. Philosophe, poète, traducteur des plus grands poètes français, calligraphe de renom, François Cheng est un sage pour notre temps. Le chef de l'Etat a ajouté : "*Cette élection vient illustrer magnifiquement ce combat pour la diversité et le dialogue des cultures qui est le combat de la France*".

Né le 30 août 1929, en Chine, François Cheng est issu d'une famille de lettrés et d'universitaires. Début 1948, son père a participé en tant que spécialiste des sciences de l'éducation à la fondation de l'UNESCO, grâce à laquelle il a pu venir en France. François Cheng a connu une longue période de dénuement et de solitude avant d'obtenir en 1960 un emploi stable au Centre de linguistique chinoise (devenu plus tard le Centre de recherches linguistiques sur l'Asie orientale à l'École des hautes études en sciences sociales). Parallèlement à son travail, il s'est employé à traduire les grands poètes français en chinois et les poètes chinois en français. et à rédiger sa thèse de doctorat.

François Cheng sera naturalisé français en 1971. Il a été élu à l'Académie française, le 13 juin 2002 et le 1er janvier 2009 a été promu Officier de la Légion d'Honneur. Dans *Cinq méditations sur la beauté* [450], l'écrivain s'interroge sur le thème de la beauté qui puise aux sources de la langue et de la culture chinoise, et de la culture occidentale. Ce livre est une histoire de rencontres, avec ses amis, artistes, scientifiques, philosophes, psychanalystes, écrivains, qui ont échangé avec lui sur le thème de la beauté.

L'écriture est le fruit de cette histoire singulière où l'homme, François Cheng, s'est donné tout entier avec humilité. Il nous parle de la "beauté-bonté". Il nous rappelle que chaque être humain est unique. Chacun peut faire l'expérience de la beauté. Dans l'amour comme dans la beauté, tout vrai regard est un regard croisé.

[450] Ed. *Albin Michel*, 2006

Pour Zao-Wou-Ki, la synthèse Orient-Occident n'est pas qu'abstraite

Zao Wou-Ki est né à Pékin le 1er février 1920. L'artiste qui a déjà exposé en Chine s'installe à Paris en 1948, fréquentant alors l'Atelier d'Othon Friesz à l'académie de la Grande-Chaumière, ainsi que l'Ecole des Beaux-Arts. En 1950 le poète Henri Michaux écrit un texte sur les premières lithographies de Zao Wou-Ki. En 1962 l'artiste illustre pour *La tentation de l'Occident* d'André Malraux, lequel va l'aider deux ans plus tard à obtenir la nationalité française.

Dans les années 1980, Zao Wou-Ki est devenu professeur de peinture murale à l'École Nationale Supérieure des arts Décoratifs, tout en donnant des cours de peinture dans son ancienne école de Hangzhou. C'est en 1984 qu'il sera distingué de la Légion d'Honneur. Puis promu Commandeur en 1993. En 1988 paraît son *Autoportrait*. En 1998, le peintre conçoit un panneau mural en céramique pour la station de métro "Atlantic" à Lisbonne. Depuis 1941, les expositions des œuvres de Zao Wou-Ki se succèdent à un rythme soutenu dans tous les pays du monde, et dans les plus grands musées, présentant ses multiples talents de peintre, peintre-cartonnier, graveur, lithographe, illustrateur. Zao Wou-Ki est l'un des plus illustres représentants de l'abstraction lyrique.

" *A travers son œuvre, il réussit la synthèse entre les moyens techniques de son héritage extrême-oriental, et l'ambition plastique et poétique de l'abstraction lyrique occidentale*", peut-on lire très justement dans sa présentation *Wikipédia*.

Mohamed Arkoun revisite notre histoire

Intellectuel d'origine algérienne, né en Kabylie à Taourirt-Mimoun en 1928, Mohamed Arkoun a passé sa thèse de doctorat à la Sorbonne sur *L'Humanisme arabe au Xe siècle*. Oui, clame-t-il, il y a eu une pensée humaniste arabe dans tout le Moyen Age, fondée sur la philosophie, la morale et la religion. Et de s'interroger : que s'est-il passé pour que nous ne puissions plus en parler au présent ? Qu'est devenu cet humanisme tolérant ? Ce n'est pas la faute au Coran puisqu'il n'a pas empêché le mouvement humaniste de s'exercer, de Cordoue à Téhéran. Et d'expliquer : ce qui est en jeu, c'est l'histoire économique et militaire dans l'espace méditerranéen telle qu'elle s'est déroulée à partir des XIIe et XIIIe siècles, c'est-à-dire de cette époque où l'Europe prend son essor intellectuel, scientifique, technique et devient dominante. De mimétique, la rivalité est devenue militaire en se tournant principalement autour des routes du commerce.

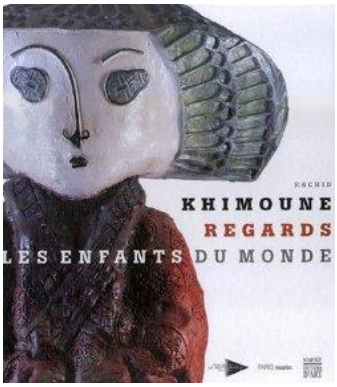
Il est toujours utile d'écouter Mohamed Arkoun pour tenter de comprendre les violences d'aujourd'hui. Son "islamologie appliquée" est enseignée dans diverses universités en Europe et aux Etats-Unis (Princeton, Philadelphie). Mohamed Arkoun a publié *Lectures du Coran* (1982), *Pour une critique de la raison islamique* (1984), *L'islam : morale et politique* (1986). il appelle à ouvrir plus franchement les pages de l'histoire des peuples méditerranéens pour trouver des réponses aux drames que nous vivons. Mohamed Arkoun est Officier de la Légion d'Honneur.

Rachid Arhab a rendez-vous avec vous

Né le 26 juin 1955 à Fort National (devenue Larba Nat Iraten), dans une région montagneuse kabyle du nord de l'Algérie , Rachid Arhab a vécu son enfance près de Thionville. Diplômé du CUEJ (l'école de journalisme de Strasbourg), il a commencé sa carrière à Nancy à FR3 Lorraine. Alors à peine âgé de 30 ans, il a rejoint le service *Politique intérieure* d'Antenne 2 et en est devenu le chef de service en 1990. De 1992 à 1994, il assure le remplacement estival du journal télévisé de France 2, tout en continuant son travail de grand reporter pour les émissions *Envoyé Spécial* et *Géopolis*. En octobre 1997, il est nommé rédacteur en chef adjoint du journal de 13 heures et chargé de magazines. De septembre 1998 à septembre 2000, en duo avec une autre Lorraine, Carole Gaessler, il assure la présentation du journal. La formule a été un énorme succès récompensé par un Sept d'or. Rachid Arhab a plus tard présenté *Ecomatin* sur France 5, puis *Dans la lumière* sur France 2, avant de concevoir et d'animer l'émission *J'ai rendez-vous avec vous*, dont il est également le concepteur. Tous les dimanches, en direct d'une ville française, l'animateur recueille le témoignage de téléspectateurs souhaitant faire part de leurs points de vue sur actualité.

C'est en 2006, que Rachid Arhab a été promu au grade de Chevalier de la Légion d'honneur. Depuis janvier 2007, il est membre du Conseil supérieur de l'audiovisuel. Pour beaucoup de jeunes journalistes, Rachid Arhab a été un véritable pionnier qui a permis de leur ouvrir des portes.

Rachid Khimoune fait parler le bitume



Dans cet univers des médias, vous connaissez bien entendu Eve Ruggieri. Mais connaissez-vous celui qui, à la ville, est son mari : Rachid Khimoune. Rachid Khimoune est né à Decazeville où son père, originaire d'El Ksar en Petite Kabylie, est arrivé en 1946. Lorsque la mine a fermé en 1955, sa famille s'est installée à Aubervilliers. De 1970 à 1974, Rachid Khimoune a poursuivi ses études dans un Lycée d'art appliqué puis à l'École des Beaux-Arts de Paris. Il pratique d'abord la peinture. A ses toiles il intègre des bribes d'écriture. Mais, à partir de 1975, Rachid Khimoune se

tourne vers la sculpture, il utilise les élastomères qui lui permettent de détacher les empreintes des pavés, grilles et plaques des rues, dont il recompose les moulages en reliefs et sculptures des empreintes des pavés, des grilles et plaques de rue.

En 1985, nous avons invité Rachid Khimoune à présenter son travail à l'exposition *Strasbourg Ville en Couleurs*, à la suite de l'exposition *Les enfants de l'immigration* de Beaubourg (1984). En 1986, Rachid Khimoune monte *Les hommes – valises* au Centre culturel algérien, Paris, au Centre Jean Gagnant de Limoges et à l'École des Beaux-Arts de Nancy. Les expositions individuelles et collectives se succèdent jusqu'à aujourd'hui en France et dans le monde (New York, Hangzhou, Séoul, Cuernavaca, Ouagadougou, Turin, Shanghaï.

Un critique d'*Algérie Actualité* (Tahar Djaout) a écrit sur les œuvres de Rachid Khimoune ce très beau texte : "*Le bitume est un livre ouvert. On peut y lire différentes histoires - histoires de labeurs ou de rencontres, d'inventions ou de saccages. Ainsi à travers l'intérêt qu'il porte aux plaques d'égout, Rachid Khimoune essaie de restituer des itinéraires de travail (celui des émigrés maghrébins en France, par exemple) puis de constituer, avec les éléments et résidus de la voirie, des figures qui nous regardent avec des yeux, des bouches, des nombrils interrogateurs ou moqueurs, enjôleurs ou morfondus. Assemblés par Rachid Khimoune, les morceaux de plaques d'égout, et autres humbles résidus habitués à être piétinés, donnent des personnages imprévus, éclatant d'humour ou de révolte, d'espièglerie ou de désespoir. Il faut regarder, par exemple, ces inénarrables prototypes : Toufik de La Courneuve, M. et Mne Dupont la J., gardiens de HLM à La Courneuve, Ali Bobar, cette ronde fantastique et joyeuse d'enfants du monde entier. Rachid semble édifier ainsi, figure après figure, une indénombrable famille tellurique et minérale qui représente la terre entière.* " Rachid Khimoune est Chevalier de la Légion d'Honneur.

Rachid Bouchareb au nom de tous les siens [451]

Il est né en 1959 à Paris, a grandi à Bobigny aux côtés de huit frères et soeurs auxquels ont donné naissance des parents originaires de l'Ouest algérien (non loin de Tlemcen) et installés en France depuis 1947. Le père est manoeuvre, et Rachid, après des études techniques, entre rapidement dans la vie active, comme tourneur, puis comme dessinateur industriel. Mais "*l'envie de raconter des histoires*", associée "*aux souvenirs éblouis des westerns de Sergio Leone découverts dans* (son) *enfance*", ne tarde pas à le rattraper. L'opportunité d'une formation professionnelle lui permet de postuler et d'être reçu au concours d'une école de cinéma, lequel cinéma ne le quittera plus désormais.

En 1985 sort le premier long métrage : *Bâton rouge*. En 1991, c'est *Cheb*. Rachid Bouchareb fait figure de pionnier dans la représentation d'une population qui n'avait guère droit de cité au cinéma jusqu'alors en France. " *J'étais quand même une sorte d'ovni à l'époque*", raconte celui qui va fonder sa propre société de production, 3B. *Little Senegal* en 2001 évoque, entre l'Afrique et les Etats-Unis, la mémoire de l'esclavage.

Mais depuis tant d'années, son grand projet était *Indigène**s*** : "*Ce film, c'est mon histoire*, dit-il lorsque ce film, devenu culte, est sorti, *c'est là d'où je viens, c'est l'histoire de mes ancêtres, ce sont les récits que j'entendais dans mon enfance, et je me suis aperçu que cette histoire, personne ne la connaissait, qu'on ne l'apprenait pas à l'école et qu'aucun film sur la seconde guerre mondiale n'en avait vraiment parlé. C'est une histoire de fidélité à la mémoire de ces hommes qui aimaient la France, ignorés aujourd'hui aussi bien par leurs petits-enfants que par l'ensemble des Français.*" Rachid Bouchareb est Chevalier de la Légion d'Honneur.

[451] d'après l'article de Jacques Mandelbaum, *Le Monde*

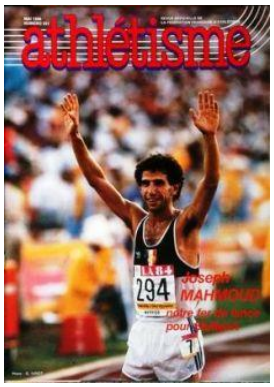
Arezki Idjerouidène fait décoller les relations franco-algériennes

Arezki Idjerouidène est le président de groupe GOFAST, groupe spécialisé dans le tourisme, le transport et la logistique. En mai 2001, Gofast reprend la compagnie aérienne *Aigle Azur*. Arezki Idjerouidène est séduit par la fabuleuse histoire de la compagnie. Il va la doter des moyens nécessaires à son re-décollage. Il rajeunit la flotte, adopte un nouveau logo. L'image de la compagnie rajeunit.

Aigle Azur s'insère dans le paysage aéronautique français, opérant sur tout le bassin méditerranéen. Un département fret est créé avec des vols charters/pétroliers hebdomadaires sur Hassi-Messaoud. Pour les voyageurs, chaque jour, Aigle Azur assure ses vols avec un maximum de rationalité et de rigueur. A bord (et nous en avons été les témoins amusés), les voyageurs ont une fierté au cœur lorsqu'ils entendent les messages du personnel de bord, non seulement en français, en arabe, en anglais, mais aussi en... amazigh. Par la volonté de son Président, Arezki Idjerouidène.

Joseph Mahmoud a le regard de l'ancien

Joseph Mahmoud le dit : "Pour gagner, il faut savoir prendre des risques et ne jamais rien lâcher". Joseph Mahmoud sait de quoi il parle. Le natif de Safi au Maroc (le 3 décembre 1955) a été un grand, un très grand, de l'athlétisme français, licencié à l'ES Viry-Châtillon, puis au Stade français et enfin au CMS Marignane. Ce coureur de steeple a obtenu la médaille d'argent aux Riod'été de 1984. Il a fallu attendre le Rémois Mahiédine Mekhissi Benabbad en 2008 à Pékin pour que la France obtienne un résultat de ce niveau. Aujourd'hui Joseph Mahmoud enseigne son art aux plus jeunes. Il entraîne en particulier Benoit Z. (vainqueur du Marathon de Paris). Le regard et la sagesse de l'ancien. Il est Chevalier de la Légion d'Honneur.



Parmi les autres Chevaliers, Yannick Noah, Daouda Karaboué, Yamina Benguigui, Azouz Begag, Yazid Sabeg, Yasmina Khadra,...

Le prix de l'exil

(novembre 2008)

Nadia Anjuman était une poétesse afghane. Libre. trop libre. A 25 ans, elle a été assassinée par son mari. C'était en novembre 2005. Atiq Rahimi adorait les vers de Nadia, il a été très marqué par ce drame. "*La pierre de patience t'écoute, éponge tes mots, tes secrets, jusqu'à ce qu'un beau jour elle éclate. Et ce jour-là tu es délivré de toutes les souffrances*". *Syngué Sabour (pierre de patience)*, le dernier roman de Atiq Rahimi (écrit en français), raconte, par la voix d'une femme, "*les souvenirs, les rêves avortés, le mariage forcé, la soeur vendue à un vieillard, l'honneur de la famille fondée sur l'intransigeance, l'arbitraire, les guerres fratricides*" (M.L., Télérama). Atiq Rahimi a reçu pour cette oeuvre le Prix Goncourt 2008.

La pierre de patience

Une femme veille son mari mourant, soldat d'une guerre obscurantiste, et lui viennent aux lèvres les mots rebelles qu'elle avait depuis tant d'années enfoui en elle. Hymne à la liberté, hymne à l'amour, Syngué Sabour est le quatrième roman de Atiq Rahimi mais le premier en français: "*la langue maternelle est celle avec laquelle on apprend les interdits et les tabous, alors que la langue française est la langue de la liberté*", plus facile pour parler du corps féminin.

Atiq Rahimi est né à Kaboul en 1962 (pardon ! en 1340, selon le calendrier solaire persan). Son père, à l'époque de la monarchie, était Gouverneur de la Vallée du Panchir. A cette époque, les femmes avaient le droit de vote, les grandes soeurs et cousines de Atiq portaient des jupes courtes. En 1973, le père de Atiq Rahimi, devenu juge à Kaboul, est jeté en prison après le coup d'Etat communiste. Atiq, lui, est au lycée français (franco-afghan), il découvre Victor Hugo et "Les Misérables", lit avec passion les descriptions de Paris, les 40 pages consacrées aux égoûts, il aime le cinéma français, Jean-Luc Godard, Claude Sautet... En 1984, à 22 ans, Atiq Rahimi fuit l'Afghanistan. Pendant neuf jours et neuf nuits, il marche pour rejoindre l'Ambassade de France à Islamabad, avec pour seul bien un tapis qui était la dot de sa mère. Quarante jours plus tard, il arrive en France, à Evreux, dans un centre d'accueil pour réfugiés, puis à Paris, il s'inscrit à la fac d'audio-visuel à la Sorbonne, obtient son doctorat en sémiologie du cinéma, est primé à Cannes 2004 pour son film *Terre et cendres*. Mais sa deuxième passion est l'écriture, avec ses premières allocations de réfugié, il achète *L'amant* de Marguerite Duras. A Paris, il s'est immédiatement senti chez lui, il adore écrire en français : "*Ecrire dans une autre langue est un plaisir. C'est un peu comme faire l'amour...*"

La mémoire des orphelins

Ce même 10 novembre 2008 où Atiq Rahimi reçoit le Prix Goncourt, un autre exilé reçoit le Renaudot, Thierno Saidou Diallo ou si vous préférez **Tierno Monémembo**, son nom d'auteur. Tierno est lui aussi parti à l'âge de 22 ans, en 1969, fuyant la Guinée et la dictature de Sékou Touré. Suivent pour lui quatre années d'errance, de pays en pays, le Sénégal, la Côte d'Ivoire. A Abidjan, il commence des études de biochimiste qu'il poursuivra en France, à Lyon. où il obtient un Doctorat en Sciences. Les voyages continuent, il part enseigner au Maroc puis pendant plusieurs années en Algérie. Le premier roman de Tierno Monémembo paraît en 1979. *Le Roi de Kahel* qui lui vaut le Prix Renaudot 2008, est son dixième roman. Les livres de Tierno Monémembo racontent les tragédies africaines, les massacres du Rwanda (*L'aîné des orphelins*), les difficultés des Africains en France, des intellectuels en Afrique. *Le Roi de Kahel* raconte l'épopée d'Olivier de Sanderval, un précurseur de la colonisation en Afrique de l'Ouest.. Monémembo est un "*obsédé de la mémoire*", la mémoire peule (la mémoire de son peuple), la mémoire yoruba, la mémoire

mandingue, ashanti, berbère... la mémoire de l'Afrique. Il est un écrivain de l'exil, un écrivain "*embarqué*" (il préfère ce mot à "engagé"). "*La vie est comme une barque dans laquelle nous nous trouvons tous...* ". Tierno Monémembo a connu la dérive d'un pays devenu indépendant lorsqu'il avait dix ans, il connaît l'énergie d'un peuple qui se réveille, au plus profond de lui-même.

Ce que Yasmina Khadra doit à Mohamed Moulessehoul

Pourquoi Mohamed Moulessehoul, né en 1955 à Kenadsa (Sahara algérien) a-t-il dû recourir à un pseudonyme ? Pour écrire en liberté en se démarquant d'une carrière militaire longue de 36 années et conclue en 2000 avec le grade de commandant. Pourquoi avoir adopté un pseudonyme féminin ? En hommage aux femmes qui sont les "*richesses souterraines*" d'une société. Ce fils de bédouins explique: "*Il faut que l'homme recule un peu pour laisser s'épanouir cette générosité, cette intelligence, cette inspiration*". Pourquoi avoir en particulier choisi ces deux prénoms, Yasmina et Khadra ? Ce sont ceux de son épouse, la mère de ses trois enfants. Pourquoi écrire en français ? Parce que son prof d'arabe l'a bafoué et son prof de français l'a encouragé ! Pourquoi cet écrivain de langue française très prolifique et dont la qualité d'écriture est plébiscitée par le public n'a-t-il encore jamais reçu un prix littéraire majeur ? A Paris, où il dirige le Centre culturel algérien, **Yasmina Khadra** s'insurge contre le parisianisme des jurys. A Alger, il s'insurge contre tous les "*prédateurs*" qui se préoccupent plus d'eux-mêmes que de l'avenir du pays. A Aix-en-Provence, où Mohamed Moulessehoul vit depuis 2001 avec son épouse et ses trois enfants, Yasmina Khadra a écrit : "*Il te restera toujours tes rêves pour réinventer le monde que l'on t'a confisqué*". Son talent a été enfin récompensé, par le jury du *Prix du Roman France Télévisions 2008*, pour son dernier roman *Ce que le jour doit à la nuit*, paru en août 2008, un livre où il raconte les communautés déchirées de l'Algérie contemporaine, "*une terre merveilleuse, fascinante et généreuse*". L'Algérie, nous dit-il, a encore les moyens de rebondir et de se reconstruire.

Mehadjia Bouchentouf arrive à Paris

(juin 2014)

Le nouveau directeur du Centre Culturel Algérien à Paris sera une directrice. Après le départ en mai de Mohammed Moulessehoul, alias Yasmina Khadra, plusieurs noms ont été cités pour sa succession. Longtemps, c'est le nom de Zehira Yahi qui tenait la corde. Excusez du peu ! Chef de cabinet historique et charismatique au Ministère de la Culture algérien, l'ex-journaliste (directrice des radios Chaîne 3, francophone, et Chaîne 4, la "chaîne internationale"), Zhira, comme aiment la surnommer les artistes, a été la cheville ouvrière du ministère pendant plus de dix ans. Faute d'approcher la Ministre, c'était souvent vers elle que les artistes se tournaient et il était rare qu'ils repartent déçus. Très africaniste, elle fit du *Festival panafricain d'Alger (PANAF)* l'évènement exceptionnel qui permit aux Algérois de passer des soirées mémorables pendant leur été 2009. Depuis son départ du ministère, remplacée par une autre femme, l'écrivaine Zoubida Maâmria, Zehira Yahi est disponible pour de nouvelles et hautes fonctions. Ambassade ? UNESCO ?... Pour faire la promotion de la culture algérienne à Paris, ce sera finalement une autre grande personnalité de la scène culturelle du pays, Mehadjia Bouchentouf. Depuis 2O02, elle assurait la direction du Palais de la Culture Moufdi Zakaria d'Alger. L'ancienne professeure à l'Université d'Oran a su faire de ce lieu un espace de qualité avec sa grande salle accueillant des expositions comme le Salon d'automne, les semaines du patrimoine et de la photo, avec la Galerie Baya qu'elle avait initiée, rendez-vous permanent des créateurs et creuset de l'innovation en arts plastiques et en photographie. Mehadjia Bouchentouf a ainsi créé à Alger le plus grand espace de l'événementiel ouvert à tous les secteurs de la modernité. Son arrivée à Paris est attendue avec beaucoup d'intérêt et d'optimisme. Intelligente et dévouée, connue pour sa gentillesse et son humanisme, c'est une grande dame qui remplacera le plus connu des écrivains algériens, retourné à sa plume qu'il n'a cependant jamais quitté.

Echos et reflets

(avec Nadia Moulaï, octobre 2012)

Melting Book [452]

"Le reflet est pour les couleurs ce que l'écho est pour les sons" aurait écrit le fameux moraliste Joseph Joubert. Le ***Melting Book*** est le reflet des couleurs de la France et ses pages font écho aux sons que produisent ceux qui font bouger les lignes dans notre vieux pays. Mais parlons d'abord de celle qui en est à l'origine.

(Nadia Moulaï)

Nadia Moulaï est incroyable ! C'est une communicante et pour elle, communiquer c'est faire passer des idées, se mettre au service du mouvement. Son idée, en créant le *Melting book*, était de faire connaitre et de valoriser ceux qui apportent à la France l'innovation née de la "diversité" par une galerie de portraits des acteurs du changement: entrepreneurs, journalistes, artistes, militants... Les personnalités choisies sont elles-mêmes candidates et les candidatures sont examinées par un comité de sélection indépendant. L'équité et l'objectivité sont les principes de base de la charte du *Melting Book*. "Je veux offrir un outil aux medias mainstream pour qu'ils sachent où trouver une expertise sur la diversité sociale." dit la journaliste (*Presse et Cité*) qui publie en novembre un *Petit précis de l'islamophobie ordinaire* (Ed *Les Points sur les i*), un recueil plein d'humour sur un phénomène contemporain qu'elle constatait partout autour d'elle, et ce bien avant l'anecdote du pain au chocolat.

Tara Dickman, femme mobile

[452] En journalisme, un écho est un court article consacré à une personnalité. Echos ici de personnalités présentes dans le *Melting Book* et qui font bouger les lignes. Elles reflètent cette France multiculturelle qui innove, qui entreprend.

On l'appelle Nokia, parce qu'elle est toujours connectée, a le goût des autres, est née d'une mère serbo-franco-suisse et d'un père irlando-polonais ayant tous deux grandi en Afrique du Sud, parce qu'elle a fait ses études entre France et Etats-Unis, parce qu'elle s'est construite elle-même entre Paris et sa banlieue. Là où elle est, elle grimpe. Arrivée comme participante au programme d'été de *Humanity in Action* (HIA) en 2007, Tara Dickman est devenue deux ans plus tard la directrice de HIA France. Plus de 150 jeunes qu'avec son équipe elle sélectionne bénéficient chaque année d'un programme de formation pour mieux comprendre le monde autour d'eux: apprendre pour agir. Elle prépare un programme sur l'histoire de l'islam en Europe, forme des jeunes au *Comunity Organizing* et au *Debating*. Attention, quand elle parle, elle est contagieuse !

Majid El Jarroudi, la compétence de la diversité

"Les quartiers constituent une clé pour faire reculer le chômage." Majid El Jarroudi en est convaincu, lorsqu'il s'inspire des bonnes pratiques américaines pour développer l'entrepreneuriat dans les banlieues. Il incite les grandes entreprises à développer des contrats responsables en regardant au-delà du périphérique. Une année au Canada lui a ouvert les yeux: les Américains du Nord ont une vraie compétence de la diversité alors qu'en France, cette notion reste une considération sociale. En 2009, Majid El Jarroudi crée l'Adive (Agence pour la diversité entrepreneuriale). Plus de 500 entrepreneurs des quartiers ont rejoint le réseau. Majid entreprend, crée, invente. En un mot, il vit !

Moïse Gomis fait le mix

Originaire des Hauts de Rouen, il a fondé en 1995 la radio HDR pour donner la parole aux habitants des quartiers populaires de la ville normande. En 2002, Moïse Gomis est embauché à Radio France et débarque à Paris mais il préfère revenir dans sa ville d'origine en 2006 pour continuer à y faire le mix des cultures: "On donne la parole aux habitants mais derrière les faits divers on cherche les faits sociaux."

Saïd Hammouche, heureux sous son ombre

Ce Bondynois est co-fondateur d'*APC Recrutement* et patron de *Mozaïk RH*, cabinet de recrutement et de conseil en diversité. Qui plus que lui fait bouger les lignes ? Et que se serait-il passé si sa prof d'espagnol ne lui avait pas donné des cours particuliers durant deux ans ? Aurait-il été le premier de sa famille à décrocher le bac ? Et que se serait-il passé si enfant il n'avait pas été judoka ? "Les sportifs t'apprennent l'effort, la rigueur. Sans parler des compétitions auxquelles tu participes en France et à l'étranger" apprécie Saïd Hammouche en connaissance de cause. "C'est forcément formateur !"

Yassin Lamaoui tape dans la fourmilière

Yassin est un PDG, du Parti des Génovéfains (habitants de Sainte-Geneviève-des-Bois). Pourquoi s'engage-t-il ? Parce qu'aux jeunes des cités, on leur parle de BEP mais jamais de Sciences Po ! Alors leur utopie politique se résume à rêver que la mairie ouvre le gymnase pour taper le ballon.

Le coup de pied, aujourd'hui, Yassin Lamaoui le met dans la fourmilière. "Ce sont des gens comme nous qui vont redorer le blason de la politique" pense Yassin qui s'engage en l'honneur de son père, mort en 2004 et en faveur de tous ceux qui sont victimes d'injustices.

(Yassin Lamaoui)

Almamy Mam Kanouté en émergence

Il fête le 10e anniversaire de l'association *83e avenue* qu'il a fondée en 2002 pour créer des événements interculturels et intergénératyionnels. En 2010, il investit le terrain politique avec ses listes autonomes du collectif *Emergence*. Elite de demain ? L'ambassade américaine le croit en tout cas qui a invité Almamy Mam Kanouté à participer en 2012 à l'*International Visitor Leadership Programm* (IVLP).

Atisso Médessou tourne. Silence !

Les bandes, les quartiers et lui. Il paraîtrait qu'il y a 222 bandes en France selon le Ministère de l'Intérieur. Quand TF1 sort dans les quartiers pour filmer "les bandes", il floute. Quand Atisso Médessou y va, il y est avec son empathie et ses reportages n'ont ni préjugés ni voyeurisme. Il a réalisé son premier documentaire à l'âge de 19 ans. Pour travailler il a fait l'électricien sur les tournages mais a souvent été rattrapé par le plafond de verre. Alors il a créé sa propre société *Nébuleuse*, produit son premier court-métrage de fiction, *Les Amis Ricains*. Enfin reconnu par le milieu, il travaille pour France Télévisions à partir de 2004. La profession le prime. Le silence commence à faire du bruit.

(Atisso Médessou)

Mohamed Moulay de projet en projet

Conseiller régional du Centre, Mohamed Moulay est le président de l'association *Diversi-T-37* qu'il a fondé avec entre autres **Nadia Hamoudi**, adjointe au maire de Tours. Ce militant associatif et politique (PS) de Tours multiplie les actions et projets: projet photos avec Nahim Houée, "photographe urbain", afin de donner un autre regard sur les populations "issues de la diversité", un court-métrage sur les discriminations, pour mettre en scène des personnalités des mondes sportif et culturel, un festival des cultures nomades en lien avec les terroirs de la région,...

Rachid Santaki en style audonien

Il y a place aussi pour le polar sur le *Melting Book* mais pas n'importe quel polar ! "Ma petite cité dans la prairie" (Ed Le bord de l'eau, 2008), "Les anges s'habillent en caillera" et "Des chiffres et des litres" (Ed Moisson Rouge). L'auteur de ces livres n'est autre que Rachid Santaki. Le hip hop est sa passion depuis longtemps. Il a même créé un magazine gratuit, *5Styles* consacré aux cultures urbaines.

Marlène Schiappa, peur de rien

Mères actives, n'hésitez pas à sauter le pas. Marlène l'a bien fait, elle !

Etes-vous célibataire ? Avez-vous des enfants ? Quelle solution avez-vous pour faire garder vos enfants ? Non, ces questions n'ont pas à être posées lors d'un entretien d'embauche. C'est ce que rappelle le blog *mamantravaille*. Sa fondatrice est Marlène Schiappa-Bruguière. Elle a créé le premier réseau des mères actives à l'âge de 25 ans, après la naissance de sa fille. Le blog a tout de suite rencontré un très gros succès: 12000 visiteurs par jour au bout de deux ans. Marlène Schiappa, fille de Belleville, est "une autodidacte boulimique d'actions" dit d'elle Loïc Lecanu qui a créé avec elle *Scribes*, une agence de contenu web. Elle a appris l'écriture journalistique sur le tas et par le web (5 articles par semaine sur *mamantravaille*) et quelques livres sont à son actif dont le très remarqué *J'aime ma famille* (Ed.Lafont) et le très glamour *Osez...l'amour des rondes* (Ed.La Musardine).

Les alter échos de Raphäl Yem

Originaire de Hérouville Saint-Clair, Raphäl Yem a mis les pieds dans le PAF en faisant son stage de troisième dans une radio associative locale et et depuis il n'en est plus sorti, usant de son culot et de son talent. Création de *Fumigène* en 2000, magazine qui traite des quartiers populaires et des cultures urbaines. En 2012, on ne parle plus que de Raphäl Yem, que ce soit autour des *Indivisibles*, à la radio où il est chroniqueur (de *Nova* à *France Inter* en passant par quelques autres stations de la bande FM), à la télé, où il anime *En mode* sur *MTV*. Mais chaque semaine, il retourne à Caen pour 33 euros AR en carte Fréquences.

Hind Ayadi déco en écho à La Muette

Les gens manquent peut-être d'argent mais ils ont aussi droit à la beauté, au rêve, au plaisir. Au Centre social Dulcie September, Hind Ayadi donne des leçons de décoration aux habitants du quartier de la Muette à Garges les Gonesse. Elle apprend aux participants comment donner une nouvelle vie à des meubles passés de mode ou à un mur défraîchi, à ne pas être terrorisé par la perceuse et la scie sauteuse, à penser récup'. La jeune femme n'a qu'une idée: rendre l'art et la déco accessibles à tous. "Le jour où je gagnerai mon pari, j'arrêterai" avoue-t-elle

sans trop y croire, car elle aime trop son métier et elle aime trop les gens pour un jour passer à autre chose.

Dès l'enfance, elle savait ce qu'elle voulait faire mais une conseillère l'avait "désorientée" vers le secrétariat. En entrant dans le métier, elle avait travaillé pour le cinéma ou pour des entreprises en tant qu'auto-entrepreneure mais c'est là qu'elle se sent le mieux, avec les gens simples, qui ont encore le goût de la découverte et du beau. "La déco fait des miracles" a titré le magazine féminin *Gazelle*. Le miracle, ce sont les yeux des enfants qui brillent quand ils participent aux ateliers, l'émerveillement des mamans quand elles découvrent tout ce qu'elles peuvent faire en tant que femmes au foyer pour faire respirer leur vie. Dans une grande barre de la cité, elle a travaillé bénévolement pendant dix mois sur un musée éphémère.

"Pour la première fois, mes parents ont visité un musée et c'était en partie le mien !" confesse-t-elle. A Garges les Gonesse, la Ville vient d'inaugurer une stèle dédiée à Nelson Mandela. Hind Ayadi est derrière cette initiative. Chapeau Hind !

Frédéric Bardeau hors limite

C'est l'histoire d'un gars qui a arrêté de dormir le jour où il a rencontré l'Internet. Ce Saint-Cyrien a tenu 10 jours à l'Ecole Militaire car il ne supporte pas les moules. Lui est un freelance. Alors, en 2003, il crée *Trilogicom* (communication au service des associations et ONG) puis, cinq ans plus tard, LIMITE. Son métier, c'est la vérité, alors il se passionne pour "l'affaire Wikileaks" et pour les *Anonymous*. "Avec eux, nous assistions à la naissance de la société civile de l'Internet". Avec le web pour épicentre, c'est ainsi que Frédéric Bardeau entend faire bouger les lignes et peut-être changer le monde.

Mehdi Benchoufi croit en la croissance

C'était il y a dix ans. Jean-Marie Le Pen accédait au 2e tour de l'élection présidentielle. Mehdi Benchoufi avait 25 ans. Brillant agrégé de mathématiques, diplômé de médecine, ce jeune médecin n'a eu dès lors qu'une ambition: influencer le débat public pour renforcer la démocratie et empêcher l'irréparable. En 2009, il crée un club de réflexion (un think tank), le Club Jade, autour d'une idée: si la révolution de l'écrit a fondé les Lumières, celle du numérique fondera une nouvelle société du partage par l'accès au savoir, à la culture, à la formation, à la citoyenneté,...

Mehdi Benchoufi décide dès lors d'organiser des Etats généraux du numérique au printemps 2013. Il défend l'idée auprès des politiques. Pierre Moscovici se déclare publiquement favorable, convaincu lui aussi que l'économie numérique est porteuse de croissance et créatrice d'emplois. Pour la France, encore très en retard sur le numérique, il y a un potentiel de millions d'emplois. De quoi motiver de nombreux décideurs. Mehdi Benchoufi fourmille d'idées et avance des propositions. Saisissons-les !

Assia Benziane ose le féminisme

Lorsque sa cousine Sohane, en 2002, est partie pour toujours, victime du machisme meurtrier, Assia dit que l'évènement ne l'a pas vraiment marquée car elle était jeune, mais inconsciemment cela a joué sans doute pour ce qu'elle fait aujourd'hui, concède-t-elle. Née dans les montagnes kabyles, elle a grandi au quartier du Bois Cadet à Fontenay-sous-Bois. A 17 ans, elle participe à la rénovation d'une école dans une favela au Brésil, à l'initiative de l'association fontenaysienne RIP (Résister Insister Persister). A 19 ans, elle entre au Conseil municipal de sa ville. La Fondation Elle s'intéresse à son projet Belles de Banlieues, la reconnaît comme une Vigilante pour que les filles des quartiers soient respectées. "Chacune est une princesse des temps modernes" affirme Assia qui veut lutter contre l'image fausse des banlieues en proposant des projets artistiques, en communiquant par la photographie.

Résolument altruiste, Assia Benziane a fondé une école pour les femmes illettrées de son village natal. Elle raconte (source: *Je suis Naella*, le blog des femmes émancipées):

"J'étais en vacances dans mon village natal en Kabylie à Tizi Benkatem dans la commune de Feraoun. Pendant que j'y révisais mon bac, ma cousine Nabila venait me voir chaque jour en me répétant souvent que j'avais beaucoup de chance d'aller à l'école. Et c'est en parlant à ma mère que j'ai compris ue des Nabila, il y en avait malheureusement des milliers. A l'âge que j'avais, on a envie de changer le monde, donc j'ai supplié ma mère qu'on fasse le tour des maisons dans notre village pour proposer des cours de français pour toutes les filles qui ne vont pas à l'école. Sincèrement, on ne pensait pas avoir plus de 10 inscriptions. On en a eu finalement 77 ! On n'imaginait pas qu'il allait y avoir un tel engouement. Dans un premier temps, on a géré ce succès comme on pouvait. Puis je suis allée voir la mairié de Feraoun en lui expliquant ma démarche et il m'a donné un local qui était une ancienne mosquée. Je fondais alors sans le savoir ma première école." Assia Benziane a contacté ensuite la *Fondation Elle* qui a trouvé le premier sponsor, en l'occurrence Suez. "Aujourd'hui il y a 9 écoles créées et plus de 500 élèves" indique-t-elle en novembre 2011. Le 4 octobre 2012, cité Balzac à Vitry-sur-Seine, Assia était là aux côtés de Najat Vallaud-Belkacem pour un hommage à sa cousine Sohane, dix ans après, devant la stèle érigée au coeur de la cité: "A la mémoire de Sohane pour que garçons et filles vivent mieux ensemble dans l'égalité et le respect".

David Cadasse aime les gens

"La langue des banlieues est riche d'une diversité qui reste encore méconnue" dit David Cadasse, originaire de Mantes-la-Jolie. "Alors on va décortiquer les mots de nos quartiers et les transmettre au grand public." David est passionné par les gens. C'est le fil conducteur de ce qu'il fait, en tant que journaliste (il a été rédacteur en chef d'*Afrik.com*) ou en tant que consultant en communication. Dans tout son chemin qui l'a conduit de ses premiers pas en 1994 à *Radio Droit*

de Cité à Mantes-la-Jolie (radio associative aujourd'hui disparue) jusqu'à ce jour, il y a une unité évidente: David Cadasse est un créateur de liens.

Mona Chollet défait les imaginaires

"Aujourd'hui, Charlie Hebdo a taché son combat antiraciste et se cantonne à un humour très ethnocentré." Celle qui dit cela s'appelle Mona Chollet et elle a été journaliste à Charlie Hebdo à sa sortie de l'Ecole supérieure de journalisme de Lille en 1998. Elle aimait alors leur côté satirique et gauchiste. Mona Chollet a elle-même une plume très acérée pour déconstruire les fantasmes de la société moderne.

C'est ainsi qu'elle s'attaque à la tyrannie de la beauté dans un livre qu'elle vient de faire paraître: Beauté fatale, les nouveaux visages de l'aliénation féminine (Ed Zones, 2012)

Carole Da Silva au-delà des frontières

C'est la sagesse africaine qui le dit: "Au lieu de donner du poisson aux gens, il vaut mieux leur apprendre à pêcher." En préparant son DESS à Marne-la-Vallée (1998), cette Béninoise d'origine avait rencontré beaucoup de jeunes qui ne parvenaient pas à décrocher d'emploi correspondant à leur niveau ou des discriminations liées à leur origine cumulées souvent par leur genre. Elle a alors fondé l'*Association pour favoriser l'intégration professionnelle* (AFIP). Objectifs: coacher les jeunes pour qu'ils ne se résignent pas et sachent exprimer leur potentiel, sensibiliser les managers pour qu'ils changent leurs regards. Les résultats sont là: les AFIPiens trouvent un emploi en bénéficiant du réseau de parrainage de l'association.

En 2012, Carole Da Silva développe ses projets européens. "Au-delà de nos frontières, il n'y a pas comme en France le misérabilisme et la stigmatisation et nous avons beaucoup à apprendre des expériences étrangères".

La France est dans leurs veines

Milouda Chaqiq (Tata Milouda), artiste de la vie

On peut dire que ça l'fait ! Tata Milouda , écrit en toutes lettres sur un certificat établi sur papier à en-tête de la République. Le 18 juillet 2012, en mairie d'Epinay-sur-Seine, à deux pas de chez elle, Milouda Chaqiq, dite Tata Milouda, a reçu, à l'initiative de l'ancien Ministre de la Culture, l'insigne de Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres. La slameuse de 62 ans se voyait ainsi récompensée d'un long parcours singulier, elle qui sur ses cartes de visites a écrit la mention "artiste de la vie".

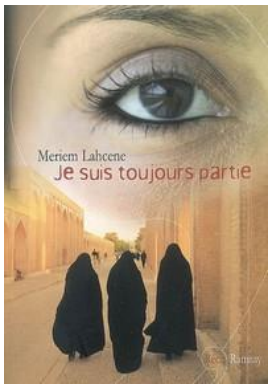
Milouda, lorsqu'elle est venue du Maroc en 1985, ne savait ni lire ni écrire. Elle a commencé des cours d'alphabétisation à l'âge de 50 ans à Epinay. Dix ans plus tard, elle est sur scène pour "slamer" sa vie d'immigrée, ses années sans papiers. "Ah quelle vie les immigrés Quelle vie quelle vie La moitié ici, la moitié là-bas... Parfois ma tête ici, mon corps là-bas Parfois mon corps ici, ma tête là-bas" Tata Milouda vous raconte sa vie autour d'un verre de thé vert à la menthe. Elle vous parle de la liberté qui est arrivée à elle par l'apprentissage de la lecture. Elle vous raconte la vie des femmes de là-bas qu'elle a connue alors.

Originaire de Settat, près de Casablanca, Milouda a dû fuir un mari violent, épousé à l'âge de 14 ans, le silence obligé des femmes. Jeune fille, elle chantait et dansait en cachette. Elle pleurait aussi. Son père disait que l'école, c'était pour les garçons. Alors lorsque Milouda a fui, c'est vers la France. Pendant plus de cinq ans, elle a été sans papiers. Elle a travaillé au noir comme femme de ménage, plongeuse, garde d'enfants. A 60 ans, elle a enfin pu exprimer son rêve de jeunesse, devenir une artiste ! Révélée par Grand Corps Malade, adoubée par Jamel Debbouze, elle tourne maintenant sur la scène française et a préfacé le livre de Nadia Hathroubi-Safsaf *Immigrations plurielles Témoignages singuliers*. Elle slame: "Mes trois filles ici, mes trois garçons là-bas Mes quatre petits-enfants ici, mes quatre petits-enfants là-bas" C'est la vie d'une immigrée.

Meriem Lahcene est toujours partie

Alger 1949. La mère de Meriem est bonne dans une famille française. A 17 ans, elle est abusée par le fils de la maison. Elle ne savait pas qu'elle pouvait être enceinte. Elle est mise dehors. Une femme, Halima, la prend sous son aile. Elle épouse son fils, tombé amoureux. Mais l'enfant, Meriem, naît moins de neuf mois plus tard. La mère de Meriem est de nouveau chassée. Meriem n'a retrouvé sa mère qu'en 1991. Elle a vécu presque 40 ans sans elle. Elle n'a appris qu'à l'âge de onze ans qu'elle n'était pas la fille de son père. Elle a alors fugué dans les rues d'Alger. Errant dans

la ville, elle multiplie les mauvaises rencontres, avant d'être confiée à un orphelinat. Meriem a retrouvé son père en France mais par nationalisme a préféré revenir en Algérie. Là elle croise celui qui allait devenir son mari. Meriem subit de sa part les mauvais traitements et la réclusion. Elle a trois enfants mais en fuyant elle en perd la garde. Elle tombe amoureuse d'un Irakien et s'installe avec lui en Irak. Trois filles naissent de cette union. Quand survient la guerre du Golfe en 1991, elle fuit l'Irak pour protéger ses enfants. Elle fuit vers l'Iran, est emprisonnée. Un diplomate algérien lui obtient un billet Téhéran-Paris-Alger. Elle s'arrête à Paris. Elle n'a qu'un seul objectif: protéger ses enfants. En 2008, Meriem Lahcene publie son autobiographie: *Je suis toujours partie*.



Nadia Hathroubi-Safsaf l'a rencontrée. Elle lui a raconté sa vie.

Esthéticienne, elle a travaillé dans un salon de Neuilly-sur-Seine. Comme elle n'était pas "typée méditerranéenne", elle entendait des choses violentes sur les immigrés. Elle aimait voir leurs têtes quand elle leur disait qu'elle en était une. Pour écrire son livre, Meriem Lahcene a mis beaucoup d'elle-même. "Il m'a demandé des années d'écriture. mais je ne regrette aucune de mes nuits blanches passées. Il m'a permis de commencer un travail sur ma vie, d'y réfléchir posément. Une chose est sûre: la France m'a tout donné, la liberté, la dignité. Je lui serai toujours reconnaissante !

Berthet One, de la case (prison) à la bulle

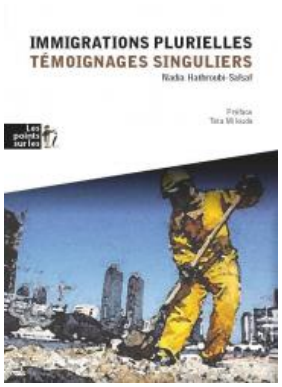
A la Cité des 4000 à La Courneuve où il a grandi, Berthet n'était pas à proprement parler un bon élève. Il passait son temps en cours à griffonner. Son père était venu du Congo pour travailler. Il reprochait souvent à ses enfants de ne pas être conscients de la chance qu'ils avaient de pouvoir étudier. Lui, le père, devait parcourir des kilomètres à pied pour aller en classe.

Quant à lui, Berthet, il a, comme il le dit "fait le con". Après un braquage, il se retrouve en prison pour dix ans mais il n'en fait que cinq pour raison de bonne conduite. En prison il prend conscience qu'il peut encore changer son destin. Il reprend ses études, passe le bac, obtient un BTS. Surtout il va à la bibliothèque et dévore les vieilles BD. Il s'inscrit à des cours de dessin et prend conscience de son talent. Le festival d'Angoulême organise en marge de sa sélection officielle le premier concours Transmurailles en 2009. Berthet One rafle le prix peu avant de sortir de prison. Le Ministre de la Culture d'alors, Frédéric Mitterrand, l'invite à une discussion à bâtons rompus. Les portes s'ouvrent, dans tous les sens du terme. Berthet One publie dans une petite

maison d'édition (*Indeex*). Il est invité à raconter son histoire, pas tout à fait linéaire, à des jeunes des quartiers réputés difficiles. Il leur délivre un message positif pour qu'ils expriment leurs talents souvent refoulés. En cette fin d'année 2012, Berthet One boucle une nouvelle bande dessinée. Son personnage s'appelle Abigaelle. C'est une petite nana super moche mais qui a un caractère de feu.

Immigrations plurielles Témoignages singuliers

Retrouvez Tata Milouda, Meriem Lahcene, Berthet One et une vingtaine d'autres témoignages singuliers de ces immigrations plurielles dans le livre que vient de publier Nadia Hathroubi-Safsaf (éd. Les points sur les i, novembre 2012). Le livre est l'histoire d'une rencontre entre la journaliste et un éditeur, Alain Guillo, doué d'une empathie pour le monde qui l'entoure. Pour Alain Guillo, "c'est l'association féconde entre un auteur et son éditeur, en totale harmonie, qui permet d'aller à la rencontre du public". Ce livre n'est pas un coup mercantile mais un coup de coeur... comme celui que Nadia a pu avoir dans ses rencontres avec Anna, Meriem, Maria, Fatéma, Mona, Lakhdar, Juan, Alain, Guido, Jian, Nadir, Hapsatou, Berthet One, Klara, Amelle, Raphäl, Line, Antonio, des anonymes qui ont choisi la France et qui font la France et leurs enfants parce ce que "nous sommes tous des enfants d'immigrés", parce que, pour tous, même s'ils n'ont pas une seule goutte de sang français, c'est la France qui coule dans leurs veines, comme a pu le dire et l'écrire Romain Gary, lui-même d'origine polonaise.



(un livre de Nadia Hathroubi-Safsaf, novembre 2012)

A comme...

Nadia Khouri-Dagher est Arabe, avec un grand A, c'est-à-dire qu'elle écoute *Ya rayt* (si seulement), cette chanson de Fairouz, qui lui rappelle le Liban, son Liban à elle, qu'elle a quitté enfant; c'est-à-dire que les placards de sa cuisine contiennent des épices, de la tehina (pâte de sésame), du zaâtar (thym à tartiner), des eaux de rose et de fleurs d'oranger, du jus de grenade, de la menthe séchée... Nadia Khouri-Dagher est Arabe, c'est-à-dire que dans chaque situation de la vie quotidienne, elle pense Hamdoulillah, c'est l'été, hamdoulillah, la famille est arrivée à la maison, hamdoulillah, il y a toujours de la place pour les invités, hamdoulillah, les enfants dormiront par terre, hamdoulillah,... Nadia Khouri-Dagher est Française. Elle a appris à dire B'jour M'sieurs Dames en entrant seule dans un café. Elle a appris à parler à voix basse dans les lieux publics...

Nadia Khouri-Dagher est née à Ismaïlia en Egypte dans une famille libanaise. Elle est Méditerranéenne. Elle parle six langues, comme son grand-père. Elle a parcouru une quarantaine de pays pour son métier d'anthropologue. Elle parle mieux que personne des liens Orient - Occident "au niveau du vécu". C'est dans *L'apprentissage*, itinéraires d'Orient en Occident, ouvrage en ligne, petit abécédaire sur la double culture des migrants en France, remarquable de finesse et de justesse. Nadia Khouri-Dagher est journaliste, le plus souvent portraitiste. Elle a créé en 2002

le magazine *Yasmina*, "la nouvelle amie des Maghrébines", qui s'est arrêté après douze numéros. Un portrait par hasard signé Nadia Khouri-Dagher, celui de Nacéra Benmarnia. Elle est tombée toute petite dans le militantisme associatif à Marseille.[453]

A noter : les kiosques ne proposent plus *Yasmina* mais aujourd'hui *Gazelle*

Portraits en noir et blanc

Les portraits de **Leila Bousnina** tiennent les murs. Les chibanis solitaires, elle les a rencontrés jour après jour, à Marseille, place des Voleurs, où le marché aux puces sauvage leur permet de garder le lien tout en vendant des petits objets à trois sous. Elle en a accompagnés d'autres dans les hôtels insalubres du Xe arrondissement de Paris. Elle les a photographiés en noir et blanc. Les portraits ont été exposés en juin à la mairie du Xe. A Noisy-le-Grand, Leila Bousnina a réalisé les portraits de quarante Noiséennes, des femmes simples qui lui ont ouvert leur porte, leurs espoirs, leurs attentes, leurs inquiétudes. Les portraits sont exposés dans le centre ville de Noisy-le-Grand. Leïla Bousnina est née à Aubervilliers en 1969. Elle a grandi dans différentes banlieues. Elle a fait partie de l'équipe de Banlieuescopie avec Adil Jazouli dans les années 80. Puis les désillusions l'ont fait déprimer avant "d'accoucher elle-même", comme elle aime à dire, en s'exprimant désormais par la photographie. En réalisant ses photos, Leïla Bousnina recueille des histoires, met des mots sur les maux, révèle des richesses insoupçonnées dans les lieux les plus populaires.

Voix de cité

Animatrice sur la chaîne *Demain TV* et chroniqueuse sur la radio *Le Mouv'*, **Latifa Zoubir** a 27 ans. Il y a quelques années, elle tentait le métier de comédienne mais a senti pour la première fois le racisme. Il n'y avait jamais de rôle pour elle. Elle écrit une pièce : Leïla ou la nuit, et présente son projet à Ni putes ni soumises. Elle finit par intégrer l'association. Puis sur le Mouv', elle fait des micro-trottoirs. Elle est alors contactée par Demain TV pour animer une nouvelle émission Voix de cité. Elle cherche l'humain qui se cache derrière l'urbain. Par cette émission, elle montre combien les gens aiment leur quartier, en dépit des problèmes. Aujourd'hui, les talents de la diversité sont sur *Demain TV*. Latifa Zoubir ne manque pas de projets. Elle aimerait aussi faire des choses au Maroc, le pays de ses origines familiales, du côté de Casablanca.[454]

[453] Site : http://www.nadia-khouri-dagher.com/ et sur Babelmed Portrait en ligne.
[454] lire le portrait de Latifa Zoubir par *Le Journal-Hebdo*.

Présences

(mars 2008)

Nasrine Seraji, femme et architecte

La question du féminin en architecture est aussi controversée que la question de la parité en politique. "*L'architecture par excellence est l'affaire des hommes, car l'architecture doit se faire avec de la brique et du mortier, et la femme doit rester propre et belle*", disait Frank Lloyd Wright.. Tant que les décideurs de notre société insisteront sur la suprématie de l'homme, la question ne se posera même pas. Attendons donc le jour où on ne choisira pas un homme ou une femme pour faire tel ou tel bâtiment, mais une architecture intelligente et utile". Voici ce qu'écrit Nasrine Seraji.

Née à Téhéran en 1957, Nasrine Seraji a commencé par des études de médecine à l'Université d'Ispahan avant de s'orienter vers des études d'architecture à Londres. Aujourd'hui, elle dirige l'Ecole d'Architecture de Paris-Malaquais (depuis 2006). Les Ateliers Seraji ont leur siège rue des Arquebusiers, dans le 3e arrondissement de Paris. Nasrine Seraji a notamment réalisé la Caverne du Dragon (l'espace muséographique du Chemin des Dames dans l'Aisne), l'Ecole Française de Rome, l'extension de l'Ecole d'Architecture de Lille, les opérations de rénovation urbaine de Bagneux, de Sarcelles, de nouveaux logements à Nanterre, Saint-Denis, Paris-Masséna,...

La France compte une quinzaine de femmes architectes répertoriés par l'ARVHA qui organise une conférence *Femmes Architectes en Euro-Méditerranéee* le 13 mars 2008 au Conseil régional d'Ile-de-France. A titre de comparaison, l'Algérie et le Maroc en comptent chacun une dizaine dont certaines (les Marocaines) ont été formées à Paris : Selma Zerhouni (architecte à Fés), Nora Bousfiha (architecte à Settat), Nadia Bouayad (architecte à Casblanca)... Par cette conférence, l'ARVHA et ses partenaires cherchent à mettre en valeur les projets des femmes architectes, à modifier l'image des femmes et de leur rôle dans cette branche d'activité, à impliquer les médias dans une modification de l'image de la femme et des métiers qu'elles sont susceptibles d'exercer. Le lendemain, 14 mars, des visites des projets architecturaux conçus par des femmes architectes françaises sont organisées : les bâtiments hospitaliers de la Pitié-Salpetrière et du Kremlin-Bicêtre, la Cité Descartes à Champs-sur-Marne, le collège Christine de Pisan à Aulnay-sous-Bois.

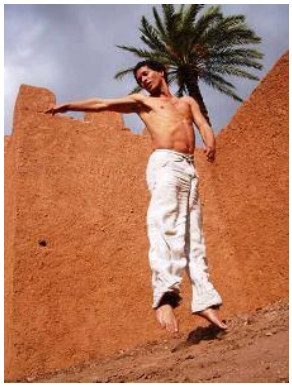
Tayeb Benamara, l'identité par la danse [455]

Il n'est pas venu à la danse. C'est la danse qui est venue à lui. La découverte du hip hop dans les années 80 l'a révélé à lui-même, a révélé le besoin qu'il avait à s'exprimer par le mouvement. Il a commencé dans la rue, avec les copains puis lors d'exhibitions. Aujourd'hui, il a l'immense plaisir d'enseigner son art.

Tayeb Benamara est né en Algérie. Il est à Toulouse depuis l'âge de trois ans. Dans les années 80, il découvre le hip hop. En 1990, il il rencontre Wes Howard, un pionnier de la danse moderne. Avec lui, il fonde *Terres de danse*. Ils organisent des stages, tournent en France mais aussi à l'étranger. En 2000, Tayeb Benamara ouvre sa propre structure, *Artisan Danse*. Il crée un

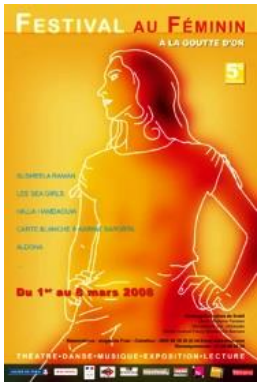
[455] Tayeb Benamara et Jacky Achar sont en résidence à Metz, à l'invitation de *ph7*, au CCN Ballet de Lorraine du 26 au 30 mars. Ils danseront le 8 avril à 14 h 30 au 57/59 rue de Chambière à Metz pour une rencontre avec les acteurs (inter)culturels lorrains.

duo métissage avec le danseur étoile Eric Vu An, monte des chorégraphies, enseigne la danse au Théâtre Contemporain de la Danse à Paris, mais aussi en Avignon, aux Açores, où il participe à de nombreuses tournées internationales.



En 2007, il rencontre Jacky Achar, de la même génération que lui, des origines communes méditerranéennes. Mais les deux chorégraphes ont des héritages familiaux distincts, des langages corporels différents. Ils ont à faire un métissage, une création, qu'ils vont appeler Diwan. Ce mot signifie germe en breton. Il évoque aussi un recueil de poésie en langue arabe. Il peut vouloir dire douane. Il a donné le mot divan. La polysémie de ce mot a été pour les deux danseurs la base d'un travail sur l'intégration, pensée comme la rencontre entre les histoires de chacun, quelle que soit son origine et quelle que soit sa destination. La pièce *Diwan*, sur une musique franco-orientale, détruit les stéréotypes. Cette création est un discours dansé sur l'intégration. Les danseurs racontent leur histoire et la mettent en commun. Les deux corps explorent leur mémoire, leurs souvenirs et inventent leur avenir.

Khalid Tamer et les *Graines de soleil*



Khalid Tamer a une ambition: révéler les "gens du soleil". Il a pour cela créé une compagnie théâtrale qu'il a très simplement appelé *Graines de soleil*. D'abord composé de Marocains, la Compagnie a craint de s'enfermer dans une identité culturelle. C'est pourquoi elle a fait appel à des Africains de l'Ouest, des Espagnols, des Chiliens, des Allemands. Cette multiculturalité s'est avérée extrêmement enrichissante. Le théâtre "Graines de soleil" est engagé.

Par le *Festival au féminin*, qu'il a organisé du 1er au 8 mars dernier dans différents lieux de Paris (5e édition), Khalid Tamer et son équipe ont pris fait et cause pour la condition féminine. Sur une cinquantaine d'évènements autour du "corps féminin", soumis, meurtri, prostitué,... au Maroc, au Mali et ailleurs... faisant appel à toutes les formes d'art vivant (photographie, peinture, musique, chant, cirque, ...) le Festival de mars 2008 a été un bel hymne à la féminité en même temps qu'un hymne à l'altérité.

Malik Zidi, toujours là

Malik Zidi est toujours là. Né d'un père algérien et d'une mère française bretonne, Malik Zidi a déjà onze ans de carrière de théâtre et de cinéma. En 2007, il a obtenu le César du meilleur espoir masculin pour "les amitiés maléfiques". Sa présence dans le tout nouveau clip "Tu n'es plus là" d'Amel Bent ajoute à la qualité du court-métrage de Karim Ouaret et magnifie cette très belle chanson de l'artiste à la voix si chaude et si puissante.

et la Cigale chanta LSNT

Mino (Mino Ramisamanana) s'est donnée pour mission de mettre les artistes et la musique malgache tout en haut de l'affiche en France. Kanto Productions, dont elle est la chargée de communication, a choisi pour ce défi un porte-drapeau, LSNT (Lolo Sy Ny Tariny), en concert le 1er mars 2008, à la Cigale, à Paris.

(Mino)

A Madagascar, ce groupe mythique réunit plus de 50 000 spectateurs lors de ses (rares) apparitions. Et c'est dans la salle, non moins mythique, de la Cigale à Paris qu'il va se produire. LSNT, ce sont des textes engagés, qui parlent d'amour, de pauvreté, de la vie sociale, bercés par le timbre doux de la valiha (cithare en bambou). On les dit les héritiers de Bob Dylan ou de Joan Baez dans l'Océan Indien. A Paris, les murs du New Morning résonnent encore de leurs musiques sensibles et de la poésie de leurs textes. C'était en 2002. L'évènement culturel de cette fin d'hiver en France.[456]

Mona Khazindar, nouvelle directrice générale de l'Institut du Monde Arabe à Paris
(avril 2011)

De nationalité et de parents saoudiens, Mona Khazindar est née aux Etats-Unis. Elle poursuit des études supérieures en France, à l'Université américaine de Paris, puis à la Sorbonne. Mona Khazindar est parfaitement trilingue (anglais-arabe-français), ce qui, particulièrement dans le domaine dans lequel elle s'est spécialisée "les arts plastiques modernes et contemporains", lui permet d'établir des liens solides et privilégiés tant avec les artistes qu'avec les conservateurs, collectionneurs et critiques d'art du monde entier, souligne-t-on à l'IMA. Pendant sa carrière, menée à l'IMA depuis 1986, Mme Khazindar a participé à la mise en place d'une centaine d'expositions. Elle est également responsable de la collection permanente d'art moderne et d'art contemporain du Musée de l'IMA, laquelle comprend quelque 400 œuvres. Mona Khazindar dirige également la publication des catalogues et des livres d'art liés à ces expositions, comme elle est l'auteure de différents ouvrages et de nombreux articles consacrés à l'art et aux artistes arabes, modernes et contemporains.

[456] Sites : *www.lolosynytariny-lacigale.com* et *www.sobika.com*

Afrodisante

(septembre 2009)

"*Ouf ! On y est, chères lectrices...* ", annonce la directrice de la rédaction de *New African Woman*[457], **Férial Berraies Guigny**, pour son édito du n°2 du magazine, paru au coeur de l'été, " *Au menu, voici quelques unes de nos femmes les plus remarquables, le nec plus ultra en termes d'engagement et de popularité. L'Afrique, les Antilles, le monde arabe s'entremêlent dans un joyeux brassage des coeurs. Femmes de talent pour un engagement sans frontières*". A peine Férial avait-elle une nouvelle fois posé ses valises à Paris de retour de Tunisie que nous l'avons rencontrée pour vous.[458]

(Férial Berraies Guigny, crédit photo : Rim Temimi)

Elle nous a parlé de "son" magazine, le *Naw* (pour les intimes), avec la passion qui la caractérise, mais aussi d'elle-même, fille de ses parents adorés, épouse, maman, et de ses ambitions, pour elle-même et pour la femme africaine. Et nous parcourrons avec elle le n°2 du magazine.

Le panafricanisme est une valeur montante. Comment expliquez-vous cela ?

C'est avant tout une valeur historique donc elle ne peut être *montante* ou *descendante* dans l'absolu. Car on ne peut la figer en soi, disons qu'elle est fluctuante, qu'elle a eu ses espoirs, ses contrariétés, ses impasses, ses moments d'apogée et de périgée. Actuellement, c'est une valeur qui fluctue au gré des conjonctures politiques et économiques et je dirai même au gré des *modes*. Mais ce qu'il faut avant tout retenir, c'est que cela reste une valeur universelle, elle doit en tout cas le rester, car elle est unificatrice, pacificatrice, elle panse les blessures historiques et certains legs douloureux du colonialisme. Le panafricanisme, c'est avant tout le pardon, le respect, la fraternité, une meilleure acceptation du partage et du rapprochement entre Africains.

En même temps, on voit bien qu'il faut commencer par la culture, avant que cela ne devienne une réalité politique.

Les disparités économiques et sociales sont là, d'une Afrique à l'autre il n'y a pas les mêmes chances, ni les mêmes destins Ce qui nous rapproche alors ? C'est justement la culture, car c'est

---

[457] *New African Woman* est une publication du Groupe ic-publications.
[458] interview par Guy Didier

une valeur immuable qui n'a aucune couleur ou langue propre, elle parle à tous, elle amène la richesse de la diversité,

Du Nord au Sud, ou du Sud au Sud, c'est le lien entre les peuples d'un même continent. L'Afrique est plurielle et sa diversité culturelle est justement vécue comme un facteur de fierté.

Comme on vient de le voir à Alger avec le Panaf.

La culture est la meilleure arme contre l'intolérance, le mépris ou la méconnaissance. Que ce soit le FESMAN ou le Festival Panafricain d'Alger, le message d'humanité est le même "soutenons nous dans ce monde qui va nous fondre dans l'anonymat capitaliste", "apprenons de l'autre et de sa différence", " enrichissons nous au contact de cet autre si semblable" Oui, la Culture est une "arme" efficace à celui qui sait bien l'utiliser ! (*sourires*)

Est-ce que ce sont les femmes qui vont faire l'Afrique de demain ? Vous le dites d'ailleurs dans votre édito.

Les femmes sont la relève de l'Afrique, leurs enfants aussi (cad les hommes), cher confrère nuance ! (*sourires*) il ne faudrait pas là m'accuser de féminisme exacerbé ! Mais oui j'ajouterai en effet qu'il existe toute une génération féminine qui fait et défait certains stéréotypes négatifs sur l'Afrique ; Oui, la femme africaine est loin de n'être qu'une victime de son histoire, c'est aussi une femme battante, une femme gagnante et ce depuis la nuit des temps. Les plus grandes reines de l'Antiquité ont été africaines, de Cléopâtre à Saba à Elyssa, mais l'histoire contemporaine il est vrai, a été moins clémente à notre égard. Les religions nous ont quelque peu desservies, heureusement qu'il y a eu de grands hommes visionnaires qui ont su prévoir et prévenir et nous comprendre, comprendre que la Femme est avec un grand F : un véritable pilier de sa société, un socle inébranlable pour la famille mais aussi pour le progrès et le développement de sa société. Oui l'Afrique est femme et forte !

Mais ne nous cachons pas pour autant certaines vérités, il est vrai aussi, qu'il y a beaucoup de choses à faire en Afrique subsaharienne et même au Maghreb, l'égalité des sexes, les droits des femmes, la parité sont des variables encore *sauvages*. Il faut beaucoup de courage, de militantisme pour briser les tabous et la langue de bois, car même s'il y a dans certains pays des dispositifs

juridiques garantissant certains de nos droits, de facto rien n'a changé. Avec *New AFrican Woman*, justement on essaie de briser les tabous, de parler de ces sujets, de ces femmes admirables qui ont le courage de faire bouger les choses, d'affronter le regard et le choc des mentalités ! D'affronter certains systèmes politiques et sociétaux qui tentent de les faire taire. Et c'est véritablement, ces femmes là qui font la nouvelle Afrique !!!! Et j'en fais partie ! (*sourires*)

Quel peut-être le rôle d'un magazine comme ***New African Woman*** *? Pour le moment, vous équilibrez habilement la politique (femmes d'influence) et le glamour, mais ne risquez-vous pas de vous essouffler assez vite, car après avoir cité Aminata Traoré, Wangari Maathai, ou même Louisa Hanoune en Algérie, qui restera-t-il ?*

Entendons nous bien, mon magazine n'est pas un best seller des success stories africaines ! Non, loin de là! Et c'est pour cela que je ne serai jamais ni à court d'idées, ni de personnalités féminines, même la petite vendeuse au marché qui fait du développement durable ou du recyclage de déchets et qui finance des microprojets pour sa communauté, et bien elle fera partie de nos rubriques ! On parlera également des femmes qui ont eu la chance d'accéder à des postes *plus visibles* mais ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que nous sommes le porte-voix de toutes ces femmes admirables et pourtant invisibles, soit parce qu'elles ne s'expriment pas ou pas bien, soit parce qu'on choisit de les faire taire, ou qu'elles n'ont pas eu l'occasion de le faire, car nous n'existions pas auparavant. Oui là est notre vocation.

New African Woman, plus que d'être un magazine d'information général, est un panafricain féminin passionné et engagé, il sera là pour conseiller, écouter non pour donner des leçons, car nous avons l'humilité d'apprendre tous les jours, au contact de ces femmes.

Où recrutez-vous vos collaboratrices ? Quels profils ? Plutôt afro-descendantes ?

Mes collaboratrices, c'est avant tout une histoire de coup de cœur et passion et d'engagement, c'est le premier test que je leur fais passer outre bien sûr le côté pro, elles ont toutes travaillé dans de grands groupes de presse, elles aiment l'Afrique et y ont soit vécu, ou y voyagent souvent. C'est important de connaître cette terre avant d'en parler, de comprendre son peuple, la Mama Africa sait reconnaitre ses enfants, quelle que soit la couleur, oui afrodescendantes et aussi afro aficionados !

Qui êtes-vous, Fériel ? Je veux dire, vraiment, si on faisait un portrait intimiste de vous. Comment expliquez-vous votre parcours qui aboutit à ce que vous faites aujourd'hui ? Est-ce un aboutissement justement ou avez-vous des ambitions supérieures ?

Je n'aime pas trop parler de moi et je suis en retrait, même si dans le passé j'ai fait des métiers qui m'ont mise sur le devant de la scène ; qui je suis ? c'est difficile à dire, on continue d'être car l'on est en continuel changement et évolution, je suis touche à tout, je suis une passionnée, une grande idéaliste, un peu décalée pour mon temps, je suis une humaniste et une universaliste dans l'âme et j'essaye de rester fidèle à cette identité que j'ai construite à travers ma vie en suivant un papa diplomate.

Aujourd'hui, je suis maman, je suis mariée et j'ai choisi dans mon union le métissage du cœur et celui de la géographie. Je crois beaucoup qu'il faut construire ces ponts entre les cultures et les religions, c'est le meilleur moyen de créer un monde uni dans sa diversité.

"*je suis une grande idéaliste*"

" *que mes enfants n'oublient jamais d'où je viens*"

Quel est votre rapport à Paris où vous vivez, à Hammamet, d'où vous venez je crois ? Votre rapport à vos parents, à la famille que vous avez fondée, à vos amis ?

Aïe c'est vraiment personnel ce genre de questions (*rires*) mais je n'ai rien à cacher, je suis une femme entière et transparente. La France est mon dernier pays d'adoption je crois. J'y vis depuis cinq ans. C'est vrai que l'on ne m'a pas fait de cadeau et j'ai fait mon parcours toute seule. J'ai dû me reconstruire sur le tard, perdre tous mes acquis et ce fut douloureux, mais c'était le prix à payer pour le choix du Cœur. J'ai oui, encore beaucoup d'ambition, j'aimerais qui sait un jour faire du journalisme télé, parler de tout ce que je sais, de tout ce que j'ai acquis au travers de mes différentes fonctions. Faire partager un peu tout ce que j'ai appris de toutes ces cultures. J'appartiens à une nouvelle génération de *français* mais je ne veux pas être renvoyée à une communauté ou à une religion. Avant de venir en France, j'étais déjà universelle, mélangée dans mon cœur et dans mes gènes, aujourd'hui je ne veux pas répondre à une statistique de la diversité. Je suis Fériel, tunisienne et française, j'ai les deux nationalités dans le papier mais dans mon cœur, j'en suis plein d'autres. Je fais donc le lien entre la France et la Tunisie, et non, je suis de la capitale, je suis tunisoise, native de Tourbet el Bey la Medine.

Vos parents ?

Mes parents ? Nous avons un rapport très fusionnel. Toutes ces années j'ai beaucoup suivi mon papa, je voulais suivre ses traces, ma carrière diplomatique a été interrompue mais je ne regrette pas, je commençais à ne plus respirer dans le fonctionnariat. Je suis un être entier et je ne pouvais supporter la hiérarchie, trop meneuse anti conventionnelle et forte tête (*sourires*). Mes parents me manquent beaucoup, mais l'éloignement est le prix à payer pour conquérir ses rêves, j'essaye d'être présente et faire en sorte que mes enfants n'oublient jamais d'où leur maman vient, qu'ils aient cette double culture qui font leur richesse justement et qu'ils en soient fiers, cet été ils ont appris phonétiquement à compter en arabe jusqu'à dix et ils n'ont que deux ans et demi, c'était magique ! mais je regrette que mes parents ne les voient pas grandir, heureusement qu'on a trouvé la solution virtuelle de skype !!! géniale invention (*sourires*)

Un message pour conclure ?

Oui, Guy, vous m'avez parlé de mes ambitions. J'aspire à plus, je sais que j'ai tellement encore à apprendre mais aussi à donner !

Portraits croisés sur *New African Woman 2*

Karine Le Marchand, femme de son temps

Animatrice télé (TV5, France 2, France 3), compagne de Lilian Thuram, Karine Le Marchand est l'auteur de Devenir heureux. Ces épreuves qui font notre force [459]

Née à Nancy le 16 août 1968, d'un père burundais et d'une mère française, Karine Le Marchand fréquente le Conservatoire de la ville et pratique assidûment la flûte traversière et la harpe. A 18 ans, la jolie métisse, Bac C en poche, décide de monter à Paris. "Je suis arrivée à 17 ans et demi pour suivre des études de musique au Conservatoire, mais le hasard s'en est mêlé", explique-t-elle. Venue accompagner son petit ami de l'époque à un casting de l'agence *Elite*, elle est repérée par les responsables de l'agence. La voici donc mannequin sans l'avoir vraiment cherché. Lassée de la superficialité ambiante, elle revient vite à sa première passion, la musique

" *Mon rêve était de chanter, d'évoluer dans un univers musical. Pour gagner ma vie, je me suis mise à faire des voix off pour des publicités, des documentaires. Cette expérience m'a ensuite donné l'envie de faire de la radio. J'ai donc envoyé une maquette à RMC. De là, on m'a proposé de travailler pour TMC. C'est comme ça que je me suis retrouvé à la télé* ", explique-t-elle.

Gladys au pays des merveilles

(Gladys Aïassa et son associé Pascal Liennaz)[460]

[459] *Calmann-Lévy*, mai 2009
[460] source : *lyonpeople*.com

Repérée à 16 ans dans le métro, Gladys Aïassa connaît le monde de la mode par cœur. Après plus de dix ans passés à arpenter les podiums pour des marques prestigieuses, elle fonde en 1995 sa propre agence de mannequins, *Glady's Fashion*, qu'elle rebaptise ensuite *Models*. En 1998, elle crée la première agence de relooking de l'agglomération lyonnaise. En 2000, elle développe l'agence de comédiens *DGLP* (*Des gens pour la pub*) et fournit des comédiens pour Louis la Brocante, Plus belle la vie... Mais Gladys n'en reste pas là. En 2002, elle souhaite donner l'opportunité à certains mannequins d'avoir une expérience internationale, crée une agence à Lyon, implantée dans le 6ème arrondissement et composée d'une équipe jeune et dynamique, puis à Villeurbanne, et enfin à Paris, autour de quatre secteurs d'activités : photos, enfants, défilés et people.

Muratt Atik, l'homme de la nuit

Bachelier à 16 ans, Muratt Atik, jeune Turc, mène de front études de comédie au Conservatoire et jobs de nuit pour financer ses cours. Il commence comme serveur pour devenir 20 ans plus tard un businessman hors pair. Muratt impose son nom dans le monde du spectacle, un milieu où il est difficile de se hisser au sommet. (2003 : producteur de spectacles glamour au *Pink Paradise*, avec 40 danseuses venues des quatre coins du monde ; 2006 : ouverture de la *Pink School*, qui accueille plus de 700 élèves par mois ; 2007 : ouverture du *Byblo*s, à Porec, en Croatie, avec une capacité d'accueil de 10 000 personnes par nuit ; 2008 : *Byblos Beach*, puis rachat de l'Opéra de Zagreb pour en faire *The Best*, l'un des clubs les plus courus d'Europe.

(L'alchimiste de l'art et du spectacle élu personnalité de l'année 2007)

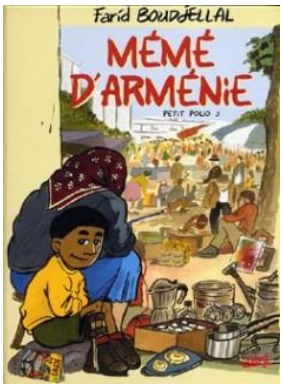
Cengiz Abazoğlu, le créateur de la femme moderne et voyageuse

Le créateur turc Cengiz Abazoğlu a inauguré les podiums parisiens en présentant la première collection Printemps / Eté 2010 dans la capitale mondiale du luxe.

Une collection dédiée à une femme moderne, chic, voyageuse. La mer, source de son inspiration, décline ses eaux bleues, profondes, intenses, qui changent de nuances, au gré du temps ou de ses humeurs. Cengiz Abazoğlu travaille les volumes et le mystère des formes. Les matières sont toujours précieuses et s'enroulent autour du corps, fluides comme l'eau. L'organza s'effeuille, le crêpe se drape, les soies se plissent, les mousselines s'impriment pour devenir optiques ou sauvages et les shantungs s'amusent en entrelacs tourmentés et jeux de rubans. Cocktails, grands soirs... tout est lumière de cristal et de verre. Un créateur qui promet.

Planches de salut

" *Les racines, c'est très important. C'est comme si on avait plusieurs coffres au trésor. On va de l'un à l'autre, c'est très agérable*", dit **Farid Boudjellal**, ajoutant : "*Et tout ça donne un bon petit Français !*".



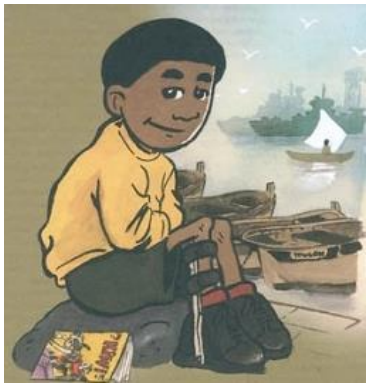
" *A chaque fois que je suis en Iran, je suis chauviniste française alors qu'en France je suis nationaliste iranienne...*" **Marjane Satrapi** est fière d'être iranienne et heureuse de vivre en France. "*Mes meilleurs amis maintenant sont en France, c'est avec eux que je construis des choses... Donc la France, c'est mon pays, je suis concernée par tout ce qui s'y passe*". Par le dessin, **Farid Boudjellal**, **Jung**, **Marjane Satrapi**, **Zeina Abirached** racontent leur enfance. C'est leur catharsis, leurs planches de salut. En mettant en images ce qu'ils ont vécu en Iran, au Liban, en Corée,... ils construisent leur vie, libérée de toute forme de traumatisme.

Farid Boudjellal en famille

Dans la famille Boudjellal, je demande la grand-mère. **Marie Caramanian** est la mémé d'Arménie. Rescapée des évènements de 1915, sa vie a connu tous les drames du XXe siècle (*Mémé d'Arménie*, éd. *Futuropolis*, 2005).

Dans la famille Boudjellal, je demande le père. Né en Turquie, de père algérien et de mère arménienne (Mémé), il a épousé une Constantinoise de souche kabyle, avant d'émigrer à Toulon où Mémé a rejoint la famille.

Dans la famille Boudjellal, je demande le frère, **Mourad**. C'est un homme pressé. Il est le Président du club de rugby de Toulon et le créateur d'une maison d'édition spécialisée dans la bande dessinée, *Soleil*. Mourad Boudjellal est un vrai passionné du neuvième art.



Dans la famille Boudjellal, voici **Farid**, né le 12 mars 1953 à Toulon. En 1961, il est atteint de la poliomyélite. Son enfance de petit polyo - et qui plus est d'asthmatique -, c'est un CAP de menuiserie d'abord, de comptabilité ensuite, et finalement le bac et la fac. Ayant le goût du dessin, il propose ses premières planches, les courtes histoires d'Abdullah à Charlie en 1978. Il a alors 25 ans. Charlie Mensuel publie *l'Oud*, son premier grand récit. Le "beur" des années 80, c'est lui ! Ses productions se multiplient : *les Beurs*, *Le gourbi*, *Ramadan*. Il collabore à L'Echo des Savanes, Zoulou, Baraka. Le Toulonnais finit par s'installer à Paris (Belleville). Il voit dans la rue les personnages qu'il va dessiner. *Juifs Arabes* sort en 1990, en pleine guerre du Golfe. Il croque les couples mixtes - *Jambon Beur* -, se gausse des "beurgeois", couvre de ridicule les intégristes, n'oublie pas sa mère - *Ethnic ta mère*. Farid Boudjellal est le dessinateur des folles années de l'intégration.

Zeina Abirached, une enfance dans la guerre

Il y a Halim l'épicier qui offre des sucettes. Il y a Baron le couturier arménien qui joue du violon le dimanche. Il y a l'homme aux oiseaux. Il y a sa maman qui la protège de la guerre. Zeina Abirached, née à Beyrouth en 1981, a raconté son enfance dans Beyrouth, catharsis, alors qu'elle étudiait à l'Académie Libanaise des Beaux-Arts (ALBA). Parue en 2001, cette "catharsis" a donné la notoriété à cette jeune Libanaise, lui permettant de rejoindre Paris et poursuivre ses études de graphisme à l'Ecole Normale Supérieure des Arts Décoratifs (ENSAD). C'est à Paris (2005-2006) que Zeina a dessiné *38, rue Youssef Semaani* où elle montre la vie des habitants d'un immeuble de Beyrouth. A la manière de Pérec mais par le dessin, en noir et blanc, dans un style très dépouillé en même temps que foisonnant de détails où chaque dessin est un message.

Zeina Abirached est née pendant la guerre. Pour elle, pendant longtemps, la guerre était la normalité. Sa rue était barrée par un mur de sable. Beaucoup d'enfants de la guerre dessinent des avions, des chars. Zeina dessinait son microcosme humain. A la fin de la guerre en 1992, elle avait 11 ans. Ses dessins sont son travail de mémoire, son apprentissage de la vraie vie, sans le mur du bout de la rue, de la vraie ville, (d') où elle peut enfin partir, revenir, comme les hirondelles. Son dernier album s'appelle: *Mourir, partir, revenir, le jeu des hirondelles*.

Marjane Satrapi, encrée dans l'histoire

"*En 1998, pendant la Coupe du Monde de foot, je revenais d'Iran, je n'avais pas regardé les matchs. Le soir de la finale, une de mes amies m'appelle : On a gagné !. Là j'ai pensé, c'est bon, ça veut dire qu'elle ne fait aucune différence entre elle et moi. Même si je ne suis pas de la même nationalité qu'elle sur les papiers, c'était notre victoire. Je le ressentais comme ça*".

Marjane Satrapi est née à Rasht, au Nord de l'Iran, près de la mer Caspienne, en 1969. Elle est plus azérie et turkmène que persane. Elle est plus zoroastrienne que musulmane. Son père était le petit-fils du dernier empereur Qadjar. Il lui donnait à lire lorsqu'elle était enfant des BD

sur l'histoire du marxisme ! En 1984, alors qu'elle n'avait que 14 ans, ses parents l'envoient au Lycée français de Vienne en Autriche pour lui épargner l'oppression du régime des mollahs iraniens. De 1988 à 1994, elle revient au pays avant un nouveau départ, pour la France cette fois, en 1994. Elle entre aux Arts Décos à Strasbourg, puis "monte" à Paris. Elle rencontre les préjugés des Européens sur l'Iran et l'islam; "*Je ne pouvais supporter le regard des autres, quand je disais que j'étais iranienne. Alors je disais que j'étais française*". Aujourd'hui, Marjane Satrapi est de nouveau très fière d'être iranienne et sa BD en dit plus sur l'Iran contemporain que bien des livres "sérieux".

Persépolis raconte ces fillettes qui jouent dans la cour de leur école en utilisant leur voile comme une corde à sauter, la mère qui fait bouillir de l'eau dans la cour de la maison pour faire croire qu'il y avait quelque chose à manger, la petite bonne qui est tombée amoureuse du fils du voisin et les lettres d'amour que la fillette Marjane écrivait pour la bonne illettrée, les héros de la famille qui avaient milité pour une République indépendante, emprisonnés comme "espions russes", la guerre contre l'Irak, les perquisitions des Gardiens de la Révolution.

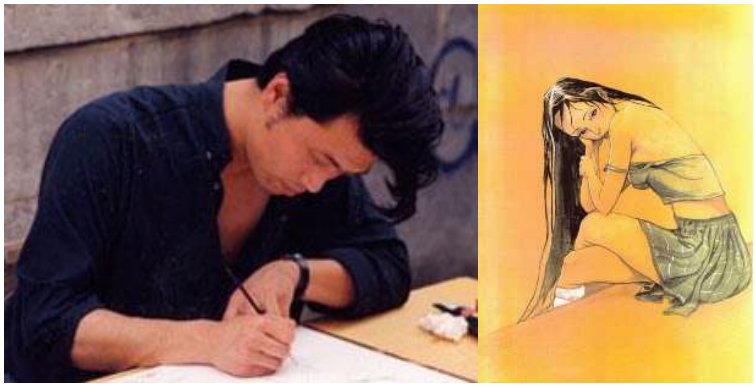
Persépolis a été retranscrit au cinéma en film d'animation (Prix du Jury au Festival de Cannes 2007). Marjane Satrapi portera aussi bientôt à l'écran *Poulet aux prunes*, une histoire d'amour vécue par un membre de sa famille. Marji dessine ce qu'elle a vécu, les gens qu'elle a aimés ou respectés, comme sa grand-mère paternelle, "*la onzième lauréate*", qui fut la onzième femme de Rasht à obtenir son baccalauréat, qui s'est déguisée en homme pour fuir, qui a renoué avec la religion sur le tard... pour ne pas brûler en enfer. La mort est omniprésente dans la culture iranienne. Quand Marjane Satrapi rentre en Iran, elle va au cimetière visiter son grand-père, sa grand-mère, sa tante, toute sa famille...

Jung, couleur de peau : miel

Jun Jung-Sik errait dans les rues de Séoul quand un policier l'a pris par la main pour l'emener à l'orphelinat. Il avait alors 5 ans. Dans Couleur de peau, miel, Jung raconte les vagues souvenirs de cette errance, de la survie, de son adoption pas toujours très réussie en Belgique... C'était il y a 35 ans. La Corée sortait à peine de la guerre. Les enfants orphelins ou abandonnés erraient dans les rues de Séoul. Plus de 200 000 petits Coréens ont été adoptés dans ces années-là! Jung est de ceux-là. Dans la banlieue de Bruxelles où il vivait après son adoption, le petit Jung se croyait belge comme ses frères et soeurs, mais à l'école, il apprend la différence. On l'appelle le Chinetoque, le citron, le jaune. Il se croyait miel. Jung ne voulait pas être coréen, il voulait être belge...

Jung est né le 2 décembre 1965 à Séoul, en Corée du Sud. A l'âge de 6 ans, en 1971, il est adopté par une famille belge. A 20 ans, il s'oriente vers les Beaux-Arts. Après avoir commencé l'illustration auprès de quelques magazines, il publie son premier recueil en 1991. L'univers asiatique est très présent dans ses dessins : *Le vent* (1997), *Kwaidan* (2001), *Okiya*, conte érotique

japonais (2006). *Couleur de peau, miel* (2007) est un récit autobiographique en noir et blanc. Entre passé et présent, Kwaidan ("fantômes" en japonais) raconte l'épopée d'une jeune fille sans visage et d'un aveugle plein de sagesse, dans le Japon "médiéval".



(Nana, par Jung)

Un dessin d'une grande finesse, des couleurs superbes, un scénario émouvant, chaque album de Jung est l'expression d'un tempérament qui s'est construit dans un parcours de vie absolument singulier, entre une Asie mythique et une Europe fantasmée. Jung vit aujourd'hui en France. Il est l'une des grandes signatures de la BD francophone, comme le sont aussi devenus Zeina, Marjane, dans les années 2000, et Farid, depuis bien plus longtemps.[461]

Baru dessine la rue

(avril 2012)

Le populo, les immigrés, le bistrot, la mobylette et les filles, le foot de la rue, l'usine comme une cathédrale, les cités verticales, sur fond de guerre d'Algérie, l'autoroute du soleil, l'enragé... C'est Villerupt 1966 (Pays-Haut), les années spoutnik, les années rock'n'roll. Baru est entré dans le rock'n'roll avec les Rolling Stones au début des années 60. Hervé Barulea n'avait pas vingt ans en 1966 à Villerupt (Meurthe-et-Moselle)

Ici, dans les cités ouvrières, tous se côtoyaient et se rendaient service. L'immigration n'était ni un danger ni un idéal, simplement une réalité quotidienne. Les Ritals, comme lui, les Polacks, les Algériens, les Luxembourgeois, les Allemands, les Yougos étaient tous d'ici, de Villerupt. Les jeunes se retrouvaient au café autour du juke-box où la nouvelle musique arrivait d'Angleterre. Baru est entré dans la BD comme il était entré dans le rock, avec fougue et passion, bien des années plus tard. Le fils d'ouvrier métallurgiste italien et de mère bretonne a fait de la bande dessinée pour donner le premier rôle aux siens, aux gens de peu. Il dessine la Lorraine ouvrière de son enfance. Ce sera d'abord *Quéquette blues*. Tous les bouquins de Baru, sous leurs atours enfantins bourrés d'humour, sont des chroniques sociales d'un monde aujourd'hui disparu. Le dessinateur n'oublie pas : "Au bistrot, on se disait bonjour, on serrait la main à tout le monde. Aujourd'hui, tout le système met en avant l'individu. Et le chômage est un tueur de solidarité." Pourtant Baru croit toujours au vivre ensemble. "Il est toujours là. Les gens, juste, ne le savent plus", convaincu que "d'étage à étage, les solidarités existent toujours".

---

[461] A lire cet été : la BD *Paroles sans papiers*, proposée par un collectif de dessinateurs pour mieux connaître les histoires de toutes ces personnes qui viennent en France et que l'on appelle "les sans-papiers". Ces personnes ont vécu (vivent) de grandes souffrances. Préface d'Emmanuelle Béart. Elle nous invite à ouvrir nos yeux sans préjugé... Aux éditions Delcourt

L'auteur de bande dessinée, qui a présidé en 2011 le jury du Festival international d'Angoulême, présente cet été à Lunéville (La Grange aux Grains du Château, du 21 juin au 22 septembre 2012) son exposition: "*DLDDLT - Debout les damnés de la terre*", à l'invitation de Michel Dinet, le président du Conseil général de Meurthe-et-Moselle.

L'évènement de l'été lorrain prolonge ainsi les journées *Egalité, Fraternité, Agissez !* qui, chaque année au printemps, marquent l'action de lutte contre les discriminations conduite par le département. "La Fraternité, ce n'est pas quelque chose qui se donne. C'est quelque chose qui se gagne" dit Baru.

Riad Sattouf, l'engouement d'Angoulême

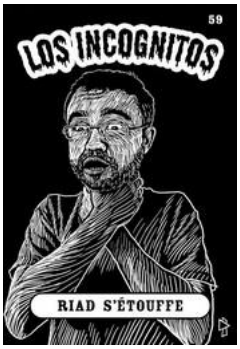
(février 2015)

Cela se passait dans la ville où le maire avait entouré de grillages les bancs publics afin d'en écarter les SDF. Le Festival a débarqué, les grillages ont été enlevés, une paire de fesses signées Reiser côtoyait des anciens présidents de la République caricaturés en pénis, apposés sur des panneaux électoraux, les unes de Charlie, représentatives de la verdeur et de l'irrespect qui sont la marque de "l'esprit Charlie", sont placardées dans les rues. Catherine Meurisse, collaboratrice de l'hebdomadaire satirique et rescapée de l'attentat, est venue à Angoulême, capitale mondiale de la BD chaque année en janvier. Un Grand Prix spécial est venu rendre hommage à Wolinski, Cabu, Charb, Tignous et Honoré, tués dans l'attaque du 7 janvier. Chaque année désormais, le Festival délivrera un *Prix Charlie de la liberté d'expression* à des auteurs qui se battent pour elle. Wolinski avait présidé le festival en 2006 après avoir reçu le Grand Prix du Jury en 2005. Cabu était un amoureux d'Angoulême et de son festival. Tignous, Charb et Honoré furent les invités d'honneur de la manifestation. Et le Fauve d'or, qui récompense le meilleur album de l'année, a été attribué à celui qui a tenu pendant dix ans la rubrique dessinée *La vie secrète des jeunes* dans Charlie Hebdo, auteur en 2014 de *L'Arabe du Futur, une jeunesse au Moyen-Orient* (1978-1984): Riad Sattouf.

L'album *L'Arabe du Futur* est autobiographique. Riad est né en France d'une mère bretonne et d'un père syrien de la région de Homs. La famille a quitté aussitôt la France pour la Libye car son père, panarabe, était fasciné par la personnalité du colonel Kadhafi. Mais, à Tripoli, il déchante assez vite et, en 1982, la famille reprend l'avion pour la Bretagne. Riad avait alors 4 ans. Le petit garçon y découvre une vie bien plus confortable qu'avant. Il s'étonne de ces gamins de la maternelle qui lui ressemblaient si peu. L'intermède breton sera bref. La famille déménage à nouveau vers la Syrie. Riad découvre là-bas des enfants très matures loin des gosses "gogols" de la maternelle bretonne. Il raconte comment l'homme, dès son plus jeune âge, doit se montrer fort, viril. La langue arabe elle-même est plus virile que la langue française qui lui paraît efféminée. C'est tout cela que raconte le dessinateur dans son album autobiographique. En Syrie, les enfants le traitaient de *yahoudi* (juif), à cause de ses cheveux blonds. En France, où la famille est finalement revenue, on le chambre avec "sa touffe" au lycée rennais. "Tout le temps où j'ai vécu à Ter Maaleh, de l'âge de 4 ans jusqu'à l'adolescence, j'ai été un enfant blond platine avec des cheveux raides, raconte-t-il, en arrivant ici, je suis devenu brun et frisé". L'album *L'Arabe du futur* fait revivre la

personnalité d'un père, Abdel-Razak, mort il y a cinq ans, qui s'est vu missionnaire du progrès, porté par

(vu par Mam'zelle)



(vu par Gwen Tomahawk)

Du plus loin qu'il se souvienne, Riad Sattouf a dessiné. La BD est sa langue maternelle, depuis que sa mère lui avait donné à lire des albums de Tintin. Depuis 2002, Riad Sattouf vit à Paris où il partage un atelier de dessinateurs, rue d'Avron. Il a rejoint le Nouvel Obs où il dessine les *Cahiers d'Esther*, d'après les histoires vraies d'Esther A., une petite fille de 9 ans, il a réalisé aussi des films: *Les beaux gosses* (2009), *Jacky au royaume des filles* (2014). Riad navigue dans un monde où les passants ressemblent à des personnages de BD. C'est sans doute cela qui lui donne cette allure perpétuelle d'adolescent boutonneux.

L'Afrique dessinée

L'Afrique Dessinée est une association créée en 2001 en France par des dessinateurs et scénaristes sensibles aux réalités africaines. Elle témoigne des réalités de l'Afrique contemporaine par le dessin et accroît la visibilité de la bande dessinée africaine en encourageant l'expression singulière et la professionnalisation de ses (douze) membres (dessinateurs, scénaristes...). *L'Afrique Dessinée* s'est implantée en 2005 à Mains d'Œuvres, ce qui lui permet de proposer là à ses membres un atelier de travail, de développer localement des projets pédagogiques, d'y accueillir certains auteurs et dessinateurs étrangers en résidence. C'est là que l'association a pu travailler au projet *Valeurs communes*, associant des écrivains de France et de Belgique et des dessinateurs immigrés en Europe sur des thèmes tels que l'immigration, les religions,... [462]

[462] Les membres de l'association : Rafa Espinel, Colombien ; Simon-Pierre MBumbo, Camerounais ; Chrisany, Camerounais ; Christophe NGalle Edimo, Franco-Camerounais ; Pat Masioni Congolais (RDC) ; Maman Fifi Mukuna, Congolaise (RDC) ; Didier Randriamanantena (alias Didier Mada BD), Malgache ; Faustin Titi Ivoirien ; Marian Nurgoni, Italo-Somalienne ; Alain Mata, Congolais (RDC); Adjim Danngar, Tchadien ; Bertin Amanvi, Ivoirien ; Zekid, Congolais (Congo-Brazza) ; liens : http://www.africacomics.net

Focus

Petit à petit, les rédactions s'ouvrent à la diversité. A la télévision, les "petites chaînes qui montent" ont souvent été des pionnières et c'est encore le cas aujourd'hui avec les nouvelles chaînes de la TNT. Mais au-delà des visages qui donnent un peu de couleur à nos écrans, est-ce que cela fait évoluer les contenus rédactionnels ?

Hind Meddeb a grandi entre deux rives, entre Maroc et France. Journaliste à France 24 et à France Info, elle a réalisé avec Abdel Aïssou"*De Casa au Paradis*" et milite en France pour l'expression politique des banlieues. A l'antenne, elle propose des portraits de ceux qui font la France plurielle d'aujourd'hui.

Hind Meddeb, d'abord réactive

16 mai 2003. Tous les Casablancais ont cette date en mémoire : le jour des attentats. Leurs auteurs, de jeunes kamikazes, sont des enfants de la ville qui ont grandi au bidonville Thomas. **Hind Meddeb**, qui a alors 24 ans, est bouleversée par ces événements. Tous les étés pendant son enfance, elle qui vit en France s'est rendue au pays de sa mère, un pays et une ville, Casablanca, qu'elle porte dans son coeur. Maintenant devenue journaliste, elle a voulu enquêter sur les origines du drame. A Paris, elle rencontre **Abdallah Tourabi**. Etudiant en Sciences Politiques, il lui a fait lire son enquête sur ces attentats. Elle était écrite comme un roman policier avec force détails. Il faut dire qu'Abdallah Tourabi est lui-même originaire de ce quartier pauvre de Casablanca. Ensemble, ils décident alors de faire un film. Par leur proximité avec les habitants du bidonville, leur jeune âge, leur ténacité aussi, ils ont pu faire parler devant leurs caméras les jeunes du quartier, trois ans après les évènements.

(Hind Meddeb fait parler les gens)

Le film *De Casa au Paradis* (réalisé avec G. Fenwick) est le résultat de leur investigation, sans caméra cachée et sans floutage. La parole y est libérée. Le documentaire sera récompensé au Festival International du Reportage d'Actualité (FIGRA) 2008.

Mars 2005 au Bourget. C'est le grand rassemblement des "musulmans de France" organisé par l'UOIF. Hind Meddeb, jeune journaliste, déambule dans les allées du Parc des Expositions à la rencontre des "soeurs" qui arborent *hijab*, *niqab* ou *jilbab*. Une jeune fille lui explique qu'elle dresse un mur entre les hommes et qu'il faut bannir le désir, ne lui laisser aucune chance. La conversation est interrompue. "*Méfiant, son mari s'est levé de la table voisine pour vérifier que ma présence n'importune pas son épouse*". Le reportage *Tous voiles dehors* a été récompensé par le deuxième accessit du Prix Daniel Pearl.

16 décembre 2006. Des jeunes partent de Paris se dirigeant vers Strasbourg pour une marche de l'égalité, invitant les jeunes à s'inscrire avant le 31 décembre sur les listes électorales. Parmi eux, des diplômés de Sciences Po comme Mohamed Chirani. Hind Meddeb est chargée de communication de cette initiative qui a reçu le soutien de nombreuses associations locales et de personnalités de la culture.

Hind Meddeb a été chroniqueuse cinéma sur *Direct 8* avant d'entrer à *France 24*.

Face au détroit de Gibraltar, Tanger n'est qu'à douze kilomètres de l'Europe.

Clandestins mais aussi peintres et écrivains s'y retrouvent. Après 20 ans de déclin, la ville connaît une renaissance économique et culturelle: un nouveau port, une cinémathèque... la ville est candidate à l'Exposition Universelle 2012. Le reportage de Hind Meddeb sur Tanger est l'un des plus visités sur la chaîne d'information internationale par internet France 24. Au printemps 2008, c'est le reportage qu'elle réalise sur le tremblement de terre au Sichuan (plus de 65 000 morts) qui sera très remarqué. Hind s'est particulièrement intéressée aux enfants morts dans leurs écoles lorsque la terre a tremblé.

Mais cet été 2008, vous n'avez pas pu échapper à Hind Meddeb sur France Info. C'est elle qui a couvert l'actualité des festivals. Culture d'été, c'était un journal quotidien pour satisfaire l'appétit culturel des Français en vacances. Et tous les dimanches sur l'antenne de France Info, Hind Meddeb propose Itinéraires, des chroniques-portraits de ceux qui font la France, Français ou étrangers, installés dans l'Hexagone, au parcours atypique et remarquable.

Le décibled de Malek Bensmaïl

"*Mon identité, c'est ce qui fait que je ne suis identique à aucune autre personne*", écrit Amin Maalouf. Réalisateur, auteur de documentaire, **Malek Bensmaïl** parle souvent de l'Algérie, là où il est né en 1966, à Constantine. Mais il parle aussi de la France, là où il vit, à Paris, depuis vingt ans. Il parle surtout du rapport entre les deux, entre Orient et Occident, entre Nord et Sud, entre modernité et tradition. Son sujet de prédilection est l'identité, les appartenances car il le dit lui-même, "*mon appartenance est multiple... de l'Algérie, j'ai conservé une forme de vie, une langue, riche mais non reconnue, une culture des montagnes de la région des Aurès; de la France, j'ai assimilé la pensée cartésienne, une forme de modernisme*".

(Malek Bensmaïl, la démocratie par l'image)

Malek Bensmaïl dit dans ses films l'espoir, l'ouverture vers d'autres horizons, la diversité. Mais lorsqu'il s'agit de trouver des producteurs, il doit subir les pressions idéologiques d'ici et de là-bas. Les titres de ses films sont souvent au pluriel : *Algérie(s)*, *Territoires(s)*... mais aussi *Aliénations*. Il veut ainsi montrer la pluralité des voix et que sa voix elle-même est plurielle. Il affirme ses diverses appartenances et la reconnaissance de tous ses territoires. C'est ainsi qu'il résiste aux diktats monolithiques. C'est ainsi qu'il entend contribuer à construire la démocratie par l'image.

Linda Labidi en direct

(2008)

(Linda Labidi mène le jeu)

Lorsque l'homme d'affaires et entrepreneur ambitieux Vincent Bolloré a souhaité monter en 2005 une nouvelle chaîne de télévision, Direct 8, il a lancé un recrutement de journalistes et de présentateurs. Il a reçu plus de 1500 candidatures, en a auditionné avec ses collaborateurs près de 900, en a retenu 40. **Linda Labidi** était de ceux-là. Elle est entrée chez Direct 8 le 9 mars 2005 alors qu'elle avait 23 ans. Linda Labidi, née en 1981, est tombée toute petite dans l'univers du casting. Sa mère coiffeuse avait un jour emmené sa fille, alors âgée de 4 ans, à son travail, un salon de coiffure parisien. Ce jour-là, un homme entre au salon. C'est un recruteur qui travaille pour une agence de publicité. Il voit la fillette et s'intéresse à elle pour sa nouvelle campagne publicitaire qui a pour but de lutter contre la famine dans les pays pauvres. C'est ainsi que Linda Labidi apparaîtra en fillette aux cheveux décoiffés et serrant une poupée. Plusieurs fois sollicitée par la suite, elle en restera à cette première expérience, sa mère prenant peur et refusant tout contrat pour la protéger.

Après le bac en 2002, elle cumule les expériences et les emplois : fille au pair à

Londres, standardiste puis assistante de formation à l'âge de 22 ans. Mais c'est dans le journalisme audio-visuel qu'elle décide de tenter sa chance, débutant par un stage chez M6 avant de déposer sa candidature à Direct 8. Aujourd'hui, Linda Labidi, qui a certes un physique clairement à son avantage mais aussi et surtout un talent avéré pour le métier, est une des figures majeures de Direct 8. Elle multiplie les émissions et les magazines "people", santé, bien-être, cuisine, divertissement,... les chroniques du matin, les interviews. Elle mène le jeu sur les plateaux avec brio. Elle continue à se former en fréquentant les cours de l'*Institut Pratique du Journalisme* (l'IPJ) et collabore maintenant à la presse écrite à *Direct Soir*, la presse gratuite parisienne. Elle ne cesse pas de se lancer de nouveaux défis.

Adieu Nadia Samir

(mai 2011)

Il y avait Jacqueline J., Jacqueline C., Jacqueline H., Evelyne D., Evelyne L. Il y avait Michelle M. et encore Michelle M., Carole et Claire, Martine et Fabienne... et puis il y avait Nadia. Lundi 2 mai, Nadia Samir est partie, discrètement, très discrètement. C'sst dans El Watan, journal algérien, que l'on peut lire le plus bel hommage à la speakerine française des années 80 sur *TF1*. On parle d'elle comme celle qui a ouvert la voie, une voix royale, à d'autres visages, d'autres noms, d'autres parcours. Les "femmes-troncs", comme on les a appelées, font notre imaginaire, notre inconscient collectif. La diversité est un cadeau, pas un fardeau. La marraine des *Marianne de la diversité* a donné un visage à un mot qui n'était pas dans le vocabulaire de l'époque.

On dit aujourd'hui son humilité en même temps que son talent qu'elle a aussi exprimé au cinéma et au théâtre. Ses racines algériennes, Nadia Samir les a toujours respectées. Sa filmographie parle d'elle-même: (dans le désordre*) Là-bas mon pays*, *Leila et les autres*, *Bab el Oued City*, *Gourbi Palace*, *Dix millions de centimes*, *Cartouches gauloises*, et puis... *Le cri des hommes*, *Le genre humain*, mais aussi... *Le courage d'aimer*, *La vie devant soi*. Ces titres à eux seuls forment une philosophie. Maintenant elle est partie. Sur les planches, on se souvient de la comédienne de... Maintenant ils peuvent venir.

Presse plurielle

(2009)

"*Ils apportent un autre regard, une autre visibilité. Mais l'enjeu de la diversité n'est pas d'avoir des médias communautaires influents, parce que la France n'est pas un pays communautaire. Nous recherchons une représentation équitable de la société française dans tous les grands médias*".

(Elisabeth Tchoungui, dans un entretien à *Respect Mag*, titré "*Dés qu'on baisse la garde, on prend une gifle.*")

Pour que les écrans de nos téléviseurs, les voix de nos radios, les colonnes de nos journaux ne soient pas monochromes, les personnalités de la presse que nous vous présentons exercent une influence majeure dans la France de 2009.

Christine Kelly : "*il faudra se souvenir d'elle le moment venu*".

Elle est entrée dans le journalisme tout à fait par hasard. Après sa licence de maths-physique, la Guadeloupéenne **Christine Kelly** née Tigiffon a commencé sa vie professionnelle en étant hôtesse de l'air et hôtesse sur le TGV. C'est sa mère qui lui a proposé, alors qu'elle avait 22 ans, d'envoyer son CV à la chaîne locale *Archipel 4* qui cherchait une animatrice parlant anglais. Une semaine plus tard, elle était à l'antenne ! Elle est jolie, intelligente, sait poser sa voix. Elle se fait très vite sa place dans les médias des Caraïbes et c'est le Président de *RFO* qui va la recruter. Christine Kelly n'a alors plus qu'une ambition : devenir une vraie journaliste. Pendant ses études de journalisme à Bordeaux, elle fait des piges à *France 3 Aquitaine*. Puis elle participe à la

création de *Demain TV*. Christine Kelly vise haut. Elle s'intéresse au journal de *TF1* et se bat pour une présence des "minorités visibles" à l'antenne, tant et si bien que... c'est **Harry Roselmack** qui accède au fauteuil. La diversité est son cheval de bataille mais elle en a d'autres : le développement durable, les droits des femmes. Elle se met aussi à écrire : trois livres en trois ans, dont les biographies remarquées de François Fillon et de William Gallas. Elle se fait tellement remarquer que le Président du Sénat la nomme au CSA en janvier 2009 et que Nicolas Sarkozy, impressionné par une conversation avec elle en mars 2009, lâche une phrase qui a fait couler beaucoup d'encre : "*Il faudra se souvenir d'elle le moment venu*".

Elisabeth Tchoungui défend la diversité au CNC.

"*Longtemps les patrons de chaîne ont hésité à miser sur moi*", explique Elisabeth Tchoungui, "*... à cause de la couleur de ma peau*". Au *Centre national de la cinématographie*, elle est spécialement chargée de la promotion des "minorités visibles" dans le "paysage audiovisuel français". Aujourd'hui encore, les observateurs avisés la considèrent comme largement "sous-employée". Cela fait tout de même douze ans qu'elle a fait son premier plateau.

(source photo : *Respect Mag*)

Née en 1974 d'un père camerounais (diplomate) et d'une mère française (enseignante), elle a obtenu son Bac C à l'âge de 16 ans à Yaoundé. C'est à l'Ecole Supérieure de Journalisme de Lille qu'elle a poursuivi ses études tout en collaborant déjà à la presse écrite (*Elite Madame*, *Nord-Eclair*). A 21 ans, elle entre au service politique de *TF1* où la confrontation avec les poids lourds de la chaîne n'a pas toujours été facile. Elle quitte, fait des piges pour *M6* et *La Cinquième* et répond à une annonce de... *Canal J*. Elle a été passionnée par cette expérience où il fallait vulgariser l'actu, la faire comprendre aux enfants. Sa peau colorée était alors plutôt vécue comme un atout. Malheureusement, la chaîne des enfants arrête le journal quotidien. Les offres affluent vers elle mais toutes concernent des magazines pour enfants. Elisabeth Tchoungui craint l'enfermement. Elle refuse les offres. *La Cinqui*ème puis *TV5* la relancent sur des émissions à caractère culturel. La directrice de *TV5 Monde* aura été la bonne fée qui s'est penchée sur la jeune franco-camerounaise. La dimension africaine de la chaîne a particulièrement attiré la journaliste qui a poursuivi pendant 5 ans cette aventure. Nous arrivons en août 2006 : c'est la nouvelle chaîne *France 24* qui constitue sa rédaction. Elisabeth Tchoungui y a naturellement sa place. Patrick de Carolis croit beaucoup en elle. Et pour sortir un peu du format audio-visuel et de l'information, la journaliste écrit des romans, un premier en 2006, et un deuxième en 2009 (sortie en septembre). Enfin, pourrait-on dire, Elisabeth Tchoungui a imposé son talent.[463]

Samira Ibrahim dans la famille des gens

Elle a attrapé le virus du journalisme en effectuant des stages au cours de ses études en radio et à Canal Plus Horizons. "*Je suis très curieuse de nature et j'ai toujours eu envie d'apprendre à travers des gens leurs histoires*", explique **Samira Ibrahim**, dans un superbe entretien accordé à Télésphère. Que ce soit sur France Ô (émission *Business Africa*) ou sur Demain TV (émission *Talents*), elle met d'entrée à l'aise ses invités. "Talents, les rendez-vous de la diversité" donnent la parole à toutes celles et ceux qui se battent pour faire une place aux minorités. Grandes patronnes, grands patrons, femmes ou hommes d'affaires, personnalités politiques ou simples citoyens, ils expliquent leurs choix et leurs solutions pour en finir avec les

[463] merci à *Jeune Afrique* qui a été pour nous, et donc pour vous, la source de ce micro-portrait et de quelques autres

discriminations dans le monde du travail. Ce magazine hebdomadaire de 30 mn sur *Demain TV* est présentée - avec talent ! - par Samira Ibrahim.

Cette Française d'origine égypto- (par sa mère) soudanaise (par son père, un Nubien) est née à Beyrouth. Elle est arrivée en France à l'âge de cinq ans. Elle porte en elle la civilisation millénaire de la vallée du Nil. Après des études en langues orientales et un Master d'Etudes Juridiques, elle s'est lancée dans le journalisme, y exprimant pleinement son ouverture sur le monde et son attachement à la diversité. Son émission sur Demain TV met en valeur les parcours des talents français de toutes les origines. Samira Ibrahim est également productrice pour l'agence de presse Reuters et elle anime le journal des bonnes nouvelles sur *Monte-Carlo Doualiya* (*RFI*). Ce qu'apprécie Samira dans son métier: la diversité des diversités, ce qu'elle est elle-même.

Fadwa Miadi et la blogosphère maghrébine

On ne peut parler de la presse plurielle en France, en général, et de la presse franco-maghrébine, en particulier, sans citer **Fadwa Miadi**. Elle est impliquée dans tant d'initiatives, et pas seulement journalistiques, qui permettent au lectorat francophone de mieux connaître et comprendre de l'intérieur la société arabo-musulmane et l'immigration française qui en est issue. Morceau choisi d'un reportage de Fadwa Miadi dans la blogosphère maghrébine : "*Des voix retentissent, jusqu'alors condamnées au silence, d'un bout à l'autre de la cyberplanète. Certaines gémissent, hurlent et poussent de longues plaintes déchirantes, qui parfois se cachent pudiquement sous la morsure cinglante d'un humour ravageur. Lequel humour produit un rire qui se teinte de jaune...*" Belle écriture, non ? et belle entrée en profondeur dans la sensibilité des gens.

Sarah Ben Ammar, une portraitiste comme nous les aimons

Sarah Ben Ammar; de la rédaction de *Gazelle* et collaboratrice de *Babelmed*, est une fine analyste de la société française. Elle observe l'exception française de la condition féminine où la femme est égale dans la loi, mais pas dans la société (l'entreprise, la politique,...). Elle observe l'Obamania d'une France qui n'a jamais fait sa place à la diversité. Et Sarah Ben Ammar a, dans sa jeune carrière de journaliste, signé de nombreux portraits, comme ceux de Malika Bellaribi Le Moal qui explique comment "la musique (l') a réconciliée avec (ses) deux cultures", de Faiza Guène, porte-parole d'une génération sans voix, de Soukaïna Oufkir qui raconte son père, "suicidé" de cinq balles dans le dos, de Marie Ciosi, née à Alger de parents corses, d'Amaria Sedrini, créatrice de lingerie à Tourcoing, de Morjana Alaoui, la plus française des comédiennes marocaines, de Kochka, qui met son coeur dans ses pages, de Mo Bachir, le cordon bleu toulousain, de Nadia Khouri Dagher. Sarah Ben Ammar est une portraitiste comme nous les aimons.

Eugénie Diecky se lève avec vous tous les matins

Elle se réveille chaque matin avec la même passion, vous ! Tous les matins sur Africa 1, la radio panafricaine, "*Les matins d'Eugénie*" réveillent les endormis. **Eugénie Diecky** en est l'animatrice-vedette, en même temps que la directrice des programmes d'une radio pourtant très masculine. Elle fait de la radio depuis 20 ans. Elle écrit aussi, et c'est d'ailleurs par le livre qu'elle a commencé la radio, en racontant des histoires à la Pierre Bellemare. Le livre et le dire. Et surtout le vivre. Eugénie Diecky est bouillonnante. Féministe, elle est partie à la recherche des voix des femmes. Elle a fait des reportages à travers l'Afrique, parlant de sujets tabous comme le droit au plaisir de la femme, le refus de l'excision. Elle a fini par s'imposer par la séduction radiophonique. Partie de Libreville au Gabon, elle a appris à

avoir une vision à long terme, à se fixer des objectifs, ce qui n'est pas évident dans la culture africaine. Elle a aussi appris cela à ses enfants, à être forts, ambitieux. Elle aime que les femmes réussissent. Elles donnent de la lumière. Le 31 mars 2009, Eugénie Diecky recevait le Ministre Eric Besson pour un débat public organisé par le *CRAN* et *Africa 1*. Elle n'hésite pas à prendre le ministre de front: les tests ADN, les test de langue. Eric Besson parle de régulation. Elle parle des gens. Dialogue de sourds.

Albert Tjamag, beau et différent

Beau & différent, c'est le nom d'un magazine bimestriel, "mixte et bilingue" (français - anglais) qui s'inscrit dans la différence. "*Beau compte inspirer une nouvelle grille de lecture et d'analyse en traitant de culture, d'environnement, de design, de mode d'art et de technologie, avec un regard décalé. La revue construit la Beauté, revendique l'Exclusivité, appelle l'Avant-Garde, fonde et vise l'Universalité*". C'est ainsi que son fondateur, **Albert Tjamag**, présente son magazine.

Le rappeur français d'origine camerounaise, plus connu sous le nom de MNLK, Ménélik, ancien compagnon de route de MC Solaar, a donné un nouveau tournant à sa vie en créant ce nouveau magazine : *Beau & différent*. *S*ous ses airs légers de magazine de mode, la publication offre un contenu fouillé qui parle des différences, de la diversité. Les articles sont traduits en anglais pour permettre à un large public de lire le magazine. Mais le rapper n'est jamais très loin. Albert Tjamag sélectionne des chansons pour chaque article, "*pour ne pas perdre le lien avec mon métier, la musique*". Le magazine est diffusé dans les spa, les hôtels, les aéroports, Le fondateur du magazine explique sa philosophie : "*La beauté est partout, elle est dans la complexité et la diversité des individus. On doit lutter pour qu'elle transparaisse. Il faut dépasser les stéréotypes qu'on a sur les Noirs*". Albert Tjamag veut montrer que le rap n'est pas une musique d'écervelé. Ménélik se met à rêver : "*L'élection d'Obama va permettre au monde d'ouvrir les yeux sur des compétences ignorées. Si Obama peut briguer la présidence, d'autres personnes issues de l'immigration pourront accéder à des postes clés en France. Si le premier pays du monde peut le faire, tous les autres aussi !*".

Dalila Kerchouche, le journalisme de témoignage

Elle est née en 1973 dans un camp de harkis et s'est racontée dans un roman autobiographique *Mon père, ce harki*, à la base du scénario du téléfilm *Harkis*, d'Alain Tasma. Le père de Dalila Kerchouche était un paysan des montagnes de Chlef. Elle est la "petite dernière" d'une fratrie de onze.

Le 18 mai 1956, le père de Dalila s'est engagé dans l'armée française et depuis lors la famille n'a cessé de porter ce "passé honteux". Le livre *Destins de harkis*, réalisé avec le photographe Stéphan Gladieu, a été la deuxième contribution de Dalila Kerchouche, pour sauver l'honneur de sa famille. Par son métier de journaliste (*L'Express*, *Le Figaro*), Dalila Kerchouche a le sentiment d'accomplir un devoir en même temps que son destin. Elle brise des silences.Parler de sa famille aura été sans conteste son reportage le plus éprouvant mais un reportage fondateur. Comment dire son frère aîné Mohamed qui s'est pendu, en 1996, à l'âge de 35 ans ? Comment dire ses frères et ses soeurs Kheida, Kader, Fatima, Djill et les autres qui, comme elle, ont grandi dans les camps cerclés de barbelés du sud de la France, comme des milliers d'enfants de harkis. La famiille Kerchouche a vécu dans le froid, la misère, la promiscuité pendant douze ans dans les camps de Bourg-Lastic, Rivesaltes, La Loubière, Roussillon-en-Morvan, Mouans-Sartoux, Bias... Ses livres sont des témoignages poignants. Les enfants et les femmes du silence retrouvent enfin une dignité, forcent le respect, sous la plume de la journaliste.

Dalila Kerchouche a foulé pour la première fois la terre algérienne en juillet 2002, quarante après le départ des parents.

Elle a raconté alors qu'elle faisait une quête "*harkéologique*". Elle croit à un journalisme de témoignage. Pour ses derniers reportages, elle a suivi les traces de **Shahla Sherkat** à Téhéran, qui a fondé le magazine féministe interdit Zanan (Femmes), et de retour à Paris, elle a réalisé pour ***le*** *Figaro Madame* le dossier "*La diversité s'accorde-t-elle au féminin ?*", portrait de cinq femmes "*issues de la diversité française*" et engagées en faveur de l'égalité des chances en politique et dans l'entreprise.

Zakya Daoud, une vie d'exception

Est-elle Marocaine, de son nom d'écrivain, **Zakya Daoud** ? Est-elle Française, de son nom d'état-civil, Jacqueline Loghlam ? Elle est des deux rives, et depuis longtemps. Lorsqu'elle a quitté Bernay en Normandie pour entrer dans une école de journalisme à Paris en 1956, elle ne s'imaginait pas le destin qui allait être le sien. 19 ans: sa rencontre avec Mohamed Loghlam, Français d'origine marocaine. 21 ans: son arrivée au Maroc. 22 ans: elle obtient la nationalité marocaine sans l'avoir demandée. Elle travaille alors à la RTM à Rabat et crée le journal *L'Avant-Garde*. 27 ans: elle est correspondante de *Jeune Afrique* au Maroc et signe pour la première fois Zakya Daoud. 29 ans: elle crée le magazine *Lamalif*, qui devient une référence intellectuelle, que "*pour draguer, il fallait toujours avoir sous le bras*" mais sans cesse menacé par la censure. L'aventure Lamalif a duré 22 ans. En 1988, le magazine se saborde. Zakya Daoud revient à Paris. Le retour est difficile: le vol de son journal intime de 2000 pages, le chômage, puis quelques piges.

C'est par sa deuxième carrière, celle d'écrivain, que Zakya Daoud sort la tête de l'eau. Elle écrit *Féminisme et politique au Maghreb*, puis de nombreuses biographies. Elle a le don d'humaniser les hommes exceptionnels dont elle décrit les trajectoires de vie: Ferhat Abbas, Ben Barka, Abdelkrim. Avec *Zaynab, reine de Marrakech*, la biographie se romance. 72 ans: Zakya Daoud écrit: "*On ne nait pas impunément arrière-petit-enfant de la grande Zaynab, fondatrice de la Perle du Sud, cette ville rouge qui nous fait toujours rêver; à chacun le destin promet une vie d'exception*".

Meriem Amellal, témoin de son temps

(août 2008)

Meriem Amellal a participé à la naissance de France 24, la chaîne francophone de l'actualité internationale. Elle tient régulièrement la revue de presse matinale sur cette chaîne diffusée par satellite et sur l'internet. Le frémissement des ailes d'un papillon là-bas peut être à l'origine d'une tempête ici. Meriem Amellal le sait. Elle est attentive aux moindres murmures du monde. Elle a la passion de l'actualité, sait ouvrir les yeux et tendre l'oreille. Meriem Amellal est témoin de son temps et cet été 2008 aura été pour elle riche d'évènements, dont elle a su saisir toute l'importance.

Elle a rendu hommage par sa revue de presse à Mahmoud Darwich, le poète exilé qui a fait de l'écriture sa maison, son passeport Il est mort sans bruit le 9 août 2008 à Houston (Etats-Unis), loin de sa Galilée natale, loin de sa Palestine où il a été inhumé le 14 août.Meriem Amellal a aussi rendu hommage à Youssef Chahine, lui que le quotidien *Al Hayat* (Arabie Saoudite), basé à Londres, a décrit comme un magicien: le cinéma sortait de ses doigts. Mais le monde méditerranéen tremble encore sous les menaces et les bruits de bottes vues et analysées dans la revue de presse matinale de Meriem Amellal: les attentats d'Alger et d'Istanbul. la menace iranienne de fermer le détroit d'Ormuz où transitent 40 % de la production pétrolière mondiale... L'actualité internationale est à suivre sur *France 24 (24h/24)*, avec Meriem Amellal et une équipe de jeunes journalistes polyglotte et pluriculturelle.

Ahmed El Keiy

(janvier 2008)

France Ô se veut la chaîne de la diversité du groupe *France Télévisions*. Créée en février 2005, elle émet 24 h sur 24 sur le Canal 20 de la TNT. Tous les soirs à 19 h 45, l'émission *Toutes les France* (52') propose un

débat sur des thèmes d'actualité. Ahmed El Keiy, un ancien de *Beur FM*, anime cette émission. C'est après des expériences professionnelles de juriste que Ahmed El Keiy s'est orienté vers le théâtre, le cinéma et finalement le journalisme. Les derniers sujets : Partis politiques, pas de noirs, pas d'arabes ?... Voile, foulard, fichu... Les Français d'origine asiatique, oubliés de la diversité ?...

Laurence Roustandjee, le soleil se lève à La Réunion

(novembre 2009)

Quelles sont vos origines ? "*Je suis née à l'île de La Réunion. Mes parents sont créoles tous les deux. J'ai des origines indiennes*". Comment avez-vous débuté à la télévision? "*J'ai répondu à une petite annonce de RFO Réunion qui cherchait de nouveaux animateurs. J'ai commencé par le bulletin météo du week-end*". Maintenant **Laurence Roustandjee** présente la météo sur M6. Elle est à 10000 kms de ses proches. "*En hiver, c'est vraiment dur... Mais j'ai fait des belles rencontres ici. Certains sont maintenant des personnes qui forment ma famille à Paris".* Depuis un mois, Laurence Roustandjee présente aussi une émission culinaire (*"A vos papilles*"), sur *Teva*. A la maison, elle aime faire découvrir la cuisine créole à ses invités, et elle leur joue de la guitare. Laurence Roustandjee écrit et chante. Elle nourrit des projets musicaux dans la tête et aimerait faire une scène dés que possible. Elle aime tous les métiers artistiques : la danse, la photographie. Elle aime aussi les voyages. Une amie dit d'elle qu'elle est "montée sur roulettes". A Paris, dans les brumes de l'automne, un soleil brille, il nous vient de La Réunion. Le temps est toujours beau quand Laurence Roustandjee est à la météo ! [464]

Majda Rida et Kamel Boudra font leur rentrée sur *Equidia*

(septembre 2011)

Dans (presque) tous les bars PMU de France, une chaîne tourne en boucle sur l'écran de télévision: *Equidia*. Il leur faudra maintenant deux téléviseurs, car Equidia se dédouble: *Live* et *Life*. Live pour les courses, Life pour la passion du cheval. **Majda Rida** a déjà mis dans la boite les Journées du patrimoine au Musée des Arts Forains, l'exposition *Les chevaux d'Abyssinie* à Compiègne, *Excalibur* au Stade de France, *Cheval de guerre* de Steven Spielberg,.. *La Culturelle*, sur *Equidia Life* (le mercredi à 20h35), est une émission fraîche et enrichissante comme sa présentatrice. **Kamel Boudra**, quant à lui, est chez *Equidia* depuis six ans déjà. En cette rentrée, il se voit confier deux nouveaux magazines, *Profession Cavalier*, et *Le magazine du sport international*. Le journaliste berrichon apporte à *Equidia* sa spontanéité lorsqu'il commente les sports équestres (sauf les courses). *Profession Cavalier* est un 26 minutes où on présente les métiers des haras, le groom, le soigneur, le cavalier comme le propriétaire. Kamel est à l'aise avec chacun d'entre eux. Il a la passion du cheval depuis son enfance en même temps que la passion des médias. Il élève lui-même des chevaux de sport. Lorsqu'il parle du rôle de l'animal avec les personnes handicapées, Kamel fait passer une émotion. On ne peut pas se mentir dans ce type de reportage.

Kareen Guiock a passé un mois de rêve

(août 2011)

Du 18 juillet au 18 août 2011, Kareen Guiock a présenté le journal quotidien du soir sur *M6*. Elle l'a vécu comme "un mois de rêve", malgré une actualité particulièrement lourde: la tuerie en Norvège, la répression en Syrie, la crise boursière,... La journaliste antillaise est jeune, mais cela fait déjà onze ans qu'elle vit de ce métier. Elle présentait le JT sur *LCA* (*La Chaîne Africaine*) avant de travailler pour *Turbo* en 2001. Elle essaye les voitures et se sert de son expérience de femme, parisienne, pour juger de la qualité du véhicule. Dans le 19:45 de *M6*, elle tient une rubrique: *Expliquez-nous*, pour rendre accessibles des questions qui peuvent paraître abstraites ou complexes.

[464] d'après une interview à Télésphère, par Sébastien Radel

"Pour être efficace dans sa pédagogie, l'information doit être incarnée", explique-t-elle à Damien D. [465] Et Kareen incarne à merveille la télévision d'aujourd'hui, jeune et dynamique. A l'âge de 13 ans déjà, elle participait à des émissions de télé et de radio. Le journalisme, elle a cela dans le sang. Comme la chanson ! Ce qu'elle ne peut pas dire à l'antenne, elle l'exprime en chantant et nous promet un premier album en 2012.

Léa Salamé prépare 2012

(janvier 2011)

La chaîne de l'info en continu *i-Télé* sa lance dans la pré-campagne des présidentielles 2012 avec un rendez-vous matinal en simultané avec *Radio Classique* et un grand rendez-vous du soir avec la jeune journaliste **Léa Salamé**, transfuge *de France 24*. Depuis 2007, la Franco-libanaise est la voix et le visage de la France appréciés dans le monde entier. L'avis des téléspectateurs d'Afrique, d'Asie et d'ailleurs est dithyrambique pour louer la présence, le charme, la spontanéité, ce regard, ce sourire, en même temps que la grande rigueur, le professionnalisme, en un mot le talent de la journaliste vedette de *France 24* hier, de *I-Télé* aujourd'hui.

Avant de s'orienter vers le journalisme, Léa a d'abord suivi des études de droit à Assas, puis à Sciences Po Paris et enfin à New-York University. A New-York, Léa Salamé a connu la tragédie du 11 septembre où elle se trouvait à quelques hectomètres du lieu du drame.

Ce fut le déclic pour son choix d'être journaliste. C'est à *Public Sénat* qu'elle a tout de suite été lancée dans le grand bain par Jean-Pierre Elkabbach qui lui a appris ce qui fait sa force aujourd'hui: le ton direct, sans fioriture "intello', des phrases courtes, une maîtrise parfaite de la diction. A *France 24*, elle a adoré la composante multiculturelle de la chaîne. Léa Salamé aime l'international, malgré ce côté un peu frustrant de s'adresser au monde et donc de ne jamais savoir vraiment à qui l'on parle. Léa est plus connue au Maroc ou en Côte d'Ivoire qu'en Bretagne. En route vers 2012, la voilà désormais aux rênes d'un grand rendez-vous du soir. Léa Salamé aime le soir. Elle constate que ces derniers mois tous les grands événements du monde se sont produits le soir heure française.

Karim Rissouli, témoin à charge

(septembre 2009)

Karim a toujours été parmi les premiers de la classe et il a toujours su qu'il ferait du journalisme. A l'adolescence, il découpait tous les articles de presse pour constituer des dossiers, en particulier sur Mitterrand. Le père Rissouli a débarqué du Maroc en 1970 pour trouver du travail. Karim et sa soeur Rizlène sont nés en France. La famille vit à Angers. A table, on parlait beaucoup politique, le coeur à gauche. Karim monte des magazines avec ses copains, part en Palestine pour une mission civile, et quand vient le moment d'entamer des études de journalisme, il se présente avec succès au concours des six écoles. Il optera pour le Celsa à Paris. Karim Rissouli va bénéficier d'une *bourse Europe 1* et le 13 juin 2005, il entre à la rédaction de la radio. Huit mois plus tard, il reçoit un coup de fil: "*Le service politique, ça te tente ?* ". C'était le rêve de Karim. On lui demande de suivre Nicolas Sarkozy. Le Ministre de l'Intérieur le teste, tente la séduction, se lâche lorsque Karim

[465] *Télésphère*, interview du 17 août 2011

Rissouli lui parle de Palestine: *"Rappelez-moi votre prénom !"*. Karim ressent comme une humiliation. Puis il suit la campagne présidentielle de Ségolène Royal. Il préfère. La candidate est cordiale mais plus distante. Elle se livre peu. Karim Rissouli a suivi en 2008 le Congrès de Reims du PS et l'élection de la Première Secrétaire.

Le 10 septembre 2009, il lance un brûlot en librairie avec son collègue Antonin André : les partisans d'Aubry ont bourré les urnes dans le Nord face à Ségolène Royal. Les journalistes en détiendraient les preuves. Depuis son enfance, il est comme ça, Karim. Il raconte: "*Je n'étais pas chahuteur, ni irrespectueux, c'est juste que lorsque je n'étais pas d'accord, je le disais.*"[466]

Samah Soula, femme de l'année 2010
(décembre 2010)

2010: Le drame haïtien. Gaza asphyxiée. La Chine affiche sa démesure à Shanghaï et se dit prête à "racheter l'Europe" alors que les catastrophes se multiplient dans le pays. Le Brésil élit une femme de combat à la Présidence de la République. Les journalistes français Hervé Ghesquière et Stéphane Taponier otages en Afghanistan du premier au dernier jour. Les grands reporters sont là au quotidien pour nous permettre d'être solidaires du monde et pour être aux côtés des populations qui souffrent.

(Samah Soula: "*chaque reportage est une aventure humaine*")

2010: **Samah Soula**, grand reporter pour *France Télévisions*, était en janvier à Haïti pour nous montrer les images de la tragédie après le séisme.

Du 25 juin au 6 juillet, elle était à Bethléem pour former les blogueuses palestiniennes au métier du journalisme, à la recherche d'informations, à la déontologie, à l'écriture, à la neutralité.

En août, elle était en Chine pour témoigner: à nouveau du lait au parfum de scandale à Wuhan (la cause d'un niveau anormalement élevé d'hormones chez les petites filles), une coulée de boue pas complètement naturelle à Zhouqu, la marée noire censurée de Dalian alors que la "modernité" s'expose ostensiblement à Shanghaï, que Pékin présente son bus futuriste et que Taïwan, la petite île rebelle, vit sous la menace de 1200 missiles pointées sur elle.

En novembre au Brésil, Dilma Roussef, opposante historique à la dictature, accèdait à la Présidence de la République et Samah Soula était encore là pour cet événement historique.

Diplômée du CELSA, c'est par l'Afrique que la journaliste grand reporter a débuté sa carrière. Elle a sillonné le continent pendant cinq ans, fascinée par l'optimisme et l'humour des Africains dans les situations les plus terribles. Elle est entrée à *France Télévision*s il y a une dizaine d'années où très vite elle s'est retrouvée propulsée sur le "hot news".

Dans une interview à Damien D. de *Télésphère*, ce 19 décembre 2010, elle dit son amour du "terrain", des gens. Elle aime toucher du doigt la réalité des gens ordinaires dans des situations extraordinaires. Samah Soula est toujours là où ça se passe. Cela lui donne le sentiment de participer à la marche du monde. Elle voit son métier comme une véritable mission, faire partager le vie du bout du monde à monsieur et madame tout le monde, être un trait d'union entre les gens, les cultures. Les rencontres avec les gens sont toujours très fortes, les quitter est toujours difficile. Chaque reportage est une aventure humaine. L'expérience chinoise a été particulièrement forte. A Télésphère, elle avoue: "J'ai été happée par ce territoire et sa société si complexe. La Chine, c'est une mine d'or pour journalistes. Un pays qui se transforme tous les jours sous nos yeux, c'est rare".

[466] d'après l'article de Dimitri Perraudeau, bien antérieur à la sortie du livre en question ici, dans *K'libres*, le magazine des étudiants d'Angers.

Amira Souilem, globe-trotteuse

(octobre 2008)

Amira Souilem, étudiante à l'école de journalisme de Sciences Po Paris et globe-trotteuse, a toujours le regard neuf, elle est prête à apprendre, à découvrir, à transmettre, ce qu'elle fait déjà parfaitement dans ses reportages pour *France 2*. Une nouvelle génération est née, l'eurogénération.

Un arabe est un voyageur dans l'âme. Ibn Battuta n'a-t-il pas sillonné le monde pendant trente ans ? Les voyageurs arabes d'aujourd'hui sont des jeunes gens ou des jeunes filles qui prennent leur sac à dos pour admirer la pleine lune en Patagonie, le soleil de minuit en Finlande ou les paysages uniques de l'Himalaya. Un site est leur quartier général, *rahhala*, le premier site des globe-trotteurs arabes, où l'on trouve tout : les bons tuyaux, les récits de voyages, le trombinoscope des plus grands voyageurs du moment,...

Parmi eux, **Amira Souilem**. A 22 ans, elle a déjà plus de quinze pays visités à son actif.

(les yeux ouverts sur le monde)

Quand Amira Souilem ne voyage pas, elle s'arrête chez elle en Tunisie ou chez elle encore à Paris, sa ville d'adoption. Amira Souilem, étudiante à l'école de journalisme de Sciences Po Paris, prépare sans cesse un nouveau voyage en faisant quelques piges pour France 2. Au printemps dernier, elle était en Jordanie. Elle avait choisi avec une amie italienne de participer à *Euromed Academy for Young Journalists* (regroupant 18 jeunes journalistes de pays européens et arabes) et de mener une investigation sur la question des réfugiés irakiens dans ce pays. L'été 2008, elle l'a passé à Paris, elle préparait un reportage pour *France 2* sur les touristes du Golfe dans la capitale française. Elle a rencontré le directeur de l'Elysées Biarritz, le cinéma des Champs-Elysées, qui a décidé en août de ne diffuser que des films arabes. En organisant des séances à 150 euros l'entrée (la séance de cinéma la plus chère au monde !), son initiative a pourtant fait un tabac en présentant les films avant leur sortie à Dubaï, Doha ou Koweït City. Les familles princières, les fortunés du Golfe, les corps diplomatiques arabes ont afflué pour voir Adel Imam sur les Champs-Elysées. Le réalisateur arabe a annoncé à son public enthousiaste qu'il souhaiterait réaliser un film mettant en scène les difficultés auxquelles font face les communautés arabes en France. Amira Souilem était présente ce soir-là, elle suit l'affaire de près.

Le livre de chevet d'Amira Souilem est "*La fabrication de l'information. Les journalistes et l'idéologie de la communication*", le livre de Florence Aubenas et de Miguel Benassyag[467]. Florence Aubenas qui, on le rappelle, a été otage en Irak pendant plus de cent jours, y explique les travers du journalisme à la recherche du sensationnel ou de ce qu'ils ont envie de démontrer. Les journalistes font du casting (quand leur rédacteur en chef leur demande "cherche-moi un professeur opposé à la réforme"), et non de l'investigation (sur la réforme en question, par exemple, sans idée préconçue). A Amman comme à Paris, Amira Souilem a toujours le regard neuf, elle est prête à apprendre, à découvrir, à transmettre, ce qu'elle fait déjà parfaitement dans ses reportages et sur son blog.

Kady Adoum-Douass, un lien positif avec le monde [468]

(mai 2014)

Du 7 au 11 avril dernier, elle a exprimé tout son talent en présentant la Nouvelle Edition du midi sur *Canal +* en remplacement d'Emilie Besse. Les femmes prennent le pouvoir à la télévision ! Il y a (déjà) plus de dix ans que Kady Adoum-

[467] La Découverte, 1999

[468] Damien D. de *Télésphère* l'a rencontrée. La journaliste lui a accordé une interview *www.telesphere.fr/KadyAdoum-Douass*

Douass a débarqué à Paris de sa Picardie natale. Enfant, elle s'est passionnée de théâtre dans son collège à Amiens. Elle était une fille plutôt timide, qui préférait lire Schopenhauer en écoutant Gainsbourg dans sa chambre que d'aller aux boums des copains. C'est après un bac théâtre qu'elle est venue tenter sa chance dans la capitale, au conservatoire du Xe arrondissement, tout en s'inscrivant à l'école de journalisme. Une fois ses diplômes obtenus, il lui a fallu choisir. Elle a opté pour le journalisme, parce que, dit-elle, "autant que je m'en souvienne, j'ai toujours voulu faire ce métier".

Elle commence à la radio, peut-être parce que la radio l'a toujours bercée. Son père, un anesthésiste réanimateur, tchadien d'origine, était un passionné d'info, concerné par tout ce qu'il pouvait entendre sur ce média fabuleux. Kady a commencé sur France Culture - elle se souvient que c'est Lucien Attoun qui fut le premier à lui faire confiance-, puis passa par Radio Galaxie (radio locale picarde), Sport et Mix, Chérie FM avant d'arriver à Europe 1. La jeune journaliste y fait montre d'un très grand professionnalisme, parcourant l'actualité des régions pour l'émission *Bonsoir chez vous* (2010). Même dans ses années de galère, où elle avait été contrainte de rentrer en Picardie et retrouver sa mère, une infirmière martiniquaise, toujours bienveillante, Kady était toujours restée positive. C'est par le sport qu'elle a effectué un retour réussi dans le métier: "Le sport a toujours occupé une place importante dans ma vie' avoue-t-elle, tout en concédant aussitôt: "mais pas autant que la culture". Kady Adoum-Douass est ouverte à tout ce qui fait l'actualité: l'international, l'info générale, les sujets de société. Après quatre années à Europe 1, la télé l'a contactée. Cela ne se refuse pas ! Elle doit apprendre à être plus féminine, elle qui, enfant, préférait les salopettes aux robes, elle était le clown de la famille. Pas de problèmes ! Avec son allure élancée, son sourire resplendissant, son ton toujours positif, sa compétence combinée avec une certaine impertinence, elle illumine l'écran. Les téléspectateurs de Canal qui la retrouvent sur le JT chaque vendredi soir ne s'y trompent pas.

Nadia Daam en état d'alerte

(septembre 2014)

L'actualité chaude est sur *Arte* et particulièrement dans son *28 minutes*. Chaque soir de semaine, Elisabeth Quin et son équipe reçoivent celles et ceux qui sont à même de commenter et d'analyser avec pertinence les faits du jour. Nadia Daam est l'alter ego de la cheffe d'orchestre de l'émission au regard toujours malicieux mais aux petites attentions toujours chaleureuses à l'égard de ses invités et de ses collaborateurs. Dans l'équipe, Nadia est "la vigie du web, du numérique, du blog et du modièse (mot-dièse)".

3 septembre 2014: Le juge Lambert, nouvellement retraité, vient pour la première fois à la télévision expliquer les raisons du fiasco judiciaire de "l'affaire Grégory" il y a trente ans à Epinal. Nadia l'interroge (ndla: à l'époque, elle avait cinq ans): - Vous sentez-vous coupable de la mort de Bernard Laroche ? Elle explique en détail (montrant la qualité de préparation de son interview) les évolutions récentes de la loi concernant les révisions de procès (loi du 20 juin 2014), encore rarissimes dans notre pays, alors que les erreurs seraient malheureusement nombreuses.

"*Est-ce être fraudeurs qu'être découragés ?*"

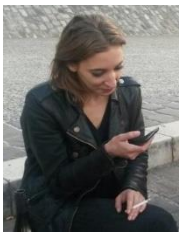
L'équipe reçoit ensuite trois personnalités qui reviennent sur les propos du matin de Rebsamen sur le contrôle des chômeurs. La vice présidente du Mouvement national des chômeurs et précaires (MNCP) indique que les chômeurs rencontrés dans la permanence de l'association à Montpellier ont ressenti les paroles du ministre comme "un coup de poignard dans l'estomac". Nadia transmet les réactions des téléspectateurs:

"est-ce être fraudeurs qu'être découragés ?". On revient sur une ancienne interview du Président de la République qui, lorsqu'il n'était encore que candidat, avait dénoncé Sarkozy stigmatisant les chômeurs, faisant de victimes des responsables.

4 septembre 2014: C'est Thomas Lilti qui est invité. Il est le réalisateur du film *Hippocrate* et a la particularité d'exercer lui-même en médecine. Nadia est allée voir le blog *Alors voilà*, journal des soignants et des soignés réconciliés. L'invité apprécie ce rapprochement entre le film et le site qui ont beaucoup de points communs. En deuxième partie d'émission, on revient sur la barbarie en mondovision de Daesh, soi-disant "Etat islamique" et cette nouvelle forme de terrorisme rencontrée en Syrie et en Irak, peut-être le plus sauvage de tous les temps. Gilles Kepel parle d'un millier de Français qui auraient rejoint les rangs des "jihadistes". Nadia a surfé du côté des réseaux sociaux iraniens. En Iran vivent de nombreux sunnites (10 % de la population) et surtout des Kurdes, à l'Ouest du pays, alors que Daesh est à trente kilomètres de la frontière. La peur est grandissante mais elle l'est aussi dans les autres pays voisins, l'Arabie Saoudite, la Jordanie, le Liban.

"*Il est vrai que je pense plus souvent consciemment à mon vagin qu'à mon pancréas*"

Nadia Daam, la vigie du web, est en état d'alerte. En onze années de journalisme, elle a pu travailler pour les sites de *Libération* (2006 à 2009), puis de *20 minutes* et de *Grazia*, bloguant beaucoup, contribuant régulièrement à *Slate* ou à *bienbienbien.net* (site fermé en 2010). Co-auteure d'ouvrages retentissants, *Mauvaises mères* et *Kata-Sutra*, elle a intégré pour la première fois la télévision (France 5) avec l'émission *Les Maternelles* où elle animait déjà une chronique *Sur le Net*.


(alias Zappette)

Nadia Daam, alias Zappette, twitte toute la journée.

4 septembre: "Il est 7h51 et j'ai déjà parlé de mon vagin à la radio" écrit-elle sur son Twitter, confirmant une solide réputation de féministe. Nadia est sur le Mouv' (radio) chaque mardi et jeudi pour une chronique matinale. Ce matin là en effet, elle a prononcé le mot vagin sept fois en deux minutes et une fois "le mont de Vénus". Sur son twitter, elle lance un message perso: "Cherche baby-sitter deux jours par semaine à 6h30 du matin pour cause de matinale radio et tous les soirs de 18h30 à 20h pour cause de soirée télé" (Paris 10e). La petite Sasha, 8 ans, "mi-ange mi-gorgone", appréciera.

Aziza Wassef, du français à l'arabe

(octobre 2010)

Au Caire, elle présentait les infos en français sur *Nile TV*. A Paris elle les présente en arabe sur *France 24*. La jeune journaliste égyptienne a appris le métier sur la chaîne francophone des rives du Nil. Elle est aujourd'hui un pilier de la nouvelle chaîne arabophone des bords de Seine. Quelques mois après son arrivée à Paris, elle apprenait la prochaine création de France 24, diffusée dans un premier temps sur internet uniquement. Elle a rejoint l'équipe avant même le lancement de la chaîne. Elle est venue en France par curiosité, pour découvrir de nouvelles personnes, de nouvelles idées et six ans plus tard, elle est toujours là. En passant le 12 octobre 2010 à 24h/24, *France 24* arabophone a enfin acquis une véritable identité. Aziza Wassef adore cette ambiance jeune, colorée, qui caractérise la chaîne.

"*C'est un concentré de nouvelles énergies de gens venant de différents pays et c'est ce qui est magnifique*" apprécie-t-elle. Aziza est la seule Egyptienne de l'équipe. Elle adore travailler dans les deux langues. Elle est entre les deux cultures. Elle rapproche les deux mondes. "*Je vis en France et présente les news aux arabes dans leur langue avec une mentalité française. C'est ce mélange qui me plaît.*" Le français, elle l'a appris au Caire dés l'âge de 4 ans, avec des soeurs franciscaines et elle a ensuite suivi toutes ses études en français. "*Je suis une vraie francophile*", affirme-t-elle, "*j'adore la littérature française*".

Sur *France 24*, elle présente dans un arabe parfait le magazine *Intelligence économique* :

"*L'intelligence économique est un thème génial !... c'est un concept très français, c'est un exemple de ce que la culture française peut offrir*".

Entre Orient et Occident, Aziza a le souci de l'objectivité, de l'équilibre. Elle est passionnée par son métier où l'on n'arrête pas d'apprendre mais ne veut pas se faire bouffer. L'interview de Damien D. pour Télésphère se termine par un immense éclat de rire. D'après une amie libanaise, les Egyptiens sont les plus drôles des Arabes.

Tatiana El Khoury et le journalisme citoyen

(octobre 2010)

La première télévision française en langue arabe est née le 12 octobre 2010. *France 24 arabophone* se veut " *la vitrine des Arabes de France... Le monde arabe est devenu un public de choix pour les médias internationaux, la France ne devait pas rater le coche*", analyse Télésphère.

En radio, il y avait déjà *Monte-Carlo Doualya*. En télé, il y a maintenant France 24 arabophone. La nouvelle chaîne fait aussi la part belle au journalisme citoyen. C'est Tatiana El Khoury qui a en charge de mettre en valeur les apports journalistiques provenant de sources non professionnelles. Interviewée le 19 octobre par Damien D., elle explique: "*On a développé un réseau d'observateurs qui compte aujourd'hui près de 7000 personnes disséminées dans le monde entier... bien souvent ce sont des blogueurs.*" Sur *France 24*, cela donne *La voix du net* (émission quasi-quotidienne) et *Les observateurs* (émission hebdomadaire). Tatiana El Khoury, journaliste, en a la responsabilité des contenus. Elle vérifie l'info, l'authentifie et la diffuse. Il en résulte un apport de témoignages généralement inaccessibles à la presse traditionnelle. "*Aujourd'hui on va jouer dans la cour des grands*" se réjouit Tatiana.

Siham Sabeur en reportage chez les no-poo et les nappy

(avril 2014)

Les no-poo et les nappy ne sont pas des tribus de la Terra Incognita en Haute-Papouasie. Des tribus peut-être, mais plus que modernes, plutôt tendance, des grandes métropoles occidentales. La journaliste Siham Sabeur, toujours à l'écoute des nouvelles vagues de notre société urbaine, est allée les rencontrer au coeur de Paris. Elle avoue: "C'est mon rédacteur en chef qui a déniché le sujet" pour le 100% Mag de M6, un magazine qui fait partager des news conso sur un ton décontracté façon Faustine Bollaert (la présentatrice).

(Siham Sabeur)

Maïka a ouvert le CurlShop au 9, rue Bourgon, Paris 13e, le 10 avril dernier. Elle a reçu l'équipe de tournage de Siham Sabeur pour une diffusion du reportage le 15 avril. La boutique propose les meilleurs produits de Paris pour des cheveux au naturel, c'est à dire sans ces shampooings qui agressent le cuir chevelu. No-poo, cela veut dire sans shampooing. Maïka, 33 ans, a essayé sur elle-même d'abord les méthodes au naturel et a totalement troqué les shampooings pour un

mélange au jus de citron bio qui fait merveille pour un budget divisé par quatre.

Maika porte beau ses cheveux crépus. Le phénomène nappy (contraction de natural et happy) est né chez les femmes afro-américaines qui ont contesté ce standard de beauté qui les obligeait à lisser leurs cheveux. Sur Facebook, le groupe privé français *Cheveux crépus idées coiffures* a aujourd'hui (20 avril 2014) plus de 25 000 membres. C'est dire si le phénomène intéresse et ce n'est pas que par féminisme ou par affirmation identitaire ou bien encore pour imiter Solange Knowles, la soeur de Beyonce. C'est une philosophie de la vie.

L'amour du journalisme

Siham Sabeur a particulièrement apprécié de traiter ce sujet. Elle aime "apprendre, découvrir, transmettre aux autres". Très curieuse et convaincue par le métier de journaliste, elle veut offrir à ses auditeurs une fenêtre sur le monde. Sensible aux "histoires" qui font bouger les sociétés, elle est aussi intéressée par la politique, en France et sur le plan international, l'économie et même le sport: elle a couvert les Jeux de Pékin en 2008 pour Europe 1 et poursuivi l'expérience olympique à Londres quatre ans plus tard "pour un média indépendant". Siham Sabeur a retrouvé M6 il y a un mois à peine, après y avoir débuté en 2007 au côté de Aïda Touihri. Siham aime la télé: "ce média offre la possibilité de couvrir les évènements en équipe sur le terrain, de rencontrer des interlocuteurs, d'être à leur écoute". Construire un reportage, c'est rapporter "des faits"de la façon la plus "vraie" possible, c'est poser les mots "justes", en accompagnant l'image, et avec toujours ce souci de diffuser une "nouvelle" comprise par tous.

Retrouver Didier François et son rire communicatif

Siham n'oublie pas ce qu'elle a appris avec Didier François, grand reporter, lorsqu'ils couvraient ensemble pour *Europe 1* la libération d'Ingrid Bétancourt. Didier a été libéré le 19 avril 2014, après avoir été lui-même otage en Syrie. Siham pensait à lui tous les matins en se levant pendant ces interminables dix mois. Elle est pressée de le retrouver, avec sa joie de vivre, son humour si communicatif.

Sur sa table de chevet, Siham Sabeur a en ce moment le livre *Dans l'enfer des foyers* (sorti le 9 avril 2014, éd. Flammarion), de L. Lyes (ancien de l'A.S.E., on disait autrefois "ancien de la DDASS"). Elle aimerait faire connaître le témoignage de son auteur. Encore une belle rencontre !

Mélissa Chemam eye-opening (les yeux ouverts)

(octobre 2014)

Melissa Chemam cite Somerset Maugham: l'homme ne trouve le repos que lorsqu'il rencontre le lieu où il sent mystérieusement qu'il lui appartient. Née à Paris, journaliste free-lance depuis neuf ans, elle parcourt la planète, offrant ses observations du monde à *France Culture*, sa radio préférée, et à tout le réseau de Radio France (*RFI*,...) mais c'est à l'étranger (*BBC*, *Deutsche Welle*) que son expertise internationale et celle de l'Afrique en particulier est d'abord reconnue.

Participant en juin 2012 à Florence au CMPF (*Université d'été des journalistes et des médias*), elle exprimait la difficulté d'exercer en France un journalisme d'investigation. Même si la conquête du web change le paysage. Elle-même publie dans *Slate Afrique* et ses blogs (*BBC Afrique Kenya*, 2010 à 2012, et surtout *Mélissa on the road*, 2011 à aujourd'hui) sont suivis par de nombreux et fidèles lecteurs.

Férue d'arts et de culture, passionnée par les musées et les arts vivants, elle travaille également pour le site *Toute la Culture*. Avec elle, découvrons ses pays de prédilection: le Royaune-Uni, le Kenya, la

Somalie, l'Inde... mais aussi l'Europe, dont Paris.

"Singa" veut dire "prêter" en langue bambara

Le 16 octobre dernier, *Singa* a invité Mélissa Chemam à animer le débat à l'Assemblée nationale sur le droit au travail des demandeurs d'asile en France. La directive européenne du 26 juin 2013 impose aux Etats membres de l'Union qu'ils garantissent le droit au travail dans un délai de neuf mois à compter de la date d'introduction de leur demande de protection. Or la France est loin encore d'avoir transposé cette directive dans sa législation.

L'*association Singa* a pour objectif de casser les clichés sur les réfugiés et d'aider les personnes qui ont le statut à développer des projets professionnels, entrepreneuriaux, associatifs, artistiques. Singa, ça veut dire prêter en langue bambara. Singa parraine des projets aussi divers qu'une école de danse, un restaurant, un magasin, une activité d'interprétariat,... Les réfugiés ont des ressources insoupçonnées mais n'ont pas tous les codes d'accès à l'économie et à la société françaises. Singa coache les personnes, leur redonnant confiance en elles pour développer leur projet. La journaliste avait diffusé sur France Culture le 7 août dernier le portrait de Cyril, titulaire d'un master 2 au Cameroun, réfugié en France, qui témoigne du rejet rencontré en France et de l'apport essentiel de l'association *Singa*.

News update from Kenya

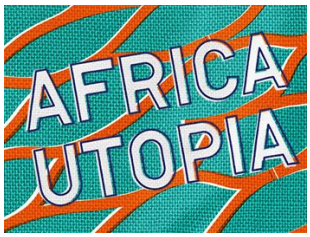
Septembre 2010. Mélissa est à Paris pour quelques jours pour les visas, les vaccins, la recherche d'un appartement à Nairobi où elle part pour une année. Transit par Londres pour faire le point avec son éditeur, ses producteurs et le rédacteur en chef de BBC Afrique. A son arrivée à Nairobi, camp de base pour couvrir l'actualité de toute la région (Soudan, Somalie, Ouganda), les évènements la rattrapent très vite. Lutte contre la corruption: la Commission kényane de lutte contre la corruption arrête le maire de la capitale; six responsables politiques de haut rang sont appelés devant la Cour Pénale Internationale pour leur implication supposée dans les tragiques évènements post-électoraux de fin 2007 - début 2008. Lutte contre le sida: Mélissa effectue un reportage à l'hôpital de Kisumu où des femmes séropositives, abandonnées par leur mari, enceintes, tentent de ne pas transmettre le virus à leur futur enfant. Lutte contre la porosité des frontières: le Kenya se trouvant sous la menace directe des gangs et djihadistes somaliens et de la fuite des populations. Relations tendues entre le Kenya et le Soudan en raison du mouvement indépendantiste sud-soudanais. Elections en Ouganda. Droits des femmes: Mélissa part en reportage à Umoja où des femmes victimes de violences ont créé un village sans hommes. Reportage à Kibera, l'un des plus grands bidonvilles d'Afrique (300 000 habitants) où une décharge a été transformée en jardin biologique permettant le miracle de l'autosuffisance. Reportage à la nouvelle prison de Hargeisa en Somalie. Reportage sur les Masai pour *Arte*. Reportage dans la région du lac Kyoga (Ouganda) où la lutte contre le paludisme par le DDT sauve des vies mais détruit l'agriculture biologique et l'économie rurale, quand ailleurs (Malindi, au Kenya), des méthodes sont expérimentées, efficaces contre les moustiques comme pour l'environnement. Portrait de David Kuria, jeune architecte, fondateur d'Ecotact, qui a révolutionné le quotidien des Kenyans avec son concept d'Ikotoilets. Reportage sur la production locale de grande ampleur de préservatifs pour une distribution gratuite.

Un passeport plein de visas

Mélissa Chemam se souvient avec nostalgie de son projet de voyage en Inde en 1998, lorsqu'elle avait 19 ans. Sa première résolution au nouvel an 2012 avait été que cette année serait consacrée à de magnifiques voyages. Ce fut d'abord Berlin,

puis Monrovia (Libéria) mais aussi et surtout le voyage en Inde au printemps où elle part rejoindre un ami qui vivait depuis plusieurs années à Pondichéry.

L'agenda chargé de la journaliste qui a couvert tant d'élections à travers le monde n'oublie jamais les dates où elle doit elle-même voter. Elle ne voulut pas manquer les deux tours des élections présidentielles en France dans son bureau parisien. Entre les deux dates, elle séjourne à Mogadiscio, repasse par Nairobi et fait un court séjour en Tunisie. Le soir de la défaite de Sarkozy, elle est à la Mutualité où sont réunis ses partisans, en reportage pour la *BBC*, se souvenant que cinq ans plus tôt, lors de sa victoire, elle était à la Concorde pour *France 24*.



Le Figaro publie le 7 mai son reportage sur la capitale somalienne, Mogadiscio qui sort de vingt ans de chaos et redécouvre la normalité. Mélissa repart pour l'Afrique (Ethiopie, Kenya) dès le lendemain des présidentielles françaises. Mi-mai, elle avait déjà voyagé dans huit pays depuis le 1er janvier. Fin mai, elle va découvrir Zurich tout en passant par la Lorraine (exposition 1917 au Centre Pompidou de Metz). Zurich l'émerveille: un nouveau pays, une nouvelle culture, une ville propre, saine, verte. Elle est très impressionnée par les musées qui font l'une des richesses culturelles de la cité helvétique. Départ pour Florence (voir plus haut) et le séminaire des journalistes sur la liberté de la presse.

@melissachemam

Juillet 2012. La journaliste française passe sa première semaine dans son nouveau bureau de la New Broadcasting House à Londres et ne cache pas qu'elle le trouve "smoothly" et "excitingly". Mais la ville se prépare à un évènement majeur: l'accueil des Jeux Olympiques d'été. Mélissa a envie de soutenir les "teams" du Kenya et de Somalie. Mélissa Chemam affiche ses passions. Sa ville africaine préférée ? Nairobi. Son musée préféré ? Le V and A (Victoria and Albert Museum). Son lieu préféré à Paris ? Le Théâtre des Bouffes du Nord. Une musique à découvrir ? Florence and the Machine. Un écrivain ? Paul Auster. Impossible de revenir ici sur tous ses si nombreux reportages et témoignages. Mention spéciale pourtant sur sa rencontre avec les artisans de la Casbah d'Alger qui font tout pour faire vivre les traditions et accueillir les visiteurs. Mélissa a un projet de web documentaire sur le sujet. Elle aime faire partager ses passions, ses voyages, ses rencontres. Alors depuis longtemps, elle blogue et de plus en plus, elle tweete. Ses derniers tweets ? Elle partage le très beau portrait, réalisé par un collègue journaliste depuis Sanliurfa en Turquie (*Libération*, 24 octobre), de Mustafa Baker, kurde syrien de 64 ans, qui vient de fuir la ville de Kobané en proie aux combats contre le Daesh. Il raconte l'évolution de cette cité aujourd'hui martyrisée et revient sur la présence française dans cette ville et cette région.[469]

Nora Hamadi capte son auditoire

(novembre 2013)

Comment parler d'Europe aux jeunes ? Comment attirer les jeunes journalistes à la matière européenne ? Quelle définition du rôle et des missions des journalistes, notamment dans les pays en "déficit démocratique" ? Quels financements pour les médias européens ?

Ce sont quelques questions que posait Nora Hamadi cette semaine à l'ouverture du Congrès des sections de

[469] Retrouvez Mélissa Chemam sur *France Culture*, sur *RFI*, sur *Toute la Culture*.

l'*Association Européenne des Journalistes*. Présidente de la section française, elle est la rédactrice en chef et présentatrice des émissions *Europe Hebdo* et *Enquête d'Europe* sur Public Sénat. La journaliste a témoigné le 12 octobre dernier devant les participants de l'*Ecole du Bondy Blog*. Un échange remarquable et remarqué, raconté ensuite par Kozi Pastakia (article en lien). Extraits et résumé...

D'abord Nora est travailleuse, capable le même soir de nous parler à 19h de l'ouverture du Conseil européen, de l'espionnage et de l'immigration en Grande-Bretagne à 21h puis de terminer à 21h30 sur un reportage à Sevran et Vénissieux sur la politique de la ville. Cela, c'est de la productivité ! Elle a une haute idée du journalisme, ne prétend pas à l'objectivité, car elle pense qu'elle n'existe pas, mais s'oblige à l'honnêteté et, constate-t-elle, "parler des choses de manière juste, c'est déjà perçu comme un acte militant".

Nora Hamadi a une présence qui capte son auditoire: "ses cheveux frisés, sa bonne humeur, son large sourire". Ensuite, elle a une histoire: origine kabyle, enfance à Longjumeau où vit encore toute sa famille, collège de ZEP avec ses bons côtés: "c'était cool, il y avait toutes les origines", mais aussi ses stigmates: on lui disait qu'avec "(sa) grande gueule, (son) exubérance, (son) incapacité à rester les fesses assises plus de trois heures sur sa chaise", elle n'irait pas très loin. C'est alors l'histoire d'un combat personnel pour sortir de l'entre-soi, pour "contourner la carte scolaire". Quand vient le temps de l'orientation: Sciences Po, c'est trop cher pour des parents ouvriers, ce sera donc la fac d'Evry (en licence AES). Le journalisme, elle n'y pensait pas, en fait parce qu'elle n'avait pas encore imaginé que l'on pouvait en faire autrement que les "journaleux" que l'on critiquait à la maison. Et puis, il y a eu l'opportunité. En 2003, elle entre au *Parisien* en tant qu'assistante de rédaction où elle découvre le vrai pouvoir de la presse. Pourtant, faire une école de journalisme reste impossible, toujours ce problème d'argent. Alors elle fait des demandes de stage un peu partout, se fait jeter à chaque fois, sauf une fois... elle remercie Christian Barbier qui lui a permis de mettre le pied à l'étrier. Elle fait cinq ans de presse écrite avant d'entrer en 2009 à *I-télé*. Après quatre ans, l'aventure s'arrête. Mais son nom circule. Trois jours plus tard, elle entre à *Public Sénat*. Est-ce de la chance ? "La chance, elle se provoque". Sa carte de visite est sa manière de bosser.

Sonia Dridi incarne la liberté

(octobre 2012)

"La colère qui prévaut face à la difficulté des femmes reporters à pouvoir exercer leur métier librement dans certains pays va de pair avec une détermination sans faille pour défendre partout la liberté de la presse et ceux et celles qu l'incarnent. Malheureusement les attaques sur les femmes journalistes sont aussi un témoignage douloureux de la situation terrible des femmes dans certaines régions du monde. Leur courage pour en parler est aussi le moyen de faire évoluer la situation pour toutes les autres femmes." (message de solidarité d'Aurélie Filipetti à Sonia Dridi, correspondante de *France 24* au Caire).

Agressée et victime d'attouchements à caractère sexuel sur la place Tahrir le 19 octobre dernier, Sonia Dridi sait qu'elle a évité le pire au milieu de cette foule masculine, heureusement protégée par son collègue Ashraf Khalil (qui raconte l'agression ici en anglais).

Formée à l'Ecole de Journalisme de Sciences Po (2008), Sonia Dridi est une jeune journaliste talentueuse. Ces articles sur le *Bondy Blog* (2010) témoignent d'une belle attention à l'autre. D'une plume très alerte, en juin 2010, elle avait brossé le portrait de Massoud Ayati, jeune homme d'origine iranienne qui a créé à Paris une entreprise de déménagement éco-responsable et solidaire

(Aquadéménagement). Au moment où en France le débat sur la burqa enflammait les passions, Sonia Dridi avait rencontré Malika, 28 ans, française d'origine algérienne, originaire des Ulis. La jeune femme lui avait raconté la progression dangereuse du salafisme qui trouve de plus en plus d'adeptes dans les quartiers défavorisés et en particulier auprès des jeunes filles. Un très bel article sur un phénomène mal appréhendé par les médias grand public.

Hasna Daoudi va à l'essentiel

(mai 2012)

Connaissez-vous *Atlas Info* ? Vous devriez. Dans la veille de l'information, on y puise l'essentiel et un peu plus encore... Le site a été créé en janvier 2010 par Hasna Daoudi, journaliste marocaine installée à Paris.

De quoi parle-t-on ce matin sur Atlas Info ? Du voyage de Hollande aux Etats-Unis bien sûr, mais pas seulement. On se préoccupe de cette nouvelle poussée xénophobe en France avec la profanation le 17 mai de la mosquée de Draguignan qui fait suite à l'agression de deux personnes âgées le 5 mai à Amiens et à la profanation de tombes musulmanes à Carros le 29 avril.

On a des nouvelles du projet de fonds d'investissement qatari pour les banlieues qui se poursuit. En cette mi-mai, 300 projets ont été reçus qui vont être étudiés par un groupe d'experts indépendants.

Mais sur *Atlas Info*, on n'oublie pas l'actualité plus légère. On peut y lire que Anissa Khel a dit oui. Anissa Khel, belle jeune femme de 29 ans d'origine algérienne, a été mannequin international pour Dior, Chanel et Yves Saint Laurent. Elle a évolué dans le milieu de la mode depuis son adolescence, développant son goût raffiné et se passionnant pour les bijoux. Après un master en finances, elle a créé en décembre 2011 la collection de bijoux qui porte son nom et qu'elle présente à Paris à la Galerie Kreo et à la Galerie Kamel Mennour. Le 12 mai, elle a dit oui à l'ancien animateur de télévision Jean-Luc Delarue. Le mariage a été célébré à Sauzon (Morbihan). Jean-Luc et Anissa se sont rencontrés il y a deux ans lors d'une exposition et ne se sont plus quittés. Anissa Khel aide Jean-Luc Delarue à combattre son cancer et à faire face à ses ennuis judiciaires (procès en juillet). Tout, vous saurez tout sur *Atlas Info*.

Monte Carlo Doualiya

La radio *Monte Carlo Doualiya* touche plus de 5 millions d'auditeurs réguliers au Proche et Moyen Orient. Les programmes, diffusés depuis Paris, assurent un traitement équilibré et diversifié de l'information. Trombinoscope…

(De gauche à droite)

Nemate al Matari prépare et présente une émission de société; **Abir Nasraoui** prépare et présente l'émission *histoire d'une chanson*; **Alia Kdeih**, responsable des programmes, prépare et présente l'émission *cultures*; **Nahida Nakad** est directrice générale adjointe des informations et des programmes de *Monte Carlo Doualiya* et directrice du pôle arabophone de la chaîne *France 24*; **Geneviève Goetzinger** est la directrice générale; **Sonita Nader** prépare et présente l'émission *santé durable*; **Hanan Sabbagh** est responsable de la programmation musicale; **Mayssa Issa** prépare et présente l'émission *Music hour*; **Mouna El Banna** est rédactrice en chef; **Samira Ibrahim** prépare et présente l'émission *personnalités ... de Paris*.

Audrey Ngacko et les réducteurs en chef

(janvier 2012)

Il était 0h30 ce 23 janvier 2012 quand Diane Audrey Ngako est tombée sur l'article *Tendance black fashion power* du magazine *Elle*. Deux phrases l'ont

interpellée: "Le chic est devenu une option plausible pour une communauté jusque là arrimée à ses codes vestimentaires" et "la black-geoisie a intégré tous les codes blancs". La journaliste de *Elle* disait y voir les effets du couple Obama. Aussitôt Diane Audrey se jette sur son clavier d'ordinateur pour réagir sur son blog (*thaCrunch*): "Il va de soi que la personne qui é écrit cet article ne sait pas de quoi elle parle.". Les Sapeurs, Diana Ross, Naomie Campbelll, Katoucha n'ont pas attendu Obama pour s'habiller "chic", d'une part, et il n'est pas besoin d'être noir pour s'habiller en streetwear, d'autre part. L'article énonçait ensuite que la "black-geoisie", lorsqu'elle s'habille chic, agrémente ses tenues d'une référence ethnique qui rappelle les "racines".

Diane interroge: de quelles racines parle-t-elle ? "On veut nous enfermer dans un monde ethnique. En tant que femme, étudiante en communication, je n'ai plus envie en 2012 de voir ce type d'article." Diane Audrey Ngacko alerte alors ses amis de la blogosphère. Mickael Kamdem, créateur de *Roots Magazine*, réagit: "Le code blanc serait-il synonyme du bon goût ? Traduire: le reste est du domaine du sauvage." Sur les réseaux sociaux, les réactions outrées se répandent en quelques heures. Sur son blog, Diane publie des photos montrant la diversité des styles portés par les femmes noires dans les rues de Paris: Fatou, rédactrice beauté, Roxanne, créatrice du site *The Liquor Store*, Sarah Diouf rédactrice en chef de *Ghubar*, Sophy Aiida, actrice et présentatrice TV, Kristina Gisors, styliste, Melody du blog *M'bem di fora*, Lindsay, photographe Walldress.

Des milliers de messages affluent vers la rédaction du magazine qui, après plusieurs justifications, finit par retirer l'article.

Diane Audrey Ngako, coach mode de *Taillissimo*, "femme de courbes" comme elle le dit joliment et bien dans sa peau, a un rêve: entrer dans les grands médias. Nul doute que, si la rédaction de *Elle* avait été plus diversifiée, l'article en question n'aurait jamais passé la rampe. Mais qui dirige les rédactions dans ce pays: des rédacteurs en chef ouverts à leur environnement ou bien des réducteurs en chef enfermés dans leurs préjugés ?

Leïla Kaddour- Boudadi est entrée dans votre salon

(janvier 2012)

Les grandes chaînes nationales sont scandaleusement franco-françaises dans leurs choix éditoriaux. Le journal d'*Arte* est quant à lui remarquablement ouvert à l'actualité internationale. Dans sa nouvelle formule 2012, le journal de 19:45 laisse les manettes à Leïla Kaddour-Boudadi pour décrypter l'actualité du monde.

Le parcours de la jeune journaliste est atypique puisque, après des études de lettres classiques où elle s'est intéressée à la représentation de la femme dans la littérature grecque ancienne, elle a enseigné en lycée et en collège tout en étant chargée de cours à l'Université de Poitiers. Leïla a grandi avec l'idée que l'école était le terrain de la réussite et c'est pourquoi elle s'était d'abord tournée vers l'enseignement. Mais le journalisme est comme une histoire d'amour qu'elle raconte à Damien D de *Télésphère*. Elle dit ses premiers pas dans le journalisme, ses motivations pour rejoindre la chaîne franco-allemande, ses projets. Elle conclut par ce mot de la fin:

"Quelle chance j'ai de pouvoir être avec vous dans votre salon ! "

Passion média

Le 11 septembre 2012, l'ambassade des Etats-Unis au Caire est prise d'assaut à la suite de la diffusion sur internet d'un film islamophobe. Qui sort cette information sur l'AFP ?

Inès Bel Aïba, spécialiste du monde arabe pour l'Agence française et correspondante dans la capitale égyptienne. Inès Bel Aïba est très active sur son compte Twitter. Le 23 septembre, elle écrit: *Egypte, les graffitis place de Tahrir, aussitôt effacés, aussitôt remplacés*; *Tunisie, Ennahda perd 31 % de son électorat selon un sondage*...

Inès Bel Aïba est d'origine tunisiennne, comme de nombreux autres journalistes qui font le bonheur de la presse française. Dans les rédactions, les binationaux ont une approche ouverte que les "mono" n'ont pas, enfermés qu'ils sont dans un regard étriqué sur le monde. La preuve par 5 de A (Arfaoui) à Z (Zeghidi).

Voilà passée l'euphorie de la révolution de jasmin. Les journalistes français issus de l'immigration tunisienne en ont été depuis le début des observateurs privilégiés et compétents. Nous avons depuis longtemps déjà mis en avant certains d'entre eux (et plutôt certaines d'entre elles): Samah Soula, Amira Souilem, Aïda Touihri, Hind Meddeb, Nadia Hathroubi-Saf Saf, Dalinda Ben Djemaa, Feriel Berraies-Guigny....

(Amira Souilem, *France Télévisions*)

Les personnalités qui suivent en sont d'autres qui ont fait ou font bouger les lignes (éditoriales).

Amel Arfaoui en pionnière

Le *Cercle Elissa* a été créé en 2005 avec pour objet: proposer et conduire des actions qui favorisent la mise en place de la diversité dans la société française et européenne. Le Cercle s'est constitué autour de personnalités rencontrées par Amel Arfaoui, journaliste à TF1, lors de ses reportages: des médecins, chercheurs, enseignants, policiers, journalistes, employés, anonymes, animés non par leur ego ou par leur carriérisme mais par leur sincérité d'engagement. La diversité? "Les intellectuels ont été indifférents et les médias sont passés à côté" expliquait-elle alors. En conférence de rédaction ou en débriefing du JT de TF1, elle était souvent la vigilance montrant aux collègues leurs approches ethnocentrées, particulièrement lorsqu'il s'agissait de parler de l'islam: "Mais vous caricaturez !". Amel Arfaoui s'est alors approprié la question de l'islam. Le dossier qui était auparavant traité par le service Informations générales, c'est à dire les faits divers, est ainsi passé au service Société.

Enfant déjà, Amel Arfaoui savait ce qu'elle ne voulait pas : faire des tâches purement exécutives. Douée pour l'écriture, elle a pris conscience qu'il lui fallait participer à l'amélioration du cadre de vie de chacun. Curieuse du monde et des êtres qui l'entouraient, elle s'est naturellement orientée vers le journalisme. Le journalisme fut pour elle une révélation, car il alliait aussi bien l'écriture que les voyages, la curiosité du monde, les possibilités d'agir sur celui-ci, de la faire avancer, de l'éclairer. Une vraie mission: "il me semble, dit-elle, que de tout ce magma, violent et confus, accouchera un nouvel ordre. Je souhaite que ce nouveau monde soit celui de la

diversité. Pour moi, la diversité, ce n'est pas la simple défense des droits d'un groupe. C'est plus que cela. C'est une vision du monde.[470]

Anissa Arfaoui en matinale

"Elle est tombée en politique comme on tombe amoureux ! Un coup de foudre" raconte Damien D qui l'a interviewée pour *Télésphère*. Lorsqu'elle était gamine (8 ou 9 ans), elle accompagnait son père pour aller voter. Elle a voulu mettre l'enveloppe dans l'urne, perchée sur ses rollers roses. L'homme en face d'elle solennellement a dit: "Anissa Arfaoui, fille de Monsieur Arfaoui, a voté !". Ce souvenir est gravé à jamais dans son esprit, comme un geste d'une très grande importance. C'est là que tout a commencé...

Quand elle était au lycée et à la fac, elle écrivait pour les journaux étudiants. Du coup, plus tard, elle a continué en piges en presse écrite. En faisant son école de journalisme, elle a découvert la radio avec passion en y exerçant gratuitement son talent. Spécialité: la politique. Sa première expérience télé a été pour l'agence Capa où elle assistait le chef d'édition du *Vrai Journal* de Karl Zéro. Tous les matins, elle regardait *Télématin* et adorait l'esprit de l'émission. Son amie Sarah Doraghi y travaillait déjà. Anissa n'avait plus qu'un objectif: intégrer l'émission. Elle préparait des sujets qu'elle faisait lire à son amie pour vérifier qu'elle était sur la bonne voie et harcelait l'assistante de William Leymergie. Elle a intégré *Télématin* pour une chronique TV ailleurs tous les jeudis. Quand elle a fait son entrée à *Orange Sport*, dans l'équipe 100 % féminine d'Absolutely foot, son rôle était de détendre l'atmosphère en fin d'émission ! Pendant 4 ans, elle a fait la Matinale de *Canal +* où les politiques se pressent pour être invités. Anissa Arfaoui n'a jamais voulu être autre chose que journaliste ![471]

Neila Latrous et les dessous de la politique

Le 18 janvier 2012 est sorti le livre *UMP, un univers impitoyable*.[472] Coauteure, avec Jean-Baptiste Marteau, la jeune journaliste Neila Latrous. Les deux auteurs, journalistes à *LCI*, se connaissent depuis longtemps. En novembre 2010, ils s'aperçoivent que rien n'avait été écrit sur l'UMP depuis plus de 10 ans. Ils décident de s'y atteler. Le défi n'était pas simple: ils souhaitaient faire ni un brûlot ni un livre complaisant et ils y sont parvenus. Les protagonistes du livre ont trouvé eux-mêmes que les faits relatés étaient vrais et les anecdotes abondent, comme sur la compétition politique déjà lancée dès 2011 entre Copé et Fillon, faite de coups bas et d'une totale incompréhension entre des personnalités opposées.

Un an de travail des deux journalistes, plus de cinquante entretiens (des responsables de premier plan comme des hommes de l'ombre, une enquête ultradocumentée et des analyses. Les

[470] source: *leconomiste*
[471] source: Télésphère
[472] éd. Flammarion

journalistes mettent à jour les dessous des révélations du *Canard Enchaîné* qui trouvent leur origine chez des "amis", les dessous du net comme les consignes données aux adhérents d'écrire le plus de fois possibles le mot *Flamby*, surnom donné à Hollande dans les forums.

Ils racontent l'esprit qui règne: "il faut mordre avant d'être mordu". Neila Latrous analyse cela en faisant référence aux fables de La Fontaine: "Le corbeau et le renard" pour les flatteries, "Le pot de terre et le pot de fer" pour les alliances contre nature, "Le chêne et le roseau" pour la meilleure manière de résister à la violence des tempêtes... L'ouvrage est dédicacé à Souad, la mère de Leila, mais celle-ci est très pudique: "Je voulais qu'elle soit la seule à savoir que ce livre lui était dédicacé". C'est raté ![473]

Sonia Mabrouk, l'impertinente

Il y a deux ans, elle lançait avec Marc Ladreit de Lacharrière, président de la *Fondation Culture&Diversité*, l'*Association des Musées Méconnus de la Méditerranée*. Elle ne se doutait pas alors des changements profonds qui allaient bouleverser le pourtour méditerranéen. L'AMMed a pour objectif d'oeuvrer au rapprochement des populations des deux rives de la Méditerranée en mettant en valeur les musées méconnus de la région. Aussi bien sur la rive nord que sur la rive sud de la "grande bleue", ce sont de véritables trésors qui révèlent un héritage commun. Le premier lieu retenu est le Palais Ennejna Ezzahra en Tunisie. La Tunisie est le pays d'origine de Sonia Mabrouk, fondatrice de l'*AMMed* et journaliste qui fut la première présentatrice d'un journal télévisé en France, sur *Public Sénat*.

Née à Tunis, diplômée de HEC puis d'un Doctorat à la Sorbonne, elle a débuté le journalisme à *Jeune Afrique* avant d'être remarquée en 2008 par Jean-Pierre Elkabbach. Elle a très vite réalisé des pics d'audience plus que significatifs en raison particulièrement de son impertinence dans l'art d'asticoter les hommes politiques.[474]

[473] sources: *20 minutes*, *Rosemag*
[474] source: *Le Parisien*

Ramzi Malouki, le Français d'Hollywood

Canal + l'a contacté pour assurer la présentation et réalisé des reportages pour un magazine hollywoodien (*Hollywood 26*). Ramzi Malouki a toujours été cinéphile. Enfant, à Tunis, il collait aux basques de son père, ingénieur pour la mairie de Tunis, chargé de la qualité des salles de cinéma dans la capitale. Adolescent, il s'est nourri au cinéma. Plus tard, habitant à Nancy, alors qu'il était étudiant en médecine, il entrait en journalisme sur l'antenne de *Rocking Chair* puis *Europe 2*. "Monté" à Paris, il se décide de se consacrer cent pour cent au journalisme. A son pot de départ à la fac à Brabois (Nancy), son directeur lui écrit: "La médecine a perdu un de ses étudiants mais la télévision va accueillir un excellent journaliste".

Ramzi parle six langues couramment et a été formé par les plus grands journalistes.Il est aujourd'hui trinational (Tunisie, France, Etats-Unis), LE journaliste français de la côte ouest américaine. Etre correspondant à Los Angeles nécessite une grande réactivité - être toujours sur les breaking news - et une grosse puissance de travail -douze à quinze heures par jour. Mais il trouve cela grisant, car il n'y a jamais de routine. Il fait de la télé en quatre langues; cela exige une grande gymnastique cérébrale et créative. JRI (journaliste reporter d'images), il prouve tous les jours à l'antenne que l'art n'a pas de frontières. Mais il garde toujours une amitié profonde avec sa famille nancéienne de la bande FM et tous les matins il lit *l'Est Républicain*. Quand il passe par Nancy, il va avec les amis chez Müller pour manger une bonne andouille grillée.[475]

Mourad Zeghidi en mode bi

C'était sa première ambition: rejoindre la Direction des Sports de *Canal +*. Cela s'est fait en 2002 au côté de Michel Denisot et Thierry Gilardi. Mourad Zeghidi était déjà dans le groupe Canal par sa filiale Maghreb Afrique, *Canal + Horizons* (de 1992 à 2000) puis en prenant la direction des sports sur l'Afrique. Après la (triste) réorganisation de *Canal + Horizons* en novembre 2001, il intègre pour sept mois la filiale internet de la chaîne.

Pour la petite histoire, Mourad Zeghidi est arrivé dans le sport presque par hasard. Après des études de droit en Tunisie, il rêvait de faire du journalisme politique. Mais à l'époque, au pays de Ben Ali, ce n'était pas évident. Alors il s'est présenté à un casting pour faire une émission de cinéma... et il a été retenu pour une émission de sport. Quand il a débarqué en France, il était une tête d'affiche en Tunisie mais un anonyme à *Canal +*. Il lui a fallu faire ses preuves, montrer beaucoup d'enthousiasme, de détermination et surtout savoir saisir sa chance. On lui demande souvent si cela a été un handicap d'être tunisien. Il répond que c'était plutôt un ralentisseur, comme un dos d'âne, mais que si on le dépasse, on continue sur sa lancée. Au sein de la rédaction, on a vite remarqué sa plus-value.

Installé en France, Mourad Zeghidi ne s'est jamais vraiment coupé de la Tunisie, il est toujours resté en contact avec la création et compte toujours beaucoup d'amis dans le théâtre, le

[475] source: *mylorraine*

cinéma et bien sûr dans le monde de l'audio-visuel. Il anime des chroniques sur plusieurs plateaux tunisiens et arabes. Mais l'année 2010 a été celle du déclic, avec la Coupe d'Afrique des Nations. *Tunis 7* a fait appel à lui et l'aventure *Stade 7* a commencé, en langue arabe. Parfaitement arabophone et francophone, le journaliste franco-tunisien est à la croisée des chemins. Toujours entre deux avions, la vie familiale n'est pas facile. Il aimerait remettre une médaille à sa femme Cyrine pour sa patience, son intelligence, sa compréhension et le fait de s'occuper si bien de leurs deux filles, Yasmine et Inès.[476]

Derrière les micros et aux commandes de plusieurs postes de décisions, des femmes et des hommes d'horizons divers, aux parcours atypiques et une passion en commun : la qualité de l'information.

Nassira El Moaddem et ce vent de liberté qui souffle sur la Méditerranée

(février 2011)

Pour pouvoir réaliser son rêve et son ambition de devenir journaliste, Nassira El Moaddem a dû en passer par tous les petits boulots possibles et imaginables : caissière, agent de nettoyage, serveuse, commis de cuisine, inventoriste, opératrice en usine automobile, opératrice manutention, fille au pair à Istanbul, enquêtrice, assistante d'éducation au Collège Victor Hugo de Nanterre (un an), agent agricole, professeur de français (en France, en Turquie et en Egypte), aide à domicile, aide aux devoirs, agent contractuel en sous-préfecture(au service des cartes grises et permis de conduire) et en consulat (service des visas), plongeuse, opératrice en relations presse.... Elle considère toutes ces expériences comme très formatrices et cela ne l'a pas empêchée de préparer et de réussir son diplôme de Sciences Politiques à l'Institut d'Etudes Politiques de Grenoble, d'étudier l'arabe littéraire et le turc à l'INALCO, puis de s'inscrire ensuite pour une formation de deux ans à l'Ecole Supérieure de Journalisme de Lille où elle se trouve actuellement (février 2011).

Nassira El Moaddem est passionnée par l'ensemble méditerranéen, le monde turco-iranien et les questions liées à l'immigration. Pendant ses études, elle a réalisé plusieurs séjours dans cette partie du monde : stage à Damas et échanges académiques à Istanbul et au Caire. Pour aiguiser sans cesse sa plume, elle est membre du *Bondy Blog* et tient son propre blog, *Café d'actualités*. Evidemment, Nassira El Moaddem a suivi et continue de suivre heure par heure les révolutions du monde arabe qui ont leur effet jusqu'en Iran et de contribuer à la diffusion des informations sur les événements. Sur son Café, elle suit de près l'actualité iranienne (20 février 2011) : " Peu d'infos sur la toile française. Et pour cause, les autorités iraniennes ont interdit aux médias étrangers à Téhéran de se rendre sur place pour couvrir ces rassemblements, et les téléphones ont été coupés. Trois jours après la chute du président égyptien Moubarak, l'opposition iranienne a lancé pour le 14 février un appel à manifester à Téhéran de la place Imam Hossein à la place Azadi (place de la Liberté), mais également sur la place Enghelab (de la Révolution)... L'appel à manifester à été publié sur le Twitter, très actif, de Moussavi et sur le site

[476] source: *jetsetmagazine*

d'opposition *Kaleme*... Le groupe Facebook *25 Bahman* (14 février) qui compte aujourd'hui plus de 59 000 membres a également appelé à manifester... Les sites internet et médias ont parlé de plusieurs milliers de manifestants aujourd'hui à Téhéran, mais également dans d'autres villes du pays : à Shiraz au sud, Mashad à l'est et Ispahan au centre.... "

(Au café des actualités)

Jour après jour, Nassira propose les liens pertinents d'information avec les blogs, comptes Twitter et Facebook pour accompagner ce vent de liberté qui souffle dans tout le monde arabo-persan.[477]

Nadia Moulaï, de la cité au journalisme

Lorsqu'elle se présente, Nadia Moulaï commence par préciser qu'elle a grandi dans un quartier dit populaire, qu'elle est un pur produit de la banlieue. Elle s'est lancée dans une maîtrise de Lettres Modernes à la Sorbonne avant de présenter un Dess de communication politique. Après un passage en politique, c'est vraiment au journalisme qu'elle a choisi de se consacrer, passionnée qu'elle est par l'écriture et l'actualité, mais aussi par esprit d'engagement. C'est ainsi qu'elle a rejoint l'équipe du *Business Bondy Blog***.** L'économie dans les banlieues existe. Grâce à ce blog, elle veut montrer, une bonne fois pour toutes, que les quartiers bougent et font aussi tourner la France ! Elle reçoit pour ses papiers les félicitations et remerciements des entrepreneurs qu'elle a ainsi pu valoriser :

" Je tenais à vous remercier chaleureusement pour votre article sur *CréaRîF Quartier*s. Sa qualité rédactionnelle et la visibilité qu'il peut apporter en font un article de valeur. Je suis tout à fait d'accord pour vous tenir informé de la suite de l'aventure entreprenariale dans laquelle je vais m'engager. " (Hicham Tahiri)

" Je souhaitais vous remercier, en tant que Président du Comité d'Organisation, de votre excellent article réalisé sur les *Entretiens de l'Excellence* organisé par le *Club XXIème Siècle*. Vous avez su rendre avec justesse et distanciation l'esprit de notre démarche ainsi que l'ambiance chaleureuse et cordiale qui a régné à Sciences Po en cette radieuse journée. Ce jour là, le soleil ne s'est pas contenté de briller uniquement dans le ciel mais aussi, je crois, dans le coeur des centaines d'adolescents présents. Encore merci de ce coup d'éclairage qui contribuera, j'espère en tout cas, à encourager les jeunes collégiens et lycéens des quartiers populaires à se projeter dans les meilleures filières de l'enseignement supérieur. Encore merci à vous !!! " (Ali Ferhi).[478]

[477] Nassira El Moaddem est devenue la directrice du *Bondy Blog* en juillet 2016.

[478] Nadia Henni-Moulaï est l'auteure du livre *1954-1962 La guerre d'Algérie - Portraits croisés* (sorti le 30 août 2011).

Dalinda Ben Djemaa, handipositive

Entre France et Tunisie, Dalinda Ben Djemaa écrit. Sa passion du journalisme, elle l'a depuis longtemps. Alors qu'elle avait 17 ans, elle a donné ses premiers papiers à *La Gazette du Sud*, une revue régionale de Sfax, où elle abordait des sujets très variés : économie, jeunesse, santé,... Dans la même période, elle anime des émissions radiophoniques sur la langue française, autre passion, au Centre culturel français, également implanté à Sfax. Après deux années passées dans le pays de ses racines, elle retourne en France où elle collabore à "Initiative Magazine", revue économique sur la création d'entreprises. Aujourd'hui elle écrit des articles dans la presse féminine et continue de correspondre avec la Tunisie où elle adresse des piges. C'est ainsi qu'elle est la correspondante et chef de la rubrique *News de Paris* à *La Gazette du Sud*. En France, elle exerce son métier de journaliste à *Version Fémina*.

Le parcours de Dalinda est plutôt atypique. D'abord, parce qu'elle est restée handicapée et à mobilité réduite à la suite d'un accident. Ensuite, parce qu'elle est entrée dans le métier en passant par des expériences et des qualifications diverses. Elle a d'abord suivi une formation qualifiante de conseillère conjugale et familiale, souhaitant ainsi intégrer des rubriques spécialisées dans la presse féminine et familiale, avant de se diriger vers le CFPJ (Centre de Formation Professionnelle des Journalistes). Pour elle, le handicap ne doit pas être un obstacle. "*Présenter un handicap ne doit pas handicaper notre projet ni nos compétences. Bien géré, celui-ci peut être un atout aussi bien pour le travailleur handicapé, pour l'entreprise, que pour une équipe. Ensemble, avec nos différences, on va plus loin...*" La collaboratrice de *Initiatives Magazine*, revue économique pour les créateurs d'entreprise, donne ses conseils aux personnes handicapées pour leur insertion dans le monde du travail : effectuer des stages permet de trouver ses repères, d'anticiper, de mesurer la différence entre handicap et non-handicap et ainsi de réunir les meilleures conditions pour pouvoir exploiter tout son potentiel et répondre au mieux aux besoins de l'entreprise.

(photo AdnaneToumi)

"Le Handicap, de la méconnaissance à la reconnaissance", telle est la devise de Dalinda, journaliste et blogueuse qui pose un autre regard sur la différence. Sur son blog, *Handisphère*, elle informe de manière "handipositive" pour que le handicap ne soit plus un handicap ! Aux Trophées 2010 de l'*APAJH* (*Association Pour Adultes et Jeunes Handicapés*), *Handisphère* y était ! Dalinda raconte : "Une salle pleine de monde, plus aucune place assise et des personnes venues de partout... Pour cette sixième édition, c'est à nouveau six trophées qui ont été décernés pour récompenser les initiatives exemplaires pour l'accès aux droits des personnes handicapées. Ecole et Culture, Entreprise citoyenne, Accessibilité d'une Ville, Accessibilité d'un service public, Sport et Trophée d'Honneur sont les catégories où il a fallu choisir les candidats les plus méritants. Candidats qui ont su, par leur action, contribuer à faire évoluer le regard porté sur le handicap ".

Blogueuse, Dalinda Ben Djemaa l'est aussi là où elle habite, à Noisy-le-Sec, puisqu'elle a rejoint l'équipe du blog local, où elle prend en charge la rubrique culturelle : littérature, expositions, cinéma, ... Voici comment, par exemple, la journaliste décrit aux internautes le Café Philo pour les enfants de Bondy, ville voisine (octobre 2009).

Nouveau à Bondy : un café philo pour les enfants. Hier, mercredi, journée des enfants, a eu lieu pour la première fois dans la commune de Bondy en Seine Saint-Denis, un café-philo pour les enfants. Cet évènement a été organisé dans les locaux de la librairie jeunesse "La fée des livres" où la gérante est d'ailleurs Sabrina Métayer, élue Adjointe à la Culture de la ville. Pour cette première rencontre, le thème retenu "Faut-il toujours dire la vérité?" a été animé par Jean-Marc Bédécarrax, agrégé de philosophie ayant enseigné dans les lycées parisiens comme Buffon, Louis le Grand, etc... et instituteur de maternelles à ses débuts de carrière. Ce café-philo a eu beaucoup de succés! 17 enfants âgés de 6 à 11 ans dont 15 filles et 2 garçons sont venus écouter et participer activement au débat. Tous avaient un mot à dire sur la vérité et le mensonge même les plus timides. Tout commence par une question de départ:

"A votre avis les enfants, mentir est-ce bien ou mal ?". Les enfants s'empressent de répondre. Chacun lève le doigt et est impatient de donner son avis. Besma, pull rose bonbon et serre-tête dans les cheveux" reconnaît que "C'est pas bien de mentir! en plus si on dit pas la vérité à ses parents, on se fait gronder". Et comme l'objectif de la philosophie, c'est qu'en discutant ensemble, cela puisse apporter une vision plus élargie pour rectifier l'idée de départ, le philosophe invite les enfants à une réflexion plus nuancée à travers des exemples différents. De quoi avoir un jugement moins tranché sur la question... "Si on dit pas la vérité, aprés on se fait gronder" "La plaisanterie, est-ce un mensonge ou pas?".

Camélia, cheveux mi-longs châtains, se lance: "Mentir c'est mal, mais c'est quand même un peu bien pour faire des blagues". Effectivement, tout est une question de dosage. Faire des plaisanteries c'est rigolo mais encore faut-il ne pas le faire souvent. Le philosophe averti sur le fait que certaines blagues peuvent être de mauvais goût comme l'exemple qu'il cite "Si votre maîtresse arrive le matin et vous dit aujourd'hui c'est contrôle surprise de grammaire ?". Tout à coup, drôles de têtes des philosophes en herbe. Les sourires ont disparus, ils viennent de comprendre que dans l'autre sens, la plaisanterie ne fait, parfois, pas rire du tout. A utiliser donc avec parcimonie. "Exagérer ses propos pour se faire aimer des copains, est-ce la vérité même si il y a du vrai?". Ulysse, petit blond aux yeux bleus et sweat rouge, explique "C'est bien parce qu'on se fait des amis, mais c'est mal parce que aprés si on découvre la vérité ça va tout chambouler". En effet, se faire passer pour un champion de natation va épater les camarades un temps... jusqu'au moment où l'on se retrouvera avec la classe à la piscine.

Compliqué, alors, de prouver ses talents si les dernieres nages remontent aux cours de bébé-nageurs. "Si on découvre la vérité aprés ça va tout chambouler" Pour édulcorer l'orientation philosophique de cette rencontre, J.M. Bédécarrax évoque la pensée du grand philosophe Nietzsche (1844-1900). Le savant conçoit que le mensonge puisse être un moyen pour se sortir de situation difficile tout comme la vérité aussi d'ailleurs, puisse être un moyen tout autant efficace. Cependant, le mensonge demande à celui qui fonctionne avec beaucoup de mémoire. L'entretenir et le dissimuler devient lourd à porter et fatigant à la longue.

Ne pas mentir, finalement, c'est peut-être se rendre la vie plus facile. Les enfants discutent entre eux, se regardent, se valident les réponses entre pairs et ne s'arrêtent plus de philosopher. Et pour cause, le sujet est passionnant! "Heureusement que les parents ne sont pas là aussi" s'étonne de rire l'intervenant. La question interpelle petits et grands. Sans doute, avec les adultes, il y aurait eu des embouteillages dans les temps de parole. Le café-philo se conclut, avant de passer au goûter offert, par la question qui surprendra plus d'un "Qui n'a jamais menti ici ?".

D'emblée, trois enfants lèvent la main sans avoir eu besoin de réfléchir. Un autre avance doucement "Moi jamais sauf quelquefois" et l'une se lève et revendique "Moi je mens tous les jours". Mais là on ne dira pas les noms sinon ce n'est plus du mensonge!

Léa Lando (Boutboul), trois lettres pleines de sens

La petite chaîne qui monte, c'est *MCE, Ma Chaîne Etudiante*, qui voit la vie en patchwork sans se prendre la tête. Et la star (l'étoile) indéniable de MCE, c'est Léa Lando. Elle en est le soleil et ses rayons ne peuvent laisser personne insensible. Ses émissions sont sans tabou, sans complexe. "Est-ce que les écoles d'ingénieurs sont sexistes ?", interroge-t-elle dans l'émission *Parcours*. Son parcours à elle n'est pas commun.

De mère italienne et de père tunisien, Léa Lando, née Boutboul, qui a grandi dans une cité de Seine Saint-Denis a rejoint Paris pour y entreprendre des études de droit après un bac scientifique. Six ans d'études juridiques mais Léa n'avait qu'une seule envie, celle de faire du cinéma. Le hasard en a décidé autrement puisque c'est la télévision qui lui a ouvert les portes en tant que présentatrice et quelle présentatrice !

La meilleure de l'univers, disent ses fans sous le charme de sa décontraction naturelle. "Peut-on légalement jeter son poisson rouge mort dans les toilettes ?" interroge-t-elle dans l'émission *Ma quotidienne*, où elle tient une chronique juridique. Mais son émission phare est sans aucun doute *Drôles de news*, le premier JT qui vous raconte n'importe quoi mais qui l'assume. "Acide et décalé. Interviews bidonnées, reportages truqués ou brèves débiles, en 3'30, découvrez l'info dans tous ses états ! "

Léa Boutboul, puisqu'elle s'appelait ainsi à ses débuts, a fait ses classes en radio sur *Ado FM* et en télé sur *Filles TV*. Dans cet univers jeune et féminin, elle exprimait déjà totalement cette liberté de ton et d'apparence qui la caractérise : fou rire et tenue glamour.

" Idéal pour décompresser quand tu rentres de ton bahut, de ton école ou de ta fac ". Léa Lando, c'est la *Libre antenne*. On peut comprendre qu'elle ait tapé dans l'œil des autres chaînes du PAF: elle est sur TF1 dans *Danse avec les stars,* dans *Ce soir avec Arthur* sur *Comédie !*, mais encore sur *W9* ou sur *France 4* et elle donne sa voix à la bande annonce des *Maçons du cœur* sur TMC. Passionnée de cinéma et d'audiovisuel depuis l'enfance, elle écrit des scenarii de films, des histoires d'humour, son one woman show, exclusivement féminin. Impossible de s'ennuyer avec Léa, reine des médias.

Anaïs Baydemir fait la pluie et surtout le beau temps

Bien entendu, personne ne regarde *la Chaîne Météo* pour savoir le temps qu'il va faire, mais bien plutôt pour voir la présentatrice. Par temps de canicule, elle a toujours sa fraîcheur à l'écran. Quand la France se couvre d'un manteau blanc, Anaïs Baydemir met du soleil à l'antenne. La Française d'origine turque est animatrice et journaliste, mais aussi comédienne et voix off, avec

sa diction parfaite. On se souvient de l'élection de Miss Best Model World en 2004. On l'a vue sur Infosport.

Egalement sur *RTL 9*. *Le Kéno*, sur *France 3*, c'est elle aussi. Sur le net, c'est elle encore, qui présente Jeux Actu et Films Actu. Et depuis janvier 2011, elle est sur le plateau de *Lundi foot* sur *Eurosport*. Férue de théâtre, elle a également fait quelques apparitions sur les planches. Mots de fans : " Tuyau hippique, il fallait jouer Anaïs dans la première course aujourd'hui ", " pas du tout d'accord avec vous, elle ferait mieux de présenter du foot sur Eurosport... Ah, elle le fait aussi? mais elle est partout... ça fait peur!!! ".

Oui, Anaïs Baydemir est capable de présenter diverses émissions, sur différents sujets qu'elle connaît; elle parle aux gens de sujets qu'elle apprécie avec son ton, toujours chaleureux !

Nev'eda Tegin, le fruit de sa passion

Nev'eda Tegin est née à Istanbul et a gardé des liens forts avec la langue, la culture, le pays de ses racines, Mais elle tient à nous dire qu'elle est d'abord et avant tout Suisse. "*Je suis arrivée à Genève à l'âge de un an. C'est ici qu'est toute ma vie. Mon père avait fait ses études à la prestigieuse Université de Georgetown aux USA ainsi qu'à l'Université de Grenoble. Il a été mandaté en qualité de CEO* (directeur général) *d'une entreprise à Genève. Quant à ma mère, elle a étudié au Lycée français Notre-Dame-de-Sion à Istanbul avant de regagner l'Autriche pour ses études universitaires*".

Nev'eda voulait faire de la télévision depuis l'âge de trois ans. Sa mère raconte qu'elle faisait des trous dans des cartons pour se glisser derrière et jouer à la télé, à présenter le journal. Plus tard elle apprenait les mots du dictionnaire pour s'exprimer le mieux possible. Elle aime les mots. Elle aime apprendre. Depuis toute petite, elle pratique aussi la danse (classique, contemporaine) et elle chante. Lorsqu'elle était petite, elle branchait le micro à sa chaîne HI-FI et actionnait le mode karaoké. Elle passait alors des heures dans sa chambre à chanter par dessus ses titres préférés. Elle est également passionnée par la déco et l'Art et peint elle-même des tableaux du genre Pop Art avec beaucoup de couleurs. La jeune femme présente les programmes

à la TSR tout en poursuivant ses études à Lyon. A Genève, on la reconnaît dans la rue, on lui demande des autographes dans les transports en commun, mais elle sait qu'elle n'est encore qu'au début d'une carrière dans ce qui est pour elle une passion, la télévision.

Après sa Maturité (équivalent du bac français) en 2005, elle a envoyé un CV à *NRJ Léman*. Le jour même de l'entretien, le directeur de la station lui a confié l'antenne pour l'émission phare de la station. Pendant un an, elle tiendra l'antenne tous les soirs avant d'animer une émission du week-end où elle recevait des artistes. Cela a donné la chance à Nev'eda d'animer la NRJ Music Tour et les NRJ Awards à l'Arena de Genève devant 8000 personnes à l'âge de 21 ans ! "*8000 personnes qui tapent des pieds, des mains, hurlent et prennent des photos, c'est juste EFFRAYANT!*". Une expérience forte et inoubliable. La radio est une excellente école pour apprendre à poser sa voix, à structurer une émission, à gérer le stress du direct. Mais Nev'eda rêvait toujours de télé. Elle a commencé sur *TVM3*, la 3e chaîne romande, en animant une émission musicale, avant de viser toujours plus haut. Un jour, elle prend son courage à deux mains, elle téléphone au chef du centre de diffusion de la *TSR*, demande si un casting est prévu prochainement. Affirmatif. La *TSR* voulait recruter une speakerine. Elle envoie un CV. La première étape est franchie, on l'invite comme de nombreuses candidates à une simulation sans prompteur seule face à la caméra dans *la blue box*, le studio aux murs nus à fond bleu des speakerines. La deuxième étape est franchie. Il reste à passer des épreuves de culture générale et devant un jury apte à estimer le potentiel à bien passer à l'image. A sa grande joie, la réponse a été positive.

C'est ainsi que Nev'eda est entrée comme speakerine dans le plus grand media de Suisse avec un succès très rapide et une belle notoriété. Mais le rêve et l'ambition ne s'arrêtent pas là, car ce qui l'intéresse avant tout, c'est le journalisme. Elle entre à l'*Institut des Médias* à Lyon. Il ne faut pas manquer de courage pour se rendre à Lyon trois fois par semaine en voiture à 5 heures du matin et revenir à Genève pour prendre l'antenne l'après-midi et en soirée, en préparant soi-même ses textes pour des interventions sans prompteur.

En 2010, Nev'eda Tegin a connu une année riche en actualités. Elle a présidé le jury du concours de beauté de Miss et Mister Vaud-Fribourg et elle a été l'ambassadrice de grands événements de l'été romand. Mais elle veut surtout mettre sa notoriété au service des causes humanitaires ; c'est pourquoi elle s'engage avec l'association *Rêves* qui réalise les rêves des enfants malades. Et puisqu'elle est aussi artiste, récemment elle a peint un tableau en faveur d'une vente aux enchères organisée par l'association *Défiforce*. Encore une expérience formidable !

Début 2011, Nev'eda Tegin est fière d'annoncer qu'elle vient de décrocher son diplôme à l'*Institut des Médias de Lyon*, avec un mémoire qui portait sur "la communication politique suisse". Beauté, générosité, ambition et talent !

D'un blog à l'autre

(septembre 2011)

Melissa Bounoua, l'info popularisée

C'était le 13 mai 2011, dans la presse anglaise *The Guardian*. "Melissa Bounoua is a french journalist", pouvait-on lire dans le quotidien anglais qui a demandé à la jeune Francilienne d'exprimer dans ses colonnes son regard pertinent et impertinent sur la société française. Ce jour là, Melissa a donc écrit ceci (extraits) : "Dominique Strauss-Kahn, un queutard *(en français dans le texte)* - littéralement un homme qui fait un usage intensif de ses parties intimes ? En tout cas, c'est un talent qui lui a valu une cérémonie *(ndla, le 10 mai 2011)* à la sortie du journal satirique *Les Gérard*. ... Ce côté de la vie de DSK est devenu presque folklorique en France... Le *grand séducteur*, c'est ainsi que la presse française l'appelle poliment. "

"*Les Français aiment les films d'horreur*"

Mélissa Bounoua continuait son article en indiquant que, au contraire de l'électorat anglais ou américain, les Français se préoccupent peu de la vie privée de leurs dirigeants qu'ils choisissent uniquement sur leurs projets. Elle concluait par ses mots : "Nous devrons garder un œil sur lui. Mais pas dans sa chambre. " Le lendemain, on sait ce qu'il advint. Melissa Bounoua a publié son premier article dans *The Guardian* le 8 mars 2011. Lorsque la responsable du service l'a contactée par mail pour lui demander d'écrire 5000 signes, à propos du cirque médiatique autour des sondages donnant Marine Le Pen en tête au premier tour, elle a failli pleurer. Jamais dans sa vie de journaliste, elle ne pensait signer un article dans une publication qu'elle respectait et vénérait autant : " *Un journal international, d'une coolitude et d'un sérieux que j'admire.* " Alors dans son article, elle a d'abord rappelé que les Français avaient une relation difficile avec les sondages, ils en ont la passion (n'y a-t-il pas 18 instituts de sondage en France ?) même s'ils disent tout et son contraire. Sur Marine Le Pen, Melissa Bounoua écrivait ceci : " *J'ai peur que les électeurs français se laissent séduire, sans se rendre compte que les idées économiques du FN sont farfelues* (en français dans le texte)... *Les Français aiment les films d'horreur. Mais nous avons aussi besoin d'un dénouement heureux. Que faire si...*" Formée à l'Ecole de Journalisme de Sciences Po, Melissa Bounoua a étudié en 2008 à l'Université de Columbia dans le Missouri. Elle n'écrit pas que dans la presse anglophone ! Melissa publie ses piges, entre autres, dans *20 minutes,* au Plus du *Nouvel Observateur* et collabore à *Arte*. A Paris et banlieue, elle a fondé *Mégalopolis* (directrice de la rédaction : Marina Bellot) avec quelques ami(e)s. *Megalopolis* est un trimestriel d'enquêtes, de reportages et de récits sur l'Ile-de-France et le Grand Paris, un site internet d'actualité sur la métropole parisienne. Le magazine est porté par de jeunes journalistes épris de presse, pourvu qu'elle soit de qualité. La région parisienne ? Ils la montrent, la racontent, la décryptent à travers des sujets qui touchent les gens. "*Au-delà des différences territoriales, culturelles, économiques et sociales, nous sommes tous des habitants d'une seule et même métropole: nous devons tous affronter*

le même périph, supporter (ou détester) le même PSG et nous interroger sur la politique suivie par le même conseil régional... " C'est clair, à Mégalopolis, on ne veut jouer ni les marionnettes de Jean-Paul Huchon, ni les pantins de Christian Blanc. Mais qui est Melissa Bounoua ? Chez *Megalopolis*, on la présente ainsi : "Melissa Bounoua est née chez les disciples de Georges Marchais, à Champigny sur Marne. Ce qui ne l'a jamais incitée à quitter son écran d'ordinateur. Facebook, Twitter, sa trajectoire est parfaite pour devenir une gardienne de la matrice. Elle crée un journal papier pour illustrer la dualité de l'être humain. Rapatriée intra muros récemment, elle découvre enfin la vie dans un immeuble de moins de 30 étages. " Son anniversaire, le 11 septembre !

Faiza Zerouala, l'info solidarisée

"Sur la façade du 37-39 de la rue Roger-Salengro, l'enseigne du Centre de réinsertion de Bondy a été remplacée par la plaque de l'Ecole supérieure de journalisme de Lille (ESJ). Il y a peu, on traitait dans ce bâtiment les dossiers des RMistes. Aujourd'hui, on y forme des journalistes. Tout un symbole. " C'est là qu'est né le *Bondy Blog* après les émeutes urbaines de 2005, avec le soutien du journal suisse *L'Hebdo*.

Diplômée d'un master d'histoire à Paris 1, Faiza Zerouala a rejoint le *Bondy Blog* en 2009. Elle ne vient pas de Bondy, ni même de banlieue, mais du XIXe arrondissement de Paris. A la fac, son sujet de mémoire avait porté sur les instituteurs pendant la colonisation française en Algérie, la rapprochant des racines de ses parents immigrés. Enfant déjà, elle se souvient qu'avec son père, elle regardait 7 sur 7, était fascinée par Anne Sinclair. Alors pour elle, jeune adulte, penser devenir journaliste lui paraissait un peu prétentieux. Pourtant en 2007, une amie la pousse à *candidater* pour un stage à *Public Sénat*. Banco ! Faiza se présente à la première session de *La chance aux concours*, la prépa de l'association des anciens élèves du CJJ Paris. Mais elle échoue. Sans doute n'était-elle pas encore prête. Alors elle se met à bûcher, s'entraîne toute l'année à faire des quiz d'actualité et des concours blancs. Cela devient tellement une routine que le jour J elle dédramatise. A *Public Sénat*, Faiza rencontre Nordine Nabili qui lui propose de collaborer au *Bondy Blog*. Elle rejoint l'équipe au moment du lancement de la prépa *égalité des chances* organisée par le *Bondy Blog* avec l'ESJ de Lille. L'entrée était très sélective. 20 élèves sont retenus sur 200 candidatures. Mais ensuite, deux sur trois, issus de familles modestes, ont pu rejoindre l'une ou l'autre des treize écoles de journalisme françaises reconnues par la profession (l'ESJ Lille, le CFJ Paris, l'IPJ Paris, le CUEJ Strasbourg,...).

A la prépa, Faiza se prépare à la polyvalence (la presse écrite, mais aussi la radio et l'image). Elle apprend la rigueur, la synthèse de documents. Un journaliste du *Monde* est son tuteur. L'expérience d'Alexis Delcambre lui est très bénéfique. Faiza prend du plaisir à apprendre. Elle écrit des chroniques sur le *Bondy Blog*, raconte son regard sur l'actualité sans jamais se départir de sa spontanéité. L'intimisme de son écriture fidélise un lectorat qui attend ses mots avec impatience. Exemple : " Un peu de fumée, quelques cendres : voilà comment pourrir les

vacances de millions d'Européens." C'est le genre d'histoire hautement improbable. N'importe quel devin, plus connecté aux astres que Paco Rabanne, l'aurait annoncé, qu'on lui aurait ri au nez.

"*Dites Eyjafjallajokull !*"

" Un volcan islandais en éruption va vous empêcher de vous rendre aux Bahamas", aurait prophétisé la Cassandre. Aussi *abracadabrantesque* qu'un président qui épouserait un ex-mannequin ou qu'un acteur d'origine autrichienne élu gouverneur de Californie. Mon seul défi dans l'histoire c'est de retenir le nom du volcan trouble-fête, Eyjafjallajokull (mot compte octuple au Scrabble qui semble avoir été inventé juste pour embêter les journalistes qui ne savent ni l'écrire et encore moins le prononcer) ".

En 2010, le journal *Le Monde* demande à Faiza Zerouala et à Widad Kefti, toutes deux du *Bondy Blog*, d'écrire ce que leur inspire la 100e journée des femmes du 8 mars. Notoriété soudaine. Mais Faiza n'oublie jamais d'où elle vient : " *En tant qu'enfant d'immigrés, ce n'est pas forcément facile de trouver sa place*, explique-t-elle. *Quand on ne vient pas d'un milieu aisé et qu'on n'a pas le bagage culturel, il faut l'acquérir seul.* "

Le *Journal de Personne*, l'info scénarisée

La révolution des personnes, c'est pour le 5 novembre. Place de la Concorde. Heureux les éveillés qui ne ferment jamais l'œil. Il y a éveil quand ce n'est plus l'âme qui est enfermée dans un corps mais le corps enfermé dans une âme. Malheur aux surveillés que l'on vend aux plus offrants. Chaque nuit à l'heure où vous dormez, Personne fait sa révolution. Révolution : rotation d'un corps autour de son axe central. Aucun intérêt a priori. Pas sûr ! Parce qu'en tournant, on en voit défiler d'autres possibles, des multitudes de possibles ! Et la révolution, la vraie, ce serait peut-être d'avoir le courage d'essayer un possible inédit.

"*Hara-kiri*"

Ce matin, chacun regarde l'autre avec haine : " Vous en faites, une dette ! " Ce matin, Personne regarde l'univers : en avançant masquée. Derrière le masque, il y a une plume. Une

plume affûtée, d'une sidérale intensité. Derrière la plume, il y a un regard, d'une abyssale profondeur. Derrière le regard, il y a Marianne, cocardière républicaine, ou Anne ou Tristane ou Marie-Victorine ou bien Lili qui vient de Somalie ou Lilia qui vient de Gaza.

Derrière chaque masque et chaque plume, il y a une femme et il y a la foi comme une résilience, il y a la vie qui ne meurt jamais.

Personne indignée poétise le monde. Elle n'est pas poète ou poétesse mais poétiste. C'est une éthique, la poésie. La poésie est un combat contre l'inculture et le bâillon, contre l'ignorance, contre les mercenaires et apprentis sorciers de la mort nucléaire. La poésie brise les chaînes.

Le Journal de Personne est l'info que l'on met en scène pour nous mettre en selle tel Don Quichotte partant au combat toutes les nuits.

"*Indignez-vous !* "

Personne relate les faits : " Non, monsieur l'agent. Je n'ai insulté personne. Je suis trop bien élevée pour me le permettre. Oui, j'ai protesté... y a de quoi, non ? "

D'où je viens ? D'un autre monde Où je vais ? Vers un autre monde Où je vis ? Dans celui qui va de l'un à l'autre Qui je suis ? Je fus demain Et je serai hier Je suis... L'imaginaire. La force de l'imaginaire ! On s'imagine que l'imaginaire C'est léger... c'est futile ! Alors que c'est primordial ! Seulement il faut faire attention ! Lorsqu'on a la prétention, comme moi D'entraîner les gens dans l'imaginaire, Il faut pouvoir les ramener dans le réel Ensuite... et sans dommage ! C'est une lourde responsabilité ! Parce que vous entraînez les gens dans L'imaginaire et puis, il y en a qui vont Plus loin que vous ! Et vous rentrez tout seul ! J'en ai embarqué plus d'un En jouant au plus malin Plusieurs d'entre eux se sont noyés Parce qu'ils ne savaient pas nager C'est terrible l'imaginaire Surtout pour ceux qui n'ont pas d'imagination Ils se jettent sur mon image, s'y projettent Et mettent le réel en miettes Même si vous faites œuvre d'imagination pour rire Les gens s'imaginent toujours le pire Lorsque je pleure Ils m'envoient leurs vœux de bonheur Lorsque je prie Ils me disent tous merci Lorsque j'incarne un personnage Ils me le renvoient en plein visage... Et puis, c'est un monde dangereux Des riens qui peuvent vous paraître fabuleux IMAGINE dit John Lennon : imaginez ! Et il fut aussitôt assassiné C'est l'accomplissement hallucinatoire de notre désir Le prince charmant avec un réel plaisir La belle au bois dormant... Mais surtout, surtout Cendrillon Qui fait de son manche à balai, le plus somptueux palais...J'ai beau crier ou écrire que je ne suis personne On m'appelle, on me téléphone Ça sonne, Mais il n'y a jamais personne Il ne faut surtout pas s'en faire Il y a entre vous et moi

Toute l'épaisseur de l'imaginaire !

La nouvelle presse est ludique, poétique, politique, meetique, mystique et esthétique. La nouvelle presse a des couleurs, le rouge de la vie, l'orange de l'équilibre, le jaune du soleil, le vert de la guérison, le bleu de Dieu, le violet de la liberté, le rose de l'amour. La nouvelle presse dit l'inédit, le maudit, le non-dit, l'interdit. Elle dit les causes et les effets. Elle fait les mots, les idées, les idéaux. Elle dit l'hypnose, la névrose, la psychose, la sclérose, l'overdose. Elle ose. La nouvelle presse est virtuelle et vertueuse.

Revue de presse

Adieu, "Papa" !, l'hommage de François Soudan à **Elimane Fall**

(26 avril 2008)

Elimane Fall est décédé le 25 avril 2008 à Paris, à l'âge de 53 ans, des suites d'un cancer foudroyant. (Celui que tous, à la rédaction de *Jeune Afrique, L'intelligent*, appelaient Papa ...) était un professionnel comme on n'en fait plus, ou presque : amoureux des mots, attentif aux autres, paternel avec les jeunes confrères, imprégné jusqu'à la moelle de cette Afrique subsaharienne dont il sentait jour et nuit les pulsions et les soubresauts, les rumeurs du maquis et les coulisses des palais. Natif de Nioro du Rip, non loin de Kaolack, au Sénégal, au cœur de la région arachidière, le 12 février 1955, élève au lycée Gaston-Berger, Elimane Fall obtient en 1974 la bourse d'études que l'Ambassade de France à Dakar délivre aux lauréats du Concours général. Inscrit en classe préparatoire au lycée Louis-le-Grand, à Paris, il se destine à l'École normale supérieure mais change d'avis au bout de trois ans. Il ne sera pas professeur de philosophie, même si de cette première tentation lui est resté un don inné de pédagogue - et une propension à la rêverie.

Diplômé du Centre de formation des journalistes de Paris, au sein d'une promotion (1981) dans laquelle figure, outre quelques noms connus du paysage médiatique français, un certain Cheikh Tidiane Gadio, actuel ministre des Affaires étrangères du Sénégal, Elimane Fall commence sa carrière de journaliste par la radio. À Europe N° 1, il trie les dépêches et rédige des notes au fond du *back office*. Mais le démon de l'écriture, la vraie, est trop fort, tout comme la passion du continent qui est le sien.

En 1983, il entre à *Jeune Afrique*, dont il ne s'éloignera plus - si ce n'est pour une excursion de quelques années. Rédacteur en chef adjoint, il avait en charge la section Afrique subsaharienne de l'hebdomadaire, fonction qu'il exerçait avec compétence, minutie et dévouement. Il y a un peu plus d'un mois, lorsqu'il avait appris le cancer qui le frappait, Elimane avait confié son désarroi à son grand ami Cherif Elvalide Sèye, cofondateur du groupe Sud Communication et ancien conseiller de presse d'Abdoulaye Wade : "Ce n'est pas de mourir dont j'ai peur, puisque seul Dieu en décidera ; j'ai peur de ne plus pouvoir travailler. " Cette phrase, finalement, le décrit tout entier. À sa veuve Assita et à ses quatre fils, le groupe Jeune Afrique présente ses plus sincères condoléances. Adieu Papa wolof. Là-haut t'attendent Sennen Andriamirado, Siradiou Diallo et François Poli, auprès de qui tu as appris ce noble et dur métier de journaliste. Que la terre de tes ancêtres, là-bas du côté de Nioro où le Saloum flirte avec la Gambie, à moins que ce ne soit à Diourbel où plongent les racines de ta famille, que cette terre du Sénégal te soit légère...

Le plafond de verre

(*13 décembre 2009 : le PS et la diversité*) Le PS a bouclé ses listes pour les élections régionales et a lancé le 12 décembre à Tours sa campagne. Pour être "en phase avec la société", le parti mise, entre autres, sur Farida Boudaoud (Rhône-Alpes), Jean-Paul Makengo (Midi-Pyrénées), Gülsen Yildirim (Limousin), Safia Otokoré (Bourgogne), Ali Soumaré (Ile-de-France, tête de liste pour le Val d'Oise), Abdelhak Kachouri (Ile-de-France, tête de liste pour la Seine Saint-Denis). Lire l'article du Parisien. Mais le "plafond de verre" est toujours là, comme l'expliquent dans Le Monde (12/12/2009) Benoit Hopquin et Laetitia Van Eeckhout : "*Les listes du Parti socialiste aux élections régionales sont à peine finalisées ; celles des Verts, de l'UMP et du MoDem sont encore en cours d'élaboration. Mais on peut déjà tirer un premier enseignement du scrutin de mars 2010, un profil écrasant des futurs conseillers régionaux : ils seront blancs, comme les représentants français*

envoyés au Parlement européen en 2009, et les députés élus à l'Assemblée nationale, en 2007. A quelques exceptions près, bien sûr. Pour l'affichage..."

Le débat diabolique

(*22 décembre 2009*) " *Ce qui se passe en France depuis l'ouverture du débat sur l'identité nationale est insupportable. ce qui se dessine, c'est la montée de l'ostracisme à l'encontre de toute population dont la religion, la couleur de peau, le langage ou la tenue vestimentaire, voire l'âge, sont susceptibles d'inquiéter les Français ou du moins une partie d'entre eux qui s'arrogent le monopole de l'identité nationale... nous demandons que soit mis un terme à tout ce qui peut nourrir ou sembler justifier les dérives actuelles, à commencer par ce "diabolique" débat sur l'identité nationale qui ne sème que la division. Après l'étoile jaune, faudra-t-il un jour porter l'étoile verte ?"* (Jean-François Bouthors,...)

Léticia, professeur de français

Léticia, professeur de français, raconte sa "différence" et conclut : "*Il y a encore du chemin à faire*".

Marie-Stéphanie Compar à la jonction des genres

(*31 décembre 2009, portrait par l'Est Républicain*) Etudiante en deuxième année au Conservatoire de Nancy, Marie-Stéphanie Compare est atypique dans sa perception de la musique. La jeune femme a mené, avant de se mettre à son piano, un investissement personnel à la fois étonnant et particulier. Une façon de faire qui ressemble à l'approche de son art mais aussi de la vie. Son *Intuition du Vide (l'Alchimio)* est née d'une pratique scientifique dont Marie-Stéphanie précise : "*Elle me touche de près comme tout le monde: la chimiothérapie !*". La musicienne, s'appuyant sur les écrits de Pascal, ne s'est pas contentée de lire des ouvrages spécialisés sur la question. Elle a bénéficié de l'expérience de sa soeur Marie-Michèle, préparatrice en chimio, observé les équipes au travail et rencontré les patients. Elle leur dédie son oeuvre. "*Je vais y retourner pour participer à des séances de musicothérapie. Je suis déjà allée chanter à l'Hôpital pour enfants, mais dans cet univers que je viens de découvrir, il n'y a encore rien du genre* "...

Le rapport de Marie-Stéphanie Compare à la musique est des plus étonnants. Il bouscule beaucoup de lieux communs. Elle raconte venir du gospel "*par passion*", un truc viscéral où point assurément son rapport à l'existence. Parallèlement, elle a commencé toute petite le Conservatoire, multiplié les expériences d'un genre à l'autre et à leur point de jonction si souvent négligé par d'autres. "*Ca ne paraît pas évident entre classique et variété. J'ai l'impression d'être dans la fracture entre les deux*." Ne pas passer sous silence son passage à la *Music Academy*, "*le rock, le jazz, la chanson*" ouvrant sur des concerts et la composition toujours dans un autre registre. La compagnie *Trans-Mutants* de Paris l'initie au théâtre, au cinéma dont elle s'empare avec *Jeune fille en fleur au bord de la crise de nerfs* de son amie Séverine Hettinger. Qui d'autre qu'elle pouvait en signer la B.O. Son grand projet, en fait, sur fond de film d'animation. Dans ce cadre, elle a rendez-vous avec un "*maître du genre*", Michel Ocelot, réalisateur de *Azur et Asmar*. Elle travaille actuellement sur un vieux dessin animé russe oublié de tous traitant de la bataille de Moscou sous Napoléon, *Le chien du général et les oiseaux*. Il n'avait pas de bande-son. Il y aurait encore beaucoup à raconter sur cette artiste débordante d'énergie, sa participation à l'écriture d'un *Cyrano de Bergerac*, commande du Chamber Trio créé à Arras et qui va être donné à Détroit, des concerts gospel, classiques, chansons tout au long de décembre.

Ce destin peu commun serait incomplet si n'étaient mentionnées les origines de Marie-Stéphanie Compare. Originaire de l'Ile Maurice, elle est, comme Marie-Michèle, adoptée à deux ans et demi par une Nancéienne, s'épanouit auprès de cette vraie maman sans renoncer à chercher

ses racines. Elle a retrouvé sa famille, l'a rencontrée à Noël et découvert qu'elle survivait de la musique: le reggae. Un peu plus tard, Delarue l'accueillait sur son plateau pour témoigner…

Mirabela, une étudiante pas comme les autres

(*31 janvier 2010, portrait par Ava Djamshidi, Le Parisien*) Dans le labyrinthe des couloirs de l'université Paris-VIII, à Saint-Denis la silhouette de Mirabela, 26 ans, se mêle aux flots des autres élèves. " *Au début, je me perdais* ", sourit-elle. Difficile de deviner la provenance de l'accent qui habille discrètement sa voix claire. Pourtant, la brunette a appris le français sur le tard, il y a quatre ans, lorsque, pour céder à l'exigence de ses parents, elle a quitté sa Roumanie natale pour les rejoindre en France. Aujourd'hui elle vit dans une caravane, sur une aire d'accueil de gens du voyage, près du cimetière de Massy (Essonne). " *On vivait dans un appartement, le changement a été brutal. Je faisais des études de géographie et d'anglais* ", glisse Mirabela. Et c'est contre l'avis de sa famille, il y a un an, qu'elle a retrouvé le chemin de la fac. "*Ils préféreraient que je produise de l'argent* ", explique simplement la jeune femme. C'est une tout autre obsession qui la hante : devenir avocate. " *Je veux défendre mon peuple*", assure Mirabela, avant d'ouvrir son manuel de droit et de lire une phrase passée au Stabilo : " *Tous les citoyens sont égaux devant la loi. Parfois, j'ai l'impression que ce principe n'est pas valable quand il s'agit des miens. On nous a collé trop d'étiquettes. Voleurs, analphabètes, sales... Et les Roms, ce n'est pas ça. D'où mon envie de suivre des études juridiques.* "

Une vocation peut-être née en écoutant les avocats du tribunal d'Evry plaider contre les expulsions de ses compatriotes qu'elle aide dans leurs démarches et qui la sollicitent dès que besoin. " *Je connais mieux qu'eux les rouages de l'administration et je parle bien la langue* ", susurre-t-elle, pudique, avant d'être interrompue par la sonnerie de son téléphone. Au bout du fil, les problèmes d'un voisin de campement qui l'appelle à l'aide. " *Ça me fait mal au cœur de ne pas les aider, mais ça me prend un temps fou*", confesse-t-elle. Des heures précieuses qui l'empêchent trop souvent de réviser ses examens : " *Ce semestre, j'en ai passé trois sur cinq, je n'étais pas prête*. " Pas facile de réviser quand les sollicitations pleuvent. Alors Mirabela déserte sa caravane pour retrouver la chaleur de la bibliothèque de la fac, où elle dévore ses cours d'histoire du droit, sa matière préférée. " *J'ai vraiment envie d'y arriver, je vais essayer de m'investir plus dans mes études*", promet-elle. Pas question pour elle de s'attarder sur les obstacles qui pourraient l'en empêcher, comme l'argent qui lui fait défaut. Quant à la pression de sa famille, qui préférerait la voir mariée et salariée, Mirabela la balaie d'un revers de la main. " *C'est sûr que pour ma mère, qui m'a eue à 15 ans, ma vie est difficile à comprendre. Mes trois frères se sont mariés avant d'avoir 18 ans, mon parcours est un peu différent du leur. Mais je ne vais pas laisser ma famille faire mes choix à ma place.*"

La France de la diversité plébiscitée par les Français

(*3 janvier 2010*) Au sommet du classement des 50 personnalités préférées de tous les Français, on retrouve Yannick Noah, suivi de Danny Boon et de Zinedine Zidane. Gad Elmaleh occupe quant à lui la cinquième position du classement, tandis que Jamel Debbouze occupe la 20e place. Une alternance de sport et d'humour, mais aussi de... diversité culturelle : Yannick Noah, père d'origine camerounaise; Danny Boon, père algérien kabyle; Zinedine Zidane, parents algériens kabyles; Gad Elmaleh, parents marocains; Jamel Debbouze, parents marocains.

En 2010, même la nationalité est devenue un bien précaire

(*12 janvier 2010 :*) Refaire ses papiers d'identité en France est devenu un véritable et honteux parcours du combattant. Vous êtes Français ? Prouvez-le !

Les Franco-Haïtiens se serrent les coudes

(*14 janvier 2010*) A Port-au-Prince, ville détruite par le séisme, l'urgence est partout. Les franco-haïtiens sont mobilisés. Dons en ligne sécurisés auprès de la Fondation de France.

Le déferlement de bêtise continue

(*17 janvier 2010*) Pour le Maire de Marseille intervenant dans un "débat" sur l'identité nationale, la joie des franco-algériens aux victoires des Fennecs se traduit par un "déferlement de musulmans" sur la Canebière. Mais quand arrêtera-t-on enfin cette déferlante de bêtise ?

Un étonnant destin

(*25 janvier 2010)* Kaltoum devenue Cathy est devenue Super Nanny.

L'Appel dans Respect Mag

(*20 janvier 2010*) Il y a un an Barack Obama devient le 44e Président des Etats-Unis. L'Amérique vient de prouver que l'on peut transcender le poids des traumatismes. Les Français se réjouissent de constater les évolutions de la société américaine longtemps déchirée par les préjugés racistes et la ségrégation. La société française n'a guère bougé depuis et a peine à intégrer sa dimension post-raciale et multiculturelle. Entre-temps, le débat sur "l'identité nationale" s'impose au pays. La mécanique républicaine se heurte à un défi majeur: comment ouvrir la République à tous les citoyens qui la composent ? A l'initiative de François Durpaire et en partenariat avec *Respect Mag*, Lilian Thuram, Rokhaya Diallo, Marc Cheb Sun et Pascal Blanchard cosignent *l'Appel pour une République multiculturelle et postraciale*, afin d'initier un mouvement citoyen en mesure de tracer la voie du changement. Forts de leurs héritages, les auteurs n'ont pas souhaité réunir des doléances, mais recueillir des propositions constructives, destinées à rapprocher la Républlque de ses principes.

Le FIPA joue à saute-frontières

(*2 février 2010*) Amina est algérienne. Elle rejoue *la Liberté guidant le peuple* devant le miroir de sa salle de bains, à Marseille. Salif vend des cartes postales sur l'esplanade du Trocadéro. Il a vite appris à déguerpir quand les flics arrivent. Et tous les samedis à Tel-Aviv, une femme appelle à Manille depuis une cabine téléphonique. Projetés lors du 23e Festival international de programmes audiovisuels (Fipa), la semaine dernière à Biarritz, de nombreux films documentaires ou de fiction abordaient frontalement, et souvent avec talent, les phénomènes migratoires et leurs conséquences, et des histoires d'immigrés en quête d'intégration et d'identité. En ces temps de fermeture des frontières et des mentalités, c'est rassurant."

Fillon siffle la fin de la récré, fait chanter la Marseillaise et crée une commission...

(*8 février 2010*) Entendu sur France info, Laurent Joffrin : "J'en connais qui ont un problème (plus) grave (encore) avec l'identité nationale, et auxquels on ferait bien de faire chanter la Marseillaise chaque matin en arrivant dans leurs bureaux ... " Silence..."Eh bien oui, ce sont les banquiers qui investissent ici ou là sans se soucier de l'impact sur l'économie de leur pays. Et puis aussi, ceux qui mettent leurs capitaux en Suisse. Ceux-là ont un vrai problème d'identité nationale. Est ce qu'il ne faudrait pas leur apprendre les valeurs de la République et voir un peu s'ils connaissent les paroles de notre hymne national avant de les laisser continuer d'exercer?"

Nous sommes tous Salima Boulahzar [479]

(*10 février 2010*) Une jeune fille de 18 ans, heureuse à Clermont Ferrand où elle vivait paisiblement depuis 5 ans, en demande d'intégration, francophone, en contrat d'apprentissage, (sans aucune attache familiale au Maroc, son pays d'origine), a été arrêtée par la police chez sa tante, puis poussée dans le premier avion pour Casablanca. Sa sœur jumelle, terrorisée, se cache en France. Avant d'être arrêtée et embarquée elle aussi? Même dans l'hypothèse où l'on se range du côté de ceux qui pensent qu'il faut "serrer la vis" face aux flux migratoires, comment peut-on imaginer que la République française, de par l'autorité du préfet de Clermont Ferrand, cautionne... et ordonne de telles ignominies? (Alors) on ne peut pas se taire indéfiniment, même sur des blogs distanciés et thématisés... Il faut se souvenir de ce nom: Salima Boulazhar. Parce que JE SUIS Salima Boulazhar.

La censure sociale est en marche

(*13 février 2010*) Quand une artiste chinoise à Paris découvre la censure politique, est-ce que c'est le monde à l'envers ? La plasticienne Ko Siu Lan, vivant à Paris, ne savait pas que dans ce "pays des droits de l'homme" on ne pouvait plus accoler les mots "travailler" "plus" "gagner" "moins", que c'était un crime de lèse-majesté. Elle l'a appris à ses dépens quand l'événement a été déprogrammé à son insu le jour du vernissage par l'Ecole des Beaux-Arts. Finalement, après quelques hésitations, le Miinistère de la Culture, a demandé instamment de reprogrammer l'exposition lorsque la presse s'est emparée de l'affaire !

"Mais où va l'UMP ?" s'interroge le CRAN

(*16 février 2010*) Le 24 janvier 2010, le site Internet de l'UMP avait illustré le phénomène de la délinquance des mineurs par une photo montrant quatre jeunes Noirs marchant paisiblement dans la rue. Cette photo, qui assimile tous les jeunes Noirs à des délinquants, a choqué nos concitoyens, et n'est pas digne d'un parti politique français. Le CRAN a demandé à l'UMP de s'expliquer et de prendre des mesures pour que de tels dérapages ne se reproduisent plus. Le président du CRAN, Patrick Lozès, a rencontré le 16 février le Secrétaire général de l'UMP, Xavier Bertrand, pour évoquer cette question, ainsi que le sujet de la diversité sur les listes UMP aux élections régionales, et de la diversité au sein de l'UMP en général.

Le CRAN s'interroge sur la stratégie de l'UMP en matière de diversité. De nombreux militants de l'UMP se sont plaints en effet du manque de places éligibles pour les militants de la diversité lors des élections régionales, en dépit des engagements qui avaient été pris. Le CRAN a regretté, pour sa part, l'absence de prise en compte du problème des discriminations à l'encontre des minorités visibles dans le programme de l'UMP pour les élections régionales, en particulier en Ile-de-France.

24 heures sans nous

(*1er mars 2010*) Un peu partout dans la presse ! Ils ont lancé la journée sans immigrés, une journée sans nous, sur le coin d'une table. Ne pas travailler, ne pas consommer le 1er mars 2010 : l'idée vient d'eux. Depuis le mouvement a pris de l'ampleur.

Portraits par Rue 89 et portraits de Nadia Lamarkbi et Nadir Dendoune.

[479] par Sébastien Fath, sur son blog

Envie d'agir

(*17 mars 2010*) *Esprit Métis* a reçu le 1er *Prix Envie d'Agir* des mains de Martin Hirsch. Nos félicitations amicales à Patricia Grange, la présidente de cette sympathique association bordelaise et à Kellie Dubois, sa fondatrice.

HALDE

(*23 mars 2010*) Jeannette Bougrab, nouvelle présidente de la *Haute Autorité de Lutte contre les Discriminations et pour l'Egalité*, la HALDE.

Vents debout

(*26 mars 2010*): A l'occasion du cinquantenaire des indépendances, on rencontrera au Salon du Livre à Paris de nombreux auteurs des diasporas de l'immigration. Vents d'ailleurs organise *Haïti debout*. Africultures sera au stand de la région Ile-de-France.

Trajectoires et origines

(*30 mars 2010*) Publication de l'enquête "Trajectoires et origines": la moitié des descendants d'immigrés (père ou/et mère étranger) nés en France ont moins de 30 ans et 95 % des descendants de parents immigrés ont la nationalité française.

Cette France-là

(8 avril 2010) "Cette France-là", vous l'aimez ? Sortie en librairie du Vol.2 qui interroge la politique d'immigration actuellement menée en France. Des récits hallucinants. Des descriptions inquiétantes. Des interrogations pertinentes.

Les Visiteurs Internationaux

(*17 avril 2010*) Le Programme des Visiteurs Internationaux (*International Visitors Leadership*) est géré par l'Ambassade des USA à Paris. Il vise à construire une meilleure compréhension mutuelle entre la France et les Etats-Unis. Ce programme permet aux Américains de tisser un réseau de jeunes leaders français issus de l'immigration.

Les diplomates américains misent sur le fait que ces personnalités noires et d'origine maghrébine seront les décideurs de demain. L'an dernier, Nabila Amghar, présidente de l'association *Entre-gens* à l'origine du présent recueil, était du voyage. Cette année, c'est (notamment) notre partenaire Rokhaya Diallo. Le voyage a eu lieu en mars 2010. Le site slate.fr revient aujourd'hui sur ce programme et ce voyage.

Mariage *mixte*

(23 avril 2010) "J'ai osé me marier avec un étranger". Une Française, dont le conjoint a demandé à être naturalisé, raconte le déballage d'intimité lors de l'entretien à la préfecture de police. (*Libération*)

Journée nationale de Commémoration de l'abolition de l'esclavage [480]

(*10 mai 2010*) Lorsqu'un jeune rencontre l'histoire de la traite négrière, de l'esclavage, de la colonisation, qu'il en vienne ou non, le choc est violent. D'ailleurs, qui en vient ? Nous tous, tout bêtement... Nous tous, c'est-à-dire le monde..Entrechocs de sorts funestes, ces traites, déportations, migrations se sont heurtées à l'impitoyable voracité de l'économie coloniale et, dans le contact mystérieux des êtres, le jaillissement improbable des amours, elles ont fécondé des peuples inattendus, des religions syncrétiques, des langues métissées, des cultures flamboyantes, des esprits curieux, une littérature audacieuse, un monde refiguré pour le meilleur et pour se dire. Les enfants de France qui font arc-en-ciel n'habitent pas par effraction la communauté nationale. Leur destin ne saurait être de désolation. Leur présent se refuse au naufrage. Ils ne versent pas de larmes, ne tolèrent pas d'insultes. Ils n'ont pas besoin de compassion ni de ressassement... Ils exigent simplement RESPECT. (*article complet sur Respect mag*)

Y'a bon awards

(*27 mai 2010*) Le palmarès des *Y'a bon awards* 2010, c'est ici dans Le Point, 20 minutes et sur le blog de Rokhaya Diallo...

L'Europe a-t-elle besoin des intellectuels turcs ?

(*9 juin 2010*) Ni kémaliste ni islamiste, mais démocrate. Ainsi aurait pu s'intituler le dernier ouvrage de l'historien Vincent Duclert, qui démontre l'existence d'une communauté de destin entre l'Europe et les intellectuels turcs. Ce livre se démarque des publications sur l'entrée de la Turquie dans l'UE par son honnêteté et son sang-froid. Il invite les turcophiles à associer vérité historique, citoyenneté et démocratie dans leur jugement. Il pousse les turcophobes à dépassionner leur raisonnement et à tourner le dos aux discours anxiogènes dès lors qu'il s'agit d'examiner la candidature du plus grand Etat musulman en Europe.(*Le Monde*)

Le droit d'Özil

(*27 juin 2010*) L'Allemagne qui gagne est jeune et "*multikult*i" avec Mesut Özil (de père turc et mère tunisienne), Jeronimo Cacau (Brésilien), Klose et Podolski (d'origine polonaise (*Libération*).

Hakaan Yildirim au bonheur des dames

(*1er juillet 2010*) Le créateur turc Hakaan Yildirim, 37 ans, la révélation des *fashion weeks* londoniennes et maintenant installé à Paris, a remporté le 28 juin le Prix de l'ANDAM (*Association nationale de développement des arts de la mode*). Lire l'article de Clément Ghys pour Libération - Next. Chaque année, l'association soutenue par le Ministère de la Culture et présidée par Pierre Bergé récompense la jeune création, offrant des bourses. L'édition 2010 offrait 220 000 euros, de quoi permettre au lauréat de défiler à Paris mais aussi de créer une entreprise en France. Hakaan Yildirim est déjà bien reconnu à Istanbul où il a remporté le prix du meilleur nouveau styliste décerné par la *Textile and Appareil Exporter Associations* de Turquie.

---

[480] extraits de l'éditorial de Christiane Taubira, pour le Respect Mag

Déesse a réussi son bac

(*7 juillet 2010*) La jeune Camerounaise Déesse Dji'Ala, 14 ans, est devenue la plus jeune bachelière de France de la session 2010 en obtenant son baccalauréat S, Sa recette ? " *Travailler toute seule et quand je ne comprends pas, je pose des questions à mes parents*", a expliqué la jeune fille, installée à Rouen avec sa famille depuis 2005, Déesse envisage de s'inscrire "*à la fac de médecine de Rouen*." Son père, Gustave Demmano, effectue les démarches pour obtenir les dérogations nécessaires à son inscription, l'âge minimum requis étant théoriquement de 16 ans. (*source AFP*)

La question rom

(*23 juillet 2010*) Les Roms, les Tsiganes, une population mal connue. N'aurait-il pas fallu organiser des états généraux de la question rom et des "voyageurs" au lieu d'une réunion sécuritaire ciblée sur une population et qui tourne le dos aux principes républicains ? (Article de Simon Rico pour Le courrier des Balkans)

La République et le droit à la nationalité

(*30 juillet 2010*) La République est une et indivisible. Cela signifie pour le "droit à la nationalité" le refus de toute distinction entre les Français *"de souche"* et ceux ayant acquis récemment la nationalité. (Lire l'article du Monde)

La mise en garde de Mevlut Çavusoğlu

(*20 août 2010*) "*Les évacuations de camps roms en France et leurs expulsions de France et d'Allemagne risquent d'attiser les sentiments racistes et xénophobes en Europe.* " C'est ce qu'a déclaré ce vendredi Mevlut Çavusoğlu, le président turc de l'*Assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe* (APCE). "*Certains groupes et gouvernements profitent de la crise financière pour capitaliser sur les peurs engendrées par l'assimilation des Roms à des criminels, en choisissant un bouc émissaire qui représente une cible facile, les Roms étant l'un des groupes les plus vulnérables*" affirme-t-il dans un communiqué publié à Strasbourg.

Soulignant qu'en 20 ans, le processus d'intégration des Roms n'a pas atteint ses objectifs, il invite instamment les Etats à trouver une solution durable au problème. Le président de l'*APCE* doit aborder la situation des Roms en Europe lors de sa visite officielle en Roumanie, du 29 août au 1er septembre.

Et si on regardait ce qui se passe ailleurs

(*13 septembre 2010*) L'Assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe a publié un rapport saluant "le programme exemplaire mené en Turquie en faveur des Roms". Le programme *Ouverture rom* interdit l'usage du mot çingere (tsigane) dans la législation, interdit les expulsions, a permis d'accueillir publiquement et officiellement toute la communauté rom sur un grand stade d'Istanbul en saluant la part que celle-ci a prise historiquement dans l'armée ottomane, a permis également d'organiser pour elle (qui est musulmane en Turquie comme elle est chrétienne en Europe centrale et de l'Ouest) un pélerinage à La Mecque...

La famille Günaltay agressée par des néo-nazis à Strasbourg

(21 septembre 2010) Cette nuit, Faruk Günaltay et sa famille ont été victimes d'une attaque néo-nazie contre leur domicile à Strasbourg. Les agresseurs se revendiquant de Hitler par

leurs tags ont apposé leurs abjectes signatures sur la porte d'entrée de la maison et brûlé les deux voitures familiales. C'est évidemment gravissime, en 2010, dans le pays de Voltaire et Victor Hugo ! Les néo-nazis sont l'expression extrême et activiste du racisme et de la turcophobie ambiante. L'attaque a porté ici sur une personnalité visible. Faruk est le directeur du Cinéma d'art et d'essai l'Odyssée et responsable d'Eurimages, le fonds d'aide du Conseil de l'Europe à la production et à la diffusion du cinéma européen. Chaque année, il organise à Strasbourg la *Quinzaine du cinéma turc*. Né en Anatolie et naturalisé français il y a une trentaine d'années, il se définit lui-même comme "le premier Turc arrivé à Strasbourg". Le 1er juillet, il s'exprimait sur le racisme sur Alsace 20: il soulignait l'irresponsabilité du discours islamophobe et d'intolérance religieuse, des propos démagogiques et populistes, qui rendent possible ce que font "les exécutants". Faruk Günaltay, libre penseur, défend le droit pour l'islam d'être une religion comme les autres dans la vie française. Il invite la culture européenne à ne pas se priver de cette source importante qu'est la Turquie (parce que "*l'Europe, c'est un peu comme un bon repas: pour le préparer, il faut bien sûr les ingrédients essentiels comme il faut aussi des épices, pour relever le tout*"). Faruk Günaltay, homme de culture, dit que "*la musique et le cinéma sont les deux domaines essentiels du dialogue culturel entre les nations*" et il ajoute: "*La diversité culturelle et religieuse de la Turquie, sa position géographique et son passé historique sont autant d'atouts pour enrichir le cinéma européen*", pour enrichir l'Europe.

Le parfumeur qui ne sent pas bon

(20 octobre 2010) Interviewé au journal de 13h de France 2, le créateur du parfum Samsara, JP Guerlain, l'héritier du groupe de luxe, a déclaré: "Pour une fois, je me suis mis à travailler comme un nègre. je ne sais pas si les nègres ont toujours tellement travaillé, mais enfin !". A cet "humour" colonial, les nègres répondent par l'appel à boycotter les produits Guerlain, à manifester devant la boutique des Champs-Elysées et à dire à l'instar de Aimé Césaire: "le nègre t'emmerde !'. Aujourd'hui un peu partout dans la presse.

L'hommage à une grande amie [481]

(*11 novembre 2010*) Ses éclats de rire, sa joie de vivre si communicative, son intelligence que l'on pouvait lire dans la brillance de ses yeux nous manquent terriblement. Le 8 novembre 2010, **Sevim Türkan Ilbay** est partie, emportant avec elle ses souvenirs, ses passions, cette manière d'être qui n'appartenait qu'à elle. Elle aimait tant Edith Piaf que nous voulons lui dédier un hymne à l'amour, elle aimait tant Charles Trénet et la liberté, elle aimait tant la France, le pays où vit Gül, sa fille, la très chère vice-présidente de notre association A ta Turquie. Sevim Türkan Ilbay vivait à Ankara mais elle n'aimait rien tant que visiter Paris, à chaque fois qu'elle le pouvait, à chaque fois que nous nous faisions un plaisir de l'accueillir en France. En visite à Nancy et à Metz, elle participait avec une joie immense à toutes nos activités culturelles. Elle était aussi peut-être la meilleure lectrice de notre revue *Oluşum*, qu'elle lisait en turc, nous faisant le reproche à chaque fois que la revue ne respectait pas son engagement de bilinguisme. Autour d'elle à Ankara, elle parlait à tous ses amis, à toutes ses rencontres de la revue, particulièrement dans les réunions littéraires, dans les journées de dédicace avec des auteurs. Tout l'entourage de la famille Ilbay à Ankara connaissait ainsi *Oluşum*. Elle en était, pourrait-on dire, une militante.

Le 10 novembre 2010, jour anniversaire de la mort d'Atatürk, Sevim Türkan Ilbay était portée en terre. Un cancer fulgurant a eu raison d'elle et de l'énergie qu'elle mettait dans sa vie. Née en 1929 à Ordu, elle a fait ses études secondaires dans cette petite ville de la Mer Noire et elle fut parmi les premières diplômées du lycée. Elle a continué ses études à l'Institut de Gazi Egitim à Ankara (École normale Supérieure). On peut dire qu'elle fait partie de cette génération d'élèves et

[481] par la rédaction d'*Olusum*

d'étudiants qui ont grandi et ont été éduqués dans la flamme encore ardente de la jeune République Turque.

Profondément laïque et féministe, elle est devenue professeure de langue et littérature turques et son premier poste a été un *Köy Institüsü*(Institut de village), à Pamukpinar, près de Sivas en 1952: Elle n'a pas pu y rester longtemps, contrainte d'aller à Kars pour rejoindre son époux. Ils y resteront 5 ans. Sevim Türkan Ilbay ne manquait jamais une occasion de vanter les mérites de ces *instituts de vill*age qui, comme on le sait, sont aujourd'hui fermés, alors qu'ils ont donné de si bons résultats en très peu de temps. Elle a toujours su qu'elle devait beaucoup à Atatürk en tant que femme, même si elle se fâchait souvent contre lui: Au sujet de l'émancipation des femmes avec la République, elle lui était reconnaissante mais, en même temps, elle disait que la condition féminine s'était alourdie car les femmes devaient cumuler les tâches domestiques et leur travail, soulignant ainsi que rien n'était prévu pour qu'elles puissent travailler en toute sérénité. Elle était elle-même très consciente de la liberté qu'elle avait vis à vis d'autres femmes qui ne gagnaient pas leur vie. Elle a eu quatre fils et une fille. Elle a élevé ses enfants sans jamais cesser de travailler, loin de sa famille ; car les Ilbay se sont installés à Gaziantep, ville natale de son mari. C'était une femme visionnaire sur la condition féminine. Sa fille Gül nous dit toujours qu'elle lui doit beaucoup.

Sevim Türkan Ilbay a donc enseigné le turc dans toutes ces années 50, 60, 70, jusqu'au début des années 80. Elle n'a jamais cessé son combat pour la liberté et l'émancipation pendant la junte militaire des années 80. Elle a comparu au tribunal militaire pour avoir défendu les idées démocratiques. Elle défendait avec courage ses élèves sans distinction d'opinion car elle savait que ses jeunes élèves étaient manipulés. Elle n'a pas hésité à abriter des jeunes poursuivis ou recherchés par la police. Elle a souffert énormément des assassinats des jeunes pendant ces années noires. Un de ses élèves, tristement connu maintenant, Erdal Eren, a été exécuté par pendaison en 1980. Il n'avait que 16 ans; sa culpabilité n'a jamais été prouvée. Sevim Türkan Ilbay ne s'en est jamais remise. Une grande amie nous a quittés. Elle restera toujours dans notre cœur.

Hindi Zahra

(*13 novembre 2010*) La chanteuse franco-marocaine Hindi Zahra remporte le Prix Constantin 2010, qui récompense les jeunes talents.

Sortie de bal : Öznur Küçüker fait la une de Turquie News pour le succès fantastique du *Grand Bal franco-turc* à Epinay-sur-Seine.

(*16 novembre 2010*) Le *Grand Bal de la République de Turquie* organisé par la très dynamique Öznur Küçüker a connu un très beau succès. Afin de répondre à la demande d'un grand nombre, ce sont ainsi plus de 900 personnes qui ont été accueillis à l'Espace Lumière à Epinay-sur-Seine dans une ambiance chaleureuse propice à l'échange et à la découverte mutuelle. Plusieurs artistes ont donné un concert et ont ainsi conquis le public par la qualité des interprétations et grâce également à un programme décidemment riche en musique. De nombreuses animations ont ponctué cette soirée avec le soutien de Monsieur le Maire de la commune d'Epinay-Sur-Seine, les membres de l'*Association Culturelle des Originaires de Trabzon*, sans oublier tous les autres sponsors. On a pu même entendre par une charmante turcophile française :"Vive la République Turque, vive Öznür et à l'année prochaine !" Pas besoin de rajouter un mot, il suffit de regarder !

Propriétaire de sa vie

(*26 novembre 2010*) Non, le sexisme, ce n'est pas "les autres" (par Rokhaya Diallo) et puis une très belle tribune d'Audrey Pulvar, propriétaire de sa vie, dans Libération.

Une bonne affaire

(*2 décembre 2010*) Les immigrés sont une bonne affaire pour l'économie française: ils reçoivent de l'Etat 47,9 milliards d'euros mais ils reversent 60,3 milliards. Autant dire un solde positif de 12,4 milliards d'euros pour les finances publiques. (Rapport d'une équipe de chercheurs de l'Université de Lille pour le compte du Ministère des Affaires Sociales)

Laïcité

(*14 décembre 2010*) Djamila Sonzogni et Noël Mamère: "*La laïcité ne doit pas être une excuse pour empêcher des croyants de vivre dignement leur culte*."

La disparition de Fahrettin Petek [482]

(*26 décembre 2010*) "Le professeur Petek qui avait acquis une notoriété méritée dans les milieux académiques internationaux grâce aux travaux scientifiques réalisés dans des conditions très difficiles et qui avait pris sa retraite du CNRS, en tant que directeur de laboratoire, après une longue carrière dédiée à la recherche, vivait en France depuis 1949 à cause des pressions politiques subies dans son pays. Après avoir achevé ses études secondaires à Izmir et à Istanbul, il s'était inscrit en 1941 à l'Ecole de Pharmacie d'Istanbul (actuelle Faculté de Pharmacie de l'Université d'Istanbul). Au cours de ses années d'études universitaires, il prit contact avec le Parti Communiste de Turquie(TKP). Jusqu'à nos jours il resta dans les mémoires dans les environs de Bergama (Pergame) où il exerçait le métier de pharmacien entre 1946 et 1949....

Il joua un rôle important (en 1946) dans la création du Parti Socialiste des Travailleurs et des Paysans (TSEKP) qui s'organisa en quelques mois seulement dans 13 départements, en rassemblant en son sein, rien qu'à Istanbul, 10.000 ouvriers. Ses activités d'organisation au sein de ce parti constitueront le début de l'exil force de Fahrettin Petek de Bergama à Paris en 1949, et son épouse Neriman et sa fille Gaye ne pourront le rejoindre que quelques années plus tard. Les premières années d'exil signifieront pour la famille de Petek une longue épreuve dans leur existence. Cependant, ces années ne l'empêcheront nullement de se reconstruire en tant qu'homme de sciences respecté, ni de poursuivre son combat pour la démocratie.

Petek qui donna vigoureusement son soutien aux réfugiés politiques à Paris, fut également au premier plan de la campagne internationale pour la mise en liberté du poète Nazim Hikmet. Il était considéré dans les années 70, comme l'un des meilleurs biochimistes de France, alors que la nationalité turque lui fut retirée en 1964. Les étudiants formés par Fahrettin Petek qui dédia sa vie à la recherche fondamentale, occupèrent des positions importantes dans des établissements d'enseignement et de recherche, tant en Turquie qu'à l'étranger.

Ayant pris sa retraite en 1985, Petek poursuivit son activité au sein du Centre de Recherches sur le Cancer du CNRS à Villejuif, ainsi qu'à l'Université de Paris Descartes. En tant qu'homme de sciences productif donnant la primauté au social, il cherchait le bonheur non pas dans la consommation du présent, mais dans la construction du futur. Il continuera de vivre dans ses travaux d'avant-garde et à travers les étudiants qu'il forma."

---

[482] Le biochimiste de renommée mondiale Fahrettin Petek s'est éteint hier à l'âge de 88 ans à l'Hôpital Paul Brousse à Paris. Cet hommage lui est rendu par ses pairs de la Faculté de Pharmacie de l'Université d'Istanbul. (par Gökçe Topal, Chargé d'enseignement à la Faculté de Pharmacie de l'Université d'Istanbul, traduit du turc par Salih Bozok)

Indignez-vous !

(*1er janvier 2011*) "Le motif de base de la Résistance était l'indignation. Nous, vétérans des mouvements de résistance, nous appelons les jeunes générations à faire vivre, transmettre, l'héritage de la Résistance et de ses idéaux. Nous leurs disons: prenez le relais, indignez-vous", Stéphane Hessel, auteur du livre *Indignez-vous*, best seller de cet hiver.

Un Picard tué en Tunisie

(*14 janvier 2011*) Hatem Bettahar, enseignant-chercheur franco-tunisien à l'Université de Technologie de Compiègne, a été tué lors des émeutes de Douz en Tunisie. Ses amis, collègues, élèves lui rendent un vibrant hommage.

Carnet de route en Tunisie [483]

(23 janvier 201) "Rues désertes, rideaux baissés, chars à tous les carrefours. Quand Aïda Touihri, la présentatrice de *66 minutes* débarque à Tunis, au lendemain du départ de Ben Ali, la capitale vit au rythme du couvre-feu, de la pénurie de nourriture et des fusillades sporadiques. Avec le flottement du pouvoir, c'est aussi le règne de l'arbitraire : la journaliste, elle-même d'origine tunisienne, sera mise en joue par des militaires. Mais la population tunisienne doit aussi s'organiser. Comment se protéger des policiers de l'ancien régime, qui cherchent encore à plonger le pays dans le chaos ? Pour assurer leur sécurité, les habitants s'organisent en milices de quartiers. Aïda Touihri et son équipe suivent durant toute une nuit une de ces patrouilles d'auto-défense qui traquent aussi les anciens *mouchards* de la dictature. Devant sa caméra, un jeune homme arrêté par l'armée est hué par la foule, il échappera de peu au lynchage. La présentatrice de *66 minutes* se rend aussi dans les quartiers chics où le peuple laisse éclater sa colère après des années d'oppression d'un pouvoir corrompu.Les propriétés des dignitaires de l'ancien régime sont incendiées, mises à sac. Comme cette discothèque aux dimensions pharaoniques, construite en bord de mer par un membre de la famille de Leïla Trabelsi, l'épouse de l'ex-président. Aïda Touihri va également à la rencontre de cette nouvelle génération de Tunisiens qui a renversé la dictature et qui veut maintenant avoir voix au chapitre. Elle a pu accompagner sous les ors du pouvoir Slim Amamou, 33 ans, blogueur et tout nouveau secrétaire d'Etat à la jeunesse. Il y a une petite semaine, il était encore en prison à cause de son combat pour la liberté."

Spécial Tunisie

(*28 janvier 2011*) L'ATUGE prend le pouvoir en Tunisie

Les brillantes compétences tunisiennes de France font une entrée remarquée et appréciée au sein du nouveau gouvernement d'union nationale de Tunisie. C'est ainsi qu'Elyès Jouini, le fondateur de l'*Association des Tunisiens des Grandes Ecoles* (ATUGE) est chargé des grandes réformes économiques et sociales et sera auprès du premier ministre pour suivre les grands dossiers de la transition. Mehdi Houas, patron de Talan, installée à Paris et à Tunis, est désigné ministre du Commerce et du Tourisme. Yassine Brahim, fondateur de Sungard, l'une des compagnies mondiales en pointe dans le domaine informatique, est désigné ministre de l'Equipement et du Transport. En plus d'experts tel que Jelloul Ayed, l'expert financier et musicien, on dénombre ainsi pas moins de six Atugéens dans le nouveau gouvernement tunisien: Afif Chelbi, Ministre de l'Industrie et de la Technologie, Said Aydi, Elyès Jouini, Sami Zaoui, Secrétaire d'État aux technologies de la communication, Yassine Brahim et Mehdi Houas.

[483] Le carnet de route d'Aida Touihri dans la Tunisie d'après Ben Ali, ce dimanche sur M6, le 66 minutes.

Les erreurs de la France

Médecin au centre hospitalier d'Argentan, Hammadi Karra suit de près la révolution tunisienne. Il a mal vécu les choix de la France:

"J'ai été choqué par la réaction de la France... Le peuple aurait aimé avoir le soutien de la France, ce qui n'était pas le cas au début. J'étais révolté ! Sur Facebook, on a lu des messages très hostiles à la France, alors que les Tunisiens y sont très attachés. Bien sûr, pendant la dictature de Ben Ali, la France a accueilli les opposants au régime. C'est bien. Mais les propos au moment de la révolution ont beaucoup choqué. Cela a mis nos amis dans une situation de faiblesse... Il y a 50 000 Franco-Tunisiens en Tunisie. La majorité des Tunisiens connaissent le français. Beaucoup de Français vont en vacances en Tunisie. Beaucoup d'industries françaises ont des usines en Tunisie, surtout à Sfax, ma ville d'origine : 1 million d'habitants, surtout des ouvriers. Là-bas, les gens regardent les télévisions françaises, lisent les journaux français, viennent se former en France... Mais la France a fermé le centre culturel et l'ambassade à Sfax. Dans le même temps, les États-Unis ont ouvert une école anglophone, un centre culturel. Et ils ont soutenu la révolution, ils ont été à l'écoute du peuple... L'anglais est de plus en plus présent." Extrait de l'article de Ouest-France (interview)

Pinar Selek, femme libre

(*10 février 2011*) "*Ils ont voulu me punir parce que j'étais une femme, une sociologue issue des milieux alternatifs et parce que j'ai touché trop de choses, mais ils ont perdu*", a déclaré Pinar Selek après son acquittement par la Cour d'Assises d'Istanbul, désignant "*une coalition de forces militaristes et nationalistes au sein de la bureaucratie*". Ce jugement permettra peut-être enfin aux Turcs de croire en leur justice. Il faut dire que Pinar Selek, aujourd'hui doctorante en sciences politiques à l'Université de Strasbourg, a été victime d'un véritable acharnement judiciaire depuis juillet 1998, date de l'explosion qui a fait sept morts et 127 blessés à l'entrée du très touristique marché des épices à Istanbul. La sociologue travaillait alors sur une recherche sur les activistes kurdes, lesquels ont été dans un premier temps accusés d'attentat avant que l'origine accidentelle de l'explosion ne soit établie. Refusant de fournir des indications sur les personnes qu'elle rencontrait pour ses recherches et accusée sous la torture par un militant kurde qui s'est ensuite rétracté, elle a alors connu une traque judiciaire qui ne prend fin que treize ans plus tard, après une détention préventive, trois acquittements, deux cassations. La sociologue risquait la prison à vie. Trop de gens voulaient réduire au silence cette femme libre qui lève tous les tabous. Féministe, elle publie sur les conditions faites aux femmes. Antimilitariste, elle publie des pamphlets contre les lobbies issus des rangs de l'armée. Elle écrit sur les massacres d'Arméniens à la fin de l'empire ottoman. Libre, elle force le respect en défendant l'indépendance de la recherche. Ce procès a pris ainsi une valeur symbolique forte et a été très observé dans toute l'Europe. La Turquie démontre par cet acquittement qu'elle tourne une page d'un passé désormais révolu.[484]

Les Histoires singulières de la Cité nationale de l'histoire de l'immigration

(*20 février 2011*) Portraits réalisés par l'Atelier du Bruit. Une série de portraits multimédia à lire, à écouter et à regarder. Des rencontres pour montrer la richesse et la diversité de

[484] (11 février 2011) affaire Pinar Selek suite, le Procureur de la 12e Chambre de la Haute Cour Criminelle d'Istanbul a de nouveau interjeté appel à la Cour Suprême, l'acharnement continue donc, venant contredire en partie cet article.

l'immigration en France. Ces portraits reflètent les vagues successives, politiques aussi bien qu'économiques, qui ont fait l'histoire de l'immigration depuis le XIXe siècle.

La footballeuse sans-papiers

(*23 février 2011*) Rigoberte M'Bah

La Bretagne soutient son sonneur noir

(*26 février 2011*) C'est l'un des meilleurs artistes bretons de musique celtique, mais aux yeux de quelques extrémistes, il a le tort d'être noir. Soutien unanime en Bretagne face au racisme qu'il subit.

Aïcha Altun

(*14 mars 2011*) Pour Aïcha Altun, il a fallu prouver plus que d'autres (*la République des Pyrénées* via *Turquie News*)

"***Ma compagne de nuit***" **avec Hafsia Herzi**

(*23 mars 2011*) "Vingt-quatre ans, visage boudeur, corps sensuel, née à Marseille dans le XIIIe arrondissement qui jouxte les quartiers Nord, dernière d'une fratrie de cinq enfants, (très bien) élevée par une mère femme de ménage, Hafsia Herzi prend les films qu'on lui donne sans se poser de questions", le portrait dans Next (Libération

Le débat malvenu

(*30 mars 2011*) Toutes les religions de France s'opposent au "débat" sur l'islam et la laïcité et le font savoir dans un communiqué commun. Lire l'article du journal Le Progrès. Dans un message vidéodiffusé sur le parvis de Notre-Dame à Paris, le pape Benoit XVI appelle à faire tomber les barrières de la peur de l'étranger (article Le Point).

Un poète au Panthéon

(*6 avril 2011*) Aimé Césaire entre au Panthéon.

Hommage à Mohamed Arkoun

(*8 avril 2011*) Un hommage posthume sera rendu le 15 avril 2011 au siège de l'UNESCO à Paris à Mohamed Arkoun, à l'occasion de la remise du *prix UNESCO-Sharjah* pour la culture arabe. Ce prix vise à distinguer des personnalités, groupes ou institutions ayant contribué au développement, à la diffusion et la promotion de la culture arabe dans le monde.

Né en 1928 dans un petit village de Kabylie et décédé en 2010, il était professeur émérite de l'histoire de la pensée islamique à la Sorbonne (Paris III) depuis 1993. Les vibrants appels de cet humaniste musulman prennent aujourd'hui tout leur sens auprès de toutes celles et ceux qui, dans le monde arabe en particulier, aspirent à la démocratie et à la paix.

Le patronat et l'immigration

(*16 avril 2011*) Laurence Parisot estime qu'il ne faut pas faire de l'immigration légale "*un problème*"."*Restons un pays ouvert, qui accueille de nouvelles cultures et tire profit du métissage*", a-

t-elle déclaré au Monde en précisant que, si des problèmes d'intégration existent, c'est à l'école qu'il faut les aborder. Pour elle, "*les pays qui se sont repliés sur eux-mêmes dans les moments difficiles se sont toujours appauvris*".

La lutte contre les discriminations à la résidence

(*19 avril 2011*) La *Haute Autorité de lutte contre les discriminations et pour l'égalité* (Halde) a recommandé, lundi 18 avril, que les discriminations liées au lieu de résidence soient inscrites dans la loi et figurent dans le code du travail.

Le comptage ethnique à la FFF [485]

(*6 mai 2011*) Un travail d'"étiquetage" a eu lieu depuis novembre 2010 à la Fédération française de football, dont le DTN (Directeur technique national) aurait établi un graphique des joueurs binationaux dans chaque sélection de jeunes. Par le terme "binationaux", il faut entendre "des jeunes Français, exclusivement français à ce stade de leur vie (à quelques exceptions près), qui pourraient être tentés, plus tard, d'acquérir une seconde nationalité". Les Indivisibles s'emparent du sujet des quotas racistes dans le football français.

Lire pour tous

(*10 mai 2011*) Un entretien avec Chahira Boutayeb, à lire absolument !

Les talents binationaux

(*13 mai 2011*) La fédération suisse de football considère que la binationalité est une chance pour elle. Elle a mis en place Futuro, une structure de détection des talents et elle accompagne les jeunes joueurs pour qu'ils obtiennent dans les meilleurs délais la double nationalité (en lien ici).

Ya bon awards 2011

(*23 mai 2011*) Les résultats des *Ya bon awards* sont ici.

Bedri Baykam

Du 25 mai au 5 juin 2011, l'artiste turc Bedri Baykam, écrivain, ancien joueur de tennis, engagé politiquement, socialement, culturellement, parfaitement francophone après ses études à Paris, expose ses oeuvres à Roland Garros pendant toute la durée du tournoi (un mois à peine après l'agression au poignard, perpétré par un déséquilibré, dont il a été victime dans les rues d'Istanbul). La présentation de l'artiste, ici en lien.

Hommage à Jorge Semprun

(*8 juin 2011*) Hommage à Jorge Semprun, décédé le 7 juin 2011 à Paris, son portrait par Xavier Houssin pour le Monde "Amin Maalouf a fait du rapprochement des civilisations et des confessions la pierre angulaire de son œuvre... Dans *Les Identités meurtrières* (1989) et *Le Dérèglement du mond*e (2009) il dénonce le gaspillage de notre intelligence collective, renvoyant Orient et Occident dos à dos, dénonçant l'aveuglement des uns et la tentation de vouloir dominer des seconds."

---

[485] révélations de Médiapart

Amin Maalouf

(*23 juin 2011*) Amin Maalouf à l'Académie française, quelle bonne nouvelle ! Lire l'article du Figaro.

Case départ

(*7 juillet 2011*) Pourquoi les films sur l'esclavage ont-ils si peu de succès en France ? Alors que *Case départ*, comédie sur l'esclavage écrite et réalisée par Thomas Ngijol et Fabrice Eboué, est sortie ce mercredi, l'historien spécialiste du cinéma Marc Ferro explique pourquoi les films sur le colonialisme attirent peu les foules, au point que l'on croit parfois - à tort - qu'aucun long-métrage n'a été produit sur ce sujet. (Nouvel Obs)

Faute d'identité

(*14 juillet 2011*) Rien ne sert d'être français si l'on n'est pas capable de le prouver. C'est ce qu'a dû ressentir Michka Assayas, fin 2009. Ayant perdu son passeport (et n'ayant pas jugé utile de faire refaire sa carte d'identité depuis 1999), l'écrivain et critique rock s'en allait tranquillement faire renouveler celui-ci à la mairie du XVIIIe arrondissement de Paris. Il ne se doutait pas que cette formalité n'en serait finalement pas une.... à suivre ici

Prenez fête et cause pour les réfugiés

(*28 juillet 2011*) Ce sont des familles comme les autres, mais, un jour, leur vie a basculé. Confrontées à l'insécurité politique, les persécutions ou les violences, elles ont dû fuir leur pays pour chercher la sécurité ailleurs. Les réfugiés relèvent de notre protection, comme le veut la convention de Genève, ratifiée par 147 pays à travers le monde. À l'occasion du soixantième anniversaire de ce traité fondamental, l'association *Forum réfu*giés organise le 31 juillet prochain, au théâtre romain de Fourvière, une soirée de fête et d'alerte en faveur des réfugiés dans le monde.

Hommage à Houria Moumni et Cassandre Bouvier

(*1er août 2011*) Etudiantes brillantes de l'Institut des Hautes Etudes de l'Amérique Latine (IHEAL), spécialistes des relations entre le Moyen-Orient et cette région du monde, "elles allaient faire de grandes choses", elles avaient des valeurs, mais leur vie s'est arrêtée brutalement, tragiquement, en Argentine (article Le Parisien). Leurs amis ont créé un groupe Facebook pour leur rendre hommage.

Une heure avant la date

(*9 août 2011*) En ce mois de ramadan, le site d'Arte ouvre une fenêtre sur les préceptes et traditions d'une religion souvent réduite à une succession de clichés. Issu d'une famille musulmane, le réalisateur Rachid Djaïdani a cessé il y a plusieurs années de suivre les rites de l'islam. Lui qui se considère, avec humour, comme *un musulman en solde* propose une réflexion ludique autour de cette période fervente de jeûne et de prière. Tournée pendant les ramadans de 2007, 2008 et 2010, sa websérie met en scène, en vingt modules courts, les témoignages de proches ou de connaissances. Dans le métro, à l'épicerie, dans la rue, le ventre vide mais l'esprit affûté, chaque fidèle évoque son rapport à la foi, les joies et contraintes d'une épreuve physique autant que spirituelle. Avec ses questions décomplexées et faussement naïves, Rachid Djaïdani suscite une parole spontanée, souvent drôle, sincère. Le système de navigation n'apporte aucune valeur ajoutée (pas d'interactivité, ni de bonus), mais les séquences s'enchaînent avec facilité, grâce à un outil de lecture basique - la visionneuse - développé par les équipes d'Arte. Un portrait

de l'islam de France dans toute sa variété et sa banalité. (Hélène Marzolf, Télérama) Lien: Une heure avant la datte, websérie de Rachid Djaïdani.

Rokhaya Diallo aux Universités d'été

(*27 août 2011*) Le week-end dernier, à l'occasion des Journées d'été d'*Europe-Ecologie Les Verts* qui se déroulaient à Clermont-Ferrand, Rokhaya Diallo a participé à un débat avec Karima Delli (députée européenne EELV), dont le thème était: "*de l'éthique en politique'*. Interview après la conférence. Rokhaya Diallo était également le 26 août 2011 à Remues méninges à gauche (Parti de Gauche) à Grenoble, où elle a animé l'atelier argumentaire "*Déconstruire les préjugés racistes*". Enfin, ce samedi 27 août 2011, elle est à l'Université d'été du Parti Socialiste à La Rochelle, pour la discussion "*Migrations, immigration: faire la France au XXIe siècle*", avec Sandrine Mazetier (députée de Paris), Pierre Henry (France Terre d'asile), Patrick Simon (INED), Bruno Le Roux (député de Seine Saint-Denis) et Aurélie Rida (MJS).

Laïcité inch allah

(*21 septembre 2011*) Sortie dans les salles du film "Laïcité Inch Allah" de la réalisatrice franco-tunisienne Nadia El Fani. Lire l'article d'Afrik.com.

Quand la France tourne le dos aux talents internationaux, perd son attractivité et sa place dans le monde. A lire l'article de L'Usine nouvelle

(*27 septembre 2011*, extraits) Écoles et entreprises se mobilisent contre le durcissement de la politique d'immigration qui empêche l'embauche de jeunes diplômés étrangers. La Conférence des directeurs d'écoles françaises d'ingénieurs a écrit aux trois ministres concernés (Intérieur, Travail, Enseignement supérieur). *"C'est une aberration de se fixer comme objectif de faire venir plus d'étudiants étrangers en France,* explique son président, Christian Lerminiaux, *parce que notre industrie en a besoin, de payer leur formation avec de l'argent public, puis d'empêcher leur embauche."* Pierre Aliphat, le délégué général de la Conférence des grandes écoles, précise : *"C'est un système qui pénalise la France en termes d'attractivité universitaire et d'un point de vue économique."* Le 13 juillet, Pierre Tapie, président de la CGE, et Maurice Lévy, président de l'Association française des entreprises privées (Afep), ont écrit à Claude Guéant pour lui faire part de leurs craintes. Réunie jeudi dernier, la Conférence des présidents d'université s'est dite inquiète de mesures qu'elle considère antinomiques à l'essence même de l'université.

Hommage à Gökşin Sipahioğlu (Télérama)

(*5 octobre 2011*) Gökşin Sipahioğlu est né à Izmir, en Turquie, le 28 décembre 1926, d'un père membre de la garde rapprochée de Mustafa Kemal Atatürk. Jeunesse dorée, études chez les jésuites, une vocation de journaliste précoce. Après avoir été capitaine et joueur international de basket, il entame des études de droit, publie ses premiers articles, goûte à la politique, se fait ramasser aux élections législatives en 1957 et se lance définitivement dans le grand reportage. Appareil en bandoulière, il sillonne la planète.

" *En 1969, je n'avais pas d'argent, pas les 20 000 francs pour officialiser la création de Sipa. Cela se fera quatre ans plus tard. En 1973, un ami arménien, M. Tusunian, qui possédait des magasins de bijoux à Deauville et une mine de diamants, me les a donnés.* VC'est ainsi que l'Agence Sipa est née. l'une des plus grosses agences mondiales de photo. Göksin l'a dirigée pendant plus de trente ans. Figure du photojournalisme, Gökşin Sipahioğlu est mort ce 5 octobre 2011 à l'âge de 84 ans.

L'administration de la honte

(*16 octobre 2011*) Récit d'une nuit passée devant les portes d'une sous-préfecture avec plusieurs centaines d'autres personnes pour une simple formalité administrative au service des étrangers.

Nous ne marcherons plus !

(*18 octobre 2011*) Nous ! Citoyens oubliés de la République, déclarons ne plus croire aux promesses sans lendemain, aux grands discours creux et paternalistes. Nous ! Citoyens discriminés de la République, renouvelons l'appel à l'égalité et à la solidarité. Nous ! Citoyens de seconde zone de la République, réaffirmons notre détermination à transformer les conditions de vie des quartiers. Nous ! Citoyens de la République de toutes origines, refusons les inégalités, défendons une certaine idée de la politique consistant à être au service de tout citoyen, quelle que soit sa condition sociale, ses croyances, sa religion, ses appartenances politiques ou son pays d'origine. Nous ne marcherons plus dans les calculs politiques à court terme qui instrumentalisent la différence, qui installent le désespoir et la déshérence au cœur de nos cités. Nous ne marcherons plus dans ces politiques de la ville annoncées en fanfare, "plans Marshall" ou "antiglandouille". Nous ne marcherons plus pour demander ce qui devrait nous revenir de droit : une égalité réelle garantie par la loi et vérifiée dans les faits. Par cet appel, nous exigeons de tous les candidats à l'élection présidentielle de 2012 qu'ils présentent un projet qui mette enfin en application le principe constitutionnel d'égalité. Nous les appelons à réparer les injustices sociales subies par toute une génération oubliée, lassée et déçue par une politique qui a dénaturé et trahi les valeurs de notre pays en disqualifiant ses propres citoyens. Le projet de notre société ne peut plus se faire sans nous, car malgré l'aveuglement de certains, c'est bien avec nous toutes et nous tous que se construit aujourd'hui la France de demain.

Les musulmans strasbourgeois fêtent l'Aïd dans la nouvelle grande mosquée de la ville

(*6 novembre 2011*) La Mosquée de Strasbourg a ouvert aujourd'hui pour la première fois ses portes à 4000 fidèles venus fêter l'Aïd-el-kébir.

La circulaire sur les étudiants étrangers est un contresens historique

(*12 novembre 2011*) Les diplômés internationaux, fortement qualifiés, que les entreprises recrutent à grands frais, participent activement à la création de richesse sur le sol français. En leur refusant le droit de travailler en France, la politique court-termiste du gouvernement prive la France de talents qui participent au rayonnement international de notre pays et à la création d'emplois à plus long terme. Est-ce cohérent de se passer de diplômés dont la formation a représenté un coût important (10 260 euros par an et par étudiant de l'enseignement supérieur selon l'OCDE) au moment où ils sont à même de contribuer par leurs impôts et leurs cotisations sociales au financement des comptes publics ?

La France à contresens

(*18 novembre 2011*) La France l'a formée. Originaire de Bethléem, elle y passe son bac au Lycée français. Ses résultats lui valent une Bourse d'excellence, offerte par... l'Etat français. Victoria choisit la France "*par automatisme*", elle qui a "*maîtrisé le français avant l'arabe*" et a grandi baignée par la culture française. "*Et puis pour étudier l'architecture, quoi de mieux que Paris*", sourit-elle. Six ans d'études, à l'école d'architecture de Paris Val-de-Seine. Elle obtient son diplôme en juillet 2010, et poursuit une année post-diplôme pour "*perfectionner la maîtrise d'œuvre*", au détour d'un stage. Son cursus se termine en mai 2011. Mauvais timing. Le cabinet

d'architecture dans lequel elle a effectué son stage veut l'embaucher avec un bon salaire. Mais la Préfecture veut l'expulser. (Victoria)

"Voici mon histoire d'immigrée américaine. Celle de plein d'autres, depuis le durcissement de la politique d'immigration menée par le ministre de l'Intérieur Claude Guéant. Cette politique détruit les vies de beaucoup d'étrangers installés et intégrés depuis longtemps ici. Elle prive la France de leur réelle contribution à l'économie. Elle est appliquée d'une façon complètement illogique et injuste..." (Julie)

Les Assises nationales de la diversité culturelle

(*19 novembre 2011*) Pour répondre aux discours qui annoncent l'échec de la société multiculturelle, tout en répandant des messages de stigmatisation de l'autre, Témoignage chrétien en partenariat avec Salamnews lance un mouvement de débat et de mobilisation en faveur des racines interculturelles de la société française. Premier rendez-vous à Paris le 19 novembre !

Abdoul Diaw

(*20 novembre 2011*) Prof d'anglais, bien noté et expulsable

Pour une Assemblée nationale aux couleurs de la France

(*1er décembre 2011*) Un long chemin pour la diversité en politique

Le crachat et le rêve français, par Amine El Khatmi, 23 ans, étudiant en droit (Master 2), français.

(2 décembre 2011) "monsieur le ministre, nous ne formulerons aucun recours contre la décision de votre administration. Nous vous laissons la responsabilité de l'assumer. Nous vous laissons à vos critères, à votre haine et au déshonneur dans lequel vous plongez toute une nation depuis cinq ans. Nous vous laissons face à votre conscience."

Une circulaire qui ne passe pas

(*5 décembre 2011*) Les diplômés étrangers, cette circulaire qui ne passe pas (Les Echos). Pourquoi la France doit tout faire pour accueillir dans son économie les diplômés étrangers qu'elle a formés (La Tribune)

Le 10 mai, la vie lui souriait. Après une série d'entretiens, Anna Niang venait de décrocher un CDI dans l'industrie automobile, chez Altran, en région parisienne. Son job : "Faire des tests de validation". Mais quelques mois plus tard, sa vie s'est brisée contre un texte... (la suite dans L'Est républicain)

(*22 décembre 2011*) Le vote inapproprié et irresponsable de l'Assemblée nationale, le point de vue de l'historien Pierre Nora

(*24 décembre 2011*) "*Joyeux Noël, Claude !*", un très bel article d'Yves Harté (Sud-Ouest). "*Si Claude Guéant ne le sait pas, la France est composée de régions et de cultures diverses*".

(*29 décembre 2011*) Etudiants étrangers, la sélection par l'argent (Le cercle des Echos)

"En psychiatrie, on appellerait ça une névrose obsessionnelle. Après la circulaire du 31 mai 2011 relative à la maîtrise de l'immigration professionnelle, dite *Circulaire Guéant*, bras armé

d'une politique du chiffre en matière d'immigration légale, après le décret du 6 septembre 2011 (pris pour l'application de la loi du 16 juin 2011 relative à l'immigration, l'intégration et la nationalité et relatif aux titres de séjour) qui augmente de 30% les ressources exigées pour obtenir un titre de séjour étudiant, le Gouvernement a créé dans la loi de finances pour 2012, promulguée hier, une nouvelle taxe sur les étudiants étrangers..." (Vincent Chauvet)

(*23 janvier 2012*) Les hauts talents expulsés, aujourd'hui dans le journal Le Monde

Loi mémorielle

(*8 janvier 2012*) Un projet de loi qui nourrit la haine et le rejet. Le point de vue de Mevlide Gündüz, adjointe au maire de Mulhouse, concernant la loi mémorielle sur les événements de 1915 en Anatolie.

Najat Belkacem

(*25 janvier 2012*) Très beau portrait de Najat Belkacem dans Libé.

La presse et la banlieue

(*29 janvier 2012*) Pourquoi la presse ne comprend-elle rien à la banlieue et à la diversité ? Journalisme et diversité

Quatre-vingt-treize

(*3 février 2012*) par Gilles Kepel, en hommage à Victor Hugo et au département de la Seine-Saint-Denis

Polémique

(*7 mars 2012*) Petite revue de presse sur *l'incroyable et boueuse polémique* d'un mois de campagne électorale sur ce qui préoccupe évidemment le plus les Français !

(*9 mars 2012*) La politique d'immigration de Sarkozy nuit gravement à la santé de la nation (article).

Rencontres de la diversité

(*14 mars 2012*) Les quatrièmes *Rencontres de la diversité* à Mulhouse commencent le 17 mars 2012 avec une cinquantaine de manifestations portées essentiellement par des associations. Elles débuteront par un grand spectacle regroupant 265 participants. Fatima Jenn entend par cet évènement ''changer les mentalités et créer des liens entre les gens'' (l'Alsace)

Y'a bon awards 2012

(*20 mars 2012*) La 4e édition des *Y'a Bon Awards*, qui s'est tenue ce lundi 19 mars au Cabaret Sauvage n'était pas comme les autres. Elle récompensait toujours, sur un mode satirique, les propos publics racistes des personnalités du monde politico-médiatique. Elle était dédiée cependant aux enfants scolarisés dans une école juive de Toulouse, tombés sous les balles d'un déséquilibré. L'événement s'est associé à la douleur des familles des quatre victimes. Respect y était et vous conte les détails de la remise de prix au goût particulier par le menu.

"**Il est temps de reconnaître que l'immigration est bénéfique !**"

(*3 avril 2012*), un texte d'Hélène Flautre

"**La communauté chinoise doit sortir de son mutisme**"

(*19 avril 2012*) La Chine à Paris: enquête autour d'un monde méconnu, paru le 5 avril aux éditions Robert Laffont ouvrage collectif (dir. Richard Beraha)

Stigmatisés

(*25 avril 2012*) Les auteurs du webdocumentire "*Stigmatisés- Paroles de Roumains*" vous invitent à la projection en avant-première de leur travail. Celle-ci aura lieu le 27 avril 2012 à 20 h à l'Institut culturel roumain, 1 rue de l'Exposition, Paris 7e.

Nancy fête l'Afrique le lundi 28 mai à la Pépinière.

(*25 mai 2012*) Après la Journée de l'Afrique (ce jour), la Coordination d'Acteurs et d'Associations Africaines de Nancy (CAAAN), en partenariat avec la Ville, organise une grande fête franco-africaine dans le plus beau parc de la ville, à deux pas de "la plus belle place du monde". Concerts, chants, danses, défilés de mode, gastronomie,... seront là pour fêter en beauté l'amitié nancéio-africaine.

Islamophobie ordinaire

(*30 mars 2013*) Ceux qui ont droit de cité dans les médias français ne sont pas les plus représentatifs. Qu'attendent-ils, ces médias, pour inviter Nadia Moulaï à parler de l'islamophobie ordinaire en France ? Il faut lire *El Watan* pour avoir connaissance de cette parole. Interview de Nadia à El Watan.

L'immigration, un trésor occulté

(*17 juillet 2012*) Sur son site web, la *Cité nationale de l'histoire de l'immigration* rend hommage au rôle des "entrepreneurs étrangers" en France en publiant un article de l'historienne Claire Zalc publié initialement dans le Dictionnaire historique des patrons français[486]. L'apport de l'immigration à la création d'entreprise, souvent la voie la moins "barrée" aux nouveaux arrivants... et même aujourd'hui à leurs enfants, fait partie de l'histoire européenne. La population étant un déterminant essentiel du potentiel de croissance, la capacité européenne à attirer des étrangers est un immense atout, souvent occulté. Il a pourtant joué à plein dans les années 2000 au sud de l'Europe et deviendra indispensable au nord, face au vieillissement et à la faiblesse démographique. "Sur les dix dernières années, les migrations ont joué un rôle important en Europe. Les nouveaux immigrés ont représenté 15 % des entrées dans les professions en croissance - principalement les métiers qualifiés (médecins, enseignants, etc.) - mais aussi 28 % pour les professions en décroissance -artisans, professions agricoles, employés de bureau - où les départs à la retraite sont largement plus nombreux que les arrivées de jeunes travailleurs" indique Christophe Dumont, chef de la division des migrations de l'Organisation de coopération du développement économique.

Il note que les immigrés diplômés de l'enseignement supérieur forment 30 % des arrivants récents (la proportion de ces diplômés est de 19 % dans la population européenne). Mais la mobilité reste faible sur le marché du travail entre pays européens: barrière de la langue,

[486] ouvrage sous la direction de Jean-Claude Daumas, Flammarion, 2010

problèmes de portabilité des prestations sociales et de reconnaissance des diplômes... "Aujourd'hui l'Allemagne - dans une dynamique de recherche de main-d'oeuvre - organise des foires à l'emploi dans les autres Etats membres. La très forte augmentation de la mobilité des étudiants réalisée à travers les systèmes de bourses va finir par porter ses fruits sur le marché du travail" estime M. Dumont. Des politiques d'immigration différentes à l'égard des non-Européens - reflets de la fragmentation des législations, des spécialisations économiques et des besoins de main-d'oeuvre plus ou moins qualifiée - ne facilitent cependant pas la tâche. (*Anne Rodier et Adrien de Tricornot, Le Monde Eco&Entreprise*)

L'accueil des étudiants étrangers est un enjeu stratégique

(*16 avril 2013*) par le quotidien Le Monde

Café des Roumains

(*1er mai 2013*) Depuis aujourd'hui, le site cafedesroumains présente une série de portraits des membres de la diaspora roumaine en France. A travers ces témoignages, l'équipe de *Café des Roumains*, en partenariat avec l'Association des Etudiants et Doctorants roumains en France (ADERF), souhaite lutter contre les discriminations envers les ressortissants roumains vivant en France, alors même que, comme l'écrit le rédacteur du site, la France est "le pays de prédilection des intellectuels et artistes roumains qui souhaitent évoluer dans un milieu cosmopolite, dans le respect des valeurs européennes et des libertés universelles'. Premier portrait en ligne, celui d'**Adela**, jeune diplômée en gestion de projets. Rubrique *Je suis Roumain (aussi)*

"**Le pouvoir est quelque chose qui se prend**" martèle Reda Didi.

(*25 juin 2013*) Lire *l'article de Maria Magassa-Konaté* (Saphirnews), après la conférence de Graines de France au Grand Palais le 17 juin et la rencontre de François Hollande avec des acteurs associatifs de la banlieue le 24 juin.

Du sex-business à l'érosystème

(*13 juillet 2013*) Zahia Dehar et Nabilla Benattia entrent dans les pages Economie et Entreprise du JDD (bientôt une entrée en bourse ?)

Deux artistes à la croisée des mondes

(*9 juillet 2013*) Samira Brahmia et Stéphanie Sandoz (dans *Respect Mag*, par Marie-France Makutungu)

Zaïr Kedadouche

(*14 août 2013*) L'Ambassadeur Zaïr Kedadouche dénonce les discriminations au Quai d'Orsay (*France Info*)

Regards sur Trappes

(*18 août 2013*) Premier regard sur Trappes avec Hayette, par Khadija Mahrouk (Journaliste d'apparence)

Hayette, 24 ans, prépare un Master en politique de communication. Elle a toujours habité Trappes, à Léo Lagrange. Elle a suivi "les évènements" nuit après nuit, triste d'entendre le traitement médiatique: "on parle de nous comme si on était des pestiférés".

(*19 août 2013*) Deuxième regard sur Trappes, avec Salaheddine, par Khadija Mahrouk (Journaliste d'apparence)

Salaheddine est entrepreneur à Trappes. Il habite la ville depuis 1997 et a son bureau face au commissariat. Vers 18 heures, ce soir là, ils étaient avec lui une dizaine de personnes à demander des explications sur l'interpellation du jeune Mickaêl. La police, il la connaît bien. Il a connu à de nombreuses reprises des contrôles humiliants...

Islamophobie ordinaire (plus, un dossier de Libération)

(*21 septembre 2013*) "Pour beaucoup, l'islamophobie est devenu un racisme acceptable"

Cause commune

(*10 octobre 2013*) Indre, commune de 4000 habitants de Loire-Atlantique située à 8 km de Nantes, tractant des caravanes hors d'âge, arrivent à Indre. Dès le lendemain, le maire Jean-Luc Le Drenn décide de mettre un terme à ce qu'il appelle "la politique de la patate chaude", en refusant de les expulser à son tour. Malgré une pression intense, au début, en faveur de l'expulsion, habitants et élus se sont finalement mis d'accord pour accueillir ces nouveaux habitants. Le maire explique: "Quoi qu'il arrive, demain, on pourra se regarder et être fiers de nous." La réalisatrice Sophie Averty, elle-même Indraise, sensibilisée par la motivation incroyable des habitants, est revenue sur cette trajectoire solidaire à travers un film *Cause commune* projeté le 8 octobre 2013 à Nantes à l'occasion du Mois du film documentaire. Lire l'article du journal Le Monde.

Ces Tsiganes, nos héros ! (*26 octobre 2013*)

Bien pensance

(*15 novembre 2013*) Ne nous laissons pas impressionner par ceux qui nous appellent les "bien-pensants". Il est parfois utile de bien penser !

Cinq rapports aussi vite enterrés

(*16 décembre 2013*) "Cinq rapports, des centaines de pages, qui dormaient sur le site du Premier Ministre depuis un mois. (On pensait déjà) qu'ils étaient enterrés. Mais, contexte préélectoral oblige, la droite s'en est emparée pour mettre le feu, tenter de déstabiliser l'exécutif et de se gagner quelques voix à sa propre (extrême) droite." Un article d'Esther Benbassa en lien.

Les ressources des minorités

(*10 janvier 2014*) "Les dirigeants issus des minorités trouvent des ressources que les autres n'imaginent même pas" explique Robert Alter (entretien avec L'Usine Nouvelle).

Une action interministérielle pour l'égalité (*6 février 2014*, un article du journal *Le Monde*)

Simon Worou

(*11 avril 2014*) Né à Lomé, séminariste et militaire, est maire du village français, Sainte-Juliette-sur-Viaur. "Les grands-parents de sa femme n'avaient encore jamais vu un Noir quand il les rencontra en 1997, dans leur village du Sud de la France... " (ici en lien)

Yasmina Slimani

(*1er mai 2014*) Née le 9 septembre 1901 en Kabylie et habitant en région Rhône-Alpes, peut-elle être la doyenne des Français ? Lien vidéo.

Quand l'impossible arrive

(*28 mai 2014*) Avec le scrutin européen, l'impossible est arrivé. Vu d'Algérie (*El Watan*)

Mohsen, "sans-papiers"

(*12 juin 2014*) Le Tunisien est le héros de l'incendie d'Aubervilliers Lien article et vidéo (*France Télévisions*).

Hajar passe le bac

(*24 juin 2014*) La carte de résident ne veut pas disparaître ! (Libération). Hajar, lycéenne marocaine, en France depuis l'âge de 11 ans, apprend son expulsion en passant son bac (L'Express)

Les résultats du bac

(*4 juillet 2014*) La meilleure bachelière de France, Myriam Bourhail, est d'origine marocaine et habite à Villers-Cotterêts (elle obtient une moyenne de 21,03/20 avec les options). L'un des plus jeunes lauréats du bac est le Grenoblois Seyfaine Aziri, 14 ans.

Boss

(28 juillet 2014) Chaneze, 22 ans, sera n°2 d'Adecco France au mois d'août pour "révéler le boss qui est en elle".

Charlotte Chan

(*30 juillet 2014*) A 23 ans, Charlotte Chan, de Mée-sur-Seine, tout juste diplômée de Sciences Po et de HEC, se souvient parfaitement du premier jour où elle a mis les pieds rue Saint Guillaume: "Les autres étudiants avaient une façon de parler, ils avaient des avis sur tout, étaient hyperpolitisés... Et puis, là-bas, tous les jours, c'est la Fashion Week."

Les filles du 93 brillent (*1er août 2014*) C'est l'équipe de France de rugby.

Les engagements d'une femme libre

(*26 août 2014*) Myriam Salama, épouse Dechezelles (1914-2014)

Je... Tu... Il/elle...

(*1er septembre 2014*) Nous sommes ici! Une galerie de portraits pour lutter contre les visions rabougries d'une France monochrome To be continued ...

Pour les musulmans (*1er octobre 2014*) par Edwy Plenel

Samba (*15 octobre 2014*) Le film qui met des visages derrière les statistiques

Evaluer l'intégration

(*21 octobre 2014*) Notre rapport d'évaluation du Programme Régional d'Intégration des Populations Immigrées (PRIPI) de Bourgogne est en ligne en page d'accueil du site de la Direction régionale Jeunesse Sports et Cohésion Sociale.

Hommage à Abdelwahab Meddeb

(*7 novembre 2014*): après la disparition d'Abdelwahab Meddeb, l'hommage de France Culture

Trop d'immigrés ? (*13 novembre 2014*)

Ici et là-bas

(*22 novembre 2014*) 70e anniversaire de la Libération de Strasbourg, un article de Olivier Claudon, DNA)

Ils ont traversé de nombreuses batailles pour venir jusqu'à nous. Et leur mémoire emporte l'auditeur dans un tourbillon de souvenirs dignes des meilleurs romans d'aventures et qui impose le respect. Nés en Algérie, Mohamed Ameziane Oukaour, 91 ans, et Ali Belkadi, 96 ans, ont tous les deux débarqué en Provence, remonté le Rhône, affronté le froid et le danger dans les Vosges et libéré l'Alsace.

Mohamed Ameziane Oukaour était démineur. Il a débarqué dans la baie de Saint-Tropez en août 1944 avec le 152e régiment du génie. Il a participé aux combats pour la lbération de Belfort et de Mulhouse. Il se souvient de la vallée du Doubs, de la plaine d'Alsace: "J'ai déminé Vieux-Thann, Mulhouse et la vallée de la Thur, raconte-t-il avec beaucoup de pudeur. J'ai aussi vu le général de Gaulle, à Mulhouse. Il nous a passés en revue." Démineur: une tâche périlleuse dont il a donné quelques détails il y a quelques années, pour un ouvrage publié par le lycée international Alexandre-Dumas à Alger. "Mon rôle, c'était d'enlever les mines pour que les gens débarquent, couper les réseaux de barbelés et de mines et faire des pistes d'accès au terrain. Ce n'est pas que ça me plaisait, c'est ça la mission. On écoute et on exécute. Bien sûr, c'était dangereux !" Puis il a été rattaché à une unité américaine pour le franchissement du Rhin. Il a été jusqu'en Autriche, a vu les armées française, américaine et russe s'y retrouver. Plus tard, il effectuera deux séjours en Indochine. En 1963, il quitte l'armée française et poursuit sa carrière militaire au sein de l'armée algérienne. Il est titulaire de quatre citations, ainsi que de la croix de guerre des théâtres d'opérations extérieurs. Il est en outre titulaire de la médaille militaire et chevalier de la Légion d'honneur. Les unités coloniales étaient aux avant-postes pour la libération de la France en 1944, mais aussi et c'est moins connu, en 140 déjà.

Ali Belkadi, 96 ans, a participé à la bataille de France bien avant de libérer Strasbourg. Il a débarqué en France en septembre 1939 avec le 11e régiment de tirailleurs algériens. Fait prisonnier le 16 juin 1940, il passe plusieurs mois dans le *frontstalag 112* près de Versailles,

s'évade, rejoint l'Afrique du Nord. Il débarque en Italie, se bat à Monte Cassino, puis débarque en Provence, se bat à Toulon, Marseille, dans les Alpes, dans les Vosges, en Alsace, à Strasbourg. Il traverse le Rhin le 31 mars, va jusqu'à Stuttgart. Lui aussi ira en Indochine, trois fois. Le 14 août dernier, le ministre de la Défense Jean-Yves Le Drian lui a remis les insignes de la Légion d'honneur, qui sont venus compléter une impressionnante liste de décorations. Médaille militaire, quatre citations, croix de guerre 39-45, médaille coloniale, médaille commémorative française, italienne de la campagne d'Indochine aussi. Son récit est incroyable. On passe des combats dans la neige, dans les Alpes en 1944, à ceux d'Afrique du Nord un an plus tôt. Des combats aux abords du Rhin en 1944 à sa traversée à la nage de la Seine en juin 1940, quand il était talonné par les panzers, que les ponts sautaient les uns après les autres et que la France sombrait.

Pour Mohamed Ameziane Oukaour, cette invitation de la Ville de Strasbourg, en partenariat avec l'ONAC (Office National des Anciens Combattants) lui fait plaisir, dans la mesure où "quelqu'un se rappelle de ce que nous avons fait. J'étais tout jeune. J'avais 19 ans. J'ai trouvé des gens, des héros, je préférais être avec eux qu'à l'arrière, voilà tout. Il y a des gens qui ont tout donné." Après les cérémonies commémoratives, ils rentreront en Algérie lundi.

"Moi, Guillaume Mivekannin, comédien d'Exhibit B"

(*12 décembre 2014*) "Lorsque j'ai appris que la pièce était contestée, j'ai d'abord cru à un mouvement d'extrême-droite qui venait se plaindre de voir une fois de plus les Noirs représentés en victimes des Blancs".

Enfin inauguré !

(*15 décembre 2014*) "Ce musée est plus qu'un symbole, c'est un message de confiance." (François Hollande, Président de la République, inaugurant le Musée de l'histoire de l'immigration, sept ans après son ouverture). Le discours en lien

D'ailleurs et d'ici !

(*24 décembre 2014*) Nous retiendrons de 2014 *D'ailleurs et d'ici !* Ici sur Diff'rent news.

Aux victimes de la barbarie

(11 janvier 2015) A Elsa Cayat, la psy de Charlie. A Clarissa, morte en service à Montrouge, et à toutes les victimes de cette barbarie.

Témoignage

(*1er février 2015*): Retour sur le témoignage de Yuriy Ryzhkov, chef d'entreprise alsacien originaire d'Ukraine: "Notre armée se bat sans rien".

Najiba Sharif, femme afghane

(*5 février 2015*, par le Magazine d'information du Conseil Régional d'Alsace)

De Kaboul à Mulhouse, Najiba Sharif est une figure de la lutte contre les fondamentalistes qui s'opposent aux droits des femmes et aux évolutions de la société, une révolte saluée par le Prix alsacien de l'engagement démocratique.

Son histoire, son parcours racontent le combat d'une vie contre l'obscurantisme et la violence à l'égard des femmes en Afghanistan. Najiba Sharif est une icône de la résistance

féminine. Cette militante, au sourire de velours et à la volonté de fer, a vécu la terreur du régime des talibans, la mort de leur principal opposant, le commandant Massoud, la chute des intégristes religieux et l'arrivée au pouvoir du président Karzaï. Toute une période où elle est en première ligne par son engagement en faveur des droits des femmes. Journaliste, elle fait ses débuts à la télévision nationale afghane en 1982. Après le départ des talibans, elle devient rédactrice en chef du magazine Roz (Le jour). "Son titre sonnait comme une lumière au bout de la nuit", se souvient Najiba.

Le magazine *Elle* lui apporte son soutien. Mais la politique la rattrape. En 2004, elle est nommée par le président Karzaï au poste de Secrétaire d'Etat à la condition féminine. "Mais sans véritable pouvoir et surtout dans l'incapacité de m'exprimer librement." Elle quitte le gouvernement puis est élue député de la province de Kaboul. Son activisme met alors sa vie en péril. Elle rejoint la Suède puis la France avec Mulhouse pour point de chute en 2011 sous le statut de réfugiée politique. Sa famille, son cercle d'amis et son emploi à la Passerelle de Rixheim ont adouci sa vie mais sa volonté de défendre les femmes reste intacte. Malgré l'éloignement, Najiba continue de militer pour les droits des femmes et des minorités dans son pays d'origine. "J'assume jusqu'au bout" dit-elle calmement, réfutant un quelconque courage, avant d'ajouter: "simplement, je ne peux pas me taire".

La rebelle de Raqqa

(*21 mars 2015*) "La rebelle de Raqqa" raconte l'histoire de Haya El Ali, 26 ans, activiste anti-régime de la première heure, qui a vu diverses milices, puis l'organisation de l'Etat Islamique, s'emparer de Raqqa qu'elle a dû fuir. Le film raconte aussi la grande solitude de l'exil, et son grand désarroi de se retrouver seule à Paris dans une capitale dont elle ne maîtrise ni la langue ni les codes. En lien, le documentaire intégral de France 24.

"**J'aime faire le ramadan mais j'aime aussi faire l'amour**"

(*31 mars 2015*) Gülnaz, née en France mais 100 % kurde

Fatou Diome

(*24 avril 2015*) "On voit les pauvres qui se déplacent, on ne voit pas le mouvement des puissants qui voyagent en terrain conquis".

La voix d'ange de Tosca

(*27 avril 2015*) A 10 ans, la petite Tosca Helmstetter de Barr a ému l'assistance dimanche (26 avril), en présence du Président de la République, devant la chambre à gaz du Struthof en interprétant un chant tsigane russe évoquant le passage de la nuit à l'aube, tiré d'un film des années 1970, "Les Tziganes s'en vont au ciel". Tosca, élève du conservatoire de Strasbourg depuis trois ans, est la fille du guitariste Engé Helmstetter qui l'accompagnait avec son frère Tchatcho au violon et Guy Reinhardt à la guitare. "Tosca s'est mise à chanter très tôt et l'on a vite vu qu'elle avait un don. Petit à petit je lui ai appris quelques chansons traditionnelles et de jazz", dit son père, et désormais, grâce au conservatoire, elle bénéficie d'un double apprentissage. Sur le fond, poursuit Engé, "nous étions très touchés que le premier personnage de l'Etat rappelle ce qui s'était passé pour les Tsiganes au Struthof". (DNA)

Le cinéma français ne peut plus rester un ghetto (*22 mai 2015*) Cannes 2015

Mouratoglou, père et fils

(*6 juin 2015*): Patrick Mouratoglou, l'entraîneur français de Serena Williams., la même énergie pour gagner que son père (*Challenges*)

Le plus petit musée de Suisse

(*11 juin 2015*) Le plus petit musée de Suisse est un musée de l'immigration

La réistance par la culture

(*1er juillet 2015*): Les barbares ont déclaré la guerre à la culture et c'est par la culture que la résistance se fera, avec OnOrient.

Le théâtre des sans papiers

(*24 juillet 2015*) Rencontre théâtrale avec des sans-papiers africains

Les migrants ne sont pas un fardeau

(*1er août 2015*) Explications, par Marc Mézard, physicien

Pour un réveil de l'Europe (*28 août 2015*) Les réfugiés nous appellent.

Yasin fait sa rentrée (*1er septembre 2015*)

Strasbourg chasse la pauvreté pas les pauvres (*17 septembre 2015*)

Les grands absents du cinéma

(*10 octobre 2015*) Cantonnés aux seconds rôles, caricaturés, les relégués de la société restent les grands absents du cinéma français. Une indifférence coupable pour le cinéaste français Philippe Faucon, réalisateur de "Fatima". (Télérama)

Banlieue

(*30 octobre 2015*) "La banlieue, c'est un peu Berlin-Est. Pas beaucoup de lumière, pas beaucoup de travail, pas grand-chose dans les magasins et des gens dont la vie est plus difficile qu'intra-muros. Paris, au contraire, c'est Berlin-Ouest: la fête, l'argent, la légèreté... Ca peut paraître caricatural, mais cette frontière que représente le périphérique, je ne connais rien de similaire dans des pays développés". L'interview décapante de Serge Michel, créateur du Bondy-Blog.

In memoriam

Elif Dogan et Milko Jozic, Kheireddine Sahbi, Lacramiorara Pop, Amine Ibnolmobarak, Salah Emad El-Gebaly, Precilia Correia, Nohemi Gonzalez, Manuel Dias, Juan Alberto Gonzalez Garrido, Luis Felipe Zschoche Valle, Halima Sali Ndiaye, Hodda Saadi, Djalal Sebaa, Djamila Houd et toutes les victimes de ce maudit 13 novembre.

Deux soeurs victimes des terroristes (*Elle, 20 novembre 2015*)

Les binationaux prennent la parole et expriment leur mécontentement. (*29 décembre 2015*)

Giusi Nicollini

(*14 janvier 2016*) Le Prix Simone de Beauvoir, qui récompense depuis 2008 des combats pour la liberté des femmes dans le monde, a été remis le 14 janvier 2016 à Paris à Giusi Nicollini, maire de Lampedusa. Née sur cette île plus proche de la Tunisie que de la Sicile, cette écologiste convaincue, élue en 2012, fait face depuis lors à un afflux sans précédent de migrants qui viennent s'échouer là, morts ou vivants, et elle défend inlassablement leurs droits (un article de Télérama).

Moussa Camara (*3 février 2016*) "déterminé" à développer l'entrepreneuriat dans les quartiers

C'est quoi être Français ? (*26 février 2016*) Une émission Mouv'

Elle s'appelle Personne (*29 février 2016*). Pour la première fois, elle a accepté de se confier à un média.

"**Je ne suis pas la féministe de service**"(*25 avril 2016*), **Mine Günbay** (*eurojournalist.eu*)

Elles ont la patate : Divines ! (*21 mai 2016*): Elles en veulent et ça fait du bien ! Sourire aux lèvres pour trois comédiennes qui ont la patate dans la vie comme à l'écran et l'énergie pour réussir.

Les millions d'euros des étudiants étrangers (*2 juillet 2016*, L'Est républicain)

Mobilisation pour Leila et Megi

(*16 juillet 2016*, *Le Monde,* extraits d'un article de Mattea Battaglia)

"Leur soulagement est réel... mais relatif. Réel car, contrairement à ce que ces enseignants du Gers redoutaient, Leila, 18 ans, et Megi, 20 ans, devraient bien être réinscrites dans leur lycée à la rentrée [...]. Relatif car les deux deux jeunes filles, en situation irrégulière, demeurent visées par une obligation de quitter le territoire français (0QTF). Pas de dénouement heureux pour elles, à l'image de celui que vient de vivre Zarema, jeune Russe qui, dans le sillage d'un bac décroché avec la mention "très bien", a obtenu un titre de séjour étudiant. Leila et Megi pourraient bien être renvoyées dans leur pays d'origine - le Burkina Faso pour la première [...], l'Albanie pour la seconde [...]. "Si elles ne sont pas au lycée en septembre, autrement dit si elles ont été expulsées pendant l'été, on fera en sorte qu'il n'y ait de rentrée pour personne. Enseignants, parents, élèves,

l'élan de solidarité ne s'arrêtera pas avec les congés", avertit Frédéric Gille, enseignant au lycée Garros, à Auch [...]. "On est face à des jeunes filles qui saisissent dans l'école toutes leurs chances de s'intégrer"[...]. Des jeunes filles qui en un an pour l'une, en deux ans pour l'autre, ont su trouver leur place en classe. Dans le cas de Megi, de façon spectaculaire. "Excellent travail et attitude exemplaire", a noté sa professeure d'anglais sur le dernier bulletin. "Megi est une élève exemplaire, agréable et très appliquée", la félicite celle de français. "Une volonté à toute épreuve", salue celle d'histoire. "Cela n'a pas joué en sa faveur, regrette Agnès Méric, de RESF. Entre autres motifs, son assignation à quitter le territoire évoque une insertion insuffisante, l'absence d'attaches... C'est faire si peu de cas de tous ses efforts !" Pour Leila aussi, la fin d'année a été difficile: "Une première expulsion a été annulée au dernier moment en mars, raconte la militante, après quoi Leila a été assignée à résidence avec obligation de pointer à la gendarmerie, chaque jour à 12h15". Et tant pis si pour cela elle a dû quitter le lycée avant la fin des cours [...] (article complet en lien)

Justine Kamara (*septembre 2016*) interviewée après son titre de Miss Lorraine

Depuis dix ans, un "musée" des migrations à Besançon sur internet

C'est une sorte de bibliothèque virtuelle: un site internet où l'on peut trouver les témoignages de nombreux Bisontins, tous venus d'ailleurs pour s'installer dans la cité comtoise. Des textes, mais aussi des enregistrements audio ou des vidéos, autant d'histoires d'hommes et de femmes nés sur les cinq continents. L'idée est née en 2006-2007: le site a vu le jour dans la foulée, voulu par la Ville. L'objectif, selon le maire: être un outil pour ceux qui veulent connaître la diversité bisontine et apporter "une profondeur historique à la compréhension du présent, loin des fantasmes et des idées reçues". Au fil des ans, de nombreux récits ont été compilés - environ 300 à ce jour -: ils sont venus s'ajouter aux milliers de documents d'archives numérisés et aux textes de plusieurs contributeurs, professeurs et universitaires, qui apportent leur éclairage sur les migrations à Besançon, depuis le début du XIXe siècle. Bref, un "musée de l'immigration bisontine en réduction", selon la formule de Jean-Paul Bruckert, agrégé d'histoire et secrétaire du conseil scientifique du site. Un site unique selon lui, l'un des premiers en France à avoir été lancé et le "seul municipal". "En juin dernier, on est allé au Musée national de l'histoire de l'immigration, souligne Solange Joly, adjointe au maire. Et on était ravis parce qu'ils nous ont dit que notre site était top !" L'élue le souligne: l'objectif est aussi que cette"belle bibliothèque" numérique soit une "boite à outils" de projets dans les quartiers, les écoles ou à l'échelle de la ville. "Le rectorat nous a accordés des heures professeurs afin que des enseignants préparent des fiches qui pourront être utilisées en classe". Ce n'est pas le seul projet: "le conservateur du musée comtois a envie de travailler avec le site sur les migrations à Besançon", explique Solange Joly. Dans l'immédiat cependant, le site cherche un second souffle. D'abord porté par le Centre communal d'action sociale, "Migrations à Besançon" a vu ses moyens s'amenuiser en 2013, au moment où la Ville, note l'un des membres du conseil scientifique, a engagé, "comme dans toute la France", "un processus de réduction de ses dépenses". Depuis, résume Pierre Kerleroux, historien et autre membre du conseil scientifique, "le site vit à plus basse intensité qu'avant". Principal enjeu aujourd'hui: recruter de nouveaux bénévoles, afin de recueillir la parole des migrants. " Nous leur proposerons bien sûr une petite formation", explique Solange Joly. A l'heure où les crises migratoires cristallisent les tensions en Europe, le site internet espère donc continuer sa mission. "Nous ne sommes pas un site militant, précise Jean-Paul Bruckert, mais nous sommes conscients du rôle capital que peut jouer le site dans ce qu'il est convenu d'appeler le vivre ensemble. Compte tenu de ce qui se passe dans notre pays, il est urgent que le site vive." De nouvelles fiches ont été rédigées ou sont en cours de rédaction. Toutes avec une nouvelle optique: "Il est important que les migrants sachent d'où ils viennent mais aussi où ils sont". *(un article de l'Est Républicain*)

Entre gens

Recueil

Portraits revisités par

Guy Didier

(2006 – 2016)

Volume 3 : **Passages**

Ouverture

(avec Hyeon Jeong Lim, septembre 2016)

"L'éveil, c'est se défaire de ses préjugés, de son système de pensée, c'est pouvoir changer d'angle de vue... Quand on commence à voir les choses de différentes manières, alors l'on prend conscience que l'on est profondément relié aux autres. C'est cette interdépendance que j'essaye de vivre avec la musique." Lim, comme tout le monde l'appelle, est pianiste. Lorsqu'elle exprime cette philosophie profondément humaniste, elle se réfère à son maître spirituel, Seongdam Sunim.

Virtuose de l'âme[487]

Hyeon ("poignée précieuse") Jeong ("sérénité, paix, silence") a rencontré le vénérable moine bouddhiste lors d'une retraite spirituelle en Allemagne à l'âge de 16 ans. Le maître zen coréen dispensait son instruction qui met l'accent sur l'unité du moi avec tout ce qui l'entoure, à commencer par la nature mais aussi avec toute l'humanité: "Dans la vie, il n'y a pas de séparation. La nature de l'Univers est l'unité et l'harmonie. Nous ne pouvons pas vivre sans ce qui nous environne, nous ne pouvons pas vivre sans l'aide des autres, je ne peux pas vivre sans ce qui n'est pas moi."

La lumière

Seongdam Sunim, très populaire en Corée, médite par le Jitsori, chant traditionnel chamanique du 8ème siècle. Depuis plus de 30 ans, il chante lors de ses rituels et cérémonies spirituelles pour accompagner les êtres vers la lumière. La puissance lumineuse de sa voix transmet une énergie positive à tous ceux qui l'écoutent: "Tout est respiration: il faut vider pour pouvoir remplir, il faut offrir pour recevoir." Quel chemin le sage nous invite-t-il à prendre ? Celui de la nuit ou celui de la lumière ? "Un seul homme peut mettre le monde dans l'obscurité, un seul homme peut l'éclairer."

Lim a dû transcender les épreuves de la vie pour atteindre son rêve. A l'école, en Corée, lors d'une rédaction sur le thème: "Imaginez votre vie dans trente ans", elle affirmait déjà: "J'aurai enregistré l'intégrale des sonates. Je serai une pianiste dont les parents seront fiers." Elle a découvert le piano dès l'âge de 3 ans, dans un institut d'Anyang, à une vingtaine de kilomètres de

[487] D'après les articles de Sahra Leclerc, pour le site méditations magazine, et de Claire Lesegretain, pour le journal la Croix

Séoul, se révélant aussitôt exceptionnellement douée, rêvant de jouer Schumann, Brahms, Rachmaninov... et d'étudier au Conservatoire de Paris.

A 12 ans, elle prend l'avion pour la France, pour étudier au conservatoire de Compiègne. Logée chez une "tante" qui la maltraite, elle n'a d'autre endroit pour répéter que l'orgue de l'église voisine. En ne parlant pas un mot de français, elle ne comprenait rien et ne pouvait pas parler non plus. "Ce silence forcé", propice à la méditation, dura des mois. Elle se souvient: "J'étais alors obligée d'observer, de garder le silence, d'être dans le silence intensément et totalement, simplement exister. J'étais dans un état naturel de pleine conscience, mon esprit était en expansion continuelle. Malgré l'immense frustration du départ, cela a été finalement un formidable voyage intérieur

Le souffle

Ensuite, à l'âge de 14 ans, elle se rend compte, un beau jour, qu'en respirant par le ventre, elle était beaucoup plus paisible, avec moins de colère noire, et ça a changé sa vie du tout au tout. Comme une purification intérieure, grâce au souffle pour faire entrer la lumière. Désormais au conservatoire de Rouen, elle est rejointe par sa mère en Normandie, mais comme celle-ci ne parle pas français, c'est l'adolescente qui paye les factures, gère les papiers administratifs... Sa professeure de piano s'oppose catégoriquement à son désir de travailler la *Sonate* de Liszt: "Tu es trop jeune pour jouer ça, il faut avoir au moins 16 ans !". Alors c'est en secret que l'élève étudie "sa" sonate, écoutant les enregistrements des plus grands. Elle réussira à la jouer au concert de clôture de l'académie de Nancy, avec le pianiste Henri Barda, l'été de ses 15 ans.

Comme sa mère doit repartir en Corée et qu'elle n'a pas encore 16 ans, l'adolescente fait une demande d'émancipation au tribunal d'instance de Rouen, qui lui est accordée sans difficulté. Hyeon-Jeong Lim travaille d'arrache-pied des oeuvres de Granados, Shumann et Chostakovitch pour le concours d'entrée au Conservatoire national de Paris, qu'elle passe avec succès en février 2003. Dans la capitale, faute de trouver un appartement où installer son piano à queue, elle loue un ancien garage de banlieue, humide et sombre, au bord d'une route bruyante. De quoi déprimer. D'autant qu'elle doit aussi se battre avec les services administratifs de Créteil. Heureusement, ses cours avec Henri Barda, ses lectures nocturnes des grands auteurs français, l'aident à tenir pendant ces trois longues années au Conservatoire national dont elle sort "première nommée".

La méditation

Seongdam Sunim, rencontré en 2003, lui apprend la méditation: "La méditation nous aide à nous décentrer et nous aide à nous placer sur le point de vue de l'autre et le comprendre plus aisément. Paradoxalement, en nous décentrant de notre petit ego, la méditation permet de retrouver notre centre, la racine, notre vraie nature, cette essence qui nous relie à tous. Elle nous fait taire le bruit incessant des petites voix et laisse apparaître enfin le ciel bleu limpide qui se cache derrière." Certains y ressentent Dieu, d'autres la nature de leur esprit. Lim ressent d'abord l'Harmonie, elle prend conscience de cette essence qui nous constitue tous mais qui est voilée souvent par les brouhahas des pensées. Il n'est pas nécessaire d'être dans le silence ou l'isolement pour révéler cette conscience: "Lorsque la paix est présente dans le coeur, alors je suis en méditation, que je sois en mouvement en train de faire du vélo, de marcher, de jouer du piano, tout devient méditation."

La méditation permet à la jeune pianiste coréenne d'agir en évitant des actions impulsives. Le sage bouddhiste lui apprend l'état de non-jugement. Aujourd'hui, Lim ne peut plus séparer sa spiritualité et sa musique: "La musique classique exprime l'amour, le romantisme, désespoir, tourment, la manifestation de toutes les gammes émotionnelles d'un homme." Elle donne des

concerts avec le Vénérable Seongdam et cette rencontre musicale de l'Orient-Occident, Yin-Yang, met en valeur l'autre réciproquement.

Le silence

Choisie par la *Fondation belge de la chapelle musicale Reine Elisabeth*, Lim rencontre, en juillet 2007, dans le métro de Bruxelles, le "maestro céleste" - comme elle l'appelle - Alexandre Rabinovitch Barakovsky. Ce pianiste, chef d'orchestre et compositeur d'exception, vivant en reclus, accepte d'écouter ses enregistrements et de la conseiller: "Il m'a appris l'exigence extrême", résume-t-elle. HJ Lim se donne alors dix ans, à l'âge où son corps et sa ma mémoire sont "au top", pour travailler "toutes" les grandes oeuvres de Beethoven, Bach, Brahms, Prokofiev, Rachmaninov, Scriabine, Chopin, Debussy, Ravel et Mozart.

A 24 ans, elle réalise son rêve: enregistrer l'intégrale des sonates pour piano de Beethoven. Aujourd'hui, à 29 ans, HJ Lim joue avec les meilleurs orchestres, dans les plus grandes salles du monde. Elle joue comme l'on médite, avec sa profondeur d'être, une volonté sans faille, une intelligence immense.[488]

[488] Lim a raconté son histoire dans un livre aussi fougueux que sa musique: *le Son du silence*, avec la collaboration de Laurence Nobécourt, *Albin Michel*, 2016.

I

Diversité

"*La démocratie est, en profondeur, l'organisation de la diversité*" (Edgar Morin)

Pour une charte de l'unité et de la diversité française

(avril 2006)

Décidément, nous sommes trop différents. Comment pouvons-nous vivre ensemble ? Combien de fois n'avons-nous entendu cette phrase définitive, lancée pour mieux écarter celles et ceux qui s'éloigneraient plus ou moins du modèle dominant ? La société française est plurielle, multiculturelle mais elle n'assume pas cette diversité la considérant comme un obstacle plutôt que comme un atout. Le message que nous portons est de croire que la diversité est un atout, que la société de multiculturelle peut devenir interculturelle, c'est à dire dynamisée par son caractère pluriel. Pour que la société française soit réellement interculturelle, il faut qu'elle réinterroge les principes qui la fondent au regard de sa diversité, que ses institutions, son fonctionnement intègrent cette idée fondamentale que dans son identité même elle est plurielle.

UNITE DE LA FRANCE

La France est une et indivisible en tant que communauté politique de citoyens égaux en droits et en devoirs.

DIVERSITE DE LA FRANCE

La France est diverse en tant que nation respectant les héritages et les choix culturels de chacun. La France n'a pas un héritage culturel pas plus que religieux unique mais une diversité d'héritages qui se fondent dans un projet commun. Le respect suppose une égalité de droits et de devoirs de chacun dans ses aspirations culturelles. Il suppose également la neutralité de l'Etat et des collectivités territoriales à l'égard des pratiques culturelles, à la condition que celles-ci restent conformes aux valeurs fondamentales de la République inscrites dans la Constitution de la France et dans ses engagements internationaux.

MEMOIRE DE LA FRANCE

La France s'est constituée en tant que nation bénéficiant de l'apport économique, culturel, intellectuel, scientifique, militaire de toutes celles et de tous ceux qui ont vécu durablement ou ponctuellement sur son territoire. Elle valorise dans sa mémoire, dans l'histoire qu'elle transmet aux jeunes générations, dans ses expressions culturelles, dans les médias, cet apport de tous, qu'ils soient nationaux ou étrangers. Elle récompense également nationaux et étrangers pour leurs mérites dans cet apport à la nation.

LANGUES DE LA FRANCE

La langue commune des Français est le français. La France veille à garantir pour chacun la possibilité de maîtriser la langue commune et de connaître les institutions du pays. L'usage d'autres langues est autorisé librement en tout lieu. La France encourage ses institutions, dans leurs outils et moyens de communication, à diversifier l'offre linguistique en prenant en considération les pratiques langagières de leurs usagers, en prenant en compte la densité des locuteurs des différentes langues ou dialectes. Il en est de même pour les éléments de signalétique urbaine. Une attention particulière est portée en direction des personnes rencontrant des difficultés d'écriture ou de lecture. La langue officielle de la France est le français dans tout acte juridique engageant l'Etat ou les collectivités territoriales et les citoyens, qu'ils soient nationaux ou non-nationaux.

PEUPLE FRANCAIS

Toute personne née d'au moins un parent français possède de droit la nationalité française. C'est le droit du sang. La nationalité française peut être également accordée aux personnes nées en France de parents étrangers, selon les conditions définies par la loi. C'est le droit du sol. Elle peut enfin être accordée aux personnes étrangères nées à l'étranger et pouvant justifier de conditions d'ancienneté de séjour en France fixées par la loi. C'est encore le droit du sol. Le droit du sol est un principe fondamental de la République française. Il s'applique pour l'accès à la nationalité. La communauté des citoyens possédant la nationalité française forme le peuple français.

NATION FRANCAISE

Le droit du sol s'applique également pour le bénéfice d'autres droits liés à la résidence. Les résidents non nationaux autorisés à séjourner durablement sur le territoire acquièrent de ce fait des droits égaux à ceux des nationaux, à l'exclusion de tous ceux qui pourraient porter préjudice à la souveraineté de la France. Le droit de vote et d'éligibilité est un droit commun à tous, nationaux et résidents légaux, pour toute élection de leurs représentants dans les institutions de la République, à l'exclusion des pouvoirs exécutifs et législatifs de l'Etat. La communauté des citoyens nationaux et résidents légaux forme la nation française.

MINORITES

Une communauté humaine définie sur des bases régionales ne peut se dénommer peuple que si elle s'inscrit comme une composante du peuple français. Une communauté humaine définie selon tout autre critère, tel qu'ethnique, c'est à dire basé sur les liens du sang, ou religieux ou linguistique, ne peut en aucun cas être considérée comme un peuple ni être dotée d'une quelconque personnalité politique ou juridique. Les organisations et instances constituées le cas échéant par ces communautés ne peuvent être considérées comme illégales si elles s'inscrivent dans le cadre du droit associatif ou de la liberté des cultes, réglementés par la loi, et si elles respectent les valeurs fondamentales de la France et sa législation.

COLLECTIVITES TERRITORIALES

L'Etat délègue aux Régions et autres collectivités territoriales un certain nombre de compétences selon des modalités définies par la loi, laquelle transfère en même temps que les compétences les ressources correspondantes. Les Régions et autres collectivités territoriales peuvent établir des liens de partenariat avec d'autres régions et collectivités, que ce soit à l'intérieur du territoire national ou dans une relation internationale. La France encourage ces initiatives de partenariat dans un objectif de développement économique, social et culturel.

UNION EUROPEENNE

La France est membre de l'Union européenne. En tant que tel, elle en accepte la Charte des droits fondamentaux et les traités constitutionnels. Elle s'engage à transposer dans son droit national les directives de l'Union dans le respect de la Constitution de la France. Les citoyens français sont citoyens européens.

PRINCIPE D'EGALITE

La France veille au respect du principe d'égalité en mettant en oeuvre tout moyen permettant de le garantir. Toute discrimination non légitimement justifiée est interdite par la loi. Une autorité indépendante de l'Etat exerce une fonction de veille et de recours pour les victimes de discrimination. Chaque politique publique (éducation nationale, emploi, santé, famille, action sociale, logement,

culture, ...) intègre au premier plan dans la hiérarchie de ses priorités la gestion et la valorisation de la diversité et la promotion de l'égalité des chances. Elle doit pouvoir disposer des budgets correspondants.

EGALITE DES TERRITOIRES

Le droit à une offre diversifiée de biens et de services s'applique en tout lieu selon les caractéristiques de la population et des critères de densité réglementés par la loi. Il en va de même pour l'offre des biens et services respectant les traditions religieuses ou culturelles dans les commerces, les restaurants d'entreprise, les cantines scolaires. En vertu de cette exigence d'égalité des territoires, l'Etat et les collectivités territoriales veillent à encourager l'implantation des services de proximité mais aussi, les commerces et les entreprises, dans le respect des règles de la concurrence, et ce, sur l'ensemble du territoire national.

MIXITE SOCIALE

La France et les collectivités territoriales veillent à apporter, dans le respect des règles des financements publics, le soutien nécessaire aux initiatives citoyennes visant à renforcer l'égalité entre tous les citoyens, nationaux et résidents, à lutter contre toute forme d'exclusion et de précarité, à développer les espaces de mixité sociale et culturelle. Tous les corps constitués et les organisations sociales ou professionnelles sont encouragés à établir et à signer des chartes de la diversité les engageant à respecter ce principe de mixité à l'image de la population.

ACCESSIBILITE

Chacun doit avoir la possibilité d'accéder librement à un lieu public, quelle que soit son origine sociale et culturelle et quelle que soit sa situation physique, à l'exclusion des zones pouvant faire l'objet d'une interdiction pour raison de sécurité. Il en va de même pour tout lieu privé ouvert au public, en particulier les commerces ou services à caractère commercial, les moyens de transport. Les restrictions aux conditions d'accès ne peuvent être justifiées que pour des raisons légitimes. Elles peuvent dans certains cas concerner notamment l'âge ou l'adhésion à un club privé. Elles ne peuvent en aucun cas concerner le sexe, la corpulence, le handicap sauf interdiction légitime pour raisons de sécurité ou de respect dû aux personnes.

DROIT A LA SANTE

Le droit à la santé s'applique pour tous. Nul ne peut être exclu de ce droit quelle que soit sa situation financière. Les praticiens de la santé ont le devoir de soigner un patient dés lors qu'ils estiment que la santé de celui-ci exige des soins.Les praticiens seront attentifs au respect de la personne dans sa dignité et ses valeurs culturelles dans l'environnement du soin mais nul ne peut exiger des conditions d'accès particulières en fonction de ses choix culturels ou religieux.

DROIT AU LOGEMENT

Le droit au logement s'applique pour tous. Nul ne peut être exclu de ce droit quelle que soit sa situation financière. La loi définit les conditions d'accès à un logement décent pour les personnes ne disposant pas de ressources suffisantes ainsi que les devoirs qui leur incombent dans une recherche de solution durable ne dépendant plus de la collectivité.

DROIT A L'EDUCATION

Chaque enfant mineur doit pouvoir bénéficier de l'éducation de ses parents ou tuteurs à l'exclusion des cas de déchéance de leurs droits par la collectivité. Les enfants de 3 à 6 ans ont droit à un enseignement pré-scolaire. La scolarité est obligatoire pour les enfants de 6 à 16 ans.

DROIT A LA JUSTICE

Le droit à la justice s'applique pour tous. Nul ne peut être exclu de ce droit quelle que soit sa situation financière. La loi définit les conditions d'accès à l'aide judiciaire pour les personnes ne disposant pas de ressources suffisantes.

DROIT A LA SECURITE

La collectivité se donne les moyens d'assurer la sécurité des citoyens dans le respect de la liberté de chacun. Nul ne peut être exclu de ce droit.

DROIT A UN REVENU

Un revenu minimum est garanti pour tous. La loi définit les conditions d'obtention de ce revenu afin que les personnes ne disposant pas de ressources suffisantes sans l'aide de la collectivité puissent être dans une démarche active de recherche de solution durable ne dépendant plus de la collectivité.

DROIT A LA SOLIDARITE

Le droit à la solidarité est un droit universel. La défense des droits des étrangers non autorisés à séjourner sur le territoire ne peut être en aucun cas sanctionnée dés lors qu'elle est effectuée en transparence et dans une démarche de médiation avec les institutions françaises.

PRINCIPE DE LAÏCITE

La laïcité garantit la séparation de l'Eglise ou des cultes et de l'Etat et la neutralité de la France à l'égard des religions quelles qu'elles soient. Celle-ci s'applique également sur l'ensemble du territoire national avec cependant des modalités spécifiques dans les régions concordataires (Alsace-Moselle) et dans certains territoires d'outre-mer. Les spécificités régionales sont inscrites dans la loi.

LAÏCITE DE L'ENSEIGNEMENT

Les enseignements de l'Ecole de la République sont obligatoires pour tous et ne peuvent être mis en question selon des considérations religieuses. L'école française, de la maternelle à l'enseignement supérieur, veille à considérer les civilisations et les peuples du monde dans leur dignité et leurs caractéristiques propres en valorisant leur apport à l'humanité.

L'école est un espace apaisé pour tous et protégé des antagonismes de la société afin de garantir la sécurité de chacun. Tout signe d'appartenance, notamment religieuse, susceptible de nuire à cette paix scolaire est de ce fait proscrit dans l'enceinte de l'école publique et dans les activités scolaires ou périscolaires qui y sont rattachée. Des solutions alternatives non discriminantes sont proposées à tout enfant d'âge scolaire dans le cas où cette interdiction serait, en fonction de certaines pratiques culturelles ou religieuses, susceptible de nuire à l'obligation scolaire.

LAICITE DANS LES SERVICES PUBLICS ET DANS L'ESPACE PUBLIC

Aucune pratique religieuse ne peut influer sur la souveraineté de la France et l'exigence de respect du principe d'égalité et des valeurs fondamentales de la République. Aucune pratique religieuse ne peut limiter le principe de mixité. Aucune pratique religieuse ne peut limiter l'accès aux droits, au travail, aux loisirs, à la santé, au logement et à tout autre droit défini par la loi. Le financement des lieux de culte ou de la formation des cadres religieux est garanti pour chaque culte reconnu par une fondation des oeuvres religieuses agréée par l'Etat et régie par les règles relatives au fonctionnement des fondations d'utilité publique. Le port de signes ou de tenues tendant à distinguer une appartenance religieuse est incompatible avec le devoir de neutralité et de respect de l'autre dans l'exercice d'une fonction publique et dans les espaces préservés que doivent être les lieux d'accueil des mineurs. Les lieux de culte sont ouverts à tous dans la limite du respect dû aux pratiquants dans l'expression de leur foi.

FÊTES TRADITIONNELLES ET RELIGIEUSES

Le temps de la France est organisé dans le respect des traditions culturelles et religieuses de chacun. Nul ne peut être sanctionné pour une absence légitimement justifiée pour une raison liée à la célébration d'une fête traditionnelle ou religieuse, que ce soit dans le cadre de la formation initiale ou continue ou de l'entreprise, dans la limite du respect du droit du travail et des délais de préavis définis par la loi.

L'association ***Paroles de femmes***, quant à elle, propose une Charte des droits de la femme. Il s'agit là de faire valoir le droit des femmes non seulement comme une priorité nationale mais aussi comme un droit universel.

Pour une Charte des droits de la femme

Considérant que la méconnaissance et le mépris des droits des femmes conduisent encore aujourd'hui à des actes de barbarie qui révoltent la conscience de l'humanité et que l'avènement d'un monde où les femmes seront libres de parler, libérées de la terreur et de la misère, a été proclamé comme la plus haute aspiration de l'être humain.

L'Assemblée Générale de *Paroles de Femmes* proclame la présente *Charte universelle des droits de la femme* comme l'idéal commun à atteindre par tous les peuples et toutes les nations afin que tous les individus et tous les organes de la société, ayant cette Charte constamment à l'esprit, s'efforcent, par l'enseignement et l'éducation, de développer le respect de ces droits et libertés et d'en assurer, par des mesures progressives d'ordre national et international, la reconnaissance et l'application universelles et effectives.

Article 1 : La femme sera libre de parole et d'opinion. Elle pourra s'exprimer en toute égalité et dans n'importe quel lieu public. Elle ne sera plus l'objet d'esclavage, de servitude ou de marchandage mais l'égale de l'homme en droits.

Article 2 : La femme sera l'égale de l'homme dans l'union matrimoniale. Elle possèdera en toute égalité le droit de divorcer aussi bien civilement que religieusement. En cas de séparation, elle ne pourra pas être répudiée ou la victime d'un quelconque chantage. La femme aura des droits égalitaires face à son enfant et possèdera en toute égalité et sans restriction l'autorité parentale.

Article 3 : La femme disposera librement de son corps et ne pourra être contrainte de cacher des parties de son corps. Elle pourra circuler librement dans tous les lieux publics et privés.

Article 4 : La femme majeure aura le libre accès à la contraception et pourra avoir recours au contraceptif de son choix, sans aucun besoin d'autorisation familiale ou maritale. Elle pourra également mettre fin à une grossesse non désirée sans autorisation familiale ou maritale.

Article 5 : La femme ne pourra pas subir la moindre mutilation de son corps sous des prétextes religieux ou culturels.

Article 6 : La femme aura la possibilité d'avoir accès à une scolarisation normale et égalitaire. Elle pourra avoir accès librement à tous les centres d'étude et de savoir sans aucune restriction.

Article 7 : La femme sera libre de travailler dans n'importe quel secteur et aura la possibilité d'accéder à tous les postes à responsabilité. A compétence égale, son salaire sera égal en tout point à celui de l'homme.

Article 8 : La femme ne sera plus lapidée, emprisonnée ou humiliée pour cause d'adultère. Les violences faites aux femmes seront considérées comme un crime punissable de peine d'emprisonnement.

Article 9 : La virginité ne sera plus considérée comme une obligation ou une qualité susceptible d'être monnayée. La femme aura la possibilité d'avoir une sexualité libre et autonome quelle que soit son orientation.

Article 10 : Le mariage des mineurs, les mariages forcés seront passibles de peine d'emprisonnement des parents ou des tuteurs, le consentement écrit et la présence de la jeune femme étant obligatoire lors du mariage religieux.

Happy from Reims

(mai 2014)

Au coeur du Vieux Nancy, dans cette ancienne demeure seigneuriale devenue MJC, en ce mois de mai 2014, se tenait la 5e édition du festival Bab-Al-Noujoum de danse orientale. Ce samedi soir, dans la magnifique cour intérieure de l'*Hôtel Lillebonne*, Safia rigolait avec ses nouvelles copines venues d'un peu partout, même du Québec. Safia est une passionnée. Ses yeux noisette ont encore la lueur d'un enfant qui découvre un monde merveilleux. Son sourire éclatant et sa spontanéité lui donnent un charisme naturel.* Autour de la chorba préparée par Hamid, les jeunes femmes avaient échangé leurs impressions. La veille, à la salle des fêtes de Vandoeuvre, elles avaient concouru devant un jury intransigeant. Safia accepte le verdict des juges: "C'est vrai, je me suis trop retenue. Il ne faut pas être en dedans. Il faut se lâcher !" Il faut être au top de sa forme à l'instant T et ce n'est pas facile lorsque le tirage au sort vous attribue comme ici le premier passage. Safia dit son admiration pour ces sportifs qui sacrifient tout pendant quatre années pour jouer leur carrière en quelques minutes aux Jeux Olympiques.

La passion de la danse

Au *Festival Jawhara* à Nantes le 15 mars 2014, Safia a remporté la première place au concours de classique oriental. Elle en est surprise car elle se sent plus à l'aise en Fusion où elle a fini à la troisième place: "Le classique est mon tremplin et la fusion mon expression, love bellydance". Avec la danse, elle visite les villes de France. "C'est magnifique, Nantes, c'est un mélange de Reims et Paris, sauf qu'il n'y a pas de métro !". En avril, elle a participé au tournage du clip *Happy from Reims*: "l'un des meilleurs que j'ai vus jusqu'à maintenant et je ne dis pas ça parce que c'est ma ville!". Début mai, juste avant Nancy, c'était le *Boom Project* à Reims, festival hip hop et contemporain. Elle s'est entraînée cinq mois pour cet évènement. Si Safia est si à l'aise en Fusion où elle a imprimé un style qui lui est personnel, c'est qu'elle vient du monde du hip hop.

Safia Kacimi (c'est son nom) a découvert la danse à l'âge de 16 ans avec le hip hop puis la danse orientale à l'âge de 23 ans mais, dit-elle, "il n'y a pas d'âge pour commencer la danse". Safia, par manque de moyens, n'a jamais eu de prof. Elle a été découverte dans des restaurants qui ont ouvert leurs portes à ses talents. Pour vivre sa passion, elle a créé une association de danse à but non lucratif qu'elle préside. Au fil des expériences, des collectivités comme des structures (MJC, maisons de quartier) lui ont proposé des contrats en tant qu'animatrice danseuse. Alors elle a voulu en faire son métier. C'est grâce à l'argent récolté par ses cours et ses prestations qu'elle a enfin pu s'inscrire à des stages de danse orientale, prendre des cours privés à Paris, participer à des concours, à des scènes ouvertes. Malgré ce parcours, elle se rend compte que dans ce milieu il faut du temps pour réussir. Safia a repris ses études dans l'éducation du sport: "pour avoir un

bagage au cas où je ne réussirais pas dans la danse". Le 1er avril, Safia a obtenu son BAFA, une première étape avant le Brevet d'Etat tant espéré.

Les week-ends de Safia se suivent, les uns plus riches en danse que les autres: *Cairo by Night* en orientale (le plus grand concours international de Danse Orientale, 3min30 pour faire la différence, elle s'y est préparée pendant 8 mois: "rien que d'en parler, j'ai l'adrénaline qui monte") et le *Juste debout* en hip hop: "c'est vraiment deux mondes différents, mais entre les deux, je ne peux pas choisir". Quand elle voit tous ces danseurs s'arracher et donner leur vie pour obtenir une seule chose la "RECONNAISSANCE", même si les lundis, avec les courbatures, elle marche comme un pingouin, même s'il y a des échecs, des déceptions, elle se dit qu'elle n'a pas le droit de lâcher: "Voir quelqu'un réussir me donne envie de réussir car je veux réussir aussi ! Ne rien lâcher. Aller au bout de mes rêves..." A chaque expérience, elle apprend, comme dans un battle où il faut faire ses preuves en 45 secondes: "OK, la prochaine fois je saurai !".

Le combat quotidien

La vie est un vrai COMBAT quotidien !!!". Combien de personnes lui ont dit qu'elle ne réussirait pas dans la danse ? On l'a beaucoup sous-estimée à ses débuts. Et puis, beaucoup de gens ne comprennent pas la danse orientale

"*En 2014, ils n'arrivent toujours pas à faire la différence entre l'Art de la danse et une femme qui s'exhibe ! La DO* (danse orientale) *est un art et pour le pratiquer, il faut une très grande discipline de vie.*"

Que de chemin parcouru depuis la participation de la jeune Rémoise, en 2011, à l'élection de Miss Berbère France, parrainée par Geneviève de Fontenay, où elle avait été finaliste. France 3 avait fait un reportage sur elle ! En février 2014, Safia a fait son premier shooting (photographiée par Rudy Estrade). Aujourd'hui, la danseuse devenue professionnelle peut afficher aux yeux de tous ses réussites et enseigner son art aux plus jeunes. ...

Le coup de coeur du Festival

A Nancy, ce 10 mai 2014, Safia se lance sur scène et présente une "danse des cheveux" endiablée (ou plutôt divine) qui enflamme la salle du Festival. Toutes les danseuses, pourtant

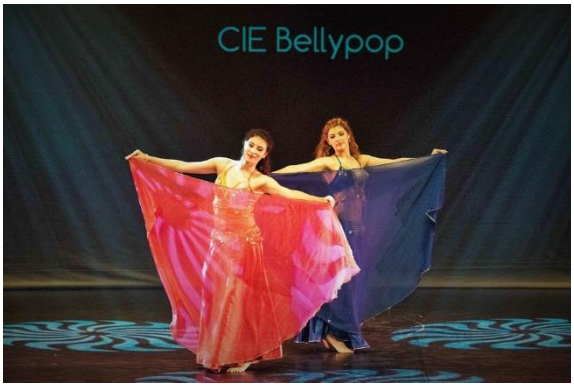
expérimentées, en ont été époustouflées. Sarina: "Plus rien n'existait autour de toi; on ne pouvait qu'avoir envie d'être dans ta bulle à toi, dans ton wagon, pour faire le même voyage... Bravo Bravo Bravo !!!!!!!!!!!!." Et puis Gaelle, tout simplement: "J'espère que tu reviendras à Nancy, bravo pour tes prestations et merci pour ta simplicité et ta bonne humeur !!!".

Safia a été le coup de coeur de Liz Abdelghani, organisatrice avec son mari Raed du festival *Bab Al Noujoum*. Liz raconte: "Des échanges de mails et de messages sur facebook pendant plusieurs mois et puis... la rencontre au festival lors de mon stage *pop-baladi*. Et là, la découverte d'une élève très impliquée qui pose des questions, veut refaire la chorégraphie encore et encore, filmer à la fin... bref une stagiaire qui se donne à 100% et savoure chaque seconde.

Puis, des échanges en toute simplicité et intimité *en civil* dans la cour: je découvre à quel point elle s'investit dans sa passion et je décèle un passé pas toujours très rose qui la rend touchante à mes yeux. Enfin, la prestation du samedi soir... Elle savait que ce choix musical me parlait beaucoup puisque c'est une des musiques que j'aime le plus. Les percussions commencent, apparition de sa chevelure derrière la porte, entrée de l'artiste sous les applaudissements... la scène lui appartient et je me dis instantanément qu'elle *prend* enfin son espace et ses 4 minutes de danse (plus tôt dans la journée nous en avions parlé ensemble). Elle se donne, ses cheveux dansent dans l'air et sa grâce déteint jusqu'au bout de ses doigts. Safia danse une fusion *khalleji* (danse du Golfe) et danse marocaine, je suis très touchée car ce sont mes deux cultures..."

(crédit photo, Claire Guerrier)

Le festival *Bab Al Noujoum* est un moment suspendu dans le temps. Un week-end où les passionnés dansent, s'amusent, apprennent, échangent, se lâchent, rêvent, pleurent, chantent... Cela ne remplit peut-être pas les caisses de l'association Almase; enfin si ! Cela les remplit d'amour et de passion jusqu'à la prochaine édition car le festival est devenu un lieu de rencontre annuel des passionnés de la France entière qui constitue une grande famille.



(**Safia Kaci** et **Lae Titia**, Cie **Bellypop** 2016)

Les baladines

(février 2008)

"*Une danseuse danse parce que son sang danse dans ses veines*" (Anna Pavlova)

De **Bouthaïna**, qui vient de créer son association à La Réunion, à **Sorahia**, qui ouvre le Petit Palais de la Danse Orientale à Besançon, nous vous proposons un tour d'horizon *(non exhaustif, que les absentes nous en excusent)* de la danse orientale française (et suisse romande) avec plus de soixante danseuses et profs en activité qui vous sont présentées ici. Si vous ne trouvez pas chausssures à vos pieds, c'est parce que la DO se pratique pieds nus ! [489]

Bouthaïna sans frontières

"*La danse orientale est une poésie muette.*"

Elle est originaire du Maroc (Rabat). Enfant, comme la plupart des fillettes marocaines, elle dansait à toutes les occasions de fête. A 17 ans, **Bouthaïna Yala** commence à prendre des cours avec un professeur de sexe masculin, ce qui n'est pas très courant ! Pendant 4 ans, il lui permet d'acquérir de solides bases techniques. Elle complète sa formation en Egypte, en Tunisie, en France. A Paris, elle a pris des cours avec l'un des meilleurs professeurs européens. Lorsqu'elle part en Birmanie en 2002 pour enseigner le français, elle crée là-bas un groupe de danse orientale. Dans le Laos voisin, elle organise un spectacle avec 80 personnes sur scène et 2000 personnes dans la salle. Elle s'inspire des danses traditionnelles birmanes et laotiennes. Elle utilise beaucoup ses bras lorsqu'elle danse et refuse l'appellation réductrice "danse du ventre".

Bouthaïna Yala-Leplège vit maintenant à La Réunion où elle vient de créer une association pour promouvoir la culture orientale dans l'île. Depuis janvier 2008, elle donne des cours à une soixantaine d'élèves dans des clubs de remise en forme. Sa façon de danser est moderne, alliant la danse traditionnelle (baladi, sharqi, saidi) et le modern jazz. Pour elle, "*la danse orientale est une poésie muette qui conjugue à la fois la comédie et la danse. Il s'agit à travers cet art d'interpréter une chanson, de raconter une histoire par la gestuelle. La danse orientale est riche et exceptionnelle. Elle apporte une meilleure connaissance de soi-même et de son corps. Le bien-être qu'elle prodigue est autant physique que psychologique*".

---

[489] Les images ne sont pas libres de droit, elles sont publiées ici avec l'aimable autorisation des artistes. La sitographie est à jour en février 2008. En hommage à **Sarah Stragiotti** (1984 - 2004)

Poétesses, chasseresses de comètes

Sur les abîmes insondés Sur les falaises escarpées Elle dansait Dans les verdoyantes plaines Sur les désolés sommets Elle dansait Elle baisait chaque fruit trouvé Les doux et les amers Ses lèvres laissaient Rouge toute fleur Rouge toute feuille, Et elle se disait Poétesse Chasseresse de comètes! (Denizé Lauture)

Les mots sont des passerelles entre les cultures. En vieux français, la baladine était une danseuse (de "*baller*", danser, qui a donné le mot "bal"). Mais le baladi, c'est aussi la danse populaire de l'Orient. Le long voyage auquel nous vous invitons nous fera parcourir nos belles régions de France, où vivent toutes nos "baladines", et en imaginaire, avec elles, nous allons parcourir les déserts et les montagnes du sud arabo-berbère de la Méditerranée et plus loin encore, l'Orient arabe et persan jusqu'aux confins du Rajastan.

Dunya, quand le monde se met à chanter

"*Au commencement était le Rythme*" (Serge Lifar)

En Occident, la femme ne danse plus. L'homme encore moins. Le schisme entre le corps et l'âme hérité de siècles d'obscurantisme est énorme. Ce n'est pas le cas dans les cultures arabes, pas plus que dans les cultures berbères, même si le Sud de la Méditerranée vit la période la plus noire de son histoire et que l'homme opprimé opprime la femme. C'est pourquoi il faut continuer à danser. Car danser, c'est vivre.

Dunya, cela veut dire le monde en arabe, mais aussi en hindi et en ourdu. C'est aussi le nom d'un spectacle proposé par la chanteuse et danseuse, **Maria Robin**, et son groupe. Maria a appris le chant chez les gitans du Rajastan. C'est avec les mêmes "kalbeliyas" (caste nomade des charmeurs de serpents) qu'elle a appris la danse que pratiquaient les femmes lors de rituels. Mais la musique de Dunya dépasse les traditions tsiganes pour proposer des compositions musicales fruits d'un métissage culturel, avec des mouvements enpruntés à la danse orientale et à la rumba espagnole.[490]

"*Au commencement était le Ciel*" (Nout, divinité égyptienne)

Fereshteh danse sa vie

"*Danser sa vie, ne serait-ce pas d'abord prendre conscience que non seulement la vie, mais l'univers est une danse, et se sentir pénétré et fécondé par ce flot de mouvement, de rythme et du tout* " (Roger Garaudy)

[490] site : *www.dunya.free.fr*

Fereshteh est d'origine iranienne. Elle vit en France depuis une quinzaine d'années et se passionne pour la danse persane qu'elle pratique depuis son plus jeune âge. Son expression est en perpétuelle recherche, s'ouvrant à toutes les formes de danses des différentes régions de l'Iran : l'azari, le shomali, le bandari, le kordi, le lori, le tehrani,... Fereshteh se produit surtout dans la région toulousaine avec son dernier spectacle : Omar Khayamm.[491]

Marila Erevane, orientissime

"*Etre étonné, c'est un bonheur, et rêver, n'est-ce pas un bonheur aussi ?*" (Edgar Allan Poe)

Danseuse, chorégraphe, formatrice en Danses des Orients, Marila Erevane met autant de coeur à danser les danses arabes, turques et persanes qu'à les étudier (depuis 1983) et les enseigner. Elle a fondé l'Association *Orientissime* et le *Festival des Orients*, elle donne des conférences dansées. Ses spectacles s'enracinent autant dans la tradition que dans une créativité contemporaine. " Loin d'un exotisme de bazar, Marila parvient à faire oublier la danse du ventre pour faire découvrir celle du cœur et de l'âme. Sa perfection technique, son sens de l'improvisation intimement lié à la musique et sa générosité séduisent tous les publics ". Son travail artistique, sa gestuelle mettent la lumière sur les points de synthèses positifs entre l'Orient et l'Occident car "les civilisations sont le fruit de ces croisements culturels constructifs, quelque soit le discours conflictuel mis en avant". Son dernier spectacle : *Le rite de l'eau*.[492]

"*et le Ciel créa la Femme*"

Saliha Bachiri, dans tous les sens du derme

"*Tout mouvement de quelque nature qu'il soit est créateur*" (Edgar Allan Poe)

Née en France dans une famille berbère, Saliha Bachiri découvre à 15 ans les danses d'Afrique du Nord. En 1987, elle fonde à Nanterre l'association de danses *Mistouta* où elle enseigne sa passion, alliant la danse contemporaine et la danse traditionnelle, avec la complicité du comédien Moussa Lebkiri, piment comme il respire, qui conte sur vous, avec qui elle a pu commettre, entre autres délices parfumés, Les jardins des roses et des soupirs, contes érotiques arabes des 13e et 15e siècles.

Nora At Brahim, en connaissance de cause

"*La femme est une pensée, la plus forte de la nature, mais c'est une pensée dansante*" (Jacques Prévert)

---

[491] blog : *http://danse-iran.com*
[492] site: *www.maqam-asso.org*

(La Kahina, princesse berbère, par Farid Benyaa)

Nora At Brahim est l'exemple même d'une culture plurielle. Elle chante la paix, l'amour, la condition féminine. Imprégnée de poésie berbère ancienne, elle est tournée vers l'avenir et revendique un droit d'expression.[493]

Salima Ikhlef, maîtresse des génies de la terre

"*Qui s'assied au fond d'un puit pour contempler le ciel le trouve petit*" (Hang Yü)

Salima Ikhlef est née à Marseille où elle dirige une école de danse. Depuis sa tendre enfance, elle éprouve une réelle attirance pour la danse classique. Une magie qu'elle retrouve aussi dans les danses berbères de femmes qu'elle regardait avec fascination. Spectacle : *La Kahina*.[494]

Saïda Naït-Bouda, la danse de l'autre

"*Ceux qui rêvent éveillés ont conscience de mille choses qui échappent à ceux qui ne rêvent qu'endormis*" (Edgar Allan Poe)

Passionnée des arts vivants du monde arabe et berbère, Saïda Naït-Bouda a créé *Les barbaresques*, connaissance des cultures arabes et berbères, projet artistique comprenant échanges, ateliers, diffusion de spectacles, et bal autour de ces cultures. Avec l'association *L'Autre Danse*, constituée d'un collectif d'artistes et de chercheurs, elle s'efforce jour après jour de faire reconnaître, de transmettre ou de valoriser les nombreux patrimoines chorégraphiques arabes et berbères dans le monde, tant auprès du grand public que des artistes des arts vivants. Née en septembre 2000, *L'Autre Danse* est engagée dans un projet de découverte de ces patrimoines en milieu scolaire, avec le soutien de la Mairie de Paris. Saïda Naït-Bouda enseigne aux *Amandiers*, Paris 20ème.[495]

Saâdiyya Souyah, découvrir le mouvement nu

"*L'âme de la danseuse vit dans son corps tout entier*" (Gibran Khalil Gibran)

Saâdiyya, lorsqu'elle a été l'invitée du *Centre National de la D*anse dans le cadre d'une *Carte Blanche à L'Autre Danse*, a pu faire découvrir les techniques du mouvement brut. La danse orientale permet de prendre conscience de son corps et d'en exprimer les infinies possibilités.

---

[493] site : *www.nora-at-brahim.com*
[494] source : *www.yennayer.fr* et *www.cbf.fr*
[495] site: *www.lautredanse.com*

Samia Hassouni, vers un métissage chorégraphique

"In what distant deeps or skies Burnt the fire of thine eyes ? On what wings dare her aspire ? What the hand dare seize the fire ? (William Blake)

D'origine algérienne, Samia Hassouni danse depuis 1998. Elle a commencé sa formation avec *L'Autre Danse*. Elle a passé deux ans à Montréal (2006-2007) avant de revenir en France. La danse qu'elle propose aujourd'hui, fruit d'un métissage chorégraphique, est une lecture riche et sensible, bien éloignée des clichés de la danse de cabaret et du folklore.[496]

Nadia Makhlouf loin des clichés

"*Près du feu, tandis que le bois se consume, une joyeuse danseuse en voiles de lumière, dont la danse transforme l'obscurité en or...*" (Abu Abd Allah Ben Abi I'Khisal)

Les soldats napoléoniens rentrant d'Egypte racontèrent les scènes dont ils avaient été les témoins émoustillés de femmes pratiquant ce qu'ils appelèrent la danse du ventre. Le XIXe siècle et son goût pour l'exotisme oriental puis le XXe siècle et son colonialisme ont nourri l'imaginaire européen et les fantasmes masculins assimilant les danses égyptiennes à des actes de séduction voire de prostitution.

Dans son école de danse de Genève, où ses élèves préparent le défilé de mode ethnique, qui aura lieu prochainement à Plan-les-Ondes, Nadia Makhlouf véhicule un tout autre message : "*La danse est plus qu'un art en soi, mais un véritable mode de vie. C'est plus qu'une expression du corps, mais c'est l'âme et le corps tout entier qui respirent. Par la danse, on ne peut rien cacher, car elle ne fait place qu'aux émotions réelles et sincères. Elle dévoile tout simplement que nous sommes vraiment*". Nadia Makhlouf, qui cumule les passeports suisse, français et marocain, est née à Rabat. Elle pratique les danses arabes depuis son enfance. En mars 2007, elle était à Amman en Jordanie pour la fête de la Francophonie où avec d'autres artistes genevois (la *Compagnie des Yeux Fertiles*), elle s'est produite devant une foule jeune et attentive, féminine en majorité. Loin des clichés orientalistes, elle enseigne à Genève dans le cadre des Ateliers d'ethnomusicologie et se produit régulièrement en spectacle avec ses musiciens.[497]

Rajaa Ben Moussa, la poésie de la féminité

"*La danse est un don des dieux. Elle doit être consacrée aux dieux qui l'ont créée*" (Platon)

La danse orientale (*Al raqs sharki*) et le baladi, sa forme la plus populaire, sont bien autre chose que cet exhibitionnisme vulgaire que l'Occident a pu en faire depuis 200 ans. La danse orientale est un art multimillénaire. Son origine remonte à la nuit des temps. Pour les Egyptiens anciens (3000 ans avant J.C.), il s'agissait d'une danse sacrée, en hommage aux dieux, à la gloire de la fertilité. Danser le ventre découvert, c'était recevoir l'énergie du soleil qui irradie l'ensemble de l'être, célébrer la vie, l'amour. La danse orientale est sensuelle, pas érotique, raffinée, jamais vulgaire, et toutes les parties du corps, non pas seulement le ventre, s'animent d'ondulations, de

[496] site: *www.samiahassouni.com*
[497] site : *www.dansesarabes.com*

vibrations, de rotations, créant une combinaison harmonieuse, faisant passer des émotions du bonheur, de la vie.

(Rajaa, photo S.Gross)

Rajaa Ben Moussa, née au Maroc, s'est formée avec les plus grands maîtres. Avec elle, l'essence poétique de la féminité s'exprime au plus haut niveau.[498]

Sarah Falha ouvre de nouveaux horizons

"*Je ne saurais croire qu'en un dieu qui comprendrait la danse*" (Nietzche)

La danse orientale est une poésie du corps, un hymne à la féminité. Les ondulations des hanches, les volutes du bassin, les arabesques des mains sont les rimes d'un poème où la femme peut réveler ses émotions, son humour, son élégance, sa sensualité.

Les danses orientales connaissent aujourd'hui un regain d'intérêt auprès d'un public essentiellement féminin. Certaines y découvrent des racines. D'autres y voient une façon douce de muscler son corps en profondeur. C'est une belle revanche sur la mode de l'aérobic venue d'outre-atlantique. C'est une approche qui respecte le corps, au contraire de la danse classique qui le brutalise.

Sarah Falha a débuté ainsi par la danse classique, s'est passionnée pour la danse orientale, qui lui a ouvert aujourd'hui de nouveaux horizons vers la danse contemporaine. Son dernier spectacle Retour d'Atlas a conquis le public : "Difficile de croire qu'Atlas s'est incarné dans un frêle corps de femme pour débarquer à un poste-frontière...".[499]

Leila Haddad, la beauté subtile

"*La danse est le plus sublime, le plus émouvant, le plus beau de tous les arts, parce qu'elle n'est pas une simple traduction ou abstraction de la vie, c'est la vie elle-même*" (Henry Havenock-Elis)

Sarah Falhah est une ancienne élève de Leila Haddad, l'une des plus grandes danseuses orientales en France, qui a permis la juste reconnaissance et la réhabilitation du genre dans notre pays. Leila Haddad est née en Tunisie. A l'âge de 18 ans, elle est venue en France pour poursuivre ses études. Si elle a été d'abord attirée par le théâtre, c'est dans la danse orientale qu'elle a découvert une passion. "Cette danse qui l'habite comme une fleur secrète et merveilleuse n'est qu'un chant d'une beauté subtile qui réside dans le principe de l'insolite et qui fond dans le

[498] site : *www.rajaadanse.com*
[499] site : *www.sarahfalha.com*

corps...". Leila Haddad organise un stage de danse à l'occasion du Festival de Marrakech du 6 au 13 juillet 2008.[500]

Fatima Chekkor, une pionnière

"*La danse est un chant du corps. De joie ou de douleur*" (Martha Graham)

Leila Haddad est, avec Fatima Chekkor, l'une des fondatrices de la *Fédération Française de Danse Orientale* (FFDO), née en avril 2007. La Fédération se réunit au *Centre de Danse du Marais* à Paris (4e). Fatima Chekkor a débuté la danse orientale avec des pionniers, des géants : Zaza Hassan, puis Georges Azria. Aujourd'hui, elle enseigne au Marais et milite pour que des diplômes officiels valident des parcours de formation qui nécessitent effort, discipline, persévérance. C'est un des enjeux essentiels de la FFDO.[501]

Myrto est une ancienne élève de Fatima Chekkor. Elle enseigne à Paris 14e.[502]

Nadia Saiji, entre Tunis et Paris

"*Voyageur ayant pour provisions l'imaginaire, la magie, le parfum et l'ombre... Assoiffé tenant entre ses mains la coupe de l'amour, l'art et la beauté...*" (Mahmoud Hassan Ismael, Le fleuve éternel)

(Nadia Saiji)

Chorégraphe et danseuse tunisienne, Nadia Saiji travaille à Paris avec la Compagnie Arabesque et la Compagnie Ileika. Elle a commencé la musique dès l'age de 6 ans au Conservatoire national de musique et de danse à Tunis. A 13 ans elle a entamé une formation en danse folklorique tunisienne, à 14 ans le Jazz, la danse classique et plus tard l'oriental. Les stages de danse de Nadia Saiji se multiplient entre Tunis et la France, alors que dans le même temps elle passe un D.E.S.U de thérapie familiale et pratique systémique ainsi qu'une formation d'analyse transactionnelle à Paris.[503]

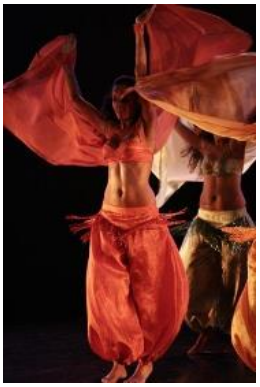
Nadia Messaï, Deborah Dray,... ont retrouvé leurs racines

"*Fais attention à ce que tu danses, car ce que tu danses tu le deviens*" (Susan Buirge)

Issue d'un mariage franco-tunisien, Nadia Messaï a retrouvé ses racines avec la danse orientale, qu'elle enseigne avec une pédagogie qui lui est personnelle. L'apprentie danseuse

[500] site : *www.leilahaddad.com*
[501] site: *www.danseduventre.com*
[502] blog : *http://mapage.noos.fr/myrto*
[503] blog: *http://nadia.saiji.free.fr*

découvre progressivement sa féminité et son potentiel par des exercices adaptés de préparation à l'effort.[504]


(1001 danses)

Plusieurs anciennes élèves de Nadia Messaï enseignent aujourd'hui en région parisienne et se produisent dans les théâtres parisiens : **Shehrazade Bouteldja**, Les Cascades de la Forme ; **Zeina**, qui a fondé *Mille et Une Danses*.[505]

Elle aussi, a retrouvé ses racines par la danse : **Deborah Dray**, d'origine marocaine (Casablanca), a quitté son emploi d'assistante de direction en région parisienne pour faire de sa passion son métier. Elle enseigne à la MJC Caussimon à Tremblay-en-France.[506]

Naïla réapprend la vie

"*Mon métier et mon art, c'est de vivre*" (Montaigne)

(Naïla, vue par Michel Perez, pour *Aubade, agenda 2006*)

A l'âge de trois ans, Naïla, franco-tunisienne, a été frappée à la hanche par une maladie de croissance qui l'a clouée sur un lit d'hôpital pendant huit ans. Sa scolarité, elle l'a suivie plâtrée jusqu'à la taille. A 11 ans, après quatre interventions chirurgicales, elle réapprend à marcher, à courir, à danser. Elle commence la danse classique à 14 ans, puis découvre la danse orientale. C'est le coup de foudre et tout s'enchaîne très vite. En 1996, elle surfe sur le phénomène raï et se produit cinq fois par semaine sur des scènes parisiennes et à l'étranger. La miraculée savoure chaque instant.[507]

---

[504] site : www.nadiamessai.com
[505] site : www.zeina-danse.com
[506] son portrait et son parcours racontés sur le site orientation-métiers
[507] site: www.naila.net

Lucia Nocentini vole dans les airs

"*La danse est l'une des formes les plus parfaites de communication avec l'intelligence infinie*" (Paulo Coelho)

Lucia est une violoniste classique italienne professionnelle. A 17 ans, elle découvre la danse classique et jazz puis se passionne pour le monde arabe. C'est au Caire qu'elle s'imprègne des musiques et danses traditionnelles et populaires d'Egypte, de Syrie, du Liban, des émirats du Golfe, pour devenir une vraie danseuse orientale. Elle cultive son originalité en allant même jusqu'à danser sur des trapèzes.[508]

Nuria Rovira-Salat, Yasmine Louati, Anouk Hurgant et Maryline Giorno mêlent leurs cultures par la danse

"*Comment peux-tu maîtriser la terre et l'eau dans tes pas Et l'eau et le feu dans tes cadences...?* " (Gibran Khalil Gibran)

Nuria est barcelonaise, Yasmine est née d'un père algérien, Anouk est d'origine arménienne, Maryline est d'origine pied-noir d'Algérie par sa mère et juive sépharade de Tunisie par sa mère. Elles forment la compagnie Ambre qui danse tous les 2es dimanche du mois à la Péniche Antipodes, Paris 19e.[509]

Voiles

"*La jeunesse africaine, américaine, asiatique, européenne danse au rythme d'une même musique*" (Yasmina Khadra)

"Une petite fille est devant un écran de télévision, fascinée par la danseuse de Ali-baba et les 40 voleurs...de cette fascination va naître un rêve, celui de devenir danseuse orientale. La vie qui passe n'est pas toujours au service des rêves des petites filles mais avec détermination, Jasmine va faire son chemin au-delà des voiles, au-delà des préjugés et des obstacles". **Jasmine**, née à Casablanca en 1969, est arrivée en France (plutôt dans l'Est) à l'âge de 10 ans. Elle danse et enseigne aujourd'hui à Toulouse, où elle a de nombreux fans: "un choix de vie, un chemin vers le respect et la fierté d'être femme".[510]

Le **Théâtre d'Orient** est une compagnie professionnelle créée par **Marylène Famel** en 2001, basée à à Bulat-Pertivien, petite commune rurale de Centre-Bretagne. Son activité

[508] site: *www.lucia-nocentini.com*
[509] site: *www.compagnieambre.com*
[510] site : *www.jasmine-danseorientale.com*

principale est de proposer des créations contemporaines, rassemblant le Théâtre Corporel, la Danse et la Musique. Son sujet de prédilection : la Femme. "*Ce thème amène à une réflexion autour du comportement humain dans une société sans frontières, mettant en évidence les dualités Homme / Femme, Sacré / Profane, Orient / Occident*". Voir les prochaines dates du Théâtre d'Orient plus loin dans "spectacles à venir".

(Théâtre d'Orient)

Irida, la Kirghize

Irida est originaire du Kirghizistan. Danseuse talentueuse, elle dirige la société *Porte d'Ishtar* qui s'occupe de cours de danse, d'une boutique en ligne, de productions de vidéos, de production de spectacles et son groupe internet comprend les sites de référence dans le milieu des passionnées.[511]

Lolie aux influences plurielles

Lolie est 1er Prix du *Concours International de Danse orientale* de Berlin (2007), Turin (2008) et Bruxelles (2009). Son spectacle de danse a des influences plurielles. Créé, chorégraphié et interprété par elle, il s'enrichit des talents de Naruto, danseur hip hop, de Mourad, danseur électro, et Shalika Rajakaruna, danseuse de Bharata Natyam, sans oublier les percussionnistes Nicolas Derolin et Neil Porteous.[512]

Et Sheerazaad alors !

Elle est originaire du Mozambique. Elle n'aime rien tant que la musique et surtout la danse. Elle est danseuse orientale. Sa danse est une religion. D'ailleurs elle aimerait danser comme les derviches tourneurs mais peine à trouver les costumes. Elle est la seule danseuse à ce jour sur Facebook à être membre à la fois des groupes "*danse Orientale et danse Indienne*", "*Entre gens, des parcours singuliers dans la France plurielle*", "*2009, année de la Turquie en France*"... mais aussi "*On ne touche pas au monde méditerranéen !*", "*On ne touche pas à la Bretagne !*", "*Sortir du nucléaire*", "*Vive l'écologie en Algérie !*"... ou encore "*Mickael Jackson is alive and dancing forever in ours hearts !*"... Une vraie grande personnalité.

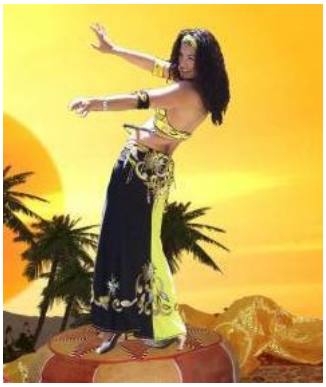
Karine Ghalmi est d'origine algérienne. Elle crée des spectacles vivants permettant la rencontre entre différentes disciplines et univers artistiques ; la danse, mais aussi le théâtre, la photographie.

---

[511] un portail (*www.baladi.fr*), des vidéos en ligne (*www.videodanseorientale.fr*), un webzine (*www.webzinedanseorientale.fr*), un forum extrêmement fréquenté (*www.irida.fr/forum/danse-orientale.htm*), la boutique en ligne (*www.laportedishtar.fr*).
[512] site web : *www.loliedanse.com*

Elle enseigne à Marseille à l'*Arbre à Thé*, aux *Studios du Cours*, au *Centre Chorégraphique Olga Semenova*.[513]

Issue d'une famille d'origine marocaine et de religion juive, dés l'âge de 12 ans, **Sigalite** (son nom d'artiste) est sollicitée pour animer des fêtes (comme l'anniversaire de Gaston Deferre en 1980 ou celui d'Enrico Macias). De sa passion d'enfance, elle a décidé de faire un métier. Sa passion l'a révélée en tant que femme.[514]


(Hayet)

Hayet (Hayet Birdouz), d'origine kabyle, anime l'association *Les perles du désert* à Marseille.[515]

A Marseille toujours, on peut danser avec **Jasmine** (*à ne pas confondre avec Jasmine la Toulousaine présentée par ailleurs*)[516] ou avec **Caroline Zarka**, qui enseigne à la Cité des Associations sur la Canebière.[517]

Didi Galbraith, une Egyptienne installée en France depuis 1997, accueille ses élèves à son association *Neferdidi* à Bouc Bel Air, quartier La Mounine, sur l'avenue Beausoleil, mais aussi à Aix et à Gap.[518]

Sandra, née en Tunisie, est la fille d'un grand organisateur de soirées et de spectacles orientaux dans les années 70 à Paris. A Nice, elle enseigne 4, rue Beaumont.[519]

Karima découvre la danse orientale à New York. De retour en France en 1991, elle se consacre entièrement à sa passion, à travers l'enseignement à Aix-en-Provence et le spectacle. Elle a fondé la Compagnie Arabesque en 2001 à Ensues la Redonne.[520]

D'est en ouest, du nord au sud

"*J'aimerais pouvoir m'exprimer avec mes sens. Les mots sont parfois très handicapants*" (Björk)

---

[513] site : *www.karineghalmi.com*
[514] site : *www.sigalite-danseuseorientale.net*
[515] site: *www.lesperlesdudesert.com* ou son site personnel www.hayetdanseuse.com
[516] site : *www.jasminedanseorientale.fr*
[517] site : *www.passion-orient.fr*
[518] site: *www.neferdidi.com*
[519] site : *www.dansorientale.com*
[520] site: *www.danse-orientale.net*

A Besançon, **Sorahia** (Khamsin) vient de créer son entreprise : *le Petit Palais de la Danse orientale*, 16 grande rue. Mais elle continue à enseigner au Centre de Danse *Artkdanse* et à Dole à l'Ecole de Danse *Megadanse*.[521]

A Strasbourg, la danse orientale s'apprend à **Orient Alsace** à la Salle de l'Eau Vive (rue du Vieux Marché aux Vins) ou au *Centre sportif de Bon Pasteur* (derrière l'Orangerie).[522]

A Nancy, **Liz Khoui** (compagnie *Féeries Orientales* créée début 2007) vous attend ce printemps avec le *Festival Bab al Noujoum*. Liz**,** franco-marocaine a de qui tenir. D'un père conteur et d'une mère amoureuse des arts, elle s'est essayée à la danse classique, à la danse moderne et au hip hop avant de découvrir la danse orientale qui est devenue sa passion et son métier. Elle enseigne à la MJC Lillebonne avec les musiciens de Salim Beltitane. Liz travaille également avec le Nawad Orchestre et présente chaque année un spectacle gratuit dans le parc Richard Pouille de Vandoeuvre. Elle collabore avec Faouzi Bentara et son association *Trans'Cultures*.[523]

(Liz Khoui)

A Châlons-en-Champagne, **Saba** donne des cours de danse orientale au *Centre social et culturel Schmit*.[524]

A Arras et Lens, dansez avec **Aïda**. Fruit de la rencontre entre l'Orient et l'Occident, Aïda a des origines palestiniennes par son père et française par sa mère. Sa mère déjà, écrivain, espagnole de coeur, était passionnée par les traditions gitanes, indiennes, amérindiennes et égyptiennes. Aïda, petite fille, baignait dans un univers artistique. Après des années de danse classique, elle s'est essayée à l'art plastique et à la sculpture, mais c'est la danse orientale qui l'a révélée en tant que

[521] blog : *http://sorahia.over-blog.com*
[522] site : *http://orientalsace.free.fr*
[523] sites: *www.liz-danse.com* et *http://transcultures.free.fr*
[524] blogs : *http://saba-danseuseorientale.over-blog.com* ou *http://saba26.skyblog.com*

femme. Elle s'est formée auprès de nombreux professeurs français ou étrangers. En 2006, elle a créé le studio de danses et de cultures du monde *Les Almées* à Arras.[525]

(Saba, Châlons) (Aïda, Arras)

A Paris 18e, **Gemma** enseigne depuis 1997 et se produit en spectacle avec la Compagnie des Mille et une Nuits.[526]

A Paris 12e, 13ème, 14e et 17e et à Puteaux, **Isia** enseigne avec la *Compagnie Les Roses des Sables*.[527]

A Paris 20e, c'est **Sana** qui vous attend au studio des Rigoles et à l'Espace Gambetta. Dans l'Essonne, on peut danser avec **Ghawaziy**[528]

D'origine tunisienne également, **Sonia Gabsi**, d'Asnières, a découvert la danse orientale à travers les films égyptiens. Sa danse est une fusion où elle invite à apprécier les différentes nuances et énergies, tout en restant dans l'émotion. Une dizaine de passages TV depuis 10 ans. [529]

Yael est professeur de danse orientale à Nanterre, Courbevoie et dans les villes voisines. Elle est directrice artistique de l'association *Sulta*na, fondatrice de la *Compagnie Es'Saada*, du forum *Adila* et s'est engagée avec l'*ODC* pour promouvoir la danse orientale.[530]

A Tours, la danse orientale se pratique avec **les Almées**. "*Les Almées étaient des femmes orientales choisies parmi les plus belles, elles recevaient une éducation soignée, elles étaient musiciennes, danseuses, chanteuses et poétesses. Elles étaient souvent appelées pour égayer les grands festins*".[531]

Horra Boucifi a passé son enfance et sa jeunesse en Algérie, en Egypte, au Liban, au Mali avant d'arriver à Paris puis "par amour" dans le vignoble nantais où elle a fondé la compagnie ***Les trésors du soleil*** et l'association ***Kounouz***. On peut y découvrir non seulement la danse orientale mais aussi l'art culinaire et tout ce qui permet d'apprécier les cultures du Nord de l'Afrique et du Proche-Orient.[532]

---

[525] site : http://aida.danse.online.fr
[526] site : *www.compagnie1001nuits.com*
[527] site: *www.isia-lesrosesdessables.com*
[528] site : *http://ghawaziy.com*
[529] site : *www.soniagabsi.com*
[530] site : *http://bellyyaya.free.fr/*
[531] site : *http://lesalmees.free.fr/*
[532] site : *www.kounouz.hbg.fr*

Moufida Bellour et sa compagnie *Belly Nejma* donnent des cours au coeur de la Bretagne, de Quéven à Lanester en passant par Lorient.[533]

Et plus à l'Ouest encore ! la Guyane. Après avoir vécu en métropole avec ses parents, où elle avait de nombreuses amies maghrébines, **Naïade** est retournée dans la Guyane de ses origines et en 2002, elle a créé Ori'dance.[534]

En Guyane, on peut également danser avec **Salma**, la Tunisienne, qui après avoir poursuivi ses études d'anglais à Nancy (où elle dansait avec Trans'cultures) s'est installée à Saint-Laurent du Maroni où elle entend promouvoir son art.[535]

Son corps chante la liberté. Elle dédie ses danses aux victimes du racisme et à toutes les femmes qui luttent. **Amel**, formée à l'Ecole de de Danse Orientale de Villeurbanne, exerce à Lyon au Centre de Danse de La Platière (Lyon 1er), au Centre social Pernon (Lyon 4e), à Vénissieux au Centre social de Parilly, au Centre social Grand'Côte.[536]

Nazha est fondatrice de la *Compagnie Mille et Une Danses*. Elle vit et travaille dans l'agglomération lyonnaise. Elle a touché aussi bien aux danses africaines et afro-cubaines qu'aux danses maghrébines. Elle enseigne à Lyon, à Villeurbanne (Providanse), Tarare, Oullins.[537]

A Saint-Etienne, **Farida Seidi**, née en Algérie, transmet sa passion au Studio de Patricia Martin et à *Gym and Co*. Elle a été bercée toute son enfance par les voix enchanteresses de Oum Kelthoum, Farid El Atrache,... Passionnée au plus profond de son âme par la danse et la musique égyptienne, elle a cet amour de transmettre et de faire vivre à ses élèves cet état d'esprit. Son tour de force a été de réussir à introduire la danse orientale au Conservatoire.[538]

A Grenoble, **Nazélie**, d'origine arménienne, née dans une famille d'artistes, a goûté au theâtre avant de créer son école de danse orientale à l'Institut de la Danse et des Arts de l'Isère.[539]

La danseuse **Salima Bertille Yala** d'Istres a ouvert deux nouveaux cours à Miramas et Salon-de-Provence.

(à Montpellier, Hérault)

[533] blog : *http://danseorientalemoufida.over-blog.com*
[534] site : *www.naiade-oridance.com*
[535] site : *www.etoiledunil.com*
[536] site: *www.danseuseamel.com*
[537] site: *www.layalina.fr*
[538] site : www.farida-danse.com
[539] site: *www.nazelie.net*

A Montpellier, on danse avec les ***Gazelles d'Orient***: et avec les *Danseuses du Sinaï*, association présidée par la chorégraphe **Sharon Mesguich**.[540]

A Agen, Bazens, Villeneuve-sur-Lot, **Kolyani D'Jouder**, d'origine kabyle (son père était garde du corps du Général De Gaulle), danse et enseigne avec sa compagnie Danse la vie, qu'elle a fondée en 2000. Après des études d'infirmière, elle se consacre désormais totalement à la danse orientale et pratique également la danse-thérapie.[541]

A Toulouse, les coordonnées de 25 (pas moins !) danseuses qui donnent des cours dans toute l'agglomération toulousaine.[542] Un remarquable dynamisme et une passion qui réunit tous ces talents. Et puis Toulouse, c'est bien entendu la ville de **Jasmine**, dont nous vous avons présenté le prochain spectacle plus haut, "*Jasmine, au-delà des voiles*".

L'association **Mosaïque Orientale** a été créée en 2006 par Zahila, Sukaïna et Sajani pour susciter et organiser des évènements de danse orientale.[543]

Mais encore... le grand **Mayodi**[544], **Morgiana** et ses Voiles d'Orient. la Stéphanoise **Noria Dahmani**, danseuse, écriveuse, diseuse, chanteuse[545], la **Compagnie des Mille et une Nuits, Djemila Henni Chabra**[546], co-auteure du livre "*Les danses dans le monde arabe ou l'héritage des almées*" (L'Harmattan, 1996).[547]

---

[540] site : *www.gazellesdorient.com*
[541] site : *www.kolyani.com*
[542] Blog : *http://toulouseorient.free.fr*
[543] site : *www.mosaiqueorientale.com*
[544] site : *www.mayodidanse.com*
[545] blog : *http://aux-arts-etc.over-blog.net*
[546] site: *www.danseorientale.net*
[547] Si vous voulez en savoir plus :
- le portail de la danse orientale : *www.baladi.fr*; voir également : *www.cercle-des-danses-orientales.com*
Le *Cercle des Danses Orientales* (ODC) a été créé en 2007. Il a pour but de promouvoir la diffusion des danses orientales dans leur diversité. Il a été créé par des professionnelles et des amateurs passionnés. L'ODC est complémentaire de la FFDO, la première propose des outils concrets en appui aux personnes évoluant dans le milieu des danses orientales, la seconde assure la défense de cet art auprès des pouvoirs publics. L'ODC propose un annuaire de 700 contacts.
- un webzine : *www.webzinedanseorientale.fr*
- "le site officiel du magazine français de danse orientale" lancé par l'association rennaise *Passion orientale*: *www.passionorientale.com*
- des centaines de blogs de passionnées: parmi les meilleurs *http://sharqigirl.over-blog.com*, *http://mlle-orientale.skyrock.com/*
- des forums : le *forum d'Irida* ainsi que, pour sa grande convivialité, *http://danse.cyberfreeforum.com/*
Téléfilm: l'incroyable histoire de Cathy (Ketty) Gourlet, d'Armentières (Nord), racontée dans le téléfilm *Béthune sur Nil* (diffusé sur *France 3* le 12 janvier 2008, rôle interprété par Louise Monot)

Orientalement vôtre

(mars 2008)

*Vous avez aimé Les baladines ? Nous vous proposons une suite, avec des témoignages que nous avons pu recueillir auprès des passionné(e)s de danse orientale, à Rennes, Paris, Nanterre, Châlons en Champagne, Charleville-Mézières, Nancy, Besançon, Saint-Etienne. Nous avons cherché à diversifier notre regard, en interrogeant des débutantes mais déjà plus que passionnées (**Nadia** à Paris et **Ghizlane** à Rennes), une danseuse et prof travaillant en région et de culture européenne, comme de plus en plus de pratiquantes (Aurore, nom d'artiste **Saba**, à Chalons en Champagne), **Yael**, qui, elle, est prof à Nanterre et de culture maghrébine, Marianne **(Zahila**), l'une des fondatrices de l'association Mosaïque Orientale, la créatrice d'une entreprise, le Palais de la Danse Orientale (**Sorahia**, à Besançon), et puis... un homme, un Maître de la discipline, **Mayodi**, que nous avons pu rencontrer le 9 mars où il était invité par **Liz** (la danseuse de Nancy). Enfin nous vous proposons un entretien avec **Fanny** de Saint-Etienne, animatrice d'un forum qui est devenu un* must *dans le petit monde de la DO en France.*

Nadia Thuilliers (Paris): "*la danse fait de moi une femme*"

La première fois que Nadia a entendu de la musique orientale, ce devait être dans le ventre de sa mère, berbère. Mais la première chanteuse dont elle se souvient, c'est Aziza Jalal, et son titre fameux Mestaniyak. L'image de Samia Gamal dans *Ali Baba et les 40 voleurs* a aussi beaucoup marqué Nadia dans son enfance. Ayant passé sa plus tendre enfance au Maroc, Nadia est très attachée à la culture orientale.

(Nadia, jeune fille d'aujourd'hui, un brin philosophe)

Jamais elle n'avait pensé à faire de la danse orientale, même si c'était quelque chose qu'elle connaissait. La première expérience de Nadia en DO a été soudaine. Elle était chez elle. Elle n'arrivait pas à dormir. Elle avait envie de revoir les *Bellydance Superstars* qu'elle avait vues en DVD chez sa mère. Alors elle a commencé à taper leur nom sur youtube.fr, et puis à regarder des vidéos de danse orientale en tout genre, et puis aussi de Samia Gamal, bref, au total elle a bien du passer 8h devant son écran d'ordinateur à regarder des vidéos, lire des articles et des forums sur le sujet. Le lendemain elle commençait à danser toute seule avec un DVD de Jillina. Elle a travaillé le premier niveau pendant deux mois au bout desquels elle a fait une petite représentation le jour de son anniversaire devant ses amis. Et elle a enchaîné avec le niveau 2. Au niveau 3, elle s'est sentie bloquée dans sa progression, il lui fallait quelqu'un pour corriger ses erreurs, pour danser réellement bien. C'est avec Myrto qu'elle prend ses premiers cours. "*Jamais je n'ai eu une telle énergie et un tel bonheur qu'en sortant de mon premier cours de DO sur percussions*". La DO devient aussitôt sa plus grande passion (avec la philosophie). Depuis, elle ne rate pas un cours, s'inscrit à des stages, essaye d'en faire 2 ou 3 par mois, parce que "*c'est là qu'on progresse et qu'on se fait le plus plaisir*".

(Nadia et sa mère, une grande complicité)

"*Quelque part je suis les traces de ma mère, je plonge dans nos racines communes, je pense que ma passion peut nous rapprocher encore plus*". Sa mère est ravie. Dans sa plus tendre jeunesse, elle était danseuse pour le roi. Tous ses amis encouragent Nadia et voient à quel point la danse a un effet bénéfique sur elle. Les copines lui demandent de leur faire des démonstrations: *"ça me rend heureuse de voir qu'ils s'intéressent à mon bonheur*".

Nadia est plus à l'écoute de son corps. Elle a une scoliose due à une forte cambrure depuis très jeune. "*Je sens que la danse me permet de me muscler le dos, et donc de soulager les douleurs futures*". Elle a grandi dans le culte de la féminité et la DO lui a permis d'exprimer une part d'elle même qui était cachée: " *quand je danse, je me rends compte que moi, qui croyais assumer complètement mon corps de femme, finalement je n'assumais pas tant que ça*". Elle précise : "*Je ne parle pas d'un rapport de séduction, mais juste de bouger avec ce qui nous rend femme, et mère à la fois: notre bassin, nos hanches et nos fesses, nos jambes, nos épaules, nos bras et nos mains: toutes ces parties du corps qui doivent exprimer forces (pendant les accents) et élégance et sensualité (pendant les ondulations)*". Elle ne voit que des vertus dans la danse orientale qui "*aide à vraiment exprimer tout le potentiel féminin qui est en nous".* Mais elle sait combien cette féminité est parfois dure à exprimer, "*même lorsqu'on est simplement en présence d'autres femmes, car on est observé dans son intimité*".

("*la danse fait de moi une femme*")

Nadia Thuilliers pense que la danse orientale doit savoir évoluer, "*elle ne doit pas fermer certaines portes*", mais "*il faut faire attention à ce qu'elle ne perde pas son essence même*". Elle regrette qu'il n'y ait pas de place pour la DO dans les médias en France, ou alors une vision folklorique "*mais la DO n'est pas un folklore* ". Selon elle, la mauvaise image de la culture orientale est due à la présentation tronquée qui en est faite, où elle est souvent associée à l'extrémisme islamique.

La danse orientale est la plus grande passion de Nadia, mais elle a aussi la passion de la philosophie, "*parce que quand on a pris le goût de la réflexion, lorsqu'on s'arrête, on se sent bête, et c'est tout naturellement qu'on s'y replonge*". Elle se définit comme motivée, épanouie, impatiente,

perfectionniste, avec du potentiel. Si un verbe la définissait, ce serait "*passionner*", qu'elle prend à la fois à la forme passive et active. Active dans tout son corps de danseuse, active et philosophe.

Ghizlane (alias Rana), trop ten'danse

(Ghizlane Hanane, Rennes)

Ghizlane (prononcez Rizlane), d'origine marocaine, a toujours entendu de la musique orientale, même si elle a attendu l'âge adulte (27 ans) pour s'inscrire à son premier cours: "*trop timide*", "*peur des préjugés*". Elle adorait Amro Diab, le chanteur, "*trop beau*". Son premier cours, c'est avec Hermina qu'elle l'a suivi. "*Trop bien*". Mais elle avait tellement peur de mal faire ! Ghizlane (Riri pour les intimes, Rana pour d'autres, son pseudo sur le net) est très créative et se plait dans tous les arts : les arts créatifs, toutes les musiques, la danse africaine, la littérature. Elle pratique aussi l'équitation. Son mari l'encourage beaucoup mais elle regrette un peu que le reste de sa famille se révèle plutôt indifférent. La danse a beaucoup aidé Ghizlane à accepter son corps après la naissance des deux enfants (Inés et Lucas). Elle l'a aidée à guérir de sa timidité, à devenir séductrice, à accepter ses défauts.

Ghizlane dit tout le bien qu'elle pense de Hermina, sa prof. **Hermina Vincicevic** est d'origine bosniaque. Elle a découvert la danse orientale tout à fait par hasard en 1999 à Rennes. Et c'est le coup de foudre immédiat. La passion était née. Elle suit des cours dans le monde entier (France, Egypte, Allemagne, Etats-Unis, Canada, Angleterre,...). En 2003, elle intègre la compagnie rennaise *Kenza*, créée par son amie Malika Bakbouk. Son style de danse, sensuel et gai, est empreint de l'âme des Balkans.

Le plaisir de danser de Hermina contamine ses élèves, comme Ghizlane (Rana), et son public. Hermina doit beaucoup à Francine Conch**e**, l'une des pionnières de la danse orientale en France, qui lui a appris l'art d'enseigner. Hermina enseigne à Rennes et dans d'autres villes bretonnes depuis 2003. Elle a fondé la revue *Passion Orientale* (s'inspirant de *Papyrus*, la revue canadienne), et l'association *Danse Orientale Passion* dont elle est la présidente.

Yael (Nanterre): "*ma chance par la danse*"

Yael, professeure de danse orientale à Nanterre, à Courbevoie et dans les villes voisines, a été bercée dans la culture orientale depuis toute petite. Les femmes dansaient entre elles dans sa famille. Un jour, sa baby-sitter normande, qui prenait des cours, l'a invitée à voir son spectacle de fin d'année. Ce fut une révélation. La fillette a été littéralement émerveillée. La chanson préférée de Yael, petite, était Harramt Ahebak de Warda. Enfant, Yael s'est bien essayée au modern jazz mais elle se trouvait trop ronde. La danse orientale l'a libérée de ce

complexe. L'Orient faisait partie de sa culture et c'était aussi, comme toute jeune fille, un rêve de princesse que de porter un costume de danse orientale.

A 14 ans, Yael prend son premier cours. Elle qui croyait savoir déjà danser (parce qu'elle dansait en famille) a pris une bonne claque quand elle s'est rendue compte qu'elle n'était pas meilleure que les autres, au contraire, et qu'elle avait beaucoup de mauvaises habitudes à perdre. Elle faisait régulièrement des démonstrations dans sa famille et elle était très à l'aise. Mais au premier spectacle de fin d'année, "*cela a été un gros stress, la peur au ventre de décevoir mes amis et ma famille, qui étaient venus me voir*". Plus tard, étant étudiante, elle a commencé à se consacrer à la danse après l'obtention de son BTS ("*c'était le deal avec mes parents, je devais obtenir mon BTS pour qu'ils me laissent ma chance dans la danse*"). Ses parents sont à 100 % derrière elle. Au départ, ils étaient très inquiets et se faisaient beaucoup de soucis quant à son avenir : "*ils avaient l'image des entraîneuses qu'ils avaient pu voir au Maghreb, mais quand ils ont vu l'ampleur de la danse orientale en France, avec l'Open des danses orientales, le magazine Passion Orientale,... le public à 90 % féminin, ils ont été rassurés*". Ils l'encouragent et l'aident beaucoup dans ses projets. Yael s'est installée en profession libérale et sa mère monte actuellement une entreprise de diffusion de spectacles pour l'aider en tant que partenaire à créer les événements qu'elle a en projet.Les débuts ont été difficiles, parfois démotivants ("*à cause des obstacles financiers, les charges, les taxes, les impôts,...*").

Yael fait partie de la nouvelle génération de profs solidaires, qui veut faire bouger les choses. Trop longtemps, les profs sont restés dans leur coin, dans une concurrence entre eux qu'elle considère comme extrêmement nuisible au milieu. C'est pourquoi elle est l'une des fondatrices de l'ODC, le Cercle des danses orientales. Elle a créé le forum *Adila* mais est elle-même inscrite sur huit forums différents de danse orientale. Adila a son public qui se retrouve dans sa liberté d'expression. Avec la *Compagnie Es'Saada* qu'elle anime, elle tente de faire ouvrir la danse sans la dénaturer (entre les puristes d'un côté et les adeptes de la fusion de l'autre, elle se situe plutôt "*au milieu*".

Joyeuse, Yael aime rire. Pudique et timide dans sa vie de tous les jours, elle aime danser, ce qui lui permet de combattre ces défauts. Quand elle est dans son personnage de danseuse orientale, elle est une autre personne, chaleureuse, avenante, ouverte.

Yael est ambitieuse. Avec l'association *Sultana* dont elle est la directrice artistique, elle organise de nombreux stages, spectacles, démonstrations, expositions, productions écrites, sonores et/ou visuelles. Le 27 avril 2008, Yael s'envolera pour Le Caire où elle organise un séjour d'une semaine de danse orientale.

Sorahia Khamsin (Besançon): "*j'aime trop ma liberté*"

Sorahia a créé dans sa bonne ville de Besançon le *Palais de la Danse Orientale*. La danse est une passion qui l'habite, "*comme si elle m'avait attrapé et qu'elle ne me quittait plus*". Elle lui est venue de plusieurs choses, entre autres Samia Gamal, qu'elle admirait. Avant de créer le Palais en janvier 2008, Sorahia, d'origine algérienne, dansait déjà et donnait des cours mais comme salariée. Aujourd'hui, elle est chef d'entreprise. Son entourage l'a soutenue énormément et lui donne toute la détermination qui est la sienne. En 2007, elle a compris que le moment était arrivé por elle de vivre autre chose, qu'elle avait besoin de gérer sa vie. "*J'aime trop ma liberté de créer, de choisir, d'entreprendre et d'offrir un petit coup de jeune à la Danse dans ma ville*". La boutique de gestion l'a aidée à franchir le pas, l'a conseillée pour la création d'entreprise. Aïda (qui avait créée la sienne à Arras avant elle) l'a aussi beaucoup conseillée. "*Le plus dur, c'est les papiers*". Sorahia avance dans son projet, selon ses idées, selon ses envies. Après, *"on verra..."*. Mais elle y croit, maintenant qu'elle a pris son envol.

Saba (Châlons en Champagne), une femme de caractère

Alors qu'elle faisait une recherche personnelle en danse, et qu'elle était particulièrement intéressée par le modern jazz, a eu le déclic de sa vie, en voyant danser Samia Gamal dans Ali Baba. Dés lors, Saba allait s'intéresser puis se passionner pour la danse orientale. Sa famille était plutôt partagée sur cette passion mais, connaissant son caractère, elle n'a pas cherché à l'en dissuader. Il lui a fallu découvrir, se former, persévérer. A force de travail, elle a pu devenir danseuse professionnelle et maintenant professeur. Elle ne veut pas être comme certain(e)s de ces "profs" qui commencent à organiser des cours et des stages alors qu'ils sont eux-mêmes peu ou pas formés. Ils proposent dans leurs "cours" des pas approximatifs voire inventés. Elle sait que la concurrence est forte entre les professeurs, particulièrement en province, et il n'y a pas de réel échange entre eux.

Heureusement, les forums sont des espaces qui font réellement vivre la communauté. Saba a un réel plaisir de pouvoir échanger avec d'autres danseuses. Les instances fédératives (*FFDO*) ou les têtes de réseaux (l'*ODC*) permettent aujourd'hui de clarifier et de valoriser la danse orientale. Aurore apprécie que la DO évolue aujourd'hui. Les fusions avec d'autres formes de danse, cela la rend accessible à un public plus large. L'innovation permet de faire vivre cet art, de ne pas le cantonner. Malheureusement, les médias répondent peu présents. Pour eux, "*la danse orientale est tout juste un divertissement dans les shows télévisés*", regrette-t-elle.

Marianne C. (Zahila), du patin blanc au satin rouge

Marianne est née en Uruguay, mais habite Paris depuis plus de vingt ans. Elle aime le sport et tout particulièrement les sports de spectacle ayant un côté artistique (pendant 10 ans, elle a patiné sur la glace de Saint-Ouen avec le CGA et a été capitaine de l'équipe de ballets sur glace du club audonien). C'est une amie, passionnée de danse berbère, qui a commencé à l'initier à quelques mouvements dans son salon et puis un jour qui a voulu les inscrire à un cours de raqs al sharqi égyptien à Saint-Denis (93). Marianne était d'abord sceptique quant à l'adéquation entre son physique de "patineuse" ou de "danseuse classique" et cette danse qu'elle pensait plutôt faite pour les rondes. Les a priori sont vite tombés quand elle a découvert à ce cours des femmes très différentes: vieilles, jeunes, brunes, blondes, fortes, fines... toutes appliquées à faire bouger indépendamment chaque partie du corps, le tout sur des musiques dynamiques ou suaves. Un vrai bonheur, une inspiration qui dure depuis maintenant six ans et qui n'est pas près de se tarir tant Marianne, dont le nom d'artiste est *Zahila*, découvre dans chaque spectacle, stage, cours, de nouveaux styles, de nouvelles idées, de nouveaux mouvements.

(Zahila, au spectacle *Ahlam Layla*, le 15 mars 2008, *Mosaïque Orientale*, photo Alban Boireau, *Les Zumains*)

Marianne s'investit dans les associations *Mosaïque Orientale*, qu'elle a fondée en 2006 avec deux amies (Sajani et Sukaïna) et dans le *Cercle des Danses Orientales (ODC)*, pour promouvoir un art dont la diversité est méconnue. Avec un travail à plein temps, une vie de famille et une dizaine d'heures par semaine consacrées à la gestion de ces deux associations, il lui reste malheureusement peu de temps pour la création. C'est pourtant elle qui était le 15 mars dernier l'une des chevilles ouvrières du magnifique spectacle *Ahlam Layla*, donné à Colombes. Aujourd'hui, elle travaille avec Morgiana. Elle cherche à goûter à d'autres styles de danse orientale comme le tribal (ATS), les fusions comme le bellypopping aux influences hip hop et le tribal fusion.

Mayodi l'a dit (à Nancy, le 9 mars 2008), récit d'un stage organisé par **Liz Khoui**

Mayodi ne dit pas son âge. La pudeur d'un homme faisant face à 35 femmes, ses *élèves* d'un jour. Les hommes sont rares dans le milieu de la danse orientale. Mayodi danse et enseigne. Il est même un maître dans sa discipline et ses stagiaires d'aujourd'hui sont venues de tout l'Est de la France, de Nancy bien sûr, mais aussi de Metz, de Strasbourg, de Mulhouse, et même de Luxembourg. Au milieu du groupe pourtant nombreux, Mayodi reconnaît aussitôt. une jeune

participante. Elle avait déjà assisté il y a quelque temps à un stage à Rennes et elle n'aurait manqué pour rien au monde cette session de 4 heures proposée aujourd'hui par **Liz Khoui**, prof de DO dans la ville aux portes d'or.

Mayodi est né à Agadir où il a passé sa petite enfance avant d'arriver en France avec sa famille en 1970. Sa mère révérait Om Khalsoum et le petit garçon des sixties a baigné dans la musique égyptienne. Il s'est abreuvé des comédies musicales des années 40-50. A 18 ans, il veut s'inscrire à une activité d'aïkido dans un centre socio-culturel, lorsqu'il entend dans une salle voisine de la musique arabe et découvre qu'on y apprend la danse orientale, avec un professeur homme. C'est finalement là qu'il va s'inscrire, devenant vite le plus doué du cours. Il démontre déjà que l'on peut danser en étant un homme sans rien perdre de sa masculinité.

A 19 ans, il se destinait à des études d'histoire - s'intéressant particulièrement à la Nahda, la Renaissance arabe. L'histoire le passionne toujours autant aujourd'hui : "Quand je vais dans une ville, où que ce soit dans le monde, je cherche toujours où sont les musées". Mais il tombe amoureux d'une danseuse. L'amour restera platonique. Il n'épousera pas la danseuse, en tout cas pas celle-ci, mais il épousera la danse. La personnalité de Mayodi intrigue ses élèves du jour. Pendant la pause ("dix minutes, pas plus !"), elles s'agglutinent autour de lui. " Vous parlez bien le Français pour un Egyptien ! ". Il répond : "Normal ! Je suis un vrai Parisien. Je vis à Paris. J'adore Paris. J'y habite depuis plus de trente ans. Mayodi a un charisme naturel. Liz savoure sa joie d'avoir pu faire venir à Nancy l'un des plus grands interprètes masculins de danse orientale au monde. Dans la salle de spectacle de la Maison Robert Sittler, dans le décor campagnard du Moulin de Boudonville en fond de scène, il met à l'aise ses stagiaires, communique son humour. Il monte sur la scène. "C'est l'Occident qui a inventé la scène. En danse orientale, on est au milieu de son public, tout proche de lui. Et. on doit être capable de danser dans un espace de 2 m2. Imaginez que vous dansiez sur une table !".

Pendant le cours, Mayodi tourne le dos à ses élèves pour qu'elles puissent mieux visualiser les mouvements. "Mais, méfiez-vous, je vois tout ce que vous faites. J'ai des yeux derrière la tête".

Son public est déjà sous le charme. Liz me parle de ses élèves : " Chacune est là pour elle-même, pour retrouver sa féminité, parfois ses racines", me dit-elle, avant de rejoindre le groupe. Les stagiaires ayant des origines arabes sont, aujourd'hui en tout cas, une minorité. Au premier rang, Omnia est concentrée. Elle ne perd rien des mots et des gestes du Maître. Mayodi corrige les mouvements. Il tutoie. Il dit *mesdemoiselles*, même si dans la salle les élèves peuvent avoir de 18 à 58 ans. Il dit *ma belle*, *ma chérie*. Il précise "parce que je ne connais pas les prénoms". L'enseignement est très technique, mais pour se faire comprendre, il utilise beaucoup d'images. Toute la pédagogie de Mayodi est là : discipline et précision du geste - parce qu'être un homme dans un art considéré comme féminin l'a obligé lui-même à toujours rechercher la perfection - et la liberté du verbe - parce qu'être un homme lui permet aussi d'user de l'art de la séduction.

Un petit florilège de Mayodi dans le texte. La danse part du ventre. Le mot *danse du ventre* n'est pas péjoratif. Il y a bien la danse *secouer-rouler* (rock and roll). On tient son ventre. ½ heure de ventre tenu équivaut à 200 abdos. Elles rient. Les bras sont à la hauteur de la poitrine. Non, pas aussi haut ! on les voit, les prétentieuses ! Oui, comme ça. C'est bien. Le mouvement part de l'épaule, se prolonge dans le bras et finit par la main. Surtout pas le contraire. Légère la main ! Imaginez que vous tenez un tube Guerlain au bout des doigts, entre le pouce et le majeur. Fluide, le mouvement ! Tout en rondeur ! Il n'y a pas d'angle pointu en danse orientale. Pensez au syndrome de la photo. Vous vous imaginez comme cela (il montre un geste disgracieux), prise sur le vif ? Quelque soit le moment de votre danse, vous restez belle. Belle et dominatrice. Une grande danseuse, c'est une maîtresse femme qui en impose. Mayodi parle d'abord et puis lance la musique. Ecoutez beaucoup de musique. La musique doit vous nourrir, vous inspirer. Il compte à voix haute tout en montrant le mouvement. Huit temps, puis quatre temps, puis deux temps. La musique orientale est binaire. Et le silence, c'est important le silence. Le silence est une note en musique orientale.

(Liz Khoui et Mayodi) (Omnia, concentrée sur son bassin)

Mayodi fait tourner le groupe pour chaque partie de son cours. Les danseuses sont en ligne (sept lignes de cinq). Les lignes avancent. Le premier rang passe derrière. Omnia réajuste ses vêtements. Certaines s'échappent pour boire leur bouteille d'eau. Vous avez déjà soif ? Au cabaret, vous ne quitterez pas la piste pour aller boire. Le pipi et la bouteille, c'est avant qu'on y pense ! Elles ne le prennent pas mal. Elles sont là pour apprendre. Non, pas comme ça ! les bras, c'est pas des essuie-glace ! Tu as deux jambes, ma chérie, on n'en laisse pas une au vestiaire ! Et les pieds, d'abord le talon, puis la plante, puis les orteils. Mais toutes sont plutôt concentrées sur leur bassin : le bassin est la source de l'énergie. Les hanches : elles donnent les accents. Le mouvement part du genou. Le genou aide à donner l'accent de la hanche. Les pieds tournent avec les chevilles. Non, tu n'écrases pas une cigarette ! Oui, comme cela ! La musique s'anime. Le groupe est de niveau hétérogène. On reconnaît les Maghrébines. Dés que la musique est lancée, elles se mettent à sourire, les visages s'épanouissent.

Et on tourne à nouveau. Omnia avance d'un rang. Mayodi indique les mauvais mouvements qui, à force, peuvent martyriser les disques dorsaux ou torturer les chevilles. Il glisse du vocabulaire, des connaissances, explique le baladi, le sharki, le saïdi, fait partager son expérience. Dix-huit ans de cabaret, des tournées mondiales avec sa compagnie El Noujoum qu'il a créée en 1990, une comédie musicale orientale *Nel Haroun* créée en 1998 et jouée soixante dix fois dans quinze théâtres nationaux, le spectacle *Moucharabieh* (*Intimité orientale*) en 2005, et puis *Djinn : la nuit des génies* en 2006. Il a eu des centaines d'élèves à Paris (où il enseigne au Centre des arts vivants) et des centaines d'autres pour ses stages dans le monde entier, jusqu'au Japon. Mayodi a dansé à Djakarta, San Francisco, Seattle, Vancouver, Berlin, Zürich... et dans tout le monde arabe, en Tunisie, au Liban, en Egypte. Il a dansé en Israël, et dans son pays natal bien entendu. En 2007, il a monté un spectacle qui est comme un bilan de son histoire *Yallah Mayodi, confessions d'un danseur du ventre*. Il l'a déjà présenté au Café de la Danse, au Théâtre Pierre Cardin,... et prépare pour fin 2008 - courant 2009 une tournée en France. La journée nancéienne se termine en chorégraphie et dans la joie. Liz aimerait réinviter Mayodi bientôt, pense déjà à son prochain stage avec Sana. Omnia sait qu'elle a encore beaucoup à travailler. Mayodi rentre à Paris. Il aime plus que tout la ville-lumière. Il va y retrouver dés demain, ses élèves. Toujours faire partager son amour de cette danse qui est toute sa vie.[548]

A Saint-Etienne, Fanny nous raconte sa passion pour la danse orientale *(témoignage)*

Fanny, qui habite Saint-Etienne (Loire) est une passionnée des cultures du monde et des danses orientales en particulier, elle a créé en 2005 un blog dont le forum est devenu au fil des mois l'un des plus dynamiques du monde de la DO, connu de toutes les passionnées de France et au-delà.[549]

(Fanny lors du CCDO 2008 à Paris, organisé par Founé Diarra)

Pourquoi cette passion ? D'où vous est-elle venue ?

J'aimais beaucoup *la musique orientale* et j'avais envie d'apprendre à y poser des pas et des mouvements. L'Orient fait rêver, ses musiques et ses danses sont envoûtantes... c'est un appel au voyage, une découverte d'autres cultures, un ensemble qui émerveille et pousse à creuser toujours un peu plus. Certaines rencontres ouvrent d'autres portes sur d'autres styles, d'autres

---

[548] Le site de Mayodi : *www.mayodidanse.com* Un film documentaire a été tourné en 2001 sur Mayodi : *Mayodi, rives d'Agadir au divan du monde*, film de Sabine Chevrier (55 mn, production Charisma). Un film est également en cours de réalisation à partir du spectacle *Yallah Mayodi*
Le site de : *www.liz-danse.com*. Liz Khoui enseigne à la MJC Lillebonne à Nancy. Elle organise le 6 avril 2008 à Nancy un nouveau stage, cette fois-ci, avec Sana (*www.sanasultan.com*). Liz, qui travaille avec les musiciens de Salim Beltitane ainsi qu'avec le Nawad Orchestre, présentera le 29 juin 2008 un spectacle gratuit dans le parc Richard Pouille de Vandoeuvre-les-Nancy.
[549] Propos recueillis par nous, GD

univers, d'autres artistes, etc. D'ailleurs, l'expression *danse orientale* s'accorde de plus en plus au pluriel, juste reconnaissance de ses riches origines, évolutions et spécificités... qui me fascinent !

Comment votre entourage vit-il cette passion ?

Mon entourage la vit bien et m'encourage. Je ne néglige pas l'un pour l'autre : les deux sont essentiels pour moi.

Que pensez-vous du milieu de la danse ? est-il suffisamment bien organisé ? que manque-t-il ?

Concernant l'enseignement de la danse en général, je crois que les danses classique et contemporaine ont été structurées "dès le départ". Les danses du monde se sont invitées petit à petit dans les programmes de cours... sans vraiment de structure académique (minimum requis pour enseigner les bons placements du corps et ne pas blesser ses élèves par exemple). Le dilemme n'est pas mince : cadrer leur enseignement pour éviter les *cours sauvages*, tout en préservant l'authenticité et l'âme de ces danses.

Les danseuses entre elles se voient-elles plutôt comme des concurrentes ? ou des personnes partageant les mêmes passions ?

Au niveau amateur qui est le mien, les danseuses se voient davantage comme des personnes partageant les mêmes passions, heureuses de se rencontrer à diverses occasions (stages, soirées...) pour échanger. C'est toujours très sympathique ! Au niveau professionnel, la notion financière rend l'aspect concurrentiel plus palpable. Pourtant, il y a de la place pour tout le monde, chaque enseignement est différent, idem concernant le travail de création chorégraphique. Certaines l'ont compris et exercent leur métier avec passion, conviction et amour du partage. D'autres non hélas. Au fait, il existe également nombre de danseurs orientaux, moins nombreux, certes, mais ils apportent aussi leur pierre à l'édifice. Ils sont aussi moins *bruyants*... bien que *proportionnellemen*t aussi célèbres et talentueux que les danseuses.

Pourquoi plusieurs forums ? plusieurs organisations (FFDO, ODC) ? Y aurait-il des clans ?

Avant l'explosion d'Internet, il était très difficile de trouver des informations, ne serait-ce que pour trouver un cours ou connaître l'actualité des stages et des spectacles. Ces dernières années, les sites, blogs, forums, webzines et agendas de danses orientales se sont multipliés. Un support unique serait peut-être plus pratique mais bien ennuyeux : il est très intéressant de *croise*r les informations pour se faire sa propre idée et élargir son horizon.

Il y a 3 ans, j'ai mis en ligne un blog pour faire partager mes découvertes et coups de cœur en danses orientales, agrémenté quelques mois plus tard par un forum. J'avais envie de *connecter* mes différentes rencontres entre elles. D'autres passionnés (débutants, confirmés et professionnels) nous ont rejoints par la suite, enrichissant encore ces échanges. La publicité et l'anonymat y sont minimisés, afin de préserver une qualité d'échanges. Etant danseuse amateur, je n'ai rien à vendre, donc rien à gagner en gérant un blog et un forum sur ma passion, si ce n'est de très belles rencontres artistiques intra ou inter-régionales, qui souvent se soldent par des rencontres *de visu*.

Par ailleurs, il y a en effet plusieurs organisations, dont je ne fait aucunement partie. De nombreux acteurs du milieu des danses orientales ont constaté un *manque de reconnaissance*, problématique soulevée de façon récurrente je pense dans la danse en général, dans les danses dites *du monde* en particulier peut-être. Pour ces dernières, des études ont été menées je crois, mais la Fédération Française des MJC a organisé plusieurs rencontres d'envergure nationale entre les enseignants de danses africaines et orientales, dans le but de mener une réflexion sur leur reconnaissance, conférences et formations pratiques à l'appui.

Concernant la danse orientale en particulier, deux initiatives ont effectivement été menées. Le "manque de reconnaissance" est leur moteur commun mais leurs actions et leurs objectifs diffèrent. La FFDO vise à structurer les différentes activités afférentes à la danse orientale : cours, spectacles, etc. L'ODC, quant à lui, souhaite promouvoir les danses orientales, avec un premier annuaire des professionnels du milieu et d'un agenda des manifestations en France et en Europe en ligne.

Dans le fond, toutes ces initiatives ont le mérite d'exister. Ensuite, comme dans tout autre domaine, il existe effectivement des clans, plus ou moins fermés, avec des influences plus ou moins prononcées... Il y a les personnes qui œuvrent pour l'art et celles qui œuvrent pour leur ego. Mais ne focalisons pas sur ces dernières, ce serait injuste pour les personnes qui donnent, avec plus ou moins de discrétion, tout et plus encore à la danse.

La danse orientale aujourd'hui est-elle suffisamment ouverte aux évolutions ?

Tout le monde n'entend pas la notion "d'évolution" de la même façon. Les danseurs se partagent pratiquement en deux familles : "les puristes" d'une part, qui revendiquent une danse telle que pratiquée dans le pays considéré comme son berceau, l'Egypte; les "novateurs", d'autre part, qui le plus souvent travaillent sur des "fusions": latina, hip hop, flamenca, etc. Et ces derniers ne sont pas toujours très approuvés. Il y a aussi des pistes explorées avec la danse contemporaine et d'autres danses populaires des pays d'Orient.

Les danses orientales évoluent à plusieurs niveaux : cours, stages et spectacles se multiplient, les différents styles s'affirment (si j'en crois l'Open 2007 et le CCDO 2008 auxquels j'ai assisté : deux évènements qui mettent en lumière des talents en devenir, chacun a souligné de beaux efforts de créativité, en solo ou en troupe, merci à leurs organisateurs respectifs !), les gens *bougent* grâce à une meilleure communication et sortent de leur microcosme.

Pensez-vous que les médias accordent une place juste à la danse orientale ?

Je déplore d'une façon générale le manque de danse à la télévision. La danse orientale s'invite tout au plus dans quelques émissions de variétés, sinon dans de rares reportages. Il existe une journée internationale de la danse (le 29 avril) qui passe chaque année complètement inaperçue, contrairement à la fête de la musique qui est plutôt bien médiatisée. Concernant la presse écrite, on arrive à trouver de rares chroniques autour de la danse orientale dans des revues féminines (où le côté *fitness* est plus souvent valorisé que le côté artistique), et peut-être quelques compte-rendus de galas dans les journaux locaux.

Je recommande les réseaux associatifs et autres organismes culturels pour connaître l'actualité locale notamment. J'en profite pour saluer Laïla B., une des plus grandes passionnées de danse orientale qu'il m'ait été donné de rencontrer. Elle a côtoyé énormément de danseurs, participé à plusieurs mémoires sur le sujet et a aussi rédigé de nombreux articles pour le magazine québecois *Papyrus*, faisant ainsi connaître des danseuses françaises outre-altlantique. Meilleures pensées à elle !

(témoignage)

Laura devant son miroir

(avril 2008)

"*La danse est devenue un univers à part entière dans mon coeur*"

Si Laura, ardennaise, n'a aucune origine orientale, elle se passionne pour les cultures de l'Orient, et en particulier pour la danse, que malheureusement, par manque de temps et surtout de moyens, elle doit pratiquer seule, chez elle, devant son miroir. C'est par son idole, Shakira, qu'elle est arrivée à cette passion. Sans doute, précise-t-elle, "*c'est une approche superficielle, mais une approche quand même... après libre aux gens de s'arrêter ou d'aller plus loin*". Comme elle. Elle

est décidée d'aller plus loin. Elle a commencé sur *Ojos Asi*, une démo de 3mn, interprétée par Shakira avec élégance et beauté. Maintenant malheureusement, après avoir pratiqué pendant un an à Deville, elle attend de finir ses études à Valenciennes pour s'engager totalement. Elle avoue parfois être démoralisée seule devant son miroir et d'être tentée de remballer ses (trois) tabliers. Mais non, Laura, il ne faut pas laisser tomber !

Laura n'avait que onze ans à peine lorsqu'elle a entendu pour la première fois "Whenever, whereever" de Shakira. Elle est devenue une fan. Trois ans plus tard en 2004, Shakira a sorti le DVD "Tour off the mangoose" (en concert), avec le sublime "Ojos asi". Laura découvre cela avec une véritable extase. Elle n'a plus d'yeux que pour Shakira. Dans "Ojos asi", Shakira enchaîne sur scène des pas de danse orientale sur des rythmes modernes et sur un texte en espagnol. C'est la synthèse épanouie de racines libanaises, d'une culture latino-américaine et d'une expression musicale de son temps.

Laura, qui a alors 14 ans, découvre la danse, s'y intéresse, se renseigne sur le net. Elle est ardennaise, sans aucun lien culturel avec le monde arabe ("*pure française*", me dit-elle, bien qu'ayant passé sa petite enfance en Afrique, Djibouti, Sénégal, du fait de la carrière militaire de son père). Elle se renseigne pour s'inscrire à un cours de danse à Charleville, la ville la plus proche de chez elle. Elle trouve Arduinia, mais "*les prix étaient affolants !*". Sa mère, qui désormais vit seule avec trois enfants (Laura, sa soeur jumelle, et une grande soeur), lui dit qu'une de ses collègues dansait à Deville (c'est entre Charleville-Mézières et Revin). Une jeune professeure de danse est arrivée fraîchement de Tunisie et elle donnait des cours de danse égyptienne (ainsi que des cours de salsa et de classique). Onze euros par mois pour 3, 4 séances. "*Bref, c'était génial*". Elle a testé. C'était "*nickel*". Une excellente ambiance. Une prof très douée. Laura était toujours un peu en avance sur les cinq autres participantes, qui avaient plutôt entre 30 et 40 ans. Elle devait attendre qu'elles réussissent le mouvement pour en commencer un autre. Laura, elle, "pratiquait" depuis 3 ans via internet ou des DVD. Mais "*la prof était géniale. Elle montrait et découpait bien les mouvements*". A Deville, les cours se passaient souvent sur les rythmes et les chansons de Nancy Ajram. C'est une chanteuse magnifique, jeune (née en 1983), libanaise et qui est devenue une icône de la beauté orientale. Laura écoute toujours Nancy Ajram comme elle écoute Amine, un chanteur arabe. "*J'ai toujours aimé ces sons-là*".

Hélas, après le bac, Laura est partie à Valenciennes pour ses études en "BTS Bio-analyses et contrôles" et ses horaires ne correspondaient plus. La prof serait repartie en Tunisie... Valenciennes est une ville sympa. "*Il y a le tramway qui permet de circuler... J'aime le côté CROUS où il y a plein d'étudiants étrangers avec des cultures et des langues différentes. Il y a des centres de beauté un peu orientale*". Laura s'intéresse à "*cet univers de soins que l'on trouve dans ces pays, je crois*". Elle trouve ses produits orientaux, comme l'huile d'argan, à *Nature et découverte*, la cire en supermarché. Elle est fascinée par la beauté orientale, "*les beaux cheveux noirs épais, la peau mate, les grands yeux noirs... c'est quelque chose que j'aurais toujours voulu avoir, même étant très jeune. Je trouvais cela plus joli que les yeux bleus. Moi, je suis châtain, aux yeux bleus, blanche (très blanche), grande et mince, avec en plus une petite poitrine. Mais la DO, c'est pour tout le monde ! Moi, j'aime cette culture et tant pis pour ceux à qui cela déplaît. je danse !!!*" La danse lui apporte santé et bien-être, elle lui permet aussi de se sentir femme, féminine. "*La danse met en valeur la femme. Elle offre des formes féminines, en sablier, pour avoir une taille de guêpe*". Comme Shakira : "*j'ai trouvé son secret beauté*".

Si Laura trouve les femmes orientales magnifiques, elle aime aussi l'architecture, les styles vestimentaires, la langue. Elle a essayé d'apprendre l'arabe, par un ami du CROUS qui est arrivé il y huit ou neuf mois et qui parle couramment le français. Elle aime aussi les percussions ("*dés que j'entends des percus, j'ai envie de danser*"), s'intéresse ausi à la danse brésilienne ou africaine, au tango, au jump qu'elle danse en boite de nuit, mais elle revient toujours à la danse orientale.

A Valenciennes, Laura a cherché un cours, mais cela ne lui convenait pas: prix élevé, pour une qualité inférieure à ce qu'elle avait connu à Deville (trop d'élèves dans une salle peu adaptée, peu d'explications techniques, selon elle). Alors, elle s'entraîne seule, une trentaine de minutes par jour, face à un miroir (chez sa mère à Nouzonville) ou parfois juste face à une fenêtre, grâce au reflet (chez elle à Valenciennes). "*Il faut juste se voir bouger*". Sur le forum d'Irida, elle demande des conseils, essaie le mouvement jusqu'à ce que cela ressemble à ce qu'elle voit sur les vidéos.

Elle a soif de connaissances. Elle voudrait en savoir toujours plus. Pour certains mouvements, c'est plus difficile, les tremblements, et surtout le shimmy. "*Je manque de regard extérieur sur mes mouvements chauds*". Elle a bien essayé d'intéresser Julie, sa meilleure amie, mais celle-ci a vite abandonné. Elle n'avait pas, comme Laura, cette passion qui habite son coeur. Pas plus que ses soeurs qui ne s'intéressent pas non plus, bien qu'elles respectent sa passion. Alors, qui peut lui dire : "*plus droite, plie plus tes jambes !*". En semaine, elle observe sur le net ("*mon cerveau pratique*") et elle le retravaille le week-end ("*et là, c'est mon corps qui pratique*").

Laura rêve qu'une grande chaîne, comme *M6*, crée une émission qui ferait découvrir cette danse, avec des témoignages ("*comme le mien*", mais aussi "*des plus expertes*"), et "*que l'on montre bien l'univers, les origines, et surtout que l'on montre des danseuses danser !*". Elle rêve que l'on facilite son apprentissage un jour en France, et surtout que ce soit moins cher, plus accessible.

La porte des étoiles

(octobre 2011)

Un sondage effectué auprès des intergènes[550] est explicite. "*Pour vous, la danse orientale, c'est... ?* " ... un art vivant, pour 83,8 % d'entre vous, de l'érotisme de cabaret, pour 9,9 %, de l'exotisme de bazar, pour 4,5 %, un archaïsme, pour 1,8 %. Le 1er octobre 2011, l'association *Almase* a magnifiquement montré aux Nancéiens ce qu'était un spectacle vivant. Chronologie d'une soirée exceptionnelle.

(*Viny*, photographiée par André Elbing)

Soeurs de coeur

MJC Lillebonne, quelques heures auparavant. A la terrasse de l'une des plus anciennes demeures seigneuriales du Vieux Nancy, patrimoine historique, le soleil est de la partie. Une vraie chaleur estivale. Véronique est très affairée à régler tous les petits détails de la logistique : véhiculer les artistes, faire suivre les tenues et accessoires, préparer la billetterie,... Pendant trois jours, Lillebonne est le lieu des stages de danse orientale organisés autour de la présence à Nancy des plus grandes danseuses venues du Caire : Randa Kamel et Nasra Emam. Ces deux stars de la danse égyptienne sont venues pour leurs amis Liz et Raed AbdElghany, le couple magique des nuits d'Orient en Lorraine. Des danseuses professionnelles sont venues de toute la France pour les stages et pour le *Festival Bab al Noujoum* (*la Porte des Et*oiles), d'Angers, Tours, Lille, Montpellier, Paris, de Luxembourg... Les élèves, danseuses de la compagnie et amies de Liz AbdElghany Khoui n'en croient pas leurs yeux. Elles sont toutes là, **Inaya Omnia Fadlane**, qui enseigne à Nancy à la MJC des Trois Maisons (*Consult'IDS*, *Image Danse Soi*), Virginie dite **Viny**, la sœur de cœur de Liz, qui navigue entre Metz et Nancy, Jennifer dite **Jenni**, d'origine andalouse, ... Elles sont passionnées de danses et de cultures du Maghreb et du Moyen-Orient. Viny a commencé

[550] les internautes amis du site *entre-gens*, 2006-2016

par la danse classique avant de découvrir il y a une dizaine d'années les montagnes du Djurdjura et cette culture kabyle qui fait danser les femmes. Elle a en parallèle découvert la danse orientale à Metz avec Esmeralda et a poursuivi sa formation avec Liz AbdElghany pour se consacrer à l'enseignement des folklores d'Afrique du nord a travers la France. La veille au soir, Viny et ses amies ont interprété au restaurant *La Médina* de Vandoeuvre) les danses des chikhat du Maroc, en l'honneur des invitées du Festival. Mais ce soir, à Nancy, c'est l'Egypte, authentique et plurielle, qui est à découvrir.

(image de droite, Raed, Randa, Liz)

Place à la fête

La Salle Raugraff s'est entourée de superbes tentures rouges traditionnellement utilisées en Egypte (khaymaya) pour accueillir les étoiles de la danse en cette première soirée d'octobre. Face à la scène, le technicien du son et lumière de *Feeling*, association d'insertion qui, cet été, a habillé de mille couleurs lumineuses la Cathédrale de Toul, règle les derniers détails. La salle s'est remplie d'un public impatient de découvrir, femmes et hommes, jeunes et moins jeunes, familles,...Mais il manque du monde pour que la fête soit complète. Il n'y a ni les notables locaux qui ont *oublié* de venir voir l'excellent travail de Liz et de Raed, ni certaines autres *profs* de danse orientale de la région qui sont restées sur un mode concurrentiel guerrier. Triste ! Mais place au spectacle maintenant, place à la fête.

Randa Kamel, le souffle de la liberté

C'est une histoire que l'on va vous raconter. Le spectacle commence comme un conte oriental. Mais on n'oubliera pas que nous sommes en 2011, l'année où le monde arabe tente de conquérir enfin sa liberté. Le public est invité à une minute de silence en hommage aux victimes du printemps. "Le souffle de la liberté est arrivé dans cette salle Raugraff pour embaumer notre vie" dit le présentateur, conteur d'un soir. Sans plus attendre, il invite la grande, la belle, la magicienne **Randa Kamel**. Avez-vous vu déjà un spectacle où, dés le premier tableau, c'est l'immense star qui ouvre la soirée ? Ici, c'est ainsi, et cela promet pour la suite...

Randa, c'est la puissance, un charisme, une énergie extraordinaires. Son corps est habité tout entier par la musique, par le rythme. Randa danse en Egypte depuis l'âge de 13 ans, après avoir fait ses classes au sein de la troupe folklorique *Reda*. Elle y a appris les bases de la danse, dit-elle. Tout est automatique dans cet enchaînement frénétique de mouvements des épaules, du bassin, des bras, des mains, des jambes,... Tout est maîtrise parfaite d'un corps destiné à la danse. Habillée de bleu, Randa évoque le ciel d'un Orient mythique. Le public la suit, par des you-you, par des mains qui battent le rythme, par des yeux qui brillent, par des frissons de plaisir. L'artiste joue tous les registres. Randa revient en tenue "Saïdi", hommage au Sud de l'Egypte. Tableaux suivants. En tenue verte, Randa s'accompagne de la voix (que le public ne peut entendre). Elle vit la musique. Tous ses gestes expriment des sentiments. Elle appelle le public ("Where are you ?") qui répond en tapant dans ses mains. Elle demande au technicien d'arrêter alors la musique pour se

laisser danser au rythme du seul public. Tout cela est improvisé mais juste. Le public est présent. Randa aussi ! Puis Suraiya arrive sur scène en voile blanc tel un papillon ou peut-être une étoile pour danser sur la voix d'Oum Khalsoum. Il ne peut y avoir de soirée égyptienne sans un hommage à la diva. Le temps pour Randa de se changer encore et de revenir dans une tenue noire tout en transparence. Elle danse au son d'une flûte (ney) un peu stridente. L'Orient est bien là et Randa Kamel, très communicative, appelle Liz au premier rang. La famille de la danse est rassemblée.

Nasra Emam, une femme passionnée

Le conteur peut maintenant annoncer Nasra : "elle est à vous !" **Nasra Emam** a fait ses classes au sein de la Troupe Nationale du folklore d'Egypte. Première danseuse de l'ensemble pendant de nombreuses années puis professeur chorégraphe pour cette même troupe, elle est une travailleuse acharnée, très persévérante. Depuis 2007, elle est le professeur phare du *Nile Group Festival* du Caire. Ses stages sont à son image : passionnée, fun, débordante de culture. Pour les stagiaires du festival qui, pour la plupart, l'ont découverte, c'est une révélation ! Elle a parcouru le monde et ce soir, elle est à Nancy. Avec un chandelier à 12 branches sur la tête, elle révèle une image insolite de la danse orientale où l'agilité se combine à la grâce. Elle est saluée par une ovation.

(Nasra Emam)

(Liz)

Les tableaux se succèdent de Randa à **Suraiya**, de couleur sable, qui danse avec ses cheveux, sous les roulements de tabla, de Suraiya à Nasra, puis de nouveau de Nasra à Randa, féline, à la robe qui scintille de mille diamants. Les diamants du Nil sont devant les portes dorées de la ville de Stanislas. Pause thé pour un quart d'heure. On nous promet une deuxième partie très différente et encore plus éblouissante. Suspense.

Ya Nawaem, malice et séduction

C'est l'histoire d'un couple. Ils se sont rencontrés en partageant une même passion. Ils ont tout de suite su qu'ils pouvaient réaliser de grands projets ensemble : pas seulement se marier, mais aussi vivre ensemble de leur passion, En Egypte et dans le monde entier, et monter, une fois par an, un grand festival à Nancy, *Bab al Noujoum*, et une troupe de danseuses européennes, *Ya Nawaem*.

C'est cette belle aventure que Liz et Raed racontent maintenant sur scène, en dansant. Le peuple égyptien a beaucoup d'humour... et particulièrement lorsqu'il s'agit de narguer la relation entre les hommes et les femmes. Liz et Raed miment, en danse, l'approche, la séduction, l'envoûtement,... L'humour populaire égyptien, c'est rire de ces hommes au café qui jouent au domino en regardant passer les femmes. La beauté populaire égyptienne, ce sont ces femmes du Sud que la danse saïdi révèle dans leur malice, avec leurs jeux de séduction, faits de clins d'œil et de sourires coquins. Aida, Asrar, Diya, Iliana, Inaya, Noura, Ounsya, les danseuses de Ya Nawaem montrent des femmes fières et fortes et il y a de quoi ! Après un coaching intensif de plus de six mois et une formation complète aux folklores et danses d'Égypte (technique, mise en scène, idées,

chorégraphies, compréhension de la musique, connaissances culturelles ...), les danseuses portent à présent fièrement la griffe "Abdelghany" !

(Raed)

Dans leurs robes multicolores, elles se glissent dans le rythme des derboukas et des percussions. Puis c'est la danse de la canne, une danse terrienne, rurale. Les mouvements de hanche sont puissants. Les rotations de l'accessoire sont habiles. Les pas sont des rebonds. La musique est mélodieuse, souvent lancinante voire crispante lorsque le Mizmar produit ses sons suraigus. On dit que le diable fuit devant un tel spectacle. Cette danse du saïdi de Haute-Egypte reste une danse guerrière ! L'hommage à la féminité n'en n'est pas pour autant oublié avec un tableau magique où des ailes dorées se déploient entre arabesques et ondulations. Les danseuses habillées de costumes brillants et ornés de strass se déplacent majestueusement et fièrement, faisant glisser sur l'air ces grands voiles irisés. Puis Liz vêtue d'un costume doré qui habille littéralement son corps entre en scène. Un moment de grâce et de passion se dessine alors sur scène, elle que Nasra Emam appelle "Masréya" (l'égyptienne) nous emporte dans une danse orientale à la saveur d'antan.

Raed Abdelghany, un show-man d'exception

Les tableaux se succèdent, les accessoires aussi: les foulards, les bâtons, les paniers... Les danseuses changent de tenue à un rythme incroyable. Au micro, le conteur-présentateur fait patienter en laissant imaginer le spectacle des coulisses. Elles reviennent tantôt avec des robes fleuries et fichus colorés de la campagne, tantôt avec une robe blanche où telle une chrysalide, la femme s'éveille. Le public en redemande et surtout il demande Raed. Il ne sera pas déçu. Cet artiste a un sens exceptionnel du spectacle. La scène de l'homme et du cheval est un pur plaisir de drôlerie et une création de très grand talent. La danse de la ***tanoura***, interprétée par ce maître de renommée internationale, est un spectacle rare et inoubliable. Raed danse la tanoura depuis 1997. Ce folklore est dansé en Egypte lors des diverses fêtes (mariages, anniversaires, baptêmes,...). Inspirée de la célébration des derviches tourneurs, la tanoura égyptienne n'en a pas l'austérité. Les rotations permettent de jouer sur les tissus, les couleurs, les accessoires. Mais il ne faut pas la décrire, il faut la voir. Les Nancéiens ont eu le privilège rare d'assister à ce spectacle après les publics du Caire, de New York, d'Oslo, de Baalbeck et de près de 40 pays à travers le monde. En grand ordonnateur et magicien de cette soirée qui a été une féerie de près de quatre heures, Raed AbdElghnay a rejoint Liz et leurs danseuses pour un final en hommage à chacun des amis artistes qui ont contribué à la belle réussite de cette 3ème édition de Bab al Noujoum, en n'oubliant pas son présentateur (le conteur d'histoires). Il n'est autre que... le propre père (marocain) de Liz, absolument fier de sa fille. Dans la famille Khoui, de père en fille, on est artiste et sans frontière.[551]

---

[551] Les sites en liens **:** Liz *http://www.lizabdelghany.com*, Raed *http://www.raedabdelghany.com*, le Festival *http://www.babalnoujoum.com*

Tatiana Seguin dans la grande famille de la danse

(août 2015)

Le GFDA, entendez le *Grand Festival de Danse d'Angoulême*, est une affaire de famille. Il y a bien sûr et d'abord Tatiana, qui l'a voulu, qui l'a imaginé, qui lui donne son âme.

Tatiana Seguin, elle-même aujourd'hui jeune maman, a de qui tenir: sa mère dirige avec brio une école de danse dans la cité charentaise, à L'Houmeau. Dans les trois premières éditions du Festival, Katia Seguin assurait, de sa présence maternelle et professionnelle, le suivi de tous ces petits détails qui assurent le succès d'un festival désormais devenu incontournable de l'automne.

Nastasia

Dans la famille, il y a Nastasia, la petite soeur. Nastasia Caruge est déjà une grande pro. Danse classique, hip-hop, modern jazz, contemporain... Nastasia a passé tout au long de son enfance de nombreuses heures dans l'école de danse où enseigne sa mère, Katia. Avant elle, c'était son grand frère, Grichka, et sa grande soeur, Tatiana, qui s'exerçaient dans ces mêmes salles. Elle suit maintenant leurs traces, à Paris et dans le monde. Dans ses années collège, Nastasia était presque gênée du succès qu'elle avait dans la cour de récré, alors qu'elle était la danseuse vedette d'un téléfilm, comme nous le verrons plus loin, et qu'une vidéo sur elle, pleine de fraîcheur et de gaieté, faisait le buzz sur le net. *Tempo*, film de Sandrine Magne, c'est le désir de filmer des corps, des mouvements, autant que celui de raconter un peu du quotidien de cette jeune fille. Nastasia racontait alors: "En fait, je n'ai même pas passé de casting. Le chorégraphe, c'est Yaman. Il a déjà travaillé avec ma soeur Tatiana et mon frère Grichka. Il m'a demandé si je voulais faire le clip." Une journée de répétition en août, une journée de tournage fin septembre: "On était dans une grande salle en banlieue parisienne. C'était un peu dur, on a beaucoup travaillé et fini assez tard." Au départ, elle devait être une princesse, finalement elle se retrouve grimée en Robin des Bois jouant de l'accordéon. Elle garde un bon souvenir de sa rencontre avec Bob Sinclar et Colonel Reyel. Visiblement, les deux artistes étaient très contents de la prestation "très pro" de la petite Charentaise qui réussit tout ce qu'elle entreprend. Malgré les 21 jours d'absence pour cause de contrat de danseuse, elle a quand même eu cette année-là un prix d'excellence qui récompensait tous les élèves de son collège ayant plus de 14 de moyenne dans toutes les matières: "Mais je n'aime pas qu'on le dise. J'ai l'impression que je me vante, alors que pas du tout !

Avec ces expériences de danse et de cinéma, Nastasia Caruge est devenue une comédienne recherchée par les réalisateurs. Cet été, elle est à Lille où elle tourne une fiction: "*Elles... les filles du Plessis*", un téléfilm de Bénédicte Delmas, qui retrace la grève de la faim d'une poignée

d'adolescentes dans un foyer d'accueil pour mineures enceintes, en 1971, avec Sandrine Bonnaire en directrice du foyer (diffusion attendue pour le premier semestre 2016).

Grichka

Grichka aussi a dansé toute son enfance. Il s'est formé très vite à tous les styles, du classique à la danse africaine, en passant par le hip-hop et le contemporain. Il a obtenu à l'âge de 17 ans son Examen d'Aptitude Technique à l'enseignement de la danse contemporaine et amorcé sa carrière professionnelle dans la comédie musicale: *Gladiateur*. Polyvalent, il est souvent sollicité à la télévision mais aussi très présent dans l'univers des compagnies tournées vers la création théâtrale, dont toutes ont en commun des valeurs de partage et d'engagement. En 2006, il découvre le krump, né dans les ghettos de Los Angeles, et il en devient le principal diffuseur en France et en Europe. Le krump lui permet d'exprimer sa personnalité, ses racines, son métissage, son énergie et sa spiritualité.

Tatiana

Née le 29 décembre 1983 à Angoulême, Tatiana est une fille nature, cheveux ras, toujours souriante, simple, disponible, "hypra-heureuse d'être là", "hypra-impatiente". Elle a beau être coutumière des paillettes, entre plateaux de télévision et scènes de tournées internationales, elle ne boude pas son plaisir à l'heure d'organiser chaque année à Angoulême le Grand Festival de la danse.

Danseuse de la Star Academy depuis 2004, sous la direction de Kamel Ouali qui affectionne particulièrement ses qualités, Tatiana Seguin est partie en 2007 étudier à la Alvin Ailey School à New-York. Elle danse pour des plateaux télévisés avec des artistes comme Shy'm, Taylor Swift ou Céline Dion. Lorsqu'elle a fait la finale de *La meilleure danse* sur W9, avec son frère Grichka, elle avait alors déjà un CV long comme le bras: des comédies musicales (des *Demoiselles de Rochefort* à *Cléopâtre*). En 2010, Tatiana Seguin est l'héroïne du téléfilm *Fais danser la poussière*. Cette fiction, inspirée de la vie de Marie Dô, obtient le Prix du Public au Festival du film de télévision de Luchon et fait l'objet de multiples diffusions (en 2010, 2012 et 2014). Elle y joue le premier rôle (Maya adulte) avec sa soeur Nastasia (Maya adolescente). Puis va suivre la tournée de Kylie Minogue et, cerise sur le gâteau people, c'est bien l'Angoumoisine qui, au détour d'une soirée de mars 2011, posait tout sourire entre la chanteuse pop australienne et les stylistes Dolce et Gabbana.

"Quand on rentre d'une tournée comme celle-là, prévient Tatiana Seguin, il faut reposer les pieds sur terre et se demander où on va... " Alors a-t-elle lancé le Grand Festival de la Danse. La danseuse tire parti de son entregent, ou plutôt de son réseau d'amitiés parisiennes, pour préparer chaque année un cocktail de stages et de soirées enjouées, avec même une Scène ouverte à tous les talents. On lui avait dit qu'il fallait trois ans pour installer un festival. L'édition 2015 (du 15 au

21 octobre) sera la quatrième. Pourquoi Angoulême ? "Je suis née ici. Je ne me voyais pas monter un projet ailleurs, c'est là que j'ai été formée. Ma formation est hypra-métissée, entre rythmique hip-hop, gestuelle africaine et danse classique. J'ai eu envie de créer un évènement qui me ressemblait."

Tatiana a aujourd'hui sa compagnie et un style à elle bien affirmé: sa gestuelle est écrite sur des bases de danse contemporaine, des énergies jazz et une musicalité actuelle et personnelle. La danse coule de source chez la jeune femme: "Depuis que j'ai 5-6 ans, c'est comme ça, c'est la naturel avec lequel j'ai vécu mon métier: je dansais presque autant au quotidien quand j'étais enfant que depuis que je suis pro." Seule la grossesse l'a poussée provisoirement sur les bords de la piste. La famille de la danse peut continuer encore longtemps de faire vibrer les parquets à Angoulême et dans le monde entier.[552]

Mehdi Baki

A 11 ans, Mehdi découvre la break dance. Il pratique en parallèle la capoeira. Après quelques années de battles, il Mehdi commence une formation à l'Académie internationale de la danse (AID, Paris), où il rencontre les danses contemporaine, jazz et classique. Depuis quelques années, il porte également un grand intérêt au théâtre physique. Sa danse est axée sur le travail du toucher de sol, la gestion des appuis, des équilibres et déséquilibres et les dynamiques.

Mehdi Kerchouche

Formé lui aussi à l'AID, Mehdi a doublé Christophe Maé sur *le Roi Soleil* de Kamel Ouali. Ce dernier lui confiera un des rôles principaux dans *Cléopâtre*. Chorégraphe depuis 2010, il est sollicité par les grandes marques comme Hermès. Il parcourt le monde pour enseigner et mettre en scène de grands évènements. Il est en ce moment sur les routes de France où il danse au côté de *Christine and the Queens*. Dans l'émission *Un grand rêve* (chaîne Gulli), Mehdi fait danser les jeunes talents.

TIN TAM ART

Depuis 1992, TIN TAM ART oeuvre pour la diffusion, la promotion et les pratiques des percussions du monde ainsi que pour les arts et les cultures d'ici et d'ailleurs. La percussion corporelle est là, à portée de main... pas d'instruments, juste son corps et ses sens. Elle peut se définir comme l'expression directe de soi et de sa personnalité. Elle invite le public à dépasser ses limites, dans une dynamique de partage et d'écoute, qui sont les bases de la musique.

S.Treya Crew

Créé par Elsa Fredon, le Crew participe à divers évènements (concours, TV, festivals...). Elsa enseigne le théâtre à L.Za Studio et la danse au CSCS de la Couronne (hip-hop, Ragga Dancehall).

School Rag

School Rag est une association de danse urbaine liant hip-hop newstyle et Ragga Dancehall. Créée par Ornella Mounier et située à Angoulême depuis 10 ans, elle participe à de nombreuses représentations dans la région mais aussi pour des oeuvres caritatives.

[552] Le site du festival. Au programme du GFDA 2015 (présentation des artistes par le GFDA)

Yann-Alrick

Né à Chambéry, Yann-Alrick est tombé sous le charme de la danse de Michael Jackson à l'âge de 5 ans. Il commença ses premiers cours de danse par du rock. Puis, plus tard, il tomba amoureux des danses swing comme le Boogie, le Charleston ou le Lindy, tout en s'intéressant aux danses latines et standards. Il a remporté *La meilleure danse* (W9) en 2011 avec sa partenaire Flore. Il a parcouru les routes de France avec Brahim Zaibat dans sa tournée *Rock it all Tour*. Aujourd'hui il tourne avec la compagnie D'pendanse.

Salina Barreaux

Salina commence par la danse classique, suivi par le modern'jazz et le contemporain et le hip-hop. A 19 ans, elle se tourne vers les danses de salon (rock'n roll, tchatcha, valse, tango, quickstep), la salsa portoricaine et la zumba, qu'elle enseigne, guidée par l'envie de partager sa passion, la danse, dans une ambiance festive.

Et plus encore: **Atome Beatbox**, **Vincent Heden**, les jeunes talents du CNSMDP se réunissent pour prendre la parole sur scène, ensemble avec leurs propres mots, et puis **Soria Rem**, une artiste hip-hop incontournable et reconnue dans le monde entier. Originaires de Seine-et-Marne, Soria Rem et Mehdi Ouachek ont donné à la danse hip-hop ses marques de noblesse et conquis les plus grandes scènes, en France et à l'étranger. En couple dans la vie comme sur scène, ils sont aujourd'hui les ambassadeurs d'une danse reconnue par les plus grands.

Nibiru

Aux quatre coins d'un monde où le sens n'est plus, où la folie des uns engendre la folie des autres, où il n'est plus question d'être mais de paraître, nous savons que nous ne serons plus jamais ce que nous sommes et avons été. Alors nous retirons notre masque. Enfin nous nous regardons avec humilité pour en tirer une vérité singulière. Nous sommes l'avenir, et qu' importent les raz-de-marée et séismes de la pensée unique. Debout, approchant ce monde, nous sommes le changement qui opère, nous sommes Nibiru. Dans cette pièce créée en 2014, on retrouve toute la performance physique de ces interprètes. Repousser les limites du corps n'a de sens pour ces chorégraphes que pour l'émotion qui s'en dégage. Cette création vous fera entrer dans un univers décalé qui n'appartient qu'à eux, entre puissance corporelle et poésie. A l'image de cette planète symbole de bouleversements, Nibiru est porteur d'un nouvel élan corporel.[553]

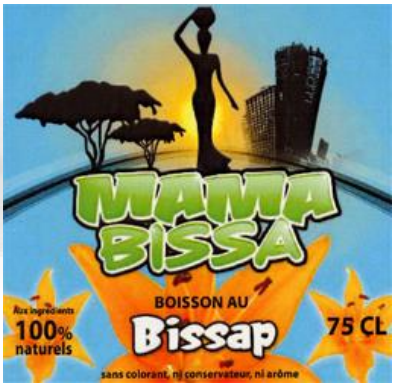
---

[553] parmi les sources de cet article, citons et remercions particulièrement les quotidiens régionaux *Sud-Ouest* et *la Charente libre*, ainsi bien évidemment que le site du Festival.

Tessitude

(octobre 2008)

Tessitude. Inutile de chercher ce mot dans votre dictionnaire favori. C'est un néologisme que nous vous proposons pour parler de la créativité des cités (tess, en verlan). Les *Talents des cités 2008* seront primés au Sénat le 8 novembre. Luc Besson, l'auteur du *Grand Bleu,* voit dans la banlieue une créativité qui l'enthousiasme, qui fait la mode musicale et vestimentaire des jeunes de 2008. *"En banlieue, c'est vivant, ils ont des idées. Ils ont envie de manger la vie, envie d'y arriver, envie de créer. Ils veulent bouger les lignes".* Les cités sont des pépinières de pépites...



Pépinière de pépites

Aux Coteaux à Mulhouse, les talents de photographe et de vidéaste d'**Oualid Ben Salem** (33 ans) comme ses prouesses de skater sont bien connus des habitants et de la Maison de l'Emploi qui accompagne le développement de son activité.[554]

(Oualid Ben Salem)

A la Cité Valdegour à Nîmes, **Djamel Gharbi** (37 ans) a la tête dans les étoiles, il a créé *Vega Informatics,* une entreprise d'e-commerce pour l'observation et la photographie astronomique.[555]

Au Val Fourré à Mantes-la-Jolie, le Collectif des femmes, sous la conduite d'**Abdatti Ben Moussa** (34 ans), fabrique et vend des boissons à base de gingembre et de fleurs d'hibiscus. Mama Bissa est le nom de leur entreprise.[556]

[554] Lien : Oualid Ben Salem, du skate à la photo pro
[555] Lien : Djamel Gharbi, l'étoile du quartier
[556] lien: Abdatti Ben Moussa, pour quelques feuilles de Mantes

Nourrir un monde de diversité. Le *Groupe Casino* croit à cette idée en parrainant **Néné Da Costa** (38 ans) pour son restaurant d'insertion des cuisines du monde au Havre avec l'*Association de Femmes Enfants et Hommes du Monde Entier* (AFEHME).

A l'Arsenal à Saint-Fons, **Khada Rami** est au volant de son ambulance. Le projet d'ASM Ambulances est accompagné par la Coursive d'entreprises de cette ville de la banlieue lyonnaise.

A Clermont-Nord, **Camel Alidra** (40 ans) défend l'idée du développement durable en proposant des économies d'énergie à tous ceux qui veulent rénover leur habitation (Alter Eco 63).

Ils sont jeunes (25 ans), ils ont la volonté de réussir, ils sont éco-citoyens. En Aquitaine, Sofiane Amezza, Nicolas Tuccha et Charef Benmahi veulent créer une entreprise de nettoyage respectueuse de l'environnement. Il n'y a pas que "le karcher" dans les quartiers, il y a aussi les *Eco Men*.

(Rêve sportif, avec Muriel Hermine à Montfermeil, spectacle réalisé par 22 jeunes filles du Collège Pablo Picasso en 2005)

Tous et toutes sont parmi les lauréats du Concours 2008 des *Talents des Cités* qui recevront leur prix le 8 novembre 2008 au Sénat.

Luc Besson, du grand bleu à la grande banlieue[557]

John Travolta tourne au milieu des îmmeubles aux Bosquets, la cité de Montfermeil (Seine-Saint-Denis). Plusieurs dizaines de figurants du quartier ont été recrutés samedi 27 septembre. Le film est produit par *EuropaCorp*, autrement dit par Luc Besson. Depuis deux ans, le cinéaste s'implique fortement pour la cause des banlieues. Tout a commencé par la rencontre avec des artistes de hip hop recrutés pour les bandes originales de ces films. En partageant avec les habitants des cités, il a découvert en même temps le total mépris avec lequel les banlieusards pouvaient être traités (habitat dégradé, emploi inexistant, réseaux de transports inadaptés,...) et par contraste la dignité et la qualité humaine des gens. Il dit tout le bonheur qu'il a à rencontrer ces jeunes, ces associations, mais aussi ces élus, que personne n'écoute.[558]

Luc Besson raconte sa découverte de la banlieue et sa rencontre avec les habitants. Il ne mâche pas ses mots. Il dit le cynisme qui, à ses yeux, conduit les pouvoirs publics à laisser certains quartiers se dégrader, pour les rénover plus tard, augmenter les loyers et se débarrasser des plus pauvres "soixante kilomètres plus loin". Et laisser la place à des catégories sociales plus favorisées: "Comme Paris est maintenant trop petit, en terme d'habitations, on a besoin de la petite couronne pour que la petite bourgeoisie puisse s'installer, avoir des maisons, des appartements." Déçu par

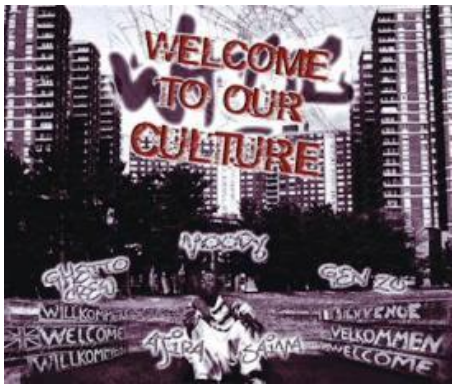
[557] mise à jour: suite à des incidents rencontrés par l'équipe de Luc Besson sur le quartier, le tournage a été suspendu pour garantir la sécurité de tous mais le réalisateur ne retire rien à ses propos évoqués ici.
[558] source Le Monde, Luc Bronner, 30/09/08

les hommes politiques qui "annoncent des plans banlieue tous les six mois, pour lesquels ils enlèvent ensuite la moitié de l'argent", il a choisi de conduire ses propres actions à travers l'association qui porte son nom. Quelques jours après les évènements de Villiers-le-Bel, où des adolescents ont été tués dans un accident avec une voiture de police, Luc Besson a rencontré discrètement les familles pour se forger sa propre opinion. La télé a filmé des jeunes agressifs qui voulaient "cramer les bagnoles" (des images bidonnées contre rémunérations pour faire "sensationnel"). Lui, a vu "des arbres, des parcs, des enfants, des gens qui sourient". Il a donc décidé de produire un documentaire engagé sur le traitement médiatique des émeutes de Villiers-le-Bel. Sa sortie au cinéma est prévue fin 2008 ou début 2009.

Au printemps 2007, Luc Besson avait organisé la projection, à Saint-Denis, La Courneuve, Sarcelles ou Clichy-sous-Bois, en avant-première mondiale, des films présentés au même moment au Festival de Cannes. Face au succès populaire - plusieurs dizaines de milliers de spectateurs - il a étendu l'opération en 2008, à la Grande-Borne à Grigny, à la cité des "3 000" à Aulnay-sous-Bois ou aux Courtilières à Pantin, en accompagnant les films de concerts avec des stars du rap et des artistes locaux.

A Saint-Denis, il multiplie les réunions autour de son projet de *Cité du cinéma*, qui devrait accueillir un gigantesque complexe de studios à partir de 2010.

L'auteur du *Grand Bleu* voit dans cette banlieue une créativité qui l'enthousiasme, qui fait la mode musicale et vestimentaire des jeunes de 2008. "En banlieue, c'est vivant, ils ont des idées. Ils ont envie de manger la vie, envie d'y arriver, envie de créer. Ils veulent bouger les lignes".



En mai, le CSA (Conseil supérieur de l'audiovisuel) a attribué à *EuropaCorp* un des treize canaux de la télévision mobile personnelle (TMP) qui diffusera des programmes sur les téléphones à partir de 2009. L'entreprise de cinéma se propose de repérer et de diffuser les "nouveaux talents" de la "culture urbaine". Luc Besson répète à l'envi : "Le jour où la France aura compris que son vrai trésor est là. Son trésor pour l'avenir..."[559]

Les Bosquets font du buzz

Go fast, le film d'Olivier Van Hoofstadt, est sorti au cinéma le 1er octobre 2008. *Go fast connexion*, c'est un court-métrage (22'), un reportage exclusif sur "le trafic du cannabis entièrement tourné dans le grand ensemble de Clichy-Montfermeil, une zone de non-droit, réputée impénétrable".[560] On y voit des courses-poursuites entre jeunes et policiers dans un quartier sensible, des armes, la drogue, autrement dit l'image de la banlieue. Sauf que... si tout au long du film on se croit dans un documentaire, au final on découvre que l'on est dans une fiction,

[559] d'après l'article de Luc Bronner, 30/09/08
[560] présentation producteur

une mise en scène avec acteurs. L'effet est réussi. **Ladj Ly**, déjà auteur de *365 jours à Clichy-Montfermeil*, un documentaire, un vrai, et son équipe de Koutrajmé (court-métrage en verlan), n'ont pas manqué leur démonstration. Ils ont clairement fait comprendre les mécanismes du traitement de la banlieue par les médias, avec au coeur de la démonstration, Charles Villeneuve, le présentateur-vedette de TF1 et président du PSG, qui s'est prêté au jeu de ce faux documentaire. A Montfermeil, pendant le tournage, il avait été accueilli par la jeunesse des Bosquets avec beaucoup d'enthousiasme. Ce film que l'on peut voir sur le net est un nouveau buzz réussi pour Koutrajmé et Ladj Ly.

Kayliah et Mik'ya, reine et princesse de la tessitude

Elle est née le 2 juillet 1981 à Créteil, d'une famille de musiciens. Les origines familiales sont antillaises. A 17 ans, Karine Bordy (c'est son nom à l'état-civil) sort son premier album personnel qui passe presque inaperçu. A 19 ans, elle a un enfant qui sera "le soleil de ma vie" (titre de l'une de ses chansons, dédiée à sa fille. Elle fait une pause dans ses ambitions musicales pour mieux reprendre ensuite. Le titre Belly dance la fait connaître auprès de ses premiers(ères) fans. Elle apparaît avec Match nul dans la bande originale de Taxi 3. Puis les titres se succèdent avec succès. Chaque texte qu'elle écrit elle-même est un nouveau test. Le test, justement. C'est le titre qu'elle a écrit et composé en soutien à la campagne de Aides contre le sida.

Quand une fille est love. Les filles de banlieue prennent le pouvoir, pas pour dominer, plutôt pour créer, pour dire, pour être "fière de soi". Son mot préféré est Caractère. C'est encore le titre de la chanson qui est un peu son hymne. Elle veut être une femme de caractère. C'est **Kayliah**, son nom de scène, la reine des cités, auteur-compositeur (auteuse-compositeuse) et interprète de RnB. Elle a pris son élan.

J'ai commencé ma partie y a 20 ans Pour y arriver j'ai dû prendre de l'élan J'ai pris des claques comme tout le monde, c'est ma force De bonnes leçons qui font que j' me renforce J'n'ai pas eu toutes les cartes comme certains Mais j' me débrouille, j' me plains pas, j' le vis bien À bout de souffle, je reviens de loin Mais ce qui compte c'est que je ne regrette rien La rue, les embrouilles, c' que j'ai vécu, vu et entendu Une p' tite meuf qui s' débrouille juste pour un jour être entendue La vie et toutes ces galères ont forgé mon caractèreLa rue, les embrouilles, c' que j'ai vécu, vu et entendu La défaite et moi on ne s'est jamais vraiment entendues J' me suis jamais laissé faire Je suis une femme de caractèreC'est toujours les meilleurs qui s'en vont en premier Demande à ma soeur c'était son fiancé J' n'ai pas eu la chance de connaître mon p' tit frère Parti avant l'heure, ça forge le caractère J' connais qu'une seule école et c'est celle de la vie C'est les grands frères du quartier qui m'ont tout appris Si j' m'en sors, ce qui ne tue pas rend plus fort J'y crois encore, même quand on m' dit que c'est mortLa rue, les embrouilles, c' que j'ai vécu, vu et entenduUne p' tite meuf qui s' débrouille juste pour un jour être entenduela vie et toutes ces galères ont forgé mon caractèreLa rue, les embrouilles, c' que j'ai vécu, vu et entendu La défaite et moi on ne s'est jamais vraiment entendues Je ne me suis jamais laissé faireJe suis une femme de caractère J'ai commencé ma partie y a 20 ans Pour y arriver j'ai dû prendre

de l'élan C'est pour les femmes fortes Pour les femmes qui ont des rêves Pour les femmes qui s'en sortent indépendantes et fières

Kayliah s'exprime sur Trace TV : "ils crient toujours ce truc de négativité. Pourquoi ne pas aller voir les choses bien qui se passent en banlieue ?". Avec la force de son caractère, les choses bien, elle les chante sur scène, pour les femmes qui s'en sortent, indépendantes et fières. Comme Myk'ya des Bosquets...

Mik'ya sur le mic'

Mik'ya est arrivée plus récemment "dans le game". Il y a trois ans. Elle était plutôt prédestinée à une carrière sportive, mais elle s'en est finalement détournée pour l'écriture. Elle sillonne les mots depuis toute petite pour évacuer ses blessures. Mik'ya est sortie du bois, plus précisément des Bosquets, à Montfermeil. Elle est de là, "93 boské, c'est du lourd", origine Congo Brazza. Mik'ya est la street revelation de l'année. La rappeuse des Bosquets est déjà devenue le porte-drapeau du rap au féminin.

On rap tous illicite On passe nos vies sur des pistes 4 fois 4 mesures ou tu mises ton numero 10 On track les beat, on tasse les titres pour sortir des classiques Le rap est un état d'esprit qui s'applique sur chaque mc Tu penses rap, tu manges rap tu dors rap L'appétit de l'inspi a mordu à la page La plume transpire sur des lignes de punchline C'est deadline la phase qui tue qui haggal le mental J'ai pris mon bic mon flow quelques rimes dans mon sac Le strict necessaire en gros pour kicker le mic alors Ne retiens pas ma jambe Laisse moi marcher je vise la lune pas ma tombe Et si je rap c'est pas pour me plaindre C'est pas pour te plaire ou pour qu'on me traite de tympe donc Si tu aimes pas tu sais ce qu'il te reste à faire Va voir fogiel sur m6 son émission va te plaire Je rap dans la cave, je rap même en pagne Blesse comme une balle mon rap tousse l'illicite Je rap pour les mans, même pour les femmes

La street à la dalle, dj maze fait la suite

(**Mik'ya**, la rappeuse des Bosquets)

Facile de critiquer la langue pendue sur un pc Plus dur de kiker et faire l'unanimité On sait que les goûts et les couleurs ça ne se discute pas C'est comme les keufs et les jeunes de la tess ça ne se melange paJe fais pas du rap gars pour qu'on m'aime Mais c'est parce que c'est tout ce que j'ai après mon fils et ma mère Et ne me dis pas de me taire parce que quand je suis née On attendait que je crie en pleurs pour respirer Tu veux que je me justifie sur le mic rien à prouver à qui que soit keba petit Viens pas tester une louve Parce que quand vient la pleine lune c'est la que je sors mes couilles J'avance à la youl , du gfin fond du hood ça fait ça fait hou !!! Je shoot dans le rap écoute son pouls Je rap o feminin, crache mon venin numero 1 Parce que l'homme sans la femme la vie ne vaut plus rien Les femmes de la nouvelle génération ouvrent leur gueule Et si je te semble cru c'est que je me suis construite seule J'ai mon propre porte feuille, porte un oeil sur moi-même Même mon keum me surveille parce que je peux sortir le gun Et je dis pas que t'es pas teug, je dis que tu n'es pas de taille Plus de vice qu'une

schnek on est le shetan Trop de choses à dire la merde c'est comme un paparazzi regarde Britney Spears la mélodie des briques nous rend tous aigris on crie mais les maisons de disques ne veulent pas de la street tous illicites de la mère au fils la rue tend ses bras donne la carotte pour la haggla mik'ya fais pas de vague sors les hanzaplast le son coule dans mes veines a.k.a la femme o mic C'est la tess'attitude. La créativité est dans la cité.

Kouka habite les murs

(novembre 2013)

A l'angle de la rue Oberkampf et de la rue Saint-Maur, Paris 11e, le mur se couvre d'oeuvres éphémères. Les artistes urbains viennent exprimer leur talent à l'invitation de l'association le M.U.R. (comme Modulable Urbain Réactif) depuis 2007. Kouka a fait le mur en 2011. Il s'adonne au graffiti depuis 1995. L'espace urbain et les murs de la ville sont ses lieux de rendez-vous, ses lieux d'expression. Le 3 novembre 2013, non loin de là, sur le mur d'expression le long du Canal Saint-Martin, il a peint une fresque géante en hommage à la Marche de 1983 pour l'égalité et contre le racisme. A Vitry-sur-Seine, cité Robespierre, il a fait jaillir d'un mur en 2012, un guerrier bantou, armé d'une lance, ou peut-être d'un bâton.

C'est lui encore en 2010 qui avait croqué les *Corps de femmes* des filles du hip hop, les Swaggers, groupe de sept danseuses professionnelles, ancrées tout comme lui dans l'Est parisien.

"*Il n'y a en art ni passé ni futur. L'art qui n'est pas dans le présent ne sera jamais.*" (Pablo Picasso)

Kouka Ntadi, 32 ans, vient d'une famille d'artistes: un grand-père peintre, une mère française, comédienne de théâtre, un père congolais, danseur et musicien. Diplômé des Beaux-Arts d'Avignon en 2005, il vit à Paris où il est né. Sa culture est urbaine: il garde de sa vie de skater des jambes solides et musclées, il est rappeur aussi et ses textes parlent d'identités, d'humanité, il est surtout peintre, peintre de rue, expose parfois en galerie mais se sent mieux dans la rue. Il a découvert très jeune sa passion mais a mis un peu de temps à se dire qu'il pouvait, qu'il devait en faire son métier. Finis l'errance et les petits boulots, il se consacre désormais corps et âme à sa passion. En quête d'origines, il peint des guerriers bantous qu'il a présentés en France comme au Congo et au Gabon, au Brésil, les Brésiliens ont cru qu'il s'agissait d'Indiens là où les Français ont vu des Masaï et les Sud-Africains des Zoulous. Le langage de Kouka est universel. Dans son expression il se met à nu, c'est bien de lui dont il parle, l'enfant métis, l'enfant blam, l'enfant terrible... Kouka n'est pas un solitaire, s'il intervient dans l'espace public, c'est pour partager son expérience esthétique avec ses visiteurs. En galerie, comme dans la rue, partout où il expose, au Maroc (Casablanca), en Grèce (Athènes), en Turquie (quartier du Tünel à Istanbul), il délivre un message, il nous parle de l'homme dans son universalité. Simplement Kouka joint le geste à la parole. Le street art se partage. Un jour Kouka a peint un guerrier sur une planche en bois de 2,50 m de haut sur 1 m de large et l'a mis dehors le temps qu'il sèche. Une heure plus tard, il avait disparu !

Féfé en fusion

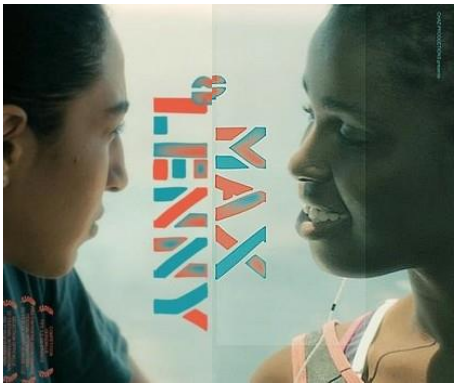
(août 2010)

"*Je ne veux pas que le fait d'être Noir ou de venir de banlieue me condamne à une forme d'expression.*" Samuel Adebiyi, alias Feniksi, alias Féfé (son nom d'artiste), ou tout simplement Fé (pour les intimes), a changé de direction musicale en devenant trentenaire. On l'avait connu rappeur rebelle avec les Saïan Supa Crew. On le connaît aujourd'hui ouvert à toutes les influences: Fela par son père nigérian, Nougaro par sa terre, la France (il a grandi à Noisy-le-Sec), Ray Charles par respect, reggae sans frontière... Reconversion réussie pour le mitrailleur des mots qui a appris la mélodie en découvrant la guitare et a appris la vie en devenant père, la vraie vie, c'est-à-dire pas celle de l'ado qui proclame sa révolte en habitant chez ses parents, celle de l'homme qui se met à nu pour dire son bonheur d'être là, fusion de tous ceux qui l'ont précédé; "*Toujours s'approprier ce que les autres accomplissent*". Féfé sera sur scène samedi 7 août 2010 au Festival Musiques Noires de Saint-Nazaire.[561]

Jisca et Camélia en Max et Lenny

(mars 2015)

Synopsis: Lenny est une adolescente sauvage et solitaire d'une cité des quartiers Nord de Marseille. C'est par le rap qu'elle exprime les difficultés de son quotidien. C'est aussi par lui qu'elle réussit à s'en évader.



Un soir, alors qu'elle répète en cachette dans un chantier à l'abandon, Lenny rencontre Max, une jeune Congolaise sans-papiers qui tombe sous le charme de sa voix et de la puissance de ses mots.

Cité Consolat

Le réalisateur, Fred Nicolas, cherchait le rôle de Lenny depuis un an et demi. Il a d'abord cherché à Marseille, mais il avait deux critères: que la fille n'ait pas d'accent et qu'elle ait un rapport naturel avec les mots. Il n'a pas trouvé, alors il a commencé à chercher sur internet. Il est tombé sur le clip Twenty de Camélia Pand'or. Il a aimé. Il a contacté la rappeuse, qui a mis très longtemps à aller passer les castings, après avoir posé trois lapins. Finalement, elle y est allée et a été retenue. Trois mois après, en septembre 2013, toute l'équipe du film était à Marseille pour le tournage.

Tourné en cinq semaines dans la cité Consolat, le film *Max et Lenny* fait mouche. D'abord par son image, spectaculaire. Au pied des collines, les barres d'immeubles fatiguées côtoient dans un même décor le port et la Méditerranée, tandis que le flot continu du périphérique génère un incessant bruit de fond. C'est là que Lenny survit, poète et zonarde solitaire. Remontée contre tout le monde, ce quartier, ses dealers, ceux de la cité voisine ou les services sociaux qui lui ont pris sa

[561] http://www.musiquesdumonde.fr/Nouvel-article,1965

fillette. Dans des *no man's lands* avec vue sur la grande bleue, Lenny (incarnée par Camélia Pand'or) met des mots sur sa rage, son rap éclate comme l'orage. Elle le garde pour elle seule, incapable de baisser la garde et de le partager. Max (interprétée par Jisca Kalvanda) est son exact contraire. La lycéenne congolaise assume seule l'éducation de ses frères et les soins d'une grand-mère à bout de souffle. Et elle sourit, encore et toujours. "Toi, t'aurais le ciel qui te tomberait sur la tête, tu le remercierais", se moque Lenny. "Ben oui, je suis polie", se gondole Max. La rencontre de ces deux enfants perdus est magique. Max a trouvé la clé du coffre et Lenny libère ses sentiments et ses mots.

Une histoire de filles

Aidé par François Begaudeau (*Entre les murs*), qui cosigne le scénario, Fred Nicolas a su construire un film magnifique, une histoire de filles d'aujourd'hui, d'un réalisme cru sans donner de leçons ni verser dans la caricature. Flics, services sociaux ou dealers sont incarnés avec justesse. Les deux comédiennes principales sont lumineuses. Plusieurs scènes sont particulièrement bouleversantes, telles les rencontres de Lenny avec sa petite fille de deux ans, élevée dans un foyer. Et lorsque les mots explosent, nourris de chair et de colère, ils résonnent comme jamais. "On me dit *peace and love*, mais j'ai l'amour et la haine qui se mélangent" chante Lenny, alias Camélia Pand'or, qui joue aussi bien qu'elle rappe.

Jisca Kalvanda

Passionnée par le cinéma, Jisca Kalvanda a tracé sa voie avec l'association 1000 visages qui promeut la diversité dans le 7ème art. Ellle commence par réaliser deux courts-métrages, dont *La Lettre*, sélectionné au *Festival Génération Court 2012* (édition parrainée par Luc Besson). Tout aussi douée devant que derrière une caméra, elle s'essaye à la comédie dans un court-métrage dramatique de Guillaume Tordjman, *Le commencement*, en 2012. Elle y tient le rôle de Jessica, jeune fille de 16 ans partie en colonie de vacances. Celle-ci se lie d'amitié avec Amina, et les deux copines se retrouvent vite au centre d'un triangle amoureux.

(Jisca) (Kamélia)

Ce tournage donne à Jisca l'envie de continuer sur cette voie. Elle rejoint une agence artistique et décroche vite un rôle dans la série *Trois fois Manon* (2014), un téléfilm de Jean-Xavier Delestrade créé par Arte. Elle y joue l'une de cinq adolescentes à problèmes placées en isolement. L'amitié des personnages s'est transformée en lien fort entre les actrices. "On est vraiment devenues amies alors que l'on ne se connaissait pas avant, dit Jisca. Il est vrai que pour le tournage on a vécu six semaines ensemble. On partageait le même appartement. On ne pouvait pas ne pas s'entendre. On ne se ressemble pas, mais on s'enrichit de nos différences..." Après cette première expérience concluante à la télévision, la jeune actrice poursuit sur Canal +, dans la série *Engrenages*. Jisca Kalvanda apparaît au générique de plusieurs épisodes de la saison 5 (2014) de cette fiction policière acclamée par la critique. L'année suivante, la comédienne fait ses premiers pas dans les salles obscures. En 2015, elle partage le haut de l'affiche de Max et Lenny avec Camélia

Pand'or. Ce long-métrage permet à la jeune actrice de se faire connaître dans le milieu du cinéma, nul doute que sa prestation poignante lui assure un avenir en tant qu'actrice. L'interprétation de Max par Jisca Kalvanda lui vaudra le prix d'interprétation féminin du Festival de cinéma de Saint-Jean de Luz.

Camélia Pand'or

Camélia Pand'or est passionnée d'écriture et de rap (français) depuis la poussette. La jeune rappeuse, très mature, sensible, est originaire de Montmagny (Val d'Oise). Très attachée aux valeurs du hip-hop, elle décide en 2010 de sortir de sa grotte et de partager sa musique avec la civilisation. Elle commence à se faire un nom grâce à des freestyles radio et par sa participation aux battles de Rap Contenders, largement diffusés sur la toile. Elle y est la seule participante féminine. En 2013, elle sort une mixtape téléchargée près de 15 000 fois. S'en suivra un EP 9 titres dans les bacs, *Le cul enre deux 16* (en référence aux 16 syllabes dont usent les artistes de hip-hop pour composer leurs textes). En 2014, elle sort un CD 21 titres, *Dans ma boite 1&2*, qui marque son désir d'indépendance artistique vis-à-vis du milieu et de l'industrie. Au menu, textes conscients, réfléchis et introspectifs, plume aiguisée, flow incisif et ambiance old school. Elle écume en parallèle les scènes à travers toute la France et la Suisse.

Désormais, c'est aussi dans le 7e art que l'artiste valdoisienne s'illustre avec ce premier rôle dans *Max et Lenny*. "La démarche de ce film est dans la lignée de celle de ma musique: sincérité, partage et passion. Le réalisateur m'a donné une chance en tant que comédienne, mais il a également donné une chance au rap à textes d'exister différemment de toutes les formes que les médias ou le cinéma ont pu donner à cette musique", confie la jeune femme qui signe égalemnt quelques titres de la bande-originale du film. Pour cela, le réalisateur lui a laissé carte blanche. Le cd est vendu à côté. Le film a mis le rap en avant et après les projections beaucoup de spectateurs disent y avoir découvert cette musique.

Le film

Les deux comédiennes ont découvert le film en même temps que les festivaliers de Saint-Jean de Luz. Elles étaient impatientes mais sereines. "Pour moi, le rôle était facile: je n'avais qu'à être moi-même", dit Camélia, qui avoue que ce film fut jusqu'à aujourd'hui la plus belle expérience de sa vie. "A aucun moment, je n'ai eu l'impression de travailler. J'étais dans un cocon, j'habitais dans un immense appartement sur le Vieux-Port avec Jisca Kalvanda. J'avais un chauffeur, on mangeait au restaurant à tous les repas. J'ai aimé jouer et si on me redemande, je repars." Le cinéma était d'ailleurs un rêve de jeunesse. Cette férue de mythologie, qui se voyait bien égyptologue (son pseudo vient de la boite de Pandore), a grandi dans une famille cinéphile. A l'âge de 10 ans, elle a fait un an de théâtre: "J'écrivais des textes pour moi à la maison. Je me sentais capable d'écrire un scénario. Bref dans l'écriture, mais pas actrice !". Elle explique alors que "le cinéma français est particulier et c'est encore plus particulier quand tu es *issue de l'immigration*, comme ils disent. J'ai très vite vu à quels rôles on allait me cantonner. Je n'avais pas envie de jouer des jeunes de cité. Après j'avais aussi envie de devenir journaliste, alors j'avais pensé à être critique de cinéma, mais sans passer par le système scolaire classique. Je m'étais dit - j'ai une culture, je sais écrire, ça va le faire - mais ça ne se passe pas comme ça. Finalement, le vent m'a emportée ailleurs."

Le film est dans les salles depuis le 18 février 2015. Après la promotion du film fin avril, Camélia va se remettre à son prochain projet, un album qui comprendra dix titres pour une sortie en septembre; "Je pense que le film aura permis de redonner ses lettres de noblesse au rap

français, sans prétention aucune. Je m'inscris dans le rap à textes et ce n'est pas le rap que les gens ont l'opportunité d'entendre quand ils allument leur radio".[562]

Kery James (Alix Mathurin), **le rappeur citoyen**

(juillet 2016)

Le 26 juin dernier, l'association *Lead by example*, la Ville de Nanterre et le club de basket-ball Nanterre 92 ont uni leurs efforts pour la 6e édition du match de gala pour la scolarisation des enfants d'Haïti. Chaque année, le rappeur français Kery James, guadeloupéen d'origine haïtienne, répond présent, au côté des meilleurs joueurs de basket et de nombreux artistes. Le temps d'un gala sportif et généreux, les enfants du village de Sobia (Haïti) sont à l'honneur et à la prochaine rentrée scolaire, ils pourront rêver à un avenir meilleur.

Retour en rimes sur le plus récent *protest song* de la figure de proue du "rap conscient", âgé aujourd'hui de 38 ans. Une performance textuelle écrite après les attentats du 13 novembre 2015.

(2016) *VIVRE OU MOURIR ENSEMBLE*: *Il est naturel d'avoir peur, de là naît le courage Comment rêver en couleur, quand l'futur n'annonce que l'orage Le bonheur que l'on bricole disparaît dans la grisaille Que nos espoirs s'isolent, dans la folie qui les cisaille Ensanglantées d'amertume, des journées de ténèbres Aux aurores teintées de brumes, exhume des rancunes funèbres Une chorale de sanglots, chantonne nos afflictions Transporte nos fardeaux, fredonne nos désolations La haine nous fait du pied, nous propose une danse Mortelle et rythmée, au tempo de nos vengeances Si les rêves de paix, sommeillent certainement en chacun On peut perdre son humanité, dans un labyrinthe de chagrin Comment raisonner, face aux soldats de la démence ? La peur nous fera prisonnier des ennemis de la clémence Architectes de la destruction, maçons de l'horreur Cultivateurs d'abomination, qui confondent beauté et laideur Mémoire et aigreur, désir de justice et fureur Tirent sur la foule des balles aussi aveugles que leur coeur Plongés dans l'excès, noyés dans la vanité Les plus ignorants se croient l'élite de l'humanité Les folies de la colère nous révèlent à nous-mêmes On n'sait ce que l'on tolère, qu'une fois face à l'extrême Un seul tonnerre de violence assourdit nos beaux discours Et nous v'là prêts à jeter la France dans la guerre civile d'Eric Zemmour C'est le jeu de la division, du commerce, de la terreur Comment faire sombrer la Nation dans la déraison puis l'horreur Des chefs d'orchestre sordides instrumentalisent nos peines De piètres cupides qui détestent plus qu'ils n'aiment Ceux qui désirent l'affrontement, souvent ignorent sa réalité Leur arrogance n'a d'égal que leur lâcheté Ils soufflent sur des braises, planqués dans leur confort Nous chantent la Marseillaise, tant que la mort reste inodore Ils pensent la guerre, mais ne porteront jamais le treillis Quand on manquera de cimetière, ils fuiront le pays Le laissant livré à lui-même, à feu et à sang Derrière les couleurs du drapeau se cachent ces ennemis de la Nation Semeurs de troubles, fourbes, névrosés Cracheurs de venin au coeur sclérosé Racistes décomplexés qui conceptualisent la haine Mais même les nazis avaient leurs intellectuels Tirons des leçons du passé, y a même pas cent ans,*

[562] sources: *culturebox*, *lerapenfrance*, *Paulette Magazine* pour les photos de Sébastien Vincent

l'impensable est devenu vérité Leurs paroles mettent des mots sur ce que leur coeur souhaite en secret Ils n'se sentiront apaisés que lorsque les musulmans seront traqués Lorsque les musulmans seront brusqués, persécutés pour leurs choix Lorsque les musulmans seront parqués, exécutés pour leur foi Ils veulent nous plonger dans une guerre sans lendemain En cela, les terroristes et eux, poursuivent le même dessein

(*Vivre ensemble*)

(*Vivre ensemble*)

A bout d'souffle, la France est en apnée Maintenant on s'rend compte à quel point précieuse est la paix Faut-il perdre un bienfait pour en apprécier la valeur ? Faut-il s'approcher du feu pour en constater la chaleur ? Dans c'monde globalisé, Bagdad n'est plus si loin Et nous n'avons qu'effleuré, l'horreur de leur quotidien Brutal est le réveil, de nos années d'insouciance Combien de peuples s'éveillent, chaque jour sous l'état d'urgence Emplis de compassion, quand la terreur nous assiège On a d'autres préoccupations, que de jouir de nos privilèges De la Libye à la Syrie, ils reproduisent les mêmes erreurs Leur politique extérieure nous fait saigner de l'intérieur Expansion guerrière, à peine maquillée Ambitions pécuniaires, sous couvert d'humanité Condamnations arbitraires, puis silences injustifiés Utilisation vulgaire du concept de liberté Pour la survie des vôtres, est-c'que la mort des autres est vitale ? Des frappes chirurgicales, ah bon ? Sur un hôpital !? Comment condamner ici, tout en finançant là-bas ? Nous sommes otages de vos jeux de pouvoirs que vous faites passer pour des combats Du sang sur les mains, du pétrole dans la rétine Les prétendus droits humains, chaque jour ils les piétinent Soutiennent ceux qui les combattent, combattent ceux qu'ils soutiennent Démagogues bureaucrates, politique schizophrène

(outro) *La haine nous colle comme une ombre Depuis qu'les faucons tirent sur les colombes J'essaie encore de me montrer aimant Un sain d'esprit gouverné par des déments On n'a plus pied dans cette mer de sang Nos désirs de paix nagent à contre-courant La pluie a beau tomber sur les coeurs asséchés On voit rarement fleurir les rochers La paix n'est qu'un cessez l'feu Car certains rient de c'qui nous émeut Pendant qu'les fous tailladent des innocents Je m'évade dans le sourire d'un enfant Chacune de nos nuits attend son soleil Faut-il que l'on meurt pour quitter le sommeil ? On n'a plus l'choix et il me semble On doit vivre et mourir ensemble*

Les griffes de la plume

(juillet 2016)

"*La banlieue nord reste première en matière de hardcore. Première en matière de rap fort. Première en matière de police et de renfort. La banlieue nord a mis la terre entière sur son passeport. A du son de gangster dans son transistor. Dure et mère comme une mère te ment quand tu en sors*" (Casey)

La scène rap est, on le sait, très masculine, et même globalement très *macho*. Les filles du rap connaissent des difficultés à se faire accepter et depuis le départ de Diam's, on aurait comme l'impression que rien ne se passe. Ce qui est faux, comme on va le découvrir ici.

(*Orties*)

Avant d'entrer dans cette exploration, faisons un petit retour sur celle qui est redevenue "*Mélanie, Française et Musulmane*", comme le titre son dernier et deuxième livre autobiographique, paru en 2015. Depuis maintenant six ans, Diam's s'est retirée pour vivre sa nouvelle vie. Convertie en 2010, elle est en proie à de violentes attaques de la *fachosphère*. Elle proclame que son choix, loin d'être un suicide social, lui a apporté la plénitude et elle aimerait en convaincre tous ceux qu'elle rencontre. Elle a quitté son mari mais s'est réconciliée avec son père et est l'heureuse mère de deux enfants. On lui prête des projets professionnels dans la mode. Elle aime la France, un pays qu'elle souhaiterait pourtant plus tolérant à l'égard des femmes musulmanes qui, comme elle, porte le *hijab*.

Etat d'urgence

"On a besoin de spiritualité, explique **Keny Arkana**, la rappeuse marseillaise, et ça n'a rien de dogmatique ou de religieux... Il s'agit de pouvoir se regarder et creuser un peu en soi-même, pour se libérer de tous nos schémas." Elle vient de sortir un nouvel opus qu'elle a intitulé *Etat d'urgence* et qu'elle met en vente à prix libre. Elle a écrit ces textes suite au 13 novembre 2015. Depuis ce jour, tout le monde est dans la peur et cela inquiète la militante altermondialiste, cofondatrice du collectif *La Rage du peuple* et réalisatrice du documentaire *Un autre monde est possible* (2006): "On cherche des coupables tout le temps, on est dans la division et la haine, on se communautarise à fond. On en arrivé à des pensées hyper-violentes, la majorité des gens serait presque pour la peine de mort maintenant ! Mais comme on est représenté par Sarko ou Valls, qui sont eux-mêmes hyper-violents et hyper-bas... Peut-être qu'on a les représentants qu'on mérite, mais je trouve qu'on tombe dans une vague d'obscurantisme"[563].

Pourquoi ce titre *Etat d'urgence* ? "Pour moi, c'est devenu une urgence de se poser les bonnes questions. Je crois qu'il est important de canaliser cette violence et d'insuffler un peu de

[563] interview à *Reporterre*, 17 juin 2016

paix. Il faut qu'on arrive à faire un effort de bienveillance, parce que sinon, ce n'est pas la révolution qui nous attend, mais la guerre civile." Son grand soir à elle, ce serait le jour où les CRS décideraient de poser le casque et passer "de notre côté". Quand elle avait 13 ans, elle a connu son premier passage à tabac par la police; "Ils m'ont frappée pendant des heures et j'avais la rage." Elle voit en *Nuit debout* une forme d'espoir: "Il n'y a plus besoin d'être encarté ni de donner son petit pouvoir à un représentant politique ou syndical. On crée des outils, des assemblées populaires, des tours de parole, on apprend à s'exprimer et à s'écouter, etc. C'est super important de récupérer son petit pouvoir et de construire un truc horizontal. C'est quelque chose qui n'existait pas il y a dix ans. Donc oui, il y a un éveil des consciences, une nouvelle manière de voir les choses, plus solidaire et plus horizontale, et c'est très positif." Elle rêve d'un monde de retour à la terre, ou on construirait des petits collectifs d'une trentaine de personnes, chacun récupérant son pouvoir créatif. Ses amis la traitent de naïve, elle préfère dire qu'elle veut aller au fond de son imaginaire.

"*J'écris parce que j*(e n)*'ai pas appris à parler, pas appris à pleurer*" (Dur d'être optimiste). "*La main sur le coeur, je jure de rester fidèle à ceux qui m'ont soutenue, à ceux qui ont cru en moi quand j*(e n)*' croyais plus, quand la rue me servait de plumard*" (La main sur le coeur).

(*Keny Arkana*) (*Ana Tijoux*)

Des amis ont dit à **Keny Arkana** : "*T'as de la chance d'être née en France, tu peux te construire un avenir et venir nous voir en vacances ! Alors, lâche pas, parce que tu peux encore rêver...*" Alors elle s'est décidée à voir les choses autrement, à écrire -"*Laisse moi écrire avant de mourir de l'intérieur, le stylo, mon arme, pour que ma douleur interne meurt*" -, à avoir la foi - "*ma Foi, c'est tout ce que j'ai... j'ai vraiment besoin d'elle, ... pour respirer et me donner des ailes*" -, à serrer les poings - "*je refuse de fermer les poings tant que les points ne seront pas sur les i*", à cueillir sa vie - "*cueille ta vie avant qu'elle soit emportée par le vent, cueille ta vie avant qu'elle soit abimée par le temps*".

Les parents d'**Ana Tijoux** ont dû quitter le Chili pour fuir la dictature. Trois ans plus tard, elle est née à Lille. La famille emménage à Paris en 1982. Ana ne connut le pays de ses racines familiales qu'en 1983, pour une visite à ses grands-parents. A l'âge de 11 ans, elle entre par la danse dans la culture hip-hop. En 1993, elle s'installe au Chili où elle apparaît dans plusieurs groupes de rap de Santiago. Sa carrière, dès les années 2000, va se faire dans ses deux pays: la France et le Chili.

Son rap est aussi le fruit du mélange. Activiste, engagée, elle soutient les luttes de la jeunesse chilienne, se produisant dans le même temps sur la scène française. Cet été 2016, elle se produira au festival *Esperanzah !*, à Floreffe en Belgique.

Née à Nanterre, **Billie Brelok** est, elle aussi, d'origine latino-américaine, péruvienne plus précisément. Elle pousse ses coups de gueule en français et en espagnol. Son écriture est compulsive. Son âme est rebelle. Elle a fait son premier concert en 2011. Elle transpirait. Elle

n'osait pas lever la tête. Et puis elle n'a cessé de progresser. Ce qu'elle a fait, elle l'a choisi. Elle a écrit un titre sur lequel elle raconte de manière ironique l'histoire d'Isabelle la Catholique: "L'idée, c'était de mettre en parallèle deux situations qui ont 500-600 ans d'écart. En fait, Isabelle la Catholique, c'était une femme qui était à la tête du royaume d'Espagne avec son mari quand l'Amérique a découvert Christophe Colomb. Je voulais mettre en parallèle cette situation avec ce qui se passe au Pérou aujourd'hui, dans la région de Cajamarca, dans laquelle il y a plusieurs entreprises d'extraction de mines d'or qui se sont installées et qui traitent l'environnement et l'espace de vie des gens avec des produits chimiques, toxiques. Il y a toujours cette espèce de malédiction avec l'or aujourd'hui alors qu'il n'y avait pas ce même rapport avant la découverte de l'Amérique. Cette malédiction justifie que l'étranger arrive et qu'il s'approprie le territoire."[564]

Etat critique

"Cette fille est une étoile, du talent à l'état brut !", dit d'elle l'acteur Slimane Dazi (*Un Prophète*, *Les hommes libres*, *96 heures*...), qui a tourné avec elle sur le clip *Petrodollars* dont elle avait écrit le scénario. Karine Guignard est une rappeuse suisse, de Lausanne. Elle est née en 1984, d'une mère libanaise et d'un père suisse (vaudois). Elle est à la fois actrice (rôle principal dans *De l'encre*, série sur les coulisses du rap, 2011, et dans *Operation Libertad*, sorti en France en 2014) et musicienne, sous le nom de **La Gale** (deux albums, 2012 et 2015). Pourquoi ce nom, La Gale ? "Je voulais un truc un peu crasseux, qui fasse un peu chier le monde, à l'image de ce que j'écris". Son look: un bonnet sur la tête, un regard charbonneux sur une gueule d'ange, des tatouages partout. Son style: des inspirations punk, un beat très soigné, des sonorités orientales, une voix qui claque, une plume incisive, corrosive. Ses textes: la contestation en étendard ("Scandaleuse presse suspendue à chaque lèvre, imprimée sur les flancs jusqu'à décoller la plèvre, la rétine en face sur cadran prioritaire, et une existence sur fond de régime autoritaire"), les luttes sociales, l'immigration, la répression, la contre-culture, la liberté.

(*Karine Guignard*)

Rage et émotion. Karine est engagée dans sa vie comme sur la scène: elle a collaboré à *Gaza Meets Geneva* (disque enregistré entre Lausanne, Gaza et Genève, avec des rappeurs suisses et palestiniens); elle anime des ateliers d'écriture. Karine Guignard est une artiste multi-talents. Le cinéma lui fait les yeux doux, on le comprend !

Restons en Suisse avec la Valaisane **KT Gorique**, originaire de Martigny. Les rives du Lac Léman ne sont peut-être pas le berceau du rap, et pourtant ! L'immigration aidant... KT, appelons-là comme ça, est née à Abidjan, d'une mère noire et d'un père blanc. Dès l'âge de 2-3 ans, elle dansait: des danses africaines, de la danse classique. Puis vers l'âge de 11 ans, quand sa famille a quitté la Côte d'Ivoire pour émigrer en Suisse, elle a découvert la danse hip-hop. Elle écrivait des textes, pour le plaisir de faire des rimes, puis elle a commencé à poser ses textes sur des morceaux sur lesquels elle aimait danser, réunissant ainsi ses deux passions. Elle s'est mise à breaker, du

[564] entretien EMB Sannois

Pop, du Lock, du New Style, du Krump, tous les styles de danse hip-hop pouvant exister, tout en continuant d'écrire son journal et ses rimes chaque jour. Elle a rejoint le groupe *Frères incendie* vers l'âge de 16 ans

En 2012, elle a participé à *End of the Weak* (Ligue internationale d'improvisation et de freestyle rap). En gagnant le titre de championne de Suisse, elle a obtenu sa place au Mondial à New-York. Etre à New-York ! C'était déjà un rêve. Tout le reste ne pouvait qu'être du bonus. Elle s'est donc présentée sans stress, ne pensant en aucun cas remporter le titre, juste s'amuser au maximum. Arrivée sur scène, elle s'est fait fait plaisir et elle a gagné ! Elle est devenue ce jour-là la première femme, la première Suisse et la plus jeune personne de l'histoire à être Champion du Monde *End of the Weak*.

(*KT Gorique*)

De la force des mots, KT Gorique va passer à la force des images. Le réalisateur Pascal Tessaud cherchait une interprète pour l'héroïne de son prochain film, Coralie/Brooklyn, une rappeuse. Naviguant sur TouTube, il est tombé sur la vidéo de la Suissesse au Mondial de New-York et l'a contactée via Facebook. Essai réussi ! Elle est retenue. Les répétitions et le tournage se sont déroulés pendant neuf semaines à Paris (Saint-Denis). Une expérience extraordinaire pour la jeune Suissesse ! Le film (*Brooklyn*, 2014) a été programmé dès sa sortie dans le cadre de l'Association du cinéma indépendant pour sa diffusion (ACID). Les talents de l'artiste sont multiples. Un ami l'a appelée "couteau suisse", car elle est multifonctions, elle fait du rap, du slam, du reggae, elle peint et dessine également. Le hip-hop est une culture, une manière de vivre, des valeurs. Les gens vivent hip-hop au quotidien et dans tout ce qu'ils font. Dans ses textes, elle s'attaque au capitalisme et au colonialisme qui lui est lié, parle d'immigration. Enfant du monde, elle a grandi dans un univers tellement varié qu'elle dit ne pas pouvoir comprendre le rejet de l'autre. La musique est une langue internationale: elle a fait un concert à Dakar, elle a rappé en français à New-York... La musique est une passion et quand on fait les choses par passion, on ne doit jamais rendre les armes. Son premier album, KT Gorique l'a appelé *Tentative de survie*. C'est une *warior* ! D'une championne à l'autre, on file maintenant vers les Yvelines (La Celle-Saint-Cloud), où a grandi **Bams**. Championne de France et d'Afrique de triple saut, elle a abandonné les stades pour sortir un premier disque, *Vivre ou mourir*. "Révélation" au Printemps de Bourges en 1999, et en 2003, elle a cofondé *Respect Mag*.

Dans son album *Dérèglement climatique* (le quatrième, autoproduit), elle offre une musique éclectique et des textes gais, à contre-courant de l'air du temps. Le métissage met la pêche. Son nom de scène évoque l'Afrique (ses parents sont bamilékés). Si elle a commencé par le rock, ayant beaucoup écouté David Bowie, Nina Simone, Miles Davis et... Kortatu, un groupe militant basque. Mais elle cite aussi Léo Ferré. Elle chante en français sur des sujets qui lui tiennent à coeur. Elle ne veut pas être cataloguée. Elle est Bams. Elle fredonne ses rêves. Elle accepte son époque. Elle s'intéresse à la vraie vie, pas à celle des vieux passéistes et des intellectuels frileux. Elle veut faire bouger les lignes. Elle veut crever l'abcès du racisme et de l'antiracisme à deux balles: "Toute une génération a dit *Touche pas à mon pote* dans les années 80 et ça nous a mis mal

à l'aise. Je ne suis pas ton pote. Je suis ton semblable. Ce n'est pas de l'amitié que je demande mais du respect, d'individu à individu.

(*Bams*)

(*Orties*)

Etat dard

Vous prenez deux soeurs jumelles, Kincy et Antha. Vous les faites habiter à Bures-sur-Yvette dans l'Essonne. Quand elles ont 15 ans, vous leur faites lire *Les Fleurs du mal* et vous leur donnez une guitare. L'une chante et l'autre gratte. Elles font plutôt dans le rock gothique, dans leur garage. Le père musicien et la mère comédienne sont compréhensifs. Puis elles évoluent vers le rap. Elles disent que c'est de la "nouvelle chanson française", contemporaine. Elles prennent le nom **Orties**, ces plantes qui piquent quand elles sont jeunes et fraîches. Leur première apparition vidéo annonce la couleur: *Avale*. En octobre 2010, les deux soeurs sortent leur premier EP, *La Boum*. Etudiantes aux Beaux-Arts, Antha et Kincy abreuvent Internet de leurs vidéos: le clip *Plus pute que toutes les putes* (2011), *Sextape* (2012). Elles soutiennent les Pussy Riot devant Beaubourg et réalisent une vingtaine de dates parisiennes et européennes en 2013 et le magazine *Elle* leur attribue un *Elle d'or*.

Belle pioche cette première quinzaine de l'été. Peintre, Antha exposait du 16 au 26 juin 2016 à la galerie Gare de Marlon à Paris. Le nouveau single d'*Orties* est sorti le 22 juin 2016, avant l'album prévu pour l'automne. Louis-Henri de La Rochefoucauld, écrivain, chantre du *rupificaldisme* contemporain, est enthousiaste (*Technikart*): "On passe à l'écoute. La vache ! Une alternance de morceaux agressifs et d'autres plus planants, des paroles incisives et inspirées, un son trouant, un mélange varié de rap, de pop, de bizarreries inouïes et d'électro-folk façon *American Life* de Madonna. Le très haut du panier. A la fois hyper pointu et potentiellement grand public... En partant, ne croyant toujours pas à ce que j'ai entendu, je me mets à fantasmer le beau foutoir que les jumelles vont mettre. Attention les secousses, comme dirait Yannick Noah - qui comme tant d'autres devra prendre sa retraite une fois qu'*Orties* aura sévi." Les jumelles savent qui elles sont et où elles veulent aller. Antha: "On a un but, toutes les deux: c'est d'être de notre époque." Kincy compose. Antha passe à l'acte. Antha et Kincy: "En France, il y a des castes, comme en Inde. Mais notre place, on va la prendre."

Diye, de son vrai prénom, **Dieselle**, de son nom d'artiste, est née en 1992 à Pontoise et s'est passionnée pour la musique dès son plus jeune âge. Sur les bancs du lycée, elle interprétait Rihanna devant son premier public. Cela l'a motivée à écrire, usant de rimes riches et de jeux de mots, à faire pâlir un prof de français qui serait à l'écoute dans son bahut de banlieue. Pour le flow, elle maîtrise parfaitement son élocution. Quand elle publie *Love 2 Love* sur YouTube en 2010, la vidéo atteint 1 million de vues en très peu de temps. Mais si le public répond, il faut toucher un label. C'est *Juston Records* qui répond présent en 2013. Elle peut enregistrer en studio et peut-être enfin rentrer dans la cour des grands... et des grandes.

Leslie, la diablesse, et Maxiline, la pink lady (Leslie Black et Black Barbie) sont complices depuis toujours. Elles ont nommé leur duo **EK Tomb**, et elles disent non depuis 20 ans: non au FN, etc.

(*Dieselle*)

(*Sianna*)

Elle a 20 ans et toutes ses dents. Native de Bamako, Sianna Dwayna a grandi en France. Compositrice, danseuse, **Sianna** s'est habituée à faire les premières parties des plus grandes pointures du milieu du rap, d'abord avec des groupes et maintenant en solo. Elle a pris la télécommande en 2013 et publié son premier EP en 2015. Attachez vos ceintures pour le décollage!

Fille d'immigrés, petite-fille d'esclaves (ascendance martiniquaise), on ne présente plus sa famille. Vingt ans déjà que la Rouennaise **Casey** est en ligne de mire. Ennemie de l'ordre, elle a libéré la bête. Revêche, elle fait du bruit avant que le silence ne nous dévore. Le passé est violent, le présent est que d'la haine, le futur sera *zek* (Casey en verlan), comme un bordel hybride et asexué.

Nous vous avons déjà présente **Camélia Pand'or**. L'actrice française de Max et Lenny a débarqué dans le rap quelques années plus tôt par le biais de Radio Campus, en faisant des exercices de freestyle, en direct à l'antenne. Ses textes sont personnels. Elle y décrit avec efficacité la cruauté du monde moderne.

Fille du Sud, **Ladea** est de l'école des redoublants qui observent les autres du fond de la classe, accoudée au radiateur, les rêves culbutés par Belzébuth. Les autres sont des prédateurs, elle sera gladiatrice. Un jour, elle balance son flow, un tir cadré dans la lucarne, des couplets simples et efficaces: une mixtape de 15 titres intitulée *Qui veut ça ?*. Freestyle. Elle enflamme. Elle veut enfin. Elle veut juste être elle-même.

Etalonnes

Stylée (en verlan), **Lady Laistee** survit d'une enfance et d'une vie tumultueuses qu'elle a révélées sur le plateau de Thierry Ardisson en mai 2015, tout en publiant son autobiographie, *Dans la lumière* (éd. Les Arènes). Elevée en Guadeloupe par une mère distante et un père ombrageux qui l'effrayait. Arrivée en métropole à l'âge de 5 ans. Vie chez la grand-mère: "On était des bagages qu'on a déplacés d'un endroit à l'autre", se souvient-elle. Père alcoolique, mère violentée. Refuge dans le rap. Violée à de multiples reprises par son père à l'adolescence. Silence puis confidence à une conseillère d'orientation. Père en prison, qui finit dans la rue. Frère dans la délinquance, qui finit tué par balles. AVC qui la foudroie. Elle réapprend à parler, et même à chanter.

Pontoisienne d'origine taîwanaise, **Princess Anies** met en texte la vie des femmes et sa p'tite histoire dans le grand univers, s'engage dans un hip-hop citoyen, s'invite sur les albums des

copines (Laam), s'empare de ses racines lointaines (grand-mère tchadienne) pour secourir les réfugiés du Darfour, s'en remet aux faits plutôt qu'aux fées, au carrefour de sa douleur.

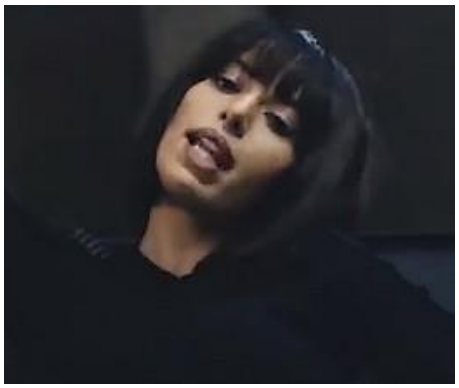
C'est un bagne ou un piment ? Ou peut-être une Porsche ? **Cayene** (Sarah Mullié) est née en 1995 à Douala, d'une mère camerounaise et d'un père hollandais, mais elle a passé son enfance jusqu'à l'âge de 14 ans à Dakar au Sénégal, avant de rejoindre la France à Millau où elle a suivi ses études. Cette enfant du monde s'est lancée dans le rap dès son plus jeune âge.

Ses textes incisifs et sa motivation ont été repérés par un label parisien qui l'a fait monter à Paris en 2012. Elle est sans doute un peu tout à la fois: le piquant du piment, la rudesse du bagne, la puissance du bolide.

Elle est "née pour tuer". **Amy**, de la famille Trayett (sic), trois grands frères et une soeur jumelle, nés au pied des barres de Choisy-le-Roi, origine Mali, par son père, et Guinée, par sa mère, entrée par effraction dans l'univers *macho* du rap pour faire son chemin dans la *ghettocratie*, a fait de 2008 à 2011 un cocktail explosif avec la Toulousaine Bushy (aujourd'hui décédée), jusqu'à retrouver son *egotrip* en faisant une carrière solo.

Sté pour Stéphanie, Strauss pour le Levi, **Sté Strausz** est de l'école de la rue de Vitry-sur-Seine et du gwo-ka familial, tombée dans l'écriture dès l'adolescence au début des années 90, pionnière du G-funk français.

Originale et inspirée, encore naïve quoique rétive, **Moon'A** puise dans des référents orientaux, vécus ou ambiants.


(*Moon'A*)

Sous les pavés, la bitch, **Liza Monet** est une ancienne actrice du X, mais le papillon tatoué entre ses seins surdéveloppés a brisé ses ailes sur les écrans numériques indélébiles. N'est pas Mona Lisa qui veut.

On l'appelle **LaGo** depuis qu'elle a 14 ans. La Go de feu, la Go du Gang. Elle a le doigt sur la gâchette. Pour elle, c'est simple: Diams est sortie en laissant son sac de sport et elles tournent toutes autour pour embarquer le sac. Elle, comme elle fait du sport, elle a des facilités. La Parisienne d'origine écossaise pense avoir certains avantages qu'elle ne renie pas, en produisant un rap qui bouge. Un rap, ça doit faire bouger le corps, et tout le corps.

Mais la rappeuse de l'été 2016 est sans aucun doute la Belge, **Shay**. Son nouveau et superbe clip *PMW*, sorti le 1er juillet 2016, affole le web. Elles sont décomplexées les rappeuses. Laissez les mener la vie qu'elles veulent !![565]

Scène rap

(août 2007)

Lil'Maz vend des kebabs dans le 18ème arrondissement de Paris (restaurant Diyar). Toute la journée, il chante entre mayo, sauce blanche et harissa. Il pousse la chansonnette reprise par ses clients. Lil'Maz dit DJ Kebab a créé le tube rap de l'été entre deux sandwiches et l'a mis sur le net.[566] Et cela ne désemplit plus que ce soit sur la Toile ou dans le restau'. Il faut dire que ce qu'il nous propose est rempli de chaleur et de fête, une façon originale de promouvoir la culture turque et ses symboles !

A Nancy, **Ferdji** n'est pas en reste. Le site du rappeur turco-lorrain[567] est l'un des plus visités de France. "L'heure est proche" ne fait pas seulement appel aux meilleurs de la scène rap du moment mais également aux détenus des centres de détention d'Ecrouves et de Toul où Ferdji anime des ateliers d'écriture.

Le Mali est sur la scène rap depuis un moment déjà avec **Oxmo Puccino**, de son vrai nom Abdoulaye Diarra. Né en 1974 au Mali, arrivé à Paris 19ème à l'âge de 5 ans, Abdoulaye a commencé à rapper en 1995 avec ses potes de la Place des Fêtes. Le prochain album d'Oxmo Puccino, La Réconciliation, sort le 3 septembre. Abdoulaye est le frère de **Mamoutou Diarra**, né à Paris, basketteur professionnel (il a joué ces deux dernières années à l'Elan de Chalon-su-Saône) et membre de l'équipe de France.

Bnat Rbat, premier groupe de Rap de filles marocain (Exibita et Olivia)

(janvier 2007)

Exibita et Olivia se sont fait un nom parmi les groupes de rap au Maroc qui sont à leur majorité des groupes masculins. Elles ont commencé à écrire en français, puis en arabe. Aujourd'hui, elles se disent multi-langage, mais elles rêvent en Darija, donc elles s'expriment et elles chantent en Darija. Et puis petit à petit on s'est fait un nom parmi les autres groupes qui sont à leur majorité des groupes masculins. Le chemin est épineux. "On n'est pas du tout aidé pour progresser, même notre entourage familial nous met des bâtons dans les roues. " Mais elles veulent aller jusqu'au bout.[568]

---

[565] remerciements à tous les passionnés qui partagent cette passion sur leurs blogs et ailleurs et qui nous ont été bien utiles pour cette petite compilation. Les sources utilisées sont trop nombreuses pour être toutes citées ici.
[566] sur *http://www.mangedukebab.com* et sur *http://lilmaz.skyrock.com*
[567] *http://ferdji-illicite.skyrock.com*
[568] leur portrait sur *http://www.mediterraneas.org/article.php3?id_article=503* et sur *www.bladi.net*

La rockeuse et la parolière

(juin 2014)

La scène strasbourgeoise est belle et Jewly est son étoile. L'artiste a ouvert l'été 2014 lors de la Fête de la Musique sur une Place Broglie noire de monde, comme elle avait ouvert l'hiver sur la scène chauffée à blanc du marché de Noël de la Place Kléber.

(le 21 juin 2014 à Strasbourg)

La reine des solstices dépose ses bottines au coin de la scène et entre en sautillant sous les projecteurs, les pieds nus pour mieux ressentir les vibrations des planches. Elle claque ses mains levées bien haut au-dessus de sa tête et fixe le public déjà conquis, elle caresse le micro, le porte à ses lèvres, l'avale presque, elle ondule son corps, trémousse le bassin, s'approche de son guitariste, se love contre le manche de l'instrument. Elle module sa voix qui susurre puis qui monte, qui monte, qui monte jusqu'à l'explosion... I can, I can, I can. La rockeuse interprète le mythique *Satisfaction* en lui donnant une nouvelle vie, plus moderne, plus féminine, universelle. On oublie Mick Jagger. Ce soir, c'est Jewly. Ses reprises des Rolling Stones ou de Led Zeppelin sont proprement fabuleuses et c'est ici que l'Alsacienne exprime toute l'immensité de son talent: "Wouhh ! Comme c'est bon de revenir à Strasbourg !"

La rockeuse

Julie Claden est née à Mulhouse et a grandi à Kembs, en pays-frontière. Son grand-père mélomane lui a appris l'alto qu'elle a pratiqué pendant toute son enfance. C'est à l'âge de 15 ans qu'elle a eu la révélation en écoutant par hasard Janis Joplin. Elle a toujours aimé chanter mais elle a vraiment découvert ce jour-là tout ce qu'on pouvait faire avec sa voix. Julie avait l'oreille musicale après toutes ces années à faire vibrer les cordes mais c'est en écoutant *Summertime* qu'elle allait entrer sans vraiment en prendre conscience dans la magie du rock.

Ce n'est pourtant qu'à 25 ans, après avoir terminé ses études, qu'en chantant dans un gala d'étudiants, quelqu'un l'encouragea à se produire en public, ce qu'elle fit d'abord dans un bar de la région, accompagnée par un ami pianiste. Le plaisir est vite devenu dépendance. Elle enregistre un premier simple au profit de l'UNICEF et des enfants des orphelinats roumains. En 2009, elle sort un premier album, constitué de belles chansons dont elle est plutôt fière mais dans un univers musical, constate-t-elle aujourd'hui, qui n'était pas le sien. Il lui manque de vrais riffs de rock. Il lui manquait surtout la scène. C'est face à un public que la chrysalide Julie est devenue le papillon Jewly, avec l'album *No shoes*, enregistré en *one shot* pour sonner plus *live*, avec "de vrais musiciens", talentueux et expérimentés.

(La team)

(La scène)

Les textes parlent de racisme, d'intolérance, d'amour de la vie. Jewly les travaille avec Mina Moutski. La parolière parle de l'artiste: "La demoiselle sait ce qu'elle veut ! Jewly, c'est un tempérament de feu et une voix hors du commun, une voix suave qui donne envie de bouger et de laisser sortir la rock and roll girl qui est en chacune de nous. Lâchez-vous, mesdames, mesdemoiselles, menez vos hommes par le bout du nez, ce soir, c'est vous qui menez le jeu au son de Jewly".

La parolière

Mina Moutski aime les mots et les débats d'idées. La liberté est dans son ADN tout autant que ses racines ancrées à l'Est (de l'Europe). Mina accompagne Jewly, ambassadrice de l'Alsace, dans ses tournées. Elle signe des éditoriaux percutants dans la presse musicale et culturelle et sur le net (Oyoboo). Mina n'aime pas les cons: "Les superconnards kidnappent des lycéennes pour en faire des esclaves, (ils tentent) de castrer intellectuellement et de violer physiquement des jeunes porteuses de développement et d'avenir pour l'Afrique... Les cons cupides pompent dollars, euros, yen, yuan et autres devises, avec la vivacité des Shadocks, pour concentrer dans leurs poches déjà débordantes les richesses créées par les autres... Les gros cons déclarent l'existence de la femme contraire à la volonté de Dieu, confondent les frontières avec des zones de guerre, les enfants avec des soldats... Les cons, les sales cons et les petits cons, que l'on appelle aussi confettis: des politiques qui n'aiment ni les pains au chocolat ni la Marseillaise écoutée plutôt que chantée, qui se déculpabilisent de l'histoire coloniale de leur pays, une presse people qui confond intimité et profit... Voilà une caractéristique universelle qui touche toutes les classes sociales, toutes les religions et toutes les origines ethniques. Et s'ils sont insupportables et contagieux, c'est essentiellement parce qu'on n'entend qu'eux !"

Mina Moutski n'aime pas les clivages! "A force de cliver et de souligner les différences sur la base des origines, des croyances ou des habitudes, à force d'approcher la relation humaine avec une logique de segmentation marketing, à force de croire qu'il n'existe qu'une vérité, le fossé se

creuse entre des communautés de plus en plus atomisées. A ce rythme, l'ampleur du découpage sera telle que mes mains ne voudront bientôt plus s'approcher de mes pieds en raison de l'énorme différence de fonctionnalité et d'esthétique qui les sépare... Mon destin est-il de devenir une femme morcelée, lézardée par une ligne de fracture, ou pire de devenir une entité biologique aux fonctionnalités connectées à un système d'information déshumanisé qui m'interdit de penser ? Poussière, redeviendrai-je poussière ?

(Jewly) (Mina sur RBS)

Mina Moutski aime la liberté de penser mise à mal par "le flot continu de mauvaises nouvelles (qui) entretient les peurs pour une question d'audience. A titre d'exemple, le fast food info s'est complètement emparé de la panique autour des lycées de Strasbourg suite à des menaces de carnage proférées par un internaute... Mais il a omis de dire que dans cette même ville, une semaine plus tard, une comédienne et cantatrice, Isabelle Marx, a interprété des chants de la liturgie juive à la Grande Mosquée dans le cadre du festival *Sacrées journées*. "Je porte avec bonheur le nom que mes parents m'ont choisi. Il m'a ancrée dans le réel et me permet d'y trouver ma place. Dans le monde des mots, je deviens Mina. La poupée russe. La Moutski au sang mâtiné par les embruns de la Mer Noire. L'héritière de vies brisées par les extrêmismes du siècle passé. Avec mon identité d'auteure, dont la plume est encrée par l'enfance et le rêve, je fais un clin d'oeil à Basia, ma grand-mère, autant qu'à son samovar et au halva qu'elle savourait parfois les yeux brillants de souvenirs."

La rockeuse et la parolière

Mina Moutsky aime Jewly parce qu'elle est libre et elle ne clive pas: "Sous le toit protecteur de la *Scène Pfaffenhoffen*, assise au milieu d'un public chaleureux et à l'écoute, j'ai savouré pendant deux heures une magie rock me rappelant les Noëls russes de mon enfance... Jewly a chanté sa générosité et sa sensibilité en proposant au public un voyage au pays du partage. Sourire aux lèvres. Les organisateurs lui avaient demandé de ponctuer le concert de chants de Noël. Comme pour un bon nombre de complexités que je l'ai vue transformer en opportunités, Jewly a choisi d'aller au bout de la logique avec sincérité. Elle a ainsi accueilli dans son monde musical des chansons universelles, revisitées selon ses coups de coeur, sa tendresse et ses envies. Fait incroyable, elles semblaient autant à leur place que *No shoes*, *Nasty Man*, *2X6 ans*, *A bowl of cotton in the sky*, *Incarcérée*, *Interférence*, *Now I know*, *Virtual Lover* ou *Provocation*... Jewly au pays du partage. Comme si les changements que nous étions en train de vivre à l'échelle d'une planète ne pouvaient trouver de sens que dans les repères traditionnels de la fraternité humaine, quelles que soient leurs origines."[569]

[569] site de la rockeuse: http://www.jewlymusic.com/ et site de la parolière: http://www.mina-moutski.fr/

Enfances tsiganes

"Quand demain dans la rue vous croiserez une dame au dos courbé, une affichette en carton sur les genoux, avec assise à ses côtés une petite fille aux longs cheveux noirs, ne la jugez pas, ne l'insultez pas, ne la frappez pas. J'ai connu cela, j'en suis marquée à vie. Mais aujourd'hui, c'est la porte de la Sorbonne qui s'ouvre devant moi."

C'est ainsi qu'**Anina Ciuciu**, 23 ans, (ici en photo avec sa mère et sa soeur), très brillante étudiante en Master Justice et Procès à la Sorbonne, conclut son livre *Je suis Tzigane et je le reste*.[570]

Anina, des terrains roms à la Sorbonne

"Les différences ne sont pas aussi grandes que la plupart des gens ne le pensent." Anina Ciuciu raconte son enfance sans jamais juger les autres et elle en attend juste autant d'eux. Elle est née en Roumanie il y a 23 ans dans une famille rom. Ses premiers souvenirs sont donc dans ce pays où son peuple connait de grandes discriminations. Elle a eu la chance, par la volonté de ses parents, de pouvoir entrer à l'école maternelle et de rencontrer une institutrice très accueillante qui ne faisait pas de différences. Un peu plus tard, malheureusement hospitalisée, elle a été confrontée au rejet: "C'est un rejet instinctif, un dégoût. Ils disent que nous sommes sales. Ils n'aiment pas que toute la famille vienne visiter les malades. Parce que chez nous, il y a de la solidarité !" A l'hôpital, les roms sont écartés des soins normaux, sauf ceux qui peuvent corrompre parce qu'ils en ont les moyens.

La famille Ciuciu a quitté la Roumanie avec des passeurs (à quinze dans une camionnette) pour donner une chance aux enfants et elle s'est retrouvée en Italie. Anina avait 7 ans: "Là, c'était le pire moment de ma vie. Nous vivions dans des conditions inhumaines, sans eau, sans électricité, dans des baraques en planches que nous avions construites nous-mêmes. Nous y avons passé six mois. Je faisais la manche avec ma mère. J'avais honte. Je ne voulais pas que l'on me reconnaisse... dans une ville où de toute façon personne ne me connaissait ! C'est très dur à vivre, de voir à quoi on est réduit, moins que rien, même pas des animaux. Le regard des autres fait très mal. C'est un sentiment que l'on ne peut pas oublier, qui va nous marquer à vie." Anina ne comprend pas les gens qui jugent mal ces mères qui mendient avec leurs enfants: "Elles n'ont pas le choix. Chez les Roms, les enfants sont rois."

Rêve de justice

La famille Ciuciu est finalement arrivée dans la région de Bourg-en-Bresse, étant souvent contrainte de changer de lieu d'hébergement. Anina connaît les moqueries des autres enfants à

[570] *City éditions*, mars 2013

l'école, parce qu'elle ne connaissait pas la langue, mais elle apprend très vite le français et s'intègre facilement, comme ses soeurs après elle. Sa soeur Maria décroche la mention très bien au bac. Anina, depuis l'âge de dix ou onze ans, veut être juge pour réparer les injustices. Elle se rêve habillée en toge. A la fac, les autres étudiants sont surpris lorsqu'elle leur dit qu'elle est rom. Aujourd'hui, elle assume avec fierté son identité: "J'ai grandi dans le respect aux anciens, dans un esprit de famille très soudée. J'aime la musique rom. J'aime la danse rom. C'est notre culture et j'en suis fière". Son livre, elle l'a fait paraître comme une nécessité, comme un message à porter. Lorsque, à Paris, elle croise dans la rue une petite fille rom qui mendie, elle lui parle en rom, ce qui la surprend toujours, et elle lui dit: "Surtout, fais tout pour aller à l'école, bats toi pour réussir. On peut tout réussir si on le veut et si on s'en donne les moyens." Anina, elle, a demandé la nationalité française. C'est la condition nécessaire pour pouvoir entrer à l'Ecole nationale de la Magistrature. Quand elle sera juge, elle saura mieux combattre les discriminations, parce qu'elle les a rencontrées. Elle en est persuadée.

Aurel et les roms du Chemin long [571]

Assis sur un trottoir sous une chaleur qui le rendait hagard, Aurel attirait l'attention des passants à Strasbourg. Je lui ai offert une boisson fraîche, nous avons engagé la conversation et aussitôt, ses yeux ont commencé à pétiller. Originaire de Roumanie et arrivé en France un an auparavant, il maîtrisait bien le français et connaissait tous les noms des quartiers et des rues de la ville. Il m'a invitée à venir sur son terrain le dimanche suivant. Je me suis donc rendue, une semaine plus tard, dans le quartier de Koenigshoffen, rue du Chemin Long, avec l'intention de rencontrer sa famille et les occupants des cinq autres caravanes. En bordure d'un grand champ de maïs, à proximité d'immeubles sociaux, le terrain du Chemin Long était paisible; mais de quel dénuement souffraient les vingt-quatre Roms qui l'occupaient ! Des caravanes brinquebalantes, du linge accroché à des cordes tendues entre les arbres, des tapis posés à même la terre, imbibés de boue, l'électricité fournie par un groupe électrogène, aucune arrivée d'eau, et comme lieux d'aisance... le champ de maïs. Aurel m'a rapidement présentée aux enfants et aux adultes. Son esprit "dégourdi" pour un jeune de son âge était étonnant. Comme c'était un beau dimanche, son père écoutait une musique traditionnelle, en dansant dans la rue. En partant, je me suis arrêtée à l'épicerie turque du coin et j'ai offert à Aurel un sandwich kebab qu'il a croqué à pleines dents. Il m'a raccompagnée jusqu'à mon arrêt et lorsque je l'ai regardé à travers la vitre du bus qui s'éloignait, il me faisait de grands signes de la main avec l'espoir de me revoir.

Cet été là, j'ai retrouvé Aurel au centre ville et une relation suivie est née entre nous. Au rythme des occupations à quitter le territoire français, des démarches faites par le Conseil de l'Europe ou de l'équipe de *Médecins du Monde*, j'ai suivi son parcours. Son professeur de la CLIN (Classe d'initiation pour non-francophones) ne tarissait pas d'éloges sur sa capacité à bien parler le français et sur son esprit positif de chef de file.

Pendant l'hiver 2009, il a souvent été malade à cause du froid, alors il a fallu trouver un poêle à bois pour chauffer la caravane. En avril 2010, Valcan et Mihaela Moldovan, ses parents, ont reçu de la Préfecture du Bas-Rhin un nouveau formulaire d'obligation de quitter le territoire. Comme les autres familles de l'aire du Chemin Long, ils ont refusé "l'offre d'aide au retour humanitaire vers le pays d'origine" de 300 euros et de 100 euros de plus par enfant, proposée par

[571] Ce récit et ceux qui suivent sont de Jeannette Gregori , textes et photographies.

le gouvernement. Leur choix était radical car s'ils étaient privés de conditions salubres en France, en Roumanie ils seraient privés de tout et y subiraient un sentiment de stigmatisation encore plus fort. Après l'expulsion des familles, la CLIN s'est désemplie brutalement et le professeur a eu l'impression que ses efforts et les progrès accomplis par ses élèves étaient réduits à néant. Au bout de plusieurs semaines, la famille Moldovan est revenue. En tant que ressortissants européens, ils ont pu repasser librement la frontière.

Malgré une scolarité interrompue, Aurel est passé en 6ème, au collège du Hohberg, en septembre 2010. Il s'est tout de suite distingué par ses résultats brillants en mathématiques. Pendant ce temps, son père était de plus en plus désoeuvré et Mihaela, sa mère, n'avait pas d'autre choix que d'aller mendier en ville. Les passages de la police se sont aussi intensifiés sur l'aire du Chemin Long et les familles ont été soumises à une nouvelle obligation de quitter le territoire. Cette fois, les procédures administratives se sont accélérées et les journalistes sont intervenus. La famille Moldovan est apparue à la télévision sur une chaîne nationale; l'expulsion n'a pas eu lieu.

Galati

Un après-midi, Mihaela m'a accueillie dans sa caravane avec du café et des biscuits et s'est épanchée sur son passé. Elle m'a expliqué comment elle avait grandi à Galati, dans un immeuble social. Ils étaient trois enfants et dormaient ensemble dans une même chambre. Etant l'aînée, elle allait faire les courses et préparait les repas en attendant que sa mère rentre du travail dans un élevage de poulets. Son père était peintre en bâtiment. Elle s'est remémorée comment tous ses concitoyens encouraient, sous la dictature de Ceaucescu, une peine de plusieurs mois de prison s'ils demeuraient inactifs. Elle m'a décrit aussi comment, après la chute du régime, les dirigeants avaient laissé péricliter leurs aciéries, si bien que la ville a été plongée dans une misère noire. A l'âge de 18 ans, le baccalauréat en poche, elle est allée travailler à la ferme. Elle y a rencontré Valcan, un Rom de son âge, qui lui a offert du café, des cigarettes et s'est mis à la courtiser. La mère de Mihaela a tenté d'empêcher sa fille de se marier avec Valcan car comme beaucoup de Roumains, elle était imprégnée de clichés sur les Roms. Mihaela a pourtant été bien accueillie chez les Moldovan. Elle appréciait la mère de Valcan qui travaillait avec eux à la ferme; elle était admirative devant ses vertus de courage et de respect qui faisaient d'elle "une femme formidable". En 1989, leur mariage a été célébré dans une église orthodoxe. Aurel est né neuf ans plus tard. La situation économique du pays étant devenue si insoutenable, ils ont décidé de s'installer en France "pour offrir à Aurel des conditions de vie acceptables".

Strasbourg

En 2002, ils ont pris le premier autocar jusqu'à Strasbourg. Pour 150 euros, ils ont fait l'acquisition d'une vieille caravane qu'une Rom leur a laissée avant son départ. Aurel, resté en Roumanie jusque là, les a rejoints en 2008. "C'est pour lui que je fais tout ça. Moi, je me contente de ce que j'ai. A midi, je bois un café et ça me suffit. Ma vie est déjà faite. Mais je veux qu'Aurel réussisse la sienne, qu'il ne manque de rien." Sans la regarder, Aurel a pris la parole. Il souhaiterait entrer dans la vie active le plus vite possible, faire une formation en alternance, dans la vente par exemple et trouver un logement. "Je voudrais me marier et vivre dans un grand appartement avec mes parents."

Grâce au Conseil de l'Europe, Mihaela et sept autres femmes ont participé à la réalisation d'un patchwork artistique sur le thème de la condition sociale de la femme rom. L'oeuvre a été exposée à la Mairie de Strasbourg, à la Biennale de Venise ainsi qu'à la 4ème conférence internationale des femmes roms en Andalousie. Mihaela a reçu un salaire pour ce travail et la reconnaissance des élus territoriaux qui se sont déplacés lors du Sommet des maires européens sur les Roms à Strasbourg. Lentement, la situation s'est améliorée.

Rêve de dignité

Sur la même lancée, le déménagement a commencé vers le site transitoire d'accueil, rue du Rempart. Une centaine de Roms sédentaires et installés depuis plusieurs années à Strasbourg ont eté relogés dans des caravanes rutilantes. La condition était d'accepter de s'engager dans un processus d'intégration en étant accompagnés de travailleurs sociaux ou en étant suivis par des médecins. La famille Moldovan ne pouvait que répondre à ces critères et ils ont été choisis par la Ville. Aurel a pu passer son premier Noël chez lui avec l'eau et l'électricité. Cette étape transitoire est un pas certain vers la réalisation des souhaits qu'il avait formulés en présence de sa mère, une simple aspiration à des conditions de vie dignes d'un être humain.

Djenissa, icône du Polygone

"Quitte ce quartier ma fille car tu vas y perdre l'un ou l'autre de tes enfants. Ici, il y a trop d'alcool, de drogue et de vols". Je n'oublierai jamais les mots de ma mère qui me mettait en garde contre les dangers du Polygone, je ne voulais pas le croire à l'époque mais elle avait raison." Lorsque Lala, la grand-mère de Djenissa, une femme sinti vigoureuse de 56 ans, s'épanche sur son passé, elle ne peut s'empêcher de verser quelques larmes. La violence du Polygone a emporté deux de ses huit enfants: l'un en 2002, l'autre en 2008 et deux ans plus tard c'est son époux qui a succombé des suites d'une maladie du coeur. Avec son regard clair auréolé d'une abondante chevelure blonde, elle garde la détermination farouche de préserver les siens, les vivants, en gardant enfouies les souffrances les plus indicibles. Ni les années, ni le chagrin n'ont altéré sa grâce.

Sur le terrain des Aviateurs, dans le quartier du Polygone, alors que les pelleteuses avaient commencé leur travail pour le projet de relogement des 150 familles qui y sont sédentarisées, j'ai rencontré en 2009 la petite Djenissa et ses grands-parents. A côté de baraques en tôles, les caravanes venaient délimiter des quartiers manouches, yéniches, espagnols...

Des maisonnettes fleuries, aux murs bleus et blancs dans la partie espagnole, créaient un décor méditerranéen si dépaysant qu'on avait peine à penser qu'on se trouvait au coeur d'une cité strasbourgeoise.

Dans un jardin reculé où jonchaient des morceaux de ferraille, du matériel de récupération, des caisses de bois abandonnées, Djenissa et sa cousine Thifaine se sont prêtées au jeu du portrait photographique, sous les yeux attentifs de leurs grands-parents. A travers son regard défiant, Thifaine a exprimé la fierté de vivre parmi les siens,dans une indigence aussi criante fût-elle.

Djenissa passait si vite du rire aux larmes que mon objectif peinait à capter ses expressions. J'ai compris la souffrance qui se cachait derrière les humeurs changeantes de cette enfant lorsqu'on m'a révélé les évènements récents qui l'avaient secouée. Sa mère venait d'être tuée dans des conditions inhumaines par un jeune d'une cité de Strasbourg qui voulait abuser d'elle. La jeune femme avait disparu dans la fleur de l'âge, à 32 ans; les photos que j'allais voir

d'elle plus tard me confirmeraient qu'elle était une personne ravissante, douée d'une force vitale. A la fin de cet après-midi, Djenissa est entrée dans sa caravane alors que le coucher du soleil commençait à se refléter sur la vitre. Elle a regardé mélancoliquement vers le ciel et j'ai senti que tout le poids de son destin devenait perceptible en cet instant. Son innocence et son regard archangélique venaient rendre hommage à sa mère dans les cieux.

Pendant ce temps, son grand-père est resté à nos côtés, il nous observait avec un air plein d'amabilité. "je n'ai plus que 30 % de ma capacité cardiaque" m'a-t-il lancé. Même assis et affaibli, il avait gardé une allure distinguée. Grand de taille, mince, il partageait avec son épouse des origines autrichiennes qui lui conféraient une classe caractéristique. L'élégance d'un large chapeau accentuait son regard bleu clair qui a commencé à s'animer aussitôt qu'il s'est exprimé sur les formes d'ostracisme que sa communauté avait subi au fil des générations: "Lorsque j'étais enfant et que nous nous installions près d'un village, le curé faisait sonner le tocsin en s'écriant: les Gitans arrivent, prenez garde à vous et à vos affaires ! Aujourd'hui encore, on nous rejette, mais pas de la même manière, nos jeunes ont des difficultés à trouver du travail." Son visage calme et ses paroles empreintes d'une grande douceur allaient rester dans ma mémoire. J'ai compris que son état de santé s'était détérioré à la suite du meurtre de son premier fils dans une rixe familiale et je craignais que la disparition de sa fille sept ans plus tard finisse par lui porter un dernier coup au coeur. "Ils ont reconstitué le meurtre de ma fille sur grand écran. Mes enfants m'ont dit que c'était insupportable car elle a souffert, elle s'est débattue. C'était mieux que je n'aille pas au tribunal." En 2012, trois ans après ma première visite au Polygone, Lala est revenue sur le procès du meurtre de sa fille. Autour d'un café, dans son ancienne baraque en tôle délabrée située au fond du terrain des Aviateurs, l'affliction la submergeait. "C'était difficile d'annoncer à ma petite-fille la mort de sa mère, elle n'avait que cinq ans, alors j'ai prétendu qu'elle était à l'hôpital. Et puis un jour il a fallu lui dire la vérité. Elle se souvient de tout ce qu'elles ont fait ensemble, elle ne peut pas l'oublier."

Rêve de logement

Le projet de relogement ayant déblayé les constructions de fortune pour créer les futures voiries, Djenissa et sa grand-mère se retrouvaient transférées dans la dernière tranche du Polygone. Et la situation était bien plus désolante que trois ans auparavant: les rats défilaient devant le salon jusque sous la table et rongeaient les tiroirs du placard ainsi que tout ce qui n'avait pas été conservé dans le four ou le frigidaire. Sans toilettes, ni douche, ni machine à laver, elles vivaient dans une insalubrité criante et peinaient à se chauffer en hiver avec un vieux poêle à bois. " Aux HLM, ils m'ont dit que mon dossier était périmé, je n'ai pas encore eu droit à un logement alors que j'habite ici depuis 40 ans. Les petites maisons qu'ils construisent sont bien; moi, je ne pourrais pas vivre enfermée dans un bloc. J'espère que nous en aurons une bientôt ". Et puis elle s'est retournée et a montré du doigt les photos du salon. Le portrait noir et blanc, grand format, de son époux était épinglé juste à côté de celui de sa fille. J'ignorais, un an auparavant, lorsque j'avais expédié cette photo du grand-père de Djenissa qu'il venait de rejoindre, à l'âge de 59 ans, ses deux enfants disparus trop tôt.

Rêve de vie

Djenissa est entrée avec une amie et elles se sont attablées avec nous. Deux ans plus tard, elle était toujours aussi gracieuse et appréhensive. Elle m'a confié qu'elle adorait aller à l'école et qu'elle excellait en gymnastique. Avec une fierté affichée, elle m'a précisé que son club avait été classé 2ème au championnat d'Alsace. En plaisantant sur ses projets d'avenir, Lala a ajouté que sa petite-fille souhaiterait plus tard passer son permis de conduire et lui confier ses enfants. Mais pour l'instant, ce qui comptait, c'est qu'elles aient un logement et que Djenissa ait une chambre à elle.

Trois mois plus tard, j'étais présente parmi eux pour célébrer l'anniversaire de Thifaine. Djenissa et sa grand-mère étaient en retrait, souriantes. "Nous avons reçu un logement de la municipalité, nous pourrons emménager la semaine prochaine !" La nouvelle a résonné comme une grâce du Ciel. L'hiver s'annonçait bien. L'année suivante aussi...

Natacha Lhenry *: l'accordéon, l'instinct du lien de filiation*

Natacha m'a accueillie alors qu'elle habitait encore dans le quartier du Polygone, une des cités les plus déconsidérées de Strasbourg. Dans son appartement soigné, où son portrait et son diplôme de professeur de musique ornaient dignement les murs, elle s'est confiée sur son paszé. L'enfance de Natacha est si singulière et son destin personnel si rattaché aux stigmatisations de tout un peuple qu'il m'a paru approprié de faire de son portrait un exemple de force d'âme et d'espérance.

Pupille de l'Etat, Natacha a été élevée dans la ville de Delle, près de Belfort, "à la française", mais avec un mensonge: "On me disait que mes parents étaient morts dans un accident de voiture". A l'âge de douze ans, à l'école, elle a rencontré celui qui allait devenir son époux. La sensation de ne pas être à sa place la poussait souvent à s'isoler pour jouer de l'accordéon, l'instrument qu'elle avait choisi. Pendant ces moments d'évasion, elle se sentait en accord avec elle-même. A l'âge de 17 ans, elle a rencontré Didier Roussin, le guitariste de l'accordéoniste Jo Privat surnommé "le Gitan blanc". A l'époque d'après-guerre, considéré comme l'une des références du style musette et jazz, Jo Privat s'entourait des guitaristes les plus en vue, ceux qui maîtrisaient le "toucher manouche". Lors de cette rencontre déterminante, Didier Roussin s'est adressé à Natacha en dialecte pour lui demander si elle était gitane. Ignorante de ses origines et n'ayant jamais entendu la langue romani, Natacha est restée interloquée. Néanmoins, cet échange s'est avéré être un élément déclencheur. Dans la petite ville reculée de Delle où les habitants ne connaissaient rien des gitans et nourrissaient à leur égard les préjugés les plus extravagants, elle s'est mise à écouter du jazz manouche. L'accordéon lui a permis, par la suite, de voyager, de ganger sa vie et de cumuler les titres de championne de France puis d'Europe. Après des études au Conservatoire, elle a été fière d'obtenir son diplôme de professeur de musique.

Alors qu'elle attendait son deuxième enfant, son fils lui a fait cette remarque: "Dans ton ventre, il y a mon petit frère. Mais toi, tu viens de quel ventre ?" Elle lui a répondu ce qu'elle s'était toujours vue répondre lorsqu'elle était enfant: ses parents étaient morts par accident. Il lui a rétorqué: "Mais tu ne connais pas le nom de ta maman ? Tu n'as pas de photo d'elle ? Où est-ce qu'elle habitait ?" Natacha a compris que si les circonstances n'avaient jamais permis qu'elle entame des recherches généalogiques pour elle-même, elle se devait de les entreprendre pour ses enfants. Comme elle avait conservé son prénom d'origine et sa date de naissance, l'enquêteur a pu lui annoncer assez rapidement qu'il avait une grande nouvelle pour elle. Ses parents divorcés étaient toujours vivants et elle était d'origine tsigane.

Conscient que sa vie allait être bouleversée, il lui a demandé si elle souhaitait continuer ses recherches. Elle était catégorique, elle sentait qu'elle devait le faire et qu'elle n'aurait aucun regret. La première fois qu'elle s'est rendue, seule, au quartier du Polygone, pour rencontrer son père, est gravée dans sa mémoire. ce jour-là, dans la cité taguée et bruyante, les gens étaient aux fenêtres pour célébrer l'arrivée de Natacha. Tout le monde l'attendait. Dès qu'elle est sortie de sa voiture, elle a été présentée à ses tantes, ses oncles et ses cousins. Tout est allé très vite. On lui a servi un repas frugal et la fête a commencé. Quatre cent personnes étaient présentes. La fête s'est poursuivie pendant trois jours. Encore aujourd'hui, les gens se rappellent cet évènement hors du commun. Natacha ne s'est pas sentie perdue. Au contraire, elle a immédiatement ressenti un sentiment d'appartenance à cette communauté qui lui témoignait le plus grand attachement. Elle avait l'impression de se réveiller après un long sommeil. Elle a, aussi, découvert que son père était passionné d'accordéon et qu'il comptait Jo Privat parmi ses musiciens favoris. Une telle coïncidence ne pouvait que renforcer considérablement le lien familial. Lorsqu'elle est partie rejoindre ses enfants et leur père, quelques jours plus tard, elle était subjuguée.

Delle

De retour chez elle, la froideur de son mari a vite remplacé le sentiment d'exaltation qu'elle venait de connaître. Il lui a d'abord demandé de dissimuler ses origines. Son éloignement est devenu irrévocable lorsqu'il en est venu à calomnier les gens de sa communauté. Malgré les efforts du père de Natacha pour réconcilier leur couple, en six mois, la procédure de divorce était lancée. A l'audience, son époux a expliqué qu'il n'avait rien à lui reprocher, si ce n'est ses origines. Son avocat, désireux d'appuyer ses propos, a lancé que les gens du voyage étaient tous des parasites de la société, vivant de leurs allocations. D'abord profondément blessée d'être jugée sur son appartenance ethnique, puis retrouvant son courage, Natacha a expliqué se situation à l'association "SOS Habitat". Grâce à son aide, le procès s'est poursuivi sans qu'il ne soit toléré aucune autre diffamation sur ses origines. L'honneur était sauf.

Strasbourg

Avec son plus jeune fils, elle est venue s'installer parmi les siens, manouches sédentaires, à Strasbourg. Si elle a perdu un foyer bancal et voué à se dissoudre, en Alsace, elle a trouvé une famille indéfectible. Elle a appris à goûter à un sentiment de liberté: manger à n'importe quelle heure, s'acheter ce qui lui fait plaisir même avec peu d'argent. Elle a aussi compris que les Manouches avaient leurs difficultés, et que pour se tirer d'embarras, chacun utilisait ses propres ressources. En raison de ces adversités et de l'évolution vers un mode de vie sédentaire, elle a vu que les valeurs de la communauté n'étaient pas tout à fait celles qu'elle s'imaginait. La grand-mère n'élève plus forcément ses petits-enfants, les mariages mixtes sont devenus fréquents alors qu'ils étaient à peine tolérés par le passé, le dialecte se perd, les familles de musiciens sont devenues sporadiques et les plus jeunes n'ont plus le même respect des anciens.

Rêve de liberté

A Strasbourg, Natacha a gagné, aussi, une reconnaissance artistique. Elle a obtenu un poste de professeure de musique au centre culturel Django Reinhardt et récemment les siens lui ont demandé de se joindre à eux au Michto Festival. C'était un honneur de monter sur scène avec les plus grands musiciens manouches du quartier du Polygone et d'ailleurs. Natacha a confiance en la génération des musiciens à venir. "En apprenant les notes, ils vont gagner en justesse, dit-elle, et leur part d'improvisation fera toujours la différence".

Elle a été stupéfaite de découvrir l'organisation des fêtes et des mariages par les siens. Tout le monde participe généreusement aux frais quitte à s'endetter lourdement. Les enfants sont couverts de cadeaux somptueux. Elle a vu, aussi, comment les siens rythmaient leurs pratiques

religieuses par des pèlerinages en l'honneur de la Vierge Marie et comment leur quotidien s'en trouvait inspiré. Grâce aux épreuves qu'elle a traversées, en se relevant à chaque fois, Natacha a aussi développé sa propre spiritualité.

En gardant un pied dans le monde des gadjé, et en baignant dans celui des Manouches, de par sa musique et son grand attachement à sa famille, elle est représentative d'une évolution heureuse des Tsiganes de notre temps. Les valeurs authentiques qu'elle va transmettre à ses enfants, ainsi que la connaissance de leurs racines, sera le fruit de son courage et de sa victoire sur nombre de préjugés

Thierry Patriac *: "Quand je serai grand, je serai flamenco"*

Lorsque le nom de Thierry Patrac est devenu récurrent dans les conversations, le journal de la ville et l'organisation d'évènements culturels, j'ai eu envie de le rencontrer. Dans l'ambiance décontractée d'un café au Grau d'Agde, il m'a tout de suite manifesté ses qualités de détermination et sa capacité à porter des projets d'envergure. Ses multiples casquettes (délégué culturel national au sein de l'UFAT, animateur du service jeunesse de la ville, président d'une association culturelle et d'uen école de danse) reflètent son sens du contact ainsi que son talent à tisser du lien social entre la communauté sédentaire d'Agde et le reste de ses habitants. Parmi les projets couronnés de succès dont il a déjà été l'auteur, celui de la Maison Pour Tous a été précurseur. Thierry a réussi à résorber 80% de l'absentéisme scolaire chez les enfants tsiganes en adoptant un simple système de récompense, sous forme d'étrennes, pour ceux dont l'assiduité avait permis de cumuler des croix en couleur sur un calendrier. La mixité scolaire a toujours été une valeur qu'il a défendue, dans le souci de ne pas exclure les jeunes de sa communauté.

Le documentaire *Quand je serai grand, je serai flamenco* qu'il a réalisé avec Jacques Thouvenot est un bienfait de plus qu'il a légué à la communauté de la Glacière, en lui rendant un hommage vibrant. La parole y est donnée aux gitans du quartier ainsi qu'à des personnalités telles que le président de l'UFAT, Alain Daumas ou l'écrivain Joseph Stimbach. Les qualités historiques, pédagogiques et culturelles, comme l'organisation des mariages, font de ce documentaire un témoignage estimable de l'évolution du mode de vie des gitans dans l'ère contemporaine.

Rêve d'arts

(Jeune fille tsigane aux Saintes-Maries de la Mer)

La dichotomie entre les valeurs anciennes et la volonté grandissante des jeunes de s'intégrer dans la société non-tsigane pour y trouver le confort est un problème soulevé. Dominique Steinberger, expert auprès du Conseil de l'Europe sur les questions Roms et gens du voyage, apporte la solution la plus adaptée encore que difficile à mettre en oeuvre, lorsqu'il parle d'un dosage équilibré entre les valeurs reçues en héritage et celles acquise dans la société française. Une réponse qui permettrait d'éviter d'une part l'intégrisme et d'autre part le reniement de l'étoffe constituée de la communauté.

Thierry a senti que les arts manouches appréciés du grand public permettent, au-delà du divertissement, d'éveiller les consciences et de véhiculer un message. Ses rêves de musique, de danse, tous devenus des réalités, visent délibérément à faire évoluer les mentalités. La confiance que les siens lui accordent lui est avantageuse mais l'oblige aussi à rester honnête à leur égard. "Ne fais pas aux autres ce que tu n'aimerais pas que l'on te fasse" est le leimotiv de sa philosophie personnelle. La force qu'il sent en lui et l'intime conviction qu'un changement va se produire en faveur des siens sont justifiés par des actes concrets. Le studio 'enregistrement que son fils Mickaël dirige au coeur du quartier de la Glacière est un lieu d'affluence de tous les musiciens gitans de la région. Il regroupe un fourmillement de talents. Il a déjà accueilli Yannis Patrac, Negrita, le petit-fils de Manitas de Plata ainsi que des artistes de la scène internationale venus de New York ou de La Nouvelle Orléans. Mickaël, comme son père, croit aux vertus du travail pour évoluer. En gardant des inflexions de voix et des rythmes espagnols tout en les enrichissant de styles d'origines variées, il devient concepteur de sons innovants. Le métissage entre les styles musicaux est le reflet d'une idéologie d'ouverture aux autres ethnies que son père lui a inculquée. Lorsque Mickaël prend la parole, son père tient à rester présent pour l'écouter avec attention et ne peut cacher un sentiment de fierté.

Les Tsiganes et le reste du monde...

Prochainement, Thierry aimerait fonder son propre centre socio-culturel. Avec sa détermination habituelle et l'aide providentielle, il pourrait bien voir ce souhait se réaliser. Il pourrait ainsi créer un nouveau lien entre sa communauté et le reste du monde en invitant les gens venus de tous lieux et en suscitant l'envie de découvrir le monde tsigane. Une acceptation de part et d'autre n'est-elle pas une réponse pour une société plus tolérante ? Quelques mois plus tard, la nouvelle s'affiche dans les journaux et sur la toile: l'association des Gitans du Grand Sud vient d'être créée. Thierry Patrac, Payou Baptiste, Yohan Salles et Yaka Marval en sont les présidents. Ces membres de l'UFAT souhaitent unifier la communauté par un mouvement regroupant les organisations gitanes de tarascon, du Languedoc-Roussillon, de Montpellier et d'Agde. Il regroupe 100 000 membres. L'objectif revendiqué est de devenir un interlocuteur incontournable des autorités et d'agir dans le domaine du logement, de l'emploi et de la culture...

Nouka Maximoff *on the road again*

(avril 2010)

"Ce qui n'est pas donné ou partagé est perdu" (fais). Depuis la mort de son père Mateo en 1999, Nouka Maximoff s'est replongée dans ses racines roms kalderash, a redécouvert les 20000 photos de son père et les livres de celui qui fut le premier écrivain tsigane. Ce patrimoine fabuleux méritait d'être connu, diffusé. Nouka a créé une exposition itinérante qu'elle accompagne par ses contes. "*Chez nous, les Roms...*", c'est ainsi que commencent ses histoires. Après avoir vu "*Liberté*" l'autre jour, elle a pleuré, mais elle a aussi beaucoup ri, ce n'est pas un film triste, elle en est surtout sortie avec des ailes, le besoin de parler, de partager. Le 8 avril, c'était la Journée internationale des Roms, une journée pour raconter, pour dire la parole du peuple des voyageurs. Depuis longtemps, Nouka voulait nous parler de sa cousine, Mona Metbach. Mona est manouche et elle peint avec un talent incomparable. Sur son blog, Nouka Maximoff présente ses amis. Depuis qu'elle a repris la route ouverte par son père, elle se sent en paix avec elle-même et avec le monde. Le 29 mars 2010, elle a attribué le *Prix Romanes*, que son père avait créé, au directeur du Cirque tsigane, Alexandre Romanès, un prix mérité pour l'auteur autodidacte de *Un peuple de promeneurs*, de Paroles perdues, et tout récemment de *Sur l'épaule de l'ange*[572]. Nouka n'aime rien tant que partager. Dans la langue tsigane, le ciel, Dieu et donner, c'est le même mot.

[572] Ed. Gallimard

Esmeralda Romanez *soutient la famille Sandu*

(juin 2013)

C'était en mai dernier dans une église d'Arles, un moment de joie pour la famille Sandu qui baptisait Gabriel, le dernier né. Les jours de bonheur sont rares pour cette famille rom, originaire d'un village roumain à une cinquantaine de kilomètres de Bucarest. Florin, le père, prend son accordéon, son bien matériel le plus précieux qui ne le quitte jamais. Il va jouer un air traditionnel tsigane pour tous les amis qui viennent en aide à la famille, obligée de vivre en squat et qui attend une décision de justice le 4 juillet sur une demande d'expulsion.

(Les enfants Sandu au baptême de Gabriel, mai 2013)

Cela fait pourtant sept ans que la famille Sandu vit à Arles et que les enfants, Sorin 14 ans, Ionut 12 ans, Luis 10 ans, Alicia 8 ans, Samuel 6 ans, fréquentent assidûment les bancs de l'école. Gabriel est le 7ème enfant. Le 6ème, Adan, a été "retiré" à la naissance, sous le prétexte que Rodica, la maman, vivait dans un squat, et envoyé en Roumanie. Il a enfin pu rejoindre ses parents et ses frères et soeurs en avril 2013, quelques jours avant la naissance de Gabriel. La famille est en règle de séjour en France mais les bailleurs sociaux se retranchent derrière l'absence de grands logements disponibles. Idem pour le Centre d'hébergement (CHRS) dont les 80 logements sont tous occupés. A Arles, un immeuble de logements municipaux est laissé à l'abandon, parce que personne ne veut l'habiter en raison de l'insécurité qui y règne. Une pétition demandant à la municipalité d'agir a recueilli en quelques jours plus de mille signatures. Dans l'attente de la décision du 4 juillet, c'est Esmeralda Romanez qui héberge la famille et qui se démène pour lui obtenir enfin un relogement digne. Elle-même est Tsigane. Elle a voyagé 46 ans, d'abord avec ses parents dans la verdine familiale tirée par un cheval puis avec ses enfants.

Esmeralda a appris à lire et à écrire grâce à l'institutrice de ses aînés et a pu ainsi devenir l'auteure de deux livres: *Les chemins de l'arc-en-ciel* (éditions Wallada) et *De coups de coeur en coups de gueule* (éditions Lacour, Nîmes). Ses coups de gueule, Esmeralda peut maintenant les écrire.

"Nous sommes (en 2013) et pourtant le peuple rom, ici sur le sol français mais aussi partout ailleurs en Europe vit au rythme des rafles, expulsions violentes et des délations... Nous, peuple tsigane, français depuis le 15ème siècle pour la plupart d'entre nous, n'avons inventé ni la bombe atomique, ni les armes de destruction massive. Nous n'avons pas fait écrouler l'économie mondiale. Nous ne flirtons pas avec les dictateurs. Nous ne chassons pas d'autres peuples sur leur territoire pour leur voler leur richesse. Nos pères sont entrés en résistance durant la seconde guerre mondiale. Alors pourquoi devrions-nous baisser la tête, raser les murs, accepter ces aires d'accueil (et encore prétendre vouloir nous accueillir dans notre pays me révolte) construites sur des terrains inondables, aux abords d'une déchetterie, au pied d'un incinérateur,... Je n'ai pas choisi ma naissance mais je suis fière d'être née tsigane ! Qui de nos politiques pensent au potentiel des voix tsiganes ? Bien que nous ne bénéficiions pas de nos droits de citoyens à part entière, pour ceux qui le peuvent, nous votons. Nous sommes cinq cent mille en France. Ce chiffre n'est pas négligeable."

Pour représenter la cause tsigane, Esmeralda Romanez a fondé *Samudaripen* (qui veut dire en langue romani "Génocide rom") et l'*Association pour la mémoire de l'internement et de la déportation tsiganes*. Depuis 2005, elle représente les Tsiganes de France au *Forum européen des droits des Roms et gens du voyage* et préside la *Fédération des femmes kalé, manouches, romani et sinté* (au *Lobby européen des femmes*). Française, elle affirme sa solidarité avec "nos cousins de l'Est qui ne sont qu'une poignée en France (environ 15000) mais qui subissent camps de rétention, rafles, délation". La poétesse, qui a fondé le *Club des Poètes arlésiens*, communique autant qu'elle le peut pour aider la famille Sandu. Elle leur dit: "Opre Roma ! Le peuple rom est fier !"

Daniela Ivanova*, nomade in Metz*

(septembre 2011)

[573]Elle arbore chaque jour, à son bustier, au plus près de son coeur, une rose. Une rose, symbole fort des Tsiganes. Daniela s'est faite véritable voix, porte-parole d'une communauté dont la voix n'a été que très peu entendue jusque là. Elle a représenté la communauté tsigane, à l'occasion de la commémoration du 17 juillet 2011, qui fut la "Journée Nationale en Mémoire des victimes des crimes racistes et antisémites commis par l'Etat français et en hommage aux Justes de France". L'événement lui a tenu à coeur, c'est la première fois qu'une place au drame tsigane est officiellement accordée dans notre mémoire régionale, en Lorraine. D'origine bulgare, ayant grandi avec sa mère dans un pays cadenassé par le communisme, elle se découvre très vite quelques marques qui précisent sa différence. Daniela dispose d'un style bien à elle, gracieuse aux grands yeux verts et sa longue chevelure noire, elle symbolise et identifie aujourd'hui, que ce soit à la télé, ou en photos, la cause qu'elle défend. Elle cultive également la différence de l'ordre de l'humain et l'émotionnel, puisque alors témoin de discriminations à l'encontre des Roms de son pays, elle se sent très vite meurtrie par ces injustices. Elle continue cependant son chemin, entre études artistiques et son métier de chanteuse lyrique, et quitte la Bulgarie pour vivre une histoire d'amour en France.

Dès lors, elle ne quittera plus le pays, et s'installera même à Metz, toujours convaincue qu'il n'y a pas de hasard, et que son engagement de petite fille demeure immuable. Ce n'est que tout récemment que Daniela découvre les origines tsiganes de son père, qu'elle n'a que très peu connu, ce qui confirme son orientation: promouvoir la culture des nomades et ceci, donc, par le biais du festival *Nomade In Metz*.

Pour la deuxième année consécutive, la ville de Metz a accueilli les 9 et 10 septembre 2011 le festival Nomade in Metz sur la Place de la République et dans les rues du centre ville. Le village tsigane s'est installé avec ses roulottes, spectacles de rue, performances vocales ou d'art

[573] Portrait par Stéphane Ribeiro, pour *Lorraine d'Arts*

contemporain. Sur la scène, des artistes (nombreux) d'envergure nationale et internationale, roms, manouches, gitans. Les efforts des 180 bénévoles et l'énergie de Daniela Ivanova ont permis au Festival d'être un grand succès populaire, malgré l'annulation de la journée du 11 septembre pour risque météorologique. L'an prochain ? Il y aura une troisième édition, mais pas obligatoirement à Metz: le festival est nomade, lui aussi et à la recherche de mécènes pour prendre plus d'ampleur encore.

La leçon de bonheur de Pisla Helmstetter

(avril 2012)

"Quand on parlait de richesse, mon père haussait les épaules. La richesse, c'était le soleil, l'eau, les belles rivières..." C'est Pisla qui parle. Elle ne sait ni lire ni écrire. Elle habite à Barr (Alsace). Elle a 86 ans. Elle vous regarde avec des yeux malicieux quand elle parle de son enfance en Alsace du Nord. Elle vous parle de sa voix éraillée par un excès de cigarettes roulées, avec sa sagesse nourrie par des années de vie sous les étoiles ou le brouillard. Pisla Helmstetter est Tsigane. Elle est Sinti, manouche d'Alsace. Pisla signe en dessinant une fleur et a oublié comment on écrivait son nom. Elle a pourtant publié un livre où elle se raconte. Pas pour elle, mais pour les enfants, pour leur dire la vie d'avant. Le matin, on se lavait en se baignant dans la rosée. Le père jouait du violon avec le rossignol. On respectait la terre, ses fruits. On aimait la vie... Mais les nazis sont arrivés. La famille a dû quitter la belle Alsace et ses maisons à colombages, déportée vers Lyon dans des conditions effroyables.

Elle s'appelle Louise par l'état-civil (Loeffler par son père). Mais "chez nous, on m'appelle Pisla". Pisla parle romani d'abord, alsacien ensuite et puis français. Pisla habite aujourd'hui une maison mais est toujours dehors, au pied des coteaux de vigne, pour écouter les oiseaux et sentir le vent dans ses longs cheveux gris. Les gadjé veulent toujours la faire parler car elle est la mémoire de son peuple. En 1989, elle a réalisé un documentaire avec Anne-Marie Lopez del Rio, "De la source à la mer", où elle raconte le voyage annuel de l'Alsace vers les Saintes-Maries de la Mer. En 2012, elle a publié avec Sophie Képès "Sur les chemins où nos pas se sont effacés" aux Editions Nuée Bleue et elle a rencontré ses lecteurs le 19 avril 2012 à Strasbourg, au cinéma de l'Odyssée qui projetait son film. Elle leur donne une leçon de bonheur:

"Que ceux qui se lèvent à l'aube se rafraichissent d'abord le visage puis regardent au dehors. S'ils respectent le monde qu'ils voient, alors ils seront toujours satisfaits de la vie."[574]

(avec le précieux concours de Jeannette Gregori)

(Jeannette Gregori, ici au *Conseil de l'Europe*)

[574] d'après la presse régionale *L'Alsace* et *Alsace-culture*

Les doigts de l'homme

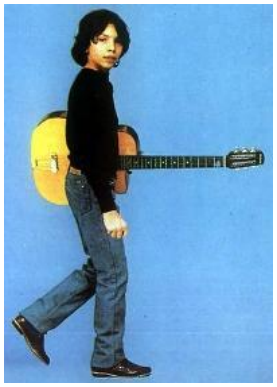
(août 2010)

" *Ce qui n'est pas donné ou partagé est perdu*" (proverbe tsigane)

L'enfant manouche apprend la musique en regardant ses aînés. Il imite les gestes des musiciens de son entourage. Il reproduit des morceaux entendus sur les terrains. Il glane ainsi les éléments nécessaires à sa progression. Chez les Manouches, il n'y a pas une leçon 1 et une leçon 2. Il y a une imprégnation progressive dans l'imitation des anciens. L'enfant manouche commence par un rythme qu'il devra très vite maîtriser en recherchant d'emblée l'excellence. Pas de droit au balbutiement mais pas de jugement négatif non plus par son entourage. Tout, au contraire, est dans le regard affectueux du groupe. L'enfant mémorise très vite, va jouer devant tous, un, puis deux, puis trois morceaux et il est toujours possible de passer d'un groupe à un autre, car tous partagent le même corpus musical de référence.

Et au coeur de ce corpus, à ses racines, il y a Django, l'inoubliable.

L'enfant manouche progressera sans solfège, à l'oreille et par improvisation. Le jazz permet toutes les improvisations. La musique est un lien fort qui intègre l'enfant au groupe. La musique est présente au quotidien et bien sûr elle exprime toute sa force dans les fêtes de baptêmes, d'anniversaires, de mariages. Elle s'accompagne de la nourriture généreusement garnie et arrosée pour la foule des personnes présentes. Les orchestres peuvent alors jouer 48 heures sans relâche.


(Bireli Lagrène, enfant)

La musique est la convivialité. Le musicien n'est jamais solitaire. La musique est là pour être partagée. La musique doit être "heimlig", terme germanique difficilement traduisible, familière et faisant la conscience du groupe. La "bonne musique" pour le Manouche est celle qui

est appréciée de tous. Elle peut mêler habilement les genres: la tradition balkanique des czardas, la musette parisienne, le swing évidemment, la bossa-nova et le syncrétisme brésiliens, la chanson française, la musique classique romantique, tout cela adapté librement à la manière manouche. Quand la musique est bonne, peu importe que l'interprète soit manouche ou *gadjo*. La virtuosité n'a pas de frontière culturelle et elle est appréciée en tant que tel. Tout est alors possible tant que ce n'est pas *ialo*, impudique, vulgaire. Les Manouches apprécient traditionnellement les instruments qui permettent le voyage, ni pesants ni encombrants. Le goût pour l'improvisation est sans doute en partie lié à l'illettrisme et à l'absence de solfège. Mais cela n'explique pas tout. Si telle ou telle musique est appréciée unanimement par les Manouches; c'est qu'elle apparaît comme permanente, pérenne et qu'elle maintient la cohésion du groupe. Mais les musiciens manouches apprécient d'adresser leur musique à l'extérieur, aux *gadjé*.

En 1966, il y avait en Alsace neuf groupes constitués de 24 musiciens manouches. Vingt ans plus tard, il y avait 17 groupes et une soixantaine de musiciens. En 1966, on faisait presque exclusivement la "manche" dans les restaurants allemands. Une génération plus tard, c'est dans les concerts que l'on s'exprime et on a besoin des gadjé pour faire tourner les groupes et manager les carrières. Les premiers gadjé qui accompagnent ce développement sont des militants asociatifs (l'APPONA en Alsace).

Aujourd'hui une nouvelle génération de musiciens manouches est née, ils sont jeunes. En 1986, la musique était une activité complémentaire aux métiers traditionnels: le commerce (antiquité, chine,..), l'artisanat, la ferraille, un apport souple et immédiat pour le budget familial. Aujourd'hui certains groupes sont devenus professionnels et les tournées peuvent être mondiales pour les plus grands. Les Manouches ont culturellement une grande faculté d'adaptation et certains ont trouvé leur place dans le monde de la musique avec ses festivals, ses sociétés de production, sa communication dans les médias. Mais il n'y a pas de vedettariat chez les Manouches où on estime autant un grand commerçant qu'un grand musicien. Un concert est plus une fête qu'un spectacle. Dans un concert réussi avec un bon public et de bons musiciens, les Manouches apprécient particulièrement de terminer par un "boeuf" improvisé qui peut durer toute la nuit. Les professionnels dans leur majorité ne gagnent certes pas des cachets mirobolants mais les talents font leur notoriété et le public en demande. Le Manouche en musique est perfectionniste. Il cherchera sans cesse à s'améliorer. C'est aussi pour cela qu'ils durent.[575]

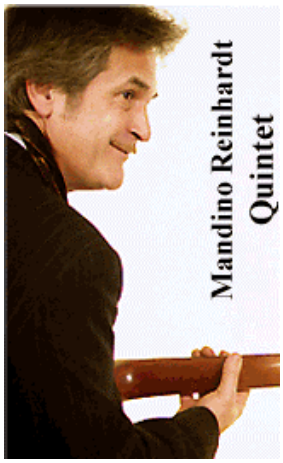
Bireli Lagrène est né à Soufflenheim en septembre 1966 dans une famille manouche et a grandi sur un terrain vague à l'écart du village, où son père avait définitivement stationné les vieilles caravanes de la famille. A l'âge de quatre ans, il prend la guitare de son père Fiso et

[575] d'après *Musique et identité, la singularité et le rôle de la musique dans l'affirmation de l'identité des Manouches d'Alsace*, par Marcel Daval et Pierre Hauger

apprend comme beaucoup d'enfants manouches, en imitant, en improvisant. Mais très vite, on voit que Bireli a du talent. A sept ans, il reproduit seul des morceaux entiers de Django. Il est repéré par le *rachaï* Marcel Daval et l'*APPONA*. En 1978, l'*APPONA* organise un festival à Strasbourg et Bireli, à peine âgé de 12 ans, fait un triomphe. Avec son frère Gaïti, il entame des tournées en Allemagne. En 1980 (il a 14 ans), il enregistre son premier disque *Routes to Django* et fait une tournée avec Stéphane Grapelli. Il est de plus en plus considéré comme un virtuose du jazz, à l'instar de son illustre prédécesseur, Django Reinhardt. Babik, le fils de Django, considère Bireli comme "le digne héritier de Django". L'horizon de Bireli s'ouvre. Il rencontre Larry Corriel. A 18 ans, il joue à Carnegie Hall à New-York. Bireli s'intéresse à la fusion, aux nouvelles expressions du jazz. On le retrouve aux côtés de John Mac Laughlin, de Paco de Lucia, d'Al Di Meola, de Jack Bruce et Ginger Baker... Bireli n'a encore que vingt ans. Les tournées se suivent, de l'Allemagne au Japon, au Brésil, à Montreux bien sûr, à Oslo où il reçoit le *gadjo d'or*. Bireli Lagrène maintenant compose. En 1994, il écrit une symphonie pour 38 musiciens et c'est tout naturellement à Strasbourg qu'il la présente pour la première fois. Il chante même en interprétant Franck Sinatra dont il est un grand fan. En 2000, c'est la *Nuit Tsigane* en hommage à Stéphane Grapelli.

En cet été 2010, nous retrouvons Bireli Lagrène au Festival de Marciac et quelques jours plus tard au Festival *Au grès du jazz* de La Petite-Pierre en Alsace, fidèle à ses sources, fidèle à ses racines.

A La Petite-Pierre, on retrouve aussi Mandino. Depuis trente ans, lui aussi lancé par le rachaï et l'*APPONA*. **Mandino Reinhardt**, enfant du Polygone à Strasbourg, est une figure incontournable du jazz manouche d'Alsace. Mandino perpétue la tradition, il a transmis la musique à de nombreux jeunes avec ses Ateliers Manouches d'Alsace. Mandino, le maître de la guitare, développe une pédagogie adaptée au milieu. Il a formé Franckie, Franco, Dino... Mandino a aussi de qui tenir: son grand-père jouait du violon, ses oncles avaient formé un groupe, son frère Sony avait appris la guitare avant lui. Chez le rachaï, l'aumonier des Manouches, Mandino a rencontré les neveux de Django. Il a alors décidé de faire aussi bien que lui. Aujourd'hui il a sorti une dizaine d'albums et il tourne dans le monde entier.



Depuis la création de l'école de musique du Polygone en 1978, Mandino Reinhardt a fait un chemin remarquable, aux côtés de Tchavolo Schmitt, de Dorado Schmitt, de Bireli Lagrène, de Marcel Loeffler, les anciens, mais aussi de Mintho Traber, Bambino Reinhardt, Franckie Reinhardt, Yorgui Loeffler, Dino Mersthein, Samson Schmitt, Enge Helmstetter, les plus jeunes. Tous ont une personnalité originale. Ils prolongent la longue tradition musicale manouche, poursuivant l'oeuvre de Django dont on commémore cette année le centenaire de la naissance.

Sur la scène du festival de jazz manouche de Salbris, en ce mois de juin 2010, les spectateurs ébahis ont pu découvrir pour la plupart **Cyrille-Aimée** Daudel, tout droit débarquée de Manhattan. La "gitane de coeur" a enlevé ses chaussures, fait tourner sa robe, "devant un public intrigué par ce petit bout de femme de 25 ans, plutôt directe et nature. Sa voix caressante et puissante a fait le reste. Subjuguant un public à fleur de peau qui a reconnu là une pépite qui marquera cette 9ème édition."[576]

[576] *la Nouvelle République*, 6 juin 2010

Cyrille-Aimée, la voix rare du jazz manouche, a ému, a titré le journal. La Française expatriée aux USA raconte modestement la magie de cette rencontre. "Je découvre mais j'adore l'improvisation qui ressert le lien avec les guitares. Petite, j'adorais ainsi "jamer"[577] avec les Manouches. Mes parents me l'interdisaient. Je sautais par la fenêtre..."

Elle a appris tous les morceaux de Django. Elle a grandi à Samois-sur-Seine, où était la maison de Django. Il y avait toujours des centaines de Manouches venus leur rendre hommage. A 13 ans, quand elle faisait le mur, elle est devenue amie avec un garçon manouche. Elle lui a appris à lire. Il lui a appris la guitare. Elle a appris "Nuage": dés qu'elle l'écoute, elle se revoit marcher dans la rue. En ce mois de juin, Cyrille-Aimée était en vacances en France. Les Manouches ont adoré son improvisation chantée. "Je ne me considère pas comme une chanteuse", dit-elle, "mais comme une musicienne".

Histoire de rencontres. C'est à cela que nous vous invitons pendant que le gouvernement crèe une commission pour criminaliser les gens du voyage (les Manouches disent plutôt "les voyageurs") et pour les expulser de leurs terrains (les Manouches sont en France depuis le 15ème siècle !), les expulser de leur culture, écraser tout ce qui fait tache dans la modernité assimilatrice. Mais longtemps encore, la culture manouche vivra...

"***Les Tsiganes pour les nuls***"

Les Manouches forment avec les Roms et les Gitans l'une des trois grandes branches du peuple tsigane (*Romani Cel*), dont les historiens rappellent une origine lointaine (au premier millénaire de notre ère) en Inde du Nord. Les Manouches ont une longue présence dans le bassin rhénan (d'où le nom à consonance germanique pour de nombreuses familles), en France (depuis le 15ème siècle) et en Italie du Nord. Les Gitans ont plutôt circulé en Espagne et en France du Sud. Quant aux Roms, c'est dans toute l'Europe de l'Est qu'ils circulent ou ont été sédentarisés depuis des siècles. Pour tous, la sédentarisation a généralement signifié un appauvrissement économique et souvent culturel, entraînant une "quart-mondisation" avec les populations les plus déshéritées. L'appellation "gens du voyage" est purement administrative et pas dans le vocabulare tsigane, où on se dit plutôt "Voyageurs" par opposition à sédentaires ou paysans (gadjé en romanès, gadjo au masculin singulier, gadji au féminin singulier).[578]

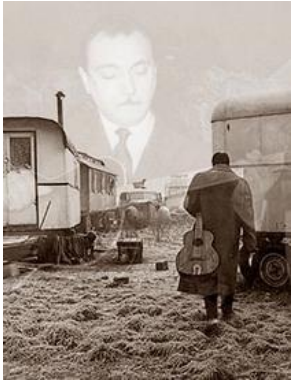
---

[577] faire *un boeuf*, improviser tous ensemble

[578] Les biographies des principaux musiciens manouches sont sur Django Station : www.djangostation.com/-Concert-.html
Article de presse : Marciac célèbre le jazz du voyage (*La dépêche*, 11 août 2010)

Le site de Mandino: www.mandinoreinhardt.com/mandino_presentation.html

Le Festival de jazz de La Petite-Pierre, du 6 au 15 août 2010



Hommage au grand Django Reinhardt

Pleure, pleure, ô Django. Sur ta guitare, ô grand Reinhardt, là-haut, là-haut au paradis, tes doigts ont égrené avec peine les notes d'un Requiem, pour l'un de tes frères, l'un des Rroms, des Gitans, des Manouches, des Tziganes, qui ont des siècles durant, porté sur les rivages d'Europe, le savoir, la sagesse, le pouvoir, l'allégresse, de l'Inde, de la Grèce, Al-Kymia, Gyptos antique. *Pleure, pleure, ô Django. Sur cette noble terre de France, que tu as parcourue et aimée, tes frères ne sont plus acceptés, l'heure des pogroms de nouveau a sonné.*

Pleure, pleure, ô Django. Vos caravanes s'étirant vers la bouche du grand fleuve fécond et puissant, aux Saintes Maries viennent fêter la Vierge Noire des opprimés, des exclus, des errants, peuple consacré, éternels exilés. *Pleure, pleure, ô Django. Dans cette France qui fut asile, mère nourricière et protectrice, tes frères sont persécutés, pour avoir osé défier la modernité.*

Pleure, pleure ô Django. Cette terre des grands saints, des poètes et musiciens, des mystiques illuminés, des philosophes éclairés, cette terre vous a renié. *Pleure, pleure, ô Django. Ô vous compagnons du voyage unis dans l'éternelle quête de l'absolu et du sacré, vous seuls savez vous montrer dignes du poète le destin étoilé. Vous seuls savez écouter au souffle du vent l'appel du soir sous les hautes futaies des profondes et antiques forêts, âme des druides, sages mystiques, qui vous chuchote en secret le chemin qui vous est tracé: sous le ciel haut clouté d'étoiles vous seuls savez mettre les voiles.*

Pleure, pleure, ô Django. Vous seuls encore suivez la trace de nos ancêtres millénaires, guidés par les astres la lumière vers une destination première. Entre vos mains, trésor, sommeille la mémoire de nos aïeux qui dormaient et dansaient sous les cieux à l'écoute des astres et des dieux. *Pleure, pleure, ô Django. Vous seuls savez encore faire trembler sur l'air la note qui dans l'âme l'appelle éveil de la route et de ses merveilles.*

Pleure, pleure, ô Django. Vous les gens du voyage sans fin sur cette terre avez tracé des chemins semés de sanctuaires à la Grande Mère nourricière, à Maia, Isis, Marie, Sarah, vous êtes vous consacrés, déesse d'amour riche et féconde, son sein généreux abonde, mais sa survie est menacée, des hommes dont la cupidité éventre, viole en impunité. *Pleure, pleure, ô Django. Vous appartenez à la terre, fils du vent, de la lumière, que vos chants etdansent vénèrent, plainte de l'homme menacé.*

Pleure, pleure, ô Django. Quand tes frères n'auront plus de pain, de chants semés sur le chemin, quand ils seront incarcérés au béton armé des cités, quand ils n'auront plus accès aux sentiers des migrations de l'âme humaine pérégrinations et reflet de son destin, alors s'éteindra l'histoire, se voilera à jamais la face de la lune occultée, qui règne sur vents et marées, la face de la Vierge Noire, la face de Sarah la Belle, servante et souveraine, gardienne de tous les secrets enfouis dans l'âme humaine.[579]

[579] Aurore de Saint-Jean, Paris, le 22 juillet 2010 (pour *La voix des Rroms*)

Fin du voyage

C'est au printemps 2013 qu'a jailli l'idée de "la fourmilière" dans l'esprit de sept jeunes journalistes, dont six femmes, diplômé(e)s en 2011 (Sarah Nabli et Emilie Sajot, *CUEJ* Strasbourg), en 2012 (Elsa Sabado, *CUEJ*; Léonor Lumineau, Marion Perrier et Benjamin Vincent, *IFP*), en 2013 (Gaëlle Coursel, *IPJ Paris Dauphine*). "La fourmi symbolise le travail, l'activité, la construction, la vie en société. Elle est prévoyante, besogneuse, appliquée et infatigable. Elle est aussi guerrière." Tous partagent le goût du "froid": enquêtes, grands reportages, portraits... qu'importe, pourvu qu'ils traitent de leurs sujets de prédilection: économie, social, environnement. Tous sont pigistes et tous veulent le rester. C'est la condition de leur liberté: pouvoir traiter les sujets qui leur plaisent, travailler avec différentes rédactions tout en échappant à la vie de bureau, aménager leur temps comme cela leur convient. *La fourmilière* est l'espace où ces mercenaires du journalisme peuvent soumettre leurs idées de sujets, dire leurs doutes parfois, afficher plutôt leur enthousiasme et surtout mutualiser leurs contacts, leurs plans piges et engager de belles collaborations... Le sujet dont nous allons parler est justement le fruit d'une efficace collaboration entre une réalisatrice, Sarah Nabli, qui porte là son premier 26 minutes, et la journaliste reporter d'images, Emilie Sajot, avec le collaboration de la monteuse Lucie Brux et du compositeur Grégory Florès. Le bon plan, ce fut la bourse octroyée à Sarah par le *Rotary* qui lui a attribué le 5 juin 2013 le *Premier Prix du Jeune Reporter de Télévision*.

Sarah Nabli en quête de témoignages

Sarah est une jeune franco-tunisienne de 28 ans, imprégnée de la culture, de la société et des traditions tunisiennes et berbères, sportive (15 années de pratique du hand en club, salsa cubaine), baroudeuse et passionnée de voyage (Argentine, Pérou, Venezuela, Guyane française, Surinam, Cuba, Mauritanie, Sénégal, Gabon, Madagascar, Egypte, Maroc, Thaïlande, Vietnam, Indonésie, Chine, Japon, Maldives, Etats-Unis).

A Strasbourg, Sarah Nabli a rencontré des familles de tsiganes (gitans "espagnols" et manouches), sédentarisées sur le quartier du Polygone et a pu réaliser début 2014 le film *Fin du voyage*. "Une opération de sédentarisation des gens du voyage" - c'est le nom utilisé officiellement par la Ville et l'ANRU - est en cours sur ce quartier situé à une dizaine de minutes du centre ville. A l'origine, le quartier est un terrain vague, à proximité immédiate d'un terrain d'aviation. Quelques 170 familles, françaises depuis des siècles, se sont installées là depuis les années 60, vivant de la ferraille, du commerce sur les marchés et des aides sociales. La Mairie a décidé de les reloger progressivement dans des maisons. L'adjoint au maire défend l'exemplarité de cette action qui vise à sortir des familles de l'insalubrité en leur offrant des petites maisons dont l'architecture a été pensée pour répondre aux besoins de cette population très spécifique. Une première tranche a été réalisée en 2012. D'ici à 2017, ce sont quelques 150 maisons qui doivent

sortir de terre. "Une maison ? Un rêve pour la plupart des Français", souligne la réalisatrice du documentaire, "un cauchemar pour certains gens du voyage", constate-t-elle pourtant, après sa rencontre avec les 50 familles occupant les premiers pavillons. Témoignages...

Le témoignage de Dolores Goretta, gitane espagnole, relogée en 2012: "*une tristesse, très fort !*"

"Avant de rentrer dans les maisons, un jour, les grues sont venues, elles ont tout démonté, ça a été brusque... C'est tout un passé, on a des souvenirs d'enfance. tout ça, c'est parti. c'est comme si vous, vous voyiez votre maison détruite, c'est pareil... J'ai ressenti vraiment une tristesse, très fort. Je n'ai même pas dormi dedans au début. Pendant tout l'été, je suis restée dans la caravane, je vis dans la caravane, même avec la maison... L'eau, c'est très cher, c'est une catastrophe, on n'a pas l'habitude ! On ne connaît pas tellement nos droits et on est rentré dans cette maison en pensant que ce serait bien, que ce serait mieux, comme ils nous ont promis qu'on aurait le confort, mais ils ne nous ont jamais laissé le choix de prendre notre décision, pour savoir comment on voulait vivre. Nous, on a l'habitude de voyager, d'avoir un pied à terre mais de voyager la plupart du temps et là, on se sent vraiment pris dans un piège. On ne s'attend pas à avoir des réactions pareilles. Même nos enfants ne sont pas contents. Je ne me sens pas à ma place. Ce n'est pas adapté à nos besoins, quoi ! La famille Goretta, on était là depuis les années 70. Alors, c'est sûr que c'est tout un changement, on ne s'adapte pas aussi facilement, on était libres, on pouvait se réunir, faire des fêtes, avoir des partages, être ensemble, nos familles pouvaient venir. Aujourd'hui, on est quand même limité, on ne peut pas recevoir nos enfants. Donc, c'est triste !"

Le témoignage d'Albert Kreutzer, manouche, relogé en 2012: "*il n'y a plus de vie*"

"C'est déjà plein de moisissures. Les carrelages sont cassés. Je ne veux plus rester là-dedans. C'est trop grand pour moi, j'ai perdu ma femme, ça ne m'a pas porté chance. Depuis qu'ils ont fait les maisons, on ne voit plus personne, il n'y a plus de vie, il n'y a plus rien. Quand on était là-bas (sur le terrain), il y avait tout le monde dehors, on faisait tout là-bas. Mais maintenant c'est fini, on ne voit plus personne."

Le témoignage de Carmen Moreno, gitane espagnole: "*on ne pourra plus respirer*"

"J'ai 68 ans. A 68 ans, je peux savoir ce que c'est le voyage. Mais là, il n'y a plus de coutumes, les jeunes n'ont plus de coutumes, plus rien du tout. Qu'est-ce-qu'ils vont apprendre dans ces maisons-là ? Si on ne voyage pas, qu'est-ce qu'ils vont garder des gens du voyage ? On ne pourra plus respirer, plus de caravane, plus rien du tout, on ne pourra plus voyager, on ne peut pas garder nos caravanes, on va les mettre où ? Sur le toit de la maison ?

Alors il faudra qu'on reste enfermé, toute la vie. Ils nous ont obligé à prendre les maisons, parce que sinon, on nous chassait, on était expulsé. Je suis mal dans ma peau. Je suis malheureuse de savoir que je vais rentrer là, vous voyez, enfermée entre quatre murs.

Le témoignage d'Antoine Moreno

"Ils veulent nous sédentariser (*il a du mal à trouver le mot qui ne veut pas sortir de sa bouche*). Mais nous, on est des gens du voyage. Ma maison, c'est ma caravane, quand j'ouvre la porte, j'ai un espace vert devant. Mais là, qu'est-ce qu'on aura ? Des voisins. S'il faut, on s'habituera, on va s'habituer, mais alors mal, très mal, il nous faudra des années pour nous habituer...

Plus encore...

Le reportage de Sarah Nabli nous mène alors au sein de l'association *Lupovino (LUtte POur une VIe NOrmale)*, où on vient pour remplir les papiers, où les enfants trouvent un soutien scolaire. Dans le quartier gitan, le soir dehors, autour d'un feu, on tente de reconstituer la vie d'avant, une vie qu'on ne veut pas oublier.

Tony Gatlif et les oubliés de la mémoire

(février 2010)

"*Il y a des mots qui sont lâchés actuellement que l'on n'aurait pas osé prononcer dans les années 50*" a dit Tony Gatlif en présentant son dernier film *Liberté*, qui sort en salle le 24 février 2010. Tony Gatlif (né Boualem Dahmani) a connu la rue, à Alger d'abord où, fils d'un Arabe (ou peut-être kabyle) et d'une Gitane andalouse, il traînait plutôt que d'aller à l'école qu'il voyait comme une petite prison, à Marseille et Paris ensuite, où il a vécu son adolescence. Tony Gatlif a connu les bonnes étoiles, cet instituteur en Algérie qui passait des films dans sa salle de classe, ce médecin de la "maison de correction" en France qui l'a encouragé à faire du théatre, et puis cette rencontre magique avec Michel Simon dans les coulisses d'une salle parisienne. Tony Gatlif, l'enfant de la rue, a voulu faire du cinéma, il a appris ses premiers textes sans presque savoir lire, écrit ses premiers scénarii sans avoir le moindre sou, tourné ses premières images avec les moyens du bord. Tony Gatlif n'est retourné en Algérie que 43 ans après l'avoir quittée. Mais en cherchant ses racines, c'est dans la banlieue parisienne qu'il les a trouvées auprès de ses amis les Roms, les Manouches, les Gitans. Il les a mis en images, il en a fait des Princes.

Depuis *les Princes*, Tony Gatlif creuse dans le même sillon, l'épopée des Tsiganes sur toutes les routes d'Europe. "*Quand on est toujours dans sa trace, c'est que l'on a toujours des choses à dire et que l'on n*'a *pas fini de les dire.*" Depuis longtemps déjà, Tony Gatlif voulait dire ce qui est oublié, le génocide des Tsiganes par les nazis et par le régime de Vichy. Ils sont les victimes oubliées des camps de la mort, jamais commémorées. La mémoire est-elle interdite aux gens du voyage ? Tony Gatlif a voulu ce film qui rappelle ces persécutions au coeur de la France au milieu du XXe siècle. Mais il a voulu un film positif. Le scénario raconte les Justes qui ont mis leur vie en danger pour protéger les Tsiganes pourchassés pour être envoyés à la mort. Depuis près de trente ans, Tony Gatlif parle pour ses frères, les gitans, et s'insurge : "*Ce ne sont tout de même pas des mouches, ce sont des humains !*".

Rona Hartner, tous les chemins mènent aux Roms

(février 2010)

" *La musique tsigane est belle parce qu'elle est la douleur d'un peuple qui a mal à son âme*" (Tony Gatlif)

Vous vous souvenez de Sabina, l'héroïne de *Gadjo dilo* ? C'est elle, Rona Hartner. Une vague origine allemande, une vraie identité roumaine - "*les Roumains n'ont pas d'interdits dans leurs rêves*" -, et surtout d'instinct une âme tsigane. Ce qu'elle n'est pas par le sang, elle l'est par le coeur, dans sa pétulance de belle tornade brune, dans ses passions d'artiste aux multiples facettes, née en 1973 d'un père et d'une mère eux-mêmes artistes jusqu'au bout des ongles, peintres, musiciens, comédiens. Rona peint depuis qu'elle a eu 10 ans, joue au théâtre depuis qu'elle en a eu 13, joue et chante dans des groupes de musique depuis son enfance et dans des films depuis longtemps déjà quand Tony Gatlif croise son chemin dans son casting à Bucarest. Rona Hartner interpréta merveilleusement le rôle de Sabina.

Rona peint parce que les couleurs sont des rythmes. Rona chante parce que la voix dit l'amour et les peines. Rona danse parce que le corps dit la vie. Dés que le violon paraît, elle se lève. Dés que le violon joue, elle dresse les bras vers le ciel et se met à danser. Rona est la *gadji* la plus tsigane de Bucarest à Paris. A Paris elle est arrivée dans le sillage du cinéaste. Elle a d'emblée aimé cette ville où "*il y avait des salles de danse partout*". Son premier album musical, elle l'a appelé *Seule à Paris*, c'était en 1999, des titres déjà très world music car elle dit que "*le monde est musique*", puis vient le film *Je suis né d'une cigogne* - elle est Louna qui part au hasard des routes. Les mots de Rona Hartner ont un sens; en 2008, elle joue dans *Tombé d'une étoile* et sort l'album *Nationalité vagabonde*. Cette même année, elle joue au théâtre aux côtés de Biyouna et de Luis Rego dans *La Célestine* au Vingtième Théâtre à Paris.

Elle aime la France parce que c'est le pays des fusions. Le public aime que l'on mêle le jazz, le tsigane, l'électro et le rock. Elle aime la France parce que c'est le pays de la créativité. Rona écrit de la poésie dans le métro et sa poésie parle d'elle, parle de la foi, parle de la vie. Sa poésie se transforme en chanson, ses chansons se transforment en danse, sa danse se transforme en histoires qu'elle partage avec le public. Ses spectacles sont une thérapie.

Bianca, un moteur pour les autres [580]

(novembre 2013)

Bianca S., Rom de Roumanie, est en France depuis cinq ans et demi. La jeune femme, aujourd'hui salariée chez Emmaüs à Mundolsheim, a connu, avant cette embauche, toutes les galères des campements sauvages et de la rue. Témoignage.

"On est venus en France, il y a cinq ans et demi, avec mon mari et ma fille aînée, qui a 7 ans aujourd'hui", raconte Bianca dans un français simple mais volubile. Il y a trois ans, la famille s'est agrandie avec la naissance d'un petit garçon. "Dans la région de Timisoara, d'où je viens, tout le monde disait que la France offrait une vie meilleure. C'est pour cela que nous sommes venus; ça a été très dur."

[580] source: *DNA,* par MSK, 3/11/2013

Sans jamais détailler ni s'attarder sur ses conditions de vie avec des enfants en bas âge et sans aucune ressource, Bianca explique: "On a d'abord été sur un terrain sauvage à Koenigshoffen, puis la mairie nous a proposé de nous installer à l'*Espace 16*"[581]…J'ai suivi des cours de français avec une association."

Un an de démarches

Arrive ensuite une proposition de travail par Emmaüs. "Il y a eu un an de démarches avec la préfecture: j'avais fini par perdre espoir, alors c'était un miracle de recevoir cette lettre d'autorisation, de pouvoir sortir de nos problèmes… Travailler, ça n'a pas été compliqué, ni dur. Je me suis habituée rapidement. J'adore mon travail et, avec mes collègues, on forme une bonne équipe." Son directeur à Emmaüs, Thierry Kuhn, ajoute: "Bianca est non seulement une formidable vendeuse, mais elle est aussi un vrai moteur pour les autres."

Dans son parcours d'insertion, la jeune femme a été également hôtesse de caisse dans un supermarché, hors de la structure d'Emmaüs, donc. "Ils sont très contents de moi", annonce-telle, tout sourire, en forme de rapport de stage. "Grâce à mon contrat, je ne suis plus à la rue (sous-entendu à faire la manche, ndla). On a une meilleure situation. Nos enfants sont scolarisés et on s'en occupe bien. Ma fille me ramène de très bonnes notes. Je suis fière d'elle." Avec son premier salaire, Bianca est "entrée pour la première fois dans un grand magasin pour faire les courses en famille". "On a pris tous les produits qu'il nous fallait et des vêtements pour les enfants." Dans l'intonation, juste le bonheur de... la normalité. Lorsque l'on demande à la jeune femme si elle a gagné en estime d'elle-même, elle se dit plutôt "contente" que fière. "Je veux dire surtout un grand merci aux gens qui m'ont entourée, qui m'aidaient quand j'étais par terre. Il y a une dame âgée, en particulier, ce n'est pas ma mère, mais aujourd'hui, je l'appelle maman. Lorsque je suis en congé, je retourne la voir, je discute avec elle. J'ai gardé le contact avec ces gens que j'aime."

Au fait, que pense Bianca des préjugés, y compris au sein du gouvernement, sur l'impossibilité d'intégration des Roms, en particulier dans le monde du travail ? "Je ne suis pas d'accord, quand on dit que nous ne voulons pas travailler. Etre au chômage, c'est de la souffrance, la même pour des personnes Roms et les autres. Non ?"[582]

Bianca Alecu, étudiante, ah oui, rom aussi [583]

(janvier 2014)

Bianca Alecu vient de Roumanie. Elle est rom. Et alors ? Cette jeune fille de 22 ans est également étudiante en musicologie à l'Université de Strasbourg et brillante joueuse de flûte traversière. Elle est interrogée par la rédaction du magazine bimestriel du Conseil général du Bas-Rhin.

---

[581] Un espace d'insertion, rue des Remparts, avec des caravanes, des douches et sanitaires, des machines à laver. Et surtout un suivi social, des cours de français, un accent porté sur la scolarisation des enfants. Le projet, financé par la Ville de Strasbourg, a vu le jour à l'automne 2011.

[582] en lien: la route des Roms à Strasbourg, un film d'Edouard Blacher

[583] source: *Tout le Bas-Rhin*, janvier-février 2014

Comment viviez-vous en tant que rom en Roumanie ? - Comme une Roumaine en Roumanie ! J'ai grandi dans l'est du pays, près de la frontière moldave. Une enfance normale: je jouais avec des Roumains, des gitans, tout le monde... Mon père est musicien, il vit de ça: il joue du saxophone dans les mariages, de la musique tsigane, et populaire, roumaine. Mon frère est aussi musicien: il joue de la clarinette, tout comme un de mes cousins, et un autre joue du cymbalum. Il paraît que les gitans ont un talent spécial pour la musique. Ils sont très reconnus dans le milieu artistique en Roumanie. Moi, j'ai choisi la flûte traversière: 8 à 10 heures par jour depuis l'âge de 10 ans.

Qu'est-ce qui vous a amené à Strasbourg ? - Mon cousin avait fait son mastère en musicologie ici. Moi, je venais d'avoir un bac artistique en Roumanie. Je suis venue, sans vraiment parler français, pour la musique. C'était il y a quatre ans, je ne connaissais personne. Mes parents m'ont aidée financièrement. J'ai aussi dû travailler.

Les roms ont souvent mauvaise réputation. Vous le ressentez ? - Dans tous les peuples, il y a différents types de personnes. Dans ma famille, on a toujours vécu comme tout le monde. D'ailleurs, je ne parle même pas la langue gitane. Je suis rom, j'ai peut-être quelque chose d'inné au niveau artistique, mais ça s'arrête là. Je ne me sens pas proche des mendiants que l'on voit dans la rue. Des jeunes gitans ont déjà essayé de me voler mon sac dans la rue ! C'est avant tout une question d'éducation: ce n'est pas inscrit dans les gènes des roms !

Votre avenir, vous le voyez comment ? - Je vis le moment présent. Ce n'est pas rom, ni roumain comme comportement: c'est juste moi. J'ai passé 4 ans au conservatoire de Strasbourg. J'ai de bonnes notes en licence de musicologie. J'ai travaillé avec les plus grands flûtistes dans des master-classes en Espagne, en Allemagne... J'ai fait des concerts en Hongrie, en Suisse, en France... Je chante aussi, du jazz avec un orchestre manouche... Bien sûr, mon avenir, c'est la musique, là où le vent m'emmènera.

Simona Jovic, l'âme rom

(août 2010)

"Je dis mes peines en chantant car chanter c'est pleurer. Je dis mes joies en dansant car danser c'est rire." (chant traditionnel gitan) Depuis le XVe siècle en France, les Tsiganes sont pourchassés. "Ils ont emmené les Roms. Ils ont séparé les enfants des mères, les femmes des hommes. Ils ont emmené les Roms." (chant traditionnel rom) Et en 2010 encore ! "Ils ont piétiné le violon tsigane. Il est resté de la cendre tsigane le feu la fumée montant au ciel". Dans la longue tradition rom, les femmes chantent les joies, les peines, les hommes dansent, claquant des doigts, des mains sur les jambes, des jambes sur le sol, au rythme lent puis rapide des violons. Simona Jovic est Présidente de l'Association Internationale Humanitaire et culturelle *Roms du monde*. Mais elle est d'abord danseuse et chanteuse.

La Tsigane a dansé tout l'été: le 21 juin, sur l'Esplanade du Trocadéro avec le groupe libanais *Dabket Loubnane*, le 26 juin à la *Nuit d'Orient 93* avec *Orfuzz* (danse et musique de Turquie), le 29 juin à la Grande Comédie de Paris accompagnée à la guitare par *Malik Ati* et aux percussions par *Karim Kasmi*, le 5 juillet à l'Atelier International de danses roms à Paris... Simona Jovic donne des cours de danse rom au Marais (Paris) et anime des stages un peu partout en France et dans le monde (en Inde, au Mexique, au Brésil, au Canada, en Italie, en Belgique,...). De père rom serbe et de mère tchèque, elle est habituée depuis toujours au mouvement, aux langues et cultures différentes, elle a commencé à chanter dés l'âge de 5 ans, elle a été la première, et peut-être la seule, à danser dans l'enceinte du Conseil de l'Europe, devant l'assemblée réunie.

Simona touche un peu à toutes les musiques et danses qui vont du Rajasthan aux Balkans en passant par l'Afghanistan et la Mer Noire. Le week-end prochain (3 et 4 septembre 2010), Simona Jovic sera à Argein dans l'Ariège. Argein, 150 habitants en temps normal, plus de 2000 personnes pendant le *festival Kumpania*, rencontre internationale des cultures balkaniques. Simona Jovic a passé son enfance entre le Monténégro et le Danube. Elle vit maintenant à Paris mais en vraie nomade parcourt le monde avec son art. A Argein, elle va animer un stage de danse rom et proposer à ses élèves d'un jour de vibrer à l'âme des Balkans. Elle adore ce festival : "*à ne pas manquer, dans la nature, simple, festif, pas cher, avec une super programmation*", dit l'artiste. La seule chose qui reste au peuple rom, c'est la danse.

Les ambitions de Nicolae, jeune Rom essonnien

(septembre 2013)

Nicolae a commencé le 18 septembre sa première journée d'étudiant à la Faculté Jean Monnet à Orsay. C'est pour lui l'espoir de devenir dans quelques années avocat. "Une sacrée ambition quand on sait que ce jeune Rom vit avec sa famille dans l'usine Galland à Villebon-sur-Yvette" commente le journaliste d'Essonne Info qui l'a rencontré à l'occasion de cette rentrée universitaire.[584]

L'usine, une friche industrielle abandonnée depuis plusieurs années, est un bâtiment d'une trentaine de mètres de long, niché au bout d'un chemin devenu pédestre depuis qu'est bloqué l'accès aux véhicules, derrière le stade et les courts de tennis. Les premières familles roms sont arrivées durant l'été 2012. Elles ont été ensuite rejointes par des familles expulsées d'autres sites de l'Essonne. Plus d'une centaine de personnes vivent là dans une cinquantaine d'habitations numérotées construites en matériaux de récupération.

Le journaliste décrit: "ce qu'on remarque en arrivant, ce n'est pas tant les déchets et encombrants mais le fait qu'ils soient tous proprement rangés... les ferrailles sont triées comme dans une déchetterie." On y voit des dizaines d'enfants. Pour beaucoup, la scolarité a été interrompue du fait des évacuations successives ou du refus d'inscription par certains établissements. Le *Collectif SAVALFERR* se bat pour que les Roms puissent rester dans ce lieu. Un projet immobilier vient, semble-t-il, d'apparaître et une évacuation est attendue avant le mois de novembre: il n'y a pas de trêve hivernale pour les installations illégales.

Représenter ceux qui ne peuvent pas se défendre

Nicolae est arrivé en France en 2012. Il a grandi dans un village à 150 kilomètres de Bucarest. Malgré toutes les difficultés, il a suivi une scolarité jusqu'à l'obtention d'un bac littéraire. Il a appris l'anglais et parle couramment le français.

Dès son arrivée, après avoir prouvé son niveau académique et son équivalence dans le système français, le jeune Rom a pu s'inscrire en fac. En 2012, Nicolae avait été invité à participer à un voyage en Pologne où il représentait la communauté rom de France, lors d'une commémoration du génocide des Tsiganes à Auschwitz durant la seconde guerre mondiale. Il y a renconré Anina Ciuciu, étudiante à la Sorbonne, auteure du livre *Je suis Tzigane et je le reste*. Cette rencontre a fortement motivé Nicolae à devenir porte-parole des Roms de France. Il aspire à

[584] article en lien

devenir avocat pour représenter ceux qui ne peuvent pas se défendre. Il veut encourager la scolarisation des enfants car "ils apprennent très vite à l'école; c'est important pour leur intégration; mais certains parents français ont du mal à accepter qu'ils soient dans les mêmes classes (que leurs enfants)"

Nicolae, après sa licence à Orsay, veut faire un Master de droit à la faculté de droit de Sceaux. Au premier jour de la rentrée universitaire, il a suivi un cours de droit civil. Il a écrit des pages et des pages: "ça faisait deux ans que je n'avais pas autant écrit, mais j'aime ça !"

Ce jour-là, les familles roms de Wissous, non loin de là, ont été évacuées par les forces de l'ordre. Le Ministre de l'intérieur parlait à la radio: "Les Roms ont vocation à retourner en Roumanie." Si ses parents sont évacués ? Pas question pour Nicolae d'accepter une chambre universitaire si sa famille est dans la rue.

Velibor Colic, à hauteur d'homme [585]

(septembre 2014)

En ces temps-là, dans les montagnes d'Alamçan, nous étions quarante jours après l'équinoxe du printemps. C'est ce moment doux de l'année où la saison froide de l'hiver laisse place à la saison chaude de l'été. Ils étaient deux amis cheminant sur les sentiers. Il était tard, la nuit était déjà tombée, quand ils découvrirent une source. Ils s'installèrent donc sur le bord du petit ruisseau pour manger le pain et le poisson salé qu'ils portaient dans leur sac. Un geste maladroit ! Le poisson sec tomba dans l'eau. L'un des deux amis descendit dans le ruisseau et quand le poisson fut dans sa main, il était vivant !

Hidirellez

Quelle merveille ! L'eau avait rendu vivant le poisson mort ! Le poisson avait montré la voie vers la source de vie qui était là mais qu'ils ne voyaient pas ! Les deux amis burent de cette eau et connurent ensuite le plus grand bonheur.

Depuis lors, chaque année, tous les peuples du Caucase jusqu'aux Balkans, les Turcs, les Kurdes, les Lazes, les Roms fêtent l'eau, les plantes, les arbres, les animaux... en cette date où la vie renaît de la mort, où la lumière renaît de l'obscurité. Alors les hommes sautent au-dessus des flammes du feu de camp, les femmes jettent leurs voeux dans l'eau du ruisseau, les enfants cachent leurs trésors au pied des rosiers en fleurs et tous chantent et dansent, au son du ney et du saz, jusqu'au bout de la nuit de cette fête d'Hidirellez.

Ederlezi

Tous les Tsiganes des plaines de Serbie aux monts de Bulgarie, des contreforts des Carpates aux faubourgs d'Edirne, tous les Kalderash, les Gurbet et les Lovaré ont adopté la tradition d'Ederlezi, comme ils la dénomment en langue romani. L'agneau ou l'oie rôtis font les délices des petits et des grands, tous emportés par le chant aérien de l'hymne de la communauté rassemblée.

[585] invité à Strasbourg, *Lieu d'Europe*

Que représente cette fête pour Velibor Colic (*prononcez Tcholitch*), écrivain d'origine croate né il y a 50 ans en Bosnie ? Elle est pour le romancier, habitant aujourd'hui Douarnenez, toute la culture tsigane. C'est pourquoi il a intitulé son dernier roman publié chez Gallimard, *Ederlezi*.

L'amour

C'est l'histoire d'un fameux orchestre tsigane, Ploska, composé de musiciens plutôt séducteurs, flanqués de leurs chapeaux et armés de leurs moustaches, tous un peu buveurs, souvent bagarreurs, mais remarquablement virtuoses. Des forts en gueule. Azlan Baïramovitch, son héros, dit Tchorelo, le pauvre, chante sur les routes le répertoire de son oncle Bahtalo, le bienheureux. Il porte en lui toute l'l'histoire de son peuple qui a toujours voyagé, de New-Delhi à Berlin en passant par le village de Strehaia, en Roumanie. Le récit commence par "je suis mort ce matin". Jusqu'à son dernier souffle, il a cherché la note parfaite, il était celui qui rendait vos rêves possibles, il était voyageur, fou du roi, paysan sans terre et apôtre, témoin mais jamais traître. Il a fait mille fois l'amour mais jamais la guerre.

La guerre

La guerre ! L'auteur de cette histoire, comédie pessimiste des XXe et XXIe siècles, a été lui-même le témoin mais jamais le traître des abominations de la "purification ethnique". Velibor Colic est né dans une ville qui aujourd'hui n'existe plus. Jeune chroniqueur radiophonique, il s'est trouvé enrôlé dans l'Armée bosniaque aux pires moments des conflits. Il a déserté en 1992. Arrêté en Croatie, fait prisonnier, il réussit à s'enfuir. Réfugié en France, grâce au Parlement international des écrivains, il a d'abord vécu à Strasbourg, travaillant dans une bibliothèque et collaborant au journal régional. C'est en 2008 qu'il publie son premier livre directement écrit en français (les six précédents ayant été traduits du serbo-croate) et son premier ouvrage écrit sans musique (il est passionné de rock et de jazz): *Archanges*, roman a capella. Les livres de Velibor Colic, qui vit aujourd'hui en Bretagne, sont souvent inspirés de sa propre histoire. Dans *Jésus et Tito*, il revient sur la folie des années de guerre qui ensanglantèrent les Balkans. Avec *Sarajevo Omnibus*, il est remonté plus loin dans l'histoire de son pays, véritable poudrière qui enflamma l'Europe en 1914. On y côtoie une constellation de personnages qui se mêlent dans ces Balkans infiniment complexes mais irrésistiblement vivants.

Le roman tsigane

Il manquait encore à cette déjà riche production le "roman tsigane", qui nous conduit des camps de la mort de 1943 à la "jungle" de Calais, théâtre de la mort du héros, en passant par tous ces drames de l'ex-Yougoslavie. Mais par-delà les douleurs, il y a les joies d'un peuple comparable à nul autre, le plus européen et pourtant le plus banni du continent.

Comment peut-on être nomade ?

La loi sur les gens du voyage entre en application à pas de tortue. Promulgué en juillet 2000, ce texte prévoit des "aires d'accueil". Dans chaque département, la Préfecture et le Conseil général arrêtent un "schéma" pour fixer le nombre d'emplacements et préciser les commune d'implantation de ces équipements. Si le calendrier initialement fixé par le législateur avait été respecté, les schémas départementaux auraient dû être bouclés début 2002 et les aires d'accueil réalisées dans les deux années suivantes. Mais ce plan de marche n'a pas été tenu pour des raisons diverses : démarrage tardif des négociations entre les services de l'Etat et les collectivités locales ; réticence des maires ; levée de boucliers des habitants ; recours devant le tribunal administratif ; lourdeur des procédures d'urbanisme... D'après la direction générale de l'urbanisme, de l'habitat et de la construction (DGUHC), près de 8 000 places ont ainsi à ce jour été créées ou mises aux

normes, alors que les schémas départementaux en programment environ 44 000. D'après Pierre Hérisson, président de la Commission nationale consultative des gens du voyage (CNCGDV) et sénateur (UMP) de Haute-Savoie, de nombreux emplacements enregistreraient une fréquentation inférieure à 50 %. Certains équipements seraient même fermés, faute de visiteurs. Dans le même temps, les "terrains de grands passages", destinés à recevoir pour quelques jours des caravanes pendant la saison des rassemblements traditionnels, sont littéralement envahis, selon le sénateur. La loi de juillet 2000 a déjà été amendée à plusieurs reprises : en 2003 avec la *loi pour la sécurité intérieure* en 2004 avec les prolongations de délais pour la réalisation des aires d'accueil, en décembre 2005 avec la taxe sur les caravanes. Elle l'a été à nouveau le 3 août 2006 avec la circulaire pour réduire la qualité des équipements. Comment peut-on encore être nomade en 2006 ? C'est dans ce contexte qu'intervient le débat sur le projet de loi de prévention de la délinquance et la proposition du sénateur Hérisson de faciliter l'évacuation forcée des nomades des terrains non autorisés qu'ils occupent. Cela a fait réagir le Président de la *Fédération Nationale des Associations de Solidarité avec les Tsiganes*, Michel Mombrun. Il a exprimé ce point de vue le 14 Août 2006 dans le journal *Le Monde*.

La toute récente circulaire du 3 août 2006 permet déjà aux communes de réduire le confort des équipements sur les terrains d'accueil. La future loi de prévention de la délinquance pourrait désormais leur donner la liberté d'expulser sans contrainte. C'est en tout cas la proposition du Sénateur Pierre Hérisson, Président de la Commission Nationale Consultative des Gens du Voyage, inventeur d'une nouvelle procédure d'expulsion pour les familles du voyage. Cette proposition est encouragée par le Ministre de l'Intérieur dans la ligne de son discours aux Préfets du 9 septembre 2005 et est applaudie par de nombreux Maires de France comme on a pu l'entendre au Congrès des Maires du 22 novembre 2005). Le Préfet pourrait (désormais) décider à la place de la justice, et fournir tous les moyens de police et de gendarmerie... Le sénateur...propose un amendement pour modifier la loi du 5 juillet 2000 sur l'accueil et l'habitat des Gens du Voyage *dans l'objectif d'*... instituer une nouvelle procédure d'évacuation forcée, décidée d'office par le Préfet, sans autorisation préalable du juge ... *Faut-il en pleurer, en rire, ou exprimer une violente protestation ? C'est un manquement grave au respect envers tous les membres de la Commission nationale consultative des Gens du voyage. Qui est délinquant ? les 85% de familles sans terrain d'accueil légal ? ou bien les 85% de maires qui n'ont pas respecté la loi en ne réalisant pas de terrain ? Un amendement d'opportunité viendrait dessaisir la Justice de ses prérogatives constitutionnelles de dire le droit, c'est-à-dire de prononcer ou non une expulsion, avec les droits de la défense, au profit d'une administration aux ordres du pouvoir exécutif via le ministère de l'Intérieur. On entre dans l'arbitraire, on prive les citoyens de garantie de justice, on transgresse la règle de séparation des pouvoirs, on applique une règle d'exception donc discriminatoire à une catégorie de Français ! Mais où est le droit commun ? vers quel régime va-t-on ? Un amendement d'opportunité viendrait dessaisir la Justice de ses prérogatives constitutionnelles de dire le droit, c'est-à-dire de prononcer ou non une expulsion, avec les droits de la défense, au profit d'une administration aux ordres du pouvoir exécutif via le ministère de l'Intérieur. On entre dans l'arbitraire, on prive les citoyens de garantie de justice, on transgresse la règle de séparation des pouvoirs, on applique une règle d'exception donc discriminatoire à une catégorie de Français ! Mais où est le droit commun ? vers quel régime va-t-on ?... Nous pouvons écrire à présent que la loi devient une* loi pour le rejet et la répression des Gens du Voyage.... *Nous pouvons écrire à présent que la loi devient une* loi pour le rejet et la répression des Gens du Voyage [586]

[586] *FNASAT* 01 40 35 00 04, 59 rue de l'Ourcq 75019 Paris. L'association *Rencontres Tsiganes*, avec l'appui du Conseil Régional de Provence-Alpes-Côte-d'Azur, a organisé le 29 septembre 2006 à Marseille une rencontre pour mieux comprendre les conditions de vie des Tsiganes et les difficultés auxquelles ces familles sont quotidiennement confrontées. Le rapport du Centre Européen pour le Droit des Roms (ERRC) qui sera présenté à cette occasion éclaire de manière lucide le retard de la France dans l'application du droit européen et met en lumière les ambiguïtés du discours institutionnel. *www.rencontrestsiganes.asso.fr/*

Altérités

(novembre 2008)

Alter ego. Qui est "l'autre" ? La musique est un jeu qui dit l'autre. Les mots sont des "je" qui s'envolent.

L'altocirrus de Nawel Ben Kraïem

Sa voix est veloutée, façon orientale, et rauque, façon gospel. Sa musique métisse de façon originale la pop rock contemporaine - elle est fan de Nosfell et de Bjork - et la musique orientale traditionnelle. Sur scène aussi son métissage est évident, entre danse moderne et orientale. Nawel Ben Kraïem est toujours à la croisée des univers. Le 16 octobre dernier à Alexandrie, c'est elle qui a gagné le *Prix Monte-Carlo Doualiya Musique 2008*, organisé par la radio du groupe *RFI* pour le Maghreb et le Moyen-Orient. Nawel Ben Kraïem a d'abord grandi en Tunisie avant de rejoindre la France avec ses parents. Elle est née d'un père tunisien et d'une mère française et conserve la double nationalité, tunisienne et française.

Nawel Ben Kraïem a plusieurs passions, l'équitation, le théâtre, qu'elle a appris à Tunis (à l'Etoile du Nord puis à la Casbah), à Paris (au *Conservatoire d'Art Dramatique* du 9ème arrondissement puis au Théâtre du Samovar), à Toulouse (au *Grenier Théâtre*). Mais elle a surtout la passion de la musique et de la chanson. Depuis 2006, elle offre sa voix au groupe *Cirrus*, une voix qui flotte entre orient et occident. Elle chante en anglais, en français, en arabe et parfois en espagnol. Sa voix est une invitation au voyage. *Cirrus* et Nawel Ben Kraiem se produiront à Lille, au Biplan, le 21 novembre 2008.

L'alterlude de Nassima

Le chaabi, avant elle, était considéré comme un genre davantage masculin. Mais aujourd'hui, Nacéra Chabane, ou Nassima sur la scène, s'impose comme une véritable ambassadrice du chant arabo-andalou.Née à Blida, installée en France depuis 1994, cette chanteuse et musicienne, que l'on a pu entendre le 20 septembre 2008 au Festival Ram Dam de Rouen, sort prochainement un nouvel album, *Noces d'Algérie*. Avec Nassima, les femmes d'Algérie ont une voix, qui dit l'amour, la tendresse, la passion, l'émotion. Nassima Chaabane a fait ses premiers pas au Conservatoire dés l'âge de sept ans, elle y a rencontré les grands maîtres de l'arabo-andalou. Sa carrière professionnelle a véritablement commencé en 1979. Avec son arrivée en France, elle a pu faire connaître son art dans toute l'Europe.

Les alterstices de Fawzy-al-Aiedy

Nous avons rencontré pour la première fois Fawzy (*prononcez Faouzi*) il y a 25 ans à Strasbourg, où nous l'avions invité à se produire devant des enfants (il venait de sortir le

magnifique album *Amina*) puis devant un public adulte, et on a le souvenir d'un homme d'une simplicité et d'une gentillesse extraordinaires. Ses concerts ont été de grands moments de magie. Fawzy-al-Aiedy marie magnifiquement le oud, l'instrument de prédilection au Moyen-Orient, et le hautbois. Il conjugue l'orient et l'occident. Il chante, conte, donne à ses arabesques une couleur moderne. Il jumelle Bagdad et Paris, la ville des mille et une nuits et la ville-lumière.

(Fawzy *al Aïedy*)

(Laïka)

Fawzy est né à Bassorah, dans le sud de l'Irak, dans les années 50. Mais il fête tous les ans son anniversaire le 6 septembre, date de son arrivée en France, en 1971. A 14 ans, Fawzy a quitté sa ville natale pour rejoindre Bagdad et son Ecole des Beaux-Arts. Il découvre la musique traditionnelle orientale mais aussi la musique occidentale (le hautbois). Il entre dans l'univers de Rimbaud et de Verlaine, lit Sartre, travaille Bach, Mozart, Haendel. Après son service militaire, il prend sa décision : partir. Il choisit la France pour son école du hautbois et pour sa passion pour Rimbaud et Verlaine. A Paris, il obtient le 1er Prix du Hautbois à l'Ecole Nationale de Musique de Boulogne-Billancourt en 1976, il découvre Georges Brassens, Léo Ferré, Léonard Cohen. Il enregistre son premier album *Silence*. Avec *Khamsa*, il associe tous les arts : la poésie, la calligraphie et les chants arabes. En 1983, il est précurseur de la world music avec son album *La terre*, où il réunit des musiciens de tous les horizons. Musicien hors pair, il fait aussi de fréquentes incursions dans l'art dramatique et le théâtre musical. Et Fawzy-al-Aiedy, c'est une voix, une voix qui vient du désert dont il est privé depuis tant d'années. Sa musique est une terre de rencontres. *Musiques en balade* (la société d'Ozoir-la-Ferrière qui le produit aujourd'hui) crée des liens d'excellence entre les musiques traditionnelles et actuelles.

Laïka, l'alter-native

Laïka Fatien est native de Paris (1968), d'un père ivoirien et d'une mère hispano-marocaine. Elle est fille du monde. Elle est fille du jazz. Elle vient de signer l'album *Misery* en hommage à Billie Holiday. Pendant des mois, elle s'est imprégnée de Billie Holiday, sa vie sans père, sa mère lointaine, sa rage et sa douceur, sa force d'être entière, la tragédie de son existence, ses insoumissions, ses interprétations magnifiques des malheurs des hommes, les lynchages des Noirs aux Etats-Unis en 1930 qui annonçaient "la solution finale" des juifs d'Allemagne et d'Europe.

Laïka a été élevée par des femmes : sa grand-mère, sa mère, sa tante, dans une famille juive marocaine. Elle tient à sa culture maternelle séfarade, ouverte sur les musiques méditerranéennes. Noire et juive, **Laïka** lutte encore aujourd'hui pour se faire accepter. Elle était en concert les_9 et 10 novembre 2008 au ***Sunside*** à Paris au *Festival Plus Loin*. Sur scène, elle chante le deuil de sa mère :

"*On ne peut jamais perdre ce qui nous appartient*".

Leur France

(septembre 2008)

Nina Bouraoui, appelez-la par son prénom

Nina Bouraoui a quitté l'Algérie sans adieu, à l'âge de 14 ans, de façon brutale et définitive, tendue "vers un autre pays, sa vie nouvelle et secrète". Son écriture est un acte amoureux. Elle a publié le 4 septembre 2008 son onzième roman *Appelez-moi par mon prénom*.

Nina ne s'appelle d'ailleurs pas ainsi. Elle s'appelle Yasmina, Yasmina Bouraoui, née à Rennes d'un père algérien et d'une mère française, bretonne. "*Je deviens invalide. Seule ma mémoire reste. Elle induit l'image, les voix et les lumières. Elle donne le silence. Elle redresse le réel. Elle élabore par visions. Elle instruit et restitue les premiers signes de la terre, des avertissements. Elle valide les rêves, les traces et l'origine. Elle vient du seul pays. Elle est natale et algérienne*" (*Le jour du séisme*, Stock, 1999). Elle raconte son enfance algérienne et ses questions identitaires dans Garçon manqué (Stock, 2000). Son identité est plus dans ses passions que dans ses racines. Nina Bouraoui a deux passions: aimer, écrire. C'est d'ailleurs un peu la même chose. L'écriture est un sentiment amoureux. L'amour est une écriture. Quand Nina se donne à quelqu'un, elle se donne à lire. Dans *Poupée bella* (Stock, 2004), Nina Bouraoui décrit les strates amoureuses de sa vie, les femmes de sa jeunesse qui sont devenues les femmes de sa vie. Nina aime les femmes. Elle succombe à leur beauté.

Mais Nina a tout de même des racines, là-bas en Algérie, où elle a passé les quatorze premières années de sa vie. Elle n'a jamais quitté l'Algérie. On l'a enlevée à l'Algérie. "*Mon enfance ouvre le jardin, el boustaïn. Elle dicte et impose. Elle construit une école, el madrassa. Elle prend et remplace. Elle écrit, kataba. L'enfance est un lieu ouvert. Elle est, soutenue. Elle est, à proximité. Elle devient un corps, une voix, un sens. Elle porte deux visages. Elle existe, encore. Elle déborde. Elle tient sur un jour. Elle reste, à jamais. Elle se transmet. Elle fait - âmala - la mémoire. Mon enfance dévore ma vie*". En France elle a dû renaître. Elle raconte cela dans *Mes mauvaises pensées* (Stock, 2005), un roman qui lui a valu le Prix Renaudot.

Le 4 septembre 2008 est donc paru chez Stock le dernier Bouraoui, le onzième : *Appelez-moi par mon prénom*. Nina raconte l'histoire d'une rencontre entre une jeune femme écrivaine et l'un de ses admirateurs. Elle raconte comment jour après jour une passion s'est construite. En 2007, c'était *Avant les hommes*, un jeune homme encore adolescent détruit la force de son désir.

Vivre est un métier. Cela doit s'apprendre. "*Ma terre assurait ma vie. Elle donnait le sens et la joie. Elle savait mon corps, sa force, ses adaptations, rapides. Ma terre porte désormais mes envies; transformée, elle enfouit mes instants, majeurs. Je deviens sans Alger. Je deviens sans enfance. Je deviens sans attaches, soumise au bruit et au souffle violent. Je deviens une ombre sans lumière*". A sept ans, Nina était *Garçon manqué*; à douze ans *La voyeuse interdite*; à seize ans, *La vie heureuse*; à vingt ans, *Poupée Bella*.

A seize ans, Marie, son héroïne de *La vie heureuse* (Stock, 2002), a connu l'amour dans la confusion extrême de ses multiples rencontres : est-ce de l'amour ou de l'amitié ? suis-je entourée ou suis-je seule ? En ce temps là on apprend qu'il y a du danger dans l'amour, Klaus Nomi a le sida. "*Je dors avec le visage de Diane en tête, je dors avec la langue de Diane dans ma bouche, je dors avec son ventre chaud, je dors avec sa peau, je dors avec son odeur, avec sa salive, avec ses lèvres qui creusent, je dors sans Diane et avec Diane, je dors avec un autre corps que le sien, je dors à Uster, je dors en Thaïlande, je dors sur la plage de l'île aux Dragons, je dors dans un bain d'Opium, je dors dans les mains de Diane qui défont les muscles et les blessures, je dors à l'intérieur d'une fille... je dors et une voix répète : Viens*".

Les livres de Nina viennent de son corps. A neuf ans, elle a écrit sa première nouvelle et a découvert l'ivresse de l'écriture. L'écriture est son vrai pays, le seul dans lequel elle vit vraiment, la seule terre qu'elle maîtrise. Et Nina (Yasmina) sourit. Son sourire est le signe extérieur de sa richesse intérieure. Au début Nina écrivait pour se faire aimer. Aujourd'hui elle écrit parce qu'elle a aimé.

Leila Ghandi, le sens des autres [587]

Pour **Leila Ghandi** (*Trophée FEM 2008 de la Réussite au Féminin*), l'écriture est un sentiment généreux. En octobre, elle a présenté au Parlement européen ses photos à travers le monde .

(Leila Ghandi)

Pour apprendre, il faut désapprendre. Pour comprendre, il faut oublier. Pour voir, il faut regarder. Pour entendre, il faut écouter. Pour vivre, il faut toucher, sentir, goûter. Pour partager, il faut écrire, photographier, dessiner, filmer. Leila Ghandi est née au Maroc (à Casablanca) en 1980. Elle a grandi au Maroc. Elle est venue en France. Elle a étudié en France (Sciences Po Paris). Mais aujourd'hui elle est mélange. Elle est marocaine, française, tibétaine, péruvienne, kenyane. Elle est musulmane, chrétienne, bouddhiste. Elle parcourt le monde. Elle le découvre. Elle l'apprivoise. Sa vie est une succession de rencontres. Elle partage l'intimité des autres.

Leila Ghandi parcourt le monde avec son coeur, son intelligence, son stylo, son appareil photo. Le voyage a toujours fait partie de sa vie. Enfant, elle voyageait déjà avec ses parents et son frère. Elle voyage seule depuis qu'elle a quinze ans, avec une caméra depuis qu'elle en a dix-neuf. Elle ne voyage pas pour fuir mais pour se rapprocher d'elle-même, de ce qu'elle est, de ce qu'elle a été, de ce qu'elle sera, et pour se rapprocher des gens, de l'ailleurs, des arbres, des pierres, des cultures, des croyances. Elle réalise des films documentaires non seulement pour le souvenir (égoïste) mais surtout pour le témoignage (altruiste). Elle publie ses reportages dans de nombreux magazines (Jogging, Running, Citadine, Vacances pratiques).

La jeune franco-marocaine a été très marquée par la Chine. Elle y a vécu un dépaysement total où chaque coin de rue, chaque train, chaque repas, chaque conversation est source d'étonnement. Elle aime les longs voyages où elle peut être en immersion totale. Elle aime écrire.

[587] d'après *www.leilaghandi.com*

Elle écrit depuis qu'elle a appris à écrire. Elle photographie depuis qu'elle a appris à regarder. La photographie est pour elle un acte d'amour.

Leila Ghandi aurait pu être directrice de marketing dans une grande entreprise multinationale. Elle préfère n'avoir sur elle que trois T-shirts et deux pantalons et partager avec les gens les trains bondés qui traversent la Chine. Elle préfère les rires des enfants et les sourires des vieillards édentés, les yeux qui brillent, le soleil brûlant, les nuits froides, les moustiques, les bus ratés, le sress, le speed, la lumière des temples tibétains, la vodka, le lait de jument, les doutes, les certitudes...

Leila Ghandi sera au Parlement européen les 23 et 24 octobre 2008 où elle présentera une exposition photo dans le cadre du "comité interculturel et interreligieux". En septembre elle était à Marrakech. En novembre, elle interviendra à Paris dans une réunion publique: "*Le sens des autres*", avant de partir en Italie pour animer une série d'ateliers littéraires. Elle a toujours des projets plein la tête. Son cerveau est une mappemonde. Son coeur est un chant qui susurre le soir au coin du feu, qui vogue entre les vagues d'un bateau sur le Fleuve Jaune, qui s'élève dans les airs dans les montagnes de l'Himalaya. Le monde se dessine sous ses pas, s'allume sous l'oeil de sa caméra. Et quand elle s'arrête à Paris, la ville qui est sa deuxième maison, c'est pour mieux repartir bientôt. Hors des sentiers battus.

Jamila Labidi sans amputation

Vingt ans après son arrivée en France, Jamila Labidi doit constamment faire face aux raccourcis et interpellations des gens qu'elle rencontre. Pour elle, le premier combat de la femme arabe ne doit pas être la nudité mais la compétence et l'engagement social. Jamila ne veut pas être une musulmane comme les autres mais avec les autres.

"Je suis française et je souhaite me présenter sans rien amputer de mon intimité ou de mes références."[588]

Chahdortt Djavann, à son corps défendant

C'est l'histoire d'une (encore) fillette de quinze ans, condamnée à mort pour ne pas s'être soumise à la loi des bourreaux et qui, s'apprêtant à mourir, rend hommage à sa tante, femme libre et muette (mais l'était-elle vraiment tant elle faisait parler son silence). *La Muette* (Flammarion, 2008) est certes un roman, mais parfois la réalité dépasse la fiction et la réalité, Chahdortt Djavann, la connaît et la raconte, en fiction ou en essai pamphlétaire dans tous ses livres, tous écrits directement en français.

A son arrivée en France, elle ne connaissait pas un mot de la langue de Molière. Elle avait fui l'Iran, pays où elle est née en 1967, elle a quitté Téhéran, où elle a grandi au côté de sa mère et de ses quatre frères et soeurs, sans son père emprisonné, elle a déserté pour garder la tête haute et libre, elle a d'abord séjourné à Istanbul avant de débarquer à Paris en 1993. Dés lors, elle a décidé de combattre par l'écriture. Les mots sont ses armes pour dire *Bas les voiles !* (Gallimard, 2003). Elle dit que le voile est l'emblème d'un système où la toute-puissance masculine assigne à la femme son étoile jaune, lui permettant de mieux s'approprier le corps féminin. Elle écrit dans *Je viens d'ailleurs* (Autrement, 2002) combien l'insupporte le statut des Iraniennes de sa génération.

Chahdortt Djavann choisit les mots qui font mouche dans *Que pense Allah de l'Europe ?* (Gallimard, 2004): "*Les hommes, comme on sait, font beaucoup parler Dieu. Mais il ne faut pas tenir pour paroles divines les propos des hommes. C'est plutôt l'inverse : pour débusquer les intentions des hommes, il faut prêter attention à ce qu'ils font dire à Dieu*". Dans un autre livre, "*Autoportrait de l'autre*", elle se met dans la peau d'un homme, elle y écrit cette belle phrase : "*Il parlait de son passé comme d'un chagrin d'amour".*

[588] Voir le vidéo-commentaire du *Journal de Personne* le 10 août 2013 : *Voile d'oiseau*

Chahdortt Djavann s'adresse à l'Occident en publiant chez Flammarion en 2007 *"A mon corps défendant, l'Occident*". Elle argumente : "*Le voile n'est pas un signe religieux, car il ne concerne QUE les femmes. C'est le symbole d'une discrimination sexuelle qui définit et limite l'espace féminin, qui valide l'idée selon laquelle la femme serait responsable voire coupable du désir qu'elle est susceptible d'inspirer. A elle alors de se débrouiller pour ne pas le déclencher*", le voile ou le viol. Et le contrôle de soi ? Et le respect de l'autre ? s'insurge-t-elle. En France, Chahdortt Djavann réclame une loi, une loi qui interdirait le voile aux mineures, qui considérerait le voile comme une maltraitance, un appel à la pédophilie, car le voile met la fillette sur "le marché du mariage" et donc sur "le marché du sexe".

Dans *Comment peut-on être français ?*, elle répond à Montesquieu ("Comment peut-on être persan ?"), par la voix d'une jeune Iranienne fuyant son douloureux passé. Chahdortt Djavann est française aujourd'hui et c'est donc dans ce pays qu'elle aime tant qu'elle est décidée d'agir au nom de la protection des mineures, au nom du respect dû aux jeunes filles.

Pour Chahdort Djavann, l'écriture est l'arme non-violente d'un combat déterminé. Elle vient de publier *La muette* (Flammarion). Dans un autre ouvrage, elle s'interroge : "*Comment peut-on être français ?* "

(Chahdort Djavann)

(Gaby Diop)

Gaby Diop chante l'amour en créole

(mars 2014)

Que faites-vous samedi soir ? C'est concert à l'Entrepôt. La salle du XIVe arrondissement de Paris ouvre ses portes à Gaby Diop pour fêter la Journée Internationale des Droits des Femmes. Si vous ne connaissez pas cette jeune artiste afro-antillaise, découvrez-la sur la toile où elle délivre ses rythmes soul mêlés de toutes les influences afro-caribéennes héritées de son enfance passée en Martinique. C'est au cours de cette enfance qu'elle a développé ses capacités artistiques, tout d'abord au piano, puis au chant en s'accompagnant d'une guitare. En 2009, elle est remarquée aux *Francofolies* de La Rochelle et elle revient aujourd'hui, en 2014, avec un premier album *Limyé mwen*.

Gaby Diop chante l'amour en créole. Ses références ? La chanteuse Sade "pour la simplicité qu'elle dégage tant dans sa musique qu'au niveau de se personnalité", et puis Tracy Chapman, pour le côté "roots". Ses racines à elle ? Le Sénégal, par sa famille, la Martinique, par son enfance. Mais pour l'emporter au loin et nous emmener avec elle, elle a le goût du voyage, musical et pas seulement. Le 8 mars, à l'Entrepôt, elle viendra partager ses bonnes vibrations avec un public qui la découvre et qui va la suivre encore longtemps car elle est un souffle d'air dans le paysage musical du moment.

Retour sur images

Dans notre société de l'image, il nous revient de nous intéresser à tous les signaux d'ouverture vers une meilleure représentation de la diversité.

La journée de la jupe de Faroudja Amazit

(novembre 2010)

"Le jour de mes 8 ans, mon père m'a offert une jupe plissée bleue marine. J'en avais rêvé chaque jour en allant à l'école où mes camarades me surnommaient *L'indienne*; mon pantalon rouge, ma jupe verte et mon poncho bariolé détonnaient avec leurs cols Claudine. Mes parents étaient kabyles, nous étions sept enfants et j'étais la sixième. Nous habitions un deux pièces sans confort, au coeur de Neuilly chic. Bousculée, humiliée, préposée au lavage à la main du linge familial, je tentais de grandir; tête baissée, comme ma mère et ma soeur. Cette jupe a bouleversé ma vie. Du jour au lendemain, elle a fait de moi une petite fille, presque comme les autres. A l'école, les regards ont changé..." C'est Faroudja Amazit qui raconte cette histoire, son histoire, dans son livre autobiographique *Des larmes invisibles*.

L'enfance de Faroudja est d'abord l'histoire de ses humiliations, cette énurésie d'abord et les multiples représailles que la maladie a entraînées, cette mère "muette", le père opprimé qui tente dignement d'élever ses enfants dans le respect des traditions kabyles, cette mise en pension à 300 kms de chez elle pendant toute une année scolaire, sans visite, sans le moindre signe de sa famille. Faroudja Amazit dit cette éducation où on apprend à la fillette à jeter le regard vers le sol, à n'avoir pour compagnons de route que les trottoirs et les caniveaux, jusqu'au jour où elle a eu le courage de jeter les yeux vers la lumière, "*aller à la rencontre de l'humanité en levant les yeux vers le monde*", découvrir enfin son image dans le miroir de l'autre. C'est l'écriture qui a aidé Faroudja à exister. Les petites filles de Neuilly jouaient avec des poupées. Faroudja jouait avec des papiers. Ces papiers qu'elle aimait griffonner. Dans ses poches, il y avait toujours des petits papiers. Elle pouvait glisser ses mots, entremêlés comme autant de notes de musique. Au village en Kabylie (Ifigha), le père de Faroudja Amazit était berger, il faisait les marchés avec sa carriole et ses chevaux. Il est arrivé à Neuilly à la fin des années 40 pour un nouveau projet de vie pour sa famille. Faroudja est donc née à Neuilly. Elle a un immense respect pour ce père qui avait compris que pour réussir sa vie ailleurs, il fallait "*se servir d'autres capacités, comme l'intuition et l'émotion ainsi que les valeurs du travail et le respect des autres dans leur différence*". Ce père, il la rassurait par sa solidité, sa tendresse. Elle se souvient de ses sourires, elle respirait de ses apparitions, elle s'accrochait à ses bras pour le remercier d'être là. Ses silences étaient une présence. Salem était un homme des montagnes, fier et courageux.

Il y a 22 ans, une maison au nom prestigieux en quatre lettres d'or, Dior, a ouvert ses portes à Faroudja, lui a donné sa chance. La maison prestigieuse lui a tendu la main et cela a une nouvelle fois bouleversé sa vie. Faroudja Amazit est devenue femme, a pu se construire et à l'approche de la cinquantaine, elle peut aujourd'hui se raconter et proclamer : "*faisons de nos vies un miracle*".

Karima Aïd à l'heure algérienne

(octobre 2011)

On y retrouve Fadela Hebbadj, professeur de philosophie et écrivaine (*L'arbre d'ébène*, juin 2008, éd.¨Buchet-Chastel), Djura, chanteuse kabyle, Rayhana, comédienne, mais aussi Fadela Amara, ancienne Secrétaire d'Etat. Toutes sont algériennes ou d'origine algérienne et sont réunies dans le livre *Belles et rebelles*, le deuxième livre de Faroudja Amazit, constitué de portraits.

Le 5 octobre 2011, Faroudja présentait son livre dans sa ville de Neuilly-sur-Seine, dans le café même où l'auteure trouve son inspiration. A ses côtés, Karima Aïd s'apprêtait à vivre un mois d'intense activité dans ses projets d'auto-entreprise pour la promotion d'événements. La semaine suivante, Karima communiquait sur la Toile, avec l'association *93 au coeur de la République* dont elle est la référente pour Paris, autour de la commémoration du 17 octobre 1961 que son père avait vécu et dont il ne manquait pas de lui parler avec émotion.

Karima Aïd assurait dans le même temps, avec *LespritCom*, la communication sur la 1ère Foire Africaine de Paris, du 14 au 16 octobre 2011 à la Halle de la Villette, un événement qui se veut "majeur dans l'organisation de rencontres interculturelles du monde économique, culturel et social en France". Mais Karima Aïd travaille surtout pour un grand projet en 2012, avec MedCom, un *Salon des Mariages et Fêtes Orientales*, prévu du 10 au 12 février 2012 à Paris Expo Porte de Versailles. D'autres salons existent ailleurs en France et même à Paris, mais quelle est la particularité de celui-ci, avons-nous demandé à Karima. Le concept, dit-elle, est novateur, car il n'est pas d'inspiration commerciale. Il ambitionne d'abord d'ouvrir un espace de créativité avec des ateliers, des animations, de découverte culturelle, de convivialité. Karima Aïd prend ses risques. C'est cela le statut d'auto-entrepreneur. L'événementiel est pour elle le moyen d'affirmer ses valeurs de tolérance et d'ouverture.)

Hapsatou Sy ouvre des espaces

(février 2010)

Sur son profil elle a écrit: "*Visez la lune, vous atteindrez les étoiles*". Il y a cinq ans, Hapsatou Sy n'avait qu'une idée en tête, créer à Paris une boutique de beauté selon un concept vu à New-York lors d'un stage BTS, un espace multiservices pour "*la beauté globale*", ouvert à toutes les peaux, à tous les cheveux, à toutes les femmes. Voyant ce petit bout de femme noire de 24 ans, qui a grandi dans les Hauts-de-Seine (Chaville) dans une famille peule (sénégalo-mauritanienne) de huit enfants, les banquiers ont été unanimes : "*ça ne va pas être possible !*".

Cinq ans plus tard, elle a ouvert non pas un mais des espaces, sur l'Ile Saint Louis, à l'Opéra (200 m2), à La Défense; elle a 70 salariés, pense doubler son chiffre d'affaires en 2010 avec des franchises à Marseille, Lille, Boulogne,...; elle a plusieurs projets top secret; elle a lancé son *Entrepreneurs Academie* (son slogan : *Entreprendre pour changer ma vie*) pour partager les expériences, conseiller et former les créateurs, pour qui elle organise des cocktails (le prochain a lieu le 10 février 2010) un séminaire le 6 juin 2010 au Château de Senlis.

Hapsatou Sy, c'est d'abord l'histoire d'une enfance, un père son héros qu'elle voyait partir au travail heureux tous les matins à 6 h, les papiers qu'elle remplissait pour ses parents, un instituteur de CM1 qui a su donner un sens à son énergie débordante, les premiers sous gagnés pour la famille à l'âge de 12 ans, les études en cours du soir, le premier boulot dans une boite informatique où on lui donne très vite des responsabiilités et puis son concept *Ethnicia*, sa conviction qu'elle allait gagner, son culot : faire porter des T.shirts à 50 copines "*Ethnicia arrive en France*", choisir une adresse prestigieuse, un coup de bluff, un business plan solide, un *Prix Unibail-Rodamco* qui lui assure un droit au bail et six mois de loyer, une force de conviction à chacune de ses rencontres, et aujourd'hui un plan com' qui l'a propulsée au firmament : reportage en janvier 2009, *Enquête d'action* sur W9 le 29 janvier 2010, un portrait par France 3 Ile-de-France, puis par *Le Monde Magazine* ,...

Les salons Ethnicia ressemblent à la France d'aujourd'hui, métissée. Nous sommes ici loin du communautarisme. "*catégoriser, c'est régresser*" affirme Hapsatou Sy, "je *suis noire et fière de l'être, mais ça ne me définit pas plus que ne me définiraient des yeux bleus*". La jeune chef d'entreprise fait tomber les barrières du monde de la beauté. Le 4 février 2010, elle intervenait avec Bernard Tapie au *Salon des Entrepreneurs 2010*. Lorsqu'on lui demande si tout cela ne lui donne pas un peu le vertige, elle répond : "*Non, parce que je sais d'où je viens*".[589]

Farid Merah en mode conviviale

(octobre 2010)

La mode du printemps-été 2011 sera irisée et cristalline. Elle sera d'humeur aqueuse. En tout cas à Strasbourg, où beauté rime avec convivialité, où le prêt-à-porter fait la tournée des quartiers, où les arts du vêtement sont des arts populaires et citoyens. Farid Merah crée des lignes de prêt-à-porter qui ouvrent le droit à la beauté pour tous. Le styliste, qui a grandi dans le quartier du Neuhof, est LE partenaire des associations strasbourgeoises pour réaliser avec les habitants des ateliers créatifs du vêtement et de la mode.

Avec ATEMA dans les années 2000, il avait créé "*La ligne manouche*", mettant en valeur le savoir-faire des femmes tsiganes, leur ouvrant des perspectives professionnelles, faisant défiler un groupe d'une dizaine de jeunes filles d'origine tsigane. On a retrouvé Farid cet été au *Festival Michto*, festival tsigane, au Parc de la Citadelle. Avec l'association *Arachnima,* il a fait la tournée des quartiers. Avec l'association *Humeur Aqueuse*, il travaille avec les gens sur leur rapport aux vêtements. A la Maison de la Région, on a pu voir l'exposition "*Le repas, le corps en habit de table, la table en costume de repas*". Avec le Secours Populaire cet automne, il a créé une ligne de vêtements issus du recyclage qu'il a appelée "*Deuxième main*" et qu'il a présentée à l'Orangerie. Les quartiers défilant au Pavillon Joséphine, c'est à Farid Merah qu'on le doit.

Les années de crise génèrent une autre approche de la mode, plus accessible, plus populaire mais qui toujours reste chic. Après toutes ses années de chic et de choc à la mode des quartiers, Farid reste surtout un créatif qui fait de son art un engagement social. Avec talent.

---

[589] Lien: Portrait actualisé 2015 de Hapsatou Sy, par Johanna Luyssen, *Libération*

Medina Koné boubouphile

(août 2010)

Née à Saint-Denis (93), Medina Koné était une enfant espiègle, curieuse de tout, comique et elle n'a pas changé. Elle écoutait Fela, Youssou N'Dour aussi bien que Dorothée ou... Sheila. Fille de la banlieue parisienne, elle a tout appris de la rue. Elle était la première fille, dans le rap français, dit-elle, dans les années 90. Fille de l'Afrique, elle a tout appris de sa mère sénégalaise. Fille d'aujourd'hui, elle a fait le tour de tout ce qui bouge dans le monde des médias des années 2000, radios et télé.

Mais en août 2010, c'est sur *www.missboubou.com* qu'on la retrouve. Lancé le 20 août, le site des fans de la mode made in Africa accueille avec elle sa première invitée. Medina Koné, l'animatrice télé (France Ô), y raconte sa maman qui avait toujours des malles et des armoires remplies de tenues de toutes sortes. "*A chaque fois que* (ma mère) *ouvrait une malle, c'était la fête*". Sa mère lui confectionnait des tenues originales avec sa machine à coudre en ajoutant toujours le petit plus qui faisait qu'elle sortait du lot. Medina se souvient de Opa, le tailleur de la famille qui cousait des tenues au Foyer Sonacotra de la porte de Paris. Opa, c'est LE roi du boubou, "*le maître de la coupe qui tue, le compositeur de mes premiers émois en tenues africaines*".

Sur *www.missboubou.com*, Medina Koné vous dit tout sur la mode afro made in France ou made in Africa. Août 2010, Miss Boubou (le site) est lancé et bien lancé !

Sakina et ses héroïnes

(juin 2007)

Sakina M'Sa boit le thé dans son atelier de couture de la Goutte d'Or. Elle entoure ses *alliées* couturières avec une énergie sans pareil.

(*Défilé du Carroussel du Louvre,* photo Jean-Louis Coulombel)

Née en 1972 à Nioumadzaha (Comores), élevée par sa grand-mère, Sakina M'Sa est arrivée en France à l'âge de sept ans. A vingt ans, elle était punk. A 35 ans, elle est chef d'entreprise. Et c'est par la mode qu'elle exprime sa rébellion. Depuis dix ans maintenant, elle enchaîne les défilés dans des usines, des bains-douches, des cafés. Partout où cela bouge. L'ex sans-papiers de Bagnolet expose aujourd'hui au Petit Palais à Paris pendant tout le mois de juillet, à deux pas de l'Elysée. Cinq bagnolétaines, des jeunes filles du quartier, des gens de la rue, font partie du défilé. "*Toute identité a le droit de s'exprimer*". Elle redécouvre ses parents.

Sa ligne de vêtements est maintenant dans la grande distribution. Une robe vaut le salaire mensuel de son père. Cette société à trois vitesses lui fait peur. Mais avec elle, les filles du 9-3 sont des princesses

Abla Djouama, le casting se métisse

(mai 2007)

Le 5 mai dernier, Djamila Benabdelhafid, la dynamique Présidente de l'association *Inter-Cultures* créée à La Castellane (vous savez, le quartier de Zidane) organisait au Palais des Congrès de Marseille le Concours *Miss Beauté du Maghreb*. Le jury était présidé par Samia Ghali, vice-présidente du Conseil régional. 350 candidates s'y sont présentées, venant de toute la France. La lauréate est Abla Djouama, jeune Marseillaise de 17 ans. Elle rencontre aujourd'hui Mme de Fontenay, Présidente du *Comité Miss France*, laquelle dit rêver d'une *beurette* Miss France. Il faut dire qu'Abla a tous les atouts : la taille (1m77), le sourire, la tête (une bonne scolarité), les jambes (double championne de France minimes de taekwondo),...

(photo Le Parisien, 23/5/07)

L'agence de mannequinat *Elite* a organisé le 23 mai un casting géant au Centre commercial Bel Epine, à côté de la Cité des Grands Champs, à Thiais (Val de Marne). Des centaines de candidates de banlieue s'y sont précipitées, dont Ilhame, très motivée pour tenter sa chance. A Bobigny, la styliste Sakina M'Sa préfère pour ses créations colorées les modèles métissé(e)s de banlieue. L'agence de communication TBWA s'implante dans les quartiers pour susciter les vocations. Le *Jamel Comedy Club* détecte les futurs comiques dans les cités. Luc Besson transpose le Festival de Cannes en banlieue.

Farida Khelfa, de la Tour 106 à l'Elysée

(février 2008)

Son père vient d'El Asnam en Algérie, analphabète, anticolonialiste, poussé vers la France par la misère. Farida a grandi Tour 106 aux Minguettes. "Tu honoreras tes parents", c'est la loi de l'Islam. Enfant, Farida Khelfa lisait beaucoup. Rêves d'ailleurs. A 16 ans, elle fuit vers Paris pour rejoindre sa soeur aînée Malika, costumière de cinéma. Et là, elle se lâche, elle se fait remarquer par Goude aux Bains-Douches en 1982. Elle se trouvait moche. Elle est recrutée comme mannequin. Elle va chambouler les codes de la mode.

Elle rencontre Carla Bruni, devient son amie intime, est témoin de son mariage avec le Président. Ce qu'elle pense de Carla ? "Une femme libre, drôle, fantasque. Elle vit sa vie à sa guise".Ce qu'elle pense du marié ? "No comment".

En mai, elle se lance dans le cinéma. Elle va jouer dans *Française* de Souad El Bouhati.[590].

[590] Un très beau portrait signé Sabrina Champenois, dans *Libération*

Ayiti

(janvier 2010)

"*Le monde au miroir d'Haïti. Haïti au miroir du monde*", ce devait être le titre du festival *Etonnants voyageurs*, du 14 au 17 janvier 2010, à Port-au-Prince et dans neuf autres villes du pays. Les festivaliers entendaient révéler au monde la formidable créativité littéraire de ce petit pays, ce bout d'île, entre mer et montagne. Le 12 janvier, Michel Le Bris écrivait l'éditorial du Festival: Haïti va montrer "*sa capacité à parler au monde entier*".

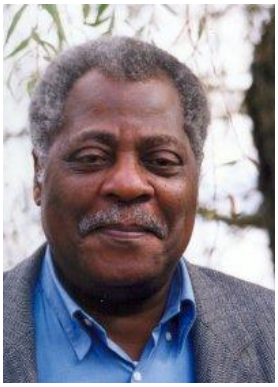
Le 12 janvier, **Georges Anglade** se préparait à Port-au-Prince à accueillir tous ses amis écrivains. C'est "un homme en trois morceaux", Georges Anglade. Le géographe haïtien qui a étudié à Strasbourg a fondé à Montréal l'Université du Québec où il enseignait jusqu'en 2002 la géographie sociale. Le politicien a combattu la dictature de Duvalier, ce qui lui valut l'emprisonnement et l'exil. Le romancier savait à merveille mettre des mots sur son peuple, ses éclats de rire, ses talents sans pareil.

Mais voilà... Le 12 janvier, la terre s'est mise à gronder, à trembler, à s'ouvrir. En soixante secondes qui furent une éternité, le temps s'est effondré. La terre a mangé Georges Anglade, sa femme et ses 200 000 voisins, amis, frères, soeurs. La maison de l'écrivain a dévalé la pente. Dans les rues dévastées, les survivants errent à travers les cadavres...

Et c'est déjà l'après. Il faut penser à survivre, à revivre, à reconstruire. Le peuple haïtien a l'habitude, sans cesse reconstruire. Mais comment un peuple qui a tellement approché la mort et la misère trouve-t-il toujours cette énergie, cette force pour être et rester toujours un peuple de culture, un peuple d'artistes, d'écrivains, de musiciens, de scientifiques, de dirigeants politiques, de journalistes, de créateurs ?

Jean Metellus

"*Un enfant noir contre la nature a mille ressources, dans sa lutte contre les saisons plus d'un atout, dans sa façon d'aspirer toute la vie qui naît du majestueux soleil, de tous les rocs polaires, une force, une joie, un appétit, une coquetterie qui fait pâlir la lionne fantaisie de la forêt abritant de frêles arbres*." S'il ne se raisonnait, Jean Metellus crierait à qui veut bien l'entendre que cette contrée que les Amérindiens appelaient *Ayiti* est le plus beau et le plus ravissant pays du monde et que les Haïtiens représentent un peuple beau, grand et magnifique; il expliquerait que si Haïti connait le sort qui est le sien, "*c'est à cause de la jalousie d'un monde qui n'a jamais vu d'un bon oeil se développer dans une partie des Caraïbes un peuple capable de réaliser toutes les grandes oeuvres humaines*".



Jean Metellus est médecin spécialiste des altérations du langage dans un hôpital parisien. Mais la nuit dans sa maison de Bonneuil, Jean Metellus est poète, un grand poète, à qui en ce mois de janvier 2010 la Maison de la Poésie de Guyancourt (Saint-Quentin-en-Yvelines) rendait hommage (*Jacmel, un chant d'Haïti*).

"*L'enfant noir crie quand vient tomber sur sa peau douce et pure comme l'eau de la source que les rocs ont filtrée le jour qu'un horloger avare distribue en compte-gouttes. L'enfant noir crie et demande que son corps, le diamant de sa peau qui illumine ses nuits se substitue au soleil inconstant*."

Né à Jacmel (Haïti), Jean Metellus a émigré en France en 1959. A Paris, il s'est mis à écrire, dans la fureur de l'exil.

"*L'enfant noir demande que sa peau plus riche qu'un ciel de fête de Noël ne prenne la direction d'un monde enténébré par la fumée qui monte des couches de l'or. C'est pour cela que de tout temps rit l'enfant noir. C'est l'argument de son sourire, la source inépuisable de la plus grande bonté, quelque chose qui ressemble à la racine même de la vie. Ni vouloir de dominateur. Ni soin*

calculé de charmer. Ni stupide besoin d'amuser. L'enfant noir rit avec ses pores au moment où s'annonce l'aurore." (Jean Metellus, 1937 - 2014)

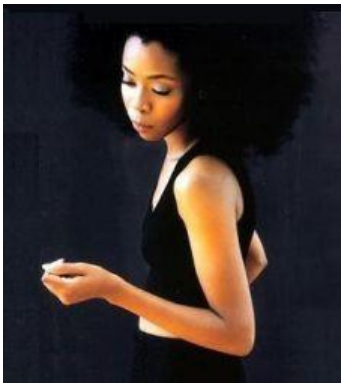
Les enfants d'Haïti rayonnent depuis plusieurs siècles. D'Alexandre Dumas à Wyclaf Jean, les étoiles haïtiennes ou d'origine haïtienne illuminent le globe.

Les étoiles de la diaspora

Le site *www.leshaitiens.com* rend hommage à ces hommes et à ces femmes qui font la richesse de la culture haïtienne, à travers une centaine de portraits fouillés et enthousiastes.

Il y a d'abord les peintres. Haïti est le berceau de la peinture naïve. "*En Haïti, le gris n'existe pas. En Haïti, même les camionnettes sont peintes*." Les peintres naïfs peignent les cérémonies vaudou, les paysages, les scènes de la vie quotidienne. "*Pourquoi la couleur surgit-elle tout à coup en Haïti plutôt qu'en toute autre île des Antilles ?*" s'interrogeait André Malraux.[591]

Haïti est aussi un berceau de la musique. L'île a vu naître Toto Bissainthe et Lumane Casimir, chanteuses traditionnelles. Jean Metellus a mis en vers leurs incroyables destins : "*Lumane Casimir ouvrit les yeux un jour ordinaire Mêlant ses premiers cris au souffle du vieux vent caraïbe. Lumane, enfant du ciel et de la terre Habite notre mémoire Telle une fée bienfaisante A la fois apaisante et stimulante*" (*Visages de femmes*). La musique d'aujourd'hui vient aussi de là.



Teri Moïse est née à Los Angeles, 25 mars 1970, ses parents sont des émigrés haïtiens vivant dans le quartier défavorisé de South Central. Elle entame des études d'économie à l'université de Berkeley. En 1990, elle arrive en France pour y étudier les lettres à la Sorbonne tout en travaillant comme jeune fille au pair. Plus tard, elle retourne en Californie pour s'inscrire au Los Angeles Musician Institute. Revenue en France, après avoir officié en tant que bassiste dans

[591] *Voyage au pays des naïfs*, Hatier

plusieurs groupes, elle travaille comme choriste à Paris. Elle sort son premier album en 1996, mixé par un des membres du duo *Air*. Teri commence alors une petite tournée et reçoit une victoire de la musique pour cet album qu'elle n'a pas nommé. Son second album sort quelques années plus tard en 1999 : Teri Moïse... Teri Moïse interprète les plus beaux slows des années 2000 avec les plus beaux textes : "*Les enfants ont des ailes pour voler Et quand la nuit tombe, ils deviennent colombes pour rêver*".[592]

Beethova Obas a un prénom prédestiné. Le troubadour haïtien, ambassadeur de la paix, a interprété avec talent *Couleur café*, la chanson des tropiques préférée des Français, composée par Serge Gainsbourg : "*Couleur café, que j'aime ta couleur café*". Beethova, né en 1964 à Port-au-Prince, est le deuxième des 5 enfants du peintre Charles Obas, disparu à l'automne 1969 après une manifestation devant le palais présidentiel. En Belgique où il vit maintenant il a appris à jouer seul avec les instruments que son père laissait dans son atelier. Sa renommée est aujourd'hui nternationale.

(Emeline Michel et Beethova Obas)

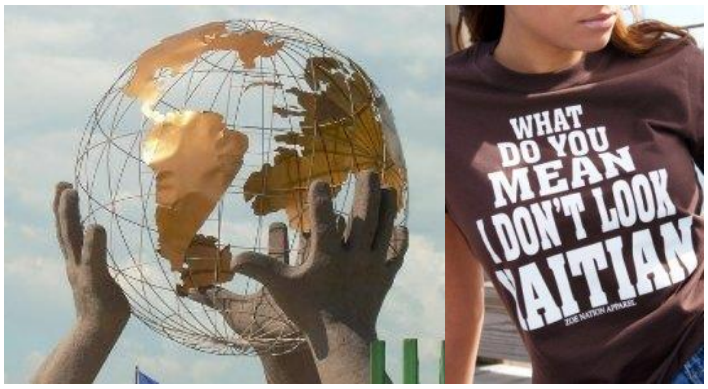
Les princes du rap viennent eux aussi d'ici, **Aliki Montana**, le guerrier, "*parce qu'il faut se battre pour s'en sortir*", **Kery James**, la cerise sur le ghetto. Kery James, un des plus grands rappeurs français, est arrivé en France métropolitaine à l'âge de 7 ans, a écrit ses premiers textes sur le racisme à la MJC d'Orly dans des ateliers d'écriture. Converti (lui aussi !) à l'islam, il casse les mythes de l'argent facile et de la violence : "*On n'est plus condamnés à l'échec, voilà le chant des combattants, banlieusards et fiers de l'être. J'ai écrit l'hymne des battants*".

Jimmy Jean-Louis est né en 1968 à Pétion-Ville. A l'âge de 12 ans, il rejoint la région parisienne (Choisy-le-Roi), va au Lycée à Créteil, en parallèle, il développe tôt des talents pour la danse. Ses parents rentrent en Haïti quand il a 18 ans. Jimmy Jean-Louis reste à Paris et suit des cours à l'Académie internationale de danse et a l'occasion de travailler comme danseur dans des émissions de Patrick Sébastien et de Michel Drucker. Ensuite il a vécu en Espagne (à ce moment là il fait partie du groupe de théâtre musical *La belle époque*), en Italie où il commence une carrière de mannequin, en Afrique du Sud où il a l'occasion de rencontrer Nelson Mandela, à Londres où il passe 3 ans, travaillant toujours dans le mannequinat et en 1998 commence sa carrière à Hollywood....[593]

L'Amérique du Nord (Etats-Unis et Canada), qui n'a pas la frilosité française devant les talents noirs venus du Sud, a permis aux exilés d'Haïti d'exprimer toute leur compétence. Sait-on que le gouverneur général du Canada, l'ex-journaliste **Michaelle Jean**, est d'origine haïtienne ? Sait-on que l'un des principaux conseillers d'Obama, **Patrick Gaspard**, est d'origine haïtienne ? Sait-on que l'une des principales figures de CNN, **Roland Martin**, est d'origine haïtienne ? Sait-on que **Lenny Kravitz**, "le beau métis", est le fils d'une Haïtienne ? que Miss America 1991, par

[592] présentation site *leshaïtiens.com*
[593] présentation site *leshaïtiens.com*

ailleurs une talentueuse musicienne, est née d'une famille haïtienne ? que les créateurs de la mode Bogoss (Miami) sont haïtiens ? que le designer automobile **Ralph Gilles**, dessinateur en chef des modèles les plus prestigieux de la compagnie américaine la plus prestigieuse, Chrysler, est d'origine haïtienne ? et puis **Eddy Murphy** (USA) ou Anthony Kavanagh (Canada), etc. On pourrait continuer ainsi encore longtemps...



La France, qui a pourtant des liens historiques forts avec Haïti, pays francophone, ancienne colonie avant de devenir la première république noire dés 1804, n'a jamais donné les mêmes chances aux exilés d'Haïti. Selon **Wilkenson Pierre-Louis,** de l'*Association des Franco-Haïtiens et amis de Haïti*, la diaspora serait en France d'environ 100 000 personnes en métropole et à peu près autant dans les Antilles et en Guyane. Les franco-haïtiens se sont révélés au grand public français dés les premiers jours qui ont suivi le séisme par une forte présence sur internet (Facebook), soirées culturelles de solidarité, dans les médias. Les Haïtiens qui, ces dernières années, ont été les premiers visés par les mesures d'expulsion demandent aujourd'hui un "moratoire" pour les sans-papiers. Mais le moment de l'émotion passé, qu'adviendra-t-il d'eux ? La découverte par beaucoup de nos concitoyens de ce peuple d'Haïti ne permettra-t-elle pas un nouveau regard, des relations nouvelles entre la France et ce petit pays des Caraïbes ?

Hommage à Mamadou Bah

Ce regard neuf sur Haïti, un homme n'avait de cesse de le promouvoir auprès de ses interlocuteurs, **Mamadou Bah**, mais c'était avant... avant le 12 janvier 2010. Le haut fonctionnaire de l'ONU travaillait sur un projet de bibliothèques à Haïti. Il a trouvé la mort dans le séisme.

L'ONG *Bibliothèques sans frontières,* qui œuvre au développement de la lecture publique, avait eu l'idée d'une coopération avec la Mission des Nations Unies pour la Stabilisation en Haïti (Minustah), afin d'ouvrir une bibliothèque pour les adolescents en prison. Le Franco-Guinéen portait ce projet avant sa mort, lors de l'effondrement de l'immeuble dans lequel il se trouvait. "*Grâce à l'efficacité de Mamadou Bah,* constate-t-on à BSF, *en quelques semaines, les livres que nous*

avions envoyés avaient été rapidement envoyés dans cinq centres pénitentiaires du pays." Les qualités humaines du franco-guinéen étaient unanimement reconnues en Haïti. L'Assemblée Générale de BSF, qui se tiendra le 19 février 2010, sera consacrée à la question de l'effort à mener en direction d'Haïti dans les prochains mois. A cette occasion, un hommage particulier sera rendu à Mamadou Bah dont le nom sera donné au siège de *Bibliothèques Sans Frontières* dans le 19e arrondissement de Paris.

Haïti sur les ondes avec Wilkenson Pierre-Louis

Wilkenson est originaire d'Haïti qu'il a quitté à l'âge de 10 ans pour s'installer en France en 1982. Après 27 ans sur le sol français, il se sent plus que jamais haïtien et fier de l'être malgré toutes les mauvaises choses que l'on dit et montre de son beau petit pays. Citoyen français mais haïtien pour toujours. Il fait de la radio depuis l'an 2000. Wilkenson Pierre-Louis a collaboré avec l'équipe de *Kon lanbi* (106.3 FM) et il anime-produit-réalise *Bienvenue en Haïti* sur RGB (99.2 FM). Il est Président du *Comité de coordination des actions pour Haïti*, né à la suite des catastrophes naturelles d'août et septembre 2008.[594]

Il a aussi participé à des documents filmés: *Les maternelles* sur France 5 en 2002, *Bonjour la rezoné* pour TAPROD en 2003. Il a animé et continue d'animer des événements socio-culturels dans la communauté haïtienne de France comme "*La journée des associatios franco-haitiennes*" organisée par la PAFHA, "*Le week-end culturel et sportif*" de la FONDESA et le concours musical chrétien "*Rencontres de Talents*" organisé par TAPROD.

[594] source *Myspace Bienvenue en Haïti*, antérieur au séisme du 12 janvier 2010, fréquences en région parisienne

La reconstruction commence en Haïti. Les projets culturels doivent reprendre au plus vite, car la culture est l'expression d'un peuple, la culture a toujours sauvé Haïti et la sauvera encore. Sous les gravats, la vie reprend !

Enceintes où n'entre pas le doute Où l'homme repousse la peur et méprise la mort Où l'espérance crépite Et le transporte dans des espaces sans limites Enceintes des muscles puissants et lisses Qui transforment la faiblesse en courage Enceintes où résonne l'impitoyable énergie des mots D'où jaillissent des stèles rebelles D'où s'élancent des torrents Enceintes cernées par le silence Pressées de questions muettes Gardiennes sereines de la confiance[595] *...*

L'appel de Rio Delafeuille

(1er février 2010)

Rio Delafeuille, artiste français d'origine haïtienne, rescapé du séisme du 12 janvier, a décidé de rester pour aider son pays d'origine. Rio Delafeuille a été présenté par la France à l'ONU (au Palais des Nations à Genève) pour une exposition intitulée *Rio Delafeuille, l'humaniste devenu artiste* (22 octobre au 11 novembre 2009), à l'issue d'un processus sélectif de plusieurs comités dont un au siège de l'ONU à New-York. L'artiste a une bonne notoriété, notamment grâce à sa personnalité attractive, sa créativité multiple, ses happenings surprenants et ses expositions (Genève, Monaco, Montréal et Paris). Après son exposition à Genève, il a été invité en Haïti où il travaillait à des projets artistiques et thérapeutiques.

Rio Delafeuille est à Léogane (ville détruite à 90%). Il contribue à l'aide en tant qu'artiste, thérapeute des mots et médecin feuille (ce que l'OMS appelle la médecine traditionnelle), dans un quartier excentré de 5000 personnes. C'est la solidarité organisée des Haïtiens qui permet aux personnes autour de lui de survivre. Leur dignité et leur solidarité exemplaire a ému le monde entier, démontrant la valeur humaine de l'entraide dans le respect. Cela touche notre conscience, nous donnant une leçon de vie et l'envie d'aider. Il a écrit une chanson d'espoir, que des enfants et des jeunes à Léogane ont répétée avec beaucoup d'enthousiasme, oubliant leur situation. Sur le plan psychologique son soutien est d'autant plus apprécié qu'il partage la vie des sinistrés, dormant dehors avec eux. Sur le plan matériel tout manque, dont des tentes indispensables avant les pluies pour éviter une catastrophe sanitaire. L'artiste souhaite, au-delà de sa présence parmi les rescapés, apporter un soutien matériel.

La capitale d'Haïti et les régions avoisinantes sont devenues un immense chaos. C'est un drame humanitaire sans nom, avec un grand nombre de blessés. Même les reporters de guerre, habitués à la violence reviennent d'Haïti choqués. Du fait de l'ampleur de ce désastre, l'ONU, les Etats et les grosses ONG (malgré leurs efforts) ne disposent pas d'une capacité suffisante en personnels et matériel, pour aider tous les sinistrés. Ce fut le cas pour le tsunami en Asie : l'argent collecté n'avait pas pu être distribué, alors qu'une majorité de sinistrés ayant tout perdu, n'ont reçu ni secours, ni aide à la reconstruction. En Haïti, la situation sanitaire est grave dans les quartiers périphériques des villes sinistrées et dans les zones rurales. De nombreux rescapés du séisme, affaiblis (physiquement et psychologiquement) n'ont pas la force pour rejoindre les centres de distribution, éloignés et souvent saturés ; la distribution de soins, de nourritures et de

[595] extrait de *Jacmel, un Chant d'Haïti*

tentes est inadaptée et insuffisante parnrapport au nombre de blessés et de sinistrés qui restent en danger.

Pour faire face au désastre en Haïti, les engagements de sa diaspora (avec leur connaissance du pays, de sa culture, de son organisation sociale et de sa langue) peuvent être très efficaces, s'ils sont soutenus, et complèteront utilement les actions ONU, Etats et ONG, pour secourir un plus grand nombre de sinistrés et pour orienter les distributions vers ceux qui en ont le plus besoin.

L'artiste a décidé de mettre en vente 50 de ses oeuvres pour financer l'ONG *Lave ton regard*, lui permettant ainsi de distribuer directement de l'argent et des kits répondant aux besoins des sinistrés dans une zone particulièrement détruite et insuffisamment couverte par les grosses ONG. L'artiste souhaite un soutien des professionnels, collectionneurs et amateurs d'art pour la réussite de la vente caritative. Le principe d'action de *Lave ton regard* est de reverser 100 % des dons aux personnes sinistrées, en demandant aux bénéficiaires s'ils peuvent aider à leur tour, de façon à alimenter le moteur de l'entraide des Haïtiens. Chaque don est traçable, pour celui qui donne et pour celui qui reçoit (par un contrat de don ou un contrat d'apport). L'éthique de *Lave ton regard* peut être résumée par *Penser autrement pour Aider autrement* répondant à la demande des Haïtiens que "l'aidehumanitaire n'oublie pas d'être humaine".

L'artiste a écrit le 22 janvier *L'hymne à l'espoir pour les Haïtiens* qui a été enregistré avec les jeunes de l'OJCAD, le 28 janvier, mixé le 29 janvier et passé en radio le 30 janvier. Il souhaite un soutien des professionnels et amateurs de musique pour la réussite de la distribution de la chanson et le versement à *Lave ton regard* du produit des ventes, pour distribution aux sinistrés.[596]

D' de Kabal et la créolité

(décembre 2014)

"Moi, D' de Kabal - antillais et descendant d'esclaves - je réprouve totalement le fait qu'on refuse à un être vivant la pleine jouissance de ce qu'il considère être l'affirmation de son identité propre" écrivait l'auteur, rappeur, slameur, metteur en scène, performeur, poète, dans une tribune de presse le 25 novembre 2014. Si on l'interroge sur ses origines,[597] il répond sans détour: "Je suis devenu Noir à 24 ans".

Et bien sûr on s'en étonne, et il développe: "Mes origines ont surgi bien tard. Avant cet âge-là, j'étais transparent, j'étais un jeune de banlieue, du 93, baigné dans une culture multiple: maghrébine, africaine ou antillaise. Je suis devenu noir en lisant, en m'interrogeant sur celui que

[596] Site : *http://www.delafeuille.com*
[597] ce qu'a fait Migail Montlouis-Félicité pour *Outremerlemag*, 4 avril 2013

j'étais et que je voulais devenir. Aujourd'hui, je suis *un papa multirécidiviste*, et bien sûr que mon enfance compte, parce qu'elle s'est imprégnée jour après jour dans mon vécu mais je m'en éloigne de plus en plus. Les choses sont envisagées de plus en plus sereinement, je me nourris de ce parcours d'enfant, d'adolescent, de jeune homme, de jeune père, c'est en définitive ce qui m'a beaucoup aidé dans mes réflexions. Et surtout, mes enfants sont là, et grandissent et je voudrais qu'ils en gardent l'essentiel pour leur propre évolution et espèrent qu'ils en garderont quelque chose au moment où je ne serai plus là."

Riposte

C'est en 1993 que le Balbynien a commencé le rap en créant *Kabal* puis en tournant pendant deux ans avec *Assassin*, l'un des groupes phares de la scène rap française du moment. Sa rencontre avec le théâtre en 1998 le change irrémédiablement: il devient auteur et diseur et découvre le slam. Il est co-créateur de *Bouchazoreil'Slam*, un des évènements slam les plus importants de France. Il fonde R.I.P.O.S.T.E. (*acronyme de Réactions Inspirées par les Propos Outragieux et Sécuritaires Théorisés chez l'Elite*) en 2005, une compagnie au croisement des différentes disciplines qui l'ont nourri: la musique, le slam, l'écriture et le théâtre.

"*Je vois une exploration dans le son, le verbe et le geste. / Je vois un puits sans fond dont on ne pourrait distinguer que les parois. / Je vois des muscles tendus. / Des gorges serrées. / Je vois des corps qui fond des noeuds. / Je vois en fait un chant millénaire, un de ces chants qu'on chante avec la voix et l'âme. / Avec l'esprit et le corps. / Je vois un concerto pour bêtes en sommeil au seuil d'un réveil imminent. / Je vois des glissements, des allers - retours et des inversions dans les propositions des matériaux de chacun. / Je vois des terres inconnues/ / Je vois la rencontre inopinée de deux créatures*."[598]

Impossible de répertorier ici toutes les créations sur lesquelles l'artiste a travaillé tout au long de ces années, tant elles sont nombreuses et variées. Retenons-en néanmoins quelques unes: *Ecorces de peine*, spectacle sur l'esclavage (2006), *Les enfants perdus*, spectacle co-mis en scène avec Farid Berki sur l'histoire du hip hop (2008), *Femmes de parole*, spectacle où huit femmes, slameuses, rappeuses, comédiennes et danseuses prennent la parole (2009), *Une nuit en palabres* (2010), *Le petit chaperon en sweat rouge* (2011), *Comme une Isle* (2012), *Tout va bien en Amérique* (2013), *Silenciô, l'enfant sans nom* (2014).

Femmes de parole

Derrière chaque artiste masculin, il y a une femme, ou plutôt des femmes. Il confie[599]"Ma construction se fait (aussi) avec les femmes, elle est essentiellement basée sur leur force et leur estime. Au commencement il y eut ma mère qui m'a élevé seule, et je puis dire que je leur porte beaucoup d'affection, elles m'ont forgé parce que je suis souvent sorti du quartier grâce à des femmes, je quittais très jeune le quartier, avec sur le dos mon sac et je baroudais au fin fond du 91. C'est pour cela que j'ai voulu leur donner la parole dans un spectacle *Femmes de parole*, j'ai mis en scène une parole féminine parce qu'en moi survivront toujours ces figures de femmes importantes pour l'homme: celles de la mère, des tantes, des soeurs, des confidentes, et surtout

[598] présentation de *Créatures*, performance dansée avec Emeline Pubert, Sujets à vif, Avignon, 2013
[599] *Outremerlemag*, op.cit.

celle de ma femme qui tient auprès de moi une grande place, affective bien sûr et intellectuelle. Je réfléchis à la structure familiale, au rapport entre hommes et femmes, et aux enfants."

Créatures (2013) était un dialogue entre le féminin et le masculin, Emeline et D, Eve et Adam, la Belle et la Bête, la proie et le prédateur.

Ecorces de peine

Derrière chaque homme et chaque femme, il y a des aïeux. D' de Kabal fait de son héritage une énergie. En chaque famille antillaise survit une colère. Il a joué trois fois *Ecorces de Peine* au Théâtre Aimé Césaire lors de sa mort en 2008 et évoque encore ce jour avec émotion: "Nous l'avons vécu comme un hommage, présenté comme une veillée et la rencontre avec le peuple martiniquais a été extrêmement exceptionnel".

Il a vu *Exhibit B* en 2012 [600]: "J'ai pris de plein fouet des visages qui me disaient combien certains aspects de notre histoire étaient douloureux et combien il était important de pouvoir se poser en acteurs de nos mémoires et non en position victimaire". La polémique autour de ce spectacle en novembre 2014 ne l'a bien sûr pas laissé indifférent. La demande d'interdiction faite par certains "compagnons de route" fait plus que l'étonner, elle est selon lui inacceptable: "Refuser d'admettre qu'*Exhibit B* est un spectacle, leur dit-il alors, sous prétexte qu'il mettrait *des noirs en scène dans des positions humiliantes*, c'est refuser aux comédiens qui lui donnent vie, le droit d'être des hommes et des femmes libres, c'est cantonner ces êtres à une couleur de peau et les réduire, c'est refuser d'admettre qu'ils sont des acteurs, des performeurs, et les enfermer dans le rôle que vous avez décidé - la plupart sans avoir vu le travail dans son ensemble - de les faire jouer. Vous en faites juste des *noirs* et, de mon point de vue, cela est criminel par les temps qui courent. C'est affirmer à voix haute qu'ils sont victimes de l'Histoire et non pas acteurs de la mémoire de celle-ci. C'est dire à ces individus que ce qu'ils ont accompli n'est pas du travail mais de l'exploitation, à leur insu. Vous faites de ces acteurs des victimes et c'est ce qui, selon moi, est inacceptable".

Spectacles vivants

D' de Kabal prépare actuellement la tournée de son dernier spectacle, un opéra Hip Hop, *Agamemnon*, inspiré de la tragédie grecque, déjà présenté en avant-première en juin 2014 aux spectateurs du Blanc-Mesnil et en octobre aux Théâtres de Chelles et de Colombes:

"La Tragédie Grecque était un spectacle total, alliant proférations, chants, musique et danse. Le Hip Hop, de la même manière, est une culture du spectacle total: il est composé de cinq disciplines distinctes mais qui peuvent, dans un même espace scénique, exister ensemble, à l'unisson et dans une harmonie parfaite. Demander à un choeur de trois human beat box de constituer l'orchestre, voir sur scène des figures du rap et de la danse Hip Hop, ou encore traiter certains textes en rap, tout cela témoigne du fait que c'est le Tout-Monde qui est convoqué: la plèbe dans sa composante la plus riche et diversifiée, donc dans sa composante la plus noble.

Le mariage de ces deux cultures, la tragédie et le Hip Hop, raconte notre monde en mouvement, le questionnement et les frottements entre les uns et les autres. Un autre mot pourrait être utilisé pour raconter cela: Créolité".

[600] Lire également "*Moi, Guillaume Mivekannin, comédien d'Exhibit B*", daté du 12 décembre 2014, *Le Point*

Diasporas des îles

(septembre 2007)

Le 13 août 2007, une embarcation de 38 clandestins faisait naufrage au large de Mayotte. Dix-sept personnes ont péri, dont huit enfants. Au mois de juillet, on avait relevé quatre naufrages et quatre-vingt morts. On estime à 200 par an le nombre de victimes comoriennes de la périlleuse traversée entre les trois îles des Comores, devenues un Etat indépendant en 1975, et Mayotte, restée française. Aujourd'hui, Mayotte est considérée comme un eldorado. On estime que le tiers de la population de l'île est constituée de Comoriens en situation irrégulière. De quoi faciliter la tâche d'un gouvernement français en quête de *résulta*t en matière d'expulsion. Deux mouvements aériens par jour assurent les reconduites (16 000 expulsions en 2006, soit la moitié du chiffre national !).

Soprano et le Vélodrome

Soprano (Saïd Omar Mroumbaba) est né à Marseille en 1979. Son premier voyage au pays de ses parents, à Mkazi, Comores, a été en 1993, à l'âge de 14 ans. Aujourd'hui, Soprano est un artiste de rap marseillais de renom. Il a tourné l'un de ses clips dans le stade du Vélodrome, avec une courte apparition de Pape Diouf, le Président de l'OM. En 2006, son titre *Moi, j'ai pas*, a été un véritable tube, et pas seulement à Marseille.[601]

En métropole, les Comoriens sont très présents à Marseille. On dit même que Marseille est la première ville comorienne avec une population estimée à 50000 personnes. Ils vivent majoritairement dans les quartiers Nord (Plan d'Aou, la Savine,...) où ils se distinguent par leur tenue vestimentaire. Mais les Comoriens de Marseille, arrivés antérieurement à l'indépendance, sont aujourd'hui français, et marseillais d'abord !. Leur présence est plutôt discrète. On a fait attention à eux en 1995 lorsqu'un jeune Comorien s'est fait assassiner par des colleurs d'affiches du FN. Les jeunes *Comoriens* de Marseille ou d'Ile-de-France sont aujourd'hui très présents dans le monde des arts, des sports,...[602]

Feta la gazelle

Feta Ahamada, dite "la gazelle", est originaire de Wella Mitsamiouli. Elle est championne d'athlétisme, licenciée dans le Val d'Oise. Le 17 août 2007, elle a remporté la Médaille d'Or du 100 m haies des Jeux des Iles de l'Océan Indien. Si elle est "d'origine comorienne", Feta est française, vit en région parisienne où elle poursuit ses études tout en menant sa carrière sportive.

---

[601] Portrait de Soprano

[602] la diaspora comorienne sur le net : le site ocomores

Fifa, l'île rouge dans la ville rose

Fifa Randrianasolo a 25 ans. Avec son frère, elle a créé l'Ile Rouge (c'est ainsi que l'on surnomme souvent Madagascar), une discothèque où se retrouve la jeunesse malgache (ou autre) de Midi-Pyrénées. Mais Fifa a plus d'une corde à son arc. Elle est photographe (exposition Décalage à Tananarive et à Toulouse), peintre (exposition Femmes Bleues), dessinatrice (elle adore Odilon Redon), cinéaste (pour son premier film, elle a choisi de montrer l'histoire du viol d'une femme par deux hommes, "la naissance de la mort"), musicienne (valiha, guitare), comédienne (théâtre)... et étudiante en psychologie. Rien que cela.[603]

Lura est sortie de l'eau

Lura est née à Lisbonne en 1975, l'année même où le Cap Vert est devenu indépendant. Enfant, elle voulait être danseuse. Plus tard, elle enseigna la natation. A 17 ans, elle est invitée à participer aux chœurs de Juka, chanteur capverdien. A 21 ans, elle réalise son propre album. Le second sort en 2002, un troisième en 2004 (De corps et d'âme), où elle retrouve ses racines capverdiennes. La voix mate, un peu voilée, Lura illumine la diaspora. Elle sera à l'Elysée-Montmartre les 7 et 8 décembre 2007 et en tournée française en février 2008.[604]

Mayra vous colore la vie

Mayra Andrade a 22 ans, "des yeux de chat, un physique de sirène, une voix aussi suave que sa peau caramel" (*Olivia Marsaud, afrik.com*). Née à Cuba, Mayra a grandi entre le Cap Vert, le Sénégal, l'Angola et l'Allemagne. Mais elle n'a jamais déconnecté complètement de son île de Santiago au Cap Vert. Depuis toujours, elle a une idée fixe : chanter. Elle a découvert à 5 ans le plaisir physique de chanter, les vibrations du corps, les nuances de la voix. Elle a posé ses valises à Paris à 17 ans, boursière de la Francophonie. En chantant, dit-elle, "vous colorez les gens qui vous écoutent".[605]

Osmany prend son pied

Bon, OK, vous vous en fichez comme de l'an 40 de savoir que Osmany Tavares, 23 ans, habitant d'Amiens, se soit fait le 17 août une ampoule au pied et que "j'vous raconte pas la dégaine de cow-boy que j'ai en ville". Sauf qu'il la raconte quand même. C'est con, un blog, et c'est (très) con un footeux. C'est lui qui le dit ! Un blog, c'est un truc où on peut offrir à la terre entière son album photo. Acte 1 : naissance (famille capverdienne de Guinée. "Je suis né le 6 septembre 1983

[603] Madagascar. La diaspora malgache, c'est la "*gasypora*" et la gasypora se retrouve sur topgasy ou sur sobika. On trouve tout sur *sobika* et surtout de nombreux portraits de la *gasygénération*.
[604] Portrait sur capoverde.com
[605] Portrait sur afrik.com

à Bissau, capitale de la Guinée. Acte 2 : L'enfance à Bissau. Actes 3, 4, 5,6... : départ et la vie au Portugal. Acte 7 : à 11 ans, découverte de la France et de la Tour Eiffel, apprentissage express de la langue française, le bac avec mention passable, Prépa HEC, l'ESC (Ecole de commerce d'Amiens), Erasmus (5 mois en Angleterre). "23 ans, je bosse, je fais du sport et je blogue... Oh, my blogues... ou l'art de parler de tout et de rien, mais surtout n'importe comment". C'est encore lui qui le dit. Si vous cherchez son blog, faites un peu de recherche. On va pas tout vous faire !

Christiane sans faux-semblants

Originaire de Sainte-Marie, une commune du Nord de la Martinique, Christiane Valejo est née un 7 mai. Cette commune est connue pour être le bastion de la culture et du folklore martiniquais. Dés son plus jeune âge, elle est attirée par la musique et c'est tout naturellement qu'elle intègre la chorale de sa paroisse à l'âge de quinze ans. Elle se retrouve rapidement soliste, son mezzo soprano étant très apprécié... Le début d'une carrière.

Teddy l'a dit, il l'a fait

Né en avril 1989 à Pointe-à-Pitre, en Guadeloupe, Teddy Riner a commencé le judo dés l'âge de 6 ans. Doté d'un physique hors norme et d'une énergie débordante, il a pratiqué également l'escalade et la natation. Quand David Douillet a été champion du monde des Lourds en 1997, il avait huit ans. Dix ans plus tard, c'est lui qui inscrit son nom sur les tablettes.

La France des couleurs

Le 4 juin 2007 est sorti le nouvel album d'Idir, *La France des couleurs*.

Avec le langage des fleurs
Ou les mots de ma douleur
Y aurait-il un vrai bonheur
A partager ?
Par delà toutes nos couleurs
Il existe un vrai bonheur
Ce coeur venu d'ailleurs
Je veux l'aimer

(Idir, Noa)

D'ici et d'ailleurs

(mai 2008)

Il y a une vie avant et après la télé-réalité (avec les paroles des chansons *D'ici et d'ailleurs*, Sheryfa Luna, et *Femme d'aujourd'hui*, Sofia Essaïdi).

" *J'ai besoin de me connaître J'ai besoin de savoir d'où je viens Et pour tenir les mots et les gestes Et les rituels qui me rattachent aux miens."* **Chérifa Babouche** a été apprentie coiffeuse à Evreux. Son père est kabyle. Sa mère est française. Elle a sept frères et soeurs. "*Moi je me sens solitaire Je me raccroche aux valeurs de mes gens Mes parents dont je suis fière Qui m'ont fait métisse et différente*". Sa petite nièce s'appelle Luna. Tout le monde chante dans la famille et il y a même un studio d'enregistrement dans la maison familiale pour le groupe qu'ils ont constitué. "*Je suis d'ici et d'ailleurs... on peut lire dans mes empreintes Tout ce que les épreuves m'ont appris...*" Chérifa est née le 25 janvier 1989. Elle a vu mourir devant ses yeux son petit neveu d'une rupture d'anévrisme, à l'âge de neuf ans. Dans *Au revoir*, elle raconte la mort d'un enfant. : "*Emmène moi là-bas où sont mes racines Une partie de moi a du mal à vivre...*" Chérifa Babouche est chanteuse. Elle s'est choisie un nom de scène. Ce sera Sheryfa Luna...

(pour Vénus Junior, né en fév. 2008) (et pour tous/toutes les fans)

" *Ce sentiment d'être à part Je ne suis pas seule à l'avoir Mais des milliers des millions A être partagés entre deux peuples A chaque bout du monde.*" C'est avec ces paroles que Sheryfa Luna est disque d'or en France, avec cette chanson *D'ici et d'ailleurs* qu'elle interprète pour tous les siens et pour "*tous (ses) frères et toutes (ses) soeurs Métisses et d'ici ou d'ailleurs*".

Sheryfa Luna a remporté l'édition 2007 de *Pop Stars* sur M6. Aujourd'hui elle dit qui elle est et elles sont un million, et plus encore, à se reconnaître en elle.

Sofia Essaïdi, une femme d'aujourd'hui

Il faut savoir passer de la télé-réalité à la réalité d'après. Tous n'y parviennent pas. Pour beaucoup, la galère prend une autre forme. Surexposé, il faut savoir trouver son chemin, comme peut le raconter aussi Sofia Essaïdi. Elle est née le 6 août 1984 et a grandi au Maroc. Au Lycée Lyautey, elle était une bonne élève. En 2003, elle s'est décidée à venir en France poursuivre ses études à Paris-Dauphine.

Mais Sofia chantait elle aussi. Elle s'est retrouvée à la *Star Ac* 3ème édition. "*Marche après marche Y a des descentes si lentes Qu'on voit pas qu'elles nous mentent.*" Après la Star Ac, Sofia a voulu faire ce qu'elle aimait, elle a fait *Cabaret* (août 2005). Elle a reçu des volées de bois vert de la part de tous les puritains, pour lesquels son corps était un peu trop exposé.

"*Marche après marche J'ai remonté la pente J'ai pris les places vacantes Marche après marche on va jusqu'à l'impasse Si on ne trouve pas sa place Marche après marche Ou ça passe ou ça casse Je veux pas qu'on m'efface.*"

Sofia est l'héroïne du téléfilm de Yamina Benguigui, *Aïcha*, "jeune femme volontaire et combattive de 25 ans, tragi-comédie relatant le quotidien difficile des familles et des jeunes dans le ghetto invisible des banlieues".[606]

Aïcha devrait être diffusé prochainement à la télévision. "*Jour après jour, j'ai rien laissé tomber J'ai rien laissé passer jusqu'à l'amour Je me suis tenue au quai A la force du poignet Je suis une femme d'aujourd'hui*." Et puis surtout, Sofia Essaïdi sera l'interprète principale de la comédie musicale *Cléopâtre*, sur la scène du Palais des Sports à partir du 29 janvier 2009. La chanson *Une femme d'aujourd'hui*, sortie le 21 avril 2008, est extraite de la comédie musicale. "*Je suis Je suis d'ailleurs ici Une femme qui se dévoile Et qui suit ses envies Je suis Une femme aujourd'hui Je vis Sans faire de compromis Mon coeur est tout à moi Mon corps n'est pas soumis Je suis Une femme d'aujourd'hui*".

Kamel Ouali - le chorégraphe de la *Star Ac*, d'origine algérienne (famille de 12 enfants), passionné de danse, professeur à l'Académie de danse de Paris et du Conservatoire de La Courneuve et de Saint-Denis - suit de près la carrière de Sofia. "*Marche après marche Il faut tenir la rampe On doit donner l'exemple Monter les marches Pour ne pas tomber plus bas On n'a pas d'autre choix Peine après peine On fait comme si on s'aime Et on avance quand même Et après on s'accroche au besoin D'aller toujours plus loin*".

On peut penser ce qu'on veut de la télé-réalité mais à moins d'être ermite, ce printemps, il est impossible de passer à côté de Sofia Essaïdi et de Sheryfa Luna.

"*Marche après marche Contre les préjugés Là où je marche C'est la tête relevée*".

[606] présentation producteur

Voix du Sud

(novembre 2007)

Asa (prononcez "Asha"), cela veut dire petit faucon en langue yoruba. Asa la Nigériane ne parle pas (encore) le français mais elle a un rapport très particulier avec la France. D'abord elle y est née. Ses premiers pas sur scène, elle les a fait au centre culturel français de Lagos. La France l'a ensuite accueillie en résidence d'artiste et les plus grandes portes lui ont été ouvertes : le Zénith de Paris, l'Olympia, et bien sûr le New Morning. C'est à Montreuil qu'elle a enregistré *Native*, son dernier album. Asa est aujourd'hui une reine de la soul appréciée des connaisseurs comme du public. C'est la révélation musicale de cette fin d'année en France. Au Zénith de Toulouse le 18 novembre et de Nantes le 22, en première partie de la tournée française de Joe Cocker.

Les plus belles voix soul viennent aujourd'hui du Sud, non pas du Sud des Etats-Unis... du Sud de la Méditerranée. Les parents de **Rizlène** sont originaires d'Oujda et de Casablanca. Rizlène prête sa voix suave et jazzy au trio belge (francophone) *Soulfinger Experience*.

(Rizlène, la voix de *Soulfinger Experience*)

(Kenza, de Marseille à Paris, photo izdi.com)

Sur scène, Rizlène a un réel feeling en plus de sa voix limpide et l'émotion qu'elle dégage a enthousiasmé le public français cet automne, de Toulouse à Clermont-Ferrand. *Tout est possible*, c'est le titre du dernier album où le trio, par la voix de Rizlène, met en musique quelques tranches de vie, toujours avec beaucoup d'optimisme.

D'origine algérienne (kabyle), **Kenza Farah** est née à Marseille. Lorsque gamine, elle interprétait Céline Dion dans les fêtes de quartier du 15e arrondissement, elle remportait tous les suffrages. Aujourd'hui, Kenza ("trésor" en arabe) est montée à Paris et elle interprète ses propres textes. Elle n'est plus une chanteuse de quartier mais, avec le label Karismatik, elle attire un large public et pas seulement d'adolescents. On peut l'entendre à Montluçon le 24 novembre, au Ninkasi-Kao de Lyon le 7 décembre, à la Passerelle à Florange, le 15, à à l'Omega Live de Toulouse le 23 décembre. "Au fond de moi, je n'oublie pas, Mes premiers pas à Bejaia..."*Authentik*, disque d'or en deux semaines en juin, est réédité le 3 décembre 2007. Son titre-phare est : *Je me bats*. Elle se bat et elle réussit.

Nadia Zighene (nom de scène **Nâdiya**) est née à Tours en 1973 d'une famille algérienne. Elle est un pur produit de *Graines de stars* (M6, 1997). Elle est récompensée en 2005 aux *Victoires de la Musique*. Son dernier titre *Vivre et survivre* est sorti le 12 novembre 2007. Cadette d'une famille de six enfants, c'est d'abord dans le sport que Nadia a brillé, en étant à deux reprises championne de France d'athlétisme, dans sa catégorie, à 15 ans, puis à 16 ans. Ce n'est plus en short d'athlé qu'elle apparaît aujourd'hui. Elle sera le 24 novembre dans *Tenue de soirée* sur *France 2*. Son nouveau single *La source* sera disponible le 26 novembre.

(Nâdiya fait bouger son public) (Jann Halexander sur scène)

Jann Halexander est chanteur français, né à Libreville (Gabon) en 1982. Il est l'auteur de plusieurs CD et il produit également ses films.

"*Si Jann Halexander évolue dans un univers musical qui lui est propre, la couleur de sa peau détonne dans l'univers encore trop monocolore de la chanson française à texte*". L'équipe des Indivisibles (qui a écrit ceci) vient de le rencontrer pour une interview exclusive.

Style genre

Made in Mali et made in France. Deux self-made-men issus des cités de Seine Saint-Denis ont créé des lignes de vêtements aujourd'hui portés par tous les ados (et leurs aînés) de France et d'ailleurs. Qui ne connaît les marques Airness et Dia ? Derrière celles-ci, il y a ***Malamine Koné*** *de Saint-Ouen, toujours plus vite, toujours plus haut, toujours plus fort, et il y a* ***Mohamed Dia*** *de Sarcelles, qui rend à la cité ce qu'elle lui a donné. Style genre, comme disent les ados.*

Malamine Koné, plus haut, plus fort

Il est né dans le village de Niéna, près de Sikasso (Mali). Son père a traversé le désert algérien pour venir en France. Il est arrivé quand la France avait besoin d'immigrés après la guerre. Il ne parlait que le bambara. Lui, le fils, a rejoint son père à l'âge de dix ans et a grandi à Saint-Ouen. Après le bac, il a voulu entrer dans la police pour devenir inspecteur. Mais un accident de voiture en 1995 l'en a empêché. Malamine Koné était boxeur. Sur le ring, on l'appelait "la Panthère". Il a fallu aussi arrêter la boxe. Le jeune homme était fan du basketteur Michael Jordan dont le surnom était Airness, "toujours plus haut, toujours plus fort, no limit". En 1999, Malamine Koné décide de se lancer dans la création d'une marque de sport. Il l'appellera Airness.

A côté de chez Malamine Koné, il y avait un magasin *Sport 2000*. Dix fois, il va voir le gérant pour lui proposer ses créations. Après dix refus, il finira par lui offrir les vêtements qui seront vendus en une journée. C'était le début de l'aventure Airness.Malamine Koné, fondateur d'Airness, est toujours, à trente-six ans, le seul patron à bord. Il remercie son copain d'enfance Steve Marlet d'avoir été son premier ambassadeur (il en a eu d'autres ensuite : Didier Drogba, Djibril Cissé,...). Il est devenu un symbole et sa parole (même s'il s'exprime peu) compte, en banlieue Nord de Paris comme partout ailleurs. Airness aujourd'hui, sous le logo de la Panthère, est l'équipementier des clubs de football professionnel de Rennes, Nantes, Lille, Valenciennes, Auxerre, Genk, Boavista, Fulham, des équipes nationales du Mali, des deux Congo, du Burkina Faso, du Bénin, du Gabon, de la Guinée... les équipes de basket de Levallois et du SLUC Nancy, l'équipe de rugby de Bourgoin-

Jallieu, elle sponsorise des joueurs de tennis russes. *Airness*, la marque au design bicolore (noir et blanc), c'est aujourd'hui les chaussures, mais aussi le textile et les accessoires, vendus dans la grande distribution (2500 points de vente). Le site internet en 3D de la marque, lancé en mai 2007, représente une ville virtuelle dans laquelle on peut "zoner" à son rythme.

Mohamed Dia rend à la cité ce qu'elle lui a donné

Quand quelqu'un dit: "Je veux acheter un vêtement Dia", il doit savoir d'où vient ce nom. Dia, c'est sénégalais, c'est l'Afrique, c'est le nom de Mohamed Dia, le franco-malien qui habille la NBA.

Mohamed Dia est né à Sarcelles en 1973. Il est le fils d'une famille d'immigrés maliens de six enfants. A vingt ans, il créait des prototypes de vêtements qu'ont d'abord portés les rappeurs de Seine Saint-Denis et du Val d'Oise. Un réseau de distribution lui fait confiance. Des amis musiciens lui apportent leur soutien. En 2004, il ouvre son premier magasin aux Etats-Unis (à New York). La marque Dia, c'est aujourd'hui non seulement des lignes de vêtements, mais aussi une collection d'accessoires, des fournitures scolaires, sacs, lunettes, logos pour portables,...

M'Dia, roi du streetwear, peut aujourd'hui compter sur 650 points de vente en France et 2000 aux States. M'Dia, c'est un pur produit de HEC, la Haute Ecole du Culot.[607]

Quatre saisons arabes

Salsabil Chellali est étudiante en journalisme et en sciences politiques, elle vit entre la France et l'Algérie. Férue d'actualités et de sujets de société, elle collabore à différents médias, *ONORIENT* mais aussi *Algérie Focus*, *Jeune Afrique*. Elle a son propre blog sur *Médiapart*. Elle aime surtout écrire sur le "monde arabe" et son étonnante culture, poétique et envoûtante. C'est un moyen pour elle de partager et de découvrir.

Ghita Chilla est l'enfant de trois cultures, marocaine, française et néerlandaise. Elle adapte sa vision du monde à son déracinement chronique, accompagné par une passion brûlante pour la culture orientale.

.

[607] A découvrir également, la "mode black" sur *http://www.modeblack.com*, le portail mode de la communauté noire *http://www.modeblack.com/img/banner/banniere-modeblack.JPG*

Hajar Chokairi est une intellectuelle distraite et bigarrée. Elle emmène sa pensée des bancs d'HEC Paris ceux de la Sorbonne (en Philosophie) avec toujours la même curiosité. Forte d'une double culture, à laquelle vous ajoutez une grande énergie, et vous aurez le plaisir de lire des articles qui, vous vous en doutez, sont les mémoires d'une jeune fille pas tout à fait rangée.

Chahrazade Zahi a plus **d'une corde à son arc. Etudiante à** *Audencia* à Nantes où elle se forme au management, elle se passionne aussi pour l'art et la philosophie.

Du son, des lettres, des images, des tribunes... à travers leurs articles, vous aurez droit à un bel aperçu de ce bouillonnement actuel que connaît la scène culturelle post-printemps arabe. Ces quatre jeunes rédactrices et une dizaine d'autres contributeurs enthousiastes sont réunis par le webzine ONORIENT, fondé par le blogueur Youssef Roudaby et ses deux amis, Nizar Idrissi et Soufiane Sbiti, finaliste au *Maroc Web Awards* le 17 janvier 2014. Avec ONORIENT et ses rédactrices, retour en quatre saisons sur une année 2013 riche en évènements.

(Avril 2013) **Chahrazad Zahi veut en finir avec "l'art propre"**

Le monde arabe est en pleine réinvention de soi. le mouvement généralisé de soulèvement témoigne de cette volonté de changement. Cette réinvention de soi ne se confine pas aux besoins physiologiques, primaires. Elle touche également aux besoins de civilisation. on voit ainsi émerger l'idée d'un "art propre" qui serait à opposer à un art dépravé, souillant, qui fait figurer du nu ou suggère des corps qui jouent de leur bonheur. Est-ce un puritanisme religieux ou bien plutôt une revendication identitaire de plus, une affirmation de différence, et donc d'existence. Chahrazad invite à un retour aux conceptions originelles de l'art dans le monde arabe. Si l'iconographie a été prohibée à l'aube de l'islam, des exégètes ont ensuite reconnu que l'on devait lever l'interdit qui pesait sur l'image; Ainsi le corps se libéra des carcans religieux. La *Nahda* finit de dissoudre l'interdit. Pour elle, le retour à l'interdit esthétique que nous vivons est donc déplacé et ne suit pas le sens de l'histoire. Le propre de l'art n'est-il pas d'être impropre ? L'art exprime les doutes, les rêves, d'une certaine façon la petitesse de la condition humaine.[608]

(Avril 2013): **Ghita Chilla réconcilie Dieu et le sexe** (du Caire à Bagdad)

Touché au coeur de son ego de mâle, le roi Shariar est trompé par sa femme. Roi intouchable, après avoir tué cette infidèle, il proclame une vendetta contre les pucelles. Chaque soir, une nouvelle vierge deviendra son épouse. Après consommation du mariage, son corps sera retrouvé sans vie au petit matin. Shéhérazade, héroïne de toutes les vierges, cesse ce massacre par un stratagème qui constituera l'oeuvre d'Alf Lila w Lila. Ceci est l'histoire des *Mille et une nuits* contée par la belle Shéhérazade. Mais le puritanisme religieux a imposé sa loi. Les contes sont dispensés de leur érotisme, des mots crus ainsi que des pratiques sexuelles, devenues illicites. Le Qatar a renvoyé en Grèce les statues nues de ses apollons datant de l'Antiquité, qui devaient figurer dans son exposition qui retrace l'histoire des Jeux Olympiques. Au Caire, berceau de l'art arabe des années 40, la danse orientale marche vers son bannissement pur et simple. Ghita

[608] voir l'article complet sur son support original

explique qu'en s'érigeant comme le protecteur du côté obscur de notre esprit, l'Etat "contrôle la vie, façonne les mentalités, engendre une frustration dans un e hypocrisie schizophrénique".

Mais des voix s'élèvent. L'Egyptien Adel Imam joue en traduisant les dessous complexes de la société cairote. Le Marocain Mohamed Choukri lève les tabous quand il aborde crûment le sexe vécu par les enfants de la rue à Tanger. La Libanaise Joumana Haddad, dans son magazine consacré au corps (Jasad) et à l'érotisme, plonge au coeur de phénomènes de société comme la polygamie, la virginité, le mariage forcé. La photographe yéménite Boushra Almutawakel fait porter le voile... à l'homme.

L'art poursuit son chemin, entre une jeunesse orientale, qui repousse un peu plus loin sa créativité et l'étouffement de ses vertus par la censure.[609]

(Mai 2013) **Hajar Chokairi dans l'entrecroisement** (des cultures et des arts)

Matarya, c'est ainsi que se nomme le quartier populaire du Caire qui a vu naître "l'électro chaabi", à mi-chemin entre l'électro et le rap. Hajar Chokairi raconte: "Matarya compte plus d'un million d'habitants demandeurs de cette musique fraîche et enjouée aussi bien pour les mariages que dans les clubs ou même tout simplement pour animer les rues. Ce style de musique qui embrase les banlieues populaires fait se déhancher toute l'Egypte et apparaît comme un lien entre les classes sociales réunies autour de la contestation de l'ordre et l'exaltation de la joie de vivre." Ce mélange de sonorités modernes et traditionnelles fait danser toutes les générations et fait prendre au mot populaire tout son double sens. Il est "le reflet de l'ambiance cairote, à la fois jeune, révoltée, retentissante et intense", dit Hajar.[610]

A Paris, Hajar Chokairi a visité l'exposition *Lumière invisible* à l'Institut du Monde Arabe. Les 17 oeuvres du sculpteur Yahia et du peintre calligraphe Qotbi, tous deux d'origine marocaine, s'entremêlent. Effets de lumière dans cet entrecroisement. L'étudiante devenue critique d'art se laisse emporter par l'aura poétique de l'ensemble. Cela donne à ce travail un voile de mystère qui correspond bien à l'identité orientale des artistes. Elle n'est pas insensible au message de paix qui se laisse deviner dans cette "lumière invisible".[611]

(Juin 2013) **Hajar Chokairi et Ghita Chilla rencontrent Bachar Mar Khalifé** (à Paris)

C'était le 5 juin précisément. Bachar Mar Khalifé était à Paris pour un concert au festival Fragile. Le fils du grand Marcel Khalifé a déjà à son actif deux albums. Chez lui, la musique semble s'être transmise de génération en génération (on pense bien sûr à son père et à son frère mais déjà à son grand-père. Il vit cet héritage comme une précieuse richesse. Enfant, il accompagnait

[609] voir l'article complet sur son support original
[610] voir l'article complet sur son support original
[611] voir l'article complet suer son support original

son père dans ses tournées, écoutait tous ses disques, connaissait par coeur ses chansons. Son dernier album, sorti en 2013, est une synthèse de toutes ces influences. Dans *Marea Negra*, l'artiste libanais met en musique un texte du poète syrien Ibrahim Qashoush, qui avait été repris également lors des soulèvements dans divers pays arabes. Pour lui, la musique est un engagement en même temps qu'un plaisir. "Si on considère que l'engagement et la révolution partent de l'intérieur de nous-même et que le monde est en nous, tout est dit. En chantant des chansons érotiques, en chantant des chansons dites engagées, parce qu'on entend par engagement quelque chose de politique, en chantant tout simplement, c'est un acte engagé." La culture est un véhicule: "Les Arabes ont ramené la littérature grecque en Europe; les guerres des civilisations ont permis des échanges culturels et des mélanges improbables; on retrouve du blues en Mauritanie et en Virginie; on retrouve du gnaoua au Maroc et en Argentine". Dans toute création, il y a des influences inconscientes. Hajar et Ghita interrogent l'artiste sur ses liens avec son pays d'origine. Il répond: "J'ai gardé un lien très fort avec mon pays. J'y ai paradoxalement vécu une enfance heureuse alors même que le pays était en guerre. C'est cette image que je garderai toujours du Liban, même si en ouvrant les yeux, ce Liban là n'existe plus. Quand on voit le Liban avec des yeux d'adulte, on est inquiet. J'ai à cet égard des sentiments contradictoires, faits d'amour et de haine. d'amour car je l'aime profondément et de haine car chacun veut s'approprier ce bout de terre pour faire croire au monde que ça en est le centre."[612]

(Juin 2013) **Chahrazad Zahi au-delà du fantasme** (Asilah)

Les 25 et 26 juin 2013 s'est tenu lors du Moussem d'Asilah au Maroc un colloque sur les nouveaux contours de l'orientalisme. Chahrazad Zahi y a participé. On a pu rappeler comment l'Occident s'est renforcé en tant que culture dominante face à un Orient qu'il a inventé à travers une imagerie, des avatars photographiques, etc. Dans cet Orient fantasmé, les femmes et les esclaves y étaient dépeintes avec sensualité dans des hammams au sein de harems dans des postures suggestives, alors même qu'au sein de l'Orient réel la femme était invisible et vivait dans une chape impénétrable. C'est avec Paul Klee et Matisse que le regard a commencé à changer, en sortant de l'exotisme. Mais il a fallu attendre l'arrivée d'artistes maghrébins - souvent de sexe féminin - pour enfin se réapproprier l'image de la femme en Orient: ainsi Lalla Essaïdi au Maroc ou Meriem Bouderbala en Tunisie. Intervenant dans ce colloque, l'artiste franco-algérienne Zoulikha Bouabdellah insiste sur le fait que son oeuvre, une vidéo intitulée *Dansons* montrant son propre ventre drapé en bleu-blanc-rouge se trémoussant au son de la Marseillaise, invite non pas à une revendication identitaire mais à un art à prétention universelle. Chahrazad Zahi conclut son article en relevant la nécessité de s'affranchir du legs insoutenable du passé colonial pour l'intégrer complètement comme "un composant de notre mémoire visuelle [613]

[612] voir l'article complet sur son support original
[613] voir l'article complet sur son support original

(Juillet 2013) **Salsabil Chellali se préoccupe des étudiants algériens** (en France)

En visite les 19 et 20 décembre 2012 en Algérie, François Hollande lançait un appel plein de promesses à la jeunesse algérienne. Il a déclaré vouloir mettre en place l'équivalent d'un système Erasmus pour les pays méditerranéens. Un moyen qui faciliterait la coopération et les échanges entre les deux pays. Les étudiants algériens étaient 23 735 durant l'année universitaire 2011-2012, ce qui fait de la France le premier pays d'accueil. Avant de mettre les pieds en Europe, les étudiants postulent pour des universités à travers *Campus France*. Houdhayfa, étudiant à l'Ecole nationale supérieure d'électrotechnique, électronique, informatique, hydraulique et télécommunications (ENSEEIHT) à Toulouse, explique qu'il faut "bien monter son dossier avec les bulletins, une lettre de motivation, son projet professionnel et de recherche, toutes les universités n'acceptent pas les étudiants algériens". "Avec des recommandations, c'est plus facile" ajoute-t-il. Il a eu l'occasion de venir en France grâce au réseau de ses professeurs et à la bonne réputation de son école, la Polytechnique d'Alger. Ikram, 22 ans, étudiante en Master de psychologie à Paris, est venue directement après le bac parce qu'elle était très bonne élève. "Pour cette raison, mes parents ont encouragé mon départ, ils trouvaient dommage que je reste en Algérie" explique-t-elle. A l'arrivée, les jeunes sont livrés à eux-mêmes. "Au début, je me disais qu'on ne devait pas parler le même français en Algérie" raconte Ikram, pas encore habituée au langage familier du quotidien, mais rien comparé à la galère de vie dans un nouveau système. "ll me fallait comprendre le fonctionnement administratif et la bureaucratie française, et à force je pense que je suis devenue mieux chevronnée que les Français eux-mêmes" dit-elle avec humour. Il faut aussi jongler entre les études et le travail. Serveuse, vendeuse, télémarketing, Ikram a multiplié les petits jobs. "En tant qu'Algérien, on a besoin pour travailler d'une autorisation délivrée par la préfecture 15 jours avant l'embauche et l'employeur paye une taxe, c'est rédhibitoire pour eux" commente-t-elle. Entre adaptation et intégration, soumis en permanence à la pression des sélections, les étudiants algériens sont confrontés à un haut degré d'exigence. Une situation qui au final les amène à réussir à l'étranger et souvent dans des domaines d'excellence, scientifiques avant tout.[614]

(Octobre 2013) L**e projet d'une nuit de Ghita Chilla** (Paris)

"Originaires de Beyrouth, les membres de MASHROU'LEILA se font connaître rapidement dans le reste du monde arabe. Parce qu'ils sont jeunes et modernes, parce qu'ils sont désinvoltes, que leur musique est entraînante et que leurs histoires sont celles du Liban d'aujourd'hui, MASHROU'LEILA est une révolution dans le paysage de la musique arabe alternative, leurs harmonies sont imprégnées de musique orientale mais c'est le rock occidental des années 2000 qui les animent. La curiosité underground des débats sort de terre avec des chansons qui reflètent leurs esprits libres, leurs combats, leur envie de prendre une place sur la scène musicale européenne après avoir conquis le Moyen-Orient."[615]

Le 6 octobre 2013, Ghita Chilla découvre la petite salle du New Morning. Pour préchauffer la salle avant l'entrée en scène des artistes, on lance des morceaux divers de pop-rock arabe et occidental. La température commence à monter et notre bande de Libanais se fait un peu désirer. Jack Lang est également présent, debout, fier comme un coq, devant la porte des coulisses. Premier morceau, Bahr: baigné par la voix de Hamed Sinno commence un voyage hors du temps. Le public est au rendez-vous et accompagne Hamed. C'est un hymne à l'amour. La jeunesse arabe s'identifie à ce groupe et son désir de vivre, tout simplement libre.

La première partie est calme, empreinte de mélancolie. La deuxième est tout autre: beaucoup plus animée. le public danse. Tous les corps bougent. La salle est un vrai sauna. la voix

[614] article complet sur le blog Médiapart de Salsabil Chellali
[615] présentation producteur

profonde et le déhanché du chanteur font frissonner Ghita. La musique orientale a conquis sa place ici en plein Paris, sa place en Europe, sa place dans le monde.[616]

(Novembre 2013) **Chahrazad Zahi avant destruction** (Paris)

Plus de 4500 m2 de surface et autant de pans de murs et plafonds, 9 étages et des sous-sols, 36 appartements parfois encore meublés. Fin 2013, 13ème arrondissement de Paris. La Tour Paris 13 doit être détruite. Le Tunisien Mehdi Ben Cheikh a mobilisé plus d'une centaine d'artistes de Street Art d'une quinzaine de nationalités différentes pour investir la tour avant sa destruction et réaliser la plus grande exposition collective de street art jamais conçue. Un projet démesuré. "C'est le côté international qui est le plus intéressant puisque chacun intervient avec sa culture, sa sensibilité" souligne Mehdi Ben Cheikh. Conçue de manière réellement cosmopolite; l'exposition est une profusion de sensibilités venues d'ailleurs. Elle a été ouverte au public, gratuitement, pendant tout le mois de d'octobre. Après sa fermeture physique au public, l'expérience virtuelle a continué. C'est l'internaute qui a pu ensuite y accéder pendant 10 jours, du 1er au 10 novembre, pour sauver les oeuvres avant leur destruction. Le street art est ainsi: éphémère et fugace. Mais l'esprit restera. Encore longtemps.[617]

(Novembre 2013) **Ghita Chilla et la mode unisexe** (Paris)

Une petite révolution s'est opérée en novembre 2013 dans le cercle très fermé de la haute couture. Pour son premier défilé à Paris, le designer jordanien Rad Hourani a présenté une collection asexuée ou unsexe, selon la perception de chacun. Non, les femmes ne deviennent pas des garçons manqués; non, les hommes ne sont pas transformées en femmes manquées. L'idée novatrice revendiquée par Rad Hourani est inspirante et inspirée, alternative voire ultra-progressiste. Les imprimés à fleurs n'ont pas à être catégorisés "féminins". La catégorisation de chaque vêtement, chaque motif, chaque forme n'a pas lieu d'être. La liberté d'être prime. Nous sommes tous des êtres humains. Alors volent en éclat les règles les plus élémentaires, installées dans nos têtes. Ne reste que l'Homme à l'état brut. La religion, l'âge, le sexe, la météo, tout élément susceptible d'imposer une limite n'existent plus.[618]

(Novembre 2013) **Salsabil Chellali rend hommage à la révolution** (de Tunis à Alep)

Mouhammed Bouazizi, Tanakul Karman, Ghyath Matar, Fadwa Suleiman, Hamza Kashgari, Ahmed Harara... Vous rappelez-vous de ces noms ? Peut-être pas... Pourtant ils sont les acteurs de l'histoire contemporaine et révolutionnaire des pays arabes. Des personnages anonymes qui, d'un geste de protestation, ont embrase leur pays et insufflé une dynamique du changement. Les transitions à peine entamées ont encore de longues années de lutte devant elles. Le bilan des

[616] voir l'article complet sur son support original
[617] voir l'article complet sur son support original
[618] voir l'article complet sur son support original

avancées ou reculs des dénommées "révolutions arabes" sera le fruit de l'histoire. Pour garder en mémoire ces évènements qui ont secoué les pays arabes, Cyrille Pomès, dessinateur, et Jean-Pierre Filiu, professeur à Sciences Po, y consacrent une bande dessinée intitulée "le Printemps des Arabes".

De Sidi Bouzid en Tunisie à Alep en Syrie, où la guerre fait encore rage, le récit chronologique nous mèbe de pays en pays au coeur des évènements de protestation contre l'ordre établi. Le lecteur se retrouve soudain sur les places emblématiques: Tahrir (liberté) au Caire, la renommée Taghyir (changement) à Sanaa au Yemen, Place de la Perle à Manama à Bahreïn.

Les différents chapitres sont construits sur des portraits comme celui de Fadwa Suleiman à Alep, surnommée la passionaria de Homs: "J'ai moi-même été pris par la dynamique des révolutions. Je n'ai pas travaillé dans l'urgence, mais je voulais rendre hommage au mouvement de la foule", confie Cyrille Pomès. Un chapitre s'intéresse à la culture dans la bande de Gaza, un vecteur de contestation chez les jeunes avec le groupe de rap, the *Palestinian Rapperz* (PR).

Les auteurs ne veulent pas en rester là. Ils projettent d'écrire une fiction sur le quartier de Deraya au sud de Damas, là où ont eu lieu les attaques chimiques le 21 août 2013.[619]

(Novembre 2013) **Salsabil Chellali se plonge dans l'histoire arabo-orientale** (de la France)

Comment définir un Français aux origines arabes, berbères ou maghrébines ? un issu de l'immigration ? Un terme très présent dans l'actualité française, mais caduque compte tenu de l'histoire de France. L'ouvrage *La France Arabo-orientale*, treize siècles de présences s'attache à rappeler la longue histoire (du VIIIe siècle à aujourd'hui) presque occultée de l'Oriental en France.

Un livre qui se lit et se contemple, agrémenté de nombreuses images d'époque (photographies, gravures, presse, peintures, photogrammes, affiches...), avec une bibliographie de plus de 1200 ouvrages. Cette histoire est un paradoxe absolu, faite de domination, d'amour et de haine. Elle concerne tous les Français. Elle n'est pas propre à une communauté. "L'Orient est une fascination qui a touché l'armée, l'architecture, l'habit" commente Pascal Blanchard, venu présenter le livre à la librairie Ombres Blanches de Toulouse, le 21 novembre.

Jusqu'aux années 1950, le caractère militaire était très important. Les combattants venaient se battre au coeur de la France, notamment lors de la première guerre mondiale. Le musulman est devenu l'ami de la France contre le Boche et c'est "ub acte fort que de mourir pour la France" ajoute Pascal Blanchard.

Mais cette histoire est aussi politique. L'histoire de la Marche pour l'égalité et contre le racisme, dite marche des Beurs, le démontre. L'ouvrage donne une nouvelle photo de famille à

[619] voir l'article complet sur son support original

l'histoire de France, avec tant de rencontres sociales, culturelles et intellectuelles, auxquelles il faut redonner sens.[620]

(Décembre 2013) **Salsabil Chellali et la nuit manquée** (d'Alger)

Une capitale se définit par ses attraits culturels, économiques, par sa diversité, son climat ou encore son atmosphère. Décrire le jour ne suffit pas, tant certaines villes se transforment le soir venu. Bruyante ou silencieuse, la nuit de chaque ville est palpable, celle d'Alger est atypique. Sur les collines de la ville, le soleil se couche. Doucement, il s'éclipse derrière la mer. L'obscurité est un autre visage d'Alger la blanche. Les tons bleuâtres de la Méditerranée, le bleu si emblématique de la ville s'efface, au profit de la noirceur. Le vide et la solitude gagnent les ruelles ascendantes, descendantes et étroites de la vieille cité coloniale. Il est 23h00, les restaurants se dépêchent de servir les derniers clients et de mettre fin aux rencontres qui ont lieu autour d'une table. La mixité est soudain moins évidente. Les terrasses peu nombreuses sont le privilège de la gente masculine. Mais où sont les Algéroises, les Algérois ? A observer des toits, à lever la tête, on les aperçoit se hâter dans leurs demeures. Autour du dîner, les familles se réunissent. La nuit ne serait pas propice aux escapades. Quelques heures plus tard, le silence est roi. Lampadaires éblouissants, mais pas un chat. Dans la ville, seulement le bruit du vent. Mais le sommeil n'emporte pas la partie. Par-ci, par-là, quelques noctambules osent apprivoiser la nuit algéroise et sa torpeur. La jeunesse dorée dans les antres habituels: les discothèques abritées dans les hôtels luxueux.

Dans quelques quartiers, la vieille génération finit la soirée accroupie autour d'une table, pierres de domino à la main, le jeu (si populaire) jusqu'au bout de la nuit. D'autres accèdent aux moments de liberté en voiture, la vitesse enclenchée au rythme du raï. Les derniers occupent les sièges des cyber-cafés jusqu'au crépuscule: lire, jouer, se retrouver entre amis, chatter... La nuit dans le monde virtuel. L'invisible est chargé de possibilités.[621]

Mehdi Drissi, **Oumayma Ajarrai et leurs amies partent en Orient**

(juillet 2015)

Armé de son appareil photo, Mehdi Drissi, photoreporter lillois, ne souhaite pas être spectateur de la constante (r)évolution du Moyen-Orient, mais acteur et promoteur de cette mutation. "Face à des extrêmismes destructeurs et à des amalgames réducteurs", il s'est décidé à partir en septembre 2015 pour un voyage de cinq mois à travers le monde arabe, avec trois amies rédactrices de ONORIENT. L'équipe vient de lancer une campagne de *crowdfunding* (financement participatif) pour réaliser ce projet. Leur but commun est d'orienter les projecteurs sur les forces vives qui donnent un nouveau souffle au patrimoine culturel arabe et qui façonnent le monde de demain.

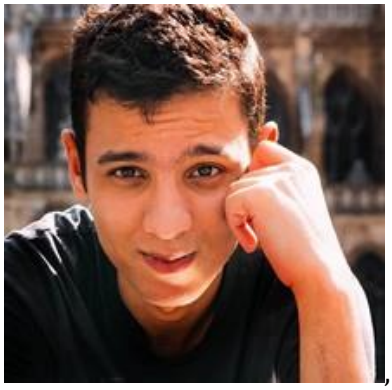
[620] voir l'article complet sur son support original
[621] l'article de Salsabil Chellali sur son support original, le blog Médiapart

L'équipe

Ghita est l'enfant de trois cultures: marocaine, française et néerlandaise. Bientôt diplômée en géoéconomie et intelligence stratégique (IRIS), elle adapte sa vision du monde à son déracinement chronique, accompagnée par une passion brûlante pour la "culture orientale".[622]

Hajar est une Marocaine de 22 ans, étudiante à HEC Paris. Animée par la volonté de faire voyager sa double culture entre les arts et les sciences humaines, elle se nourrit avidement du renouveau oriental et a un vif intérêt pour les problématiques identitaires et sociologiques. Imprégnés d'un passage aux Etats-Unis et d'une soif insatiable de connaissance, ses articles sont, comme vous vous en doutez, les mémoires d'une jeune fille pas tout à fait rangée.[623]

Oumayma, Marocaine de 22 ans elle aussi et également étudiante à HEC, est férue d'art contemporain et passionnée de cinéma. Depuis le début de cette année, elle exerce des missions d'appui aux "cinémas du monde", à l'exportation du cinéma français, aux "images de la diversité".

(Oumayma)  ,(Mehdi)

Avant cela, on a pu la voir très active au *Festival Gnaoua* 2014, à l'édition 2013 *des Journées de la Jeunesse Marocaine*, et à l'AFEV, où elle accompagnait particulièrement une jeune étudiante tsigane dans son projet d'études. Passée par le Japon, Oumayma garde de ce pays une sensibilité esthétique particulière et sa curiosité incommensurable fait valser son crayon.[624]

(Ghita)
(Hajar)

Tous quatre ont depuis toujours conjugué leur scolarité à leur activisme associatif et culturel et ils sont aujourd'hui plus que jamais portés par l'ambition dévorante de participer à la promotion des cultures arabes, de défendre leur diversité.

---

[622] Lisez ses articles
[623] Lisez ses articles
[624] Lisez ses articles

Ils ont appelé leur futur voyage par le mot *rihla*, qui évoque l'idée non seulement d'un déplacement physique mais aussi d'un voyage existentiel. Les jeunes explorateurs espèrent, par ce périple artistique, solidifier les ponts entre les peuples et dépasser le mythe du "choc des cultures". Ce projet est à l'évidence une suite logique du web-magazine *www.onorient.com*, média alternatif promouvant les arts et la réflexion émanant de la jeunesse de cette région. Tout au long de ces cinq mois, par leur carnet de voyage alternatif, ils vont offrir une visibilité trilingue à 15 artistes et à 20 lieux hors des sentiers battus. Dans chacune des sept capitales traversées, ils prévoient de créer des ateliers éducatifs, d'échange et d'écriture.

One shot for the road

Etabli à Lille pour ses études, Mehdi Drissi a toujours été fasciné par la photographie et par ces photographes qui arrivent à capter l'émotion et l'ambiance d'un moment donné et à les transmettre. En revanche, il n'utilise ce moyen pour communiquer son analyse de la vie que depuis peu, sans pour autant quitter l'écriture. D'abord blogueur, il a pu intégrer une agence de publicité à Paris qui lui a fait découvrir un univers qu'il ne connaissait pas ou peu: la création. Son appareil photo est devenu son compagnon. Avec lui, il capte l'instant, l'émotion... , la vie, "ces personnes éphémères que l'on rencontre, avec qui l'on partage un moment de notre vie sans vraiment le vouloir", dans les rues de Lille et des villes qu'il est amené à traverser.[625]

Mehdi a toujours été très observateur: "Je crois que cela m'aide beaucoup à capturer et partager ces moments auxquels j'assiste, sans dénaturer l'aspect réel et banal de l'action... Ce ne sont pas des scènes exceptionnelles que je capture, juste des scènes de vie qui, sur le moment, nous paraissent parfois futiles mais qui, après coup, ont bien plus d'importance, de sens... " Il dit sa préférence pour les petites villes: "Les grandes villes me poussent souvent à marcher vite sans le vouloir, à écouter de la musique pour me déconnecter des autres. Les petites villes, quant à elles, poussent à apprécier chaque millimètre de terre qui nous entoure." Les photographes de rue, comme Robert Doisneau, Cartier Bresson, Robert Frank, ou bien encore Mary Ellen Mark (décédée le 25 mai 2015), nous font connaître les villes du monde par les gens qui les habitent: "Les gens qui nous entourent sont de parfaits modèles, sans fioritures, sans maquillage ni mise en scène grotesque !" La "rihla" sera pour le photoreporter le moyen d'apporter une bonne image de la culture arabe, qui ne cesse d'être mal vue de par le monde, une culture qui a, depuis la nuit des temps, été portée sur les voyages, car beaucoup étaient des commerçants nomades. Voyager, cela ne veut pas dire changer de culture, mais juste aller à la rencontre de l'inconnu, le comprendre: "Le fait de voyager nous aide aussi à voir ce qui ne va pas dans notre pays et à essayer de l'améliorer."[626]

Crowdfunding

Hajar, chargée de communication du projet, explique les motivations de l'équipe pour un financement participatif: "*On a toujours tout fait bénévolement pour ONORIENT et c'est dans nos valeurs de garder ce positionnement. Pour ONORIENT TOUR, nous avons des frais impondérables (matériel de tournage et transport) et nous avançons de notre poche ou nous nous débrouillerons sur place, pour une véritable immersion. On vous sollicite car nous voulons rester indépendants et évitons donc d'avoir un sponsor financier qui prenne tout en charge;nous voulons créer un projet participatif et vous impliquer à chaque étape; c'est vous qui choisissez la ligne directrice du projet. Pour avoir de beaux articles, pour être tenus au courant à chacune des étapes, pour découvrir des artistes, des lieux dans nos carnets de voyage numériques, soutenez nous ! Vous aurez des détails sur notre itinéraire et un teasing des artistes très prochainement. D'ici là, on a besoin de vous !* "

[625] Découvrez et admirez *One shot for the road*

[626] interview par Sara Guessous, pour *La Vie Eco*, portail d'information économique et politique du Maroc, septembre 2014

L'islam de chez nous

" *Y en a marre d'écouter Marine Le Pen. Lâche moi avec tes conneries !* " s'insurge **Salia Thiriet**. "*Heureusement qu'il y a la loi de 1905, autrement je crois que tu me truciderais car je n'ai pas envie de te ressembler ni aujourd'hui ni demain ! Mais zut je n'ai pas envie ni de boire du vin rouge ni de manger du saucisson pour te ressembler. J'ai ma religion et toi la tienne, basta Marine, tu n'as rien compris. Présente nous un vrai programme au lieu de déblatérer sur : ils doivent manger du porc ils ne doivent pas prier en arabe, lâche moi Marine ! Je ne te veux pas dans ma vie, je suis musulmane, et alors!!!!!! je ne t'ai rien demandé, tu as eu besoin de mes parents pour qu'ils te fassent la France et aujourd'hui, moi je n'ai pas besoin de toi pour ma France à moi, lâche moi !* ".

Salia Thiriet est encartée à l'UMP. A Cannes où elle habite, où elle agit, où elle vote, elle préside l'association ADAS. Ses livres de chevet sont les œuvres de Charles Baudelaire, de Victor Hugo et le Coran. Comme des milliers d'autres musulmans, elle est scandalisée par l'opprobre qu'on leur porte et la manifeste inégalité de traitement entre les religions,

Terra Nova, think tank progressiste, indépendant, a publié le 9 mars 2011 la note : *Débat sur l'islam, pour une citoyenneté musulmane*, par **Marc Cheb Sun** et **Ousmane Ndiaye**

Les *Scouts Musulmans de France*, mouvement de jeunesse et d'éducation populaire créé par Khaled Bentounès organisent du 6 mai au 24 septembre 2011 la *Flamme Citoyenne*, dont le but est de favoriser l'engagement citoyen des jeunes.

Respect Mag a lancé *l'Appel des musulmans citoyens pour les droits des femmes*. Parmi les signataires, **Rost**, rappeur et président de l'association Banlieues Actives, déclare : "L'islam est la deuxième religion de France. Si vraiment cette religion était dangereuse, le pays serait à feu et à sang ! ".

Ce qui est inconnu fait peur. Dans notre pays vivent cinq à six millions de Français de culture musulmane. Parmi eux, tous ne sont pas pratiquants et les pratiques elles-mêmes peuvent être très diverses. L'islam n'est pas non plus apparu subitement à la fin du XXe siècle. Au début du XVIe siècle déjà, entre 45000 et 150000 Morisques expulsés d'Espagne ont trouvé refuge en France et se sont fondus dans la population. La grande et belle Mosquée de Paris date de 1926.

Les populations musulmanes de la France moderne, venues essentiellement des anciennes colonies d'Afrique du Nord, étaient désignées jusqu'au début des années 1960 sous le nom de Français musulmans ou de Français de souche nord-africaine. Aujourd'hui, la présence de l'islam en France est devenue une question politiquement instrumentalisée qui fait débat d'une façon

totalement surréelle, clivant les populations entre elles et générant toutes les peurs et tous les fantasmes. Nous avons voulu par cet article parler de l'islam autrement. Loin de représenter un risque, la population française de culture musulmane témoigne d'un rapport au monde susceptible de *réenchanter* la France, par sa spiritualité, son humanisme, son pacifisme, son sens écologique, son féminisme même, bien éloigné des idées reçues, à condition d'être capables d'entendre cet islam, de le comprendre, de l'accueillir. Posons la question au prophète: " Ô prophète de Dieu, résume-nous ce qu'est un musulman". Sa réponse: "Le musulman est celui dont on ne craint ni la main ni la langue".

Khaled Bentounès

"Les sujets qui font débat dans la société française en général, dans les communautés musulmanes en particulier (ndla, comme cette fixation sur les tenues vestimentaires) sont des sujets accessoires", estime **Khaled Bentounès**. " Il faut parler de l'essentiel qui est l'éveil intérieur de la conscience. Les préceptes du Coran sont autant d'exercices spirituels qui permettent d'évoluer... La plupart des musulmans vivent cela comme une contrainte. Car leur Islam est un Islam d'héritage et non un Islam d'expérience. Ce n'est pas un Islam que nous avons recherché. Mais un Islam dont nous avons hérité de nos parents. Un tel Islam est vécu en bloc avec ses coutumes et ses traditions qui sont soit africaines, soit turques, soit asiatiques. Mais elles n'ont rien à voir avec l'essence même de la religion. "

Né en 1949 en Algérie, le cheikh Khaled Bentounès est le descendant d'une lignée de maîtres soufis qui remonte jusqu'au prophète Mohammed. A la mort de son père, il est désigné par le *conseil des sages* comme maître de la grande confrérie soufie Alawiya créée à Mostaganem en 1909, titre qu'il finit par accepter après un premier refus. Fondateur du mouvement des *Scouts Musulmans de France*, Président d'honneur de *Terres d'Europe*, créateur de la *fondation Darna* pour le développement durable et de l'*Institut Atlif* pour l'édition de logiciels de recherche sur le Coran, il assume aujourd'hui des fonctions éminentes auprès du *Conseil Français du Culte Musulman*. Auteur prolixe (*Vivre l'islam, le soufisme aujourd'hui*, Ed. Le Relié, 2003 ; *Le soufisme, coeur de l'Islam*, Ed. Pocket 1999 ; *L'Homme intérieur à la lumière du Coran*, Ed. Albin Michel, 1998,...), il transmet le message universel d'un autre islam que celui relayé par les médias, un islam de paix, de dialogue et de fraternité des cœurs.

"Avant d'être une religiosité, l'Islam est un état de conscience", explique Khaled Bentounès. "Il vient conscientiser l'être. Il n'est pas un catalogue de prescriptions comme le code de la route, même si certains le voudraient ainsi. L'Islam est avant tout un acte de foi, une conviction intérieure, une spiritualité vivante. L'Islam est pour que l'homme atteigne des degrés de conscience de plus en plus évolués pour pacifier son ego, apaiser son ego pour vivre comme l'a désiré Le Divin en faisant de lui Son lieutenant, le *khalife* de Dieu. "

Nacira Guénif-Souilamas

Fille d'immigrants algériens, Nacira Guénif-Souilamas est née en 1959 dans la banlieue nord de Paris. Chercheuse au CADIS, elle a publié chez Grasset en 2004 un essai *Des beurettes aux descendantes d'immigrants nord-africains* . Elle y exprime une mise en garde : " Il ne s'agit pas d'opposer artificiellement une culture familiale nord-africaine virtuellement rétrograde et une culture française virtuellement émancipatrice. Cette mécanique fige des postures qui ont depuis longtemps dépassé le séparatisme pour s'abreuver à des sources mêlées. Bref, il n'y a pas d'un côté les assimilés qui s'émancipent d'une culture répressive et rejoignent le camp des majoritaires et de l'autre les inassimilables, réfractaires à la civilisation, qui se crispent sur leur culture traditionnelle minoritaire. " Pour elle, l'islam peut ainsi être une force d'émancipation ou une force d'oppression selon l'usage que l'on en fait.

La sociologue **Nacira Guénif-Souilamas** est notamment l'auteure, avec Eric Macé, du livre *Les féministes et le garçon arabe*[627]. Elle explique que "dans son moment de révélation, le Coran (proposait) une révolution dans le statut des femmes", mais celle-ci n'a pas été suivie d'effet parce que cette nouvelle doctrine s'est heurtée à un patriarcat massif, qui s'est encore consolidé dans ses fondements inégalitaires et oppressifs pendant des générations et des générations. Les ambiguïtés propres à tout texte poétique, forcément polysémique, ont permis aux tenants du patriarcat de donner au texte l'interprétation qui convenait à leur système de domination. Mais ceci n'est pas propre à l'islam. Toutes les religions du Livre ont fait l'objet d'une lecture sexiste.

Nassira Belloula

Nassira Belloula est née en Algérie. Elle est originaire de Batna, dans les Aurès. Elle dit qu'elle tient de ses parents berbères chaouis " (son) caractère de rebelle et d'indépendante amoureuse de la nature et des belles lettres. ". Elle a découvert *Une saison en enfer* de Rimbaud à l'âge de 14 ans et depuis, les verbes, les mots et l'écriture font partie de son univers. L'appel du journalisme a eu raison d'elle et elle exerce ce métier depuis 18 ans. Mais elle est aussi poétesse et écrivaine. Après un recueil de poésies *Les portes du soleil*, elle a publié un essai *Le massacre des innocents*, paru chez Fayard.

Son dernier roman, *La Revanche de May*, un roman troublant où les destins se tissent, se chevauchent et se croisent telles les pièces d'une vaste mosaïque humaine (note de l'éditeur), dénonce l'obscurantisme et le sort qu'il réserve aux femmes et aux enfants. Nassira Belloula, mère de trois filles, a encore beaucoup de projets en tête qu'elle présente sur son blog. Nassira Belloula est depuis avril 2010 installée au Québec où elle vient de recevoir le *Trophée Femmes arabes du Québec* dans la catégorie Arts et culture. Pour cette ex-journaliste culturelle du journal *Liberté* et du *Soir d'Algérie*, c'est une reconnaissance qui va lui assurer une visibilité hors de son pays

[627] *Editions de l'Aube*, 2004

d'origine dans tout l'espace francophone et donc en premier lieu en France. Dans un article paru en octobre 2010 sur *Suite101.fr*, elle revient sur les parcours exemplaires des premières femmes en islam.

L'islam, une spiritualité (d'après Khaled Bentounès)

La foi est un combat. Le véritable combat est celui que l'on remporte sur soi contre tous ses travers et notamment le mal que l'on peut faire à autrui. L'effort est un impératif demandé aux musulmans, c'est avant tout celui de s'élever vers la lumière et non de s'abandonner aux impulsions de l'animalité qui nous habite. "Dieu a fait de moi un serviteur généreux et non point un oppresseur arrogant." Le cheminement auquel elle nous invite consiste donc, avant toute chose, à se libérer des doutes, des vérités toutes faites, d'une religiosité passionnelle et sentimentale, du diktat religieux qui conditionne le salut de notre âme.

"L'enseignement mohammadien - *voie du juste milieu* - fait d'espérance et de miséricorde nous invite à l'éveil, au combat suprême, à la lutte contre la peur et la mort. ", explique Khaled Bentounès. "Qui que tu sois et quoi que tu fasses, lorsque tu veux vraiment quelque chose, c'est que ce désir est né dans l'âme de l'univers." **Paolo Coelho**, auteur de culture et d'héritage catholiques, invite ainsi chacun à répondre positivement à l'appel qu'il ressent en lui pour accomplir sa *légende personnelle*. La légende personnelle, " c'est ce que tu as toujours souhaité faire. Chacun de nous en sa prime jeunesse sait quelle est sa légende personnelle. A cette époque de la vie, tout est clair, tout est possible, et on n'a pas peur de rêver et de souhaiter tout ce que l'on voudrait faire de sa vie... C'est ta mission sur la terre : accomplir sa légende personnelle est la seule et unique obligation des hommes."

Le mot Coran lui-même, dans son étymologie, veut dire *légende* (ce qui est écrit). Il est la légende de l'humanité, au sens où Paolo Coelho parle de *légende personnelle* et la mission de chaque croyant est, à son propre niveau, d'accomplir cette *légende de l'humanité*. Là est la spiritualité musulmane, celle du soufisme, celle de Khaled Bentounès.

L'islam est la dernière religion révélée. Pour les musulmans, elle est donc l'expression achevée de la parole de Dieu transmise aux hommes par la succession des prophètes tout au long de l'histoire de l'humanité. On ne peut appréhender l'islam sans comprendre la construction de cette cosmogonie (ce rapport au monde), par les messages successifs révélés aux hommes.

Le message d'Adam. Adam est l'Homme. En Adam (l'Homme), Dieu a fait son successeur sur terre. Ce que Dieu a créé, l'homme doit le faire vivre. Il doit pour cela endurer des souffrances. Ce sont autant d'épreuves par lesquelles, l'homme, en les acceptant, témoigne de sa foi en Dieu. La terre est la porte du Paradis. Celui qui aime s'apprête à rester devant la porte de son bien-aimé. Mais il se tient toujours prêt pour le moment où celle-ci s'ouvrira à lui.

L'islam et l'écologie (d'après Khaled Bentounès)

Le message de Noé. Noé est l'avertisseur du déluge. Il apporte à son peuple la promesse du pardon de Dieu mais l'avertit de l'imminence d'une catastrophe s'il ne remplit pas ses devoirs. De même, l'homme qui s'obstine dans une conduite irresponsable le mettant en danger et qui ne revient pas à la direction juste et universelle s'expose à un avenir très douloureux... L'appel commence par un respect mutuel entre les êtres, explique Khaled Bentounès, " Quant à la crainte de Dieu, elle n'est pas celle de Son courroux, ni des flammes de l'enfer. Elle est avant tout dans l'appréhension de nuire à l'autre et à la création. " Le message de Noé est donc très actuel ! Le message d'Abraham. Tout au long de sa vie, Abraham subit des épreuves (l'exclusion, la prison, l'exil, la faim, la séparation, le sacrifice....) qu'il surmonta par sa foi. Dieu aide ceux qui s'en montrent dignes. Le message de Moïse. Les hommes faibles se fourvoient dans l'ivresse de l'apparence, des biens matériels, du pouvoir, de la science. L'homme sage cherche en lui-même une force intérieure qui lui permet de réaliser l'inexplicable au-delà de la raison. Le message de Jésus est un message d'amour. Tous les commandements de Dieu : ne pas voler, ne pas tuer, ne pas mentir,... sont compris dans ce commandement que nous a donné Jésus : "Aimez-vous les uns les autres". L'amour véritable est un don de soi, il requiert sacrifice, abnégation et fidélité. Ainsi Dieu a fait de l'homme le gardien de la Création sur la terre. Les sourates du Coran disent combien le monde (la nature) est, dans sa diversité, profondément ordonné, harmonieux, équilibré, cohérent, mesuré. L'homme est mis en garde contre ses pratiques qui, par une mauvaise gestion de la nature, engendreraient des déprédations. "N'écoutez pas l'ordre de ceux qui dépassent les bornes, qui corrompent la terre et qui ne s'amendent pas. " (XXVI, 150-152) La terre abîmée punit l'homme. "La terre a été mise en ordre par Dieu. Le désordre et la corruption sont apparus sur la terre et dans la mer à cause de ce que les gens ont accompli de leurs propres mains. " (XXX, 41).

Dans son livre *Nature et spiritualité* (Fayard), l'écologiste français **Jean-Marie Pelt** reprend cette idée en disant que" gardien de la Création, l'homme se doit de porter une attention bienveillante aux animaux et à la nature végétale sauvage." Le sort de l'homme et de la nature sont intimement liés.

L'islam, un humanisme (d'après Khaled Bentounès)

Le message de Mohammed est celui de l'humanisme. Par son exemple, il indique aux hommes une voie. Il acceptait, au détriment de ses propres certitudes, d'être contredit par la révélation... comme lorsque lui vint cette révélation : "Ceux qui croient et ceux qui suivent la religion juive, les chrétiens et les sabéens ; quiconque en un mot croit en Dieu, au jour dernier et accomplit de bonnes œuvres, sera récompensé par son Seigneur. Il n'éprouvera aucune crainte et il ne sera jamais affligé. " (C. 2, 62). A Médine, il instaure les fondements de la vie communautaire : une unité et une égalité entre les différentes composantes musulmanes et non musulmanes de la cité qui jouissent ainsi des mêmes droits et des mêmes devoirs. "Les hommes sont égaux comme les dents d'un peigne. " Il permet à une délégation chrétienne en visite à Médine de servir la messe dans sa Mosquée. Il montre ainsi le lien qui relie, malgré la pluralité des cultes, les différents messages religieux entre eux et leur foi commune en un seul Dieu. Plus encore, il affirme l'origine commune de tous les êtres et la non supériorité des uns par rapport aux autres : "Vous êtes tous d'Adam et Adam est de terre." Mais au lieu de se référer à cette unité fondatrice, nous préférons fonder nos idéaux, nos croyances, à partir de notre perception du monde, conditionnée par nos préjugés humains. Là où nos fantasmes naissent et se nourrissent de l'incessant dialogue que nous entretenons avec la dualité existentielle : le bien et le mal, la vie et la mort, le Créateur et les créatures, un monde *traditionnel* tourné vers un passé idéalisé et un monde *moderne*... Mohammed renvoie à l'Un qui relie les parties au tout. Toute autre voie mène au mal-être, qui, pour beaucoup, devient au fil du temps un enfer véritable. La voie mohammadienne nous offre une autre perspective, basée sur un choix libre et volontaire.

Grand pédagogue imprégné d'un humanisme profond, Mohammed appelle tous les hommes, musulmans et non musulmans, à s'élever par le comportement et la noblesse des caractères au degré le plus haut que peut réaliser l'être humain. Il encourage la quête du savoir : "Demandez le savoir du berceau jusqu'au tombeau.", Il accordait donc une importance capitale à l'éducation et préconisait, à travers une vision pédagogique novatrice une méthode éducative active ; " Jouez avec eux sept ans, éduquez- les sept ans, et soyez leur amis sept ans". Il recommande également le sport, préconisant un équilibre entre la vie du corps et celle de l'esprit, une hygiène de vie qui servira de base à l'élaboration de la médecine de l'islam et à une pratique médicale qui, à travers l'extraordinaire développement scientifique de la civilisation musulmane, servira de fondement à la médecine moderne.

L'islam et le féminisme (d'après Nassira Belloula)

A travers Mohammed, les femmes jouiront des mêmes droits et des mêmes devoirs que les hommes et, dans son dernier prêche, dit *de l'Adieu*, il insistera particulièrement sur ce point.

"Les exemples de femmes musulmanes ayant lutté contre l'obscurantisme sont nombreux. Certaines figures emblématiques du combat féminin ont été effacées de la mémoire collective pour une meilleure emprise sur la femme. Pourtant, il suffit de jeter un regard vers le passé pour trouver les éléments essentiels aux revendications féminines d'aujourd'hui. Les premières dames de l'islam sont un exemple, tant elles se sont montrées progressistes et visionnaires. " (Nassira Belloula)

Khadija, femme d'affaires. "Elle était la première épouse de Mohamed, la première aimée aussi. Cette puissante héritière de quinze ans son aînée était lettrée et femme d'affaires avisée. Elle distingua Mohamed qui travaillait pour elle et le choisit pour mari. Khadija était une personnalité forte dont on ne parle que peu, mais qui eut pourtant une influence essentielle sur la vie du prophète. Elle vécut avec lui vingt-cinq ans. De son vivant, Mohamed ne prit aucune autre épouse. Khadija serait-elle en fait la représentation d'une conjugalité où la femme forte de ses droits est l'égale de l'homme ? Il faut rappeler que la première à avoir cru en Mohamed était Khadija, donc le premier musulman au monde était une musulmane. " Aïcha, juriste, poète, sportive. "Aïcha, espiègle et intelligente, (est) à l'origine de plusieurs versets coraniques...

Aicha partagea pleinement la vie du prophète, l'accompagnant dans des sorties et des batailles. Elle participa même à des courses. Elle était considérée comme l'un des plus grands juristes de l'islam naissant. Aïcha rapporta environ 2210 hadiths. Les compagnons de Mohamed considéraient qu'elle avait une grande connaissance. Ils l'interrogeaient souvent sur des questions religieuses, notamment d'ordre sexuel ou lorsqu'ils avaient des doutes sur un sujet donné. Elle fut l'une des femmes les plus instruites, beaucoup plus que les hommes de l'époque. Urwah bin Az-Zubair, compagnon du prophète et neveu d'Aicha, dit à son sujet : "Je n'ai jamais trouvé quelqu'un d'aussi versée (qu'Aicha) dans la connaissance du Coran, du licite, de l'illicite, de la généalogie et de la poésie arabe."

Soukaïna, coquette et féminine : " L'arrière-petite-fille du Prophète Mohamed, Soukaïna, fille de l'imam Hussein et petite-fille de Fatima, ne s'est jamais voilée. Elle était d'une grande beauté et refusa également d'abdiquer sa personnalité et ne consentit jamais au principe d'obéissance au mari, *Taâ*, ni au droit de ce dernier à la polygamie. Elle stipulait cette contestation de l'autorité masculine dans ses contrats de mariage. Soukaïna affichait une coquetterie toute féminine, mettait en valeur sa beauté par une coiffure spéciale qui portait son nom *al turra al sukeyniya* (les cheveux bouclés à la Soukaïna)".

Aïcha Bent Talha, féministe. "La petite-fille du premier calife de l'Islam et compagnon du Prophète, Aboubakr, refusa le voile. Lorsque son époux Musab al Zubayr lui en fit le reproche, elle

lui répondit : - Dieu m'a accordé la beauté, il me plaît que les gens la voient et connaissent la préférence qu'il m'a accordée. Je ne suis point disposée à le dissimuler. Ma réputation ne souffre d'aucune tache qu'on puisse me reprocher.- Le mari se plaignait au prophète mais celui-ci n'obligea point Aïcha à se voiler. "

Soukaïna et Aïcha Bent Talha furent appelées *Les perles des Quraych et du Hidjaz*. Elles furent les amies, les mécènes et les protectrices des poètes, des musiciens et chanteurs. Elles transformèrent La Mecque et Médine en lieux prestigieux de culture.

La vache et le cheval

L'association *Coexister*, à l'origine du *Festiv'all togethe*r le 26 mai 2013 à la Maroquinerie (Paris 20e), est un mouvement de jeunes pour le dialogue interreligieux. Il faut bien le dire, jusqu'à aujourd'hui, elle regroupe plutôt des personnes d'origine chrétienne. Lorsque Samuel Grzybowski a demandé à Atef Boukra de lui succéder à la présidence de l'association, ce fut pour lui une "divine" surprise. Lui, musulman, fils d'un père algérien et d'une mère tunisienne. "Comment vont le prendre nos partenaires ?" s'est-il inquiété. Samuel l'a rassuré: "Ceux qui nous aiment vont adorer. Les autres vont détester."

A 24 ans aujourd'hui, Atef a connu une belle évolution. Lorsqu'il a grandi au milieu des tours HLM de Le Mée-sur-Seine (Seine et Marne), il était plutôt dans le repli sur soi. Il le reconnaît lui-même: "A 16 ans, j'étais antichrétien, antisémite, limite anti-blanc. C'est le résultat d'un cloisonnement: de la maternelle au lycée, vous ne quittez pas votre quartier, vous fréquentez toujours les mêmes personnes." Lorsqu'un jeune du quartier parvient à faire des études, il est cité dans le journal local. Lorsqu'on ouvre une MJC, c'est pour y faire du rap. Lorsqu'on dit "vivre ensemble", cela fait "bisounours". Atef est parti de là, de ces représentations, pour faire autre chose; il a organisé des concerts où on collecte le sang. Il rit: "Je fais couler le sang pour la bonne cause". Atef Boukra a fait des études de droit. Pour son Master 2 de droit constitutionnel à la Sorbonne, il a choisi le sujet : *Identité nationale et démocratie*. Lors de la soutenance, l'examinatrice s'est focalisée sur la question du voile: "elle n'avait plus en face d'elle un étudiant mais un musulman" se souvient-il. Dans cette universitaire et intellectuelle de gauche, il a vu cette France qui avait un problème avec lui, qui ne voyait que "le musulman, banlieusard et fils d'immigré" et pas le juriste. L'épisode l'a blessé profondément mais l'a motivé à s'engager un peu plus encore "pour la bonne cause".

Août 2013. Un Ministre de la République pense introduire l'interdiction du voile à l'Université, aussitôt démenti par sa collègue en charge de l'enseignement supérieur. Une députée de la République tape sur son ordinateur : "Le droit du sol ? Ce n'est pas parce qu'une vache naît dans une écurie qu'elle devient un cheval". Elle a des sources philosophiques au Café du Commerce ou dans la réacosphère, sûrement pas chez Montesquieu ! Tweet aussitôt supprimé.

Lumières

(Ramadan 1429, septembre 2008)

Ramadan, 9e mois du calendrier musulman, est une occasion de se réunir et d'échanger autour de la parole, de la musique, et des histoires contées. Pour célébrer ce mois, *l'Institut des Cultures d'Islam* [628] s'associe à la compagnie *Graines de soleil* afin de proposer la troisième édition des *Veillées du Ramadan* à la Goutte d'or, l'occasion de découvrir l'islam tel qu'il se vit aujourd'hui. Minarets, prophètes, corans, hijabs et barbus en prière... Surexposées, ces images bizarres et rituelles s'entassent pêle-mêle dans nos tuyaux numériques et saturent à flux tendu nos écrans. Au point de devenir elles-mêmes des clichés mécaniques, des illusions trompeuses et même, les mauvais jours, de belliqueuses caricatures. Soucieuse de rompre avec la pitié ou la peur qu'inspire trop souvent cette saturation d'images, l'exposition *Mosquées de Paris* propose un regard original sur les lieux de culte musulmans de la capitale. Regard subjectif, regard détaché, regard croisé d'un photographe et d'un journaliste sur quelques uns de ces lieux de méditation, lieux d'échange et simplement lieux de vie que fréquentent des milliers de Parisiens.

9 septembre : Vernissage de l'exposition **Mosquées de Paris** (du 10 septembre au 6 octobre). Photographies en noir et blanc de Jean-Michel Riera accompagnées des textes de Thomas Deltombe. A l'occasion du vernissage, de manière impromptue, les chuchotements du commando poétique des Souffleurs viendront murmurer à vos oreilles à l'aide de rossignols (cannes creuses) des secrets poétiques, philosophiques et littéraires ou des devinettes (*www.les-souffleurs.fr*)

Mosquées de Paris, le film documentaire de Jean-Michel Riera et Franck Hirsch[629]

Dans l'ombre de la Grande Mosquée de Paris, Paris compte une soixantaine de mosquées et salles de prière qui répondent tant bien que mal aux besoins des musulmans parisiens. Comment fonctionnent-elles ? Comment sont-elles financées ? Quel rôle jouent-elles dans leur quartier ? De manière inédite pour certains, les responsables de ces mosquées ont ouverts leurs portes.

Jean Michel Riéra est photojournaliste et réalisateur indépendant. Il a suivi la formation du Centre de Formation et Documentation en section photojournalisme et de l'agence Contact Press Images.

Thomas Deltombe, diplômé de Sciences Po Paris, titulaire d'un DEA d'Histoire contemporaine, est l'auteur de L'islam imaginaire, la construction médiatique de l'islamophobie en France, 1975- 2005. Il publie régulièrement des articles dans *le Monde Diplomatique*.

Franck Hirsch est chef opérateur son, ingénieur du son studio et réalisateur de librairies de bruitages. Il est également formateur à l'Ecole nationale de photographie d'Arles.

Retrouvez également durant toutes les veillées... la deuxième saison de la série télé *La Petite mosquée dans la prairie.*

Une petite communauté musulmane s'installe à Mercy, ville rurale dans des prairies canadiennes. Sur le ton de la comédie, la série met en scène les relations entre les habitants de la ville et les nouveaux arrivants musulmans. Des thèmes tels que la sécurité et la suspicion, le Ramadan, les femmes, la cohabitation entre leaders religieux et politiques sont abordés avec

[628] *Institut des Cultures d'Islam* 19, rue Léon - 75018 Paris
[629] documentaire de 52 min, L5A3 PROD, 2008

beaucoup d'humour. La réalisatrice d'origine pakistanaise Zarqa Nawaz, installée au Canada depuis plusieurs années, s'est inspirée de sa propre vie pour l'écriture du scénario.

10 septembre : **L'âge d'or de l'islam, épisodes 1 et 2** de la série documentaire de Philippe Calderon, Olivier Cherki et Mahmoud Hussein.

Il était une fois Bagdad. Du IXe au XIIe siècle, le monde musulman connaît un rayonnement sans égal. Il s'étend de l'Espagne à l'Inde, avec des capitales de rêve : Bagdad, Cordoue, Grenade, Le Caire, Damas... De la philosophie à la médecine et à la botanique, des mathématiques à l'astronomie, son essor scientifique et culturel fascine, autant qu'il inquiète, l'Occident médiéval. Ce documentaire invite à une passionnante traversée de la civilisation musulmane parvenue à son zénith et dont l'éclat allait permettre à l'Europe de frayer les voies de sa renaissance.

11 septembre : Issue d'une grande famille de griots au Sénégal, **Banka Sissoko** accompagnée de son frère Lassana à la kora chanteront les épopées, les histoires et les louanges des musulmans du monde. Banka Sissoko, habitante de la Goutte d'Or, a joué avec de grands musiciens tels que Youssou N'Dour et Baaba Maal.

12 septembre : "Jeûner pour nous les enfants cela voulait dire avoir le droit d'être là, partout, avec les grands, de suivre les préparatifs aux cuisines, de veiller jusqu'à l'aube ou d'être réveillés en pleine nuit avec un yaourt ou un fruit, de l'eau parfumée, un câlin, un baiser, une histoire. Je ne suis plus une petite fille, pourtant je vous invite à partager un peu de tout cela ; ce grand mois où l'on respire ensemble, au rythme de la Lune, du Soleil, de plats succulents et de la parole...". Après une brève carrière théâtrale en Egypte, **Chirine El Ansary** (ou Chirine Al Ansari) se consacre totalement au conte et notamment aux *Mille et Une Nuits*. Influencée par la danse et le théâtre de mouvement, elle propose une approche physique de l'art de conter.

13 septembre au POPB de Bercy : soirée annuelle (sur invitation) proposée par la Ville de Paris à l'occasion du ramadan, avec **Souad Massi** et **Touré Kunda**:

17 septembre : **L'âge d'or de l'islam, épisodes 3 et 4**

Du IXe au XIIe siècle, le monde musulman connaît un rayonnement sans égal. Il s'étend de l'Espagne à l'Inde, avec des capitales de rêve : Bagdad, Cordoue, Grenade, Le Caire, Damas... De la philosophie à la médecine et à la botanique, des mathématiques à l'astronomie, son essor scientifique et culturel fascine, autant qu'il inquiète, l'Occident médiéval.

18 septembre : **Fatima Charii** manifeste très tôt un intérêt pour le chant et la musique et chante Fairouz et Oum Kaltoum. Au conservatoire de Rabat elle apprend à jouer du "Qanoun" et suit les cours de mouachahates arabes et andalouses de Driss Guedira. Aujourd'hui installée en France, elle fait partie de l'Ensemble "Takht Attourath". **Abdelhadi El Rharbi** est né à Agadir au

Maroc. Multi instrumentiste, il interprète des compositions personnelles ainsi que des chansons inspirées du poète Abdelhak Abouhafs. La musique de ce duo puise sa substance dans un Maghreb riche de ses multiples cultures, qui tend une main vers le Machrek, une autre vers l'Afrique, et qui regarde aussi vers le Nord.

19 septembre : La pratique du dhikr (évocation du nom de Dieu) est commune à l'ensemble du monde musulman. Elle prend une force plus particulière dans le soufisme et devient un procédé pour se détacher du monde et parvenir à une forme d'extase par le biais de la répétition d'une formule courte (les 99 noms d'Allah ou un ou plusieurs versets du Coran).La **confrérie Burhaniya Disuqiya Shadhuliya** originaire du Soudan est une voie soufie de Sayyidi Ibrahim al-Qurayshi ad-Disuqi, le dernier des quatre plus grands maîtres soufis.

20 septembre : Dans *Les mille et une nuits,* ce chef d'oeuvre de la littérature arabe, Shéhérazade, la fille du vizir épouse le roi rendu fou par la trahison de sa première femme et décide de lui raconter des contes nuit après nuit. **Jihad Darwiche** découvre dans son Liban natal la tradition orale. Après avoir exploré le sentier de journaliste de guerre, il emprunte celui du conte. Depuis, il raconte la guerre, la force splendide des femmes et parfois nous fait rêver, le temps d'un songe, aux Mille et une nuits qu'il connaît dans ses moindres recoins. **Layla Darwiche** nourrie de contes traditionnels orientaux par sa grand-mère et son père Jihad, aime partager les histoires qui l'ont émue ou amusée.

(**Natacha Atlas**, née à Bruxelles, avec des ancêtres en Egypte, en Palestine, au Maroc, s'est fisée pour but de rapprocher l'Orient et l'Occident par la musique)

22 septembre à l'Alhambra : Musicalement et géographiquement, **Natacha Atlas** a toujours été une globe trotteuse. Angloégyptienne, elle a passé plus d'une décennie à marier des rythmes et des genres musicaux à priori opposés. Son oeuvre multiculturelle est un témoignage de l'ouverture et de la richesse et de la culture arabe. Lors de ce concert elle interprétera son nouvel album Ana Hina, premier album acoustique où elle s'inspire à la fois de la musique orientale et occidentale et explore ses racines. À la fois contemporain et classique, ce nouvel album symbolise un retour en arrière sur l'âge d'or de la musique arabe des années cinquante et soixante, à travers les musiques et les idoles qui ont peuplé son enfance (Fairuz et les Frères Rahbani, Abdel Halim Hafez, Nina Simone).

23 septembre : Rencontre avec **Aïcha Smaïl,** ancienne coordinatrice pédagogique de l'association Accueil Goutte d'Or, qui a travaillé de nombreuses années auprès de femmes en cours d'alphabétisation et **Martine Cohen**, chargée de recherche au CNRS Groupe Sociétés Religions Laïcités. Pendant la conférence les enfants pourront écouter les contes de Caroline David. Comédienne, conteuse, elle fera découvrir des livres de contes spécialement sélectionnés par la bibliothèque de la Goutte d'Or.

24 septembre : L'**Orchestra Baobab** a pris racine en 1970, dans un Dakar dont la scène musicale était alors infiltrée par les musiques d'outre-Atlantique. L'idée a germé de concocter un mélange épicé de musiques afro-cubaines, de mbalax (rythme national), de salsa, de cuivres jazzy funk, de voix magnétiques de griots, de percussions locales (tama, sabar), sous influences mandingue et congolaise avec des pointes d'afro-beat.

(Mikidache, photo Lucille Reyboz)

En première partie, Mikidache, la voix d'Or des Comores Mikidache est l'un des talents les plus prometteurs de la région Océan indien. Ce chanteur guitariste comorien compose une musique sans complexe qui emprunte à tous les patrimoines, mêlant rythmes et mélodies d'inspirations variées. Son deuxième album, *Hima*, parle de partage, d'espoir, de respect et de passion. Ce titre signifie *relève toi,* cet appel est un hymne au besoin de voir son prochain, son frère, son semblable se relever.

mais aussi... **L'âge d'or de l'islam, épisodes 5 et 6**

Les oulémas et les philosophes. Du IXe au XIIe siècle, le monde musulman connaît un rayonnement sans égal. Il s'étend de l'Espagne à l'Inde, avec des capitales de rêve : Bagdad, Cordoue, Grenade, Le Caire, Damas... De la philosophie à la médecine et à la botanique, des mathématiques à l'astronomie, son essor scientifique et culturel fascine, autant qu'il inquiète, l'Occident médiéval

(Nawal)

25 septembre : Originaire de l'archipel des Comores, Nawal est auteure-compositeure-interprète. Sa voix chaude et profonde n'a pas mis longtemps à être reconnue "Voix des Comores". Entre traditionnel et contemporain, la musique de Nawal, résolument acoustique, tisse un harmonieux dialogue des cultures indo-arabo-persane, les polyphonies bantous, les chants soufis, les rythmes syncopés de l'océan Indien et un zest de swing. Pendant son enfance, Nawal a baigné dans un monde musical à la fois pop et religieux. Au fil du temps sa musique s'est dépouillée pour aller à l'essentiel, et Nawal, qui chante et joue de la guitare et du gambusi (sorte de luth local, hérité du Yémen), a choisi la formule en trio, avec contrebasse et percussion. En deuxième partie,

Fantani Touré nous propose un chant de tolérance et d'ouverture, un voyage dans la musique et la poésie des griots maliens. Ses morceaux sont des chansons populaires de rues, des prières traditionnelles, des chansons d'amour, mais aussi des appels à l'unité des femmes africaines. Née à Bamako, elle est élue meilleure artiste au Mali en 1997 et 2004. Son quatrième album en compagnie de Ray Léma est produit par Salif Keita.

26 septembre : Dans la vie, Célestin et Salif brillent par leur simplicité naturelle. Sur scène, ils se métamorphosent en Mawndoe et Smarty pour former le groupe de rap burkinabais Yeleen, la lumière en langue bambara. Il suffit d'allumer la brèche de leurs micros pour que le duo, à la tchatche musicale élaborée, démontre leurs talents de pyromanes musicaux. Elu meilleur groupe africain et meilleur espoir africain à l'édition 2002 du *Kora All African Music Awards*, ils reçoivent en 2007 le *Kundé d'Or*, l'équivalent des *Victoires de la musique* au Burkina Faso. En premère partie, à la croisée des chemins, *Mali Blues* est la réunion de deux artistes, Kadi et DT King (Aka Widda). Leur musique annonce la naissance d'une musique sublimant le chant malien (langue bambara),le blues, les nouvelles technologies et la musique traditionnelle. Kadi est une artiste malienne, DT King est auteur, compositeur et guitariste.

mais aussi... une rencontre avec le **Cheikh Bentounès** sur l'Emir Abdelkader (à l'occasion des 200 ans de sa naissance) et le soufisme.

L'Emir Abd el Kader (1808 - 1883) est un personnage éminent et charismatique, inscrit au panthéon de l'histoire de l'Algérie contemporaine. Fondateur d'un Etat moderne, humaniste et mystique, il ne cessa d'oeuvrer au rapprochement de l'Orient et de l'Occident et au dialogue des cultures et des religions. Après dix-sept années de lutte contre l'occupation française en Algérie, emprisonné puis libéré par Bonaparte, il s'exile en Turquie, puis en Syrie, où il se consacre à l'enseignement et à la méditation. Il est inhumé à Damas, aux côtés de son maître soufi, Ibn' Arabi. Né en 1949 en Algérie, Khaleb Bentounès est désigné cheikh de la confrérie en 1975 par l'assemblée des sages de la Tariqa Alawiya, confrérie internationale soufie.

nuit du 26 au 27 septembre : La *Nuit du Destin* (*Laylat al Qadr*), 27e nuit du Ramadan, nuit unique entre les nuits, où les hommes se regroupent avec ferveur pour livrer une parole de pardon. Au cours d'une longue veillée, du coucher du soleil jusqu'à son lever, ils vont à la rencontre de l'esprit du sacré, de la parole à la musique, du conte à la danse, de la poésie à la transe....

27 septembre : L'épopée bambara de Ségou. "A Ségou, les griots jouaient de leurs instruments. Soudain, on entendit un grand cri..." Hassane Kassi Kouyaté nous invite à découvrir l'épopée bambara de Ségou, célèbre épopée africaine qui raconte le royaume de Ségou du 18e et 19e siècle, accompagné du musicien **Tom Diakité**, et d'autres invités surprises. Tour à tour musicien, comédien, metteur en scène mais aussi merveilleux conteur, **Hassane Kouyaté** est un descendant de la caste des griots qui porte le flambeau avec fierté. Partageant sa vie entre Paris et Bobo Dioulasso au Burkina Faso où il dirige la Maison de la Parole, Centre Régional des Arts du Récit et de la Littérature Orale.

29 septembre : Initiées à l'occasion de la Carte blanche offerte à Monique Blin par Koffi Kwahulé, les *Rencontres Écritures en Partage* sont un moment de découverte de la diversité des écritures d'aujourd'hui, Cette rencontre sur le thème de *Voyage au coeur des interdits* donnera à entendre les mots de deux auteurs invités, à travers des textes mis en scène, lus par des comédiens et enrichis d'une discussion avec le public.

Djamel Lahmar en appelle à l'amour

(octobre 2012)

La religion est détournée par des minorités intégristes qui font entendre leur voix plus fort que ceux qui parlent amour et tolérance. En Allemagne, des commissions ont été créées avec des représentants des différentes confessions pour parler dans les écoles, les quartiers, les mosquées, les églises... "En France, on n'ose pas" regrette Djamel Lahmar qui gère un lieu de culte musulman à Forbach. Du coup, on laisse la tribune libre aux extrémistes.

L'imam de Forbach a organisé le 9 octobre, comme chaque mois, une prière oecuménique pour évoquer ensemble le partage. "Notre prière s'appuie sur l'esprit des moines de Tibéhirine, hymne à l'amitié entre chrétiens et musulmans. "Lors de cette prière, les participants sont invités à lire des textes de la Bible et du Coran. "Pour moi, le prophète Mahomet est frère de Jésus et de Moïse. Le contraire des divisions dont on parle sans cesse." En Moselle aussi, l'imam a pu constater l'activisme des "islamistes radicaux" dans les cités: "Ils font tout pour accentuer le sentiment de victimisation d'une certaine jeunesse désemparée. Ils jouent sur les problèmes économiques et sociaux. Ils mettent dans la tête de leurs interlocuteurs qu'ils sont victimes de discriminations à cause de leurs origines. Une fois cette étape franchie, ils passent à la suivante, jusqu'à l'enrôlement pour des voyages au Pakistan. Cette réalité, il faut en avoir conscience. Même certains jeunes de Moselle sont partis là-bas. Il faut réagir, sinon d'autres Mohamed Merah vont apparaître."

A l'évidence, la lecture du Coran chez Djamel Lahmar est bien différente: il enseigne l'amour du prochain. "Hélas, il faut beaucoup de temps pour enseigner un discours de tolérance" soupire l'imam de Forbach.[630]

L'écriture vagabonde de Mohamed Kacimi

(août 2014)

Mohamed Kacimi était à Gaza au mois de mai où il a animé un atelier théâtre à l'Institut français avec les étudiants en français de la ville. Il a découvert une ville aux antipodes de ses représentations et des clichés que nous en avons. Son récit "Je reviens de Gaza" (8 juillet 2014) est à découvrir ici en lien. Pendant les semaines de guerre de juillet et août 2014, les étudiants qui avaient travaillé avec lui le texte *On ne badine pas avec l'amour* de Musset lui ont adressé jour après jour des messages, autant qu'ils le pouvaient, racontant les bombardements.

Le récit d'Ahmed Al-Houstaz, "A Gaza, on ne voyage que vers le ciel" (8 août 2014) ou plus encore celui de Huda Abdelrahmane, 21 ans, (ici en photo) l'interprète de Camille dans la pièce de Musset, "Une nuit à Gaza sous les bombes" (18 juillet 2014), sont particulièrement émouvants. Avec leurs amis francophones et francophiles, ils ont créé une page facebook Témoignages de Gaza 2014.

[630] d'après *le Républicain Lorrain*

Mohamed Kacimi n'en est pas aujourd'hui à sa première expérience d'écrivain engagé dans le monde, comme nous vous invitons à le découvrir aujourd'hui dans ce portrait d'un homme sensible, à l'écriture vagabonde.

L'enfance

Il a connu une enfance protégée dans la zaouïa d'El Hamel, cité citadelle aux portes du désert, dans le sud algérien, sorte de monastère fortifié, construit en pisé. Pendant les premières années de sa vie, Mohamed Kacimi, né en 1955, y a vécu coupé du monde extérieur, qu'il soit algérien ou français. Ses grand-pères et son père, théologiens, hommes de grande culture, par leur maîtrise parfaite de la religion, ont donné à leurs enfants, petits-enfants et aussi aux femmes la liberté la plus absolue: liberté du corps et liberté de parole. Toutes les femmes de la zaouia savaient en effet lire et écrire. Les filles étaient admises à l'école coranique. Elles portaient des minijupes, lisaient *Salut les copains* et étudiaient le Coran. L'intégrisme était absent de cet univers voué à la religion, à la poésie, à la culture. La zaouïa était aussi une immense bibliothèque. Dans les années 70, menacé par les bulldozers du président Boumédienne qui prétendait raser la cité sainte, son grand-père affichait une totale indifférence qu'il justifiait ainsi: "Nous habitons la langue et pas les lieux." A l'approche de sa mort en 1990, ce même grand-père demanda à être entouré par des ouvrages de sa bibliothèque.[631]

L'intime et le politique

Mohamed Kacimi, formé conjointement par l'école coranique et par l'école française, a eu le coup de foudre pour la littérature française à la lecture du *Dormeur du val* de Rimbaud, puis de Breton et son "art du désordre", de Flaubert et de son obsession des mots... Le choix de la langue française est pour lui un choix intime, personnel, qui l'extrait de la pesanteur de "l'héritage millénaire de la tribu". Dès l'âge de seize ans, il a fait de fréquents voyages en bateau vers Marseille. Exalté par la victoire socialiste de 1981, il a pris l'avion pour la France en 1982 et il vit à Paris depuis cette date. Son entrée dans le milieu littéraire n'a pourtant pas été facile: *Le mouchoir* a été refusé par 14 éditeurs. Cela l'a contraint à exercer plusieurs métiers: professeur d'alphabétisation, pigiste, traducteur, "nègre".

Ce premier roman, publié en 1987, a pourtant été salué ainsi par Peroncel-Hugoz (*Le Monde*): " D'emblée, cet Algérien, né sur les Haut-Plateaux et vivant en France, où il traduit de la poésie arabe, s'affirme avec belle assurance comme un héritier à la fois de Courteline et de Kafka." Bien vu ! Toute l'oeuvre de Kacimi, auteur associé au CDN de Sartrouville, est ainsi, courtelinesque et kafkaïenne, mêlant subtilement l'intime et le politique. Une oeuvre très diverse de romancier, d'auteur pour la jeunesse aussi (qui a pu dire: "Un auteur n'est pas sérieux s'il n'écrit pas pour les enfants"), d'essayiste, de dramaturge enfin, par goût pour le caractère immédiat de cette écriture.

[631] source: *RFI*

Sa pièce *1962* évoque les utopies et les rêves de l'enfance algérienne. Cette oeuvre, qui a obtenu le Prix Lugano du théâtre, fut interprétée au Théâtre du Soleil (par Ariane Mnouchkine) et aux Etats-Unis à l'Ubu-Theater de New-York.

Ecritures du monde

Mohamed Kacimi, essayiste, est l'auteur, aux éditions Balland, de *Arabes ? Vous avez dit Arabes*, une anthologie des regards et opinions des auteurs européens sur le monde arabe et l'islam, écrite en collaboration avec Chantal Dagron. C'est avec elle toujours que ce passionné de la Bible a publié ensuite *Naissance du désert*, un essai sur l'imaginaire religieux du désert (de la Grèce antique à l'islam). Témoin de son temps, il est le cofondateur de l'association *Ecritures vagabondes*, aujourd'hui *Ecritures du monde*, qui se propose de faire intervenir les auteurs dramatiques dans les régions sensibles du monde. Il a effectué de nombreux reportages, pour le magazine Actuel ou pour France Culture en tant que producteur des émissions *Les chemins de la connaissance* et *L'Usage du Monde*: envoyé spécial à la Mecque pendant la guerre d'Irak en 1990, séjour à Sanaa durant la guerre civile du Yemen en 1994. Il organise des résidences d'écritures internationales, parcourant le monde (Toronto, Montréal, Anvers, Damas, Alep, Beyrouth, Prague, Budapest, Rabat, Londres, Genève, Ramallah, Gaza) pour mettre en place des chantiers d'écriture. C'est à la suite d'un long séjour à Jérusalem, Hébron et dans le Sinaï, en 2000, qu'il a écrit *La confession d'Abraham*, publié chez Gallimard et créé au festival d'Avignon.

"Et maintenant on va où ?" interroge-t-il aujourd'hui alors que les combats ont repris à Gaza. Il partage des photos d'enfants au regard perdu au milieu des ruines de leur quartier. C'est pour eux qu'il vit, c'est pour eux qu'il écrit, c'est pour eux qu'il publie.

Ibrahim doublement Maalouf

(août 2013)

La particularité du festival *Jazz à la Défense* est d'explorer les métissages musicaux. Ibrahim Maalouf a fait l'ouverture de l'édition 2013. Tout juste auréolé de la distinction d'artiste de l'année aux Victoires du jazz, il a montré le visage d'un jazz moderne, libre et ouvert sur le monde. Le trompettiste franco-libanais démocratise la musique. Dans son dernier album Wind, il s'affranchit de la tutelle de son père, Nassim. Issu d'une famille de paysans des montagnes libanaises, Nassim a quitté Beyrouth à l'âge de 23 ans en vue d'étudier avec le grand Maurice André au *Conservatoire de Paris*. Il est passé maître dans l'art de la trompette orientale. Ibrahim est né en 1980 de l'union de Nassim avec la pianiste Nada Maalouf, homonyme, la soeur d'Amin, l'écrivain mondialement connu et reconnu et membre de l'*Académie française*. Ibrahim Maalouf s'est formé à la trompette dès l'âge de 7 ans. A la fin de son adolescence, il avait déjà écumé les scènes de concert du monde entier avec son père et remporté des dizaines de prix dans des concours internationaux. En 2006, il est devenu professeur de musique au conservatoire

d'Aubervilliers et il enseigne aujourd'hui au Conservatoire de Paris. Ibrahim Maalouf est un bossuer. Il mène une vie d'ermite au service de son art et cet été, il a couru les festivals, toujours accueilli avec ferveur par un public de plus en plus jeune. La musique est sa spiritualité. En 2009 est née sa fille Lily. Il lui a écrit une berceuse. Dans la famille Maalouf, on se souvient d'où l'on vient, d'un pays en guerre qu'il a fallu quitter brutalement, et on sait où l'on va: sur ses lèvres, avec la caresse de la trompette, c'est le mot paix qui jaillit, la communion des genres et des gens.

Nguyen Lê et les sons de la liberté

(octobre 2013)

Adolescent, il était fasciné par cette musique qu'il ne comprenait pas mais trouvait très belle. Quand un ami, un jour, lui a montré pour la première fois un accord de jazz, il a eu une espèce d'illumination. Il y a une beauté dans cette dissonance, dans ce déséquilibre... Nguyen Lê est né à Paris de parents vietnamiens. Son Vietnam à lui, il l'a un peu inventé à partir de celui de ses parents, de la tradition. Sa musique puise dans les cultures d'Orient. Le Japon et l'Inde le fascinent. Et comme il a eu la chance de rencontrer des musiciens fantastiques de ces pays, il a pu accomplir son projet, *Saiyuki*. Le mot provient d'un roman chinois très célèbre du quinzième siècle (*Le voyage en Occident*) que tous les Asiatiques connaissent, très apprécié des jeunes car très féerique, fantasmagorique. Nguyen Lê a débuté la musique à l'âge de 15 ans par la batterie, puis la guitare, puis la basse électrique. Mais ce n'est qu'après une licence d'Arts plastiques et une maîtrise de Philosophie sur l'Exotisme, qu'il s'y consacra totalement. Il est musicien autodidacte: sa chance est que ses parents l'ont laissé rêver. Ado, il écoutait jusqu'à plus soif les tubes de l'époque. Sur sa platine tournaient les vinyles de Stevie Wonder, Led Zep, Janis Joplin, Bob Marley. Il a vite préféré le rock aux cours de maths. Au départ, c'est parti comme ça. Puis il a rencontré le jazz. Le jazz vient du blues, de la migration des peuples africains vers le nouveau continent où ils ont dû inventer leur propre langage musical. C'est sans doute pour cela que le jazz est une musique si ouverte, elle s'est toujours abreuvée de nombreuses cultures. Le jazz se prête à l'improvisation. Nguyen Lê en est passé maître. Il est devenu l'un des plus grands guitaristes au monde après Jimi Hendrix ! Prix Django d'Or en 2006, il a joué à Constantine en Algérie, à Beyrouth... Quand il joue sa musique dans ces pays qui souffrent, c'est une expérience émotionnelle inoubliable: "Le seul fait d'y aller est important. Quand on est là-bas, on s'aperçoit que les gens sont comme nous, qu'ils veulent vivre, faire la fête, écouter de la musique."

Le jeudi 17 octobre 2013, Nguyen Lê sera à la Manufacture à Nancy, dans le cadre du NJP, accompagné par la voix extraordinaire de la chanteuse Himiko Paganotti. Il présentera son spectacle *Songs of freedom*. Par ce titre qu'il emprunte à Bob Marley, il rend hommage à tous ces musiciens qui ont inventé la culture pop.

"On naît chez nous !", vu par Halim Mahmoudi

(septembre 2013)

Arabico met en scène un gamin qui grandit dans une banlieue de France. La BD se concentre sur l'intime, le quotidien à l'école, à la maison, avec papa et maman. Le personnage permet à l'auteur, le dessinateur Halim Mahmoudi, de décrire le contexte social des cités françaises, des quartiers qui ne sont pas "dangereux" mais "en danger" dit l'auteur de la BD.[632] Paru en pleine période sarkoziste de débat sur "l'identité nationale", l'album présente des scènes très touchantes: le gamin, né en France, demande à sa mère s'il est bien français, à quoi elle répond que sur les papiers, oui, mais que pour tous il restera toujours un arabe. La BD raconte toutes ces

[632] éd. *Soleil/Quadrants*, 2009

contradictions qui vont égrener la vie d'un "jeune issu de l'immigration maghrébine": les querelles familiales sur les fréquentations amoureuses, les discriminations à l'embauche malgré le bac + 5, la police, au mieux inutile, au pire nuisible.

Halim Mahmoudi a grandi près de Rouen, dans une banlieue dite sensible. Il a poursuivi des études à Amiens, à l'ESAD, en option Design. Scénariste, dessinateur et coloriste, il dessine depuis toujours, dès l'école. Son trait est précis et mordant. "J'ai très vite fait du dessin de presse" se souvient-il, "sans savoir que c'en était. Je partais du prof et je déviais sur l'école." Ce don tombé du ciel, Halim le développe en creusant inlassablement le même sillon, celui du dessin de presse. Son humour et son trait de crayon rageur ne passent pas inaperçus. Avec *Arabico*, Halim Mahmoudi voulait donner un coup de pied dans la fourmilière. *Arabico* est un manifeste: il fallait expliquer ce que signifie "avoir la couleur de peau en permanence dans sa tête" et répondre à ceux qui nous traitent de "Français de papiers" [633]

"*Des histoires dessinées entre ici et ailleurs*", du 16 octobre 2013 au 27 avril 2014, au Musée de l'Histoire de l'Immigration (ex Cité nationale) avec 117 auteurs, plus de 500 documents originaux dont de nombreux inédits, parmi lesquels 14 planches de l'album de Halim Mahmoudi, *Un monde libre*.[634]

Métis, par Gaël Faye [635]

Depuis mes sources du Nil jusqu'en haut de la tour Eiffel
J'aurais tout fait jusqu'à m'en étouffer
J'aurais tout jeté, mes refrains, mes couplets, écoutez
Le studio je l'aurais fermé, le micro je l'aurais coupé, j'ai douté
J'avance sur des chemins cahoteux
Venez goûter mes vérités dans les bouquins de Jean-Paul Gouteux
Dégoûté d'avoir une vie non méritée
Regardez je suis brillant mais je reflète l'obscurité
Identité de porcelaine, j'ai fait ce morceau-là
Pour assembler le puzzle d'un humain morcelé
Jamais à ma place, des frontières j'effaçais
Mais frais comme Damas mon sentiment de race
Blanc et noir, quand le sang dans mes veines se détraque
Je suis debout aux confluents du fleuve et du lac
Mon métissage c'est pas l'avenir de l'humanité
Mon métissage, c'est de la boue en vérité
Quand deux fleuves se rencontrent, ils n'en forment plus qu'un et par fusion nos culturesdeviennent indistinctes

[633] sources: *MRAP* et le site *bodoï.info*
[634] éd. *Des Ronds dans l'O*, en librairie le 10 octobre 2013
[635] Gaël Faye est né en 1982 à Bujumbura au Burundi d'une mère rwandaise et d'un père français. En 1995, après le déclenchement de la guerre civile, il arrive avec les siens en France avec sa famille et il passe son adolescence dans les Yvelines où il découvre le rap. Gaël Faye, titulaire d'un master de finance, a travaillé deux ans à Londres pour un fonds d'investissement, avant de quitter la City pour se lancer dans la musique : *Métis* est l'un de ces textes phares. En août 2016, il publie *Petit pays*, chez Grasset, Prix Goncourt des lycéens 2016.

Elles s’imbriquent et s’encastrent pour ne former qu’un bloc d’humanité debout sur un socle
Et quand deux fleuves se rencontrent, ils n’en forment plus qu’un et par fusion nos cultures deviennent indistinctes
Elles s’imbriquent et s’encastrent pour ne former qu’un bloc d’humanité
Un beau bordel chromosomique, demande à Benetton, mais laisse béton
On aura beau se mélanger on restera des cons
La race humaine un clébard marquant son territoire
Gueulant l'appartenance à son département, ni blanc ni noir
J'étais en recherche chromatique
Mais le métis n'a pas sa place dans un monde dichotomique
Donc c'est dit c'est dit je suis noir dans ce pays
C'est pas moi qui l'ai voulu je l'ai vu dans le regard d'autrui
C'est comme ça, laisse-les chanter nos mélanges de couleur
Laisse-les parler de diversité, de France black, blanc, beur
On serait tous métis, le reste c'est de la bêtise
Voilà que j'ironise sur ce que les artisans de la paix disent
J'ai pas de frontière, j'ai pas de race
Je suis chez moi partout sans être jamais à ma vraie place
Mon seul pays c'est moi, mon seul amour c'est toi
Toi l'autre différent mais au fond si proche de moi
Quand deux fleuves se rencontrent, ils n’en forment plus qu’un et par fusion nos cultures deviennent indistinctes
Elles s’imbriquent et s’encastrent pour ne former qu’un bloc d’humanité debout sur un socle
Et quand deux fleuves se rencontrent, ils n’en forment plus qu’un et par fusion nos cultures deviennent indistinctes
Elles s’imbriquent et s’encastrent pour ne former qu’un bloc d’humanité
Métissé, prisé ou méprisé, j'ai dû m'adapter
Ballotté entre deux cultures ça commence à dater
Adolescent, complexé toujours en quête d'identité
Y avait le blanc y avait le noir, j'étais celui qui hésitait
J'évitais de choisir à l'âge où l'on veut faire partie
Endossant la faute de tous les camps je devenais martyr
On m'a dit 50/50 mais j'y ai pas trouvé mon compte
Car le glacier fusionne à l'océan à la saison des fontes
Je soupire, ça transpire, la connerie, ça s'empire
Quand on m'appelle le sang-mêlé, sous-entendu, issu de sang pur
Je vois bien ces questions ne nous mènent à rien
L'humanité est colorée donc, soyons daltoniens
Je vous parle d'amour, vu qu'il expire dans un mouroir
Je suis mulâtre, ébène albâtre voulant abattre le miroir
Et comme l'Afrique est en instance de sang entre ciel et Terre
J'ai le cul entre deux chaises, j'ai décidé de m'asseoir par terre !
Quand deux fleuves se rencontrent, ils n’en forment plus qu’un et par fusion nos cultures deviennent indistinctes
Elles s’imbriquent et s’encastrent pour ne former qu’un bloc d’humanité debout sur un socle
Et quand deux fleuves se rencontrent, ils n’en forment plus qu’un et par fusion nos cultures deviennent indistinctes
Elles s’imbriquent et s’encastrent pour ne former qu’un bloc d’humanité.
Kouma chaman fôla Ota fôla a kélé yé Kouma chaman fôla Ota fôla hèrè yé (en dialecte Dioula)

L'appel d'Alep

Maram al-Masri, le printemps des poétesses

(mars 2010)

"*Les femmes ont une sensibilité à fleur de peau qui ne demande qu'à s'envoler sur les ailes des mots*", a pu dire Maram al-Masri. Maram a commencé à écrire de la poésie quand elle avait 16 ans. Elle a reçu la poésie en cadeau de ses parents, cultivés et humanistes. A Lattaqié (Syrie), où elle est née, les fenêtres sont toujours ouvertes, qu'il fasse chaud ou froid. La poésie de Maram al-Masri est une fenêtre ouverte. Est-ce de l'impudeur ? Pudeur ou impudeur, cela dépend surtout de l'oeil qui lit. A 20 ans, en 1982, Maram a suivi son premier mari à Paris. Celui-ci a kidnappé son fils de 18 mois pour le ramener en Syrie et personne n'a jamais soutenu Maram : "*En m'arrachant mon fils, c'est comme si on avait achevé de me déraciner*". Pendant 13 ans, Maram a cessé d'écrire, renonçant à la langue arabe, "*la langue d'une civilisation capable de séparer un enfant de sa mère*".

Elle a repris la plume lorsqu'elle a pu revoir son fils. "*Les femmes comme moi Endurent les coups Et ne savent pas les rendre Elles tremblent de colère Réprimée Comme des lionnes en cage Les femmes comme moi Rêvent De liberté*". D'un deuxième mariage, Maram a deux fils. A ses enfants, elle lègue une mère "*qui rêve, qui danse, qui sourit, qui pleure, qui désire*", une mère qui écrit des poèmes. Doux leurre, douleur. Maram a plusieurs visages. "*Plusieurs visages que l'on déchire, que l'on range, que l'on cache ou découvre, auxquels on s'habitue, que l'on renie, que l'on aime ou que l'on hait.*"

Pendant toutes ces années, Maram al-Masri a cherché la formule: refuser le statut de victime sans devenir bourreau à son tour. Ses poèmes sont internationalement reconnus. Maram a su se fondre dans la culture française sans jamais quitter le droit chemin - "Assirat al-mustaqîm" -, un chemin fin comme un cheveu par lequel elle a dû passer en guise d'épreuve.

En 2010, le *Printemps des poètes* prend la *Couleur Femme*, célébre les poétesses écrivant dans leur langue d'origine ou en français, issues de cultures différentes mais se définissant comme poètes du monde. A Bordeaux, l'Association du Lien Interculturel Familial et Social (ALIFS) invite Maram al-Masri pour des lectures publiques et plurilingues, samedi 20 mars 2010 à la Bibliothèque municipale.

Darina Al Joundi attend le printemps féminin

(février 2012)

Le jour où Nina Simone a cessé de chanter, c'est d'abord un livre[636] où Darina Al Joundi s'est racontée à l'écrivain algérien Mohamed Kacimi; c'est ensuite un spectacle que Darina a interprété, de juillet 2010 à janvier 2012, d'Avignon au Théâtre Essaion, dans un soliloque puissant et généreux. La pièce est un hommage à son père, Assem, son héros, qui a dû fuir sa Syrie natale pour le Liban, un journaliste pourchassé de tous les pays arabes, maintes fois emprisonné et physiquement agressé. A ses filles, il a appris la liberté des esprits et des corps, la parole, la poésie, la musique, la danse, la vie nocturne au mépris de toutes les formes d'obscurantisme. A son enterrement, le 25 janvier 2001, ce sont les chants de Nina Simone plutôt que les psalmodies religieuses qui ont accompagné son départ. Dix ans plus tard, jour pour jour, Darina a vécu le plus beau jour de sa vie avec le peuple égyptien qui se libérait. "Ce jour là, dit-elle, nous nous sentions profondément arabes, avec tous ces peuples qui aspiraient à leur liberté". Un an plus tard encore, Darina observe avec attention ce qui se passe en Syrie, où le peuple lutte depuis dix mois, et en Egypte et ailleurs où elle sait que le combat pour la liberté continue.Darina Al Joundi raconte ce

[636] *Actes Sud*, 2008

qu'elle a elle-même vécu, cloîtrée pour son impiété, exilée en France pour fuir l'oppression. Elle prend la défense de son père dont la mémoire est salie. Le théâtre est son expression. Elle est invitée dans les médias. Elle dit son amour de la laïcité, qui veut dire "appartenir à un pays, pas à une communauté". Elle intervient dans le débat public: "Nous ne sommes pas dirigés par des chefs d'Etat mais par des chefs d'entreprises, guidés par la finance". Ici aussi en Europe, précise-t-elle, Darina Al Joundi a toujours dans la tête un air de Nina Simone. Le printemps des peuples est encore pour demain et il sera féminin. Aujourd'hui, Darina s'engage dans *Souria Houria* (Liberté Syrie), écrit un nouveau roman ainsi qu'une nouvelle pièce d'ores et déjà programmée pour le prochain Festival d'Avignon. La pièce s'appellera *La Marseillaise*.

Rami Hassoun, guerrier de la paix

(novembre 2013)

La Place des Célestins à Lyon était fin octobre 2013 le théâtre du festival *Sens interdits*. Cet évènement international donne la parole à des artistes venus du monde entier et travaillant sur des problématiques de mémoires, d'identités, de résistances. Les festivaliers sont souvent des créateurs atypiques, comme le chorégraphe Rami Hassoun. Natif de Villeurbanne (1989), d'origine syrienne, il a découvert la danse à l'âge de 10 ans et a développé son art de façon autodidacte en se nourrissant d'influences métissées: hip hop, danse contemporaine, flamenco, capoeira. C'est en 2010 que Rami a effectué son premier solo, d'une durée de vingt minutes, dans une performance qu'il a appelée *Ligne blanche*:

"A la découverte de soi, des lignes blanches se dessinent Limites réelles ou imaginaires, seul le mouvement peut les effacer Seule une conscience du flux peut libérer." En 2011, il aborde la thématique de la "sensibilité viscérale", en s'associant à la violoniste Mathilde Larose et au guitariste Andreas Boos pour *Conciencia*, interprétée à Grenade en Espagne.Mais ses racines syriennes le rattrapent en 2012. Comment rester indifférent devant tous ces morts pour la démocratie et la liberté ? En mars 2013, il organise un grand défilé à Lyon, rue de la République, avec Free Syria, en présentant une chorégraphie originale interprétée par 160 danseurs et figurants qu'il ponctue par des simulations de tirs de mitraillettes: *You don't fit for freedom* (Vous n'êtes pas faits pour la liberté), un préjugé souvent entendu lorsque l'on parle du monde arabo-musulman.

Il récidive en 2013 avec le collectif *MoonSaif* qu'il a fondé, en composant un hommage au peuple syrien. Les participants étaient invités à s'habiller de noir, à arborer l'inscription Stop, en noir sur fond blanc, pour que cessent les massacres. En octobre, Rami Hassoun exprime sa colère: "Syrie, 150 000 morts, si ce n'est pas chimique, ce n'est pas grave ?" Il court le semi-marathon *Run in Lyon* en portant une pancarte de deux kilos "Syrie, on court pour le plaisir, ils courent pour éviter les bombes". Il déplore la passivité des gens et cite les dernières lignes de l'hymne national syrien: "Pourquoi nous ne prospérerions pas et pourquoi nous ne construirions pas ?"

Monzer Makhous a marqué 2012

(décembre 2012)

Est-ce que le pétrole est un don formidable de Dieu ou un terrible mal du diable? Le citoyen arabe se pose naturellement cette question. Elle est d'autant plus légitime que des dizaines d'autres pays largement moins riches en ressources naturelles sont en gradients de développement largement supérieurs aux pays arabes ! Où se situe donc le problème ? Depuis longtemps Monzer Makhous, professeur d'Université spécialiste en ingénierie de la production et de l'exploitation pétrolières, faisait part de ses analyses prémonitoires des révolutions en chaîne de 2010-2012.

Les produits de la ressource pétrolière ont généré un "capitalisme féodal", une "pétrocratie", rejetant le développement des forces démocratiques et approfondissant l'inégalité des chances. Les dépenses militaires démesurées, parmi les plus élevées au monde (près de 20 %

du PIB en Arabie Saoudite) et la course aux armements légitimée par le conflit israélo-palestinien, renforçaient les pouvoirs autocratiques soutenus par les pays fournisseurs d'armes et clients en hydrocarbures intéressés par le statu quo. Le scientifique Monzer Makhous, d'origine syrienne, écrivait pourtant l'aspiration des peuples à la démocratie née de cette tension sociale.[637]

D'origine alaouite (la communauté dont est issu Bachar el Assad), Monzer Makhous, qui vit en France où il est professeur en sciences pétrolières, titulaire de quatre doctorats, est d'abord un homme libre qui a toujours travaillé pour le peuple syrien. Il fut l'un des premiers, début 2011, à s'engager auprès du Conseil national syrien et devenant très vite son coordinateur des relations extérieures en Europe. La presse française apprécie sa francophonie. La presse mondiale apprécie son absence de langue de bois. En mai 2012, le nouveau gouvernement français déclare l'ambassadrice de Syrie en France persona non grata. Le 17 novembre 2012, le Président Hollande reçoit Monzer Makhous à l'Elysée et, à l'issue de l'entretien, il reconnaît la Coalition nationale syrienne comme représentant légitime du peuple syrien et son hôte en qualité d'ambassadeur. Depuis le printemps, Monzer Makhous défend auprès de ses interlocuteurs l'idée d'une protection militaire internationale des zones libérées par l'opposition au régime de Bachar el Assad. Le 11 décembre 2012, il a pris la tête du Train de la Liberté pour le peuple syrien, venu de Paris à Strasbourg, avec à son bord 350 personnalités. Tous ont plaidé auprès du Parlement européen pour une aide humanitaire en direction des populations déplacées et pour la conduite du dictateur syrien au Tribunal Pénal International de La Haye.

Samar Yazbek, la voix des gens qui meurent

(mai 2016)

"Une nouvelle extraordinaire rencontre hier après-midi à la librairie Kléber. Samar Yazbek, la romancière syrienne, mène un combat incroyablement courageux pour *être la voix* de ses compatriotes qui meurent par milliers sous le feu de l'armée de leur propre pays, de l'armée russe, de Daesh et d'un nombre incalculable de milices religieuses déchaînées. Le martyr du peuple syrien est incalculable et ce qui a été vécu et est raconté dans le livre est hallucinant... Après la lecture des *Portes du Néant* de Samar Yazbek, aucun d'entre vous ne pourra plus soutenir l'idée qu'après tout, Assad, le dictateur syrien, peut être un allié pour combattre les obscurantistes de Daesh... La détermination et le courage, voilà ce qu'on retiendra de la venue de cette femme-courage, que toute la Salle Blanche a applaudi debout, hier".

C'est le journaliste Jean-Luc Fournier qui partage sur les réseaux sociaux son admiration pour l'écrivaine syrienne, au lendemain de sa venue à Strasbourg le 29 avril 2016.

Le parfum de la cannelle

Elle est blonde, elle a des prunelles de chat, elle porte en pendentif une chevêche d'Athéna, elle écrit dans son lit, elle fume des clopes, elle se souvient... Samar, née en 1970, a quitté sa famille, originaire de la petite ville méditerranéenne de Jableh, seule, avec une petite fille dans les bras, pour s'installer à Damas en 1997. "Dans une société arabe, c'est déjà un acte révolutionnaire", souligne-t-elle. Aimer la musique, la danse, la littérature, c'est encore une insoumission. Sa famille est alaouite, comme les Assad. Elle, elle sera libre. Ou tentera de l'être.

Samar Yazbek publie *La Boue* en 2005, en arabe (non traduit en français). Elle dresse le portrait de deux officiers proches d'Hafez-El-Assad, le père de Bachar, qui instaura la dictature du parti Baas. L'un approuve le coup d'Etat de 1970, le second non. Les deux hommes sont alaouites, partagent des valeurs religieuses, pourtant ils s'affrontent. "J'ai essayé de décrire comment le régime a détruit toute relation humaine, toute valeur, explique-t-elle, et comment l'arrivisme, l'opportunisme l'emportent". Dans *Le Parfum de la cannelle*, en 2008 (traduit en français en 2013), elle raconte l'histoire de deux femmes. L'une vit dans le luxe à Damas, exploitant l'autre, sa

[637] *Pétrole et développement dans le monde arabe: des révolutions en chaîne*, L'Harmattan

domestique, très pauvre: "Je décris le monde secret des femmes syriennes. Je montre comment les riches maltraitent les pauvres, les dominent. Y compris sexuellement."

Les deux monstres

En février 2011, elle goûte avec plaisir aux premiers jours de la "révolution". Elle rejoint les manifestations de Damas. L'écrivaine se transforme en militante. Mais elle milite en écrivant. Partout des snipers tirent pour tuer. Elle publie un court texte, *En attendant ma mort*: "La mort est partout ! Au village ! A la ville ! Au bord de la mer ! Les assassins s'emparent des humains et des lieux... Je n'ai plus peur, non parce que je suis téméraire - étant de nature très fragile - , mais par habitude. Je n'ai plus peur de la mort, je l'attends sereinement avec ma cigarette et mon café. Je crois que je peux regarder dans les yeux un franc-tireur sur la terrasse voisine. Je le regarde fixement. Je sors dans la rue et je scrute les terrasses des immeubles. J'avance posément."

Le 16 mars 2011, Samar Yazbek participe à la grande manifestation devant le ministère de l'Intérieur. Mais elle est arrêtée et jetée en prison. Les *moukhabarat*, les services secrets, qui l'interrogent, veulent qu'elle se désolidarise des opposants. Elle reçoit des coups violents, mais le régime n'ose pas torturer une intellectuelle alaouite. Pour la briser, ils l'emmènent dans une prison où ils torturent les manifestants. Elle en fera plus tard le récit sur les blogs syriens.

Libérée, elle n'aura alors de cesse de recueillir des témoignages, qui la glacent ou la surprennent. Un émir islamiste lui déclare que "les alaouites sont des apostats qui méritent la mort". Des islamistes lui racontent qu'ils viennent d'être libérés par le régime. Un combattant lui parle de son neveu de 12 ans qui a fugué pour rejoindre Al Nosra et renié toute sa famille qu'il traite d'impie. En quatre mois, elle recueille une centaine de témoignages d'activistes, de manifestants mais aussi de journalistes ou de soldats. Des récits des villes de Banyas, Lattaquié, Homs, Hama, Jisr-al-Shugur, Jableh, Damas. Elle rencontre des *takfiris* venus de l'étranger, dont le rôle est de prendre en main les régions libérées du régime, d'organiser l'occupation entre brigades djihadistes. La nouvelle *Armée Syrienne Libre* n'a pas les moyens de résister à la passation des pouvoirs entre "les deux monstres".

Avec un groupe de femmes alaouites, elle enregistre fin juin 2011 une vidéo contre le régime de Bachar-el-Assad. Poursuivie par les services de renseignements du régime, coupable d'avoir participé aux manifestations et d'avoir témoigné des violences subies par la population civile, dans ses *Feux croisés - Journal de la révolution syrienne*, elle est contrainte à fuir. Arrivant à Paris avec sa fille de 15 ans, elle s'imagine que l'exil ne durera que quelques mois, que le régime va tomber, comme tout le monde le croit à l'époque. Mais la guerre civile s'enracine.

Les jeunes martyrs

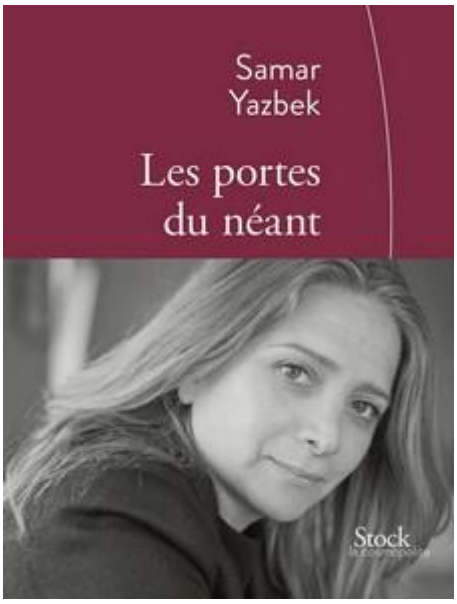
Le 10 octobre 2011, elle participe au Théâtre de l'Odéon, à la soirée de solidarité, *La Syrie... vers la liberté*. De nombreuses personnalités politiques de premier plan sont là. Sur scène, elle fait lire des témoignages de Syriens qu'elle a recueillis. Un fils emprisonné écrit à son père: - Badigeonne notre porte avec mon sang. Crie: Je ne transigerai pas ! Mon sang n'est pas gratuit.

Mon père, ne cède pas ! Ensuite, elle montre la photo d'un jeune homme pour dire en arabe: " N'entamez aucun dialogue avec votre bourreau. Ne désespérez pas, même si le monde entier vous tourne le dos. Voilà ce qu'écrivait Ghiat Matar, dont le cadavre mutilé fut rendu à sa mère le 10 septembre. Il avait 26 ans. J'ai souhaité, continue-t-elle, sa présence ce soir pour que vous puissiez le regarder... Ghiat et son histoire résument l'histoire des jeunes dans la révolution syrienne. Il a été l'un des premiers à lancer l'appel pour offrir une rose et de l'eau aux soldats. Il n'appartenait à aucun parti, il était pacifiste. Les services secrets ont rendu son corps avec une grande blessure à travers le ventre." Puis elle appelle à une minute de silence pour les jeunes martyrs de la révolution syrienne.

Le plafond de la peur

Pourtant Samar Yazbek déplore le silence du monde: "La Syrie n'a pas beaucoup de pétrole. Alors le prix des morts a moins de valeur pour l'Occident. Ils laissent faire..." Le 26 décembre 2011, le pays a connu sa journée la plus meurtrière depuis la mi-mars. Cent morts civils, selon l'Observatoire syrien des droits de l'homme. Le 29; malgré la présence dans le pays d'observateurs de la Ligue Arabe, les forces de sécurité ont lancé des bombes à clous sur la foule rassemblée place de la Grande Mosquée à Douma. Le 31 décembre, plusieurs centaines de milliers de personnes ont pris à nouveau la rue dans tout le pays. Il y a eu plusieurs dizaines de morts. Des films amateurs, envoyés sur Internet, montrent les manifestants faire face aux soldats avec bravoure. Il n'y a plus place pour la peur.

La romancière explique cela: "Tout Syrien a grandi dans la peur. Elle pèse sans cesse sur nous, nous la connaissons bien. Pourtant, malgré la peur, les manifestations ont démarré. Quand la répression est devenue beaucoup plus répressive et sauvage, cela a changé notre rapport à la peur... Tous les manifestants éprouvent ce déchirement où la peur le dispute au courage. Et puis le courage l'emporte, même si la peur est toujours là, si humaine... Il existe comme un plafond de la peur. D'abord il nous écrase. Quand on apprend l'horreur de la répression, la peur décuple. Ensuite, les manifestants ont compris que, s'ils s'arrêtaient maintenant, le pire les attendait. Le régime se vengerait d'eux. Ils ne pouvaient plus revenir en arrière, comme en Tunisie, en Egypte. Alors, le plafond de la peur s'est relevé."



Dans les mois puis les années qui ont suivi, la situation n'a cessé de se dégrader. Le temps jouait contre la révolution. Les djihadistes se faisaient de plus en plus nombreux; la révolution était en train d'être volée, et il y avait toujours les bombardements, de plus en plus forts. A cause de ses appartenances familiales, parce qu'elle était une "personne laïque", qu'elle faisait partie de tout un processus, démocratique et non confessionnel, que les uns et les autres essayaient d'éliminer, parce que Daesh se confirmait sur le terrain, Samar a alors compris qu'elle ne pouvait pas continuer de vivre là-bas.

L'odeur de la mort

La peur oubliée, par trois fois, elle refait pourtant le voyage, en 2012 et 2013: elle se rend dans la région d'Idlib, en se faufilant sous les barbelés de la frontière turque, pour recueillir à nouveau les témoignages. "Ce que j'ai vécu dépasse l'imagination. C'est mille fois plus terrible que l'imagination... J'ai approché la mort, j'ai senti son odeur, je l'ai vue... La mort n'a rapport avec rien, et surtout pas avec l'amour... Quand tu te sens impuissant devant la mort, tu te sens responsable, comme si tu avais participé à cette mort."

Elle veut témoigner pour les enfants, ceux qui n'ont connu que la guerre, les enfants qui ne bénéficient plus d'aucun enseignement. Les enfants embrigadés, haineusement, se détournent de leurs parents. Elle veut témoigner pour les femmes. Elles sont utilisées comme armes de guerre. En plus de la torture, elles subissent les viols, qui les détruisent physiquement, psychiquement et socialement. Couvertes de noir de la tête aux pieds, les jeunes veuves sont mariées de force à des combattants étrangers: "Toutes ces scènes évoquent une époque archaïque, comme si la flèche du temps s'étaient inversée".

En Europe, Samar Yazbek est récompensée par des prix littéraires défendant la liberté d'expression et le courage. Avec l'argent des prix, elle a fondé une association qui s'occupe de femmes rurales en Syrie ou dans les camps de réfugiés en Turquie et au Liban. Elle insiste sur les cours d'informatique, d'anglais ou de français, pour "apprendre aux Syriennes à résister à l'esprit rétrograde des djihadistes".

Le fil de la vérité

On lit dans *Les Portes du Néant*, qu'elle vient de publier en France[638], une suite de récits tous terribles, qu'elle a recueillis lors de ses trois voyages. Narratrice du récit, elle reste "ce fragile fil de la vérité qui avait été obscurci par l'histoire". Ce n'est pas une fiction, Samar Yazbek le dit avec ses mots: "On dit qu'il faut beaucoup d'imagination pour écrire un roman; je dis, moi, qu'il faut d'abord du réel, ensuite du réel, et enfin du réel."

L'écriture est féminine, sensible et puissante à la fois. La traduction de l'arabe au français, par **Rania Samara**, est parfaite. La traductrice, elle aussi, est consciente de "sa mission". Née à Damas, où elle a appris simultanément l'arabe et le français, elle est arrivée à Paris en 1998. Professeure de littérature française à l'université de Damas, elle était invitée par la Sorbonne pour un programme d'échange universitaire. Elle pensait repartir, et puis elle est restée. Depuis le début de la révolution, Rania n'est pas retournée en Syrie. Une partie de sa famille y est toujours. Il y a, entre Samar et Rania, entre l'écrivaine et sa traductrice, plus qu'une complicité, une empathie. Samar Yazbek vit son exil comme une mort annoncée. Mais elle veut ouvrir les portes de la vie à sa fille, aujourd'hui Parisienne. Et tant qu'elle le pourra, elle témoignera, pour que jamais l'on n'oublie ces femmes, ces hommes et ces enfants qui, sous la torture la plus immonde, n'avaient qu'un seul mot à leurs bouches agonisantes... Celui de "liberté".[639]

Bassma Kodmani pour abattre les murs

(août 2011)

Avenue Hoche à Paris. La très sélecte *Académie Diplomatique Internationale* ouvre ses portes dorées aux colloques et rencontres de la "communauté diplomatique " et des "milieux d'affaires". L'ADI est " une institution indépendante et neutre qui a pour vocation de promouvoir une diplomatie moderne et de contribuer à la compréhension, à l'analyse et à l'anticipation des dynamiques émergentes dans les affaires internationales. ". Avec une telle ambition, on pourrait se dire que cette noble institution (crée en 1926 dans la foulée de la Société des Nations) avait probablement prévu le *printemps arabe*. Ce n'est pas tout à fait faux. Encore eût-il fallu écouter sa directrice de recherches, syrienne, en France depuis 1968, année où ses parents ont été contraints de quitter la Syrie pour des raisons politiques.

Jour après jour, Bassma Kodmani suit la révolution syrienne. Tout a commencé en mars 2011 à Deraa. " L'incident qui a mis le feu aux poudres, raconte-t-elle, est le fait qu'un groupe de lycéens armés de craies ont écrit des slogans hostiles au régime sur les murs extérieurs de leur

---

[638] éd.Stock, 2016

[639] A lire également: *Les gardiens de l'air* (Actes Sud, Sindbad, 2014), un roman de Rosa Yassin Hassan, romancière syrienne, opposante au régime et militante féministe, également originaire de la région de Lattaquié (*parmi les sources de cet article: L'Orient littéraire, Le Monde, Libération, BibliObs, Marshallah News, En attendant Nadeau, La Vie, RFI, Babelmed, L'Express, le JDD, Télérama*)

établissement. Les forces de sécurité se sont abattues sur les adolescents pour les arrêter et les emmener à Damas. Les familles se sont alors rassemblées dans la principale mosquée de la ville pour discuter de l'affaire, mais des hommes armés les ont attaquées en tirant dans tous les sens. Appelé à l'aide pour soigner les blessés, un médecin accompagné de deux infirmières a été accueilli à son arrivée devant la mosquée par un déluge de feu. Il est mort, tandis que ses assistantes ont été blessées. C'est comme ça que la contestation a commencé à Deraa avant de s'étendre dans le reste du pays. " La répression agit désormais comme allumeur du mouvement plutôt qu'elle ne dissuade. " Tout individu qui descend dans la rue une fois continue de descendre tous les jours, comme s'il y avait une addiction, disent certains. En descendant manifester, les Syriens prennent la mesure de l'enjeu : s'ils cessent leur soulèvement, leurs morts seront morts pour rien et la dictature se prolongera encore plusieurs décennies. La population connaissait la barbarie du régime et savait qu'elle entrait dans une guerre totale contre lui. C'est la raison pour laquelle ceux qui sont dans la rue sont des jeunes des classes plutôt défavorisées, ceux dont on dit qu'ils ont peu à perdre car ils sont pauvres et souvent appauvris davantage par la cherté de la vie. Ils sont le plus souvent sans emploi et leur rage contre le régime est nourrie par la corruption. C'est le binôme répression-corruption qui rassemble les Syriens contre le pouvoir. Le nerf de ce pouvoir a toujours été la peur. Entretenir la peur de mesures punitives sévères chez les opposants politiques. Cela signifie de longues années de prison toujours accompagnées de torture mais aussi de mesures contre les autres membres de la famille, comme leur licenciement par exemple. La peur de punitions collectives massives comme le massacre de Hama, en 1982. La peur chez les minorités à qui on fait croire qu'elles sont menacées et ont besoin de la protection du régime. La peur enfin chez tous de l'instabilité avec le spectre de l'Irak, du Liban, du Soudan et de l'Algérie des années 1990. Cette peur a tétanisé le pays jusqu'en mars 2011."

Bassma Kodmani, politologue, brillante universitaire, enseigne au Collège de France et dirige un réseau d'instituts de recherche arabes, à l'écoute de l'évolution profonde des sociétés du Maghreb et du Machrek. L'*Initiative Arabe de Réforme* (ARI) a été lancée, au départ, par trois Instituts (égyptien, jordanien et palestinien) qui ont décidé qu'il fallait proposer une approche alternative à celle qui prévalait en Occident. L'idée était de dire : " C'est au monde arabe d'orienter et de guider vers la démarche à suivre dans chaque pays et d'identifier les acteurs des réformes. " L'objectif de l'ARI est d'animer le débat, de mettre ensemble des intellectuels et des acteurs de la réforme en provenance de la société civile, de faire parvenir aux Occidentaux une certaine vision de la réforme telle qu'elle est formulée par les chercheurs arabes. Les fonds proviennent d'un milieu intéressé par les réformes mais sont suffisamment diversifiés pour préserver l'indépendance.

En juillet 2006, dans un entretien au *Figaro*, Bassma Kodmani voyait émerger "un mouvement d'opposition civique et modéré", non représenté par les partis politiques. " Les partis politiques ont joué un rôle dans les années 50 puis les espaces politiques ont été fermés. Souvent ils souffrent de la coopération avec le pouvoir et ils ont très peu de crédibilité. Les partis politiques n'ont aucun programme social. Seuls les islamistes ont un discours à l'attention des pauvres ou des défavorisés. " Il faut dés lors, dit-elle, avoir un dialogue critique avec eux, " qu'ils aient des visages, des leaders, une adresse, un programme ", qu'ils s'engagent à respecter une société plurielle. En juin 2008, dans le Monde diplomatique, elle décrit parfaitement l'approfondissement progressif du divorce entre les sociétés arabes et les pouvoirs en place, autoritaires et prédateurs. Déboussolées, les sociétés se tournent vers la religion. Une jeunesse aisée et qualifiée se radicalise, se tournant vers l'action violente.

Mais les institutions religieuses s'opposent à cette violence, cherchant plutôt à construire des modèles alternatifs d'organisation sociale. Bassma Kodmani publie, en cette année 2008, le livre *Abattre les murs* [640]. Elle explique comment, après cinquante ans de gel de la vie politique sous des régimes autoritaires, les sociétés arabes sont en train de sortir de leur apathie. En Syrie, après plus de cinq mois d'émeutes, il y a une urgence : arrêter le bain de sang, et une perspective. Bassma Kodmani est affirmative : " Le régime va tomber. C'est inéluctable. "

[640] éditions Liana Levi

Nora Benkorich pour comprendre la révolution syrienne

(août 2011)

Le Prix Michel Seurat a été institué pour honorer la mémoire de ce chercheur du CNRS, spécialiste des questions islamiques, disparu dans des conditions tragiques. Il vise à aider financièrement chaque année un jeune chercheur, ressortissant d'un pays européen ou d'un pays du Proche-Orient ou du Maghreb, contribuant ainsi à promouvoir connaissance réciproque et compréhension entre la société française et le monde arabe. Le 16 juin 2011, c'est **Nora Benkorich** qui a reçu ce Prix, des mains de Michel Wieviorka, pour son projet d'enquête de terrain: Militer en contexte autoritaire, le cas des Frères musulmans syriens, le passage d'un mouvement politique à un mouvement social ?

Doctorante à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, attachée de recherche et d'enseignement à l'histoire contemporaine du monde arabe au Collège de France, Nora Benkorich publie des articles d'une très grande rigueur d'analyse et d'une extraordinaire précision sur des sujets complexes et en pleine mutation. Dans *Hitler, les Arabes et les Juifs* (La vie des idées, juin 2010), elle remet en cause une vision essentialiste du monde arabe qui, avec souvent des relents islamophobes, ferait de lui l'allié du nazisme à l'instar du mufti de Jerusalem: "Si certains Arabes, pour des raisons variées, ont soutenu le régime nazi, d'autres, et en plus grand nombre, ont pris parti pour les Alliés et se sont élevés contre l'antisémitisme." Dans *Femmes engagées au Moyen-Orient* (La vie des idées, décembre 2010), elle montre, à la suite des auteurs d'un numéro de la revue *Mouvement social*, comment certaines femmes, au Moyen-Orient, s'investissent dans le renouveau religieux, dans la revendication d'un nouveau statut social et politique, et se réapproprient la question nationale. L' **I***nstitut d'études de l'Islam et des Sociétés du Monde Musulman* (IISMM) actualise en juillet 2011 sa note de lecture sur *Les mille facettes de la Syrie contemporaine* :
"Le paysage social syrien, loin d'être devenu une entité homogène et figée, se compose d'une multiplicité de cultures, de croyances et de pratiques. La politique menée par les dirigeants ba'thistes a in fine contribué à exacerber certaines formes d'expression identitaire - religieuse, ethnique, tribale."

Nora Benkorich, née à Arras d'une famille algérienne, espère pouvoir terminer sa thèse dans les mois qui viennent. Depuis la publication le 24 mai 2011 d'un article en pleine page du Monde sur les événements syriens, elle a été très sollicitée par les médias. Elle a fait quelques interventions radio et quelques papiers, a des commandes pour des revues scientifiques, des demandes d'interventions à des débats et à des tables rondes, mais se voit obligée de refuser un certain nombre d'interventions dans la presse, faute de temps, pour pouvoir boucler sa thèse. Dommage ! Car dans certains médias français grand public, où on s'empresse de recourir toujours aux mêmes consultants pour s'exprimer sur "le printemps arabe", on préfère souvent les "intellectuels faussaires" à plus-value commerciale aux véritables experts à plus-value intellectuelle.

Aïcha Arnaout, la poésie près du peuple

(juillet 2011)

La révolution syrienne l'a fait naître. Aïcha Arnaout n'y croyait plus. Depuis son arrivée en France en 1978 jusqu'en 1982, elle s'est trouvée impuissante face aux massacres qui ont touché plusieurs villes de Syrie. A Hama, en 1982, le pouvoir syrien a écrasé dans le sang la révolte faisant 30 à 40000 victimes, portées disparues. Pendant trente ans, la main de fer va taire le peuple derrière un vernis réformateur et le monde ferme les yeux au nom des intérêts stratégiques. Ces derniers mois, Aïcha Arnaout avait suivi avec émerveillement les révolutions tunisienne puis égyptienne. Elle ne pensait pas que pour la Syrie ce fût un jour possible. Lorsque la révolte a commencé, elle n'en croyait pas ses yeux. Aïcha est née à Damas de parents albanais immigrés, mais elle se sent biologiquement liée au peuple syrien. Elle est poétesse, auteure de plusieurs recueils d'une grande pureté d'écriture aux Editions *Al Manar Méditerranées* [641].

Elle écrit en français et en arabe. *Etre et désêtre*. En juillet 2011, Aïcha écrit des cris, des phrases éparpillées sur des dizaines de bouts de papier posés sur sa table de travail. Elle tient des listes de noms de ceux qui ont disparu (3000), sont morts (1800 dont une centaine d'enfants), détenus (16000), réfugiés (15000). Elle dévore les quelques images qui sortent du huis-clos. sa mémoire retient les visages. Ses yeux boivent les couleurs des vêtements.

Le 30 juillet 2011, elle a organisé le *Global Syria Day Save our children* à Paris avec *Souria Houria* (Liberté Syrie). Elle organise des sit-in à Châtelet, des soirées culturelles où la poésie tient une large place. Elle contacte les écrivains, les poètes, les cinéastes pour constituer un mouvement international. Commencer par la Syrie pour repenser le monde.[642]

Bülent Kiliç et la douleur des gens

(septembre 2015)

L'Agence France Presse dispose d'un réseau de collaborateurs de 80 nationalités différentes, dont 500 photographes parcourant les points chauds du globe. L'AFP diffuse près de 3000 photos par jour. Parmi elles, quelle sera celle qui fera le tour du monde, qui fera changer l'opinion mondiale ? "Quand j'ai appuyé sur le déclencheur, raconte Nilüfer Demir, la jeune journaliste turque de l'Agence de presse Dogan, auteure de la photographie de l'enfant noyé de Bodrum, je me suis dit que je devais parler de cette tragédie. Le meilleur moyen était de le faire avec une photo, et je pense que nous avons réussi."

Quelques jours plus tard, le 5 septembre 2015, son compatriote Bülent Kiliç (AFP) a été récompensé du *Visa d'Or News*, lors du 27ème Festival international de photojournalisme *Visa pour l'Image* à Perpignan, pour son travail sur le passage des réfugiés à la frontière turco-syrienne en juin 2014. Les images de cette foule de réfugiés, se frayant un chemin à travers les clôtures de barbelés au poste frontière turc d'Akçakale, ont fait la une des médias internationaux.

"En moins de dix minutes, quelques 20 000 personnes s'étaient entassées, racontait-il récemment. J'ai photographié une tragédie pendant quatre heures. Presque une personne sur deux avait des bébés dans les bras, criant et essayant de passer à travers la brèche. L'ouverture était si petite que les gens se marchaient dessus pour franchir le poste. Les enfants étaient hissés par-dessus les barbelés. J'espère ne jamais revoir ça" a précisé Bülent Kiliç. Les reportages de Bülent Kiliç en Ukraine, en Turquie et en Syrie lui ont valu de nombreux prix, notamment au *World Press Photo*, au prix *Bayeux-Calvados* des correspondants de guerre, à l'*Association des Photographes de la Presse Nord-Américaine* (NPPA), au *China International Press Contest* (CHIPP).

---

[641] dernière oeuvre, *La traversée du Blanc*, Ed. Atelier de Villemorge, Angers, 2011

[642] d'après l'entretien avec Cécile Oumhani pour *Babelmed*, 27 juillet 2011

Il a également été désigné meilleur photographe d'agence de l'année 2014 par le magazine américain *Time* et le quotidien britannique *Guardian*.

(Bülent Kiliç, en 2010)

Bülent Kiliç, né en 1979, a débuté sa carrière comme journaliste pour la presse locale. Devenu reporter-photographe en 2003, il a rejoint l'AFP comme pigiste deux ans plus tard. Il est basé à Istanbul, d'où il manage l'équipe de photographes de l'AFP en Turquie. Le 7 janvier dernier, Bülent rigole avec d'autres gars de l'AFP à Paris. Ils lui disent: "Eh Bülent, tu n'as pas envie de venir à Paris ?". Il leur répond: "Pour quoi faire ? Photographier des manifs ? Des couples qui s'embrassent ? Non merci, je m'ennuierais." Et le même jour, il y a eu l'attaque à *Charlie Hebdo* ! Dans ce boulot, il faut être toujours sur le qui-vive. En Turquie surtout, où on ne sait jamais ce qu'il peut se passer: "On a la Syrie à côté, plein de terroristes à nos frontières, donc on ne sait pas ce qu'ils peuvent faire. On a aussi le problème des Kurdes, les migrants... Ces cinq dernières années, ça a été le bordel en Turquie, et ça risque d'être pareil pour les cinq prochaines... Je dois bosser sur cinq sujets à la fois: photographier un match de foot, aller à la frontière puis décrocher pour aller faire un bateau de migrants qui coule..." Celui que les professionnels n'hésitent pas à désigner comme le meilleur de sa génération s'est confié récemment à Ijsberg Magazine, dans un café tranquille proche de la place Taksim[643]. Extraits...

Est-ce compliqué d'être le témoin de son propre pays ?

Oui, c'est très compliqué. J'ai deux exemples. Une fois, dans l'Est de la Turquie, une trentaine de civils qui trafiquaient des cigarettes à la frontière avec l'Irak ont été tués par deux avions de l'armée turque. C'était en 2011, juste avant le nouvel an. Il n'y avait personne sur place et j'y suis allé. Quand j'ai vu les gens pleurer là-bas, ça a été dur pour moi, ça m'a vraiment touché. Je pleurais et je prenais des photos en même temps. C'était compliqué comme boulot. La deuxième fois, ça a été l'explosion de la mine de Soma (le 13 mai 2014, ndlr). Sur place, j'ai vraiment essayé de mettre mes sentiments de côté, de me concentrer sur mon boulot... mais une fois que ça a été fini, je n'étais pas bien, parce que ce sont des gens de mon peuple. Cela fait partie du métier de

[643] propos recueillis par Olivier Remy et Antoine Védeilhé

ressentir ce genre de choses aussi. Si vous ressentez la douleur des gens, leurs sentiments, vous ferez une meilleure photo que si vous êtes hermétique à tout ça. Mais vous savez, je suis un professionnel, alors je me dis que je ne dois pas rater une photo. Sur le terrain, il n'y a que la photo qui compte.

C'est quoi une bonne photo pour toi aujourd'hui ? Qu'est-ce qu'il est important de montrer ?

Je fais attention aux visages. Si tu sens qu'un visage témoigne d'une atmosphère particulière, il faut le prendre en photo. Par exemple, à Kobane, quand la ville a été libérée, j'ai vu des gens heureux. Ils ne riaient pas, mais je pouvais voir sur leur visage qu'ils étaient heureux. Il y avait un homme qui parlait à son fils et le gamin a regardait son père comme un héros. Voilà, ça, c'est une bonne photo. Si tu prends le temps de regarder les gens, tu sauras faire une bonne photo. Mais, parfois, tu as juste à attendre au milieu de nulle part, être patient et, en un instant, il se passe quelque chose.

Comme la photo de l'explosion à Kobane ?

Voilà. Là, tu ne peux rien faire. Si ça se passe devant toi, tu as juste à prendre la photo si tu peux le faire; ça dure une seconde: tu prends la photo et tu te baisses à cause du souffle de l'explosion... Parfois je regarde le boulot de certains confrères, et je m'aperçois qu'il n'y a aucun sentiment derrière leurs images. Ils sont là avec leurs lunettes de soleil, à mâcher leur chewing-gum vulgairement au milieu d'un cimetière ou d'un camp de réfugiés. C'est indécent et irrespectueux. Pour moi ce ne sont pas des photographes, ils ne respectent pas les gens. il faut respecter les gens que vous allez photographier pour qu'ils vous respectent et qu'ils acceptent que vous fassiez votre travail. Il suffit d'un regard...

Tu es fier de certaines photos ?

Je suis content de mon travail à Kobane. Tout le boulot que j'ai fait là-bas était important. Je suis aussi fier de ce que j'ai fait en Ukraine la première fois où j'y suis allé. J'étais allé en Syrie, mais l'Ukraine, c'était différent. Je ne connaissais pas ce genre de situation à mi-chemin entre une manifestation et la guerre. Je ne savais pas à quoi m'attendre. Je suis arrivé à Kiev un soir, j'ai posé mes affaires à l'hôtel, je suis sorti et, dix minutes plus tard, j'ai fait une photo d'un manifestant en feu. C'était incroyable. J'y suis resté trois semaines et j'ai fait quelques bonnes photos.

(*Il laisse un temps de silence...*)

Vous savez, c'est une sorte de drogue d'être sur ce genre de terrain. Ce n'est pas facile de rester chez soi, d'être à Istanbul et de voir que tant de choses se passent autour de vous...

Plus récemment, il y a eu ton travail à Akçakale, au poste frontière entre la Syrie et la Turquie.

Oui, c'est vrai que le public a été marqué par ces photos... J'avais entendu dire que les combattants kurdes avançaient pour reprendre Tal Abyad, occupé par le groupe Etat Islamique et j'étais persuadé que quelque chose allait arriver. Pendant une semaine, je suis resté là-bas à attendre qu'il se passe quelque chose. J'ai dû insister auprès de l'AFP pour qu'ils me laissent sur place. Puis une bataille féroce s'est engagée et les habitants ont commencé à fuir la ville.

Quand ces personnes sont arrivées au poste-frontière, je me suis positionné en attendant que les autorités turques ouvrent le passage. Sauf que les réfugiés, eux, n'ont pas attendu la prise de décision. Par centaines, puis par milliers, ils ont foncé vers la clôture frontalière et ont commencé à courir vers le poste-frontière, en même temps, du côté turc, des réfugiés syriens se sont aussi dirigés vers la clôture pour les aider à passer. J'ai eu une poignée de secondes pour me décider à les suivre. J'ai pris ce risque parce qu'il y avait des milliers de personnes et que d'habitude, c'est impossible d'approcher si près de la frontière car c'est illégal. Mais là, dans ce genre de situation, plus aucune règle ne s'applique... J'ai vu les soldats turcs tenter de bloquer l'accès et j'avais en face de moi les réfugiés qui sautaient par-dessus les barbelés.

Ce que je vois à ce moment-là dépasse mon imagination. J'entendais des gens qui me criaient dessus pour savoir pourquoi je faisais des photos. Il y avait beaucoup de combattants de Daesh dans le coin. Avec du recul, je suis persuadé que certains jihadistes ont profité de l'occasion pour entrer en Turquie mais, sur le coup, je ne pensais à rien d'autre qu'à faire des photos. Un moment, pendant que j'étais au sol, des gens passaient au-dessus de mon corps et là j'ai vu une mère et son enfant qui essayaient de traverser par un trou de souris. Je me suis dit: "Peu importent les conditions, Bülent. C'est un travail difficile, mais tu dois le faire"...

Il t'arrive d'avoir peur ?

Bien sûr que j'ai peur parfois ! Avoir peur, ça aide à rester en vie. La première fois, en Syrie, c'était dingue. On a roulé une heure depuis la frontière pour atteindre Alep puis, le soir, on est rentrés en Turquie. Et le lendemain on a recommencé. Tous les jours, tu fais l'aller-retour à Alep et tu sais que tu es une cible, que tu peux être abattu n'importe quand; ça te rend fou ! Tu as les avions au-dessus de toi, ils visent et bombardent la voiture qui est juste devant toi, tu flippes. La première fois à Alep, en août 2012, c'était incroyable. Mon collègue Marco Longari, rompu à ce genre de situations, m'a dit: "Je connais la guerre, je sais ce que c'est. Mais une guerre comme celle-ci, je n'ai jamais vu ça". Il pleuvait des barils de bombes, ça n'arrêtait pas... On ne peut même pas dire que c'était des bombardements, c'était plus intense encore, comme de la pluie... Sur le chemin du retour vers la Turquie, des avions ont bombardé la ville d'Azaz, juste devant nous. On est sortis de la voiture. J'ai pu faire des photos incroyables de gens qui fuyaient la ville. Quand j'ai enfin pu envoyer mes premières photos, les éditeurs de l'AFP étaient heureux de recevoir les images. J'étais vivant et j'envoyais des photos très importantes. L'une d'elles a fait la une du New-York Times...

La naissance de mon enfant m'a fait prendre encore plus de précautions qu'avant... Mais avoir une femme, des enfants, ce n'est pas ça qui doit t'empêcher de faire ce métier. Ce métier, aller à la guerre, tu ne le fais pas si tu n'en as pas envie. Si tu ne veux pas aller à la guerre, tu n'as qu'à faire des photos de sports ou de manifs sur Istiqlal, au milieu de centaines de photographes... Mais ça ne fait que cinq ans que je rapporte ce qu'il se passe dans le monde. J'ai envie de continuer pendant 15 ans encore."[644]

[644] Retrouvez ici en lien l'entretien intégral sur son support original

Un génie très civil

(mai 2008)

Arrivé en France à l'âge de 21 ans, venant de sa Syrie natale, il est naturalisé depuis 15 ans. Son épouse est d'origine marocaine. Tous ses enfants sont nés ici. Quand **Bakkour Kattan** n'est pas dans sa boutique de photocopies du boulevard Charlemagne à Nancy, il est sur les concours d'inventeurs comme au Lépine, dont il est maintenant un habitué avec ses quelques 300 créations.

(Bakkour Kattan)

Tous les habitants du quartier (on pourrait même presque dire de la ville) connaissent Bakkour Kattan, sa serviabilité, son humeur toujours égale, son humour aussi. Les personnes âgées qui arrivent dans sa boutique de photocopies, il les accueille chaleureusement en leur disant: "Bonjour la jeunesse !".

Une dame de plus de 80 ans entre dans le magasin. Il se précipite pour l'aider à grimper les deux marches et lui tend une chaise pour s'asseoir. Un monsieur, d'un certain âge lui aussi, la suit : "Bonjour Lépine, comment ça va ?". Il engage la conversation, sur tout et sur rien. On parle de Paul Bocuse. Puis une dame, genre artiste, arrive, très préoccupée par les quelques photocopies qu'elle devait faire, avec des agrandissements, des recto-verso. Bakkour est très prévenant avec tout le monde. Une jeune étudiante vient de finir ses copies. Elle s'apprête à sortir. Il lui fait délicatement la bise. Les étudiants, nombreux dans ce quartier où siège le CROUS, passent là pour faire quelques photocopies et un brin de causette. On ne lâche souvent en sortant d'ici que quelques centimes d'euro. Pas cher le service et le bon temps passé ! J'attends les quelques minutes de répit (rares) pour enfin pouvoir engager la conversation.Toute la journée, la boutique ne désemplit pas, les copieurs tournent, (presque) jamais en panne, le matériel est parfaitement entretenu par Bakkour lui même. Quand c'est les vacances scolaires, comme le jour où nous sommes passés lui rendre visite, l'un ou l'autre de ses six enfants, tous étudiants et tous plutôt doués en classe, accompagne Papa et donne un coup de main. "*Ils apprennent le métier*", dit Bakkour.

Bakkour Kattan est né à Alep en Syrie, il y a 50 ans. Son père déjà était un bricoleur et un grand créatif. Il a inventé une machine à nettoyer le carrelage mais n'a jamais déposé de brevet. Cela ne se faisait pas à l'époque en Syrie. Bakkour a passé deux bacs, un bac technique et un bac scientifique (en "candidat libre"). Il a fait beaucoup de stages de toutes sortes et surtout lu beaucoup de livres techniques. Il a tout appris dans les livres et en tâtonnant, en bricolant. En Syrie, Bakkour était un jeune homme très actif : il écrivait de la poésie, des chansons pour la radio, jouait au théâtre, dessinait,... Il était très actif au sein du Syndicat des Jeunes.

Il est arrivé en France, à Lyon, pour y apprendre le français et y poursuivre ses études de prothésiste dentaire. Il a opté ensuite pour la pharmacie avant de bifurquer vers la géologie. Son

frère l'a rejoint pour se soigner. Atteint d'une grave maladie, il est mort à Lyon il y a maintenant 22 ans. Son souvenir est très fort dans le coeur de Bakkour qui parle encore de lui très souvent. Sa foi en Dieu a aidé Bakkour dans les moments les plus difficiles de sa vie. Et les difficultés nombreuses ne lui ont jamais ôté son sourire et son humour.

(les inventions à l'arrière du magasin)

(sur un stand de foire en Belgique)

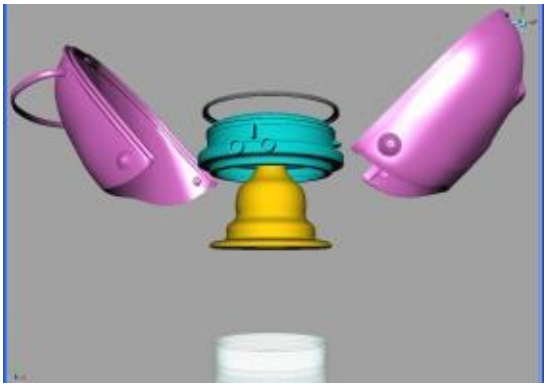
Ce sont ses études en pharmacie qui ont amené Bakkour à Nancy, ville qu'il n'a plus jamais quittée. Lorsqu'il a ouvert sa première boutique, le propriétaire de l'immeuble lui a demandé de payer 6 mois d'avance, parce qu'il était étranger. Sa demande de nationalité a été d'abord ajournée pour une supposée infraction au code du travail. Il a finalement pu devenir français. Pour s'installer là où il est aujourd'hui, au Boulevard Charlemagne, on lui avait demandé d'acheter tout l'immeuble pour pouvoir y ouvrir un magasin ! Il a finalement réussi à faire décomposer le lot et a acquis ce local avec garage où dans les premiers temps, il avait aménagé une pièce à vivre. Le magasin aujourd'hui comprend la pièce des photocopieurs, une autre (petite) pièce où sont entreposées les 300 inventions (!), et le garage.

(des gobelets qui ne se renversent plus...)

Bakkour Kattan a rencontré sa femme, d'origine marocaine, par l'intermédiaire d'un ami. Ils se sont fiancés une semaine plus tard et mariés après trois semaines. Ils ont eu ensemble six

enfants qui ont aujourd'hui de huit à dix-huit ans. Tous les enfants sont nés ici. Bakkour est plutôt fier d'eux. Il parle des aînées : "*Elles se débrouillent pour travailler pendant les vacances*". Son épouse tient de temps en temps la boutique quand Bakkour Kattan est parti. Il part souvent pour présenter ses créations à des clients potentiels, à des partenaires, à des expositions. Car Bakkour Kattan est d'abord un génial inventeur. Chacune de ses inventions est l'objet de multiples discussions avec les clients du magasin de photocopies qui sont ses premiers vecteurs de publicité. Et la particularité des inventions de Bakkour est qu'il réinvente le quotidien. La vie quotidienne est pleine de ces objets que l'on manipule avec toujours de petits désagréments. Bakkour, lui, trouve une solution à chaque problème. Depuis son enfance, il bricole, il invente et son génie a déjà fait le tour des médias locaux, du journal municipal de Villers-les-Nancy où il habite à l'*Est Républicain* ou *France 3*, *RTL9*, la *RTB* belge, *TLM* à Marseille,... Il est aussi passé à plusieurs reprises sur des médias nationaux: *Attention à la marche*, sur TF1, *C'est mon choix*, avec Evelyne Thomas ! Pour ce responsable de l'*Association des Inventeurs de Lorraine* (il en a été le Président pendant quinze ans), communiquer est important, et un jour peut-être, à force d'énergie et d'abnégation, il fera la rencontre professionnelle déterminante...

(des peignes qui restent propres...)



(des biberons qui ne fuient plus...)

Sur les murs de la boutique, on peut voir les diplômes du Lépine encadrés et bien en vue qu'aucun client ne peut ignorer. Et tout juste à côté, le poème de Stéphanie, une amie, intitulé tout simplement "*L'invention*" (2001). Bakkour Kattan, c'est l'homme aux 300 objets géniaux. Il a presque une idée nouvelle à la minute. Il trouve une solution à tout et il tente de commercialiser ses inventions. Il tente, car ce n'est pas toujours facile. Il a bien conscience de certaines discriminations quand, pour le même objet, il envoie chez un partenaire quelqu'un d'autre en mission, moins arabe, plus féminin, ... et que le produit trouve son marché ou gagne la médaille d'or. "*Et pourtant, c'est le même objet !*", feint-il de s'étonner. Il a parfois connu des "partenaires" véreux qui lui ont fait perdre de l'argent. Il y a ceux qui font semblant de s'intéresser et qui lui piquent les plans, ceux à qui il paye la réalisation de prototypes bâclés qui ne fonctionnent pas, ceux qui ne respectent pas les contrats ou compromis, ceux qui font des promesses et disparaissent dans la nature, ... Mais ce sont d'abord les gens de la rue qui lui reconnaissent son génie lorsqu'il fait des démonstrations privées au magasin, et les visiteurs des concours qui voient les démonstrations sur les stands. Sur les concours, Bakkour Kattan additionne les médailles (d'or, d'argent, de bronze) - il est particulièrement fier du Trophée de la Ville de Lyon - et d'une année à l'autre, il revient avec des produits sans cesse améliorés.

Avec Bakkour, les prises de courant n'empêchent plus d'accoler un meuble à un mur, elles sont latérales et non plus tournées vers l'extérieur, les prises multiples ont chacune leur interrupteur au lieu du seul interrupteur central, les balais tiennent debout tout seul (cela évite de tout salir et cela tient moins de place), et ils sont même capables de gratter la neige, les brosses à cheveux se nettoient toutes seules de leurs résidus après usage, les sacs aspirateurs conviennent à tous les modèles même les plus anciens, ils sont lavables et réutilisables, les cannes sont antidérapantes, les ceintures de sécurité s'adaptent à tous les sièges, les tétines se referment automatiquement quand bébé arrête de boire, plus rien ne coule et quelle que soit la position du

biberon, ce qui évite de laisser du liquide partout, garantit une meilleure hygiène et maintient la température, le cabas du marché ne fait plus mal aux mains grâce à des anses adaptées, on peut ranger ses euros et les retrouver plus facilement grâce à un porte-monnaie qui classe les piécettes, la table de salon devient une table à tout faire, à langer, à repasser, à écrire,... et les escabeaux, les tabourets, les accessoires sont intégrés, le stylo est multi-usage, il fait taille-crayon, gomme, crayon, règle, ciseaux, le stylo se fait trousse, le fume-cigarettes récupère les cendres, la cuillère à thé permet d'égoutter le sachet sans se salir les doigts, le lavabo a désormais son déboucheur, le bouchon flotteur est hermétique, le pot d'échappement refroidit les gaz...

"Parce qu'il est papa de filles, que sa femme est coiffeuse, il connaît bien le problème des siphons bouchés, qui perdent leurs joints à force d'être desserrés et serrés à toc. Ici, le joint est torique, intégré dans un pas de vis. "*Du coup, un simple serrage, à la portée de tous et le tour est joué*". Bakkour Kattan a même décliné son astuce, en modèle à clips, "*plus besoin de force*", et en modèle avec charnière tournante, "*comme ça, plus besoin de démonter la colonne*". Il assure que ce produit a des chances de se retrouver dans le commerce, promet avoir des touches avec des industriels turcs, syriens, et français." [645]

(des ceintures qui s'adaptent à tous les sièges)

Pour Bakkour Kattan, le monde devient intelligent. Alors pourquoi ce Géo Trouvetout, comme l'appelle la presse locale, est toujours là à faire ses photocopies, un métier qu'il aime certes, mais son but est de pouvoir vivre un jour de ses inventions ? Bakkour cherche LE partenaire qui comprendra son intérêt d'investir à ses côtés.

En attendant, Bakkour Kattan sera encore une fois au Concours Lépine à la Foire de Paris du 30 avril au 12 mai 2008. Il y sera avec le biberon et ses dernières améliorations ainsi qu'un design plus attractif, avec le porte-sucettes, le peigne auto-nettoyant. Si sa réputation n'est plus à faire dans le cercle des inventeurs. le passage à l'industrialisation des produits n'attend qu'un petit coup de pouce.

Bakkour a lancé son site internet www.kattan-diffusion.fr , dont le contenu est encore bien modeste à son goût. Il regrette qu'il ne permette pas encore la vente en ligne. "*Je ne suis pas très fort en informatique*", avoue-t-il modestement. Souvent, il fait faire ses courriers. "*Un courrier écrit par moi va au panier. Quand il est écrit par quelqu'un d'autre, il aboutit*". Ses yeux rieurs expriment sa confiance dans les gens. Arrivé à la cinquantaine, il ose espérer cependant que sa vie vient à peine de commencer, et que sa deuxième vie sera celle du génial inventeur. Un jour peut-être, ses enfants prendront sa succession, non pas seulement de la boutique à photocopies, la succession de son génie. Peut-être plus fort encore que lui.

Bakkour aime par dessus tout ce qu'il a transmis à ses enfants : les valeurs de respect et de dignité, les valeurs de travail et de générosité. Bakkour Kattan est un grand monsieur.

[645] *Est Républicain*

Prairial

(mai 2007)

Prairial est le neuvième mois du calendrier républicain. Il correspond à la période allant du 20 mai au 18 juin. C'est le temps des initiatives. Ici un petit focus sur celles et ceux qui font bouger les lignes dans le paysage social français en cette année 2007.

Des associations

AC Le feu. Le collectif est apparu à la suite des émeutes urbaines de novembre 2005 et depuis lors a établi des cahiers de doléances des habitants des quartiers.

Amirouche Laïdi a créé il y a dix ans (1997) le *Club Averroes* pour défendre auprès des décideurs et des institutionnels la diversité en général et faire la promotion des minorités visibles dans les médias français. Un petit rappel historique : 1976, émission Mosaïques, 1992, Rachid Arhab au JT, 2004, Audrey Pulvar, 2006 : Harry Roselmack, 2007 : Rachid Arhab au CSA.

Banlieues Respects est un collectif interassociatif. Il est notamment constitué de *Citoyenneté et démocratie* (président: Hassan M'Barek), *Ni proxo ni macho* (président: Zouhair Echtouani), *Regards citoyens* (président: Abdel Djermoune), *Africagora* (président: Dogad Dogoui), *UNIR* (président: Ali Essaoui), *l'Afrique en mouvement* (président: Vincent Foalem).

Le Cercle France Euro-Méditerranée a été créé le 24 mars 2007 par Rachid Mokran qui a réuni quelques 300 représentants d'associations et personnalités de toutes sensibilités politiques mais tous "républicains de la diversité", et parmi eux bien sûr les *Marianne de la diversité*.

Objectif diversité,...

C'est aussi l'action que poursuit le ***Club XXIe siècle***, mi-groupe de réflexion, mi-lobby. L'association a pour but de "émontrer et de populariser l'idée selon laquelle la diversité de sa population est une chance pour la France" (article 2 des statuts). Elle propose aux partis de signer une *Charte de la diversité politique*.

Conjuguons nos différences

La France a tout intérêt à s'appuyer sur les compétences des enfants d'immigrés venus du Sud pour gagner le monde. *La France des talents* se retrouve dans toutes les couches de sa population. "*Donnons leur chance aux talents de la diversité*" dit Dogad Dogoui**,** président fondateur d'*Africagora***.**

Créé le 6 mars 1999 à Paris par **Dogad Dogoui**, chef d'entreprise d'origine africaine, le ***Club Africagora*** [646] est une association de 160 cadres, chefs d'entreprises, professions libérales et élus locaux de toutes tendances politiques, engagés dans la promotion sociale et l'intégration professionnelle, économique et civique des citoyens originaires d'Afrique et des DOM-TOM. *Africagora* conçoit et réalise des actions d'aide à l'orientation professionnelle (choix des filières porteuses), de création d'entreprise (gestion de projets) et de parrainage, notamment pour les jeunes diplômés et les porteurs de projets. A travers les témoignages et la valorisation de parcours

[646] www.africagora.org

exemplaires et de réussites, les 3000 sympathisants du réseau se regroupent autour de clubs relais dans 18 villes de l'hexagone.

Africagora appelle les pouvoirs publics et économiques à généraliser la détection précoce des talents - et à ne pas écouter les conseils de ceux qui prônent la recherche des futurs délinquants dès la maternelle - afin d'investir sur les dons et prédispositions des jeunes talents. Africagora soutient la *Semaine de la Diversité*, marquée par une série de manifestations dans une trentaine de villes de France, pour la diversité dans l'emploi, l'économie, la culture, les sports, la vie publique. *Africagora* lance la campagne *Conjuguons nos différences*, avec 50 000 affiches et 200 000 tracts et autocollants, *une place pour tous en France*, distribués et gracieusement fournis aux écoles, associations, administrations, collectivités, fédérations sportives. Dans le même temps, une *Caravane de la diversité* pour l'emploi et la citoyenneté avec un Bus info (orientation, emploi, lutte contre les discriminations et citoyenneté) fait étape dans les principales métropoles françaises.

Les *Assises de l'Intégration* économique et sociale réunissent représentants associatifs, élus locaux, avec des personnalités de la culture, des médias, du sport et de la vie politique pour une *Nuit de la diversité*.

Nos quartiers ont des talents

L'association *Nos quartiers ont des talents* est une passerelle nationale pour faciliter les échanges entre de jeunes diplômés qualifiés et des entrepreneurs. Grâce à sa connaissance du monde économique et de l'encadrement, l'association se met au service des entreprises à la recherche de nouveaux talents avides de mettre en pratique leurs savoir-faire et leurs compétences. Objectif : rétablir un équilibre dans le traitement des candidatures et offrir un réseau auquel les jeunes des quartiers n'ont pas accès.

Talents des cités

Le concours *Talent des cités* récompense les créateurs d'entreprises issus des quartiers défavorisés. En 2007, plus de 350 dossiers ont été déposés, 40 lauréats régionaux ont été désignés dont 15 sélectionnés au niveau national. Samedi 20 octobre, les Prix ont été remis au Sénat aux lauréats en présence du Premier Ministre. Rencontre avac quelques uns d'entre eux.

Mariama Aliane, "sous le ruisseau Mirabeau..."

Mariama Aliane est maman de 4 enfants. A Marseille, elle habite au HLM Méditerranée, rue du Ruisseau Mirabeau. Fille de commerçants, elle a le goût du commerce et de l'autonomie. En recherche d'emploi depuis longtemps, elle se décide à créer sa propre entreprise : une biscuiterie artisanale de vente en gros pour des professionnels. Elle démarche une quarantaine d'entreprises (hôtels, traiteurs, organisateurs d'événements, détaillants et grossistes), une sur deux se dit très intéressée. Sa recherche de financements est en cours. Fin 2007 sera pour elle l'année du grand lancement. Sûr que le Prix de la Presse Quotidienne Nationale, qu'elle a brillamment obtenu, va l'y aider.

Mohamed Bachkat, connexions à haut débit

Sa maman a élevé seule ses enfants au quartier du Mirail à Toulouse. Aujourd'hui, si elle ne comprend pas ce que fait Mohamed, elle est fière de lui parce qu'il travaille. Il est même le génial inventeur d'un mode de calcul permettant de développer des solutions contribuant à sécuriser des systèmes électroniques. Les applications sont concrètes dans la lutte contre le piratage de nos téléphones, de nos ordinateurs, de nos cartes bancaires, etc. Il a déposé un brevet qui lui a valu

une médaille au Concours Lépine. Par *Talents des Cités*, il a obtenu le prix du groupe Casino. Au Mirail, Mohamed Bachkat propose maintenant aux habitants du quartier des activités sportives et de loisirs ainsi que du soutien scolaire. Il a créé une association et l'a appelée *31100 connexions* !

Sophie Michkal, de fil en aiguille

Les tissus et les couleurs, Sophie, styliste modéliste toiliste, en a la passion. C'est un peu un héritage familial chez les Michkal. Dans son quartier d'Ajaccio, elle dessinait déjà des modèles avant de décider de se lancer. Ce qu'elle aime particulièrement, c'est le sur-mesure. Elle a le sentiment de mouler les vêtements sur les personnes. Et la qualité est là. Le bouche à oreille fonctionne. Aujourd'hui, elle veut transmettre sa passion aux jeunes filles des quartiers. Le Club du XXIème siècle l'appuie dans la démarche avec le Prix Talan. Demain, dans les défilés, on pourra dire: "C'est du Michkal" et les jeunes couturières d'Ajaccio seront fières.

Sophiane Al Khaliki, bel et bio

La société *Soins Saveurs Arganiers*[647] a été créée il y a un an. Elle importe des huiles d'argan et les produits dérivés au Maroc et les revend aux professionnels (commerçants, instituts de cosmétique, hammams, pharmacies). C'est Sophiane Al Khaliki, né à Strasbourg et vivant aujourd'hui à Montpellier, qui a eu l'idée de cette activité commerciale, avec d'abord le courage dont il disposait, lui l'athlète, entraîneur sportif, pasionné de sport, la compétence, lui, le juriste et surtout une motivation sans pareil. Sophiane connaissait les vertus de l'arganier dont le bois a été longtemps pillé avant d'être protégé par l'UNESCO. On peut dire que les produits proposés sont bio et même qu'ils s'inscrivent dans une démarche de développement durable. C'est tout cela que la Caisse d'Epargne a voulu récompenser en lui attribuant son Prix.

(production d'huile d'argan par les Berbères du Maroc)

[647] 2bis, rue de la Garenne à Montpellier

Juste-Eriel Mikanoukounou, la bonne pioche à La Belle Beille

La Belle Beille, c'est à Angers. La douceur angevine, vous connaissez ? Juste-Eriel, d'origine congolaise, connaissait plutôt les discriminations lorsqu'il s'est agi pour lui de trouver une place dans le monde du travail. Plutôt que de n'attendre son salut que des hypothétiques missions d'intérim, il décide en 2005 de créer son propre emploi et son entreprise. Ce sera Mavoula Services, une boutique qui propose des produits africains (alimentation, vêtements, cosmétique). On trouve de tout en fait chez *Mavoula Services*[648]: un accès internet, des communications longue distance. Mieux qu'à La Poste, la boutique est un véritable lieu-ressources pour le quartier. L'association Solidarité Congo y a bien sûr trouvé sa place. Juste-Eriel peut continuer à militer dans l'association tout en exerçant son métier. La bonne pioche!

Yacine Ahaddar sur la dalle Kennedy

Avec son copain d'enfance, Sylvain Reminiac, qui a grandi comme lui dans le quartier, Yacine Ahaddar a décidé de donner un nouveau tournant à sa vie. Un tournant à 360° qui allait l'amener... sur la dalle Kennedy à Rennes, là où il a toujours vécu, où il a grandi, où il avait rêvé qu'il animerait une discothèque. Entretemps, il aura un peu voyagé... comme chauffeur routier. Et en fait de discothèque, ce sera un salon de thé qui offrira à ses clients de la soupe, des jus de fruits (frais et pressés), pour les plaisirs de la bouche, et pour le fun, des connexions internet. Après 20 heures, car tous les commerces sont fermés à cette heure-là. Pour ouvrir en novembre, les deux amis ont beaucoup mis de leur poche et se sont aussi fait aider par les associations de la dalle.[649]

Entreprendre dans les quartiers

Les quartiers populaires sont de véritables réservoirs de talents (comme le montre chaque année maintenant le concours *Talents des cités*) et la création d'entreprises dans les quartiers connaît aujourd'hui un vrai succès. Est-ce pour répondre à la discrimination à l'embauche dont sont victimes les jeunes que ceux-ci sont amenés à créer leur propre emploi ? Ou est-ce la preuve que la vitalité de ces jeunes est telle qu'il faille enfin la reconnaître et l'encourager ?

Majid El Jarroudi, consultant pour *Jeunes Entrepreneurs de France*, prend son bâton de pèlerin et il n'est pas à court d'argument.[650]

Yazid Sabeg [651], fils de docker, né en Algérie française, est à la tête de *CS*, l'une des vingt plus grosses SSII françaises. Entre fonds d'investissement et cabinets ministériels, le patron n'oublie pas de s'engager contre la discrimination.

---

[648] 12, avenue Notre-Dame du Lac à Angers

[649] sources : le site du Sénat et Talents des cités

[650] http://www.yabiladi.com/article-interviews-18.html

[651] http://www.evene.fr/celebre/biographie/yazid-sabeg-17265.php

La diversité, mode d'emploi

(décembre 2006)

Azouz Begag a terminé son *Tour de France de la diversité*. Lancé le 9 octobre à La Courneuve, il s'est refermé le 7 décembre à Toulouse. Nous étions à l'étape nancéienne du 24 novembre. Nous avons pu y apprécier les témoignages recueillis dans la région par l'*Association culturelle berbère* (filmés en un documentaire de 26 mn), le micro-trottoir réalisé Place Stanislas par la MJC Lorraine et les témoignages de cadres d'entreprise issus de la *diversité*. Loin d'être un obstacle ou une contrainte nouvelle, la diversité est un atout. Elle permet d'inverser la pyramide des âges (témoignage Nordon). Elle répond à la pénurie de compétences (témoignage du Centre de formation du bâtiment). Elle ouvre les portes de l'entreprise à des gens qui ont toutes les compétences nécessaires et qui, plus que d'autres, ont *la gnaque* (témoignages de toutes les entreprises présentes).

Le témoignage de **Nacer Maatar**, DGA de l'Office de l'Hygiène Sociale de Meurthe-et-Moselle, est particulièrement significatif, lui qui, né Français, est devenu Algérien "*par obligation*" en 1962 et qui remercie encore son instituteur de l'école primaire à qui il doit tout. Des coups de pouce sont parfois nécessaires pour sortir de la relégation, mais personne ne demande une discrimination positive.

Azouz Begag, se racontant lui-même, se souvient de cet entraîneur de football qui, un jour, l'a fait quitter le banc de touche et l'a mis sur le terrain. "*Quand ça nous arrive, on veut en faire deux fois plus. La motivation est maximale*". Il ne parle pas d'un chef politique qui, plus récemment, l'a fait rentrer sur le terrain du gouvernement, mais on fera vite le parallèle. En VRP de la diversité, le Ministrea emmené à Nancy dans son sillage 26 entreprises locales prêtes à s'engager pour la diversité et à lutter contre les discriminations. *Cap Emploi* s'en réjouit : "*La discrimination, c'est un refus a priori. La diversité, c'est refuser les a priori.*"

Le Ministre conclut en reprenant le mot de Djamel Debouze : "*Vous n'avez aucune chance. Saisissez-la* ! "

Des entrepreneurs...

Karim Oumnia, PDG de Baliston

(Karim Oumnia)

Baliston International chasse sur les terres de Nike. Les jeunes aiment la *Gla-Gla Shoes*, l'un des derniers produits de la maison. A Nancy, tout le monde connaît Baliston et son PDG Karim Oumnia, 39 ans. La société est installée dans les anciens locaux prestigieux d'Alstom, à deux pas de la place Stanislas, par la volonté du maire André Rossinot qui a dans son bureau un ballon de football Baliston. Il faut dire que Baliston est aussi l'un des sponsors de l'AS Nancy-Lorraine. Sur

les maillots de l'ASNL, cette mention *Non au racisme*. Cela aussi, c'est Karim Oumnia, en première ligne pour lutter contre les discriminations.

Yazid Chir, PDG de Neocles

"*Au-delà de la diversité, (les jeunes des quartiers diplômés mais aujourd'hui discriminés peuvent apporter beaucoup aux entreprises), s'ils ont atteint ce niveau d'études avec si peu de moyens, c'est qu'ils ont une énorme force. Ils ont plus de gnaque que d'autres à diplômes équivalents.*" C'est Yazid Chir qui le dit, et lui, on peut le croire.

Mehdi Houas, PDG de Talan

Les difficultés d'insertion et d'évolution malgré les diplômes et l'expérience, Mehdi Houas les a connues. Classé *haut potentiel* chez IBM dans les années 90, on lui a signifié qu' "avec un nom pareil" il ne sera jamais patron. Du coup, il se fait patron lui-même. Aujourd'hui, à 47 ans, il est PDG de Talan, une société informatique où les 200 consultants sont de 23 nationalités différentes. Evidemment, Mehdi Houas est un farouche partisan de la diversité.

Des entrepreneuses…

Céline, Dido, Inès et Nadia

(novembre 2014

Elles en avaient rêvé. Le 12 juin 2014 (il n'y avait donc pas que l'ouverture de la Coupe du monde de football ce jour-là !), Céline, Dido, Inès et Nadia ont lancé leur boutique en ligne de cosmétiques bio et naturels, www.asyjeli.com. Asyjeli est un nom unique, à l'image de leur parcours. Un nom qui reflète la persévérance dont elles ont fait preuve, la douceur des soins de beauté bio et naturels et la féminité qu'elles défendent. Jamais elles n'ont abandonné face aux embûches rencontrées sur le chemin de l'entrepreneuriat[652], et ce même lorsqu'elles avaient l'impression que leur rêve devenait irréalisable. Il leur fallait donc un nom singulier, symbole d'un renouveau.

Asyjeli, c'est plus qu'une philosophie, c'est un état d'esprit. Plus que de simples produits beauté naturels et des cosmétiques bio, un véritable univers. Plus que des échanges, un partage de valeurs. Ce qui anime la team, c'est d'abord le respect: le respect de la planète, le respect des Hommes, le respect des animaux. C'est ensuite la proximité: être proche des clients, être en relation étroite avec les marques. C'est surtout une envie: l'envie de partager, l'envie d'avancer, l'envie de consommer autrement.

[652] ndla: Les deux écritures "entreprenariat" ou "entrepreneuriat" sont possibles. Nous avons laissé ici le soin à nos entrepreneuses de retenir le terme qu'elles utilisent au sein de leur équipe.

Le naturel va dès lors de soi: pour plus de simplicité, pour un meilleur bien-être. Les produits proposés sont une invitation permanente à une escapade détente. On peut prendre soin de soi en prenant soin du monde. Le rituel de beauté est aussi un bain de nature.

(crédit photo, *Jenychooz*)

Naturelles

Les soins bio et naturels proposés dans le catalogue Asyjeli sont sélectionnés avec la plus grande attention. Derrière chaque produit comme derrière chaque geste de beauté se cache une histoire. Derrière chaque article, il y a l'engagement du commerce équitable et de la préservation de l'environnement. Derrière chaque offre, il y a l'écoute des attentes de l'utilisateur et de l'utilisatrice.

Fidèles

Céline, Dido, Inès et Nadia sont quatre jeunes femmes animées par une seule et même motivation: vivre une entreprise qui leur ressemble, qui leur donne envie de progresser jour après jour et de partager au quotidien des valeurs communes.

Années collège, bancs de la fac, stages en entreprise... C'est au fil du temps que les chemins de ces femmes pleines de vie se sont croisés. Même si le parcours de chacune d'elles reste unique, elles se rejoignent sur une même philosophie: avancer ensemble. Entre fous rires et moments de doute, elles ont fini par voir Asyjeli comme une évidence. Partager une expérience particulière, mettre leurs compétences au service d'un projet qui leur tient à coeur, créer des liens authentiques, valoriser des cosmétiques naturels et des soins bio. Voilà ce qui les réunit.

Plurielles

Chacune des fondatrices occupe aujourd'hui une fonction particulière dans cette aventure, qui s'est dessinée au fil du montage du projet. Petit à petit, elles ont pris naturellement la place où elles se sentaient le plus à l'aise et où elles pensaient apporter un véritable savoir-faire. Une belle complémentarité à l'image de ce quatuor qui avance d'un seul pas, celui d'Asyjeli. Mais rien n'aurait été possible sans l'aide de ceux qui ont cru en ces quatre entrepreneuses et ce dès le début. Soutien moral, aide technique, proposition d'idées... Nombreux sont ceux qui ont apporté leur pierre à l'édifice.

Professionnelles

Céline est responsable des relations avec les marques et des partenariats. Elle a pour missions de développer la relation avec les partenaires au quotidien, trouver de nouvelles marques à l'image de la philosophie de l'entreprise pour donner naissance à des collaborations de qualité. Depuis l'obtention d'un master en communication en 2007, elle évolue dans le monde particulier des agences de communication. Aujourd'hui chef de groupe en agence, l'entreprenariat est pour elle une manière de ne pas se reposer sur ses acquis et de se renouveler sur le plan professionnel.

(Céline)

(Dido)

Inès

Nadia

Dido est responsable de la communication et du marketing. Mobiliser toutes les compétences acquises et son imagination pour faire connaître au mieux Asyjeli. Du print, du digital, du marketing, de l'événementiel, du communautaire... tout un ensemble pour assurer une communication qui se renouvelle à l'infini. L'essentiel étant de mettre la lumière sur l'univers Asyjeli.Titulaire d'un master Culture et Communication depuis 2008, elle a toujours évolué dans la communication et le marketing. Aujourd'hui directrice de clientèle dans une agence de publicité, elle souhaite évoluer dans le monde enrichissant de l'entreprenariat pour s'inscrire dans une nouvelle dynamique.

Inès est responsable de la gestion commerciale et technique. Elle gère les commandes et les stocks pour garantir la disponibilité des produits tout au long de l'année et veille à la maintenance du site pour faire d'Asyjeli le nouveau lieu de bien-être pour tous. Avec un master Administration Economique et Sociale option e-commerce en 2007, c'est donc tout naturellement qu'elle s'est lancée dans l'aventure Asyjeli. En parallèle, après avoir travaillé en tant que chef de projet web, elle s'est spécialisée dans le pilotage de projets. Aujourd'hui elle est consultante AMOA / PMO (Assistance Maîtrise d'Ouvrage / Project Management Office) au sein de directions des systèmes d'information grands comptes. Pour elle, l'entreprenariat rime avec développement des compétences et interactivité.

Nadia est responsable de la stratégie éditoriale et des relations médias. quotidien avec les internautes, tels sont ses objectifs. Titulaire d'un master Culture et Communication depuis 2008, elle a développé tout au long de son parcours un savoir-faire dans les domaines de la communication, de l'édition et du journalisme. Pour elle, l'entreprenariat est la possibilité de valoriser les compétences transversales qu'elle a acquises et de se dépasser professionnellement.

Evénementiel

Expositions / ventes, conférences, projection cinématographique, séances de dédicaces, ateliers bien-être, musique, artisanat, défilé, produits cosmétiques et capillaires, gastronomie mais surtout, des rencontres, des découvertes et la partage du métissage culturel ! La première édition du *Festival de la beauté multicolore de France* s'est déroulée le 6 septembre 2014 au Cinéart à Nanterre.

Le FBM a mis en lumière des créateurs de talent issus de la diversité mais inconnus du grand public. Parmi ceux-ci, la team Azyjeli fut le coup de coeur de nombreux visiteurs et de blogueuses comme *My curly-kinky hair* qui a écrit: "Mon coup de coeur number one. Un esprit girly, une équipe de 4 nanas qui proposent des produits bio, naturels et conso-responsables. Vous y trouverez des produits pour toute votre famille. - La gourmandise n'est pas un vilain défaut - ah ah bin j'ai vraiment craqué sur les Asyjeli à croquer. Des produits gourmands, effervescents, avec des formes rigolotes, vraiment, je pense recommander dès que j'aurai déménagé."

(Pas que) virtuelles

Bon vent à la boutique en ligne et à chacune des équipières de l'entreprise ! Ceci n'est pas un publi-reportage mais une invitation à découvrir de nouvelles et belles personnalités de talent et peut être un coup de pouce à de nouvelles histoires !

Partir ou rester ?

Fellows ! Difficile en fait de traduire ce mot en français. "*In academia, a fellow is a member of a group of learned people who work together as peers in the pursuit of mutual knowledge or practice. The fellows may include visiting postdoctoral researchers and doctoral researchers*" Alors, gardons le mot en anglais (des USA).

Du 11 au 20 mai 2013, une délégation américaine, constituée de dix jeunes étudiants membres de l'organisation internationale *Give1Project*, des "fellows", était accueillie en France, à Paris et à Cergy, pour découvrir les institutions françaises et rencontrer leurs pairs, de jeunes leaders français, en même temps que des personnalités politiques, des médias, des PDG de grandes entreprises.

Give1Project vise à accompagner dans leurs projets de jeunes leaders ou futurs leaders repérés pour leurs engagements citoyens. Ils ont pu rencontrer leurs homologues français, des jeunes actifs dans leur milieu social (en américain, on dirait "community") y consacrant leur talent et témoignant d'une forte volonté de prise de responsabilités dans la société. Le 25 juin 2013, *Give1Project* organise une rencontre à la Mairie du XVe : *Rester ou partir, quel avenir pour les jeunes ?*[653]

Les motivées: Sophia Thiébaud et Sandra Le Bivic

Sophia Thiébaud est étudiante en 2ème année à l'ESGCI en Communication et Relation Publique. Elle a connu Give1Project grâce à son école qui est en partenariat avec l'association. En septembre et octobre 2012, elle a passé un mois à Washington DC afin de travailler au *Democratic National Headquarters* et ainsi aider à la réélection du président Barack Obama. Visite du Capitole le 17 septembre, conférence au Convention Center le 21 septembre qui avait pour sujet la place des Afro-Américains au sein de la société, réception au Regis Hotel, qui avait pour but de récompenser des jeunes leaders afro-américains, discours du président Barack Obama à Woodbridge en Virginie. Ce fut une expérience humaine et professionnelle hors norme qui lui a permis d'élargir ses horizons et ses ambitions.

Sophia raconte une journée de campagne

"Notre journée commence à 11h et se termine à 17h. Plusieurs tâches nous sont proposées, sachant que le choix est surtout déterminé par notre aisance en anglais. Phone Banking: pour ceux d'entre nous qui sont bilingues. Nous appelons les habitants de Virginie pour les convaincre de voter Obama ou pour leur demander s'ils veulent bien être volontaires au sein du *Democratic*

[653] source: le site de Give1project

National Committee. Data Entries: pour ceux qui sont moins à l'aise en anglais. Il s'agit de rentrer des données sur différents supports Google documents, www.votebuilder.com...). Nous avons aussi fait du *canvassing* au bureau de campagne d'Alexandria, en Virginie, accompagnés d'une volontaire de Washington D.C.

(Sophia Thiébaud et Sandra Le Bivic avec Obama le 1er octobre 2012)

Au bureau, nous avons suivi une rapide préparation où on nous a expliqué en quoi consistait ce que nous allions faire pendant les deux heures suivantes. Le but de ce *canvassing* était d'accoster les passants dans la rue, pour leur demander s'ils étaient inscrits pour voter. Nous nous sommes d'abord scindés en deux groupes de 2, puis nous avons continué chacun de notre côté. La deuxième matinée de canvassing s'est déroulée un peu différemment: nous étions de nouveau chargés de savoir si les habitants de Virginie étaient inscrits pour voter, mais cette fois nous avons fait du porte à porte. Nous retrouvons Thione ou Olivier, un de ses collègues, tous les vendredis pour travailler sur les projets de *Give1Projec*t.

Sandra Le Bivic est étudiante en 2e année de Marketing et Relations Internationales à l'ESGCI. Lorsqu'elle a su qu'elle avait été sélectionnée parmi les étudiants de l'école afin de rejoindre Give1Project, elle a tout de suite su que c'était une expérience à vivre et qui ne se présenterait pas deux fois: voyager est une de ses grandes passions, et elle adorerait pouvoir allier travail et voyage dans le futur *DNC*. En intégrant le, le bureau de campagne du Président Obama, elle a pu rencontrer des personnes formidables et extrêmement dévouées à leur travail, d'une ouverture et d'une gentillesse qui l'ont vraiment motivée.

Elle explique: "Avant qu'on ne me parle de cette aventure, je ne pensais pas avoir l'occasion de prendre part à un évènement si important et si historique, et encore moins si tôt dans mes études. Aujourd'hui cette expérience est pour moi une grande source d'inspiration et de détermination sur les plans aussi bien personnel que professionnel."

L'insoumise: Awa Rivet

Née à Kaolack, dans le centre du Sénégal, Awa a senti très tôt qu'elle s'engagerait dans sa ville et pour son pays. Après une première année d'études à l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar, elle a fait le choix d'aller à l'étranger pour poursuivre ses études en géographie à Toulouse. au cours des dix années passées dans la ville rose, elle s'est impliquée dans diverses associations de femmes comme *Ni putes ni soumises* et a saisi toutes les occasions pour dire que "les filles sont capables". Après un Master 2 Recherche en Géographie et Planification, elle a enchaîné avec un doctorat, optant pour une spécialisation particulière, le développement des zones rurales d'Afrique. Son intérêt pour les stratégies de développement local et le concept du commerce bilatéral en Afrique l'a amenée à traverser le continent et travailler avec des producteurs du Sénégal, Guinée, Maroc, Tunisie, Mali, Ouganda, Kenya, Tanzanie. Elle a apporté ces dernières années son expertise en tant que consultante en communication scientifique dans la ville de Québec, Canada.

Aujourd'hui, elle est retournée dans son pays d'origine pour *Give1Project*, parce qu'elle pense qu'il faut être sur le terrain pour changer les attitudes et pour faire bouger les choses.

Portrait par Jean-Yves Alric, Carré d'info, 13 janvier 2012

"Devant Dieu et devant la Nation sénégalaise, je jure de remplir fidèlement la charge de Président de la République du Sénégal..." Awa Rivet, à 31 ans, doctorante à l'Université Toulouse 2- Le Mirail, aurait-elle pu imaginer se porter candidate à l'élection présidentielle sénégalaise du 26 février 2012 ? C'est pourtant ce qu'elle a fait, même si elle savait ne pas être élue car la constitution sénégalaise empêche les moins de 35 ans de se présenter mais sa démarche se voulait un témoignage. Tout a démarré pour elle avec l'annonce de la candidature d'Abdoulaye Wade, 85 ans, pour un troisième mandat, le 23 décembre précédent.

Depuis quelques mois, la colère gronde au Sénégal et un mouvement est même né pour demander au président de ne pas se présenter. Pour Awa Sarr Rivet, la donne est pourtant claire: "Wade veut passer outre la constitution qui ne lui permet pas de briguer un 3ème mandat". Mais l'indignation de la doctorante ne s'arrête pas à l'attitude du président sortant: "Il faut aussi voir le spectacle désolant des opposants affamés de pouvoir"....[654]

La cosmopolite: Davina Lukenga

L'incroyable voyage de Davina a commencé lorsque son école, l'ESGCI, a signé un partenariat avec *Give1Project*. Elle a eu un entretien avec Thione Niang qui lui a demandé "êtes-vous prête à travailler dur ?" et elle a répondu "oui, je le fais déjà et jeble ferai plus que jamais".

[654] La suite de l'article en lien

C'est ainsi qu'elle s'est trouvée impliquée au siège du *Comité national démocrate* à Washington DC en tant que *fellow* pour la campagne d'Obama. Elle raconte:

"Cette expérience a beaucoup compté pour moi, non seulement parce que j'aime les Etats-Unis et la culture américaine mais aussi parce qu'elle m'a permis d'être associée à un évènement historique. Jamais je n'aurais imaginé l'importance et les difficultés de cette campagne. Etre parmi cette équipe d'Obama était une incroyable chance. Côtoyer des gens de partout, de toutes les couleurs, âges, statuts sociaux, religions, modes de vie m'a vraiment remplie de la fierté de travailler pour cette campagne. J'aime la diversité. J'aime le fait que les gens se souciaient les uns des autres, peu importent leurs conditions, comme une seule nation, comme un seul peuple. Ce fut une expérience bien plus que politique, une expérience humaine."

Pour Davina Lukenga, c'était le début d'autres histoires. Comme quand elle est arrivée plus tard en Espagne:

"Je suis arrivée à Madrid sans la moindre idée de comment pouvoir décrocher un stage. J'avais juste en poche les coordonnées de *Dialogo* que j'avais trouvée sur Internet. L'équipe de *Dialogo* a été mon premier contact sur place. Ils m'ont aidée à trouver un stage correspondant à mon profil et comme je ne parlais pas espagnol, cela a été pour moi une incroyable opportunité. Ils m'ont aussi fourni des informations sur les bons plans de Madrid. Ce fut une expérience très enrichissante pour moi. Merci à toute l'équipe pour sa disponibilité, en français et en espagnol !"

La fonceuse: Anaïs Nahum

Anaïs Nahum, étudiante en deuxième année à *SKEMA Business School*, prépare simultanément deux diplômes: droit des affaires et économie-gestion. Elle aussi a saisi l'opportunité offerte par Give1Project de participer à la campagne d'Obama à Washington DC. Cette expérience était passionnante pour elle pour plusieurs raisons. Son intérêt pour la politique était déjà fort: à l'âge de 18 ans, elle a été parmi les plus jeunes candidats français pour la campagne des municipales en 2008 (liste Nouveau Centre dans le 14e arrondissement de Paris), alors qu'elle bûchait pour le bac (Terminale S) et remplissait les dossiers de candidature pour la prépa HEC. A ses amis qui disaient qu'elle était folle, la jolie brune disait qu'elle voulait montrer que les municipales, cela sert à quelque chose et qu'il faut donner un nouveau souffle à la politique. Elle est passionnée de politiques publiques et de communication. L'expérience américaine, au coeur d'un moment historique, lui a permis d'élargir ses compétences professionnelles et linguistiques tout en découvrant les problèmes du peuple américain. Elle travaille aujourd'hui avec *Give1Project* pour permettre à d'autres jeunes comme elle de bénéficier d'expériences similaires en leur offrant la chance de participer à des missions à l'étranger.

Anaïs Nahum aime aussi prendre la plume. En mai 2011, on a pu lire dans *Le Figaro* un reportage signé de sa main.

(*début d'article*). Cohue ce matin, rue Cauchy, dans le XVe arrondissement de Paris, où résident François Hollande et sa compagne. Les habitants du quartier sont venus saluer leur voisin devenu président. Pour ses voisins, François Hollande est "un homme normal". Exactement comme il aime se définir... "Il est calme, posé, charmant, il n'hésite pas à discuter avec les gens qui l'entourent ou qu'il croise simplement", confie un quinquagénaire qui travaille dans un appartement en face de celui de François Hollande. "Il a le sourire facile" et "n'a pas la grosse tête. il adore se faire photographier aux côtés des jeunes de son quartier" confie un autre voisin. "Il a ses habitudes dans le quartier".[655]

L'humanitaire: Makan Traoré

Agé de 24 ans, Makan Traoré est français, ses parents sont originaires du Mali. Il a toujours vécu en France dans le 15e arrondissement de Paris. Le 15e est bien connu pour être le plus grand de Paris, il compte l'une des plus grandes rues de la capitale, la rue de Vaugirard. On peut y voir aussi la Tour Eiffel, la tour Montparnasse, le pont Mirabeau. En juillet 2006, avec l'association TVAS, Makan a eu la possibilité de participer à un chantier de solidarité. Ce voyage humanitaire avait pour but de créer un dispensaire dans un village dénommé Balanfina, au sud-est du Mali. En janvier 2007, il a participé à un deuxième chantier de solidarité au Mali, cette fois pour construire deux classes d'école. Si après la classe de troisième, il a été orienté vers un BEP comptabilité, il a ensuite obtenu un Bac professionnel commerce puis un BTS management des unités commerciales en alternance chez *Courir*. *Courir* est une entreprise qui compte plus de 180 boutiques réparties dans toute la France. Actuellement il est responsable adjoint chez *Courir*, un poste qui demande d'être exemplaire, sérieux et créatif. Il a connu *Give1Project* au printemps 2011 et en janvier 2012, il est parti à Washington pour un stage d'un mois chez *Phelps Stokes*, une fondation créée en 1901 dont le but premier est l'éducation des jeunes noirs.

Aujourd'hui, *Phelps Stokes* est présent dans toute l'Afrique à travers différents projets: développer les universités, permettre aux jeunes femmes d'accéder à l'école et à l'enseignement supérieur, permettre aux étudiants de disposer de manuels et équipements nécessaires pour leurs formations. De retour à Paris, il a réalisé combien ce voyage l'avait fait grandir, il a vu et compris certaines choses qu'il n'aurait pas forcément comprises en restant à Paris. Aujourd'hui il préside une association qui a pour but de développer la culture chez les jeunes collégiens. C'est en effet à partir de cette tranche d'âge qu'on se pose vraiment les questions qui détermineront son avenir. L'ouverture culturelle permet au jeune de se construire. L'association permet la participation à

[655] suite de l'article signé Anaïs Nahum ici en lien

des activités théâtrales, sorties au Musée, participation à des débats et prises de parole ouvertes, rencontre avec différents intervenants (médecins, dentistes, professeurs d'école, etc...).

Le créatif: David Monfort

Aujourd'hui étudiant en dernière année d'un Master Marketing spécialisé dans les médias, c'est en 2009 que David Monfort a rencontré Thione lors d'une conférence de *Rouen Business School*. Il est parti trois mois aux Etats-Unis, à New-York, Cleveland et Washington où il a rencontré les Jeunes Démocrates.

David s'est chargé de la réalisation de vidéos pour Thione Niang. Très créatif, passionné de communication, il a lancé e-videos avec Carine, précédemment chargée de communication web et community management pour le compte d'une start-up, puis collaboratrice dans des projets digitaux et print pour une grande maison de luxe. e-videos offre une palette d'outils de communication sur mesure adaptés aux besoins des entrepreneurs: création de logos, réalisation de vidéos, shooting (photo), conception de site web, conseils en design (affiches, brochures, cartes de visite...) Cela doit leur permettre de se consacrer pleinement à leur coeur de métier.

Le leader: Akim Laacher

France 4 a diffusé le 10 avril 2012 un programme politique original plaçant quatre jeunes talents face à quatre des plus célèbres journalistes politiques français: Michèle Cotta, Alain Duhamel, Catherine Nay et Jean-Pierre Elkabbach, face également à un public d'électeurs participant à l'émission. Ils ont enchaîné quatre challenges: le débat, les questions d'actualité, la situation de crise et le speech. A l'issue de ce programme, véritable exercice de communication politique dans les conditions du direct, c'est Akim Laacher qui a remporté la victoire. "Brillant et séducteur, doté d'un grand sens de la communication, Akim Laacher apparaît déjà comme un leader en puissance, plaçant très haut le niveau de la future génération politique "ont pu écrire alors les commentateurs. Akim Laacher, Parisien originaire de Rouen, a déjà enchaîné un baccalauréat scientifique européen avec mention, des études de droit, son expérience associative aux côtés de Thione Niang et une expérience professionnelle aux côtés de Fadela Amara, Ministre de la Ville. Il apparaît comme une des futures figures du paysage politique français.

L'entrepreneur: Faye Mamadou

Faye Mamadou, 24 ans, Français de famille sénégalaise, est originaire de Saint-Ouen-l'Aumône (Val d'Oise). Entrepreneur autodidacte dans le domaine du prêt-à-porter moyen-haut de gamme, il a créé la marque *BisKuit Paris*, une marque de vêtements femmes casual chic.

Le jeune homme s'est lancé sans connaissance de l'univers de la mode, sans investisseur, mais avec des idées, de l'audace, de la détermination... et ses fonds personnels. Aujourd'hui la marque est commercialisée sur son site internet et via des distributeurs sur Paris et Nice. Biscuit (n.m): "Petit gâteau sucré". Le biscuit est une gourmandise dont tout le monde abuse, qui n'a pas d'heure, ni de lieux, ni d'évènements spéciaux pour être consommée, une gourmandise universelle dont on ne se lasse pas. Et si cette gourmandise devenait un vêtement ? *Biskuit* propose des collections gourmandes destinées à des jeunes femmes épanouies qui assument leur féminité et qui ont envie de croquer la vie en se sentant bien et séduisantes dans leurs vêtements.

LES AMERICAINS EN FRANCE

De retour de France où ils ont rencontré des jeunes des banlieues, les étudiants américains témoignent de leur enthousiasme.

Mazerati: "Mon voyage en France restera un moment dont je me souviendrai toute ma vie. J'apprécie et comprends mieux maintenant ce que veut dire être un *leader du monde*. Malgré nos différences culturelles, nous partageons le même intérêt commun: le désir de changer le monde."

Chris: "Nous sommes tous la somme de nos réussites et de nos échecs. C'est ce qui façonne notre chemin et nos perspectives. Mais nos luttes et nos espoirs sont universels."

Rahiel: "Les personnes que nous avons rencontrées et les expériences que nous avons eues vont sans doute faire de nous de meilleurs leaders dans nos communautés et des citoyens du monde".

Tina: "Ce voyage en France était un vrai changement de vie. En plus d'avoir acquis un nombre inimaginable d'expériences nouvelles, j'aurai aussi à l'avenir plus d'énergie encore et plus de compétences pour mes projets au service des autres."

Simonetta: "Il n'y a pas de mots pour décrire l'ampleur et la profondeur de mon expérience en France en tant que participante au Programme de leadership mondial 2013. Personnellement, j'ai toujours été intéressée par les causes sociales et les affaires internationales. Le programme de ce séjour en France était unique pour nous permettre de découvrir la culture, la société et l'économie.

Nous avons rencontré une grande diversité d'acteurs de changement qui sont des leaders dans leurs communautés: responsables politiques, associatifs, artistes, écrivains, économistes, jeunes professionnels... C'était une expérience vraiment exceptionnelle, dynamique et qui nous a beaucoup apporté. Le *Give1Project* ne produit pas des suiveurs mais des leaders. C'est le sens de ce programme d'échanges culturels."

Janaye: "Le musicien Carlos Santana avait dit: Un jour, il n'y aura plus de frontières, plus aucun drapeau, aucune nation. Il n'y aura plus qu'un seul passeport, celui du coeur. Give1Project a réaffirmé ma conviction qu'il y a des défis qui ne sont pas propres à un pays ou à une nationalité mais ce sont des problèmes mondiaux qui exigent des solutions mondiales. Mon expérience en France, à Paris, à Cergy, m'a permis de voir l'activisme et l'engagement associatifs autour de ces défis. Je suis confiante pour le succès de ces luttes. Nous sommes reliés en humanité et aucune langue, aucun drapeau, aucune frontière, aucune nationalité ne peut défaire ce fil qui nous relie tous."

T. : "Les gens merveilleux que nous avons rencontrés en France ont des histoires fascinantes. Je remercie la Ville de Cergy et AGPR (*Agir pour Réussir*) pour leur hospitalité et leur initiative."

Lazaro: "Dans un monde où les questions et les problèmes sont de plus en plus complexes, Give1Project est la première initiative qui souligne l'importance de la maîtrise globale et de la sensibilisation. C'était un spectacle encourageant et réconfortant de voir ces organisations nous recevoir à bras ouverts. Merci !"

Steven: "Le programme *Global Leadership Fellows* a ouvert les portes d'un engagement commun avec les plus hauts niveaux de la société française et d'échanger des idées avec des jeunes Français qui changent la vie en étant leaders dans leurs quartiers."

Kimberly: "Ce voyage m'a ouvert les yeux. J'étais entourée de tant de jeunes professionnels qui ont une vision pour un avenir meilleur et n'ont pas peur de prendre les mesures nécessaires pour en faire une réalité. Les plus beaux cadeaux que j'ai retenus de mon séjour en France ont été les conversations personnelles que j'ai eues avec les nombreuses questions sociales en France, comme le chômage des jeunes, le *climat d'affaires* et les groupes minoritaires. C'était très inquiétant. Mais en parler avec ceux qui sont directement concernés est inestimable. Je suis tellement reconnaissante à Thione Niang[656], à notre ville hôte, Cergy et aux Cergyssois qui ont rendu possible cette expérience."

---

[656] Thione Niang est un militant politique, conférencier et consultant. Elevé dans une famille humble au Sénégal, Thione est arrivé aux Etats-Unis en juillet 2000 avec $20 dans sa poche, pas de famille et connaissant très peu l'anglais. Il a travaillé comme serveur et a envoyé de l'argent à lafamille au pays, tout en économisant pour finalement poursuivre des études. Désireux de redonner au pays qui lui a fourni ces possibilités, Thione s'est engagé dans la vie politique durant ses études dans l'Ohio. Thione a été président des *Jeunes Démocrates* du comté de Cuyahoga, puis Président national des *Etudiants Démocrates* et président du Comité des affaires internationales pour les Jeunes Démocrates. Après avoir fait campagne pour divers candidats locaux et nationaux, il l'a fait pour le président Barack Obama lors de l'élection présidentielle de 2008. C'est en 2009 qu'il a lancé le *Give1Project*, une organisation internationale à but non lucratif dédiée à l'engagement des jeunes leaders communautaires pour le progrès social. Celle-ci est maintenant implantée aux USA, Sénégal, Bénin, Canada, Togo, Côte d'Ivoire, Ghana, Gabon, Burkina Faso, Turquie, Belgique, Guinée-Conakry, France et Japon. Il anime une émission et un forum en ligne dédié à l'engagement social et à la prise de conscience sur les questions d'actualité (sociales, économiques, politiques). Depuis 2011, Thione copréside la *GEN44*, l'organisme de financement de la campagne d'Obama pour les personnes de moins de 45 ans. Elle cherche à permettre l'émergence d'une nouvelle génération de dirigeants démocrates. En raison de ses qualités de leader, le *Center for American Progress* l'a désigné en février 2011 comme l'un des dix jeunes militants noirs les plus prometteurs. Aujourd'hui, Thione parcourt le monde où il s'adresse aux jeunes sur l'importance de la participation civique et de l'engagement politique. Il est le fondateur et dirigeant du *Groupe conseil TN*, qui vise à améliorer les relations entre les gouvernements et les organisations internationales. En mai 2013, le président Yayi Boni lui a accordé la distinction de Commandant national de l'Ordre National du Bénin en reconnaissance de son action.

GIVE1PROJECT

Help One, Teach One
Give One Project

La participation à *Give1Project* fournit aux étudiants l'occasion de s'affirmer au sein de leurs "communautés". Ils acquièrent de l'expérience, des compétences et les contacts nécessaires pour construire une carrière réussie. Ils ont du talent, travaillent dur, ont l'ambition de réussir avec un sens de l'intégrité et un désir de redonner. Pour les préparer à relever les défis du monde réel et développer des solutions, l'organisation créée par Thione Niang aide les jeunes à développer des programmes concrets qui produisent des résultats concrets pour les gens réels. *Give1Project* aide les futurs entrepreneurs à réussir, outille les chômeurs pour qu'ils aient les compétences nécessaires pour aborder efficacement le monde du travail. Les compétences en leadership et de communication au sein d'une équipe ne peuvent venir que de l'expérience de la vie réelle. *Give1Project* a le soutien de grandes entreprises privées et publiques à travers le monde qui reconnaissent la valeur des objectifs de l'organisation. Pour les étudiants, c'est l'opportunité de réseauter avec les cadres et les recruteurs de ces entreprises à travers des évènements et des activités interactives, d'avoir accès à des ressources professionnelles exclusives et de préparer ainsi la transition de l'université à l'entreprise. Chaque année, des étudiants tirent parti de leur expérience et des contacts *Give1Project* pour entamer une carrière avec les entreprises donatrices.

Artur Avila observe le chaos [657]

(août 2014)

Paris et Rio de Janeiro avaient le regard braqué sur lui depuis plusieurs années. Artur Avila, 35 ans, une soixantaine de publications scientifiques à son compteur, petit prince franco-brésilien des équations, vient de remporter la plus prestigieuse des récompenses dans sa discipline: la *médaille Fields*. Cette distinction est remise tous les quatre ans à des mathématiciens de moins de 40 ans lors de l'ICM (*Congrès International des Mathématiciens*, 13 au 21 août 2014 à Séoul). Pour Artur Avila, jeune chercheur au parcours fulgurant, la pression était immense. A présent, il peut souffler.

Artur Avila est un théoricien des systèmes dynamiques, c'est-à-dire qui évoluent au cours du temps. Il accepte d'en donner quelques exemples: le mouvement des planètes, les modèles climatiques, la dynamique des populations. Sa spécialité: déterminer la probabilité qu'un système de ce type évolue vers tel comportement ou vers tel autre. L'allure décontractée en jean et tee-shirt, il parle d'une voix claire et forte. Mais son visage se chiffonne quand on demande des détails: "On est obligé d'expliquer ? Je suis très mauvais pour ça. Les journalistes abandonnent vite en général..." Il tente un sourire charmeur. On insiste. "Pour les systèmes dynamiques, on veut, la plupart du temps, prédire exactement ce qu'il va se passer. On cherche des comportements périodiques, avec des évènements qui se répètent. Mais souvent, c'est plutôt le chaos..." De toutes petites perturbations ou approximations engendrent alors des répercussions démesurées.

[657] portrait par Charline Zeitoun, *CNRS Le journal*

"Et il faut perdre tout espoir de prédiction". Des applications à ses travaux ? "Je n'y travaille pas. Tant mieux s'il y en a, mais ce qui m'intéresse ce sont uniquement les mathématiques." Des mathématiques fondamentales, abstractions pures aux accents parfois philosophiques...

Théoriser les pieds dans l'eau

Le quotidien d'Artur Avila va pousser de nombreux lycéens à reconsidérer leur horreur des théorèmes. Chercheur à l'Institut de mathématiques de Jussieu - Paris Rive Gauche et à l'Institut de mathématiques pures et appliquées (IMPA) au Brésil, il partage son temps entre Paris et Rio de Janeiro, où il est né.

La routine, le métro-boulot-dodo, ce n'est pas pour lui. Les conférences, les publications à lire ne sont vraiment pas sa tasse de thé. "J'aime apprendre directement en parlant avec mes confrères. A Paris, on se voit dans leur bureau ou au café, et on échange nos points de vue." Pour cosigner un article, il les invite aussi souvent à le rejoindre à Rio.

Prière alors de ne pas oublier le maillot de bain ni les tongs. "J'aime bien faire des maths à la plage. On marche, on réfléchit, on échange..." Adieu le tableau noir, les craies ou les stylos. "On n'écrit que lorsque la réflexion est déjà bien avancée. Or il faut d'abord comprendre." Dans les périodes d'immersion totale où il a décidé de ne pas lâcher un problème avant de lui faire rendre l'âme, on l'imagine facilement dans une bulle impénétrable. Bon courage à qui tentera alors de capter son regard profond.

Un master tout en terminant le lycée

Comment devient-on mathématicien de renommée mondiale à 35 ans à peine ? En faisant tout très vite et souvent dans le désordre. Quand il s'intéresse aux Olympiades internationales de mathématiques, concours destiné aux lycéens, il n'a ainsi que 13 ans. Ses premières participations, échecs cuisants mais logiques - "certaines parties du programme m'étaient complètement inconnues" -, le piquent dans son orgueil et lui donnent le virus de la compétition. Surtout, les prix de consolation qu'il reçoit aux cérémonies organisées à l'IMPA lui permettent de découvrir ce lieu extraordinaire, qu'il faut rejoindre en traversant une forêt "avec des singes et des serpents"...

A 16 ans, après un entraînement acharné, il retente sa chance aux Olympiades. Cette fois c'est la bonne, il décroche la médaille d'or et attire l'attention de Welington de Melo, professeur à l'IMPA. Les choses s'enchaînent alors rapidement. Tout en terminant le lycée, il devient étudiant en mathématiques dans cet institut atypique, dont les cursus démarrent au master, mais qui accepte quiconque est capable de jouer avec les fractales et le calcul matriciel. Peu importe son âge. De toute façon, il n'y a pas de baccalauréat au Brésil. A 19 ans, il enchaîne sur une thèse en dynamique unidimensionnelle qu'il soutiendra trois ans plus tard en 2001. Quelques jours après avoir passé ses examens pour obtenir sa licence...

Double échec au concours du CNRS

Pendant sa thèse, il a aussi découvert l'Europe à l'occasion d'une conférence au Portugal. Puis ce fut Paris, d'abord en simple touriste. "Il y avait une tradition de forte collaboration scientifique entre la France et le Brésil, en particulier à l'IMPA, mais je ne connaissais pas encore l'excellence de l'école française en mathématiques. Ensuite, j'ai eu envie de rester. D'abord pour des raisons personnelles." No comment. On ne saura rien de sa vie privée qu'il protège soigneusement. A Paris, il découvre une forte communauté de mathématiciens, apprend le français sur le tas et rate le concours du CNRS deux fois, en 2001 et 2002. "C'est intéressant de l'écrire, cela rassurera peut-être ceux qui échouent", souffle-t-il. Heureusement, Jean-Christophe Yoccoz, qui a reçu la médaille Fields en 1994 et fut scientifique du contingent à l'IMPA, lui trouve un poste de post-doctorant au Collège de France. Certain du talent de son jeune protégé, le mathématicien français parvient à faire prolonger le contrat d'Artur Avila jusqu'à son entrée au CNRS en 2003. "Je réalise que j'ai eu beaucoup de chance et je regrette certaines de mes déclarations passées qui ont pu donner l'impression que tout est facile dans la carrière de chercheur. J'étais jeune et un peu naïf. Aujourd'hui je me rends compte que des gens très brillants ont des difficultés à cause de la rareté des postes", précise-t-il.

Cet observateur du chaos poursuit ensuite un parcours très déterministe. Entre 2003 et 2005, il résout avec des coauteurs trois des quinze "problèmes pour le XXIe siècle" répertoriés en 2000 par le physicien mathématicien Barry Simon. Ces trois problèmes portent sur l'opérateur presque-Mathieu, un outil mathématique qui décrit l'évolution d'un électron dans un champ magnétique particulier. En 2006, il reçoit la médaille de bronze du CNRS, le prix Salem et une bourse du *Clay Mathematics Institute* qui laisse la liberté de travailler où on le souhaite dans le monde. Ce sera l'IMPA au Brésil.

En 2008, à 29 ans, il devient le plus jeune directeur de recherche du CNRS. Et la collection de récompenses se poursuit: cette même année, alors qu'il passe la moitié de son temps à Paris et l'autre à Rio, il reçoit le prix de la Société européenne de mathématiques. Et l'année suivante, il remporte le grand prix Jacques Herbrand de l'Académie des sciences, réservé aux jeunes talents de moins de 35 ans.

De la gym pour arriver à dormir !

C'est pourtant une période peu sereine. Il n'a pas encore 30 ans qu'il doit assumer un profil de candidat potentiel à la médaille Fields. Pour mettre toutes les chances de son côté, il redouble d'efforts sur ses articles, publie vite et multiplie les conférences qu'il se force à préparer de manière académique, lui, pourtant grand adepte de l'improvisation. Son nom est sur toutes les lèvres, ses collègues le taquinent, famille, amis et même vagues connaissances, le Brésil tout entier compte sur lui. "La pression était si forte que j'ai préféré disparaître un peu de la circulation...", se souvient-il.

La médaille lui passe sous le nez en 2010, et la conférence plénière qu'il doit donner lors de cette édition de l'ICM l'angoisse tellement qu'il en perd le sommeil. "J'ai dû me mettre à la gym pour me dépenser et arriver à dormir !", raconte-t-il. "Après cela, j'ai décidé de faire mes recherches en restant naturel. Je n'allais pas me focaliser sur la médaille Fields jusqu'à mes 40 ans. J'avais envie de faire les maths qui m'intéressaient sans me demander quels sujets ou quelles conférences me rendraient plus pertinent aux yeux du jury." Il continue donc de travailler sur ses thèmes de prédilection, les échanges d'intervalles, le flot de Teichmüller et les opérateurs de Schrödinger, tandis que d'autres prix, dont l'*IMP Early Career Award* en 2012, viennent compléter son CV de mathématicien idéal.

Douze médailles Fields pour la France

Grâce à Artur Avila, qui a acquis la double nationalité l'an dernier, la France compte maintenant douze lauréats de la médaille Fields et conforte sa deuxième place derrière les Etats-Unis. C'est en revanche la toute première pour le Brésil, "qui n'a par ailleurs reçu qu'un seul prix Nobel. C'est étonnant pour un si grand pays, non ?", interroge-t-il. "J'espère que mon parcours va donner aux jeunes l'envie de faire des maths. Quand j'étais étudiant à Rio, c'était l'une des filières les plus accessibles car très peu demandée. Ce n'était pas une vraie carrière dans les esprits, tout le monde voulait être ingénieur, médecin ou avocat. En fait, je crois que la plupart des gens là-bas ne savent pas que la recherche existe en mathématique, ils pensent que c'est une discipline où tout est déjà achevé, défini et connu", conclut-il, pressé de retourner à ses fractales, à ses ensembles de Julia et... à son banc de musculation.[658]

Salwa et Selma Mikou construisent des écoles

(juillet 2013)

Tout commence à Fès, au Maroc, où elles sont nées. Père scientifique, mère professeur de littérature française, les jumelles sont les dernières de la fratrie. C'est dans cette ville qu'elles vont s'imprégner de sensations qui vont les marquer pour la vie: la médina de Fès est un jeu de lumières et d'ombres, de courbes et de déliés, d'ouvertures et de mystères. Cette atmosphère sans pareil sera pour les deux fillettes comme un ventre maternel dans lequel sans qu'elles ne s'en rendent vraiment compte va se dessiner un destin.

A 13 ans, elles quittent Fès pour Casablanca. Cette ville est tournée vers l'avenir autant que Fès est tournée vers sa mémoire. La famille s'installe près d'une grande maison qui avait une telle force, si étonnante pour les adolescentes, qu'elles vont sonner chez leur nouveau voisin. Un homme leur ouvre la porte. Il avait une barbe blanche, était habillé de blanc et de bleu. L'homme s'appelait Jean-François Zevaco. Il était architecte, marocain d'origine corse. "En ouvrant cette porte, il a ouvert toutes les portes de notre perception", explique Salwa. "On a eu une énorme chance de le rencontrer !" surenchérit Selma. Zevaco va leur donner le goût de l'architecture, une philosophie de la vie - quand une chose vous dérange, accusez-l : -, de l'art - mettez votre personnalité dans vos projets, ne vous cachez pas ! - Avec lui, elles ont compris que leur destin serait d'être architectes. Un architecte n'est pas un maçon, il se construit lui-même dans son travail, il y met ses émotions. S'il ne le fait pas, il produit des immeubles désincarnés.

(*Mikou design studio*, 3 rue du Louvre à Paris)

Selma et Salwa Mikou sont entrées toutes les deux à l'Ecole d'Architecture de Paris Belleville dont elles sont sorties diplômées avec distinction du jury. Elles ont ensemble prolongé

[658] Retrouvez ce portrait sur son support original ici

par un DEA d'urbanisme à l'Ecole d'Architecture de La Villette en 2001. C'est alors que leurs chemins se sont provisoirement séparés. Selma est entrée chez *Renzo Piano Building Workshop*, Salwa chez *Jean Nouvel*. En 2005, elles franchissent le Rubicon en créant leur propre agence après avoir gagné ensemble le projet du Centre culturel de Montreuil.

Leur association allait de soi. Elles y étaient prêtes. Elles s'installent à Paris. Paris est leur univers familier qu'elles ont réussi à maîtriser, sans doute pas une destination finale mais un endroit d'où elles peuvent rayonner. Tout ensuite va être une affaire de rencontres heureuses, souvent imprévisibles. On leur demande de concevoir l'école du centre ville à Bobigny, au coeur d'un ensemble urbain, près de l'Hôtel de Ville. Elles ont conçu cet équipement pour qu'il soit un repère architectural fort dans son quartier, tourné vers des cours intérieures pour l'intimité des enfants. On entre dans l'école depuis la rue piétonne par une façade mosaïque qui ouvre aussi sur les centres de loisirs et la ludothèque. Vu du ciel, le bâtiment se lit comme une succession de terrasses qui s'enroulent sur les cours, avec une alternance aléatoire de matériaux.

Elles réalisent l'école des Docks à Saint-Ouen, située au coeur d'un ensemble urbain de grande hauteur composé de logements et de bureaux. Là aussi, un bâti en gradins se prolongeant par des auvents et des lanières transversales séparées par des jardins intérieurs. Dans l'école, la vue se libère par de grandes transparences face au sud. A Bordeaux, elles créent l'école Albert Thomas, implantée dans un tissu urbain homogène composé en majorité de petites maisons. De grandes percées visuelles au sud permettent d'assurer l'ensoleillement optimal des cours et des salles de classe. Les matériaux utilisés (brique ajourée en claustra et bois des Landes) sont naturels pour une école durable. A la rentrée de septembre 2013 va s'ouvrir le collège Jean Lurçat à Saint-Denis. Les soeurs jumelles ont conçu pour ce nouvel établissement scolaire un ensemble de pavillons ouverts à l'intérieur sur des patios plantés et à l'extérieur des transparences sur le parc de La Courneuve. La toiture métallique plissée leur a permis de créer des jardins suspendus. La configuration en pavillons distincts permettra aux collégiens d'identifier aisément chacun des bâtiments d'enseignement par des repères visuels.

En 2014, elles livreront la piscine de l'éco-quartier du Fort d'Issy. Bâtie selon des principes feng shui, celle-ci comprendra un grand bassin, un bassin pour enfants, des espaces dédiés au fitness mais aussi à la détente et au bien-être, avec un solarium, un sauna et un hammam, et même un jardin suspendu sur le toit.

Le miracle que personne n'attend

Pour les deux architectes franco-marocaines, la communication et le relationnel sont importants. Il faut aller voir le client pour le sensibiliser au projet. Bien sûr, il y a beaucoup de regrets à laisser de beaux projets dans les tiroirs faute d'avoir été retenus mais il y a aussi une grande fierté pour tous les projets réalisés. Un maître d'ouvrage choisit un architecte mais aussi une personnalité. Le milieu du bâtiment reste assez misogyne mais leur tandem et leur féminité sont des forces qu'elles savent utiliser.

"L'architecture doit parler, doit chanter. Et quand elle chante, c'est miraculeux", explique Selma. "Quand le projet dépasse tous les espoirs du maître d'ouvrage et du maître d'oeuvre, le résultat est le miracle que personne n'attend", souligne Salwa.[659]

---

[659] sources : *CyberArchi*, *Le Courrier de l'Architecte*, *Terra Femina*

Elles dans le bâtiment

Sandra, Laure, Alexandra, Giovanna... sont des jeunes filles comme tout le monde. A un petit détail près. Elles ont choisi d'entrer dans le Bâtiment. ELLES sont : couvreur-zingueur, peintre en bâtiment, ébéniste, plâtrière, dessinatrice, conductrice de travaux, métreuse-économiste, tailleuse de pierre, menuisière, technicienne en bureau d'études, charpentière, maçonne, métallière, électricienne, experte en bâtiment auprès des assurances, responsable d'entreprise, architecte, technicienne-métreuse, assistante de gestion, cheffe d'équipe, topographe, technicienne bois, responsable technico-commerciale, cheffe de chantier, ingénieure en bâtiment.[660]

Elles ont pris leur décision à la fin de la classe de 3ème. Aujourd'hui, elles ne regrettent en rien leur choix, même si cela n'a pas toujours été facile. Elles nous font partager les raisons de ce choix.

Peser le pour et le contre, parler avec son entourage, rencontrer des personnes qui ont eu le même parcours, réfléchir...sans se laisser dévier de son choix personnel.

Il faut beaucoup discuter et se poser des questions sur ce que l'on aime faire.

Même si en 3ème on n'est pas sûr de son choix, il faut se lancer et en faisant on devient de plus en plus passionné.

C'est un pur hasard si je fais ce métier mais je m'y suis vite sentie épanouie et heureuse de le faire et je pense aujourd'hui que finalement le hasard fait bien les choses.

Un métier, c'est d'abord une passion. Plus que les garçons, les filles s'engagent dans les métiers du BTP par passion.

Si on a une passion, c'est bien d'essayer d'en faire son métier plus tard.

Si sa passion peut devenir un métier, elle aura plus de plaisir à travailler et cela lui donnera du courage dans la vie.

Exercer une profession qui plaît vraiment est beaucoup plus agréable à vivre qu'un métier qu'on a choisi pour l'image qu'on peut avoir au sein de la famille ou de la société. Les filles doivent faire ce qui leur plaît et surtout ne pas choisir par dépit car alors on perd son temps. Mon métier me plait de plus en plus et il devient de plus en plus intéressant au fil des années.

Après un BTS commerce international, je me suis rendu compte que le commerce me dégoûtait. Je voulais un travail technique et manuel dans lequel je pouvais m'exprimer. Le métier tient une place importante dans la vie.

Il vaut mieux faire un métier que l'on aime : ce qu'on choisit de faire plus tard sera une grande partie de notre vie. J'ai toujours plus ou moins su ce que je voulais faire plus tard : je voulais travailler le bois. J'apprends le métier de menuisier pour avoir les bases pour pouvoir ensuite m'orienter vers l'agencement intérieur ou le design, et pourquoi pas à l'étranger.

---

[660] Les jeunes filles exprimant ici leurs motivations sont toutes scolarisées au Lycée du Bâtiment (Le Corbusier) d'Illkirch-Graffenstaden, au sud de Strasbourg. Les propos ont été recueillis dans le cadre des actions menées par le CLEE (comité local école-entreprise) du Bâtiment au cours de l'année scolaire 2005 - 2006 dans le cadre d'un programme européen *Equal* mené en partenariat avec le Rectorat de l'Académie de Strasbourg.

Je savais depuis longtemps que je voulais faire de la menuiserie. J'ai choisi l'apprentissage parce que je pense que l'on n'apprend pas un métier dans un livre, et je voulais être rapidement une professionnelle et avoir une certaine indépendance. Autour de moi, les gens étaient plutôt contre mon choix mais leurs réactions m'ont encore plus donné envie d'y réussir.

Après mon bac, j'ai fait une 1ère année d'université en histoire de l'art mais je voulais un métier qui regroupe mes intérêts : architecture, restauration de monuments, travail manuel en extérieur.

La "peinture" est un métier intéressant parce qu'on peut modifier plein de choses avec ce matériau. On n'y fait jamais la même chose et je pense me spécialiser dans la décoration, qui est encore plus variée.

Comment cette passion vient aux jeunes filles ? Très souvent, il y a au départ une rencontre, une personne qui a fait découvrir et aimer le métier et ses valeurs.

Je suis rentrée dans cette formation complètement par hasard. J'ai rencontré un tailleur de pierre; j'ai aimé ce qu'il faisait mais pour moi il n'y avait pas assez de temps passé sur les chantiers, c'est pourquoi j'ai choisi la maçonnerie.

Depuis mon enfance, on a toujours habité dans des maisons à rénover... mais ce n'était pas mon père qui bricolait mais ma mère et moi. Juste au moment de l'orientation, un artisan est venu nous aider et l'amour qu'il mettait dans son travail m'a vraiment conquise, le fait de s'occuper d'un travail comme d'une oeuvre d'art. Ensuite il a fallu convaincre mes parents. Et en formation il y a le côté créatif des arts plastiques et le côté concret de mise en forme du projet (maçonne).

J'ai eu la chance de voir une intervention de professionnels travaillant dans le bâtiment, cela m'a tout de suite inspirée.

C'est ma prof d'arts appliqués qui m'a parlé de cette voie et m'a conseillé un stage en 3ème. J'ai été conquise. Le BTP, des métiers pour des filles ? Certains en doutent encore. Et pourtant on peut affirmer que oui, pour de multiples raisons.

Les relations humaines sont extra et face aux difficultés, on se serre les coudes.

Mes collègues de l'entreprise me soutiennent et me confortent tous les jours dans ce choix.

J'aime mon métier qui m'apporte beaucoup au niveau des relations avec les autres personnes et de ma personnalité. Mes objectifs de vie réussie et ma force de caractère me poussent à continuer dans cette voie.

C'est une formation concrète avec de nombreux contacts humains (positifs comme négatifs). Je suis fière de faire partie de la grande famille du bâtiment, de construire des ouvrages qui restent dans le temps et de continuer le travail des anciens.

D'abord le bac, puis une école supérieure de design, domaine large, captivant, épanouissant mais... virtuel et idéaliste. Je voulais retrouver de vraies valeurs, celles des hommes au travail, celle du travail bien fait, celle de l'ouvrier face à son matériau...(constructions métalliques).

Je ferai carrière tant que j'aurai le plaisir de bâtir et de continuer le travail des anciens. Je ne me vois pas faire autre chose car j'aime mon métier, pouvoir réaliser des ouvrages qui rendront service aux autres, se surpasser pour créer toujours de nouvelles choses.

Je suis bien intégrée, j'aime ce que je fais, je progresse... je ne vois pas ce qu'il faut de plus pour réussir. Faire carrière dans le BTP ne me fait pas peur, ce sont plutôt les patrons qui ont peur que "je tombe enceinte". J'aimerais plus tard monter ma propre entreprise de ferronnerie mais aussi finir ma carrière comme enseignante pour inspirer d'autres vocations.

J'ai les capacités physiques mentales et intellectuelles pour réussir dans le BTP. Je m'épanouis pleinement dans mon travail et quand je travaille sur de grands édifices, sincèrement j'éprouve une grande fierté.

Ce que les filles aiment avant tout dans le BTP, c'est qu'elles répondent à leurs aspirations concrètes, à leurs besoins de création. Les métiers du bâtiment sont des métiers de caractère.

Il faut se lancer sans avoir peur car ce que l'on apprend est magnifique...après on a de l'or dans les mains. Les métiers manuels, c'est l'avenir, même pour les filles.

Après mon bac, j'ai voulu choisir une formation qui débouchait sur un métier manuel. La sculpture m'intéressait et je voulais un métier en rapport avec elle. J'ai découvert la pierre, son infinité de couleurs, de dureté, de texture et cela a été le déclic.

J'ai toujours su que je voulais faire un métier manuel, même si j'ai d'abord passé mon bac, et la métallerie est venue d'elle-même !

Je voulais un métier concret où l'on voit les choses se réaliser. J'ai fait des stages de sculpture et des chantiers de restauration : j'ai découvert la pierre qui m'a tout de suite attirée (le matériau lui-même et ce que l'on peut en faire). Un ami sculpteur qui partage ma passion a su m'expliquer la patience nécessaire à acquérir afin d'arriver à un résultat satisfaisant.

J'aime travailler la pierre et cette formation me donne les bases indispensables pour ensuite me diriger vers la sculpture que j'ai découverte grâce un professionnel de la restauration d'?uvres d'art. C'est le fait d'être manuelle et adroite de mes mains qui m'at amenée à cette voie de formation. J'ai fait une semaine de stage avant de m'engager et cela m'a tout de suite convaincue. J'aime être dans un atelier et utiliser des outils que d'autres ne sont pas capables de manipuler.

Je voulais une formation manuelle et j'ai découvert ce métier lors de portes ouvertes : c'est un métier d'imagination et de création.

Le métier peut être difficile et fatigant mais pas plus qu'un autre. Si elle choisit le BTP, elle rentre dans un monde actif. Le BTP est un domaine original puisque peu de filles font ce choix. Et comme les filles ne sont pas nombreuses, on a un petit côté révolutionnaire qui me plaît bien.

Mon ambition, mon dynamisme et ma ténacité font que je réussirai. Même le fait que je sois la seule fille m'encourage dans cette voie. Je commence ma carrière dans le bâtiment et j'espère bien y rester parce que c'est le choix que j'ai fait pour être autonome, active, manuelle et épanouie.

J'ai la volonté et la force de caractère pour rester dans le BTP et y réussir parce que là est ma place. J'ai commencé dans cette voie et j'espère bien y rester parce que je suis motivée et déterminée, même si certaines fois c'est dur.

Le BTP reste un monde dur pour les filles. Mais si elle a de la volonté, du courage et de la patience et qu'elle est sûre d'elle, alors qu'elle fonce parce qu'elle se donnera les moyens de réussir et d'y être bien.

J'ai choisi cette voie parce qu'elle proposait tout ce que je cherchais à travers un métier : le travail du bois, la nécessaire réflexion pour le dessin et le levage de la charpente, un grand degré de liberté et le travail en extérieur dans lequel je peux me dépenser physiquement.

J'aime le monde du bâtiment et j'aime mon métier. J'ai un caractère obstiné et des qualités professionnelles (rigueur, connaissances techniques, etc.) qui vont me permettre de suivre une formation dans la conduite de travaux.

Si tu penses entrer dans le BTP, vas-y, aie du caractère, affirme toi et accroche toi. La voie du bâtiment permet aux filles d'être actives, d'apprendre beaucoup sur le terrain et de s'épanouir socialement et professionnellement, de s'enrichir sur tous les plans.

Si c'est ce qu'elle veut, elle doit foncer. Elle rencontrera des obstacles, comme dans toute orientation. De plus, c'est un bon moyen de se forger le caractère.

Il faut être motivée et avoir du caractère. .Les femmes motivées et affirmées sont de plus en plus nombreuses dans ce secteur et les moeurs évoluent. Pourtant le BTP reste un monde d'hommes. N'est-ce pas difficile de travailler dans un monde d'hommes ?

J'ai choisi cette formation pour avoir un métier manuel et travailler dans un monde d'hommes. Et tout le monde m'encourage dans cette voie car une femme dans le BTP, ce n'est pas tous les jours.

Bien sûr, il y a les garçons, mais ils nous font avancer dans le métier et en leur montrant qu'on est aussi capable de réussir qu'eux, on leur apprend à respecter les filles. Et à se fréquenter toute la journée, on mûrit et ils ne se prennent plus la tête ; il y a une bonne ambiance qu'on vit bien.

Quand je suis allée en stage la première fois, j'ai failli tout arrêter à cause de la réaction des garçons mais ma mère m'a poussée à continuer et, maintenant je la remercie parce que j'adore ce que je fais.

Par contre, il faut avoir de l'humour pour accepter certaines remarques qui relèvent plus de la maladresse que de la méchanceté. Car les hommes doivent aussi trouver leurs repères par rapport à l'entrée des femmes dans un domaine essentiellement masculin jusqu'à maintenant. Il est inutile de nier que nous sommes différents, alors autant positiver cette différence et utiliser notre complémentarité dans le travail.

Ne pas se laisser avoir par la phrase qui tue : c'est pas un métier de femme, ça. Elle saura ne pas entendre les critiques machistes qui ne voient pas les femmes hors de leur cuisine. Mais les traditions changent.

Je voudrais raconter une anecdote. Le premier jour de mon apprentissage, un couvreur est venu me dire que les femmes n'avaient rien à faire dans le BTP...Lors de mon pot de réussite au CAP, c'est lui qui a fait le discours pour dire tout le bien qu'il pensait de moi et il avait presque la larme à l'oeil de me voir partir. Il est devenu un ami, comme quoi les idées reçues disparaissent et les mentalités évoluent.

C'est un milieu qui est en pleine évolution de par les nouvelles demandes et les nouvelles méthodes de construction. Les femmes ont beaucoup à apporter au BTP, elles peuvent en donner une meilleure image et plus de finesse.

Je réussirai dans mon domaine pour les mêmes raisons qu'un garçon : je connais mes faiblesses et j'essaie de les corriger, j'exploite mes qualités. Et je veux être satisfaite du travail que j'exécute. Mes

qualités de fille m'aideront à réussir : la minutie, la délicatesse, la patience, une vision peut-être plus artistique. Mais j'ai aussi du caractère et de l'ambition.

Elles sont décidées à réussir dans leur métier. Motivées, elles s'engagent résolument dans une filière qu'elles considèrent comme porteuse.

C'est un domaine très varié qui propose beaucoup de métiers. Je souhaite faire carrière dans le BTP car c'est un milieu très diversifié, intéressant et où il y a toujours une évolution possible. C'est un milieu très riche sur le plan humain et plein de découvertes (nouvelles équipes, nouvelles ambiances, nouveaux voyages, nouvelles techniques). Mes qualités d'adaptation, mon sens artistique, mon côté sportif sont des atouts certains pour réussir dans mon métier.

Je ferai carrière parce que le BTP recrute. Je me rends compte que les presque retraités du secteur qui m'enseignent le métier sont contents de trouver des jeunes motivés, que ce soient des filles ou des garçons, pour leur transmettre leur savoir-faire.

Le BTP offre des possibilités d'évolution de carrière qui font qu'on n'est pas figée dans un travail pour toute la vie si on ne le souhaite pas.

Le BTP donne la possibilité de faire carrière tout en manipulant différents matériaux et... de découvrir la France et ses techniques. Je souhaite faire carrière dans le BTP car cela peut m'apporter beaucoup de satisfactions et mon savoir-faire me permettra d'avoir une bonne situation et de bien vivre. Je pense avoir l'ambition, l'énergie mais aussi le courage et la patience pour y réussir.

Je souhaite passer encore des diplômes puis m'installer à mon compte si possible. J'en ai la volonté et le niveau de formation nécessaire. Et ces métiers sont porteurs pour l'avenir.

Djedjiga Chalal, **une femme dans le milieu très masculin du transport poids lourds** [661]

(août 2012)

Il y a quatre ans, Djedjiga Chalal s'est trouvée confrontée à la décision la plus difficile à prendre dans sa vie: allait-elle poursuivre sa carrière au sein de TNT, la société mondialement connue de livraison express ou la quitter pour rejoindre l'entreprise familiale ? Son père, qui a quitté l'Algérie il y a 30 ans pour la France, voulait prendre sa retraite. Il a passé 15 ans de sa vie à construire sa propre société de livraison express, *Time Services*. Il a commencé *Time Services* avec un seul camion et un prêt de sa fille aînée pour acheter un entrepôt. Mais, étant analphabète, il se trouvait limité dans ses capacités à développer l'entreprise. Il laissa à sa fille six mois pour se décider et prendre le relais. Avec le recul, aujourd'hui, elle ne le regrette pas. "Avec mon expérience chez TNT, je savais que je pouvais apporter beaucoup à l'entreprise. Nous avons récemment obtenu beaucoup de nouveaux marchés et cela m'a confortée dans ma décision de rejoindre l'entreprise familiale." A 33 ans, Djedjiga Chalal est issue d'une fratrie de six frères et soeurs. Peut-être de façon inhabituelle, son père a choisi la plus jeune de ses filles pour lui succéder. "Ma famille en Algérie est très fière de mon père, sachant qu'il n'a pas fait d'études, qu'il a émigré, qu'il a monté son affaire et qu'il l'a léguée à sa fille. Ils sont tous admiratifs !" La jeune femme ne voit que des avantages à avoir grandi entre deux cultures. Il faut dire que plus de 20% des migrants nord-africains de France ont créé avec succès une entreprise familiale. Dans le milieu fortement masculin du transport en commun, Djedjiga Chalal dénote. Elle considère pourtant qu'être une femme l'aide dans une négociation commerciale. "Les hommes sont gentils avec nous quand il s'agit de négocier. Ils savent que nous tenons nos engagements. Etre une femme n'est dès lors pas un problème !

[661] portrait par Rosie Collyer, *RFI english*

C'est pour aujourd'hui ou pour demain ?

Qui est le nouveau PDG de Coca-Cola France ? Un grand dirigeant marocain de 40 ans, diplômé de l'Ecole supérieure de gestion de Casablanca. Qui est le repreneur de Fagor-Brandt (1200 salariés sur les sites d'Orléans, Vendôme, Rueil, Cergy) ? Un industriel algérien encore quasi-inconnu en France mais qui emploie déjà 13000 personnes en Algérie. Qui développe depuis plusieurs années une stratégie futuriste sur le marché français du véhicule électrique visant toutes les grandes villes européennes ? Un investisseur turc, déjà à l'origine de moyens de transport innovants et écologiques dans la ville d'Istanbul engorgée de voitures. Trois exemples parmi d'autres d'un renversement de tendances. Ce sont des pays encore considérés comme émergents que nous arrivent celles et ceux qui vont offrir des solutions à nos vieilles sociétés européennes en crise.

Les mésaventures d'un investisseur turc en France

Istanbul est une ville magnifique mais ses embouteillages dantesques compliquent la vie des 13 millions de Stambouliotes qui ont pourtant tout essayé pour solutionner le problème dans cette ville qui ne dispose encore que de deux ponts pour franchir le détroit qui coupe la ville en deux: les ferries, le métro, le Marmaray et son tunnel sous le Bosphore, les minibus, les funiculaires et téléphériques...

En juillet 2008, IDO (la Régie municipale des transports maritimes d'Istanbul) a mis en service des catamarans (de 11 mètres de long sur 4,3 de large) qui peuvent accueillir jusqu'à dix passagers et fonctionnent comme des taxis ordinaires. Avec une particularité toutefois: on commande le véhicule par téléphone sur le quai de son choix, il n'y a pas d'horaires et on est facturé au mille nautique parcouru. Evidemment, c'est un moyen de transport pour des classes très aisées qu'utilisent surtout les hommes et femmes d'affaires pressés. A l'origine de cette création, on trouve l'entreprise turque Teknomar, dont la maison-mère est la *Société d'Investissement Brightwell*, fondée et présidée par **Alphan Manas** (prononcez *Alpan Manach*), ingénieur féru de nouvelles technologies et homme d'affaires.

Né en 1962 à Izmir, grande ville turque cosmopolite au bord de la mer Egée, il y obtient un diplôme d'ingénieur textile, avant de décrocher une maîtrise d'administration à l'Université d'Etat de New-York. Il se lance dans les affaires en 1988 et fonde successivement au fil des années des sociétés spécialisées dans la technologie qui lui font mériter le surnom de "Bill Gates turc" par la presse nationale. Il passe brièvement dans le marché des paris sportifs, très lucratifs en Turquie, avant de créer en 2006 *Brightwel*l qui coiffe aujourd'hui toutes ses affaires, investissant dans le solaire, les infrastructures, les bateaux de plaisance et l'électronique. Toujours affable et souriant, Alphan Manas se définit comme un "futuriste". Jamais à court d'idées. Il préside la branche turque de la *World future society* qui regroupe des industriels passionnés de prospective scientifique,

ainsi que la section turque de *Mensa*, le club international fondé à Oxford en 1946 qui regroupe des personnes au QI exceptionnel.

(Alphan Manas) (Murat Günak)

(Cerizay) En mars 2010, lorsque l'équipementier automobile français Heuliez s'est trouvé au bord du dépôt de bilan, il a proposé d'investir 15 % du capital de la société française pour son usine française de Cerizay (Deux-Sèvres), dans l'idée d'y développer la production de la Mia, véhicule hybride électrique, en s'associant au fabricant turc de batteries *Inci Akü* et à l'équipementier turc *B Plas*. L'aspect le plus attractif de la Mia était l'opportunité d'être un des premiers entrants sur le marché de la voiture électrique. Pourtant, à son plus grand étonnement, le Ministre de l'Industrie d'alors, Christian Estrosi, a retenu une autre offre. Alphan Manas s'étonne que la presse et les autorités françaises aient pu prendre au sérieux la candidature concurrente d'une société spécialisée dans les travaux forestiers et "qui n'a même pas de site internet !" L'investisseur d'Istanbul a soupçonné la Région Poitou Charente d'avoir joué les marieuses pour une alliance franco-allemande, peut-être perçue comme politiquement plus correcte qu'un germano-turc pour reprendre "un fleuron de l'industrie française", comme l'ont dit certains politiques. L'aventure Heuliez s'est arrêtée en novembre 2013. "Heuliez a raté l'occasion de créer le buzz et de séduire les fans de technologie, toujours prêts à débourser un peu plus pour être les premiers..." se désole l'investisseur turc.

(Les Mureaux) Recalé, il regarde alors vers une PME installée aux Mureaux (Yvelines), spécialisée dans la conception de véhicules électriques légers. Il acquiert 80 % du capital de SynergEthic. Il déclare alors: "Je vise les grandes villes d'Europe de l'Ouest. Les agences de location de voitures, les services municipaux, la Poste ou la police peuvent être intéressés par un tel véhicule. Nous allons vers un monde où le transport est de plus en plus individuel et nous avons besoin de voitures plus petites, plus légères et donc moins polluantes". Mais la France ne semble pas encore prête à changer ses modèles de développement et de transport. Le Tribunal de Commerce de Versailles a mis SynergEthic en liquidation judiciaire en juin 2012.

C'est avec **Murat Günak**, designer automobile turco-allemand, qu'Alphan Manas s'est lancé dans le marché des voitures électriques hybrides. Murat Günak a exercé les fonctions de directeur du design chez Peugeot avant de travailler pour Mercedes puis d'entrer chez Volkswagen en 2003. En 2006, alors qu'il était responsable de style du groupe Volkswagen, il a voulu convaincre l'entreprise d'entrer dans la nouvelle mobilité mais à cette époque ce n'était pas possible. Le chef de projet Mia Electric lui a demandé de le rejoindre. Il a accepté ce nouveau défi: "Le design, c'est ma façon de faire évoluer les mentalités des gens vis-à-vis de l'automobile en général, de la voiture électrique en particulier.". Mia a ouvert sa première boutique en plein Paris deux ans plus tard, mettant à la disposition des visiteurs des véhicules pour des essais à travers Paris et Issy-les-Moulineaux. Avec son style rassurant et sécurisant qui met le conducteur au centre de la voiture, son design sympathique, Mia a su intéresser une centaine de clients par mois. Mais il en aurait fallu quatre fois plus pour atteindre le seuil de rentabilité. L'entreprise est mise en liquidation judiciaire. L'audience du Tribunal de Commerce est prévue pour le 7 mai 2014. Ces

mésaventures successives dans ces investissements français vont-ils décourager les hommes d'affaires et ingénieurs turcs? Rien n'est moins sûr. Mais il faudra attendre encore que les mentalités évoluent.

Les ambitions d'un investisseur algérie en France[662]

A 69 ans, **Issad Rebrab** est un symbole de réussite du secteur privé dans un pays marqué par l'interventionnisme d'Etat. Né en 1944 à Taguemount-Azouz (Tizi-Ouzou), il se lance très vite dans les affaires, à peine la guerre d'Algérie terminée. En 1968, il crée son cabinet comptable et, dés 1971, prend des parts dans une société de construction métallique, Sotecom. Il voit déjà grand et crée d'autres sociétés dans ce secteur.

En 1998, *Cevital* naît et atteint les 3,5 milliards d'euros de chiffre d'affaires en 2012. Avec ses quelques 13 000 salariés, *Cevital* est un acteur de poids en Algérie. Mais ses relations avec le pouvoir algérien sont houleuses. L'homme n'hésite pas à critiquer ouvertement les blocages et les pesanteurs administratives d'un pays dans lequel il se sent à l'étroit.

Encore quasi-inconnu en France, il est considéré comme la personne la plus riche d'Algérie, avec une fortune évaluée à 3,2 milliards de dollars (2,4 milliards d'euros). A la tête d'un conglomérat diversifié qui va de la menuiserie à l'agro-alimentaire en passant par la distribution, l'électroménager et le transport, Issad Rebrab vient de rejoindre le top 50 des personnes les plus riches du continent africain du très prestigieux classement "Forbes". Une première pour l'Algérie.

(Cluny) En juin 2013, l'industriel algérien a racheté l'unité d'Oxxo de Cluny (Saône-et-Loire), spécialiste des portes et fenêtres en PVC. Il s'est engagé alors à conserver 288 emplois sur les 407 que comptait l'entreprise, puis a promis de la redynamiser en recrutant pour revenir au nombre de salariés antérieur au rachat. Joli geste qu'il a justifié par sa volonté de "faire plus de valeur ajoutée". A la presse qui l'interroge, il a précisé qu'il apportera "à l'unité française du verre plat (qu'il produit, ndlr) à un prix beaucoup plus compétitif", permettant à la fois "d'augmenter les exportations vers l'Europe" et à l'entreprise française de maintenir sa compétitivité sur le marché français. Il a également garanti d'importer les fenêtres françaises en Algérie. "C'est parce qu'il y a une crise en Europe qu'il y a des opportunités pour nous", disait-il encore dans un entretien à *Jeune Afrique / RFI*.

(Orléans, Vendôme, Rueil, Cergy) En novembre 2013, Issad Rebrab a cherché à acquérir le volailler français Doux, mais l'affaire lui a échappé. Lorsque, dans le même temps, le fabricant d'électroménager *Fagor Brandt* est placé en redressement judiciaire, c'est encore Issad Rebrab qui se positionne pour reprendre l'entreprise. Il remet son offre le 17 janvier 2014, prévoyant

[662] d'après l'article de Sarah Diffalah, *Le Nouvel Observateur*, 20 janvier 2014

d'investir 100 millions d'euros et de reprendre 1200 salariés sur les 1800 que comptait l'entreprise. L'affaire se conclut. Il garde les sites d'Orléans (Loiret), Vendôme (Loir-et-Cher), Rueil (hauts-de-Seine) et Cergy, les filiales qui se trouvent au Royaume-Uni, en Suisse et à Singapour, ainsi que des actifs à l'étranger. En revanche, il abandonne les deux sites vendéens de La Roche-sur-Yon et Aizenay. Avec cette acquisition, il est dans une stratégie gagnant-gagnant. Son ambition est de construire un acteur "régional" de l'électroménager qui couvre l'Europe, l'Afrique du Nord et le Moyen-Orient.

Le nouveau défi français d'un dirigeant industriel marocain[663]

Imad Benmoussa a eu l'occasion, lors de ses études, de se frotter au marché français. C'était au début des années 90. Diplômé de l'Ecole supérieure de gestion de Casablanca, il a débuté sa carrière à Colgate-Palmolive comme chef de marque en 1996.

Trois ans plus tard, il rejoint la *Coca-Cola Company* comme responsable marketing au sein de la filiale marocaine. En 2007, il est nommé directeur général de la zone Afrique de l'Ouest et du Maroc. Un poste qu'il occupe quatre ans au cours duquel il engage une stratégie de diversification du portefeuille de marques.

(Socx, Clamart, Grigny, Castanet, Les Pennes-Mirabeau) En novembre 2010, **Imad Benmoussa** déménage à Dubaï (Emirats Arabes Unis) car il devient alors le directeur général pour la zone Moyen-Orient. Il a su restaurer la rentabilité des activités de Coca-Cola. Le grand dirigeant marocain a fait ses preuves tant au Maroc, en Afrique de l'ouest qu'au Moyen-Orient. Il est arrivé en mars 2014 en France pour prendre la direction de Coca-Cola France (5 sites de production).

Un Marocain à la tête du leader français des boissons gazeuses... Les temps changent. Jamais la filiale française de *The Coca-Cola Company* n'avait été dirigée par un non-Français. Il arrive à un moment où le marché des boissons gazeuses est devenu plus mature mais aussi plus difficile à faire croître. Le PDG fera équipe avec une nouvelle directrice marketing au sein de Coca-Cola France, Céline Bouvier. Le défi est lancé !

[663] d'après l'article de Sylvie Leboulenger, *LSA-Conso*, 10 février 2014

Têtes de Turcs

(août 2012)

"Surtout venez en France sans a priori. Ne comparez jamais votre vie en Turquie et celle que vous aurez en France. La comparaison peut rendre les gens plus heureux, mais souvent l'effet est inverse. On se dit qu'on pourrait être plus heureux en Turquie et on cherche l'erreur ailleurs. Il faut accepter de vivre dans une autre culture, dans un autre pays, avec ses particularités positives ou négatives. Le tout est d'aimer ce qu'on fait, se réveiller avec de la passion tous les matins... C'est on cas. Je ne me suis jamais réveillée en me disant, il va falloir aller travailler. J'aime mon métier et j'aime ma vie en France. Tout n'est pas toujours facile. Mais la vie n'est jamais simple, quelque soit l'endroit où nous vivons".[664]

(Nil özçaglar) (Haci Kozan)

La directrice du Centre de recherche en marketing de l'Université de Lille 2, **Nil Özçaglar**, professeure agrégée des universités, est arrivée en France, à Lille, en 1995 pour y continuer ses études après son diplôme du lycée Tevfik Fikret d'Izmir. Cinq ans plus tard, elle obtenait son diplôme d'ingénierie du commerce et de la vente. Deux mastères (Marketing des services et Sciences de gestion) et un doctorat plus tard, elle est recrutée comme maître de conférences. En 2011, elle passe avec succès le concours national de l'agrégation de l'enseignement supérieur en sciences de gestion et est nommée dans l'université où elle a fait ses études, Lille 2.

Nil Özcaglar

Nil Özçaglar a toujours pensé qu'il fallait accroître l'interdisciplinarité en sciences sociales. C'est pourquoi elle a créé l'association Fairness qui réunit des chercheurs de disciplines variées autour du commerce équitable et des formes d'échanges alternatifs. Membre active de nombreuses associations scientifiques, Nil Özçaglar a publié dans de nombreuses revues internationales sur ces questions (consommation responsable et développement de marchés alternatifs) et intervient dans des conférences aussi bien en France qu'aux Etats-Unis, en Italie, en Angleterre, au Canada, etc.[665]

L'amour de la France

"J'ai toujours aimé le français, depuis mon enfance... J'ai eu la chance d'avoir une très bonne formation en langue française au lycée Tevfik Fikret grâce à des professeurs engagés et sympathiques. Je ne cite pas leur nom pour éviter d'en oublier. Mais, pour la plupart, ils ont toujours enseignants au lycée Tevfik Fikret. Au delà des cours de grammaire ou de langue, nous

[664] interrogée par Nesrin Dalkiran Ada, pour l'*Union de la Presse Francophone*

[665] Elle vient de co-publier chez Routledge deux ouvrages: *L'ethnicité: Fabrique marketing* et *Marketing management: a cultural approach*.

avions aussi des cours sur la culture française. Ceux-ci m'ont sûrement donné l'envie d'étudier en France. J'ai eu la chance, au cours de mes années de collège et de lycée, de voyager plusieurs fois en France. Quand j'ai eu l'opportunité de faire mes études en France, je n'ai pas hésité une seule seconde. J'aime la France, sa culture, sa langue... j'ai toujours été une passionnée du cinéma français et de la littérature française. Je crois que c'est quelque chose qui me vient du Centre culturel français d'Izmir, qui était voisin de mon lycée. J'y allais très souvent, les week-ends ou pendant les cours avec nos professeurs."

La force de deux cultures

"Le concours que j'ai passé pour devenir professeur des universités est prestigieux et reconnu comme très difficile. Il accorde autant d'importance à la connaissance qu'à la maîtrise de la langue, la rhétorique à la française. Sinon, dans mon travail, au quotidien, je jongle entre le français et l'anglais, y compris pour mes cours à l'Université. Par contre, je suis reconnue à l'international comme chercheuse française d'origine turque... Je crois que j'ai su tirer les forces de mes deux cultures: j'ai l'esprit méditerranéen des Turcs (simplicité, facilité de contact, joie de vivre) et j'ai la rigueur des Français... Ce mélange m'aide beaucoup dans mon métier au quotidien."

Les clés du succès ? "Il n'y a pas de recette secrète... Je travaille beaucoup. Je suis très disciplinée dans mon travail. Mes journées commencent et se terminent très tard. Pour mes recherches, je lis beaucoup et je réfléchis à tout moment, y compris quand je fais mes courses. C'est l'avantage de travailler sur la consommation. On a des cas d'application à tout moment. Sinon, j'essaye d'être très généreuse par rapport à mes étudiants et à mes collègues. Je ne compte pas mon temps quand on me demande d'évaluer un article, de lire une thèse ou de conseiller un doctorant. La générosité est très importante dans les métiers académiques. Aussi, j'ai un fonctionnement très "entrepreneur" dans la recherche. J'aime lancer des idées, organiser des workshops (ateliers), mettre en connexion les uns avec les autres. Et je n'oublie pas que je suis en France. Le respect de la hiérarchie est aussi très important."

Pour une consommation responsable

"Nous vivons depuis l'après-guerre dans une société de consommation, c'est à dire que la consommation est devenue un élément identitaire qui définit et qui distingue les individus les uns par rapport aux autres. De plus en plus de consommateurs en souffrent. Ils préfèreraient exister par eux-mêmes plutôt que par leur consommation surtout dans un monde de plus en plus globalisé où l'individu a de moins en moins prise avec son propre univers. Cette souffrance est d'autant plus forte que la critique de ce modèle de société réservée au départ à une élite intellectuelle s'est vulgarisée très largement dans les années 1990-2000. Aujourd'hui, une nette majorité de Français déclarent avoir une perception négative de la société de consommation et que l'on consomme aujourd'hui trop de choses inutiles. Une opinion plébiscitée par tous les univers sociaux, indépendamment des niveaux de vie, des tranches d'âge et des idées politiques. En réalité le consommateur est actuellement tiraillé entre la puissance que lui apporte sa consommation et la conscience de son impact négatif sur le monde. Comment résoudre ce conflit? La consommation responsable apporte une solution à ce tiraillement interne en permettant de dépasser l'acte d'achat pour mettre en place des stratégies réparatrices qui lui donnent du sens.

Haci Kozan[666]

Le siège social de *Saines*, PME de nettoyage fondée par Haci Kozan en 1982, tient dans un hangar anonyme au coeur d'une zone industrielle de Tours. Depuis, ces bureaux sans clinquant, ce Turc de cinquante-neuf ans dirige 600 personnes, réparties à Rennes, Bourges et Tours. A l'intérieur, la décoration est sobre. Un cliché de sa remise de l'Ordre national du mérite des mains

[666] portrait par Stéphane Frachet, Les Echos, le 21/08/2012

de l'ancien secrétaire d'Etat aux PME, Hervé Novelle, en 2010, patiente sur une pile de dossiers. Un ballon du XV de France se dégonfle sur une chaise. Et une photo de l'équipe du Tours Football Club tient l'équilibre sur un classeur. Haci Kozan n'a pas pris le temps de les accrocher au mur.

"Un immigré n'est pas un poids pour la société"

Le succès de cette PME de 12 millions d'euros de chiffre d'affaires, à la rentabilité d'un métronome, autour de 10 % tous les ans, ne l'a pas enflammé. "J'ai créé cette entreprise à trente ans, parce que je voulais montrer qu'un immigré n'est pas un poids pour la société. Aujourd'hui encore, la France a tort de renvoyer des forces vives qui ne demandent qu'à créer de la richesse dans un pays qui les attire", plaide celui qui a pris la nationalité française au tournant des années 2000. "Ma femme est française, mes enfants le sont. J'ai fini par demander ma naturalisation", ajoute ce natif d'Elbistan, sur les hauts plateaux d'Anatolie. Arrivé en France en 1976 après un long service militaire à Chypre, le sergent Haci Kozan a suivi les bataillons d'immigrés venus remplir les usines françaises. Première étape dans un haut fourneau, à Pont-à-Mousson. "La Préfecture ne m'a pas régularisé. Je parlais très mal le français " se souvient-il. Alors qu'il repart pour la Turquie, via Paris, il croise un compatriote qui lui assure que c'est à Tours que l'on parle le français le plus pur.

Une charte du respect, une éthique de l'entreprise

Sans papiers, le jeune homme frappe à la porte du pretigieux *Institut de Touraine*, qui accueille des étudiants du monde entier. "Le prix des études était exorbitant pour moi", rigole-t-il en se remémorant ces instants d'insouciance. Hébergé par des curés, il enchaîne les petits boulots. D'abord livreur de journaux au noir, puis laveur de vitres et balayeur. "Au bout de deux ans, j'étais devenu chef d'équipe, j'avais un permis de séjour. Je me suis marié et j'ai créé ma propre entreprise. J'ai signé mon premier contrat à l'autre bout de la ville. Comme je n'avais pas de voiture, j'y allais à vélo", raconte-t-il. On est en 1982, la PME *Saines Nettoyage* est née. Elle emploie d'abord une secrétaire, "qui assurait aussi des heures de nettoyage". D'emblée, la société réinvestit ses bénéfices. *Saines* s'appuie aujourd'hui sur 3 millions d'euros de fonds propres. A son arrivée, chaque nouveau salarié signe une charte, qui implique le "respect du client, des collègues et du travail bien fait", égrène ce PDG qui prône la liberté d'entreprendre et la répartition des richesses

Pompeusement baptisé "*Innovation sociale et citoyenneté*", le document débute par l'article 23 de la Déclaration des droits de l'homme de 1948: "Toute personne a droit au travail... à la protection contre le chômage... à travail égal, salaire égal..."Un texte que l'on n'entend plus souvent dans l'argumentaire des syndicats des salariés. "Je ne fais pas de politique, précise Haci Kozan. Mais l'entreprise est une réponse à la fragmentation de la société", clame-t-il.

"Au lycée, j'avais osé comparer De Gaulle à notre monument national, Atatürk. Le professeur m'avait sanctionné. Mais je persiste à croire que De Gaulle a été fondateur pour l'Europe et les relations au travail", expose ce féru d'histoire, dont l'un des trois enfants poursuit une carrière d'historien à Sciences Po. Cette grandiloquence pourrait prêter à sourire. Pas ses pairs, qui l'admirent. "Dans un secteur qui emploie beaucoup de personnes aux parcours chaotiques, Haci Kozan mène un travail exemplaire de formation continue", témoigne Evelyne Balichard, de la *Fédération des entreprises du nettoyage*. "Son charisme est rayonnant", ajoute Claude Paris, président du Medef Touraine, qui l'a enrôlé dans une commission Ethique. "Et sa pugnacité est une leçon. Il a traversé de multiples turbulences, mais il n'a jamais lâché la barre de l'entreprise, car il en connaît les enjeux humains." Haci Kozan redistribue près de 20% de son résultat opérationnel. Et comme *Saines* compte très peu de smicards, le turnover est inexistant.

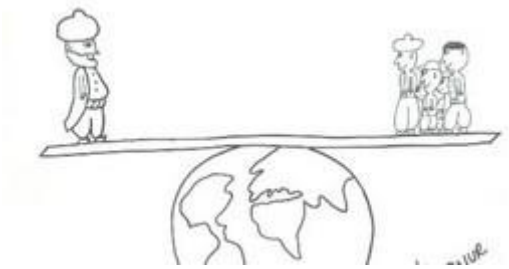
Effet papillon

(juillet 2013)

"C'est une installation in situ créée par la collaboration de deux artistes: **Seza Paker** et Anabelle Hubaut... On se trouve à un moment de réflexion dans un jardin public avec des bruits d'un chantier en cours. On voit un banc, point d'observation, les gyrophares en action, rappelant les moments d'urgence, le panier rouge chargé d'ampoules dévissées du plafond, en ne laissant qu'une lumière de chantier, une bande d'interdiction disposée de façon à laisser le passage, les rayons de soleil traduits par des découpes de pelouse synthétique et la poudre de marbre au sol donnant une interactivité à l'ensemble du lieu..." Le critique d'art Cem Boluktas (Paris VIII) décrivait ainsi *Charger-décharger,* une exhibition présentée par Seza Paker à Istanbul en 2000. Prémonitoire.

*Dans les pages qui suivent, pas moins de huit personnalités féminines turques et franco-turques, la plasticienne **Seza Paker**, la comédienne **Sedef Ecer**, la sociologue **Gülçin Erdi Lelandais**, la philosophe **Emine Sarikartal**, la journaliste **Defne Gürsoy**, la romancière **Sema Kaygusuz**, la consultante **Gizem Öztürk** et la lobbyiste **Serap Atan**, donnent leur point de vue sur le mouvement de la société civile en ce début d'été 2013 en Turquie.*

Le 5 juillet 2013, au lendemain de la décision de la justice turque d'arrêter le projet de destruction du parc Gezi à Istanbul, la Maison de l'Europe et de l'Orient à Paris avait invité Sedef Ecer à une "carte blanche" pour une soirée amicale avec des invités passionnants. Au moment où on pleure des morts et où le feu s'étend un peu partout, dit-elle, ça fait du bien de se réunir, de parler, d'échanger et de chanter ensemble. Nora Seni (professeur à l'Institut Français de Géopolitique) a parlé du contexte qui a préparé les évènements, Ferhat Taylan (Collège International de Philosophie) a raconté les évènements jour par jour. Ali Akay et Seza Paker ont parlé de la créativité des artistes pendant le mouvement. Serdar Dalkiliç a pu dire le triste bilan médical et l'intimidation du gouvernement contre les médecins qui ont soigné les blessés. Ahmet Insel (politologue et économiste) a donné des scénarii possibles pour l'avenir. Elisa Couvert, la jeune étudiante française détenue en Turquie pour avoir manifesté, a également apporté son témoignage. La soirée a été forte en émotions. Serdar est venu avec son luth, Sedef avec son enthousiasme communicatif et tout un tas d'anecdotes, émouvantes, drôles et belles sur cette vie communautaire à Gezi.



La plasticienne, Seza Paker

Seza Paker est née à Istanbul en 1955. Formée à l'Académie des Beaux-Arts à Paris, elle vit et travaille en France. En 2000, autour de l'oeuvre de Seza Paker et Anabelle Hubaut,, s'est ouvert sur les rives du Bosphore une sorte de démocratie participative autour de l'idée d'embarquer et de débarquer, avec en arrière-fond la voix des mouettes de Karaköy et une mégapole en pleine transformation.

Les oeuvres d'artistes sont éminemment politiques. Elles portent une dimension critique de la société contemporaine. Dix ans plus tard à Paris, Seza Paker exposait à la *Saison de la Turquie en France*. L'installation collective avait été intitulée: *Istanbul Transit* (28 mars au 24 avril 2010). Les organisateurs avaient présenté ainsi l'exposition: "Istanbul en tant que ville. Istanbul qui suscite une confrontation d'idées par son quotidien, les fantasmes qu'elle provoque et la force colorée et diverse de son architecture. Quels sont les différents quotidiens à Istanbul dans les gestes et les habitudes, dans les couleurs, dans les topographies, d'un monde imaginaire et interplanétaire ? Comment inscrire Istanbul dans une géographie qui construit et déconstruit, dans un monde hétérogène et globalisateur ? Est-ce qu'Istanbul est une ville-exemple de cette mondialisation ? Questions sociologiques, anthropologiques et esthétiques sont traduites par les artistes invités en passage d'images.

L'exposition s'ouvre avec une image d'aujourd'hui, celle d'une ville délabrée, prise de loin par Seza Paker, qui s'intéresse non seulement au devenir-banlieue de la ville, mais en même temps à ses couleurs - très différentes des couleurs européennes, vue de loin, vue de près, vue individuellement par la personnalisation colorée de chaque appartement qui se fond dans le pastel architectural d'une vue panoramique de la ville. Ces images sont en fait une double possibilité pour le visiteur, ouverture ou fermeture du passage, ouverture ou fermeture d'Istanbul... Cette découverte, nous la sentons surprenante, comme une résistance en marche."

La comédienne et scénariste, Sedef Ecer

Romancière, Sedef Ecer a publié *Hercai Fisek*, l'histoire d'un jeune ténor d'opéra qui devient psalmodieur de Coran. Les droits cinématographiques ont été achetés par Serif Gören (Palme d'Or en 1982 avec Yol). Elle écrit aussi des scénarii aussi bien de fictions que de documentaires. Ses sujets sont toujours politiques: amour impossible d'un officier turc et d'une terroriste kurde, campagne d'Egypte de Bonaparte vue par les Ottomans, "La lettre du retraité" qui a créé en Turquie un débat politique autour du général Evren, commanditaire du coup d'Etat de 1980,...

Au sortir de cette soirée du 5 juillet 2013, Sedef Ecer exulte: "Merci mille fois chers amis, ce fut une soirée formidable. Je suis émotionnellement épuisée mais j'ai l'impression d'avoir fait quelque chose de bien grâce à vous tous, d'avoir raconté des choses utiles."

Née à Istanbul, Sedef Ecer a grandi sur les plateaux de cinéma et de théâtre. Elle a fait ses études au Lycée franco-turc Galatasaray et son Proficiency à l'université américaine Bosphorus, avant de partir à Paris, pour y participer à des cours de théâtre, puis au programme pour professionnels étrangers du *Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique*. La comédienne a joué dans plus de vingt longs métrages, des téléfilms et des pièces de théâtre. Elle a reçu divers prix et nominations en France, en Suisse et en Turquie (prix du meilleur second rôle au Festival d'Ankara, prix spécial du jury d'*Avni Dilligil*, nomination aux étoiles de demain au festival de Genève en 1994,...). *Comme chez soi*, le téléfilm qu'elle a coécrit et dans lequel elle interprète un des rôles principaux, a réuni 2,4 millions de téléspectateurs lors de sa rediffusion sur *France 3*. Sa première diffusion avait réuni 3 198 000 spectateurs et une autre rediffusion en avait fait 1 883 000.

L'Absente, en 2012, a été lauréat de la commission cinéma de la région Ile de France, avec un jury composé de producteurs, scénaristes et réalisateurs, dont Radu Mihaileanu que Sedef admire depuis son tout premier film. Son spectacle *Va jusqu'où tu pourras* continuera sa route la saison prochaine à Bruxelles, Metz, Marseille et Istanbul.

L'exil inspire Sedef. Elle prépare pour 2014 un long métrage, *Entre deux rives*, qui sera réalisé par Randa Haines et interprété par Agnès Jaoui. C'est sur ce thème de l'exil qu'elle est partie à la recherche de femmes migrantes dans plusieurs pays pour faire des interviews et des ateliers. Avec tout ce matériel, elle va créer des pages internet et ouvrir une exposition d'art contemporain. Une bourse de la région Ile-de-France lui a permis durant un an de travailler sur cette notion d'être "à la périphérie", résultat de ses errances dans les banlieues en France et les bidonvilles d'Istanbul. La pièce *A la périphérie* a reçu le prix d'écriture théâtrale de Guérande en 2011 et a été le "coup de coeur des lycéens" en 2012. Elle a été donnée en lecture ou mise en espace au Théâtre National

de Strasbourg, au Troisième Bureau de Grenoble, à la Maison des Métallos, au Grand T, au Théâtre de l'Aquarium, etc.

Les 4 et 5 juin 2013, au Théâtre de Suresnes, elle a ouvert magnifiquement la saison avec cette pièce, dans une très belle mise en scène de Thomas Bellorini. L'histoire qui pourrait être sordide prend avec Sedef la grâce d'un conte oriental: Dilcha et Bilo ont quitté leur campagne pour s'installer sur la colline des anges et des djinns, près de la grande ville. Empoisonné par les rejets de l'usine toute proché, le quartier se transforme peu à peu en bidonville. Vingt ans plus tard, au pied d'une nouvelle usine tout aussi toxique, Tamar et Azad sont percés de rêves par *la Sultane du périph*, icône d'une télévision populiste. Dans leur quartier menacé de destruction à tout instant, les deux jeunes s'accrochent à l'espoir de partir à leur tour. Et partent...

A Istanbul, des milliers de personnes ont élu domicile dans le parc Gezi durant quelques semaines pour sauver ce dernier espace vert au coeur de la ville. Sedef Ecer a pris sa plume pour raconter ce qu'elle y a vu :

"Si je n'étais pas allée, écrit-elle, je n'aurais pas compris. Je n'aurais pas ressenti l'esprit de Gezi si je ne l'avais pas vu de mes propres yeux, en dépit des milliers de photos et de vidéos que j'épie obsessionnellement sur Facebook et Twitter depuis le 30 mai. Ce parc abrite des milliers d'*habitants* depuis quinze jours. On y trouve bien évidemment des tentes mais aussi une infirmerie, une longue table où des volontaires distribuent gratuitement de la nourriture, des ateliers artistiques, une bibliothèque, un forum pour discuter de choses et d'autres (j'ai vu un cours de mathématiques et une discussion sur l'urbanisme). Des jeunes nettoient, briquent, trient les poubelles en permanence, puis rentrent chez eux pour se laver et dormir pendant que d'autres prennent la place. On y accueille un professeur qui est venu pour faire réviser ses élèves, on y joue au volley, on y réveille le voisin pour qu'il ne loupe pas son examen, on se prête des livres, on y fait du yoga et de la musique. Une fille voilée boit de l'eau dans la bouteille dune transsexuelle, une fan de Justin Bieber danse sur un chant kurde, des supporters d'équipe de foot ennemis échangent des maillots."[667]

Si le monde de la culture s'est fortement associé au mouvement, c'est qu'il se sent victime d'agressions permanentes. Il n'y a pas eu une goutte d'eau mais des dizaines en quelques années qui font déborder le vase: la condamnation du pianiste et compositeur Fazil Say, l'interdiction de pièces de théâtre, la municipalisation des salles, le déménagement de l'Opéra en 2008 (les artistes ont été relogés dans un ancien dépôt industriel avec des conditions de travail qu'ils estiment fortement dégradées), la fermeture du Centre Culturel Atatürk (AKM), la destruction en avril et mai 2013 de l'immeuble Cercle d'Orient qui abritait le vieux cinéma Ermek, une institution stambouliote. En avril, pendant le Festival international du film d'Istanbul, la police avait dispersé à grand renfort de gaz lacrymogènes un rassemblement de 200 artistes devant l'immeuble. Parmi

[667] Tribune dans *Libération*, le 12 juin 2013

les manifestants, le réalisateur Costa-Gavras avait qualifié la démolition du cinéma d'erreur "politique, artistique et culturelle" dans une lettre adressée à M. Erdogan. La Fondation pour les arts et la culture d'Istanbul, mécène privé de tous les grands festivals, avait de son côté dénoncé "un usage excessif de la force contre les amoureux du cinéma".

Le Premier Ministre avait eu des mots très durs à l'égard des professionnels de la culture décrits comme une "caste" qui, "un verre de whisky à la main... regardent le peuple de haut", ajoutant "ils ne font rien, à part insulter le peuple sans rien produire". A Gezi, ce n'est peut-être pas un mouvement politique qui est né, mais à l'évidence un mouvement culturel.

La sociologue, Gülçin Erdi Lelandais

Née en 1978 à Ankara, Gülçin Erdi-Lelandais est docteure en sociologie (EHESS). De nationalités française et turque, elle a fait porter sa recherche doctorale sur *la transnationalité et la construction identitaire du mouvement altermondialiste. L'exemple de la Turquie* (2006). Elle a ensuite exercé successivement au CADIS, au CERI (Sciences-Po), au CURAPP (Université de Picardie - Jules Verne) et enseigné à Tours-Poitiers (Ecole supérieure de commerce et de management).

C'est ainsi que G.E. Lelandais a pu s'intéresser, entre autres publications, à *la société civile turque dans le défi de l'altermondialisation* (Cemotti, 2004), à *l'énigme AKP: regard sur la crise politique en Turquie* (Politique Etrangère, 2007), s'interrogeant ausi sur la nature politique du parti au pouvoir et de son principal dirigeant! "*Erdogan, nouveau Nasser du Moyen-Orient ?*" (Contre-feux, 2009). Elle est une analyste reconnue des mobilisations collectives en Turquie et a publié en 2010 l'article *Quartiers de contestation, quartiers d'exclusion, politiques d'urbanisation et résistances populaires à Istanbul* dans la revue *Cultures et conflits*.

Le 22 juin 2013, Gülçin Erdi-Lelandais a donc naturellement répondu à une interview sur le mouvement de Gezi. Elle expliquait ainsi les raisons de la colère: "La mobilisation a réuni des couches de la société très diverses avec des sensibilités politiques différentes (kémalistes, nationalistes, écologistes, extrême-gauche ensemble). Le mouvement reste majoritairement jeune et étudiant, ceux qui n'ont pas encore accédé réellement au marché du travail. On ne peut pas parler d'une conscience de classe. la lutte de classe n'a jamais été la motivation. Dans les formes d'action, ce mouvement ressemble beaucoup aux mouvements des Indignés puisque les gens sont descendus dans la rue en raison de leur indignation contre la violence policière et la destruction des arbres. En revanche, leur cible n'est pas la pauvreté, le chômage ou la spéculation boursière. Leur action s'inscrit dans un refus du système néolibéral qui est mis en pratique par le gouvernement d'une manière autoritaire. Ils s'opposent également aux actions de plus en plus conservatrices du gouvernement qui intervient de plus en plus dans la vie privée et même sexuelle des citoyens (avortement, maquillages, appel aux comportements corrects des couples dans l'espace public, alcool, demande aux familles d'avoir trois enfants, restriction sur les pilules)." Pour elle, ce mouvement ne pouvait pas déboucher sur une demande politique mais, explique-t-elle, "cette mobilisation est très importante dans la mesure où elle a permis la discussion sans censure dans l'espace public des dérives autoritaires et liberticides des politiques urbaines néolibérales".

En Turquie, explique la sociologue, les milieux contestataires trouvent aujourd'hui de nouvelles possibilités d'action sous l'égide de l'altermondialisme. Inexistants dans les années 1980-1990, des mouvements de contestations sur des problèmes liés à la société néo-libérale prennent de l'élan. Ils sont également le reflet des changements observés dans le champ politique turc depuis l'arrivée au pouvoir de l'AKP et l'affaiblissement du rôle politique des militaires. La ville d'Istanbul a été profondément transformée ces dernières années. L'ouverture des négociations avec l'Union européenne en 2006 et le choix d'Istanbul comme capitale culturelle de l'Europe en 2010 ont été l'occasion pour la Turquie de mettre sur pied un vaste projet de transformation urbaine dont un des aspects est la destruction des bidonvilles pour les remplacer rapidement par des cités d'immeubles construites par *Toplu Konut Idaresi* (TOKI), institution publique de construction de logements collectifs.

Contrairement aux années 1980 et 1990 où ce type de construction était localisé dans les quartiers périphériques, il s'agit maintenant, au coeur des villes, de restructurer des zones considérées comme insalubres, mais à fort potentiel immobilier, pour y installer des populations socialement et financièrement aisées.

La sociologue a analysé deux exemples de résistance populaire: le refus de la destruction des *gecekondus* du quartier Mayis et la résistance des Roms au réaménagement de leur quartier Sulukule. Dans les deux cas, la "mobilisation - résistance" consiste pour les habitants à s'opposer physiquement à la progression des engins, puis, en dernier recours, à monter sur les toits en brandissant briques et pavés, voire en menaçant de se suicider ou de se jeter sous les bulldozers. A Mayis, la résistance contestait l'ordre urbain dominant et la ghettoïsation des quartiers. A Sulukule, la résistance trouvait ses origines dans la défense de l'identité culturelle et du tissu socio-historique du quartier Rom. Les aménagements publics de grande ampleur liés à l'environnement deviennent de plus en plus un sujet de controverse tant au plan national qu'international. La formation identitaire liée à un espace donné joue un grand rôle dans l'émergence de telles mobilisations au-delà des mouvements de riverains, au-delà du simple égoïsme de vouloir préserver un confort de vie.

(Gezi Parki)

(photo Gérard Valck)

Gülçin Erdi Lelandais a ainsi pu étudier la mobilisation autour du projet de barrage de Batman-Hasankeyf. Un paysage éblouissant. Un fleuve bleu-émeraude. Des grottes creusées dans la montagne, servant de lieux d'habitation. Le sentiment d'appartenir à une autre époque. Une architecture et des habitations préservées et sans béton, contrairement au reste de la Turquie. De nombreux sites archéologiques et historiques. Dans cette petite ville, on aurait pu penser que le projet d'aménagement hydroélectrique soit accueilli favorablement par les 4000 habitants, vivant uniquement de l'agriculture et de l'élevage, à qui on promettait emploi et développement. Il n'en fut pas le cas. La raison est que ce projet prévoit l'inondation entière de leur ville et signifie la fin de leur histoire collective.

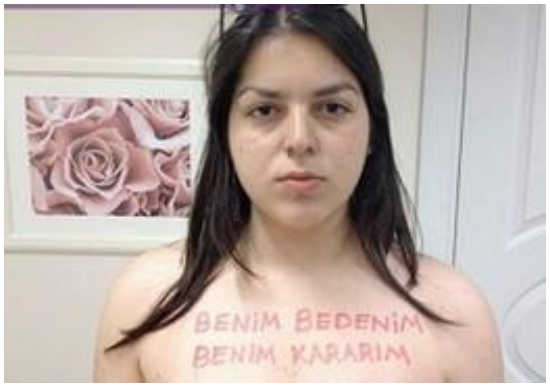
La philosophe, Emine Sarikartal

Doctorante en philosophie à l'Université de Paris-Ouest, Emine Sarikartal est revenue sur un mois de mobilisation citoyenne caractérisé, a-t-elle expliqué le 28 juin à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, par l'humour et la non-violence. Si le parc Gezi d'Istanbul a retrouvé un semblant de calme, aujourd'hui investi par les jardiniers municipaux qui replantent et restaurent les espaces occupés pendant des nuits par la foule, la mobilisation n'est pas éteinte. Ponctuellement, des manifestants se réunissent encore sur la place Taksim mitoyenne ou dans d'autres espaces publics de la ville. Beaucoup pensent que le mouvement de contestation resurgira, d'un jour à l'autre, pour une raison ou pour une autre.

Emine Sarikartal a proposé une analyse humaniste et optimiste de ce mouvement politique et social dans un texte coécrit avec **Ceylan Uslu**, une autre doctorante.

Extraits.[668]

"Il serait difficile de nier que la tension augmentait de plus en plus en Turquie" a rappelé Emine Sarikartal devant une centaine de personnes. "Les minorités ethniques, sociales et religieuses, les femmes, les jeunes et tous les groupes d'opposition ont fait l'objet d'une oppression croissante depuis au moins le début du dernier mandat du gouvernement AKP, en 2011. Ce n'est donc pas une coincidence si ces groupes sont devenus des acteurs majeurs du mouvement. La diversité a fait la force. Il s'agit avant tout d'un mouvement populaire spontané, qui n'a jamais perdu son caractère pluriel. En effet, aucun groupe politique n'a eu le monopole. Des groupes dont on n'imaginait même pas qu'ils pourraient se mettre ensemble, comme les musulmans et les kémalistes, les Turcs et les Kurdes, les supporters des équipes de football rivales et les associations LGBT, ont passé des journées et des nuits entières autour d"un mouvement qui a fini par inventer un nouveau langage. Ce nouveau langage était avant tout humoristique. L'humour a été un point fort des manifestations. Non seulement la ville était couverte de tags et d'images ironiques au point de se moquer littéralement de la violence policière, mais les réseaux sociaux ont diffusé cet état d'esprit, contribuant à augmenter la popularité des évènements. Ces réseaux sociaux ont d'ailleurs pris la place des grands médias turcs qui ont choisi de rester aveugles pendant longtemps. Les gens ont créé leur propre réseau de communication en remplaçant les journalistes qui ne faisaient pas leur métier.



"Mon corps m'appartient"(anonyme, campagne féministe 2012)

[668] cités par Jean-Christophe Ploquin, blog Paris Planète La Croix

Les femmes ont joué un très grand rôle dans le mouvement. Elles ont beaucoup contribué à sa popularisation. Elles avaient fait l'objet de plusieurs controverses sous le gouvernement AKP. Il ne serait pas faux d'affirmer que la montée du conservatisme sur la scène politique a d'abord eu des influences sur la place des femmes dans la société. La question du voile, qui avait commencé il y a 10 ans avec l'avènement de ce parti au pouvoir, avait rapidement eu une portée plus générale sur l'habillement des femmes en public. Le premier ministre a ensuite tenu des propos beaucoup plus inquiétants, en demandant aux femmes de faire au moins trois enfants. Ainsi le corps des femmes a été directement visé par les pratiques du pouvoir comme l'ont montré des discussions récentes sur le droit à l'avortement et la pilule du lendemain. Des femmes ont formé une chaîne autour du parc. Les femmes ont manifesté ouvertement leur réaction durant les évènements de Gezi, comme en témoignent les deux affiches symboles avec la femme en rouge et la femme en noir."

" Avec ces aspects novateurs, le mouvement a transformé la définition même de l'activisme politique en Turquie. Il se caractérise surtout par un pacifisme puissant, ce qui ne veut pas seulement dire qu'il s'agirait d'un mouvement faible parce que passif. Au contraire, il faut comprendre ce pacifisme comme un nouveau dynamisme. Le parc Gezi a été non seulement un lieu d'occupation mais aussi un lieu de rencontres à travers l'organisation de multiples activités telles la construction d'une bibliothèque, les ateliers de lecture, les clubs d'échecs et même un jardin potager... Le mouvement se disperse en prenant d'autres formes. Il s'agit d'une désobéissance civile dans toutes ses formes, les hommes et les femmes immobiles, en étant les derniers exemples.Idem pour les forums de démocratie participative qui ont lieu dans d'autres parcs depuis la fin du rassemblement à Gezi. Il serait erroné de penser que le mouvement a pris fin. Au contraire, il se disperse dans d'autres milieux. Malgré les (6) morts qui sont survenus dans le pays, le mouvement n'a jamais perdu son caractère non-violent. Cette demande de non-violence est enracinée de manière paradoxale dans l'état de violence qui a marqué toute l'histoire contemporaine du pays et qui a été porté à son comble par le coup d'Etat militaire de 1980. La jeune génération qu'on accusait couramment d'un apolitisme généralisé a grandi avec les histoires de tortures dont nous avons tous un peu hérité. Le caractère pacifiste du mouvement de Gezi était une réponse à cet usage banalisé de la violence. Le mouvement se distingue aussi d'une forme d'activisme gauchiste qui fait l'éloge d'un héroïsme mortel, du courage de risquer sa vie au nom de ses idéaux. Le mouvement de Gezi a abandonné cette posture en faveur d'un nouveau discours de l'action qui célèbre la vie. Il ne s'agit pas seulement de résister contre les oppressions et les inégalités mais d'inventer des formes d'action pour bâtir une nouvelle vie et une nouvelle politique dépassant les cadres traditionnels.

Le mouvement a d'ailleurs été porteur d'une grande sensibilité écologique. la lutte est pour la vie, pour vivre et pour faire vivre. Elle affirme qu'on ne va pas tuer, ni mourir. Malgré les différentes formes de violence utilisées par les autorités, la provocation n'a pas marché, la société

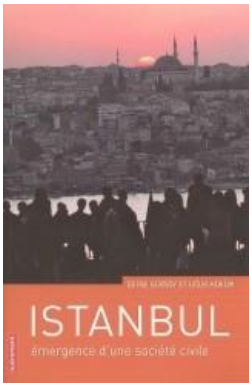
ne s'est pas divisée en des camps opposés qui s'affrontent. La France et tous les amis de la Turquie devraient s'intéresser de plus près à ce mouvement démocratique inédit par sa diversité et par ses formes. Il constitue un exemple majeur des nouvelles formes d'expression qui jouent un rôle de plus en plus importants sur la scène politique internationale."

La journaliste, Defne Gürsoy

Dès 2006, la journaliste Defne Gürsoy avait parlé de cette émergence d'une société civile. Une "bonne" démocratie, ce n'est pas seulement celle qui s'appuie sur des élections libres et qui confie les clés aux vainqueurs. Une démocratie réelle donne les moyens à la société civile de s'organiser en contre-pouvoirs. La Turquie en un siècle de pouvoir autoritaire n'avait pas développé une société civile. Elle vient d'émerger. En 4e de couverture de l'ouvrage paru en 2006 sur Istanbul, cosigné par Defne Gürsoy et Ugur Hüküm, l'éditeur (*éd. Autrement*) avait retenu ceci:

"Istanbul en mouvement. Emergence de la société civile, mutation des moeurs, mosaïque ethnique et religieuse, cohabitation d'un pouvoir islamiste avec des modes de vie modernes, institutions et contre-institutions, arts, movida : entre les deux rives du Bosphore, au point de contact entre l'Orient et l'Occident, Istanbul bruisse de nouvelles couleurs, de nouveaux sons et de nouveaux mélanges. Militants, artistes, agitateurs, urbanistes, architectes, entrepreneurs, représentants de communautés, créateurs d'institutions. Ce livre est une rencontre avec 27 personnalités qui incarnent l'explosion culturelle et sociale d'Istanbul: autant de parcours de vie; autant de points de vue sur une ville dont ils sont partie prenante. L'avenir est depuis dix ans en train de s'inventer dans le creuset de la vieille Istanbul. De ce bouillonnement, ce livre donne un aperçu inédit et captivant."[669]

C'est ce bouillonnement même qui s'est exprimé cet été 2013 dans "la ville qui ne dort jamais". L'AKP l'a créé lui-même par sa volonté de réaffirmer la Turquie comme une puissance européenne qu'elle n'a jamais vraiment cessé d'être, en dépassant l'héritage momifié du père de la nation. La Turquie cherche une voie originale en se réappropriant ses héritages, tous ses héritages, si pluriels soient-ils. L'avenir de l'Europe et son rayonnement dans le monde dépendent pour une large part de ce qui se passe sur les rives du Bosphore.



En juin 2013, Defne Gürsoy publiait trois chroniques sur *Mediapart*. Dans son premier article, en date du 12 juin, elle s'interrogeait: révolte ou révolution ? Elle revenait sur la chronologie des évènements. Tout est parti d'un simple "trou de verdure", comme dirait Rimbaud, un petit parc, le Gezi Parki, qui attire depuis longtemps la convoitise des spéculateurs en plein

[669] Le co-auteur de ce livre, Ugur Hüküm, compagnon de Defne Gürsoy, journaliste, est décédé le 4 juillet 2013 à Paris.

centre névralgique de la ville, à Taksim, au milieu d'une immense masse de béton. La place Taksim a pour beaucoup une valeur symbolique car elle rappelle l'histoire du pays, depuis que Soliman le Magnifique avait érigé là un un cimetière arménien en 1560. A la fin du XXe siècle, la place Taksim avait connu les 1er mai sanglants. Un projet pharaonique de transformation du quartier est apparu en 2011-2012. Fin mai, les bulldozers ont commencé à déraciner les arbres. Tout a basculé ce 28 mai...

Présente à Taksim au soir du 15 juin, Defne Gürsoy demandait à ses contacts de relayer l'information sur la répression grave qui s'était abattue sur les rassemblements populaires en différents points de la ville. Le lendemain, dans sa chronique suivante, elle prenait un peu de recul sur les évènements: la jeunesse a-t-elle perdu ? Elle affirmait le contraire. Elle écrivait: "La jeunesse quatrevingtdizarde, comme on les appelle ici depuis peu, a redéfini les relations de classes du pays. La libération de la parole de chacun est venue par les nouveaux moyens de communication, les réseaux sociaux, pour démocratiser le champ de l liberté d'expression. Il n'y a plus de privilégiés dans la communication; l'espace public appartient à tout un chacun. (Les jeunes) ont gagné, car ils redéfinissent le sens proclamé d"une certaine politique en Turquie. Ainsi, une jeune musulmane anticapitaliste me disait deux heures avant le *nettoyage* du parc samedi soir qu'elle était là pour soutenir la liberté d'expression de ses paires qui sont à leur tour discriminées." La jeune fille ajoutait que le néolibéralisme et le nationalisme du pouvoir englobaient tout ce contre quoi elle luttait, au nom même de ses valeurs musulmanes.

Defne Gursoy ajoutait: "(Les jeunes) ont gagné car surgissent de toute part des nouvelles formes de résistance et de manifestations, l'homme debout, très vite suivi par des dizaines d'autres personnes, venues lui tenir compagnie, eux aussi debout, silencieux et immobiles. Ils ont gagné. Car plus rien ne sera comme avant en Turquie."

La romancière, Sema Kaygusuz

C'est le 16 mai 2013 que Sema Kaygusuz a eu son portrait publié dans Libération, à la suite de l'édition en français de son livre *Ce lieu sur ton visage* chez Actes Sud.[670]

Le roman raconte le monde et la légende de l'alévisme. Un bon tiers des citoyens turcs se reconnaissent dans cette tradition qui est un hymne à la vie et à la sensualité du monde mais qui a souffert à travers les siècles de toutes les persécutions. Tout chez l'écrivaine dit l'alévisme, même son nom. Sema, c'est la danse rituelle où hommes et femmes célèbrent ensemble le Créateur. Kaygusuz, littéralement "sans souci", est le nom d'un poète soufi anatolien des XIIIe et XIVe siècles. Sa mystique est alévie, son sens profond de la nature, des arbres, des sources, de la vie. Son mode de vie est alévi. Son histoire familiale, longtemps caché , est alévie: sa grand-mère est rescapée des massacres de Dersim qui ont fait des dizaines de milliers de morts en 1938 (au moins 15000 recensés). Pour autant, elle refuse d'être estampillée comme écrivain alévi. Elle dit: "Dans notre famille, notre seule religion, c'était la République."

Ce n'est qu'à l'âge adulte, à l'Université, que Sema Kaygusuz entendit pour la première fois parler des massacres. Elle voulut alors creuser le silence de sa grand-mère et comprendre comment une femme peut taire sa souffrance à ses enfants et petits-enfants, sans doute rongée par la honte d'avoir survécu alors que tous les autres ont péri. Le nom même de la ville a été effacé des mémoires. Elle s'appelle aujourd'hui Tunceli. Pour parler de sa mélancolie, elle utilise le vieux mot turc un peu oublié *karaduygun* - littéralement, le sentiment noir - qui était celui des poèmes des anciens bardes et prêcheurs soufis anatoliens.[671]

Dans un appartement parisien en juin 2013, Sema Kaygusuz a répondu aux questions des journalistes sur les évènements que connaît son pays. La religion ? "L'islam sunnite s'est imposé comme l'idéologie dominante. Une grande figure de l'islam sunnite, Mevlana Rumi, a été très proche de l'alévisme, mais les sunnites, aujourd'hui, négligent la dimension mystique et philosophique de leur religion." La démocratie ? "La Turquie n'évolue pas vers la démocratie mais vers une société capitaliste très matérialiste." Le vivre-ensemble ? La Turquie est un pays où tout le monde a peur de l'autre. Les kémalistes ont peur des islamistes, les islamistes ont peur des laïcs, les femmes ont peur des hommes, les enfants ont peur des adultes... C'est la mentalité américaine: on est toujours en danger."

Les raisons de la présence alévie dans les mouvements de juin 2013 ? "Les humiliations répétées subies par la minorité alévie expliquent sa mobilisation dans les contestations. Le gouvernement a renforcé l'enseignement religieux (du seul sunnisme) à l'école. Le 29 mai, accompagné de son épouse, des autorités de l'AKP et de dignitaires religieux sunnis, le Premier

[670] portrait par Marc Semo, correspondant du journal à Istanbul
[671] d'après Marc Semo

Ministre a posé en grandes pompes la première pierre du troisième pont sur le Bosphore qu'il a baptisé du nom de *Sultan Yavuz Selim*. Ce sultan du XVIe siècle est, aux yeux des alévis, un assassin par la faute duquel des milliers de leurs ancêtres ont péri."

Vos espoirs ? "Ce qui se passe aujourd'hui est une énorme surprise pour moi. Je n'avais plus aucun espoir en la société turque. Or tous ces jeunes, si différents, Kurdes, nationalistes, supporters de foot, musulmans anti-impérialistes, alévis, qui d'habitude se détestent, se retrouvent soudain autour des valeurs communes de liberté et de démocratie."

La consultante, Gizem Öztürk

Une conscience écologiste est-elle en train de naître en Turquie ? Il faut interroger Gizem Öztürk. Membre active de Nouvelle Europe, diplômée en Etudes Européennes (Paris III - Sorbonne Nouvelle), Gizem a poursuivi un Master d'Etudes Européennes à l'Université de Bath (Royaume-Uni) dans le cadre d'un programme d'échanges avec Paris III Sorbonne Nouvelle. Son mémoire de M1 portait sur "la comparaison de l'utilisation des pesticides entre la France et la Turquie". Elle s'est intéressée donc aux relations franco-turques dans le cadre de l'agriculture, mais aussi aux relations entre l'Union Européenne et la Turquie. Elle travaille actuellement dans un think tank à Istanbul sur des projets internationaux en tant que consultante de recherche.

Dans un article pour *Nouvelle Europe* en date du 11 janvier 2013, Gizem Öztürk s'intéressait à l'action internationale contre les pesticides pour une analyse comparée entre la France et la Turquie.

Fortement agricoles, les deux pays sont particulièrement concernés par l'utilisation de ces substances dont l'impact est très négatif sur la santé humaine et l'équilibre écologique. La France apparaît ainsi parfois comme le mauvais élève de l'Europe en matière de pesticides. Elle est le

premier consommateur européen de produits phytosanitaires et le troisième consommateur mondial derrière les Etats-Unis et le Japon. "Il est probable que des centaines de milliers de Français souffrent d'ores et déjà de maladies bénignes ou graves, liées aux épandages massifs de pesticides. Il est certain, hélas, que de nombreuses molécules toxiques, mutagènes, cancérigènes, sont fixées dans les graisses de nos corps, qu'on vive en ville ou à la campagne. Il est tout aussi sûr que le sang contenu dans le cordon ombilical de chaque nouveau-né est massivement intoxiqué" expliquent ainsi des chercheurs français.

Quant à la Turquie, malgré sa faible consommation de pesticides en comparaison avec les pays de l'UE, elle est encore très loin de pouvoir maîtriser les grands enjeux de l'utilisation des pesticides. Pourtant, en 2009, les médecins de l'hôpital public d'Adana ont constaté "des résidus de pesticides organochlorés dans le lait maternel". Dans son processus d'adaptation aux normes européennes, la Turquie se tourne vers une agriculture productiviste malheureusement utilisatrice de pesticides. L'entrée dans l'Union européenne amènerait d'importants investissements agricoles dans le pays qui pourraient avoir pour conséquence une forte augmentation de l'utilisation de pesticides. Avec 35,9 % de sa population active dans le secteur de l'agriculture, la Turquie deviendrait en effet le deuxième bénéficiaire de la PAC, derrière la France. Gizem Öztürk juge donc nécessaire et urgent l'éveil d'une société civile environnementale et sanitaire en Turquie.

Dans un autre domaine environnemental mais plus notoire et plus urgent encore, le gouvernement turc a lancé un grand programme de construction de centrales nucléaires dans le pays. Ankara prévoit de faire passer l'énergie nucléaire dans la production nationale d'électricité à un minimum de 8 % en 2020 et de 20 % en 2030, alors que le monde entier abandonne cette énergie. C'est le 3 mai 2013 que le Premier Ministre a signé un accord d'Etat avec le Japon pour la construction d'une centrale nucléaire à Sinop, sur la côte de la Mer Noire, dans une zone pourtant à fort risque sismique. Les travaux débuteraient en 2017 et le premier réacteur devrait être mis en service en 2023.

L'entreprise française GDF Suez pourrait tirer les marrons du feu en étant l'opérateur de cette centrale en association avec un électricien turc. Quant à la société française AREVA, elle serait le fournisseur-clé du deal turco-japonais en fournissant les réacteurs en association avec le consortium japonais Mitsubishi (MHI). Sur ce plan la société civile turque à conscience environnementale semble encore très peu mobilisée.

La lobbyiste, Serap Atan

Serap Atan est une ancienne élève du Lycée de Galatasaray, qui est le berceau de la francophonie en Turquie. Elle fut étudiante en sciences politiques et relations internationales à l'Université du Bosphore, puis étudiante en Affaires européennes au Collège d'Europe. Elle obtient un doctorat à Bruxelles. Après huit ans de carrière au bureau de représentation de la TÜSIAD à Bruxelles, elle dirige le bureau de l'organisation patronale à Paris, où elle dirige en outre l'Institut du Bosphore depuis 2009.

La TÜSIAD est l'une des trois grandes organisations patronales. Elle est généralement considérée comme représentant le grand patronat occidentalisé. La MÜSIAD est sa réplique issue de la bourgeoisie industrielle anatolienne, soutien du gouvernement et directement bénéficiaire de son action économique. La troisième est la TÜSKON, syndicat patronal proche de la Confrérie Gülen, très influente dans le pays et dans le monde.

Le gouvernement reproche à la TÜSIAD son intervention dans le débat politique, lorsqu'elle s'oppose par exemple à une réforme de l'éducation qui, selon le syndicat patronal, pourrait concrètement amener certains enfants et notamment les filles à quitter prématurément un système éducatif véritable, dès la fin du premier cycle. La TÜSIAD, dirigée par une femme, **Güler Sabanci**, considérée par le *Wall Street Journal* comme l'une des trente femmes les plus puissantes au monde, estime qu'en tant que représentante d'une organisation de la société civile, elle a le droit de s'exprimer sur la réforme de l'éducation comme sur toute réforme impactant la vie économique et sociale du pays. La TÜSIAD a trois bureaux en Europe: à Bruxelles (ouvert en 1996), à Berlin et à Paris, ainsi qu'un bureau à Washington (depuis 1998) et un à Pékin (depuis 2007). A Bruxelles, la mission est de renforcer les liens avec les instances européennes et les milieux d'affaires européens au sein de BusinessEurop. L'ouverture du bureau bruxellois a marqué une étape cruciale du rapprochement de la Turquie en direction de l'Union européenne. C'est à partir de cette date que la Turquie a établi une union douanière avec l'UE, le lien économique le plus étroit possible avec un pays candidat. L'ouverture des négociations d'adhésion avec la Turquie a été votée à l'unanimité par les Etats membres de l'UE en 2004.

Selon Serap Atan, il n'y a pas d'alternative à l'UE pour les entreprises turques. Elle s'affirme comme l'ambassadrice des milieux d'affaires turcs en France pour porter l'élan pro-intégrationniste des entrepreneurs turcs. Depuis sa fondation elle s'engage à promouvoir la compétitivité économique et le processus de réforme de la Turquie en vue de son adhésion à l'Union Européenne. Elle déplore la détérioration de l'image de la Turquie, un pays déjà mal connu, auprès de l'opinion publique européenne, en raison des discours électoralistes de certains dirigeants politiques occidentaux. Les milieux d'affaires de Turquie ont réagi en intensifiant leurs efforts de communication, en encourageant les réformes économiques et politiques, en faisant des entreprises turques des moteurs de la croissance et de la compétitivité européennes.

De son bureau de Paris, Serap Atan entend faire mieux connaître la Turquie par l'opinion publique française, menant des actions d'information et de communication auprès des médias, des leaders d'opinion, des universités, etc. Son expérience lui dit que le meilleur moyen de dépassionner le débat en France sur la Turquie est d'établir une plate-forme franco-turque réunissant les milieux économiques, politiques et intellectuels, de créer une synergie en stimulant des discussions ouvertes, libres et objectives sur les points d'intérêts communs entre la Turquie, la France et l'Europe. Elle considère que le lancement de l'Institut du Bosphore en 2009 est une grande réussitevmais elle est réaliste: "Son succès dépend de la volonté des uns et des autres de se connaître, de s'entendre et de se respecter. En outre, on vise à traiter des questions fondamentales avec une approche visionnaire au lieu de s'enfermer dans les intérêts à court terme. Et cela n'est pas toujours facile."

La Turquie qui est aujourd'hui la 15e économie mondiale, donc membre du G20, est un carrefour économique, culturel et géopolitique. Avec sa population jeune et dynamique, au pouvoir d'achat qui augmente, son secteur privé fort de sa capacité d'entreprise, elle est le plus grand marché émergent en Europe. Serap Atan note que l'élargissement des normes et des valeurs européennes vers la Turquie par l'intermédiaire du processus d'adhésion prouverait la capacité d'influence de l'UE dans le pays. Mais le projet européen doit pour cela être suffisamment solide et attractif pour ses membres et ses candidats.

L'idée d'un "partenariat privilégié" ne sert qu'à affaiblir la confiance mutuelle. Au contraire, affirme Serap Atan, "l'élargissement vers la Turquie apporterait des avantages concrets au projet et aux peuples européens. Elle consoliderait et donnerait une nouvelle dimension aux politiques étrangères et de sécurité commune; elle élargirait et renforcerait le marché unique et approfondirait la richesse et la diversité socioculturelle européenne. Elle serait également un message clair et courageux au monde que le projet européen est un projet avec des valeurs universelles qui unissent les pays européens au lieu de les séparer sur des bases confessionnelles.

Serap Altan reste confiante : "L"Europe va réussir ses paris à l'horizon de 2020 (ndlr, année des Jeux Olympiques à Istanbul ?) en devenant une économie globalement plus compétitive. Dans ce contexte, l'élargissement vers une Turquie qui sera à son tour en mesure de remplir tous les critères d'adhésion sera une grande contribution pour la démocratie et la prospérité européennes."[672]

Le 4 juin 2013, l'Institut du Bosphore a publié un communiqué :

"Les évènements actuels de protestation en Turquie témoignent des aspirations des citoyens au renforcement du pluralisme démocratique, à l'élargissement des libertés civiques, à une meilleure protection du patrimoine historique et écologique et à un mode de vie urbain plus adapté aux exigences de la société d'information du XXIe siècle. Nous regrettons le manque de dialogue entre le gouvernement et les protestataires et déplorons vivement le recours à la violence par les forces de sécurité. Nous sommes persuadés que la Turquie, en s'appuyant sur le dynamisme de son économie et la richesse de son capital humain, dépassera cette crise, grâce notamment à un large compromis social en faveur d'une nouvelle Constitution et par l'accélération des réformes en vue de l'adhésion à l'Union européenne."

Au cours des dix dernières années, le nombre de fondations, instituts, think tanks a explosé en Turquie et dans la diaspora turque. Ils sont de vrais acteurs du changement, ont d'excellents sites internet et publications en anglais. Ils possèdent d'impressionnants bureaux. Ils sont devenus un élément de plus du "soft power" en Turquie. Ils ont des penchants sociaux-démocrates et sont favorables au rôle de l'Etat; ils sont laïcs, mais ils ne rejettent pas les politiques de l'AKP. Leurs financements sont transparents, souvent assurés par des hommes d'affaire d'Anatolie. C'est ainsi que Wendy Kristiansen, dans un article du Monde diplomatique en février 2010, décrivait ce soft power. Maintenant que les militaires sont retournés dans leurs casernes, les agents du changement sont dans cette classe moyenne urbaine, née de la croissance. L'avenir du pays appartient à cette classe et à la société civile. Mais le pouvoir politique doit accepter et accompagner leur émergence, les opinions étrangères banaliser la Turquie, laisser ce pays faire son chemin et plus que cela même, montrer ce chemin à d'autres, pas seulement dans le monde arabo-musulman, mais dans le monde occidental plus encore.Ce sont les premières leçons de ce début d'été en Turquie.[673]

---

[672] interview par Lucie Drechselova pour *Nouvelle Europe*

[673] (ndla) Ce long détour par ce grand pays ami qu'est la Turquie nous a permis de dresser les portraits croisés de huit personnalités ainsi réunies sur un thème fort d'actualité. Dans ce pays dont nous pouvons constater le parcours exceptionnel depuis une dizaine d'années, tout laisse à penser que juin 2013 sera un marqueur des évolutions culturelles du peuple turc qui auront un "effet-papillon" dans le monde entier. Des amies très proches se sont trouvées au coeur des évènements et nous informaient quotidiennement. L'une était fin mai parmi les 30 premiers "occupants" du parc, elle nous a dit ensuite que jamais elle n'aurait pu imaginer que ce petit groupe mobilisé pour des arbres, des oiseaux, des chats pouvait créer un mouvement social. Une autre a marqué au contraire dès le début sa distance par rapport à une mobilisation, tout comme une part importante, et peut-être majoritaire, de la société turque comme des Turcs de France. La troisième enfin relatait quotidiennement sur les réseaux sociaux ce qu'elle voyait dans les rues de la ville. Elle a fait partie de la délégation reçue début juin par le Premier Ministre. Cela lui a même valu des reproches ! Chaque opinion est respectable: "Je ne suis pas d'accord avec ce que vous dites mais je me battrai jusqu'au bout pour que vous ayez le droit de le dire" (Voltaire)

L'été du court

(août 2014)

"*Abena*" ("couverture" en tunisien) est une vidéo qui allie interviews sonores et animations graphiques, pour raconter l'histoire d'une couverture. Une couverture de laine, tissée par la grand-mère tunisienne d'Amel El Kamel, la mère de son père, et offerte à sa mère lors de leur mariage. La réalisatrice a recueilli les témoignages de membres de sa famille autour de cet objet. Elle n'en a gardé que le son, pour retisser avec des morceaux de l'histoire de chacun celle de cette couverture. Les témoignages racontent et tournent autour d'un même objet sans réellement le nommer. "Ce qui m'intéresse, c'est ce qui gravite autour de cette couverture, en parler sans la dire, la dessiner sans la montrer" indiquait alors Amel lorsqu'elle présenta son film en 2008.

Quelques années plus tard, elle réalisait un nouvel essai documentaire partant à la rencontre des voix des derniers habitants d'un quartier à la croisée de Roubaix, Tourcoing et Wattrelos, le quartier de l'Union, une vaste friche de 80 hectares. Dans les rues désertées, une voix murmure des poèmes de Mahmoud Darwich. Le film *Jardin des deux rives*, 2013, d'Amel El Kamel, sera cet automne au 33e Festival international du film court à Uppsala (20 au 26 octobre 2014). Mais, pour le moment, la cinéaste mène le combat dans sa ville d'Aubervilliers pour défendre le projet de l'Usine de Films Amateurs qu'elle perçoit comme un souffle d'air pour sa ville et pour ses habitants sur un site où respire encore toute une mémoire ouvrière.

Amel El Kamel et l'usine de films amateurs

C'est ici que Léon Jouhaux, leader syndical français pendant une quarantaine d'années et Prix Nobel de la Paix (1951), travailla en tant qu'ouvrier allumettier. Au milieu du XIXe siècle, les ateliers insalubres et dangereux de fabriques d'allumettes avaient quitté le coeur de Paris en raison des dangers qu'ils pouvaient représenter pour s'installer sur des terrains isolés dans les communes limitrophes. C'est ainsi qu'au lieu-dit La Motte à Aubervilliers, est arrivée la manufacture Delabarre sur une parcelle de terrain entourée de jardins maraîchers et de vergers. Entièrement reconstruite au début du XXe siècle, la Manufacture d'Allumettes d'Aubervilliers, concédée à la Direction générale des Manufactures de l'Etat, était formée de deux longs bâtiments de production et de deux pavillons identiques comprenant les vestiaires, les bureaux et les logements de la direction. Au fond de la parcelle se dressait la cheminée dominant le site haut de ses quarante-cinq mètres. Avec sa maçonnerie de brique, de meulière et de pierre de taille et ses motifs géométriques, elle était alors considérée comme l'une des plus belles d'Europe. Elle permettait d'assurer le tirage des chaudières des machines à vapeur tout en rejetant au loin les fumées toxiques.

L'usine occupait près de 700 personnes avant la Première Guerre mondiale. Avant sa fermeture définitive en 1962, elle produisait encore 80 milliards d'allumettes par an. Aujourd'hui,

plus que centenaire, la cheminée de l'ancienne manufacture est mal-en-point, fortement endommagée par la tempête de 1999. Mais elle est protégée au titre des monuments historiques et un plan de financement associant l'Etat, les collectivités territoriales et le mécénat a été mis en place pour sa restauration.

En 1967, la Documentation Française s'est installée dans les locaux laissés vacants et la Poste a installé un centre de formation dans l'un des bâtiments. Au milieu des années 1990, un programme de modernisation a été engagé, laissant la place à un ensemble de bureaux résolument contemporains, une passerelle à deux étages, galerie entièrement vitrée, reliant les bâtiments et laissant voir, à l'arrière-plan, le paysage où se dresse la cheminée monumentale.

Libérer la création

Après le départ de la Documentation Française, la Manufacture d'Allumettes d'Aubervilliers pourrait connaître une nouvelle vocation. En 2011, lors du Festival de Cannes, le cinéaste Michel Gondry annonce sa décision d'installer sur le site un lieu de création, d'exposition et de formation pour les cinéastes amateurs.

Le concept est de libérer la création et de favoriser l'accès à la culture cinématographique pour tous. Dans un studio de cinéma mis à leur disposition, les cinéastes amateurs d'un jour pourront vivre toutes les étapes de la réalisation d'un film: de l'écriture du scénario au tournage, en passant par le choix des acteurs et la réalisation d'effets spéciaux. L'idée de Michel Gondry est ainsi d'offrir la possibilité à un groupe d'une dizaine de personnes (groupes d'amis, familles, scolaires,...) de réaliser gratuitement son propre film en trois heures. Le cinéaste avait déjà expérimenté cela à Beaubourg en 2011, mais de manière éphémère, et la formule a été reprise à New-York, à Casablanca, à Rio et le sera bientôt à Tokyo. A Paris, les ateliers (10 par jour) ne désemplissaient pas, provoquant la frustration des volontaires qui ne pouvaient plus s'inscrire. Aucun signe d'affaiblissement n'avait jamais précédé les fermetures programmées de chaque expérience. De ce constat, le souhait de Michel Gondry a été de réaliser une usine pérenne. Une

Usine de Films Amateurs qui se poursuit dans le temps, qui évolue et qui rassemble le public ce manière permanente.

Pourquoi en banlieue ? Michel Gondry répond: "Paris regorge d'activités culturelles au point qu'elle blase les privilégiés qui y habitent. La banlieue, surtout celle qui m'intéresse, celle qui a accueilli l'industrialisation il y a cent ans pour s'en voir dépossédée 75 ans plus tard, avec des transitions difficiles pour la population, l'urbanisme, etc. Elle regorge d'énergies, d'envies d'activités rarement assouvies, voire adressées.(...) L'Usine de Films Amateurs va, en premier lieu, offrir un espace que s'approprieront les habitants du quartier, puis accueillir, grâce au bouche à oreilles, des populations, visiteurs d'autres villes, d'autres pays (le dispositif sera promis à l'étranger). Ils formeront des groupes de plus en plus improbables qui, après 3 heures d'activité commune, éprouveront un sentiment de fierté en visionnant une oeuvre dont ils sont les auteurs."

Pourquoi Aubervilliers ? Anaïs Bouhloul, collaboratrice de Jacques Salvator, ancien maire, battu en mars 2014, précise: "La manufacture est dans un quartier en réhabilitation urbaine, accessible par les habitants à pied et pour les visiteurs en métro ou en tram, à même de diversifier les publics de la culture". Safia Lebdi, conseillère régionale Europe Ecologie - Les Verts et présidente de la commission du film d'Ile-de-France, soutient le projet, rappelant que 500 000 euros de subvention régionale doivent être alloués pour réhabiliter le bâtiment dédié à l'Usine de Films Amateurs.

Sur un site de mémoire ouvrière

Le chantier de l'Usine de Films Amateurs devait débuter au plus tard en septembre 2014 pour une livraison en mai 2015. Mais la nouvelle municipalité, trois mois après son arrivée, vote le 26 juin l'abandon du projet car, estime-t-elle, la réhabilitation du bâtiment impliquerait "une augmentation des impôts de 8 à 10 %".

Amel El Kamel s'est installée il y a un an dans un logement et atelier d'artiste à Aubervilliers, dans le quartier de la Maladrerie. La réalisatrice du *Jardin des deux rives*, film d'animation plébiscité dans les festivals, avait été motivée par le bouillonnement culturel de la ville et l'arrivée de Michel Gondry. "J'avais hâte de faire des films sans contrainte, dans ce quartier où il y a plein d'enfants et pas beaucoup d'argent." Elle a eu des propositions à Paris mais préfère rester à Aubervilliers où elle se sent bien. Lorsqu'elle a appris l'abandon du projet, elle a activé son réseau dans le milieu de la création. J'ai reçu un écho favorable dans les associations et parmi les gens du coin. Ils ont créé des pages Facebook. Il y a beaucoup d'intermittents de la culture dans le 93", précise-telle. Amel a lancé la pétition *Sauvons l'usine de films amateurs*. "Cela m'a énervée de voir que la ville laissait tomber un tel projet, je trouvais cette décision absurde. J'ai travaillé dans des institutions culturelles et je sais qu'il est possible de mobiliser des fonds ailleurs que dans une municipalité", confie la réalisatrice au journaliste du Parisien (N.R., 12 juillet 2014). Amel connaissait déjà le travail de Gondry à travers l'expérience du Centre Pompidou. En trois heures,

Gondry réussissait à fabriquer un objet cinématographique: une heure d'écriture, ensuite on joue et, à la fin, nous obtenons un film rigolo. "Ayant déjà travaillé sur le thème de la mémoire ouvrière, Amel est aussi très sensible au devenir de l'ancienne manufacture d'allumettes. Elle redoute que, par la suite, "le site s'étiole ou soit vendu à des promoteurs."

Un sursaut et un sursis

Le 11 juillet 2014, le maire d'Aubervilliers, le communiste Pascal Beaudet, a rencontré pour la première fois Michel Gondry. Le réalisateur, dont l'association indique son intention de prendre en charge tous les frais de fonctionnement de la structure sans subvention municipale, se sent pris au piège d'une querelle politique locale. Il rappelle sa démarche généreuse: "Je suis un privilégié et j'ai envie d'ouvrir cet espace de création dans un endroit moins privilégié. Dans une réalité dure, les gens ont moins l'occasion de s'exprimer, et ce qu'ils ont à dire crée des histoires incroyables, vraiment enrichissantes. On pense que les gens ont besoin d'être encadrés pour s'exprimer, je veux démontrer l'autogestion qui s'organise autour de la création". De son côté, le maire a indiqué que le projet n'était pas une priorité pour la ville qui a d'autres urgences financières.

Le réalisateur a cependant obtenu un délai avant un abandon définitif pour que "la ville puisse élargir le plan de financement". Le maire a proposé deux pistes: la recherche d'un lieu alternatif et la demande d'une aide importante au président de l'Agglomération Plaine Commune, Patrick Braouezec (ex-PCF), pour réétudier l'hypothèse de la rénovation de la Manufacture. Attaché à Aubervilliers, où il est investi dans des projets culturels et cinématographiques, le réalisateur de *La science des rêves* ou *Eternal sunshine of the spotless mond* a défendu qu'il n'avait "pas envie d'atterrir à Saint-Cloud ou à Versailles". Un nouveau rendez-vous est prévu en automne. D'ici là, l'été aura-t-il été plus propice à l'élaboration d'un nouveau plan de financement ?[674]

Fatma Benyoub cherche producteur

C'est l'été comme partout ailleurs dans le 13e arrondissement en ce samedi 5 juillet 2014, sauf que dans ce quartier cosmopolite de Paris on y fête ce jour-là la jeunesse (Parc de Choisy) et que c'est l'occasion pour les jeunes de l'association *1000 Visages*, fondée en 2006 par Uda Benyamina et Eiji Ieno, d'initier les passants au jeu d'acteur et à la mise en scène. Le plaisir de transmettre ce qu'ils ont reçu, c'est cela *Cinétalents*. Les actions *Cinétalents* s'adressent aux jeunes (dès l'âge de 14 ans), principalement issus des quartiers populaires d'Ile-de-France, culturellement, socialement ou géographiquement éloignés de l'offre et des pratiques artistiques, ou tout simplement passionnés. Objectifs (nous citons): "apporter une éducation à l'image de qualité, développer un point de vue et un regard critiques, introduire les jeunes à un autre cinéma qu'ils ont l'habitude de voir, informer sur les métiers de l'audiovisuel, élargir les connaissances et développer la culture générale, promouvoir l'épanouissement personnel à travers une pratique culturelle, encourager l'initiative des jeunes et favoriser leur autonomie sur le long terme, détecter, révéler et promouvoir les jeunes talents, favoriser l'insertion sociale et professionnelle par la mise en place d'accompagnement de projets et de mise en réseau". Concrètement, *1000 Visages* permet aux jeunes participants de s'initier au langage cinématographique et de découvrir les métiers du cinéma à travers la rencontre directe avec des professionnels, d'expérimenter directement tous les postes-clés de la réalisation d'un court-métrage (scénario, réalisation, image, son, scripte, jeu d'acteur) ainsi que toutes les étapes de post-production d'un film (montage, mixage son, étalonnage image et conception de musique de film). Les travaux réalisés sont valorisés et des lauréats désignés. Fatma Beyoub est l'une de ces lauréats. Son portrait par Claire Diao publié par le *Bondyblog* le 13 juillet 2014…

[674] sources: *Arte Créative*, *Le Parisien*,...

Il y a des gens dont on ne soupçonnerait pas le parcours incroyable. Des gens qui savent rebondir sur les difficultés de la vie afin de les tourner à leur avantage. Fatma Benyoub est de ceux-là. Son projet *Lili*, sélectionné par *Talents en Court* et *Les Ami(e)s du Comedy Club*, est un conte horrifique retraçant la passion amoureuse d'une adolescente éconduite évoluant dans un monde fantasmagorique entre un garçon qui ne l'aime pas et une mère en quête de jeunesse éternelle. Dans un pays où le cinéma de genre est encore trop rare, pas étonnant que Fatma Benyoub nous revienne tout droit des Etats-Unis où elle s'est fait la main, dans le milieu de la publicité, en Californie. Une expérience positive qui lui a permis de travailler ("alors qu'en France, j'aurais été cantonnée à des stages") et d'apprécier l'efficacité des Américains ("là-bas quand ils font quelque chose de bien, ils le font très bien et s'ils ne savent pas faire, ils trouvent une solution plutôt que de te dire non"). La raison de sa migration pendant neuf ans ? "Ici, on parle beaucoup et on ne met pas en valeur la jeunesse". Celle de son retour ? "J'ai eu une grosse remise en question, fait un séjour en Argentine et au Brésil, et de retour à Los Angeles, j'ai compris qu'il me fallait rentrer".

Le cinéma est sa maison

Son retour a été radical: "J'ai tout vendu et pris un billet sans retour. Deux semaines après, j'étais à Grigny (91) pour un atelier d'écriture avec des jeunes". Conviée par l'association *1000 Visages* de Viry-Châtillon (91), Fatma Benyoub a réalisé son premier court-métrage, *Règlement de conte*. Et a surtout trouvé auprès des membres de cette association fondée en 2006 "des gens que je n'avais pas à l'époque où je suis partie".

Aînée de sept frères et soeurs, Fatma Benyoub est née en 1984 de parents algériens. Son père, "volatilisé" lorsqu'elle était enfant, la laisse auprès d'une mère au foyer souffrant de problèmes psychiatriques. A Marcadet-Poissonniers, dans le 18e arrondissement de Paris, Fatma Benyoub vit une enfance "tragi-comique": "tragique parce qu'à la Dickens, comique parce que j'ai toujours eu une personnalité optimiste en allant à la rencontre de gens que je ne connaissais pas". Le cinéma, sa "deuxième, voire première maison", l'aspire dès l'âge de 7 ans. Au Pathé Wepler de la Place de Clichy, son "temple", Fatma Benyoub voit un, deux, trois films d'affilée. Et ment à sa mère, empruntant de l'argent pour des "sorties scolaires" imaginaires qui servent à payer ses tickets. Par la suite, son placement en foyer nourrira son amour du cinéma et des voyages grâce à une éducatrice ("qui avait la foi et croyait en son métier") qui lui permet de louer des VHS chaque week-end et l'envoie en colo à l'étranger.

Elève "atta-chiante" ("pas méchante ou violente mais impulsive"), Fatma Benyoub passe un Bac L puis intègre la fac de Paris en LLCE espagnol et anglais qu'elle arrête pour gagner Montpellier et y suivre des études de cinéma. Là, elle découvre *Le Parrain*, se prend une grosse claque ("les Italiens sont comme les Arabes: la grande famille, le patriarche...") et décide de partir en Italie. Durant son année d'études à Rome, elle économise pour faire "un pèlerinage" en Sicile: visiter le village de Corleone avec la musique de Nino Rota sur les oreilles: "la boucle était bouclée". Acceptée en Master Cinéma à la *California State University* aux Etats-Unis, elle décroche son TOEFL, arrive à prouver en cumulant les bourses qu'elle aura assez d'argent pour séjourner sur place et se retrouve du jour au lendemain "à Pleasantville, tout le monde sourit. Quand tu es Européen, c'est superflippant !".

Adepte du cinéma muet et des univers de Tim Burton, Alejandro Jodorowsky ou Guillermo del Toro, Fatma Benyoub regrette que le cinéma français soit "un cinéma de Blancs": "encore aujourd'hui, on donne aux Noirs des rôles de Noirs et aux Arabes des rôles d'Arabes. Le cinéma français n'a pas encore son Denzel Washington ou son Will Smith". Alors, revendiquant sa pluralité ("je suis une femme, d'origine algérienne, qui fait du cinéma fantastique d'inspiration américaine et fellinienne"), Fatma Benyoub aimerait mettre en scène "des marginaux" en traitant le cinéma fantastique "de manière normale", "afin de leur rendre justice.

Uda Benyamina et les 1000 visages de la banlieue

A l'origine de l'association *1000 Visages*, on trouve la personnalité charismatique de Uda Benyamina. Née à Viry-Châtillon, elle a grandi aux Erables, un quartier où les injustices et les inégalités sont à chaque coin de rue. Cela lui a donné la rage. Il lui est arrivé d'être violente. Elle a été virée de plusieurs bahuts, dont son collège des Sablons. Orientée en CAP coiffure, elle s'est fait surprendre plongée dans la lecture de Céline par un surveillant. Le dialogue s'est alors instauré et elle a pu reprendre une scolarité générale.

Canaliser sa colère

Il a fallu que Uda canalise sa colère et ce qui s'est imposé pour cela, c'est le cinéma. Après un bac L, elle prend la direction de l'ERAC (Ecole Régionale d'Acteurs de Cannes), en sort diplômée. Puis ce sera l'Académie de Minsk, en Biélorussie, grâce à une bourse. Puis New-York (*l'Ontological Theater* et l'*Actor's Studio*). Elle en revient actrice, mais frustrée. Ce qu'elle voulait, c'était s'exprimer, écrire et réaliser. Quelques mois plus tard naissent neuf petits courts-métrages. Elle écrit et réalise successivement *Ma poubelle géante*, satire sociale de la difficulté de trouver un boulot quand on est multidiplômé... mais de banlieue. Suit *Sur la route du paradis*, coécrit avec Malik Rumeau, pour lequel elle s'immerge plusieurs mois dans un campement rom de Seine-Saint-Denis, démantelé depuis. Elle voit ce que c'est que de vivre dans l'angoisse de l'expulsion, dans l'urgence de chaque instant. Elle n'imagine pas un cinéma autre qu'engagé, est toujours dans le débat et la banlieue est son moteur.

Un exemple

"Uda, c'est un peu notre exemple, celui de la fille brillante qui est partie de rien, qui a tout donné pour réussir et qui aujourd'hui tend la main" disent d'elle les jeunes talents qui passent par l'association et que souvent elle a repérés elle-même. Uda, aujourd'hui mère de deux enfants et engagée dans ses projets professionnels, ne peut plus suivre au quotidien l'association mais n'en est jamais très éloignée. *1000 Visages* est soutenue par la Ville de Viry-Châtillon qui lui met à disposition des locaux dans la commune ainsi que son centre de vacances de La-Barre-de-Monts en Vendée qui permet pendant les vacances scolaires de disposer d'un cadre de travail agréable pour tous les jeunes passionnés et bourrés de talent sélectionnés par l'association.

Multiprimée, la jeune femme transmet son savoir-faire et son enthousiasme. Invitée par l'équipe du festival du *Panorama des cinémas du Maghreb et du Moyen-Orient*, elle a rencontré des classes de trois collèges de Seine-Saint-Denis au cinéma L'Ecran de Saint-Denis. Une fois digérée la chute finale du film, les élèves se lancent et Uda Benyamina ne se fait pas prier pour répondre:

"Est-ce que c'est autobiographique ?" - Non, le film est basé sur un fait divers, mais il y bien quelque chose de moi dans cette petite fille.

"Est-ce que c'est dur, le métier de réalisatrice ?" - Oui, être réalisatrice, c'est un métier compliqué, assez complet, mais qui devient facile quand on a le feu sacré. La réalisatrice franco-marocaine de 32 ans insiste auprès des jeunes sur la passion comme moteur idéal pour réussir à l'école comme dans la vie, en évoquant son propre cas: "Je n'étais pas spécialement bonne à l'école. Jusqu'au jour où j'ai compris que j'avais moi aussi des choses à dire et que le cinéma était mon truc".[675]

Cet été, Uda Benyamina tourne aux Pyramides, à Evry, son premier long-métrage, *Bâtarde*[676], un regard sur les problèmes de reconnaissance d'adolescentes, qui pourrait bien, on le lui souhaite, l'amener sur la route des Césars.

Ibtissem Guerda, origine : Mantes la Jolie

C'est l'histoire d'un père qui menace d'arrêter de travailler si le fils continue de sécher les cours. Bonne humeur et situations comiques sont au rendez-vous de *Pour ton bien*, une comédie sociale réalisée par Ibtissem Guerda sur les lieux mêmes de son enfance à Mantes-la-Jolie. Les scènes principales ont été tournées au collège Georges-Clémenceau, devant le Chaplin, et aussi dans les dépendances du stade Jean-Paul-David. Avant de réaliser elle-même son premier court-métrage, Ibtissem a été comédienne, interprétant le rôle de Aïcha de *Plus belle la vie*.

Elle ne joue pas dans son film où elle a fait appel à une cinquantaine d'enfants de la commune. Impliqués dans le dispositif *Réussite Educative*, les adolescents ont fait de la figuration dans le cadre des ateliers animés par la Ville et des enseignants. Les premiers spectateurs ont d'ailleurs été les enfants qui ont participé au tournage et leurs familles. "Je voulais vraiment impliquer les gens dans mon projet, insiste la jeune réalisatrice. C'est un bon moyen de leur faire découvrir le monde du cinéma. J'ai voulu essayer de transmettre un peu de mon expérience et, pourquoi pas, d'éveiller des vocations."[677]

C'est au Théâtre de Mantes-la-Jolie puis dans plusieurs théâtres des Yvelines que la jeune Ibtissen a commencé à monter sur les planches. La Mantoise a ensuite joué dans une dizaine de films et téléfilms tout en continuant une carrière au théâtre (20e Théâtre, Théâtre du Gymnase, Théâtre de Charenton). *Pour ton bien* est sa première réalisation.

[675] d'après le journal *Le Parisien* et le site *1000visages.fr*
[676] Film qui deviendra *Divines*
[677] d'après *Le Parisien*, 3/09/2012

Dalila Ennadre raconte

Les histoires de vie, Dalila Ennadre sait plus que quiconque les saisir, au coeur de leur quotidien. C'est ainsi qu'elle nous emmène à la découverte des habitants de la médina de Casablanca, sa ville natale, et en fait le théâtre d'instants uniques, émouvants, pleins d'envie de vivre (*Des murs et des hommes*, *Femmes de la Médina*). La visite se fait comme dans un conte, incarné par une Voix. La médina, c'est depuis la nuit des temps le monde de la débrouille et de la survie, mais c'est aussi un univers de poésie et de beauté. Le regard de Dalila est toujours juste et bienveillant.

La réalisatrice marocaine a grandi en France mais a aussi séjourné en Allemagne, au Canada. En 2012, elle a présenté hors les murs du *Panorama des Cinémas du Maghreb et du Moyen-Orient* deux de ses films *J'ai tant aimé* et *Je voudrais vous raconter*. Il lui a été alors proposé de réaliser un film qui raconte la place de notre cinéma dans la cité. Le point de départ: inviter un groupe d'habitants à s'approprier l'Espace 1789 en y créant un évènement cinéma autour des films de la documentariste. Initiée en janvier 2013, la résidence de Dalila a donné lieu à de nombreuses et belles rencontres. *J'ai tant aimé* est l'histoire de Fadma, une femme enjouée et malicieuse de 75 ans qui chaque jour mendie aux cascades d'Ouzoud, un lieu touristique très prisé au Maroc. Ici tout le monde connaît l'épopée flamboyante de cette femme publique. Fadma fut dans sa jeunesse recrutée par l'armée française pour servir en Indochine de prostituée auprès des officiers français et des tirailleurs marocains. Une histoire passée sous silence, sombre, que Fadma éclaire de sa personnalité faite d'humour, de finesse et de malice. C'est cette femme, aujourd'hui seule et pauvre, mais absolument libre ("je n'ai jamais laissé quelqu'un me coloniser", dit-elle en riant) qui a séduit Dalila Ennadre. "Il s'est passé quelque chose entre elle et moi. J'ai découvert une histoire, et une femme, Fadma, aimante au vrai sens du terme: elle aime l'amour et la sexualité, elle en parle ouvertement et raconte sa vie durant laquelle elle a découvert le plaisir, auquel elle n'aurait pas eu accès, un droit qu'elle n'avait pas."[678]

Kaouther Ben Hania, "documenteuse"

Le corps féminin (mais surtout les fesses) reste un enjeu de taille dans la société tunisienne que nous décrit Kaouther Ben Hania. Partant d'un fait divers arrivé en 2003 et devenu légende urbaine en Tunisie comme dans plusieurs pays du Proche-Orient, le *Challat de Tunis* aborde l'histoire du *challat*, ce mystérieux justicier qui aurait tranché plus d'une fesse de femmes tunisiennes habillées, selon lui, trop à l'occidentale. Les faits se sont déroulés alors que le président Ben Ali était au pouvoir mais l'enquête a été menée après le soulèvement populaire de 2011. Elle interroge avec sérieux et ironie le machisme et la place des femmes dans la société tunisienne. "Sous Ben Ali, constate-t-elle, nous n'avions pas les moyens d'enquêter sur des rapports policiers. Depuis que Ben Ali est parti, j'ai pu aller me documenter et essayer de comprendre l'origine de cette légende et constater qu'il a bel et bien existé et que le challat de Tunis n'a d'ailleurs jamais été arrêté."

Originaire de Sidi Bouzid, la réalisatrice tunisienne a tout d'abord suivi une formation commerciale avant d'intégrer l'Ecole des arts et du cinéma (EDAC) de Tunis, puis rejoint la

[678] sources: *Africultures*, *Espace 1789* et *Ava productions*

prestigieuse Ecole nationale supérieure des métiers de l'image et du son de la Femis sur les hauteurs de Montmartre à Paris et obtenu une Licence de cinéma à l'Université La Sorbonne.

Le Challat de Tunis est son premier long-métrage sorti le 1er avril 2014. Avant cela, Kaouther a réalisé plusieurs courts-métrages de fiction et documentaire: *Un film narcissique de K* (2001), *La fenêtre* (2002) et *La brèche* (2003) puis *Panoramique sur le monde* (2003) et *Moi, ma soeur* et *La chose* (2006), *Les imams vont à l'école* (2010), la série animée en 3D *Tour of Science* pour la télévision Al-Jazeera Children (2011) et le court-métrage *Peau de colle* (2013). La chose. La vision d'un enfant au moment de la nuit de noces de sa grande soeur lorsque celle-ci perd sa virginité mais également son innocence. Les imams vont à l'école. Ils sont apprentis imams à la Grande Mosquée de Paris et sont désormais également tenus de se former à la laïcité, conformément à la politique de modernisation de l'islam mis en oeuvre par les pouvoirs publics. Or parmi toutes les universités, une seule s'est portée volontaire pour dispenser cette formation : l'Institut Catholique de Paris... Peau de colle. Amira, 5 ans, vit avec sa mère dans un appartement étriqué de Tunis. En ce jour de rentrée à l'école coranique, Amira cherche désespérément le moyen de grappiller quelques heures de congé de plus. Elle n'a rien trouvé de mieux que se coller la main à l'accoudoir du fauteuil avec de la super glue. Le 19 juillet 2014, au Festival de Rome, le Jury Universitaire a choisi *Peau de colle* comme meilleur court-métrage.

La réalisatrice insiste: elle n'est pas une militante féministe, elle travaille, comme une documentariste, sans prendre parti. Au départ elle voulait faire de ce fait divers "une fiction", mais le film s'est vite transformé en un faux documentaire ou "documenteur", sous fond de comédie noire, où des personnages interprètent leurs propres rôles, la réalisatrice se filmant elle-même en train d'enquêter.

Une "vraie" légende urbaine[679]

Nour, jeune femme vivant dans la banlieue sud de Tunis, se souvient de cette histoire qui l'aura marquée. "J'étais adolescente quand les gens commençaient à parler de ça. Sur le chemin du lycée, on en rigolait avec les copines, pour nous cela restait fictif, nous n'y avons jamais cru réellement !" Celle qui est désormais en dernière année de faculté voit le *challat* comme créé de toute pièce: "ce n'est qu'un fantasme refoulé des hommes tunisiens". Pour elle, ce qui n'était que des rumeurs était né du "conservatisme de la société qui ne voulait en aucun cas que les femmes soient belles et attirantes". Elle se rappelle qu'à l'époque le voile n'était pas vraiment toléré: "il fallait trouver un autre moyen pour cacher les femmes, comme le souhaitent certains". Eya, 36 ans, indique que pour elle le *challat* a existé: "mes tantes d'ailleurs m'en parlent toujours", c'est un peu comme "Jack l'éventreur... mais de fesses tunisiennes !". Le *challat* était devenu une vraie menace: "avec les cousines on voulait sortir pour aller faire un tour, changer d'air, marcher ou juste s'amuser mais à chaque fois on nous demandait de faire attention à ce type et qu'il rôdait souvent dans les rues de la médina. On finissait par rester à la maison pour un énième week-end sans saveur". Pour Eya, ces personnages feront toujours partie des sociétés arabes, elle en rit aujourd'hui et imagine que le *challat* n'était "qu'un vieux pervers boiteux qui porte une canne, et qui je pense est impuissant ! (rires)".

[679] source: *Huffpost Maghreb*

Ecran couleurs

Raphael Karim, entre douleur et espoir

(mars 2007)

Raphael Karim, venu du Maroc, a posé par hasard ses valises à Nancy et n'a dés cet instant plus voulu quitter cette ville qu'il a (qui l'a) adopté(e). Depuis lors, après de brillantes études de cinéma, il n'a cessé de faire parler de lui en faisant parler les autres par sa filmographie déjà impressionnante et remarquée par la critique. Avec *L'ombre dévoilée*, il décrypte le combat social des jeunes. Avec *Dans les yeux des femmes*, il explore le regard des femmes et des jeunes filles de l'immigration. Avec ***Entre douleur et espoir***, il part à la rencontre de personnes discriminées et leurs témoignages, pleins d'émotion mais aussi d'humour, nous laissent sans voix.

Amina Touidjine crève l'écran

(mai 2007)

A 8 ans, à son arrivée en France avec ses parents réfugiés algériens, elle ne parlait pas un mot de français. A 13 ans, elle interprétait Molière à l'Académie Française et le 16 juin 2001, elle lisait à l'Assemblée nationale l'*Appel de Paris pour le droit d'a*sile à l'occasion du 50e anniversaire de la Convention de Genève. A 19 ans aujourd'hui, Amina mène de front ses études en même temps qu'une brillante carrière au théâtre et même au cinéma (le téléfilm *Les Thibaut*). Le Festival Les yeux ouverts lui rend hommage en présentant le film *Amina ou la confusion des sentiments.*

Aïssa Maïga prend la main

(juillet 2007)

L'actrice française **Aïssa Maïga** est à la une cet été du tout nouveau bimestriel gratuit A*friscope*. Son dernier film, *La main courante* (réalisation : Claude-Michel Rome), tourné en mai-juin à Paris et Marseille, est sur les écrans. De *Prête-moi la main* avec Alain Chabat en 2005 à *La main courante* avec Richard Berry et *L'âge d'homme...* en 2007, Aïssa Maïga a véritablement pris la main dans le paysage cinématographique français. Née à Dakar d'un père malien (de Gao) et d'une mère *séné-gambienne*, elle est arrivée à Paris à l'âge de quatre ans. Elle a commencé adolescente à jouer dans une comédie musicale avant de s'inscrire en fac de théâtre à Saint-Denis, tout en gagnant sa vie comme serveuse. C'est Gad Elmaleh qui l'a véritablement découverte alors que lui-même était encore un inconnu. Elle a aujourd'hui à son actif une quinzaine de films (avec un rôle particulièrement remarqué dans le film *Bamako*), des téléfilms, plusieurs séries télévisées, quelques courts métrages... "*Aïssa Maïga, incroyable comédienne, une fille de rêve et bien réelle, une fille qui donne envie de se prendre la vie à pleine face, quelque soit le prix des rêves que l'on se doit d'abandonner*". (Nicolas Rey) T23[680] est aussi tombé sous le charme irrésistible de l'actrice : "*Aïssa Maïga est d'abord une femme sublime, une présence envoûtante. Et puis on s'aperçoit vite que c'est aussi une combattante, une téméraire qui s'est frayé son chemin dans l'univers cinématographique et théâtral international. Et puis cette manière qu'elle a de toujours vous faire sentir qu'elle est ravie de vous voir, sa simplicité, son sourire... Au delà de l'actrice, c'est une femme exceptionnelle, une personnalité qui vous traverse. Aïssa Maïga, déesse moderne, nous réserve, j'en suis sûre, de nombreuses surprises à l'écran !* " Elle raconte son itinéraire sur *Linternaute.com*.

Nadia Kaci, en quête de terre

[680] www.telegraphe23.com

(juillet 2007)

"*Vous connaissez quelqu'un sur terre qui aime les Algériens ?* ". C'est l'une des dernières répliques de *Délice Paloma*, une histoire de femmes qui exprime tout un peuple et qui confronte les valeurs traditionnelles et la modernité. Dans ce film, actuellement sur les écrans français (depuis le 11 juillet), Shéhérazade, l'ex-prostituée de luxe, est jouée par Nadia Kaci, algéroise vivant à Paris depuis 1993.

Depuis une quinzaine d'années, Nadia Kaci a multiplié les rôles de *femmes libérées* dans l'Algérie d'aujourd'hui. A son arrivée à Paris, Nadia Kaci fait un travail alimentaire qui consistait à prendre soin d'une dame souffrant de la maladie d'Alzheimer. Dans la pièce *Femmes en quête de terres* qu'elle a écrite et interprétée elle-même (2004), elle racontait avec humour l'exil, la solitude, la rencontre de l'Autre. Nadia Kaci est marraine de la campagne *20 ans Barakat*. Elle combat le code de la famille algérien. Elle s'insurge contre le mal-être en Algérie. Mais elle conserve tout son optimisme. "Je sais aujourd'hui que les gens veulent se battre, en créant des boites, en faisant des choses". Nadia Kaci aime l'Algérie et les Algériens et essaie d'apporter, par son métier de comédienne, quelque chose au pays.

Nora Hamdi, chemin faisant

(juillet 2007)

Née à Argenteuil en 1968 dans une famille kabyle, élevée à Sartrouville dans une famille de douze enfants, Nora Hamdi est une artiste tous supports. Ecrivain ? "Je ne suis pas écrivain, je travaille en usine et le soir, j'écris des livres", raconte-t-elle. Pourtant, c'est bien son premier roman *Des poupées et des anges* qui a reçu le Prix Navarre 2005 et son deuxième roman, *Plaqué or*, en partie autobiographique, est d'ores et déjà un succès de librairie. Auteur de bandes dessinées ? Si on l'écoute, elle l'a fait pour rigoler. Et pourtant *Trois étoiles* en 2002, cosignée avec Virginie Despentes, est un véritable chef d'œuvre qui raconte la violence sociale vue du côté des filles. "La première fois que nous nous sommes vues, on s'est regardé en rigolant l'une de l'autre et on s'est dit : - Ah, je crois qu'on va bien déconner ensemble !" **Nora Hamdi** a une formation Beaux-Arts. Après, elle a traîné dans le milieu hip hop. Ses tableaux sont des fruits de la ville, des traces de la mémoire urbaine. Actrice de cinéma ? C'était pas exprès ! C'était parce qu'en s'essayant sur elle les dialogues des BD, elle les a trouvés crédibles. Réalisatrice de cinéma ? C'est encore un peu par hasard. C'est parce que *Des poupées et des anges* méritaient d'être mis en images. L'histoire ? Lya, 16 ans (jouée par Leila Bekhti) vit avec sa sœur Chirine, 17 ans (jouée par Karina Testa) dans une cité de banlieue. En rupture avec le père, lorsqu'elles deviennent trop belles, l'une (Lya) va assumer sa violence en pratiquant un sport de combat, l'autre (Chirine) assume sa beauté en courant les castings... Le film sera bientôt en salle.[681]

Leila Bekhti, heureux qui comme Lilouche

(juillet 2007)

Au lycée, elle était une littéraire, option théâtre. Elle a ensuite navigué entre plusieurs écoles de théâtre : la première, "trop militaire", puis l'Ecole Stéphane Gildas à Tolbiac, "pas évident en cours du soir après une journée de boulot pour payer les cours", enfin Art'aire Studio lui a convenu parfaitement. Cinq élèves avec des cours de 13h à 18h sous la direction de Bérengère Basty. Et le *Sheitan* est arrivé. Son premier film. Leila Bekhti s'est présentée au casting avec des photomatons. Elle a été retenue. Cette jeune actrice de cinéma (23 ans), née à Issy-les-Moulineaux,

---

[681] Lire le portrait de Nora Hamdi (par Prune de Beauprés) dans *Zone littéraire* ainsi qu'un entretien.

est d'ascendance kabyle. Elle avait enchaîné les petits boulots. Maintenant elle enchaîne les films. Elle est Zarka sur les Quais de Seine dans *Paris, je t'aime*. Elle joue dans plusieurs téléfilms (*Mauvaise foi*, *Harkis*, *Pour l'amour de Dieu*) et séries télé (*Tricheurs*). En 2007, elle a été sacrée Meilleure Jeune Comédienne aux Trophées des Jeunes Talents 2007. Cet été, elle vient de rentrer du Maroc où elle a effectué le tournage de *Ali Baba*, sur TF1 en septembre. Et *Des poupées et des anges*, où elle interprète la jeune Lya, sera bientôt en salle. Ses anciennes copines de lycée sont fières de Lilouche, comme elles l'ont toujours appelée. Elle était timide, Lilouche. De sa timidité, elle a fait un atout. Elle est très famille, Leila. Chez les Bekhti, on a l'habitude de s'entraider entre frères et sœurs. Elle est heureuse, Leila Bekhti. Elle remercie son frère, sa sœur,.... Et si demain, on ne l'appelle plus pour tourner. "Eh bien, je ferai autre chose ! ". C'est aussi simple que cela... Spontanée, fraîche et naturelle, Lilouche.

Hafsia Herzi est bien partie

(octobre 2007)

Hafsia Herzi a 20 ans. *La graine et le mulet* est son premier film. La Mostra de Venise vient de lui décerner le Prix du meilleur espoir féminin. Elle dédie son Prix à son père, décédé quand elle avait un an et demi, et à sa mère, qui a élevé seule ses six enfants, très modestement, dans les quartiers Nord de Marseille. De sa ville, elle a l'accent chantant.

Sa première expérience cinématographique, mis a part un téléfilm pour France 3 quand elle avait 12 ans, sera donc la bonne. Pour le rôle de Rym, Abdel (le réalisateur) lui a demandé de prendre 15 kilos. Depuis, pour tourner dans *Française* où elle a le rôle principal et qui va sortir en 2008, elle a dû les reperdre. Elle a maintenant en projet *L'aube du monde* sur la guerre en Irak où elle joue une Irakienne. Dans *La graine et le mulet*, tourné de septembre à décembre 2005, Hafsia crève l'écran dans un personnage de gamine idéaliste et volontaire. Aujourd'hui, Hafsia est montée à Paris. Dans le quartier, ses frères lui disaient : - Pars de là !. Elle est partie... et bien partie !

Sabrina Ouazani ne s'esquive pas

(octobre 2007)

Sabrina Ouazani est la tchatcheuse de *L'Esquive*, chef-d'-œuvre aux cinq Césars du même Abdel (le Tunisien Abdelatif Kechiche). Elle est née à La Courneuve en 1988, de Mamika, sa mère, et Abdelak, son père, tous deux originaires de Sidi Bel Abbés, avant d'immigrer en France (père technicien de maintenance, mère au foyer). Un jour, la station de tramway de La Courneuve a affiché une offre de casting. Sa mère envoie une photo. Sabrina avait 14 ans. Le casting était pour *L'esquive*. Sabrina est retenue. Le film sort en janvier 2004. Elle est nominée comme meilleur espoir féminin au César. Le deuxième film arrive très vite, c'est *Trois petites filles*, tourné en Corse avec Gérard Jugnot. Puis les tournages s'enchaînent... *Fauteuils d'orchestre*, plusieurs téléfilms (*Louis Page*, *Ravages*,...), un court-métrage (*Temps mort*). Abdelatif Kechiche la rappelle pour *La graine et le mulet*. Enfin vont suivre *Nuits d'Arabie*, tourné au Luxembourg, puis Paris. Sabrina

Ouazani excelle dans tous les rôles. La sortie en salle de *La graine et le mulet* est annoncée pour novembre.

Naky Si Savané est sans complexe

(octobre 2007)

Au théâtre comme au cinéma, Naky Si Savané est sans complexe. Lorsqu'en 1988, Henri Duparc fait appel à elle pour *Bal poussière*, se doute-t-elle que c'est le début d'une carrière prolifique sur les planches comme sur les écrans ? La profession lui reconnaît son talent en lui attribuant en 1994 deux prix d'interprétation féminine, le premier à Montréal au *Festival Vues d'Afrique*, le deuxième au Festival de Khouribga au Maroc. En 2004, à Cannes, elle reçoit le Prix *Un certain regard*. Parallèlement à sa carrière de comédienne, Naky milite pour l'émancipation des femmes. A Marseille où elle vit, elle agit avec le GAMS contre les mutilations sexuelles.

C'est dans cette ville qu'elle a fondé Afriki Djigui Théâtre qui promeut la culture africaine au travers du théâtre, de la danse, des contes, des musiques, des arts plastiques.

Abdellatif Kechiche, pour *La graine et le mulet*

(décembre 2007)

Enfant, Abdellatif Kechiche habitait à 300 m des Studios de la Victorine à Nice. Il est né en Tunisie en 1960. Son père, aujourd'hui décédé, travaillait dans le bâtiment. Il a tenu son premier rôle en tant qu'acteur en 1984 dans *Un thé à la menthe*. Il est devenu réalisateur. Après *L'esquive* en 2003 (quatre Césars), il récidive dans "le cinéma social" en sortant le 12 décembre *La graine et le mulet* (Prix spécial du Jury à la Mostra de Venise). Il raconte dans ce film l'histoire d'un vieil immigré (l'acteur est un vieil ami de son père qui n'avait jamais joué) qui rêve de d'ouvrir un resto de couscous (la graine) à bord d'un vieux rafiot (le mulet, c'est le poisson). C'est peut-être le film français le plus important de l'année (c'est en tout cas ce qu'affirme *Les Cahiers du cinéma*) où s'exprime toute la rage intérieure de Hafsia Herzi, Prix d'interprétation féminine à Venise.

Souad El Bouhati, la tête sur les épaules

(mai 2008)

Souad El Bouhati, réalisatrice franco-marocaine, a d'abord été éducatrice dans des centres d'hébergement d'urgence à Toulouse. La jeune femme de Colomiers s'est tournée vers le cinéma en entrant par la petite porte, d'abord en tant qu'assistante-monteuse (1992) puis monteuse (1995-1998). Elle est titulaire d'une maîtrise de cinéma qu'elle a passé à l'Université Paris VIII. Avec *Salaam*, un court-métrage, Souad El Bouhati racontait l'histoire d'Ali, un immigré algérien arrivé au crépuscule de sa vie et qui souhaitait finir celle-ci là où elle avait commencé. *Française* est son premier long-métrage et cette fois, nous suivons une adolescente (jouée par Hafsia Herzi), née en France, obligée de suivre sa famille qui a décidé de retourner dans son pays d'origine. D'un film à l'autre, Souad El Bouhati a connu un immense succès et la reconnaissance de son talent, par les critiques comme par le public, mais ce succès ne lui monte pas à la tête. Elle a côtoyé tellement de vies cahotiques lorsqu'elle était éducatrice. Elle continue à travailler... et sa petite soeur suit maintenant son chemin.

L'humour français de Djamel Bensalah

(mai 2008)

Enfant, Djamel Bensalah, de Saint-Denis (93), rêvait de cinéma. Au lycée déjà, il faisait tous les castings pour être comédien, pas pour jouer la comédie mais pour apprendre, pour observer le travail sur les plateaux et devenir plus tard celui qui dit : "*Action, coupez !*", le réalisateur. Il passait son bac tout en réalisant un court-métrage qu'il présentait à Cannes. Il faisait le tour des producteurs. Aujourd'hui, Djamel Bensalah s'est fait un nom et à peine a-t-il écrit un scénario que déjà le film trouve son financement. Mais à 20 ans, il fallait une bonne dose de culot et de bagout pour se faire ouvrir les portes. Son truc à Djamel, c'est l'humour, un humour bien français. Son pote, c'est Jamel Debbouze ("*on n'a pas besoin de se parler pour se comprendre*"). Son premier film a été pas tout à fait autobiographique, mais tout de même proche de sa vie, de la banlieue où il a grandi, un film qui ne se prend pas la tête, qui positive, loin de la Haine.

Djamel Bensalah a une arme qu'il maîtrise parfaitement : l'humour. Cela lui permet de tout dire: les cartes d'identité qu'il faut présenter cinq fois par jour, les relations filles - garçons, les beaufs... tout cela par la dérision. La Kalashnikov, ce n'est pas pour lui. Djamel Bensalah met en scène la jeunesse bien de chez nous, c'est à dire bigarrée et colorée et avec talent et humilité. Filmographie : *Y a du foutage de gueule dans l'air* (1996 : court-métrage, avec Jamel Debbouze encore inconnu), *Le ciel, les oiseaux et... ta mère !* (1999, toujours avec Jamel Debbouze, cette fois connu et reconnu), *Le Raid* (2002), *Il était une fois dans l'oued* (2005), *Big City* (2007).

(avec l'actrice franco-italo-hispano-kabyle, disons "méditerranéenne"... Karina Testa)

Djamel Bensalah préparerait un nouveau film, une histoire d'amour entre deux jeunes d'aujourd'hui, l'un badine (le garçon), l'autre patine (la fille), mais chut ! on n'en dit pas plus... Coupez ! C'est dans la boite...

Le conte de fées de Burak et ses copains-copines

(juillet 2008)

FESTIVAL DE CANNES

Juillet 2008, Burak Ozyilmaz, 15 ans, avec son Brevet des collèges en poche, est parti comme chaque été, sauf en 2007 et on verra pourquoi, vers le village de Turquie dont ses parents sont originaires. Il sera fêté en héros. A 15 ans, avec ses camarades de la classe de troisième, il a reçu la Palme d'Or du Festival de Cannes. A son retour dans quelques semaines, le 24 septembre 2008, le film *Entre les murs* sortira en salle et Burak sera au lycée avec pour objectif un Bac scientifique.

Un an auparavant…

Juillet 2007, cet été ne sera pas comme les autres. Pour la première fois, Burak n'est pas parti en Turquie. Il tourne un film. Les caméras et les projecteurs ont envahi pendant tout un mois les couloirs d'un établissement scolaire parisien. Une superambiance règne entre tous et l'été 2007 restera inoubliable.

Octobre 2006. Quand un écrivain, François Begaudeau, et un réalisateur, Laurent Cantet, entrent dans la salle de classe où Burak commençait sa classe de 4e, les élèves sont un peu sceptiques sur le projet qui leur est présenté : raconter la vie au collège. On leur propose un atelier cinéma tous les mercredis après-midi. Burak s'y inscrit, puis s'y implique de plus en plus. D'autres camarades abandonnent. C'est le début d'une aventure qui finira sur les marches du festival de Cannes un an et demi plus tard. Le Bondy Blog a rencontré Burak tout juste avant son départ pour la Turquie. Il raconte son année conte de fées. Il a encore les yeux qui pétillent.

Mouss Diouf, naturellement humain

(août 2008)

Mouss Diouf ne fait pas que jouer *Justin N'Guma*, l'adjoint de *Julie Lescaut* sur TF1. Il a tourné cet été à Metz (Borny) et dans la région quelques scènes du film policier "*Au-delà du bitume*". Il joue aux côtés de jeunes acteurs non professionnels, mais "comédiens nés" selon lui et "pleins de bagout" car nés en cité où "ils doivent se débrouiller plus tôt et seuls". Pierre Moustapha Diouf, né à Dakar en 1964, est arrivé en provenance du Sénégal à Marseille puis sur le pavé de Pigalle à Paris à l'âge de trois ans mais il a grandi à Bobigny. D'abord tenté par la boxe (17 combats amateurs), il se présente à des castings (1985) et reçoit ses premiers rôles : dealer ! Jusqu'à ce que Jérôme Savary lui offre un rôle de berger que le producteur a refusé: "Mais enfin, il est noir et un berger ne peut pas être noir !". Jérôme Savary lui propose alors... *le bal des cocus*. Et sa carrière est lancée: *Astérix*, les séries TV... et ses one-man-shows. Mouss répète son nouveau spectacle *Naturellement humain* qui sera à l'affiche en septembre.

Quand l'Orient rencontre l'Occident avec Nabil Ayouch

(septembre 2008)

Souvenez-vous du Temps du Maroc en 1999. Le spectacle de gala marquant l'ouverture de l'année au Château de Versailles était signé Nabil Ayouch. En 2008, ce poète de l'image est l'auteur déjà d'une très belle filmographie dont le dernier *What ever Lola wants*. La question de l'identité est au coeur de ce film, la rencontre entre deux mondes, l'histoire d'une jeune danseuse new-yorkaise qui tombe amoureuse d'un Egyptien et de la danse orientale. Au dernier Festival du cinéma d'Alexandrie qui s'est tenu du 22 au 31 août dernier, le film a été déprogrammmé à la dernière minute. Au Festival international du film de Marrakech déjà, un précédent film *Une minute de soleil en moins* avait dû être diffusé avec... quinze secondes en moins pour une scène jugée trop "osée" par les organisateurs. Mais *What ever Lola wants* sera bien aux *Journées cinématographiques de Carthage* du 25 octobre au 1er novembre 2008. A moins que... La vie de cinéaste n'est pas un fleuve tranquille.

Né à Paris le 1er avril 1969, d'une mère française enseignante et d'un père publiciste marocain, Nabil Ayouch a grandi entre Paris et Casablanca avant de passer son adolescence à Sarcelles. A 21 ans, le jeune Sarcellois réalise son premier court-métrage avec un jeune de Trappes qui a alors 15 ans... Jamel Debbouze. Il s'était d'abord essayé au théâtre avant de commencer à réaliser des spots publicitaires pour Euro RSCG puis des courts-métrages. *Mektoub* en 1998 a été son premier long métrage qui a représenté le Maroc aux Oscars. *Ali Zaoua* a été son deuxième long, un conte urbain traité avec émotion et sans misérabilisme. Tous les films vont recevoir de nombreux prix. Le fondateur de la *Coalition marocaine pour la Diversité Culturelle* utilise sa notoriété pour ouvrir la porte à de nouveaux talents et le cinéma pour réconcilier l'Orient et l'Occident.[682]

Saïd Taghmaoui, d'Aulnay-sous-Bois à Hollywood

(septembre 2008)

Le Français qui réussit à Hollywood s'appelle Saïd Taghmaoui. Il entre dans le casting de *Lost*, la série la plus regardée au monde. Que de chemin parcouru pour l'enfant d'Aulnay-sous-Bois (né le 19 juillet 1973 à Villepinte) depuis *La Haine* ! Ce fils d'émigrés marocains d'une famille de dix enfants a quitté l'école à 14 ans pour se consacrer à la boxe où il a été un grand espoir junior. Mais c'est le cinéma qui l'attirait plus encore que la boxe. Et ce fut... *La Haine*.

[682] voir entretien *Afrik.com*

Après *La Haine*, il était temps pour lui de jouer de "vrais rôles", loin des clichés, loin de la banlieue. ¨Saïd Taghmaoui, qui trouvait le cinéma français trop bourgeois, ethnocentriste, voire raciste, a voulu voir ailleurs. Il se met à lire, apprend l'anglais, l'italien (il parle déjà le français bien entendu et l'arabe). Il tourne alors des seconds rôles en Italie, en Allemagne, retrouve ses origines familiales avec *Ali Zaoua, prince de la rue*, puis s'envole pour Hollywood. Mais il lui faut encore grandir dans le métier pour ne plus être celui dont on ne se souvient jamais comment il s'appelle. Il creuse sa place par un charisme indéniable. Aux Etats-Unis, le faciés ne compte pas. La chance se donne à qui veut la saisir. "*En France, les gens sont trop figés, comme s'ils étaient prisonniers de leur statut*", dit Saïd Taghmaoui (interview à Respect Mag). En rejoignant Lost, l'acteur français a tout à gagner, et pas que des dollars ! Ca y est, maintenant, on se souviendra de son nom, Taghmaoui, fier de son origine et sûr de son avenir.

Les mascarades de Lyes Salem

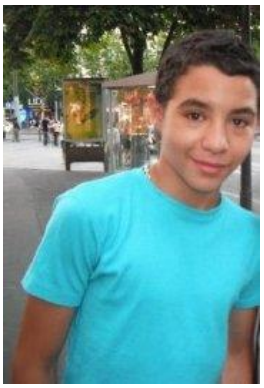
(décembre 2008)

"*Maskhara*" (en arabe) comme "*mascarade*", comme le titre du film de Lyes Salem, sorti le 10 décembre 2008 dans les salles en France et en Algérie. Le film avait été primé en novembre au festival du Caire (prix du meilleur film arabe) puis au festival du film de Dubaï (*Muhr d'or*) en décembre. Tournée entièrement dans un village algérien, cette comédie raconte avec subtilité les mascarades algériennes où "*on se la joue*" en permanence. Lyes Salem dénonce par l'humour l'absurdité du jeu social dans le microcosme du bled.

Né en 1973 à Alger, ce comédien - réalisateur qui tout petit déjà se mettait en scène devant le public familial a le virus du théâtre et du cinéma. Lyes Salem a fait des études de Lettres Modernes à la Sorbonne puis une formation à l'Ecole de Théâtre National de Chaillot, enfin au Conservatoire National d'Art Dramatique. D'abord comédien, il est passé de l'autre côté de la caméra. Avec *Cousines*, un court-métrage de 32 mn en 2003, il décrivait déjà avec justesse l'Algérie d'aujourd'hui et la place particulière des jeunes étudiantes d'Alger, tiraillées entre leur soif d'émancipation et les traditions familiales. Avec *Mascarades*, ce jeune réalisateur, qui vit en France depuis 20 ans, affirme son algérianité pour mieux la sortir de la victimisation. C'est par l'humour que Lyes Salem peut passer un message fort qui dépasse de loin les frontières algériennes.

Sami, d'Auber à Neuilly

(août 2009)



Au Lycée Le Corbusier, à Aubervilliers, un élève de seconde garde un souvenir magique de son dîner avec Eric Cantona, qui lui a été présenté par son épouse Rachida Brakni. Rachida est "d'origine algérienne", comme Sami (ou Samy). La comédienne a entouré l'adolescent de toute son affection maternelle pour lui expliquer le métier et le mettre en garde contre tous les risques. Le premier risque est de prendre la grosse tête.Sami Seghir n'a donc pas pris la grosse tête. Il est pourtant le héros du film (réalisé par Djamel Bensalah) *Neuilly sa mère !* Samy Seghir interprète cet adolescent maghrébin de Chalon-sur-Saône qui débarque à Neuilly-sur-Seine.

Il y a deux ans, il avait déjà joué aux côtés de Gérard Depardieu et Nathalie Baye. Mais dans la cour de récréation, Sami est resté le même, avec ses meilleurs potes Hani, Alaissene, Bilal, D'Jims. Il a juste beaucoup plus d'amis sur Facebook et des jeunes filles de toute la France lui envoient des poèmes d'amour.[683]

Tahar, de Belfort à Cannes

(août 2009)

"*C'est toi le nouveau ?*". Ainsi commence l'histoire de Malik, qui débarque en prison. Malik, ce n'est pas un voyou fini, mais un type qui n'a pas eu le choix. Il entre en prison avec une idée en tête, en sortir moins con que lorsqu'il est rentré. La prison, c'est un combat permanent pour se faire respecter. "*Tu parles avec les barbus, tu parles avec les Corses. Tu fais le grand écart, toi !*". Malik parle avec tout le monde. C'est le personnage du film *Le prophète*, de Jacques Audiard, sorti en août 2009 sur les écrans français.

"*C'est toi le nouveau ?*". Ainsi commence l'histoire de Tahar Rahim, qui débarque à Cannes. Tahar est venu, a vu, et est reparti aussi vite. Le Festival, c'est un monde extradimensionnel pour le jeune homme de 28 ans, né à Belfort dans une famille nombreuse d'origine algérienne. A 14 ans, à Belfort, Tahar allait au cinéma trois fois par semaine. Il dévorait les films américains. Le cinéma, c'est sa passion, en même temps que la natation, l'informatique. Le Belfortain est descendu dans le Sud, à Montpellier, pour suivre des études de cinéma. L'histoire est racontée dans *Tahar, l'étudiant*, son premier film. Après plusieurs expériences de comédien, il se retrouve sur le plateau de *La Commune* (série de Canal Plus). C'est là qu'en décembre 2007, il rencontre Jacques Audiard. Suit un casting, contre une quarantaine d'autres candidats. Tahar esr retenu. Il y voit une intervention divine, tellement le rôle qu'on lui propose est "*génial*" et avec "*Jacques*", le réalisateur préféré du jeune comédien ! Mais Dieu aide ceux qui travaillent, Tahar est un bosseur, il bosse son rôle comme personne ne peut l'imaginer. Tahar Rahim maîtrisera à la perfection le personnage de Malik et les festivaliers de Cannes le reconnaîtront unanimement. Le nouveau est entré dans le monde des grands du cinéma.

Laurence Lascary, des courts métrages pour un développement durable

(octobre 2009)

"*Les entreprises d'avenir sont celles capables de générer un nouveau type de croissance fondé sur l'efficacité et la responsabilité, l'équité et la durabilité*". L'entreprise peut-elle placer l'Homme, l'environnement et le vivre ensemble au coeur de ses préoccupations, participant ainsi au développement durable ? Laurence Lascary en est persuadée. Elle a fondé en 2008 une société qu'elle a appelée *De l'autre côté du périph'* (DACP), une société de production audio-visuelle basée à Montreuil. Les films qu'elle produit mettent l'accent sur les valeurs des entreprises, en

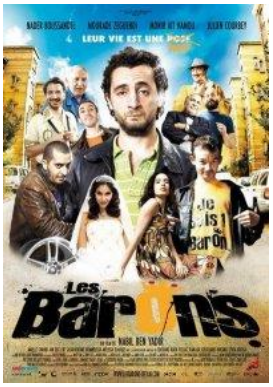
[683] d'après l'article de Amélie de Menou, pour *Gala*

particulier celles qui font de la diversité dans leur personnel un atout pour leur développement. DACP est l'une des 200 "entreprises d'avenir" référencées en France. Au lycée, Laurence Lascary était attirée par le journalisme, son prof d'histoire voulait qu'elle fasse Sciences Po. Mais ses origines sociales n'ont pas favorisé les études longues et c'est vers le marketing qu'elle s'est dirigée. Il a fallu "se décomplexer" pour oser. Dans son master à la Sorbonne, elle était la seule noire de la promo. Petit à petit, elle a compris que cela pouvait "être possible". A chaque étape il fallait mettre la barre un peu plus haut. Les stages en Angleterre et aux Etats-Unis l'ont totalement lancée. Aux USA, tout le monde est entrepreneur, il n'y a pas de barrières. Aujourd'hui Laurence Lascary dit qu'au lieu de parler de diversité, on devrait parler d'égalité professionnelle dans le monde du travail. C'est d'abord dans la confiance en soi qu'il y a des inégalités. Laurence Lascary a produit le film *L'école des ambassadeurs*. Il montre des jeunes "ordinaires" qui s'engagent. Laurence Lascary, elle aussi, s'engage : avec *Alter Egaux* elle organise des interventions dans les lycées de ZEP autour de l'orientation professionnelle, avec l'*AFIP* elle va au contact des entreprises, avec *les Indivisibles* elle lutte contre les préjugés, avec *DACP* elle promeut un nouveau modèle pour l'entreprise et la société.

Nader, de Paris à Bruxelles

(novembre 2009)

"*Pour réussir, il faut quitter le quartier, mais on ne quitte pas le quartier, on s'en évade. Et pour s'évader, il faut courir. Et quand on court, on n'est plus un baron*". Dans l'argot des quartiers de Bruxelles, le *baron*, c'est celui qui a une philosophie : être le moins actif possible, "*parce que chaque être humain naît avec un crédit de pas et chaque pas te rapproche de la mort*". Pourtant, pour réussir, Nabil Ben Yadir n'a pas quitté son quartier. Le réalisateur du film *Les barons*, trente ans, ex électro-mécanicien qui n'a jamais vraiment exercé, a simplement ouvert sa fenêtre et il a filmé sa rue. Il a fait un casting avec ses meilleurs potes. Il a engagé Nader qui a débarqué de Paris.



Nader Boussandel a joué comme les autres presque son propre rôle, un baron qui a de l'ambition. Qui parle ? le comédien ou le personnage du film ? "*Mon rêve c'est de faire rire les gens et d'en faire mon metier. Mais "blagueur", pour mon père, ce n'est pas un métier, ce n'est pas comme chauffeur de bus, un vrai métier, un métier avec des fiches de paie. En plus, monter sur scène, faire rire les gens en parlant de ta famille et de tes potes, ça se fait pas chez nous. Surtout aux yeux de Mounir, le vrai baron, le plus âgé d'entre nous, ma principale source d'inspiration, et aussi , le frère de la sublime Malika; chez nous, tu touche pas à la soeur de tes potes parce que c'est comme tes potes avec des cheveux longs*". C'est du Jacques Brel version 2009, avec Malika interprétée par la délicieuse **Amel** (Amelle) **Chahbi**. Qu'est-ce qu'un bon film sinon celui d'une rencontre voulue par le destin entre un réalisateur, Nabil Ben Yadir, un comédien, Nader Boussandel, une comédienne Amel Chahbi, quelques potes, et un sujet qui parle aux gens, qui dit vrai, toute une jeunesse qui se reconnait derrière *Les barons*, et qui depuis le 4 novembre 2009 affluent dans les salles belges. Un film finalement 100 % belge, un film qui représente bien ce nouveau cinéma. Faites tourner !

Nader Homayoun au coeur de Tehroun

(avril 2010)

"*Téhéran est une belle ville, n'est-ce pas ? Mais on s'y égare facilement.*" Nader Takmil Homayoun est né à Paris en 1968. Sa famille qui avait fui le régime du shah est rentré en Iran après la révolution de 1979. Au début des années 90, alors qu'il poursuit des études de lettres à Téhéran, il entre dans la carrière de journaliste et de critique de cinéma, se passionnant pour ce cinéma iranien méconnu en Occident. "*Aujourd'hui, on nous voit comme des fanatiques, des gens barbus et violents, toujours en prières. C'est une image qui ne correspond pas à la réalité. Malgré toutes les difficultés qu'ils ont eues, les cinéastes iraniens ont toujours réussi à parler librement, à imposer leur regard, à défier le pouvoir et faire sortir leurs films du pays. C'est un besoin que chacun d'entre eux prend aujourd'hui comme un devoir personnel*", a-t-il expliqué à une interview pour *Swisswinfo*.

En 1993, à l'âge de 25 ans, il décide de revenir à Paris pour suivre une formation de réalisateur à l'Ecole nationale supérieure des métiers de l'image et du son (EMIS) et en sort diplômé en 1997. Depuis lors, il avait en tête de réaliser ce film sur le peuple de Téhéran, sorti sur les écrans français le 14 avril 2010. Le film, il l'a tout simplement appelé *Téhéran*, ou plutôt *Tehroun*, comme on dit dans les quartiers sud de la ville, dans les quartiers du petit peuple, où vivent les miséreux, les exilés des campagnes.

Miséreux, mais toujours débrouillards. "*Ici tout le monde fait des petits mensonges*" explique Nader Homayoun, "*mais ce qui est plus grave, c'est le grand mensonge...*" Nader a voulu montrer au monde la rue de Téhéran et il a tourné ces images de façon rocambolesque, en se refusant à demander les autorisations nécessaires pour garder sa liberté, avec une équipe réduite, parfois en caméra cachée. Et pourtant les images sont belles. Peut-on filmer la misère, la débrouille, la prostitution, le crime de manière poétique ? Oui, parce que Nader Homayoun met de la tendresse dans son regard sur les gens. L'audace du réalisateur a payé puisque le film a recueilli les récompenses de la profession (Grand Prix du Jury du Festival d'Angers 2010,...). Cette semaine le cinéaste rencontre les cinéphiles dans les salles. Tous en sortent étonnés, bouleversés même !

Salim Kechiouche sur le fil

(mai 2010)

De son enfance, il se souvient d'un fort besoin d'exister, de parler. Enfant, il réalisait déjà des films avec le camescope de son père, un ouvrier originaire d'Algérie. Salim Kechiouche a perdu sa mère très jeune. A 13 ans, il rencontre le réalisateur Gaël Morel. Avec lui, il a déjà fait quatre films et un cinquième est en prévision. Le 12 mai 2010, Salim Kechiouche est à l'affiche du film *Le fil* du cinéaste tunisien Mehdi Ben Attia qui sort en salle en France. Il joue Bilal, un gardien, homme à tout faire, qui aide Sara, interprètée par Claudia Cardinale. Avec le fils de Sara, Bilal, né en France, effectue un "retour" aux sources en Tunisie, apprend l'arabe. Bilal est un personnage intérieur, réservé, autant que Salim est sociable, loquace. Le rôle de Bilal est pourtant très physique... facile pour un ancien champion de France de kickboxing (1998). Salim pratique le métier de comédien depuis une quinzaine d'années maintenant, au cinéma mais aussi au théâtre.

En ce moment, il joue *Boomkeur* [684] au Théâtre de la Boutonnière. Boomkeur, c'est l'histoire de deux jeunes qui ont des rêves et qui veulent les réaliser." *Texte poétique, très urbain, parfois très cru*", explique Salim Kechiouche. La pièce est assez martiale, très physique elle aussi. Salim s'entraîne physiquement tous les jours. Cela fait partie du métier. En octobre,Salim Kechiouche sera à la télévision dans la série *Fortunes* (8 X 52 mn), qui parle de gens qui ont envie de réussir et qui s'en donnent les moyens. "*Ils viennent de communautés issues de l'immigration qui forment la France d'aujourd'hui. Ils sont à part entière français et en même temps ils gardent leur culture. Cela devient une force*."

[684] texte de Rachid Djaïdani et mise en scène de Habib Naghmouchin

Par la série, il espère toucher plusieurs millions de personnes. En attendant, Salim finalise lui-même son premier court-métrage qui parle d'un personnage se laissant entraîner par les autres, "*comme les adolescents dans les quartiers*". Il apparaîtra aussi bientôt, avec Sabrina Ouazani, dans un téléfilm *Tenir tête* (de la collection *Identités*) qui parle d'un boxeur SDF. Salim ne manque pas de projets.

Les secrets de Raja Amari

(mai 2010)

Cannes, 63e édition. Au *Marché du Film*, cinq longs-métrages vont illustrer la belle production du nouveau cinéma tunisien. Raja Amari, après une maîtrise de Littérature et Civilisation française à l'Université de Tunis, est venue à Paris suivre les cours de la *FEMIS*. Son premier long-métrage, *Satin rouge*, avait été particulièrement remarqué. Chacun des films de la réalisatrice tunisienne est un évènement et en plein festival de Cannes, elle sort en salle *Les secrets*, présent également au *Marché du film* sur la Croisette.

(Raja Amari : *Les secrets*, sortie en salle le 19 mai 2010)

Avec ce film, on retrouve à nouveau l'univers féminin. Des femmes recluses depuis des années (dans une étrange demeure coloniale) vont voir soudain leur destin basculer. Un nouveau monde s'ouvre à Aïcha, magistralement interprétée par Hafsia Herzi. Après *Satin rouge*, Raja Amari exprime ici à nouveau la quête d'identité, la modernité confrontée au passé et quand le passé est fait de secrets inavoués... Derrière la fenêtre, un autre monde existe. Au-delà de l'enfermement, Aïcha (Hafsia Herzi) est prête à se redresser, à se rebeller, ce que le critique de cinéma Michel Marx a exprimé ainsi : les "féminités foulées et refoulées" deviennent "tranchantes comme des lames".

Mahamat Saleh Haroun, Prix du Jury à Cannes

(mai 2010)

Africa is back, avec Mahamat Saleh Haroun. A Cannes, le jury 2010 n'a pas hésité à accorder son Prix au cinéaste tchadien réalisateur de *Un homme qui crie n'est pas un ours qui danse*. Avec lui, le drapeau tchadien avait déjà flotté il y a onze ans à la Mostra de Venise. A 49 ans aujourd'hui, Mahamat Saleh Haroun se souvient de la première fois qu'il est entré dans l'unique cinéma d'Abéché, avec son oncle, pour fêter la fin du Ramadan. Il avait alors sept ou huit ans et il raconte:" *J'ai été marqué par un gros plan d'une belle Indienne qui regardait la caméra et qui souriait. J'ai cru, l'espace de qualques secondes, que le sourire m'était adressé*" (Angola Press).

Dés lors, pour le jeune garçon, voir des films est devenu une obsession. Chaque jour, il campait devant l'entrée du cinéma, espérant recueillir les quelques pièces qui lui permettraient de voir le film présenté. Pour la fiction primée à Cannes, le réalisateur africain, qui vit en France depuis 1982, a repris ses thèmes favoris: la guerre au Tchad, la relation père-fils. Enfant déjà il portait la charge d'être l'aîné de la famille. Aujourd'hui il porte la responsabilité de faire entrer le cinéma africain dans la cour des grands et de "*noircir un peu*" le Festival. Il l'a fait magistralement en remportant le Prix du Jury.

Yahima Torres au coeur du racisme

(décembre 2010)

Il y a sept ans - elle avait alors 23 ans - la Havanaise s'installait à Paris pour un an ou deux tout au plus. Elle y est toujours. A Belleville, son quartier, elle a croisé le chemin d'Abdellatif Kechiche. "*Très humain*", le cinéaste, dit-elle de lui, "*surtout avec les femmes*". C'était en 2005. Trois ans plus tard, le réalisateur lui parle de son projet, *la Vénus noire*. Elle prend le rôle, une quinzaine de kilos pour pouvoir porter le personnage; elle apprend la danse tribale. Le rôle est violent et Yahima Torres l'interprète avec une force incroyable. Abdellatif Kechiche a un sixième sens pour détecter les talents. Avec lui, Yahima Torres a trouvé sa voie. Au fond d'elle-même, elle a toujours voulu être comédienne, mais un peu sans le savoir, jusqu'à cette rencontre presque improbable avec le cinéaste, assis à cette terrasse de Belleville. "*Saartjie, c'était une artiste*" dit Yahima à propos de la Vénus hottentote, "*elle savait qu'elle pouvait faire de belles choses. Mais à cause de sa couleur, ses formes, son origine, elle n'a pas pu montrer ce qu'elle était vraiment*". Après ce rôle, Yahima Torres a retrouvé ses longs cheveux bouclés, son grand sourire éclatant. La comédienne a été très marquée par cette expérience. En tant que femme, en tant que noire, "*on ne sort pas indemne d'une telle histoire*". Une histoire qui a plus de 200 ans, mais qui reste hélas d'actualité. Le racisme persiste encore. Malheureusement. Le film, actuellement en salle, en montre les racines profondes.

Naidra Ayadi, loin des bisounours

(octobre 2011)

Zim and co. Une fille (Safia, jouée par Naidra) et trois garçons, entre galère et débrouilles en banlieue. Safia (Naidra) est serveuse dans un kebab et pour se débrouiller, elle tape dans la caisse et joue avec sa séduction. Mais les arnaqueurs ne sont pas ceux que l'on croit : vendeur de voitures épaves, patron d'entreprise coupable de faux et usage de faux, recruteur de dealers, flics obsédés par le faciès... Pour ce film, Naidra Ayadi a reçu en 2005 le Prix du public de la meilleure interprète féminine du long métrage au Festival Jean Carmet. A la télévision, cette année là, elle joue le rôle de Malika dans le long métrage C'est arrivé dans l'escalier sur France 3, tout en jouant au théâtre (en tournée française avec Portrait de famille) et se produit à Versailles dans Yerma, une pièce de Federico Garcia Lorca. Belle année ! La dépanneuse. "Il était une fois dans un vieux garage de province, perdu au bord d'une nationale, un frère et sa soeur, prisonniers d'un sort depuis sept longues années. Mais un beau jour, quatre fées déjantées et un prince charmant improbable, à bord d'une Mercedes blanche immatriculée 75, tombent en panne à deux pas du garage... "

Ainsi commence un conte de fée moderne où se rencontrent deux mondes, avec Naidra Ayadi dans le rôle de Leila (court-métrage sur Arte en 2006). La comédienne est en même temps à l'Institut du Monde Arabe pour interpréter Shéhérazade des Mille et une nuits. Elle est depuis une dizaine d'années aussi bien au cinéma qu'au théâtre, où elle joue, entre autres, Tchékhov (La mouette), avant de se lancer dans ses propres mises en scène avec Horace de Corneille (à la Cartoucherie de Vincennes). Naidra Ayadi est de langue maternelle arabe et elle aime la littérature aussi bien française qu'algérienne. En 2003, Naidra faisait des lectures publiques de Hugo en même temps que des textes d'auteurs algériens Une traversée de la littérature dans l'enfer algérien. Lorqu'elle préparait sa Maîtrise de Droit public à Nanterre (Paris X), elle travaillait aussi "son théâtre" (classique et moderne). Chanteuse et même clown, l'Audonienne Naidra Ayadi ne manque pas de ressources. En 2009 à la Cartoucherie et en 2010 en tournée, elle tenait le premier rôle (Julie) dans Liliom, une pièce mise en scène par Marie Ballet, avec le Théâtre de la Tempête.

Cette année, Naidra Ayadi a été particulièrement fière de participer à cette belle aventure du film *Polisse*, qui sort en salle le 19 octobre 2011. Le film, Prix du Jury du Festival de Cannes 2011, raconte le quotidien de la Brigade de Protection des Mineurs avec des dialogues justes, si vrais qu'on les imagine improvisés mais il s'agit d'une improvisation bien contrôlée par une réalisatrice talentueuse à la forte personnalité, **Maïwenn**, et des comédiens, professionnels ou

non, qui le sont tout autant, avec en particulier la présence forte de Naidra. "Voici venu le temps des rires et des chants, des enfants heureux..." A moins que ce ne soit tout le contraire !

Karidja Touré, Assa Sylla, Lindsay Karamoh et Marietou Touré, une bande de filles[685]

(mai 2014)

Le désir premier, ce sont les personnages. Ces filles que je croisais dans le quartier des Halles, dans le métro, à la gare du Nord. En bande, bruyantes, vivantes, dansantes. En allant chercher plus loin, sur leurs Skyblogs, j'ai été fascinée par leur esthétique, leurs styles, leurs poses. Au-delà de cette énergie séduisante, il y avait avec ces personnages la présence d'enjeux forts et intimes au coeur de mon projet de cinéaste: la construction du féminin avec ses pressions et ses interdits, l'affirmation des désirs, le jeu avec les identités. A travers elles, je voulais poursuivre mon travail autour des questions de jeunesse et de récit initiatique, mais dans un précipité de contemporain ancré dans une réalité française, politique.

Ces personnages singuliers portaient en eux la promesse du portrait mais aussi celle d'une fiction en tension dans une dynamique romanesque. Si leur histoire est générationnelle et très française dans son ancrage, elle s'inscrit également dans une mythologie du cinéma. Celle d'une jeunesse soumise aux interdits et que l'on peut rencontrer aujourd'hui en France avec ces filles des quartiers.

Le casting

Le casting s'est déroulé en arpentant Paris et ses banlieues pendant quatre mois. Un casting sauvage qui nous a fait rencontrer des centaines de jeunes filles, croisées dans la rue, les centres commerciaux, la Foire du Trône... Il fallait à la fois trouver des physiques et des identités fortes tout en composant un groupe avec ses affinités et ses contrastes... Karidja Touré, Assa Sylla, Lindsay Karamoh, Marietou Touré se sont détachées du lot, mais je dois dire que nous étions soufflées par la grande qualité de présence et d'énergie de la majorité des filles que nous avons rencontrées. De l'intelligence, de l'humour, de l'invention, du style: le processus de casting m'a complètement confortée dans l'idée que le film était indispensable.

Karidja Touré (Marieme / Vic)

Le personnage est de tous les plans du film sans exception. Avec ce paradoxe de l'héroïne qui doit être inoubliable et singulière, tout en étant une page blanche. Marieme traverse des identités et des états multiples avec la contrainte de plusieurs visages. Elle démarre enfant, s'affirme jeune femme, devient virile. C'est un défi immense pour une comédienne, d'autant que Karidja n'avait jamais joué. Karidja en une journée pouvait endosser trois visages de Marieme/Vic.

[685] texte: Céline Sciamma, réalisatrice, pour le dossier de presse

Elle a une capacité de travail, de concentration et d'écoute très grande. Elle prête son corps et sa voix à l'interprétation du metteur en scène avec confiance.

Assa Sylla (Lady)

Assa Sylla s'est imposée pour jouer Lady avec son charisme, son physique de danseuse, son élégance. Elle savait convoquer l'autorité nécessaire pour endosser le rôle de leader, tout en ayant une grande sensibilité nécessaire à l'ambiguïté du rôle.

Lindsay Karamoh (Adiatou)

Lindsay Karamoh m'a séduite par son humour avec un débit et une intelligence du verbe rare. Le personnage d'Aliatou était au coeur du dispositif des scènes qui réclamaient de l'improvisation, il nous fallait trouver une nature comique.

Marietou Touré (Fily)

Marietou Touré endosse le rôle du personnage le plus mystérieux de la bande, le plus mystique, Fily. Pour cela, il fallait une pure présence. Elle a cette chose miraculeuse: de l'attitude en toute circonstance.

Le film *Bande de filles* (Girlhood) est présenté le 14 mai 2014 à Cannes en ouverture de la Quinzaine des Réalisateurs.

Claire Diao rend hommage à Lorenzo et Bakary, victimes du crash

(juillet 2014)

Tous les deux avaient à peine la trentaine. Tous les deux étaient talentueux. Tous les deux s'apprêtaient à faire carrière dans le cinéma. L'un s'était formé à CinéDoc à Annecy, l'autre au Fresnoy à Roubaix. Tous les deux avaient été primés en festivals. Tous les deux venaient de pitcher leur nouveau projet. Tous les deux étaient rayonnants. Tous les deux ont dû embrasser des gens et leur dire au revoir. Tous les deux étaient attendus à l'arrivée. Mais ni l'un ni l'autre ne viendra récupérer son bagage, pas plus qu'aucun des passagers de ce maudit vol qui les ramenait de Ouagadougou. Le Camerounais Lorenzo Mbiahou et le Malien Bakary Diallo venaient de se former à l'écriture documentaire à Bobo Dioulasso avec *AfricaDoc*. Ils venaient d'y passer treize jours et de poster une multitude de photos sur Facebook.

(Claire Diao)

L'espoir d'une jeune génération

"J'aimerais cesser de prendre la plume pour rendre des hommages, écrit Claire Diao. Continuer d'écrire des portraits qui ne deviennent pas des rubriques nécrologiques. Parler d'une génération émergente de cinéastes bourrée de talent qui crée et se déplace..." Le 22 juillet 2014,

Claire Diao avait déjà écrit un hommage au réalisateur burkinabé Adama Sallé, décédé la veille à l'âge de 33 ans.

Né dans une famille d'agriculteurs de sept enfants, il n'avait commencé l'école qu'à l'âge de 12 ans, mais il y a découvert la poésie avant de s'exprimer lui-même par les mots (publication d'un roman) puis par les images (réalisation de films). Elle l'avait rencontré à Poitiers à l'occasion du dernier *Fespaco* (Festival panafricain de cinéma de Ouagadougou). "Tu étais toujours souriant et intarissable sur le cinéma, écrivait-elle, on a tourné dans la poussière de Ouaga, bu des coups dans les maquis, fait la tournée de lieux de cinéma." Claire Diao a alors écrit son portrait. Aujourd'hui, c'est ceux de Lorenzo et de Bakary qu'elle veut partager. Claire a connu ces deux cinéastes brillants en février au festival *CinéSud* de Cozes (France). Lorenzo Mbiahou comme Bakary Diallo, écrit-elle, avaient beaucoup d'idées et des films en projet. Lorenzo Mbiahou et Bakary Diallo étaient, comme beaucoup d'autres, l'espoir d'une jeune génération. Qui se cherchait et se trouvait, l'un à travers le documentaire, l'autre à travers les arts plastiques et l'expérimentation. Chacun avait son discours, chacun apportait une pierre à l'édifice d'un cinéma universel et personnel tout en même temps... Mais malheureusement, Lorenzo Mbiahou comme Bakary Diallo étaient à bord de cet avion. Il ne reste que leurs films pour revoir leur travail et écouter leur discours."

Claire Diao écrit pour *Afriscop*e et le *Bondy Blog*, elle blogue aussi sur le *Courrier international*, a écrit pour *Slate Afrique*. Elle fait les portraits des cinéastes de demain. Elle a la passion et un amour sans faille pour ce nouveau cinéma. Diplômée du Master 2 Recherche et Etudes Cinématographiques et Audiovisuelles de l'Université Lyon II et de la Kingston University (Royaume-Uni), elle s'est spécialisée dans l'étude des cinémas africains. Membre de la Fédération Africaine des Critiques de Cinéma (FACC), Claire Diao est invitée à participer aux jurys de festivals internationaux de cinéma. Productrice, elle publie des annonces de casting sur les réseaux sociaux. Elle a coordonné en France les projets d'un collectif de cinéastes, le collectif *Tribudom*.

Afrique authentique

Interviewée par *Algérie News* avant l'ouverture du *Fespaco* l'an dernier, elle portait un regard lucide sur le cinéma africain: "L'Afrique est victime d'une crise identitaire qui se ressent à tous les niveaux... On veut imiter l'Occident par son style vestimentaire, sa manière de parler, de consommer, de produire, de vivre alors même que nos sociétés ne sont pas adaptées à cela. En ce sens, le cinéma en Afrique est représentatif de cette schizophrénie... Tant qu'on essaiera de singer l'autre, on sera mauvais. Il faut se réapproprier ses propres codes narratifs, ses aspects culturels, sa singularité pour se démarquer aux yeux des autres. Et permettre à chacun de se reconnaître et d'être fier de ce qu'il est... Au dernier *Fespaco*, j'ai été frappée de revoir ou découvrir des films des années 1970 qui étaient beaucoup plus percutants dans leur propos et leurs démarches cinématographiques que des films en compétition. Il y avait un certain vent de liberté que l'on a la sensation de perdre... Si les cinémas d'Amérique latine et d'Asie ont eu accès à la reconnaissance mondiale, c'est aussi parce qu'ils n'ont pas fait appel à leur passé de colonisés mais à leur présent, avec tout son lot de violence et de complexité, ses codes culturels et ses spécificités." Claire Diao invite sa corporation (les journalistes) à sortir de sa léthargie, à témoigner de ce qui se passe, à faire résonner les paroles.

Passionnée et militante du cinéma africain, elle a apporté un soutien précieux à l'équipe de Ciné Guimbi pour réhabiliter une salle mythique de Bobo Dioulasso. La seconde ville (600 000 habitants) et capitale culturelle du Burkina Faso, pays phare du cinéma africain, n'a aujourd'hui plus de cinéma. Et pourtant, en 1956, avant l'indépendance, c'est là qu'avait été créé le premier cinéma géré par un Africain, dans un quartier qui n'est pas réservé aux colons. Ce cinéma en plein air devait son nom à la princesse Guimbi Ouattara, véritable héroïne de la ville de Bobo, mais elle n'a rien pu faire face à l'explosion du marché de la vidéo et du DVD pirate qui a ruiné le Guimbi. Un nouveau projet est né. Si tout va bien, l'ouverture de trois salles, sur 1 400 m2, est prévue fin 2015. Lorenzo et Bakary venaient de rendre visite à l'équipe de Ciné Guimbi qui, le 24 juillet au matin, a informé Claire que ses deux amis étaient malheureusement dans l'avion du vol AH5017.

Abderrahmane Sissako capte les intensités

(décembre 2014)

Timbuktu est en salle en France depuis le 10 décembre, pas encore au Mali. L'accueil de ce film par la critique est quasi-consensuelle: "Porté par des acteurs pour la plupart amateurs, le film va nous prendre à son tour, et nous serrer le coeur. Plein de lumière et de colère, plein de douceur et de douleur, passant sans cesse de la poésie d'un conte à l'horreur du réel, osant des salves salutaires de rire amer." (Marianne) "Toute la force du film vient de cette fusion d'une réalisation admirablement douce et poétique et de ce sujet abominable. C'est une incroyable mise en scène d'espaces et de tableaux. Les plans et la photo sont très maîtrisés et mettent en lumière un pays magnifique, des acteurs éclatants, des propositions de cinéma fortes d'un cinéaste en colère mais d'un cinéaste qui n'oublie jamais qu'il fait du cinéma." (l'Obs).

Abderrahmane Sissako est comme... comment dire ? Comme un danseur aveugle qui danserait toutes ses perceptions. Son film est sa danse. Aveugle, pas parce qu'il ne voit pas, évidemment, mais parce qu'il va au-delà, parce qu'il capte les vibrations, les intensités, les souffles."[686]

Un ambassadeur

Seul ou presque à ne pas prendre part à cet encensement dithyrambique, Nicolas Beau, fondateur de Mondafrique, voit dans Timbuktu, "une imposture mauritanienne", décrivant Sissako, son réalisateur, par des propos d'une rare violence: "Toujours paré d'une chemise blanche immaculée et largement ouverte, ce BHL des dunes n'est cinéaste qu'à ses heures perdues. Ce qui le nourrit ces dernières années, ce sont ses fonctions de conseiller *culturel* attitré du président Mohamed Ould Abdel Aziz, le chef d'Etat mauritanien qui a imposé à son peuple une médiocre dictature de sous-préfecture, en faisant main basse sur les richesses de son pays."

Nicolas Beau croit savoir que le cinéaste aurait ainsi renoncé à un projet de film sur l'esclavage, risquant de nuire à l'image de la Mauritanie où il n'est réprimé que depuis 1987, pour ce sujet tourné dans la région de Oualata, "ville ancienne" de l'Est de la Mauritanie, aux portes du Sahal, d'une beauté époustouflante, mais classée "zone rouge" (en raison des risques terroristes) par les autorités françaises. Ce sont d'ailleurs les militaires mauritaniens eu-mêmes qui ont joué le rôle des "hommes de la police islamique" dans le film, précise le journaliste.

La Mauritanie est très active ces dernières années pour promouvoir l'image du pays dans le monde, allant jusqu'à organiser, en partenariat avec le voyagiste Point Afrique, un séjour à Oualata au départ de Paris pour 200 journalistes et touristes (quatrième festival des villes anciennes du 13 au 18 janvier 2014), pris en charge financièrement et logistiquement par les

[686] *Slate Afrique*

autorités mauritaniennes. Dans cette stratégie de communication, Abderrahmane Sissako est de fait un "ambassadeur" de premier plan.

Le film

C'est dans une autre "perle du désert" que se situe l'action: Tombouctou, Mali. Le cinéaste avait d'abord choisi pour titre de travail de son film: *Le Chagrin des Oiseaux*. Un peu trop poétique cependant. Comment mieux montrer le visage d'une ville vue comme un symbole, avec ses valeurs prises en otage, autrement que par le nom même de cette cité ? Mais sans oublier que nous sommes au cinéma, dans la fiction: le film s'appellera donc *Timbuktu*. On se souvient aussi que le précédent film du même réalisateur était Bamako (2006). Entre les deux films, il s'est passé quelque chose de très important: Abderrahmane est devenu père de deux filles ! Son film parlera du jihad certes, mais il parlera surtout de cela: de la relation d'un père à sa fille.

Le cinéma a pour objectif de raconter un drame humain. Ici, c'est celui d'une ville et de ses habitants atteints dans leur humanités par les envahisseurs jihadistes. le film débute par des destructions d'oeuvres d'art: la destruction de la pensée de l'autre. "En faisant fi de la culture de l'autre, on l'atteint dans sa plus profonde intimité, explique Sissako, je connais Tombouctou, j'y connais des gens. Je me sentais concerné. L'élément déclencheur a été le drame d'Aguelhoc, un village au nord du Mali, la lapidation d'un couple dont le seul crime était de n'être pas marié devant Dieu... Quand on est cinéaste et qu'on a la chance de pouvoir faire des films, on ne peut pas rester dans la position de la personne qui déclare ne rien pouvoir faire... Voilà d'où vient le film."

Abderrahmane Sissako raconte les interdits. La musique. "Interdire la musique est du domaine de l'absurde. Pour montrer l'interdit, je fais écouter la musique. C'est là qu'elle devient peut-être poétique, même si mon intention première n'est pas là." La chanson. Les pleurs et les cris de la chanteuse se transforment en chant, c'est sa résistance. La parole. Il y a cette femme, qui passe au-dessus de tout, parce que c'est la folle du village, c'est l'étrangère, elle peut s'habiller comme elle veut, chanter, danser parce qu'elle est folle, elle représente tout ce qui est interdit aux autres, elle incarne une force, elle "parle". La peau des femmes. "Porter des gants pour arroser le poisson ?" s'insurge la belle marchande. Le football: "Sissako nous offre cette scène extraordinaire qui évoque le match fictif d'une bande d'adolescents privés de ballon mais pas (encore) de leur imagination... En tenue de foot, les équipes s'affrontent sur un terrain improvisé: chaque joueur mime sa position, les pieds shootent dans le vide, les regards suivent des yeux le ballon inexistant qui s'envole et retombe, le goal tente de s'interposer... Tout est simulé mais soudain tout est vrai, magique, émouvant, imprévu. La caméra s'émancipe, virevolte, les plans soudain se bousculent et prennent vie. Mais lorsque les soldats passent, les fans de Zidane abandonnent soudain leur partie endiablée, par peur des représailles, ils font semblant de faire leurs mouvements de gymnastique. Le tragique de la situation est exacerbé par la dérision. Rien que pour ce pur moment de cinéma, merci Sissako."[687]

[687] Sandra Joxe, *Mondafrique*

La liberté. La gazelle court, gracile et légère, dans l'immensité du désert. La beauté contre la barbarie. Les paysages sont fabuleux. Les gens sont beaux. Est-ce cela l'humanisme d'Abderrahmane ? "J'ai tendance à penser, comme Dostoïevski, que c'est la beauté qui sauvera le monde. Il est important de croire en l'homme coûte que coûte. On ne peu pas être du côté du djihadiste, vivre sous le joug de cette peur. On ne peut ni tuer la musique, ni tuer l'amour."

Le cinéaste

[688] Né le 13 octobre 1961 à Kiffa, en Mauritanie, Abderrahmane Sissako est le dernier d'une fratrie de 15 enfants. Enfant, autant qu'il s'en souvienne, il n'a jamais été cinéphile. Il n'avait jamais vraiment vu de film, et il ne pense pas qu'il faille être cinéphile pour avoir un désir de cinéma. "Quand j'étais jeune, en Mauritanie, il y avait encore des salles; on y passait surtout des films indiens, des kung-fu et des westerns spaghetti. Très jeune, j'avais vu un film de Chaplin, mais je m'étais endormi. Et ça m'avait beaucoup impressionné que, le lendemain, mes frères me racontent un film que j'avais vu dans mon sommeil." Mais très vite, l'outil, et particulièrement l'image, l'ont passionné, surtout à travers le western. Dans ces films, à part les combats avec les Indiens, il y avait un fond de justice. Un juste qui se battait. Cette dimension l'a toujours fasciné, et c'est d'ailleurs le genre qui l'a le plus marqué. Après, c'est beaucoup plus personnel. L'aîné de la famille, le premier fils de sa mère, qu'elle avait eu avec quelqu'un d'autre, un étranger, un Algérien, lui avait été pris par cet homme. Les autres enfants avaient vécu dans l'évocation de ce fils, ce frère, qu'ils n'avaient jamais connu. Et quand sa mère l'a rencontré, c'était dans un autre pays. Elle a ramené des photos, et elle s'est mise à en parler. Et elle a dit au petit Dramane qu'il faisait des études de cinéma !... Ce récit permanent du frère qui faisait des études de cinéma devint dès lors très important pour lui. Sans doute, inconsciemment, voulait-il ressembler à ce frère pour sa mère.

Mais c'est à Bamako, au Mali, qu'Abderrahmane Sissako passe son enfance. Dans ce pays, toutes les langues se parlent et se croisent. Il baigne dans une culture de l'oralité où se transmet un récit, des valeurs: "Nous n'avions ni livre, ni bibliothèque, donc nous nous nourrissions de ce qu'on nous racontait, et peut-être de ce qu'on ne nous racontait pas. Tout prend du sens dans ce cas-là. Je pense que je l'ai introduit au cinéma.

A l'âge de 19 ans, il part en Union Soviétique pour étudier à l'Institut fédéral d'Etat du Cinéma de Moscou (VGIK). A l'école de cinéma, on lui fait remarquer qu'il manque de "culture": il n'était pas "cultivé", dans le sens occidental ou européen, où il faut connaître Mozart ou Picasso, faire la différence avec Matisse. Mais ce que l'autre ne pouvait percevoir, c'est qu'il n'avait pas forcément besoin de cela. Il est resté presque dix ans à Moscou, soit plus longtemps que la normale, car les études de réalisation prenaient normalement six ans.

Son film de fin d'études, *Le Jeu*, a été projeté à Cannes en 1001. Ce petit film, qui a été montré aussi au Fespaco, a eu un petit succès: Canal + l'a acheté. La situation du jeune réalisateur a alors changé. C'est en transit pour Montréal, à Paris, qu'il a signé le contrat de vente: 23 minutes, 2000 francs la minute, ce qui faisait 56000 francs. Qu'il recevait sans compte bancaire, car il vivait à Moscou, était "pratiquement russe", ne connaissait pas le système. A cela s'ajoute une subvention du ministère français de la coopération. Cette petite somme lui a permis de produire son film suivant, *Octobre*, présenté en 1993 dans la section "Un certain regard" du Festival de Cannes. Il aurait pu ensuite rentrer à Moscou où il travaillait un peu pour les chaînes de télévision. Beaucoup de reportages se faisaient à l'époque, car c'était la Perestroïka, et on pouvait travailler en free-lance. Il aurait pu aussi rentrer en Mauritanie. Mais il rencontre Gilles Jacob et se laisse convaincre de rester en France.

[688] d'après une interview à *L'Avant-scène*, 19 décembre 2014

"*Il vaut mieux être qu'avoir*"

Il réalise *La Vie sur terre* en 1998. Le film est produit par Arte dans le cadre d'une série internationale dédiée à la célébration du millénaire. Le millénaire vu par... Abderrahmane Sissako. Le film dénonce l'état d'abandon dans lequel les autorités locales et internationales laissent les habitants du Mali qui n'ont pas émigré. Il est ponctué de citations d'Aimé Césaire. Dans plusieurs de ses films, il cite Aimé Césaire, le chantre de la négritude, pour évoquer l'exil, le déchirement entre l'Europe et l'Afrique, la chance du métissage et de l'ouverture culturelle. L'oeuvre cinématographique de Sissako est produite en Europe mais construite en Afrique.

Sissako devient un habitué de la Croisette. Il y retourne en 2002 pour *En attendant le bonheur*, lauréat du Prix de la Critique internationale. Il dénonce l'impuissance des pouvoirs publics africains et les politiques anti-immigration des pays occidentaux, reprend ce thème en 2006 dans *Bamako*, fable humaniste qui reçoit le Prix du film du Conseil de l'Europe en 2007. En 2009, il crée l'association *Des cinémas pour l'Afrique* qui a pour mission de soutenir la rénovation de salles de cinéma sur le continent, en vue de leur réouverture.

En 2014, *Timbuktu* a été sélectionné en compétition officielle au festival de Cannes. S'il n'a pas obtenu la Palme, le réalisateur ne s'en offusque pas. "Il vaut mieux être qu'avoir". Les propos du réalisateur sont ponctués de silences: "Le silence est important. Et ne pas dire est aussi un récit. Pour celui qui écoute, ou pour celui qui regarde. "En Afrique, un homme ne dit pas à une femme: Je t'aime, il lui dit: Ce que je ne t'ai pas dit, tu le sais déjà !"[689]

Youssef Hajdi, un acteur sans costume[690]

(juillet 2015)

Il a quelque close d'insaisissable. Youssef Hajdi a un visage qui rappelle quelqu'un. Un copain d'enfance ? Le copain d'un copain ? Certains, qui le croisent dans la rue, viennent lui demander: "Excuse-moi, on se connaît ?", "Je suis comédien", répond-il, presque timidement. Depuis dix ans, ce garçon de 35 ans enchaîne les rôles au cinéma et à la télévision, sans jamais s'essouffler. Dernièrement, on l'a vu en agent des services secrets français dans la série *Le Bureau des légendes*, dont les derniers épisodes de la saison (ont été) diffusés le 25 mai 2015 sur C*anal +*.

On peut actuellement l'entendre dans les salles de cinéma doubler le grand singe Marcel dans le film d'animation *Pourquoi j'ai pas mangé mon père*, de Jamel Debbouze. Méconnu du grand public, Youssef Hajdi est cependant célébré par des cinéastes comme Jean-Pierre Jeunet (dans *Micmacs à tire-larigot*), ou encore Luc Besson (dans *Les Aventures extraordinaires* d'Adèle Blanc-Sec). Il a d'ailleurs été, deux fois, sélectionné aux Césars dans la catégorie meilleur espoir masculin

[689] sources: *L'Avant-Scène, Mondafrique, La Voix du Nord, l'Agence d'Information d'Afrique Centrale, Slate Afrique, l'Obs*

[690] un portrait signé Mustapha Kessous, *Le Monde*

(en 2008 et en 2014). "Ce qui me frappe, c'est sa maturité, son intelligence et son humilité. J'ai l'impression qu'il est dans le métier depuis longtemps", raconte le comédien Sami, qui va partager avec lui l'affiche du film *Braqueurs*, de Julien Leclercq, dont la sortie en salle est prévue en fin d'année.

Tueur à gags

Indéfinissable, Youssef Hajdi, avec sa gueule m-ange, mi-truand et l'accent de son Sud natal, de moins en moins chantant. A première vue, il a l'air d'un petit garçon trop bien élevé qui cache, en fait, un véritable tueur à gags. Il faut le voir dans la saison 2 de Platane incarner un patron d'hôtel ultra-efféminé et déluré. "Quand il a joué ce personnage pour la première fois, on a dû arrêter trois quarts d'heure le tournage tellement nous étions tous pliés", se souvient Eric Judor, le réalisateur de cette série déjantée diffusée sur Canal +.

"On ne fait jamais rire par hasard. Pour comprendre, il faut remonter loin dans l'enfance, dans le quartier des Etoiles à Beaucaire (Gard), où il est "petit" qui fait marrer les plus grands; sa "tcatche" et sa "répartie" le préservent des bastons. Il se trouve "moche" mais s'aperçoit qu'il peut charmer les filles avec l'humour bien plus qu'avec des yeux bleus. A 6 ans, il découvre Michael Jackson. Dés lors, le minot va s'identifier à ce garçon fragile qui, une fois sur scène, dégage "une virilité qu'on ne connait pas", explique-t-il. Youssef Hajdi imite l'artiste, jusqu'au bout du chapeau et se voit, lui aussi, en haut de l'affiche.

Quartier des Etoiles

Devenir comédien ? Ce n'est pas dans sa culture. Ni dans ses moyens. Les cours de théâtre coûtent cher. Ses parents qui viennent du Maroc, gagnent peu, et lui doit déjà travailler sur les marchés pour pouvoir s'acheter des vêtements. Il s'oriente vers un BEP vente. Au lycée professionnel, il développe son don pour les affaires et fait rire ses camarades de classe. A tel point que sa professeure de français, Françoise Lelouch, lui conseille vivement de se lancer dans le théâtre. "Il venait en cours en costume-cravate, ce n'était pas ridicule, mais il y avait un côté clownesque", se souvient-elle. "Tout le monde me prenait pour un pion, souligne Youssef. Je n'ai jamais voulu être comme les autres".

Il va finir par vendre... des vérandas puis des forfaits téléphoniques. Il a 22 ans, sa carrière commerciale toute tracée. Jusqu'au jour où Mme Lelouch lui rend visite, lui assure que sa place est sur scène, et non derrière une caisse. C'est le déclic: avec la bénédiction de son père, le jeune homme lâche son costume, achète une Super 5 bleue, et monte, en août 2001, à Paris avec 3000 francs (environ 450 euros) en poche. Mais que faire sans réseau ? Et pour seul compagnon, la galère ? Youssef Hajdi dort dans sa voiture, puis dans une chambre de bonne, redevient vendeur dans une boutique à la mode pour se payer des cours de théâtre, ceux de Jack Waltzer de l'Actors Studio. L'Américain le libère et "Youss" commence à multiplier les cachets.

Pas "l'Arabe de service"

En 2006, il se fait remarquer pour avoir joué un toxico niais dans le film de Barthélémy Grosmann, *13 m2*. A l'aise dans la comédie comme dans la tragédie. Il chante, danse, est capable d'imiter James Brown comme s'il était son frère jumeau. "C'est le Jacques Villeret rebeu. Il a cette capacité à émouvoir et à être clown", assure le réalisateur Gilles Bannier, qui lui a donné le rôle d'un dealer dans la saison 2 d'*Engrenages*. Youssef Hajdi ne se contente pas du texte: il veut proposer, inventer, réinterpréter le personnage ou mieux définir le rôle. Le septième art ne lui offre pourtant encore que de petits rôles. "Il ne sait pas comment aborder le cinéma, explique Eric Judor. Youssef vient en sniper sur les tournages. Il bosse énormément en amont. Quand il joue, on croit que c'est de l'impro alors que tout est millimétré."

La télévision, elle, n'hésite pas à lui confier des rôles plus importants. Mais pas question pour Youssef Hajdi de se laisser enfermer dans le registre "Arabe de service". Le comédien refuse les scénarios qui accumulent les clichés. "Il peut jouer des Jean-François, malgré un physique très typé", assure Gilles Bannier. "Je veux montrer autre chose", lance le comédien. Youssef Hajdi ne cherche pas la facilité: voilà qu'on le saisit enfin.[691]

Salma Hayek, reine de Cannes

(mai 2015)

"Cannes est un lieu spécial et magique et c'est important d'être présent", avance Salma Hayek. Et le moins que l'on puisse dire est que sa venue sur la Croisette lors de cette édition 2015 du Festival n'est pas passée inaperçue: la présentation en ouverture du film d'animation *Le Prophète*, qu'elle a produit, et puis toutes ses audaces, sa touchante découverte d'Instagram et son selfie interdit, sa robe fuchsia très largement dépourvue d'encolure, sa conférence *Women in Motion*, dénonçant le sexisme de Hollywood.

L'actrice mexicaine, épouse de l'homme d'affaires français François-Henri Pinault, PDG du groupe de luxe Kering, a marqué en beauté cette quinzaine du cinéma.

Les racines

Baabdat, dans le Mont-Liban, est le poumon vert de Beyrouth, au climat tempéré et aux majestueuses forêts de pins. C'est de là que vient le grand-père adoré de Salma. Son livre de chevet était *Le Prophète*, l'oeuvre poétique de Khalil Gibran (1883 - 1931), faite d'aphorismes et de paraboles sur les grandes questions de la vie et sur des thèmes universels, mais avec l'amour pour fil conducteur: "Emplissez chacun la coupe de l'autre mais ne buvez pas à la même coupe". Quand Salma n'avait pas encore six ans, son grand-père aujourd'hui disparu lui lisait de longues pages des mots d'amour et de paix de l'immense poète libanais.

[691] fin de citation, *M Kessous*

Sami Hayek, le père de l'actrice, est né au Mexique. En ce printemps 2015, il a accompagné Salma au Liban sur les traces de l'auteur du Prophète. De son regard puissant, le vieil homme (77 ans) est émerveillé. En 2006, il avait déjà eu l'opportunité de venir à Bécharé, le village natal de Khalil Gibran, au nord du Liban, mais quelques jours avant son arrivée, la guerre avait éclaté et il avait dû annuler. "Cette fois-ci, c'est la bonne !" lance Sami en espagnol, tout en entonnant le premier couplet de l'hymne national libanais. "J'ai appris un peu l'arabe quand j'étais jeune, j'ai quelques restes !" explique-t-il. Il insiste pour gravir toutes les marches de la citadelle, accompagné de l'ambassadeur avec qui il semble être complice, sans broncher une seule seconde.

Salma se sent comme dans un rêve. Elle est follement amoureuse de Gibran Khalil Gibran. Elle enlace son visage sculpté dans la pierre à l'entrée de son musée et va se recueillir devant la tombe souterraine. Jamais elle n'a été plus proche de ses racines libanaises et de son héros philosophe qui a inspiré son film d'animation *The Prophet*, réalisé par Rogers Allers, auteur du *Roi Lion* et d'*Aladin*. "Bécharé est si beau, s'exclame-t-elle. Il fait battre mon coeur". La vallée sainte de la Qadisha et les montagnes vertes sont baignées de soleil. "Je croyais que le Liban était détruit, confie Sami Hayek en espagnol, mais je vois que ce pays a bien récupéré. C'est si beau !"

Gibran est l'écrivain de la paix, lu et apprécié par toutes les religions et par toutes les générations, un philosophe arabe rassembleur qui dit la vérité sans offenser personne. Partager Gibran sur la scène internationale du cinéma est un vieux rêve libanais. Après sept ans de négociations pour obtenir les droits d'adaptation, le rêve s'est enfin réalisé. Pour produire le film, Salma Hayek a su dépasser les limites de son talent, permettant la réalisation d'un chef d'oeuvre artistique. Aurait-on pu imaginer un jour les paroles du "Prophète" de Gibran s'animer, chanter et danser dans un film ? Gibran prêchait: "Ayez confiance en vos rêves car en eux se cache le portail de l'éternité."

La paix

Lors de sa visite au Liban, l'actrice et désormais productrice n'a pas manqué de visiter un camp de réfugiés syriens. Avec l'UNICEF, elle a réuni des fonds au profit des familles victimes d'un conflit qui ravage la vie de millions d'enfants. "A cause du conflit en Syrie, ces enfants ne peuvent plus étudier, ils sont obligés de travailler pour leur famille", explique-t-elle. Dans le camp, la star a mis la main à la pâte, elle a aidé les enfants à préparer le repas, joué avec eux et rencontré les familles: "Je suis profondément inspirée par le courage des Syriens que j'ai rencontrés au Liban. Malgré tout ce qu'ils subissent, ils sont déterminés et espèrent avoir un meilleur avenir. Je vous demande de leur montrer de la compassion."

Gibran ne cesse d'inspirer Salma Hayek. Son nom, Salma, n'évoque-t-il pas la paix ? Elle a appelé sa fille Paloma (colombe, en français). Lorsqu'elle parle de sa fille, la féline aux yeux de braise sort ses griffes: "Vous savez, elle m'épate. Je suis d'accord avec Gibran: les enfants ne sont pas à nous, ils appartiennent à la Terre. Mais pour l'instant, elle est encore à moi", dit-elle en rigolant. Paloma est née le 21 septembre, date de la Journée mondiale de la paix. C'est exactement cette empreinte que Salma Hayek voudrait laisser. Sur un mur du mémorial à Bécharé, il est inscrit

ce message du poète: Je suis vivant comme toi. Ferme les yeux et retourne-toi. Tu me verras devant toi."

La jeunesse

Salma Hayek est née le 2 septembre 1966 à Coatzacoalcos, Veracruz (Mexique), d'une mère d'origine espagnole. Elle a connu une enfance plutôt mouvementée. D'abord envoyée chez les soeurs à 12 ans, elle en est exclue à cause de son tempérament volcanique. Après un retour rapide à Mexico chez ses parents, elle est envoyée chez sa tante au Texas, puis elle revient à Mexico à 17 ans pour étudier les relations internationales. Mais la jeune étudiante est plutôt attirée par le septième art et son charmant minois est très vite repéré par les réalisateurs. Nous sommes à la fin des années 80. Salma apparaît dans différentes *telenovelas* mexicaines, des "petites" séries sans ambition mais qui réunissent tous les Mexicains devant leur poste. La jeune comédienne devient connue du jour au lendemain, ce qui la décide à s'expatrier à Los Angeles, pour prendre des cours de comédie, dans l'école de Stella Adler.

C'est avec le film *Desperado* (1995) de Robert Rodriguez, qu'elle commence à se faire connaître du public international. Elle enchaîne ensuite les films, choisissant les rôles par intuition, divertissants ou engagés. Elle a ainsi incarné en 2002 Frida Kahlo, peintre géniale et folle. Dans la série télévisée *Ugly Betty*, qu'elle a coproduite avec sa maison appelée *Ventana Rosa*, Salma Hayek a voulu porter haut la voix des travailleuses colombiennes.

La féministe

Lors de l'ouverture du 10e *Women's Forum for the economy and society*, qui s'est tenu à Deauville en octobre 2014, l'icône mexicaine a fasciné le public devant une salle comble (un millier de personnes), en racontant l'histoire de son engagement féministe: "J'avais six ans, se souvient-elle, et avec mon père, nous sommes tombés sur un homme qui battait sa femme, dans la rue - un phénomène très mexicain. Mon père a voulu intervenir, mais la femme a commencé à lui taper dessus ! C'était son homme et nous n'avions pas à nous mêler de leurs affaires." Depuis elle a pris fait et cause pour les femmes. Avec la *fondation Kering*, dont elle est administratrice et inspiratrice, et *Chime for change*, une structure créée par Guccci, elle apporte son appui dans de nombreux projets dans l'éducation, la justice et la santé. Salma témoigne: "J'ai fait beaucoup de choses pour les droits des femmes, notamment contre les violences qui leur sont faites. Mais je n'en ai jamais été victime moi-même. Quand on me demande pourquoi je fais ça, je réponds: faut-il être victime pour s'intéresser aux problèmes ?" Sa notoriété lui permet de s'adresser à l'opinion mondiale. Lorsqu'elle a gagné un Globe Award, elle a reçu un appel du président mexicain Calderon qui la félicitait. Elle en a aussitôt profité, lui demandant: "Que faites-vous contre les violences faites aux femmes ?" Elle a vu avec satisfaction que quelques mois plus tard, il a fait passer une loi. Pour son pays natal, elle met la pression sur l'Eglise. Le problème est que les femmes mariées maltraitées craignent la séparation.

Le conte des contes

Ces derniers temps, Salma Hayek avait un peu déserté le milieu du cinéma, menant à bien ses autres activités de *business woman* (des cosmétiques et des jus Bio-Détox, distribués avec succès aux Etats-Unis). Elle a effectué un retour réussi à Cannes, où elle est venue défendre *Tale of tales*, film italien de Matteo Garrone, un conte fantastique présenté en sélection officielle, dans lequel elle joue, face à Vincent Cassel, une reine triste obsédée par le désir d'enfants, puis par l'enfant qu'elle met au monde. Ce film fut pour elle "un challenge fascinant. Tous les personnages de ce film sont contemporains mais ils prennent des directions qu'on ne peut imaginer. Au moment où on commence à les comprendre, à s'installer dans leur univers, ils en changent. Il faut donc être très disponible, émotionnellement et physiquement. D'autant que je n'avais pas une seule robe qui pesait moins de 30 kilos ! Autant vous dire que j'ai terminé certaines scènes

exténuée." Matteo Garrone est un réalisateur très concentré, qui porte la plus grande attention au moindre détail: "De la première à la dernière minute sur le plateau. Pour lui, il ne faut pas seulement que la scène soit bonne, il faut qu'elle soit la sienne."

L'actrice, reine du Festival 2015, ne fascine pas que par sa plastique incendiaire mais aussi et surtout par une personnalité rebelle et une gaieté naturelle: "Fière de mes origines, mais je suis avant tout heureuse de vivre sur cette planète. Ce métier me donne la possibilité de vivre des expériences diverses, de connaître d'autres cultures. Et même si je suis une actrice latino, je veux représenter toutes les femmes".[692]

Deniz Ergüven explore la féminité

(juin 2015)

"L'artiste donne-t-il à comprendre ?" interrogeait cette année l'épreuve de philosophie du bac. Deniz Ergüven répond spontanément: "Il ne donne pas, il laisse..." Car l'artiste n'impose pas son message, il laisse comprendre et, en présentant son long métrage, *Mustang*, sorti en salle en France le 17 juin 2015, la réalisatrice se dit que ses mots seront toujours trompeurs ou interprétés, elle préfère laisser parler les images. Et quelles images !

L'air de rien, c'est un souffle de féminité qui passe tout au long de ce film majeur non seulement de cette année mais de notre époque. La féminité était jusqu'ici un territoire peu exploré dans le cinéma français. Et puis sont venues successivement Rebecca Zlotowski (*Belle Epine*, 2010), Céline Sciamma (*Bande de filles*, 2014) et maintenant Deniz Ergüven (*Mustang*, 2015).

(la réalisatrice) (les actrices)

Mustang est conçu comme un conte d'aujourd'hui, en Turquie. Elles sont cinq soeurs, déjà ou encore adolescentes. Les filles ne pensent jamais à mal, elles jouent, elles rient, elles se frôlent, elles se mêlent, elles s'entremêlent, elles donnent des couleurs et des parfums à une place du village noyée sous le soleil, elles vivent. Quand en toute innocence elles jouent à la plage avec des garçons, quand les uns portent les autres sur leurs épaules, les adultes conservateurs s'offusquent.

Les actrices, Günes Sensoy, Doga Zeynep Doguslu, Tugba Sunguroğlu, Elit Iscan et Ilayda Akdogan sont toutes néophytes. Elles ont impressionné la réalisatrice, 36 ans. "Les filles sont tellement libres, tellement affranchies. Elles sont maîtresses de leur destin." La cadette est la narratrice, "elle a l'héroïsme que nous aurions aimé avoir à leur âge, il y a 20 ans". A la volée, l'héroïne répond aux garants de l'ordre moral: "Ces chaises ont touché mon trou du cul, c'est dégueulasse !"

L'air de rien, c'est un souffle de liberté. "La liberté, c'est quelque chose de presque animal, un instinct" explique Deniz Ergüven. Le film s'appellera donc *Mustang*, comme ces chevaux sauvages et libres du Nord-Ouest américain. Evidemment l'environnement du film est là: la

[692] sources: *Mexique-fr, L'Orient Le Jour, On Orient, Madame Figaro, Elle, Challenges, Gala*

Turquie en 2015, et la presse ne manque pas d'interroger la réalisatrice sur ce contexte sociologique mais aussi politique.

Deniz ne se défausse pas: oui, dans ce pays les filles dès leur puberté sont mises "dans de petites boites", oui, dans ce pays des maisons sont de petites prisons, oui, ce pays a un Président qui n'a pas hésitè à dire que l'égalité homme - femme était contraire à la nature humaine, oui, ce pays est confronté à un mur entre la vague traditionaliste et patriarcale et la tempête libertaire et féministe, oui, ce pays connaît des turbulences qui font mal au ventre, oui, on avait ces deux dernières années l'impression d'être en chute libre et depuis le 7 juin 2015 (ndlr, élections législatives en Turquie), c'est comme si le pilote avait retrouvé les commandes, non, ce pays n'a pas appliqué de censure pour un film en langue turque, tourné en Turquie, avec des financements turcs...

Label Europa Cinémas[693]

A deux jours de l'ouverture du Festival de Cannes, c'est à la boutique Chanel que Deniz Ergüven a fait ses essayages de tenues *tapis rouge* avec sa brochette d'actrices: "cinq adolescentes évanescentes aux longs cheveux ondulés et aux traits racés" (Glamour). Avec son beau visage aquilin et décidé, son allure élancée et élégante, Deniz Gamze Ergüven est dans le même temps tout en tendresse et en force. A ses côtés, dans la vie comme dans le film, les filles sont comme une hydre à cinq têtes, elles forment ensemble un personnage où se mêlent des bras, des jambes, des rires, des joies.

Pour dire leur histoire, Deniz Ergüven était la mieux placée. La réalisatrice turque, mariée à un Français, vit entre la France et la Turquie. Formée à la FEMIS en 2002, la trentenaire s'était déjà distinguée avec *Une goutte d'eau* en 2006, son film d'études présenté à la Cinéfondation de Cannes et récompensé au Festival du film de Locarno. *Mustang*, elle l'a voulu, elle l'a fait: "J'avais envie de raconter ce que c'est que d'être une fille en Turquie aujourd'hui. Ce pays est paradoxal vis-à-vis des femmes: depuis les années 30, nous avons le droit de vote, mais la société est au fond profondément patriarcale, le code de l'honneur a beaucoup d'importance..."

Le film *Mustang* a bien failli pourtant ne jamais se faire. Trois semaines avant le tournage, alors que les actrices avaient été choisies, les décors retenus et les repérages faits, la productrice a abandonné le projet. Il fallait pourtant tourner au plus vite: "les pommes étaient mûres sur les branches des vergers". Un nouveau producteur a été trouvé aussitôt et *Mustang* a bien été tourné, sur les bords de la Mer Noire, monté et présenté à Cannes, accueilli par une *standing ovation*, couronné par le label Europa Cinémas.

"Un premier long métrage solaire et intime" (*Trois Couleurs*), "Cinq filles au galop" (*Le Monde*), "Fortes Mustang" et "Peines de soeurs" (*Libération*), "Un coup de maître" (*Gala*), "Un mélange de subtilité et de gravité très convaincants" (*Le Parisien*), "Un film lumineux" (*Univers*

[693] Cannes 2015

Ciné), "A beautiful mounted story" (*Variety*), "Understated feminist drama" (*The Hollywood*), "Un emballant hymne à la liberté" et "Une belle bande d'insoumises" (*Télérama*), "A sweet, sad Turkish Delight" (*The Guardian*), "Saisissante, l'histoire de ce premier film" (*Le Figaro*), "Une de ces surprises que réserve la Quinzaine des Réalisateurs chaque année" (*La Libre Belgique*), "Emballement" (*Grazia Cannes Daily*), "Un film de femmes" (*Glamour*), "Le cinéma turc semble avoir entamé sa nouvelle vague" (*Moustique*), "Virgin Suicides turc et pépite du festival" (*Les Inrocks*), "Un beau film illuminé par l'adolescence gracieuse de ses héroïnes" (*GQ*), "Sublime ode à la liberté des femmes" (*Toute la culture*), "L'histoire intelligente d'une lutte entêtée pour la liberté" (*Grand* Ecart), "Une force fougueuse, à la fois farouche et fière" (*Cinématraque*). La musique de Warren Ellis colle aux images qui parfois font western, jamais misérabilistes, toujours belles. Le film, déjà, poursuit sa route, vendu en Amérique latine, Corée du Sud, Nouvelle-Zélande, Belgique, Pologne... Poétique et sensible, empathique, il est à l'image de ses héroïnes: jeune et fougueux.

Oulaya Amamra à l'école des femmes

(septembre 2016)

Le film aurait pu s'appeler *Bâtarde*, c'était son nom de tournage. Il s'appellera finalement *Divines*. La comédienne apparaît sur presque tous les plans du film-évènement de la rentrée 2016, Caméra d'Or à Cannes. "La bâtarde", c'est comme ça qu'on désigne Dounia, l'héroïne de l'histoire, interprétée par Oulaya Amamra, parce qu'elle ne connaît pas son père et, dans le camp de roms où elle habite, elle veut être reconnue pour ce qu'elle est, une guerrière en quête de dignité. Divine, elle l'est sans aucun doute. Poursuivie par ses démons, qui la poussent à faire des bêtises, Dounia suit son chemin vers le sacré.

Au cours de l'été 2014, nous nous sommes intéressés à ce film lors de son tournage aux Pyramides, à Evry, L'équipe de *1000 Visages*, l'association de Viry-Châtillon, tournait "la scène du BEP". On est dans un cours de BEP Accueil où sont rassemblés tous les stéréotypes des filières professionnelles et du métier à quoi l'on est sensé préparer ces gamines de 15 ans. Les mots sont pesés, les gestes sont justes, tout simplement vrais. Dounia se donne en spectacle dans la salle de classe. Elle s'amuse de sa prof. La fillette comprend alors qu'elle a d'autres objectifs: elle veut être tout en haut, et pas dans les minauderies que lui attribue le système. Pour la comédienne, c'est un jeu d'acteurs virevoltant, une fourberie de Scapin façon XXIe siècle.

Casting

Depuis l'âge de 9 ans, Oulaya assistait à des tournages avec l'association fondée par sa grande soeur, Uda. Elle avait 12 ans lorsqu'elle a découvert le théâtre. Uda donnait des cours dans la MJC du quartier. Elle l'a fait venir, avec son frère, peut-être un peu pour remplir la salle. Puis elle l'a emmenée à la Comédie Française où l'on jouait *Le Malade Imaginaire*. Pour l'adolescente, ce fut un véritable déclic: "Je veux faire ça !" Plus tard, lorsqu'elle s'est présentée au concours du Conservatoire, c'est ce texte qu'elle a choisi et le jury a aimé son interprétation originale, son costume, son accent.

Uda Benyamina, réalisatrice de *Divines*, a reçu plus de 300 filles au casting pour jouer ce rôle avant de se tourner vers sa propre soeur. Cela n'allait pas de soi a priori. Oulaya a fait sa scolarité dans une école catholique privée, elle a fait du catéchisme, quinze ans de danse classique, douze ans de natation... On est très loin du parcours de Dounia. Surtout les deux soeurs sont très fusionnelles et l'aînée craignait d'abimer cette relation. Mais la cadette voulait absolument ce rôle et quand Ula lui a annoncé qu'elle la prenait, Oulaya s'est mise à pleurer, avec une peur au ventre, celle de décevoir. La jeune comédienne s'est donné tous les moyens pour réussir son

interprétation, elle a assisté à des cours de BEP, elle a dormi dans un camp de roms, elle a su qu'on allait encore au 21e siècle chercher de l'eau dans les puits mais que ça ne choque personne, elle a compris pourquoi Dounia avait la rage, envie de dignité et de sortir sa mère de là, elle a mis un jogging et un bonnet, elle a fait de la boxe et du parkour, elle a regardé des documentaires animaliers avec des tigres pour avoir ce regard et cet art du déplacement qui caractérisent les grands félins. Elle devait perdre sa préciosité pour devenir Dounia.

(Fusionnelles !)

Girl power

L'héroïne a donné à la comédienne cette rage qu'elle n'avait pas. L'actrice a donné à l'héroïne cet humour qu'elle n'aurait peut-être pas eu. On ne joue pas un rôle, on le devient. "Un acteur, c'est quelqu'un qui intègre son vécu, son imaginaire et sa sensibilité dans le personnage, explique-t-elle. Un acteur, c'est un corps. Pour moi, la psychologie d'un personnage passe par ce qu'il fait. Je me dis: - Et si j'étais à sa place, comment je réagirais ?" En prenant le premier rôle dans *Divines*, Oulaya Amamra n'était pourtant déjà plus tout à fait une débutante. En 2011, elle avait rejoint le dispositif *Cinétalents* et participé ensuite au tournage du court *Le commencement*, dans lequel elle jouait déjà le premier rôle, Amina. Le film avait alors été sélectionné à Cannes au palmarès *Banlieuz'art*. Elle a ensuite enchaîné les castings, décroché des rôles dans la série *3 x Manon* et dans le film *L'Orchestre des aveugles*. Elle a remporté, avec *Belle gueule*, le prix de la meilleure interprétation féminine au festival *Premiers Plans* d'Angers, ainsi qu'aux festivals *Cinébanlieue* et *Paris Courts Devant*.

La petite actrice devenue grande est prête à tout jouer: des gentils, des méchants, des moches, des gros: "Je pourrais prendre 100 kilos et me raser pour un rôle !" Elle a intégré le Conservatoire d'art dramatique à Paris et rêve d'entrer à la Comédie Française. Elle s'inspire d'Isabelle Adjani. Elle aime Beyoncé, Jennifer Lopez, Rihanna, Shakira. Girl power. Elle a fait de belles rencontres sur le tournage de *Divines*: Déborah Lukumuena. Déborah est l'interprète de Maïmouna, la copine de Dounia. Les deux gamines sont unies par une indéfectible amitié, qui grandit dans le même univers, celui des deals et des petits délits, celui des rêves et des espoirs aussi.

Qu'est-ce que *Divines* ? Un film de banlieue de plus, et même "un cumul des pires clichés sur la banlieue" (Nadir Dendoune) ? C'est sans doute autre chose et bien plus que cela, c'est un fait de société, une nouvelle génération qui prend sa place, pas seulement au cinéma mais dans la vraie vie, des filles qui en ont dans la culotte et qui le disent, et qui le crient, et qui le vivent.

Allez la France !

(mai 2010)

Les histoires se croisent sur les terrains de football. Les générations également. **Carlos Curbelo** n'avait pas encore 18 ans lorsqu'il est arrivé à Nancy en provenance de Montevideo. Le solide défenseur uruguayen était aussi un bon passeur et marquait même de nombreux buts lors des matchs du Championnat de France. Nancy a gardé un lien fort avec le footballeur qui a largement contribué à la victoire de la Coupe de France de 1978 et c'est tout naturellement que le stade Marcel-Picot a accueilli Gaston, le fils de Carlos, né à Nancy en 1976, pour une belle carrière professionnelle à l'ASNL.

Carlos Curbelo est l'un des portraits de footballeurs français d'origine étrangère présentés du 26 mai au 17 octobre 2010 à la Cité Nationale de l'Histoire de l'Immigration (CNHI). L'exposition temporaire *Allez la France ! Football et immigrations, histoires c**roisées*** rend hommage à tous ces joueurs venus d'ailleurs qui ont enflammé les stades de France depuis plusieurs générations.

Ce vendredi 21 mai 2010, nous étions invités, en avant-première, avant les ministres, à visiter les coulisses de la Cité en pleine effervescence de montage des expositions. La Cité propose deux expositions temporaires à l'occasion de la Coupe du Monde: l'exposition *Allez la France !* (scénographie de Nathalie Crinière)[694] mais aussi l'exposition proposée par la Réseau, que nous avons pu visiter pour vous.

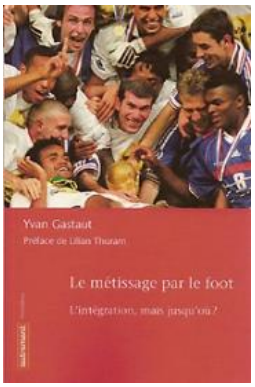
Le bleu domine, bien évidemment, un espace où l'on chemine, d'un portrait à l'autre, entre maillots et trophées, entre objets intimes et articles de presse à grand tirage. Histoires croisées...

Le Marocain **Larbi Benbarek** débarque à Marseille en juin 1938. Au bout de quelques mois, il joue avec l'équipe de France contre l'Italie. Les Italiens le sifflent. Les sifflets sont clairement racistes. A gorge déployée, Larbi chante alors la Marseillaise. Pendant quinze ans, il va jouer avec le maillot bleu. Mais il n'a jamais quitté sa nationalité d'origine. A son sujet, Pelé dira : "Si je suis le roi du football, alors Benbarek en est le dieu". Le dieu Benbarek est mort dans la solitude en 1992.

Raymond Kopaszewski (dit Kopa) est né en 1931 à Noeux-les-Mines (Pas-de-Calais). Issu d'une famille de mineurs polonais immigrés dans le Nord (ses grands-parents paternels sont arrivés en 1919), Raymond Kopa brille avec Reims puis avec l'équipe de France (Ballon d'or 1958). A l'école, Raymond Kopa rencontrait beaucoup de difficultés, d'autant qu'à la maison on parlait polonais. Mais, dans la rue, le petit Raymond était le roi du dribble. A l'âge de huit ans, il a créé l'équipe du Chemin-Perdu et a gagné une soiide réputation dans les corons. Encore adolescent, il travaille à la mine mais signe son premier contrat professionnel en 1949. Le "chemin perdu" devient la "route de la gloire". Raymond Kopa sera le capitaine de l'équipe de France des belles années (années 50). Il a joué au football en amateur jusqu'à l'âge de 70 ans.

---

[694] Autour de l'exposition de la Cité en juin 2010, la publication *Allez la France ! Football et immigrations, histoires croisées* (co-édition Gallimard).



Les plus grands noms du football français sont donc "issus de l'immigration", hier (**Michel Platini**, **Zinedine Zidane**,...) comme aujourd'hui: **Steve Mandanda**, d'origine congolaise (gardien de but), **Bakary Sagna**, d'origine sénégalaise (défenseur), **Vassiriki Diaby**, d'origine ivoirienne (milieu), tout comme **Djibril Cissé**, **Sydney Govou**, d'origine béninoise, tous de la Sélection 2010, et tant d'autres...

(*Un certain 12 juillet*)

La Cité, c'est aussi son Réseau et le Hall Marie-Curie du Palais de la Porte Dorée propose jusqu'au 17 octobre 2010 une exposition originale autour du football, montée par des collégiens et lycéens, par des associations (*Diambars*, *AFEV*, *Solidarité Laïque*) et par les Ecoles des Beaux-Arts de Valenciennes et de Cambrai. Les jeunes artistes ont rivalisé d'imagination pour représenter leurs visions du football: l'itinéraire rêvé mais chaotique du gamin africain déraciné, le ballon de cuir aux coutures douces comme une femme mais qui peuvent devenir dures comme du fil de fer barbelé, le (baby)foot et ses "poulets en batterie", le sport qui fraternise ou qui divise, le terrain jonché de vêtements... Evidemment, pour comprendre ce que nous écrivons là, il faut se rendre sur place et déambuler d'une création artistique à l'autre, sur les traces des jeunes créateurs du Réseau.[695][696]

---

[695] Liens : Cité nationale de l'histoire de l'immigration et Musée national du sport (où se tient en parallèle l'exposition *Allez la France ! les footballeurs africains sont là !*)

[696] Pour conclure votre visite à la Cité, après les expositions permanentes et temporaires, faites un passage à la *Médiathèque Abdelmalek Sayad*. La Médiathèque du Palais de la Porte Dorée est la seule en France spécialisée dans les thématiques de l'histoire, la mémoire et les cultures de l'immigration du XIXè siècle à nos jours. Portant le nom du sociologue algérien auquel elle rend hommage, c'est un lieu d'information, de documentation et de détente ouvert à tous, qui s'adresse à un large public: familles, scolaires, étudiants, universitaires, professionnels. Ses 20 000 références sont en accès libre et gratuit: 10 000 ouvrages (dont 500 livres en jeunesse), 8 000 articles de périodiques, 800 films (documentaires ou fictions), des témoignages écrits et sonores, des bases de données.

Champions de la vie

Ils sont les héros des temps modernes. Ils symbolisent la réussite, la persévérance. Ils sont aussi des figures exemplaires de positivité, de respect, de citoyenneté. Ce sont les sportifs de haut niveau. Ils constituent sans doute le milieu le plus multiculturel et le plus cosmopolite qui soit. Même si à y regarder d'un peu plus près, on se rend bien compte que certaines disciplines sont plus colorées et populaires que d'autres. L'athlétisme français a longtemps été une spécialité antillaise avant d'être aussi aujourd'hui franco-africaine*. Le football a été longtemps l'émanation des villages et petits bourgs de la France rurale avant d'être aujourd'hui l'expression des quartiers de la France urbaine et qui dit quartiers urbains dit forcément métissage. Les équipes de France de handball et de basket, et particulièrement chez les féminines, sont l'exemple même de ce métissage, de la fusion des énergies individuelles dans un esprit collectif. Les sports individuels ne sont pas en reste, même dans des disciplines de tradition française multiséculaire comme l'escrime.*[697]

Regards sur quelques visages (parmi des centaines d'autres) d'athlètes devenus des têtes de file de cette France sportive, déjà arrivés au sommet de leur art et de la popularité, alors que des milliers d'autres poussent derrière dans tous les quartiers de France. Mais n'oublions pas, pour chacun d'eux, les difficultés rencontrées tout au long de leur parcours et les personnalités qui se construisent, avec leurs rêves, toujours, et leurs déceptions, souvent. Tout le monde ne peut pas devenir Zidane ou Thuram.

Sandra Laoura à l'écoute de son corps

(janvier 2007)

Jusqu'en janvier 2007, le sourire de sa jeunesse éblouissait les pistes de ski où la championne de La Plagne, native de Constantine, représentait la France en offrant son talent à son pays, récompensé par une médaille de bronze olympique. Elle se bat aujourd'hui, toujours avec le sourire et avec un incroyable moral de guerrière, contre la paralysie de ses jambes.

(Sandra Laoura, *photothèque du fan-club*).

Née à Constantine en Algérie en 1980, Sandra Laoura est arrivée en France avec sa famille deux ans plus tard. Après le soleil d'Avignon, c'est à La Plagne que toute la famille s'installe. Sandra s'inscrit au Club des Sports de la station alpine. Elle opte pour le ski free-style et se révèle très vite très douée : championne de France en 2005, médaillée de bronze aux Jeux Olympiques de Turin en 2006. Mais voilà qu'à l'entraînement, en janvier 2007, sur les pentes du Mont Gabriel, Sandra

[697] On pourra visiter avec intérêt les sites wwww.diambars.org et Urban Athlé, ainsi que www.rebonds.fr, le site de l'association *Rebonds*, et www.apels.org, le site de l'APELS, agence qui organise chaque année *Fais-nous rêver* pour valoriser, soutenir et primer les actions innovantes et citoyennes par le biais du sport.

fait une très vilaine chute où la colonne vertébrale est touchée. Depuis cette date, toujours aussi battante, *Minette* lutte pour retrouver sa sensibilité dans ses jambes. Sa formation d'athlète et son état d'esprit positif sont des atouts pour gagner le combat contre la paralysie.[698]

Salim Sdiri, arrêté en plein vol

(juillet 2007)

Il a été cet hiver le premier athlète français à s'engager avec la toute nouvelle Ligue nationale d'athlétisme. Mais, à Rome, en ce 13 juillet 2007, peu avant minuit, l'incroyable mésaventure ! Un javelot lancé par un compétiteur l'a atteint dans le dos alors que Salim était en plein concours, prêt à se qualifier pour les futurs championnats du monde. De quoi évidemment remettre en cause les échéances futures. Depuis toujours, ce natif d'Ajaccio (de famille tunisienne) est passionné de sport. Il a pratiqué en club la natation, l'escalade, l'aviron, le kayak, trois ans de foot, trois ans de hand, six ans de basket, deux ans de boxe anglaise, un an de ping pong. Il a même pratiqué le base-ball.

Dans la vie, il a quatre passions : l'informatique - il espère un jour pouvoir ouvrir se propre boite d'informatique-, la pêche - il pratique dans son étang de Montargis ainsi que la pêche sous-marine en Tunisie-, les serpents - il possède trois pythons mais aussi cinq mygales-, et puis enfin et peut-être surtout, son fils Sabri. Espérons pour Salim Sdiri qu'il pourra à nouveau bientôt tenter de battre son record de 8,27 m. A Rome, il était au sommet de sa forme, prêt à entrer dans le cercle des cinq meilleurs mondiaux. Partie remise.

Karim Benzema ouvre le compteur

(août 2007)

A Villeurbanne, son père Hafid est employé municipal. A Bron, sa mère Malika s'occupe de ses neuf enfants : cinq filles et quatre garçons, dont Karim, 19 ans. La famille de Karim Benzema, kabyle, est originaire de Tighzert à Beni Djellil en Algérie. Elle vit aujourd'hui une petite maison à Bron-Terraillon, une cité réputée difficile. C'est à huit ans que Karim est entré au club de football local (à Bron). Moins de deux ans plus tard, il est repéré par l'OL. Il s'entraîne alors cinq fois par semaine, est scolarisé au Collège Saint-Louis Saint-Bruno dans le 1er arrondissement de Lyon. Il était très moyen en classe mais très discipliné et bosseur. Son rêve: devenir footballeur professionnel. A 15 ans, il devient interne du lycée et ne rentre plus chez lui que le week-end. En équipe réserve où il joue attaquant, il marque une trentaine de buts par an. Il est sélectionné en équipe de France des moins de 19 ans. En décembre 2004 (17 ans), il intègre l'équipe pro de l'OL et joue son premier match le 15 janvier 2005 contre Metz. Sur le premier ballon qu'il touche, il fait une passe décisive. Puis il dispute son premier match en Ligue des Champions et inscrit son premier but en match officiel.[699]

Le 9 novembre 2006, Raymond Domenech l'appelle en équipe de France. Karim Benzema n'a alors que 18 ans. Pour son premier match avec les Bleus le 28 mars 2007 (contre l'Autriche en amical), il inscrit son premier but en Bleu. Le 5 août, la saison 2007-2008 du Championnat de France reprend pour l'OL et pour Karim. Premier match et premier but. Karim Benzema ouvre le compteur.

Abdellatif Benazzi dans la mêlée des cultures

(septembre 2007)

Dans quelques jours s'ouvre la Coupe du Monde de rugby. A cette occasion, et pendant toute la durée de la compétition (du 7 septembre au 20 octobre), le Musée du Quai Branly invite à découvrir les cultures et les traditions des pays en lice : Samoa, Fidji, Nouvelle Zélande, Afrique du Sud... Sous le nom "*la mêlée des cultures*", la programmation est éclectique et originale : des conférences avec l'Université populaire, des ateliers culturels, l'exposition "*Nations du rugby*", un

[698] Des nouvelles de Sandra (12 février 2009)
[699] source *Lyon-mag*

terrain de rugby éphémère sur le toit du musée, des retransmissions de matches... Le 1er septembre ouvre la programmation, avec en accès libre au Musée (Théâtre Claude Lévi-Strauss) une *journée spéciale Haka* (tradition maori des All Blacks). Abdellatif Benazzi est le grand témoin de cette journée.[700]

Né au Maroc (Oujda), Abdellatif Benazzi a joué trois Coupes du Monde pour la France (1992, 1995, 1999). Il était le capitaine de l'Equipe de France victorieuse du Grand Chelem dans le Tournoi des Cinq Nations de 1997. En clubs, il a joué successivement à Oujda, à Cahors, à Agen, à Londres. Ancien membre du Haut Conseil à l'Intégration, il préside aujourd'hui l'association *Noor* qui oeuvre pour les enfants du Maroc à travers le rugby.

Les rebonds de Sanoussi Diarra

(septembre 2007)

Bon, ça y est la Coupe du Monde de rugby est lancée. Premier match, première désillusion. On peut dire que "le sport n'est pas une science exacte", on peut aussi dire que "il ne faut pas se croire trop beau, trop vite". C'est sur le terrain qu'il faut faire ses preuves. A Toulouse, l'ancien rugbyman professionnel Sanoussi Diarra (ancien joueur du Sporting Club Albigeois) passe par le rugby pour accompagner les jeunes dans leur apprentissage de la vie.

Avec son pote Sébastien Bouche, autre ancien pro, il a fondé *Rebonds*, une association qui a été récompensée en son temps par *Fais-nous rêver* et l'*APELS* (*Agence pour l'éducation par le sport*). En septembre 2007, Sanoussi Diarra espère qu'il y aura un "effet Coupe du monde" pour faire connaître le rugby dans les "quartiers sensibles", où il reste méconnu, et pour l'aider à faire passer son message éducatif.

Gévrise Emane et les enfants du jardin

(septembre 2007)

Dans sa petite enfance, Gévrise fréquentait les salles de danse et s'essayait au piano. A l'âge de 13 ans, elle est invitée par son professeur de sport du collège à s'initier au judo. Avec sa petite sœur et sa meilleure amie, elles sont sélectionnées pour le championnat de France UNSS par équipe, elles finissent deuxième ! Ce n'est qu'alors que Gévrise, toujours poussée par son Prof de sport, prend une licence en club à Neuilly-Plaisance (Seine Saint-Denis).

" Juste pour voir". Et on a vu ! Elle bat toutes les filles qu'elle rencontre, est deuxième aux championnats de France chez les jeunes. Elle est alors conviée à rejoindre le Pôle Espoirs de Brétigny puis l'INSEP. De quatre entraînements hebdomadaires, il faut alors passer à deux séances quotidiennes sans délaisser les études de Droit (alors que la fac est à une heure et demie de transport de son lieu d'entraînement). Les études ? Ça va fort. Elle obtient un Masters de management public et gestion des collectivités territoriales. Le sport ? Ça va encore plus fort. Elle est championne de France en 2004 et confirme les années suivantes, vice-championne du monde en 2005, championne d'Europe en 2006, championne du monde en 2007. Gévrise Emane vient de rentrer de Rio avec sa médaille d'or autour du cou et est reçue sur les plateaux de télévision dés sa descente d'avion.

Dans la vie ? Un cœur en or. Elle est marraine de l'association *Les enfants du jardin*, qui aide les parents d'enfants atteints de maladies héréditaires du métabolisme (elle est concernée parce que son petit frère est atteint de l'une de ces maladies). Gévrise Emane, la petite Française d'1m 62, championne du monde des moins de 70 kgs, née à Yaoundé au Cameroun en 1982, donne rendez-vous dans un an à Pékin.

[700] Toute la programmation du quai Branly en lien avec la Coupe du Monde est sur http://www.quaibranly.fr

Sorti du bateau

(septembre 2007)

Rio Mavuba est né en mars 1984 sur un *boat people* entre l'Angola et la France. Réfugié en France, apatride jusqu'à l'âge de 20 ans, c'est en 2005 qu'il accède à la nationalité française. Sa mère, Thérèse Mavuba, était angolaise. Son père, Ricky Mavuba était déjà footballeur, milieu défensif de la sélection zaïroise qui a participé à la Coupe de monde 1974 en Allemagne. Comme son père, Rio est milieu de terrain. C'est Bordeaux qui l'a formé et où il a fait ses premières armes professionnelles avant d'arriver cet été 2007 à Villareal en Espagne. Rio Mavuba est aujourd'hui un des plus talentueux membres de l'équipe de France, apprécié pour ses qualités de récupération.

La perle de Nancy

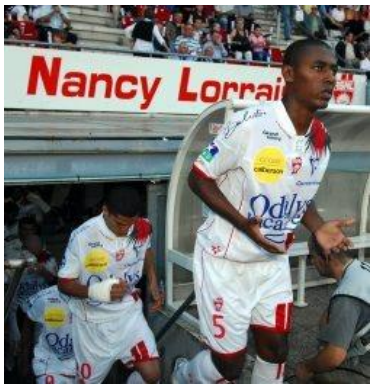
(septembre 2007)

Issiar Dia est la perle de Nancy qui compte déjà en son sein de nombreux autres diamants. Son modèle est Georges Weah. Né à Sèvres dans les Hauts-de-Seine, le jeune Issiar allait au Parc (des Princes) aussi souvent qu'il pouvait pour soutenir le PSG. Issiar Dia est lui-même devenu aujourd'hui footballeur professionnel et témoigne d'un immense talent qu'il a révélé à Amiens et qu'il exerce maintenant à Nancy, tout en rêvant, peut-être un jour, au grand Barça. A Amiens, il a connu Titi Camara, la personne qui l'a le plus influencé dans sa carrière. Titi Camara lui a dit de ne jamais prendre la grosse tête. Issiar Dia, humble, a qualifié Nancy face à Schalke en Coupe de l'UEFA. C'est son meilleur souvenir sur le terrain. Issiar Dia reste un jeune homme simple qui a donné son premier salaire à sa mère, qui écoute Booba, le rappeur de son quartier, et qui rêve de vacances au Sénégal, le pays de ses parents, parce que "là-bas, il fait toujours beau, et les gens sont super-gentils ! ".

Entrée réussie

(septembre 2007)

Chris Malonga (Francis Chris Malonga Ntsayi) est né à Sens en 1987. Le jeune franco-congolais (nationalité française, origine familiale congolaise) a débuté dans la campagne bourguignonne (Migennes, dans l'Yonne). Il était benjamin à Auxerre avant de partir pour Louhans-Cuiseaux puis à Nancy où il entre au Centre de formation en 2002. Le Congo de ses parents l'a très vite repéré et il joue en équipe nationale durant la saison 2006 - 2007. A Nancy, il signe son premier contrat pro en juin 2007. Il joue son premier match contre Caen deux mois plus tard et entre pour la première fois comme titulaire au match suivant contre Nice. Entrée plus que réussie ! Avec lui, son Club est seul leader du Championnat après cinq journées.



(photo *Est Républicain*, édition du 27 août 2007)

Lui, c'est lui, moi, c'est moi

(septembre 2007)

Samir Nasri a un modèle : Zizou. Mais il ne le dit pas trop, car il ne faut pas le comparer à lui. Lui, c'est lui, moi, c'est moi... Vous connaissez le refrain. Même si comme lui, il vient des quartiers Nord de Marseille. Même si comme lui, l'OM est son club fétiche, avant d'autres aventures qu'on lui souhaite. Comme lui, il est l'icône du monde du foot. Comme lui, il est le pivot de l'équipe de France. Mais Nasri n'est pas Zidane. Chez les Bleus, il n'a pas mis très longtemps à se faire son propre nom.

La pointe d'or

(septembre 2007)

Ladji Doucouré aurait aimé être footballeur. C'est sur les pistes d'athlétisme qu'il s'exprime. Son père est malien, sa mère sénégalaise, lui est Français, né à Juvisy-sur-Orge en 1983. Alors qu'il jouait au foot avec le club de Morsang-sur-Orge, il s'est orienté plutôt vers la piste à la suite d'une double fracture tibia-péroné. Et le gamin avait du talent ! Très complet, paré pour le décathlon, il se spécialise pourtant sur le 110 m haies. En 1998, à quinze ans, il gagne les Pointes d'Or, le championnat d'Ile-de-France pour les jeunes. Quelques années plus tard, à l'âge de 21 ans, il est en finale aux Jeux Olympiques d'Athènes, ratant la médaille d'argent sur une chute. Le 12 août 2005, il est champion du monde en individuel et renouvelle la performance le lendemain la performance par équipe. Champion, Ladji !

La pointe de vitesse

(septembre 2007)

"*Dans tous les pays du monde, l'athlétisme galvanise les foules, créé la solidarité entre les individus et les peuples, développe le sens de l'effort et de la réussite, consolide les liens entre les communautés et favorise la coexistence pacifique. C'est le sens de l'appel que je lance ici à Bamako au milieu de cette foule qui m'a longuement applaudi. Je retrouve en moi la chaleur du pays de mon père, le pays*

de mes origines. Ça me fait plaisir de voir ça. Je suis très content de faire ma rentrée sportive à Bamako et je crois que le choix n'est pas fortuit".

C'est **Naman Keïta**, né à Paris en 1978, qui tient ses propos au *Panafrican meeting* et le Franco-Malien peut se souvenir de son maître d'école du CM2 à Paris qui a remarqué sa pointe de vitesse. Il a commencé par défendre les couleurs de son école avant de s'inscrire aux compétitions fédérales avec le club de Chelles. Avec quel succès ! Premiers J.O, première médaille, aux 400 m haies, à Athènes en 2004. Lorsque la Marseillaise retentit pour lui, il ne lui déplairait pas qu'à cette Marseillaise puisse s'ajouter aussi l'hymne du Mali.

Si proche si haut

(septembre 2007)

Le quartier de Hautepierre (Strasbourg) a donné à la France **Mehdi Baala**. Enfant, à l'école, il participait à tous les cross mais de là à s'inscrire dans un club ! Il explique lui-même que " quand on est un jeune de cité, on ne s'en sent pas capable. On entend tellement dire qu'on est des bons à rien qu'on finit par rester chez nous et entre nous". C'est trois copains qui l'ont fait venir un jour parce qu'il leur manquait quelqu'un pour faire une équipe de quatre. Vite pris au jeu, il se fixe déjà des objectifs : d'abord le championnat régional avant de penser à plus. Et puis, c'est une suite logique. Il bat des records de France, est sélectionné en international. Le grand public le découvre en 2002 aux Championnats d'Europe où il emporte la médaille d'or avant de confirmer l'année suivante aux Championnats du monde. Pour entrer dans la légende du 1500 m, il ne lui manque plus que la médaille olympique ! Mehdi Baala n'oublie pas son quartier qu'il n'a jamais quitté. Il a par exemple décidé de produire le dernier *maxi* des rappeurs de son quartier, Echo. Son titre ? *Rose du bitume*. Il n'est pas rare que sur le bitume naissent des roses.

On connaît **Leslie Djhone**, né en Côte d'Ivoire et qui a grandi à Champigny, **Oudere Kankarafou**, originaire du Togo, **Flor Okori**, native de Libreville ou encore **Fabé Dia** de Creil, **Bob Tahri** de Metz,.... Les franco-africains (nés en Afrique ou fils d'Africains, du Sud comme du Nord du Sahara) sont nombreux dans l'athlétisme français. D'autres arrivent qui feront bientôt parler d'eux comme le Belfortain **Fadil Bellaabouss**. Comme le dit Fadil "Voir son nom dans le journal, c'est vraiment sympa ! ".

Le message positif de Ryadh Sallem

2 octobre 2007

Ryadh Sallem est basketteur handisport de haut niveau (triple champion d'Europe). Il est le créateur du Défistival, "marche festive contre l'indifférence" qui vient de se dérouler pour la cinquième année consécutive au Champ de Mars à Paris les 21 et 22 septembre derniers. Il est également le fondateur de l'association CAPSAAA (*Cap Sport Art Aventure Amitiés*) dont l'objectif est d'intervenir dans les écoles (*programme Capclasse*). Par ces deux initiatives, Ryadh fait passer

un message positif sur le handicap. "*Chacun peut avoir des problèmes, chacun peut aussi avoir des solutions*", aime-t-il à dire, ajoutant que "*l'humain face à la difficulté a des ressources incroyables*". La devise du Défistival est: "*Venez avec vos différences, repartez avec vos ressemblances*". Ryadh Sallem est aujourd'hui consultant Gaz de France. Dans les entreprises, il porte ce message: "*Faire de l'argent, c'est important. Faire de la richesse l'est encore plus*".

Vive le hand !

(décembre 2007)

C'est la fin du Championnat du monde de handball féminin. Nos Françaises ont été jusqu'au bout à la bagarre pour finir à la cinquième place leur permettant d'espérer aller aux Jeux de Pékin. Elles l'ont voulu. Elles l'ont fait. Bravo ! Ces dames enflamment les gymnases : **Nina Kanto**, née à Yaoundé en 1983, formée à Noisy-le-Grand, qui joue à Metz, **Maakan Tounkara**, née à Epernay, l'ailière droit du Havre, **Siraba Doumbele**, née à Dreux en 1986, l'ailière gauche de Mérignac. Regardez cette image de la Plan de Cuquoise **Marie-Paule Gnabouyou**, native de Toulouse, au milieu de ses copines des moins de 18 (août 2006) au Canada. Elle exprime plus que tout discours. C'est cela le hand !

(photo Axel Heimken, IHF)

L'atout maître: Luc Abalo

(janvier 2008)

Du 17 au 27 janvier, l'équipe de France de handball est aux Championnats d'Europe. Son atout maître est Luc Abalo. Ce jeune homme de 23 ans, gamin du Val de Marne, est né d'un père togolais et d'une mère guinéenne. Sa ville natale, c'est Ivry, où il joue toujours aujourd'hui avant de partir bientôt pour une carrière internationale avec un club plus huppé, le Ciudad Real. Chapeau Lucio !

La savate d'Anissa Meksen

(novembre 2008)

Au Gymnase Japy, Paris 18e, ce 8 novembre, c'était la *Nuit des championnes*. Le tournoi de savate (boxe française) a été brillamment remporté par Anissa Meksen, 20 ans. Cette jeune Nancéienne, étudiante de l'UFR Staps de Toulouse, a déjà tout gagné : championnat de France, d'Europe, du monde. Que de chemin parcouru depuis ses débuts au club Boxe Française Vandoeuvre ! L'an prochain, elle se lance dans la boxe anglaise. Elle a du punch, la lionne !

Le court des miracles à Roland-Garros avec Mansour Bahrami et Aravane Rezaï

(mai 2009)

Le Franco-Iranien Mansour Bahrami a de bons souvenirs à la Porte d'Auteuil. En 1989, il était en finale du double à Roland-Garros où il était partenaire du Français Eric Winogradsky. Dans

son autobiographie "*Le court des miracles*"[701], il raconte sa réputation de show-man, plus connu pour ses péripéties sur le court que pour ses performances. En 2009, il observe avec affection la jeune Aravane Rezaï, Française, née à Saint-Etienne d'une famille iranienne.

Le samedi 23 mai 2009, elle a gagné son premier titre sur le circuit professionnel au tournoi de Strasbourg et a tout de suite enchaîné avec Roland-Garros en franchissant les trois premiers tours. Aravane Rezaï a longtemps été entraînée par son propre père au grand dam de la Fédération qui a dû affronter à de nombreuses reprises son caractère volcanique. Elle est aujourd'hui entraînée par son frère. Après deux années de doute, Aravane Rezaï a retrouvé confiance en elle. Et ça se voit sur le court. Mais contre Dinara Safina, n°1 mondiale, il n'y a pas eu de miracle !

Pape n'est pas un ange

(juin 2009)

L'histoire de Pape Diouf est une évidente "success story", comme on dit en anglais, un "fabuleux destin", comme on dit en français. Lorsqu'en 1969, le jeune Sénégalais de 18 ans débarque à Marseille, il multiplie les "petits boulots" (maçon, danseur, coursier, éboueur, postier... selon les contributeurs de *Wikipédia*) pour subvenir à ses besoins et poursuivre ses études à l'Institut d'Etudes Politiques d'Aix-en-Provence, où sa matière préférée est la sociologie politique. C'est par les réseaux du journalisme sportif qu'il réussit son intégration française, on devrait plutôt dire marseillaise , gravissant tous les échelons, se glissant aisément dans la fonction d'agent de joueurs (Boli, Bell, Desailly, Lama, Gallas, Coupet, Drogba, Nasri,...) jusqu'à devenir président de l'OM en 2005, le premier (et encore le seul) président noir d'un club de l'élite en Europe.

Pape Diouf a sans doute assis son pouvoir sur un très gros ego et un autoritarisme sans vergogne. Ce n'est pas pour déplaire aux Marseillais qui en ont fait un héros. Pape Diouf est devenu l'arme des Olympiens contre les réseaux d'influence parisiens.

Le 17 juin 2009, Pape Diouf a été débarqué (40 ans après son arrivée sur le Vieux Port) et l'histoire retiendra que celui qui avait gravi les échelons grâce à un réseau de journalistes sportifs aura été éjecté du podium par un autre réseau, celui de Dassier. Peu importe de qualifier un réseau contre l'autre (la droite "sarkoziste" de Dassier - LCI contre la gauche "ségoliste" de Diouf - *La Marseillaise*, ou bien encore d'autres réseaux influents ?).

Pape Diouf n'était certes pas un ange, mais il n'empêche que le parcours de celui qui était entré comme claviste à *La Marseillaise* mérite le respect. Diouf sait de quoi il parle lorsqu'on l'interroge sur l'intégration française. Il se raconte sur le site de l'OM et nous vous proposons le lien (si la nouvelle direction ne fait pas disparaître cette page dans les prochains jours). Mais quoiqu'il en soit, la probabilité est grande que vous puissiez découvrir bientôt en librairie l'histoire peu banale de Mababa Diouf.

En lingala *makelele* veut dire *bruit*

(septembre 2009)

"Papoter n'a jamais vraiment été mon truc. Surtout si c'est pour parler de moi... Depuis mon plus jeune âge, j'ai toujours été très économe de mes mots et de mes émotions. Car ce n'est pas que je sois un angoissé ni même un solitaire, mais plutôt que je n'aime pas parler pour ne rien dire. Que ce soit dans un vestiaire, sur un terrain ou dans ma vie de tous les jours, quand je parle c'est que j'ai quelque chose qui me paraît important à transmettre : une pensée, un message, un ordre. A 36 ans, je pense avoir vécu assez de choses, notamment dans le football, pour dresser le bilan de mon parcours plutôt atypique: celui d'un petit Zaïrois qui a réussi à grimper dans le top mondial de son activité. Au moment où j'entre dans la dernière ligne droite de ma carrière de footballeur professionnel, j'ai aujourd'hui quelque chose à dire... Quelque chose à dire à tous ceux qui pensaient que je n'avais ni le talent ni le caractère requis pour accomplir un beau parcours dans ce métier; quelque chose à dire aux Africains qui croient que leurs rêves ne pourront jamais

[701] Ed. du Cherche-Midi

être exaucés; quelque chose à dire à mon papa, sans lequel je ne serais jamais devenu un tel joueur; enfin et surtout quelque chose à dire à ceux qui savent tout de mon parcours de footballeur mais rien de ma vie personnelle, rien du vrai Makelele." Ainsi débute, "*Tout simplement*", livre autobiographique[702] de Claude Makelele, enfant kinois arrivé en France (Essonne) à l'âge de 5 ans, et devenu star mondiale.

Yannick Noah, le pote préféré des Français

(janvier 2010)

En ce début d'année, c'est une sorte de pied de nez que les Français font aux stratèges politiques qui leur parlent d'identité nationale. Yannick Noah est leur personnalité préférée, et ce pour la septième fois et la cinquième année consécutive (sondage IFOP/JDD). Pour eux, Yannick est un pote. Né de père camerounais et de mère française dans la petite ville de Sedan, elle-même fille d'un professeur de dessin et poète, il a grandi au Cameroun et vit aujourd'hui à New-York.

Il dit alors : "*Peut-être on va me dire que je ne suis plus chez moi dans ce pays où je suis né*", un pays dont il est fier, "*de son pinard, de sa bouffe, de sa langue. Je suis toujours un ambassadeur de mon pays. J'ai beaucoup fait chanter la Marseillaise. L'identité nationale, c'est quelque chose qui se vit au quotidien*". A 50 ans aujourd'hui (le 18 mai prochain), il n'aime pas voir ce que devient la France où "*le petit peuple est maltraité... avec cynisme*". Il précise sa pensée : "*on le laisse tomber mais on essaie de placer son fils à un poste important*". Yannik Noah ne cache pas qu'il est un opposant en résistance ! Il voit que les Français n'ont plus "*la patate*", alors qu'à New-York, "*l'élection d'Obama a donné un coup d'accélérateur à cette ville*".[703]

Cet homme a une énergie, celle qui à 23 ans l'a amené aux sommets du tennis mondial, celle qui lui a permis une belle reconversion vers la musique, celle qui l'a motivé à parrainer l'association *Les enfants de la terre*, créée par sa mère, puis *Fête le mur*, pour aider les enfants des quartiers défavorisés à trouver leur place dans la société, celle qu'il transmet aux sportifs lorsqu'on lui demande ponctuellement de les "préparer mentalement". Yannick Noah est un coach. Cette énergie, il veut la transmettre à son public par son prochain album prévu au printemps et son prochain grand spectacle au Stade de France le 25 septembre 2010.

Cet homme aime la vie ("*Porte l'eau, porte la vie*", Les lionnes), la voix des sages ("*Entends la voix des sages et chante avec eux*"), le métissage ("*Des passés qui se rassemblent pour ne faire qu'un, des pensées qui se ressemblent*", Métisse), l'action ("*Donne moi une vie, un espoir, une envie*", Aux arbres citoyens). En chantant, il coache ("*Redonne à ta vie sa vraie valeur, redonne à ce monde toutes ses couleurs*", Ose). Sa musique est un soleil ("*Du soleil comme s'il en pleuvait*", Mon eldorado). Ses textes sont des hymnes au monde, à cette Afrique qui lui est si proche, à ces montagnes d'Asie, d'Amérique latine. Les images de ses clips sont des hymnes aux paysages, à la danse, aux enfants qui rient. Le regard de Yannick Noah reste celui d'un enfant qui s'émerveille devant tant de couleurs (Appel des Enfants pour l'Environnement). Yannick Noah n'aime pas le mensonge ("*On voit les images, on les chasse, pour que tout brille à la surface*", Là). Les Français (aussi bien "*ceux qui comme moi sont nés en France*" que "*tous les gens qui sont obligés de prouver au quotidien qu'ils sont français*") comprennent que cet homme là est authentique. C'est pourquoi ils le plébiscitent

Les étoiles noires de Lilian Thuram

(janvier 2010)

Le 9 juillet 2006, nuit de la défaite de l'équipe de France en finale de la coupe du monde de football, les larmes de Lilian Thuram ont ému la France entière. Inconsolable, le défenseur avait pourtant tout fait pour que la fête continue... Pendant deux mois, une équipe d'Envoyé spécial l'a suivi en Afrique, en Guadeloupe, le pays de son enfance, et en banlieue parisienne où il a grandi. Du sport à l'engagement, tour à tour Lilian Thuram se fait le défenseur des causes humanitaires,

[702] Ed. Hachette, 2009
[703] interview *Le Parisien*, 5/11/09

il dénonce les ravages de l'oubli de l'esclavage ou les propos de Nicolas Sarkozy sur les banlieues.[704]

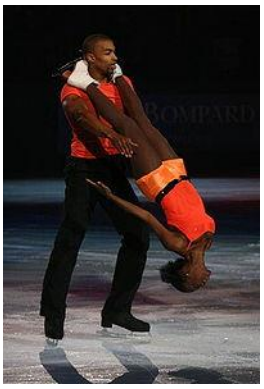
Lilian est né en Guadeloupe. Il est venu en métropole à l'âge de 9 ans. A-t-il été marqué par l'absence de son père ? par les qualités exceptionnelles de sa mère ? Lilian Thuram, le footballeur, champion du monde, est aussi et d'abord un homme de coeur. Sur la tombe d'Aimé Césaire, il a pris un engagement: "*Nous sommes vos fils et vos filles, nous continuerons à parler, à écrire, pour dénoncer les injustices*". Il le fait aujourd'hui de façon magnifique en publiant son panthéon noir, un livre d'histoire, ou plutôt d'histoires, "*Mes étoiles noires*".[705]

De Lucy à Obama, Lilian raconte, noir sur blanc, les grands hommes et femmes, de peau noire, qui font briller l'humanité. Où l'on apprend que la première déclaration des droits de l'homme a été signée en 1222 au Mali, où l'on rencontre Zingha, princesse angolaise qui résista à l'envahisseur portugais, Phillis Wheatley, esclave devenue poétesse ou Dona Béatrice, la Jeanne d'Arc du Kongo... "*Le monde est dangereux non pas tant à cause de ceux qui font le mal mais à cause de ceux qui regardent et laissent faire*" a écrit Albert Einstein. Sur le site de la Fondation Lilian Thuram Education contre le racisme, le footballeur et désormais écrivain interroge: "*Et vous, de quel côté êtes-vous ?*"

Vanessa, Yannick et les autres...

(janvier 2010)

Dans quelques jours vont s'ouvrir à Vancouver les Jeux Olympiques d'hiver. L'équipe de France de patinage artistique en catégorie Couples y sera représentée par le premier duo dans l'histoire de ce sport où les deux partenaires sont de peau noire. Yannick Bonheur, d'origine martiniquaise, dit sa satisfaction de pouvoir démontrer que les "*blacks*" peuvent aussi être présents dans une discipline artistique et pas seulement dans les sports collectifs ou l'athlétisme. Vanessa James, sa partenaire, quant à elle, se réjouit d'avoir pu obtenir sa nationalité française quelques jours avant les Jeux et portera "*le maillot*" avec amour, comme elle le dit à tous ses fans. Patiner pour la France était son objectif depuis son arrivée à Paris il y a maintenant deux ans. Le couple a depuis lors révélé au public conquis une réelle complicité sur la glace.



Dans la catégorie Messieurs, aux côtés des "*anciens*" qui ont déjà connu les succès internationaux, la "*surprise du chef*" de la sélection olympique est le jeune Florent Amodio, qui a rendu publiques ses origines brésiliennes. Né dans une famille et un quartier pauvre de Sobral (Brésil), il a été adopté dès les premiers jours de sa vie par une famille française très sportive. Les observateurs du patinage relèvent chez Florent Amodio des "*qualités naturelles*" pour un sport qui allie technicité, vélocité, souplesse, puissance physique.

---

[704] portrait de ce joueur et de cet homme hors du commun qui parle librement et ouvre les portes de toutes ses vies, texte de présentation du film d'*Envoyé spécial*

[705] éditions Philippe Rey, co-écrit avec Bernard Fillaire

Toute la France sportive se souvient des exploits de Surya Bonaly, elle aussi de peau noire, comme Vanessa et Yannick, et elle aussi adoptée, comme Florent. On sait aussi que d'autres pépites aux personnalités et parcours similaires ont déjà révélé leur qualité dans les patinoires de France, comme Mae-Bérénice Méité (vice-championne de France) et d'autres ensuite... Le patinage artistique est aussi aux couleurs de la France.

Myriam Soumaré dans la magie

(août 2010)

A Villiers-le-Bel, il y a cette cité au nom bizarre de *Derrière les Murs de Monseigneur* (DLM). Pour les habitants, DLM ça veut dire plutôt "dans la misère" pour ne pas employer d'autres mots vulgaires. Pour la police, DLM c'est une cible où le 18 février 2008, plus de 1000 agents ont investi à six heures du matin les appartements pour une opération d'une ampleur inégalée avec couverture médiatique. Mais depuis le 31 juillet 2010, DLM est dans la magie de Myriam, l'enfant du quartier, l'aide-puéricultrice. On savait à peine que depuis quatre ans, Myriam allait s'entraîner l'après-midi à Garges-Sarcelles, parce qu'à Villiers, on n'a même pas de club d'athlétisme. Myriam est rentrée de Barcelone avec un collier de bronze, d'argent et d'or.

Myriam Soumaré est championne d'Europe, la reine du sprint, le nouveau porte-drapeau de la France qui gagne, qui explose de joie, qui danse sur le podium. Myriam a épaté les Français par sa simplicité, sa spontanéité, son rire après avoir bluffé tout le monde par sa magistrale pointe de vitesse. Les médias viennent maintenant à Villiers-le-Bel pour Myriam. On entre dans l'appartement de cette belle famille d'origine mauritanienne désormais sans effraction. On découvre des gens ordinaires dans la vie et soudainement extraordinaires, par la magie d'un coach de Sarcelles, Olivier Darnal, ancien surveillant de collège à Villiers, et par celle d'un DTN, Ghani Yalouz, d'origine marocaine, ancien médaillé olympique de lutte. Les coachs ont su donner à Myriam et à toute l'équipe l'esprit et l'énergie de la gagne pour collecter au total un record de médailles (18 dont 8 en or). Et quelle équipe ! La diversité face à l'adversité. "Nos" banlieues ont des jambes en or. Nos banlieues ont surtout des valeurs. Derrière les murs de Monseigneur, il y a des enfants venus d'ailleurs ou bien nés ici, comme Myriam, née à Paris. Derrière les murs de Monseigneur, il y a le couloir n°8, le couloir de la victoire. Enveloppée de bleu, de blanc, de rouge, Myriam croque sa médaille en or.

Fatima Mandir, une gagnante sur terre battue

(février 2011)

A un peu plus de deux mois du prochain Roland-Garros qui est l'événement majeur de la saison de tennis sur terre battue, on s'interroge encore sur la présence française sur le terrain mais aussi dans l'arbitrage. A Pau en tout cas, **Fatima Mandir** s'y prépare.

Intéressons-nous au parcours déjà exceptionnel de cette très jeune arbitre qui est née et a grandi dans le quartier de l'Ousse-des-Bois. Son père, travailleur du bâtiment marocain, est arrivé ici lorsqu'il avait 18 ans. Fatim, comme on l'appelle, et ses quatre frères et soeurs, ont grandi dans la cité, en vivant à la marocaine, mais elle ne se sent pas concernée lorsque les médias évoquent les questions d'intégration. Elle se sent totalement française, une Française riche de deux cultures. Sa banlieue, elle l'aime et elle ne comprend pas la réputation qu'on lui fait. A l'âge de huit ans, elle découvre le tennis depuis la fenêtre de sa chambre lorsque Fête le mur, l'association de Yannick Noah, a fait venir ce sport dans son quartier. Ali El Karmani, l'entraîneur local, a vite repéré cette fillette qui se précipitait sur les pelouses pour regarder les entraînements avec des yeux pétillants d'envie. Lorsqu'Ali l'a invitée à prendre ses raquettes, elle a tout de suite accroché. A chaque heure libre qu'elle pouvait avoir, elle venait sur le court pour jouer et la gamine était très douée. A onze ans, elle gagne ses premières compétitions dans les tournois locaux. A quinze ans, elle est initiée à l'arbitrage. Sérieuse, rigoureuse, calme, elle en a toutes les qualités indispensables. A seize ans, elle découvre Roland-Garros où elle réussit son examen d'arbitrage de niveau A2 qui lui permet en 2008 d'officier comme juge de ligne aux Internationaux de France.

(*Fatim*, ici en 2008, Prix de l'Arbitrage)

Elle a alors 17 ans lorsqu'elle juge des stars comme Séréna Williams, Novak Djokovic, Rafael Nadal et Gaël Monfils. Imaginez l'intensité de son émotion ! Sa pensée allait alors pour ses parents qui étaient devant leur télé à Pau. "Oui, je suis fière de moi. Arbitrer un tournoi international lorsqu'on a 17 ans, que l'on est une fille d'origine marocaine qui a grandi dans une cité, ce n'est pas banal !", déclare-t-elle au journaliste de *Sélection du Reader's Digest* qui lui consacre un grand sujet dans le numéro de février 2011. Fatima Mandir n'a pas encore vingt ans et, tout en faisant la priorité à ses études d'économie et de gestion à la faculté de Pau, elle rejoint l'équipe des éducateurs de Fête le mur et elle initie les petits de 6 à 8 ans; elle partage sa passion et elle continue d'arbitrer. Elle espère une fois encore aller à Roland dans quelques semaines.

Mohamed Belkacemi, le civisme contre le cynisme

(mai 2011)

C'est sa façon de rendre ce qu'il a reçu. Mohamed Belkacemi occupe à la Fédération Française de Football une fonction de conseiller technique sur une mission de développement du futsal, du football d'entreprise, du football en milieu carcéral et du football des quartiers. Cela fait plus de quinze ans que cet ancien footballeur amateur de Montreuil, de Villecresnes et du Paris FC officie pour le "football diversifié" et pour le football comme facteur d'insertion. Il a créé des relations de confiance avec de grandes entreprises et avec l'opération "Un but pour l'emploi, un but pour la vie", il a permis à de nombreux jeunes d'accéder à l'emploi. Mohamed ("Momo") est un formateur. Il forme les Animateurs de Football des Quartiers (AFQ). Chevalier de l'Ordre National du Mérite, il a reçu cette distinction pour son action exemplaire en faveur de la jeunesse française des quartiers. En novembre 2010, il a assisté à la FFF à des débats visant à mettre en place des mesures qui prenaient le contre-pied de sa pratique et de ses actions. Il a estimé que se taire serait une complicité. Il en a fait part aux autorités fédérales, de la manière qui lui semblait

alors la plus efficace et utile. Six mois plus tard, son intervention lui a explosé en pleine figure. Le témoin devenait coupable ! On l'a appelé "taupe", on a dit qu'il réglait des comptes personnels, on l'a accusé d'avoir désacralisé la maison fédérale et ses dirigeants si monochromes. Il aurait dû recevoir au contraire une nouvelle médaille du civisme.

Le rêve olympique de Hayri Simsek [706]

(juillet 2012)

Hayri Simsek, Franco-turc de 31 ans, ambitionnait de participer pour la première fois aux Jeux paralympiques en natation. Devenu paraplégique lors d'une mission au Kosovo, ce grand sportif raconte son ascension fulgurante en tant que sportif de haut niveau. Ce militaire détaché aux sports, déjà vice-champion du monde de natation au Brésil, puis médaillé de bronze à Eindhoven au championnat du monde de 2010 et vice-champion d'Europe, a découvert la natation "par hasard", après avoir été blessé lors d'une mission au Kosovo où il perd l'usage de ses deux jambes. "Je suis arrivé à Orléans en 2007, et j'ai commencé à aller à la piscine simplement pour me remuscler le dos sur les conseils des médecins" explique-t-il, car, comme ces derniers lui diront, "on est porté par l'eau, (on peut) reprendre le sport tranquillement". Après plus de deux ans et demi d'arrêt et une paraplégie, Hayri Simsek rencontre Frédéric Delpy, le chef de bassin, handicapé de naissance, médaillé olympique et champion du monde, qui le lance dans l'aventure. Hayri Simsek commence à s'entraîner avec lui et les progrès sont rapides: "le premier championnat, je l'ai fait en 2008", explique-t-il. Quatre ans plus tard, Hayri suit toujours des entraînements intensifs, "de deux heures quotidiens ou bi-quotidiens (...), mais je peux aussi faire de la préparation physique à côté, aller en salle, faire du rameur pour la cardio, et j'ai aussi un gros suivi kiné".

Une relation particulière avec la Turquie

Né dans une famille mixte, d'un père turc et d'une mère française, Hayri Simsek a de solides attaches avec la Turquie et considère cette double appartenance comme "une chance'. Le sportif essaye de "passer au moins une fois par an une petite semaine à Istanbul" dans la famille de son père restée là-bas. Regrette-t-il de devoir nager derrière la bannière tricolore ? "Non, parce que je suis né en France, j'ai grandi en France, je ne peux pas choisir entre la Turquie et la France, les deux sont mon pays", dit-il. Lorsqu'il s'est engagé, il a dû abandonner la nationalité turque, mais "le haut niveau, a-t-il expliqué à Zaman France, je le fais d'abord pour moi, pour les gens qui me connaissent (...), ils sont contents, ils vont me suivre aux Jeux".[707]

[706] portrait par Maud Druais, *Zaman France*

[707] Le rêve olympique de Hayri Simsek, qui s'était particulièrement préparé pour la course-phare du 50m, s'est arrêté brutalement à la suite d'un contrôle antidopage positif à un diurétique effectué en juin qui l'a écarté de la sélection. Le nageur affirme n'avoir rien à se reprocher. Fréquemment victime de vomissements, il n'arrive pas à se nourrir normalement et prend un complément alimentaire reconnu

Audrey Tcheuméou, de la Sablière à l'Olympe

(août 2012)

Elle est née à Bondy en 1990. Elle jouait au foot dans son quartier quand un copain l'a fait entrer pour la première fois dans un dojo à l'âge de 14 ans. Deux choses lui ont plu: elle battait des garçons et quand elle perdait, elle ne pouvait s'en prendre qu'à elle-même. Le mental d'Audrey Tcheuméo est hors norme. Il faut dire qu'elle vient d'un milieu familial très sportif: sa mère a évolué avec l'équipe nationale de handball du Cameroun et son père avec l'équipe de football des Lions indomptables. Elle est aussi la cousine de l'heptathlonienne Antoinette Nana Djimou, sixième aux Jeux de Londres. Audrey, elle, a fini médaillée de bronze au judo (-78 kg). Le journal *Le Parisien* est allé cette semaine du côté de Villemomble prendre le pouls de son club et de sa ville.

" - Vous savez, Audrey vit une histoire d'amour avec ce club, confie Jean-Jacques Pietraszewski, président du club de judo de Villemomble, où Audrey Tcheuméo a débuté sur les tatamis il y a 7 ans seulement. - Elle a tellement apporté au club que nous étions à la fois fiers mais aussi tristes pour elle, face à sa déception immense d'avoir perdu en demi-finale. La voir sortir du combat en pleurs, ça nous a mis un coup à tous. Elle nous a envoyé un texto pour s'excuser de n'avoir pu faire mieux. Audrey Tcheuméo espérait une médaille d'or, qui aurait été logique pour une championne du monde en titre. Mais, solide, elle sut rapidement se remobiliser pour aller chercher le bronze. En fin de journée jeudi (2 août 2012), la jeune femme séchait ses larmes et commençait à savourer sa médaille olympique.Comme par mimétisme, les quelques 25 Villemomblois - judokas ou pas- venus l'encourager ont vite laissé la fierté reprendre le dessus. - Elle a eu le mental pour finir sur une victoire, admire le maire de la ville, Patrice Calméjane (UMP), présent à Londres, c'est tout de même énorme pour une ville de taille moyenne comme la nôtre. Nous formons des champions. La ville promet une grande célébration de sa célèbre sportive, la semaine prochaine, avec les gamins du club, les proches et les amis. La jeune femme, qui habite désormais un appartement à 50 m du dojo municipal, prendra peut-être aussi le temps d'aller à la rencontre des jeunes du quartier de la Sablière, à Bondy, le lieu où elle a grandi et où elle retourne souvent. - Audrey, on l'attend pour fêter ça avec nous! assure Abdoulaye, un gamin rigolard de la cité. "[708]

Nikola Karabatic avant la tempête
(août 2012)

C'est au printemps 1984 à Nis (ex-Yougoslavie) que naît Nikola, fils de Bradko, footballeur croate, et de Radmila (dite Lala), alors étudiante en médecine. La famille s'installe en 1988 au treizième étage d'une tour de la Cité de l'Ill à Strasbourg. Le petit Nikola ne se plaisait pas dans cette école maternelle de la Robertsau, ne comprenant pas le français et surtout préférant jouer avec un ballon ou une balle de tennis. La première fois qu'il est arrivé, sans licence, au club de hand, avec son petit short rouge et son bandeau, il sautillait comme un cabri. C'est à Colmar où sa famille a déménagé que Nikola a sa première licence de hand en 1990, à l'âge de six ans. Les entraîneurs à l'époque pressentaient déjà de bonnes dispositions du gamin. Deux ans plus tard, c'est dans la région de Montpellier que la famille emménage. A Frontignan, Nikola était un élève brillant, toujours premier de sa classe. C'était un gagneur. A quinze ans, Nikola a tous les traits d'un phénomène. Il s'inscrit en sports-études à Nîmes. Ses coéquipiers d'alors voient bien que l'adolescent est sans aucun doute pour eux meilleur que tous les mecs qui évoluent en D2 ! En très peu de temps, il monte de l'équipe de France jeunes à la A sans passer par les juniors ! Alors qu'à Pampelune, lors de la finale aller de la Ligue des Champions, l'équipe était à la dérive, c'était ce "gamin" de 19 ans qui allait lui sortir la tête hors de l'eau, par son seul talent, son courage. Niko part ensuite en Allemagne, à Kiel, pour rejoindre l'un des plus grands clubs du monde. Le directeur

---

internationalement. Il a demandé une analyse de ce produit. Le 26 septembre 2012, nous apprenions que Hayri était blanchi. Il aurait pu participer aux Jeux !

[708] Source : *Le Parisien*

sportif du club, également d'origine croate et ami du père de Nikola, voit en lui le meilleur joueur du monde, indispensable dans une équipe de haut niveau. En 2009, Nikola Karabatic revient à Montpellier avec un statut de superstar. Le 11 mai 2011, Bradko, le père de Nikola, décède. Nikola vit au côté de sa mère Lala et de son frère Luka à Castelnau-les-Lez. Le 12 juillet 2012 à Londres, en finale des Jeux Olympiques contre la Suède, Nikola Karabatic marque le premier but. Soixantième minute, la France est championne ![709]

Sashina et Teshana Vignes-Waran en tricolore

(octobre 2013)

Le Stade Pierre de Coubertin rêvait d'un exploit pour l'Alsacienne qui affrontait le 24 octobre 2013 l'ex-numéro un mondiale pour la huitième de finale des Internationaux de France de badminton. Son soutien frénétique et la hargne de l'aînée des soeurs Vignes n'auront pas suffi. Sashina est forcément un peu déçue. Elle aurait tant aimé remercier par une victoire son pays d'adoption, la France, après sa naturalisation obtenue le 21 août 2013, qui faisait suite à trois refus depuis 2004. Teshana, sa soeur, est devenue française ce même jour: "Jouer en sachant que dans le dos de mon maillot, il y a écrit France, c'est énorme !" s'est-elle exclamée. Lorsque Sashina a ouvert la boite aux lettres du petit immeuble de Koenigshoffen, quartier de Strasbourg où elle habite, elle a explosé de joie: "ça y est, je suis chez moi !". Ce pays qui est devenu le leur, la France, elles en maîtrisent parfaitement la langue. En juin, elles avaient manqué des tournois majeurs parce qu'un fonctionnaire malveillant avait douté de la véracité du CDI qu'elles détiennent avec l'ASPTT de Strasbourg. Maintenant elles peuvent se préparer pour les Jeux Olympiques de Rio.

Sashina a commencé le badminton à l'âge de huit ans, en Malaisie. Dans ce pays, le bad est le sport national. Elle s'est très vite prise de passion pour la raquette et le volant, y consacrant tout son temps libre. En 2003, l'entraîneur de l'ASPTT Strasbourg était en stage à Kuala Lumpur. Les parents Vignes-Waran lui ont fait découvrir le pays. De retour à Strasbourg, il invita Sashina et Teshana en France, à la demande de leur père, leur proposant de les entraîner. Pendant cinq ans, elles vont partager une chambre de 20 m2 au CREPS. Inscrite dans un lycée international, elles poursuivent des études brillantes. Teshana est maintenant à l'INSEP à Paris. Sashina est restée à Strasbourg. Elles se sont retrouvées le 15 octobre dernier; la Fédération française de badminton a organisé ce jour là une grande réception pour fêter leur naturalisation. Les deux soeurs pouvaient se souvenir de cette première fois où elles ont posé le pied sur le sol français. C'était en décembre 2003. Elles ont été saisies par la magie de la neige, du marché de Noël et par la chaleur de l'accueil en Alsace. Là serait désormais leur vie. Leur nom à consonance française n'était-il pas déjà comme un signe du destin ?

[709] portrait avec le précieux concours du journal *L'Equipe*

L'échappée belle de Blel Kadri

(juillet 2014)

Setti Kadri est une mère courage. L'épicière de Bourrassol (quartier de Casselardit à Toulouse) a élevé seule ses quatre garçons: Rafik, Mehdi, Kader et Blel, nés en deux accouchements ! Quand les jumeaux Blel et Kader ont eu cinq ans, elle leur a acheté un vélo pour Noêl. A partir de ce moment, Blel n'a plus jamais détourné le regard de son vélo. Blel a fait une scolarité très correcte parce que s'il ramenait des mauvaises notes à la maison, il était privé de vélo ! Setti ne pardonnait rien et n'acceptait aucun échec de la part de ses garçons.

L'été, Setti prenait sa Renault 19 pour partir en vacances vers Narbonne avec les quatre enfants, les bagages et le vélo de Blel. Le matin, Blel prenait le vélo de très bonne heure et sa mère le suivait en voiture pour ses contre la montre improvisés, pendant que les trois autres garçons dormaient encore. Blel n'allait jamais à la plage; il préférait rouler. Le vélo faisait partie de la famille. Blel a touché un peu à tout, foot, natation, musculation, mais il a tout arrêté après ses premières courses, par peur des blessures. Quand il est entré au CREPS, son entraîneur est venu voir Setti: "Couscous, tajine, etc. tout ça, y en a plus !" Mais, en regardant le Tour à la télé, Blel alignait les paquets de chips et les boites de camemberts. Setti a fini par les cacher et mettre des livres sur les étagères de l'épicerie là où Blel avait pris l'habitude de chiper les chips. Dès qu'il a mis les pieds au CREPS, le Toulousain avait décidé de passer professionnel et de courir un jour le Tour de France. Setti le regrette un peu: Blel n'a jamais vécu de période d'ado, comme ses frères. Il n'a jamais fait de bêtises, n'a jamais redoublé. Il a eu son bac, il a fait la fac. Il réussissait tout ce qu'il entreprenait mais il n'a jamais eu de jeunesse. Il ne fait pas la fête, ne s'amuse pas. Il s'entraîne. Il n'est pas intéressé par l'argent, juste par le plaisir de gagner. Il préfère la coupe à la prime. Le jeune coureur Blel fait toujours très attention aux ordonnances du médecin, allant vérifier chez le pharmacien que tout est autorisé et s'en assure encore sur internet, contrôlant même la cuisine de sa mère qui met beaucoup d'épices et de cumin dans les plats.

Un sport de riche pratiqué par des pauvres

Blel a vu le jour le 3 septembre 1986 à Bordeaux avant de passer à Cenon les six premières années de sa vie, jusqu'au divorce de ses parents, tous deux d'origine algérienne. Blel prit le nom de famille de sa mère, Setti Kadri. Son père, Embarek, est carrossier à Bordeaux. On l'appelle Jimmy, parce que ses copains disaient de lui à l'adolescence qu'il ressemblait à Jimi Hendrix. Jimmy suit son fils à la télé en se faisant beaucoup de souci. Il y a tellement de chutes dans le vélo ! Blel a commencé par le VTT avec le club du Mirail. Puis il a eu la chance que son meilleur copain au collège fasse du vélo en club. C'est le père de ce copain qui a pris Blel en main, remarquant ses aptitudes physiques, son goût pour l'attaque et son sens de la course. A Toulouse, dans le quartier, tout le monde s'intéresse plutôt au rugby. Dans les quartiers, on est plutôt branché foot. Les

gamins se moquent des cuissards du cycliste et Blel, au début, est gêné de s'épiler les jambes comme les filles. Le cyclisme est un sport qui s'inscrit dans des histoires familiales et régionales. Les jeunes d'origine maghrébine ne sont pas dans cette tradition et préfèrent taper dans le ballon et puis ça coûte cher de posséder un vélo. "Le cyclisme est un sport de riche pratiqué par des pauvres" dit Raymond Poulidor.

Des beaux et des mauvais jours

En 2007, Blel courait avec l'équipe d'Albi au Trophée des Bastides. Après 20 kilomètres de course, il éclabousse de toute sa classe le final de l'épreuve avec la difficile montée du Rogas et le mur de la côte de Mules qui se termine au sommet de Dolmayrac. Sous une pluie fine, dans la bonne échappée, Blel s'enfuit seul, sans susciter de réactions de la part de ses adversaires. Emmenant un train d'enfer, il augmente encore son avance dans la dernière difficulté de la journée pour ne plus être inquiété jusqu'à l'arrivée, décrochant son premier bouquet de la saison sur les terres de sa copine, Audrey. En 2008, le Toulousain participe aux Mondiaux Espoirs à Varèse en Italie. Lancé dans le sprint, il chute contre les barrières.

C'est en 2009, sept ans après avoir été élu Vélo d'Or Cadet par *Vélo Magazine* que Blel Kadri est passé professionnel et en cinq ans il n'a jamais quitté AG2R la Mondiale où il a trouvé un véritable esprit d'équipe et un grand sens du collectif. Il participe à son premier Tour de France en 2011, réalisant enfin son rêve, franchissant le Tourmalet en 3e position. Setti a installé une télé au magasin pour suivre les étapes. En mars 2012, Blel est victime d'une grave chute lui causant une fracture du crâne et de l'omoplate.

(le moment où Blel déclenche l'attaque le 12 juillet 2014, *photo Didier*)

Le grand jour de sa vie est arrivé ce samedi 12 juillet 2014. Parti avec un groupe de cinq coureurs dès le départ de Tomblaine près de Nancy, il lâche ses compagnons d'échappée dans les premiers lacets des cols vosgiens et finit seul devant tous les cadors du peloton, endossant du même coup le maillot à pois du meilleur grimpeur. A deux jours de la Fête Nationale, il est le premier Français à inscrire une victoire d'étape dans le Tour 2014.

De Laila à Floria, l'éblouissante semaine des Bleu(e)s
(août 2014)

La Marseillaise a été le tube de l'été à Zurich du 12 au 17 août. Tout a commencé ce premier jour des Championnats d'Europe d'athlétisme où "la doyenne", Laila Traby (35 ans) et sa jeune coéquipière, Clémence Calvin, toutes deux Provençales, ont franchi presque ensemble la ligne d'arrivée du 10 000 mètres pour grimper l'une et l'autre sur le podium. Elles ouvraient le compteur des 23 médailles récoltées en cinq jours par la France, première au final au classement féminin des nations et seconde au général. Quelle belle semaine conclue par un feu d'artifice, la

remontée fabuleuse de Floria Gueï dans la dernière ligne droite pour donner l'or au relais du 4X400 le dimanche ! Un grand moment d'histoire de la France qui gagne.

Du désert du Sahara aux remparts d'Avignon

Dans la famille H'matou de, l'athlétisme est dans les gènes. Le père de Laïla dirige la Ligue régionale dans cette ville du Sahara, son petit frère a longtemps couru pour le Maroc, tout comme sa soeur, avant de venir s'installer en France. A l'Institut du sport de Rabat, la spécialité de Laila était le 800 m. La jeune sportive a d'abord connu la galère des sans-papiers à son arrivée dans la région d'Avignon où elle s'est mariée puis a mis au monde deux petites filles, Laetitia et Johanna qui ont aujourd'hui 8 ans et 3 ans et qui sont ses premières supportrices. A la plus jeune, Laila Traby avait promis de ramener de Zurich une médaille, elle l'a fait ! Pendant des années, la coureuse de fond avait surchargé son calendrier pour satisfaire les attentes à la fois de son pays d'origine, le Maroc, et celles de son pays d'adoption, la France.

Cela a pu nuire à une carrière pourtant déjà brillante. En obtenant récemment enfin la nationalité française et en suivant les conseils de son entraineur de Martigues, elle a pu se fixer de nouveaux objectifs. En mars 2014, elle est devenue championne de France de cross et en août, elle obtient ce podium européen qui enfin la fait connaître auprès du grand public, après des années d'anonymat et de sacrifices.

"*Il faudrait lui ériger une statue*"

C'est le commentaire à chaud de Patrick Montel lorsque Floria a franchi la ligne. Partie en quatrième position après le dernier relais, on lui donnait peu de chances de revenir sur le trio de tête, loin devant. C'était compter sans un mental qui cette fois-ci allait être sa force. Elle fonce sans se poser de question, sans pensée parasite, remonte sur ses adversaires, en passe une, puis deux avant de se jeter sur la ligne, en tête d'un genou, pour une médaille en or, à offrir aux copines, à offrir à la France. Née à Nantes en 1990 de parents ivoiriens, c'est dans cette ville qu'elle a grandi avant de rejoindre Lyon puis Lille où elle est aujourd'hui licenciée. Sa course du 17 août 2014 est un incroyable exploit qui conclut avec beauté la semaine extraordinaire d'une équipe de France éblouissante. L'évidence de la "diversité" des talents et des personnalités ! La Francequi gagne.

Les belles histoires des jeux

(août 2016)

L'homme et le cheval

Entebbe de Hus est un étalon hannovrien de grande lignée à la superbe robe bai brun (presque noir) et pangaré. Taillé pour les Jeux, le diamant du haras de Nogent-le-Rotrou a brillé à Rio où il a remporté, monté par Karim Laghouag, le concours complet par équipe (équipe composée de Nicolas Astier, Thibaud Vallette, Mathieu Lemoine et Karim Laghouag). Onze ans dont six passés au côté du cavalier français, Roubaisien installé depuis 2008 dans le Perche où il dirige une écurie avec sa compagne Camille Lafitte. Si Karim a des racines familiales du côté de Boussaâda en Algérie, où le Nordiste est allé une seule fois pendant son enfance, il a grandi dans le Nord. Il a découvert l'équitation à l'âge de huit ans en passant ses vacances d'été chez son oncle, Pierre Defrance, éleveur installé dans le Loiret, organisateur d'évènements équestres internationaux et coach. Deux des médaillés olympiques de Rio (Karim et son grand ami Mathieu Lemoine) ont été formés dans les écuries de Barbereau à Sandillon.

La médaille olympique des cavaliers français, tant espérée, n'est pas le fruit du hasard mais celui d'un long travail de préparation et l'ingrédient principal dans ce sport qui se joue à deux, la monture et son guide, est la complicité qui s'établit entre l'homme et le cheval.

(*Karim et Entebbe*)

Chacun apprend à connaître l'autre. La communication est gestuelle: chaque mouvement est un message adressé à l'autre. La confiance doit être totale. Elle doit être "aveugle". Pour la tester, Karim Laghouag prend ce mot au pied de la lettre, il bande les yeux du cheval pour développer son écoute, canalisant son énergie et sa concentration. La proximité est importante pour établir cette communion entre l'homme et l'animal. Le box d'Entebbe est à quelques mètres de la maison de Karim. Le cavalier monte son cheval tous les jours. Les apprentissages sont répétés jour après jour. Il faut la plus grande patience et une pleine écoute mais, au final, la communion est totale. L'effort est non seulement accepté par l'animal mais recherché: "Il faut être très habile pour que le cheval ait envie de nous donner. Si on grille des étapes, on perdra cette étincelle qui peut faire la différence pour rivaliser avec les meilleurs", analyse Karim.[710]

Ensemble, l'homme et le cheval ont gravi les échelons. A 41 ans, Karim Laghouag n'a pas connu que des moments de joie: il s'est fracturé le bassin en 2000 avant de connaître un grave accident de moto huit ans plus tard. A chaque fois, il a fallu se relancer. De reour de Rio avec la médaille d'or autour du cou, l'homme et le cheval portent l'un sur l'autre un regard attendrissant: "cet animal est génial", dit l'un; "cet homme est bon", pense l'autre. Depuis l'âge de huit ans, se souvient le champion olympique, il n'avait plus pleuré. Là, les larmes ont coulé, des larmes de joie.

Un couple olympique: Inès Boubakri et Erwann Le Péchoux[711]

L'esprit des Jeux

La gymnaste sud-coréenne Lee Eun-Ju a 17 ans. Elle n'avait que 9 ans quand Hong, son aînée de dix ans, est devenue la première gymnaste nord-coréenne médaillée, avec l'or décroché au saut de cheval, à Pékin en 2008. Cette performance l'avait alors beaucoup impressionnée. Alors lorsqu'elle l'a rencontrée pour la première fois à Rio, elle a voulu faire un selfie avec elle sur son

[710] interrogé par Eleonore Vanel, pour *France Télévisions*
[711] Lire l'article de Farid Achache, envoyé spécial de *RFI* à Rio

téléphone portable. La réaction ne s'est pas fait attendre du côté politico-médiatique, car les deux pays voisins sont en guerre et les communications sont totalement coupées. La jeune athlète du Sud n'y voyait pourtant aucun mal: "On se mélange avec les autres athlètes, on se salue, alors pourquoi est-ce que nous, Sud-Coréens et Nord-Coréens, on ne pourrait pas le faire aussi ?". Thomas Bach, le Président du Comité International Olympique, a dû intervenir en soutien, en soulignant "ce beau geste", illustration parfaite de l'esprit olympique.

Le grand jour des Fidji

Nous étions encore le 11 août à Rio et déjà le 12 à Suva, la capitale des Fidji. L'archipel du Pacifique Sud (Océanie), composé de 322 îles (dont 110 sont habitées), a connu le plus grand jour de son histoire, en anéantissant les Britanniques (43 à 7), en finale de la compétition olympique de rugby. Une allégresse indescriptible a envahi le pays bien avant le coup de sifflet final, synonyme de première médaille olympique pour les Fidji. Des cris, des larmes de bonheur et la fête partout dans les rues, envahies par la foule en liesse. "Jamais l'esprit fidjien n'avait été élevé aussi haut. Jamais auparavant n'avions-nous été une aussi grande nation", s'est exclamé le Premier Ministre. Pour cette petite nation de 900 000 habitants, cette victoire est vraiment un évènement historique. Le pays, qui a connu quatre coups d'Etat en 30 ans, avait besoin d'une force unificatrice. Le rugby à VII le lui a apporté et a fait la magnifique démonstration que, peu importe la petite taille, le manque de ressource et tous les autres handicaps, un petit pays peut damer le pion aux grandes nations. C'est aussi cela l'esprit des Jeux. Cette victoire vivra très longtemps dans la mémoire de tous, en particulier dans celle des enfants.

De la favela à l'or olympique

Les cariocas étaient tous là pour soutenir l'enfant du pays dont le parcours fabuleux pourrait inspirer plus d'un producteur de cinéma. "Seul Dieu sait ce que j'ai souffert et enduré pour arriver jusqu'ici", a-t-elle gravé sur sa peau. Rafaela Silva, 24 ans, a grandi à "la Cité de Dieu", la plus grande favela de Rio, perchée sur les hauteurs de la ville. La judoka (-57 kg) a conquis, lundi 8 août 2016, avec autorité l'or olympique - le premier titre du Brésil lors de "ses" Jeux, dans une ambiance digne d'un stade de football. La jeune femme a battu la numéro un mondiale. Pendant tout le combat, le tatami tremblait. Elle ne pouvait pas décevoir tous ces gens qui étaient venus pour elle. Durant l'hymne brésilien, Rafaela était émue aux larmes. Il faut dire qu'avant ce grand jour, elle a côtoyé plus d'une fois la mort, la pauvreté, la guerre des gangs. "Il n'est pas normal pour un enfant de voir quelqu'un mourir devant lui", confiait-elle récemment dans un entretien au quotidien brésilien *0 Globo*. Le judo lui a changé la vie. Dans l'adversité, elle s'est forgée un caractère de combattante qui fait merveille sur les tatamis. "Que quelqu'un comme moi qui vient de la Cité de Dieu et a commencé le judo à 5 ans comme une plaisanterie, devienne championne olympique, c'est inexplicable, a-t-elle expliqué. Si tous les enfants ont un rêve, ils doivent penser qu'il se réalisera".

On pourrait vous parler aussi d'**Emilie Andeol** (Marcheprime puis Champigny-sur-Marne, médaille d'or de judo) chantant la Marseillaise en sanglots et de tant d'autres belles histoires de ces Jeux...

Les petites phrases

"Ce n'était pas moi dans le but. J'étais comme hors de mon corps, je n'ai jamais connu un tel moment de grâce" (**Laura Glauser**, gardienne remplaçante de l'équipe de France de handball)

"Les rêves sont accessibles. Croyez en vos rêves" (**Estelle Moselly**, ingénieure et boxeuse française, de père congolais et de mère ukrainienne, championne olympique, couple en or avec son mari **Tony Yoka**)

Majlinda Kelmendi, l'étoile du peuple kosovar[712]

Peja est une petite ville à l'ouest du Kosovo, à l'histoire très ancienne (connue sous le nom de Pescium sous l'Empire romain, Ipek sous l'empire ottoman). La guerre avec la Serbie (mars 1998 à juin 1999) a fortement endommagé la ville: plus de 80 % des maisons partiellement ou totalement détruites. La ville eut encore à subir les violences interethniques de 2004. C'est là qu'est née, en 1991, et qu'a grandi Majlinda Kelmendi. On la prénomma ainsi en raison du mois de sa naissance, mai.

Les premières années de sa vie, elle les a passées cloîtrée chez elle pour se protéger de la guerre qui faisait rage. Après la guerre, en 1999, alors qu'elle avait 8 ans, elle a franchi pour la première fois, en compagnie de sa soeur aînée, la porte du modeste dojo de la ville, construit au pied de la montagne Rugova. Son entraîneur est un grand judoka, six fois champion de Yougoslavie, mais écarté de la sélection olympique des Jeux en raison de son origine kosovare. Militant actif de l'Armée de libération du Kosovo, il n'était pas peu fier quand, en 2016, sa brillantissime élève Majlinda a porté le drapeau national kosovar à la cérémonie d'ouverture, pour la première présence du pays aux Jeux.

On peut penser qu'elle est pour beaucoup dans le fait que le 9 décembre 2014, après vingt-deux ans de refus, le CIO accepte enfin de reconnaître le petit Etat, indépendant depuis 2008, comme le 205e comité national olympique: "Le CIO ne pouvait pas nous ignorer éternellement, commente-t-elle, ils savent qu'il y a ici la double championne du monde. Je dois avoir des droits et

[712] d'après l'article du *Monde*, 7 août 2016

pouvoir représenter mon pays." C'est auparavant sous le maillot albanais qu'elle avait dû concourir: "Vous vous sentez vraiment inférieure aux autres athlètes quand tous ceux de votre catégorie ont le nom de leur pays inscrit dans le dos, alors que c'était inscrit Albanie ou FIJ (ndlr, Fédération Internationale de Judo) pour moi, jusqu'en 2012", s'offusque-t-elle alors, imposant après les Jeux de Londres d'inscrire les trois lettres KOS sur son dossard. Plusieurs pays, dont la Turquie, ont fait des ponts d'or qu'elle a toujours refusés, malgré la situation difficile de son pays et de sa famille.

A 25 ans enfin, la petite judoka (1,61 m) a décroché la médaille d'or olympique des moins de 52 kgs à Rio, en représentant son pays. Tout autre métal aurait été vécu pour elle comme une déception. Ses adversaires connaissent sa force mentale. "Cette fille, c'est un engin, elle est très puissante, assure la Française Priscilla Gneto, mais ce qui fait sa plus grande force, c'est sa détermination. Elle ne lâche jamais rien."

Yusra Mardini, sauvée par la nage[713]

Il y a un an, la nageuse de 18 ans a failli mourir en mer Egée en tentant de fuir son pays, la Syrie. Elle avait quitté avec sa soeur Sarah leur maison de Damas détruite par la guerre et fait étape dans un camp de réfugiés au Liban avant de tenter la traversée de la Méditerranée. Embarquée avec vingt autres réfugiés dans un bateau pneumatique, tombé en panne de moteur en pleine mer, la jeune fille a sauté à l'eau avec sa soeur. "Nous n'étions que quatre à savoir nager", dit-elle. Alors que l'embarcation de fortune, prévue pour sept, prenait l'eau, et que les passagers priaient le ciel, les deux filles ont remorqué le bateau. "J'avais une main attachée à la corde du bateau, explique-t-elle, pendant que mon autre main et mes deux jambes étaient en action. Trois heures et demie dans de l'eau froide. Votre corps est comme tétanisé. Je ne sais pas comment décrire ça. Sans nager, je n'aurais sans doute pas survécu."

Vingt-et-un jours plus tard, les jeunes filles ont été accueillies dans une caserne de réfugiés à Berlin. Premier réflexe pour les battantes qui s'entraînaient sept fois par semaine en Syrie: trouver une piscine. Yusra est repérée par l'entraîneur du *Wasserfreunde Spandau 04*, Sven Spannekrebs, qui décèle un grand espoir pour les Jeux de Tokyo en 2020. Mais la nageuse brigue sa place directement pour Rio, dans l'équipe olympique des réfugiés. Pari gagné, puisqu'elle remporte sa série du 100m papillon.

"Je veux donner de l'inspiration aux gens. Je suis ici, c'est la preuve que tout le monde peut y arriver aussi."

---

[713] sources: *laparisienne* et *le site du CIO*

Nafissatou Thiam à volle petrol[714]

Etudiante en géographie de 21 ans, Nafissatou Thiam a renversé la hiérarchie mondiale de l'heptathlon, dans un stade presque vide, à 23h15 passées. Après six épreuves, et contre toute attente, c'est la jeune Belge qui menait la compétition, devant la Britannique Jessica Ennis Hill, championne olympique en titre. Il restait encore le 800m et pour emporter l'or, Nafissatou Thiam, nettement moins forte que son adversaire sur le 800, ne devait pas terminer à plus de 9,5 secondes. Et 9,5 secondes, c'était précisément la différence entre les meilleures performances des deux athlètes sur la distance. Après la course, Nafissatou l'a racontée aux quelques journalistes encore présents: "Je savais qu'essayer de la suivre, ce n'était pas une bonne option. Elle est beaucoup plus rapide que moi, j'allais me griller et terminer à genoux. J'ai essayé de partir sur mon rythme , je suis passée en 1'4'' au 400, c'était ce que je devais faire. Et puis tout donner dans les 200 derniers mètres. Pendant toute la course, je ne l'ai pas lâchée des yeux, pour ne pas laisser trop d'écart. Quand elle a franchi la ligne, j'ai commencé à compter dans ma tête." Elle a terminé 7,5" derrière Ennis Hill, lui permettant de préserver 35 petits points d'avance. Une fois que j'ai passé la ligne, je savais que c'était bon. C'est vraiment bizarre. Avant le 800m, j'étais totalement calme, alors qu'il y a eu plein de 800 sans aucun enjeu où je perdais totalement mes moyens. Et là, c'était la médaille d'or et j'étais tellement calme !"

C'est sa mère qui a initié Nafissatou à l'athlétisme. Elle-même heptathlonienne, elle concourt encore en vétéran. Quant à elle, les Belges l'attendaient au mieux pour 2020. Mais, en voyant cette gamine, comme frappée par la grâce, déglinguer pendant ces deux jours, l'un après l'autre, ses records personnels, on pouvait se frotter les yeux. A la hauteur, elle fait un bond à 1,98 m, record du monde en heptathlon. Après la longueur, elle commence à se dire qu'un podium est possible. Au javelot, blessée au coude avant Rio, elle ne savait pas si elle pourrait concourir. La Française Nana Djimou est venue lui parler: "Je lui ai dit: la seule chose qu'il te reste à faire, c'est lancer, quitte à t'exploser le coude. Peu importe, derrière, t'auras la médaille." Nafissatou Thiam: "J'ai fait beaucoup d'exercices à l'échauffement, mais j'ai tout de suite que ça faisait mal. J'ai préféré stopper directement, j'ai décidé de ne pas faire de courses d'élan complètes, et tout garder pour le premier essai, pour essayer de lancer sans la douleur. C'est ce que j'ai fait, et il est vraiment parti très loin. Après ça, ça a fait très mal, mais le javelot était déjà parti, donc c'était pas grave !" (elle se marre).

Enfin, voilà le 800m, le coup de tonnerre, elle n'en revient toujours pas: "Quand je dis que je suis championne olympique, les mots me paraissent trop gros." Et puis lui vient un léger effroi sur ce qui va l'attendre après:

"On m'a dit que beaucoup de gens en Belgique m'encourageaient. J'espère que dans les moments les plus durs, ils seront aussi là. Je suis toujours jeune. Même si j'ai fait quelque chose de bien aujourd'hui."

[714] d'après *Libération*

Fu Yanhui brise les tabous[715]

Sur le bord de la piscine olympique de Rio, elle se désole: "Je crois que je n'ai pas bien nagé aujourd'hui. J'ai l'impression d'avoir laissé tomber mes coéquipières." "Des douleurs d'estomac ?", lui demande la journaliste de la CCTV, la chaîne nationale chinoise. Elle répond du tac au tac: "C'est parce que mes règles sont arrivées hier, donc je me sens particulièrement fatiguée." Par cette simple phrase qui, le lendemain, allait déchaîner les réseaux sociaux, la jeune nageuse chinoise, 20 ans, brisait un tabou dans le monde du sport: les athlètes femmes qui ont des cycles menstruels pouvant fortement affecter leurs résultats se sont jusqu'ici toujours autocensurées et soumises au silence. C'est d'autant plus remarquable que cette parole est venue d'une sportive venant d'un pays où la résistance culturelle est particulièrement ancrée sur ce sujet. Très difficiles à trouver dans le commerce en Chine, les tampons y sont considérés comme pouvant provoquer la perte de la virginité. Huit décennies après les premières ventes de tampons aux Etats-Unis, seulement 2 % des Chinoises les utilisent. Même en Occident, cette question reste un tabou et aucun chercheur ne s'est penché sur les effets des règles sur les performances. "Avec des athlètes comme Yanhui, le silence va enfin être brisé", apprécie ainsi Marisa Kabas, la journaliste qui couvre notamment les questions de sexualité pour le magazine américain *Fusion*.

Femmes de défis

(décembre 2009)

L'argent fait leur bonheur. Au retour de Nankin, après les Championnats du monde de handball, la jeune équipe de France féminine savoure ce beau parcours qui a été le sien en ce fameux mois de décembre 2009. Cette équipe est la rencontre magnifique de talents capables de défier les montagnes. La montagne russe a été franchie une fois, en match de poule, et la deuxième, en finale le 20 décembre, elles ont tout juste lâché trois petits buts de différence, autant dire une bagatelle. La bataille fut belle et au bout, une belle médaille d'argent, qui appelle une victoire plus grande encore demain. Rendez-vous à Londres 2012 !

(Allison Pineau, bingo !)

Allison ne lâche rien

Dés que Bingo a la balle en main, tout son corps d'apparence frêle se met en mouvement, virevolte, saute, court, se tend, se détend. Ses moyens physiques sont hors normes. Dés que Bingo entre dans le match, la pépite se met à briller. A vingt ans à peine, la gamine de la banlieue

[715] d'après un article de Lucie Geffroy

parisienne qui joue aujourd'hui à Metz ne lâche rien. Le hand est un jeu. La gamine, Bingo, joue mais la pro, **Allison Pineau**, n'aime pas perdre. Les points, il faut aller les chercher et elle part au combat. Ne rien lâcher.

Amandine crève l'écran

La gracieuse d'Aubenas rêvait sa vie. Maintenant elle vit son rêve. Son père est footballeur (gardien de but) mais sa mère adore le hand. A 23 ans, Doudou crève l'écran dans sa cage, comme papa. Et elle a le secret de la victoire : toujours croire en soi, prendre du plaisir et sur le terrain, à l'entraînement comme au match, toujours travailler. **Amandine Leynaud** est vertueuse et elle aime ce proverbe malien qui dit : "*Le chemin le plus court pour aller d'un point à un autre, ce n'est pas la ligne droite, c'est le rêve*".

(Amandine Leynaud, le rêve dans les yeux)

Amélie, le pivot

L'histoire d'Amélie se situe quelque part dans la banlieue lyonnaise, du côté de Vaulx-en-Velin. Cette sportive de très haut niveau a un DESS de Sociologie mention développement local, qu'elle compte bien exploiter, en travaillant dans le domaine de la politique de la ville et en s'engageant dans le milieu associatif. Dans l'équipe de France, **Amélie Goudjo** (Amel) est pivot. La Lyonnaise a la tête sur les épaules. Elle a appris le travail, la patience. Elle a appris le plaisir, le plaisir de "la gagne".

Audrey révèle ses éclats

Le coach Olivier est un bon joaillier et Audrey a tout du bijou qu'il faut polir pour qu'il révèle tous ses éclats. Le coach Olivier est un bon vigneron et Audrey a tout du bon cru qu'il faut bonifier à température. La Francilienne **Audrey Deroin** a la tonicité, la puissance et le sens du jeu qui font des merveilles sur le terrain. Elle a aussi l'abnégation qui fait les champions. Elle est une vraie championne !

Blandine gère sa vie

Blandine est originaire de Firminy et Saint-Etienne. **Blandine Dancette**, 21 ans, prépare un BTS d'assistante de gestion PME-PMI, ce qui ne l'empêche pas de faire déjà un beau parcours avec l'équipe de France de handball et avec le HBC Nîmes. Sa rigueur sur le terrain comme dans sa vie lui ouvre les portes du succès, dans le sport comme dans la vie.

Camille la gazelle

Camille est une gazelle, comme le nom du quartier d'où elle vient. Avant le hand, elle a patiné et dansé. Elle a débuté le hand à 14 ans, il y a dix ans, à Nîmes. Et c'est là qu'elle a toujours

joué avant d'arriver à Metz en 2008. **Camille Ayglon** est fan de Nadiya, la chanteuse. Nadiya avait été sportive de haut niveau avant d'être chanteuse. La compétition l'aide aujourd'hui dans sa vie d'artiste. Et Nadiya dit de Camille: "*Je sens en elle la même force intérieure qui la pousse à se dépasser*". Un beau compliment !

(La force intérieure des handballeuses françaises)

Claudine brille sur le parquet

La Fédération de judo regrette encore le départ de Claudine. La Fédé de hand se félicite de l'avoir accueillie. Pour passer des tatamis au parquet, la gamine de Mantes-la-Jolie a suivi les conseils de son prof de collège. Clo a l'intrépidité de ses 19 ans mais la lucidité et la fiabilité d'une grande professionnelle. Dans le monde du handball, **Claudine Mendy** est un phénomène rare. Terriblement douée !

Cléopâtre impériale

Cléo la Mulhousienne a commencé son parcours sportif de haut niveau à Strasbourg puis à Besançon avant de rejoindre le pôle professionnel de Issy-les-Moulineaux. A vingt ans, **Cléopâtre Darleux** a rayonné dans ses buts en seconde mi-temps de la finale de Nankin. Impériale!

Katty danse sa vie

Katty a quitté le soleil de la Martinique pour s'installer en Normandie. La Seine-Maritime sera le havre de son ambition. Puis elle migre encore, vers la Lorraine cette fois. A Metz, **Katty Piejos** a emporté avec elle les accras, les brochettes de lambi, le rhum Hardy. "*L'exil excite ses sens*". Kathy aime la vie et la vie le lui rend bien. Elle est toujours à fond, aussi bien quand elle danse que quand elle joue. Mais son jeu est une danse. C'est peut-être là son secret.

Mariama, la mouche du coach

L'été dernier, Maya regardait le temps passer au lendemain d'une opération du genou. Mais le coach, Olivier Krumbholz, a cru en elle, persuadé que la force de son tempérament et son potentiel rare allaient vaincre tous les obstacles. Native de Dakar, lorsqu'elle met le maillot bleu, **Mariama Signaté** a "l'envie". A 24 ans, il n'est plus question pour la Nïmoise, licenciée en psychologie, de laisser passer le temps. A Nankin, Mariama a été dans tous les coups gagnants. Bintibé est fière de sa marraine.

Marion, que du bon !

Pour ne rien regretter, il faut savoir tout donner. **Marion Limal**, la Dijonnaise, 22 ans, donne tout. Elle est persévérante, combative. Et la victoire est au bout.

Paule au destin d'étoile

Avec sa mère arrivée du Cameroun au début des années 80, **Paule Baudouin** a une relation fusionnelle. Avec Stella, sa grande soeur, elle a déjà déjoué tous les pièges de la vie. De l'Afrique maternelle et de la banlieue parisienne, Paule garde un tempérament. Sa vie est une bagarre. Ses entraîneurs ont su canaliser son énergie et son fichu caractère. Ils ont su la guider vers l'excellence, vers son destin d'étoile, vers son objectif, cette fameuse finale du Championnat du monde.

(Paule Baudouin, un destin d'étoile)

Raphaelle qui brille

Sur son sapin de Noêl, Ruffy accroche une guirlande bleu, blanc et rouge. Cette licenciée STAPS, native de Besançon (Maîche), collectionne les beaux (et parfois moins beaux) souvenirs avec l'équipe nationale. **Raphaelle Tervel** voulait aller à Bora Bora. Elle s'est retrouvée à Bera Bera. Au pays basque, elle a appris le métier. A la cafét', on veut toujours écouter les conseils de Ruffy. Même Olivier Krumbholz écoute toujours les conseils de Ruffy.

Siraba poursuit sa route

De Dreux à Nankin, la ville des Championnats du Monde 2009, il y a un chemin que Siraba a suivi sans jamais se tromper. Dans la vie comme sur le parquet, elle est épanouie. **Siraba Dembelé** est une féline. Elle en a le charme, irrésistible. Elle en a le sens de l'attaque, aux aguets, et toujours prête à bondir. Elle en a la noblesse. En défense, rien ne passe, quand Siraba est là. A la relance, tout explose, quand Siraba bondit.[716]

Rebonds

(août 2008)

De Roxana Maracineanu hier à Venceslas Dabaya aujourd'hui, ils sont la France qui donne le meilleur de ce qu'elle a : le Lensois Nordine Oubaali, le Rémois Mahieddine Mekhissi-Benabbad, le Hémois Daouda Sow, le Bisontin Khedafi Djelkhir, ou encore Gwladys Epangue, de Saint-Maur, née à Clichy-la-Garenne, et les autres...

L'équipe de France engagée à Pékin a fait briller nos couleurs aux Jeux Olympiques. Pour **Hongyan Pi** et pour **Yi-Fang Xian**, parce qu'elles ont leurs origines dans cet immense Empire du

[716] d'après www.femmesdedefis.com, photos Cabrol, FFH

Milieu, leur présence aux Jeux revêtaient une portée affective forte, représentant fièrement le pays qui a accueilli leur talent dans le respect profond d'un autre pays, celui où elles ont grandi et appris, leur sport, la vie. Pour **Daouda Karaboué**, l'enfant d'Abidjan, devenu à Montpellier le meilleur gardien du championnat français de handball, et pour **Assia El Hannouni**, l'athlète aveugle, qui portera le drapeau au défilé des Jeux paralympiques, le terrain comme la vie sont faits de rebonds. Merci de nous avoir fait rêver !

Au service

Et ping et pong. Depuis l'âge de sept ans, **Xian Yi-Fang** a le regard rivé sur la table. Son jeu d'enfant, c'est le tennis de table. Tous les soirs après la classe, elle se rend dans son club de Baoding, à trente kilomètres au sud de Pékin. Son père, ingénieur dans l'automobile, et sa mère, qui dirige une agence immobilière, ont une fille unique, comme c'est la règle en Chine, et comme 30 millions de Chinois elle pratiquera ce sport numéo un dans ce vaste pays. Pour percer dans cette marée de pratiquants, il faut du talent, beaucoup de travail... et se faire repérer par les détecteurs de talents. C'est ce qui s'est produit lorsqu'elle a eu douze ans. Elle a alors intégré le centre d'entraînement de Hebei. Elle s'y révèle plutôt douée puisqu'avec son équipe, elle remporte un titre de Championne de Chine junior. Mais au moment de passer senior, elle se voyait barrée dans sa progression par une concurrence très forte. Elle avait quelques copines en France (en Normandie) et à l'âge de 19 ans, elle s'envole pour Evreux. Les premiers pas en France furent difficiles et Yi-Fang pleurait tous les jours. Elle apprend le français et continue à progresser dans son sport avec son club actuel du Grand Quevilly. Xian Yi-Fang a obtenu la nationalité française en 2005.

En août 2008, elle accède à son rêve, participer aux Jeux Olympiques et qui plus est, dans son pays d'origine, un pays qui est toujours dans son coeur. A Pékin (Beijing), elle retrouvera des concurrentes qu'elle a connues lorsqu'elle était adolescente. Elle ne jouera certes pas la médaille mais elle fera son maximum. Elle sait qu'elle sera très regardée en défendant les couleurs de la France, au moment de fêter ses 31 ans le 20 août, pendant les Jeux.

L'as du volant

Pi, comme 3,14. Elle aussi fille unique, elle aussi Chinoise d'origine, elle aussi bourrée de talent. Hongyan (c'est son prénom) est née le 25 janvier 1979 à Chong Qing, dans le Sichuan. Son père était mineur au puits de charbon comme la plupart des habitants de cette ville. Elle était un enfant frêle. Sa mère voulait qu'elle fasse du sport pour prendre un peu de force et, dans l'école que fréquentait la petite fille, on pratiquait le badminton. Devenant assez vite l'une des meilleures de sa province, Hongyan a alors rejoint le centre national d'entraînement de Beijing (Pékin). Dés lors, plus d'études, c'était tout-badminton, le surentrainement à la chinoise et toutes les opportunités offertes jusqu'à ce que... on lui dise qu'elle était trop petite, qu'elle ne réussirait jamais, qu'elle devait retourner dans sa province. C'était en 1999. Elle n'avait pas encore 20 ans. C'est alors qu'elle décide de partir. Elle s'envole pour le Danemark. Elle prend des cours intensifs... d'anglais. Des entraîneurs français lui proposent de venir en France en 2003. La France est un pays qui l'avait toujours fait rêver. Paris...

Toute nouvelle tricolore - naturalisée française en 2004 -, Pi Hongyan est sélectionnée pour les Jeux d'Athènes mais peut-être trop de pression, une blessure à la cheville, elle échoue dés le premier tour. Et les succès arrivent enfin. A l'INSEP, elle se fait remarquer par sa gentillesse, sa simplicité. La fillette fragile du Sichuan est devenue la star du badminton français mais une star appréciée, qui signe beaucoup d'autographes, qui s'est convertie en moulin à paroles, qui adore cuisiner. Pi Hongyang joue aujourd'hui pour l'Union Saint-Bruno de Bordeaux. Elle a invité ses amis à partager sa cuisine avant de s'envoler pour Pékin où, c'est décidé, elle fera mieux, beaucoup mieux qu'à Athènes. Hongyan est en pleine confiance.[717]

Coeur d'Afrique

" *Si le mouton ne mord pas, cela ne veut pas dire qu'il n'a pas de dents* ". **Daouda Karaboué**, gardien de l'équipe de France masculine de handball, respecte toujours l'adversaire. Né à Abidjan en 1975, Doudou, comme l'appellent ses partenaires, en impose dans les buts avec ses 1,98 m et ses 95 kg, mais avec soixante sélections en équipe de France, c'est par ses qualités techniques dans les cages, où le meilleur gardien de la saison 2007-2008 est quasi-irréprochable, que Doudou se révèle comme un expert de la petite balle. Et en dehors du terrain, Doudou est aussi un bel exemple de générosité. En 2006, il a créé l'association *Coeur d'Afrique* dans le but d'aider les gamins ivoiriens à pratiquer le handball dans de bonnes conditions. DK Coeur d'Afrique réunit des fonds pour envoyer du matériel à Abidjan, construire un terrain à côté d'une école et peut-être un jour monter un club. Doudou est un homme de coeur, heureux de vivre et de partager et reste toujours d'une profonde humilité. La grosse tête, connais pas !

[717] source : portrait par Raphaël Sachetat, du magazine Badzine

Daouda Karaboué est arrivé en France en 1984 à l'âge de dix ans. Vivant seul sur la Côte d'Azur, avec son père en Côte d'Ivoire, sa mère et sa soeur aux Etats-Unis, il a appris la vie au gymnase de Mandelieu, sous la protection de responsables du club local qui ont accueilli à bras ouverts ce surdoué du ballon. En 1993, Daouda se dirige vers Montpellier et son centre de formation. C'est avec Montpellier qu'il va se propulser vers les sommets. Cet Ivoirien naturalisé français rêvait de Pékin depuis longtemps. Mi-juillet, il a appris sa sélection, il peut maintenant rêver de faire une belle compétition avec tous ses potes de l'Equipe de France.

La reine Assia

Née en 1981, Assia El Hannouni a découvert à 16 ans qu'elle était atteinte d'une maladie incurable, la rétinite pigmentaire, et elle est aujourd'hui quasiment aveugle. Originaire de Dijon, elle a passé toute son enfance à Chenôve. En 1999, âgée de 18 ans, elle se lance dans l'athlétisme pour ne pas s'enfermer dans sa cécité et sa timidité. Elle rejoint Paris pour intégrer les structures de l'INSEP et vit à Saint-Maurice (Val de Marne). A Athènes, elle est devenue la reine des Jeux en étant sacrée quadruple médaille d'or aux Jeux paralympiques, aux 100, 200, 400 et 800 m.

Assia El Hannouni court le 800 m, parfois avec guide, et souvent sans guide, avec les valides. En "valide", elle obtient aussi des résultats de haut niveau. Elle court en aveugle, ne voyant que l'ombre de ses concurrentes, et fonce droit devant vers la victoire.

A 27 ans, Assia sera à Pékin le porte-drapeau français des Jeux paralympiques. Et pour la première fois, les primes accordées par le Ministère des Sports seront les mêmes pour les valides et les paralympiques. Elle compte bien affoler le chrono et les compteurs du Ministère.

Assia El Hassouni ne fait pas que courir, elle a aujourd'hui une autre passion : le journalisme, qu'elle a découvert sur les plateaux de télévision... et elle est de moins en moins timide.

Le meilleur d'eux-mêmes

La Marseillaise a tardé à se faire entendre aux J.O., où la France est la championne des médailles d'argent. **Venceslas Dabaya** fait partie des heureux "vice-champions". Né à Kumba au Cameroun en 1981, "Vence" offre sa médaille à son père et à ses deux frères prématurément disparus. Son père l'avait encouragé avant sa mort à pratiquer l'haltérophilie. Il lui avait dit : "Donne le meilleur de toi-même". En 1999, Vence quitte le Cameroun pour la France. Sa première année sera sans-papiers mais quatre ans plus tard la France lui accorde la nationalité française. Cette année-là, en 2004, Venceslas Dabaya portait à Athènes le drapeau camerounais. Aujourd'hui , il est militaire de l'armée française et il donne à la France la première médaille olympique en haltérophilie depuis 1936 ! Venceslas Dabaya n'est pas le seul "franco-camerounais" de la délégation française, avec la handballeuse **Nina Kanté**, la judoka **Gévrise Emane**, le kayakiste **William Tchamba**, la taekwondiste **Gwladys Epangué**... et plusieurs athlètes de talent comme **Martial Mbandjock** (né à Roubaix), **Issa-Aimé Nhthepe** (l'architecte) et **Antoinette Nana Djimou Ida** (de Montreuil). Quant au jeune **Teddy Tomgha**, il a réalisé les minima... trois jours trop tard et il regarde les Jeux devant sa télé mais est un grand espoir pour l'avenir. Tous portent fièrement les couleurs françaises.

Benjamin Boukpeti, kayakiste et médaillé de bronze, franco-togolais, est consacré ! Le Toulousain, étudiant en Master 2 de gestion dans la ville rose, qui porte les couleurs du Togo, a trouvé son bonheur sur le bassin de Pékin et quand il est gai, il en casse sa pagaie ! Les Togolais ou franco-togolais de Pékin peuvent prendre exemple sur sa détermination: les athlètes **Florence Ezé** ou la Parisienne **Sandrine Kangni-Thiébaud**, vice-championne de France.

Les franco-sénégalais ne sont pas en reste. Les judokas **Gisèle Mendy** et **Hortense Diédhiou** brillent à Pékin. Est-ce difficile d'avoir la fierté de son pays d'origine en même temps que celui de son pays d'accueil et de vie ? Le boxeur **Daouda Sow** a la réponse à ses poignets. A sa main droite, il porte un bracelet aux couleurs du Sénégal et à sa main gauche un bracelet aux couleurs de la France.

La très talentueuse nageuse et championne du monde française en 1998, **Roxana Maracineanu** est aujourd'hui la non moins brillante consultante en natation pour *France Télévisions*, *Europe 1, L'équipe* (et quelle plume !), les *DNA*,... Elle avait été interrogée par nous à ce sujet, alors que cette Mulhousienne allait sur notre proposition à la rencontre des lycéens alsaciens pour "*le mois de l'autre*".

Roxana est arrivée en France à l'âge de huit ans, venant de sa Roumanie natale. Son père, en transit en France avec sa famille de retour d'une mission professionnelle en Algérie, a pris le risque d'un exil (au départ de façon "irrégulière") en France pour fuir le régime Ceaucescu. La jeune Roxana en Roumanie ne nageait pas, elle était patineuse artistique ! Pour elle, la question de "l'intégration" ne s'est jamais posée, tellement celle-ci a été naturelle et sa passion pour la natation jusqu'à la consécration suprême n'a pu que la favoriser. La France est toute en elle, jusqu'à en être parfois chauvine, mais la Roumanie a toujours une grande place dans son coeur, la place qu'on accorde à sa famille, ses souvenirs d'enfance, la place de l'intime... Roxana Maracineanu reste un bel exemple pour tous.

Les anonymes se font un nom

Pendant que les stars tombent dans le gouffre de leur notoriété et dans les affres de la pression médiatique, les anonymes, "venus de nulle part" (dixit la presse), qualifiés de la dernière heure, remplaçants, ignorés par tous... se font leur place au soleil brouillé de Pékin. Des lutteurs et agents de sécurité dans le civil, les frères **Guénot**, ont ouvert le bal.

Un boxeur, **Nordine Oubaali**, met tout ce qu'il a dans le ventre et franchit les obstacles les uns après les autres. Un gymnaste, **Thomas Boubail**, se met dans sa bulle, accumule de l'énergie et l'exprime le jour J, son jour J.

Tout a commencé quand...[718]

Mahiéddine Mekhissi-Bennabad y croyait tellement fort - battre les Kenyans sur leur terrain de jeu, mettre du métissage sur le podium du 3000 m steeple - qu'il l'a fait et avec la manière (un Rémois peut en cacher un autre). Ils ont tous des points communs : ils ne lâchent rien, ils croient en eux, ils ont construit leur destin pas à pas, loin des caméras, ils sont la France qui gagne, qui n'est pas toujours celle que l'on croit. Bravo !

Tout a commencé lorsque le centre de recrutement des mines Françaises à fait escale au Maroc. Devant une queue d'attente de plusieurs kilomètres, mon père, Azzouz, a alors saisi sa chance et s'est présenté au centre. Il savait qu'il jouait là non seulement sa destinée mais aussi celles de plusieurs membres de sa famille qui comptaient sur son soutien. Au centre, chaque personne était pesée et auscultée de la tête aux pieds. A l'époque le problème de mon père était son poids. Alors pour forcer le destin il dissimula des billes de plomb dans sa poche. Le médecin qui l'examina ferma les yeux sur son petit stratagème et permit à mon père de réaliser son voeu.

En chemin pour la France, c'est son rêve qui devenait réalité! Arrivé au camp de travailleurs situé à Sallaumines dans le Pas-de-Calais, c'est avec la neige qu'il a rendez-vous... Elément naturel encore inconnu pour mon père, il décida d'en remplir son sac. Quelques minutes plus tard en ouvrant son sac, il sourit en comprenant que la neige comme beaucoup de choses autour de lui étaient nouvelles. Tout était à faire, tout était à reconstruire dans ce pays inconnu! C'est au contact d'autres travailleurs immigrés que mon père se rassura : il n'était pas le seul à se retrouver perdu dans un nouveau monde. Trés rapidement, il devint une pièce maîtresse pour sa communauté en devenant l'interprète du camp. Il avait appris le français durant son enfance en travaillant dans des usines françaises installées durant la colonisation. Refusant alors de ne communiquer qu'à l'aide de gestes, il fit l'effort d'apprendre la langue de Molière. Ses efforts lui servirent tout au long de sa vie. Afin de mieux connaître les gens de sa communauté et pour apporter sa contribution, il proposa ses services en tant que coiffeur. Par ce biais, il se rapprocha des plus fragiles et des plus nostalgiques du pays pour leur apporter soutien et réconfort. Bel homme et pourvu d'un certain charisme, il se fit rapidement une place au sein de la jeunesse française qu'il commença à fréquenter. Il aima profondément cette jeunesse qu'il trouvait accueillante et altruiste...[719]

Courir pour vivre

(mai 2008)

Mais qu'est-ce qui fait courir les Ethiopiens ? A quelques semaines maintenant de l'ouverture des Jeux Olympiques de Pékin et de l'épreuve-reine du marathon, c'est la question que nous nous sommes posée. Et au Puy-en-Velay, Melek Kocabicak a rencontré l'ancienne marathonienne de haut-niveau **Emebet Gebre-Ab**. Le 23 mai 2008, elle était à Saugues (Haute-Loire) pour une grande soirée de convivialité, dans le cadre de l'opération *Solidarité Com'une* avec son association **Mama Ethiopia**. Mais qu'est-ce qui fait courir Emebet ? Elle est de ceux et celles qui vont jusqu'au bout de leurs projets, de ceux et celles qui savent que le don et la solidarité sont les véritables ferments de nos sociétés. Elle est de ceux-là, Emebet, et par sa détermination touchante, elle parvient à convaincre et à prendre avec elle des bénévoles tout aussi dévoués, pour

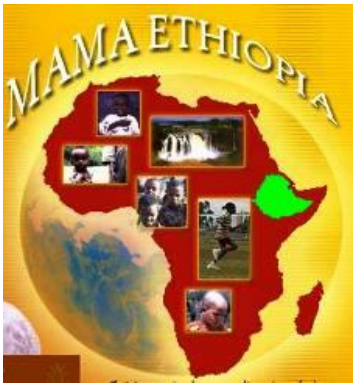
[718] lu sur le blog de Nordine Oubaali, boxeur français, dix-sept frères et soeurs, tous boxeurs !
[719] à suivre sur le blog de Nordine Oubaali

les mener au large de l'Ethiopie. Voyage au cœur d'un projet, rencontre avec Emebet Gebre-Ab, présidente de *Mama Ethiopia.*

"*Donner avec amour et sincérité n'est jamais perdu...* " C'est ainsi que l'association dévoile son projet, et donne le ton. Pas question de susciter de la pitié pour un peuple, pas question de promouvoir la culture d'un pays sans y mettre le pied, mais agir et savoir donner. La majorité des bénévoles s'est rendue en Ethiopie.

Connaître le pays pour mieux aider ses habitants, cela peut paraître logique, sauf que là c'est évident. Le local est petit, les cartons s'entassent, l'espace est étroit mais les projets n'en sont pas moins grands : construire un orphelinat équipé d'un stade, telle est l'ambition de l'association.

Créée en 2002 au Puy en Velay, *Mama Ethiopia* s'est très vite démarquée par son originalité : mettre la course à pied au cœur de son action. Quiconque a participé à un marathon sait à quel point la course est le point fort de nos amis africains. Emebet n'est pas en reste : coureuse dès son plus jeune âge, marathonienne de haut niveau, elle n'hésite pas à affirmer aujourd'hui que le sport et la course lui ont sauvé la vie.



"*Aller de l'avant, sans se retourner, regarder droit devant soi...*"

Emebet est très jeune lorsqu'elle quitte son village natal. Cette période est douloureuse et les mots sont encore difficiles à trouver. Ses yeux brillent, elle marque des pauses et laisse place à un soupir, à un regard vague qui semble s'éloigner...mais qui revient aussitôt pour affirmer qu' " *il faut croire aux effets du temps et attendre, laisser le temps au temps*". Pourtant Emebet a essayé un autre moyen : l'écriture pour thérapie, mais la plume s'est obstinée à freiner le flot des mots. Plus sage sera de laisser le temps faire son œuvre.

Elle monte dans un train à Addis Abeba, sans connaître sa destination, pourvu qu'elle parte. Son jeune âge ne freine pas sa détermination, bien au contraire. La jeunesse a cela de déconcertant qu'elle ne mesure pas toujours le danger qui pèse sur certaines situations. Après avoir fui d'un centre d'accueil, et avoir trouvé refuge dans deux foyers différents, c'est auprès d'une famille de Djibouti qu'Emebet trouve un certain réconfort, mais temporaire lui aussi. Il faut partir, encore plus loin, quitter le pays. La vie est dure pour une très jeune femme en Ethiopie, la souffrance est telle qu'aucun son ne sort de sa bouche. Son silence intrigue son entourage mais attire la bienveillance, on veut aider cette jeune fille qui a dû traverser tant d'épreuves. Emebet a

certainement eu de la chance durant cette première période, elle avoue elle-même qu'il aurait pu lui arriver le pire. On avait décidé pour elle de l'envoyer aux Etats-Unis, sa famille d'accueil avait la possibilité de lui offrir ce voyage et de se charger de son séjour là-bas. Mais les démarches sont bien trop longues. Ce n'est pas outre-atlantique que la jeune Ethiopienne atterrit, c'est au-delà de *mare nostrum*, c'est en France, à Paris d'abord, en Haute-Loire ensuite, à la Chambertière précisément.

Là commence une autre vie. Emebet vit auprès d'un homme et de sa mère. De cette union naît Edith en 1983, qui, vingt-cinq ans plus tard, fait preuve de la même générosité. Emebet étouffe dans cette vie, privée de vraie liberté, alors elle se réfugie une fois de plus dans sa passion : la course. "*C'est comme un traitement, c'est mon seul remède*". Courir, fuir, éviter que le passé ne la rattrape, aller de l'avant pour chasser les mauvaises idées. Ce nouvel environnement est bien curieux pour Emebet, la seule africaine des environs. Elle s'installe ensuite quelques kilomètres plus loin, à Yssingeaux.

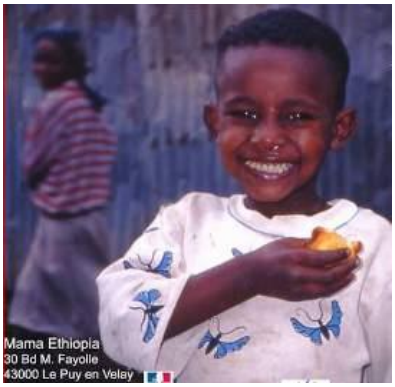
" *J'ai toujours eu la chance de rencontrer des gens qui m'ont tendu la main...*"

La séparation d'avec son mari marque une nouvelle étape, il faut absolument trouver du travail et être autonome. C'est alors que ses talents la révèlent : très douée pour les travaux manuels, Emebet frappe à plusieurs portes et exige qu'on lui laisse une chance de faire ses preuves. C'est dans le textile qu'elle trouve son premier travail : " *si je ne cours pas, il faut que je travaille*", l'important pour elle est d'éviter les temps morts, éviter de penser à ce qui lui est arrivé, s'occuper et travailler sans relâche. Il fallait bien du courage, aurait-elle mieux vécu dans une grande métropole ? Pas si sûr : "*atterrir dans un coin un peu isolé a été à la fois mon bonheur et mon malheur*". Yssingeaux a été pour elle le lieu des vraies rencontres, celles qui changent une vie, celles qui font que votre vie prend une direction plutôt qu'une autre, celles qui vous marquent à jamais. C'est là qu'Emebet fait la rencontre de Florence Barrot, qui la soutient et qui sera une véritable amie. Emebet travaille ensuite à Monistrol. Son employeur se rend compte assez vite de ses qualités et de ses compétences. On veut l'envoyer dans une école de stylisme : "*j'adorais dessiner, couper, coudre*" Elle fait beaucoup de déplacements, ne cesse de courir, mais refuse de quitter ce lieu et ces gens qui l'aident à se reconstruire. En 1993 naît sa seconde fille, Bethel.

Pendant tout ce temps, Emebet fuit les questions. Pour éviter les interrogations sur sa vie, elle n'hésite pas à dire qu'elle a perdu sa famille : "*je voulais tellement oublier que j'ai eu de véritables trous de mémoire*". Elle fait un vrai blocage, et ne parvient plus à parler l'amharic, difficile quand il faut, en plus, apprendre une nouvelle langue et se familiariser avec une nouvelle culture. Très vite se pose la question de sa régularisation. Les démarches pour devenir française sont longues, Emebet ne s'était pourtant jamais posé la question, elle était éthiopienne, voilà tout. En attendant que ses démarches aboutissent, on lui trouve du travail à l'hôpital d'Yssingeaux, où le contact avec les personnes âgées est l'occasion rêvée pour elle de donner : de l'attention, de l'affection, de l'écoute. Elle le dit elle-même, non sans émotion : "*pour quelqu'un qui a besoin de*

donner, c'est une vraie thérapie; j'ai découvert un nouveau monde". Emebet se lie d'amitié avec la directrice de l'hôpital, qui l'aidera à exprimer sa souffrance.

(Emebet et sa fille Edith)



(affiche de l'association

"*A raconter ses maux souvent on les soulage*" (Corneille)

Emebet tombe malade et se fait hospitaliser. Etait-ce inévitable ? L'épuisement l'avait rendu si faible. La situation anormale de son analyse sanguine intrigue son médecin, et la directrice de l'hôpital. Ses proches la soutiennent, tous pressentent le moment où elle va enfin crever l'abcès : Emebet vide son cœur, et soulage enfin son âme. Elle avoue la raison de sa souffrance depuis tant d'années : elle a laissé son enfant en Ethiopie.

La décision est prise de faire venir son enfant, qui avait déjà tellement grandi. Mais le jeune homme qu'il est devenu a du mal à s'intégrer dans cet environnement qui lui semble hostile. Un an, Emebet aura essayé pendant un an. Mais son fils souffre, et culpabilise de faire souffrir. Peut-on vraiment forcer quelqu'un à s'intégrer dans un pays qui lui est étranger ? Est-il possible de tout recommencer ? Le temps aide-t-il vraiment à refermer toutes les blessures ? Il repart en Ethiopie, bien que la décision soit déchirante pour Emebet. Avec le recul, elle estime que c'était certainement mieux ainsi. Elle l'a aidé à s'en sortir là-bas, et continue d'être présente pour lui.

Venir en aide aux enfants orphelins d'Ethiopie

Emebet est la dernière d'une famille de trois enfants, trois filles. L'aînée a cinq enfants, qu'elle a élevés seule auprès de sa mère. La deuxième a sept enfants, mais le malheur frappe sa famille en 2002 : elle meurt, de même que son époux, d'une maladie sur laquelle Emebet aura mis plusieurs années à mettre un nom, le sida.

Conseillée et soutenue par son ami, Emebet entreprend une longue procédure d'adoption. Avant même de se décider à adopter, elle fait de son possible pour aider ses neveux et nièces en se rendant parfois en Ethiopie, en les aidant à se scolariser ou pour les aînés à suivre des formations. Les deux plus jeunes sont scolarisés dans une école française en Ethiopie, avant d'être adoptés par Emebet et de venir en France : Lenesil, 15 ans aujourd'hui, et Mhedere, 10 ans. Cette nouvelle épreuve aura permis à Emebet de mieux comprendre les enjeux d'une adoption pour l'enfant concerné, et pour la famille d'accueil. Elle explique qu'elle a toujours vécu dans la générosité, et que dans sa famille on a toujours donné. Savoir donner pour donner. "*Il faut aider ceux qui en ont besoin à un moment donné, il faut leur tendre la main pour les aider ensuite à s'en sortir*". Emebet refuse l'assistanat, ce qui explique en grande partie la logique des actions mises en place par l'association qu'elle préside.

L'association *Mama Ethiopia*, créée en 2002 et reconnue comme ONG depuis 2005 en Ethiopie, a mis en place un système de parrainage. Pour Emebet, les familles qui adoptent n'ont pas toujours conscience de ce que cela implique. C'est pourquoi le parrainage permet d'aider un enfant chez lui, dans son pays, dans son environnement et auprès des siens. Emebet en parlerait pendant des heures, et on l'écouterait très volontiers.

Afin de contribuer à améliorer les conditions de vie des enfants des rues, des orphelins et des enfants atteints par le sida, l'association compte réaliser à Adama (ville située à 90 km au sud d'Addis Abeba dans la région d'Oromo) un orphelinat pouvant accueillir environ 300 enfants, une crèche, une école de huit classes pour scolariser en priorité les enfants de l'orphelinat, un centre de formation et un centre de soins. Emebet et les bénévoles ont réussi à obtenir le soutien d'athlètes prestigieux, tels que Derartu Tulu et Hailé Gebre Sélassié.

"*Que le paradis existe ou non, il est préférable de faire de bonnes actions*" (proverbe éthiopien)

L'association participe à de nombreuses manifestations sportives. Les organisateurs du *Marathon de la Rochelle* accueillent les membres de l'association par la mise à disposition d'un stand. Tout au long du dernier marathon (23 - 25 novembre 2007), une collecte de baskets a été mise en place. Ce sont 900 à 1000 paires de baskets qui ont été récoltées. Elles seront envoyées prochainement en Ethiopie à l'intention des clubs sportifs et distribuées également aux nécessiteux.

(Emebet en course)

D'autres actions humanitaires sont également organisées régulièrement, telle que l'opération *Solidarité sans frontières d'âge*, qui a pour objectif de permettre aux personnes âgées et à des élèves de donner de leur temps pour la concrétisation de certains projets ou travaux à l'intention des enfants d'Ethiopie. L'écriture, le dessin, la couture, le tricot, ou encore la création de vêtements à l'intention des nouveaux nés, la fabrications de jeux divers pour enfants, ce sont autant de petites activités qui permettent à ceux qui le souhaitent de contribuer à leur manière au projet. Initié en 2007, il s'est soldé par une rencontre intergénérationnelle au Puy en Velay le 18 mars dernier, où seniors et enfants, sans frontières d'âges, ont oeuvré solidairement pour l'Ethiopie.

"*Avec l'esprit et le cœur ouvert, on vit*", c'est ce que dit un proverbe éthiopien, et Emebet l'incarne parfaitement. Son histoire est singulière, douloureuse mais touchante. Emebet parle, les paroles lui sont revenues, et elle parlerait désormais pendant des heures de son projet associatif. Elle avoue qu'elle n'a pas complètement soigné son mal, mais elle reconnaît avec intelligence et une grande humilité que sa vie était condamnée à ne pas suivre une trajectoire linéaire. Elle espère que son histoire pourra aider d'autres jeunes femmes à comprendre certaines choses, et se consacre aujourd'hui à ses enfants, à *Mama Ethiopia*. Un coureur peut se vanter d'aller vite, il ira toujours de l'avant, mais Emebet sait désormais que quelques retours en arrière sont parfois nécessaires.[720]

---

[720] Portrait, par Melek Kocabicak ; site internet de l'association http://www.mama-ethiopia.com

II

Reliance

"*Dans le monde agité que nous vivons, il est bon qu'une catégorie de gens puisse tenir pour nous ce rôle précieux d'éveilleurs. Ils sont des bougies qui s'allument au fur et à mesure que le doute s'épaissit.*" (Malek Chebel, 1953 – 2016)

Leila Alaoui, le choc

(janvier 2016)

Au lendemain des attentats du 13 novembre 2015 à Paris, Leila Alaoui disait ceci[721]: "J'évolue beaucoup dans les milieux issus de l'immigration, je vais souvent dans les banlieues et je suis très choquée de voir toute cette jeunesse française, musulmane, en quête d'identité. Certains de ces jeunes Français qui finalement ont perdu toute idéologie sont tombés dans les griffes de l'extrêmisme. Comment ce dernier arrive-t-il à endoctriner tellement d'esprits aussi faibles en France ? N'avons-nous pas aussi créé cela ? Je dis ça en tant que Française: n'avons-nous pas créé une jeunesse perdue, sans identité et qui se sent stigmatisée ? Existe-t-il une idéologie de gauche pro-musulmane qui puisse les faire aller de l'avant ?

Malheureusement, nous n'avons que des islamistes qui leur offrent une telle idéologie à laquelle ils se sentent appartenir. Je crois que la France a une part de responsabilité dans cette jeunesse qui part au devant du terrorisme, même si ce qui s'est produit est injustifiable. Les jeunes vivent dans un monde islamophobe où il n'y a pas d'opportunité économique et où ils ont grandi dans des ghettos. Ils vivent dans un monde où ils n'ont pas les mêmes chances que les autres. Donc il faut ouvrir les yeux et avant tout arrêter d'associer terrorisme et islam."

Tuée à Ouagadougou

Deux mois plus tard, le 15 janvier 2016, Leila Alaoui a croisé la route des terroristes et de leurs balles mortifères, à la terrasse d'un café de la capitale burkinabé. Elle est décédée trois jours plus tard. Le choc est terrible pour tous ses amis et tous ceux qui, comme nous, connaissent et apprécient ses travaux photographiques d'un profond humanisme et d'une attention

[721] interview de Antoine Coutin pour *actuphoto*

extraordinaire aux hommes et aux femmes de son univers méditerranéen. Le 17 janvier 2016 s'est terminée à Paris, à la Maison Européenne de la Photographie, son exposition où elle présentait, dans le cadre de la Biennale des photographes du monde arabe, huit portraits grandeur nature issus de son grand projet *Les Marocains*, sur lequel elle travaillait depuis quatre ans.

Leila disait: "Je me sens plus Méditerranéenne qu'Arabe, Marocaine ou Française. Je travaille essentiellement sur le monde arabe et je me sens complètement faire partie de ce festival. Cette Biennale est un regard de photographes arabes mais aussi de photographes occidentaux dans le monde arabe. Il y a vraiment un dialogue entre les deux". *Les Marocains*, c'est un ensemble fabuleux de témoignages, d'archives visuelles, pour garder avant leur disparition la mémoire de traditions ancestrales, dans les villages berbères les plus reculés du Maroc. Pour réaliser ces photographies, Leila Alaoui a partagé la vie de ces communautés, s'est fait apprivoiser, et a pu par la confiance gagnée "croquer" des portraits saisissants d'humanité, tout en couleurs, tout en dignité. Jack Lang, aujourd'hui président de l'Institut du Monde Arabe, apprécie: "L'oeil du photographe, c'est l'oeil d'un poète, d'un artiste, d'un créateur. Il est donc en mesure de lire la profondeur d'une société, d'une situation et d'un monde arabe en plein changement."

Anthropologue par l'image

Née à Paris en 1982, Leila Alaoui a quitté la France à l'âge de six ans avec ses parents partis s'installer à Marrakech. Elle a grandi dans cette ville sud-marocaine jusqu'à ses 18 ans, à son départ pour New-York où elle a poursuivi ses études et a vécu huit ans. Lorsqu'elle se racontait, elle disait volontiers qu'elle fut une enfant rebelle, voire révoltée, qu'elle l'était toujours d'ailleurs, mais l'expérience américaine lui avait appris à travailler dur, à prendre des risques et surtout à être très professionnelle. Leila a toujours été attirée par les films documentaires et par les sciences humaines. En tant que photographe, elle était véritablement une anthropologue par l'image.

C'est ce qui la conduisait aux quatre coins du monde et particulièrement de l'espace méditerranéen: souvent au Liban où elle photographie les réfugiés syriens, aujourd'hui au Burkina Faso en préparation d'une exposition pour Amnesty International.

Portraits de l'immigration

En octobre dernier, elle participait à une exposition collective avec d'autres artistes qui traitent de la migration à travers l'art contemporain. Elle s'intéresse beaucoup à la réalité contemporaine de l'immigration post-coloniale en France. Elle construit actuellement un projet qui reflète la relation entre les mémoires individuelles et l'Histoire collective des premières générations d'immigrés venus d'anciens territoires et colonies françaises pour mieux comprendre les luttes des générations nées en France. Le projet explore aussi les conséquences d'un passé colonial fragile, les notions de reconstruction identitaire et d'appartenance dans une société qui fait face à un repli communautaire et à une peur de l'autre de plus en plus marquée.[722]

Elle-même qui avouait une forte tendance au nomadisme se disait citoyenne du monde. Enfant de couple mixte, "Française au Maroc et Marocaine en France", elle s'était construite à New-York une identité cosmopolite que son travail a encore accentué. Elle ne ressentait plus ce besoin d'appartenance. Elle n'aimait pas vivre dans une zone de confort. Elle aimait s'entourer de gens qui viennent d'ailleurs. Partageant son temps entre la France, le Maroc et le Liban. Partout, elle se sentait chez elle tant qu'elle avait la possibilité d'être mobile.[723]

Lola Ouzounian avait 17 ans. Que son âme repose en paix !

(décembre 2015)

En regardant en arrière sur ces douze mois écoulés, il est difficile de voir autrement 2015 que comme une année sanglante, une année d'attentats contre la culture et contre la jeunesse, en France comme ailleurs dans le monde. Dans notre pays, nous retiendrons évidemment cette date particulièrement tragique du 13 novembre 2015, qui a vu mourir 130 personnes, jeunes pour la plupart, attablées à des terrasses de restaurant ou rassemblées dans une salle de spectacle. C'est à cette "génération Bataclan", comme le journal *Libération* l'a titré au lendemain de l'horreur, à laquelle nous pensons, une génération qui a grandi dans une France ouverte et pluriculturelle. L'image de Lola Ouzounian est forte à plusieurs titres.

[722] d'après l'entretien qu'elle a accordé récemment à Zineb Ibnouzahir Lahlou, pour *Femmes du Maroc*
[723] En lien, son site professionnel

Elle est la plus jeune des victimes. Elle était une lycéenne parisienne (Lycée Sophie Germain, dans le IVe arrondissement). Elle a passé son enfance à Bagneux, en banlieue parisienne, dans une famille où plusieurs générations vivaient côte à côte, dans la transmission non pas d'une mémoire ethnocentrée mais dans l'ouverture aux arts, à la culture. A Bagneux, Lola a suivi des cours de piano. Elle partageait la passion de la musique avec son père, Eric Ouzounian, journaliste et professeur à l'Ecole de journalisme et de communication ISCPA. Ce 13 novembre, elle accompagnait son père au Bataclan. Lola avait aussi fréquenté le cirque de Bagneux quand elle avait entre 10 et 12 ans. Le directeur du cirque a le souvenir d'une petite artiste radieuse qui adorait le trapèze, "une petite fille qui avait toujours beaucoup d'entrain, et tellement de grâce..." Le 27 novembre, Eric Ouzounian, père de Lola, ne s'est pas rendu à l'hommage aux victimes aux Invalides et il s'en est expliqué dans un texte publié sur les réseaux sociaux et dans le Huffington Post. Extraits...

Cette érosion de la compétence politique

"Je n'irai pas... parce que je considère que l'Etat et ses derniers dirigeants en date portent une lourde responsabilité dans ce qui s'est passé. Une politique désastreuse a été menée par la France au Moyen-Orient depuis plusieurs années... (L')ingérence de la France dans les affaires intérieures de pays souverains a été menée avec l'argument selon lequel les dirigeants syriens et libyens massacraient leur peuple. Certes. Comme Saddam Hussein et Muammar Kadhafi, Bachar-el-Assad est un dictateur sinistre de la pire espèce. Mais il n'est pas plus exécrable que ceux actuellement au pouvoir au Qatar et en Arabie Saoudite, avec lesquels la France entretient d'excellentes relations diplomatiques et commerciales, et qui ont financé Daesh. Cette érosion de la compétence politique est dramatique pour notre pays. Les derniers présidents ont agi avec une légèreté inconcevable, portés par des vues à court terme. Mais cet aspect n'est pas le seul en matière de responsabilité du monde politique.

Les territoires du rien

Depuis plusieurs décennies, la République a laissé se développer des zones de désespoir, que le philosophe Jean-Paul Dollé nommait avec la justesse qui le caractérisait "le territoire du rien". Un urbanisme inhumain, sans lieux de loisir, de culture, sans écoles dotées de moyens à la hauteur de l'enjeu, au sein duquel aucun sentiment humaniste et citoyen ne peut éclore. "Cités Dortoirs", "Quartiers sensibles", les termes ont évolué mais le problème demeure et le personnel politique l'a toujours traité avec indifférence...

Le divorce entre les Français et leurs dirigeants est accompli, le contrat social est rompu, le gouffre entre les élites et le peuple est béant. Les atteintes importantes aux libertés publiques, votées avec empressement par l'Assemblée Nationale, ne règleront rien. L'extrême-droite pourra toujours surenchérir et les assassins franchir les frontières.

La France est incapable de proposer un avenir à sa jeunesse, l'Europe est incapable de dépasser son actuel enlisement dans le libéralisme. Nos élus sont incapables de proposer une vision politique. Nos intellectuels, à de rares exceptions près, sont incapables de sortir de leur lucratif état d'histrions médiatiques. Je suis atterré par mon pays dévasté et je suis dévasté par la mort de ma fille."

En hommage à Lola et aux 129 autres victimes du 13 novembre, Eric Ouzounian proclame encore : "Souvenons-nous que l'instruction, l'humanisme, la culture sont les meilleurs outils contre la barbarie"

Je suis Charlie

(11 janvier 2015)

Le jour d'après. L'impression étrange de sortir d'un violent cauchemar, en sueur, en sursaut. Mais ce n'est même pas un cauchemar, c'est la réalité. Quand la réalité se met à dépasser la fiction...

C'est le jour des soldes, c'est aussi le jour de sortie d'un pamphlet islamophobe dans toutes les librairies et toutes les gares du pays avec une promo dans tous les médias. Un romancier aurait-il osé imaginer ce scénario incroyable de terroristes surarmés surgissant ce jour-là dans une salle de rédaction où se trouvaient rassemblés les plus grands talents mondiaux de la caricature, une psychanalyste travaillant sur les rapports hommes - femmes, un agent d'entretien qui effectuait son premier jour de travail, un correcteur autodidacte venu d'Algérie il y a très longtemps, un invité de la rédaction présent parce que l'équipe avait l'habitude d'accueillir des amis à sa table, pour un sujet de la semaine sur le thème du racisme, un journaliste d'investigation qui survivra pour témoigner, le porte-parole des médecins urgentistes qui arrive en retard à la réunion et qui est le premier sur place, les terroristes qui tuent dans la rue un policier d'origine arabe, qui perdent leur chaussure puis leur carte d'identité dans la fuite, qui se font piéger après deux jours de cavale... dans une imprimerie familiale à deux pas d'un aéroport international, un"otage" caché sous des cartons, un couple d'imitateurs qui tue une jeune policière municipale la prenant pour la Police nationale, puis les clients d'une supérette casher, au même moment dans une autre partie de la ville ? Le romancier aurait mis un peu de piment en racontant les vacances du couple en bikini sous les tropiques, remettant à Paris ses habits de djihadistes, la réception du type, grand délinquant notoire et trafiquant de drogue, quelques années auparavant, par un ancien Président de la République, champion des beaufs dont le dessinateur assassiné se plaisait tant à décrire les traits, un nouveau Président pataud aux allures fatiguées, un rédacteur en chef compagnon d'une ancienne ministre fille de harki, la propagation virale partout dans le pays d'un *Je suis Charlie*, inventé d'un coup de crayon instantané par le collaborateur d'un hebdo gratuit féminin glamour... L'éditeur aurait peut-être refusé ce texte, estimant qu'il n'était pas très crédible!

Quand on finit un roman avec une force pareille, on met un peu de temps à récupérer son souffle. Un cauchemar se finit souvent par un épisode si violent qu'il nous réveille subitement,

essoufflé, avec un mal de crâne. Mais là, au réveil, on se demande encore comment conclure cette "histoire" ? C'est à chacun de nous d'essayer d'imaginer et de fabriquer une Fin qui apaise ou qui interroge, qui sourit ou qui rebondit...

L'éditeur dit que le mieux serait une fin à la Charlie, satirique, mais cette intelligence-là, qui pourra encore la porter ? Le romancier imagine une conférence de rédaction au paradis des dessinateurs, observant tous les héros de leur crayon rassemblés dans la rue un dimanche après-midi dans une ville en ruines.

Hommage

Cher Cabu, cher Charb, cher Wolinski, cher Honoré, cher Tignous, je trouvais que vous aviez tort dans votre choix éditorial de publier des caricatures de Mahomet. Non pas en raison d'un quelconque "blasphème" - je ne connais pas cette faute dans mon système de valeurs -, mais en raison de la responsabilité sociétale que vous preniez. Il me paraissait évident que cette publication exposait la société française, voire l'humanité tout entière, à des clivages qui ne pouvaient qu'être exploités par des extrêmistes. Les journalistes, et les dessinateurs de presse donc également, doivent être toujours guidés par le sens de leurs responsabilités. Qu'ils s'exposent personnellement est un choix qui relève de leur propre arbitre et de leur courage mais ils doivent veiller à ne pas exposer "la rue". Dans une période de profond climat islamophobe, j'ai toujours pensé que la caricature devait plutôt porter sur les beaufs et les fachos qui proclament aujourd'hui, les uns "je suis Charlie Martel", les autres "je suis Charlie Coulibaly". J'ai aussi vu ou lu dans certains cercles féministes que l'on ne pouvait pas soutenir Wolinski qui serait un vilain phallocrate. Outre le fait que ceux-là ou celles-là manquent beaucoup de compréhension du 2e degré de la caricature, je vois un parallèle avec le sujet précédent. Le blasphème féministe est ici de représenter une femme à poil.

Oui, Wolinski, tu étais un paillard, et alors ? Ma génération a grandi avec Pilote, Hara-Kiri, Fluide Glacial et bien sûr Charlie Hebdo "canal historique", quand les Kouachi n'étaient pas encore nés. Je suis devenu adulte avec vous. Reiser était notre philosophe. J'ai construit avec vous ma culture libertaire, antibeaufs, antifachos, écologiste, féministe aussi... avec vos femmes à poil. La femme s'est libérée en libérant le sexe. La société s'est libérée en libérant la parole. Votre impertinence accompagnait toujours la pertinence de nos combats.
Cher Cabu, cher Wolinski, vous êtiez pour moi des monstres sacrés -ah non, là, pour le coup, c'est moi qui blasphème !-, disons plutôt des tontons, des tontons pas du tout flingueurs. Antimilitaristes, vos seuls flingues ont toujours été vos crayons. Vos dessins étaient des terrains glissants, mais toujours si bons, si doux, si chaleureux, des trucs de cons quoi, au sens féminin du terme. Le mercredi matin, vous rassembliez vos conneries autour d'une franche rigolade. Votre modestie vous a sans doute rendus naïfs et vous n'avez pas mesuré les effets planétaires de vos

conneries. Et donc je vous ai donné tort pour cela, pour cette irresponsabilité dont vous vous revendiquiez.

Mais finalement c'est peut-être vous qui aviez raison. Comment pouvais-je imaginer que 4 millions de Français allaient en ce week-end de janvier 2015 descendre dans la rue avec le crayon levé ? Levé vers le ciel où vous n'êtes pas. Levé vers nos coeurs où vous êtes pour l'éternité.

Il faut protéger Zineb El Rhazoui

Journaliste à *Charlie Hebdo* depuis 2011, citoyenne française et marocaine, Zineb El Rhazoui est menacée de mort par la "galaxie djihadiste", ainsi que ses proches, en France comme au Maroc. Leur vie est la nôtre, nous sommes tous Zineb. Le 7 janvier, au moment de la tuerie, elle était en reportage au Maroc. Quelques jours après le massacre, elle a écrit ceci, publié dans "le numéro des survivants"...

[724] Pulvérisée... Ainsi se retrouve la rédaction de *Charlie Hebdo* après l'odieux crime. Décimés à la kalachnikov, tous sont morts entiers. Quant à nous, les survivants, nous devrons encore pendant longtemps ramasser les fragments et voir ce qu'on pourra en faire. Fragments de mémoire, pour que chacun reconstitue la scène qu'il n'a pas vue, qu'il n'aurait jamais voulu voir et qu'elle ne quitte plus jamais notre mémoire individuelle et collective. Non, personne ne peut, ne veut oublier. Comment refouler l'absence ? Comment refouler, de nouveau, l'épée de Damoclès qui a longtemps pesé sur nous, qui s'est abattue, et qui pèse encore. Ils sont morts, mais nous vivons, et nous mettrons longtemps, très longtemps, à ramasser les fragments.

Reconstitution

Qui était assis où ? Qui aurait survécu si... Quels étaient leurs derniers mots, dits par hasard et non prononcés pour l'adieu, car ils ne comptaient pas nous dire adieu ? Les questions les plus tragiques mettent longtemps à trouver des réponses. La première question, posée dès la matinée du mercredi 7 janvier: qui est mort et qui a survécu ? La plupart d'entre nous n'ont su que le soir. Nous avons passé des heures figés devant ce terrible chiffre de 12 morts à la télévision, et les noms tombaient un à un, au fil des heures. Les noms des survivants aussi. Personne ne savait que l'on pouvait être à la fois dévasté de perdre les uns et euphorique d'avoir encore les autres. Nous, les survivants, nous savons à quel point la vie nous a choyés lorsque la mort nous a été épargnés, mais nous avons fatalement perdu confiance en elle.

Allah Akbar !

Les tueurs l'ont crié deux fois avant d'exécuter l'équipe. "Dieu est le plus grand !" Bah, non, ducon, s'il existait, tu penses bien qu'il n'aurait pas laissé ton insondable bêtise assassiner la

[724] Zineb El Rhazoui, début de citation

brillante intelligence de Wolinski, Cabu, Honoré, Charb, Tignous, Bernard Maris, Elsa Cayat et Mustapha Ourrad. "Allah Akbar !" était le cri de guerre de Charb, son salut dans ses mails et SMS: "Allah Akbar ! Tu crois que tu peux rendre ton papier d'ici demain ? " Un jour, nous l'avions eue, cette discussion au journal, pour rire: "Charb, arrête de gueuler ça, le jour où ils arriveront pour te buter, on ne saura pas si c'est une blague !" Et c'est arrivé. On le savait, nous, à Charlie, que l'humour était quelque chose de très sérieux.

Héritage

La douleur sera longue, se renouvellera, s'étirera dans le temps... Mais nous mettrons longtemps, très longtemps, à découvrir ou redécouvrir les trésors cachés et insoupçonnés de votre héritage. En attendant, vous nous laissez des ovations, alors que vous avez vécu conspués, vous êtes morts mal-aimés pour que nous soyons enfin compris. Grâce à vous, on a même eu un an d'affranchissement gratuit à La Poste ! Tout le monde veut nous aider, nous lire, s'abonner, nous offrir un café, un verre, un billet... Vous nous gâtez bien après votre mort, mais maintenant on le sait, on le craint: quand la dèche reviendra, elle reviendra sans vous. (Zineb El Rhazoui, fin de citation)[725]

Les premières armes de Kenza, lycéenne parisienne[726]

(octobre 2013)

"Je suis dégoûtée. Je sais que c'est naïf de penser que la France est un pays tolérant mais là je perds de plus en plus foi en l'ouverture d'esprit des Français-es. J'écris ceci en réponse à certains commentaires qui m'ont choquée sur le forum de *madmoiZelle*, sur les réseaux sociaux et dans la rue hier après-midi. Pour replacer le contexte, hier et aujourd'hui ont lieu des manifestations contre la politique de Manuel Valls, ministre de l'intérieur, et plus précisément l'expulsion de Leonarda et de Khatchik vers leurs pays d'origine - respectivement le Kosovo et l'Arménie.

Leonarda a été expulsée alors qu'elle participait à une sortie scolaire et Khatchik a été expulsé et incarcéré en Arménie pour ne pas avoir effectué son service militaire dans son pays d'origine; il s'y retrouve seul, sa famille étant restée en France. Ces deux élèves vivaient en France depuis plusieurs années et poursuivaient des études dans des établissements français.

Nous ne manifestons pas pour le plaisir de sécher des cours.

Cette journée a débuté par les blocages de beaucoup de lycées parisiens du quart Nord-Est et d'autres zones de France. Comme à chaque fois que les lycéen-ne-s s'expriment, ils et elles sont tout de suite remis à leur place à coup d'arguments de moins en moins crédibles.

De nombreuses personnes dénoncent la flemmardise des lycéenne-s, le fait qu'ils ne veulent en aucun cas lutter pour une cause mais utiliser ce prétexte pour ne pas aller en cours. Evidemment, en tant que lycéenne, ces jugements sont insupportables ! Oui, il y a des élèves qui ne cherchent pas à comprendre le pourquoi du comment, mais ils représentent une minorité.

Nous sommes les citoyen-ne-s de demain !

La manifestation d'aujourd'hui démontrera aux plus sceptiques que nous pouvons nous organiser et gérer un mouvement avec moins de débordements que d'autres rassemblements. De

[725] Zineb El Rhazoui, fin de citation
[726] première publication dans *madmoiZelle.com* le 18 octobre

plus, les *blocus* ne sont pas anarchistes comme j'ai pu l'entendre: il existe une cohésion entre élèves et ceux qui voulaient vraiment entrer en cours, comme les BTS préparant leur concours, en avaient la possibilité bien que la plupart soutiennent le mouvement.

On nous dit que nous n'avons aucune idée des enjeux politiques, que nous mettons notre grain de sel dans un monde que nous ne connaissons pas, lorsque cela nous rapporte quelque chose. sauf que nous sommes la prochaine génération qui votera; lors de la prochaine présidentielle nos voix seront présentes dans les urnes; et ça on l'oublie souvent.

On n'a cessé de nous bassiner avec l'éducation civique depuis le collège, les droits et les devoirs que nous sommes censés posséder en tant que citoyen-ne-s, et voilà, on les assume, alors laissez-nous ce droit ! Merde alors.

Des manifs de bobos*, vraiment ?*

J'ai aussi eu des échos disant que nos revendications paraissaient superficielles, car les lycées qui ont manifesté seraient seulement des lycées *bobo*.

Tout d'abord, étaient présents aujourd'hui une quinzaine de lycées qui représentaient les lycées généraux et technologiques du quart Nord-Est de Paris. Ce n'était donc pas une élite qui manifestait mais bien une jeunesse qui venait de tous les milieux sociaux.

Evidemment, dans un mouvement tel que celui-ci, il serait hypocrite de dire que nous revendiquions tous la même chose dans le même état d'esprit. Certains amalgames ont été faits entre la façon qu'a Valls de manier sa politique et celle de Papon, mais dans tous les cas des questions se posent sur la légitimité des lois et leur application.

Il faut pouvoir remettre les lois en question.

J'ai du mal, personnellement, à comprendre les gens qui disent "*Valls fait son boulot, c'est la loi, elle est unique pour tout le monde*". Je ne veux pas faire d'amalgame, mais il est si facile de reproduire les erreurs faites dans le passé au nom de la loi que je ne peux qu'être en désaccord avec leur raisonnement.

Oui, c'est légal que la police aille chercher une collégienne devant tous ses camarades et la renvoie au Kosovo. Mais non ce n'est pas humain, c'est immoral, humiliant, et ce n'est pas digne d'un pays comme la France.

D'autres nous interpellent sur le fait que de nombreux jeunes sont reconduits aux frontières et nous n'en faisons pas une affaire à chaque fois. Eh bien oui, c'est vrai, mais au moins, là, on s'indigne et on continuera à s'indigner tant que d'autres ne le feront pas.

Les lycéen-ne-s n'ont aucun poids ? Alors venez nous aider !

Certain-e-s nous trouvent trop peu cohérents, pas assez uni-e-s dans notre mouvement et trop révolté-e-s, mais la jeunesse c'est "*un état d'esprit, un effet de la volonté et une victoire du courage sur la timidité et le goût du réconfort*" - pour reprendre les mots de Bacon.

On attend de passer le relais aux autres, une action ne peut se faire que si elle est commune à toute une population. On a commencé le boulot, maintenant venez nous aider, nous soutenir pour faire avancer le débat !

On veut tirer la sonnette d'alarme pour que les Français-es se réveillent, utilisent leurs droits d'être en désaccord avec le pouvoir et de se manifester, il faut dire stop à la banalisation de ces actes immoraux et humiliants: la France est une terre de liberté et doit le rester."

Pas celui qu'tu crois !

(novembre 2006)

"*A ceux qui me demandent si je suis Français ou Marocain, je réponds ni l'un ni l'autre : je suis Roubaisien, c'est tout. Roubaisien de la côte Ouest. J'ai été à l'école, j'ai appris comme tout le monde, j'aime même la blanquette de veau, j'm'arrête aux feux rouges, je paye mes impôts, enfin j'aimerais payer mes impôts... Faut prouver quoi ? Je suis né ici, j'ai grandi ici, je n' connais qu'ici, c'est chez moi ici*". Extrait de la pièce *Pas celui qu'tu crois !* de Dounia Bouzar.

Les discriminations ne sont pas le problème des discriminés. L'ethnicisation de diagnostics sociaux n'a qu'un objectif : faire l'économie des remises en question institutionnelles, sociales et politiques. C'est ce que nous dit **Dounia Bouzar** lorsqu'elle instaure le débat dans *Dynamique Diversité*. C'est ce qu'elle exprime en tant qu'auteure de la pièce *Pas celui qu'tu crois*.

"A ceux qui me demandent si je suis Français ou Marocain, je réponds ni l'un ni l'autre : je suis Roubaisien, c'est tout. Roubaisien de la côte Ouest. J'ai été à l'école, j'ai appris comme tout le monde, j'aime même la blanquette de veau, j'm'arrête aux feux rouges, je paye mes impôts, enfin j'aimerais payer mes impôts... Faut prouver quoi ? Je suis né ici, j'ai grandi ici, je n' connais qu'ici, c'est chez moi ici" Extrait de la pièce *Pas celui qu'tu crois !* qui sera présentée le 10 novembre à l'Espace Reuilly (Paris). Yacine et Jérôme ont grandi dans un quartier, ils n'ont pas de boulot. Farid vient du même coin, il a un poste de cadre. Aminata hésite : ce monde, cette ville, ce job sont-ils faits pour elle? Dans son institution, Christophe tente d'ouvrir des portes. Myriam écrit, chante et rappe un autre message. Yaëlle est DRH et ne veut plus avoir peur des jeunes qu'elle ne connaît pas... Leur lieu de rencontre? Aucun. La pièce sera ce lieu de rencontre.

Pas sans ma fille ![727]

(septembre 2014)

Mériam Rhaiem, 28 ans, surveillante dans un collège de l'Ain, est la maman de la petite Assia. La fillette avait été enlevée par son père parti faire "le jihad" en Syrie. Elle a pu récupérer son enfant et la rapatrier en France après onze mois de séparation et de combat. Soulagée et heureuse d'avoir pu enfin sauver son enfant de l'enfer syrien, elle n'en oublie pas pour autant toutes ces familles qui sont confrontées à ce drame du départ d'un de leurs enfants pour le "jihad". Ce sont des victimes, ne cesse-t-elle de clamer depuis des mois. Elle avait, pour le retour de sa fille, créé le collectif Jamais sans Assia et a pu bénéficier de l'appui de **Dounia Bouzar**, fondatrice du *Centre de prévention contre les dérives sectaires liées à l'islam* (CPDSI). Les "jihadistes" dont nous parle l'anthropologue française, et peu importe leurs origines familiales, sont des enfants perdus de la République, en mal de repères culturels et de causes à défendre, aisément manipulables et endoctrinés par des idéologies sectaires. Dounia Bouzar explique sa démarche.[728]

De quelle façon êtes-vous intervenus auprès de Mériam Rhaiem ?

Mériam s'est investie dès la création du CPDSI auprès des autres mamans. Elle ne s'est pas occupée uniquement de sa fille, elle s'est formée, et on a pu appliquer la méthode mise en place il y a trente ans par les psychiatres pour les suicides collectifs du Temple solaire. Elle consiste à remobiliser par les affects quelqu'un qui a été endoctriné.

---

[727] Dounia Bouzar, auteure de *Ils cherchent le paradis, ils ont trouvé l'enfer*, octobre 2014, à propos du combat de Mériam Rhaiem

[728] source: *La Dépêche*, 4 septembre 2014

C'est-à-dire ?

Pour faire simple, quelqu'un qui a basculé dans un groupuscule totalitaire terroriste connaît une désaffiliation, il coupe avec sa famille, remplace la raison par le mimétisme, on lui enlève ses souvenirs, ses valeurs, ses repères, et c'est l'identité du groupe qui remplace l'identité individuelle. Tout l'enjeu est d'essayer de faire la madeleine de Proust, c'est-à-dire par l'évocation de souvenirs d'avant le basculement de faire ressortir quelque chose de lui, qu'il ne soit plus comme un robot mais redevienne un être humain qui pense.

Et donc ça a marché ?

On a fait des expériences avec des jeunes adolescents qui étaient au début du processus, avec Mériam, et elle l'a appliqué ensuite à son ex-mari de manière naturelle. Mais ça a pris longtemps. Par moments, il allait mieux et arrêtait de dire "je préfère qu'elle meurt ici plutôt qu'elle vive dans un pays de mécréants", il avait une vraie conversation, et puis il se remettait à être un monstre, à lui dire "de toute façon, elle va exploser sur mon dos".

Tout d'un coup, ça s'est stabilisé ces dernières semaines. Ils parlaient 2 à 3 heures chaque soir, et Mériam a appliqué la méthode: pas une fois elle ne lui a fait la morale, pas une fois elle ne lui a posé des questions sur ce qu'il faisait. Elle a juste reparlé des souvenirs du bon vieux temps, lorsqu'il était normal, gentil. Et il lui a dit qu'il se sentait en danger, avec sa fille, que l'Etat Islamique allait les massacrer (ndlr: il s'était engagé dans un autre groupe jihadiste), ce qui l'a aidé à reprendre conscience. Et ils ont pu se fixer rendez-vous en Turquie.

Le risque de rebasculement existe ?

Bien sûr, on a eu des jeunes en plein processus de désendoctrinement, ils recommençaient à penser, ils arrêtaient leurs voix de robots, et d'un coup ils se renversent à nouveau, en pire. C'est quelque chose de très fragile. Là, c'est un succès extraordinaire, mais parce que Mériam a été extraordinaire.

Combien de familles aidez-vous aujourd'hui ?

121 familles, dont la très grande majorité concerne des filles, 110 sur 121. Ce qui m'embête, c'est qu'on n'arrive pas à toucher les classes populaires, elles ne nous font pas confiance. On n'a que le haut de l'iceberg, des parents attentifs qui ont compris qu'ils devaient faire confiance pour sauver la vie de leurs gosses.

Qu'est-ce-qui amène ces jeunes à faire le jihad ?

Le moteur du basculement, c'est la théorie du complot. Elle commence par des vidéos qui dénoncent la société de consommation, c'est très bien fait et ça enchaîne dans l'idée que tout le monde vous ment, puis sur le fait que ce sont des sociétés secrètes qui organisent les mensonges pour garder le pouvoir, et la troisième étape, c'est que ces sociétés secrètes se servent du diable pour faire le mal partout, que c'est l'islam qui est visé et est le seul à pouvoir faire le bien.

Comment travaillez-vous avec les pouvoirs publics ?

Ils viennent de nous rattacher à la Mivilud, ils nous ont mandatés pour faire une équipe de travail sur la prévention, la formation et le désendoctrinement. Et puis désormais, avec le **numéro vert (0800 005 696)**, les parents agissent dès les premiers indicateurs de rupture, ce qui est plus simple pour nous.

Reliance

Relier les gens, c'est notre ambition et c'est celle des personnalités que nous vous présentons ici. Elles font de la "reliance" (ne cherchez pas dans le dictionnaire, c'est un néologisme!). Elles le font par leur art, à l'instar d'**Abou Lagraa**, de la danse, **Merwan Rim**, de la musique, **Ali Djilali** du dessin, **Vanyda**. Ces gens là sont des créateurs, ils crèent des liens.

(photo PANAF, Guy Didier)

La nya d'Abou Lagraa

Le Pont Culturel Méditerranéen est un programme de coopération franco-algérienne pour le développement d'échanges artistiques en faveur de la danse. ***Nya***, création chorégraphique d'Abou Lagraa, produit de ce programme, est en tournée française et internationale à partir de cet automne et en 2011. Belle réussite pour une troupe qui trouve ses racines du côté d'Alger.

Le 22 juillet 2009, dans la très belle salle Atlas de la capitale algérienne, avait lieu le spectacle de clôture du PANAF, le festival panafricain. Sur la scène, des dizaines de jeunes hommes et de jeunes filles interprètent, par la danse contemporaine, des tableaux (seize au total) pleins d'émotion aux couleurs de l'Afrique et aux couleurs du rêve... anges blancs, corps souples, rythmes ancestraux, expression moderne. **Sofiane Abou Lagraa**, chorégraphe français originaire d'Annonay d'une famille algérienne, a ce soir là découvert des pépites, des joyaux, parmi ces jeunes jusqu'alors plutôt danseurs de rue ou de plage que danseurs de scène.[729]

(photo PANAF, Guy Didier)

Avec l'appui de Mme Khalida Toumi, Ministre de la Culture, Abou Lagraa a prolongé le travail avec ce groupe jusqu'à ce 18 septembre 2010 où, à Alger, le Théâtre National Algérien

[729] ndla: on peut par exemple voir tous les jours en été sur les plages algéroises des capoeiristes talentueux.

(TNA) a pu découvrir en avant-première le spectacle ***Nya***, monté par le chorégraphe français: 750 spectateurs le premier soir, 900 le deuxième soir, 1000 le troisième et 500 personnes à l'extérieur.

(photo PANAF, Guy Didier)

Du jamais vu à Alger ! Il faut se souvenir de cette dizaine d'années noires (les années 90) où Alger connaissait le couvre-feu dés 16 h, où toutes les salles de spectacle étaient fermées, où le pays était plongé dans la terreur. Comment imaginer alors ce qui se passe aujourd'hui en 2010 ? Cette jeunesse qui découvre par la danse la liberté des corps, les larmes de joie des spectateurs qui coulent là où il y a 15 ans coulait le sang, la possibilité pour les jeunes de vivre de leur art en Algérie et en France.

(Sofiane Abou Lagraa)

Abou Lagraa trouve la récompense de son travail. Son père, tanneur, immigré à Annonay en 1960, s'étonne encore de le voir, à 40 ans aujourd'hui, réussir dans la danse et par son art faire le lien de la plus belle manière entre la France et l'Algérie. Sofiane remercie ses parents de lui avoir appris la culture algérienne et la langue arabe. "*Dans la famille, on était algérien à la maison et dehors on devait être français*", explique-t-il.[730]

La danse ? Sofiane l'a rencontrée par hasard à l'âge de 17 ans, en suivant une amie. Ce fut une découverte pour lui comme pour les responsables du Conservatoire d'Annonay qui ont repéré en lui un potentiel et lui ont donné sa chance. En 1993, Abou Lagraa se présente à une audition au Conservatoire de Lyon pour danser avec Rui Horta et il est retenu pour travailler avec ce grand chorégraphe portugais. Il va continuer à travailler, beaucoup, jusqu'à fonder sa propre compagnie (*La Baraka*). Il multiplie les créations, jusqu'à cette dernière en 2010, *Nya*. Le mot arabe veut dire la confiance en la vie. Sacré meilleur danseur international en 2009, Abou Lagraa porte en lui cette nya qui transforme les souffrances de la vie et qui aide à exister, à s'épanouir, à s'ouvrir au monde, cette nya transmise par ses parents dés sa plus tendre enfance, qu'ils associent

[730] interview à Hind Meddeb, chronique I*tinéraires*, *France Info*

au divin, comme le contraire du mektoub que l'on subirait, le destin que l'on se trace soi-même et qui relie les hommes entre eux.

(photo PANAF, Guy Didier)

Les dix commandements de Merwan Rim[731]

1- *Se souvenir* : "Mes parents sont algériens. Je suis né et j'ai grandi en banlieue, à Sarcelles. Je suis le 5e d'une famille de sept enfants. Nous sommes deux garçons pour cinq filles. L'aîné de la fratrie est mon frère qui a dix ans de plus que moi. Il est handicapé mental et moteur; ça a été difficile de l'admettre et de l'accepter. Nous n'avons pas vécu dans le luxe, mais mes parents ont toujours tout fait pour nous."

2- *Etre solidaires*: "A 19 ans, j'ai perdu mon père; ça n'a pas été évident pour toute la famille. On s'est serré les coudes et on a toujours été très solidaires."

3- *Assumer ses responsabilités*: "A l'époque, j'étais étudiant et j'ai dû devenir un homme, un frère, un père. Je me suis retrouvé le seul homme valide de la famille. D'un coup, j'ai assumé plein de responsabilités qui n'étaient pas de mon âge. Cela a déteint sur beaucoup d'aspects de mon caractère."

4- *Avoir son jardin secret*: "J'ai toujours eu l'impression que la musique n'était pas pour moi, qu'il fallait avoir des parents musiciens. A la maison, tout le monde chantait pour le plaisir et j'ai grandi dans cette ambiance. A 16 ans, j'ai écouté des groupes qui m'ont bouleversé et j'ai eu envie de jouer d'un instrument. Mes amis en possédaient et j'étais frustré. J'ai voulu jouer de la batterie puis de la guitare. Je ne savais pas lire une partition. L'envie a été plus forte: j'ai commencé à jouer tout seul, à apprendre la musique à l'oreille. Je suis complètement autodidacte. Je me suis mis ensuite au piano et à la basse. La musique est mon échappatoire, mon jardin secret."

"*la musique est mon échappatoire*"

[731] dans la publication de *Ela*, association européenne contre les leucodystrophies, septembre 2010

5- *Faire de sa passion son métier*: "A 19 ans, je me suis rendu compte que mon père avait été déçu de son parcours professionnel. Avant d'arriver en France, il était boulanger, bien plus qu'un métier pour lui. Mais pour subvenir aux besoins de la famille, il a dû travailler dans le bâtiment. Cette frustration m'a profondément marqué. Alors, lorsqu'il est décédé, je me suis donné deux ans pour faire de ma passion un métier."

6- *Travailler*: "J'ai réussi à être admis dans une école de musique. Je n'ai pas osé le dire à ma maman. Elle pensait que j'allais à la fac même si elle trouvait bizarre que je parte avec ma guitare. Cette période a été très dure car je travaillais à côté et j'avais des journées qui commençaient à 4h du matin. Je prenais le train de 5h pour me rendre au parc Disneyland Paris, où je préparais les petits-déjeuners dans les hôtels et j'incarnais des personnages. A 12h, je revenais à Paris pour l'école de musique jusqu'à 18h. Puis, je commençais mon autre métier, celui de barman. Je dormais à peine 3h par nuit et cela a duré neuf mois à ce rythme-là.

7- *La rigueur*: "Et puis, j'ai passé une audition pour la comédie musicale des "10 commandements". Nous étions 8000 à nous présenter pour seulement sept rôles, ceux de la 2e équipe. J'avais 22 ans, c'était ma 2e audition. Je suis passé devant Albert Cohen, Dove Attia, Pascal Obispo, Kamel Ouali, Elie Chouraki. Un très grand stress et en même temps un vrai bonheur. J'ai été choisi et je suis parti en tournée dans le monde. J'avais fait quelques concerts mais c'est là que j'ai vraiment appris le métier, la rigueur. J'ai joué Ramsés tous les soirs pendant trois ans. Et puis j'ai continué. J'ai enchaîné en 2005 avec la comédie musicale *Le Roi Soleil* avec Emmanuel Moire et Christophe Maé. Ma première trace discographique. Et aujourd'hui, l'opéra rock *Mozart*!"

"*ma victoire est là*"

8 - *Faire de son rêve une réalité*: "La comédie musicale a repris fin octobre (2010) et nous nous installons à Paris jusqu'en janvier. Ensuite nous partons pour une 2e grande tournée en France. Le spectacle partira ensuite à l'étranger. je vais surtout sortir à la fin de cette année au début 2011 mon premier projet solo. C'est important pour moi. C'est mon bébé musical: ça fait 15 ans que j'en rêve. Sur cet album, je suis auteur, compositeur et arrangeur. Ma victoire est déjà là. Je ne sais pas ce qu'il se passera. Mais une fois sorti, cet album ne m'appartiendra plus."

9- *Rencontrer*: "J'ai rencontré ELA lors d'un tournoi de golf organisé avec des personnalités au profit de l'association. On m'a proposé de participer et rencontrer des enfants et leurs familles. J'ai accepté et j'ai rencontré l'équipe de l'association avec laquelle je suis devenu très proche. Depuis, dès que je suis disponible pour un événement de l'association, je le fais.

10- *S'investir pour les enfants*: "La maladie ne m'est pas inconnue, je sais ce que ça implique, ce que ça peut créer dans une famille. La maladie fait partie d'eux, ils l'acceptent et vivent avec. Je connais leur souffrance. Je connais cette différence. J'ai vu des familles qui ressemblent à la mienne. Je me suis reconnu dans les fratries et j'ai reconnu mes parents dans ces parents. Aujourd'hui mon métier me plaît, c'sst un cadeau. Je suis privilégié et je le sais, en face de moi, je vois des enfants qui ne savent pas de quoi demain sera fait. Je veux partager mon temps. Je ne

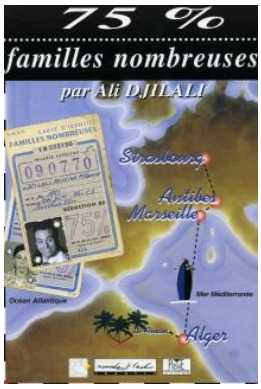
sauve pas de vies, je ne suis pas médecin. Je suis un saltimbanque. Alors, si je peux voir dans les yeux de ces enfants des étoiles même un court instant, c'est gagné !'.

Le cordon ombilical d'Ali Djilali

Tranches de vie et tranches de rire ce 12 novembre 2010 à Vandoeuvre-les-Nancy avec Ali Djilali. Une petite salle au milieu de nulle part. Une scène tout juste composée d'une chaise et pour le technicien, deux projecteurs et un petit lecteur CD. Le one man show commence. Il durera une heure trente en trois actes au rythme trépidant. Ali présente ce spectacle depuis 1999. L'histoire d'une famille originaire de Chlef (Algérie) qui débarque à Marseille en 1960, où "il n'y a que des cousins", puis en Alsace, Bloc B, Cité HLM, rue des Oeillets à Bischwiller.

"la" carte
(signée pour sa mère par Ali lui-même à l'âge de 12 ans)

Sur scène, Ali Djilali raconte avec force détails les gestes et les mots du quotidien de cette "première" famille alsaco-algérienne, sa famille, avec la mère omniprésente, son amour envahissant, sa truculence. Tout le spectacle tourne autour de cette mère et de son cordon ombilical inaliénable. Cette "première rencontre interculturelle" de l'histoire avec les voisins Heinrich autour d'un plat de spaetzle. Cette Alsace dont on adopte vite jusqu'à l'accent, jusqu'à sa manière d'être. Les Heinrich et leur Kronenbourg, la boisson locale. Les Djilali Bouzina et leur tribu. On se prend d'affection pour cette mère qui habite Ali jusque dans ses rêves. Le comédien raconte avec excellence cette Alsace aux noms de village à rallonge, cet appartement et sa baignoire-sabot, les chambres où on s'empile jusqu'au plafond.



Ali Djilali a appris la comédie tout petit, a connu Nancy il y a longtemps, au Festival mondial de Théâtre, s'est formé à Grenoble et en région parisienne, vit dans l'Isère depuis 22 ans où il a créé son Nomade's Land Théâtre. Tranche de rire, tranche de tendresse et cette authenticité ! La "reliance" ? Elle est en lui, elle est incarnée, jusque dans ses veines. Elle s'exprime dans la moindre

de ses mimiques, hilarantes, touchantes. Ali Djilali est un comédien trop méconnu, au talent sans pareil. Si un jour, il passe près de chez vous, ne le ratez surtout pas !

La niaque de Vanyda

Vanyda a dessiné "*L'immeuble d'en face*", a photocopié ses pages en noir et blanc et elle est partie sur les routes pour vendre son recueil. C'était avant sa rencontre avec François Duprat, déterminante. Le dessinateur lui propose d'éditer "L'immeuble d'en face".

L'histoire raconte les gens, les anecdotes de la vie. Et puis après un voyage au Laos, le pays de son père, Vanyda a eu envie de transmettre son ressenti et elle a créé le personnage d'une jeune fille qui, elle, sera franco-coréenne. Vanyda est très attirée par l'Asie en général. Elle apprend le japonais. Le thème du métissage l'intéresse particulièrement, elle qui est franco-laotienne. "L'immeuble d'en face" fait un vrai buzz dans le monde de la BD, le bouche à oreille d'abord, puis internet, puis la presse papier et enfin la consécration, Angoulême en 2005 et les télés qui suivent. Les grands éditeurs accueillent enfin Vanyda, racontant le quotidien d'une adolescente de 14 ans au collège, puis au lycée. "Celle que je ne suis pas", "celle que je voudrais être", "celle que je suis", ces petites tranches de vie s'inspirent du manga.

Les ados adorent. Effet miroir ! Le troisième volet du tryptique est attendu en 2011 (aux *éditions Dargaud*). A *la Malterie* à Tournai (Belgique), Vanyda dessine ses dernières planches. Sur sa table de travail, un Bourriquet, l'âne de Winnie l'ourson. Elle boit son thé dans une tasse Bourriquet. A 31 ans, Vanyda garde l'âme de son enfance.

Le 21e *Salon du Livre* de Colmar (27 et 28 novembre 2010) met le cap au Nord cette année. Le Salon, qui reçoit près de 40000 visiteurs, s'adresse aussi avec plaisir à la jeunesse. Sur la patinoire de la ville, le 21 octobre 2010, les enfants de plusieurs classes de primaire ont dessiné une oeuvre éphémère, une fresque colorée sur la surface gelée, un événement en prélude au Salon.

Et le 27 novembre, c'est Vanyda qui est invitée par la librairie *Baka Nako*, spécialiste de l'Asie et du manga à Colmar. La Lilloise pourra rencontrer son public, jeune et moins jeune. De la génération des années 80, elle leur dira qu'enfant, elle regardait les dessins animés à la télé, les *Chevaliers du Zodiaque*, les *Samouraïs de l'Eternel*, qu'en même temps elle lisait *Thorgal*. Sur sa table d'écolière, elle dessinait déjà, en s'inspirant des deux influences. C'est plus tard, à l'adolescence, qu'elle a découvert ces dessinateurs qui racontent les petits riens de la vie. Ils ont fortement influencé la jeune dessinatrice. Vanyda aime raconter le quotidien, l'immeuble d'en face.

Adriano, le Napolitain qui regarde la France

(octobre 2008)

Adriano le Napolitain alimente régulièrement son blog de ses petites réflexions sur la société française qu'il côtoie, avec un oeil et une plume toujours aiguisés. Une nouvelle génération est née, l'eurogénération. Erasmus, le programme européen d'échanges pour les étudiants, a créé une génération ouverte à l'autre et ouverte à la rencontre. Adriano alimente régulièrement son blog de ses petites réflexions sur la société française qu'il côtoie. Son oeil et sa plume sont toujours aiguisés et on y trouve au gré des post (billets) quelques trouvailles intéressantes. Adriano a une compatriote à l'Elysée, Carla Bruni Tedeschi, italienne, arrivée en France avec sa famille à un âge précoce. Carla Bruni n'a jamais demandé la nationalité française en dépit de trente années passées à Paris. Elle ne s'était pas non plus inscrite sur les listes électorales malgré la citoyenneté européenne qui lui aurait permis de voter aux dernières élections locales. Dans un entretien à Paris Match au printemps 2008, elle déclarait que pour obtenir la nationalité française, "*cela prend du temps, même quand on connaît du monde*". En avril à Tunis, Nicolas Sarkozy a salué son épouse comme "*une Française récente*". Adriano feint de s'étonner de la vitesse subite de la procédure.

(Evryens et evryennes)

Puis, il s'intéresse à Manuel Valls. Le maire d'Evry est né en 1962 à Barcelone, de père catalan et de mère suisse italienne. L'élu socialiste déclare : "*Je me sens profondément français ! Mais ma triple voire quadruple identité me permet de temps à autre un péché mignon : regarder la France en tant que spectateur*".

Pour mieux en être les acteurs, regardez la France en spectateurs !

Confluences

Nous avons voulu demander à une personnalité française ses coups de coeur interculturels et nous nous sommes adressés à Pascal Fleury-Coeroli, fondateur de l'Espritcom *(que nous appellerons l'agence). Les noms qu'il nous a donnés sont de belles découvertes.*

Pascal Fleury-Coeroli, le beur à l'envers

Lorsque Pascal Fleury arrive en France, il a vingt ans, il vient rejoindre ses parents - un père normand et une mère d'origine corse, née à Tunis. Il arrive avec cette étrange impression d'être un étranger. Il faut dire que, bien que né dans le 13e arrondissement de Paris, il a vécu les vingt premières années de sa vie en Tunisie où il avait débarqué 10 jours après sa naissance.

A Tunis, Pascal a suivi sa scolarité dans un lycée français mais il a appris à parler couramment l'arabe tunisien. Enfant, il adore la musique et monte un orchestre avec des amis tunisiens dont le fils de Naama, grande chanteuse de l'époque, l'Edith Piaf tunisienne. Quand Pascal Fleury arrive à Paris en 1977, il vit un déracinement incroyable, une incompréhension. Après des études de droit abandonnées pour soutenir sa famille, il se lance dans la bancassurance et exercera ce métier pendant plus de vingt ans. C'est en 2007 qu'il effectue son retour aux sources, à Tunis, pour mettre en place un réseau professionnel, associatif et économique avant de créer sa propre société de relations publiques entre la Tunisie et la France. Il collabore ainsi au montage de grands évènements comme *Medallia 2008*, *Meditour 2008*, la foire de Sfax, *MCOM Expo* et bien d'autres, en relation avec les CCI de Tunis et de Sousse, avec la CFTCI, avec *Ubifrance*. En 2009 naît le concept *MED BUSINESS*, la création d'un portail et d'évènements autour des entreprises de la Méditerranée. 2011: Pascal Fleury vit intensément la révolution tunisienne, une explosion de bonheur avec tous ses amis tunisiens et européens vivant à Tunis.

"*je reviens vers vous*"

De retour à Paris, en 2012, il lance son projet interculturel autour de l'Espritcom avec l'appui de la Mairie de Paris via la Délégation générale de l'outre-mer et en partenariat avec le pôle d'innovation sociale de l'*Académie des Ruches*. Le 15 mars 2013, Pascal Fleury animait un débat à Paris à la Maison de l'Afrique et des Caraïbes à l'occasion de la 2e édition de *Gabon, terre des talents*. L'objet de la rencontre était d'imaginer des financements alternatifs pour des projets innovants en Afrique. Pour Pascal Fleury, dont la sensibilité interculturelle est particulièrement affirmée du fait de son expérience personnelle, il importe aujourd'hui de croiser les réseaux pour innover sans cesse, dans le respect de chacun. Il apprécie ainsi de s'appuyer pour son agence sur les talents de la diversité qui lui apportent chacun une valeur ajoutée, pour l'e-communication, pour l'immersion dans la société civile et surtout pour le plaisir du partage. Récemment, il a repris ses instruments de musique comme au temps de sa jeunesse et les sons qui sont sortis de sa guitare expriment la diversité de ses influences venues d'ici et surtout d'ailleurs.

Pierre Alouit, le berbère du web

Le 16 mars 2013, pour la 2e journée de *Gabon, terre de talents*, Pascal Fleury a fait appel à son ami, Pierre Alouit, pour une conférence sur l'e-communication. Pierre Alouit est tombé très tôt dans la marmite informatique en acquérant son premier Apple en 1980. Tout est ensuite histoire de premières: premières fonctions en 1981, premiers automates en 1983, premières applications en 1984... premier site internet dynamique en 1997, premiers référencements en 2005. Pierre Alouit est un professionnel du référencement qui passe son temps à veiller sur ce qui fait le buzz sur internet. En février 2013, les moteurs de recherche chauffent à propos de la viande de cheval qui auparavant était plutôt en zone congelée chez Google mais qui a littéralement explosé en cette fin d'hiver.

(le sens du danger)

Pierre Alouit revendique ses origines berbères. En novembre 2012, lorsqu'il a (à nouveau) visité Marrakech, il a eu le souffle coupé en entrant dans le Musée berbère, entièrement rénové, au coeur du Jardin Majorelle. Ses citations favorites: "avoir le sens du danger" et "il vaut mieux être vivant illégalement que mort légalement".

Les mardis de Tourea Rigot

Le 16 avril 2013, l'agence lance les *Mardis interculturels*. Une fois par mois, Tourea Rigot et Nadia Origo, en maîtresses de cérémonie, animeront l'évènement, en plein coeur de Paris, près du métro Franklin Roosevelt, sur les Champs Elysées. L'idée est de partager, échanger et découvrir des talents artistiques, culturels mais aussi issus de l'entrepreneuriat du secteur privé. Le principe est simple: vous êtes artiste, peintre, écrivain, sculpteur,... vous avez des produits ou des services à présenter qui ont trait à l'humain, vous venez ici pour en parler, en y invitant quelques uns de vos amis.

Tourea Rigot est une berbère marocaine férue de communication, sociologie, musique,... Dans l'agence, elle a découvert une éthique, une ouverture au monde en même temps que des personnes qui ne se mettent pas de barrières. L'interculturalité y trouve tout son sens et elle voudrait dire encore beaucoup d'autres choses pour faire comprendre cet esprit "mais là, nous dit-elle dans un large sourire, j'ai la tête un peu embuée".

(Ciel, mon mardi !)

Cynthia Taurand no limit

Vous en connaissez beaucoup des directrices artistiques qui sont passées par Mayotte, Kaboul, Tunis avant d'exercer ici à Paris dans de grandes agences de communication ? C'est le cas de Cynthia Taurand. Si ce n'est pas une expérience interculturelle, ça ! Visiblement l'expérience afghane l'a beaucoup marquée ! Mais l'expérience tunisienne également.

(Bris d'égalité)

Cynthia Taurand est une créative (dessin, street art, happening, performances,...) qui se nourrit de son parcours de métissage. Fondatrice de *Nokyes*, elle connait l'agence depuis sa création et travaille avec son fondateur depuis l'origine. Elle était à Tunis collaboratrice du groupe JWT, après son séjour en Afghanistan.

Smaïl Chertouk, rupteur tranquille

Celui qui a appris le métier de "marketeur" à Pascal Fleury, ce fut sans aucun doute Smaïl Chertouk, un scientifique qui a fini dans la publicité et l'écriture. Auteur à ses heures d'essais et de poésie, il est surtout homme de communication et de prise de parole plurimédia des marques. Dans l'agence, Smaïl a trouvé quelque chose qui se fait rare dans le paysage publicitaire actuel: l'alchimie humaine et le décalage de l'idée, peut-être par ce fait justement qu'il partage avec Pascal la filiation autre que publicitaire. Non, ils ne sont ni parents ni tentés par le mariage pour tous, mais très preneurs de toutes les opportunités de raconter des histoires . Smaïl dit de Pascal: "Il communique avec le coeur, du coup l'image est plus lente mais le verbe en découle."

Smaïl Chertouk est l'auteur de *Rupture tranquille, guide amusé de la rupture amoureuse* (éditions Fortuna). Il en a même fait un site internet. Comment se quitter quand ensemble tout devient possible ? Qu'est-ce-que le speed rumping ? Quel sex-toy après une rupture ? Comment célébrer la Saint-Vatenloin ? Comment rompre par correspondance ? L'indispensable bibliographie de la rupture par les hommes et les femmes tranquilles car "partir, c'est fou rire un peu" (co-auteure: Karin Alexandra Heise).

"*partir, c'est fou rire un peu*"

Il est aussi l'auteur d'un autre concept, l'*Elysée Academy*, ouvert depuis décembre 2011, et qui a déjà intégré une vingtaine de candidats. Pour Smaïl Chertouk, la rue est le premier des médias, celui où le grand public fait l'animation et le contenu : Les marques ne peuvent pas se passer de la prise de parole de la rue. La rue est le meilleur lien où se fabriquent des histoires à partager, où se croisent les différences, où se confrontent les concurrences. La rue est la liberté. Smaïl Chertouk, le rupteur, se fait aussi corrupteur. Ses citations favorites: "Si vous n'êtes pas prêts à tout, vous n'êtes prêts à rien", "Le fou, l'amoureux et le poète sont farcis d'imagination" (Shakespeare), "Vivre me tue !'.

Harry Louiserre, un transe-mutant

On ne le sait pas. Du 17e siècle à nos jours, des compositeurs ou compositrices noirs dans le monde entier, de l'Afrique en passant par l'Europe et l'Amérique, tels que le Nigérien Akin Euba, le Français le Chevalier de Saint-Georges, la Cubaine Tania Leon, les Américains Scott Joplin, William Grant Still, Leslie Adams ont créé de nombreuses oeuvres musicales classiques: des opéras, des symphonies, des pièces instrumentales. C'est pour faire connaître et diffuser cette musique classique que Harry Louiserre a créé *Classic in Black*. C'est aussi l'occasion d'échanges interculturels entre la musique classique européenne et la musique noire, voire entre l'opéra occidental et le théâtre classique noir. Harry Louiserre vit entre la France et l'Allemagne où il représente l'agence.

"*je ne sépare pas les arts, ils se fécondent entre eux*"

Harry est manager de la *Compagnie Les Transe-Mutants*. Les *Transe-mutants* ne séparent pas les gens. Les artistes qui constituent la compagnie viennent de cultures, d'âges et de milieux

très divers. Les *Transe-M*utants ne séparent pas les arts. Les artistes qui constituent la compagnie assimilent les arts pour mieux les féconder entre eux.

Amina Annabi, la marraine

Le 31 janvier 2011, *Classic in Black* et Lespritcom organisaient à la Mairie de Paris une conférence-débat sur le thème "La musique, un vecteur-clé du bien vivre ensemble en entreprise". L'une des marraines de la journée était la chanteuse et actrice franco-tunisienne Amina.

Le destin d'Amina Annabi était écrit. Elle est née à Carthage, carrefour des civilisations, des Méditerranées et des cultures et haut-lieu de la musique tunisienne. la musique a toujours fait partie de la famille. Sa mère chante et compose. Son oncle organise le Festival de Tabarka. Amina avait 11 ans lorsqu'elle arrête le bus de Nass-el-Ghiwane, le mythique groupe marocain, dans le trajet entre Carthage et l'aéroport, les suppliant de l'emmener. Bien des années plus tard, mais ils ne le savaient bien sûr pas encore, ils se produisent ensemble sur scène.

Quel est le son de votre entreprise ? (31/01/2011)

A 13 ans, Amina arrive en France avec sa mère. A Paris, au début des années 80 et bien en avance sur son époque, l'adolescente se rapproche de tout ce qui peut signifier la fusion des cultures dans les nouvelles musiques urbaines. En 1986, elle crée *Sherazade* en rap orientalisant, ce qui lui permet de remporter son premier prix et elle enregistre un duo avec Afrika Bambaata, un des pères fondateurs du mouvement hip hop. Elle enchaîne ensuite les collaborations avec les Japonais et tourne au Pays du Soleil Levant. De retour à Paris, elle sort son tout premier album *Yalil* avec le concours de son mentor, Wasis Diop, que petite elle allait applaudir au Festival de Tabarka. L'album est produit par Martin Meissonnier qui partage alors sa vie.

"*je suis moi-même un mélange*"

En 1991, Amina remporte le Prix Piaf de la Meilleure Chanteuse et l'*Eurovision* où elle représente la France mais elle se trouve déclassée pour d'obscures raisons. On ne parlait pas encore de "diversité" mais la jolie brunette annonçait déjà la révolution silencieuse des vingt années qui allaient suivre. Egalement actrice (une dizaine de films à son actif), Amina porte en elle la diversité:

"Toutes les langues, toutes les musiques m'appartiennent et je n'appartiens à aucune frontière, je ne chante pas pour un drapeau," Amina est universelle. Elle va là où le coeur lui chante et son coeur est ouvert. Avec Goran Bregovic, elle a chanté des vers arabes du XIIe siècle (Ibn Arabi). Ils étaient accompagnés de musiciens marocains et de choeurs russes. En 2010, elle fait un pont musical entre Tataouine et la Laponie.

En 2011, elle chante la liberté espérée du printemps arabe mais n'oublie pas le peuple syrien. Elle chante aussi pour la première fois dans sa ville natale de Carthage. En 2012, elle sort un nouvel album tout en mélange, français, arabe, espagnol, anglais. *Ya nari* mêle allègrement folk, afro, oriental, blues, traditionnel tunisien, marocain, flamenco et même jazz. En avril 2013, Amina sera à Shanghaï pour le World Festival: "J'aime le mélange. Je suis moi-même un mélange."

Mike Sylla, la rue des Dames

L'humanité est une tribu. Le créateur, styliste, designer Mike Sylla a fait de cette idée le concept de son activisme culturel. C'est le premier coup de coeur de Pascal Fleury. Mike Sylla réalise l'alchimie entre le Sénégal et l'Occident. Ses modèles ultra-glamour portent le cuir et le daim comme des matières nobles.

Mike Sylla a grandi à la Medina (Dakar) dans l'ambiance créative des familles de griots avec ses parents bijoutiers. Sa passion des arts et des cultures l'a mené vers Paris dans les années 1980. Sa signature est devenue une référence dans le monde de la haute couture. Ses créations sont colorées, lumineuses. Elles sont fluides, intemporelles, universelles. L'humain est au centre. Mike Sylla tire son inspiration dans le patchwork des cultures.

"*je ne fais pas des chiffons mais des oeuvres*"

La création de vêtements chez Mike Sylla s'associe à la création d'évènements. L'*Afro free market* est un rendez-vous mensuel au coeur de Paris qui rassemble des artisans afro-européens. Chaque évènement devient un moment exceptionnel d'échanges entre tous les arts. La francophonie est en est le point commun.

Le 20, rue des Dames, sa boutique à Paris, est le lieu de toutes les rencontres. On y croise tous les amoureux du Sénégal. Le vendredi est le jour du slam. Ses rêves de gamin sont ancrés dans sa religion musulmane mouride et veut mettre l'art à la portée de la rue.

A Paris, ville qu'il adore, Mike Sylla trouve à exprimer son esprit créatif et libertaire. Mais ne lui dites pas qu'il travaille dans la mode: "je ne fais pas des chiffons mais des oeuvres".

Hocine Soltane, le conteur en images

L'autre grand coup de coeur de Pascal Fleury est Hocine Soltane: "il dessine comme personne !". Hocine est né en 1960 à Kebili. Il a grandi dans le sud de la Tunisie, bercé par les contes de sa grand-mère, gardienne des anciennes légendes, émerveillé par les peintures de son cousin. Toute cette culture de narration et d'images l'a marqué à jamais.

(femme tunisienne 1900)

Il a quitté malgré lui en 1971 son désert pour la banlieue de Lyon. En France, il découvre le monde fabuleux de la bande dessinée et fait alors le lien entre le conte et l'image. Il rêve d'en faire son métier. Après trois ans d'études aux Beaux-Arts de Lyon, il vit les années de galère de l'artiste tout en commençant à publier des BD et des illustrations dans différentes revues. Depuis 25 ans, il donne des cours de dessin et de peinture dans les centres sociaux et autres associations culturelles du côté de Firminy. Mais il n'abandonne jamais son activité artistique personnelle, se considérant avant tout comme illustrateur ou plutôt conteur par l'image qu'artiste peintre. Ses créations graphiques se relient souvent à l'arbre, à la nature, à l'eau comme au désert, à la vie bédouine.

Le génie de Hocine Soltane est dans cette sensibilité extraordinaire qui est celle d'une intelligence fine. Hocine peint la femme tunisienne 2013 dans le plus profond respect de la femme tunisienne 1900. On peut être respectueux de ses racines et ouvert sur le monde.

Les doigts bleus

(octobre 2011)

A voté ! Neuf mois après sa révolution pacifique, la démocratie tunisienne s'installe. La participation massive au scrutin du 23 octobre 2011 est un élément positif qui témoigne du sens civique de ce peuple avide de décider enfin de son destin. Le deuxième élément est cette aspiration à exprimer une identité arabo-musulmane qui se traduit en particulier par la victoire en majorité relative du parti de la Renaissance (Ennahda), avec sa volonté d'infléchir l'avenir du pays dans une "voie musulmane" respectueuse de la démocratie nouvelle.

La diaspora de l'émigration est globalement allée dans le même sens que les Tunisiens au pays : très forte participation et vote majoritairement *démocrate-musulman*. Les Tunisiens de l'étranger ont droit à 18 sièges sur les 217 de l'Assemblée constituante élue, et parmi ceux-ci 10 issus de la population tunisienne de France.

Voici un coup de projecteur sur quelques uns de ceux qui furent candidats, non pas issus du parti devenu majoritaire mais notamment de l'un de ces partis émergents, en l'occurrence *Ettakatol*. Ils ont révélé de belles personnalités, souvent jeunes et avec une remarquable présence féminine (exactement paritaire), qui ont fait, ici en France, de cette élection un vrai succès démocratique.

(le marquage des doigts: "a voté!")

Selim Ben Abdesselem (élu)

Il a 40 ans. Il a grandi en Tunisie et est juriste de formation. Il a été avocat et connaît particulièrement les questions institutionnelles pour avoir travaillé 10 ans à l'Assemblée nationale à Paris, avant de s'orienter vers l'humanitaire en devenant directeur d'un centre social pour mineurs demandeurs d'asile de l'association France Terre d'Asile.

Karima Souid (élue)

Agée de 40 ans, elle est Directrice de projets dans le tourisme d'affaires, spécialiste de la destination Tunisie depuis plus de 17 ans. Issue du quartier des Minguettes à Vénissieux (69), elle a vécu en Tunisie pendant 7 ans dans le cadre de son activité professionnelle et est arrivée à la politique par son engagement associatif.

Sa pratique sportive de la boxe anglaise lui a permis d'acquérir un caractère affirmé, une endurance face à l'adversité et un respect de ses adversaires. Elle sera une digne représentante des femmes tunisiennes dans une Assemblée Constituante majoritairement masculine.

Wahbi Jomaa

Agé de 48 ans, il a grandi en Tunisie avant de venir poursuivre ses études en France et d'y devenir Professeur de physique à l'Université de Bordeaux. Il fait partie des militants de la première heure d'*Ettakatol*-France qu'il a participé à construire et aura à cœur de défendre ses idées progressistes et humanistes au sein de l'Assemblée, au service des intérêts des Tunisiens de France.

Chema Triki

Elle est de cette jeune génération (27 ans) apparue dans ce processus électoral. Ingénieur de formation et consultante sénior en management, elle vit en France depuis 6 ans où elle s'est fortement impliquée dans la vie associative tunisienne dans le domaine humanitaire (*Tun'Collect*, aide aux réfugiés tunisiens), politique (*Hez Rassek*, Bénévole ISIE) ou de développement économique (*Agissons pour la Tunisie*). Son désir de développer une économie équilibrée, humaine et équitable, son implication dans la défense des droits des femmes, sa force de caractère représentent toute la force de la jeunesse tunisienne.

Tahar El Aouni

Ce commercial chez les *Pages Jaunes* (53 ans) vit depuis près de 30 ans à Reims. Il a grandi dans une famille rurale en Tunisie qu'il dû fuir en 1982 pour éviter les persécutions dues à son activité militante au sein du syndicat étudiant UGET. Il est venu poursuivre ses études en France. Depuis, militant associatif et syndical à la CFDT et à l'UGTT, il a toujours défendu les valeurs de gauche et les droits des travailleurs tunisiens en France. Cette ingénieure de formation de 28 ans .est actuellement en fin de thèse à Toulouse.

Faten Arab Jaziri

Après des études à l'INSAT de Tunis, elle affiche une volonté inébranlable de participer à la reconstruction de la Tunisie. Spécialiste du développement durable, elle est sensibilisée aux questions des inégalités sociales et régionales, de l'écologie et du développement économique. Elle veut mettra à profit ses connaissances et son énergie pour faire avancer l'idée d'un développement durable et équitable en Tunisie.

Foued Laroussi

A 49 ans, ce professeur de linguistique à l'université de Rouen, vit depuis 30 ans en Haute Normandie où il s'est activement impliqué dans la vie associative tunisienne et a affirmé son attachement au renforcement du principe d'éducation pour tous en Tunisie. Ses recherches sur la bi-culturalité et le plurilinguisme lui permettent d'appréhender des questions centrales pour les Tunisiens vivant en France.

Sophia Ben Sedrine

Médecin dans la région de Toulon (51 ans), elle a connu à travers son engagement dans des associations humanitaires comme Médecins du Monde, une réelle implication dans la lutte contre les inégalités sociales face aux soins. Outre les questions de justice sociale, Sophia défend la liberté d'expression, de culte et l'éducation pour tous, hommes et femmes de notre pays, ainsi que l'accès à la culture.

Taieb Fendri

Cet ingénieur biomédical grenoblois de 28 ans est un fervent défenseur de la liberté d'expression et de conscience et défend l'idée d'une Tunisie de la diversité où l'accès à la culture sera garanti à tous. Il a ainsi participé à la création d'une association culturelle au sein de son université. Il est de cette jeunesse pleine d'énergie prête à s'engager dans de nouveaux défis politiques pour la Tunisie libre et démocratique. Tous défendent des valeurs qui leur paraissent fondamentales : l'égalité entre les femmes et les hommes, la séparation du politique et du religieux et l'accès à la culture pour tous, et ce partout sur le territoire de la République. Ils veulent aussi assurer aux Tunisiens et aux Tunisiennes résidant à l'étranger la possibilité d'être des citoyens à part entière, en étant acteurs du destin de la Tunisie à laquelle ils peuvent tant apporter. Ce parti, qui avait été l'une des principales formations d'opposition à la dictature et qui avait refusé d'entrer au Gouvernement de transition dominé par des ministres issus de l'ex-RCD pèsera de tout son poids dans la nouvelle démocratie tunisienne.

Au Parti Démocratique Progressiste (PDP) également

Le *Bondy Blog* (**Ramsés Kéfi**) s'est intéressé à Hager Ben Djemaa , 37 ans, franco-tunisienne née à Paris. Dans un très beau portrait où celle qui fut candidate pour le PDP résume bien l'état d'esprit qui a porté les Tunisiens de France vers cet élan démocratique pour la Tunisie.

"Elle grandit dans le 14e arrondissement de Paris. Tous les étés ou presque, elle va au Bardo, dans la banlieue de Tunis, d'où ses parents sont originaires. Ici, elle est franco-tunisienne. Là-bas, juste française. Quand la Révolution éclate, elle sent, comme beaucoup de Tunisiens, qu'elle est en train de se réapproprier quelque chose. En janvier, au plus fort de la contestation, elle découvre alors une communauté franco-tunisienne mobilisée contre la dictature, et confie qu'elle ne savait même pas qu'il y avait autant de Tunisiens en France. Mais surtout, elle entrevoit une réalité qu'elle ne connaissait pas au pays du Jasmin, au-delà de la carte postale officielle dessinée par le régime. La misère, la frustration et surtout le désespoir, "là, je me suis dit que je devais m'engager. Je ne pouvais pas rester là, sur mon canapé quand des gens de mon pays mouraient pour la liberté."

Myriam Marzouki a de qui tenir

(janvier 2011)

Le 7 novembre 1987, Myriam Marzouki avait douze ans. Née en France, elle vivait alors en Tunisie et elle a le souvenir précis de ce jour du "coup d'Etat médical" du général Ben Ali. En 1992, elle retrouve la France pour ses études mais à chaque retour en Tunisie, elle fait le constat que le pays de son enfance est bel et bien devenu la moins équivoque des dictatures. Dans la famille Marzouki, le combat pour les droits de l'homme est héréditaire. Le grand-père de Myriam a connu pour cela trente années d'exil au Maroc où il est mort sans jamais revoir ses terres natales. Le père de Myriam, Moncef Marzouki, est un militant historique contre le régime de Ben Ali et à la chute du dictateur il fut le premier à se déclarer candidat à la présidence de la République de la (future) nouvelle démocratie tunisienne. Professeur de médecine diplômé de la Faculté de Strasbourg, il est spécialiste de neurologie et enseigne la médecine communautaire à Sousse, la troisième ville du pays. Myriam Marzouki a donc de qui tenir ! Agrégée de philosophie, elle a pris sa plume pour décrire, dans une tribune publiée par Le Monde "*Parler de la dictature*", les mécanismes qui ont étouffé le peuple et aveuglé le monde.

Myriam Marzouki est non seulement philosophe mais aussi et surtout metteure en scène et par son activité artistique aussi elle s'engage. Dans son travail de mise en scène, elle encourage l'expression de ces "langues spécifiques", celles des expériences de chacun, face à "la langue blanche", celle des pouvoirs invisibles du marché, des médias. La philosophe analyse le langage du pouvoir. La femme de théâtre encourage l'expression des gens en mettant en scène les mots produits en ateliers d'écriture comme elle l'a fait à Pantin. Le théâtre français est encore largement dominé par les hommes qui mettent en scène huit spectacles sur dix, qui dirigent les salles et surtout qui écrivent les textes. Elle le déplore. Alors Myriam met en scène les mots de Nathalie Quintane, de Véronique Pittolo, d'Emmanuelle Pireyre... des écrivaines qui aiment mêler leurs mots aux sons, aux images, à la danse et aux arts vivants. De février à juin 2011, Emmanuelle Pireyre et Myriam Marzouki proposent *l'Univ'Pop au fil de l'eau* (Théâtre du Fil de l'Eau) à Pantin, rencontres autour de la littérature, devant aboutir à un texte inédit. Son titre ? *Le ciel bleu sur nous peut s'effondrer*

Samia Maktouf attaque l'Etat

(avril 2016)

Mais qu'est-ce qui fait courir Samia Maktouf ? Sur toutes les chaînes de télévision françaises, on peut voir son regard déterminé qui transperce son interlocuteur pour mieux le convaincre de ses arguments. Dans toute la presse francophone, anglophone, arabophone, on peut lire ses propos clairs et bruts, comme seuls peuvent l'être ceux de quelqu'un qui se confronte courageusement au coeur du sujet: la terrible progression du jihadisme mondial.

Sur *Public Sénat*, interrogée par Sonia Mabrouk le 11 avril 2016, elle explique son engagement professionnel mais aussi humain auprès des victimes du terrorisme, pour défendre les valeurs universelles, à commencer par le respect du droit à la vie. Elle rappelle que cet engagement auprès des victimes, dont certaines se sentent délaissées alors qu'elles ont besoin, au

contraire, d'écoute et de considération, s'inscrit dans la droite ligne du serment de l'avocat, celui d'exercer sa profession notamment avec humanité.

La responsabilité de chacun

Interrogée sur la responsabilité des musulmans de France vis-à-vis du terrorisme, elle met en avant le fait que la radicalisation n'est pas l'apanage d'une religion quelconque, qu'il appartient à toute la société, au-delà des convictions religieuses (ou non) de chacun(e), de se mobiliser contre le terrorisme, combat que rejoignent les musulmans de France dans leur immense majorité. Elle insiste sur le fait qu'il ne faut en aucune façon culpabiliser ou stigmatiser les musulmans de France, le combat contre le terrorisme n'étant pas communautaire mais universel, d'autant qu'aujourd'hui, il n'y a plus de "profil-type" du terroriste, chacun(e) étant potentiellement visé(e). Comme le disait en 2012 sa cliente **Latifa Ibn Ziaten**, dont le fils soldat venait d'être assassiné par Mohamed Merah, "il y a d'autres Merah" partout en France. Elle déplore: "Cette mère meurtrie dans sa chair, qui a décidé d'aller à la rencontre de ceux qui sont la cause de sa souffrance, avait raison mais l'on n'a pas voulu l'entendre. Aujourd'hui, notre crainte est que d'autres Abaaoud, Abdeslam ou Abrini attendent leur heure, quelque part, ici même en France."

Samia Maktouf insiste: "C'est en tant que citoyen(ne)s que nous devons lutter contre le terrorisme, et non pas en tant que chrétiens, juifs, musulmans ou même athées." Interrogée sur le fait qu'il existerait d'autres "Molenbeek" en France - des zones de forte radicalisation échappant au contrôle des pouvoirs publics-, elle dit surtout qu'il ne serait que temps de s'intéresser aux véritables causes du problème, que la République puisse à nouveau pénétrer dans ces endroits qu'elle a de longue date délaissés et abandonnés à leur sort.

Le devoir d'alerte

Depuis des mois, Samia Maktouf alerte sur ces jeunes jihadistes qui ont "la culture de la mort". Elle répète ce que furent les derniers mots de Mohamed Merah avant l'assaut de la police: "Autant que vous aimez la vie, nous, nous aimons la mort". Elle insiste sur la nécessité de réformer les "fiches S" sans délai pour les adapter au risque terroriste aujourd'hui. Elle met en avant l'absence de collaboration entre les services de renseignement nationaux et internationaux, la désinvolture des autorités belges depuis une vingtaine d'années face à la montée de la radicalisation. Elle se préoccupe du rôle de plus en plus actif des femmes sur internet qui tombent sur des adolescentes en souffrance, proies faciles de leur idéologie de la mort. Elle explique comment les jihadistes se fondent dans la population, dissimulant leur fanatisme à leur entourage et leur voisinage: "Les terroristes brouillent les pistes, et se mettent en mode *koufar* (ndlr: "mécréant") pour ne pas être repérés: un jihadiste boit de la bière en public, va en discothèque et ne porte plus la *qamis* (ndlr: longue tunique portée par les hommes) pour ne pas se faire remarquer".

La Tunisie au coeur

Bien avant ce combat qu'elle juge aujourd'hui prioritaire, Samia Maktouf, titulaire d'un DEA Droit des affaires et économie (Paris 1- Panthéon Sorbonne), était d'abord connue comme une importante avocate d'affaires, interlocutrice privilégiée en France de nombreuses sociétés, tant françaises qu'étrangères, ayant des intérêts dans les pays du Maghreb, mais également au Moyen-Orient. En développant une expertise en droit des sociétés et droit de la concurrence, elle a acquis une solide expérience dans le conseil aux sociétés françaises et internationales à l'occasion de leur implantation à l'étranger, collaborant au sein de grands cabinets internationaux en France et dans les pays anglo-saxons.

Dynamique, femme de réseaux, cette avocate n'a jamais cessé de promouvoir sa Tunisie natale et de défendre les droits des créateurs et entrepreneurs au Maghreb. C'est en avril 2009 que son nom a commencé à véritablement apparaître aux yeux du grand public lorsque, avec son cabinet d'avocats (Béatrice) *Dubreuil et Maktouf*, installé sur les Champs-Elysées à Paris, elle a soutenu la plainte de sept Français issus de l'immigration contre la police des frontières de l'aéroport d'Orly, pour discrimination.

Une femme d'influence

[732]Jusque-là, cette Tunisienne à la quarantaine épanouie n'apparaissait que rarement dans les journaux. Son influence n'était connue que de ses seuls amis et, bien sûr, de ses clients, qu'elle reçoit dans son cabinet des Champs-Elysées, à Paris, et à qui elle vient chaleureusement en aide dès qu'ils expriment le souhait d'investir en Tunisie. Car Samia Maktouf est, aussi et surtout, une amoureuse inconditionnelle de sa terre natale.

A Paris, il n'est pas une manifestation tunisienne qu'elle ne soutienne, pas un gala au profit d'une association caritative qu'elle ne vante à ses proches. Sa mission de bons offices se poursuit jusqu'à son domicile de Neuilly-sur-Seine, une banlieue huppée de Paris, où, sous le regard bienveillant de Nelson Mandela, auprès de qui elle a été photographiée, se croisent des personnalités du show-business et des affaires: le cinéaste Elie Chouraqui, les humoristes Jean-Marie Bigard et Laurent Baffie, l'homme d'affaires François Bennaceur ou Betty, la veuve du grand industriel Jean-Luc Lagardère.

Guidée par les étoiles

Entre deux plats, la maîtresse de maison persuade ses amis de participer à une vente aux enchères organisée par l'une de ses compatriotes, fait l'éloge de la Tunisie, décide d'y organiser les prochaines vacances de David Khayat, le célèbre cancérologue, dont c'est aussi le pays natal, téléphone à un journaliste pour qu'il rencontre l'une de ses connaissances, prend rendez-vous chez le médecin pour l'épouse d'un ministre africain...

Née à Sousse dans une famille modeste -père économe dans le secteur hospitalier, mère au foyer -, Samia est la seule fille. L'aîné de ses frères est aujourd'hui propriétaire du Port Palace à Monaco; les trois autres ont fait carrière dans le commerce international, aux Etats-Unis. Inutile

[732] un article intégral de *Jeune Afrique*, par Fawzia Zouari, septembre 2009, début de citation

de préciser qu'elle a dû jouer des coudes pour se ménager une place dans cet univers masculin: "La famille a été mon premier champ de bataille. Cela m'a aidée, par la suite, à affronter un monde du travail dominé par les hommes."

Après avoir obtenu son baccalauréat à l'école pour filles de Nahj-el-Bacha, à Tunis, Samia poursuit ses études supérieures à Paris, comme beaucoup de compatriotes de sa génération. Maîtrise de droit, DEA de droit des affaires et économie... les diplômes s'enchaînent. Celle qui se dit "guidée par les étoiles" va désormais pouvoir se frayer un chemin. Non sans un certain culot.

Son premier stage, elle le sollicite, au début des années 1990, auprès d'un des plus grands avocats de Paris: Théo Klein. "Voilà, c'est ici que je vais travailler, m'étais-je juré à l'époque." Sa conception de l'existence ? "Il faut foncer. Les opportunités sont rares. Nous n'avons pas beaucoup de cartes à jouer. Mais une seule suffit qui, bien utilisée, permet de devenir imbattable."

La vérité en face

Au début, tout n'a pas été facile. Au sein du cabinet, la jeune Tunisienne plonge davantage le nez dans la cafetière que dans les dossiers. Jusqu'au jour où elle ne peut s'empêcher de lancer à ses collaborateurs: "Hé ! Je suis Maître Maktouf !" Bientôt, Théo Klein lui confie une mission très spéciale: l'assister dans la relecture du livre qu'il s'apprête à publier avec le Tunisien Hamadi Essid, alors ambassadeur de la Ligue arabe à Paris (ndlr: *Deux vérités en face, Lieu commun, Paris, 1988*). Un ouvrage où les deux auteurs, l'un juif, l'autre musulman, confrontent leurs idées. "La seule fois où j'ai vu une larme dans les yeux de Klein, confie Samia, c'est à la mort d'Essid, en 1991. Il regrettait de ne jamais lui avoir témoigné toute l'affection qu'il lui portait."

Après quatre années passées chez l'avocat parisien, la jeune femme traite ses dossiers de manière autonome. Klein, qui est un ténor du barreau, défend d'illustres clients, comme le banquier franco-suisse Edmond de Rotschild. Samia Maktouf rencontre pour la première fois des personnalités qu'elle ne voyait jusque là qu'à la une des magazines. Et apprend qu'un "carnet d'adresses est plus précieux que l'argent". Ce sésame lui ouvrira bien des portes, en France: "Ce pays m'a donné une chance, et je voulais être à la hauteur de cette chance, clame t-elle. Quand j'évoquais avec Brice Hortefeux, alors ministre de l'Immigration et de l'Intégration, la nécessité de respecter la dignité de l'immigré, il tenait compte de mon avis. C'est ça, la réussite: avoir son mot à dire, dans le respect du pays d'accueil et en accord avec ses propres principes."

Après avoir fait ses armes chez Maître Klein, Samia Maktouf rejoint le cabinet Caubet Chouchana Meyer, où elle s'occupe du droit des sociétés et des fusions-acquisitions. Elle y développe sa propre clientèle, avant de s'installer à son compte, en 2005. Naturellement, elle se tourne vers la Tunisie, convaincue que ses origines sont sa "première richesse". Le principe est simple: mettre à profit sa qualité d'arabophone et sa connaissance des milieux économiques pour se consacrer au développement des flux financiers entre Paris et Tunis. Les affaires sont les affaires !

La fibre des mécènes

Mais Samia est aussi une grande curieuse, qui aime à voir plus loin que les livres de comptes. Non seulement la création artistique ne la laisse pas indifférente, mais elle a la fibre des mécènes. Avocate du chanteur tunisien Sabah Rebai, elle est aussi celle de la diva syro-égyptienne Mayada Hannaoui et du ténor syrien Sabah Fakhri. On murmure qu'il lui a suffi de passer un coup de fil pour que Rebai obtienne la mythique salle de l'Olympia, en février 2006...

Aujourd'hui, de son propre aveu, elle n'a plus qu'une envie: défendre les droits d'auteur. Celle qui en 2007, a gagné le procès du peintre sénégalais Diatta Seck contre la société de courses du Pari Mutuel hors des Hippodromes, accusée d'avoir utilisé une des oeuvres de l'artiste sans son accord, entend créer un cadre juridique légal pour le statut de créateur au Maghreb.

"*J'aime que les gens se rencontrent*"

Samia Maktouf, mariée, sans enfants, a-t-elle encore du temps pour elle ? Entre deux coups de fil, elle glisse: "J'aime que les gens se rencontrent. Je suis issue d'une terre qui donne sur la mer. C'est l'atout de la Tunisienne que je suis: l'ouverture à l'autre".[733]

En 2012, l'avocate franco-tunisienne intègre l'équipe de défense de Ziad Takieddine. L'intermédiaire franco-libanais, mis en cause dans "l'affaire Karachi", évoque un financement de la campagne présidentielle de Nicolas Sarkozy en 2007 par le régime de Mouammar Kadhafi, information que reprendra alors le site Mediapart. La stratégie de défense est de dire que Takieddine a été "un bouc émissaire dans une affaire qui échappe à beaucoup de monde". Avant cela, elle avait représenté Leïla Ben Ali, la femme de l'ancien président tunisien, qui avait voulu empêcher la publication, en 2009, de *La régente de Carthage*. *Main basse sur la Tunisie* (La Découverte), un livre-enquête de Nicolas Beau et Catherine Graciet sur les turpitudes des Trabelsi, la belle-famille du dictateur déchu.

Après la révolution, l'avocate défend les sans-papiers tunisiens exilés. Mais, au tournant de la décennie, c'est de plus en plus sur la scène judiciaire internationale qu'elle s'impose, notamment en tant que Conseil auprès de la Cour Pénale Internationale. Elle a pour clients le premier cercle du régime Kadhafi: le chef de milice de Cyrénaïque Ibrahim-el-Jadhram ainsi que l'ex-jihadiste devenu homme politique Abdelhakim Belhadj. A Paris, elle plaide pour Anoud Senoussi, la fille du patron des services de renseignements de Kadhafi.

L'avocate des victimes du terrorisme

C'est alors que le jihadisme lui "tombe dessus". Elle s'affirme d'un attentat à l'autre comme l'avocate des victimes la plus exposée dans les médias. En 2012, elle défend Latifa Ibn Ziaten, la mère de la première victime de M. Merah. En janvier 2015, elle prend la défense de Lassana Bathily, le héros de la prise d'otages à l'Hypercasher. Le 13 novembre 2015, Valentin Ribet, 26 ans, jeune avocat prometteur du barreau de Paris, diplômé de la *London School of Economics*, spécialisé dans la criminalité en col blanc, "un avocat talentueux, très aimé par ses collègues", au sein du cabinet international Hogan Lovells, a été tué au Bataclan. Samia Maktouf défend sa famille. Elle dépose une requête devant la Cour Européenne des Droits de l'Homme (CEDH), visant la Belgique, accusée de "graves dysfonctionnements" (mars 2016). Elle défend également Yasser Bensalah, touché à deux reprises à la terrasse du Bataclan Café alors qu'il était en vacances à Paris. Elle l'épaule dans ses démarches d'indemnisation et soins psychologiques. Tout comme elle le fait pour Omar, vigile au Stade de France, qui s'est trouvé confronté à un des kamikazes: "Il ne demande ni honneurs ni médaille, mais la reconnaissance et le respect de son statut de victime", souligne Maître Samia Maktouf, son avocate. Elle prend également la défense des jeunes embrigadés par Daesh, comme cette mère de famille niçoise dont le fils est parti combattre en Syrie. Elle demande à l'Etat des indemnités. Elle estime que la police aux frontières n'aurait pas dû laisser son fils de 16 ans quitter le territoire. Deux jours après Noël 2013, Brian était parti sans prévenir sa mère avec trois copains de son quartier pour l'aéroport. Il s'est présenté avec un aller-simple pour Istanbul, avec une simple carte d'identité et sans autorisation parentale de sortie de territoire, qui n'était alors plus obligatoire. Maître Samia Maktouf, l'avocate de la mère de l'adolescent, parle d'un manque de discernement de la police aux frontières. "Quand un jeune mineur de 16 ans se présente, voulant passer les frontières pour une destination comme la Turquie, sachant que la Turquie est la porte d'entrée de la Syrie et qu'il y a un conflit armé ouvert à cette frontière, il était du devoir de la police de se poser des questions sur ce jeune, estime-t-elle, l'Etat doit être tenu pour responsable".

[733] article de *Jeune Afrique*, par Fawzia Zouari, septembre 2009, fin de citation, les intertitres sont de nous

L'abécédaire de Kamel Daoud

écrivain sous la menace d'une *fatwa*

(décembre 2014)

L'écrivain Kamel Daoud, *Prix des Cinq Continents* 2014, a fait l'objet le 16 décembre 2014 d'un appel au meurtre lancé par un prédicateur salafiste algérien. Sa réaction immédiate fut littéraire et digne. Mais qui est vraiment Kamel Daoud ? Composition plagiaire sur des écrits, antérieurs au 16 décembre, de Macha Séry, Marie Lemonnier, Jean-Louis Le Touzet..., avec des extraits de *Meursault, contre-enquête*, une vraie salade oranaise. Article réalisé et publié ici en défense de la liberté d'expression, partout dans le monde.

A comme Algérie, le pays où il est né à Mesra, près de Mostaganem, en 1970 et où il vit depuis lors, à Oran: - Un pays coincé entre le ciel et la terre. La terre appartient aux "libérateurs", cette caste maudite qui ne veut pas mourir et qui assure avoir fait la guerre pour nous. Et le ciel est colonisé par les religieux qui se l'approprient au nom d'Allah. Que me reste-t-il ? Les livres. C'est cette digression littéraire que je poursuis, car l'Algérie m'étouffe et pour desserrer cette étreinte, je lis et j'écris.

B comme Bouteflika. Il vit de et avec Bouteflika. C'est sa drogue dure, son personnage. Il tient son récit, le connaît par coeur sans l'avoir rencontré: - Oui, on peut parler de fascination pour cet homme, un personnage presque littéraire. Ecrire sur un homme comme lui, c'est reprendre chaque jour le récit de mon obsession. Je vis avec lui, il me broie, il est ce double noir que nous avons tous en nous. Je sais comment il fonctionne, comment son cercle fonctionne. J'ai fini par anticiper ses réflexes, lire dans ses pensées, lui reconnaître cette intelligence instinctive, m'incliner devant sa ruse, sa baraka et ce talent de tacticien cruel.

C comme Camus. Jamais le nom de Camus n'est prononcé dans *Meursault, contre-enquête*, le superbe roman de Kamel Daoud (éditions Actes sud, 2014) qui, aujourd'hui, répond à L'Etranger et le prolonge. Le livre y est attribué à l'assassin lui-même, Meursault, qui l'aurait écrit à sa sortie de prison. Comme s'il s'agissait d'une histoire vraie.

D comme Daoud, son nom. Kamel est la brebis galeuse de la famille, le seul à ne plus être croyant, à boire de l'alcool et à le dire.

E comme écriture. Kamel Daoud écrit magnifiquement. Après *Minotaure 504* (éditions Sabine Wespieser, 2011), recueil de nouvelles sur la condition humaine en Algérie, son premier roman frappe par son ambiguïté morale et de désespoir politique.

F comme francophonie. C'est réunis au siège de l'Organisation Internationale de la Francophonie à Paris que, le 26 septembre 2014, les membres du jury du *Prix des Cinq Continents*, présidé par Jean-Marie Gustave Le Clézio, ont désigné Kamel Daoud, lauréat de l'édition 2014 et

c'est à Dakar le 28 novembre qu'a eu lieu la cérémonie de remise de prix, dans le cadre du XVe sommet de la francophonie.

G comme gendarme, le métier de son père, passé par l'école d'aviation française. Il a appris sa mort une demi-heure seulement après avoir reçu le prix François-Mauriac le 10 octobre 2014, ce père qui lui a inculqué le goût de la langue.

H comme hommage. Hommage à Camus, encore et bien sûr. De Maïssa Bey à Boualem Sansal, de Yahia Belaskri à Salah Guemriche, Albert Camus ne cesse de hanter la littérature algérienne contemporaine. Tantôt comme mentor et figure tutélaire, tantôt comme repoussoir. Inversant la perspective dès l'incipit ("Aujourd'hui, M'ma est encore vivante"), le récit de Kamel Daoud constitue en quelque sorte le hors-champ de l'Etranger et son double en miroir.

I comme islam et infamie. Difficile d'imaginer ce Voltaire oranais, parti en lutte contre "l'infâme" (l'un de ses mots favoris), en adolescent vêtu d'une djellaba, faisant l'appel à la prière dans son village natal. Et pourtant: - j'ai moi-même été l'imam de la mosquée de mon lycée et islamiste pendant huit années, entre mes 13 et 20 ans - révèle-t-il. Il fréquente alors les cellules clandestines de la confrérie des Frères Musulmans, lit les grands textes de l'islam et les opuscules de propagande ramenés du Caire sous le manteau: - ça m'a permis d'en démonter le mécanisme de l'intérieur - et de devenir ensuite leur plus farouche adversaire. - A vingt ans, cela n'était plus suffisant. J'avais une plus haute idée de Dieu que celle d'un simple rôtisseur.

J comme journalisme. Il a débuté dans le journalisme sans autre vocation que celle de rester au plus près de l'écriture et de pouvoir en vivre, après une scolarité brillante, un bac de mathématiques et quatre années de bohême et d'ennui à la faculté de lettre d'Oran (- J'en étais à lire Carl-Gustav Jung et on nous faisait commenter *Boule de suif*..)

K comme Kamel, son prénom. Enfant, Kamel s'est mis à lire le français en autodidacte, à l'âge de neuf ans. Il dit que la langue de Molière l'a sauvé.

L comme livres. Kamel Daoud ne cesse jamais de lire. - Les gens d'un seul livre sont toujours plus intolérants.

M comme Méditerranée. Daoud, qui a une certaine idée de lui-même, dit: - J'ai, comme on dit, une petite clientèle. je suis lu par les chancelleries, un cercle de francophones et aussi par les gens de l'autre côté, vers la France - fait-il en tendant le bras vers la Méditerranée.

N comme nuit, décennie noire. La "décennie noire" lui a servi de bizutage. Il s'est retrouvé plongé "dans le cours halluciné de l'évènement", sur le terrain des massacres, "sans illusion sur la matière spongieuse que je traînais sous mes chaussures"... L'apparition du monstre Daech, l'Etat islamique, lui a ravivé le pénible souvenir, "comme un remake à plus grande échelle de ces années 1990".

O comme Oran. Ici, à Oran, ils sont obsédés par les origines. Ouled-el-bled, les vrais fils de la ville, du pays. Tout le monde veut être le vrai fils unique de cette ville, le premier, le dernier, le plus ancien. Il y a de l'angoisse de bâtard dans cette histoire, non ? Chacun essaie de prouver qu'il a été le premier - lui, son père ou son aïeul - à avoir habité ici et que tous sont des étrangers, des paysans sans terres que l'Indépendance a anoblis en vrac. Je me suis toujours demandé pourquoi ces gens-là avaient cette angoisse farfouilleuse dans les cimetières. Oui, oui, peut-être la peur ou la course à la propriété. Les premiers à avoir habité ici ? "Les rats" disent les plus sceptiques ou les derniers arrivés.

P comme pute. C'est une ville qui a les jambes écartées en direction de la mer. Regarde un peu le port quand tu descendras vers les vieux quartiers de Sidi-el-Houari, du côté de la Calère des Espagnols, cela sent la vieille pute rendue bavarde par la nostalgie... cette ville a les jambes ouvertes vers la mer, les cuisses écartées, depuis la baie jusqu'à ses hauteurs, là où se trouve ce jardin exubérant et odorant. C'est un général -le général Létang - qui l'a conçu en 1847. Moi je dirais qui l'a fécondé, ha, ha ! Il faut absolument que tu y ailles, tu comprendras pourquoi les gens d'ici crèvent d'envie d'avoir des ancêtres connus. Pour échapper à l'évidence.

Q comme *Quotidien d'Oran*. Chaque jour depuis dix-sept ans dans les pages du Quotidien d'Oran, Kamel Daoud donne au lecteur sa ration de calories littéraires dans un billet de 3500 signes intitulé *Raïna raïkoum* (mon opinion votre opinion). Sa plume a l'intensité d'une fièvre noire et le corrosif de la chaux vive. Ses "lucidités pesantes", couchées sur la feuille sans concession, ses diatribes à l'encontre du président "momie" comme du peuple "zombie", sa façon de considérer que toutes les vérités sont bonnes à dire, lui valent d'avoir été honoré du prix Omar-Ourtilane de la liberté de la presse mais aussi de puissantes détestations: "collabo", "sioniste", "apostat", "traître"... sont seulement quelques uns des qualificatifs dont l'affublent ses détracteurs.

R comme roumi. Haroun a commis un crime sans réel motif. Il avait 27 ans, c'était le 5 juillet 1962, jour de l'indépendance, la guerre venait de prendre fin, et son geste manquait de sens aux yeux des autorités. La faute de ce "roumi", cet "Européen" désigné comme victime expiatoire par sa mère ? Il rentrait tous les jours de la plage à 14 heures - l'heure du meurtre de l'Arabe -, heureux et insouciant. "Oui, j'ai tué Joseph, parce qu'il fallait faire contrepoids à l'absurde de notre situation."

S comme sexe. Je descends parfois vers le jardin touffu de la promenade de Létang pour boire en solitaire et frôler les délinquants. Oui, là où il y a cette végétation étrange et dense, des ficus, des conifères, des aloès, sans oublier les palmiers ainsi que d'autres arbres profondément enfouis, proliférant aussi bien dans le ciel que sous la terre. Au-dessous, il y a un vaste labyrinthe de galeries espagnoles et turques que j'ai visitées. Elles sont généralement fermées mais j'y ai aperçu un spectacle étonnant: les racines des arbres centenaires, vues de l'intérieur pour ainsi dire, gigantesques et tortueuses, fleurs géantes nues et comme suspendues. Va dans ce jardin. J'aime l'endroit, mais parfois j'y devine les effluves d'un sexe de femme, géant et épuisé. Cela confirme un peu ma vision lubrique.

T comme Tunisie. "L'histoire s'est remise en marche dans le monde arabe". Face au Vieux-Port de Marseille où il est de passage, Kamel Daoud découvre les résultats des élections tunisiennes. "Voilà, enfin, un peuple qui a compris que l'islamisme n'est pas la solution et que la religion n'est pas une assiette ni un moteur", écrit-il pour sa chronique.

U comme utile. "En quoi les musulmans sont-ils utiles à l'humanité ?", écrit en réaction à la vague d'attentats et de manifestations meurtrières contre le film "L'Innocence des musulmans"

qui caricaturait le Prophète, avait déclenché des étranglements: "En quoi faisons-nous avancer le progrès, le mieux, le droit, la justice ? Qu'avons-nous inventé depuis le dernier astrolabe ? Quand allons-nous enfin admettre que nous sommes devenus un poids mort pour l'humanité ?" interrogeait-il sans détour, loin des complaintes victimaires qu'il "exècre" et des théories du complot qui accusent l'Occident de tous les maux, "pour se laver les mains en utilisant ses pieds".

V comme Verne. Enfant, c'est par Jules Verne qu'il a commencé: "Jules Verne et l'Ile mystérieuse, lue dix fois de suite, puis un bouquin sur la mythologie grecque qui m'a bouleversé. " Plus tard est venue "la littérature arabe et musulmane, mais traduite en français", précise-t-il.

W comme war. Enfant de l'Indépendance, "pas de la guerre", Kamel Daoud appartient à cette nouvelle génération de penseurs algériens qui refusent de traîner derrière eux tout un cimetière. "Je comprends le sacrifice mais je ne veux pas que les morts me tuent."

X comme l'inconnu. La fiction a contaminé le réel au point de s'y substituer.

Y pensait-il ? Le Prix Goncourt 2014, tous les pronostiqueurs de la place le lui avaient déjà attribué d'avance.

Zut, il ne l'a pas obtenu. Bravo tout de même à Lydie Salvayre ! On ne va pas pleurer !

Azzedine Benamara et **Mounya Boudiaf au Festival d'Avignon**

(juillet 2012)

Alger, seul sur son bateau, l'homme regarde la mer. Des gamins jouent au foot. Les orangers sont en fleur. Aziz Chouaki est en France depuis six ans lorsqu'il a écrit le récit *Les Oranges* en 1997, cette histoire d'un pays, de plus d'un siècle et demi d'une vie colonisée. Azzedine Benamara, né en 1983 à Valenciennes, a découvert ce texte lorsqu'il étudiait à l'Ecole Professionnelle Supérieure d'Art Dramatique. Il décide de le jouer au Théâtre du Nord à Lille, sur une mise en scène de Laurent Hatat. Il propose à Mounya Boudiaf de l'accompagner. La jeune comédienne lilloise, formée à l'EPSAD, chante et danse. Elle exprime sur scène toute la poésie du texte. Après plus d'une centaine de représentations partout en France, le duo arrive au Festival off d'Avignon, du 7 au 28 juillet 2012, au Théâtre Le Petit Louvre.

L'Algérie qui fête le cinquantenaire de son indépendance se présente aux spectateurs avec son histoire tragique mais avec ses espoirs, son potentiel. Azzedine et Mounya crient leur amour pour ce peuple. "Dans Orange, il y a Organe mais aussi Or Ange, On rage..."

L’art et la matière

Mehdi-Georges Lahlou au présent

(novembre 2015)

Qu'est-ce que le surréalisme ? En 1930, on savait que la beauté serait convulsive ou ne serait pas. Mais 85 ans plus tard, qui est surréaliste ? Ce qui est certain, c'est que le "performeur", photographe, un peu peintre, toujours danseur, Mehdi-Georges Lahlou réinvente un art, l'art de dire des choses sérieuses sans se prendre au sérieux, l'art de l'ambiguïté et du burlesque, un surréalisme d'aujourd'hui. Tant pis si on touche à des sujets tabous, ils ne sont tabous que pour les esprits fermés: Qu'est-ce qui différencie le sexe et le genre ? La Vierge à l'enfant est-elle sexy ? Un corps qui est lié à une culture peut-il être différent ? Peut-on prier avec des briques sur le dos? Le merveilleux est-il révolu ? Mais au fond suis-je réel ?

Suspension

Qui est cet homme suspendu avec une robe de mariée, à deux mètres de hauteur, chantant du Ronsard ? La vie de MGL est comme son prénom, composée, comme le sont ses identités. Sa mère est d'origine espagnole et catholique, son père est marocain et musulman. Mehdi-Georges Lahlou est né aux Sables d'Olonne en 1983. Son identité double est sa seconde peau. Son art est un interstice. Peu d'hommes (et de femmes) posent leur corps comme sujet d'interrogation. Il faut avoir une formation de danseur pour cela. Nu ou vêtu, il met en scène des esthétiques. Se vêtir, c'est se travestir. Se mettre à nu, c'est sortir du cercle. Quand le corps se met à s'orner d'un message, on ne s'intéresse plus qu'au message. Pourtant...Peut-on se tatouer un verset du Coran sur le corps ? Le blasphème est dans l'antagonisme supposé entre le corps et l'esprit, entre la virilité et des talons aiguille, entre...

Ce sont les associations d'idées, ou les associations d'images, qui intéressent l'artiste. On vous a dit: surréalisme. Un artiste est un créateur qui produit des images nouvelles: peu importe qu'elles soient des dessins ou des photographies, des tableaux peints ou des tableaux vivants... Toute image nouvelle est susceptible de provoquer, de choquer. Si on y ajoute le burlesque, on entre dans la folie; on rit jaune de la folie, parce qu'elle témoigne de nos mimétismes. Lahlou est-il fou ? Mehdi est-il maudit ? Qui est Georges ? Mehdi-Georges Lahlou est en train de s'inventer, artiste donc dissemblable, entre ses identités donc entre des esthétiques diverses, entre des notions qui s'entremêlent, entre des médias qui se confondent...

Insoumission

Formé à l'Ecole Régionale des Beaux-Arts de Nantes (ERBAN), il a obtenu son diplôme en 2007 et poursuivi un Master à l'Académie Saint-Joost à Breda. Mais il habite vraiment nulle part sinon dans un monde intérieur. Vous avez dit: surréalisme ? L'artiste est un sportif, il court sans cesse: dans ses performances, il réalise des exploits héroïques, saut de haies, course à pied, pèlerinage sans fin. "A la base, je suis issu de la performance, et le fait que j'ai une formation de danseur est sans doute l'une des raisons pour lesquelles mon corps constitue un élément majeur dans mon travail", explique-t-il.

Provocateur, Lahlou ? Il renvoie dos à dos les obligations culturelles, le poids des traditions, et les clichés racistes et autres. Sortir d'une culture, ce ne doit pas pour Mehdi-Georges Lahlou être confronté à une autre qui vous y enferme à nouveau. MGL ne croit pas plus à un choc des civilisations qu'il n'envisage un double enfermement. Dans les années 70, ce sont les féministes qui furent les meilleures performeuses. En 2015, ce sont des artistes comme Lahlou, au passé composé.[734]

Hicham Berrada, artiste francophone de l'année

(octobre 2015)

"Je suis fier d'être au côté de tous ces artistes, de faire partie de ce monde", énonce timidement au micro le lauréat, le plus jeune artiste de la Biennale, en présence de Fleur Pellerin, ministre de la Culture et de la Communication, et de Gérard Collomb, sénateur maire de Lyon et président de Lyon Métropole. Hicham est né en 1986. Au Maroc où il a grandi, il se passionne très tôt pour la science, avec son père pharmacien et sa mère biologiste d'origine française. Il s'émerveille aussi devant la nature. Au Lycée Lyautey de Casablanca où il a passé son bac S en juin 2004, le proviseur, les professeurs et les élèves ont été fiers de le féliciter neuf ans plus tard, alors qu'il venait d'être accueilli en résidence, pour une année, à la très prestigieuse Villa Médicis de l'Académie de France à Rome. C'est à l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris puis au Studio national des arts contemporains Le Fresnoy que Hicham Berrada a poursuivi ses études artistiques, sans jamais renier son égale passion pour les sciences.

Biennale d'art contemporain

Lyon abrite actuellement dans ses murs, et jusqu'au 3 janvier 2016, la 13e Biennale d'art contemporain. Comme il est de tradition, lors de l'inauguration officielle, un jury international désigne le Prix de l'Artiste francophone. Celui-ci récompense, disent les organisateurs, "une

[734] sources: on notera les articles de Marie Moignard, de Roxana Traista, d'Emilie Bouvard et de Ghita Ismail

oeuvre affirmant que, dans ce spectacle mondialisé du quotidien, la différence reste le meilleur passeport pour demain". Après Maria Thereza Alves (Brésil) en 2013, le lauréat 2015 est donc Hicham Berrada. Le jury, composé d'Antoine Lévi, directeur de galerie à Paris, Patrizia Sandretto Re Rebaudengo, présidente de Fondation en Italie, Victoria Noorthoorn, directrice du Musée d'Art Moderne de Buenos Aires, Julien Vuillemard, président de la Maison de la Francophonie Rhônes-Alpes Auvergne, en présence d'Erick Roux de Bézieux, président du Réseau des Maisons de la Francophonie, a désigné à l'unanimité le jeune artiste plasticien franco-marocain.

Le musc de la nuit

Il n'a pas encore trente ans mais déjà un beau parcours. Il cite Max Ernst: "C'est en spectateur que l'auteur assiste à la naissance de son oeuvre". L'oeuvre de Hicham Berrada a d'abord été photographique. Mais de l'image fixe, il a voulu passer au mouvement avec le "performance", expérience éphémère où le créateur inscrit sa photographie dans une installation qui se métamorphose, entre images (vidéo) et son, entre lumières et senteurs, entre lois physiques et activations chimiques. Car l'artiste se fait laborantin. Hicham Berrada s'intéresse aux liens entre art et recherche scientifique. Ses créations s'appuient sur ses connaissances en sciences (chimie, physique des fluides, nanosciences, etc.). Il utilise des produits chimiques, des silicates, des carbonates, des sulfates, qui réagissent entre eux. Il brasse les molécules. Il joue à l'apprenti sorcier. Il met en scène la métamorphose: des pissenlits qui s'ouvrent en quelques minutes (*Bloom*, 2012), des fleurs de jasmin qui libèrent leurs senteurs dans la nuit artificielle, une nuit bleutée (*Mesk-ellil* ou *Musc de la nuit*, 2015). C'est pour cette dernière oeuvre qu'il est récompensé à Lyon. Hicham travaille notre imaginaire, on croit être à Tanger, à Fès ou à Casa, avec ces senteurs de jasmin, fleur symbole, en Orient comme en Asie, de pureté, de douceur de vivre et de tolérance. "Chaque homme dans sa nuit s'en va vers sa lumière", écrivait Victor Hugo. Hicham Berrada refuse un mode sans jasmin, un monde de nuit sans espoir de jour. Hicham Berrada ne veut pas d'un monde uniformisé, aplati. Le jury de la Francophonie a fait sien son message de tolérance.

Paysages a Circadiens

Retour sur les cinq dernières années qui ont précédé cette distinction suprême. En 2010, Hicham est lauréat du prix des amis des Beaux-Arts de la Fondation Bernar Venet. En 2011, alors qu'il intègre Le Fresnoy, il est finaliste du *Talent d'eau* de la Fondation François Schneider (il en sera lauréat deux ans plus tard). En 2012, cette même Fondation lui décerne son prix *Talents contemporains* 2012, catégorie Installation. C'est en septembre 2013 que, lauréat du *prix des Nouvelles Ecritures* de la SCAM, Hicham Berrada devient pensionnaire de la Villa Médicis; il expose au Palais de Tokyo, intervient lors des Nuits Blanches de Paris et de Melbourne. Depuis septembre 2014, l'artiste qui vit et travaille à Paris est associé au Cent-Quatre, pour une résidence, et il est désormais représenté par la galerie Kamel Mennour.

C'est là qu'il présente l'exposition *Paysages a Circadiens*. Tout existe dans la nature et nous sommes en elle. Trois paysages utopiques et imaginaires, Azur, Céleste et Mesk-ellil, se déploient dans un effet de couleur bleuté, faisant apparaître des minerais raffinés à travers une épaisse fumée. Ce théâtre naturel laisse libre l'imagination du spectateur, lui offrant une expérience sensorielle inédite: "Venez admirer ce spectacle de mutation picturale qui combine science poétique et connaissance intuitive, et laissez-vous emporter dans cet Ailleurs minéral", invite la critique de Télérama.

De la science à l'art

Au printemps dernier (2015), l'artiste franco-marocain était à Vélizy-Villacoublay (Espace culturel de l'Onde) avec dix nouvelles productions qui confirment la fascination de l'artiste pour

la chimie et les phénomènes naturels, pour la nature en mouvement, jamais figée. Il fait surgir des paysages, comme un peintre pourrait le faire. Il fait référence à Nicolas Poussin, à Gustave Courbet, à Max Ernst: "Dès le début, j'ai toujours voulu, comme un peintre, étendre ma palette et avoir, comme des tubes de couleurs, plus de produits." Il parle de la puissance de la nature, de la petitesse de l'humain, anecdotique dans ce monde végétal et minéral. Hicham pense au Paradis terrestre.[735]

Carole Berger brille la nuit

(avril 2012)

Née de père français et de mère chinoise, Carole Berger a grandi en Afrique de l'Ouest et, après des études de stylisme au Studio Bercot à Paris, elle a débuté son activité professionnelle en Italie en se perfectionnant en modélisme. Les influences culturelles de la créatrice des chaussures *Little Moon* sont multiples et cela donne à ses créations ce style qui plait aux femmes cultivées, de tout âge et de toute nationalité, qui assument leur féminité, qui ont un esprit pin-up. *Little Moon* est en quelque sorte le prénom chinois de Carole Berger que lui a donné son professeur de chinois en Afrique, une dame âgée. La Lune est un symbole féminin. Elle brille la nuit. Les chaussures *Little Moon* aussi ! Carole Berger a eu l'idée de créer des talons phosphorescents. Mettez vos chaussures à côté d'une fenêtre la journée; elles emmagasinent la lumière et la renvoient une fois la nuit tombée. "Pour moi, il s"agit d'un clin d'oeil, d'une fantaisie, s'amuse la créatrice interviewée par *1001 femmes*, vous marchez toute la journée et une fois dans la pénombre du métro, il n'y a que vous qui brillez !" Pour ses créations, Carole Berger suit son instinct et ses inspirations viennent d'ailleurs: on retrouve aussi bien l'art asiatique des noeuds chinois, le côté rétro si élégant des années 50, les mélanges de couleurs propres à la Russie ou à notre Moyen-âge, les influences d'Alexander Mc Queen ou de Balenciaga. Dans sa boutique au coeur du quartier très cosmopolite du Marais à Paris (12, rue du Roi de Sicile), elle exprime son concept qu'elle essaie de développer à l'international. Les hommes apprécient également ses modèles pour les offrir à leurs femmes. Cet été, osez les décolletés... dans vos chaussures. "On raconte qu'au début du 20e siècle, les hommes allaient dans les gares pour regarder les femmes descendre du train parce qu'elles remontaient leurs jupes et on voyait un petit bout de leur cheville. C'était très sensuel, le pied était fait pour séduire et les femmes le savaient car elles achetaient des chaussures pour le mettre en valeur".

Didit Hediprasetyo lance l'été

(juin 2012)

Après un printemps morose et pluvieux sans mélatonine, c'est le moment maintenant de se baigner dans la douceur. Glissez dans vos oreilles un air de sitar et imprégnez-vous de cette atmosphère langoureuse et douce de l'univers indien. Le soleil arrive... enfin ! Dans votre garde-robe, choisissez un débardeur court, voire même mini. Son corset mettra vos formes en valeur. Agrémentez-le d'un short taillé très près du corps. Faites vous un brin amazone. Quand vient le soir, drapez-vous dans des robes aux coupes sublimes. Associez le glamour et la fantaisie. Le credo de votre été s'appelle Didit Hediprasetyo. Il est indonésien. Il vit à Paris, la ville qui l'a révélé. Sa collection été 2012 vous plonge au coeur d'un monde nouveau, profondément moderne. Mais soyez prévenues: cet été, le ventre s'expose.

Didit Hediprasetyo a exploré pour vous les silhouettes, les humeurs, les lumières, les textures, les couleurs. Cet été, pensez à vous, soyez femmes.[736]

---

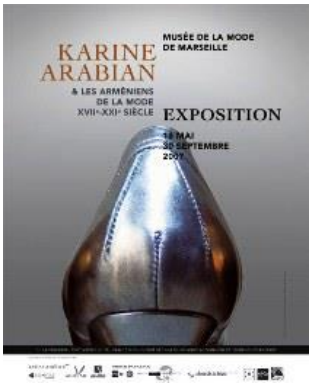
[735] sources: *lyoncapitale.fr, article de Daphné Gastaldi; Connaissance des arts, article de Valérie de Maulmin; Télérama; Le curieux des arts; maglor.fr* ; site de l'artiste: www.hichamberrada.com

[736] article inspiré par le site *1001 femmes*

Karine Arabian, rue Papillon

(septembre 2007)

L'Année de l'Arménie prend fin. A Marseille, on peut encore voir jusqu'au 30 septembre une exposition retraçant l'histoire des savoir-faire dans les métiers de la mode. Cela se passe au Musée de la Mode, 11 La Canebière.



Karine Arabian, créatrice de mode de la troisième génération de la diaspora, y présente pour la première fois une collection d'accessoires haute couture, essentiellement réalisée à partir de matériaux d'Arménie (bois, pierres précieuses et semi-précieuses,... Cette petite-fille de bottier, fille de tailleur, née à Paris en 1967, a commencé à faire des bijoux dans sa chambre de bonne au début des années 90. Puis elle s'est mise à dessiner des sacs, des chaussures. En 1999, elle a effectué son premier voyage en Arménie. Ce fut un véritable choc. Avec ses créations, elle parle de l'Arménie autrement. C'est à Paris, rue Papillon (IXe arrondissement), que Karine Arabian a installé son atelier.

Nouria Nehari du rêv à la réalité

Marteau en main, Nouria Nehari marque les pliures d'un sac en cuir rouge et noir. Encore trois coups de marteau et il sera prêt. Depuis septembre 2006, cette entrepreneuse, tout juste quadragénaire, originaire des Aygalades à Marseille gère sa propre société *NN Sone Confe*ction. Son projet avait séduit le jury de *Talents des cités* en 2005: fabriquer un sac en cuir sans couture.

Aujourd'hui sa production s'est diversifiée : trousses à maquillage, pochettes et albums photo fabriqués sur le même principe. Désormais Nouria Nehari réalise ses modèles au Lycée professionnel Brochier à Marseille qui met à sa disposition ses machines. En échange, le procédé de fabrication des sacs a été inclus dans le programme des élèves de la section maroquinerie. Il lui reste encore à développer une filière de vente et, dans l'idéal, à faire tourner sa boutique de façon à engager une personne pour lui venir en aide. Mais elle est confiante : "*Je connais mes produits, je*

sais qu'ils plaisent. " L'incertitude a laissé la place à la satisfaction d'avoir concrétisé son projet: "*Quand l'avocate a enregistré l'entreprise au registre du commerce, je me suis sentie pleine d'énergie. C'est du réel maintenant.*"[737]

L'art e(s)t la manière

A Evry, la classe Clio intègre et oriente des primo-arrivants de plus de seize ans. Eux sentent vite que s'ils sont reconnus comme des *cousins* parce qu'ils sont *blacks*, ils sont aussi vus comme des *blédards* par ceux qui vivent en France depuis longtemps, parce qu'ils n'ont pas les mêmes codes de langage. Grâce à *Art Ethno*, un projet pédagogique qui leur est destiné, ils peuvent s'exprimer par la vidéo, le théâtre, la photographie, la sculpture, les marionnettes. *Art Ethno* libère les paroles. L'art est la manière d'aller vers les autres. En fin d'année, les *blédards* présentent leurs créations au Théâtre de l'Agora (Scène nationale).

Art Ethno ne s'adresse bien entendu pas qu'aux *primo-arrivants*. C'est aussi *Ethno-photo* à Etréchy, Grigny, Longjumeau, vert-le-Grand, *Ethno-Vidéo* à Evry, Juvisy-sur-Orge, aux Ulis, à Saulx-les-Chartreux, *Ethno-Sculpture* à Grigny, *Ethno-Théâtre* à Champcueil, *Ethno-Marionnettes* à Epinay-sur-Sénart,... (année scolaire 2006-2007). Pour l'année scolaire 2007-2008, la programmation nouvelle se met en place. L'Essonne fait sa rentrée... avec l'art et la manière...[738]

L'histoire !

Sabrina Sekoum sait comment vous pouvez obtenir de nouvelles fringues sans dépenser un centime: le troc. Ce 8 novembre, elle organise dans un bar du 18e à Paris une "troc party". Le principe ? Vous amenez les vêtements que vous ne voulez plus, propres bien sûr, pas vieux, sales ou troués, et vous les échangez avec les copines. On peut parfois rentrer bredouille, c'est le (petit) risque à prendre. Cette assistante de communication de 25 ans a réussi un coup de maître en matière de communication, toute la presse en parle et le bar du quartier Championnet s'est vite avéré trop petit. Mais, promis, il y aura une autre troc party en janvier... pour échanger les cadeaux de Noël.[739]

---

[737] d'après l'article de Hélène Lelièvre, décembre 2006, sur http://www.objectif-egalite.fr/emploi/entreprendre/ent-7/

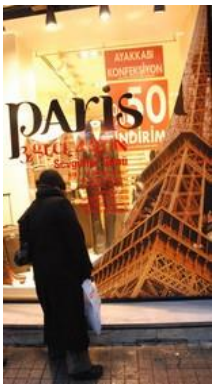
[738], Le partenaire de l'opération *Acte 91* (http://www.acte91.com) ouvre son nouveau site : http://www.artel91.org.

[739] d'après le journal *20 Minutes*

Aux charmes citoyens

(juillet 2011)

Sariye a fait un rêve où Paris brûlait du feu de l'amour. Paris lumière. Paris Chanel. Bouchra Jarrar illuminait la femme. Azzedine Alaïa la sublimait. Leila Menchari mettait de la beauté dans la liberté. Zuhair Murad s'inspirait des mouvements de la ville. Rabih Kairouz faisait danser les corps. Hüseyin Çağlayan, dit Chalayan, était aux Arts décos. Hakaan Yildirim, dit Hakaan, avait conquis Paris. Arzu Kaprol depuis Paris s'apprêtait à conquérir l'Europe. Elle mélangeait les matières. La rue mélangeait les gens. Sariye a fait un rêve où défilait dans Paris une population bigarrée, des femmes brunes et blondes aux bras d'hommes blonds et bruns, des vieillards au sourire espiègle et des enfants aux yeux brillants, des gavroches en sarouel et des esmeraldas en robe minimale. Ils chantaient de nouveaux hymnes : l'art est public, du désir pas des pulsions, aux charmes citoyens...



Bouchra Jarrar illumine la femme.

Elle n'aime pas dessiner, elle préfère le geste. L'étoffe est travaillée sur le mannequin. Bouchra Jarrar se laisse guider par la lumière. "*Chaque tissu renvoie une lumière particulière*". C'est en janvier 2010 qu'elle a présenté sa première collection de haute couture. Ses 17 modèles ont reçu un accueil enthousiaste. Le 4 juillet 2011, la jeune Française (40 ans), qui vient d'installer sa maison rue de Cléry à Paris, a encore fait montre de tout son talent avec sa collection Automne-hiver 2011-2012, "sa maîtrise du travail mode qu'elle conjugue au plus que parfait", selon le magazine *Elle* qui apprécie son style épuré redoutablement efficace.

"Vive, fluette, minimaliste dans son pull noir et son pantalon cigarette, elle a le regard franc et souriant de celles qui n'ont rien à cacher. Sa démarche est claire: depuis son appartement du 14e arrondissement transformé en laboratoire de recherches, elle crée des vêtements pour révéler l'élégance des femmes. - *J'ai envie de faire ressortir leur lumière*, confie-t-elle, caressante... "

D'origine marocaine, Bouchra naît à Cannes en 1970. Elle grandit dans un milieu "*simple mais très chaleureux*", avant-dernière d'une fratrie de cinq filles. Son père est ouvrier. Sa mère reste à la maison. Elle adore aller acheter des tissus, pour ensuite coudre des tenues à ses filles. Bouchra estime qu'elle n'a pas "*baigné dans un environnement tourné vers la mode*", mais reconnaît qu'à 12 ans elle savait se servir de la machine à coudre familiale. Son intérêt pour la couture grandit au fil des pages de *L'Officiel*, où les photos de belles robes enflamment son imagination. "*On s'invente sa propre mode quand on est en province.*" En 1991, admise à l'Ecole Supérieure des Arts Appliqués de Duperré, elle s'installe à Paris. Après trois ans d'études, elle s'initie au fonctionnement d'un atelier chez Capucine Puerari et découvre les défilés chez le licencié des bijoux Jean-Paul Gaultier. C'est aussi là qu'elle acquiert son sens du détail: "*Le tout petit me fascine, le gigantisme de Louise Bourgeois aussi. A mes yeux, la précision n'est pas une question d'échelle.*"

(le défilé Bouchra Jarrar)

En 1996, Josephus Timister l'engage en cinq minutes pour l'épauler chez Balenciaga. Un an plus tard, Nicolas Ghesquière reprend les rennes de la maison avec le succès que l'on sait, et c'est parti pour dix ans de fructueuse collaboration. "*Pour moi, la création est ce qu'il y a de plus important sur terre. J'ai senti que Nicolas portait ça en lui. Je me suis mise à son service.*" Directrice de studio, elle ne fait que travailler, en brave "*petit robot de la mode*". Elle a beau appartenir à la maison la plus pointue du moment, en 2006 l'envie de lever le pied finit par se faire sentir. Après un passage éclair chez Scherrer, un ami la présente à Christian Lacroix. Nouveau coup de coeur. De ce couturier d'un autre temps, "*un véritable artiste, aussi mouvementé que Francis Bacon*", elle comprend la vision des couleurs et l'amour des artisans. Quand sa maison ferme, elle sait qu'il est temps de se lancer, enfin. Contrairement à bien des jeunes pousses happées trop tôt par la lumière des médias, Bouchra Jarrar a préféré grandir dans l'ombre... "*Je n'ai jamais été centrée sur moi*" confirme-t-elle. "*A un moment j'ai juste senti qu'il était temps de faire ce que je savais faire: du prêt-à-porter haut de gamme... Entièrement auto-financée, la toute jeune maison a grand besoin de soutien.*" "*On est entrepreneur ou on ne l'est pas*" admet Bouchra Jarrar. Avant d'ajouter: "*En France, tout est fait pour qu'on n'existe pas. Ce sont les gens du métier qui nous aident.*" Triste constat dans une ville qui se revendique le berceau de la Haute Couture."[740]

Hüseyin Çağlayan, dit Chalayan, un Turco-cypriote à Paris

"*Je ne suis pas intéressé par la mode*", dit le couturier britannique originaire de Chypre du Nord, Hussein Chalayan, né en 1970 lui aussi (comme Bouchra Jarrar). Il est vrai que ses créations, qu'il présente depuis le 5 juillet 2011 et jusqu'au 13 novembre au Musée des Arts Décoratifs à Paris, sont à la frontière entre mode, design, architecture. Ses inventions sont d'avant-garde, mystérieuses, toujours inspirées de la rencontre entre les cultures. Rachida Alaoui, auteure de *Florilège de la broderie marocaine*, historienne de l'art et de la mode et plasticienne marocaine, dresse son portrait : "Hussein Chalayan, de son vrai nom Hüseyin Çağlayan, naît dans une famille de restaurateurs chypriotes-turcs. Sa famille s'installe en Angleterre en 1982. Lui suit les cours de

[740] source: Le portrait de la créatrice par Géraldine Dormoy de *L'Express*, août 2010

la *Central Saint-Martin School of art*, comme Alexander Mac Queen, John Galliano et Stella Mac Cartney. C'est le seul point commun avec ces créateurs, comme lui londoniens. Eux sont exubérants, lui discret. Eux sont branchés, la branchitude le fait fuir, il est plutôt intello. Il a souvent refusé les propositions que certains grands du stylisme, comme Tom Ford, ont pu lui faire. Il garde son indépendance, quitte à en souffrir parfois financièrement. Côté création, ses sources d'inspiration sont variées. Formes géométriques, graphiques d'équations mathématiques, traces d'avions dans le ciel ou cartes de météo ! La dimension architecturale et l'aspect décoratif sont souvent présents dans ses modèles, tout comme épure et abstraction. Pour alléger les structures, il imagine notamment des vestes et jupes à la couture unique. Hussein Chalayan cultive aussi la pluridisciplinarité. Il marie mode à arts plastiques ou vidéo. Il était d'ailleurs invité du Centre Pompidou, à Paris, en décembre 2004, pour présenter des films. Il a eu les honneurs de plusieurs expositions, malgré son jeune âge : musée de la mode, à Paris en 1999, Victoria & Albert Museum en 2001, Biennale de Venise en 2005, où il représentait la Turquie. Il a plusieurs fois reçu la distinction de "styliste anglais de l'année".

En juillet 2011, c'est Cécile Daumas pour *Next* (*Libération*) qui a écrit sa fascination pour la liberté créative du créateur londonien : "Hussein Chalayan évolue entre les mondes, de la mode à l'art, de l'Occident à l'Orient. C'est avec un défilé choc qu'il se fait connaître du grand public en 1998. D'une femme dénudée à une femme voilée, il n'y a qu'un bout de tissu qui se rallonge au fur et à mesure des passages des mannequins pour donner un ersatz de burqa masquant l'ensemble du corps. Il interroge les rapports entre identité et codes religieux, la démarche fait scandale et lui vaut menace. Hussein Chalayan peut se permettre cette liberté créative, il jouit d'un statut exceptionnel partagé par peu de couturiers à travers le monde. Pas de LVMH ni de PPR derrière ses robes et ses pantalons, il est indépendant financièrement, à la tête de sa propre maison depuis dix-huit ans... "Par cette exposition, nous voulons montrer qu'une autre voie est possible dans la mode", explique Pamela Golbin, commissaire à l'exposition du Musée des Arts Décoratifs (Conservatrice en chef)... Dès l'entrée, des robes *par avion* se plient et se glissent dans les enveloppes striées rouge et bleu. D'autres ont subi un séjour sous terre avec de la limaille de fer, aboutissement d'une réflexion autour de la dualité esprit-matière. Rien n'est gratuit chez Chalayan, chaque acte s'inscrit dans un processus nourri par ses obsessions et son histoire personnelle. Turc de Chypre né à Nicosie, envoyé en pension à 8 ans à Londres, Chalayan ne se sent vraiment chez lui nulle part. Il se rend souvent à Istanbul, ville qui le fascine, se vit Londonien, pas Anglais. De cette instabilité géographique sont nées des obsessions qui nourrissent son travail : l'exode et la migration, le voyage et l'avion, la vitesse et le vol, l'exil et l'identité. Sans parler des religions, des rapports entre l'Occident et l'Orient, de la guerre. "Chaque collection a une histoire politique ou autobiographique", souligne Pamela Golbin. Fasciné par les technologies, hanté par les avions qui symbolisent pour lui la séparation, Chalayan conçoit une robe télécommandée moulée en résine et fibre de verre, qui se déploie tel un aéroplane. "Sa place dans la mode est entre innovation et expérimentation, entre le connu et l'inconnu", poursuit Pamela Golbin. Ses croquis sont quasi scientifiques, trait sûr et épuré. Mais reprennent les classiques canons de l'élégance.

Chalayan sait créer des robes fendues ou bustier pour le soir, pantalon étroit, veste épaulée. L'élégance existe chez lui. Equilibriste jusqu'au bout de la trame. "[741]

Leila Menchari en quête de beauté et de liberté

"*Mon premier voyage a commencé au pied de deux escaliers de pierre. C'était un endroit extraordinaire sentant le citron et le jasmin, un jardin à la fois anarchique et construit, une jungle folle avec des paons, des daturas énormes, une longue allée et un bassin sur lequel flottaient des nénuphars bleus. Je n'avais jamais vu de fleur poussant dans l'eau. Je suis entrée dans la rareté par ce chemin-là...* " Leïla n'est pas issue d'une famille ordinaire. Enfant, son père lui apprenait à boxer, et sa mère, petite-fille du dernier sultan de Touggourt, fut l'une des premières Tunisiennes à enlever le voile... Un jour, quand elle était petite, sa mère lui avait prêté un foulard Hermès, un "carré", pour lui porter chance à un examen. En rentrant à la maison, elle s'est rendu compte qu'elle l'avait oublié à l'école. Elle a promis à sa mère qu'elle lui en achèterait un autre, mais s'entend rétorquer: "Où crois-tu que tu vas en trouver ? Au souk ? Décidément, tu ne comprendras jamais le raffinement !" La vie dans la Tunisie des années 1940 destinait Leïla à être femme au foyer, jusqu'à ce qu'une promenade lui fasse changer de trajectoire. De passage pour une journée à Paris, elle a décidé de la passer aux Beaux-Arts. Elle est arrivée dans une salle où il y avait une longue file d'attente et une pancarte: "Inscription aux examens."Elle a rempli le dossier, en se disant qu'elle ne risquait rien... Elle a passé les épreuves, réussi l'examen. Les jeux étaient faits. Décoratrice en chef de Hermès, Leila Menchari a exposé l'an dernier à l'Institut du monde arabe les vitrines fantastiques qu'elle crée depuis plusieurs décennies pour le groupe de luxe.

C'est Christina Lionnet, pour *Jeune Afrique* (juin 2010), qui raconte :

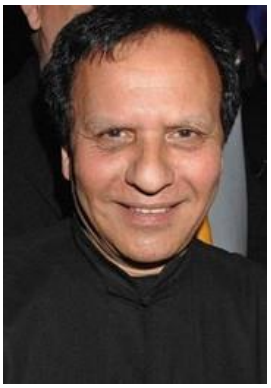
"Rien du charme étrange qui a enveloppé, en 1938, une jeune Tunisienne de 11 ans entrée par hasard dans un merveilleux jardin d'Hammamet, n'a disparu de l'univers de Leïla Menchari. Soixante-dix ans plus tard, chaque *lever de rideau* sur les vitrines Hermès rappelle ce même *anarchisme construit* devenu la griffe de sa décoratrice en chef. Car c'est bien un vent de folie qui s'est abattu sur le 24, rue du Faubourg-Saint-Honoré, lorsque Hermès a décidé, en 1978, de confier

[741] *Hussein Chalayan, récits de mode. Jusqu'au 13 novembre 2011. 107, rue de Rivoli, Paris (1er)*,"Est-ce qu'un créateur de mode peut faire rêver en parlant à travers ses vêtements de tolérance, d'exil ou encore de la fuite en avant d'une société obnubilée par la vitesse ? C'est en tout cas le pari du musée des Arts décoratifs, à Paris, qui vient d'inviter Hussein Chalayan en ses murs. A l'heure où la crise économique européenne aiguise les sentiments xénophobes et fissure un peu plus la foi dans le progrès technologique, l'esprit visionnaire et humaniste (de Chalayan) prend aujourd'hui toute sa mesure." (*L'Express*, 6 juillet 2011)

ses décors à son imaginaire fougueux. La Tunisienne, alors étudiante aux Beaux-Arts de Paris, avait frappé deux décennies plus tôt à la porte de la directrice de la décoration, Annie Beaumel.

"*J'étais d'une timidité sans nom,* se souvient-elle. *Je suis arrivée devant Annie et elle m'a lancé: - Montrez-moi vite ce que vous faites, je n'ai pas le temps. J'ai sorti le dessin du jardin, où j'avais représenté les fleurs que j'aimais, mais façonnées en cuir. Elle m'a regardée et m'a dit: - Vous allez me dessiner vos rêves. Je n'y croyais pas et je me suis dit: - Ces gens-là sont simplement trop polis pour me mettre à la porte. Mais j'ai aussi pensé: -S'ils sont sérieux, ils ne te le diront pas deux fois. Alors je me suis mise au travail.* " Depuis, Leïla Menchari a réalisé plus de cent vingt décors pour Hermès... La vitrine triangulaire du magasin du *24, Faubourg* est le lieu de toutes les fantaisies. Dans 12 m2, Leïla fait surgir les ruines de Carthage ou la jungle mexicaine, la savane africaine ou un sérail de Byzance. Son univers est peuplé de griffons et d'éléphants, de paons blancs, d'aras et de papillons bleus. Il regorge de marbres et de dorures, de soieries et de métaux frappés. À tel point que les sacs et accessoires semblent parfois perdus dans un amoncellement de curiosités. Dialogue entre Jean-Louis Dumas (l'ancien président de *Hermès* (aujourd'hui décédé) et sa décoratrice: "Elle est magnifique, ta vitrine... Mais il n'y a rien à vendre !" Leila : "Ce n'est pas pour vendre, c'est pour rêver." Dumas : "Ah bon, c'est très bien alors..."[742]

Azzedine Alaïa sublime la femme



Né en 1940 de parents agriculteurs à Jemmel en Tunisie, Azzedine Alaïa est arrivé en France à l'âge de 17 ans. Etudiant désargenté, il rencontre à Paris sa compatriote Leila Menchari qui devient une amie fidèle, d'hier à aujourd'hui. Très jeune déjà, il était passionné par les créations qu'il découvre dans les exemplaires de Vogue. C'est sa soeur qui lui a appris à coudre. Il commence alors à copier les robes des grands créateurs pour ses voisines et se fait très vite une petite clientèle privée. A Paris, il se fait embaucher chez Christian Dior où il coud des étiquettes mais le job sera de courte durée puisqu'il se fait mettre à la porte au bout de cinq jours ! Il entre alors chez Guy Laroche pour apprendre le métier. il gagne sa vie comme intendant de la marquise de Mazan. En 1960, c'est la famille Blegiers qui l'embauche. "A *l'époque, c'était la fin de la guerre d'Algérie et cette famille française, cette grande famille, m'a reçu. J'habitais dans l'appartement, avec les enfants, en une période qui n'était pas favorable pour un Africain. Eh bien ils ne m'ont jamais posé de questions, n'ont jamais cherché à savoir d'où je venais! J'ai vécu quatre ans de bonheur...* " raconte Azzedine Alaïa. Il sera l'intendant et le couturier de la comtesse et de ses amis : une porte d'entrée lorsqu'il lancera sa propre griffe. Dans les années 1970, il crée une de ses premières robes noires zippées, pour l'actrice Arletty. Sa première collection sera pour Charles Jourdan.

Azzedine Alaïa affectionne les matières qui épousent naturellement les courbes du corps. C'est le début du body-consciousness. Aux jeunes femmes qui sont gênées du regard qu'on leur

[742] Lire également, les articles de Fériel Berraies-Guigny

porte dans la rue, il leur dit : "Tu as un corps parfait, pas encore d'inquiétudes, pas de rides, pas de bleus. C'est très court ce passage dans la vie d'une femme. Alors défoule-toi, tu séduis avec... " En 1982, il organise son premier défilé. Sur les podiums, du noir, du blanc, et de la transparence pour une élégance très sensuelle. Il sublime les femmes, sculpte leur corps. En 1989, Azzedine Alaïa conçoit la fameuse robe drapée aux couleurs du drapeau français portée par Jessye Norman lors de son interprétation de La Marseillaise, point d'orgue du défilé du Bicentenaire de la Révolution française mis en scène par Jean-Paul Goude, place de la Concorde, le 14 juillet 1989.

Le 7 juillet 2011, le couturier a défilé pour la première fois dans le calendrier officiel de la Haute Couture. A 71 ans, il a atteint la sagesse, refuse de s'enfermer dans la mode, se nourrit auprès des artistes plasticiens, des photographes, des musiciens (il adore Beyoncé et Shakira), des poètes. Après le défilé, il s'envolera pour la Biennale de Venise avant de rejoindre la Tunisie, emportant avec lui les œuvres complètes de Musset qu'une amie vient de lui offrir : "*J'ai de la chance, les femmes m'aiment !* ".

Zuhair Murad en mo(n)dovision

Beyoncé ? Shakira ? Qui les habille ? Un designer libanais qui a sa boutique dans l'avenue Charles Helou à Beyrouth et une autre rue François 1er à Paris. Estampillée haute couture, la mode de Zuhair Murad va sortir dans la rue en 2012. Ce chouchou des stars, père des robes des finalistes Miss France, a signé avec le fabricant italien Isabella pour une nouvelle collection de prêt-à-porter, une nouvelle étape dans un parcours commencé à Beyrouth à l'adolescence. Zuhair Murad avait alors une passion pour la peinture, il peignait des portraits. Le goût pour la mode est venu plus tard.... Zuhair a 16 ans quand il prend connaissance d'une annonce : l'émission *Studio al Fan* recherche des jeunes passionnés de mode, pour participer à une émission spéciale sur ce thème où ils pourraient montrer leur talent. "*C'est très étrange*, raconte le designer, *parce que je m'intéressais beaucoup au dessin mais je ne m'étais jamais encore vraiment passionné pour la mode. Et tout à coup, avec cette annonce de Studio Al Fan, je me suis senti comme* appelé*. Il fallait que je m'inscrive ! Je sentais que ce message m'était destiné.* " Bien vu : à l'issue de l'émission, Zuhair, en récompense de son travail, repart avec un trophée dans la poche... et une conviction dans la tête : celle d'être réellement destiné à faire carrière dans la mode. Il décide alors à 18 ans, contre l'avis de sa famille, de partir étudier la mode à Paris, à la très officielle *Chambre syndicale de la Couture*. En 1994, à la fin de ses études, il rentre à Beyrouth et ouvre en 1995 sa propre maison.

Il avait 24 ans, en 1997, lorsqu'il organise son premier défilé à l'hôtel Regency Palace. Pour cette première collection, il avait choisi le thème Galaxy, "*les étoiles, les horoscopes, tout ça...* " Beaucoup d'émotions... et beaucoup d'angoisse aussi. Deux ans plus tard, en 1999, il entre dans le cercle fermé de la Haute couture par un défilé international à Rome.

"*C'est moi qui avais appelé là-bas la chambre syndicale de la couture. J'ai envoyé mon dossier, ils ont accepté. J'ai présenté mes collections là bas trois ans*".

" *Paris, c'est la source de tout en matière de mode et de couture ! On s'y promène, et on est inspiré. Les gens, les vitrines... ici, mon imagination s'épanouit !* "

Aujourd'hui, l'activité de Zuhair Murad se partage à part quasiment égale entre le prêt-à-porter et la haute couture. "*Le prêt-à-porter a évidemment un côté commercial, il faut faire attention à des détails comme la taille, les coupes, les matières utilisées, qui doivent s'adapter à la mode, aux attentes du grand public. Alors qu'en Haute couture, on est davantage dans le cadre de la création d'une œuvre d'art, finalement.* " Ses créations se nourrissent du métissage. L'Occident se mêle à l'Orient, parce qu'"*aujourd'hui, le goût féminin s'est internationalisé. La collection peut s'adresser à toutes les femmes de tous les pays*". De ses allées et venues régulières entre la France et le Liban naissent des idées nouvelles pour ses prochains modèles.[743]

Rabih Kairouz, la danse autour des corps

Mais à la fashion week parisienne de juillet 2011, c'est un autre talent franco-libanais qui a fait sensation devant les plus grands noms de la professionn (et c'est encore raconté par le site www.liveacrafieh.com. Né à Ghazir en 1973, Rabih Kairouz va connaître un parcours jalonné de hasards heureux. "*J'ai toujours aimé travailler avec mes mains. Plus que tout, les tissus m'attirent. Du plus loin que je me souvienne, je me vois enrouler ma petite soeur d'une étoffe ! J'adore enrober. Rien n'est plus beau que de draper un Stockman*", explique t-il. Il quitte le Liban à 16 ans, se forme à la Chambre syndicale de la couture, poursuit son éducation chez Dior et Chanel. Il ne lui reste que deux jours avant de finir son service militaire au Liban, quand une jeune femme lui commande une robe de mariée. Il monte un atelier de deux personnes et c'est une réussite. De retour à Paris, il y rencontre une autre jeune fille, pour qui il dessine ce qu'il considère être sa première *vraie* robe, conceptuelle et aboutie. Il décide alors de rentrer au Liban pour y tenter sa chance. Il profite de l'effervescence qui voit le jour au Liban à partir de 1995 jusqu'en 2000. Avec 10 autres Libanais et 10 Français, il crée un *espace mode* au Salon des Artistes et Décorateurs (SAD) qui se préparait en France et allait se produire pour la première fois au Liban. En 1999, il a l'opportunité de faire une exposition au Centre Culturel Français où il rend hommage à la première couturière au Liban, dans les années 20. "*J'étais jeune et je n'avais rien à prouver... je m'amusais et n'avais pas de véritable conscience commerciale*", dit Rabih Kairouz pour expliquer ses initiatives : projeter des

[743] d'après www.liveachrafeh.com

photos de robes sur un mannequin pour le *Mois de la Photo*, concevoir un défilé de draps et tissus enroulés,...[744]

Rabih Kairouz n'a pas de plan de carrière. Alors qu'il travaillait chez *Femme Magazine*, le magazine lui offre la couverture. Le tout-Liban succombe. C'est ainsi que les portes se sont ouvertes... En 2003, il décide de créer la *Maison Rabih Kayrouz*. En 2004, il lance sa première collection et fait son premier défilé. Le deuxième défilé, prévu en février 2005, ne peut se faire suite à l'assassinat de Rafik Hariri... Mais à défaut de montrer cette collection sur scène, le couturier décide de la faire photographier et sort ainsi son premier catalogue.

En 2009, la Maison Rabih Kayrouz acquiert dans la capitale française l'ancien *Petit théâtre de Babylone* pour l'aménager en showroom. Il s'agit d'une salle mythique. Située au 38, boulevard Raspail, elle avait accueilli en 1953 la première mondiale de la pièce de Samuel Beckett, *En attendant Godot*. Le 5 mai 2011, le créateur libanais fait partie des "8 Nouveaux talents de la mode ELLE" qui bénéficieront, dans le cadre de cette promotion, d'un ensemble d'aides : un fonds d'avance remboursable d'un million d'euros, réuni sous l'égide du Ministère de la Culture et de la Communication, de trois maisons (Balenciaga, Chanel, Louis Vuitton) et de l'IFCIC (Institut pour le Financement du Cinéma et des Industries Culturelles). "*Mes vêtements doivent danser autour du corps*", a l'habitude de dire Rabih. Que cette danse dure longtemps encore !

Hakaan a conquis Paris

L'an dernier (juin 2010), c'est au styliste turc Hakaan Yildirim dit Hakaan que l'*Association Nationale pour le Développement des Arts et de la Mode* a accordé sa bourse dédiée à soutenir la jeune création. Le concours a pour but de promouvoir la créativité et l'industrie françaises. Il est ouvert aux créateurs de mode de nationalité française ou étrangère de moins de 40 ans, installés en France ou qui ont un projet de développement ou d'installation en France. Elle doit permettre désormais à Hakaan de travailler durablement en France et sa présence dans les défilés parisiens de 2011 a fait mouche d'entrée. Pour son défilé prêt-à-porter Automne-Hiver 2011-2012, il a sorti le grand jeu.

La femme chez Hakaan n'a pas froid aux yeux. Elle moule sa silhouette dans des robes d'amazone en rouge et noir qui font le plaisir des stars de la chanson et du cinéma. Jennifer Lopez n'a-t-elle pas opté pour une robe Haakan pour sa première interprétation télévisée de son nouveau tube *On the floor* ? Très tendance. "*J'aime les tenues féminines, mais contemporaines, associant des coupes très structurées à des détails décoratifs et quasi organiques.*" explique le créateur turc qui a incrusté de cristaux la petite robe sexy de la *bombe latine*.

[744] le créateur et ses modèles à découvrir sur le site www.maisonrabihkairouz.com

A Istanbul, où il est diplômé de l'école de beaux-arts et où il a travaillé avec les plus grands stylistes du pays, le talent de Hakaan est confirmé depuis un moment déjà. Débarqué à Londres pour la *Fashion Week* de février 2010, il suscite l'enthousiasme du public et des stars. Sobre dans son choix de couleurs et très exigeant sur la qualité des matières, le créateur est résolument moderne. Hakaan a conquis Paris.

Arzu Kaprol créatrice inspirée

Venue de Turquie, c'est à Paris que Arzu Kaprol a choisi de présenter (le 9 mars 2011) sa collection d'hiver, construite notamment dans une matière qui fait la renommée de son pays, le cuir, qu'elle coupe, qu'elle transforme, qu'elle anime. Tout comme son compatriote Hakaan, elle a su attirer l'attention de la mode parisienne et depuis Paris elle s'apprête à conquérir l'Europe. Diplômée en stylisme et modélisme aux Beaux-Arts d'Istanbul (Université Mimar Sinan) en 1992, elle s'est spécialisée à l'Académie Américaine de Paris en 1994. Les modèles de Arzu Kaprol inspirent la sensualité et le raffinement. Elle rehausse ses créations en combinant les matières comme un patchwork subtil et élégant.

La Turquie est le pays du cuir par excellence. C'est aussi la matière que Arzu utilise le plus dans ses vêtements. Elle joue à lui donner vie. Dans chacun de ses modèles se trouve un petit logo de forme circulaire qui représente l'ancienne pièce de monnaie ottomane, symbole de prospérité et de bonheur. Cette pièce est un héritage de sa culture et de sa ville d'Istanbul, "*une sorte d'âme qui accompagne mes créations*", dit-elle. Son défilé parisien de mars 2011 lui a ouvert de nombreuses collaborations futures. Pour le moment, Arzu vend en Turquie en boutiques propres et en grands magasins haut de gamme mais elle est également présente en Asie, notamment au Japon et sur les marchés du Moyen-Orient. Le marché oriental ou asiatique s'identifie bien à sa ligne qui contient des éléments artisanaux ainsi que des broderies traditionnelles turques. Fidèle à son pays, elle participe à la Semaine de la Mode d'Istanbul qui a lieu deux fois par an et devient de plus en plus internationale et de plus en plus présente à Paris. Si Istanbul reste sa première source d'inspiration, elle recherche aussi de nouvelles idées dans les travaux d'artistes français

comme Arman pour confectionner sa collection. Le concept, c'est "*l'archéologie du futur*", un mélange inattendu de matières sur des variations de noir, des accessoires (ceintures, gants,...) qui construisent la silhouette, des chaussures "*féminines, confortables et précieuses à la fois*".

Arzu a une certitude : Istanbul est en train de devenir l'une des villes en Europe qui inspire le plus les créateurs. "*Elle est pleine d'inspiration et d'énergie. Elle dispose d'une vraie histoire en matière de mode et de travaux d'artistes. En mélangeant la jeunesse et l'héritage, Istanbul promet de créer une vraie "Ecole d'Istanbul", à l'image d'Anvers et de Tokyo... Si vous vous baladez à Nisantasi aujourd'hui -l'équivalent de la Rue Saint-Honoré à Paris- vous réaliserez que la femme turque n'est pas si différente de la femme européenne. Elle porte un sac à main Chanel, un tissu Hermès autour du cou, marche avec des chaussures Louboutin et porte les vêtements d'un créateur. Désormais, les femmes en Turquie enfilent de plus en plus les créations de couturiers turques et ne manquent pas à les encourager.*" Sur les rives du Bosphore, dans son superbe showroom, Arzu Kaprol jouit d'un cadre admirable pour produire cet équilibre subtil entre Orient et Occident, accord parfait entre tradition et modernité.[745]

(le défilé Arzu Kaprol)

Sariye Kozan a fait un rêve

Vous connaissez déjà **Ece Ege**, la créatrice de *Diçe Kayek* et vous connaissez également **Emel Bayram**, la déesse de la photographie (sa photographe), mais vous ne connaissez pas encore sa maquilleuse, Sariye Kozan. Une collection, une maison, c'est une équipe où chaque talent trouve sa place pour sublimer l'art. C'est elle-même qui se présente à vous:

"*Je suis née en Turquie, mais j'ai grandi à Paris, entourée de la magnificence de l'architecture de cette ville, de ses arts, de sa mix-culture. Ici, j'ai d'abord appris la coiffure et j'ai commencé ma carrière pour le théâtre à l'Opéra Bastille. J'avais depuis toujours le désir d'approfondir ma connaissance de la beauté du visage. C'est pourquoi j'ai voulu étudier le maquillage dans une école parisienne spécialisée. Je suis même un temps partie à New York pour compléter ma formation à l'Art Student's League. Là-bas, j'ai appris à sculpter le visage dans l'argile. Et j'ai appris l'anglais ! A New York, j'ai vraiment confirmé ma passion pour la beauté et la mode. Mais j'ai voulu découvrir encore... mon oeil de peintre pour la couleur et les textures me donnait la chance de découvrir la photographie de mode et de collaborer avec les meilleur(e)s: Masha Calloway et Nina Shultz pour l'exposition* Quarante ans de création d'Yves Saint-Laurent *à New York, Christian Moser pour* Plastic One, *pour les cosmétiques Shu Uemura, exposée à Paris et à Tokyo.*"

[745] d'après *Le Parisien*, 28 février 2011

Le travail créatif de Sariye est une longue liste des plus belles références que nous vous invitons à découvrir sur son site professionnel: tous les grands magazines de la mode, les campagnes publicitaires des défilés de Christian Dior, John Galliano, Louis Vuitton, Celine, Versace, Thierry Mugler, Alexandre & Matthieu, Kenzo, Sonia Rykiel, Prada et bien sür Diçe Kayek ... Sariye a également collaboré avec des photographes reconnus, contribué à plusieurs clips vidéos, aux films de Jean Paul Rappeneau (Le Hussard sur le Toit), et de Mary Haron (I shot Andy Wharhol). Elle a maquillé de nombreuses célébrités. Son travail l'a emmenée tout autour du monde (Jamaïque, Miami, Afrique du Sud, etc). Mais c'est à Paris qu'elle se sent chez elle.

Car Sariye a fait un rêve : Paris brûlait du feu de l'amour. La femme était lumière. La liberté était belle. Les corps dansaient. Les gens se mélangeaient. Il y avait du désir. Sariye est citoyenne française. Aux charmes citoyenne...

Yacine Aouadi, 13 inspiré

(juillet 2015)

Fashion week 2015 : Yiqing Yin vous met dans des histoires. La créatrice française, "d'origine chinoise", présentait sa nouvelle collection le 7 juillet 2015 à l'Hôtel Salomon de Rothschild, Paris 8e. Bouchra Jarrar illumine la femme. La créatrice française a fait vibrer le cloître du lycée Henri IV ce même 7 juillet lors de la *Fashion Week* parisienne, célébrant la femme moderne et affirmée du XXIe siècle, boudeuse et sensible, rebelle et sensuelle. Zuhair Murad a clos la semaine parisienne de la Haute Couture Automne/Hiver 2015 - 2016 au Palais de Tokyo. Le créateur libanais habille la femme de transparences et de scintillement d'étoiles dans des robes au raffinement extrême que ces dames du monde entier rêvent de porter au moins une fois dans leur vie. Et comme d'habitude, les créateurs turcs ont fait sensation lors de cette édition de la *Fashion Week*, avec l'Anversois Serkan Cura et les soeurs Ayse et Ece Ege, maison Dice Kayek. Il et elles sont les prodiges de la mode d'aujourd'hui, ultra-contemporaine. Lundi 6 juillet 2015, les deux soeurs ont présenté un défilé somptueux dans le prestigieux cadre parisien du Musée des Arts Décoratifs. Dice Kayek a encore une fois surpris par ses lignes et par la modernité de ses créations où prédominent le blanc et le noir. Dans cette nouvelle collection Haute Couture Automne/Hiver, Ece Ege et Ayse Ege n'oublient rien de leur histoire personnelle et des essences originelles de leur pays natal, la Turquie.

La nef et le vestibule

Dans l'univers de la Haute Couture, c'est un peu comme à Avignon, il y a le on et le off. Et le second est loin de démériter.

Le *on*, c'est la Nef du Grand Palais à Paris. Sous la plus grande verrière d'Europe, entièrement restaurée entre 2001 et 2005, la Nef, espace central du Grand Palais, offre sa lumière exceptionnelle et son architecture magistrale. La Nef du Grand Palais est le lieu prestigieux par excellence. Elle peut être le lieu de toutes les audaces, réunissant prestige et avant-garde. C'est

donc tout naturellement dans ce cadre prestigieux que la Maison Chanel a présenté sa nouvelle collection Automne/Hiver 2015 - 2016.

Le *off*, c'est l'étage supérieur du Grand Palais où, ce mardi 7 juillet 2015, un jeune créateur français de 35 ans, Marseillais d'origine, présentait "son" défilé de treize créations, treize silhouettes qui lanceront sa marque. Yacine Aouadi est timide mais rieur, tout juste un peu nerveux, car c'est aujourd'hui le grand jour. Yacine est le benjamin d'une famille d'origine algérienne de cinq enfants. Il a grandi dans les quartiers Nord de Marseille. Après un BTS en biochimie, il s'est décidé à ouvrir une boutique de mode dans la cité phocéenne. Pour sa famille, il avait tout du cygne noir. Pourtant, décidé à faire son chemin dans la mode, il monte à Paris, il entre au Studio Berçot, se fait plus tard embaucher chez Balmain. Mais au bout de deux ans, il quitte la Maison, ne partageant pas les choix d'Olivier Rousteing, devenu directeur artistique en 2011. Yacine Aouadi continue de créer ses vêtements de son côté, quand la chance frappe à sa porte. La star de la musique Céline Dion tombe amoureuse d'une robe créée par Yacine et lui signe un chèque d'une douzaine de milliers d'euros pour cette robe.

Résilience

"Si je peux vendre une robe à Céline Dion qui est une passionnée de couture, pourquoi ne pourrais-je pas me lancer en solo ?", se dit-il alors. Il met toutes ses économies dans son projet, sa mère et son frère l'aident, son ami et associé, le styliste Matthieu Pabiot, également. La première collection sera composée de dix-huit pièces. Le noir est omniprésent sans pour autant tomber dans le gothique. L'allure est victorienne mais sans nostalgie. Si la collection de Yacine Aouadi était un film, ce serait *Portrait d'une Enfant Déchue*, avec Faye Dunaway.

Les corps semblent tatoués en trompe-l'oeil. Yacine Aouadi dynamise ses robes par de grandes fermetures à glissière, des manches à gant s'intégrant dans des broderies. La réalisation est d'une grande précision: 2200 heures de travail pour une robe en dentelle et tulle.

La Couture est l'apologie du détail. Comme pour se donner toutes les chances de son côté, Yacine inscrit sa date de naissance, 1980, son département de naissance, 13, et ce mot qui sera porté comme une superstition bénéfique: Résilience.

Hybride

Après neuf mois de conception, cette première collection est un peu comme une naissance. Le créateur se voit comme un artisan, qui transcende les impératifs marketing omniprésents dans le prêt-à-porter. "La Couture a cet avantage unique de pouvoir développer une relation privilégiée avec chaque cliente. Ce sont elles, dans leur diversité, qui incarneront le mieux l'esprit de la Maison", explique-t-il.[746] Son souhait dans l'univers de la Couture est d'essayer, "humblement", de moderniser et d'urbaniser la silhouette. La femme Aouadi est une hybride, entre urbaine et mondaine.

Le chiffre 13, comme le département de naissance de Yacine Aouadi, sera le début d'un tout, le début d'une grande carrière. "Mais j'ai encore tout à prouver !", concède le Marseillais, déjà lancé dans son prochain projet: la collection Printemps/Eté qui sera présentée fin janvier 2016 à Paris, se faire reconnaître par ses pairs, par la Chambre Syndicale de la Couture, pour intégrer à terme le calendrier officiel de la Haute Couture, passer du off au on, de l'étage du dessus à la grande Nef.

Nardjisse Ben Mebarek, le vertige de la mode

(juillet 2011)

Nardjisse Ben Mebarek a aimé l'exposition **Chalayan** aux Arts Décos. Voici ce qu'elle en dit: "Une fois de plus, le Musée de la mode et du textile aux Arts Décoratifs donne carte blanche à un créateur. Cette fois ci, il s'agit de Hussein Chalayan. Réputé pour son audace, son inventivité et son engagement, Hussein Chalayan est un créateur inspiré qui se sert de la mode comme d'un outil de prise de conscience sur la place de la femme dans la société et plus globalement sur notre civilisation et son avenir... Chalayan fait partie des créateurs que j'admire et dont on parle de moins en moins aujourd'hui (il n'est pour ainsi dire pas du genre à être mis en lumière). Pourtant il a une vision de la mode à la fois riche, décalée et inspirante. Son engagement et ses partis pris conceptuels l'ont quelque peu éloigné de la sphère business."[747]

Depuis deux ans, **Nardjissse Ben Mebarek** (35 ans) dirige l'agence Red Stilettos qu'elle a créée pour accompagner les marques de mode sur leur stratégie digitale et depuis plus de cinq ans, elle déploie ses multiples talents dans la blogosphère en faisant partager sa passion de la mode. Après une école de commerce et un DESS Mode et création, Nardjisse a occupé successivement plusieurs fonctions de responsable marketing et événementiel pour plusieurs grandes enseignes parisiennes et agences. Accro d'internet, réseauteuse et férue d'écriture, elle passe ses temps de loisirs à glaner de l'info pour la rediffuser sur son blog *Mots de mode*. Elle a pu ainsi depuis 2005 découvrir combien les fashion-addicts étaient souvent tout comme elle à multiples facettes: stylistes, journalistes, attachés de presse,...

Sur son blog, Nardjisse parle des nouvelles tendances, des défilés, des potins du milieu; elle libère son énergie journalistique, explore de nouvelles pistes, investigue, échange. Elle communique.

[746] *Marie-Claire*, 10 juillet 2015
[747] Mots de mode

Heureux qui communique

(juin 2014)

"Ici le rythme s'accélère. Ici on vit en vrai un mouvement de foule. Ici vous n'êtes pas seul pour faire faire le grand saut. Ici même le silence fait du bruit. Ici on ne laisse aucun espoir s'envoler. Ici tout le monde est dans la lumière". Ce sont les mots du spot télé invitant aux *Solidays* du 27 au 29 juin 2014. Sur des images de Blacktwin et une musique inspirée de *Follow me* (Talisco), la vidéo est le dernier "bébé" de l'agence de pub dont Barka Zerouali, dite Barkette, est la directrice de la communication. Elle parle avec enthousiasme de son parcours personnel et surtout de son agence, 100 % indépendante, où elle exerce depuis (presque) sa création il y a huit ans (2006).

Elle ne pense qu'à la Chose....

Elle refuse le pessimisme ambiant. **Barka Zerouali** adore son métier et a envie d'action. Comme dit Claude Fayolle, directeur artistique chez Wanda, qu'elle se plait à citer: "J'aurais pu être conducteur de train. Mais à 14 ans je savais déjà que je voulais être dans l'image et j'ai tout fait pour y arriver". Le job de Barka ? Gérer l'image de la Chose, son agence de pub, auprès des médias et des réseaux sociaux, organiser les évènements pour les clients et pour l'agence, en résumé "faire la pub de nos pubs". Malgré un marché tendu, La Chose tire son épingle du jeu, par sa créativité protéiforme. Il en faut pour résister à la compétition face aux "gros groupes". Son modèle ? Réunir tous les métiers sous un même toit pour des décisions en boucle courte et 100 % made in France. C'est cette proximité qu'apprécient les clients. L'agence a pour objectif de doubler son chiffre d'affaires d'ici à 2015. Ambitieux mais possible !

Juin est le mois du Festival international de la publicité à Cannes (*Cannes Lions*). Il y a trois ans, en 2011, Barkette avait organisé le voyage de 40 *Chosiens* vers la Croisette. Elle avait pu trouver un ancien couvent pour tous les loger ! La moyenne d'âge de La Chose est de 27 ans. A 38 ans, elle fait partie des "vieilles" dans l'open space parisien au centre du quartier du Marais. Elle fidélise un public par ses *Creativemornings*, des mini-conférences matinales et mensuelles où un invité vient parler de son parcours et de son art sous un angle créatif. Vive la pub !

Amoureuse d'un courant d'air

Autre parcours. Celui de **Laetitia Dana**. Elle a travaillé dans la communication pendant huit ans mais trouvait que c'était trop métro-boulot-dodo. Elle s'est alors décidée de vivre sa passion et de plus se lever que pour elle: la musique.

Lorsque Laetitia avait 5 ans, en 1989, elle a chanté à l'Ecole des Fans de Jacques Martin. Avec ses petites couettes, Laetitia était encore bien timide ! Depuis toujours, la musique est son carburant. Elle a passé son enfance à chanter devant son miroir dans sa petite chambre de la rue

des Pyrénées à Paris. A l'adolescence elle a commencé à poster quelques images sur son myspace et c'est par là que sont arrivées les premières rencontres hasardeuses. Elle s'est retrouvée en première partie de Michael Mac Donald au Casino de Paris en juin 2008. Il y avait 2000 personnes dans la salle. Ce fut un électrochoc.

Aujourd'hui Laetitia Dana a fait un bout de chemin; elle travaille avec les gens qu'elle aime, qu'elle se choisit; elle s'est fait un public à elle qui aime sa voix suave, chaleureuse et sensuelle, sa personnalité aussi, attachante. Si elle était un instrument, elle serait un violon. Si elle était une chanson, elle serait *Redemption song* (Bob Marley). Si elle était une artiste... elle est une artiste.

Laetitia Dana est le fruit de la rencontre peu commune entre son père ivoirien, musulman, et sa mère tunisienne, juive, une mère qui a toujours rêvé de voir sa fille en haut de l'affiche. Laetitia a baigné dans un univers musical anglophone. C'est pourtant avec son titre en français, aujourd'hui fétiche, *Courant d'air*, qu'elle s'est fait connaître. Le morceau est extrait de l'album Iboga. L'iboga est une plante hallucinogène utilisée par les peuples de la forêt équatoriale africaine. Voir le bwiti sous les effets de l'iboga est un rite de passage auquel sont soumis les candidats à l'initiation "mystique". Laetitia Dana annonce que la tendance de l'été 2014 est complètement iboga. Elle sera le 4 juin avec une cinquantaine d'autres artistes à la soirée *Enfance en suspens* à la Favela Chic, 1 rue du Faubourg du Temple. Les bénéfices iront à la construction d'une école au Cambodge. Vive la musique !

Le message de Mourad Merzouki

"Chaque artiste a la fierté de son art. Chaque artiste défendra toujours l'art dans la rencontre qui l'a bouleversé, ce qu'il y a cherché et perdu, pour ce qu'il a l'intense désir de partager. C'est l'écho d'une voix, l'écriture trouvée, l'interprétation d'un texte qu'il offre à l'humanité, la musique sans laquelle l'univers cesse de nous parler, le mouvement qui ouvre la porte à la grâce." (Mourad Merzouki)

"J'ai pour la danse non seulement la fierté du danseur et du chorégraphe mais aussi une reconnaissance profonde. Elle a été ma chance. Elle est devenue mon éthique par la noblesse de sa discipline. Elle est ce par quoi au quotidien je découvre le monde. Intime à moi-même comme rien d'autre, elle m'encourage chaque jour par l'énergie et la générosité qui lui sont propres. Sa poésie me rassure. Puis-je dire que je n'existerais pas sans la danse ? sans la capacité à m'exprimer qu'elle m'a donné ? sans la confiance que j'y ai trouvée pour dépasser les peurs, m'échapper des chemins condamnés, plonger grâce à elle dans la beauté et dans la complexité du monde ? Je suis devenu citoyen, citoyen singulier réinventant les codes au fil des rencontres, fidèle aux valeurs de la culture hip hop qui transforme l'énergie négative en force positive.

Je vis la danse au quotidien comme un honneur, mais vis cet honneur préoccupé. Je constate la perte de repères, l'impossibilité de rêver sa vie d'une partie des jeunes issus des quartiers populaires qui grandit dans la frustration et la tension. Je suis leur semblable. Nous sommes tous leurs semblables. Je suis animé plus que d'autres peut-être par l'envie, grâce à l'exemple, de les aider à redoubler de vie. La société n'est-elle pas plus riche des richesses de chacun ? La culture, plus que tout discours, rassemble. Ayez du courage ! Prenez des risques malgré les obstacles et la haine auxquels vous serez à coup sûr confrontés ! La beauté du monde sera toujours à vos côtés, comme la danse l'a été pour moi, avec sa force toute particulière qui est de faire disparaître les distinctions sociales, celles liées à nos origines, pour ne laisser que le mouvement des corps, dans leur toute simple humanité, les êtres humains laissés à leur plus simple expression, singulière et commune."

Un puissant moyen de communication

Né à Lyon en 1973, Mourad Merzouki pratique dès l'âge de 7 ans les arts martiaux et les arts du cirque. A 15 ans, sa rencontre avec la culture hip hop l'emmène vers le monde de la danse. Il décide très vite de développer cette gestuelle née dans la rue tout en se confrontant à d'autres langages chorégraphiques. La richesse de son parcours lui donne cette envie trop forte de réaliser des projets artistiques, mêlant le hip hop à d'autres disciplines. Il crée une première compagnie en 1989 avec Kader Attou, Eric Mezino et Chaouki Saïd. En 1994, lors de la Biennale de la Danse de Lyon, la création *Athina* rencontre un vif succès. Elle réussit à transposer la danse hip hop de la rue à la scène. Les voyages à travers le monde entraînent le chorégraphe vers des terrains inconnus. Il fait alors l'expérience de la danse comme un puissant moyen de communication.

Pour développer son propre univers artistique lié à son histoire et à sa sensibilité, Mourad Merzouki crée la *Compagnie Käfig*, s'installe à Bron. En 2009, il y ouvre un lieu de création et de développement chorégraphique, *Pôle Pik*. En juin de cette même année, il est nommé à la direction du Centre Chorégraphique National de Créteil et du Val de Marne où il poursuit et développe son projet placé sous le signe de l'ouverture sur le monde.

En 18 ans, le chorégraphe a créé 22 spectacles. En moyenne 150 représentations par an à travers le monde rythment ainsi la vie de la Compagnie. Mourad Merzouki est à l'affiche du Festival *Nuits de Fourvières* les 23 et 24 juin 2014 au Théâtre Gallo-Romains à Lyon. Vive la danse!

Mourad Merzouki veut conclure son message par ces mots de René Char qui lui rappellent chaque jour qu'il ne faut laisser personne nous enfermer dans un rôle déjà écrit: "Impose ta chance, serre ton bonheur et va vers ton risque. A te regarder, ils s'habitueront."

Le book à thèmes de Tarik Boukhatem

(septembre 2012, par Nadir Dendoune)

C'est l'histoire d'un type, Tarik Boukhatem, un beau gosse, élevé de l'autre côté du périph', qui depuis tout petit rêve d'embrasser une carrière de journaliste. Alors il a essayé, fait des stages dans les plus gros médias. Mais voilà, contrairement à la majorité des journalistes, il n'a pas les dents qui rayent le parquet et il n'est pas prêt à tout pour "réussir" dans ce milieu qui de plus en plus, croyez-moi, me dégoûte. Donc il fait ses trucs tout seul. Dans son coin. Il filme, il monte, en plus il est sympa. Le deuxième épisode de son Paris derrière m'est consacré. On a bien ri quand même et on espère qu'il pourra en faire d'autres épisodes et surtout que vous l'aiderez, chacun de votre côté, à se faire un peu plus connaître, comme il le mérite. Parce qu'il a choisi, lui, de ne pas être comme les autres que vous détestez. Il a choisi de ne pas rester dans le moule et ça, ça se respecte !

Alex Taylor, cet Anglais qui aime la France

(août 2016)

Même si les Français, curieusement, supportent très mal l'idée qu'il puisse exister dans d'autres langues des mots qui ne trouvent pas l'exact équivalent dans la leur, il y a nombre de concepts qui traversent mal la Manche, et cela dans les deux sens. Ma langue maternelle n'a pas par exemple de mot pour traduire l'adjectif français *solidaire*, et sans doute plus navrant encore pour nous, rien qui ne traduise le concept exquis de tendresse; le mot *tenderness* étant réservé dans nos bouches au côté moelleux de nos viandes bovines lorsqu'elles sont pas assez ou trop cuites, à défaut d'être bouillies...

Je me souviens du premier cours de français où notre professeur écrivit sur le tableau avec sa craie grinçante le mot *oui*. Nous savions depuis belle lurette que les Français utilisaient ce son pour exprimer l'affirmatif, tant les plaisanteries niaises fusaient dans les cours de récréation sur ces gens qui faisaient partout du *we-we* (pipi, en anglais). Que l'on écrive ce mot de cette façon constitua en revanche l'un des premiers grands chocs de ma vie. Mon coeur s'est arrêté net pendant quelques secondes, tant le séisme fut profond. Cela voulait-il dire qu'il pouvait y avoir un autre regroupement de lettres que notre *w* suivi du *e* à l'anglaise capables de représenter ce son ? Justement: *oui* !...

Photos de famille

Mon père s'appelle Douglas. Il a des origines écossaises de par son père qui avait fondé la première formation de joueuses de cornemuse du Royaume-Uni, *The Dagenham Girl Pipers*. La famille côté paternel en était très fière et j'ai toujours eu en ma possession une photo de ce grand-père que je n'ai jamais connu, défilant en kilt avec sa troupe féminine un brin militante devant le roi Edward VII.

Ma mère aimait qu'on l'appelle Betty. Elle insistait sur ce diminutif de son prénom Elizabeth dans un souci d'éviter d'interminables plaisanteries depuis qu'elle avait décidé d'épouser un homme portant le nom de Taylor. C'est une sage initiative que je peux d'ailleurs aisément comprendre puisque, pour une tout autre raison, ce nom de famille me porte également la poisse: depuis mon arrivée en France il y a vingt-cinq ans il ne se passe pas une journée sans que l'on me fasse le coup de "*My taylor is rich*".

Or les Taylor étaient loin d'être riches. Ils représentaient gentiment la génération issue des privations de la Seconde Guerre Mondiale en Grande-Bretagne. Ils ont fêté l'abolition définitive des livres de rationnement en 1957 en produisant leur seul et unique enfant...

La minute vieille

Ma mère faisait de la comptabilité pour un restaurant dans le joli port de pêche de Mevagissey... Elle arrondissait nos fins de mois en faisant de la dactylographie pour des entreprises locales, tapant lettres et divers documents sur une vieille machine à écrire particulièrement bruyante et sur laquelle tout fonctionnait, à part la touche du point d'interrogation. Nos clients les plus fidèles savaient du coup qu'il fallait seulement s'adresser à nous pour des dossiers où régnait une grande part de certitude.

C'est également sur cette vieille machine que j'ai appris à taper, grâce à ma mère qui restait à mes côtés. Je l'entends toujours dicter avec patience et très clairement cette merveilleuse phrase anglaise qui a le mérite de proposer toutes les lettres de l'alphabet de façon on ne peut plus succincte: "*The quick brown fox jumped over the lazy dogs*", "Le renard rapide et marron sauta par-dessus les chiens paresseux"... C'est là, sur cette vieille machine, et avec ma mère comme seul témoin, que je suis resté émerveillé pour la première fois devant tous ces signes, lesquels, juxtaposés et arrangés selon mon bon vouloir, constituaient d'abord des lettres, puis des mots, puis des phrases entières...

Illumination

J'ai quitté les Cornouailles à dix-huit ans et n'y suis pratiquement jamais retourné. Dans ma mémoire cette petite péninsule séparée du reste du pays par la rivière Tamar demeure un endroit idéal pour passer les premières années de sa vie. Mon enfance a le goût de ses petits pains au safran dont seuls les boulangers de Looe et de Polperro ont le secret. Elle a la saveur des mûres sauvages cueillies à la lisière des champs d'ajoncs le long des falaises...

Plus tard, à dix-sept ans, c'est dans ses criques, celles qui furent naguère le repaire de toutes sortes de pirates et de marchands de contrebande, que je déclamais à haute voix, avec comme seul public mouettes et goélands en route vers l'Atlantique, des passages entiers de Heinrich Heine, de Brecht, de Baudelaire ou de Verlaine... L'un de mes poèmes préférés, que ce dernier a écrit lorsqu'il était emprisonné pour avoir essayé de tuer Rimbaud, me revient en mémoire en écrivant ces lignes: "Le ciel est par-dessus le toit si bleu, si calme"... J'arrive en France. François Mitterrand à l'Elysée. Tandis que le nouveau Président dépose une rose sur la tombe de Jean Jaurès, je dépose mon bagage à l'abribus de la ligne 38 boulevard Saint-Michel... Je demande mon chemin à une passante... "Excusez-moi, madame. Je suis terriblement désolé de vous

importuner mais auriez-vous l'extrême gentillesse de bien vouloir m'indiquer, si éventuellement vous avez le temps, l'emplacement exact où je risquerais de trouver si possible le lycée Saint-Louis ?", m'enquiers-je.

Elle me regarde puis me fait un geste dont je ne saisis pas immédiatement le sens, murmure quelque chose que je ne comprends pas davantage, et lorsque je demande une explication avec la formule que j'avais apprise dans Molière: "Plaît-il ?", ma réplique n'obtient qu'une réponse encore plus abrupte, suivie de son départ précipité.

Emancipation

C'était une grande leçon. Tandis que saint Michel terrassait le Grand Dragon sous mes yeux, je comprenais sur-le-champ que pour survivre en France, j'avais intérêt à me défaire de cette couche de politesse onctueuse, souvent enveloppée d'une grandiloquente sophistication linguistique, mais qui emmitoufle comme une volumineuse couche de *custard* les échanges à tous les niveaux entre mes compatriotes. Il allait falloir être plus direct. Ouf ! Je ressentais du coup une sorte d'émancipation plus large qui ne tardait pas à atteindre l'ensemble de mon identité. Je n'étais plus chez moi, je n'étais plus celui que j'étais. Je subissais une véritable mue...

Cela fait vingt-cinq ans que je suis journaliste en France. Je suis infiniment plus à l'aise sur le clavier français du type *azertyuiop* sur lequel j'écris d'innombrables articles, lettres ainsi que le volumineux contenu de mes journaux intimes dont vous avez eu un léger aperçu. Je peste même quand je me retrouve dans les cafés internet de Londres, obligé d'en découdre avec le clavier anglais du genre *qwertyuiop* qui est pourtant celui sur lequel j'ai appris à taper. Eh bien, en relisant la première version à chaud de ces pages, je me suis aperçu que j'avais fait quelques fautes de frappe inhabituelles. En regardant de plus près, j'ai vu que j'avais confondu à plusieurs reprises le positionnement de quelques *a*, *s* et *w*. Deux ou trois virgules se sont pointées là où je pensais avoir tapé des points à la ligne...

Je me suis rendu compte qu'en rédigeant ces quelques paragraphes, apparemment mes doigts se sont crus transportés sur un vieux clavier surgi du fond de mon enfance cornouaillaise. C'est comme si, tout d'un coup, le petit garçon s'est levé pour prendre la place occupée jadis par sa mère à côté de sa vieille machine à écrire bruyante. Et là, avec patience et très clairement, il s'est mis à dicter à l'homme de cinquante ans tout ce que lui, dans son temps, dans son monde et dans son univers, il ne pouvait pas encore dire tout haut...

Le journaliste Alex Taylor, auteur de ces lignes, extraites du livre *Journal d'un apprenti pervers* (JC Lattès, 2007), sortira son prochain livre le 18 août 2016, *Le verger de marbre* (éditions Gallmeister). Il a demandé la nationalité française à la suite du Brexit du 23 juin 2016, en déclarant: "Pour la première fois de ma vie, j'ai honte de mon pays. J'étais tellement fier jusque là des valeurs que nous avons portées et de cette génération, celle de mon père, qui s'est sacrifiée pour l'Europe - ma mère est restée à Londres sous les bombes, mon oncle est mort en Picardie. Et aujourd'hui, c'est nous qui donnons le top départ de ce projet d'Union européenne ? C'est nous qui allons en être les fossoyeurs ?"

Drôle d'année

(janvier 2010)

A l'origine il y avait le chaos puis le chaos s'illumina soudain d'un immense éclat de rire (R. Daumal). Puis arriva l'homme. Dieu donna le rire aux hommes pour les consoler d'être intelligents (M. Pagnol). *Et le rire engendra le rêve. Lorsque le premier bébé rit pour la première fois, son rire se brisa en un million de morceaux et ils sautèrent un peu partout; ce fut l'origine des fées* (J. Barrie). *L'homme qui voulait conserver l'innocence de l'enfance se mit alors à raconter des histoires et le plus vieux métier du monde est, contrairement à une idée reçue, celui de comique. Quand un comique vous dit d'observer le silence, vous vous mettez à l'écouter. Quand il se met à parler, vous buvez ses paroles au point de tituber* (R. Devos). *Devos nous a quittés mais il nous a laissé* Denis Maréchal *et l'humour des années 10, l'humour métisse. Le métissage, chez l'humain, c'est bien foutu, les gènes s'organisent pour harmoniser le résultat, c'est pas comme le chocolat liégeois, c'est touillé* (D.Maréchal). *Et derrière ce talent confirmé, il y a beaucoup de jeunes talents du rire, des talents à découvrir. L'humour des années 10 se fait touillé, métisse, avec* Nouara Naghouche, *et son identité AA (algérienne-alsacienne), avec la franco-tunisienne* Samia Orossemane *qui se dévoile (par ses mots) sans se dévoiler (le visage), avec* Kyan Khajoudi, *le franco-iranien, avec* Shirley *(Souagnon), la talentueuse lauréate de la Route du Rire 2009, et puis tous les autres... Drôle d'année, 2010, qui ouvre la décennie du rire métisse.*

Denis Maréchal, pouce en l'air

C'est au milieu des années 90. Denis Maréchal monte à Paris. Le Lyonnais veut devenir comédien mais, pour vivre dans la capitale et suivre les cours de théâtre, il faut commencer par être serveur dans les restaurants parisiens. Lorsqu'on veut, on peut, et surtout on rencontre les bonnes personnes qui vont orienter un destin: Philippe Sohier et son atelier de théâtre, Bertrand Fournel. Cela lui permet d'être repéré par *Graines de stars* (M6, 1996), puis d'être invité par Philippe Bouvard (France 3, *Bouvard du Rire)* et enfin par Thierry Ardisson (*Vue sur la mer*). La carrière de Denis est lancée. L'humoriste, qui écrit lui-même ses sketchs, met en scène des personnages plutôt déjantés - le squatteur, le rasta fumeur, pour ne pas dire fumiste, le mec qui fait la queue à la pharmacie pour acheter en urgence des préservatifs.

Ses mots délirent à la Devos lorsqu'il raconte *Nadège* à un public conquis par son regard complice et son look de gendre idéal. Le public se reconnait lorsqu'il met en mots les travers de notre société, encore encline aux stéréotypes et préjugés raciaux, pour ne pas dire racistes.

(image Festival de Montreux)

Denis Maréchal interpelle la spectatrice au premier rang qui répond au nom de Stéphanie -"*mais ce n'est pas grave !*"-, il aime les femmes. Denis Maréchal est fameux, pour ne pas dire femmiste.

Nouara Naghouche et les caissières sont belles

On aurait pu dire que Nouara au départ avait un CV ("*non, ce n'est pas du verlan*", dirait Denis Maréchal) à être plutôt caissière au Norma de Colmar, à proximité de la ZUP Ouest, qu'à monter sur scène au Théâtre du Rond-Point à Paris, à proximité des Champs-Elysées. Nouara vient du peuple. Elle connait la pauvreté, la crise, les femmes qui doivent se lever tôt le matin pour faire vivre leurs familles recomposées ou plus souvent encore décomposées. A 21 ans, après dix années de foyer, elle va voir l'éducatrice du club de prévention de son quartier en lui disant: "*Je veux faire du théâtre*". L'éducatrice fait confiance à ce petit bout de femme pleine d'énergie et à son envie furieuse de prendre la parole et de dire ce qu'elle connait, les sacrifices de ces femmes, sa vie à elle, et on peut rire de la galère, on peut rire de ce qui est vrai. La rencontre déterminante pour Nouara Naghouche a été avec Pierre Guillois en 2002. Le metteur en scène est le créateur du spectacle *Les caissières sont moches* par l'Atelier du Rhin. Nouara a suivi Pierre Guillois jusqu'à cet été 2006 où au Théâtre du Peuple de Bussang, elle a interprété le rôle du Père Ubu dans *Ubu Roi*. L'Atelier du Rhin a développé une action culturelle à destination des habitants du quartier Europe de Colmar et Nouara a saisi cette chance de faire ce dont elle avait toujours rêvé, faire du théâtre. Mais quand le Rond-Point lui a proposé de faire trois semaines à Paris, elle n'en croyait pas ses yeux. Le spectacle *Sacrifices*, one-woman-show créé en 2008 et présenté en avant-première aux femmes des quartiers de Colmar à qui elle rend hommage, pouvait être présenté aux spectateurs parisiens puis en tournée française.

(image *BAT, le Billet des Auteurs de Thé*âtre)

Nouara a fait du chemin depuis son tout premier one-woman-show, le spectacle *Nous avons tous la même histoire*, présenté en 1999 au Centre socio-culturel de son quartier, dans le cadre d'un spectacle humoristique créé avec des jeunes filles du centre socio-culturel Florimont de Colmar. Les spectacles de Nouara Naghouche s'appellent *Exercices de tolérance* (2001), *On reviendra mourir une autre fois* (2002), *ça n'arrive qu'aux autres* (2003), *Vengeance* (2004) *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne* (2005),... Tous ces spectacles ont été créés avec les habitants, comédiens amateurs, des quartiers de Colmar. Juste avant Noël, le 23 décembre 2009, l'Alsacienne-Algérienne, comme elle se dit elle-même, a fait un tabac chez les Bretons, au Palais des Congrès de Loudéac, en pays gallo. En forêt de Brocéliande, on en rit encore.

Shirley fait son show

Get up stand up. Shirley fait son show qui prend des allures d'American show. Non, Shirley n'est pas américaine, tout juste française et juste un peu black. Elle raconte un entretien d'embauche. Le patron est interpellé par le prénom Shirley lu sur le CV et lorsqu'il la découvre noire, il lui dit: "Vous seriez pas américaine ?", ça, c'est bien vu d'être américaine !, "Ah non ? alors vous venez d'où?", lui demande-t-il. Elle a envie de lui répondre : "Non, je ne suis pas née dans la savane avec les babouins, je suis juste française, et je m'appelle Souagnon". En décembre 2009, elle demande conseil à Denis Maréchal, pour son nom de scène : Shirley Souagnon ou Shirley tout simplement ? Denis lui répond : Shirley, c'est pas mal ! Alors elle s'appellera Shirley, tout court.

Shirley a remporté le **Prix 2009 de la Route du Rire**. Shirley, c'est de l'art, du grand art, un rire à décaper, que l'on a pu voir le soir du 18 décembre 2009 sur *France 4* (finale de *la Route du Rire*).

Ne zappez pas Shirley, l'humour des années 10. Elle se présente elle-même : "fille black des années 198..., elle a connu la fin des vinyls, SuperKiki et les baskets à scratch. Entre culture musicale afro-américaine et culture française", Shirley nous dépeint les travers de sa génération bercée entre deux rives. Sans prétention, cette jeune femme aux allures funky vous transmet un pep's d'enfer pendant une heure de show où elle danse, chante, met en scène des situations absurdes, avec plus de quinze personnages, des vocalises "jazzy" totalement improvisées, des boutades, des galéjades, des claquettes et des pirouettes !... (présentation spectacle). Shirley est au Bout, salle parisienne (Pigalle), tous les samedi soir de janvier 2010. Sketch up à ne pas rater !

Kyan Khojandi vous plie en quatre

On achève bien l'info les vendredi soir sur *France 4* et celui qui se charge du coup qui tue s'appelle Kyan. Chaque semaine, Kyan fait son festival déjanté. Kyan Khojandi a tellement avalé d'images de séries américaines ou d'émissions télé pendant son enfance qu'il en fait aujourd'hui des parodies avec un incroyable mais vrai talent. Mais le franco-iranien est aussi une bête de scène, au Théâtre Montmartre Galabru où il présente tous les samedi de janvier 2010 son one-man-show, la Bande Annonce de sa vie. Enfant, Kyan était donc un petit garçon rêveur, passionné de séries et de films made in USA. Devenu grand, il a voulu devenir avocat, comme Perry Mason.

(image TalentZapping)

Mais la vie n'est pas comme à la télé. Kyan a donc quitté ses études de droit pour devenir le héros de sa propre vie et pour incarner sur scène tous les héros de son enfance. Au final, une heure de rire où tous les enfants des années 198... retrouveront les héros de leur jeunesse et comme le dit un spectateur conquis: "*Le mec déchire! des vannes qui seront bientôt cultes!*". Et quand Kyan parodie Jésus, c'est un must! 2010, année 0, drôle d'année, an 1 d'un artiiste bientôt culte.

Samia Orosemane et les 40 comiques

Elle a toujours aimé le théâtre, Samia, et elle a tant désiré jouer la comédie qu'elle a fini par monter sur scène et son jeu théâtral est déjà bien huilé, bien affûté. Samia Orosemane est de cette génération nouvelle de "foulardées" (elle utilise elle-même ce terme, alors reprenons-le !) qui s'assument. Elle monte sur scène avec son foulard et en fait même un sketch qui décoiffe si on peut dire. La franco-tunisienne (c'est aussi elle qui le dit, alors disons-le !), non seulement est une humoriste mais elle prend des initiatives pour créer l'évènement en réunissant elle-même ses amis comiques pour un grand show qu'elle a appelé *Samia et les 40 comiques* - il fallait oser ! - et qu'elle présentera le 7 février 2010 au Théâtre Adyar à Paris.

Demandez-donc à Samia quel est son héros préféré, elle vous répondra Malcolm X, son combat aujourd'hui elle vous dira *Stop islamophobie*, son site favori *al-har.com*. Al har, cela signifie le piquant, le piment. Sur scène, l'humour de Samia Orsemane est pimenté juste ce qu'il faut... ce qu'il faut pour donner du goût au ragoût identitaire, un ragoût halal bien sûr !

Et Claudia dans tout ça ?

Le Festival de Montreux a eu lieu du 8 au 13 décembre 2009. C'est pour les humoristes francophones la rencontre au sommet du rire. **Claudia** était au Festival. Née à Abidjan, elle a grandi à Alès. Le site du festival présente ainsi l'artiste : "Dés son plus jeune âge, (Claudia) a une passion pour le théâtre. Après son bac, elle monte à Paris afin d'y suivre des études en Art du Spectacle. Sa licence en poche, elle décide de s'investir dans le métier qu'elle a choisi : comédienne...

Entière jusqu'au bout des ongles, elle donnera à chaque fois le meilleur d'elle-même. Avec une énergie toujours renouvelée, elle se lance dans le stand up et renforce encore son indéfectible lien avec le public".

2010 sera-t-elle l'année du rire ? C'est à souhaiter en tout cas, avec eux et elles six, et avec tous les autres : la bombe comique **Verino**, le romand amoureux **Frédéric Recrosio**, le sniper F**abrice Eboué**, etc. Que l'année soit drôle ![748]

Nawell Madani, la plus belge pour aller danser

(janvier 2014)

Le mal est fait. Il est viral. Ta fille de 15 ans t'invite à un voyage virtuel sur Youtube et Instagram. Elle sait que tu es bon public pour l'humour métissé de la Debjam Planet. Elle a envie de partager. Tu te fais alors happer par l'énergie de la fille du Club à Jamel. Bon, à dire vrai, par le charme d'abord, mais il te faut peu de temps pour te faire prendre par un vrai talent. Nawell expédie en un quart de tour les présentations: son bled, c'est la Belgique, où son père ce héros a débarqué en provenance d'Algérie; sa féminité, elle l'a découverte par hasard en rentrant du foot quand sa techa s'est mise à exister; son kif, c'est la vie, un corps qui bouge tout le temps.

"*venez vous dégeler au Palais des Glaces*"

Pendant longtemps elle a dansé mais s'est rendu compte qu'en dansant elle faisait rire, alors elle a fait de l'humour, l'humour de la cheffe de bande qui rentre du gymnase où elle s'est lâchée au kick-boxing, à la boxe ou au bootcamp. Garçon manqué ? Pas vraiment, plutôt fille d'aujourd'hui, classe moyenne, qui aurait pu se diriger vers le marketing-management si son talent de comédienne ne l'avait rattrapée.

Nawell Madani la Bruxelloise est descendue à Paris à l'âge de 21 ans pour devenir danseuse professionnelle mais elle est devenue chorégraphe, montant des clips pour les garçons du hip-hop et du R'n'B. L'humour était pourtant son destin. On l'invite à faire un casting au Jamel Comedy Club. Nawell ne vient pas de la cité mais elle en parle la langue. Atypique ? D'abord parce qu'elle est fille, dans un milieu plutôt macho. Mais son humour fonctionne terriblement bien. Elle

---

[748] Liens : la Route du Rire, le Festival du rire de Montreux

se fait remarquer par le directeur artistique du Pranzo, une petite salle parisienne, puis par les producteurs de télé, elle présente *Shake ton booty* sur MTV.

Rêves

En 2012, les grandes portes s'ouvrent: chroniqueuse au Grand Journal; et puis l'Algérie: elle connaît bien ce pays où elle passe deux mois tous les étés, mais cette année-là, elle y monte sur scène à Alger devant 3700 personnes. Le rêve de Nawell serait de monter un spectacle en arabe pour ce public. Elle rêve d'Olympia aussi, parce que le premier spectacle qu'a vu son père à Paris était Charles Aznavour à l'Olympia et qu'elle aimerait tant qu'un jour ce soit sa fille qu'il vienne voir dans cette salle mythique de Paris. Puis arrive 2013, c'est l'année de ses 30 ans. Nawell Madani fait le plein tous les soirs aux Feux de la Rampe. L'année 2014 sera celle de sa consécration: elle joue au Palais des Glaces à partir du 29 janvier; elle a droit aux grandes affiches dans le métro pour son nouveau spectacle *C'est moi la plus belge !* Dans son one-woman-show, elle libère toute son énergie, parle avec son public, improvise, glisse ses meilleures vannes qui font mouche sur les filles qui se reconnaissent en elle. Féministe ? Même pas, juste femme, la femme décomplexée des années 2010. Les filles adorent, la mienne aussi, sa copine de la cité aussi, la copine de sa copine aussi. Les garçons rient jaune. Le mâle est fait.

Bonne nouvelle

Beaucoup de grands noms du rire ont foulé les planches de ce théâtre privé du 10e arrondissement de Paris, au 38 Boulevard Bonne Nouvelle. C'est ici que dés sa création en 1820, les élèves du Conservatoire venaient réviser leurs gammes.

C'est ici qu'en 2010, les nouveaux noms du rire peuvent rencontrer leur public au *Petit Théâtre du Gymnase*, qui programme en ce mois de février **Soraya Gari** et son personnage d'aujourd'hui *Tata Khadija*, et puis **Kamel Zouaoui** et son personnage mythique mais toujours moderne de *Nasreddin Hodja*, et enfin **Naybeel** (**Nabil Zerrouki**), tout droit venu du bled pour nous raconter les histoires des *zimigrés*.

Soraya Gari, la bonne humeur près de chez vous

Hamdullah, moi je parle sur personne, jaaamais! Au Maroc, on est toutes mannequins, j'ai pris exprès du poids pour ce soir pour être au même niveau que vous... Tata Khadija est la maman traditionnelle marocaine. Elle a un avis sur tout, le Maroc - "*c'est quand même pas de ma faute si l' Bon Dieu il lui a donné trop de soleil*", les Arabes - "*moi je vais te dire, ça c'est pas une Arabe, ou c'est une Algérienne ou une Tunisienne*" -, la France vue de Mante-la-Jolie - "*La France, c'est quand tu dépasses le panneau direction Paris*", la politique - "*on se fait gouverner par qui ? Gargamel avec des talonnettes*". Tata Khadija ne veut que le bien de ses enfants mais c'est une chieuse. Tata Khadija sait danser, rigoler, cuisiner. Tata Khadija est le personnage au coeur du one-woman-show de Soraya Gari, au Petit Théâtre du Gymnase le 21 février 2010.

Soraya est née à Nador (Maroc) d'un couple franco-marocain. Enfant, elle était déjà si impertinente que ses parents l'ont envoyée en Suisse dans une école privée où elle pouvait côtoyer les enfants de la jet set, de quoi affirmer encore plus sa propension à faire le mariolle, à faire rigoler

les copines. Dés son plus jeune âge, Soraya a su qu'elle était destinée à faire le spectacle et ce n'est pas les quelques années à se fourvoyer dans le marketing qui l'en ont dissuadée. Elle a franchi le pas en 2007 et s'est retrouvée très vite dans des tournées internationales (France, Belgique, Maroc, Espagne, Suisse), "*drôle, impressionnante, insolite, inédite*" et toujours très proche de son public. Soraya Gari, après ce show exceptionnel, pourra peut-être retrouver ce Maroc natal où elle aime se rendre à chaque fois qu'elle le peut, "à *Marrakech pour se reposer, à Casablanca pour travailler, Agadir pour nager, Rabat pour les papiers, Tanger pour voir les amis, Nador pour voir la famille*".

Kamel Zouaoui ou les pas sages d'un fou

Les habitants du village ont besoin d'un sage pour leur apprendre le monde. Ils font alors venir Nasreddine. "Que voulez-vous que je vous apprenne ?" leur demande-t-il ? "Tout !". Nasreddine répond: "Je n'ai rien à faire avec de tels ignorants." Le lendemain, les villageois croient avoir compris la leçon et lorsque Nasreddine leur demande ce qu'ils voudraient apprendre qu'ils ne sachent pas, les villageois répondent : "Rien !" " Alors si vous savez tout, je n'ai rien à vous apprendre". Le conseil du village se réunit alors et croit avoir trouvé la solution pour ne pas froisser le sage. Le surlendemain, ils vont voir Nasreddin qui leur demande : "Que voulez-vous que je vous apprenne que vous ne sachiez pas ?". Une moitié du village rassemblé crie : "Rien :" et l'autre moitié : "Tout !". "Alors, leur répond Nasreddine, que ceux qui savent apprennent à ceux qui ne savent pas !".

Le Turc le plus célèbre au monde est *Nasreddine Hodja*. Depuis huit siècles, on raconte ses histoires de la Mongolie au Maghreb (Djoha).

Kamel Zouaoui est né à Saint-Etienne. Il a débuté le théâtre à l'âge de 9 ans en jouant Charlot dans une troupe de comédiens en herbe. Il est aujourd'hui devenu le messager de Nasreddine Hodja dont il interprète quelques unes de ses 2000 histoires mises en scène par sa soeur **Sonia Aya**. Les mardi et mercredi soir au *Petit Théâtre du Gymnase* à Paris, on peut se

nourrir avec Kamel des leçons de ce personnage mythique moitié-fou moitié-sage dont on dit: "*Il est tellement intelligent qu'il en devient bête ou il est tellement bête qu'il en devient intelligent*." Le spectacle de Kamel Zouaoui s'appelle justement Les Pas Sages d'un Fou.

Le voyageur rusé et le mur

Un voyageur, de passage au village, demanda à un homme, adossé à un mur, s'il connaissait bien Nasreddin Hodja?

— Je voudrais le rencontrer, dit-il, car on prétend qu'il est rusé. Étant donné que je prétends être plus rusé, je voudrais me mesurer à lui.

L'homme lui répond :

— Peux-tu maintenir ce mur avec ton dos ? Ici, les hommes du village se relaient pour éviter qu'il ne tombe. Pendant ce temps, je vais aller chercher Nasreddin Hodja et je reviens prendre ma place.
L'homme s'exécuta aussitôt.

Au bout de quelques heures, des hommes du village qui se demandaient ce qu'il faisait, l'abordent. Il leur expliqua ce qui s'est passé. Ils lui répondirent :

— Pauvre idiot, tu as eu affaire à Nasreddin Hodja lui-même!!!

Naybeel, le bledard fait son show

Action, quand tu te faisais courser par ton grand frère lorsque tu mettais ses vêtements. Emotion, quand tu voyais des filles avec les cheveux lisses et toi tes cheveux c'était plutôt les monstres plantes, tu pouvais capter la radio avec tes antennes. Nostalgie, quand tu regardais Beverly Hills et tu t'imaginais avoir une famille comme les Walsh. Amour, quand ton père ramenait le mouton pour l'Aïd et que ça devenait ton meilleur ami. Drame, quand ce même mouton, ton meilleur ami passait de la baignoire à ton assiette. Aventure, quand tu prenais la route pour le bled à bord d'une carcasse chargée à bloc et que tu devais traverser des contrées lointaines (oui car ton père ne voulait jamais prendre l'autoroute mais les nationales car le péage c'est trop cher). Suspense, quand tu t'embrouillais avec ta mère et que tu fuguais pendant une demi-heure...

Après le succès d'*Arabica Show*, Naybeel (nom de scène de **Nabil Zerrouki**) reprend du service avec un show basé sur des faits réels qui font resurgir les souvenirs hilarants de cette génération : les *zimigrés*.

Naybeel, c'est le *one-bled-show* : les extrémistes de la superstition, les mariages forcés à mettre 5 robes en 24 minutes sans boire ni manger, les pros de haut vol de babouches au dessus de ta tête, les femmes soumises à accompagner leur maman au marché et à dire bonjour à toutes les daronnes du marché. Le blédard vous offre un visa de fous rires sans frontières et surtout sans vulgarité avec *The French Touch of Bled'Art*, le 14 février 2010 à 18h au *Petit Gymnase*.[749]

Le Théâtre du Gymnase sur le Boulevard Bonne Nouvelle porte le nom de la comédienne Marie Bell qui le dirigea jusqu'à sa mort en 1985. Tragédienne, elle fut la magnifique interprète de Phèdre déclamant: "*Je pressai son exil, et mes cris éternels L'arrachèrent du sein et des bras paternels*".

[749] d'après *Showtime Productions*

Hymnes à la vie

Saïda Jawad est née à Hem au pays des corons. Dés l'âge de sept ans, son père, un immigré marocain, a décidé que la petite ferait comme Stéphanie, la fille des voisins, française. Elle devait jouer de l'accordéon, l'instrument national. "*On était arabe, il ne fallait pas que ça se voit*", raconte-t-elle aujourd'hui.

Le piano à bretelles était plus grand qu'elle. Ce serait son huile de foie de morue, le remède pour l'intégration, la corvée qu'on lui imposait pour devenir française.

Pourtant la petite y révèle très vite son talent. On l'inscrit au Conservatoire de Roubaix. Avec son accordéon, elle a joué dans les bals musette, les fêtes à la flammiche, au Maroillles et à la bière. Elle a joué la Marseillaise devant un parterre de personnalités politiques dont Pierre Mauroy, alors Premier Ministre. Mais à sa majorité, elle s'émancipe du cocon familial et de l'accordéon.

Sa véritable passion, c'est le théâtre. Elle débarque à Paris pour tenter les castings. Elle y rencontre un certain racisme : elle était toujours soit trop typée, soit pas assez ! Elle habite une chambre de bonne dans le XVIe arrondissement et fait le ménage en échange du loyer. Jusqu'au jour où elle va voir Gérard Jugnot dans les coulisses du théâtre...

De ses premiers rôles en 1988 au théâtre et au cinéma, jusqu'à sa première écriture en 2006, *Monsieur Accordéon*, où elle se raconte dans un one-woman show éblouissant, le parcours de Saïda Jawad est impressionnant. Elle dit : "*Ce spectacle (Monsieur Accordéon) est une nouvelle façon de parler de l'intégration. On ne montre pas assez de personnes qui font de bonnes choses, qui y arrivent. Evidemment, ce n'est pas facile, mais ça ne l'est pour personne !* ". En juillet, Saïda Jawad est au festival off d'Avignon.[750] En août, elle tourne dans *l'Etoile d'Alger*. En septembre, elle sera à la télévision dans le téléfilm *Ali Baba*. Celle qui est maintenant devenue la compagne de Gérard Jugnot n'a peut-être que 1,60 m mais au théâtre, elle est déjà une très, très grande.[751]

Dans *El Watan*, édition du 12 juillet 2007, le journaliste Walid Mebarek chemine de spectacle en spectacle, au festival d'Avignon, à la découverte des artistes de la diversité et du monde arabe.

El Watan nous invite à découvrir les deux spectacles de Rachid Akbal : *Ma mère l'Algérie*, d'une part, et *Baba la France*, d'autre part. Metteur en scène et comédien, Rachid Akbal imagine un pays d'origine, l'Algérie, à travers les larmes de sa mère, puis cherche le souvenir de son père, disparu en France pendant la guerre d'Algérie.

---

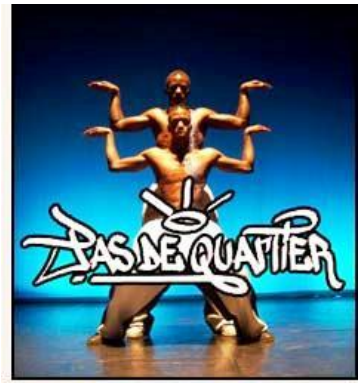
[750] Théâtre L'Alizé, 15 rue du 58e RI

[751] photothèque, www.saidajawad.com

Pas de quartier

(juillet 2007)

Des jeunes tirailleurs sénégalais du début du XXe siècle aux jeunes artistes hip-hop d'aujourd'hui, c'est une autre histoire de France. Des images d'archives projetées, slam et danses urbaines, graff et beat boxing composent un spectacle d'une rare énergie sur le thème de la mixité et de l'échange des cultures. *Pas de quartier*, d'Éric Checco, chorégraphié par Abibou Kebe, est présenté en Avignon du 6 au 28 juillet 2007 à la chapelle du Verbe-Incarné.



"Le thème de ce spectacle est la mixité, sociale, culturelle, artistique, ethnique née des attaches profondes qui lient nos sociétés occidentales à l'Afrique noire, et aux ghettos américains, points de départ culturel du Hip Hop. La jeunesse française porte en elle aujourd'hui une grande diversité mondiale, qu'elle a su mettre au service du mouvement artistique urbain. " (Eric Checco).

"Quand on parle de Hip Hop, des images et des pensées toutes faites viennent à l'esprit. On associe trop souvent ce mouvement artistique à une banlieue appauvrie, à une jeunesse désœuvrée, voire délinquante. Je veux que les gens qui ne la connaissent pas, découvrent une autre image de la danse urbaine que celle transmise par les clichés. Je veux montrer, par la chorégraphie, toute la créativité de cette jeunesse française venue de toute part." (Abibou Kebe)

*Des bêtises de rien du tou*t

"Mme Meunier vit dans un modeste pavillon de banlieue avec son petit chien et son mari. Son enfer, c'est les autres... Elle vit cruellement la différence de cultures et se sent envahie par ces étrangers, dans sa maison, son jardin public, son pays. Son attention est focalisée sur la fille de ses voisins, d'origine algérienne, à laquelle elle voue une haine farouche et qui le lui rend bien. Toutes deux se confrontent sans relâche dans leur quotidien. Mme Meunier, dans son désarroi, est touchante, attachante et drôle. malgré toute la volonté qu'elle met à ne pas dire, elle devient le porte-parole d'une pensée commune et raciste qui la submerge". (Les Trois Coups, journal du spectacle vivant en France)

Telle est l'histoire, recueillie par Abdelmalek Sayad, publiée dans *La Misère du Monde* de Pierre Bourdieu, mise en scène depuis lors par Stella Serfaty et qui, ainsi théâtralisée, sera présentée aux festivaliers off d'Avignon du 12 au 22 juillet. Représentations au 10, rue du Rateau, quartier des Teinturiers, par le Théâtre des Turbulences.

Autour du Fesman

(décembre 2010)

Après le 2e Festival panafricain d'Alger en juillet 2009, voici maintenant le 3e *Festival Mondial des Arts Nègres* (FESMAN) à Dakar du 10 au 31 décembre 2010, pour célébrer le rayonnement de la culture et de la pensée africaines. Oublions les cinq reports successifs, les changements de comités d'organisation, les couacs, les doutes... pour nous intéresser à celles et

ceux qui sont ou qui font le métissage culturel de cette Afrique "renaissante" et particulièrement à quelques aspects de la participation artistique française à l'événement.

(10 décembre 2010) **Ouverture avec Georges Momboye**

"Il fait l'effet d'une bombe au sein de ses danseurs: plastique impeccable, technique hors pair, générosité ad hoc. Son jeu de jambes sec, son torse et ses bras souples, sa précision jusque dans les séquences lancées à plein régime magnétisent" (*Le Monde*).

Kouibly est une des plus belles régions forestières de Côte d'Ivoire. C'est là qu'est né Georges Momboye. Depuis son enfance, il a été bercé par les rythmes et les chants de son pays. A l'âge de 13 ans déjà, il donnait des cours de danse africaine à Abidjan. A 24 ans, il arrive en France et fonde le Centre de danses pluri-africaines et des cultures du monde.

La première grande chorégraphie de Georges Momboye s'appelait "La Paix", avec des danseurs et musiciens issus de grands ballets africains ou de compagnies de danse contemporaine européennes. Les créations de Momboye allient toujours l'inspiration africaine et la créativité issue de toutes les expressions modernes de la danse.

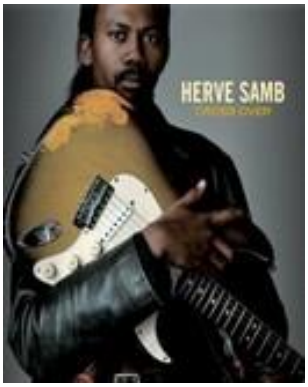
(des hymnes à la vie)

Elles sont des hymnes à la vie. Elles sont fusion, énergie créatrice, rythme universel. "Qu'elle est belle l'Afrique, généreuse et humaine, sans complexe, en parfait accord avec ses traditions et mordant joyeusement et à pleines dents dans la modernité" (L'Indépendant). Georges Momboye a été de tous les grands événements de la décennie passée: Festival de Montpellier en 2002 avec un Opéra de Zoltan Kodaly, spectacle Afrika en 2005 qui a tourné dans toute l'Europe, collaboration artistique aux cérémonies d'ouverture de la Coupe du Monde de football 2006 en Allemagne, du *PANAF 2009* à Alger, spectacle au Brésil dans le cadre de l'Année de la France, spectacle d'ouverture du Cinquantenaire de l'Indépendance de la Côte d'Ivoire en juillet 2010 et cette fabuleuse soirée du 10 décembre 2010 en ouverture du Fesman. La chorégraphie a réuni 1300 danseurs issus de tous les pays d'Afrique, les meilleurs de chacun des pays. Elle s'est attachée à restituer le passé et projeter le futur des peuples noirs d'Afrique et de la diaspora. Un spectacle où le mouvement du corps s'allie à l'image sur une musique composée par

le Jamaïcain Paul Gladstone-Reid. La styliste sénégalaise Oumou Sy a habillé les danseurs. Ce spectacle éblouissant vu par les 50000 spectateurs du Stade Léopold Sedar Senghor a su fédérer l'Afrique derrière le langage des corps, par delà les langues, par delà les frontières. Un magnifique message en ouverture du Fesman.

(18 décembre 2010) **Hervé Samb cross over**

Cross over, on pourrait traduire cela par mélange et c'est le nom de l'album de **Hervé Samb** et de son groupe, mais on pourrait dire aussi rencontre, entre l'Afrique et l'Amérique Noire, ou bien croisement entre la world music et le jazz. Cross over, c'est la croisée des chemins. Tout cela part du blues mais d'un blues qui serait né à Dakar, et cela devient du jazz mais un jazz qui s'émancipe à la ville, de New York à Paris, et cela fusionne en une langue musicale neuve, l'univers propre de l'artiste.



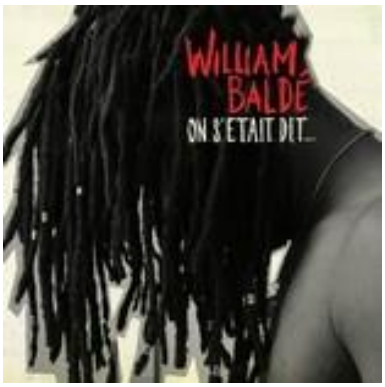
(le génie dans les doigts)

Depuis plus de dix ans, Hervé Samb se nourrit de ses rencontres musicales, d'une curiosité toujours aiguisée, de complicités singulières, avec Somi, la chanteuse rwandaise, avec Cheikh Tidiane Seck, le claviériste malien. Dans l'album *Cross over*, on entre dans le tempo à Mopti, la grande cité malienne, on vibre dans les transes gnaouas, on traverse les songes mandingues à l'écoute de la kora, on se féconde dans les bars de Brooklyn, on slamme en famille, on traverse le monde de Somi, on rappe avec les griots, on aime en gospel, on se met à rêver à la paix... Hervé Samb a appris la guitare en écoutant Jimmy Hendrix lorsqu'il était enfant. Autodidacte, il apprend tout de façon spectaculaire, tant il a du génie dans les doigts. C'est en 1998, à l'âge de 19 ans, qu'il a débarqué à Paris - c'était en fait un retour après ses premières années déjà passées en France - avec sa guitare pour tout bagage. Le guitariste prodige se met à composer. Il est repéré par David Murray. Il se produit maintenant tous les soirs ou presque dans les caves parisiennes ou sur les plus grandes scènes internationales. Pour ce natif de Rufisque, c'était un retour au pays ce 18 décembre 2010 sur la scène du Fesman à l'Institut français Léopold Sedar Senghor.

(22 décembre 2010) **Pockemon Crew, unis pour avancer**

Brahim est un beau gosse, 24 ans, surdoué du hip hop. Dans la rue Laennec à Lyon, on respecte Brahim, "simple, discret, bosseur". Mais voilà que depuis début novembre s'abat sur lui la tornade médiatique. **Brahim Zaïbat** a un flirt avec Madonna. Dans le quartier, cela ne va rien changer. Dans la famille non plus. Dans le groupe des *Pockemon Cre***w** encore moins. Ce qui est le plus important, c'est le travail, les entraînements, les spectacles. Les danseurs de Pockemon Crew, les plus anciens, avaient l'habitude de se retrouver, depuis 1996, sous les arcades de l'Opéra National de Lyon avant de créer la Compagnie en 1999. Aujourd'hui, ils sont en résidence à l'Opéra et le groupe français le plus titré au monde, reconnu outre-atlantique comme au Japon ou en Corée. Leur hip hop reste pur, disent les observateurs, il s'inspire de la rue tout en créant un nouveau langage, sous la direction artistique de **Riyad Fighani**.

(la danse est liberté)



(une musique gorgée de soleil)

2004: *Si...si !* ne raconte pas d'histoire pour mieux dire que la danse est liberté, combat, dépassement de soi. 2006: *C'est ça la vie ?* Une création qui dit la devise de la compagnie: "Unis pour avancer". 2009: *le Duo La Faute Idéale* raconte l'autre, la rencontre, la diversité, l'amour, les sens. 2010: *Second Souffle*, "la féminité transforme le chaos en chorégraphie, la cacophonie en harmonie". Brahim Zaïbat est de la 2e génération de *Pockemon Crew*, arrivé en 2002. Surdoué de tout ce qu'il touche, le sport comme la danse. Son corps est d'une souplesse incroyable et il a une technique irréprochable. La publicité people suite à "l'affaire Madonna" ? la compagnie préférerait s'en passer, rester dans la culture et "la culture et le show business ne font pas bon ménage". A Dakar, Pockemon Crew a présenté ***Second Souffle***, une chorégraphie qui intègre une danseuse contemporaine. Non, la break dance n'est pas macho !

(28 décembre 2010) **William Baldé, en corps étranger**

Et William Baldé, macho ? Dans les cours de récré en 2008, les gamins fredonnaient son *Rayon de Soleil* : "Un matin suspendu Aux fleurs de ton jardin Ma main sur ton p'tit cul Cherche le chemin". En décembre 2010, le contexte veut cela, les textes se politisent: " J'ai pas mes papiers Pas d'identité Et je vois plus le soleil J'ai pas mes papiers Mal d'identité Et je trouve plus le sommeil". Lorsqu'il est arrivé en France, venant du Sénégal où il vivait avec son père, un styliste peul, William Baldé était un adolescent rêvant de de devenir comédien. Mais pour faire plaisir à sa mère, médecin d'origine éthiopienne, il allait se destiner à être avocat. C'est finalement la rue qui allait décider de sa vie et le dévier vers la musique. A cette époque là, William traînait pas mal avec des musiciens des rues qui l'ont encouragé à chanter. Il s'apercevait que sur les terrasses des cafés et dans le métro, ce qu'il jouait avait l'air de plaire. Faire la manche a révélé sa passion.

William Baldé a envoyé des maquettes à un gars dans un label. Il aimait mais aurait préféré des textes en français plutôt qu'en anglais et en wolof. Huit ans plus tard, le gars en question, Thierry Chassagne, est devenu le patron de la Warner. Lorsque William lui a proposé les titres d'*En corps étranger,* il lui a dit banco. Le musicien pendant toutes ces années de patience a beaucoup voyagé, en Europe du Nord, mais aussi en Asie et en Afrique. Il se nourrit de ses voyages pour proposer une musique qui se gorge de soleil et une fidélité à l'inspiration reggae. Il rencontre Christophe Maé et devient son ami, part en tournée avec lui pour assurer sa première partie. Le 25 octobre 2010 est sorti l'album *On s'était dit* où figure le titre *J'ai pas mes papiers*. Il va retrouver le Sénégal au Fesman le 28 décembre 2010 (la Biscuiterie) avant de jouer au *New Morning* le 29 janvier 2011. Et dans l'univers un peu coquin du chanteur franco-guinéen, il y a toujours une main qui cherche son chemin: "Elle rêve d'écrire une chanson Pour lui dire le bonheur dans son coeur Le crayon guide sa main Pour tracer le meilleur des chemins Tout d'un coup les mots sonnent Sa voix qui résonne Elle se sent bien plus forte La musique la transporte".

Le Festival mondial des arts nègres va se clore à Saint-Louis le 31 décembre 2010 par une soirée brésilienne. Le Brésil est le partenaire privilégié de ce *Fesman 2010* qui aura vu passer sur toutes les scènes sénégalaises des moments inoubliables. Malgré tout.

Quand Eros s'éveillera

(avec Samim Akgönül, septembre 2012)

Eros est l'amour qui rapproche les êtres. Eris est la lutte qui les divise. Voilà l'histoire de deux nations, la nation turque et la nation grecque qui ont érigé celle d'en face comme "autre", avec pour chacune une construction historique faite de victoires et de faits héroïques. Samim Akgönül est historien et politologue, professeur au Département d'Etudes Turques de l'Université Marc Bloch à Strasbourg. Dans un livre remarquable qu'il vient de publier, il explique pourtant, en reprenant le mot de Voltaire, la "mêmeté" de ces deux peuples. Les Turcs et les Grecs sont si identiques ! Car depuis tant de siècles ils partagent le même espace de vie, cette Egée où se sont construites tant de ressemblances familiales et de connivences culturelles, bien au dessus et au delà des frontières qui les séparaient. Cette *convivenza* est symbolisée par des lieux, des personnages, des objets emblématiques. Certains auteurs vont jusqu'à dire que "l'ottomanité" est une construction commune gréco-turque qui a donné tant de villes cosmopolites: Istanbul, Smyrne (Izmir), Salonique, Beyrouth, Alexandrie, Sarajevo... Albert Camus, en 1937, parlait de la Méditerranée Orientale comme l'espace où l'Orient et l'Occident cohabitent. Voilà donc des nations qui se sont construites, comme toutes les nations sans doute, par l'altérité, enfants d'Eris. Mais, constate Samim Akgönül, aujourd'hui des liens sa tissent, des réseaux s'établissent, un sentiment d'appartenance commun naît. Eros dort derrière Eris.

(*Entre Eris et Eros. Turcs et Grecs au tournant du siècle*, par Samim Akgönül, éditions *Dictus Publishing*, août 2012)

La contamination

Du 4 au 7 octobre 2012, Samim Akgönül sera au Colloque Européen *L'éducation musulmane dans les sociétés laïques* à Kiev. Professeur à l'Université de Strasbourg, spécialiste des religions minoritaires dans l'Europe élargie, le chercheur franco-turc présentera la situation française. Cet été, il s'est particulièrement intéressé à l'Allemagne après la décision du Tribunal de Cologne d'interdire la circoncision. Il donne sont point de vue: "Dans la perception identitaire en Europe occidentale, ce genre de décision contamine très rapidement l'ensemble des pays européens. Cette contamination a pu être observée sur des questions telles que le foulard, l'abattage rituel, les tribunaux d'arbitrage, les minarets... En France, la pratique de la circoncision est jusqu'à présent plus tolérée que légalisée. Dans son rapport annuel de 2004 consacré à la laïcité, le Conseil d'Etat la considérait comme admise tout en précisant qu'elle est dépourvue de tout fondement légal. N'étant pas, dans ce cas de figure, prescrite ou justifiée du point de vue médical, la circoncision procède donc du droit coutumier et relève du bon vouloir tacite de la profession médicale."

Pour Samim Akgönül, sur cette question comme sur d'autres, la réponse fait appel à des convictions et celles-ci sont évolutives. "Les comportements religieux ne sont pas statiques. ils sont dynamiques, changeant dans le temps et selon les contraintes sociologiques". Les juifs ont

été les premiers à se mobiliser contre la décision du tribunal de Cologne. Le chercheur strasbourgeois l'explique: les juifs sont unis dans une "légitimité d'existence" là où les musulmans sont divisés et "infériorisés". Quant à la société allemande, si elle est "de fait multiculturelle", elle est, dit-il, "de moins en moins multiculturaliste". Pour les Turcs d'Allemagne, cela pourrait entraîner un "tourisme de circoncision" de la même façon que depuis longtemps déjà on constate un "tourisme de mariage".[752]

La confrontation

(avec Ahmet Insel et Michel Marian)

Né en 1955, Ahmet Insel est issu d'une famille turque, musulmane et kémaliste. Il est l'un des fondateurs de la maison d'édition *Iletisim*, qui publie depuis 1992 les oeuvres d'Orhan Pamuk. Parfait francophone, il enseigne à l'Université Paris I Panthéon - Sorbonne et à l'Université de Galatasaray à Istanbul. Economiste et politologue, Ahmet Insel est connu en Turquie pour son approche critique du néolibéralisme, sa réflexion sur la recomposition de la gauche et son analyse du système politique de son pays. Editorialiste au quotidien turc *Radikal*, il est aussi membre actif du très sérieux mensuel sociopolitique *Birikim*. Il est l'un des quatre initiateurs turcs de l'appel demandant pardon aux Arméniens, lancé en décembre 2008, et l'auteur, avec Michel Marian, dont une partie de la famille arménienne a disparu en 1915, de *Dialogue sur le tabou arménien* (Paris, Liana Levi, 2009).

Alors que ce mois d'avril 2015 marquait le centenaire du début de ce que les Arméniens appellent "génocide" et les Turcs "grande catastrophe", Ahmet Insel et Michel Marian sont revenus s'asseoir autour de la table pour débattre de l'évolution des relations entre Arméniens et Turcs, de l'utilité ou pas de ce dialogue et de la Nouvelle Turquie d'Erdogan, six ans après avoir fait connaissance à l'initiative de la journaliste Ariane Bonzon.[753]

(Ahmet Insel)

C'est Ariane Bonzon qui a eu l'idée de cette confrontation entre un Arménien et un Turc. Elle a contacté l'économiste Ahmet Insel (AI) et le philosophe Michel Marian (MM) en février 2009. Quand Ahmet Insel a publié avec trois autres intellectuels d'Istanbul, en décembre 2008, une lettre ouverte qui a recueilli de très nombreuses signatures en Turquie, demandant pardon aux Arméniens pour la "Grande Catastrophe" de 1915, Michel Marian, avec une soixantaine d'autres Arméniens de France, a répondu à cette pétition par un article intitulé "Merci aux citoyens turcs", publié dans *Libération* fin janvier 2009.

La rencontre entre les deux éminentes personnalités a eu lieu chez la journaliste et s'est conclue par un livre commun, *Dialogue sur le tabou arménien*, paru dès le mois de juillet. Tous deux se sont revus en 2015 et le discours de l'un comme de l'autre a sensiblement évolué. Extraits...

---

[752] débat à suivre sur le blog de Samim Akgönül: akgonul.wordpress.com
[753] sources: *raisonpublique.fr,* février 2010, *slate.fr*, avril 2015

2009

(MM) Depuis une décennie, la situation évolue... Une certaine ouverture diplomatique se fait sentir depuis l'automne 2008, lorsqu'a eu lieu, à l'occasion d'un match de football Arménie - Turquie à Erevan, une rencontre non-officielle entre les présidents des deux pays et qu'une "feuille de route" a été envisagée. Nous sommes aujourd'hui sur une ligne de crête fragile, entre des résistances toujours présentes et un avenir qui s'ouvre.

(AI) Pourquoi alors que je vivais dans les années 1960 dans un quartier cosmopolite d'Istanbul, n'ai-je jamais été confronté directement à la question arménienne ? Ce silence, dont on peut aujourd'hui déployer les motifs et les conséquences sur un plan collectif, je l'ai personnellement ressenti dans mon enfance et il m'a profondément marqué... Le discours nationaliste de l'époque favorisait cette dénégation, sous couvert de lutte contre l'impérialisme et l'étranger. Ce que m'a permis ce retour à l'histoire familiale, c'est d'une part de mesurer l'influence de tels discours quand j'étais enfant et, d'autre part, de me convaincre, aujourd'hui que nationalisme est fondamentalement pernicieux. Même si c'est celui de l'opprimé, il conduit toujours à porter sur l'autre un regard inhumain.

(MM) L'engagement des individus est nécessaire pour donner sens aux initiatives diplomatiques, pour maintenir le fil entre les communautés s'il venait à se rompre entre Etats. Et ce fil ne peut continuer à exister qu'à travers des mots, des mémoires et des émotions, des échanges entre individus qui font l'effort de chercher à se comprendre... Ce face à face a quelque chose de libérateur: il permet d'exprimer des rêves qui ont bien plus de chair que des revendications abstraites. Il m'autorise enfin à dire ce dont j'ai envie... rentrer en Turquie, non pas pour récupérer la maison ou les terres de mes ancêtres, mais pour connaître, et reconnaître, les lieux dont sont issus les membres de ma famille... savoir qu'en Turquie leur souvenir n'est pas proscrit ou effacé, mais qu'il survit, grâce à des gestes symboliques de mise en mémoire... nouer des relations amicales avec les gens qui vivent là-bas maintenant.

(AI) Ce que pointe Michel ici, c'est toute la différence entre une histoire subie et une histoire non-subie... il n'y a histoire d'immigration que si celle-ci est involontaire, traumatique. Les souffrances sont difficilement dicibles... (Le silence) est étroitement lié à la tradition anatolienne de l'endurance du malheur. On subit les foudres du pouvoir, mais on ne se plaint pas, on ne montre pas sa faiblesse, comme l'indique ce proverbe qui est, sans doute, aussi, à l'origine de la perpétuation de la violence dans cette région: "On crache du sang et on dit que l'on a bu du jus de raisin".

(MM) Il y a dans ma famille une tendance à l'universalisme qui a très tôt contrebalancé toute tendance d'enfermement communautaire. Et je ne peux pas oublier non plus que j'appartiens au "petit peuple" qui a souffert d'une injustice qu'il tient à faire reconnaître, à raconter et à transmettre. Il m'est donc nécessaire de revendiquer la singularité du peuple arménien, même si je partage tout à fait le point de vue d'Ahmet sur le nationalisme qui, par essence, est très dangereux.

(AI) Même si j'appartiens à la nation incriminée dans cette affaire, je suis aussi du côté de ceux qui ont gagné dans l'Histoire. Venant d'une famille sunnite, kémaliste, je peux dire: l'Empire ottoman, c'est nous, et de là découle une assurance qui est celle de tout membre d'un groupe dominant.

(MM) La France a une tradition arménophile de longue date, qui remonte, pour ne citer qu'eux, à Anatole France et jean Jaurès et qui a trouvé son illustration plus récente dans la reconnaissance, de la part de l'Etat français en 1999, du génocide arménien. Par ailleurs, la culture politique française, précisément parce qu'elle est très politique, a beaucoup influencé la diaspora

arménienne de France qui s'est concentrée sur des enjeux politiques, ce qui n'est pas le cas de toutes les diasporas.

(AI) La France représente un double enjeu; c'est d'abord un pays qui joue un rôle essentiel, supérieur à l'Allemagne où vivent pourtant de nombreux Turcs, sur le plan des relations turco-européennes... La France incarne en Turquie un modèle républicain et tout ce qu'elle dit sur la Turquie a un impact immense.

2015

(MM) Désormais, et c'est le premier grand changement, le dialogue entre Turcs et Arméniens n'est plus tabou aux yeux des Arméniens. Sans doute notre livre aura-t-il d'abord servi à cela: montrer qu'on peut dialoguer avec les Turcs et qu'on a beaucoup de choses à se raconter, même si on n'est pas totalement d'accord sur la place à donner au génocide dans la description de l'évènement. Dès le début, le livre a fait de l'effet dans la communauté arménienne, mais beaucoup de gens n'osaient pas dire qu'ils l'avaient lu. " Comment les descendants du bourreau et de la victime peuvent-ils occuper chacun 50 % du livre !", voilà ce qu'ont d'abord pensé pas mal d'Arméniens en 2009, y compris certains membres de ma famille.

(AI) Si certains Arméniens étaient agressifs, pas seulement à mon égard mais aussi à l'égard de Michel, la plupart de ceux qui venaient me voir lors de nos présentations publiques étaient très émus et même parfois en pleurs: des vieilles dames se sont approchées de moi pour me dire que jusque là elles avaient toujours refusé d'écouter un Turc, que c'était la première fois qu'elles le faisaient.

(MM) Il m'est arrivé un peu la même chose: des Turcs sont venus me voir pour me dire que j'étais le premier Arménien qu'ils avaient eu l'impression de connaître, en le découvrant par la lecture et qu'ils commençaient à mieux comprendre nos préoccupations.

La lettre ouverte de Nil Eyuboğlu et de Melissa Atassi

(janvier 2012)

La première est franco-turque, la seconde est turco-syrienne. Toutes deux sont étudiantes à Sciences Po Paris (promotion 2012). Après le vote de la loi mémorielle sur les génocides le 22 décembre à l'Assemblée nationale et avant le vote du 23 janvier 2012 au Sénat, elles ont paris l'initiative d'une lettre ouverte au Président de la République, cosignée également par le photographe franco-turc de Montréal Sinan Kesova. (extraits)

"Monsieur le Président,

Partagées entre deux cultures de par nos histoires personnelles et nos éducations, nous sommes d'anciennes élèves du lycée français Pierre Loti d'Istanbul. Nous ressentons l'ardent besoin de vous exprimer le désarroi de l'ensemble de la communauté francophone et francophile d'Istanbul... Cette loi mémorielle est dangereuse. Elle cristalliserait les frustrations intercommunautaires plutôt que de protéger les minorités en France...

La France, garante des libertés fondamentales issues du Siècle des Lumières nous paraît agir aujourd'hui agir en totale contradiction avec ses propres valeurs. Imposer une histoire officielle est liberticide et indigne d'une démoratie... L'Histoire n'est pas un objet juridique. C'est une science sociale dédiée à l'étude du passé par des historiens ayant acquis l'expertise nécessaire pour juger en toute impartialité de la véracité des faits historiques et de leurs qualifications... Nous

ne comprenons pas l'immixtion du Législateur français dans cette affaire... acte d'ingérence hostile, contre-productif et potentiellement néfaste...

Nous sommes persuadées que la France serait plus fidèle à ses traditions si elle offrait ses bons offices afin de stimuler le dialogue entre l'Arménie et la Turquie..."

Tarik Tekbiçak dit son incompréhension

(juillet 2012)

Le président du *Comité de Coordination des Associations franco-turques* (CCAFT) avait entendu il y a quelques jours le Ministre des Affaires Etrangères Laurent Fabius annoncer, après son entrevue avec son homologue turc, qu'il n'était pas question d'une nouvelle loi mémorielle concernant les évènements de 1915 en Anatolie. Deux jours plus tard, il entend le Président de la République, annoncer le contraire, après une entrevue avec les associations arméniennes. Colère et incompréhension de la part des Franco-Turcs par la voix de Tarik Tekbiçak: "J'ai du mal à comprendre ce double langage. On se sent trahi ! Le gouvernement doit clarifier sa position" et de répéter: "L'histoire ne s'écrit pas au parlement. Nous demandons la création d'une commission d'historiens qui ouvre les archives turques comme les archives arméniennes. Nous demandons à être reçus à l'Elysée. Jamais nous n'avons été contactés. Monsieur Hollande a été élu sur un engagement de restaurer la démocratie. Nous appelons simplement à la démocratie. Il faut qu'il y ait un contact que nous ne cessons de demander. Nous sommes français et nous demandons à être traités comme tout Français."

La porte ouverte de Huriye Şimşek

(juin 2012)

C'était en 1976 à l'Ecole primaire de la Ziegelau. Huriye avait huit ans, ne parlait pas un mot de français. Arrivée d'Istanbul par regroupement familial pour rejoindre son père, maçon, elle s'est pourtant tout de suite fait des copines dans sa classe. Sylvie, Angèle, Carine, Cathy (la fille du directeur) sont restées, 35 ans plus tard, de très bonnes amies. "Notre génération a réussi" dit Huriye qui a créé, il y a quelques années, sa petite affaire: le salon de thé "*La petite gourmandise*", rue Vauban à Strasbourg. Le nom, c'est elle qui l'a trouvé: "Je trouvais cela sympa. Vous ne trouvez pas ?". D'ailleurs, pour son salon, c'est elle qui a tout fait, trouvé le local (un ancien dépôt qui ne payait vraiment pas de mine), commandé le mobilier réalisé sur mesure, fait réaliser les tableaux qui décorent les murs sur des thèmes évoquant la Turquie bien sûr (les derviches tourneurs) mais aussi l'Egypte et surtout l'Alsace. Le salon a une allure internationale comme sa clientèle, très cosmopolite. A l'entrée, un panneau présente le *çay bahçesi* (salon de thé) dans une vingtaine de langues. La vie de Huriye est un enchaînement de belles expériences. Lorsqu'elle a travaillé dans une entreprise du bassin des pétroles, la directrice lui a demandé si elle ne voudrait pas s'occuper de sa mère très âgée, à son domicile. En quelques semaines, "Mamie" s'est complètement transformée, épanouie, est devenue gaie, malgré ses 90 ans. "Il faut dire que je m'en occupais comme si elle était ma propre mère ou comme mon enfant !" Mais il a fallu quitter ce poste pour le vrai projet de sa vie, son commerce.

Elle consacre maintenant toute son énergie à ses clients. Pour un étudiant brésilien, elle et son mari se sont portés caution auprès d'un propriétaire. La famille brésilienne est devenue amie. Elle a accueilli un étudiant turc. Elle est à l'écoute des jeunes de la Cité Spach voisine. Jamais elle ne fait de discriminations entre ses clients: "Ma porte est toujours ouverte !"

Rachel B et les couples mixtes

(décembre 2012)

Fête-t-on Noël dans les couples mixtes islamo-chrétiens ? Rachel B. a posé la question aux membres du *groupe couples mixtes* qu'elle a créé sur Facebook il y a quelques mois (groupe fermé, sur invitation) et voici quelques unes de leurs réponses. Sabrina: "Noël est partout dans les magasins, à l'école. Les copains et copines reçoivent des cadeaux et en parlent. Cela me ferait mal au coeur que notre fille soit triste parce qu'elle ne reçoit rien". Laura: "On fête tout, parce que c'est chouette de se réunir quelle que soit l'occasion. On a aussi fêté Saint-Nicolas parce que ça se fait dans notre ville." Laurence: "On fête toutes les fêtes aussi bien musulmanes que chrétiennes et c'est super sympa.". Emilie: "On fête des deux côtés, musulmans et chrétiens. C'est important pour notre fille." Aliye: "On fête le bayram bien comme il faut et pas Noël. Mais si nous sommes invités chez les parents ou autres, bien sûr on y va." Meryem: "Mes parents sont musulmans mais à la maison on a toujours fêté Saint-Nicolas, mon père ramenait le sapin pour Noël et à Pâques on avait droit à nos oeufs en chocolat." Marie: "on va à Noël dans ma famille (chrétienne) et dans la belle-famille (musulmane) au Nouvel An avec les cadeaux." Julie: "Mes enfants auront une éducation musulmane mais on fête Noël par respect, pas pour le sens religieux."

Le groupe est surtout constitué de jeunes femmes (20 à 35 ans), de couples mixtes majoritairement franco-turcs, qui ont envie de partager comment elles vivent leur histoire d'amour. Sur le mariage, elles demandent: vous mariez-vous dans la tradition turque, avec le kina gecesi (la nuit du henné), le ruban rouge, les tambours dans la rue ? comment s'est fait le premier contact avec votre belle-famille ? accepteriez-vous de vivre un moment avec votre belle-famille comme cela se pratique souvent en Anatolie ? On s'échange surtout beaucoup de tuyaux: les bonnes adresses pour le repas, pour la fête, les recettes de cuisine, la meilleure manière de décorer sa maison, les prénoms pour les enfants. Rachel vient même de lancer un cours de turc pour celles qui veulent et qui habitent à proximité de chez elle (Mons, Belgique). Dans un mariage mixte, on épouse l'être aimé, mais aussi une culture. On apprend surtout la tolérance et la compréhension mutuelle.

Lettres vives

(février 2009)

"*Les êtres humains, c'est comme les montagnes, ils cachent une source*" (Alina Reyes)

Du journalisme à l'écriture littéraire, il n'y a qu'un pas qu'ont franchi **Alina Reyes** - qui "se souvient" de Libéro Nardone, une lointaine origine italienne qui pourrait expliquer un certain rapport au corps - et **Leila Marouane** - qui se souvient de sa mère, une femme engagée qui lui a montré la voie de la rebellion. Entre la pélerine qui a rencontré "la grâce" au fil de sa vie d'adulte, et la vagabonde qui cherche sa voie spirituelle, il y a d'étranges similitudes de parcours. Alina Reyes publie ces jours-ci ses *Psaumes du temps présent*. Leila Marouane est l'auteure en 2007 de *La vie sexuelle d'un islamiste à Paris*. Pendant ce temps **Vénus Khoury-Ghata** a publié *Sept pierres pour la femme adultère*. Elle y dit aussi un combat, puisant son énergie de romancière et de poétesse dans le souvenir d'une enfance difficile dans un village isolé du Nord-Liban. Et pas n'importe quel village ! Ces femmes sont comme des montagnes, elles ont accouché de sources qui sont devenues des ruisseaux, des rivières, des fleuves, une mer... par leurs mots, par l'écriture.

Alina Reyes, la pélerine

L'homme mérite de la femme un amour fraternel et sexuel, c'est tout et c'est beaucoup. L'amour inconditionnel, elle le doit aux enfants, et l'amour fou, elle doit le réserver à Dieu, car lui seul est à la hauteur. Alina Reyes dit à la femme qu'elle ne doit pas répéter l'erreur d'Eve, aimer l'homme comme un dieu, aimer Dieu comme un homme. Alina Reyes a deux grandes périodes dans sa vie, celle où son écriture disait son amour des hommes, celle où ses mots disent son amour pour Dieu.

C'est à Istanbul, à la Mosquée de Sainte-Sophie, qu'**Alina Reyes**, submergée par l'émotion, a connu, à l'âge de 17 ans, son premier choc mystique. La sensualité d'Alina Reyes, sa sexualité, la liberté de son corps dans la forêt pyrénéenne et dans la jungle parisienne ont tracé son chemin vers la spiritualité, la liberté de son âme. Ses écrits sont une forêt de mots, une forêt profonde, une jungle d'images, une jungle vierge mais pénétrée des forces de vie.

(Alina Reyes, photo *Le Pélerin)*

Aline Nardone, son nom à l'état-civil, est issue de Libero, immigré italien, après quelques générations. Elle raconte : "*Il a émigré du village de Casalattico, à la fin du dix-neuvième siècle. Il est allé à Paris, il a d'abord été maçon, puis rapidement et pour toute sa vie, modèle. Rodin le trouvait magnifique. Il a posé pour son Baiser. Des années plus tard, il a posé pour certains bustes et états préparatoires de son Balzac. (Libero Nardone) fut très longtemps modèle aux Beaux-Arts. Toute une vie à offrir son corps - c'est souvent les Italiens qui faisaient ça, parce qu'ils acceptaient de se mettre nus, étant immigrés et dans la misère*".

Depuis ses premiers pas en écriture, Aline Nardone, alias Alina Reyes, dit la beauté du corps, de l'acte d'amour, elle dit la rose qui s'offre au regard, la jouissance qui est un hymne à la vie. Les critiques littéraires qui aiment classer les écrivains l'ont rangée dans le rayon érotique.

Mais que dire d'Alina Reyes qui chante Marie-Madeleine et Bernadette Soubirous, qui écrit ses chroniques dans *La Vie*, qui a publié *Aube, le temps de Dieu*, puis en janvier 2009 *Lumière dans le temps*, et en février 2009 ses *Psaumes du temps présent*. Alina Reyes est une pélerine du temps présent. Son écriture chante l'Amour, toutes les formes d'amour...

Leila Marouane, la rebelle

Tout comme Alina Reyes, elle a commencé l'écriture par le journalisme. Leila Marouane est née en Tunisie (Djerba) mais son pays, c'est l'Algérie où elle a passé son enfance. Elle a commencé à écrire des fictions dés son plus jeune âge. C'est à la mort de sa mère en 1991 qu'elle a pensé à publier ses manuscrits. C'est devenu *La fille de la Casbah* (1996).

Tout comme Alina Reyes, elle est rebelle et impudique, "sans chaîne et sans maître". Déjà sa mère, à l'âge de seize ans, avait pris le maquis. Leila Marouane le raconte dans "*La jeune fille et la mère*". La mère (la vraie) a eu dix enfants dont Leila. Elle a toujours cru en l'indépendance de l'Algérie. Elle voulait donner des enfants à son pays et elle est morte seule à 49 ans, sur un lit d'hôpital. Leila était déjà à Paris. Elle est arrivée en France avec un billet de dix dollars que lui avait laissé un ami à l'aéroport. Elle a vécu en apnée les premiers temps. C'était en mai 1990.

(Leila Marouane, photo : *cbc.ca)*

Tout comme Alina Reyes, son nom est un nom d'auteure: *Le châtiment des hypocrites*, *Les criquelins*. Son nom d'état-civil est Leyla Mechentel, et c'est sous son véritable nom qu'elle anime des ateliers d'écriture avec l'association qu'elle a créée : La boutique des écritures.

Tout comme Alina Reyes, elle est en quête de spiritualité. "*Dieu compte les larmes des femmes*" dit la Kabbale. **Leila Marouane** a lu le Talmud, la Bible, le Coran, dit qu'elle aimerait bien avoir une vie mystique, être en rapport avec le spirituel. "*Mais je ne peux pas. Jusqu'à présent, je n'ai pas trouvé de religion en ma faveur*". Elle ajoute : "*La femme est une négation dans tous les textes. On ne peut pas se permettre d'être mystiques, nous les femmes*".

Vénus Khoury-Ghata, la vagabonde

Les livres ont leur vie comme les êtres humains. Venus Khoury (Ghata est son nom d'épouse) a raconté sa vie dans *Une maison au bord des larmes*. C'est sans doute le meilleur livre de cette écrivaine franco-libanaise et il n'a pas eu un papier dans la presse. Et pourtant quelle histoire ! Une histoire dont l'écriture a commencé pendant l'enfance sur un cahier de brouillon. Une histoire qui a beaucoup gêné la soeur de Vénus, journaliste. Une histoire qui dérange parce que dans les villes méditerranéennes, on a honte de se montrer pauvre. Dans *Quelle est la nuit parmi les nuits*, Vénus Khoury-Ghata continue à refuser le déni. Plus elle vieillit, plus Vénus veut raconter son enfance. Toute son œuvre prend sa source dans une enfance au Liban, dans ce "*village complètement vert, aux maisons misérables, aux arbres majestueux (des cèdres du Liban), le village le plus misérable du Liban Nord*", dans ce village où est né Khalil Gibran, dans ce village des orties et des grenadiers, coupé du monde pendant cinq mois l'hiver, un village de

femmes, des "*veuves (qui) parlent avec les arbres*". Elle raconte son village dans *La maison aux orties*.

(*Terres des femmes*)

Vénus Khoury-Ghata raconte les violences faites aux femmes. " *Noor se sent aussi sèche que les feuilles flétries qui collent à ses semelles, que son puits déserté par l'eau. Elle s'alimente le moins possible, ne fait plus de feu pour chasser le froid accumulé sous sa peau, s'attache à ne rien modifier autour d'elle. Ils viendront accompagnés d'enfants et de chiens teigneux qui s'en prendront à sa chèvre utile pour le repas traditionnel prévu d'avance. Ils mangeront après avoir lancé les sept premières pierres appelées les salvatrices. Sept, répète-t-elle en s'aidant de ses doigts. Sept, comme les jours de la semaine, comme les cailloux qui fixent le toit de la réserve. Sept pierres pour fêler sa tête comme une grenade mûrie au soleil de l'été*." Dans un village aux portes du désert, Noor attend son châtiment : condamnée par une fatwa, elle doit être lapidée. "*Sept pierres pour la femme adultère*", c'est l'histoire que raconte Vénus Khoury-Ghata dans un roman paru en 2007.

Mais la romancière apprécie particulièrement d'abandonner les chemins tortueux de l'écriture des romans, qui ressemble à l'ascension pas à pas d'une montagne, pour se laisser emporter dans les flots de la poésie, qui ressemble à une cascade, qui partirait du sommet pour dévaler la pente, de rocher en rocher, dans la liberté du flot des mots. Le 30 janvier dernier, Vénus Khoury-Ghata était à Paris l'invitée de Résonances, elle lit comme elle écrit, sa lecture est une création littéraire et le chanceux public des auditeurs ne s'y est pas trompé.

Les mots sont comme les gouttelettes d'eau qui jaillissent de la source et Alina, Leila, Vénus sont les sirènes de ces flots qui dévalent la montagne.

Allez Yallah !

(juillet 2006)

Alger, février 2006. **Chérifa Kheddar** réunit au siège du CIDEFF les femmes s'engageant à participer, moins de trois mois plus tard, à la Caravane, pour un circuit d'une semaine en France. Il y avait là des femmes représentant des associations d'Algérie bien sûr mais aussi de Tunisie et du Maroc. Parmi elles, *Femmes en communication*. FEC produit des contenus radiophoniques et c'est tout naturellement que la proposition de l'association a été de produire des témoignages audio pour la caravane. C'est ainsi qu'a été réalisée, avec le concours de la journaliste Malika Boussouf, l'émission *Voix de femmes contre l'oubli*. Des femmes victimes de violence, d'autres, ou les mêmes, victimes du terrorisme, témoignent "pour ne pas oublier".

Lyon, le 12 mai 2006. Les femmes venues du Maghreb arrivent avec toute l'énergie qui les caractérise. Toutes connaissaient le projet et beaucoup avaient entendu parler de la première initiative réalisée en 2004 mais maintenant qu'elles y sont, elles découvrent avec enthousiasme la Caravane comme jamais elles n'auraient même osé l'imaginer. Les Algériennes s'émerveillent de rencontrer une équipe marocaine très motivée et qui fait un travail de terrain contre l'intégrisme.

Ah, si cette caravane pouvait sillonner les rues d'Alger ! Ce serait super. Dés le premier jour, le travail a commencé à Lyon par des ateliers et des débats. Les femmes rencontrent des responsables et professionnels des centres sociaux du Rhône. La délégation algérienne présente des photos de femmes victimes de terrorisme en même temps que le CD de l'émission diffusé en boucle pour leur rendre hommage. La Maire du 1er arrondissement de Lyon, Nathalie Perrin-Gilbert, fait un discours très engagé dans la belle salle des mariages. **Sabiha Ahmine**, élue de la Ville de Lyon et de la Région Rhône - Alpes, est très présente au côté des femmes. Mais où sont les autres élus ? La cause des femmes n'est pas audible par les hiérarques de la politique. Le grand débat sur *la laïcité et le relativisme culturel* aurait mérité d'être davantage médiatisé. 60 à 70 personnes présentes, c'est peu pour un débat de cette qualité. Par contre, le lendemain, l'avant-première du film *Allez ! Yallah !* au CNP Terreaux a fait salle comble.

13 mai. Les jeunes filles et des femmes de Pierrelatte et de Saint-Etienne témoignent sur leurs rapports avec les garçons (au collège, dans la cité) en petits groupes. Quelques participantes sont venues de Marseille ! La place Louis Pradel, l'ARSEC, l'Espace 44, la mairie du 1er accueillent des spectacles de danse hip hop (de filles), de théâtre, de musique. Et sous la tente, beaucoup de monde et de passages. Débats avec les Caravanières. Dans des salles toute proches, des ateliers de contes et d'écriture sont proposés par *la caravane des 10 mots*. Une animation sur les violences faites aux femmes est présentée autour du bus de *Filactions*. Les débats sous les tentes montrent que beaucoup de femmes méconnaissent leurs droits. Les Caravanières venues du Maghreb s'aperçoivent aussi que les émigrés en France se replient sur des pratiques sociales figées, sans doute par peur de décrocher du pays, mais ce pays, ils ne le connaissent plus, ils ne le voient pas évoluer ou ils refusent de le voir. Les jeunes Français nés de familles maghrébines sentent la richesse que peut être leur identité méditerranéenne mais le rapport parent-enfant, et aussi le regard de l'autochtone font naître des tensions douloureuses. Tout cela, elles ne l'imaginaient pas. Elles le ressentent fortement. Elles aimeraient témoigner pour faire bouger les choses.

Le 14 mai au soir, les Caravanières, arrivées à Strasbourg, sont accueillies à l'Auberge de jeunesse des deux Rives au bord du Rhin. Un briefing est improvisé sur la belle passerelle qui surplombe le Rhin, entre France et Allemagne. Strasbourg, le 15 mai 2006 : le soleil brille sur la cathédrale. Le programme de la journée, élaboré avec *SOS Solidarité Femmes* et un collectif d'associations, va s'avérer extrêmement chargé. Dans la très belle salle du Fossé des Treize, l'universitaire strasbourgeoise **Rebecca Rogers** propose une conférence-débat. Dans l'après-midi, une délégation de douze caravanières est invitée à rencontrer les députés du Parlement européen. **Martine Route**, en son nom, fait une déclaration officielle devant l'assemblée plénière, en présence d'Evo Morales, le Président de Bolivie. Sous les tentes, **Maya** témoigne sur le combat des minorités et l'action des femmes face au terrorisme en Algérie. Plus loin et plus tard, au lycée Geiler, **Safia**, **Zahra** et **Najat** parlent des mariages forcés devant 72 élèves. Le proviseur lui-même témoigne. Haasna rencontre 15 femmes, dont des Turques et des Camerounaises, à l'association *Femmes de paroles* qui fait tant à Strasbourg pour les femmes les plus en difficulté. Dans plusieurs quartiers populaires de la ville, le débat s'engage : à Koenigshoffen, on parle des changements dans la loi au Maroc, à Cronenbourg, c'est l'association *Femmes d'ici et d'ailleurs* qui accueille et engage la discussion. Dans chaque lieu, 40 à 50 personnes, femmes pour la plupart, participent aux échanges. Sur la place Broglie, un groupe d'une cinquantaine de Nancéiens, venu à Strasbourg à l'initiative du centre social du quartier du Haut-du-Lièvre, s'engage dans la discussion.

Paris le 16 mai. Quelle grande ville ! Immense ! Très riche ! C'est en tout cas l'image que les caravanières perçoivent. Mais des fondamentalistes circulent dans les quartiers et il faut mettre en place une stratégie de communication efficace, "il faut mettre les sous... comme les wahabites". Réception à l'Hôtel de Ville : **Khedidja Bourcart**, adjointe au Maire de Paris, reçoit les Caravanières. Le débat sur "*les droits des femmes, enjeu central de la démocratie*" est un peu (trop) rapide car tout est minuté. 20h30 : le film *Allez ! Yallah* est présenté à l'Arlequin, rue de Rennes : salle comble, 400 personnes présentes. Re-débat avec la salle : beaucoup de questions, beaucoup d'intérêt pour l'action. Comme les spectateurs ont dévoré le buffet offert par la Région, les Caravanières doivent s'enfourguer à minuit dans un snack...

17 mai. Au pied du parc de Belleville, c'est l'Asfad (*association de soutien aux femmes démocrates*) qui organise l'accueil avec l'appui de l'ACB (*Association de culture berbère*). Une

mosquée intégriste est à deux pas de la petite place enclavée où sont dressées les tentes. Les Caravanières vont tracter dans le quartier. Sous la tente, une Jordanienne, brûlée vive par sa famille, soutenue par **Jacqueline Thibault**, de la *Fondation Surgir*, raconte son histoire terrifiante de crime d'honneur. Une délégation de Caravanières se rend à la Maison de la Mixité, toute proche, qui attire depuis son ouverture récente de nombreux jeunes adhérent-e-s à *Ni Putes Ni Soumises*. **Fadela Amara** et toute son équipe accueillent très chaleureusement. Le soir, c'est la mairie du 20e qui ouvre ses portes aux caravanières et, dans les ors de la République, un spectacle réunit 200 personnes pour voir *Le vélo d'Aïcha* (théâtre) et vibrer avec **Mamia Chérif**.

La Courneuve, le 18 mai 2006. **Mimouna Hadjam**, porte-parole de l'association *Africa 93*, a organisé avec son équipe l'accueil au cœur de la Cité des 4000. Les tentes sont plantées sur la place qui porte le beau nom de Fraternité. Les immeubles surplombent la place. Des élus, dont le maire de La Courneuve et Muguette Jacquaint, députée, présidente du *Comité de promotion des droits des femmes* à l'Assemblée nationale, manifestent leur soutien attentif en restant toute la journée avec les Caravanières. *Africa 93* ouvre grand ses portes pour des consultations juridiques, des rencontres, le dîner. Elsa rencontre 50 lycéens de la Courneuve. Le soir, l'association *Voix de femmes* projette le film très pédagogique sur les mariages forcés. Le concert avec **Samia Diar** au centre culturel clôt une belle journée à la fois festive et riche en débats.

Montreuil, le 19 mai. Les caravanières sont accueillies en fanfare, au sens propre du terme, avec *Tarace Boulba*. C'est la Maison des femmes qui prend en main la journée. Le matin, des femmes de la ville, issues de différentes immigrations (Algérie, Maroc, Afrique de l'Ouest), sont venues débattre sous la tente. De nombreux hommes, des *chibani*, des Maghrébins jeunes ou non, participent aux différents moments de la journée qui va se conclure par un défilé de femmes en costumes de leur pays, le repas (très bon) dans un restaurant turc et en fin de soirée, le tour de Paris en car pour les Caravanières. Pendant ce temps, la Salle des fêtes de Montreuil, projetait le film *Allez ! Yallah*, fil rouge de la caravane. Tourné lors des précédentes caravanes en région Rhône-Alpes et au Maroc en 2004. Le film était à chaque fois accompagné par une petite délégation de Caravanières présente pour les débats qui se sont tenus systématiquement après chaque projection. Débats toujours passionnés, souvent longs, le public se déclarant très touché, ému et revigoré par l'action des Caravanières. Beaucoup de témoignages émouvants de la part de femmes, militantes ou simples citoyennes alertant sur leur propre situation ou celle de proches, en France. Au Festival de Cannes, quelques jours après la Caravane, devant un public cinéphile et pas toujours averti sur les sujets des droits des femmes. le film a connu un franc succès.

Dijon, le 20 mai, fut un lieu de final extraordinaire. Belle réception au Conseil régional de Bourgogne, Toutes les collectivités territoriales représentées. Les Caravanières ont été saluées pour leur courage et l'exemplarité de leur action par les nombreux élus présents... Et le dimanche 21 au parc des Grésilles... La journée de clôture de la caravane sous le soleil était comme un festival autour des droits des femmes ! Avec des stands, des débats, du hip hop, un petit spectacle donné deux fois à guichet fermé... Remarquable organisation assurée par l'association "*20 ans Barakat*". Les Caravanières ont pu se réjouir de voir ce que la détermination d'une petite équipe soudée pouvait réaliser en lien avec d'autres. Au Parc des Grésilles à Dijon, les débats ont commencé dès 10 h le matin avec les femmes venues de différentes villes et quartiers. Besançon et Dole s'étaient associées à l'action en venant avec 3 cars pleins (des familles, des femmes, des jeunes). Près d'un millier de personnes sont passées ce dimanche-là au Parc ! Un magnifique concert, donné par **Samia Diar** et **Madina N'Diaye,** a clôturé la tournée des Caravanières.

Juillet 2006. 20 jeunes filles (et un garçon) sont partis de Pont de Claix (Isère) par la route, le bus lourdement chargé de vivres et de matériel. Direction Marrakech, via l'Espagne, Tanger,... C'est une élue locale, **Nadia Labili**, qui a donné le coup de pouce nécessaire pour affrêter un vieux bus acheté avec le soutien du Conseil général de l'Isère et de la Ville du Pont de Claix. Tous ont rejoint la Caravane du Maroc. Là, les jeunes gens ont vu d'autres jeunes de leur âge se côtoyer dans la mixité de la rue... sans difficulté. Ils ont trouvé qu'en France, c'est le Moyen-Age ! La caravane continue...[754]

---

[754] Informations transmises par Françoise Kayser, Danielle Gillouin, Christine Guillemaut (extraits). Les commandes du guide *Madame, vous avez des droits* sont à adresser à FIJI-RA 18, place Tolozan 69001 Lyon

Esber et filles

(mai 2013)

Ninar, la fille: Comment pourrais-tu décrire ta relation à la langue arabe ?

Adonis, le père: Une amie m'a dit un jour après avoir entendu ma poésie: "Tu n'as pas besoin d'une femme, tu fais l'amour avec la langue !". Elle avait raison. La langue arabe m'habite, à un point qu'elle est jalouse de toute autre langue.

Ninar: Quelle relation me conseilles-tu d'avoir avec elle ? Je sens que je dois la maîtriser pour mieux te connaître et pour garder mon identité arabe.

Adonis: Une langue, on ne peut pas la posséder totalement. La langue est comme un horizon sans fin vers lequel on avance. Toi, en tant que créatrice et artiste, tu peux choisir la langue française. Il y aura toujours une barrière entre nous, une barrière poétique, mais cela ne doit pas être une source d'angoisse pour toi.

Ninar: La langue arabe brille entre tes mains, dans ta bouche surtout. Elle est à la fois ta femme, ta soeur et ta fille. Elle me rend véritablement jalouse, car elle est vraiment belle, forte, amoureuse, brillante, pétillante, enflammée, passionnée, assassine, subtile, elle est sophistiquée et elle est merveilleuse, ensorceleuse. Dans ta bouche, sous ton palais, sous ta langue et au fond de ta gorge... Les mots boivent ta salive. Ils sont humides, chauds...

Conversations avec Adonis, mon père

Adonis: Tu sais que la langue arabe m'a mis dans un haram ?

Ninar: C'est ton amante.

Adonis: Elle crée un haram autour de moi, elle fait en sorte que les lecteurs ne puissent pas me saisir.

Ninar Esber interroge son père, le poète Adonis, son rapport à la langue, à l'islam, à la poésie, à sa Syrie natale, au Liban, où ils ont vécu jusqu'à la guerre, sur les femmes, sur le voile, sur les monothéismes, sur le terrorisme. Adonis déteste toute forme d'embrigadement, tout fanatisme. Ninar déteste la façon dont les femmes sont considérées dans le monde arabo-

---

tél 04 78 39 32 25 courriel: fiji@hotmail.com. L'exposition de Pierre-Yves Ginet reste disponible. Le film *Allez ! Yallah* est un support disponible pour organiser des projections - débats avec les centres sociaux, les MJC, les associations...

musulman. Lui chante la liberté en arabe. Elle hurle la liberté en français. Avec l'un et avec l'autre, les mots dansent comme "un vieux tango, mêlé de flamenco et d'une touche de danse orientale. De la passion, du désir, de la volupté et de l'envoûtement".

Ali Ahmed Saïd Esber est né d'une famille paysanne dans la montagne près de Lattaquié (Syrie). Enfant déjà, il déclamait des poèmes de sa composition. Le président syrien qui l'avait remarqué lui permit d'obtenir une bourse d'études pour suivre ses études au lycée français. A 17 ans, il publie ses premiers poèmes sous le nom d'Adonis, amant d'Aphrodite et symbole du renouveau végétal. Adonis obtient une licence de philosophie à Damas en 1954. Poursuivi pour ses activités politiques, après un séjour en prison, il s'installe à Beyrouth où il participe pleinement au développement de la revue *Chi'r* (Poésie). En 1962, il choisit la nationalité libanaise. En 1985, il arrive en France. Depuis les débuts de la révolution syrienne, s'il s'oppose au régime de Bachar-el-Assad, il prend ses distances avec la rébellion par crainte des risques fondamentalistes pour son pays.

"Créer est un acte révolutionnaire": la poésie d'Adonis s'affranchit des règles poétiques classiques et dénonce les injustices et les intolérances. Déjà récipiendaire du Prix Goethe, il est souvent cité pour le Prix Nobel de Littérature. Il a publié *Le livre II* (al-Kitâb) aux éditions du Seuil en janvier 2013.

Ninar Esber est née à Beyrouth en 1971. Elle arrive en France à l'âge de 15 ans. Après le bac (1988), elle entre à l'Ecole Préparatoire de l'Atelier de Sèvres puis à l'Ecole Nationale Supérieure d'Arts de Cergy d'où elle sort diplômée en 2000. Elle a présenté depuis lors ses créations et performances dans le monde entier: à Paris (La Grâce au Centre Georges Pompidou, 2000), à Bangkok, à Cergy (La Chaise, 2OO2), de nouveau Paris (La Sieste, 2004), à New-York, à Londres (Les 99 noms du Délicieux, 2006), à Pantin (Sur le toit, 2007), à Rabat, au Caire, à Bruxelles, à Fès, à Cracovie, en Jordanie, en Espagne,.. En 2013, elle vient de présenter sa performance "*The good seed*" (La bonne graine), le 18 avril, lors de l'exposition collective *Experienz, Materializing the social*, au WIELS à Bruxelles. L'artiste trie des graines de couleurs comme une allégorie au vivre-ensemble (entre immigrés et autochtones, hommes et femmes, Israéliens et Palestiniens). En mai 2013, elle est l'une des huit artistes féminines de l'exposition collective *Conflicted Memory* à l'Alan Cristea Gallery à Londres. Elle y présente les *Couleurs* où elle déconstruit les symboles de l'identité nationale pour dire son opposition à toutes les formes de nationalisme.

Conversations avec la journaliste

L'artiste Ninar Esber s'engage depuis 2000 dans une démarche impliquant son corps dans des performances ou des films vidéo jouant sur une certaine lenteur, aux limites de l'immobilité. Les instants suspendus se trouvent confrontés à l'architecture (murs, tours, promontoires), aux objets quotidiens (étagères, tables, chaises) ou aux mythologies contemporaines (super-héros, chanteurs ou acteurs populaires, pin-up,...). La performance constitue un élément décisif dans ses vidéos (les scènes sont filmées en temps réel, chaque scène étant constituée d'une performance exécutée en une seule prise). A partir de 2002, et jusqu'en 2006, elle a inauguré un journal vidéo à partir de séquences filmées de 1mn, dont ont été tirés: 1 mn à Bangkok, 2003, 1 mn à Beyrouth,

2005. Une manière pour elle de s'inscrire dans le présent. Car tous les jours, elle devait filmer une minute vidéo quel que soit le sujet ou le moment de la journée.

Partant de la,place du corps dans l'espace, son inclusion et son exclusion, elle s'est penchée plus particulièrement sur la place du corps de la femme dans la société (orientale et occidentale). Tout en mettant l'accent sur ce qui ne va pas (les viols, les lapidations, le non respect des droits élémentaires, les discriminations en tout genre) mais toujours elle présente une alternative, elle invente de nouveaux protocoles.

La journaliste: Tes interrogations sur la religion ?

Ninar: La religion doit être une source de paix avec soi et avec les autres. Elle ne doit pas être une somme de lois que l'on est forcée de suivre. Ce fanatisme qui éclate et prend des dimensions incommensurables portent atteinte aux libertés individuelles et aux droits de la femme.

La journaliste: 15 ans au Liban et 25 ans en France, à laquelle des deux cultures appartiens-tu le plus ?

Ninar: Aux deux qui n'en font qu'une en fin de compte. C'est comme une pâte où vous mixez les oeufs, de la farine, des fleurs d'oranger, de la crème fraîche pour obtenir un tout homogène et harmonieux. J'appartiens à la culture universelle, créée par les hommes.

La journaliste: Jusqu'à quel point es-tu influencée par ton père ?

Ninar: Là encore, c'est une mixture, c'est une diversité et une ouverture d'esprit, le respect de toutes les cultures, la curiosité créative, ne jamais juger les gens mais faire un pas vers l'autre. Ma mère est aussi écrivaine et critique littéraire. Mais j'ai aussi mon univers propre à moi, j'utilise beaucoup la vidéo et la performance, c'est un univers indépendant de celui de mes parents où la création devient mon corps et mon corps devient création.

La journaliste: Au début de ton travail, à la sortie de l'école de Cergy en 2000, tu réalises tes premières vidéos performances. Ce qui me frappe, c'est le travail du geste, la lenteur.

Ninar: J'ai été influencée par le Japon, le Butoh et le Nô. Par la suite, j'ai mélangé la lenteur et la hauteur. Je me mettais sur des points élevés: les toits de New-York, de Pantin ou du Caire. Je voulais explorer la verticalité, réservée aux artistes le plus souvent masculins, alors que l'horizontalité est plus "féminine".

La journaliste: Tu revendiques un féminisme érotique. Le corps, ton corps, est pour toi une question centrale.

Ninar: "Mon corps m'appartient". Venant d'une culture où le corps est tabou, je revendique tous les droits, pouvoir utiliser mon corps, l'exhiber, le traiter en objet ou non, décider selon mon désir d'être esclave ou dominatrice. Mon héroïne, *Female*, est une démone guerrière qui va casser la

figure à tous ces gens qui lapident et filment la jeune fille qui a aimé un homme d'une autre religion.

La journaliste: Es-tu croyante ?

Ninar: J'ai besoin d'une sorte de mythologie personnelle, à la croisée de plusieurs cultures. Dans mon travail, je mixe les stars et la culture pop américaine avec des traditions plus mystiques. Pour répondre à ta question, je veux enlever le sacré du sacré, tout en gardant des gestes et des figures, désublimer pour mieux montrer.

La journaliste: Y-a-t-il une esthétique du métissage ?

Ninar: Je suis née au Liban et je parlais trois langues avant de me rendre en France. Je suis moi-même un parfait mélange culturel et linguistique, j'ai absorbé, "bu", ces cultures, dans la pensée comme dans le corps, à même la peau. Et c'est mon moyen d'expression.

Au Liban, les femmes aiment le côté "osé" de ce que je montre, la liberté et la sexualité du corps. En France, c'est plus facile, car il n'y a pas les mêmes tabous, même si parfois je n'en suis pas si sûre !

La journaliste: Ta relation avec ton père ?

Ninar: Dans le livre *Conversation avec Adonis, mon père* comme dans la vidéo Adonis Mounchidan, j'avais besoin d'un face-à-face très long et répété. Il récite des heures durant ses poèmes, depuis 1957. J'ai eu l'impression de le prendre en otage, de le faire venir à moi, dans ma propre mise en scène. Je me sens beaucoup mieux maintenant car j'ai modifié notre rapport, puisqu'il vient sur mon territoire, je l'ai conduit dans un monde inconnu, le mien.

La journaliste: C'est aussi un hommage à la langue arabe.

Ninar: Cette langue est toujours sous-estimée dans ses dimensions multiples, y compris érotiques. Dans les 99 noms du Délicieux, j'énumère 99 noms du sexe féminin en arabe.

La journaliste: Dans ton travail, tu t'en prends aussi explicitement au nationalisme et au racisme.

Ninar: *Les couleurs* (2008) et *La Marseillaise* (2010) sont des réactions allergiques à des choses qui m'ont irritée. J'ai remis en cause les symboles du pouvoir: le cèdre, le croissant, les étoiles, le bleu-blanc-rouge, j'ai mélangé les couleurs de chaque drapeau, en conservant les proportions, jusqu'à obtenir un monochrome qui désacralise tout...Au fond, ce qui m'intéresse, c'est le devenir, la transformation des choses et des états stables en espaces instables et intermédiaires où je me situe dans l'entre-deux... Il convient de donner une forme à ce chaos, fût-elle inattendue, et de créer ainsi des espaces mutants.

Le festival de l'imaginaire

(avec Arwad Esber [755])

Arwad Esber est, comme sa soeur Ninar, née au Liban et arrivée en France en 1986. Journaliste, elle a été longtemps correspondante de la presse arabe à Paris pour la vie culturelle. Reporter, elle a voyagé entre autres régions du monde en Asie centrale ou dans le Kurdistan irakien. C'est en 1996 qu'elle a rejoint l'équipe de la *Maison des Cultures du monde* qu'elle dirige aujourd'hui.

En 2013, elle met une énergie particulière à célébrer les dix ans de la Convention de l'UNESCO assurant la sauvegarde de la diversité des expressions culturelles. Elle le fait par une programmation exceptionnelle du *Festival de l'Imaginaire*, du 20 mars au 29 juin 2013, et ce malgré des contraintes budgétaires fortes. La *Maison des Cultures du Monde* fut l'une des premières institutions à reconnaître l'importance de la diversité culturelle sur la planète et à sa reconnaissance par les Nations Unies. Le *Festival de l'Imaginaire* en est à sa 17e édition. En mars, c'est le Théâtre du Soleil qui a ouvert le bal, en accueillant le théâtre d'ombres de Java, tradition millénaire. Ont suivi les danses de kagura japonais, les polyphonies vocales de Géorgie, les traditions alévies de Turquie, les expressions tsiganes et fêtes bretonnes.

Arwad a été élevée dans la littérature française. Emigrée à Paris, elle ne peut vivre sans Beyrouth. Le credo de la *Maison des Cultures du Monde* est sa conviction: "C'est en s'affirmant soi-même que l'on devient universel". Elle exprime sa passion des cultures du monde dans cette grande institution fondée en 1982, entourée d'une équipe de professionnels. Chaque printemps

[755] Liens: la République des Lettres et Adonis; Triangle, le féminisme de Ninar Esber; le site de l'artiste Ninar Esber, le Festival de l'imaginaire, la Maison des Cultures du Monde ; sources: les sites ci-dessus, la revue *L'Oeil de Boeuf*, Bernard Marcadé, *RFI*, *Aujourd'hui le Maroc*, *Art Absolument* et site *Traits d'Union* (entretien avec Christine Buci-Glücksmann) ; en 2013, Adonis a publié aux éditions du Seuil *le Livre II (al-kitâb)* en janvier, Arwad Esber est au *Festival de l'Imaginaire* de mars à juin, Ninar Esber est à Bruxelles (WIELS), à Londres (Alan Cristea Gallery), à Paris (FIAC).

depuis 1997, le Festival de l'Imaginaire fédère les scènes ouvertes aux peuples méconnus et aux formes d'expression les plus rares. Le Festival est aussi un espace de réflexion (colloques, tables rondes, conférences, expositions,...) qui investit différents lieux culturels parisiens.

Il n'existe pas une culture mais des cultures que chaque peuple a forgée au hasard de ses liens historiques. Chaque culture a ses patrimoines immatériels comme ses formes contemporaines qui s'enracinent dans l'imaginaire d'un peuple. La *Maison des Cultures du Monde* a créé en 1995 l'ethnoscénologie qui permet de porter un autre regard sur l'immensité de l'expression humaine. Chaque culture est un ciment qui exprime une identité singulière, trouvant à s'exprimer dans des chants, cris de liberté, dans des danses, odes à la nature, dans une poésie, source de raffinements, dans des fêtes, moments de célébration.

Avec ses filles, Adonis n'a jamais été un père classique, plutôt un grand ami. Au delà de son oeuvre poétique, il y a l'oeuvre de cette filiation, de cette transmission du flambeau de la liberté. Arwad parle d'amour: "L'amour est la source de tout. Seul l'amour peut mettre un terme aux heures de solitude" (The lonely hours, chanson interprétée par Sarah Vaughan). Ninar cite Barthes: "Ce qui me fascine, me ravit, c'est l'image d'un corps en situation".

Ninar: Mon corps m'appartient
Adonis: Me suivras-tu ? Mon corps est mon chemin.
Arwad: Dis-nous où est ce chemin.
Adonis: Tout mur en toi est un cimetière. Notre époque est tout entière suspendue aux murs et voici qu'elle saigne.

La famille Vlachos

(août 2015)

"*Apprends-moi à danser*" (Zorba le Grec)

C'est une nation traumatisée qui est entrée dans l'été 2015. Cinq ans après le premier "plan de sauvetage", la Grèce retient de sa cure d'austérité ce que constatent aujourd'hui ses onze millions d'habitants: un chômage de masse, des faillites, des services sociaux exsangues, une humiliation nationale aux yeux du monde. Ils ont alors logiquement voté, très majoritairement, contre les conditions qui leur étaient imposées par "les créanciers" pour le renflouement des caisses, mais ils souhaitent tout aussi majoritairement ne jamais quitter la zone euro. La Grèce, seule nation des Balkans à ne pas avoir succombé au communisme, aime l'Europe, au sein de laquelle les Grecs voyagent depuis des siècles.

Mais cet Occident fut aussi pendant des années le geôlier de la Grèce. Après l'occupation nazie de 1941 à 1944, le pays a connu une longue période de junte militaire, soutenue par les Etats-Unis. L'entrée dans l'UE puis dans la zone euro devaient lui permettre de sortir de son enfer. Au lieu de cela, c'est son identité qu'il s'est mis à perdre. On demande à la société grecque de se réformer. Blessée, elle aspire d'abord à se retrouver... Libre.

Un brin de folie

La Grèce a de fait beaucoup à apprendre à l'Europe: la liberté. Rappelons-nous la danse mythique de Zorba le Grec: "Apprends-moi à danser", dit l*e patron*. "L'homme doit avoir un brin de folie ou alors il n'ose jamais couper la corde et être libre" dit Zorba. Le Corbusier, après son séjour dans les années 20 aux pieds de l'Acropole, écrivait: "J'y ai acquis la notion de l'irréductible vérité... Ecrasé par une vérité qui n'est ni souriante, ni légère, mais qui est forte, qui est nue, qui est implacable... Quand je suis rentré en Occident et que j'ai voulu suivre les enseignements des écoles, j'ai vu qu'on mentait au nom de l'Acropole. Je mesurai que l'Académie mentait en flattant les paresses; j'avais appris à réfléchir, à regarder, et à aller au fond de la question. C'est l'Acropole qui a fait de moi un révolté. Cette certitude m'est demeurée: Souviens-toi du Parthénon, net, propre, intense, économe, violent, de cette clameur lancée dans un paysage de grâce et de terreur. Force et pureté. J'ai revu plus tard les paysages de Grèce et, ici et là, les paysans dans leurs villages. Hors les ports où l'on trafique et où l'argent avilit, la Grèce m'apparaît comme une réserve de la conscience humaine. Et le conflit actuel exprime le tragique duel de la Voracité contre l'esprit.

En mai 1946, visitant la Grèce pour la première fois, Paul Eluard dénonça l'intervention impérialiste britannique lors d'une manifestation de masse au théâtre Attiki, en déclarant: "Le peuple grec nous montre qu'aucune cause n'est perdue lorsque cette cause est la défense de la Liberté." Il écrivit alors le poème Athéna (extraits): "Peuple grec peuple roi peuple désespéré / Tu

n'as plus rien à perdre que la liberté / Ton amour de la liberté de la justice / Et l'infini respect que tu as de toi-même... Oppose cet espoir à la lumière noire / A la mort sans pardon qui n'a plus pied chez toi / Peuple désespéré mais peuple de héros / Peuple de meurt-de-faim gourmands de leur patrie... Petit et grand à la mesure de ton temps / Peuple grec à jamais maître de tes désirs / La chair et l'idéal de la chair conjugués / Les désirs naturels la liberté le pain... La liberté pareille à la mer au soleil / Le pain pareil aux dieux le pain qui joint les hommes / Le bien réel et lumineux plus fort que tout / Plus fort que la douleur et que les ennemis."

("*Porter le pollen de fleur en fleur*" (Yehudi Menuhin)

Joliot-Curie écrivait en 1948: "Nous sommes persuadés que le peuple grec qui ne s'est jamais résigné à aucune oppression ni à la misère, reprendra, grâce à la lutte courageuse qu'il poursuit, une place digne de son passé parmi les nations européennes." Jean-Paul Sartre: "Le peuple grec a été un des premiers à se dresser contre le fascisme italien et contre la tyrannie nazie. Pendant cinq ans, tous les pays du monde ont vu dans la Résistance grecque le symbole même du courage et de la foi; la Grèce a donné la preuve qu'une défaite due à la supériorité numérique de l'adversaire peut se tourner en victoire lorsqu'elle n'est pas acceptée." Enfin Maurice Schumann, l'un des pères de l'Europe, proclamait le 6 mai 1946: "Avant 1940, on disait des Grecs: ils se battent comme des héros. Depuis 1940 on dit des héros: ils se battent comme des Grecs".

La danse des molécules, avec le poète Alexandre Mitzalis

Alexandre Mitzalis est un passeur de mots et d'idées. D'origine grecque, vivant à Paris, le poète, auteur de *La Muraille de l'Europe*, se montre comme un Européen affirmé. Il a foi en cette civilisation qui a vu naître Haendel et Goethe aussi bien que René Char. Il aime la diversité culturelle de cette Europe. La Grèce est sa patrie, la France est le pays dont il a étudié la langue et la civilisation depuis son enfance avec sa tante, la France est son pays d'adoption depuis qu'il s'y est installé, suite à la dictature grecque. Il exulte: "Comme le dit Stefan Zweig, l'Europe est notre mère: ses enfants sont l'Italie, la France, la Grèce, l'Allemagne, les Balkans, etc. Les fondateurs de l'Europe - Konrad Adenauer, Charles de Gaulle, Alcide de Gasperi, Jean Monnet et les autres piliers de ce continent si difficile à harmoniser - l'ont vue de cet oeil...Si vous saviez combien mon coeur tremble quand j'entends parler de Bruxelles ! (Ces fondateurs) avaient une idée d'Europe fraternelle qui aujourd'hui n'existe pas. Il faudrait revenir aux idées de ceux qui voulaient une Europe solidaire et fraternelle. Voltaire et Rousseau par exemple, avec leurs idées cosmopolites, visaient une Europe intellectuelle, unie et solidaire... Par contre, nous sommes réduits à une Europe totalement dépendante du monde des banques et des budgets..."

Chez l'auteur de *La danse des molécules*, l'homme et le poète se confondent. Il y a dans son oeuvre des éléments autobiographiques partout. Il exprime sa désapprobation devant une humanité qui évolue et meurt sans savoir pourquoi mais il propose une idée qui jaillit du chaos. La poésie de Mitzalis est une loupe qui observe certains moments de la vie de l'homme, notamment ceux qui ont marqué l'histoire de l'humanité. Elle est une forme d'engagement politique de type quasi-révolutionnaire, où il sublime ses émotions, les rend idéales, les élève.

La danse des déclassés, avec Nefeles, la famille Vlachos

Dans la diaspora grecque de Paris, une famille est particulièrement remarquable: les Vlachos. Les musiciens **Yannis Vlachos** et **Laurence Stefanidis** sont engagés dans une démarche artistique pour la promotion de la culture grecque, à travers l'association *Musique en voyage*, qu'ils ont créée en 2003. Avec leurs enfants, Mélina au violon et Anatole au bouzouki, ils ont fondé le groupe Nefeles et organisent des stages d'été en Grèce. Le dernier s'est déroulé du 4 au 12 août 2015 à Agios Lavrendios, village escarpé de la région de Pillion, à 650 m au-dessus du niveau de la mer, sans voitures, avec des chemins qui convergent vers une magnifique place ombragée d'énormes platanes et châtaigniers, où les anciennes tavernes servent ouzo, mezzes et repas. A Paris, ils assurent la direction pédagogique de l'ensemble Les voyageurs de Belleville.

Le groupe Nefeles donne une image légère et créative de la musique traditionnelle grecque, qu'elle soit insulaire (de style Nissiotiko) ou plus urbaine (de style Rebetiko). Eric Taver, critique musicale, les a découverts avec enthousiasme: "Dans l'océan YouTube, un petit coin de mer grecque a su se faire remarquer. Sur l'île d'Hydra, non loin d'Athènes, l'ensemble Nefeles a en effet inventé, avec une fraîcheur revigorante, un genre nouveau, le vidéo-clip de musique traditionnelle. De la vraie musique traditionnelle grecque qu'ils jouent avec ce dosage idéal de nonchalance et de savoir-faire que les grosses machines de la world-music ou les reconstitutions ethnomusicologiques ne pourront jamais mettre en scène. Tout commence comme une jolie vidéo de vacances bien montée. On y voit apparaître Laurence Stefanidis et Yannis Vlachos, puis de plus jeunes membres de la famille, et aussi quelques habitants un oeu déroutés d'être devant une caméra. Tandis que le violon et le laouto déroulent les accents chaloupés de *Psaropoula*, petit à petit, modestement, on se met à danser, à rire, et tout se termine avec quelques images surréalistes, comme si les choses les plus naturelles menaient évidemment à la douce folie de ceux qui ne prennent pas au sérieux les choses ennuyeuses. La parfaite adéquation de ces images tranquilles et un rien décalées, avec le jeu sans esbroufe de Laurence et Yannis, est à notre connaissance, sans précédent. Nefeles a touché juste, en imaginant cette illustration moderne des bonheurs qu'apportent les musiques traditionnelles, lorsqu'on ne leur demande pas d'être autre chose que ce qu'elles sont."[756]

La famille Vlachos nous prend par la main pour une visite à la cadence des pas du cheval à travers les ruelles de Agios Lavrendios pour un Rebetiko familial et villageois: *Karotseri Trava*. Avance, cocher, avance ! Le p'tit gars, Anatole, joue du bouzouki. La demoiselle, Mélina, s'envole avec la liberté de son âge vers le firmament de son ciel étoilé. Yannis et Laurence ont transmis leur passion avec toute la générosité de leur génie. Ils ont libéré le style rebetiko de sa réputation de musique de tripots enfumés pour en révéler ce qu'il est d'abord: la musique du peuple, libre et fier.

[756] *Classica*

L'origine du mot *rebetiko* viendrait du mot turc *rebet* (hors-la-loi ou déclassé). C'est en effet les réfugiés grecs d'Izmir (Smyrne) qui ont véhiculé dans les années 20 ce genre musical, né dans les *cafés-aman* (*amané*) de la ville égéenne. L'influence ottomane y est forte et les musicologues turcs aussi bien que grecs partent aujourd'hui à la redécouverte de cet art populaire d'Asie Mineure: c'est ainsi que *Road to Rembetika* a été traduit en turc et publié à Istanbul en 1993. C'est une musique hybride, façonnée par d'incessants échanges entre les diverses communautés, vivant en Anatolie et dans les Balkans. La tradition de l'improvisation vocale et instrumentale est très orientale. La plupart des chansons n'ont d'ailleurs pas d'auteur connu. Les liens existants entre la musique soufie et le rebetiko semblent également évidents, avec la pratique de la transe et du tournoiement du corps, rite derviche (source: les travaux de recherche de **Panagiota Anagnostou**, docteure en sociologie diplômée de Sciences Po Bordeaux).

Après la seconde guerre mondiale, l'enregistrement du bouzouki (un instrument fretté) a ouvert le rebetiko à l'industrie du disque et rendu enfin digne un art né dans les milieux les plus déclassés du peuple. La famille Vlachos de Belleville contribue à le rendre aujourd'hui accessible au public parisien, à la recherche d'authenticité.

Le jeune **Anatole Vlachos** a aussi d'autres talents notoires, puisque le joueur de bouzouki est également champion d'Echecs. Il a débuté les échecs dans son école de quartier à Paris - Pelleport (20e) à l'âge de 7 ans. Très vite son animatrice d'Echecs le remarque et l'emmène dans des tournois interscolaires d'où il ressort souvent vainqueur. A 8 ans, il a obtenu le titre de champion de Paris et a alors rejoint le club parisien *Lutèce Echecs*. A 10 ans, il est devenu champion d'Ile-de-France.

En 2013, Anatole est rentré sur concours au Collège des Enfants du Spectacle Rognoni, ce qui lui a permis d'exercer ses deux passions, la musique et les échecs. En avril 2014, aux championnats de France d'Echecs jeunes, Anatole a remporté brillamment le titre de Vice-champion de la catégorie des 12 ans. Ce qui lui a permis d'intégrer l'équipe de France et de se rendre aux Championnats d'Europe en Géorgie (octobre 2014).

Et sa soeur Mélina Vlachos exprime de sa voix chaude toute la joie des Enfants du Pirée à Paris.

La saga Belaïdi

(juin 2015)

Les hommes comme lui sont d'abord faits de modestie. Que quelqu'un puisse faire un portrait de lui le rend dubitatif. Il ne cherche ni la réussite ni la reconnaissance. Seul compte l'acte citoyen et faire du théâtre est un acte citoyen. Si dans la pièce qu'il a écrite (*L'exclusion selon Baboudi*, mise en scène de Corinne Belaïdi), il se raconte, ce n'est pas par narcissisme, c'est parce que son parcours en reflète beaucoup d'autres.

(Mooloud, le père) (Alice, la fille)

Né en Algérie de parents kabyles, Mouloud Belaïdi arrive en France en 1954. Il n'a pas 3 ans. "Pressentant les évènements, mon père voulait nous mettre à l'abri", se souvient-il. En qualité d'enfant de troupe, il avait fait la guerre de 14-18 puis, en tant que soldat, celle de 39-45 où les Arabes étaient mis en première ligne. Ceux qui ont survécu sont devenus fous. Cheminot, "le Vieux" - comme le comédien l'appelle aujourd'hui - se fait muter à Lille. "Il disait vouloir aller le plus loin possible des Arabes. Les Arabes se détestaient eux-mêmes", explique Mouloud Belaïdi.

Très impliqué dans les réseaux algériens en France, ce père est de toutes les révoltes. "A 11 ans, je rédigeais les courriers qu'il adressait au général de Gaulle ou à Guy Mollet. Je traduisais ce qu'il me dictait, j'inventais parfois. J'ai dû écrire une centaine de lettres", note l'auteur, qui y voit l'origine de son "théâtre social politisé".

Redressement

Devenu maçon contre sa volonté à la suite d'un passage en centre de redressement "sans aucun motif de redressement", Mouloud Belaïdi a débarqué à Avignon. C'était il y a plus de 45 ans. "Nous étions déjantés, se souvient son ami le metteur en scène Gérard Gélas. Nous voulions faire bouger la ville." A 40 ans, Mouloud Belaïdi devient animateur social, un métier pour lequel il a "honte" de son salaire. "Mon travail consistait à prononcer la phrase de Coluche - dis-moi ce qu'il te manque, je te dirai comment t'en passer" explique-t-il. Las de faire le "harki social", il démissionne et, poussé par sa fille, se plonge dans l'écriture à presque 50 ans.

Pudeur

Ses pièces, où il est seul en scène, décrivent les banlieues avec humour et sans complaisance. Pour la première, intitulée *La santé en prison... Monsieur le Ministre*, André Benedetto, le fondateur du Festival Off, lui ouvre le théâtre des Carmes. Le succès est immédiat et sonne le début d'une longue tournée à travers la France. Hasard du calendrier, il jouera la centième aux Baumettes, à Marseille. "Mouloud est un homme de théâtre complet, souligne Gérard Gélas. Non seulement il a une véritable écriture, mais c'est aussi un sacré interprète." Malgré son caractère passionné, l'auteur revendique une grande pudeur. "Je vais moins loin que la réalité, dit-

il. Si on veut montrer un éléphant, il suffit d'en laisser voir un morceau. Les spectacles dits osés sont en réalité des prises d'otages".[757]

Laissés-pour-compte

La pièce de Mouloud Belaïdi est un objet rare. A partir d'un sujet tiré de la vie ordinaire d'une partie de la population socialement défavorisée, il donne à entendre une voix qui reste minoritaire au théâtre, en particulier quand elle est portée directement par ceux-là mêmes qui ont connu ou subissent encore la relégation... Quel pourrait être le quartier dans lequel est située l'action de la pièce ? Il s'agit sans doute du quartier avignonnais de Monclar, qui compte près de 6000 habitants et se présente comme un lieu de résidence des Roms et autres laissés-pour-compte. Pourtant la situation particulière de ce périmètre est semblable à celle de multiples quartiers dans tant de villes en France !... On y retrouve la place centrale de la famille - souvent nombreuse - avec ses comportements de solidarité et l'importance des modèles donnés aux enfants: y sont concentrées également tant de familles disloquées qui peinent à assumer le quotidien; c'est le lieu d'habitation d'une population souvent privée de moyens d'expression et par conséquent traitée en minorité...[758]

Spectacle vivant

Tel un conteur, le personnage de Baboudi Bou Raigoune - littéralement "le fils du muet"- invite les spectateurs à un cheminement imagé à travers des évocations successives des difficultés de différentes natures rencontrées par les habitants du quartier. Nombreuses y sont les envolées et les interpellations des spectateurs, ce qui a pour effet de rendre le spectacle (encore) plus vivant... Baboudi invoque "Dieu" dans l'espoir de calmer la colère dont lui et ses proches sont victimes... Baboudi n'a aucun ressentiment vis-à-vis de "Marianne la République", dont il croit savoir qu'elle s'est trouvée très occupée avec les "tantes glorieuses". Le deuxième personnage de la pièce, Monsieur Quéquette, porte lui aussi la parole critique d'habitants du quartier qui, bien qu'ils ne maîtrisent pas l'usage de la langue française, semblent être devenus des experts en matière de décodage linguistique du discours politique. Arrivée du bidonville vers ce logement exigu qui réserve bien des mauvaises surprises, les aléas du chauffage collectif, une alimentation à bas prix et malsaine, la drogue dans le quartier, les méthodes de police, le langage obscur des institutions. Tout est mal-être. Les promesses réitérées ne produisent aucun effet sur la situation des quartiers dits "sensibles".
La saga continue. Dans la famille Belaïdi, je demande...

Mahdia

On peut déjà être mamie et passer avec succès son diplôme d'infirmière. Rien n'est impossible chez les Belaïdi. Mahdia a le théâtre dans ses gènes. Le festival de théâtre amateur *Festipiades* de Pia (Pyrénées Orientales) voit défiler pendant cinq jours des troupes aux univers variés, venus de toute la grande région, toutes membres de la Fédération nationale des compagnies de théâtre amateur (FNCTA). Mahdia préside le festival. Elle a transmis les gènes artistiques à ses filles: le théâtre comme la danse. C'est ainsi qu'à la Maison pour Tous de Monclar (Avignon), les passionnés de flamenco peuvent suivre les cours de Cécile Barra, fondatrice de l'association *Flamenqueria*, fille de Mahdia. Cécile a fréquenté pendant de nombreuses années les plus grandes écoles de flamenco à Séville même. Elle a animé des stages, elle s'est produite dans plusieurs grands festivals ainsi que des grandes salles dans toute la France et à l'étranger, où ses spectacles sont fortement applaudis et appréciés. Dans la famille Belaïdi, 8 garçons, 3 filles, arrivée en juillet 1969 à la Croix des Oiseaux, tout le monde s'épanouit dans le domaine artistique...

[757] source: *Le Point, mai 2012*
[758] source: *Marianne Beauviche, Maître de conférences à l'Université d'Avignon*

Darina

Ou presque. Darina, née en 1961, est devenue fonctionnaire territoriale et surtout militante politique, engagée au Parti Socialiste depuis plus de vingt ans. Investie dans le milieu associatif et dans le sport - et plus particulièrement dans le football en qualité de joueuse puis dans l'encadrement au sein de divers clubs amateurs ou professionnels - sa ténacité, elle l'a investie dans son engagement politique au service des quartiers populaires d'Avignon. Son ancrage local, sa proximité avec les gens, son honnêteté lui ont permis de remporter les suffrages des habitants aussi bien aux dernières élections municipales, où elle a contribué fortement au succès de la liste conduite par Cécile Helle (2014), que départementales (2015) que l'Adjointe au maire déléguée au logement a remporté avec brio (à plus de 60 % des voix), au détriment du Front National qui n'a ainsi pas réussi à conquérir le département.

Alice Belaïdi touche à tout

Mouloud et Corinne ont trois enfants. Alice est la cadette, née à Nîmes en 1987. Les parents, "un peu hippies", ne laissent pas les enfants traîner devant la télé. La mère, animatrice d'un centre culturel, lit Dolto. Elle achète pour les enfants des Larousse classiques qu'elle trouve aux Puces. Alice lit *La Mégère apprivoisée*. Elle commence le théâtre alors qu'elle a environ 12 ans, aux ateliers de pratique théâtrale du Théâtre du Chêne Noir à Avignon où elle est l'élève de Raymond Vinciguerra. Dès l'âge de 15 ans, Alice enchaîne les rôles dans de multiples pièces de théâtre. En 2004, Gérard Gelas la choisit pour son adaptation de Mireille de Frédéric Mistral, afin d'y tenir le rôle-titre. Le public et la presse la plébiscitent: "Une Mireille lumineuse, tout juste sortie de l'enfance et pourtant déjà ô combien femme amoureuse, tour à tour ingénue, exaltée, passionnée, révoltée. Pour ce qui n'est déjà plus pour elle tout à fait un coup d'essai, c'est réellement un coup de maître."[759] Ou encore: "Mireille (Alice Belaïdi), naïve, douce, ingénue, volette, papillonne et répand autour d'elle un doux parfum d'innocence et de séduction."[760]

"Alice est la fille de Jean Vilar" dit d'elle son père, Mouloud.

Ingénue

Après cette première et heureuse collaboration, Gérard Gelas lui propose le rôle de Rosette dans *On ne badine pas avec l'amour* d'Alfred de Musset[761], où Le Figaro, malgré son rôle minime, la remarque de nouveau: "La bonne surprise vient également de Rosette à laquelle Alice Belaïdi prête son naturel gouailleur, ses grands yeux de biche et son sourire mutin." Gérard Gelas l'engage pour ses adaptations de contes tibétains: *Contes du pays des neiges* et *Contes du toit du mond*e (créations janvier 2006 et janvier 2007). Puis elle joue le rôle d'Estrella dans *Radio mon amour*, au festival d'Avignon 2007. A la rentrée 2008, elle est Marianne dans *Les Caprices de Marianne*

[759] *La Marseillaise*
[760] *La Provence*
[761] création *Chêne Noir*, 2005

d'Alfred de Musset, mise en scène par Françoise Châtot à Marseille au Théâtre Gyptis. Mais surtout, cette année-là, seule en scène, elle interprète le rôle de Jbara, tiré du roman de Saphia Azzeddine, *Confidences à Allah* (mise en scène par Gérard Gelas). La création a lieu au Festival d'Avignon 2008 et la pièce tourne pendant deux ans sur les planches de théâtre du monde entier. Alice Belaïdi reçoit pour cette interprétation le Molière 2010 de la révélation théâtrale: "J'envisageais de partir aux Antilles ouvrir un bar à jus", le Molière bouleverse tous les plans de la jeune Avignonnaise, désormais installée à Pigalle. A la télé, après le téléfilm *Il était une fois...peut-être pas* (France 3), elle joue la standardiste du duo *Sophie et Sophie*, un programme court diffusé dans Le Grand Journal, puis intègre le casting de la série *Working Girls* sur Canal + où elle s'épanouit: "Je fréquentais des théâtreux qui se prenaient quand même pas mal au sérieux. J'ai été bien contente qu'on vienne me proposer de faire des gags."

Le film *Fleurs du mal*, de David Dusa (2010, sortie salles 2011), a été son premier rôle au cinéma. Elle y joue une jeune Iranienne exilée à Paris, obsédée par son pays. Puis vont se succéder des rôles dans *De l'huile sur le feu* (Nadiya), *Les Tribulations d'une caissière* (Leïla), *L'Oiseau* (Latifa), *Radiostars* (Nassima), *Les Kaïra* (Kadija), *Hôtel Normandy* (Sonia), *l'Art de la Fugue*, *Fonzy* (Sybille). En 2014, Audrey Dana lui offre un très joli rôle à contre-emploi dans *Sous les jupes des filles*, où elle côtoie Isabelle Adjani, Vanessa Paradis, Sylvie Testud, Audrey Fleurot, Laetitia Casta...

Insoumise

"Après avoir beaucoup joué la caillera, la grande gueule un peu garçon manqué, ça m'a fait du bien de jouer une fille fragile. Même si cette fille, c'est le contraire de moi. Je suis une insoumise !"

Elle raconte au Figaro: "Je suis radicale. Je vous donne un exemple. Hier[762], j'étais dans une soirée avec mes copines. Un monsieur un peu bourré vient nous tripoter. Mes copines le repoussent gentiment mais il se révèle odieux. Je lui ai couru après et je lui ai mis un grand coup de talon de 12 ! Ce mec doit comprendre que les filles ne sont pas une boite à bonbons dans laquelle on colle ses mains... Je n'arrive pas à me laisser faire, soumettre, insulter. C'est comme ça depuis l'école." Sur Twitter, le 20 décembre 2014, elle poste un tweet où elle indique avoir été "victime d'une arrestation raciste par la police" suite à un contrôle SNCF qui aurait mal tourné. Ne possédant pas de titre de transport pour son chien, elle aurait été agressée verbalement par la contrôleuse du train puis prise en charge par la police qui l'aurait alors traitée de "connasse". Et toujours selon les tweets de l'actrice, "le *sale arabe* était pas loin". Twitter est un formidable accélérateur social, avec aussi parfois ses inconvénients, car la jeune femme avoue volontiers qu'elle a un peu le sang chaud: "Je suis révoltée quand on m'attaque sur mes origines, mais j'essaie de me raisonner en me disant que je ne dois pas me rabaisser à répondre. Ce qui est génial sur Twitter, c'est qu'il y a quand même plus de gens qui te kiffent que le contraire. Du coup tous les gens se battent pour toi et répondent à ta place, en faisant des vannes..."

Souvenirs d'enfance

"L'école a été terrible pour moi. Je vivais à Avignon, ville de théâtre. Au lycée Frédéric Mistral, il y avait une section théâtre super dans laquelle on ne m'a jamais acceptée car j'étais, je peux le dire franchement, dans une classe d'arabes ! Je me suis retrouvée dans un autre lycée qui

[762] (ndla, le 2/10/2014)

m'a finalement envoyé faire un CAP esthétique maquillage... J'ai quitté l'école à 15 ans et je ne regrette absolument pas. Je prépare un livre sur le racisme ordinaire, un abécédaire très ludique. Je pense qu'il faut parler de ce sujet avec légèreté, éviter la victimisation. Personne ne me fera douter de ma place en France: "Quand tu t'appelles Alice Belaïdi, une tête d'arabe avec un grand-père gitan espagnol et un père kabyle qui est arrivé en France à 2 ans, tu te sens très concernée par la montée du racisme.

Au théâtre, on l'accueille avec des carottes au cumin "*comme chez toi au Maroc*, alors que mon père est algérien ! Pourquoi ça plutôt qu'un paquet de bonbons et une bouteille de coca, comme d'habitude dans les loges ? On nous rappelle à nos origines en permanence. On me demande tous les jours d'où je viens... A chaque fois je dois expliquer: mon père est algérien, ma mère est gitane, ah non, ma mère n'a pas de manège dans les fêtes foraines..."; ça me saoule ! ça ne signifie pas que les gens sont racistes mais il faudrait attention à ces petites phrases."

Les Gorilles

Depuis le 15 avril 2015, Alice Belaïdi est à l'affiche des *Gorilles* (quatorze semaines de tournage), où elle incarne une chanteuse protégée par Manu Payet et Joe Starr: "Joey, il est important dans ma vie. C'est mon seul vrai pote du métier." Dans *Les Gorilles*, elle joue le rôle de Jal-Y, jeune star du RnB: "(Les chanteuses de RnB) sont hyper ghetto et à côté de ça elles sont hyper féminines, hyoer sexualisées (...) Moi dans ma vie jamais je n'oserais m'habiller comme la plupart des stars de RnB en pom pom short (...) et à côté de ça elles sont confrontées à des gros rappeurs, à des milieux de testostérone hyper masculins. Elles jouent malgré tout de tous ces codes de féminité qui en soi pourraient être totalement contradictoires dans le milieu dans lequel elles évoluent déjà. J'ai trouvé ça intéressant chez ces personnages-là, qu'elles assument d'être ces meufs hyper sexy à moitié à poil avec des poses hyper suggestives dans leurs clips, alors qu'elles font des duos avec des rappeurs muslims. J'ai trouvé ça drôle et intéressant à traiter".[763]

Une nouvelle forme de féminisme

L'actrice que l'on verra bientôt dans *Taularde* et dans *Un petit boulot*, a des projets d'écriture cinématographique. Esprit de famille... elle écrit avec sa soeur, des histoires de filles. La saga Belaïdi continuera longtemps encore. Réaliser enfin son propre film va de soi pour une comédienne qui, dans un éclat de rire, vous lâche: "J'adore faire l'actrice, mais c'est frustrant. Il y a ce côté soumission !" Sur le plateau, on doit lui dire "Silence" 40 fois par jour. Elle sait qu'elle est insupportable ! Elle s'est confiée à Désirée de Lamarzelle, de Marie-Claire: "Un film, un livre, c'est ma manière à moi de transmettre quelque chose. Le film, ce sera une comédie, mais il dénonce quand même les stéréotypes que les femmes subissent au quotidien, et de revendiquer notre droit à être laide, à être pathétique, ridicule, bref à ne pas être parfaite ! Je revendique le droit de ne pas aller chez l'esthéticienne payer 70 euros tous les 15 jours...

Et franchement, quand je dis à mes amis dans quelle position on se met pour se faire épiler chez l'esthéticienne... surtout, devant une nana que je ne connais pas, qui me dit: hey, vous êtes actrice ? Ah je vous ai vue !! Toutes ces petites scènes qui nous font honte d'ordinaire, j'ai envie de les filmer. Après tout, les hommes, ça ne leur viendrait pas à l'esprit d'avoir honte de se raser, jamais ! Il y a de plus en plus de femmes qui décrivent cette pression ! Mes copines actrices, on a toutes à peu près 30 ans, on exerce peut-être une autre forme de féminisme. On s'assume, on parle de nous en tant que telles et pas à travers le regard d'un homme et ça, c'est important. Et si ça, c'était la nouvelle forme de féminisme ? Et si j'en fais partie, j'en serais fière."[764]

---

[763] *Booska-P*

[764] sources: *Africulture, Le Figaro, Marie-Claire, Booska-P*

Voix off

Dhafer Youssef, une sacrée voix

(septembre 2011)

Il y a plus de treize siècles à Bagdad un poète arabo-persan mettait en vers le vin, le libertinage, l'homosexualité, la masturbation. Il osait attaquer pas ses mots la puissance du calife. En 2011 à Paris, un chanteur et joueur de oud interprète les textes du plus grand poète du temps de Haroun-al-Rashid.

Dhafer Youssef s'est associé au jeune pianiste virtuose arménien, **Tigran Hamasyan**, et au contrebassiste israelien **Avishai Cohen**, pour présenter cette fabuleuse Abu Nawas Rhapsody sur les scènes des festivals de jazz de l'été 2011. L'art de Dhafer Youssef transcende les frontières. Ses influences sont multiples. Il puise dans les traditions soufies lorsqu'il met en musique cet autre poète, Ibn-al-Farid (XIIIe siècle, Egypte). auteur de vers somptueux sur la relation entre extase divine et ivresse du vin. Il s'ouvre aux sonorités du jazz. Dhafer Youssef métisse les influences: jazz européen, musiques du bassin méditerranéen, électro-funk. Né en 1967 à Teboulka, il chantait dés l'âge de dix ans dans les mariages de cette petite ville côtière au sud de Monastir en Tunisie. Il a offert sa voix sublime à la communauté musulmane en devenant muezzin. Monté sur scène, il adopte le prénom de son père pour nom d'artiste. A 22 ans, il s'installe à Vienne en Autriche, y reste dix ans avant de rejoindre la capitale française. Dhafer Youssef s'illustre par sa vocalisation, notamment sur le morceau El Hobb el Hindi (L'amour indien), un chant profond, ensorcelant, qu'il accompagne du oud. Dhafer entrecroise le profane et le sacré, touche le corps et l'esprit. 2011: avec un talent inouï, de la veine des plus grands du jazz, il improvise au Festival Django Reinhardt en juin, conquiert le public du Festival de Valence en juillet, sera au festival Jazz sur son 31 le 17 octobre 2011 en Haute-Garonne, avant de rencontrer le public parisien à l'Espace Carpeaux de Courbevoie le 20 octobre.

Pédro Kouyaté, le griot du métro

(novembre 2014)

On connaissait Bassékou Kouyaté, l'un des plus grands musiciens de la scène mondiale; il s'est produit avec U2, Santana, Damon Albarn ou Taj Mahal. On connaissait aussi Andra Kouyaté; pas moins doué, il a accompagné pendant plusieurs années Rokia Traoré, Tiken Jah Fakoly et bien d'autres. Les Kouyaté sont les descendants d'une des plus anciennes lignées de griots. Depuis le 13e siècle, au temps florissant de l'empire mandingue, les griots ou djeli transmettent la culture orale. Gardiens de la mémoire commune, ils sont conteurs, musiciens, poètes, des sages au côté des rois. Les frères Kouyaté sont des maîtres de l'instrument traditionnel des griots, le n'goni, un luth à quatre cordes qui offre aux artistes maliens de multiples possibilités musicales.

Le coeur du pays

Le 21 mars 2012, Bamako connaît un coup d'Etat militaire. Le Nord est occupé par des groupes salafistes qui veulent imposer la charia en interdisant la musique. Les instruments sont détruits. Le chaos règne dans le pays. Mais les musiciens continuent à se faire entendre. Le Mali n'est pas un pays riche, mais sa musique l'est, grâce à la diversité des ethnies. Stopper la musique malienne, comme le voulaient les salafistes, reviendrait à couper le coeur du pays.

Pédro Kouyaté, qui a sorti le 8 novembre 2014 son album *Tramontane* présenté le même jour aux spectateurs avisés du Café de la Danse à Paris, puise lui aussi dans cette longue tradition musicale de son pays d'origine. Installé à Paris depuis une dizaine d'années, Pédro retourne souvent à Siby, village natal de sa mère, pour s'y ressourcer. Il y est accueilli par ses oncles, qui l'ont introduit au sein de la confrérie des chasseurs.

"Chaque village disposait ainsi de plusieurs confréries, explique-t-il, - chasseurs, cultivateurs, guérisseurs, etc - dont le rôle était de protéger le village et de favoriser la cohésion sociale. La société africaine était organisée ainsi."

C'est au contact des chasseurs de Siby que Pédro Kouyaté a développé son expertise du kamele n'goni, le luth des griots, en participant aux veillées de chasse, où l'on chante, où l'on communie avec la nature. Les chasseurs connaissent "la littérature de la forêt". Leur musique est unique. Elle l'a beaucoup inspiré.

Sophie et Pédro

Etudiant en socio-anthropologie dans sa ville natale, Bamako, Pédro jouait au sein du *Symmetric Orchestra* qui animait alors les nuits chaudes du Hogon, fameux club de musique de la capitale malienne, au côté de son mentor, Toumani Diabaté, grand maître de kora. Pédro a beaucoup appris avec son "grand frère", un homme d'une grande intelligence, qui donnait beaucoup. Pédro se souvient qu'au début il n'osait pas jouer devant lui. Pour lui, Toumani était LA référence, celui qui allait jouer en Europe, qui recevait régulièrement chez lui des Occidentaux. Jamais à l'époque il n'aurait imaginé devenir musicien professionnel. Pédro Kouyaté a pourtant quitté Bamako pour accompagner aux percussions (calebasse) le grand bluesman malien Boubacar Traoré. Il sera son deuxième mentor. La musique de Boubacar Traoré est inspirée de celle des chasseurs, mais résolument contemporaine. Avec lui, il part pour des tournées en Europe, aux Etats-Unis, au Japon.

La réalisatrice française Sophie Comtet a rencontré Pédro Kouyaté pour la première fois en 2004 lorsqu'elle était en résidence chez Toumani Diabaté. Elle a retrouvé ensuite à Paris le musicien à qui elle a proposé d'être le premier rôle de son film, *Foly*. "Un musicien, Pédro Kouyaté, exilé en France, retrouve pour un court séjour sa ville natale, Bamako. Ce voyage lui permet de s'immerger dans le quotidien de la ville et de renouer avec la source de son inspiration. Il retrouve ceux qui furent ses maîtres de musique et partage l'intimité de leur recherche musicale. Dans les maquis, les réunions familiales, Pédro reprend, pour un temps, son rôle de griot musicien. La musique, omniprésente, les mouvements et sons produits par l'activité quotidienne se mêlent et s'entrecroisent dans un jeu permanent pour constituer, une fois rassemblés, le carnet intimiste et impressionniste de ce voyage" (présentation par la production du film). Sophie Comtet a épousé Pédro Kouyaté. Des enfants vont suivre et d'autres films, comme *Shukugawa River*, tourné à Osaka, lors de la deuxième tournée de Pédro au Japon (sortie du film en décembre 2014).

A Paris, même après trois et maintenant quatre albums, Pédro Kouyaté joue toujours dans le métro. Au départ, il jouait dans une station près de chez lui, mais au bout de quelques mois, il était devenu le griot du coin et ne pouvait plus jouer. On n'arrêtait pas de venir lui parler... Il a changé de station. Il dit: "Pour moi, le métro, c'est comme un atelier. J'aime avoir un lieu où m'asseoir et travailler. Je suis un peu comme un peintre qui aime entrer en contact avec la matière. Je m'imbibe des gens que je rencontre". Le métro lui a aussi permis de faire la connaissance de Florent Dupuit, devenu l'un des musiciens de son groupe, le *Mandinka Transe Acoustique*. Les

enfants de Florent venaient souvent l'écouter dans le métro. Ils sont devenus amis. Pédro ne savait pas que leur père était saxophoniste et qu'ils finiraient par jouer ensemble. Pour *Tramontane*, Pédro a beaucoup écouté ce que lui disaient les gens dans le métro. Il anime également des ateliers à la Cité de la musique et dans plusieurs établissements à Paris où il présente les instruments traditionnels du Mali. Il accompagne occasionnellement des groupes ou artistes aux percussions ou au n'goni, joue avec Archie Shepp, avec Vincent Bucher.

"*On laisse tout au vestiaire*"

Artiste libre et inspiré, Pédro Kouyaté rend hommage à cette richesse inépuisable de la musique mandingue, inventant une transe hypnotique dans laquelle s'intègrent des solos mémorables et des dialogues époustouflants entre son n'goni et le saxophone de Florent Dupuit, la basse de Nelson Hamilcaro et les percussions de Renaud Ollivier. Sur scène, il fait vibrer la voix profonde des griots, alternant période calmes et rythmées, captivant le spectateur. Les dix titres de *Tramontane* évoquent les souvenirs d'enfance au Mali, la vie d'exilé, les ressentiments sur le monde aujourd'hui.

"Un concert de *Pédro Kouyaté and band*, ça se vit en direct, c'est une expérience, c'est quelque chose qui ne traverse pas l'écran, c'est toute la force de ce qu'on appelle vulgairement le spectacle vivant; or il s'agit tout simplement de la vie, qui soudain prend une nouvelle intensité, parce que quelqu'un le désire fort et l'impulse, avec une simplicité désarmante. Alors on pose tout, on laisse tout au vestiaire et on prend, on prend ce qu'on nous donne et qu'on a bien mérité, tant autour le monde, bête et cruel, nous fait souffrir parfois." (Sophie)

Scènes de mai

(mai 2011)

En mai, fais ce qu'il te plaît ! Ce mois-ci, nous voilà gâtés côté spectacles. Franchissons le canal de l'Ourcq pour voir un peu ce qui se passe au *Cabaret Sauvage*, avec Samira Brahmia. Si vous avez raté le *Nouveau Casino* ou *Aubercail* à Aubervilliers, il n'est jamais trop tard. Djazia Satour et Karimouche sont parties pour une tournée estivale et en juin, on pourra toujours passer par le *Festival des musiques métisses* d'Angoulême.

Pourquoi pleut-il des braises ? (**Aziz Sahmaoui**)

"Avec Aziz Sahmaoui, la foisonnante richesse des musiques marocaines pourra enfin prétendre à une reconnaissance internationale. Un passeur de cette trempe manquait pour adapter aux canons actuels l'hypnose des transes gnaouies, les fastes du chaâbi arabo-andalou, la jubilation des onomatopées berbères. Sahmaoui a ce talent-là, forgé au long de son parcours en tant que cofondateur de l'Orchestre national de Barbès ou compagnon de route de Joe Zawinul. Elevé à Marrakech, arrivé en France à la fin des années 1980, cet ancien étudiant en lettres sait vagabonder de funk en jazz et en reggae tout en restant rivé au corpus traditionnel. Dans ce premier album enregistré en studio et produit par Martin Meissonier (Fela, Khaled, Bertignac), la subtilité de ses compositions est savamment exaltée tandis que sa pêche groovy, si charismatique en concert, est légèrement corsetée. A ses côtés pour ce périple, qui tisse et retisse les cousinages musicaux entre le nord et le sud du Sahara, officie une belle équipe de Sénégalais de Paris, le bassiste Alioune Wade, le guitariste Hervé Samb, le claviériste Cheick Diallo. Avec, en prime, le titre *Gnawa Market,* en hommage au *Black Market* de Weather Report. Et des textes mordants, maniant la métaphore, où il est question d'une petite fille servante *(Miskina)*, des mensonges des politiciens *(Kahina),* d'une maison détruite par des soldats *(Maktoube)*. Même Dieu y est questionné : "Pourquoi pleut-il des braises ? "[765]

[765] source : *Télérama*, du 21 mai 2011, par Eliane Azoulay, article intégral

Natif de Marrakech, **Aziz Sahmaoui** a assisté à l'âge de sept ans au *Festival Ksar el Badii* où toutes les tribus berbères du Maroc viennent mêler leurs musiques et leurs chants. Les Gnaoui sont au coeur de ce creuset foisonnant. Aziz forme son premier groupe à l'âge de 14 ans et gagne ses premiers cachets. Il s'installe en France à la fin des années 80 et crée à Paris *l'Orchestre National de Barbès*. Avec l'ONB, les rythmes du Maghreb se fondent dans le jazz. Une nouvelle musique est née qui trouve sa pleine maturité dans une expression de langue arabe avec la sortie le 29 avril 2011 de l'album *University of Gnawa* du groupe éponyme réuni autour d'Aziz. La première représentation publique de ce nouvel album est, comme il se doit, au *New Morning*, le 24 mai 2011, avant une tournée française et européenne.

(Aziz Sahmaoui)

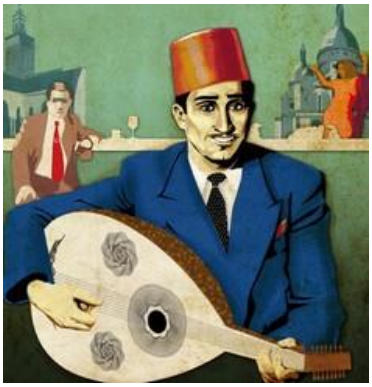
Dans les cafés arabes, on aime chanter (**Meziane Azaïche**)

Meziane Azaïche est né le 21 juillet 1955 en Algérie, dans les montagnes kabyles. Depuis l'enfance, il voue une passion au cabaret, un art à part entière qui conjugue les différences. Méziane rêve la France comme un lieu chaleureux de fraternité multicolore, carrefour d'arts et de cultures : "J'avais l'image d'un Paris plein de vie, avec un mélange de gens, pas de racisme, pas de barrière. Je pensais que la musique explosait à tous les coins de rue." A 23 ans, il s'envole vers son rêve. Sa désillusion est alors à la mesure de son attente : "Paris est une ville très difficile. Il existe un code pour ouvrir les portes et j'ai mis longtemps à le trouver." Plutôt que de céder à l'amertume d'un rêve déçu, Méziane choisit de le réaliser, ce rêve. Il s'attache dès lors à créer ce qu'il est venu chercher : des lieux de convivialité, d'échanges non-conformistes et métissés. Il achète un bistrot dans le XXe arrondissement, Le Baladin, et, avec l'association *Culture au Quotidien*, il y accueille de nombreux artistes ; puis en 88, dans le XXe également, Le *Zéphyr*. Puis il découvre un chapiteau de bois et de velours, serti de miroirs et de vitraux, conçu pour mêler spectacle et fête : le *Magic Mirror*. En 94, il loue le *Magic Mirror*, et crée le premier *Cabaret Sauvage* avec Brad Scott. Installé pour seulement quelques semaines à La Villette, le *Cabaret Sauvage* jouera les prolongations pendant quatre mois et accueillera quelques 30 000 spectateurs. Fort du succès de cette aventure, Méziane entreprend de faire construire son propre chapiteau, en s'associant à Areski Sassaoud. Construit dans le même esprit que le *Magic Mirror*, ce nouveau lieu sera un peu plus grand et plus confortable pour l'accueil des artistes et du public. Le nouveau *Cabaret Sauvage* ouvre en 1997. Meziane définit sa programmation comme des "coups de cœur" toujours empreints d'une dimension métissée. C'est l'esprit du lieu. Danse, musiques, théâtre, concerts, soirées, le *Cabaret Sauvage* mélange donc les genres et les gens.[766]

"Parce qu'il n'est jamais vain de rappeler l'histoire de l'immigration, *Barbès Café*, spectacle musical présenté à Paris jusqu'au 28 mai 2011 fait oeuvre utile... Barbès Café a beau traiter d'un sujet d'importance, revenir sur la dure condition du prolétaire immigré et les événements d'Algérie, il est gai. D'abord parce que tout le monde y danse: que dès que le rythme l'impose, la salle se lève, les femmes nouent des foulards autour des hanches, les enfants sont trépidants. Le public est d'autant plus heureux qu'il a bien mangé. Le couscous poulet semoule légère, légumes

[766] source : www.cabaretsauvage.com

bouillants, est offert... (Le spectacle) raconte l'exil algérien (très largement kabyle) des bidonvilles de l'après-guerre jusqu'aux cités HLM des banlieues...



L'histoire croisée de la France et de l'Algérie est vue depuis ces milliers de cafés chantants ouverts par des Arabes. Les travailleurs immigrés y retrouvaient un semblant de vie familiale, dictant leurs lettres aux écrivains publics qui furent, avec les dominos et la musique, la respiration des exilés... Pour reconstituer le puzzle, Meziane Azaïche a demandé de l'aide à Naïma Yahi, historienne, commissaire adjoint de l'exposition "*Générations, un siècle d'histoire culturelle des Maghrébins en France*".[767]

Nous chantions - t'en souviens-tu ? - dans l'escalier derrière la cour, à l'Université des Sciences Eco de Kharouba (**Samira Brahmia**)

Cela fait un moment déjà que Samira Brahmia a trouvé refuge, un refuge culturel, au *Cabaret Sauvage*. C'est alors tout naturellement qu'elle a accepté d'être tout au long de ce mois de mai 2011 le fil rouge de *Barbès Café* où chaque soir, elle se fait rejoindre sur scène par l'invité(e) du jour: Souad Massi ou Fellag ou Akli D..., ou d'autres encore, selon les jours.

Samira est née dans le Doubs. Elle est "retournée" en Algérie jusqu'en 2002 où les événements qui ont ébranlé le pays l'ont amenée à revenir en France pour sa carrière musicale. Chanteuse et guitariste, elle compose aussi ses mélodies qui décrivent le monde d'aujourd'hui, appuient le combat des femmes, chantent les racines et la rencontre des cultures. Ses influences sont forcément plurielles: pop rock, chaabi, musiques traditionnelles celtiques et sahariennes. Aux études de sciences économiques qu'elle suivait en Algérie, elle préférait la chanson, avec les copines, dans l'escalier, derrière la cour de la fac. Les notes de musique plutôt que les statistiques. Elle a commencé en tant que choriste (en Algérie déjà, en France ensuite), avant de se lancer en

[767] source *Le Monde*, 18 mai 2011, article de Véronique Mortaigne. Le *Cabaret Sauvage*, dans le Parc de la Villette, présente le spectacle *Barbès Café*, du 11 au 28 mai 2011, à 19 h, avec la chanteuse Samira Brahmia, l'orchestre de Nasreddine Dalil, la danseuse Sarah Guem, les vidéos rassemblées par Aziz Smati,...,

solo pour pouvoir interpréter elle-même ses propres textes. Son aisance à passer d'une langue à une autre, d'une culture à une autre, est proprement stupéfiante. Sa voix pure et claire fait passer une émotion. Quand elle chante, même les chevaux dansent.

Le discours de Grenoble (**Djazia Satour**)

Ce n'est pas LE discours de Grenoble. Mais cela s'appelle *Klami,* cela veut dire les mots en arabe, et c'est bien fin 2010 que la Grenobloise Djazia Satour a sorti son album avec ce titre. Née en 1980 en Algérie, Djazia a quitté ce pays à l'âge de dix ans pour arriver dans l'Isère. Elle s'est nourrie de musique, de Bizet aux Beatles dit sa biographie officielle. A l'adolescence, elle a fait les choeurs de Gnawa Diffusion et multiplié les expériences musicales. A 19 ans, elle monte le groupe MIG autour de sa voix, avant de se lancer dans une carrière solo en autoproduisant Klami. Elle chante en anglais, en français, en arabe. Sa musique mêle habilement le chaabi, le blues, les musiques noires américaines.

Au printemps 2011, Djazia Satour a fait l'ouverture d'Asa et le 12 mai 2011, elle a présenté un spectacle magique au *Nouveau Casino* à Paris. Son nouveau répertoire, elle l'a façonné pierre par pierre. Un "autre" discours de Grenoble ciselé mot après mot, note après note.

Atmosphère, atmosphère, vous avez dit atmosphère ? (**Karimouche**)

Aubercail à Aubervilliers, le *festival des mots dits*. Carima y était le 21 mai 2011. Normal, elle est amoureuse des mots. Carima, vous savez... Karimouche, née à Angoulême en 1977. Depuis qu'elle est toute petite, on l'appelle comme ça, ses soeurs, sa mère - d'origine berbère du Maroc, qui a élevé seule ses trois filles -, ses amis, sa cousine qui a eu l'idée un jour de contacter pour elle le producteur Philippe Delmas, son cousin qui, justement, avait une maquette quelque part. C'était en 2006.

Avant, Karimouche était costumière et occasionnellement se produisait elle-même sur scène. Enfant, elle a toujours eu un rêve: concevoir et réaliser des costumes de théâtre. Alors elle a fait l'ESMOD, l'école de stylisme-modélisme, et en est sortie diplômée en 1997. Pendant huit ans, elle a pu tourner avec la Compagnie Kafig, comme costumière. C'est son truc, le spectacle à Karimouche. Elle adore la scène ! A 12 ans déjà, elle jouait la comédie. A 18 ans, elle a fait son premier one-woman-show. Car de fil en aiguille... Karimouche a voulu passer sur le devant des planches, par le café-théâtre. Elle tchatche, elle parle beaucoup et vite, elle chante, c'est à dire que ses mots, elle les met en rythme. Elle y met tout l'humour qu'elle a en elle. Elle crèe une atmosphère. Les spectateurs sont sur un nuage. "A la fin du concert, Karimouche propose aux gens de venir sur scène. Les mecs font les timides. Les plus jeunes y vont. Un petit bonhomme monte sur scène. En deux minutes, il retourne la salle. La magie Karimouche."(Bagnolet). Après le concert, elle rencontre son public, dédicace l'affiche. La décontraction est totale. Les spectacles de Karimouche et de ses deux acolytes, Kotch, le roi de la human beat box (bruits de bouche, etc.) et Jean-Pierre au clavier, sont des moments inoubliables. De vrais coups de coeur, ces scènes de mai !

Etats d'âme

"Nous n'avons jamais été un peuple guerrier. Nous avons toujours fait de la résistance par notre musique, de façon pacifique." dit Rosino, manouche alsacien, coopérateur pastoral pour le diocèse de Strasbourg. C'est aussi par la musique que Nassima, voix soufie, ouvre la voie de la paix. Nassima n'a pu retourner en Algérie qu'en 2003, après dix ans d'absence, où elle a pu donner un grand concert et renouer avec son pays, son public, les youyous qui fusent dans tous les coins de la salle. Nassima Chabane se ressource en sentant son public à qui elle apporte de la joie, de l'amour, du bonheur. Les enfants recherchent toujours la reconnaissance de leurs parents ! A Weiterswiller (Bas-Rhin), c'est Reigen (Olivier Wang-Genh) qui prône la paix: "il faut que l'on cesse de nous regarder bizarrement" car, ajoute-t-il, "nous avons un message à faire entendre et qui, en plus, ne crée aucun trouble" explique le moine bouddhiste. Des messages spirituels singuliers dans la France plurielle, et d'autres encore…

Nassima Chabane, voie soufie, voix d'amour

C'est un grand moment musical de partage que le public algérois a pu vivre en cette nuit du 4 août 2012 au coeur du mois de Ramadan. La chanteuse Nassima Chabane était invitée au Palais de la Culture de Kouba, dans le cadre du cinquantième anniversaire de l'indépendance de l'Algérie. La mezzo soprano a proposé un programme musical sacré reprenant les textes de l'émir Abdelkader qui fut non seulement le dirigeant politique que l'on sait mais aussi un homme de grande culture, un génie des arts et des lettres, un humaniste et poète magnifique.

Nacéra Chabane (Nassima est son nom de scène, "petite brise") chante depuis l'âge de sept ans. Au conservatoire de Blida, sa ville natale, elle a appris les techniques instrumentales de la musique arabo-andalouse avec les plus grands maîtres. Elle a très vite été invitée à mettre sa voix au timbre exceptionnel au service de l'art al-Andalus qui puise ses racines dans la cohabitation harmonieuse des trois religions, judaïque, chrétienne et musulmane. Avant elle, aucune femme

n'avait chanté la nouba. La nouba est un programme de suite classique qui va crescendo et dure environ une heure. Les poèmes chantent l'amour, divin ou profane, la nature. La nouba s'enseigne de génération en génération.

Nassima est aussi la première femme à avoir joué de la mandole, instrument typique algérien. En 1979, elle enregistre une anthologie de la musique arabo-andalouse qui la rend très populaire. En 1984, elle accompagne l'Orchestre symphonique d'Alger; elle exécute avec brio la totalité de la nouba Zidane, pour la première fois harmonisée. Elle commence alors une carrière professionnelle et anime à la télévision algérienne une série d'émissions dédiées au patrimoine musical et poétique maghrébin.

Empêchée de chanter pendant les années noires, Nassima Chabane s'installe en France en 1994. Quand elle arrive à Paris, elle pense trouver essentiellement un public maghrébin et s'étonne de rencontrer un public occidental ouvert aux musiques savantes. Elle dédie ses concerts aux femmes algériennes qui ont toujours été debout et sur tous les fronts. En 2011, elle obtient la consécration internationale en se produisant au Carnegie Hall. Elle donne le plus beau visage de l'Algérie et de sa culture. Face à la diabolisation de l'islam à l'étranger, elle répond par son album *Voie soufie, voix d'amour*, en reprenant les plus beaux textes des grands musiciens mystiques, poètes et philosophes.

(statue de l'émir Abdelkader à Alger)

Nassima Chabane a toujours chanté la paix et l'amour mais c'est la lecture du Livre international pour la paix, témoignages de paix de personnalités internationales, qui l'incite à faire un album sur ce thème. Elle entreprend alors une recherche sur les poètes soufis qui véhiculent des valeurs universelles depuis des siècles en rompant les barrières entre les diverses confessions. Elle découvre le poème *Je suis l'Amour* de l'émir Abdelkader, inspiré de son maître spirituel Ibn Arabi, soufi du 13e siècle. Elle interprète *Paix* de Cheikh Khaled Bentounes, montrant qu'il existe encore aujourd'hui des gens qui transmettent un héritage soufi. C'est en tant que

femme et mère algérienne qu'elle exprime un message d'amour universel et de fraternité, un message de respect et d'ouverture à l'autre. Le soufisme est le coeur de l'islam.[768]

D'Olivier Wang-Genh à Marie-Stella Boussemart, l'attention juste

Le noisetier de Byzance a perdu ses fruits sauvages. L'oranger des Osages a perdu, lui, ses gros fruits craquelés de la taille d'un pamplemousse, non comestibles certes, mais dont raffolent tous les corbeaux des alentours. Le chêne du Canada a perdu ses feuillages flamboyants de l'automne. La Grande Pagode du Bois de Vincennes a pris ses quartiers d'hiver dans le silence, le froid, la grisaille, avec la présence tranquille de l'éléphant qui veille sur l'ombre de la Bodhi.

La Grande Pagode, propriété de la Ville de Paris, a fermé ses portes pour la saison d'hiver. L'Union Bouddhiste de France qui en assure la concession n'a pas les moyens financiers suffisants pour en assurer le chauffage en saison froide. La Grande Pagode de Vincennes, dont le caractère sacré s'est renforcé depuis l'installation des Reliques offertes par les patriarches de Thaïlande en 2009, est pourtant le seul temple bouddhiste de France qui soit commun à toutes les écoles et lignes. Elle joue un rôle capital dans le dialogue tant intra-bouddhiste qu'interreligieux. La nouvelle présidente de l'Uniion Bouddhiste de France, Marie-Stella Boussemart, prend cela avec philosophie. Le Bouddha ne nous a-t-il pas enseigné l'impermanent de tout phénomène composé ? "L'impermanence est une propriété à la fois terrible et excellente. Elle est redoutable quand elle se traduit par la régression, le déclin, la destruction. Elle est formidable quand elle permet la naissance, la progression, l'évolution."

(au coeur de Paris, proximité du Parc Monceau)

Les Bouddhistes de France seraient au nombre de 800000 mais celui des "sympathisants" est bien plus important. Frédéric Lenoir parle de 5 millions de personnes. L'UBF a organisé ses assises le 24 novembre 2012 à la Pagode Linh Sohn de Vitry sur Seine. Les pouvoirs publics, les autres religions, les médias sollicitent de plus en plus souvent l'UBF sur des questions d'actualité

[768] d'après *Africultures*, mars 2006 et le site de Nassima Chabane

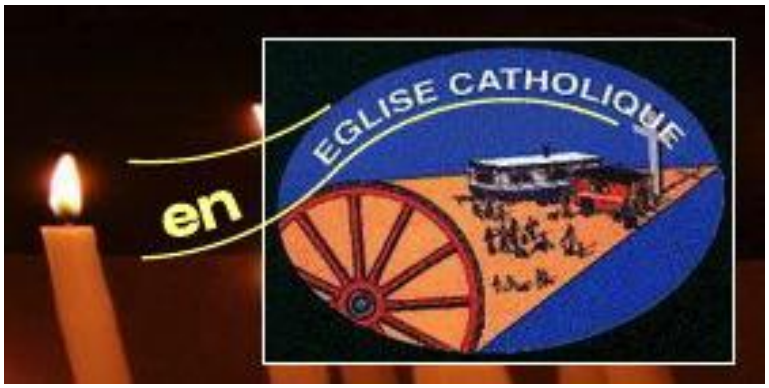
portant notamment sur l'éthique: l'euthanasie, le don d'organes, le mariage homosexuel,... Pour tous, l'enseignement du Bouddha et la richesse des traditions peuvent être de précieuses médecines dans les temps troublés que nous traversons.

(Roubaix, 2011)

Marie-Stella Boussemart a succédé au printemps dernier à Olivier "Reigen" Wang-Genh à la Présidence de l'UBS. L'Alsacien a fondé en 1999 un temple dans un ancien relais équestre. Il fut pendant cinq ans le représentant des bouddhistes français et interlocuteur des pouvoirs publics. Son grand-père était un Chinois venu en France dans les années 20. Elevé dans le catholicisme, il a découvert le bouddhisme en rencontrant, quand il avait une vingtaine d'années, un maître zen, le Japonais Taisen Deshimaru. "Je suis devenu bouddhiste sans m'en rendre compte, s'étonne-t-il. Je n'ai pas eu l'impression de me convertir." S'il multiplie les retraites de méditation, il n'en est pas moins un hyperactif, multipliant les expériences professionnelles comme spirituelles, contribuant fortement à la reconnaissance du bouddhisme dans notre pays. Partisan convaincu de la laïcité, il ne demande à l'Etat qu'une chose, "il faut que l'on cesse de nous regarder bizarrement" car, ajoute-t-il, "nous avons un message à faire entendre et qui, en plus, ne crée aucun trouble."[769]

Marcel Rosino Hoffman, sur le chemin de l'autre

C'était au *Carrefour des Solidarités* à Strasbourg, en mai 2012. La Ville avait invité Marcel Hoffman, dit Rosino, à raconter à des centaines d'acteurs sociaux réunis, associatifs et professionnels, ce qu'il ne cesse de dire dans son entourage: écoutez la parole des manouches, ils ont un message pour vous, celui du respect et de la paix.



[769] sources: *UBF-info* et blog *Etats d'âme*

"Je fais partie de la communauté manouche des gens du voyage. Ma grand-mère m'a raconté que, pendant la dernière guerre, notre famille était dans le Nord. Les hommes jouaient de la musique autour du feu, comme ça se faisait. A un moment donné, ils se sont trouvés entourés de soldats allemands. Mon arrière grand-père a dit à son frère qu'ils devaient continuer de jouer, de surtout ne pas s'arrêter. Quand ils ont fini le morceau, l'officier allemand lui a demandé de jouer du Wagner. A l'époque, chez nous, les hommes, quand ils jouaient du Strauss, c'était comme s'ils jouaient du disco. La musique classique faisait partie de leur répertoire. Donc ils ont joué du Wagner. A la fin, l'officier leur a dit: "Quittez le terrain très vite parce que demain, la gendarmerie va venir et vous allez être déportés". La musique de mon arrière grand-père et son frère a sauvé notre famille! Nous avons traversé les siècles par notre musique. L'écrit ne faisait pas partie de notre culture...

Dans le monde du voyage de Strasbourg, il y avait une forte communauté de l'église protestante évangélique. Les pasteurs prédicateurs étaient issus du monde du voyage et ils touchaient beaucoup de voyageurs. De nombreuses familles manouches ont ainsi quitté l'Eglise catholique. L'archevêque de Strasbourg a dit: on ne peut plus continuer comme ça. Il faut des hommes et des femmes dans le monde du voyage qui prennent des responsabilités dans l'Eglise. mais l'aumônerie nationale y était opposée. Pourtant l'idée a fait son chemin et je suis devenu aumônier.

Chez nous, se sont les hommes qui parlent. Les femmes, ça ne se faisait pas. Nous sommes très machos ! Des jeunes filles ont pourtant été nommées par l'évêque comme animatrices et je trouve cela formidable. La première fois que nos jeunes filles sont parties avec des jeunes gadjé (ndlr, non tsiganes), elles se demandaient bien à quelle sauce elles allaient être mangées. Cela s'est très bien passé. Les uns et les autres ont appris à se connaître. Elles ont trouvé cela merveilleux. Vous voyez que lorsqu'on donne sa confiance aux gens, ils savent prendre leurs responsabilités.

(aire de Dunkerque, photo Jeannette Gregori)

Nos familles connaissent toujours les problèmes de stationnement. La loi Besson n'est pas appliquée. Les terrains, quand il y en a, ne sont pas adaptés. Il n'y a pas d'espace pour les enfants. Il n'y a pas d'espace pour les personnes âgées. Les terrains sont des prisons. Ils font des terrains pour respecter la loi mais nous ne sommes jamais associés pour leur aménagement. Qu'ils ne s'étonnent pas alors que les jeunes n'acceptent plus cela et se révoltent ! Les anciens baissaient la tête et trouvaient cela normal. Les jeunes se révoltent. Dans un café, nous avions l'habitude d'aller avec mon père et mon oncle; la patronne nous a servis dans des verres sales. J'ai protesté et refusé de payer. Plus tard, dans le même café, la patronne m'a dit: "Vous, je vous serre. vous êtes propres". J'ai répondu: "Madame, je suis propre à l'extérieur. Mais qu'en savez-vous sur l'intérieur ? J'ai des filles qui travaillent pour moi à Strasbourg. Ceux qui font la ferraille sont forcément sales sur leurs vêtements ! " Les anciens acceptaient tout comme si nous étions forcément coupables. Nous ne devons plus accepter de nous faire taper dessus.

(*Roma pride*, octobre 2012)

Les gens du voyage respectent la nature et ils respectent les gens. Nous ne connaissons pas les frontières. Nous étions européens avant qu'existe l'Europe. J'ai toute ma famille qui est en Allemagne. D'autres sont en Hollande. Je connais des familles en Italie, en Belgique. Quand nous nous rencontrons, la chance que nous avons est que nous parlons la même langue. Je suis manouche et fier d'être français. J'ai une culture française et j'aime la France, malgré toutes les persécutions que l'on a pu avoir. Mes cousins sont manouches et fiers d'être allemands, malgré ce que nous avons connu pendant la guerre. Nous n'avons jamais été un peuple guerrier. Nous avons toujours fait de la résistance par notre musique, de façon pacifique."

Le grand coeur d'Alfonso Nsangu

(mai 2011)

Alfonso, né en 1983, a quitté l'Angola à l'âge de cinq ans quand sa famille rêvait d'un nouvel avenir. Mais de Paris à Strasbourg (Port du Rhin, puis Meinau, puis Hautepierre), les déménagements successifs ont plutôt engendré une scolarité difficile pour le jeune garçon. Alfonso commence un apprentissage en mécanique, jusqu'à ce qu'à l'âge de 17 ans, il rencontre la chorale gospel du quartier (High Rocks, comme Hautepierre). Ce fut la révélation. Pour la première fois, Alfonso Nsangu découvre des gens qui chantent ensemble malgré leurs différences. Il plaque son boulot pour s'engager totalement dans la chorale, d'abord bénévolement puis assez vite en tant que salarié de l'association Gospel Kids. Aux enfants, il leur apprend à chanter mais aussi à aller jusqu'au bout de leurs rêves. En 2003, la petite troupe comptait moins de 20 chanteurs. En 2011, ce sont 1200 enfants qui participent ou ont participé aux répétitions de la chorale. Ils viennent de tous les quartiers de la ville. Leurs parents ont toutes les origines. Ce sont des filles et des garçons qui, pour les plus jeunes, ont moins de cinq ans et seize ans pour les plus âgés, lls chantent des gospels traditionnels, des chants africains et des compositions originales. Le 29 mars dernier, Alfonso n'a pu retenir qu'une quarantaine de choristes pour chanter a capella au Stade de France les hymnes nationaux français et croates avant le match de football. Ce 29 mai

2011, au Palais des Congrès de Strasbourg, ils seront beaucoup plus nombreux et plus enthousiastes que jamais, accompagnés pour la première fois par des musiciens. Alfonso, les enfants l'adorent. Il a tellement d'humour ! Il est tellement décontracté ! Mais il a aussi une telle passion ! Le grand choeur a un grand coeur.

Yasmina El Alaoui, Prix Harubuntu

(janvier 2014)

Depuis sa maternelle, on la traitait de "sale bougnoule". Elle a beaucoup souffert du racisme en France. Du Sud, on lui donnait une vision qui ne la satisfaisait pas. Alors, à 18 ans, elle a pris son sac à dos et est partie vers ses racines marocaines, pour se sentir mieux en accord avec sa biculturalité. Mais, du Maroc, elle a continué sa route par le désert. En Mauritanie d'abord, elle a été accueillie par la communauté comme une enfant du pays. Dans le Sahel, elle pouvait être elle-même, elle n'avait pas à choisir entre une identité arabe et une identité occidentale. Le Sahel est un carrefour des civilisations. A la croisée des cultures, elle devait "être", tout simplement, être qui elle est, une métisse. A 18 ans, tout est possible. Elle est arrivée au Burkina Faso et y est restée. Dans ce pays, on peut partir de rien et se reconstruire. Elle a posé ses valises et fondé une famille puis, bien plus tard, en 2007, la Maison des jeunes, des cultures et des associations, dans la périphérie de Ouagadougou. Elle s'émerveille tous les jours du potentiel des jeunes de son quartier qui viennent là pour tisser, jongler, jouer au football... Dans son pays d'adoption, la franco-marocaine a accueilli avec philosophie le Prix qu'on lui a décerné pour son action dans la société civile burkinabé, elle qui déclare: "ce qui me passionne avant tout, c'est l'anthropologie des échanges".

Le Prix Harubuntu lui a été remis à Bruxelles le 6 décembre 2013. Ce fut pour elle l'occasion d'affirmer ses valeurs positives et d'apporter ses conseils à la jeunesse:

"Il faut avancer, il faut croire en soi, il ne faut jamais baisser les bras quelles que soient les circonstances, pas de compromis avec soi-même". Au premier jour de 2014, elle a été le coup de coeur de United Fashion For Peace (UFFP). Beaucoup d'autres portraits sont à découvrir sur le nouveau magazine en ligne fondée par Fériel Berraies-Guigny, le magazine pour une planète éthique, portevoix de la création et de l'humanisme africains.

Fatou Ba parle au cœur

(novembre 2012)

Ici on vient se réchauffer, au réel comme au figuré, on y entre directement de la rue, sans formalité, avec ses chiens, avec ses cicatrices, avec cette dégaine si particulière de celles et de ceux que les meurtrissures de la vie ont marqué jusque dans leur chair. Ici, pour quelques euros, un trésor de guerre pour les jeunes en errance dans la ville, on va aujourd'hui manger un bon bol de soupe et savourer le riz au curry cuisiné à l'indienne par le cuistot de *l'Etage*. En ce jour de novembre, il y a une ambiance toute particulière. Une petite scène s'est installée au fond de la salle et Fatou s'affaire pour mettre en place son décor. A la fin du repas, la lumière s'éteint. Fatou fait crépiter son bâton de pluie et lance l'appel du griot pour capter l'attention. Le conte peut commencer. "Dans un pays fort lointain, une jeune femme se consumait d'amour pour un fort et beau jeune homme de nos contrées. Ils se marièrent et la jeune femme, armée d'un visa long séjour, quitta son pays et sa famille et vint s'installer avec son mari sur notre sol national. La lune de miel fut douce et câline entre découverte des bredele, ballade au bord du Rhin et visite de la cathédrale..."

Mais la belle histoire va vite basculer. Le beau jeune homme se transforme en oppresseur. Les mots se font insultes. Plus de caresses mais des coups. La jeune femme prend la fuite et se retrouve seule, sans ressource et sans domicile., avec quelques affaires dans un sac.

Le public de *l'Etage* est captivé. Il sait de quoi Fatou parle, les policiers qui n'ont rien à faire de son histoire, les papiers confisqués par le bourreau, la plainte qu'on n'enregistre pas, la chute dans un puits sans fond, les travailleurs sociaux qui demandent des preuves. Des certificats médicaux ? Non, elle n'avait jamais fait constater les traces de coups, son mari l'accompagnait chez son médecin de famille et elle n'avait jamais osé se plaindre. Partout elle n'entend que cette phrase: "Ca va être difficile, ça va être difficile". Retourner dans le pays d'origine ? Impossible. Là-bas, le verdict est tombé: "Tu es perdue pour nous". Alors il ne reste que le 115, les places en urgence, l'AME (aide médicale d'Etat), le psychiatre, la santé qui disparaît, jusqu'à cette lettre qui sauve: la régularisation et le contrat de travail enfin possible.

C'est *le Conte du 25 novembre*, proposé par la Cimade à partir de mots recueillis en groupe de paroles et interprété par Fatou Ba, comédienne. Fatou termine son spectacle en distribuant le thé aux personnes rassemblées: "Quand j'étais dans mon pays, on disait qu'en France les femmes n'étaient pas très sérieuses. Mais ce n'est pas vrai. C'est ici que j'ai découvert que l'égalité entre les hommes et les femmes pouvait exister. Ce sont des femmes que j'ai trouvées à mes côtés lorsque je n'y voyais plus rien. Et maintenant c'est moi qui marche aux côtés de celles qui ne vont pas bien". Le 25 novembre n'est pas un jour comme les autres. C'est la *Journée internationale contre la violence faite aux femmes*.

Fatou Ba est une jeune artiste professionnelle strasbourgeoise, déjà entendue au TJP dans l'interprétation de *Jules Verne et le griot* avec Hubert Mahela, le conteur gabonais. Fatou Ba joue souvent dans les établissements médico-sociaux ou dans les espaces culturels. Mais ce jour-là, à l'Etage, est particulier. Le fondateur du lieu, Jean-Michel Hitter, mène le débat et regarde un jeune au fond des yeux:

"On gagne toujours beaucoup à regarder l'autre". Fatou Ba apprécie. Le message de la Cimade, relayé par la conteuse, est passé.

Jalil Cherraf pour la paix

(septembre 2010)

La musique est la sève. La musique est l'émotion. Elle est un dialogue. Elle est universelle. La musique peut être entendue dans les bidonvilles de Buenos Aires, dans les montagnes de Bolivie, dans le désert du Sahel, dans les steppes kazakhes. La musique est communion. Communion avec la nature. Communion avec les hommes. La musique est humaniste. Elle est la langue des droits de l'homme. C'est le message de Miguel Angel Estrella, le pianiste argentin victime de la dictature il y a trente ans et aujourd'hui messager de paix. C'est le message de Pacerel.

L'association parisienne, créée en 2008, regroupe un ensemble d'une vingtaine de musiciens professionnels, d'origines culturelles et religieuses diverses. Le violoniste Jalil Cherraf, d'origine marocaine, fondateur et directeur artistique de Pacerel, a formé un quatuor jouant auprès des publics défavorisés (prisons, hôpitaux,...) avec Alexandra Marinina, d'origine russe, Anne-Catherine Touil, d'origine algérienne et hongroise, Clémence Matthey, française. Il dirigera le jeudi 30 septembre 2010 à Saint-Malo (au Théâtre) l'*Orchestre pour la Paix*, sous le haut patronage de Miguel Angel Estrella. Jalil Cherraf a fait ses études musicales à Rabat et à Paris. Il s'est produit en tant que chef d'orchestre et violoniste avec de nombreuses formations orchestrales en France et à l'étranger. En 1999, il a été nommé *Artiste pour la Paix* par l'UNESCO. L'*Orchestre pour la Paix*, créé par Miguel Angel Estrella après un voyage au Moyen-Orient, réunit des musiciens musulmans, juifs et chrétiens.

"Le partage est le meilleur garant de la paix" ne cesse d'affirmer le virtuose argentin. Jalil Cherraf et son orchestre l'expriment avec leur musique.

Instant émotion : récit par Athis Belkis, monitrice d'auto-école à Strasbourg, *Athis Conduite*
(septembre 2013)

Instant émotion dans la voiture: mon élève, maman turque d'origine kurde, arrive pour sa première heure de conduite. Me salue avec respect, sent bon, "je me suis faite belle par égard pour ma jolie prof" me dit-elle avec pudeur, m'offre un petit cadeau et me parle avec déférence. Dans son éducation, une prof c'est sacrée, on ne badine pas avec la hiérarchie. Au fil des minutes, elle se lâche un peu. Elle m'explique combien ce cours est important pour elle. Elle a trois enfants dont un lourdement handicapé, ce qui exige la présence à temps plein des parents à l'hôpital. Elle aime mieux parler pendant quelques minutes pour "vider son coeur". Difficile d'être maman déjà à la base, et c'est deux fois, voire quatre fois plus difficile d'être maman d'un enfant malade. Tu oublies de vivre, tu t'oublies, il n'y a plus de vie sociale, familiale, tu dois faire face à des tensions extrêmes avec ton mari car les hommes sont faibles face à la maladie. Tu n'as plus de vie de femme, plus de féminité, plus de sexualité. "Je suis contente pour cette heure de conduite, ça m'a permis de me regarder dans une glace, de me parfumer, me faire belle alors que j'ai passé toute ma nuit à l'hôpital, mon mari qui a travaillé la nuit a pris le relais à 8h ce matin. Ce qui est encore plus difficile, c'est faire face aux regards, aux pensées des autres". Je suis obligée de l'interrompre de temps en temps pour lui répéter ce que je suis en train de lui apprendre. Malgré tout, elle apprend très vite et exécute avec précision, je la félicite et l'encourage pour ses efforts. Suite à cela, elle sourit, elle a des étoiles dans les yeux, reprend de plus belle: "justement, c'est tout aussi difficile de faire face aux regards des autres, dans mon entourage les gens pensent que je suis idiote, inculte, que je ne sais rien de la vie, mais ils ne savent pas que je passe tout mon temps à l'hôpital, je n'ai le temps pour rien, j'ai mon fils de 10 ans qui est surdoué, mon petit qui est des fois agressif et il a raison parce que je passe plus de temps avec son frère malade, c'est difficile de faire face à tout cela, en plus je n'ai pas le permis, donc je dois tout faire avec les transports en commun et puis, je ne parle pas très bien la langue, pas eu le temps d'aller en cours..."

(Athis Bekis)

(photo prise à S., Elsass)

Que dire après tout cela ? Derrière la femme immigrée, musulmane, étrangère, il y a d'abord et surtout la femme qui subit la double voire triple peine, qui fait face courageusement envers et contre tous aux difficultés engendrées par sa condition de femme, son statut de maman, elle fait face aux poids des traditions et c'est encore elle qui s'interroge pourquoi dans une société civilisée c'est elle qui fait l'objet de regards réprobateurs.

Lila Boukortt et le souffle du Dahra

(août 2013)

Lors du mois de ramadan 2013, Lila, Nacera, Fatiha, Saliha et tant d'autres ont offert aux migrants âgés algériens du foyer Adoma de Gennevilliers un repas de rupture du jeûne. Pour la

première fois depuis longtemps, les retraités se sont vus choyés dans une belle soirée festive où dattes, plts, gâteaux, thé ont été servis à profusion, sur fond de musique gnaoua par la présence d'un groupe de musique venu tout exprès pour l'iftar. A l'origine de cette initiative, on trouve les associations *Chaîne de l'Espoir pour le Maghreb* présidée par Nacera Arsouli et *France Euro-Méditerranée* présidée par Lila Boukortt. Il faut dire que cette dernière a de qui tenir: elle est la fille de Benali Boukortt, l'un des plus illustres militants pour l'indépendance de l'Algérie. Lila raconte: "Mon père était un homme extraordinaire. Beaucoup de ses écrits l'ont mené en prison. Il a été déporté dans le sud algérien. Alors qu'il était lauréat du concours national, on lui a refusé d'enseigner en raison de ses idées indépendantistes. C'est ce qui l'a d'ailleurs poussé à s'impliquer davantage dans la lutte car ses droits avaient été bafoués. Mon père a été communiste mais il a quitté la parti après avoir vécu à Bakou, alors en URSS, une région qui comptait beaucoup de musulmans. Il a été choqué du fait que ceux-ci étaient privés de leur liberté. Après avoir quitté le Parti communiste, il a continué son combat politique eh Algérie. Malgré sa lutte sans merci contre le régime colonial, il a toujours gardé un profond respect pour la culture française. Ce respect, il nous l'a transmis, à nous ses enfants. Mon père était combattant du système colonial pas de la France. Il parlait avec nous en français. Il lisait les plus grands philosophes français comme Jean-Jacques Rousseau, Voltaire. Il aimait la littérature française. Mais c'est après le massacre de Sétif où près de 47 000 personnes ont été tuées qu'il a commencé à organiser la lutte armée."[770] Lila Boukortt vient de rééditer les mémoires de son père: *Le souffle du Dahra*. Aujourd'hui, en 2013, Lila Boukortt entend distinguer les femmes qui, par leur talent, leur courage et leur force savent braver les préjugés les plus anciens et intégrer des domaines qui jusque là n'étaient réservés qu'aux hommes. Elle organise le Trophée au féminin et sculpte elle-même les trophées remis., lors de cérémonies qui se tiennent au Sénat. En récompensant Zaphira Yacef, l'artiste peintre algérienne comme en organisant le repas du ramadan pour les anciens, elle poursuit les combats de son père.

Rachid Koraïchi interprète la vie

(avril 2010)

Chaque humain sur terre, dit-on dans la tradition soufie, est relié à une étoile dans le ciel. Les oeuvres de Rachid Koraïchi sont toutes empreintes de spiritualité, inspirées des textes mystiques d'Ibn Arabi, Attar, Rûmi. Issu d'une famille très religieuse dont l'arbre généalogique se rattache à la tribu du prophète, l'artiste a été toute sa vie marqué par la pensée soufie. Il crèe des tapis, des céramiques, des étendards de soie, influencés par les couleurs de son enfance dans l'Algérie profonde. Ses oeuvres ont été présentées dans le monde entier mais c'est aux Biterrois qu'il a présenté en 2010 "*Les sept dormants*", rendant hommage à ces défunts qui sont autant de liens avec les forces spirituelles.

Le chiffre 7 est un chiffre sacré, présent dans toutes les mesures et tous les calculs que réalise l'artiste. Les sept dormants, ce sont les enfants dans leurs tombes qui entourent la tombe du premier ancêtre de sa lignée, au VIIe siècle en Arabie. Rachid Koraïchi, né en 1947 à Ain Beïda (Algérie) vit maintenant à Paris où il expose depuis 1970. Dans son atelier parisien aux larges baies vitrées, il reçoit ses visiteurs avec une grande humilité, une grande tendresse. Il se met en retrait derrière son oeuvre. "*L'écriture, c'est la vie*", l'écriture a pour lui la dimension profonde et spirituelle de signes et de symboles de tolérance. Rachid Koraïchi illustre les ouvrages de poésie arabe ou plutôt il les "interprète". Ses dessins, ses messages sont des appels à l'unité :

"*La Méditerranée ne nous sépare pas, elle nous unit*".

[770] d'après l'entretien accordé à Assanatou Baldé, *Afrik.com*, juillet 2013

Sur le livre des visages

Comment ce recueil ne pouvait-il pas s'intéresser au livre des visages? Dans l'immense ruche des facebookiens, nous ouvrons ici trois portes. Pourquoi celles-ci ?... pourquoi pas celles-ci? Elles témoignent bien de l'usage que l'on peut faire de l'outil Facebook pour développer des réseaux sociaux autour d'une personnalité, autour d'une idée. Au XXe siècle, le village est devenu ville. Au XXIe siècle, la ville est devenue Facebook. Depuis 25 ans, (l') internet a révolutionné l'information en permettant à la connaissance d'être accessible à tous de façon immédiate. Le "livre des visages" révolutionne maintenant la communication entre les gens. Cet outil peut être diabolique (big brother) ou divin (brothers and sisters), selon l'usage que l'on en fait. Les créatifs ont investi Facebook. Un nouveau marketing est né, extrêmement efficace car il crée non seulement de l'immédiateté mais aussi et surtout de la proximité, non seulement du dialogue (entre deux personnes) mais aussi et surtout du partage (en réseau). Oui, c'est une révolution dans l'histoire de l'humanité : l'homme a un instinct grégaire qui l'a amené à vivre en tribus attachées à un territoire; les nouvelles tribus sont ouvertes, en mouvement permanent, elles se croisent, se lient, se délient, se localisent, se délocalisent; et chacun peut s'y relier ou non, sans sontrainte, ni de temps ni d'espace.

Sur le livre des visages, ouvrons la porte des amis d'Omar Koussih, de Samir Azzimani et de Chahrazad Belayni.

---

*La première "tribu" est celle des amis d'**Omar Koussih**, jeune homme handicapé dont le parcours est un formidable chemin de générosité. Ensuite ce sont les amis de **Samir Azzimani**. Lui aussi connaît les difficultés de la vie et c'est pourquoi il donne de l'espoir autour de lui en nourrisant les rêves (sportifs) de la jeunesse des cités. Le troisième visage est celui de **Chahrazad Belayni**. Le13 novembre 2005, elle a été victime d'une agression machiste. Ses amis ont créé autour d'elle un groupe. Des réseaux de résistance à l'apologie de la violence envers les filles se développent sur Facebook. Ce sont des réseaux d'urgence alors qu'un certain rappeur sévit dans les médias et les salles de spectacle en banalisant le machisme auprès des ados.*

Omar Koussih, le Marocain en fauteuil [771]

"*Dans une société qui cherche encore à construire un monde meilleur pour tous, le parcours d'un jeune homme handicapé marocain apparaît rempli de symboles, de courage et d'espérance*."

Vivre sa jeunesse dans un fauteuil et dans la dépendance la plus totale ne correspond pas du tout aux critères de l'enfance heureuse. C'est ainsi qu'Omar Koussih a découvert, dès son plus jeune âge, les rigueurs de la vie et la souffrance de l'être défavorisé. Les obstacles ne manquent pas de se poser sur son chemin et les moments de doute noircissent des instants qui devraient être tournés vers l'insouciance de l'âge heureux.

Mais heureusement, Omar est entouré d'une famille qui l'aime et l'aide à affronter toutes les épreuves qu'il doit rencontrer dans cette voie. Madame et Monsieur Koussih demeurent à ses côtés et lui permettent de réaliser les actes courants de la vie dans les meilleures conditions possibles. Dans un univers où l'effort et le travail sont reconnus comme des vertus, et où l'intelligence l'emporte devant les obstacles, Omar est vite remarqué pour sa vivacité d'esprit et

[771] extrait de la présentation du groupe Facebook des amis de Omar Koussih

sa volonté. Rencontrant ses contemporains et ayant appris à aider les autres, il se positionne bientôt comme un interlocuteur actif de l'action en faveur de la personne handicapée.

Et progressivement, de plus en plus écouté, il sait faire preuve de détermination et de persuasion, comme au Téléthon organisé en 2005 en partenariat avec l'association Poésie du Point du Jour, à la Mairie du 9e arrondissement de Paris. Le succès rencontré, alors, a contribué au développement des liens entre Omar et plusieurs structures associatives. Bien loin de ne penser qu'à ses problèmes personnels, Omar est soucieux du bonheur et du bien être des autres. Il a compris l'importance de la prise de conscience du handicap dans le monde et sait évaluer l'ampleur de la tâche à accomplir, y compris dans son pays le Maroc. Il revient à Paris en 2006 au *Téléthon*, invité par l'AFM qui reconnaît ses talents de poète. Il passe alors sur le plateau de *France2* et des noms illustres en l'occurrence *Grand Corps Malade* et *MC Solaar* lui font l'honneur de lire ses poèmes à l'antenne.

Un premier texte d'Omar est mis en musique et chanté par Françoise Cayla. Des textes de ce jeune poète seront mis en musique, notamment pour des téléthons régionaux et d'autres sont en cours de finalisation. En décembre 2007, Omar est le coup de cœur de l'émission *Grand Angle* de la deuxième chaîne de télévision marocaine (*2M*) qui lui consacre un reportage et qui a eu un énorme impact dans la sphère des personnes handicapées et le milieu associatif marocain. Cette émission a eu des effets notoires sur la perception du handicap.

Les talents intellectuels d'Omar ont été récompensés en 2008 par la remise de deux coupes au concours *Europoésie 2008* pour l'obtention du 1er prix de poésie néoclassique et du 1er prix de Francophonie. La remise des prix en main propre par les trois représentants de l'association *Rencontres Européennes-Europoésie* : le Président Joël Conte, le Président d'Honneur professeur à l'université de Nagoya Koû Suzuki et la Secrétaire générale Denise Jaillet s'est effectuée le dimanche 11 mai 2008 à Etiolles (91) dans une maison de l'*Association Française contre les Myopathies* (AFM), en présence de nombreux amis et de deux éminents journalistes, dont Patrice Barrat, de la maison de production *Article Z*. Cette dernière est en train de réaliser un film documentaire de 52 mm dans le format *madmundo* sur le parcours, la vie et l'expérience d'Omar. Et une première consécration a eu lieu le 9 juin 2008 à l'occasion de la remise des Trophées de l'APAJH au Palais des Congrès de Paris, Porte Maillot. Devant plus de quatre mille personnes, Omar Koussih s'est vu récompensé du *Coup de chapeau à une personnalité* au côté de l'animateur Stéphane Bern, du Président Directeur Général de la MAIF Roger Belot et de Marie Christine Saragosse, Directrice générale de *TV5 Monde*.

Aussi ému que sa maman présente à ses côtés, mais sûr de lui, Omar a su dire les mots forts de sa passion et de son combat en faveur du respect de la personne et d'un nouveau regard sur le handicap. Conscient de ses possibilités réelles et fort de son énergie inébranlable, il a annoncé le projet de la "création d'une association analogue à l'*APAJH* digne de représenter les handicapés au Maroc". Rayonnant de bonheur, il a rejoint les coulisses sous les applaudissements chaleureux de l'impressionnante salle du Palais des Congrès. Les promesses d'Omar seront tenues et les deux partenaires, la *MAIF* et *TV5 Monde*, ont déjà confirmé leur soutien à ses prochaines initiatives. Omar Koussih est un exemple de courage et de détermination."

Samir Azzimani et le rêve olympique [772]

Samir Azzimani est né à Levallois (92) le 22 octobre 1977. Pensionnaire dans un foyer pour des raisons familiales, Samir a l'occasion de partir en colonie de vacances à La Chapelle d'Abondance. C'est là qu'il découvre sa passion du ski : il n'a que 6 ans, mais déjà un rêve se nichera dans un coin de sa tête : participer aux J.O. Malheureusement, à l'âge de 10 ans, faute de moyens financiers et surtout d'accord paternel, il doit dire adieu à sa passion.

[772] extrait du portrait tracé par les amis de Samir Azzimani sur Facebook

Samir n'est pas de ceux qui renoncent facilement et si, lors des derniers J.O de Salt Lake City, il fut en passe de réaliser son rêve d'enfant, il le doit à lui seul. A 19 ans, il anime une colonie de vacances aux Saintes Maries de la Mer puis travaille aux services des espaces verts de la ville de Colombes durant ses vacances scolaires. C'est ainsi qu'il retrouve quelques moyens financiers qui lui permettront de retourner sur les sommets enneigés et vers ses premières amours sportives. Il a 22 ans et la passion est toujours là. Il n'aura désormais qu'une obsession : être sur les pistes. Toutes ses économies et son argent de poche y passeront.

Samir enchaîne alors les séjours, il skie du matin au soir et retrouve toutes ses sensations. Il propose à la fédération royale marocaine de ski de la représenter aux championnats du monde de Sankt Anton en Autriche et obtient une licence internationale.

Quelques jours avant la compétition, Samir se luxe l'épaule. Il court néanmoins le bras en écharpe. Le résultat lui importe peu... il réussira l'exploit d'être classé.

Maintenant, Samir se lance dans l'aventure olympique. Il se trouve des jobs d'été pour reconstituer ses fonds. Il a 24 ans, il est étudiant, son parcours est atypique : 4e et 3e techno, CAP, BEP, BAC et B.T.S. Aujourd'hui il est licencié en maintenance biomédicale, une formation qu'il effectue à Paris et qui reste rare en France ce qui explique pourquoi il ne pouvait pas s'installer dans une région montagneuse, où il aurait pu se consacrer plus facilement au ski. C'est donc à côté de ses études, qu'il enchaîne les déplacements vers les cimes enneigées pour des entraînements, stages, et compétitions. Tous les week-ends c'est le parcours du combattant: il doit réaliser un certain nombre de points et de bons résultats pour être habilité à participer aux Coupes du Monde et aux Jeux Olympiques.

En novembre 2001, Samir crée avec l'aide de ses amis une association loi 1901 (SACJO) puis en 2003 *Nourrissez Vos Rêves*, pour pouvoir obtenir des subventions car même s'il trouve parfois des sponsors pour une aide logistique, ses moyens financiers restent très limités.

Ce sera malheureusement la seule raison qui l'empêchera de participer aux Jeux Olympiques de Salt Lake city. Suivront les mondiaux de 2003 à St Moritz (Suisse) et ceux de 2005 à Bormio (Italie). Après ces championnats du monde, Samir obtient finalement sa qualification pour Les Jeux de Turin en 2006. Malheureusement une blessure l'empêchera d'y participer. Le coup dur est tel qu'il décide de tout arrêter.

Mais c'est sans compter sur l'aide de ses amis et des lettres d'enfants de sa ville que Samir reprendra le chemin de la glisse en débutant une formation de moniteur de ski. Deux ans se sont écoulés sans la moindre compétition. Les blessures sont dures à cicatriser mais la motivation reste là ! Après quelques entraînements, ici et là, Samir retrouve la voie des courses de ski. Les prochains objectifs sont les Mondiaux de Val d'Isère 2009 et les JO de Vancouver en 2010. Samir espère y emmener des jeunes issus de ses quartiers pour les inciter à croire en leurs projets et ainsi l'accompagner dans le sien."

Chahrazad Belayni, de victime à combattante [773]

"Chahrazad Belayni a été victime d'une agression machiste le 13 novembre 2005 à Neuilly sur Marne. Elle a été brulée vive par un jeune homme éconduit. N'écoutant que son courage et ses convictions, la jeune femme après avoir lutté pour vivre, lutte aujourd'hui en faveur du droit des femmes et contre les violences dont sont victimes beaucoup d'entre elles."

"Le jeune rappeur Orelsan fait l'apologie de la violence envers les filles et banalise cette violence dans plusieurs chansons dont "sale pute" avec des paroles ignobles. Ce n'est pas un artiste en devenir mais un criminel en puissance. Loin de le présenter comme un danger public, les médias lui déroulent le tapis rouge. Il a déjà *fait* plusieurs émissions de télé, radios de grande écoute. Le Printemps de Bourges lui offre une consécration : "le choc de l'année dans le rap français". Aux yeux des ados, c'est déjà un héros. Les médias peuvent-ils invoquer la liberté d'expression ? Mais à qui profite la liberté d'expression ? Aux violeurs, aux agresseurs, aux criminels ? Comment les médias abordent-ils la liberté d'expression avec ceux qui font l'apologie du nazisme ou des crimes racistes ? Pourquoi tant d'indulgence, voire de complaisance, avec les crimes sexistes ?

(La journée de la jupe)

En France, une femme meurt tous les trois jours sous les coups de son compagnon. Le film *la Journée de la jupe* rappelle que les filles ne peuvent pas sortir en jupe sans risquer d'être violées. A force d'entendre " elle l'a bien cherché ", elles finissent par se considérer comme coupables si elles subissent un viol. Et les garçons sont déculpabilisés. Les juges qui envoient les jeunes violeurs en prisons ne savent plus quoi faire pour qu'ils aient conscience de leur faute. Il est temps que les médias prennent leurs responsabilités. Non, on ne prend pas la chanson au second degré quand on est adolescent et que de grands médias vous disent qu'Orelsan est un artiste. Les parents ne peuvent pas grand-chose face à ce discours médiatique que leurs enfants biberonnent.

Qu'allons-nous dire à nos filles ? Faudra-t-il les cloîtrer à la maison pour leur éviter cette brutalité rendue banale par ces *artistes* ? Il est temps que les médias accordent plus de la liberté d'expression aux artistes prônant le respect des filles et des femmes qu'aux criminels. Il n'est pas question ici de *bien pensance* ou de pudibonderie mais de mise en danger de la vie de nos filles. Ne caricaturez pas cette action en un affrontement entre des féministes hystériques et artistes incompris. Demain, chaque fille peut être la victime d'un de ces garçons dopés aux médias pour considérer la violence envers les femmes comme *normale*. Messieurs, signez cet appel ! Et ne nous contentons pas de censure et de répression. N'oublions pas cette phrase de Victor Hugo: "celui qui ouvre une porte d'école ferme une prison".

---

[773] extrait de la présentation par le groupe des amis de Chahrazad Belayni sur Facebook

Pionnières

(novembre 2008)

Version Fémina*, le magazine qui accompagne les quotidiens régionaux du week-end, propose l'élection de la femme qui fait bouger les choses. Parmi les nombreuses candidates à travers toute la France, nous avons choisi de vous présenter Aïcha Ramdani à Vaulx-en-Velin, Isabelle Mananga à Evreux, Anca Midoux Papa-Radu à Grasse et Ouafa Mockbel à Chalon-sur-Saône.*[774]

Ouafa Mockbel

"*Choquée*". C'est le terme qu'emploie Ouafa Mockbel pour décrire son état d'esprit quand, en 1999, alors qu'elle commence à travailler dans le milieu associatif de Chalon-sur-Saône, elle découvre "*la précarité des gens sans ressources*". Ce n'était pas vraiment une surprise pourtant. Parce que la précarité, Ouafa connaît. Née à Alger en 1970, la jeune fille suit une scolarité studieuse, obtient une licence en sciences financières et prépare une formation pour devenir expert-comptable... quand elle rencontre Karim, chef de service à la télévision algérienne. Tout aurait pu se dérouler sous les meilleurs auspices pour le jeune couple. Mais en 1994, suite aux "évènements", Karim craint pour sa vie. Né de mère française, il décide de rejoindre la France pour sa sécurité. Commencent alors pour Ouafa et Karim de longues années difficiles: "*A Alger, on vivait bien, on avait tout ce qu'il faut. Nous sommes arrivés à Chalon avec deux valises et une seule préoccupation : trouver du boulot pour avoir un salaire*". Au début, le couple habite chez les parents de Karim, puis trouve un studio. Le jeune homme enchaîne les petits boulots, des boulots qui n'ont rien à voir avec les responsabilités qui étaient les siennes à Alger. Repartir de zéro.

(Ouafa Mockbel)

(Aïcha Ramdani)

Trois enfants voient le jour, mais Ouafa n'oublie rien. Elle est d'ailleurs confrontée à la population des quartiers, d'abord en travaillant chez un pédiatre, puis au sein d'une association. De là naît sa révolte: "*Je ne m'attendais pas à ce que des gens, habitant en France depuis 30 ou 40 ans, n'aient pas droit à une vie paisible. Ils ont construit la France, travaillé dans le bâtiment, ont été anciens combattants pour la France et ils touchent le minimum, sont isolés, n'ont plus de famille et finissent parfois dans la fosse commune par absence de reconnaissance*". La situation des femmes des "quartiers" interpelle également Ouafa. "*Elles sont en détresse, ne savent pas qu'elles peuvent apprendre gratuitement le français par exemple. Elles ne parviennent pas à éduquer leurs enfants, elles pensent que l'école doit tout faire. Les parents sont restés avec leurs idées d'avant, celles qu'ils avaient dans leur pays avant d'en partir et n'ont pas du tout évolué alors que leur pays d'origine, lui, a évolué*". Dur constat. Mais comme rien ne doit rester sans espoir, Ouafa, avec d'autres, tous

[774] mise à jour janvier 2009 : les lauréates 2009 *Les Femmes Version Fémina* sont Aïcha Ramdani, 2e prix, et Ouafa Mockbel, 3e prix

bénévoles, décide de se retrousser les manches. Elle fonde *Open Café* [775], et fourmille de projets pour faire avancer ces familles, pour les ancrer dans la vie d'aujourd'hui et créer un "*lien social intergénérationnel*". Ateliers, animations, visites à l'hôpital, repas pris en commun, cours d'alphabétisation, exposition... "*Ma plus belle récompense ? C'est par exemple comme lorsque nous avons organisé un barbecue avec des résidents de l'ex-foyer Sonacotra. L'un d'entre eux m'a avoué que c'était sa première sortie en 35 ans. Il y a ces femmes aussi que l'on aide à sortir de leur dépression en leur montrant qu'elles peuvent encore être utiles, qu'elles font partie de Chalon et qu'elles sont des citoyennes à part entière*". C'est peut-être cela la solution de l'intégration.

Aicha Ramdani

Présidente de l'association *Frameto*, Aïcha Ramdani favorise les échanges entre les générations au travers de nombreux projets sociaux. Enfant du quartier Voltaire de Vaulx-en-Velin, elle a longtemps observé ses petits frères "rouiller" en bas des immeubles, faute de mieux. Son vécu la pousse à prendre bénévolement les rênes de l'association Frameto et depuis 10 ans elle manie l'anti rouille à la perfection. Elle a fait de l'accompagnement scolaire et des échanges entre habitants du quartier son cheval de bataille.

"*S'il y a échec scolaire il n'y a pas d'évolution possible dans l'échelle sociale. L'association fait appel à des étudiants de l'Ecole nationale de travaux publics pour aider les collégiens en difficulté. C'est aussi une façon pour les jeunes du quartier de s'extérioriser en découvrant l'autre*". La trentaine dynamique, elle est à l'écoute des besoins de la population locale et cherche à l'impliquer au travers de nouveaux projets afin que "*lesgens soient acteurs à part entière et pas seulement consommateurs"*. Elle ajoute : "*Des sorties culturelles familiales, des camps de vacances ou des cours de sport entre mères et filles sont des instants de partage et de dialogue dans les familles*". La jeune femme a également réussi le pari de mettre en place un groupe de parole pour adolescents, animé par un psychiatre. Prochain défi : impliquer davantage les pères dans leur relation avec leurs enfants.

Isabelle Mananga

Un peu partout fleurissent ces commerces "ethniques" et les femmes noires y accourent à la recherche de produits qui éclaircissent la peau. Isabelle Mananga est consultante en communication marketing interculturel dans les secteurs de la beauté et de l'alimentation. A Evreux où elle habite, des femmes lui ont parlé des accidents de santé que ces produits avaient pu provoquer : brûlures de peau, eczémas, diabète, insuffisances rénales ou même cancers.

Aujourd'hui, elle alerte : " *Pour vos produits cosmétiques, allez en pharmacie, surtout n'achetez pas dans le ghetto*". Ses interventions répétées auprès de la Direction générale de la concurrence, de la consommation et de la répression des fraudes n'aboutissaient pas. Impossible d'agir en tant qu'individu. Elle a donc créé une association, *Label beauté noire*[776], avec les victimes de ces produits dangereux et elle l'a basée au quartier de la Madeleine à Evreux. L'association agit d'abord en prévention. Ses sessions d'information rencontrent partout un énorme succès. Elle est sollicitée dans toute la France, à Marseille, à Toulouse, à Paris,... mais elle tient à ce que l'association reste domiciliée dans ce quartier dit "sensible" d'Evreux où elle est née en 2004. La présence de *Label beauté noire* à la Madeleine apporte aux habitants du quartier une fierté lorsque les équipes de télévision ou les journaux nationaux débarquent.

Label beauté noire travaille avec des professionnels de la santé, des médecins, des pharmaciens. Ensemble ils ont mis en place une charte de qualité qui devra permettre une traçabilité et une certification des cosmétiques dédiés aux peaux de couleur. Le lancement de cette charte est prévu pour mars 2009 à l'occasion d'une journée d'information organisée à l'UNESCO. L'association a développé des partenariats avec le service dermatologique de l'Hôpital Saint-Louis

[775] Association *Open Café*, 06.34.59.17.98, open-cafe.asso-entraide@hotmail.fr
[776] *Label beauté noire*, 06.32.27.72.19, manangaisabelle@yahoo.fr

ou de l'Hôpital Bichat à Paris, avec l'*Agence Française de sécurité sanitaire des produits de santé*. Les pharmacies qui adhèrent à la démarche distribuent désormais des crèmes de soins, maquillage, adaptés aux peaux métissées et noires. Dés que *Label beauté noire* aura reçu l'agrément national en tant qu'association de consommateurs, elle pourra engager des recours.

(Isabelle Mananga)

(Anca Midoux Papa-Radu)

Aux femmes noires qui se disent discriminées par la couleur de leur peau, Isabelle Mananga démontre par sa seule présence fière et digne que l'on peut réussir et vivre sereinement en assumant son identité. Elle n'hésite pas à dire : "*Pour toutes ces femmes. la meilleure des thérapies est de me voir*". Isabelle Mananga n'a pas une seule fois de sa vie eu l'idée de se blanchir la peau. Fière et digne !

Anca Midoux Papa-Radu

Avoir un axe et s'y tenir. Aucune devise ne caractérise mieux Anca-Sonia, de son vrai nom Anca Midoux Papa-Radu, que celle-ci. Voilà quinze ans que cette Roumaine d'origine, et grassoise d'adoption, a réalisé son rêve d'enfance : fonder sa propre Académie des beaux-Arts. Un espace de création où chacun exprime librement sa réalité, au sein d'une structure établie. "*C'était mon souhait depuis l'âge de 9 ans*", avoue-t-elle. Loin d'un art rigide et étri de contraintes qu'on luie enseignait petite fille aux Beaux-Arts de Bucarest, l'artiste peintre ambitionne de "*tirer les gens vers le haut en les amenant à comprendre le sens de leur art, sans les juger*". Arrivée à Grasse en 1992 pour suivre son mari, la jeune femme de 23 ans ne possède alors ni argent ni connaissance de la langue française. Elle mobilisera pourtant toute son énergie pour concrétiser son projet de toujours : démarches entreprises auprès de la mairie, organisation d'un premier atelier de dessin dans un garage de 10 m2... A peine un an plus tard, elle inaugure l'*Académie Anca-Sonia*, de son nom d'artiste. Aujourd'hui, plus d'une centaine d'élèves de 16 à 60 ans suivent des cours de dessin, de peinture, de modelage ou d'histoire de l'art dans une ancienne parfumerie de 500 m2, aux odeurs douceâtres de vieux bois. Depuis deux ans, Anca-Sonia a réussi l'exploit de créer une école primaire, agréée par l'Education Nationale. Dans son établissement, 11 élèves de 5 à 11ans suivent un cours unique, entre cours traditionnels le matin et cours d'art l'après-midi. A 40 ans, cette maman de deux enfants de 13 et 6 ans, aujourd'hui remariée, n'a pas pour autant délaissé sa vie d'artiste. Elle peint toujours autant, la nuit le plus souvent. "*Heureusement, je récupère vite*", confie-t-elle en souriant. Son prochain rêve ? Ouvrir une grande école, avec collège et lycée. Nul doute qu'elle trouve les moyens d'y parvenir.[777]

---

[777] d'après http://www.femina.fr/leprixlesfemmesversionfemina/8e-edition/ avec le concours des quotidiens régionaux

La ville pionnière

(Saint-Quentin en Yvelines**,** mars 2008)

En janvier 1999. TF1 diffusait un reportage stigmatisant Trappes, "*la ville au taux de criminalité le plus élevé des Yvelines*". Au même moment, un jeune comédien, **Jamel Debbouze**, enfant de Trappes, cassait la baraque à *la Cigale* et son copain, **Nicolas Amelka**, révèlait toute l'ampleur de son talent sur les stades de football. Derrière les désormais stars de la cité, il y a de remarquables parcours de jeunes de Trappes ou des six autres communes de la Ville Nouvelle de Saint-Quentin en Yvelines.

Cette ville est devenue au fil des ans un bouillon de cultures, le ferment des expressions nouvelles (hip hop, improvisation théâtrale, slam, afro-jazz, ...). Ses entreprises, phares de leur secteur, s'ouvrent à la diversité par des initiatives innovantes dans le recrutement ou le parrainage. SQY n'est pas qu'une ville nouvelle. Elle est en 2008 une ville pionnière de la France nouvelle.

Suivez le guide...

Préambule : les talents fâchés de la planète Trappes

"*78 sur mon torse, on rêve de Porsche, on rêve de fée fée... quand je prends le micro, les banlieues se lèvent lèvent...*"

Laouni Mouhid (alias La Fouine), est né en 1981 à Trappes dans une famille de huit enfants (père ouvrier marocain). Toute son enfance se passe à Trappes. Pour lui, 2003 est une grande année : lui qui s'adonne au rap décroche un contrat chez Sony, lui qui est un pur produit du 7-8 est embauché par la mairie de Trappes en tant que médiateur. Cette même année, il se marie et accueille avec bonheur la naissance de sa fille Fatima. Quelques passages télé plus tard dans des émissions à forte audience et le voilà propulsé star du rap français. En 2008, sort la mixtape *Capitale du crime*, en l'honneur des mecs d'en bas qui lèvent les drapeaux de la cité.

Les joyaux de la Couronne, acte 1

Scène 1 : Fernando Paulino reconnaît "*avoir eu la chance de faire de beaux chantiers*" : le musée d'Orsay, le musée du Quai Branly, la Bibliothèque Nationale de France, le Stade de France... Le Stade est son plus beau chantier, celui où il a pris le plus de responsabilités. Entré il y a 34 ans comme manoeuvre chez Bouygues, il se souvient de la construction de *Challenger*, le siège de l'entreprise à Guyancourt, il est aujourd'hui Directeur Adjoint Maîtrise à Bouygues Bâtiment Ile-de-France. Il se souvient comme si c'était hier du Stade de France. Il supervisait 18 chefs d'équipe et 220 compagnons. Le Stade de France, c'est un vrai symbole pour lui, d'origine portugaise,

comme le sont aussi Domingo, José,... et la majorité des Chefs de l'entreprise, tous arrivés comme manoeuvres et avec aujourd'hui les plus hautes responsabilités dans la Société.

Scène 2 : "Les Chefs" ont suivi récemment une formation à la diversité culturelle, avec **Hamida Namane** et Guy Didier, dans l'objectif d'accueillir au sein du Groupe de nouveaux compagnons issus des quartiers. Leurs parcours personnels les rendent plus à l'écoute, plus attentifs et ils sont persuadés que certains jeunes, débutant aujourd'hui dans le Bâtiment, deviendront demain de "grands bâtisseurs".

(La Maison de la Poésie à Guyancourt, la ville qui a eu longtemps pour maire un poète, **Roland Nadaus**, et qui compte 43 lieux-dits portant un nom de poète)

Bouillon de cultures, acte 1

Scène 1 : C'est en 1993 qu'a été créé *Déclic Théâtre*, compagnie théâtrale dont l'essentiel des activités est axé autour de la pratique de l'improvisation théâtrale. Depuis quinze ans, elle effectue un travail de terrain: les écoles, les quartiers, les associations, les entreprises... et s'adressent à tous les publics, en particulier les plus défavorisés, pour qu'ils y trouvent un espace de parole, une voix, une reconnaissance. En 2001, *Déclic* a créé *la Marmite*, la Maison de l'Action et de la Recherche autour du Match d'Improvisation Théâtrale et son Enseignement. *La Marmite* est basée à Trappes, avenue Stalingrad.

Scène 2 : Le cha-cha, la rumba la salsa sont nées à Cuba, ont grandi à New-York avec les immigrés "latinos" avant de connaître en France le succès que l'on sait, particulièrement pour la salsa, moins académique, plus libre, ensoleillée. A Saint-Quentin en Yvelines, les danses latines et caraïbes rencontrent un grand succès. On peut danser latin à Elancourt (*Ecole Gérard Corinne*), à Guyancourt (*Art Cadanse*), à Montigny (*Carnet de bal*), à Voisins et à la Verrière (*ABC Danse Genetay*).

Des étoiles dans la cité, acte 1

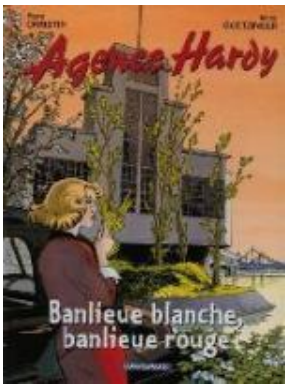
Scène 1 : Né le 18 juin 1975 au Maroc, arrivé à l'âge de quatre ans à Trappes, **Jamel Debbouze** était connu dans le quartier pour sa tchatche. C'est arrivé jusqu'aux oreilles de Papy du *Déclic Théâtre*, qui engage le jeune Jamel dans sa Compagnie. En 1995, Jamel entre à *Radio Nova*, en 1996 à *Canal Plus*. En 1999, il triomphe sur scène pour son premier one-man-show. C'est le début d'une belle carrière, grâce à *Déclic Théâtre*, découvreur de talents. Car il n'y a pas que Jamel, il y aussi Sophia...

Scène 2 : Cellule de crise à l'école maternelle du Petit Prince, la maîtresse des Moyens s'est refroidi la cervelle. La directrice organise le soutien psychologique des parents d'élèves. C'est l'histoire grinçante, loufoque, déjantée... et au final, hilarante, que **Sophia Aram** a racontée tous les soirs ou presque depuis décembre au public du Théâtre de dix heures (à 22 heures). Sophia Aram est une ancienne élève du Lycée de la Plaine de Neauphle. Son *one-woman-show* a fait pleurer de rire les spectateurs parisiens.

Bouillon de cultures, acte 2

Scène 1 : L'histoire officielle de ***Black Blanc Beur*** a commencé en 1984 à SQY. Dans un parking souterrain de la ville, 800 jeunes de 16 à 21 ans ont été invités à un concours de "danse urbaine" (hip hop). Depuis, BBB, c'est un répertoire d'une vingtaine de pièces chorégraphiques et plus de 1000 représentations, en France et à l'étranger. Mais la Compagnie mène aussi un travail de fond dans la ville où elle est née. Fin février 2007, une "nébuleuse" de 50 à 60 jeunes de la ville, en majorité des filles, s'est engagée, sous la conduite de **Iffra**, chorégraphe, dans une création artistique (danse hip hop, théâtre). La création *La chambre de Sindy* peut maintenant être présentée au public. Elle le sera le 8 mars 2008 dans le cadre de la Journée de la femme. Dans les Yvelines, BBB constitue, avec le soutien de l'ADIAM 78, un pôle professionnel de danseurs hip hop de qualité et les tournées locales, nationales, internationales se multiplient. C'est ainsi que le spectacle *Contrepied* (l'itinéraire de deux gamins qui rêvent de football), créé en 1990, vient d'être repris (recréé) pour être présenté à St Polten en Autriche du 19 au 26 avril 2008.

Scène 2 : Au Sénégal, le sabar est une tradition de fête. Des percussionistes ("sabar" est aussi le nom du tambour, le principal instrument) lancent des rythmes que des danseuses vont interpréter au milieu de la piste, avec des déhanchements "endiablés" (des roulements fessiers). Très prisé dans les discothèques branchées de Dakar, le sabar, à l'instar du mapouka ivoirien, a provoqué quelques remous médiatiques ces derniers mois, en soulevant la réprobation des tenants de l'ordre moral. Il faut dire que la pudeur n'a plus sa place dans les formes les plus osées de cette danse que les Sénégalais appellent leumbeul. Le ***Sabar Ring***, à SQY, est assez éloigné de cette polémique. Il est le fruit de la rencontre entre deux univers musicaux : celui des percussionistes du Sénégal et celui du jazz. *Sabar Ring* est né en mars 2007 au *Festival Banlieues Bleues*.

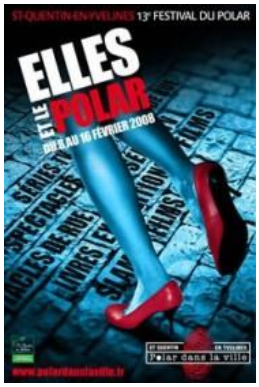


(dessin **Annie Goetzinger**, exposition février 2008 à Montigny)

Des étoiles dans la cité, acte 2

Scène 1 : Les parents martiniquais de **Nicolas Anelka** se sont installés à Trappes. Nicolas est né en 1979. En 1987, René Obstoy crée une école de foot dans le quartier. Il sera le premier entraîneur de Nicolas, huit ans. "*Tout lui était facile dans le toucher de ballon*, raconte-t-il, *les contrôles, les déviations, les amortis. Il avait toujours le geste juste*". Et tous les soirs, Nicolas tapait la balle avec ses copains, square Van Gogh. A 16 ans, il est pro au PSG. Il explose ensuite à Arsenal. Nicolas Anelka, l'enfant de Trappes, est devenu une étoile dans le firmament du foot.

Scène 2 : Tamara est aussi d'origine martiniquaise mais élevée à Trappes. Enfant, elle n'avait qu'une passion, la danse. Elle grandit au son du zouk et du rythm'n blues. Pendant des heures chaque jour, elle se donne corps et âme à la danse, commence à écrire des mélodies et ses premiers textes. Mais se produire en public est difficile, elle est trop "shy" (timide). Sa mère rêvait d'elle en Miss France. Elle rencontre un producteur montréalais qui lui donnera confiance en elle. Elle s'appellera **Shy'm**. Elle interprète *Femme de couleur*, le single va cartonner. Dans "Victoire", elle raconte son parcours, sa passion, sa détermination. La Tam de Trappes ne sera pas Miss France, elle sera plus que ça, elle sera une star.



(festival *Polar dans la ville*, le temps fort culturel de SQY, février 2008)

Les joyaux de la Couronne, acte 2

A Saint-Quentin en Yvelines, Bouygues Bâtiment Ile de France est une "entreprise citoyenne". En septembre 2006, des responsables de l'entreprise sont allés rencontrer cent jeunes de Clichy-sous-Bois et de Montfermeil. Au programme : entretiens de recrutement et présentation des métiers de *Bouygues Construction*.

Les jeunes étaient enthousiastes. Un an plus tard, une trentaine de cadres de l'entreprise se sont engagés bénévolement à parrainer des lycéens du Lycée de Clichy-sous-Bois, de toutes les sections, de tous les âges (de la seconde à la terminale) et des deux sexes (même si la majorité des filleules sont des filles). Après six mois de parrainage, l'expérience s'avère tout à fait concluante.

Eux aussi vont suivre une formation à la diversité (avec Hamida Namane et Guy Didier) en avril 2008. Chez les jeunes comme chez les adultes, chacun a fait un chemin vers l'autre et l'enthousiasme est partagé. La Couronne parisienne a de nombreux joyaux insoupçonnés. Et cela, l'entreprise de Saint-Quentin en Yvelines (Guyancourt) le sait plus que d'autres.

Saint- Quentin en Yvelines, tableau final

Scène 1 : Sur son chantier, **Fernando Paulino** a la sagesse de l'expérience. "*Ce sont des équipes unies qui font de grands chantiers. Une équipe unie, elle est forte en tout*". Il sait que le recrutement est le chantier majeur de son Groupe. Jamais Bouygues n'a connu de tels besoins. Pour attirer de nouveaux talents, les initiatives les plus variées fleurissent. Le recrutement sera aux couleurs de la diversité et de la mixité.

Scène 2 : **Nicolas Anelka**, 28 ans, a créé l'évènement du mercato d'hiver en passant de Bolton à Chelsea et sur le terrain... contrôle de la poitrine, sombrero et demi-volée du gauche pour conclure en puissance. Face à l'Ukraine, sa présence a été déterminante en équipe de France.

Scène 3 : **Jamel Debbouze** est maintenant dans la rubrique people. Le 7 mai, l'acteur épousera la journaliste Melissa Theuriau. Mais il a toujours un héros, sa mère.

Scène 4 : Du haut de ses 22 ans, **Shy'm**, la femme de couleur, prépare son deuxième album au Canada. Elle fait toujours du sport. Elle est un peu hyperactive sur les bords. Elle va revoir les films qu'elle a aimés quand elle était petite : "Couleur pourpre", "Racines" ... Son héros ? Sa mère.

Scène 5 : Le 1er mars, **Sophia Aram** était l'invitée de Ruquier dans "On n'est pas couché". Les Français ont besoin de rire en découvrant les nouvelles battantes du rire, analysait récemment le Figaro. "*J'ai l'impression que je participe pleinement à un mouvement*", dit la jeune humoriste de Trappes. " *Récemment, à la fin de mon spectacle, j'ai entendu une personne dire: "et en plus, elle est jolie". J'ai trouvé cette réplique un peu réductrice mais elle m'a fait plaisir*". L'humour est devenu le relais d'un certain féminisme.

Scène 6 : A Trappes, à La Merise, **Black Blanc Beur** participe au festival ***Regards de femmes*** du 8 au 16 mars 2008 : films, débats, cirque, danse... On pourra y voir *la Chambre de Sindy*, la création des jeunes de la ville. Le *Sabar Ring* sera le 17 mars 2008 sur la Scène Nationale du Théâtre de Saint-Quentin en Yvelines.

Tous les talents sont dans la cité.

Clés de sol

(octobre 2011)

Ils sont nés dans la haute vallée de la Bruche ou en Kabylie, sur les hauts plateaux du Mexique, en Franche-Comté ou au Bénin, dans les Vosges ou en Anatolie, peut-être même à Strasbourg ! Ils sont hommes, femmes, jeunes ou plus âgés, médecins, animateurs, postiers, artistes, et même sans profession, certains longtemps sans domicile fixe, d'autres un temps sans papiers. Ils ont grandi dans une religion, chrétienne, musulmane ou juive, ou sans religion, ont pris un engagement politique ou pas. Quelques uns ont réussi rapidement, d'autres ont galéré longtemps avant de se poser. Ils vivent seuls ou en famille, ont fait de belles rencontres ...et aussi des ruptures. Chacune, chacun d'entre eux à sa manière a créé, inventé, saisi une opportunité et l'a fait fructifier, en solitaire, rarement, en association le plus souvent, avec le soutien des institutions aussi.

Solidaires !

Ce petit livre[778] n'est pas un traité ni un essai, ni un roman. Il se veut simplement le reflet, incomplet, certes, mais signifiant de ce que des hommes et des femmes peuvent contribuer à tisser des liens dans un lieu donné. Ils ne forment pas un groupe homogène, ne se connaissent pas tous entre eux, mais si l'on cherche un peu, il est fort probable qu'un fil ou même plusieurs les réunit, formant une espèce de filet, de *net,* de réseau. Pour beaucoup d'habitants, souvent parmi les plus démunis, dans la ville, ils sont la personne qui un jour a donné un coup de main décisif, ou un coup de pouce, ou un coup de gueule qui a permis de sortir d'une galère, ou simplement montré que des solutions étaient possibles. Parce qu'ils sont là, la société strasbourgeoise n'est pas qu'un lieu clos organisé par des rapports de force et de domination, mais aussi un espace où la rencontre avec d'autres peut faire sens et améliorer des existences.

Vivre ensemble n'est pas un concept vide ou une expression à la mode. Cette galerie de portraits illustre que malgré la dureté des temps les mots de solidarité, d'accompagnement représentent des réalités à partir du moment où des individus, dans leur histoire, ont fait le choix de ne pas rester seuls et de ne pas admettre que d'autres subissent la solitude.

(Lire la ville © Thifaine Leplat)

Strasbourg, carrefour de routes, est l'espace où ces personnes se sont rencontrées. Ce n'était pas un rendez-vous programmé : les hasards de l'existence, de rencontres, de ruptures, de voyages, ont permis qu'avec elles l'humanité y soit plus humaine et la vie plus viable. C'est aussi un lieu où une municipalité est attentive à ce que ces personnes, ces gestes, ces liens soient reconnus, comme acteurs de la vie sociale dans tous ses aspects, économique, culturel, social.

[778] **Clés de sol***, des Strasbourgeois solidaires*, par Guy Didier, éditions Entre gens, oct.2011, 204 pages, a été édité avec le soutien de la Ville de Strasbourg. Préface de Pierre Greib.

Place de la Bastille un soir de décembre 1983, nous avons vu apparaître sur un carton la formule devenue célèbre par la suite : " La France, c'est comme une mobylette, pour qu'elle avance il lui faut du mélange. " A un moment où la stigmatisation de l'étranger et le repli sur son clocher sont fortement encouragés, ce petit ouvrage pourrait une fois encore contribuer à reconnaître et à faire savoir que la mobilité est porteuse de solidarités !

La plus belle histoire d'amour de Güllü

Soudain un souffle violent. Tout se met à bouger dans la pièce. Güllü se jette sous une table. Elle croit à un tremblement de terre. Lorsqu'elle reprend un peu ses esprits, elle se retrouve complètement seule. Elle voit dans la rue tout le monde courir dans tous les sens. C'était le 21 septembre 2001. Le cours de français que la jeune femme originaire de Turquie était en train de suivre à Toulouse se trouve juste en face de l'usine AZF. En rentrant chez elle, dans sa petite chambre non loin de là, elle découvre sur son lit des centaines d'éclats de verre. Si elle s'était trouvée là...

Jean-Pierre Ringler au-delà du regard

Il avait huit ans lorsqu'un engin de guerre non explosé de la *poche de Colmar* où il habitait alors lui éclate à la figure. Il perd la vue et ses deux mains. C'était en avril 1956. Cet accident l'amènera, 40 ans plus tard, à s'engager dans la lutte contre les mines antipersonnel... Il va entrer alors dans un établissement spécialisé où il réussira d'abord brillamment le Certificat d'études, 1er du canton de Molsheim. Sa scolarité se passera ensuite dans un lycée ordinaire de Molsheim où il passera son bac philo tout en pratiquant des activités sportives de façon intensive. Il a fait de la montagne, un 4000 m dans les Alpes italiennes (le Grand Paradis). Il a skié en compétition. Le slalom se pratique en suivant la voix d'un guide qui effectue le parcours, porte après porte, devant le non-voyant. L'association *Nouvel Envol* qui a son siège à l'Université de Strasbourg a pour but de promouvoir les activités physiques et sportives ou de loisirs auprès d'enfants, d'adolescents et d'adultes déficients intellectuels, atteints de troubles psychiques ou en situation de handicap.

Michèle Boehm, coeur de ville

Il est neuf heures ce matin-là. Il pleut. Nous sommes en février. L'hiver est bien long depuis novembre. Jeanne a ouvert la porte en bois sculpté, à gauche du grand bâtiment bismarckien de la gare de Strasbourg, au-delà de la verrière. Elle a salué les cinq à six personnes déjà présentes à cette heure-là, a posé ses deux sachets en plastique où sont toutes ses affaires, s'est assise à la table, a bu le petit café qu'on lui a proposé, a mis sa tête entre ses mains et s'est endormie là. La nuit dans la rue a été longue sans sommeil. La pièce est bien chauffée. Ici, on se sent bien, en sécurité, en humanité. Nous sommes au Point d'Accueil Solidarité de la gare, qu'anime Michèle Boehm.

Jean-Luc Kaneb, la vocation de l'animation

" La pauvreté n'est pas une fatalité " affirme Jean-Luc en proposant au *jeune, pauvre et sans boulot* un contrat : agir et réagir. Pour transmettre l'envie de se battre, rien de mieux que de commencer par un théâtre-forum où on instaure le débat et, en utilisant le langage populaire, on apprend les valeurs républicaines et à partir de là, les moyens d'agir : l'entraide, l'éducation. Les initiatives de la *Maison des Potes* sont entrées dans la programmation du *Mois de l'autre*, initiative du Conseil régional pour développer la tolérance auprès des jeunes Alsaciens. Jean-Luc Kaneb apprécie cette occasion de faire connaître son action bien au-delà de son quartier de la Meinau. Il a conscience de posséder un certain charisme, une facilité à s'exprimer en public. Il n'a pas sa langue dans sa poche et il en fait un atout pour ses actions solidaires.

Abderrahmane Merah, le Neuhof au coeur

Dans la famille, on a tous un esprit solidaire, on s'engage dans la vie citoyenne de son quartier, de sa communauté, de sa ville... La famille Merah avait quitté le centre ville de Strasbourg pour le quartier du Neuhof où les appartements étaient neufs, avec le confort moderne. La rue de Ballersdorf n'avait pas du tout dans ses premières années la mauvaise réputation qu'on lui a connue par la suite. M. Merah est quelqu'un qui peut raconter l'histoire du quartier mieux que n'importe qui. Il a tout connu, les nouvelles constructions, les nouveaux habitants successifs, les dégradations, les tentatives de réhabilitation, jusqu'à aujourd'hui...

Abderrahmane Merah me montre par la fenêtre le quartier qui change. Face à la cuisine, il y avait auparavant une grande prairie où chaque été se déroulait la fête du Neuhof et chaque hiver s'y installaient les chalets de Noël. Aujourd'hui, c'est le chantier en construction d'un nouveau quartier, avec des maisons et de petits immeubles bas. Il est fini le temps des grandes barres. Dans l'Allée Reuss comme dans tout le Neuhof, on a détruit beaucoup de grands immeubles ; on a aéré le quartier ; des rues ont disparu, comme la rue de Ballersdorf ; d'autres rues sont nées.

Liliane Huder sur les traces de Paulette

Etre présidente ? "Je ne savais pas, il y a dix ans, en quoi cela consisterait." C'est en fait une lourde responsabilité, qu'elle accepte, parce qu'elle n'est pas seule. C'est avec tous les bénévoles qu'elle trouve la force d'essayer de faire face à toute cette misère. Souvent c'est difficile parce qu'il n'y a pas grand-chose à faire. "Etre humble, on n'est pas Zorro, mais ensemble on peut adoucir leur vie". Lorsque nous avons rencontré Liliane, elle supervisait la prochaine initiative : une pièce de théâtre sur Georges Wodli allait être montée au Palais des fêtes, les entrées et les bénéfices de la buvette iraient au Secours Populaire Français pour financer la solidarité... De métier, Liliane Huder était éducatrice spécialisée. Elle a terminé sa carrière en accompagnant les enfants en souffrance par le biais du service de l'assistance éducative en milieu ouvert de l'ARSEA (AEMO). Elle a aujourd'hui 68 ans. Cela fait 40 ans qu'elle milite. Toute sa vie a été un engagement.

Bravo Aziza !

Isabelle, Antonella, Jamila, Antoinette, Fathy, Saliha et Meriam les accueillent, on se fait la bise, on pose ses affaires dans un coin, on s'installe autour de la grande table, à la bonne franquette. Aziza Chakri est occupée pour le moment avec un jeune étudiant à qui on a dit qu'il serait bien pour son travail en sociologie qu'il puisse voir de près la permanence de l'association *Espoir*. Le mardi, c'est *permanence*. Aujourd'hui, plus de quarante femmes sont venues, des femmes de toutes origines, immigrées, Alsaciennes, qui trouvent là un lieu sympa pour être ensemble, sans activité organisée. "Il n'y a pas besoin de prévoir de sujets de discussion, ils arrivent tout seuls". Les enfants n'ont même pas besoin d'être encadrés. Ils trouvent aussi leurs activités sans déranger.

Monique Maitte, du tag au tag

" Et bien oui, elle reste l'ultime solution, la survie, elle est là ma sauvegarde, la rue. Rue ne me quitte pas", écrit Monique. Sur le bas-côté, Monique Maitte portait toujours sur elle son bien le plus précieux, des carnets griffonnés. Huit ans à la rue, c'est long ! Où dormir, où manger ? où chercher la monnaie ? où parler ? où écrire ?... Monique Maitte ne s'asseyait jamais, ne se couchait jamais. Elle restait debout, allait vers les passants, sur le Faubourg National, son quartier de prédilection. Elle était la blogueuse de la rue, écrivait quelques vers sur un petit papier autocollant jaune, car elle aime le jaune, le collait sur les gens en disant : " Une pensée pour la poète". Monique a inventé la Post-it poésie : "Je signe mes poèmes de mon seul nom Chacun porte en soi une parcelle d'irréductible liberté".

Ringo Weiss, puissance 4

Etre né quelque part, pour celui qui est né, c'est toujours un hasard. Jean-Claude Weiss est né à Belfort en 1967. Ses parents vivaient *dans un bloc*. Pour beaucoup, c'est peut-être banal. Pour Ringo, le nom que reçut Jean-Claude pour sa *communauté*, ce l'était moins, car on ne grandit pas entre quatre murs, avec un voisin au-dessus, un voisin en dessous, lorsque l'on est fils du vent, lorsque l'on est manouche. Etre né quelque part, c'est partir quand on veut, c'est revenir quelque part... A la naissance de Ringo, il s'est passé quelque chose de très grave qui l'a fait naître mort - ou presque, car après un long moment sans oxygénation, le cerveau s'est remis en route laissant cependant le nouveau-né IMC (infirme moteur cérébral). Dés lors, la vie de Ringo Weiss fut un long combat.

La nostalgie d'Erdoğan Öğreten

Est-ce l'âge qui fait cela et le juste sentiment d'avoir connu une vie bien remplie et finalement passionnante ? Erdoğan a un discours toujours empreint de nostalgie. Nostalgie d'Istanbul, des îles des Princes où on peut pêcher à la ligne les poissons de Marmara, des yalı vestiges du temps passé, des terrasses ensoleillées du Bosphore... Nostalgie du temps où on savait encore chanter, à l'Opéra, à la radio, où on donnait les titres des morceaux, ce que plus aucune radio ne fait aujourd'hui. Nostalgie du temps des grands acteurs du théâtre et du cinéma.... Nostalgie du Lycée Saint-Benoît d'Istanbul, où il a appris la langue française et l'amour de cette langue qui a fait de si grands poètes et de si grands romanciers. Nostalgie de Paris, en plein mai 68 ; les traversées de la ville à pied, d'est en ouest, du nord au sud, à cause des grèves, pour retrouver sa fiancée devenue sa femme en décembre de cette année-là. Nostalgie du temps où à Strasbourg, avec les collègues, on refaisait le monde, on imaginait de nouveaux projets, autour d'une bière au café du quartier, le Marais Vert.

Erdoğan Öğreten a toujours eu l'amour de son métier de formateur et le goût des langues et de la linguistique.

Jeannette Wünschel respire pour l'autre

Nous sommes le 26 juin 1974. Les gens font des banderoles : "*on en a marre de vivre comme ça*" ; des slogans apparaissent : "*pas de cité poubelle, une cité plus belle*". Le Maire est invité, mais il n'est pas venu. Une journaliste a fait des articles jusqu'à ce que sa rédaction le lui interdise. La télé en a parlé. Enfin une délégation est reçue par l'Adjoint au Maire. Toutes les *pièces à conviction* sont là, des photos, des témoignages. Les habitants deviennent alors responsables, ils s'engagent, ils se réunissent tous les mardis soir, ils lancent des actions poubelles pour nettoyer les caves, les parties communes. Les HLM prêtent des pelles, des balais, des poubelles, des containers. Un adolescent dit : "Nous voulons vivre une autre vie". Cela devient un mot d'ordre des habitants.

Le 16 octobre 1974, une nouvelle réunion publique est organisée. Les gens apprennent à parler en public. Les personnes se transforment...

Patricia Garcia de Poillerat agrandit le monde

Patricia García de Poillerat montre à nouveau la carte ouverte sur son canapé. " Les gens croient que le Mexique est en Amérique du Sud. Mais pas du tout, c'est en Amérique du Nord. Savez-vous que Mexico est plus proche de Paris que de Santiago du Chili ? ". Elle parle de l'histoire musicale de son pays, de la tradition des chansons romantiques du XIXe siècle puisant dans un répertoire métissé venu de Cuba et de l'Espagne arabo-andalouse. C'est ce qui explique que l'on retrouve le métissage du luth (le oud) dans la musique mexicaine et ces instruments traditionnels, la guitare classique et le quatro, une guitare à quatre cordes... Tous les dimanche sur RBS, de 15 h à 17 h, Patricia et ses amis invitent aux *Rendez-vous du monde*, l'émission interculturelle, proposée par la Coordination des Associations de Résidents Etrangers de Strasbourg.

Le Salon de thé Martine, le point central

Le salon est le point central du quartier de la Meinau. Quand elle s'est installée, personne ne l'a vraiment aidée, "c'est le moins qu'on puisse dire ! ". Aujourd'hui, tout le monde l'encense. Elle est repérée par les élus, les fonctionnaires, les travailleurs sociaux, les associations. Elle a eu, il y a quelques mois, les honneurs de la presse locale, le *7 à NNM* (Neudorf Neuhof Meinau). Sa personnalité fait l'unanimité : " Je suis très attachée aux clients. On apprend beaucoup avec les gens. " Les clients, avec elle, font leur psychothérapie. Martine "gère" la salle. Quand les décibels grimpent trop haut, elle sort son sifflet et le ton baisse très vite.

Les histoires croisées de Regina de Almeida

Née d'une fratrie de huit enfants à Belo Horizonte où elle a passé toute son enfance, Regina de Almeida est venue en France pour apprendre le français. L'Université de Strasbourg offrait déjà la possibilité de préparer un Diplôme universitaire de cinéma et d'audio-visuel. Regina, déjà diplômée de journalisme au Brésil, s'intéressait particulièrement à l'image. Elle pensait ne venir que pour un an et avait trouvé à Strasbourg un emploi de fille au pair dans une famille brésilienne. Au bout de six mois, elle présentait déjà un oral en français devant un jury. Pour apprendre la langue, elle se mettait devant un miroir et théâtralisait des dialogues...

Regina de Almeida est l'initiatrice et coordinatrice des activités audiovisuelles à la Maison d'arrêt de Strasbourg, où elle accompagne l'équipe de télévision qui s'occupe du canal interne, *Planète MAS*. Elle dit qu'elle apprend beaucoup de ces expériences très fortes.

Chaque expérience est une leçon de vie, chaque rencontre une émotion, chaque réalisation une satisfaction, pour les détenus, mais aussi pour elle.

Jeannette Gregori voyage au pays des autres

Les gens du voyage, elle les a découverts par hasard un jour de promenade à vélo à un camp installé à côté de chez elle. Elle s'est arrêtée, a commencé à discuter avec eux. Ils étaient honorés que quelqu'un s'intéresse à eux, leur adresse la parole. Ils l'ont invitée à revenir. Ce qu'elle fit, mais le camp avait disparu. Elle a finalement retrouvé leurs traces. Ils ont accepté qu'elle les photographie. Pour Jeannette, les images doivent avoir un message, refléter des valeurs. Elle a photographié les enfants, en découvrant leur énergie, leur curiosité. L'enfant est roi chez les Tsiganes. Elle a montré leurs regards, leurs rires, leur espièglerie. Elle a révélé la beauté de ces terrains, de ces caravanes, que les femmes décorent avec goût, garnis de bouquets de fleurs. On est loin des idées reçues. Pendant plus d'un an, à chacun de ses temps libres, elle a parcouru les terrains, en Alsace et à Paris. Elle a monté l'exposition *Enfances tsiganes*, sans voyeurisme, avec une grande sincérité.

" Il faut aimer son sujet, dit-elle, ainsi que ceux pris en photos, pour les représenter de manière digne". Jeannette Gregori ne *dérobe* pas ses photos. Elle prend le temps de parler avec les gens, de les rencontrer. Les respecter, c'est aussi ne rien laisser au hasard dans la composition de la photo. Chaque détail compte. La photo doit être belle.

Dominique Leblanc, un compagnon de route

Du Polygone aux cités du Neuhof voisines, il n'y a qu'un pas que Dominique Leblanc a vite franchi en s'impliquant dans l'action du collectif des associations du quartier, mobilisé sur les enjeux de réhabilitation urbaine et de développement social du quartier. De salarié de l'*Association pour la promotion des populations nomades et d'origine nomade en Alsace (APPONA)*, il est devenu salarié du Collectif, autrement dit de l'*Association Populaire des Familles* (APF Syndicale). Coordinateur du Collectif, cela voulait dire à l'époque imaginer de nouveaux outils pour favoriser la participation des habitants au développement de leur quartier. "Mon travail, c'était de leur donner les moyens pour qu'ils puissent bosser." Le 3, rue de Brantôme était une fourmilière d'idées.

Michel Reeber, à la grâce de Dieu

Le 13 avril 1975, la guerre éclate ! Michel Reeber se trouve comme happé par cette guerre infernale. Les combats de rue et les bombardements faisaient parfois 300 morts par jour ; il n'était plus possible de sortir, tout était bloqué, l'aéroport fermé, les routes détruites, le port neutralisé...et pourtant... Michel sortait, et traversait parfois même la fameuse rue de Damas, qui était la ligne de démarcation. Prêtre, il assurait les offices quotidiens dans les quartiers d'Achrafieh avec d'autres confrères. Ce secteur était particulièrement exposé. Les combats et les bombardements se passaient surtout la nuit "J'ai vu des gars et des filles de 15 ans tenir tout un quartier avec les lances roquettes RPG et des mitrailleuses lourdes. " Un autre aspect étonnant de cette guerre civile : " J'ai vu là ce qu'était la ferveur ! Chaque jour en semaine comme

le dimanche, les messes étaient célébrées très tôt, à 6h30. Eh bien, les églises étaient bondées de fidèles, alors que les derniers obus continuaient de tomber. Plusieurs confrères y ont laissé leur vie. Et dire que les miliciens chrétiens participaient aux offices, et déposaient leurs armes à l'entrée des églises. J'avoue qu'avant de partir le matin pour rejoindre les lieux de culte, je me disais : 'à la grâce de Dieu'."...

Est-ce au Liban qu'i" a tout appris ? Mgr Teissier avait raison, il lui fallait cette expérience pour être aujourd'hui le *curé du bon secours*, toujours présent auprès des plus pauvres. Ce qu'il vit, c'est-à-dire de conjuguer à la fois la vie de prêtre, l'engagement social et la recherche scientifique n'a rien d'exceptionnel, pour qui se veut être humblement le disciple du Père de Foucauld et de Louis Massignon.

Myriam Niss, les gens d'abord

Avec les années qui passent, elle se rend compte qu'elle se rapproche de plus en plus... de la proximité. Depuis toujours (ou presque), elle a voulu habiter le quartier-gare de Strasbourg. C'est aussi un quartier de frontière, un peu comme les bords du Rhin de son enfance. C'est un quartier où toutes les couches sociales se croisent. C'est un quartier qui bouge tout le temps, jour et nuit, toute l'année. Myriam Niss a emménagé là en 1990, dès qu'une opportunité s'est présentée, un appartement qui se libérait rue Thiergarten. Elle a vite rejoint l'association des habitants, qu'elle préside aujourd'hui.

L'association donne l'occasion aux habitants de s'exprimer, d'imaginer le quartier plus vert, de défendre aussi son identité et sa mixité sociale. Un journal de quartier gratuit, *Du côté de la Gare*, dont les auteurs sont bénévoles, a déjà une quinzaine de numéros au compteur. Dans son dernier édito, elle écrit : " L'intérêt de ce quartier de passage et multilingue est que s'y côtoient - et se fréquentent !- des jeunes et des vieux, des (pas forcément très) riches et des pauvres, des-qui-mangent-halal et d'autres qui aiment les lardons, des étudiants et des mères de famille, des touristes qui cherchent la gare et des habitués du PMU... Bref, l'identité du quartier-gare s'épanouit dans ses facettes multiples, dans ses mouvements, ses évolutions, ses remises en question... Et avant tout, par ceux qui le font vivre au quotidien. "

Chantal et Philippe Krafft en roue libre

Depuis 1995, Chantal Krafft apprend aux femmes du quartier à faire du vélo. Oui, on dit comme ça en français, on ne dit pas faire du train, de la voiture ou de l'avion, mais on dit faire du vélo. Peut-être parce que lorsque l'on monte sur cet engin, on construit quelque chose, on fabrique soi-même sa vie. Au milieu des années 90, Chantal voit dans le quartier autour d'elle des femmes en demande d'autonomie, souvent immigrées mais pas seulement. Elles étaient en manque de confiance en elles. Elles étaient handicapées pour le travail. Elles ne pouvaient pas accompagner leurs enfants. Avec Joanna conseillère en économie sociale et familiale du centre socioculturel de la Montagne Verte, elles ont une idée : aider ces femmes à monter à vélo et depuis seize ans maintenant, elle n'a plus jamais arrêté cette action. Sa méthode est simple : mettre en confiance. Tout le reste, c'est juste un peu de technique, régler son vélo et sa selle à sa hauteur, mettre la pédale en haut pour donner de l'élan, apprendre à démarrer, apprendre à s'arrêter.

Avec Chantal, on apprend d'abord à démarrer debout sur les pédales, en danseuse. C'est seulement après que l'on peut s'asseoir, et non l'inverse. Chantal doit avoir une bonne forme physique pour courir à côté du vélo. Elle ne lâche jamais tant que la personne n'est pas assez assurée. Une chute serait un traumatisme que certaines ont déjà connu auparavant. Chantal a vu passer le monde entier sur son vélo, le Maroc, l'Algérie, le Brésil, le Chili, Salvador, Haïti.

Saadia Fatmi prend les enfants par la main

A Cronenbourg, Saadia Fatmi a créé *Savoirs partagés* qui s'adresse aux enfants des écoles primaires du quartier. L'association les sensibilise aux métiers d'art et à l'artisanat avec les

interventions de professionnels dans la classe : boulanger, cuisinier, fleuriste, apiculteur, menuisier, mosaïste, verrier, souffleur de verre, potier, coiffeur...

Une vie commencée au Maroc en 1952, une enfance sage en tant que seule fille parmi six garçons et surtout en tant qu'aînée. Une famille traditionnelle de Casablanca avec un père carreleur en usine et une mère effacée, extrêmement effacée, " on la posait là et elle ne disait rien ". Lorsqu'est arrivé le temps de faire un choix d'orientation en terminale, Saadia dit à sa prof de français qu'elle voulait être avocate, pour agir contre les injustices sociales. La prof lui dit que c'est impossible au Maroc pour une femme d'être avocate et que la seule solution serait de partir étudier en France. Mais comment demander à son père de la laisser partir à l'étranger ?

Jean-Louis Hess en courant alternatif

L'antre de Jean-Louis Hess déborde d'objets de toute nature : un téléobjectif soviétique aux allures de kalashnikov qui a passé les frontières à la grande perplexité des douaniers, un appareil photo miniature, grand comme un dé à coudre, avec une pellicule à l'intérieur -et qui fonctionne !-, le coin studio avec tissus de fond d'image et d'immenses projecteurs, le coin salon pour recevoir les visiteurs autour d'une tasse de café, des photos de nus sur les murs, le coin grand bazar digne des plus grandes heures stanbouliotes ou plutôt constantinopolitaines, des souvenirs de voyages justement, d'Ispahan à Katmandou, et puis des livres, des tonnes de livres. Ceux que Jean-Louis apprécie particulièrement de montrer sont des livres d'enfants. Le photographe est pédagogue...

Marinette Gonon en clé de sol

Dans les années 90, Marinette Gonon a croisé le chemin de Caritas... Elle a apprécié la philosophie du réseau qui est de dire : "non pas faire pour mais faire avec ". Ce dont les gens ont d'abord besoin, c'est d'être soutenus, accompagnés pour aller vers l'emploi. C'est de cet esprit que sont nés les projets de "chantiers d'insertion " et qu'on a pu imaginer *Carijou* (Cari comme Caritas et Jou comme jouets).

L'histoire de *Carijou* est sympathique et un peu folle. Caritas collectait et distribuait des jouets en vrac mais les jouets s'entassaient. On avait déjà l'expérience des vêtements que l'on triait et que l'on reconditionnait pour aboutir au final au moins de déchet possible. Le recyclage permet de "tisser la solidarité". Pourquoi ne pourrait-on pas faire de même pour les jouets ? L'idée de *Carijou*, c'est de récupérer les jouets dont les enfants ne veulent plus, de les remettre à neuf et de les vendre à des prix bien inférieurs à des produits du commerce mais d'égale qualité. Une camionnette offerte par Electricité de Strasbourg permet d'assurer la collecte dans toute l'agglomération. Les jouets de *Carijou* sont vendus à qui le veut. Il suffit d'ouvrir la porte du 6, rue Déserte, du mardi au samedi, pour y trouver des peluches, des poupées, des jeux de société,... D'expérience, on trouve ici ce que l'on trouvait en magasin cinq ans auparavant (tant pis pour la mode !), beaucoup de jouets 1er âge, des livres. Les grands-parents sont les premiers à franchir la

porte mais les collectionneurs viennent aussi à la recherche d'un article particulier introuvable ailleurs. A Noël, les bons d'achats permettent d'offrir des étrennes à bon marché.

Jeanne Maurer, la chronique du siècle

" Il faut beaucoup de courage à des mères de familles nombreuses - 6, 8, 10 enfants - pour apprendre à parler, à lire et à écrire une langue étrangère, mais quelle victoire lorsqu'on arrive à lire un petit texte ! " Deux fois par semaine, les femmes vont travailler le code de la route avec persévérance. Chaque réussite à l'examen est une victoire... Jeanne Maurer, 94 ans, ouvre avec précaution le registre où sont inscrites depuis des années les noms et les coordonnées des participantes...

" Nos rencontres sont très amicales. Nous sommes toutes des mères de famille. Ensemble nous apprenons à respecter nos différences et essayons d'être tolérantes. Nous partageons les soucis, les joies de chacune. J'ai été très touchée de sentir la part que le groupe a pris à mon épreuve lorsque j'ai perdu mon mari. Un bon nombre de personnes de Hautepierre sont venues m'entourer à l'église et me témoigner une amitié...Je rencontre les maris dans la cour, nous faisons la causette et j'ai parfois droit à des bisous ! "

Albert Luther in persona

C'est le 29 mai 2011, les *Gospel kids* chantent en couleurs au Palais de la Musique et des Congrès de Strasbourg... Le pasteur voit le résultat du travail accompli : les enfants ont appris la liberté, l'unité, le respect, la paix et la tolérance ; ils ont élargi leur horizon en interprétant des chants africains aussi bien que des compositions en français. Le chant est une fenêtre ouverte sur le monde "Chanter ensemble malgré les différences physiques ou de culture permet d'apprendre à s'écouter et à s'aimer les uns les autres !" apprécie Albert Luther....

Depuis dix ans, note le pasteur, les changements dans le quartier qui vient de fêter ses quarante ans sont très positifs. Quelques mois après son arrivée, dans le gymnase voisin une bombe artisanale avait explosé le 31 décembre, ce qui avait causé un traumatisme. Aujourd'hui, on sent une aspiration à la solidarité et à l'entraide. La moitié des dix-sept mille habitants de Hautepierre ont moins de 25 ans. Et c'est des jeunes que vient l'exemple. Ils chantent. Ils chantent ensemble.

Arlette Bleny, une voix

Arlette Bleny est une hyperactive. Cela peut poser des problèmes parfois, convient-elle, à certains collaborateurs, mais il faut faire avec, c'est sa marque de fabrique. A côté de ça, elle n'est pas dirigiste, elle a un sens de l'écoute extraordinaire. C'est bien simple : à *Porte Ouverte*, si quelqu'un a une idée, on fera tout pour la réaliser. Une ancienne salariée de l'association a dit un jour publiquement que nulle part ailleurs, elle n'aurait pu trouver cette chance de réaliser ses idées, qu'ici on lui a fait confiance a priori et qu'ensuite, elle a pu voler de ses propres ailes. Cela, c'est plutôt la marque de fabrique de l'association. *Porte Ouverte*, ce sont les idées ouvertes, toutes les idées sont bonnes !... Le logo de *Porte Ouverte*, ce sont des enfants qui rient ; c'est une photo des années 80 ; aujourd'hui, Arlette sait ce que sont devenus ces enfants ; certains amènent maintenant leurs enfants à l'association.

Francis Kern, un pionnier

Ces années-là sont printanières. " Le printemps est inexorable " (Pablo Neruda). Francis Kern me montre cette carte postale en noir et blanc qui réunit Salvador Allende et Pablo Neruda. Oui, la gauche peut gagner ! En mai 81, la rose entre au Panthéon. Au 101, grand'rue à Strasbourg, siège de l'Association de promotion de l'information et de l'expression locales, sous le regard attentionné du sage Sager, la galaxie de la gauche de la gauche devient autogestionnaire,

régionaliste et écologiste, bref alternative. Se prépare-t-elle aux responsabilités ?... Le développement durable des territoires, la coordination des acteurs, l'entrepreneuriat collectif dans les structures de l'Economie sociale et solidaire, au nord et au sud, est aujourd'hui au centre des activités d'enseignement et de recherche du Professeur Kern et de son engagement associatif... A Strasbourg, l'économie sociale et solidaire a des racines très profondes.

Max Disbeaux, hors les murs

Que de belles rencontres Max Disbeaux a pu faire par son activité de réalisateur et *développeur* ! A Sainte-Odile, le père Koehler qui fait passer aux visiteurs de ce site mythique son enthousiasme de faire vivre l'esprit sacré du lieu. A l'Espace Django Reinhardt au Neuhof où le 19 mai 2011, il animait un atelier participatif sur la culture de paix et les nouveaux outils internet... . Max est un *réalinateur* (le mot est de lui : un réalisateur qui crée du lien social). Dans chaque ville où il est passé, il s'est créé très vite un réseau, entre animation et réalisation. Mais ici à Strasbourg, c'est encore différent, plus fort sans doute. Max est devenu un vrai Strasbourgeois. Strasbourg n'est-elle pas la ville des routes ?

Marguerite Zabern-Keck, une enfance dans la guerre, une vie, deux passions

C'est sûr, un jour, elle écrira cette histoire. Cette enfance au milieu des bombardements. L'exode. Le courage d'une mère. Les faits de résistance. Cette foi en Dieu qui permet l'héroïsme. Elle aurait dû s'appeler Colette si l'état-civil allemand n'avait pas préféré Marguerite, un prénom traduisible en hochdeutsch. Elle aurait pu mourir à la naissance lorsque sa mère accoucha seule d'une petite fille prématurée sans un miracle, le premier d'une longue série...

Marguerite Zabern a pris la plume pour raconter sa vie professionnelle : 43 ans, salariée de la Caisse Régionale d'Assurance Maladie : d'abord en tant que secrétaire médicale puis en tant qu'infirmière. C'est le 1e octobre 1950, à l'âge de 17 ans, qu'elle a fait son entrée dans le service du Docteur Entz, un véritable père pour elle, devenue orpheline, et son service était une nouvelle famille. Les Hospices Civils, c'est une ville dans la ville, un peuple dans le peuple... Marguerite Zabern raconte avec beaucoup d'humanité les anecdotes chaleureuses de son travail auprès des personnes hospitalisées et au côté de tous ces professionnels (médecins, infirmiers, aides-soignants,...) qui forment un ballet magique au service des malades. 1968 a été l'année de la chance, au temps des barricades. Marguerite apprend que des bourses d'études peuvent être accordées pour devenir infirmière. Le rêve d'enfance pouvait enfin se concrétiser pour elle qui, à l'âge de dix ans, faisait des injections à sa mère asthmatique.

Mina El Bakali, l'art en entrée libre

Mina pose un regard décalé sur sa ville. Les trottoirs humides sont si beaux après la pluie. L'Eglise Saint-Paul se dresse vers le ciel en surplombant les bras de l'Ill. Le tram donne une chaleur indicible à la rue. Il transporte des silhouettes. Tous les matins, elle vient de son village du Ried qui connut tant de batailles. Elle prend sa petite voiture pleine de choses et d'autres. Sa voiture

est un atelier d'artiste. Indispensable ! Mina est d'ici. Elle expose dans les restaurants, ... au milieu des tartes flambées et des verres de sylvaner...

De victoire en victoire, parfois aidée par une drôle de chance - ou un destin peut-être !-, Mina El Bakali est devenue ce que depuis toujours elle a voulu être, une artiste plasticienne. C'est le mythe à Mina ! " J'avais coulé, j'ai essayé de me relever, j'étais toujours en rattrapage, mais au fond de moi, j'ai toujours su ce que je voulais ". La vie est un combat.

Michel Hentz en covoitur'ange

C'est en 1984. Michel Hentz sort tout juste d'une réunion des parents de la crèche parentale qu'avec quelques amis il a créé pour partager la garde des enfants. Les réunions sont souvent interminables et il est déjà pas loin de onze heures du soir. Il se dirige vers *l'Ange d'Or*, le café-concert qu'il a monté deux ans auparavant avec une quarantaine d'associés et dont il est le gérant. Arrivé à proximité de la rue des Orphelins, il entend monter de façon anormale le bruit que fait la musique du groupe invité ce soir-là. Il comprend vite pourquoi : toutes les portes sont ouvertes et dans la rue, il y a un attroupement de gens qui ne peuvent pas entrer avec un profil très différent du public habituel du lieu.

La police est là, sans doute appelée par le voisinage. Michel Hentz se présente à eux. Mais juste avant qu'ils ne verbalisent, le groupe se met à interpréter l'un de ses morceaux originaux. On peut entendre : "Ne la laisse pas tomber. Tu sais c'est pas si facile Etre une femme libérée." Dés les premières notes, la police change de comportement : " ah, c'est eux ! alors, c'est bon, pas de problème. Bonne soirée ! ". Sur la scène, Christian Dingler, alias Cookie, invité régulier de *l'Ange d'Or*, se produisait là comme d'habitude, par fidélité. La chanson *Une femme libérée* a été écrite en une heure sur un coin de table de cuisine par une copine et voisine de Cookie, une jeune mère de famille et enseignante strasbourgeoise d'une trentaine d'années... Michel Hentz est ainsi devenu producteur (" on peut dire cela comme ça ! "), plutôt accoucheur d'événements.

Pascale Spengler à cache-cache

Pascale Spengler est bien née quelque part. " Je suis née en 1957 à Minversheim. J'ai grandi dans ce petit village alsacien, catholique. Fille de paysans, je lisais mes livres en cachette. Lire était moins utile que travailler dans les champs. Un collège a été construit dans le petit bourg à côté. J'ai été fascinée par les vies misérables et étriquées. " La famille, c'était huit filles et un garçon. Le garçon est arrivé en dernier. Ouf ! a dû dire Joseph, le père. Il a prénommé son fils... Joseph...

La fille de paysans a mis du temps à se sentir légitime dans le monde de la culture. Son parcours est celui d'une autodidacte qui, selon les projets qu'elle entreprend, apprend. C'est en pratiquant un théâtre tout terrain, de catacombe, dans une cave, à Hautepierre, transformée en théâtre de poche, sous la toile, le chapiteau de Raymond Roumegous au parc des Contades, dans les locaux d'assainissement rue du Hohwald, dans une Halle B SNCF, en pratiquant un théâtre de la périphérie, qu'elle finit par acquérir un savoir faire et par gagner sa place au soleil sur un vrai plateau de théâtre où enfin son travail comme celui de ses collaborateurs sera considéré et émunéré à sa juste valeur.

Françoise Benoît, connue comme le loup blanc

" Il faut battre le fer quand il est chaud ". Ce soir du 18 janvier 1977, au 25, rue Ampère, dans cette cité toute neuve aux chemins pas encore goudronnés, Françoise Benoît a rassemblé chez elle17 locataires (12 femmes, 5 hommes), dont 12 qu'elle ne connaissait pas. Elle en attendait cinq ! Tous se sentent concernés par le montant des factures d'énergie émises par l'Electricité de Strasbourg pour ces trois derniers mois. Françoise n'a pas vraiment besoin de motiver les troupes. Tout le monde est déjà bien remonté. On lance une pétition.... Toute la vie de Françoise Benoît a été faite d'engagements. Elle est née en 1945 dans l'Ecole Militaire de Saint-Cyr où son père était ordonnance et sa mère blanchisseuse pour l'armée, elle-même fille d'un tailleur militaire. Cela

explique peut-être pourquoi elle a commencé sa vie professionnelle dans la couture ? Quatre des six enfants du couple ont été placés dans une famille d'accueil. Françoise est ainsi arrivée à Ottmarsheim. Elle se souvient : " On allait à l'école en sabots. Il n'y avait pas d'eau à l'évier il fallait la chercher aux fontaines communales!".

Jean-François Mugnier, non formaté

Depuis son enfance, Jean-François suit son intuition : " je veux faire artiste ". Pas évident lorsqu'on est né (à Annecy en 1970) d'un père menuisier - charpentier dans une famille de cinq enfants. La conseillère d'orientation lui a proposé d'entrer au Lycée technique de Grenoble pour préparer un BT en Industries Graphiques. Grenoble n'est-elle pas une ville d'art contemporain depuis que le CNAC occupe cette halle industrielle que les Grenoblois appellent *le Magasin* ? Mais petite erreur d'appréciation : dans ce lycée, on ne formait pas des artistes mais plutôt des travailleurs de l'édition. Pas grave pour Jean-François qui s'initie à des techniques qui lui seront utiles plus tard....

Après le lycée technique, c'est le retour à la case départ pour Jean-Francois Mugnier. Lui qui voulait s'exiler de l'atmosphère pesante de ses racines annéciennes se retrouve finalement à l'Ecole municipale des Beaux-Arts d'Annecy (aujourd'hui Ecole Supérieure d'Arts de l'agglomération d'Annecy). On le voit fréquenter le plus possible la bibliothèque où Jean-François lit Carl Gustav Jung, Gilbert Durand, Mircea Eliade... Jean-François Mugnier s'interroge : n'est-ce pas l'antagonisme entre deux choses qui crée ? Le chaud et le froid font l'orage. Le noir et le blanc font le contraste. Le sale et le propre... Aux Beaux-Arts à Annecy, il a présenté une œuvre où il assemblait une machine à laver et un tas de charbon. " L'art ne nécessite pas une technicité " explique-t-il. Il précise : " Il ne faut pas soumettre la créativité à la technique. "

Docteur Hamza, Nabila tout simplement

Dès l'ouverture à 15 h, femmes et enfants roms ou manouches se précipitent chez *le docteur* qui les reçoit toujours avec attention. "Les gens savent que je les respecte. Je les écoute. Ils existent. " me dit Nabila Hamza, médecin généraliste installée ici depuis un peu plus d'un an.

J'en suis moi-même convaincu. Je suis arrivé une heure plus tôt. Pour être à l'heure au rendez-vous, elle a dû avaler vite fait un sandwich, veiller à ce que tout se passe bien pour ses deux enfants, de deux ans et six ans, répondre à trois ou quatre coups de fils parce que tout le monde l'appelle à n'importe quelle heure et elle répond toujours. Il faut rassurer une patiente et lui rappeler qu'elle a rendez-vous le lendemain, " donc on peut attendre jusqu'à demain, cela ira", lui dit le médecin, " oui, Nabila, on attendra demain ".

Ici, tout le monde l'appelle Nabila. Il faut dire que la jeune femme est née ici, à quelques dizaines de mètres de là où elle a son cabinet aujourd'hui. C'est très rare dans la profession d'exercer là même où on a grandi. Ce n'est pas la seule singularité de Nabila Hamza. Née d'une

famille ouvrière et immigrée originaire de Bejaia en Algérie, elle est le produit de l'intégration républicaine, comme on dit dans les cercles bien-pensants. Mais elle est surtout le produit de sa propre énergie et de son indéfectible volonté.

Djilaii Kabèche, le courage en héritage

Dans le "panthéon" de Djilali, il y a une femme, Fadhma Aït Mansour, la première femme maghrébien à avoir écrit un livre, Ma mère. Dans la salle de réunion de l'Espace Nord-Sud à Strasbourg, on peut découvrir la magnifique exposition des Ecritures du Sud. Mais il manque Fadhma, l'histoire de sa mère, de sa grand-mère, jadis rejetées pour leur résistance à la domination masculine. Elle fut elle-même la mère de Taos Amrouche, quatre générations de femmes libres... Toutes sont des guides pour Djilali Kabèche, directeur de l'Association Migrations Soliadrités Echanges et Développement (AMSED) qu'il a fondée à Strasbourg.

Marc Lévy sème des graines

Au Lycée de Gérardmer déjà, Marc animait un Club Photo. L'audiovisuel est sa passion. Pour son entrée dans la vie professionnelle, il a eu la chance de tomber sur une opportunité à l'Université de Strasbourg qui voulait développer un service audiovisuel. Au début, il travaillait sur les photos scientifiques utilisées par les enseignants dans leurs cours, puis leurs vidéos. Il a même fourni en matériel Radio Dreyeckland pour ses émissions réalisées en pleine forêt et brouillées par les autorités, avant 1981 et la légalisation des radios libres. Dans les années 90, l'enjeu était de développer le multimédia dans les quartiers. Aujourd'hui, la fonction d'ingénieur du service audiovisuel à l'Université est plus complexe...

C'est en tant qu'animateur photos que Marc Lévy a commencé son activité bénévole au Fossé des Treize en 1980, tout en le fréquentant en tant qu'usager pour les activités adulte (yoga). A partir de 1989, ce sont les enfants qui ont fréquenté le Fossé des Treize avec le restaurant parents - enfants et les activités poterie. Marc est entré au Conseil d'administration du Fossé en 1995, et il en est aujourd'hui le vice-président. Ce qui l'intéresse dans cet engagement, c'est la part qu'il peut y prendre pour animer la vie de quartier, développer le lien social. Avec un tel équipement de proximité, qui a fêté ses 30 ans, on contribue à créer ce sentiment d'appartenance au quartier, la solidarité entre les habitants. Tous les administrateurs sont des parents et habitants. Pour eux comme pour Marc, il s'agit d'être collectivement dans une démarche de diagnostic social permanent, de faire tourner le Centre socioculturel, en prenant des décisions de gestion mais en gardant toujours le coté familial et convivial qui prévaut depuis plus de trois décennies.

Michel Sexauer, entrepreneur solidaire

C'est en 1981 que l'Atelier Populaire d'Urbanisme et d'Aménagement du Neuhof fait appel à lui pour qu'il développe son projet auprès de l'équipe de prévention du quartier (ALP). Depuis près de deux ans, l'ALP travaillait à un projet d'insertion par l'économique : créer une structure proche d'une entreprise traditionnelle permettant de faire participer des jeunes en situation d'échec aux travaux de réhabilitation du quartier du Neuhof. Michel Sexauer est embauché pour concrétiser ce projet. Il va s'intéresser aux actions innovantes déjà menées dans des villes comme Grenoble ou Roubaix. Bâti-Scot est née le 01 octobre 1981, sous la forme d'une SCOP (Société Coopérative Ouvrière de Production), ce qui à l'époque était une forme de constitution de société totalement méconnue et même dévalorisée...

Depuis 30 ans, Michel Sexauer défend une idée : la nécessité de sortir des pratiques institutionnelles et individuelles de l'assistanat, inverser les flux économiques, créer des plus values générées par la production. Face à la lente dégradation des conditions de vie des habitants du quartier, il fallait construire et développer un outil fort, financièrement indépendant,

compétitif et compétent, professionnel en toute chose à commencer par ce difficile nouveau métier: l'Insertion par l'Activité Economique.

Cyr Parmentier Djakpo, le tresseur de cordes

Au Bénin, on l'appelait Babatoundé, ce qui en yoruba veut dire le grand-père de retour. Parce qu'il est né lorsque son grand-père paternel est décédé, le neuvième d'une famille de douze enfants, d'un père polygame et élevé seul par sa mère. Son père, ancien haut fonctionnaire au Ministère des Affaires Etrangères du Bénin, lui a donné le prénom Parmentier parce qu'il a appris la nouvelle de la naissance dans un hôtel de la rue Parmentier à Paris. A France 3 où il a été journaliste occasionnel, le présentateur du journal l'appelait par son prénom, Cyr Parmentier, pour lancer ses sujets, éludant le patronyme, de peur sans doute d'en écorcher la prononciation. Mais peu importe, car l'essentiel est sa personnalité.

Et quelle personnalité ! Si riche déjà à l'âge de 28 ans, si épanouie mais aussi si talentueuse dans des domaines diversifiés que Cyr Parmentier Djakpo dit souvent lorsqu'il se raconte : "J'essaye de trouver une cohérence". La cohérence est pourtant évidente. Cyr est tresseur de cordes, dans le respect des anciens et dans la confiance aux jeunes, car le proverbe dit : "C'est au bout d'une corde usée que l'on en tresse une nouvelle".

La première fois de Farida Ayad

(juin 2012)

C'était il y a 30 ans à Strasbourg. Un lieu s'ouvrait pour les jeunes en difficulté, en rupture, à l'initiative de Jean-Michel Hitter. *L'Etage* est né, au départ, dans moins de 25 m2. En novembre 2011, François Hollande visite ce lieu pour marquer la priorité à la jeunesse qu'il entend donner à son (futur) quinquennat. En avril 2012, *L'intranquille* édite un très beau livre *Histoire(s) de l'Etage*, une histoire, des histoires recueillies par **Laetie Toledano**. Parmi ces histoires, celle de Farida Ayad. Elle raconte...

"En 1985-1986, j'avais dix-sept ans, j'étais lycéenne aux Bateliers et je venais à *l'Etage* les après-midi entre deux cours. Je rencontrais d'autres jeunes, cela me permettait d'échapper à mon milieu. J'habitais au Neuhof et j'avais neuf frères et soeurs. Alors quand il y avait une possibilité de s'échapper, je le faisais. Il y a eu beaucoup de premières fois pour moi à *L'Etage*.

Quand je suis arrivée, j'étais recroquevillée, sur la défensive. Au restaurant, c'était un calvaire pour moi de traverser la salle. Ils m'ont apprivoisée et aidée à m'ouvrir au monde. Ici, ont eu lieu mes premières fêtes, ma première beuverie aussi. C'est aussi ici que j'ai rencontré ma meilleure amie. Il y a vingt ans, il aurait fallu me tirer les vers du nez pour que je raconte tout cela.

Après le lycée, j'ai été employée à *L'Etage* comme secrétaire en contrat TUC (travail d'utilité collective). Marie-Anne m'a beaucoup aidée dans mes démarches administratives ou ma recherche d'emploi. Jean-Michel s'est porté caution pour mon premier logement. J'avais là un vrai soutien. J'ai participé à différents évènements comme des rencontres interculturelles à Lecce (Italie), à Andlau, à Berlin, des matchs de foot, des manifs. J'étais là quand Harlem Désir est passé à *L'Etage*. j'ai fait du théâtre. J'ai aussi fait de la sculpture, de la peinture, un petit film.

Après le TUC, j'ai travaillé comme typographe, rue des Juifs. J'avais eu un enfant entretemps et je venais manger à *L'Etage*, ça m'a aidé à m'en sortir. *L'Etage*, c'était mes bouées, mon refuge. Je n'avais rien d'autre.

Toutes les filles que j'enviais dans mon quartier sont devenues héroïnomanes, prostituées. Certaines sont mortes d'overdose ou du sida...

En 1990, il y avait de plus en plus de jeunes à la rue et ils étaient de plus en plus jeunes. Certains faisaient la manche le matin pour manger au Resto de *L'Etage*. De temps à autre, arrivaient des jeunes routards qui sillonnaient la France avec un chien. L'avantage du Resto, c'est que les chiens étaient admis. Certains jeunes arrivaient complètement défoncés - à l'époque, le Rohypnol était à la mode - mais comme c'était interdit, ils étaient exclus. Il y en avait un qui s'appelait Marc. Il faisait les quatre cent coups et un jour on l'a repêché dans l'Ill. A un moment donné, l'ambiance est devenue pourrie. Je me suis éloignée du Resto, mais j'ai rejoint le conseil d'administration...".

Le témoignage de Riad Ghoul, qui travaille à *l'Etage* depuis 1996 :

" Les cinq premières années, j'ai travaillé au Resto. Au début, j'ai eu du mal. Il y avait des seringues qui traînaient dans les toilettes. Certains jeunes étaient défoncés et piquaient du nez dans leur assiette. Il fallait que le lieu soit accueillant, un refuge, il fallait prendre le temps de discuter. Il y a ceux qui se font jeter de chez leurs parents, il y a ceux qui en ont marre, il ya ceux qui partent parce qu'ils ont envie de liberté. Ils viennent généralement de milieux pauvres ou modestes. J'ai l'impression qu'ils sont de plus en plus jeunes, et encore plus paumés qu'avant.

Ce qui a changé depuis que je suis arrivé ? C'est la présence de femmes. Elles forment près de vingt-cinq pour cent du public. Il y a davantage de jeunes filles maghrébines du fait des pressions constantes qu'elles subissent. Elles se débrouillent, via des réseaux, pour ne pas dormir dehors…

J'ai découvert que c'est une accumulation d'accidents qui faisait leur situation. J'ai lu un jour sur internet qu'*un jeune à la rue, c'est comme un soldat perdu dans un champ de bataille*…

Avec les jeunes, j'ai appris que l'être humain a des capacités inconnues ; j'ai appris qu'il était possible de ne pas avoir où dormir, mais d'arriver à sourire ; j'ai appris à combattre les préjugés ; j'ai appris que l'habit ne fait pas le moine ; j'ai appris que si tu as passé deux ans en prison, tu restes un humain touchant… J'ai appris mon boulot, à les aborder, les connaître, leur parler. J'ai appris à faire attention, à l'mpact des mots…" [779]

[779] Le livre *Histoire(s) de L'Etage* est en vente auprès de l'association ou dans les librairies strasbourgeoises.

PasSages

(février 2011)

La voix de Zeyneb Chouaieb porte. Elle est claire comme l'eau du ruisseau mais rugueuse comme le rocher. Elle dit les combats du paysan contre les éléments et contre la misère. Elle dit la lutte des militants contre le mépris des dominants. Elle dit la dignité du peuple tunisien qui par la force de sa jeunesse a su abattre la dictature. La présence sur scène de la chanteuse strasbourgeoise, accompagnée aux percussions par Lotfi Ben Ayed, a été un moment fort de la *Fête des Cultures* des 29 et 30 janvier 2011 à Bischheim.

(L'équipe de *PasSages*)

Mais il y a eu tellement de temps forts dans l'édition 2011 de la fête annuelle de l'association *PasSages* ! Il faut dire que l'actualité s'est invitée à la journée. A quelques hectomètres de là et moins de deux jours avant l'événement, des actes criminels ont été perpétrés contre les domiciles de familles franco-turques. Les nazillons ont signé leur forfait. Le président de *PasSages*, Richard Sancho Andreo, a invité les élus, de gauche comme de droite, des communes de la banlieue nord de Strasbourg à dire leur indignation. Ils l'ont exprimé avec force, tous réunis sur la scène du Cheval Blanc.

Un débat sur l'engagement citoyen des jeunes

"*Le respect de la dignité humaine, de la dignité de tout homme, quel qu'il soit et où qu'il soit, est le sens que nous devons donner les uns les autres à notre action*" affirme Yves Bourgarel, adjoint au maire de Schiltigheim, à la suite de l'organisateur de la manifestation qui a, quant à lui, invité à transmettre aux plus jeunes les valeurs des droits de l'homme et du citoyen: "*Notre engagement s'inscrit dans une histoire, celle de nos villes, de nos communautés culturelles, religieuses, l'histoire d'une nation laïque et républicaine*" a ainsi déclaré Richard Sancho. L'engagement citoyen des jeunes, c'était le thème du débat du dimanche matin, animé par le journaliste Salah Taoufik.

Lucie, animatrice au Centre socio-culturel du Marais, un quartier populaire proche de là, témoigne en disant le rôle premier de la famille pour la transmission: "*L'engagement à des valeurs, cela s'apprend, cela n'est pas inné !*". En organisant en 2010 "la chasse aux tracas", un grand jeu sur la piste des problèmes d'accessibilité des personnes handicapées, le "conseil municipal des jeunes de Schilik" a permis une pédagogie de l'engagement, explique Maïté Elia, adjointe au Maire de Schiltigheim.

Une exposition aux couleurs des cultures de la ville

Dans la salle du Cheval Blanc, en ce dimanche de janvier, il y avait grosse affluence aux différents stands des associations de l'agglomération strasbourgeoise. Six à sept cent personnes ont circulé sur le week-end, entre les pots d'huile de noix de coco que *Edem Rita* (Patrice Akakpo)

propose tous les vendredi au marché de la ville, les objets d'art d' *Eucaso* (*Europe Cameroun Solidarité*), les invitations aux soirées tartes flambées solidaires de l'association Entre ici et Mada pour les enfants d'Ambositra,...

(Dialogue)

Un peu plus loin, le Collectif *Un bateau français pour Gaza* recueille les souscriptions. A la table voisine, les dons vont au projet "Un jouet de plus pour les enfants défavorisés du Maroc". Les enfants biélorusses ont été les premières victimes de la catastrophe de Tchernobyl et des familles alsaciennes accueillent des malades pour des séjours prophylactiques, explique Bernard Glath de l'association *Alsace - Biélorussie*. L'association est également solidaire des habitants de Reggane en Algérie où la France a fait exploser sa 1ère bombe atomique le 13 février 1960. Ils sont tous là... les associations, mais aussi les groupes culturels comme *Balsika* (musiciens "balkano-alsaciens"), le centre social et familial voisin dont la philosophie est empruntée à Albert Camus, "Vivre, c'est ne pas se résigner", et tous les partenaires comme le *Théâtre du Potimarron*, tout juste de retour du Fesman, le festival mondial des arts nègres de Dakar. En 2011, le Potimarron invite les habitants à rejoindre sa prochaine création théâtrale *Alerte 2011* autour des questions environnementales qui menacent notre vivre ensemble.

(Amitié)

Strasbourg, capitale de l'Europe, se doit de mettre en réseau les initiatives solidaires de tout le continent. C'est ce que fait le *Réseau Express Jeunes* qui expose aujourd'hui des photographies de voyageurs, de la Turquie (Arnaud Delbosc) à la Scandinavie en passant par la Roumanie ou la Macédoine.

De table en table, de petit groupe en petit groupe, un homme déambule, saluant les uns et les autres, demandant quelques nouvelles, s'empressant pour dire un petit mot à chacun, c'est le curé de la Meinau qui dans son quartier du sud de la ville de Strasbourg organise lui aussi une *Fête des Peuples*. Richard Sancho aimerait bien mettre en réseau ces initiatives interculturelles de proximité.

Entre messages et musique

En tout ils sont 32. Coincés entre le canal et l'autoroute. Pourvu qu'un enfant ne tombe pas à l'eau ! Ils sont là, ils serrent les dents, il vaut mieux ça que le danger de mort. Dans quelques années, tout ira mieux, espèrent-ils... Attendre jour après jour, pendant vingt mois, la décision de l'OFPRA. Rejet. Puis attendre encore, jour après jour, la Police de l'Air et des Frontières.... Simone du *Réseau Ecole sans frontières* (RESF), d'une voix monocorde, raconte l'histoire des roms de Hongrie. Au village, là-bas, des croix gammées ont été taguées sur les murs de leur maison, avec une flèche dirigée vers une tombe. Au bord de l'autoroute, ici, la police a rasé les maisons de fortune, au petit matin, quand les enfants dormaient....

Les robes colorées des danseuses de flamenco vont mettre pourtant une ambiance de fête dans cette salle du Cheval Blanc. Alegría. Le flamenco est plus qu'une danse ou une musique; c'est le chant de la liberté. Violons, clarinettes, guitares et contrebasse sont maintenant sur scène avec les **Louplanote** pour une tournée des cultures en musique. Une spectatrice qui a l'âge de la sagesse s'extasie : "*C'est beau, la Fête des Cultures, car on embrasse le monde !*". Les couleurs se succèdent sur la scène à un rythme fou, allant de Bali (*Rosita Ujanti*) au Burkina Faso (*Beoneema*) en passant par l'Inde. La chorale *Les voix du rail* chante la tolérance. Les rappeurs du Guirbaden mettent en mots leur fureur de vivre. Derrière chaque musique et derrière chaque rythme, il y a un message.

C'est avec le répertoire rock original de Bisbille que *PasSages* a clos sa fête. Le groupe créé en 2008 met en musique la vie quotidienne avec légèreté mais efficacité. La succession des groupes sur la scène a été coordonnée avec brio par Mauricette Houssin qui s'investit beaucoup dans l'association et il faut noter que la participation de tous (associations, groupes, intervenants) a été entièrement bénévole !

Ilham, Gaby et les autres...

Les yeux de Gaby Buchmann se mettent à briller lorsqu'elle raconte l'action menée avec les enfants des écoles de Bischheim. Aux Prunelliers, les élèves de CM2 se sont intéressés aux migrations; ceux de République ont retracé l'histoire de leur école qui fête son centenaire; ceux d'Art Home ont étudié les édifices culturels, les services, les lieux de culte, la nature; à Saint-Laurent, on a cherché à en savoir plus sur le chemin de fer et sur les cheminots. Mené sur toute une année, ce travail a permis aux enfants de découvrir la diversité des origines culturelles, sociales, religieuses, philosophiques qui ont contribué à développer la ville. Gaby montre sa joie devant la beauté du résultat présenté sous la forme d'une exposition de belle qualité artistique et surtout du résultat visible dans la tête et dans le coeur des enfants, plus ouvert aux autres, plus sensible à l'humanité. En rencontrant les responsables des grandes familles religieuses, le maire de la commune, en interrogeant leurs aînés, en recueillant des témoignages, ils préparent leur vie d'adultes, des adultes tolérants et respectueux.

(Gaby Buchmann) (Mauricette Houssin)

Donner aux enfants des racines et des ailes. Construire entre les gens des ponts pas des murs. S'émouvoir d'un coucher de soleil et rire comme rient les enfants. Voilà les idées simples qui réunissent les animateurs bénévoles de PasSages. Depuis mars 1996, l'association crée de la convivialité. Tout au long de l'année, elle propose des petits-déjeuners, des rencontres-débats, des projections de films suivies d'échanges, des soirées-repas spectacles, un pique-nique annuel dans la rue du Passage, des actions avec les enfants des écoles, une fête des femmes. Pour la prochaine *Fête des femmes*, prévue le 12 mars 2011 à la Salle Saint-Laurent, Ilham et Zoubida ont concocté un programme riche en témoignages, en poésie, en chants, théâtre, musique et gastronomie.

(Richard Sancho Andreo) (Zoubida Naili) (Ilham Karam)

Ilham Karam connaissait Zoubida "depuis toujours" mais n'a vraiment rejoint *PasSages* que depuis une année. Aujourd'hui elle est sur tous les fronts dans l'association, au bar de la *Fête des Cultures* pour proposer des crêpes maison, à l'organisation de la *Fête des femmes*,... Conseillère à l'environnement à la Communauté urbaine de Strasbourg, Ilham a une voix que tout le monde ou presque connaît dans les cités strasbourgeoises, depuis que dans les années 90 (de 1994 à 1997) elle avait animé avec sa copine Sonia une "émission pour les jeunes filles" sur RBS. Ilham et Sonia réveillaient la jeunesse le samedi matin dans une animation très vivante, garnie de petits sujets intéressant les filles et ponctuée de musique RnB.

Ilham a un souvenir magnifique de ces années d'antenne où elle s'est taillée dans la ville une belle petite notoriété. Son activité d'aujourd'hui à *PasSages* est une nouvelle étape dans ses engagements citoyens, avant d'autres…[780].

[780] Pour en savoir plus, le site de l'association PasSages

Le champ des mots

(juin 2008)

"*Il faut coudre les mots les uns aux autres pour en tisser la trame*". Le 8 juin 2008, les habitants du quartier des Clairs Bassins à La Charité-sur-Loire ont clos de belle manière le Festival du Mot qui pendant cinq jours a animé leur ville. Ils sont descendus dans le jardin - qu'ils appellent "le champ" - au pied des immeubles où le Centre social La Pépinière avait exposé les photos-portraits de plusieurs dizaines d'entre eux, associés à leurs mots que nous avions recueillis en mai.

(Rachida Abrij)

Les jeunes slameurs du quartier (14 à 18 ans) et une troupe de "comédiens volants" ont mis en scène les mots des "gens" pour en faire une des créations sans aucun doute les plus fortes en émotion du Festival 2008. Regards sur quelques visages[781] et sur quelques mots des Charitois ayant participé à cet évènement mémorable, dont ceux de Maryline Bizeul, écrivaine charitoise (textes en italique) habitant le quartier. "Toute une mémoire, écrite en ses murs, se reflète dans le miroir de l'oeil".

"**Les larmes aux yeux**"

Les mots se heurtent, s'entrechoquent. Des images naissent. Je les habille du son des phrases. Je déroule un paysage.

(Caroline Deveaux et Jean Lenoir -*ci-dessus*-, Adjoints au Maire, à l'initiative du projet porté par le Centre social municipal et l'équipe de Céline Delahaye, sa Directrice)

Justine

Un Ange Noir regarde le ciel, Les gens lui ont cassé les ailes, Le monde lui a volé l'espoir, Le ciel pleure sur l'Ange Noir. Sans amour ni affection, Sans aucune protection, L'Ange Noir, les larmes aux yeux Vit pour toujours dans ces lieux. L'Ange Noir regarde la mer, Que fait-il sur cette maudite terre ? Créé par le désespoir, la haine, Avec aux pieds une lourde chaîne. Un Ange Noir regarde le ciel, Les gens lui ont cassé les ailes, Le cœur rempli de désespoir, "Tristesse", on appelle l'Ange Noir...

"***A l'école, il y a beaucoup de violence avec les mots***"

[781] photos Gérard Chaussière et J.L. Barbé

Il est des temps de vie où le moindre geste fait sens

Les enfants du Conseil municipal des jeunes (Coralie, Anaïs, Clément, Nicolas, Jimmy)

Pourquoi N. se fait-il insulter à cause de son obésité ? Il n'y est pour rien. C'est une maladie qui lui a été transmise par sa mère, à cause de médicaments qu'elle avait pris avant sa naissance.
Les parents d'Abderahmane venaient d'Afrique. Il se faisait souvent embêter. Maintenant, il est parti. Et pour Nicolas, c'était pareil. Nicolas, on l'appelait Ratsi parce que Ratsifanrianamanana, c'est un peu long ! Il venait de Madagascar puis de Marseille. Lui aussi est parti maintenant. A. se fait traiter d'intello. On l'appelle Robert... comme le dictionnaire. A l'école de La Charité, il y a beaucoup de violence avec les mots.

"***L'autre, c'est mon voisin***"

Je regarde l'homme. Il m'est moins étranger.

Les enfants de la garderie périscolaire (Antoine, Astrid, Brian, Marie-Claire, Mélissa, Reda, Sébastien...) - Ecole des Remparts

(Marie-Claire)

J'ai toutes mes copines aux Clairs Bassins. On rigole bien. On fait du catch. Du bas ou du haut de La Charité, on se retrouve au foot, au hand, à la piscine. L'autre, c'est mon voisin... Les grands embêtent souvent les petits. Mais un jour, les petits deviendront les grands !

"***L'autre, il a un nom !*** "

Les couples pourvus d'enfants en bas âge sont assignés à résidence. Temporairement. Les nouveaux arrivants ont besoin de stabiliser leur esprit... Il faut un esprit léger pour se déplacer dans le temps.

Les enfants de l'aide aux devoirs (Arthur, Coralie, Danièle, Elodie, Marie-Claire, Matthieu, Pauline, Rémy, Thomas ...) - Ecole des Remparts

(Danièle)

- Je venais de la Seine-et-Marne avant d'arriver à La Charité. Pour me faire des copains, c'est simple, j'ai parlé à A. qui a parlé à un copain qui a parlé à un copain qui a parlé à...
- Ah non, moi, j'ai fait autrement. J'ai tabassé A. Il m'a ensuite invité à son anniversaire !
- L'autre, c'est moi

- L'autre, il a un nom ! C'est ce que me dit toujours mon père.

"***Arrivés***"

Regarder, c'est retourner à ses origines, se redonner naissance.

Fathia

Je suis Corrézienne. Mon père était bûcheron en Corrèze. Toute la famille est en Corrèze

(Fathia Benthara)

Marie

Les premiers arrivés du Maroc, c'était les Kattar en 1971. Je m'en souviens encore. Et ils sont toujours là !

Evelyne

Quand nous, on est arrivés, on venait de la campagne, on nous appelait les manouches, parce qu'on était mal habillés.

Laurence

Les débuts ont été très difficiles aux Clairs Bassins. Je ne sortais jamais. J'avais peur. J'étais mal. Les voisins étaient violents. C'était vraiment très dur. C'était au début des années 90. Mais maintenant, ça a bien changé !

Pourquoi suis-je venue ici si ce n'est pour accentuer le goût de ma solitude ?

Myriam

Je venais du Montenegro. Je suis arrivée en 1970 en France et en 1989 dans la Nièvre. J'avais choisi une maison avec une terrasse qui donnait sur un ruisseau. C'était magnifique, pour prendre ses petits-déjeuners.

(Mr et Mme Krvavac)

En 2003, je suis arrivée avec mon mari à La Charité. J'ai encore une terrasse, mais plus de ruisseau ! Je vis ici une retraite tranquille. Le jeudi après-midi, je retrouve des amies au Centre social, avec Sabine.

R'Kia

En arrivant du Maroc, j'ai d'abord habité dans un village, aux Bertins. J'aime beaucoup vivre maintenant aux Clairs Bassins. Mes enfants sont grands. J'ai des petits enfants. Je vais rendre visite à ma famille, à ma sœur à Paris, et à mes filles à Toulouse, à Metz, à Dijon. Je vais à La Mecque. J'aime bien voyager et je peux le faire, grâce à mon fils Khalid qui travaille à la SNCF. Je peux prendre le train gratuitement !

J'ai toujours guetté par la vitre la présence d'un paquebot dans le port. Un navire en transit, battant pavillon étranger.

Rachida

Cela fait 19 ans que j'habite à La Charité. J'ai deux garçons Salim et Driss, et une fille, Khadija. Elle est une bonne élève au collège. J'ai confiance pour eux pour l'avenir.

(Khadija Abrij)

Sabrina

Quand j'ai dit à Gien que j'allais habiter à La Charité, on m'a dit : "Tu vas à la ville des fous ? "

"***Nés ici***"

Beaucoup sont nés là. Les autres viennent pour des raisons qu'ils ignorent. L'existence humaine est pleine de mystères.

Nadine

Mehdi est né dans le champ ! Non, cela veut dire qu'il est né à la maison, aux Clairs Bassins. Notre famille venait de la campagne, mais tous les enfants sont nés et ont grandi ici. Angélique a fait sa vie, c'est notre boulangère ! elle est vendeuse en boulangerie. Nous devons quitter La Charité à la fin du mois (mai 2008) pour aller vivre à Cosne. Pour Cassandra, 13 ans, c'est difficile. Elle ne s'imagine pas vivre ailleurs qu'ici. Elle y a toutes ses copines.

Salim

J'ai 16 ans. J'habite à La Charité-sur-Loire. Sur cette terre, je suis comme un grain de sable au milieu d'une plage et qui va disparaître un jour. Le plus tard possible, j'espère. J'ai un frère, Driss, et une sœur, Khadija. On a toujours été solidaires mais parfois, c'est la guerre. Je suis Français d'origine marocaine. Entre moi et mes potes, on m'appelle souvent le Chinois, à cause de mes yeux bridés. Mais je déteste une chose : le mot fascisme, un mot qui ne devrait pas être dans notre vocabulaire et dans nos dictionnaires. Qu'on soit blanc, noir ou jaune, on est tous égaux. Bon, allez, j'ai fini... c'était le Chinois.

Partir pour mieux apprendre à rester, peut-être.

Maryse

Je suis Charitoise de naissance. Dans ma vie, j'aurai vécu dans le monde entier, le Gabon, la Guyane, le Liban, la Roumanie. Et c'est à La Charité qu'avec mon mari, nous sommes venus vivre notre retraite. Mon mari est si attaché à son clocher !

(Maryse Macet)

Le problème de l'être est toujours le même : vivre en harmonie. Avec lui-même et le monde qui l'entoure.

Youness 1

Pour vivre en harmonie, il faut savoir pardonner car personne n'est parfait, mais savoir faire des concessions des deux côtés. Que l'on soit blanc, jaune ou noir, chacun a sa place sur cette terre. Je ne sais pas qui a inventé les frontières. Mais moi, je m'en serais bien passé, car on est tous frères. On devrait tous dire non aux guerres car elles tuent nos frères.

(Youness Dahdouh)

Youness 2, l'ado blindé de jeunesse

Je m'appelle Youness. Des fois j'ai l'esprit qui se disperse. Mais je suis un ado blindé de jeunesse, malgré que j'ai des problèmes en français, en maths et en anglais. Mais ça, ça m'empêche pas de slamer. Aidez-moi, ceux qui me sont chers, ma mère et mon père. En plus, cet été, on va à la mer pour prendre un peu l'air.

" ***Solidaires***"

En haut de la feuille, j'écris ciel, *suivi plus bas du mot* ouverture*.*

Najea

J'ai rejoint mon mari à l'âge de 18 ans. C'était il y a 32 ans. Depuis 2000, je garde des enfants qui me sont adressés par la DDASS. Quand je vois comme ils ont besoin de leur maman, je suis triste.

(Najea Bounouara)

L'après-midi est la feuille blanche. Des mots ouvrent sur un poème. Il est en prose.

Driss

J'ai voulu slamer pour des mecs comme moi tu l'as bien deviné toi, c'est de ces maghrébins comme vous le dites si bien.

Ne croyez pas que ces jeunes qui font le ramadan ne sont pas autant heureux que vous le jour de l'an
Ce qui me fait chier c'est ces gens qui se fient aux médias ce qui effraie mémé et on sait bien ce que mémé va voter.
Ils ont même classé les rappeurs, ont déformé leurs discours radicaux et les ont résumés par *wesh wesh* ou *yoyo*
Si je vous parle de ces différences c'est que j'en ai eu une certaine expérience qui m'a laissé parfois dans des états de démence
Bon j'arrête de vous provoquer
Ne croyez surtout pas que je me sente persècuté ou que je fais une généralité
La preuve mon meilleur ami s'appelle Geoffrey
Je vais retourner m'asseoir et apprécier parfois comme ici la mixité
C'était Driss
Restez peace

Les carrefours où les êtres se rejoignent ne naissent pas du hasard.

Youness

Maroc, Algérie, Tunisie
Ces trois pays sont réunis
Sur un même point
Etre solidaire
Pendant toute cette vie
Ces trois pays sont scotchés sur la terre
Qui tourne en toupie et qui flaire
Les effets de serre
Là-bas on se sent bien accueillis
Là-bas on est tous frères
Que tu sois français ou berbère
Il restera sur cette terre
Un coin de paradis
Ces trois pays
Maroc, Algérie, Tunisie

"***Respectueux***"

Toujours j'éprouverai cette admiration pour les êtres de l'exil qui ont su trouver leur royaume.

Angélique (21 ans)

En boulangerie, il faut être disponible pour les gens. J'aime mon métier. Quand un enfant entre sans dire bonjour, je lui demande de sortir et de revenir en saluant.

Anonyme

Dommage qu'on laisse des jeunes, avec leur chien squatter le jardin le soir. Cela fait des saletés et cela peut être dangereux.

L'écriture d'urgence est impitoyable. Elle ne pèse pas les mots, elle les jette comme des pavés dans une émeute.

Pierre

Je voudrais juste poser un texte

Même si y a pas de thème
Lâcher les mots de ma tête
Ma vie est un éternel brouillon fait de ratures
Pourtant
Je vous jure
J'taffe dur
Pour parfaire mon futur
Pour que mes renp' soient fiers
Pour ne pas être le même qu'hier
Pour que ma life soit meilleure
Pour effacer mes erreurs
Et ne plus avoir peur
De dire aux gens c'que j'ai sur le cœur
Pardonnez l'intention, mais
L'amour d'une mère n'est pas une fiction
De certain auteur, compositeur et interprète
Ce soir, les slameurs ont la plume au cœur
Et les filles, tenez-vous prêtes !
Loin de là, je ne suis pas un saint
Mais de tout là-haut, Dieu connaît ma vie
Pour presque faire un bouquin
A toi le slam qui a su m'accueillir, avec mes défauts et mes qualités
Dans le malheur juste ma plume sait me faire sourire
Et j'espère continuer à slamer en toute liberté...
Toutes mes nuits sont blanches pour que mes feuilles ne le soient plus

Tout en partant je vous dis sur ce "bonne soirée et salut".

"***Discriminés***"

L'exclusion ne fait pas partie de l'essence de l'individu. On ne naît pas exclu. On le devient.

Jeanne

J'habite aux Clairs Bassins depuis 40 ans. Je ne suis pas d'accord avec cette mauvaise réputation qu'a ce quartier. La différence, je l'ai subie étant gamine. Mon père était polonais, ma mère était française. La propriétaire nous disait : "sales Polaks".

Le baromètre mental propose une partie de yo-yo. A une vitesse stupéfiante, les émotions montent et redescendent.

Michaela

Je suis originaire d'Allemagne et je suis depuis 13 ans en France. Malheureusement, les gens ont encore en tête la guerre. On ressent de la discrimination envers les Allemands. Mais ce n'est pas grave. Je me sens bien en France, beaucoup mieux qu'en Allemagne. J'ai toujours aimé vivre ici.

(Michaela Zoller)

Christelle

J'avoue. Moi-même, j'avais de l'appréhension quand j'ai dû changer d'école pour Maelle, ma fille. Elle est maintenant aux Clairs Bassins, et ça se passe très bien.

Mais qui entend le cri du prisonnier au fond de sa cellule, si ce n'est celui qui le pousse ?

Marie (assistante maternelle)

Des parents me disent : "Vous habitez aux Clairs Bassins ? Alors, ça n'est pas la peine. Il n'est pas question que l'on y mette nos enfants ! ".

J'ai l'impression d'être quelqu'un que l'on a casé sur le marche-pied parce qu'il y avait déjà trop de monde à l'intérieur.

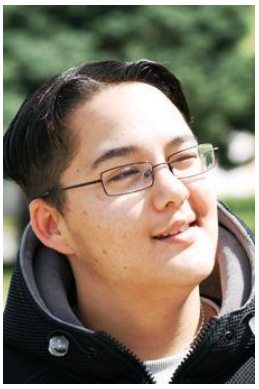
Laurence (assistante maternelle)

On nous dit : "Vous habitez en appartement ? Alors, ce n'est pas la peine". Pourtant, il y a le parc, les jeux de plein air, le soleil... Je ne comprends pas.

L'exclu, on ne le voit pas ou plutôt, on passe à côté, comme si de rien n'était. Il se retrouve parqué dans l'indifférence des autres, dans leur silence, leur gêne, voire leur jugement (D)

Débo (Deborah)

Jack est black
Yvan est blanc
Henri est gris
Et pourtant ce sont trois amis
Ce fameux lien
Qui se nomme l'amitié
Réunis. C'est trois gens bien
Peut-être à jamais.
Il faut être indulgent,
On est tous différents.
Aimez-vous les uns les autres
C'est ma philosophie.
J'en ai bien d'autres
Mais celle-ci est ma favorite
Même avec ça
Ce sera toujours comme ça
Il y aura toujours des cons
Pour la discrimination
Je vais maintenant m'arrêter...
Mais ne vous inquiétez pas
Je serai toujours là
Pour parler de la différence
Le sujet référence.


(Deborah Anacoura)

"***Souvenirs***"

Longtemps, je me suis laissée envahir par le passé. Je ne peux plus me permettre ce luxe.

Nicole

Vous vous souvenez du Bar de la Plage ? Il était entre le pont de pierre et le pont de fonte. Et les bateaux-lavoirs. C'était le faubourg. Qu'est-ce qu'on y a passé comme bon temps ! C'était notre jeunesse. Il n'existe plus aujourd'hui. Il a été détruit par la tornade de 86 (16 août), puis par la réglementation.

Evelyne

On savait s'amuser autrefois. Il y avait les courses cyclistes. On allait à la Loire.

Vivre à La Charité, c'est pouvoir solliciter régulièrement de la nature une certaine ouverture. Les arbres ne posent pas de questions. Ils ne donnent pas non plus de réponses. Ils se contentent d'être là.

Maryse

A La Charité, il y avait autrefois deux cinémas, un lycée, beaucoup de commerces. La Charité a beaucoup perdu. L'animation est dans le bas de la ville, avec les bouquinistes, les chambres d'hôtes fréquentées par des Canadiens, des Australiens. Le haut de la ville s'endort avec ses retraités.

Il y a dans la ville des dents cassés qu'on ne remplace pas.

Tous (même les plus jeunes)

Le 16 août 86, la tornade a été terrible. La piscine tournesol s'est encastrée dans les immeubles. Il y a eu des morts. Et puis, il y a eu la fin d'Epéda, comme une deuxième tornade sur la ville. Un drame pour toutes les familles.

"***Confiance***"

Pour chasser le doute quant à mon état mental, je trouve un point d'ancrage dans le monde réel.

Sabrina

Quand on confie ses enfants à quelqu'un, c'est sûr qu'il faut avoir confiance. On confie la chair de sa chair.

(Pierre Dollez)

Pierre

Le soir est arrivé
De son long manteau
Il couvre la terre comme il faut
Le soir est tombé et on plonge dans la nuit bleutée
La nuit s'est installée
Parsemée de petites étoiles
Elles brillent dans le ciel... éparpillées
La nuit est arrivée et on tire nos rideaux de toile
Les rideaux de la maison cachent le dehors
Quelques constellations scintillent comme l'or
Le soir est là, la nuit est là
Et moi je plonge dans mes rêves entre les bras.

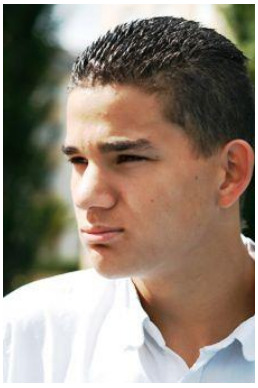
"***Méfiance***"

Des patients logent en ville. Ils se remarquent d'emblée. Le corps peine à vivre, le regard est absent. Leur âme est scellée par les médicaments.

Nicole

A La Charité, il y a le Centre hospitalier spécialisé. Des malades sortent ou même habitent en ville. On peut avoir tué père et mère et se retrouver en pleine rue dans la ville.

"***Souffrances***" - *De quoi viendriez-vous vous excuser ? D'avoir mal ?*


(Florian Anacoura)

Florian

Je voudrais vous parler d'un homme
Qui était pour moi plus qu'un homme
Je voudrais vous parler de mon père
Qui était pour moi plus qu'un grand frère
Et une personne que j'appréciais et que j'aimais
Oui c'est vrai il n'était pas parfait
Certes des fois il avait tort
Mais je l'aime très fort

Il nous a quittés il y a 7 ans
Alors que je n'en avais que 8
Il nous a quittés il y a longtemps
Alors que je n'étais encore qu'un enfant
Tu nous as laissé seul
Alors qu'on avait peur
Tu m'as laissé seul
Mais tu es dans mon cœur
Maman se sent mal
Et on en a pleuré
J'avoue ça me fait mal
Quand je me mets à slamer
Il y a 7 ans que ça s'est passé
Et je continue à t'aimer
Je vais te dire au revoir
Et non pas adieu
Car j'espère te revoir
Pour épanouir mes yeux.

Le cri est un endroit périlleux. Il fait trop de bruit pour que l'on puisse clairement capter ce qu'il dit.

Julie

Toi Gaby qui faisait partie de ma vie
je n'accepte toujours pas que tu sois parti
et malgré cette putain de maladie
mon deuil n'est toujours pas acquis...
Comme un vide dans mon cœur
qui me fait perdre la tête
je sens en moi la douleur
qui parcourt tout mon être !
Malheureusement rien ne s'arrête.
Le temps, lui, continue sa quête
et je me surprends plusieurs fois
à encore penser à toi
Saches que je ne t'oublierai jamais
malgré mon désarroi
dans mon cœur à jamais gravé… Mon oncle bien aimé.

(Julie Ghesquière)

Au fil des fragments, en plein cœur du printemps, les morts remontent à la surface pour délivrer peut-être le message qu'ils n'ont pas pu transmettre de leur vivant.

Justine

Malheur à jamais enseveli
De son petit cœur meurtri
Déformé de douleur
Renfermé en ces pleurs
Découvrirai-je la clé
Qui te fera t'échapper
Te permettant de t'envoler
De retrouver ta liberté ?
Tu l'aimes, tu souffres
Tu le hais du bord de ton gouffre
A jamais suspendue
Seule, par un fil tenue
Ne tombe pas, mon amie
Il t'aime, elle aussi
Nous t'aimons, nous aussi
Ne crains jamais que nous t'oubliions...
Sur le sol étendu
Gisant inanimé
Petit corps perdu
Dont l'âme s'est envolée
Sur le carrelage étalé
Liquide rouge brillant,
De son cœur s'est échappé
Noyant ses douleurs d'enfant

"***Soupirs***"

Laissez les émotions traverser les filtres du temps. Vous verrez. Tout va se déposer.

Florian

Tu m'as donné la vie et je te remercie
Tu m'as donné ton cœur pour moi c'est le bonheur
Tu m'as offert beaucoup de choses que pour moi la vie est en rose.
Si jamais tu devais partir, je préfèrerais mourir.
Tu as mis au monde trois enfants pour moi tu es la meilleure des mamans
Tu as eu des peines et des souffrances, tu es restée forte durant ton enfance,
J'avoue pour toi ça a du être horrible, presque l'enfer

C'est vrai parfois je suis pénible mais j'espère te plaire.
J'ai écrit ce poème, pour te dire que je t'aime
Malgré les peines que je t'ai faites, j'espère que tu vas me pardonner
J'aurais aimé te voir heureuse ta vie t'a rendu malheureuse
J'admire la joie dans tes yeux et l'amour dans ton cœur
Même Dieu ne pourrait pas me donner de bonheur
Car pour moi le bonheur est représenté par une femme
Qui est gravée dans mon cœur gravé dans mon âme.

"**Sourires**"

Marie-Thérèse, dite *nounou* par les enfants

Je garde des enfants depuis l'âge de 15 ans... Chez moi, c'est une vraie crèche. Tout est aménagé pour le bonheur des enfants. Je peins des visages d'enfants. Je parle beaucoup avec les parents, je les écoute. Les enfants et les parents sont tous différents. Alors il faut savoir s'adapter. C'est passionnant. J'aime ce métier, mais il est mal reconnu.

Si l'on prend le temps d'écouter attentivement, on réalise qu'il y a souvent des voix dans le silence.

(Justine Cathier)

Justine

Jumelles de cœur
Jumelles de malheur
Tu manques de moi
Je manque de toi.
Mi-sœurs, mi-amies
Même fâchées, on se sourit
Sœurs, peut-être, mais meurtries ;
Sans toi, je dépéris
Sans toi, je m'insomnie.
Malgré toi, malgré moi
Malgré la couleur de nos émois
Tu es et tu resteras
A jamais loin de moi.
Que dire à la vie ?
Que faire lorsque l'on se languit ?
Lorsqu'il manque à nos côtés
Un être chéri, un être aimé ?
Il ne me reste qu'à souffrir
A l'imaginer se ravir
Tout en dépérissant
Tout en sentant le temps
M'enlever ton image

M'envelopper de présage

"***Vivre ensemble***"

La condition humaine ressemble à un puzzle. On n'en situe pas toujours les tenants et les aboutissants. Cela dit, les pièces doivent se rassembler à un moment ou à un autre. On ne peut pas dissocier.

Jeanne

Je suis là depuis toujours ! ou presque... Je suis la doyenne.

(Jeanne Jaguelin)

Tous

Les Clairs Bassins, c'est un quartier très tranquille aujourd'hui. M. Da Silva impose des règles. Et il y a beaucoup de gens formidables.

Un jeu de mots vient s'interposer entre la mauvaise humeur et moi. Sans comment taire.

Mme Guimiot

Non, on ne peut pas tout faire en même temps, mais on peut faire tellement de choses ensemble

Les portes sont fermées. Il faut pourtant frapper aux portes, les essayer les unes après les autres.

Pierrette

Je ne suis là que depuis deux ans. Mais je suis comme ça, je vais vers les gens. Je pousse les portes.

(Pierrette Goury)

Ginette

Je suis là depuis un an seulement et je suis toujours prête à participer. Tout en étant française, je me sens parfois étrangère à La Charité, alors je comprends ce que cela doit être pour des personnes qui viennent d'ailleurs. Si je suis restée, c'est parce que je mets toute mon énergie dans le bénévolat.

"***Espoirs***"

Le crayon hésite à libérer les mots. Un nouveau rêve s'est présenté cette nuit.

Josselin

Je suis originaire de la Martinique mais cela fait dix ans que je suis en métropole. Je suis arrivé ici il y a 18 jours exactement. Je travaille à la DDE sur l'A77. Je joue déjà avec l'équipe de foot. Dimanche dernier je voulais absolument marquer un but... et je l'ai marqué !

(Josselin)

L'autre, c'est l'autre partie à nous que l'on ne connaît pas ou qui est à côté. Lorsque l'on est dans la même équipe, on avance vers le même but.

L'écriture s'éloigne. Est-ce un au revoir ou un adieu ?

Monique

J'ai vécu en région parisienne, à Champigny, et je sais ce que c'est qu'une cité ouvrière. C'est l'urbanisme qui casse tout : il entasse les gens. Il faudrait clairsemer les immeubles, donner de l'espace aux gens. Et puis, la résignation, c'est terrible. Les gens croient qu'ils ne peuvent pas avoir mieux. Ils sont fatalistes : "on a la guigne, et puis voilà". Ici, on est dans un champ d'espoir...

"***Avance dans ta vie***"

Contempler, c'est absorber de la joie, s'en nourrir.

Justine

Tu aimes, tu détestes
Tu t'en vas, tu restes
Tu demeures dans le doute
Personne ne t'écoute ;
Tu souffres en silence,
Tu perds la cadence,
La routine t'étouffe,
Cherche à te couper le souffle...
Au départ, tu te débats,
Tu cherches à te défendre, ne pas tomber plus bas ;

Mais peu à peu, tu faiblis,
Tu rends les armes, tu plies,
Sous le poids du désespoir,
De la solitude, de ton reflet dans le miroir...
Ce n'est pas réciproque, mais tu l'aimes
D'une façon différente, mais il t'aime.
Tu dois tourner la page,
Réécrire cette histoire,
Mais peut-être cela est impossible ;
Ou seulement, indescriptible...
Relève la tête, regarde devant,
A trop regarder en arrière, tu donnes un faux jugement.
Avance dans ta vie, il faut sourire !

Ne regarde en arrière qu'en pensant à l'avenir.

Il faut continuer à avancer vaille que vaille en souhaitant que le mur accepte de reculer.

Nous avons recueilli ces mots auprès des Charitois en mai 2008. Il y a des villes où sur les façades sont posées des caméras pour surveiller les brigands et sécuriser les passants. Il y a des villes où sur les murs sont *taguées* des signatures pour dire m... aux bourgeois. Il y a des villes où l'on ne se parle pas, où l'on ne se regarde pas, où l'on ne se voit pas, où l'on ne s'écoute pas, où l'on ne s'entend pas, où l'on ne partage pas,... où l'on ne vit pas ensemble.

Et puis il y a La Charité... A La Charité sur Loire, sur les façades, il y a des mots.

" *Les mots possèdent ce prestigieux pouvoir de rapprocher et de confronter ce qui sans eux resterait épars*" (René Char).

Les mots, ce sont les leurs, exclusivement les leurs. Pendant ces quelques jours, nous avons parlé (semé des mots). Les enfants nous ont dit la violence à l'école, ils ne veulent plus de la violence de certains mots. Les jeunes nous ont parlé de respect, de solidarité. Les anciens nous ont dit leurs souvenirs. Beaucoup ont parlé des discriminations, des méfiances, des souffrances. Tous ont offert leur sourire, dit leur confiance, leurs espoirs, ...

A La Charité sur Loire, les murs résonnent de la voix des les slameurs ont la plume au cœur.

(l'exposition a été mise en espace par Monique Le Garff)

Quel infini plaisir à passer ces quelques jours dans cette ville, y côtoyer Hakim, Ahmed, Céline, Isabelle, Sabrina... l'équipe du Centre social La Pépinière et avec eux inventer *Le champ des mots* ! Quel plaisir de rencontrer les habitants de cette belle cité : Michaela qui vient d'Allemagne, Myriam qui vient du Montenegro, R'Kia qui vient du Maroc, Maryse qui est Charitoise de naissance, Josselin qui vient d'arriver, Florian et Deborah qui écrivent parce qu'ils ont trop pleuré, Maryline qui écrit parce qu'elle a trop souffert, Marie-Thérèse et Najea qui gardent des enfants, Nicole qui se souvient, Justine qui ne regarde en arrière qu'en pensant à l'avenir...

Le champ, c'est leur rue à eux, là où ils peuvent se rencontrer et se parler, parler de la pluie et du beau temps, de leurs enfants, de leurs chagrins, de leurs joies... Le champ est un jardin où poussent aussi des mots.

Ils ont partagé leurs mots., au cœur des Clairs Bassins, leur quartier, leur quotidien.

Les Clairs Bassins, c'est un quartier dans la ville. Et pourtant aux Clairs Bassins, il n'y a pas (encore) de mots sur les façades, les pèlerins de Compostelle ne passent pas ici et le *Festival des mots* se passe ailleurs.

Les Clairs Bassins, c'est un quartier dans la ville. Et pourtant tant de signes, de regards, de mots qui font mal, disent encore que le quartier n'est pas tout à fait comme les autres.

LesClairs Bassins, c'est un quartier comme les autres ?

L*es Clairs Bassins, c'est un quartier plus que les autres, parce qu'ici on se parle, on se regarde, on se voit, on s'écoute, on s'entend, on partage... on vit ensemble*.

Le projet qu'ils ont réalisé ensemble a magnifiquement démontré que la *politique de la ville* dont on parle tant, pour en constater souvent les échecs,

au fond elle est simple, elle pourrait être simple, elle ne nécessite pas obligatoirement de gros investissements financiers, il *suffit* d'imaginer les opportunités pour les gens de retrouver leur dignité, d'exprimer ce qu'ils sont, ce que nous, les sociologues, nous appelons les *identités*, ces identités qui sont tellement refoulées parce qu'elles sont discriminées, déchirées, parfois même interdites.

Un grand poète est mort cet été (2008), peu de temps après *le champ des mots*. Il était palestinien. Il a écrit de très beaux mots pour dire *les identités*. Il s'appelait Mahmoud Darwich :

"*Le présent nous étouffe et déchire les identités. C'est pourquoi je ne trouverai mon moi véritable que demain lorsque je pourrai dire et écrire autre chose. L'identité n'est pas un héritage mais une création. Elle nous crée, et nous la créons constamment. Et nous ne la connaîtrons que demain. Mon identité est plurielle, diverse. Aujourd'hui, je suis absent, demain je serai présent. J'essaie d'élever l'espoir comme on élève un enfant. Pour être ce que je veux et non ce que l'on veut que je sois*".

Les jeunes slameurs des Clairs Bassins ne sont sans doute pas Mahmoud Darwich ou Khalil Gibran et ils ont sans doute d'autres modèles. Mais avec leurs mots, leur spontanéité, leur jeunesse, leur enthousiasme, ils disent beaucoup. Permettons leur de continuer à s'exprimer, permettons à tous ces gens des Clairs Bassins et de La Charité de continuer à dire ce qu'ils sont. Continuons à ouvrir les yeux, à tendre l'oreille, à voir les visages, les visages de Rachida qui met tous ses espoirs en ses enfants Salim, Driss et Khadija, de Christell**e** qui amène Maelle à l'école, qui se méfiait et qui ne se méfie plus, de Mr Da Silva que l'on respecte parce qu'il respecte les gens, et de tous les autres...

Miloud Kerzazi, un pied dans le bourbier
(août 2008)

Miloud Kerzazi (de Chatellerault) est animateur socio-culturel et photographe amateur "engagé". Ses photos sont des témoignages. Il raconte ce qu'il connaît, ce qu'il vit tous les jours. L'appareil photo est l'outil de sa prise de parole.

Il parle de la souffrance, la "sous-France". Son thème central est le vivre ensemble, la diversité. Miloud Kerzazi aime parler des talents des cités et il n'y a pas que des sportifs ou des musiciens, il y a aussi des écrivains, des avocats, des médecins et... des photographes. Il expose ses photographies sur le net, les pieds dans le bourbier mais la tête dans le ciel. [782]I

[782] www.kerzazi.info

La 402 au féminin

Elles ont de 16 à 72 ans. Elles sont encore au lycée ou déjà à la retraite. Elles ont toutes en commun l'usage de la ligne de bus 402 qui dessert dix communes de l'Essonne en traversant onze quartiers classés prioritaires en politique de la ville. La 402 est plus qu'un simple moyen de transport; c'est un véritable espace relationnel.

Dans la vie, ces femmes connaissent au quotidien les regards qui jugent, qui jaugent. Elles connaissent ces discriminations culturelles et de genre, ces enjeux de dignité et de respectabilité qui se jouent autour de leur appartenance sociale. De cela, elles font non un handicap mais des ressources.

"Leurs trajectoires biographiques, leur loyauté à leurs cultures d'origines sont des ressources" expliquent Nabila Amghar, Anne Olivier et Cécile Offroy du réseau TessitureS qui ont rencontré ces femmes et recueilli leurs mots. Avec ces femmes usagères de la ligne, la compagnie de bus Tice propose de constituer un réseau d'utilisatrices pour améliorer son service et l'adapter aux besoins de la population. D'une commune à l'autre, d'un quartier à l'autre, montons à bord du 402 et voyageons avec les mots de ces femmes de l'Essonne qui font voir la ville et la vie autrement.

Gare RER à Epinay-sur-Orge. Chantal accompagne sa fille vers son établissement scolaire ce jour-là. Toutes deux ont un sourire resplendissant, même jean, même anorak chaud. Il fait très frais ce matin malgré le ciel bleu. Chantal connaît la ligne par coeur et compatit avec les chauffeurs qui galèrent dans les rues étroites. Lorsque des voitures sont garées sur les deux côtés, le bus est bloqué et il lui faut cinq minutes pour manoeuvrer. Un jour, dit Chantal, un jeune est sorti du bus pour orienter le chauffeur dans sa marche arrière. Elle apprécie: "Entre les gens, il y a une solidarité quand même !".

La 402 dessert énormément de quartiers. C'est un risque de conflits, craint A.B., qui monte au Grand Vaux, lorsqu'un jeune des Tarterêts va croiser un autre des Pyramides. Alors A.B. évite d'aller au fond, là où vont les jeunes; elle reste devant. Mais d'autres pensent que la longueur de la ligne, c'est intéressant parce que ça fait le lien entre des quartiers qui ont tendance à s'enfermer sur eux-mêmes. "La ligne oblige à s'extraire" dit Sahen Françoise Mounkala, de Grigny. La ligne dessert des quartiers populaires et des quartiers plus aisés et, dit-elle, "ça permet de s'ouvrir, de rencontrer d'autres personnes qui n'ont pas le même statut que nous-mêmes".

La nuit est tombée à Villemoisson-sur-Orge quand M-C.R monte dans le bus: "C'est une ligne vraiment importante pour tout le monde. Il y a les sorties scolaires, les gares, les centres commerciaux, les administrations et ça serait vraiment un vide si cette ligne n'était pas là".

Saul Moontaha était enceinte lorsqu'elle a déménagé à Morsang. Mais sa fille de neuf ans continuait à aller à l'école à Grigny en bus. Elle ne pouvait pas descendre tout le temps ses trois étages. Mais elle accompagnait quand même sa fille jusqu'à l'arrêt de la Rue de l'Egalité: "Elle a pris le bus deux mois toute seule ! Chaque matin, je parlais avec les conducteurs. Ils étaient gentils avec elle, ils la surveillaient en fait. Cela m'a vraiment touchée."

S.F. met 45 minutes tous les jours pour aller d'Evry à Morsang et le soir aux heures de pointe, il n'y a pas de place pour s'asseoir. Les élèves font du bruit, ils crient et c'est fatigant pour les gens qui sortent du travail et aimeraient se reposer, et puis "le bus tourne trop, c'est ce qui me fatigue". Mais heureusement, des places se libèrent avant Morsang !

En mode tuning

Cécilia attend le bus à l'arrêt Mairie de Morsang. "Le 402 au niveau artistique, c'est un très beau gosse. J'adore ! Les nouveaux 402, franchement, ils sont beaux avec leurs petits néons bleus; ça fait stylé ! La première fois, j'étais choquée! le 402 en mode tuning !!!"

Audrey Napol conduit le bus articulé et "franchement, dit-elle, je pourrais faire (la ligne) tous les jours, ça ne me dérangerait pas et quelle que soit l'heure. J'aime conduire. C'est une ligne où il y a toujours du mouvement, beaucoup de personnes, plusieurs nationalités. On peut discuter, ce n'est pas monotone, ça bouge tout le temps, et c'est ce que j'aime".

Un jour où il y avait beaucoup de monde, une dame avait mis sa petite fille de 3 ans à côté de D.A. Elle s'est endormie sur elle: "Elle a mis sa tête contre moi. C'était trop mignon. Sa mère l'a laissée." Mais parfois, quand il y a trop de monde, les gens deviennent désagréables, agressifs, alors M.N. a une idée: "Cela serait bien d'avoir de la musique dans les bus, cela détendrait l'atmosphère".

La ligne 402 est appréciée parce qu'elle dessert des arrêts très proches des gens. Albane se détache quelques instants de son téléphone pour partager son constat: "On n'a jamais plus de 10 minutes de trajet pour aller à un arrêt du 402". Et puis, quand on ne connaît pas les horaires, on peut toujours regarder avant sur internet. Kty a appris à son fils de 11 ans à le faire pour qu'il puisse la rejoindre seul à Courcouronnes. Fatoumata Bintou Diakhate trouve que les anciens chauffeurs étaient plus attentifs vis-à-vis des usagers et Maïmouna, qui est née à Evry, à Jean-Rostand, dit qu'elle dépend depuis 27 ans de la 402. Elle a commencé par la prendre pour aller à l'école, au collège et elle voit les évolutions: "C'est assez surchargé. Alors il faut souvent s'entraider". M-J. B, à Viry-Châtillon, se met à la place des femmes avec leurs poussettes, leurs courses: "c'est vrai que cela prend de la place dans les bus, mais est-ce qu'elles ont vraiment le choix, ces femmes ? Alors il faut de la compréhension".

La chaleur des gens

Sikirat Olarewaju apprécie le brassage des populations et la chaleur des gens: "On rencontre toujours des gens que l'on connaît. Alors dans le bus, les gens sont à l'aise comme s'ils étaient chez eux. Quand quelqu'un court pour l'attraper, le chauffeur va attendre. Dans les autres lignes, il va partir. Là, c'est humain."

Sabrina a vu l'autre jour un aveugle qui, au lieu de descendre aux Miroirs, est descendu à l'Agora. Elle a demandé au chauffeur 30 secondes pour le mettre dans le bon chemin jusqu'au bus dans l'autre sens. "Oh oui, sans souci ! Il n'y a pas de problème !" a dit le chauffeur.

Depuis l'année dernière, la fréquence des bus est meilleure, dit K.J. qui monte à La Treille, et Nadia Oumoulid confirme: elle pense que le projet T Zen, qui demande aux femmes de donner leur avis sur la ligne est une bonne idée parce que la plupart du temps, ce sont les femmes qui galèrent avec leurs poussettes et leurs sacs: "C'est bien rare de voir des papas avec des poussettes !". "Nous, les habitants de La Grande Borne, on a besoin de la ligne 402" dit Annette Genouillé qui la prend tous les jours, que ce soit pour les courses, pour aller à la gare, pour son association à Evry ou avec ses petits-enfants qu'elle garde et qu'elle emmène partout. Elle utilise tout le temps la 402 parce qu'elle n'a pas le permis, pas de voiture.

Sahen Françoise Mounkala aime cette mixité des origines sur la 402. Chaïma fait la morale aux petits jeunes qui ne se lèvent plus lorsqu'une personne âgée ou handicapée entre. Madelaine va aujourd'hui à la Caf: "C'est une ligne très utile parce que ça donne bien accès à toutes les administrations. C'est toute la vie !" Mais la 402, ce sont aussi des paysages car la ligne est longue. A Ris-Orangis, E.H. préfère le bus au train, car le bus la détend du stress de la journée et elle écoute les gens qui racontent leur vie. Angélique, avec son sourire "angélique", n'a pas non plus le permis; alors elle prend le bus en évitant les heures de sortie des élèves et elle parle au chauffeur. Rekya a appris à son fils à toujours dire bonjour au chauffeur et trouve dommage quand parfois il ne répond pas. Marie-Andrée Tranchant était hier à l'Agora. Elle a vu une dame pleurer parce qu'elle allait être en retard au travail: "Quand on loupe le bus, on loupe le train".

Le conducteur doit tout gérer et Odya Kourouma (de Courcouronnes) compatit: "il est à l'avant, il est tout seul, il ne peut pas gérer ce qui se passe à l'arrière." C'est à Courcouronnes que Hafida Bendjedou prend le 402. Elle papote avec les copines. C'est convivial, ça déstresse et c'est moins cher que le psy. Kanté Oumou rencontre là des gens qu'elle n'avait plus vu depuis longtemps. Elle se fait respecter par les jeunes qui disent des gros mots. Lise-May Rustan part d'Evry pour aller à Viry jouer à la pétanque. Le bus, pour elle, c'est sa liberté, son autonomie, son indépendance. Diarra B. arrive à l'Agora. Elle n'a pas peur de prendre le bus même si elle se rend bien compte qu'en tant que femme, on peut se sentir insécurisé. Gaby a fait 17 ans d'animation (centre de loisirs, école,...). Alors elle intervient quand elle constate des incivilités. Aux jeunes qui mettent la musique trop fort, elle dit: "Attention, les gars". C'est une "déformation professionnelle" ! A Evry, la 402 est comme un petit métro, la ligne la plus connue, la plus populaire. Maryam Dramé l'utilise tous les jours: "C'est LA ligne. Même pour un ou deux arrêts, on est obligé de l'utiliser, la 402 !" Hadja va faire les mariages ou les baptêmes le samedi mais elle n'a jamais eu de problème, même quand elle prend le dernier 402. Mounira Sezahoudine est jeune mais elle écoute les personnes âgées qui lui parlent parce qu'elle sait qu'elles n'ont plus personne avec qui faire la conversation, alors dans les bus, elles parlent.

Leurs petites histoires

Gare du Bras de Fer à Evry. Latifa Hammi va boire un café chez une amie. Il lui faut 10 minutes avec le 402. S'il n'était pas là, il lui faudrait 2 heures de transport. Et surtout, dans le bus, il y a cette entraide que l'on ne trouve pas dans les trains, constate Mélanie M. qui se rend à l'Hôpital Sud Francilien. Lycée de Corbeil-Essonnes. "Ce qui me plaît dans cette ligne, c'est la jeunesse" dit Suzanne Bellnoun. Elle les écoute avec leurs petites histoires à dormir debout. L'autre jour, il y avait des grèves de 402. On sentait bien que quelque chose manquait. "Tout le monde à pied !" Douga rit: "Ah, donc ils sont utiles !". "Cette ligne a quelque chose de plus. Franchement, je ne saurais pas expliquer pourquoi" dit R.D, " on est tous en famille. Et puis la 402, tout le monde sait que ça existe. On y croise tous les amis". "Le 4/2, on sait lequel c'est" dit E.W, "c'est celui qui va à l'Agora". A.B. n'ose pas mettre une amende aux SDF qui montent dans le bus pour se réchauffer. Il y a des arrêts où il n'y a pas de banc pour s'asseoir et NKD demande à la Tice de penser au confort des gens qui doivent attendre. "Ce qui serait une bonne idée serait de construire des abribus en végétal" suggère Isabelle.

Arrivée au Coudray-Montceaux. A.C. aime cette odeur d'épices. "C'est prouvé, vous faites le test, vous entrez dans la 402, à n'importe quelle heure, c'est les Antilles, c'est le marché; ça me rappelle mon pays, franchement, les odeurs d'épices; ça me renvoie directement au soleil !"

Entre gens

Recueil

Portraits revisités par

Guy Didier

(2006 – 2016)

Volume 4 : **Entremêleuses**

Ouverture

(avec Nancy Huston, septembre 2016)

"La vérité n'est ni la lumière permanente éblouissante, ni la nuit noire éternelle; mais des éclats d'amour, de beauté et de rires, sur fond d'ombres angoissantes; mais le scintillement bref des instruments au milieu des ténèbres (oui, car la musique ne se perçoit que grâce au silence, le rythme grâce à l'étendue plane" (Nancy Huston)

Femme arc-en-ciel[783]

Qui êtes-vous, Nancy Huston ? "Je suis mon histoire... Nous sommes (tous) un mélange de détermination et de liberté, de singularité et d'appartenance à des collectivités. Mais c'est rageant pour la plupart des gens de penser ça, car c'est indécidable: on ne saura jamais quelle est la part de ceci, quelle est la part de cela... Et chacun aime se penser très libre de ses choix."

L'étrangère

Son histoire à elle a commencé à Calgary, en Alberta (Canada) mais elle a continué aux Etats-Unis. Quand elle a eu six ans, sa mère a quitté définitivement le foyer familial et les trois enfants (Nancy, son frère aîné, sa petite soeur). La cadette est partie en Allemagne. Pendant toute son enfance, Nancy Huston a été une "étrangère", baladée d'une adresse à une autre, d'un pays à un autre, en exil depuis toujours. Difficile de se construire dans un tel contexte ? "J'ai aussi été une petite fille joyeuse... Ma mère était une féministe avant la lettre, remarquable à certains égards. Elle avait suivi des études en sciences politiques. Elle a été enseignante, psychologue. Après s'être remariée et avoir eu d'autres enfants, elle a continué à étudier, à accumuler des diplômes en histoire de l'art...

Malgré ou à travers son absence, elle nous a communiqué ses passions. Elle voyageait et nous racontait l'Espagne et l'Andalousie, le Maroc, l'Angleterre. Cela me faisait rêver d'avoir une mère si lointaine, prestigieuse et romantique. Et très belle, très très belle... Je lui dois tout ça ! Grâce à son geste, j'ai pu développer cette capacité que j'ai de me mettre à la place des autres. Je ne la voyais que tous les deux ou trois ans, pour quelques jours de vacances. Elle vivait en Europe. Je me souviens, je l'ai vue à 7 ans, puis la fois suivante, à 10. Ce n'est pas facile de ne pas avoir été

[783] sources: Psychologies, Périphéries, Libération, lapresse.*ca*

reconnue, entourée, choyée par sa propre mère. Il est difficile d'élaborer une estime de soi à partir de là. Pour m'en sortir, je me mettais à sa place. Elle était très triste, elle a vraiment souffert.[784]

La sorcière

A l'âge de 20 ans, Nancy Huston passe une première année à Paris, dans une espèce d'euphorie. Elle décide de s'y installer et y vit toujours. Dans *Nord perdu*, elle raconte combien il était vexant pour elle, l'anglophone à son arrivée en France, d'entendre les enfants pérorer dans la rue, sans qu'elle comprenne un seul mot: "Comment se fait-il que des petits morveux sachent parler si bien, si vite, alors que moi, en dépit de tous mes diplômes, je n'arrive plus à coller trois mots ensemble ?". Mais très vite, les morveux ont pu aller se rhabiller. Elle s'est découvert en français une liberté et une virtuosité qu'elle n'avait jamais eues en anglais, et qui ont décidé de sa vocation.

Fraîchement débarquée à Paris, elle confie ses premiers textes à une revue féministe, *Sorcières*. Ce mot revient souvent dans sa bouche et dans son oeuvre. Eloge du cerveau: les sorcières étaient "ces femmes inspirées dont l'âme était si étonnamment docile qu'il leur suffisait de se frotter le corps d'un onguent et -pouf !- elles s'envolaient par la cheminée sur leur balai pour aller danser, festoyer et faire l'amour jusqu'à l'aube avec de beaux diables, grands forts et infatigables..." La magie de l'écriture est de pouvoir ainsi entrer dans le monde que l'on s'invente, la littérature est le balai de la sorcière, les écrivains ont un don de voyance, mais ce don, tout le monde l'a, tout le monde peut l'avoir.

La femme de chair

Au départ, Nancy Huston se croyait faite pour l'essai, au point de considérer son premier roman, *Les Variations Goldberg* en 1981, comme "un petit truc d'été". Elle en est aujourd'hui à plus de 15 romans et récits, autant que d'essais, sans compter la littérature de jeunesse et les pièces de théâtre. Ecriture prolifique, tant en anglais qu'en français. L'essayiste et la romancière se lisent avec la même avidité. Mona Chollet (journaliste et essayiste, *Périphéries*) ne cache pas son enthousiasme: "Ses évocations sensuelles sont d'une force et d'une liberté rares; elle décrit comme personne les délices du sexe, les éblouissements de l'amour.

Mais elle assume aussi la cruauté, la violence, la perversion; la chair de ses personnages est le lieu des plus grandes extases et des pires souffrances. Elle raconte le malheur, la maladie, l'abandon, les destins qui s'enrayent, la folie qui gagne, les rêves qui se brisent. On en sort chamboulé de fond en comble, secoué comme un de ces petits paysages sous cloche où il neige quand on les agite, et qui, une fois immobilisés, mettent un certain temps à retrouver leur ordonnancement intérieur - un ordonnancement qui, lorsqu'il revient, n'est jamais tout à fait le même qu'auparavant."

La libertaire

Nancy Huston intervient dans les débats publics, moins que son statut ne l'y autoriserait: "Je préfère prendre le temps de réfléchir, et j'essaie aussi de concilier une élégance d'écriture avec les nuances. Parce que je trouve qu'il y a un tel goût de l'extrême..." Le 16 août 2016, elle publiait une très belle tribune dans Libération: *Quand les virilités partent en vrille*... Et si les jeunes hommes qui se tournent vers Daesh ne toléraient pas leurs propres faiblesses ? Et transformaient leur terreur intime en terreur politique ? Face au fanatisme, il faut prendre conscience de l'importance du corps et des pulsions. Extraits...

[784] Entretien recueilli par *Psychologies*

"Ratés, esseulés, sans père ni autre modèle viril valorisant, humiliés, sans avenir crédible, sans la moindre perspective de séduire une femme en incarnant un des modèles acceptables de virilité contemporaine (sinon superstar de la politique ou du sport, au moins détenteur d'un emploi valable), les jeunes Français et Belges qui aujourd'hui se tournent vers Daesh ne se supportent pas... A l'époque de leur fécondité maximale, ils adhèrent à une idéologie virulente et se fondent religieusement dans une masse masculine, comme l'ont fait les robespierristes, les bolcheviques, les SS, les guévaristes, les Khmers Rouges... La liste est longue. Plutôt que de plaquer sur ces comportements l'épithète facile et creux de *barbares*, on ferait mieux de se rappeler que ceux qui tiennent à se prouver une force impitoyable, ont été petits..."

Face à eux et à leur manichéisme, si fou soit-il, on ne leur en oppose qu'un autre. Comment ne pas voir que leur inversion de leurs propres schémas ne pourra rien face au fanatisme et au populisme ? Pour Nancy Huston, "le discours humaniste serait mieux entendu s'il était moins chaste, moins châtié, moins châtré. S'il regardait en face le fait criant que les initiatives terroristes sont prises à 100 % par de jeunes corps mâles. S'il savait aborder, explicitement mais avec délicatesse, la question du corps masculin. S'il songeait à aider les garçons français - surtout les plus économiquement et socialement vulnérables - à gérer leur puberté, avec tout ce que celle-ci trimballe de pulsions, de passions et d'impatiences. Voici les questions qu'il s'agirait donc de poser: comment offrir autre chose à ces hommes en matière de liberté sexuelle que la pornographie ? autre chose en matière d'emploi que le deal ? autre chose en matière de respect que les injures et vexations auxquelles ils sont exposés depuis l'enfance ? autre chose en matière d'avenir que le RSA et des CDD ? Là on aura peut-être jeté enfin une pierre dans le jardin du fanatisme et du populisme.

Ode à la terre

Retour aux sources ? Nancy Huston campe l'action de son dernier roman, *le Club des miracles relatifs*, dans sa province natale, l'Alberta. Elle y dénonce notamment l'exploitation des sables bitumineux. Le roman est paru au moment même où cette belle région a connu un drame écologique (un gigantesque incendie), dû à cette exploitation, à "l'avènement d'un monde post-humain", un monde "d'où l'art est complètement absent", un monde "peuplé de gens qui ressemblent de plus en plus aux machines avec lesquelles ils sont en interaction du matin au soir". L'écrivaine voit pourtant des raisons d'être optimiste, car elle croit aux "miracles relatifs". Il y en a partout à chaque instant: "Autour de nous, des gens vivent de vrais échanges. Jouer un morceau de musique, c'est un miracle relatif. La beauté ne va pas sauver le monde, rien ne va sauver le monde, on est d'accord. Mais il faut garder cette capacité d'apprécier l'instant." Et puis, il y a les femmes d'aujourd'hui, elles sont des "filles arc-en-ciel".

Femme arc-en-ciel, Nancy Huston ne subit désormais plus la condition d'étrangère car elle l'a choisie.[785]

[785] Dernières parutions: *Carnets de l'incarnation, textes choisis*, éditions Actes Sud, 2016 et *Sois belle / sois fort*, aux éditions *Parole*, 2016

I

Des racines

"*Les arbres aux racines profondes sont ceux qui montent haut*. " (Karine Tuil, *Douce France*)

Une histoire des femmes immigrées ?[786]

Il y a plus inconnu que le soldat inconnu, la femme du soldat inconnu. Cette affirmation classique dans la mouvance féministe pourrait être reprise à peu de choses près à propos des femmes immigrées. En effet les historiens-ne-s de l'immigration ne se sont pas intéressé particulièrement aux femmes... et les historien-ne-s des femmes ne se sont pas particulièrement intéressé aux immigrées. Alors fallait-il les garder dans l'ombre ? On pourrait dire simplement que l'histoire de l'immigration concerne tous les migrants sans distinction de sexe... comme les droits de l'homme de 1789... qui avaient ouvert à une société où certains pourtant étaient "plus égaux" que d'autres ! Alors *quid* des femmes immigrées, à l'ombre ou absentes ?

Elles ont accompagné les armées tout au long de l'histoire comme cantinières ou catins, elles ont accompagné les marchands de foire en foire, elles ont repeuplé avec leurs hommes les campagnes décimées après les guerres et les pestes. Elles ont fui la terreur et les viols collectifs, pratique odieuse de tous les temps et de tous les lieux de violences. Elles étaient courtisanes aussi. Avec un peu d'irrévérence, évoquons un certain type de mariages forcés (ou arrangés ?) relativement fréquents dans certains milieux dits privilégiés (aucune classe n'y échappe): beaucoup de nos rois furent des fils d'étrangères et Catherine de Médicis, Anne d'Autriche et Marie-Antoinette, pour ne citer qu'elles, ont été des actrices à part entière de la grande histoire !

Il y a eu aussi des aventurières, que serait l'histoire de l'espionnage sans la Mata-Hari, des artistes, peintres comme Sonia Delaunay, danseuses comme Joséphine Baker, chanteuses comme Gloria Lasso, Dalida, Sylvie Vartan et... Carla Bruni., comédiennes comme Maria Casarès, Anna Karina, Alice Sapritch... et Cécile... de France !, réalisatrices comme Agnès Varda, femmes de lettres comme la comtesse de Ségur, Elsa Triolet, Nathalie Sarraute, des savantes comme Marie Curie, créatrices de mode comme Nina Ricci. Ah ! Mais sont-ce là des immigrées ?

Il est vrai que dans les représentations que nous nous faisons des migrants, c'est la figure du travailleur immigré qui s'est largement et longuement imposée comme figure quasi exclusive puisque, en France en tout cas, les immigrés venaient d'abord suppléer au manque de main d'oeuvre dans un pays riche et peuplé. Rien de comparable avec les émigrants européens vers les nouveaux mondes au XIXe siècle et au début du XXe qui partaient en couple peupler des espaces réputés vierges pour échapper à la misère de leurs campagnes européennes. Même si elles accompagnaient leurs maris, elles n'étaient pas considérées comme légitimes, elles faisaient partie de ce que l'on a appelé récemment l'immigration subie, celle que l'on est bien obligé d'accueillir parce qu'elle nous est imposée par ces contraintes que sont les droits de l'homme (notamment le droit de vivre en famille et le droit d'asile).

Et pourtant elles ont fait notre pays, elles ont été plus tôt qu'on ne l'imagine habituellement, les statistiques le montrent, présentes au côté des hommes. Dans les logements précaires, les bidonvilles, elles rendaient la vie possible par leur combat quotidien pour la survie, à force d'imagination et d'arrangements.

[786] par Pierre Greib, *Cimade Strasbourg*

Compagnes, femmes, mères elles ont tissé des liens de voisinage et de solidarité. Présentes dans les associations, elles contribuaient à bâtir l'avenir. Elles ont aussi travaillé dans les ateliers quand les usines où travaillaient les hommes étaient considérées comme le lieu de l'activité économique "noble", elles ont fait des ménages souvent sans être déclarées, donc sans reconnaissance statistique... comme avant elles les jeunes provinciales des campagnes venaient dans les grandes villes. Elles sont devenues concierges, ont travaillé dans les estaminets de quartier... acteurs économiques invisibles encore.

On a commencé à parler d'elles quand en 1974 les pouvoirs publics ont décidé d'arrêter l'immigration de travail. Alors elles sont admises au titre du regroupement familial (subi) au moment où l'immigration devient politiquement un "problème" de la société française. Leurs droits sont dépendants de celui qu'elles rejoignent pas de reconnaissance de leur autonomie au moment où la place des femmes dans la société dite d'accueil évolue rapidement... On a tout faux avec les femmes immigrées !!! On leur a assigné la fonction de conserver les traditions du pays d'origine pour que les hommes supportent leur déracinement. Mais elles ont inventé des modes de vie qui sont des passerelles entre les deux rives, qui évoluent parce que le temps avance et que rien n'est semblable ici et aujourd'hui à ce qui était là-bas hier. Elles ont pourtant participé avec leurs hommes aux luttes pour la reconnaissance de leur dignité, présentes le 17 octobre 61, dans la marche pour l'égalité en 83 un marcheur sur quatre était une marcheuse...

Depuis une vingtaine d'années, le débat sur l'identité s'est introduit dans le champ politique sous l'impulsion de partis extrêmistes avec la double entrée de la menace contre les valeurs traditionnelles et du communautarisme. La théorie du choc des civilisations a alimenté largement les débats et différents partis ont cherché à en tirer profit. Pourquoi évoquer cela à propos des femmes ? N'est-ce pas une affaire d'hommes ? Comme par hasard les femmes ont été au coeur du sujet, objets des grandes polémiques, c'est elles qui sont auteures ou victimes de ce que certains appellent fort judicieusement les délits et crimes "culturels": port du voile, mariages forcés, mutilations sexuelles. Et les plus virulents défenseurs des valeurs traditionnelles, souvent machos invétérés, de défendre l'occident et les femmes menacés par les nouveaux barbares.

Aux extrêmes de nos représentations de la femme immigrée, on peut observer celles qui ont spectaculairement réussi comme Rachida Dati et Najat Vallaud-Belkacem, et celles qui ont échoué sur nos trottoirs, prostituées victimes de la traite des êtres humains. Mais dans l'intervalle entre ces extrêmes, il y a des entrepreneures, des députées européennes, des cadres supérieures, des artistes, des étudiantes et des professeures, des ouvrières, des médecins et des infirmières, des auxiliaires de vie, des commerçantes, des vendeuses, des caissières à temps partiel, des réfugiées, des clandestines, des militantes, des mères au foyer, des chefs de famille monoparentales, des comptables, des chercheuses... des femmes quoi, avec leurs identités plurielles, leurs joies et leurs peines, la vie ! Leur histoire est notre histoire et elle se découvre un peu plus aujourd'hui.

1001 femmes

(avril 2012)

"Le respect, les femmes le méritent toute l'année" écrivait Nadia Hathroubi Safsaf le 8 mars dernier sur le site *1001 femmes* qu'elle a fondé et qu'elle anime avec enthousiasme pour les femmes d'ici et d'ailleurs. "Double journée pour les mamans, salaires inégaux, plus de précarité. Et sans oublier les femmes battues qui sont dans toutes les couches de la société." Pour cette journée du 8 mars, 1001 femmes avait choisi de mettre en avant toutes les femmes en demandant à quelques unes d'entre elles d'interpréter dans les rues de Paris la chanson phare d'Aretha Franklin *Respect* et de diffuser le "happening" en vidéo sur internet. "Au delà d'une journée symbole, nous attendons des politiques des vraies mesures. 2012, l'année du changement ?

C'était en 2003. Nadia venait de sortir de l'Ecole du Journalisme de Nice : "Nous allons faire de vous des Journalistes" dit l'école azuréenne. C'était le rêve de Nadia Hathroubi, parisienne (née à Paris) d'une famille tunisienne. Les qualités majeures, elle les avait: "curiosité, ouverture d'esprit, culture générale, débrouillardise, motivation, esprit critique, autonomie,...". Un groupe d'amis parisiens s'était réuni dès 1999 autour du constat qu'il n'existait pas en France de magazines traitant de toutes les composantes culturelles de la société française. Toute une population n'est pas prise en considération de manière naturelle et normale dans les médias. Abdallah Ahamada, de parents malgaches et comoriens, arrivé en France à l'âge de 6 ans, a alors créé *Zanatane*, journal métis (le nom veut dire "enfant de la terre" en malgache). Nadia Hathroubi est devenue en 2003 la rédactrice en chef de ce nouveau journal, d'abord gratuit puis diffusé en kiosque (avril 2003), à 48 pages qui jettent des passerelles entre les cultures et qui font du métissage un devoir. Nadia se souvient des temps: "On se payait au SMIC. On ne comptait pas ses heures. C'était très dur. Mais on y croyait !"

Au cœur de Paris

Nadia Hathroubi a grandi au coeur de Paris dans le quartier du Marais: "J'ai mangé kasher avant de manger halal ! La plupart de mes amis étaient juifs et nous avons grandi ensemble." Nadia est militante des Droits de l'Homme avec une forte sensibilité écologiste. Cette année 2003, elle est partie à Gaza pour rencontrer les femmes palestiniennes: "C'était avant la guerre d'Irak. Nous avions voyagé séparément, en faisant comme si nous ne nous connaissions pas pour entrer en Israel et en Palestine... J'ai été reçue par Arafat." A son retour en France, Nadia Hathroubi a reçu des menaces de mort. Elle en a été très étonnée car ses reportages respectaient une vraie distance journalistique. Mais ce voyage l'a profondément marquée et a renforcé ses projets professionnels.

1001 femmes

Les médias, ironise-t-elle, n'ont jamais su appréhender la diversité: "lorsqu'ils s'adressent à moi, ils croient parler à la fille de la cité, qui va leur raconter la banlieue, parce que je m'appelle Nadia Hathroubi, mais moi, ma jeunesse, c'était le Palais Royal, les scènes parisiennes... Dans ma famille, nous sommes quatre frères et soeurs. Le moins diplômé a bac plus cinq. "D'ailleurs, précise-t-elle, je n'aime pas parler de diversité mais plutôt d'interculturalité". Ce qui intéresse Nadia plus que tout, ce sont les sujets de société qui mettent en avant l'intelligence collective née de la rencontre des cultures, qui fait cette France "alternative" qu'elle aime et qu'elle décrit avec talent par sa plume. Après trois ans passés dans le service communication d'une communauté d'agglomération du Plateau de Saclay, elle se rend bien compte que l'écriture institutionnelle n'est pas vraiment faite pour elle.

Elle est désormais mère de famille. 2006 est la date de naissance de sa première fille et la date de naissance de 1001 femmes sur internet. Le site s'intéresse à des femmes qui ne trouvent pas vraiment leur place dans la presse féminine "qui ne s'intéresse qu'aux femmes à peau claire". *Yasmina* n'existait plus. *Gazelle* n'existait pas encore. Nadia Hathroubi est une boulimique de la presse mais son projet n'est pas de parler aux femmes des "communautés" mais à toutes les femmes qui n'ont pas toutes la taille mannequin, qui peuvent avoir toutes les couleurs, tous les parcours, toutes les envies.

Aujourd'hui demain

Chaque naissance d'un enfant est comme la naissance d'une nouvelle vie. en 2008 naît me deuxième enfant de la famille Safsaf. Nadia multiplie les collaborations (dans la presse, on dit les piges): le Courrier de l'Atlas, au féminin... Habitant désormais à Cergy, elle fait trois heures de RER tous les jours pour se rendre à son lieu de travail à *Presse et Cité*. Le soir et le week-end, elle travaille sur le site *1001 femmes* et écrit son roman: *Aujourd'hui demain* est un aller-retour entre le passé et le présent à travers la famille "interculturelle" d'une journaliste au grand-père maghrébin. Mais le roman n'est pas autobiographique !

Le site *1001 femmes* affiche en 2012 une nouvelle interface plus moderne. Mais l'esprit alternatif de Nadia est toujours là. S'intéressant à la création, à Paris-mode, elle fait une large place aux jeunes talents. Sa plume est concise, précise, dynamique. Un petit aperçu dans les portraits qui suivent, mis en ligne sur 1001 femmes en avril 2012. Ils sont repris sur entre-gens avec l'accord de Nadia. Depuis longtemps, la journaliste s'intéressait à notre portail de portraits: "on pourrait peut-être faire un réseau entre nos sites et d'autres" nous dit Nadia, pas seulement boulimique de presse mais aussi boulimique de projets !

Dalila Belkacem, des bijoux bohêmes[787]

Ses créations hybrides sont intrigantes. Normal, Dalila Belkacemi aime se démarquer, et c'est réussi ! Difficile de coller une étiquette à Dalila Belkacemi, 31 ans, tour à tour peintre, plasticienne et créatrice d'accessoires. Après des études en arts appliqués (BTS et diplôme supérieur d'art appliqué en création et en conception textile) et en arts plastiques (Paris VIII), la jeune femme d'origine kabyle imagine un temps des costumes pour le théâtre. Puis elle décide, début 2006, de lancer sa marque *Lilakacem*i, une ligne d'accessoires fantaisie haut de gamme, faite de pièces uniques et de petites séries, distribuée dans les magasins branchés de jeunes créateurs. Sensible à la nature - certainement des vestiges de son enfance passée auprès de ses parents fleuristes -, elle décide alors d'expérimenter sur différentes matières le bourgeonnement, la floraison, le mûrissement, le dépérissement.

Dalila Belkacemi agit en équilibriste "sur l'infime instant où l'on passe de la définition de vêtement à celle de bijou, et sur les va-et-vient possibles entre ces deux états". Ses créations relèvent plus de l'accessoire textile hybride et échappent à la typologie classique. Son originalité ? Un plastron, anciennement chemise en coton, travaillé à l'usure jusqu'à ce que le tissu s'effiloche, et qu'elle ornera de broderies et de perles. une expérience inattendue qui séduira, en 2005, le jury du Grand Prix de la Création de la Ville de Paris, dont elle sera lauréate, section mode débutants.

La jeune femme a imaginé différentes collections aux noms évocateurs: "Amulettes", "Fleur de tulle", "Oh oui !". 'Amulettes" regroupe des accessoires à attacher, tour à tour colliers, sautoirs, ceintures, parures de tête, bracelets de cheville... De fines lanières permettent de les utiliser selon l'envie. "Ces pièces sont uniques, cousues et brodées main, avec de la soie, de belles dentelles, du tulle, des perles, des paillettes, du temps et de l'amour... pour réveiller la princesse qui sommeille en vous..."

Quant à la collection "Fleur de tulle", sorte de lianes de soie à enrouler avec bulbes, racines, radicelles d'un côté, bourgeons et fleurs aux extrémités", elle permet de porter "son petit coin de verdure à soi". Les futures mariées seront, elles, emballées par "les bijoux réalisés sur mesure pour être la plus belle le jour J".

Amel Naïmy, une styliste à contre-courant

"On ne peut ignorer Amel Naïmy." C'est par cette phrase que Renaud Dutreil, alors ministre des PME, remettait en 2006 à la jeune femme de 34 ans le Trophée de la Diversité entrepreneuriale. Juste récompense d'un travail de longue haleine pour la jeune créatrice qui reconnaît avoir eu "un parcours atypique et très enrichissant"

[787] portraits par Nadia Hathroubi Safsaf, avril 2012

Après un BTS en tourisme, Amel Naïmy se rend compte qu'elle est attirée par le stylisme et le modélisme. Rien d'anormal quand on sait qu'elle a grandi au sein d'une famille de tailleurs couturiers à Reims. "Tous les week-ends, ma mère faisait pour mes quatre soeurs et moi des vêtements sur mesure, des robes, des jupes à volants, le lundi, elle nous attendait devant l'école avec ses copines, nous faisait tourner comme des mannequins, regardait les détails", raconte-t-elle. Dès l'âge de 9 ans, elle est donc initiée à la couture et à la broderie d'art: "Ma mère m'a tout appris, je lui dois tout. Grâce à elle, je connais les tissus et les matières." A 16 ans, avec l'aide de ses parents, convaincus de son talent, elle monte son premier atelier de création à Reims. A 18 ans, elle propose sa première collection "Culture et prestige", qui sera présentée lors d'un défilé au Musée du feutre de Mouzon, dans les Ardennes. "Cette expérience a été très enrichissante, j'ai tout fait à l'instinct, qu'il s'agisse de l'illustration sonore ou des castings. J'ai appris qu'avec de la persévérance, rien n'est impossible."

Repérée par un chasseur de tête, pour son bagout et sa volonté de bien faire, elle débute chez Yves Saint Laurent au département production, puis sa bonne étoile la conduit chez Christian Dior à l'atelier Homme. "J'étais impressionnée par ces maisons, je voulais voir, fouiller, regarder les petites mains s'agiter, voir l'envers du décor." Cette expérience au sein de ces prestigieuses maisons de couture parisiennes la pousse à créer sa propre marque de prêt-à-porter haut de gamme, haute couture et accessoires féminins... Ses inspirations ? La femme: "J'ai la chance de l'observer avec les yeux d'un homme, déclare-t-elle, un brin provocatrice. Je suis fascinée par une gestuelle, une personnalité, je cherche avant tout une allure. Pour mes créations, je travaille à la façon d'un architecte, je structure, je défais, je recommence."

Amel Naïmy aime démentir les clichés et ne propose quasiment aucun caftan. "J'aime travailler à contre-courant", avoue-t-elle. Mais ses origines marocaines se retrouvent dans le détail élaboré d'une passementerie ou d'un bouton ouvragé. "Le Maroc est la source d'inspiration par excellence. C'est d'ailleurs à Marrakech que j'aime me retrouver pour réfléchir à mes nouvelles collections." Ses matières de prédilection: la soie, les dentelles de Calais... Pour une femme élégante !

Elles entreprennent

(novembre 2008)

Les femmes françaises aux racines venues d'ailleurs créent, écrivent, entreprennent. Pour certaines d'entre elles, le réseau Diversitelles*, animé par Patricia Moerland, est un moyen privilégié pour rendre visibles leur créativité, leur talent.*

Patricia Moerland, Aprobee ©

"*Je n'ai aucun mérite particulier à être arrivée là où je suis aujourd'hui*" nous dit Patricia Moerland, qui a créé **Aprobee**, une agence de communication d'entreprises, de conseil et de coaching en développement du capital humain. "*Bien sûr, je suis noire, mes parents sont des Antillais, de la Guadeloupe et de la Martinique, bien sûr, j'ai souvent rencontré des discriminations, mais jamais de l'exclusion.*"

Elle précise : "*Je suis née en Loire-Atlantique et mes premières années, je les ai vécues à la campagne, dans la France profonde. Et si je suis venue avec mes parents en région parisienne à l'âge de 10 ans, j'ai toujours habité un quartier pavillonnaire du Val-de-Marne. Ce n'est qu'à 17 ans que j'ai vu pour la première fois une cité, à Orly, en commençant à travailler dans une activité d'animatrice de centres de loisirs pour enfants. La vue de ces tours agglutinées de plusieurs étages m'a donné le tournis...*"

Pendant plusieurs années, tout en poursuivant ses études, Patricia Moerland s'est investie dans des activités d'animation et d'enseignement du français langue étrangère. Après Orly, ce fut Vitry-sur-Seine. Ses études et ses premières expériences professionnelles l'ont menée en Allemagne, en Italie puis aux Pays-Bas. Elle a épousé un Hollandais. Dans ces différents pays, dont la France, elle a entre autres travaillé pour un grand voyagiste, une importante boite américaine, un groupe français et une agence de communication néerlandaise. Aujourd'hui, elle a créé sa propre société de consulting, sait la part de risques que cela représente.

Du Vésinet où elle habite, elle noue des partenariats d'affaires à travers toute la France et l'Europe, et elle met ses valeurs au service de son action (ou son action au service de ses valeurs, si vous préférez) en accompagnant dans leurs projets des femmes de la diversité, des femmes noires, métissées, mais pas seulement, disons des femmes actives. Dans son activité de conseil aux entreprises, elle sensibilise à la diversité, à tous les échelons d'une organisation, et elle accompagne l'émergence du potentiel entrepreneurial des minorités visibles et des femmes.

Pour elles, les artistes, les créatrices de valeur, les dirigeantes, les expertes, les libérales, les actives, elle a créé un espace sur internet, Diversitelles, où celles-ci peuvent se présenter, communiquer sur leur projet, leur profil, leur entreprise. Patricia Moerland nous a aimablement

autorisé à vous proposer une brève présentation de chacune d'elles. Une vingtaine de personnalités de qualité : "C*haque femme a un Art en elle*".

Gérardine Mahoro, de Chelles (77)

D'origine rwandaise, elle quitte son pays après le génocide de 1994. A partir de là, sa vie ne fut que voyage après voyage. "*Une enfant du monde, je suis chez moi là où mes pieds se posent ! Et chaque regard que je croise embellit ma vie*". Gérardine est graphiste, peintre autodidacte, mais elle est avant tout passionnée par la vie, les gens, l'art en général, les voyages. Pour couvrir sa toile blanche d'un rêve, d'une idée, elle puise dans ses origines, ses voyages, son vécu, ses rapports avec les gens. Elle met sur toile ce qu'elle a de positif en elle et chez les personnes qu'elle croise, ses rêves aussi. Ses toiles traitent avec talent de métissage, de la tolérance, de la femme. "*Les femmes ont un rôle important à jouer*" dans la société "*où on peut tous vivre ensemble*". Son portrait complet, ses oeuvres sur Diversitelles.[788]

Jessica Constant

Les cordonniers haïtiens font de superbes sandales multicolores, les peintres et leur art naïf sont des figures montantes et reconnues, les bijoux artisanaux, les sculptures sur bois et sur métal expriment la richesse culturelle de Haïti.

(Jessica Constant ©)

Jessica Constant est originaire de ce pays à l'histoire et à l'actualité toujours aussi mouvementée. "Acaribeo" est le fruit du rêve qui était le sien depuis longtemps : celui de représenter dignement les produits caribéens en France. Ce qu'elle propose est l'expression d'un peuple aux racines profondes. Son portrait complet sur *Diversitelles*.[789]

[788] son site internet : www.gerardinemahoro.fr
[789] son site internet : www.acaribeo.com

Geneviève Wannée Togbo, Le Mans

Ses poteries aux formes arrondies, généreuses, parées de perles et de drapés font penser aux hanches de la femme. Geneviève peint, sculpte, crée des objets de bronze. Ses oeuvres d'art magnifient la beauté et la perfection de la nature. Née à Chambéry, d'une mère française et d'un père ivoirien, elle a travaillé très longtemps comme Directrice des programmes à la télévision ivoirienne (1ère chaîne) mais installée en France, au Mans, depuis 2007, elle se consacre désormais entièrement à sa passion première, les arts plastiques. Toujours à la quête de nouvelles sources d'inspiration, elle tisse sa toile sans détour, à travers le monde. "*Le bonheur est un voyage, pas une destination !*". Son portrait complet, ses oeuvres sur *Diversitelles*.

Ozoua Soyinka

"*Je m'en vais*" est le titre d'un de ses livres. Ozoua Soyinka s'en va. Tel est son combat. Tel est son destin. En langue bété, son nom (d'artiste) veut dire "femme qui se fait remarquer par sa beauté, ses qualités". Civilement, elle s'appelle Ruth Narbonnais et elle est née à Saint-Pierre, en Martinique. L'écriture, et surtout la poésie, l'habite depuis sa plus tendre enfance. Tous ses ouvrages sont des appels à la vie. "*Tous les humains ont des potentialités. Il suffit de saisir sa chance au moment opportun et de se laisser guider*". Ozoua s'en va allumer la flamme. Son portrait complet, ses publications sur *Diversitelles*.

Zita Douka

Un de ses professeurs au collège lui avait écrit un jour : "*Bonne chance, toi, future femme de lettres*". Depuis, Zita écrit, des poèmes, des nouvelles. Elle écrivait les dissertations de ses camarades françaises au lycée. En Belgique, elle a évolué dans un groupe de théâtre, joué Molière. Zita Douka est née à Tchibanga au Gabon, mais elle a grandi en Belgique (7 ans) et au Maroc (10 ans). Sa vie même est un creuset de cultures. Mais lisez plutôt son livre *Prisonnières d'un rêve*. Son portrait complet, ses publications sur *Diversitelles*.

Nadia Origo

Originaire du Sud du Gabon, Nadia Origo est venue en France pour poursuivre ses études de géographie physique à Montpellier puis à Paris. Mais sa passion est l'écriture. Elle aime son pays (d'origine) et le partage avec ses mots, des livres pour enfants, et un roman *Le voyage d'Aurore*. Nous ne sommes pas avec ce livre dans la fiction mais dans la découverte de Libreville, ses chics et ses chocs, à travers le regard d'Aurore, femme engagée. Son portrait complet, ses publications sur *Diversitelles*.

Jeanne Louise Djanga, de Montpellier

Le fleuve Wouri traverse des paysages magiques et verdoyants qu'habitent les Sawa, peuple de l'eau, peuple pacifique, peuple artiste. Les vers de Jeanne Louise Django sont comme les perles d'eau du Wouri, comme les rythmes des pagaies des Sawa. Chorégraphe, écrivaine, poétesse, Jeanne Louise a commencé sa carrière professionnelle à Garoua, au Nord du Cameroun, puis à Montpellier. C'est dans l'Hérault qu'elle a créé l'association *Wouri* pour les échanges culturels Afrique - Europe et qu'elle a écrit le livre *Au fil du Wouri*.[790] Son portrait complet, ses publications sur *Diversitelles*.

[790] éd. *L'Harmattan*

Olga Kalonji

De Sucy-en-Brie, où elle est née en 1982, à Paris, où elle crée et expose aujourd'hui des bijoux, il y a eu un long voyage en Amérique du Sud. A 21 ans, elle est arrivée au Brésil où elle a appris l'art de la bijouterie dans un atelier de taille de pierres précieuses. En Argentine et en Amazonie, les Amérindiens lui enseignent leurs techniques. A Buenos Aires, elle se consacre aussi à ses autres passions, le dessin, la peinture, la photographie.

(Aprobee ©)

De retour en France en 2007, elle se décide à créer sa propre entreprise. Si elle a été formée à l'Institut national de gemmologie (ING) et à l'Association pour la formation et le développement des arts plastiques (AFEDAP), elle dit bien que c'est avec les Amérindiens et au contact des cultures qu'elle a le plus appris. Son portrait complet, ses publications sur *Diversitelles*.

Alexandra Chipan, de Nantes

On peut pendant dix ans travailler dans la banque et l'assurance et à l'aube de la trentaine réaliser son rêve de toujours, ouvrir une galerie d'art. C'est ce qu'a fait Alexandra Chipan, née à Paris avec des racines guadeloupéennes. Alexandra baigne depuis toujours dans le milieu artistique : père musicien, grand-mère couturière patronnière, tante styliste, cousin artiste peintre... Sa galerie, elle l'a appelée *Arts Mel'*, comme melting-pot. Elle y présente les créations d'artistes aux origines et inspirations diverses. Arts Mel' est LA galerie cosmopolite de Nantes (rue des Arts ou rue Jean Jaurés). Lorsqu'on pousse la porte, on s'accorde un instant de bonheur, d'évasion, de réflexion. "*Ces moments ne doivent pas être réservés à une élite. L'Art est universel*". Son portrait complet, ses publications sur *Diversitelles*.[791]

Oliviette Raharijaonarivelo

Toute la richesse de Madagascar est dans son artisanat. En France depuis 25 ans, Oliviette Raharijaonarivelo a découvert au cours de ses différents voyages dans son pays d'origine les produits fabriqués par les artisans malgaches. De formation commerciale, elle a eu l'idée de les proposer sur le marché européen. Les *Créations Tazana* respectent rigoureusement la qualité des matériaux et l'originalité des objets d'artisanat. Le portrait complet d'Oliviette sur *Diversitelles*.

Carole Tawema et Maguette Ba

Elles ont toutes les deux un sourire éclatant. Elles ont toutes les deux une envie d'agir, de transmettre au plus grand nombre leur double culture d'Afrique et d'Europe. Elles se sont lancées dans le commerce équitable du karité, un produit naturel de la savane africaine. Le beurre de

[791] son site internet : www.artsmel.com

karité qu'elles proposent a toute la traçabilité de la qualité et l'éthique de l'équité. Leur portrait complet sur *Diversitelles*.[792]

Wassilati Mbae

Pour Wassilati Mbae, respecter la nature et respecter les cultures, c'est la même chose, la même exigence. Depuis des siècles, les femmes comoriennes utilisent l'huile essentielle d'ylang ylang. En comorien, ylang ylang signifie la fleur des fleurs, d'une très belle couleur jaune et au parfum doux et capiteux. Il était naturel pour elles de se lancer dans l'aventure de la commercialisation des produits dérivés de cette plante, des huiles essentielles 100 % naturelles et produits du commerce équitable. Son portrait complet sur *Diversitelles*.[793]

Edwige Grebo-Deigna

Edwige Grebo-Deigna vous met un rayon de soleil dans votre intérieur. Sa mère artiste peintre et sa grand-mère couturière ont mis Edwige sur la voie de la création. Après des études d'architecture d'intérieur et de communication, elle a décidé de changer de direction dans sa vie en créant sa ligne de linge de maison d'inspiration ethnique *Ki-Lann Créa*. On y retrouve ses origines africaines dans les couleurs, les motifs, les matières. Les produits *Ki-Lann Créa* ressemblent à l'Afrique d'aujoud'hui riche de sa diversité cultutrelle. Son portrait complet sur *Diversitelles*.

Béatrice Fabignon

Béatrice Fabignon est votre chef à domicile. Elle vient chez vous et réalise à domicile des spécialités antillaises typiques et traditionnelles. Avec Béatrice, native de Guadeloupe, vos papilles seront en éveil : accras de morue, colombos de poulet, ignames, "tourment de fruits exotiques",... Son portrait complet sur *Diversitelles*.[794]

Alexe Adélaïde

C'est par le jeu qu'Alexe Adélaïde vous fait découvrir les Antilles. Jeux de lettres, jeux de société amènent à la découverte du patrimoine, de l'histoire et de la culture des Antilles. Son portrait complet sur *Diversitelles*.[795]

Nadine O. Boucher et Véronique Delmestre

Au 9, rue Sébastopol à Toulouse ou à votre domicile, à Toulouse ou à Paris, on vous délivre des leçons particulières de maquillage, on vous montre étape par étape les gestes à faire sur la moitié de votre visage et sur l'autre moitié c'est vous qui faites vous-même étape par étape, on peut aussi faire une make-up party à plusieurs, on apprend de façon conviviale dans des soirées entre copines. Ce concept est proposé par *Blush Poudre*. Nadine O. Boucher et Véronique Delmestre, les créatrices de *Blush Poudre*, sont maquilleuses depuis 10 ans. Elles se sont rencontrées il y a 7 ans lors d'un défilé et ont découvert qu'elles avaient le même parcours, la même énergie, la même conception du métier. Une amitié est née et une grande complicité professionnelle. Elles ont créé leur agence de maquillage à domicile, elles ont réalisé leur rêve. Elles offrent en même temps du rêve à leurs clientes. Leur portrait complet sur *Diversitelles*.

---

[792] leur site internet : www.karethic.com
[793] son site internet : www.usuri-wellness.com
[794] son site internet : www.gastronomieantillaise.com
[795] son site internet : www.mokware.com

Monia et Ryselaine Smimou

Boulevard Ney, Paris 18e, ou au Forum des Halles, où *Smimou* reçoit (sur rendez-vous) dans la boutique *Ethic Concept*, elles accueillent toutes celles et ceux qui veulent habiller leurs cheveux avec subtilité sans vulgarité, avec naturel sans artifice.

(Smimou ©)

Monia et Ryselaine Smimou, deux soeurs qui ont baigné dans la culture franco-africaine du Maroc, ont créé en plein Paris cet oasis de couleurs où le bijou de cheveu est roi. Monia et Ryselaine cassent les clichés, les codes de la beauté européenne, en inventant une nouvelle féminité au naturel (pour elles), une nouvelle allure masculine (pour eux). Pour vous, elles créent la mode. Leur portrait complet sur *Diversitelles*.

Ghyslaine Norbert

Intéressée depuis toujours par les médecines naturelles et traditionnelles, Ghyslaine Norbert a découvert la réflexologie plantaire, une approche humaniste, globale et pragmatique de la personne. Le réflexologue n'est pas un médecin, il ne pose jamais de diagnostic, cette thérapie manuelle agit sur le corps dans sa globalité (mentale, émotionnelle, physique) et soulage les désordres fonctionnels. Ghyslaine Norbert a créé *Réflexo-Harmonie*. Son portrait complet sur *Diversitelles*.[796]

Arielle Bajt

Après l'obtention d'une maîtrise de gestion des entreprises à la Sorbonne et une première expérience de cadre en entreprise, Arielle Bajt a décidé de créer ses propres sociétés de services [797]En juillet 2007, elle a créé ***Cadolys***, société spécialisée dans les chèques-cadeaux services. Les chèques-cadeaux offrent une large variété de prestations de services exclusivement dédiées au bien-être et au temps libre. Son portrait complet sur *Diversitelles*.[798]

Nadia Robinet

Elle accompagne les dirigeants, les managers et leurs équipes à développer leur efficacité individuelle, la performance collective, un art de vivre au travail grâce à l'art et à la culture. Avec sa société *Art Coaching et Cie*, elle met l'art et la culture au centre de la cohésion humaine et sociale

[796] son site internet : www.reflexo-harmonie.com
[797] www.services-aux-entreprises.com et www.services-aux-personnes.com
[798] son site internet : www.cadolys.com

dans l'entreprise, particulièrement lorsque celle-ci agit dans un contexte multiculturel en France et à l'international. Son portrait complet sur *Diversitelles*.[799]

Hélène Bouchaut

Elle est coach, conseillère en image. Elle intervient à domicile auprès des particuliers ou auprès des entreprises pour permettre à chacun d'"être *en accord avec sa vraie nature, d'accepter et respecter son image*". De façon ludique et conviviale, Hélène Bouchaut fait émerger la véritable authenticité de ses clientes et clients. Son portrait complet sur Diversitelles.[800]

(Helène Bouchaut ©)

Elisabeth Vieyra

Elisabeth Vieyra a créé *Evizeo Conseil*. Elle accompagne de son expertise les PME et et TPE pour leur certification ISO, les impacts environnementaux, la prévention des risques physqiues et psychologiques,... Son portrait complet sur Diversitelles.[801]

Loumia Hiridjee, a trouvé tragiquement la mort, avec son mari, Mourad Amarsy, lors des attentats de Bombay.

Loumia Hiridjee, à fleur de peau

En 1935, Joséphine Baker jouait Princesse Tam-Tam, une jeune fille tunisienne (Aouïna) introduite dans la bonne société parisienne. Avec Princesse Tam-Tam, c'est Loumia Hiridjee qui déshabillait la France. Quand les femmes de France et du monde entier portent, "à fleur de peau", leur lingerie Princesse Tam-Tam, savent-elles qu'elles doivent ce cadeau permanent qui leur est fait à Loumia Hiridjee, née à Tananarive, et arrivée à Paris à l'âge de dix ans ? Née en 1962, Loumia Hiridjee est venue à Paris pour rejoindre sa soeur. A 23 ans, elle ouvre une boutique d'objets cadeaux dans le 6e arrondissement. Elle y vend des caleçons masculins colorés qui rencontrent un grand succès... auprès des femmes. Elle se décide alors à créer une marque de lingerie féminine gaie et colorée. C'est le début de la success story de Princesse Tam-Tam. Princesse Tam-Tam est présente dans plus de 60 pays. En août 2007, la revue *Label France*, diffusée par le réseau diplomatique français, la présente à ses lecteurs dans la rubrique "Ils ont choisi la France". En septembre 2007, elle avait intégré le *Conseil des entrepreneurs*, initié par Bercy. Elle disparaît tragiquement en novembre 2008.

---

[799] son site internet : *www.artcoachingcie.fr*
[800] son site internet : *www.desirdetre.com*
[801] son site internet : *www.evizeoconseil.fr*

Fées des affaires

(septembre 2012)

Patricia Moerland est notre hôtesse du jour. Elle était à l'initiative le 18 septembre du Déficamp, un grand forum Diversité Entreprise Femmes Innovation*. Elle nous invite à la suivre pour rencontrer de nouvelles femmes, explorer la nouvelle diversité, découvrir de nouveaux concepts. Mais tout d'abord, entrons dans son* barcamp*, dans son village de femmes innovantes.*

Le barcamp de Patricia

"Il y a quelques jours, j'ai participé à un barcamp organisé à Paris par Patricia Moerland. Patricia est spécialiste de stratégie de communication via le Web 2.0. Ce jour là, il n'était pas question du web, mais de femmes et de diversité. Comment bien sauter les verrous ? Voilà la question qui sous-tendait l'ensemble de la journée. Qu'est ce qu'un barcamp ? Un mode de concertation dont l'énorme bénéfice repose sur la rencontre fortuite de personnes admises non du fait de leur qualification mais de celui d'être là, simplement parce qu'elle l'ont souhaité. Elles ne sont pas expertes, bien que les expertes soient admises. Les participants peuvent aller et venir. Quelqu'un peut entrer en cours de séance et intervenir tandis qu'une personne présente au départ peut partir.

Lors d'un barcamp, les séances sont brèves: on atteint rarement une heure. L'organisation de barcamp prévoit aussi une distribution de rôles: un membre du groupe gère la prise de parole, un autre gère le temps, un troisième acte les interventions. Les interventions des uns inspirent les apports des autres. Des contenus s'élaborent ainsi selon une logique fortuite. Malgré le côté aléatoire, on parvient très facilement à bâtir un système dense, cohérent et qui apporte de la nouveauté en moins d'une heure. Dans ce barcamp, j'avais été nommée rapporteur du groupe en notant les interventions sur un mindmapping. le mindmapping permet une configuration en rhizome. . Par là il favorise la mise en relation de contenus qu'une prise de notes linéaire séparerait. Lorsqu'une nouvelle participante s'est insérée dans le groupe, elle a apporté un autre éclairage sur lequel les interventions ont rebondi. Les participantes ont alors apporté des idées qui offraient des réponses originales aux remarques initiales. En moins d'une heure, le groupe a carrément élaboré le plan d'un livre. Alors ? Curieux ? La prochaine fois que vous lirez le mot *barcamp*, ouvrez l'oeil et inscrivez-vous !"[802]

Le métissager des styles

1990 à Abidjan: elle lance son premier commerce de lingerie haut de gamme. 1996 à Tananarive: elle fonde une société de prêt-à-porter féminin autour d'un concept de mode multi-styles. 2000: elle débarque à Paris.

2009: **Lucie Zambo** crée l'association *Modes du monde* et fonde le concept Métissages des styles. Sa boutique parisienne est pionnière pour la mode en matières naturelles issues du commerce équitable. Les six points qui rendent Métissages des styles unique: diversité, qualité, originalité, la mode éthique

[802] Patricia Mignone, dirigeante de Toplexis

responsable, des créateurs de talent, rapidité et disponibilité. Son nom/ Lucie Zambo.

(Lucie Zambo)

Passionnée par la Beauté, **Muriel Berradia**, a créé son entreprise de cosmétiques pour les peaux mates et foncées: Nuhanciam. Elle a été accompagnée par *Force Femmes*.

Décelez les tendances de votre activité professionnelle. **Catherine Merat** (*Merat Design Studio*) est experte en design dans des métiers aussi divers que la création textile, l'automobile ou la décoration.

Reflets Magazine, bimensuel distribué en France et en Afrique, dirigé par **Nadia Origo**, met en synergie les initiatives des femmes et des hommes de talents, reflets des diversités afro.

"L'entrepreneuriat est un vrai terrain de jeu, ne lâchez rien, croyez en vous, vos projets et votre équipe. Ainsi ensemble l'avancée ne peut être que bénéfique" dit Erika Pradel. **Erika Pradel** de LERECA (réseau des entrepreneurs caribéens) dirige une association parisienne dédiée aux auto-entrepreneurs. Elle a créé son entreprise *Eyes Assistante* de conseils en organisation, événementiel d'entreprise, assistance manager. Christine Nicoleno, consultante export, est en éveil et en veille permanente sur les cultures et évolutions du monde. Elle accompagne les sociétés à l'international. **Estelle De Grandelle** est chasseure immobilier ! Oui, cela existe et c'est même très recherché. **Elisabeth Falcone** dirige *La DifférenceRH.* Sa phrase personnelle est: "Une diversité bien gérée présente une source de performances, un avantage concurrentiel certain pour votre entreprise en même temps qu'un engagement pour une éthique fondamentale dans notre société." **Morgane Rollando**, dirigeante de *Synerfia*, est membre des jurys 2012 "*Entreprendre au féminin*" (ESSEC), de *Talents des cités* (Boutiques de gestion), des 24 h chrono de l'entrepreneuriat (Novancia). **Evelyne Kuoh** est dirigeante d'Executive Art. Son leimotiv est "remettre l'humain au coeur de l'entreprise". Son moyen d'action ? L'art. "L'art est source de performances pour l'entreprise et ceux qui y travaillent".

Women up

"Il faut croire en ses rêves, ne pas avoir peur d'être ambitieuse. Il ne faut pas craindre d'aborder même les dirigeants les plus haut placés. Ils sont très preneurs de nos idées, de notre enthousiasme" n'hésite pas à dire Emmanuelle Duoz, présidente du *Forum Women up* organisé au Conseil régional de Rhône-Alpes (17 septembre 2012), avec ELLE Active, en présence de Najat Vallaud-Belkacem. Les Yers (prononcez Why ers) sont au Women's forum de Deauville (du 10 au 13 octobre 2012) qui rassemble 1200 personnes dont 85 % de femmes. Pour **Caroline Ghosn**, fondatrice de *Levo*, un réseau qui facilite la recherche d'emploi pour les jeunes diplômés, "on a besoin de challenge permanent. Les jeunes ultraconnectés bouleversent les codes de l'entreprise". C'est la génération Y (née dans les années 80) dont parle **Myriam Levaux**: "Même si nous sommes plus méfiants par rapport aux carrières linéaires, nous sommes très engagés et motivés. Il suffit de nous faire confiance."

Valérie Duez-Ruff, du réseau d'avocats *Armide*, a fondé l'association *Moms à la barre* qui aide les avocates mamans à concilier la vie professionnelle et la vie familiale. Savez-vous que la

profession d'avocat se féminise ? Au 1er janvier 2012, le Barreau de Paris était constitué de 11892 femmes et 11089 hommes soit 52 % de femmes ! Mais leur revenu annuel moyen est bien inférieur: 58000 euros pour les unes, 96000 euros pour les autres. Une avocate sur trois quitte la profession dans les six premières années, en raison souvent de la difficulté à concilier vies professionnelle et personnelle.

Danser sa vie

Aurore Bui, directrice de Softweb, accompagne les entrepreneurs sociaux et porteurs de projets associatifs. Elle vous aide à pitcher votre projet en quelques minutes. Pitcher, c'est exposer son projet sur une courte présentation. Le but n'est pas de tout dire mais de dire suffisamment pour susciter l'intérët. Un mauvais pitch, c'est une balle dans le pied. Un bon pitch, c'est un nouveau partenaire assuré.

"Il y a d'admirables possibilités dans chaque être. Persuade-toi de ta force et de ta jeunesse" (André Gide). C'est la citation favorite d'**Enelle Lawson**, dirigeante de *NL Partners*.

(Enelle Lawson)

Martine Lin a tout d'abord fondé *Egencia*, agence de voyage en ligne. Elle est membre du conseil d'administration du réseau *Femmes Business Angels* (FBA), présidé par Agnès Fourcade. Un "*business angel*" (ange des affaires) est une personne physique qui accepte d'investir une partie de son patrimoine personnel dans une société innovante à fort potentiel. Il apporte son soutien financier à l'entrepreneur à un moment où plus personne ne peut le suivre, ni sa famille ni son banquier, d'où l'appellation d'anges.

Marie-Pascale Mirre a fondé et dirige *Mirre Conseil*. Elle accompagne et forme les managers pour leurs missions internationales et leur dit: "Exportez vos talents !". Fondatrice de Kakoa Butter, **Beverley Koba** s'intéresse au personal brand, la réputation numérique et dit: "Bâtissez une stratégie sur le web !" Elle est passionnée par le business, les femmes et le web. **Anne Beguin**, qui dirige Mytribu.net accompagne les indépendants à devenir efficaces et autonomes dans leur stratégie Internet et médias sociaux: "Dansez votre vie. Danser sa vie, c'est décider de ne plus rester immobile, indifférent et en colère. Danser sa vie, c'est être libre, mettre au monde ses forces et ses talents. Danser sa vie, c'est poser les actions justes."[803]

[803] Retrouvez "les fées des affaires" sur le site de *Deficamp* (source de cet article pour son contenu comme pour les photos)

Univers elles

(mars 2010)

Samira Djouadi, pas de quartier pour la fatalité[804]

Sans qu'on en ait véritablement conscience, il est parfois des engagements d'enfance qui peuvent imprimer toute une vie. En particulier lorsqu'ils sont pris par une fille à l'égard de son père et aussi lorsqu'ils honorent une confiance chèrement acquise. Cet engagement, pour Samira Djouadi, se résume à un mot d'ordre: ne jamais décevoir. La borne est placée très haut. Samira Djouadi est aujourd'hui déléguée générale de la *Fondation TF1*, située dans l'ouest chic parisien. Elle préside également l'agence de communication *Nouvelle Cour* à La Courneuve, dans le 93. Quel rapport entre ces deux antagonismes géographiques ? L'insertion professionnelle des jeunes issus de banlieue et Samira Djouadi qui, justement, a passé son enfance en Seine-Saint-Denis.

Samira Djouadi naît de parents marocains en 1970 à Aubervilliers, 3e enfant d'une fratrie de huit. Très tôt, on remarque ses capacités sportives, son professeur de sport la pousse à s'engager dans l'athlétisme. L'adolescente, qui n'ose même pas demander à ses parents de lui acheter de nouvelles baskets, est réticente. Jamais mon père ne m'autorisera à m'entraîner le soir, pense-t-elle. Elle est une fille, une fille ne fait pas de sport, une fille ne rentre pas tard le soir. Contre toute attente, le père l'y autorise. Elle mesure alors sa nouvelle autonomie et le poids de la contrepartie: condamnée à réussir, à prouver que cette toute nouvelle liberté va l'enrichir et non la corrompre. Le parcours de la jeune Samira, ancré en Seine Saint-Denis, est alors classique: entraîneur d'athlétisme à Aubervilliers, éducatrice sportive à La Courneuve, fondatrice d'une association *Sport'A Vie*: le sport comme vecteur d'intégration professionnelle pour elle-même ("*c'est le sport qui m'a sauvée*" résume-t-elle), et canalisateur d'énergie et de projets pour les jeunes qu'elle entraîne alors. Et puis, une rencontre va la faire changer de quartier: celle de Patrick Le Lay, président de *TF*1. La première chaîne de télévision française n'est pas alors réputée offrir une image très juste ni positive des quartiers qu'on dit sensibles.

Et pourtant c'est là que le parcours professionnel de la jeune femme prend un sacré virage. Il semble que Patrick Le Lay ait été moins impressionné par les objectifs sociaux de ses activités que par sa force de conviction. "Si tu as été capable de me convaincre, moi, de subventionner ton association sportive, c'est que tu sauras convaincre nos annonceurs !". Quelles que soient les motivations de son employeur, elle devient en 2006 responsable de clientèle à la régie publiciatire de TF1 et réitère l'engagement d'enfance: surtout ne pas décevoir ceux qui lui font confiance.

(Samira Djouadi "*C'est le sport qui m'a sauvée*")

Très vite, Samira Djouadi propose deux choses: la création d'une fondation au sein du groupe et celle d'une agence de communication. Son objectif: promouvoir l'insertion

[804] portrait par Anne Morin, pour *Magazine Aigle Azur*

professionnelle des jeunes de banlieue dans les métiers de l'audiovisuel. En clair: la Fondation recrute chaque année une dizaine de candidats qui ne possèdent pas forcément de diplôme mais au moins une première expérience et surtout "la niaque", l'esprit de compétition que Samira Djouadi, ancienne athlète, revendique. En alternance et pendant deux ans, ces jeunes se forment et travaillent comme journaliste, assistant réalisateur ou preneur de son chez TF1 et ses filiales. "*C'est un bon tremplin, ça représente le fameux premier emploi si difficile à décrocher et permet de se constituer un réseau. Mon souhait, à terme, c'est que l'entreprise en emebauche certains. Car il s'agit de montrer l'exemple en interne*".

Dans sa première vie en Seine-Saint-Denis, Samira Djouadi fut surveillante au lycée Jacques Brel de La Courneuve. Et alors ? Nombre d'étudiants ont financé leurs études en étant surveillant, mais sans conserver de relations avec les établissements scolaires. Elle, elle maintient le lien, elle nourrit la confiance autrefois offerte, et elle donne en retour. Ce lycée forme au BTS de communication. 95 % des étudiants obtiennent leur diplôme. 5 % seulement trouvent ensuite un emploi dans la filière. Problème. Gros problème estampillé banlieue, Seine-Saint-Denis. En 2006 est créé Nouvelle Cour, une agence de communication à La Courneuve avec pour présidente Samira Djouadi qui, bonne fée, entraîne dans son sillage quelques co-fondateurs et parrains fortunés à l'entregent plus qu'utile: TF1, TBWA, la BNP... Ainsi, l'agence a embauché en CDI huit jeunes diplômés du lycée Jacques Brel afin qu'ils acquièrent une première expérience professionnelle. 8 emplois à La Courneuve, 17 contrats à TF1: le score est encore modeste. Une bonne marathonienne s'appuie sur la persévérance. La barre est placée haut, mais la sportive a du souffle.

Mirela Begovic, "écrire m'a sauvée"[805]

Un destin scellé dans l'oeuf. "*Le jour où la lettre de mobilisation de mon père pour la guerre de Bosnie est arrivée à la maison, ma mère a appris qu'elle était enceinte de moi*". Mirela Begovic est née le 3 mars 1992 à Belgrade d'un père bosniaque et d'une mère serbe. Elle vivra à Pecinici en Serbie jusqu'à l'âge de sept ans. "*En Serbie, on me reprochait d'avoir un père bosniaque". En 1999, la famille s'installe en Bosnie-Herzégovine à Tuzla. "Là, je subissais le racisme car ma mère était serbe. Maman était responsable de la guerre et de tous ses maux*".

En 2004, la famille quitte Tuzla pour se réfugier en France. "*Mes parents ont essayé de vivre en Serbie et en Bosnie, mais ce n'était pas possible. Quand ils ont décidé de fuir, pour moi c'était l'excitation d'une nouvelle vie. Fini le racisme. C'était dur de partir et en même temps je ne comprenais pas vraiment ce qui se passait*".

Elle est férue d'écriture et de dessin (ndlr, elle a exposé en 2006 à la MJC de Nancy-Beauregard) depuis l'âge de dix ans. Un an après son arrivée en France à Metz, Mirela écrit un premier recueil de poèmes en français, *Anges*. Des textes sombres, douloureux évoquent la rupture, la mort, la guerre. Mais aussi le souvenir du miel que le grand-père de la jeune femme cultivait sur sa terre natale. "*Vu d'ici, les gens ne voient que la guerre. Mais pour moi, il y eut la haine avant, pendant et aussi après la guerre*".

"*Ces poèmes sont toute la nostalgie que j'ai eue d'avoir laissé mes grand-parents là-bas. Un arrachement à toute une vie. Un bonheur aussi. Celui d'écrire en français; ça a été mon intégrartion à moi*".

[805] portrait par Stéphanie Schmitt, pour *L'Est Républicain*

En 2008, alors que la famille s'est installée à Nancy, Mirela écrit "*Océan d'étoiles*", un second recueil de poèmes pour lequel elle a reçu le 3e prix du programme national *Envie d'Agir* le 17 mars 2010 à Paris.

"*Ces poèmes, je les ai écrits en regardant ce qui se passait autour de moi. Ce n'est pas autobiographique. Mais j'ai voulu évoquer le mal-être des ados, la drogue qui nous est très accessible, l'anorexie. L'amour aussi. Tous ces sujets tabous dont on parle peu entre nous et peu avec les adultes. Ce recueil marque aussi pour moi la première rupture avec l'enfance*".

("*Mon écriture m'a sauvée*")

Océan d'étoiles est devenu plus qu'un livre écrit dans une chambre d'adolescente. "*Depuis mon arrivée à Nancy, j'ai été accompagnée dans chaque étape par l'équipe de prévention spécialiséee du Haut-du-Lièvre, quartier populaire de l'agglomération nancéienne. Le projet Envie d'Agir est né avec eux dans l'idée de partager ce que j'ai écrit avec d'autres ados*".

Le recueil a dans le cadre de ce projet été édité à 600 exemplaires et mis à disposition dans tous les centres de documentation et d'information (CDI) de l'académie: "*ça a été pour moi aussi l'occasion de coucher sur le papier un sac que je trimballais. Aujourd'hui* (Mirela a fêté ses 18 ans il y a quelques jours), *je suis plus optimiste. Je travaille désormais à des nouvelles sur le thème de l'entrée dans le monde adulte*".

"*J'ai écrit ce recueil à l'apogée de mon adolescence. Grande période de doute, d'incompréhension et de découverte. J'allais mal et j'avais besoin d'aide. Mon écriture m'a sauvée*".

Sarah Ourahmoune, au sommet de l'univers

Sarah versus Sarah. A Cernay (Haut-Rhin), ce samedi 20 février 2010, Sarah Ourahmoune était l'invitée vedette de la *Nuit de Cerdan*, organisée par le club de boxe de la petite ville alsacienne. Ce soir, elle rencontre une autre Sarah, remplaçante de dernière minute pour un combat de gala et de préparation d'une saison qui aura son apogée en septembre 2010 à La Barbade pour les prochains Championnats du monde. Sarah Ourahmoune détient le trophée depuis son combat contre la Chinoise Chen Ying à Ningbo (Chine). Ce soir là, elle pensait avoir assuré sa victoire aux points mais l'arbitre en avait décidé autrement en attribuant la victoire à son adversaire, titre que celle-ci devait ensuite perdre sur tapis vert, étant convaincue de dopage. Destin... et tout peut basculer ! Sarah est donc bien Championne du Monde.

Quelques jours après sa soirée alsacienne, c'est dans un tout autre registre que Sarah s'illustre. Elle signe de son dessin la couverture du recueil de nouvelles fantastiques *Destin... et tout peut basculer !*, écrit par Sylvie Albou-Tabart et publié aux *Editions Lokomodo*. Il faut dire que les talents de Sarah Ourahmoune sont multiples. Tout en s'entraînant cinq heures par jour, elle a passé et réussi son diplôme d'éducatrice spécialisée et elle encadre des jeunes enfants handicapés mentaux d'un IMP autour de la boxe éducative. Aujourd'hui, grâce à la *Fondation Lagardère*, elle

poursuit ses études à Sciences Po où on lui permet de suivre un enseignement adapté à ses contraintes d'athlète de haut niveau. "Deux filles sur le ring, la rage de vaincre" : *Zone interdite* a consacré un magazine à cette expérience qu'elle partage avec son amie Lucie Bertaud.

Sarah est toujours restée fidèle à son club formateur d'Aubervilliers et à son coach Saïd Bennajem. Le *Boxing Beats d'Auber*, créé en 1999, a, il faut le souligner, un véritable projet éducatif. Dans la mezzanine au-dessus de la salle de boxe, les mercredi et samedi après-midi, les jeunes qui ne sont pas en compétition disposent d'un véritable espace de travail où ils sont accompagnés dans des activités de soutien scolaire et d'aide aux devoirs. Sarah anime régulièrement cette activité au bénéfice des plus jeunes. La championne reste toujours très proche de son quartier, quand elle n'est pas avec ses amies de l'Equipe de France féminine de boxe.

(*L'équipe de France de boxe féminine*)

Contrairement à certains préjugés, on peut être boxeuse et très féminine. Avec ses copines, Sarah a une échéance en tête, les Jeux Olympiques à Londres où la boxe féminine fera pour la première fois son entrée. Elle fera tout pour représenter la France - et Aubervilliers - à son meilleur niveau et glisser une médaille autour de son cou, au sommet du monde, comme dit la presse sportive, au sommet de son univers.

(janvier 2009)

2009 : l'an neuf sera-t-il année de la diversité et de la féminité ? Ces premières semaines semblent nous l'indiquer en révélant des femmes que l'on peut sans aucun doute considérer comme des symboles d'une évolution inéluctable de notre société dans l'espace francophone. Alors que la France connaît la crise de la finance et s'engage vers la récession, une femme d'affaires franco-marocaine, ***Fatine Layt****, s'impose dans le monde ultra-compétitif de l'ingénierie financière. Alors que la télévision française s'appauvrit aussi bien dans ses équilibres budgétaires que dans ses programmes,*

une jeune femme franco-marocaine, ***Samira Lachhab****, s'impose en douceur dans les castings des téléfilms. Alors que la Belgique connaît depuis des années les querelles de voisinage entre wallons et flamands, ce sont des jeunes femmes turco-belges qui sont, pour la première,* ***Zeynep Sever****, élue Miss Belgique, et pour la deuxième,* ***Hadise Açikgöz****, habitant la ville de Mol, candidate (à fort potentiel dit-on) au Concours Eurovision de la Chanson (où elle représentera la Turquie). L'année en neuf nous apportera encore à l'évidence, et c'est tant mieux,* d'autres bien belles surprises.

Hadise Açikgöz chauffe la Toile

Depuis plusieurs semaines, Hadise chauffe le buzz sur internet avec la chanson *Düm Tek tek*. Il faut dire que l'interprète de cette chanson, Hadise Açikgöz, 23 ans, a de quoi séduire le public des internautes, avec son déhanché sur des rythmes orientaux, un texte en anglais et ses tenues sexy. Née à Mol en Belgique en octobre 1985, la ville qui est encore la sienne aujourd'hui, elle est aussi connue en Flandre que sur les rives du Bosphore.

(Hadise Açikgöz)

(Zeynep Sever)

A 18 ans déjà, elle avait participé à l'émission Idool de la télévision belge néerlandophone où elle avait laissé une excellente impression. A 20 ans, elle avait sorti son premier single *Sweat* puis son second *Stir me up*, diffusés tant sur les radios belges que turques. A 21 ans, elle présentait *Popstar* à la télévision turque. En mai prochain, à Moscou, Hadise représentera la Turquie à la 54e édition du *Concours Eurovision de la Chanson*. Elle aurait pu aussi bien représenter la Belgique. Toujours est-il que les pronostiqueurs placent en très bonne position cette chanteuse et compositrice de R'n'B turco-belge qui ne connaît pas les frontières.

Zeynep Sever est une Belge d'aujourd'hui

Et décidément la Belgique fait fort avec sa jeunesse originaire de Turquie. Miss Belgique 2009 s'appelle Zeynep Sever. Elle est arrivée de Turquie à l'âge de 12 ans. Elle a commencé sa scolarité en Turquie et a poursuivi ses études secondaires en Belgique, puis ses cours de secrétariat-tourisme qu'elle suit par correspondance, entre les défilés et séances photos Car depuis longtemps, Zeynep rêve d'être mannequin et pourquoi pas le cinéma. A 19 ans, cette fille de commerçant (le père) et de professeur de turc (la mère), la plus jeune d'une famille aujourd'hui éclatée, a la double nationalité, belge et turque. Il y a deux ans, elle s'était déjà présentée au concours de Miss Turquie. Elle a aussi dans ce pays une attache affective forte puisque son petit ami n'est autre que le gardien de l'équipe nationale turque de football, Volkan Demirel. En Belgique, elle a réussi le tour de force d'être élue Miss alors qu'elle ne parle pas le néerlandais.

Outre-Quiévrain on considère cela comme une performance. La deuxième performance tient bien entendu à son origine turque, que d'aucuns pourraient lui reprocher pour représenter la Turquie. Elle répond à cela que depuis longtemps elle vit en Belgique, qu'elle connaît bien l'histoire du pays et qu'elle représente parfaitement la Belgique d'aujourd'hui.

Samira Lachhab est désormais incontournable

Qui pourrait penser aujourd'hui que Samira Lachhab a pu être femme de ménage puis hôtesse d'un restaurant parisien ? Depuis quelques semaines, on ne voit plus qu'elle sur nos écrans de télévision. Elle n'a en fait jamais vécu ses origines maghrébines, d'un milieu pas vraiment privilégié, comme un obstacle pour réussir. Sans expérience, sans cours particulier, elle a décroché un premier rôle dans un téléfilm de *France 3*, *L'Abbaye du Revoir*, puis ce fut *La Commune*, la série-choc de Canal +. Mais elle n'y jouait pas une beurette. Ses rôles ne sont pas typées. L'héroïne qu'elle interprétait dans Disparitions, la série policière de *France 3*, s'appelait certes Souad, mais "c'était une fille qui avait plein de mecs", explique-t-elle aujourd'hui. Et dans *Duel en ville*, son personnage s'appelait... Valentine Robicheaux ! Ce 21 janvier, on pourra la voir dans *Etat de manque* sur *France 2*. A peine âgée d'une trentaine d'années, Samira Lachhab s'est imposée maintenant dans le paysage télévisuel français et pour les téléspectateurs, habitués à elle, sa présence coule de source.

Fatine Layt sera-t-elle la femme de l'année 2009 ?

Lorsque Fatine Layt est née à Casablanca le 10 juillet 1967, tout le pays fêtait l'anniversaire du défunt roi Hassan II comme chaque année. Elle n'avait que quatre ans lorsqu'elle arrive en région parisienne. Ses parents (le père, cadre supérieur à la Royal Air Maroc, et la mère, normalienne), l'inscrivent dans une école catholique. La fillette révèle de nombreux talents. A 14 ans, elle remporte le premier prix de *musique de chambre* au Conservatoire de Paris. Ensuite elle obtient son bac avec mention très bien et entre à Sciences Po Paris. C'est pour rembourser l'emprunt qu'elle avait contracté pour financer ses études qu'elle devient trader. Sa rencontre avec Jean-Charles Naouri sera déterminante. C'est au sein du fonds d'investissement Euris que Fatine Layt prendra très vite de hautes responsabilités, en défendant les intérêts d'Euris dans les secteurs de l'édition et de la production cinématographique. Travaillant pour Sygma, l'agence photographique, elle comprend alors qu'elle voulait devenir "entrepreneuse.

Elle crée ***Intermezzo***, une société de conseil financier spécialisé dans les médias, en 1999. Elle réalise les plus beaux coups du monde de la presse au début des années 80, comme la recapitalisation de *Libération*. Son association avec Jean-Marie Messier de 2003 à 2006 lui ouvre un carnet d'adresses avec de grands patrons français comme Jean-Luc Lagardère ou François Pinault.

En 2007, elle fonde *Partanea*, une société spécialisée dans les fusions - acquisitions, qui intègre en octobre 2008 la banque d'affaires *Oddo et Cie*, dont elle devient associée-gérante. En janvier 2009, alors qu'elle n'a que 41 ans, on dit de cette femme vive et pétillante, surnommée "le rouleau compresseur" dans les milieux de la finance, toujours très attachée au Maroc, où elle possède une ferme qui produit des abricots, des oranges, des grenades qu'elle transforme en confitures (" pour la valeur ajoutée"), on dit donc d'elle qui cultive ses racines et sa double culture qu'elle serait ministrable. Pour elle qui a l'obsession de la réussite, l'entrée en politique serait une idée qui ne déplairait pas à son tempérament de *lionne* (*layt*, en arabe).[806]

[806] d'après *Jeune Afrique, n°2505*

Déclarations universelles

(février 2014)

Jeune lycéenne de 15 ans, Inès a trouvé refuge dans la religion après un échec sentimental. C'est en fréquentant un salafiste à la mosquée qu'Inès s'est laissée convaincre d'aller faire le jihad en Syrie afin de "se repentir de ses péchés". Elle y a enchaîné les mariages coutumiers - ou mariages "orfi" - jusqu'à totaliser le nombre impressionnant de 152 partenaires. Renvoyée à Tunis dès les premiers signes de grossesse, le plus dur reste à venir pour Inès. Reniée par sa famille, diagnostiquée du sida et d'une déchirure de l'utérus, la malheureuse doit se réfugier dans la cage d'escaliers d'un vieil immeuble.[807]

(Majda El Alaoui, lauréate 2013) (Yasmine Attia, lauréate 2014)

Yasmine Attia

C'est sur ce thème du jihad féminin que la jeune avocate tunisienne Yasmine Attia a su séduire le jury du Concours de plaidoiries des avocats pour les droits de l'homme le 2 février 2014 au Mémorial de Caen. Le jihad féminin, explique Yasmine Attia, est "une prostitution d'un genre nouveau, c'est un don de soi au nom du sacré, au nom d'une religion, ma religion, l'islam. Dénigrer et avilir la femme s'inscrit dans le projet rétrograde de la société islamiste wahabite où la femme n'est pas citoyenne mais un sujet relégué au second plan et qui ne sert qu'à assouvir les désirs sexuels de l'homme dominant. Dans cette forme de jihad, la femme est un butin de guerre, une esclave, propriété de son maître sur lequel il a droit de vie et de mort. Yasmine Attia, avocate à Tunis, diplômée de l'Université des Sciences Sociales de Toulouse, est également doctorante en droit des affaires et elle travaille sur les implications fiscales de l'Accord d'association entre la Tunisie et l'Union européenne. [808] Présidente du jury, Christiane Taubira, confie: "Je crois que défendre les causes, c'est une façon aussi de conserver en éveil la démocratie". Le 2e prix du Concours a été remporté par **Carvit Yurt** qui a plaidé sur l'assassinat d'un poète et rappeur grec par des militants du parti néonazi *Aube dorée*. Retour sur trois journées de concours avec le vendredi 31 janvier 2014 le Concours des Lycéens et le samedi 1er février 2014 le Concours des élèves-avocats.

Naïma Haoulia

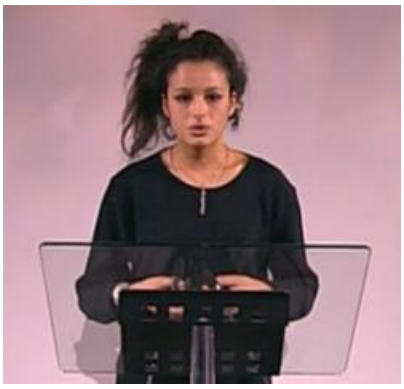
Caroline Cornaz, élève avocate à Strasbourg, a plaidé en faveur de Rawan, fillette yéménite mariée à un homme cinq fois plus âgé qu'elle. "Les mariages forcés d'enfants restent traditionnels dans les campagnes de cet Etat, dans lequel il n'y a pas d'âge nubile pour les filles. Cette situation

[807] Huffpost Maghreb
[808] en lien vidéo, l'intégrale de la plaidoirie de Yasmine Attia

a des conséquences terribles sur ces enfants épouses: la violence physique et morale, le viol, la maternité, et parfois la mort. Il faut alerter l'opinion sur le destin de milliers de petites filles considérées bien plus comme des choses que comme des êtres humains" a-t-elle ainsi déclaré. Le jury, présidé par Eric Dupond-Moretti, accorde le prix pour les élèves-avocats à la Strasbourgeoise devant la Marseillaise Naïma Haoulia qui, elle, a plaidé sur le destin tragique de fillettes indiennes. Sarita Kudumala, 13 ans, a été enrôlée à son insu dans un essai clinique. Ses parents sont de modestes paysans analphabètes qui n'ont jamais été informés de l'existence du protocole de recherche. L'étude médicale a eu lieu au sein même de l'école de Sarita, elle consistait à vacciner des jeunes filles mineures contre la papillomavirus humain. En dépit des règles les plus fondamentales de l'éthique biomédicale, le directeur de son école a autorisé de façon discrétionnaire cette expérimentation. Quelques jours après avoir reçu l'injection, Sarita est morte "pour des raisons inexpliquées".

Imane Ennajihi

Lyon. Imane Ennajihi descend avec détermination les marches de l'escalier de l'amphithéâtre. Le public est silencieux. Le jury est concentré sur ses fiches. Imane joint ses mains devant le micro et lance ses premiers mots, avec tout juste un petit trémolo dans la voix. C'est parti pour 12 minutes 15 de plaidoirie, sans aucun texte devant les yeux. L'argumentaire a été appris par coeur, après des jours et des nuits d'écriture et de mémorisation. Des mots d'une grande poésie pour parler d'un sujet terrible. L'indésirable. La discrimination à la naissance des filles en Chine, en Inde, au Pakistan,... Imane a une voix monocorde mais engagée, tout son corps est dans son texte, un léger silence après chaque phrase qui accentue la force du propos. "C'est une fille", annonce d'une voix tonitruante l'accoucheuse, et c'est le début d'une vie de rejet, de soumission, de non-être.



Cruel destin ! L'homme exprime le dédain sur son propre enfant. C'est une fille ! "Cette fille était comme vous, comme moi" clame Imane en regardant les jurés dans les yeux. "Pourtant elle n'a pas le droit de vivre. Pourquoi ?" interroge-t-elle. Dans une diction parfaite, usant habilement d'anaphores et d'images fortes, Imane, concentrée, maîtrise parfaitement son sujet. Dix minutes déjà. Nous n'avons pas vu le temps passer. Imane a élargi son sujet: le trafic des femmes, la prostitution. "Si c'est l'infanticide qu'il faut pour toujours faire cesser, c'est aussi la place de la femme dans la société qu'il faut d'abord reconsidérer.

Imane Ennajihi interpelle son auditoire. "Il nous faut, mesdames, messieurs, rappeler l'effort nécessaire pour continuer le combat de plusieurs générations pour faire changer les mentalités". Le public et le jury sont saisis, marqués dans leur chair. Imane a remporté la sélection régionale à Lyon. En route maintenant pour la grande finale du 31 janvier à Caen ![809]

[809] en lien vidéo, la plaidoirie de Imane Ennajihi

Majda El Alaoui

Marseille. Yeter Kara, la lauréate du Sud-Est, a choisi quant à elle de parler du destin tragique des Kurdes. Un sujet qui la concerne de près par ses racines familiales en Turquie. Elle aimerait tant vivre la même aventure que Majda El Alaoui. Vainqueure de la précédente édition du concours le 12 février 2013 qui avait proclamé: "J'aimerais rendre hommage à Amina, cette Marocaine qui aurait eu mon âge, ainsi que toutes les femmes victimes de discrimination..." Début mai 2013, Majda est partie à New York. Elle a eu la chance de rencontrer des experts en commissions internationales. Sa visite au siège de l'ONU restera longtemps gravée dans sa mémoire.

Pour l'édition 2014, les lycéens avaient jusqu'au 11 novembre 2013 pour s'inscrire. Les candidats pouvaient plaider en solo ou en duo. Les finales régionales ont eu lieu le 4 décembre à Reims, à Toulouse, à Montpellier et à Paris, le 6 décembre à Caen, le 11 à Rennes, à Bordeaux, à Roubaix, à Orléans, à Lyon, le 12 décembre dans les DOM, le 17 décembre à Conakry (Guinée) pour les élèves des lycées français de l'étranger, le 18 décembre à Marseille et à Strasbourg. Chaque finale régionale était ouverte au public dans la limite des places disponibles. Les lycéens devaient s'exprimer devant plusieurs centaines de personnes et à la finale nationale devant plusieurs milliers. "N'oubliez pas qu'il s'agit d'une plaidoirie" leur avait-on rappelé, "pas d'un exposé".

Emmanuelle Tangamo

Roubaix. Emmanuelle Tangamo ne veut pas le moins du monde être avocate. Et pourtant ! Le viol d'une étudiante en Inde a beaucoup marqué la lycéenne. Lorsque sa professeure lui a proposé comme à ses camarades de travailler sur le sujet des droits de l'homme, elle s'est prise au jeu, s'est plongée dans des textes de lois abscons pour élaborer sa prestation à présenter au Concours de plaidoirie des lycéens. Le processus de sélection est long et rigoureux. Quand elle a appris qu'elle allait en finale régionale, elle s'est mise à travailler tous les soirs dessus. Ce qui n'était pour elle au départ qu'une option au lycée est devenu alors un véritable enjeu. "Le niveau a grimpé d'un coup" confie sa professeure qui a même fait venir une avocate pour la coacher.

Le 11 décembre 2013, c'était la finale régionale. Elle s'est déroulée au tribunal. Emmanuelle n'était jamais entrée dans ce lieu mais elle n'a franchement pas été trop impressionnée lorsqu'elle s'est présentée devant des juges professionnels. Le jury, lui, l'a été par elle ! Emmanuelle était dans un état de grâce. On lui a dit qu'elle avait parfaitement décrit la condition des femmes indiennes. Tout le lycée Van Der Meersch était en admiration. Emmanuelle remporta la finale régionale et gagna son billet pour la finale nationale du 31 janvier 2014 au Mémorial de Caen, plus motivée que jamais avec à la clé le rêve du voyage à New-York au siège de l'ONU.

Safaa Marrakchi

Au Lycée Professionnel Oberlin à Strasbourg, ils sont quatre à avoir franchi la sélection régionale pour le Grand Est (Lorraine, Franche-Comté, Alsace). Quatre sur dix venant du même lycée dont trois de la même classe ! Nabil Boussala a éclairé avec émotion le public sur le tourisme pédophile au Maroc. Tiffany Moutinho a dénoncé la faible scolarisation des enfants roms en France. Alev Yildiz, quant à elle, a dévoilé avec force les atrocités qui se cachent derrière la pratique coutmière de la dot en Inde. Safaa Marrakchi, avec du coeur sur les mots, a dénoncé le naufrage des clandestins de Lampedusa le 3 octobre 2013. C'est finalement elle qui a remporté la grande finale régionale.

La plaidoirie de Safaa a été exceptionnelle tout simplement ! Au milieu de tous ces lycéens venus de Metz, de Verdun ou d'autres lycées strasbourgeois, elle a gagné le respect de ses professeurs. Safaa, vainqueure régionale, a plaidé contre l'indifférence. Elève en terminale bac pro commerce, elle s'est préparée à son intervention programmée en sixième position. Le jury était présidé par Christophe Deloire, directeur de Reporters sans frontières. Il fallait s'exprimer devant 3000 personnes, avec un texte connu sur le bout des doigts. A-t-elle eu peur ? Non, pas tant que ça, mais surtout la grande fierté de participer et de représenter sa région et son lycée. Venant d'un lycée technique, elle ne croyait pas cela possible et s'est découverte elle-même "capable de faire des choses". Le sujet de sa plaidoirie ? Il lui est venu en entendant l'horreur de ce naufrage en pleine Méditerranée où des centaines de migrants africains, somaliens ou érythréens pour la plupart, ont péri, happés par l'eau sombre de la mer. "Combien de morts faut-il pour arrêter l'indifférence ?" interroge-t-elle. Safaa Marrakchi a travaillé sa plaidoirie avec son professeur de lettres et d'histoire, "entre midi et deux", peaufinant sa diction, ses intonations. Déçue de ne pas avoir remporté la grande finale? Non, pas vraiment, mais elle repart avec une vraie estime de soi et l'envie de se diriger vers un BTS Négociation en relations clients (NRC) - ou vers le tourisme peut-être ?-Une immense expérience surtout pour chacune et chacun des participants à cette belle aventure humaine.[810]

[810] sources: le site du Mémorial de Caen et la presse régionale

Planète femmes

A l'occasion du 8 mars 2012, honorons des femmes d'exception qui, comme les soeurs Hiridjee et dans des registres différents, font avancer la France : Regina Ubanatu, "la petite fille qui dansait dans sa tête", Micheline Herc, "la petite fille du goulag" et Salomé Zourabichvili, "la femme entre deux pays".[811]*. Et d'autres portraits suivent, sur la planète au féminin pluriel.*

Assia Hiridjee crée l'espoir

(mars 2012)

Le 1er mars 2012, **Assya Hiridjee** signait à Bourg-en-Bresse la reprise de l'usine Lejaby pour y fabriquer une nouvelle gamme de lingerie féminine sous la marque *Monette Paris* labellisée Made in France. Le protocole d'accord prévoit l'acquisition des bâtiments par Bourg Agglomération, la location par le Groupe Nina Assya (GNA), la formation des salariés par la Région et une probable aide de l'Etat et du Conseil général. Assya Hiridjee est une fonceuse. C'est de famille ! Ses deux soeurs, Shama et Loumia, tragiquement disparue dans l'attentat de Bombay du 26 novembre 2008, sont les fondatrices de *Princesse Tam-Tam*. Ces Françaises d'origine malgache, nées dans une famille musulmane d'origine indienne, sont l'une et l'autre des femmes d'exception. La mort prématurée de Loumia avait créé un choc auprès des salariés et partenaires de la chef d'entreprise. L'engagement d'Assya aujourd'hui crée un immense espoir.

(Assya Hiridjee)

Regina Ubanatu, la petite fille qui dansait dans sa tête[812]

(mars 2012)

Nigéria 1965. Mary voit le jour dans un hôpital de brousse. A 3 ans, alors que la guerre sévit au Biafra, comme bien des enfants en péril, elle est évacuée vers le camp de Sainte Marie au Gabon. La maladie et la malnutrition ont fait des dégâts. Mary va mal et ne peut plus marcher. Nul ne pense qu'elle pourra s'en tirer. Pourtant elle montre un incroyable appétit de vivre. A 5 ans, elle s'envole vers la France: un couple s'est proposé de la parrainer. Après une suite d'opérations et des années de rééducation, une nouvelle vie commence à Garches, non loin de sa famille d'accueil, avec ses frères et soeurs blancs. De sa première enfance, Mary n'a que des souvenirs confus. Coup de théâtre... à 12 ans, elle découvre que ses père et mère vivent toujours, qu'elle a des frères et soeurs africains, que son véritable prénom est Régina. Surtout, l'administration exige son retour au Nigéria, auprès d'une famille qu'elle ne connaît pas et dont elle ignore jusqu'à la

[811] Elles ont été invitées par RFI, émission *En sol majeur*: Régina Ubanatu le 24 février 2012, Micheline Herc le 27 février 2012, Salomé Zourabichvili le 11 juillet 2011.
[812] d'après la présentation éditeur, *L'archipel*, janvier 2010

langue, Qui sont ses parents inconnus ? Comment l'accueilleront-ils ? Commence alors un difficile et courageux retour aux sources dont le livre "La petite fille qui dansait dans sa tête" offre le récit.

Régina Ubanatu vit et travaille aujourd'hui en région parisienne. Elle est la fondatrice de l'assocaition *RIFH* (*Réponses Initiatives Femmes Handicaps*) qui oeuvre pour la reconnaissance des femmes en situation de handicap.

En juillet 1995, Régina était invitée à un rassemblement international de femmes handicapées. Elle est enthousiasmée par la qualité des débats, la richesse des dialogues sans tabou entre des femmes venues du monde entier. Elle se rend compte surtout combien la pensée française sur le handicap est étriquée. Les personnes handicapées doivent combattre contre des institutions qui infantilisent et pour une autonomie si difficile à acquérir. Elle se décide alors à agir et crée l'association RIFH pour mobiliser les bonnes volontés, provoquer et encourager les initiatives. Régina Ubanatu travaille dans une très grande entreprise française du secteur de l'énergie. Il lui a fallu se battre pour accéder à un emploi décent respectant ses compétences professionnelles. La loi du 11 février 2005 est une loi fondatrice qui permet à la France de s'aligner enfin sur les directives européennes. En juin 2007, Régina assiste au congrès de l'UNAPEI. Le nouveau président de la République formule des annonces volontaristes: "je ne tolérerai ni l'immobilisme, ni la résignation, ni le renoncement" pour appliquer la loi de 2005. Mais en 2010, elle fait le constat du retard pris face aux engagements annoncés et elle écrit donc une lettre ouverte à Nicolas Sarkozy. Elle attend encore aujourd'hui les effets de son interpellation: "En situation de handicap ou non, il faut se battre tous les jours, croire en son potentiel, ne rien attendre car personne ne viendra vous chercher."

Micheline Herc, venue d'Ailleurs

(mars 2012)

Son père polonais, brillant étudiant, n'a pas pu être admis à l'Ecole Polytechique de Varsovie en raison de sa qualité de juif. Ecoeuré, il a alors décidé de rejoindre Strasbourg où il a pu suivre les cours de l'Ecole Supérieure de Chimie. Sa mère était russe, native de Koursk. Elle a fait ses études commerciales à Grenoble. Les parents de Micheline Herc se sont rencontrés à Paris, avant de se marier. Michalina est née en 1937 à Varsovie. Elle avait deux ans lorsque les Allemands et les Soviétiques se sont partagés la Pologne. Pour fuir les Allemands, ses parents sont partis vers Bialystok puis Vilnius. La mère de Michalina a fermement refusé de prendre la nationalité soviétique. Ils ont alors été déportés dans la région d'Arkhangelsk, où ils ont résidé jusqu'à l'amnistie des Polonais en 1941. A Arkhangelsk, la mère de Michalina était à la fois comptable et bûcheronne, le père était à la recherche de passeurs. Ils ont ainsi failli se retrouver en Chine dans une fuite à chariots à travers l'Asie centrale mais au dernier moment cela n'a pas marché. Jamais la petite fille ne pleurait. La famille est alors repartie en train puis en bateau pour arriver dans une petite ville près de Tachkent, puis au Kazakhstan. Michalina y a vécu auprès des Kazakhs, a appris leur langue et participé à leurs activités culturelles et religieuses. En mai 1946, la famille a enfin pu quitter l'URSS, traversant l'Ukraine dévastée. De retour en Pologne, ils découvrent que toute la famille restée sur place a été exterminée. Ils visitent le ghetto de Varsovie en toute discrétion et

avec la plus extrême prudence en raison de l'antisémitisme ambiant. Le lieu de l'enfance de Michalina est en ruines. En septembre 1946, ils arrivent à Paris en apatrides. C'est dans ce quartier du Bon Marché dans la capitale française que celle que nous appellerons désormais Micheline apprend le français.

Ailleurs, livre paru aux *Editions Delatour* (janvier 2010), est le témoignage historique et poignant de cette petite fille dans son périple infernal de plus de 20000 kilomètres. Micheline Herc a connu l'enfer de jours et nuits passés dans des wagons à bestiaux, la famine, la sécheresse, la fuite permanente. Plusieurs fois, elle a échappé à la mort. Sa détermination, sa farouche volonté de vivre l'ont sauvée. Son expérience de neuropsychiatre et de psychothérapeute lui ont permis d'appréhender parfaitement cette page poignante de son passé. Elle a exercé dans les hôpitaux psychiatriques et obtenu la médaille d'or des Hôpitaux de la Seine pour son traité sur l'épilepsie. Micheline Herc a exercé son métier à Aubervilliers et à Pantin, deux villes qu'elle a elle-même choisies parce qu'elle n'aime pas la facilité. Elle a exercé en libéral pendant 20 ans.

Dans son appartement parisien du 13e arrondissement de Paris où elle vit maintenant sa retraite, elle a écrit ses souvenirs mais elle les a peints aussi. Ses toiles disent les dévastations de la guerre, les paysages du Grand Nord, les couleurs des steppes kazakhes. Dans toutes les pièces de son appartement, ses tableaux de couleurs vives recouvertes de vernis rappellent ce passé. Son grand-père maternel n'était-il pas un cousin de Chagall ? Dans une valise noire, Micheline conserve pieusement l'ours en peluche et les poupées de son enfance qui ne la quittent jamais.

Salomé Zourabichvili, la femme entre deux pays

(mars 2012)

Des yeux profondément bleus entre de longs cheveux noirs, des mains en mouvements perpétuels qui font tinter les bracelets au rythme de ses mots. Salomé Zourabichvili a une aura, un charisme qui ne laisse personne indifférent et surtout pas ses étudiants de Sciences Po Paris en master Affaires internationales. Il faut dire que le parcours diplomatique de leur Professeur est exemplaire, entre deux pays, la France et la Géorgie. Lorsqu'elle était enfant, à Paris, la Géorgie était un pays mythique, celui de ses ancêtres, exilés en 1921. La première fois qu'elle a rencontré un vrai Géorgien, elle devait avoir 7 ans. Une troupe de danseurs géorgiens était venue à Paris. De telles visites étaient rares et dangereuses à l'époque soviétique. Salomé Zourabichvili s'est toujours sentie à l'aise avec ses deux cultures. A la maison, elle parlait géorgien, côtoyait tous les jours des amis géorgiens et, dans le même temps, elle faisait ses études dans des écoles françaises et avait des amis français. Jamais elle ne s'est sentie moins française que d'autres, tout juste différente, unique. Etudiante à l'Université de Columbia aux Etats-Unis, elle était la Française. Mère de famille, elle a donné à ses enfants des prénoms géorgiens et leur a transmis la langue et la culture. A 22 ans, elle entre dans la carrière diplomatique. A 34 ans, elle va pour la première fois en Géorgie. Etant diplomate, Salomé Zourabichvili a toujours eu l'idée qu'un jour, si son pays mythique devenait indépendant, elle pourrait l'aider. En novembre 2003 (enfin !), elle est nommée

Ambassadeur de France à Tbilissi. Cela lui a valu dans le "milieu" des remarques très critiques: peut-on avoir une objectivité dans son travail lorsqu'on a un attachement personnel avec un pays ? Elle comme d'autres diplomates évoquent plutôt là une chance pour la France et une chance pour la Géorgie. Cette année là, la Géorgie fait sa "révolution des roses". En mars 2004, le Président de la Géorgie, en accord avec le Président français, lui accorde la nationalité géorgienne et la nomme Ministre des affaires étrangères. Ce n'est pas un divorce avec la France mais plutôt un mariage entre les deux pays. Elle explique: "quand vous avez deux enfants et que l'un d'entre eux est malade, vous portez plus d'attention à celui qui est malade. Cela ne veut pas dire que vous n'aimez pas l'autre. La Géorgie est malade."

Lorsqu'elle accepte ses fonctions en Géorgie, elle consulte sa famille. Sa mère, Zeinab, une des doyennes de l'émigration géorgienne en France, n'était pas vraiment enthousiaste. Mais Salomé Zourabichvili s'ennuierait beaucoup assise derrière un bureau. Il lui faut partir toujours au combat. C'est donc le 18 mars, jour de son anniversaire des 52 ans, qu'elle devient la première femme en Géorgie à occuper de telles hautes fonctions et c'est dans le même temps la première fois que la Géorgie accorde la double nationalité à un étranger. Mais après un an et demi, la nomenklatura néocommuniste aura raison de sa volonté de lutter contre la corruption. Elle est contrainte de démissionner à l'automne 2005. Depuis lors, elle dirige un parti d'opposition en Géorgie tout en continuant d'exercer une activité professionnelle à Paris. Elle est marraine d'un think tank étudiant, *Jeune République*, une association transuniversitaire et transpartisane, profondément humaniste qui trouve son aspiration dans les valeurs communes de notre socle républicain. Europhile, *Jeune République* attribue chaque année le Prix Liberté Démocratie René Cassin. Citoyenne, *Jeune République* agit dans les territoires urbains avec des partenariats dans la banlieue parisienne. Les étudiants apprécient les analyses de Salomé Zourabichvili sur un monde qui disparaît, celui du XXe siècle, avec ses grands conflits internationaux et ses institutions internationales pour la paix (ONU,...) et sur un monde nouveau qui émerge avec la fin des dictatures du Sud qui n'étaient là que par le soutien des démocraties du Nord. Les amitiés entre deux pays ne peuvent plus se bâtir sur des rapports d'inégalité. En mars 2012, Salomé Zourabichvili est invitée d'honneur, par ses anciens étudiants organisateurs du Grand Bal de l'amitié franco-turque. Respect, Madame ! [813]

Milana Terloeva, de Grozny à Paris

(octobre 2008)

La France manque à Milana Terloeva. Le soir, chez elle à Grozny, elle écoute Dany Brillant, Yves Montand, Jacques Brel. Son livre *Danser sur les ruines, une jeunesse tchétchène*[814] est le témoignage de sa vie. Aujourd'hui, elle continue de témoigner. Le 1er octobre 2008, *Etudes sans frontières* a organisé sa réunion de rentrée à la Maison des Initiatives Etudiantes (Paris 3e). Créée en mars 2003, l'association a pour objet de venir en aide à des étudiants de pays en grande difficulté politique ou en guerre, qui sont privés des moyens essentiels de mener à bien leurs

[813] remerciements à Kethevane Gorjestani pour les éléments de biographie
[814] éd. *Hachette Littérature*

études. Depuis sa création, la petite équipe s'est particulièrement intéressée aux étudiants originaires de Tchétchénie. En septembre 2003, neuf étudiants de l'Université de Grozny ont ainsi pu venir à Paris. Une deuxième promotion (de cinq étudiants) ont suivi en 2005. Depuis lors, Etudes sans frontières a créé une antenne régionale à Lille et des antennes à l'étranger (Montréal, Rome, Konstanz, Tübingen, Valencia). Une troisième génération tchétchène est arrivée en 2006. Une mission est également ouverte avec le Rwanda. Milana Terloeva était de la première des promotions d'étudiants tchétchènes à Paris, en 2003. Milana Terloeva a vu son père se faire assassiner alors qu'elle avait treize ans. Sa mère vend des vêtements sur le marché à Grozny. Milana aime les vêtements. Elle aime porter les robes achetées aux Galeries Lafayette à Paris lorsqu'elle y était étudiante. Se faire belle même pendant la guerre est pour elle une façon de résister. Grozny avant la guerre était le Paris du Caucase, une ville magnifique avec des bibliothèques, des musées, des théâtres. Il ne reste plus rien aujourd'hui. L'armée russe est entrée dans le village où vivait Milana, Orekhovo, alors qu'elle avait quatorze ans.

Aujourd'hui la guerre est finie, les bombardements ont cessé, on commence à reconstruire les bâtiments, mais l'atmosphère est toujours pesante. Au café, Milana rencontre ses amies. Elles lui disent souvent : "*Mais tu viens de la planète Mars, ou quoi ?*". Elle leur répond: "*Non, de France*". La France est devenue son pays d'adoption, grâce à ESF (Etudes sans frontières). Milana est arrivée à Paris en 2003. Elle a décroché son diplôme de l'Ecole de journalisme de Sciences Po en 2006.

En France, elle a appris à rire, elle a appris la liberté. A Grozny, elle aimerait créer un centre culturel, avec une bibliothèque, avec la presse étrangère, avec des cours de langue, avec internet gratuit. Le week-end, elle retourne à Orekhovo, à cinquante kilomètres de Grozny, elle nourrit les vaches, retrouve sa vie de petite paysanne du Caucase. Mais la France lui manque, le soir elle écoute Dany Brillant, le chanteur français d'origine tunisienne, Yves Montand, Jacques Brel. Son livre *Danser sur les ruines, une jeunesse tchétchène,*[815]est le témoignage de sa vie. Aujourd'hui, elle continue de témoigner, elle relativise tout ce qu'elle vit, parle des enlèvements, presque quotidiens, perpétrés par les soldats russes. A Grozny, la guerre est finie, mais on rase toujours les murs, on espère en sa chance, on doit toujours rester digne.

(Milana Terloeva : "*l'exemple de Anna Politkovskaïa*")

Milana veut créer un journal indépendant pour les jeunes. Elle pense à Anna Politkovskaïa, journaliste russe assassinée le 7 octobre 2006 à Moscou, qui a payé de sa vie son indépendance. A Paris, Milana a créé des liens essentiels dans sa vie. Mais elle veut agir à Grozny. Elle est condamnée à l'espoir.[816]

"Quand vous êtes dans un combat existentiel, la pensée disparaît et vous êtes prêt à tout" explique Randa Kassis qui, de Paris où elle est exilée, assiste à la chute interminable de son pays, la Syrie, vers le chaos, vers l'enfer. Mais elle agit et fait bouger les murs qui séparent les communautés.

[815] éd. *Hachette Littérature*
[816] source : *Elle*, entretien avec Julia Drion, juillet 2007

Randa Kassis et le chaos syrien

(janvier 2015)

Des Syriens du régime et de l'opposition se sont réunis du 26 au 29 janvier 2015 à Moscou autour d'une table de négociations. Militante de l'opposition syrienne laïque, Randa Kassis y a participé. La présidente du Mouvement de la société pluraliste, exilée en France, a publié avec Alexandre Del Valle *Le Chaos syrien*, dans la collection Regards d'Orient, chez *Dhow Editions (2014).*

Depuis 2011, son pays descend, marche après marche, un escalier qui le rapproche toujours plus du pire. Le réel la brûle, jour après jour. Dans son livre, elle prend à coeur de nous faire comprendre les minorités d'Orient dans son ensemble. Pour la Syrie, elle prône un fédéralisme respectueux de toutes les populations du pays. Née à Damas, Randa se proclame athée depuis l'enfance. Son père, agnostique, s'oppose au régime el-Assad tandis que sa mère, grecque orthodoxe, le défend. Elle-même est une opposante déterminée à Bachar tout autant qu'aux djihadistes de Daesh, al-Nosra, Khorasan qui mènent le pays en enfer. Elle alerte les Occidentaux qui creusent leur propre tombe en ne cessant pas de soutenir "leurs monstrueux enfants gâtés saoudiens et israëliens".

"*Les femmes n'ont plus rien à perdre*"

Artiste peintre, Randa Kassis dessinait des femmes nues. Devenue journaliste, elle a notamment couvert les évènements tunisiens " dès le jour où Mohamed Bouazizi s'est immolé par le feu". A 42 ans, elle s'est ensuite vue propulsée sur un siège du Conseil National Syrien (CNS) dans la foulée de la révolte contre Bachar el-Assad. Mais cet éclectique conseil rassemble avant tout des "Syriens bornés" qui ne s'écoutent pas et qui ne l'ont pas écoutée lorsqu'elle évoquait le danger des djihadistes qui avaient infiltré ses rangs. Elle en a été exclue et a dès lors créé son propre parti. Randa est persuadée que les avancées se feront par les femmes puisqu'elles n'ont plus rien à perdre. Elle a elle-même pour objectif d'accéder aux plus hautes marches du pouvoir et faire de la Syrie une démocratie laïque et pluraliste.

Féministe, Randa Kassis a toujours été rebelle à cette idée qu'il fallait donner sa virginité à son mari. Elle a préféré rejeter le mariage. Mère célibataire, elle s'essaie au kick-boxing et au théâtre avant de se lancer en politique en 2008. Francophile, elle avait déjà rejoint son frère à Paris dès son adolescence et elle est tombée immédiatement amoureuse du "pays des Droits de l'Homme". Elle parle de la "grande naïveté de l'Occident" quant à l'incessant litige entre deux visions de l'Orient qui se déchirent depuis... bien avant le chaos syrien: le *dawla islamiyya* et le *dawla arabiyya*. Elle évoque avec amertume le voisin turc qui laisse passer tous les djihadistes sur son territoire.

"*La masse silencieuse a d'abord une envie de sécurité.*"

Elle en est persuadée: Bachar el-Assad ne pourra pas continuer longtemps à présider le pays. Elle voit la Syrie de demain fédéralisée: "Les régions seraient mixtes ou majoritaires, avec un fort pouvoir d'autogestion. On pourra appliquer la laïcité dans certaines régions et ne pas l'appliquer dans d'autres. Pour le reste, c'est un travail culturel, un travail d'information. Cela prendra longtemps. Avant de parler de démocratie, il faut parler de stabilité."

La masse silencieuse a d'abord une envie de sécurité. Pour eux, la constellation du futur, c'est pour plus tard. La presse ne pouvant plus travailler en Syrie, elle continue à s'informer grâce à ses liens avec de nombreux comités locaux dans les territoires en révolte. Elle a même des informateurs du régime qui ne sont pas du tout favorables à la politique menée par Bachar el-Assad, des alaouites qui ne se battent pas pour Assad mais pour eux-mêmes, car le combat est devenu existentiel: "Quand vous êtes dans un combat existentiel, la pensée disparaît et vous êtes prêt à tout."[817]

Nahal Tajadod et l'Iran éternel

(janvier 2015)

"Quand je suis en Iran, j'aime me plonger dans la rue car chaque fois je suis récompensée par une rencontre extraordinaire et je me dis que tant que cela dure, l'Iran vit" témoigne Nahal Tajadod qui ne vit pas sa vie en France comme un exil, tant sa nouvelle patrie a toujours paru formidable à l'écrivaine iranienne amoureuse du pays des Lumières.

[817] *sources: Médiapart, Huffpost Maghreb, Le Figaro Madame, l'Hémicycle*

Elle se souvient. Elle avait huit ans à Téhéran, en 1968. Son père, dans son bureau sombre et froid, travaille sur la traduction des poèmes de Victor Hugo en persan. Elle fait irruption à l'improviste dans la pièce. Elle vient se camper sur ses genoux. Son haleine sent l'Habit Rouge de Guerlain et le tabac. Il lui récite Sara la baigneuse: "Puis, je pourrais, sans qu'on presse Ma paresse, Laisser avec mes habits Traîner sur les larges dalles Mes sandales De drap brodé de rubis."

Modernité

La famille paternelle venait du nord de l'Iran mais habitait l'Irak, au XIXe siècle. L'arrière-grand-père de Nahal était "source d'imitation" (*marja' taqlid*) au sommet de la hiérarchie chiite. Ses quatre fils auraient pu représenter les quatre branches de l'islam. Le premier, son grand-père, était un homme politique, le deuxième était soufi, le troisième un pratiquant rigoureux, le quatrième un alchimiste qui ne vieillissait pas, disait la légende familiale. Le grand-père de Nahal a connu Lawrence d'Arabie et a couronné Fayçal, le premier roi d'Irak. Son père, fils d'ayatollah, est né au XIXe siècle. Il a participé à la Révolution constitutionnelle de 1906, puis au renversement des Qâdjârs. C'était un ami de Rezâ Shâh, un Mâzandarâni, né comme lui au nord de l'Iran, mais il était républicain. En 1932, au moment de la prise de pouvoir de Rezâ Shâh, il était député à l'Assemblée nationale et portait encore le turban. En 1936, il enlève le turban, s'habille à l'occidentale et choisit comme nom Tajadod qui signifie *modernité* en persan.

Francophilie

Nahal Tajadod mène ses études au lycée français de Téhéran, inauguré par le général de Gaulle et l'impératrice d'Iran. C'était à l'époque du Shâh. Elle a un amoureux qui ressemble à Che Guevara, qui fredonne *Le déserteur* de Boris Vian entre deux roulades de pelle. Elle a 16 ans. Ses professeurs se nomment M. Fradin et M. Guy. Sa famille était francophone. Elle passait ses vacances en France. Au lycée français, tout l'enseignement se faisait dans cette langue, sauf évidemment la littérature persane. Clovis, Vercingétorix, tout ce qui était français lui était familier. Nahal est arrivée en France avec toute sa promotion en 1977, car il était prévu que leurs études universitaires se fassent en France, ils y étaient donc préparés. Jamais ils n'ont connu les difficultés des gens qui débarquent dans un pays inconnu, qui découvrent tout. La France n'était pas un exil. Les difficultés sont venues avec la révolution. Nahal avait 19 ans. Air France a rapatrié l'ayatollah Khomeyni. Les nouvelles autorités sont tous des barbus enturbannés. Un an plus tard, c'est la guerre avec l'Irak. Les villes sont bombardées. Les avions pilotés par des Irakiens sont des Mirage français. Il y a un million de morts de chaque côté. Les biens de la famille étant confisqués, elle doit rester en France. Tout l'entourage a quitté l'Iran. Son pays ne lui manque pas, elle a la France, c'est formidable.

Nahal Tajadod a toujours aimé la France. Quand elle écrit, c'est en français. Ses lecteurs iraniens ou les Français qui ont vécu en Iran lui disent: "Quand on vous lit, on entend le persan" et pour elle c'est un très grand compliment: " Quand j'écris sur l'Iran, je n'écris pas dans le français utilisé à St Germain des Prés. Avant la parution du livre, je demande à mon éditeur de corriger les fautes éventuelles en français mais de ne pas toucher à ma manière d'écrire qui est iranienne. je ne veux pas écrire comme une Française." Sa plume se nourrit sans cesse du grand attachement qu'elle éprouve pour son pays d'origine, l'Iran.

Le désir de dépasser sa mère

Cette double culture s'est enrichie d'une troisième, acquise au cours de ses études couronnées par un doctorat de chinois ancien. Sa mère, Mahin Djahanbeiglou, une érudite kurde, était spécialiste des langues iraniennes préislamiques. A la maison, Nahal voyait des textes en avestique qu'elle ne pouvait pas déchiffrer et elle admirait son travail. Très jeune, c'est peut-être le désir de dépasser sa mère qui l'a poussée à étudier le chinois et la civilisation chinoise ancienne. Elle pensait d'abord y consacrer un an ou deux, histoire d'impressionner sa mère sans doute, et ensuite faire autre chose. Mais c'est une telle merveille de pouvoir approcher la civilisation et la pensée chinoises, qu'elle s'est prise au jeu et est allée jusqu'au doctorat. Sa thèse portait sur Mani, "le Bouddha de lumière". Ses professeurs de l'époque (François Cheng, aujourd'hui à l'Académie Française, Michel Tardieu, grand spécialiste du manichéisme au Collège de France, Jacques Pimpaneau, très grand nom de la sinologie) se sont intéressés à elle, iranienne qui avait choisi d'étudier le chinois. Ils l'ont guidée dans ses sujets d'étude et lui ont recommandé de travailler sur l'apport des Iraniens au Moyen-Age en Chine. ce qu'elle n'a cessé de faire toute sa vie dans ses livres successifs.

Toutes les religions non chinoises qui ont été diffusées en Chine sont arrivées en provenance de l'Iran par les routes de la soie. Le christianisme a d'abord traversé l'Iran pour arriver en Chine. Ce sont des Iraniens qui, imprégnés de ce christianisme, sont allés le diffuser en Chine dès le VIIe siècle de l'ère chrétienne. Bien plus tard, quand au XVIIe siècle des Jésuites arrivent en Chine, croyant apporter la parole du Christ, ils s'aperçoivent que, dix siècles avant eux, des Iraniens y avaient déjà édifié la stèle de Xian qui raconte comment des Iraniens arrivent en Chine, y rencontrent l'empereur et obtiennent de lui la liberté de culte. Une copie de cette stèle se trouve aujourd'hui au musée Guimet à Paris.

Mani, le bouddha de lumière

De même, l'islam fut diffusé en Chine par des Iraniens. Encore aujourd'hui, les musulmans chinois utilisent le mot iranien Khodâ pour désigner Dieu. Le judaïsme a pénétré la Chine par l'intermédiaire de juifs iraniens. Le zoroastrisme, religion née en Iran, a pénétré en Chine par l'intermédiaire du prince héritier de la dynastie sassanide qui, fuyant l'Iran après l'invasion des Arabes au VIIe siècle, s'est installé en Chine. Ce prince a demandé le support de l'armée chinoise pour attaquer les envahisseurs arabes, mais les Chinois ont refusé. Cette cour iranienne en exil pratiquait le zoroastrisme mais l'a très peu diffusé dans la capitale chinoise où elle vivait. En conséquence, cette religion s'est éteinte en Chine, mais existe encore de nos jours chez les parsis. Le bouddhisme est arrivé également en Chine par les Iraniens au IIe siècle alors que ce n'est pas une religion iranienne.

Comme les autres religions, le manichéisme est introduit en Chine par des adeptes venus d'Iran, où il est né. Pour rédiger sa thèse de doctorat sur ce sujet, Nahal Tajadod a utilisé des documents découverts au début du XXe siècle en Chine, documents qui se trouvent à la Bibliothèque Nationale à Paris. Elle a pu consulter le manuscrit original d'un texte manichéen, écrit par un Iranien au VIIe siècle en chinois. Elle les a traduits en français pour en faire une édition

critique, ce qui a constitué sa thèse de doctorat. Dans *Les Porteurs de lumière*, Nahal Tajadod montre l'imbrication des différentes religions et affirme que l'Iran aurait pu devenir chrétien. Toutes les mères des princes iraniens de la fin du règne des Sassanides étaient chrétiennes. Mais il y avait une telle corruption dans la société iranienne, une telle distance entre le roi et le peuple, que les idées de l'islam n'ont pu que séduire ce dernier. Le peuple ne voulait plus de cette hiérarchisation de la société qu'il attribuait à la religion zoroastrienne, bien que le message de Zoroastre soit un vrai message de paix et d'égalité. Sous les Sassanides, la religion zoroastrienne s'étant greffée à la monarchie, le peuple, pour se débarrasser de l'une et de l'autre, s'est jeté dans les bras de l'islam.

Roumi le brûlé

En 1993, avec sa mère, qui était aussi une grande spécialiste de Roumi, et celui qui est devenu son mari, l'écrivain et scénariste Jean-Claude Carrière, Nahal Tajadod a traduit cent poèmes de Roumi pour les Editions Gallimard puis en 2004, elle a traduit aussi un petit recueil de poèmes de Roumi pour les éditions Lattès, *Amour, ta blessure dans mes veines*, illustré par le calligraphe Lassaâd Metoui. La même année, elle publie Roumi le brûlé, roman inspiré de la vie et de l'oeuvre du grand poète soufi. Il a été traduit en persan et a été best-seller en Iran. Elle a ensuite adapté, en français, 36 contes tirés du Masnavi, illustrés par Federica Matta.

Cette production littéraire est un hommage à sa mère. Celle-ci lui avait suggéré d'écrire la biographie de Roumi car, disait-elle, sa vie ressemblait beaucoup à ses poèmes. Elle l'a beaucoup aidée dans ses recherches, jusqu'à sa mort, alors que Nahal écrivait le roman: "Moi qui désirais un enfant depuis longtemps, je suis alors tombée enceinte. J'ai pensé qu'elle était partie pour que cet enfant arrive."

(Nahal Tajadod avec Golshifteh Farahani: "*Elle joue*")

Depuis la naissance de Kiara, l'Iran prend de plus en plus possession de Nahal. Quand son éditeur lui a proposé d'écrire sur l'Iran d'aujourd'hui, pour satisfaire le public français, il lui a donné carte blanche. Elle a pensé à cette histoire de passeport qui lui était arrivée et qui amusait beaucoup son entourage quand elle le racontait.

Passeport à l'iranienne

Son récit, *Passeport à l'iranienne*, une galerie de portraits surréaliste de l'Iran populaire, a rencontré tout de suite un grand engouement auprès des lecteurs. Elle se dit même que peut-être elle a pu empêcher le bombardement de l'Iran, en parlant simplement des Iraniens aux Français. Elle s'est sentie utile à son pays.

"Quand je vais en Iran, j'aime me plonger dans la rue et chaque fois je suis récompensée par une rencontre extraordinaire. Je me dis que tant que cela dure, l'Iran vit. J'ai des exemples simples, je suis dans la rue, il pleut, je vais dans un magasin, je demande des piles, le vendeur n'en

a pas mais il envoie quelqu'un en trouver dans un autre magasin. Je sors, il pleut toujours, il vient avec un dossier en plastique pour que je couvre mes documents. Je ne veux pas fermer les yeux sur cette générosité... Quand je vais en Iran, il suffit que je sorte de mon milieu, des quartiers nord de Téhéran, pour avoir à chaque fois une rencontre digne des poètes mystiques. Voilà la source de mon attachement profond à l'Iran.

Le dernier livre de Nahal Tajadod, *Elle joue* (2012), est un dialogue bouleversant entre deux femmes et deux générations d'Iraniennes, entre une jeune comédienne au succès grandissant, Golshifteh Farahani, née après la révolution de 1979, et un écrivain reconnu, qui a grandi dans l'Iran du Shâh. Nous les suivons pas à pas dans leur vie quotidienne. La première raconte son enfance, sa découverte de l'amour, ses engagements politiques, ses démêlés avec la censure, son exil. La seconde, installée à Paris depuis trente ans, se souvient de l'Iran de sa jeunesse où elle pouvait se promener sans foulard et en minijupe. Les deux femmes confrontent leur passé et leur présent, se racontent et racontent la vie des femmes dans l'Iran d'aujourd'hui.[818]

Newsha Tavakolian et la liberté de l'artiste

La photographe téhéranaise Newsha Tavakolian met en images la classe moyenne iranienne et partage ses clichés avec le monde entier mais en veillant toujours à garder l'esprit d'un travail d'abord artistique.

"Je crois que cette classe moyenne (d'Iran) va bientôt se dissoudre; donc je voulais mettre la vie de ces gens au premier plan et la partager avec le monde" explique la photographe iranienne Newsha Tavakolian qui, dés lors, décida de s'immerger dans la jeunesse téhéranaise entre décembre 2013 et avril 2014 pour en tirer des clichés d'une exceptionnelle qualité artistique. Elle a été récompensée par le jury de la *Fondation Carmignac* pour sa 5e édition du Prix du photojournalisme.

Autodidacte, Newsha Tavakolian a commencé sa carrière à 16 ans dans un quotidien féminin. A 18 ans à peine, elle couvre le soulèvement étudiant de 1999 en Iran et, l'année suivante, elle intègre l'agence américaine Polaris qui lui ouvre les portes d'une carrière internationale. Son travail en Irak, au Liban, en Syrie, en Arabie Saoudite, au Pakistan, au Yemen... est publié dans les plus grands titres internationaux tels que *Time*, *Newsweek*, *Stern*, *Le Figaro*, *The New-York Times*, *Der Spiegel*, *Le Monde*... Elle est également à l'origine de Rawiyah, un groupe réunissant six femmes photographes originaires du Moyen-Orient.

C'est début juillet 2014, dans le cadre des Rencontres d'Arles, que le jury de la Fondation Carmignac a désigné sa lauréate, lui attribuant une bourse de 50 000 euros, la possibilité d'éditer un livre monographique et de réaliser une exposition itinérante que l'on pourra voir du 13 mai au 7 juin 2015 à la Chapelle des Beaux-Arts à Paris.

[818] *Sources : L'Express, Le Figaro...*

Edouard Carmignac est un riche financier, dirigeant d'une société de gestion d'actifs, et un mécène passionné de culture qui s'est permis de s'offrir à prix d'or un concert ultra sélect des Rolling Stones au Théâtre Mogador, à l'automne 2012. Cette année était la 5e édition du prix, lancé en 2010. Le thème retenu était l'Iran. Mais le mécène est connu pour son caractère volcanique et autoritaire et la jeune photographe est une insoumise au caractère franc, attachée plus que tout à sa liberté d'artiste. Quand Carmignac a voulu changer le titre et les textes de l'exposition et faire un choix d'images, Newsha s'est dressée contre le financier, en déclarant qu'elle renonçait au Prix et rendait sa récompense. Sans réunir à nouveau le jury, le financier annulait lui-même le prix le 9 septembre. Après plusieurs semaines de bras de fer, pendant lesquelles Newsha Tavakolian n'a rien lâché, le happy end est arrivé, avec la désignation d'Anahita Ghabaian, galeriste iranienne, au commissariat du livre et de l'exposition.

Vivant dans un pays où les photographes se mettent en danger pour travailler, la lauréate estimait que la moindre des choses était de rappeler l'angle de son travail. Le courage de Newsha Tavakolian et sa volonté de faire prévaloir sa liberté d'artiste font du bien dans un monde où priment les visées mercantiles et on se met à rêver à une presse qui reprend enfin sa liberté, sous les traits de professionnels indociles...[819]

Delphine Minoui et les pintades

Delphine Minoui fait connaître dans ses Chroniques Orientales *la vie quotidienne des Iraniennes.*

C'est en octobre 2014 que Delphine Minoui est devenue membre du jury du Prix Albert Londres, succédant à Josette Alia, décédée le 1er mai précédent. La journaliste française, correspondante du Figaro au Moyen-Orient, avait elle-même été récompensée de ce Prix en 2006 pour ses articles sur l'Irak et l'Iran. Née en 1974 à Paris, d'une mère française et d'un père iranien, elle a fait ses études de journalisme au CELSA et de sociologie à l'EHESS. Elle couvre l'actualité de l'Iran et de sa région depuis 1997, année où elle a posé ses valises à Téhéran, pour y travailler comme pigiste des médias français et francophones. Elle a ainsi couvert l'après 11-septembre en Afghanistan, l'invasion américaine en Irak, la montée de la crise nucléaire iranienne, la révolte verte avortée, les révolutions arabes. C'est elle qui a révélé au monde le divorce obtenu par une petite fille de moins de dix ans au Yemen. Elle a coécrit en 2009 le livre *Les pintades à Téhéran. Chroniques de la vie des Iraniennes, leurs adresses, leurs bons plans*. Delphine Minoui s'adresse à ses fidèles lecteurs dans ses Chroniques Orientales, sur son blog qu'elle tient pour *Le Figaro*, écrites depuis Beyrouth où elle est aujourd'hui délocalisée après avoir été basée pendant dix ans à Téhéran.

Delphine Minoui est attentive à tous les mouvements microscopiques ou géopolitiques de cet Orient complexe, qui laissent pourtant espérer de nouveaux printemps de la liberté, en

[819] sources: *cafébabel, Photo, Libération*

particulier par les femmes, comme à Téhéran, où elles proclament: "Neda, tu es à nos côtés !", en mémoire de cette jeune victime, tuée en pleines manifestations contre la réélection frauduleuse en juin 2009 d'Ahmadinejab, pendant cette folle nuit du 15 juin.

Sandrine Mansour et Maryse Gargour disent l'authentique Histoire

(juillet 2014)

La représentation iconographique née de la rhétorique sioniste dépeint les Palestiniens comme des Bédouins sur des chameaux face à des Israéliens citadins et modernes.

(*Palestiniennes*, couverture du livre de S. Mansour)

L'historienne franco-palestinienne Sandrine Mansour-Mérien, auteure de *L'histoire occultée des Palestiniens, 1947-1953*, Paris, Editions Privat, 2013, s'applique à retracer une autre histoire de son pays paternel.

Elle décrit une Palestine dynamique avant 1948. La société palestinienne était alors en avance sur d'autres pays de la région. En 1932, le taux d'alphabétisation des enfants de plus de 7 ans s'élève à 25,1 % en Palestine contre 17,4 % en Turquie (avant les premiers effets de la "révolution kémaliste"). Au début du XXe siècle, les Palestiniens ont connu un début d'industrialisation à l'instar des pays européens. L'industrie alimentaire et les ateliers de tissage constituaient les secteurs industriels les plus porteurs en 1918. L'artisanat local s'est développé dans des villes comme Naplouse (le savon) et était reconnu internationalement. L'essor industriel a fait émerger une bourgeoisie commerciale en majorité chrétienne. Cette situation économique harmonieuse pendant la période ottomane allait inciter l'immigration de travail en Palestine. En effet, de nombreux habitants des pays voisins sont venus y trouver du travail. La presse palestinienne a connu un élan important: 48 journaux ont été fondés avant 1929, 85 dans les années 1930 et 67 entre 1940 et 1948. Parallèlement à cela, les espaces de sociabilité étaient très nombreux: des cafés, des bibliothèques, des clubs culturels qui devinrent autant de lieux informels de politisation. Mais c'est à l'arrivée des Britanniques que la situation économique changea. Les Britanniques ont refusé dès le départ de comprendre et d'appréhender la réalité de la vie des Palestiniens et leurs coutumes traditionnelles.

(Sandrine Mansour)

Exclus du système économique qu'ils avaient contribué à bâtir, les Palestiniens ont alors mené des actions de contestation contre le régime britannique et contre le projet sioniste prévoyant, dès 1917, un foyer national juif en Palestine (Déclaration Balfour). Des manifestations ont alors éclaté dans plusieurs villes, à Gaza, Haïfa et Jaffa contre les Britanniques, structurant le mouvement national palestinien (grève de 1936 demandant l'établissement d'un gouvernement national).

Le plan de partage

Le plan de partage, voté aux Nations unies le 29 novembre 1947, prévoyait la division de la Palestine en six parties: trois pour le futur Etat juif et trois pour le futur Etat palestinien, mais les résolutions n'ont jamais été mises en oeuvre. Le découpage accordait 14 000 km2 le long du littoral à 650 000 juifs et 11 500 km2 enclavés à 1 300 000 Arabes. Des combats d'une grande ampleur éclatèrent alors entre les troupes sionistes et la résistance palestinienne, entraînant une première vague de départs entre décembre 1947 et mars 1948. 75 000 personnes, principalement issues de la bourgeoisie palestinienne, ont fui le pays. En mars 1948, la mise en oeuvre du plan Dalet dont l'objectif était de prendre le contrôle des territoires du futur Etat juif entraîna l'expulsion de plus de 300 000 Palestiniens. C'est la deuxième vague d'exil connue sous le nom de Nakba (la Catastrophe). Une troisième vague d'exode entre octobre 1948 et le milieu des années 50 entraîna le départ d'environ 150 000 à 200 000 personnes.

Une nation de réfugiés

C'est ainsi que les Palestiniens devinrent "une nation de réfugiés". Est considéré comme réfugié palestinien "une personne qui a eu sa résidence normale en Palestine pendant deux ans au moins avant le conflit de 1948 et qui, en raison de ce conflit, a perdu à la fois son foyer et ses moyens d'existence et a trouvé refuge , en 1948, dans l'un des pays où l'UNRWA (Office de secours et de travaux des Nations unies pour les réfugiés de Palestine dans le Proche-Orient) assure ses secours". La résolution 194 des Nations unies votée le 11 décembre 1948 indiquait "Qu'il y a lieu de permettre aux réfugiés qui le désirent de rentrer dans leurs foyers le plus tôt possible et de vivre en paix avec leurs voisins, et que des indemnités doivent être payées à titre de compensation pour les biens de ceux qui décident de ne pas rentrer dans leurs foyers et pour tout bien perdu ou endommagé lorsque, en vertu des principes du droit international ou en équité, cette perte ou ce dommage doit être réparé par les gouvernements ou autorités responsables". Le droit au retour des Palestiniens est ainsi proclamé mais il est rejeté par l'Etat hébreu. Dans son ouvrage, Sandrine Mansour replace les hommes au coeur de la Nakba de 1948, rendant hommage à la mémoire palestinienne de l'exil: il y avait un peuple palestinien comme d'autres, il avait son histoire, sa société, et le plus important, un droit à l'autodétermination.

La colonisation

Avant 48, il y avait 475 villages en Palestine et en 1988 il n'en restait plus que 90. Ce sont ainsi 385 villages qui ont été détruits, le plus souvent remplacés par une implantation israélienne. C'est cette histoire de la colonisation que raconte le film "La terre parle arabe" de la journaliste et réalisatrice palestinienne Maryse Gargour. Née à Jaffa, diplômée de l'Institut français de Presse, elle a obtenu un doctorat en sciences de l'information à l'université Paris II. Elle a travaillé comme journaliste et productrice à l'ORTF (office de radiodiffusion-télévision française) à Beyrouth puis a rejoint l'Unesco (Conseil international du cinéma et de la télévision). Elle a poursuivi une carrière de journaliste indépendant à Paris pour des chaînes de télévision internationales. Elle a réalisé cinq documentaires sur la Palestine dont "La terre parle arabe". Le film (réalisé en 2007, sorti en 2008) jette la lumière sur la spoliation de la terre palestinienne et le bannissement d'une grande partie de sa population. Il a reçu plusieurs prix, dont le prix ASBU, le prix Mémoire de la Méditerranée et le prix France 3 Méditerranée.

Le film de Maryse Gargour est construit essentiellement sur les citations des leaders sionistes, sur des archives audiovisuelles inédites sur la presse de l'époque et sur des documents diplomatiques occidentaux. Des témoignages de personnes ayant vécu directement cette période viennent appuyer les faits avec leurs contes et leurs histoires. Maryse Gargour croise le regard de l'historien et de l'artiste pour expliquer cet exil sans retour et cette tragédie sans fin qui se prolonge à nouveau tragiquement en cet été 2014. "Avant, musulmans, juifs et chrétiens partageaient les mêmes terres, les mêmes maisons et les mêmes quartiers. C'était notre Palestine à tous", se rappelle un témoin de cette ambiance de paix qui régnait avant la guerre. Mais il ne peut y avoir de paix durable sans rétablir les faits, l'authentique Histoire, loin de tous les mythes.

Annick Kayitesi vs Le Pen

(juin 2014)

Le 30 avril 1994, elle était cachée dans l'infirmerie de l'école où sa mère travaillait à Butaré (Rwanda). Annick avait 14 ans.

Des hommes ont emmené sa maman et l'ont tuée devant ses yeux dans la cour. Les miliciens hutus l'ont obligée à nettoyer le sang de sa mère. Annick avait été déjà confrontée à la mort violente cinq ans plus tôt lorsque son père, médecin, et sa petite soeur sont morts dans un incendie. Après ce drame, sa mère avait su créer entre elles un climat de sécurité et la bordait tous les soirs dans son lit douillet. Après la mort de sa mère, Annick a été emmenée comme "esclave domestique". Sa "patronne" lui a lancé: "J'ai vu des chiens dévorer le cadavre de ta mère au bord de la route". Par chance ou par miracle, Annick n'a pas été emmenée dans le camion qui emporta toute sa famille: son petit frère, ses cousins, ses amis, vers la fosse commune. En cent jours, un million de Tutsis sont morts devant les yeux de l'armée de l'ONU qui n'a pas bougé. Quelques mois plus tard, Annick Kayitesi est "accueillie" par une famille française où le père, un pasteur, tente de la violer. Elle se rend compte que les familles d'accueil sont d'abord motivées par l'argent. A son arrivée en France, l'adolescente ne parlait pas français, elle a été orientée vers un CAP mais a refusé, elle voulait passer son Bac. Après avoir acquis la nationalité française, Annick peut s'inscrire en fac à la Sorbonne en payant ses études grâce aux "petits boulots". Annick Kayitesi a la force mentale que lui a donnée sa mère qui lui a enseigné combien elle était précieuse, combien il faut rester positive sans jamais tomber dans la haine. A 34 ans aujourd'hui, Annick Kayitesi a deux enfants: Cyeza, 2 ans, "celle qui rend au centuple" et Cyaka, 6 ans, "celui qui illumine". Cyaka a l'âge qu'avait son petit frère lorsque les miliciens l'ont abattu.[820]

Nous existons encore

Annick Kayitesi est titulaire d'un DEA de Sciences Politiques. Elle a publié *Nous existons encore* (éd. Michel Lafon), pour transmettre la mémoire du génocide. Elle a participé au documentaire *Tuez les tous*. Avec son mari, Raphael Jozan et ses enfants, elle s'est reconstituée

[820] Source : Paris Match

une famille. Elle a fondé l'association *Etudes sans frontières* pour permettre aux orphelins des génocides d'aller à l'école. L'écriture a beaucoup aidé Annick dans sa résilience. Elle agit pour tous ceux qui sont encore là-bas et qui souffrent, pour toutes ces femmes tutsies violées qui meurent du sida sans recevoir de soin. Elle veut témoigner parce que personne ne le fera à sa place.

Ces derniers mois, plusieurs évènements l'ont profondément choquée. Lorsque Canal Plus, à quelques jours de Noël, a diffusé une parodie de l'émission *Rendez-vous en terre inconnue*. Cela se passait au Rwanda. Une personne se croyait drôle en chantant: "Maman est en haut, coupée en morceaux, papa est en bas, il lui manque les bras". En mai, Le Pen, celui qui veut "faire une fournée" des artistes anti-FN, a claironné que le virus Ebola était la solution pour l'immigration. Elle a alors écrit une Tribune publiée par Libération: "M. Le Pen, votre seigneur Ebola peut aller se recoucher, il ne m'aura pas". Le 25 mai est l'anniversaire d'Annick.

Après le 25 mai 2014

Cette année, le 25 mai fut une bien triste journée. Annick a écrit à Le Pen: "Le pire Ebola qui ait jamais frappé l'homme, c'est bien celui qui est dans votre bouche. Votre seigneur Ebola est très dangereux, il peut faire beaucoup de mal si on le laisse prendre le pouvoir." Annick Kayitesi se souvient d'une élection au Rwanda. Elle accompagnait sa mère pour aller voter. Devant les milices armées, il fallait choisir entre un billet noir et un billet vert. Le billet vert de toute façon devait gagner; il reconduisait au pouvoir un parti dont le programme était de chasser les "étrangers", les Tutsis, ceux dont on disait qu'ils étaient la cause de tous les malheurs du pays, et de permettre aux "vrais autochtones", les Hutus, de régler les problèmes en trois mois. Le 25 mai 2014, Annick Kayitesi a voté pour barrer la route à la haine, pour cette France qui l'a accueillie: "(La France) a fait de moi son enfant. J'étais sale, j'étais seule, j'étais meurtrie, et pourtant elle m'a acceptée. Elle m'a ouvert ses bras et m'a offert sa protection. Elle m'a nourrie, elle m'a éduquée, elle m'a soignée. Elle est désormais ma terre, ma terre-mère, et cela je crois que ni vous (M. Le Pen) ni personne ne peut rien y changer. Chaque jour depuis vingt ans, je lui suis reconnaissante, parce que je sais que jamais plus je ne serai apatride, que jamais plus personne ne pourra plus atteindre à ma vie parce qu'il se croit plus chez lui que moi. Monsieur Le Pen, je suis noire comme le chocolat, je suis arrivée immigrée dans cette belle France, mais immigrée, je ne le suis plus. Je suis française, je suis européenne et j'en suis fière."

Mirvari Fataliyeva violemment agressée à l'Assemblée Nationale

(mars 2013)

En cette nuit du 25 au 26 février 1992, Mirvari avait huit ans. Elle était une fillette pleine de rêves, d'amour, comme le sont à cet âge les enfants du monde entier. La tragédie est arrivée brutalement. Devant ses yeux sont morts des membres de sa famille, ses voisins, des amis, des enfants, des femmes, des personnes âgées, massacrés pour le seul fait d'être azéris par les forces armées d'Arménie. 613 civils ont été tués dans ce village de Khodjali *(prononcez, à peu près, Rodjale)* qui comptait alors 2500 âmes. Les autres ont été mutilés, torturés, déplacés, ont fui. Beaucoup ont disparu.

Dix ans plus tard, Mirvari Fataliyeva est arrivée en France. Brillante étudiante, après des études de langues à Bakou, elle est entrée à l'université à Paris et a passé avec succès un Master en Etudes européennes et Relations internationales. Comme beaucoup d'Azerbaïdjanais, comme son père qui lisait toute la littérature française en russe et en azéri, Mirvari est très francophile. Elle a lu pendant son adolescence Victor Hugo, Stendhal, Sartre... Elle était heureuse de rejoindre le pays des droits de l'homme, un carrefour des cultures. En 2003, elle crée l'AFAJ avec des amis. L'Association Franco-Azerbaïdjanaise de la Jeunesse a été lancée malgré de faibles moyens avec un très fort enthousiasme. La France n'a-t-elle pas été un des tout premiers pays au monde à reconnaître l'Azerbaïdjan indépendant ! La Maison de l'Azerbaïdjan à Paris a été créée dès 1992, pour promouvoir la culture de ce pays caucasien.

En septembre 2012, Mirvari Fataliyeva a "repris" la présidence de la Maison de l'Azerbaïdjan pour développer de nouveaux projets culturels et économiques entre les deux pays. Les Azerbaïdjanais ne sont pas très nombreux (de 4000 à 6000 personnes) en France mais ils sont très dynamiques. Les échanges économiques se développent de façon très importante, non seulement par le pétrole et le gaz, mais dans des domaines très divers comme l'agro-alimentaire, les cosmétiques, les transports en commun, l'écologie et les énergies renouvelables... La jeune présidente de la Maison de l'Azerbaïdjan, devenue française, joue un rôle de premier plan dans ce développement commercial et dans les échanges culturels. Les premiers jumelages se réalisent en 2013, à l'instar de celui de la ville de L'Aigle.

Commémoration

Le 26 février, jour de commémoration du massacre de Khodjali, elle assiste à une conférence organisée à l'Assemblée nationale par les mouvements nationalistes arméniens. Elle est accompagnée par un ami étudiant azerbaïdjanais, Vusal Huseynov. La Salle Colbert du Palais Bourbon a été mise à la disposition d'un député UDI dont la sympathie avec "la cause arménienne" est bien connue. Tous deux se font vite remarqués par l'assistance (une quarantaine de personnes) car ils n'applaudissent pas et sont restés assis au moment d'une minute de silence demandée par les organisateurs en mémoire des victimes arméniennes de Soumgaït (27 février 1988). Mirvari prend la parole et se fait alors rouer de coups. Protégée par son ami, elle ne peut s'en sortir qu'en se réfugiant dans une pièce voisine, occupée par une réunion... de l'UDI, en présence de Jean-Louis Borloo. La gendarmerie est chargée de l'enquête sur les faits qui se sont déroulés au coeur même de la République française. Mirvari Fataliyeva s'étonne de cette présence violente de mouvements ultra-nationalistes arméniens au sein même du Palais Bourbon, avec le soutien actif de parlementaires français qui ne lui ont pas porté secours. Mais, dans cette "sale guerre" du Caucase que tentent de raviver les plus extrémistes, elle continue à affirmer sa conviction: "Nous avons le droit de notre côté. Un jour, nous allons libérer le territoire de nos ancêtres".

Kenizé Mourad, la princesse forte

(mai 2013)

Son prénom, Kenizé, est la forme turquisée de l'arabe kenza (trésor) à laquelle une mauvaise retranscription française a ajouté la lettre i. C'est le prénom que lui a donné Selma, sa mère, petite-fille du sultan Mourad V. De son arrière-grand-père, Kenizé a pris le nom pour publier en 1987, *De la part de la princesse morte*, qui fut un immense best-seller, traduit en 34 langues. Kenizé Mourad était récemment l'invitée de l'émission Politika sur les ondes de *Radio Made in Turkey*. Pendant une heure quarante, elle a apporté un témoignage émouvant sur son histoire hors du commun, ses héritages culturels, son regard sur les derniers temps de l'empire ottoman, la révolution kémaliste, la Turquie d'aujourd'hui. Elle évoque ses ancêtres. Mourad V a continué l'oeuvre de son père, le grand sultan Abdülmecit 1er, qui accorda l'égalité entre tous les citoyens de l'empire, quelle que soit leur religion. Mais son règne fut le plus court de l'histoire ottomane. Destitué par son frère, il fut maintenu prisonnier pendant 28 ans. De génération en génération, ses filles firent preuve d'une force de caractère remarquable dont aujourd'hui encore Kenizé Mourad ne cesse de s'inspirer. Hatice, fille aînée du sultan Mourad V, déchue de la nationalité turque en 1924, a dû s'exiler en 48 heures au Liban après l'abolition du sultanat. Selma, fille de Hatice, a dû elle aussi s'exiler en Inde pour rejoindre un mari, un prince indien, qu'elle ne connaissait pas, avant de se retrouver seule à Paris, sous occupation allemande, totalement dénuée de tout. C'est là que naquit Kenizé en 1940.

La quête des racines

Kenizé n'aura vécu avec sa mère qu'un an et demi. A la suite de son décès, la petite fille est placée dans une institution catholique puis dans des familles d'accueil où on lui donne une éducation chrétienne sans pour autant lui cacher ses origines. On l'appelle "la petite princesse" mais on lui présente son père comme "un vilain monsieur" et elle ne saura qu'à l'âge de 15 ans que son père lui avait adressé de nombreuses lettres tout au long de son enfance. C'est alors pour l'adolescente le temps de la révolte, elle découvre (à 16 ans) un islam tolérant et éclairé qu'elle adopte volontiers, elle cherche à tout connaître de ses racines et rencontre à Paris une cousine, une des 250 descendants de la famille ottomane recensés aujourd'hui dans le monde. Etudiante à la Sorbonne, elle vit alors de petits boulots, distribue les programmes dans les salles de spectacle parisiennes, garde des enfants, devient hôtesse de l'air.

C'est dans un équipage d'Air France qu'elle effectue son premier voyage en Turquie à l'âge de 28 ans. A son départ de l'hôtel où les navigants séjournaient, femmes de ménage, cuisiniers, réceptionnistes se sont rassemblés devant sa porte. Ils venaient lui rendre hommage car la rumeur avait couru dans l'établissement que Kenizé était princesse, descendante de la famille ottomane. La veille, à la réception, n'étant pas turcophone, elle avait demandé de l'aide pour chercher à joindre au téléphone des membres de sa famille et avait expliqué ses origines. Plus tard, elle visite Istanbul dans un groupe de touristes français. A Topkapi, alors que le guide donne des explications sur la famille du sultan, elle apporte quelques corrections. Le guide s'étonnant, elle finit par dire qui elle était. Le guide lui baisa alors respectueusement la main. Elle dit aujourd'hui: "Ce jour là, j'ai vraiment senti que j'étais adoptée par le peuple turc !"

Patriote

La République a obligé sa famille à l'exil. Pourtant Kenizé Mourad dit toute sa reconnaissance à Mustafa Kemal pour avoir été l'homme qui a sauvé la Turquie alors que les puissances d'occupation voulaient démanteler le pays. Elle lui sait gré des grandes réformes instaurées par "le grand général", en particulier pour les droits des femmes. Patriote turque, comme toute sa famille, elle apprécie aujourd'hui de voir ce pays qui est redevenu le sien de nouveau au premier plan de l'économie et de la diplomatie mondiales. Pour elle, si le peuple turc a maintenant confiance en son avenir, c'est qu'il peut à nouveau s'appuyer sur ses deux pieds: ses traditions ottomanes et sa modernité républicaine

C'est pour prendre le temps d'écrire tout cela que Kenizé Mourad a quitté le journalisme, un métier qu'elle a exercé longtemps et avec passion en tant que grand reporter internationale au Moyen-Orient mais qui ne lui permettait pas d'approfondir suffisamment les sujets. Son premier roman autobiographique a eu une suite en 1998 (*Le jardin de Badalpour*), second volet de la saga familiale. Le retour de "la princesse" vers le pays de ses origines n'a pourtant pas toujours été facile. Il a fallu attendre 1974 pour que les descendants de la cour ottomane puissent voyager librement en Turquie. Invitée de François Mitterrand lors d'un voyage officiel à Ankara, Kenizé

Mourad embarrassa le protocole qui dut se résoudre à cause d'elle à maintenir tous les invités hors de la table officielle. Lorsqu'elle demanda la nationalité turque, elle essuya un premier refus avant qu'un grand journal national ne titre "Honte" en grand, ce qui lui permit finalement de devenir enfin Turque. Mais un autre grand quotidien boycotte systématiquement ses publications. Si en Turquie Kenizé Mourad se sent désormais chez elle autant qu'en France, c'est qu'elle et le peuple turc partagent une vraie affection. Elle peut dire fièrement: "Je leur ai rendu leur histoire. Ils m'ont rendu mon identité".

***Multumesc* ! (Olga Turcan)**

(mai 2013)

Vous avez un petit accent, vous venez d'où ? - Je suis Moldave. - Mais vous parlez très bien français, comment ça se fait ? - On enseigne le français en Moldavie et ce depuis longtemps. Il y a toute une histoire et une culture à ce sujet. -Ah, je ne savais pas. Il y a quelques profs de français en Moldavie ? - Beaucoup plus que ça ! C'est la langue étrangère la plus enseignée dans le secondaire. Ma thèse "le français en Moldavie" répond justement à des questions liées à la place et au rôle de la langue française en Moldavie.

Olga Turcan donne rendez-vous au Palais Universitaire de Strasbourg, dans la mythique aula où s'est tenue en 1949 la première session du Conseil de l'Europe. "J'ai étudié le français en Moldavie où j'ai obtenu le diplôme d'enseignante de cette belle langue. Passionnée par la langue française, je fais une thèse de doctorat au sein de l'équipe Groupe d'Etudes sur le plurilinguisme européen" (GEPE), unité de recherche "Langue linguistique et parole" (ULPA) à l'Université de Strasbourg.

Active dans plusieurs associations (*Doxtra, Conseil des résidents étrangers*), artiste sur les bords (chorale et accordéon), je m"épanouis dans la belle capitale européenne qu'est Strasbourg, ville dont je suis tombée amoureuse en arrivant en France en 2006. Mon travail de recherche permet de mieux comprendre le statut, le rôle et les fonctions du français en République de Moldavie. Il est particulièrement innovant, car il explore la dimension internationale du français d'hier et d'aujourd'hui.

En dernière année de thèse, il me reste 8 mois pour finaliser celle-ci. Or, en sciences humaines, c'est un acte héroïque de faire une thèse, car les bourses d'études sont rares dans ce domaine, surtout en sciences du langage. J'ai pu m'autofinancer jusqu'à présent. Maintenant trois choix s'offrent à moi: travailler pour gagner ma vie sans pouvoir finir ma thèse, finir ma thèse en braquant une banque, finir ma thèse avec un financement honnête. J'ai tout de même une préférence pour la dernière option !"

En avril 2013, Olga a publié sur un site internet de financement participatif son appel public pour un apport de 4000 € qui lui permettrait de finir ses études. Le 23 avril, elle informe la rédaction de Rue 89 qu'elle a réalisé son pari. Elle va pouvoir finir sa thèse ! Elle vous dit *Multumesc !* (merci beaucoup).

Questions de femmes

" *En même temps, c'était le début de la liberté* "

Loubna Méliane en mode *autopraxique*[821]

Sur les traces de sa mère assassinée en Egypte, la franco-marocaine Loubna Méliane mène son combat pour la liberté des femmes, commencé dans son quartier d'enfance à Dijon et qu'elle poursuit aujourd'hui par son engagement politique.

Loubna Méliane s'est fait connaître en 1998 lors des mouvements lycéens en tant que porte-parole de la Fédération indépendante et démocratique (FIDL). Elle a ensuite été militante de SOS Racisme et s'est retrouvée élue au Conseil académique de la vie lycéenne (CAVL) et au Conseil national de la vie lycéenne (CNVL) ainsi qu'au Conseil supérieur de l'éducation (CSE). Loubna Méliane veut changer le monde. Elle se bat pour la laïcité et se révolte contre l'intégrisme. Son histoire doit être racontée, en commençant par celle de sa propre mère...

Samira, la mère

Samira a été mariée à 15 ans avec son cousin germain. Le mariage arrangé n'a jamais fonctionné. Le couple ne s'aimait pas et a connu plus de bas que de hauts. Son histoire tragique a été racontée par Maroc Hebdo. Ici dans sa version (presque) intégrale...

(*début de citation*) Pour cette jeune épouse, être femme au foyer n'a jamais été une fin en soi. Depuis sa tendre enfance, elle a caressé le rêve de devenir une chanteuse et ce n'est pas son union qui la fera renoncer. A la naissance de sa fille aînée, Loubna, en 1978, alors qu'elle n'avait que 18 ans, sa famille et son entourage ont cru qu'elle abandonnerait son projet et se consacrerait désormais à son enfant et à son foyer. Vainement. Samira passe des heures à enregistrer ses mélodies avec un magnétophone et un petit micro. Elle vivait sa passion pleinement et se voyait une star de la chanson arabe. Voilà que le deuxième enfant vient au monde en 1981. C'est un garçon. Ils l'appelleront Mehdi. Cette nouvelle naissance ne change rien aux ambitions de la maman Méliane. Elle continue à frapper aux portes pour trouver le producteur qui fera d'elle une chanteuse célèbre. Pendant ce temps-là, son couple bat de l'aile et il est au bord de l'éclatement.

A la fin du mois de décembre (1983), Samira décide de prendre ses enfants et de rentrer au Maroc. Elle a rencontré un Saoudien qui lui promettait monts et merveilles et lui demandait de le suivre en Egypte, où il lui présenterait des grosses pointures du show-business. Il est vrai qu'en cette période, le pays des Pharaons était pour de nombreuses chanteuses marocaines, comme Samira Bensaïd, Leila Ghoufrane, et bien d'autres, la terre de la consécration. Samira Méliane a cru voir le bout du tunnel. Elle voulait, à tout prix, que sa voix mélodieuse soit applaudie et son talent reconnu. Elle accepte donc d'accompagner ce richissime homme du Golfe. Cette décision lui a été fatale. Elle lui coûtera la vie. Le 20 janvier 1984, dans un luxueux appartement au Caire, Baligh Hamdi, grand compositeur arabe, donne une somptueuse réception. Samira était invitée. Le drame arriva. L'épouse Méliane est morte assassinée. On l'a jetée par la fenêtre. Qui ? Comment ? Pourquoi ? On n'en saura pas davantage. Aucun témoin, aucune enquête, aucun procès. L'affaire a été classée. Pour la police locale, Samira s'est suicidée. La presse nationale et étrangère s'empare

[821] Néologisme : *qui s'est fait toute seule*

de cette histoire. Le scandale éclate. Les spéculations vont bon train. Certains écartent l'hypothèse du suicide. Pour eux, Samira croquait la vie à pleines dents. Elle était trop heureuse de vivre pour penser à la mort. De plus, ils disaient que son corps ne portait aucune fracture mais juste des marques de violences. Ce qui prouve qu'elle était morte avant d'avoir été jetée par la fenêtre. Pour d'autres, les choses se présentent autrement: Samira était une femme aux moeurs légères et elle n'a eu que ce qu'elle méritait. La réputation de cette mère de deux enfants est traînée dans la boue. Elle est traitée de tous les noms. D'autres encore la voyaient comme la victime d'un pays sans justice. Même à admettre que cette femme fut de moeurs légères, est-ce qu'il est normal que sa mort soit passée sous silence ? Une vie est une vie. En somme, nul ne connaît la vérité. L'assassin de Samira a réussi le crime parfait. *(fin de citation)*

Loubna, la fille

Maroc Hebdo a ensuite raconté l'histoire de Loubna, partie sur les traces de sa mère oubliée de tous.

(début de citation) Au moment de la tragédie, Loubna n'avait que 6 ans et son frère Mehdi 3 ans. Ils étaient restés chez la famille de leur mère au Maroc. Durant deux ans, ils n'ont pas vu leurs parents. Ils ne comprenaient pas ce qui se passait. Leurs questions ne trouveront pas de réponses. Après une période d'ailleurs interminable, ils retournent vivre avec leur père, gérant d'un café restaurant dans une cité de la banlieue de Dijon (ndlr, Fontaine d'Ouche). Loubna est placée dans un internat avant d'intégrer le collège du quartier. Elle avait des résultats moyens, même si elle faisait beaucoup d'efforts pour rattraper son retard. A la première année du Lycée Simone Weil, elle ne pouvait plus suivre les cours. Après l'école, elle devait faire le ménage, la vaisselle, la cuisine et ses devoirs. En plus, elle s'occupait de ses six frères et soeurs. Son père s'étant remarié entre temps, la famille s'est agrandie. Au fil des jours, cette jeune fille de quinze ans a compris que tenir le même rythme jusqu'à la fin de l'année scolaire relevait de l'impossible. Elle a demandé à voir le proviseur pour lui exposer le problème. Elle voulait à tout prix éviter l'exclusion. Et surtout, l'enseignement professionnel. Elle savait d'avance que les enfants des immigrés étaient prédestinés aux filières professionnelles. Elle voulait faire honneur à son père et réussir où beaucoup de jeunes des cités dites sensibles ont échoué. C'est-à-dire faire des études universitaires.

Mais le destin en a voulu autrement. Elle a préparé un Brevet d'Etudes Professionnelles (BEP) en comptabilité. A l'âge de dix-sept ans, Loubna croit qu'elle est amoureuse. Elle a un flirt avec un garçon du quartier. C'est un beur. La nouvelle fait le tour du quartier. Les ragots commencent. La réputation de cette fille de bonne famille est en jeu. On entend partout le mot *pute*. Cette étiquette qu'on colle souvent aux filles parce qu'elles osent braver l'interdit. Khalid Méliane, un homme respectable, craint évidemment pour la virginité de sa fille. Ce trésor inestimable qui fait l'honneur de la famille. Pour sauver sa progéniture des médisances, il décide de la marier à un jeune Marocain qui poursuit ses études en Belgique. A peine a-t-elle eu le temps de réaliser ce qui lui arrive qu'elle s'est retrouvée la bague au doigt. Elle rejoint son mari à Bruxelles. Là-bas, elle saura qu'elle ne pourra pas faire sa vie avec cet homme. Elle cherche le soutien de son père. Elle crie sa révolte, mais personne ne se soucie de son sort. Il faut accepter la fatalité. Heureusement qu'avant que le mariage ne soit consommé, Loubna se rend compte que son mari était un escroc. C'est un clandestin en Belgique qui ne cherche qu'un moyen d'entrer dans le territoire français. Alors elle décide de le quitter. A vingt ans, Loubna porte le lourd fardeau d'une jeune fille du ghetto, les fins de mois difficiles, l'orientation forcée vers un métier qu'elle déteste, la pression insoutenable des garçons du quartier jusqu'au *mariage arrangé*. Sa vie aurait pu basculer du mauvais côté, mais cette jeune fille courageuse a choisi d'émerger et de se révolter.

En l'an 2000, le malheur sera, encore, au rendez-vous, Mehdi Méliane, frère de Loubna, périt dans un accident de la circulation, sur la route côtière entre Casablanca et Mohammedia, au Maroc, à l'âge de 19 ans. Une nouvelle tragédie qui plonge cette jeune militante dans une tristesse inconsolable. Plus que jamais, elle comprend qu'elle ne pourra se reconstruire que par le militantisme et l'engagement. Avec des jeunes femmes des quartiers, elle lance le 8 octobre 2002 un appel, *Ni putes ni soumises !*, qui a reçu 15 000 signatures. Elles dénoncent leurs conditions de vie dans les cités et réclament le droit de vivre librement leur vie de femmes. Elles commencent à se faire entendre. Des représentantes de ces femmes ont été associées à l'Observatoire sur la parité, un organisme officiel français chargé d'informer sur la situation des femmes en France et de proposer des actions pour améliorer leurs conditions de vie. Le 1er février 2003, elles marchent pour défendre leurs droits, pour l'Egalité. Leur marche se termine à Paris, le 8 mars, journée internationale de la femme. Loubna Méliane, Samira Belli et la soeur de Sohane sont les premières marraines de cette marche. Trois femmes liées par un destin tragique. La première, comme sa mère, a connu le *mariage arrangé* à un âge précoce. La deuxième a été la victime d'un viol collectif. Et la troisième est la soeur de la jeune fille que l'on a retrouvée brûlée vive dans un dépôt de poubelles de Vitry-sur-Seine. Loubna Méliane et les dizaine de militantes ont sillonné la France pour libérer la parole sur la violence et le machisme qui se banalisent dans les banlieues. La marche *Ni putes ni soumises* cherche avant tout à bousculer les mentalités, à inciter les femmes des cités populaires à prendre la parole et à refuser l'enclavement. La vice-présidente de SOS Racisme, Loubna Méliane, a envie de vivre comme une fille de la république et non pas comme une *beurette. (fin de citation)*

Loubna Méliane a raconté son histoire dans un livre - témoignage qu'elle a intitulé *Vivre libre*. Elle avait envie de sensibiliser l'opinion publique sur les conditions de vie des jeunes des quartiers populaires, après des années passées à militer, parler, revendiquer, écouter, proposer, réfléchir, sillonner la France. Il était important pour elle de rétablir la réalité sur les difficultés que les parents et la génération suivante ont rencontrées. On leur a parlé d'intégration mais s'intégrer à quoi ? "J'ai la double nationalité. Je suis française. Intégrée d'avance, à la naissance. Quand j'étais enfant, mon père m'a élevée en me disant de toujours être discrète: - Tu sais, on est en France, il faut prouver que l'on est des gens bien ". Qu'est-ce que je dois prouver ? Nos parents ont passé leur vie à baisser la tête et à quoi ça a servi ? A rien. Ils n'ont jamais pu avoir une vraie place dans la société française. Le débat est ailleurs. Le vrai problème est l'absence de mixité sociale. Comment peut-on envisager que les gens sortent de leurs problèmes s'ils sont toujours entre eux."

Face aux injustices

Dans son livre, Loubna Méliane évoque peu de détails sur la mort de sa mère qui reste un tabou familial. Elle a pourtant fait des recherches pour tenter de recoller les morceaux du puzzle. Loubna n'a pu voir sa tombe qu'une vingtaine d'années après sa mort. Elle ne garde d'elle que de

vagues souvenirs. Son visage, ses traits, sa silhouette, tout ceci est flou dans sa mémoire. Mais sa voix est toujours dans sa tête. Elle l'entend encore. Sa mère a été traitée de tous les noms. Après 20 ans de sa disparition, elle avait envie de lui rendre justice. Pour que cette mort ne tombe pas dans l'oubli. Parce que l'assassin doit être puni. Elle pense aussi à son frère. Le chauffard qui l'a fauché a écopé de trois mois de prison et a payé une amende de 1500 dirhams. Est-ce le prix à payer pour avoir ôté une vie ?

Une vie d'engagement

Loubna Méliane a été élue en 1996 au Conseil académique de la vie lycéenne de la région de Bourgogne; cela lui a permis de rencontrer la FIDL (Fédération indépendante et démocratique lycéenne), syndicat lycéen qui l'invite à un colloque sur la violence. Elle adhère et représente les lycéens au Conseil supérieur de l'Education Nationale. Par la suite, elle deviendra porte-parole du Mouvement lycéen de 1998. En 1999, elle rejoint la nouvelle équipe de SOS Racisme, impulsée par Malek Boutih qui lui confie la gestion et l'organisation des 300 comités locaux. Elle n'a jamais regretté aucun de ses engagements, ni à SOS Racisme, ni à *Ni putes ni soumises*, malgré la vie chaotique de l'association dans la décennie qui a suivi. Le malaise était si grand pour les filles dans les quartiers. "Il y a de plus en plus de gamines dans les quartiers qui ne peuvent pas s'habiller comme elles veulent, sont agressées verbalement, parfois physiquement" expliquait-elle alors.

En février 2003, Loubna passe un coup de gueule, relayée par *L'Humanité*:

"Je suis en colère. Depuis le départ, nous sommes reçues par les élu(e)s qui gèrent les villes dans lesquelles atterrit notre marche. Le 10 février, nous étions accueillies par la municipalité divers droite de Narbonne. Il y avait quatre élu(e)s dont deux adjointes spécialisées dans les questions du logement. Karima, militante du comité local de la Fédération nationale des maisons des potes, qui fait un super travail de proximité avec les mamans, a tenu à ce que ces personnes participent à la rencontre. Ces mères sont en France depuis quarante ans et plus, sans avoir vraiment les outils de leur intégration et de leur émancipation. L'Etat ne s'est jamais soucié d'elles, les laissant se dépatouiller avec leurs problèmes d'illettrisme et autres. A Narbonne, notre initiative portait sur le thème des discriminations au logement. Un boulot exceptionnel avait été réalisé sur cette question. Une quarantaine de témoignages de mères confrontées à ce problème avaient été recueillis. Elles ont fait des demandes de changement de logement en centre-ville mais on leur a toujours proposé les mêmes lieux de résidence. Dans cette ville balnéaire, il y a des petites zones de HLM désaffectées, sorte de ghettos. Lors de notre entrevue avec les élu(e)s, les mamans sont beaucoup intervenues sur leurs situations. Certaines sont déjà très engagées, connaissant bien la réalité du terrain, elles ont été dans toutes les HLM enquêter sur les origines des familles qui y habitent. Comme par hasard, une infime minorité d'immigrés sont logés dans des HLM nickels en centre-ville. Elles ont aussi découvert que chaque nationalité avait son propre

bâtiment. Vous auriez vu comment l'adjointe au maire les a regardées, les prenant de haut, réfutant tout ce que ces femmes disaient sur leur situation. Elle nous a dit qu'elle soutenait notre mouvement au niveau national car, disait-elle, "dans les grandes banlieues parisiennes, ça se passe comme ça, mais à Narbonne, tout va bien, et s'ils vivent tous ensemble, c'est eux qui l'ont choisi". Pour elle, ce que soulevaient les mères était pure affabulation. Ensuite, la conseillère municipale, une beurette de service, nous a certifié que, contrairement à ce qu'on racontait, elle ne subissait aucune violence, ne souffrait d'aucune discrimination. On a appris par la suite que cette conseillère municipale habite dans une zone pavillonnaire. Narbonne est une petite ville, tout le monde se connaît et la municipalité a développé un système de clientélisme. Les femmes élues ont été incorrectes, leur regard était chargé de haine et de dédain. J'étais vraiment très *vénère* et j'ai dit à ces dames qu'elles devraient être fières d'avoir en face d'elles des citoyennes issues de la première génération d'immigrés qui veulent participer à la vie sociale, faire évoluer leurs quartiers, travailler main dans la main avec les élu(e)s. Dans toutes les villes précédentes où la marche s'est arrêtée, nous n'avons pas subi un tel mépris, une telle agressivité. J'ai été choquée. D'où ce coup de gueule !"

L'école de la deuxième chance

Partie à Paris après les grèves lycéennes de 1998, Loubna Méliane n'a pas vraiment connu un conte de fées pour ses débuts dans la capitale. "J'étais celle qu'on repère à 10 km à la ronde, qui se paume dans les transports... ça a été dur au début. Je n'avais jamais vécu toute seule. Je viens d'une grande famille où il y a toujours du monde à la maison, où on ne sait pas ce qu'est l'intimité... A Paris, je n'avais pas mes amis non plus. En même temps, c'était le début de la liberté, des responsabilités, de la vie d'adulte."

Quand Malek Boutih a pris la présidence de *SOS Racisme*, il lui a demandé d'en devenir porte-parole. S'occupant de la province, elle était souvent en déplacement. Lorsqu'elle repense à cette époque, elle assure que SOS Racisme a été son "école de la deuxième chance". "C'est là où je me suis armée pour pouvoir mener ma vie d'adulte. J'ai été un peu exclue du cursus scolaire. J'étais une bonne élève au collège Rameau, mais quand je me suis retrouvée au Lycée Montchapet, je suis passée de 14 à 7 de moyenne. Je n'ai pas compris. On m'a orientée vers la voie professionnelle, ce n'est pas ce que je voulais. J'étais une passionnée d'histoire, je n'étais pas effrayée par le travail. Il ne me manquait que le petit coup de pouce que je n'ai pas trouvé dans mon quartier et que l'école ne m'a pas donné." *SOS Racisme* lui permet de "combler ses lacunes" et de "reprendre confiance" en elle.

Le choc

[822]Le 21 avril 2002, le choc. Le candidat du Front national, Jean-Marie Le Pen est au second tour de l'élection présidentielle. "A ce moment-là, je suis salariée de SOS Racisme depuis deux ans. C'est un coup de massue. Je prends ma part de responsabilité en me demandant à quoi je sers. C'est l'unique fois où je me suis sentie totalement déstabilisée. Je suis encore inquiète quand je vois un récent sondage sur l'extrême-droite: cela me légitime dans mon combat."

Quand elle tourne la page de *SOS Racisme* (elle reste membre du bureau national), elle devient rédactrice en chef de son émission sur *Fun radio*. L'aventure durera deux ans. "J'avais besoin de me prouver que j'étais capable de bosser dans le privé." Puis elle se retrouve au chômage. "Enceinte, en plus ! Allez trouver du boulot en expliquant que dans six mois vous allez

[822] source: *Inrocks*

avoir un bébé ! J'ai passé quatorze mois en tête à tête avec ma fille. J'ai été confrontée à certaines réalités. Je n'avais pas de diplôme, on me l'a renvoyé dans la gueule, malgré mon expérience." Finalement, elle décroche un emploi "dans l'associatif". "C'est super d'avoir un parcours d'autodidacte, mais c'est encore très difficile à faire accepter. En 2008, elle fait le choix de revenir à la politique, qu'elle avait quittée quelques années plus tôt alors que tout le monde lui prédisait un bel avenir. "On me voyait déjà élue sur un territoire." Loubna Méliane se tourne de nouveau vers Malek Boutih. Un nouveau bébé, des primaires socialistes, une campagne présidentielle plus tard et l'ancien président de SOS Racisme est élu député dans la 10e circonscription de l'Essonne. Loubna Méliane a retrouvé une place à ses côtés, comme attachée parlementaire. "J'ai commencé la politique à 17 ans, je voulais faire la révolution. Aujourd'hui, je sais que ce sera long, mais je veux changer les choses."

En 2012, Loubna Méliane a manifesté avec *les Femen* au Trocadéro. Elle confesse avoir pleuré toute une journée. "C'était très dur de s'exposer comme ça, de voir en photo mon corps de 38 ans marqué par deux grossesses, mes seins, mon ventre", explique-t-elle.

Trois questions, Lilia Blaise

(février 2014)

Avant la Journée internationale pour les droits des femmes, les regards se tournent à nouveau vers la Tunisie où se joue, on le sent bien, l'évolution de la condition féminine dans le monde arabe. Lilia Blaise est une jeune journaliste - elle a fêté ses 25 ans le 21 février. Elle est franco-tunisienne (de père français et de mère tunisienne), vit à Paris où elle a suivi une brillante scolarité secondaire au Lycée Henri IV, mention Très bien au bac, puis Hypokhâgne et Khâgne classique au Lycée Condorcet, prolongée par des études de journalisme à l'IFP et à l'Ecole de Journalisme de Sciences Po Paris, dont elle est diplômée en Master. Depuis trois ans, elle couvre l'actualité tunisienne, s'intéressant particulièrement à la liberté d'expression et aux luttes des femmes pour leurs droits.

En janvier 2012, elle avait répondu à un journaliste de RFI qui l'interrogeait sur la situation tunisienne, un an après la révolution. Aujourd'hui, ce sont ses interviews que l'on remarque !

Trois questions à la journaliste franco-tunisienne

La liberté d'expression existe-t-elle aujourd'hui ? Lilia répondait alors à partir de ce qu'elle percevait dans la rédaction de l'hebdomadaire tunisien *Réalités*, à laquelle elle collabore depuis Paris: - Des sujets qui, sous la dictature de Ben Ali, étaient impossibles, peuvent maintenant être abordés ouvertement. On peut traiter des sujets politiques. On peut critiquer le Président. Avant, c'était totalement tabou.

Réalités *publiait déjà sous Ben Ali, est-ce que l'hebdomadaire ne doit pas regagner une crédibilité ?* - Les journalistes, d'une façon générale, ne sont pas particulièrement aimés par les

gens car ils ont été trop longtemps les moteurs de la propagande et de la désinformation. Le lecteur doit maintenant savoir que nous faisons de l'information. *Vous êtes blogueuse, quel est le rôle des blogs aujourd'hui ?* - Je débute dans la blogosphère[823] mais cette expression citoyenne est très importante en Tunisie, plus encore lorsqu'il s'agit de blogueuses.

Active au sein de l'ONG de droit tunisien *al-Bawsala* et au sein des associations *Salaam Sciences-Po et Sciences-Po Monde arabe*, Lilia Blaise collabore à plusieurs médias de la presse écrite et en ligne. Nous relayons, par quelques extraits significatifs, les entretiens que Lilia a réalisés récemment car ils sont autant de témoignages sur la condition féminine en Tunisie en 2013 et 2014.

(Blogueuses tunisiennes, Lilia au centre)

Trois questions de Lilia Blaise à Henda Hendoud, féministe tunisienne

Féministe et fière de l'être, Hendi Hendoud est la femme dont la photo se dressait en mars 2013 sur un large panneau de la route menant à l'aéroport de Tunis avec la mention en arabe: "Tous pour le soulèvement de la femme dans le monde arabe".

Lilia: *Pourquoi vous engagez-vous dans cette campagne ?*
Henda: Mon message est simple: la femme tunisienne fait partie du processus révolutionnaire. Sans la femme, on ne peut pas parler de révolution.

Lilia: *Quelles sont les priorités à défendre pour la femme tunisienne aujourd'hui ?*

Henda: L'enjeu principal reste celui de la liberté et de l'égalité. La femme tunisienne doit s'imposer dans l'espace public; elle doit participer activement à la vie politique et citoyenne.

Lilia: *Peut-on dire que de nouvelles formes de féminisme émergent au sein des pays arabes?*
Henda : Nous avons besoin d'un nouveau souffle jeune et moderne dans les mouvements féministes tunisiens et arabes. Les problématiques de la compatibilité entre le féminisme et la tradition ou le féminisme et la religion ne sont pas suffisamment évoqués.[824]

Trois questions de Lilia Blaise aux participantes de l'élection de Miss Tunisie *(2013)*

En avril 2013, les élections de Miss Tunisie se sont déroulées sans problème, diffusées sur une chaîne privée, *Tunesma*. La nouvelle Miss, Hiba Telmoudi, est originaire de Gabès et championne de cyclisme.

---

[823] ndla, elle a créé le blog *Tawa fi Tunis*
[824] Lire l'intégralité de l'interview sur Slate Afrique, son support d'origine.

Lilia: *Avez-vous un message en direction de la femme tunisienne ?*

Hiba: Le travail que fait la femme en Tunisie est énorme mais nous pouvons avoir plus et nous devons encore nous battre. Nous devons restaurer une certaine image de la Tunisie que les gens semblent avoir oubliée depuis la révolution. C'est un moment difficile pour le pays mais nous sommes prêts pour la démocratie.

"face à Miss Tunisie, je me sentais minuscule !"

Lilia: *Que voulez-vous dire au monde avec cette élection* ?

Miss Gafsa: Pour moi, la femme tunisienne est une femme forte qui se bat et ça, déjà, c'est un point positif.

Lilia: *Quel rôle une Miss peut-elle avoir pour défendre la femme en Tunisie et ailleurs ?*

Miss Hergla: La Miss Tunisie représente une femme libre et indépendante mais elle reste une ambassadrice non une militante. La mission de l'élection est plus de montrer que nous pouvons encore organiser des manifestations culturelles et que le pays n'est pas si morose.

Lilia Blaise rencontre Amina Sboui et Meriem ben Mohamed à Paris

Violée dans la nuit du 3 au 4 septembre 2012 par deux policiers, Meriem fut accusée d'attentat à la pudeur parce qu'elle portait une mini-jupe et qu'elle se trouvait à une heure tardive avec son petit ami dans une voiture en banlieue de Tunis. Elle a porté plainte. Le procès des policiers, reporté à plusieurs reprises, aurait dû avoir lieu ce 13 février 2014 mais il a été une nouvelle fois renvoyé au 31 mars. La journaliste Lilia Blaise l'a rencontrée à Paris où elle essaie de se reconstruire après avoir publié un livre *Coupable d'avoir été violée* [825].

Trois questions de Lilia Blaise à Meriem ben Mohamed[826]

Lilia: *Où en êtes-vous aujourd'hui, plus d'un an après le dépôt de votre plainte* ?

Meriem: Je suis à Paris où j'ai repris mes études. C'était devenu invivable pour moi de rester à Tunis. Je recevais des menaces de la part des familles des policiers en cause. Mais j'espère rentrer en Tunisie quand le procès sera fini.

Lilia: *Est-ce que l'écriture du livre vous a aidé dans votre démarche de reconstruction ?*

Meriem: Ce que les gens ont dit de moi quand j'ai déposé ma plainte, je le ressens encore comme une faute que j'aurais commise. J'espère que le livre aidera d'autres femmes à parler et à porter plainte.

Lilia: *Croyez-vous en la justice tunisienne ?*

---

[825] avec la collaboration de la journaliste Ava Djambidi du *Parisien*

[826] pseudonyme

Meriem: Le viol est un vrai tabou en Tunisie, comme les déviances policières. Tous les policiers ne sont pas des criminels mais ceux qui commettent des délits sont rarement punis. Quant au viol, beaucoup jugent souvent que la fille l'a cherché.[827]

Trois questions à Amina Sboui, ex-Femen

Après avoir passé une partie de l'été 2013 en prison, Amina Sboui a quitté la Tunisie fin août 2013 pour rejoindre la France où elle poursuit ses études dans un lycée parisien. Le 24 février 2014, elle publie un livre aux éditions Plon avec la collaboration de la journaliste Caroline Glorion. Il a pour titre *Mon corps m'appartient*, le message qu'elle avait inscrit sur sa poitrine avant de publier la photo sur son profil Facebook, ce qui lui avait valu sa première arrestation.

(Amina Sboui)

Lilia: *Pourquoi avez-vous choisi la France ?*
Amina: Aucun lycée à Tunis ne voulait me prendre. Quand j'étais en prison, on m'a offert l'opportunité d'aller à Paris, je l'ai saisie. C'est très important pour moi de continuer mes études et d'avoir mon baccalauréat.

Lilia: *Que racontez-vous dans votre livre ?*
Amina: Je voulais raconter mon enfance qui a été déterminante pour m'affirmer en tant que féministe et le passage en prison qui a été très marquant. Dans le livre, je parle des rapports avec ma mère. Je veux montrer aux gens que le féminisme, ce n'était pas une révélation avec les Femen. Moi, j'étais féministe depuis toute petite. Vous pouvez demander à mon père, j'ai toujours été rebelle. Sans connaître le sens du mot "féministe", je réalisais les injustices dont était victime la femme, dans la rue, dans la vie quotidienne. J'ai perçu dès mon plus jeune âge un mépris pour la femme. Je pense que chaque femme a une part de "féminisme", même sans le réaliser ou sans connaître le sens du mot. En fait, le féminisme pour moi commence quand on prend conscience que l'on est méprisé en tant que femme et que ce n'est pas normal. Et puis être féministe, c'est lutter contre cela, non pas seulement en prendre conscience. L'exemple de ma grande soeur et de la relation que j'ai avec elle est intéressant pour définir le féminisme. Ma soeur réalise ce qu'est le sexisme, elle me le dit, mais elle ne lutte pas contre. Ma soeur est féministe parce qu'elle perçoit que ce n'est pas normal qu'un mec couche avec plein de filles mais que sa copine soit obligée de rester vierge jusqu'au mariage, sinon il la largue. Mais la différence entre ma soeur et moi, c'est qu'elle me dit: "Oui, malheureusement, la société est comme ça, on doit faire gaffe en tant que femme", alors que moi, je refuse net.

Lilia: *Est-ce que, aujourd'hui, vous êtes toujours convaincue que votre corps est votre meilleur moyen de lutter dans une société où l'exposition de la nudité reste taboue?*
Amina: L'idée, c'était de faire passer un message et de toucher un maximum de personnes. Je voulais faire quelque chose qui reste gravé dans les mémoires.... Quand j'ai vécu en Arabie

[827] lire l'intégralité de l'entretien sur Al HUffington Post Maghreb, son support d'origine.

Saoudite avec mes parents, j'avais 8 ans, j'étais dans un hôtel cinq étoiles et même si je n'étais qu'une gamine, je n'avais pas le droit de ma baigner dans la piscine de l'hôtel. J'ai passé deux ou trois ans là-bas et c'est évident que le régime islamiste impose une discrimination envers les femmes. Je ne pouvais rien faire alors que je n'étais même pas pubère. J'étais déjà en galère si je montrais un bout de pied, alors vous imaginez à vingt ans ![828]

"pas beaucoup de journalistes (comme Lilia Blaise)"

Après son interview, Amina Sboui a laissé un message à Lilia Blaise: "Vraiment, j'ai parlé de tout dans cette interview, Lilia. merci de m'avoir si bien mise à l'aise, il n'y a pas beaucoup de journalistes comme toi."

Les Femen au grand dam des féministes ? Le point de vue de Lydia Guirous

(juillet 2013)

Irina Shevchenko, Ukrainienne, fondatrice et leader des *Femen* s'est vu accorder le statut de réfugiée politique en France. Elle est à l'initiative de cette manière particulière de porter les revendications féministes, topless, qui a fait des émules aujourd'hui dans le monde entier. "Religiophobe", selon ses propos, elle a eu récemment, en pleine période de ramadan, des mots très durs à l'encontre de l'islam. On a pu apprendre dans le même temps que son visage avait largement inspiré le dessinateur de la nouvelle Marianne 2013, symbole de la République française, ce qui n'a pas manqué de choquer beaucoup de nos concitoyens.

(Lydia Guirous, *anti-Femen*)

(Djemila Benhabib, *pro-Femen*)

Lydia Guirous est de ceux-ci. La présidente de l'association *Future, au féminin* écrivait ainsi le 17 juillet 2013: "La France a Honte. Marianne, symbole de notre République, de la liberté, de

[828] lire l'intégralité de l'interview sur le Huffington Post (30 janvier 2014), son support d'origine.

l'égalité, de la fraternité et de la laïcité, prend aujourd'hui les traits de celle qui prône la violence, la manipulation, le racisme et le rejet du respect de la liberté de culte." Pour Lydia Guirous, "par leurs actions, les *Femen* perturbent le travail des féministes autochtones que ce soit en France, en Tunisie ou ailleurs. Elles caricaturent le féminisme, cristallisent les tensions et radicalisent les sociétés. C'est le cas en France notamment, lorsqu'elles se sont attaquées à Notre-Dame de paris ou à une mosquée, oubliant que la laïcité est un de nos principes fondateurs. La Laïcité nous permet de vivre ensemble dans le respect et la tolérance de la foi de chacun. C'est un principe qu'il faut défendre chaque jour contre les extrémismes. Il n'est en aucun cas un anticléricalisme acharné."[829]

Lydia Guirous, 28 ans, politiquement proche de l'UDI, demande l'interdiction des *Femen* en France. Elle demande aussi que l'on arrête cette journée du 8 mars, qui "ne sert qu'à donner la parole aux politiques pour qu'ils se fassent bien voir". Pour elle, le féminisme doit être pragmatique, avec et pas contre les hommes, et surtout un combat permanent. Elle raconte sa première victoire personnelle: "Je suis née en Algérie et originaire de Roubaix. Lorsque j'ai voulu entrer en classe préparatoire après le baccalauréat, un de mes enseignants me l'a déconseillé - compte tenu de tes origines sociales'". J'étais pourtant la meilleure élève ! Avoir été acceptée dans ce cursus a été mon premier acte féministe. Sans doute pour cela que j'ai développé une certaine combativité."

Djemila Benhabib rêve en désordre

(juillet 2013)

"Je rêve d'hommes équilibrés en présence de la femme. Je rêve de femmes à l'aise en présence de l'homme..." (Bachir Hadj Ali). Djemila Benhabib cite souvent ce grand poète algérien, 1920-1991. Née en Ukraine mais ayant grandi à Oran, après l'exil en France en 1994, elle vit aujourd'hui au Québec et milite au Parti Québecois. Une journaliste demandait récemment à cette féministe qui a reçu en 2012 le Prix international de la laïcité: "Qu'est-ce que la liberté pour vous?". Spontanément, elle a répondu: "Marcher librement dans la rue".

A vingt ans, bien qu'elle ait étudié la physique quantique à l'université d'Oran et jonglé avec les équations différentielles, Djemila Benhabib ne rêvait que d'une chose: pouvoir humer une bouffée d'air sur une terrasse, seule. Seule, sans tutelle, sans un homme. Quand elle osait, elle entendait les remarques désobligeantes des badauds, leurs regards insistants, leurs crachats, les petits cailloux qu'ils lui lançaient à la sauvette, jusqu'à sentir les mains baladeuses de quelques salopards. Djemila lisait alors des pages entières de la poésie d'Eluard, de Neruda, de Hikmet et de Darwich. "Leurs mots acidulés, d'une tendresse désespérée, m'ont apaisée. En égrenant leurs vers, je me rapprochais de l'éclaircie jubilatoire. C'est peu dire que les poètes m'ont sauvée. Ils étaient ma lucarne sur le monde, ma fantaisie, mon ballon d'oxygène d'une légèreté lunaire, mon caviar et mon prélude à la liberté." Elle était fascinée par Clara Zetkin, Rosa Luxemburg, Simone de Beauvoir, Huda-Sharawi (1879-1947), l'Egyptienne qui amené dès les années 1920 un combat pour l'égalité des sexes, le droit à l'éducation, le dévoilement des femmes, l'accès à la culture, la condamnation du mariage précoce et la limitation de la polygamie.

Amina et Alia

Djemila Benhabib en est convaincue. En choisissant de faire de leur corps le lieu de leur résistance, Alia l'Egyptienne (aujourd'hui réfugiée en Suède) et Amina la Tunisienne ne se sont pas trompées. "Qu'y a-t-il de si honteux à s'approprier son corps ?... En choisissant la nudité comme moyen de résistance, les deux rebelles arabes incarnent un Camus au féminin et portent sa parole (*faire de sa propre existence un acte de révolte*) au coeur d'une actualité brûlante... Se

[829] in Le Huffington Post, 15 juin 2013

réapproprier son corps, l'assumer, l'exhiber dans de telles circonstances c'est cheminer vers la liberté... Le contrôle (de la sexualité des femmes) relève de la pathologie collective; les agressions contre des femmes non voilées en plein centre-ville de Tunis par des agents des forces de l'ordre nouvellement recrutés, le viol des femmes à la plaxe Tahrir ou l'imposition des certificats de virginité aux révolutionnaires égyptiennes n'en sont que quelques tristes illustrations parmi tant d'autres. Amina et Alia sont le produit de leurs sociétés où la jeunesse étouffe et explose... La véritable révolution (sera celle) qui se fera dans nos lits, dans nos maisons, dans nos rues, dans nos quartiers et dans nos lieux de travail. La mère célibataire retrouvera alors sa dignité, la femme divorcée n'aura plus honte de son statut, les amoureux pourront alors s'embrasser en public sans courir le risque d'être caillassés, les collègues de bureau pourront partager le même espace sans arrière-pensée et en toute convivialité, la travaiilleuse n'aura plus peur de prendre l'autobus le matin, les frères ne seront ni les espions ni les bourreaux de leur soeur, la police des moeurs, celle qui fait le tour des parcs et guette les sorties des restaurants pour faire la chasse aux couples, sera bannie, l'homme ne se sentira plus obligé de bastonner sa femme pour prouver sa virilité, la femme n'aura plus besoin de tuteur pour se marier. Et si elle ne souhaite pas l'être, elle aura la possibilité de vivre différemment et autrement, l'interdiction du mariage avec un non-musulman sera levée, le divorce comme faculté exclusive du mari et le droit à la moitié des parts en matière successorale seront abolis....

Un souffle nouveau

Donner un sens et un souffle nouveau aux révolutions. C'est le défi que nous ont lancé Amina et Alia, deux jeunes femmes absolument remarquables qui forcent notre respect et notre admiration. Leur liberté, c'est aussi la mienne, la vôtre et la nôtre ! Parce que faire avancer la cause des femmes c'est travailler à l'épanouissement de l'ensemble de la société. Libérez Amina qu'elle puisse déployer grandement ses ailes. Le monde l'attend et la révolution a besoin d'elle ! " Le 1er août 2013, Amina Sboui, incarcérée depuis mai, a été enfin libérée, mais pas innocentée.[830]

[830] Retrouvez l'article complet de Djemila Benhabib dans le Huffington Post

Toutes en une

" *Elle a toujours voulu laisser la place au rêve* "

Nadia Agli à la première personne du singulier

(janvier 2015)

Toutes en une. Dans votre librairie préférée, cela fait des années que vous feuilletez, page après page, les romans pittoresques et à la langue fleurie de Nadia Galy, il faudrait peut-être se décider à lâcher les quelques euros qui vous permettront de les avoir enfin à disposition dans votre bibliothèque (*Alger, Lavoir galant*, paru en 2007, *Le cimetière de Saint-Eugène*, paru en 2010, *La Belle de l'étoile*, paru en 2014, tous chez Albin Michel). Architecte. Elle a installé son propre cabinet en 1994, sous son véritable patronyme, Nadia Agli, et c'est ainsi que nous la désignerons donc. L'architecture est son (vrai) métier: elle est convaincue de son utilité; tout en lui l'intéresse, du simple petit conseil au chantier sensible; elle a conscience que chaque ligne qu'elle trace exerce une influence sur notre environnement visuel, il n'y a pas de geste architectural anodin.

Experte judiciaire depuis 2006. Nadia Agli aime cette activité annexe mais passionnante où elle met ses compétences au service de la compréhension d'affaires très diverses. Last but not least, Nadia est coureuse de fond, capable de faire le marathon en cinq heures. Ajoutez à cela, l'expérience de l'exil, entre Alger et Paris, une succession de voyages et de déménagements, entre Chaumont, Dijon, Nice, Bastia, Saint-Pierre... Essayons de suivre Nadia Agli, alias Galy, le parcours singulier d'une personnalité plurielle...

Souvenirs d'Alger

Nadia garde un souvenir assez lointain mais plutôt joyeux de son enfance. Elle avait de nombreux cousins et cousines qui habitaient tous le même quartier, en Algérie. Ses grands-parents habitaient une très profonde impasse où elle se sentait protégée. Son père est issu d'une famille nombreuse, il avait huit frères et soeurs. Sa mère est franco-algérienne, sa grand-mère maternelle était bretonne et son grand-père algérien. Petite, elle rêvait d'être médecin mais elle avait une incapacité à compter. Elle a donc très vite abandonné cette option pour se diriger vers un cursus plus classique. Elle a toujours eu au fond d'elle cette petite fibre littéraire qui ne lui a finalement servi que tardivement.

Elle a effectué ses études au Lycée Descartes à Alger, ce lycée international, francophone, fréquenté à l'époque Boumédienne par des élèves de toutes nationalités, où tout lui semblait possible. Ce lycée représentait sa véritable patrie, lui faisant aimer à la fois l'Algérie et la France, ouvrant pour toujours les yeux de l'adolescente. L'Algérie, cette terre merveilleuse, lumineuse, chaleureuse et solidaire. La France et ses Lumières: Voltaire, Rousseau, Camus et les autres. Elle

voulait profondément finir ses études en Algérie mais, l'année de son bac, le gouvernement algérien a décidé d'arabiser les sciences sociales et l'ensemble des programmes scolaires. Personne n'y était prêt, les professeurs étaient français, elle n'y trouvait plus sa place et décida de venir en France pour entamer ses études d'architecture en 1981. Diplômée en 1988, DEA en 1989. Son métier d'architecte a très vite bien fonctionné, l'amenant à voyager dans le monde entier où elle décrochait des contrats. Mais c'est à Saint-Pierre-et-Miquelon, minuscule archipel français au climat rude et froid, où elle est arrivée pour la construction de l'aéroport, qu'elle a passé les six plus belles années de sa vie. C'est aussi là qu'elle a décidé d'écrire. Le premier livre parlait évidemment de l'Algérie, décrite dans sa vérité la plus crue, jamais misérable mais loin des images à l'eau de rose. Sa famille n'a pas aimé. C'est pourquoi elle a décidé de prendre son pseudo, Nadia Galy, pour son activité littéraire.

(Jeunesse d'Alger, années 70, photo privée)

(La plage d'Alger, années 70, photo privée)

Nadia a en fait toujours écrit: peu, mais toujours. Au collège, elle faisait les rédactions de ses copains, plus tard, leurs dissertations. Elle a écrit quelques belles lettres. Son diplôme d'architecte comportait une longue, très longue, déambulation narrative dans une ville saharienne. Jeune architecte, elle héritait toujours de la lourde tâche de rédiger le mémoire devant séduire les maîtres d'ouvrages, les clients, les décideurs. Elle en a convaincu quelques uns, sans jamais savoir qui, de ses textes ou de son architecture, l'avait emporté !

Entrée en écriture

Lorsqu'elle a envisagé de revenir définitivement en France, que ses chantiers Saint-Pierrais s'achevaient les uns après les autres et que chaque jour lui apportait plus de temps libre que la veille, Nadia Agli s'est souvenue de cette ancienne petite disposition. Alors un soir, elle a commencé... Elle a rencontré Joël Schmidt, un auteur qui faisait partie du comité de lecture d'Albin Michel, par hasard, dans une librairie du fin fond de la Haute-Marne, et lui a remis son manuscrit, *Alger, Lavoir galant*, qu'elle tenait précieusement dans son sac depuis quelques jours.

(Jeunesse d'Alger 2, années 70, photo privée)

Son premier héros s'appelle Samir, petit commerçant de la banlieue d'Alger, mais tout le monde ici le surnomme Jeha, comme la figure de l'humour populaire algérien. Il en a la truculence, cette verve tonique qui permet à des jeunes gens communs, peu aidés par la nature et par "la société" de naviguer dans les flots plus ou moins troubles de la débrouille, de la gouaillerie et du fantasme. Le fantasme de Samir ressemble bien à une "blonda", "roulée comme un huit, grimpée sur des *talonwégwilles* si hauts qu'on dirait qu'elle n'a pas de pieds." Il parle avec des arabesques: "Quand tu la couches, ça fait l'infini." Une qu'il pourra "embrasser avec la langue si ça lui chante, poser ses mains sur elle où et quand il veut ! Elle, en plus, elle aimera ça, elle sera d'accord. Ce sera astronomique ! D'autant qu'on sera pas obligé de se marier, ni de faire une colonie de moutards." Samir rêve d'une fille "avec des cheveux en cheveux, pas une qui a la tête harnachée comme un magasin de tissus avec des foulards, des djellabas et des machins qui torchent le par terre. Je veux peloter de la peau qui sent le Tahiti Douche, la Nivéa. Pas du tchador en viscose qui schlingue le macadam et qu'a des couleurs de gourbi !" Tous ses potes les Hittistes (ndlr, c'est comme ça qu'on appelle ici ceux qui "tiennent les murs" en se racontant des histoires de Jeha moderne) s'exclament: "ah, tu veux une ETRANGERE, c'est ça !" Il est comme ça, le roman de Nadia, un portrait décapant de l'Algérie d'aujourd'hui: la pauvreté, le chômage, le poids de la religion, les rapports désastreux entre les hommes et les femmes, le système judiciaire, la corruption. "Elle dit des choses profondes avec légèreté" dit la critique. "Je voulais un livre féroce, grinçant et exigeant, dit l'écrivaine, qui porte une forme de franchise, une capacité à décrire ce *nombril* auquel j'appartiens, sans désespoir mais avec humanité. L'humour m'a semblé une façon honnête d'arrondir les descriptions chirurgicales, de les distancer un peu tout en y restant attachée." Nadia Galy réfléchit et écrit en français à propos de choses qui se disent en arabe, ce qui donne cette langue imagée, truffée d'énigmes et d'onomatopées.

(Nadia Agli, architecte)

Dans *Le cimetière de Saint-Eugène*, nous restons à Alger mais le jeune héros, cette fois-ci, Slim, sera beau comme Apollon: "Il a un visage aux traits d'une rigueur incomparable, mangés par des yeux muscat et des cils de shahbanou, un visage dont les sourcils broussailleux surplombent le regard comme un friselis de colère en bas du front, tandis que les pommettes, aiguës, mettent en valeur un menton au carré parfait." Mais un jour il frappe à la porte d'une villa neuve. Clémentine, assistante sociale au Lycée Descartes d'Alger, lui ouvre... La rencontre avec la liberté de Clémentine va mettre à mal le culte de la mémoire du père, héros du FLN, mort au combat. Mais l'histoire s'avèrera vite bien plus complexe, car au cimetière de Saint-Eugène à Alger sommeillent les fantômes d'un passé pas aussi lisse que cela.

C'est en un tout autre lieu que nous mène *La Belle de l'étoile*, dans les brumes et frimas de Saint-Pierre. L'écrivaine s'est prise de passion pour ce lopin de terre au milieu des eaux du Nord. L'héroïne n'aura pas d'autre nom que "je". Une femme qui choisit de s'exiler après la mort de l'homme qu'elle aimait. Cet espace sans frontière sera son refuge pour relire la correspondance de son amant, à qui elle va répondre, comme s'il était encore vivant. Une femme qui veut se fondre dans le paysage humain de cette île au milieu de nulle part. "J'avais envie de m'enraciner comme tout le monde à un comptoir de bar de George Street où la musique des Irish Descendants faisait gigoter jusqu'aux culs-de-jatte. Je voulais trinquer à la Guinness avec eux, aller fumer dehors bras

nus, appuyée à des murs de neige, parler l'anglais de là-bas, avec un oeuf dans la bouche. J'espérais danser le quadrille avec des marins ventrus et gentils qui auraient fait de moi leur petite soeur en m'offrant le bol de seafood chowder qui m'aurait nourrie pour les six prochains mois."[831]

La force tranquille de Fadwa Suleiman

(mars 2013)

Quand elle est arrivée à Paris il y a un an, Fadwa Suleiman a tout de suite pris contact avec son amie Catherine Boskowitz, rencontrée à Damas en 2006. La metteure en scène française, fondatrice du Collectif 12 à Mantes-la-Jolie, est une tisseuse de liens, témoin des mouvements qui secouent la planète de Haïti au Congo en passant par la Syrie. Le point de départ de son travail est souvent un texte / un auteur / une pensée. Avec Fadwa, la comédienne syrienne, très populaire dans son pays, qui dès les premières manifestations contre Bachar a pris fait et cause pour la révolution, elle avait une figure de combattante exemplaire, une amazone dont les seules armes étaient l'art et les mots.

Le texte, c'est *le Passage*, un autoportrait que Fadwa a écrit en arabe dès ses premiers jours à Paris (traduit par Rania Amara), pour dire la violence d'un pouvoir qui depuis 40 ans impose de fausses valeurs et les rêves d'un peuple qui enfante sa révolution dans la douleur. pour dire ces villes autrefois majestueuses et aujourd'hui en ruines: Alep où elle est née dans une famille alaouite (la minorité du "clan Assad"), Damas où avec quelques amies elle est descendue dans la rue avec des pinceaux et de la peinture pour dessiner sur la place publique, Homs où elle a mené des manifestations pacifiques exhortant le peuple à ne pas avoir peur car son combat est juste.

L'auteur, c'est cette jeune et belle femme aux longs cheveux noirs qu'elle a dû couper en entrant dans la clandestinité, qui était hier l'héroïne de séries télévisées populaires et qui aujourd'hui est la "pasionaria" de la révolution, comme l'appellent les journalistes.

La pensée, c'est ce message rédigé par urgence dès les premiers jours de son exil forcé à Paris, pour apporter son soutien à sa révolution, pour refuser les armes et demander des médicaments, pour lutter contre les fausses idées qui font croire que tous les alaouites sont avec Assad et que les révolutionnaires sont jihadistes. Elle veut montrer une autre image de son peuple, pluriel et tolérant.

La collaboration de Catherine Boskowitz et de Fadwa Suleiman a donné un spectacle présenté en juillet 2012 au Festival d'Avignon où il a connu un grand succès, avec l'accompagnement musical du oudiste égyptien Tarek Abdallah. *Le Passage* a ensuite tourné sur la scène française: à la Cité à Marseille, aux Rencontres d'Averroès, à l'Espace des diversités et de la laïcité à Paris le 15 mars dernier.

[831] Site: http://www.agli-architecte.com

En mars 2012, quand Fadwa Suleiman a quitté clandestinement son pays, sa tête était mise à prix (60000 euros), elle s'est dirigée vers la France où elle vit aujourd'hui et où elle a l'étiquette de celle qui tient tête à Bachar. La jeune femme s'en défend farouchement: "Je suis syrienne, résistante, comme tous ceux qui bravent la peur en descendant dans les rues manifester pour la paix."

Nadia Tahrouni, la parole et l'ouïe

(avril 2013)

"Voyager, c'est l'humilité de s'adapter à l'autre, c'est reconnaître l'autre et c'est aussi se retrouver soi-même" déclarait Nadia Tarhouni à ses amis lors de son départ pour l'Iran fin mars. Tous les 18 mois environ, elle part à la découverte d'un pays lointain qui lui rappelle qu'un ailleurs existe, que l'occident n'est pas le centre du monde. Son précédent voyage était vers la Birmanie. En 2013, c'est l'Iran. De retour à Paris, elle écrit: "Il y a des voyages qui ne s'oublient pas". Elle a mis par écrit la beauté de ce pays, l'authenticité des gens qui y vivent, leur humilité, leur bonté. Téhéran: les rues sont propres, une ville qui a tout son charme, encore plus quand on croise au hasard des rues Falastin Sq. et l'ambassade de Palestine. Qom, Kashan, Bavant, Meymand, Yazd, Shiraz, Persépolis, Isfahan... Chaque ville, chaque lieu est un coup de coeur, une ambiance.

Voyage

Le quotidien iranien, ce sont ces piques-niques que les familles pratiquent couramment dans les espaces verts des villes et dans les campagnes. En cette période de vacances (norouz) particulièrement, les Iraniens voyagent beaucoup et l'Iran vit de ce tourisme intérieur. Dans les rues des villes, les femmes portent avec élégance des voiles très variés dans des tenues modernes, travaillent, conduisent, sont même chauffeurs de taxi. Les rues sont pleines de mouvement. Des couples se baladent, flirtent. Des plats parfumés viennent chatouiller les narines des promeneurs. Nadia et ses amis passent de belles soirées à discuter autour d'un thé, toujours bouillant et prêt à être servi en toutes circonstances. Nadia Tahrouni a vécu ce voyage à 100 % et est revenue à Paris avec des photos magnifiques des paysages, de l'architecture, des objets d'art et d'artisanat de ce pays qu'elle découvrait pour la première fois.[832]

Tunisie verte

Nadia Tarhouni est Parisienne. Née d'un couple franco-tunisien, elle a grandi jusqu'à ses sept ans en France avant de partir faire ses études en Tunisie puis de les poursuivre en France. Depuis deux ans, elle est infirmière en psychiatrie et prépare en même temps un diplôme à l'Ecole

[832] source: Iran Avril 2013

des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS). Dès son enfance, Nadia s'intéresse à la politique et elle a vécu avec enthousiasme la révolution tunisienne.[833]

Nadia s'est engagée chez les Verts tunisiens. Deuxième de liste aux élections d'octobre 2011, elle a porté le message vidéo de la campagne de *Tunisie verte*, parti né en 2004 mais non reconnu par le précédent régime. En 2011, elle a fondé avec des amis l'association *Uni-T*. Son objectif est de faire naître une conscience politique au peuple tunisien. Selon Nadia, cette révolution ne doit pas se transformer en un affrontement manichéen entre des "gentils" et des "méchants". Elle dit: "Derrière les forces politiques se cachent des individus, des gens en chair et en os, qui vous ont sûrement enseigné, vendu des meubles ou des bonbons, dans votre enfance. Des compatriotes, quoi..." Elle croit à une Tunisie capable de dépasser la bipolarité et de permettre aux uns et aux autres de travailler ensemble dans l'intérêt de la nation.

La Semaine Arabe

Alors Nadia Tahrouni organise des débats pour que les personnes puissent (se) parler: "Sous Ben Ali, les gens avaient trois oreilles et pas de bouche; aujourd'hui, ils ont trois bouches et pas d'oreille !". L'hiver dernier, elle est allée à Bruxelles pour porter la parole de la jeunesse tunisienne auprès du Parlement européen. En mars, avant l'Iran, elle est allée au Forum Social Mondial à Tunis. Elle rêve que tous les "Tuns" de France et d'ailleurs se retrouvent dans des cafés citoyens, comme ceux qu'elle organise à Paris dans le 20e arrondissement. Elle y débat de l'islam politique qui est présenté de façon fantasmée et anxiogène par les médias. La connexion se fait entre islam et écologie: le développement durable s'inspire de la spiritualité de l'islam, la préservation de l'environnement est inhérente au Coran. Les "islamistes" pas plus que les "laïcs" ne peuvent être considérés comme des "diables". Nadia Tarhouni est optimiste. sur cette révolution qui est encore en marche, dans un processus démocratique. L'islam politique est évidemment compatible avec la démocratie.

Le 22 avril 2013, de retour à Paris après ses deux semaines de voyage, Nadia Tarhouni était invitée pour une conférence au Collège de France, dans le cadre de la *Semaine Arabe* de l'Ecole Normale Supérieure en partenariat avec l'Association française des arabisants (AFDA). Son intervention portait sur "le rire militant tunisien avant et après le 14 janvier 2011". La scène militante tunisienne a depuis le début de la révolution porté une forte dimension comique. Le 14 janvier 2011 a constitué un tournant en termes de rapport à l'humour pour l'ensemble de la société tunisienne. Les Tunisiens doivent, selon elle, se réapproprier leur Tunisie, ses paysages extraordinaires, son patrimoine que l'élite "benaliste" lui avait confisqués à son profit, sa culture, son économie, son humour aussi. Nadia a relevé un tag quelque part: "J'aurais voulu vivre comme l'aurait voulu mon être, mais mon être a vécu comme l'a voulu mon temps."

La Parisienne veut contribuer à construire la Tunisie de demain, où chacun puisse vivre son être avec son temps, avec des oreilles, avec une bouche aussi.

Tatiana Mossot sur tous les fronts

(avril 2013)

Les 14 et 15 mai prochains, Paris accueille la Conférence internationale de lutte contre la malnutrition. On sait que dans le monde près de 180 millions d'enfants de moins de cinq ans sont atteints de retard de croissance et 55 millions d'entre eux souffrent encore d'émaciation. La journaliste Tatiana Mossot qui sillonne depuis sept ans tous les pays d'Afrique de l'ouest et plusieurs pays d'Afrique centrale est partie enquêter au Congo-Brazzaville où la malnutrition est particulièrement aiguë: elle touche un enfant sur quatre. L'UNICEF a engagé dans ce pays une

[833] source: Melting book

vaste action de formation des relais communautaires. Les reportages de Tatiana Mossot seront diffusés à l'occasion du sommet. La journaliste de France 24, de mère camerounaise et de père français, a grandi en France. Elle a souhaité voir de ses propres yeux ce continent africain qui reste méconnu. Correspondante à Dakar, elle a couvert la guerre au Tchad, les crises sociales en Guinée-Conakry, les coups d'Etat en Mauritanie. Dès les premiers jours de l'intervention française au Mali en janvier 2013, elle était l'une des premières sur le terrain (pour *Euronews*). Les conditions de travail pour la presse ne sont pas parfaites car l'armée française ne laisse rien filtrer. Pour France 24, elle a tourné des témoignages de gens qu'elle avait déjà rencontrés quelques mois plus tôt (en septembre et décembre). De retour de situations difficiles, Tatiana Mossot retrouve un équilibre auprès de sa famille de France et du Cameroun et auprès de son petit garçon. De l'Afrique elle aimerait ramener plus de sujets "positifs", des modèles de réussite, mais cela n'intéresse pas beaucoup les chaînes. Dans les sujets qu'elle réalise, elle ne tombe jamais dans les stéréotypes. Sa double culture lui permet de s'adresser à la fois aux Européens qui n'ont pas les codes et aux Africains, nombreux à regarder France 24. "Je me mets à la place des Africains. J'essaie d'être juste" expliquait-elle à Damien D. de *Télésphère* qui l'interviewait en mars juste avant son départ pour Brazzaville.[834]

La vie rêvée de Samira El Ayachi

(avril 2013)

L'adolescence, c'est ce moment où on est dans le rêve et où la société veut vous mettre dans des cases. A 15 ans, Samira glissait ses rêves sur le papier en poèmes, en dessins. Depuis aussi longtemps qu'elle s'en souvienne, elle a d'ailleurs toujours fait cela. Au collège de Méricourt déjà. Au lycée d'Avion ensuite. En classe de seconde, sa prof de français lui parle d'Eluard, de Céline. Samira a écrit: "Lettre à un professeur qui a marqué votre vie" qui lui a valu de remporter le Prix Louis-Germain. Méricourt, c'est le bassin minier, le pays des corons. Pour l'adolescente, fille d'un mineur venu du sud du Maroc, c'est un coin de paradis. Elle vit dans une maison. Elle ne se sent pas différente, car ici tout le monde est différent. Sa meilleure amie est polonaise et va à l'église polonaise.

"Je vous ai détestée, Madame" avait écrit alors Samira à son professeur car elle faisait trop travailler. Mais à la fin, elle l'a remerciée, c'est ce qui lui a permis d'écrire bien plus tard *La vie rêvée de Mademoiselle S*, publié en 2007.[835]

[834] photos et interview *Télésphère* en lien
[835] éd.Sarbacane

Samira El Ayachi est née à Lens en 1979. Elle a toujours été une brillante élève. Après le lycée, elle a fait Hypokhâgne puis Khâgne à Lille. Au moment de concourir pour entrer dans l'enseignement, elle sabote sa copie en y dessinant des fleurs et des moutons. Elle ne sera jamais prof ! Alors qu'elle était étudiante à l'IUP, section art et culture, l'Aéronef, grande salle de concert lilloise, fait appel à elle. Sa mission est de créer des projets pour ouvrir "la culture" à tous les publics: elle organise des rencontres de collégiens avec Bashung, un concert de Souad Massi en plein air, une visite de Kerry James à la Maison d'Arrêt de Loos. Mais au bout de huit ans, elle laisse tomber son boulot pour se consacrer totalement à l'écriture. "La vie rêvée de Mademoiselle S" va bouleverser son existence. Son métier sera l'écriture: "C'est ma place. On est un peu des résistants et la société en a cruellement besoin." Elle porte la parole des gens qu'elle rencontre, comme ces "chibanettes" (les femmes âgées maghrébines) qui se cachent pour mourir.

Ecrire, ce n'est pas s'isoler. Elle n'a jamais été aussi proche des gens que depuis qu'elle écrit. A Méricourt, Samira El Ayachi est conseillère municipale. En tant qu'écrivaine, elle multiplie les rencontres littéraires et les résidences; elle invite à suivre son exemple: "Ce qui m'a permis de m'en sortir, c'est l'imaginaire". Elle n'a jamais voulu qu'on la mette dans une case. Elle a toujours voulu laisser la place au rêve. A 34 ans aujourd'hui, elle est toujours adolescente, c'est à dire capable de folie et de rêve.

Samira El Ayachi publie son deuxième roman le 2 mai 2013: *Quarante jours après ma mort*.[836] "Le deuxième roman, c'est celui qui nous place" concède-t-elle soudain réaliste. Mais elle rêve déjà de présenter la traduction en arabe et berbère à la "zaouia", au petit village de son père dans le sud marocain, là où tout a commencé.[837]

Corinne Narassiguin aime la mobilité et combat pour l'égalité

(janvier 2013)

Ses parents étaient enseignants à Saint-Paul (Réunion). Corinne Narassiguin a toujours su qu'elle devrait quitter son île pour ses études car elle voulait faire des études d'ingénieur. Alors après le bac, à 17 ans, elle a quitté la Réunion pour faire Math sup à Versailles. Les deux années de prépa ont été le plus grand choc culturel de sa vie. Elle s'est tout de suite aperçue qu'elle était reconnue par son apparence exotique, alors que jusque là elle ne s'était jamais posée la question de sa "différence visible" puisqu'à la Réunion il n'y a rien de plus banal que d'être métisse. A l'internat, Corinne se faisait envoyer par ses parents des colis pleins de confiture papaye, gelée de goyavier, pâtés créoles... A Paris elle découvre avec surprise des milieux sociaux qui lui étaient complètement étrangers et qui lui semblaient faire partie d'une autre réalité: des jeunes qui s'inquiétaient de savoir de quel siècle était la particule du nom de leur voisin et même certains qui

[836] éd.de l'Aube
[837] en lien, son slog

étaient monarchistes ! En école d'ingénieur à Evry, elle a eu plus l'impression de se retrouver dans un environnement avec une diversité sociale et culturelle normale (et bienvenue !).

Pendant ce cursus, Corinne Narassiguin a passé deux mois en Australie pour un stage. Cela a renforcé son envie de faire une partie de sa carrière professionnelle à l'étranger et de préférence dans un pays anglophone. Elle a donc décidé d'effectuer sa dernière annéé d'école d'ingénieur en échange Erasmus à Londres. Elle a adoré cette cité internationale, un peu moins la météo ! Après des vacances à New-York, elle se dit que c'est une ville où elle aimerait vivre. A la première opportunité professionnelle, elle s'y est installée. New-York est une ville pleine d'énergie par sa population internationale. Elle est passionnée par les Etats-Unis, un pays toujours capable de surprendre.

métissage et identité...

"Grandir à la Réunion a peut-être été, constate Corinne Narassiguin, ma meilleure préparation à une vie de mobilité internationale. La diversité culturelle et le métissage réunionnais m'ont donné les atouts dont j'avais besoin pour m'adapter partout." Spécialiste de la gestion du risque technologique et opérationnel dans une banque new-yrokaise, elle se présente aux élections législatives de 2012 en tant que candidate socialiste dans la 1ère circonscription des Français de l'étranger contre un ténor de la droite. Les électeurs d"Amérique du Nord ont apprécié sa grande ouverture d'esprit, sa capacité de tolérance et l'ont élue au Palais Bourbon. Pour cette jeune députée, "la nature humaine est la même partout, quelles que soient les différences culturelles." Elle précise: "Vivre à l'étranger a renforcé mon attachement à l'identité française et réunionnaise tout en faisant de moi une citoyenne du monde."

Chez elle, elle cuisine dans la marmite en fonte "bien de chez nous", avec un pilon artisanal en roche volcanique et un calou ramassé sur la plage de la baie de Saint-Paul. Les sentiers réunionnais lui manquent parfois, les pique-niques créoles. Rien que d'y penser lui donne le mal du pays. Mais à New-York elle trouve tous les ingrédients utiles à la cuisine réunionnaise. Sa mère lui garde toujours un nid de guêpes au congélateur pour ses prochaines vacances à la Réunion !

La situation de l'île inquiète la députée: le chômage des jeunes y est catastrophique, le travail au noir n'est avantageux pour personne. Elle encourage les jeunes à oser la mobilité internationale. Aux Etats-Unis, seuls les passionnés de surf ou de volcanologie connaissent cette île lointaine, pourtant classée au patrimoine mondial de l'UNESCO.

le mariage pour tous...

Membre de la Commission des Lois à l'Assemblée nationale, Corinne Narassiguin est responsable du projet de loi sur le droit au mariage pour tous. Après sa victoire surprise de 2012, elle se trouve à nouveau au premier plan sur un sujet qui occupe un maximum de visibilité médiatique et politique. Elle se prépare à deux semaines de marathon pour faire face à l'obstruction parlementaire de l'opposition. Mais elle ne travaille pas que sur ce sujet: elle veut renforcer la dimension internationale de la Banque Publique d'Investissement, souhaite refondre le barème des bourses scolaires pour une répartition plus équitable entre les familles, développer les filières bilingues d'enseignement. "La France a tout intérêt à s'appuyer sur les Français de l'étranger pour son enrichissement et son rayonnement."[838]

[838] d'après le site reunionnaisdumonde.com

Fatou Dicko met en scène les murs invisibles

(janvier 2013)

En 2010, le philosophe Aiat Fayez quittait la France dix ans après en avoir foulé pour la première fois le sol: "Qu'est-ce qui a changé sur mon visage pour qu'on m'observe de cette manière dans le métro, au supermarché, en librairie ? Pourquoi personne ne me regardait comme cela il y a dix ans ? Je pouvais m'asseoir sur un banc et fumer tranquillement une cigarette devant les passants. Je pouvais garder mon anonymat et descendre les Grands Boulevards dans l'air du printemps sans penser à rien. Mais tout a changé. Aujourd'hui, il y a trop d'yeux pour me toiser, trop de mépris pour continuer à vivre ici." (Aiat Fayez, auteur de *Les corps étrangers*)

En 2012, Leonora Miano publiait *Ecrits pour la parole* pour faire entendre la voix des intranquilles. "Telle cette petite fille qui s'est toujours rêvée en enfant blanche et blonde, aux yeux clairs et à la voix cristalline, qui rêvait en fait juste d'être une personne et à qui sa mère recommande de ne pas oublier sa couleur et de travailler mieux que les autres. La couleur est un enduit que les autres nous passent. Beauty, elle, rêvait de laisser sa couleur dans le bain, comprenait déjà que noir, ce n'était pas une catégorie biologique, naturelle, que c'était une mémoire, des représentations.

En 2013, Fatou Dicko, comédienne clermontoise, met en scène les textes de Aiat Fayez, de Leonora Miano et bien d'autres, pour un spectacle qu'elle présentera en mai avec le Service Université Culture (SUC) de Clermont-Ferrand.

L'an passé, au printemps, elle avait présenté dans sa ville de Clermont *D'ailleurs, nous sommes d'ici*, puis en automne, elle avait mis en scène *Conseils pour une jeune épouse*. Avec en 2013, *Ces étranges étrangers d'ici*, elle retrouve les thèmes qui lui sont chers et toujours la même démarche: s'inspirer du vécu avec des acteurs amateurs qui apportent leurs touches personnelles, rassembler des auteurs "afropéens", mêler la parole théâtrale à une approche plus corporelle et visuelle.

Responsable artistique de *Gare à l'Art Collectif*, Fatou Dicko parle de ce pays, la France, "pays des Droits de l'Homme, où si vous êtes étranger(e), votre liberté est surveillée", où "la fameuse règle des papiers est un mur invisible qui enferme, qui divise et qui tue. Le papier, si léger à la base, pèse maintenant plus lourd que certaines de leurs vies."

Leontina Fall fait briller le Grand Parquet

(février 2013)

C'est un lieu: *les Jardins d'Eole*, un espace vert de quatre hectares récupérés sur des terrains de la SNCF entre 18e et 19e arrondissements, un plein de nature en plein Paris. Dans ce lieu est un théâtre: le Grand Parquet, un ancien parquet de bal qui autrefois voyageait de village en village et qui vient de s'arrêter là pour le plaisir des habitants du quartier. Dans ce théâtre, il y

a un metteur en scène: Richard Demarcy, essayiste et surtout poète. Il est un activiste de la fraternité. Il puise ses sources dans l'humour populaire français (il a par exemple en 2012 déniché le plus ancien texte de notre littérature, la Farce de Maître Pathelin). Il trouve son inspiration dans sa passion pour l'Afrique colorée. Autour de Demarcy, il y a une troupe: le Naïf Théâtre. La troupe est en parfaite osmose avec le cosmopolitisme du quartier. Elle est composée de comédiennes et de comédiens d'origines culturelles diverses: français, portugais, angolais, gabonais, capverdien, togolais, anglais, québecois, japonais, taïwanais,... Sa programmation fait la part belle au patrimoine universel. Ses sauts de frontières donnent une ouverture au monde qui touche tous les publics et toutes les générations. Dans cette troupe, il y a Leontina, la franco-sénégalaise.

Leontina Fall, née à Dakar en 1980 dans une famille de griots, formée au Conservatoire de Bobigny, a déjà plus d'un tour dans son sac: Le voyage de Wer (contes de la lune, 2007), Fantaisies pour Alice et Le coq qui ne voulait plus chanter (conte, 2009), Les Afriques (hommage à Senghor), Un certain songe, une nuit d'été (comédie burlesque, 2011), La farce de Maître Pathelin (2012),... Accordéon et kora, tissus et grimages, rires et poésie, amours et humour, au 35 de la rue d'Aubervilliers, l'esprit du Carnaval est là !

Arafa Mbaé et *Marseille Provence 2013*, oubliée mais motivée

(janvier 2013)

"Je peux vous dire qu'il y a à Marseille une forte immigration comorienne qui est à l'origine de beaucoup de violences" avait déclaré Claude Guéant, alors Ministre de l'Intérieur sur l'antenne d'une grande radio périphérique le 11 septembre 2011.

Arafa Mbaé, responsable d'une association de femmes comoriennes de Marseille, avait alors vivement réagi: "Nous sommes connus pour être une communauté très discrète. Nous ne sommes pas issus d'une culture de la contestation ou de la revendication. Nous tentons par exemple d'obtenir une Maison de la culture comorienne, sauf que depuis des décennies nous sommes baladés à chaque élection par de fausses promesses."

Les femmes ont été plus particulièrement touchées par l'injustice de tels propos. Arafa Mbaé explique: "Nous sommes issus d'une culture matriarcale. Chez nous, c'est la femme qui est le chef de famille. C'est elle qui choisit son mariage. C'est même elle qui est propriétaire s'il y a un terrain ou une maison familiale. Le mari ne s'occupe de rien, que ce soit d'un point de vue domestique ou éducatif. C'est notre domaine exclusif. Vous comprenez donc que quand un enfant agit mal chez nous, c'est vers la mère qu'on se tourne."

L'*association 2 Mains* rassemble des femmes qui mettent en commun leurs savoir-faire de brodeuses, de couturières,... Elles ont une coopérative et créent des emplois sans aucune aide de la Ville, sans même un local. Les quartiers Nord où habitent la plupart des Comoriens sont abandonnés par les pouvoirs publics. Pourtant l'association *Mayesha Comores* que préside Arafa Mbaé s'est saisie de *Marseille Provence 2013*, *Capitale européenne de la culture*, qui s'est ouvert le 12 janvier 2013 pour une durée d'un an.

La fête d'ouverture a eu lieu en centre ville, transformé en un espace déambulatoire allumé de mille feux. Pour Arafa Mbaé, cette année ne doit pas se réduire au Vieux Port. Elle doit venir dans tous les quartiers de la ville: *Marseille 2013* est une chance pour nous, même si nous avons été complètement oubliées dans ce projet. Dans les quartiers Nord, c'est là qu'il y a la culture. Le multiculturalisme se construit dans les cités. Les changements viennent de nous. Nous allons montrer que nous participons à la communauté de cette ville."[839]

Hassna Jamjama et l'action familiale

(janvier 2013)

Depuis aussi longtemps qu'elle s'en souvienne, Hassna Jamjama se voyait dans une vie tournée vers les autres. Dans son lycée, elle a créé un foyer collectif. Après son bac, elle s'est dirigée vers la fac à Marseille tout en préparant un diplôme d'Educateur spécialisé. Dès son retour dans sa ville d'origine, Avignon, elle a travaillé en tant qu'éducatrice de rue auprès des jeunes errants. Parmi eux, il y avait des mineurs étrangers isolés dont de jeunes Marocains. Hassna est elle-même d'origine marocaine. Son père est de Taroudant, sa mère de Casablanca. Comme elle le faisait pendant toute son enfance, Hassna Jamjama va aujourd'hui encore très régulièrement au Maroc. Elle observe que ce pays qui est aussi, comme la France, le sien a un très fort potentiel de développement et beaucoup d'atouts pour demain, Elle a créé des réseaux avec le Maroc pour répondre à la question des "mineurs isolés". Dans le même temps, elle s'est investie bénévolement dans les associations familiales laïques en France jusqu'à en devenir secrétaire générale adjointe au niveau national.

[839] sources: *Egalité* et *Le Nouvel Observateur Marseille*

Pour Hassna, "nous avons une mission sur cette planète, nous ne sommes pas là pour rien". Sa mission à elle est d'être dans l'action solidaire. Elle explique: "L'être humain ne peut pas vivre seul. Les gens sont destinés à vivre dans le collectif. La survie des uns fait la survie des autres." Lorsque les dirigeants bénévoles de l'Union départementale des associations familiales (Udaf) du Vaucluse sont venus lui demander de prendre la direction de l'institution, elle a accepté sans hésiter. Hassna Jamjama croit en l'action familiale, cette force collective de représentation des familles, de toutes les familles. Pour elle, il est très important que les familles immigrées et leurs associations trouvent leur place dans le mouvement familial. Elles y sont aujourd'hui très peu présentes et elle le regrette. Elles ont beaucoup à apporter à la société française par leurs valeurs, par leur sens des liens entre les générations, par leur manière d'appréhender le monde et de lui donner du sens. La directrice de l'Udaf du Vaucluse ne voit en ce qui la concerne que des avantages dans sa double culture: elle a été élevée par sa famille dans la culture marocaine, elle est née (en 1973) en France et a grandi dans la culture française. Cela lui donne dans son métier, où elle doit gérer une dizaine de services d'action sociale et de tutelle, des atouts que sans doute d'autres n'ont pas. Ses collaborateurs qui sont surtout des collaboratrices, car le métier est très féminin, apprécient son sens de l'écoute, son dynamisme, sa réactivité: "elle est capable de nous emmener très loin". C'est peut-être cela sa "différence".

Sofia Azzouz Ben-Mansour pour l'amour de l'histoire

(mai 2014)

La *Xe Nuit européenne des musées* s'est déroulée ce 17 mai. Elle est l'occasion de (re)découvrir les musées à côté de chez soi. Les monuments et trésors du patrimoine sont ouverts jusqu'à minuit. Pour nous, c'est l'occasion de donner, à la suite du *Melting Book*[840], un petit coup de projecteur sur le profil atypique de Sofia Azzouz Ben-Mansour, 25 ans, conservatrice du patrimoine. Native de Vitry-sur-Seine, Sofia a dû franchir bien des obstacles avant de réaliser son

[840] Le portrait original et complet, par Nadia Henni-Moulaï, est à lire ici en lien sur le *Melting-Book*.

rêve. Enfant déjà, collégienne, elle était passionnée d'art, elle aimait l'histoire et la littérature. A la fin du lycée, un professeur l'a recommandée à l'Université Paris IV (Sorbonne). Et puis, jeune étudiante au Quartier Latin, elle a rencontré son mentor, maître Pierre Cornette de Saint-Cyr, commissaire priseur, directeur de musée. Lorsque celui-ci lui demanda: "Qu'attendez-vous de moi ?", elle répondit: "Je veux prendre votre place !" Il lui a alors conseillé d'entrer à l'Ecole du Louvre. Elle a réussi le concours en terminant 5e de sa promotion en 2012. Depuis lors, elle a poursuivi son chemin, intégré *l'Unité des Capétiens*, une association qui regroupe des aristocrates et des férus d'histoire, comme elle. Sofia Azzouz Ben-Mansour, qui a toujours rêvé de diriger un musée, n'oublie pas pour autant d'où elle vient. Dans sa ville natale, elle accompagne les jeunes en difficultés scolaires, en essayant de détecter quels sont leurs rêves, à eux aussi.

Odette Mimica, le chemin parcouru

(février 2013)

" J'ai écouté ce dimanche une vieille cassette qui dormait entre les livres et d'autres souvenirs qui ont rempli nos armoires depuis quelque temps. Nous l'avons enregistrée à Nancy il y a déjà 37 ans. Nous étions si jeunes et si amoureux de la vie malgré le fait d'avoir dû quitter notre pays à cause du coup d'Etat de Pinochet. Valia, notre fille aînée, avait à peine deux mois et ce moyen qui, aujourd'hui, peut nous paraître si archaïque, était presque le seul pour pouvoir communiquer avec la famille restée au pays, lui raconter notre quotidien à Nancy et surtout la rassurer, lui dire que nous ne manquions de rien, même si nous vivions très humblement. En l'écoutant, je n'ai pas pu m'empêcher de vous écrire maintenant que nous quittons la France, car pendant toutes ces années, chacun de vous a été présent dans nos vies, par l'amitié sincère et belle, présent dans les peines et la douleur d'un deuil, présent dans les moments de partage autour d'une table, présent dans les relations professionnelles qui m'ont enrichie, par les liens humains qui nous ont réunis, par les nouvelles compétences que j'ai acquises grâce à vous. Nous arrivions tristes de quitter le Chili et de vivre en exil et *pauvres* et nous repartons *riches* d'expériences et de rencontres fidèles et belles. La France et son peuple sont merveilleux, mais il faut qu'avant de partir je vous dise que ce pays m'a tout apporté, sa culture, les espaces insoupçonnables d'idées, d'intelligence, de liberté... ma douce France, je la garde dans mon coeur et vous aussi. Je vous embrasse. " (Odette Mimica)

Odette

Odette Mimica, dont nous reproduisons ici la lettre à ses amis, quitte la France ce 25 février 2013. Elle mérite plus que n'importe qui sa présence ici. Entrée à la fin des années 70 au Comité de Liaison pour l'Alphabétisation et la Promotion (CLAP) en tant que conseillère pédagogique pour les cours de français aux femmes immigrées, elle a compris très vite que la promotion des immigré(e)s passait par leur prise de responsabilités dans la vie associative et dans les espaces citoyens. Ce fut son action et son combat, d'une efficacité redoutable en raison de son charisme et de l'énergie qu'elle y mettait. En 1981, un décret qui datait de 1939 et restreignait la vie associative pour les immigrés, a été aboli. Elle fut la conseillère de la création et du développement de nombreuses associations de jeunes dans les quartiers, lesquelles jouèrent un grand rôle dans le succès de la *Marche pour l'Egalité* de 1983 en Lorraine et en Alsace. Elle développa les actions de Langues et Cultures d'Origine (dites LCO) en même temps que les actions d'insertion sociale en particulier à destination des femmes et produisit, avec Guy Didier, avec Chaynesse Khirouni aujourd'hui députée, des outils pédagogiques pour les porteurs de projet. Plus tard, toujours avec Guy Didier, elle conduisit à l'Agence pour le Développement des Relations Interculturelles (ADRI) les premières actions expérimentales de formation de référents de l'Etat dans la lutte contre les discriminations (début des années 2000). Plus tard encore, elle s'investit à Paris auprès d'Espace Bénévolat ainsi que d'associations des quartiers populaires de la capitale. Elle se rapprocha ainsi

d"un "terrain" qu'elle n'avait jamais vraiment quitté tout en développant des liens de coopération entre la France et le Chili au bénéfice des jeunes de son pays d'origine.

Guillermo

Guillermo, son mari, fut longtemps le brillant directeur de Codifor, organisme de coopération internationale créé par l'UIMM, la branche métallurgie du MEDEF. Il développa dans ses fonctions des liens forts avec la Tunisie, l'Algérie, le Maroc, l'Afrique du Sud et d'autres pays du continent africain, comme avec ceux d'Europe de l'Est après la chute du Mur ainsi qu'avec son très cher Chili. Partout apprécié, partout respecté car lui-même a toujours eu un profond respect pour ses interlocuteurs des pays partenaires. Dans chacune de ses interventions, il portait des valeurs fortes pour créer des entreprises à responsabilité sociale et citoyenne, pour développer l'éducation et la formation professionnelles, pour mettre l'économie au service des hommes et des femmes, anticiper les besoins en compétences en s'appuyant sur des branches professionnelles structurées et sur le paritarisme, pour donner une chance aux jeunes. La création de la *Fundacion chileno-francesa de formacion* est un des succès les plus chers bien évidemment de Guillermo Mimica.

Tous deux repartent après un exceptionnel chemin parcouru où ils ont tant apporté à leur deuxième pays, la France, à tous leurs (très nombreux) amis ainsi qu'à tant de bénéficiaires de leurs actions, en France et dans le monde entier. Bonne retraite à tous les deux auprès des vôtres!

Maggy Barankitse, témoin de la joie[841]

(août 2016)

Chaque semaine, cet été (2016), le journal *La Croix* présentait un parcours de vie marqué par par la recherche et la rencontre de la lumière, Marguerite Barankitse a clos cette belle série. Elle a assisté aux massacres ethniques de 1993 au Burundi. Des exactions qui l'ont menée à recueillir des orphelins, hutsus comme tutsis. Désormais en exil car menacée de mort par le régime de Pierre Nkurunziza, "l'ange du Burundi" ne cesse pas ses actions et tente toujours de venir en aide aux enfants de son pays.

Maggy est née en 1957 à Ruyigi, à l'est du Burundi, dans une grande famille tutsie. Quand elle était petite, sa maman leur a appris, à elle et à son petit frère, que la vie est une fête. Elle s'était mariée très jeune et avait perdu son mari à l'âge de 24 ans: "Notre maison était ouverte à tout le monde. Il y avait toujours un cousin, un voisin, un parent... Maman partageait tout, donnait tout. C'est cette foi et cet esprit reçus dans l'enfance qui m'ont permis de garder ma joie et de traverser toutes les épreuves. Maman est morte mais je la sens encore plus présente à mes côtés aujourd'hui." Son grand-père, homme attaché à la tradition, lui a transmis une autre dimension de

[841] sources: *La Croix*, articles de Bernard Gorce

la vie, celle de la dignité. Le sens du respect de soi et des autres. De lui, j'ai appris l'importance d'avoir une personnalité, de ne pas se laisser influencer par ce que pensent les autres.

Après ses études, Maggy se destine à l'enseignement et commence à exercer dans sa ville d'origine. Au collège de Ruyigi, où elle enseigne le français, elle est brutalement suspendue de ses fonctions, à 24 ans, pour avoir critiqué la discrimination scolaire qui touche les élèves hutus. En 1988, elle part en Suisse pour suivre des études administratives. De retour à Ruyigi, elle occupe un poste de secrétaire à l'évêché, quand l'histoire la rattrape.

Pour les enfants

Dans un climat de tensions ethniques exacerbées, des miliciens de la minorité tutsie tombent sur la ville en représailles à d'autres exactions de Hutus. Des voisins trouvent refuge à l'évêché, se cachent sous les faux plafonds. Ils sont découverts. Issue d'une grande famille tutsie, Maggy est "épargnée", mais attachée nue sur une chaise dans la cour et contrainte d'assister au massacre des 72 hommes, femmes et enfants. "Une amie, tutsie, n'a pas voulu abandonner son mari hutu. Elle m'a fait promettre d'adopter ses deux filles et de les aimer. C'est comme ça que tout a commencé. La jeune femme recueille une vingtaine d'enfants qui ont miraculeusement échappé au massacre. La Maison Shalom est née, qui recueille sous un même toit des orphelins, hutus ou tutsis, sans distinction, dans un esprit de paix. Elle adopte deux petites filles, Lisette et Lydia, qui vivent aujourd'hui au Canada.

Marguerite Barankitse a toujours cru et croit encore que la place de l'enfant n'est pas dans les orphelinats. Surtout, l'enfant ne doit pas être institutionnalisé. Tout système, qu'il s'agisse de la famille, de l'Eglise ou d'autres organisations, finit par produire de la tristesse quand il ne repose que sur des règles ou sur la recherche de l'efficacité. Elle considère que le plus important est l'éducation: "Ce qui attise les guerres en Afrique, c'est avant tout l'ignorance. Si les gens n'étaient pas analphabètes, ils comprendraient qu'ils sont manipulés par des despotes. C'est la raison pour laquelle je crois au rôle essentiel de la culture. Dès le début, à la Maison Shalom, j'ai tout de suite voulu qu'il y ait des livres, des films, pour ouvrir les enfants sur le monde, à la connaissance."

Pour la paix

En 1997, un reportage publié dans le magazine *Géo* fait connaître son action dans le monde entier. Entre 20 000 et 30 000 enfants victimes de la guerre, de la misère, du sida ont depuis été pris en charge dans son réseau qui n'est pas un orphelinat. Maggy reçoit en 2005 la plus importante distinction du Haut Commissariat pour les Réfugiés et, en 2011, la Fondation Chirac lui remet son prix pour la prévention des conflits; 100 000 € qui auraient pu permettre de développer un système de micro-crédits, si les évènements n'avaient pas suspendu son action charitable.

Au printemps 2015, le chef de l'Etat du Burundi se représente pour un troisième mandat, violant les accords d'Arusha de 2000 qui avaient organisé un partage équilibré des pouvoirs entre Tutsis et Hutus. Les manifestations de rue des opposants sont alors violemment réprimées par les militaires. "Je n'ai pas pris part aux manifestations, raconte-t-elle aujourd'hui. Mais j'ai vu un jeune de 15 ans à genoux se faire fracasser le crâne. Alors j'ai fait le tour des prisons afin d'identifier les jeunes arrêtés pour qu'ils ne disparaissent pas. Le 13 mai, j'ai profité de la pagaille provoquée par une tentative de coup d'Etat pour évacuer 50 enfants vers le Rwanda..." C'est alors que Maggy, que l'on pensait intouchable, devient alors une cible du régime. "Jamais je n'ai eu aussi peur", avoue-t-elle. Après s'être cachée des semaines à l'Ambassade de Belgique, elle parvient, avec la complicité du personnel diplomatique, à tromper la vigilance de la police aux frontières et embarque dans un avion pour le Luxembourg, où son frère a déjà trouvé refuge.

Depuis un an, celle qui était appelée chez elle la "maman nationale" ne cesse d'intervenir auprès de ses compatriotes dans les camps de réfugiés du Rwanda voisin. Recueillir, soigner, éduquer. Mais dans son pays, c'est l'engagement de toute une vie qui est menacé. "Ils ont coupé l'électricité de l'hôpital alors même que des bébés se trouvaient dans les couveuses. Ils ont fermé

toutes les maisons, l'école d'infirmières, saisi les comptes de l'association et mes comptes personnels."

Pour la vie

Elle continue heureusement de recevoir des témoignages de "ses " milliers d'enfants qui attendent son retour: "Ce sont eux qui me donnent la force, depuis toujours. Les enfants me poussent à m'émerveiller, malgré la souffrance", peut se réjouir celle qui, à près de 60 ans, reste habitée par un esprit rebelle et par sa foi chrétienne. Un brin coquette et surtout résolument optimiste, elle avoue n'avoir jamais porté de noir de sa vie, une façon aussi de déjouer la mort. Ce sont ses filles qui, au printemps 2015, l'ont convaincue de fuir le Burundi. "Maggy, sauve-toi, on ne veut pas perdre deux fois une maman." Et c'est en pensant à elles, à tous ses enfants, qu'elle garde l'espoir. "Les dictateurs finissent toujours par tomber. Ils croient avoir la puissance, ce n'est qu'une illusion".

Scholastique Mukasonga et les auteurs africains contre l'oubli

(novembre 2012)

C'est le moment de se souvenir de Yambo Ouologuem, premier auteur africain primé par le jury Renaudot en 1968. Son livre *Le devoir de violence* n'était alors pas passé inaperçu. Il montrait une Afrique où les "seigneurs" locaux régnaient par la ruse, la terreur, l'esclavage et collaboraient avec les Blancs colonisateurs. Il fut accusé de plagiat et tomba vite dans l'oubli, la maladie et la misère. *Le Devoir de violence* a malgré tout été réédité en 2003 (éd. Le Serpent à plumes). En 2000, c'est l'auteur ivoirien Ahmadou Kourouma qui reçoit le Prix Renaudot pour *Allah n'est pas obligé*, roman qui raconte les enfants soldats. Le "guerrier" de la littérature africaine a déposé les armes trois ans plus tard, terrassé par la maladie. En 2006, c'est le franco-congolais Alain Mabanckou qui reçoit le Prix Renaudot pour son roman *Mémoires d'un porc-épic*. Arrivé en France en 1988 à l'âge de 22 ans, l'écrivain "oiseau migrateur" vit aujourd'hui en Californie. En 2008, le Renaudot consacre Tierno Monénembo pour *Le Roi de Kahel*. Tierno est lui aussi un écrivain engagé qui n'a pas sa plume dans sa poche. En 2012, il dénonce la non-reconnaissance par la France de ses héros noirs, résistants contre l'Allemagne nazie. Il raconte l'histoire d'Addi Bâ, chef charismatique de la Résistance dans son village vosgien.

C'est, en novembre 2012, pour la première fois une femme africaine qui a retenu l'attention du jury Renaudot en primant Scholastique Mukasonga. Scholastique, aujourd'hui assistante sociale en Basse-Normandie, était déjà en France en 1994 lorsque toute sa famille a été massacrée au Ruanda. Son roman *Notre Dame du Nil* raconte comment la haine s'est installée entre les communautés hutu et tutsi en faisant parler les jeunes filles d'un lycée. Née en 1956, Scholastique a connu dès l'âge de 4 ans la déportation; en 1973, elle est chassée de son école d'assistante sociale et doit s'exiler au Burundi. C'est donc en 1992 qu'elle est arrivée en France, deux ans avant le génocide qui fit un million de morts en une centaine de jours. Ses mots font sépulture. Elle écrit pour la mémoire des siens disparus.

Loumia Hiridjee, à fleur de peau

En septembre 2007, elle entre dans le cercle fermé de la quinzaine de membres français du Conseil des entrepreneurs, désignés par Bercy. Quand les femmes de France et du monde entier portent, "à fleur de peau", leur lingerie *Princesse Tam-Tam*, savent-elles qu'elles doivent ce cadeau permanent qui leur est fait à Loumia Hiridjee, née à Tananarive, et arrivée à Paris à l'âge de dix ans ?

Née en 1962, Loumia Hiridjee est venue à Paris pour rejoindre sa soeur. A 23 ans, elle ouvre une boutique d'objets cadeaux dans le 6e arrondissement. Elle y vend des caleçons masculins colorés qui rencontrent un grand succès... auprès des femmes. Elle se décide alors à créer une marque de lingerie féminine gaie et colorée. C'est le début de la success story de

Princesse Tam-Tam. En 2007, Princesse Tam-Tam est présente dans plus de 60 pays. En août 2007, la revue *Label France*, diffusée par le réseau diplomatique français, la présente à ses lecteurs dans la rubrique "Ils ont choisi la France". En septembre 2007, elle intègre le *Conseil des entrepreneurs*, initié par Bercy, en préparation de la future loi sur la modernisation économique, prévue pour 2008.

En 1935, Joséphine Baker jouait *Princesse Tam-Tam*, une jeune fille tunisienne (Aouïna) introduite dans la bonne société parisienne. En 2007, *Princesse Tam-Tam*, c'est Loumia Hiridjee qui déshabille la France.

Loumia Hiridjee a perdu la vie bien prématurément lors des attentats de Bombay en novembre 2008.[842]

Tania de Montaigne en mémoire de Claudette Colvin

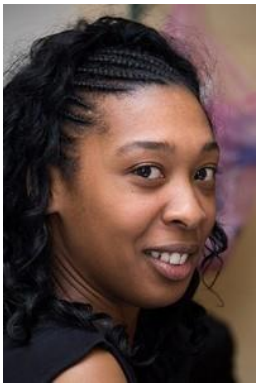
(décembre 2015)

Petite fille, elle était timide. Son rêve était d'avoir les cheveux qui bougent et recevoir un vélo avec des roues qui tournent ! Elle était fan de Louis de Funès. Dans une interview donnée à un média belge en 2009, c'est ainsi que Tania de Montaigne, née en 1971, se présentait.

D'origine antillaise, elle n'était pas habituée à ce que la couleur de peau vous détermine. L'école l'a forcée à se poser des questions, cet apprentissage l'a obligée à se penser elle-même dans son rapport au monde: "Aujourd'hui, je refuse de me laisser résumer à ça, sans pour autant oublier que la distinction a été la ligne directrice de sociétés comme l'apartheid ou l'Allemagne nazie. C'est toujours en germe".

S'affranchir

Lycéenne, elle voulait, sans forcément l'exprimer alors ainsi, s'affranchir des déterminismes de la cité quand ses camarades étaient orienté(e)s vers la coiffure et la mécanique et que la plupart ne décrochaient pas leur Bac. Tania, elle, a entamé des études de sciences politiques et aujourd'hui elle est marraine du réseau de lutte contre l'illettrisme *Coeurs à lire*, qui travaille sur le lien entre l'école, les parents et les enfants, afin qu'ils soient acteurs de leur scolarité. Femme, elle est comme les autres femmes: "Les femmes veulent faire comme tout le monde, mais chacune se débrouille comme elle peut." Tania s'est souvenue de sa mère et de sa grand-mère qui lui ont appris à ne pas s'imposer de limites: "Tout est possible à condition de travailler pour exaucer ses désirs. Quand j'ai eu envie d'écrire ou de faire de la musique, je ne me suis pas bloquée." Elle écrit donc des chansons et elle les interprète. De sa rencontre avec Benjamin Biolay sont nés le"s titres qui ont composé son premier album, *La clé*, présentés sur scène aux Francofolies, à l'Européen, à la Cigale, à la Boule Noire, etc. et à l'étranger, jusqu'au Venezuela. Un nouvel album est attendu très prochainement.



[842] Voir aussi page 1399

Tania de Montaigne aborde la musique de façon littéraire. Elle a de nombreuses cordes à son arc: chanteuse, écrivaine, journaliste, animatrice de télévision. Elle a des activités bénévoles aussi, animant des ateliers d'écriture pour des jeunes en difficulté. A la télévision, elle a débuté sa carrière en 1995 en tant qu'animatrice d'une émission pour enfants sur Canal J. A la radio, elle a co-animé l'émission de Stéphane Bern, *Le fou du roi*, et produit l'émission *Ouvert la nuit*, sur France Inter, émission où elle a reçu écrivains, artistes, anthropologues, grands reporters, documentaristes, venus là pour partager leurs passions et leurs émotions avec la romancière.

Fuir et rester

C'est en 2001 que Tania de Montaigne a écrit son premier roman: *Patch*. La romancière raconte, sous la forme d'un journal intime, le parcours du combattant qu'est le retour à une vie sans tabac. Elle a publié ensuite *Le quart d'heure islandais* (2002), *Geneviève et la théorie du 5* (2004), *Tokyo, c'est loin* (2006), *Les caractères sexuels secondaires* (2009) qui obtint le Prix des Arts afro-caribéens, *Unisexe* (2010), *Toutes les familles ont un secret* (2014).

Dans *Le quart d'heure islandais*, elle livre une satire de la société du spectacle et de la communication. Dans *Geneviève et la théorie du 5*, les personnages se trouvent face à leurs destins qui se croisent, ignorant ce qui les rapproche de l'incroyable. Dans Tokyo, c'est loin, elle imagine la fuite d'une femme qui vient d'être quittée, pour un aller sans retour. Dans *Les caractères sexuels secondaires*, la femme quittée retourne chez sa mère et se demande comment être une femme comme tout le monde. Quant au livre *Toutes les familles ont un secret*, il s'agit bien d'une histoire vraie mais, comme dans toutes les histoires vraies, il y a des secrets...

L'actualité inspire l'écrivaine. *Unisexe*, en 2010, raconte l'histoire de la femme la plus rapide du monde qui a remporté la médaille d'or du 800 m aux Jeux Olympiques, dont les médecins ont contesté la féminité. Aujourd'hui, Tania de Montaigne a voulu nous faire rencontrer une de ces femmes qui ont fait l'Histoire mais que l'Histoire n'a pas retenues, sosu ce titre sobre et percutant, *Noire*, éd. Grasset, 2015.

Résister

Le livre, récompensé du Prix Simone Veil 2015, est construit en deux parties. Dans la première, on peut découvrir ce que c'est que d'être noir en Alabama dans les années 50. La ségrégation était partout: les places de bus réservés aux blancs, les distributeurs de Coca-Cola, les salles d'attente... La deuxième partie raconte l'histoire de Claudette Colvin, cette jeune adolescente courageuse qui a osé s'insurger contre ce système, six mois avant Rosa Parks.

Le 1er décembre 1955, à Montgomery (Alabama), on le sait, Rosa Parks refusait de céder sa place à un passager blanc dans un autobus, contrevenant aux lois ségrégationnistes à l'encontre des Américains noirs. Un jeune pasteur noir de 26 ans alors inconnu, Martin Luther King, lança une campagne de protestation et de boycott contre la compagnie de bus qui dura 381 jours. Le 13 novembre 1956, la Cour Suprême déclara inconstitutionnelle la séparation dans les bus.

Dans cette même ville et sur cette même ligne de bus, on ne le sait pas, Claudette Colvin, 15 ans, membre du Conseil de jeunesse de la *National Association for the Advancement of Colored People* (NAACP) avait déjà mené ce même acte de résistance le 2 mars 1955.

Le livre de Tania de Montaigne, qui raconte cela, est d'une force saisissante. Il prend le lecteur à témoin, dans une écriture souple et sur un ton juste. L'auteure lance un appel: rien n'est jamais gagné; dans un pays qui a pourtant élu un Noir à la présidence, des policiers peuvent tirer sur un jeune Noir sans être inquiétés; en France, une ministre de la République s'est fait traiter de guenon; le racisme est loin d'être mort.[843]

[843] le blog de Tania de Montaigne

Livres libres… au nom du père [844]

(avril 2007)

Elles ont toutes la passion du livre et de l'écriture. Leurs pères ont été élevés au Maghreb dans les cultures musulmane, juive, chrétienne, laïque. Ils ont transmis à leurs filles le goût des lettres et des sciences, transgressant ainsi l'ordre patriarcal qui, partout, infériorise les filles. Elles racontent cette aventure singulière qui a fait de chacune d'elles une femme du livre, une femme libre, dans un livre qui vient de paraître : *Mon père*, textes inédits recueillis par Leïla Sebbar et édités par Behja Traversac.[845]

L'écriture, une transgression pour sortir de l'enfermement

"Il est évident que les femmes écrivains du monde arabe ont une manière différente de dire les choses. Cela s'explique avant tout par la situation sociale dans laquelle elles se trouvent. Écrire pour une femme arabe est de l'ordre de la transgression. Grâce à l'écriture, la femme peut reconquérir son corps qui devient son territoire. J'ai remarqué en analysant la littérature féminine, algérienne en particulier, que les femmes qui se racontent se sentent porteuse de la voix de toutes celles qui n'ont pas de voix... Le " je " de leur écriture est habité par la multitude des femmes qui n'ont pas voix au chapitre. J'ai quitté l'Algérie (en 1996) pour venir m'installer en France. Je constate que l'exil (mais toute littérature n'est-elle pas un exil ?) libère de certaines pesanteurs ou habitudes. On n'écrit plus sous le regard de la " tribu ". Être dans l'ailleurs permet de relativiser les choses. On continue à écrire à partir de son pays mais on écrit autrement...

À travers des manifestations comme le Salon du livre de Montreuil, on assiste à un début de mondialité de la littérature. Le français devient une langue partagée, porteuse de rêves pluriels. On se rend compte que nous sommes tous, écrivains hommes ou femmes, d'ici ou d'ailleurs, de la même humanité. Ce qu'à l'heure actuelle, on a une fâcheuse tendance à oublier."[846]

Leïla Sebbar

Leïla Sebbar est née en Algérie d'un père algérien et d'une mère française. Elle est romancière et nouvelliste. Publications récentes : *Mes Algéries en France, carnet de voyage*, *Les Femmes au bain*, *Femmes d'Afrique du Nord* (en collaboration avec C. Taraud et J.-M. Belorgey), tous aux éditions Bleu autour; *L'Habit vert*, éditions Thierry Magnier, *Métro, instantanés*, éditions du Rocher.

Behja Traversac

Behja Traversac est née en Algérie. Elle a fait ses études à Alger où elle a été sociologue jusqu'en 1991. Elle dirige les éditions Chèvre Feuille étoilée et la revue Étoiles d'encre, femmes de Méditerranée. Publications : *La Graine et l'Eau*, éditions le Ventre et l'Oeil, *Le Corps met les voiles*, 2003, et *Amours rebelles - Quel choix pour les femmes en Islam ?,* 2004, aux *éditions Chèvre Feuille étoilée*. Elle a contribué à *C'était leur France, l'Algérie avant 1962*, Gallimard, 2007.

Sophie Bessis

Sophie Bessis est née en Tunisie. Historienne, elle travaille sur les relations Nord-Sud, l'Afrique sub-saharienne et le monde arabe. Elle est secrétaire générale adjointe de la Fédération

---

[844] site : www.entrevues.org

[845] *éditions Chèvre Feuille étoilée*, 2007

[846] propos de Zineb Labidi, recueillis par Achmy Halley, journal *L'Humanité* (29 novembre 2001)

internationale des Droits de l'homme. Publications : *Femmes de Méditerranée*, Karthala, 1995, *L'Occident et les autres, histoire d'une suprématie*, La Découverte, 2001 et 2002.

Nora Aceval

Nora Aceval, conteuse traditionnelle à voix nue, se place dans la transmission. Elle est née à Tousnina sur les hauts plateaux de Tiaret dans le sud-ouest algérien. Son enfance entre Tousnina et Sougueur fut bercée par les contes populaires que disaient les femmes de sa tribu des Ouled Sidi Khaled. Née d'un père Français d'Algérie et d'une mère arabe, elle se trouva enrichie d'une double culture : un pont entre l'Algérie et la France.

Christiane Chaulet-Achour

Elle est née en 1946 à Alger où elle a vécu et travaillé jusqu'en 1993 (en tant que Professeur au département de Français de l'Université d'Alger). Maître de conférences à l'Université de Caen de 1994 à 1997, elle est actuellement Professeure de Littérature Comparée à l'Université de Cergy-Pontoise.

Michèle Villanueva

"Je suis née à Oran, dans les quartiers populaires espagnols d'Eckmühl. J'ai d'abord enseigné, de 1962 à 1965, au lycée Ben Badis d'Oran. Trente ans plus tard, me plongeant dans la guerre d'Algérie, j'ai relu Camus. Et j'ai eu le choc de *La Peste* qui m'est alors apparu comme ce que j'avais vécu à Oran."

Anne-Marie Langlois

Elle est née à Alger. Elle a été illustratrice, restauratrice de tableaux, puis marchande de tableaux post-impressionnistes et modernes. Publications : *Se souvenir de Sébaïn*, Belfond, 2003, *Le Passant*, Belfond, 2004, *Enclaves*, Robert Laffont, 2007.

Zahia Rahmani

Elle est née en Algérie. Elle a fait des études d'histoire de l'art et de philosophie. Elle est chercheuse à l'Institut national d'Histoire de l'art. Publications : *Moze*, 2003, *Musulman*, 2005, *France, récit d'une enfance*, 2006, aux éditions Sabine Wespieser.

Zineb Labidi

Née en Algérie, Zineb Labidi est l'auteur d'un recueil de nouvelles, *Passagères* (éd. Marsa) et la traductrice, avec Christiane Achour, de *Contes algériens* (éd. L'Harmattan). Sa nouvelle *Écris et je parlerai* est publiée dans le recueil collectif *Ma langue est mon territoire* (éd. Folies d'encre).

Pluri-elles

Des personnalités qui, au féminin pluriel, sont des témoins de premier plan de la diversité française : Aïda Touihri, telle est-elle, Bolutiwi Ayesimoju, l'or est elle, Feriel Berraies Guigny, Feriel tout simplement, Olivia Cattan (en 2007) et Alie mère et filles (en 2016).

Aïda Touihri, le choc des mots, le poids des photos

(octobre 2007)

Aïda Touihri, née en 1977 à Villefranche-sur-Saône, de parents d'origine tunisienne, a découvert le journalisme avec la Coupe du Monde de football de 1998. Elle était bénévole au centre des médias. Après des études de journalisme, c'est au *Progrès de Lyon* qu'elle fait ses débuts professionnels.

Lauréate en 2000 du *Concours des Espoirs de Jeunes Reporters*, elle entre à France Inter. Son bilinguisme franco-arabe lui permet alors d'exercer en tant que correspondante à Alger de plusieurs médias français. Elle entre à M6 en septembre 2005. Depuis un an (octobre 2006), elle présente le *66 minutes* du dimanche en fin d'après-midi et depuis le début de ce mois, le *Débat* de Public Sénat le samedi soir à 22 heures. Aïda Touihri est devenue un visage de premier plan de la télévision française.

Bolutiwi Ayesimoju, elle est l'or à L'Oréal

(octobre 2007)

Bolutiwi Ayesimoju a grandi au Nigéria (17 ans), s'est formée au Royaume-Uni (6 ans), s'est enrichie (professionnellement) en Allemagne et au Canada (un an), s'est épanouie en France. Depuis novembre 2005, elle est "Directeur de la Diversité et de l'Ethique" chez l'Oréal. Ce poste international lui convient parfaitement. Grâce à elle, plus de 800 managers ont participé à un séminaire de deux jours sur la diversité et l'égalité. Chacun d'eux pourra désormais promouvoir la diversité à son niveau de responsabilité.

Fériel Berraies Guigny, orientée vers l'Orient

(octobre 2007)

Fériel est née à Rome. Elle y passe les sept premières années de sa vie. Enfant, elle a suivi son père tunisien dans son activité de diplomate (Italie, Sénégal, Canada, France, Pays-Bas, Allemagne). Elle fréquente le lycée français de Tunis et de Dakar. Elle passe son bac philo au Canada. C'est là qu'elle découvre la criminologie. Dans le même temps, elle est remarquée dés l'âge de 16 ans par le monde du mannequinat. C'est le photographe Richard Desmarais qui la propulse. Au Canada, son charme méditerranéen dénote avec le look californien traditionnel.

Tête bien faite en même temps que tête bien pleine, elle s'affirme dans la criminologie et le droit international au sein d'institutions telles que la Cour Internationale de Justice, le Tribunal Pénal International, l'Organisation pour la Prohibition des Armes Chimiques. Elle se marie une première fois avec un diplomate tunisien qu'elle suit au pays, en Tunisie. Pendant cinq ans, elle est Conseillère des Affaires Etrangères à Tunis. Après son divorce, elle arrive à Paris où elle connait son futur (et deuxième) époux. A Paris, elle replonge dans le mannequinat où elle impose son image de femme trentenaire à *People International*. Elle s'affirme également en psychologie criminelle (Institut de Criminologie de Paris 2). Désormais à Paris, elle exprime toutes les facettes de sa personnalité: criminologue, elle travaille particulièrement sur l'aide aux victimes des conflits (Bosnie, Rwanda, Gaza); mannequin, elle travaille sur des projets "coups de coeur"; journaliste, elle est correspondante à Paris de *Femmes et réalités*, magazine féminin tunisien) et pour plusieurs groupes de presse arabes, elle s'intéresse aux violences dans les cités et à la place de la femme arabo-musulmane; conseillère en communication, elle crée une agence, Fbg Communication, qu'elle lance en cette fin 2007. Son terrain de jeu: l'Orient. Ses passions: le beau et l'humain.

Olivia Cattan, "et la République dans tout ça ?"

(octobre 2007)

Tout a commencé avec l'ouvrage *Deux femmes en colère*, paru en 2006 (Ed.Ramsay) qu'elle a cosigné avec Kenza Braïga (ex "Kenza du Loft", qui depuis s'est fait un nom!). L'une et l'autre ont été élevés dans la tradition, juive pour Olivia, musulmane pour Kenza (née en 1976 à Bagdad qu'elle a quitté pour Paris à l'âge de 14 ans). L'une et l'autre ont dénoncé le poids des coutumes patriarcales dans leurs univers culturels respectifs. Olivia lutte auprès des rabbins pour l'égalité dans le divorce religieux et la mixité dans les synagogues.

Olivia Cattan a créé l'association Paroles de femmes avec le parrainage de Marek Halter, Isabelle Adjani, Fadela Amara, Elisabeth Badinter et... Kenza Braïga.L'association lance *Paroles de femmes plu*rielles, un recueil de témoignages en vue d'un livre collectif. Le 7 mars 2007, elle organisait à Paris un rassemblement intitulé *1000 femmes pour l'égalité et la diversité*. Elle a réuni juives, catholiques, musulmanes, protestantes,... africaines, vietnamiennes, réfugiées du Darfour. Le 6 octobre, c'était un colloque à l'Assemblée nationale sur le thème: *Comment les femmes et la diversité changent la politique*, en présence des Secrétaires d'Etat Rama Yade et Fadela Amara. Le 25 octobre, elle invite à une conférence-débat, toujours à l'Assemblée nationale, sur le thème: *Les femmes face à l'intégrisme religieux*. Et la République dans tout ça ?". Olivia Cattan croit à la responsabilité particulière des femmes qui sont des mères, face à de nombreux problèmes de société que nous rencontrons aujourd'hui: délinquance, violences... Mais "rien n'est fait pour faciliter leur vie de maman au sein de la société", s'empresse-t-elle d'ajouter.

Rougui Dia et les douceurs du palais

(octobre 2007)

Rougui Dia est un talent à l'état pur. Native du Sénégal, elle affole les papilles par les saveurs métissées du Pétrossian, le grand restaurant parisien dont elle est le chef.[847]

[847] lien vidéo

"*Elle a fait l'événement de la gastronomie parisienne de ce début d'année en prenant la tête des cuisines de la célèbre maison Petrossian. D'origine sénégalaise, cette jeune femme de 29 ans possède assez de personnalité et de talent pour qu'Armen Petrossian lui confie le poste de chef. La maison souhaitait renouveler le registre culinaire de son restaurant, Rougui en a donc signé la nouvelle carte. Les classiques sont toujours au menu, aux côtés des plats métissés et inspirés de Rougui Dia, une chef ouverte sur le monde*".[848]

Elle et elles, Alie - Monthieux mère et filles

(septembre 2016)

Parce qu'elles sont trois. Parce qu'elles sont femmes. Parce qu'elles écrivent et qu'elles composent dans des espaces d'inspiration qui racontent le métissage du monde, du blues au groove latino, en passant par les tambours caribéens, la mélancolie de Chopin ou la pop funkie. Elles mélangent leurs voix pour inventer un autre monde, et une musique en liberté.

Parce qu'elles appartiennent à trois générations différentes. Parce qu'elles ont 60, 40 et 20 ans, et qu'elles racontent la vie d'hier, d'aujourd'hui et de demain. Parce qu'elles sont mère et filles, leurs voix se mélangent et inventent un chemin que l'on peut prendre ensemble.

Au croisement de leurs trois regards, il y a un endroit secret où la peur, les doutes, la douleur, la mélancolie rencontrent le courage, la force, l'énergie et l'amour, sans doute et surtout l'amour... Alors elles le chantent. Chacune d'elles attirant les autres dans son espace de création. Chacune d'elles trouvant un intense bonheur à pénétrer l'univers de l'autre. Parce qu'elles sont mère et filles, elles font tomber les tabous de la différence, de l'âge, des chapelles musicales... leur musique a une vie qui se nourrissait du monde, bien avant leur naissance... Alors elles ont écrit leurs mots, lâché leurs sons et elles les chantent ensemble." L'album *Kalenda* est sorti le 19 février 2016. L'ouvrage *Elle et elles, entre chienne et louve* (HC Editions) a été conçu à quatre mains, celles de Marijosé et Fred, mélange des écrits de la mère et des peintures et croquis de la fille, dialogue de femmes, des femmes qui savent depuis longtemps que "c'est à elles de faire prévaloir leurs vues, pas aux hommes".

[848] (L'internaute). Le 144 Petrossian 18, bd Latour Maubourg 75007 Paris.

La mère, Marijosé Alie [849]

Née à Paris en 1951, d'un père architecte et d'une mère musicienne, Marijosé Alie passe essentiellement son enfance au Diamant (dans le sud de la Martinique), d'abord dans les bras de sa grand-mère. Cependant sa passion pour la musique va naître quand elle sera élevée par sa mère, professeur de piano. Dès l'âge de 6 ans, la petite Marijosé va faire de cet instrument son meilleur ami. Par ailleurs, elle aime également lire et écrire. De là lui vient sa vocation pour le journalisme qu'elle considère, à l'âge de 16 ans, comme l'expression la plus achevée de la démocratie. Elle discute le plus souvent avec son père de questions d'identité.

En octobre 1968, Marijosé Alie vient faire ses études à Paris et s'inscrit dans une école privée de journalisme, tout en étudiant les lettres, la socio et les Beaux-Arts. Elle intègre un groupe qui joue dans le métro, écrit et compose beaucoup de chansons. Après avoir obtenu son diplôme, Marijosé projette de créer un hebdomadaire couvrant l'actualité des Caraïbes. Pour engranger des expériences, elle entre à l'ORTF, sur les ondes puis à la télévision. Marijosé Alie utilise son exposition médiatique pour faire valoir son indépendance d'esprit et cela va lui valoir son transfert en Bourgogne, en 1977. Elle y reste jusqu'en 2000.

Marijosé Alie compose *Caressé mwen* (*Caressez-moi*) dans la rigueur hivernale bourguignonne. La chanson, enregistrée en 1983 par le groupe Malavoi, va connaître un succès populaire international. En tant que journaliste, elle réalise de nombreux reportages dans des situations parfois dangereuses, en Jamaïque, au Brésil... En 1989, elle sort son album *Gaoulé* (Conspiration).

Devenue directrice régionale de RFO Martinique, Marijosé Alie jongle avec ses deux passions, jusqu'à sortir son deuxième album, *Zambouya*. Elle y aborde, en créole, des sujets sociaux, comme l'égalité femme - homme, alliant le sentimental au tragique. Soucieuse de promouvoir des artistes de la France d'Outre-mer, Marijosé Alie, qui occupe le poste de directrice des affaires culturelles de RFO, conçoit et lance, en 2005, le *9 semaines et 1 jour*, une série de concerts jouée pendant neuf semaines dans les départements et territoires français d'Outre-mer.

L'envie de partir ? "En tant qu'îlienne, je regardais le ciel en face - bien obligée sur une île, l'espace est court ! On est vite pris par l'envie de partir !"

L'envie d'écrire ? "L'envie d'écrire sans contrainte et de mettre en résonance mon parcours professionnel." Depuis ses premiers pas dans l'univers des mots, elle n'a jamais eu de cesse d'écrire et de composer. Marijosé Alie a livré, début 2009, un recueil de textes, de chansons, de poèmes et même du slam, issu d'une collaboration avec sa fille Fred, ainsi qu'un roman, Le convoi: "J'ai eu un coach exceptionnel, Patrick Chamoiseau (ndlr, prix Goncourt en 2012 pour *Texaco*), il m'a encouragée en me disant: lance tes premières quarante lignes, après ça suivra."

La bonne chère et les plaisirs de la chair émaillent ce livre de la même sensualité que la chanson *Caressé mwen*: "Lannuit la ka tonbé, ti zwézo ka pozé... l'amour est la réponse".

[849] sources: *Martinique 1ère, Unidivers*

La fille aînée, Fred Alie [850]

Née à Fort-de-France en 1973, Fred Alie grandit en Martinique, dans un univers artistique, où se côtoient dessin et musique. Fille de Marijosé Alie, elle accompagne sa mère sur scène depuis l'âge de 18 ans, parallèlement à ses études d'architecture aux Beaux-Arts de Paris, où elle arrive à l'âge de 17 ans. Architecte, elle passe son diplôme sur le thème de l'échange et l'obtient avec les félicitations du jury, jury dont le philosophe et maître de conférences Edouard Glissant lui fit l'honneur d'être le président, mais elle prend la décision de privilégier la musique et la peinture.

(Fred)

(Sohée)

Peintre, elle expérimente les couleurs et les supports, se créant un monde, son monde, entre le réel et l'imaginaire... Sensible aux racines, suspendues dans le temps et dans l'espace, et inspirée par les mélanges. C'est par son authenticité qu'elle touche l'Autre, dans un lien à la terre, la terre du monde. Musicienne, elle participe à des manifestations culturelles, liées à l'identité et aux mélanges. Elle partage de nombreuses aventures musicales avec "la tribu", comme ils aiment à se définir, notamment "la Caravane", un projet dans lequel se retrouvent sur scène de nombreux artistes amis. Elle mélange ses origines caribéennes aux influences groove et soul. Auteure, elle écrit pour Philippe Lavil, Lokua Kanza, Manu Dahl... et croise sa plume avec des artistes hip-hop et rap. Elle: "Je veux la profondeur des hommes, la chair tendre sous les masques... marcher sous la brèche, pieds nus..."

La fille benjamine, Sohée

Sohée Monthieux baigne depuis son enfance dans un monde musical riche et varié. Dès l'âge de 13 ans, elle fait partie des choristes de sa mère, Marijosé, pour l'album *Zambouya*. A partir de 2012, elle multiplie ses expériences musicales. Aujourd'hui, après trois ans d'études cinématographiques à la Sorbonne Nouvelle, elle est chanteuse, danseuse, comédienne, scénariste (avec l'équipe *Coccinelle*). C'est tout naturellement et avec un grand enthousiasme qu'elle rejoint sa mère Marijosé et sa grande soeur Fred pour la création de *Kalenda*, leur premier album commun. La petite pépite, née en Martinique et qui a grandi en métropole, s'éclate avec sa famille. Sohée est radieuse, sa plus grande joie: être sur scène avec sa mère et sa soeur, offrir au public des tubes comme Paloma, Samba lé, Soleil, des titres engagés, des ballades frivoles, coquines, endiablées ou nostalgiques. Elle n'a désormais plus aucun complexe, ni avec la langue créole ni avec sa voix, assurée et juste, sur des rythmes de Cadence, de Kalenda, de Reggae, de Zouk... Comédienne, la jeune fille reste pour autant lucide, car évoluer dans le milieu du cinéma ou de l'audiovisuel en France, est difficile. Surtout lorsqu'on est Noire. Elle n'hésite pas, elle a "des projets plein la tête". Mais elle est déterminée: "*Fo zo lévé pou pa pléré, fo zo lévé pou pa mouri*..."

[850] d'après les sites *musiciennesenmartinique* et *ordesiles*

Meryem, première de l'Atlas

(novembre 2006)

Ce matin gris de novembre, Meryem Kaf pointait à la Sous-Préfecture d'Antony dés cinq heures et demi pour renouveler son titre de séjour d'étudiante. Il faut se lever tôt pour être la première à passer au guichet à neuf heures. Nous avions rendez-vous à onze heures au cœur du Quartier Latin, là où Meryem aime flâner, humer l'air de Paris, prendre son café au petit bistrot qui pratique le commerce équitable. A onze heures, Meryem était à l'heure. Comme toujours. Souvent même elle est en avance. En avance sur son temps. Meryem est toujours la première à défricher les terrains encore vierges de l'émancipation de la femme. C'est d'ailleurs sur "la place de la femme dans les médias au Maroc" qu'en septembre 2005, elle est sortie major de son séminaire *Médias et tiers monde* au Diplôme de l'Institut français de presse à l'Université Paris II. Un retentissant 17/20 qu'elle affiche avec fierté.

Ce jour gris de novembre, tout le monde avait le regard tourné vers une femme qui pour la première fois allait peut-être se trouver en position d'éligibilité pour la plus haute fonction de l'Etat.

Meryem n'est pas Ségolène. Mais elle a l'étoffe d'une femme de combat, d'une femme en responsabilité. En deux heures qui me parurent cinq minutes, elle me parle de ses *batailles* et de ses victoires.

Follow the Women

Elles sont nombreuses les batailles de Meryem et chacune d'elles mène à une petite victoire. Ses armes, c'est le droit - Meryem est juriste de formation- et la plume - Meryem est journaliste par passion. Son père avait imaginé pour elle une belle carrière de magistrat(e) ou d'avocat(e). Mais depuis toujours elle voulait être journaliste, pour témoigner sur la société qu'elle voyait autour d'elle, pour parler des gens, de leurs misères, de leurs passions. Depuis son premier article remarqué sur les fleuristes de Casa, Meryem a eu de nombreux faits d'armes. En février 2004, elle *couvre* le tremblement de terre d'Al Hoceima. Son patron lui propose de le faire à partir des bureaux du journal à Casablanca. Les risques lui semblaient trop grands ("*surtout pour une femme*"). Les répliques étaient nombreuses. "*Mais il n'était pas question pour moi de rester au chaud à Casa. Je devais aller sur place, voir de mes propres yeux, j'ai partagé pendant dix jours le quotidien d'une famille sinistrée. Je ne pouvais pas imaginer une autre façon d'exercer mon métier de journaliste*".

Ce qui intéresse Meryem, ce sont les questions de société. Elle demande à son Directeur de réaliser un dossier sur les violences faites aux femmes. " *Ce sera d'accord, mais il voulait des images qui parlent*". Une jeune fille de 17 ans, " *mariée précoce*", le visage tailladé à coups de lames de rasoirs par son mari, allait faire la une du journal. " *J'ai recueilli son témoignage, anonyme. Elle ne m'aurait jamais parlé si je n'avais pas été une femme, à peine plus âgée qu'elle*" Mais, précise très vite Meryem, " *les violences sont partout, et pas seulement dans les familles populaires*". Elle effectue un reportage sur une maison de retraite tenue par une association islamique de bienfaisance. Elle y découvre une vision cauchemardesque où dans des conditions inhumaines cohabitent les SDF, des vieillards abandonnés ou atteints de la maladie d'Alzheimer. Elle décrit ce qu'elle voit.

A Marrakech, elle visite un *Village d'enfants SOS* qui accueille les enfants abandonnés. Elle tombe sous le charme d'une petite fille de 2 ans 1/2 qui tient d'une main un biberon et de l'autre un crayon feutre. " *Je dis aux responsables : je veux tout savoir sur cette gamine, je veux être sa marraine*". Aujourd'hui, la petite a cinq ans et sa marraine Meryem vient la voir à chaque fois qu'elle le peut et, de Paris, lui envoie quelques cadeaux.

(un village d'enfants au Maroc)[851]

La décision de quitter le Maroc pour la France n'a pas été facile à prendre. "Je voulais garder mon nom". Au Maroc, elle avait sa signature au *Matin du Maghreb et du Sahara* qui avait déjà un correspondant à Paris. Au Maroc, elle militait à la *Ligue démocratique des droits des femmes* et avait parcouru tout le pays non seulement pour ses reportages mais aussi pour des conférences dans les écoles et les lycées. Elle parlait aux jeunes de la réforme de la Moudawana (le Code du statut personnel), des relations filles - garçons. Partout des contacts se sont noués avec les jeunes filles, avec des effets directs sur leurs propres vies quotidiennes. Il était décidé qu'en France, Meryem ferait la même chose. Elle effectue des piges journalistiques. Elle est critique de cinéma et couvre certains évènements culturels pour les journaux marocains. Elle a présidé un jury composé de jeunes critiques au *Festival international du film francoph*one de Namur. Elle fait la critique du film *Indigènes*.

"*Mais c'était difficile pour moi de faire mon métier de critique sur ce film. Je me sentais trop concernée. Mon grand-père a combattu pour la France à la Première Guerre Mondiale. Mais il est mort quand mon père avait cinq ans. Ce qui fait que dans notre famille, nous n'avons pas cette mémoire*". En France aussi, elle parcourt le pays pour des débats et des conférences. Elle ne manquera jamais le 8 mars de célébrer la Journée internationale des Droits des femmes en imaginant toujours de nouvelles initiatives. En mai 2006, elle accompagne la *Caravane des femmes* de Paris à Dijon. "*Dijon, une ville que j'aime beaucoup. Même si je préfère les grandes villes. Je suis retournée récemment aux Grésilles, un quartier de Dijon, pour y mener une enquête sur les jeunes d'origine marocaine qui y sont très nombreux. J'ai logé chez une famille que j'avais rencontrée en mai. Quel souvenir nous avions de l'arrivée de la Caravane dans le quartier, avec les femmes qui sortaient du bus en chantant ! C'était un moment extraordinaire*".

Le lendemain de notre rencontre, Meryem devait intervenir dans une émission de *Radio Pulsar*. Elle a collaboré l'an dernier à la rédaction francophone de *Radio Orient*, le temps d'un stage. Elle se débrouille toujours pour parcourir le monde et parler des droits des femmes. Elle était cette année à Montréal pour la semaine d'action contre le racisme avec l'Office franco-québecois pour la jeunesse. Elle est allée à Madrid pour y faire une intervention (" *et j'y retourne dans deux jours*"), à Brasov en Roumanie pour l'Université de la Francophonie, à Amsterdam pour des rencontres entre les associations marocaines regroupées dans le collectif *Al Monadara*. Et quand elle est à Paris et qu'elle n'intervient pas dans des débats à Aulnay ou ailleurs, elle fait de l'aide

[851] source: www.vesosmaroc.org

aux devoirs pour les enfants d'une famille française de la bonne société. "*Je cherche les enfants à l'école et je travaille ensuite avec eux à la maison. La famille est sympa. Ils acceptent le fait que je me déplace beaucoup*". Elle donne des cours d'arabe. "*A une dame d'un certain âge, qui avait envie de découvrir cette langue*". Mais, précise-t-elle, "*tout cela, c'est pour payer mes études. Maintenant que j'ai pu renouvellé mes papiers, je vais pouvoir m'engager dans mon Doctorat et ma recherche sur l'image de l'immigration marocaine en Europe à travers la presse hebdomadaire française*".

Meryem parle aussi vite qu'elle pense, et elle pense à cent à l'heure. Juste le temps encore de s'indigner qu'à Paris le *Centre culturel marocain* ait disparu il y a dix ans, que la *Maison du Maroc* à la Cité internationale ait fermé il y a trois ans pour travaux et " on attend toujours le premier coup de marteau ", que les Marocains titulaires d'un Doctorat à Paris ne soient que des maîtres-assistants à leur retour au pays, mais que tout cela va peut-être changer maintenant avec la création prochaine au Maroc d'un Haut Conseil à l'immigration. Juste le temps encore de dire son engagement, un de plus, avec l'UNICEF des Hauts-de-Seine où elle habite pour défendre les droits des enfants. Juste le temps enfin de dire que non décidément, elle n'est pas tout à fait sur la même longueur d'ondes que l'*Union des Jeunes Euro-Maghrébins*, avec qui elle a tenté de militer. Ah bon, je demande, et pourquoi ? "*Pour eux, le plus important, c'est l'unité du Maghreb. Pour moi, il faut d'abord répondre aux questions de société : les violences faites aux femmes, les droits de l'enfant,... En journalisme, on m'a appris le principe de la pyramide inversée. Il faut toujours aller du plus important vers le moins important*". Je ne sais pas si dans ce portrait, j'ai pu respecter ce principe. Tout est important dans la vie de Meryem. Elle n'a que vingt-sept ans. " *Je suis née en août, comme ma petite filleule de Marrakech... Pour l'ONU, je ne suis plus jeune. Pour eux, la jeunesse s'arrête à 25 ans. Pour moi, je suis toujours jeune et je profite au maximum de ma jeunesse. J'ai encore tant de choses à découvrir* ". Meryem est première de sa classe. Et quelle classe ! [852]

Les rencontres de Meryem

Meryem Kaf a fait des rencontres qu'elle a voulu partager avec nous. Le portrait de **Jamila Ysati**, qu'elle a réalisé, estvisible sur le site de l'Ambassade du Maroc.

Jamila Ysati, chasseuse de têtes

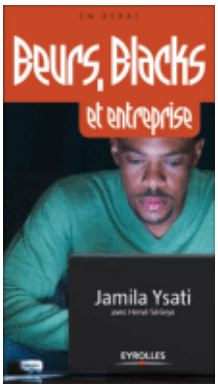
Jamila Ysati a su mener avec brio une carrière d'enseignante chercheuse à l'Université Paul Verlaine à Metz et de responsable RH et Communication en entreprise. Ces deux carrières, complémentaires, sont aussi riches l'une que l'autre. Docteur en Sciences de l'Information et de la

---

[852] Le 24 avril de l'année suivante, Meryem Kaf nous donnait de ses nouvelles : "J'ai enchaîné les projets (depuis le début de cette année). J'ai travaillé dans l'organisation du IIIe Congrès mondial contre la peine de mort qui a eu lieu à Paris du 1er au 3 février comme responsable communication et monde arabe. Tout de suite après, je suis rentrée au Maroc pour continuer une opération de lobbying politique entamée dans le sens de l'abolition de la peine de mort. Puis je me suis envolée pour un long voyage dans le Moyen-Orient dans le cadre de *Follow the women*, une initiative de femmes du monde entier qui utilisent le vélo comme vecteur de paix dans la région. Nous avons parcouru la Syrie, le Liban, la Jordanie et la Palestine. A certains moments, c'était très dur à encaisser. Il faut arrêter un massacre. J'ai galéré aux frontières israéliennes. Avant de partir, j'avais décidé de tenir un carnet de bord pour moi, ma famille, mes amis, vu que j'étais dans l'impossibilité de leur donner des news tous les jours. Mais là, je me suis décidée à le rédiger et à l'éditer. Si j'arrive à réaliser ce projet d'édition, les bénéfices iront à une petite garderie sans moyens ni infrastructures à Jéricho. D'ailleurs je suis en train de monter un projet avec les enfants autour de dessins sur la paix. Je n'ai pas pu récupérer les dessins avant mon départ, mais je vais trouver une autre solution..." (Meryem Kaf)

Communication, Jamila Ysati a publié, en novembre 2005, au moment où éclatent les émeutes dans les banlieues françaises, un ouvrage de référence sur la diversité et l'entreprise, *Beurs, Blacks et Entreprise*, aux éditions Eyrolles. Retour sur un parcours ...

Un livre qui tombe à pic



Communiquer, observer, être à l'écoute... **Jamila Ysati** en a fait un outil de travail de base. Cette franco-marocaine spécialiste de la communication et des ressources humaines se bat à travers un travail quotidien contre les stéréotypes, la négation, la victimisation, et le plus important selon elle, est de pouvoir mettre à profit un cursus réussi pour bien intégrer l'entreprise. Sa mission, elle a su la mener avec brio en tant que responsable des Ressources Humaines dans un grand cabinet de consulting mais aussi à travers les formations qu'elle assure auprès des organismes publics et privés.

Le parcours de Jamila Ysati révèle que l'intégration et l'insertion ne sont pas que des slogans. Après un baccalauréat option Lettres modernes, obtenu au Maroc, elle hisse les voiles vers la France pour s'installer dans un premier temps à Nancy où elle poursuit des études de communication. Son stage de fin d'étude la mènera en région parisienne mais juste le temps de connaissances et de mettre en application tout ce qu'elle a appris. Elle enchaînera les expériences dans des boites de communication et décide de s'installer à son propre compte : "*c'était une brève parenthèse mais qui m'a permis de décrocher et de réussir dans un poste de responsable ressources humaines. C'était une très belle expérience. J'y suis restée douze ans*", explique Jamila. En même temps, elle assure des cours dans les universités de Nancy et de Metz. Tout en menant sa carrière professionnelle, elle prépare un doctorat en Sciences de l'Information et de la Communication qu'elle soutiendra en 2004, avec une mention Très Honorable.

Sollicitée par l'Université afin d'y enseigner, dans un premier temps, la communication d'entreprise et la communication interpersonnelle, elle propose rapidement une nouvelle formation qui tombait à pic: "*Dans le cadre de mon activité professionnelle, je faisais du recrutement dans l'entreprise, ce qui m'amenait à être en contact permanent avec des candidats et des parcours aussi diversifiés que les cursus de ces jeunes. J'ai mis en place un nouveau module qui a eu énormément de succès et qui portait sur les projets personnels et professionnels*" explique Jamila, et renchérit "*même avec un bon cursus, les jeunes issus de formations généralistes n'arrivaient pas à trouver un travail correspondant à leur parcours, et grâce à ce module on arrivait à mieux les orienter. Il faut dire qu'il était temps que les étudiants qui ne fréquentaient pas les grandes écoles puissent avoir les mêmes chances de décrocher stages et emplois*".

L'excellence en entreprise

Son travail de recherche, elle l'orientera vers l'entreprise à travers les trophées d'excellence décernés aux entreprises. "*C'était très intéressant, cela m'a permis d'interroger plus de 140 entreprises toutes activités confondues et de comprendre les enjeux de ce mode de communication peu ordinaire*". Convaincue et pleine d'enthousiasme, Jamila Ysati considère: "*Aujourd'hui, la diversité dans l'entreprise s'impose, il s'agit même d'une nécessité*".

Une escale pleine d'enseignements

En décembre 2004, alors qu'elle revenait d'un séminaire en Tunisie, elle rencontre un groupe de jeunes, une discussion avec eux la fera réflèchir sur la rencontre difficile entre les jeunes issus de l'immigration et le marché du travail. "*Je faisais une escale à l'aéroport de Nice, notre échange durera trois heures. En résumé, ils viennent à l'aéroport non pas pour voyager mais pour fuir leur triste quotidien*". Ces jeunes feront le sujet d'un chapitre de son livre. Une discussion de trois heures qui relate le malaise des jeunes "issus de l'immigration". Ces échanges renforcés par un travail de terrain mais aussi en mettant en exergue toutes les questions qui se posaient en 2005, entre autres le CV anonyme, aboutiront à la publication de son livre : "*Le hasard a fait que mon livre est sorti au moment de la crise des banlieues en 2005*".

Le livre a eu beaucoup de succès. "*Ce qui m'a poussée à être plus présente sur Paris... les nombreux déplacements que j'ai effectués à travers la France me font dire que si on veut faire des choses plus concrètes, il faut venir à Paris*". Elle enchaînera les interviews et les plateaux de télévision et son livre sera sélectionné pour le Prix Ressources Humaines 2006 qui est organisé par Le Monde, Sciences Po et Synthec Recrutement (Syndicat des Cabinets de Recrutement). Outre sa mission actuelle d'effectuer des recrutements pour de grandes entreprises au sein d'un Cabinet de recrutement, Jamila Ysati anime de nombreuses formations en entreprises privées et publiques sur le thème de la diversité afin de sensibiliser les DRH et autres acteurs du monde du travail sur cette question, celle de banaliser la diversité.

Les projets de Jamila Ysati sont multiples et tendent tous vers le même objectif: "*la cohésion sociale d'une société riche de multiples apports culturels venant d'ailleurs, passe nécessairement par des entreprises qui s'accaparent cette diversité pour en faire un atout*".

Fatima El Ayoubi, essayiste, étudiante en D*AEU*

Un regard qui en dit long, des yeux pétillants de bonheur et beaucoup de courage. Dans la vie de Fatima El Ayoubi ces éléments sont capitaux. Cette dame, qui a attiré l'attention des critiques littéraires en 2006 à la suite de la sortie de son livre *Prière à la lune*, a tout simplement pris le temps d'aller jusqu'au bout de son rêve.

"*La vie m'a appris à aller au bout de mes rêves ...*"

Et son rêve était de se réconcilier avec elle-même, de comprendre pourquoi elle a dû quitter l'école après juste trois ans d'études et en même temps montrer sa reconnaissance envers ce frère qui lui a tendu la main, en l'encourageant à lire et à découvrir de grands noms de la littérature arabe. Et si aujourd'hui elle arrive à écrire dans un style littéraire soutenu, c'est grâce à ses lectures. Naguib Mahfoud, Gibran Khalil Gibran, Mustapha Manfalouti l'accompagneront pendant son adolescence et même aujourd'hui, elle poursuit ses lectures. "*Cela m'a permis de me construire une culture générale et un style qui m'a beaucoup servi pour écrire mon livre* Prière à la lune*. Et puis cette langue me permet de me libérer, m'exprimer, raconter et témoigner...* " A travers *Prière à la lune* [853], Fatima El Ayoubi retrace le parcours d'une vie, racontée avec beaucoup de pudeur, dans un style très poétique à travers ses discussions avec la lune.

"*Bonsoir, lune Bonsoir toi qui parles en silence. Toi qui envoies ta tendresse de là haut, qui veille sur les veilleurs. Je t'attends, parce que je ressens ta tendresse malgré la distance, ta prévenance malgré les silences* "

[853] publié aux éditions *Bachari* en 2006

Née en 1951 à Salé, Fatima El Ayoubi aura droit comme tous les enfants de son âge, à l'amour et l'attention de ses parents. Elle grandit à Salé, apprend le tissage de tapis, la broderie et se prépare à être une bonne maitresse de maison. En 1983, elle rejoint son conjoint en France. Elle déchantera rapidement car ce dernier passe ses journées à l'extérieur, ne s'intéresse a rien en dehors de son travail. Elle décide de travailler pour aider son époux, mais manier le chiffon et le balai étaient ses seuls atouts. Elle accepte cette situation et enchaine les heures de ménage un peu partout à Paris.

" *J'avais envie de briser ce plafond de verre, découvrir cette ville, parler, discuter avec les autres. Paris est la ville des lumières, de l'art et de la littérature et moi j'étais là, recluse vivant à travers les autres. J'avais des rêves et je voulais les réaliser.* "

Elle continue ses lectures, s'inscrit à des cours d'alphabétisation et commence à maitriser *la langue de Molière*. Entre temps son mari décide de prendre sa préretraite, rentre au Maroc et demande le divorce. Elle se retrouve toute seule avec ses deux filles à élever et une petite pension, ce qui la pousse à doubler son temps de travail; jusqu'au jour où elle se prend les pieds dans le câble de son aspirateur et fait une chute dans les escaliers. Résultat, un accident de travail qui l'oblige à rester au lit " *si seulement cette chute se limitait au physique*" et comme elle le dit si bien "*les radios photographient les os mais pas le moral* ". Elle enchainera les consultations avec toujours les mêmes résultats, jusqu'au jour ou elle sera reçu par le Dr, Marie Pezé, psychanalyste et chef de service *Souffrance et travail* à Nanterre. Fatima raconte sa vie, et confie au Dr Pezé qu'elle tient un journal sur lequel elle retrace son quotidien, " *elle m'a proposé de me traduire et m'aider à trouver un éditeur*". Fatima accepte et ses rendez-vous avec le Dr Pezé constituent une sorte de thérapie et en même temps le début de la fin. La fin d'une vie dans l'ombre, et le début de la vie de Fatima avec ses joies et ses réussites. " *L'édition de mon livre a changé ma vie. Je sens que j'existe, que je suis une personne à part entière* ". Fatima enchainera les entretiens, les plateaux de télévision, elle raconte, explique, décrit et elle arrive surtout à convaincre son audimat. Aujourd'hui elle a intégré l'Université Paris X à Nanterre, elle y prépare un DAEU, diplôme d'accès aux études universitaires. L'objectif, continuer sur cette lancée. " *Mes filles sont grandes, elles travaillent toutes les deux, elles sont surtout fières de leur mère et cela me comble, en parallèle avec mes études, je m'attèle à l'écriture de mon deuxième livre.* " Entre temps, elle a signé un contrat avec un réalisateur franco-marocain qui adaptera son livre au cinéma. " *Ma vie ne m'appartient pas, elle n'est en aucun cas une exclusivité, des fatimas il y en a partout, des femmes immigrées aussi. D'ailleurs, ce livre est un appel du cœur à la société française au nom de toutes les fatimas qui travaillent dans l'ombre, seules, loin de leurs familles et qui pour se soulager pleurent chez elles. Ce silence s'impose malheureusement aux petits métiers dits aléatoires au moment où ces mêmes métiers s'avèrent indispensables et se font avec beaucoup de dignité et de fierté...* "

Jamila Bahij, présidente de l'association *Femmes 2000* [854]

"*Mon éducation m'a sensibilisée à toutes les questions sociales...*"

Elle anime l'association *Femmes 2000*, fait de l'écoute pour les femmes en détresse, soutient les initiatives des jeunes de sa ville, et son engagement en politique se confirme. Après

[854] *Association Femmes 2000* : 5, rue Marie Laurencin 78200 Mantes-la-Jolie (contacts *:* jbahij@noos.fr 06 62 93 60 50 ; 01 73 64 30 40)

une première expérience en tant que candidate libre, elle a rejoint les rangs de l'UMP en 2004, et figure sur la liste de Suresnes pour les élections municipales. Jamila Bahij se bat sur plusieurs fronts. Son objectif : aider à l'insertion de la femme, la responsabiliser et faire de son rôle dans la société une succession d'efforts. Son champ de bataille, Mantes-la-Jolie et son terrain de prédilection, le quartier du Val Fourré.

Cadette d'une fratrie de dix enfants, Jamila Bahij est née au Maroc. En 1966 elle rejoint son père avec sa mère dans le cadre du regroupement familial. Six ans plus tard, la petite famille quitte le Nord Pas de Calais pour s'installer à Mantes, où son père travaillait dans les usines Renault. Elle sera très vite sensibilisée à la détresse des femmes de son quartier, à travers leur quotidien et les liens qui se tissent au fur et à mesure entre les familles. " *Mon éducation m'a sensibilisée très tôt à toutes les questions sociales. Intégration, voile, mariage forcé... j'ai écouté un grand nombre de témoignages de femmes battues, maltraitées et abandonnées par leurs conjoints et j'ai souhaité que ces femmes s'en sortent ".*

Et pour Jamila Bahij, la solution est l'émancipation de la femme, elle met en place des ateliers de formation et d'information en faveur des femmes pour les sensibiliser sur leurs droits et devoirs, la lutte contre les injustices et l'aide à l'insertion économique afin de mettre fin à l'isolement et l'exclusion, et pour ce faire, elle crée l'association *Femmes 2000* en 1991. Une association de *proximité* qui sera la main tendue à la femme en détresse. Une fois sa licence en sociologie urbaine et médiation culturelle (Université Paris X) en poche, elle enchaînera les formations - médiation sociale de proximité, droit des étrangers...- afin de mieux répondre aux attentes de ces femmes, s'imposera dans son quartier et sa voix sera entendue, une femme de conviction qui n'hésite pas à rassembler la presse pour lever le voile sur des histoires d'injustices envers les femmes, a faire parler ces femmes et à se porter partie civile à travers son association pour les soutenir et surtout obtenir gain de cause ce qui fait sa fierté et sa détermination à continuer le chemin mais autrement : la politique.

"*Aujourd'hui la situation s'est beaucoup amélioreée mais le chemin était long*", explique Jamila Bahij avec un grand soulagement, "*J'ai envie de passer le flambeau car je suis consciente que* Femmes 2000 *constitue une assurance pour les femmes du quartier. Le nouveau code de la famille du Maroc et les conventions bilatérales entre la France et le Maroc ont éclairci les choses et les femmes sont mieux informées sur leurs droits. Tous ces changements ma génération n'en a peut être pas profité mais elles seront bénéfiques pour les générations futures...* "

Ses efforts seront récompensés par deux grades honorifiques l'un du Maroc et l'autre de la France, ainsi que le prix du civisme des Nations Unies obtenus en 2003. Des reconnaissances qui encouragent Jamila Bahij à aller de l'avant et poursuivre son militantisme. *(par Meryem Kaf, mars 2008)*

Ces femmes qui font la France

Deux initiatives ont retenu notre attention en ce printemps 2008 : d'abord, le colloque régional Ces femmes qui font la France *à Dole (Jura) puis la pièce de théâtre du collectif* Quelques-unes d'entre nous *au Blanc-Mesnil (Seine Saint-Denis.*

Yassia Boudra et les femmes debout

Elles sont actives. Elles sont citoyennes. Elles sont solidaires. Elles aiment créer du lien social. Elles sont d'ici. Elles viennent d'ailleurs. A Dole, les femmes sont debout. Ce n'est sans doute pas un hasard si l'association Femmes debout a vu le jour dans cette ville du Jura en 1996. Dole est une ville d'histoire et de culture. L'histoire, c'est l'héritage du passé. La culture, c'est la construction de l'avenir. Les femmes ne portent-elles pas en elles à la fois le respect de la mémoire et le goût de l'action pour changer la vie ?

Yassia Boudra, fondatrice et aujourd'hui directrice de l'association qui, avec le soutien de l'ACSE, a porté le projet de colloque *Ces femmes qui sont la France* à la force de son énergie, est de ces femmes qui ne se posent pas de questions identitaires entre le respect de la mémoire et l'ambition d'un autre avenir. Elle s'exprime ici devant sa mère, fière du combat de la femme qui l'a mise au monde et qui, tardivement, a eu le courage de passer le permis de conduire et d'acquérir son autonomie. Et la maman est fière de sa fille qui, aujourd'hui, "occupe la Commanderie", comme Olympe de Gouges, autrefois, prenait la Bastille.

(l'équipe de l'association)

La Commanderie est un lieu prestigieux de cette ville de Dole et, en ce 22 avril 2008, la voix des femmes y prend toute sa résonance.

Bien entendu, la prise de la Commanderie peut se faire aujourd'hui avec la complicité active du maire de la ville, Jean-Claude Wambst, nouvel élu de 2008, et qui est lui-même un homme de culture. Il a dirigé le Théâtre 71 à Malakoff en banlieue parisienne. Il l'a dit en ouverture de la journée : "*Mesdames, vous occupez magnifiquement cette salle. Les femmes n'ont pas en France depuis si longtemps le droit de vote. Je suis fier aujourd'hui de diriger une équipe municipale où les femmes occupent toute leur place. Elles donnent de l'ambition à notre projet pour la ville*".

Rachida Belalia, élue de la République

Rachida Belalia, jeune (tout juste trentenaire) élue conseillère municipale dans l'équipe du maire en mars, a dit combien pour elle, qui a grandi dans un quartier populaire de Dole, elle prenait ses nouvelles charges avec émotion: "*Etre une élue de la République, c'est quelque chose de fort pour moi, une fille d'immigrés. Il n'y a pas de mots assez forts pour dire ce que je ressens*".

Les femmes, et peut-être plus encore lorsqu'elles sont des enfants d'immigrés, apportent une autre façon de faire de la politique : "*On ne vient pas pour se servir. On est là pour servir*". Ce qui les caractérise les unes et les autres, c'est à la fois le coeur et la détermination. Ces femmes qui font la France, ce sont celles qui créent des entreprises, qui prennent des responsabilités dans le

mouvement associatif, qui luttent contre les discriminations, s'engagent pour l'égalité. Et il y a beaucoup à faire. Il reste encore un long chemin à parcourir pour l'égalité. Les jeunes filles connaissent aujourd'hui davantage de difficultés que leurs parents, doivent-elles constater.

Femmes qui osent

A Belfort, les *Femmes-relais* mènent un travail de fourmis pour que les femmes étrangères puissent apprendre le français, pour qu'elles osent aller à la piscine, à la gymnastique, qu'elles s'initient à l'informatique au cybercafé féminin... Dans leurs activités, elles parviennent à intéresser des femmes de 25 origines différentes.

A Valentigney, à Montbéliard, *Féminin Pluri-Elles* agit dans les quartiers populaires comme à la Chiffogne où les besoins sont immenses.

A Vesoul, et particulièrement dans le quartier de Montmarin, le groupe *OSER* a réalisé des *Portraits de femmes*, 26 récits de femmes turques, maghrébines, africaines,... Il dit combien l'échec d'une expérience de créaion économique autour d'une activité de traiteur pèse encore lourd dans le climat du quartier.

A Lons-le-Saunier, l'association *Laissez vous fer* mobilise les femmes à partir d'activités de couture en chantiers d'insertion.

A Dijon et dans toute la région Bourgogne, *FETE (Féminin Technique)* accompagne une centaine de femmes dans leurs projets économiques ou d'insertion montrant quotidiennement qu'il n'y a pas de métiers qui seraient réservés aux hommes et d'autres aux femmes. Les discriminations sont réelles et elles sont cumulées (doubles) lorsque l'on est une femme et lorsque l'on est (d'origine) étrangère. Le témoignage de Nadia, présente dans la salle, qui était médecin en Algérie et à qui on propose des emplois d'aide-soignante dans les hôpitaux était particulièrement saisissant !

Leïla Acherar est politologue et Docteure en sciences de l'éducation. Elle a pu expliquer les racines du mal lorsque l'on parle de discriminations. Les femmes sont dés leur plus jeune âge orientées vers une destinée mineure dans un monde dirigé par la gente masculine. Et elle qui est d'origine algérienne peut dire comment, dans l'Algérie qui a été française pendant près d'un siècle et demi, il était interdit aux petites Algériennes de devenir des petites Françaises. Les femmes, que ce soit dans l'Algérie colonisée ou dans la France du suffrage universel masculin, ont dû lutter pour conquérir l'accès aux droits, l'accès au savoir. Si les femmes sont toutes des êtres singuliers, et qu'il serait temps que l'on s'intéresse à ce qu'elles sont dans leur identité individuelle, c'est dans l'action collective qu'elles ont réussi à conquérir leurs droits.

Mme Josette Michel, Sous-Préfète du Jura, rend un hommage à Katoucha, mannequin, décédée brutalement en février et à son combat contre l'excision.

De bout en bout, le colloque aura été un succès, non seulement par le nombre des participants (270) mais aussi par la qualité et la chaleur humaine des propos qui s'y sont tenus, et surtout par les perspectives qu'il ouvre. Les associations franc-comtoises ont pu se rencontrer dans une perspective de réseau. Femmes debout, malgré ses moyens dérisoires, a la capacité de jouer un rôle majeur au sein de ce réseau, en Franche-Comté et au-delà. Yassia Boudra peut avoir le sourire. Le pari qu'elle s'était lancé, elle a réussi à le tenir. Et sa maman dans la salle peut être fière d'elle.

Elsa Solal et "quelques unes d'entre nous"

C'est l'histoire d'un groupe de femmes, issues des quartiers populaires et d'origines diverses, qui visitent pour la première fois l'Assemblée nationale. Dans ce lieu mythique où l'on ne pénètre pas facilement, elles découvrent des choses qui ont de la valeur : tableaux, sculptures, dorures... qui les impressionnent et qu'elles commentent. Pendant la visite, chacune raconte un peu de son vécu marqué par les souffrances, l'exil, la guerre, les difficultés économiques, le manque d'instruction. Les joies et les bonheurs aussi. Elles observent: il n'y a pas de femmes, pas de jeunes, pas de personnes d'origine étrangère... Elles interrogent : pourquoi ce sont seulement des hommes qui prennent toutes les décisions et gèrent notre vie ?

Telle est l'histoire de la pièce "*Le bruit du monde m'est rentré dans l'oreille*" du Collectif *Quelques-unes d'entre nous*. A la fin de la pièce, les femmes veulent préparer un programme électoral pour que les choses changent...

Elsa Solal, auteure et comédienne, qui enseigne à la Sorbonne Nouvelle, menait depuis 2004 des groupes de parole au Blanc-Mesnil. La rencontre avec les femmes des quartiers a été tellement forte qu'est née l'idée de réaliser des ateliers d'écriture puis d'écrire une pièce qui a pris son inspiration à la suite de la visite de l'Assemblée nationale. Elsa Solal le dit : "*C'est leur texte. Je suis juste une passeuse*". Elle a mis en forme le texte et Philip Boulay (Compagnie du Tournesol) l'a mis en scène. Constitué après les émeutes de novembre 2005, le collectif "Quelques unes d'entre nous" se retrouve à la Maison des Tilleuls. La pièce "*Le bruit du monde m'est entré dans l'oreille*" a été présentée le 16 mai 2008 à la Médiathèque Edouard Glessant du Blanc-Mesnil (Place de la Libération) : extraits de la pièce, chants, rencontre avec les comédiennes et le metteur en scène, tout juste avant une petite "tournée"... au Portugal.

Emine Cetin contre vents et marées

(mai 2013)

C'était le 21 janvier 2012. Dans les rues de Paris, plus de 40 000 personnes manifestaient en opposition au projet de loi mémorielle concernant les massacres d'Arméniens en 1915 en Anatolie. La manifestation avait été organisée dans un cadre parfaitement démocratique. Emine Cetin était l'une des personnes ayant déclaré à la Préfecture la demande de manifester et en pleine transparence elle en avait fait état publiquement. Avant, pendant, après cette journée, elle a reçu une trentaine d'appels téléphoniques, de jour comme de nuit, faits de propos racistes à l'encontre des Turcs et franco-turcs et de menaces de mort sur sa personne. Elle a porté plainte auprès du Tribunal de Nanterre. Les suspects, des franco-arméniens d'Alfortville, ont été identifiés par leur numéro de téléphone. Ceux-ci ont refusé toute collaboration avec la police et ne se sont pas présentés au jugement. Contre toute attente, le juge a prononcé la relaxe des suspects arguant le bénéfice du doute dans la mesure où leurs voix n'avaient pas été expertisées. Les avocats d'Emine Cetin ont fait appel.

Le 16 mai 2013 aura lieu le procès en appel à la Cour d'Appel de Versailles. Le procès porte sur "un harcèlement avec menace de mort suite à une manifestation organisée pour défendre un droit qui est le droit d'expression". Pour la défense d'Emine Cetin, le premier jugement est une porte ouverte à l'impunité pour les auteurs de tels actes. Une telle jurisprudence, si elle était confirmée, légitimerait des faits attentatoires aux principes républicains. La Cour d'Appel n'a pas à se prononcer sur les évènements de 1915 mais sur la protection des personnes et des libertés.

Face à la lâcheté des auteurs, c'est une femme qui se bat, avec un courage remarquable, décidée à agir contre vents et marées.

La filiation de Nadine Naous

(juin 2016)

Il y a ce présent d'images souvent fausses, surfaites, contrefaites, et puis il y a ce passé plein d'espérances, puis de silence, enfin d'amnésie. Les parents de Nadine Naous vivent seuls à Beyrouth depuis le départ de leurs quatre enfants. Nadine est l'aînée; elle est née en 1974. Elle est aussi la première à avoir quitté la maison.

Home sweet home. Il y a eu ce jour où elle leur a rendu visite: son père prenait sa retraite, après 40 années de bons et loyaux services à l'école *La colline libanaise* qu'il a fondé. Criblé de dettes, il a dû se résoudre à la vendre: un drame pour lui, plutôt un soulagement pour sa femme, la fin d'une époque pour leur fille.

La colline libanaise

Ecole progressiste, *La colline libanaise* était installée en plein coeur du quartier chiite de la capitale. La mère de Nadine Naous est palestinienne. Son père est de cette génération d'hommes qui, dans les années 60/70, avaient des idéaux et des rêves très forts, tellement qu'ils ont perdu presque prise avec le terrain, ils se sont accrochés à ça tant bien que mal... Lors de cette visite, Nadine a beaucoup parlé à son père; elle a cherché à comprendre son histoire, sa mémoire, ses espoirs, ses silences aussi. De cet échange, elle a fait un film, *Home sweet home*. Nadine Naous est cinéaste. Après des études de Cinéma et de Lettres, elle a d'abord travaillé en tant qu'assistante-réalisation sur *Paris, mon petit corps est bien las de ce grand monde* de Fransou Prenant et *Beirut Beirut* de Basil Ramsis. Traductrice arabe-français sur plusieurs documentaires, elle a été critique cinéma au quotidien *Al Hayat*. Elle a exercé deux ans comme journaliste et réalisatrice pour la châine ARTE France. Elle a ainsi réalisé pour la chaîne franco-allemande une série de douze émissions de 52 minutes autour de l'identité arabe dans l'immigration, *Loin du pays*. Mais n'exerçant pas seulement au cinéma son désir créatif, elle exprime aussi par l'art ses interrogations sur les identités libanaise et palestinienne. Ce qui la nourrit, ce qui la motive est le besoin de dire: dire ce qui est tu, dire ce qui est travesti, dire pour se situer dans cette histoire, familiale et nationale.

Loi d'amnésie

Nadine Naous avait gardé de son père une image très idéalisée, pleine et trop présente. En le filmant, elle voulait se confronter à ce qu'il est en réalité. De fait, si elle devait combler quelque chose, c'était l'absence de paroles, un trop grand non-dit... Le fait d'être partie du Liban et de vivre

à Paris la situe dans un espace de l'entre-deux. Et sa question est de savoir alors comment elle se place dans cette histoire du pays. Elle explique [855]:

"La guerre n'est jamais finie au Liban. C'était ça aussi, aller raconter cette histoire, savoir ce qui s'était passé durant mon absence, je portais une culpabilité de n'avoir pas été présente, en prise avec la réalité quotidienne. En même temps, ce que j'ai reçu comme explication ne me convenait pas, que ce soit celle des gens ou celle que l'on m'a enseignée; je conteste une histoire officielle qui m'a été racontée et qui ne me convient pas. Au Liban, les livres d'histoire s'arrêtent à l'indépendance, quand le Liban a cessé d'être sous mandat français. Après nous n'existons pas; il n'y a pas eu d'accords sur les livres d'histoire et aucun ne raconte la guerre civile... Au Liban, nous n'avons pas de télévision nationale, il y a des chaînes privées très politisées, le Hezbollah a sa télé, le parti de Hariri la sienne, chaque télé a son générique de propagande et chacune raconte l'histoire du pays à sa façon... Non seulement on a arrêté d'écrire les livres d'histoire, mais en outre l'histoire officielle ne raconte que la guerre civile qui a commencé en 1975 et qui s'est arrêtée en 1991. En 1993, une loi d'amnistie est votée, elle a créé une sorte d'amnésie. On s'est tous précipité pour reconstruire Beyrouth n'importe comment, pour rafistoler ce qui pouvait l'être et surtout sans prendre le temps de parler de la guerre. Allez hop, finissons-en ! Il n'y a pas eu de travail de deuil, ni même de travail de construction d'une histoire collective. Aussi à travers une petite histoire, la mienne, très privée et familiale, avec ses lacunes, j'ai tenté de combler les trous qu'ils nous ont obligé de creuser."

Patchwork

Dans son film, il y a cette scène où elle est avec son père à l'école; il dessine au tableau vert tout l'enchaînement de la dette, avec les chiffres, les dates, dans un enchevêtrement dense de taxes et d'inflation de la dette. C'est un peu l'histoire du Liban. L'absurdité comme la complexité. Le père raconte tous les changements vécus. Après chaque moment de guerre, il y a l'accalmie, et c'est ainsi, il est dans une résignation lucide, faire avec: "Il n'est pas dans un rapport de force, c'est un personnage très rond", souligne affectueusement sa fille.

Pour ce documentaire, la réalisatrice a pris le parti de faire partie du film. Il fallait qu'elle soit un personnage, et pas seulement elle, Nadine Naous, la fille de... Il devait y avoir une construction dramatique à son personnage. De même, elle savait qu'il lui fallait une voix intérieure, une voix off, avec un ton et une personnalité. Elle avait travaillé avec des collages de photos et de dessins gribouillés, avec l'idée de faire un patchwork avec ce mélange des temps, des matières... L'humour s'est aussi imposée au fur et à mesure, alors que ce n'était pas le but. Car il fallait faire une place à cette voix intérieure. L'animation lui a permis de "mélanger les genres", s'inspirant de ce qui peut se faire dans les films fantastiques. Et cela fonctionne. Elle explique: "L'animation, c'est aussi mon enfance, la petite fille qui regarde son père comme un superhéros... Il y a deux tragédies dans le film: ce que vit mon pays, avec les destructions et les guerres, et l'histoire d'un homme qui perd le projet de sa vie, un homme ruiné qui peut se retrouver à la rue. C'est tellement lourd et pathétique que je ne voulais pas qu'on s'apitoie encore sur moi, sur mon père, sur tout ce qui se passe au Liban, que ce ne soit pas un mélodrame. Il fallait trouver la couleur."

Dans sa 11e session qui vient de se tenir (juin 2016), le jury des *Etoiles de la SCAM* a honoré le film de Nadine Naous, parmi 400 oeuvres qui concouraient et 30 primées, des oeuvres remarquables, diffusées à la télévision. Les *Etoiles* permettent de donner un coup de projecteur à des créations noyées dans l'océan des programmes. Le 21 mai 2016, le film fut un temps fort du festival du *MUCEM* (*Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée*), qui s'est tenu à Marseille du 4 mai au 26 juin, pour dresser une passerelle entre Beyrouth et la cité phocéenne.

[855] revue *Monde du Cinéma*

La cinéaste franco-libanaise n'hésite pas à mettre son art et ses compétences au service de tous. A Champigny, elle anime des ateliers d'écriture cinématographique avec des femmes immigrées, avec le soutien de l'Office municipal des migrants. Elle raconte: "Une trentaine de femmes d'origines différentes (Afrique, Inde, Brésil, Suède, Turquie, Liban...), âgées entre 20 et 63 ans, participent. Elles suivent toutes des cours d'alphabétisation ou de soutien. Une grande partie de ces femmes ne maîtrise pas le français et ne sait ni lire ni écrire. Certaines doivent impérativement quitter l'atelier dès 11 h pour chercher leurs enfants scolarisés. Elles aiment le cinéma. Il les fait rêver... Nous avons convenu d'un jeu d'écriture à partir de leur vécu. Chacune racontait une anecdote qui lui est arrivée en France, en la détaillant. Nous avons choisi ensemble quelques détails qui nous semblaient caractéristiques d'une femme immigrée fraîchement débarquée dans une nouvelle terre d'accueil (la solitude, le manque de repères, la difficulté à s'adapter à certains codes... A partir de ces détails, chacune inventait une histoire qu'une autre reprenait en inventant une suite...

Une histoire de solidarités

Leurs confidences et histoires diverses les ont rapprochées les unes des autres. Elles voulaient raconter une histoire de solidarités entre femmes et insistaient sur une fin joyeuse au film. Elles ont été sensibilisées à l'écriture cinématographique (la notion de scénario, de séquence, dialogue, de personnage...) et à l'écriture du scénario, puis ont travaillé le découpage technique avec des exercices pratiques et une première approche de la caméra. Les dernières sessions étaient consacrées au travail de repérage à Champigny puis au dépouillement du scénario et à la recherche d'accessoires, de costumes... Une comédienne est intervenue à quelques jours du tournage. Une session a été consacrée au jeu dramatique, avec des exercices de respiration, de relaxation mais aussi d'improvisation et de répétition face à la caméra. Le tournage a ensuite duré trois jours, les femmes se relayaient à la caméra et au son (entourées d'une opératrice de prise de vue et d'un ingénieur de son). Une seule femme faisait la scripte et une autre était responsable de la régie...

Pendant quelques sessions de travail et tout au long du tournage, les enfants étaient présents et ont participé à l'atelier en tant qu'acteurs mais parfois aussi derrière la caméra. Au-delà de l'apprentissage des techniques de fabrication d'un film de fiction, l'atelier a permis à ces femmes de sortir de leur isolement, de s'exprimer en français, mais aussi de se sentir valorisées par une aventure dont elles étaient le moteur du début jusqu'à la fin. Au fil des sessions de travail, elles ont aussi dépassé leur peur de s'exprimer et de se montrer en public. Celles qui refusaient d'être filmées ou photographiées au début figurent finalement dans le film".

(Shakespeare) "La mémoire est la sentinelle de l'esprit."

Instant karma

(septembre 2015)

"Mais alors, dit Alice, si le monde n'a absolument aucun sens, qui nous empêche d'en inventer un ?" (Lewis Caroll). Car nous brillons tous / Comme la lune et les étoiles et le soleil / Oui nous brillons tous / Allons, allons, allons (John Lennon). Les étoiles sont éclairées pour que chacun puisse un jour retrouver la sienne (Saint-Exupéry). Il y a une étoile mise dans le ciel pour chacun de nous, assez éloignée pour que nos erreurs ne viennent jamais la ternir (Christian Bobin).

"C'est peut-être parce qu'un jour ma maîtresse d'école tomba malade que je suis devenue danseuse" (Claude Bessy, à qui une institutrice remplaçante demanda si elle voulait danser alors qu'à l'âge de huit ans elle dessinait une danseuse sur le tableau noir).

L'avenir, tu n'as pas à le prévoir, mais à le permettre.

Olga Kurylenko, le karma du cinéma

Décidément, non, ce chapitre ne peut pas commencer comme un conte de fée ! L'histoire débute dans une région meurtrie par la guerre en cet été 2015. Un journaliste français, Stéphane Siohan, présent en Ukraine depuis novembre 2013, raconte: "Dans la cuisine, une assiette de frites à peine entamée attire les mouches. La fourchette tient encore, par un étrange miracle, sur le rebord, alors que toutes les pièces du n°67 de la rue de l'Armée-Rouge, à Sartana, ont été dévastées par l'onde de choc qui a frappé la maison, à l'heure d'un tardif dîner. A l'entrée de la salle de bains, des taches de sang imprègnent le sol. Dimanche (16 août 2015) à 22h06, une pluie d'obus s'est abattue sur ce petit village situé à 10 km à l'est de Marioupol, en zone contrôlée par les forces ukrainiennes." - L'attaque a duré une vingtaine de minutes, raconte le maire, Stepan Makhsma, sous la tonnelle de vigne déchirée. Les deux occupants sont morts sur le coup. Sergueï avait 34 ans. Il était du coin. Marina en avait 27, elle était de Lougansk et était venue ici se mettre à l'abri."

Berdiansk, 1979

C'est dans cette région de Marioupol - Berdiansk qu'a lieu en 2015 le deuxième acte de la guerre du Donbass entre l'armée ukrainienne et les "rebelles" pro-Russes. Berdiansk est un port stratégique en même temps qu'une station thermale réputée. Oublions donc un moment ce qu'en disent les guides touristiques: Berdiansk, chauffée par le soleil tendre du sud et entourée par la monture azurée de la mer d'Azov, est la perle de la région... La combinaison favorable du climat maritime et de la steppe, la mer chaude, les larges plages de sable fin, la boue curative des limons et de nombreux sanatoriums - tout cela fait de Berdiansk, tranquille en famille ainsi que dynamique, avec ses clubs et ses cafés, la place idéale pour le repos et la santé... On peut faire un tour en motomarine, de la planche à voile ou un vol en deltaplane. Ou bien partir en excursion en

yacht vers les vastes espaces maritimes. A Berdiansk se trouvent le delphinarium et le plus grand parc aquatique de la côte d'Azov".

C'est bien là, dans cette ville de villégiature aujourd'hui l'enjeu d'une guerre fratricide, qu'est née la sirène du cinéma, Olga Kostyantynivna Kurylenko, en 1979, d'un père ukrainien et d'une mère d'ascendance russe et biélorusse. C'est là qu'elle a vécu son enfance, dans un petit appartement, le père absent, mais entourée d'une grande famille, les grands-parents, des oncles et des tantes.

Moscou, 1994

Fille unique, élevée par sa mère, professeur, et sa grand-mère, médecin, Olga apprend la musique et la danse, comme beaucoup de jeunes filles slaves. A 13 ans, elle est renversée par une voiture et doit arrêter de danser. Encore aujourd'hui, chaque fois qu'elle assiste à un spectacle de danse, Olga pleure. Mais elle continue à jouer du piano, elle prend aussi des cours de peinture et des cours d'art dramatique. Elle aurait tant aimé faire du théâtre, mais le professeur la trouvait trop jeune.

La vie de la fillette chute avec l'éclatement de l'Union soviétique. La famille se retrouve sans argent. Il n'y avait plus rien, ni nourriture ni vêtements. Jusqu'au jour où, avec sa mère, elle part en vacances à Moscou. Elles logent chez des amis. Olga avait alors 13 ans. Une femme qui travaillait pour une agence de mannequins la repère dans le métro, la veille du retour en Ukraine. La rencontre avec cette femme a changé le cours de sa vie. L'adolescente s'accroche, fait tous les castings, bien décidée à aller jusqu'au bout des choses. Ses premiers pas dans le mannequinat lui ont volé son adolescence: elle ne sortait pas avec les copines de son âge, elle ne faisait pas la fête, elle a été une bonne ouvrière: cool, fidèle, travailleuse et qui ne la ramenait pas. Mais c'était le prix à payer pour réussir. Elle n'avait pas le droit de lâcher. Elle avait une famille à nourrir. Quand elle a touché son premier cachet de 50 dollars, à 15 ans, elle s'est précipitée sur un marché moscovite pour acheter des chaussures et un manteau. Elle n'en avait pas, c'était l'hiver.

Paris, 2000

Comme beaucoup de jeunes filles de l'Est, Olga rêvait de partir à la conquête de l'Occident. Les gens lui disaient que c'était mieux là-bas. Mais pour partir, il fallait avoir les moyens d'acheter un billet d'avion. C'est alors qu'une agence de mannequins française l'invite à venir à Paris. Sa mère lui dit: "C'est ta chance, moi je ne pourrai jamais t'offrir ce voyage. Si ça ne marche pas, tu auras vu Paris." Elle n'est jamais revenue. Olga avait alors 16 ans.

Il y a quelque chose d'étrange, se dit la jeune Ukrainienne. Depuis toute petite, elle sent quelque chose de fort avec la France. Le week-end, sa mère passait des chansons de Mireille Mathieu et Olga retenait les paroles d'oreille. A l'école, elle a voulu apprendre le français, qu'elle considérait comme la plus belle langue du monde, mais sa mère a trouvé plus utile qu'elle opte pour l'anglais. Du côté maternel, la famille s'appelle Bourdin. Il n'y a pas plus français comme nom. Elle pense qu'inconsciemment, ou par le sang, quelque chose la relie à la France et lui facilite le travail. Elle a appris le français en six mois: en lisant *Le Petit Prince*. On verra très vite la sculpturale Olga faire les couvertures de *Marie-Claire*, *Elle*, *Vogue* ou *Glamour*. La publiciste Valérie Sarfati gère son image. Elle pose pour les marques de luxe, de cosmétiques et de parfums. Mais tout n'a évidemment pas été si simple. Elle raconte à *Marie-Claire*: "Il y a eu des moments difficiles. Les castings permanents avec des hauts et des bas. Et puis c'est dur de cohabiter avec des filles. j'ai préféré vite vivre seule, avec de grands moments de cafard. Mais, entre le bordel et le bourdon, je préfère encore la seconde option. (Rires)"

Olga Kurylenko épouse, à 20 ans, le photographe de mode français Cédric Van Mol et acquiert en 2001 la nationalité française. Une fois par an, elle va retrouver sa mère qui vit toujours en Ukraine. Les liens sont restés très forts. A défaut d'être couverte de cadeaux, elle a reçu d'elle beaucoup d'amour. Sa famille est très fière d'Olga. Ils suivent sa carrière et achètent les magazines qui lui consacrent des articles.

Los Angeles, 2009

"Et Dieu créa Olga", proclame la presse, pastichant une histoire ancienne. La brune a un tempérament de feu et une plastique spectaculaire. Mais elle n'a rien d'une poupée inhumaine qui ne s'intéresse qu'aux vêtements et aux sacs à main. Elle est plutôt une fille discrète et tranquille, qui n'aime pas se faire remarquer. Enfant, elle trouvait même qu'elle avait une tête bizarre. Elle a pris conscience de "son potentiel" à force d'entendre les amis de sa mère lui faire des compliments. Elle est sensible et émotive, persévérante et têtue. Depuis son enfance, elle a la faculté de ressentir les émotions chez les gens, de détecter les énergies positives et négatives, et une fascination pour le langage corporel. Un des premiers livres qu'elle a lus s'appelait d'ailleurs "Comment identifier les gens ?" Et puis sa mère lui a toujours dit: "Rien ne tombe du ciel, ne te fie surtout pas à ton physique. La séduction n'est pas un jeu. Il faut faire des études, sinon tu n'es rien." Mannequin n'est pas un métier pour exister. Devant un photographe, on ne vous laisse pas exprimer vos sentiments. Il faut rester stoïque, on ne peut pas parler. Il lui fallait "un métier pour exister", ce métier l'attendait: le cinéma.

Olga Kurylenko passe des défilés à l'écran en 2005 avec *L'Annulaire* de Diane Bertrand. Ce premier rôle lui vaut d'être lauréate du Prix de la meilleure actrice au Festival de Brooklyn. Elle se fait remarquer dans *Le Serpent* (2006) et surtout dans *Hitman* (2007), pour sa beauté et son originalité. Ce film lui ouvre les portes de l'une des plus grandes sagas cinématographiques, *James Bond*, dans laquelle elle joue la James Bond girl dans *Quantum of Solace* (2008). 400 comédiennes avaient été visionnées pour le casting. Elle rejoint ainsi Ursula Andress ou Eva Green dans le cercle très prisé des James Bond girls qui comptent. Le succès de *James Bond* la mène à Hollywood en 2009 et les films s'enchaînent facilement. Elle profite de sa présence à Los Angeles pour prendre des cours d'écriture, d'espagnol et de philosophie. Divorcée, elle rencontre et épouse l'industriel américain Damian Gabrielle Neufeld, mais cette union ne durera que quelques mois. Elle a préféré vivre son métier qu'une condition d'épouse. Elle explique: "Je me sens très française, surtout dans mon rapport avec les hommes. Les femmes de l'Est, elles, rêvent de trouver un mari et de fonder une famille. moi, ce n'est pas mon cas. J'ai toujours voulu être indépendante. Je n'ai jamais vécu grâce à l'argent d'un homme."

Berlin, 2015

Mais l'actrice à l'agenda surbookée, désormais connue et reconnue dans le monde entier, n'oublie jamais ses origines, s'engageant pour les enfants ukrainiens démunis. En 2011, elle a tourné en Ukraine, son pays d'origine, dans le film *La terre outragée*, de la réalisatrice israëlo-française Michale Boganim, une des premières fictions sur la catastrophe de Tchernobyl en 1986 En 2014, elle incarnait Ayshe, la propriétaire d'un hôtel à Constantinople (Istanbul), au lendemain de la bataille des Dardanelles (1916), dans le film *La promesse d'une vie*, première réalisation de l'acteur Russel Crowe. La filmographie d'Olga Kurylenko est déjà riche de plus de vingt long-métrages, allant du film d'action à la science-fiction, en passant par des films plus intimistes. D'ailleurs, l'actrice, membre du jury *Best First Feature Award* au 65e Festival de Berlin (Berlinale 2015), le dit volontiers: "Comme spectatrice, les films qui m'ont le plus touchée sont des films intimistes. J'aime le cinéma qui sonde les êtres, les caractères humains." N'est-ce d'ailleurs pas dans le film *A la Merveille*, tourné en partie au Mont Saint-Michel, que la plus française des Ukrainiennes tenait l'un des meilleurs rôles de sa carrière ? Extraits de la critique de Fabrice Gaignault pour *Marie-Claire*: "Marina (Olga Kurylenko) et son amant américain, Neil (Ben Affleck) se jurent un amour éternel... Vibrante symphonie sur pellicule où les femmes et les hommes jouent leur partition, belle et désespérée... Jeu à la fois subtil, aérien et juste d'Olga... Fatale lassitude et incompréhension quasi autiste entre les deux sexes". Olga, femme battante, est aussi "l'interprète idéale du coeur féminin et de ses mystères".[856]

Alice Renavand, le karma de la danse

Les couturiers l'imaginent, les ballerines le portent, les spectateurs l'admirent, les petites filles en rêvent. De quoi s'agit-il ? Le tutu. A l'âge de huit ans, Alice n'y pensait pas encore. Elle n'avait aucune activité extra-scolaire particulière. Un jour, on lui donna comme sujet de rédaction de raconter ce qu'elle faisait pendant son temps libre. Elle n'avait rien à dire. Elle a alors demandé à ses parents de lui faire faire quelque chose. Ils lui ont dit de leur dresser une liste de ses souhaits. Elle a mis danse, gym, anglais, catéchisme, et elle s'est mise à tout faire. Au conservatoire de Garches, les cours de danse lui ont bien plu et six mois après, bien que son père n'était pas d'accord, elle s'est présentée à l'Ecole de danse de l'Opéra de Paris. Elle a été prise, mais elle avait tout à apprendre. C'est sans doute ce qui a intéressé Claude Bessy, la directrice.

L'internat

Dès le départ, Alice a beaucoup aimé, y compris l'internat, mais c'était terrible pour ses parents. Elle était si heureuse d'être là qu'elle ne leur donnait quasiment jamais de nouvelles. En même temps, elle découvrait ce qu'était vraiment ce métier, tout ce qu'elle n'avait pas et qu'il allait falloir acquérir. Claude Bessy l'aimait bien et l'a beaucoup aidée. Au bout de quelques années, arrivée en première division, elle commençait à être lassée de l'internat et par chance, c'est juste à ce moment-là qu'il est devenu facultatif. Comme elle habitait à côté, ce fut très facile de sortir pour rentrer chez elle tous les soirs.

Alice Renavand avait des facilités naturelles, de la batterie, du saut, des pirouettes, mais moins une ligne de jambes comme on les aime à l'Opéra avec un cou de pied assorti. Elle doit toujours être vigilante pour ne pas se contenter de ce qu'elle fait facilement. Elle se bat toujours contre ses pieds et ses jambes, surtout dans le classique. Rentrée première de sa promotion dans le corps de ballet, elle était très attendue, dans le bon et le mauvais sens du terme. Elle a mal vécu

[856] sources: *Paris Match, Les Inrocks, Marie-Claire, Le Figaro Madame*

le mauvais et a pris vingt kilos. Elle l'analyse ainsi: "Je n'ai jamais été quelqu'un qui se battait contre les autres. Je me battais contre moi-même. En arrivant avec l'image de celle qui voulait écraser tout le monde, j'ai dû vouloir montrer, inconsciemment, que je n'étais pas dangereuse. Cela a sûrement été l'une des causes de ma prise de poids. Je suis une battante, mais jamais contre les autres."

Suivirent trois années difficiles, sans pouvoir perdre ces kilos. Elle a tout essayé: psy, acupuncteurs, régimes. Elle est partie un an dans le Sud-Ouest (régime foie gras !). Le fait de "lâcher" l'a aidée. Elle est revenue à l'Opéra pour retrouver sa place, en assumant son corps. Grâce à la confiance qu'on lui a conservée, elle est restée.

Le sacre du printemps

Tout a commencé avec Pina Bausch et *Le Sacre du Printemps*. En surpoids, Alice se réfugie au fond de la scène, mais la chorégraphe la met devant, en nuisette transparente, révélant ce corps qu'elle faisait tout pour cacher. Ce fut très douloureux, même violent, mais ça l'a aussi libérée. Danser cette pièce lui a redonné l'espoir. A la mort de son père (en 2000), Alice a eu un choc. Elle a tout relativisé et a perdu vingt kilos en un an.

En 2004, c'est Angelin Preljocaj qui lui a confié une vraie responsabilité de coryphée pour sa création de *Médée*. Alice avait vraiment envie d'avancer, de "ne pas avoir perdu ces kilos pour rester quadrille". Le chorégraphe devait trouver une remplaçante à une danseuse blessée. il l'a choisie. A partir de là, elle s'est sentie de mieux en mieux et elle a dansé de plus en plus. Pour l'*Orphée* et *Eurydice* de Pina Bausch, elle tenait pour la première fois un ballet sur ses épaules, tout en montant donc deux années de suite au concours, pour arriver sujet, toujours avec des variations classiques, même si elle se sent mieux dans le contemporain où elle a plus d'expérience. Alice Renavand a pu bénéficier de la confiance de Brigitte Lefèvre (directrice de la danse de l'Opéra de Paris de 1995 à 2014), qui n'hésite pas à donner leur chance à des jeunes. C'est elle qui lui a proposé le *Cygne noir*, comme un défi. La danseuse a pu alors sentir tout le poids d'un tel rôle, avec toutes les références dont il est chargé. C'était assez oppressant. Au départ, elle n'arrivait pas à être elle-même. Et puis, au fil du travail, elle a enfin pris ses marques, avec Vincent Chaillet, un danseur de 21 ans, et Sébastien Bertaud, ses partenaires.

Etoile

D'une beauté franche, fruit du métissage entre un père français et une mère vietnamienne, Alice Renavand impose en douceur et sans calcul sa personnalité intense, profondément ancrée dans son époque, et connaît la consécration lorsqu'elle est nommée Etoile le 20 décembre 2013.

A 33 ans, la danseuse atypique décroche les astres, 26 ans après que le chorégraphe Attilio Labis ait repéré son énorme potentiel lors d'un stage de danse. La fillette avait alors su saisir sa chance pour passer en un an de la cour de récré au pensionnat des petits rats de l'Opéra. La danseuse étoile se souvient aujourd'hui avec émotion de cette gamine qu'elle était, courant gaiement dans les couloirs, "comme un poisson dans l'eau", puis de cette adolescente intégrant, à 17 ans, le corps de ballet, enfin de cette peur du succès face à un parcours jusque là sans faute qu'elle surmontera grâce à des nerfs d'acier. Aujourd'hui, face à un parcours jusque-là sans faute qu'elle surmontera grâce à des nerfs d'acier. Aujourd'hui, Alice Renavand ne suit plus aucun régime, sinon celui du travail et du talent.

Avant d'entrer en scène, Alice se signe, en mémoire de son père... Puis toutes les émotions la traversent: le stress, le plaisir, l'étonnement... Quand une spectatrice vient la voir à l'issue d'une représentation pour lui dire: "Vous m'avez fait pleurer", c'est l'apothéose. La retraite à l'Opéra est à 42 ans. Comment s'imagine-t-elle plus tard ? "Ce serait super de créer une compagnie de vieux artistes avec mes copains musiciens et danseurs."[857]

Maria Kotrotsou, le karma de la musique

Maria aime à dire que la musique est le son de l'âme. Pour elle, elle a tout sacrifié. Mais jamais elle n'a regretté sa décision. Elle a eu la chance de connaître des gens qui croyaient en elle et qui l'ont soutenue. Son genre musical est très personnel. Sa musique est comme un tableau où les couleurs sont des notes, alternant des sons comme des éléments d'un paysage, sans craindre ces contradictions, qui ne sont rien d'autre que celles de la vie, dans son unité, dans sa diversité. Elle l'exprime ainsi: "La formation de la personnalité d'un individu est influencée entre autres choses, par l'endroit où il est né et où il a grandi mais aussi par l'endroit où il vit. Je suis née et j'ai grandi en Grèce et depuis quelques années, je vis à Paris. Chacun nait avec des talents. La découverte de son talent dépend de l'environnement où il se développe. La passion et l'envie sont nos forces motrices dans la vie. Sans elles, vous ne pouvez pas aimer et créer. La musique est ma conversation avec le monde. Toute vie est un voyage. La musique est mon chemin."

Athènes, 27 août 2015

C'est au Musée de Numismatique d'Athènes que Maria Kotrotsou a offert son concert de l'été, le 27 août 2015, dans la magnifique villa, ancienne propriété de l'aventurier rêveur et fortuné Heinrich Schliemann (1822 - 1890), découvreur des sites de Troie (sur la colline d'Hisarlik en Turquie) et de Mycènes. Le génial archéologue amateur avait fouillé pendant vingt ans, investissant dans cette aventure une partie de son immense fortune, exhumant un ensemble de

[857] sources: *Altamusica*, entretien avec Gérard Mannoni; *Le Monde; Vanity Fair, Elle; Grazia; Le Figaro*

bijoux en or, le trésor de Priam, qu'il avait dissimulé aux autorités ottomanes et aux ouvriers, grâce à sa femme grecque Sophia Egkastromenou, qui les avait cachés sous son châle. Voilà pour la petite histoire de cet Allemand, si passionné qu'il donna à sa fille (née en 1871) le prénom d'Andromaque et à son fils (né en 1878) le prénom d'Agamemnon ! Aujourd'hui, le musée numismatique d'Athènes présente une magnifique collection de pièces de plusieurs périodes depuis l'Antiquité jusqu'à aujourd'hui.

Du droit à la musique

Maria Kotrotsou est née à Athènes dans une famille de juristes. Attirée très jeune par la musique, elle décide d'apprendre le piano à l'âge de six ans. Quatre ans plus tard, elle passe le concours de l'Académie Royale de Londres où elle remporte le prix avec distinction. En 2005, elle obtient son diplôme avec les félicitations du jury au Conservatoire National d'Athènes, tout en terminant ses études de droit.

Après avoir exercé le droit en Grèce, Maria choisit de quitter totalement le domaine juridique, pour partir à Paris afin de poursuivre son rêve. Installée en France, elle s'inscrit à l'Ecole Normale de Musique de Paris pour continuer sa formation de piano en musique classique. La même année, elle s'inscrit à une formation de Musique Assistée par Ordinateur. Elle y développe son style où se mêlent musiques classique et électronique et elle compose une musique présentant un caractère cinématographique très affirmé. Elle a ainsi composé pour le film *Ames damnées* de **Amira Remaïche**. Elle travaille dans le même temps comme professeur de piano et donne des concerts, rares mais appréciés des connaisseurs.

Passion

Son premier album, elle l'appelle *Passion*. Maria Kotrotsou en a fait la composition, l'arrangement, le mixage, la production et l'interprétation. Les morceaux de son album allient la musicalité des instruments classiques avec des rythmiques et mélodies électroniques. Elle utilise souvent le violon et le violoncelle dans ses compositions, car ces instruments jouent un rôle principal pour les atmosphères mélancoliques qu'elle veut mettre en exergue. La musique est le son de son âme.

Pays rêvés

(avril 2015)

On ne guérit jamais de sa mémoire. Les souvenirs d'enfance nous poursuivent. Ahlam est venue au monde debout, comme l'Algérie. Son père, Mohamed El Cherif, militant du PPA (Parti du Peuple Algérien), avait dû fuir Constantine après les massacres de Sétif et de Guelma. La famille s'est réfugiée en Tunisie où la maison de Menzel Temime servait de base aux combattants de l'indépendance. C'est là qu'elle est née en 1953. Après l'indépendance de l'Algérie, la famille est rentrée par la route. Son père lui a fait visiter Constantine, Oum El Bouaghi, Aïn Beïda. A Batna, elle se souvient avoir dormi sur un tapis traditionnel, elle prenait du petit lait de la guerba... Mais la mémoire ne ressemble pas à nos rêves.

Ahlam Mosteghanemi

Le père d'Alham Mosteghanemi entre en dépression en 1967, suite au coup d'Etat du colonel Boumediène, qui a mis fin à ses rêves d'émancipation sociale. Ahlam a fait de la radio dès l'âge de 18 ans animant une émission littéraire *Hamasat* qui lui vaut déjà une certaine réputation. Son premier recueil de poésie paraît en 1973 sous le titre *Ala Marfa' al Ayam* (*Au havre des jours*). Elle décroche avant son départ pour la France une licence en littérature à l'Université d'Alger. Elle est chassée de l'Union des écrivains algériens parce que le ton qu'elle utilisait ne plaisait pas à la bien-pensance de l'époque et "mettait en danger" la "Révolution" socialiste du colonel Boumediène. L'écrivaine saute les barrières, casse les murailles, ouvre les fenêtres, défonce les portes, réduit les distances, tord le cou aux préjugés. "En écrivant, nous ressemblons à celui qui siffle dans l'obscurité pour ne pas avoir peur. J'ai appris à défendre la phrase qui me fait peur, car elle est la seule à me ressembler", déclare-t-elle.

Son mariage avec le Libanais Georges El Rassi, éditeur et journaliste, la conduit à s'installer à Beyrouth où elle se consacre exclusivement à l'écriture. C'est au Liban qu'est édité pour la première fois son roman *Dhakirat-al-Jasad* (*Mémoires de la chair*) en 1993, début d'une trilogie qui sera suivi de *L'anarchie des sens*, en 1997, puis de *Passager du lit*. Dans ses livres, Ahlam Mosteghanemi évoque l'amour, le combat des femmes pour leur liberté, raconte Merouana et ses chants, se rappelle de Constantine et de Batna, célèbre la poésie et la beauté, parle de sexe et des nuits torrides, dénonce les injustices, s'élève contre l'extrêmisme religieux... Ils sont les plus grands succès de librairie dans tout le monde arabe et au-delà, par ses traductions en une quinzaine de langues. Il faudra attendre pourtant 2002 pour disposer d'une traduction française de *Mémoires de la chair* (Albin Michel), Prix Naguib Mahfouz et Prix Nour de la meilleure oeuvre féminine en langue arabe.

Le combat de l'écrivain

La romancière est aussi sociologue. Elle soutient une thèse, *Algérie, femmes et écriture*, sous la direction de Jacques Berque. Celui-ci a écrit une préface élogieuse pour la traduction d'un de ses livres où il salue la documentation, la lucidité de l'auteure qui sait utiliser l'expérience vécue en prenant ses distances avec elle.

Pourtant la mémoire peut être mortelle. Ahlam Mosteghanemi a subi pendant des décennies les foudres des censeurs. La réussite d'une femme est toujours suspecte. On lui conteste la capacité d'agir par elle-même. L'écrivaine arabe doit passer, explique-t-elle, par plusieurs formes de censure: la censure conjugale, la censure sociale (voisins, parents, proches, etc.), la censure politique et la censure du lecteur dont elle doit tenir compte. "Ecrire en arabe est déjà un combat en soi. Nous écrivons dans une langue minée de pièges où, à chaque tournant de phrase, nous risquons de commettre un délit. Avant, nous écrivions pour le lecteur anonyme. Aujourd'hui, nous écrivons pour le tueur anonyme. N'importe quel lecteur peut avoir un droit de mort sur vous. L'écrivain ne demande plus à vivre de ce qu'il écrit, mais à ne pas mourir à cause de ce qu'il écrit."

Un message d'amour

La femme écrivain la plus lue dans le monde arabe a mis trente ans avant d'être reçue avec les honneurs à une tribune en Algérie. Invitée à l'évènement *Constantine, capitale 2015 de la culture arabe*, elle délivre un message d'amour devant des centaines d'étudiants de l'université Mentouri, lançant un appel aux Constantinois pour "parrainer, accompagner et préserver" les acquis de la ville du Vieux Rocher, pour que dure et perdure la culture de la ville et du pays. Elle ajoute: "Prenez soin de nos écrivains. J'espère que l'histoire inscrira ce soir que mon pays aime les écrivains autant qu'ils l'ont aimé."[858]

Dalila Soltani

Nous suivons Dalila Soltani depuis 2008 quand elle pigeait régulièrement pour le quotidien français *Le Midi Libre*. La journaliste et consultante psycho-clinicienne algérienne, qui est aujourd'hui à la direction de *DZERIET Magazine*, est une brillante sentinelle de la société algérienne et de ses évolutions pas toujours positives: la malbouffe, les produits de consommation chinois, la déferlante des séries télévisées mexicaines, turques et américaines, la cyberdépendance, les drames de le route, les rapts d'enfants... Mais depuis toujours elle est particulièrement attentive à la condition féminine et ses reportages font mouche: la virginité placée sous verrous, l'atteinte psychologique douloureuse de la nuit de noces, le harcèlement sexuel dans la rue et les transports en commun, les viols, le développement de la prostitution étudiante, le refus du port du préservatif par les clients, les amours impossibles finissant en

[858] sources: *El Watan*, *Jeune Afrique L'Indépendant*

suicide. Récemment (12 mars 2015), Dalila Soltani écrivait ceci sur son réseau social préféré: "Dans quel pays vivons-nous ? C'est révoltant de voir que nous ne devenons plus solidaires et que la violence ne nous fait ni chaud ni froid, sinon comment expliquer qu'une jeune étudiante se fasse agresser en train, en plein jour et personne ne réagit ? Je suis outrée. Nous finirons certainement par voir des femmes violées sans que personne ne leur porte secours... Regardez le cri de détresse de ce papa dont la fille a été violentée..."

Cri de détresse

(un père bouleversé) "Ma fille Marwa a été agressée aujourd'hui dans le train qui l'emmenait de Reghaia vers la fac de Bab Ezzouar où elle étudie. Un jeune l'a frappée violemment à la tête et lui a cassé son téléphone sous prétexte qu'elle ne portait pas le hijab. Ces actes de barbarie se sont fait ordinaires dans notre société médiocre. Mais ce qui me bouleverse, c'est que ce train était plein et personne n'a levé le petit doigt pour la défendre. Porter plainte contre qui ? C'est cet islam violent qui est inculqué dans nos écoles et collèges maintenant et la société civile se fait complice avec cet état de fait. Je suis outré de ce qu'est devenu mon pays, en colère."

"Allez comprendre notre société algérienne", réagit Dalila Soltani, "des femmes cultivées refusent d'éduquer leurs garçons à l'égalité. Au lieu de comprendre que si les femmes peuvent aspirer à une quelconque égalité, il est primordial de miser sur les générations de demain en éduquant les garçons au respect des filles, au partage des tâches ménagères, à la complémentarité qui existe entre les deux sexes, elles estiment que l'homme est sacré et qu'il ne peut pas et qu'il y a certaines tâches qu'il ne peut pas faire. N'est-ce pas aberrant ?"

Les reportages de Dalila Soltani sont des témoignages de la vie ordinaire dans les rues d'Alger. Les bus sont-ils devenus le refuge des frustrés ? Les jeunes femmes harcelées témoignent.

Témoignages

Nadia, 28 ans, voilée, décrit ses sentiments après avoir été victime d'un attouchement: "Je bouillonnais, je sentais qu'il m'avait humiliée, volé une partie de ma chair." Lina, 19 ans, se souvient de la séance de masturbation publique perpétrée sur elle par le voyageur d'un bus qui l'emmenait de son quartier de Aïn Naadjâ vers la fac centrale. La scène restera à jamais gravée dans sa mémoire. En pleurs, furieuse er dégoûtée, elle a rebroussé chemin, raté l'examen où elle se rendait, est rentrée à la maison pour se doucher. Après quoi elle a passé une journée au lit tant elle était rebutée.

Le tabou qui entoure la sexualité dans la société algérienne conservatrice fait que nombreux sont les jeunes qui la passent sous silence. Amina, une jeune étudiante en pharmacie âgée de 23 ans, avoue vivre son histoire d'amour avec son copain, étudiant en médecine, mais en cachette. On constate une libération des moeurs progressive par l'influence des médias,

notamment du net, mais la frustration sexuelle qui découle de l'éducation conservatrice génère des comportements violents à l'égard des femmes. L'ignorance totale de son corps peut entraîner des problèmes de santé graves. Apprenant par sa gynécologue qu'elle a enfin fini par consulter qu'elle souffrait d'une bartholinite, Lamia a pour la première fois de sa vie pris un miroir pour observer son anatomie et découvert ce que depuis toujours on avait tenté de lui cacher. "Toutes les femmes doivent-elles être atteintes de bartholinite pour découvrir leur sexe ?", interroge Dalila Soltani.

Paradoxes

Pour le magazine "*le mague*", la journaliste a enquêté sur les amours des femmes algériennes en hijab. Sous le titre *Les amours des femmes voilées dévoilées*, elle a donné la parole à quelques unes de ces femmes. Linda, fille voilée depuis cinq ans, étudiante à l'université d'Alger, s'affiche au grand jour avec son copain. Main dans la main, elle ne se contente pas uniquement des petits baisers innocents mais réclame plus d'étreintes intimes. Pour ce faire, elle et son ami profitent des clés du studio de l'un de leurs amis. Hind, 24 ans, apporte un témoignage similaire: "Chaque semaine, je prends un après-midi pour aller avec mon copain squatter un appartement de l'un de nos amis. Je ne vous cache pas que je vis normalement et je n'ai aucun mal à enlever le voile quand je suis avec mon amoureux. A la fin, je suis une femme et je ne vois pas pourquoi je me priverais d'amour. Et puis, les garçons de nos jours réclament tous d'avoir des relations intimes sinon ils vous laissent tomber. Je n'ai pas envie de rester vieille fille". Et Dalila Soltani de conclure: "Les discours des filles voilées qui s'adonnent à l'amour en toute clandestinité sont empreints de culpabilité. Un sentiment résultant de la difficulté de voiler ses désirs et ses instincts tout comme l'on voile son apparence."

Dalila Soltani a également enquêté sur un phénomène paradoxalement en plein développement dans cette Algérie prude et conservatrice: la prostitution. La situation économique des étudiantes conduit beaucoup d'entre elles à s'offrir aux hommes argentés. On estime ainsi que chaque été 10 000 filles, dont l'âge varie entre 16 et 30 ans, écument les hôtels et complexes du littoral algérois, qui pour aider sa famille, qui pour payer une nourrice. Les commerçants et tenanciers des établissements sont parfaitement complices: "Sans ces femmes, je risque de fermer boutique", confie un patron de bar, satisfait de la présence de celles qui lui attirent une clientèle triée sur le volet. Tout le monde, en fait, trouve son compte. Une même chambre peut être louée cinq fois par jour, voire dix, durant le week-end et la saison estivale. Mais si la réglementation est respectée dans les maisons closes autorisées, les maisons clandestines échappent au moindre contrôle et cette prostitution pratiquée sans précaution est dangereuse pour la santé de ces femmes victimes de la misère.

Sofia Djama

Au commencement était l'écriture: une série de nouvelles, *Mercredi et demi*, puis *Jeudi moins le quart*, *Un vendredi parfait* et *Mollement un samedi matin*. La narratrice racontait les tribulations d'un personnage féminin dans Alger après la guerre civile. Les nouvelles sont publiées aux éditions Barzakh.

Native d'Oran en février 1979 mais ayant grandi à Bejaïa, Sofia Djama, l'auteure, est elle-même arrivée dans la capitale à l'âge de 20 ans, une nouvelle vie qui ressemblait à une libération pour cette étudiante en lettres et langues étrangères de l'université de Bouzarea. Mais son envie de vivre est bien vite déçue. En 2003, c'est la chape de plomb, l'austérité, la pression d'un travail "alimentaire" dans une agence de publicité. La jeune femme prend congé de son métier de conceptrice-rédactrice en publicité pour s'inscrire à un atelier d'écriture audiovisuelle. C'est là qu'elle scénarise Mollement un samedi matin... et les choses s'enchaînent. Elle rencontre le producteur français Jean-Claude Carrière et obtient un financement du CNC puis de Arte. En 2009,

le court-métrage est bouclé. Il paraît en 2011. Il est acclamé par la critique. Le film est primé au Festival International de Clermont-Ferrand, au festival de Malmö ou encore aux Journées cinématographiques d'Alger. Il a également connu une belle carrière télévisuelle: des chaînes telles que Arte, Ciné+, France Télévision se l'arrachent.

L'histoire. Un hall d'immeuble sombre et glauque. Rien ne l'éclaire qu'un faible néon verdâtre. Rien ne l'éclaire qu'un faible néon verdâtre. Les murs défraîchis donnent une idée de l'état général du bâtiment, l'ascenseur est en pane. Il est tard, une jeune femme fatiguée s'avance. Elle s'appelle Myassa, porte une robe légère; un châle fin recouvre ses épaules. Agacée, elle attend en vain l'arrivée de l'ascenseur, bloqué, comme toujours. Soudain, un inconnu surgit derrière elle, la plaque fermement contre le mur: "Enlève ton putain de string !" Tremblante, la jeune femme s'exécute. Elle ne porte pas de string mais une large culotte; "C'est la culotte de ta grand-mère ?" s'étrangle l'homme qui, néanmoins tout à son affaire, entreprend d'accomplir son méfait. Mais il ne peut pas. Il ne bande pas. Myassa, l'héroïne du film, voudrait se laver de ce viol mais la douche ne fonctionne pas. Elle veut porter plainte contre son agresseur mais se heurte à la bureaucratie policière.

La comédienne franco-libanaise Laetitia Eïdo, qui joue le rôle de Myassa, a rapidement saisi l'ambition de la réalisatrice: "Quand elle m'a détaillé le scénario, elle n'arrêtait pas de parler ! J'ai compris que l'histoire débordait largement le cadre individuel. Ce film, c'est un acte politique."

(Sofia Djama, la réalisatrice, et Laetitia Eïdo, la comédienne)

Sofia ne se qualifie pas de militante féministe. Elle veut parler de cette jeunesse algérienne où la femme n'a pas sa place dans l'espace public, où la rencontre amicale et encore moins amoureuse entre un jeune homme et une jeune fille ne peut pas se faire naturellement, où tout ne peut mener qu'à la désillusion, à la résignation au cynisme: "Et là tu crées de la haine" déplore Sofia Djama. Elle est avant tout une artiste engagée, humaniste, qui défend des valeurs d'égalité et de tolérance.

Aujourd'hui, Sofia Djama continue son combat pour défendre le cinéma algérien: "On ne pourra parler de renouvellement du cinéma algérien que lorsque l'Etat se décidera à restructurer le secteur dans sa totalité, de l'école de cinéma à la salle, en passant par les écoles d'art dramatique et les sociétés de distribution. La nouvelle vague algérienne ne peut pas se résumer à quelques réalisateurs qui n'ont fait que des courts-métrages ou des docs. Il suffit de compter le nombre de films produits en Algérie, on ne peut pas dire que le cinéma va bien. Ensuite, les longs-métrages sont faits souvent par des réalisateurs financés par l'étranger, l'Europe et la France en particulier, parfois même en co-production."

Le 8 mars 2015, Sofia Djama a pris l'initiative de mobiliser pour dénoncer devant l'ambassade d'Algérie à Paris la situation faite aux femmes dans son pays qu'elle aime tant. Déçue de constater que la diaspora parisienne avait ignoré ce rassemblement qui lui tenait à coeur, elle repart pour de nouveaux combats, avec son langage à elle qui est le cinéma. Elle travaille sur son premier long métrage qui sera financé par une production franco-belge. Le tournage devrait commencer en septembre 2016.[859]

Jihane Chouaïb

Le Liban est un pays ouvert, dirait-on, si l'on veut être positif. Le Liban est un pays poreux, pourrait-on dire pour être plus proche de la réalité. On en sort, comme en témoigne sa diaspora à travers le monde. On y rentre, en provenance des quatre points cardinaux, tant ce pays attire les convoitises. C'est certainement pour cela qu'au Liban, rien ne semble jamais acquis, stabilisé; tout peut être remis en question du jour au lendemain, sous la pression des malveillances extérieures.

Jihane Chouaîb vient de cette génération d'enfants qui ont dû quitter leur pays au moment de la guerre civile. Née au Liban, elle a quitté le pays à l'âge de trois ans et demi, a grandi au Mexique et elle est arrivée à Paris adolescente. Après un court-métrage remarqué intitulé *Sous mon lit*, *Pays rêvé* est son premier documentaire. Elle a réalisé son premier long-métrage, *Mon souffle* (2014), avec l'actrice iranienne Golshifteh Farahani qui jouait le rôle de Nada, de retour au Liban, le pays rêvé.

(Jihane Chouaïb et Golshifteh Farahani)

Pays rêvé. De sa voix tranquille en off, la réalisatrice accompagne les images d'un film saisissant, émouvant. Peut-on partager un pays imaginaire ? Pendant longtemps, Jihane a tourné des plans sans savoir ce que ça donnerait. Quand elle retournait au Liban, elle ramenait toujours une petite caméra ou s'en faisait prêter une. Elle filmait des plans, afin de mettre le doigt sur ce qu'était le Liban pour elle. Pour tenter de se souvenir, elle recherchait ici un mur, là un figuier, un coin de terrain vague... Mais toutes ces choses disparaissent au fur et à mesure dans le Liban d'aujourd'hui. Donc elle filmait à la fois pour se faire des archives personnelles et pour essayer de rattraper ces choses qui allaient disparaître de manière imminente. Ce qu'elle en ferait n'était pas

[859] sources: *Chouf-chouf*, *Respect Mag*, *motionXmédia*, *Arte*

très clair. Elle tournait depuis le début des années 2000 autour d'un scénario de long-métrage de fiction, qui devait être son premier film tourné au Liban. Il lui a semblé à un moment qu'elle avait un besoin de plus se confronter à la réalité pour mieux comprendre ce qu'elle cherchait par le langage de fiction. C'est quand la guerre est revenue en 2006 que Jihane a eu cette envie de documentaire. Elle était à Paris, ses parents au Liban, elle avait l'impression que la porte des cauchemars s'ouvrait de nouveau, mais qu'en même temps c'était le retour à la normale, comme si son pays était forcément en guerre et que c'est dans la guerre qu'elle pouvait retrouver ses sensations d'enfance.

Sur les traces de quatre enfants de l'exil

Le film *Pays rêvé* est sorti en septembre 2012. La cinéaste suit les traces de quatre artistes cosmopolites d'origine libanaise: Nada Chouaïb, sa propre soeur, qui après avoir été punk est devenue danseuse contemporaine, Wajdi Mouawad, dramaturge et metteur en scène, Katia Jarjoura, journaliste de guerre et réalisatrice, et enfin Patric Chiha, cinéaste. Ces quatre témoins se promènent, dansent, repèrent, découvrent, selon les cas, des lieux du Liban où ils ont vécu ou dont ils ont rêvé. Jihane Chouaib tresse leurs mémoires et leurs troubles en un portrait collectif et tremblant d'un pays toujours miné par les incertitudes. Chacun avait une vision très forte, très particulière du pays. Chacun avait une parole très intime, toujours juste, très personnelle, intériorisée. Tous étaient un peu des frères et soeurs, ayant vécu la même expérience, de cette génération des enfants de la guerre, en exil. Le film permettait de se retrouver entre gens qui avaient partagé une chose secrète, rendant si fort ce sentiment de familiarité entre les uns et les autres. Wajdi Mouawad raconte les bombes qui tombent dans le jardin potager, le père qui ordonne de se cacher, l'adieu au Liban, autant d'images que l'on retrouve dans son roman *Visage retrouvé*.

Le texte du film a été écrit par Jihane tout au long du montage. Les sensations douces étaient faciles à exprimer. Mais pour formuler ce qui était le plus dur, il a fallu le coup de pouce de la monteuse pour l'aider à le sortir. C'est ce qui donne au film ce mélange permanent de douceur et de violence. Comment les deux peuvent-ils ainsi coexister ? Cette incohérence des choses, ce chaos, ces contradictions ont fondé une identité.

"*Je suis tolérante pour le chaos*"

Jihane Chouaïb avoue alors[860] : "Avant les contradictions étaient une douleur pour moi, je me sentais libanaise mais au fond, si je faisais une liste objective, je ne l'étais plus. Tout comme le fait de très mal parler la langue, de ne pas pouvoir s'identifier précisément à une communauté à l'intérieur du Liban, de ne pas retrouver un clan. Je voyais tout cela comme un manque. Maintenant, je suis plus tolérante pour le chaos. On a l'impression souvent qu'on ne nous a rien transmis ou alors des bribes, avec une sensation de révolte contre le destin qui a fait dévier des trajectoires. On se dit que si on était resté, s'il n'y avait pas eu la guerre, si l'enfance était restée parfaite, si,si... on aurait été quelqu'un d'autre, et tout aurait été parfait. Ce n'est pas vrai bien sûr, on nous a simplement transmis des choses dans le désordre. Donc c'était en effet un peu chaotique de retourner là-bas".[861]

Katia Jarjoura

"Au début, c'était la guerre. Celle que je n'avais pas encore connue mais que je portais déjà en moi, une ligne brisée dans les paumes de la main, un travers héréditaire, une seconde nature, enfouie, qui ne pouvait plus résister aux cris des sirènes. Puis, très vite, il y a eu l'addiction. Cette

[860] interview au site *toutelaculture.com*
[861] sources: *toutelaculture.com*, *les Inrocks*, *La Croix*

avidité de tout voir, de tout savoir, de s'approprier le goût du risque, l'odeur du sang - le Pays rêvé qui devient réel, trop réel - Et qui injecte sa part d'ombre comme un vampire, sa morsure. - Si tu avais grandi sous les bombes, tu aurais pris les armes, me disait un jour un ancien milicien. Avec qui ? Pourquoi ? De quel côté ? La guerre, une identité inachevée. Des slogans sur les murs, des armes comme alliées, des cicatrices sur ma peau. J'ai longtemps cru que ce Liban, pour me l'approprier, il fallait d'abord le souffrir, le pleurer. Dans ses ruines et ses lignes de front, j'ai voulu y voir ma propre histoire. Et j'ai creusé, creusé, creusé... Quand Jihane a fait tourner sa caméra, j'émergeais à peine des décombres. Le Liban me renvoyait ses plaies à la figure et se moquait de ma quête. Il avait désormais sa guerre, j'avais la mienne... Mais mon destin lui était à jamais dédié."

C'est Katia Jarjoura qui se raconte ainsi. De parents libanais, elle est née au Canada en 1975, l'année du déclenchement de la guere. Après des études de journalisme à Sherbrook, elle a débarqué en Orient pour comprendre d'où elle venait. Elle a découvert à ce moment qu'elle se sentait bien dans cette atmosphère, qu'elle avait une partie de sa personnalité enfouie en elle, qu'elle a voulu davantage cette identité, mais pas seulement à travers des études politiques ou de journaliste. C'est ainsi qu'elle a quitté l'Amérique pour s'enraciner en Orient. Elle est partie avec sa caméra et, le jour anniversaire de ses 25 ans, elle se retrouve au milieu des miliciens du Hezbollah à alimenter le service des nouvelles de Radio Canada.

En 2001-2002, elle réalise et coproduit ses deux premiers documentaires *Entre deux fronts* et *Princes de la Guerre et Seigneurs de la Paix*. En 2003, elle voyage en Irak où elle réalise son troisième documentaire *L'appel de Kerbala* diffusé entre autres sur Arte. En 2005, elle crée sa propre société de production: *Khayyam Cinéma*. Elle produit *Terminator, la dernière bataille* (2005-2006). Dans le sang (2009) est sa première fiction qui se balade de festival en festival. Tourné à Beyrouth et en arabe, ce film de 31 minutes, produit par une compagnie française, met en scène un père, ancien milicien de la guerre civile, qui fait tout pour que son fils ne fasse pas les mêmes erreurs que lui. La réalisatrice, sans hésitation, dit: "ça a été la plus belle expérience de ma vie".

Aujourd'hui installée à Paris, Katia Jarjoura parle avec amour de ce pays, le Liban, l'une des premières destinations touristiques au monde: "C'est le seul pays arabe où l'on peut aller au casino, prendre un verre dans un night club et croiser un militant du Hezbollah en sortant. C'est un pays de liberté d'expression, de liberté de religion", assure-t-elle. Mais ce n'est pas un endroit de tout repos pour autant", nuance-t-elle. "Beyrouth, c'est une ville de vacarme, de sons. C'est très bruyant. Il y a beaucoup d'improvisation, d'impulsivité. Tout le monde se crie dessus. C'est très difficile pour les nerfs. C'est épuisant. Puis avec la guerre civile, la ville a subi tout un facelift. C'est l'anarchie totale dans la construction. Chacun fait ce qu'il veut. De façon sauvage. Cette façon de faire se retrouve aussi dans la conduite automobile qui est complètement cinglée, mais ça marche!", rigole-t-elle. Son dernier film, *Liban. De fracture en fracture*, diffusé sur Arte le 2 décembre 2014, a particulièrement ému cet internaute qui décrit ses sentiments à la sortie d'une projection: "Il y a deux semaines, j'ai assisté à la projection du film de Katia dans une salle de

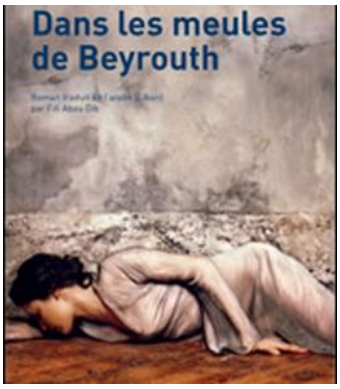
cinéma parisienne. Quand le générique (de fin) est arrivé, j'avais les larmes aux yeux, le coeur serré. En 59 minutes, elle venait de résumer tout ce qui part en c... dans le pays et dans la région. En 59 minutes, elle m'a mis le nez dans ma m..., dans cette actu que je ne supporte plus, dans ces réalités qui sont miennes et qui me dépassent. 59 minutes de no future, 59 minutes d'un monde arabe qui fait tout pour régresser et qui y parvient de fort belle manière. Âmes sensibles s'abstenir."[862]

Zeina Toutounji

Dans la famille de Zeina, il y a d'abord le grand-père. Ce conteur hors pair au destin tragique et romanesque fut aussi diplomate, militant actif pour l'indépendance du Liban, fondateur d'un journal politique et littéraire, et somme toute chef de file de la littérature libanaise. Qui au Liban ne connaît pas l'écrivain Toufic Aouad (1911-1989) ?

Dans la famille de Zeina, il y a ensuite la mère, Samia Toutounji, fille de Toufic Youssef Aouad, poétesse. "Certains de ses poèmes ont été publiés, mais il existe aussi beaucoup d'inédits très intéressants", confie Zeina.

Zeina Toutounji entend valoriser et diffuser l'oeuvre familiale. C'est grâce à ses efforts incessants que le merveilleux roman de son grand-père, *Dans les meules de Beyrouth*, pourtant un grand classique de la littérature libanaise, a pu enfin paraître en français, traduit par Fifi Abou Dib en février 2015.



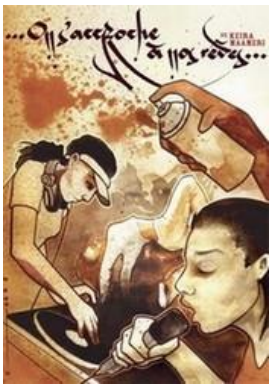
Traductrice de formation, galeriste et attachée de presse dans le domaine cinématographique, la foi de cette femme multiple, au parcours atypique, déplace les montagnes, car "porter une oeuvre de cette importance est la bataille d'une vie". Le roman, initialement paru en 1992, point du doigt ce qui va mener le pays à la guerre: totalement prophétique, empruntant pour cela des chemins poétiques, il préfigure l'histoire contemporaine du Liban à travers les amours contrariées de Tamina et Hani dans une société sclérosée par le conservatisme et les tensions communautaires. Mais Zeina Toutounji Gauvard, une fois ce premier projet accompli, continue sur sa lancée et, avec toujours la même traductrice, elle fait publier la version française de *Al Raghif* (*Le Pain*), dont l'action se déroule pendant la grande famine de 1915, dont on commémore le centenaire. Par la conservation du patrimoine littéraire libanais, Zeina Toutounji entend bien sensibiliser le public à l'importance de ne pas perdre cette conscience et cette mémoire collective, "pour simplement continuer à exister".

[862] sources: *La Tribune*, *Arte*, *Africultures*, *MENA Post*

Elles de France

(mai 2013)

- Le cinéma, elle l'a toujours aimé. Cette passion, elle ne l'explique pas, mais elle la nourrit de souvenirs dont les plus anciens sont ceux des grandes vacances en Algérie. "Je devais avoir six, sept ans mais je m'en souviens encore, tous ces films d'auteurs que diffusait la télévision nationale en deuxième partie de soirée, je ne m'en lassais pas", raconte la réalisatrice. Au lycée, Keira Maameri s'inscrit à des ateliers cinéma puis naturellement, quelques années plus tard, elle prend place sur les bancs de la faculté Paris 8. Elle y suit la formation sur le 7e art.



La jeune fille bouillonne d'idées, au cours de ses études elle auto-produit deux documentaires. Le premier, *A nos absents*, traite du thème de la mort dans le rap et le second, *On s'accroche à nos rêves*, interroge la place des femmes dans le hip-hop.

Keira Maameri s'accroche à ses rêves

"En produisant ce deuxième documentaire, mon but était de détruire ce cliché selon lequel le milieu rap serait misogyne et macho, mais surtout de valoriser ces femmes qui sont, certes une minorité....".[863]

Keira Maameri est née un 21 février cette année là. Elle est allée à l'école où elle a obtenu tous les diplômes possibles et imaginables pour finir sur un Master en Cinéma dans une fac parisienne. Elle est tombée dans le hip-hop à cause de son grand frère, Hamid. Il a eu la bonne idée de laisser traîner une K7 d'IAM "Tam-tam de l'Afrique", alors que l'album n'était pas encore sorti. Sans son frère et sans les "tams-tams...", elle serait quelqu'un de normal aujourd'hui ! Elle ne serait pas là à faire du documentaire sur la culture hip-hop, une activité qui peut générer plein de choses sauf de l'argent. Quand elle a eu l'idée de faire un film sur "le rap et l'islam", le masochisme était poussé à son comble, compte tenu de la cabale menée contre cette religion aujourd'hui. Et pourtant, elle l'a fait[864]. Pourquoi ? "Je suis juste fatiguée qu'on malmène les miens." Son film retrace le parcours de six rappeurs musulmans de pays différents tout en s'attachant à leur relation à la religion. Elle pose le doigt là où ça fait mal. Elle dénonce, en pensant à Martin Niemöller: "Quand ils sont venus chercher les communistes, je n'ai rien dit, je n'étais pas communiste... Quand ils sont venus chercher les juifs, je n'ai rien dit, je n'étais pas juif... Puis ils sont venus me chercher, et il ne restait personne pour protester".

[863] l'original et la suite de l'article sur le Melting book, portrait par Khadija Mahrouk
[864] "Don't panik", 2011, www.derniersdelaclasse.com, sa boite de production

Khadija Mahrouk agit pour réussir

C'est Khadija Mahrouk, pour le *Melting book*, qui a commis le portrait mentionné plus haut de la réalisatrice Keira Maameri. Faut-il s'en étonner ?

"Battante depuis l'enfance; dotée d'une curiosité toujours en éveil et d'une disposition pour l'écriture, cette jeune Cergyssoise a fait le choix de travailler dans la presse en intégrant sur concours l'Institut européen du journalisme. Très impliquée dans la vie politique et sociale avec l'envie de faire bouger les choses, elle a rejoint en 2010 l'association *Agir pour réussir* (*AGPR*), fondée par des jeunes du quartier Croix-Petit, une association dynamique où les filles et les garçons ne sont pas en compétition et où la notion de respect a du sens. Elle y a fait se place participant activement à l'organisation du festival *Art'May citoyenne* ou encore au débat *Existe-t-il des Français de papier et des Français d'identité ?*... Repérée par son engagement citoyen, elle a été sélectionnée pour participer à un débat à l'UNESCO sur les femmes et le développement de l'Afrique."[865]

Le 18 mai 2013, Khadija Mahrouk était à l'édition 2013 du festival *Art'May citoyenne* organisé par l'AGPR. L'initiative a reçu une délégation de Give-1-Project. L'ONG américaine et son antenne française favorisent les échanges pour qu'emergent de futurs "leaders" dans les quartiers, à l'image de Moussa Camara, le président de l'AGPR.

Journaliste et citoyenne, Khadija Mahrouk s'investit dans son écriture. Pour *le Parisien*, elle a été également amenée à écrire sur UNITED, autre association de jeunes Cergyssois qui agissent pour un monde plus solidaire, internationalement en apportant des aides et du matériel scolaire aux enfants du Kenya, d'Inde, du Pakistan, de Palestine, aussi bien que localement, en faisant des "maraudes" auprès des sans-abris. Pour rédiger son article, la jeune journaliste a participé à la maraude et à la distribution des repas, vêtements, produits d'hygiène. La présidente de l'association Mounira Anjary et toute l'équipe d'UNITED ont apprécié.

C'est encore Khadija qui, pour les utilisateurs du *Melting book* en février 2013, a dressé le portrait de l'avocate parisienne Makani Kourouma.

Makani Kourouma croit en demain

- C'est à cinq ans que Makani s'installe avec sa famille en France. Originaire de Côte d'Ivoire, la jeune femme jouit d'une belle réussite scolaire. "Au départ je souhaitais devenir directrice des ressources humaines car j'ai toujours galéré pour trouver un job d'été !" raconte Makani. Mais finalement c'est la robe d'avocat qu'elle va choisir même si elle ne s'éloigne pas vraiment de sa vocation première. Elle opte pour le droit du travail.

[865] article dans *Cergy, ma ville*, février 2011

Installée dans son propre cabinet, Makani Kourouma revient sur son parcours. Alors quand elle repense au chemin parcouru, elle arbore un large sourire. "Sans tomber dans le cliché, j'ai grandi en banlieue, j'ai eu très tôt besoin d'enchaîner les petits jobs pour subvenir à mes besoins, comme beaucoup j'étudiais et je bossais à côté." Et c'est au détour d'un stage en cabinet d'avocat qu'elle comprend que ce sera son avenir...-[866]

Makani Kourouma est née à Abidjan en 1981. Elle a prêté serment en février 2006 et ouvert son cabinet en juin 2011. Elle s'est présentée aux législatives dans le Val de Marne en 2012. Son slogan de campagne était: La France qui croit aujourd'hui en demain.

Maboula Soumahoro et la couleur de Dieu

Dix ans de séjours intermittents de l'autre côté de l'Atlantique ont changé le regard qu'elle portait sur elle-même et l'ont poussée à mieux accepter son métissage. Maboula Soumahoro est française, elle a vécu aux Etats-Unis, et elle revendique ses racines africaines... Elle est l'avant-dernière d'une famille originaire de Côte d'Ivoire qui compte sept enfants. Elle a été élevée dans une cité du Kremlin-Bicêtre. Sa mère était femme de ménage, ouvrière dans une usine puis "gondolière" dans une supérette. Maboula Soumahoro choisit de faire des études universitaires à Créteil puis à Jussieu.

"Civilisationniste", elle entend travailler sur l'histoire coloniale et l'esclavage, mais constate vite qu'il s'agit d'un tabou français. Elle part donc en Amérique et devient spécialiste de "la question noire aux Etats-Unis" (livre paru en décembre 2012, éditions Syllepse). Alors qu'elle enseigne à l'Université de Columbia et après dix années d'allers-retours entre Paris et New-York, elle décide de rentrer en France. C'est l'Université de Tours qui a accepté son projet de thèse: "*La couleur de Dieu ? Regards croisés sur la nation d'Islam et le Rastafarisme, de 1930 à 1950*".

[866] l'original et la suite de l'article sur le *Melting book*, portrait par Khadija Mahrouk

Aujourd'hui maître de conférences, elle est invitée sur tous les plateaux de télévision pour commenter les sujets d'actualité.[867]

Meriem Boudokhane pour des apéros toniques

- Elle a la passion de l'entrepreneuriat vissée au corps. Mais pas à n'importe quel prix et surtout pas n'importe comment. Lors de ses études à l'EDHEC, Meriem Boudokhane sent déjà une certaine affinité avec la finance de marché. C'est donc très logiquement que cette Lilloise passe trois années dans les salles de marché BNP-Paribas puis de celles du Crédit Agricole avant de se rendre compte que ce n'était finalement pas "son truc". "Un milieu" qu'elle décrit comme "déshumanisant et obsédé par le gain". Elle claque la porte, sans regret, et décide de créer sa propre entreprise. Elle croise la route de l'*ATUGE*, l'*Association des Tunisiens des Grandes Ecoles*, dont elle devient rapidement membre. Une rencontre décisive pour la suite de son parcours puisque c'est là qu'elle rencontre son futur associé.

Meriem Boudokhane fonde ensuite ***Startup Story***, site dédié à la publication de billets d'actualité autour de l'entrepreneuriat (3000 membres en mars 2013), dont elle est la directrice éditoriale... [868]

Meriem Boudokhane est née en 1985 à Neuilly-sur-Seine. Elle a lancé Startupstory en février 2012. Son projet: organiser des rencontres entre des entrepreneurs et des jeunes qui souhaitent le devenir. Le principe ? Des interviews de jeunes entrepreneurs, des histoires insolites, des évènements. Elle coorganise les *Apéros Entrepreneurs* à Lille depuis 2012. C'est une fois par mois, tous les premiers jeudis du mois en soirée.

Yasmine Askri peut vous en parler

Le 23 avril 2013, dans le *Journal Officiel des banlieues*, Chloé Juhel écrivait ceci: "Dans les quartiers populaires, le taux de chômage des jeunes est de 38 % contre 22 % ailleurs. A diplôme égal, les candidatures de ces jeunes sont rejetées près de 4 fois sur 5". Pour illustrer le sujet, elle a recueilli le témoignage d'une jeune femme de la région lilloise.

- Yasmine Askri n'a que 26 ans. Cette jeune femme a pourtant déjà connu une double période de chômage. Sa première période de chômage remonte à la sortie de l'université. Des études qui lui permettent de décrocher trois Licences (Histoire, Géographie et Sciences Economiques), puis un Magistère en Ressources Humaines. Juste après, Yasmine travaille dans une boulangerie pendant un an. Avant de venir tenter sa chance à Paris. Elle enchaîne alors plusieurs contrats chez GDF Suez avant de se faire remercier... et surtout remplacer par un stagiaire. S'ensuit alors sa deuxième période sans emploi.

---

[867].la source et la suite de l'article sur *Le Courrier de l'Atlas,* son portrait par Chloé Juhel (janvier 2013)
[868] l'original et la suite de l'article sur le *Melting book*, portrait par Chloé Juhel

Le coup de pouce de *Mozaïk RH* pour Yasmine Askri aura été fulgurant. Cette dernière a eu l'opportunité d'annoncer qu'elle cherchait un emploi... à plusieurs millions de Français en même temps, quelques minutes. Cela s'appelle la magie de la télévision. Elle a été invitée sur un plateau de Canal Plus pour parler de *Mozaïk RH* et de son parcours. Là, elle rencontre le PDG de MTB, une PME spécialisée en ingénierie des logiciels. "J'ai sauté sur l'occasion. Une semaine après, je signais mon contrat !' raconte celle qui occupe aujourd'hui un poste à cheval entre les ressources humaines et la gestion d'entreprise. Depuis son court passage à la télévision, les offres pleuvent...[869]

(Yasmine Askri)

(Nadhéra Beletreche)

Nadhéra Beletreche pour changer le destin

- Les cités, un environnement sujet à bien des fantasmes. Nadhéra Beletreche, enfant de la cité Bleue à Cachan, a couché sur papier sa vision de celle-ci. Son livre "Toxi cités" est une description juste, sèche, sans artifices de ce qu'est le quotidien de centaines de milliers d'habitants des cités. Immersion.[870]

"Comment les cités sont-elles devenues des ghettos ?" Telle est la première phrase de la quatrième de couverture du livre de Nadhéra Beletreche. Cette jeune femme n'est pas historienne et ne va pas nous narrer l'histoire des banlieues depuis leur apparition. Non, ce livre est le témoignage de quelqu'un qui a grandi dans une cité. Son but n'est ni de donner une vision angélique de la cité, ni d'en donner une vision complètement noire. En 2005, suite aux émeutes qui ont secoué la France entière, Nadhéra Beletreche crée le collectif "Racailles de France" pour prendre la parole et répondre aux discours discriminants. Huit ans plus tard, elle récidive avec un livre dans la même logique...

Le livre de Nadhéra Beletreche se termine sur un appel à être décisif aux prochaines élections: "L'effort accompli pour assurer une meilleure représentation des Français issus des cités au sein du gouvernement et à l'Assemblée nationale constitue un premier pas positif. " Depuis juillet 2012, elle exerce une fonction de conseillère presse au cabinet de la Ministre du Commerce et de l'Artisanat Sylvia Pinel.

Nadhéra Beletreche attend des municipales 2014 un engagement massif "pour changer notre destin".

---

[869] la source et la suite de l'article à lire sur *Le journal officiel des banlieues*, portrait par Chloé Juhel (avril 2013)

[870] l'original et la suite de l'article à lire sur *Le journal officiel des banlieues*, portrait par Charly Célinain (avril 2013)

Ecrits de la nuit

(janvier 2012)

Comment devient-on écrivain ? En disant avec des maux ce que d'autres expliquent avec des mots. A moins que ce ne soit le contraire. En entrant dans l'univers de Khadi Hane, il ne faut plus rien craindre, ni la différence, ni la ressemblance. La perception de la différence, c'est quand dans ce pays on salue la femme noire comme une assistante sociale salue son cas social, d'une longue poignée de main. Madame Renaud, raconte la narratrice, était "*mon* assistante sociale. D'office quelques mois plus tôt, le préposé à l'accueil du centre de la place Jules-Joffrin me l'avait collée. Elle me revenait de droit. Votre référent social ! avait-il clamé avec solennité...".[871] Mais la perception de la ressemblance, c'est quand l'amour vous arrive subitement, incalculé, envoûtant, cruel, ingrat.

Khadi Hane sous le regard des étoiles

Les héros et héroïnes des romans de Khadi Hane sont dessinés d'une plume jamais lancinante, toujours inventive. Ils sont vrais ou en tout cas vraisemblables. "La comédie n'est qu'un portrait de nos actions, de nos discours, et la perfection des portraits consiste en la ressemblance" (Pierre Corneille)

Comment devient-on écrivaine ? En se nourrissant dès son plus jeune âge de cette tradition littéraire que portaient à Dakar des femmes comme Aminata Sow Fall ou Mariama Bâ. En parcourant les livres comme si ces histoires avaient été racontées pour soi. En mettant un jour sur papier ses propres ressentis (*Sous le regard des étoiles*, 1998).

Khadi (Khadiatou) Hane est née à Dakar au début des années 60, d'une famille d''origine malienne (de Kayes). Elle est venue en France pour poursuivre ses études. C'était il y a plus de vingt ans. Depuis une quinzaine d'années, elle écrit, surtout la nuit et toujours en français, réservant le poular, le wolof et le soninké à leur oralité. A Paris, Khadi Hane a pu se construire une identité franco-sénégalaise et parisienne. Son dernier roman met en scène une femme brisée, prisonnière d'une vie qu'elle n'a pas voulue, et un quartier, "Château Rouge", où on croise des peaux noires abîmées par l'hydroquinone, des gratteurs d'écailles maliens de poissonnerie, des vendeurs de produits de contrebande, des boucheries halal,... Khadi Hane connaît ces femmes qu'elle a un temps accompagnées en étant leur interprète, ces femmes qui lui ressemblent un peu. "*Je suis toutes les femmes africaines évoquées dans ce roman. Leur histoire est la mienne.*" Voilà comment on devient écrivaine.

[871] *Des fourmis dans la bouche*, Denoël, 2011

Fatou Biramah dans l'oeil du cyclone

Elle part du fait qu'en 2012, pour exister, il faut tweeter. Elle balance matin et soir ses petites piques sur le réseau de l'oiseau bleu. Ses cibles privilégiées: la Marine qui veut instaurer la nationalité à points (et pourquoi pas le racisme à points ?), la Nadine qui ment comme une poissonnière, la Carlita qui "se sert de sa fondation pour faire du bizz" mais qui dément, la Loana qui va nous claquer entre les mains si personne ne fait rien, la Amy qui a déjà passé cinq mois sans alcool... Le monde de Fatou Biramah ne manque pas de piquant. On appelle ça chroniquer; c'est ce qu'elle fait sur Radio Africa et occasionnellement à Respect Mag. On peut appeler ça aussi manager sa carrière, elle qui manage quelques rappeuses et rappeurs. On appellera ça surtout tourner la page après *Négresse* qui a été sa thérapie en 2006.

Négresse, vous savez ? Le livre où elle racontait, sous la plume de Sophie Blandinières, une vie chaotique, commencée dans le 13e arrondissement de Paris, prolongée sur les bords de la Marne, compliquée par un séjour subi au Togo familial, en pleine guerre, réfugiée au Gabon, une vie plongée dans la violence physique et psychologique, dans la haine de la mère, dans la fugue auprès d'une icône du rap, dans l'exhibition de la télé-réalité, dans une image d'esclave des temps modernes. C'est cette histoire complexe de Touna et sa descente aux enfers à Fatou l'autodidacte, journaliste "autoproclamée", presque écrivain et finalement productrice. Le 1er janvier, Fatou Biramah fait ses voeux: "Le monde ne va pas changer pour nous, c'est à nous d'changer... ou pas !"

Kaoutar Harchi et le destin des garçons

Elle vient d'une enclave, l'Elsau, quartier du sud de Strasbourg, ville frontière dans une région elle-même enclavée, l'Alsace. Alors quand on vient d'une enclave, on n'espère qu'une chose: créer des passerelles, franchir ce pas qui permet d'aller de la cité au centre ville. L'écriture est une passerelle. Kaoutar n'avait pas encore 20 ans qu'elle a écrit une nouvelle publiée dans une revue. Cela lui a donné l'envie de continuer. Elle a mis un an et demi pour écrire son premier roman, *Zone cinglée*, publié à l'âge de 22 ans. Elle avait une obsession: pouvoir être éditée et les Editions Sarbacane l'ont fait.

A Strasbourg, Kaoutar Harchi est entrée à la fac: sociologie et lettres modernes. Sa thèse porte sur Kateb Yacine, son auteur fétiche, car il questionne le corps, la mort et son écriture est poésie. Kaoutar est l'aînée de trois filles née dans une famille ouvrière originaire du Maroc. Elle a quitté Strasbourg pour compléter ses études à la Sorbonne Nouvelle par la sociologie de l'art. Il a fallu convaincre les parents pour qu'ils la laissent partir seule à Paris. Mais lorsqu'elle a publié son livre, ils ont été plutôt fiers. Kaoutar se dit attachée à Strasbourg et à l'Alsace qui est le pays de ses parents, où ils aiment habiter, mais elle dit qu'elle pourrait vivre aussi bien à New-York ou à Tokyo. Paris où elle a débarqué en septembre 2008 est une ville bruyante, tourbillonnante. *Zone cinglée* n'est pas un énième livre sur les banlieues, plutôt un voyage au bout de la nuit, dans la misère sexuelle et affective des garçons de la cité. Le personnage principal du roman est homosexuel, il doit gérer son rapport au corps, à sa mère avec qui il doit rompre pour sortir d'une

domination. Le premier livre de Kaoutar Harchi est un livre de l'urgence. C'est pourquoi son écriture est lapidaire. On ne fait pas de la poésie dans la noirceur du tunnel. Mais au bout du tunnel, il y a de la lumière. La langue de Kaoutar est pourtant poétique. *Zone cinglée* est une fable fantastique, découpée en actes comme dans la tragédie grecque. L'acte final n'a pas encore eu lieu...

En 2011, Kaoutar Harchi a publié aux Actes Sud son dernier livre, *L'ampleur du saccage*. Ce sont encore des destins masculins qui s'écrivent là. Ce sont quatre voix d'hommes qui parlent à la première personne du singulier. La narratrice, très jeune encore, 24 ans, a une maturité exceptionnelle.

Farida Tahi dans les filets de l'infâme

[872] "Au rez-de-chaussée de l'immeuble évidé, au milieu d'un terrain vague de l'Est parisien, Moktar s'accroche à son bistrot ; les bulldozers des promoteurs attendent qu'il cède aux pressions. Mais lui, il l'aime son bistrot, il aime ses laissés-pour-compte qui viennent ici se réchauffer le cœur. Zine, Miguel et Ba, trois jeunes Français issus de l'immigration, rencontrent dans leur quartier Jean-Pierre Morin, éducateur anarchiste. Leur entente fraternelle va les embarquer dans la lutte, du droit au logement au braquage *désorganisé*. Les quatre jeunes gens créent un comité de soutien à leur pote Moktar et au maintien des habitants du quartier. Le bistrot devient le QG de la lutte. Extrême gauche contre extrême droite, squatters éperdus, militants purs mais durs, jeunesse égarée, partis politiques inconsistants, tout le monde prend une claque. Renouant avec le roman noir, Farida Tahi retrace, avec un humour au couteau, une histoire, celle de ceux qui n'ont rien, d'existences en marge, de combattants privés du minimum. Dans les filets de l'infâme, la fraîcheur, l'humour, la poésie se fraient un chemin dans une atmosphère fébrile. Dans ce premier roman, elle nous surprend par une langue de béton et d'amitié."

Née à Paris en 1960, Farida Tahi a grandi à Ménilmontant. Petit cancre à l'école, elle adorait les poèmes de Jacques Prévert et les romans insolites d'André Breton. Sa rencontre avec les squatters de l'Est parisien, dans les années 1990, a marqué à jamais les sens aiguisés de sa passion pour un monde plus juste et meilleur. Un livre à découvrir en ce début d'année aux Editions L'Or des Fo

[872] présentation éditeur

Ecrivaines de mère en filles

(septembre 2014)

La littérature n'a pas d'âge. *Le Livre sur la Place* ouvre la saison des prix et nous conduit à la saga familiale des Brami. Auteure jeunesse et adultes, Elisabeth a transmis sa passion à ses deux filles: Maïa, l'ainée, et Alma, la cadette. de passage ce week-end à Nancy, et elles aussi en ont fait leur métier. Elles éblouissent la rentrée littéraire. Attention talents !

(Alma Brami)

Elisabeth

Elisabeth Brami est née à Varsovie. Elle est arrivée en France en bas-âge, issue d'une famille d'artistes rescapés de la shoah. Pendant son enfance, elle s'est passionnée très tôt pour le français, la lecture et l'écriture et aime dire que la littérature lui a sauvé la vie. Après des études supérieures de lettres et de sciences humaines, elle a exercé de 1974 à 2006 le métier de psychologue, dans un Hôpital de Jour pour adolescents de la région parisienne. Elle y a créé une bibliothèque, des ateliers d'écriture et une revue: *Lis tes ratures*, et enseigné le français, la philosophie et la photographie aux 13-20 ans.

Mais elle aimait d'abord écrire et c'est en 1990 qu'elle est devenue "auteur jeunesse", publiée chez Bordas. Depuis cette date, elle n'a cessé de produire des oeuvres qui ont été traduites aux Etats-Unis, en Allemagne et au Japon, tout en participant à des animations et ateliers d'écriture. Elle a publié près d'une centaine d'albums et romans de littérature jeunesse chez de nombreux éditeurs. Son style: "Des mots simples pour des situations simples et drôles. Les enfants adorent !" Ses thèmes de prédilection: les petits bobos et bonheurs, l'épistolaire, le journal intime, mais aussi des anthologies, des abécédaires, des dicos, des jeux de mots, des comptines... Les adultes et les "presque adultes" sont aussi très nombreux à suivre sa production, peut-être pour mieux retomber en enfance.

Maïa

Maïa a commencé en 2002 avec un premier roman pour adolescents, *Vis ta vie Nina* (Grasset Jeunesse), couronné du prix Chronos. Maïa Brami a publié plus d'une dizaine de livres parmi lesquels romans - *Norma* (Folies d'encre, prix du Festival du Premier Roman 2007) -, livres jeunesse, nouvelles et poésie. Elle mène, comme l'a fait sa mère, des ateliers d'écriture en milieu scolaire et au Mémorial de la Shoah, collabore au mensuel culturel en ligne BSC News, est à l'origine de l'édition parisienne du festival berlinois *Zeitkunst*. Elle a notamment publié *Les princes charmants n'existent pas* - "Les petites filles sont encore élevées avec le rêve fabriqué du Prince Charmant. Elles le cherchent, croient l'avoir trouvé, déchantent, en trouvent un autre, et ainsi de suite. C'est l'adolescence avec son lot de déconvenues et de grandes joies". Maïa Brami aime les arts qui s'entrecroisent. C'est ainsi qu'elle est partie sur les traces de Jean Cocteau, fascinée par son avant-gardisme et son éclectisme (à la fois poète, chorégraphe, peintre, dramaturge et

cinéaste): *Lettre à un poète, Cocteau à Milly-la-Forêt* (Belin). Sur la pierre tombale de Cocteau, il est écrit: "Je reste avec vous".

Alma

Plus de 600 écrivains présentent un nouveau livre lors de cette rentrée littéraire 2014. Ils sont presque tous à Nancy ce week-end au Livre sur la Place (12 au 14 septembre). là où il faut être, là où le soleil de fin d'été fait resplendir les ors du fantastique ensemble architectural du XVIIIe siècle, là où bruissent toutes les rumeurs sur les futurs Prix de l'automne. Alma Brami est venue. Elle y présente *J'aurais dû apporter des fleurs* (Mercure de France), sorti le 21 août dernier et déjà primé.[873]

Quand elle écrit, Alma part d'un personnage, elle imagine son histoire et puis décide de le protéger. C'est sa mission. Elle le materne. En six romans déjà à son actif, elle a ainsi porté la voix de la fille-mère rejetée, de la jeune femme amoureuse d'un homme bien plus âgé et marié, de la femme-objet siliconée... Cette fois-ci, elle "est" un loser de 50 ans, perdu dans un monde où il faut être un requin. Les romans d'Alma Brami sont pleins d'empathie et ses personnages, pris dans la cruelle comédie humaine, deviennent attachants sous sa plume alerte et talentueuse. A peine trentenaire (elle a fêté son anniversaire le 4 septembre), Alma Brami, par ailleurs également comédienne, ne prend jamais de vacances, sauf pour rendre visite à son frère aux Etats-Unis ou pour une "résidence" de deux mois à Shanghai, mais c'était encore du travail. Sa passion d'écrire l'envahit à tout moment et depuis toujours. A l'âge de six ans déjà, elle s'inventait des histoires, commençant à écrire dans des cahiers à spirales. Aujourd'hui, elle emmène ses cahiers dans les cafés parisiens. Il lui faut de la musique, du bruit, pour écrire. Le 23 septembre, Alma Brami sera à la Librairie Gallimard à 19h pour rencontrer ses lecteurs et dédicacer son livre. Ne la croyez pas si elle vous dit: *Moi, j'aime pas comme je suis* (titre d'un album jeunesse paru en 2011), car son regard captivant et rieur dit tout le contraire.

Inaam Kachachi au nom de toutes les femmes

(mars 2016)

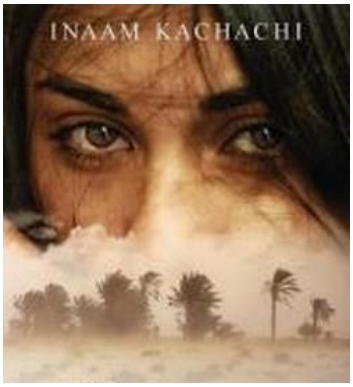
Elle est née à Bagdad en 1952. Ecrivaine, journaliste et correspondante de presse pour les journaux arabes *Asharq Al Awsat* et *Kol Al-Usra*, titulaire d'un doctorat de civilisation arabe et musulmane obtenu à l'université de la Sorbonne, elle vit à Paris depuis 1979. Elle a publié *Si je t'oublie, Bagdad*, traduit de l'arabe (Irak), *Paroles d'Irakiennes: le drame irakien écrit par des femmes*, présentation de textes qu'elle a rassemblés, et enfin *Dispersés* (Gallimard, 2016).

[873] Prix *Talent de la Forêt des Livres*

Son nom signifie "don de Dieu". Aussi Inaam Kachachi ne peut-elle percevoir la vie que comme un cadeau, d'autant que son enfance est marquée par la polio. La maladie l'atteint dès l'âge de 3 ans. Elle se souvient de sa famille qui la cajolait. La fillette a dû aussi se battre pour rattraper les années de retard cumulé à l'école. Vivant aujourd'hui à Paris, elle demeure très attachée à ses origines. C'est un séjour dans son pays natal pendant l'été 2003 qui l'avait décidé à écrire *Si je t'oublie, Bagdad*. L'auteure s'est plongée dans quelque 70 ouvrages de poétesses et romancières irakiennes. Elle a sélectionné les textes de 15 d'entre elles, racontant le mal qui mine leur pays depuis tant d'années. les exilées qu'évoque l'auteure ont "emporté avec elles le drame de leurs pays dans leurs bagages. Elles s'efforcent de créer, d'écrire, de publier, de participer à des évènements, mais leur voix reste le plus souvent inaudible au milieu du boucan médiatique et des intérêts supérieurs". "En Irak, affirme Inaam Kachachi, on est rompu à l'exercice d'écrire avec le sang, sans doute parce qu'il est devenu moins cher que l'encre..."[874]

La romancière de la blessure

La journaliste irakienne entre d'abord en littérature en signant *Lorna*, en 1998, avec la biographie romancée de Lorna Salim, peintre britannique, épouse du célèbre artiste Jawad Salim. En 2003, juste après l'invasion américaine, Inaam se rend en Irak, comme de nombreux exilés. C'est alors qu'elle entreprend l'histoire de Zeina, une jeune fille américano-irakienne qui a quitté son pays à l'âge de 15 ans pour Detroit où vit une importante communauté irakienne.



L'histoire de Zeina

Zeina est revenue en Irak pour travailler en tant que traductrice pour les autorités américaines qui occupent son territoire. Elle s'attire ainsi la colère de sa grand-mère et transmet la souffrance de la nouvelle génération d'Irakiens. En s'inspirant de sa propre famille, l'écrivaine décrit sa ville natale, Bagdad, transmet par sa plume toute la culture de son pays, ses croyances, ses coutumes et ses malheurs surtout. Avec *Si je t'oublie, Bagdad*, elle s'impose comme une icône de la littérature arabe féminine, la romancière de la blessure. Inaam Kachachi raconte les tourments des femmes de son pays, la vie quotidienne sous l'occupation, à travers le recueil *Paroles d'Irakiennes*, paru à Paris en 2003.

L'histoire de Wardiya

Son dernier roman, *Dispersés,* raconte l'histoire d'un Irak, "pris entre les mâchoires de Satan", qui condamnent les citoyens à la mort ou à l'exil. L'héroïne est une gynécologue, chrétienne d'Irak, comme l'auteure, exilée à Paris à l'âge de 80 ans; elle qui n'avait jamais imaginé être

[874] sources: *livrehebdo, rts, djazairess, Stratégies, RFI*

enterrée ailleurs que dans son pays natal: "C'est comme si, armé d'une machette, un bourreau avait entrepris de disperser les parties de son corps dans ces lieux épars." Le roman commence par la cérémonie à l'Elysée, donnée par Nicolas Sarkozy en présence du pape Benoit XVI, en l'honneur des exilés chrétiens d'Irak parmi lesquels se trouve Wardiya, en chaise roulante. Le chauffeur de taxi marocain qui l'emmène de Créteil au palais présidentiel, apprenant qu'elle venait d'Irak, la prend pour une musulmane. Wardiya observe l'exploitation de l'évènement par les médias. Elle veut raconter son Orient aussi chrétien que musulman. Les Irakiens appelaient Ur, la ville chaldéenne, Nasirya, ce qui veut dire Nazareth. Aujourd'hui, on veut extirper les racines chaldéennes du pays, effacer les minorités chrétiennes.

Dans le roman, Doktora Wardiya est originaire de Mossoul (nord de l'Irak). Elle a été nommée en 1985 médecin de campagne dans la province de Diwaniya (sud de l'Irak). déterminée, courageuse, elle exerça comme gynécologue jusqu'à sa retraite, dans des conditions très difficiles: "Ce n'était pas un hôpital, c'était une étable... Les pièces ressemblaient à un souk populaire. Chacune comportait dix lits pour vingt patients, dont la moitié dormait par terre. Les canalisations étaient bouchées et les excréments flottaient à la surface des cuvettes. Pour se doucher, le médecin de Bagdad grimpait sur une chaise en métal disposée sous le pommeau trop élevé de la douche, car le sol de la salle de bains était couvert d'eau souillée." Cette femme ne portait ni voile ni abaya. La communauté musulmane la respectait. C'est dans sa chambre, à l'hôpital, que Wardiya apprit la chute de la monarchie. S'ensuivirent de multiples coups d'Etat, les guerres successives. Le pays connut ce qu'il ignorait jusqu'alors: les affrontements intercommunautaires qui vont la ravager. L'histoire de Wardiya se confond avec celle de l'Irak.

Inaam Kachachi raconte cet Irak d'avant (avant les guerres). Elle essaie d'en garder la mémoire pour la transmettre à son fils et à sa fille (la journaliste Hela Khamarou, *voir page suivante*). La romancière et journaliste pense souvent qu'un jour elle pourra revenir en Irak, revoir son journal et exercer son métier. Elle raconte l'Irak d'avant et l'Irak d'aujourd'hui au micro de RFI...[875]

L'Irak d'avant et l'Irak d'aujourd'hui

"C'était un pays normal, moderne ou moi, comme femme, j'ai pu faire des études, choisir mon métier, travailler, voyager. Personne ne pouvait nous marier contre notre volonté... (Aujourd'hui) l'invasion américaine a promis la démocratie. En fait, on assiste à une liquidation des intellectuels et des journalistes et à une persécution contre les femmes. Je suis femme, je viens d'une minorité et je suis journaliste, donc si je vis en Irak, je suis triplement visée. Ce n'est pas l'exil que pour les chrétiens d'Irak, c'est l'exil de l'Irak lui-même, coupé de son histoire, de sa

[875] invitée d'*Une semaine d'actualité* le 6 février 2016, extraits

géographie, de sa nature même... Bagdad est en train de se protéger en érigeant des murs contre le terrorisme. Mais les murs sont d'abord à l'intérieur des gens, à l'intérieur de la société. Maintenant on ne dit plus: je suis irakien, il faut ajouter: je suis kurde, je suis arabe, je suis chiite, je suis sunnite, je suis musulman, je suis chrétien... Les murs sont partout comme autant de barrières au sein d'un même peuple... Les réfugiés syriens ou irakiens étaient des médecins, des professeurs, des gens qui avaient une vie paisible. Ils se retrouvent aujourd'hui à devoir collecter de l'argent pour vivre aux Etats-Unis, au Royaume-Uni, en Nouvelle-Zélande... Le pays n'a plus d'électricité, pas d'eau potable, ne fait plus la collecte des ordures; pourtant c'est un pays pétrolier, mais les milliards de revenus vont dans les poches des corrompus. Un Irakien qui veut se soigner doit aller en Jordanie. Les jeunes mariés doivent se rendre à leur nuit de noces en plein jour, car le soir, circuler est dangereux... Les guerres ont toujours tué des innocents. Dans chaque rue, dans chaque maison, il y a des enfants, des femmes qui vont perdre leur vie. Ils ne peuvent que prendre le chemin de l'exil ou mourir. Ils préfèrent mourir noyés que que de vivre cette horreur. C'est une catastrophe humaine et toutes ces conférences ne devraient avoir d'autre but que d'essayer de réparer l'irréparable."

L'immigration ? L'exil ? Dans le livre, Inaam Kachachi a écrit ceci: "Les immigrés n'ont pas les aversions des gens délicats, ils nagent dans la sérénité que leur procure le sentiment de sécurité, ils veillent en contemplant le plafond et admirent la lampe illuminée sans interruption... Ils se souviennent le soir des balles perdues et des explosions qui terrorisaient leurs enfants et les faisaient sursauter dans leur sommeil." Le roman évoque ces immigrés, surtout les vieux qui, obligés de quitter leur pays après 70 ans ou 80 ans, que l'on devra inhumer loin des leurs, loin du conjoint avec qui ils ont passé toute leur vie, "lui, enterré à Bassorah, et elle, à Ivry-sur-Seine ou à Thiais".

Inaam Kachachi conclut pourtant par une note optimiste: "La langue que j'entendais enfant était le chaldéen (l'araméen, comme Jésus), que parlaient mon père, ma mère. Oui, il faut continuer à chanter dans cette langue, même si nos chants sont tristes." Une note d'humour même, que l'on retrouve dans le livre. Un jeune personnage du roman a créé une application informatique avec un cimetière virtuel où il replace les membres de la famille: "Il faut un peu d'humour. On ne peut pas sans cesse pleurnicher. La vie doit continuer. Les épreuves apprennent aux Irakiens à faire des blagues".

Une vie derrière chacun

Le journaliste Pierre-Edouard Deldique lui demande ce qu'elle pense de la déchéance de la nationalité. Elle répond très franchement: "Cela me gêne. Je suis d'origine étrangère, je n'imagine pas qu'un jour un de mes enfants se radicalise, mais si un jour mon fils ou ma fille étaient déchus de leur nationalité, où iraient-ils ? Ils n'ont jamais connu un autre pays que la France. Je suis contre le terrorisme. Je comprends que la France veut garder ses citoyens sains et saufs, mais il faut d'abord récupérer ces jeunes avant qu'ils n'aillent sur des sites extrémistes où ils subissent un lavage de cerveau... Il faut que les politiciens fassent un important travail sur eux-mêmes pour établir un langage commun avec ces jeunes. Ces jeunes ont besoin de quelqu'un qui leur adresse la parole dans une langue qu'ils comprennent. Ce n'est pas de les traiter de banlieusards ou de beurs. Il faut leur parler d'une façon convaincante. C'est la seule façon de repousser l'intégrisme et la radicalisation."

Pourquoi écrivez-vous, Inaam Kachachi ?

"Par le roman, je mets des noms, je donne un visage à tous ces gens que l'on bombarde. Il y a une vie derrière chacun de ces visages. C'est pour eux que j'écris."

Hela Khamarou et la génération précaire[876]

(mars 2016)

Alacrité: allégresse, engouement, ardeur, entrain. Voilà un mot qui plaît à Hela Khamarou, journaliste free-lance (ex France Télévisions)

Entrain: lorsque Hela Khamarou s'est engagée pour défendre la cause des stagiaires non ou peu rémunérés, autour du collectif *Génération précaire*.

[877] Hela Khamarou, titulaire de deux masters et qui parle cinq langues couramment, connait par coeur le parcours du stagiaire dans le monde du travail plus prolixe en offres de stages qu'en emplois fixes... Elle est membre de *Génération précaire*, un collectif né en 2005, qui dénonce inlassablement, et souvent avec humour, l'existence d'un "véritable sous-salariat toujours disponible, sans cesse renouvelé, et sans aucun droit... Nombre d'entreprises fonctionnent, désormais, avec plus de stagiaires que de salariés !

Depuis la fin de ses études, Hela, née en France de parents irakiens, a enchaîné les petits boulots et les stages. "J'ai été stagiaire européen pendant neuf mois, mais j'étais trop qualifiée pour le rester et pas assez pour être engagée. On m'a proposé un stage passionnant au Liban, au moment des élections, mais il n'était pas rémunéré et j'ai dû renoncer. J'ai ensuite trouvé un stage à l'Unesco, où j'ai ensuite eu la chance d'être démarchée pour un CDD où je suis surqualifiée". Jolie brune souriante et très volontaire, Hela ne se décourage pas pour autant. Idéalisme mal récompensé. "On nous a appelé la *génération résignée*, mais je refuse la fatalité. Pourtant la situation n'est pas rose: aujourd'hui même, les bac + 5 sont au chômage. Les études longues et la formation ne sont plus une garantie d'emploi." Si c'était à refaire ? "C'est ma faute, concède-t-elle, je n'ai pas pensé à l'avenir en choisissant mes études, j'étais idéaliste. Mais personne ne nous prévient du manque criant de débouchés". Les solutions existent: les études en alternance par exemple, et l'encadrement des stages. Des milliers de jeunes sont dans mon cas, mais nous sommes solidaires et très motivés pour que cela change !"

Ardeur, lorsque Hela Khamarou, en stage à l'Unesco, assiste en direct à un vote historique. C'est elle-même qui relate [878] :

"La Palestine est devenue le 195e pays membre de l'Unesco lors de sa 36e Conférence générale. C'est historique ! C'est émouvant ! C'est extraordinaire ! Une date à graver dans nos

[876] Hela Khamarou, *génération précaire*, est la fille d'Inaam Kachachi, *génération dispersée*.
[877] un article du *Télégramme*, extraits
[878] 1er novembre 2011, extraits

mémoires et que l'on trouvera peut-être un jour dans nos livres d'Histoire: ça s'est passé le 31 octobre 2011, vers 15 h. J'y étais, et le vote fut long. Boule au ventre, main qui tremble, exaltation, crainte. Je suis littéralement passée par toutes les émotions possibles et imaginables. Mon coeur battait la chamade. Ce furent les plus longues minutes à vivre depuis longtemps ! Un par un, les 173 pays présents et ayant le droit de vote ont dit soit "oui" soit "non". Très vite, les "naam" ont remplacé les "oui". Cela veut dire la même chose, sauf que c'est en arabe. Le temps nous a paru interminable. La présidente de la Conférence générale a dû rappeler les gens au calme. Chaque vote positif était suivi d'un applaudissement.

On comptait dans nos coins, en notant sur des feuilles réparties en 3 colonnes: oui, non, abstention. Et plus le vote avançait, plus on y croyait. Je tenais informés par Facebook mes contacts qui commentaient et répercutaient l'information à leur tour. Le téléphone arabe !... On pensait tous dans les couloirs de l'Unesco que l'Europe allait encore poser problème. Mais nous avons été agréablement surpris: l'Autriche, la Belgique, Chypre, l'Espagne, la Finlande, la France, la Grèce, l'Irlande, l'Islande, le Luxembourg, Malte ont, entre autres, voté oui ! Un oui franc et massif ! Voici une vision globale des zones géographiques qui ont soutenu la Palestine: l'Amérique latine, l'Afrique, le Moyen-Orient et l'Asie. Comme quoi ce n'est pas forcément l'Occident qui contrôle le monde actuellement. En tout cas, pas à l'Unesco. Donnons donc un peu plus de crédit aux puissances émergentes, ainsi qu'aux pays en voie de développement... Pour que la Palestine devienne un Etat membre de l'Unesco, il fallait qu'elle obtienne la majorité aux 2/3. Au final, il y a eu 52 abstentions, 14 non et 107 oui ! Un jour historique, je vous le dis."

Engouement, lorsque Hela Khamarou assiste, le 21 janvier 2016, à l'intervention de Wiam Berhouma, dans *Des Paroles et des Actes*. Elle qui twitte facilement envoie un message enthousiaste que les réseaux sociaux réfractaires à "son origine" et à "ses opinions" s'empressent de rediffuser pour un *bashing* garanti !

Allégresse, lorsque paraît enfin en français le livre de sa mère, "*Dispersés*", chez Gallimard en janvier 2016.

A la suite de sa mère, Inaam Kachachi , et avant elle, de sa grand-mère, de son arrière-grand-mère, femmes d'Irak, Hela dit: "Je suis le résultat de toutes ces femmes qui ont milité".

Les fleurs de mars

Pour fêter le mois où toutes les fleurs éclosent, un nouveau visage féminin vient illuminer chaque jour en ce mois de mars 2009.[879]

Mimi Barthélémy raconte des contes de "femmes vaillantes"

(1er mars 2009)

Conteuse, comédienne, dramaturge et metteur en scène, Mimi Barthélémy est née à Port-au-Prince en Haïti. Elle a vécu en Colombie, au Sri Lanka, en Afrique du Nord, puis s'est installée en France. Elle possède une licence et une maîtrise en Lettres Espagnoles et un doctorat de troisième cycle d'Études Théâtrales et Cinématographiques sur les indiens caraïbes noirs du Honduras, dits Garifunas. C'est de la rencontre décisive avec les Garifunas qu'est née sa recherche de l'Histoire et de la mémoire oubliée. Depuis les années 80, elle se consacre à la tradition orale de la Caraïbe et à un théâtre fondé sur le patrimoine culturel de son pays d'origine. Elle a créé de nombreux spectacles, joue et conte en France, en Haïti, dans les pays francophones et dans le monde entier. Le Becker d'or au troisième festival de francophonie d'acteurs d'Évry lui est attribué en 1989 pour *La reine des poissons* et en 1992, le prix Arletty de l'universalité de la langue française pour *La dernière lettre de l'Amiral*. Elle présente au festival d'Avignon *Tendez Chanter l'Amour* en 1996, *Caribana* au théâtre des Halles en 1999, *Une très belle mort* au TOMA en 2001. En 2006 elle crée un spectacle à caractère épique et mythique *Le Fulgurant*. Elle a reçu en 2000 le grade de Chevalier de l'Ordre National du Mérite et en 2001 celui d'Officier de l'Ordre des Arts et des Lettres. *Mimi B raconte* des contes de femmes vaillantes et de femmes ogresses au Lavoir Moderne Parisien, 35 rue Léon, Paris 18e, ce 1er mars 2009.[880]

Layla Darwiche raconte des histoires[881]

(2 mars 2009)

[879] portraits présentés par la Compagnie Graines de soleil, organisatrice du *Festival au Féminin 2009*.
[880] site : www.mimibarthelemy.com
[881] source image : www.salondulivreagen.fr/IMG/arton276.jpg

" *Ken ya ma ken... ma grand-mère s'installait sous l'oranger de la cour et commençait à raconter des histoires de djinns et d'ogresses qui nous faisaient frissonner* ". Passionnée par l'Orient proche et lointain, ses langues, ses mythes ; elle aime partager avec le public les histoires qui l'ont émue ou amusée. Nourrie à la source du conte traditionnel oriental par sa grand-mère et par son père, Layla Darwiche met depuis trois ans ses pas dans ceux de ses aînés sur les routes de France, Suisse et Québec pour des spectacles en solo, en duo ou collectifs.

Laissez parler Halima Hamdane

(3 mars 2009)

Halima Hamdane participe chaque vendredi à l'émission *Reines d'Afrique* sur RFI. Elle anime l'Arbre à palabres au musée du Quai Branly. Le répertoire d'Halima puise dans ses mémoires d'enfance. "*Le conte, c'était une affaire de femme et de transmission orale. Ma grand-mère n'a pas consigné ses histoires, elle ne savait ni lire ni écrire*." Il s'enrichit des contes collectés au Maroc et dans le désert auprès des anciens de sa famille sahraouie. Avec de grands gestes, une voix tour à tour douce ou ferme et de longs silences chargés de mystère, Halima Hamdane égrenne des histoires de sultans, de jeunes filles belles comme la lune et de monstres terrifiants. Native de Sidi Kacem, elle est arrivée en France il y a 20 ans, laissant derrière elle un poste de professeur de français. À Paris, elle est chargée de cours de méthodologie à l'Université Val d'Essonne, avant de se consacrer au conte et à l'écriture. Halima Hamdane a publié deux romans : *Sarraounia - La reine magicienne du Niger* (Cauris Editions 2002) et *Laissez-moi parler* (Ed. Le Grand Souffle. 2007).[882]

Gerty Dambury, les lettres de Pointe-à-Pitre

(4 mars 2009)

Gerty Dambury est née le 27 février 1957 à Pointe-à-Pitre en Guadeloupe, où elle a passé sa petite enfance, elle a vécu ensuite à Montreuil et à Paris. Elle a suivi des études de langues (anglais, arabe) tout en s'exerçant aux pratiques théâtrales. Elle est retournée en Guadeloupe de 1980 à 1998 et vit actuellement en région parisienne. Gerty Dambury est à la fois poète, actrice, dramaturge, nouvelliste et metteure en scène. Dès 1981, elle commence à écrire pour le théâtre et crée des pièces en français, en créole ou bilingues. Dans les années 1990, elle participe à des ateliers et à des résidences d'écriture. Sa pièce la plus connue, *Lettres indiennes*, fut créée en Avignon en 1996, pour la version française, et à New York en 1997, pour la version anglaise. Ce mercredi 4 mars, Gerty Dambury présente la pièce *Trames*. La pièce se déroule à Pointe-à-Pitre en Guadeloupe.

"*Gilette, femme accomplie, veut rendre compte et témoigner de la douleur et du combat pour la survie des femmes qui viennent se confier à elle. Christian, son fils, enfant rebelle en voie de perdition, est en conflit avec toutes les images de ces femmes qui détournent l'attention de sa mère, à qui il cherche à arracher des informations sur son père absent, sur l'Afrique, terre d'origine du géniteur. Dabar, servante, véritable* maître de cérémonie, *endosse les voix et les corps de ces femmes interrogées puis enregistrées. Entre séduction et rancoeur, mère et fils se perdent dans le tourbillon des mots, sous le regard de Dabar, esprit tutélaire des femmes bafouées. Entre Antilles et Afrique, Trames nous entraîne dans des univers tourmentés*".

Sika, du fon au français, crée son langage imaginaire

(5 mars 2009)

Hier soir à l'Olympic Café, le Festival s'est ouvert aux musiques actuelles avec la franco-béninoise Sika. Sika travaille depuis plusieurs années avec des compagnies de nouveaux cirques (*Cie Lunatic*, *Cie André Mandarino*, *Cie de Marie-Anne Michel*) où elle explore la voix dans tous ses états, passant du jazz aux musiques du monde. Chanteuse originaire du Bénin, engagée et

[882] site : http://halima.hamdane.over-blog.com

militante, véritable électron libre et voyageur, passant du français au fon, sa langue maternelle, elle sait aussi créer son propre langage imaginaire. En 2005, *Mam'Sika* (anciennement Mami Watta) recomposé en trio, travaille des compositions, invente un *jazz nomade*, mêlant des mesures impaires, des modes influencés de musiques du monde et de l'improvisation. Sur scène, ce *jazz nomade* sert de toile de fond à l'improvisation (vocale aussi bien qu'instrumentale), à l'imprévu et la prise de risque, mais surtout au dialogue et à la connivence entre les membres du groupe. Après quelques concerts en trio en 2006, le groupe *Mam'Sika* se renforce avec le retour de son ancien violoncelliste en 2007. Le quartet devient plus électrique avec des influences venant du funk et de l'électronique. Il fait désormais partie du paysage des musiques actuelles.

Maïmouna Coulibaly vous met l'ambiance

(6 mars 2009)

Maïmouna Coulibaly est née à Dreux il y a trente-trois ans, Maïmouna a grandi dans la cité de la Grande Borne à Grigny. Elle se dirige tout d'abord vers le théâtre avec un DEUG *Technique Actor Studio*, joue des solos et monte en troupe *Sula*, une adaptation de Toni Morrison. Parallèlement elle apparaît dans de petits rôles pour le cinéma et la télévision. Elle se forme à diverses techniques de danse (Modern-Jazz, Afro-Jazz, traditionnelles africaines). Puis elle donne des cours de danse au Centre de Danse du Marais et au studio Peter Goss et dirige la troupe des *Ambianceuses*, collectif de danseuses originaires de divers horizons : Afrique, Antilles, France, Luxembourg... artistes sensuelles, chaleureuses, professionnelles et tolérantes. En 2002 elle écrit, chorégraphie et anime le DVD culte *N'dombolo fe*ver qui lui vaudra une reconnaissance médiatisée. En 2003 elle enchaîne avec *Raga dance fever*. En 2005 elle met en scène *Façon Soul*, montage de textes de la littérature afro-américaine. Animatrice et chorégraphe sur *Trace TV Africa*, elle a participé à de nombreuses émissions de télévision sur *TF1*, *France 2*....[883]

(Maïmouna, au centre, et ses ambianceuses)

Maïmouna présente le spectacle de danse *Hééé Mariamou* au *LMP*. Semi-autobiographique, cette pièce chorégraphique, reprise puis remaniée en référence aux émeutes dans les cités de 2005 et aux 40 ans de Mai 68, n'a pas pris une ride. Mariamou est une jeune française, de 15 ans, fille d'immigrés, élevée en banlieue parisienne, dans une de ces cités où rêver d'un avenir est un défi en soi. Ballottée entre ses deux cultures, sa religion, ses traditions, elle doit trouver sa place dans un environnement où les jeunes femmes ont rarement la possibilité de s'exprimer. Sur les rythmes sensuels et endiablés des rues (*Coupé Décalé*, *N'Dombolo*), du traditionnel africain et afro-contemporain (*Krumpin*), cette comédie satirique dépeint avec justesse et dérision la vie des femmes en banlieue et la détermination dont elles doivent faire preuve pour s'épanouir. Quand la réalité est lourde à porter, il vaut mieux la considérer avec légèreté, *Hééé Mariamou* sonne comme un éclat de verre provenant du miroir de nos inconsciences.

[883] site : www.lesambianceuses.com; voir aussi le blog de Maïmouna. Le 13 février 2009, les Ambianceuses ont assuré l'animation du meeting d'athlétisme à Bercy.

Dobet Gnahoré panafricaine

(7 mars 2009)

Elle est ce soir au Centre Musical Fleury-Barbara, 1 rue Fleury, Paris 18e ! Chanteuse, danseuse et percussionniste ivoirienne, Dobet Gnahoré a hérité de la force des traditions *bété* de son père Boni Gnahoré, maître percussionniste de la Compagnie *Ki Yi Mbock* d'Abidjan, dirigée par Werewere Liking. Des mélodies mandingues à la rumba congolaise, du ziglibiti ivoirien au bikoutsi camerounais, du high-life ghanéen aux choeurs zoulous, les compositions, portées par des sonorités jazz, sont variées et colorées. Elle chante en différentes langues africaines : bété, fon, baoulé, lingala, malinké, mina ou bambara, reprenant ainsi la tradition panafricaine du groupe Ki Yi Mbock. Dobet est entourée d'un guitariste, d'un bassiste et d'un batteur d'exception. Sur la scène, sa voix, son charisme et sa grande présence emballent le public.. A ne pas manquer donc !

Journée Internationale des Droits des femmes

(8 mars 2009)

La dramaturge Laure Saupique, la scénographe Sarah Heitz-Bernard, la costumière Martha Romero, les comédiennes Caroline Filipek et Vanessa Bettane présentent *Le 7ème Kafana*, une pièce écrite et mise en scène par Laurent Maurel, une création du *Festival au Féminin 2009*." *C'est elle, Angela, ma meilleure amie, qui m'a vendue*" : elles ont quitté leur pays pour chercher une nouvelle perspective de vie, attirées par une promesse de travail à l'étranger, mais ont été exploitées comme marchandise. Sept kafanas, c'est le nombre de bordels que peut supporter une femme prostituée de force avant de perdre la vie ou de sombrer dans la démence. Témoignages authentiques de personnes prostituées de force dans la traite des êtres humains entre la Moldavie et la France, séquences originales inspirées de notre actualité, fiction contemporaine barbare et débridée : ce spectacle pose, avec un humour toujours distancié et une énergie salvatrice, la question des conditions de (sur)vie de ces victimes du trafic d'êtres vivants sur notre territoire : la France est-elle un 7e kafana pour les victimes de la traite, le pays des droits de l'Homme tient-il ses promesses ? Egalement en ce 8 mars 2009, au Centre musical Fleury-Barbara, le film *L'été de Noura* et la comédie musicale *Nha Fala* de **Flora Gomes** avec **Fatou N'Diaye**.

L'été de Noura. L'histoire d'une jeune bachelière dont les parents organisent un mariage forcé à son insu. Son grand frère Icham, opposé à ce mariage se positionne en faveur de Noura après que cette dernière ait lancé un appel au secours désespéré.

Nha Fala. Avant de partir pour l'Europe afin d'y poursuivre ses études, Vita jure à sa mère qu'elle ne chantera jamais. Une légende familiale veut en effet que toute femme qui ose chanter soit frappée d'une fatale malédiction. À Paris, Vita rencontre Pierre, un jeune musicien. Amoureuse, elle se laisse aller à... chanter ! Alors que Vita s'inquiète déjà des conséquences de son acte, Pierre, lui, s'émerveille de son talent. Il insiste, lui fait enregistrer un disque. Le succès est immédiat, mais Vita craint que sa famille n'ait connaissance de *sa faute*. Accompagnée de Pierre, elle décide alors de retourner près des siens ; la jeune fille repart dans son pays pour organiser ses propres funérailles et ainsi conjurer le sort !

Hindi Zahra se retrouve dans la pluralité

(9 mars 2009)

Née à Khourigba (Maroc), d'origine berbère et touareg, Hindi Zahra fait vibrer une voix sans frontières. Sa musique est un blues ancestral, un jazz originel, une vibration orientale, où elle parle d'amour, de l'affirmation de soi, du monde et ce que ses rencontres lui inspirent. Elle est issue d'une famille d'artistes berbères qui compte parmi les plus célèbres d'entre eux le groupe *Oudaden*. Sa mère et ses oncles l'initient à la musique traditionnelle gnawa, à la folk de Dylan, au reggae de Marley, aux rythmes ancestraux et aux plus belles mélodies du répertoire égyptien.

(Hindi Zahra, le folk sans frontières)

Autodidacte, musicienne, auteur-compositeur, Hindi se retrouve dans la pluralité. C'est ainsi que le magazine américain T*he Wire* va jusqu'à la décrire comme la fille spirituelle de Django Reinhardt et Billie Holiday. Elle s'est produite en première partie d'Anis à l'Olympia, d'Oxmo Puccino à La Cigale où elle a participé au *Bose Blue Note Jazz Festival*, de Dobet Gnahoré au *Festival au Féminin 2009*.

Erika Serre, une étoile de la voie lactée

(10 mars 2009)

À Paris, Erika est de toutes les soirées balkaniques, assurant petits concerts ou premières parties torrides. Elle fut aussi la meilleure surprise vocale de *Vertiges*, le spectacle monté par Tony Gatlif en 2007. Erika Serre est tsigane, elle en possède la fougue et la profonde sensibilité, mais échappe à toutes formes de clichés. Si l'anglais ne fait pas partie de ses bagages, la jeune Hongroise parisienne maîtrise le roumain, l'espagnol ou l'italien, ce qui lui permet de nous offrir une jolie ballade dans une Europe sans frontières, qui inclut aussi bien l'Afrique et l'Asie que quelques étoiles de la voie lactée. Dans *Emigrante*, elle chante avec des musiciens roms, français, un joueur de tablas du Rajastan, un jazzman, un bassiste camerounais et quelques musiciens hors normes comme le batteur Buj ou le guitariste syriano-sicilien Serge Leonardi qui signe l'intégralité de ses brillantes compositions. Tous ces artistes truffés de talent sont portés par l'énergie et la grâce d'Erika.

Lily Latifi crée sur mesure

(11 mars 2009)

Si vous passez par Paris, arrêtez-vous à la boutique de Lily Latifi au 11, rue des Gardes, Paris 18e. Depuis 1999, Lily Latifi crée et édite des textiles contemporains pour l'habitat et l'événementiel, destinés aux professionnels et au grand public. Elle cherche à allier la grâce, l'élégance et la discrétion à une grande fonctionnalité et une haute technicité. Elle considère que le tissu constitue beaucoup plus qu'un simple élément décoratif. C'est pourquoi elle réalise chaque panneau sur mesure en prenant en compte l'architecture et la lumière de l'espace qui l'accueillera. Dans toutes ses créations Lily Latifi combine l'oriental et l'occidental, le moderne et le traditionnel, l'industriel et l'artisanal, le masculin et le féminin, le naturel et le synthétique.[884]

Cornélia Biffot crée des poupées

(12 mars 2009)

Elle est née à Rennes, d'une mère Bretonne et d'un père Gabonais architecte. Cette métisse à la fois peintre, modéliste-styliste, créatrice de bijoux, de poupées, reste fidèle à ses matériaux tels que le tissu, le raphia, la terre glaise, le papier mâché, la porcelaine, etc... Ses premières

[884] site : www.lilylatifi.com

figurines naquirent, explique-t-elle, "*pour répondre à un désir de création, et donner satisfaction à différents intérêts pour l'histoire, l'art, la féminité et enfin susciter une émotion intense chez tous ceux qui les regardent*". Objets de collection, ses poupées sont toutes uniques.

Cornélia expose depuis une vingtaine d'années au Gabon, en Allemagne, en France... "*Ma première poupée je l'ai faite à 8 ans, et depuis je n'ai jamais arrêté. A ce jour, j'ai totalisé 9978 poupées. Je suis toujours animée par la même passion... mes poupées ne sont pas des jouets mais des oeuvres d'art qui ont une dimension ethnique, mystique, mythique, culturelle, authentique, moderne...* "[885]

Fatima Mazmouz, par la grâce de la femme

(13 mars 2009)

Elle est née en 1974 à Casablanca au Maroc. Elle vit et travaille en région parisienne. Titulaire d'un D.E.A. en histoire de l'art, elle pratique la photographie depuis 1994 et la vidéo depuis 2000. Elle a notamment exposé en 2005 au 11e Salon de la photographie de l'AMAP (*Association Marocaine d'Art Photographique*), Rabat (Maroc) et aux VIes *Rencontres Africaines de la Photographie*, Bamako (Mali). Elle a également fait partie de la sélection officielle pour la participation marocaine à la F.I.A.V. en 2005 à Barcelone (Espagne). Elle aborde la photographie comme un moyen d'interrogation sur la complexité de sa propre identité de femme artiste d'origine marocaine. Ses travaux l'ont amené à séjourner dans plusieurs pays du Moyen-Orient et du Maghreb. Dans ces pays, quotidiennement confrontée à la question du statut de la femme, elle en fait la quête de sa propre démarche artistique.[886]

Mouna Belghali présente la parole des femmes et des jeunes

(14 mars 2009)

Le *Festival au Féminin 2009* a clos ses portes il y a quelques jours maintenant. Mouna Belghali a porté devant le public la parole des femmes et des jeunes.Elle a restitué aux festivaliers la semaine dernière l'atelier théâtre d'un groupe de jeunes qui fréquentent la bibliothèque Goutte d'Or et ont choisi, avec les femmes de l'association AGO, de faire du théâtre en se faisant appeler "les passionnés du théâtre". Ils ont leur mot à dire quant aux sujets sur les femmes et sur les frontières, c'est leur façon de participer au débat par le choix du texte et par le jeu théâtral.

Mouna Belghali a également présenté *Paroles de femmes*. Le travail, elles savent ce que c'est, elles l'ont toujours fait : à la maison, dans leur ménage. Mais *avoir un travail*, autrement dit, être avocate, institutrice, médecin, ministre, ou mannequin... C'est autre chose! Cela fait rêver, cela donne confiance, cela fait gagner beaucoup d'argent !

Parallèlement au travail mené par l'association *AGO* avec les femmes en alphabétisation qui, entre autres, les oriente et les encadre dans leur recherche d'un emploi, l'atelier théâtre de *Graines de Soleil* est un espace de parole qui permet à ces femmes d'exprimer à travers un processus artistique leur propre point de vue, leur propre vision et leurs rêves autour du monde du travail.

Hagina Ameur sait ce qu'elle veut

(15 mars 2009)

Il est 14 heures ce mardi-là. Les membres du comité d'appui aux projets sont réunis autour d'une table en forme de U. Au milieu, une petite table et une chaise attendent qu'un créateur d'entreprise vienne s'y installer pour présenter son projet. C'est **Hagina Ameur** qui arrive. Petite

[885] *Amina*, n°464

[886] Fatima Mazmouz est l'auteure de l'affiche du festival

veste noire. Cheveux noués. Un peu intimidée. Mais pleine d'espoir et confiante en son projet. Elle raconte.

"*J'aime la décoration depuis toujours. En mars, j'ai organisé mes fiançailles. Mes invités m'ont demandé qui avait décoré la salle car elle leur avait beaucoup plu. Je me suis dit que je pouvais le faire à plus grande échelle.*" Elle décide alors de lancer son entreprise de décoration de salles. Pour des mariages et plus globalement des événements familiaux ou d'entreprises. Face au comité, elle détaille ses prestations, ses tarifs, son organisation. Le jury étudie son plan de financement. "*Avez-vous besoin d'acheter une camionnette ? Pourquoi ne pas la louer dans un premier temps ?* " Hagina Ameur acquiesce, s'esquive et le comité délibère. "*Elle est très organisée. Elle sait ce qu'elle veut*", dit son conseiller. Les dernières incertitudes sont levées. Hagina Ameur bénéficiera d'une bourse. Elle essaie de retenir quelques larmes "*C'est la pression qui s'évacue. Je suis vraiment contente. Je vais pouvoir enregistrer ma société la semaine prochaine. Si on avait refusé mon dossier, j'aurais quand même créé ma société. Mais ça aurait été plus difficile. Je suis sûre de mon projet.*"[887]

Le mektoub de Maya Shane

(16 mars 2009)

Lorsqu'elle avait six ans, elle avait rencontré Claude François qui lui avait proposé de chanter avec lui, en lui disant : "La chanson, tu as ça dans le sang". Mais sa mère l'a giflée devant lui : "Rentre à la maison tout de suite". Puis à Carthage, elle a rencontré Gilbert Bécaud qui l'a repérée dans la salle et l'a fait monter sur scène. Alors qu'elle commençait sa carrière de chanteuse, Enrico Macias a accepté la proposition d'un duo qui lui avait été faite par l'intermédiaire de Claude Ghrenassia, son fils. Le titre s'appelle *Un rayon de soleil*, et il figure sur *Les filles d'Orient*, l'album de Maya Shane, puisque c'est d'elle dont il s'agit. Maya (c'est son nom d'artiste) est française, née à Meudon, d'une famille tunisienne.

Elle a grandi à Belleville. Elle ne parle pas l'arabe mais le chante phonétiquement. Les rencontres opportunes font partie du *mektoub* (destin) de Maya Shane : des producteurs, des musiciens, des arrangeurs. En février, elle a chanté ses titres-phares : De Casa à Djerba, Racines, Les filles d'Orient, J'existe, et même une interprétation de L'hymne à l'amour. C'était son premier concert à Paris, à l'Européen. Maya Shane est la marraine de l'association *Espace femmes et handicaps,* qui permet aux femmes handicapées d'exprimer leur potentiel créatif.

Linda Bouredjem parle des filles des cités avec Calixthe Beyala

(17 mars 2009)

Fin février, au Forum de la FNAC à Mulhouse, Calixthe Beyala, a encouragé une jeune auteure mulhousienne, Linda Bouredjem, qui vient de publier *Zut, c'est la ZUP* ***!***. Le livre a pour cadre les quartiers populaires, les cités de la ville. Linda était intimidée mais enthousiaste. Il faut dire que l'écrivaine Calixthe Beyala, qui vient de publier quant à elle *Le Roman de Pauline* en est à son dix-huitième roman et a déjà obtenu quelques consécrations, comme le Grand Prix du Roman de l'Académie Française avec *Les Honneurs perdus* ou le Prix François Mauriac avec *Asseze l'Africaine*. La vie d'écrivaine de Calixthe Beyala n'est pourtant pas un long fleuve tranquille. Elle a été accusée de plagiat en 1996 (Lire) pour *Le Petit Prince de Belleville* et même de "kleptomanie littéraire" (Télérama) en 2008. Son livre *Celui qui m'offrait le ciel* qui raconte la passion débordante d'une belle femme africaine avec un animateur -vedette de la télévision du dimanche après-midi a fait scandale. On l'a accusée cette fois-ci d'être une "mythomane", une "créature vengeresse". Elle dénonce le racisme de la presse de gauche parisienne à son encontre. Sa plainte contre le CSA en tant que présidente du *Collectif Egalité* qui se bat pour la diversité dans les

[887] source : *La Voix du Nord*

médias, son admiration pour Kadhafi, ses ambitions de toute nature ne sont pas sans irriter autour d'elle. Son histoire de vie non plus n'est pas un long fleuve tranquille.

(Linda Bouredjem)

(Calixthe Beyala)

Née au Cameroun dans une famille misérable, c'est sa soeur de quatre ans plus âgée qu'elle qui a pallié à la défaillance parentale. Arrivée à Paris à l'âge de 17 ans, elle s'est isolée avec ses plantes quand elle ne partait pas pour de nombreux voyages pour tenir le choc de l'exil. L'écriture est sa manière de se raconter. Elle habite Pantin. *Le Roman de Pauline* (février 2009) est l'histoire d'une fille des cités. Calixthe, elle, s'est assagie avec le temps. "*Je cible mon énergie et deviens plus efficace*" explique-t-elle, en donnant quelques conseils à Linda.

La *Semaine internationale contre le racisme* avec Souad Belhaddad, Isabelle Wekstein et Esther Mujawayo

(21 mars 2009)

"*Nous sommes deux devant vous, l'une est musulmane, l'autre est juive; l'une est avocate, l'autre est journaliste. Qui est qui ?*". C'est ainsi que commence l'intervention en duo de Souad Belhaddad et Isabelle Wekstein dans les collèges et lycées de banlieue. Les doigts se lèvent, se partagent en deux camps. Souad serait la juive "*à cause de son nez busqué*". Erreur ! On ne peut pas juger sur l'apparence physique. Et le jeu continue face aux élèves, pendant trois bonnes heures qui sont un véritable combat pour faire prendre conscience des préjugés, des stéréotypes. Epuisées, les deux femmes peuvent quitter l'établissement. Les élèves en redemandent. Souad Belhaddad évoque souvent sa rencontre avec la Rwandaise Esther Mujawayo, sociologue et psychothérapeute, qui vit aujourd'hui en Allemagne. Ensemble, elles ont écrit *Survivantes* (2004) qui raconte le génocide au Rwanda puis *La fleur de Stéphanie* (2006).

Souad Belhaddad est née en Algérie. Elle est arrivée en France à l'âge de cinq ans. A sa première sortie au pied de son immeuble, un gamin lui a lancé : "*Toi, l'Arabe, tu pues !*". Elle a été saisie par l'extrême violence de cette phrase. Aujourd'hui, elle explique : "*On peut tout dire à propos d'un Arabe... tout, sauf qu'il pue. C'est mathématiquement impossible, tellement les mères arabes sont obsessionnelles de l'hygiène*". Devenue écrivain et journaliste (prix AFJ des femmes journalistes en 1994), elle livre ses batailles contre le racisme, pour les droits des femmes, pour resserrer les liens entre ses deux pays, la France et l'Algérie, deux pays entre lesquels il est toujours si difficile de jouer des matches amicaux, et pas seulement au football. Son premier livre, elle lui a donné le titre : *Entre-deux je : Algérienne ? Française ? Comment choisir ?*. Elle y exprime avec émotion la quête d'identité difficile des femmes françaises d'origine maghrébine.

Meryem Chadid a réalisé son rêve [888]

[888] portrait par Meryem Kaf

(22 mars 2009)

Femme d'exception avec un parcours exceptionnel. Meryem Chadid, est la première femme marocaine à fouler le sol de l'Antarctique, elle y a planté le drapeau marocain ce qui fait sa fierté autant que son expédition, sans oublier le couscous qu'elle a préparé pour ses collègues pendant le périple.

Petite, elle ne voulait être ni médecin ni maitresse à l'instar de ses petits camarades de classe. Sa passion pour la science fera de son parcours un exemple de persévérance et de réussite avec excellence. Les yeux brillants de bonheur et un sourire presque éternel au coin des lèvres dés qu'elle commence à se remémorer son expédition en Antarctique.

Bref, une personne que l'on aimerait garder en face de soi et écouter avec beaucoup d'attention. Si ce n'est les multiples demandes des journalistes qui attendent de la rencontrer sans oublier ses fans. Eh oui Meryem Chadid a des fans pour la plupart des mamans car elle fascine leurs enfants et leur fait aimer un monde qui fait mine de rien partie de l'abstrait : l'astronomie. "*Mon parcours est des plus banals. Je n'imaginais pas que ma carrière allait prendre cette tournure*", explique Meryem. Et enchaine "*aujourd'hui, je me dis que si moi j'ai pu réaliser mon rêve, d'autres y arriveront. Je viens d'une famille modeste, je n'avais pas de bourse, j'ai du fournir un effort incommensurable pour atteindre mes objectifs. J'ai été choisie pour faire partie de la première équipe internationale pour installer le plus grand télescope au Chili*".

Après une maîtrise de physique à l'université de Casablanca, Meryem Chadid entame un troisième cycle à Nice, en 1994, et devient ingénieur astrophysicien au centre national de la recherche scientifique (CNRS).

Après quatre ans de recherches dans le désert chilien d'Atacama, elle rentre en France et passe le concours de la fonction publique pour devenir astronome. ... "*Le choix me dira t-on est basé sur mes compétences*", explique Meriem Chadid.

En décembre 2005, elle part avec une vingtaine de chercheurs pour une mission de plus de deux mois au Pôle Sud. C'est son mari, l'astrophysicien Jean Vernin, qui est à l'origine du projet. Le but de l'expédition : étudier le site en vue de l'installation d'un télescope pour observer le scintillement des étoiles", explique l'astronome marocaine. Elle a aussi décrit la rudesse des conditions météorologiques ainsi que la longueur du trajet parcouru pour atteindre la station Concordia située au *Dôme C* qui se trouve sur le plateau continental Antarctique distant de 1100 km de la base Dumont d'Urville (base française) et de 1200 km de Terra Nova Bay (base italienne). Une expédition qui marquera le parcours de la jeune femme.

Aujourd'hui, elle enseigne à l'université de Nice-Sophia-Antipolis, parcourt le monde et essaye surtout, de transmettre une passion et un savoir afin aux jeunes. "*Le relais doit être assuré*", dira t-elle avec le sourire.

La cuisine de Fatema Hal raconte l'histoire des gens

(23 mars 2009)

"*Il y a deux types de personnes*", dit Fatema Hal, "*celles qui sont obnubilées par les entraves et celles qui vont se débrouiller pour les franchir !".* Et elle ajoute : *"Celles-ci finissent par ne plus les voir (les obstacles). Leur secret ? Travailler beaucoup, trouver les choses qui les font vibrer, et les réaliser !*". Fatema Hal avait 17 ans lorsqu'elle est arrivée en France pour rejoindre un mari qu'elle n'avait pas choisi. En France, elle n'a eu de cesse de conquérir sa liberté face au destin qu'on voulait lui imposer. Elle est entrée à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, a rédigé un mémoire sur la prostitution des Marocaines en France. Mais c'était dans une autre vie.

Sa vie d'aujourd'hui, c'est la restauration. Elle dirige depuis 1984 le restaurant marocain le plus couru de Paris, le *Mansouria* (une vingtaine de salariés), elle commercialise des épices, elle donne des cours de cuisine, elle anime des conférences, elle écrit des livres de gastronomie, crée une gamme de tajines en barquettes qu'elle vend dans les Monoprix, elle a un service de traiteur pour de grandes entreprises, elle ne s'ennuie jamais... "*Je cherche à être dans le mouvement, dans l'entre-de*ux". Et pourquoi la restauration ? *"Parce que la cuisine raconte l'histoire des gens. Parce*

que dans l'immigration, la dernière chose qui nous reste, c'est la langue qui parle et la langue qui goûte".[889]

Le Maroc and roll de Morjana Alaoui

(24 mars 2009)

" *En cinq minutes, j'ai su que c'était elle. Elle aimait le scénario. Elle n'était pas encore pourrie par le système. Elle abordait le script de manière totalement sensitive*". Pascal Laugier cherchait une comédienne pour son film *Martyr**s*** et Morjana Alaoui est arrivée. Pascal Laugier n'en revient pas encore. "*Elle a traversé le film, avec une espèce de grâce qui m'a en partie échappé. Aujourd'hui encore je n'arrive pas à la résumer. Je n'arrive pas à dire quelle jeune femme elle est. Je trouve son travail époustouflant*", ajoute-t-il. Morjana Alaoui a grandi à Casablanca qu'elle a quitté à l'âge de 18 ans. Après un court séjour aux Etats-Unis, elle poursuivait des études de journalisme à l'Université américaine de Paris lorsque Laila Marrakchi lui a proposé le rôle principal dans *Marock*. Elle incarnait une jeune Marocaine, de milieu plutôt bourgeois, musulmane, qui vit une histoire d'amour avec un jeune juif.

"*Les gens ont peur du miroir*"

Le film a dérangé et les réactions outrées ont marqué la jeune comédienne qui analyse : "*Quand on voit quelque chose de réel en face de nous, cela nous choque. Les gens ont peur de se regarder dans un miroir*". Mais Morjana Alaoui sait que beaucoup de jeunes filles se reconnaissent en elle.

Isabelle Adjani et la journée de la jupe

(25 mars 2009)

Le film *La journée de la jupe* sort aujourd'hui sur les écrans français après sa diffusion sur Arte le 20 mars dernier. Il a fait une audience record, plus de deux millions de téléspectateurs sur la chaîne franco-allemande. Faut-il rappeler que Isabelle (deuxième prénom, Yasmine) Adjani est née d'un père kabyle et d'une mère allemande. Isabelle a grandi à Gennevilliers où son père était garagiste. Elle n'avait que 14 ans pour son premier rôle dans *Le petit bougnat*, 18 ans lorsqu'elle est entrée à la Comédie Française. C'est en 1988 qu'Isabelle Adjani a retrouvé ses racines en se rendant en Algérie pour "*soutenir la naissance d'une démocratie*". Depuis lors, elle a conservé une attache profonde avec ce pays. Sa meilleure amie est Yamina Benguigui qui l'emmène souvent "*sur le terrain*" où la féminité est perçue comme provocante.

Dans *La journée de la jupe*, Isabelle Adjani interprète une prof de français d'un collège de banlieue qui "pète les plombs". Un film aux dialogues justes avec une Adjani plus époustouflante que jamais qui explique : " *Il est important que de tels fims, qui nous font réfléchir sur cette troisième génération en quête d'identité, puissent exister*". Chacun de ses films est un évènement. Elle a toujours incarné des personnalités fortes : *la Reine Margot*, *Adèle H.*, *Camille Claudel*.

---

[889] d'après l'article de Fadwa Miadi, sur Babelmed ; site internet de Fatema Hal : *www.fatemahalreception.com*

Jean-Paul Lilienfeld, le réalisateur de *La journée de la jupe*, originaire de Créteil, a eu l'idée du film lors des émeutes de novembre 2005. Pour les adolescents qui jouaient là leur premier rôle, Isabelle Adjani a été un "prof de cinéma" extraordinaire. Comme le raconte Sarah (Farida dans le film) : "*Je ne savais pas qui était Isabelle Adjani. Un jour, j'ai eu un problème avec mon texte pendant la scène du viol sur la vidéo. J'ai craqué. J'en ai pleuré. Elle est venue me voir. Elle m'a parlé pendant une demi-heure et j'ai réussi en une seule prise. Elle était tellement sincère en récitant son texte sur l'école et notre avenir*"[890]. Et demain au lycée, Sarah portera une jupe.

La sublime Rachida Brakni

(26 mars 2009)

"*Française, je suis française, complètement. J'appartiens à ce pays, à sa laïcité, à ses paysages*". Née d'une famille algérienne de parents déracinés et humbles, elle se souvient de son enfance, de l'école qu'elle aimait tellement, des voyages avec son père, chauffeur routier, où elle se sentait reine de la France. Elle a passé son enfance à Savigny-sur-Orge. A la maison, on parlait arabe. Son père lui a donné le goût des livres. Zola a été l'auteur - phare de son adolescence. Sa mère l'emmenait le soir et le week-end au théâtre, aux répétitions. Ce sont ses professeurs du lycée qui lui ont fait aimer le théâtre. Elle hésitait entre la comédie et le barreau, le métier de comédien et le métier d'avocat.

Rachida Brakni adore le sport, l'athlétisme. Enfant, elle était la meilleure de son club. Elle était parmi les meilleures cadettes françaises avec ses jambes fuselées et son corps affûté. Mais après le bac, c'est définitivement vers le théâtre qu'elle s'est tournée, tout en gagnant sa vie comme serveuse dans un café parisien. Elle travaillait dur au Conservatoire pour réussir. Elle est engagée pour la cause des femmes. Elle défend le Planning Familial comme un espace d'écoute et de parole formidable pour les jeunes filles. Ce sont "les bureaux de Dieu".

Rachida Brakni la comédienne débute au cinéma à l'âge de 20 ans en 1997 dans *Une couleur café*. Elle entre au Conservatoire national supérieur d'art dramatique en 1998, obtient en 1999 le Premier Prix de Tragédie Sylvia Montfort, entre à la Comédie Française en 2001, y reste jusqu'en 2004. C'est le film *Chaos*, de Coline Serreau, qui la révèle au grand public en 2002. Pour ce rôle, elle reçoit le César du meilleur espoir féminin. Elle rencontre Eric Cantona, qui va devenir son mari, sur le tournage de *L'Outremangeur*. Les boucles brunes ("*élastiques, sublimes*" dit la pub) des photographies de l'Oréal que tout le monde connaît sont celles de Rachida Brakni. Toutes les facettes de cette femme française, "*complètement française*", sont celles d'une artiste et d'une personnalité exceptionnelles.

Nadia El Fani, entre père et mer

(27 mars 2009)

"*Si vous n'aimez pas le bruit des bottes, portez des babouches*". C'est depuis Midès, oasis de montagne du sud tunisien, que Kalt, jeune hackeuse sur internet (interprétée par Sonia Hamza), envoie un message sur toutes les chaînes télévisées européennes. *Bedwin Hacker* (le pirate bédouin) est le film sans tabou réalisé par la franco-tunisienne Nadia El Fani en 2003. De père tunisien et de mère française, Nadia El Fani raconte *Bedwin Hacker* : "*Pour moi,* (ce film) *était d'abord une astuce pour faire passer un message politique avec humour*". Le film bouscule les mentalités dans une société du non-dit : "(C'est le) *paradoxe chez nous. Quand on est caché, on peut tout faire mais il ne faut surtout pas s'afficher*". Société schizophrène. Dans *Bedwin Hacker*, les femmes sont des génies de l'informatique, elles s'aiment, s'embrassent, elles boivent. Le film est à des années-lumière des clichés exotiques.

Cinq ans plus tard, Nadia El Fani a réalisé ***Ouled Lénine***. Elle raconte son père, qui était de la génération des communistes tunisiens des débuts de l'indépendance. Nadia a grandi au milieu de ces hommes et de ces femmes militants qui croyaient que le monde allait s'unir sous la bannière

[890] source : *Bivouac-ID*

du marteau et de la faucille. "*C'était un temps où musulmans, juifs, chrétiens, athées, hommes et femmes, indifféremment, vivaient ensemble, luttaient ensemble pour un monde meilleur fait de tolérance, d'égalité et de passion*". Aujourd'hui, Nadia El Fani continue son aventure cinématographique. Elle travaille sur un nouveau long-métrage *Nous sommes tous des étrangers*. A Paris où elle vit, elle n'est jamais très éloignée de Tunis. Les Maghrébins ne sont-ils pas les voisins de palier des Français ?

Gina Djemba, un rayon de lumière

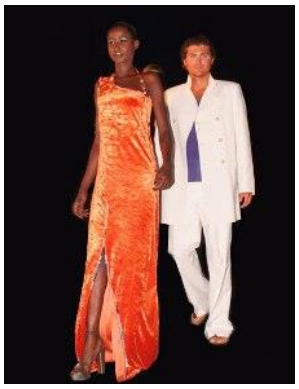
(28 mars 2009)

Elle est française, d'origines russe (par sa mère) et camerounaise (par son père). Déjà c'est original ! Dés l'enfance, au Cameroun, elle se mettait en scène dans les réunions familiales et a très vite compris que chez elle la comédie était un don inné. Ce qui ne l'a pas empêché de beaucoup travailler. C'est au Cours Florent et au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique qu'elle a appris le métier. A 23 ans, son expérience est encore jeune mais les critiques ne tarissent pas d'éloge à son égard, tel Albert Tjamag dans *Beau et différent* : "(Elle est) *éclaboussante de présence. un seul rayon de lumière révèle des diamants perdus dans les nuits les plus noires*". Au théâtre, elle joue dans *Horace* au Théâtre de la Cartoucherie à Vincennes (mise en scène: Naidra Ayadi) et à la télévision dans *Les bleu**s*** sur M6.

Princess Touria, styliste en mode majeure

(29 mars 2009)

Au pays de la haute couture, l'Orient est roi. Les stylistes d'ici nés là-bas métissent leurs créations qui s'inpirent des traditions séculaires pour proposer une mode glamour et décomplexée. Jeandy Touria ("Princess" Touria), originaire de Rabat et styliste à Paris, s'est débarassée de tout complexe par rapport au corps, en passant plusieurs années à Tahiti. La mode proposée par Princess Touria est ultra-féminine. Elle met en valeur le corps avec des tissus orientaux, des caftans qui risquent la transparence.


(le mariage en 2009, vu par *Princess Touria*)

Le père de Princess Touria était tailleur (marocain) et sa mère couturière (tunisienne). C'est cependant par le hasard d'une rencontre qu'elle est devenue créatrice de mode alors qu'elle était restauratrice à Tahiti. La mode est devenue une véritable passion. Les djellabas de Princess Touria sont courtes, échancrées, se portent avec des bottes. La jeune génération de Françaises d'origine maghrébine aiment ses modèles qui sont à la fois très féminines et rappellent les origines. "*La femme habillée en Princess Touria est une femme originale, particulière !* " se plait-elle à dire.[891]

[891] site : *www.princesstouria.com*

Marcela Iacub, juriste libertaire

(30 mars 2009)

Elle est née à Buenos Aires, revendique son origine argentine. A 12 ans, elle a vu ses parents brûler leur bibliothèque à l'arrivée de la dictature militaire. Elle s'est jurée de ne pas rester. A 21 ans, après de brillantes études de droit, elle était déjà avocate et défendait les syndicats de travailleurs et les victimes d'accidents du travail. En 1989, elle arrive à Paris avec une bourse d'études et en vingt ans, elle s'est fait en France une solide réputation. Marcela Iacub est historienne du droit du corps. Ou plutôt juriste de l'histoire du corps. Enfin, elle s'intéresse au corps, et d'une façon qui souvent dérange. Voici ce qu'elle nous dit.

La contraception, l'avortement... sont ce qu'elle appelle les droits sexuels. Ils ne sont pas une victoire des femmes contre les hommes. La conquête des droits sexuels concerne tout le monde car les hommes sont également victimes de l'Etat nataliste. Les hommes ne sont pas les auteurs intentionnels d'un complot pour subordonner les femmes. Il n'y a pas une mauvaise intention masculine, mais une situation familiale qui répartit les rôles sociaux et sexuels[892]. Pour Marcela Iacub, le féminisme français est "*maternaliste*", il ne voit dans la femme qu'une victime ou une génitrice. Elle dit : "*Il faut en terminer avec les hommes et les femmes, il faut que le genre devienne une esthétique, un peu comme un parfum*".

Elle s'habille à la garçonne, se maquille les yeux en noir, porte une boucle d'oreille. C'est son esthétique à elle. Elle défend l'homoparentalité, rêve même d'une conception "externalisée" (ses livres "*Le crime était presque sexuel*" et "*Qu'avez-vous fait de la libération sexuelle ?*"), revendique le droit des prostituées à exercer leur métier, prône le sexe en toutes libertés. Marcela Iacub est libertaire, provocante et choquante pour les uns (nombreux), salutaire pour les autres (rares). Son maître à penser est Michel Foucault qui voulait "*faire du sexe une liberté comme la liberté du commerce*". Où le consentement de chacun prévaut. Où l'Etat n'intervient pas.

Khadija Mohsen-Finan, la femme sans écran

(31 mars 2009)

"*La femme est un prisme éloquent pour parler des sociétés du Maghreb*" nous dit Khadija Mohsen-Finan, qui a dirigé la publication *L'image de la femme au Maghreb* (éditions Actes Sud, octobre 2008). Elle précise : "*Mais un prisme est trop souvent déformant. Une multiplicité de modèles coexiste désormais en Algérie, en Tunisie et au Maroc, où l'image de la femme moderne ne se confond plus avec celle de la femme occidentale*".

Khadija Mohsen-Finan est docteure en sciences politiques de l'IEP (Sciences Po) de Paris, où elle enseigne, et chargée de recherches à l'IFRI. Les femmes du Maghreb qui ont, faut-il le rappeler, participé activement dans les guerres de libération, aspirent à prendre toute leur place dans des sociétés marquées par le patriarcat. Elles voient aujourd'hui des images de femmes arabes, en Europe ou au Moyen-Orient, qui affirment leur caractère et leurs compétences, dans les affaires, dans la politique, dans les affaires. Cela provoque en elles le déclic. Les femmes vont jouer un rôle éminent dans l'avenir des sociétés maghrébines, mais le regard européen ne les voit pas, saturé qu'il est d'images ("*le voile*") ou d'émotions ("*le terrorisme*") qui font écran.

[892] site: *www.lplm.info*, "*les papas = les mamans*"

Soleils sur scène

(mars 2008)

Zaho a maintenant l'éternité pour elle. Dans Dima*, elle raconte en chansons son départ d'Algérie en "aller simple charter". Zaho éternellement. Le soleil et le vent du désert coulent dans les veines de Soha. L'esprit nomade est dans ses gènes. La liberté est tatouée sur sa peau brune. Elle est le feu. Elle est le métissage. Soha naturellement. Belle et sereine, Radia suit sa route. Radia sereinement. La voix folky de Yael Naïm, sur des textes anglais, prend maintenant son envol. Yael tranquillement. Sa musique est raffinée et intemporelle. Elle chante aussi bien l'amour que les enfants en détresse. Rokia très simplement. Elle est passionnée, elle puise avec son coeur dans la tradition et glorifie avec foi l'engagement des femmes vers la modernité. Madina passionnément. Un son zouk Rn'B qui glisse agréablement dans l'oreille, une voix chaude et envoûtante, c'est Kessia. Kessia chaleureusement.*

Zaho, éternellement

A 23 ans, Zaho a maintenant l'éternité pour elle. Dima, cela veut dire "éternellement" en arabe et Dima, c'est le nom de son dernier album. La voix de Zaho porte les mots comme un écrin, des mots qui évoquent en toile de fond son parcours, d'Alger à Paris en passant par le Canada. Alger. Zaho enfant joue au foot avec les garçons de son quartier. Elle joue de la guitare. Elle vit dans un quartier populaire mais ses parents sont plutôt aisés, instruits et très savants (père cadre et mère prof à l'Université). A 10 ans, Zaho chante Cabrel, écoute Idir, se prend à rêver avec Tracy Chapman, découvre le rap français... En 1999, Zaho suit la famille au Canada. C'est le coup de pouce du destinElle comprend que la chanson est sa vie. Elle rencontre des producteurs et surtout Phil Greiss, un Français installé au Canada. Phil joue au piano. Zaho improvise. C'est ainsi que se construisent les chansons "La roue tourne", "Assassine", "Incomprise", "Dima",... Zaho arrive en France. Elle rencontre Idir. Elle chante en duo avec lui "Tout ce temps", conçoit "La France des couleurs". Dans *Dima*, Zaho raconte en chansons son départ d'Algérie en "aller simple charter". La voix pourrait simplement être R'n'B mais elle est plus que cela. Elle est un voyage musical qui se teinte de hip hop et de musique arabe. Sa musique est de la pop urbaine. Elle invite le Marseillais Soprano et le Tunisien Bachir à l'accompagner. Zaho a la vie qu'elle avait rêvée.[893]

Soha, naturellement

Soha est née à Marseille, cité Nord. A la maison, les huit enfants font vibrer les murs en dansant au son de toutes les musiques qui font bouger: funk, soul, disco, black. Mais Soha, la plus jeune de la famille, aime aussi les beaux textes que lui fait découvrir sa grande soeur. Elle écoute Brel, Aznavour, Lavilliers, Cabrel. Elle commence à poser sa voix. Elle s'intéresse au reggae, se choisit un pseudo qui veut dire:"et alors ?" en patois jamaïcain. Soha, ce sera son nom d'artiste.

---

[893] site : www.zahomusic.com (l'album *Dima* est sorti le 10 mars 2008)

Soha commence à monter sur scène en tant que choriste mais ne veut pas se contenter que de jouer les figurantes dans un monde masculin. Elle impose sa personnalité dans le Reggae Dance Hall. Soha refuse les systèmes qui l'enfermeraient dans un style musical. Elle puise ses influences dans ses racines familiales. Sa mère est Nubienne. Son père est Sahraoui. Le soleil et le vent du désert coulent dans ses veines. L'esprit nomade est dans ses gènes. La liberté est tatouée sur sa peau brune. Elle est le feu. Elle est le métissage.

Soha s'ouvre au monde afro-cubain. Elle mélange toutes les musiques chaudes. Les douze titres de son album, qu'elle a enfin pu réaliser à force d'opiniâtreté, sont une invitation au voyage, où les ambiances, les images, les senteurs des îles et du désert se mêlent, comme se mêlent habilement les langues française et espagnole. Soha a fait sa place... naturellement.[894]

Radia, sereinement

A la naissance de Radia Bensarsa à Alger en 1984, la maison familiale était déjà remplie d'instruments à cordes: guitare, luth, mandoline. Elle arrive en France à l'âge de 4 ans. A 5 ans, la petite fille va déjà au Conservatoire à Athis-Mons. A 16 ans, elle accompagne sur scène sa mère, soliste d'un groupe de musique arabo-andalouse dont son père est le chef d'orchestre. A 18 ans, elle commence le chant lyrique. Après le bac, elle commence des études de droit à Assas mais elle continue à jouer de la musique et à chanter. Elle obtient le second prix du Concours du Bellan de chant lyrique. A 20 ans, elle entre au Château de la Star Academy (2004). Choisie par le public, elle participe à la tournée (60 représentations). Elle fait la première partie de Chimène Badi à l'Olympia.

Le 8 mars 2008, pour la journée de la femme, Radia était en concert à Oran. Sa musique entrecroise les airs lyriques et les sonorités arabo-andalouses. Elle prête sa voix aux textes de rap. Ses titres-phares: *Un peu de poudre persane* et *Belle et sereine*. Sereinement, Radia suit sa route.[895]

Yael Naïm, tranquillement

Les parents de Yael Naïm sont des juifs tunisiens installés en Israel. Yael est née à Paris en 1978 mais elle a grandi en Israel, de 4 ans à 22 ans. C'est dans ce pays qu'elle apprend la musique au conservatoire. En grandissant, elle s'intéresse de plus en plus aux musiques pop, jazz et surtout folk. C'est encore en Israel qu'elle fonde son premier groupe: The Anti-Collision. Elle "revient" à Paris en 2000. Elie Chouraqui lui propose le rôle de Miriam (la soeur de Moïse) dans la comédie musicale Les dix commandements. Pendant deux ans et demi, elle fera partie de la troupe. Sa deuxième comédie musicale sera *Spartacus le Gladiateur*.La carrière solo de Yael a commencé en 2007 mais 2008 voit son véritable lancement. Elle remporte le "prix du meilleur album" dans la catégorie "Musiques du monde" aux *Victoires de la Musique*. La voix folky de Yael, sur des textes anglais, peut maintenant prendre son envol.[896]

---

[894] site : *www.soha.fr*
[895] site : *www.radia-bensarsa.com*
[896] site : *www.yaelweb.com*

Rokia Traoré, très simplement

Faites le savoir, Rokia Traoré est en tournée: Annemasse le 26 mars, l'Isle d'Abeau le 27 mars, Vélizy le 28, Poitiers le 3 avril et la Cigale à Paris le 10 avril. La cigale du Mali va chanter tout le printemps. En trois albums, Rokia Traoré s'est imposée comme le talent le plus accompli de la musique née quelque part sous le soleil du Sahel et s'épanouissant sur les scènes françaises. Rokia est fille d'un diplomate, et saxophoniste, malien. Au fil des affectations de son père à l'étranger, elle s'imprègne de différentes cultures. De famille bambara, elle connait une certaine liberté lui laissant la possibilité de chanter en public. Elle fonde un groupe dans son lycée de Bamako. Elle est repérée par l'ORTM (la télévision malienne). A 22 ans, en 1996, Rokia décide d'entamer une carrière professionnelle. Son premier album, Moureïssa, sort en 1998, suivi de Wanita en 2000. Elle reçoit un accueil enthousiaste des médias et du public. En 2003 sort Bowmboï, bien loin des stéréotypes sur la musique africaine. La musique de Rokia est raffinée, intemporelle. Elle chante aussi bien l'amour que les enfants en détresse. Elle aborde souvent la position de la femme dans la société moderne. Aux femmes, elle leur dit: "Levez-vous et vous serez libres". Rokia ne s'éclaircit pas la peau. Elle ne se maquille pas à outrance. Elle ne roule pas dans de grosses voitures. Elle reste simple, intègre. Elle garde la tête froide. Mais sa voix est chaude. Sa voix a la force et l'assurance d'un parcours hors du commun.[897]

Madina N'Diaye, passionnément

Non, l'art de la Cora n'est pas exclusivement masculin. Madina N'Diaye prouve le contraire. La chanteuse malienne, accompagnée d'un orchestre mandingue (percussions, n'gonis, balafon), évoque le rôle de l'Afrique, celui des femmes, les dérives du monde moderne. Sa calypso est souriante. L'énergie de sa voix est pétillante. Depuis sa rencontre avec Salif Keita en 1982, Madina N'Diaye a fait son chemin. Elle a débuté sa carrière professionnelle en 1990. En 2002, elle perd la vue à la suite d'une grave infection du nerf optique. La première tournée en France de Madina N'Diaye est en 2003. Elle reviendra chaque année. Le 14 mars 2008, Madina N'Diaye était à Lyon au Café du Bout du Monde. Sa tournée en France continue ce printemps avant de s'envoler cet été pour le Canada et les Etats-Unis.Madina N'Diaye est malienne d'affection et d'inspiration. La France est le pays où elle rencontre un public enthousiaste, qui découvre en elle une femme passionnée, puisant avec son coeur dans la tradition et glorifiant avec foi l'engagement des femmes vers la modernité.[898]

Et encore…

Kessia, chaleureusement

Un son zouk Rn'B qui glisse agréablement dans l'oreille, une voix chaude et envoûtante, c'est **Kessia**. *Kathia (son prénom dans la vie) est de mère antillaise et de père "guinéen - marocain"*

[897] site: *www.rokiatraore.net*
[898] site : *http://madinandiaye.free.fr*

Une pluie d'étoiles

(avril 2014)

La femme n'est pas tout mais elle est à la base de tout. En Algérie, dans un pays politiquement momifié, c'est sur la scène musicale qu'il faut voir le printemps, porté par des voix féminines au talent exceptionnel. Au Maroc, des artistes et chanteuses nées de cette *movida* ont déjà percé depuis un moment sur la scène internationale. La France où plusieurs d'entre elles vivent et travaillent aujourd'hui se doit d'accompagner ce foisonnement artistique. Ces étoiles là arrivent comme une pluie bienfaisante en révélant un métissage porteur de vie et de beauté.

Iness [899]

Elle a choisi pour nom d'artiste cette expression kabyle "*Iness*" qui veut dire "*dis-lui*". C'est aussi le titre de son album: elle y chante en arabe (*Jdoudna*), en français (*Je délire*, *Fabuleux destin*), en anglais (*Between us*, *Fly away*, *Breakfast with à stranger*) et en kabyle, car elle est fière de ses origines. Sa musique est un mélange de pop rock et de rythmes d'Afrique du Nord. Inès, c'est un prénom universel. Sa musique ressemble à sa vie, celle d'une fille algérienne "qui, un jour, décide de partir vivre ailleurs, non pas en étant forcée, mais pour faire ce qu'elle aime par-dessus tout, la musique."

Inès est une jeune femme née à Thémia, près d'Alger, dans une famille de mélomanes. Elle a été remarquée lors d'un "tremplin" organisé par la Radio nationale algérienne qui lui a proposé très vite la possibilité d'animer et de produire sa propre émission musicale, *Caravane Rock*, au caractère très novateur. Elle y présentait tous les genres musicaux, de la musique country au rock en passant par le métal et le blues. Sa rencontre avec le bluesman Karim Albert Kook en concert à Alger a été le tournant providentiel de sa vie. Elle a fait naître une collaboration

[899] sources: *L'Expression* et *El Watan*

artistique qui s'est poursuivie jusque dans l'Hexagone où elle est partie s'installer. "Karim Albert Kook est un bluesman pur et dur. Pour lui, la musique est comme une seconde peau. Au-delà d'une passion, c'est aussi une discipline de travail qu'il m'a apprise" dit la jeune femme, devenue la muse et conjointe du musicien.

Fusion...

Avec lui, elle a eu la chance de rencontrer des artistes fabuleux tels que la chanteuse yéménite Noah, dont elle est fan, ou encore Francis Lalanne avec qui elle a chanté au cours d'une tournée à travers toute la France en compagnie de Karim Albert Kook. C'est en janvier 2011, après quatre années en France où elle a même tenu une chronique musicale à France Inter, qu'elle a eu la joie immense de faire son premier spectacle à Alger. L'Algérie est une terre de "fusion" musicale. A cette émergence culturelle qu'elle relayait déjà lorsque, plus jeune, elle collaborait avec *Radio El Bahdja*, il ne manque, selon elle, que des structures professionnelles de diffusion, mais le public est là, prêt à partager des émotions, à taper dans les mains, comme l'a fait le public américain qu'elle a côtoyé dans ses tournées. La musique, c'est toujours une expérience, celle d'un artiste qui rencontre un public.

Lina Doran [900]

Née à Oran en Algérie, Lina Doran a grandi à Caen où elle est arrivée à l'âge de 10 ans. Elle a poursuivi des études de langues (anglais, arabe, espagnol) à l'Université de Caen. Elle a fait de sa double culture une richesse. Ses chansons sont un mélange de cultures, enrichi au fil de ses voyages. Cela donne des chansons en français et en arabe, avec des touches de jazz. Pour les écrire, elle s'isole au Jardin des Plantes à Caen. Ses chansons parlent d'elle, de son vécu. Ce sont des textes engagés mais qui s'adressent à tous. Avant d'enregistrer son premier single, *Almeria*, sorti en 2013, elle a chanté dans des groupes, le temps de mieux se connaître artistiquement. Elle a vécu plein de petites expériences comme lorsqu'elle a fait partie d'une chorale de gospel à Londres.

C'est sûrement sa mère qu'elle entendait chanter tous les jours sur le chemin de l'école qui lui a transmis cette passion de la musique. C'est vrai qu'à l'école elle a toujours préféré les disciplines artistiques aux autres, même si elle avait intérêt à avoir de bonnes notes dans toutes les matières ! Donc ce goût pour la création et la musique est ancrée en elle depuis toute petite. Dès la fin de ses études, elle s'y est consacrée à 100 %. Lina a toujours écouté beaucoup de musique: des grandes voix de la chanson arabe comme Reinette l'Oranaise, Cheb Hasni, Oum Keltoum et Fayrouz, mais aussi des grands noms de la chanson française, comme Jacques Brel ou bien Charles Aznavour. Beaucoup de jazz aussi, Ella Fitzgerald, Louis Armstrong... Elle n'oublie pas

[900] sources: *Côté Caen* et le blog *Kifndir*

de citer Michael Jackson, "un artiste doté d'une créativité infinie et qui portait un message de paix aux quatre coins du monde."

Chaque voyage a nourri son inspiration de manière différente et surtout de manière complémentaire. A Oran, elle baignait dans le raï, le chaabi, le sahrawi. En France, elle a découvert une autre culture musicale. Cette double culture musicale lui a donné l'envie de découvrir les autres et de ne pas s'enfermer dans un style. Le voyage et la musique sont des ponts entre les cultures et les peuples.

Une nuit à Paris...

Lina Doran s'est fait découvrir par les internautes, d'abord par sa première composition *Une nuit à Paris*. Avec *Almeria*, la communauté des réseaux sociaux s'est agrandie."Nous formons une famille" dit Lina. Almeria, entièrement auto-produit, sorti en octobre 2013, a été enregistré dans le studio Melody Music à Caen. Le clip a été tourné dans la région, dans le Jardin d'Yvonne Guégan, à la Maison bleue de Da Costa à Dives-sur-Mer ainsi que sur les plages normandes. "Finalement on ne pouvait pas faire plus méditerranéen" (rires). Le 9 décembre 2013, Lina Doran a donné un concert de promo au Sunset à Paris, en préparation d'une tournée 2014. Son rêve est de pouvoir concilier ses deux passions: la musique et les voyages, de jouer sur les scènes du monde entier. "J'adore la scène, c'est un moment privilégié et très intime avec le public. J'ai envie de faire de nouvelles rencontres, voir de nouveaux paysages qui vont nourrir ma musique et permettre de retrouver toujours un métissage culturel dans mes albums et projets à venir."

Samia, blogueuse (*kifndir*), qui a réalisé cette interview, transmet son enthousiasme:

" (Lina Doran) chante comme elle respire. Elle avance dans un mouvement lent, au rythme des notes musicales, tel un papillon qui va de fleur en fleur en recueillant le miel de la Vie. Ses pas légers, libres et d'une vitalité étincelante font vibrer nos sens jusqu'à atteindre l'allégresse. De sa belle voix chaude, sensuelle, suave, languissante, aux sonorités orientales, elle nous offre le talisman de l'Amour et de la Vie. Le flot de sa musique, belle, enchanteresse et envoûtante, nous entraîne dans un monde fait de Rêves où la féerie irrigue la terre ocre et fertile. Ecouter Lina Doran chanter Almeria. Se laisser envahir par la symphonie de sa mélodie, riche en saveurs, en parfums, en couleurs, en humanité. Ecouter Lina Doran. S'imprégner d'un langage musical qui nous invite à goûter à la beauté émotionnelle qui se dégage de cette chanson narrée en français et en arabe, deux langues qui s'unissent pour nous offrir un pur instant de beauté et de merveille. A écouter jusqu'à l'infini !"

Amel Zen [901]

Son nom, c'est Ibeddouzene. Elle est originaire de Gouraya, région de Tipaza, berbérophone. Alors elle a choisi ce diminutif, Zen... zen comme sa musique. De mère chaouie, de père chenoui, elle a été bercée dans son enfance par la musique arabo-andalouse et puis, comme toute Algérienne moderne, elle a écouté la musique du monde et adoré regarder *Graines de stars* et *Stars Academy* à la télévision française. Toute son enfance, elle l'a passée à Cherchell. Dès l'âge de dix ans, Amel a commencé à faire de la musique andalouse au sein de l'association *El Kaïssaria* de cette ville, inscrite par son père grâce à qui tout a commencé. Elle a appris à jouer d'un instrument traditionnel qui s'appelle la kouitra. En 2004, elle a intégré l'Orchestre régional d'Alger

[901] sources: *Le Soir d'Algérie*, *l'Expression*, *Liberté* et *Chouf Chouf*

puis l'Orchestre national de musique andalouse (jusqu'en 2007). En parallèle, elle a suivi des études d'architecture, couronnées par un diplôme en 2007.

"La chanson, ça ressemble à de l'architecture, non ? C'est comme un projet de construction. Si je fais le plan d'une maison, même si je n'entame pas le chantier réellement, je vais réfléchir en plan coupe façade et 3 dimensions, sans oublier l'intégration au site et à l'environnement immédiat que je dois prendre en considération. Donc, je projette cette réflexion automatiquement, sans le vouloir, dans la chanson. Je pense aux paroles et la mélodie se calque dans ma tête, je peaufine par la suite et j'alimente avec des ingrédients aux couleurs qui conviennent à mon inspiration."

Au début, certaines personnes ne la croyaient pas: comment pouvait-on être architecte et chanteuse ? Ils savent aujourd'hui que c'est vrai, ils se sont excusés. Amel Ibeddouzene, l'architecte, s'est spécialisée dans la réhabilitation. Amel Zen, l'artiste, chanteuse et actrice, a participé à la première édition de *Alhane wa chabab* (Le retour de l'école), tremplin de la chanson, en 2007 (quelle année !) et enregistré un album auto-produit, sorti le 25 mai 2013, qu'elle a intitulé tout simplement Amel Zen. Il s'inscrit dans le registre ethno-pop algérien. Il comporte douze chansons, dont huit qu'elle a écrites et composées elle-même. Ecrire ses propres chansons est la meilleure façon de se rapprocher de soi.

Zen...

Amel est zen dans la vie. Elle positive toujours. Elle met en chansons les situations qui l'ont marquée: amour, trahison, nostalgie, l'innocence de l'enfance et les phénomènes de société, les conflits de générations, la discrimination, l'hypocrisie. Elle sait aussi crier sa révolte. Mais c'est une jeune femme toujours souriante, d'une très grande fraîcheur, espiègle même. Elle parle à la manière algéroise, sa langue est mélange. Lorsqu'elle se met à chanter, sa voix captive, émeut. Son ouverture sur les autres passe dans tous ses mots et ses gestes.

Après *Alhane wa chabab*, où tout est encadré (elle se souvient avec délice de la visite rendue à la diva Warda El Djazairia, lors du voyage au Caire), il faut savoir se construire soi-même: trouver son identité artistique, dénicher les bonnes personnes, les compétences, les gens qui sont sur la même longueur d'onde, trouver l'argent pour sa production. Amel Zen aimerait trouver des sponsors pour financer ses projets de clips. Elle finance la musique par son métier d'architecte. Mais elle espère un jour avoir les moyens de ne vivre que de sa passion et faire toujours plus de scène. Elle reconnait que l'émission Alhane wa chabab lui a permis de maîtriser la scène, les caméras, le stress du direct... Amel a plus d'une corde à son arc. ella a aussi animé une émission de télévision sur la Chaîne IV. Prise de passion pour le jazz et pour le rétro, Amel Zen aime ce monde en noir et blanc où régnaient Edith Piaf, Reinette l'Oranaise, Lili Boniche, Lili Monty. Elle adore

Charlie Chaplin et Marylin Monroe. Le monde cinématographique la fascine aussi de plus en plus. Les premiers soirs du mois de Ramadhan 2013, les téléspectateurs algériens ont eu droit aux charmes de Hasna, rôle interprété par Amel Zen. Hasna est une jeune artiste (chanteuse et musicienne) qui vit au sein d'une famille très modeste, une famille d'artistes aussi, une fille très aimée dans son petit village. Un jour, un magicien du nom d'El Haraz tombe sous son charme puis la kidnappe et la séquestre dans son palais. Et c'est là que le prince charmant arrive ! Il fera tout pour délivrer Hasna. Malheureusement, à chaque fois que l'amoureux trouve une idée pour essayer de libérer Hasna, El Haraz la déjoue... Mais tout se termine bien à la fin, bien sûr !

Dalia Chih [902]

Dalia Chih avait 14 ans. Elle était collégienne. En quelques minutes, elle est devenue la nouvelle chouchoute du public algérien. Cette adolescente a été révélée au grand public lors d'un jeu de télé-crochet, Arabs got talent, diffusé sur une grande chaîne arabe implantée à Dubaï. Des centaines de personnes venues de toutes parts se présentent devant un jury pour essayer de les convaincre de leur talent particulier: danse, humour, tours de magie ou encore musique... Des talents venus d'Algérie, il n'y en avait pas beaucoup, mais tout le monde a retenu celui de Dalia. Avec une voix singulière, digne des plus grandes divas américaines, Dalia chante de la soul. Elle se permet d'interpréter Aretha Franklin, Duffy ou encore James Brown ! Sur scène, oubliée la petite fille timide et sensible, sa voix résonne et ne laisse personne indifférent. Dès qu'elle entend la musique, elle se transforme en diva et n'hésite pas à jouer de sa voix qui balance très aisément du grave à l'aigu d'une façon naturelle, laissant ainsi le public et le jury sans voix. Un jury qui l'a fortement complimentée à chacun de ses passages.

Issue d'une formation andalouse, Dalia est tout aussi à l'aise dans l'occidental qu'en musique algérienne et laisse ceux qui l'entendent scotchés. Grande révélation de 2012, elle a récolté des millions de vues en un temps record pour ses vidéos sur internet et ses pages sur Facebook ont des milliers de fans. De retour à Alger, Dalia a bien la tête sur les épaules et sait qu'il lui reste un long chemin d'apprentissage et compte continuer à faire de l'andalou et avancer dans la musique. Petite mais grande âme, elle semble avoir compris le vrai sens de la musique et l'importance du mot "donner". Un diamant à l'état brut qui s'offre à la musique algérienne en espérant qu'il trouve polisseur !

[902] source: *Liberté*

Karima Nayt [903]

"Grâce à Dieu, hier (ndla, samedi 26 avril 2012), j'ai eu le Prix du meilleur CD en Suède pour l'année 2012. Il est pour l'Algérie, ma famille, ceux qui me soutiennent, ceux qui ont donné de leur temps lors de ma double nomination au *Swedish Folk and World music Award*, a annoncé sur son compte Facebook Karima Nayt, au lendemain de son sacre dans ce concours musical largement suivi en Suède. A la fois danseuse contemporaine, chanteuse et actrice, Karima Nayt est une artiste algérienne aux multiples facettes. Diplômée du Conservatoire National d'Alger, Karima s'installe au Caire et devient danseuse soliste pour la compagnie de danse moderne de l'Opéra du Caire et chanteuse au sein du groupe *Sharkiat*. En 2004, elle obtient le Prix d'Interprétation féminine du Festival de Théâtre expérimental du Caire pour sa performance dans *On the table listening to Wagner* de Mohamed Shafik.

Depuis qu'elle a quitté l'Egypte en 2007, Karima poursuit sa carrière en participant à différents projets de créations chorégraphiques en Europe et en enregistrant son premier album-solo Quoi d'autre ? (What else ?), produit en Suède et sorti en 2012. Elle y chante ses propres textes dans ses langues maternelles, l'arabe et le kabyle mais aussi en français et en anglais. Karima joue et chante sur les scènes de nombreux festivals internationaux. son art est une voix sur des textes qui savent se faire engagés, faisant appel aux souvenirs, puisant dans des choses enfouies qui ne sont ni des rires ni des pleurs mais des vérités vues et vécues.

Meryem Koufi [904]

Jeune musicologue, chanteuse et instrumentiste, Meryem Koufi est une femme et une artiste libres. Ouverte aux expérimentations et aux échanges culturels, sa musique reflète la place qu'elle prend dans notre monde. Elle nous fait entendre la voix d'une jeune femme dans son siècle, créatrice, sans renier ni se priver de son identité et de sa culture. Formée depuis l'âge de dix ans à la musique arabo-andalouse, elle cherche à transformer ses impressions poétiques en musiques savantes, toujours fidèle aux codes et aux héritages des musiques dont elle s'inspire. Algérie, Espagne, Tunisie, Maroc et Inde, autant de pays traversés qui ont alimenté ses réflexions.

Après le spectacle franco-algérien *Gharnata*, créé en 2003 avec la *Compagnie Altérités* et un album inspiré du flamenco et des musiques arabo-andalouses, *Darb Al Harir*, créé en Inde en 2006 avec des musiciens indiens, Meryem se tourne désormais, comme une suite logique, vers le flamenco puro. Aujourd'hui, et depuis neuf ans, elle vit en France. A l'occasion de la sortie de son

[903] source: *Algérie Focus*
[904] source: *Chouf Chouf,* mars 2013

dernier album *Mulata*, Meryem Koufi sera en concert le 9 mai 2014 au Théâtre du Chêne Noir à Avignon dans le cadre du *Festival Méditerranées* (*Scènes du Jura*).

Son répertoire est le résultat de la rencontre de cultures aussi proches que différentes. il s'agit bien de celles des gitans, des arabo-musulmans, des juifs et des chrétiens. on entend des rythmes, des mélodies, on aperçoit des couleurs et des senteurs qui rappellent Alger et Malaga, Tlemcen et Grenade, Fès et Séville, Oran et Cadix, Cordoue et Constantine, en ces terres tourmentées mais riches de la culture arabo-musulmane. Le flamenco est la plus haute expression de ce mélange raffiné qui élève les hommes et les rassemble autour de l'émotion, de la beauté des voix, des instruments et des corps.

Hayet Zerrouk [905]

Alerte talent, une voix est née. Hayet Zerrouk s'est appropriée la chanson mythique de Dahmane El Harrachi, *Ya rayeh*, propulsée dans les charts internationaux par Rachid Taha. Lors de l'émission *The Voice* sur MBC, elle a épaté le jury avec sa reprise toute personnelle pop'n folk. Pour cette artiste, les qualificatifs "universelle, éclectique et humaine" ne sont point usurpés. Elle fait montre d'une réelle aptitude pour l'écriture de ses chansons et un certain talent pour la guitare acoustique. Autodidacte, elle est fascinée par la guitare depuis sa plus tendre enfance. Lorsque Hayet Zerrouk parle de musique, elle se fait volubile, passionnée et intarissable. La musique est pour Hayet, née le 22 septembre 1979 à Sidi M'hamed (Alger), une véritable compagne, une amie qui l'a toujours fascinée. Très jeune, la voix fluette, Hayet Zerrouk, encore enfant, dit avoir adulé le microphone. "A l'époque où je n'étais pas plus grande que trois pommes, je me souviens qu'au primaire je tentais de chanter au micro accroché au-dessus de ma tête. A la maison, je chantais à haute voix, à tel point que j'indisposais mes parents et mes frères. J'ai toujours aimé m'exprimer en chantant."

Cependant, ce n'est qu'à 28 ans qu'elle trouve le courage de se lancer dans une carrière professionnelle par la grâce d'un petit coup de pouce du destin. "Plus jeune, je n'osais même pas imaginer chanter face à un public" avoue-t-elle dans un éclat de rire. En effet, la jeune femme rieuse et au caractère bien trempé qu'elle est aujourd'hui était autrefois très timide. Mais volontaire. Hayet "s'exerce" dans des karaokés, guitare à la main, afin de "combler la frustration".

---

[905] sources: *Le Jour,* 2010, et *El Watan*, 2012

Si timorée que lorsque l'animateur de radio HKM la repère en 2008 dans un karaoké algérois, elle accepte par politesse, malgré son hésitation. Pourtant, son passage à cette émission et l'encouragement de l'animateur, "réputé pour sa sévérité et sa franchise", achèvent de la convaincre de se lancer.

Ses influences vont de Michael Jackson à Alanis Morissette en passant par les divas de la soul, telles qu'Etta James ou Aretha Franklin. Et si elle écrit et compose elle-même ses textes, elle insiste: "Je ne suis pas une musicienne accomplie, mais je joue assez de la guitare pour pouvoir composer mes mélodies." Déterminée mais lassée d'attendre la bonne volonté d'un éventuel producteur, Hayet Zerrouk a auto-produit son premier single. "Un producteur fait du business, il ne devrait pas avoir peur du risque. S'il croit en quelqu'un, il devrait pouvoir investir en lui, explique-telle, mais il arrive qu'on cherche à flouer les jeunes artistes."

Son premier titre *Dour* commence désormais à inonder les ondes radio. Très vite, elle participe au concours *Turbo Musique*, organisé par la Chaîne 3 de la radio algérienne. Sa participation au concours lui permet de se confronter à un public pour la première fois. Le concert, organisé à l'auditorium de la radio, salle particulière où le public domine la scène et s'érige en véritable mur humain face à l'artiste, a de quoi impressionner la jeune artiste. "J'étais morte de trouille, mais j'ai pris goût à la scène, explique-telle, les yeux pétillants à l'évocation de ce souvenir. A tel point que je déprime lorsque je ne monte pas sur scène pendant une longue période " confie-telle.

Déterminée...

Hayet Zerrouk enseigne l'anglais dans une école privée à Sidi Yahia, mais elle est déterminée à aller toujours de l'avant pour la musique. Cette mélomane s'inspire de tous les artistes et musiques auxquels elle tend une oreille attentive. A force d'écouter de la musique, elle finit par choisir son style, celui de la pop-song. "Je pense que c'est plus facile d'être artiste que de le devenir. J'entends par là aussi que le don et le talent sont pour quelque chose dans ma carrière artistique qui ne fait que commencer. on peut devenir artiste sans vraiment chanter, car l'artiste est celui qui ressent", avoue Hayet Zerrouk. Elle chante et exprime tout ce qu'elle ressent, ce que son entourage sans voix éprouve sans pour autant pouvoir l'extérioriser. En d'autres termes comme le dit Hayet: "Chanter, ce n'est pas pour faire de l'argent. Le travail du chanteur est d'écrire des chansons et de les interpréter". Il se peut qu'on ne comprenne pas le texte d'une chanson, poursuit-elle, mais on peut sentir et être impressionné par la mélodie, car le texte et la mélodie sont étroitement liés. Il y a des choses et des thèmes qui peuvent faire réagir tout un chacun. Nous sommes des êtres humains", pense Hayet. C'est sur scène que Hayet retrouve sa véritable nature avec sa guitare. "Acheter une guitare était déjà un défi, mais je suis de ceux qui font ce qu'ils veulent faire, et l'assument." Le thème de l'amour a été particulièrement délicat à évoquer pour la

chanteuse. Thème qui s'est pourtant imposé pour son premier opus. Dour, chanson rythmée et légère dans la pure tradition pop-rock qui aborde avec beaucoup de pudeur le thème de l'infidélité. Pour Hayet, les hommes et les femmes manquent d'honnêteté dans leurs relations dans la société algérienne. "Il faut qu'on apprenne aux hommes qu'une femme mérite le respect autant qu'un homme", insiste-t-elle. Elle défend le droit de choisir et explique que la femme qui ne se défend plus ou critique celles qui osent défier l'ordre établi est aussi responsable de sa situation actuelle en Algérie.

Kawthar Meziti

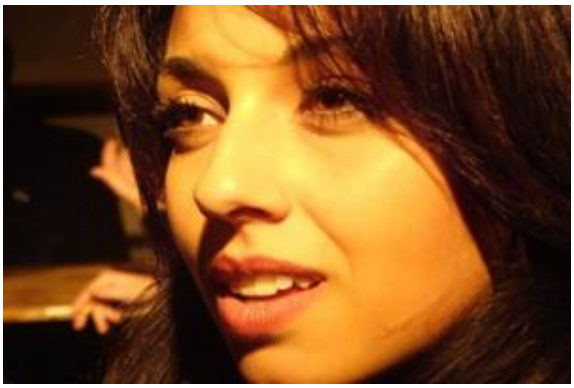
Cela fait vingt ans que le fondateur et directeur de l'Ecole supérieure des Beaux-Arts d'Alger, Ahmed Asselah, homme de culture et combattant de la démocratie, a été assassiné avec son fils Rabah par les islamistes, un certain 5 mars 1994. L'Ecole des Beaux-Arts d'Alger, qui commémore chaque année ce funeste attentat, a fignolé un programme spécial pour le 20e anniversaire. Les étudiants de l'école ont présenté une fresque ou "un mur d'expression" ouvert aux participations du public invité à y inscrire des témoignages, messages, dessins ou photos. Un espace en patchwork qui fait désormais partie du paysage de l'école. Ensuite, pour l'instant musique, les organisateurs ont choisi la chanteuse Kawthar Meziti, l'une des voix-phares de la nouvelle scène musicale algérienne.

Kawthar a débuté au sein de la chorale Nagham, en tant que pianiste et choriste. Elle s'est lancée dans une carrière solo en explorant les tendances groove et jazz, alliées à l'andalous ou aux chants des patrimoines algérois et kabyles, exprimant magnifiquement toutes ses qualités vocales dans des compositions parfaitement maîtrisées. Elle entame aujourd'hui plusieurs projets d'envergure avec le saxophoniste de jazz Julien Loureau, l'artiste Bojan Z, ou encore la chanteuse belge Barbara Wiernick... En 2012, Kawthar avait marqué le public nombreux venu célébrer la première Journée internationale du jazz - proclamée le 30 avril par l'UNESCO - à la salle Ibn Zeydoun, lors d'un concert organisé par l'Agence algérienne pour le rayonnement culturel (AARC), en partenariat avec l'Office Riadh El-Feth (OREF). Elle avait notamment interprété un standard andalou, Ritou Riadh.

En mars 2014, au lendemain de la soirée de l'Ecole des Beaux-Arts, à l'occasion de la Journée internationale des droits des femmes, Kawthar était invitée par *Ooredoo*, entreprise citoyenne, pour assurer l'animation artistique de la soirée où on honorait à l'Hôtel Hilton d'Alger "la femme dans le mouvement sportif", en présence d'officiels, de représentants du mouvement sportif et de nombreuses gloires, d'hier et d'aujourd'hui, du sport féminin algérien. Douce et mélodieuse, la voix de Kawthar rapproche deux univers qui, à tort, semblent si lointains: le jazz et la musique andalouse.

Malya Saadi

A l'âge de 14 ans, Malya a quitté Alger où elle vivait à St Eugène avec ses grands parents et est arrivée en France avec sa mère. Elle a toujours baigné dans la musique. Son père H'ssicen Saadi, grand auteur compositeur et interprète de chaâbi (chanson populaire), a sensibilisé sa fille à cette musique délicate qui coule dans ses veines. A Paris, la musique la rattrape. Elle suit un cursus de musique et découvre de nouvelles influences musicales. Elle intègre un groupe de gitans. Avec eux elle apprend la scène, alors qu'elle avait à peine 18 ans. Elle reste avec eux pendant trois ans.



L'évènement pionnier de la carrière de Malya Saadi sera l'invitation qui lui est faite à participer au festival de la femme algérienne. A Paris, elle croise de grands musiciens de la scène world mais sa plus belle rencontre sera celle de Mohamed Abdenour qu'affectueusement elle appelle "Ptit Moh". Il lui offfe sa collaboration artistique. Elle auto-produit son premier album où elle mêle des sonorités latino, reggae, chaâbi, des influences oranaises, gnaoui, où encore et avec audace la chanson populaire française et particulièrement la reprise de "la mauvaise réputation" de Georges Brassens, avec des arrangements rappelant la musique populaire algéroise. A ses heures, Malya s'essaie aussi à la peinture... une artiste ! Son album lui ressemble, c'est sa vie.

Nisrine Ghenim [906]

Née le 4 février 1989, Nisrine Ghenim a grandi dans une famille de mélomanes originaires de Nedroma. Elle est la petite nièce de Cheikh Nekkache, le maître spirituel de Mohammed Ghaffour. A 9 ans, elle adhère à l'association *Awtar Tilimcen* et y reste jusqu'à l'âge de 16 ans. Au contact des plus grands musiciens, elle apprend beaucoup sur la musique andalouse et devient vite une des perles de Tlemcen. Ses instruments de prédilection sont la mandoline et le luth qu'elle maîtrise à la perfection. Elle est fan de Cheikha Tetma, pionnière des interprètes féminines de Tlemcen et inspirée par sa voix forte et très riche en émotion.

Après avoir reçu les encouragements de ses enseignants ainsi que du public, Nisrine a décidé de commencer une carrière solo. Elle s'affirme en 2008 au Festival international de la musique andalouse et des musiques anciennes à la salle Ibn Zeydoun (*Oref*) à Alger, fait un tabac au Festival maghrébin de la musique andalouse à Koléa en mars 2010, puis au Festival national du hawzi à Tlemcen en juillet 2010. Elle y interprète un long passage en solo. Le public découvre sa voix et l'encourage à faire plus d'interprétations en solo.

[906] source: *Le Jour d'Algérie*

La diva en herbe...

En décembre 2010, la diva en herbe brille au Maroc dans la salle de cinéma Megarama à l'occasion des Andaloussiate de Casablanca. Nisrine est qualifiée de "révélation" par la presse. Suite à ces succès, on lui propose de représenter l'école de Tlemcen au festival hawzi de Blida en 2011. Cette soirée la révèlera au grand public. Arborant un charmant mejboud et jouant finement de la mandoline, elle interprète de sa voix mélodieuse un répertoire varié (andalou, hawzi, hawfi) qui ne laisse pas indifférent les mélomanes. C'est alors qu'elle s'est décidée à enregistrer son premier CD. Son nom peut commencer à résonner. Certes, Nisrine Ghenim n'est encore qu'au début de sa carrière professionnelle. Mais elle compte suivre les conseils de ses enseignants et avancer doucement pour atteindre son but. Pour le moment, elle ne souhaite que représenter dignement l'école qui l'a formée et dans laquelle elle a toujours baigné. Mais elle connait déjà son prochain album qui sera une nouba inchallah.

Manel Filali

Changement de registre avec Manel Filali. L'association de la brune algérienne avec la blonde allemande Anne Ross date de 2006. Ensemble elles ont formé le duo pop *Milk et Honey*. L'Algérienne, c'est Honey. Le miel attire les fantasmes masculins et elle en joue à l'évidence. Son union avec le footballeur Karim Matmour en 2009 a fait la une des rubriques people en Algérie.

Native d'Alger en 1981, Nour El Houda (le vrai nom de Manel Filali "Honey") maîtrise couramment l'arabe, le français, l'anglais et l'allemand. C'est à Paris qu'elle a commencé sa carrière internationale avant de rejoindre Berlin où elle vit aujourd'hui. Manel Filali est dans la lumière, comme son prénom semblait l'y prédestiner.

Sophia Charaï [907]

Sophia a grandi dans une famille de la bourgeoisie marocaine, libérale et cultivée, qui aspire à un Maroc moderne mais enraciné - grand-père très religieux, père architecte. A la maison, on écoutait du jazz et de la soul, on regardait les paillettes de Maritie et Gilbert Carpentier retransmises par la télé marocaine et on allait voir les films égyptiens avec l'immense Farid El Atrache. La côte marocaine était le point de ralliement de la jet set mondiale. Dans les rues, on ne voyait ni voile intégral ni piercings au nombril. Quand elle avait dix ans, elle jouait du Chopin au piano. Touche-à-tout, encouragée par son père à suivre des études d'architecture, intéressée par la photographie puis le design, elle arrive du Maroc à l'âge de 17 ans pour ses études d'architecture

[907] sources: *Jeune Afrique*, *Next*, *Le Figaro* et *El Pais*, *Voces femeninas del Magreb*, par Carlos Galilea, juin 2011

à Paris. La jeune fille "bosse à droite à gauche pour (se) payer des cours de chant". Elle aura son diplôme et construira même quelques maisons, mais c'est la musique qui l'appelle, elle s'oriente vers la chanson. Elle fréquente les clubs de jazz, multiplie les rencontres musicales dans plusieurs langues. Elle continue son chemin de vie, son chemin d'artiste. Elle est photographe, expose, tente plusieurs expériences au théâtre, dessine trois collections de haute couture. "Ma tante fait de la haute couture. Un jour, j'ai vu des femmes qui brodaient à la machine. C'était tellement bien réalisé !" L'artiste s'est alors elle aussi munie de ciseaux, de fil et de tout le nécessaire pour se tailler un manteau. Une fois le vêtement prêt, elle s'est éclatée à dessiner des motifs, à suivre les palettes de couleurs... Ce talent aussi était en germe depuis des années.

Mêle ta langue à la mienne...

Sophia Charaï sort son premier disque en 2004. Sa musique est au carrefour des mondes. On y retrouve le Maroc bien sûr, mais aussi le flamenco, le Cap Vert, le Rajasthan, Harlem... Sa musique dit ce qu'elle est: voyageuse parisienne, artiste aux arts variés, expérimentatrice de traditions, mère d'enfants métis... Elle vient du Sud mais s'adresse au monde entier. Avec Mathias Duplessy, guitariste, compositeur et producteur devenu son mari, elle voyage beaucoup: en Espagne, en Inde, au Brésil. On retrouve dans sa musique les sons qu'elle y rencontre. Pour la scène, il faut emporter le violon, le banjo, l'accordéon yougo, la guitare manouche, une batterie et la contrebasse arménienne. De ses voyages, elle a aussi ramené un sarangui et un tabla.

Son premier album était en arabe littéraire. A sa sortie, on l'a comparée à la défunte chanteuse américano-mexicaine Lhasa, elle partage avec elle une voix grave et profonde. Dans Pichu, son second album sorti en 2010, l'arabe marocain croise le français. Les deux langues s'assemblent, s'évadent, se frottent entre elles pour créer des appartenances nouvelles. Sophia parle aussi bien en espagnol, français, anglais et en darija, le dialectal marocain: "mes chansons invitent à regarder avec curiosité les autres cultures pour réduire la peur de la différence." Le mélange est politique. "Mêle ta langue à la mienne / Mélangée fais-la tienne / Nos bouches tour de Babel / Entre harem et bordel."

Sophia tenterait bien le cinéma, mais il faudrait un réalisateur capable de mettre en scène sa grosse énergie. Elle n'est pas vraiment du genre intimiste ! Une sorte de Catherine Ringer orientale. Plus métisse qu'orientale d'ailleurs: "Moi, j'm'appelle Sophia pas Oum Kalsoum". Elle lance un appel discret à Almodovar ou Kusturica. Elle entame une collaboration musicale avec Souad Massi. Sophia Charaï vit dans le Xe arrondissement de Paris, un quartier tendance, un peu bourgeois bohême, où elle promène ses tenues chatoyantes, une rose rouge plantée dans sa chevelure ondulée. Dans la vie, elle sait aussi prendre son temps. La musique n'est pas dans l'urgence, elle se bonifie avec le temps, comme le bon vin. Sophia communique sa joie de vivre. Elle exulte !

Iness Mezel [908]

Elle a appris le piano au conservatoire - Debussy, Bartok -, le chant classique et contemporain, le chant lyrique baroque, l'improvisation jazz, le chant africain, avant de découvrir la polyrythmie et la gamme pentatonique, très souvent utilisée en musique traditionnelle berbère. "Ma musique était là, dit Iness, mais elle avait besoin de quelqu'un pour la faire éclore." Ce quelqu'un fut Justin Adams, guitariste anglais et producteur de Tinariwen, le groupe de rock touareg de Kidal. Sa musique à elle est alors devenue ce mélange intrépide et moderne entre les musiques berbères et les autres styles qui peuplent son univers, tels que le funk, la soul et le jazz.

Iness Mezel (Fatiha Messaoudi, de son véritable nom) est kabyle par son père et franco-italienne par sa mère. Elle est une artiste libre qui nous parle avec passion de son identité amazighe qui doit résister à ce sable (Rmel) "qui avance, qui se glisse dans les moindres silences", imposant leur langue et leurs idéologies. "Comme le sable mêlé de sel qui ronge tout par usure, ils envahissent notre identité par le sang. Comme le sable qui recouvre et enterre les civilisations, ils avancent sur les étendues de liberté pour qu'il n'y pleuve plus cette vie ardente, et seul le marbre de notre identité leur résistera." Heureusement, il y a la femme, "fière de ses mouvements qu'elle détache avec précaution, n'oubliant rien de ce qui fait de sa danse un mouvement humain, salutaire et ancestral", la jeune fille qui devient femme, la mère, "la femme accomplie qui sait voir et comprendre d'instinct, mais qui sait combien il lui en coûte d'être lucide !".

Tant qu'il y aura des femmes...

Oui ! Tant qu'il y aura des femmes, "nous allons continuer à vivre pleinement notre identité et à la perpétuer". Iness Mezel est optimiste car il y a "ceux qui, par Amour, ouvrent leur coeur et reçoivent tellement, tant ils ont su donner", ceux dont le bonheur est fait de petits riens. Iness Mezel a choisi les éclats de rire et les éclairs de bonheur. Iness Mezel chante aux enfants de l'Afrique et pour les femmes qui les enfantent. Iness chante sa langue, car "le mot est pouvoir et dans les subtilités de cette langue kabyle, il y a la lumière, le dynamisme et l'énergie.

Tout cela est dans son dernier album, *Beyond the trance*, réalisé dans les studios de Peter Gabriel, dans la campagne anglaise. Il est sorti en 2011. Cela a pris du temps: sept années depuis *Len*, l'album précédent et treize depuis *Wedfel*, celui des débuts. Pourquoi la transe ? "Dans la culture de mon père, la transe est une manière de faire tomber les barrières et de nous réconcilier avec le passé et avec nous-mêmes".

[908] sources: *Paris Match* et *El Pais*, *Voices femeninas del Magreb*, par Carlos Galilea, juin 2011

Iness est une femme engagée: "Il est important de dénoncer certaines choses". Le 23 janvier 2011, elle manifestait au Trocadéro en solidarité avec les détenus politiques amazighes en Libye, pour exiger leur libération. Elle avait manifesté aussi contre la venue de Kadhafi à Paris, reçu en grande pompe par Sarkozy : "Il m'apparaissait choquant que l'on puisse recevoir ainsi le leader libyen." Elle y voit une régression dans le monde occidental où "les intérêts économiques valent plus que les idées de liberté".

Hindi Zahra [909]

Ses chansons sont mélancoliques et lumineuses. "C'est notre blues dit-elle, et comme le blues, il y a de la tristesse, mais nous n'avons pas envie de mourir !" Hindi Zahra est née au Maroc. Elle vit à Paris depuis 1991. Pour elle, la musique est un peu comme un couscous ou une paella. L'autre jour, un journaliste de jazz lui a dit: "Sais-tu que les musiciens du Mississipi racontent la même chose ? Ils préparent le gumbo, un plat qui mélange de nombreux ingrédients, ils prennent leur temps, ils le comparent à leur musique. C'est une question de saveurs et de couleurs." Ce goût pour mélange est une valeur de cette génération. Hindi Zahra précise: "Et de la précédente ! C'est dans les années 70 qu'on a commencé à s'ouvrir à la musique venue de l'Inde et de l'Afrique". Les musiques ont toujours voyagé. "A commencer par les gitans" dit Hindi qui se veut assurément elle-même nomade. "La terre tourne, que voulez-vous faire contre cela ?".

Meriem Benallal

La mythique Warda al Jazairia, la diva de la chanson algérienne, décédée au Caire en mai 2012, a laissé des héritières dans son pays, comme Meriem Benallal qui, le 8 mars 2014, à l'occasion de la Journée mondiale des droits des femmes, rendait hommage à son idole, au Palais de la culture de Tlemcen. Subjuguées par le talent de cette jeune chanteuse, les femmes tlemcéniennes ont découvert une nouvelle facette de Meriem Benallal. Toute la salle a vibré pendant que la jeune chanteuse, plus décontractée que jamais, se donnait à coeur joie de chanter Warda: "J'ai toujours aimé Warda. Elle vit encore dans les coeurs des fans qui se comptent par millions", a-t-elle déclaré. Meriem Benallal, l'étoile montante de la musique andalouse et hawzi, prépare actuellement deux albums. "J'essaie de faire de la recherche, tant sur le plan des paroles que la musique, pour réaliser un produit original qui, je l'espère, sera bien accueilli par les mélomanes", a-t-elle ajouté.

Rym Hakiki

Si la plupart des chanteuses qui précèdent peuvent encore être considérées comme en émergence, Rym Hakiki, elle, est la star de la jeunesse algérienne, princesse de la musique arabo-andalouse et du hawzi. A 8 ans, elle a rejoint l'école musicale Nassim-al-Andalous d'Oran. Elle a sorti son premier album à l'age de 16 ans. Reconnue par son charisme et son talent de vocaliste, Rym Hakiki a ensuite enchaîné l'enregistrement de dix albums. Le plus célèbre est sans doute l'album de la consécration, Sabra, vendu à plus d'un million d'exemplaires. Aujourd'hui, surnommée la merveille de la chanson andalouse, Rym Hakiki est la pionnière d'un nouvel air musical et d'un valeureux héritage traditionnel. Avec sa voix dégageant chaleur et douceur à la fois, elle incarne la culture algérienne à travers le monde et de son souffle contemporain, elle attise passionnément les braises de la tradition.

[909] Rappelez-vous un peu plus haut, page 1514

Halo jeune

(novembre 2010)

*Coup de jeune à la télé, au ciné et sur la scène. Féminité et diversité en plus. Lors de la dernière Coupe du Monde de football, la direction d'*Eurosport *a fait confiance à l'antenne à la jeune journaliste Wissal Ayadi qui a tiré au but. Pour sa rentrée, W9 a misé sur Karima Charni pour booster l'antenne et l'audimat ne cesse plus de grimper. A Tunis, fin octobre, la comédienne Anissa Daoud n'a pas mâché ses mots pour dire que la diversité dans les médias en France, ce n'est pas encore ça. Dans le Top 50, les jeunes chanteuses d'origine maghrébine à l'instar de Sarah Riani ont le vent en poupe. Et puis il y a notre coup de pouce à Hanane. Un halo jeune et féminin éclaire nos écrans en 2010. On ne s'en plaindra pas.*

"**Un caviar !**"

C'était à *L'imprévu*, café sympa du 14e, Damien D. (*Télésphère*) a rendez-vous avec une jeune journaliste, l'Argenteuillaise **Wissal Ayadi**. C'est elle qui, cet été, s'est retrouvée propulsée à l'antenne d'Eurosport pour commenter la Coupe du monde de football 2010 alors qu'elle n'avait pas encore terminé ses études. Un vrai challenge pour débuter une carrière ! Elle arrive... coiffure funky, pétillante d'énergie.

"*pas vraiment paillettes !*"

Wissal retrace son parcours. Plutôt déçue par des études d'attaché de presse, trop paillettes, trop people pour elle. Plus attirée par l'image et l'écriture, elle s'oriente vers le journalisme et se retrouve à l'Ecole Supérieure de Journalisme à Paris. Ses stages professionnels, elle les effectue à *Eurosport* et l'expérience est très positive. *Eurosport* la recrute avant la fin de sa dernière année pour présenter le journal de la Coupe du Monde. Tout ce que Wissal aime, c'est partir à l'aventure, "*prendre une caméra et aller au bout du monde, là où personne ne va*". Wissal veut écrire, tourner. elle s'intéresse à la télé car il y a l'image et le journaliste est seul à l'écran. Le sport ? Une opportunité plus qu'un choix. Evidemment pour une fille, le défi est plus grand encore, particulièrement dans le foot. Ce qu'elle aime à *Eurosport*, c'est l'esprit sport justement, on peut "*être sérieux sans se prendre au sérieux*", on peut être naturel, tout sourire. Le grand boss d'Eurosport cherchait de nouveaux visages, jeunes, une fille "*parce que* (avant elle) *il n'y avait que des mecs et une nana*". Son look qui sort de l'ordinaire, son franc-parler, son énergie ont fait le reste. Tous les jours pendant la Coupe du Monde, Wissal Ayadi était en live. Le rythme était effréné. On ne peut pas être plus exposé que pendant la Coupe du Monde. Le 11 juin, le grand saut ! et ça s'est super bien passé. Wissal écrit tous ses textes, elle va chercher elle-même les infos, elle doit apprendre le vocabulaire, le jargon (vous savez ce que c'est un caviar ?). Après la Coupe du Monde, elle est restée à Eurosport pour des piges, des interventions courtes mais la présence obligatoire si un faisceau lâche, pour prendre le relais. L'expérience de la Coupe du Monde a en tout cas été extraordinaire et le fiasco des Bleus a encore ajouté de l'excitation. C'est elle qui a montré à l'antenne la fameuse une de l'Equipe. Elle a ajouté : "C'est sans commentaires !". Bien sûr, comme tout journaliste, Wissal a un rêve, présenter le 20 h sur *France* 2, la consécration. Damien D.

s'apprête à conclure ce sympathique échange en l'interrogeant sur ses autres passions; et elle n'en manque pas: elle pratique le oud (le luth oriental), elle chante, dans un groupe de rock et aussi du funky. "*Quand on est journaliste, il faut être à l'affût de tout*". La chanson, c'est pour se faire plaisir, une passion à côté du métier. Wissal veut voyager. "*Mon but serait de faire tous les pays d'Europe.*"

A la tunivision

(Sex in the *Arab* City) (Hobb Story)

L'Ambassade de France en Tunisie vient d'organiser à Tunis les Premières Journées de l'Audiovisuel (25 au 27 octobre 2010), ouvrant le débat entre les représentants de chaînes françaises et les cinéastes, producteurs et comédiens tunisiens, et plus largement maghrébins. A la tribune, la comédienne franco-tunisienne **Anissa Daoud** était la cible de tous les regards. La ravissante interprète d'une filmographie déjà importante (5 longs-métrages) a pu délivrer "un témoignage vibrant de sincérité concernant la condition d'actrice d'origine maghrébine en France", selon le site www.distinctivewomen.com, qui ajoute en reprenant les propos de la jeune comédienne: "*la diversité n'a pas encore réussi à gagner ses lettres de noblesse sur toutes les chaînes françaises et la couleur de la peau ou les attributs supposément ethniques peuvent créer des situations kafkaïennes, trop blanches pour certains, trop typées pour d'autres.*" Anissa Daoud affirme ses choix de rôles, même les plus difficiles. Dans le film *Tendresse du loup*, Anissa Daoud interprètait le rôle d'une prostituée avec une scène de viol hyperréaliste. La comédienne est au cinéma mais aussi au théâtre où elle collabore avec la compagnie française *La Grave et Burlesque Equipée du Cycliste*. *Hobb Story (Histoire d'amour)* est une comédie qui aborde la question de l'amour et du sexe dans le monde arabe.

La pièce, une balade géolibertine dans les capitales arabes, est à l'affiche du Théâtre de Cachan le 3 décembre 2010. Les choix d'Anissa Daoud se portent ainsi sur des pièces à message, *Vous avez de si jolis moutons, pourquoi ne parlez-vous pas des moutons ?*, qui parlent des rapports coloniaux et néocoloniaux ou *Nakba, en marchant j'ai vue,* qui traite de la Palestine. Nakba, cela veut dire catastrophe en arabe. Elle ne choisit décidément pas des rôles faciles. Aux journées de Tunis, c'est la force de sa personnalité qui a séduit le public tant français que tunisien.

Les talents neufs

La rentrée fut belle pour **Karima Charni**. La Rémoise a d'ailleurs toujours aimé les rentrées. Au lycée déjà, elle se réjouissait chaque année en septembre de retrouver ses amis et surtout les cours d'audio-visuel, sa passion depuis toujours. Mais depuis, la vie de Karima n' a cessé de lui apporter de vrais bonheurs. En 2004, elle entre au château de Dammarie-les-Lys, devenu en France le lieu rêvé pour les jeunes gens souhaitant se lancer dans une carrière musicale, la Star Academy. Après deux ans de tournée, Karima Charni n'abandonne pas tout à fait la chanson -elle continue à écrire des textes et à les fredonner tous les jours - mais c'est plutôt vers une carrière d'animatrice et productrice de télévision qu'elle se dirige. Depuis quatre ans, elle est fidèle à M6 et sa petite soeur, W9. Karima en cette rentrée 2010 est devenue la star de la TNT, d'abord avec *Talents tout 9* - des shows cases avec des musiciens méconnus enregistrés dans des

appartements-, puis avec *Fan de stars* - le magazine people et musical fait de reportages originaux et des coups de coeur de l'animatrice-, mais encore *Carrément 80* - une décennie très à la mode en 2010 - et enfin avec *100 % Poker*, où à la surprise générale elle détrône Estelle Denis positionnée un temps sur ce magazine et passionnée de poker, tout comme son illustre compagnon !

(music addict)

Sur cette lancée, Karima, qui booste tous les audimats, ne se contente pas de cela. La petite jeune qui monte a présenté le 30 octobre le *Fanfloor* à Bercy, un gros événement de la scène musicale de cet automne, et elle utilise sa nouvelle notoriété, son charme, son dynamisme, sa joie de vivre pour des causes solidaires. Avec *Orange RockCorps*, il s'agissait d'apporter un soutien au Secours Populaire et du 15 au 20 novembre 2010 sur W9, elle s'est mobilisée pour l'opération *Une semaine pour l'emploi des personnes handicapées*. De ses origines familiales tunisiennes, elle conserve l'esprit de famille, n'oubliant jamais de promouvoir sa soeur **Hédia Charni** qui, elle aussi, se lance dans la chanson, La famille Charni: des talents neufs - du côté de la banlieue, on dit "des talents meufs !", sans irrespect, parce que les soeurs Charni, à l'évidence, ce sont des valeurs sûres du nouveau paysage audiovisuel et musical français.

Tout était écrit

Elle en vient aux mots pour ne plus en venir aux larmes. Elle a tourné des pages, s'est lavée de tout, est restée debout.

La Lyonnaise **Sarah Riani** a en elle toutes ses chances et chaque jour la force d'y croire. Elle laisse ses peines autant que ses faiblesses. Elle est... intouchable (d'après les paroles de *Intouchable*). Sarah Riani est, quant à elle, passée par *La Nouvelle Star* en 2005.

Cinq ans plus tard, après des années de travail en silence, elle remonte sur scène et offre à son public une voix encore un peu timide mais une réelle personnalité. Les ados la plébiscitent si l'on en croit les classements des ventes et des téléchargements. Sarah Riani écrit et compose ses textes, comme *Intouchable*, son premier single, sorti le 10 mai 2010. Six mois plus tard, c'est l'album qui suit (sorti le 4 novembre 2010). Au top 50, la "franco-algéro-marocaine" grimpe déjà. La jeune artiste y a toujours cru, car "tout était écrit". Hanane Courail aussi y croit. En 2009, cette jeune artiste R'n'B a lancé *Caractère* sur internet. Belge d'origine marocaine, à 21 ans, **Hanane** ne manque pas d'ambition, elle travaille pour réussir. "*Ecrire, c'est un peu se livrer à quelqu'un et du coup mon public se sent un peu privilégié de cette relation*" confie-t-elle. L'équipe de *Label D Prod*, conquise, s'investit pour mettre en lumière cette découverte. Halo jeune.

Le temps des mariages

(mai 2012)

Mai est le mois des mariages et quand les week-ends font quatre jours, comme en cette année 2012, les cérémonies se multiplient. Le site *Walima'zine* est à la fête. Ses deux créatrices racontent aux lectrices de *Gazelle* [910] la genèse et l'esprit de ce site spécialement dédié à l'heureux évènement. Le credo du webzine est le "trendy-tradi", allier les dernières tendances et la tradition. Aujourd'hui, les mariés aiment que leur mariage leur ressemble, à la fois traditionnels, pour faire plaisir à la famille, et modernes, pour être en accord avec leur mode de vie. Le site est là pour les aider à trouver le juste équilibre. "Quand nous avons lancé *Walima'zine*, explique Karima, on voulait absolument qu'il soit pratique, concret et fun. Il s'agissait pour nous de libérer une parole de manière décomplexée et toujours avec une pointe d'humour".

Nous nous souvenons de Karima Essabak, co-initiatrice de *la Journée sans immigrés, une journée sans nous*. Cette Rémoise d'origine est diplômée du Collège des Hautes Etudes Européennes à Paris I (Sorbonne) et titulaire d'un Master spécialisé en Aménagement des Grands Comptes à l'Ecole Supérieure de Commerce. Sa rencontre avec la journaliste Mérième Alaoui a été déterminante. Toutes deux se sont rendus compte que le sujet du mariage cristallisait de nombreuses questions très importantes: l'identité, la religion, la tradition, le métissage...[911]

Mérième Alaoui et Karima Essabak font vivre le métissage

(Karima Essabak)

Merième Alaoui est la plume du site. Elle a le regard affuté de la journaliste toujours prête à saisir le bon tuyau, la bonne interview. Le webzine a ainsi accueilli les pensées sur le mariage de personnalités aussi diverses que le rappeur Youssoupha, le cuisinier Abdel Alaoui ou encore l'humoriste Rachid Badouri. Mérième Alaoui a déjà une belle expérience journalistique des sujets de société et des interviews-portraits avec des collaborations au *Poin*t, des articles pour *Salamnews*,... A sa sortie du CFPJ, l'Amiénoise a travaillé pour *le Parisien* (portraits *Un parcours réussi*). Très présente également en radio (chroniqueuse sur *le Mouv*, sur *Africa n°1*) mais aussi sur *RTL radio* et des collaborations avec *Al Jazeera*,...

Pour Mérième, le métissage est une valeur fondamentale: "Avec notre double culture, on se considère métisse et aujourd'hui de plus en plus de couples dépassent les frontières des origines de leurs parents. Parfois c'est compliqué, alors notre objectif est de créer des ponts en

[910] interview par Fatima Essasbou
[911] elles l'expriment sur *http://walimazine.com*

aidant à mieux comprendre les autres." Le site *Walima'zine* parle d'Orient certes mais aussi d'Afrique, d'Asie, d'Europe.

Pour Mérième Alaoui, "le métissage dans la culture musulmane, c'est l'ouverture d'esprit et l'amour de l'autre quelqu'il soit."

Wafaa El Yazid capture la beauté

Pas de mariage sans photographie et pour le plus beau jour de votre vie, ne laissez pas le cousin ou le beau-frère prendre des photos qui seront mal cadrées, mal éclairées, privées d'émotion. Laissez faire un professionnel ou plutôt une professionnelle, c'est ce que ne cesse de dire Wafaa El Yazid, photographe francilienne qui offre toute sa générosité pour mettre en image la beauté du couple. Wafaa se fait-elle une spécialiste du mariage ? Elle apprécie particulièrement cette relation de coeur qu'elle établit avec des jeunes mariés. Mais Wafaa est aussi passionnée de reportages. Au milieu d'une manifestation ou sur des tournages de clips hip hop, en France comme à l'étranger (de Paris à Tunis), elle utilise la photographie comme un moyen d'expression, comme un outil de revendication.

A Sarcelles, avec *Droit de cité*, elle a capturé la vie urbaine derrière son objectif pour une campagne contre l'abstention lors des élections. La photographe s'est lancée le 8 mars dernier dans un nouveau pari fou: 1001 portraits de femmes (en partenariat avec le site 1001 femmes, of course). Objectif: finir le 8 mars 2013 par une expo toute en beauté. Sur son site, un très beau portrait par Karima Essabak.

(les Français, vus par Wafaa El Yazid)

Actes d'amour

(août 2011)

"Donne-moi ma liberté et libère mes mains J'ai tout donné sans retour Ah ton lien blesse mes poignets Pourquoi le garder s'il ne m'a pas épargnée Moi qui ai respecté les serments que tu as brisés Pourquoi resterais-je alors que le monde est mien ?" *Al Atlal*, chanson-culte de Oum Kalthoum, devenue l'hymne de la révolution arabe dans la voix des femmes.

Big Brother. L'artiste face aux tyrans. C'est à Dinard, au Palais des Arts et du Festival, que l'on peut retrouver Zoulikha Bouabdellah jusqu'au 11 septembre 2011, après son exposition madrilène à la Galerie Sabrina Amrani. Et encore d'autres événements à découvrir ici pour un été show : Katia Kameli est à voir à Marseille; Amina Zoubir a été vue à Paris le 22 juin 2011 au vernissage d'*Alger demain* au Centre culturel algérien (après l'exposition de la Galerie 59, en février-mars 2011); les images de Zineb Sedira sont à voir à la CNHI. Toutes ces artistes franco-algériennes nous parlent d'amour...

Sabrina Amrani ou l'art sans frontières

Française, d'origine algérienne et de formation sociologue, Sabrina Amrani a ouvert à Madrid une galerie d'art contemporain, marquée par un mot: le dialogue (voir et écouter les autres). Dans cet espace vont se croiser des artistes consolidés et émergents, de différentes nationalités, car selon la galeriste, "*ni l'art, et encore moins le dialogue, n'ont de frontières*".

La galerie, inaugurée le 8 juin 2011, accordera une attention particulière aux nouvelles voix qui émergent de la scène artistique d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient. Parmi ces artistes, **Zoulikha Bouabdellah** était à la Galerie Sabrina Amrani du 8 juin au 20 juillet 2011 et elle est au Palais des Arts de Dinard du 11 juin au 11 septembre 2011.

(Sabrina Amrani)

Zoulikha Bouabdellah ou l'art de la transgression

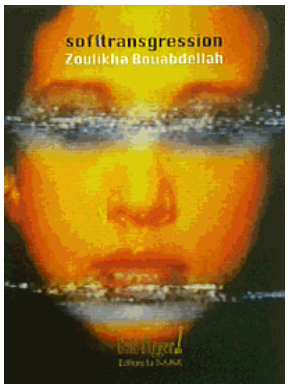
Hobb (amour, en arabe), sculpture calligraphique en plexiglass, coloriée et positionnée comme un Kamasutra arc-en-ciel. *Noun*, une vidéo où l'on voit danser la lettre la plus *érotique* (elle ressemble à un sein) de l'alphabet arabe. Nous sommes dans l'univers de Zoulikha Bouabdellah qui réinvente avec talent une culture arabe transgressée : "*la transgression est une composante essentielle de la modernité, qui nous permet de nous écarter des sentiers battus, modifier les codes et regarder au-delà*", dit l'artiste plasticienne. Mais qui est Zoulikha Bouabdellah ? Laissons parler son dossier de presse.

(*Mirage*, 2011)

"Zoulikha Bouabdellah est française et algérienne, bien qu'elle ne soit née ni en France ni en Algérie mais à Moscou où ses parents[912] étudiaient. Son histoire personnelle et son travail se développent entre différentes cultures juxtaposées, croisées et confrontées dans le temps. Zoulikha et sa famille émigrent en France, en provenance d'Algérie, au début des années 90. A cette époque, l'Algérie est dans une période de guerre civile. Mais avant cette confrontation, la jeune Zoulikha vit ces contradictions au quotidien. Le monde de femmes voilées dans lequel elle grandit se convertit chaque soir en une galerie de tableaux orientalistes sexy et de sculptures classiques représentant des femmes nues. Cette collection cachée au public appartient au fonds du Musée des Beaux Arts d'Alger et l'artiste, fille de la directrice, traverse ses galeries tous les jours, pour rejoindre son domicile situé dans le musée même. Le contraste et la synthèse impossible entre un monde extérieur puritain et répressif, où les représentations iconiques sont interdites, et cet autre monde dans lequel Zoulikha découvre une liberté esthétique et sexuelle au travers de formes artistiques, constituent un des éléments fondamentaux de son langage, une incessante recherche de liberté qui transcende les obstacles religieux, politiques, moraux ou formels. "

[912] ndla, Zoulikha est la fille de l'écrivain et réalisateur Hassen Bouabdellah

Le décor est planté. En 2001, dans *Minaret*, Zoulikha fait se trémousser cet élément architectural sacré au rythme d'une chanson de Khaled. En 2003, avec *Dansons*, c'est son bassin qui se trémousse au son de la Marseillaise à la manière d'une danse du ventre, paré d'un voile bleu brodé de piécettes d'or, puis un blanc, et encore un rouge. Subversion ? C'est ce qu'écrit Fadwa Miadi pour *Afrique Magazine* : " S'il fallait trouver un seul mot pour qualifier l'ensemble de la création artistique que Zoulikha Bouabdellah bâtit depuis une bonne dizaine d'années et qui lui vaut d'être exposée à Miami, Rabat, Paris, Le Cap, Dubaï ou Nagoya, ce serait assurément subversion. "Transgression plutôt, dit l'artiste. Zoulikha Bouabdellah est une artiste des interstices : "entre eux et nous", entre le Nord et le Sud, l'Europe et l'Afrique, le christianisme et l'islam, entre les hommes et les femmes, entre le visible et le non-dit, entre le plaisir et la douleur."



Avec *Walk on the sky - Pisces* (2009), Zoulikha a remporté le prix Art Dubai Abraaj Capital Prize, la plus haute distinction artistique du Moyen Orient. Avec *Two Lovers* (2010), le mot amour, si souvent employé dans l'art arabe, prend la forme de deux amants s'essayant au Kamasutra. Le travail de Zoulikha reflète toujours un dialogue entre les cultures. Avec *Mirage* (2011), l'histoire change de camp. Elle s'écrit désormais au sud, de l'autre côté de la Méditerranée où, après les révolutions tunisienne et égyptienne, la guerre civile en Libye et en Syrie, la contagion révolutionnaire gagne désormais jusqu'au Bahreïn et au Yémen. Et tandis qu'au Maroc, le pays s'engage dans une réforme politique qui se veut inédite, l'Algérie promet de son côté le renforcement du processus démocratique. Qu'adviendra-t-il de tout cela ? Nul ne peut le dire avec certitude, dit l'artiste. Restent, comme toujours dans une révolution, les images élevées au rang d'icônes. Zoulikha Bouabdellah a trouvé la sienne: "cette photographie d'un mirage des forces de Khadafi. Touché de plein fouet, il pique du nez vers le sol libyen. Le crash n'est pas encore visible mais il est déjà signifié et signifiant : le dictateur n'est plus invincible..." Zoulikha en fait une lecture mythologique : l'avion militaire, c'est *Algol* (le nom *Algol* vient de l'arabe "al Ras Ghul" littéralement "la tête du démon") ; il est une représentation de la tyrannie. L'exposition se complète alors par *Donne moi ma liberté, défais mes chaînes*, déviation du sens originel de la phrase chantée par Oum Kalthoum. Le cri dune femme enchaînée par l'amour et désireuse de recouvrer sa liberté devient ici un slogan révolutionnaire, une formule universelle à l'usage de tous les opprimés.

Faut-il aller à Madrid ou à Londres pour qu'existe cette parole de femmes aux racines maghrébines où par l'image, elles mettent en lumière les paradoxes de leur identité ? C'est bien à Londres en tout cas qu'a trouvé à s'exprimer cette autre *performeuse* française à l'immense talent, Zineb Sedira.

Zineb Sedira ou l'écho de la mémoire

Un homme est sur un ferry. Il est seul. Il regarde la mer. Son regard nous entraîne au loin. Cherche-t-il Alger d'où il vient ou Marseille où il va ? Middle Sea. La Méditerranée est à la source du travail de Zineb Sedira, née en 1963 à Gennevilliers, de parents algériens immigrés. L'artiste s'exprime par la vidéo et par la photo, par lesquelles elle tente de reconstituer le puzzle d'une vie passée à questionner son pays intérieur.

Il y a d'abord cette enfance en banlieue parisienne, cette mère qui pour qu'elle ait de bonnes notes à l'école lui faisait avaler la potion du taleb, un verset du Coran, écrit sur un morceau de papier et dilué dans l'eau. De la fabrication de ce talisman, sorte de potion magique, elle a fait un film où, au lieu d'un hadith, elle a mis l'image d'une femme. Après des études d'arts graphiques à Paris, Zineb est partie à Londres en 1986 pour apprendre l'anglais. Elle y est restée... En s'éloignant de sa famille, de la communauté maghrébine de France, elle opère une rupture, rencontre une Angleterre sans histoire avec l'Algérie où elle découvre des auteurs algériens connus en Grande-Bretagne et ignorés en France. En 2002, Zineb Sedira retourne en Algérie après une douzaine d'années d'absence due à la guerre civile. Elle filme d'une voiture la côte algérienne entre Alger et Tipaza. And the road goes on. Tous les films de Zineb Sedira sont intitulés en anglais. Et la vie continue. Malgré et après la guerre coloniale puis la guerre civile, les Algériens continuent de vivre, d'être. En 2005, une institution anglaise *Film and video umbrella* lui accorde un budget qui lui permet de réaliser *Saphir*, un retour en images à Alger, ville méditerranéenne, puis *Middle Sea*, entre Alger et Marseille. En 2006, Zineb Sedari filme la terre de ses ancêtres (*La terre de mon père*) dans la région de Sétif, en même temps que *Points de départ* qui raconte l'émigration. En 2010, elle expose à la Galerie Manet de Gennevilliers, la ville de son enfance.

Depuis 2008, la *Cité nationale de l'histoire de l'immigration* présente Zineb Sedira de façon permanente dans sa filmographie. Pourtant en 2010, avec le même film *Rebelling histories my mother told me...,* elle connaît la censure à Vallauris où le maire UMP interdit sa présentation "par mesure de sécurité". Zineb est choquée et surprise : "*La guerre d'Algérie a eu lieu il y a cinquante ans. Il n'est pas normal qu'il y ait autant de difficultés pour parler de ces choses en France*" Zineb Sedira veut casser les incompréhensions. En filmant les maisons coloniales de la côte algérienne, elle veut redonner une mémoire à ces Français d'Algérie qui ont été là et qui se sont sentis obligés de partir. Zineb cherche l'universel entre Paris, Londres et Alger ; elle est un peu apatride ; elle habite un pays mosaïque.

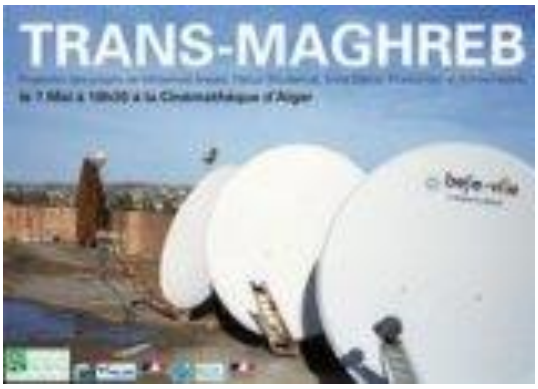
Katia Kameli ou l'utopie nomade

C'est par l'image également que Katia Kameli exprime ses intuitions. Le rôle de l'artiste est de générer des formes qui vont élargir la pensée. Une création devient une narration où l'artiste se raconte en faisant partager sa réflexion. L'histoire personnelle de Katia Kameli l'a poussée très rapidement à se positionner, à donner son opinion. Il y a d'abord cette identité plurielle, entre l'Algérie de son père et la France de sa mère. Cela donne à son travail ce caractère protéiforme qui exprime l'entre-deux. Mais l'identité n'est pas duale, elle est hybride.

Née en 1973 à Clermont-Ferrand, Katia passait environ 3 mois par an dans sa famille en Algérie, jusqu'en 1991. Passionnée par l'image, après des études à Greenwich et son Diplôme National d'Arts Plastiques à l'Ecole Nationale des Beaux-Arts de Bourges, elle part en stage Erasmus à Vienne en Autriche où elle a l'opportunité de présenter ses premières créations au Semper Depot en 1998. Cette année-là sera celle de son retour en Algérie. Elle retrouve un pays mutilé où il était très compliqué de faire des images à l'extérieur. Elle va donc se concentrer sur l'espace intérieur, l'espace féminin. Elle réalise les films *Nouba* (2000) et *Aïcha* (2001). En France, pendant cette période, peu d'informations sur l'Algérie étaient disponibles. L'idée de *Bledi* est née de cette frustration. Elle suit son intuition, elle construit le story board de son film en téléchargeant les unes des journaux. Pendant le tournage de *Bledi*, elle passe quelques jours à la cité universitaire de filles de Ben Aknoun, sur les hauteurs d'Alger. Les étudiantes qu'elle rencontre lui font part de leur malaise quant aux images diffusées par l'Occident. Elles ne montraient pas la réalité qu'elles vivaient en Algérie. Le film se construit comme une histoire, dans son double sens qu'en anglais on traduit par history, la mémoire des hommes, et story, le récit. *Bledi, un scénario possible* est présenté en 2003 à Turin (*Artissima*) et à Bourges (*Bandits-Mages*), alors qu'elle intègre le Collège-Invisible de l'ESBAM à Marseille. Katia Kameli se déplace d'un système de pensée à un autre. Son nomadisme est créateur. Elle prend conscience que le cinéma algérien n'a besoin que d'un catalyseur pour renaître.

Trans Maghreb sera cet espace, un workshop de circulation et de collaboration entre les trois pays d'Afrique du Nord. Soutenu par l'ambassade de France en Algérie et la fondation Azalaï, *Trans Maghreb* accompagne les réalisateurs sélectionnés durant toutes les étapes de réalisation

(travail sur les scénarii, découpage, tournage, montage et mixage). Cinq ans plus tard, on peut constater les effets de cette volonté partagée. La nouvelle génération du cinéma algérien voit sa production diffusée dans les festivals internationaux : *Sektou* de Khaled Benaïssa a reçu le prix du Fespaco et celui du Panorama des cinémas du Maghreb en 2010 ; le film *Les Baies d'Alger* de Hassen Ferhani a été présenté aux festivals de Clermont-Ferrand, Montpellier, Tanger, Montréal...

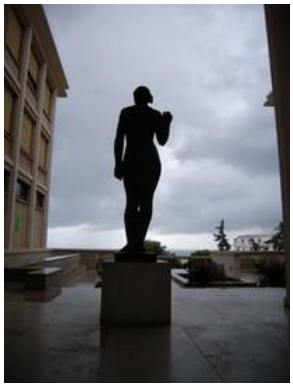


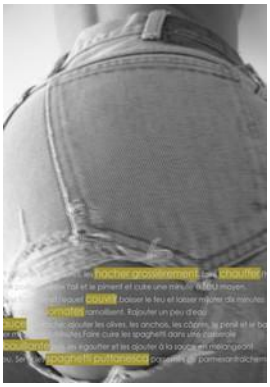
Katia Kameli n'en oublie pas pour autant son travail personnel : exposition à Casablanca avec une nouvelle vidéo, *Dissolution*, des collaborations à Londres, une exposition collective à New-York,.. Cet été 2011, Katia Kameli investit les locaux de l'entreprise *Futur Telecom* à Marseille. Les Ateliers de l'EuroMéditerranée, mis en place par Marseille-Provence 2013, ont pour objectif de faire entrer des artistes dans des entreprises et lieux publics. Pour cette exposition, Katia Kameli s'appuie sur *Sept actes d'amour en sept jours d'ennuis*, l'installation réalisée à New York en 2008. Les employés de *Futur Telecom* fournissent la matière à l'artiste lors d'entretiens où ils font partager leur rapport à la ville, leur perception de Marseille, leur vécu, leur ressenti. L'art vient habiter l'entreprise, dans la Capitale européenne de la culture 2013, avec Katia Kameli.

Amina Zoubir à consommer sans modération

Alger demain, c'est l'intitulé d'un concours de jeunes talents du cinéma (Alger) et celui d'une exposition de jeunes artistes plasticiens (Paris). En juillet 2011, à Alger, les Journées cinématographiques ont couronné de jeunes réalisateurs de courts-métrages et à Paris, le Centre culturel algérien accueillait l'exposition d'artistes. Dés l'hiver dernier, dans la capitale française, les artistes ont rendu hommage aux immolés qui ont fait *le printemps arabe*. L'événement (du 16 février au 6 mars 2011) était à la Galerie 59 (rue de Rivoli à Paris) avec l'exposition *Alger demain*. De jeunes artistes algérois, aux talents multiples, présentaient leurs créations : Hassiba Boufedji, architecte d'intérieur et designer, Mounia Frada, designer et enseignante en arts plastiques, Mehdi Djelil, artiste peintre, Soraya Kerdjani (So K), plasticienne, photographe et, à l'occasion, styliste. Pour le vernissage, So K avait habillé Amina Zoubir en robe de mariée, en signe d'espoirs heureux pour le monde arabe.

Amina Zoubir est de cette nouvelle génération d'artistes (elle est née à Alger en 1983) qui a pu découvrir la vidéo lors du workshop *Bledi in progress* avec Katia Kameli. Comme son mentor, de dix ans son aînée, elle est photographe et vidéaste. Son premier court métrage *Khod E'Trolli wa Choff* (Prends le bus et regarde) a été projeté au Marché du court pendant le *Festival du court métrage* de Clermont-Ferrand aussi bien qu'à *Transat vidéo* à Caen. Cela l'a encouragé à réaliser d'autres vidéos, menant toujours à une réflexion sur la relation entre l'art et la société. Diplômée en Design Graphique de l'Ecole Supérieure des Beaux-Arts (ESBA) d'Alger en 2006 puis en Master Théorie et pratique de l'Art contemporain et des nouveaux médias à l'Université de Paris 8, elle poursuit ses études en Doctorat Esthétique Science et Technologie, spécialité Art Contemporain et Photographie à Paris 8. Retour sur le parcours sans faute d'une jeune créatrice en devenir.



(**ESBA**, Alger) 

2004 : l'ESBA rend hommage à son ancien directeur Rabah Asselah, assassiné dix ans plus tôt avec son fils dans la tourmente terroriste. Amina est là, nourrissant tous ses projets. 2005 : elle redessine la Mona Lisa pour lui attribuer une dimension arabo-musulmane. Amina a la désinvolture de la street culture. Elle présente à l'ESBA une exposition de photos de recettes à consommer sans modération au *ftour* (rupture du jeûne) pendant le mois de Ramadan. Les photos sont des gros plans sur des courbes sensuelles de filles en jean dont on ne voit pas le visage, délibérément suggestives, voire sexy, dans des tirages en noir et blanc *délavé*. Sur ces courbes elle a inscrit les meilleures recettes.

De son balcon, elle photographie les *trabendistes* (vendeurs à la sauvette) qui occupent les arcades des immeubles hausmanniens du cœur d'Alger. Elle photographie les anciens, grands-pères, grands-mères, voisins, voisines, dont les visages trahissent l'empreinte du temps. Elle photographie des paraboles qu'en Algérie, on appelle *assiettes*. Et puis des tombes qui disent la peur de la mort et l'absence. Elle photographie des escaliers magiques. 2006 : Amina découvre la vidéo avec Katia Kameli, filme la lumière d'Alger à peine sortie du noir, la génération du terrorisme qui construit la nouvelle Algérie, la vie quotidienne des gens d'Alger centre, leur histoire, leur rêve. Elle prend le bus et elle regarde.

2007 : elle filme l'appel noble du Moâdin quand le corps et l'esprit s'éveillent à la prière, vers le haut, vers le ciel, vers le Dieu unique qui nous observe... et puis Amina Zoubir arrive en

France. Alors, elle filme Paris, ses monuments célèbres, ses merveilleuses richesses urbaines, sa population cosmopolite, ses passants pressés, ses SDF qui dorment à même la rue au pied de leur bouteille d'alcool. 2008 : elle filme les femmes des sociétés arabes dans leur état végétatif, passées du tutorat du père à celui du mari, sans mot à dire, sans droit à la pensée. Elle filme l'intime, l'image de soi dénudée mise en scène avec des légumes, des tomates trop mûres, à consommer avec ou sans modération. Elle filme le temps que rythment les prières, les tâches ménagères récurrentes. Elle filme l'ennui, le vide mais qui n'est pas l'absence d'histoires. Elle filme Bari (Italie), la ville qui est *l'un d'entre nous*, Morsiglia, village du Cap Corse dont le maire, un vieil activiste autonomiste, invite des artistes du monde entier pour mettre en images l'envie de nature. 2009 : elle arrive à Douala un soir d'avril chaud et très humide. Elle filme l'acte d'uriner dans les rues de la ville. Le spectateur suit le flux de l'urine jusqu'au verre d'eau à table. Elle filme le geste qui émet un son. Elle assouvit ses délires et désirs les plus déjantés en usant des procédés techniques les plus sophistiqués, où l'univers sonore a autant d'importance sur l'impact visuel que l'image elle-même.

2009 : habillée en tenue traditionnelle algéroise, spécialement réservée au mariage, Amina Zoubir parcourt les rues de New York. A la recherche du prince charmant ? Elle *performe* à Pontevedra (Espagne), projette des images sur des murs qui se font face et sur un mur perpendiculaire. Elle envahit l'espace de voix féminines énonçant des recettes de cuisine. Dans les rues d'Alger, seules les voix d'hommes occupent l'espace. Malaise ! 2010 : Amina *performe* à la Friche des Paniers à Marseille, montre la ville en mutation, couche successive de mémoires. 2011 : Amina Zoubir s'interroge : dans quel monde vivons-nous ? quel sens donnons-nous à notre vie ? Elle filme le sacré des femmes, une robe de mariée, et le sacré des hommes, un ballon de football. Elle filme des femmes voilées se déployant dans des espaces clos, qui s'effacent dans le décor. Elle filme des corps de femmes en mouvement, des hanches et des ventres qui se parent de strasses pour se libérer.

"*Suis-je artiste ? Qu'est-ce qu'être artiste aujourd'hui ? Je ne le suis peut-être pas. On ne peut pas m'en dissuader et pourtant, je souffre d'une très forte anxiété. Je veux créer.* "

Imane Farès et Fatiha Selam rendent visible la lumière

(novembre 2015)

On recenserait en France actuellement 2191 galeries d'art contemporain dont plus de la moitié sont en Ile-de-France. Elles jouent un rôle essentiel dans l'émergence et la construction de la notoriété des artistes et donc dans la vitalité de la scène artistique française. Les galeries parisiennes se concentrent principalement dans trois quartiers, les 3e, 6e et 8e arrondissements qui accueillent ainsi plus de 52 % des galeries de la capitale. La banlieue n'a cependant pas grand-chose à envier au Marais ou à Belleville. Ici, c'est la qualité, pas la quantité, qui compte. Les galeries prennent un soin fou à faire venir la crème de la création actuelle de l'autre côté du périph', pour en faire profiter un public moins gâté en offre culturelle.

Cet automne à Paris, nous vous conseillons la **Galerie Imane Farès**. Imane Farès a ouvert sa galerie pour accueillir des artistes d'Afrique et du Moyen-Orient. La galeriste explique: "Depuis l'ouverture de la galerie, il y a deux ans, j'ai toujours suivi mes coups de coeur. Il y a peu d'espaces à Paris qui montrent l'art contemporain issu d'Afrique et du Moyen-Orient."

Imane Farès a toujours voulu ouvrir une galerie d'art. Une obsession née à Dakar, sa ville natale, au sein d'une famille libanaise nombreuse. C'est lorsqu'une galerie s'est libérée quasiment en face de chez elle, dans le 6e arrondissement, qu'elle y a vu un signe: ce sera son espace.

"C'est une passion. J'aime les artistes, leur façon de voir le monde, de le décrire. La vérité sort de leur bouche... et de leurs mains ! Je veux que les artistes auxquels je crois éclatent", dit-elle. Parmi ses protégés: la Sud-Africaine Billie Zangewa et ses étonnantes tapisseries, véritables tableaux en soie brodée, ou encore le talentueux Libanais Ali Cherri, repéré notamment pour ses excellentes vidéos. Ce dernier dit d'Imane qu'elle est perfectionniste et qu'elle travaille par amour. La *Galerie Imane Farès*, 41 rue Mazarine, présente *Miroir - Effacement*, du 3 décembre 2015 au 26 mars 2016.

Autre évènement à Paris, la **Galerie Fatiha Selam**[913] accueille la première exposition personnelle française de l'artiste américaine Sophia Dixon Dillo, vivant dans le Colorado. L'évènement *Light and Form* présente la recherche la plus actuelle de l'artiste: rendre visible la lumière. "

Les évènements tragiques du 13 novembre 2015 nous font encore plus prendre conscience de l'importance d'être ensemble, mais aussi que les enjeux portés par l'art sont essentiels à l'éducation et à la vie", explique la galeriste qui a évidemment maintenu le vernissage de l'exposition *Light and Form*, le 21 novembre 2015.

[913] *Galerie Fatiha Selam*, 58 rue Chapon, Paris 3e.

L'entre l'autre

(janvier 2011)

L'expérience de l'autre est une aventure humaine que nos trois invitées d'aujourd'hui, dans des registres différents, savent décrire à la perfection en l'exprimant par la danse, chez Hela Fattoumi, en le déclamant dans ses lectures publiques, chez Yasmina Louail, en l'enseignant chez Chahira Boutayeb. Enjeu esthétique, la danse est aussi un enjeu politique, au sens le plus noble du terme. L'expression du corps fait société. Les créations de la directrice du Centre Chorégraphique National de Caen sont des témoignages.

(*Husaïs & Solstice*, remix, CCN Caen)

Dans l'écriture scénique de l'écrivaine et "lectrice" toulousaine, il y a d'abord cette passion de communiquer, de mettre en commun des émotions. Et puis, last not but least, il y a cette voix du droit, enseigné à la Sorbonne, Les textes les plus ardus et complexes du système juridique européen deviennent avec Chahira Boutayeb des outils précieux pour de nouvelles solidarités intra-européennes mais aussi au-delà, avec une porte ouverte sur la Méditerranée, dans le respect de l'identité de l'autre, le respect de l'altérité pour un projet partagé.[914]

Hela Fattoumi, et l'autre entre en soi

1990, Husais. Hela rencontre Eric. Hela Fattoumi et Eric Lamoureux sont partis pour un pas de deux de plusieurs décennies. Troublante gémellité. Hela est née à Tunis de cet Orient qui lui colle à la peau et se glisse dans ses mouvements de façon obstinée. Hela s'est construite en France dans cet Occident qui la détache du sol et l'emmène vers de nouveaux espaces. Eric est là, toujours présent, depuis Husaïs, cette pièce fondatrice devenue un classique. La chorégraphie montre les jeux d'attente, le rapprochement, le frôlement, la contagion, l'élan, l'expérience de l'altérité. La différence fait harmonie.

1998, Wasla. Le spectacle a été conçu en Tunisie. Les femmes ouvrent la danse. Elles ne se touchent pas, ne se distinguent pas, ne vivent pas dans la même sphère que les hommes. Les hommes passent de l'ennui au mouvement, ils se déplacent, se confrontent, entre bagarre et étreinte. Hela Fattoumi, dans un solo final, se projette vers le sol et furtivement apparaît l'objet du désir, le ventre. "*Je crois vraiment que dans le monde arabe, le ventre est l'enjeu de la modernité*" (Interview à Inrocks). Le spectacle interroge l'identité mais surtout l'altérité. Wasla en arabe, cela veut dire ce qui relie.

2009, Manta. Hela Fattoumi fait l'expérience du voile qui n'a jamais fait partie de sa culture. Ni elle ni sa mère n'ont jamais porté ce vêtement de l'enfermement. Que se passe-t-il

[914] A lire ici en lien, un entretien avec Chahira Boutayeb qui raconte son parcours et son analyse de la société française en 2011, avec *Lire pour tous*

lorsque l'on porte le voile intégral, ne laissant voir que les yeux ? Que devient le corps sous le voile? Comment bouge-t-il ? Comment existe-t-il dans l'espace ? La danseuse fait un solo au milieu des images projetées sur grand écran. Par le jeu des lumières, le voile blanc se fait transparent. Mais quel est ce corps noir bougeant comme un squelette prisonnier ? Manta en espagnol, cela veut dire couverture. Dernier tableau. C'est la reconquête. Le corps libéré se laisse aller à danser. La danse est l'expression du corps reconquis.

En plus de vingt années de chorégraphie, la *Compagnie Fattoumi-Lamoureux* a parcouru la France, Douai, Sceaux, Saint-Nazaire, Amiens, Metz...où elle a été successivement en résidence. Elle a parcouru le monde, Kyoto, Tokyo, Séoul, Tunis, Tel Aviv, Ramallah, Bratislava, Le Caire... Hela et Eric ont exprimé ce qu'est pour eux la danse, "une irruption poétique", "une suspension élastique". Plus qu'un vocabulaire chorégraphique, un enjeu esthétique. La femme dans la danse se révèle dans son être essentiel, l'éternel féminin, fait l'expérience de l'autre, de l'homme, de l'ailleurs. Depuis 2004, Fattoumi et Lamoureux dirigent le Centre Chorégraphique National de Caen. Depuis plus de vingt ans, ils dansent "l'entre l'autre", comme l'écrit Christine Roquet dans un livre qu'elle leur a consacré (éd. Séguier). Hela et son alter ego présentent en 2011 *Just to dance*. Ils ont réuni autour d'eux neuf danseurs venus d'Afrique (Congo), d'Asie (Japon) et d'Europe (France). La chorégraphie est une énergie née de ces échanges, "une cosmogonie aux centres mouvants". Chacun déborde et s'augmente au contact de l'autre. Les murs tombent. Par la danse, l'autre entre en soi. L'utopie est en marche.

Yasmina Louail, la passion du sud et de la scène

"Quand l'élève est prêt, le maître arrive". Yasmina Louail énonce ce proverbe pour raconter son cheminement vers sa passion d'aujourd'hui, la scène, non pas comme conteuse mais lectrice publique contant aux gens "son" Sahara, sa spiritualité, son identité. Ses mots sont réunis en écriture dans un ouvrage qu'elle a malicieusement intitulé *Dieu, l'amour et le chameau*. Dieu, c'est sa quête d'un sens du monde qu'elle a d'abord cherché dans ses études en philosophie. Enfant déjà, elle n'aimait rien tant qu'écouter les mots des adultes, à la recherche d'une sagesse. La philosophie pour elle, c'est cet art de partager des paroles de sagesse. Elle a voulu devenir journaliste pour cette même raison, l'envie de communiquer. Le chameau, c'est un cadeau de Dieu fait à l'homme du désert.

Née en France, Yasmina ne connaissait pas le désert, mais elle en était depuis toujours imprégnée. "*Chez moi*, dit-elle, *on vivait algérien, dans tous les actes de la vie qutotidienne. Mais, quand je sortais, j'étais dans un autre monde. Je me sentais blessée au moment de l'adolescence. Mon identité, je l'ai trouvée bien plus tard*". Elle l'a trouvée dans ce premier voyage qui lui a permis de tout comprendre, de tout "intégrer". "*Intégrer, c'est rendre complet*", explique la philosophe, en ayant recours à l'étymologie. Yasmina Louail a bâti sa personnalité, d'abord à l'école - "*j'ai aimé l'école parce que j'aimais apprendre*" - puis en flânant à chaque fois qu'elle le pouvait dans le Centre Culturel Algérien tout à côté de chez elle à Paris, et enfin dans ce voyage. Elle a découvert avec

passion Ghardaïa, une ville magnifique, classée au Patrimoine mondial de l'UNESCO. En Algérie, elle est allée de surprise en surprise, a découvert les cimetières où on ne sait pas qui a été riche et qui a été pauvre, contrairement à ce qu'elle avait connu dans les cimetières français, elle a goûté à cet humour qui est le propre du peuple algérien, et puis surtout à la magie de ce désert - "*le désert m'a amenée sur une voie artistique*".

Jamais elle n'aurait pensé qu'elle allait monter sur scène. Aujourd'hui, elle le fait avec le plus grand des enthousiasmes pour dire à son public cet amour du désert, de cette culture du Sud. Depuis plus de sept ans, Yasmina vit à Toulouse. Elle a trouvé la cité occitane sur son chemin un peu par hasard, en passant un jour par là et en s'émerveillant de cette lumière, de ce parfum qui caractérisent la ville rose. C'est auprès de ce public toulousain qu'elle se produit souvent sur scène, pour ses "lectures publiques" qui racontent Dieu, l'amour... et le chameau.

Chahira Boutayeb, solidarité et proximité

Parfois certains parcours valent mille discours. Les étudiants de **Chahira Boutayeb**, Maître de Conférences à la Sorbonne, rendent hommage à leur professeur en lui consacrant une page Facebook. Ils expliquent: "Par son parcours, (Mme Boutayeb)... brise un plafond de verre, étant la seule universitaire française issue de l'immigration rattachée à la discipline juridique qui soit affectée à la Sorbonne, haut lieu du savoir et de l'excellence. Elle est, pour bon nombre d'entre nous, un exemple à suivre. Tout en croyant à l'exemplarité, il est cependant tout aussi important de déconstruire les préjugés, les stéréotypes et amalgames qui pèsent sur les minorités ethniques, notamment au regard de leurs compétences, et plus généralement sur les personnes issues de la diversité... Puisse son parcours... faire évoluer les mentalités et les états d'esprit", en citant Sénèque, "Longue est la route par les préceptes, courte et facile par l'exemple".

Le *Centre de Recherche sur l'Union Européenne* de l'Université de Paris 1 (CRUE) publie en mars 2011 l'ouvrage "*La solidarité dans l'Union Européenne*" (Dalloz), sous la direction de cette éminente juriste spécialiste du droit public. Depuis des années, Chahira Boutayeb étudie le

système juridique communautaire et par son interprétation des textes, elle affirme ce principe fondamental de solidarité dans le droit européen. La solidarité, dit-elle, peut être "passive". C'est ce qui permet au système institutionnel de fonctionner en distribuant les pouvoirs et les légitimités. Elle donne l'exemple de la politique agricole commune et plus généralement de tout ce qui permet la non-discrimination entre les Etats membres. Mais la solidarité peut être aussi "active", en crèant des mécanismes de soutien. La Cour de Justice Européenne (CJCE) exerce un rôle essentiel pour assurer le respect du droit. C'est sa jurisprudence qui veille ainsi à la reconnaissance mutuelle des diplômes d'un Etat à un autre, qui protège le statut de ressortissant européen, qui défend l'environnement, la santé publique, la protection des consommateurs, la qualité de vie... au nom de l'intérêt général. Ce n'est pas sans quelques résistances nationales que le droit communautaire impose alors sa primauté sur le droit national. Sait-on qu'un justiciable peut invoquer directement une directive même si celle-ci n'a pas été transposée dans le droit national ? Chaque texte, explique Chahira Boutayeb, doit être lu en s'attachant à la volonté des fondateurs de l'Europe dans un processus d'intégration. Le Traité de Lisbonne rend désormais l'application des droits fondamentaux contraignante pour les Etats membres hors des quelques dérogations consenties. En étant annexée au Traité, la Charte des Droits Fondamentaux a pris une dimension constitutionnelle.

Chahira Boutayeb observe avec beaucoup d'intérêt les évolutions du partenariat euro-méditerranéen. Un nouvel ordre juridique commun est en construction entre les deux rives de la Méditerranée: "*Cela va au-delà de la question des aides et des échanges. La proximité, c'est un lien fort. C'est vraiment la constitution d'un lien, d'un lien étroit avec l'autre. C'est le respect de l'intégrité. Ceci a été très présent dans le processus de Barcelone: le respect de l'autre dans sa composante culturelle, religieuse, sa composante sociale. L'un des volets du processus de Barcelone fait état des rapports interculturels a priori.*" Ce processus vise à assurer une stabilité dans la région. Cependant, autant il y a homogénéité de l'UE, autant il y a hétérogénéité de l'UpM. Cela explique le caractère laborieux des avancées de cette Union pour la Méditerranée, regrette Chahira Boutayeb.

Entre deux rives

(novembre 2015)

La productrice d'art **Nawal Slaoui** se souvient des années 90. "Quand je suis rentrée au Maroc[915], il n'y avait pas beaucoup de galeries d'art, peut-être trois ou quatre. Il n'y avait pas de musées, pas de centres d'art. J'ai donc décidé d'ouvrir une galerie d'art avec l'ambition de faire connaître des jeunes artistes marocains. Je l'ai appelée *Meltem*, du nom du vent chaud qui souffle en France et en Turquie." Mais nous sommes en 2015 et c'est une exposition hors du commun qui est présentée cet automne à Rabat. Elle rassemble autour de la marraine **Amina Benbouchta**

[915] ndla, après avoir vécu aux Etats-Unis, alors qu'elle avait 25 ans

quatre grandes artistes entre deux rives, entre France et Maroc: Dalila Alaoui, Zainab Andalibe, Myriam El Haïk, Soukaina Joual. L'Espace Expressions CDG (Charles de Gaulle) lui a laissé carte blanche pour concevoir une exposition conjuguée au féminin (jusqu'au 10 novembre 2015).

Elle a donc invité quatre artistes féminines. Le travail de chacune d'entre elles est lié au sien, "lié à l'organique entre l'art et la vie, mis en évidence à travers le thème du coeur et du charnel", précise Amina. Le message de cette exposition fait valoir un discours féministe, une expression à la fois sensible et subtile. **Dalila Alaoui** est franco-marocaine et son coeur, sa vie, son oeuvre sont déchirées entre deux rives. **Zainab Andalibe** vit et travaille entre le Maroc et l'Europe; elle ne cesse d'explorer la rose des vents, en des territoires mouvants au gré de l'actualité et de sa géographie. **Myriam El Haïk**, artiste franco-marocaine, s'inspire autant de la graphie arabe et de la graphie latine, pour explorer un monde ouvert au-delà des limites. Enfin, **Soukaina Joual**, la benjamine, met la chair à nu pour révéler la réalité de la vie: à la fois horrible et belle, basique et sublime.[916]

Amina Benbouchta

L'artiste Amina Benbouchta a commencé à peindre à l'âge de 15 ans et a exposé pour la première fois à Rabat en 1991, à la galerie *Arcanes*. Née à Casablanca en 1963, elle s'est dirigée vers le Canada pour y poursuivre des études d'anthropologie mais c'est à Paris, à l'Ecole supérieure des Beaux-Arts, qu'elle s'est formée à sa passion pour les arts. De retour au Maroc, elle y a créé en 2006 une plateforme d'artistes contemporains[917] et rejoint l'association *La source du lion* à Casablanca. Sa contribution à la manifestation *Lisières et débordements*, à la Villa des Arts en 2009, a suscité beaucoup d'intérêt pour son originalité et la liberté de sa démarche.

Regarder autrement

Entrons dans l'univers mental de l'artiste. Elle écrit: "*Déborder d'un territoire. S'extraire de l'idée de centralité pour aller vers une friche où l'idée n'a pas de formes convenues / Où l'esprit erre vers tous les possibles / Laboratoires mais pas fabriques, lieu de naissance...*

Mon coeur noir serait l'interstice du battement, l'indivisible, l'entre-deux-rives / Le lieu devient un passage, une jonction / une respiration où se renouvellent les corps / coeurs affaiblis".

[916] d'après Aïda Bouazza, *Maroc Buzz*
[917] le *Collectif 112*, avec Younès Rahmoun, Safaa Erruas, Hassan Echair, Imad Mansour, Jamila Lamrani et Myriam Mihindou

L'acte de peindre est une rupture: Amina rompt avec l'ordre établi. L'acte de peindre est un débordement: Amina s'empare de nouveaux espaces. Son travail puise dans le quotidien, surtout féminin, pour mettre en scène des objets usuels: le vase, le lit, la table... Derrière eux, c'est l'anthropologue en même temps que l'artiste qui s'exprime: on retrouve dans ses dessins nos travers, nos contradictions, nos délires, nos caprices... L'artiste ne cherche pas à "faire joli" mais bien plutôt à surprendre: on apprend à regarder autrement. La beauté n'est pas là où on l'attend, elle est derrière, quelque part. La peinture d'Amina Benbouchta sort de son cadre. "Le joli n'est pas puissant. Le charme vient du déséquilibre...", lance-t-elle. Elle a un côté nihiliste mais son refus des codes de l'esthétique est une construction, car ses oeuvres sont en devenir, rien n'est jamais figé. Ce ne sont pas des taches qui coulent sur le sol, c'est une vie qui s'inscrit dans le mouvement et qui s'écrit tout le temps.

Partager une intimité

L'art, amina l'a touché, expérimenté, vu de près depuis qu'elle est toute petite. Son père était un passionné de photographie, de peinture et de théâtre. Elle a partagé cela avec lui. Devenue adulte, elle est restée dans l'idée d'une intimité à partager. C'est pourquoi son oeuvre n'est pas inaccessible. Elle est à la portée de tous. Le visiteur peut s'asseoir, lire, toucher..., inventer aussi, choisir sa lecture. Telle est la beauté de son art: au-delà de la surface, il y a le coeur.[918]

Dalila Alaoui

C'est un livre d'images que vous propose Dalila Alaoui: des images de son enfance, des images vécues, des souvenirs qu'elle réinterprète, qu'elle sème à tout vent dans son champ, un champ d'art contemporain.

L'enfant d'une parenthèse

Née de père marocain et de mère française, Dalila puise dans sa double identité culturelle pour transmettre une mémoire. Elle dit: "Je suis née d'une parenthèse". La parenthèse de la colonisation. C'est pourquoi cet été 2015, Dalila Alaoui était à Thorey-Lyautey, en Lorraine, pour présenter son travail artistique.

Lyautey, né à Nancy, s'est retiré en 1924 dans le château qu'il a fait construire dans le village de Thorey où il a conservé tous ses souvenirs du Maroc. C'est dans ce décor muséographique que Dalila a planté son exposition, posé là comme la continuation de ce qui a précédé et l'anticipation de ce qui suivra. Dans cet entre-deux, spatial et temporel, où l'âme du

[918] source principale: *La surface et le coeur*, critiques de Bernard Collet

Maréchal erre la nuit dans les couloirs vides du château, elle a fait jaillir son installation éphémère, réunissant tous les éléments d'un "chez soi": un petit salon bas, un patchwork d'étoffes soyeuses, des tentures légères voletant dans moindre courant d'air, des coussins avenants, des photos de famille... L'artiste emprunte une citation de Lyautey en guise de titre à son expo: Maroc, "*la Province de mon rêve*". Le rêve est diffus, il est impalpable, il s'accroche aux voiles dont Dalila travaille la matière. Des oiseaux de soie dorés semblent prendre leur envol. Mais au mur restent, aussi, plantées les épingles. "Elles sont là, elles, pour ramener à cette fameuse réalité, sa violence, ses aspérités." Ces épingles qui éperonnent les troubles de notre histoire mutuelle et de nos identités.

Un rapport à la féminité

Diplômée de dessin de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris et prix de dessin David Weill en 1984, Dalila Alaoui interroge dans le dessin, la peinture, la photo et les objets, la diversité culturelle et les influences qu'entretiennent les mondes occidentaux et orientaux. L'artiste parisienne "se sert de végétaux et de pigments naturels originaires du Maroc, de feuilles d'or et de cuivre, elle réadapte des techniques anciennes sur le papier de soie et le voile qu'on retrouve dans la culture orientale. Les papiers font référence aux miniatures et aux manuscrits; quant au voile et à la soie, ils ont un rapport manifeste à la féminité. Ses oeuvres sont des poèmes fragiles teintés de couleurs, de fierté et de lumière. Elle s'intéresse à la vie des femmes et au rapport de matériaux fragiles comme la soie et le voile pour exprimer la fragilité de la femme. Elle utilise recherches documentaires et ethnographiques et explore dans l'espace architectural la relation au lieu et à la couleur des deux rives." (MDM)

Dalila Alaoui s'est intéressée, dans sa recherche mémorielle, aux photographies du "folkloriste" Jean Besancenot (1902-1992). Ses portraits argentiques en noir et blanc, réalisés entre 1934 et 1939 et visibles pour la plupart au fonds de l'Institut du Monde Arabe à Paris, entrent en résonance avec le travail de l'artiste franco-marocaine. Ce sont des tirages concernant des femmes originaires des montagnes, toujours en costumes de fête, parées de leurs bijoux. Ils sont les témoignages précieux d'une vie disparue.

C'est la volonté de transmission qui structure le travail de Dalila, dont l'expression artistique est en équilibre entre le rêve - le rêve paisible d'un enfant songeur - et la réalité - une altérité qui s'invente, qui se construit.[919]

[919] sources principales: *lamarocaine.com*, l'article de Lysiane Ganousse pour l'*Est Républicain*, l'article de Mouna Lahrach pour *MDM*

Zainab Andalibe

Il y a eu un évènement fondateur, la destruction du café Argana, à Marrakech, lors d'un attentat islamiste, en avril 2011. Ce fait tragique a été le déclencheur d'un changement dans la pratique artistique de Zainab Andalibe, née le 30 septembre 2015 dans cette ville du sud du Maroc. Diplômée de l'Ecole des Beaux-Arts de Montpellier, lauréate du prix Félix Sabatier en 2012, artiste pluridisciplinaire (photo, performance, walldrawing, dessin, vidéo, installation), Zainab expose en France, en Suisse, aux Etats-Unis et bien sûr dans son pays natal. Au Maroc, elle a, entre autre, montré son travail à la Biennale de Marrakech, elle a été également choisie pour participer à l'exposition inaugurale du musée Mohamed VI d'Art Moderne et Contemporain à Rabat. Elle décrit sa démarche artistique comme "contextuelle". Ses pièces peuvent être vues comme des objets qui donnent ouvertement à penser. Penser une situation,k une réalité. Au-delà du sens immédiat, il y a une polysémie, une multitude de sens que le visiteur pourra donner selon le contexte social qui lui est propre. Retour sur quelques oeuvres marquantes dans le parcours déjà foisonnant de Zainab Andalibe.

Triptyque - "Ce travail est constitué de trois photographies mises les unes à côté des autres. Trois femmes aux postures différentes, toutes emballées dans un film en plastique noir. Il y a un lien évident avec la burqa et l'enfermement qu'elle produit.

Ces femmes deviennent comme une sorte d'objet inerte, représenté notamment par le personnage central dans son attitude figée. Sa posture reste contradictoire: entre une figure forte de prise de pouvoir et l'acceptation d'une situation de soumission. Les personnages placés aux extrémités présentent une dynamique particulière. Ils opèrent un mouvement indéfini, entre la prosternation et le débat. Le choix du triptyque fait référence aux codes de la peinture occidentale à la Renaissance. En effet, cette représentation en trois volets illustrait trois scènes, trois temporalités et trois espaces. Il s'agit ici de mettre l'accent sur l'ambiguïté de la situation présente, ainsi que l'incertitude de son devenir."

Signes

Objet de discorde - Série de cinq dessins au feutre. Cinq femmes sont placées dos au spectateur. Seule, leur chevelure est visible... Cheveux objets d'innombrables polémiques religieuses et politiques. Que regardent-elles ? Quelle est leur vision, celle de femmes en burka ? Qui regarde ? Qui voit ?

Bowling - Quatre quilles blanches et cinq noires. Le noir, couleur courante de la burka, est majoritaire à l'image d'un islamisme radical qui progresse... Le spectateur peut soit rester regarder soit intervenir en faisant tomber les quilles de son choix.

Apprentie Gnawi - Dans cette vidéo, Zainab Andalibe revisite la tradition musicale Gnawa, pratique populaire marocaine, historiquement masculine. Torse nu, elle se place courageusement comme une apprentie gnawi.

Boulet - Une salle est mise à la disposition de cette installation. Boulet de prisonnier, suspendu comme une boule de destruction. Pendule animé d'un mouvement de va-et-vient... L'interprétation appartient au visiteur. Une vidéo, sur un petit moniteur au sol, accompagne cet objet. Elle relate la fabrication de ce boulet par des artisans marocains qui portent tous les signes d'appartenance aux frères musulmans. Zainab Andalibe souligne sur son site: "L'intérêt était de rendre compte de ce vivre ensemble malgré la différence de pensée. De plus, en tenant ici le rôle du maître d'ouvrage, j'ai à mes commandes des hommes. Ces derniers réalisent mon idée d'un objet s'inscrivant dans une démarche qui s'éveille de leur idéologie".[920]

Myriam El Haïk

La première fois que Myriam El Haïk a exposé au Maroc, c'était en 2010, à la Galerie Ibn Khaldoun de Tanger, une ville entre deux continents, deux cultures, où elle se sent dans son élément. L'artiste franco-marocaine a un parcours atypique. Elle est partie en France faire des études de commerce. Elle a par la suite travaillé à l'Institut du Monde Arabe, puis à la grande Halle de la Villette en tant que conseillère artistique.Elle a fondé sa propre structure avant de tout plaquer pour la musique et suivre une formation d'écriture musicale pour l'obtention d'un diplôme de composition et d'orchestration à l'Ecole normale de musique de Paris. Son apprentissage de la musique était si long qu'elle a spontanément pris le pinceau alliant composition musicale et peinture.

Vibrations

Pour cette première exposition au Maroc, elle avait composé des oeuvres en s'inspirant du jardin, du jardin intime au luxuriant. L'artiste compositrice en avait saisi toutes les vibrations, l'énergie et le mouvement, tout un langage qui communique des sensations corporelles. La peinture est comme une danse, c'est ce qui d'ailleurs crée le lien avec la musique. Elle explique: "A travers les notions de répétition, variation, superposition, j'essaie de faire éprouver au public cette sensation physique que produit aussi la musique. La répétition des motifs et des couleurs complémentaires donne une dimension plus forte et une jouissance à l'oeil qui circule sans s'arrêter. Il y a l'illusion de la répétition, mais en fait, je rends compte de cette impossibilité de la répétition. On vibre aux rythmes du geste de peindre que je libère. On a l'impression que c'est du

[920] source principale: le site de l'artiste *www.zainabandalibe.com*

hasard, mais il est aussi question, en plus de l'improvisation, de composition et stratification (thème, réponse du thème, structure de couplets et refrain...)".

Les oeuvres de Myriam El Haïk varient du petit format au grand, en passant par les triptyques et polyptiques, composés de 3, 6, 9 ou 12 peintures, de grands pans muraux où foisonnent les signes, inspirés aussi de la graphie arabe. Mais parfois, ce peut être plus abstrait, comme cette série "constellations". Elles pourraient être des trajectoires de danseurs ou bien une toile d'araignée, ou peut-être encore le cheminement de la pensée, un processus linguistique, à moins qu'il ne s'agisse des neurones dans le cerveau...

Le goût du jeu

A travers la peinture comme par la musique, Myriam El Haîk jongle avec des signes, s'identifiant dans ce langage et le message qu'elle y fait passer: le rythme, la vie, la joie, le plaisir, la transformation en soi. Le goût du jeu, surtout: le jeu des contrastes ou d'analogies de couleurs. Cette alternance de pleins et de vides, de consonances et de dissonances, est une véritable expérimentation par le corps, l'intellect. C'est aussi bien par sa peinture que par sa musique que l'artiste résout les équations de sa vie. D'ailleurs, l'une nourrit l'autre. Myriam est donc compositrice à la base. Mais la musicienne ne parvenait pas à s'identifier aux notes de musique, à l'écriture musicale, comme elle l'avait apprise au conservatoire. Elle a donc inventé sa propre écriture. Son instrument musical était le piano, mais en jouant elle voulait défendre le corps et la main, comme ses outils de travail. En dessinant des signes de sa main, qui ne s'apparentaient non plus à aucune écriture, ni latine, ni arabe, c'était un peu comme jouer du piano. Un motif dans l'espace est un son dans le silence. Cette écriture est plutôt répétitive, elle occupe l'espace, de droite à gauche, de haut en bas. Les motifs sont travaillés aux feutres de couleurs, tantôt sur papier, comme dans ses cahiers, mais aussi directement sur le mur. L'artiste entre alors dans la

performance, où l'acte de dessiner est au centre de la représentation. la mise en scène conjugue évidemment le dessin, la musique, la danse, la vidéo.

L'important est le rythme. Le rythme vient de la répétition: des couleurs, des signes. La répétition est un rituel.La répétition est cependant impossible: "J'ai beau répéter toujours le même signe, de toute façon je ne referai jamais la même chose", constate-t-elle. La répétition permet d'arriver à faire quelque chose qui au départ est difficile. La création est une discipline, mais cette discipline est libératoire. C'est un rituel qui libère.

Cahier d'écritures

Myriam a commencé comme le ferait un enfant avec ses cahiers d'écritures. Elle s'est souvenue de ces "cahiers de punition" où l'on se met à calculer combien de pages il y aura à faire: "La punition pour moi traduit la violence du langage. Le fait de raisonner dans une langue plutôt qu'une autre formate l'esprit terriblement. J'aime beaucoup les langues et pour moi, c'était une manière de mettre en évidence le fait que le langage est limitant."

C'est pour cela qu'elle a voulu revenir au geste de la main, car ce geste traduit plutôt l'intention, ce qu'il y a avant la formation de la lettre. L'écriture est un acte violent, mais qui fonde une liberté.

En sortant du cahier pour aller vers le mur, elle élargit l'espace, elle sort de son corps. Si le cahier est l'espace de l'intime, le mur inclut l'autre: "Face à un mur, je montre mon corps, moi-même à l'autre. J'ai donc commencé à me montrer sur scène et à aller vers la performance.Alors peut-être les cahiers de punition me représentaient repliée sur une table, en punition, quand en réalité mon rêve était de monter sur scène et me montrer."

Le sens du toucher

En créant de la couleur, elle produit de la lumière. Le frottement entre les éléments crée de la vibration. Encore une fois, il s'agit de musique. L'année 2013 a été un tournant dans la carrière artistique de Myriam El Haïk. Elle doit ses rencontres professionnelles à sa participation à la foire Slick Art Paris 2013. Depuis lors, elle a envie de multiplier ses expériences en s'ouvrant à de nouvelles techniques, à de nouveaux supports. Le tissu fait dialoguer ses signes avec le sens du toucher. Le tissu est féminin, sensuel, comme une peau, qui réagit aux signes, aux couleurs, aux compositions...

Toutes les créations sont des poèmes. C'est fou ce qu'on peut faire avec les lettres ! On peut recréer l'univers, Myriam est en quête d'universel.[921]

Soukaïna Joual

Terminons cette présentation des artistes féminines du Maroc, marrainées par Amina Benbouchta, en citant la benjamine de l'exposition. Soukaïna Joual est une *performeuse*, dont l'oeuvre est d'abord photographique. Lauréate de l'Institut National des Beaux-Arts de Tétouan, elle a exposé dans les principales villes marocaines, à l'Institut français de Fès, à Casablanca (exposition Blast). Lors de l'une de ses récentes performances, elle tenait un coeur entre ses

[921] sources: *Aujourd'hui le Maroc, Inferno, La Dépêche du Midi,* le site de l'artiste

mains, le coeur est l'organe humain qui donne la vie - c'est sa fonction première, mais la coeur, c'est aussi la représentation morale et philosophique: c'est alors de l'essence de l'Homme dont il s'agit.

Jeunes artistes

La vie artistique au Maroc ne pourrait pas être sans l'action infatigable de ceux qui permettent aux jeunes artistes de présenter leur travail. Ce sont lors d'évènements tels que T*he World is not as I see it* que des créateurs trouvent à s'exprimer. Il faut des pionnières comme **Nawal Slaoui**, diplômée en histoire islamique (Université de Boston), initiée à l'art depuis son enfance (quand avec sa mère elle se baladait dans les musées, les galeries d'art, les théâtres). Elle se consacre depuis la fin des années 90 à la promotion de toutes les nouvelles expressions artistiques (photographie, installation, nouvelles technologies, vidéo, etc.), encore embryonnaires à l'époque. Directrice artistique du volet Art Urbain du Festival de Casablanca, à l'origine de l'association *Madar*, dont les valeurs fondatrices sont l'art, la pédagogie et l'environnement, créatrice de *CulturesInterface*, structure de production et de diffusion d'art contemporain pour promouvoir l'expression artistique émergente marocaine et maghrébine, elle a pu ainsi, par l'exposition *The World as I see it*, présenter Amina Benbouchta à Paris, puis à Casablanca, parmi les meilleurs artistes masculins du Maroc.

Aujourd'hui, c'est cette dernière qui révèle les plus jeunes, comme Soukaïna Joual, au public international de l'art contemporain. A Paris ou à New-York, l'art et la créativité logent en chaque coin de rue. A Casablanca, Fès, Rabat, il est des artistes qui ont l'étincelle et leur feu se nourrit du voyage entre les deux rives.

Liberté, égalité, sororité

"*Entremêlez-vous de ce qui vous regarde*"

Halimata Fofana et les rencontres féministes [922]

(juin 2016)

Le 5 décembre 2009, la Ville de Longjumeau convie ses habitants à une soirée contre les discriminations. Moi, Halimata, issue de la minorité visible, vais donc à la rencontre de la majorité invisible. J'arrive à la maison de quartier Michel Colucci. La directrice de l'Espace Jeunes me tend les bras. Toute l'équipe éducative m'accueille telle une star de cinéma. J'entre dans une salle à moitié vide et j'aperçois huit jeunes dotés d'un faciès exotique. Ces jeunes gens sont tous originaires d'un pays d'Afrique. Ils sont scolarisés au collège Louis Pasteur qui se situe en ZEP (Zone d'éducation prioritaire). Un élève sur deux de 3e de cet établissement n'a pas le niveau pour poursuivre sa scolarité au lycée. Alors une soirée consacrée aux discriminations est vraiment une priorité pour eux. Pourtant ils n'ont pas l'air inquiet de cette situation; au contraire, ils rient, ils rotent, ils pètent. Tout comme les animaux de la ferme. Les différents animateurs essaient de faire taire ces personnes mais rien n'y fait. Habituellement, ces choses sont acceptables, alors ils ne comprennent pas qu'on les réprimande. En outre, la minorité visible devient la majorité invisible. Dans ces territoires perdus de la République, tout devient inversé. Je m'installe au premier rang pour faire figure de bonne élève, tout en sortant de mon sac mon carnet de journaliste.

Les grands frères

Tous les yeux sont rivés sur moi. Quelle est la raison de ces regards ? Mon carnet, mon stylo, que je pense à prendre des notes ou que je prenne la peine de me déplacer à un évènement sans intérêt ? A ce moment là, je tourne la tête vers la droite et je vois un élu local. C'est la dame qui s'occupe de la voirie et du développement durable. Nos regards se croisent puis, durant un temps très court, je vois à travers ses yeux ronds et globuleux le vide intérieur. Au fil du temps qui s'écoule, des personnes arrivent: les deux médiateurs qui sont nés, ont grandi à Longjumeau et qui n'en sont jamais sortis, un couple accompagné de leur enfant et un groupe de jeunes filles. J'observe les différents comportements et me rends compte à quel point les "grands frères" ont pris la place des institutions françaises: ils sont devenus animateurs, éducateurs, directeur de l'Espace jeunes. Pourtant ils ont quitté les bancs de l'école très tôt. Comment ont-ils pu obtenir ces postes ? Est-ce une bénédiction d'avoir des encadrants qui sont incapables de s'exprimer correctement, même s'ils sont issus des mêmes quartiers ?

Je discute avec les animateurs; l'un d'eux refuse de me parler, il semble gêné de me voir discuter avec l'un d'entre eux. Selon lui, une femme ne doit pas parler à un homme si ce n'est son père, son frère ou son mari. La municipalité a encore cru bon de jouer sur l'effet-miroir: un nègre est plus à même de parler à d'autres nègres.

Il paraît qu'eux

Ladies and gentlemen, le réalisateur du chef d'oeuvre "*Il paraît qu'eux*", entre en scène. Il est déguisé en garçon de quartier: baggy qui tombe en-dessous des fesses, t-shirt trop large et baskets. La vraie racaille, celle que Monsieur Sarkozy veut nettoyer au karcher. Il prend la parole

[922] 2009, Longjumeau, d'après *Agora Vox*

avec une intonation de banlieusard. C'est génial, tous les stéréotypes négatifs de la banlieue se trouvent dans ce lieu.

Le court-métrage et les discussions aussi. Les filles téléphonent, envoient des textos. Les garçons font de même. Impossible de regarder convenablement le film. Tout au long de la projection, des jeunes entrent dans la salle. La directrice de l'Espace jeunes envoie ses animateurs dans les quartiers pour remplir la salle. Alors les jeunes viennent et n'écoutent rien.

Le court-métrage est totalement caricatural. On y traite le droit des femmes, le racisme, les différences de salaires entre les hommes et les femmes, la pauvreté, l'illettrisme. C'est un fourre-tout. Les dialogues sont plats: il paraît que les arabes ne sont pas joueurs, les gars sont des durs... Les personnages ne sont pas crédibles. A quoi sert ce film ?

Au même moment, l'élu chargé de la jeunesse arrive à 10 minutes de la fin du chef d'oeuvre. Il entre dans la salle, va en direction de la dame chargé de la voirie et du développement durable, jette un coup d'oeil à la salle. Et pour finir, ils immortalisent l'évènement, en se photographiant. 15 minutes après, l'élu à la jeunesse s'en va. Il n'assistera pas au débat.

La bourgeoise et les basanés

L'animatrice chargée de la jeunesse essaie de lancer le débat, mais personne ne réagit. Tout le monde est très énervé, la directrice qui attend des réactions me regarde, me fait signe de prendre la parole. Mais je refuse. Elle essaye de prendre des exemples de personnes discriminées pour que ces jeunes réagissent. Ils le font à gorge déployée. Une personne prend la parole, c'est la dame chargée de la voirie et du développement durable. Elle dit que la discrimination ne va pas que dans un seul sens et qu'elle en a été aussi victime. "Quand j'étais dans ma voiture - c'est vrai que c'est une belle voiture et que j'étais ben habillée -, un homme m'est rentré dedans et, quand j'ai voulu appeler la police, il a refusé parce que sa voiture n'était pas assurée. Alors moi aussi, j'ai été discriminée, il m'a traitée de bourgeoise", puis elle se rassoit. Sa brillante intervention m'a fait réagir. Je lui rétorque: "Où se trouvent les élus chargés de la culture, de la jeunesse ? Comment se fait-il que Madame le Maire soit absente ? Nous sommes en plein débat sur l'identité nationale que prône le gouvernement auquel elle appartient et elle n'est pas là. Pourtant Monsieur Besson, le ministre de l'immigration, souligne bien que la lutte contre la discrimination intègre le débat sur l'identité nationale. La dame est étonnée et ne restera pas au goûter.

En 2010, en France, les espaces jeunes, les maisons de quartiers organisent des soirées contre les discriminations, sous la tutelle des municipalités, dans des lieux où se concentrent les discriminés. Quel est l'intérêt ? Aucun, si ce n'est celui de donner l'illusion à ces gens que l'on s'occupe de leur préoccupation. Avoir un teint basané en France est un véritable fardeau. Pourtant lors de la campagne présidentielle de Monsieur Sarkozy, il promet un plan Marshall des banlieues. Trois ans après, il n'y a aucune avancée. La Grande Borne, Montfermeil, Clichy-sous-Bois... sont encore plus sinistrés. La révolte de 2005 semble sortie des esprits de nos dirigeants politiques jusqu'à ce que les banlieues s'enflamment une nouvelle fois.

2011, Montréal

A la veille de ses trente ans, Halimata Fofana quitte la France, sa terre natale, pour le Canada. De 2011 à 2014, elle travaille pour Opale Magazine. Ce bimestriel en kiosque depuis mars 2009 est dédié d'abord à la communauté immigrante d'origine africaine, caribéenne, francophone et francophile. Axée sur la diversité culturelle canadienne, il parle de mode, de beauté, de produits spécifiques à la peau noire, mate et métisse, d'activités culturelles, d'économie, d'éducation, de société, de littérature, de santé, d'immigration et d'intégration; bref, de tous les sujets susceptibles d'intéresser une population immigrante diverse et une société d'accueil ouverte à mieux connaître

ses immigrants. Un autre objectif du magazine, et pas le moindre, est de faire découvrir l'Afrique aux Nord-Américains, présenter l'Afrique sous un autre jour que la guerre et le misérabilisme.

(logo du site soyonsblack.fr)

Halimata Fofana entre donc chez Opale Magazine, le magazine par excellence de la Diversité culturelle, une plateforme pour les membres de la communauté et un pont entre la société d'accueil et les immigrants. Elle y tient une chronique littéraire, fait connaître les romans d'Amadou Hampâte Bâ, Fatou Diome, Mariama Bâ. Avant d'écrire elle-même.

2015, Paris

"Vous allez découvrir un pan noir de ma vie. Ce récit n'a pour but ni de choquer ni de m'exhiber inutilement. J'ai souhaité mettre des mots derrière ce mal qui me rongeait. Il fallait que je dépose ce poids à terre afin de m'en détacher, d'analyser et de comprendre ce qui m'était arrivé, pour tourner la page et avancer. Aujourd'hui, cette délivrance est achevée. Cette histoire ne m'appartient plus. Et pourtant, elle est là et sera toujours présente à ceci près que maintenant je suis maître de mon corps. En espérant que ces quelques lignes puissent sauver des petites filles de cette barbarie."

Halimata Fofana publie *Mariama, l'écorchée vive* aux éditions Karthala. A travers un récit mi-fiction mi-autobiographique, elle y décrit l'itinéraire d'une jeune femme révoltée, assoiffée d'autonomie et de reconnaissance. Mariama est en effet encore prise dans les filets de traditions comportant leur part de conservatisme et d'obscurantisme. Ce livre est un témoignage. Il est écrit avec colère, une saine colère. La critique est positive.

Corps fragmentés

Opale Magazine vante les mérites du livre de son ancienne collaboratrice:

(*début de citation*) Ce roman qui, à partir de l'histoire vraie d'Halimata Fofana offre un récit poignant sur la recherche d'identité. L'auteure y interroge avec une énergie singulière la situation de nombreux jeunes apatrides, tiraillés entre deux cultures, deux territoires, deux avenirs. Mariama, l'héroïne, née en France de parents sénégalais, voit sans cesse ses aspirations déçues et butte sur l'image qu'on lui renvoie d'elle-même, celle d'une femme noire qui, dans la sphère familiale, doit se conformer à des traditions qui la révulsent, et dans la sphère professionnelle n'est jamais considérée comme crédible. Ce roman aborde des sujets brûlants: excision, racisme, sexisme, autant d'enjeux auxquels l'héroïne se heurte quotidiennement, dans les trois continents entre lesquels elle partage sa vie. De la France au Canada en passant par le Sénégal, l'auteure y reconstitue de petites saynètes figurant des attitudes, reconstituant des discours qui, mis bout à bout, constituent le monde de discriminations qui étouffe Mariama. Le racisme est aussi bien celui des "noirs" que des "blancs", le sexisme y est entretenu par les femmes comme par les hommes, et la "tradition" pèse sur les comportements des analphabètes comme des plus diplômés. Au coeur du récit, l'auteure revient sur une expérience douloureuse, au coeur de la fragmentation de son identité de femme: l'excision, vécue comme un premier traumatisme

physique. Mais les difficultés qu'elle rencontre pour s'affirmer en tant que femme vont bien au-delà de cette perte de contrôle sur son corps. Plus largement, c'est l'ensemble de sa vie, sociale et sentimentale, qu'elle ne peut maîtriser qu'au prix d'un combat constant contre tous ceux qui tendent à lui indiquer les normes de comportement auxquelles on attend qu'elle se soumette. En filigrane, c'est une réflexion sur l'identité partagée des enfants d'immigrés qui se dessine, montrant les difficultés pour vivre avec des référents culturels contradictoires. (*fin de citation*)

2016, Strasbourg

Ce jeudi 9 juin 2016 à Strasbourg, la librairie Kléber accueillait Halimata Fofana. Ce fut l'occasion de belles rencontres féministes. "Deux femmes engagées se retrouvent à Strasbourg pour une rencontre exceptionnelle !", titrait la presse. C'est en effet Mine Günbay, ancienne adjointe au Maire de Strasbourg[923] qui accueillait Halimata, et ce fut l'occasion de beaux partages avec le public.

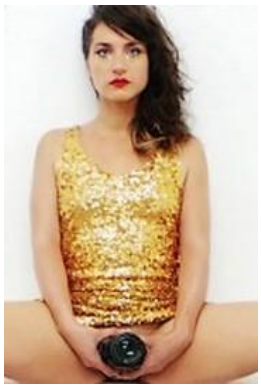
La féministe strasbourgeoise pouvait témoigner: - Une des choses que j'ai le plus aimé faire durant mon mandat, était d'échanger avec des lycéennes, des étudiantes qui préparaient des TP ou des mémoires sur les questions féministes / d'égalité. Hier, trois d'entre elles étaient à la librairie Kléber pour me soutenir, me dire merci et "bonne continuation pour la suite", m'ont-elles dit. Quelqu'un lors du débat demandait comment on fait pour rester optimiste face à la gravité de la situation ?! Et bien grâce à ça ! Grâce à ces lueurs d'espoir venant de la jeunesse et qui permettent de garder intacts ses utopies, ses espoirs et qui vous font dire qu'un jour nous viendrons à bout du patriarcat ! Elle ajoutait: - Vingt ans nous séparent et pourtant elles ont déjà tout compris: l'importance de la sororité. Merci !

Samia El Ouazzani et Rim Battal au Féministival

En 2016, on en est encore à mettre en doute l'existence même du sexisme, ou à en sous-estimer l'ampleur. Le mépris des femmes se déverse quotidiennement dans la pub, les médias ou la littérature..."

Suivez Isabelle Alonso, dans son livre *Pourquoi je suis Chienne de garde*, elle vous emmène faire un petit tour du côté des paroles glanées à la radio et à la télévision, des propos tenus par nos syndicalistes et nos hommes politiques, lus sur les publicités ou sous la plume d'un journaliste... Le 28 mai 2016, Isabelle Alonso, marraine de l'évènement, ouvrait le *Féministival*, organisé par *les Effrontées* et l'inénarrable Fatima-Ezzahra Benomar dans une salle de la Bellevilloise pleine. Sur deux jours d'un programme dense et riche, nous vous présentons deux des participantes: Rim Battal et Samia El Ouazzani.

[923] ndla, démissionnaire en avril 2016 pour dénoncer "les méthodes de gouvernance" de la municipalité



Eloge du féminin[924]

Née en 1987 à Casablanca (Maroc), Rim Battal vit et travaille entre Marrakech et Paris depuis juillet 2013. Elle a poursuivi d'abord des études en journalisme et photojournalisme à l'Institut supérieur de l'information et de la communication à Rabat. Après des formations en photographie et en écriture de scénario, elle se consacre à la photographie d'art. En mars 2013, elle effectue une résidence d'artiste à IWA Studio à Casablanca, suivie d'une autre de dix mois à la Cité internationale des arts de Paris en 2014. Elle y rencontre d'autres artistes du monde entier qui lui permettent de situer sa démarche dans un contexte plus élargi, d'apprendre à se frotter à de nouvelles disciplines et aiguiser sa technique. Elle ouvre alors sa pratique de la photographie à l'installation ainsi que de la vidéo. Ses oeuvres sont visibles au Musée Mohamed VI pour l'art moderne et contemporain à Rabat (Maroc), et à Voice Gallery à Marrakech, galerie qui la représente.

Rim Battal est également poète; son livre *Vingt poèmes et des poussières* est édité chez Lanskine. La femme en est le sujet. L'auteure la fait advenir dans son corps et en devient la complice dans un livre-comptine "pour se réveiller et regarder le monde, se battre et aimer" Les poèmes y demeurent visuels; ils sont faits, précise l'artiste, "pour être regardés, presque touchés, lus dans l'intimité" et sont accompagnés de photos de la créatrice tirées de sa série *Mes baigneuses*. Chaque poème est là pour émouvoir et interpeller, afin aussi de dire le corps et son désir au sein d'une culture au sein d'une culture où "ces choses-là" restent encore des tabous. Dans ses photographies comme dans ses textes, Rim Battal assume le statut de féministe: "logiquement, toutes les femmes, sans distinction d'âge, de classe, d'ethnie ou de croyance devraient être féministes: c'est simplement soutenir que la femme est l'égale de l'homme", précise-t-elle. C'est pour elle un combat d'émancipation - et plus particulièrement de la femme marocaine: chacun, homme ou femme, la réduit à une enveloppe "que l'on nourrit, que l'on entretient, lave, préserve, mais qui ne nous appartient presque plus".

[924] sources: *battalrim et lelitteraire*

A ce titre, Rim Battal défend la dépénalisation de l'avortement au Maroc: "Une femme devrait avoir le dernier mot sur son corps, encore plus lorsqu'il s'agit d'une grossesse". L'art et la poésie restent ainsi des manières de lutter, d'imposer le droit aux femmes d'évoquer leur vie intime, leur sexualité et de proposer leur propre carte du monde. Attachée au *nid* où elle a grandi, l'artiste à travers son pays s'adresse néanmoins à toutes les femmes. L'oeuvre, nourrie de prises de parole et de prises de vue, crée un dialogue entre la réalité et ce qu'elle doit devenir. Créer permet à la jeune créatrice de sortir du simple constat et d'envisager un monde où la femme n'est plus couchée - sauf lorsqu'elle le décide et lorsque cet abandon l'exhausse. Rim Battal prouve que la poésie est un acte de résistance dans sa force à décréer le monde pour le reconstruire autrement. Il existe en conséquence ici la création de l'image d'une absolue *nudité* au sein d'une culture où ce mot est en lui-même une provocation.[925]

Engagées et enragées

D'origine franco-marocaine, Samia El Ouazzani grandit dans les quartiers populaires. Tiraillée entre la France et le Maroc, elle sent très vite le besoin de voyager, ailleurs, à la recherche d'elle-même. Sociologue de formation, elle a travaillé sur le contrôle social et les logiques sécuritaires dans les quartiers populaires. Slameuse et membre du réseau *Sortir du colonialisme*, elle écrit des textes engagés et enragés qui traitent des questions coloniales, politiques et sociales. Ils parlent des femmes, des exilées, de la parole muselée, de l'empêchement, des carcans et de l'engagement comme nécessité.

Au *Féministival*, Samia El Ouazzani, accompagnée en musique par Leila Mandelbrot, réhabilite, avec *De ma cellule...,* la parole de la militante communiste marocaine Saïda Menebhi, décédée en prison le 11 décembre 1977 à l'âge de 25 ans, et on vous rappelle son histoire...

[926]Saïda Menebhi naît en septembre 1952 à Marrakech. Alors qu'elle obtient son baccalauréat, elle part à l'Université de Rabat, où elle étudie la littérature anglaise. Sur place, elle fait la connaissance de l'Union nationale du Maroc (UNEM), fondée en 1956 et proche de l'*Istiqlal* (le "parti de l'indépendance"). Très vite, elle devient une militante active de ce syndicat étudiant, à travers sa composante communiste la *Voie démocratique basiste*, qui revendique notamment l'indépendance du Sahara occidental. Dès les années 60, le Maroc, alors sous l'autorité du roi Hassan II, connaît une violente répression contre les mouvements politiques d'opposition. Durant ces *années de plomb*, de nombreux mouvements seront interdits et leurs militants arrêtés. En 1973 et pendant cinq ans, l'UNEM sera inscrite sur la liste noire et ses activités prohibées dans tout le

[925] un article de Jean-Paul Gavard-Perret
[926] source: *diversgens.com*, début de citation

pays. Saïda Menebhi, en parallèle à sa formation universitaire, commence à enseigner l'anglais au collège de Rabat. C'est à cette période qu'elle intègre l'Union Marocaine du Travail (UMT) et qu'elle rejoint également le mouvement communiste marocain *Ila al aman* (En avant), d'inspiration marxiste-léniniste. Le 16 janvier 1976, alors que la répression et les arrestations s'intensifient au Maroc, Saïda Menebhi et trois autres militantes sont arrêtées à Rabat pour leurs activités politiques au sein d'*Ila al aman*. La jeune communiste, alors âgée de 24 ans, sera enfermée au centre de détention de Derb Moulay Cherif, à Casablanca, plujs connu pour ses sévices pratiqués sur les prisonniers que pour son respect des droits humains. Elle entame, en même temps que plusieurs autres militants, une première grève de la faim afin d'exiger la tenue d'un procès.

Trois mois plus tard et après de nombreuses tortures physiques et psychologiques, Saïda Menebhi sera finalement présentée devant un juge d'instruction, avant d'être incarcérée à la prison Oukacha de Casablanca, dans l'attente de son jugement. En janvier 1977, un an après son arrestation, elle comparaît, aux côtés de 138 autres inculpés, au procès de Casablanca. Tous seront jugés coupables et condamnés à cinq ans de prison pour atteinte à la sûreté de l'Etat. Durant le procès, Saïda Menebhi réaffirmera son soutien au peuple sahraoui et à son indépendance. A la barre des accusés, elle dénoncera également l'oppression subie par les femmes marocaines dans tout le pays. Des propos qui lui vaudront les applaudissements de la salle, mais pour lesquels elle sera condamnée à deux ans d'incarcération supplémentaires pour injure à magistrat, en plus des cinq ans déjà écopés. Tandis que les 138 condamnés sont incarcérés à la prison de Casablanca, quatre d'entre eux, dont Saïda Menebhi, sont placés en isolement à la prison de Kenitra au nord de Rabat.

Le 10 novembre 1977, une nouvelle grève de la faim est lancée. Simultanément suivie par l'ensemble des condamnés du procès de Casablanca, dans leurs prisons respectives. Les grévistes réclament l'obtention du statut de prisonniers politiques, le respect des droits humains et des conditions de détention décentes, ainsi que la fin de l'isolement pour leurs quatre camarades. Cette nouvelle grève de la faim (la troisième depuis son emprisonnement) sera fatale à Saîda Menebhi. La jeune militante, dans un état de santé déjà critique, est transférée à l'hôpital Averroès de Casablanca. Mais, face à son affaiblissement avancé, et par manque de soins appropriés, la Marocaine Saïda Menebhi, alors âgée de 25 ans, décède, le 11 décembre 1977, après 34 jours de grève de la faim.

Au Maroc, Saïda Menebhi est également connue pour avoir écrit de nombreux poèmes, avant et pendant ses années de prison, dans lesquels elle dénonçait le régime politique, et parsemait ses convictions et son espoir d'une société meilleure.[927]

[927] source: *diversgens.com*, fin de citation

Effrontée

(août 2013)

La femme, en se libérant du patriarcat qui la mutilait, exprime toute sa créativité. Elle fait de sa féminité une force intérieure et une sagesse. La *féminitude* se révèle plus encore dans l'interculturalité, ici et là-bas, d'ici et d'ailleurs. Un processus est en marche.

Fatima-Ezzahra Benomar est née en 1983 à Rabat, d'un père professeur de philosophie et d'une mère directrice de jardin d'enfants. Enfant, elle passait son temps au Centre culturel français de Rabat, se nourrissant de cinéma et de littérature français*es*. Elle suit des cours de chant lyrique et s'indigne des moqueries des élèves à l'égard de son professeur homosexuel. En 2001, elle arrive à Paris pour suivre des études de cinéma. Fatima se plait à dire qu'elle est doublement enfant des Lumières, celles de 1789 et celles du cinéma. Pendant ses études, elle se syndique à l'UNEF. En 2006, elle travaille comme intermittente du spectacle et adhère à *Osez le féminisme*. En 2010, elle se rapproche du Front de Gauche et entreprend l'écriture de son livre sur le féminisme.

Pour Fatima, l'équation est simple: ou vous continuez à vivre dans le monde violent des crimes sexuels, des mariages forcés, de la prostitution ou on passe enfin à la liberté sexuelle et à l'égalité entre hommes et femmes, un monde bien plus agréable à vivre, pour les femmes comme pour les hommes.

Ce matin du 14 novembre 2012, elle manifestait contre le chômage et l'austérité. Elle se souvient combien Marie-George Buffet était très entourée par la presse et par les "camarades" du Front de Gauche. Fatima-Ezzahra Benomar lui a tournoyé autour pendant vingt minutes sans oser l'aborder. Elle a finalement osé et, la main sur le coeur, elle lui dit d'une traite: "Ecoutez, je vous aime beaucoup, j'ai écrit un livre sur le féminisme, j'aimerais que vous me le préfaciez, mais je ne sais pas comment ça se passe ? Comment font les autres ?".

MGB l'accueillit avec un sourire et lui a tout simplement laissé son adresse mail. Fatima était à la fois surexcitée et incrédule. Une semaine plus tard, "elle" lui répondit: "Bonsoir, après avoir lu votre livre, je suis ravie de le préfacer. (mg)"

Sur son blog**,** Fatima-Ezzahra Benomar raconte avec émotion cette rencontre qui lui a fait chaud au coeur. Il faut dire que l'année 2012 a été pour elle l'année de toutes les difficultés mais aussi de tous les défis. C'est grâce au "collectif" qu'après une très grande galère, elle a été aidée, soutenue par des camarades et des copines féministes qu'elle connaissait à peine, et surtout régularisée.

Fatima-Ezzahra Benomar, féministe effrontée

Dans son livre, *Féminisme: la révolution inachevée* ! (éd. Bruno Leprince), elle explique comment la Révolution française a raté un coche fondamental en ne portant pas la lutte pour l'égalité des genres. Ce ratage a pénalisé toute l'histoire du Socialisme qui n'a pas fait de la moitié de la Nation des citoyennes. Pour Fatima, la lutte féministe ne doit pas être à la périphérie mais au coeur des luttes sociales.

En 2012, Fatima-Ezzahra a créé les efFRONTé-e-s, association féministe et LGBT. Les effronté-e-s sont féministes, progressistes et laïques, antiracistes, révolutionnaires, mixtes, abolitionnistes du système prostitueur. Depuis l'été 2012, l'association est présente sur le terrain des luttes pour gagner plus de droits et dénoncer les régressions. Dans un pays où une femme est violée toutes les sept minutes, où le genre reste un déterminant majeur de pauvreté, la lutte féministe doit rester présente et forte.

L'association a commencé par organiser un chamboule-tout féministe le 20 juillet 2012 à Ménilmontant (Paris) pour chambouler le patriarcat. On la voit sur tous les fronts: contre les agressions machistes à l'égard des femmes ministres, pour promouvoir le film *La domination masculine* de Patrick Jean, pour soutenir les luttes sociales contre l'austérité et la précarité dont les femmes sont les premières victimes, pour exprimer sa solidarité avec les *Pussy Riots* emprisonnées en Russie, organiser une balade musicale féministe au coeur de Paris, soutenir les "sans-papières", tenir des tables de rentrée à Sciences Po, à Paris 1, à Paris 8..., soutenir les LGBT

en Ouganda et Amina Sboui en Tunisie dans sa lutte pour se réapproprier son corps dans la société patriarcale, chasser la misogynie dans la presse, soutenir le droit à l'égalité de tous les couples, adresser un message en musique à Carla Bruni, réinventer la langue pour des hommes et des femmes égales en droits, porter la campagne *Zéromacho*, refuser la prostitution qui concentre toutes les formes de domination, défendre la maternité alternative des Lilas...

Fatima a démissionné d'*Osez le féminisme* parce qu'à la réunionnite elle préférait le contact avec les gens par des happenings dans la rue, dans le métro.

Najate Zouggari contre le droit de cuissage

(septembre 2011)

Le scénario était presque parfait. L'homme: riche, puissant, blanc. La femme: pauvre, immigrée, noire. Le prince et l'odalisque, en version orientale. Le patron et la femme de chambre, en version franco-américaine. Dans le jeu de rôles, les clivages étaient nets et sans détour. A l'arrivée, ils le sont moins. L'homme: un libertin comme on disait au XVIIIe siècle, un chaud lapin au XIXe, un queutard au XXe, un womanizer au XXIe, tout juste un peu trop empêtré dans ses "comportements inappropriés". La femme: supposée avide et même cupide, tout juste un peu trop empêtrée dans ses mensonges. La rencontre vicieuse de deux opportunismes en somme: à partir de là, le consentement restant la ligne blanche entre le crime et "la vie privée", chacun positionnera le curseur où il veut dans l'échelle de ses valeurs. Opportunismes partagés ensuite par ceux d'un quarteron d'avocats et d'une nébuleuse de parasites intéressés par "l'affaire" pour de multiples raisons, politiciennes, mercantiles, antisémites... Le procureur: mais que suis-je donc venu faire dans cette galère ? Un coup en avant, un coup en arrière, le procureur a ramé, pendant tout un été où la bourse jouait au yo-yo. Quatre mois plus tard, 'l'affaire" est classée sans suite (il y avait pourtant bien une suite dans cet hôtel !) au bénéfice du doute (au bénéfice du rut finalement). Mais elle laisse des traces. Il y a eu ces déclarations, plus ou moins regrettées ensuite par leurs auteurs mais tout de même prononcées: "Il n'y a pas mort d'homme" et surtout "Ce n'est après tout qu'un troussage de domestique". Des propos outrageants pour les femmes et pour les petits. Aussitôt, et on les comprend, les féministes ont pris la parole et la plume. Peu importe finalement ce qui s'est vraiment passé dans cette suite 2806, "l'affaire" a mis à jour une vraie réalité, celle d'un sexisme dévastateur, socialement très implanté dans tous les milieux, qui fait bien des victimes et dont la violence, symbolique, morale voire physique, est d'autant plus forte que l'on s'approche des hautes sphères du "pouvoir".

Dix auteures ont alors mis des mots derrière ces douleurs, ce phénomène à éradiquer. Il en est sorti le livre Un troussage de domestique.[928] Najate Zouggari en est l'une des auteures. Elle n'en est pas à son premier pamphlet. La chef d'édition de Mouvements avait publié, le 2 janvier 2011, via le Collectif Les mots sont importants, le texte Sévices des étrangers, rapide aperçu sur l'autre France qui se lève tôt. Elle y racontait "l'accueil" en Préfecture de Bobigny de ceux qui n'ont pas de carte nationale d'identité et soumis pour leur demande de renouvellement de carte de séjour à d'indignes conditions d'attente "entre indifférences et mesquineries". Edifiant. Un peu

[928] *Editions Syllepse*, septembre 2011, coord. Christine Delphy

plus tôt (en septembre 2008), elle s'associait déjà à un collectif de personnalités "issues de l'immigration" à la suite de la création, par le Ministère, d'un Prix de l'intégration pour "récompenser les personnes méritantes". Elle écrivait ceci: "Nos modes de vie sont le fruit de nos choix, de déterminismes sociaux et/ou de hasards. Ces options sont les nôtres et en aucun cas des modèles généralisables et imposables à tou-te-s, sous peine de stigmatisation. Contre ceux qui cherchent à nous diviser, nous nous solidarisons avec nos frères et nos sœurs, ami-e-s ou voisin-e-s qui assument d'autres choix que les nôtres."[929] Les sorties de Najate Zouggari sont percutantes. Ses mots ont leur importance. Rencontre-débat avec les auteures le 15 septembre 2011 au Lieu-dit, Paris 20e.

Les violences faites à Tania

(novembre 2011)

La *Journée internationale de lutte contre les violences faites aux femmes* (25 novembre) en est à sa treizième édition. Elle succède à la *Journée internationale pour les droits des enfants* (20 novembre). Tania Kobisy est née en 1976 à Klailé au Liban. Elle est aujourd'hui réfugiée à Strasbourg avec ses trois enfants. Elle a pris la plume pour témoigner, pour toutes les femmes victimes comme elle de mariages subis, à l'adolescence, de violences, d'humiliations, de viols conjugaux, des enfants qui naissent et qu'il faut protéger de la folie et de la perversité d'un homm*e*. Tania a publié son récit autobiographique dans un livre qu'elle a appelé La malédiction: la malédiction d'être une femme dans une société où les femmes ne disposent d'aucun droit, la malédiction d'être l'ainée de la famille, la malédiction d'un mariage, début d'un enfer. Elle raconte un engrenage qui, pour elle, a duré douze ans, et puis finalement son combat pour protéger ses enfants et se protéger elle-même, après avoir frôlé la mort. Son histoire témoigne de cette impossibilité à défendre ses droits dans une société patriarcale, l'obligation de la fuite vers la France, puis celle de la clandestinité, et donc de la misère totale, dans une France qui ne l'a pas accueillie. Elle dit pourtant la générosité qu'elle y a rencontrée et qui l'ont sauvée. Aujourd'hui, elle écrit, comme elle avait toujours voulu le faire, et elle parle et nous devons l'écouter, car ce qu'elle nous dit vaut pour des milliers d'autres qui sont encore victimes de la malédiction, la malédiction d'être femmes.

Avec Majida Khattari contre les violences faites aux femmes

(novembre 2010)

En plein débat national sur la burqa et le niqab, l'artiste Majida Khattari présentait en avril 2010 un défilé - performance de "voiles islamiques". Provocation ? Pas vraiment. La plasticienne d'origine marocaine entend dépasser les controverses pour susciter une réflexion, pour s'interroger sur l'enfermement féminin. Les "vêtements" qu'elle présente sont là pour susciter un dialogue: le voile enferme les corps mais le mannequinat avec ses corps étiques n'est-il pas non plus un enfermement ? Le premier est banni, le deuxième est accepté comme une évidence naturelle. Dans les deux cas, "*c'est le corps de la femme qui prend*" explique Majida Khattari. Née au Maroc en 1966, elle est diplômée des Ecoles des Beaux-Arts de Casablanca et de Paris où elle vit depuis 1989. S'intéressant à la peinture, à la photo, elle choisit finalement un medium plus vivant: le corps. Elle met en scène des femmes musulmanes enfermées dans leurs vêtements, qui se libèrent peu à peu. Au printemps 2011, la loi interdisant le voile intégral dans l'espace public sera mise en application. Majida Khattari présentera alors à Caen (l'Arthothèque) ses photographies "captives" et sa performance *Lost in burqa* (Ecole des Beaux-Arts). Elle dit: "*je suis une artiste pas une politicienne*". Elle est une artiste dans la société et donc dans le débat.

[929] texte complet original

Kahina Benziane, "*le 8 mars, pensons à Sohane !*"

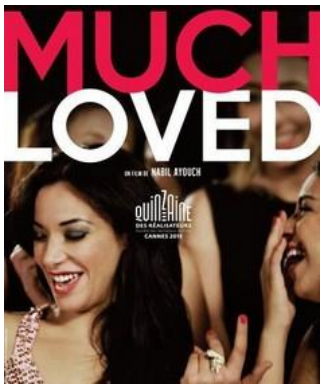
(février 2010)

Kahina, au-delà de la mort de sa soeur, Sohane, et à travers le combat qu'elle a mené pour sa mémoire, a su se construire en féministe d'aujourd'hui qui regarde la vie en face. Née en Algérie, elle a construit toute sa vie en France. Titulaire d'un diplôme de DRH obtenu à l'université de Champs-sur-Marne, elle s'est engagée dans la vie active en choisissant de se lancer dans les médias. Elle porte en elle le souvenir d'une soeur morte brûlée vive le 4 octobre 2002 à Vitry-sur-Seine, au pied d'une tour de la cité Balzac. Il s'agissait d'une punition délibérée et non pas d'un geste de dépit amoureux, car Sohane avait tenu tête au petit chef de la cité. Ce jour là, Kahina se révèle, crie sa colère et sa révolte. Elle deviendra pour les medias, au long des années qui vont précéder le procès du meurtrier, l'image d'une Antigone moderne qui refuse l'oubli. Faisant le lien entre Sohane, celle qui a dit non, et les actions féministes, elle rend hommage à Simone de Beauvoir : "*Son analyse me donne la sensation qu'elle est intemporelle. Pire encore, aux difficultés déjà identifiées par Simone de Beauvoir, s'y ajoutent de nouvelles. En effet, si en France, être une femme libre est entré dans les moeurs, le système et certaines personnes, nous font payer cette liberté*"[930]

Loubna Abidar sans visa

(février 2016)

Loubna Abidar, actrice principale du film *Much Loved*, assignée en justice au Maroc, victime le 6 novembre 2015 d'une très violente agression à Casablanca par des jeunes qui l'avaient reconnue, réfugiée en France en situation irrégulière (aux dernières nouvelles), était nommée aux César le 26 février 2016. Elle reçoit de nombreux soutiens....



Nadia Lamili, responsable de la section Maghreb/Moyen-Orient de l'hebdomadaire *Jeune Afrique*, et en particulier spécialiste du Maroc, apporte son soutien à la jeune actrice marocaine.[931]

" Cela fait presque dix mois que la polémique dure. Dix mois que les torrents de la haine se déversent sur les réseaux sociaux et autres canaux d'informations adeptes d'un sensationnalisme de bas étage. Plus qu'une histoire de machisme dans ses plus belles manifestations, les déboires de Loubna Abidar posent un problème de fond: le droit à la différence dans une société où la place de l'individu dans le groupe reste à construire. Voilà une femme, marocaine, qui a incarné à l'écran avec talent le rôle d'une prostituée, qui a quitté un pays qui ne peut plus la protéger de la violence de certains de ses compatriotes et qui ose afficher sa liberté et ses choix dans sa nouvelle vie. La totale ! De quel droit Loubna Abidar a-t-elle osé sortir de son groupe même si ce dernier l'a

[930] texte repris de la *Ligue du Droit International des Femmes*
[931] article paru le 5 février 2016

insultée et agressée ? Comment peut-elle être emmenée aux César pour *un rôle de pouf ?* (sic !). C'est à peine si l'on n'entend pas sur les réseaux sociaux ces voix haineuses susurrer: c'est une fille de chez nous, et nos filles doivent baisser les yeux quand on leur parle et faire acte de repentance si elles ont commis un écart ou un péché.... Elle renvoie à certains Marocains une réalité qu'ils ne veulent pas voir, mais que personne ne peut contester pour peu qu'on regarde en face: le monde de la prostitution et de ces filles qui se démènent pour survivre et faire vivre leur famille. Veut-elle écrire un livre sur la femme et l'islam radical ? Et alors: chacun a le droit de s'exprimer... Elle poste des vidéos de sa nouvelle vie de star pour *narguer* ses compatriotes ? Et alors ? Seuls les gens remplis d'agressivité se sentent provoqués. Pourquoi ouvre-t-on les plateaux télé français à une fille qui *parle si mal le français* ? J'ai envie de demander à ceux qui posent la question s'ils n'ont jamais vu sur ces mêmes plateaux des invités non francophones essayer, comme ils le peuvent, de se faire comprendre. Je dirais même que railler Loubna Abidar pour son expression en français un peu hésitante traduit un profond complexe d'infériorité. Elle voulait réhabiliter son image, affirmer son droit d'exister. C'est ce que je vois dans ses déclarations jugées *provocantes*, c'est d'abord une femme profondément blessée, toujours dans l'incompréhension de ce qui lui est arrivé, de la part de gens qu'elle a aimés et qu'elle aime sûrement encore. Eprise du métier d'actrice, elle voulait interpréter le vécu d'une prostituée qu'elle a côtoyée dans son enfance et ne s'attendait pas à autant de haine de la part de certains Marocains. Sonnée, elle est rentrée dans leur jeu agressif mais pas pour leur faire du mal, simplement pour réhabiliter son image et affirmer son droit d'exister."

Dans une lettre ouverte, publiée dans le journal *Le Monde*, l'actrice de *Much Loved* explique pourquoi elle a décidé de quitter le Maroc pour se réfugier en France. Elle raconte sa joie d'avoir pu participer, après des petits rôles au théâtre et dans des films commerciaux, au film de Nabil Ayouch, "réalisateur talentueux et internationalement reconnu". "J'allais donner la parole à toutes celles avec lesquelles j'avais grandi, ces petites filles des quartiers qui n'apprennent ni à lire ni à écrire, mais auxquelles on dit sans cesse qu'un jour elles rencontreront un homme riche qui les emmènera loin... Dès 14-15 ans, elles sortent tous les soirs dans le but de trouver. Un jour, elles réalisent qu'elles sont devenues des prostituées... Il y a une partie de la population au Maroc que les femmes libres dérangent, que les homosexuels dérangent, que les désirs de changement dérangent. Ce sont eux que je veux dénoncer aujourd'hui."

La podcasteuse Lina Bikiche, de Toulouse, a, dés le 4 juin 2015, réagi à la polémique suscitée par par le film *Much Loved* de Nabil Ayouche, dans une vidéo vue par 25 000 internautes sur *Youtube*.

Sarah Mantah, elle aussi, apporte son soutien à Loubna Abidar. Diplômée en sciences politiques, elle a travaillé à la Mission permanente française auprès des Nations Unies (New-York), sur les problématiques de la Commission des affaires sociales, humanitaires et culturelles, ce qui lui a permis de collaborer avec les Etats membres de l'Union Européenne sur la négociation des résolutions onusiennes touchant principalement aux femmes, aux enfants soldats et aux civils dans les conflits armés. Ensuite à l'ONU elle-même en tant que chargée d'information, elle réalisait les communiqués de presse relatifs aux réunions de l'Assemblée générale du Conseil de Sécurité. Au terme de ces trois années aux USA, de retour en France, elle a continué à développer son expertise sur le genre / l'égalité et les politiques publiques dans le domaine du social en tant que Déléguée aux droits des femmes et à l'égalité pour le Ministère des Droits des Femmes sous l'autorité du préfet de l'Eure. Elle a souhaité établir un contact avec Loubna Abidar pour échanger avec elle sur la manière de faire progresser les mentalités marocaines: "De tout coeur avec vous !! Nous sommes beaucoup à avoir vu le film en France et à vous soutenir !"

La moitié du ciel [932]

(février 2013)

"Un homme se rend sur la plage et constate qu'elle est couverte d'étoiles de mer déposées par la marée. Un petit garçon qui marche le long du rivage les ramasse une à une et les remet à l'eau. "Qu'est-ce que tu fabriques, fiston ?" demande l'homme, "Tu as vu combien il y en a ? ça ne sert à rien." Le petit garçon s'interrompt d'un air songeur puis ramasse une autre étoile qu'il jette à la mer: "Pour elle, ça sert sûrement à quelque chose".

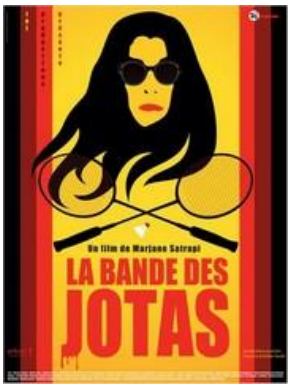
Cette histoire est racontée en épigraphe d'un livre-choc *La moitié du ciel*, enquête sur des femmes extraordinaires qui combattent l'oppression (par Nicholas Kristof et Sheryl WuDunn).

Marjane Satrapi (Iran)

Marji avait 14 ans. Elle était au lycée français de Téhéran. C'était en 1984, cinq ans après la Révolution qui avait emporté le régime dictatorial du shah. La famille Satrapi descend du dernier empereur de la dynastie Qadjar qui a régné en Iran avant les Pahlavi. Le père du shah les a ruinés. Marjane raconte que pour que les voisins ne devinent pas qu'ils étaient misérables, sa mère faisait bouillir de l'eau dans la cour de leur maison pour les tromper. La Révolution a donc été plutôt vue avec bonheur par une famille très progressiste qui exécrait le régime du shah. Un oncle avait été envoyé en prison pour activisme communiste. A l'âge de dix ans, Marji lui avait rendu visite dans sa prison avant qu'il ne soit exécuté comme "espion russe". Voilà des histoires qui marquent une petite fille. En 1984 donc, Marjane avait 14 ans. La Révolution était devenue islamique. Les *pasdarans* veillaient à leur ordre moral qui voulait dire pour les femmes le port strict du tchador. Les parents de Marjane décidèrent d'envoyer l'adolescente en Autriche au lycée français de Vienne. Exilée, seule et déjà rebelle.

[932] Sources : *BFMTV*, *Le Monde, Challenges*, *20 minutes, Libération*, *Next Libération*, *Elle*, *Femmes du Maroc*, *L'Orient Le Jour*, *L'Hebdo*, *Le Temps, Ciné-Feuilles*, *Le Courrier*, *le blog d'Antoine Spohr*.

A Vienne, Marjane Satrapi découvre l'ignorance des Européens à l'égard de son peuple. Ils prennent les Iraniens pour des Arabes: "ils ne savent rien de notre culture millénaire". Ils croient que toutes les femmes sont des corbeaux hystériques: "Les femmes iraniennes ne sont pas des mauviettes. Elles ont porté les armes pendant la Révolution. Notre femme de ménage avait mis son mari à la porte. Et moi-même, combien d'hommes j'ai giflés dans la rue après m'être fait insulter !". Finalement pour arrêter les questions, elle finit par dire aux gosses de riches autrichiens qu'elle est française.



Le retour à Téhéran pour les études universitaires sera de courte durée. C'est à Strasbourg, en 1994, que Marjane Satrapi entre à l'Ecole Supérieure des Arts Décoratifs. Elle réside actuellement à Paris où elle travaille à l'Atelier des Vosges, sur la place du même nom, avec quelques amis dessinateurs. *Persépolis*, son oeuvre autobiographique a été publiée entre 2000 et 2003 (quatre tomes) puis adaptée à l'écran entre 2005 et 2007. Le film, sorti le 27 juin 2007, a obtenu le succès international que l'on sait.

A 43 ans aujourd'hui, Marjane Satrapi démarre l'année 2013 en fanfare. Jusqu'au 23 mars, elle expose ses dessins à la galerie Jérôme de Noirmont 36-39 avenue Matignon Paris 8, des portraits de femmes, 21 toiles réalisées entre 2009 et 2012. Le 6 février 2013, elle a sorti son premier film en tant que seule réalisatrice, un road movie à l'humour noir déjanté, *La bande des jotas*. Au début du mois, elle était à Angoulême où son oeuvre dessinée est particulièrement appréciée des festivaliers.

L'artiste raconte ce qui l'inspire. Les portraits de femmes ? Ce n'est pas une démarche féministe mais purement artistique: "Les femmes, c'est plus joli à peindre !'. Tous ses portraits sont inspirés par des femmes qu'elle a réellement croisées. Les jotas ? C'est pour le plaisir, une histoire délirante, qui n'a rien à voir avec l'Iran, un scénario foutraque qui se déroule en Espagne (jota comme le j de l'alphabet espagnol). Le film est une expérience cinématographique qui devrait trouver des prolongements avec deux autres films, tournés cette fois à Istanbul (*Güllüoğlu*) puis à Hong-Kong. Elle est l'une des interprètes du film *La bande de jotas*. Sa nouvelle passion pour le cinéma lui a fait découvrir le plaisir de travailler en équipe. La flamboyante Marji a depuis longtemps choisi la liberté. Elle rit. Elle respire.

Golshifteh Farahani (Iran)

Une rencontre est un hasard objectif, comme dirait Breton. Atiq Rahimi, auteur afghan de *Syngué Sabour*, prix Goncourt 2008, se dit aujourd'hui que c'est comme s'il avait écrit ce livre pour elle. Golshifteh Farahani est l'interprète féminin du film tiré du roman, sorti en salle en France le 20 février 2013. Au début pourtant il avait beaucoup hésité, elle était trop belle pour le rôle, mais elle s'était montrée si déterminée à le jouer ! A 29 ans, la comédienne a déjà aligné 19 films en dix ans de métier, dont un rôle au côté de Leonardo di Caprio dans *Mensonges d'Etat* en 2007. Elle est la première star iranienne à franchir ainsi les portes d'Hollywood.

Golshifteh est née en 1983 à Téhéran, dans une famille d'artistes. Elle est la fille d'un metteur en scène de théâtre. Elle s'est révélée très tôt en enfant virtuose. A 5 ans, elle jouait déjà

du piano et a intégré à 12 ans une école de musique. Acceptée au Conservatoire de Vienne, elle a décliné cette opportunité ! Son choix était le cinéma. A 14 ans, elle a joué dans son premier film qui lui valut le Prix de la meilleure actrice au Festival du film Fair. Elle parle persan, sa langue maternelle, anglais et français d'une façon parfaite et sans accent, tout juste peut-être avec cette manière très iranienne d'accentuer la dernière syllabe. L'anglais, c'est pour la carrière américaine - elle prépare actuellement une pièce en persan à Los Angeles. Le français, c'est une histoire d'amour, elle est amie - enfin plus qu'amie ! - avec Louis Garrel, "un acteur génial, un être exceptionnel". Elle a partagé avec lui l'affiche de *La règle de trois* dont il est le réalisateur. Elle descend à Paris chez le couple franco-iranien de Jean-Claude Carrière.

(image du film *Syngué Sabour*)

Golshifteh a maintenant un passeport français. Mais elle n'est pas très souvent à Paris: "Paris, c'est un peu comme une femme dont on est éperdument amoureux mais avec laquelle on ne peut pas vivre". Golshifteh est douée pour tout: le piano, la danse, le chant. Elle préfère le cinéma parce qu'il permet une multitude de langages. Golshifteh ne parle jamais d'avenir parce que dans son pays on apprend à profiter de l'instant. Elle prend un instrument de musique et va jouer sur le parvis de Notre-Dame.

A 16 ans en Iran, elle a été agressée à l'acide. De cette aventure, elle ne garde heureusement que quelques cloques à la main et son côté rebelle. Elle ne peut plus rentrer dans son pays d'origine et revoit sa famille en Inde, à Abu Dhabi ou Dubaï.

Elle garde dans ses valises ses carnets intimes, ses photos, ses instruments de musique. Elle est venue à Paris la première fois pour suivre son mari d'alors, un artiste iranien. Depuis toujours elle sait s'entourer des gens qui rendent la vie jolie. Elle est sauvageonne. Elle rayonne.

Joumana Haddad (Liban)

Elle a "tué Schéhérazade" et raconte le processus de sa libération dans un livre-manifeste publié aux éditions Actes Sud en 2010. Née à Beyrouth en 1970, elle a grandi dans un milieu

familial chrétien conservateur. Elle s'est rebellée très tôt contre ce qui peut ressembler à la femme soumise qui charme son bourreau pour sauver sa peau.

(à 10 ans, à 40 ans)

A l'âge où d'autres filles lisent des romans à l'eau de rose, elle lisait le Divin Marquis et la lecture de Sade, comme celle de Nin, Miller ou Camus, l'a libérée. Elle s'approvisionnait en cachette dans les rayons les plus hauts de la bibliothèque de son père. Elle lisait Sade pendant la messe dans son école de bonnes soeurs. Son père rêvait d'être écrivain. Elle devint poète.

Elle a réveillé Lilith qui était en elle comme elle est en chacune des femmes. Pour elle, Lilith n'est pas un mythe mais une femme en chair et en os "qui respire, qui marche, qui aime, qui détruit, qui prend et gaspille". Lilith n'attend pas, elle s'empare. "Elle ne mendie pas l'attention, elle s'impose, elle est". Joumana Haddad s'est lancée dans une "géologie du moi", long poème où elle exprime le trop-plein d'elle-même, toutes les vies de sa vie, dans un Beyrouth hostile, se disant moderne mais étouffant sous les tabous. Alors tous les mots imprononçables, elle les entrelace, première femme arabe écrivant de la poésie érotique.

Elle a créé en 2007 *Jasad* (Le corps), le premier magazine érotique du monde arabe. Elle ne cherche pas à provoquer mais à se défier elle-même. Ses provocations sont des dégâts collatéraux. Elle ne cherche pas à tuer la religion mais son oppression. Elle ne s'oppose pas à

l'homme mais au patriarcat. Au contraire, elle voudrait libérer l'homme, qui doit cesser de se prendre pour un superhéros, autant que la femme, qui doit croire en elle et en sa force. Elle voudrait libérer son pays de toutes ses contradictions, où le harcèlement sexuel est un sport national, où vertu et abstinence, liberté et dépravation sont considérées comme synonymes. Tout cela mène au crime, aux crimes d'honneur, aux viols, aux humiliations. "Les femmes qui ont eu le cerveau lavé par des siècles de manipulation patriarcale et déni ou récitant en choeur les paroles que leur ont inculquées leurs maris, leurs pères, la société arabe et les médias et religieux".

Joumana Haddad écrit beaucoup et ses mots font le tour du monde. Quand le pape a visité son pays, le Liban, elle l'a interrogé en dix questions qui font mouche: pourquoi tant de richesses dans ce monde de pauvreté ? pourquoi cette Banque du Vatican intéressée au commerce des armes ? pourquoi les viols d'enfants ? pourquoi ces atrocités au nom de la chrétienté ? pourquoi ce terrorisme contre le droit à l'avortement ? pourquoi la ségrégation par l'argent dans les écoles catholiques ? pourquoi considérer toujours qu'à chaque fois qu'un homme pénètre une femme, le Saint-Esprit plane au-dessus d'eux ? pourquoi ce patriarcat dans l'Eglise ? Les mitres dorées des évêques sont-elles trop lourdes pour la tête des femmes ?... Finalement, pourquoi cette visite dans un pays de sectarisme où la politique continue à être régie par les affiliations religieuses ? Elle aimerait se présenter aux prochaines élections législatives dans un pays où 4 femmes sont députées sur 128 parlementaires mais il lui faudrait choisir une appartenance religieuse, ce à quoi elle se refuse.

En 2012, Joumana a écrit *la qibla ou le va*gin. Elle raconte ces hommes mariés musulmans adultérins qui cherchent la flèche de la Kaaba sur le plafond de leur chambre d'hôtel où ils consomment leurs unions illégitimes. Après la prière, ils avalent une gorgée de champagne et reprennent leur tâche mortelle avec un enthousiasme spirituel renouvelé. Elle interroge: "combien y-a-t-il de ces doubles personnalités au Liban et dans tout le monde arabe aujourd'hui ?" Alors elle a crée *Men for women*, une association qui a pour objectif de produire des hommes féministes dans le monde arabe et des femmes qui croient en elles et en leur force.

En ce mois de février 2013, Joumana Haddad était à Paris pour la promotion de son dernier livre, *Superman est arabe*, publié en français le 6 février. Elle a choisi les antennes d'Arte et de France Culture pour de longues interviews où dans un français parfait (elle parle et écrit sept langues) elle fait passer un message empreint de douceur et d'humanité. Craint-elle les menaces qu'elle reçoit quotidiennement ? Non, car elle a une force en elle, celle d'être femme. Chaque jour, elle reçoit aussi des messages des femmes du monde arabe qui lui disent merci. Elle pense à ses deux fils. Elle leur dédie ses écrits avec la certitude qu'ils deviendront des hommes, des vrais, c'est à dire qu'ils n'oppresseront personne.

Haifa al-Mansour (Arabie Saoudite)

Les élèves du lycée Colbert-de-Torcy de Sablé-sur-Sarthe ont visionné en avant-première le film *Wadjda* de Haifa al-Mansour. C'était l'ouverture du festival *Les enfants des toiles*. Ce film de la première réalisatrice saoudienne met en scène avec justesse et délicatesse le désir simple de la

petite Wadjda, douze ans, de pouvoir mettre ses baskets et de rouler en vélo, plaisir réservé aux hommes au royaume wahhabite où la bicyclette est une menace pour la vertu des jeunes filles ! L'actrice Waad Mohammed est parfaite de naturel dans le rôle de cette fillette qui a la pureté de sa spontanéité d'enfant.

La réalisatrice Haifa el-Mansou a 39 ans. Mariée à un diplomate américain et mère de deux enfants, elle a appris son métier à Sydney en Australie. Huitième d'une famille de douze enfants, elle a eu la chance d'avoir des parents libéraux. Depuis son plus jeune âge, elle s'amuse à faire des films avec une bande de copains. Elle a toujours aimé le cinéma et son père ne lui interdisait pas de voir des films. Aussi dès qu'elle en a eu l'occasion, elle a réalisé son premier court-métrage.

Tourner à Riyad lorsque l'on est une femme n'est pas chose facile. Il lui a fallu parfois se cacher dans le camion de la réalisation. Se faire financer est un autre défi qu'elle a pu relever grâce à des soutiens venus de Dubaï. Le film ne cherche ni à choquer ni à à créer le buzz. Elle ne cherche pas à créer la révolte mais la révolution intérieure, car "tout commence par soi pour devenir une meilleure personne". Si la femme a foi dans sa propre personne, alors elle saura s'imposer, dans le respect des codes et des règles de sa société, mais pas au point de s'y fondre et de s'annihiler. Haifa croit beaucoup aux enfants qui représentent le renouveau de la vie. Ils portent en eux les espoirs de tous.

Les élèves de Sablé-sur-Sarthe ont décerné leur premier prix à *Wadjda*. Il reste à présenter le film en Arabie Saoudite. Cela se fera dans des salles de théâtre. Il y aura une entrée pour les hommes et une entrée pour les femmes.

Pinar Selek (Turquie)

Icône à Strasbourg, condamnée à perpétuité à Istanbul. Elle est féministe, antimilitariste, travaille sur les minorités en marge, prostitués, travestis et surtout kurdes. Elle explique: "Pour les partisans de la liberté, pour les féministes, les Kurdes, les Arméniens, les procès, les manifestations et la mobilisation qui les entourent deviennent des espaces de lutte, de

confrontation au pouvoir dans son ensemble" (interview du 11 février 2013 au Courrier, quotidien suisse). Voilà pourquoi Strasbourg l'adore, Istanbul l'abhorre.

(avec le *Conseil des résidents étrangers* de Strasbourg)

Le pouvoir turc attend de son peuple qu'il soit uni et solidaire face au terrorisme. Elle prône l'unité et la solidarité des luttes des minorités. Elle est défendue par des comités de soutien étrangers. La justice turque déteste l'ingérence. Elle raconte cette interminable histoire judiciaire qui a commencé en 1998. Sociologue, elle travaillait alors sur le PKK, mouvement kurde de lutte armée, ce qui lui a alors valu une première audition pendant laquelle elle fut accusée d'un attentat qui s'est ensuite avéré être une explosion accidentelle. Pour les uns et les autres, elle est un symbole. "On m'a torturée et j'ai vécu les pires moments. Mais j'ai tenu bon. Je n'ai jamais cessé d'être une chercheuse libre, même en prison. J'ai publié huit livres sur des thématiques taboues en Turquie. Ceux qui m'ont arrêtée m'ont dit que j'étais une sorcière. Je n'ai pas choisi d'être un exemple. Je veux juste être Pinar Selek".

A 41 ans aujourd'hui (elle en avait 27 lors de son arrestation), elle vit en Alsace un exil forcé qu'elle a raconté dans *Loin de chez moi, moi... mais jusqu'où ?*. A Strasbourg elle milite activement dans une association féministe lesbienne et poursuit son travail de recherche. Elle prépare un nouveau livre sur *les interactions dans les mouvements sociaux*. Le 18 février 2013, dans une salle de cinéma dirigée par un des premiers Turcs arrivés dans la région, le collectif de soutien s'est réuni en présence du Maire de la ville qui appuie sa demande d'asile politique et du Président de l'Université qui lui accorde de manière symbolique l'Asile Académique. Dans une salle comble, Pinar Selek a étonné tous les participants par sa dignité, son humour, la force de ses convictions. Son père était présent - il est l'avocat de sa fille depuis quinze ans - ainsi que le journaliste allemand Günter Walraff, devenu célèbre par son livre *Tête de Turc*.

"*Vous n'aurez pas ma fleur Celle qui me pousse à l'intérieur Fleur cérébrale et fleur de coeur, ma fleur Fleur de coeur, ma fleur Vous êtes les plus forts Mais tous vous êtes morts Et je vous emmerde*" (François Béranger)

Gülseren sème les roses

(mai 2007)

***Gülseren**, la chanteuse populaire turco-française (à moins qu'elle ne soit franco-turque), a voulu nous faire partager son parcours de vie d'Istanbul à Paris puis de Paris à Istanbul.Un témoignage exceptionnel…*

Un air de Montmartre au cœur d'Istanbul. Les ruelles de Cihangir sillonnent les pentes de la colline aux chats. Les félins sont là dans leur royaume, flânant au soleil ou sommeillant à l'ombre des tilleuls en fleurs. Le quartier s'éveille à la tombée de la nuit lorsque les artistes, les écrivains, les comédiens, les musiciens, les nouveaux habitants de Cihangir, se rejoignent sur les terrasses et sous les tonnelles. Un air de Paris, à quelques hectomètres de la Rue Française.

C'est là qu'habite depuis un an et demi Gülseren, la plus Parisienne du quartier, peut-être la plus cosmopolite dans un quartier qui ne l'est pas moins, où cohabitent chrétiens, juifs et musulmans, Grecs et Arméniens, elle qui en 2005 représentait la Turquie au *Concours de l'Eurovision*. Après 25 ans de vie en France.

Sarabande

En Turquie, Gülseren chante Aznavour, Piaf ou Moustaki. En France, elle chante du Sezen Aksu (LA voix turque, star populaire), du Dede Efendi (chant classique turc) et même du Tarkan (pop turc). La musique, la chanson sont pour elle une façon de créer des ponts entre ses deux pays. "*Peu de Français*, dit-elle, *savent combien les Turcs apprécient la culture française et sa langue (qu'un grand nombre parle parfaitement)*. "

La musique de Gülseren est une musique d'ouverture. Elle se nourrit d'une expérience humaine et culturelle. Les langues, le turc, l'espagnol, le français, l'anglais, et les styles s'y côtoient. Les influences et les musiques telles que le *Türk Sanat Müzigi*, le *Türkü*, et la *Pop*, aussi bien que le

rock, la techno, et le groove se mêlent et se rencontrent. Certains titres symbolisent des moments forts de sa vie, tel que *Deprem* qu'elle a écrit suite au tremblement de terre en Turquie en 1999, un événement qui a été un traumatisme pour sa famille. L'introduction de l'album *Sarabande* de Haendel est dédiée à son professeur Mme Reijers. Pour ses soeurs elle a écrit "Günler, Aylar", chanson dans laquelle elle exprime sa volonté de vivre et de s'en sortir, en gardant son intégrité, en restant elle-même.

Chez Gülseren, le métissage est sans doute quelque chose de génétique. Elle raconte son grand-père. Il était de Novi Pazar, ville peuplée à 80% de Slaves musulmans. Le dernier creuset du cosmopolitisme, peut-être la dernière terre réellement balkanique ! Elle ne connait toujours pas ce pays mais espère avoir la chance d'y aller un jour. Elle est fière de dire qu'elle a du sang bosniaque car elle adorait ce grand père maternel qu'elle n'aura malheureusement pas connu longtemps. Tout juste sait-elle qu'avant d'être un non voyant, il était conducteur de fiacre. Elle a aussi de très bons souvenirs de sa grand-mère... Une grande femme forte avec de très longs cheveux que, fillette, elle aimait brosser. L'enfant, qui vivait alors à Istanbul dans le quartier de Koca Mustafa Pasa, se protégeait derrière la chevelure fauve de sa grand-mère lorsque sa mère se fâchait après elle.

Le temps des cerises

Elle a grandi dans ce quartier. Avec les enfants, dans la rue, elle jouait à la marelle, avec un morceau de pastèque, ou bien du pain saucé au *salça*(sauce tomate séchée au soleil) que ses parents lui donnaient comme goûter. C'est plus tard qu'elle a découvert le goût du pain au chocolat ou bien celui du pain aux raisins...

Les souvenirs d'enfance de Gülseren sont aussi à Giresun, au bord de la Mer noire, où est né son père. Le nom de la ville est à rapprocher du mot *cerise*, qu'en turc on appelle *kiraz*, en grec *kerasous*, en espagnol *cereza*, en anglais *cherry*. C'est cette ville du nord-est de la Turquie qui aurait donné son nom au fruit si apprécié au début de l'été. Mais Giresun est aussi connue pour ses noisettes. Gülseren se souvient qu'étant enfant, elle s'amusait à glisser du dessus d'une montagne de noisettes. "*Ce jour là, maman n'était pas contente car on avait tous passé une mauvaise nuit à cause des punaises ! Pour moi c'était le temps des cerises !* " (elle rit). Gülseren se souvient de cette région comme d'un vrai paradis, un village magnifique, très vert, beaucoup de maisons en bois. Les gens de la Mer noire sont réputés pour être des bosseurs. Les histoires de Lazes (équivalent des Belges pour les Français) sont drôles !

Un bouquet de roses

Sa mère est née à Izmir (connue autrefois sous le nom de Smyrne, située en mer Égée). Les filles d'Izmir sont reconnues pour être les plus belles de toute la Turquie, peut-être dû aux métissages (grecs, turcs, etc...). Elle avait 15 ans quand elle a épousé son mari, un homme petit aux traits fins, la peau blanche, les cheveux frisés. Le mariage était arrangé. Ils se sont séparés après 16 ans de mariage... et quatre enfants, quatre filles, Gülseren et ses trois sœurs.

Les filles Yildirim ont toutes des prénoms inspirés de la rose. Gülseren, *celle qui sème les roses*, est l'aînée. Gülderen, *celle qui cueille les roses*, est la cadette, elle a 29 ans aujourd'hui et étudie à la Sorbonne. Gülden, *de la rose*, 27 ans, est coiffeuse. Songül, *la dernière rose*, 25 ans, est la petite dernière, "*une beauté divine*", aux dires de sa grande sœur, "*elle est esthéticienne, masseuse professionnelle aux doigts de fée*". Le père de Gülseren aurait tant aimé avoir un fils ! Il ne l'a eu qu'après son deuxième mariage.

Gülseren est arrivée en France à l'âge de huit ans, en 1981. Son père, venu un an plus tôt, était chef cuisinier d'un restaurant turc de Paris, *le Bosphore*, rue des Petites Ecuries.

"*Nous allions le voir parfois le week-end. J'étais contente d'aller le voir à son lieu de travail, dans sa cuisine. Parfois en cachette il me donnait quelque chose de nouveau à découvrir, nouvelle saveur...nouveau parfum !* ".

(le père de Gülseren)

(la mère de Gülseren)

Sa mère a dû se mettre à la cuisine. Elle est devenue rapidement "*la tante gâteau* des Français. *C'est l'une des femmes qui a fait connaître les douceurs orientales aux Parisiens. La reine du Baklava, c'est sa spécialité ! Elle a un secret, tu ne manges pas deux fois la même chose avec elle, elle enlève ou rajoute toujours quelque chose de différent, et ce goût, difficile à l'oublier !* ".

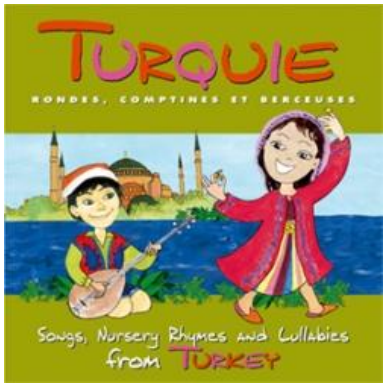
Couleurs et douleurs de Paris

En Turquie, la fillette avait déjà commencé son CP à Istanbul. Elle était première de sa classe. Elle avait eu droit alors au ruban rouge, remis devant tous les parents et toutes les classes.

(Gülseren à 7 ans reçoit le ruban rouge)

Elle n'oubliera jamais le jour où elle avait préparé avec son institutrice le spectacle de fin d'année (remise des prix). Elle chantait, elle dansait comme une acrobate. Elle avait 7 ans. A 8 ans, Gülseren a du apprendre une nouvelle langue, s'adapter à une autre culture. Elle est devenue en France une élève discrète, même introvertie. A partir de la 4°au collège, elle commence à prendre ses repères. Malheureusement, c'est à cette époque, que ses parents divorcent. Elle avait 13 ans. Aujourd'hui, avec le recul, elle se dit que l'année de leur séparation fut un bouleversement dans sa vie. Un déchirement pour elle et ses sœurs. Elle l'a très mal vécu car elle les aimait tous les deux. "*C'est comme si on me demandait maintenant si je préfère la France ou bien la Turquie. Ces deux pays sont inséparables pour moi, comme ils le sont, eux. C'était leur choix, de toute façon un mariage arrangé cela ne fait pas du bien à tout le monde, un moment ou un autre ça éclate* ". Pourtant, elle se dit que si ses parents étaient restés ensemble, tout aurait été différent. " *Je n'aurais peut être jamais fait réellement ce que je voulais. Surtout pas chanteuse, c'était un bien vilain mot ! Ce n'est pas un métier !* ".

C'est à l'association *Elele* que la petite Gülseren trouva un soutien pour apprendre le français. C'est là aussi qu'elle s'est inscrite à une chorale d'enfants turcs. Elle pouvait y rechanter les chants d'enfant que lui avaient chantés sa mère et sa grand-mère.



Il y a tout juste quelque mois, la chanteuse populaire qu'elle est devenue a enregistré à Paris, un album pour enfants en turc[933]. Un projet qui lui tenait à cœur, qu'elle est fière d'avoir pu réaliser. Elle aimerait aujourd'hui que ce travail soit connu en Turquie.

La mère de Gülseren a eu une histoire d'amour pendant sept ans avec un homme auquel l'adolescente n'a jamais pu s'attacher. Pourtant, elle n'avait jamais vu sa mère aussi amoureuse. Lorsqu'elle est tombée enceinte, il l'a laissé tombée avec un ventre de 3 mois et demi. C'était un garçon ! Il a maintenant 14 ans et c'est *le Pacha* de ses grandes soeurs. Il s'appelle Yigit, le valeureux. "*Maman nous a élevés tous les cinq toute seule. Nous n'avons manqué de rien !* ", raconte Gülseren. Mais pour l'aînée de 5 enfants, il fallait subvenir aux besoins de la famille et alléger un peu le travail de la maman. L'étudiante a donné alors des cours de turc pour des agences de voyages. Elle a travaillé comme guide interprète. Elle a aussi fait de l'interprétariat dans les milieux d'affaires. "*Pouvoir parler les deux langues parfaitement est important. De pouvoir exprimer ces sentiments dans les deux langues est une richesse. Atatürk disait :* une langue, une personne*. Du coup, je me suis intéressée à toutes les autres langues, je parle maintenant anglais et espagnol en plus du français et du turc, mais je chante en 13 langues différentes. Je suis française et turque; je suis citoyenne du monde*".

La reine de la nuit

Gülseren se souvient avec affection de Mme Reijers, celle à qui elle doit tant. Elle s'en souvient comme si c'était hier. "*Lors d'un voyage organisé par l'école à Quimper, en Bretagne, nous étions tous en barque. J'ai fredonné l'air de* La reine de la nuit *de Mozart (si l'on devait faire un film là-dessus ce serait très beau à voir !). Juste à cet instant, une dizaine de barques se sont approchées pour m'écouter chanter. Le soir même, pendant le dîner, Mme Reijers m'organisa une surprise en me faisant rechanter le même air devant toute la classe, et là, tous se sont levés de leur chaise pour m'applaudir. Devant cette foule en délire, elle m'a tout simplement dit : - Tu me promets une chose, quoi qu'il arrive tu continues la chanson, tu as un don et tu dois le travailler*... " Mme Reijers, professeur de biologie, était une femme de caractère, une battante. C'est elle qui a su secouer l'adolescente, la *décoincer* dit-elle aujourd'hui, la faire pleurer devant toute la classe en lui disant un jour : "*Ta différence c'est ta richesse, arrête de te cacher et montre toi, participe en classe et parle*". Des années plus tard, la jeune fille se décide à suivre des cours de chant lyrique au Conservatoire Hector Berlioz. L'inscription a été très difficile. Les jurés l'ont refusée deux fois sans l'avoir même écoutée, car les auditions ne peuvent se faire sans partition, avec l'accompagnement d'un pianiste. Elle a compris à la troisième audition que pour elle c'était maintenant ou jamais !

[933] www.arbmusic.com

Elle raconte : "*Peut être est-ce de l'audace ! Cette troisième audition je ne devais pas la rater. Une cinquantaine d'élèves attendaient à la porte. A mon tour je me suis présentée devant 7 jurés, sans trembler cette fois ci, je leur ai dit : " Je m'appelle Gülseren, j'ai 18 ans. Je ne connais pas le solfège, je suis prête à l'apprendre. J'aimerais vous chanter un tout petit air a capella. Je n'ai besoin que de deux minutes de votre attention*". Une femme l'interrompt en lui disant une fois encore de revenir avec une partition. Un autre professeur de chant l'interrompt à son tour, la regarde bien dans les yeux : "Nous vous écoutons, ma chère enfant ! " Elle crut que le monde allait s'écrouler... après sa petite démonstration vocale, elle était fière d'elle, car les jurés étaient étonnés aussi bien par sa tessiture, le timbre de sa voix. Celle qui venait de la refuser était un peu vexée et le professeur devant les autres jurés dit : "Si personne ne veut de cette jeune fille, et bien moi je veux bien la prendre dans ma classe ! " C'est ainsi que Gülseren a étudié le chant lyrique pendant 5 ans. Son professeur de chant lui a appris les bases : comment se tenir sur scène, comment utiliser sa voix, et même à chanter avec une pomme sur la tête. "*J'étais contente de pouvoir rentrer dans un autre milieu, c'était une chance qui n'était pas donnée à tous et déjà à cet âge j'en étais consciente. J'ai chanté* La Traviata *de Verdi et vu des centaines de concerts classiques grâce à mon Conservatoire*".

Vents d'Est

La jeune fille suit des cours de turcologie à l'INALCO. C'est pour elle un enrichissement de sa culture personnelle. Elle ne voulait pas forcément en faire un métier. Elle ne voulait surtout ni perdre sa langue, ni oublier ses racines, l'histoire de son pays, sa littérature, l'histoire de sa musique, si riche. Elle avait par cette occasion intégré le milieu des étudiants, des gens de sa génération, leur histoire, la sociologie, les débats, la philosophie. En 1993, elle joue *En attendant Godot* dans une troupe franco-turque. Elle savait qu'elle faisait partie des privilégiés qui eurent accès aux études supérieures et surtout à la culture française. Sa mère a poussé les filles à aller toujours le plus loin possible dans leurs études. Elle ne voulait pas les voir dans la cuisine et rester simplement dans le milieu turc. "*Elle voulait pour nous l'intégration*" C'est donc pendant ces années universitaires que Gülseren rencontre son premier groupe de jazz turc, *Aksak* avec lequel elle enregistre un album en 1993. Puis elle rencontre *Vents d'Est*, enregistre deux albums avec eux en 1996 et 1997. La même année elle rencontre *Déclaration Universelle* avec qui elle enregistre son quatrième album. A vingt ans à peine, elle chante déjà dans toute l'Europe et même au-delà, en Italie, en Allemagne, en Espagne, en Hollande, en Belgique, en Hongrie, en Autriche, en Angleterre, en Slovaquie, en Turquie bien sûr, et jusqu'en Californie.

(Gülseren en Hongrie)

"*C'était une richesse pour moi de pouvoir voyager grâce à ma voix, grâce à mes textes, grâce à mes chansons et grâce à mes origines. Tout cela a forgé ma personnalité, m'a enrichi. Cela m'a permis d'être curieuse sur les autres choses du monde. Se dire qu'on n'est pas seule, qu'il y a tellement de choses à découvrir, m'a aussi appris la sagesse, la tolérance, à rester humble et modeste*"

Sev beni (Aime moi)

En 1997, un soir entre amies, Gülseren fête un anniversaire, elle arrive aux *3 Mailletz*, un club de jazz, qu'elle ne connaissait pas à l'époque. "*Ils m'ont demandé de leur chanter une chanson, ce que je fis et de suite je fus remarquée par le patron des lieux qui m'a demandé si je voulais bien travailler*". Gülseren commence alors une carrière de chanteuse solo, accompagnée par les musiciens des *3 Mailletz* de toutes origines. Elle se sentait parfaitement bien dans ce milieu. Tous les soirs, c'était un spectacle différent.

(Gülseren aux *3 Mailletz*)

(dans toutes les FNAC de France)

C'est là qu'elle s'est intéressée à chanter en plusieurs langues. Et surtout elle allait rencontrer sur scène (dix ans déjà !) celui qui allait devenir l'homme de sa vie ! Le percussionniste, présentateur, compositeur colombien Luis Ernesto Gomez. Ils composent ensemble *Sev beni* (aime moi !) qui fut un tube dans son premier album solo. Cet album elle a mis 3 ans à le réaliser. "Il fallait pour moi un album qui me ressemble, éclectique, ouvert sur le monde. C'est ma moitié qui m'a permis de réaliser ce rêve. Nous en avons partagé et cueilli les fruits ensemble". Dès sa sortie en 2001, l'album autoproduit a été choisi par la Fnac parmi les 10 meilleurs. Grâce à cette reconnaissance et à son travail acharné, elle fait en un an le tour de la France (60 shows cases, presque dans toutes les Fnac de France ainsi qu'en Belgique) avec ses musiciens. "*Les deux congas, la darbouka, nos affiches et nos cd sur le dos, nous allions de scène en scène. Quelle belle aventure !* ".

De concert en concert, de rencontre en rencontre, elle finit par être invitée à jouer son propre rôle dans un film turco-hollandais *Roos et Rana*. La réalisatrice Meral Uslu a utilisé pour son générique et pour le film quatre de ses compositions. A cette époque Luis et Gülseren continuaient à travailler ensemble aux *3 Mailletz*.

(Özlem Solmaz et Sarah Jonker, dans *Roos et Rana*)

Kiev 2005 : l'Eurovision

Un soir, un coup de fil. De ces coups de fil qui peuvent changer une vie. Un fan lui propose de présenter sa candidature à un Concours de chanson et d'interprète national turc dont le

vainqueur représentera la Turquie à l'Eurovision 2005. Parmi 136 candidats, il en reste 7 en finale, dont elle fait partie. A la surprise générale, elle gagne ! La jeune artiste était heureuse de partager ce bonheur avec ses proches. Apres Sertap en 2003 et le groupe Athéna en 2004 elle allait à son tour représenter son pays ! Ce bonheur personne ne pourrait lui enlever. Mais de suite, il s'en suit une énorme polémique dans toute la Turquie. Pendant plus de sept mois, Gülseren était à la une des journaux. Ce fut une très belle mais lourde expérience pour la jeune femme. Il fallait être solide pour affronter une telle pression médiatique, exercée par certains lobbies et intérêts financiers. Cela frôlait parfois la diffamation ! Mais les aventures n'étaient pas finies. L'équipe de TRT, la chaîne nationale turque, qui devait s'occuper d'elle et de son groupe avait une tout autre préoccupation que l'Eurovision. L'organisation, le management et la direction artistique ont été très défaillants. "*La costumière, le coiffeur, la maquilleuse, tout était un fiasco. Je ne pouvais rien faire face à ce chaos. Sauf me retirer, c'est ce que je ne voulais surtout pas faire ! Ils m'ont imposé une équipe et j'ai dû faire avec...* ". Le compositeur de la chanson *Rimi Rimi Ley* ,que Gülseren interpréta avec succès, s'est volatilisé une fois le concours fini, sans même avoir pris le soin de rembourser la dette qu'il avait envers la chanteuse. Mais l'expérience pour Gülseren a été forte. Un an de travail, pour 3 minutes de télévision, mais où "*vous représentez un Etat, un pays. Après 25 ans de vie en France, avec beaucoup de fierté, comme un soldat, je suis allée représenter mon pays*".

(Gülseren, Luis et Yigit)

(Gülseren et Luis dans leur appartement d'Istanbul)

Luis et Gülseren sont désormais prêts à lancer tous les défis. Dans leur studio de Saint Cyr l'Ecole, ils aident les futurs artistes à réaliser leur enregistrement, leur maquette, leur site. Mais l'appel d'Istanbul est le plus fort. C'est un nouveau départ, vers la ville qu'elle avait laissée il y a 25 ans ! Un retour difficile - la famille, tous les repères sont à Paris - mais excitant.

A Istanbul, Gülseren se sent plus française que turque. Elle élargit son répertoire de chant. Elle chante en français. Elle est la marraine du premier club turc de rugby dont l'entraîneur est... son époux. Elle travaille sur le projet d'ouverture de la première école de rugby à Istanbul. En mai 2007, elle fête le premier anniversaire du *Club Kadiköy Rugby Klubü*. Elle rêve d'une Turquie intégrée dans l'Europe, que les échanges soient forts entre la France et la Turquie, sur le plan politique, économique, mais surtout sur le plan culturel. Ce soir, elle va se promener un peu Rue Française, gravir les escaliers de Cihangir, en pensant à Montmartre, et dés son retour à son appartement dont la vue plonge sur le Bosphore, peut-être revoir une fois encore l'un de ses films-culte *Gladiator* à moins que cela ne soit *Au-delà de nos rêves* et puis se connecter sur internet pour dialoguer avec ses sœurs à Paris, et puis avec le valeureux Yigit qui a toute la vie devant lui. Ce soir, elle va lui dire : "*on récolte ce que l'on sème*". Et sur son carnet intime, son petit livre de route, il est écrit : "*La liberté n'est pas de faire ce qu'on veut, mais de vouloir ce qu'on fait*". A bientôt en France, Gülseren. A bientôt chez toi.[934]

---

[934] Le site officiel de Gülseren : *www.gulseren.com* et le site de ses fans : *www.gulseren.net* (créé par Melle V. Cuscito)

Feuille de route (Istanbul) [935]

(décembre 2007)

Après avoir passé huit ans dans cette école immense où parfois l'argent salissait l'amour, où l'innocence avait laissé sa place au cynisme, où les mouettes blanches de Karaköy mangeaient avec appétit le reste des hamburgers que les élèves jetaient dans la cour, où je partageais ma solitude avec la tour de Galata que je contemplais à travers la fenêtre de ma classe, où je suis devenue une jeune fille, où je suis tombée amoureuse pour la première fois, où j'ai été trahie par mes amis, où j'ai été très joyeuse et extrêmement triste, où je me suis sentie forte et fatalement détruite, où j'ai connu des personnes uniques et atroces, où je suis tombée en jouant et je me suis maquillée, où j'ai beaucoup ri et beaucoup pleuré, où j'ai dormi sur les pupitres à force de travailler, où j'ai gravé mon nom sur les murs gris, où j'ai appris et créé, où j'ai transmis et acquis, dans cette école immense qui m'a appris la vie, j'ai cru finalement à la première citation française qu'on m'avait apprise : *Vouloir, c'est pouvoir*...

Durakta üç kisi
Adam kadın ve çocuk
Trois personnes dans un arrêt Un homme, une femme et un enfant
Adamın elleri ceplerinde
Kadın çocuğun elini tutmuş
L'homme a les mains dans ses poches La femme tient la main de l'enfant
Adam hüzünlü
Hüzünlü şarkılar gibi hüzünlü
L'homme est triste Triste comme les chansons tristes
Kadın güzel
Güzel anılar gibi güzel
La femme est belle Belle comme les beaux souvenirs
Çocuk
Güzel anılar gibi hüzünlü
Hüzünlü şarkılar gibi güzel
L'enfant Est triste comme les beaux souvenirs Beau comme les chansons tristes

(Cemal Süreyya)

Je suis née par un beau jour de printemps à Istanbul, le 29 avril 1985. J'ai eu la chance d'être le deuxième enfant d'une famille très aisée, qui m'a toujours beaucoup aimée et que j'ai beaucoup aimée aussi. J'ai passé une enfance féerique grâce à un père qui aimait gâter sa famille : un appartement de 300 m2 au bord de la mer à Istanbul, une ferme dans laquelle j'avais des centaines d'animaux, des potagers et un jardin botanique, des voyages en compagnie d'un

[935] Auto-portrait par Öznur Küçüker

chauffeur privé, bref une vie luxueuse qui m'a permis de passer les premiers jours de ma vie dans un plaisir inoubliable...

Pourtant, ma vie n'a pas vraiment commencé le 29 avril. Les plaisirs intenses que j'ai vécus pendant les premières années de ma vie ont été effacés avec la mort de mon père en 1991. J'avais à peine six ans quand il nous a quittés. Cela m'a fait un mal extrême. Cela m'a brutalement appris ce qu'étaient la vie et la mort. Cela m'a volé mon enfance...

Le départ de mon roi

Les mains gracieuses de mon père... Je n'avais jamais appelé mon père *papa*.Je l'appelais *kralım*, ce qui veut dire *mon roi* en français. Je croyais sincèrement qu'il était un roi et il l'a véritablement été pour moi. Il était fils unique d'un *Ağa* (le titre donné en Turquie à des personnes possédant de larges territoires à leur nom) à Kastamonu, une ville dans la région de la Mer Noire. Il était donc issu d'une famille très riche. Pourtant, il a eu très tôt des conflits avec son père -des conflits de générations je pense- ce qui l'a conduit à venir à Istanbul pour poursuivre ses études. Apres avoir terminé ses études dans un lycée français, mon grand-père a voulu qu'il rentre au village. Mais mon père avait d'autres rêves, rêves que son père ne pouvait pas comprendre à cette époque...

Des ateliers de textile qu'il a construits avec son argent de poche et qui se sont vite transformés en de grandes usines à Bursa...Des centaines d'ouvriers qui s'inclinaient devant lui...Une carrière professionnelle à l'apogée de la réussite... Des voyages et des séjours à chaque bout du monde, à Paris, en Arabie Saoudite, en Europe de l'Est...Beaucoup d'argent...Un enthousiasme débordant...Une vie passionnée...De bons amis...Une femme qui était folle amoureuse de lui et des enfants qui le considéraient comme un roi...

(la Rue française à Istanbul)

Mon père a laissé tout ça derrière lui, par un autre beau jour de printemps à Istanbul où moi, lui et ma mère, nous avions décidé de manger un dessert au bord du Bosphore. Je me souviens de chaque instant de ce jour. Il était assis à coté de son chauffeur, son ami qui lui a été fidèle jusqu'à son dernier souffle. Il avait l'air fatigué et il était particulièrement pâle ce jour-là. Mon petit cœur sentait son agonie, sa mort silencieuse. Mais mon petit cerveau ne voulait pas y penser. On s'est arrêté devant la mer. Pendant que mon père et ma mère mangeaient leurs desserts, moi je contemplais à travers le Bosphore toute la majesté d'Istanbul -que j'attacherais plus tard dans ma vie à celle de mon père-.

Nous sommes rentrés chez nous, après avoir fait des courses. Avant d'entrer à la maison, j'ai tenu une dernière fois les mains gracieuses de mon père et j'ai regardé dans ses yeux profonds pour lui dire une dernière fois *mon roi*. Il m'a souri. Ni lui ni moi ne savions que c'était le dernier moment où nos yeux se sont croisés avec beaucoup d'amour et d'affection.

Pendant que j'aidais ma mère dans la cuisine, mon père nous a dit qu'il voulait se reposer un peu sur le canapé du salon. Ma mère lui a apporté un coussin pour qu'il puisse dormir tranquillement. En effet, il a dormi...Je pense qu'il a voulu nous appeler pour une dernière fois. Ma mère a entendu sa voix. Nous avons tout de suite accouru vers lui. Je n'avais jamais vu ma mère

dans cet état-là. Elle secouait mon père, elle lui suppliait de lui répondre. Je ne comprenais pas ce qui se passait -peut-être qu'au fond de moi, je comprenais mais je refusais de le comprendre-. Tout d'un coup, j'ai eu une idée géniale. A chaque fois que mon père avait mal à la tête, il me disait de mettre ma petite main sur sa tête. Ensuite, il ouvrait ses yeux en souriant pour dire : "*Ah maintenant, je n'ai plus rien, ma petite princesse !* ". J'ai couru à la cuisine, j'ai mouillé un torchon et je suis venue devant le canapé pour mettre le torchon mouillé avec mes petites mains sur son front.

Pourtant, mon père ne s'est plus jamais réveillé. Il m'avait menti. Il m'a laissée toute seule, avec un amour incroyable que j'avais nourri pour lui depuis ma naissance. C'est à ce moment-là que pour la première fois dans ma vie -oui pour la première fois-, j'ai senti le manque de quelque chose...Le manque de la personne qui m'était le plus cher...Jusqu'à ce moment-là, mon roi m'avait suffoquée d'affection et d'amour. C'est à ce moment-là que j'ai connu ce que pouvait être la pauvreté...

Une renaissance douloureuse

Kal çek silahını dedim baba.
vur gözlerimi aglayan yerlerinden.
Yüzüm ıslak bir kaldırım gibi baba
bas geç bir akşam gibi
Reste
Tire avec ton pistolet, j'ai dit papa.
Tire sur les endroits d'où mes yeux pleurent
Mon visage est comme un trottoir mouillé papa
Viens marcher sur lui comme une nuit

(Murathan Mungan)

Pendant que moi j'essayais de comprendre ce qui se passait, beaucoup de gens ont commencé à remplir notre maison. Ils ont mis mon père sur mon lit, dans ma chambre. Tout le monde avait entouré le lit et pleurait. Tout d'un coup, la porte a sonné. C'était mon frère. Ma mère l'a pris dans ses bras et elle a dit doucement que notre père était décédé. Le sac de mon frère est tombé brusquement de ses petites épaules. Il est venu à coté de moi au salon. Moi, j'essayais de jouer avec mes poupées pour m'éloigner de ce qui se passait dans la maison. Mon frère m'a regardé avec des yeux sévères et m'a dit : "*Tu es une petite stupide ! Comment peux-tu jouer au jour de la mort de notre père ?* ". Cette fois-ci, c'est moi qui l'ai regardé avec des yeux sévères et je lui ai dit : "*Mais mon père, il est juste malade. Les femmes dans ma chambre m'ont dit qu'on l'emmènerait à l'hôpital. Ne t'inquiète pas !* ". Mon frère a baissé la tête. Il ne savait plus quoi dire. Il avait les yeux mouillés. Pendant que mon frère pleurait, moi je continuais à jouer. Je ne voulais pas croire à ce cauchemar...

A mes yeux, mon frère a toujours été quelqu'un de particulier, non seulement parce qu'il est une petite copie de mon père, mais aussi parce qu'il a le cœur le plus pur que je n'ai jamais rencontré. Son intelligence brillante lui a permis d'accéder à l'un des lycées les plus prestigieux de Turquie, le lycée américain d'Üsküdar. Quand mon père est mort, il avait juste onze ans et c'était sa première année au lycée. Tout le monde s'inquiétait donc pour ses résultats... Mais, depuis tout petit, il avait l'air d'un petit génie. Mon père lui achetait des cadeaux, des jouets électroniques comme des voitures, des robots, des petits soldats, tous ces genres de jouets pour les petits garçons. Lui, au lieu de jouer avec ces objets, il préférait les casser pour comprendre leur mécanisme c'est-à-dire comment ils fonctionnent. Tout le monde pensait qu'il était turbulent et hyper-actif mais moi, même si j'avais à peine cinq-six ans, je sentais qu'il était juste un génie. Mon frère n'a jamais été brillant dans ses études -même si il a étudié dans les meilleurs lycées et universités de Turquie -, parce qu'il n'a jamais pris ses études au sérieux. Pourtant il a toujours marqué la vie de ses amis et de ses professeurs. Ma vie aussi...

Mais une nouvelle catastrophe familiale nous attendait juste après la mort de mon père... Le petit corps de mon frère n'a pas pu résister à ces souffrances. Il a attrapé une méningite, une maladie mortelle. C'était l'éclatement de ma belle famille. Notre catastrophe... Ma mère et mon frère étaient toute la journée à l'hôpital, tandis que moi, je les attendais avec ma grand-mère chez moi. Tout le monde me regardait avec beaucoup de pitié et ils disaient tous : "*Oh la pauvre, elle a vécu tellement de choses graves à cet âge-là*. " Je n'aimais pas qu'on me regarde avec pitié. Je ne voulais pas croire à tout ce qui se passait. Comme je voulais devenir plus tard un peintre, je me suis mise à dessiner. Dessiner la vie, ma famille, ma souffrance, la mort, la maladie de mon frère...Je voulais décorer la chambre de mon frère avec ces petits dessins avant qu'il ne rentre chez nous. Je ne pouvais pas concevoir une vie sans lui. Il était comme mon autre moitié, un héritage de mon roi.

Apres avoir passé presque un mois à l'hôpital et subi des souffrances atroces, mon frère est finalement rentré chez nous. J'avais muni chaque centimètre de sa chambre de mes dessins où nous étions tous heureux, main dans la à main, avec beaucoup d'espoir. Je n'ai jamais oublié à quel point j'étais contente qu'il soit rentré chez nous, qu'il se soit sauvé sans problème de cette maladie. C'était un cadeau que Dieu m'a offert et j'en suis vraiment reconnaissante !

Si moi et mon frère, nous n'avons pas été vraiment bouleversés après tous ces événements horribles, c'était grâce à une personne qui essayait de nous consoler en ignorant sa souffrance à elle, qui nous ouvrait ses ailes, qui nous protégeait de chaque mal de la Terre : ma mère...Mon ange...Ma meilleure amie...Comment décrire une telle mère ? Parfois les mots sont tellement insuffisants face à l'intensité des sentiments...Quand mon père est mort, ma mère qui était folle amoureuse de lui a vieilli de quinze ans. Cette belle femme aux cheveux noirs ondulés a fait couper ses cheveux, a énormément maigri, a commencé à ne plus sourire. Un jour, je me souviens d'avoir dit à ma mère : "*Mais maman, pourquoi essaies-tu de ressembler à un homme ?* ". Je pense que je l'avais beaucoup blessée ce jour-là mais moi je souffrais aussi dans mon coin de la voir vieillir...

Entre mon père et ma mère, il y avait une grande différence d'âge. Malgré les pressions de sa famille, ma mère s'est quand même mariée avec mon père. Leur histoire était l'une des plus belles histoires d'amour que je n'ai jamais entendue. C'est peut-être cette histoire d'amour qui m'a fait toujours croire -même maintenant- aux contes de fée.

(région de la Mer Noire en Turquie)

Ma mère est née aussi dans la région de la Mer Noire, à Kastamonu. C'était déjà un signe de Dieu que ma mère et mon père soient nés dans la même ville. Pourtant, contrairement à mon père, ma mère a passé son enfance dans la pauvreté. Elle me raconte comment parfois cinq personnes mangeaient dans la même assiette et comment ils faisaient le combat pour partager le pain. Mais elle me dit que même dans ces conditions-là, elle, elle a été toujours spéciale aux yeux des autres. Pendant que tout le monde mangeait dans la même assiette, on lui apportait sur la table, son assiette à elle, on lui réservait son pain, ses fourchettes, son verre.

Mon grand-père était un homme cruel qui battait sa femme et qui n'a jamais éprouvé aucune affection envers ses trois enfants, ma mère et mes deux oncles. Ma mère s'enfuyait très souvent dans les collines verdoyantes de la Région de la Mer Noire et elle en contemplait la mer magnifique qui s'étendait vers l'infini. Elle y priait en pleurant : "*Oh mon Dieu, au lieu de m'enfermer dans cette ville avec ces gens-là, tue moi !* ". Dieu a eu pitié de ma mère. Etant une grande idéaliste, elle est devenue un jeune professeur de dessin à 17 ans. Ma grand-mère avait divorcé de son mari et mes deux oncles étaient complètement désorientés. Ma grand-mère était une femme au grand cœur mais à son époque, il était rare de rencontrer des femmes ayant fait des études. Elle était donc analphabète. C'est pourquoi, c'est ma mère qui a assumé toute la responsabilité de sa famille après avoir quitté sa ville natale. Elle me dit que son petit salaire nourrissait quatre estomacs.

Un jour, elle est tombée malade à Bursa, l'une des villes où elle enseignait. Elle est allée chez un médecin. Le vieux médecin a eu pitié de cette jeune femme qui travaillait dur pour nourrir sa famille. Il lui a dit : "*écoute, j'ai un très bon copain. Il a des usines de textile dans cette ville. Il aime beaucoup aider les gens. Peut-être qu'il pourrait embaucher tes frères si tu lui parles de votre situation*".

Ma mère est donc allée voir cet homme généreux... qui était mon père...La première fois qu'elle l'a vu, elle s'est dit "*oh mon Dieu, comme il est moche !* ". Elle me dit que c'était une réaction presque défensive, parce qu'elle était tombée amoureuse de lui, dès qu'elle l'a vu. Et comme elle pensait que c'était un amour impossible -à cause de la différence d'âge et du fait que lui c'était un grand patron et elle, un jeune professeur-, elle n'a même pas voulu accepter le fait que cet homme lui avait tout de suite plu. Mon père et ma mère ont discuté longtemps ce jour-là, ce qui a conduit mon père à embaucher toute la famille de ma mère.

Mon père voyait en ma mère, sa mère qu'il avait beaucoup aimée toute sa vie. Ma mère voyait en mon père, l'affection paternelle qu'elle n'a jamais connue, un frère, un ami, un amoureux. Ils étaient comme les deux moitiés d'une pomme. Ils ont passé vingt ans ensemble, vingt ans d'amour intense et d'amitié. Après trente ans, je découvre toujours les lettres d'amour que mon père avait écrit à ma mère de Paris : " *Ma précieuse, j'ai tout ce qu'il faut dans cette ville. Mais, mes yeux ne voient plus rien. Dans cette ville qui est connue de ses parfums, aucun parfum n'est assez bon pour remplacer le tien...*". Des poèmes écrits de chaque bout du monde, des chansons d'amour françaises d'Iglésias que mon père sifflait à l'oreille de ma mère, des voyages en couple... Ma mère et mon père ont partagé une vie que beaucoup ont enviée.

Après trente ans, ma mère me dit toujours avec beaucoup d'enthousiasme : "*Tu sais, même si on m'offrait tous les hommes du monde, des princes, des rois ou des Sultans, tous me dégoûteraient si ce n'est pas ton père*. "

Une enfance perdue

On ne renie pas son enfance ;
on l'enfouit au fond de son coeur,
et l'ombre portée,
l'ombre magique devient un symbole.
(Dominique Blondeau)

J'avais cinq ans et la vie n'était plus en rose pour moi. Je vivais dans une sorte de monde imaginaire et non plus dans le monde réel. Il m'arrivait des fois où je n'arrivais plus à distinguer ces deux mondes...Je ne cessais pas de penser que mon roi allait revenir, comme toutes les fois où il rentrait de ses longs voyages. Je l'attendais incessamment devant la même fenêtre mais il ne revenait plus...

Au fur et à mesure, je me suis renfermée sur moi-même. Je me souviens de mon enfance, de cette enfance triste et solitaire. J'étais une fille très sage -presque angélique- comme dit ma mère. Je me contentais de quelques poupées et quelques crayons à dessin pour prendre le plaisir de la vie.

Pourtant, j'étais une fille extrêmement fragile et sensible à ce qui se passait autour d'elle. Quand ma mère s'énervait contre moi, je me culpabilisais et pleurais pendant des heures. Ou encore, quand je regardais des films où on tuait des gens, je pensais que c'était vrai et je pleurais devant la télé. Cette fragilité était dangereuse pour un enfant.

Bizarrement, toutes les catastrophes que j'ai vécues dans les premières années de ma vie m'ont rapprochée de l'art. J'ai commencé à dessiner ma souffrance et surtout à écrire des poèmes, en particulier à mon roi. Quand ma mère m'a inscrite à l'école primaire, je savais déjà lire et écrire et j'étais passionnée par la lecture. Je suis vite devenue chouchou de mes professeurs qui pensaient tous que j'étais une fille particulière. En revanche, j'avais des problèmes avec les autres enfants de ma classe. Pendant qu'ils jouaient dans la cour, moi je me retirais dans un coin isolé de l'école et je continuais à écrire des poèmes...poèmes tristes et obscurs pour une petite fille de sept ans...

Aller à l'école me stressait beaucoup. Après avoir passé une enfance sur les genoux de ma mère ou de mon père, je m'écrasais désormais sous le poids énorme des responsabilités qui m'avaient été confiées. Mais aller à l'école m'a permis également de découvrir mes cotés inconnus : mon perfectionnisme, mon sens des responsabilités, ma ténacité ou encore le grand amour que j'éprouvais envers les autres...

J'ai vite commencé à prendre du plaisir à devenir déléguée de classe, à faire chanter à toute l'école *İstiklal Marşı* (l'hymne national turc) qu'il faut chanter tous les matins avant de commencer les cours. Quand il y avait des devoirs, je les faisais avec beaucoup d'intérêt et de plaisir et j'ai vite remarqué que je m'intéressais plus à la connaissance qu'à la note que j'aurais après avoir rendu mes devoirs.

Vers neuf ans, je lisais déjà les grands classiques et je pensais au sens de la vie, à la mort, à la création des Etats, à la guerre, à la paix, à l'histoire... Mais il y avait quand même un coté très enfantin en moi, peut-être ce coté que j'ai voulu réprimer après la mort de mon père. Les nuits, après avoir lu les grands classiques, je regardais mes poupées en soupirant... Elles étaient certainement les témoins d'une enfance perdue...

Un grand écart a commencé à apparaître entre moi et les autres enfants de ma classe. Moi la petite fille intellectuelle aux grosses lunettes et aux cheveux longs, je n'étais pas vraiment appréciée par tous les autres enfants qui adoraient rigoler, jouer et prendre un immense plaisir de la vie. En plus, plus je devenais brillante dans mes études, plus j'ai dû subir la jalousie des autres enfants qui parlaient tous derrière moi. Quand je rentrais chez moi, je pleurais discrètement mais je ne racontais rien à ma mère. La *domates güzeli* (*la belle de tomate*) aux joues toutes roses de l'époque, avait perdu sa joie de vivre très tôt. Désormais, je ne souriais que rarement.

Ma marginalisation des autres m'a emmenée dans une solitude permanente. J'avais peu d'amis -heureusement de bons amis- mais je souffrais beaucoup de ma différence. Pourquoi ne pouvais-je pas jouer sans soucis comme les autres enfants ? Pourquoi ne pouvais-je pas sourire sur les photos ?

C'était comme si tout le poids du monde était désormais sur mes épaules... J'avais une grande âme dans un petit corps...

La seule chose que j'ai gardée de mon enfance, c'est un carnet mouillé des larmes de ma solitude où l'un de mes professeurs avait écrit : "*C'est un enfant ayant une âme de leader....* "

Je n'avais que neuf ans quand elle avait eu cette impression et elle m'y a fait vraiment croire...

Vouloir c'est pouvoir...

... Alıştım kör kuyularda
Kimsesizliğimin yetimliğine,
Yağmalanmış incemin, çaresizliğine,
Herkese hiçbir şey, bana her şey olan sen
Büyüme ne olur içimdeki çocuk...

(Ümit Yaşar)

(...Je me suis habituée à être orphelin dans des puits aveugles, à l'impuissance de ma fragilité non saccagée Toi, qui signifie rien pour les autres et tout pour moi... Je te prie, ne grandis pas, l'enfant à l'intérieur de moi...)

Le système éducatif en Turquie était un vrai cauchemar pour les enfants de mon époque. Maintenant c'est toujours un cauchemar mais avec quelques modifications dans le système, je pense que les enfants souffrent moins. Quand j'avais dix ans, je me préparais déjà au concours d'entrée aux lycées. Car en Turquie, il y a beaucoup d'enfants et peu de lycées (surtout prestigieux). Mon enfance n'était donc pas seulement la victime d'une tragédie familiale mais aussi du mauvais fonctionnement du système d'éducation de mon pays. Avec des manuels qui étaient plus lourds que mon petit corps, je travaillais sans cesse pour gagner un lycée prestigieux.

Mon but était d'entrer au lycée de mon frère. A l'école primaire, j'avais déjà appris l'anglais et je voulais continuer mes études dans un lycée américain. Pourtant, la vie m'a joué d'autres cartes : au lieu d'entrer dans un lycée américain, j'ai pu gagner un lycée français, le lycée Saint-Benoît...

Comme mon père est mort, personne ne connaissait le français dans ma famille ou dans mon entourage. Je ne connaissais même pas un seul mot de français. La première fois que je suis allée à Saint-Benoît pour m'inscrire, les pierres toutes grises de cette école qui ressemblait à un monastère du Moyen Age m'ont fait énormément peur. Ma mère me disait que j'étais désormais une jeune fille et que je deviendrais quelqu'un d'important après avoir passé huit ans dans cette école...

(Saint-Benoît, Istanbul, sous la neige, février 2006)

Mais en réalité, je n'étais pas une jeune fille. Même mon corps me faisait sa rébellion et mûrissait à une très grande vitesse. Pendant que je découvrais petit à petit ma sexualité, j'avais toujours l'énorme envie de rattraper les jours perdus de mon enfance, d'être encore une fois la petite princesse de mon père, de courir dans les grands jardins de notre ferme, de jouer avec les enfants de ma rue...Tout était resté dans le passé ou encore à travers ma fenêtre d'où je contemplais cette vie qui m'était très loin. Maintenant, c'était le temps de construire une vie, une vie à la sueur de son front (alnının teriyle, comme on dit en turc).

Je me souviens toujours du premier jour à Saint-Benoît, cette immense usine à intellectuels -ou non-intellectuels bien sûr- à 1600 élèves! J'étais tellement petite en comparaison avec cette grande école. Ma mère avait tressé mes cheveux avec soin et j'avais mis des vêtements tous nouveaux. J'avais toujours mes toutes grosses lunettes -un médecin avait expliqué que je m'étais mise à loucher à force de pleurer après la mort de mon père- et un grand enthousiasme dans le cœur, l'enthousiasme de commencer une toute nouvelle vie, cette fois-ci *sérieuse*. Pendant que les petits comme moi s'étaient mis en rang pour écouter le premier discours du directeur du de lycée, les *grands* nous regardaient d'un air ironique. Beaucoup de gens s'étaient moqués de moi ce jour-là, de la tresse que ma mère avait faite avec soin le matin, de mon nouvel uniforme que j'avais mise avec joie-surtout de ma jupe longue qui dépassait mes genoux pour être convenable aux exigences du lycée- et de mes grosses lunettes. Les belles filles maquillées et aux jupes courtes se sentaient supérieures à moi. Une sorte de frisson a traversé mon petit corps quand mes yeux ont croisé leurs regards cruels qui voulaient m'humilier.

(Lycée Saint-Benoit, photo de promo, 2005)

Et je ne sais pas pourquoi, peut-être je sentais aussi à l'intérieur de moi une sorte de sérénité, qui me rappelait que les apparences n'étaient qu'éphémères.

Dès le premier jour à Saint-Benoît, j'ai fait connaissance avec beaucoup de personnes et j'ai entendu pour la première fois quelqu'un qui parlait français. Pendant que nos professeurs français sautaient, chantaient, hurlaient pour nous expliquer ce qu'ils voulaient dire en français dans les tout premiers cours, nous, les petits élèves, nous rigolions avec ces gens bizarres. Pour moi, le français c'était comme du chinois, pourtant cela ne m'a pas empêché d'avoir voulu encore une fois être la déléguée de ma classe.

J'aimais bien mes amis, ces petits qui venaient tous des familles aisées de la Turquie. J'ai eu l'occasion d'étudier dans un lycée multiculturel, avec des juifs, des chrétiens et des musulmans. Quand nous étions encore tous petits, nous ne nous posions pas des questions sur notre religion, notre nationalité. La seule chose qui nous unissait, c'était notre enfance. Nous passions nos jours à jouer à la marelle ou au ballon dans la cour du lycée. Parfois les méchants des classes supérieures venaient éclater notre ballon.

Je ne voulais pas grandir...

Pourtant, j'ai grandi. Comme tous les autres...Mais pourquoi avons-nous grandi ? Au bout de deux ans, je parlais déjà très bien le français. On nous apprenait comment on nomme la rose ayant la tige la plus longue, les sortes de fromages et de vin français, la gastronomie et la haute couture françaises, Montesquieu, Verlaine, Rimbaud, Proust, Apollinaire, Prévert, Rousseau et mille et une autre choses qui étaient supposées faire de nous plus tard les gens *distingués* de la société.

Mes amis avaient beaucoup changé et moi aussi. Maintenant ce qui les intéressait ce n'était plus les jeux mais la marque des vêtements qu'on portait, notre titre, les descendances familiales, pour être bref notre compte bancaire... Mes meilleurs amis ont choisi une autre voie que la mienne. J'ai choisi la voie d'une justice que j'avais créée dans ma tête selon mes propres critères -critères acquis à travers l'éducation familiale, la culture, la religion, la morale, les traditions etc. -tandis que les autres ont choisi la voie de la popularité. Mes copines passaient leur temps devant le miroir pour teindre leurs cheveux à douze ans et moi j'apprenais par cœur des mots français d'un dictionnaire.

La marginalisation que j'ai connue à l'école primaire a atteint son apogée au lycée. Je contemplais tous ces gens, les bourgeois de la société turque, se faire la concurrence entre eux, la concurrence de qui est la plus belle, qui est le plus riche...Je me sentais extrêmement seule.

Ce sont seulement les mots qui ne m'ont pas trahi. Les mots qui m'ont accompagnée dans toute la souffrance de ma vie. J'écrivais jour et nuit et de plus en plus en français. Mais je voulais également faire autre chose à côté, quelque chose d'émotionnel et expressif, quelque chose qui ferait de moi quelqu'un de plus épanoui et c'est à ce moment-là que j'ai fait connaissance avec le théâtre...

La petite fille fragile et timide voulait désormais s'exprimer, mettre les poings sur la table, prendre ses propres décisions, être remarquée...Elle a atteint son but. J'ai fait du théâtre pendant des années, j'ai très souvent eu le rôle principal. C'était passionnant de voir cette petite fille effacée devenir une jeune femme ayant confiance en elle-même, qui faisait son monologue au milieu d'une scène de théâtre devant des centaines de spectateurs. C'était passionnant de recevoir des applaudissements, de créer, d'apprécier et d'être appréciée...A treize ans, j'ai écrit ma première pièce de théâtre en français qui s'appelait *la septième goutte* et qui évoquait ma vie personnelle. L'un de mes professeurs qui était fasciné par cette pièce a voulu la mettre en scène. Pourtant ce rêve n'a jamais pu se réaliser en raison des mots comme *le vin* que contenait ma pièce et que le Ministère d'éducation de la Turquie n'avait pas vraiment appréciés...

Mon appétit artistique n'a pas cessé avec le théâtre. Je suis devenue chef de l'atelier de dessin pour unir tous ceux qui étaient passionnés par la peinture. C'était un vrai succès au lycée qui nous a permis de travailler sur des céramiques, des bois et des toiles. Nous avons fait plusieurs expositions et avons été fortement appréciés.

Mais, ma vraie passion -comme je l'avais déjà évoqué- c'était la littérature. C'est ce qui m'a permis d'être constamment la première de la classe. J'avais toujours de bonnes notes dans les

rédactions. La conséquence de ma tragédie personnelle était donc devenue un grand atout pour moi, l'arme la plus efficace pour ma réussite future.

Durant ma vie scolaire, j'ai tout essayé, tout expérimenté, tout découvert. Je suis tombée fatalement amoureuse. J'ai fatalement souffert et j'ai été fatalement brillante dans ce que je faisais.

, (la remise des diplômes à Saint-Benoît)

Mais le pire, c'est que j'ai été fatalement déçue... Certes, de ce lycée qui est devenu ma seconde maison -j'y passais plus de temps que chez moi- j'ai acquis une éducation raffinée et beaucoup de connaissances et d'expériences qui m'ont emmenée jusqu'à ces jours-là. Mais mes expériences étaient parfois tellement douloureuses...

Je suis devenue une vraie philosophe vers quinze ans. Je n'arrêtais pas de réfléchir sur la vie... Un jour, mon professeur de littérature turque m'a forcée d'envoyer mes rédactions dans un concours, même si je n'appréciais pas forcément cette idée de vendre ses sentiments. Bizarrement, l'une des rédactions que j'avais écrites sur *Atatürk* a remporté le Grand Prix du Département Beyoğlu d'Istanbul et le deuxième d'Istanbul. J'ai eu successivement d'autres prix dans des concours de poésie.

Mon professeur de littérature m'a dit un jour en classe qu'ils organiseraient dans un lycée une journée dédiée à ma rédaction pour me donner le prix. Elle m'a montré le programme de la journée où les étudiants du lycée donnaient des concerts, dansaient, lisaient des poèmes et tout cela, pour me donner le Grand Prix au final. J'étais très excitée par cette idée et j'attendais impatiemment ce grand jour.

Quand nous sommes entrés dans ce lycée, le lycée de Beyoğlu à Istanbul, avec mon professeur et deux autres amis qui m'avaient accompagnée pour me soutenir et m'applaudir, tout le monde nous regardait bizarrement pour comprendre d'où nous venions. Nous nous sommes assis presque au dernier rang pour regarder le spectacle qui nous avait été offert. Les étudiants du lycée ont chanté, dansé, lu des poèmes et ils étaient tous jeunes, beaux et innocents. Je sentais un grand enthousiasme pour cette jeunesse turque, laborieuse et prometteuse d'avenir.

Plus on se rapprochait de la fin du programme, plus mon cœur battait vite. Je ne savais pas comment allaient réagir tous ces gens-là à ce que je lirais. Au premier rang, il y avait des ministres turcs, y compris le Ministre de l'Education de l'époque. Quand le grand moment est arrivé et quand ils ont prononcé mon nom pour m'inviter sur la scène, toute la salle a tourné sa tête pour voir cette petite fille timide avec son papier à la main et qui marchait à petits pas vers la scène.

Quand je suis arrivée devant le microphone, j'ai levé la tête et j'ai regardé toute cette foule qui avait fixé ses yeux et qui m'écoutait avec une attention incroyable. Pour la première fois, j'ai voulu leur transmettre mes sentiments, ma souffrance d'enfance, mon enthousiasme de jeunesse, mes émotions, mes hésitations, mes doutes...Je voulais fasciner cette foule qui pensait que mon petit corps n'était pas capable de construire de grandes phrases. J'ai lu les deux pages écrites d'une façon entièrement rimée et pleines de métaphores avec une énergie et un enthousiasme qui ont ébloui toute la salle. Vers la fin de ce que je lisais, je sentais des larmes qui coulaient de mes yeux. Je lisais l'histoire de *ma Turquie*, mon beau pays qui avait marqué toute ma vie.

Quand j'ai fini mon discours, j'ai levé une seconde fois la tête. Cette fois-ci, toute la salle m'applaudissait debout et les ministres assis au premier rang versaient des larmes. C'est la première fois que j'ai découvert cette force spéciale que j'avais en moi, ma force de conviction, le *charisme* a dit un professeur de littérature qui était parmi les spectateurs.

A partir de ce jour-là, je sentais une grande soif pour vivre de nouveau une telle émotion. Je voulais influencer, changer, émouvoir, marquer ma trace dans les choses...

Et je pense que j'ai pu arriver à réaliser ce rêve...

J'ai vécu des moments très difficiles dans mon lycée. Les étudiants boursiers étaient souvent mis à l'écart et les gens étaient catégorisés selon la marque de leurs habits. Si vous étiez un peu moche et pauvre, vous n'aviez aucune chance de survivre dans cette jungle d'aristocrates. Les larges connaissances que j'ai acquises dans mon lycée étaient balayées par la souffrance que j'éprouvais du fait de ma marginalisation.

Ma solitude m'a menée à l'apogée de la réussite mais aussi à un isolement total. Je n'avais presque pas d'amis -sauf quelques bons amis- et je consacrais mon temps à l'art.

Ma mère qui s'est voilée après la mort de mon père avait parfois honte de venir dans les réunions de parents où les mères des enfants faisaient un défilé de grandes marques. Je disais à ma mère : "*Je ne te ferai jamais baisser la tête, jamais...Tu entreras dans cette école comme ma mère et tu en sortiras comme une reine*. " Les mères coquettes des élèves de mon lycée n'arrivaient pas à en croire leurs yeux quand elles voyaient ma mère voilée et sans maquillage qu'elle pourrait vraiment être ma mère. Au fur et à mesure, ma mère a obtenu un grand respect de la part de tous ces gens, un respect pour lequel j'avais combattu toute ma jeunesse.

Plusieurs journées et soirées ont été organisées en mon honneur, étant la major de la promotion, la major de ces milliers de personnes qui avaient très souvent craché sur moi, qui m'avaient détestée et qui s'étaient moquées de moi. Tout d'un coup, tout a changé. Maintenant les gens ne m'humiliaient plus mais ils me respectaient.

Lors d'une journée où ils m'ont donné des plaquettes qui éternisaient ma réussite, un bouquet de fleurs et un livre sur l'histoire de mon lycée, j'étais une nouvelle fois sur la scène pour que les gens m'applaudissent. ...

Et une longue histoire a pris fin ce jour-là. J'étais entrée comme une petite fille peureuse par la porte immense de cette école mythique et j'en suis sortie comme une jeune femme de dix-huit ans.

J'avais l'énorme plaisir de voir dans les yeux de ma mère que de la même porte par où elle était entrée pour la première fois dans mon lycée avec son voile et son visage sans maquillage en tant que ma mère, elle sortait maintenant avec l'allure d'une reine...

Feuille de route (Paris)

(novembre 2009)

Je me réveille un beau jour "au printemps européen de la Turquie" en 2011. Dès les premiers instants de mon réveil, je sens que ce ne sera pas un jour comme les autres. Ce sera un jour glorieux pour un pays qui me donne vie et espoir. Je sors dans la rue. Il n'y a plus de frontière pour la paix. Partout où je voyage, à Paris, à Berlin, à Vienne, à Copenhague, à Amsterdam ou encore à Bruxelles, je vois des gens qui me sourient et qui me serrent la main amicalement. Je remarque tout d'un coup quatre bus gigantesques, prêts à traverser l'Europe, d'Istanbul à Paris. Chacun est comme un musée ambulant. Chacun est là, juste à côté des peuples européens, pour leur présenter l'histoire, le sport, la culture et l'économie de mon pays, ma patrie que j'aime tant.La surprise ne tarde pas à venir. Partout j'entends crier mes amis danois, belges ou français : "Mais vous êtes comme nous!". Oui, nous sommes comme vous. Nous partageons les mêmes valeurs et les mêmes aspirations. Face aux hommes politiques qui prétendent la non-européanité de la Turquie et qui vous disent que *nous sommes différents*, ce sont cette fois-ci les images qui parlent. Ce sont ces images qui illustrent les mille liens que nous avons tissés à travers l'histoire, les mille moments magiques que nous avons partagés autour d'un café turc tout comme dans un match de football.

(Istanbul, photo Öznur Küçüker)

D'Istanbul à Paris...

J'ai eu mon premier contact avec l'Autre dès le premier jour de ma vie puisque Istanbul, ma ville natale, est un pont entre différentes cultures, une croisée des chemins entre deux continents, l'Asie et l'Europe. A onze ans, mes parents m'ont inscrite dans un lycée franco-turc fondé par des Jésuites en 1783 à Istanbul. C'est dans ce lycée que j'ai commencé à apprendre la culture française et que j'ai eu mes premiers amis/professeurs juifs et arméniens. Apres avoir étudié huit ans dans ce lycée, j'ai été admise à l'Université Panthéon-Sorbonne à Paris. Mon expérience à Paris a été à la fois destructrice et très enrichissante pour moi : destructrice dans le sens où pendant mes recherches de logement, j'ai du faire face à de nombreuses pratiques

discriminatoires qui ont complètement changé l'image que j'avais de la France jusqu'à ce moment-là, très enrichissante car tous les jours que j'ai passés en France m'ont davantage mûrie et m'a appris à connaître et voire apprécier l'Autre, même si parfois ses comportements vis-à-vis de moi n'étaient pas à la hauteur de mes attentes.

en passant par Dijon,...

Toutefois, ma grande aventure avec l'Autre a commencé quand j'ai été admise à la deuxième année du campus est-européen de Sciences Po Paris à Dijon. Dans ce campus, j'ai eu l'occasion de faire connaissance avec d'autres étudiants étrangers de diverses nationalités (tchèque, polonaise, bulgare, roumaine, hongroise etc.). Mais même parmi ces étrangers, je me sentais la plus *étrangère* puisque j'étais la seule et la première étudiante turque du campus. C'était intéressant de voir comment ma nationalité me marginalisait parfois de tous ces étudiants qui se considéraient *européens* et qui s'unissaient autour de cette identité malgré leur qualification d'*étrangers*.

(Prague)

(

puis par Prague...

Apres mon séjour à Paris et à Dijon, mon envie de découvrir l'Autre sur un nouveau territoire m'a poussée à aller étudier en République tchèque à Prague en troisième année de mes études, dans le cadre du programme d'échange Erasmus. Mon séjour m'a non seulement permis de rencontrer de nouveaux étudiants de diverses nationalités mais aussi de découvrir la culture tchèque et les difficultés que rencontre un pays post-communiste de l'Europe orientale dans le processus de transition démocratique.

et Rabat

Apres mon expérience en République tchèque, mon séjour au Maroc afin d'effectuer un stage à l'Ambassade de Turquie m'a permis de connaître de plus près et pour la première fois un

autre pays musulman que la Turquie. Les similitudes et les différences fondamentales qui existaient entre les deux pays m'ont poussé à de longues réflexions sur des concepts comme la religion et le temps. J'ai également eu des conversations très intéressantes avec les diplomates et intellectuels marocains sur l'influence de la monarchie sur la société marocaine. Après toutes les expériences que j'ai acquises grâce à mes séjours à l'étranger et à tous mes voyages, j'arrive à mieux comprendre les versets suivants d'un Turc qui avait immigré en Allemagne :

Almanya'da yabancı, Türkiye'de Alamancı, Biz kimiz ?
Etrangers en Allemagne, Alamancı en Turquie, Qui sommes nous ?

(Maroc, photo Öznur Küçüker)

Qui suis-je ?

En Turquie, je suis parfois traitée de petite bourgeoise essayant de véhiculer les idées françaises et en France, d'une Turque qui est complètement *étrangère* à la culture locale. Entre mes origines profondément turques, mon parcours scolaire francophone et mon mode de vie international, qui suis-je ? La réponse à cette question varie en fonction de l'Autre. Mais une chose est sure, c'est que chaque voyage que je fais est un voyage que je fais en moi-même et que chaque contact que je noue avec l'Autre me permet de mieux me connaître.

Ainsi, comme disait l'écrivain et le diplomate français Jacques de Bourbon Busset (1912-2001): "*Aimer, c'est trouver, gâce à un autre, sa vérité et aider cet autre à trouver la sienne. C'est créer une complicité passionnée*".

C'est justement à l'aide de cette complicité qui s'est créée entre moi et toi (l'Autre) que j'essaierai de répondre à plusieurs questions en matière de similitudes et de différences qui existent entre ma culture et celle de "l'Autre" dans le rapport à l'argent, à la langue et au temps.

(Sciences Po Paris, juillet 2009, photo Öznur Küçüker)

Qui est riche ? Qui est pauvre ?

Quel rapport culturel à l'argent ? La culture de l'Autre privilégie t-elle une logique d'accumulation ou une logique de distribution ? Avons-nous la même conception de la richesse et de la pauvreté ? Quels sont les indicateurs implicites du niveau de richesse ou de pauvreté ?

En m'appuyant sur mes expériences, je suis arrivée à la conclusion que la pauvreté et la richesse sont avant tout des concepts philosophiques dont la conception varie d'une culture à une autre. Dans ses travaux, André Gorz met parfaitement en évidence cette *relativité* des concepts de richesse et de pauvreté. Ainsi, selon lui, on est pauvre au Viêt Nam quand on marche pieds nus, en Chine quand on n'a pas de vélo, en France quand on n'a pas de voiture, et aux États-Unis quand on n'en a qu'une petite. Selon cette définition, être pauvre signifierait donc "*ne pas avoir la capacité de consommer autant d'énergie qu'en consomme le voisin* ": tout le monde est le pauvre (ou le riche) de quelqu'un.

(Sciences Po Paris, photo Öznur Küçüker, diplômée juillet 2009)

Je pousserais cette réflexion encore plus loin à travers une approche plus spirituelle. Dans les versets de Jalâl ud Dîn Rûmî, un mystique musulman persan qui a profondément influencé le soufisme, on remarque que la richesse matérielle (mais aussi la pauvreté) crée une certaine dépendance dont il faut se sauver des chaînes :

Tranquille est celui qui n'a rien de bon ni de mauvais,
Qui n'a ni les chaînes de la richesse ni celles de la pauvreté
Qui peut vivre loin des chagrins du monde et du peuple
Et en qui il n'y a pas la moindre trace d'égoïsme.

En s'appuyant sur cette conception de la richesse et de la pauvreté, les soufis se retirent du monde et se privent des plaisirs terrestres. Pour eux, la vraie richesse se trouve dans le cœur et ne se mesure pas avec l'argent.

En Turquie, depuis mon enfance, on m'a appris à partager *ma richesse* (matérielle, émotionnelle, spirituelle, intellectuelle) avec l'Autre. Dans cette conception, il n'y avait pas de *pauvre* mais il y avait seulement les matériellement *démunis*. Donc tout le monde pouvait apporter quelque chose de lui-même et le partage ne se faisait pas seulement sur la base de l'argent. Même si je venais d'une famille assez aisée, je ne me suis jamais intéressée à la richesse matérielle jusqu'à ce que j'aie décidé d'étudier en France. C'est pour la première fois, dans la queue d'attente pour un visa d'étudiant au Consulat de France à Istanbul que j'ai vécu un choc sur le sujet.

Pendant que j'attendais dans la queue, j'avais eu l'occasion de discuter avec l'étudiant qui était avant moi. Il avait dit qu'il voudrait étudier en France grâce à un programme d'échange entre son université turque et une université française puisqu'il était le major de sa promotion. Même si il ne m'avait pas dit, j'avais senti que ce n'était pas un étudiant très aisé et qu'il étudiait grâce à une bourse d'excellence.

Quand on l'a appelé pour qu'il dépose son dossier auprès d'un employé du Consulat, j'étais toujours dans la queue. Tout d'un coup, j'ai remarqué que la dame qui s'occupait de son dossier avait commencé à crier en disant : " *mais avec cet argent, vous ne pourriez même pas traverser la rue, comment pensez-vous aller en France* ?". Le jeune étudiant avait rougi de la tête au pied et avait immédiatement quitté la salle. Et c'est précisément à ce moment-là que j'avais compris qu'il fallait être *matériellement riche* pour pouvoir découvrir l'Autre qu'on souhaitait tellement connaître et que la richesse intellectuelle restait malgré tout au second plan.

"J'ai ce sentiment bizarre de m'être spirituellement appauvrie."

Apres cinq ans d'études à l'étranger, je constate avec tristesse que j'ai pu réussir 80% de tout ce que j'ai réussi jusqu'à maintenant grâce à la richesse matérielle de ma famille : l'obtention du titre de séjour en France et même en République tchèque qui nécessitaient des justificatifs de ressources financières, la location d'un appartement pour laquelle nous avons toujours été obligés de payer le loyer de dix mois en avance puisque j'étais étrangère et que je n'avais pas de garant, le paiement de mes frais de scolarité et de mes frais d'entretien.

(Aimer Paris, photo Öznur Küçüker)

C'est seulement en quatrième année de mes études que *ma richesse intellectuelle* m'a permis d'obtenir une bourse d'excellence de la part du gouvernement français, grâce à laquelle j'ai pu obtenir mon indépendance financière. Après tout l'enrichissement intellectuel et matériel que j'ai connu en France, à chaque fois que je rentre en Turquie, j'ai ce sentiment bizarre de m'être spirituellement appauvrie.

Suis-je riche ? En travaillant beaucoup pour ce monde, oublions-nous l'au-delà ? En Turquie, mon entourage m'a fait remarquer que j'oubliais mes obligations pour l'au-delà en me plongeant dans les plaisirs terrestres et que cela signifiait *un appauvrissement de l'âme*. En France et en République tchèque, mon entourage qui était plutôt de croyance athée, n'avait pas ce critère de richesse spirituelle donc pour eux, cette question n'avait aucun sens.

Que me dis-tu ? Pourquoi ai-je du mal à te comprendre ?

Quel est, entre nos langues respectives, le traduisible et l'intraduisible ? Quelles similitudes et quelles différences dans les champs sémantiques ? Puis-je penser dans la langue de l'Autre ? Suis-je certain de parler vraiment la langue de l'Autre ?

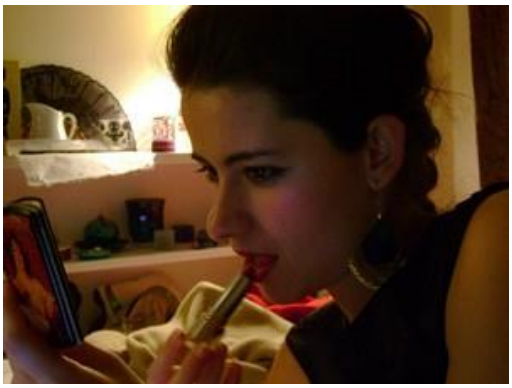
La langue est le meilleur instrument reflétant la culture, l'histoire, les traditions et voire la religion d'une nation. Donc apprendre la langue de l'Autre est l'un des meilleurs moyens pour faire un premier pas dans son monde. Quand on parle la langue de l'Autre et surtout quand on maîtrise cette langue, sans se rendre compte, on devient *l'Autre*. On réfléchit et agit comme lui.

L'histoire d'un homme turc d'origine grecque qui avait seulement passé cinq ans en Grèce et le reste de ses quatre-vingt ans en Turquie, m'avait beaucoup touché. Même si pendant les quatre-vingt ans de sa vie, il avait parlé le turc, apparemment avant de mourir il était tombé dans

un coma et avait commencé à dire ses derniers mots en grec, ce qui avait énormément surpris toute sa famille et ses amis.

On est donc complètement imprégnée par notre langue, cet instrument qui modèle inconsciemment notre caractère et notre mode de réflexion. Ce processus est bien *inconscient* : Mes professeurs de français me disaient que *je parlerais vraiment français si un jour je rêvais en français.*

Mais suis-je certain de parler vraiment la langue de l'Autre, de cerner toutes les nuances de la langue d'une façon presque instinctive ? Ce n'est pas sur. Dans un film intitulé *Vanilla Sky*, une espagnole qui avait un copain Américain commençait à s'énerver en espagnol (même si tout le reste du temps elle avait une maîtrise parfaite de l'anglais). Puis-je vraiment exprimer ma colère ou ma joie en français ? Dans la plupart des cas, je pense que c'est assez artificiel.



Toutefois, certes quand on apprend une nouvelle langue, on découvre la magie de nouveaux mots qui nous ouvrent de nouveaux horizons et de nouvelles pistes de réflexion. L'apprentissage des différentes langues que je connais en dehors de ma langue maternelle (le français, l'anglais, l'espagnol et le tchèque) m'a très souvent donné la possibilité d'exprimer mes idées et émotions d'une manière plus appropriée. Mais paradoxalement, dans ces nouvelles langues que j'ai apprises, je me suis également sentie dans l'incapacité d'exprimer mes sentiments/souhaits/idées correctement.

En turc, nous nous référons beaucoup aux différents types d'expressions de remerciement ou de gratitude. Pour donner un exemple, quand quelqu'un prépare un plat, on lui dit *ellerine sağlık*, ce qui signifie *santé à tes mains* si on le traduit littéralement. Ces types d'expressions sont utilisés dans diverses situations : quand quelqu'un prend une douche, se fait couper les cheveux, part au service militaire, accouche etc. Parfois je suis assez gênée de ne pas pouvoir exprimer ces mêmes souhaits à mes amis qui ne sont pas turcs.

De la même manière, les proverbes reflétant les leçons ancestrales mais aussi des expressions ayant une connotation religieuse, occupent une place très importante dans la langue turque. Il existe des milliers de proverbes qui donnent des leçons de vie dont l'équivalent n'existe pas forcément dans d'autres langues.

"Le français a un seul mot pour dire amour."

L'une des premières différences que j'avais remarquée entre le français et ma langue maternelle, était concernant le mot *amour*. En turc, nous avons deux mots pour exprimer ce concept : le premier est *aşk* (l'amour qu'on éprouve pour un homme/une femme) et le deuxième est *sevgi* (l'amour pour la mère, l'enfant, l'ami etc.). De la même manière, en anglais cette distinction que l'on fait de *to like* et *to love* n'existe pas en français. Tout cela se réduit au mot *aimer*.

On peut également donner un deuxième exemple de différence : En trinquant les verres, en turc on dit *şerefe*, ce qui veut dire *à l'honneur* tandis qu'en français, *à la santé* et en tchèque de

la même manière, *na zdravé* (à la santé). Pourrait-on déduire de ces différentes manières de trinquer que les Turcs donnent la priorité à *l'honneur* dans leur vie et les autres, à *la santé* ?

J'ai eu le plus grand questionnement de ma vie concernant le sujet du traduisible et de l'intraduisible au Maroc. En Turquie, même si nous sommes musulmans, nous ne connaissons pas l'arabe mais malgré cela, nous prions en arabe. Atatürk et beaucoup d'intellectuels turcs avaient proposé de faire l'appel à la prière en turc et non en arabe mais cela a été rejeté par l'opinion publique qui souhaitait garder la langue originale de l'Islam. Par conséquent, beaucoup de Turcs qui prient en arabe ne comprennent absolument rien de ce qu'ils prient. Pour eux, ce sont des mots sacrés qui sortent de leurs bouches et les prononcer dans une autre langue serait une atteinte à leur sacralité. Cette conception de la sacralité de la langue originale de l'Islam et du Coran a conduit les Turcs à éprouver de la peur de toucher le Coran et donc ils l'accrochent sur les murs dans des tissus en soie brodés, le cachent dans les parties les plus en hauteur de leurs maisons.

"Pourquoi faudrait-il avoir peur du sacré ?"

Quand j'étais au Maroc, j'étais frappée de voir une femme musulmane qui dormait sur le tapis d'une mosquée et de remarquer qu'il y avait un Coran par terre juste à côté d'elle. Pour moi, il ne fallait pas mettre le Coran par terre, le respecter, le mettre dans des tissus brodés. Car les mots qui étaient dedans étaient sacrés et voire magiques.

Ma conversation avec un intellectuel marocain m'a conduit à une réflexion assez longue en la matière. Ce Marocain m'a dit : "*Mais mon enfant, le Coran est descendu ici pour que tu le lises, pour te guider et non pour que tu le caches et que l'accroches sur un mur ! Donc si une femme dormait avec le Coran par terre, cela veut dire qu'elle le lisait, que c'est heureux pour elle !* ". Ces paroles m'ont fait beaucoup réfléchir à la fois sur la conception turque de l'Islam et sur l'effet de l'intraduisible sur les comportements des croyants musulmans en Turquie.

(le mur, Maroc, photo Öznur Küçüker)

On ne pouvait jamais comprendre intégralement les mots *magiques* du Coran même si on les traduisait en turc puisque notre langue maternelle n'était pas l'arabe. Et cette peur de traduction nous conduisait presque à *une peur*. Je me souviens que ma mère frappait à ma main quand j'essayais de toucher le Coran en disant que j'allais " *être punie par Dieu si je faisais ça* ".

Le Coran n'est donc pas un *livre* dans notre conception, c'est un objet qu'il faut protéger et qu'il ne faut même pas *toucher*. Pour comprendre les raisons d'un tel grand respect et d'une telle envie de protection de la sainteté du Coran en Turquie, il convient de se référer à l'histoire turque. Les Turcs qui avaient pendant longtemps différents types de croyances, notamment chamanes, sont massivement devenus musulmans à partir du Xe siècle, c'est-à-dire environ trois siècles après l'arrivée de l'Islam. A partir de cette date, les Turcs ont été toujours considérés comme les *protecteurs* de cette religion, comme les Seldjoukides qui ont pris sous leur protection les califes abbasides. Ce rôle de protection de l'Islam est certes arrivé à son apogée avec la transmission du Califat des Abbassides au Sultan ottoman, Selim I. L'Empire Ottoman a ainsi assumé le rôle de protection du monde musulman contre le monde non musulman pendant des siècles. En 2009, notre respect excessif envers l'Islam, notre peur de traduire les versets du Coran puisque aucune traduction ne donnerait le même sens que celui des mots arabes, notre refus de faire même l'appel à la prière en turc ne viennent-ils pas finalement du lien historique très particulier que notre pays a eu avec l'Islam ?

(la ruelle, Maroc, photo Öznur Küçüker)

C'est ainsi que mon contact avec l'Autre, plus précisément ma conversation avec un intellectuel marocain sur le sujet de religion m'a poussé à des réflexions profondes pour mieux me connaître et interroger les comportements de la société turque.

A quoi rêves-tu ? Qu'attends-tu de la vie ?

A quel horizon se projette l'Autre lorsqu'il raisonne sur le futur ? (une semaine, un an, une décennie ?) Quel rapport à l'attente, à la patience ? L'idée même de patience a-t-elle un sens dans la culture de l'Autre ?

Notre rapport au temps est fondamental dans le sens où il oriente notre façon de concevoir et d'organiser notre vie. Ainsi, la réponse à la question : "*comment concevez-vous votre avenir ?*" varie en fonction de notre rapport au temps.

En Turquie, même si les *laïcs* et les pratiquants musulmans n'ont pas le même rapport au temps, plus ou moins tout le monde croit au destin. Il existe plusieurs références au concept de destin dans le Coran :

Ton Seigneur crée et choisit ce qu'Il veut (Sourate 28. Le récit (Al-Qasas). Verset 68) *Dieu fait ce qu'Il veut* (Sourate 14. Abraham (Ibrahim). Verset 27) *Dieu vous a créés vous et vos actes* (Sourate 37. Les rangés (As-Saffat). Verset 96)

Il existe deux manières d'interpréter ces versets. La première manière consiste à se dire : "*De toute façon, je ne suis pas capable de changer mon avenir, je n'en suis pas responsable. Donc je vais complètement me laisser aller et voir ce que le destin m'apportera*". C'est une manière que l'on peut qualifier de *je m'en foutiste*. Quant à la deuxième manière, elle consiste à se dire : "*Je suis responsable de mes actes et je le serai devant Dieu. Pour bien assumer ma responsabilité, je dois faire de mon mieux et après c'est Dieu qui décide pour moi*". Dans cette vision, même si il existe un côté fataliste, on ne se laisse pas complètement aller. Par contre en sachant qu'il est impossible d'influer sur ce qui nous attend dans l'avenir, on se résigne à Dieu après avoir fait de notre mieux pour obtenir un bon résultat.

(la barque, photo Öznur Küçüker)

Selon la deuxième vision, si finalement le résultat de nos attentes ne nous satisfait pas vraiment, on cherche quand même *du bien* dans ce qui nous est arrivé. Par conséquent, si par exemple un étudiant échoue le grand examen d'entrée aux universités de son pays malgré tous les efforts considérables qu'il a fournis pour le réussir, c'est parce que Dieu pensait que "*le bien pour lui n'était pas dans son pays mais dans un autre*". Ainsi l'étudiant part aux Etats-Unis, étudie la médecine et devient un médecin très célèbre. C'est comme si tout était arrangé pour son bien ultime même si au départ, son échec le fait se révolter contre Dieu.

Donc c'est comme si nous, nous voyons seulement un milliardième de tout ce qui se passe dans le monde et que nous raisonnons toujours dans notre micromonde tandis que c'est juste Dieu qui voit tous les temps (passé, présent et futur) et tout le monde (pas seulement Moi mais l'Autre aussi) dans une sorte de macromonde et qui prend ses décisions en fonction de cela.

Ainsi, au même instant que le proche d'un décédé se révolte contre Dieu parce qu'Il lui a pris un être cher, la mère d'un nouveau né Le remercie car Il lui a accordé un autre être cher. Mais le patient du décédé ne voit pas que sa souffrance était nécessaire pour qu'un nouvel être puisse exister, c'est juste Dieu qui le voit.

"Travaille pour ce monde comme si tu ne vas jamais mourir et pour l'au-delà comme si tu vas mourir demain."

Selon mon expérience personnelle, je n'ai pas observé chez les Français une telle conception du futur et du destin. J'ai plutôt observé qu'ils souhaitaient toujours contrôler l'avenir même quand il était impossible de le faire. J'ai pu rarement justifier mes absences à Sciences Po en disant : "*je suis désolée pour cette absence mais croyez-moi que ça ne dépendait pas de moi.*" Cette intolérance pour le manque de *contrôle* de ce qui nous arrive m'a très souvent mis mal à l'aise. Selon l'administration de Sciences Po, il est obligatoire de rendre les travaux à temps, de ne pas faire plus de trois absences quelle que soit la raison. Nous devons donc avoir un sens de contrôle et de gestion sans faille de notre emploi de temps. Si notre quatrième absence ne provient pas d'une maladie grave ou d'un décès mais d'un autre effet extérieur qui ne dépendait pas de nous, nous ne pouvons donc pas nous justifier en disant : "*Ce n'est pas moi mais Dieu qui a voulu ainsi même si j'ai fait tout mon possible pour venir à votre cours*". Car dans la conception française,

du moins dans celle de Sciences Po, c'est *nous* qui voulons, c'est *nous* qui gérons, c'est *nous* qui décidons de ce qui se passera dans une minute, une semaine, un an.

(le chemin, photo Öznur Küçüker)

Même si plusieurs fois j'ai été brutalement frappée par cette conception du temps que je trouve assez stricte, mon expérience au Maroc m'a permis d'observer un autre type de rapport au temps que je trouvais tout aussi étonnant.

Pendant que je faisais mon stage à l'Ambassade de Turquie, je devais très souvent contacter des Marocains pour leur poser des questions, commander de la nourriture etc. Un jour j'ai été chargée de la correction d'un livre écrit en français jusqu'à sa publication et je suis donc entrée en contact avec une maison d'édition qui avait promis qu'elle publierait le livre dans un mois… Même si un mois était déjà passé, à chaque fois que je les appelais et que je leur demandais quand les livres seraient prêts, ils me disaient : "*demain inchallah*". Et quand j'appelais le lendemain, encore une fois de la même manière, ils continuaient à dire "*dans une semaine inchallah*". Cette situation a continué jusqu'à ce que je sois finalement explosée un jour au téléphone en leur disant : "*Mais ne me dites plus inchallah s'il vous plait, à cause de vous, je ne sais plus quoi dire à l'Ambassadeur. Donnez-moi une date précise.*". Quand j'avais dit cela, je me souviens que la dame qui était au téléphone était complètement terrifiée et m'avait demandé avec une voix tremblante : "*Mais vous n'êtes pas turque, vous n'êtes pas musulmane ? Comment pourriez-vous me dire quelque chose de pareil ?* ". Et je lui avais répondu : "*Moi, je ne prends pas Dieu comme témoin pour les choses que je ne fais pas bien. Tout d'abord je les fais bien et après j'emploie le nom de Dieu pour attendre sa permission*". Personnellement, je sentais dans mes relations avec plusieurs Marocains qu'ils abusaient du mot *inchallah* pour dissimuler leur manque de responsabilité. Et tous les autres fonctionnaires de l'Ambassade souffraient du même problème à un tel point que personne ne pouvait avancer dans son travail tant que la partie marocaine ne lui dise clairement quand il réalisera la mission qui lui avait été confiée.

Même si je déteste les généralisations et je sais que tous les Marocains ne sont pas comme ceux qui échappaient à leur responsabilité en employant le mot *inchallah*, il était quand même intéressant de voir que pour beaucoup de Marocains que j'ai rencontrés, le futur était en quelque sorte dans les mains de Dieu et que nous, nous n'étions qu'une marionnette d'un destin qui était préétabli avant nous. Donc dans mon cas, il fallait attendre et avoir la patience jusqu'à ce que Dieu "permette à la maison d'édition de publier les livres", même si cela pourrait durer une semaine, un mois ou un an. La maison d'édition se contentait de donner une promesse passagère comme "*oui nous allons publier les livres dans une semaine*", mais si dans une semaine les livres n'étaient toujours pas prêts, ce n'était pas de leur faute mais c'est parce que Dieu l'avait voulu ainsi.

Et mon impatience était vue par la dame marocaine au téléphone comme un manque de respect à Dieu et à Sa volonté. Même si nous étions les deux, musulmanes, cette différence d'interprétation que nous avions du concept de *destin* était vraiment frappante.

Je pense qu'un hadith du Prophète Mahomet résume comment un Musulman devrait concevoir les notions de temps et de destin : "*Hiç ölmeyecekmiş gibi dünya hayatı için, yarın ölecekmiş gibi ahiret için çalış*" (Travaille pour ce monde comme si tu ne vas jamais mourir et pour l'au-delà comme si tu vas mourir demain). Mahomet nous conseille d'avoir donc une vision

éternelle mais aussi très courte de la vie. Dans cette vision, on peut mourir demain comme on peut ne jamais mourir. Dans une vie éternelle, il faut donc assumer des responsabilités, prendre au sérieux *nos responsabilités terrestres* tout en sachant aussi que cette vie pourrait se terminer demain et que nous devrions également prendre en compte de "nos responsabilités pour l'au-delà".

Ce hadith met l'accent sur le fait que nous avons également des missions à réaliser sur la Terre avant de mourir et que nous ne devrions pas complètement nous laisser aller en nous concentrant totalement sur la vie d'au-delà.

(le pont, photo Öznur Küçüker)

"Je ne suis rien sans toi"

A travers mon témoignage interculturel qui se nourrit de jour en jour des contacts que je noue avec le monde extérieur, j'ai essayé de montrer dans quelle mesure mon rapport personnel aux différents concepts comme la richesse, la langue et le temps était différent de celui de l'Autre. Comme j'avais souligné au début de ce témoignage, j'aime l'Autre malgré sa différence et notre *complicité passionnée* nous permet d'évoluer et de nous enrichir mutuellement. C'est pour cela que selon Pierre Leroux (1797-1871), un philosophe et homme politique français, "*si vous voulez vous aimer, aimez-vous donc dans les autres ; car votre vie est dans les autres, et sans les autres votre vie n'est rien*"

Finalement, ma vie et Moi, nous ne sommes rien sans l'Autre et mon rapport avec l'Autre, malgré les différences fondamentales que j'ai avec lui, crée une sorte d'harmonie et d'équilibre de yin-yang entre nous, qui me permet de m'affirmer en tant que moi-même.

Alors si on réalisait ce rêve ensemble ! si on construisait notre destin commun !

Les images muettes disent plus de choses que le cri des hommes politiques qui mettent des conditions à la paix et au rapprochement des peuples.

Les quatre bus exposant une Turquie jeune, dynamique, moderne et européenne, comme elle l'est en réalité, créent un croissant de lune dans une grande place publique. Au milieu de la place, les artistes turcs et allemands, turcs et danois, turcs et français, selon le pays où les bus se trouvent, chantent et dansent la paix et l'amitié sur une scène en forme d'étoile. L'ensemble crée le drapeau turc et c'est sur ce drapeau que débute une nouvelle ère entre la Turquie et les pays européens. Tout le monde est heureux. La peur de l'inconnu laisse sa place à la découverte de l'autre, la haine, à l'amour, le doute, à la compréhension mutuelle. C'est le début du printemps *entre la Turquie et l'Europe. L'espoir fleurit. Les malentendus s'effacent. Par un jour de printemps, j'ai fait un beau rêve, celui de vivre, en tant que turque, dans la paix et sous le même toit que mes amis européens.*

Voudriez-vous également rêver et faire ce voyage avec moi, un voyage qui permette de rapprocher à jamais les peuples turc et européens ?

(Öznur Küçüker)

Le grand bal

A 18 ans, Öznur Küçüker a quitté le Lycée Saint-Benoît d'Istanbul, en étant major de son lycée de 1600 élèves et est arrivée en France pour ses études de Sciences Po à Paris, Dijon et Prague. C'était en 2003. A Dijon, elle découvre avec stupéfaction l'ignorance que la France a de son pays, la Turquie.Elle organise un événement culturel de rencontre franco-turque en faisant venir en Bourgogne une importante délégation de professeurs et d'élèves de Saint-Benoît. Pour payer leur voyage et tous leurs frais de séjour, elle fait le tour des commerçants turcs de la ville qui vont l'aider, frappés par son énergie et son enthousiasme à faire connaître la Turquie aux Français.

En 2009, Öznur termine brillamment son Master 2 de Sciences Po en Affaires Internationales et deux jours à peine après sa remise de diplôme, elle rencontre Gad Weil qui l'associe à son projet de *Nature Capitale* (les Champs-Elysées végétalisés, mai 2010). Elle en est devenue la véritable cheville ouvrière, sur tous les fronts du projet et à la plume de toute sa communication. Gad Weil doit beaucoup à Öznur pour le succès impressionnant de *Nature Capitale* (deux millions de personnes sur les Champs).

Dans le même temps, Öznur travaille à son grand projet: *le Printemps Européen de la Turquie 20*11, une caravane de bus et de spectacles à travers l'Europe et particulièrement dans les capitales des pays les plus réservés à l'adhésion de la Turquie à l'UE, dont Paris évidemment. Objectif: permettre un changement de regard, faire découvrir la Turquie d'aujourd'hui, fascinante et moderne. Elle croit avoir convaincu personnellement le Premier Ministre de Turquie rencontré à Paris lors de sa visite officielle en avril ainsi que plusieurs ministres turcs rencontrés à Ankara et Istanbul. Pourtant, en juin, elle apprend avec un immense regret que le budget pour le projet ne pourra pas lui être accordé.

Mais avant de quitter (peut-être) la France, elle est décidée à organiser un grand événement pour marquer le coup, dire au revoir à la France, lui montrer ce qu'est vraiment "sa" Turquie. Elle le fera en organisant le *Grand Bal de la République de Turquie en France* le 6 novembre 2010 à l'Espace Lumière d'Epinay-sur-Seine, avec le soutien de l'*Association des originaires de Trabzon* qui a son siège dans cette ville.[936]

Pourquoi cette initiative ? La France est un pays qui malheureusement méconnaît la Turquie et le peuple turc. Ce temps fort sera un moment d'amitié, de paix, de fraternité, comme une occasion unique de se retrouver dans un esprit de fête autour de la musique, de la danse, de la gastronomie et de nombreuses surprises pour découvrir la Turquie dans sa diversité et dans sa créativité.

Pourquoi cette date ? La semaine entre la *Cumhuriyet Bayrami* du 29 octobre (Fête nationale, anniversaire de la fondation de la République de Turquie en 1923) et la commémoration de la mort d'Atatürk le 10 novembre est pour tous les Turcs une période privilégiée pour célébrer la République, pour rassembler tous les Turcs et ici en France les Franco-Turcs et les turcophiles autour des valeurs qui les unissent. Le Grand Bal est pensé jusque dans sa programmation pour présenter une Turquie diverse et rassemblée, ouverte au monde, à l'Europe et surtout à la France.

((le 6 novembre 2010, au premier Grand Bal)

Quelle programmation ? Avec une ouverture des portes dés 19 h, un spectacle exceptionnel d'une durée de 5 à 6 heures sera proposé aux heureux participants. Le romantisme fait partie de l'âme turque : *Barbarosa Büyükakkan* nous offrira sa voix de velours pour chanter l'amour. Les Turcs ont le sens de la fête : *Ibrahim Can* sera présent avec son orchestre pour enflammer la soirée. La culture du tango est très présente en Turquie où son histoire est aussi ancienne que le tango argentin, avec en plus de ce dernier une inspiration orientale et l'emphase de ses chants d'amour blessé : Attila Atasoy envoûtera la salle avec *Okotango Quartet* qui joue dans les salles les plus réputées d'Istanbul. La Turquie et les Balkans se retrouveront autour de la performance musicale de *Ioan Streba* et son jazz tsigane oriental absolument unique ! Toutes les régions turques seront présentes avec le horon de Trabzon, le zeybek ou bien encore les danses d'Antalya...

[936] Le Grand Bal en images, la vidéo

Le vendredi 30 mars 2012, elle organise à Sarcelles un nouvel évènement, le *Grand Bal de l'amitié franco-turque*. "Vieille amitié ne craint pas la rouille" se plaît à dire Öznur Küçüker, initiatrice de cette nouvelle grande manifestation culturelle qu'elle a co-organisée avec un petit cercle d'amis, jeunes diplômés de grandes écoles parisiennes et tous d'origines plurielles (France, Italie, Turquie,...). Les témoignages d'amitié entre la monarchie puis la République française, d'une part, et la Turquie ottomane puis républicaine, d'autre part, sont en effet multiséculaires, de François Ier à Charles de Gaulle, pour ne citer que les moments les plus spectaculaires d'une diplomatie équilibrée et respectueuse entre les deux peuples. A Paris depuis huit ans, Öznur Küçüker n'a jamais cessé de cultiver cette amitié par l'organisation d'évènements mais aussi plus simplement par le cercle d'amis qu'elle a su créer autour d'elle.

Le 30 mars, Öznur a fêté cette amitié en une nuit de musique, de danse, de rencontres culturelles et gastronomiques, une "nuit magique", pour reprendre ses mots. Elle s'est racontée avant le Bal pour *Turquie News.*

TN: *Bonjour Mlle Küçüker. Pourriez-vous brièvement vous présenter ?*

Je suis turque et je vis à l'étranger depuis maintenant huit ans. J'ai séjourné dans différentes villes du monde comme Paris, Dijon, Prague, Rabat et Istanbul pendant ces huit ans. Je suis donc une grande passionnée de voyage et je suis constamment à la quête de nouvelles découvertes humaines, spirituelles et intellectuelles. Actuellement, j'ai une vie professionnelle très active car je suis quelqu'un de très engagée dans divers domaines et j'aime beaucoup diversifier mes initiatives. Essentiellement je donne des cours particuliers en sciences sociales aux étudiants turcs en licence et en master et j'organise des évènements culturels visant à rapprocher les peuples et les cultures. En 2009, j'ai également publié un livre de poésie intitulé *Pyromania* et je publierai prochainement de nouveaux livres.

TN: *Comment vous est venue l'idée d'organiser le Grand Bal de l'Amitié Franco-turque ? Aviez-vous déjà de l'expérience dans ce domaine ?*

Avant d'arriver en France, mon but était de faire des études en commerce international à Paris. Depuis mon enfance, je me suis toujours intéressée à l'histoire des hommes et des peuples mais, comme j'étais très littéraire, je ne me voyais pas engagée dans le monde politique. Quand je suis arrivée en France en 2004, je n'avais que 19 ans et la première question que les Français que je rencontrais m'adressaient était la suivante: "Vous avez un petit accent Mademoiselle. Vous venez d'où ?". Quand ma réponse était "la Turquie", je comprenais de leurs expressions du visage qu'ils étaient très surpris et parfois même effrayés. C'est donc en France que j'ai commencé à me poser des questions sur mon identité de turque, de femme et de musulmane. Les préjugés et les stéréotypes qui circulaient notamment autour de la Turquie m'ont beaucoup étonnée. J'étais encore trop jeune pour être influente et changer le regard des personnes qui m'entouraient.

Mais un jour, j'ai décidé de prendre une toute autre voie dans ma vie en laissant de côté mon projet de commerce international. J'ai tenté le concours de l'IEP de Paris et j'ai été admise au campus est-européen de l'IEP de Paris à Dijon. J'ai ainsi été la première étudiante turque de ce campus. C'est parmi les nombreux étudiants de haut niveau, originaires des pays de l'Europe Centrale et Orientale de ce campus, que j'ai ressenti pour la première fois un véritable besoin de "faire quelque chose" en faveur de mon pays et de mon peuple que j'aime et que j'admire tant.

A Dijon, en 2005, j'ai organisé un premier projet intitulé "*Regards Croisés sur la Civilisation et la Culture Turques*" avec un ami tchèque Filip Kostelka et une autre amie franco-allemande Anne-Sophie de Groër. Ce projet qui m'a permis de faire connaître les différentes facettes de la culture turque aux Dijonnais à travers des conférences, des spectacles de danses, de théâtre et de concerts fut un grand succès et fut accueilli très favorablement par la communauté turque de Dijon qui m'a d'ailleurs fortement soutenue tout au long de mon initiative. Ce projet fut le premier pas pour moi vers le monde de l'événementiel, ce monde tellement merveilleux qui unit à la fois l'art et la diplomatie.

Après avoir travaillé pendant un an avec un homme fascinant, Gad Weil, créateur d'art de rue, dans divers projets notamment un projet de taille colossale, *Nature Capitale*, en tant que chargée de communication, j'ai décidé de m'engager encore une fois dans des actions visant à changer l'image des Turcs en France.

Le 6 novembre 2010, j'ai ainsi organisé à Epinay-sur-Seine *le Grand Bal de la République de Turquie* avec le soutien de l'*Association des Originaires de Trabzon*, de nombreux médias et sponsors. Mon idée était de célébrer le 87e anniversaire de la République de Turquie en rassemblant tous les Turcs de France sans faire aucune discrimination liée à leur ethnie, religion, sexe, âge etc. L'organisation d'une telle soirée époustouflante qui a accueilli 750 invités français et turcs fut une aventure et une expérience incroyables pour moi. Je n'avais que 25 ans quand j'ai assumé la responsabilité de cet évènement et j'ai vécu de nombreuses difficultés tout au long des préparations du projet. Je me suis rendue compte à quel point il était encore nécessaire de changer la vision que les Français avaient des Turcs mais aussi et surtout les mentalités des Turcs de France qui vivent encore très souvent dans une Turquie imaginaire qui n'est plus d'actualité.

(le 29 mai 2011, au Marché de la Poésie à Paris, avec le livre *Pyromania*)

Grâce à ce premier Grand Bal, j'ai pu rencontrer des personnes extraordinaires avec qui je n'avais jamais rompu le contact et qui m'ont donné l'envie et surtout le courage de poursuivre mes actions pacifiques en faveur de la communauté turque en France. C'est ainsi qu'en fin 2011, j'ai proposé à trois jeunes exceptionnels, Ülker Akyol, Aurélien Denizeau et Suzan Akyol de m'accompagner dans une toute nouvelle aventure, celle de fêter l'amitié franco-turque autour d'une soirée féerique.

Que représente pour vous cette amitié franco-turque ? Pourquoi est-il si important de la préserver d'après vous ?

Quand j'étais encore une jeune élève du Lycée Saint Benoît d'Istanbul, j'ai connu la France à travers les chansons d'Edith Piaf, les images de la Tour Eiffel et de l'Avenue des Champs-Elysées, les fêtes de la Francophonie organisées minutieusement au lycée. Comme beaucoup de Turcs, j'étais donc, moi aussi, un peu décalée de la réalité française. Quand je suis arrivée à Paris, j'ai connu la vraie France dans les métros et dans les rues. Mon français soutenu de type Voltaire que j'avais appris dans les livres de littérature du Moyen Age n'était pas adapté à la vie quotidienne. Les premiers amis français que j'ai eus à l'Université Panthéon-Sorbonne en première année de mes études riaient beaucoup quand je parlais français car ils me trouvaient "trop polie". Pour moi, la vie à Paris fut un réel choc mais également une énorme découverte. J'ai vécu des milliers de difficultés et de problèmes liés à mon identité de turque, de femme et de musulmane surtout quand je voulais louer un appartement. Certains propriétaires de studios que j'appelais me raccrochaient le téléphone au nez quand ils entendaient que j'étais turque. J'appelais tous les jours ma mère en pleurant pour lui dire que je ne voudrais pas passer une minute de plus en France et que j'étais extrêmement frustrée. Mais j'ai décidé de rester à Paris pour poursuivre mon combat. je ne voulais absolument pas rentrer en Turquie avec un échec dans mon bagage. Alors qu'est-ce qui m'a permis de résister aux aléas de ma vie en France depuis tellement d'années ? La réponse est vraiment très simple: l'amitié !

(mars 2012, avec les amis de l'équipe organisatrice)

Aujourd'hui, quoique les hommes politiques puissent déclarer à la télé, je peux vous dire que la Turquie et la France sont des pays très similaires sur tous les plans et les peuples s'apprécient mutuellement. Le seul problème c'est qu'il existe une véritable méconnaissance de la Turquie et de la culture turque en France. De mon côté, mes amis français qui étaient très souvent de diverses origines m'ont toujours soutenue dans mes projets et mes problèmes jusqu'à maintenant. Je me sens donc redevable à toutes ces personnes pour tout ce qu'ils ont fait pour moi et je veux leur exprimer ma reconnaissance en leur offrant une belle oeuvre pacifique: le Grand Bal de l'Amitié Franco-Turque.

Paris est une ville des plus cosmopolites. Regardez simplement la richesse des cuisines qui existent dans cette ville. Paris n'est pas seulement la France mais c'est le monde entier aux mille couleurs. Donc je conçois l'amitié franco-turque comme une amitié ayant ses racines dans un passé lointain mais qui se nourrit tous les jours de l'amour des peuples. Tout comme Paris, pour moi, aujourd'hui, le mot "Français" est très vaste. Mes amis français sont d'origine marocaine, géorgienne, chinoise, antillaise, croate... Chacun de mes amis m'a fait connaître la France autrement et m'a fait découvrir une deuxième culture en dehors de la culture française. Donc l'amitié franco-turque de nos jours est à mes yeux un concept très riche, c'est tout simplement l'amitié de tous les peuples en entier.

Vu le programme étoffé de la soirée, l'organisation ne doit pas être facile. Rencontrez-vous des difficultés ? Si oui, lesquelles ?

Oui, nous rencontrons des difficultés, chacun de notre côté. Certains Turcs de France m'ont même qualifiée de "traîtresse" en m'affirmant que l'amitié franco-turque n'existait pas et que le fait d'organiser une soirée pour les Français qui n'aiment pas les Turcs dans une telle conjoncture politique était une très mauvaise action. Je pense sincèrement que certains membres de la communauté turque de France devraient s'interroger sur leur rôle individuel et social en France et éviter ces types de généralisations qui sont extrêmement dangereuses. L'ouverture d'esprit, l'amitié, la paix, la solidarité, le rapprochement des cultures et des peuples, ce sont seulement les mots d'ordre qui peuvent faire disparaître les malentendus et les préjugés qui existent sur la Turquie en France mais à condition que mes compatriotes turcs partagent cette vision du monde avec moi. Mais je peux vous assurer que le soutien que nous recevons de nos amis et sponsors sont d'une telle grandeur que nous surmontons ensemble toutes sortes de difficultés, d'où l'expression "l"union fait la force".

Justement, à ce sujet, sur qui avez-vous pu compter dans l'organisation de ce Grand Bal de l'amitié franco-turque ?

Ma liste de remerciements est trop longue pour la citer ici car j'ai justement beaucoup d'amis ! Mais je voudrais tout d'abord remercier nos artistes, *Güray Basol*, *Serkan Uyar*, le groupe de *Gülay Hacer Toruk*, le groupe d'*El Turquito*, *Erdogan Artan*, *Özlem Bayramoğlu*, *DJ Burak Aydost* et *DJ Raki Sounds Balkan System*, de nous accompagner dans cette aventure ; tous nos sponsors, le *Lycée Saint Benoit d'Istanbul*, *Türkish Airlines*, *Is Bankasi*, *AYGUN&ASSOCIES*, *Omra*t, *Kenza Gold*, le restaurant *Le Sultan*, *CLC Media*, *Net Copy Center*, qui nous permettent de financer notre initiative ; et les équipes de *Turquie News* et de *Radio MI*T qui médiatisent la soirée.

Je souhaite également remercier de tout mon coeur mes milliers d'amis -comme je vous le dia, la liste est trop longue- Guy, Saadet, Claude, Chantal, Pascal Collin, Nicolas Cluzeau, Tülay, Nart, Cem Bulat, Ali Sarica, Firat, Fatin, Güray, Laurent, Ahmet Artan, Ümit Kaya, Bogdan, Ayhan, Resmiye Aysun Otgunlu, Ömer Yilmaz, Neslihan Ay, Demet et Derya et tous les autres que je n'arrive pas à citer ici mais qui nous aident jour et nuit dans la mise en oeuvre de notre projet. Bien sûr un dernier clin d'oeil à ma famille et aux familles d'Ülker et d'Aurélien dont le soutien est indispensable pour nous.

Je vous remercie de nous avoir accordé cette interview. Un dernier mot ?

Il y a cinquante ans, Martin Luther King avait dit qu'"il avait un rêve". Moi aussi j'ai un rêve comme lui. C'est un rêve qui grandit en moi comme un incendie: celui de l'amitié franco-turque, celui de l'amitié tout court. Cette vision de l'amitié que j'ai dans mon esprit, j'essaierai de la transmettre de la manière la plus poétique et la plus féerique qui soit le 30 mars à l'Espace Venise avec Ülker, Aurélien et Suzan. Et ainsi notre soirée ne durera pas seulement jusqu'à 3h du matin mais toute l'éternité. Si vous voulez ajouter un souvenir inoubliable de plus dans votre tiroir, ne ratez pas la plus belle soirée conçue pour l'année 2012 ![937]

[937] entretien *Turquie News*, mars 2012

La diversité dans la cité

(avril 2010, un mois avant l'évènement)

Avril 2010. Öznur avait un peu mal à la tête. La vie à Paris est souvent stressante. Elle est entrée dans une herboristerie. Mille odeurs enivrantes ont caressé ses narines. Et déjà elle se sentait mieux !

Sur sa moto en plein coeur de Paris, Gad Weil part maintenant vers les Champs-Elysées avec Laurence Medioni, sa scénographe. Les 23 et 24 mai 2010, avec *Nature Capitale*, ils couvrent la belle avenue de 150 espèces végétales. C'est l'évènement du week-end de la Pentecôte.

("*La terre est un jardin*", Laurence Medioni)

Oeuvre artistique, seulement éphémère ? Pas tout à fait. Lorsque les "essaimeurs", c'est-à-dire vous peut-être, aurez acquis un fragment ou un éclat de Nature Capitale, que vous l'aurez emporté chez vous, l'éphémère deviendra pérenne et le rêve de Gad sera devenu réalité. Offrez vous un brin de Nature Capitale, et demain vos enfants, vos petits-enfants, se souviendront qu'en 2010 un inventeur d'évènements assurément fou, Gad Weil, avait ensemencé le pavé des Champs-Elysées. A près de 50 ans aujourd'hui, Gad Weil le Nancéien peut se souvenir avec une certaine fierté d'un parcours déjà exceptionnel.

A 20 ans, Gad Weil était de l'aventure du *Festival de Théâtre de Nancy* avec Jack Lang. A 30 ans, il moissonnait déjà les Champs (1990, *la Grande Moisson* sur les Champs-Elysées). En 2000, il avait 40 ans : l'incroyable grand pique-nique du 14 juillet, c'était encore lui, dans 337 villes de France sur le même méridien. En 2020, que fera Gad Weil ? La cérémonie des Jeux Olympiques à Paris, Istanbul, Casablanca ou Hiroshima, villes pour la paix dans le monde ? Après tout, Gad n'aura que 60 ans, une nouvelle jeunesse, un nouveau printemps ...

(Fleurs de printemps, photo Öznur Küçüker)

"*Rien n'est impossible. Les gens doivent oser rêver, imaginer et tenter de concrétiser le tout*" dit-il tous les jours à ses collaborateurs. Toute sa vie, il faut savoir rester un enfant. Lorsqu'il avait huit ans, il a vu le film sino-français *Le cerf-volant au bout du monde* où un cerf-volant atterrit à la Cité interdite. Devenu adulte, il s'en est souvenu et a eu l'idée d'un pique-nique sur la Grande Muraille. A l'âge où d'autres entraient en fac, lui est devenu artiste de rue. "*Pour moi, c'est une chance de ne pas avoir connu une éducation de niveau supérieur. cela ne signifie pas que l'éducation n'est pas une bonne chose, mais parfois elle freine l'imagination des gens*" expliquait-il à la presse chinoise à l'occasion de l'Année de la France en Chine en 2004-2005.

L'équipe de *Nature Capitale* a un credo en quatre mots. *Enthousiasme*: à Saclay, les jeunes agriculteurs veillent tous les matins aux pousses sur leurs palettes qui bientôt seront amenées au coeur de Paris. *Opportunité*: parce que 2010 est l'Année de la Biodiversité et que le 22 mai en est la Journée mondiale, c'est le bon moment au bon endroit. *Optimisme*: le débat sur l'avenir de la planète est anxiogène mais si on le rendait plutôt jubilatoire, comme un hymne à la vie, à la création ! *Urgence* néanmoins : car les chiffres sont parlants; cette dernière année, plusieurs dizaines de milliers d'espèces ont disparu de la planète et, à ce rythme, en 2030, elle aura perdu un cinquième de la richesse de sa flore et de sa faune.

(Laurence Medioni, metteur en fête des paysages)

La chargée de communication de Nature Capitale, Öznur Küçüker, redit à qui veut l'entendre ce beau mot de Gilles Ménage : "*Rien n'est si doux que la diversité*". Öznur, depuis sept ans (et elle n'en a que 25) partage son temps entre Paris et sa ville natale d'Istanbul. Dans l'un de ses éditoriaux pour *Nature Capitale*, qu'elle a magnifiquement intitulé *La belle diversité*, elle écrit : "*La diversité est un mot-clé de notre époque. Diversité culturelle, diversité végétale, diversité animale... De cette interaction fructueuse entre différentes cultures tout comme entre les espèces, naît notre patrimoine culturel et naturel que chacun de nous est responsable de protéger.*" La diversité des cultures (sociodiversité) et la diversité des espèces (biodiversité) n'ont pas qu'un lien symbolique, elles sont capitales à la vie. C'est ce que Öznur voudrait démontrer en ce mois de mai à travers des conférences-débats sur la biodiversité .

(Öznur Küçüker, chargée de communication de *Nature Capitale)*

La diversité, c'est aussi la complémentarité des villes et des campagnes. Enfant de la ville, Gad Weil a un grand respect pour les paysans qui nourrissent l'humanité et qui inventent sans cesse le développement durable. Dans les oasis marocaines, ce sont les femmes qui cultivent les agrumes et la luzerne, qui transforment le henné et le safran, qui élèvent les enfants et font vivre la communauté lorsque les hommes ont émigré. En Haute-Saône, Céline Lacroix, jeune agricultrice de 25 ans, produit à Angirey du lait et des céréales biologiques. Avec ses 75 vaches, elle est une vraie nutritionniste. Chaque jour elle regarde vivre chacune d'elles et sait déjà, par sa peau, par ses yeux, par sa bouse, si elle est en bonne santé.

(Céline Lacroix, la jeunesse version biologique)

II

Des ailes

"*La pensée a des ailes, nul ne peut empêcher son envol*" (Youssef Chahine)

Ignis ante

Assise sur ce rocher, elle contemple la beauté de sa ville. La mer est si belle en ces aubes dorées. Assise dans ce jardin, elle hume le jasmin, la rosée qui perle au petit matin. Elle met une rose au creux de sa main. La fleur éteint son chagrin. Assise sur un banc, elle attend le prince charmant. Le soleil le vent. Elle attend l'instant. Assise devant son miroir, rongée de désespoir, elle croyait qu'il était trop tard, elle a croisé mon regard, elle m'a raconté son histoire. A six heures du soir.

(*Hasret*, aspiration)

Garde l'enfant qui est en toi

Si seulement durait l'enfance, les parfums de rose à fleur de peau, les yeux brillants de l'innocence, les pas de danse dans les flaques d'eau. Si la rue était un théâtre, au décor d'un autre temps. Le temps de disparaître, dans les émois des premiers printemps. Si comme les chats d'Istanbul, qui de pêcheurs à marchands se glissent dans la foule, de marcheurs de paysans. Si dans ses mains délicates, elle pouvait caresser le vent qui rend ses joues écarlates et libres ses rêves d'enfant. Vivre encore et rêver toujours, s'émerveiller de tous les instants, vivre son corps et rêver d'amour, ne jamais oublier ce temps.

Garde la vie qui est en toi

Les maux sont dits. Ils sont maudits. Est-ce le sang qui coule dans les mots ? Est-ce le vent qui fait voler les mots ? Est-ce le temps qui étiole les mots ? Les mots attendent que les lettres se rassemblent dans une symphonie où restera l'espoir au bout de son chagrin.

Dans le fil de sa pensée, les mots s'entrechoquent. Dans les notes de sa musique, le bruit se fait symphonie. Dans un rêve perdu, il reste l'espoir. Dans les matins où elle revient, il reste le chagrin. Est-ce le vent qui fait voler ses mots ? Les mots ne sont plus comme avant. Les mots sont dits. Ils sont maudits. Les mots s'abandonnent. Et ne restent plus que des lettres, lettres d'amour, lettres mortes en morte saison. Les mots attendent que les lettres se rassemblent dans le fil de sa pensée, dans les notes de sa musique, dans un rêve perdu, dans les matins où elle revient, dans le paradis de son paradigme, dans l'encensoir de son parfum, dans l'ombre de son soleil, dans le repos de son sommeil, dans le miroir de ses yeux, dans le mystère de son souffle, dans le creux de son sein, dans la danse de son corps, dans la chaire de sa chair, dans la joie et dans la peine, dans le lit de sa rivière, dans le joyau de sa couronne, dans les racines de ses ailes,... dans le combat de sa vie.

Garde l'amour qui est en toi

Sa mère l'a tant coiffée que ses cheveux ont la soie de son amour. Sa mère lui a tant souri que ses lèvres ont la joie de son amour. Son père l'a tant regardée que ses yeux sont les perles de son amour. Son père lui a tant parlé que son coeur dit les mots de son amour. Ils l'ont tant aimée qu'elle est devenue et qu'elle restera Amour. Que serait la nuit sans les étoiles ? Elles filent, elles dansent, parfois elles rêvent. Que serait le ciel sans le soleil ? Il se couche, il s'endort, et toujours il se lève. Que ferait le vent sans les voiles ? Il se donnerait des airs, il se mettrait en cavale. Que serait la ruche sans les abeilles ? Qui butinent qui lutinent. Que serait la maison sans toit ? Elle aurait peur de la nuit, elle serait ouverte au ciel, elle craindrait tous les vents, elle serait une ruche sans miel. Que serait-Elle sans Lui ? Que serait-Il sans Elle ?

Garde les mots qui sont en toi

Elle a voulu écrire ce livre. Mettre une aile à son ivresse. Mettre un L au mot ivre. Les lettres de l'allégresse. Elle a voulu ces mots. Les mots se sont envolés. Au delà du mal et du bien. Elle a voulu défier le temps. Ses poèmes ont essaimé. Elle a voulu danser. Et sous ses pas cadencés, une source a jailli. De la rosée du matin, l'or du monde a surgi... Et sur son livre d'écriture, elle apposa sa signature.

Garde le nur qui est en toi

Les jours passent. Comme des vagues qui roulent et se fracassent sur les rochers du temps. Les heures avancent et elle divague. Loin d'Istanbul. Les douleurs s'entassent quand les nuages s'enroulent et que se ramassent à la pelle les feuilles dans le vent. Il faut bien de l'audace pour se glisser dans la foule qui ne voit pas l'impasse de la mort qui l'attend. Il faut une lumière pour dire la vie là où règne la mort.

Suis le chemin qui est en toi

Elle s'en va. Et son petit coeur bat. Elle écrit son roman, écrit à son amant. Ce chapeau lui va si bien. Et ce gant dans sa main. Bleus comme l'azur et feutrés comme l'amour. Elle rêve d'ailleurs. Dans sa vie comme l'orpailleur, elle cherche le trésor, qu'elle appelle amor. Elle a peur des jours qui vont sans jamais revenir, des draps défaits de ses nuits d'insomnie. Elle pleure ses rêves enfouis qui n'ont pas d'avenir et s'en va là-bas où se délite sa vie. Mais elle croit et toujours se relève car elle a la foi et le matin elle se lève pour partir au combat. Elle se bat.

Garde la ville qui est en toi

Sa ville est belle quand vient la nuit. Elle lui dit le temps des fastes d'antan. Sa ville a ses ruelles où partout luit le soleil des cœurs quand s'éteignent les rancoeurs. Sa ville rigole à ne plus pouvoir s'arrêter quand elle s'évanouit tout au bout de la nuit. Sa ville a inventé la beauté, elle a ses dorures, elle éblouit de ses parures. Sa ville fait la fête, elle aime les enfants. Istanbul, rien ne l'arrête, ni les froidures du vent, ni les brouillards du matin, car elle connaît son destin. Istanbul, sa ville...

Garde la larme qui est en toi

Il est temps maintenant à l'aveugle de voir la lumière du printemps, au sourd d'entendre le chant du vent, au paralysé de courir dans les champs, au vieillard de chanter comme un enfant, à l'enfant d'écrire son premier roman, à l'homme de se laisser le temps de nourrir ses sentiments pour la femme qui l'attend. Il est temps de semer les graines du futur. Il est temps d'aimer et d'effacer ses blessures. Il est plus que temps d'ouvrir ses yeux au printemps, d'écouter les oiseaux

qui offrent leur chant, de lire dans les yeux des enfants les mots d'un prochain roman. Il est temps de dire à l'homme qui attend la profondeur de ses sentiments. Il est temps de vivre pour le reste du temps, pour la beauté du geste et l'étreinte du vent. Il est temps maintenant d'offrir cette larme pour fertiliser le temps.

Garde la beauté qui est en toi

Heureux le promeneur
Qui errant dans Paris
Croisa en ce jardin
La grâce d'une fleur
Qui s'ouvrait à la vie
Nous offrant son destin.
Heureux le promeneur
Croisant les plis gracieux
De cette robe à fleurs
Qui éblouit ses yeux
En embaumant son cœur
Le coeur d'un promeneur.

Garde la flamme qui est en toi

Un jour viendra... Un jour elle ouvrira les volets de sa fenêtre, comme lorsqu'elle était enfant, comme lorsqu'elle portait cette belle robe rose qui lui allait si bien, comme lorsque les enfants la saluaient avec envie, comme lorsque les vieux la saluaient avec nostalgie, comme lorsque les gens la regardaient avec amour, comme lorsque Dieu lui ouvrait la porte du bonheur, comme lorsque l'invraisemblable était réalité.

Croire au plus profond de son cœur. Croire en la flamme qui est en soi. Sans cesse aviver cette flamme. Croire en la vie en la paix. Croire en soi en sa beauté. Croire en l'éternité. Avoir envie d'amour. Se repentir devant Dieu qui est Amour. Danser avec les derviches tourneurs. Prier pour remercier. Croire en l'homme quand il se sait homme. Croire aux larmes des adieux qui font le charme de ses yeux. Voir avec ses yeux noirs. Cueillir des fleurs violettes. Coudre des robes aux filles. Caresser la tête d'un chat. Pleurer la nuit. Se coucher à l'heure où les gens se réveillent.

Ecrire pour ne pas oublier. Graver ses sentiments. Nous offrir ses mots. Dans son exil, dans son aspiration, elle continue de rêver. Voulez-vous rêver avec elle ?

Abnousse Shalmani à l'air libre [938]

(mai 2016)

Abnousse, un prénom qui vient du vieux persan. Shalmani, par son nom, est née en Iran il y a 39 ans, deux ans avant la révolution islamique. Plus ou moins consciemment, c'est ce qu'elle pense en tout cas, elle a toujours su qu'elle ne resterait pas dans ce pays.

Son oncle, un militant communiste, avait été enfermé sous le régime du Shah. Ses parents ont été mis en garde à vue: "Pour rien, juste pour entretenir la peur". Son arrière grand-père était pêcheur, dans le nord de l'Iran. Son grand-père était soufi. Il a appris tout seul à lire et à écrire et il a eu une sorte de respect pour les livres, parce qu'ils vous apprennent quelque chose. Son père a été la chance de sa vie: "Il y avait très peu de livres à la maison avant que mon père n'en achète beaucoup, mais ils avaient leur place dans la bibliothèque, c'était très important, cela a beaucoup joué sur ma passion des livres... Il s'occupait de mon éducation intellectuelle au quotidien. Avec un père aussi formidable, je n'ai jamais eu à militer contre les hommes." Sa mère a été la première héroïne de sa vie: "Elle est fantasque, un véritable personnage de roman". Ses parents sont athées, elle a grandi dans un environnement où l'on prônait la liberté. La liberté de penser, d'être. Alors, quand à six ans, elle a dû mettre le voile à l'école, elle a le net souvenir que cela l'a gênée, tout de suite. Et elle s'est mise à poil. Vraiment à poil. Elle se souviendra toute sa vie du regard de la surveillante. Elle, toujours bonne élève, partout, sauf en conduite et en religion.

La colère [939]

(Le carnet d'Aoulia)

Abnousse pleure. Elle aboie: "Aucun homme ne m'a jamais fait autant souffrir que les femmes corbeaux de mon enfance. Je leur en veux encore. Il suffit qu'une femme fronce les sourcils et s'apprête à dire que l'Autre (femme) est une pute, pour que ma colère remonte. Parfois j'en pleure, parfois j'aboie. Dans les deux cas, ce sont toujours les femmes-corbeaux de mon enfance qui réapparaissent. Je ne leur pardonnerai jamais." Même aux portes de la liberté, la libération est

---

[938] Elles ont déployé leurs ailes et pris leur envol. D'Abnoussse à Zahwa, de A à Z, c'est la dernière étape de notre voyage et nous le ferons en compagnie de celles qui ont décidé d'aller au bout de leurs rêves. Laissons-nous porter par leur aspiration.

[939] source: le très beau portrait d'Abnousse Shalmani par Aoulia Messoudi, *Unidivers.fr*, octobre 2014, Le carnet d'Aoulia. Pour en savoir plus: à la télévision, Abnousse Shalmani sur Arte (février 2016), à la radio, Abnousse Shalmani sur RFI (mai 2016), en librairie: *Khomeiny, Sade et moi*, Abnousse Shalmani, Grasset, avril 2014, 336 pages, 20€ Et pour agir plus: en mai à Paris, c'est le Féministival, les 28 et 29 mai 2016, à la Bellevilloise.

violente. A l'aéroport, une femme-soldat-corbeau, chargée de la fouille, la désigna du doigt et posa la question à sa mère: "C'est une pute que vous voulez comme fille ?"

Abnousse se révolte: "Voilà. J'étais déjà une pute, Paris était un vaste bordel..." C'est dans cette mémoire de peine qu'Abnousse Shalmani a quitté définitivement l'Iran pour devenir française.

Lettre à Elodie [940]

Elodie Font réveille les auditeurs de *Nova*. Au saut du lit, elle explore les us et coutumes du monde entier. Habituée aux changements d'horizon, la jeune femme de 29 ans a déjà une belle expérience: d'abord *Medi1*, au Maroc, puis *Beur FM*, *Autoroute FM*, *France Bleu*, *le Mouv'*. C'est en lisant *La Sagesse d'une femme de radio*, le petit bouquin de Kriss (animatrice des *Portraits sensibles* sur France Inter, de 2000 à 2004, qu'elle a eu envie de faire de la radio.

Les *Lettres à Elodie* sont des trésors de journalisme. Ainsi ce portrait, d'après la *Lettre à Elodie* d'Abnousse Shalmani.

A la française

Parce que ses parents avaient peur, parce qu'ils voulaient élever leurs enfants ailleurs, ils ont décidé de partir d'Iran, ils ont tout vendu, les meubles, les poupées, sauf deux qu'Abnousse garde toujours. Pique-nique dans le salon vide avant de partir. Visas tourisme en poche. Arrivée à Paris en février 1985. Première image: la Bastille. Abnousse demande à son père ce que c'est, il lui parle de la Révolution française. La petite fille, 8 ans, prend peur, elle croit que les islamistes l'ont suivie jusqu'ici. Pendant deux mois, avec son père, elle se promène dans Paris, elle s'intéresse à l'histoire des lieux, elle lit et relit les Misérables, elle apprend le français avec un dictionnaire à la main. En septembre, la fillette entre en classe à l'école française. Elle tombe amoureuse de la langue française. Elle écoute Barbara, Brassens, Brel. Elle s'éprend du pays. Pour les parents, c'est plus difficile d'apprendre à vivre à la française. Elle donne un exemple: "En Iran, lors des goûters d'anniversaire, les parents sont invités aussi, ils font la fête dans la pièce d'à côté; l'angoisse de ma mère quand il a fallu qu'elle me laisse à la porte de chez mes copines, en faisant juste un petit coucou de la main ! Mais elle l'a fait. Elle m'a autorisée à porter, de temps en temps, des boucles d'oreilles jaunes à l'école, même si elle craignait le regard des gens sur moi, que les boucles me transforment en prostituée. Alors que ces boucles, quand j'y repense, étaient justes moches, la mode des années 80, si vous voyez ce que je veux dire."

Le goût de la liberté

En 1989, Khomeiny lance une fatwa contre Salman Rushdie, auteur des *Versets sataniques*. La mère d'Abnousse a eu tellement honte pour son pays qu'elle a cessé de dire qu'elle était iranienne. Jusqu'au milieu des années 2000, elle a dit qu'elle était Arménienne.

Abnousse se confie: "Etre née en Iran et vivre en France depuis 30 ans, c'est avoir le cul entre deux chaises, je l'ai compris très vite. C'est en même temps inconfortable et vachement bien. je prends des deux, je fais un mix, cela m'a donné le goût de la liberté. J'ai gardé de l'Iran... déjà

[940] source: *Nova Planet, lettre à Elodie*

mon nom et mon prénom; quelque chose de culinaire aussi, j'aime que tous les plats soient sur la table et que chacun se prépare son assiette idéale; j'aime aussi, comme en Iran, qu'il y ait une montagne de fruits, une petite salière pour les concombres. J'ai aussi pris de l'Iran, ou plutôt de mes parents iraniens, l'amour du cinéma italien. Dans les années 70, en Iran, il y avait des queues immenses pour voir les films de Fellini; mes parents ont emmené dans leurs bagages ce plaisir-là. Et plus tard, le cinéma m'a rattrapée. J'ai écrit des scénarios, des critiques aussi. Après avoir beaucoup lu, après avoir rempli ma cave de 40 cartons de bouquins, j'ai décidé d'écrire. Sur cette histoire, sur mon rapport avec mon père, l'homme de ma vie, sur les femmes aussi. J'ai mis ma chair, ma merde, mon sang sur la table; j'ai utilisé un *je* douloureux mais libérateur. Et j'ai été éditée, ça s'appelle *Khomeiny, Sade et moi* [941].

Abnousse Shalmani n'est jamais retournée en Iran. Tant qu'il faudra qu'elle se voile pour retrouver Téhéran, elle n'ira pas. Si un jour cette loi n'est plus d'actualité, elle ira: "Je pleurerai beaucoup. Je ne pleure qu'à l'écoute de musique et de films iraniens. Je pleurerai encore plus, sans doute. L'exil n'est qu'ambivalence, en permanence". Elle conclut: "Prenez soin de vous et lisez. On a tous besoin de lire, rien que pour arrêter de penser."

Au boudoir de Sarah [942]

Sarah Hafiz, Parisienne (pour le moment), rêve de rejoindre le soleil, l'huile d'olive et les senteurs de la Méditerranée. Passionnée par la littérature, l'histoire, le cinéma, elle aime écrire, lire, bavarder longuement, faire du sport, nager, aller au théâtre, faire de longues promenades, visiter des musées et châteaux, manger italien, et arpenter le monde. La journée, Sarah Hafiz est rédactrice web et community manager et, tous les soirs, elle anime son blog culturel. Elle chronique littérature, cinéma, expositions, théâtres et sorties culturelles, dans la tradition su salon littéraire du XVIIIe siècle.

(Le boudoir de Sarah)

Féministe dans l'âme, elle propose l'actualité qui lui tient à coeur et son entretien avec Abnousse Shalmani est un régal. Extraits...

Je d'enfant

Sarah Hafiz: *Pourquoi associer dans le titre de votre livre Khomeiny et Sade ? Le premier étant un obscurantiste* barbu *religieux et le second un auteur français considéré comme décadent ?*

Abnousse Shalmani: Le titre est venu en pleine nuit, il est venu au moment où je m'endormais puisque je cherchais des titres pour un documentaire. On n'arrêtait pas de me répéter qu'il fallait trouver un titre en rapport avec moi, quelque chose qui me singularise. Alors, je me suis demandée ce qui me singularisait vraiment et c'est venu tout seul: c'est Khomeiny, et Sade. Et en rigolant, je me suis dit que ça serait "Khomeny, Sade et moi", et au début, c'était vraiment une blague. Mais finalement, ça résume vraiment mon livre, puisque Sade est le côté littéraire et même au-delà, parce qu'il incarne une nouvelle manière de voir le monde, Khomeiny incarne le côté religieux et politique. Quant à moi, je fais le lien entre eux et entre le temps et

[941] éd. Grasset, avril 2014, 336 pages
[942] source: *Le boudoir de Sarah, décembre 2014, par Sarah Hafiz*

l'histoire, car dans mon livre on passe du 18e siècle à la révolution iranienne. Le "moi" n'était censé n'être qu'un lien mais il a pris de plus en plus de place.

SH: *Comment définiriez-vous votre livre ? Un roman ? Une biographie ? Ou un essai ? Pourquoi avoir choisi cette forme là pour débuter votre carrière d'écrivain ?* [...]

AS: Au début, j'avais pensé à un roman, mais comme la matière première, c'était ma vie, je me suis dit que c'était tricher, même si tout sujet de roman est aussi une façon de tricher. Mais pour ce roman-là, j'aurais triché: j'aurais passé mon temps à me plaindre qu'on m'a empêché de tout dire, de tout montrer, de tout dévoiler. Finalement, il fallait que j'assume ce *je* pour vraiment guérir mes fantômes et tout ce qui était problématique. Tout à coup, en utilisant la matière première qu'est ma vie et en disant ce je à haute voix, je l'ai politisé. Cela m'a fait un bien fou de l'assumer complètement. J'ai donc réglé ce problème de mon enfance, du dévoilement, du tout dire. [...]

Objets de désir

SH: *Dans votre roman, vous dites que le voile a sexualisé les petites filles. Pourriez-vous développer davantage ce point de vue ?*

AS: Si elles ont besoin d'être recouvertes, c'est qu'il y a quelque chose en elles qui a besoin d'être recouvert et qui inspire la concupiscence. Ce qui est le plus délirant, c'est que, dès l'enfance, le corps de la femme est déjà tabou. Il est tabou parce qu'il est censé inspirer la sexualité, et il le devient à partir de 5-6 ans à peu près. Faire du corps d'une enfant un corps sexué et tabou est un crime. Le corps de l'enfant est beaucoup plus innocent en étant nu, parce qu'en étant nu, on réfute que cela puisse inspirer du désir. Le fait de la couvrir, c'est la sexualiser et en faire un objet de désir. C'est étonnant, parce que si une femme doit être recouverte au même titre qu'une petite fille, alors une petite fille n'est plus une petite fille, c'est une femme. C'est une belle aberration et je ne comprends pas pourquoi il n'y a pas de mouvements de féministes musulmanes qui luttent contre ça.[...]

SH: *Vous parlez beaucoup des barbus dans votre livre, comment les définiriez-vous* ?

AS: Pour moi, les barbus, c'est un dogme. Il y en a de toutes sortes: des barbus trotskistes, des barbus catholiques, des barbus musulmans. Ce sont des idéologues et je pense que leur point commun, c'est vraiment la difficulté qu'ils ont d'accepter le corps féminin dans l'espace public ou, du moins, de l'accepter sous conditions. La spécificité du barbu, c'est de refuser le corps de la femmes dans l'espace public en dehors de règles variables, où il peut être très couvert, un peu moins couvert, habillé de façon "pudique". Dans tous les cas, il s'agit de réglementer le corps de la femme. [...]

Poisons

SH: *Wafa Sultan affirme dans son livre* L'islam et vous *que son problème n'est pas l'islamisme mais l'islam lui-même, qu'en pensez-vous ?*

AS: [...] Tant que la religion reste au niveau de la culture et du savoir, elle ne me dérange pas. Ce qui m'intéresse, c'est l'histoire des religions, et pas la religion elle-même. C'est une réalité. Cependant, elle pourrait dire exactement la même chose du christianisme, du judaïsme, du bouddhisme, ou de l'hindouisme où il ne faut pas surtout pas toucher au système des castes. C'est une violence incroyable faite aux hommes, leur impossibilité de quitter leur état de naissance. Mon propos est l'islam politique qui m'empoisonne. Ce qui me dérange, c'est le prosélytisme, donc le politique. [...]

SH: *Quand certaines personnalités arabes ou musulmanes souhaitent la laïcité, par exemple, on leur dit que "c'est une valeur occidentale".*

AS: Mais est-ce que le fait de respecter toutes les religions, même ceux qui n'en ont pas, c'est une valeur occidentale ? La laïcité dit que toutes les religions ont droit de cité dans l'espace public: tout le monde a le droit de dire, "je suis juif", "je suis catholique", "je suis protestant", "je suis musulman", tant que cela n'interfère pas avec la loi. C'est à dire que la loi de la République est a-dessus de la loi de la religion. Est-ce que c'est une valeur occidentale ? Si c'est le cas, c'est une très belle valeur occidentale. C'est aussi la seule manière de permettre la mixité: étant donné que toutes les religions renvoient la femme à une position d'infériorité et l'excluent de l'espace public, prôner une laïcité, c'est avant tout prôner une mixité. Et la mixité sociale, c'est aussi un développement économique et un développement intellectuel. Donc si c'est une valeur occidentale, quelle est la valeur orientale ? Que seul l'islam a le droit de cité, et la pendaison pour les apostats ? Magnifique... Si on en est là, utilisons les gros mots: je préfère l'Occident. [...]

Décorsetée

SH: *Dans votre livre* Khomeiny, Sade et moi*, on peut constater à quel point la littérature libertine vous a influencée. Pourquoi celle-ci en particulier et comment la définiriez-vous* ?

AS: La littérature libertine, c'est une arme qui a préparé les esprits à la Révolution française. Ce fut un mouvement de fond qui a balayé au fil des années les préjugés qui figeaient les sujets sous la domination du Roi et du Clergé. La force de la littérature libertine est là: dans l'Histoire. Je trouve que c'est une lecture réjouissante et puissante, toujours teintée d'humour. Le roman philosophique est toujours une éducation, une initiation. Petit à petit, au fil des aventures que traversent les héros, tout comme les vêtements se retirent et que les corps se libèrent du corset moral, l'esprit s'envole car plus aucun préjugé ne peut plus ralentir le vol de la liberté. C'est tout à fait remarquable. J'ai trouvé entre les pages de ces livres vendus sous le manteau sous les arcanes du Palais-Royal, dès la Régence, de quoi renverser tous les barbus existants Dans la littérature libertine, la quête est toujours la liberté. Il faut relire la littérature libertine aujourd'hui pour y découvrir de quoi être fières de notre culture née des Lumières et avoir des arguments contre ceux qui prônent Dieu. Nous sommes des enfants des Lumières. Ce qui veut dire que nous avons le libre-arbitre et la raison, l'égalité et la mixité, la tolérance et l'éducation, la démocratie et le droit.

SH: *Quel rôle a joué Sade dans votre vie ?*

AS: Pour moi, Sade fut le grand libérateur. Pour deux raisons très précises. D'abord la force des mots. Des gros mots. La puissance de dire des mots sales, interdits, vulgaires dans la bouche d'une femme. C'est jouissif. Je n'avais jamais lu quelque chose de cet acabit et je n'ai jamais plus relu rien de tel. Ensuite, Sade est une lecture "physique". L'ébranlement n'est pas seulement intellectuel, il est physique. Et c'est peu de dire que j'avais un rapport complexe avec mon corps-politique, mon corps de femme. A partir du jour où il a été recouvert par le voile, il est devenu fondamental à défendre. Mon corps avait soudain un sens. Il ne serait plus jamais détaché de ma tête. [...]

En lisant Sade, j'ai balayé d'un coup toutes les idéologies, toutes les idées, toute la sacralité qui entravaient mon esprit. La solitude qui s'ensuivit n'a duré qu'un temps: je pouvais bâtir. Seule. Faire des choix précis, affûter mes idées. Il faut rebâtir après Sade. Et c'est un cadeau merveilleux.

Les mutations [943]

Abnousse dit: Est-ce que les femmes sont davantage des vecteurs de paix ? Est-ce qu'une femme est moins apte à se battre qu'un homme ? Les femmes souffrent dans leur corps dans tous les conflits, elles sont des cibles "faciles", elles sont victimes de viol et de silence. Mais les hommes civils aussi - même si eux échappent majoritairement au viol. Je ne sais pas comment nous pouvons "sauver" les femmes victimes de guerre, sinon en poursuivant - en harcelant - juridiquement les violeurs et en dénonçant sans relâche le viol comme arme de guerre. Mais définir les femmes comme symboles de paix, c'est encore une fois les renvoyer à une essence féminine. Et cela je le refuse. Il en est de même lorsqu'il s'agit des femmes qui partent en Syrie pour faire le diihad. Elles sont considérées trop souvent comme des victimes, manipulées et inconscientes. Ce n'est pas vrai. Elles font un choix qui correspond à leurs convictions. Accepter qu'une femme désire la guerre et la destruction n'est pas chose aisée et pourtant l'égalité passe aussi par l'acceptation des femmes haineuses, guerrières, combattantes. Au même titre que les hommes.

"*A chaque fois qu'il est question de définir une essence féminine, je panique.*"

"*Je refuse de considérer que les droits dont je bénéficie en tant que Française ne concernent pas une femme indienne ou une femme iranienne.*"

Abnousse dit: L'universalisme, c'est défendre les droits humains, quelle que soit l'origine de l'humain en question. C'est refuser ce qui nous sépare et glorifier ce qui nous unit. L'universalité des droits, c'est le seul moyen intellectuel de se battre contre les injustices et le pouvoir absolu, c'est le seul moyen de libérer les Hommes du préjugé et les rapprocher. Les spécificités culturelles sont un frein au progrès, un frein au droit. Et les premières à en souffrir tout autour du monde, ce sont les femmes. [...] En quoi une Egyptienne mérite moins de droit, d'égalité que moi ? Au nom de quel principe devrais-je considérer le système des castes comme une spécificité culturelle qu'il serait raciste de dénoncer ? Enfin, qu'y-a-t-il de si affreux à défendre le droit, la séparation des pouvoirs, la laïcité, la mixité, l'égalité et l'alternance politique ? Qu'y-a-t-il de si affreux dans la proclamation de la prééminence du politique sur le religieux ? Qu'y a-t-il de si affreux à considérer tout Homme, quelle que soit son origine sociale ou religieuse, comme mon égal devant le droit ?

"*Le rire, l'humour sont des armes pour casser le drame.*"

Abnousse dit: Ce que les dictatures et les religieux ont en commun, c'est le sérieux et la peur. Le rire est non seulement une défense mais aussi une attaque contre les lignes droites et rigides de la peur. Enfant, en Iran, dans l'immédiate après-révolution, je me souviens de mes

[943] source: *lamutationestenmarche.blogspot*, entretien du 11 mai 2015

parents et de leurs amis qui s'acharnaient à se retrouver le soir venu pour boire, chanter, danser. Faire tout ce qui était interdit et rire des barbus et des corbeaux. Seuls, ils pleuraient, ils s'inquiétaient. Mais ensemble, ils se serraient les coudes en riant de l'absurdité d'un régime qui refusaient aux femmes le port de lunettes de crainte qu'elles ne soient maquillées en dessous.

"*La littérature libertine effectue ce travail indispensable au changement qu'est le renversement des mentalités.*"

Abnousse dit: Lire aujourd'hui la littérature libertine, c'est prendre conscience de l'importance du pied de nez, de la désacralisation, de l'absurde. C'est d'une modernité incroyable. Après les attentats de janvier à Paris, j'ai repris mes chers auteurs libertins, je me suis replongée dans ces pages qui refusent les interdits et célèbrent l'individualisme, la différence, l'ambigüité, le blasphème. C'était salvateur.

"*La révolution sexuelle est indispensable à l'égalité entre les sexes, quel que soit le domaine.*"

Abnousse dit: Qu'est-ce que la révolution sexuelle, si ce n'est la prise de possession de leur corps par les femmes ? Le jour où les femmes maîtrisent leur sexualité, possèdent leur corps, elles possèdent des droits. Parce que le patriarcat a maintenu les femmes dans une dépendance, parce que la sexualité est le premier interdit, transgresser cet interdit, c'est refuser la dépendance. Le jour où une femme prend conscience que son corps est à elle, et à elle seule, elle devient autonome. L'importance de la virginité dans les sociétés patriarcales est une plaie, la discrimination qui touche les femmes non-mariées est une tragédie, le recours systématique à l'insulte "pute" dans les sociétés patriarcales est la preuve que tant que les femmes n'auront pas accompli leur révolution sexuelle, rien ne changera pour elles.

"*Le dévoilement des préjugés est impossible sans le dévoilement des corps.*"

Abnousse dit: Dans la littérature libertine, ce qui a tout de suite parlé à la petite fille sous voile islamique que j'avais été, c'est la libération du corps qui va toujours de pair avec la destruction du préjugé. L'héroïne libertine, pour devenir un être libre, doit accepter que la sexualité n'est un danger, ni pour elle, ni pour la société, que ses préjugés cadenassent l'exercice de son esprit critique, que la raison est un havre de joie et la parole, une arme de destruction. Le dévoilement du corps est impossible sans le dévoilement des préjugés. Et le contraire est aussi vrai.

"*C'est le voile qui est sexué et la nudité qui est anodine.*"

Abnousse dit: Une femme d'origine musulmane qui ose le corps, qui ose le dévoilement, accomplit un acte politique. Parce que le corps féminin est tabou dans les sociétés musulmanes, la nudité revendiquée est un outil de libération [...] Mais enfin, qu'est-ce que cette folie autour d'un corps de femme nu ? [...] Le dévoilement de Golshifteh Farahani est un doigt d'honneur à la société iranienne et ses interdits qui étouffent les femmes. [...] Oui, un nu peut juste être beau et plaisant à regarder. [...] Oui, un nu politique est une arme pour se défendre contre le voile, contre les tentatives d'enfermement de la femme dans son essence. Dans tous les pays où les droits des femmes ne sont pas respectés, les femmes sont recouvertes de noir, leur corps est sexualisé à outrance. La nudité renverse la sexualisation du corps.

"*Cela me rend fière d'être femme*"

Abnousse dit: J'aime les femmes de combat, les femmes grandes gueules, les femmes indépendantes qui ne craignent pas d'être mal aimées ou pas aimées du tout. Les femmes solitaires et les guerrières, les femmes aventureuses. Les femmes qui n'ont pas peur de leur cul et des gros mots. [...] Quand j'entends qu'il est possible que le prochain président des Etats-Unis soit

Hillary Clinton, je ressens une forte émotion. Parce que je suis une femme et qu'à l'annonce de certains évènements, je mesure le chemin parcouru par les femmes. Cela ne suffit pas à transformer Hillary Clinton en une meilleure femme politique, mais cela me rend fière d'être femme et d'avoir conscience des luttes magnifiques que mon sexe a menées et du chemin qu'il nous reste à parcourir. Je suis une sentimentale !

Désirs et désordre [944]

Abnousse dit: Les féministes ont peur de leur corps, elles ont peur d'être réduites à leur corps. Elles mettront donc en avant la culture, le cerveau Abnousse dit aussi: Je dis souvent que je suis une Française née à Téhéran. Ma culture est d'abord une culture française. [...] L'Iran, c'est un lointain souvenir d'enfant. Je l'ai quitté à l'âge de huit ans. La magie des souvenirs, des goûts, des odeurs, la maison des grands-parents. C'est du domaine de la rêverie et du fantasme. Je ne l'ai jamais revu et je ne le reverrai jamais tel qu'il a été, des quartiers entiers ont été rasés, bombardés. Je ne retournerai pas en Iran tant que je serai obligée de porter le voile. Je me sens très libre par rapport à mon pays de naissance. Les Iraniens, je n'en fréquente pas. L'immigration iranienne en France est une immigration bourgeoise, beaucoup de familles très traditionnelles qui ont gardé la même façon de penser. Les rapports sont lointains, méfiants, on ne se connaît pas, on ne se reconnaît pas. [...]

Je lis la poésie d'Hafez, plutôt en français, en iranien je le lis mal. C'est un des plus grands poètes iraniens. C'est lui qui a le plus imprégné la culture quotidienne. On lit l'avenir dans ses recueils. Vous posez une question, vous ouvrez le livre à une page et là, vous avez votre réponse, et ça tombe souvent très juste. Ce poète est un mystique inséparable de l'amour du vin, de l'amour divin et charnel, et des chansons qui vous accueillent dans une taverne. C'est très iconoclaste et les ayatollahs n'ont jamais réussi à l'interdire. Tous les Iraniens ont un recueil de poésie d'Hafez chez eux. Lui me fascine.

Abnousse dit encore: Les livres ont un pouvoir libératoire. Dans la littérature libertine, on voit tous les tenants du pouvoir commettre des actes atroces, pervers. Il n'y a rien de tel pour saper une société. Je l'a lue comme on prend un médicament, j'étais petit à petit en train de guérir. C'est la force de la liberté d'être irréversible. Pour moi, la littérature libertine a été un choc, toutes les questions, tous les doutes que je pouvais avoir y avaient leur place. Après tout, les livres que j'ai lus ont renforcé mon ouverture.

Abnousse dit enfin: J'adore la France plus que tout. Je suis incapable de m'installer ailleurs, mais cette morosité actuelle, cette façon de baisser les bras si rapidement, c'est insupportable. Que les Français râlent, d'accord, mais quel manque d'enthousiasme !

---

[944] *source*

Adila Sedraia (Indila), du mini world au maxi-dream

(avril 2014)

Situation filiale: c'est compliqué. D'origine algérienne, née à Paris, elle aime se dire "enfant du monde", influencée dans sa vie par les univers cambodgien, hindi... Pour la scène, elle a donc pris pour nom Indila. Age: c'est compliqué, car elle paraît dix voire quinze ans de moins que son âge réel. Les petites cachotteries d'Indila ne sont pas des coquetteries ou des choix de marketing. C'est plutôt que le plus important est ailleurs: il est dans son *mini world* qu'elle aime partager avec ceux qui la suivent et qu'elle appelle les *dreamers*. Lorsqu'elle parle, Adila Sedraia (son vrai nom) penche délicatement la tête vers la droite, vous fixe avec une espèce de tendresse dans le regard et s'exprime en ciselant ses mots comme des diamants. Adila écrit des poèmes depuis l'âge de 7 ans. Elle a aussi écouté de la musique, beaucoup de musique. Elle est de la génération de Michael Jackson mais apprécie aussi la chanson française et a commencé une carrière musicale en offrant sa voix aux rappeurs sur des mélodies R'n'B. La voix féminine qui faisait le duo avec Youssoupha (*Dreamin*, 2012), c'était elle. Chacun avait déjà alors pu remarquer ce timbre de voix atypique qui donne des frissons aux âmes romantiques. On peut encore parler d'amour en 2014 et tomber dans un vertige.

Adila Sedraia, dite Indila, a pris son temps pour se lancer en solo, avec l'appui précieux de son mari et producteur Skalpovich. Pour fabriquer *Mini World*, l'album sorti le 24 février 2014, il leur a fallu trois ans. Lorsqu'en novembre 2013, elle a proposé son premier single *Dernière danse* sur internet, elle ne s'attendait pas à l'engouement que celui-ci a suscité, jusqu'à arriver en tête des téléchargements en France et très bien positionné à l'étranger. Depuis février 2014, son deuxième titre *Tourner dans le vide* suit le même chemin. Elle l'interprète en mimant le mouvement de ses mains, encore un peu maladroitement. Adila doit encore apprendre la scène. Elle tourne pour le moment dans les showcases des magasins Leclerc.

Ce sont ses titres phares mais les autres méritent aussi d'être connus. *Ego*, c'est son cri de guerre: "pour être heureux, il faut se libérer de son ego", ou *La boite en argent*, c'est le titre qui lui a demandé le plus de larmes. Chaque chanson est un univers. Elle est vivante. Les clips expriment cet univers qui est son petit monde. Laissons-lui sa part de mystère.

La musique d'Indila détruit toutes les barrières. Indila aime bien être originale. La musique doit surprendre. Indila aime remonter à l'enfance d'Adila Sebraia, parce que les plus beaux souvenirs sont les plus anciens et dans l'enfance il y a l'insouciance, il y a toute la candeur du monde. Devenue adulte malgré tout, Indila vit son rêve. Sa citation favorite est: "Le chemin le plus court entre deux destinations, c'est le rêve".

La vision diversité d'Aïda Kamar

(mars 2013)

Petite visite chez nos amis québecois avec Aida Kamar qui vient de recevoir le 19 mars l'insigne d'Officier de l'Ordre de la Pléiade (ordre de la francophonie et du dialogue des cultures), avec la rose des vents, l'étoile à sept branches. Aida Kamar "sera" (en visioconférence) à Strasbourg au colloque *Construire la cité de la relation: l'enjeu interculturel dans les villes d'aujourd'hui* (4 et 5 avril). Aida Kamar est la fondatrice et présidente de *Vision Diver*sité à Montréal. Elle a une ambition énorme pour sa ville: "La diversité doit devenir son image de marque !" Montréal est pour elle cette ville plurielle ouverte au monde et où pour tous il fait bon vivre. *Vision Diversité* multiplie les actions dans les milieux des affaires, les universités, les écoles, les organismes culturels, les médias. Aida Kamar anime des conférences *Diversités en dialogue*. Elle explique que la diversité est un axe de développement économique, social et culturel qui permet de créer de la richesse. Le potentiel de nos sociétés est grand si l'on sait s'ouvrir aux compétences interculturelles des gens venus d'ailleurs.

C'est en 1890 que serait arrivé au Québec le tout premier immigrant libanais. C'était un paysan originaire du village de Zahié, dans la vallée de la Bekaa. Il s'est installé à Trois Rivières et s'est lancé dans le commerce ambulant, la vente à domicile. Quelques 150 000 Québecois sont aujourd'hui originaires du pays du Cèdre. Ils vivent preque tous à Montréal. Aida Kamar est l'une d'entre eux. Journaliste à Beyrouth, elle est arrivée au Québec en 1991 et a tout de suite exercé des fonctions interculturelles en assurant des mandats au cabinet de plusieurs ministres. Elle a créé Vision Diversité, organisation à but non lucratif. Pour elle, il faut cesser de parler de communautés culturelles mais réfléchir en termes de diversité: lutter contre le gaspillage des compétences, reconnaitre les diplômes étrangers, valoriser les arts et musiques du monde, ouvrir les spectacles. Une ville qui donne sa place aux citoyens venus d'ailleurs est une ville qui se donne les moyens de rayonner au niveau international.

O comme Osaka. En avril 2010, Aïssatou Baldé, la "photographe sociale", a été invitée dans la 3ème ville du Japon, avec l'*APEIS*, l'Association pour l'Emploi, l'Information et la Solidarité des chômeurs et des précaires. Dans cette ville industrielle, dans le quartier de Kamagasaki, les travailleurs sont journaliers, pauvres. Avec la récession, les précaires sont devenus sans-abri. Les bidonvilles se sont installés dans les parcs publics. La ville met des grilles ou même des barbelés pour empêcher cette occupation illégale.

A l'entrée des baraques, les habitants déposent leurs chaussures. "*La coutume perdure même dans la précarité*", constate Aïssatou. "*C'est peu de choses, mais je suppose que plus que jamais au Japon, la tradition leur donne une lueur d'espoir*". Elle fixe cela sur la pellicule. A Tokyo, elle photographie la manifestation des précaires et le ballet répressif de la police. *nuit. Je sens une intimité avec les mouvements de la ville, mes sens sont en éveil et chaque odeur, chaque pas, chaque rue renferme un mystère à la nuit tombée*". Aïssatou aime que la photographie raconte, renvoie le spectateur à son expérience, un sentiment, son enfance, une douleur, une joie... La photo est une émotion.

La vie d'une photographe indépendante ? "*C'est très étrange. Le frigo vide ne sert que d'objet de décoration, il remplit l'espace. Oublier le ciné, les terrasses.*" Tout sacrifier pour exercer sa passion.[945]

[945] les citations d'Aïssatou A. Baldé sont extraites du blog *www.aabalde.com*

Alê Kali associe le rythme à la parole [946]

(février 2016)

C'est le 10 novembre qu'est enfin sorti le premier opus solo d'Alê Kali, chanteuse d'origine brésilienne résidant dans l'agglomération bordelaise. Autoproduit avec le concours du financement participatif Ulule, il est intitulé simplement du nom de la chanteuse. L'artiste brésilienne l'a présenté à la Maison des Arts Vivants de Villenave d'Ornon par un concert exceptionnel dans une ambiance festive et décontractée.

L'album est un portrait fidèle et actuel d'Alê Kali. Une fusion musicale de sa mémoire et de ses découvertes actuelles. Il est le fruit de son passé et d'un présent chargé en brassage culturel et temporel.

A la fois une consécration, et le signe d'une carrière prête à retentir sur la scène française et internationale. Un patchwork de souvenirs, d'expériences et de découvertes, d'évènements et de rencontres qui ont traversé la vie d'Alê Kali. Choisis minutieusement, les morceaux inédits - composés par des auteurs (consacrés et moins connus) comme Chico Saraiva, Luciano Salvador Bahia, Rubinho Jacobina, Socorro Lira, Mauro Aguiar, Silvio de Carvalho et d'autres - approchent toute l'essence de cette artiste.

Les racines

Originaire de Bahia, terre de mystères et de magie située au nord-est du Brésil, Alê Kali a la musique dans le sang. Sa mère l'assure, elle est née en chantant ! Très vite, pour la jeune Alê, c'est une évidence: elle consacrera sa vie à cette passion. Sous l'oeil attentif des siens, elle absorbe tout ce qu'elle entend, dans la rue ou à l'école, s'imprègne de la mystique afro-brésilienne des fêtes de village *candomblé* autant que du rock de ses années d'adolescence. Parmi ses influences, on retrouve Jackson do Pandeiro et Luiz Gonzaga, pères de la musique populaire brésilienne, la chanteuse Dalva de Oliveira dite "le rossignol", mais aussi des icônes de la lutte pour la liberté du Brésil pendant les années de plomb (Chico Buarque, Caetano Veloso, Gilberto Gil) et des artistes du renouveau artistique des années 80 et 90 (Cassia Eller, Rita Lee, Legião Urbana). Sa famille joue un rôle fondamental dans la construction de sa culture musicale. De son grand-père, elle hérite les références de la musique *nordestina* (le forro, le côco, le maracatu). De sa mère, qui a vécu les heures sombres de la dictature au sein du mouvement étudiant, sa volonté de faire de l'art engagé.

[946] *source: le site de l'artiste*

Les ailes

Artiste autodidacte, Alê se familiarise avec les notes en jouant avec des copains d'école et en achetant des magazines de musique en kiosque. Elle dessine dans son cahier, pendant les concerts, des accords de guitare qu'elle reproduit chez elle. Encouragée par les artistes Tito Bahiense, Luciano Salvador Bahia et par ses amis de l'université, elle se produit dès l'âge de 19 ans au sein de différentes formations. C'est en concert qu'elle déploie son énergie débordante, devant un public conquis et grandissant. Pendant 15 ans, la jeune femme se retrouve embarquée dans un tourbillon de rencontres, de collaborations, d'expériences musicales sur les scènes alternatives de sa ville... Des années intenses, parfois difficiles, qui lui permettent d'acquérir une solide expérience du métier et de se faire connaître de la profession.

En 2010, elle s'envole pour Rio, vitrine du paysage culturel brésilien, pour vivre entièrement de sa musique. Sa rencontre avec l'âme soeur la pousse à traverser l'océan pour s'installer en France, près de Bordeaux, en 2011. 7 500 kilomètres la séparent de chez elle. C'est pourtant dans ce pays qu'elle apprend à connaître, qu'Alê Kali parvient à faire la synthèse de son vécu musical et de ses racines. La découverte de la richesse du paysage musical européen (musiques tsigane, occitane, balkanique, berbère...) agit à ce titre comme un détonateur. Alê Kali élargit ses horizons, affirme son style et affirme son identité multiculturelle.

La fête du peuple

Au pays, le rendez-vous annuel du Carnaval, c'est cette semaine, du 4 au 9 février 2016. Salvador de Bahia plonge dans la fête absolue, avec près de deux millions de personnes dans la rue et sur la plage. Toutes les couleurs du Brésil battent le pavé dans une joie totale. Au Carnaval de Bahia, les musiciens, parmi les meilleurs interprètes du Brésil, jouent en live, les carnavaleux sautent et dansent, les interdits tombent. Si Rio est le carnaval des écoles de samba, celui de Salvador est bien celui du peuple

La France adopte rapidement cette artiste pétillante au sourire communicatif. Rémy Kolpa Kopoul (RKK), figure emblématique de Radio Nova, la prend sous son aile. Concerts et festivals se succèdent aux quatre coins de l'hexagone (les 40 ans de FIp, les Nuits Atypiques, le Comedy Club de Paris, Fiest' A Sète...). Alê prend un plaisir sincère à chanter sur scène, seule ou avec ses musiciens. Elle fait danser fiévreusement dans les bals traditionnels de musique *nordestine*. Elle explore l'héritage africain du Brésil avec le quintet *Sambatudo*. Elle fait découvrir au public français la soul et le funk brésiliens grâce à son groupe *Batépatù*.

Sa musique ne cesse d'évoluer et de grandir avec elle. D'une créativité sans limites, Alë Kali fourmille d'idées nouvelles et de projets, expérimente sans cesse: elle mixe instruments traditionnels et rythmes contemporains, aime placer la voix au centre de ses compositions, déstructure la samba, étudie les percussions... Son ouverture d'esprit, sa nature passionnée et sa curiosité constituent l'essence même de sa musique.
Avec une formation musicale. "Alê Kali" (l'album) s'articule autour du silence, de la légèreté des sonorités des percussions traditionnelles et du charme robuste de la basse. Les styles sont variés et osent se métisser, en cherchant les points communs entre la musique brésilienne et les diverses musicalités du monde. Les musiciens, Anthony Duvalle (français) aux percussions et Josias Liashw (brésilien) à la basse, assurent à chaque titre un rythme profond, chaleureux et parfois dansant. La voix d'Alë Kali joue alors son rôle et harmonise les instruments, associe le rythme à la parole.

Aline Afanoukoé de père en fille

(septembre 2009)

Son père est arrivé du Togo il y a quarante ans et Aline est née huit ans plus tard à Villeneuve-la-Garenne. Ce n'est pas parce qu'il était OS qu'il n'avait pas de culture. Tous les matins, Aline était réveillée en musique par son papa. sa culture théâtrale. Aline adore le théâtre. Après des études en Lettres modernes, elle a voulu devenir comédienne, car elle a aussi un autre talent, une spontanéité orale impressionnante et une voix qui marque tous ceux qui peuvent l'entendre. "*J'ai voulu jouer les Femmes Savantes et on m'a répondu que Molière n'avait pas écrit pour des Noirs. Choquée, j'ai consacré mon mémoire de maîtrise à la place des comédiens noirs en France*", raconte-t-elle aujourd'hui (Le Parisien). C'est finalement dans les médias que Aline fera carrière.

Elle est devenue ainsi une grande mélomane dont la culture musicale n'a d'égal que Aline Afanoukoé a frappé à la porte de *Radio Nova*. Elle est devenue très rapidement l'animatrice - phare de la station où elle est restée une dizaine d'années. L'instigatrice des *Nuits Zébrées* (NZ), concerts gratuits en live de la Bellevilloise ou d'ailleurs, est une créative, qui ne s'endort jamais sur ses lauriers. Elle invente toujours de nouveaux concepts, comme les interviews dans le noir (*Le grand magasin* sur France 5). Elle aime son métier et le rôle de "passeur" que celui-ci permet. Elle constate aussi avec intérêt que les dirigeants de télé et de radio ne peuvent plus faire l'impasse sur la diversité. Aux jeunes "de la diversité", elle dit: "*Si vous voulez faire votre place, ne lâchez pas l'affaire !*". En cette rentrée des médias, Europe 1 a misé sur Aline Afanoukoé. Sur la station qui a inventé le Top 50, il y a désormais le *Top d'Aline*. Les nouvelles tendances, les artistes à découvrir, sont sur Europe, grâce à son oreille avisée. Dans la première demi-heure, elle présente le Top Albums et évoque les sorties, les entrées, les progressions. Dans la deuxième demi-heure, elle présente le classement des singles ("*non pas celui des ventes physiques, mais celui des téléchargements, une révolution!!!!*", peut-on lire sur Wikipédia). Aline interviewe 3 artistes par émission. Aline Afanoukoé ne remerciera jamais assez son père de lui avoir fait écouter de la musique dans son berceau.

Anasthasie Tudieshe, 100 % Portrait [947]

(octobre 2010)

On peut trouver des ressemblances avec sa culture d'origine dans toutes les cultures, même celles qui en semblent les plus éloignées. Voilà la leçon tirée de quelques années passées à l'étranger par Anasthasie Tudieshe qui, originaire du Congo (RDC) et vivant en France, a travaillé en Indonésie et à Madagascar où elle a été animatrice de radio locale.

[947] présentation par *Africa n°1* et *France Culture*

De retour à Paris, elle assouvit sa passion pour les voyages, intérieurs ou bien réels, en faisant le plus beau métier du monde selon elle: aller au-devant de l'Autre et dialoguer les yeux dans les yeux. Journaliste - le métier qu'elle rêvait d'exercer depuis l'âge de huit ans - , Anasthasie Tudieshe se sent aussi bien en Afrique qu'à Paris mais veut garder cette part d'elle-même qui la nourrit et l'enrichit. Elle appartient à la jeune génération des journalistes africaines, de celles qui se sentent bien un pied sur chaque continent.

Anasthasie Tudieshe a reçu de ses parents la part d'histoire de l'Afrique que les programmes de l'école française ne lui avaient pas apportée. Parmi ses héros, Patrice Lumumba, le premier président du Zaïre, porte la flamme d'un idéalisme qu'elle aimerait voir renaître parmi les leaders politiques. En attendant, sa politique à elle, Anasthasie la veut culturelle: en recevant à la radio des invités de la scène artistique africaine, elle veut servir ce continent dont l'exceptionnelle créativité qui lui fait chaque jour battre le coeur.
Ils sont musiciens, danseurs, peintres, écrivains, comédiens, photographes, commissaires d'exposition, directeurs de musée, hommes et femmes d'art et de culture... Ils viennent d'Afrique ou ont un lien très fort avec l'Afrique. Ils vivent en France. Qu'est-ce qu'être africain ou afro-ascendant aujourd'hui en France ? Quelle place occupent-ils dans notre pays et dans les pays d'origine ? Aux questions d'Anasthasie, ils apportent leurs réponses: loin des théories et des longs discours, ils sont ce qu'ils font, ils font ce qu'ils sont. *100 % Portrait* est l'émission qui présente une génération d'hommes et de femmes décomplexés, à l'aise dans leur culture, à l'aise dans leur rapport à la France, qui enrichissent de leur indispensable et lumineuse pierre la vie culturelle parisienne. Dans 100 % Portrait, les artistes ne nous parlent pas seulement de leur travail, ils nous guident aussi dans Paris, leur Paris. Rendez-vous avec Anasthasie Tudieshe et ses invités dans 100% Portrait sur Africa n°1 (107.6 FM à Paris).

Anggun luminescente

(mai 2012)

"*J'entends l'écho de nos rêves. On se perd, on espère. Quelque part on s'égare.*"

Anggun Cipta Sasmi est "la grâce créée dans un rêve" (traduction de son nom). La maman de Kirana ("rayon de soleil" en indonésien) était hier soir "en mission" à Bakou (c'est elle qui le dit), fière de représenter la France dont elle a la nationalité depuis 12 ans: "Mon sang est indonésien, mon coeur est français." Avant l'Eurovision 2012 ce 26 mai, elle a fait une véritable campagne. Elle est allée dans une quinzaine de pays pour se présenter et faire connaître ses chansons, pour engager des collaborations. Anggun a été à chaque fois impressionnée par l'engouement que suscite partout le Concours international de la chanson. Partout, sauf en France, où on a plutôt tendance à considérer l'évènement comme has been. "La France n'est pas un pays musical mais plutôt littéraire" constate l'artiste qui baigne depuis sa plus tendre enfance dans le monde de la chanson et qui remplissait des stades en Asie du Sud-Est.

"*J'entends l'écho de ta voix qui s'éloigne de moi. L'écho d'un amour Un jour reviendr*a. "

Anggun a rencontré l'amour en la personne d'un Français et elle a rencontré Paris. Venue dans la ville des lumières tout juste pour une escale, elle y est restée, a rencontré les meilleurs artistes du pays et pas seulement dans le milieu musical. Elle porte une admiration pour Jean-Paul Gaultier qui a signé sa robe de l'Eurovision.

"*J'entends l'écho de nos pas. Jamais dans le même sens. On avance mais on court après quoi ?* "

Anggun n'est pas une midinette de la chanson. Elle est une vraie artiste et, dans sa vie, elle s'engage: dans la lutte contre le sida, dans l'action en faveur du micro-crédit, Tout cela est très bien, mais voilà... L'Eurovision restera toujours l'Eurovision, un concours où même Edith Piaf aurait peut-être fini 22ème en se présentant pour la France. Et l'euphorie cette année sera... suédoise, la diversité suédoise.

Anissa Bensalah a la matrice universelle

(février 2015)

C'est un vrai pied de nez aux tenants de l'identité nationale que nous offre cette artiste, chanteuse, musicienne. Le métissage n'est pas pour elle un effet de mode mais sa réalité quotidienne depuis sa naissance. Sur les scènes du monde entier, Anissa Bensalah vit son métissage comme une grande richesse intérieure et la musique qui s'en dégage vous emporte dans un incroyable tourbillon musical...

De l'enfance à aujourd'hui

Née en Haïti, Anissa Bensalah part à 5 ans, avec ses parents, vivre à Dakar où elle s'imprègne de la culture locale. A l'âge de 8 ans, elle chante déjà en cours particuliers sans savoir qu'elle choisira d'en faire sa vie. A ses 11 ans, elle s'installe à Beyrouth où elle découvre les dégâts de la guerre. Période particulièrement marquante. A 14 ans, elle arrive à Paris. Dès l'âge de 15 ans, elle commence à se produire sur scène[948]. Son portrait a été croqué par *Accent Presse*...

(début de citation) " D'où viens-tu ? " : voilà la première question à poser pour embarrasser Anissa Bensalah. Née en Haïti d'un père algérien et d'une mère brésilienne, tous les deux francophiles. Anissa a été élevée en français au gré des voyages de ses parents, qui l'auront menée à Dakar au Sénégal et à Beyrouth, au milieu de la guerre civile. Et si elle s'est établie à Paris (fin 1997, à l'âge de 14 ans)... l'identité et "le positionnement à l'autre" ont toujours été des sujets sensibles. Mais, et c'est sans doute la beauté du métissage, si "grandir avec trois cultures peut être difficile à gérer, cela donne également une grande richesse intérieure !" reconnaît volontiers Anissa, qui donne tout le sens à ce paradoxe sur son premier album, *Matriz* (2014).

Elle vient de là, elle vient d'ailleurs

La musique, justement, est le premier endroit où les chocs culturels d'Anissa ont pu s'exprimer, et là encore, le chemin s'est montré joyeusement sinueux. Au départ, en famille, celle qui n'était pas encore chanteuse s'est abreuvée des vinyles de ses parents. Chez les Bensalah, on écoutait beaucoup de la musique brésilienne, mais aussi du jazz et des grands classiques de la

[948] *Théâtre des Gémeaux*, *Centre culturel Calouste Gulbenkian*, *Salle Gaveau*

musique orientale, tandis que la nounou haïtienne d'Anissa la berçait des chants inspirés de la tradition vaudou.

Une bonne base, qui la poussera à commencer à chanter, dans son coin, dans sa douche, partout. Au Sénégal, sa grand-mère entend quelques notes et, charmée, conseille à ses parents de lui faire prendre des cours. Depuis, elle n'a pas arrêté de chanter. A Dakar, une professeure particulière lui fait découvrir le chant lyrique. Première grande passion: dès son arrivée en France, Anissa intègre le Conservatoire et se lance dans une éducation classique, jusqu'au premier prix de chant lyrique. "Cela m'a beaucoup appris techniquement et esthétiquement, mais il me manquait quelque chose" explique-telle - toujours cette question fondamentale de l'identité. Un ami l'invite alors à un cours de jazz: elle en pleure de joie. Dans le même temps, elle redécouvre les classiques de la musique brésilienne, ceux qu'elle écoutait dans la petite enfance, tandis qu'inscrite en musicologie, elle se penche sur les racines de toutes les musiques qui lui plaisent, furetant du côté du gnawa marocain ou du diwan algérien. Voilà les trois chocs qui auront mené Anissa où ell est aujourd'hui: une voix parfaite qui virevolte entre les styles et les registres, une voix qui transfigure chacune de ses langues (portugais, arabe ou français), une voix puissante et technique qui sait se faire légère et rieuse. Après quelques détours par des groupes de musiques contemporaines et sérielles (*Twinkle*), de jazz expérimentaux ou de chants brésiliens, elle met désormais cette voix si précieuse au service d'un projet très personnel, qui lui permet de parachever sa construction identitaire si tortueuse, en réunissant ses différentes cultures et influences musicales: voilà la matrice de *Matriz*.

"*Cette pagaille, c'est ma vie*"

En réunissant autour d'elle des musiciens de tous horizons, comme le guitariste classique Frédéric Antetomasso ou le trompettiste de jazz Julien Matrot, Anissa avait une idée en tête: mélanger musiques brésiliennes, jazz et inspirations classiques, tout en gardant en vue les bons équilibres, ceux qui font les grands albums, entre légèreté et profondeur, musiques savantes et musiques populaires, danses et contemplations. Sur *Ya tefl*, un de ses morceaux chantés en arabe, Anissa part d'un classique de transe nord-africaine, dont on retient au loin les percussions métalliques et lancinantes (les crotales du gnawa) pour l'amener sur un jazz andalou qui ne déparerait pas sur le fantastique *Olé* de Coltrane. *Cair de tarde* (Tombée de la nuit, en français) développe à l'inverse des ambiances très contemplatives, trompette en apesanteur et harpe délicate. Voilà une sorte de fado (même si le terme est impropre), fondée sur une reprise délicate du Brésilien Heitor Villa-Lobos, un compositeur qu'Anissa a beaucoup étudié au Conservatoire. Avec rythmiques plus chaloupées et le chant coquin d'Anissa, qui roule les rrr avec une raucité de soulwoman, *Daqui e de outros lugares* (D'ici et d'ailleurs) semble filer vers plus de légèreté, mais là encore, ce morceau est trompeur : le texte, volontairement très simple, décrit une situation ubuesque vécue par Anissa, lors d'un de ses séjours au Brésil. Pour une obscure histoire de registres manquants, elle se voit rejetée par son propre pays maternel. "*Daqui e de outros lugares* interroge le fait d'exister par ses papiers" explique Anissa, "et cela fait écho à des situations que j'ai pu voir en Haïti ou ailleurs, où des enfants non-déclarés à l'administration devenaient apatrides sans le savoir !"

Une question de l'identité qu'Anissa aborde également très différemment sur *Nomade*, seul morceau en français de l'album. Elle y déploie toute la force de son chant lyrique sur un texte volontairement très travaillé, comme un exercice de style kafkaïen, qui tranche avec la vulgate du genre. Anissa s'attaque également aux grands canons de la musique brésilienne, comme *Berimbau*, classique afro-samba chanté entre autres par Astrud Gilberto. Pour le groupe, il s'agissait de déconstruire le morceau pour revenir aux sources africaines de la samba, via notamment la répétition à l'envi des riffs de guitares - une reprise évidente en tout cas pour un morceau qui traite de lutte et de justice sociale, "des thèmes très chers, qui transcendent les périodes" constate Anissa, qui avoue penser au Brésil d'aujourd'hui quand elle prononce les mots de *Berimbau*. C'est

par contre un Brésil ancestral qu'elle sublime sur les deux premiers morceaux qui ouvrent l'album. *Oxossi* et *Yemenja*, consacrées à deux divinités du vaudou haïtien et du candomblé brésilien (qui partage ses racines avec le vaudou), sur un air de MPB sophistiquée.

A l'image de la vie incroyable d'Anissa, *Matriz* condense donc des richesses insoupçonnées en une dizaine de morceaux vibrant dans tous les sens.

"*On m'a parfois dit que c'était la pagaille, mais cette pagaille, c'est ma vie*" conclut Anissa (fin de citation *Accent Presse*).

Anja magique [949]

(novembre 2014)

Toute petite, assise sur les genoux de ma mère qui enseignait le piano en cours particulier dans la maison de mon enfance, j'étais bercée par la musique et je regardais tous ses doigts parcourir les touches du clavier. Comme c'était souvent les mêmes morceaux qui revenaient, Schumann, Mozart, Chopin, je connaissais les mélodies par coeur et je corrigeais les élèves en sifflotant.

"*Accordez-vous !*"

L'enfance

Dans ma famille, l'éducation passe forcément par l'apprentissage d'un instrument et je choisis la harpe à 9 ans pour avoir entendu Marielle Nordmann jouer un concerto pour harpe à l'*Orchestre Philharmonique de Strasbourg*. La chaleur et la rondeur du timbre, la beauté de l'instrument aussi, ont été un coup de foudre. C'était cet instrument et pas un autre. Après des études musicales approfondies, j'ai obtenu avec mon amie soprano Nathalie Godefroy un premier prix au concours international de musique de chambre d'Arles. S'en sont suivies deux années magnifiques riches de succès, car nous étions invitées dans de nombreux festivals et on nous

[949] Anja Linder se raconte: conférence et concert donnés le 5 octobre 2014 au Théâtre du Châtelet à Paris, ici en lien vidéo sur le site *Tedxparis*.

proposait beaucoup de projets intéressants. Je menais alors la vie intense et créative dont je rêvais enfant.

L'accident

Le 6 juillet 2001, il y a eu une tempête lors d'un concert en plein air où j'étais spectatrice. Un platane s'est abattu sur le public, j'ai été projetée à terre et immobilisée sous les branches. Il y a eu de nombreux morts et j'ai fait partie des victimes blessées les plus touchées physiquement. Malgré le choc de la chute, j'étais consciente et, en essayant de me dégager des branches, je me suis rendue compte que je ne pouvais plus bouger mes jambes. J'ai tout de suite pensé à la harpe, car les jambes sont essentielles pour pouvoir en jouer. On l'ignore souvent, mais la harpe se joue avec sept pédales. J'ai vu ma vie défiler et j'étais terrorisée à l'idée de ne plus pouvoir jouer. Vivre, c'était forcément jouer. A la suite de ça, j'ai vécu les années les plus douloureuses de ma vie, entre l'hôpital et le centre de réadaptation. J'avais l'impression de vivre un cauchemar. Il me fallait en sortir au plus vite. Guérir, apprivoiser le fauteuil et gérer toutes les paroles négatives. On m'a conseillé à l'époque de renoncer à la harpe, à cause de l'impossibilité des pédales, de commencer du handisport ou un nouvel instrument en amateur. On m'a dit que ce serait mieux de faire un métier comme bibliothécaire ou quelque chose de sédentaire, à cause de ma santé fragile. On m'a dit que toute coquetterie et féminité étaient inutiles en fauteuil. Alors sachant que, par exemple aujourd'hui, où le dress-code était sensé être jean et chemise, je trouve le moyen de venir en robe longue et en dentelles, vous imaginez bien que ce genre de phrases était une souffrance pour moi. Le pire, c'est qu'on m'a dit qu'il fallait renoncer à espérer avoir une vie amoureuse épanouie, parce que les hommes ne restent pas avec une femme en fauteuil.

Le combat

J'ai choisi de ne pas écouter ces paroles. J'ai fait exactement l'inverse de tout ce qu'on m'avait conseillé. Dès que je suis sortie du centre, je me suis battue pour rejouer. Dans cette quête, j'ai eu la chance de rencontrer deux hommes: Jean-Marie Panterne, alors directeur de l'instrumentarium, et Marc Lamoureux, un ingénieur de génie pour qui, comme pour moi, le mot impossible n'était pas recevable. Ensemble nous avons imaginé une harpe automatique qui me permettrait de rejouer. Le projet a mis deux ans pour voir le jour. Nous avons rencontré quelques difficultés mais c'était passionnant, car nous voulions arriver ensemble à un résultat vraiment satisfaisant, qui va au-delà de nos espérances.

Cette harpe électro-pneumatique permet de jouer, grâce à un usage simplifié des pédales, un répertoire beaucoup plus vaste que la harpe normale. Des compositeurs ont même écrit pour cette nouvelle harpe qui est finalement une avancée dans l'histoire de l'instrument. Son nom, c'est l'*Anjamatic*, issu de mon prénom Anja et d'automatique et je l'enseigne désormais au Conservatoire de Strasbourg à des personnes valides.

L'amour

J'ai tout perdu en une seconde et j'ai mis des années à reconstruire une vie qui me corresponde. C'est le cas en ce moment. Je suis amoureuse et aimée. Je joue et j'enseigne mon instrument et je travaille avec des partenaires talentueux. Au mois de juillet dernier, j'ai vécu un moment incroyable. Milan Kundera en personne m'a appelée pour me dire qu'il me donnait

l'autorisation pour l'enregistrement d'extraits de *L'insoutenable légèreté de l'être*, illustré par des morceaux de Schumann, Chopin, Dvorak. Il m'a dit que mon jeu l'avait ému et j'ai vécu ses paroles comme une sorte de validation, de bénédiction de tous les combats menés. Je pense sincèrement que tous les instants difficiles, aussi douloureux soient-ils, nous font avancer, tant qu'on aspire à un but et qu'on met tout en oeuvre pour y arriver. Personne ne sait mieux que vous ce pour quoi vous êtes fait.

Le handicap fait encore peur et je n'ai jamais voulu me reconnaître dans la vision restrictive que certaines personnes en ont, car ce n'est ni un handicap ni une différence ni une maladie qui crée notre identité, c'est l'énergie et l'amour qu'on met pour faire ce qui nous est le plus cher. Ma vie, c'est jouer et avancer avec légèreté. [950]

La dignité d'Aya Cissoko

(mai 2011)

Le parcours d'Aya Cissoko, née en 1978 à Paris, est déjà une leçon de vie. Ce n'est pas le genre de la maison de jouer sur le pathos mais enfin il y a tout de même clairement de la résilience chez cette jeune femme-là. Mort du père, un ouvrier immigré malien, et d'une petite soeur dans un incendie criminel en novembre 1986. Mort du petit frère en 1987. La pratique de la boxe va permettre à Aya d'avancer vers ses objectifs, et tellement bien qu'elle va devenir la meilleure au monde dans sa catégorie des super-welters, jusqu'à ce qu'elle se blesse gravement aux cervicales. Touchée à la moelle épinière lors de l'opération, elle doit arrêter la boxe. Aya Cissoko reprend alors ses études, et pas n'importe lesquelles ! Elle entre à Sciences Po; elle est aujourd'hui en Master. Aya a une amie, l'écrivaine Marie Desplechin. Ensemble, elles ont décidé d'écrire cette histoire et cela donne le livre *Danbé*; cela veut dire *Dignité* en malinké, qui vient de paraître chez Calmann-Lévy.

Aya a voulu boxer dés sa plus jeune enfance. Elle va exceller dans la discipline. Elle passionne ses entraîneurs, tant elle a le sens du combat, dans le sport comme dans la vie:

"*rester digne, rester libre, rester intègre*".

Jeunesse à Ménilmontant. Depuis l'âge de 15 ans, elle rêve d'un voyage au Mali pour y accompagner sa mère, Massiré, qui doit se relever des deuils successifs et de ses graves maladies. Aya veut partager avec cette mère si digne et si guerrière.

La France de 2011. Aya ne mâche pas ses mots: "Je déteste le contexte politique actuel. Le gouvernement accentue les clivages entre les différentes composantes de la société, alors que son rôle premier est d'assurer la cohésion des individus. Il piétine cet héritage républicain auquel je tiens". Aya n'aime pas cette société où "la réussite se mesure à la capacité d'amasser". D'une voix douce, elle fustige ces dirigeants "donneurs de leçons" et "repris de justice".

---

[950] Anja Linder présente un concert de Noël en la cathédrale de Strasbourg le 20 décembre 2014. Son site: www.anjalinder.com/

Retour sur ses études en Sciences Po qu'elle a pu entreprendre grâce à la Fondation Lagardère. Aya a du mal à se projeter dans l'avenir mais son amie Marie dit d'elle qu'elle sera là où on ne l'attend pas; "Elle ne sera jamais la jeune-black-mignonne-issue-de-la-diversité de service. Elle est trop entière, trop autoritaire, trop indépendante !"[951].

Aylin Gül construit l'Europe au quotidien

(mai 2012)

Le 9 mai est une journée particulière à Sciences Po Nancy. C'est la Journée de l'Europe. Les étudiants du Campus franco-allemand préparent leur projet collectif, Eurocosmos. Du 14 au 16 mai, ils simuleront les institutions européennes au sein de leur établissement de l'Avenue de Strasbourg: chaque étudiant jouera le rôle de membre d'un parti au sein du Parlement européen ou d'un ministre au sein du Conseil de l'Union européenne. On débattra en anglais sur des propositions fictives autour de trois thèmes: la réforme de l'Acquis de Schengen, le futur de la Gouvernance Economique Européenne, la création d'une Armée Européenne. Pour Aylin Gül le projet revêt un intérêt particulier.

Elle n'avait pas dix ans lorsque, native de Forbach (Moselle) d'une famille turque, elle demandait à ses parents de l'inscrire au Collège-Lycée franco-allemand de Sarrebruck (Saarbrücken) en Allemagne. Elle ne parlait pas un mot d'allemand. "A la maison, on parlait turc. Dans la rue et à l'école, on parlait français. Mes parents étaient attentifs à ce que l'on parle un turc parfait. Etre discipliné dans sa langue maternelle aide ensuite à appréhender une autre langue et une autre culture." Elle a ainsi appris l'allemand très rapidement, le parle aujourd'hui couramment et elle maîtrise l'anglais et l'espagnol à un très bon niveau.

Sarrebruck est à une dizaine de kilomètres de Forbach. Il fallait tous les matins prendre le bus et passer la frontière: "S'il n'y avait pas eu Schengen, jamais cela n'aurait été possible !" fait-elle remarquer aujourd'hui alors que des menaces surviennent sur cet acquis européen. Les parents Gül se sont laissés convaincre par la force de son projet et peut-être aussi par le fait que sa meilleure amie franco-polonaise allait l'accompagner dans le même Lycée. Aylin effectue son stage en entreprise de 3e à la Communauté d'agglomération de Forbach où travaillait déjà une cousine turque. Elle est en 1ère lorsque le Lycée reçoit la visite d'une délégation de Sciences Po pour une information aux élèves et s'inscrit avec enthousiasme à la visite de l'établissement nancéien. Tout cela confirme son projet professionnel: travailler à la construction de l'Europe au quotidien et oeuvrer à l'intégration européenne du pays d'origine de sa famille, la Turquie.

[951] d'après l'article de *Jeune Afrique*

"*ne va pas manger dans l'assiette des loups !*"

Les grands-parents d'Aylin Gül sont originaires de Kelkit, dans la province de Gümüshane au nord-est de la Turquie. Ils sont de la minorité alévie et ont émigré vers Istanbul. Le père de Aylin était militaire lors du coup d'Etat de 1980. Il a dû quitter le pays pour demander l'asile en France, tout d'abord à Mulhouse, où est né le frère d'Aylin, puis à Forbach où elle est née en 1993. Depuis son plus jeune âge, Aylin Gül dont l'homonymie avec le Président turc n'est que pure coïncidence s'intéresse à la politique. Son père est engagé à gauche. Sa mère disait son inquiétude à sa fille: "ne va pas manger dans l'assiette des loups !" (expression turque).

Mais Aylin a une motivation très forte. Elle entre à Sciences Po Nancy par la procédure internationale: sur dossier scolaire et entretien de motivation. Aylin est plus que motivée ! Dés son entrée à Sciences Po Nancy, elle rencontre une étudiante, Maelis Pouzet, qui lui parle du Pacte Civique. Elle s'engage avec un groupe d'étudiants (surtout des étudiantes) au sein d'une association du campus pour défendre ce pacte: un engagement citoyen à défendre la créativité (donner du sens à sa vie), la sobriété (distinguer l'essentiel du superflu), la justice (partager les richesses), la fraternité (rehausser la qualité de la démocratie). Le 11 mai 2012, au sortir d'un examen sur... l'Espace Schengen, elle reçoit avec ses amis du groupe local nancéien du Pacte Civique plusieurs candidats aux élections législatives. Sa maîtrise de la question européenne impressionne. Pour elle, certains dirigeants européens ont surréagi au printemps arabe alors que toutes les procédures communautaires existent pour faire jouer les mécanismes de solidarité. Au dernier jour de campagne, le ((futur) président Hollande a effectué sa dernière visite à Forbach. Aylin aurait tant aimé être là pour l'accueillir ! Cet été 2012, elle effectuera son stage à l'Eurodistrict de Sarrebruck-Sarreguemines et s'en réjouit déjà car l'Eurodistrict construit l'Europe au quotidien à l'échelle locale, pour le transport, le tourisme, l'économie... D'année en année, le projet de "l'aura lunaire de la rose" (la traduction étymologique de son nom dans la belle langue turque) se confirme, comme le dit le Pacte civique: inventer un futur désirable pour tous.

Baya Medhaffar parle avec le coeur

(février 2016)

L'histoire. Nous sommes en Tunisie en 2010. Ben Ali est au pouvoir depuis 25 ans. Farah, le personnage principal, a 18 ans. Elle vient de réussir son bac avec mention et sa mère veut qu'elle fasse des études de médecine parce qu'elle estime que c'est le meilleur chemin pour gagner sa vie en Tunisie. Mais la jeune fille est éprise de liberté et de révolte, elle passe son temps à répéter une musique contestataire rock. Lors de petits concerts, elle constate son aura sur son auditoire sans se rendre compte du danger qui la guette...

Dans *A peine j'ouvre les yeux*, film magistralement dirigé par la réalisatrice tunisienne Leyla Bouzid, l'actrice Baya Medhaffar crève l'écran de bout en bout.

Le tourbillon

Depuis six mois, la vie de Baya est un tourbillon. L'étudiante de 20 ans en licence de cinéma est motivée. Mais entre la sortie du film en France, les festivals de Carthage, de Namur, de Saint-Jean-de-Luz, de La Baule (où elle a été à chaque fois primée), un séjour à Dubaï, elle n'a même pas pu se présenter à ses partiels à la fac de Paris VIII. Quand elle a tourné le film en septembre 2014, elle passait son baccalauréat au Lycée français de Tunis. Depuis toute petite, Baya a voulu faire des études littéraires. Pendant la révolution tunisienne, elle était dans ce lycée que dirigeait un membre actif du RCD, le parti alors au pouvoir. Le lycée était peint en mauve, la couleur du président. Il y a eu un arrêt des cours pendant deux mois. A la reprise, le lycée avait été repeint en bleu. Baya n'arrêtait pas de sortir, elle incitait les gens à aller aux manifestations, passait beaucoup de temps sur les réseaux sociaux boostés par l'effervescence révolutionnaire. Par son énergie et son parcours, elle a beaucoup de similitudes avec l'héroïne du film, mais leurs familles ne sont pas les mêmes: Baya est la fille d'une artiste qu'elle considérait presque comme une amie, partageant une même passion pour l'art, et qui lui laissait beaucoup de liberté. Elle a grandi avec une conscience politique. Elle n'avait pas la naïveté de Farah. Contrairement au personnage, Baya savait que le régime tunisien était une dictature, qu'il y avait des risques de torture. Mais il ne lui est rien arrivé !

La rébellion

Quand elle était gamine, Baya Medhaffar avait regardé beaucoup de films. Son père travaillait aux JCC (*Journées Cinématographiques de Carthage*), elle y allait à chaque édition. C'est là qu'elle a vu Head-on de Fatih Akin. Le film l'a fortement impressionnée, touchée à un point qu'elle a même du mal de comprendre. Ce fut un révélateur qui lui donna l'envie de faire du cinéma. Pourtant elle n'a jamais vraiment pensé faire une carrière dans le jeu, elle rêve de réalisation. Etre réalisatrice ou actrice, faire du cinéma quand on est une femme dans un pays arabe, c'est déjà un acte de rébellion. Qu'est-ce-qu'être rebelle ? Elle répond: "En Tunisie, on se rebelle contre la morale, les murs, l'Etat policier ou la famille. Vouloir vivre d'une autre manière ou fantasmer une vie, c'est aussi une manière de se rebeller."

Quand Leyla l'a appelée, elle a tout de suite accepté de la rencontrer. La réalisatrice a aimé la vitalité de la jeune comédienne qui avait déjà une expérience théâtrale et fait ses premiers essais au cinéma dans un film qui n'a pas abouti. De plus elle était musicienne et elle chantait. Elle a appris la guitare et le chant à l'Ecole de musique Django-Reinhardt et fait également l'apprentissage du oud à l'Ecole de musique Zyriab. Ses goûts musicaux sont si éclectiques qu'elle prend cela comme une sorte de schizophrénie ! Le scénario du film comportait des scènes de musique que Leyla Bouzid voulait réaliser en live. Baya y était prête, elle adore la musique, elle avait pris des cours de chant dans une école au Nassr. Mais elle avoue qu'ils ne se sont pas avérés très utiles: "C'était très brouillon et je n'y allais pas souvent. Le désir de chanter était là, mais je ne trouvais pas que j'avais une belle voix.

Dans ce film le chant faisait partie du personnage, donc moi j'inclus la musique dans le jeu en fait. Ce n'est pas deux trucs à part, parce que je ne suis pas chanteuse. Je ne pense pas que je pourrais l'être un jour. C'est dommage, j'aimerais bien mais je n'en suis pas capable." Il a fallu reprendre certaines scènes musicales jusqu'à une dizaine de fois, avec des plans différents, avec à chaque fois la même énergie, jusqu'à avoir la bonne captation. Leyla a apprécié sa voix fragile et émouvante, c'est ce qui lui a plu dans sa personnalité.

L'émotion

La musique du film a été composée par Khayem en fonction de cette voix, qui ne pouvait pas monter très haut. Une musique plutôt brute, mais c'était l'effet recherché; l'important, c'était surtout l'énergie et l'émotion. Baya, perfectionniste, se dit qu'elle a fait plein de fausses notes, mais dans un éclat de rires, elle lance: "Bjork a vu le film et elle a adoré, c'est vraiment l'argument que je sors à chaque fois !".

Les textes, la réalisatrice et l'actrice les ont ciselés ensemble dans une recherche de réalisme. Baya sait comment parle une jeune fille de 18 ans aujourd'hui à Tunis. Avant chaque scène, elle se mettait dans le personnage, elle essayait de se remémorer des situations similaires. Son enjeu à elle, c'est de puiser dans la vie.

(L'actrice et la réalisatrice)

En Tunisie, *A peine j'ouvre les yeux* fait un tabac. Anecdote: une scène d'une seconde (26 images très exactement) a dû être enlevée pour ne choquer personne. On y voit subrepticement un sexe masculin. Elle a été maintenue dans la diffusion française.

Générations

Le film, Leyla Bouzid l'a voulu comme une plaidoirie pour la liberté d'expression: "On doit laisser la créativité des jeunes s'exprimer. C'est la garantie d'une société qui ne peut que s'ouvrir à la démocratie... J'ai fait ce film pour cette énergie d'une jeunesse brimée." Quand la jeune comédienne a lu le scénario, elle s'est dit qu'il fallait absolument qu'elle le fasse: "C'était comme une thérapie !" Baya avait un peu touché à la politique mais elle a vite compris que, pour elle, le cinéma pouvait être la meilleure arme pour faire bouger les lignes dans son pays natal. Elle constate qu'en 2016 encore perdure "un bras de fer générationnel, entre des gens de l'ancien régime qui sont au pouvoir et des jeunes qui apportent le changement à l'échelle associative et culturelle". La Tunisie, soumise à la lutte contre le terrorisme et aux vieux réflexes du système, vit au jour le jour cette évolution de la dictature vers la démocratie.

A 20 ans, Baya Medhaffar a encore une soif d'apprendre toutes les ficelles du métier et elle boit les paroles bienveillantes à chacune de ses rencontres. Gaspard Noé: "J'aurais aimé qu'il soit mon parrain pour les César mais - les César, ce n'est pas ma came, dixit Noé" (rires). Ely Dagher: "un excellent réalisateur libanais". Sandrine Bonnaire: "Elle m'a remis le prix du meilleur film (à Namur). C'était mémorable !" Pourtant l'actrice regrette: "On ne me fait pas de propositions intéressantes". Elle aimerait bien travailler avec Fatih Akin, et beaucoup d'autres. Mais pour le moment on ne lui propose que des rôles de Marocaines voilées, victimes d'un mariage forcé: "Au casting, je leur ai demandé: Pour quelle raison vous me castez ? Je ne suis pas marocaine, l'accent est très différent ! Pour eux, le Maghreb, c'est pratiquement la même langue, ils ne tiennent pas compte de la différence d'accents."

Elle travaillerait volontiers en France, mais préfèrerait travailler pour le cinéma tunisien, travailler avec Raja Amari, Jilani Saadi, Kaouther Ben Henia. Elle apprécie particulièrement Golshifteh Farahani, qui a été nominée avec elle dans la catégorie Révélation de l'année aux Lumières. Les récompenses pleuvent pour la pétillante actrice. Les jurys savent quand une artiste travaille avec le coeur. [952]

Baya Rehaz, une nana d'Paname

(septembre 2015)

"*Pour moi, ne comptent que ceux qui sont fous de quelque chose, fous de vivre, fous de parler, fous d'être sauvés, ceux qui veulent tout en même temps, ceux qui ne brillent jamais, qui ne disent pas de banalités, mais brûlent, brûlent, brûlent comme un feu d'artifice.*" (Jack Kerouac)

De Vigneux à Paris

Baya a toujours écrit. Au début, elle écrivait plutôt des nouvelles, des petites histoires. Elle voulait être journaliste, elle écrivait des chroniques sur des blogs. "Mets-toi pour ainsi dire en congé. Ne néglige la voix d'aucun arbre, d'aucune eau. Entre où tu as envie et accorde-toi le soleil. Oublie ta famille, donne des forces aux inconnus, penche-toi sur les détails, pars où il n'y a personne, fous-toi du drame du destin, dédaigne le malheur, apaise le conflit de ton rire" (Peter Handke).

Née dans les années 80, Baya a grandi dans les années 90 dans le quartier de la Croix-Blanche à Vigneux-sur-Seine. Bonne élève, bac littéraire en poche, elle quitte sa cité-dortoir pour suivre l'appel de la ville-lumière et s'installe à Montmartre. Elle aime les quartiers animés, où la culture a de l'importance. Où chacun peut trouver sa place. Il y a dans ces quartiers une forme de melting-pot culturel et sociologique. Paris a cette grande qualité d'être une ville anonyme. On y trouve sa place naturellement. Quand tu y habites, tu appréhendes la ville d'une manière différente. Tu sais que tu as de la chance. Après avoir grandi vingt ans dans un quartier dit populaire, tu as soif de cette ville, des rencontres, de tout ce que tu peux y découvrir. Baya fait une école de commerce. Mais à peine sortie de son Master 2 en communication et publicité, elle se dirige vers "*l'Entrée des artistes*", école dirigée par Olivier Belmondo, et accède au monde merveilleux du cinéma. Pour son premier rôle, elle sera Samira dans *Il reste du jambon*. "Joue le jeu, menace le travail encore plus. Ne sois pas le personnage principal. Cherche la confrontation. Mais n'aie pas d'intention. Evite les arrière-pensées." (Peter Handke

[952] sources et crédits photos: *francenetinfos, La Montagne, 6néma, zoopolis; Sarah Geerits, Hamza Bennour*

Les Reuss

Baya a une soeur, Louisa, de quatre ans sa cadette. Ensemble, elles seront *les Reuss* (les soeurs, en verlan), le nom qu'elles donnent au blog qu'elles ont créé ensemble pour partager leurs bons plans parisiens sur les réseaux sociaux. Elles y mettent en avant leurs découvertes, les trucs pas chers voire gratuits. La culture est une véritable clé pour comprendre le monde et s'ouvrir aux autres. Petit à petit, les deux soeurs ont créé des partenariats avec des artistes, des scènes, des musées... et peuvent ainsi offrir des places à leurs abonnés. Toutes les adresses sont dans Paris intra-muros, parce que cette ville est le centre névralgique de la culture. Ouvertes aux découvertes, elles ont un leitmotiv: révéler l'accessibilité de la culture. Des plateformes proposent des livres et des films anciens. Des universités proposent des cours en ligne. Des expositions peuvent être visitées virtuellement. Dans les quartiers, les services culturels, les bibliothèques, les centres sociaux proposent des évènements... Il faut nourrir la curiosité des gens, leur donner envie. "Reste prêt pour les signes, vigilant. Sois ébranlable. Montre tes yeux, entraîne les autres dans ce qui est profond... Mets-toi dans tes couleurs, sois dans ton droit et que le fruit des feuilles devienne doux." (Peter Handke)

La comédienne

A l'école de théâtre, Baya était souvent la tragédienne. Sa coach, qui était à la Comédie-Française, lui donnait à jouer Andromaque, Antigone... C'est en racontant des histoires à ses amis, qu'elle a découvert qu'elle savait aussi faire de l'humour, même si le sien reste toujours assez cynique et même trash. Dans l'ambiance morose dans laquelle on évolue aujourd'hui, l'humour, ça détend les gens... Comme elle est fine et élancée, belle de partout, on vient souvent la chercher pour des trucs un peu glam', sex. On la retrouve dans *La vie d'Adèle* d'Abdellatif Kechiche, Palme d'Or 2013 à Cannes, où elle interprète le rôle de Meryem.

Un jour de Saint-Valentin, Baya était avec deux copines, elles étaient toutes les trois "célibataires". Elle confie: "Quand tu es célibataire, tu détestes cette fête, alors que si tu avais un mec, tu kifferais. Du coup, j'ai écrit un petit truc sur un bout de table, qu'on a tourné vraiment à l'arrache, en deux heures, sans micro. J'ai posté ça sur Facebook, un peu au hasard, et ça a eu énormément de retours positifs." Voilà de quoi donner des idées. Ainsi est né le personnage de Sonia et la série *Paris, un jour de...* "Ne tais rien. Sois doux et fort. Sois malin, interviens et méprise la victoire... Prends soin de l'espace et considère chacun dans son image. Ne décide qu'enthousiasmé. Echoue avec tranquillité. Surtout aie du temps et fais des détours. Laisse-toi distraire... Passe par les villages, je te suis." (Peter Handke)

Paris, un jour de rupture

"Quand tu es comédienne et que tu ne travailles pas, tu te dis que tu vas écrire tes propres projets. Après, je ne m'attendais pas à ce que cela prenne une telle ampleur" raconte la

comédienne, ainsi devenue réalisatrice. Le projet *Paris, un jour de...* est parti ainsi. Lorsqu'elle frappait aux portes des sociétés de production, personne ne lui ouvrait. Un soir de septembre, alors qu'elle vacillait un peu pour des raisons personnelles, elle s'est dit que seul le travail pouvait la sauver. Elle se remet alors en selle et poste ses pilotes sur Internet. Très vite, Dailymotion est venu la chercher. Elle s'est ainsi lancée avec eux, un petit peu aveuglément, en totale autoproduction, ce qui signifie qu'elle écrit et fait tout, toute seule: "Je prépare les plannings, je contacte les comédiens, les techniciens, je cherche le matériel, je fais des courses pour la régie, je m'occupe des costumes, je fais toute la post-production... A partir du moment où j'ai signé chez Dailymotion et que j'ai eu des dates de rendu, j'ai dû y aller. au début, c'est un peu contraignant. Tu pleures, tu doutes, tu te dis: - Qu'est-ce que je fais ?, etc. Mais une fois que tu es dans l'action, tu fonces et tu ne réfléchis pas."

Baya Rehaz trouve pratiquement toutes ses équipes sur Facebook, il lui suffit de poster une annonce. C'est aussi sur Facebook que Dailymotion l'a repérée. Même aujourd'hui, le projet est sur Dailymotion, mais s'il n'est pas partagé sur Facebook, c'est comme s'il n'existait pas. C'est la référence. Depuis quelque temps, Baya est aussi sur Twitter, pour l'actualité, et sur Instagram. "Je fais des selfies avec des *duckfaces* (*rires*)." Le net l'a sauvée ! Merci le net !

Sonia

Baya Rehaz voulait que son personnage, Sonia, soit perdu, dans la contradiction. C'était le meilleur moyen pour montrer qu'elle fait tout et son contraire. Sonia, c'est une Parisienne perdue. Parce que Baya trouve que ça correspond bien à sa génération: "Aujourd'hui, on a envie de tout avoir, tu le vois en amour, par exemple, où ça casse tout le temps pour rien. Il y a trop de choix, pour tout. Pour les vêtements, pour la technologie. C'est vrai aussi ailleurs, mais à Paris, on est vraiment dans le zapping et la consommation."

Sonia est comme une petite fille devant une boutique de bonbons. Elle a envie de tout goûter, et ne fait pas de vrais choix. Elle veut tout le temps briller, parce que c'est ça Paris, aussi: c'est la ville où il faut briller - on monte tous à Paris pour réussir, à un moment donné. Elle vogue entre l'image qu'elle pense projeter, celle qu'elle projette effectivement, celle que les gens projettent sur elle... Paris, c'est une ville où l'on est en constante représentation. Sonia est très contente d'appartenir à cette ville, au centre, à la capitale. Elle a une folie en elle, elle est à mille à l'heure... Sonia est comme toutes les filles de son âge à Paris, elle profite de sa beauté, de sa jeunesse, parfois avec insolence, mais au fond, elle rêve de dormir et de se réveiller au côté du même homme... Elle a 30 ans, elle pense à devenir mère un jour, bientôt si possible... Mais elle ne contrôle pas non plus ses coups de coeur. Elle se sent jeune et désirée et elle se dit que peut-être ça ne durera pas, alors elle tente. Sonia c'est un coeur d'artichaut, elle enchaîne les histoires... C'est une amoureuse... Au moment même où elle vit ses situations, elle les analyse déjà... Parfois elle manque de recul, ce qui lui fait faire des choix bizarres, incompréhensibles. C'est quelqu'un qui

fonce, qui se trompe beaucoup mais qui se relève assez vite. "En ça, elle me ressemble, confie Baya, elle préfère agir, quitte à se tromper. Elle fait de sa vie une expérience."

Les scénarios s'enchaînent: *Paris, un jour de rupture*, *Paris, un jour de gueule de bois*, *Paris, un jour d'incruste*, *Paris, un jour de baby-sitting*, *Paris, un jour de psy*... Tout le monde se reconnaît en Sonia, parce qu'elle est touchante. C'est quelqu'un qui a tout pour réussir - elle est un peu odieuse, elle n'est pas bête, mais elle n'y arrive pas, et c'est ce qui la rend touchante. La réalisatrice a un souci de réalisme permanent, dans les moindres détails, même si cela manque de photogénie: "Les filles, quand elles dorment, elles bavent, quand elles se réveillent, elles ont des crottes aux yeux et des crottes de nez, comme tout le monde." Dans ce projet, la comédienne ne se met pas du tout en valeur, elle n'est pas coiffée, souvent pas maquillée du tout. Mais ça ne pose aucun problème à Baya Rehaz, au contraire, ça a été presque une thérapie: "On n'est pas là pour une pub. On est là pour raconter des trucs, pour que ça parle aux gens, pour dire des choses d'une génération... La *femme est un homme comme les autres".*

Afflicted

Le projet *Paris, un jour de...* a ramené à Baya beaucoup de contacts. Des producteurs, des réalisateurs... Un producteur lui a dit: "Tu as réussi ton plus grand casting, en fait". Elle a tourné dans un film canadien, tout en anglais, *Afflicted*, où elle joue le rôle principal féminin. Il a eu pas mal de récompenses dans les festivals de genre: "Mais il n'est pas sorti en France, c'est ma chance à moi ça... (*rires*)." L'hiver dernier, elle était sur les planches, en Diane dans la pièce *Hibernatus* (Théâtre de la Michodière, du 10 janvier au 29 mars 2015). "Marche comme ton coeur te mène et selon le regard de tes yeux." (Alexandre David-Neel)

Baya Rehaz reçoit pour ses interviews dans ses lieux favoris et improbables comme à *la REcyclerie*, dans un quartier où a priori personne ne traîne (Porte de Clignancourt): "C'est décalé, pas cher et bon !... Tu peux laisser traîner ton sac, faut chercher ton verre au bar, il n'y a pas de service en salle... Je sais pas, j'aime le côté comme à la maison, et la déco est juste sublime, c'est

rock, urbain et vintage. Tu peux y aller en journée, en soirée... Les rencontres sont faciles et ça ne se la raconte pas !... J'y vais pour travailler, bruncher." Elle poste sur les réseaux sociaux: Janvier, Charlie Hebdo, "Dévastée... pensée aux victimes, à leurs collègues, à leurs familles, à toute la profession qui a été attaquée", puis "Je suis nigériane, ne les oublions pas"; ou bien encore "Attention, 25 % des Français sont encore tenus en otage par le Front National. Nous ne les oublions pas"; février: "St Valentin, J-4, j'ai 4 jours pour kidnapper un mec et qu'il développe le syndrome de Stockholm"; 8 mars: "Trop de femmes dans le monde parlent la même langue: le silence".

Baya vient de fêter son anniversaire, le 4 septembre dernier, elle se réjouit car son petit frère Zaher, journaliste sportif, a enfin pu intégrer la rédaction du journal L'Equipe. Baya Rehaz est aussi belle dedans que dehors.[953]

Bérénice Bejo dans la lumière

(juin 2013)

Le 26 mai 2013, Bérénice Bejo recevait le Prix d'interprétation féminine au 66e Festival de Cannes pour son rôle dans *le Passé* du cinéaste iranien Asghar Farhadi. Retour sur un talent du cinéma qui s'est transmis de père en fille depuis l'exil forcé de la famille en 1979. La semaine où on enterrait dans le secret le dictateur Videla, la comédienne apparaissait en pleine lumière. Comme une victoire de l'art sur les ténèbres.

Il pleut sur Paris. Il fait nuit. Toute l'équipe de *L'artiste* fête les dix nominations aux Oscars remportés par le film. Bérénice Bejo est dehors, protégée par un parapluie. Elle ne peut pas dissimuler sa joie: "Je ne peux pas y croire, les bras m'en tombent' exulte l'actrice. Sa première réaction est on ne peut plus directe et spontanée: "J'ai rencontré la presse toute la journée et je ne voulais plus d'interview, mais quand j'ai vu que c'était pour un journal argentin, j'ai dit oui, bien sûr. Car je veux adresser mes salutations à toute ma famille qui est là-bas. J'ai passé la journée à téléphoner et à écrire en Argentine. Ils sont tellement fiers, heureux. Ils ne peuvent pas y croire, pas plus que moi. On ne peut pas imaginer qu'il nous arrive un truc comme ça.[954]

La pellicule dans la valise

Bérénice respire le bonheur. Non seulement pour sa nomination comme meilleure actrice mais aussi pour son mari, Michel Hazanavicius, qui a réalisé le film et qui est si fier de ce prix, pour le directeur de la photographie, "un grand ami", ajoute-t-elle avec son accent de Buenos Aires mêlé de pointes d'intonation française. Bérénice est née à Buenos Aires le 7 juillet 1976. Elle est la fille de Miguel Bejo, réalisateur indépendant qui a travaillé ici dans les années 70, dans le même groupe que Edgardo Cozarinsky, Alberto Fischerman, Rafael Filipelli et Bebe Kamin, entre autres. Miguel est toujours resté farouchement indépendant. Il a réalisé *La famille unie attendant l'arrivée d'Hallewyn* et *Beto Nervio contre le pouvoir des ténèbres*, film qui n'a pu en raison de la censure être présenté en Argentine qu'en 2003 à la Rétrospective du Festival de Mar del Plata.

Bejo et sa famille ont quitté le pays en pleine dictature ("nous avons emporté avec nous le film dans nos valises", dit le père) lorsque Bérénice avait trois ans pour s'installer à Paris. "Mon père a dû quitter ce pays à cause de la dictature. C'est mon devoir d'être ici aujourd'hui" ajoute fièrement sa fille."Avoir un Oscar, pour moi, c'est lui redonner un peu de ce qu'il m'a donné. Je l'ai

---

[953] sources: *Clique, Les nanas d'Paname, Glamour, Un oeil sur mon quartier*

[954] d'après l'article du journal argentin *Clarin*, janvier 2012, à la suite de *L'artiste*, traduit par nous

emmené avec moi à la cérémonie. Ma mère aussi, mais ils ne m'ont donné qu'une seule entrée supplémentaire et elle a dû rester à l'hôtel", regrette-t-elle.

Fière d'être argentine

L'actrice a gardé des liens avec le pays, où vivent une soeur, des cousins, des grands-parents. "La dernière fois que j'y suis allée, c'était en 2008, j'aimerais y aller pour la Première, mais je devrai rester à Los Angeles et je ne sais pas si je pourrai". Lorsqu'on lui demande si elle ne trouve pas exagéré qu'on l'appelle "l'actrice argentine", elle répond: "Non !"

"Je me sens franco-argentine", dit-elle, "Toute ma famille est argentine. J'ai des enfants français qui sont les premiers de ma famille à ne pas être argentins. Mes parents et moi parlons en espagnol, même si j'ai un peu un accent français (rires). Quand les Américains ont découvert que j'étais argentine et que je parlais en espagnol, ils n'ont pas cessé de m'interroger à ce sujet. Alors je le dis, je suis fière d'être argentine, je me sens autant argentine que française. Ma soeur me dit que je suis une vraie Française (rires), mais je parle à mes enfants en espagnol et le plus grand [955] me comprend mais il me répond en français. J'ai fait la même chose avec mes parents !

Michel

Elle dit ne pas croire tout ce qui a pu se passer avec le film *L'artiste*. "C'est drôle, vous ne pouvez pas imaginer ce que nous avons pu connaître", se souvient-elle. "Personne ne voulait nous financer. Pensez, un film muet ! Mais le fils du producteur Claude Berri, qui est fou et qui aime le cinéma de Michel, a cassé sa tirelire et alors on a pu commencer. Et nous avons terminé le tournage à Hollywood".

Mais ce film n'est de loin pas la première apparition de Bérénice. "J'ai plus de dix ans de carrière, avec des films comme *Les soeurs Hamlet*, *24 heures de la vie d'une femme*, *Comme un avion* et même un rôle dans *Corazon de caballero*..." Le tournant de sa carrière est arrivé quand Bérénice a commencé à travailler sous la direction de Michel Hazanavicius. Le premier film qu'il a fait était *OSS 117*, une sorte de parodie d'espionnage avec déjà Jean Dujardin. OSS a été un grand succès commercial en France...

La cinéphilie coule dans les veines de Bérénice. "Mon père est un grand amateur de cinéma et Michel également" dit-elle. "J'adore l'âge d'or de Hollywood. J'ai vu beaucoup de films: Murnau, Borzage, King Vidor. J'ai adoré. Mais celle dont je me suis le plus inspirée est Joan Crawford, qui a commencé en tant que danseuse dans des films muets avant de passer au cinéma parlant. Et quand j'étais jeune, Marlène Dietrich. J'ai lu beaucoup de films et le cinéma à son époque, des biographies, des choses comme ça."

Elle dit que sa catégorie est difficile mais est convaincue que *L'artiste* va prendre "au moins une statuette" à Cannes (2012, ndlr). "Je me sens proche de tout ce qui va avec le film. Avec Michel, nous vivons cela de façon fusionnelle, c'est très spécial. Cela donne une dimension romantique. C'est quelque chose de magique et extraordinaire de pouvoir vivre cela avec celui que vous aimez et que vous admirez."

Jamais sans mon père

Bérénice s'intéresse de près au cinéma argentin. "En Argentine se créent de nombreux films. J'aime Carlos Sorin et (Juan Carlos) Campanella. Et j'aimerais beaucoup tourner là-bas bien sûr. Ce serait comme revenir à la maison et continuer quelque chose que mon père a commencé et qui ne peut plus s'arrêter".

---

[955] elle a deux enfants, Lucien, trois ans et Gloria, quatre mois, -au moment de l'entretien en janvier 2012

Beya Zerguine conseille

(octobre 2012)

Qui sont les auto-entrepreneurs ? Des amateurs qui font une concurrence déloyale et que l'on s'apprête à prendre pour des pigeons ? Beya Zerguine défend le statut et surtout les créateurs: "Les auto-entrepreneurs sont de vrais chefs d'entreprise." Elle a passé son été à préparer, avec le Groupement Sénartais des Auto-Entrepreneurs, le *Forum des Auto-Entrepreneurs* du 27 septembre 2012. Ce Forum, elle l'a monté seule, sans moyens financiers ni humains, mais avec son énergie et quelques échanges de services. Sur tous les réseaux sociaux, elle raconte son expérience personnelle pour réaliser son ambition entrepreneuriale. Au lycée, elle était plutôt bonne en maths. Fallait-il pour autant se destiner à une carrière de mathématicien ? C'est une toute autre voie qu'elle s'est choisie. L'important, dit-elle, est de trouver SON métier, celui où on va s'épanouir. Beya, elle, sa passion est le conseil en recrutement et en transition professionnelle. Le recrutement ? "Les sociétés manquent de recul. Elles ont un profil-type." Alors Beya Zerguine les bouscule: une femme peut être chef de rang d'un grand restaurant de 1500 couverts, pour ne citer que cet exemple. La transition professionnelle ? "En France, c'est très cloisonné" regrette-t-elle. On ne pense pas transversalité des compétences. Dans ses interventions, elle défend l'idée que chaque métier est estimable: "Vous avez vu lorsque les éboueurs de Marseille se sont mis en grève ? On a découvert l'importance de ce métier !" Beya Zerguine a 13 ans d'expérience dans le milieu de l'intérim et recrute dans des domaines très divers. Elle a une forte expérience dans le suivi scolaire comme dans l'accompagnement de publics divers (jeunes, RSA, population étrangère avec la problématique de la langue et de l'illettrisme, personnes qualifiées ou non). Elle a surtout un tempérament, sa pugnacité, et une philosophie: "la chance se construit et ne dépend pas du hasard". Beya elle-même a saisi sa chance en créant *Beya conseille* (le verbe pas le nom, elle précise, c'est important: un verbe d'action).

Cahina Bari tous contes faits

(mars 2011)

Au tout début de la création, chaque soir, les animaux s'amassaient en haut de la falaise et regardaient le soleil se coucher. Quand l'homme a été créé, il a remarqué le manège des animaux et il les a rejoints. Il a regardé à son tour. Il y avait alentour un grand silence reconnaisant. Alors l'homme a eu sa première pensée, sa première question, sa première peur, qu'il a exprimée à haute voix: "- Soleil, te lèveras-tu demain ? - Raconte moi une histoire, homme, et je me lèverai demain." a répondu le soleil. Depuis, chaque soir, l'homme raconte ainsi une histoire, là-haut sur la falaise et chaque lendemain, le soleil est là. Gare au jour où le conteur se taira... Voilà pourquoi, matin après matin, Cahina remercie le Créateur de créer, le Conteur de conter, le Soleil de se lever. Pour que chaque matin le soleil se lève, elle ouvre sa porte et s'en va conter. Malgré le tumulte et l'état du monde. Malgré les séismes et les catastrophes nucléaires. La conteuse Cahina Bari a une double culture: alsacienne et algérienne. Le 12 mars 2011, elle était à la *Fête des femmes* de l'association *PasSages* à Bischheim "*Femmes actrices de vie*". Elle est venue conter l'histoire de *Fatema bien au-delà de l'horizon*. "Fatema, ses parents y savaient pô lire, pô écrire, y parlaient pô français ou juste un mot comme ça, ou une espèce de françarabe, tu sais, un peu comme le françalsacien, pô facile à comprendre... Mais Fatema, son père, y voulait que sa fille, elle a de l'instruction, comme on dit. Alors il l'a inscrite à l'écoule pôrr qu'elle defienne la meillorr". C'est le début du spectacle de Cahina, le récit de vie d'une femme algérienne, "de la guerre à la paix, de l'indépendance à la douloureuse relation franco-algérienne, de l'inconfort de la double identité à l'émergence de la femme à la recherche de sa propre vérité". Et 90 mn plus tard, le spectateur ne sort pas indemne de ce récit de vie, entre rire et larmes, entre gravité et humour. Les spectateurs de la Salle Saint-Laurent, totalement bouleversés, ont applaudi la conteuse colmarienne plusieurs minutes, debout. Standing ovation pour cette histoire d'amour impossible. Absolument troublante, poignante.

Camélia Jordana, aux âmes et lettera

(avril 2011)

Au printemps 2009 à Marseille, une jeune fille de 16 ans, venue de La-Londe-les-Maures (Var), avec un look d'un autre temps, se présente à l'audition du télé-crochet de M6, *la Nouvelle Star*. Elle se met à entonner *What a wonderful world*. André Manoukian, membre du jury, était là. Il raconte: "Hallucinant ! je n'ai jamais entendu ça. Elle a tout pigé, la jazz-attitude à mort". "Vous avez mangé quoi, enfant ?" il lui demande. "Du couscous, j'ai mangé beaucoup de couscous, c'est peut-être ça". C'est vrai que son père, entrepreneur de transport de béton, comme sa mère, thérapeute en développement personnel, sont tous deux d'origine algérienne. Chez les Aliouane, on a toujours écouté de la musique. Zelikha, la mère, a appris le chant lyrique au conservatoire. Vous avez mangé quoi, mademoiselle ? De la musique, du jazz, du blues. "A la maison, on écoutait Gainsbourg et la Callas". Et devant sa glace, avec une brosse à cheveux en guise de micro, Camélia chantait, de la voix rauque et cassée qui a toujours été la sienne. A la naissance déjà, elle pleurait rauque. Adolescente, elle trouvait les autres filles chiantes et ne rêvait que d'une chose, faire de la chanson son métier. Ses goûts puisaient dans un répertoire éclectique, d'hier à aujourd'hui, de Patti Smith à Lili Allen. Sa sélection à la *Nouvelle Star 2009* et surtout son élimination aux demi-finales font le buzz. Un disque sort en mars 2010 avec son nom d'artiste, Camélia Jordana.

Rauque et drôle, Camélia. Une vraie personnalité ! Quand elle rit, on adore. Quand on rit, elle adore. Elle est adoubée par la presse culturelle, de *Télérama* à *Libération*. Elle passe chez Ruquier où se trouve ce jour-là Jean-François Copé, déjà à parler de l'islam. Elle n'a alors que 17 ans. Elle l'interpelle. "J'étais là, il m'a énervée, j'ai dit ce que je pensais." Déjà toute petite, dit sa mère, "elle avait une grande conscience de ce qui se passait autour d'elle et lorsqu'elle assénait de grandes vérités, c'était sidérant." Elle passe chez Roselmack, y décroche quelques piques sur la xénophobie de la droite et de l'extrême-droite, se dit fière de ses origines, rit aux éclats. Camélia a des valeurs, elle a de la culture, et pas seulement musicale. "Je suis une personne, pas une pute qui sourit tout le temps, et chante Non, non, non sur commande." Son entourage professionnel exulte: "Elle est comme une éponge, elle écoute une fois et digère illico." Les sons et les textes de ses chansons, elle se les approprie pour les porter auprès de son public conquis par son charisme naturel. Elle lui donne rendez-vous le 6 avril 2011 au Trianon (Paris 18e) et un peu partout en France pour sa tournée de printemps.[956]

Le carré d'as de Caroline Guiela Nguyen

(mai 2015)

"Il n'y a pas de petite ou de grande histoire mais il y a de l'humain et tout son paysage." Caroline Guiela Nguyen a grandi dans une famille où l'on parlait français et vietnamien en permanence Elle s'est souvent posé la question de savoir pourquoi les repas de famille, dans leur truculente vérité, sont mis en scène et pas au théâtre... Devenue metteuse en scène, elle aborde avec sa compagnie *Les Hommes approximatifs* (nom tiré d'un poème de Tristan Tzara) toutes ces histoires douces ou tristes de la vie de tous les jours qui fait mal ou qui fait du bien.

La jeune femme (34 ans) a une spontanéité, une fraîcheur qui dénote dans le théâtre français. Elle a fondé sa compagnie lorsqu'elle n'avait que 26 ans avec des copines du TNS (Théâtre National de Strasbourg): la scénographe Alice Duchange et l'auteure Mariette Navarro. D'entrée, elle a joué la carte de la diversité, composant sa troupe avec des visages, des corps, des origines

[956] d'après le portrait dans *Next*, *Libération*, 7 mars 2011

différentes, parce que cette diversité lui semblait fondamentale pour composer ces histoires dont nous avons besoin aujourd'hui.

"Les questions sociales sont souvent considérées comme impures, voire vulgaires, dans le théâtre français. Moi, je ne peux pas faire sans cette question-là" expliquait-elle récemment à Fabienne Darge, journaliste au *Monde*, qui a dessiné d'elle un très beau portrait dans l'édition du 27 avril 2015. La journaliste écrit son étonnement: "Première impression... Une jeune femme ravissante déboule en minijupe, bonnet sur la tête, vous claque la bise et entame la discussion avec son accent du Sud..."

Une Atlantide engloutie prête à refaire surface

Caroline est née dans un petit village de Provence où elle a passé son enfance. Sa mère est vietnamienne, elle-même née d'une mère indienne de Pondichéry. Elle est arrivée en France en 1956 après la défaite de Dien Bien Phu, comme de nombreux Vietnamiens restés du côté de la France. Plus tard, elle a rencontré le père de Caroline, un pied-noir séfarade qui taisait son histoire. Les non-dits sont omniprésents dans l'histoire familiale. Cette histoire complexe a façonné le rapport au monde de l'enfant qui a grandi au milieu des Provençaux qui appelaient sa mère "la Chinoise". L'enfance est inscrite en chacun comme une Atlantide engloutie, toujours prête à refaire surface, s'exclame la journaliste saisie par cette capacité de la "metteure en scène" de convoquer sans cesse son enfance ou quelque chose qui y ressemble dans chacun de ses spectacles, ce qui ne serait pas sans rappeler au cinéma les frères Dardenne, Maurice Pialat ou Abdellatif Kechiche, des réalisateurs que Caroline apprécie particulièrement.

Caroline Guiela Nguyen a commencé son cursus universitaire par des études en Arts du Spectacle puis en Ethnologie des Arts Vivants (ethnoscénologie) à l'Université de Nice, tout en suivant en parallèle les Ateliers de l'ERAC comme comédienne. En 2004, elle entre en classe professionnelle au conservatoire d'Avignon, puis en 2006 à l'école du TNS. Elle fait part de deux rencontres essentielles dans la construction de sa démarche professionnelle.

Ce fut d'abord le Polonais Krystian Lupa: "Chez lui, l'acteur n'est pas quelqu'un qui va dire un texte, mais qui va témoigner d'une forme de présence, être traversé par tout un paysage intérieur imaginaire ". Et puis il y a surtout Joël Pommerat: cette rencontre fut "un choc", la confrontation du théâtre avec le réel, avec l'intime, avec ces histoires ordinaires traversées par la grande Histoire.Les créations se succèdent comme autant d'étapes dans un cheminement artistique exceptionnel. 2007: *Andromaque* (*Ruines*), d'après Racine. 2008: *Macbeth* (*Inquiétudes*), d'après Skakespeare, puis *Tout doucement je referme la porte sur le monde*, d'après le journal intime d'Anaïs Nin. 2009: *Gertrude*, de Einar Schleef. En 2010, Caroline Guiela Nguyen est invitée à ouvrir un atelier de recherche au Nouveau Théâtre d'Angers. La compagnie se lance dans deux chantiers autour de *L'échange* de Claudel et *Madame Bovary* de Flaubert. Membre du collectif

artistique de la Comédie de Valence, la metteuse en scène crée successivement *Se souvenir de Violetta* (2011), *Ses mains* (2012), *Le Bal d'Emma* (2012) et *Elle brûle* (2013).

Le désir de participer au monde, d'y exister enfin, d'y jouir

Se souvenir de Violetta. L'histoire, inspirée de *La dame aux camélias* d'Alexandre Dumas, commence par la fin. Violetta est morte, l'histoire est morte. Six mois plus tôt, il y avait une chambre bleue d'adolescent et une cuisine hantée par un couple de 75 ans. Six mois plus tôt, il y avait Violetta et Alexandre. Alexandre était amoureux de Violetta. Il était amoureux pour la première fois.

Ses mains. Une suite de micro-fictions autour de l'infanticide maternel que Caroline Guiela Nguyen a composé à partir d'un corpus à la fois hétérogène et cohérent: le mythe de Médée, la Blanche-Neige de Jakob et Wilhelm Grimm, les minutes de procès contemporains. Que dire de cette mère, réduite au silence à cet endroit d'elle-même - ce crime qu'elle reconnaît mais dont elle ne peut répondre ? Que dire de ce qui se refuse à sa parole ? Que dire à celle qui se tient au bord de son propre gouffre ? Que lui dire ?

Le bal d'Emma. Le bal porte en lui-même une promesse silencieuse de rencontre et de changement. Pour lui, on se prépare, on met ses plus beaux habits, puis on attend près d'un comptoir que quelqu'un vienne. Emma (Bovary) attendra jusqu'à l'aube qu'une chose extraordinaire arrive. Mais rien ne vient, et c'est au creux de ce désenchantement qu'Emma transformera ses rêves de petite fille en monstres.

Elle brûle. On retrouve Emma (et les textes de Mariette Navarro) pour un va-et-vient entre improvisations et écriture. Nous voilà dans une famille ordinaire. Le père médecin; la mère à la destinée professionnelle indéterminée (comme le reste de sa vie); leur fille passablement azimutée; la grand-mère, comme une ombre parmi les humains; un ami de la famille; sans oublier l'amant de madame... On parle d'amour, c'est sûr, mais aussi de l'endettement, du besoin d'argent - de ce qu'il comporte de désir de participer au monde, d'y exister enfin, d'y jouir. En face d'Emma, il y a celui qui l'aime et ne voit rien de ce qui se passe - tant le déni de réalité est inhérent à la passion, autre machine à fiction.[957]

Les inspirations de Caroline

"Pour *Elle brûle*, notre façon d'inventer des faits a été d'interviewer plusieurs personnes d'un village sur Emma Bovary... Cet être de fiction entrait alors dans la vie de ces gens. La fiction nous permettait de rencontrer le réel et le réel nous renvoyait à la fiction. L'un et l'autre sont intimement liés dans notre démarche. Mon association au CDR de Tours est pour moi une occasion de regarder cette ville comme une muse."

Pourquoi des improvisations ? "Arriver le premier jour des répétitions sans avoir de texte entre les mains m'oblige à lever la tête et à regarder ce qui existe vraiment. Des personnes, un espace, un ciel bleu ou gris. Et c'est déjà tant d'informations, tant d'histoires en attente..."

Artiste associée à La Colline, théâtre national, en cette saison 2014-2015, Caroline Guiela Nguyen y présente sa dernière création, *Le Chagrin*. [958] Sur le plateau, un frère et une soeur, leur grand-mère et une amie. Le père vient de mourir. Comment vivre la mort ? On ne le sait pas. On fait comme on peut. On improvise. La scène est tapissée de niches bleues où des poupées ont trouvé place, bleues elles aussi, comme le papier peint parsemé de muguet. Car le chagrin a la couleur des ciels enfantins.

Caroline, c'est l'as de trèfle qui pique le coeur du théâtre français, conclut la journaliste.[959]

---

[957] du 27 au 29 mai 2015 au Théâtre National de Nice
[958] du 6 mai au 6 juin 2015
[959] sources: *Le Monde*, *La Terrasse*, *Marianne*

La douce France de Chahla

(juillet 2009)

"*Je t'aime, ma douce France, de Montmartre à Notre-Dame, si tes lumières sont mes repères, c'est la Bastille que je préfère*". La colonne de la Bastille symbolise la liberté conquise. Chahla Ouertani (nom d'artiste: Chahla) chante cette liberté avec un immense talent. Elle n'est pas de cette vague R'n'B formatée par les maisons de disque. Elle est de cette vague métissée qui fusionne les influences, aussi bien orientales qu'occidentales.

Chahla est lyonnaise, née en France (Ain) en 1981 de parents tunisiens (la septième d'une famille de huit enfants). Elle a passé en Tunisie les trois premières années de sa vie, avant de revenir dans son "pays d'origine". "*Dis-moi, ma douce France, si tu m'aimes en tant que moi. Dans ta sagesse immense, m'aimeras-tu comme tes enfants ? Si mon accent garde les traces de tes amours, de tes amants...*" La rencontre de Chahla Ouertani avec le franco-indien Pascal Revial a été déterminante pour la jeune artiste qui a appris le métier dans la comédie musicale *Salammbô*. Son talent vient enfin d'être récompensé par sa victoire à l'Audi Talents Awards. La *Lettre à Marianne* est certes l'un des plus beaux titres de Chahla mais lorsque l'artiste interprète en public le titre *Nos limites*, en rendant hommage à Martin Luther King, on découvre en elle une *très très* grande personnalité. Yes she can !

Christina Rosmini chante la Méditerranée [960]

(août 2009)

"*De l'Andalousie à Marseille/ Je suis de Méditerranée (...) Et j'ai tutoyé le soleil En hiver comme en été/ Mes souvenirs fleurent l'olive/ La figue et la fleur d'oranger/Mes rêves vont à la dérive/Vers la garrigue parfumée (...) De Bologne à Carthagène sont venus mes aînés/Avec leurs joies avec leurs peines/C'est ainsi que je suis née/Un peu de Corse et d'Espagne/D'Italie à leurs souliers/Et dans mon chant dans mon âme/Un peu de leur destinée...*"

Avec *De Méditerranée* et l'album *Sous l'oranger*, Christina Rosmini chante sa profession de foi méditerranéenne, un hymne aux paysages, aux sensations, aux musiques, aux mélanges, de cette mer chantée avec passion par ses habitants depuis des millénaires. Née à Marseille dans une famille aux origines corso-italo-espagnoles, Christina Rosmini commence sa vie d'artiste en mettant en musique les poètes qu'elle aime, Lorca, Neruda, ou Aragon. Puis elle crée des spectacles musicaux, comme *Au devant de la vie*, en 2006, sur le Front populaire, les premiers congés payés et la guerre civile d'Espagne. album *Sous l'oranger* est né de la rencontre avec le guitariste Lulu Zerrad qui lui écrit la chanson-titre, belle chanson d'amour qui fleure bon... la fleur d'oranger, bien sûr, provençale autant que tunisienne ou catalane... Christina est ici accompagnée d'un autre excellent musicien "méditerranéiste", Manuel Delgado, à la guitare flamenca. Elle nous offre des

[960] Ce texte reprend presqu'intégralement l'article paru sur le site *babelmed.net*. Il est d'une si belle écriture et tellement dans l'esprit de ce recueil que nous le proposons ici, en invitant surtout à visiter l'original et le site *Babelmed,* un trésor de découvertes interculturelles et méditerranéennes sur internet.

chansons de sa composition, en français mais aussi en espagnol, passant d'une chanson d'amour romantique comme *La fiesta del amor* à une chanson drôle, toute en jeux de mots à la manière d'un Bobby Lapointe, comme *En anana*, où elle nous raconte ses impressions "en anana', en analyse", sur un divan... Christina nous offre également son interprétation de chansons qu'elle aime, comme les célèbres *Gracias à la vida* de Violeta Parra, à laquelle elle donne légèreté et grâce; *Hijo de la luna* de José Maria Cano de Andrés; ou encore *Utile*, écrite par Etienne Roda-Gil, parolier exceptionnel, dont le vrai nom était Esteva Roda-Gil, et dont les parents avaient fui le franquisme pour s'installer en France: "*Je veux être utile/A vivre et à chanter (...)/Je veux être utile/A ceux qui m'ont aimé/A ceux qui m'aiment/Et à ceux qui m'aimaient...*"

[961]Un album, d'une extrême originalité et très plaisant à écouter, qui signe l'émergence de cette nouvelle affirmation identitaire "méditerranéenne" qui se fait jour, sur les deux rives de cette mer, parmi les descendants de ceux dont la grande Histoire a bousculé l'histoire familiale, et qui, par des hymnes au mélange méditerranéen, en musique, en mots, en films ou autre, veulent peut-être, autant que faire la paix autour de cet mer agitée, faire la paix en eux-mêmes, et l'offrir "*à ceux qui les ont aimés*" et qui ont sans doute le plus souffert de ces tribulations de l'Histoire: la première chanson de l'album de Christina est ainsi dédiée, boucle bouclée pour cette chronique Muzzika!, à son père décédé, venu il y a longtemps, de l'autre côté de la Méditerranée...[962]

Djazia Satour en lévitation

(octobre 2014)

"La scène est le dernier espace de liberté", dit-elle. Lorsque Djazia chantait encore au sein du groupe grenoblois *MIG*, ce qu'elle a fait pendant six ans, elle avait besoin de s'appuyer sur les musiciens pour se rassurer sur scène. Aujourd'hui, ce sont les musiciens qui s'appuient sur elle tant la chanteuse grenobloise a acquis désormais une vraie présence scénique.

(Djazia dans la ville, dans la vie)

Djazia Satour est devant son public comme elle est dans la vie, avec son sourire accueillant, son humour contagieux et surtout son énergie débordante.Ses chants sont des hymnes: elle dit le temps qui passe, les gens qui disparaissent et se retrouvent, l'amour. Djazia chante en anglais et en arabe. Elle dédie ses chansons aux enfants de Gaza qui grandissent au milieu de la guerre. Sa voix chaude, suave, profonde vous enveloppe, vous transporte, vous élève. Elle invite le public à danser au pied de la scène. Elle présente ses musiciens: à la batterie, au piano, aux percussions, aux choeurs, Rémi d'Aversa, à la guitare et aux choeurs, Ben Richou. Il y a une grande complicité

[961] Et Babelmed poursuit...
[962] Fin de citation *Babelmed*

entre ces trois là, depuis l'époque de *MIG* déjà. A Grenoble, ils se retrouvent à *la Basse-Cour*, le nouveau café-théâtre ouvert il y a deux ans, où Djazia donne des cours de chant.

"Alwane" (Couleurs)

Voilà des mois que Djazia attendait cette semaine et le fameux jour du 6 octobre 2014, date de sortie dans les bacs de son album, *Alwane*, dont est issu le "titre-phare" *Bittersweet*. La souscription a été lancée dès juin 2013. C'est évidemment dans sa ville de Grenoble qu'elle va le présenter par un micro-concert à la FNAC le 17 octobre, avant de monter à Paris pour un show-case à l'Institut du Monde Arabe (IMA) le 5 novembre. On pourra y entendre *Bittersweet* évidemment, mais aussi *Nirane*, *Ma Ydoumou*, un hymne à écouter avec vénération en levant les briquets, et surtout, notre chanson préférée (même si tout est bon chez Djazia), *Voodoo night*. On ne va pas lésiner sur les superlatifs: il y a du Amy Winehouse dans cette chanteuse, née à Alger et arrivée en France à l'âge de dix ans, Amy avec l'Avicenne en plus.

Double sens évidemment, tant tout respire la vie saine chez la demi-soeur de Amazigh Kateb, lui-même fils du grand Kateb Yacine. C'est d'ailleurs avec son frère que Djazia a commencé à chanter au sein de *Gnawa Diffusion.* Puis elle a été repérée par Oxmo Puccino qui l'a invitée à faire sa première partie à l'Olympia, puis par la magique Emel Mathlouti dont Djazia a fait l'ouverture le 24 novembre 2012. Elle a aussi partagé la scène d'un soir avec Alexandra Gatica: les deux chanteuses se sont découvert de nombreux points communs, le même âge et surtout une même énergie. Pour le moment, Djazia Satour fait encore de petites salles: la péniche l'Antipode à Paris, la Bobine à Grenoble, l'Islea d'Avermes,... Partout son talent surprend les spectateurs privilégiés. Djazia est capable de toucher à tout tant que ça percute, que ça groove, que ça balance, que ça poétise. Djazia Satour vous hypnotise, lévitation assurée.[963]

Dobet Gnahoré, et la nature dansa

(août 2010)

"C'est une jolie ville que Givet, propre, gracieuse, hospitalière" (Victor Hugo). "*C'est une petite vile simple et accueillante. Les gens du Nord ont la chaleur dans le coeur. J'aimerais juste qu'il y ait un peu plus de rendez-vous culturels ouverts sur le monde, à l'international*", dit Dobet Gnahoré, givetoise et ardennaise d'adoption.

Dobet a créé l'association *Libodou*, ce qui en langue bété de Côte d'Ivoire signifie "créons ensemble". Libodou propose des stages de danse et d'initiation aux percussions. Elle aime revenir à Givet entre ses tournées mondiales, car Dobet Gnahoré est (les Givetois en ont-ils conscience ?) l'une des plus grandes chanteuses, musiciennes, danseuses africaines d'aujourd'hui.

Dobet n'a que 27 ans mais déjà 100 vies de femme. Elle porte en elle tous les hommes, toutes les femmes, les enfants, les arbres, les animaux, toutes les langues, tous les rythmes, toutes les joies, toutes les peines et toutes les senteurs de l'Afrique, des Afriques qu'elle unit dans un même élan, une même énergie. Sur scène, Dobet Gnahoré danse à couper le souffle, chante à vous donner des frissons par la caresse de sa voix. Sur scène, Dobet invoque le ciel, appelle la lune et les étoiles. Elle chante pour les enfants d'Afrique qui sont l'avenir du continent.

[963] son site officiel: *www.djaziasatour.com*

Son dernier album s'appelle *Djekpa La You* (Les enfants du monde), en hommage aux enfants des rues. Il a été composé sur les routes en Inde, en Afrique, avec Colin Laroche de Féline, son mari, guitariste. Colin est arrivé un jour avec son sac à dos en Côte d'Ivoire et s'est naturellement retrouvé au village d'artistes *Ki-Yi* de la Riviera 2 à Abidjan. Il y est resté trois ans et a épousé Dobet, la fille du fondateur de la communauté artistique. Depuis lors, ils "créent ensemble".

A l'âge de 12 ans, Dobet a demandé à son père de quitter l'école pour apprendre à Ki-Yi les arts de la scène et depuis 15 ans, elle joue, elle chante, elle danse. Elle suit la trace de son idole, Miriam Makeba. Miriam est partie en beauté en 2008. Dobet invoque le ciel et appelle son étoile. Elle rentre tout juste des Nuits d'Afrique à Montréal, passe par Paris pour faire quelques radios avant de partir pour l'Italie. Dobet Gnahoré est une fleur noire. Elle apporte de la joie. Quand elle passe, la nature danse.

La mémoire vive de Dorothée Munyaneza

(avril 2015)

Ils mimaient la guerre. "Vos jeux sont de mauvais présages" disait-on en ce temps-là aux enfants de Kigali qui dansaient dans la cour de récré en écoutant Benny B et MC Hammer: *You can't touch this*. Dorothée, 12 ans, avait sa petite audio-K7 que lui avait prêté une copine. Elle y écoutait les rappeurs aussi bien que *Without you* (Mariah Carey), les mêmes tubes qu'à Paris ou à New-York, que diffusait l'émission de radio locale *Samedi détente*, rendez-vous immanquable pour la jeunesse rwandaise. Le 6 avril 1994, Dorothée Munyaneza, bonne élève, petite fille élevée par une mère journaliste et un père pasteur dans "une maison débordante d'amour", ne se souciait pas des nuages de mort qui allaient envahir le ciel de son pays. Ce fut pourtant le premier jour du génocide le plus rapide de l'histoire: en cent jours, 800 000 personnes ont péri selon les estimations de l'ONU. "C'est la première fois dans l'histoire qu'autant de gens sont morts en si peu de temps."

Les attaques des meurtriers aux cris de "Turaje !" ("On arrive !"). Les cadavres jonchant le sol. L'amie fit partie des victimes. Mais la cassette, "va savoir comment", ne s'est pas perdue. Une somme de hasards inexplicables a permis à la famille de Dorothée d'échapper à tous les contrôles et de fuir vers l'Angleterre. A Londres, Dorothée et sa soeur ont conservé tous les hits de l'époque comme d'inviolables trésors qui pourtant rappelaient tant d'images de mort.

L'exil

Après la survie, l'adolescente scolarisée à l'école française, toujours bonne élève malgré l'exil, n'a pas abandonné sa passion pour le chant et la danse. En 1997, elle commence à travailler

le chant avec Zara Ballara à la Swiss Music School à Londres et participe à de nombreuses tournées organisées par l'école comme chanteuse, comédienne et percussionniste. En 2004, elle compose et interprète la musique du film *Hôtel Rwanda* de Terry George.

L'étudiante en sciences sociales et en musique, chanteuse et danseuse contemporaine, passée par les plateaux de plusieurs chorégraphes contemporains (François Verret, Robyn Orlin, Rachid Ouramdane ou Alain Buffard), est bien décidée à rendre hommage aux disparus du génocide de 1994, à restituer les noms des proches massacrés parce que le mot "Tutsi' était marqué sur leurs papiers. Cette histoire, il lui appartient de la raconter. C'est son amie, l'artiste sud-africaine Hlengiwe Lushaba, qui a convaincu la jeune danseuse de le faire: "L'artiste a la chance de pouvoir reconstruire, recréer ce qui a été détruit."

Samedi Détente

En 2014, pour la 20e commémoration du massacre, elle écrit *Samedi Détente*, du nom de l'émission qu'elle écoutait quand elle avait 12 ans, une création où elle redonne vie aux disparus, avec des sons d'archives et des compositions originales se mêlant à des musiques des années 90, comme *We love to love*, de PM Sampson ("plus kitsch tu peux pas, mais c'est important de pouvoir encore dire: j'aime aimer").

Et puis il y a ce texte, terrifiant mais digne, que l'artiste a écrit lorsqu'elle était en résidence à *Pôle Sud* à Strasbourg et qu'elle est venue présenter aux Strasbourgeois en ce même lieu le 14 avril 2015. Ces images, ces cris, ces chants puissants, magnifiques. La danse d'un corps qui s'ouvre dans la joie et se tord dans la douleur. Sur le plateau, peu de choses: une bâche, toute une garde-robe à porter sur soi, une machette, un poste de radio d'où s'échappent des bruits de tirs, des extraits d'interviews.

L'exorcisme

Avant de disparaître prématurément en 2013, Alain Buffard avait réuni la Sud-Africaine **Hlengiwe Lushaba**, la Rwandaise Dorothée Munyaneza et l'Ivoirienne **Nadia Beugré**, les invitant à transformer la douleur qui les habite en dansant leur vie. "Alain avait demandé à chacune de raconter une histoire personnelle, se souvient Dorothée. Alors j'ai senti le Rwanda remonter en moi." Dorothée plie et déplie ses vêtements comme avant le massacre, elle fait vivre sa mémoire en chantant. "Alain nous a tellement demandé de mettre de nous-mêmes que j'ai découvert qu'il n'y a pas que la tristesse en moi" surenchérit Nadia, qui a grandi dans le quartier populaire d'Abobo à Abidjan.

Pour *Samedi Détente*, Dorothée Munyaneza s'est entourée de la danseuse ivoirienne qui traduit par ses interventions les corps disparus ou survivants. Une grande voile balaie la scène; elle sert d'écran pour une danse des ombres. Créatrice et interprète d'une chorégraphie solo qu'elle a appelée Quartiers libres, Nadia Beugré est une danseuse féministe engagée, pour qui la danse est une quête de liberté. "Bien souvent, constate-t-elle, les femmes se retrouvent marginalisées parce qu'elles se sont elles-mêmes laissé exclure de la vie sociale. Elles doivent apprendre à ne pas se laisser piétiner, à être libres de leurs mouvements et de leur propre corps. Le pire a été atteint pendant la guerre. On a humilié, violé, tué des femmes en toute impunité."

Sur scène comme dans la vie, elles sont tout en énergie. La danse est un exorcisme.[964]

[964] sources: *Libération*, *La Croix*, *Jeune Afrique*

Elisa Tovati, mise en demeure

(avril 2014)

*Le 4 octobre 1883, à Paris, gare de Strasbourg (ancien nom de la Gare de l'Est), les 24 premiers voyageurs de l'*Express d'Orient *(le premier nom de l'*Orient Express*) montait à bord du train qui allait les emmener vers la fascinante capitale de l'empire ottoman. Au petit matin du 8 octobre, après avoir traversé toute l'Europe jusqu'à Bucarest, pris un bac sur le Danube, rejoint la Mer Noire par un train spécial puis un autre qui les emmena jusqu'aux rives du Bosphore, ce fut l'arrivée sur la Corne d'O*r.

C'est l'histoire mythique d'un train… Tout d'abord, un record de vitesse lorsque l'on sait qu'auparavant, il fallait au mieux quinze jours par bateau entre Marseille et Constantinople. Le concept des wagons-lits était né quelques années plus tôt de l'idée d'un ingénieur belge, maître d'oeuvre de cette expédition hors-norme. La mode orientaliste était au plus fort en cette fin de siècle et la capitale ottomane, si raffinée et voluptueuse, faisait rêver les artistes, les poètes, les écrivains et les riches bourgeois européens. Le "joyau français", le prestigieux train bleu et or, n'a cessé tout au long du 20e siècle d'inspirer cinéastes et romanciers. Une exposition, présentée à l'IMA jusqu'au 31 août, revient sur cette aventure magique du "train des rois et roi des trains", dont l'exploitation a cessé en 1977.

La légende fait aussi rêver Elisa Tovati (nom d'artiste), née Touati, d'une mère russo-polonaise et d'un père marocain. Pour son dernier album, la chanteuse a choisi de mettre en mots et en images le parcours de sa famille multiculturelle à travers l'Europe. Elle a voulu avec l'album *Cabine 23* témoigner de ce qu'elle est pour ses enfants, Joseph et Léo, raconter le passé, l'histoire, la mémoire d'une famille marquée par la tragédie du génocide des juifs. Cette histoire que lui ont racontée ses grands-parents, elle a choisi d'en parler par la poésie.

Pour la vidéo de la chanson *Eyeliner*, Elisa Tovati apparaît comme l'ombre d'une voyageuse dans les fumées s'échappant des bogies du train de luxe, offrant le passeport qu'elle a au fond de son coeur, son billet aux mille couleurs, jusqu'à son corps à la manière d'Apollinaire. En 2013, la SNCF a mis le train à la disposition de l'artiste pour réaliser ces images. Le single *Eyeliner* est sorti en novembre, l'album *Cabine 23* le 24 février 2014. Mais quelle ne fut pas la surprise de la chanteuse lorsqu'elle reçoit fin mars, par un cabinet d'avocats représentant la compagnie ferroviaire, une mise en demeure lui ordonnant de détruire les 8000 disques en circulation qui "parasiteraient" l'image de l'Orient-Express.

Elisa Tovati est consternée. L'artiste de 38 ans n'est pourtant pas une débutante dans le métier. Dès sa plus petite enfance, elle s'était rêvée comédienne. A l'âge de 15 ans, elle avait joué le rôle d'une prostituée, ce qui lui avait valu pas mal de problèmes ensuite dans son établissement scolaire. Elle a ensuite interprété de nombreux téléfilms avant de faire ses débuts au cinéma et de connaître un immense succès populaire avec *La Vérité si je mens*. A chaque étape, son aventure: *Macho*, le générique avait écorché son nom de famille mais elle finit par conserver ce nouveau nom de scène; *La Vérité si je mens*, elle trouve que les femmes y sont un peu potiches et manipulées, mais elle rempile trois fois tant le personnage de Chochana Boutboul se confond avec elle. En 2014, c'est la SNCF qui lui joue des tours. Mais comment mettre en demeure une femme dont le passeport est dans le coeur ?

Elham Etemadi onirique

(mars 2015)

Du 16 au 29 mars 2015, Strasbourg célèbre le Nouvel An iranien, arrivant avec le printemps, accueillant la *Quinzaine Culturelle Iranienne*, organisée par l'association *Strass'Iran*, présidée par le médecin urgentiste Syamak Agha Babaci. Pour ce dernier, "il y a urgence absolue à construire une alliance entre les gens raisonnables. Une communauté d'hommes et de femmes qui refusent de voir le monde en noir et blanc, de réduire les autres à des caricatures".

Bien plus qu'une offre culturelle proposant plaisirs et amusements, la *Quinzaine Culturelle Iranienne* est là pour déconstruire l'image de l'Iran marquée par les mollahs, le tchador et le contentieux autour du nucléaire. La société iranienne est infiniment plus complexe que cela. "La vérité est un miroir tombé de la main de Dieu et qui s'est brisé. Chacun en ramasse un fragment et dit que toute la vérité s'y trouve". Mevlana, dit aussi Roumi, poète iranien, nous l'a dit il y a plus de 700 ans.

Sait-on par exemple que 70 % des jeunes fréquentant les universités du pays sont, en fait, des étudiantes ? Pour la société iranienne, le dialogue avec l'Occident n'a jamais cessé. Les grands écrivains français tels que Bourdieu et Foucault sont très lus en Iran. Strasbourg a la chance d'être une ville de rencontres que beaucoup d'artistes de la jeune génération ont habitée. Parlant parfaitement la langue de Molière, ils profitent de cette visibilité qui leur est offerte pour aller à la rencontre des Strasbourgeois, et pas seulement des intellectuels mais de tous les publics. Elham Etemadi est l'une des huit artistes invitées.

Née le 13 février 1983 à Shiraz (Iran), Elham Etemadi est brillante. Elle a suivi des études secondaires en Mathématiques Physique au lycée Somayeh de Shiraz, s'est classée 1ère au concours national d'admission à l'Université d'Art de Téhéran où elle a obtenu en 2009 un Master de Dessin, avec une moyenne générale de 18,97/20. C'est ensuite qu'elle s'est dirigée vers Strasbourg où elle a obtenu son Doctorat en Arts Plastiques. La jeune artiste a déjà participé à 17 expositions collectives, 5 expositions personnelles, 3 Ateliers Ouverts, ainsi qu'à des festivals à Téhéran, Paris et Strasbourg. Elle réalise en ce moment (jusqu'au 27 mars 2015) une exposition personnelle à la Galerie d'art contemporain Omnibus à Besançon.

Les oeuvres d'Elham Etemadi présentent différentes sources d'inspiration. Quand on interroge la jeune femme sur les artistes qui l'ont influencée, elle cite Marc Chagall, Roberto Matta ou Willem de Kooning et les participants à la trans-avant-garde italienne, mais également l'artiste contemporain iranien Rokni Haerizadeh.

Depuis un an, Elham se consacre aux miniatures persanes, une tradition où se mêlent subtilement jeux de couleurs et thèmes poétiques. Fidèle à la technique ancienne, elle présente cependant des oeuvres où les animaux et personnages échappent à leurs modèles ancestraux, ils changent de position, de fonction, d'espace pour devenir d'étranges figures alliant passé et vie contemporaine. "Jouer avec les lignes, les textures, les couleurs, la composition dynamique, l'espace uni dans le cadre sont très amusants pour moi", explique l'artiste qui aime avoir une sensation ludique dans ses peintures. Les couleurs sont vives mais délicates, les contrastes marqués, les personnages mythologiques et poétiques laissent le spectateur songeur. Montrer un monde fantasmagorique dans un espace expressif dans la peinture est son but visuel.

Penser est un processus bizarre ! Elham Etemadi met en scène de la pensée pour transporter le spectateur dans un rêve: "J'essaie de me trouver moi-même aussi, en fait je cherche quelque chose comme un choc visuel pour les spectateurs et pour moi-même." [965]

Emel Mathlouthi, la voix libre

(décembre 2011)

C'était il y a bientôt un an. La rue tunisienne s'est soudain emplie d'une rumeur démocratique, s'amplifiant de jour en jour jusqu'à la libération. Les jeunes gens s'armaient de bâtons. Elle, s'est armée d'une guitare et de sa voix. Une voix qui a la fragilité de sa jeunesse mais la force de son coeur, la fluidité de l'air mais l'enracinement de sa terre. Lorsque sa voix libre s'est élevée au milieu des clameurs des manifestants, tout un peuple s'est mis à l'écouter, à se laisser porter, à l'adopter, comme le cri paisible de sa révolution. Elle, c'est Emel, c'est Mathlouthi. Expatriée à Paris, elle a pris l'avion pendant la Révolution pour retrouver sa famille et son peuple à Tunis. Depuis des années, elle hurlait cette envie de liberté.

En juillet 2007, place de la Bastille, elle chantait *Kelmti Horra* (Ma parole est libre). Pour Bouazizi, le martyr et déclencheur, elle a repris *Here's to you* de Joan Baez. La chanteuse tunisienne mêle son chant arabe à des influences folk et rock. "Nous sommes des hommes libres qui n'ont pas peur. Nous sommes des secrets qui jamais ne meurent. Et de ceux qui résistent nous sommes la voix. Dans le chaos nous sommes l'éclat. Nous sommes libres et notre parole est libre, mais elle n'oublie pas ceux qui sèment les sanglots et trahissent nos fois."

[965] sources: les sites de *Zone d'Art*, de la *Quinzaine*, de la presse régionale et de l'artiste

Fatema Ouakka, porteuse d'espoir

(janvier 2016)

[966]L'écrivaine vient de faire paraître un roman qu'elle a appelé: *Tunaruz*, *la porteuse d'espoir*, par lequel elle rend hommage à toutes les jeunes filles marocaines issues de milieux défavorisés. Tumaruz est un joli prénom berbère qui veut justement dire "celle qui porte l'espoir". Il s'agit bien d'un livre de fiction, mais il s'inspire d'histoires vraies.

Fatema Ouakka offre là un livre de témoignages écrit comme un grand poème en prose. C'est l'expression de la vie de jeunes filles puis de femmes vivant dans une société dominée, non par l'islam comme on le croit souvent, mais par les valeurs patriarcales qui s'imposent même dans les plus courantes de l'islam, effectuées, jusqu'à présent, exclusivement par les hommes. Et cette "patriarcalité", avec les privilèges qu'elle impose, surtout lorsqu'elle se croit menacée, produit de la violence.

Rêver en couleur

Tunaruz se dirige vers son avenir avec tout ce que ce parcours peut comporter de prise de risques. Comment exister lorsque l'on est le produit d'une histoire collective berbère et que l'on est nourri par l'espoir d'un avenir meilleur débarrassé des cauchemars produits par la domination masculine ? Est-il encore possible de rêver en couleur, de rêver de liberté ?

A ces jeunes filles marocaines, l'écrivaine veut, on la cite, "leur donner confiance en elles-mêmes pour qu'elles refusent le funeste désir d'être dominées par des hommes qui se croient d'autant plus maîtres de leurs femmes qu'ils sont eux-mêmes dominés par plus puissants qu'eux. Ils produisent alors l'illusion selon laquelle ils pourraient impunément salir des enfants sans défense ou des femmes. Pour libérer ces hommes de leur folie, il convient d'abord de créer une société démocratique où la volonté de puissance sera remplacée par le respect de tout être humain."

Rêver de liberté

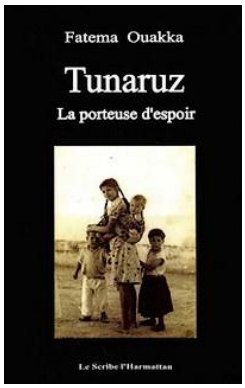
C'est la raison pour laquelle elle a écrit ce livre. Elle n'y donne pas directement de leçons, sinon des leçons de vie, de fierté, de respect, de courage, tout en permettant aux rêves de se réaliser. Des vies pleines de densité, de richesse, d'amour de la nature, des animaux, de la terre-mère, de la connaissance, ne pas rester dans l'ignorance.

---

[966] sources : *Huffington Post et France-art-realisation.com*

Pourquoi écrit-elle ?

Elle répond: "Je ne veux pas rester silencieuse, sans pouvoir témoigner de ce qui s'est vécu autour de moi, dans les villages, mais aussi dans les villes."



Tumaruz fit l'expérience de la chute au fonds d'un puits. Mais elle a tout fait pour revenir à la lumière du jour. Elle a alors choisi de vivre dans sa différence et non dans l'indifférence.

Sa différence

Née à Aït Sadden, à l'est de Fès, Fatema Ouakka est aussi artiste peintre. Elle a exposé ses oeuvres à travers le monde, notamment aux Etats-Unis, en Espagne, en Suiise, en Allemagne, en Chine, en Malaisie, en Arménie et au Maroc. Diplômée en psychologie - physiologie de l'Institut Pierre-et-Marie-Curie de Paris après des études à l'Ecole des Beaux-Arts de Versailles, l'artiste est membre de l'Association internationale des arts plastiques de l'Unesco et du Conseil national français des arts plastiques. Elle a obtenu plusieurs prix et distinctions dont la médaille d'argent de la ville de Paris, la médaille d'or de la ville d'Arles, le Prix "Bosco Tatsuya Hirata" (Japon) et les prix italiens "Leonardo da Vinci" et "Martin Luther King".

Pourquoi peint-elle ?

"Je me suis mise à la peinture par hasard et sans l'avoir décidé... Il y a quelques années, je me suis trouvée devant un chevalet pour peindre. Dès le premier contact avec la peinture, j'ai immédiatement compris que ma vie allait se lier à la toile. J'ai ressenti une pulsion charnelle que les mots ne peuvent exprimer... Ma première toile a obtenu un prix... J'étais étonnée du résultat et ce succès me gênait. J'ai alors fréquenté des ateliers de peinture et je me suis mise à peindre nuit et jour".

Fatima Binet-Ouakka, lorsqu'elle tient un pinceau, ne sait pas du tout ce qu'elle va peindre. Les choses prennet forme petit à petit. Au début, elle met les couleurs spontanément, sans réfléchir où elle les pose. Elle ne cherche ni l'harmonie, ni la composition, ni l'ordre, ni le sens, ni la forme, ni la figure. Une fois les couleurs posées, elle arrête de peindre et ne reprend la toile que quelques jours plus tard. C'est alors que la toile se donne à elle et lui livre ses secrets, que les personnages apparaissent, des gens pittoresques de ses villages, comme ces femmes dans le flou du hammam, espace de toilette, mais aussi de séduction et de plaisir. L'artiste rend hommage à l'éternel féminin.

Peinture en mouvement

L'écrivain Jean-Claude Halle évoque ainsi l'artiste franco-marocaine: "Une première rencontre avec la peinture de Fatima est joyeuse, colorée, parfois interpellante dans une certaine brutalité - c'est bien sûr, d'un itinéraire personnel dont je vous parle. Dès la seconde, son art imprègne peu

à peu, circonvient, et parfois envoûte... Au-delà du peintre, l'artiste. Car l'art, chez Fatima, est un jour devenu vie. Elle double sa vision première de la richesse d'une nouvelle expression: une schizophrénie "positive", comme on dit de nos jours. En effet, l'hologramme de la styliste se démarque désormais peu à peu de la silhouette de la femme peintre. Formes et couleurs ont migré de la toile vers les tissus et habillent désormais les femmes - en des modèles uniques - dans l'éblouissement du mouvement de la vie. A voir, à admirer, à porter... Merci Fatima, creuset des rencontres, de toutes tes cultures, la berbère, la marocaine, la française... l'africaine et l'européenne, de tous tes cadeaux. Ils portent les plus beaux noms du monde: Générosité et Amour."

Flavia Coelho por cima

(octobre 2014)

C'est au réveil le matin, avec un peu de maquillage sur le visage et le parfum des essences alcoolisées sur son faux manteau, qu'elle se rend compte que la soirée de la veille ne fut pas un rêve. C'était bien vrai ! La Brésilienne est entrée dans la cour des grands en cette soirée du 17 octobre 2014. Elle a fait son Olympia. Ici, nous aimons parler des artistes qui font flamber Paris de leur pétulance, de leur optimisme contagieux, de leur talent. Ici, nous aimons que ces artistes aient choisi Paris, la France, pour embrasser une carrière qui n'allait pas de soi en venant d'un ailleurs jamais abandonné, en offrant à la France ce métissage rayonnant qui la caractérise.

Flavia Coelho est arrivée en 2006, avec un visa de touriste vite épuisé, débarquant de Rio avec 200 euros en poche. Elle passait ses journées au laboratoire de langues de Beaubourg pour apprendre le français.

Bohême

Pour vivre, tout en usant de son art, elle chantait au chapeau, dans le métro, dans les bars contre deux ou trois demis. C'est avec une troupe de carnaval qu'elle était venue pour la première fois en Europe. Pendant toute son enfance, Flavia a beaucoup voyagé à travers son pays, le Brésil, et même à l'intérieur de sa ville natale. Rien qu'à Rio, elle a connu une dizaine d'adresses. Elle avait "une vie de gitans", changeant sans cesse de quartier, d'école, d'amis. Sa mère était maquilleuse, plus ou moins spécialisée dans les spectacles de travestis. Son père était docker. C'est en habitant, pendant deux ans, sur l'île de Sao Luis do Maranhao, que la petite citadine de Rio, alors âgée de huit ans, a découvert un autre monde. Les enfants pauvres allaient pieds nus et baignaient dans la musique reggae qui leur parvenait sur les ondes des radios jamaïcaines. Jimmy Cliff n'affirmait-il pas qu'après Kingston, la capitale du reggae était Sao Luis. Désormais cette musique devait l'habiter pour toujours.

Premières scènes

A 14 ans, Flavia fait sa première scène avec un groupe de pop variétés. Bien vite elle se rend compte que si elle restait à Rio, elle risquait de s'enfermer dans une musique trop convenue, trop traditionnelle, en paillettes et avec toujours les mêmes airs de bossa nova. Il lui fallait suivre les traces de Gilberto Gil, parti pour faire une carrière internationale. Paris l'a émerveillée. Ici, les bars se succèdent les uns après les autres. On y croise toutes les influences. On peut dans la même soirée rencontrer un guitariste congolais, un batteur brésilien, un pianiste new-yorkais et jouer avec eux de la samba aussi bien qu'à Rio ou inventer d'autres rythmes métissés. C'est dans un troquet de Saint-Ouen qu'elle a fait la connaissance du Camerounais Pierre Bika Bika avec qui elle a composé son premier disque en 2011.

Eaux de vie

L'album *Bossa Muffin* a des accents reggae affirmés mais Flavia s'empresse de corriger: "Je ne suis pas une chanteuse purement reggae et les organisateurs de spectacle le savent". Elle s'inspire autant des musiques traditionnelles du Nordeste dont sa famille est originaire. Sa reprise de *Vieille canaille* est un vrai bijou. Serge Gainsbourg doit verser une larme d'eau de vie au paradis des artistes en entendant cette interprétation à la fois malicieuse et délicate, bourrée d'énergie. Dans le 5e arrondissement, Flavia Coelho promène sa coiffure afro exubérante. Elle y a fait ses plus belles rencontres qui l'ont conduite à cette soirée de rêve du 17 octobre 2014. Elle est venue avec sa simplicité, son Brésil schizophrénique qui a dû digérer sa liberté nouvelle après des années de dictature, sa pauvreté aussi au pays où chacun se débrouille. C'est son histoire, son monde. Flavia Coelho a sorti l'album *Mundo meo* le jour de l'ouverture de la Coupe du monde au Brésil. C'était un hasard sans doute. Sa vie est un destin. Si les footballeurs ont chuté lourdement, Flavia, elle, a atteint le firmament.

Les producteurs ont longtemps ignoré l'artiste brésilienne. Ce n'est qu'après avoir reçu le trophée musical de la 5e édition de *Génération Réservoir* qu'ils ont commencé à s'intéresser à elle. Le disque *Mundo meo*, l'Olympia, la tournée 2014 consacrent une grande artiste. Cet album, Flavia l'a voulu comme une urgence, pour sortir... d'une déception amoureuse: "Il a construit un mur entre lui et moi, j'ai sauté par dessus. J'aime trop ma liberté !". La belle Flavia éclate de rire.[967]

Founé Diarra, waouh !

(mars 2008)

A 28 ans, Founé Diarra multiplie les projets d'envergure et dans les mois qui viennent, cela va forcément se voir. Point de suspension.... Exclamation. Founé Diarra, la jeune productrice et créatrice culturelle, nous a bluffé par un dynamisme et des talents hors du commun. Interrogation. Il y a une constante dans le parcours de toutes ces personnalités que nous avons rencontrées depuis deux ans pour les portraits d'entre-gens. Toutes nous ont dit avoir été marquées par les réflexions de mépris adressées par leurs enseignants pendant leur enfance du fait de leurs "origines".

Founé me raconte le jour où une élève, noire, était absente, le prof qui dit : "*Je vois que la communauté est moins importante aujourd'hui*" ou un autre qui lui envoie à la figure : "*Vous avez*

[967] parmi nos sources: *le blog d'Adrien Barbier*, *Monde Académie*, 16 juin 2014; articles de *Libération* du 18 novembre 2012 et du 14 octobre 2014, *Télérama*, 18 octobre 2014

changé de couleur de peau ?" lorsqu'elle répond à une question à la place d'une autre élève. Et puis tous les jours "*on nous disait qu'on n'allait pas réussir... que ça ne servait à rien de faire tout ça*". Que faut-il penser de la "qualité" de ces enseignants ? Toutes nous ont dit pourtant que cela leur avait donné la gnaque.

Comme Founé. A 28 ans, elle multiplie les projets d'envergure et dans les mois qui viennent, cela va forcément se voir. Point de suspension....

Doit faire ses preuves

Des profs racistes ? Elle en a croisé plus d'un. D'ailleurs son père disait toujours à ses enfants : "*Misez toujours sur l'écrit. C'est l'écrit qui vous sauvera. Parce qu'à l'oral, on vous renverra toujours votre apparence*". Lorsque Founé Diarra a passé son BTS Communication des entreprises, elle a réalisé pour une épreuve pratique deux spots télévisés, dont un sur le sida qui a été diffusé au Mali. Son professeur avait trouvé ce film excellent, et son appréciation de fin d'année était: "Va réussir". Mais le jury d'examen s'est montré agressif: "Pourquoi vous avez fait ça en Afrique ?", alors que les projets étaient ouverts à l'international. Il lui a donné un petit 9 et l'appréciation finale de l'année de BTS était :"Doit faire ses preuves". Un prof très courageux a mis: "sans avis"... Ce sont donc les épreuves écrites qui lui ont permis d'obtenir son examen.

De Kayes à Champigny

Founé, née le 31 août 1979 à Paris (20e), a quatre soeurs et deux frères, tous nés en France. L'aînée, Fatoumata, 31 ans, est comptable, comme le père. La cadette, Sitan, 30 ans, est chargée de recrutement. Founé est la troisième. Elle est chef d'entreprise. Son frère, Smaïla, 26 ans, est chef de produit acheteur. Hawa, 24 ans, est cadre juridique à Londres. Cheickou, 22 ans, est étudiant en alternance en BTS NTC. Haby, 17 ans, est en classe préparatoire gestion/éco. Tous vivent encore avec les parents, dans un pavillon de Champigny-sur-Marne, avec leur père et leur mère, qui s'occupe de personnes âgées. Les parents sont nés au Mali et sont arrivés en France dans les années 70.

(Instants choisis).

(Le Carrousel du Louvre, janvier 2008)

Tous sont très attachés au Mali où vivent la grand-mère maternelle, les oncles, les tantes, les cousins, les cousines. Certains sont à Bamako, mais les attaches familiales sont plutôt dans des villes et villages de la région de Kayes. La famille s'y rend régulièrement, une fois par an ou tous les deux ans. Founé n'y est pas allée depuis 2002, faute de temps. Cela lui manque beaucoup.

L'écrit n'est pas vain

Les souvenirs de sa scolarité en France ne sont pas bons, à cause des "*profs racistes, qui tentaient de nous pousser vers le bas*", dit-elle aujourd'hui. Elle a suivi le conseil de son père : "*Réussissez l'écrit, parce que c'est anonyme*". Pour son BTS, elle a fait un stage comme assistante dans une compagnie de danse africaine et y a finalement obtenu un CDI en tant que responsable de la médiation culturelle. Elle y a travaillé pendant 3 ans.

"*Réussissez l'écrit. Parce que c'est anonyme*" (bijoux Didier Peiro)

Founé a plusieurs objectifs dans la vie, dont celui de la réussite professionnelle. Elle espère aussi donner de l'ambition aux prochaines générations. "*Nous sommes plusieurs a avoir cet état d'esprit. Réussir, pour que les générations suivantes ne connaissent pas les mêmes difficultés que nous*". Et c'est particulièrement important lorsque l'on est une fille. Son père a inculqué aussi à Founé et ses soeurs les valeurs d'indépendance des femmes par rapport aux hommes.

Sphère ensemble

Founé Diarra aime tout ce qui est artistique. A 16 ans, elle avait créé un groupe local de R'n'B avec deux copines. La famille Diarra aime la musique, la danse, le sport. Le père est un fan de Salif Keita et des musiques mandingues. Fatoumata pratique le yoga, Sitan la danse orientale, la salsa. Les frères jouent au foot, au basket. Founé, quant à elle, a un peu goûté aux danses de l'Afrique de l'Ouest, aux danses orientales, la salsa... mais s'est aussi intéressée aux danses indiennes (le bharata matyam) avec Maria Kiran, artiste avec laquelle elle a eu l'occasion de travailler au cours de divers événements. La danse, comme art de la rencontre. Elle développe son carnet d'adresses, rencontre des préjugés négatifs qu'elle brise en fournissant une excellente qualité de travail.

Les danses orientales

Le 10 février 2008 fut un grand jour pour Founé Diarra. Depuis un an, elle préparait le Premier *Concours Chorégraphique des Danses Orientales* (CCDO). Une soixantaine de compagnies étaient dans un premier temps pré-inscrites. Après une campagne de boycott orchestrée par quelques anciens caciques de la discipline, pour des raisons pas toujours avouables ("*comment une Noire, qui n'est même pas danseuse orientale, peut-elle organiser un tel concours ?* "), ce sont finalement 17 compagnies qui vont concourir. Founé adore la danse orientale depuis son enfance. Petite, elle avait vu *Ali Baba et les 40 voleurs*. Et puis elle avait beaucoup d'amies maghrébines dont une en particulier (à l'époque du lycée) qui lui apprenait quelques pas de danses orientales. Après

le bac, elles ont commencé à fréquenter les cours de Paola Ruggieri, professionnelle de cette discipline. C'était une chance inestimable.

"*l'art de la rencontre*" (au Salon du Mariage)

Alors Founé s'est promise que, dés qu'elle serait en mesure de le faire, elle travaillerait à la promotion des danses orientales qui n'étaient pas considérées à leur juste valeur. Il était essentiel pour elle que les spectacles présentés soient des chorégraphies de groupes présentant une originalité. C'est une première en France pour une discipline qui existe pourtant depuis si longtemps. Habituellement, les spectacles de danse orientale se résument plutôt à une succession de solistes et ceux qui les proposent sont souvent à la fois danseuses, profs, metteurs en scène et organisateurs. Pour Founé, à chacun son métier. Elle-même est productrice. Elle fait appel à des metteurs en scène. Elle ne danse pas.

Les déplacements devaient être à la charge des participants. Cela en a découragé très peu puisque presque la moitié venait de province. Certaines compagnies étrangères l'ont déjà contactée pour l'édition 2009. Dans le milieu du hip hop, les compagnies viennent à leurs frais du monde entier (USA, Chine, Japon, Brésil,...). Parfois la récompense ne couvre même pas les frais de déplacements, mais ils se déplacent pour l'émulation du concours et surtout par passion. Le "milieu" lui a reproché aussi de faire du business et elle s'en offusque: "*si je devais parler en terme de rentabilité, la masse de travail et le stress que représente un événement d'une telle ampleur, je dirais que la somme d'argent générée est nanométrique pour ne pas dire inexistante*". Mais elle précise aussitôt: "*La fierté de voir un projet grandir et maturer* (c'est le terme qu'elle emploie*), de sa genèse jusqu'à sa réalisation, dépasse tout aspect matériel et financier*".

Le Concours a donc eu lieu. Le lauréat, jugé par des spécialistes et en partie par l'applaudimètre du public (pour qu'il soit acteur de l'événement), a été **K Teo**, une compagnie qui présente une véritable chorégraphie, une création originale mélangeant les genres et bien éloignée des clichés traditionnels des danses orientales. Ils ont remporté la somme de 2000 euros, destinée à contribuer aux frais de création. Depuis le 10 février, Founé ne cesse plus de recevoir les félicitations du public. L'édition 2009 promet d'être plus belle encore, "*même si certains détracteurs malveillants oeuvrent plus pour miner cette prochaine édition, que pour la promotion de cet art ancestral qui est si beau, mais aujourd'hui encore si peu reconnu*".

Instants choisis

Belle, élancée, même si avec son 1.72 m, elle est la plus petite de la famille, Founé Diarra se prête volontiers au mannequinat. Pour le 8 mars 2008, elle a porté les tenues de la styliste **Wafa Brini**, de La Maison du Caftan. Elle a aussi porté les bijoux de Didier Peiro, joaillier de luxe lors d'événements prestigieux. Elle a défilé au Salon du Mariage au Carrousel du Louvre au mois de janvier 2008. Elle apparaît dans le très prestigieux magazine international de haute couture *Collezioni Haute Couture*. Elle aime la coiffure, se coiffe elle-même. Dés son adolescence, elle faisait

des tresses à tout son entourage et ses jeux étaient d'organiser des séances de maquillage ou d'habillage. Sans doute tient-elle cela de sa mère couturière

La famille Diarra n'est jamais passée inaperçue dans leur quartier pavillonnaire de Champigny où ils font partie des rares familles noires. A la maternelle déjà, où il y avait peu d'élèves de couleur, des enfants l'ont plusieurs fois traitée de "sale noire" sans que les enseignants interviennent. "*Certaines voitures passent au pas pour regarder de plus près lorsque nous entrons ou sortons de notre maison*". Les voisins ne leur parlent pas ou ne répondent pas à leurs salutations. Française et fière d'être malienne, Founé sait que bientôt elle prendra le relais de son père qui anime une association permettant l'aide au développement de Diakhalel, village dont il est originaire.

Founé Diarra est une guerrière de la vie… son arme est la culture.

GiedRé en pleine pétulance

(mars 2014)

Il y a bien eu ces messieurs: les coquineries de Pierre Perret, les polissonneries de Georges Brassens, les grivoiseries de Henri Tachan et d'autres encore. Libertaires et poètes. Jamais vulgaires, amoureux du texte et porteurs de messages. Mais du côté de ces dames ? Il y a eu Colette Renard en 1964 et ses *Nuits d'une Demoiselle*, un trésor de poésie libertine. Et depuis lors, depuis cinquante ans, pas grand chose à se mettre sous la langue. Alors arriva GiedRé (*prononcez Guidré*).

Elle est arrivée, mine de rien, genre sainte nitouche, avec ses robes à carreaux rose bonbon et son joli minois: "je suis blanche, je suis fille, je suis blonde, j'ai les yeux verts, donc dans l'esprit des gens, je ne peux être que gentille !" Elle est arrivée d'abord, de sa Lituanie natale, à l'âge de 7 ans, avec sa mère, après une histoire rocambolesque qui les ont fait quitter Vilnius pour la banlieue parisienne. Quand elle était petite, Giedré Barauskaité, c'est son nom, faisait du piano. Puis elle a eu 15 ans et Chopin commençait à l'ennuyer, alors elle s'est mise à chanter Dylan. C'est comme ça qu'elle a commencé la guitare et à écrire des chansons. Après le bac, elle s'est orientée vers le théâtre, au Cours Florent d'abord, croyant qu'il lui apporterait la liberté. Mais déclamer les tirades de Corneille à des spectateurs silencieux lui parut vite un peu trop solennel à son goût. A ses copains, elle chantait souvent ce qu'elle écrivait dans les soirées de l'ENSATT (l'Ecole de théâtre de Lyon). Pour le plaisir. Jamais elle n'aurait pensé en faire son métier.

Sa première fois

De retour à Paris, dans le 11e où elle habite, elle a commencé à chanter dans la cave voûtée de la Locandiera au milieu des bruits de fourchettes du restaurant italien à deux pas de chez elle.

Sur scène, elle se fit appeler Moisie. Raphael Mezrahi la repéra et la fit monter sur scène à la Cigale pour deux chansons. Puis c'est Laurent Baffie qui l'entraîna dans son sillage. En février 2011, elle autoproduit son premier disque. En trois mois, elle écoule 2000 copies qu'elle envoie elle-même par la Poste à ses premiers fans qui l'ont repérée sur internet.

Elle commence ses premières "tournantes" - c'est comme ça qu'elle dit- en passant par les *Francofolies*. Le 1er avril 2012, elle sort son premier album sans disque, fait de vignettes à gratter offrant un code pour des chansons à télécharger. En janvier 2013, elle sort son "premier album vendu dans les vrais magasins", passe à Taratata le 8 mars pour une spéciale Journée de la Femme, un grand moment de télévision. Sa carrière s'envole, jusqu'à l'Olympia le 6 mars 2014.

GiedRé prend position

Elle est arrivée avec ses gros mots, sa pétulance, son intelligence des situations, son humour corrosif. Sous des airs de comptines pour enfants, avec deux ou trois accords de guitare, elle raconte des histoires, celles qu'elle entend aux actualités. C'est l'époque qui est sordide. Ce n'est pas elle qui a inventé les bébés congelés entre deux glaces à la vanille, l'homme à la camionnette blanche qui ramasse les fillettes en écoutant Rire et Chansons, la femme de Fourniret qui va faire les courses dans les aires de jeux. Ce n'est pas elle qui a inventé les vieux réacs phallocrates qui voient des putes partout, les beaufs, les cathos intégristes. Ce n'est pas seulement elle qui aimerait qu'on l'aime en entier, pas seulement la tête écrasée contre l'oreiller. Alors elle a créé un signe de ralliement, un anus entre ses doigts, qu'elle partage avec ses fans, tous pétés de rire. Féministe: ah si les femmes pouvaient pisser debout ! Antifaf: ah, les nazis ont tous été des enfants et ils font tous caca.

GiedRé sait qu'elle ne pourrait pas chanter cela en lituanien. En français, c'est possible, car il y a l'héritage des chansonniers, cette culture libertaire et subversive qui n'existe que dans ce pays.

GiedRé est une extraterrestre. Quand elle dit: "Croisons nos pénis et nos vagins tout autour du monde. Prenons des leçons chez nos frères animaux. Y a pas de phallocrates chez les escargots qui baisent en même temps qu'ils se font baiser pour rattraper le temps qu'ils mettent à se rencontrer", elle n'est pas obscène. Le public est consentant. "J'aime que les gens viennent vers moi par choix".

Imen Ghouali et les mille visages du crime

(juillet 2016)

C'est la phrase traditionnellement prononcée dans chaque procès d'assises juste avant le tirage au sort des jurés: "Faites entrer l'accusé". C'est le nom de la mythique émission de France 2 depuis maintenant une quinzaine d'années. Imen Ghouali, journaliste, travaille pour cette production depuis la deuxième "saison" et collabore également à la chaîne *Planète + Crime Investigation*.

En 14 ans d'investigation dans les sphères du crime, elle a côtoyé les acteurs et dressé les portraits de centaines d'auteurs, présumés ou avérés, des faits qui ont marqué la société française au cours des dernières décennies. Auteure, elle a publié *Le Gang des souris vertes* (éditions Presse de la Cité). Réalisatrice, elle a récemment mis en images la vie quotidienne des porteurs du bracelet électronique, avec le documentaire *Enfermés dehors*. Journaliste, elle a investigué dans l'environnement des plus grandes affaires du moment, avec sa ligne et son ton bien à elle,

cherchant à comprendre au plus profond des êtres, comment certaines personnes "normales" avaient pu basculer dans la criminalité, violente ou pas, prises dans un engrenage, ou comment d'autres, invisibles, ont pu devenir des monstres: prédateurs sexuels et couples diaboliques, tueurs en série...

Chaque histoire est impressionnante et s'imprime dans notre mémoire collective. Chaque histoire est vraie, incroyablement vraie. Et nous revenons cette semaine sur quelques uns des fleurons de cette mythologie du crime, par le regard aiguisé de la journaliste française.

Jocelyne Bourdin et Marc Fasquelle, le couple pervers (*2007, film documentaire, 94'*)

Mariés, Jocelyne Bourdin et Marc Fasquelle, 29 et 38 ans au moment des faits, était un couple en apparence comme les autres. Mais en réalité ils formaient un duo diabolique qui a sillonné la France entre décembre 1985 et février 1986. Enlèvements, séquestrations, viols, ils vont faire subir à leurs sept victimes, toujours des femmes, les pires sévices, et vont même par deux fois donner la mort. Le couple attirait ses proies par des petites annonces pour un emploi, ou les enlevait au hasard d'une rue ou encore d'un supermarché. Grâce au témoignage d'une victime, des portraits robots ont pu être établis et, pendant l'hiver 1986, près de mille policiers étaient aux trousses du couple le plus recherché de France. L'affaire prit fin lorsque Marc Fasquel est tué par les gendarmes le 14 février 1986, alors qu'ils tentent de forcer un barrage. Imen Ghouali revient sur les faits dramatiques et les personnalités perverses de ce couple diabolique.

Jacques Mesrine, l'ennemi public numéro 1 (*2008, film documentaire, 90'*),

Jacques Mesrine est l'une des plus grandes figures du banditisme français. Grâce à sa capacité à changer de visage, il s'est joué de toutes les polices. Recherché en France, au Canada, et même par le FBI aux Etats-Unis, il a réussi pas moins de quatre évasions, ponctuées de cavales épiques, jusqu'à sa fin tragique sous les balles des policiers le 2 novembre 1979. Il a à son actif de nombreux braquages, des enlèvements, deux évasions au Canada en 1969 et 1972, puis en France l'évasion du palais de justice de Compiègne, le 6 juin 1973. A nouveau arrêté le 28 septembre 1973, Mesrine est condamné à 20 ans de réclusion. Le 8 mai 1978, "le grand Jacques" s'évade de la prison de la Santé avec François Besse. Sa cavale s'achève sous les balles des policiers le 2 novembre 1979. Assassinat ou légitime défense ? Imen Ghouali décrypte la personnalité contradictoire de celui qui fut en son temps "l'ennemi public numéro 1".

Sur la piste de Salaün et Pallatin (*2013, film documentaire*)

Il est 8h30 ce 29 juillet 1995, braquage dans une agence du Crédit Agricole de Thonon-les-Bains. Les braqueurs avaient bien préparé leur coup. Pour passer par la fenêtre des toilettes, la seule pièce à ne pas disposer de système d'alarme, ils avaient scié ses barreaux, quelques heures

plus tôt, et pris soin de replacer la grille en la refixant avec du ruban adhésif du même vert que celui de la banque. Des pros ! Prise d'otages puis de véritables scènes de guerre quand la police arrive. Quand les tirs s'arrêtent, les braqueurs ont pris la fuite. Deux policiers sont blessés, leur collègue est mort, il venait d'avoir 40 ans. Plus tard, un "indic" les met sur la piste d'un certain "Jésus", ou Salaün de son vrai nom, un homme au casier déjà chargé, un "voyou à l'ancienne", une vraie gueule de cinéma, et de son ami "Pierrot", Pierre Pallatin. Pour la justice, leur compte est bon.

Mais des années plus tard, Salaün et les siens crient toujours à l'erreur judiciaire. Imen Ghouali montre la fragilité des indices voire les contradictions du dossier.

(*capture d'écran*)

Bruno Sulak, le gentleman cambrioleur (*2015, film documentaire, 90'*)

Bruno Sulak est un voyou au grand coeur. D'abord légionnaire, puis voleur multirécidiviste, il a toujours réussi à ne pas utiliser la violence, même durant ses évasions spectaculaires. Ce gentleman cambrioleur est décédé dans des conditions obscures, à Fleury-Mérogis, le 29 mars 1985. Pendant 90 minutes, Imen Ghouali relate l'histoire de ce "champion de la cambriole".

Khaled Kelkal et les débuts du terrorisme d'une jeunesse radicalisée (*2015, un film réalisé par Vincent Garreau*)

En 1995, l'attentat du RER Saint-Michel à Paris a fait huit morts et plus de deux cent blessés. Dans les semaines qui suivent, sept nouveaux attentats sont perpétrés. La France plonge dans l'angoisse terroriste. C'est le début du plan Vigipirate et de la sécurité renforcée dans les lieux publics. Cette terreur est le fait de Khaled Kelkal, un jeune de la banlieue lyonnaise, radicalisé et prêt à mourir en martyr. Mais après la mort de Kelkal, abattu par la police, les attentats continuent. Dominique Rizet et Imen Ghouali retrouvent les protagonistes de l'affaire Kelkal et analysent les conséquences de cette violence prémonitoire de celle que nous connaissons encore vingt ans plus tard.

Les Souris vertes, le gang (*2015, livre, Presses de la Cité*)

Pendant des années, le gang des Souris vertes a rendu fous des dizaines de services de police et de gendarmerie. Pendant des mois, ils ont écumé les banques et dépouillé les convoyeurs de fonds sans jamais se faire prendre. Des braqueurs chevronnés, aux méthodes originales et audacieuses. Ces cambrioleurs des temps modernes ont volé avec tellement de panache que l'avocat général a été séduit par leur ingéniosité. Imen Ghouali revient sur cette aventure hors du commun pour nous livrer tous les secrets de cette incroyable bande au grand coeur.

Jérôme Kerviel et les "enfermés dehors" (*2015, film documentaire*)

L'ancien trader de la *Société Générale* Jérôme Kerviel, condamné pour fraude en mars 2014, est sorti de prison en septembre de la même année. Après cinq mois de détention, il en a passé neuf de plus "enfermé dehors", muni d'un bracelet électronique à la cheville. En compagnie de Cindy, Kacem et Didier, condamnés au même aménagement de peine, il témoigne pour la première fois sur le quotidien de ceux que la justice appelle les "placés". Si, pour certains, il permet de désengorger les prisons, de favoriser la réinsertion et de lutter contre la récidive, pour d'autres, c'est un"Big Brother" qui émet des signaux sonores à la longue insupportables, au point que certains "placés" demandent même à retourner derrière les barreaux.

Imen Ghouali recueille les témoignages des porteurs de bracelets, mais aussi celui de magistrats, comme Serge Portelli, qui met en garde contre ce qu'il considère comme les "prémisses d'un danger terrible et d'une société assez effrayante. Des prisons partout, ça coûte trop cher. L'idéal pour un dictateur, c'est un peuple qui se surveille lui-même et qui est surveillé sans trop de matériel pour l'emprisonner. Tous les systèmes qui existent aujourd'hui participent de ce régime potentiellement totalitaire."

Le saut de l'ange de *Solange* (Ina Mihalache)

(juin 2015)

(*Le saut de l'ange réussi est signé par celui qui se jette dans le vide en ayant conscience de son corps et de l'espace après avoir bien fléchi sur ses jambes pour se projeter dans les airs*)

Youtube est l'endroit où le mimétisme est roi. Je vais donc faire comme des centaines de Youtubeurs et partager avec l'univers (62) révélations qui me concernent de près ou de loin.

Révélations sur mon sacrum

J'ai souffert pendant plusieurs années d'une addiction au sudoku / A l'âge de 13 ans, mes parents m'ont offert l'épilation définitive des aisselles / Je chausse du 35 / J'ai appris le piano, l'accordéon, la flûte traversière et le violoncelle. Mais comme je n'ai aucune notion de solfège, c'est catastrophique dans tous les cas / Je n'ai jamais bu de Coca-Cola, je ne sais pas, c'est comme du goudron / Je suis née à Montréal dans le Québec qui est dans le Canada dans l'Amérique du Nord de la planète Terre / J'ai déménagé en France à l'âge de 19 ans par amour pour quelqu'un qu'avec qui je ne suis plus / Je suis dotée d'une grande souplesse de corps / J'ai horreur de la mayonnaise, ce mélange d'oeufs et d'huile me rebute atrocement, c'est gras, ça ne sert à rien, c'est en même temps un peu sucré. Enfin, je ne supporte pas non plus la Chantilly mais c'est parce que c'est en bobonne, en Amérique du Nord, la crème fouettée maison c'est quand même bon /

Adolescente, quand ça n'allait pas bien, mon père m'a offert un saut en parachute en tandem et c'était fabuleux / Depuis de nombreuses années maintenant, je n'aime et je ne craque que pour les garçons gentils. Je ne suis vraiment pas la jeune fille qui peut être intéressée par un délinquant sentimental, relationnel, pervers, méchant, bad boy... C'est pas mon truc. Les garçons authentiquement gentils font battre mon coeur... et l'intérieur de mon ventre / Je suis très sensible aux caresses et aux tapotements sur le sacrum, cette partie d'os qui est au-dessus du coccyx avant les fesses, j'ai beaucoup de tensions accumulées à cet endroit et lorsque vous me tapotez le sacrum ou que vous me massez les environs du sacrum, ça me met dans un état de transes exquises / J'ai un grand complexe du genou, l'attache de mes quadriceps au niveau du dessus de la rotule est boursouflée / Longtemps, les chaises ont été mes supports de masturbation de prédilection.

Révélations sur mes géniteurs

J'ai arrêté d'avoir des amis vers l'âge de 12 ans / Ma mère est cinquième d'une famille de dix enfants. Mon père a fui la Roumanie communiste et a demandé l'asile politique au Canada en 1976, année des Jeux Olympiques de Montréal où Nadia Comaneci a remporté plusieurs médailles d'or / Lorsque j'ai les pieds nus, je marche sur la pointe des pieds. Oui, je suis petite. Quand tu me rencontres, tu te dis: Aaaaah, j'croyais qu't'étais vachement plus grande ! Eh non, je suis petite. Je fais 1,60 m / Longtemps, j'ai prétendu savoir jouer aux échecs et que je jouais régulièrement avec mon père, alors qu'en vrai je ne sais pas très bien, ça a l'air compliqué / J'ai envisagé pendant plusieurs mois faire pilote d'avion, parce que je me disais que je serais plus tranquille comme ça / Sans blague, je peux être vraiment sexy mais je n'en vois pas l'intérêt / Cette année, je réalise mon premier long métrage, Solange et les vivants, que je dépose à la Quinzaine des Réalisateurs de Cannes / J'ai eu un lapin qui s'appelait Cocotte qui rongeait les fils de téléphone et qui a fini dans une ferme et sûrement en rôti, et une perruche qui s'appelait Bisou, puis un jour mon père il est parti en vacances et il devait l'amener quelque part pour la faire garder et alors il se souvenait pas que la porte était ouverte et elle s'est envolée vers le ciel, pour la vie.

SOS Décrouque

Les femmes qui ont le plus influencé ma prise de parole sont Emmanuelle Riva et Anna Karina / Je ne dis pas merde, je ne dis pas putain, j'ai inventé le mot qui est une contraction de croûte et de loque, quand je laisse tomber un truc et je casse un truc, je dis CROUQ et quand je vais pas bien, je dis que je suis CROUQUEE, et quand quelqu'un vient me réconforter, il me DE-CROUQUE. Décrouquer. SOS Décrouque / J'ai pas de carie, j'ai jamais eu de carie, j'espère que j'en aurai jamais / Je me suis mariee un mardi de novembre, avec deux témoins, parce que quand même, c'était plus facile pour les papiers et la France, c'est difficile de pas être français / Je dors sur un oreiller en mémoire de forme avec une matière découverte dans l'espace / J'ai fréquenté pendant cinq ans une école privée catholique de filles avec uniformes et c'était très dur / Une fois, j'ai pris trop de médicaments /

J'ai décidé de prendre l'accent français plusieurs années avant de venir en France, parce que ça me plaisait bien / Il y a eu un incendie dans notre maison de campagne / Je ne veux pas d'enfant, parce que je ne sais pas comment être deux dans mon corps, ça m'angoisse et puis je ne suis pas sûre de vouloir vivre toute la vie, donc pourquoi je la donnerais à quelqu'un qui ne l'a pas demandée et n'est même pas au courant c'est quoi.

Devenir adulte

Quand je m'affaire devant le miroir pour mettre de la crème et des trucs comme ça, je ferme un oeil, parce que j'ai l'impression que ça floute un peu et ça m'empêche de voir les mauvaises choses que je veux pas voir. Donc j'ai la meilleure humeur et le meilleur moral / Je ne supporte pas que l'on me touche le visage, parce que quand j'étais plus jeune, j'avais de l'acné et je croyais que ça venait des bactéries et du coup je ne peux plus / Je dors toute seule parce que quand il y a quelqu'un, je suis trop intéressée par la personne et je ne peux pas me concentrer sur m'endormir / Personne m'appelle, à part mes parents, une fois par semaine, mais ça me va, moi ça me convient, ça me convient parce que quand les gens m'appellent, j'ai l'impression que je leur dois quelque chose, j'aime pas ça / J'aime François Hollande, de tout mon coeur, laissez lui faire ses trucs et arrêtez tous vos sondages de crotte / J'ai eu un amant italien, une fois, c'était plutôt bien / La vidéo qui m'a donné envie d'en faire est celle de Norman, qui s'appelle *Devenir adulte*. A l'époque, je le trouvais insouciant et attendrissant. Alors que maintenant il... je vais pas dire du mal, je t'aime quand même Norman.

Mes interpénétrations

Je préfère dix mille fois Marine Vacth à Adèle Exarchopulos / Quand je vois des gros chiens, j'ai envie de les chevaucher, pas de manière zoophile, de manière comme quand j'avais 5 ans et que je voulais monter sur les poneys, c'est pareil / J'ai le visage très tendu et surtout les sourcils et j'ai peur que ça me handicape, dans ma carrière. J'aimerais savoir lever les sourcils sur commande mais je n'y arrive pas / Je sais pas fumer les cigarettes, je n'aime pas la cigarette, si tu

fumes, je vais avoir du mal. Malgré la croyance très répandue, je n'ai jamais pris de drogue, ni fumer de marijuana, car je ne sais pas fumer. Mais si quelqu'un voulait m'initier au LSD, par exemple, je serais peut-être d'accord... mais quelqu'un de vraiment fiable / Je tape vraiment vite sans regarder le clavier, avec tous les doigts, j'ai appris, c'était la chose la plus utile que j'ai apprise dans ma vie / Maintenant que j'ai fait un film, j'aimerais bien faire un spectacle, mais pas un one-woman-show-truc-muche, non, j'aimerais bien faire un spectacle avec une scénographie et du chant et de la danse et des corps, et que ce soit absurde et minimal, à l'image de la *Compagnie Toujours après minuit* ou bien ce que font Antoine Defoort et ses amis belges. J'aimerais bien faire le genre de choses qui passent au Centre Pompidou, en bas, dans la salle -1, là. J'aurais très envie, je vais m'y mettre, maintenant, ça t'intéresse ?

L'origine des choses

Ado, j'ai pris des cours de flamenco et j'ai même fait un numéro dans un spectacle de fin d'année de l'école / J'ai jamais vraiment été ivre soûle, mais ça me manque pas / J'ai été la meilleure élève, mais ça m'a vraiment pas aidé dans la vie / J'ai toujours pensé que les acteurs et les actrices, faire ce métier, c'était vraiment nul et que c'était vraiment, vraiment faible, c'était être faible, je continue de le penser, c'est pourquoi je préfère être à l'origine des choses et ne pas dépendre d'autrui et ne pas devoir un jour me faire injecter des trucs dans le visage, ce genre de choses quoi / Comme énormément, beaucoup trop de gens, et surtout de femmes, j'ai eu pendant une dizaine d'années des troubles du comportement alimentaire, c'est fini, j'en suis sortie, avec la thérapie / Avec mon père, quand je sortais du bain, quand j'étais petite, on faisait un jeu, il me mettait la serviette sur la tête et me prenait dans ses bras et il tournait sur lui-même et il allait dans une pièce et il me demandait dans quelle pièce c'était et j'adorais ce jeu, je pense que je rigolais comme une baleine et que c'était le moment de ma vie où j'étais le plus absolument heureuse / Quand j'étais enfant, j'étais chez une copine et on s'était enfermées par erreur dans un placard avec le chat et j'ai vraiment cru que j'allais mourir et quand la mère de la copine se demandait où on était et nous a évidemment fait sortir du placard, le chat est sorti en courant comme une flèche et on a pleuré dans ses bras et elle avait des gros seins très moelleux / Maintenant j'ai 30 ans, je les fais pas, je pense pas, je peux faire beaucoup moins, je pense qu'il faudrait pas que je le dise, parce que peut-être que ça me fait du tort, mais j'aime pas l'idée de le cacher. Parfois, dans l'avion, on me demande j'ai quel âge pour me donner de l'alcool, donc ça va encore / Je suis jamais allée en Afrique, je suis jamais allée en Asie, je suis jamais allée en Océanie, j'ai peur de voyager parce que j'aime le confort.

Tout savoir en regardant dans ma bouche

Je croyais que ma vie allait vraiment trouver une résolution en 2007 où j'ai été choisie par Mathieu Amalric pour les Talents Cannes et son court métrage *Deux cages sans oiseaux*, dont je mettrai le lien dessous si ca t'intéresse. J'étais de la même promotion que celle de Léa Seydoux et Pierre Niney... No comment ! / Une fois dans un musée, on était allé au musée avec l'école, car il y avait une sorte de reconstitution d'un festin de roi et j'avais mangé sur le truc reconstitué une

sorte de fruit confit qui était sur un gâteau, et j'étais sûre que mes jours étaient comptés à partir de ce moment et en plus j'étais sûre quand j'allais aller chez le dentiste, elle allait tout savoir en regardant dans ma bouche et elle allait savoir que j'avais mangé des fruits confits du musée /

Solange ou Ina ? Ina ou Solange ? Solange ou Ina ?

Depuis la préadolescence, mes cheveux sont une sorte d'armure contre la violence extérieure. Longtemps je me cachais derrière et j'ai passé beaucoup de temps à ressembler à ça et je pense que c'était aussi une sorte d'arme de séduction. Aujourd'hui, ça se tasse. Je pratique le naturisme et c'est trop bien. Tu devrais le faire, tout le monde devrait le faire, je pense que si Jean-François Copé faisait du naturisme, le monde irait mieux, et si tout le Moyen-Orient faisait du naturisme, tu te rends compte combien le monde avancerait ! tout le monde tout nu, mais c'est tellement la joie ! qu'une fois pour toutes on arrête de lier nudité et sexualité !

Alors tu en as compté combien des révélations ? C'était 50, ou plus ? C'était quoi, ta préférée ? C'est Solange ou c'est Ina ? C'est Ina ou c'est Solange ? C'est qui ? A lundi. Tu seras là ? Tu seras là, dis, lundi ?

Le site Solange te parle et comme promis: Deux cages sans oiseaux. Voilà !

Inna Modja, la voix de coco

(décembre 2011)

Coco Choco Chanel and Chocolat. Un air nous trotte dans la tête: *French Cancan* (*Monsieur Sainte Nitouche*). A l'heure des rétrospectives, le monde de la musique ne cesse plus de citer Inna Modja, parmi les révélations de l'année. Née à Bamako, Inna a toujours été une enfant hyperactive. C'est pourquoi sa mère l'a surnommée Modja, ce qui en peul veut dire quelque chose comme "l'enfant terrible". Elle avait tellement d'énergie que ses parents l'ont inscrite à un maximum d'activités: la peinture, le karaté, la danse, la chorale... Jamais fatiguée !

A l'âge de 16 ans, Inna rend visite à son voisin, le grand Salif Keita, un peu surpris mais qui, loin d'être indifférent, intègre cette énergie débordante dans ses choeurs. Inna ne se bat pas pour se faire voir ou se faire entendre. Elle est là, tout simplement, et on la remarque, avec sa beauté longiligne qui l'a menée d'abord vers le mannequinat. C'est ainsi qu'elle a commencé sa carrière française, égérie de L'Oréal. Mais "elle n'est pas que...", ses mélodies légères que l'on n'oublie pas racontent des histoires qui portent des messages. Inna Modja défend sa différence, avec sa coiffure afro qui fait partie du personnage, son combat contre l'excision dont elle a été victime à l'âge de 4 ans.

Inna Bocoum (son vrai nom) a depuis toujours une grande faculté d'adaptation parce que son père et ses frères et soeurs aînés lui faisaient écouter des musiques très variées, de la soul au heavy metal. A la Fête de la Musique, elle est arrivée avec son *French Cancan* qui a fait danser la France en été. Forte de ce succès, elle a sorti en novembre 2011 son album *Love Revolution* qui pourrait la propulser aux NRJ Awards et plus loin encore... A Martigues cette semaine (*Maritima Music Tour*, 15 décembre 2011), elle a reçu un accueil incroyable. Chauds les gens du Sud !

Isabelle Boni-Claverie et la saison blanche [968]

(juin 2016)

C'est en 1915 qu'est apparu pour la première fois sur les boites de chocolat en poudre Banania celui qui allait devenir son emblème: Bamboula, le tirailleur sénégalais à la chechia rouge. On dit que, dans le contexte de l'époque, c'était une image positive qui entrait dans les foyers français. Les soldats africains de l'empire colonial combattaient sur le front de la Première Guerre Mondiale. Bamboula n'était-il pas l'ami des enfants qui leur apportait leur chocolat chaud du matin au goût de cacao et de banane ? Pendant 60 ans, les enfants allaient grandir avec chaque matin cette image du "bon sauvage" avec ses grandes dents blanches qui disait: "Y a bon Banania", ce qui ne manquait pas d'amuser les petits et les grands: certes ni intelligent ni cultivé, mais drôle. Le Nègre, comme on disait alors, était le produit de plusieurs siècles d'écrits racialistes qui, des philosophes du XVIIIe aux scientifiques du XIXe, allaient marquer des générations de Français. Comment naît l'imaginaire raciste !

Scènes ordinaires

Tu sais que t'es noir quand, à l'occasion d'une épreuve de descente en rappel, ta performance amène ton meilleur ami à t'appeler Chita.

Tu sais que t'es noir quand, directeur financier dans un grand groupe français qui compte plus de 100 000 salariés dans le monde, un collègue te dit: "Quand tu ne viens pas aux réunions, ça se remarque !". Tu te rends alors compte que tu es le seul homme "de couleur" parmi 250 cadres dirigeants de l'entreprise.

Tu sais que t'es noir quand, comme tous les cadres sup de ce pays, tu portes, quand tu vas travailler, un costume et une cravate, et qu'un jour tu te rends particulièrement tôt à ton bureau, attendant au pied de l'immeuble que les portes s'ouvrent, deux secrétaires, également en avance, arrivent et te demandent d'un ton un peu vif ce que tu attends pour ouvrir. Un Noir en costume, c'est bien connu, est un vigile.

Ces histoires vécues, par elle, par ses frères, par ses cousins... c'est Isabelle Boni-Claverie qui les raconte: "Déjà, dans les années 40, quand mon père était magistrat, on le prenait pour le planton de service. S'il avait le malheur de fumer une cigarette devant les portes du tribunal, on lui demandait, en lui parlant petit-nègre, de le conduire auprès du Procureur. Il se trouve que le Procureur, c'était lui."

[968] sources: *www.boniclaverie.com*, *Huffington Post, Jeune Afrique*

La dévoreuse

Isabelle Boni-Claverie, née en 1972 à Tiassalé (Côte d'Ivoire), a réalisé en 2015 le documentaire *Trop noire pour être Française ?*, coproduit par *Quark Production* et *ARTE*. Réalisatrice pour le cinéma et la télévision, elle a d'abord exprimé son talent de narratrice en écrivant des nouvelles. A 18 ans à peine, elle publie *La Grande Dévoreuse*, dans un ouvrage collectif, *Villes d'exil*.[969] Le texte sera réédité dix ans plus tard par les NEI (Nouvelles Editions Ivoiriennes). Elle reçoit pour ce premier roman le Prix du Jeune Ecrivain Francophone (2e lauréate). Après des études de Lettres Modernes à la Sorbonne et d'Histoire de l'Art à l'Ecole du Louvre, elle collabore à *Revue Noire*, première revue d'art contemporain consacrée à l'Afrique et sa diaspora, où elle prend en charge les pages cinéma, puis elle entre à *Afrique Magazine* (groupe *Jeune Afrique*), où elle crée notamment la rubrique *Ma nuit avec*.

Entrée par concours à la Fémis elle y réalise son premier court-métrage, *le Génie d'Abou* (1998), sélectionné au Festival international de Films de Femmes de Créteil et Mention spéciale du jury au Festival International du Court-Métrage d'Abidjan, puis deux documentaires courts: *la Coiffeuse de la rue Pétion* (1999) ou l'intégration vue à travers un salon de coiffure afro, et *Gary Cooper, l'Image et... le vent* (2000), une commande du Centre de Cultures Contemporaines de Barcelone pour accompagner l'exposition "Afriques, l'artiste et la ville". Diplômée de la Fémis, elle réalise ensuite un moyen-métrage, *Pour la nuit* (2004), sélectionné dans plus de trente festivals internationaux et souvent primé.

Isabelle Boni-Claverie est également scénariste (*Si-Guériki, la reine-mère*, *Arlit, deuxième Paris*). Entre 2005 et 2006, elle travaille aux Etats-Unis, où elle adapte pour le cinéma le roman de Valérie Tong Cuong, *Où je suis* (éd. Grasset), qui devient *Heart of blqckness*. Elle co-écrit le téléfilm *Sexe, Gombo et beurre salé*, une comédie de Haroun Mahamat-Saleh, avec Aïssa Maïga. Elle participe ensuite à l'écriture de nombreuses séries télévisées grand-public (*Seconde Chance*, *Soeur Thérèse.com*, *Coeur Océan*, *Plus belle la vie*). Voilà pour un aperçu d'une déjà très belle carrière professionnelle.

La filiation

"Ce qui me porte, c'est l'écriture, affirme la réalisatrice franco-ivoirienne. Je pars d'une histoire qui préexiste et je me demande comment je vais la raconter." Son récit personnel mérite, lui, d'être raconté.

(Isabelle Boni-Claverie et ses arrières grands-parents)

Il pourrait commencer en 1909 par la naissance de son grand-père, Alphonse Boni, dans une grande famille de chef. A 15 ans, il quitte Grand-Bassam pour rejoindre la France et le collège

[969] éd. *Le Monde / La Découverte*

jésuite Saint-Paul d'Angoulême. Camarade de classe d'un certain François Mitterrand, Boni rencontre une jeune femme originaire de Gaillac, Rose-Marie Frédérique Galou - qu'il épouse discrètement, de nuit, en 1937. Ils auront quatre enfants, un garçon et trois filles. Ce grand-père n'est pas n'importe qui: conseiller de Mitterrand lorsque celui-ci était ministre de la France d'outre-mer dans les années 1950, il sera ensuite procureur de la République de Côte d'Ivoire, puis ministre de la Justice sous Houphouët-Boigny.

Isabelle, fille de l'aîné de la famille, sera élevée par une tante et son mari, le juriste Georges Claverie. Enfance protégée, milieu privilégié. Elle se souvient: "J'étais fille unique. Je me suis prise d'intérêt très tôt pour les livres. Je pouvais en lire quatre ou cinq en même temps." De 1980 à 1988, elle vit en Côte d'Ivoire. Mais elle se sentait très française, dans sa façon d'être, très parisienne, ce n'était pas un rejet de sa part ivoirienne, mais la Côte d'Ivoire, elle a dû l'apprendre en y allant. Dès l'enfance, sa cinéphilie était déjà là. Elle accompagnait sa mère journaliste dans les salles de montage, jouait avec les bobines, visionnait les films sur le magnétoscope familial. Très tôt happée par le 7e art.

La nausée

C'est dans la conjonction de deux évènements, explique-t-elle à *Jeune Afrique*, qu'est né *Trop noire pour être Française ?*: une grossesse et les propos ouvertement racistes tenus par le parfumeur Jean-Paul Guerlain sur France 2 en 2010. "Je me suis alors demandé dans quelle histoire familiale je m'inscrivais, dans quelle histoire j'inscrivais mes enfants. Des problématiques que je croyais résolues sont réapparues avec les peurs que beaucoup de gens éprouvent, comme moi, pour leurs enfants. Avec l'envie qu'ils n'aient pas à subir ce que nous subissons." Le film, documentaire émouvant et instructif, mêle l'approche intimiste et des témoignages. Il y est question du regard des autres, d'incompréhension et surtout de l'hypocrisie qui règne dans une société française où le passé colonial conditionne encore le regard des Blancs sur leurs compatriotes noirs. Le milieu du cinéma ou du théâtre n'échappe pas aux préjugés et aux discriminations. Les producteurs ont souvent "des idées toutes faites sur ce qu'il faudrait raconter", explique-t-elle, ou sur ces acteurs noirs qui ne seraient pas "bankables".

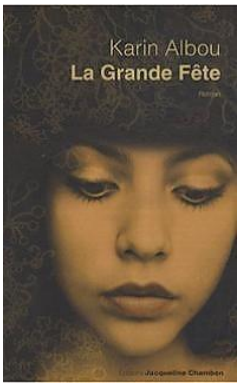
Cette année aux Molières (23 mai 2016), n'y avait-il pas 85 Blancs sur 86 nominés. "Racisme d'omission", pour le *Collectif Décoloniser les Arts* qui brandissait: "2016, saison blanche aux Molières". Le théâtre français n'est pas raciste, non ! Tout le monde a bien ri de cette idée "géniale" de faire intervenir sur scène un personnage dont la mission était de toucher du doigt un intervenant qui dépassait son temps de parole pour lui dire d'arrêter. Son nom ? Touchi-Toucha. Son allure ? Une gigantesque carrure, un costume de vigile, une absence de voix, un déplacement sur segway, un air niais et une couleur de peau... noire. Tous les stéréotypes réunis en un seul personnage, en un seul instant. Le public (blanc) a beaucoup ri. Y'a bon. Isabelle Boni-Claverie, elle, n'a pas ri.

Karin Albou du côté des amoureux

(octobre 2015)

Elle a eu très tôt envie de s'exprimer, Karin Albou. Elle a fait de la danse, du théâtre, étudié les langues étrangères (arabe, hébreu) mais c'est finalement le cinéma qui l'a appelée. Il lui semblait être le meilleur moyen d'expression.

Le 19 septembre 2015, la réalisatrice présentait en avant-première son dernier film *Ma plus courte histoire d'amour* au cinéma L'Escurial à Paris.



C'est un scénario qu'elle a mis longtemps à écrire. Elle a construit l'histoire d'un couple sur l'idée qu'ils ne parlent pas le même langage, notamment au niveau de leurs fantasmes: "Ce qui est très souvent le cas entre un homme et une femme, conçoit-elle, ce sont deux fantasmes qui n'arrivent pas à s'emboîter."

C'est la réalisatrice elle-même qui interprète le personnage. Louisa est une veuve de quarante ans, elle revoit par hasard Charles, son premier amour, un écrivain, installé à New York depuis dix ans, interprété par Philippe Mimoun. Ils font l'amour, juste avant son retour aux Etats-Unis et Louisa tombe enceinte. Charles décide de tout quitter pour venir vivre avec elle à Paris dans l'attente de leur enfant. Le film nous fait pénétrer dans le quotidien de ce couple, montrant la différence entre l'homme et la femme dans la façon qu'a chacun de regarder la vie en général et la sexualité en particulier. La femme enceinte a aussi du désir mais ce désir-là est tabou, jamais abordé au cinéma. Louisa se confie à sa meilleure amie, une psy, jouée par Mazarine Pingeot. Karin Albou avait rencontré Mazarine Pingeot il y a quelques années et elles sont devenues amies: "J'avais envie de la faire jouer depuis longtemps", confie-t-elle. Ce sera son premier rôle. Les scènes savoureuses ne manquent pas dans ce film où au fil de l'histoire se produit un retournement. C'est lui qui devient le personnage romantique de l'histoire à la fin. Il est le vrai amoureux du film, alors que la femme témoigne, elle, d'une certaine indifférence. Quand il s'en rend compte il est profondément atteint.

"*Juive mixte*"

Née en 1968 à Cachan, Karin Albou a passé ses premières années dans un HLM de banlieue (par la suite, sa famille s'est installée à Boulogne). Sa mère est issue d'une famille catholique, elle est née en France, son père, lui, est un juif d'Algérie. Cette "juive mixte", comme elle aime à se définir, n'a en fait jamais été éduquée dans la religion. Son identité est française avant tout, d'une famille très mélangée: "J'ai même une demi-soeur antillaise !" s'exclame-t-elle. Karin a pratiqué assidûment la danse depuis son enfance, commençant par la danse classique avant de s'initier à la danse modern-jazz et orientale. Tout en poursuivant des études littéraires et en Langues

orientales, elle s'est engagée dans des études de cinéma, sa véritable passion, actrice d'abord, réalisatrice ensuite.

Karin Albou réalise son premier court-métrage, *Chut !*, en 1992, qui reçoit le Prix du premier film de Ciné-Cinéma. Après un passage par le documentaire, *Mon pays m'a quitté*, Karin Albou réalise sa seconde fiction, *Aïd-el-Kébir*, où elle a choisi de parler de l'Algérie, le pays d'origine de sa famille paternelle. Le film, couronné par le grand prix du Festival de Clermont-Ferrand, a eu la faveur de nombreux festivals et a fait le tour du monde.

Mais c'est en 2005 que Karin Albou s'est vraiment fait connaître, avec *La Petite Jérusalem*. Elle a fait le portrait d'une jeune fille, Laura, juive orthodoxe, qui habitait dans le quartier de Sarcelles ainsi surnommé. C'est l'histoire d'une émancipation. L'héroïne est partagée entre ses émotions et ses exigences intellectuelles, entre le monde religieux d'où elle vient et le monde de la philosophie. Sélectionné à la Semaine de la Critique du Festival de Cannes, le film y obtient le prix SACD et est nominé aux Césars dans les catégories "Meilleur premier film" et "Meilleur Espoir féminin". Le film a plu par cette sensualité qui affleurait dans tous les plans ou presque. Il était l'occasion pour la réalisatrice de parler des juifs d'Afrique du Nord arrivés sans un sou dans les années 60. Beaucoup de séfarades se sont retrouvés en banlieue parisienne à Sarcelles, Créteil ou ailleurs à l'image de la famille que l'on voit dans le film, originaire de Tunisie.

Boucs émissaires

A travers le prisme de cette population bien particulière, la cinéaste raconte au fond le destin de tous les immigrés, quelles que soient leurs origines et leur religion, regroupés dans des cités. Dans sa manière de filmer la banlieue, et particulièrement sa communauté juive, il y a clairement de l'affect. Elle confiait alors: "J'avais vraiment le souhait de montrer la communauté juive autrement que ce à quoi on est habitué; les juifs du Sentier dans leurs entreprises de confection ou la bourgeoisie du Marais. On ne voit jamais les personnes qui vivent en banlieue - qui plus est des ultra religieux. Or il y en a beaucoup."

Elle concédait aussi: "Sarcelles, symbole de cité cosmopolite, a beaucoup changé. Les années 70 ne sont plus qu'un vieux souvenir. A cette époque, la religion était de l'ordre du privé. J'ai eu moi-même des petits copains musulmans. Le plus souvent, on ne connaissait même pas la religion de nos amis. A présent, les identités sont plus affirmées. Il faut faire et travailler avec cette réalité là." Dans le film, on voit une synagogue brûler, ce qui lui faisait dire: "Quand on touche à la communauté juive d'un pays, c'est que ça va très mal. Les juifs sont généralement les premiers boucs émissaires quand des frustrations sociales se font sentir dans la société. Les juifs n'ont rien à voir avec le fait que les gens en banlieue n'ont pas de travail..." Le film est sorti peu après les émeutes urbaines de novembre. Cette révolte sociale s'est accompagnée de nombreux actes antisémites. Karin Albou a vécu les évènements de manière très émotionnelle: "Dans mon entourage proche, beaucoup ont été victimes d'insultes très graves. On attaquerait une mosquée, ça me ferait bien entendu le même effet. Mais il n'est pas question pour moi de quitter la France. C'est mon pays."

A fleur de peau

Quatre ans plus tard sort *Le chant des mariées*. Le film s'inscrit dans la même veine. Nous sommes dans un quartier judéo-musulman de Tunis en 1942. La caméra de Karin Albou ne quitte pas les deux héroïnes, à un niveau quasi-épidermique, à fleur de peau. Nour, la musulmane, et Myriam, la juive, 16 ans, sont amies depuis l'enfance. Elles vivent dans la même maison et sont inséparables. En ces terres encore extrêmement traditionnelles, elles sont à un tournant de leur vie de femme. Scolarisée et émancipée, Myriam aimerait rencontrer l'amour, Nour doit épouser son cousin et rêve d'apprendre à lire. Myriam dispense donc des leçons à son amie tandis que

Nour la sollicite pour lui permettre de rencontrer son fiancé en catimini. Mais sous leurs fenêtres, la catastrophe se joue: l'occupation allemande, la montée de l'antisémitisme, l'émergence du nationalisme arabe. L'amitié des jeunes filles y résistera-t-elle ?

A la suite du court-métrage *Aïd-el-Kébir*, Karin Albou publie son premier roman, *La Grande Fête* (éditions Jacqueline Chambon). On y entre dans la vie d'une famille villageoise de l'Est algérien qui s'apprête à fêter l'Aïd tandis que le père est en train de mourir. Mais pour Hanifa, la jeune héroïne, ce jour a une signification toute particulière: on doit lui trouver un mari, avant la disparition de ce père qui souhaite la protéger des rumeurs dont elle est l'objet. Il sait qu'après lui, le tuteur légal de la jeune fille sera Ahmed, qui a rejoint depuis quelques années les rangs des islamistes. Or on a trouvé un bébé mort, rejeté par les vagues sur la plage. Une voisine accuse Hanifa...

Dans *Le magazine littéraire* (octobre 2010), on peut lire cette critique: "Le roman raconte avec délicatesse, sensibilité et une intériorité très émouvantes, l'éveil à l'amour de cette très jeune fille, presque encore une enfant, pour Sélim, un avocat d'origine berbère qui a fait ses études en France. La passion qui les lie est aussi une façon pour chacun d'entre eux d'échapper au poids des traditions et de la famille. Mais le prix à payer sera infiniment plus lourd pour Hanifa. La trame romanesque de l'amour interdit et nocturne sert de fil conducteur à l'exploration d'une société dans laquelle se croisent coutumes et rituels. Les femmes du village n'ont que peu d'occasions de s'évader hors de la maison: le hammam de la source en est une, il est pour elles un lieu de parole et de plaisir, de sensualité et de magie... Les croyances s'enracinent dans un passé archaïque, mais elles constituent aussi le lien vivant qui unit les différents membres de la famille. En partageant avec les siens le foie du mouton sacrifié le matin, la jeune femme se sent réintégrée dans la chaîne humaine. La tension permanente entre le passé et le présent, l'individu et le clan, l'intimité et le regard des autres, le recours à la tradition et son rejet, le village et la ville, l'Algérie et la France, tisse la matière même des relations des personnages entre eux, mais aussi celles qu'ils entretiennent avec eux-mêmes. Le talent de Karin Albou consiste à nous le faire ressentir, à nous en faire vivre de l'intérieur la complexité, le tragique parfois, mais aussi la richesse."

Un regard féminin

Après la révolution tunisienne de 2011, Karin Albou présente *Yasmine et la révolution*. Ses films pas plus que le roman ne sont pour autant des chroniques sociales. Leur fil conducteur est la liberté. Laura, héroïne de *La Petite Jérusalem*, tiraillée entre son désir et son éducation, assiste à des cours de philosophe et croit ainsi s'opposer à sa famille. La jeune juive est amoureuse de Jamel, intellectuel musulman, victime de l'intégrisme, exilé en France et sans papiers. *Le chant des mariées* narre les rêves et les désillusions de deux jeunes filles. Hanifa, héroïne du livre *La Grande Fête*, tente de soustraire son secret aux regards inquisiteurs. Louisa, héroïne de *Ma plus courte histoire d'amour*, est une *mater dolorosa*, une femme enceinte a aussi droit à sa sexualité, elle dit à Charles:"J'ai envie, mais pas comme toi". La cinéaste est du côté des amoureux. Ses films, son roman, sont un regard féminin sur la vie.[970]

[970] sources:*Le magazine littéraire, Faire couple, archives Audreykhalifa's Blog*

Koyo Kouoh, une pionnière

(novembre 2015)

Cet été 2015, elle était à Moscou pour une exposition sur le cinéma africain à l'ère soviétique. Cet automne, elle est à Metz où, commissaire à l'exposition, elle présente Body Talk, jusqu'en janvier 2016 aux Trinitaires.

Koyo Kouoh orchestre des expositions aux quatre coins du monde. Partout où elle passe, la Camerounaise accroche la lumière. Son aura est naturelle. Cela doit venir des gènes féminins hérités de ses ascendantes au goût prononcé pour l'indépendance. Arrivée avec sa famille à Zürich alors qu'elle avait 13 ans, elle était plutôt destinée par ses parents vers les filières classiques de l'ascenseur social: le droit, la médecine, l'économie. Mais c'est l'art qui l'a rattrapée, via la littérature, des écrivaines évidemment, Toni Morrison, Ken Bugul.

Africanité

Alors qu'enfant, en Suisse, elle n'aspirait qu'à la ressemblance, ces auteures lui ont fait découvrir son africanité. Sa faim d'Afrique l'amène alors à Dakar, ville cosmopolite. Elle quitte son emploi de banquière suisse pour s'ancrer dans un continent. L'Afrique est un spectacle permanent, elle ne s'en sentait pas exclue, mais elle regrettait de n'y jouer aucun rôle. De 1998 à 2002, elle coordonne le programme culturel de l'Institut de Gorée, devient co-commissaire des rencontres de Bamako en 2001 et 2003 puis collabore à la biennale de Dakar.

Mais son ambition la pousse à aller au-delà. Elle crée en 2008 le centre d'art *RAW Material Company*. Un nom étrange qui brouille les pistes: est-ce le *raw* anglais dont il s'agit, qui veut dire brut ? ou est-ce le *raw* wolof qui veut dire "pionnier" ? Les deux sans doute: il s'agit pour Koyo Kouoh d'occuper de nouveaux terrains: ce lieu est à la fois d'exposition, de pensée et de débat. Elle n'hésite pas à traiter des questions de genre, de féminisme. Au moment de la Biennale de Dakar en 2014, le centre se voit contraint de fermer provisoirement ses portes suite au branle-bas de combat suscité par une exposition sur l'homosexualité. Il en faut plus pour freiner son énergie.

"Elle arrive à obtenir tout ce qu'elle veut. Son pouvoir de conviction est incroyable", dit d'elle la galeriste parisienne Imane Farès. "Koyo Kouoh, il faudrait la cloner !", dit Rose Issa, la galeriste londonienne. "Intimidante et altière, avec ses yeux mordorés qui scrutent et enjôlent son interlocuteur", écrit Roxana Azimi, la journaliste du *Monde* qui nous a inspiré cet article. Partageant maintenant sa vie entre Bâle, où elle vit "partiellement" et le reste du monde, Koyo Kouoh rêve d'Afrique:

"L'Afrique, c'est mon moteur, c'est ce qui m'épanouit. Les gens disent qu'il n'y a pas assez en Afrique ? Il n'y a que de trop ! C'est tellement riche qu'on ne la saisit jamais totalement."[971]

Laetitia Eïdo, le trait d'union

(mars 2015)

Laetitia est un nom propre, un prénom féminin, qui en latin signifie "allégresse". Le père de Laetitia, médecin en même temps que sculpteur, français, et sa mère, peintre, libanaise, qui avait fui la guerre, ont voulu appeler leur fille ainsi car son arrivée fut pour le couple une joie immense. Elle est née dans les monts du Forez, entre Clermont-Ferrand et Lyon. Enfant, Laetitia aimait plus que tout les livres qui vous font voyager, qui vous font rêver. L'enfance est paisible et pourtant...

"Nous (ndla les trois enfants) avons rencontré le racisme assez tôt, se souvient-elle. C'était des trucs de gamins qui nous ont fait comprendre que nous étions différents, mais qui nous ont aussi permis de prendre conscience que c'était une richesse. Je suis devenue un caméléon pour ne pas être distinguée. Je m'amusais à prendre l'attitude des autres, si bien que désormais je sais tirer sur la bonne corde quand il faut." C'est sans doute dans cette enfance qu'il faut chercher le goût de Laetitia pour les métamorphoses. Devenue comédienne, elle multiplie les expériences les plus diverses et tourne en sept langues, parlées (français, anglais) ou apprises en phonétique, d'aujourd'hui comme d'hier: le grec ancien et le latin pour *Cléopâtre VII*, le français de Racine pour *Andromaque*, l'américain pour la série hollywoodienne *Strike back*, le kabyle du XIXe siècle pour *Lalla Fadhma N'Soumer* (film récompensé de l'Etalon d'argent au Fespaco, à Ouagadougou, le 7 mars 2015), l'arabe palestinien et l'hébreu pour *Mon fils* (film sorti en salles en France le 11 février 2015).

Le cinéma n'était pourtant pas l'ambition première de cette jeune fille brune, élancée, aux yeux de biche de Tournon-sur-Rhône. Après le bac, elle s'est tournée vers l'architecture, option scénographie. Ce dont elle était sûre, à l'époque, c'est qu'elle ne pouvait pas concevoir sa vie sans

[971] *Body Talk*, du 30 octobre 2015 au 17 janvier 2016, FRAC Lorraine, 1 bis rue des Trinitaires, 57000 Metz, tél 03 87 74 20 02.

création. Mais "montée" à Paris, elle a délaissé la règle et le compas pour écumer les écoles de théâtre. Pour vivre, elle réalise alors des décors et enregistre des voix off. Andromaque fut son premier vrai rôle. La petite compagnie qu'elle a créée, *L'Arène Mab'*, tourne en France - et surtout en Corse, "dans de petits villages magnifiques". Elle choisit le nom de sa mère, Eïdo, pour nom d'artiste. "Un prénom français d'origine latine et un nom arabe, cela représente un peu ce que je suis, dit-elle. Ou ce que j'essaie d'être, un lien de paix. Sa famille est multiculturelle: chrétiens, musulmans, juifs. Laetitia aime dire qu'elle est un trait d'union.

Elle ne s'interdit rien

Au début, la comédienne avoue qu'elle avait peur de la caméra: "C'était comme un oeil qui me regardait." Elle se fait un nom aux Etats-Unis alors que la France l'ignore encore. Laetitia Eïdo, exigeante, bosseuse, déterminée, investie, a toujours regardé au-delà des frontières. Chacun des rôles de la comédienne est un pari nouveau. Elle ne s'interdit rien. Son interprétation de *Cléopâtre*, toujours dans les langues de l'époque, est libre: la reine mythique est rendue humaine. Pour jouer la résistante kabyle, dans le film de Belkacem Hadjadj, elle a dû passer des mois à apprendre la langue de l'héroïne du Djurdjura, porter toute la force de caractère et la noblesse d'âme du personnage et tourner sur une très longue période, été comme hiver, dans les montagnes algériennes.

Quand Sofia Djama l'avait contactée pour son premier court-métrage, *Mollement le samedi matin*, Laetitia a immédiatement compris l'ambition politique du film. Quand elle écrit à Eran Riklis, réalisateur de *Mon fils*, c'est pour le remercier pour ses films *Les citronniers* et *La fiancée syrienne* et lui dire combien il faisait écho à son expérience personnelle. Il lui répond aussitôt qu'il se trouve justement à Paris et souhaite la rencontrer. L'audition est positive. La jeune femme était prête à tenir le rôle de cette mère palestinienne confrontée au conflit israëlo-palestinien en 1981, où tout entre encore en résonance avec la guerre de 2014.

Les deux voisins

"Je suis allée plusieurs fois à Jérusalem pour ce tournage, pour tenter de comprendre, explique Laetitia Eïdo. Ce qui m'a frappé, c'est la grande fatigue de la population sur place. Des deux côtés, ils sont épuisés par ces conflits. Heureusement il y a de l'espoir. L'espoir que cela change. Et ça va peut-être passer par les réseaux sociaux. Car, encore une fois, des deux côtés, les populations sont conscientes du niveau de désinformation dans lequel elles baignent." Avant ce film, Laetitia était déjà engagée dans le mouvement *Yala young leaders for peace* qui réunit des Palestiniens, des Israëliens, des Libanais... et elle anime un groupe baptisé *Citizen journalism*, persuadée que ce sont les jeunes générations qui peuvent faire bouger les lignes. Pour la promotion du film, elle porte des robes *Two Neighbors*, réalisées aux Etats-Unis par des créateurs palestiniens et israëliens travaillant ensemble pour une collection réunissant les savoir-faire des deux peuples.

Et à chaque fois qu'elle le peut, Laetitia Eïdo quitte Paris pour s'en aller vers Toulouse rejoindre son compagnon qui possède une maison en forêt: elle a besoin de nature.

Particulièrement sensible à la préservation de l'environnement, Laetitia joue aussi les mannequins pour présenter une collection de bijoux éthiques, réalisés dans une démarche écoresponsable.

Si on demande en résumé à Laetitia Eïdo quelle cause elle veut avant tout défendre, elle répond tout simplement "que les gens aient moins peur d'eux-mêmes".

"*Le théâtre est le champ de tous les possibles*" (**Laetitia Guédon**)

(décembre 2014)

Euripide a écrit *Troyennes* en 415 avant JC comme une protestation contre la guerre, se plaignant de la façon dont les Athéniens s'étaient comportés, quand ils avaient pris l'île neutre de Mélos, tuant tous les hommes et vendant les femmes et les enfants en esclavage. Dans la tragédie d'Euripide, Troie est tombée, après dix ans de guerre; la ville est pillée, mise à sac puis incendiée. Les Troyens sont massacrés par les vainqueurs grecs qui prennent comme butin les femmes illustres de la cité. Cette tragédie qui aurait pu être d'un autre âge est pourtant d'une terrible modernité (Syrie, Nigéria,...).

La metteuse en scène Laetitia Guédon est venue interroger les collégiens d'Aubervilliers: "Que feriez-vous si, comme les Troyennes, vous êtiez déracinés, emmenés loin de chez vous ?"

Des femmes dans la guerre

La cinquantaine d'élèves de troisième du collège Rosa Luxemburg ont eu des mots qui l'ont bouleversée. Garance, 13 ans: "La nostalgie existe sans doute chez les morts." Aussi fort qu'Euripide écrivant: "Les morts se moquent des beaux enterrements." Des textes qui frappent par leur maturité au point que Laetitia Guédon a décidé de les intégrer à sa pièce, à l'affiche au *Théâtre 13* (Paris 13e) jusqu'au 14 décembre 2014.

Dans sa mise en scène, dans un décor presque vide et dans la pénombre, Laetitia Guédon recentre l'action sur Hécube, vieille et misérable veuve du roi Priam qui apprend les destins de ses nombreux enfants. Les Troyennes sont captives dans des baraquements. Elles attendent de savoir de quoi leur servitude sera faite. Hécube (Marie Payne) et Andromaque (Mounya Bouiaf) dialoguent pour savoir si, dans le malheur, il vaut mieux endurer et survivre que mourir.

Faussement ingénue, Hélène (Valentine Vittoz) tente de démontrer qu'elle n'est pas responsable de tout le sang versé et qu'elle ne mérite donc pas d'être punie de mort. Hécube enterre son petit-fils Astyanax (symbolisé par une paire de simples petites chaussures), dernier descendant de la lignée royale troyenne, précipité du haut des remparts. La mise en scène est inventive et pertinente, sans temps morts. L'interprétation est inspirée et passionnée, avec la talentueuse prestation de Blade Mc Ali N'Baye en Poséïdon.

Théâtre de la Commune

Laetitia Guédon, diplômée d'Histoire de l'Art et d'Archéologie (Sorbonne-Paris 1), s'est tournée vers le théâtre à l'Ecole du Studio d'Asnières et au CFA des comédiens. Elle a joué dans plusieurs pièces du répertoire classique et contemporain, telles que: l'Orestie d'Eschyle, la Maison de Bernarda Alba de Garcia-Lorca, Hamlet de Shakespeare, l'Idiot de Dostoïevski, Rodogune de Corneille... avant de découvrir la mise en scène au Lavoir Moderne Parisien et de devenir l'assistante d'Antoine Bourseiller en 2006. Elle est engagée en 2007 par le Centre Dramatique National d'Aubervilliers Théâtre de la Commune en tant que metteur en scène pour la direction de trois ateliers en milieu scolaire. Elle a fondé la Compagnie 0,10, créant la pièce *Bintou* de Koffi Kwahulé pour lequel elle a obtenu le Prix de la Presse au Festival d'Avignon 2009, puis intègré le Centre national de la cinématographie pour la commission spectacle vivant. En 2010, elle a pris la succession de Khalid Tamer pour la direction artistique du *Festival au féminin* de Paris où elle a imprimé sa touche personnelle remarquée par tous les observateurs.

Question d'identités

Alors que le "débat" battait son plein dans les médias sur "l'identité nationale", Laetitia Guédon, née d'un père martiniquais et d'une mère marocaine, avait tenu à exprimer comment elle vivait son identité, assumant, ajoutait-elle, "tirer sur l'ambulance".

"Ce débat, je ne l'ai jamais compris... Peut-être parce qu'en plus d'être Noire, je suis Juive, et qu'en plus de tout cela je me sens parfaitement française sans jamais avoir eu besoin de me demander si cela valait une explication. Peut-être parce que je suis consciente que mes ancêtres viendraient plus d'Inde, d'Afrique, d'Espagne ou de Turquie, mais que je ne complexe pas d'adorer Racine, Corneille, le très bon vin et le camembert. Outre la stérilité de ce débat, une chose m'a tout à fait interpellée; trop rarement, pour ne pas dire jamais, la place de la culture n'a été évoquée pour faire avancer une éventuelle cohésion sociale. A part, lorsque les artistes, eux-mêmes, se prononçaient pour ou contre la nécessité de ce débat. C'est en tout cas ce qu'il m'a semblé...

Mon identité n'est pas tant celle de ma peau ou de mes croyances, que le fait d'avoir choisi d'être metteur en scène, de diriger une compagnie émergente, de travailler avec des artistes français et étrangers. Mon identité est de travailler toute l'année pour un Centre dramatique national et de créer des projets avec des élèves des banlieues dites "difficiles", qui ne s'appellent pas toujours Brice ou Eric, et qui sont souvent bilingues, trilingues. Ces élèves qu'il faut rassurer en disant qu'il n'est pas grave de parler français et arabe ou français et peul, et qu'il s'agit au contraire d'une chance. Leur dire que le théâtre est le champ de tous les possibles, pour exprimer, questionner, revendiquer.

Mon identité est celle du travail... comme pour beaucoup de jeunes compagnies, de jeunes metteurs en scène qui se battent pour réaliser leur projet, leur création. Car, si les budgets culturels se réduisent années après années, la réglementation n'en demeure pas moins stricte. Ainsi celui qui pensait "public", "auteur", "texte", "scénographie", "acteur", doit aussi savoir penser "comptabilité", "budget", "production", "droit". Travailler donc ensemble dans une diversité de corps de métier plus que dans une notion strictement ethnique.

Mon identité culturelle est de mettre en scène des textes d'auteurs qui me font rêver mais aussi de créer de l'emploi en professionnalisant de la meilleure façon possible...

L'héritage

Mon identité nationale est celle de l'héritage. D'avoir été impressionnée, émerveillée par des "grands" qu'on invite courtoisement à prendre leur retraite et qui, finalement, rencontrent après des années de métier les mêmes difficultés qu'un jeune artiste. Je ne savais même pas que la retraite existait pour les métiers artistiques. Je ne savais pas qu'à plus de 60 ans, on ne pouvait plus innover, créer, transmettre... Car, oui, beaucoup de jeunes metteurs en scène attendent cette transmission sous toutes ses formes.

Mon identité est celle de ne pas comprendre pourquoi, lorsque je monte la pièce d'un auteur d'origine ivoirienne, on me demande si tous les acteurs sont noirs... et pas s'ils sont bons.

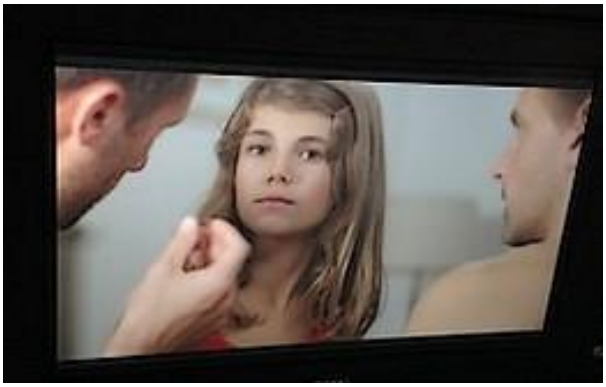
Ma problématique nationale est d'avoir participé au Conseil Franco-Britannique sur la diversité et de me rendre compte que nous perdions tant de temps à nous mettre dans des cases, plutôt que d'accepter notre métissage social. Car il m'a finalement semblé avoir appris bien plus, sur la société, la politique ou l'économie en ouvrant un livre ou en allant au théâtre, qu'en écoutant à la télévision certains égarés nous dresser les uns contre les autres.

Mes identités nationales sont celles de la culture, de la diversité, du travail et de l'exigence. Mon identité est d'être sûre qu'il n'y a rien de certain. Aujourd'hui les jeunes artistes questionnent, mettent et se remettent en question, tous conscients des difficultés."

Latifa Bennari agit avant le passage à l'acte

(juillet 2016)

[972] Latifa Bennari a conseillé le réalisateur David Guiraud pour son court-métrage *En proie* (2016): Thomas est un père et un mari irréprochables, mais sa famille ne se doute pas qu'il est aussi un homme aux pulsions inavouables...



Ces dernières semaines, les affaires de pédophilie dans l'Eglise ont défrayé la chronique. C'est une parole qui se libère après des décennies (des siècles ?) de silence. Psychologue clinicienne à Paris, particulièrement attentive aux addictions sexuelles, Leonor Bruny, dans un article récent, a analysé ce phénomène: "La personne pédophile ne va pas choisir de devenir prêtre car elle y voit le cadre idéal pour assouvir ses désirs. Ce n'est pas non plus parce que le prêtre va être frustré sexuellement qu'il va finir par se tourner vers les enfants. L'hypothèse la plus probable est que le pédophile voit en la religion une protection contre ses penchants. Plus

[972] Les photos en illustration sont extraites du tournage.

précisément, il va penser que la puissance de l'interdit religieux reste la seule solution pour contenir ses fantasmes. Seulement, le rôle privilégié du prêtre auprès des enfants va en fait faciliter le passage à l'acte. D'autant que la loi du silence au sein de cette institution fournit une couverture idéale. Ajouté à la notion de pardon qui est très importante, au fait qu'il existe une justice de dieu pouvant se substituer à celle des hommes et à une certaine difficulté de la religion à concevoir la pathologie mentale, au final la protection contre un potentiel passage à l'acte est complètement illusoire."

Sortir du silence

Depuis 1998, l'association *L'Ange bleu* est à l'écoute des victimes mais aussi des auteurs d'actes pédophiles ainsi que de toute personne ressentant des troubles sans passage à l'acte. Latifa Bennari en est la fondatrice et présidente.

Née en 1951, dans une famille d'origine algérienne, elle a grandi à Taza, au Maroc. Elle a été elle-même victime d'agressions sexuelles entre 6 et 14 ans. Pendant ces neuf longues années, personne n'a jamais découvert le drame. L'agresseur était un ami de son père, qui faisait ses cinq prières par jour. Au sortir de l'enfance, Latifa a cherché à comprendre: elle avait à peine 16 ans quand elle a rencontré la première victime, et 20 ans lorsqu'elle a rencontré l'agresseur. Latifa Bennari est aujourd'hui mère de deux enfants. Depuis qu'elle a osé sortir du silence sur sa propre enfance, elle s'est efforcée de trouver des réponses en apportant aide et écoute à des centaines de victimes et de délinquants sexuels. Elle a fondé l'association afin d'étendre l'action qu'elle avait menée jusque là seule, à titre personnel, et elle a publié en 2003 le livre *La fin d'un silence*, un livre témoignage et un outil pour mieux la délinquance sexuelle. "Mon espoir est d'aider les enfants en étant leur porte-parole, pour les protéger comme j'aurais voulu qu'on me protège, lorsque j'étais moi-même enfant", confie-t-elle.

Une action de prévention

Latifa Bennari se souvient. A l'époque de l'affaire Dutroux, il y a eu une affaire dans une école de sa ville, Bry-sur-Marne, des doutes, des soupçons sur le comportement équivoque d'un instituteur. Elle a lancé une enquête discrète pour ne pas mettre en péril un innocent si jamais cela s'avérait être juste un effet de la psychose ambiante. Elle a fait cette enquête auprès des parents pour apporter des preuves à l'Académie, à la police. C'est à ce moment-là que le maire d'alors l'a encouragée à créer une association pour faire profiter les institutions de ses compétences. C'est ainsi qu'est né *l'Ange bleu*.

L'originalité de cette association ? Elle ne diabolise pas. Elle vise d'abord à aider les pédophiles avant le passage à l'acte. Pour mener cette action de prévention, elle s'est mise à écouter les victimes, mais aussi les "pédophiles abstinents", consommateurs de pédopornographie, et les "auteurs repentis". Ces derniers lui disaient tous: "Si j'avais pu être écouté comme vous le faites avec moi maintenant, je ne serais jamais passé à l'acte." A sa

connaissance, elle est la seule en France, voire au monde, opérationnelle dans la démarche qu'elle a initiée avec l'association: réunir, autour d'un thé et de gâteaux, victimes et auteurs (compatibles) pour des rencontres conviviales dans un espace libre où les psys n'interviennent pas, et ouvrir cet espace aux observateurs (la presse, les psys, les étudiants).

La méthode Latifa

Il lui arrive aussi de disculper des innocents, détruits par des accusations calomnieuses ou erronées. Elle répond à toutes les demandes d'aide: pédophiles, victimes ou familles. Elle répond aux appels téléphoniques, aux messages de détresse, elle reçoit. Ses journées et ses soirées y sont entièrement consacrées. Elle a, au fil de cette expérience, acquis la conviction que la pédophilie ne relève pas de la psychiatrie: "Il s'agit d'une orientation sexuelle envers les enfants, et en aucun cas d'une maladie qui se soigne !". Mais cette vérité dérangeante lui vaut quelque hostilité. Trop en avance sur le système, elle voit pourtant de plus en plus de psychiatres, psychanalystes, sexologues, psychothérapeutes, magistrats, journalistes, universitaires, se tourner vers elle, découvrant que sa méthode pouvait s'avérer très complémentaire. Si on lui demande quelles sont les conditions pour bénéficier de son aide, elle répond: "Il n'y a pas de condition, c'est gratuit."

De nouveaux risques

Depuis la création de l'association, de nouveaux risques se sont développés avec l'émergence de la cybercriminalité, la cyberprédation. Nous ne sommes plus au temps où des inconnus attiraient leur proie avec des bonbons, mais nous faisons face à des inconnus sans visage, dissimulés derrière un écran. Les adolescents, des deux sexes, très précocement utilisateurs d'Internet, deviennent ainsi la proie des chasseurs virtuels masqués qui savent user de séduction et adapter leur langage au profit de chacun, adoptant ses mots, feignant de partager les mêmes centres d'intérêt, tissant minutieusement un rapport de confiance, jusqu'à s'autoriser à demander de se montrer nu(e)s, partiellement ou intégralement devant leur webcam...

Pour autant, explique Leonor Bruny (citée plus haut), dans huit cas sur dix, l'agresseur est un proche de la victime (un membre de la famille, un professeur, un entraîneur...) et il est important de ne pas confondre les profils des auteurs. La pédophilie touche tous les milieux sociaux, toutes les professions, toutes les origines culturelles et religieuses. Toutes les personnes attirées sexuellement par des enfants ne sont pas des criminels: cette attirance ne peut rester que de l'ordre du fantasme. Les agresseurs peuvent chercher à reproduire une situation vécue ou non, ils peuvent être violents (sans aucune empathie) ou non, ils peuvent être immatures (cherchant à entretenir avec les enfants des relations affectueuses) ou pervers narcissiques, voire sadiques (prenant du plaisir à dominer une personne faible), ils peuvent n'éprouver d'attirance que selon certaines caractéristiques précises de l'enfant. La pédophilie féminine n'est pas non plus à négliger.

La France, pas plus que les autres pays du monde, n'agit dans la prévention, sinon pour tenter d'éviter la récidive. La réponse souvent vient trop tard et elle est très souvent inadaptée. La répression est nécessaire, mais dans certains cas elle peut être contre-productive. Des mesures alternatives seraient plus utiles et plus efficaces dans beaucoup de cas. La "méthode Latifa" est de s'intéresser aux personnes susceptibles de passer à l'acte, à leur psychologie, à leurs opinions, à leurs souffrances.[973]

[973] sources: *Nexus, lemag.ma, citadine* et les sites en lien

Latifa Echakhch, dans l'air du temps

(septembre 2015)

Née en 1974 à El Khnansa (Maroc), Latifa Echakhch est arrivée en France à l'âge de trois ans. Elle est aujourd'hui l'une des voix essentielles de sa génération, exposée en France bien sûr, mais aussi à Los Angeles, à Londres, à Zürich.

Diplômée de l'Ecole Nationale Supérieure d'Arts de Cergy-Paris et de l'Ecole Nationale des Beaux-Arts de Lyon, elle vit entre Paris, Zürich et Martigny (Suisse). En 2004, chez **Kamel Mennour**, la plasticienne faisait tomber le ciel avec une toile peinte affalée, à moitié suspendue. En 2006, elle abordait la question de l'immigration et de son vis-à-vis, "l'hospitalité", à travers l'injonction "Espace à remplir par l'étranger", trouvée au recto des formulaires de demande et de renouvellement des titres de séjour de la préfecture de police qui renvoie à sa jumelle au verso: "A remplir par l'administration".

La temporalité

L'année 2015 a commencé avec l'exposition *L'air du temps* de Latifa Echakhch, à l'Espace 315, au Centre Pompidou. Depuis plus de dix ans, le Centre Pompidou accueille en effet chaque année les lauréats des Prix Marcel Duchamp pour une exposition personnelle et inédite qui dure trois mois. Latifa Echakhch a reçu en 2013 le Prix Marcel Duchamp, décerné chaque année à un artiste novateur de la scène française. "Le jury a été sensible à la manière dont Latifa Echakhch sait activer le potentiel de l'espace qu'elle investit en faisant appel à des éléments aisément reconnaissables", a précisé Alfred Pacquement, alors président du jury. L'exposition *L'air du temps* est constituée de dizaines de sculptures. A côté de nuages noirs en récurrence, l'artiste a placé des objets dérisoires ou obsolètes à moitié badigeonnés d'encre, témoins du passé: valise pleine de vieilles photos, transistor, vase de fleurs artificielles, flacon de parfum Nina Ricci, fil à broder rouge ou rose des sables venus du Maroc... Ces formes noires sont comme Janus, doubles, noires d'un côté, bleu ciel et blanc de l'autre. En entrant, le visiteur voit l'envers du décor, une installation assez sinistre avec des objets qui semblent brûlés, sauvés d'un désastre. En se retournant, il voit de joyeuses nuées posées sur le sol (la terre) et suspendues par des fils accrochés au plafond (le ciel).

Latifa Echakhch explique: "J'ai appréhendé l'Espace 315 en m'intéressant principalement à sa forme. C'est un rectangle allongé, une sorte de boîte qui m'évoquait un peu l'idée d'une *camera obscura* où l'image est inversée. Dans l'exposition, les nuages flottent ainsi légèrement au-dessus du sol, et le parquet très brillant redouble encore cette impression de basculement. J'ai en quelque sorte cherché à étirer / condenser un paysage dans le lieu, afin de jouer avec différents plans ou strates de lecture, et différentes échelles." Ces nuages n'ont pas une signification arrêtée, précise-t-elle. Ils permettent une forme de condensation. Il s'agit d'offrir une seule et même vue d'un

ensemble, comme un paysage de bord de lac où l'on peut voir le ciel, l'eau et les berges se refléter les uns sur les autres, les uns dans les autres. Il y a ici un jeu avec le haut et le bas, le recto et le verso. Un jeu de basculement qui permet une forme de synthèse, et concourt à créer une sensation onirique tout en attirant l'attention du visiteur sur les sculptures. " Les faces claire et sombre des objets se répondent: "Il renvoie à la fois à l'idée d'un temps d'action passé et arrêté, ainsi qu'à un ensemble en puissance de gestes à venir". Chaque encrage est aussi un ancrage: *L'air du temps* est aussi le nom du parfum Nina Ricci créé en 1948. Petite fille, Latifa en possédait un échantillon.

L'identité

L'éditrice d'art Florence Derieux décrit ainsi son travail: "Latifa Echakhch s'intéresse tout particulièrement au concept d'Histoire et à ses processus d'élaboration. Avec ses oeuvres, elle souligne le caractère quotidien, récurrent, des pratiques sociétales de détermination et questionne les clichés, les généralisations et les préjugés qui en résultent. Elle utilise des images, des objets, des textes extraits de situations données qu'elle déplace et perturbe, et dont elle remet en cause le sens et l'apparence... La force conceptuelle et visuelle des combinaisons qu'elle opère entre minimalisme et romantisme est trompeuse, et ce qui s'impose est une croyance fondamentale en la dignité des sujets et de ce que l'art peut apporter comme champs de réflexion, même lorsqu'elle est la plus sévère et critique". On ne peut comprendre l'artiste que par son identité et son parcours personnels. Lorsqu'elle explore les codes et les normes inhérents à nos sociétés, elle fait référence au système d'appartenance et d'attribution culturelle à l'intérieur duquel elle évolue en tant qu'*autre* et en tant que femme.[974]

Layla Metssitane, très tôt sur les tréteaux [975]

(août 2014)

C'est à l'adolescence que Layla Metssitane arrive au théâtre en suivant un stage dans sa ville de Dijon avec le metteur en scène Jacques Fornier, un stage organisé par le CLD, Théâtre de l'Espoir. C'était la première étape de réalisation d'un rêve profondément ancré en elle depuis les premières années de la vie de la jeune Marocaine.

Six ans

"Je voulais être comédienne, déjà par une personne qui m'est chère, ma grand-mère, parce qu'à la maison on avait la télé, comme beaucoup de gens dans notre HLM, et on regardait les Starsky et Hutch, les Bourvil, les De Funès. Ma grand-mère riait, avec des papillons dans les yeux

[974] sources: dossier de presse, *archeologue.over-blog.com*

[975] sources: photo Carlotta Forsberg, entretien *Le Courrier de l'Atlas*, précisions biographiques par Layla, autres *Le Théâtre du blog*, etc.

et parfois quand il y avait un méchant et que le gentil mourait, elle pleurait pour de vrai et j'étais très impressionnée. J'avais moins de six ans, je voulais faire tous les métiers du monde mais à la télé, pour que ma grand-mère me voie."

Layla Metssitane a suivi sa mère, exilée en France en 1986, pour fuir et conserver la garde de ses filles en échappant à une condamnation au Maroc pour de faux chefs d'accusation dont l'émancipation des femmes. Pendant sept ans, la famille a connu la vie de sans-papier, obligée à vivre sous de faux noms.

Quinze ans

"Mon premier stage. J'avais un peu peur, parce que j'étais la seule mineure, je venais d'avoir des papiers. J'avais entouré dans le journal *stage de théâtre*. J'ai dit à maman: -ah, c'est super, je veux le faire ! Elle a dit: - on verra ! Je me souviens alors avoir un peu forcé le destin pour la décision. J'avais laissé la lumière dans ma chambre pour qu'elle l'éteigne lorsqu'elle viendrait voir si tout le monde dort. Quand elle est venue, j'ai fait semblant de dormir et de rêver en disant: - Théâtre, théâtre,... Le lendemain, j'étais inscrite !"

Jouer, voyager, pensait-elle mener cette vie là quand, dans sa petite enfance, elle faisait des allers-retours entre le Maroc et la Bourgogne ? Ce qui est sûr, c'est que, depuis petite, Layla Metssitane avait fait de ce métier un objectif; il lui arrivait même d'en rêver la nuit.

"J'étais avec ma mère dans les marchés. Il y avait des comédiens avec des tréteaux. Ma mère leur a dit: - Ma fille veut être comédienne. Il y a alors un comédien qui est venu vers moi et qui m'a dit: - C'est vous, mademoiselle ? J'ai dit: - Oui. Il m'a alors portée devant tout le monde, sur la place du marché de Dijon, pour me mettre sur la scène et il m'a dit: - Alors, qu'est-ce-que tu connais ? Je ne me suis pas laissée dégonfler, j'ai dit: - Le monologue d'Harpagon. C'était la toute première fois que je suis montée sur scène, sur des tréteaux, j'avais un public. Et là, une femme passait, elle travaillait au Cours Florent à Paris, elle a donné sa carte de visite à ma mère, elle s'appelle Brigitte Descormiers (aujourd'hui elle est agent d'ailleurs) et elle a dit: - Voilà, si votre fille veut être comédienne, il faut qu'elle vienne à Paris, au Cours Florent, avec Francis Huster. Moi je ne savais pas qui c'était !"

Rencontres décisives

C'est à Noël 1999 que Layla reçoit en cadeau de sa belle-mère le livre d'Amélie Nothomb *Stupeur et tremblements*, qui venait d'être publié. Elle a immédiatement le sentiment que ce roman était en elle, comme son trésor précieux. Elle en a extrait le suc qui lui était singulier pour l'adapter au théâtre. Elle présente un extrait de 25 minutes en juillet 2001 au festival off d'Avignon à *Présence Pasteur*. Alain Corneau est venu voir la pièce avant de réaliser le film éponyme tourné en juin 2002. L'échange de Layla avec l'équipe du film dont l'actrice Sylvie Testud fut "un délice troublant, très juste et très exaltant" a dit ensuite le réalisateur.

"Avant de jouer *Stupeur et tremblements*, je terminais mes études en éco/marketing/management à Paris. En même temps, je me formais chez Florent, puis après une audition obtenue à l'Ecole de Chaillot pour intégrer la deuxième année, je réalisais une rencontre décisive avec Anne Delbée, metteure en scène, auteure et tragédienne."

Une autre rencontre déterminante fut celle de Mouss Zouheyri. Layla s'est orientée spontanément vers lui et elle lui est reconnaissante d'avoir accepté d'engager un travail de regard extérieur avec une débutante lors des débuts de l'aventure, une aventure qui allait pourtant la mener vers une belle histoire théâtrale. Elle a suivi Mouss dans sa tournée de *Mesure pour mesure* (Shakespeare). L'un et l'autre ont lu Nothomb, avouant être "passés à côté de la vague", et ce fut pour eux une immense découverte. Layla a d'emblée souhaité travailler ce texte, elle a alors adressé une lettre à l'écrivaine via sa maison d'édition (Albin Michel). Celle-ci l'a contactée le jour même par téléphone. Layla s'en souvient très bien: elle était à la caisse d'un supermarché près de la mairie du XVIIIe à Paris.

La comédienne a plongé dans le torrent narratif du récit largement autobiographique d'Amélie Nothomb. La romancière raconte la dégringolade professionnelle d'une Européenne confrontée à la culture d'entreprise nippone qui laisse peu de place à la liberté de la femme. Layla Metssitane a fait le parallèle avec les carcans qui étouffent les femmes dans les cultures occidentale et musulmane. Seule en scène, elle passe d'une tenue de femme voilée où seuls les yeux respirent à la tenue claire et légère de la femme déshabillée qui, très vite, doit se dissimuler derrière un maquillage blanc recouvrant tout le visage.

A travers le monde

Layla Metssitane a interprété la pièce dans une quinzaine de pays, surprenant à chaque fois un public conquis, aussi bien masculin que féminin et quels que soient le pays et la culture. En automne 2013, c'était la tournée australienne. Début 2014, elle a parcouru presque tous l'Amérique centrale et l'Amérique du Sud (une quinzaine de pays en un mois) et, dans chacun d'eux, elle s'étonne de voir le public présent à chaque rendez-vous: "lorsque l'on dépasse plus de 500 personnes pour un monologue en langue étrangère, un soir de veille d'élection présidentielle" (comme ce fut le cas au Salvador) et elle en tire un coup de chapeau aux Alliances françaises et aux Instituts culturels français qui drainent un public nombreux.

"Nous (comédiens d'origine maghrébine) devrions avoir accès à tous les rôles. Ce n'est malheureusement pas le cas aujourd'hui. Si un agent cherche une *comédienne de 25-35 ans, dynamique*, s'il n'y a pas écrit Maghrébine ou Antillaise ou Africaine, il dira spontanément: -Non, ce n'est pas un rôle pour vous... " La comédienne Layla Metssitane a un modèle: "Je l'adore ! Si un jour, je pouvais la rencontrer, travailler avec elle, ce serait extraordinaire : Meryl Streep. Cette actrice, c'est un Stradivarius, une actrice capable de tout jouer, qu'on la retrouve dans une comédie musicale *a la mama mia* ou dans des films comme *Sur la route de Madison* ou avec Clint Eastwood

ou dans n'importe quel autre tant elle a une filmographie imposante, elle est toujours juste, elle est impeccable, c'est une virtuose. Si je pouvais avoir, allez, ne serait-ce qu'une demie-miette de son talent, ce serait pas mal."

Leila Slimani, personnalité de l'année 2014

(décembre 2014)

Elle a juste mis un peu de temps avant de s'assurer que sa véritable vocation est d'écrire. Non pas en tant que journaliste, comme elle le fait depuis 2008 en officiant chez *Jeune Afrique*, salariée d'abord, aujourd'hui pigiste. Non pas pour prêter sa plume à des ouvrages d'art, comme elle a pourtant eu plaisir à le faire en mettant des mots derrière les photos, magnifiques, de la baie de Dakhla, paradis des voyageurs, sa lagune entre désert et Atlantique, paradis des ornithologues, ses plages sauvages, paradis des surfeurs, et les traditions ancestrales des Dakhlaouis qui en ont fait leur territoire.[976]

Non, en tant qu'écrivain qui publierait chez Gallimard. C'est en participant à un atelier d'écriture de la maison parisienne que Leila Slimani rencontre Jean-Marie Laclavetine. Il l'encourage, l'invite à s'attacher aux faits plus qu'aux univers mentaux de son héroïne. Le résultat sera là, une écriture sèche, frontale. Sur un sujet qui aurait pu être houellebecquien. Mais il ne le sera pas, ni sur la forme - son écriture est bien trop féminine pour cela -, ni sur le fond - il n'y a chez elle aucun compte à régler avec des origines ou avec une identité. "Quand j'écris, je ne suis pas Française, je ne suis pas Marocaine, je ne suis rien du tout. Juste moi, un individu. Je ne crois pas en l'identité. Je pense que c'est une idée dans laquelle nous nous sommes complètement enfermés. Comme nos sociétés sont décadentes, en perte de repères, c'est l'idée la plus facile dans laquelle on peut s'enfermer, mais je n'y crois pas une seconde. Ma seule identité, c'est mon individu."

Portrait de femme

Enfant, Leila Slimani rêvait de devenir psychiatre. Son roman est un portrait de femme. Dans l'écriture, elle raconte les jours et l'ennui d'Adèle et le récit est aussi trépidant que la conduite addictive de son héroïne, une succession de scènes auxquelles on ne s'attachera jamais...

---

[976] *La Baie de Dakhla. Itinérance enchantée entre mer et désert*, Casablanca, Maroc, Malika Editions, 2013, 200 p..

Leila Slimani n'est pas non plus Françoise Rey. Ici, le sexe - puisque c'est à cela que porte l'addiction d'Adèle - est mécanique, sans parfum, sans saveur. Adèle baise comme sa voisine va se goinfrer à la pâtisserie. Adèle ne sait pas qui elle est, juste un corps qui a des besoins, d'abord celui d'être regardé, ensuite celui d'être comblé. Mais le profil psychologique que la romancière ne décrit que par les actes dans le livre, elle y reviendra dans chacun de ses très nombreux passages médiatiques qui vont ponctuer son automne 2014: "Ce qui est subversif chez Adèle, finalement, ce n'est pas sa sexualité, c'est sa paresse. C'est son absence d'ambition professionnelle. Aujourd'hui, on dit aux femmes qu'elles doivent être de bonnes mères, de bonnes épouses, de bonnes maîtresses, mais dans une certaine mesure, qu'elles doivent aussi assurer dans leur travail. Si je voulais être Nana de Zola, je sais que cela serait mal vu. Pour moi, la vraie liberté, c'est aussi le pouvoir de choisir sa dépendance."

Leila

Sortie de l'adolescence, Leila Slimani voulait faire du cinéma. Elle s'y est essayée - avec une réalisatrice marocaine - mais n'a pas été convaincue par l'expérience et en restera donc là, malgré le Cours Florent. Etudiante, Leila brillait mais se cherchait. Diplômée de Sciences Po Paris, elle se forme aux médias à l'Ecole supérieure de commerce, y rencontre Christophe Barbier qui l'oriente vers le journalisme.

Adèle

Le roman raconte l'histoire d'Adèle, journaliste insatisfaite: "Adèle n'aime pas son métier. Elle hait l'idée de devoir travailler pour vivre. Elle n'a jamais eu d'autre ambition que d'être regardée. Elle a bien essayé d'être actrice. En arrivant à Paris, elle s'est inscrite à des cours où elle s'est révélée une élève médiocre. Les professeurs disaient qu'elle avait de beaux yeux et un certain mystère; - Mais être comédien, c'est savoir lâcher prise, mademoiselle - Elle a attendu longtemps chez elle que le destin se réalise. Rien ne s'est passé comme elle l'avait prévu. Elle aurait adoré être l'épouse d'un homme riche et absent. Au grand dam des hordes enragées de femmes actives qui l'entourent, Adèle aurait voulu traîner dans une grande maison, sans autre souci que d'être belle au retour de son mari. Elle trouverait merveilleux d'être payée pour son talent à distraire les hommes."

Leila

Leila Slimani est née le 3 octobre 1981 à Rabat. Sa mère, Béatrice-Najat, est "mi-alsacienne mi-algérienne", médecin ORL, "une des premières femmes médecins du Maroc". Son père, Othman, marocain, était un grand banquier, homme de pouvoir et d'influence, empêtré à la fin de sa vie dans une affaire politico-judiciaire, mort d'un cancer en avril 2004. L'éducation des trois filles a été libre et moderne, empreinte de culture française. Leila a suivi sa scolarité au Lycée

français de Rabat. C'est en 1999, à l'âge de 18 ans, qu'elle gagne Paris pour ses études. La jeune fille, qui parle à peine l'arabe, car ses parents ont toujours privilégié le français à la maison, s'oriente vers hypokhâgne et khâgne." Quand j'avais 18 ans, je voulais être Marocaine, mes parents m'avaient élevée dans une certaine admiration de la France, mon père ne me parlait jamais arabe. J'ai eu le sentiment d'avoir été dépossédée d'une partie de ma culture. J'avais envie de faire partie de ce monde, je voulais parler arabe, fréquenter uniquement des Marocains... J'ai essayé, j'ai travaillé pour *TelQuel*, pour *Jeune Afrique*, j'ai vraiment essayé. Je n'y suis pas totalement parvenue et j'en ai en partie fait le deuil. " Après quinze années passées dans la capitale française, son imaginaire est aujourd'hui parisien.

Adèle

Le roman raconte l'histoire d'Adèle, parisienne. "Elle ouvre le petit téléphone à clapet et rit en voyant le premier nom. Adam. De toute façon, c'est fichu. Avoir envie, c'est déjà céder. La digue est rompue. A quoi servirait de se retenir ? La vie n'en serait pas plus belle. A présent, elle réfléchit en opiomane, en joueuse de cartes. Elle est si satisfaite d'avoir repoussé la tentation pendant quelques jours, qu'elle en a oublié le danger.

Elle se lève, soulève le loquet poisseux, la porte s'ouvre. Station Madeleine. Elle traverse la foule qui avance comme une vague pour s'engouffrer dans la rame. Adèle cherche la sortie. Boulevard des Capucines, elle se met à courir. Faites qu'il soit là, faites qu'il soit là. Devant les grands magasins, elle songe à renoncer. Elle pourrait prendre le métro ici, la ligne 9, qui l'amènera directement au bureau, à l'heure pour la réunion de rédaction. Elle tourne autour de la bouche de métro, allume une cigarette. Elle serre son sac contre son ventre. Une bande de Roumaines l'a repérée. Elle avancent vers elle, leur foulard sur la tête, une pétition bidon à la main. Adèle accélère le pas. Elle prend la rue Lafayette dans un état second, se trompe de sens, revient en arrière. Rue Bleue. Elle compose le code et entre dans l'immeuble, monte les escaliers comme une forcenée et tape à la lourde porte, au deuxième étage."

Leila

Leila Slimani a beaucoup lu avant d'écrire. *Nana*. *Madame Bovary*. *Thérèse Desqueyroux*. *Anna Karénine*. *Belle de jour*. A pénétré avec délectation dans l'univers de Stefan Zweig. Elle a aussi beaucoup voyagé sur les traces des grands écrivains. A Moscou. A Prague. A Vienne. A Budapest. Le plus souvent avec sa mère: "Sans mes parents, sans ce que sont mes parents, je n'aurais jamais pu écrire ce livre". Son premier roman, elle le dédicace donc à ses parents et, en exergue, elle cite Milan Kundera: "Le vertige, c'est autre chose que la peur de tomber. C'est la voie du vide au-dessous de nous qui nous attire et nous envoûte, le désir de chute dont nous nous défendons ensuite avec effroi. Avoir le vertige c'est être ivre de sa propre faiblesse. On a conscience de sa faiblesse et on ne veut pas lui résister, mais s'y abandonner. On se soûle de sa propre faiblesse, on

veut être plus faible encore, on veut s'écrouler en pleine rue aux yeux de tous, on veut être à terre, encore plus bas que terre." *L'insoutenable légèreté de l'être* est le livre qui a marqué sa vie.

Dans le jardin de l'écriture

Le roman raconte l'histoire d'Adèle, sex-addict. On apprend presque fortuitement qu'elle est la fille de Kader, mais pour l'écrivaine, cela reste anecdotique - so what. Elle cite bien un auteur turc, Zülfü Livanelli, qui écrit que "le grand malheur du monde musulman, c'est que l'honneur de nos sociétés repose entre le sexe des femmes". Mais elle corrige aussitôt: "Je ne crois pas que ce soit quelque chose d'inhérent à ces sociétés-là, mais c'était une réponse facile dans laquelle elles se sont enfermées." Les critiques littéraires sont enthousiastes: "Ce texte est remarquable par sa liberté de ton, il faut certainement que Leila Slimani soit très libre dans sa tête pour oser raconter cette histoire de femme mariée et mère de famille, soumise à ses pulsions sexuelles maladives." (Anne Bert); "Leila Slimani a réussi son pari de dévitaliser le sexe au profit d'un éclairage cru, jamais réellement excitant." (Géraldine Dulat); "Des mots qui claquent comme des fouets" (Baptiste Liger); "L'écriture de la jeune auteure franco-marocaine de 33 ans est d'une finesse extrême: le trait n'est jamais grossier, tout en pointillisme léger" (Afrique Magazine). Tahar Ben Jelloun l'adoube, avant même l'édition du roman: "Le livre se lit d'une traite et on est subjugué par la force, l'audace et le talent de la jeune romancière. Bienvenue dans le jardin de l'écriture et de tous les imaginaires." Seule l'extrême-droite la vilipende: "Leila Slimani, celle qui expose ses fantasmes comme des réalités, est une caricature de bobo à la marocaine." Elle a son portrait dans Libé (29 septembre 2014), signé Alexandra Schwartzbrod, qui a titré "Madame Bovary X". C'est l'exclamation de la mère de Leila à la lecture du livre de sa fille: "Ce qui est important, pour moi, c'est que Leila ait atteint son but, réalisé son rêve, écrire."

28 août 2014, sortie du livre. *Dans le jardin de l'ogre* est le premier roman de Leila Slimani. Le journaliste de *Maghreb Orient Express* qui l'interroge fait un lapsus: "Vous publiez votre premier moment". Ce n'est pas tout à fait vrai: elle avait écrit un premier roman inachevé, car il parlait du Maroc et il est plus difficile de parler du Maghreb, trop proche de son histoire, que de la France. Dès les premiers jours, les lecteurs répondent présents. Elle les rencontre lors des signatures: "J'ai rencontré une femme qui m'a dit qu'elle pensait avoir la même addiction sexuelle qu'Adèle. J'ai aussi rencontré un homme, qui m'a dit que je l'avais libéré. Il a vécu une histoire d'amour avec une femme qui le trompait tout le temps, lui il lui envoyait des messages pour l'insulter, et il m'a dit qu'en lisant mon livre, il avait réalisé qu'en fait, elle souffrait terriblement."

(Leila Slimani, *dessinée par Stéphane Barbier*)

Elle touche à l'intime en Occident. Au Maghreb, elle se confronte à l'interdit, à la solitude, à la misère sexuelle: "Les femmes que j'ai rencontrées (au Maroc), même si elles ne s'identifient pas à Adèle, car c'est un personnage extrême, ont quand même le sentiment d'avoir vécu leur libido comme Adèle vit la sienne... Et de la même manière, les hommes ont pu ressentir une certaine forme d'impuissance. On les a toujours éduqués à penser que c'était leur libido qui gérait tout, et finalement, quand ils se retrouvent en face d'une femme, ils se rendent compte qu'elles en

ont aussi." Mais partout le public qu'elle rencontre a beaucoup de questions. Jamais il n'est choqué. Féministe, Leila Slimani ? "Je veux un féminisme qui appelle à la *désérotisation* du corps féminin. Déjà enfant, je me demandais pourquoi ma sexualité devait faire partie du débat public. Pourquoi tout le monde avait quelque chose à dire sur ma virginité, avec qui j'allais me marier ou pas. On dit que l'honneur repose entre les jambes des jeunes filles, moi je voudrais qu'il n'y ait plus rien qui y repose, sauf leur propre intimité, leur vie."

Qui est l'ogre ?

Le roman raconte l'histoire d'Adèle, personnage de fiction, arrivé pas à pas dans l'imaginaire de Leila Slimani. En mai 2011, elle allaitait son nourrisson, Emile, devant la télévision. Passait en boucle l'arrestation de Dominique Strauss-Kahn à New-York. Cette histoire, vraie celle-là, lui semblait si incroyable, si extrême, qu'elle en était fascinante. Comment un homme, au sommet de son prestige, à qui tout réussissait, la vie de couple, de famille, les plus hautes fonctions mondiales, qui se dirigeait droit vers la Présidence de la République française, a-t-il pu ainsi se déconnecter de la réalité pour se laisser piéger par son addiction, sa pathologie ? La romancière a imaginé de cette histoire un personnage qu'elle a préféré féminin. Adèle vient de là... Adèle pense plaire, mais elle est d'abord une désespérée que son destin dépasse. Elle vit toujours en décalage. Elle sera toujours une paria. Déjà enfant, elle trouvait que ses parents étaient des gens médiocres, des gens sans intérêt. Elle voulait déjà sortir de cette famille. Adulte, elle vit dans le milieu bourgeois de son mari où elle ne se sent pas à sa place. C'est un peu le problème de cette femme, elle n'est à sa place nulle part. Dans cette société qui nous enjoint d'exister par le regard de l'autre, il faut toujours paraître se construire sa marque. Adèle choisit de ne rien décider, de ne s'attacher ni à rien ni à personne, ni à aucune de ces choses qui sont au coeur de notre société d'aujourd'hui. En agressant son corps, elle se punit de ne pas pouvoir vivre dans la vanité de ce monde, dans l'hédonisme des *bobos* qui l'entourent. Ce rapport violent avec son corps masque sa solitude.

Qui est l'ogre ? Elle-même.

"Adèle a déchiré le monde. Elle a scié les pieds des meubles, elle a rayé les miroirs. Elle a gâché le goût des choses... Adèle s'allonge et soulève les jambes. Elle voudrait avoir la force de rejoindre la gare, de monter dans un train ou de se jeter dessous. Elle veut, plus que tout au monde, retrouver les collines, la maison aux colombages noirs, la solitude immense, Lucien et Richard. Elle pleure, la joue collée au carrelage qui sent l'urine. Elle pleure d'en être incapable."

La violence et l'amour

Leila n'est pas Adèle. Adèle n'est pas Leila. "Ce roman a-t-il une part d'autobiographie ?" s'empresse-t-on de lui demander à chaque interview. Elle répond: "Depuis des siècles, on se pose cette question dans la littérature: que met de lui l'écrivain dans son oeuvre ? J'ai tout mis de moi dans ce roman, ma vision du monde, ma mélancolie, mes peurs, ce que j'observe autour de moi, ce

qui m'entoure, ma vision de Paris... Tout vient de moi mais tout n'est pas moi. Tout se transforme." Le roman lui-même n'est pas ce que vous croyez, c'est une histoire d'amour avec un mari qui... mais n'éventons pas la fin du livre. Loin de l'amour hollywoodien, avec ses coups de foudre, ses élans irrationnels. L'amour réel est bien autre chose, une confrontation de deux individus avec le réel, avec le quotidien, avec la dureté de la vie, avec le mensonge, avec la trahison.. C'est dans cette violence-là que prend corps l'amour véritable.

Leila Slimani le promet. Ce roman sera suivi d'autres. Le prochain n'est pas encore engagé. Car aujourd'hui toute son énergie est encore dans cette histoire d'Adèle R. Entre un auteur et son oeuvre, c'est comme une histoire d'amour: on ne peut pas entrer dans une nouvelle histoire quand l'autre est encore si présente, si vivante.[977]

(*Dans le jardin de l'ogre*, Paris, Ed. Gallimard, coll. "Blanche", 2014, 224 p.)

Les malices de Manal Issa

(février 2016)

C'est sans doute une perte pour l'industrie si Manal Issa, 23 ans, diplômée de l'Istia d'Angers, quitte l'ingénierie mais ce sera un gain certain pour le cinéma. Cette semaine est sorti en salle le premier film de la jeune actrice. Jamais pourtant elle ne se serait destinée à une carrière dans le 7e art.

Tout a commencé comme ça... Cela faisait un moment que la cinéaste **Danielle Arbid**, réalisatrice franco-libanaise interdite dans son pays d'origine et dans une grande partie du monde

[977] sources: *HuffPost Maroc*, *Le Salon Littéraire* et *L'Impermanence*, *Illionweb*, *Jeune Afrique*, *L'Economiste*, *L'Express*, *Libération*, *Le Point*, *Afrique Magazine*, *TV5*, *Radio le mouv'*

arabe, cherchait une comédienne pour son prochain film, fortement autobiographique. Il fallait donc qu'elle lui ressemble peu ou prou, qu'elle soit capable de dire: "Au-delà de la provocation, c'est la désobéissance qui m'intéresse", qu'elle soit un peu sauvage, qu'elle n'ait tout simplement "peur de rien".

Dans le scénario, le personnage a 18 ans, est libanaise, débarque à Paris au début des années 1990, sans un rond, avec pour seul bagage son inscription à la fac. Elle découvre la liberté: "Un pays où tu peux marcher sans être jugée, c'est un vrai pays. Un pays où tu marches et tu ne te sens pas bien, c'est pas un vrai pays. Et moi, au Liban, je ne me sens pas bien."

(La réalisatrice et l'actrice)

Danielle Arbid n'était pas satisfaite des personnes qui se présentaient au casting. Il manquait une vérité, il lui fallait une fille qui ait vécu dans sa chair une situation similaire d'exil et surtout qui soit comme Lina, le personnage, belle et rebelle, prête à tout, forte et revêche, boudeuse et insoumise.

La caméra l'aime

La cinéaste est alors tombée sur la photo de Manal sur un support inattendu, un réseau social professionnel, sérieux et pas franchement artistique. Elle l'a contactée pour une audition, le père de la jeune fille l'a mise en garde mais la jeune ingénieure a accepté, peut-être par défi. Elle n'avait jamais pris le moindre cours de comédie, elle ne s'intéressait pas spécialement au cinéma car toute sa jeunesse avait été focalisée sur ses études. Mais elle est incroyablement belle, ce qu'elle ne s'imaginait absolument pas elle-même, s'habillant plutôt sport dans la vie de tous les jours, naturelle, jamais artificielle. La réalisatrice a tout de suite saisi à quel point elle crevait l'écran. La caméra l'aime. Et surtout elle ETAIT Lina, l'héroïne du film.

Elle aussi, originaire d'un village chiite du Liban, a quitté son pays pour la France à 12 ans. Ce n'était pas Paris mais Angers. Elle aussi s'y est sentie... différente. Elle a connu la rue à Paris, des nuits livrée à elle-même, sans savoir où dormir, marchant toute la nuit sans s'arrêter: "Capuche sur la tête, on me prenait pour un garçon", s'en amuse-t-elle. Le rôle, elle le portait en elle. Tout ce que le personnage vit, elle l'a vécu: les histoires d'amour, le fait qu'elle étudie l'art... "Tout ça, je l'ai vraiment vécu ! J'aurais pu avoir la vie de Lina en faisant d'autres choix."

Des rôles osés

Manal Issa a reçu le Prix d'interprétation féminine au festival des Arcs en décembre 2015. Le film *Peur de rien* est sorti en salle le 10 février 2016. Depuis le tournage, Manal a tourné dans *Paris est une fête*, de Bertrand Bonello, elle est une des terroristes posant des bombes dans la capitale française. Puis dans le premier long-métrage, tourné à Beyrouth, de Nadim Tabet, un jeune Libanais, très moderne, très rock et puis bientôt dans le premier film de Viken Armenian. Quand elle retourne au Liban, Manal Issa s'installe dans un squat avec des artistes syriens. Elle s'adonne aux jeux vidéos, une vraie addiction. De nombreuses propositions lui arrivent. Sa vie d'actrice ne fait sans doute que commencer. En ce moment, elle écrit des scénarii sur les maladies mentales. Elle aimerait bien jouer le rôle d'une dépressive. Ou une folle. Un rôle pas normal quoi. "De manière générale, si on me propose des rôles pas osés, alors plutôt continuer à être ingénieur. Voici mon credo !", avertit-elle à qui veut bien l'entendre. A toutes les filles qui ne vont pas manquer de regarder son exemple, elle lance: "Alors, les filles, soyez fortes et aimez la vie !" Manal adore les femmes, parce qu'elles sont fortes.[978]

Maïmouna Doucouré décorée

(mars 2016)

Contre toute attente, les fées se sont penchées sur le berceau de Maïmouna. Les fées du cinéma. Maïmouna Doucouré a grandi dans la banlieue parisienne, entourée de deux mères qui élevaient les dix enfants de son père: "J'étais l'enfant de la première femme, la deuxième était arrivée avant ma naissance et je n'ai pas souffert de la situation, au contraire", raconte-t-elle.

Le goût de l'écriture l'accompagne depuis l'enfance. Après le bac, elle mêle des cours de théâtre à ses études de biologie. En 2009, elle fait partie du casting de la série web *Paris d'Amis*.

[978] d'après *Grazia* et *Paulette Magazine*

La jeune femme est autodidacte, elle ne fait pas d'école de cinéma mais accumule les expériences. Elle réalise son premier court, *Cache-cache*, dans le cadre de "HLM sur cour(t)".

Contrechamps

Jamel Debbouze a initié l'*Urban film festival* et mis en place le tremplin *Talents en court* sur la scène de son Jamel comedy club. C'est là que le producteur girondin Zangro croise la route de la jeune cinéaste. Zangro est le patron de *Bien ou bien productions* qui travaille depuis plusieurs années avec Jamel Debbouze. De Zangro, elle dit: "nous attachons la même importance au scénario et au travail acharné". De Maïmouna, il dit: "Sur les dix producteurs présents et intéressés, elle nous a choisis et c'est un vrai bonheur". *Bien ou bien productions* est soutenu par France 3, le Centre national du cinéma (CNC), la région Aquitaine et TV7. Ils vont financer pour un budget de 100 000 euros, le nouveau projet de Maïmouna Doucouré, film tourné à Paris avec la participation d'une quarantaine de techniciens, un court-métrage de 20 mn qu'elle intitule *Maman(s)*.

Gindou (Lot, 310 habitants), qui accueille chaque année au mois d'août le plus petit festival de cinéma de France, se targue d'avoir découvert la jeune réalisatrice, également actrice et scénariste. L'histoire de *Maman(s)* commence à faire le tour du monde des festivals de courts-métrages et repart avec un prix sous le coude presque à chaque fois. Son dernier gros coup en date est le *Sundance festival* 2016 où elle a reçu le Prix du *Best short film international fiction*, alors que 8700 films avaient été envoyés et que 75 étaient en compétition.

Le film, sans être autobiographique, puise largement dans l'expérience personnelle de la réalisatrice. On va vivre dans une famille polygame sous les yeux d'un enfant. Scénario [979]: Le père revient du Sénégal, on l'attend. Une fillette, Aïda, dessine une maison, papa, maman, enfants et farandole de coeurs. Dans la pièce à côté, transes joyeuses de Mariam parée, parfumée par ses amies, confidences tendres à sa fille. Un grand frère, adolescent. On sonne. L'homme désiré n'est pas venu seul: à sa suite, une jeune femme son bébé dans les bras. Et lui, sans un mot, le plus naturellement du monde, introduit l'inconnue. Electrochoc. Comment accepter l'inconnue, l'inacceptable, l'inimaginable son nid saccagé, sa vie déchirée, sa mère bafouée ? Laisser sa chambre, épier les manoeuvres des adultes, leurs discussions, haïr son père qui les a trahies, son frère qui pactise avec l'ennemie ? Résister, dernier bastion, dernier guerrier, Aïda, loyale jusqu'à la folie... Fin de l'enfance. Aïda, magnifique, tout en regards, en silences. Cachée sous le lit de sa mère, elle entend l'échange entre ses géniteurs: "Ce lit que tu as posé à côté du mien, sache que je ne l'accepterai jamais", "Tu sais bien qu'une fois l'eau versée, on ne peut plus la ramasser", "Ton eau, je suis en train de m'y noyer". Elle suit les jeux des jambes qui se rapprochent et s'éloignent pendant que sa mère éclate en sanglots. Jusqu'au dénouement où sa mère apaisée la console, et laisse entrevoir une paix revenue, il s'en passe des choses en contrechamp ! Finies les certitudes,

[979] raconté par le site *clapnoir.fr*, début de citation

et comme ce flacon de sels aphrodisiaques dont la fumée passe d'une chambre à l'autre, il faut apprendre à vivre l'entre-deux des adultes.[980]

Si Maïmouna Doucouré n'a pas connu les affres de son héroïne, elle veut pourtant rendre compte du statut de ces femmes prises en otages dans un contexte familial qu'elles doivent accepter ainsi que du désarroi des enfants écartelés entre deux clans. Et de citer un proverbe africain: "Quand les éléphants se battent, c'est toujours l'herbe qui est écrasée".

Mina Agossi, la voix nomade

(décembre 2011)

"Le jazz unit les peuples et les cultures". Mina Agossi rêvait depuis si longtemps de venir jouer et chanter à Saint-Louis au Sénégal, ville "organique", tout comme elle dont la voix est à la fois braise et velours, ville métisse, tout comme elle, dont la mère est bretonne et le père béninois. Mina Agossi était hier soir (3 décembre 2011) en concert aux Guingois à Montluçon, pour déchirer le brouillard, pour chanter le vent, pour reconstruire le monde. Le monde de Mina Agossi est grand ouvert. Elle a grandi à Besançon. Elle avait 20 ans quand, à Dijon, elle a fait son premier concert dans un restaurant alors qu'elle n'avait jamais chanté. Ce soir là, sa vie est soudain devenue une évidence et elle a arrêté la fac. Elle qui ne connaissait guère que le rock découvre le jazz et mûrit son style dans des boites à strip tease et partout où on l'engage, jusque dans les prisons. Elle rencontre Vincent Guérin et mélange sa voix avec la contrebasse dans des impros tonitruantes. Elle part collecter des sons autour du monde, de Damas à New York. Sa voix s'élève comme un larsen de Hendrix. En 2010, elle rompt avec la formule voix / contrebasse / batterie pour explorer de nouveaux sons.

Avec *Just like a lady*, Mina Agossi transgresse tous les genres, de reprises décalées en compositions personnelles. On en a la chair de poule. On entre dans son univers pour se laisser brûler à la lampe de minuit. Et tout finit en éclat de rire. Mina Agossi n'est pas qu'une voix, elle est une présence, sauvage et libre, nomade.

Nacera et Dalila Belaza, actuelles [981]

(novembre 2014)

Née en 1968 à Médéa, en Algérie, Nacera Belaza arrive à Reims à l'âge de 5 ans. Parcours simple d'une fillette dans une famille maghrébine: "Nous revenions tous les ans au pays pour deux mois et demi de grandes vacances" dit-elle. Et de poursuivre: "En France, nous menions un mode de vie figé. La France, c'est par la fenêtre de notre maison que nous la voyions. Il y avait deux lignes de conduite à respecter, la foi et les études, avec de fortes interdictions parentales."

Au lycée, Nacera appréciait particulièrement la littérature. Elle était passionnée de poésie. Depuis lors, elle n'a jamais quitté les lettres, mais c'est la danse qui est devenue son espace littéraire. A la maison, elle dansait quand elle était seule. Ce besoin du corps s'est affirmé au collège, puis au lycée, enfin à la fac. Autodidacte, elle n'a jamais pris de cours.

---

[980] fin de citation

[981] sur des textes issus des sources suivantes: *El Watan*, *Jeune Afrique*, *Infosoir, l'Expression*; titre en référence aux *Chroniques algériennes* d'Albert Camus, *Actuelles.*

En fait, sa formation artistique, c'est le sens de l'observation que son père lui a transmis: "L'art, c'est 90 % d'observation, 5 % de talent et 5 % de capacité à agir" confie-t-elle, ajoutant: "Si j'ai dansé très tôt, tout cela s'est fait dans la clandestinité, avec la peur d'être découverte par mes parents. Pour eux, il était hors de question que je danse". Les métiers de la danse ne sont pas tolérés dans certaines sociétés traditionnelles.

Le feu intérieur

Un jour, Nacera Belaza décide pourtant d'assumer sa vocation vis-à-vis de sa famille. Au cours des vacances, le matin, elle enseigne la littérature et, l'après-midi, elle donne des cours de danse, dès l'âge de 16 ans. Pour elle, "l'art est un langage qui affranchit... c'est un acte de liberté". Nacera Belaza ne manque pas de courage. Mais elle a ce feu intérieur et doit le sortir d'elle. Elle va donc pleinement injecter son univers dans sa pratique. La danse est un langage, l'art de faire parler son corps. Le feu s'est nourri par le racisme de ses contemporains. "Un artiste, c'est quelqu'un qui a absorbé une certaine colère et qui doit l'exprimer différemment." Son visage austère porte les stigmates de cette violence, sa danse dégage une rage intérieure domptée et une prodigieuse force de caractère: "Mes parents sont arrivés d'Algérie sans armes pour se construire et affronter une France bien souvent hostile. Ils ont eu alors cet instinct de survie: le repli sur soi. Ma génération, celle des enfants d'immigrés, a été dans l'obligation de prouver et d'exceller en permanence." Exigeante envers elle-même, la jeune femme a toujours placé la barre très haut.

Elle n'a pas encore 20 ans quand une directrice de salle de spectacle, à Reims, assiste à l'une de ses créations, présentée sur le campus de la capitale champenoise, et l'invite à sortir des murs universitaires. Les représentations s'enchaînent. Médias et programmateurs commencent à s'intéresser à elle. En 1989, Nacera fonde sa propre compagnie, sobrement baptisée *Nacera Belaza*, et se donne les moyens de réussir. Quatre ans plus tard, elle entre en résidence à la Scène nationale de Reims, se perfectionne, crée, se produit sur scène, travaille sans relâche... puis décide de rejoindre la capitale. Besoin d'émulation, besoin de défi.

Sans aide ni studio où répéter, elle s'installe chez un ami, pousse les meubles et monte *Point de fuite*. Une pièce qu'elle présente à Pantin, en banlieue parisienne, et qui impressionne celui qui prendra l'année suivante, en 1998, la direction du Centre national de la danse (CND). Michel Sala décide de la programmer et lui propose une résidence: "Le CND est devenu un partenaire important qui m'a accueillie pendant une dizaine d'années et a coproduit et diffusé mes pièces". Les propositions s'accumulent. La compagnie Nacera Belaza est programmée dans les plus grands festivals.

Les sentinelles

Dalila est la soeur de Nacera, de cinq ans sa cadette. Depuis toujours, elle a vu son aînée s'entraîner dans la chambre qu'elles partageaient, enfants. Au début, elle voulait juste danser. Puis elle s'est lancée aussi dans le métier tout en poursuivant des études de langue. Cela fait maintenant

plus de 20 ans que les deux soeurs cheminent ensemble. "Travailler avec sa propre soeur présente un avantage inestimable, mais c'est aussi parfois d'une difficulté inouïe!" sourit Nacera.

(Dalila Belaza)

2003 était Année de l'Algérie en France, l'occasion pour Nacera Belaza de retisser des liens avec son pays d'origine. Le directeur du Théâtre national algérien lui commande une pièce, *Paris-Alger*, qu'elle monte des deux côtés de la Méditerranée. L'Algérie invite Nacera et Dalila à présenter leurs travaux. Ce fut un moment très important pour leurs parents. Voir que ce que faisaient leurs filles était apprécié par leur pays d'origine les a libérés. Pour eux, c'était comme si l'Algérie les autorisait à danser. Ils pouvaient en être fiers. 2003 fut aussi l'année du terrible tremblement de terre de Boumerdès. Nacera, qui l'a vécu sur place, dit que le séisme a introduit du souffle dans son corps, a complètement modifié sa manière de danser. Sa danse s'est en quelque sorte déracinée.

Nacera va privilégier l'expérience du solo. L'interprète, seule sur le plateau, fait son autoportrait, tente de se rapprocher de sa vérité la plus profonde. Dalila, quant à elle, perfectionne l'art de l'improvisation. Les deux soeurs se retrouvent en interprétant *Les sentinelles* (2010). Deux frêles silhouettes, tout de noir vêtues, se détachent à peine sur un plateau plongé dans l'obscurité. Une musique lancinante sur laquelle Nacera et Dalila livrent un combat intérieur. en proie à deux énergies contradictoires, "celle de l'être-là et celle de la projection extrême vers l'avant", les deux soeurs traversent la scène en un mouvement quasi imperceptible. Neuf mètres en une heure ! Une précédente pièce s'appelait *Le cri* (2008): Nacera et Dalila, ancrées en un point fixe, répètent un même bouger jusqu'à une sorte de transe. "Il s'agit, explique Nacera, d'un état intérieur auquel on donne forme et qu'on répète de manière statique dans l'espace." Chaque posture, chaque pas est décortiqué. La lumière se voit mieux dans le noir !

Temps dansé

Constantine, le 28 octobre 2014, Annaba, le 30, Tlemcen, le 2 novembre, Oran, le 4 novembre et enfin Alger, le 6 novembre 2014. Nacera Belaza a proposé cet automne au public algérien *Temps dansé*, un temps fort itinérant dédié à la danse contemporaine. Cette 2e édition (la première a eu lieu en 2013) a été initiée par l'Ambassade de France en Algérie dans les cinq antennes de l'Institut français d'Algérie. Nacera Belaza a choisi de programmer cinq soli, cinq univers artistiques différents, proposés par des compagnies internationales; du hip-hop algérien *Voyage des poussières* par Ahmed Khemis, la pièce américaine *Not about everything* de Daniel Linehan, un solo sur la quête d'identité *Maa Labyrinthe* du Burkinabé Souleymane Koné et enfin la compagnie Nacera Belaza qui présentait un solo intitulé *La traversée*.

La danse contemporaine est présente en Algérie, mais la demande est croissante dans certaines wilayas du pays. Il fallait créer ce temps de danse fédérateur à poursuivre par un projet de formation au printemps 2015, pour maintenir une dynamique sur toute l'année. Des jeunes passionnés se présentent à la chorégraphe. On y voit tous les looks, de la tenue

vestimentaire distinguée aux coupes de cheveux extravagantes, piercing, bonnets de rasta pour certains, mais tous sont déterminés. Au bout des auditions, ils espèrent être sélectionnés pour participer peut-être un jour à la Biennale de la Danse à Lyon. Lors de sa dernière édition en septembre 2014, Nacera Belaza expliquait qu'elle cherchait d'abord des personnes "disponibles" et "attentives" pour participer aux ateliers de formation, indépendamment de leur performance. "L'aptitude physique est secondaire pour moi parce que je peux travailler avec n'importe quel type de corps durant la formation pour l'amener à repousser ses propres limites" précise-t-elle. Un jeune réalisateur a suivi cette année l'évènement en vue d'un film documentaire d'une trentaine de minutes. Pour la troisième édition (2015), Nacera Belaza aimerait être entourée de sociologues pour débattre sur la place du corps dans l'art chorégraphique.

Actes de foi

Depuis sa première pièce intitulée *Périr pour de bon*, créée en 1995, la chorégraphe n'a cessé de chercher un accord entre son art et sa religion musulmane. Celle-ci ne dit pas que la danse est interdite mais qu'elle ne doit pas se servir de son corps comme d'un objet de séduction.

Dans les mentalités traditionnelles, la danse reste assimilée au divertissement, au cabaret et à la séduction facile qui entraînent la perdition. Nacera a consacré vingt ans de sa vie à prouver que l'on pouvait danser avec sa foi. Longtemps, ses spectacles ont été sombres et graves, noyant le plateau dans le noir, effaçant pudiquement les contours du corps pour ne pas le transformer en objet. Mais cela change un peu depuis quelque temps. Sa foi est plus vive, plus ouverte sur le monde, un lien aux autres et à la vie. Après la scène, c'est le retour à la réalité. Le corps peut retrouver sa mécanique ordinaire, fonctionnelle, l'esprit son pragmatisme. La danseuse ressent alors cette "conscience supérieure" en train de quitter peu à peu le corps. "Ce moment, explique l'artiste, est un temps de résonance important qui me permet d'évaluer la nature du déploiement intérieur que je me suis autorisé ou non."

Nadia Sweeny, en vrac mais en paix...

(avril 2015)

C'est officiel, son second livre, *Une aurore au-devant des jours*, sortira en septembre 2015. C'est l'histoire d'une famille en exil pendant la seconde guerre mondiale, déchirée par la guerre et obsédée par le combat anti-Vichy, un document historique sur une lutte franco-française, fait de lettres et de mémoires originaux. De Paris à Alger en passant par Lisbonne, Hollywood et Londres, c'est la petite histoire de la famille de Nadia Sweeny, qui retrace la Grande, rappelant au passage bien des sujets d'actualité ! Nadia Sweeny est journaliste. Elle a même reçu, le 7 février 2015, un trophée en l'honneur des journalistes marocaines du monde, qui lui a été remis par le "Ministre chargé des Marocains résidant à l'étranger et des Affaires de la migration". Free-lance, elle collabore notamment au *Courrier de l'Atlas*. Mais elle est aussi une remarquable écrivaine, qui a publié son premier livre en 2014, *La fille des camps* (éd. Michalon).

"*J'avais un sac vide qu'il fallait que je remplisse*"

Née d'une mère française juive et d'un père berbère et musulman, originaire de Tamza, dans l'Anti-Atlas marocain, Nadia Sweeny, 25 ans, est la maman d'une adorable petite fille. Elle vit à Paris, 18e arrondissement. Son père est parti lorsqu'elle était toute petite. Elle a été élevée par sa mère en France, où on lui demandait toujours: "Mais tu es de quelle origine ?". Elle répondait: "Je suis française". Et on poursuivait: "Oui, mais quelle est ta vraie origine ?" La jeune femme s'est alors interrogée: on lui donnait une appartenance à un monde arabe qu'elle ne connaissait pas. "J'avais un sac vide qu'il fallait que je remplisse" confie-t-elle. Elle s'est alors convertie à l'islam et a pris fait et cause pour la Palestine. "J'avais besoin de me construire des souvenirs liés à ce monde-là" analyse-t-elle.

C'est en mars 2007 que Nadia est partie s'installer en Territoires palestiniens, pour rejoindre Amjad, jeune réfugié qu'elle a rencontré lors d'un précédent voyage. Au début, elle a réussi à s'intégrer grâce à son faciès: dans la rue, quand elle se baladait, on ne l'étiquetait pas comme une étrangère, cela facilitait donc le lien avec les autres. Elle ressentait le besoin de s'intégrer dans une société arabe. Le lien avec la religion lui a permis de comprendre une partie de la vie quotidienne des Palestiniens musulmans et de leurs croyances. Nadia Sweeny a dû se plier aux normes sociales et faire face aux paradoxes de la société palestinienne. On l'a appelée "la fille des camps", car elle habitait Naplouse, vivant le quotidien des populations palestiniennes: l'occupation militaire constante, l'oppression, l'humiliation, le fait de devoir justifier son existence en permanence, de subir les checkpoints, de devoir dire qui l'on est, où l'on va, lorsque l'on passe d'une ville palestinienne à une autre ville palestinienne... Elle vit au milieu de jeunes Palestiniens qui n'ont jamais vu un Israëlien, en dehors du soldat ou du colon, dont la présence est vécue comme une agression quotidienne. De l'autre côté du mur, la grande majorité des Israëliens ne se rendent eux-mêmes pas compte de la vie quotidienne des Palestiniens et de leur pluralité. Nadia a vécu aussi la situation paradoxale des femmes palestiniennes, très engagées politiquement mais à la merci du patriarcat dans le giron familial. C'est encore plus difficile pour une femme française, qui est née et qui a grandi en France.

Un besoin pulsionnel d'écrire

Nadia Sweeny est rentrée en France en juin 2008, "en paix mais en vrac". Les coups d'Amjad l'ont obligée à subir une opération du crâne dans un hôpital israëlien. Cette expérience a été douloureuse et l'a marquée. A Paris, elle a observé la manière dont on traitait le conflit palestinien dans les médias: des flashs uniquement lorsque les évènements s'intensifient, alors que quotidiennement, c'est l'enfer à vivre... En Palestine, elle avait consigné ses réflexions dans des carnets de bord: "J'avais alors un besoin pulsionnel d'écrire", se souvient-elle. Cinq ans plus

tard, elle a décidé de publier son récit: "Je me suis rendu compte que cette expérience particulière, très personnelle, avait quelque chose d'universel".

(remise du trophée, 7 février 2015)

Le prochain livre de Nadia Sweeny sera un hommage, cette fois-ci, à sa famille maternelle. Henri, son grand-père, décédé en 2008, fut en son temps aussi un réfugié dans le sud de la France, devant se cacher parce que juif. Le père d'Henri est mort gazé à Auschwitz, sa mère et sa jeune soeur de 17 ans sont décédées dans le camp d'extermination de Dachau. Nadia a remis la main sur des lettres de sa grand-mère (décédée en 1996) et de la soeur de celle-ci, des lettres des années 40 provenant des Etats-Unis et exprimant la vie quotidienne d'une femme, ces questionnements et les difficultés de l'époque: une série de lettres qui se solde, à la fin des années 40, par le départ de sa grand-mère pour la France, quittant son époux, sa fille sous le bras... Le projet de livre vient de là: "et si je répondais à ma grand-mère !" Parce que le féminisme ne se brandit pas systématiquement, il se vit et se transmet, pour le meilleur et pour le pire.

Nadja Harek filme la culture de la rue

(octobre 2015)

"Vous avez l'écriture facile", lui dit un professeur, en rendant sa copie à l'élève qu'elle était, préparant un Bac L dans son lycée de Cluses, en Haute-Savoie. Elle était nulle en maths et peu disciplinée, très bavarde. Deuxième d'une famille de neuf enfants (père ouvrier, mère au foyer), Nadja grandit au pied des Alpes. C'est là que son père, venu d'Algérie, s'est installé, au début des années 70, pour travailler dans une usine de décollage. Nadja[982] est le premier enfant de la famille né dans l'hexagone. Sa mère la portait dans son ventre quand elle a rejoint son mari. Depuis que son père est à la retraite, retourné au pays, sa mère fait des allers et retours entre la France et l'Algérie, tiraillée entre l'amour pour son mari et celui pour ses enfants.

Après le bac, Nadja entre à la fac de droit à Grenoble. Elle s'en fait virer en 1991, parce qu'un professeur, inscrit sur la liste électorale du Front National, faisait l'appel en faisant exprès d'écorcher les noms des Noirs et des Arabes. Elle a pris la parole et ça a coincé. Quand le professeur a rédigé une lettre à l'intention de la direction, Nadja a rétorqué: "Vous n'avez pas besoin de m'exclure, je ne resterai pas". L'occasion était rêvée pour bifurquer vers les études dont elle avait toujours rêvé: le cinéma. Quand elle était fillette, elle regardait en cachette des films classiques en noir et blanc, qui faisaient super peur", comme *Les yeux sans visages* de Georges Franju. "J'étais au

[982] ndla, on prononce *Nadia* comme on l'écrit aussi parfois

collège, ma mère se couchait et moi, je branchais la télé et je regardais des vieilleries. Je sais pas, je devais être insomniaque", se remémore-t-elle en souriant.

Une culture libre

A l'époque, seules les universités de Paris et Montpellier enseignent le cinéma. Nadja préfère Montpellier ("parce que la misère est moins pénible au soleil") et s'y installe avec l'une de ses soeurs. Une marque d'indépendance peu habituelle dans la culture algérienne de ses parents. "Quand tu as 18 ans, tu te rebelles ou tu te rebelles pas. Moi, je me suis rebellée. Dans la liberté, il n'y a pas de demi-mesure."

Nadja a 20 ans quand elle découvre Martin Scorsese en visionnant son film *Les Affranchis*. Elle veut tout connaître de ce réalisateur. Plus tard elle lui consacrera son mémoire de maîtrise. Autour de *Mean Streets*, *Les nerfs à vif* et *Raging Bull*, elle étudie la culpabilité et l'expiation: "Je suis très sensible à ce sujet: à quel moment se sent-on coupable et comment fait-on pour se libérer de cette culpabilité ?"

Dans sa jeunesse, à Cluses, Nadja avait baigné dans une ambiance de hip-hop. Les jeunes breakaient autour d'elle, ambiance des années 90: "Le hip-hop n'est pas né à Paris", aime-t-elle à préciser. A Montpellier, elle intègre l'association *Attitude*, organisatrice du *Battle of the Year* dans la capitale languedocienne. Aujourd'hui, elle vit de son métier de façon intermittente, dans le hip-hop ! Nadja, férue de cinéma, s'oriente vers le documentaire et filme ce mouvement, "parce que c'est dehors, une culture libre". Seule de sa famille dans ce milieu, elle n'a depuis lors plus quitté Montpellier, cette ville "attachante qui soutient cette culture". Le *Battle of the Year*, qui auparavant et depuis vingt ans avait lieu en Allemagne, se déroule maintenant chaque année à Montpellier. Il est devenu la plus grande compétition de battle en France. "Le hip-hop n'est pas une culture de banlieue, c'est une culture tout court", soutient Nadja Harek. D'ailleurs, la banlieue, c'est un terme qu'elle n'aime pas: "Tous ces mots posés par l'élite pour nous définir, je les rejette." Citant Louis-Ferdinand Céline, Nadja pense qu'il s'agit d'un "paillasson devant la ville où chacun s'essuie les pieds".

La place des femmes

Elle filme le hip-hop "avec amour, respect et à bonne distance. Désormais, et depuis plus de dix ans, elle réalise le DVD du *Battle of the Year*. Elle a ainsi suivi *les Vagabonds*, danseurs, durant trois semaines ("quatre ans de rencontres en fait"), avant qu'ils ne deviennent champions du monde. Ses films s'appellent *Du cercle à la scène*, *Legiteam Obstruxion*, au coeur des battles hip hop et *La relève*.

Nadja Harek s'est intéressée, après ces trois premiers documentaires, à la place des femmes dans ce milieu. La réalisatrice a suivi Karima, Valentine, Auriane et Carlotta pendant plus de quatre mois. Ensemble, elles représentent trente ans de breakdance au féminin. Quatre générations au service de la danse hip-hop. *BGirl* est le premier documentaire qui témoigne de l'évolution de cette pratique artistique, dominée par les hommes, chez les femmes. Avec elles, on entre dans les coulisses des évènements, des créations et des écoles de breakdance. La danse n'a pas de genre. Tous les clichés volent en éclats.

"Nadja, c'est la seule nana à avoir créé des liens très proches avec tous les B-boys du breakdance qui détestent être filmés et caricaturés par les médias", disait d'elle **Aïcha Belaïdi**, déléguée générale des *Pépites du cinéma* [983]. Nadja a apprécié de présenter son film dans ce festival, dans la salle de la *Maison des Pratiques Artistiques Amateurs* (MPAA) de Saint-Germain (Paris 6e). Elle considère *les Pépites* comme "l'un des festivals les plus ouverts, vifs et pertinents". Les danseurs aussi ont aimé, le public a applaudi chaleureusement.

Entre deux terres

Nadja va changer de sujet pour entrer, le temps d'un film, dans un registre plus personnel, *Ma famille entre deux terres*. A travers des archives familiales et des interviews touchantes, elle interroge, à la première personne, sa famille sur ses choix de vie, de langue, sa conception de la double culture, avec ce poids des traditions. Le père est interrogé sur ses terres, les enfants s'expriment sur cette tendance à toujours se voir se rappeler ses origines. Quand certains ont "épousé" la tradition, d'autres sont restés en France. Mais tous se posent cette question: les parents ont-ils bien fait de se déraciner ?

Jamais ensemble

En 2015, Nadja Harek présente *Jamais ensemble*, aux Pépites le lundi 19 octobre 2015 à 18 h (cinéma *La Clef*, 34 rue Daubenton, Paris 5e). La distribution de cette fiction - réalisée avec la participation de France 3 et avec le soutien du CNC (Aide au Programme), de l'ACSE, de la Fondation Beaumarchais ainsi que de la PROCIREP-ANGOA -, à elle seule, ne peut laisser indifférent: Inès Anane, Leyla Jawad, Alaa Safi, Karin Albou, Hafed Benotman.

Ce dernier, malheureusement décédé depuis le tournage après son quatrième infarctus, laisse le souvenir d'un personnage haut en couleur: écrivain de polars, auteur de scénario de films, homme de théâtre, poète et acteur, mais aussi un écorché de la vie, rebelle de Ménilmontant, le quartier où il est né, où il a grandi, où il a vécu, réfractaire à l'autorité, voleur, braqueur, marqué au corps par 17 années passées derrière les barreaux, apatride jusqu'au bout parce que, dans sa jeunesse, il avait omis de demander la nationalité française à laquelle il avait droit, parce qu'il était en prison, parce qu'il était insoumis. Un hommage lui sera rendu le 19 octobre aux *Pépites*. Il y a ensuite **Alaa Safi**, l'acteur champion de taekwondo (plusieurs titres internationaux), un combattant, acrobate, cascadeur mais aussi doué pour les langues (français, anglais, arabe, italien, espagnol, thaïlandais), qui s'est frotté à toutes les catégories au cinéma et au théâtre (de la comédie à l'action, en passant même par l'opéra).

Côté dames, **Karin Albou** [984], **Inès Anane**, elle aussi une actrice férue de sport (board, natation, freefight, escalade) est réalisatrice de courts-métrages, une femme engagée, et enfin

[983] décédée le 4 janvier 2016, voir son portrait page 697
[984] que nous venons de rencontrer, page 1689

Leyla Jawad. Tous ces talents, nouveaux ou confirmés, du cinéma, se sont croisés souvent avant de se retrouver dans cette histoire dirigée par Nadja Harek. C'est une histoire sombre qui part d'un désir de fête, d'évasion, de quête de liberté. Malik, emprisonné par sa bande de copains et son rôle de grand frère tyrannique, "veille" sur ses deux soeurs. Cette nuit-là, les filles décident de faire le mur... C'est encore une fois la culture de la rue que filme la réalisatrice montpelliéraine.[985]

Najia Mehadji, l'esprit de synthèse

(avril 2016)

(photographiée par Leila Alaoui*, assassinée par AQMI en janvier 2016*)

Si vous étiez une couleur ? Le rouge. En arborescence. En volute. en enroulement. En pétales. En coupoles. En pyramide. En chapiteau. L'artiste emplit l'espace de formes géométriques monochromes, rouges mais aussi bleues ou noires, qui nous emportent tel un tourbillon vers le cosmos, l'infiniment grand, ou vers l'âme, l'infiniment soi.

Ses oeuvres ont l'énergie de la matière et la volupté de l'esprit divin. Elles jaillissent. Elles vivifient. Elles sont lumière, plénitude. Elles marient le corps et l'âme. Elles sont intemporelles, au-delà du temps. Elles sont sensuelles. Elles subliment le réel, s'en détournent, vous emportent. Najia Mehadji est synthèse: synthèse d'Orient et d'Occident, synthèse du repos et du mouvement, du silence et du bruit, de la nuit et de la lumière.

[985] sources: *l'Humanité*, et surtout l'article de Claire Diao pour le *Bondy Blog*, octobre 2012

Blocs de sensation

Najia Mehadji travaille depuis toujours sur le temps - la durée. Le temps apparaît dans la succession des lignes qu'elle dessine; chaque ligne est le temps d'un geste. Il y a vingt ans, ses oeuvres évoquaient des cactus, car ces plantes sont des concrétions de temps, leur forme représente le temps de leur conception. Depuis lors, elle n'a cessé d'explorer le geste du créateur qui, en un mouvement, s'élève du bas vers le haut, s'étend du centre vers la surface, se métamorphosant en des "blocs de sensation", en expériences "chaosmiques". Le philosophe Deleuze inspire le travail de l'artiste. La philosophie comme l'art veut que nous déchirions le firmament et que nous plongions dans le chaos, nous ne le vaincrons qu'à ce prix.

Gestes doux

Artiste franco-marocaine née en 1950, Najia passe son enfance et son adolescence à Paris, mais dès les années 1980, elle décide de partager sa vie entre Paris et Essaouira, ville inspirée, ville inspirante. Elle y installe son atelier. Elle y invente une calligraphie très féminine où tout est dans la douceur du geste, qui d'une ligne continue trace des plis et des replis, crée des intensités, des contrastes, des réconciliations. Najia fait partie des artistes arabes ou originaires du monde arabe les plus intéressants, suivant sa propre voie dans l'univers de l'art contemporain international, suivant sa propre foi, sa spiritualité soufie. Tels les derviches tourneurs de Konya et tels les gnaouas d'Essaouira, elle nous emporte en transe de lumière.[986]

Namassa Dioubaté sur le chemin de Stevenson

(août 2011)

C'était cet été à Monastier-sur-Gazeille (Haute-Loire), d'où part le GR70, le fameux "chemin de Stevenson". Le 23e *Festival de la Musique des Cuivres* battait son plein. Lorsque débarque sur scène une onde de rythmes et de couleurs d'une énergie incroyable. Pendant près de trois heures, ce jeudi 11 août 2011, la chanteuse guinéenne Namassa Dioubaté a apporté sa joie de vivre, embarquant le public dans son univers chaleureux, prenant soin de traduire en quelques phrases les chansons qu'elle proposait. La griotte à la voix chaude marie harmonieusement les sonorités métissées, la musique traditionnelle mandingue et le zouk, le jazz, le reggae, le groove. La voix puissante et suave de Namassa Dioubaté est inoubliable. A trente quatre ans, elle est devenue, avec la Malienne **Oumou Sangaré**, l'une des grandes divas de l'Afrique, que les Français ont pu découvrir déjà au Zénith de Paris en 2009 ou en juin 2011 à Massy Palaiseau, lors d'un concert donné en plein air, sur la place de l'Opéra.

Née le 15 janvier 1977 à Kankan en Guinée Conakry, elle est issue des deux grandes familles de griots mandingues. La jeune femme aborde des thèmes variés dans ses textes. Elle parle en général des rapports humains, de l'importance de la famille, des valeurs et traditions africaines. "Ni mandi, le titre de mon album signifie en mandingue si une personne te veut du mal éloigne toi d'elle". Elle fait ainsi référence au "manque de solidarité de cetains proches qui au lieu de s'entraider se font du mal à cause de la jalousie". La chanteuse guinéenne baigne dans la musique depuis son plus jeune âge. "Je suis issue d'une grande famille de griots. A la maison, tout le monde chantait. Mais très tôt, on s'est aperçu que je chantais mieux que mes frères et soeurs et

---

[986] Le site de l'artiste: www.najia-mehadji.com. Un livre: *Najia Mehadji. La révélation du geste*. Paris, Sogy éditions d'art, 2014. Une vidéo: Le geste de l'artiste. Exposition au printemps 2016 à la Biennale de Marrakech

mon père m'a encouragée à poursuivre dans cette voie". Elle a commencé à se produire à Kankan, sa région natale, avant d'intégrer à sa majorité plusieurs groupes en tant que choriste dans la capitale guinéenne. En 1998, elle quitte la Guinée pour la Côte d'Ivoire. Namassa Dioubaté est mariée avec **Moriké Kouyaté**, compositeur mélomane, arrangeur, reconnu à l'international. "J'ai rejoint mon mari en France en 2002 pour vivre avec lui. C'est quelqu'un qui me soutient beaucoup. D'ailleurs je lui ai consacré une chanson dans mon album". Sur la scène de Monastier-sur-Gazeille, Moriké était là avec sa guitare, ainsi que trois musiciens français, le batteur, le bassiste, le pianiste. Sa proximité avec le public très participatif a fait de ce concert un moment extraordinaire, intense et gai, plein de générosité et de partage.[987]

Nawel Oulad a l'identité poétique

(octobre 2014)

Qu'est-ce-que créer ? C'est rendre visibles, palpables, des images mentales. On peut le faire avec un pinceau ou avec de la terre glaise; on peut aussi le faire avec son corps. Comment avec ce corps qui danse représenter la femme ? Il faudrait plutôt dire: les femmes, car les femmes sont multiples, au gré de leurs identités sociales, culturelles, politiques. La chorégraphe Nawel Oulad a choisi cette forme d'expression, la danse, pour créer. Sa dernière création s'appelle *Femme*, et derrière ce mot elle a glissé *Histoire d'un corps contraint*. Elle l'a présentée à l'*Espace Fraternité*, Aubervilliers (spectacle *L'appel de la lune*).

L'identité de la femme, pour Nawel Oulad est poétique. Elle veut dire par là qu'elle est reliée à la nature, à ses cycles. Gardienne des traditions, la femme doit s'en émanciper pour trouver sa liberté. Elle ne peut le faire qu'en étant à l'écoute de son corps. Nawel Oulad portait ce projet depuis longtemps. Il y a deux ans (décembre 2012), elle présentait une étape de son travail à l'Ecomusée artistique temporaire du Petit Nanterre. L'oeuvre, en 2014, est une chorégraphie de 50 minutes, avec la participation de quatre danseuses, sur une musique de Klauss P. Elle a fait au printemps les belles soirées du Théâtre de Ménilmontant. Les performances de Nawel Oulad dépassent tout cadre spatio-temporel. Lorsqu'elle improvise, elle peut aussi bien jouer à l'extérieur qu'à l'intérieur, dans un temps court (20 mn) ou long (6 h); elles peuvent être liées à un évènement artistique, un vernissage, une soirée de gala, l'ouverture d'une exposition... Dans la performance, l'important est de créer. Alors l'oeuvre peut échapper à l'artiste, la chorégraphie prend vie. Nawel Oulad associe les arts. Dans *Dancelles* (2012), au son du même violoncelle, elle s'était associée à des peintres, des photographes, des vidéastes.

---

[987] production Tchekchouka, sources de l'article Afrik.com

(avec Yéhoudit Cohen et Aurélien Vallée)

Nawel Oulad est franco-algérienne. Curieuse de ses origines, elle a travaillé en 2012 sur les mots et les silences qui marquent la société algérienne. La pièce *Algérie, quels mots sur nos silences* est un dialogue entre un homme et une femme. L'homme ouvre des plaies, la femme qui danse cherche à les apaiser. Nawel a complété sa formation de danseuse par des études universitaires en sociologie. Dans la pièce *Nous, hypermodernes* (2011), pour 12 danseurs, est-ce la sociologue ou la danseuse qui scrute l'évolution des rapports sociaux de la maîtrise du feu à la société moderne hyperactive ? Nawel Oulad a complété sa formation par la découverte des danses africaines avant de choisir la danse contemporaine. Elle y trouve le corps engagé qu'elle recherchait, la possibilité de concilier les sciences sociales et l'art. C'est en 2010 qu'elle crée ses propres performances. Diplômée d'Etat depuis 2012, elle anime des ateliers pour les femmes de 16 à 77 ans: chacune se réapproprie son corps, retrouve son énergie. La chorégraphe apprécie particulièrement de travailler sur les métissages, sur "l'urbanité" et le langage poétique du corps. Elle investit des lieux où on ne l'attend pas: des ponts, des bâtiments désaffectés, des appartements. Il suffit juste de se laisser surprendre.[988]

Les ateliers de la Compagnie peuvent ainsi s'adresser à tous les publics: les enfants - ils apprécient le toucher et la manipulation des objets, des tissus, des formes -, les jeunes - ils ont de la tonicité, de la vitesse, ils aiment le mouvement -, tout groupe, constitué ou non. Créer, c'est se renouveler sans cesse, c'est mettre de la poésie dans son monde, c'est dépasser toutes les limites.[989]

---

[988] Prochaine performance: *Citadin Ring*, le samedi 11 octobre 2014, de 15h à 17h, au 4 rue Sedaine (près de Bastille), une grande jam où le public devient chorégraphe l'espace d'un instant.

[989] contact: Nawel Oulad, 06 20 48 99 65, n.ocompagnie@gmail.com ou contact@naweloulad.com; site internet: www.naweloulad.com

Nephael s'effeuille et s'effleure

(mai 2015)

C'est le printemps et c'est son anniversaire (28 ans le 1er mai 2015). Alors profitant des beaux jours revenus, sur sa terrasse, sur sa chaise en rotin, elle nous la joue Emmanuelle, plus de quarante ans après, pour sa dernière vidéo soft, et la jupette vole au vent de la campagne auboise. "Effeuillez-vous, effleurez-vous" nous dit Nephael Derkani (pseudonyme). La star de la TNT [990]est une étoile bien particulière toutefois, elle est "interdite aux moins de 16 ans", même s'il n'y a en elle aucune violence et pas la moindre vulgarité.

[991] Un beau matin, la cité des Princes s'est réveillée en découvrant qu'elle comptait une jolie brune aux yeux gris vert qui adoraient s'effeuiller et se faire filmer dans des lieux improbables. Comme le labyrinthe du Prés-la-Rose, les remparts du château ou les espaces bucoliques de la Véloroute. En voilà une drôle d'idée. Drôle sans doute. L'ancienne étudiante montbéliardaise en DUT SRC (Réseaux et communication) cultive un humour "totalement décomplexé". Une idée, style envie de se dénuder dans une discrète travée de thuyas ? Pas vraiment.

Nephael, son nom d'artiste et de reporter, est une adepte de l'érotisme. Elle en a fait son job.

Charme et séduction

La fille du Nord (Lille) qui a déboulé à Montbéliard avec l'enthousiasme de ses 18 ans pour intégrer l'IUT... rentre tout juste des Etats-Unis. Sous sa casquette d'animatrice pour *Dorcel TV* (chaîne plutôt "hot"), elle couvrait "le plus grand salon de l'érotisme du monde" à Las Vegas. Et à San Francisco, elle signait huit reportages "dans une ville libérée où le sexe n'est pas tabou, les préservatifs gratuits". Le temps de souffler, de retrouver les copains, de savourer un steak kangourou à Audincourt, Nephael était de passage hier à Montbéliard.

Douceur extrême, sincérité désarmante, une assurance presque insolente, regard glamour et gestes mesurés, elle dit tout d'elle. Se dévoile comme elle pratique le nu intégral. Sans complexe, avec "charme, séduction, suggestion et esthétisme, les quatre mots qui illustrent l'érotisme." La pornographie, très peu pour elle. "Si j'évolue dans le monde du porno, jamais je ne franchirai le cap. Je ne dis pas que c'est mal, mais ça n'est pas mon truc. Un garagiste ne fait pas forcément des courses automobiles." Pas faux.

---

[990] ses *Enquêtes très spéciales* sont désormais le samedi soir, D17, 23h30

[991] Son portrait par *l'Est Républicain* en date du 21 février 2013... (début de citation)

1,68 m pour 48 kilos, jean et gros pull pour l'entretien, robe moulante et talons aiguilles pour la séance photos. Nephael compte des milliers de visiteurs sur son site internet qu'elle alimente en photos et vidéos, discussions, "jamais vulgaires, j'en ai horreur autant que des mails bourrés de fautes d'orthographe"... La toile, elle "a-do-re". Elle twitte, cause sur les réseaux sociaux, conduit des enquêtes "très spéciales", interviewe des stars du X comme Rocco Siffredi. Et alors ? "Trop charmant. Un charisme dingue. Un Italien quoi ! Il m'a draguée en direct..." Qu'en pensent papa et maman ? "Mon site, je le tenais en sous-marin. Ils n'étaient pas au courant. Quand j'ai rejoint Dorcel TV, j'ai décidé de tout dire à ma famille. D'autant que je venais de faire la une d'un mag. Et c'est passé comme une lettre à la poste. Ils sont heureux car ils me voient épanouie dans ma vie et mon travail".

Gamine, Nephael ne rêvait pas de devenir coiffeuse, prof ou astronaute ? Elle craquait sur les danseuses du Crazy Horse, les filles en dessous chics dans le catalogue des 3 Suisses ! A l'heure des études, de l'IUT puis d'une formation dans l'infographie, elle s'est dit qu'elle travaillerait dans la pub ou l'image. "Au final, je suis bien dans l'image !" lance-t-elle dans un éclat de rire. Sans boulot après sa formation, elle travaille comme caissière puis standardiste au Leclerc avant d'être embauchée par l'association des commerçants de Montbéliard. "Dont le Président actuel fait dans la literie. Marrant, non !".

Elle déteste la gadoue et les gens coincés

Elle en rit. Ce rire qu'elle cultive dans ses émissions au ton décalé. Un beau jour ses vidéos diffusées sur son site sont repérées par Dorcel Télé. Nephael plaque tout et file à Paris avec Hez, son amour et son mari. Plus de dix ans qu'ils partagent le même quotidien. Des projets ? "Non, je me laisse porter par l'instant. J'adore mon équipe. Je m'amuse. Je suis ravie". Modestement elle avoue: "Je n'ai pas la prétention de tout connaître sur le sexe. Loin s'en faut. J'ose seulement parler dans mes émissions de ce que les gens aiment sans oser le dire. La lingerie comme les sextoys n'ont jamais eu autant la cote. Tous les magazines en causent. Quel mal à ça ? Les femmes ne se cachent plus pour en acheter. Tant mieux. La société évolue..."

Pèle-mêle, la brune qui défraye les chroniques aime le fromage, les tartines grillées, le "vrai froid franc de la Franche-Comté", déteste "les villes bruyantes", les automobilistes "faut le dire, les femmes conduisent très mal !", la gadoue de l'Aube où elle habite et les gens "coincés". Dans un sourire sucré elle balance: "un peu de légèreté, ça fait du bien dans ce monde déprimé ! Au fait, Nephael, c'est un pseudo. Son vrai nom, elle, ne le donne "à personne !".

Confidences

La vidéo tournée un jour d'été dans le labyrinthe du Prés-la-Rose a donné le coup d'envoi de sa carrière à la télé. "Je sais que c'est illégal de se dénuder dans un parc public. D'abord je l'ai fait loin des regards indiscrets. Ensuite la vidéo reste très sage !" confie Nephael. Le maire de la cité en a souri. Après les chocolats version Kamasutra confectionnés par un maître-pâtissier de la cité pour la Saint-Valentin, Montbéliard se taille avec Nephael une réputation de cité "érotique" ! Hier, l'animatrice et modèle de charme aurait voulu poser au Prés-la-Rose avec le patron des espaces verts pour lui dire combien elle aimait la verdure de son parc. Pas de chance. Il est en vacances.[992]

Et si vous voulez en mater plus...

[992] portrait par Françoise Jeanparis, *Est républicain*, fin de citation

Elle est une esthète du corps en mouvement. Elle n'est pourtant pas danseuse, même si elle avoue que dès qu'elle entend de la musique, elle ne peut se retenir de bouger, ce qui n'est pas idéal pour la photo ! Nephael est modèle de charme. Hez (pour Hezeratiel), son complice et compagnon depuis plus de dix ans, est là pour la sublimer. Son métier, elle l'a commencé par passion et elle continue par passion. Pour exhiber sa constellation de grains de beauté, elle n'est pas très farouche; "Ce n'est pas un souci !". Il est vrai qu'elle a un corps qui ne mérite pas d'être caché. "Il y a des jours (pourtant) où on n'a pas forcément envie d'être vu et c'est ce jour-là qu'arrive un bus de Chinois !" s'amuse-t-elle. Que retiendront-ils de Paris après être tombés sur une séance de shooting sur les escaliers du Sacré-Coeur ? Les poses de Nephael sont si naturelles même dans les situations les plus lascives qu'on ne peut y voir aucune vulgarité. Elle maîtrise son sujet à la perfection.

Sur *D17*, auparavant le vendredi soir mais désormais le samedi depuis le 25 avril 2015, elle mène ses enquêtes très spéciales (elle dit: "ETS"), elle donne ses conseils sexo et n'oublie pas de se dévêtir un peu d'un sujet à un autre: "je suis un préliminaire" pour une activité qui pour 80 % des Français (sondage SOFRES) est d'abord un plaisir et qui, de fait, est le meilleur antidépresseur. Le cinéma de Nephael fait l'audimat à la télé et le buzz sur Internet.

Sur *D8*, elle joue la liseuse de nuit, compagne virtuelle des vieux insomniaques pour voyager jusqu'au bout de la nuit.

Chez *Dorcel*, elle est devenue la coordinatrice éditoriale de *Dorcelle.com*, premier site X pour les femmes, réalisé par des femmes; "Les femmes veulent aussi du porno, du vrai, avec de l'action, des acteurs et actrices au physique plutôt naturel, une certaine esthétique dans la réalisation et aussi un plus grand réalisme dans les mises en scène proposées. Du porno plus vrai en somme, mais sans oublier l'essentiel, le plaisir et l'excitation qu'elles veulent progressifs tout au long du film". Internet est pour beaucoup dans cette évolution.

Nephael a compris cela depuis longtemps déjà avec ses vidéos soft et gratuites ou payantes à la carte qu'elle met en ligne depuis dix ans, mettant en scène sa vie de "fille d'à côté", promenant son chien dans les champs de l'Aube. Elle a contribué à faire bouger les lignes mais en gardant toujours la pleine maîtrise de ce qu'elle propose:

"On peut parfaitement être maîtresse de son corps et de sa vie en l'exposant au reste du monde."

Nora Hamzawi, la souris qui accouche d'une montagne

(août 2014)

"Je fais partie des Arabes qui ne se voient pas...", lance-t-elle dans son spectacle. Fille de Syriens exilés en France dans les années 80, Nora Hamzawi est née en 1985 à Cannes, dernière d'une fratrie de quatre enfants. La famille a déménagé à Paris à la mort du père. Ce décès a soudé la maisonnée autour d'une mère, artiste peintre, ex Miss-Liban, pleine de chagrin mais conservant un humour intact. Peut-on parler de famille atypique ? Le grand-frère de Nora (Amro, neuf ans plus âgé) lui remplissait son petit monde de fillette d'un univers imaginaire qu'il construisait en donnant vie à des objets construits de ses mains habiles. Nora croyait dur comme fer à l'existence

de Alf, le héros de son enfance. Le grand frère devint scénariste. Nora est devenue comédienne et chroniqueuse radio et télé.[993]

Six ans ou peut-être un peu plus

Nora entre au CP ou peut-être au CE1. Elle aime ces premiers jours à cause des fournitures scolaires du Prisu qui sentent le neuf, les protège-cahiers aux odeurs de plastique et cette profusion de choses qui ne servent à rien, genre les crayons de papier 4B. Nora se souvient de la récré où elle s'est pris un ballon de foot en mousse plein de boue en pleine figure (elle préfère dire "dans la gueule").

Dix ans plus tard ou peut-être un peu plus

Nora a passé son bac. Pendant toute sa scolarité, elle a eu le "syndrome du mauvais élève" qui l'a poursuivie. Elle n'a jamais vraiment senti la discrimination. Ses parents sont nés musulmans mais n'ont jamais été pratiquants et sa mère a d'ailleurs été élevée dans un pensionnat catholique. Tout cela pouvait rendre les aspects culturels un peu flous pour les enfants. Au final, ça leur a donné une grande liberté.

Après le bac, il fallait bien choisir une orientation. Alors elle fait droit. Mais elle quitte la fac après trois semaines. Elle s'inscrit à l'IUT InfoCom mais suit en parallèle le Cours Florent et l'Atelier Fanny Vallon. Pendant toutes ces années, elle cumule pas mal de petits boulots car elle ne voulait pas que sa mère paie ses études. A la fin de celles-ci, sortant du CELSA, elle entre dans la presse féminine (Glamour).

Scènes ouvertes

Pendant ses études, Nora Hamzawi faisait des scènes ouvertes dans un petit café-théâtre puis à Pigalle. Ses potes de l'école venaient la soutenir. Mais à l'époque, elle "s'en foutait d'être drôle", c'était déjà assez incroyable d'être là. C'est la veille de Noël qu'elle envoie un mail à un producteur, presque certaine qu'il ne le lira pas. Il l'a rappelée dix jours plus tard. Elle entre au *Théâtre Le Bout* puis à *la petite Loge* à Paris et se produit au *Festival Juste pour rire* de Nantes en 2009. Elle participe à l'écriture des *Scènes de ménages* sur M6 où elle aiguise une plume déjà bien acérée. Nora écrit tous ses textes. Cela lui semble indispensable pour ne pas dépendre des autres et c'est à la nouvelle scène de la Loge (Paris 11e) qu'elle présente son premier one-woman-show. **Amro Hamzawi**, son grand-frère scénariste, allait puiser chez sa soeur les anecdotes sur la presse

[993] sources de l'article: la blogosphère dans toute sa diversité et sa truculence et le site de l'artiste, *www.cheznora.fr*

féminine qui ont fourni les scènes mémorables du film *20 ans d'écart*. Nora est toujours drôle, touchante et juste. Ce sera sa marque de fabrique.

Une fille normale

Nora Hamzawi est une fille normale. Elle entre dans la salle anonymement, mêlée aux spectateurs, avant de monter discrètement sur la scène. Son premier spectacle s'est appelé *Le show inutile* (2010). En 2011, elle participe à l'émission *On ne demande qu'à en rire*. Elle est éliminée par une note insuffisante des téléspectateurs lors de son 7e passage. Jean Benguigui dira d'elle: "Elle ne sait pas bouger, elle ne sait pas jouer, elle ne sait même pas porter une robe !"

Harmonie hormonale

Ce n'est qu'en avril 2012 que Nora Hamzawi quitte son boulot dans la presse féminine pour se lancer pleinement dans sa carrière artistique avec son nouveau show, *Harmonie hormonale*, à la *Comédie des Trois Bornes*. Elle obtient le prix *Coup de coeur du jury* au *Festival d'Humour* de la Fontaine d'Argent à Aix deux mois plus tard, puis en 2013, le prix SACD au festival *Humour en Capitales*, alors qu'elle se produit au Petit Gymnase et qu'elle entre au Before du *Grand Journal* de Canal + avec son programme court *Oh Oh*, tout en assurant des chroniques quotidiennes sur *France Inter*. A sa première sur Canal, elle a en face d'elle la bande de *Bande de filles*. Elles rigolent. Tout se passe bien. Mais Nora n'est pas satisfaite d'elle-même. Elle a glissé un petit lapsus que personne n'a entendu. A la radio, à la télé, le public lui manque. Sur scène, il est là, il l'entoure, il la rassure.

Oh Oh !

Elle dit tout ce qui se passe "sous les jupes des filles et dans leur cerveau où cohabitent au moins cinquante meufs en coloc". Que de chemin parcouru depuis sa première fois chez Ruquier le 16 septembre 2011 ! Depuis lors son bla-bla délirant, lancé à une vitesse vertigineuse, où on se gondole du début à la fin, fait le tour des (bonnes) rédactions. On est tous quelque part la fille ou le mec dont elle parle et même quand elle décrit la sodomie ou l'épilation ou bien encore l'hygiène des mecs, il n'y a chez elle jamais rien de vulgaire et aucune trivialité, *juste un humour en phase avec son époque, avec sa génération*.

Samira Houari, une vraie pipelette

(novembre 2015)

La semaine d'après l'horreur. Les jeunes et les moins jeunes ont besoin de se parler, de raconter comment ils vivent le drame. A Nantes, la webradio *wéwéwé* leur a ouvert le micro pour qu'ils s'expriment, qu'ils posent leurs mots suite aux attentats de Paris. Samira Houari relaye sur les réseaux sociaux. Impossible de ne pas parler de ce qui secoue le pays cette semaine. Elle est journaliste et grande réseauteuse. Blogueuse, elle a créé pipelette.info et collabore activement à *KroNiqueuse de vies*, créé par Nadia Sweeny[994].

Au centre du Bout-des-Prés à Nantes, Guy-Jacques, Hakim, Marine, DominiK et leurs camarades expriment leur désarroi et leur inquiétude...

"J'étais en train de regarder le match à la télé, j'ai entendu les détonations, au début je pensais que c'était des pétards, mais à la fin du match j'ai appris que c'était des kamikazes qui s'étaient suicidés", raconte Younès, 14 ans.... L'angoisse est palpable: "J'ai pensé tout de suite: on va s'en prendre plein la figure, nous la communauté musulmane", souffle une maman: "On ne comprend pas, ça tire dans les rues, sur les terrasses de café... C'était comme dans un film, ou un jeu vidéo..." Pour Guy-Jacques, il n'y a pas d'amalgame: "On sait faire la différence entre les jeux vidéos, la vie virtuelle et la vie réelle. Les personnes qui sont mortes à Paris sont de vraies personnes, quand j'ai vu que des personnes sont mortes, je n'ai pas pensé à *Call of duty* ! Au contraire, j'ai pensé à toutes ces personnes qui étaient mortes, car je sais faire la différence entre les jeux vidéos et la réalité !"

De vraies personnes

"J'étais choquée, comme pour *Charlie Hebdo*. C'est quand j'ai appris le nombre de morts et les images diffusées que j'ai eu peur", rapporte Marie, 14 ans. "J'ai toujours peur, un peu plus qu'avant"? Internet est la première source d'informations des jeunes '"avec des dérives comme les théories de complots, des rumeurs...", "l'info vient à moi par les réseaux sociaux, sans rien avoir demandé !", remarque Hakim. Tandis que pour Guy-Jacques: "Les réseaux sociaux sont pour moi un moment de détente, si je vois sans arrêt attentats, attentats... je préfère allumer ma télé." Certains lancent des infos sans toujours vérifier leurs sources, avec de gros risques de dégâts sur la population", explique Toumi, qui multiplie les sources d'information: "Les citoyens ont le devoir de faire leur propre analyse".... L'angoisse est palpable: "J'ai pensé tout de suite: on va s'en prendre plein la figure, nous la communauté musulmane", souffle une maman: "On ne comprend pas, ça tire dans les rues, sur les terrasses de café... C'était comme dans un film, ou un jeu vidéo..." Pour

[994] que nous venons de rencontrer, pages 1718 à 1720

Guy-Jacques, il n'y a pas d'amalgame: "On sait faire la différence entre les jeux vidéos, la vie virtuelle, et la vie réelle. Les personnes qui sont mortes à Paris sont de vraies personnes. Quand j'ai vu les informations, je n'ai pas pensé à *Call of duty*, j'ai pensé à toutes ces personnes qui étaient mortes".

De vraies femmes

Samira Houari collabore à *KroNiqueuse de vies* depuis 2012. Pas toute seule, avec d'autres femmes un peu comme elle, qu'elle ne connaissait pas. Elle raconte la rencontre.

"Il y a des fois comme ça, on se snife; c'est peut-être une attirance naturelle vers ceux qui nous ressemblent mais qu'on ne peut pas deviner. Nous nous sommes croisées, à la crèche, au café du quartier, au centre de loisirs... ailleurs. Une fois, puis tous les matins et soirs. Inévitablement, chacune remarque l'autre. Et puis un jour, anniversaire oblige: -Le petit Benoït a fêté ses trois ans, t'as été invitée toi ? -ah bon ? Je pensais être la seule. On a toujours l'impression d'être la seule. Et pourtant là, l'évidence était flagrante. Ce n'était plus le cas - Apéro ?! - Allez... Un coin de soleil au petit parc du quartier, une nappe tirée d'un vieux rideau, de la charcuterie, une bonne bouteille de vin et nous voilà instaurant, sans le savoir, l'apéro maman solo. Aujourd'hui, un culte, une obligation hebdomadaire, une véritable soupape de décompression. On a pourtant bien essayé d'inviter les autres: les couples, mais ils n'avaient pas le temps, pas l'envie, peut-être aussi peur de participer à la débauche des mamans qui avaient -enfin ! - trouvé une façon agréable de passer le temps au parc. Peut-être ont-ils aussi peur qu'on leur donne des envies inavouables, des influences dont ils se passeraient bien. Quoi qu'il en soit, les gosses, ravis qu'on leur foute un peu la paix, un bout de jambon coincé dans les dents, une compote avalée, hurlent en descendant du toboggan... Du parc, on est passé les unes chez les autres. Puis, des satellites sont venues se greffer. Nos enfants sont des amis, les mamans aussi. Ils auront certainement leurs histoires, voici donc, en trame, les nôtres...

Ce blog, on va l'appeler *KroNiqueuse de vies*... pour tous les jeux de mots qui y sont présents: de Kro, pour la bière, aux crocs pour la niaque, en passant par Niqueuse de vies, parce qu'on la croque la vie, et on risque tout !!!

De vraies vies

C'est très sérieux ce que je vous propose, explique alors Samira. Je voudrais faire un petit portrait de chacune, tout en gardant notre anonymat. Pour celles qui l'acceptent, les lecteurs pourront suivre leurs aventures au fil de leurs vies: chaque article sera rattaché à la nana à laquelle il correspond. Pour les autres, on les calera dans *Occasionnelles* ou ailleurs: il y a de la place pour tout le monde ! Mais je vous préviens tout de suite les filles, il faut assumer d'être ce qu'on est ! Parce que sur ce blog, pas de langue de bois, pas d'angles arrondis. C'est acide, cru et réel. Tel qu'on le vit, tel qu'on se le dit... des histoires de cul, de famille, de boulot, de nos arrangements avec la réalité de la vie. Bref, nos vraies histoires.

Autre chose: il n'y a pas de volonté féministe anti-mec. Evidemment, les hommes sont omniprésents et nous sommes les premières à les réclamer. Mais, même si les histoires peuvent raconter des oppositions avec les papas de nos enfants, nos exs, les hommes de nos familles, les mecs qu'on rencontre etc. je veux parler des salauds, mais aussi de ceux qui sont là et qui assurent, sans oublier ceux qu'on prend pour des cons et avec qui n'est pas toujours correctes. La vraie vie quoi. Celle où on est simplement des humains au sein d'une société. Je voudrais juste avoir l'opportunité de dire ce qu'on ne veut pas toujours dire pour cause de tabous à la con. Et le plus souvent, avec une pointe d'humour !"

Toutes ont un point glauque, des brûlures sur le corps et dans leur coeur: Suzanne, 73 ans, d'origine irlandaise (phrase préférée: "Vous me faites tous chier !"), Lily, 30 ans, d'origine algérienne et italienne (phrase préférée: "Je ne suis pas une voleuse, je suis une arnaqueuse !"), Crystal, 32 ans, d'origine italienne (phrase préférée: "Mais qu'est-ce-qu'il a l'enculé de ses morts ?!"), Madison, 38 ans, d'origine ivoirienne, Myriam, 34 ans, d'origine tunisienne, Charlotte, 44 ans (phrase qu'elle a dite à ses copines à propos des hommes: "Moi je préfère baiser chez eux, au moins je suis libre de me barrer juste après."), Nona, 35 ans (phrase qu'elle a dite à ses copines à propos des hommes: "C'est moi qui porte la culotte, mais toujours avec élégance !"), Yasmine, 33 ans, d'origine marocaine (la dernière phrase choc qu'elle a dite à ses copines: 'Ce soir, c'est soirée à

l'aise ou on peut s'habiller comme des putes ?"), Sissi, 34 ans (la dernière phrase choc qu'elle a dite à ses copines: "J'ai envie d'amooouuur !". Elles sont brutes de décoffrage. Toutes sont mamans solos, ou presque.

De vrais mots

De quoi parlent-elles les KroNiqueuses, des sujets aussi variés que le sexe certes, mais aussi le harcèlement moral et sexuel, la contraception, la prise de responsabilités professionnelles et les horaires de boulot, les enfants, la violence conjugale, le divorce, la pension alimentaire, le JAF, les aides sociales, l'amour, l'alcool, la drogue, les problèmes de fric, l'héritage, l'achat d'un appartement... le quotidien au féminin, pas la dernière couleur du rouge à lèvres de l'Oréal, ni un ramassis de clichés qui rendent leurs vies aussi lisses que les liftings photoshopés des poupées clonées sur papier glacé. Leurs vies sont crues, acides, parfois amorales, mais toujours honnêtes et terriblement humaines.

Une vraie journaliste

Samira Houari se présente: "Je suis une femme, maman solo, j'ai une fille qui a un caractère de merde ! Je me dis tant mieux pour elle, mais moi j'en chie ! J'ai passé cinq mois la tête dans les couches, j'ai cru mourir, je trouve que j'ai les seins qui tombent. Souvent, j'écoute la musique à fond chez moi et je chante comme une dingue. Je parle toute seule et j'aime bien ça.

(*Nadia Sweeny*, créatrice du blog)

Je suis journaliste et j'adore mon boulot, en fait, je ne sais rien faire d'autre. Je me pose toujours tout un tas de questions auxquelles je peux rarement répondre. Quand je vais chez ma mère, j'ouvre systématiquement le frigidaire, je trouve que tout ce qui sort de son frigo a meilleur goût qu'ailleurs, j'aime rigoler, picoler et rencontrer plein de gens. J"aime bien leur vie, j'évite de me comparer sinon je déprime. Je suis persuadée que la plupart des gens montrent l'inverse de ce qu'ils sont. J'ai essayé la thérapie, mais ça m'a gonflé. J'ai une grande gueule. J'aime bien entraîner entrainer les autres dans des débats sans fin. Je fais souvent des blagues pourries et bien trash. J'aime bien choquer les gens ! J'aime bien remettre les choses à plus tard et faire genre je suis overbookée. J'aime bien mettre la musique à fond dans ma bagnole, mais depuis qu'on m'a piqué mon poste, je déteste quand le"s autres le font. Les hommes m'énervent parce que je les adore. Je suis juste une femme, quoi !"

De vraies colères (mot féminin)

Les dernières chroniques de Samira: 13 novembre 2015, journée de la gentillesse (ça ne s'invente pas !, mais c'était avant... micro-trottoir sur le thème de la gentillesse en 2015), 5 novembre 2015: l'histoire de Nawal et des violences conjugales: "J'ai eu le déclic lorsque j'ai vu ma mort".

Avant cela, il y a eu l'histoire des femmes DJ de techno (DJ Sextoy, la pionnière, décédée en 2002, Jennifer Cardini, la girl power de la musique électronique en France, les soirées Déviations Sonores); il y a eu "Le monde automobile se féminise", rencontre avec Julia Lever, vendeuse de voitures; et puis encore, "Les dessous du modèle féminin", regard sur une pub sexiste de lingerie sur tous les murs de France, ou bien la rencontre avec l'association nantaise *Colère nom féminin* avec son slogan choc: "Ta main sur mon cul, ma main sur ta gueule", dénonçant le harcèlement de rue: "On ne devrait pas avoir à se poser chaque matin la question de la longueur de sa jupe ou de son short !"

La pipelette n'a pas fini de parler, ses copines non plus !

Saphia Azzeddine écrit dans la tradition orale

(mai 2015)

Le diable est dans le détail. Saphia Azzeddine, dans la tradition orale de la famille, aime raconter des histoires. Il se trouve que dans toutes les histoires ou presque qu'elle raconte, il y a toujours une femme et qu'elle est toujours originaire d'une société musulmane. Elle précise que ses histoires pourraient se passer n'importe où ailleurs, elle parle simplement de ce qu'elle connait, la géographie est un détail, affirme-t-elle. Pourtant, ce détail là plaît bien aux lecteurs, donc à l'éditeur, donc à Ruquier, donc à Zemmour, quand le précédent l'accueillait encore dans son émission...

Zemmour ? "Un petit nerveux qui était toujours d'accord avec ce que je disais dès qu'il voyait mon décolleté", s'amuse Saphia.

Confidences à Allah

Quand elle a sorti en 2008, à l'âge de 28 ans, son premier roman, *Confidences à Allah*, Zemmour a bien aimé cette histoire de la petite bergère marocaine tombée dans les griffes de la prostitution orchestrée par les cheikhs du Golfe. Mais au fur et à mesure du récit, il a moins aimé que Jbara se confie à Dieu et surtout qu'elle finisse par épouser un imam. Sur le plateau de la télé, Zemmour s'est dit que ça plairait à l'audimat s'il reprochait à la romancière franco-marocaine d'avoir fait du "politiquement correct". Le trublion s'est vite dégonflé sous les charmes de la belle Saphia. Le roman a été ensuite monté au théâtre, magnifiquement interprété par Alice Belaïdi [995] (festival off d'Avignon).

Mon père est femme de ménage

Cette année-là, Saphia Azzeddine a publié son deuxième roman, *Mon père est femme de ménage*. Exception qui confirme la règle: le héros est Paul, que tout le monde appelle Polo, un ado de banlieue, une sorte de petit Nicolas des années 2010. Sa mère passe ses journées vautrée devant la télé, sa soeur rêve de gagner les concours de beauté. Polo aime son père à la folie. Pour ne pas rester entre les quatre murs de l'appartement familial, il l'accompagne sur son lieu de travail. Son père est... femme de ménage, asservi, humilié mais digne. Il "fait la poussière". Non, on dit "épousseter", réplique le gamin. "faire la poussière, ça ne veut rien dire !" C'est un roman de banlieue ? "Non, la banlieue est un détail géographique dans le roman" explique la romancière qui aime à dire que son père est... couturière, en même temps qu'un conteur hors pair. De ce livre, la romancière a fait ensuite un film homonyme, prix du public au Festival international du film de comédie de l'Alpe d'Huez en 2011, avec pour acteur principal François Cluzet (dans le rôle du père).

La Mecque - Phuket

Après Jbara et Polo, voici Fairouz (*La Mecque - Phuket*, éd. Léo Scheer, 2010), Fairouz et sa soeur Kalsoum ont décidé d'offrir un voyage à La Mecque à leurs parents. Elles cumulent les petits boulots et déposent régulièrement de l'argent dans une boite en fer verte déposée chez M. Ourghidour, voyagiste spécialisé dans les pèlerinages. Mais la fille musulmane modèle a aussi la tentation hédoniste des plages de rêve de Phuket. Au risque de choquer ? L'auteure s'en défend: "Dans mon livre, jamais je ne dis que La Mecque, c'est mieux que Phuket ou vice-versa, ces deux villes racontent en quelque sorte le parcours initiatique de deux jeunes filles, c'est de la géographie plus qu'autre chose". Et puis d'ajouter: "On peut rire aussi de voir ces deux villes dans un même titre, juste pour se détendre, comme ça..."

Héros anonymes

A la sortie de son quatrième livre (*Héros anonymes*, octobre 2011), Saphia accouchait d'un fils. Le roman, elle l'a conçu pendant l'été. A la première personne du singulier, elle se met dans la peau d'un jeune garçon, Ryan, père arabe, mère française, adolescent cynique qui se fait passer pour un "sauvageon d'extrême-droite sur les sites islamiques" et s'imagine en "terroriste propagandiste" sur les portails islamophobes. Le personnage finit par préparer une bombe pour une école maternelle de la rue de Bourgogne, mais il se trompe d'heure et, en plus, il n'y a pas d'école maternelle dans la rue de Bourgogne.

Le critique du Figaro n'aime pas le vocabulaire utilisé par la narratrice qui rétorque: "Il faut arrêter d'être choqué au moindre mot, on dit plus et plus violent dans les cours de récré".

---

[995] que nous avons rencontrée page 1315

Combien veux-tu m'épouser ?

Dans ses premiers romans, Saphia Azzeddine nous faisait entrer dans des familles modestes. En 2013, avec *Combien veux-tu m'épouser ?*, on va côtoyer une famille richissime. L'écrivaine en a aussi l'expérience: "Je connais bien cette société, car si j'ai moi-même grandi dans une famille modeste, j'accompagnais ma mère qui était couturière procéder à des essayages dans des hôtels somptueux. J'ai donc côtoyé cet environnement très tôt et ai beaucoup observé ces filles de rois ou de princes. J'ai remarqué par exemple qu'au lieu de se déshabiller et de plier leurs vêtements sur une chaise, ces femmes s'effeuillaient tout au long des pièces de l'appartement. J'ai repris ce geste pour Tatiana, mon héroïne, qui en effet ne plie jamais rien, ne range pas, sûre que quelqu'un va le faire pour elle. De même en voiture, elle va se garer n'importe où, alors qu'un pauvre aura peur d'une contravention ou de voir sa voiture emmenée à la fourrière. J'ai remarqué cette insouciance très jolie. C'est pareil pour les vêtements, ces femmes portent des étoffes très douces, du cachemire, et non de l'acrylique qui gratte. Ce livre est né de l'observation des us et coutumes des gens riches que je ne juge ni ne critique".

Le point de départ du roman est le mal-être de ces femmes de quarante ans qui n'ont qu'une obsession: garder leur mari à tout prix. Elles se croient modernes mais sont captives. Elles se croient émancipées alors qu'elles sont exactement le contraire: "J'ai souhaité pointer du doigt l'énorme pouvoir de la transmission de ces mères qui devraient apprendre à leurs filles l'indépendance et au final leur apprennent à faire la pute, à être entretenues comme elles le sont elles-mêmes.

Bilqiss

C'est lorsque son coeur s'est brisé pour la jeune Indienne violée dans un bus de New-Delhi par six hommes ivres puis par la barre de fer qui lui a transpercé le bas-ventre en 2012 que Saphia Azzeddine a conçu *Bilqiss* (éd. Stock, 2015). Le livre arrive avec le deuxième enfant de la romancière. Bilqiss est une beauté tragique au regard puissant. Elle attend sa mort par lapidation. Son crime ? Elle a pris la place du muezzin un matin où celui-ci ne s'est pas réveillé. Et puis les villageois lapidateurs lui trouvent tous les maux: elle sait lire, elle laisse dépasser une mèche de cheveux de sa burka, elle n'a pas la langue dans sa poche, elle possède des courgettes et des aubergines entières dans son frigo, une pince à épiler, du maquillage et des nounours...

La conteuse ne voit pas du tout son livre comme une charge anti-islam: "Mon héroïne reste croyante jusqu'au bout. Elle sait que ce sont les hommes autour d'elle qui dévoient sa religion. Je ne vois pas plus bel hommage à l'islam." Elle précise pour ceux qui n'auraient pas bien compris: "On souffre plus des moeurs que de l'islam".

Une femme épanouie

Née à Agadir, la Franco-Marocaine est arrivée en France à l'âge de neuf ans pour emménager avec ses parents à Ferney-Voltaire à la frontière genevoise. Elle a été une petite fille très heureuse, qui a passé son bac, puis une licence de socio, pour faire plaisir à ses parents, avant de travailler chez un diamantaire à Genève, juste le temps de se rendre compte qu'elle n'aimait pas du tout les bijoux. Elle s'est alors essayée au journalisme avant enfin d'oser écrire et surtout de faire lire ses textes à un éditeur (Léo Scheer). "Ce n'est pas moi qui suis venue à l'écriture, c'est l'écriture qui est venue à moi" explique celle qui a commencé par un journal intime, pour passer le temps, avant de comprendre qu'elle pouvait raconter des histoires qui interpellent les gens. Saphia Azzeddine passe à la télé à chaque promo de livre mais ses romans continuent à circuler bien au-delà des premiers mois de sortie, par l'effet du bouche à oreilles. Ses histoires ne lui appartiennent plus, elles appartiennent au lecteur.

Elle cite Marguerite Duras: "Ecrire, c'est hurler sans bruit". La France devient-elle raciste? Les vrais problèmes sont ailleurs: ils sont sociaux, ils sont économiques. C'est le chômage, la misère qu'il faut dénoncer et ne pas élire des gouvernants qui les entretiennent. Les cris silencieux de Saphia parlent beaucoup de la condition féminine: "La violence faite aux femmes est partout. Vous croyez vraiment que poser nue au nom du féminisme est une preuve de courage et rend service aux femmes ? Poser nue est toujours une forme de dégradation et c'est toujours pour exciter les hommes. Et porter des pancartes BringBackOurGirls sur les tapis de Hollywood, vous croyez vraiment que cela sert à autre chose qu'à rassurer les stars sur leur bonne conscience ? La culpabilité qui habite les filles ne concerne pas que les musulmanes. A la base, c'est judéo-chrétien. Tout vient de Saint Augustin. Il a contaminé tout le monde avec ça. Mais les musulmans n'ont eu aucun mal à se l'approprier aussi... Comment les hommes arabes peuvent-ils aimer autant leur mère et aussi peu leur femme ?... Je suis une femme arabe complètement épanouie et qui parle de femmes qui ne le sont pas... S'affranchir, ce n'est pas forcément mettre une minijupe, c'est juste être à l'aise dans ses fringues... J'aime les féministes économiques, qui vivent sans rien attendre de l'homme... Les femmes ont de l'or dans leurs mains, l'éducation de leurs enfants... Mais elles reproduisent elles-mêmes la domination masculine, je leur en veux beaucoup pour ça".

Il y a beaucoup de Jbara dans ce pays de paradoxes qu'est le Maroc. Un jour, Saphia a invité chez elle une femme prostituée pour échanger avec elle. Elle lui a proposé de profiter de sa piscine. Mais la jeune femme lui a rétorqué: "On ne se met pas en maillot de bain pendant le Ramadan". Les femmes, même quand elles viennent du "trou du cul du monde", même quand elles doivent vendre leur corps "pour un pot de yaourt", ont toujours Allah pour confident.

Sarah Doraghi et le parfum de sa mère

(janvier 2015)

Les attaques terroristes contre la France en janvier 2015 ont profondément touché Sarah Doraghi, chroniqueuse télé et humoriste française d'origine iranienne. Chaque jour ou presque depuis le 7 janvier, elle partage sur les réseaux sociaux des dessins de presse qu'elle a repérés aux quatre coins de la planète.

Les journalistes iraniens, exilés ou au pays, y figurent en bonne place. "Ceux qui portent des armes cassent les stylos", écrit le dessinateur iranien Bozorgmehr Hosseinpour, qui vit et travaille en Iran, qui a également dessiné Tignous, Charb, Cabu et Wolinski ciblés par une arme et souriant au viseur: "Tire sur moi s'il te plaît !" Sur une autre série de dessins, il appose ces légendes: "Bien avant, ils tiraient des balles dans ton cerveau. Un petit peu avant, ils assassinaient tes pensées. En ce moment ils font d'une pierre deux coups."

Continuer à rire

L'humoriste Pouria Alami a également rendu hommage, le 8 janvier, aux victimes: "L'humour est la ridiculisation de la stupidité. Les gens civilisés et dotés de bon sens peuvent rire de leurs différends et faire rire leurs ennemis en faisant des blagues. Les débiles par contre ne peuvent pas rire. Ne peuvent pas parler. Sont incapables de régler leurs différends. Ils tirent des balles. Comme des vrais débiles, ils tirent sur un humoriste, sur quatre dessinateurs, sur douze personnes civilisées et dotées de bon sens. La stupidité des stupides est toujours marrante, même si nos yeux sont débordés de larmes." Les journalistes exilés iraniens ont également pris leurs stylos en solidarité avec leurs collègues assassinés. C'est le cas de Maya Neyestani, dessinateur iranien vivant à Paris et auteur d'Une métamorphose iranienne (éditions ça et là) ou de Nikahang Kowsar, journaliste exilé au Canada.

Sarah change de file [996]

Sarah Doraghi est arrivée en France à l'âge de 10 ans. Après des études de droit, elle entre à l'Ecole Supérieure de Journalisme de Paris: "A l'ESJ Paris, il y a de supers profs qui vous inculquent les grandes valeurs du journalisme. Il me reste de cette formation de nombreux automatismes, surtout celui de bien vérifier l'information." Elle raconte une anecdote amusante: "En cours de presse écrite, j'avais écrit un article dont j'étais très fière sur la Mosquée de Paris et je termine mon article par "C'est une maison bleue adossée à la colline... de Michel Delpech." Le prof me rend la copie en mettant zéro, "Ce n'est pas Michel Delpech, c'est Maxime Leforestier, il faut toujours vérifier chaque information et toutes vos sources" me dit-il. Cette anecdote restera un traumatisme à vie et depuis je vérifie tout ce que je dis à l'antenne !"

Après l'obtention de son diplôme de l'ESJ, elle devient "pigiste permanente" à l'*Agence de Presse APEI*, travaille pour une start-up , puis dirige pendant 4 ans sa propre agence de presse.

[996] source: *ESJ Paris*

Sarah est remarquée dans un programme court de la chaîne Comédie, QIF (*Question d'Intégration en France*) et France 4 lui propose de co-présenter *Culture Club*. Finalement elle préférera une chronique Culture sur France 2 dans l'émission *Télématin*, chronique qu'elle présente depuis huit ans. Sarah Doraghi est aussi l'auteur d'un livre qui a connu son petit succès: "Là, tu dépasses les borgnes" aux éditions *First*. Mais tout en continuant son métier de journaliste, elle est actuellement une fois par semaine, le jeudi soir, sur la scène du Théâtre Saint-Martin, pour un one-woman-show autobiographique et désopilant, qu'elle a intitulé "Je change de file".

Tout est vrai chez Sarah

[997] Dans ce nouveau petit théâtre des Grands Boulevards, entre les métros République et Strasbourg Saint-Denis, il y a évidemment beaucoup d'Iraniens qui se sont passés le mot. Et il faut les entendre hurler de rire quand leur compatriote - devenue française, attention ! - reproduit ses 30 ans de vie d'immigrée depuis ses 10 ans.

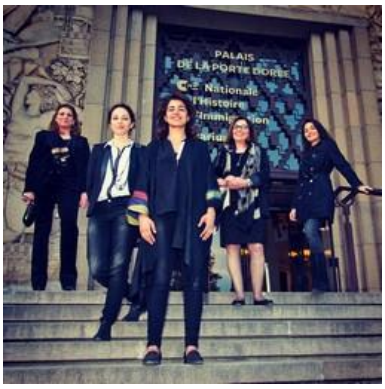
Elle est arrivée chez nous après la révolution. Préjugés sur l'Iran et snobisme français face à la fierté perse et la truculence orientale impériale ! Oui, l'Iran était "l'empire perse", ça laisse des traces, comme la France napoléonienne et versaillaise. Donc entre ces Français qui ont inventé le Siècle des Lumières, et ces Iraniens à l'origine des chefs-d'oeuvre de la civilisation, il y a des correspondances évidentes. La modestie n'est pas au programme. C'est pour cela qu'entre les deux peuples circule une fascination réciproque. Mais c'est à qui frime le plus ! Sarah Doraghi réussit à vous singer les Parisiens aussi bien que sa mère, sa grand-mère, ses tantes ou les Iraniennes-qui-mangent-du-porc-et-qui-boivent-beaucoup-d'alcool ! Et c'est quand elle pointe les spécificités persanes avec l'accent et la gestuelle qu'elle est la plus drôle. Tout sonne tellement vrai. D'ailleurs, après le spectacle, elle vous le confirme: "Tout est vrai !". Il faut la voir enchaîner les saynètes, mélanger persan et français, tics de langage et esprit supérieur. Elle incarne garçons et filles, sex-appeal et brusquerie, prétentieuses et bureaucrates. Elle sait même faire l'Arabe qui s'énerve au contrôle des passeports tandis que l'Iranienne futée joue la flatterie.[998]

Comment peut-elle être persane ?

Lors d'une représentation précédente (décembre 2014), sa mère avait assisté au spectacle. C'est une femme majestueuse qui, à son arrivée en France, a travaillé d'arrache-pied pour faire réussir ses trois filles, Sarah, Sharzad (avocate) et Valeh (designer). Elles sont aujourd'hui des Parisiennes qui n'ont jamais perdu la radieuse chaleur des Iraniens, ni leur sens de l'auto-dérision. Dès son arrivée à Télématin, Sarah s'est fait remarquer par sa voix grave et forte qui porte loin. William Leymergie a feint de s'étonner de cette culture "persane" qui envahissait subitement son plateau.

---

[997] source: *Paris Match*, 12 janvier 2015, début de citation
[998] fin de citation de l'article de Catherine Schwaab



Positive, toujours joyeuse à faire pleurer de rire son entourage, Sarah Doraghi est aussi une émotive lorsqu'on parle de sa mère et des générations de femmes qui l'ont précédée. C'est pour montrer ce qu'elle leur doit qu'elle a offert à la Galerie des Dons du *Musée de l'Histoire de l'Immigration* de la Porte Dorée... une taie d'oreiller: "Celle que je vaporisais abondamment du parfum de ma mère. Je la voyais deux fois par an et, honnêtement, c'était très dur, mais je trouvais mon système très malin: en vidant son parfum sur ma taie, j'avais l'impression de garder ma mère. Personne n'avait le droit d'y toucher, ni de la laver, jusqu'à ce qu'elle revienne. J'avais le sentiment d'une intelligence supérieure avec ce stratagème, l'impression d'avoir gagné le bras de fer, et cela me rassurait énormément."

Sarah danse

(mai 2013)

A *Choreia*, un jour férié est un jour dansé. Le mois de mai 2013 a été celui des Portes Ouvertes à l'Ecole parisienne de Danse au *Centre des Arts Vivants*, 4 rue Bréguet à Paris 11e. Tout au long de ces journées, les élèves de l'Ecole ont proposé des représentations en Danse, Chant, Théâtre et Comédie musicale. La Strasbourgeoise Sarah Messaoud Saïd est en 2e année et elle prépare son Diplôme d'Etat de professeur de danse jazz. Sarah était aux Portes Ouvertes de *Choreia* le 20 mai 2013. Elle nous raconte son parcours, sa passion, ses projets...

(Sarah, photographiée par Lionel Müller, mai 2013)

"Je suis l'aînée d'une famille mixte, mon père était marocain et ma mère serbe et algérienne d'origine. J'ai été très vite familiarisée avec le milieu artistique, car ma mère est accordéoniste, chanteuse et mon père percussionniste. Petite, je chantais et dansais naturellement ou plutôt me mouvais sans qu'on me l'ait appris. On m'a donc inscrite dans le club de GRS (Gymnastique Rythmique et Sportive) de mon quartier alors que j'avais 6 ans et j'ai pratiqué ce

sport jusqu'à mes 19 ans. Cela m'a forgé un mental et appris à être persévérante. J'ai fait du saxophone un temps et j'ai eu la chance de prendre des cours de chant et de théâtre. Les émissions de téléréalité concernant de jeunes artistes qui tentaient leur chance me fascinaient. Au fond, j'avais un rêve, celui d'être dans le monde du spectacle aussi vaste qu'il est. Je découvre en terminale, au lycée, qu'il existe des écoles professionnelles de danse qui forment au Diplôme d'Etat de professeur de danse. Je suis décidée de m'y rendre après le bac. Mes parents acceptent de me financer ces études très coûteuses. Ils me soutiennent et ont toujours reconnu en moi un potentiel, je leur suis et leur serai toujours reconnaissante. Les études durent quatre ans environ. En premier lieu, il y a l'Examen d'Aptitude Technique (EAT) qui est l'épreuve pratique, en second lieu, je serai jugée sur le domaine théorique: l'histoire de la danse, la musique, l'anatomie et la pédagogie.

Une langue corporelle

Lorsque j'étais enfant, en parallèle de la GRS, je dansais chez moi et partout où je le pouvais, quelquefois dans des centres ou à l'occasion de stages. Il faut dire que la GRS est un sport particulier car sa dimension artistique rend cette discipline ambiguë, tantôt nous parlons de performance, tantôt d'esthétisme, cela est dû à son rapport à la musique. Quand je suis arrivée à Paris dans cette école (*Choreia*), je me suis rendu compte que j'avais un peu malmené mon corps durant des années. Quand nous étions petites, on nous forçait à nous assouplir de façon poussée et le respect du corps, de notre squelette... n'était pas fondamental. En danse, c'est différent, on nous apprend à réveiller notre conscience corporelle, notre perception sensorielle et surtout à préserver notre corps car il est notre outil de travail. Puis, en danse, on y met notre personnalité, on développe notre propre gestuelle, il s'agit de ressentir des émotions et de le transmettre par le mouvement. En danse, la performance technique est un moyen et non une fin. Alors qu'en GRS, c'est le contraire.

Bien sûr, la voie que j'ai choisi de prendre n'est pas des plus faciles, il a fallu m'habituer à une autre ville, partir du cocon familial et m'élancer dans cette fourmilière qu'est la capitale. Ce sont des sacrifices. Ce n'est pas la voie de la richesse non plus; j'aurais pu choisir d'aller à la faculté, comme beaucoup, après le baccalauréat et viser la sécurité financière mais j'ai fait le choix de vivre ma passion. Je veux vivre une vie que j'aime. On ne compte plus les heures de travail en danse. C'est seuls et dans le silence que nous devons répéter encore et encore les mêmes gestes pour faire de ces derniers une sorte de langue maternelle, une langue corporelle qui reste inscrite et qui, dans l'improvisation, se verra car elle aura structuré notre corps.

(Sarah, photographiée par *Ephedream*)

Bientôt je partirai à la recherche d'auditions pour intégrer des compagnies de danse ou de comédie musicale, afin de m'épanouir dans un premier temps en tant que danseuse interprète.

J'aime toutes les danses; d'ailleurs, quand j'enseignerai, je mettrai ma touche à moi lors de mes cours. Il y aura des pointes de danse contemporaine, de danse africaine, de danse hip-hop ou de salsa; ça donnera quelque chose comme du modern jazz, je pense. Il faut savoir qu'en France les intermittents du spectacle bénéficient de cachets; il faut en avoir un certain nombre par mois pour ensuite avoir droit à l'assurance chômage, notre salaire mensuel.

Pourquoi pas un jour monter un spectacle autour de questions et de faits de d'actualité (comme le mariage pour tous ou les conflits entre les Israëliens et les Palestiniens...) J'ai envie de dire des choses sur ces sujets et l'art permet de réconcilier, toucher, provoquer, protester, convaincre voire consoler. J'aime aussi parler simplement de l'amour, la souffrance, la solitude, toutes ces choses qui ont inspiré les artistes au cours des siècles et qui sont pour moi inlassables, car ces sentiments font partie de chacun, notre nature humaine est ainsi. En fait, pour moi, l'artiste est un être profond et sensible; il rend hommage à la vie et la célèbre. L'artiste doit s'intéresser à tout, à l'actualité, à la visite de lieux; il doit être curieux, s'ouvrir aux cultures et à d'éventuelles nouvelles connaissances et discussions. C'est important pour moi de continuer à m'instruire, à lire, car nous avons besoin de trouver où puiser notre inspiration.

Enfin, j'ai à coeur de mettre mon savoir au service des églises, car comment parler de moi sans dire que j'ai la foi en Dieu. J'aimerais apporter un souffle nouveau au milieu chrétien. Je suis chrétienne depuis petite je dirais, bien que lors de mon adolescence cela m'ait valu de fortes remises en question, car j'étais partagée entre mes origines arabes et la vie chrétienne de mes parents. La danse est le moyen de faire connaître mon Dieu, Christ, aux autres. Mais je tiens à dire que je n'adhère pas à une religion mais à une relation personnelle avec Lui et c'est en parallèle que j'espère donner des cours de danse en milieux séculier et chrétien..."

(Sarah, photographiée par Dominique Rousseau)

Entre les cours et les portes ouvertes de Choreia, les répétitions d'un futur tournage pour un clip dont elle est la chorégraphe, les soirées d'Hillsong (mouvement d'église évangélique) où elle participe à la *Dance Team* en ouverture des évènements, Sarah Messaoud Saïd partage son temps entre Strasbourg, sa ville natale, et Paris, sa ville d'accueil, mais sa passion comme sa foi la projettent en avant:

"Je peux paraître un peu ambitieuse mais il le faut, mes valeurs sont la recherche du bien et de la vérité. J'espère prouver que l'élan de ma jeunesse aura su me porter loin."[999]

[999] Lien: la page facebook *Sarah danse*

Sarah Nemtanu la sublime

(juillet 2010)

Deux millions de Français ont écouté avec émotion le *Concerto opus 35* de Tchaïkowski. Beaucoup ont découvert cette oeuvre en ce jour dans une salle de cinéma, alors que l'écran déroulait le générique du film *Le Concert*. Ils ont cherché à savoir qui, au-delà de la comédienne Mélanie Laurent, pouvait bien en être la sublime interprète et ils ont pu découvrir Sarah Nemtanu.

Sarah, 29 ans, est d'origine roumaine. Dans sa famille, tout le monde joue au violon et son père, Vladimir, peut être fier du parcours déjà exemplaire de Sarah, aujourd'hui soliste de l'Orchestre National de France. Sarah Nemtanu a quitté Bordeaux pour "monter à Paris" à l'âge de 15 ans et rejoindre le Conservatoire national supérieur de musique. Sarah donne de la fraîcheur à la musique classique qu'elle sait rendre populaire. En juin 2010, elle a sorti son premier album *Gypsic*, où la Franco-Roumaine met toute l'âme tsigane dans son violon. Cet été, elle se produit dans les festivals. Le 8 juillet 2010, on la retrouve au festival Un été dans l'Allier, à Randan, dans le cadre bucolique de nos villages de France.

Sarah Toumi agit localement et pense globalement

(septembre 2014)[1000]

Sarah Toumi, née le 16 octobre 1987 d'une mère française et d'un père tunisien, était dans le milieu associatif avant même son adolescence. Enfant, elle était habituée à passer les vacances au Mont Saint Michel chez sa grand-mère bretonne. Mais, à l'âge de 9 ans, elle effectue sa première visite en Tunisie dans le village paternel de Bir Salah (région de Sfax). Là, elle découvre ce que les mots inégalités et pauvreté veulent dire, en particulier pour ses cousines, marginalisées du fait de leurs conditions de filles et de femmes rurales.

Bir Salah

Ajmi Toumi, le père, fils d'agriculteur devenu consultant commercial pour de grandes entreprises européennes, était très engagé pour la cause des enfants des pays en guerre. Depuis leur plus jeune âge, il a inculqué à ses deux filles, Sarah et Myriam, les valeurs de respect, de

[1000] à l'occasion du *Sommet mondial sur le changement climatique* à New-York le 23 septembre 2014 et de la 4e *Conférence sur le changement climatique et le développement en Afrique* du 8 au 10 octobre 2014 à Marrakech

solidarité, d'entraide, et leu a fait faire le tour du monde à la découverte des peuples et des cultures. Il a fondé au village une association de droit tunisien dont l'une des premières activités a été d'ouvrir le *Forum de la Connaissance* et y accueillir les enfants du village en soutien scolaire et éveil culturel. Pourtant, le pouvoir tunisien de l'époque a fait subir à l'association des représailles, tentant de la dissuader de continuer ses actions.

La révolution de 2011 avec l'avènement de la liberté de s'associer et d'entreprendre a permis à l'action de l'association de prendre son envol. Si, enfant, Sarah rêvait d'être astronome, elle se passionnait aussi pour l'histoire et les cultures antiques, tout en se sentant fortement concernée par les injustices d'aujourd'hui dans le monde. Toute son adolescence sera ainsi consacrée à aider son père à acheminer des quantités de livres francophones, d'ordinateurs, de mobilier hospitalier et scolaire pour les particuliers et les associations des zones déshéritées de Tunisie. L'*Association Coopération Prévention Eau pour tous* (ACPE) travaille alors, en France comme en Tunisie, en faveur de la francophonie, pour l'éducation, l'égalité des sexes, la lutte contre l'ignorance et l'extrêmisme et pour la protection de l'environnement. Des combats qui vont ensemble pour Sarah, comme elle allait ensuite ne jamais cesser de la prouver.

Acacias for all

A seulement 18 ans, Sarah obtient le prix *Ashoka Young Changemakers* pour son projet d'*Acacias Eau pour tous*, une idée d'entreprise sociale avec les femmes du village. L'idée est de lutter contre la désertification, la pauvreté et l'inégalité des genres en plantant des acacias. Une année d'accompagnement par Ashoka a permis de développer l'entreprise, non sans avoir à lutter contre les tentatives de corruption de personnes "haut placées" qui souhaitaient récupérer le projet en revendant la gomme arabique. Mais pour elle, l'entreprise devait rester non lucrative, c'est à dire que tous les bénéfices devaient être réinvestis pour le développement du projet et pour ses principales actrices, les femmes de la région. L'entreprise sociale prit le nom de *Acacias for all* en 2012.

Sarah Toumi a poursuivi ses études à Paris 4 (jusqu'au Master 2), se spécialisant en littérature du voyage, ce qui lui a permis de travailler sur les aventurières françaises qui ont parcouru l'Afrique du Nord au 19e siècle. Pendant ses études à la Sorbonne, elle s'est engagée au sein du *Rassemblement des Etudiants Tunisiens à Paris*, association de jeunes Tunisiens étudiants, immigrés ou nés en France.[1001]

[1001] Le but du RETAP est d'aider les étudiants dans toutes leurs démarches pendant leur séjour d'études à Paris mais aussi de les aider à s'intégrer, aussi bien dans la vie estudiantine que professionnelle.

She entrepreneurs

Quand Ajmi Toumi est décédé le 7 mars 2012, sa fille s'apprêtait à partir pour Stockholm pour défendre son nouveau programme de femmes entrepreneurs du monde arabe *She entrepreneurs*. Sarah Toumi fut ensuite invitée au *Congrès Mondial des Jeunes* et au *RIO+20* pour recevoir le prix *Be the Change* de *Peace Child International*. Dans la foulée, elle reçut également un prix de *ChangeITYourself* de l'association *NOISE* (ESCP Paris). Finalement, en décembre 2012, Sarah représentait les femmes tunisiennes engagées au *TedX Barcelona Woman* et en mars 2013, c'était à la conférence du *Yunus Social Business Center* qu'elle parlait de son entreprise sociale. Entre temps, les employées ont pu participer à de nombreux ateliers sur la démocratie participative, la transparence, la citoyenneté, afin de renforcer leurs connaissances au profit de leur engagement. Sarah Toumi s'associe alors (en 2013) à la *Fondation Orange* et *Orange Tunisie* pour la mise en place du projet de développement durable intégré de Bir Salah, projet pilote qui a pour ambition d'être répliqué partout en Afrique.

La cause des femmes

En 2015, ce sont au total 1000 femmes vivant dans les villages touchés par la désertification qui devraient bénéficier du programme. Chacune recevra 10 arbres pour la première année. Parmi elles, 200 seront sélectionnées sur la base de leur engagement à suivre une formation d'un an en gestion de coopérative d'artisanat régional. Sarah Toumi fixe l'objectif: "Nos femmes rurales sont des femmes de caractère, elles veulent le meilleur pour leurs enfants et pour elles-mêmes. Notre travail, c'est de leur apporter des moyens de construire un éco-système tant environnemental qu'économique et social qui favorisera leur émancipation, non pas dans le sens contraire des valeurs morales de la famille tunisienne, mais en inspiration des grandes femmes qui ont marqué l'histoire de la Tunisie... Je refuse d'accepter l'idée qu'au XXIe siècle, explique-t-elle encore, des jeunes filles soient retirées du système scolaire parce qu'elles sont des filles, que des femmes soient marginalisées parce que célibataires, que des mères perdent leurs bébés par faute d'accès aux soins. *Acacias pour Tous* offre une réponse à la fois économique, sociale et environnementale aux problèmes des zones rurales, qui sont avant tout les problèmes des femmes, du fait de leur statut de pauvres qui les maintient dans un système patriarcal archaïque et empêche le développement global des régions. Parier sur ces femmes et leurs filles, c'est parier sur un avenir meilleur."

Sarah Zouak rencontre les héroïnes du changement

(février 2015)

"Je suis Sarah, une jeune femme de 24 ans, curieuse du monde et passionnée par la découverte de nouvelles cultures. Fraîchement diplômée d'une école de commerce, je termine mon second master au sein de l'*Institut des Relations Internationales et Stratégiques* (IRIS), pour préparer le diplôme de Responsable de Programmes Internationaux. Engagée depuis plusieurs années au sein de différentes associations et après avoir effectué deux mémoires - dont l'un sur le féminisme islamique au Maroc -, je souhaite continuer à travailler sur la thématique des droits des femmes. Enthousiaste, engagée et optimiste, j'aime me lancer de nouveaux défis ! Aujourd'hui, c'est celui du *Women Sense Tour in Muslim Countries*. Ce projet me tient véritablement à coeur et je travaille depuis des mois sur sa préparation. Pour information, pendant l'ensemble de mon projet, je ne me salarierai pas et je travaillerai donc bénévolement à sa réalisation. Ce projet est

ambitieux mais réalisable grâce à votre aide et à votre soutien ! C'est grâce à vos contributions que le *WST* pourra exister."

Le projet

C'est ainsi que Sarah Zouak s'est présentée aux internautes sur un site de crowdfunding et quelques mois plus tard elle entamait sa tournée des pays à majorité musulmane: Maroc, Tunisie, Turquie, Iran, Indonésie. *Women Sense Tour in Muslim Countries* a pour but de promouvoir, valoriser et soutenir les femmes musulmanes porteuses d'initiatives créatives et qui agissent concrètement pour l'émancipation des femmes. Dans le monde arabe et les pays musulmans, les femmes sont des actrices majeures du développement économique et social. Ces femmes sont émancipées, indépendantes et créatives. Certaines d'entre elles vont encore plus loin et sont porteuses d'initiatives créatives et originales qui placent la femme au coeur de leurs activités afin de les rendre plus autonomes. Cependant, aujourd'hui, les femmes musulmanes sont encore bien trop souvent stigmatisées et cela à double titre: parce qu'elles sont femmes et parce qu'elles sont vues comme oppressées, victimes et parfois même soumises.

A chacune des étapes d'une durée d'un mois environ dans chacun des 5 pays, Sarah réalise un documentaire vidéo, organise des ateliers de créativité. Elle informe quotidiennement ses amis et soutiens à travers son site internet et sur la page Facebook du projet.

Le portrait de Sarah

Sarah est française et marocaine et s'il vous plaît ne faites pas comme ses cousins au Maroc qui lui demandaient toujours, lorsqu'elle était enfant, quel pays elle préférait ! Après l'obtention de son diplôme d'école de commerce (Master en management), elle a décidé de poursuivre ses études et d'effectuer un second master, cette fois-ci en relations internationales au sein de l'IRIS, parallèlement à un autre diplôme universitaire d'arabe littéraire à la Sorbonne. C'est alors qu'elle a réalisé qu'elle était en véritable quête de sens, non seulement dans sa vie personnelle mais

également professionnelle. Elle a ressenti le besoin de se réveiller chaque jour pour défendre une juste cause. Se sentir utile à la société devenait une nécessité. Pour organiser son Tour, il lui a fallu 9 mois de préparation. Elle a dû chercher des fonds et mettre en place l'ensemble de ses outils de communication. Elle a créé les premiers partenariats financiers, stratégiques et médias, mis en place la logistique et l'itinéraire d'un voyage de 5 mois dans 5 pays différents et identifié les actrices de changements qu'elle souhaitait rencontrer. Enfin, elle a suivi des formations en prise de vue, montage et en animation d'ateliers de créativité et formé une équipe d'amies, des personnes admirables autour de ce projet. Elle est aujourd'hui persuadée que sans leur énergie, leur bienveillance, leur soutien et leur travail acharné, le *WST* n'aurait pu avoir lieu.

Les héroïnes

Le choix des 25 héroïnes du *WST* [1002]qu'elle a souhaité rencontrer s'est fait sur des critères bien spécifiques. Ces femmes actrices de changements sont toutes musulmanes, porteuses de projets pour l'autonomisation des femmes et des filles. Ce sont des femmes qui allient leur foi avec leurs valeurs personnelles, leurs projets et leurs combats pour l'égalité des sexes et le droit des femmes. Au fil de ses recherches, Sarah a réalisé que ce n'était pas la religion le problème mais bel et bien l'interprétation que l'on en faisait dans les différentes sociétés. Asma Lamrabet, l'une des femmes rencontrées au Maroc, lui expliquait ainsi que dans l'Islam, on retrouvait les valeurs d'égalité des sexes et de justice sociale, que le Coran était un texte très émancipateur mais que malheureusement les textes sacrés avaient été détournés de ce message libérateur pour les femmes

Mais laissons maintenant Sarah Zouak nous raconter ses premiers mois de voyage. Extraits...

***Tafraout**, Maroc, 2 novembre 2014*

Après plus de 5 heures de bus depuis Agadir, le paysage qui défile sous nos yeux est à couper le souffle: un paysage lunaire aux tons ocre, un grand canyon ! L'étendue des montagnes est impressionnante et nous nous sentons toutes petites face à cette immensité. Petit à petit, la luminosité faiblit et nous laisse entrevoir la silhouette des montagnes. De nuit le paysage est presque inquiétant à mesure que le bus s'enfonce sur cette route sinueuse. Heureusement que nous avons déjeuné léger (une épaule d'agneau rôtie aux amandes, du zaalouk ainsi qu'une centaine de petits plats qui peuplent les tables marocaines). Finalement, après une route interminable, nous y sommes. Bienvenue à Tafraout. Nous avons été chaleureusement accueillies par la famille de Rachida et sa maman pleine d'énergie, avec un verre de lait et des dattes. On tenait à partager ces petits moments hors du temps avec vous, et comme le disait un poète des années 2000, "on a parcouru le chemin, on a tenu la distance".

***Duzce**, Turquie, 13 janvier 2015*

Je vous présente Ersan, il a 26 ans, est psychologue et vit à Duzce où il est né et a grandi avant de partir en Bosnie pour faire ses études supérieures de psychologie. C'est Selma, la 1ère héroïne du WST en Turquie, qui a fait appel à lui pour m'aider pendant mon séjour. En effet, pour mon plus grand bonheur, Ersan parle parfaitement anglais et m'a tout traduit lors de l'interview.

[1002] Les femmes rencontrées au Maroc en novembre 2014: Aïcha Ech-Chenna, Maha Laziri, Nora Behlacen Fitzgerald, Khadija Elharim, Asma Lamrabet. Les femmes rencontrées en Tunisie en décembre 2014: Meherzia Labidi, Ikram Ben Saïd, Sana Ben Achour, Karima Brini, Sarah Toumi), Khadija El Madani Les femmes rencontrées en Turquie en janvier 2015: Selma Demireli, Halime Güner, Zeynep Göknil Piyade, Fatma Benli.

Ersan, c'est également l'homme qui est venu me chercher à la gare à mon arrivée et m'a fait découvrir la ville de Duzce en voiture (avec la musique à fond) et le soir, il m'a emmenée dans un super café pour boire une boisson traditionnelle turque, le salep, et pour qu'il me raconte son ressenti sur sa ville et sa Turquie. Ersan a tenu à faire de mon séjour un magnifique souvenir et il a réussi sa mission avec brio. Merciii du fond du coeur, Ersan, et à bientôt inchallah à Paris, tu me l'as promis.

A Duzce, j'ai été reçue comme une reine ! C'est incroyable et tellement émouvant de voir à quel point les gens sont généreux et font tout pour que mon séjour se passe le mieux possible. J'ai été accueillie comme si je faisais partie de leur famille. Ils m'ont préparé le plus beau petit déjeuner traditionnel de la ville de Duzce. Tout a été cuisiné maison et chaque plat est un véritable délice. J'ai eu la chance de goûter des böreks, les marmelades d'orange et de tomates, un bon gâteau au maïs, des gâteaux et cakes à la cannelle et tout plein d'autres spécialités de la région. Une merveille ! Y a rien à dire, les petits-déjeuners turcs sont un délice.

***Ankara**, 15 janvier 2015*

Il est tard, on est fatigué, on rentre à l'hôtel et c'est là la magie du WST, on fait une merveilleuse rencontre avec le jeune homme de la réception de l'auberge. Mehmet n'est pas un simple étudaint en relations internationales, il est féministe et kurde ! Autant vous dire que je savais qu'il aurait plein d'histoires et surtout un éclairage nouveau à nous apporter sur la Turquie. J'avais des millions de questions à lui poser et il a répondu à chacune d'entre elles. Il m'a fait un bref historique sur le Kurdistan, les conditions de vie des Kurdes en Turquie, mais aussi en Syrie, en Iran et en Irak. Il a évidemment abordé avec beaucoup d'émotions la guerre civile qui a eu lieu entre 1984 et 1999 et m'a expliqué quelles étaient les valeurs partagées par tous les Kurdes. L'égalité des sexes en fait partie ! La place des femmes est très importante dans leurs cultures. Mehmet m'explique ainsi que dans les grandes organisations politiques ou autres, on retrouve souvent deux présidents, une femme et un homme, pour respecter au mieux la parité. La journée se finit à 1h du matin et je suis aux anges. Merci Mehmet !

26 janvier 2015

La 3e étape du *WST* en Turquie est finie. La Turquie m'aura terriblement bouleversée. Positivement: par sa riche culture, son histoire terriblement passionnante, son ouverture, la beauté d'Istanbul, avec les plus belles mosquées du monde mais aussi les musées, la nourriture, la gentillesse, la générosité des habitants et j'en passe.

Cependant la Turquie m'aura également bouleversée d'une autre manière. C'est un pays qu'il me tardait de découvrir par son modèle assez inédit de pays musulman et "secular". J'ai ressenti comme une sorte de recul des droits humains dans ce pays. J'ai ressenti par ailleurs une certaine fracture au sein de la population turque pour des raisons politiques que je n'aborderai pas ici, une certaine jeunesse désillusionnée, inquiète et qui perd espoir en l'avenir, les droits des femmes de plus en plus bafoués... La religion semble être parfois instrumentalisée à des fins purement politiques. La situation est extrêmement complexe et à chaque fois qu'on croit s'approcher de la vérité, on réalise que la situation est bien plus compliquée. Mais après avoir rencontré ces femmes actrices de changements, cela me réconforte toujours plus dans l'idée que ce n'est pas la religion qui oppresse les femmes mais l'interprétation et les politiques menées par les hommes.[1003]

[1003] Prochaines étapes: l'Iran et l'Indonésie. Retrouvez d'autres anecdotes du voyage sur le site du WST.

Zigzags

(août 2013)

Pardon pour mon apparence musulmane. Pardon, 12 années. Environ 4380 journées. Presque autant d'insultes, de remarques, bref le racisme ordinaire. "Tu nous feras des pâtisseries orientales", "Dis ça vient de chez toi ça non ?", "Combien de femmes il a ton père ? Non, parce que neuf enfants quand même", "Tu m'invites à manger le couscous ?". Dans le genre "light". Et puis plus grave déjà: "C'est à cause de gens comme toi que les Français ne trouvent pas de travail", "Est-ce que tes frères volent des voitures ? ", "Non, mais tu ne peux pas manger ça toi, y a du porc", "mais pourquoi tu bois de l'eau ? Je croyais que c'était ramadan", "ah, j'adore les Maghrébines, ça fait exotique". Etre suivie dans les magasins par l'agent de sécurité. Etre insultée parce que vous parlez votre langue maternelle dans le bus. Et je vous en passe.

12 années pourtant que je me démène pour faire ce chemin de croix que l'on appelle l'intégration. 4380 journées d'un combat acharné pour correspondre à ce fichu moule, à ce fichu modèle. Et je l'ai fait. Avec zèle. Ainsi parlait la Robe Rouge.

Sans contrefaçon, merci

J'ai dû me changer totalement. Adopter certaines manières, certaines façons de faire. J'ai appris une langue à une vitesse incroyable simplement pour passer inaperçue et ne plus être vue comme l'immigrée. J'ai tout fait pour qu'on ne puisse rien me reprocher. J'ai soigné mon apparence. J'ai travaillé ma diction pour ne plus avoir d'accent. J'ai fait en sorte d'avoir toujours des résultats corrects. J'ai même dénigré à un moment mes origines tant le poids des remarques était insoutenable. J'ai tout fait. Tout. Des choses que vous ne pouvez même pas imaginer. Or aujourd'hui le fait est que des années de remarques désagréables au quotidien ont créé une souffrance, une cicatrice que l'on me fait saigner presque tous les jours par des remarques qui peuvent vous paraître anodines, mais croyez-vous qu'il soit agréable d'être sans cesse renvoyée à ses origines ? Comme si cet aspect de mon histoire faisait de moi une malpropre. Une moins que rien. C'est pourtant le sentiment que j'ai tous les jours, à chaque instant. Les gens me font sentir que je ne suis pas chez moi. Mais est-ce un crime que d'être immigré ? Lorsque ce ne sont pas les gens autour de vous, à l'école, dans les administrations, vous allumez la télévision, l'ordinateur et vous continuez d'être sans cesse insulté. Français de fabrication, disait madame Le Pen, pendant

les présidentielles. Pourquoi pas Français de contrefaçon aussi, tant qu'on y est ? Ainsi parlait Sophia Hocini.[1004]

Française de fabrication

- Vous voulez que votre nouvelle mère patrie vous aime, vous chérisse, comme elle fait avec les enfants qu'elle a vus naître. Mais non, ce n'est pas pareil. Vous êtes déjà sevrés. C'est difficile. Très difficile. Alors vous êtes dans l'imitation. Vous essayez de faire pareil. Vous vous habillez pareil, vous essayez d'imiter l'accent, les manies. Longtemps devant le miroir, vous jouez à être le parfait Français, dans des petits jeux que vous inventez. Pendant des heures, vous vous montrez intransigeant. Aucune faute n'est admise. Mais ça sonne faux. Alors, de nouveau, on rit. Et vous, vous en cachette, vous pleurez. Votre mère naturelle ne veut plus de vous, car vous l'avez laissée tomber, votre mère patrie d'adoption n'arrive pas à vous apprivoiser. Et vous êtes seul, profondément seul, vous avez beau en pleurer, crier, faire de grands gestes, sourire de toutes vos dents, faire tous les efforts que vous voulez, personne ne veut plus de vous. Mais enfin, est-ce normal que vous disiez de nous que nous sommes des Français de fabrication ? - [1005]

- Tout part d'un déplacement. Comme ça on pourrait croire que c'est anodin. C'est d'ailleurs pourquoi aujourd'hui les immigrés sont remis en cause. Pourquoi n'êtes-vous pas restés chez vous ? Vous n'avez qu'à faire un effort pour vous intégrer ? Tout part d'un voyage qui vous bouleverse et vous change à jamais. Dés lors, vous n'êtes plus tout à fait le même. On vous arrache aux bras d'une mère patrie pour vous abandonner à une autre qui ne vous accepte pas toujours. Vous, vous l'aimez de plus en plus, vous vous attachez à elle, mais vous ne lui ressemblez pas tout à fait, elle vous rejette. Un peu. Parfois totalement. Avec ses enfants, c'est pire... Ils vous toisent.

[1004] le blog de Sophia Hocini, La Robe rouge, la révolution en chaussure à talons, ici en lien

[1005] extrait du livre *Une Française de fabrication*, par Sophia Hocini, éditions du Net, août 2013

Eux, ils font partie de la famille depuis des générations. Vous, depuis 12 ans. Depuis seulement 12 ans. On vous le fait remarquer d'ailleurs. 12 ans, ce n'est rien

La robe kabyle

(avec l'analyse du poète Rachid Mouaci en couverture du livre de l'écrivaine)

Elle était très jeune à l'époque mais elle se souvient de tout: "Nous avons tous un parcours extraordinaire, chaque parcours personnel est une épopée fabuleuse." Sophia était une petite fille de sept ans. Sa mère, de père kabyle et de mère allemande, née en France lorsque ses parents travaillaient sur le territoire, a pris une décision des plus importantes avec son père: quitter la Kabylie natale et partir pour la France. L'aîné de ses frères était parti à Paris pour mener les démarches du côté français. C'était en plein hiver, il n'avait pas de quoi loger dans un hôtel et avait passé la nuit dehors sur des cartons. Avec les quelques sous qu'il lui restait, il avait acheté à Sophia une poupée mannequin. "Elle me semblait magnifique, comme venue d'un autre monde, de magnifiques cheveux blonds, une petite robe rose bonbon, des petits escarpins assortis." Sophia Hocini se souvient très bien de la veille du départ: "Comme tous les soirs, nous les enfants, nous dormions sur des matelas disposés par terre, pêle-mêle, l'un avait les pieds de l'autre près de son nez, un autre donnait des coups de genou dans son sommeil au voisin. C'était un peu l'anarchie, pour ainsi dire. Mais cette nuit, je me souviens ne pas avoir dormi du tout. J'étais tellement excitée, ma poupée serrée contre ma poitrine, j'imaginais. J'imaginais ce pays qui me semblait être le bout du monde, mais aussi un tout autre univers. Je pensais vraiment que c'était un paradis terrestre... Un pays où tous les rêves sont possibles... D'ailleurs je me souviens que lorsque j'étais à l'école, la moindre petite chose qui venait de France, ne serait-ce qu'un stylo, était considérée comme un véritable trésor pour tous ces enfants qui ne connaissaient que le mot France."

(***Rachid Mouaci***, *extrait*) - Notre écrivaine ne laisse rien au hasard... elle s'est vêtue d'une robe kabyle qui n'est nullement une robe ordinaire, car chaque détail a sa valeur et sa signification... Elle n'est pas venue du néant... elle a bien une histoire, une culture et un passé glorieux. Si nous observons attentivement le buste, le côté coeur, nous discernons que les motifs sont en forme de zigzags. Ils représentent la chaîne des montagnes de Djurdjura, là où elle a pris sa première bouffée d'air pur, son lieu de naissance et de sa petite enfance. Cette Kabylie qu'elle porte et portera éternellement dans son coeur. On trouve aussi ces zigzags sur les bretelles au niveau des épaules... ceux-ci représentent le poids des traditions de ces montagnes et de cette Kabylie qu'elle porte comme un fardeau sur ses épaules. Ces coutumes et ces moeurs qui la freinent dans certains engagements, car elle a le devoir de garder cet honneur kabyle afin de protéger la famille et les proches. Au niveau du ventre, le tissu choisi est très léger, parce qu'elle ne rampe pas sur le ventre comme un serpent, elle n'est pas une opportuniste qui veut remplir son ventre. Elle n'a donc pas besoin d'un tissu épais pour le dissimuler.

Ces lignes cassées au niveau de la poitrine symbolisent la vie avec ces hauts et ces bas, ses espoirs et ses déceptions. Mais tous ces zigzags sont délimités par des motifs en forme de lignes droites. Ce qui veut dire que la situation est maîtrisée en dépit des soucis de la vie. (Pour) la partie qui couvre le bas du corps (el foudha), les lignes sont droites et parallèles... même si au niveau des sentiments il y a des hauts et des bas, côté jambes, tout est parfait et droit. Parce que les jambes, c'est la base, la marche, la conduite, le sentier, le chemin qu'emprunte Sophia. Ce chemin est droit... rien ne l'arrêtera pour aller de l'avant ni la dévier de sa destination et de ses principes... (Sophia a) la tête nue, les cheveux libres... Elle préfère garder la tête libre afin que personne ,ne lui impose ses pensées et ses croyances.

Pour quelle raison Sophia a-t-elle choisi une robe sans manches ?... Les bras sont le symbole de l'activité, de la force et l'instrument de la justice... Elle veut travailler avec force sans avoir besoin de retrousser les manches pour instaurer cette justice et cette égalité dans la société...

Pourquoi Sophia a-t-elle choisi la position assise ? Cette position représente la sagesse et le tempérament calme... Nous voyons son regard pointé au loin vers l'horizon, vers l'avenir et là se dessine un beau et magnifique sourire qui donne espoir, comme si elle voulait nous dire en résumé que si nous nous associons à ses combats pour l'égalité, la justice, la tolérance et l'amour nous pouvons avoir espoir en cet avenir. –

Au moment du départ, la fillette kabyle avait perdu dans l'excitation une chaussure de sa petite poupée blonde, pleuré le chat, avec son regard triste, qui a accompagné le fourgon sur le chemin quelques centaines de mètres, admiré une dernière fois ces paysages et ces montagnes familières: "Désormais, il était trop tard, j'étais aspirée par toute cette cohue, par ce bouleversement de ma vie."

La robe rouge

Passionnée par l'écriture, Sophia Lilya Hocini a fait ses études à l'Université de Provence. En août 2013, la Marseillaise fait la promotion de son livre édité via le Net. Ses principes ? Disons plutôt des valeurs. Elle dit que l'homme parfait (et donc la femme) est anticapitaliste, écologiste, un peu anarchiste, antiraciste et surtout féministe et sexy. Elle met sa robe rouge et explique tout cela sur son blog. Elle est indignée. Ses maîtres à penser ont tous, à leur manière, résisté. Anticapitaliste ? "L'opulence ne profite qu'aux puissants, les banquiers, les financiers qui nous ont dépossédés de ce qui nous appartenait". Ecologiste ? "Mon pays, la Terre, est maltraité, perforé, rasé, asséché. Et les enfants, tu y as pensé ? Que vont-ils boire ou respirer ? Tu crois que c'est grâce à tes centrales et tes voitures de luxe qu'ils pourront s'épanouir ?" Un peu anarchiste ? "J'ai été éduquée à l'affrontement. Mon nom est Révolution." Antiraciste ? "Tant que l'on n'admettra pas que les frontières ne sont que des limites de souveraineté et pas des limites d'identité, il y aura toujours cette souffrance, cette sous-France, celle des immigrés." Féministe ? "J'ai vu mes soeurs se faire insulter: tu n'es qu'une traînée, toi et ta jupe serrée, ton chemisier trop échancré. Tu as les mêmes qualifications que ton mari, mais tu seras payée un peu moins, un peu: c'est le prix de la

maternité, pour ton enfant que j'aurai porté pour que ce soit ton nom qui lui soit donné. Quand voudras-tu m'affranchir de cette mainmise, pour que de mon destin, je puisse enfin avoir la maîtrise. Laisse moi me voiler ou me dénuder, laisse moi, mon nom est Liberté."

Sexy ? "L'émancipation passe également par la libération du corps. S'habiller, se maquiller, s'épiler, bref être maîtresse de son image est aussi un droit. Dans certains pays, les femmes n'ont le droit que d'être un sac à patates qui épluche des patates dans la cuisine. Il n'y a besoin de personne pour choisir la manière dont on veut se mettre en valeur, surtout pas d'un homme !" Pas de révolution sans bouleversement sexuel ou sensuel. Libérer son sexe au lieu de se libérer de son sexe. Ainsi parlait la Robe Rouge.[1006]

***La traversée du désir**, par Anna Cabana*

- (Elle) avait voulu apprendre à parler et écrire le français mieux que les Français, parce que c'était la seule chose susceptible de faire oublier sa différence. "Les Français". Elle n'ignore pas, on le lui a assez dit, ça, et d'abord ses parents, qu'il faut cesser de désigner sous ce vocable tous ceux qui ne sont pas métèques, comme elle. Tous ceux qui savent d'où ils viennent et où ils vont. Pas comme elle. Tous ceux qui possèdent une maison de famille dans une campagne française, avec des parquets encaustiqués, des armoires à linge blanc qui fleurent l'amidon et la lavande - et aussi un peu le moisi -, des vaisseliers remplis de soupières, saucières et autres plats en porcelaine de Limoges, des papiers peints défraîchis sur lesquels des messieurs en haut-de-forme et des dames en crinoline se promènent en calèche, des tristes natures mortes choisies par l'arrière-grand-mère. Et un épouvantail planté dans le petit potager au fond du jardin. Et des champs de blé alentour. Et des prairies de coquelicots, si fiers et si frêles, qui se tiennent bien droits devant le soleil mais qu'une bourrasque suffit à dénuder. Et des myosotis. Eva adore le gazouillis de ce mot-là. Et et et. Et tout cet exotisme bucolique qu'elle n'a jamais exploré qu'en fantasme. Tout ce qui lui procure ce picotement d'envie. De répugnance, aussi. D'envie, surtout. L'envie de normalité, le désir de France. La France, c'est la normalité. Les Français, ce sont les autres. Ceux qui appellent leurs enfants Edouard ou Eglantine. Elle aurait rêvé d'en être; elle savait qu'elle n'en serait jamais vraiment. Mais elle espérait les duper. S'en faire accepter. Pour cela, se figurait-elle, il y avait le français, cette langue dans laquelle elle a si tôt trouvé refuge. Cette langue qui a abrité toutes ses solitudes d'enfant. Pour donner à leur fille la chance d'être tout à fait Française, pour qu'il ne reste rien du mellah *de Rabat où son père a grandi, ses parents ont refusé de lui apprendre l'arabe et l'hébreu, ils lui ont aussi donné le français comme unique alphabet. Il n'y a jamais eu dans sa vie que le français. Sa langue maternelle. Matricielle. -* [1007]

Anna Cabana est romancière et journaliste politique, auteure en 2008 de Cécilia *(sous le nom d'Anna Bitton) et de* Villepin. La verticale du fou *en 2010. Albert Cohen est son mentor en écriture et pour son premier roman, c'est ce génial écrivain, ami des exilés, qu'elle cite en exergue de son livre, largement autobiographique. Elle relate l'humiliation d'Eva, l'héroïne du roman, lorsqu'un jour, alors qu'elle lui disait son plaisir d'avoir pu cet après-midi là manger des macarons à pleines dents,*

[1006] le livre de Sophia Hocini, en téléchargement aux Editions du Net
[1007] extrait de *Inapte à dormir seule*, pp17-19, roman de Anna Cabana, éd. Grasset

un ami l'a tancée: "Il ne faut pas dire manger ! Les animaux mangent, mais les êtres humains, eux déjeunent, dînent, éventuellement se nourrissent. Les êtres humains civilisés ne mangent pas, Eva ! Des fautes d'usage de ce genre t'exposent aux regards de travers. Pourquoi courir le risque d'être disqualifiée ?" Son ami lui a infligé une leçon de choses, une leçon de savoir-vivre. Pis: une leçon de mots. Elle était prise en faute dans sa langue chérie. Elle qui n'est de nulle part sauf de la langue française.

- Ce jour-là, Eva vit s'écrouler pièce à pièce l'échafaudage que son esprit avait forgé depuis trois décennies. Car après le vocabulaire, (il) s'était fendu d'un cours de maintien. Quelle honte ! Elle était en train de finir de déjeuner, pas de manger, bien sûr, jamais plus elle ne mangera, promis, elle finissait de déjeuner, donc, quand on lui asséna sa deuxième remarque désobligeante. "La fourchette se tient à main gauche, Eva... Tenir comme tu le fais ta fourchette à droite te catalogue d'emblée comme mal éduquée"...

Elle a beau faire, jamais elle ne sera tout à fait des leurs, une vraie Française, acceptée et considérée comme telle. Et ses parents ont beau ne plus mettre les pieds au Maroc, ne pas savoir faire un thé à la menthe, avoir tous deux obtenu leur bac scientifique avec mention Très Bien au lycée français de Casablanca et avoir appris à préparer de succulentes fondues savoyardes, ils sont nés et ont grandi de l'autre côté de la Méditerranée, et avant eux leurs pères, leurs mères, leurs grands-parents. Quoi qu'ils fassent, ils sentiront toujours le miel d'eucalyptus, l'huile d'argan, les bougainvilliers et les hibiscus. Connaître Rimbaud et Yourcenar sur le bout des doigts et du coeur n'y peut rien changer. -

---

Souad Asla ambassadrice du désert

(avril 2014)

C'était jeudi soir, 24 avril 2014, à Alger. Sur la scène de la salle Ibn Zeydoun, l'artiste a le regard pétillant. Elle réalise son rêve de se retrouver dans son pays natal et de s'y produire. Le public répond présent, en nombre et par son enthousiasme. Aux premières notes de musique, il se lève pour manifester sa satisfaction. Souad Asla n'a pas besoin d'expliquer, comme elle le fait en France. Le public algérien a la musique dans le sang. Il est connaisseur. Il est fêtard.

Il faut remonter à l'enfance de Souad Asla pour comprendre qui est cette femme, née à Béchar au sud-ouest de l'Algérie, sur "la route des oasis" à 1150 km de la capitale. Dans les fêtes de famille, c'était une femme, Hasna El Bécharia, qui animait tous les mariages des frères et des soeurs de Souad. Installée en France depuis 1992, Souad Asla a commencé par le théâtre. Mais quand Hasna El Bécharia a été invitée en 1999 au Cabaret Sauvage pour le Festival de femmes algériennes, Souad a couru pour le voir. Elles ne se sont plus quittées. Devenues voisines à Paris, elles buvaient le thé ensemble, elles parlaient de Béchar, elles jouaient de la musique.

Hasna est une grande artiste et elle est devenue la "mère spirituelle" de Souad. La jeune femme a chanté comme choriste de la "rockeuse du désert", comme on appelle Hasna, souvent aussi son interprète, pour parler en français et en anglais des musiques et des arts du désert. Souad a alors découvert que ces traditions se perdaient.

Les "hadrettes"

A Taghit (à une centaine de kilomètres au sud de Bechar), tous les vendredis, il y a une vingtaine de femmes très vieilles qui se réunissent pour faire *El Hadra*, une coutume ancestrale où les femmes chantent et dansent. Chaque année, une femme disparaît. Elle n'est jamais remplacée. Ainsi risque de se perdre une tradition. Alors Souad Asla s'est décidée à la faire revivre. Elle monte des ateliers de chants et de danses du désert à la Maison de la Musique à Nanterre. Elle le fait maintenant depuis six ans à Nanterre, mais aussi à Grenoble, Lille, avec les enfants. A la fin de chaque année, les femmes participent au grand concert que donne Souad Asla.

Musicalement, on pourrait dire que Souad Asla est la grande héritière de la tradition des Gnawa. En 2003, Souad Asla s'était installée à Essaouira au Maroc pendant un mois dans une maison où elle recevait des musiciens. Avec eux, elle a appris cette tradition. Souad est une autodidacte. Revenue à Paris, elle regroupe d'autres musiciens. Elle a enfin rencontré un producteur, Roberto, Italien, ne connaissant pas la musique gnaoui mais très ouvert d'esprit. Elle a rencontré Wahab, un percussionniste de 20 ans, qui est une bibliothèque ambulante, qui connaît tous les rythmes du désert. Elle a rencontré P'tit Moh qui est devenu un ami. Elle a beaucoup voyagé. Lorsqu'elle a enfin sorti son album, le résultat était là. Chaque morceau est un voyage. Sur scène, Souad Asla brille de cette joie de partager. Elle est ambassadrice d'un art séculaire qui aurait pu disparaître. Se plonger dans ses racines, pour Souad Asla, est essentiel pour être épanouie. "Plus on cherche son patrimoine, plus on peut aller vers d'autres choses, d'autres cultures; plus on se connait, plus on est sûr de soi". La sauvegarde du patrimoine est un travail que chacun a le devoir de faire.

Tiga [1008] au bal des anges

(mai 2015)

L'histoire commence au Bénin en 1987. Nul ne reprochera à M. Ducasse, professeur de lettres, de s'être épris de la belle directrice de galerie d'art centrafricaine, car le métissage se révèlera parfait. Avec ses parents pour modèles, la jeune Sophie qui naît cette année-là grandit avec la beauté intérieure léguée en héritage et une aura à attirer tous les regards de la planète.

Belle tout naturellement, Tiga (on retiendra désormais son troisième prénom) est aussi la plus sympa des filles. Elle passe les douze premières années de sa vie à parcourir l'Afrique, habite au Bénin puis au Burundi où elle apprend la danse classique dès l'âge de 3 ans, voyage au Kenya,

[1008] Sophie Ducasse

en Ethiopie, au Togo, en Tanzanie... Quand elle arrive en France, dans les Landes, à l'âge de 12 ans, avec sa mère et sa soeur, elle surmonte le dépaysement par la poésie, la musique, l'athlétisme, le volley, la natation, la danse modern-jazz, le hip-hop. Pas le temps de s'ennuyer. En sport, elle participe à plusieurs championnats de France scolaires. En danse, elle crée ses premières troupes, monte ses premiers spectacles et donne des cours dès l'adolescence. Financé par son lycée, son groupe baptisé *Tribales* (dix danseuses et des percussionnistes) part en tournée pendant deux ans: festivals, premières parties de concerts, street-happenings, etc.).

Success story

[1009] Son bac littéraire (option Cinéma et Arts Plastiques) en poche, Tiga décroche un contrat de régisseuse de spectacles pour des villages de vacances à Cuba. A la fois chorégraphe, metteur en scène, danseuse, comédienne, professeur de salsa et costumière, elle y monte pas moins d'une vingtaine de spectacles en six mois et se produit sur scène avec sa troupe tous les jours. De retour en France, elle s'inscrit en licence d'Histoire de l'Art et Archéologie à Paris X et nourrit un nouveau rêve: intégrer l'*Ecole Boulle*, un jour, pour devenir restauratrice d'oeuvres d'art. Le soir, elle suit des cours de comédie au *Studio Pygmalion*. Pour payer ses études, son appartement et ses passions, elle enchaîne les petits boulots: baby-sitting, remplacements de réceptionniste d'hôtel, vendeuse, caissière. Elle est remarquée par le photographe Xavier Martin qui la présente à Olivier Bertrand, le directeur de l'agence de mannequins *Success*. Elle signe son contrat et, deux heures après, passe son premier casting et décroche son premier job dans la mode: un défilé pour la marque de jeans *Levi's* à Saint-Tropez.

Que du bonheur !

Un évènement inattendu va changer son parcours: poussée à s'inscrire, sans y croire beaucoup, dans un concours de beauté, elle remporte les titres de Miss Hauts de Seine, de Miss Ile de France, jusqu'à devenir première dauphine de Miss France 2006. Le président de la République Centrafricaine, François Bozizé, l'invite dans la foulée à Bangui pour la féliciter et la nommer ambassadrice de la beauté centrafricaine et chevalier de l'Ordre du Mérite National. Tout en poursuivant ses études d'Histoire de l'Art et d'Archéologie et ses cours de comédie, elle intègre la troupe de Geneviève de Fontenay pour son show *Féérie de Paris*, dont Tiga devient rapidement la chorégraphe et régisseuse. L'aisance de Tiga sur scène et devant les caméras le soir de la finale télévisée de l'élection de Miss France n'aura échappé à personne. Endemol la contacte et lui propose de passer des castings pour eux.

Un modèle de "congénialité"

En 2007, elle fait ses débuts de chroniqueuse sur TF1 dans *Les enfants de la télé*. La même année, le comité Miss France lui demande de représenter la France dans un concours international en Chine. Tiga y remporte le titre de *Miss Model of Congeniality*. Sa carrière de mannequin décolle: égérie de Courrèges, visage des shampooings Dop, métisse favorite des catalogues *La Redoute*, *3 Suisses* et *Quelle*, elle pose pour Jean-Paul Gautier pour une campagne *Coca-Cola*. Visage des parfums *Love Cocktail* de *Eau Jeune*, Tiga défile pour Dior, Azzedine Alaïa, Tilmann Grawe, Paco Rabanne, Iman Ayissi... Et est représentée par des agences de mannequin à New-York, Miami, Cap-Town, Johannesbourg, Athènes, Londres, Paris et Milan. En 2008, elle enchaîne avec une émission hebdomadaire sur W9: elle y présente le *Hit Talent* pendant 3 ans et coanime les *Micromania Awards* avec Bertrand Amar. Grâce à sa notoriété, Tiga obtient le *Visa 01* ("Extraordinary People"), lui permettant de vivre et d'étudier pendant trois ans aux Etats-Unis.

Avant de quitter la France pour cette nouvelle expérience, Tiga partira un mois en tournage à La Réunion, pour incarner Jenna dans les deux derniers épisodes de la Saison 5 de

[1009] source: *Wikipédia*, début de citation

Section de Recherche sur TF1. Arrivée à New-York, elle s'inscrit à la *New-York Film Academy* en réalisation de documentaires et, pour payer ses factures, elle surfe sur sa carrière de mannequin. Beyoncé craque d'ailleurs sur la personnalité de Tiga qui deviendra l'un des visages de sa marque de prêt-à-porter, *House of Dereon*, en 2011. Après son séjour aux Etats-Unis, elle débarque sur *France Ô*. Ravie de présenter *Ô Féminin*, un magazine de voyage, et d'avoir réalisé des reportages sur la condition des femmes dans le monde et heureuse d'animer des émissions sur les sports alternatifs telles que *Riding Zon*e (hebdo + prime), *Destination Glisse* (hebdo) et la compétition du *Festival International des Sports Extrêmes* (en direct pendant 4 jours). En 2013, elle présente le *Teléthon* en direct sur *France Ô* aux côtés de Claudy Siar.

Coup de pouce des anges

Tiga met en place des opérations avec son association *Coup de Pouce des Anges*. Une association humanitaire qui travaille avec des ONG en République Centrafricaine (envoi de médicaments et de matériel de soins, de nourriture, aide au développement de l'éducation des femmes et des enfants des rues, mise en place d'évènements culturels...).[1010]

Si Tiga étonne par sa présence devant les caméras et les flashs, où aucune prise n'est perdue, pour le plaisir de ses collaborateurs et producteurs, elle n'a rien d'une fille superficielle "strass et paillettes". Tiga prône l'autonomie de la femme, écrit de la poésie et les causes humanitaires qu'elle défend ne sont pas des cartes de visite. Elle a la passion de l'Afrique, le continent où elle pense construire son avenir, lutter contre les inégalités dans le monde. De temps en temps, elle effectue des voyages à travers son continent d'origine et elle apprécie particulièrement de retourner dans le pays d'origine de sa mère, la Centrafrique.[1011]

Tsolo se lève à l'est

(juin 2010)

Hyères prépare demain. Le *Festival de la Mode*, qui s'est déroulé en mai à la Villa Noailles, face à l'île du Levant, a consacré en 2010 la créativité aisatique. Parmi les créatrices venues de l'Est, Tsolmandakh Munkhuu, dite Tsolo, a reçu les faveurs du public séduit par sa *Magie Noire* (le nom de sa collection). De ces 33 ans depuis sa naissance à Oulan-Bator, Tsolo a passé les cinq dernières à Paris, à faire du baby-sitting, être femme de chambre dans un hôtel, assurer le service à la cafétéria de l'Ecole des Arts Décoratifs, pour gagner sa vie. Aux Arts Décos, elle a regardé les étudiants dessiner et coudre sur les tables. C'est alors qu'elle a décidé de s'inscrire dans une école de mode, l'*Atelier Chardon Savard*.

En Mongolie, sa famille la soutient, lui fait parvenir des peaux de chevreaux qu'elle va découdre, raser, recomposer. Elle récupère les bouts de tissus laissés par les étudiants, des objets de toutes sortes dans les poubelles. Ses créations seront du récup'art. Tsolo dessine depuis l'enfance et ce fut donc pour elle une décision spontanée de se lancer dans la mode à Paris. Avec la *Magie Noire*, elle a ensorcelé le public et les professionnels ont découvert une artiste prête à de nouveaux défis, sur les traces et en mémoire d'Alexander Mac Queen, qu'elle appréciait particulièrement.

[1010] fin de citation, source: auteurs de *Wikipédia*, article sous CC BY-SA 3.0
[1011] sources: outre *Wikipédia, Première, Mondafrique, purepeople*

Le V de la victoire de Victoria Ravva

(octobre 2015)

On vous prévient tout de suite, le portrait n'est pas 100 % glamour. On vous parlera de la dureté du sport de haut niveau, particulièrement pour les enfants promis aux performances dans l'ancienne Union Soviétique. On vous parlera de blessures récurrentes, de la douleur combattue par des médicaments et oubliée quand la victoire est au bout. On vous parlera pourtant de ce que le sport apporte d'immense, de magique, avec une athlète hors du commun, qui a passé sa vie sur les terrains de volley, jusqu'à sa retraite sportive à 40 ans, anniversaire qu'elle a fêté ce 31 octobre 2015. On vous parlera de Victoria Ravva, franco-géorgienne, pièce maîtresse du RC Cannes Volleyball féminin pendant vingt ans.

Comment fallait-il illustrer ce sujet ? C'est Vica (son petit surnom pour les intimes), devenue chargée de marketing, qui a choisi pour le premier match de la nouvelle saison cannoise, de montrer aux yeux du public une image du volley, non pas sexy, encore moins sexiste - comme des détracteurs lui en ont fait le reproche -, mais résolument glamour, une image par laquelle elle aimerait "convaincre de nombreuses femmes à s'intéresser à ce sport si épanouissant".

Sans doute ne connaissez-vous pas Victoria Ravva, car son sport reste malheureusement confidentiel dans les médias. Quand elle se raconte à la presse, elle nous fait découvrir le parcours d'une battante exceptionnelle.[1012]

Une enfance soviétique

Nous sommes en 1975 à Tbilissi. Victoria naît de parents géorgiens mais déjà fruits d'un mélange de Russes, d'Ukrainiens et de Polonais. Pour les Géorgiens, Victoria est donc russe. Pour les Russes, elle est géorgienne. "J'ai été élevée comme une Géorgienne, mais on a plutôt une culture russe, raconte-t-elle. Je ne me suis jamais sentie enfermée, ni par une nationalité ni par une culture. Je m'attache plus aux gens qu'aux pays."

L'enfance, "ni riche ni pauvre", passée au pied des immeubles, dehors, est heureuse. "Quand, petite fille, j'allais à l'école à Tbilissi, on entendait les mouches voler dans la salle de classe. Je me rappelle les contrôles à l'entrée, les cheveux roulés en macarons sur les côtés pour les filles, la robe marron et les manchettes blanches qui devaient être immaculées. Montre-moi tes ongles,

[1012] articles dans les journaux *L'Equipe, Le Monde, Libération, l'Obs-Le Plus*, d'où sont extraits les éléments de ce portrait

tes oreilles... les parents d'un mauvais élève pouvaient être affectés jusque dans leur travail... Quand le système soviétique est tombé, on s'est dit -super, on va pouvoir porter des jeans !-"

Victoria Ravva fréquente depuis l'âge de 5 ans les salles de sport. Elle n'a jamais choisi de jouer au volley. Le ballon lui est tombé dans les mains par atavisme familial. Les parents, ingénieurs de formation ayant varié les métiers au gré des crises économiques, jouaient en équipe nationale géorgienne, un cran en dessous de la grande sélection soviétique.

"En France, on fait du sport pour le plaisir. J'ai grandi avec l'idée que c'était plus que ça. L'encadrement nous incitait très jeune à visualiser la réussite. Je ne sais pas quand l'idée de faire du sport de haut niveau m'est venue, d'autant que le professionnalisme n'existait pas. Quand même un championnat scolaire est pris très au sérieux, et que tu grandis dans l'idée d'exceller et de combattre, le fait que ce soit pour tes parents, ton école ou ton pays ne change pas grand chose."

A la vie, à la mort

Victoria Ravva a rencontré celui qui est devenu bien plus tard son mari, le volleyeur Alexandre Jioshvili, à l'âge de 8 ans, dans les classes aménagées pour futurs sportifs d'élite. Lorsqu'elle intègre l'école du sport soviétique, avant même l'adolescence, le volley cesse d'être un amusement. Un système écrasant, à un point qu'"on ne peut imaginer", dont elle garde l'orgueil d'être sortie par loe haut. Les stages pour intégrer les équipes nationales de jeunes délivraient douze sésames pour cent candidates. "Soit tu tiens, soit tu ne tiens pas: c'était une boucherie. A la vie, à la mort. Cinq entraînements par jour, et pas des drôles ! Parfois on ne voyait jamais un filet. On répétait les manchettes face au mur..." Ailleurs, Vica raconte: "Adolescente, j'ai vu des filles qui revenaient trois mois après avoir été opérées des ligaments croisés. Elles prenaient des anti-inflammatoires et compensaient en sautant sur une jambe. Pour l'avoir vécu à travers mon corps, je peux dire que c'est inhumain."

A 14 ans, la jeune fille aux yeux verts mesure déjà 1,84 m: "Pas facile. Les gens peuvent être méchants ou maladroits. Je suis devenue bien dans mon corps un peu plus tard, et le sport m'a aidée à assumer mon physique. Heureusement j'ai toujours eu en moi une forme d'arrogance. Quand je voyais que mes copines sortaient avec des garçons et pas moi, je me suis mis dans la tête que j'allais devenir une star. Je voulais absolument qu'on me remarque. Cela m'a aidée à travailler plus que les autres." Elle part à Bakou (Azerbaïdjan) rejoindre la grande équipe du BZBK ("le Neftchi"), avec qui elle multiplie les voyages -"C'est pour ça que les sportifs faisaient rêver"- et vit la chute de l'URSS, coupures d'eau chaude et repas de rien en fin de mois. "Les entraîneurs nous aidaient comme ils pouvaient; ça a duré un an."

En 1995, à l'âge de 20 ans, après quatre mois de transaction difficile avec le club azerbaïdjanais et un procès devant la Fédération internationale de volleyball, elle signe son transfert à Cannes. Elle se révèlera comme l'une des meilleures volleyeuses de son temps sous le

maillot du RC Cannes. Avec elle, le club remporte une vingtaine de titres de champion de France, autant de coupes de France et deux titres de la Ligue des Champions. Mais tout n'est pas facile: une opération du genou gauche à 25 ans, une rupture du tendon d'Achille à 37. Elle est toujours revenue. pourquoi s'infliger ça ? "L'amour de la compétition et les défis que j'ai besoin de me fixer". En mars 2006, Victoria Ravva, qui avait alors 31 ans, est enceinte de deux mois (des jumelles), quand elle dispute la Ligue des Champions dans sa ville de Cannes. Elle n'a rien dit à personne.

Du filet au marketing

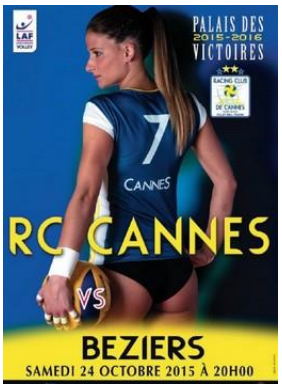
Naturalisée française en 2002, Victoria Ravva fait exister médiatiquement son sport en France, presque à elle seule. Résidant à La Roquette sur Siagne, dans l'arrière-pays cannois, entre mer et montagne, elle retrouve les paysages de ses vacances au bord de la mer Noire, lorsqu'elle était enfant. Dans le restaurant qu'il possède dans le quartier populaire de la Bocca, son mari organise une soirée géorgienne une fois par semaine. Vica vit avec plaisir cette ambiance de la grande famille géorgienne: "J'ai toujours été très clan, la famille, les cousins,etc. Peut-être que le fait de m'exiler très jeune a accentué ce trait de caractère."

Victoria a joué son dernier match en compétition le 9 mai 2015, match gagné évidemment: "Dieu m'aime vraiment, il n'a pas voulu que je termine mal ma carrière. C'est une fin magnifique. J'ai le coeur qui explose. Je ne sais pas si je mérite ça, c'est un truc de fou !" disait-elle au soir du match, où son équipe, entraînée par un génial Yan Fang, a retourné la situation après avoir été menée 2-0.

C'est un corps meurtri par des années de blessures successives, d'entraînements violents, de matchs engagés qui a obligé Victoria à s'arrêter là, alors que la motivation était toujours aussi forte. Elle ne peut plus plier son genou gauche à plus de 9à degrés, elle "nettoie les vitres de la main gauche" - conséquence de la répétition des smashs du bras droit, elle souffre de plusieurs hernies discales, elle a les tendons d'Achille détruits... Une journée sans douleurs, elle ne connaît plus depuis vingt ans.

Mais le glamour revient aussitôt au galop: "Ce n'est pas parce que nous sommes des sportives de haut niveau que nous ne sommes pas féminines pour autant." Cette idée est un leitmotiv du Racing Club de Cannes. Tous les ans, à l'initiative de la présidente Anny Courtade, les joueuses du club posent pour un calendrier de photos dénudées. "Juste du marketing sportif", insiste Victoria qui apprécie le "côté glamour" de ces photos en lingerie.

L'idée ? Montrer qu'on peut "jouer au volley mais aussi être belles et provocantes". Alors désormais en charge du marketing du club, la volleyeuse a choisi pour la première affiche de la saison 2015-2016 de mettre en scène la nouvelle recrue du club, la joueuse serbe, Sanja Bursac. On la voit de dos, avec son bloomer sportif noir moulant et un regard puissant lancé vers le côté. Dans un pays qui se surprend lui-même par sa nouvelle pudibonderie, la conceptrice de l'affiche a été sommée de s'expliquer face à ceux qui en ont fait une lecture sexiste.



Elle ne mâche pas ses mots: "Notre sport est composé exclusivement de femmes. Alors pourquoi ne pourrions-nous pas nous en servir pour montrer ce qu'il y a de beau dans ce sport ?... Le but de cette affiche est de sublimer un sport que nous aimons tant. De mettre en avant nos formes, le côté athlétique des joueuses... Ce que l'on voit sur cette affiche, ce n'est rien de plus

qu'une femme sportive qui assume ses formes, une femme moderne. C'est aussi un bon moyen de promouvoir une autre idée: le volley est un sport synonyme de bien-être et de bonne santé... Le bloomer de sport était la tenue réglementaire des volleyeuses il y a six ans. A l'époque, le short était une tenue interdite sur le terrain. Quand je jouais en bloomer, je n'ai jamais reçu la moindre remarque. Cela n'offusquait absolument personne. Alors pourquoi ce brusque changement ?... Qu'on supprime les maillots ? Mais alors que deviendront les gymnastes, les athlètes qui font de la natation synchronisée ? Et le beach-volley, on en parle ?" Et on pourrait ajouter la plupart des disciplines d'athlétisme? Toutes ces disciplines où les tenues sont plus légères et échancrées, mais où ca ne choque personne: "Fort heureusement, précise Victoria, à ce rythme-là, je me demande bien ce que veulent les offusqués: que les volleyeuses jouent en col roulé ?"[1013]

Le sport continue. Sur le terrain, le premier match de la saison a été gagné et la capitaine serbe, vue sur la photo, a apporté toute sa puissance et sa qualité de jeu, au bénéfice de toute l'équipe, au bénéfice du volley féminin dont le RC Cannes est l'excellent promoteur.

Virginie Ehonian vis-à-vis[1014]

(août 2015)

"Sensible à la création contemporaine, particulièrement sur le continent africain, Virginie Ehonian découvre le domaine de l'art contemporain auprès d'André Magnin, pour enfin en connaître les rouages en tant que chargée de missions au sein du studio de l'artiste pluridisciplinaire Barthélémy Toguo", dit la biographie de cette diplômée en Arts Plastiques (Paris VIII, France), déjà confrontée eu commissariat d'exposition (au sein de la *Raw Material Company* à Dakar) et préparant un Master 2 en Coopération artistique internationale. Oui, mais excusez du peu !

D'André Magnin...

D'une, découvrir l'art contemporain auprès d'André Magnin, on en sort disposée à toutes les expériences, pas forcément les plus académiques. Qui est André Magnin ? C'est un passeur d'Afrique, un chercheur d'art. Après avoir passé sa petite enfance à Madagascar, été hippie en Lozère dans sa jeunesse, erré un temps à Düsseldorf, fondé à Besançon un espace culturel pluridisciplinaire, il a sillonné le continent noir mais aussi la Papouasie Nouvelle Guinée, la Nouvelle-Zélande, l'Australie, et même le Grand Nord, pour y glaner les oeuvres des "magiciens de la terre", les artistes contemporains. C'est ainsi que l'on devient "marchand d'art" et, après

---

[1013] propos recueillis par Louise Auvitu, extraits

[1014] *Vis-à-vis* est le titre d'une chanson traditionnelle Apollo ou Nzema, peuple akan du Ghana et de Côte d'Ivoire

plusieurs décennies à prêcher dans le désert, le concepteur et commissaire général de l'exposition *Beauté Congo 1926-2015* (du 11 juillet au 15 novembre 2015 à la Fondation Cartier, à Paris). L'objectif d'André Magnin: " Que les gens finissent par retenir des noms d'artistes qui devraient être aussi célèbres que les artistes occidentaux."

... à Barthélémy Toguo

De deux, avoir été chargée de missions au sein du studio de Barthélémy Toguo vous permet de connaître tous les rouages de l'art contemporain africain. Qui est Barthélémy Toguo ? Le créateur d'un centre d'art contemporain à Bandjoun, en pays bamiléké au Cameroun, un espace de vie avec une salle de spectacles de près de 1000 places et trois plateaux d'exposition, dont l'un dédié à une collection d'environ 1000 oeuvres d'art contemporain et d'art classique. L'objectif de Barthélémy Toguo: que l'on en finisse avec le pillage de l'art africain par les pays du Nord, que la population locale s'empare de ce lieu qui leur paraissait, lors de sa création, si étrange avec ses grandes baies vitrées et ses "pratiques occultes". Passionnée par les arts visuels et la création contemporaine, particulièrement sur le continent africain, Virginie Ehonian a fondé son espace d'expression qu'elle a appelé *african links*. La blogueuse québecoise Fama (*Jigeen*), toujours à l'affût des "femmes d'exception", a rencontré Virginie et l'entretien, tout en humour et espièglerie, mérite bien d'être partagé. Extraits...

Humour et persévérance

Jigeen: *Peux-tu te décrire en 3 mots ?*

Virginie Ehonian: Procrastinatrice "Qui remet toujours à demain trouve malheur en chemin". Je remets trop souvent à plus tard les choses à faire. Qui sait ? Peut-être que je serais millionnaire aujourd'hui si je parvenais à m'organiser rigoureusement pour mettre en place mes projets perso. (rires) Indécise: Thé ? Capuccino . Ou chocolat au lait ? J'y vais en métro ? En bus ? En voiture ? J'y vais ou j'y vais pas ? Je mets des baskets ou des talons ? Tant d'interrogations qui parasitent mon quotidien... Marrante: on dit que je fais rire... Il m'arrive tant de choses au quotidien qu'il m'est impossible de ne pas lâcher un sourire chaque jour. Je ne suis pas folle mais je rigole pas mal toute seule. (rires)

Jigeen: *Quelle est la qualité qui d'après toi t'a le plus permis d'évoluer dans la vie ?*

Virginie Ehonian: Ce n'est pas une qualité mais plutôt un défaut. Je suis assez susceptible, donc à la première remarque, je me remets en question. Avec le temps je suis parvenue à faire la part des choses pour ne me nourrir que des remarques les plus constructives et progresser

Jigeen: *Quelle est ta plus grande source de motivation*?

Virginie Ehonian: Ma mère, pour son courage et sa persévérance. Elle a su me montrer ce qu'était la rigueur et la persévérance.

Grand-Bassam

Jigeen: *Quel a été ton premier lien avec la Côte d'Ivoire qui est ton pays d'origine ?*

Virginie Ehonian: Les cassettes vidéo VHS que des amis de mes parents nous rapportaient de Côte d'Ivoire. Et oui, vraiment à l'ancienne. C'étaient des enregistrements de la TV ivoirienne, la RTI. J'ai connu mon pays d'origine à travers la musique et les séries théâtrales qui étaient les ancêtres de *Ma famille*. La musique a joué un rôle important, quand je retrouve certaines chansons aujourd'hui sur Youtube, j'en suis presque émue et nostalgique !

Jigeen: *En tant que française d'origine ivoirienne, comment tes parents ont-ils contribué à ta connaissance de la Côte d'Ivoire ?*

Virginie Ehonian: En payant mes billets d'avion (rires)... Ils m'ont aussi transmis à travers leurs souvenirs, leurs vécus et leurs opinions, des bribes de l'histoire de la Côte d'Ivoire. Et cet échange intergénérationnel est essentiel dans les rapports parents - enfants car c'est autour de cela que se cristallisent et se dessinent des ambitions ainsi que des trajectoires personnelles et professionnelles.

Jigeen: *Tu es née et tu as grandi à Paris, si tu te rappelles de la première fois que tu t'es rendue sur le continent africain, peux-tu partager cette expérience avec nous ?*

Virginie Ehonian: Aéroport Félix Houphoeut-Boigny (Côte d'Ivoire), le 27 juillet 1998. Je reconnais dans la foule, après un long quart d'heure d'attente, l'une de mes deux tantes venues me chercher à l'aéroport. Je pleurais parce que je ne les voyais pas arriver. Ma tante invective le douanier qui lui répond: "Est-ce qu'elle est bébé ?" (rires). Mes parents avaient tout organisé de mon voyage. Je partirai avec un ami de mon père, et je resterai pendant un mois chez ma tante à Williamsville, dans le quartier de Paillet. Je rencontrais alors toute ma famille, mettais des visages sur des noms. Et je regardais enfin la RTI en direct ! Je me souviens des longs trajets pour aller jusqu'à Grand-Bassam, et les bons petits plats de ma grand-mère. C'était comme un rêve devenu réalité !

Téranga

Jigeen: *Tu as vécu six mois au Sénégal dans le cadre de tes études en art, qu'as-tu retenu de ce séjour ?*

Virginie Ehonian: La folie des chauffeurs de taxi ! (rires) Plus sérieusement, passer six mois à Dakar m'a fait comprendre que vouloir monter un projet en "Afrique" c'est bien, mais s'adapter aux réalités locales c'est mieux ! Dakar n'est pas Abidjan, comme Paris n'est pas Berlin ! Certes, les villes africaines présentent des difficultés et des contraintes similaires, mais les réalités ne sont pas les mêmes, et il est important de le comprendre; ça me fait rire quand les gens me demandent (encore) qu'est-ce que je suis partie faire au Sénégal en 2013: "Pourquoi t'es pas partie aux USA, à Londres, pour faire ton stage ?". Eh bien, Marie-Laure Croizier de Lacvivier, une femme franco-sénégalaise, m'a dit un jour glacé de janvier 2012, que si je m'intéressais à l'Afrique et que si je voulais oeuvrer pour elle, le Sénégal était la 1ère étape. Donc je m'envolais pour Dakar le 23 janvier 2013, loin de tout ce que j'avais pu entendre, évitant les échos des préjugés comme des balles de ping-pong ou de golf lancés par les plus incultes. Cependant, je valide la théorie de la Téranga sénégalaise.

African links

Jigeen: *En 2011, tu as créé ton blog africanlinks, et aujourd'hui des artistes connus et engagés tel Didier Awadi te suivent et t'encouragent sur les réseaux sociaux. Peux-tu faire une présentation de ton projet en expliquant ta mission ?*

Virginie Ehonian: *African links* marque mon envie de promouvoir les différentes initiatives publiques et/ou privées relatives aux thématiques africaines ou afrodescendantes à Paris et ailleurs en France. J'y croise des réflexions personnelles: mon opinion sur un fait social, un programme à la TV, ou encore un évènement artistique particulier qui m'a marqué; tout en faisant des ponts entre les différentes disciplines, avec toujours comme point central l'art. Je ne sais pas si j'ai vraiment une mission.

African links me permet de m'exercer sur le plan de l'écriture et de la rédaction, d'élargir mon réseau, mais surtout le fait de tenir me pousse à me tenir informée de ce qui se passe en France et à l'étranger, sur les plans géopolitique, économique et culturel.

Je le définis comme un espace alternatif, qui suit l'actualité avec une certaine distance. Je ne vais pas me sentir obligée d'écrire sur un sujet parce que c'est tendance... De voir un simple *like* ou un-e chanteur-euse que j'apprécie, me suivre sur les réseaux sociaux, suffit à me combler et à m'encourager à poursuivre sur ma lancée. C'est avec un large sourire que je découvrais alors que Didier Awadi, Mélissa Laveaux ou encore Stevy Mahy suivaient mon blog à travers différents canaux: pas de mots... Mais un réel sentiment de satisfaction.

Jigeen: *Virginie, tu es une amoureuse inconditionnelle de l'Afrique et de sa richesse culturelle. Pourtant, tu n'y a jamais vraiment vécu: comment as-tu développé ton attachement et ton engagement envers ce continent ?*

Virginie Ehonian: J'ai toujours un intérêt et une fascination pour le continent aux 54 pays. Une curiosité sans limite. Je l'ai compris à 9 ans, lorsque ne parvenant pas à représenter les drapeaux des Etats-Unis, de l'Angleterre ou du Canada, sur la page de garde de mon cahier d'Anglais, je dessinai alors ceux du Nigéria, de la Sierra-Leone, du Ghana et de la Gambie. Et à la seule élève de sa classe de CM1 qui avait opté pour dessiner les pays africains, l'enseignante s'exclama: "Oh wonderful... Oui, il y a des pays en Afrique où l'on parle anglais aussi". "Africa", l'Afrique n'avait pas du tout la cote dans les années 1990. Les artistes étouffaient sous nos sacs de riz que l'on rapportait à l'école, les cadavres des guerres et tueries s'empilaient sur les poèmes et les livres des intellectuels africains. Que de maux dont souffre l'Afrique ! Et l'éclat de son rayonnement culturel se ternit sous le poids d'une corbeille de fruits exotiques devenue trop lourde pour sa tête, son cou. Les évènements post électoraux qui ont secoué la Côte d'Ivoire ont renforcé mon sentiment patriotique. Je voulais tout savoir, j'apprenais la géographie et mémorisais les villes les plus importantes, revoyais le vocabulaire de ma langue (le Nzima): "Lorsque tu ne sais pas où tu vas, regarde d'où tu viens" (proverbe d'Afrique du Sud). Mais c'est mon stage dans un cabinet d'art africain contemporain, en 2010, qui a signé l'apogée de mon engouement pour les thématiques propres à l'Afrique. J'ai pris conscience qu'une réelle scène artistique existait, et qu'il était nécessaire de la promouvoir à mon échelle.

Jigeen: *Concernant ton développement personnel, en quoi ton projet african links t'a t-il été bénéfique ?*

Virginie Ehonian: *African links* m'a rendu plus rigoureuse et m'a permis de mieux m'adapter à certaines exigences professionnelles. Tenir un blog aujourd'hui, c'est un peu comme présenter un passeport du 21e siècle: ça plaît ou ça ne plaît pas, mais entre confiance en soi et

réaffirmation de soi, *african links* est ce qui m'a poussée à me définir et à étayer mes propres réflexions.

Jigeen: *Quel est ton plus grand rêve ?*

Virginie Ehonian: Etre la Oprah Winfrey afropéenne. Elle symbolise à mes yeux la réussite de la femme africaine - américaine ! J'ai encore du chemin à faire ! (rires)

Virginie Ehonian invite ses *followers* à visiter absolument l'exposition Beauté-Congo, 1926-2015, Congo Kitoko[1015]. Une superbe exposition, où "photographie et peinture se renvoient la balle pour mettre la lumière sur les arts visuels de la République Démocratique du Congo... Chéri Samba, Jean Depara, Shula, Bandoma... tant de noms d'artistes qui incarnent les facettes créatives de la nation." Des images et des oeuvres qui illustrent un inconscient collectif congolais:

"Nos villes sont des grossesses. Elles accoucheront".[1016]

Yasmine Hamdan au firmament

(décembre 2013)

Beirut: une chanson des années 40 que fredonnait sa tante. Yasmine la chante en ondulant ses mains, son visage, son corps, sa voix. Sa voix s'adresse aux étoiles. Sa langue arabe est d'une poésie infinie. La ville de Beyrouth a trouvé en Yasmine Hamdan sa plus brillante interprète.

Née en 1976 d'un père amoureux de musique et très francophile, Yasmine a toujours rêvé de chanter. Lorsqu'elle retourne aujourd'hui à Beyrouth, elle aime flâner à Hamra, à côté de chez sa mère, un quartier authentique qui semble avoir résisté à toutes les guerres. De son enfance, Yasmine Hamdan a conservé avec sa ville natale un rapport à la fois d'étrangeté et de familiarité.

[1015] présentée par la *Fondation Cartier*, jusqu'au 15 novembre 2015, au 261, bd Raspail, Paris 14e

[1016] citation de Sony Tabou Tansi, *Le Sexe de Matonge*

Elle a quitté un pays meurtri en 1983 pour suivre son père, ingénieur civil, à Abu Dhabi dont elle se souvient surtout des hôtels et des centres commerciaux. Puis ce fut la Grèce. Scolarisée dans une école franco-hellénique, elle écoute Madonna, Wham!, Sade. Elle dévore la littérature classique française. Adolescente, elle se retrouve au Koweït où elle découvre la censure, la séparation des sexes mais aussi la guerre. La famille doit à nouveau fuir. En trois jours, il faudra traverser l'Irak, la Jordanie, la Syrie pour rejoindre Beyrouth. Dans les ruines de la ville, elle retrouve la liberté, entame des études de psycho mais c'est la musique qui la passionne. Au Koweït puis au Liban, elle s'est mise à collectionner les vieilles chansons arabes, des musiques égyptiennes irakiennes, libanaises et même éthiopiennes et soudanaises. Son voyage à travers la musique est une géographie personnelle, sa géographie intérieure.

Rencontres

A son arrivée à Paris en 2002, Yasmine Hamdan avait un supplément de bagages de 80 kilos en cassettes audio. Aujourd'hui, c'est sur internet qu'elle continue sa recherche de trésors culturels. La carrière internationale qu'elle va désormais mener depuis Paris où elle a élu domicile au coeur de la ville, tout près des Halles, sera faite d'une succession de rencontres qui seront aussi autant de choix artistiques.C'est d'abord le réalisateur palestinien **Elia Suleiman** avec qui elle partage l'aventure du film *Intervention divine*, primé à Cannes en 2002. Elle l'épouse. Ce fut ensuite **Mirwais**, d'origine afghane par son père et italienne par sa mère, musicien (guitariste de Taxi Girl), producteur (il a produit Madonna). Mirwais fait découvrir à Yasmine un univers techno-pop qu'ils vont marier avec les influences orientales pour réaliser *Arabology* (2009). Dans son clip *Get it right*, Yasmine interprète une motarde vêtue de cuir noir au pied des pyramides égyptiennes. Les producteurs l'appellent la Madonna arabe. Elle ne veut pas être cataloguée. Chaque album est une construction personnelle, où s'opère une magie du métissage. Sa rencontre avec **Marc Collin** ensuite. Avec lui, elle adopte un visage plus intimiste, elle rend hommage à la modernité de son héritage, on est très loin de la world music, une notion à connotation vaguement raciste qu'elle rejette tout à fait. Sa musique est d'aujourd'hui et même de demain. L'année 2013 fut une belle année pour Yasmine Hamdan. Elle rencontre **Jim Jarmusch**, interprète son propre rôle dans le film *Only lovers left alive* (sortie en France en 2014). Elle compose pour la pièce *Rituel pour une métamorphose* (d'un auteur syrien) jouée à la Comédie Française. Elle sort l'album, *Ya nass*, dans sa version internationale, plus que jamais magicienne. Sans limite, sans dogme, délicieusement érotique, subtilement politique, naturellement femme, malicieusement libre, orientalement parisienne, universelle, extraordinairement arabe, Yasmine Hamdan est exceptionnelle.[1017]

Zahwa Djennad, une optimiste à qui la vie sourit [1018]

(décembre 2013)

TABOU. Confession d'un jeune de banlieue

Assise, non pas sur un banc de la cité, comme Yannis, le personnage principal de son ouvrage, mais à une table du restaurant de sa maman à Belleville, Zahwa Djennad arbore un large sourire. Après l'envoi de son manuscrit à dix-huit maisons d'édition, et plus d'un an et demi d'attente, elle est fière d'avoir été publiée (aux Editions du Panthéon).

Ses parents aussi. Même s'ils n'ont jamais douté du talent de leur fille, depuis qu'un professeur de français du collège Gabriel Péri, Mme Viard, lui avait dit, d'un air convaincu et

[1017] en lien, le site de l'artiste

[1018] article d'Isabelle Camus, *Aubermensuel*, décembre 2013

bouleversé: "Un jour, Zahwa sera écrivain". Elle avait alors 15 ans, dévorait les livres - de préférence des classiques (Balzac, Stendhal, Hugo) - et même, parfois, apprenait les mots du dictionnaire, pour tuer l'ennui ! Quelques années plus tard, c'est donc sans surprise, pour sa famille et ses professeurs, que la jeune fille décrochait son bac littéraire au lycée Henri Wallon.

Elle intégra ensuite l'EFAP Paris, l'école des métiers de la communication, avant de faire ses armes à la radio, dans un journal sportif et au sein d'une agence parisienne de communication. "Quand j'étais à l'EFAP, on s'étonnait que je sois d'Aubervilliers", raconte Zahwa, un brin amusée. "Pour eux, je n'avais pas le profil de la fille de banlieue, habillée comme un sac ou voilée et qui parle wesh wesh. Or je suis la preuve, comme d'autres avant moi, qu'il est possible de grandir dans le 9-3 et d'étudier dans de grandes écoles."

Crever l'abcès

Sans renier son origine berbère, Zahwa Djennad se sent avant tout française. Elle aime le pays de sa naissance et se dit fière de ses valeurs républicaines, notamment la liberté et la laïcité. "Mon père est issu d'une grande famille kabyle qui est arrivée en France en 1914. Il a vécu longtemps dans le XIXe arrondissement de Paris puis a emménagé avec ma mère à Aubervilliers il y a plus de 25 ans. Nos parents nous ont inculqué, à nos deux soeurs et à mon frère, la tolérance et le respect. A travers mon livre, je veux faire passer ce message. Je suis pour la liberté d'autrui, peu importe ses convictions religieuses ou son mode de vie. Bien que je sois de confession musulmane et hétérosexuelle, je défends le mariage pour tous. Ceux qui tapent sur cette loi sont les mêmes qui critiquent les juifs et les musulmans. Ce sont des gens phobiques. Or la France multiculturelle existe et c'est tant mieux". C'est pour cela que Zahwa décide de crever l'abcès, en traitant des sujets sensibles que sont aujourd'hui l'homosexualité, la banlieue, l'islam. Un message d'espoir aussi pour dire aux jeunes de banlieue que "l'échec n'est pas une fatalité. Si tu penses pessimiste, la vie ne te sourira pas." Et à ceux qui justifient leur misère ou leur inaction par l'environnement, elle répond sans hésitation: "Le problème, ce ne sont pas des villes comme Aubervilliers, c'est plutôt la façon dont chacun manie les règles et l'éducation des parents. J'ai grandi à La Maladrerie et je sais que le milieu associatif aide les gens à s'en sortir. Encore faut-il qu'ils aillent au-delà des rêves et de leurs objectifs souvent limités. Ils peuvent être autre chose que rappeurs, footballeurs pour les garçons ou caissières pour les filles."

A l'image de Yannis qui, un beau jour, décide de quitter son banc d'observation et de se défoncer pour vivre sa passion de la peinture, et ce malgré les codes de la cité qui en sont éloignés. Zahwa a relevé un beau défi. Celui de l'écriture. Une écriture simple et claire qui parle à tout le monde.

Des mots justes pour que le lecteur se plonge sans difficulté et sans tabou dans les confessions d'un jeune de banlieue. Qu'il comprenne mieux aussi une réalité qui n'est pas celle des clichés.

La liberté dans la peau

(mars 2016)

(*La Liberté guidant le peuple*, Delacroix)

"***La liberté n'est ni occidentale ni orientale, elle est universelle***" (Femmes iraniennes, 1979)

Toutes défendent les droits des femmes. Elles le font de façon différente, selon le contexte de leur combat, selon leur histoire, selon leur libre choix. Pas sûr que certaines acceptent les modes d'action d'autres, pas sûr non plus du contraire. Les féminismes sont divers comme le sont les femmes et comme le sont les sociétés. C'est avec cette conception plurielle (comme toujours ici, de "l'entre-gens" contre "l'entre-soi") que nous vous invitons, au terme de ce recueil, à parcourir ces dernières histoires de vie, issues du "portail des portraits" quand il fêtait ses dix ans en ce printemps 2016.

Elvire Duvelle-Charles, la sextrêmiste

Elvire Duvelle-Charles se décrit comme "une fille de la diaspora haïtienne" en France. Après avoir fini sa scolarité à Paris, elle s'est envolée pour New-York où elle a intégré le programme de techniques du cinéma puis de production à la *New-York Film Academy*. Séduite par l'esprit du "do it yourself", elle accumula plusieurs stages de production avant d'assister de nombreux réalisateurs. Elle a écrit elle-même et réalisé en parallèle plusieurs documentaires avant de se lancer aujourd'hui dans la fiction par l'intermédiaire du collectif *Virago*. La réalisatrice française est aussi une militante très engagée dans le mouvement *Femen* en France et elle a encore fait parler d'elle très récemment avec l'affaire de la vidéo C.L.I.T.

[1019] La liberté d'expression serait-elle sexiste ? Le mardi 8 mars 2016, le duo C.L.I.T., composé de deux féministes Sarah Constantin et Elvire Duvelle-Charles, ont posté sur Youtube un clip vidéo dans lequel elles parodient la chanson du rappeur Orelsan, "Saint-Valentin". Trente-six heures après la mise en ligne, soit 80 000 vues plus tard, Youtube censure la vidéo et clôture le compte de C.L.I.T. La raison: "La vidéo comprend du contenu sexuellement explicite". Les deux jeunes femmes n'en reviennent pas. "On a décidé de faire ce clip en réaction à la relaxe du rappeur Orelsan en appel le 18 février 2016, au nom de la liberté d'expression, alors qu'il était poursuivi par des féministes pour provocation à la haine envers les femmes", explique Elvire Duvelle-

[1019] source: *Le HuffPost*

Charles, jointe par *Le HuffPost*. En cause, les textes de huit des chansons du rappeur, interprétées lors d'un concert à Paris en mai 2009, parmi lesquelles "Saint-Valentin". Orelsan avait été condamné en première instance mais relaxé en appel.

L'inversion des rôles

"Cette chanson (*d'Orelsan*) est d'une violence inouïe, c'est hallucinant", reprend la féministe. "Pour mettre en lumière cette provocation de haine envers les femmes, on a choisi d'inverser les rôles en reprenant les paroles en version féminine". Les deux jeunes femmes indiquent qu'il s'agit d'un clip parodique et qu'elles ne vont pas plus loin qu'Orelsan. "C'est un clip humoristique et mignon. C'est de bonne guerre".

Dans cette dernière, le chanteur déclame notamment: "Suce ma bite pendant qu'j'regarde le foot. Et tape un rail de sperme avec mon foutre (...) Le lendemain, elles en redemandent, se mettent à trépigner. Mais ferme ta gueule ou tu vas te faire marietrintigner (sic)". C.L.I.T. reprend: "Suce mon clit pendant que je te ratatine et tape un rail de mouille avec ma cyprine (...) Tu vas goûter et savourer ma boite de tampons usagés. Mais ferme ta gueule, ou tu vas te faire jacquelinesauvager (sic)" Des paroles jugées choquantes et qui ont mis mal à l'aise plusieurs internautes. "Pourtant, c'est exactement ce que l'on entend dans la bouche des rappeurs comme Orelsan, Bouba ou Seth Gueko", affirme C.L.I.T. "Ces clips ne sont pas censurés sur Youtube depuis mars 2007. On peut aussi voir défiler derrière lui les images d'un film porno.

Elvire Duvelle-Charles déclare: "Les mecs peuvent dire ce qu'ils veulent mais si on inverse la donne, nos paroles sont sexuellement explicites". Et d'ajouter: "Le sexisme est aussi grave que le racisme, si un rappeur appelle à casser du noir ou du bougnoule, il sera forcément traduit en justice et condamné".

Le site web d'hébergement vidéo est revenu à la raison quelques jours plus tard en remettant en ligne le clip des deux féministes françaises après une importante effervescence sur les réseaux sociaux, tout en l'interdisant aux mineurs. Elvire n'a pas dit son dernier mot: "Visiblement notre vidéo est plus choquante qu'un appel au djihad ou une exécution de l'Etat islamique... La dénonciation du sexisme serait-elle plus choquante que le sexisme lui-même ? Il est temps d'appliquer une égalité réelle entre les hommes et les femmes sur cette plateforme. Les tétons d'une femme ne sont pas plus obscènes que ceux d'un homme... De considérer que si les hommes peuvent dire bite, couilles et sperme, les femmes devraient pouvoir dire chatte, tampons et cyprine sans être censurées. D'arrêter de soutenir sur sa plateforme des vidéos banalisant le sexisme et la culture du viol. De ne plus penser qu'une femme qui s'exprime mérite d'être bannie de Youtube, alors que des appels à violer, humilier et brutaliser les femmes sont toujours en ligne. Nous demandons donc à Youtube de remettre notre vidéo en ligne en accès libre et sans restriction d'âge. De ne pas censurer les vidéos à caractère politique, militant, féministe sous prétexte qu'elles dérangent."

Avant cet épisode, Elvire Duvelle-Charles avait déjà largement fait parler d'elle. Qui est-elle ? La jeune femme milite depuis septembre 2012 au sein de *Femen France*. Elle a toujours suivi les mouvements féministes, car elle se dit "gavée par cette pression, ce harcèlement et ces

inégalités hommes-femmes". Et elle ajoute: "Les *Femen* ont un mode d'action qui me correspond. Et comme je ne suis pas de nature passive ! "

La nudité, son armure [1020]

A ceux qui s'indignent de leur opération à Notre-Dame de Paris (le 12 février 2013), elle répond: "Pendant le débat sur le mariage gay, l'Eglise s'est invitée dans la rue. Donc, la rue s'est invitée dans l'église... Nous ne nous attaquons pas particulièrement à l'Eglise chrétienne, c'est l'actualité qui nous a poussées à le faire. Mais on a forcément une réticence envers l'Eglise, parce qu'elle est sexiste, rétrograde, misogyne, en retard sur beaucoup de sujets comme le Pacs ou l'avortement. Elle considère le corps de la femme comme sale." Nous souhaitons la chute du patriarcat et cela passe par différents niveaux (*entendre: y compris religieux*)

(*La femme guidant le peuple*, Combo

Elvire Duvelle-Charles a participé à plusieurs autres happenings, y compris à l'étranger. Au Forum Economique de Davos, en Suisse, en janvier 2013, elles scandaient "SOS Davos", "Poor for being women" (pauvres pour être nées femmes). En février 2013, elle apostrophait Berlusconi lors de son arrivée à son bureau de vote à Milan, avec le tag "Basta Berlusconi", expliquant que "l'Italie ne doit pas voter pour quelqu'un qui devrait être en prison", en référence notamment à l'accusation de proxénétisme sur mineure dont il faisait alors l'objet [1021].

Elvire est ensuite passée à l'action à Essaouira au Maroc, posant sur une terrasse avec en arrière-plan les murailles de l'ancienne médina de Mogador, le corps barré du message "Nous serons des millions du Maroc à la Tunisie" et brandissant le slogan 'Free femen" sur une pancarte. Elle a ensuite publié la photo sur la page facebook de Femen Maroc, créée le 23 mars 2013. En mars 2014, c'est à Istanbul à l'occasion des élections municipales, qu'elle menait une nouvelle action, affichant la phrase "Ban Erdogan" sur sa poitrine.

Devenir "*une Femen*" n'est pas chose facile: il faut suivre des entraînements, à raison de trois heures par semaine: cours de self-défense, formation pour apprendre à crier les slogans de façon intelligible, faire des pancartes lisibles... De nature pudique, elle a pourtant trouvé naturel le mode d'action des Femen: "Il y a une grande différence entre se dévoiler sur la plage ou dans le cadre de nos actions. Le sein nu véhicule notre message: on veut donner une autre image de la nudité, laquelle n'est pas destinée qu'à la séduction. C'est le symbole de la femme forte,

[1020] source: *Mensquare*

[1021] ndla: il a ensuite été acquité, les juges ayant décidé qu'il n'avait pas pu connaître l'âge réel de la jeune danseuse Karima el-Mahroug, alias Ruby

combattante, vindicative. La nudité est notre armure. A ce moment-là, on se sent forte, car on l'impose quand on veut, où l'on veut.

On a souvent reproché à ce mouvement son caractère provocateur. Elle s'en défend: "Notre objectif est de déclencher des discussions, poser des questions. Et en provoquant, on inverse le pouvoir médiatique, on le spame. Ainsi, on attire l'attention sur le sujet qui nous intéresse. Notre rôle est de donner un coup de pied dans la fourmilière. Nous n'avons pas la prétention de donner des solutions, nous ne faisons pas de politique. Nous savons que nous ne pouvons changer le monde toutes seules. Nous, nous sommes dans l'action. D'autres associations vont interagir avec le pouvoir par exemple. On se complète."

Fawza Zouari, l'authentique [1022]

On dépose une goutte de sang sur un raisin sec que l'on avale avant de tourner sept fois autour du métier à tisser en disant: "Tu es un mur, je suis un fil". Ainsi protège-t-on les fillettes du désir des hommes, du côté de Dahmani, dans les montagnes de l'Ouest tunisien. C'est là qu'est née Fawzia en 1955, on ne sait pas trop quel jour, car son père qui tenait le registre d'état-civil dans le village inscrivait un peu la date qui lui convenait. Un jour, sa mère décréta que ses grandes soeurs n'iraient plus à l'école, devant rester à la maison et se préparer à attendre le mari: "Mon oncle a forcé la porte derrière laquelle mes trois soeurs s'étaient retranchées. Il les a trouvées recroquevillées, vêtues de leur tablier d'écolière, serrant leur cartable sur le coeur. Elles suppliaient au nom de tous les saints et pour l'amour du Prophète. Je revois mon oncle vider les cartables et jeter, un à un, les crayons, les buvards, les encriers, les gommes, les règles en bois. Jusqu'à leurs livres de classe, dont nous aimions toutes parcourir les images."

La caravane des chimères

Quelques années plus tard, quand l'heure de Fawzia sonne, son père, Brahim, tranche: "Elle ira au lycée". Il faut dire qu'entre temps, le bourguibisme était passé par là, instituant l'école pour les filles comme pour les garçons. Fawzia sera une élève studieuse, discrète mais attentionnée, déterminée à réussir, lisant beaucoup, écrivant tout autant. Il lui fallait être la meilleure, peut-être au nom de ses grandes soeurs qui n'avaient pas eu sa chance. Après le bac en 1974, elle va à la fac à Tunis, puis à Paris, en 1989, pour un doctorat de lettres. Elle présente sa thèse sur Valentine de Saint-Point (1875 - 1953), figure importante de la Belle Epoque, écrivaine, poétesse, dramaturge, peintre et modèle, critique d'art, chorégraphe, conférencière, journaliste et féministe, qui se convertira à l'islam en 1918[1023].

[1022] d'après *Libération*

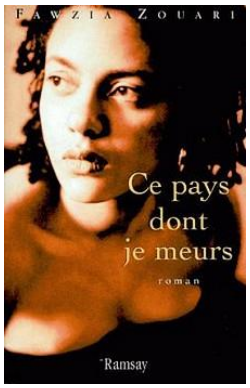
[1023] lire, par Fawzia Zouari, *La Caravane des chimères*, biographie romancée, Olivier Orban, Paris, 1990

Fawzia Zouari, écrivaine, qui a travaillé pendant 10 ans à l'Institut du Monde Arabe, est entrée comme journaliste à France Afrique en 1996. Elle s'est mariée à un artiste alsacien, avec lequel elle a eu trois enfants. Fawzia, musulmane, profondément tunisienne, est tout aussi foncièrement française, ne cessant d'agir pour que sa République, "laïque", ne soit défigurée ni par l'extrêmisme du Front National ni par l'obscurantisme islamiste. Elle défend aussi le *Printemps du jasmin* qui "appartient à ceux qui étaient là-bas". Elle s'oppose à l'ancienne rappeuse Diam's, qui "ajoute du mal au mal", dans un pamphlet contre le voile (*Je ne suis pas Diam's*, Stock, 2015) et la domination de la femme que celui-ci représente: "On ne peut pas être islamiste et féministe. Le féminisme est une lutte contre l'aliénation des femmes et contre leur dépendance envers toute autorité directement ou indirectement subie".

Le corps de ma mère

Le 24 mars 2016, elle a publié *Le corps de ma mère*, pour renouer le fil de son histoire, de la tradition de la goutte de sans sur le raisin sec à sa vie d'aujourd'hui, femme française libre. Interrogée sur son enfance, Fawzia a confié qu'elle "ne connaissait pas sa mère sans voile avant de la voir à l'hôpital. Et mon premier réflexe en voyant ses cheveux pour la première fois (...), ça a été de les couvrir". Car "on nous a mis dans notre inconscient qu'une femme qui ne porte pas le voile est une femme nue." Mais, insiste-t-elle, ceci n'a rien à voir avec l'islam:

"S'il est un peuple, une religion, une langue où l'amour a une place primordiale, c'est bien dans le monde arabo-musulman. Pas moins de soixante mots existent pour exprimer l'amour... Cela va de la simple inclinaison (*mawadda*) au transport total (*tatayyum*) en passant par la passion (*ichq*) ou l'agonie amoureuse (*sababa*). Pas un aspect, un détail, une caractéristique de ce sentiment que les musulmans n'aient étudié: ses symptômes, ses genres, ses états et ses remèdes.



Peuple amoureux par essence, les Arabes ont marqué de leur empreinte la poésie courtoise européenne du Moyen-Âge et ont initié l'Occident à l'art de la séduction et de la galanterie... La sexualité est un acte de foi et le plaisir un droit absolu. Le Prophète ne confiait-il pas à ses disciples: "Dieu m'a fait aimer les femmes, les parfums et la prière.", affirmant encore: "Il est bon que le croyant joue avec sa femme avant qu'ils aient un rapport, afin d'augmenter son désir et qu'elle prenne autant de plaisir que lui", "Embrasse-la, fais-lui des clins d'oeil, caresse-la, ne la pénètre pas tant qu'elle n'a pas autant de désir que toi, afin que tu ne jouisses pas avant elle." N'est-ce pas un magnifique hymne à l'égalité.

Pour un féminisme méditerranéen

Dans un très beau texte, "*Pour un féminisme méditerranéen*", Fawzia Zouari explique: "La présence des femmes du Sud n'est plus circonscrite dans les périmètres de l'ombre. Seuls les nostalgiques d'un autre temps s'obstinent à croire que le mot *femme arabe* désigne encore une architecture du dedans, des existences ajourées, des silhouettes derrière les moucharabiehs. Les femmes du Sud sont de plus en plus nombreuses à entrer dans l'espace de la cité. Leur voix se mêle à celle des hommes. Leurs pas résonnent sur les mêmes pavés. Leurs paroles s'élèvent en revendications, en conseils, en commandements, voire en contestations. Leur témoignage entend peser autant que celui des hommes. Leur appréciation de la chose politique également. Elles veulent légitimer une vision du monde qui leur appartient, une parole sur les affaires de la cité, un

parti pris authentique, d'autant plus moderne qu'il revendique son lien solide avec le passé... En écho aux questions européennes sur l'égalité résonnent, dans le monde musulman, celles de *l'authenticité*. A l'excès de militantes qui veulent faire comme l'homme, répond ici la hargne d'hommes qui veulent maintenir les femmes dans une soumission séculaire.

(Cette période est celle d'une) véritable *fitna* au sein de sociétés masculines qui ont défini leur identité dans l'inchangeabilité du statut des femmes, structuré leur monde ici-bas autour de leur maintien dans des espaces intérieurs, placé en leur corps frustrations et phobies, investi l'être féminin des chassés croisés des idéologies et des luttes de pouvoir, de l'ambiguïté du rapport à l'Occident, de la dialectique enfin, entre avenir et mémoire. Le conflit meurtrier qui a sévi en Algérie dans les années 90 et que certains ont nommé, à juste titre, *la guerre des femmes*, entendez, *à cause*, *autour* ou *contre* les femmes est une preuve tangible de cette discorde."

Un quart d'heure de colère

En février 2016, dans une tribune publiée par *Jeune Afrique*, Fawzia Zouari a soutenu l'écrivain algérien Kamel Daoud, victime d'une bronca orchestrée par des intellectuels l'accusant d'entretenir l'islamophobie. "Pourquoi ?", demande-t-elle en préambule de son argumentation: simplement parce qu'il a osé affirmer que les viols perpétrés à Cologne par des immigrés du monde arabo-musulman sont la conséquence logique d'une tradition portée sur la répression sexuelle et génératrice de frustration chez les jeunes". Elle constate: "Kamel Daoud dérange le confortable angélisme sur l'islam et les musulmans", qualifiant même l'auteur "d'essentiel pour nos sociétés prises au piège du conservatisme et de la bigoterie".

A l'instar de Kamel Daoud, elle affirme: "Oui, nous trimbalons une mentalité millénaire qui définit la femme comme un appât et une honte; oui, il y a chez nous un rapport pathologique à la sexualité; oui, il y a un racisme qui insinue qu'on peut violer une non-musulmane sans conséquences; oui, certains nouveaux arrivants en Europe doivent se faire à l'égalité des sexes et à la laïcité !"

En mai 2014 déjà, Fawzia Zouari avait eu son "quart d'heure de colère" (extraits): "Il y a des jours où je regrette d'être née arabe. Les jours où je me réveille devant le spectacle de gueules hirsutes prêtes à massacrer au nom d'Allah et où je m'endors avec le bruit des explosions diffusées sur fond de versets coraniques. Les jours où je regarde les cadavres joncher les rues de Bagdad ou de Beyrouth par la faute des kamikazes; où des cheikhs manchots et aveugles s'arrogent le droit d'émettre des fatwas parce qu'ils sont pleins comme des outres de haine et de sang; où je vois des petites filles, les unes courir protéger de leur corps leur mère qu'on lapide, et les autres revêtir la robe de mariée à l'âge de 9 ans. Et puis ces jours où j'entends des mamans chrétiennes confier en sanglotant que leur progéniture convertie à l'islam refuse de les toucher sous prétexte qu'elles sont impures. Quand j'entends pleurer ce père musulman parce qu'il ne sait pas pourquoi son garçon est allé se faire tuer en Syrie. A l'heure où celui-ci parade dans les faubourgs d'Alep, kalachnikov en bandoulière, en attendant de se repaître d'une gamine venue de la banlieue de Tunis ou de Londres, à qui l'on a fait croire que le viol est un laissez-passer pour le paradis... Et ces gourdes qui se voilent et se courbent au lieu de flairer le piège, qui revendiquent le statut de coépouse, de complémentaire, de moins que rien ! Et ces *niqabées* qui, en Europe, prennent un malin plaisir à choquer le bon Gaulois ou le bon Belge comme si c'était une prouesse de sortir en scaphandrier ! Comme si c'était une manière de grandir l'islam que de le présenter dans ses atours

les plus rétrogrades... Ces jours, enfin, où je cherche le salut et ne le trouve nulle part, même pas auprès d'une élite intellectuelle arabe qui sévit sur les antennes et ignore le terrain, qui vitupère le jour et finit dans les bars la nuit, qui parle principes et se vend pour une poignée de dollars, qui fait du bruit et qui ne sert à rien !... Voilà, c'était mon quart d'heure de colère contre les miens. Ouf!"

Nadia Khiari, la gribouilleuse [1024]

"J'ai démarré avec des gribouillis, je finis à Cannes sur les marches du palais du Festival !", s'étonne Nadia Khiari. Elle se souvient de son enfance. A l'âge de 11 ans, lorsqu'elle marchait dans la rue, elle a commencé à sentir le regard des hommes: "Quand une femme marche dans Tunis, elle est une proie. Quelle que soit la manière dont elle s'habille, voilée ou en jeans. On s'habitue, mais on le sent tout le temps." Les femmes de sa famille n'ont pourtant jamais été des victimes: "Je n'ai jamais vu une femme soumise dans ma famille. Elles ne se sont pas laissé faire."

Nadia a grandi dans un quartier mélangé de Tunis. Sa mère était secrétaire dans le secteur du tourisme, son père était commerçant. "Leur mariage était arrangé et ma mère avait 18 ans quand elle s'est mariée. Heureusement, a posteriori, elle est amoureuse de mon père, raconte-t-elle. Ma mère m'a toujours poussé à étudier, pour ne jamais dépendre d'un père, d'un mari ou d'un frère." Depuis toute petite, Nadia gribouille. A la maison, on lui disait: "Va faire tes devoirs au lieu de dessiner tout le temps". Elle en rigole encore aujourd'hui. D'autant que son père, qui est tout de même à l'écoute, lui offre au moment de l'adolescence une sorte de bible pour les dessinateurs en herbe: les dessins de Honoré Daumier, célèbre caricaturiste politique du 19e siècle

Leçon de vie

Dans la Tunisie de Ben Ali, le voile était interdit dans les administrations et les écoles: "Au lycée, celles qui se voilaient, on les charriait en leur demandant si elles cherchaient un mari." Ses oncles n'aimaient pas la façon dont Nadia s'habillait: "Je (les) appelais *talibans*. N'importe quel homme se prenait pour mon père en prétendant me défendre de *sortir comme ça*." Un oncle, pourtant, lui donne lui aussi le virus du crayon. Collège, lycée, elle vient en France en 1992, étudie à l'université d'Aix-en-Provence d'où elle sort diplômée en Arts Plastiques en 1997. Pour vivre et payer ses factures, elle enseigne le dessin technique dans un collège de la banlieue de Bordeaux. Une leçon de vie. Enseigner le dessin à des apprentis carreleurs ! Récemment, l'un d'eux, qui l'avait reconnue à la télévision, l'a contactée sur les réseaux sociaux: il avait changé de voie, il était devenu musicien.

[1024] sources: *La Croix, JOL Press, le JDD*

Nadia Khiari a décidé, à 30 ans, de rentrer au pays. Elle enseignait les arts plastiques aux Beaux-Arts à Tunis, tout en vendant ses oeuvres, lorsque, en décembre 2010, la Tunisie a fait sa révolution. Le 13 janvier 2011, c'est un président aux abois qui apparaît à la télévision. Ben Ali fait une promesse: baisser les prix des denrées alimentaires. Nadia prend son crayon, dessine son chat, Willis, regardant les souris du haut de son mur. Et puis Ben Ali promet de lever la censure: un deuxième dessin jaillit, avec toujours ce chat, et la phrase: "J'm'en fous, je suis déjà castré !" Le personnage de *Willis from Tunis* est né ainsi, le chat qui commente l'actualité. Fan de BD (plutôt Druillet que Hergé), Nadia sait parfaitement manier l'ironie et les gags du chat font se tordre de rire ses proches qui la poussent à créer une page sur Facebook pour partager ses dessins. Au bout d'une semaine, elle avait 900 amis. Les gens réagissaient. *Willis from Tunis* devenait un personnage de la révolution. Dans la rue, sur les barricades, Nadia griffonnait son petit carnet de dessins rapides: les femmes qui quittent la manifestation pour aller faire les soldes, les "barbus" qui veulent fermer les bordels... L'humoriste scannait ses dessins ou les prenait en photo pour les mettre en ligne.

Chroniques de la révolution

Dans les premières semaines, Nadia cache son identité. Si un jour elle ne publiait pas, les gens s'inquiétaient. A compte d'auteur, "la gribouilleuse" publie *Chroniques de la révolution*. Le recueil des aventures de *Willis from Tunis*, tiré à 5000 exemplaires, n'est distribué que dans quelques librairies mais la bande dessinée s'est vite arrachée. Nadia Khiari se bat avec ses dessins, "pour garder nos acquis, comme le droit de vote". Elle n'est pas une révolutionnaire. Simplement, elle se sent libre et veut tout faire pour conserver cette liberté. Elle lutte contre les *machos*, ceux pour qui la femme n'est pas l'égale de l'homme mais sa "complémentaire". De France, des soutiens lui viennent de la part de confrères. Les *Editions La Découverte* publient le second tome des caricatures de *Willis from Tunis*. Plantu la soutient avec son ONG *Cartooning for Peace*, qui défend les dessinateurs du monde entier. Siné lui offre de publier chaque mois une "carte postale" de Tunisie dans son Siné mensuel. Et puis, Nadia n'en revient toujours pas: une apparition au Grand Journal de Canal + et c'est la gloire ! Elle figure en bonne place dans le livre *Caricaturistes*, parmi douze grands caricaturistes internationaux, un livre publié à l'occasion de la sortie du film éponyme de Stéphanie Valloato et coproduit par Radu Mihaileanu. C'est ainsi qu'elle s'est retrouvée à Cannes ! Le livre de *Cartooning for Peace* est d'abord imprimé par les éditions *Bayard* avant d'être mis au pilon en raison d'une caricature du pape par Plantu. *Actes Sud* a repris le flambeau et l'ouvrage est enfin sorti, auréolé d'un parfum de scandale, ce qui ne fut pas sans déplaire aux nombreux dessinateurs participant à cette oeuvre.

Des ovaires dans le ventre

Le 7 novembre 2015, Nadia Khiari a publié son *Manuel du Parfait Dictateur*. Et puis voilà janvier 2016 et ce prix peu commun remis en off d'Angoulême ! Yann Lindingre, le rédacteur en chef de *Fluide glacial*, magazine revendiqué "d'humour et de bande dessinée", est agacé de voir que le prix Charlie de la liberté d'expression, créé l'an dernier par le festival de la BD, n'était pas reconduit cette année. Motif: ne pas mettre en péril la vie des auteurs récompensés. "Difficile de se montrer plus couards !", estime-t-il alors. Il décide donc d'instaurer le prix *Couilles au cul* attribué aux combattants de la plume, et il explique: "Par ce prix, nous voulons saluer l'audace de dessinateurs un peu partout dans le monde qui ont le courage de continuer à rire contre les obscurantismes". Pour cette première désignation, le lauréat sera une lauréate, en l'occurrence... Nadia Khiari !

A la fois émue et un peu embarrassée par son spectaculaire trophée de bronze, Nadia Khiari a tenu à préciser "qu'elle avait avant tout des ovaires", avant de dédier cette récompense à "ceux qui résistent, ceux qui n'ont pas peur, ceux qui continuent à descendre dans la rue parce qu'ils n'ont rien à perdre. A ceux qui pensent que les Printemps arabes sont un échec, elle répond: "Il ne faut pas nous sous-estimer. Quelque chose est vraiment en route".

Sahreen Bint Loula, la combattante

Sérénade Chafik, Egyptienne, écrivaine et militante féministe, vit en France. Quelques années plus tôt, elle a fui Le Caire et laissé sa fille Laïla, la mort dans l'âme. Elles seront séparées dix-huit ans durant. Février 2011 sur la place Tahrir au Caire en pleine révolution, c'est l'occasion pour la mère et sa fille de se réconcilier. De la révolution à la révélation, Sérénade et Laïla nous plongent dans un récit à deux voix. Si la révolution nous révèle deux femmes, leur récit nous questionne aussi sur le destin de toutes les Egyptiennes dans une Egypte toujours en ébullition. C'est le résumé du film *Liberté, liberté, ô mon Egypte*.

Femme de l'exil

[1025] Sabreen Bint Loula est le genre de personne qui marque la rétine et les esprits. Parée de nombreux piercings et d'un grand sourire, son physique extravagant contraste avec sa timidité et les gestes nerveux qu'elle esquisse sans y faire attention. Cependant, ce n'est pas dans son apparence que se situe sa particularité, mais dans son combat pour les Droits de l'Humain. Ses armes sont ses mots et sa caméra. (Ce Festival) lui va si bien, car elle est aussi une femme de l'exil. Née à Djibouti, qu'elle a quitté il y a une vingtaine d'années, elle parle de son pays avec nostalgie et amour: "Là-bas, il fait toujours beau, tout est frais, la vie y est belle." Mais très vite son visage s'assombrit. Survivante de mutilations sexuelles et en conflit avec sa société pour des raisons politiques, elle exploite la violence dont elle a été victime pour en faire une action de lutte pour le Droit des Femmes. Elle quitte le pays et fait de son combat sa vie. La militante est sur tous les fronts. Que ce soit la lutte contre les mutilations sexuelles féminines, contre le sexisme, la lesbophobie ou le racisme, elle aspire à de profonds changements sociétaux et politiques.

Elle résume la cause de sa vie dans l'expression de "féminisme politique". Cela devient naturellement sa profession. En France, elle rejoint la *Fédération Nationale GAMS contre les violences faites aux femmes au nom des traditions*. Plus tard, elle rejoint *Amnesty International* en tant que responsable de campagne. Après des années de travail pour la cause des Droits de la Femme, elle se consacre à son autre passion: le cinéma. Sans pour autant oublier son amour de l'humain, puisqu'elle travaille aujourd'hui à la Permanence d'Accueil des Réfugiés à la Mairie du XXe arrondissement.

La rage de réagir

Elle commence sa carrière dans le cinéma assez tard, puisque c'est en 2011 qu'elle sort son premier film, une réaction au Printemps Arabe, une "révolution à une révolution" (*Liberté, Liberté, Ô mon Egypte*). Ce documentaire retrace le regard des Egyptiens sur la révolution, et le combat d'une mère pour faire ramener sa fille en France. Derrière ce film se cache la volonté de la réalisatrice de parler de l'exil, le revers du soulèvement contre le gouvernement, qu'elle décrit comme son obsession. Et même si le Printemps laisse un goût amer dans la bouche de la (et de toutes les) militante(s) des droits des femmes, il aura laissé sa marque sur elle: ancré sur ses poignets, le slogan de la place Tahrir, "Le peuple veut la chute du régime."

Sa rage de réagir satisfaite, elle se concentre sur une vision plus esthétique du cinéma, dont le documentaire ne s'éloigne pas. Elle sort son second film, *Celle qui meurt*, en 2013. "C'est comme cela que j'ai envie de faire des films: beaux, sans fioritures et qui racontent des histoires vraies de gens beaux." Des portraits esthétiques, mais dont les paroles féministes ne sont jamais loin. Résumé du film *Celle qui meurt*. Février 2013, six ans qu'elle n'était pas revenue dans son

[1025] portrait par Eva-Luna Tholance, à l'occasion de la projection du documentaire, le 13 mars 2016, au Festival *L'appel de la lune* à Paris.

pays en Inde et dans sa ville natale, Calcutta. La ville a évolué à un rythme digne d'une mégapole mais l'histoire de celle que les soeurs missionnaires de la Charité ont nommée "Celle qui meurt" y reste gravée. Son histoire s'écrit au passé comme au présent des quartiers hindous de Kalighat aux dortoirs de l'orphelinat du Shishu Bhavan. Depuis, "Celle qui meurt" résiste, vit et se raconte en nous offrant Calcutta à travers ses ambiances, ses ruelles, ses étals, ses effluves, son bruit et son peuple.

Sara Najafi, la voix des femmes [1026]

"Le chant des femmes peut provoquer du plaisir, et leur interdire de chanter devant des hommes, c'est une manière de les protéger... Dieu a dit que la fréquence de la voix de la femme ne doit pas dépasser une certaine limite". Prière de ne pas rire, ce sont des dignitaires religieux qui disent cela. L'obscurantisme frappe partout et le ridicule ne tue pas. Mais ils sévissent toujours et les victimes en sont toujours les femmes.

Voix persanes

Dans les années 1920, Qamar Al-Moluk Vaziri, chantre de la liberté, chantait en public, sans voile, devant un public conquis par cette "reine de la musique persane". Un peu plus tard, la chanteuse Marzieh envoûtait les foules de sa voix incomparable. Delkash chantait dans les années 1960 les joies de l'hédonisme et le plaisir du vin. Nous étions dans l'Iran d'avant 1979. Depuis la révolution islamique, les cabarets se sont transformés en blanchisseries, les femmes peuvent encore chanter... mais seulement dans l'espace privé, elles ne peuvent pas aller au stade, elles se sont vues priver progressivement de leurs libertés, privations justifiées par une volonté de les protéger de la "décadence occidentale", à commencer par l'interdiction de chanter en solo devant un public mixte.

Le 13 septembre 2013 pourtant, après un combat de plusieurs années contre la censure, Sara Najafi a pu réussir son voeu le plus cher: réunir des femmes iraniennes, françaises et tunisiennes sur scène à Téhéran pour qu'on n'oublie pas "la voix des femmes". Au programme, un répertoire des plus grandes chansons traditionnelles. Le frère de Sara, Ayat Najafi, réalisateur, a filmé l'évènement et en a tiré le documentaire *No Land's Song*, sorti en France le 16 mars 2016, mais toujours pas diffusé en Iran. Avant cela, la jeune compositrice iranienne avait dû faire face pendant plusieurs années à la censure et c'est grâce à la pression internationale que cette grande soirée a finalement pu se dérouler, avec en *guest star*, Emel Mathlouti, chanteuse tunisienne, symbole de "la révolution du jasmin" de 2011.

Voies persanes

Ce que montre le film, c'est la conception que des femmes iraniennes venant de l'élite culturelle ont de leur propre condition, au travers des nombreuses conversations qu'ont Sara et ses amies, contrastant avec l'archaïsme de la pensée imposée par le pouvoir. Le documentaire y prend une dimension politique qui s'articule parfaitement avec sa dimension artistique: un magnifique manifeste de la femme et de la musique.

[1026] sources: *Maze, au féminin*)

Le concert organisé par Sara Najafi et ses amies est une volonté d'affirmer les droits des femmes dans un pays où, récemment encore, en octobre 2013, le Parlement a autorisé les pères à se marier avec leur fille adoptive dès qu'elles atteignent l'âge de 13 ans. Le 28 janvier 2016, lorsque le président de la République iranienne, Hassan Rohani, est venu en visite officielle en France, les *Femen* (*voir plus haut, page 1*) ont organisé une simulation de pendaison sur une passerelle à proximité de la Tour Eiffel, afin qu'il se sente "comme à la maison", rappelant que plus de 800 ennemis du régime auraient été pendus en 2015. Un long chemin est encore à parcourir pour retrouver les libertés perdues. Aujourd'hui, un peu partout dans le pays, résonnent les échos des grandes chanteuses d'antan dans la plus fabuleuse tradition iranienne, mais il faut pour cela ne plus compter que sur des CD vendus à la sauvette.

Wassyla Tamzali, l'innommée [1027]

"Je suis un catalogue d'exclusions, affirme Wassyla Tamzali, je suis femme, bourgeoise, francophone, féministe et libre penseuse, sinon athée." Née en 1941 à Bejaïa (Algérie), elle est issue d'une célèbre famille de notables algériens, qui tiendra une place importante dans la guerre de libération. Wassyla est née dans une grande ferme coloniale au bord de la mer. Sa jeunesse ne lui a laissé que des souvenirs de bonheur et d'odeurs d'orangers.

Un drame va tout changer: en 1957, son père est assassiné par une jeune recrue du FLN. Malgré cette forfaiture puis la nationalisation des propriétés familiales, la jeune femme s'enthousiasme pour la construction de l'Algérie nouvelle dont, à 20 ans, elle épouse avec espoir toutes les utopies, avant que ne tombent ses illusions. A l'âge de 25 ans, elle devient avocate à la Cour d'Alger. Pendant 10 ans elle côtoie de près les affres de l'oppression des femmes dans son pays. Elle devient ensuite directrice des droits des femmes à l'Unesco. Elle peut alors mesurer le chemin qui reste à parcourir pour que l'égalité des sexes devienne réalité sur la planète.

[1027] sources: *le blog de Monica M, la Gazette des femmes, Le monde, L'Expression.* Wassyla Tamzali est membre du jury du Festival International du Film des Droits de l'Homme de Paris (du 5 au 12 avril 2016).

Lettres d'Alger

En 2007, Wassyla Tamzali se raconte dans un livre qu'elle intitule *Une éducation algérienne*. Nomade entre Alger et Paris, elle ne cesse de dénoncer la passivité des "intellectuels de gauche", qui ont oublié l'universalité du combat pour la liberté et l'égalité des droits des femmes. Elle fut à l'initiative, avec sept autres femmes arabes, de *L'appel des femmes arabes pour la dignité et l'égalité*, le 8 mars 2012. Elle a également publié *L'Enigme du Maghreb*, où elle dénonce la polygamie dans les pays maghrébins, *Burqa ?*, en collaboration avec Claude Ber, aux Editions du Chèvre, puis *Une femme en colère*, aux Editions Gallimard, en 2009, avec ce sous-titre "*Lettre d'Alger aux Européens désabusés*", auxquels elle reproche le "relativisme culturel". Elle précise que ce dernier livre n'est pas un pamphlet, "c'est quelque chose de très argumenté. Par contre, c'est le titre qui est pamphlétaire. C'est celui de l'éditeur. Le mien, c'était *L'innommée*, celle qui n'a plus de nom".

Entre militantisme et écriture, Wassyla Tamzali dénonce la régression de la condition des femmes dans les pays à majorité musulmane. S'il y a maintenant des femmes ministres et médecins, des ingénieures et des banquières, "ces conquêtes sociales n'ont pas libéré les femmes musulmanes pour autant... La première tâche du féminisme dans nos pays, c'est d'amener la femme à l'état de sujet, d'individu", affirme-t-elle. Il faut s'attacher à déconstruire le modèle féminin prescrit par l'ordre patriarcal. Si la question du voile la préoccupe, c'est que, en l'adoptant, les femmes et les filles qui croient ainsi se mettre à l'abri du désir des hommes se trompent, c'est le contraire qui se produit. "Plus on refoule la sexualité, plus elle est présente", constate-t-elle, ajoutant: "La culture du harem a pris possession de la rue... Les rues arabes s'érotisent. Le regard des hommes se fait de plus en plus lourd et concupiscent. Ce refoulement conduit à de véritables déviances pathologiques" qui se traduisent par les actes les plus barbares à l'endroit des femmes. Quoique les hommes musulmans veuillent se marier et marier des femmes vierges, les naissances hors mariage sont nombreuses et entraînent, écrit-elle, "une panoplie d'aberrations, abandons d'enfants, infanticides, furie meurtrière des pères et des frères à l'endroit des jeunes filles enceintes et usage abusif de la sodomie et ses traumatismes cliniques".

Universalité

Wassyla Tamzali est ancrée dans une culture universaliste. Le féminisme maghrébin auquel elle appartient à été porté par les mouvements de décolonisation avec la participation massive des femmes et, quels que soient les résultats, ces mouvements parlaient de liberté et d'égalité. La religion est-elle seule en cause ? Elle énonce alors que le Prophète de l'islam avait pourtant ouvert une brèche dans la domination masculine séculaire. L'explication religieuse ne la convainc donc pas: "J'ai vécu l'islam dans ma famille où les femmes et les hommes pratiquaient leur religion sans avoir besoin de tous ces signes". Mais la religion musulmane traditionnelle, éclairée et tolérante, tend à disparaître, supplantée par l'islamisme, empreint de domination patriarcale.

"Nous sommes confrontés, s'afflige-t-elle, à un vaste chantier d'endoctrinement sur l'infériorité des femmes, mené par des savants, par l'école, les télévisions par satellite, les cassettes audio, les prêches des mosquées, les milliers d'imams autodidactes, et des stars médiatiques."

Là où les mouvements des années 1970 avaient été le rejet de toute identification, aujourd'hui, on ne se lève que pour revendiquer son identité et, en général, une identité de victime: "Exemples, les Indigènes de la République, les prostituées..." La militante ne prétend pas dans son discours interdire le port du voile, mais, d'un point de vue féministe, elle critique l'usage de ce voile comme instrument d'identification des femmes en quête de la récupération d'une forme de dignité: "Je peux décider librement de porter mon voile, mais le voile ne va pas produire

la liberté. On peut s'aliéner librement. Les formes d'aliénation volontaire sont multiples", affirmait-elle lors de l'une de ses dernières conférences.

Le féminisme est lié dans son histoire à l'universalité. Aujourd'hui, on a créé des féminismes particuliers, aberrants et paradoxaux, comme le féminisme islamique. Le féminisme ne peut être qu'universaliste, pas seulement suivi et respecté en Europe. Le monde entier a droit à l'universalité.

Altérité

Non à la différence, mais oui à l'altérité ! "J'aime la notion d'altérité. Je suis autre, on est tous autre, mais on reste deux choses pareilles. Ce n'est pas parce que je mange du couscous que je ne ressemble pas à la personne qui mange de la choucroute. Il n'y a pas de différence, il y a une altérité."

Oui à la tolérance, mais "il faut mettre une barrière à la tolérance qui s'appelle l'intolérable. On ne peut être tolérant de tout. On ne peut tolérer, par exemple, de voir un enfant vendu comme esclave dans les quartiers, une femme battue à côté de nous."

Oui à la laïcité. Le féminisme est intimement lié à la laïcité, pour Wassyla Tamzali, car "on ne peut pas gérer la société avec les textes religieux, la laïcité est très importante pour les droits de la femme, parce qu'elle nous amène à la déconstruction du système, pour libérer la femme."

Oui à la liberté, mais le choix libre se fait à travers un esprit critique qui, sans cesse, va analyser les rapports de domination auxquels on est soumis... La liberté individuelle qui n'est pas fondée sur une liberté collective et politique est une liberté qui peut mettre en péril la liberté des autres. La liberté des uns doit s'arrêter à la liberté des autres. C'est le principe et la meilleure manière pour moi de pratiquer ma liberté sans porter ombrage aux autres".

Dilek Yankaya

(mai 2015)

C'est dans le remarquable ouvrage collectif dirigé par **Gilles Kepel** avec la collaboration de **Leyla Arslan** et **Sarah Zouheir** (Institut Montaigne), *Banlieues de le République*, que nous pouvons rencontrer en portraits croisés les habitants de l'agglomération de Clichy-sous-Bois - Montfermeil. La contribution dans cette enquête de Dilek Yankaya a été très importante pour comprendre les éléments moteurs de la création d'entreprises par les immigrés originaires de Turquie.

Une économie familiale

Dilek Yankaya raconte par exemple cette famille où le père vient d'une région rurale d'Anatolie, avec en poche au plus le certificat d'études primaires turc, parlant à peine français. Avant d'immigrer, il tenait une une supérette en Turquie. A Clichy, il a ouvert une épicerie dans le centre commercial, vendant des fruits, des légumes et des produits turcs. L'épicerie est devenue un supermarché, tout en restant une entreprise familiale: le fils en est aujourd'hui le directeur, la fille la gérante, le gendre s'occupe des achats et des relations avec les partenaires, la plus jeune fille est aussi dans la direction. Le père, fondateur de l'entreprise, ne comprend rien aux papiers; donc, il n'est pas dans les bureaux, il est dehors. Dans ces locaux, il y avait une enseigne française bien connue; après des vols à répétition, elle a fermé. Deux ans après, la famille a décidé de louer

l'emplacement. L'obtention des autorisations et des permis de la Préfecture et de la commission de sécurité, la mise aux normes du système électrique, etc. ont pris un an...

La sociologue et politologue d'Ivry-sur-Seine explique ces créations d'entreprise dans la communauté turque, fondées le plus souvent avec peu de capital propre, par la cohésion de la famille qui apparaît comme un facteur essentiel de réussite.

Le modèle turc

Le 12 novembre 2014, Dilek Yankaya a été primée par le prix de littérature France - Turquie pour son ouvrage La nouvelle bourgeoisie islamique, le modèle turc, publié aux éditions Puf Proche-Orient. La cérémonie s'est déroulée à la mairie du 16e arrondissement de Paris, en présence de Nilüfer Göle qui avait dirigé sa thèse de doctorat, soutenue le 8 mars 2011 avec mention très honorable et félicitations du jury.

Ce livre, croisement entre la sociologie et la science politique, fait connaître aux lecteurs français un pays, la Turquie, qui se réinvente tous les jours. Ce sont pour beaucoup "les entrepreneurs musulmans" (fédérés au sein de l'organisation professionnelle MUSIAD, concurrente de son homologue "laïque", la TUSIAD), qui appuient la rationalité néo-libérale sur la piété et le respect de la moralité islamique. A la lisière entre leurs intérêts économiques et leurs préoccupations morales, ces créateurs invitent à envisager de nouvelles formes de modernité où se conjuguent des ambitions et des convictions pour un projet de vie qui au-delà des personnes concerne toute une communauté, une nouvelle "bourgeoisie islamique", opportuniste et sans frontières.

Nilüfer Göle [1028]

(mai 2015)

La sociologue turque, Nilüfer Göle, directrice d'études à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales à Paris, a reçu la Légion d'Honneur des mains de son maître, Alain Touraine, le grand nom de la sociologie française et père de l'actuelle ministre des Affaires sociales Marisol Touraine, à la Maison des Sciences de l'Homme dite Maison Suger, le 12 mai 2014. Gravant ainsi son nom dans l'histoire des sciences sociales, elle se présente pourtant comme une immigrée comme les autres, ceux qui ont dû apprendre la langue et la culture françaises à leur arrivée en France. Sauf que, née dans une famille de l'élite républicaine, elle est petite-fille de président de la Cour de Cassation, fille de député (son nom vient de la ville rattachée jadis à la province de Kars, Göle), nièce d'un professeur de droit et d'un professeur de médecine et soeur d'un professeur de droit qui est le président de la plus prestigieuse faculté de sciences politiques de Turquie, la renommée Mülkiye (l'équivalent de l'ENA). Son oncle, Ali Bözer, ancien ministre des Affaires

[1028] sources: *Zaman*, *Euronews*

étrangères, a déposé la candidature de la Turquie à la CEE en 1987. La maison Bözer, du nom de sa lignée maternelle, a été son premier laboratoire de sociologie.

Les phobies de la République

Issue d'une famille "dévouée aux principes de la laïcité et de la nation", Nilüfer Göle a travaillé sur "les phobies de la République". "Je me suis intéressée à la face sombre de la République, à ceux qu'elle avait mal intégrés, assimilés de force, annihilés ou tout simplement niés", dit-elle. Nilüfer Göle est arrivée en France sans être passée au préalable par les écoles francophones, elle a tout appris ici, sur le terrain et auprès d'Alain Touraine. Le choix de la France n'a pas été si naturel, la mode de l'époque était à l'école anglophone, le Ministère de l'Education l'a même découragée de venir en France, "de peur de devenir communiste" !

En venant en France, Nilüfer Göle pensait laisser derrière elle les débats récurrents sur la laïcité et le voile mais elle s'est retrouvée de nouveau au milieu de débats aussi passionnels en France. dès lors, elle s'applique à expliquer l'Orient à l'Occident, toujours de manière dépassionnée. Alain Touraine est élogieux: "Vous êtes en avant du premier rang de cette tâche collective et tout à fait nouvelle dans l'étude des rencontres entre les cultures. Votre plus grand mérite, c'est d'avoir écarté fermement et définitivement les formulations inadaptées ou même dangereuses des relations interculturelles. Vous occupez une place en France, dans votre pays et dans l'ensemble des sciences sociales. Ce que vous pensez, ce que vous écrivez a une grande importance pour nous car vous ne défendez pas un camp contre un autre, vous cherchez les conditions qui permettent aux rencontres entre les cultures non pas de déboucher sur la guerre mais de faire reculer des deux côtés le rejet de l'autre et de faire de la rencontre de l'autre un moyen de dépasser toutes les obsessions de l'identité. C'est parce que vous êtes si magnifiquement turque à Paris, que vous êtes française et que les Français ont tant besoin de vous pour se protéger d'un provincialisme défensif et d'une autocritique destructrice".

Ses amis proches étaient à ses côtés pour apprécier cette reconnaissance: **Güler Sabanci**, patronne d'une des plus grandes holdings turques, **Riva Kastoryano**, professeur de sociologie à Sciences Po, le politologue **Cengiz Aktar**, le romancier **Nedim Gürsel**, le légendaire journaliste **Hasan Cemal**, ainsi que l'Ambassadeur de Turquie en France et, au premier rang, son mari, **Asaf Akat Savas**, professeur d'économie.

Musulmanes et modernes

Dans ses enseignements, Nilüfer Göle parle de l'islam et de la laïcité. Auteure en 2014 du livre *Musulmanes et modernes*, elle explique: "Moi-même, j'ai été élevée avec cet idéal de la laïcité dans la Turquie républicaine. Pour moi, les écoles mixtes étaient l'acquis de la laïcité, comme le Code Civil". Pour la sociologue, les Français n'ont pas assez conscience que la laïcité est en train d'être transformée avec l'islam: "l'islam, le hallal, l'abattage rituel deviennent des sujets de société.

Le voile n'est pas une question de droit religieux, mais une question des droits des femmes". Elle précise: "J'ai toujours le souci de l'égalité dans la société. Je veux que la laïcité soit surtout un principe inclusif et pas exclusionniste. La laïcité doit s'adapter aujourd'hui à cette diversité religieuse et culturelle."

Nilüfer Göle veut en finir avec les visions polarisées. L'identification de la modernité occidentale à la laïcité ne peut qu'être remise en question, si l'on considère la laïcité pluraliste en Inde et la résistance anticolonialiste et pacifiste de Gandhi. Une lecture dualiste avec la modernité laïque occidentale et le reste du monde relève de la "paresse intellectuelle" ou même d'une "idéologie raciste". Refusant de considérer qu'il y aurait d'un côté la modernité occidentale et de l'autre un islam traditionnel, elle constate que la Turquie est le meilleur terrain d'observation: c'est dans ce pays que la modernisation et la laïcisation de la société, depuis le XIXe siècle, ont été le plus poussées. Nilüfer Göle a mené une longue enquête dans son pays, qui montre comment, derrière le voile, apparaît un nouveau profil de la femme musulmane: éduquée, urbanisée et revendicative. Engagées politiquement et professionnellement, ces femmes quittent la sphère du privé et remettent en cause le fondement même de l'organisation sociale musulmane et la ségrégation entre les sexes.

Une image de paix

Après l'attaque terroriste contre *Charlie Hebdo* et l'épicerie de la Porte de Vincennes, la sociologue turque espère que ces évènements nous pousseront à un geste positif, à repenser les règles du vivre ensemble dans l'unité. "L'Europe doit protéger plus que jamais sa communauté musulmane" affirme-t-elle, "les musulmans devraient jouer un grand rôle dans la construction européenne". Que pense-t-elle de la une du "numéro des survivants" de l'hebdomadaire satirique français ? "Le prophète a les larmes aux yeux. Il est attristé par ce qui est arrivé. C'est une image de paix en même temps. C'est une belle couverture !"

"*Ne demandez jamais quelle est l'origine d'un homme ; interrogez plutôt sa vie, son courage, ses qualités et vous saurez ce qu'il est. Si l'eau puisée dans une rivière est saine, agréable et douce, c'est qu'elle vient d'une source pure.*"

(Abd El-Kader, 1860)

Postface

La liberté d'expression est le droit reconnu à l'individu de faire connaître le produit de son activité intellectuelle à son entourage.

Les portraits que nous vous avons proposés dans ce recueil, recueillis pendant une décennie, sont ceux de personnalités remarquables, avec une forte majorité de femmes. Notre parti pris est de ne pas avoir pris parti, lorsque les unes peuvent exprimer des points de vue ou poser des actes qui sans doute ne plairont pas à d'autres. C'est leur liberté d'expression que nous défendons comme nous revendiquons notre liberté d'expression de vous les présenter, avec une égale reconnaissance du droit de parole de chacune et de chacun. C'est cette liberté qui nous a guidés tout au long de ce travail et nous attendons du lecteur le même regard ouvert et tolérant. Et comme l'humour est "le plus court chemin pour aller d'une personne à une autre", comme le disait si bien Wolinski, tué par des êtres (si peu humains) qui en étaient totalement dépourvus, c'est avec des caricaturistes de presse que nous allons vous quitter, avant de vous retrouver peut-être sur un autre terrain, qui sera toujours un territoire de confluence et de compagnonnage.

Sur la table à nappe blanche, elle a posé tous les plats ensemble: *böreks* aux épinards, feuilles de vigne, bouchées de lentilles, sans oublier le fin du fin, le fameux *huntar begendi*, un must de la cuisine ottomane, qui marie viande de veau et aubergine sauce béchamel. Ramize Erer, elle, ne mange pas. Elle surveille d'un oeil le téléphone-fax; de l'autre, ses enfants: un garçon de 12 ans - "très doué pour le dessin" - et une fillette de 5 ans, blonde et sauvage comme sa mère, qui viennent de rentrer de l'école, dans le 15e arrondissement de Paris... [1029]

La "mauvaise fille" d'Istanbul vit en France depuis 2007 et elle est une Européenne avant l'heure. La caricaturiste de presse, Ramize Erer, est, même si comparaison n'est pas raison, la Brétécher turque. Les femmes qu'elle dessine sont des délurées, entourées de gros machos à moustaches. Ses dessins sont libérés: "La Turquie, ce n'est pas l'Algérie. Chez nous, il en faut beaucoup pour choquer", concède-t-elle.

Ramize Erer

Ramize Erer est née en 1963 à Kirklareli (Turquie), quatrième d'une fratrie de cinq enfants, père comptable et mère au foyer. Sa mère lui a donné comme prénom celui que les mères

[1029] ndla, en 2009, d'après l'article du journal *Le Monde, 23 septembre 2009*, ainsi que du site *lagaietelyrique.net*

ont peur de donner à leur fille: la liberté. "Elle a été ma première héroïne féministe" déclare la dessinatrice qui s'est mise à caricaturer les amies de sa mère, réunies autour d'un thé en d'interminables conclaves: "Elles ne parlaient pas, elles se lamentaient", se souvient-elle. Elles sont devenues plus tard ses modèles en même temps que ses repoussoirs.

Sous le crayon de Ramize peuvent se mêler islam et orgasme, tapis de prière et petites culottes. Son mari, **Tuncay Akgün**, lui-même dessinateur très connu en Turquie est patron du journal *Leman*. Il faut tout de même avouer que certains dessins et articles, publiés dans *Leman*, leur ont valu une pluie de menaces. Dont certaines concernaient aussi leur famille entière.

Une enfance fantasque

C'est au milieu de ses frères et soeurs, dans la maison de ses grands-parents paternels à Kirklareli où elle passait l'été, que Ramize a commencé à copier les reproductions de tableaux accrochés aux murs du salon et les illustrations de ses livres d'enfant: "Je ne parlais pas beaucoup lorsque j'étais petite. Je rêvais tout le temps." Puis elle a découvert l'image animée. Dans l'appartement familial d'Istanbul, de sa fenêtre, elle pouvait voir les films projetés sur l'écran du cinéma en plein air voisin. "Pendant des mois, nous avons regardé des films sans entendre les voix", raconte-t-elle. A la fin des années 1970, alors jeune lycéenne, elle a vu défiler les féministes dans les rues d'Istanbul. Un slogan surtout lui a plu: "Les gentilles filles vont au paradis, les mauvaises filles vont partout." A l'évidence, elle préfère les secondes. Elle dessine pour des magazines satiriques depuis l'âge de 16 ans. Ramize Erer, qui a fait des études de peinture à l'Académie des Beaux-Arts à Istanbul, a créé son personnage de "Mauvaise fille" pour le journal à gros tirage *Radikal* et ses dessins ont été rassemblés dans un album édité en 1999 en Turquie.

Des femmes hédonistes

Dans l'intimité des femmes turques, la caricaturiste dessine une société en mutation bien éloignée de nos clichés européens sur la femme dans un pays musulman. Elle se fait l'écho d'une parole féministe libérée dans un pays à la fois laïc et musulman et dans une société machiste où même les femmes voilées revendiquent leur indépendance.

"Trop souvent, dans l'espace public, ce sont les hommes qui s'expriment pour les femmes" constate-t-elle. Le magazine Bayan Yani, où elle s'exprime désormais, elle l'a voulu plus féminin que féministe. Elle y exprime les désirs pluriels d'autonomie des femmes turques: "Cela surprend beaucoup les Européens qu'il puisse y avoir cette diversité de vies et d'avis de femmes, mais moi ça me plaît !".

Ses dessins: des femmes hédonistes, affichant leur féminité en même temps que leurs kilos, vautrées sur un canapé ou un lit. "J'aime la liberté de ton que me donne la mauvaise fille et je m'amuse beaucoup en la dessinant." Georges Wolinski, victime en janvier 2015 du terrorisme dans sa rédaction de *Charlie Hebdo*, appréciait: "des filles modernes qui montrent leur cul et se moquent des mecs !". Il aimait dire de Ramize, "c'est vraiment une frangine".

Humeurs [1030]

Humains. Les dessinateurs de presse luttent avec leur crayon pour la liberté d'expression aux quatre coins du globe. C'est le moment de marquer notre solidarité avec tous ces journalistes qui ont dû fuir leur pays où ils étaient menacés pour s'exiler en France. Humeurs. Les RIDEP cette année s'intéressent à l'alimentation. Il y en aura pour tous les goûts et de toutes les saveurs dans le panier des Rencontres. Humons.

Samy et les charognards

Mai 2008: Sarkozy s'arme d'un marteau et la France s'inquiète: "Il me désire avec trop d'acharnement, ça craint". C'est le premier dessin du blog de Samy. Après quelques dessins en hommage à Patrice Lumumba et à Thomas Sankara, retour à cette bonne vieille France. Novembre 2008: Aubry et Royal se disputent la rose, un vautour veille, "c'est sûr, Sarko va perdre son titre du plus fou de la France". Le vautour est souvent là dans les dessins de Samuel Daina, caricaturiste tchadien exilé en France. Les vautours attendent tranquillement que les humains s'entretuent. Samy Daina est un dessinateur engagé. Il s'engage pour la vérité. Il dessine ce qu'il voit, ce qu'il entend, ce qu'il ressent. A 28 ans à peine, il a déjà une douzaine d'années de métier.

Samy dessinait déjà à l'école maternelle. Il n'a ensuite jamais cessé de dessiner. En 1999, il entre à *Ndjamena Hebdo*, adhère à l'association *Ateliers Bulles du Chari (ABC)* où il rencontre son mentor, le dessinateur français expatrié Gérard Leclaire qui l'encourage. En 2006, il est invité au Festival d'Angoulême. En 2008, il arrive à Lyon avec une bourse d'études et ouvre son blog. Le dessin de Sarkozy aimant trop la France lui vaut le premier prix au concours du dessin de presse.

Au Tchad, les dessins de Samy ont commencé à déplaire aux autorités. Le dessinateur a dû fuir son pays et s'exiler en France où la *Maison des Journalistes* l'a accueilli. Samy dessine sa nostalgie du Tchad, les paysages sahéliens, le village au bord du fleuve, les couleurs du pays. Mais désormais, ce sont le plus souvent les personnages qui font l'actualité française que croque le caricaturiste: Ségolène toujours aussi royale, Fillon mais profond, Laporte et ses fenêtres, Devedjian qui devient Dieu, Dati et le père inconnu... Parfois les dessins se font hot et les formes généreuses. Mai 2010: le dessinateur de presse est au bord du trou et un militaire avec sa mitraillette lui impose de sauter. La guerre n'est jamais très loin dans les dessins de Samy. Les enfants sont soldats. Bush a cédé à Obama une statue de la Liberté qui a explosé. Janvier 2011: Samy adresse ses voeux. Le crayon et le pinceau se tournent vers le soleil mais les vautours sont toujours là. Rendez-vous à Carquefou pour une vie meilleure.

[1030] écrit en janvier 2011, à l'occasion des 12es RIDEP, rencontres internationales des dessinateurs de presse, à Carquefou

Achou et les moutons [1031]

Les Tchadiens sont des caricaturistes nés, dans leurs conversations quotidiennes, dans la rue. C'est avec cet état d'esprit que Achou dessine. Dés son plus jeune âge lui aussi, Adjim Danngar dessinait. Dans sa chambre, il reproduisait de mémoire les gens qu'il rencontrait, leurs attitudes, leurs vêtements. En 1998, encouragé par un ami, il s'est mis à fréquenter régulièrement les *Ateliers Bulles du Chari* où il a pu apprendre les bases du dessin. Après son bac en 2003, il a intégré l'équipe du journal satirique *Le Miroir*, a commencé à donner un coup de main au journal *Rafigui*, destiné aux collégiens et lycéens. Achou dit qu'il n'a pas vraiment choisi le métier de dessinateur, c'est le métier qui est venu à lui naturellement. Tout de suite il a aimé cet espace de liberté où l'on peut "*rire aux dépens de ces délinquants qui se disent politiciens*", qui "*gèrent leur peuple comme un troupeau de moutons*". Le dessin est une arme pour arracher la dignité et la liberté. "*Les dessinateurs sont des éponges, ils recrachent les ressentis collectifs*". Par son activité de caricaturiste, Achou s'est de plus en plus intéressé à la marche du monde car "*on peut se permettre d'être fou dans ce métier, mais surtout pas d'être naïf et ignorant !*"

(Les 50 ans du Tchad)

Être caricaturiste dans son pays d'origine demande un certain courage. Alors qu'il s'apprêtait à venir en France pour le *Salon du Livre et de la Presse de Jeunesse* de Montreuil, Adjim Danngar se fait violemment agresser par une douzaine de paramilitaires. Il a échappé à la tentative d'enlèvement grâce au secours des habitants du quartier et a pris alors la décision de partir pour de bon. Dès qu'il a foulé le sol de France, il a déposé une demande d'asile. Après un an et demi, sa demande a été rejetée mais le soutien de *Reporters Sans Frontières* a été déterminant pour empêcher l'expulsion. C'est dès lors qu'il a trouvé refuge à la *Maison des Journalistes* où il a pu reprendre le crayon et exercer son métier. Achou est également membre actif de l'association *L'Afrique dessinée*. A la MDJ, il a retrouvé sa créativité. "*Dessiner, c'est respirer, jouir, manger, danser, pleurer, rire, exister*". [1032]

[1031] d'après l'entretien à *Africultures*, janvier 2009

[1032] La Maison des Journalistes reçoit des journalistes contraints de fuir leur pays où ils sont gravement menacés en raison de leur métier. Demandeurs d'asile en France, ces journalistes courageux ne doivent pas devenir des sans-abri. Grâce à la solidarité des médias français, la Maison des Journalistes est une passerelle, un endroit où reprendre pied après les persécutions subies. Quinze chambres et un cadre de travail agréable (35, rue Cauchy, Paris 15e), permettent d'accueillir annuellement jusque 30 journalistes pour une durée de séjour maximale de six mois. L'oeil de l'exilé est le journal de la MDJ réalisé par les résidents. Les journalistes résidents se déplacent dans les lycées pour témoigner sur la situation de la presse dans leur pays. Avec l'aide du Fonds Européen pour les Réfugiés, la MDJ travaille à la mise en place d'un réseau européen de Maisons des Journalistes. (présidente: Danièle Ohayon, *France Info*)
La *FECO-France* (*Federation of Cartoonists Organisation*), dont le siège social est à Limoges, a pour objectif de créer un réseau de communication entre ses membres afin de promouvoir et d'encourager, sous le dénominateur commun du dessin d'humour, la bonne volonté et l'amitié entre les hommes.

Mesli au clair de lune

Depuis l'enfance, face aux splendeurs des paysages de sa Kabylie natale, Ahmed Mesli a toujours eu une âme de poète. Il aurait pu être écrivain ou chanteur. Mais il s'est mis à dessiner, en autodidacte, sans jamais avoir appris les techniques. C'est en janvier 2000, à l'âge de 40 ans, que le fonctionnaire a commencé à exposer, dans sa région à Mekla. Un an plus tard, il présente timidement ses dessins à l'encre de Chine à Alger. Yennayer, le nouvel an berbère, semble porter chance à l'artiste kabyle, qui se fait alors remarquer par la presse algéroise. Chez Mesli, la caricature sociale se mêle à la poésie des paysages. L'inspiration vient du quotidien, de l'observation. On retrouve les rues et les montagnes de Kabylie présentées avec un réalisme empreint d'une poésie omniprésente, même pour parler de la misère et des choses qui dérangent. En 2002, des journaux nationaux algériens ont publié régulièrement les dessins de Mesli: *Algérie Hebdo* et *Izinan* (qui signifie en kabyle "racines"). Dans tous ses dessins, on retrouve toujours cette hypersensibilité du montagnard. Mais il y a une dizaine d'années, l'activité de la caricature était encore dangereuse dans le pays. Ahmed Mesli s'installe en France "pour respirer". A Paris, il dessine pour la *Maison des Journalistes*.

"Dimanche 28 octobre 2008, boulevard des Capucines, près de l'Opéra. Temps agréable. Il est 13 h. La masse des inconditionnels de Lounis, venus voir leur idole à l'Olympia de Paris, ne cesse de s'agrandir..." Sur son blog, Mesli raconte le spectacle magique de Aït Menguellet, le barde kabyle, une légende vivante. Un texte émouvant: "Comme beaucoup dans cette salle, j'ai chanté Louisa, Djamila et toutes les autres au coin du feu, sous le clair de lune, sur la neige, sous la pluie... Comme eux, j'ai ressenti le froid et la douleur... J'ai pu rouvrir mon armoire... Je revois encore la silhouette de cette veuve tenant son enfant par la main." Les morceaux de Lounis s'enchaînent, racontant les peines et les espoirs. Lounis, écrit Mesli, "met des mots sur nos ressentis les plus indescriptibles". Mesli les met en dessins. Lui aussi est un troubadour.

"*Pour votre santé, évitez de manger trop gras, pratiquez aussi une activité physique*"

Kianoosh attend le jour... [1033]

Le 1er décembre 2009 à minuit, il arrive à l'aéroport de Téhéran. Enregistrement, contrôle des passeports, entrée dans l'avion... "*A chaque moment, je pensais être arrêté. Quand je suis arrivé à Paris, je n'y croyais pas. Dès que je suis arrivé, j'ai fait une demande d'asile politique*" raconte Kianoosh Ramezani. Celui qui a laissé derrière lui toute sa famille est dessinateur de presse, membre depuis 2003 de l'association *Cartoonists Rights Network International* basée aux Etats-Unis. En Iran, le siège de l'association était son appartement à Téhéran. L'association protège les dessinateurs menacés comme Mana Neyestani qui a pu fuir vers la Turquie avant son procès et qui vit maintenant en Malaisie. En juin 2009, le "mouvement vert" d'opposition à la présidentielle truquée multipliait les manifestations dans le pays. Kianoosh accompagne le mouvement par ses dessins en publiant sur des magazines en ligne. A l'automne 2009, les menaces se sont précisées

[1033] d'après l'entretien pour *TV5 Monde*, 9 juin 2010

autour du caricaturiste et la décision de l'exil allait de soi pour continuer à lutter avec ses propres armes, ses crayons, ses dessins.

Kianoosh apprécie la France: "*nos deux cultures ont beaucoup de choses en commun, nos plus célèbres intellectuels et artistes ont vécu en France*". Depuis décembre 2009, le mouvement vert en Iran existe toujours, il s'exprime par internet via Facebook malgré le blocage d'accès officiel. Kianoosh attend que la jeune génération accouche d'un nouveau leader qui saura séparer le politique du religieux. Mais il faudra du temps. "*Il faut laisser le temps à ces jeunes Iraniens de mûrir, de grandir politiquement*". Kianoosh Ramezani sait déjà que quand ce jour sera venu, il pourra alors "*retourner vivre et dessiner pour des journaux en Iran*". C'est son désir le plus profond.

(31 décembre 2016)

Nous refermons ce livre qui raconte la France selon ceux qui l'aiment.

"Visiblement, votre histoire est une vraie erreur de management" (*Abbès Benharrat, page 401*)

la marche continue…

Table des matières [1034]

VOL I : LA MARCHE (1)

Mémoires d'exil (6)

Pour mémoire (7). "On nous appelle les euros" (14).Kalima, "et si comme moi on est Alsacienne" (17). Parcours picards (20). Les yeux ouverts (21). Les nouveaux visages (34). Vu d'ailleurs (42). Désirs de France (44). Des enfants comme les nôtres (47). Pour tout dire (53). Il est temps de témoigner (64). Sans papiers (84).

Cléo, à cœur ouvert (86). La traversée singulière (91). Grains de sel (96). Thérèse Revay, xénophile, romance l'histoire (101). J'ai deux amours (104). Chroniques d'exil (109). Benjamin Stora, récits d'une enfance (117). L'humanité, tout ça, tout ça (120).

Mon premier jour (132). Paroles d'hommes et de femmes (133). Romans de vie en Romandie (134). Maliken Pis (145). Mémoires d'émigrés, Le Creusot (150). Chalonnaises et Chalonnais (155). Mémoires d'émigrés, Thionville (162). La vallée des anges (164). Tout un homme (167). Enfants volés (169).

Présence turque (176). La ville te suivra (187). L'incroyable histoire d'Aïché Nana (196). La movida turque (198). Etoiles turques (205). La force turcophile (218). La Turquie à Lyon (224). Jeunes et franco-turcs (232). Gül et ses paysages humains (240).

Blogosphère (251). Petites histoires dans la grande (257). Migrations cristoliennes (266). L'ange vint (269). A vies favorables (275). Etonnantes (280). Les couleurs de la toile (287). Toulousains d'exception (290). Carcassonne entre le frêne et l'olivier (295). Bouge avec Marseille (298).

Mirabelles et piments (303. La flamme au foyer (312). La ville en visages (319). Dans la ville inclusive (326). Mémoires vives (337).

Res publica (335)

Née d'un rêve (346). En leur nom propre (359). On est chez nous (369). La marche des sœurs (372). Au nom de la République (385). Zou est d'avenir (395). Que serait la France sans… ? (399). Madame sans gène (403). Osez la diversité ! (410). Au fond des urnes (427).

L'aminattitude (434). Liste d'attente (439). Fiers de Fily (441). Vitaminée (446). Salima Yenbou et les valeurs de la République (452). République, où es-tu ? (455). Leila Chaibi à la convergence des luttes (457).

Discriminations (463). A quoi ça ressemble un Alsacien ? (466). Le fil de soi (480). Made in France (487). Vive la fiance ! (491). Un air de campagne (500). La diversité agissante (506). Conseillers de la République (519).

[1034] *Qu'avait donc ce jardin pour laisser croire à ses visiteurs que sa splendeur ne pouvait être entièrement naturelle, qu'on avait dû conclure un pacte avec le monde surnaturel pour y faire pousser une telle profusion végétale ?* (Kate Morton, *Le jardin des secrets*, 2009). Une profusion telle que cette table restera parcellaire car il vous revient de partir vous-même à la découverte des trésors cachés.

VOL II : LES CHEMINS DES POSSIBLES (534)

Patchwork (541)

Paris est une fête (542). Julia Kristeva et les maladies de l'âme (563). Entre femmes (568). Le temps des Clodettes (577). La voi(x)e (593). La musicaliste à la chasse aux trésors (601). Volcaniques (604). Que ne durent que les moments doux (620).

Intergènes (638)

"*Les Noirs de France*" *(639). Le dessein animé de Rokhaya Diallo (645). Les rencontres de l'été (654). Sur le banc (660). Les vies des autres (664). Copirate (670). Pollens (676). Les mots pour le dire (685). Nassima et Nassima (693). Aïcha Belaïdi est partie aider les anges à faire des films (697).*

La une de la pluralité (701)

L'ADN de l'avocat (702). Chemins (707). Une femme un homme (713). Bouge ta vie (729). Mes tissages (743). Origines contrôlées (752). Solidaires (756). Hauts talents (760). Success stories (762). Cartes de visite (780). Iles et elles (785). En sol majeur (793). Heurts et bonheurs (798). Au pays des écritures (802). Regards (805). Dignité (808). Jeunes (811). Esprit laïc (820). Persona grata (822). Le prix de l'exil (827). Echos et reflets (829). La France est dans leurs veines (636). Présences (840). Afrodisante (843). Planches de salut (849). Focus (855). Passion média (875). D'un blog à l'autre (886). Revue de presse (890).

VOL III : PASSAGES (920)

Diversité (924)

Pour une charte de l'unité et de la diversité française (925). Happy from Reims (931). Les baladines (934). Tatiana Seguin dans la grande famille de la danse (965). Tessitude (969). Les griffes de la plume (980). La rockeuse et la parolière (988).

Enfances tsiganes (991). Les doigts de l'homme (1003). Fin du voyage (1008). Altérités (1018). Leur France (1020). Retour sur images (1024). Ayiti (1029). Diasporas des îles (1039). D'ici et d'ailleurs (1042). Voix du Sud (1044). Quatre saisons arabes (1046).

L'islam de chez nous (1056). Lumières (1063). L'appel d'Alep (1074). Un génie très civil (1086). Prairial (1090). La diversité, mode d'emploi (1094). Partir ou rester ? (1099). Elles dans le bâtiment (1112). C'est pour aujourd'hui ou pour demain ? (1117).

Têtes de Turcs (1121). Effet papillon (1124). L'été du court (1141). Ecran couleurs (1150). Allez la France ! (1178). Champions de la vie (1180). Femmes de défis (1203). Rebonds (1206). Courir pour vivre (1211).

Reliance (1216)

Leila Alaoui, le choc (1217). Reliance (1228). Confluences (1235). Les doigts bleus (1242). L'abécédaire de Kamel Daoud (1250). L'art et la matière (1254). Aux charmes citoyens (1260). Heureux qui communique (1273).

Drôle d'année (1279). Hymnes à la vie (1287). Quand Eros s'éveillera (1292). Lettres vives (1298). Esber et filles (1303). La famille Vlachos (1309). La saga Belaïdi (1313). Voix off (1318).

Etats d'âme (1324). Sur le livre des visages (1334). Pionnières (1338). La ville pionnière (1341). Clés de sol (1346). PasSages (1361). Le champ des mots (1365). La 402 au féminin (1378).

VOL IV : ENTREMELEUSES (1381)

Des racines (1386)

Une histoire des femmes immigrées (1387). 1001 femmes (1389). Elles entreprennent (1393). Fées des affaires (1400). Univers elles (1403). Planète femmes (1413). Questions de femmes (1432). Toutes en une (1444). Pluri-elles (1465).

Meryem, première de l'Atlas (1469). La filiation de Nadine Naous (1480). Instant karma (1483). Pays rêvés (1490). Elles de France (1499). Ecrits de la nuit (1504). Les fleurs de mars (1514). Soleils sur scène (1527). Une pluie d'étoiles (1530).

Halo jeune (1544). Le temps des mariages (1547) Actes d'amour (1549).L'entre l'autre (1558). Liberté, égalité, sororité (1570). La moitié du ciel (1583).

Gülseren sème les roses (1590). Feuille de route, Istanbul (1597). Feuille de route, Paris (1608). Le grand bal (1619).

Des ailes (1627)

avec, parmi d'autres entremêleuses…

Abnousse Shalmani à l'air libre (1631). Anissa Bensalah a la matrice universelle (1645). Aylin Gül construit l'Europe au quotidien (1650). Djazia Satour en lévitation (1661). Elham Etemadi, onirique (1670).

Founé Diarra, waouh ! (1675). Le saut de l'ange de Solange *(1683). Laetitia Eïdo, le trait d'union (1695). Layla Metssitane, très tôt sur les tréteaux (1703). Les malices de Manal Issa (1711). Nadia Sweeny, en vrac mais en paix (1718*).*Nadja Harek filme la culture de la rue (1720).*

Nawel Oulad a l'identité poétique (1725). Nora Hamzawi, la souris qui accouche d'une montagne (1729). Samira Houari, une vraie pipelette (1732). Zigzags (1751). Tiga au bal des anges (1757). Virginie Ehonian vis-à-vis (1763). Yasmine Hamdan au firmament (1767). La liberté dans la peau (1769).

Postface (1787)

Véronique Dutriez in eternam

Le 15 novembre 2005, Véronique, tu donnais, comme tu le faisais souvent, un coup de main à Georges, dans son cabinet de psychiatre de la rue du Haut-Barr à Strasbourg. Né au Maroc dans une famille juive d'origine ibérique, Georges Yoram Federmann a une haute idée de la médecine au service des plus pauvres, en soignant tous ceux qui en ont besoin, quelle que soit leur condition. Ce jour là, vers 17 h, un ancien patient rentre dans le cabinet. Il est très excité. Il tient un pistolet. Il tire sur Georges, le touche à la poitrine. Il tire sur toi, Véronique. Il te touche à la tête. Georges sera sauvé par miracle. Toi, Véronique, tu ne survivras pas, malheureusement... Le 19 novembre 2005, plusieurs centaines de personnes se sont rassemblées au Palais Universitaire, pour te rendre un dernier hommage. Tu aurais aimé cet évènement spontané où la musique et la poésie se sont mêlées aux messages de sympathie, au micro ou sur les petits papiers multicolores que tes nombreux amis ont voulu t'adresser et adresser à ta famille... Dans la salle, ils étaient là, tous ceux qui peuvent t'accorder une reconnaissance éternelle, parce que tu as permis à une sœur, à un frère de pouvoir s'installer en France, souvent après de longues années d'espoir. Sans toi, rien n'aurait été possible. Ce recueil est pour toi, in memoriem, in eternam.

Le passé saisit le présent, au risque d'obscurcir l'avenir. Et ce n'est évidemment pas bon signe. L'anniversaire de la Marche pour l'égalité et contre le racisme, partie de Marseille le 15 octobre 1983 et arrivée à Paris le 3 décembre 1983, est heurté de plein fouet par la persistance et l'affirmation, dans l'espace public, de la xénophobie et du racisme. Tandis que les Roms continuent à être stigmatisés jusque dans des discours officiels, les Noirs affrontent le racisme le plus archaïque....

L'imprévu, ou plutôt l'impensable, est ainsi venu bousculer une commémoration qui devait être l'occasion de rappeler le sens véritable de la Marche de 1983, improprement appelée depuis Marche des Beurs*, ce qui, dans l'inconscient collectif, la replie sur une supposée origine ethnique des marcheurs au lieu de la déployer amplement sur le terrain de l'exigence d'égalité pour tous, d'égalité des droits et des possibles quelle que soit l'origine, la condition, la religion, etc. Insister sur cette actualité de l'égalité, c'est évidemment souligner combien, trois décennies plus tard, le compte n'y est pas.*

C'est surtout éviter les pièges qui ont été tendus aux idéaux de la Marche, éloignant la cause de l'antiracisme de la question sociale, de ses urgences et de ses nécessités, avec laquelle elle avait initialement partie liée dans ce formidable sursaut de jeunes issus des classes populaires venues des immigrations post-coloniales qui se décidaient à prendre en mains l'avenir de leur pays, à l'exiger et à l'inventer. Aucun des Marcheurs de 1983 ne fut de la création de SOS Racisme l'année suivante, instrumentalisée par le Parti socialiste de façon à transformer l'antiracisme en bouclier moral face à la montée de l'extrême droite.

On ne combat pas le racisme en lui faisant la morale, mais en dressant contre lui un imaginaire supérieur, qui rassemble et mobilise, celui de l'égalité. On ne combat pas le racisme au nom d'une République immobile dont d'autoproclamés Républicains *seraient propriétaires alors que seul son mouvement importe, son invention permanente et son approfondissement renouvelé. On ne combat par le racisme en accompagnant sa condamnation apparente d'une politique économique et sociale qui, par ses inégalités accrues de discriminations, en fait le lit, dévalorisant les nouvelles classes populaires au prétexte de leur seul bien propre – leurs cultures, leurs croyances, leurs identités.*

On ne combat pas le racisme en agitant depuis trente ans, à la fois comme une promesse pour les intéressés et comme une menace pour ses adversaires, le droit de vote des étrangers non communautaires qui vivent et travaillent en France, contribuant à sa richesse, sans jamais le rendre effectif alors qu'il serait un formidable accélérateur d'intégration et de fraternisation. Bref, on ne combat pas le racisme sans radicalité démocratique et sociale qui s'attaque enfin au terreau qui le nourrit, remplaçant cette dérive infernale où des pauvres font la guerre à plus pauvres qu'eux par la lutte commune contre les privilèges des possédants, les injustices et les inégalités.

Combattre le racisme, c'est donc exiger que notre République soit fidèle à ce qu'énonce le Préambule de sa Constitution depuis 1946 : - Le peuple français proclame que tout être humain, sans distinction de race, de religion ni de croyance, possède des droits inaliénables et sacrés.

Combattre le racisme, c'est défendre l'égalité, égalité des droits et égalité des possibles dans tous les domaines, contre les tenants de l'inégalité, de la hiérarchie des humanités sous toutes leurs formes, inégalité des origines, des conditions, des cultures, des religions, des civilisations.

Combattre le racisme, c'est affirmer que cette déraison politique met en guerre notre société contre elle-même, dans une perdition sans fin où chaque bouc émissaire en appelle un autre, du Rom au Noir, de l'Arabe au Juif, indéfiniment. Combattre le racisme, c'est refuser ce piège où des opprimés se dressent contre d'autres opprimés, tandis que croissent le chômage, les inégalités et les injustices, et imposer des priorités qui rassemblent et qui élèvent, celles d'une République démocratique et sociale.

(Edwy Plenel)

INDEX

"*Le progrès naît de la diversité des cultures et de l'affirmation des personnalités*" (Pierre Joliot, scientifique français, petit-fils de Pierre Curie et Marie Skłodowska - Curie)

Abbes Benharrat, 401
Abd-al-Malik, 731-732, 855
Abdallah Tourabi, 855
Abdatti Ben Moussa, 969
Abdel Aïssou, 490, 855
Abdel Djermoune, 1090
Abdel Sadi, 419, 426
Abdelhadi El Rharbi, 1064
Abdelilah Baghli, 803
Abdelkader Benadjila, 16
Abdellatif Benazzi, 162, 1181-1182
Abdellatif Kechiche, 1153, 1162, 1655, 1662
Abdellah Aboulharjan, 782
Abderrahim Yamou, 678
Abderrahmane Merah, 1348
Abderrahmane Sissako, 1166-1169
Abdelrahni Azzab, 307
Abdollah Kiaïe, 802
Abdullah Allahverdiyev, 322
Abel Jafri, 710
Abibou Kebe, 1288
Abla Djouama, 1028
Abnousse Shalmani, 1631-1638
Adama Diallo, 750
Adamo Sayad, 759
Adila Sedraia (Indila), 1639
Adjim Danngar, 854, 1790
Adnan Azzam, 360-361
Adonis, 1303-1308
Adrea Filopon, 473
Adrienne Ntankeu, 633-634
Afsaneh Chehrehgosha, 321
Ahlam Lahrach, 474
Ahlam Mosteghanemi, 1490-1491
Ahmed Bahaddou, 422
Ahmed Boubeker, 532
Ahmed El Keiy, 539, 862
Ahmed Kalouaz, 801
Ahmed Khelfi, 422
Ahmed Mesli, 1791
Ahmed Rifaie, 391
Ahmet Insel, 1293
Ahmeydzan Kazan, 150
Aïcha Arnaout, 1082
Aïcha Kebir, 495-496
Aïcha Ramdani, 1338-1339
Aïcha Smaïl, 1065
Aïché Nana, 196-197
Aïda Kamar, 1640
Aïda M'Dalla, 626
Aïda Touihri, 869, 901, 1465
Aïssa, 130
Aïssa Maïga, 1150-1151, 1689
Aïssate, 166
Aïssate Ba, 643
Aïssatou Baldé, 538, 643
Aïssatou Diamanka Besland, 644
Aïssé, 130
Akli D, 737, 752
Akli Melloul, 421
Akynou, 746
Alaa Safi, 1722
Alain Dolium, 427-428, 642
Alain Guillo, 838
Alain Mabanckou, 743
Albert Luther, 1354
Albert Tjamag, 860
Aldona Nowowiejska, 32
Alê Kali, 1641-1642
Alejandro Valente, 794
Alex Taylor, 1276-1278
Alexandra Chipan, 1396
Alexandre Mitzalis, 1310
Alexandre Sisouvanh, 325
Alexe Adélaïde, 1397
Alfonso Nsangu, 1329
Alfreda Nabo, 738
Ali Aissaoui, 399
Ali Akbar, 128
Ali Djilali, 1232-1233
Ali Harabi, 422
Ali Keskin, 192
Ali Essaoui, 1090
Ali Kismoune, 424, 766
Ali Soumaré, 427-428, 890
Aliki Montana, 1032
Alima Boumediene, 355, 372, 375-376
Alina Reyes, 1298
Aline Afanoukoe, 1643

Allison Pineau, 1203-1204
Alona Joly, 41
Alper Irmak, 229
Ali Magoudi, 799-800
Ali Silem, 269-270
Ali Mazouz, 781
Alice Belaïdi, 1315-1317, 1736
Alice Renavand, 1486-1488
Alma Brami, 1507-1508
Almamy Mam Kanouté, 831
Alphan Manas, 1117-1118
Alya Toth, 289
Amadou Sissokho, 304
Amal Benazzouz, 367
Amandine Leynaud, 1204
Amel Aïdoudi, 791
Amel Arfaoui, 875
Amel Bent, 731, 842
Amel Brahim Djelloul, 729
Amel El Kamel, 1141-1143
Amel Guerraïche, 400
Amel Zen, 1153, 1533-1534
Amélie Goudjo, 1204
Amelle Chahbi, 724
Amina Touidjine, 22, 1150
Amina Zoubir, 1554-1556
Aminata Diagne, 422-438
Aminata Konaté, 410
Aminata Koné, 527-531
Amira Souilem, 865
Amirouche Laïdi, 1090
Amobé Mévégué, 793
Amina Annabi, 1239
Amina Benbouchta, 1561-1569
Amina Sboui, 1439-1443, 1579
Aminata Niakate, 772-775
Amy, 986
Ana Tijoux, 981
Anaïs Baydemir, 884
Anasthasie Tudieshe, 1643-1644
Anca Midoux Papa-Radu, 1340
Andrada Noa, 53
Ange Yahouedeou, 306
Angela Bousquet Keita, 663
Anggun, 1644-1645
Anina Ciuciu, 991, 1014
Anissa Arfaoui, 876
Anissa Bensalah, 1645-1647
Anissa Daoud, 1544-1545
Anna Cabana, 1754
Anna Fonseca, 303-310
Anja Linder, 1647-1648
Anne Beguin, 1402
Anne (Mitcha) Foussandier, 571
Anne-Marie Langlois, 1464
Annick Kayitesi, 1427-1428
Anouar Hassoune, 768
Anousheh Karvar, 766-767
Anthony Babkine, 761-762
Antony Ernst, 324
Araceli Valdez, 334-336
Arafa Mbaé, 1454-1455
Aravane Rezaï, 1186-1187
Arezki Dahmani, 423
Arié Elmaleh, 728
Arielle Bajt, 1398
Aristide Tarnagda, 741
Arlette Bleny, 1354
Artur Avila, 1107-1110
Arwad Esber, 1307
Arzu Adiyaman, 215
Arzu Kaprol, 1268-1269
Asa, 1044
Asaf Akat Savas, 1785
Asli Erdogan, 200
Assa Sylla, 1164
Assia Benziane, 834
Assia El Hannouni, 1207
Assya Hiridjee, 1413
Atef Boukra, 1062
Athis Belkis, 1332
Atisso Médessou, 831
Atiq Rahimi, 827, 1584
Attila, 151
Audrey Azoulay, 515-516
Audrey Deroin, 1204
Audrey Ngacko, 874
Audrey Pulvar, 307, 899
Audrey Tcheuméou, 1193
Auguste Senghor, 510
Aurélie Filipetti, 434, 514-516, 872
Aurélien Roulland, 209
Aurore Bui, 1402
Awa Rivet, 1101
Axelle Jah, 568, 605
Aya Cissoko, 1649
Aylin Gül, 1650-1651
Ayse, 201-202
Azar, 129
Azdine Ouis, 387
Aziz Ridouan, 519
Aziz Sahmaoui, 1320
Aziz Senni, 422, 782
Aziza Chakri, 202

Aziza Wassef, 867
Azouz Begag, 418, 511, 826, 1094

Babelo Boulo, 735
Bachir Hadjadj, 96
Bachir Kerroumi, 463
Badr Zouggagh, 296
Badroudine Saïd Abdallah, 367
Bagdad Ghezal, 413
Bahar Makooi et Joséphine Lebard, 364
Bakkour Kattan, 1086-1089
Bams, 983
Bania Medibar, 211
Bariza Khiari, 379
Barka Zerouali, 1273
Barthélémy Toguo, 104
Baru, 852-853
Basma El Asri, 727
Bassma Kodmani, 1079-1081
Batoul Doumkodji, 756
Baya Kasmi, 370
Baya Medhaffar, 1651-1653
Baya Rehaz, 1654-1658
Béa, 742
Béatrice Fabignon, 1397
Beethova Obas, 1032
Behja Traversac,1463
Bekir Aysan, 668-669
Belya Dogan, 210, 538
Ben Azri, 719-720
Benamar Bekhald, 411
Benjamin Stora, 117-119
Benson Diakité, 796
Bérénice Bejo, 1658_1659
Berthet One, 837-838

Cafer Özkül, 189
Caglayan Özkül, 192
Cahina Bari, 1660
Calixthe Beyala, 1520
Camel Alidra, 970
Camélia Jordana, 1661
Camélia Pand'or, 975-985
Camille Ayglon, 1205
Carole Berger, 1257
Carole Da Silva, 835
Carole Tawema, 1396
Caroline Ghosn, 1401
Caroline Guiela Nguyen, 1661-1663
Caroline Megglé, 811-819
Casey, 985
Cathy Schein, 289

Azzedine Alaïa, 1260-1264
Azzedine Benamara, 1253

Bertin Mampaka Mankamba, 385-386
Beverley Koba, 1402
Beya Zerguine, 1660
Bianca Alecu, 1012
Bianca S., 1011
Bilal Dinç, 225
Bili Bidjocka, 311
Billie Brelok, 981
Binnur Acar, 218
Bintou, 130
Bireli Lagrène, 1004-1005
les danseurs (et danseuses) de Black, Blanc, Beur, Magali Lefay, Setha Chap, Emilie Schram, Manuela Bolègue, ..., la chorégraphe Christine Coudun, 652, 1073, 1774
Blandine Dancette, 1204
Blel Kadri, 1195
Bolutiwi Ayesimoju, 1465
Booder, 727
Bora Yilmaz, 500-505
Bornia Tarall, 412, 422-423
Bouabdallah (Bob) Tahri, 1185
Boualem Sansal, 1251
Bouchera Azzouz, 384
Bouchra Jarrar, 1260-1261, 1270
Bouchra Khalili, 105
Brahim Bachiri, 678
Brahim Chenchabi, 45, 697
Brahim Zaïbat, 1290-1291
Bruce Clarke, 29-30
Bülent Kiliç, 1082-1083
Burak Ozyilmaz, 1155

Catherine Ribeiro, 594
Cayene, 986
Cecilia Garcia-Peñalosa, 519-524
Célestine Ondo, 312-318
Céline, Dido, Inès et Nadia, 1095-1096
Céline Yahouedeou, 305
Cemile Naz Simsek, 215
Cengiz Aktar, 1785
Cevahir Simen, 228
Chafia Mentalecheta, 424
Chahdortt Djavann, 1022
Chahira Boutayeb, 904, 1558
Chahla Chafik Beski, 820-821
Chahla Ouertani, 1664
Chahrazad Belayni, 1334-1337
Chahrazade Zahi, 1047

Chantal Faïda Mulenga-Byuma, 634
Chantal et Philippe Krafft, 1352
Charlotte Dipanda, 602, 793-794
Chaynesse Khirouni, 399-402, 533, 1457
Chen Dehong, 804
Chérifa Kheddar, 1300
Chimène Seymen, 730-731
Chloé Mortaud, 750
Chris Malonga, 1183
Chrisany, 854
Christian Mambou, 85
Christina Rosmini, 1664
Christiane Chaulet-Achour, 1464
Christiane Falgayrettes-Leveau, 790
Christiane Valejo, 1041
Christine Kelly, 857-858
Charlie, 8, 468, 1222
Chema Triki, 1243
Chen Zhen, 107
Chenva Tieu, 389
Christian Zerbib, 811-817
Cissé Yatera, 622
Claire Diao, 697, 1144, 1164-1165, 1722
Claude Makelele, 1188
Claudia, 1282
Claudine Mendy, 1205
Clémence R (Cléo), 86-89
Cléopâtre Darleux, 1205
Clodettes (les), 577-592
Corine Wable, 23-28
Corinne Narassiguin, 1451-1452
Cornélia Biffot, 1519
Coumba Aïdara, 423
Cristina Dumitru, 278-279
Cynthia Phibel, 789
Cynthia Taurand, 1237
Cyrille-Aimée Daudel, 1005
Cyr Parmentier Djakpo, 1359

D'de Kabal, 1036-1038
Dalia Chih, 1534
Dalila Alaoui, 1562-1564
Dalila Belaza, 1715
Dalila Belkacem, 1391
Dalila Ennadre, 1148
Dalila Kerchouche, 860-861
Dalila Soltani, 1491-1493
Dalinda Ben Djemaa, 881-882
Dalwinder Singh, 36
Daniela Ivanova, 1001-1002
Danielle Gabou, 304
Danse orientale, plus de 60 noms, 931-964
Daouda Karaboué, 826, 1207-1209
Daouda Sow, 1210
Daouia Bezaz, 375
Darina Al Joundi, 1074-1075
David Cadasse, 834-835
Davina Lukenga, 1101-1102
Defne Gürsoy, 1133-1134
Delphine Minoui, 1424
Deniz Gamze Ergüven, 1175
Demir Fitrat Onger, 188
Denis Maréchal, 1279
Derya Yildirim, 599
Destinée Mboga, 628
Deziray Zengin, 237
Dhafer Youssef, 1318
Diane Audrey Ngako, 874
Diane Guiéké, 680-684
Didier Acouetey, 489
Didit Hediprasetyo, 1257
Dieselle, 584
Dilara Hatipoğlu, 332-333
Dilek Yankaya, 1783-1784
Diouc Koma, 691
Djadi Diop, 108
Djamel Atallah, 350
Djamel Bensalah, 1154
Djamel Bouras, 748
Djamel Gharbi, 969
Djamel Lahmar, 1068
Djamel Ouahab, 722
Djamel Tatah, 106
Djamila Benabdelhafid, 1028
Djamila Bouguerra, 422
Djamila Sonzogni, 380-381, 418, 900
Djamila Zeraoui, 780
Djazia Satour, 1320, 1323, 1665-1666
Djedjiga Chalal, 1116
Djemila Azrou, 374
Djemila Benhabib, 1441-1442
Djilali Kabèche, 1358
Dobet Gnahoré, 1517-1518, 1666-1667
Dogad Dogoui, 1090
Dominique Deblaine, 288
Dominique Leblanc, 1351
Doris Lê, 568_569
Dorothée Munyaneza, 1667-1668
Dounia Bouzar, 1226
Driss El Yazami, 8-9, 795

Ece Ege, 208-209, 1269-1270
Ecemnur Demirhan, 184

Edgar Minimbu, 482-484
Eduardo Rihan Cypel, 390
Elham Etemadi, 1670-1671
Edwige Grebo-Deigna, 1397
EK Tomb, 985
El Mouhoub Mouhoud, 769
El Turquito, 238-239, 494
Elia Bortignon, 164
Elif Kayi, 211
Elif Su Alkan, 192
Elisabeth Tchoungui, 857-858
Elisabeth Vieyra, 1399
Elise Apaydin - Sapci, 192
Elodie Filankembo, 36
Elsa Solal, 1479
Elyssa Kraïem, 379
Elisa Tovati, 1669
Elisabeth Brami, 1507
Elisabeth Falcone, 1401
Elsa Sabado, 169, 1008
Elvire Duvelle-Charles, 1769-1772
Emel Bayram, 234-235, 1269
Emel Mathlouthi, 1671
Emine Cetin, 1479
Emine Sarikartal, 1130-1131
Emir Deniz, 410
Emmanuel Gabla, 765
Emmanuelle Tangamo, 1411
Enelle Lawson, 1402
Erdoğan Dursun, 229
Erdoğan Öğreten, 1349
Ergün Demir, 205
Eric Ilunga, 303, 310
Eric M'Bama, 36
Eric Miasa, 34
Erika Dobong'na, 806
Erika Pradel, 1401
Erika Serre, 1518
Eros Sana, 662-663
Esmeralda Romanez, 1000
Esra Yüksel, 184
Esteban Villasmil, 322
Estelle de Grandelle, 1401
Estelle Moselly, 1200
Esther Benbassa, 654-655, 912
Esther Mujawayo, 1521
Eugénie Diecky, 859
Eva Doumbia, 741
Eva Joly, 368, 386, 388
Eveline Mankou, 629-630
Evelyne Kuoh, 1401

Fabé Dia, 1185
Fabienne Kanor, 611-613
Fabrice Dhume, 532
Fadela Amara, 432, 753, 1024, 1104, 1466
Fadela Mehal, 420, 449
Fadela M'rabet, 712
Fadhila Brahimi, 768
Fadia Demerdji, 353-354
Fadil Bellaabouss, 1185
Fadila Laanan, 146-147
Fadila Belkebla, 168
Fadwa Miadi, 859, 1551
Fadwa Suleiman, 1051-1052, 1447-1448
Faïza Guelamine, 497
Faïza Guène, 362-363
Faiza Zerouala, 887
Famille Vlachos, 1309-1312
Fanny, 957
Fanny Lilas, 266
Fantani Touré, 311
Faouzi Lamdaoui, 421, 514
Faouzia Hariche, 146
Farah Kartibou, 719
Farid Boudjellal, 849-850
Farid Haroud, 21
Farid L'Haoua, 352-355
Farid Merah, 1026
Farid Yaker, 781-782
Farida Andasmas, 422
Farida Belghoul, 355, 755
Farida Ayad, 1359
Farida Boudaoud, 509, 890
Farida Hamak, 722
Farida Khelfa, 1028
Farida Tahi, 1506
Faroudja Amazit, 1024
Faruk Günaltay, 897-898
Fatema Hal, 1522
Fatema Ouakka, 1672
Faten Arab Jaziri, 1244
Fati Doumkodji, 756
Fatiha Benatsou, 509
Fatiha Boyer, 508
Fatiha Gas, 762
Fatiha Rahaoui, 422
Fatiha Selam, 1557
Fatima Aït Bounoua, 251-252, 673
Fatima Benmehdi, 374
Fatima Charii, 1064
Fatima El Ayoubi, 122-123, 1474-1475
Fatima-Ezzahra Benomar, 1578-1580
Fatima Hani, 486
Fatima Jenn, 463, 465-475, 479, 909
Fatima Lalem, 416

Fatima Mandir, 1190-1191
Fatima Mazmouz, 1519
Fatima Rhazi, 708-709
Fatima Sissani, 28-29
Fatma Altuntaş, 226
Fatma Benbrima, 767-768
Fatma Benyoub, 1144-1146
Fatma Cakir, 161
Fatma Chouaieb, 492-493
Fatou Ba, 1330-1331
Fatou Biramah, 1505
Fatou Dicko, 1453
Fatou Diome, 743-744
Fatoumata Diawara, 808
Fatoumata Sidibé, 626-627
Fatyma, 130
Faustin Titi, 854
Fawaz Karimet, 422
Fawzia Zouari, 1773-1774
Fawzy-al-Aiedy, 1018-1019
Fayçal Douhane, 423
Fazia Lavergne, 463-464
Félicité Wouassi, 726-727
Fellag, 42, 322
Ferdinand Djammen N'Zepa, 291-292
Ferdji, 987
Feriel Berraies Guigny, 843-846, 875, 1465
Fernando Paulino, 1341, 1345
Ferten Djendoubi, 419
Feta Ahamada, 1039
Fifa Randrianasolo, 1040
Fily Keïta, 441-445
Firat et Derya Ayverdi, 749
Flavia Coelho, 1674-1675
Fleur Pellerin, 389, 462, 520-525
Flor Okori, 1185
Flora Coquerel, 490
Flora Mouheb, 742
Florelle Manda, 630
Fodé Sylla, 419, 532
Founé Diarra, 957, 1675-1679
Fouziya Bouzerda, 766
Francis Kern, 1354
François Ramesvadanane, 325
Françoise Benoît, 1356
Fred Alie, 1467-1469
Frédéric Bardeau, 833
Frédéric Gras, 295
Frédéric Praud, 12
Frédérick Kodjo, 324

Gaby Diop, 1023
Gad Elmaleh, 728, 892, 1150
Gaël Faye, 1072
Gaël Octavia, 618-619
Garbis Durdabak, 281
Gaspard-Hubert Lonsi-Koko, 440
Gaye Petek Salom, 821
Geneviève Wannée Togbo, 1395
Georges Daniel, 217, 187-195
Georges Momboye, 683, 1289
Georges-Yoram Federman, 567
Gérard Noiriel, 10, 268, 361
Gérardine Mahoro, 1394
Gerty Dambury, 1516
Gévrise Emane, 1182, 1210
Ghalia Benali, 149
Gharib Hamzine, 469
Ghazel, 107
Ghita Chilla, 1046-1051
Ghizlane Hanane, 951
Ghyslaine Norbert, 1398
GiedRé, 1679-1681
Gilda Gonfier, 609-611
Gilles Kepel, 366, 867, 909, 1783
Gina Djemba, 1526
Gisèle Pineau, 604-605
Gizem Öztürk, 1124, 1136-1137
Gloria Mika, 751
Gloria Montenegro, 127
Gökhan Mert, 218-219
Göksin Sipahioğlu, 187
Golshifteh Farahani, 257-258, 1422-1423, 1496, 1585, 1638, 1655
Grichka, 740, 965-966
Guem, 736-737
Guibril N'Diaye, 297
Guillermo Jerez, 321
Gül Ilbay, 240-250
Gülçin Erdi-Lelandais, 1128-1129
Gülçin Kaya-Rocheman, 666
Güler Sabanci, 1138, 1785
Gülsen Yildirim, 431, 890
Gülseren, 1591-1597
Gwladys Epangué, 1210

Habib Dembélé Guimba, 31
Habiba Mehany, 362
Hacène Abdesselam, 422
Haci Kozan, 1122-1123
Hafsia Herzi, 354, 805, 903, 1152, 1161
Hager Ben Djemaa, 1244
Hagina Ameur, 1521
Haïba Ouaissi, 422

Hajar Chokairi, 1047-1048
Hajar Sany, 474
Hakaan Yildirim, 896
Hakim Amokrane, 752
Hakim El Karoui, 424
Halil Karayel, 218, 222
Halil Üstündağ, 224
Halima Hamdane, 1516
Halimata Fofana, 1571-1574
Hamid Belakhdar, 423
Hamida Rezeg, 433
Hamou Bouakkaz, 416
Hanane Harrath, 705-706, 1545-1547
Hapsatou Sy, 1025-1026
Harry Roselmack, 307, 438, 858, 1090
Hasan Bajrakteri, 469
Hasan Cemal, 1785
Hassan Bouod, 488
Hassan M'Barek, 1090
Hassane Kouyaté, 1067
Halim Mahmoudi, 1071-1072
Hammou Graïa, 168
Hanifa Boudjellal - Taguelmint, 346
Harry Louiserre, 1238
Hasna Daoudi, 873
Hassna Jamjama, 1455
Hawa Diakité, 276
Hayet Ayad, 714-715
Hayet Zerrouk, 1537-1538
Hayri Simsek, 1192
Hédia Charni, 1547
Hela Fattoumi, 1559
Hela Khamarou, 1511-1514
Hélène Bouchaut, 1399
Hélène Faussart, 288-289
Hemley Boum, 607-609
Hend Zouari, 731
Henri Lopes, 799
Hervé Samb, 1290, 1320
Hiam Abbass, 260
Hicham Benohoud, 676-679
Hicham Berrada, 1255-1256
Hicham Slaoui, 149
Hind Ayadi, 832-833
Hind Joudar, 148
Hind Meddeb, 855-856
Hindi Zahra, 899, 1518-1519
Hiner Saleem, 257-258
Hocine Soltane, 1241
Hongyan Pi, 1206-1208
Houria Aïchi, 714
Houria Sehili, 348
Houria Touhami, 704
Howida, 129
Hubert Haddad, 96-98
Huaying Zhou, 275
Huriye Şimşek, 1296
Huseyin Uyar, 204
Hüseyin Sermet, 656-657
Hussein Chalayan, 1261-1272, 1272

Ibrahim Kayar, 180-182
Ibrahim Keïta Sorel, 684
Ibrahim Maalouf, 1070
Ibrahim Yildiz, 189
Ibtissem Guerda, 1147
Idir, 396, 752, 1041, 1528
Ilker Ciftci, 432
Imad Benmoussa, 1120
Imane Ennajihi, 1410
Imane Farès, 1558, 1695
Imany, 575
Imen Ghouali, 1680-1683
Ina Mihalache (*Solange*), 1683-1687
Inaam Kachachi, 1509-1514
l'équipe des Indivisibles, Noria Belgherri, Alexandra Henry, Adrien Dainat, Anne Akinosho, Linda Baha, Kama Cissoko, David Cosset, Sébastien El Beze, Jann Halexander, Yann Vigile Hoareau, Utku Kaplan, Gilles Sokoudjou, Clément Oubrerie, Muriel Londres, 645-649, 832,904, 1045, 1159
Inna Modja, 1688
Inès Ammar, 33
Inès Anane, 1723
Inès Boubakri, 1198
Iness, 1531
Iness Mezel, 1543
Irfan Saleh, 39
Irma Pany, 600
Isabel Lunkembisa, 757
Isabelle Adjani, 1177, 1316, 1467, 1524
Isabelle Boni-Claverie, 1688-1690
Isabelle Mananga, 1339-1340
Isabelle Wekstein, 1522
Issiar Dia, 1183
Issad Rebrab, 1119

Jabrail Gadaev, 325
Jahida Hameurlaine, 253
Jalil Cherraf, 1331
Jamel Debbouze, 354, 359, 692-693, 727, 836, 892, 1154, 1169, 1341-1342, 1714
Jamila Bahij, 1476-1477

Jamila Labidi, 1022
Jamila Ysati, 1473-1475
Janet Fleming, 319
Jann Halexander, 647, 1045
Jean Metellus, 1030-1031
Jean-Claude Beaujour, 425
Jean-Claude Tchicaya, 639
Jean-François Mugnier, 1357
Jean-François Patricola, 163
Jean-Louis Hess, 1353
Jean-Luc Kaneb, 1347
Jean-Luc Raharimanana, 95
Jean-Paul Makengo, 429-430, 890
Jean-Philippe Ruiz, 165
Jean-Pierre Ringler, 1347
Jeanne Benameur, 707-708
Jeanne Louise Djanga, 1395
Jeanne Maurer, 1354
Jeannette Bougrab, 420, 426, 895
Jeannette Gregori, 1002, 1328, 1351
Jeannette Wünschel, 1350
Jessica Constant, 1394
Jessy Matador (Kimbangui), 738
Jewly (Julie Claden), 988-990
Jihane Chouaïb, 1496-1497
Jimmy Jean-Louis, 1032
Jimmy Laporal, 690
Jisca Kalvanda, 976-977
Joel Andrianomearinoa, 29-30
Johana Fidalgo, 298
Josiane Ndongue, 634
Joumana Haddad, 1048, 1588
Juan Gomez, 796-797
Julia Kristeva, 563-564
Julien Abraham, 688-691
Juliette Fiévet, 631
Jung, 849-851
Jungle Leez, 623
Juste-Eriel Mikanoukounou, 1093

Kacim Kellal, 423
Kad Merad, 748
Kader Arif, 293-294
Kader Attia, 106-107, 777
Kader Demirkan, 218-221
Kady Adoum-Douass, 865-866
Kag Sanoussi, 517-518
Kahina Benziane, 1582
Kaïssa Titous, 354-355
Kalima Arbouche, 17-19
Kamel Boulhadid, 475-477
Kamel Boudra, 862
Kamel Daoud, 1250-1253, 1775
Kamel Hamza, 420, 426, 784
Kamel Mennour, 775-777, 873, 1256, 1702
Kamel Zouaoui, 1284-1285
Kanechka Sorkhabi, 41
Kaoutar Harchi, 110, 1506-1507
Kaouther Ben Hania, 1148
Karahan Yilmaz, 191
Kareen Guiock, 862
Karidja Touré, 1163
Karim Amellal, 361-362
Karim Benzema, 1181
Karim Kal, 105
Karim Laghouag, 1197-1198
Karim Meklat, 424
Karim Miské, 369-371
Karim Oumnia, 309-1094
Karim Rissouli, 863
Karim Zéribi, 404, 418, 440
Karima Charni, 1545-1546
Karima Delli, 368, 459, 906
Karima Essabak, 1548
Karima Haji, 149
Karima Nayt, 1536
Karima Peyronie, 631-632
Karima Souid, 1243
Karimouche, 1320-1323
Karin Albou, 1691-1694, 1723
Karine Arabian, 1258
Karine Guignard (La Gale), 982
Kathleen Fortin, 324
Katia Jarjoura, 1497-1498
Katia Kameli, 1554-1556
Katrina Kalda, 566
Katty Piejos, 1205
Kaushik Gupta, 324
Kawthar Meziti, 1539
Kayliah (Karine Bordy), 972
Keira Maameri, 1500
Kellie Dubois, 287, 895
Kenizé Mourad, 1429-1431
Keny Arkana, 980-981
Kenza, 1224
Kenza Aloui, 725-726
Kenza Noah -Aïche, 122
Kenza Sadoun El Glaoui, 624-625
Kenza Braïga, 1467
Kenza Farah, 1044
Kery James (Alex Mathurin), 978, 1032
Kerroum Achir, 757
Kessia, 1530
Ketty Sina, 586
Keziban Yigit, 199
Khada Rami, 970

Khadi Hane, 1505
Khadija Abed, 473
Khadija Mahrouk, 911-912, 1501
Khadija Mohsen-Finan, 1527
Khadija Tighanimine, 755
Khaled Bentounès, 1056-1060
Khaled El Bahji, 362
Khaled Ghorbal, 723
Khalid Hamdani, 532
Khalid Tamer, 841, 1699
Khalida Sellali, 422
Khedafi Djelkhir, 1206

Lââm (Lamia), 733, 986
La Cimade, 64-83
Ladea, 985
Ladji Doucouré, 1184
Ladj Ly, 972
Lady Laistee, 985
Laetitia Dana, 1273-1274
Laetitia Eïdo, 1495, 1695-1697
Laetitia Guédon, 1697-1699
La Go, 987
Laïka, 1019
Lamine Kouyaté, 806-807
Latifa Ibn Ziaten, 479
La Musicaliste, 601-603
Laouni Mouhid (La Fouine), 1341
Larbi Khtouta, 148
Laroussi Oueslati, 422
Latifa Bennari, 1699-1701
Latifa Echakhch, 1702-1703
Latifa X. 491
Latifa Zoubir, 839
Laura, 959-961
Laurence Lascary, 1158-1159
Laurence Roustandjee, 862
Laurie, 405
Layla Darwiche, 1065, 1515
Layla Metssitane, 1703-1706
Léa Lando (Boutboul), 883
Léa Salamé, 863
Leaf, 129
Leïla Acherar, 1479
Leila Aïchi, 383
Leila Babès, 371
Leila Bekhti, 805, 1151-1152
Leila Bousnina, 839
Leïla Chaibi, 457-459
Leila Ghandi, 1021-1022
Leïla Habchi, 21
Leïla Kaddour-Boudadi, 874
Leila Kilani, 758
Khedidja Bencherif, 506, 512-513
Khedidja Bourcart, 372, 376, 422, 1301
Kheira Drissi, 372, 383, 418
Kianoosh Ramezani, 1791
Kimsooja, 104-105
Kirushanti Sakhitasan, 430
Klara Boyer-Rossol, 91-95
Kouka, 974
Koyo Kouoh, 1694-1695
Kristina Gisors, 570, 874
KT Gorique, 983
Kyan Khojandi, 1281

Leila Leghmara, 422
Leila Marouane, 1298-1299
Leila Menchari, 1263-1264
Leïla Sebbar, 1302, 1463
Leila Slimani, 1706-1711
Leonora Miano, 535, 573-574, 1453
Leontina Fall, 1453-1454
Leslie Djhone, 1185
Levent Acar, 226-227
Leyla Arslan, 366, 1783
Leyla Jawad, 98, 1723
Leyla Koçgözlü, 202-203
Liem Hoang Ngoc, 386-387
Lieth Cassoret, 322
Lil'Maz, 987
Lila Boukortt, 1332-133
Lilia Blaise, 1437-1441
Lilian Thuram, 847, 893, 1188-1189
Liliane Huder, 1348
Lilla Merabet, 811-815
Lily Latifi, 1519
Lina Doran, 1532, 1533
Linda Amiri, 109, 116
Linda Bouredjem, 1521
Linda Labidi, 856-857
Linda Lê, 745
Lindsay Karamoh, 1163-1164
Liwen Dong, 754
Liz Abdelghany -Khoui, 945, 954, 961-964
Liza Monet, 986
Lotfi Ben Khelifa, 417
Loubna Abidar, 1582-1583
Loubna Méliane, 1432-1437
Louisa Battoy, 286
Luc Abalo, 1186
Lucia Levert, 322-323
Lucie Zambo, 1400-1401
Lucien Jean-Baptiste, 749
Lura, 1040
Lydia Guirous, 1441-1442

Lydia Madero, 319-320
Lydia Naval (Ketty), 577

Maakan Tounkara, 1186
Maboula Soumahoro, 1502
Mabrouck Rachedi, 362
Machita, 130
Maddly Bamy, 582
Madeleine Laïk, 1300
Madi Seydi, 511
Madina N'Diaye, 1302, 1529
Maeva Heitz, 341
Maguette Ba, 1396
Mahamat Saleh Haroun, 1161
Mahdi, 150
Mahieddine Mekhissi - Benabbad, 1206
Mahrez Ben Hadj, 412
Maïa Brami, 1507
Maïgari Ekotatebaz, 733
Maïmouna Coulibaly, 1516
Maïmouna Doucouré, 1713-1715
Maïmouna Gueye, 42
Maïssa Bey, 1251
Majda El Alaoui, 1409, 1411
Majda Rida, 862
Majid El Jarroudi, 830, 1093
Majida Khattari, 1580
Makani Kourouma, 1500-1501
Malamine Koné, 1045
Malek Bensmaïl, 856
Malek Boutih, 418, 1435-1437
Malik Nejmi, 108, 129-131
Malik Zidi, 842
Malika Bellaribi - Le Moal, 729
Malika Benlarbi, 383, 506, 511
Malika Ferdjoukh, 564
Malika Mokeddem, 711
Malika Zediri, 372, 382
Malya Saadi, 1539
Mama Bea Tekielski, 596
Mama Benmedah, 152
Mamane (M.M. Moctari), 724-725
Manal Issa, 1711-1713
Mandino Reinhardt, 1005
Manel Filali, 1540
Mansour Bahrami, 1186
Maram al-Masri, 78, 1074
Marc Cheb Sun, 639, 642, 893, 1056
Marc Lévy, 1358
Marcel Rosino Hoffman, 1324-1327
Marcela Iacub, 1526
Marguerite Abouet, 743
Marguerite Zabern-Keck, 1355
Maria Kotrotsou, 1488-1489
Lyes Salem, 1157
Lynda Asmani, 373,418, 425-426, 433

Mariama Aliane, 1091
Mariama Signaté, 1205
Mariame Tighanimine, 755
Marian Nurgoni, 854
Marianne C. (Zahila), 954
Marie Dô, 614
Marielena, 130
Marieme Tamata-Varin, 391
Marie N'Diaye, 641, 740-741
Marie-Pascale Mirre, 1402
Marie-Paule Gnabouyou, 1186
Marie-Stella Boussemart, 1326-1327
Marietou Touré, 1163-1164
Marijosé Alie, 1468-1469
Marilaure Mahé, 351
Marie-Stéphanie Compare, 891
Marinette Gonon, 1353
Marion Limal, 1205
Marjane Satrapi, 849-851, 1583-1584
Marlène Schiappa, 832
Martine Lin, 1402
Martine Ulrich, 1350
Marwan Muhammad, 661-662
Maryam Bouslam, 635
Maryem Harras, 480-481
Maryse Gargour, 1425-1427
Mata Gabin, 572
Max Disbeaux, 1355
Maya Shane, 1520
Maylan, 289
Mayodi, 948-957
Mayra, 1040
M'Barek Manir, 422
Medina Koné, 1027
Medine Tulu, 330-331
Mehadjia Bouchentouf, 828
Mehdi Baala, 1185
Mehdi Benchoufi, 833
Mehdi Benhabri, 423
Mehdi Bigardene, 482-484
Mehdi Drissi, 1053
Mehdi-Georges Lahlou, 1254-1255
Mehdi Houas, 901, 1095
Mehdi Meklat, 367
Mehdi Thomas Allal, 369-370
Mehrak Habibi, 129
Meki Masmoudi, 676-677
Mélanie Georgiades (Diams), 734
Melda Başusta, 867-868
Melek Karaağaç, 721
Meliha Aypadin, 184-185

Meliscan Sezer, 190
Melissa Atassi, 1295
Melissa Bounoua, 886-887
Melissa Chemam, 869
Mémona Hintermann, 785, 787-789
Meral Ulus, 469-470
Mercedes Erra, 128
Meriam Azizi, 717
Meriem Amellal, 861
Meriem Ben Mohamed (pseudo), 1439
Meriem Boudokhane, 1502
Meriem Lahcene, 836-838
Merième Alaoui, 1547
Meryem Koufi, 1535-1536
Merwan Rim, 1228
Meryem Chadid, 1522
Meryem Kaf, 427, 1470-1476
Metin Yavuz, 502-505
Mezhoura Nait Abdelaziz, 506-507
Meziane Azaïche, 1321-1322
Michale Boganim, 263-264, 1486
Michel Hentz, 1356
Michel Reeber, 1351
Michel Sexauer, 1358
Michel Weckel, 84, 1806
Michèle Boehm, 1347
Michèle Villanueva, 1464
Micheline Herc, 1414-1415
Mike Sylla, 1240
Mikhail Kroutov, 324
Miki Nakamura, 269-272
Mikidache, 1066
Mik'ya, 972-974
Milana Terloeva, 1416-1417
Miloud Boualem, 422
Miloud Kerzazi, 1377
Milouda Chaqiq (Tata Milouda), 836
Mimi Barthélémy, 1514
Mimouna Hadjam, 1302
Mina Agossi, 1715
Mina El Bakali, 1355-1356
Mina Moutski, 989-990
Mina Oualdlhadj, 744
Mine Günbay, 202-203, 412, 446-449, 918, 1573
Minh Tran Huy, 96, 99-100
Mino Ramisamanana, 842
Mirabela, 892
Miria, 35
Mirela Begovic, 1404
Mirvari Fataliyeva, 1428-1429
"Misginga", 570
Mo Bachir, 20-291, 859
Mohamed Aatifi, 323
Mohamed Ali Ben Abda, 488
Mohamed Bachkat, 1091-1092
Mohamed Belkacemi, 1191
Mohamed Benchaabane, 14
Mohamed Bouklit, 451
Mohamed Bourouissa, 106
Mohamed Dendane, 468
Mohamed Dia, 1045-1046
Mohamed Djadel, 469
Mohamed Elbaz, 676-679
Mohamed Hamidi, 253, 692
Mohamed Kacimi, 1068-1074
Mohamed Laqhila, 422
Mohamed M., 162
Mohamed Mechmache, 485-486
Mohamed Moulay, 831
Mohamed et Samir Meghabbar, 296
Mohamed Miloudi, 465
Mohamed Moulessehoul, voir Yasmina Khadra, 828
Mohamed Ouriaghli, 147
Mohamed Rachdi, 676-677
Mohamed Razane, 362
Mohamed Sik, 423
Moïse Gomis, 830
Mona Chollet, 835, 1384
Mona Hatoum, 108
Mona Khazindar, 842
Monia et Ryselaine Smimou, 1398
Monique Maitte, 673, 1349
Moon'A, 986
Monsif, 737, 738
l'équipe de Monte-Carlo Doualiya: Nemate al Matari, Abir Nassraoui, Alia Kdeih, Nahida Nakad, Geneviève Goetzinger, Sonita Nader, Hanan Sabbagh, Mayssa Issa, Mouna El Banna, Samira Ibrahim, 859, 1018
Monzer Makhous, 1075-1076
Morald Chibout, 783-784
Morgane Rollando, 1401
Morjana Alaoui, 859, 1523
Mouloud Belaïdi, 1313-1314
Mouna Belghali, 1519
Mouna Viprey, 372, 381, 418, 425
Mounir Fatmi, 718
Mounira Hamdi, 761-762
Mounya Boudiaf, 168, 1253
Mourad Boucif, 148
Mourad Boudjellal, 489, 849
Mourad Mazouz, 721
Mourad Merzouki, 1274-1276
Mourad Zeghidi, 878-879
Mouss Amokrane, 752
Mouss Diouf, 1156

Mouss Zouheyri, 726, 1705
Moussa Coulibaly, 34
Moustapha Mebarki, 802
Muhammet Akyuz, 224
Muharrem Koç, 191
Mümtaz Teker, 191
Murat Erpuyan, 191, 193, 204
Murat Günak, 1118
Müret Isitmez, 182-183
Muriel Berradia, 1401
Muserref Topuz, 225
Mustefa Yildiz, 488
Mustapha Kharmoudi, 124-126
Myriam Bellazouz, 702
Myriam Benoudiba, 419
Myriam Chetouane, 747-748
Myriam El Haïk, 1562, 1566-1568
Myriam El Khomri, 450-451
Myriam Levaux, 1401
Myriam Marzouki, 1245
Myriam Niss, 1352
Myriam Salah-Eddine, 372, 380
Myriam Soumaré, 1190

Nabéla Aissaoui, 764
Nabil Ayouche, 1582
Nabila Amghar, 23, 24, 28, 895, 1378
Nabila Hamza, 1357
Nabila Keramane, 423
Nabila Moumen, 761-762
Nacer Maatar, 1094
Nacer Meddah, 409
Nacera et Dalila Belaza, 1715-1718
Nacéra Benmaria, 300
Nacira Guénif-Souilamas, 1058
Nada Chkif, 410-411
Nadejda Baloban, 40
Nader Boussandel, 354, 1159
Nader Homayoun, 1160
Nadhéra Beletreche, 1503
Nadia Agli (Nadia Galy), 1444-1447
Nadia Agsous, 757
Nadia Azoug, 430
Nadia Bellaoui, 770-771
Nadia Bennacer, 780-781
Nadia Bentchicou, 45
Nadia Brahimi Moussaoui, 372, 376
Nadia Brya, 21
Nadia Daam, 866-867
Nadia El Bouroumi, 752-753
Nadia El Fani, 906, 1524-1525
Nadia Hathroubi-Safsaf, 358, 836-838
Nadia Kaci, 1151
Nadia Khiari, 523, 1776-1779
Nadia Khouri-Dagher, 750, 838-839
Nadia Lamarkbi, 399, 894
Nadia Moulaï, 829, 880, 910
Nadia Origo, 1236, 1395, 1401
Nadia Remadna, 497-499
Nadia Robinet, 1398
Nadia Sweeny, 1718-1720, 1732, 1735
Nadia Tarhouni, 1448-1449
Nadia Thuilliers, 949
Nadia Zighène (Nâdiya), 1044-1045
Nadine Naous, 1480-1481
Nadine 0. Boucher, 1397
Nadir Dendoune, 685-687, 699, 894, 1117, 1276
Nadja Harek, 700, 1720-1723
Nafissatou Dia Diouf, 606-607
Nafissatou Thiam, 1202
Nahal Tajadod, 1419-1423
Naïma Charaï, 372, 377, 422
Naïma Haoulia, 1409-1410
Naima M'Faddel, 746
Naïma Yahi, 794-795, 1322
Naïra Ghazerian, 40
Najat Azmy, 372, 418, 425-426
Najat Belkacem, 372, 418, 425-426, 909
Najate Zouggari, 1579-1580
Najet Ghaouti, 711-712
Najet Smida, 488
Najia Mehadji, 1723-1724
Najoua Arduini - Elatfani, 764
Najoua Belyzel, 734
Najwa Confaits, 419
Naky Si Savané, 1153
Naman Keita, 1185
Namassa Dioubaté, 1724-1725
Nardjisse Ben Mebarek, 1272
Nasrine Seraji, 840
Nassima Chabane, 1324-1325
Nassima Guessoum, 693-696
Nassimah Dindar, 414-415
Nassira Belloula, 1058-1061
Nassira El Moaddem, 879
Nassurdine Haïdari, 660
Nastasia Caruge, 615-965
Natacha Atlas, 716-1065
Natacha Lhenry, 996
Nathalie Etoké, 616-617
Nawal, 1066
Nawel Ben Kraïem, 1018
Nawell Madani, 1283-1284

Nawel Oulad, 1725-1726
Nawel Rafik - Elmrini, 412, 415
Naybeel (Nabil Zerrouki), 1284-1286
Naz Öke, 269-273
Nedim Gürsel, 187, 189, 1785
Nedjma Boutlelis,
Négar Zoka, 21
Neila Hamadache,
Neila Latrous, 876-877
Néné Da Costa, 1803
Nephael Derkani, 1727-1729
Nermin Girisit, 225
Nesim Fintz, 189
Nev'eda Tegin, 884-885
Neveser Aksoy, 189
Nezha Lahyani, 484
Newsha Tavakolian, 1423-1424
Nguyen Lê, 1071
Nicolae, 1014
Nicolas Anelka, 1344-1345
Nicolas Derné, 785-791
Nikola Karabatic, 1193-1194
Nikolaï Stengel, 323
Nil Yalter, 188
Nilhan Öztürk, 230

Octave Klaba, 760
Odette Mimica, 1457
Ody Saban, 717
Olga Kalonji, 1396
Olga Kurylenko, 1483-1486
Olga Turcan, 1431
Olivia Cattan, 1465-1466
Olivier Bokouka Buana, 35
Olivier Wang-Genh, 1324-1326
Oliviette Raharijaonarivelo, 1396
Omar Koussih, 1334
Orties, 984
Osmany Tavares, 1040
Ouafa Mockbel, 1338

Pahé, 312
Paola et Malika, 468-469
Pap N'Diaye, 740
Pape Diouf, 1039, 1187
Paris, coll., 542-562
Pascal Fleury-Coeroli,
Pascale Spengler, 1356
l'équipe de PasSages, 396-397, 414, 1361-1364, 1660
Patricia Criton, 582-583
Patricia Garcia de Poillerat, 1350

Nina Bouraoui, 1020
Nina Kanto, 1186
Nil Eyuboğlu, 1295
Nil Özcaglar, 1121
Nilüfer Göle, 1784-1786
Ninar Esber, 1303-1308
Nisrine Ghenim, 1539-1540
Nisrine Zaïbi, 392-393
Nora Aceval, 1465
Nora Benkorich, 1081
Nora Berra, 383
Nora Hamdi, 1151
Nora Remadnia-Preziosi, 422, 425, 426
Nora Hamadi, 871-872
Nora Hamzawi, 1729-1731
Nora Taoutaou, 325
Nordine Nabili, 253, 887
Nordine Nachite, 360
Nordine Oubaali, 1206-1211
Noria Chaïb, 422
Nouara Naghouche, 1279-1280
Nouka Maximoff, 1814
Nourredine et Khadija Bourhila, 150
Nouria Nehari, 1258
Nurhan K, 251

Oualid Ben Salem, 969
Ouarda Karraï, 424
Oudere Kankarafou, 1185
Oulaya Amamra, 1176-1177
Oum Benessahraoui, 620
Oumayma Ajarrai, 1053
Ousmane Ndiaye, 1056
Ou Yang Jiao Jia, 293
Özlem, 199
Özlem Akdoğan, 234-236
Özlem Emma Kaya, 269-274
Özlem Öztürk, 212-214
Öznur Küçüker, 217, 899, 1597-1626
Ozoua Soyinka, 1395

Patricia Grange, 287
Patricia Moerland, 1393, 1400
Patrick Lozès, 894
Paule Baudouin, 1206
Paulette Pellin, 151
Pédro Kouyaté, 1319
Perrine Fifadji, 287
Personne, 888
Philippe Faucon, 121, 124-126
Pierre N'Gahane, 409
Pierre Rabhi, 517
Pierre Alouit, 1236

Pinar Selek, 902, 1588-1589
Pisla Helmstetter, 1002
Presylia Alves, 485

Rabih Kairouz, 1266
Rachel B., 1297
Rachel Pham, 570
Rachid Akbal, 1287
Rachid Arhab, 765, 824, 1090
Rachid Djaidani, 805
Rachid Kaci, 414
Rachid Koraïchi, 1333
Rachid Mammeri, 413
Rachid Mokran, 1090
Rachid Mouaci, 1753
Rachid Nekkaz, 424
Rachid Santaki, 832
Rachida Belalia, 1477
Rachida Brakni, 122, 1157, 1524
Rachida Dati, 372, 377, 383, 418, 1388
Rachida El Gharrabi, 399-400
Rachida Khalil, 42
Radia Bensarsa, 1528
Radu Mihaileanu, 693, 805, 1126, 1777
Raed Abdelghany, 961, 964
R.A.F., 740
Rafika Rezgui, 391-392
Rahvia Tahardji, 14-15
Raja Amari, 1161, 1654
Raja Chatila, 292
Rajak (et Malik) Ohanian, 107
Rama Yade, 385, 423, 434, 639, 642, 652-653, 766, 1466
Ramany Doré, 323
Rami Hassoun, 1075
Ramize Erer, 1787-1788
Ramzi Khiroun, 513
Ramzi Malouki, 878
Randa Kassis, 1417-1418

Saadi Younis Bahri, 756
Saadia Fatmi, 1352
Sabiha Ahmine, 439, 1301
Sabine Samba, 341, 741
Sabreen Bint Loula, 1779
Sabri Louatah, 687
Sabrina Amrani, 1549
Sabrina Ouazani, 805, 1152-1153, 1161
Sabrina Sekoum, 1259
Sadia Diawara, 688-689
Sadiman Anil, 419
Sadio Diallo (Sadio Bee), 252

Princess Anies, 985
Princess Touria, 1525
Prisca Ogouma, 632

Raphael Karim, 1150
Raphaelle Tervel, 1206
Raphâl Yem, 832
Ravi Viswanathan, 778-779
Rayhana, 463-464, 1024
Razzy Hammadi, 389-390
Reda Didi, 480, 911
Regina de Almeida, 1350
Regina Ubanatu, 1413
Rémy Nelson, 303-310
Renée Kaplan, 797
Reza, 795-796
Rhavia Tahardji, 715-716
Riad Sattouf, 853-854
Riad Terki, 481
Rim Battal, 1573-1575
Rim Laâbi, 678
Ringo Weiss, 1349
Rio Mavuba, 1183
Riva Kastoryano, 1785
Riyad Fighani, 1290
Rizlène, 1044
Rokhaya Diallo, 455, 538, 645-649, 755, 893, 895-896, 899 ; 906
Rokia Traoré, 794, 1318, 1529
Roland Grünberg, 312
Roman Cieslewicz, 108
Rona Hartner, 539, 1011
Rosie Pinhas-Delpuech, 718
Rost, 736, 1056
Rougui Dia, 1466-1467
Roxana Maracineanu, 1206, 1210
Rui Chen, 37
Ryadh Sallem, 1185-1186

Safaa Marrakchi, 1412
Safia, 803
Safia Kaci (Kacimi), 931-933
Safia Lebdi, 432, 754, 1143
Safia Otokoré,
Saïd Bahij,421, 422, 425-426
Saïd El Khadraoui, 145-146
Saïd Hammouche, 830
Saïd Taghmaoui, 1156-1157
Saïd Omar Mroumbaba (Soprano), 197, 729, 1039, 1041
Saïda Guettiche, 163

Saïda Jawad, 1287
Saideep Singh, 36
Sakina M'Sa, 1027-1028
Sakir Uyar, 230
Salah Moussawy, 803
Salah Oudahar, 11, 100
Salamata, 130
Salia Thiriet, 1056
Saliâme Kheloufi, 685-686
Saliha Achourane, 749
Saliha Ayadi, 372, 373, 418, 425, 426
Saliha Mertani, 424
Salim Jay, 709-710
Salim Kacet, 426
Salim Kechiouche, 1160
Salim Sdiri, 1181
Salima Aït-Mohamed, 710-711
Salima Mami, 372, 379
Salima Saa, 762
Salima Yenbou, 452
Salma Hayek, 1171-1173
Salomé Zourabichvili,
Salsabil Chellali, 1046, 1051-1053
Salwa Mikou, 1110
Samah Soula, 864, 875
Samar Yazbek, 1076-1079
Samar Youssef, 658-659
Sami Bouajila, 748-749
Sami Seghir, 1157
Samia, 623
Samia Belaziz, 411
Samia Boukhalfa, 422
Samia Boukhlifa, 685
Samia Diar, 675, 1302
Samia El Ouazzani, 1573-1575
Samia Essabaa, 746-747
Samia Ghali, 372, 378, 1028
Samia Maktouf, 1245-1249
Samia Smahi, 145
Samim Akgönül, 1292
Samir Abdallah, 347, 715
Samir Azzimani, 1334-1335
Samir Nasri, 1184
Samir Ouazène, 362
Samira B., 152-153
Samira Brahmia, 674, 1322
Samira Djouadi, 1403
Samira El Ayachi, 1450-1451
Samira Houari, 1732-1736
Samira Ibrahim, 539, 858-859
Samuel Daina (Samy), 1789
Samy Seghir, 1157
Sanaa, 406
Sandra Alma Martinez Cadet, 587
Sandra Laoura, 1180
Sandra Le Bivic, 1099-1100
Sandra Nkaké, 723
Sandrine Mansour, 1425
Sanoussi Diarra, 1182
Santiago Amigorena, 797
Saori Jo, 339
Saphia Azzeddine, 1736-1738
Sara Najafi, 1780-1781
Sarah Ben Ammar, 859
Sarah Doraghi, 876, 1739-1742
Sarah Messaïd-Saoud, 1742-1744
Sarah Nabli, 1008-1010
Sarah Nemtanu, 1745
Sarah Ourahmoune, 1405
Sarah Riani, 1546
Sarah Toumi, 1745-1747
Sarah Turine, 482
Sarah Zouak, 1747-1749
Sarah Zouheir, 366, 1783
Sariye Kozan, 1269
Sashina et Teshina Vignes-Waran, 1194
Scholastique Mukasonga, 1460
Sébastien Vela-Lopez, 339
Sedef Ecer, 1124-1127
Selda Gloanec, 387-388
Selia Setodzo, 338
Sélim Ben Abdesselem, 419
Selin Tenik, 665
Selin DJ Cicek, 239
Selma Mikou, 1110
Selvi, 129
Sema Kaygusuz, 1135
Serafettin David Kaygisiz, 228
Serap Altan, 1140
Serge Aimé Coulibaly, 736
Serge Avédikian, 261
Serge Moundounga, 326-327
Sevil Sevimli, 200
Seza Paker, 1124-1125
Seybah Dagoma, 412, 416
Seymus Dagtekin, 193
Sha'Aden, 289
Shay, 987
Shehida, 130
Shein B, 735
Shen Yuan, 105
Sheryfa Luna, 1042-1043
Sheyen Gamboa, 739
Shirley Souagnon, 1280

Shumona Sinha, 798-799
Shy'm, 966, 1344-1345
Sianna, 985
Sibel Diker, 664
Sidi Larbi Cherkaoui, 734
Siham Sabeur, 868-869
Sihame Assbague, 455-456
Sihem Habchi, 753-754
Sihem Souid, 753
Sika, 1515
Silex, 617-618
Simin Rouhani, 471
Simon Njami, 29
Simona Jovic, 1013-1014
Simon-Pierre Mbumbo, 854
Siraba Doumbele, 1186
Sirma Oran, 411
Six Emmanuel Njoh, 421, 425
Skander Kali, 96, 98-99
Slimane Azem, 752
Slimane Tir, 422
Smadj (Jean-Pierre Smadja), 716
Smaïl Chertouk, 1237-1238
Smaïn Laacher, 758
Smaïn Mebarki, 164
Sofia Azzouz Ben-Mansour, 1456
Sofia Djama, 1493-1495, 1696
Sofia Essaïdi, 1042-1043
Sofiane Abou Lagraa, 1228-1229
Sofienne Karroumi, 482-483
Soha, 1527-1528
Sohée Monthieux, 1469
Sokona, 130
Solange Pitroipa, 636-637
Söngül Kiraz, 419
Sonia Dahou, 390
Sonia Dridi, 872-873
Sonia Mabrouk, 877, 1245
Sonya Perdigao, 461-462
Sophia Aram, 1342, 1345
Sophia Ben Sedrine, 1244
Sophia Charaï, 1540-1541
Sophia Chikirou, 820
Sophia Hocini, 1751-1755
Sophia Thiébaud, 1099-1100
Sophie Ducasse (Tiga), 1756-1759
Sophiane Al Khalik, 1092
Sophie Bessis, 1463
Sophie Cane (pseudo), 225
Sophie Michkal, 1092
Soraya Gari, 1284
Sorahia Khamsin, 953
Soraya Menouer, 322
Soria Zeroual, 120
Souad Aouami, 393, 394
Souad Asla, 1756, 1757
Souad Belhaddad, 1522
Souad El Bouhati, 1028, 1154
Souad Massi, 126, 713, 1064, 1322, 1451, 1542
Soukaïna Joual, 1569-1570
Souleymane Diamanka, 717
Soumia Belaïdi Malinbaum, 487
Spôjmaï Zariâb, 745
Sté Strausz, 986
Stella Serfaty, 1288
Stéphane Méterfi, 359
Sumana Sinha, 796
Suzie Wokabi, 627
Sylvie Kebe, 489

Tahar Bekri, 744
Tahar El Aouni, 1244
Tahar Rahim, 1158
Taieb Fendri, 1244
Tan Sagtürk, 193
Tania de Montaigne, 1461-1462
Tanya, 129
Tara Dickman, 829-830
Tarek (nom changé), 38
Tarik Boukhatem, 1270
Tariq Krim, 519-521
Tarik Tekbiçak, 1296
Tarik Yildiz, 217
Tatiana El Khoury, 868
Tatiana Hornecker, 39
Tatiana Seguin, 615, 740, 965-966
Tawfik Jelassi, 767
Tayeb Benamara, 841
Taysir Batniji, 108, 714
Teddy Riner, 1041
Teri Moïse, 1031, 1032
Tewfik Jallab, 354, 692-693
Thérésa Révay, 101-103
Thierry Patrac, 998-999
Thierry Speth, 165
Thomté Ryam, 362
Thom Lissouere, 276
Tierno Monémembo, 827-828
Tiga (voir Sophie Ducasse), 1757-1759
Tokia Saïfi, 372, 379
Tom Diakité, 1067

Tony Gatlif (Boualem Dahmani), 539, 715, 1010-1011, 1519
Toufik Benaïchouche, 795
Toumi Djaidja, 348-358
Tourea Rigot, 1236

Uda Benyamina, 1144, 1146-1147, 1176
Ulker Akyol, 494

Valentine Nagata, 738
Valérie Duez-Ruff, 1401
Valérie Gerrer, 468
Vanessa James, 1189
Vanyda, 1233-1234
Velibor Colic, 1015-1016
Venceslas Dabaya, 1210
Vénus Khoury-Ghata, 1299-1300

Wafa Brini, 1679
Wafaa El Yazid, 1549
Wahbi Jomaa, 1243
Wahiba Zedouti, 491-493
Walid Wahbi, 149
Wallen (Nawel), 732
Wassagoudou Touré, 151

Ya Nawaem, (avec Liz et Raed Abdelghany, Aida, Asrar, Diya, Iliana, Inaya, Noura, Ounsya), 963
Yacine Ahaddar, 1093
Yacine Aouadi, 1270-1271
Yacine Djaziri, 760-761
Yael, 570, 946, 949, 951
Yael Naïm, 570, 1528-1529
Yagoutha Belgacem, 369-371
Yahia Belaskri, 136, 1251
Yahima Torres, 1162
Yakup Kazanci, 321-322
Yaman Okur, 664
Yamina Benguigui, 10, 45, 268, 412, 416, 765, 826, 1043, 1524
Yamina Selmani - Mezaïti, 162-163
Yan Gilg, 337-340
Yannick Bonheur, 1189
Yannick Noah, 641, 642, 892, 984, 1188-1191
Yasmina Boudjenah, 375
Yasmina El Alaoui, 1330
Yasmina Khadra (Mohamed Moulessehoul), 828
Yasmina Louail, 1559-1560
Yasmina Nini, 124-125

Tsolmandakh Munkhuu, 1759
Tuna Baş, 228
Tyguida, 130
Tuncer Sağlamer, 500, 502

Ülkü Yanik, 236-237

Véronique Delmestre, 1397
Victor, 150
Victoria Ravva, 1760-1762
Viet Tan Tran, 422
Vincent Foalem, 1090
Viny, 961-962
Virginie Ehonian, 1763-1767

Wassilati Mbae, 1397
Wassyla Tamzali, 1781
Wiam Berhouma, 809, 1514
Wichai Yotma, 37
Widad Kefti, 888
Wilkenson Pierre-Louis, 1033-1034
William Baldé, 1291
Wissal Ayadi, 1545

Yasmine Askri, 1503-1504
Yasmine Attia, 1409
Yasmine Chouaki, 793
Yasmine Hamdan, 1767-1768
Yassia Boudra, 822, 1476-1478
Yassin Lamaoui, 830-831
Yassine Belattar, 724
Yassine Bouzrou, 702-705
Yassine Chaïb, 11
Yazid Chir, 1095
Yazid Sabeg, 513, 826, 1093
Yeliz, 207-208
Yevgenya et Alexandre Tchen, 41
Yi-Fang Xian, 1706
Yiqing Yi, 720
Ymane Fakhir, 678-679
Youcef Adjaj, 399
Youcef Hafid, 719
Younes Selmani, 162-163
Youssoufou Abdoul Baki, 770
Yuliana Goubareva, 295-296
Youssef Chabou, 323
Youssef Hajdi, 1169-1171
Youssef Rahoui, 783
Yvonnette Hoareau, 339, 1808

Zabida Nakib-Colomb, 422, 425
Zafer Girisit, 388-389
Zahwa Djennad, 1768-1769
Zahia Rahmani, 1464
Zahia Ziouani, 730
Zaho, 1528
Zainab Andalibe, 1566-1567
Zaki Laïdi, 438
Zakya Daoud, 861
Zeina Abirached, 849-850
Zeina Toutounji, 1499
Zeki Argaç, 1911
Zeyneb Chouaieb, 328-329, 1361
Zeynep Kaya, 320-321
Zhao Yu-Ping, 37
Zineb El Rhazoui, 1223-1224
Zineb Labidi, 1464
Zineb Mirad, 253
Zineb Sedira, 108, 1550, 1553-1554
Zita Hanrot, 121-122
Zohra et Bruno Guillaume, 759
Zohra Aït-Maten, 423
Zohra Bitan, 403-407, 412
Zohra (Laura) Tared, 422
Zoubida Naïli, 372, 395-398, 414, 423-426
Zouhair Chebbale, 466-469
Zouhair Echtouani, 1090
Zoulikha Bouabdellah, 29, 1049, 1550-1552
Zuhair Murad, 1265-1270

Hommage

Abdelmalek Sayad (1933 – 1998), de qui nous sommes les orphelins

" *Avec Abdelmalek Sayad, le sociologue se fait écrivain public, il donne la parole à ceux qui en sont le plus cruellement dépossédés* " (Pierre Bourdieu, 1991)

Aïcha Belaïdi, 697-700, 1721
Ali Zebboudj, 567
André Videau, 7
Assia Djebar, 751
Daniel Laumesfeld, 164
Danielle Messia, 595
Edouard Glissant, 100, 640, 785, 791, 1469
Elimane Fall, 890
Fahrettin Petek, 187, 900
Georges Anglade, 1029
Hafed Benotman, 1722
Hmida Karmim, 16
Karim Guerguer, 295-296
Lola Ouzounian, 1219
Loumia Hiridjee, 1399, 1460-1461
Lucie Aubrac, 747
Leila Alaoui, 1217-1218, 1723
Malek Chebel, 1216
Mamadou Bah, 1033
Mouloud Aounit, 418
Nadia Samir, 857
Nassima Hablal, 694-696
Saïd Bouziri, 13
Semih Vaner, 195
Sirima, 597-600
Véronique Dutriez, 567
Youssef Chahine, 713-861

Depuis mes sources du Nil jusqu'en haut de la tour Eiffel
J'aurais tout fait jusqu'à m'en étouffer
J'aurais tout jeté, mes refrains, mes couplets, écoutez
Le studio je l'aurais fermé, le micro je l'aurais coupé, j'ai douté
J'avance sur des chemins cahoteux
Venez goûter mes vérités dans les bouquins de Jean-Paul Gouteux
Dégoûté d'avoir une vie non méritée
Regardez je suis brillant mais je reflète l'obscurité
Identité de porcelaine, j'ai fait ce morceau-là
Pour assembler le puzzle d'un humain morcelé
Jamais à ma place, des frontières j'effaçais
Mais frais comme Damas mon sentiment de race
Blanc et noir, quand le sang dans mes veines se détraque
Je suis debout aux confluents du fleuve et du lac
Mon métissage c'est pas l'avenir de l'humanité
Mon métissage, c'est de la boue en vérité

Quand deux fleuves se rencontrent, ils n'en forment plus qu'un
Et par fusion nos cultures deviennent indistinctes
Elles s'imbriquent et s'encastrent pour ne former
Qu'un bloc d'humanité

(Gael Faye, prix Goncourt des Lycéens 2016, *Métis)*

L'auteur, **Guy Didier**, est le fondateur d'*entre-gens*, l'e-portail de portraits, site de journalisme citoyen (en ligne de 2006 à 2016). Il a été responsable de formation à l'*Agence pour le développement des relations interculturelles*, directeur d'associations et consultant international.

***Editions Entre* gens**

Décembre 2016

ISBN en cours